Library Regr No
INDIA

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

---

SEIZIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XIII)

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

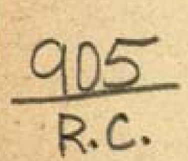
Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet



SEIZIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XIII




PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1882

## ANNÉE 1882

# TABLE DU PREMIER SEMESTRE

## *ARTICLES*

## TABLE ALPHABÉTIQUE

## TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSES

### *Langues et littératures orientales.*

art. pages

*Archéologie.*



*Histoire ancienne.*



*Histoire du moyen âge.*

## *Histoire moderne.*



## *Littérature française.*

*Langue et littérature allemande.*



*Langue et littérature anglaise.*

*Géographie.*



*Bibliographie.*



*Divers.*



---

Chronique.

---

VARIÉTÉS

### Avertissements et notices nécrologiques.



### Thèses de doctorat.



---

## PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

### Allemands



### Anglais



### Belges

ITALIENS



ROUMAINS



AMÉRICAINS







LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 2 Janvier — 1882



### A NOS LECTEURS

Nous n'avons rien de bien particulier à dire, au début de cette année nouvelle, à nos fidèles lecteurs et collaborateurs. Nous voulons seulement, en les remerciant une fois de plus de leur concours, leur faire part d'un perfectionnement que nous désirons apporter à la *Revue*. La Faculté des Lettres de Paris est en voie d'accroissement constant; les cours, anciens et nouveaux, qui s'y donnent tendent de plus en plus à substituer le caractère scientifique au caractère oratoire. L'influence de ce grand centre de haut enseignement sur le mouvement des études historiques devient par là même plus marquée de jour en jour; c'est ce que nous avons toujours souhaité. Une des formes sous lesquelles il nous est le plus facile de nous associer à cette action et de la faire connaître à nos lecteurs est le compte-rendu des soutenances de thèses de docteurs ès-lettres. Ces thèses, qui sont déjà nombreuses et qui le deviendront plus encore, sont assurément d'une valeur inégale; mais souvent ce sont des ouvrages d'un réel mérite. En rendant compte de la soutenance, nous rendrons par là même compte du livre, et, en outre, en mentionnant sommairement les objections ou les compléments dus aux examinateurs, nous donnerons aux professeurs de la Faculté un public beaucoup plus considérable que celui qui peut les entendre dans cette petite salle de la Sorbonne où est enfermée la discussion orale. Ces comptes-rendus ne seront pas critiques; ils ne contiendront qu'un résumé de la thèse d'abord, puis de la soutenance. Nous espérons que cette innovation sera bien accueillie de tout le monde.

---

1. — **Etudes grammaticales sur les langues celtiques** par H. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut. Première partie. Introduction, phonétique et dérivation bretonne. Paris, F. Vieweg, 1881.

Le travail de M. d'Arbois de Jubainville vient combler une grave lacune : c'est le premier travail d'ensemble, méthodique et sûr, fait en

français sur la phonétique bretonne. La *Grammatica celtica*, principalement la 2e édition, contient tous les éléments d'une étude sérieuse du breton armoricain ; mais, sans parler de quelques erreurs et d'un certain nombre d'omissions, il faut aller les recueillir épars dans un ouvrage latin d'une lecture pénible et dont on n'arrive à se servir avec fruit qu'après une longue préparation. On trouve dans les *Middle Breton hours* de M. Whitley Stokes (Calcutta, 1876) un traité de phonétique bretonne, mais il n'y est question que de la langue du xve au xvie siècle. Le travail de M. d'A. de J., très complet en ce qui concerne la phonétique moderne, touche en réalité à l'histoire de la phonétique bretonne à toutes les époques. Il se divise en deux parties : la première, sous forme d'introduction, traite de sujets divers sans lien apparent entre eux, mais tous appropriés au but de l'auteur : exposer les principales particularités de la phonétique celtique, montrer le chemin parcouru par le breton moderne, en élucider les phénomènes les plus intéressants et les plus caractéristiques, donner des exemples de la méthode à employer, et préparer ainsi à l'intelligence de la seconde partie : de l'origine des voyelles et des consonnes en breton moderne (dialecte de Léon). Cette deuxième partie, d'une grande importance au point de vue des résultats et d'une extrême utilité pour tous ceux qui s'occupent de breton armoricain, excitera moins la curiosité que la première et produira peut-être moins d'effet sur la plupart des lecteurs français. La première partie, où M. d'A. de J., prêchant d'exemple, montre au prix de quels efforts on peut arriver à parler, avec quelque probabilité, des choses gauloises, vient fort à propos. Si la race des Celtomanes a disparu ou n'a laissé que de rares rejetons perdus au fond de la Bretagne et passés à l'état de phénomènes, on a vu surgir à sa place, de nos jours, une espèce moins grotesque, d'allures plus savantes, mais non moins dangereuses, celle des *gauloisants* ou des gens qui s'imaginent pouvoir trancher des choses gauloises sans une étude approfondie de l'ancien irlandais et, en général, de tous les dialectes néo-celtiques. On leur doit des erreurs particulièrement graves en histoire et surtout peut-être en anthropologie. Le livre de M. d'A. de J. contribuera grandement, il faut l'espérer, à montrer la véritable voie aux personnes, de plus en plus nombreuses, qui s'intéressent aux choses gauloises et celtiques.

La première partie se divise en six chapitres. Le premier, notions générales et exemples de phonétique celtique, contient quatre paragraphes dont les deux premiers sont intimement liés. Suivant M. d'A. de J., les deux mots bretons *mor*, grand, et *mael*, au xiie siècle *mel*, irl. *mal*, tout ce qui est élevé, guerrier, roi, poète, seraient dérivés d'un même thème *Magalo-*, à peu près identique au grec μεγάλο-. Seulement *Magalo-* a l'accent sur la première en celtique, sur la pénultième en grec. *Magalo-*, que l'on retrouve deux cents ans avant J.-C. dans le nom de *Magalus*, roi des Boies, devient dans Polybe *Magilos*, à l'époque gallo-romaine *Maglius*, en Grande-Bretagne Maglo- dans Maglo-cunus et Broho-maglus

VI^e siècle et enfin au VIII^e *Mailus* dans Cun-mailus, *Mael* dans Arthmael (IX^e siècle), *mel* au XII^e dans *Par-mel*, en Bretagne armoricaine.

*Mor*, grand, depuis le XII^e siècle *Meur*, forme qu'il conserve aujourd'hui, avant le V^e siècle *Marus*, en Gaulois *Maros* dans une foule de noms, remonterait à un thème *Magaros* identique au grec μέγαρο-ν. L'accent étant sur *ma*-, la syllabe *ga*, qui était atone, serait tombée de bonne heure, vers le III^e siècle avant J.-C. En admettant, comme cela est probable, avec M. d'A. de J., que la chute du *g* entre deux voyelles a pu avoir lieu à l'époque préhistorique (*Deo mounti* et *Deo mogonti*), on se heurtera toujours, dans cette théorie, au fait que, dans *Magalos*, le *g* s'est conservé jusqu'au VIII^e siècle après J.-C., et qu'il persiste régulièrement dans les dialectes britanniques jusqu'au commencement de ce siècle, tandis qu'il serait disparu dans *Magaros*, accentué de même façon, dès le III^e siècle avant J.-C. Tant que M. d'A. de J. est sur le terrain néo-celtique, son histoire des deux mots *mor* et *mael* est d'une netteté et d'une précision irréprochables : il n'en est pas de même en gaulois et en celtique préhistorique, malgré toute la science et la pénétration qu'il y déploie. Il y a là un abîme de plusieurs siècles que rien ne saurait combler. L'auteur lui-même l'a senti lorsqu'il dit, page 65 : « On s'étonnera peut-être de trouver dans nos exemples autant de mots d'origine latine; les mots d'origine latine ont l'avantage d'avoir une histoire régulière, sûre, tandis qu'on peut quelquefois contester l'identité d'un mot breton et du mot gaulois qui est considéré comme sa forme ancienne. »

Le paragraphe 3, du suffixe gaulois *-āco-s*, est fort instructif pour l'onomastique gauloise et gallo-romaine et même pour la géographie de la Bretagne armoricaine. Ce suffixe *-a co-* se présente dans la bouche des bretons émigrés sous la forme *-oc* dès le VI^e siècle; au XII^e, il devient *-euc* et *-ec*. C'est la forme *-ec* qui a persisté généralement. M. d'A. de J. montre que l'habitude gallo-romaine de former, à l'aide de ce suffixe, des noms de lieu, dérivés de noms propres d'hommes, était inconnue aux Celtes en général, et particulièrement aux Bretons émigrés en Armorique. Il est donc certain que les noms armoricains en *-ac*, fort rares d'ailleurs dans la zone bretonnante, et *tirés de noms d'hommes*, sont d'origine gallo-romaine. Nous pourrions citer une brochure assez récente, sur le groupement des populations de l'Armorique d'après les noms en *-ac*, à laquelle a collaboré un professeur de l'université pourvu de deux agrégations et d'un doctorat, faussée tout entière par l'ignorance de l'histoire de ce suffixe.

Le paragraphe 4 pourrait se diviser en deux parties. La première traite du *d* ou double *d* barré gaulois, remplacé parfois par un θ dans les inscriptions. L'auteur démontre que ce *d* barré, qui s'est traduit aussi par *ss*, ne répond ni au *th* anglais ni au θ grec. Le *d* barré est la notation : 1° du groupe *dt* ou *tt* qui se produit quand une racine ou un suffixe finissant par une dentale est suivie d'un suffixe commençant

par *t;* 2° du groupe *st*, qui se produit quand une racine ou un suffixe finissant par *s* est suivie d'un suffixe commençant par *t ;* 3° du groupe *st* initial d'une racine; 4° du groupe *ts ;* 5° du *d* final d'une racine quand il est suivi d'un suffixe commençant par *c*.

Le *d* barré est double dans les deux premiers cas, simple dans les trois autres.

Cette étude est neuve en grande partie. Le *Grammatica celtica* (pp. 77-78) dit que *d* ou *dd* barré a été remplacé par *ss* et que parfois il équivaut à *ds*, mais elle semble l'identifier au θ grec et au *th* anglais.

Dans la seconde partie, l'auteur traite des dentales spirantes en néo-celtique. Il montre que ce sont des déformations du *t* et du *d* celtiques restés intacts au temps de l'empire romain. La dentale spirante provenant du *t* celtique précédé de *c* ou de *r* s'écrit *th* du IXe siècle au XIIIe, *ʒ* du XIIIe au XVe. De même pour le *t* provenant du doublement d'un *t* originairement simple. L'autre dentale spirante, ou le *ʒ* qui prend la place d'un *d* placé entre deux voyelles, entre une liquide et une voyelle, entre une voyelle et une liquide, ou est devenu final par la chute de la désinence primitive, date seulement du XIIIe siècle. Ces deux dentales avaient le son du *th* anglais et ce son persista en léonard, en cornouaillais et en trégorrois jusqu'au XVIIe et au XVIIIe siècle. En vannetais, la dentale spirante devient une gutturale spirante dès le XVIe siècle. En revanche, le vannetais a une autre dentale spirante. Les mots commençant par une dentale changent cette dentale en *ʒ* quand ils sont précédés de certains mots que la grammaire détermine : Ex. : *me ʒat* pour *me tat*, mon père. Le *ʒ* a le son du *th* doux anglais dans une grande partie de la zone vannetaise. Ces faits sont en partie nouveaux; le rôle et l'histoire des dentales spirantes, particulièrement en vannetais, n'ont jamais été exposés avec cette clarté et cette précision. L'appendice qui suit montre quel parti on peut tirer de la différence du traitement de la dentale en vannetais pour l'explication de certains mots. M. d'A. de J. a oublié d'avertir que certaines formes corniques, comme *Kerd et mordoit*, appartiennent au XIIIe siècle.

Dans le chap. II des lettres primitives, nous lisons que l'*s* médial devient *f* dans *canfenn* (je chantais) et *j* dans *canjenn*, et que les deux formes sont pour *cansenn;* mais nous croyons qu'il y a là une erreur. Il est admis aujourd'hui que le futur secondaire *canfenn* est de formation récente et ne contient nullement comme suffixe formatif le verbe de la racine bhû. *Canfenn*, en vannetais *canehèn*, suppose en effet une forme plus ancienne, *caneʒen*. Mais à côté de *canehèn*, il existe en vannetais un véritable prétérit secondaire, *caneʒèn*, qui a toujours dans ce dialecte le sens du conditionnel passé français. A ce *caneʒenn*, correspond ailleurs *canjenn*. La première forme, *canfenn*, *canehèn*, nous paraît correspondre à l'imparfait du subjontif latin, *canerem* pour *canesem ;* la seconde au plus-que-parfait : *fecissem*. L'*s* s'est maintenu, parce qu'il est pour deux *ss*. En gallois, on trouve les deux *ss* : *carasswn*, j'eusse aimé. *Kanjenn* et

*kanfenn*, pour le sens, se confondent aujourd'hui : le vannetais seul conserve à *canezènn* son sens particulier.

Le chapitre III, des consonnes initiales muables, est un des plus intéressants et des plus neufs. Il touche à un fait capital dans l'histoire des dialectes bretons modernes. M. d'A. de J. distingue trois séries de mutations de consonnes initiales : dans les premières, *b, c, d, g, m, p, t, gw*, deviennent *v, g, z, c'h, v, b, d, w* ; dans la seconde, *c* devient *c'h, p* devient *f, t* devient *z* ; dans la troisième, *b* devient *p, d* devient *t, g* devient *c*. Pour les mutations de la 1re série, on en connaissait la loi. Les langues néo-celtiques unissant en un seul tout phonétique certains mots étroitement unis par le sens, comme le pronom et le substantif, etc., les consonnes initiales des mots précédés d'un autre mot ainsi incorporé et terminé par une voyelle, subissent le même sort que si elles avaient été médiales et placées entre deux voyelles : elles s'affaiblissent. L'explication des mutations de la deuxième série est concluante et des plus ingénieuses. M. d'A. de J. commence par prouver que *c, p, t* deviennent *c'h, f, z* : 1° quand ils sont précédés de *r* ; 2° quand ils sont doubles. La première de ces lois atteint la consonne initiale du second terme des composés syntactiques ou nouveaux, quand le premier terme ou le premier mot incorporé est : 1° l'article masc. sing., ou fémin. plur. ; 2° le pronom pers. de la 1re pers. du plur. ; 3° le pron. possess. de la même personne, et que, de plus, le second terme commence par *c* (k). Le *t* initial du second terme est resté intact, le pronom pers. et le pron. poss. gardant devant lui l'*n* primitif. Les mots commençant par *p* échappent à l'attraction.

La seconde règle atteint les mots commençant par *c, p, t*, et précédés : 1° du pron. pers. sing. de la 1er pers. ; 2° du pron. fém. sing. pers. de la 3e pers. ; 3° du pronom pers. de la 3e pers. du plur. ; 4° du nom de nombre *tri*, trois. Ces pronoms et ce nom de nombre, en effet, se terminaient autrefois par une voyelle longue. Or, une loi des langues celtiques est que l'on puisse remplacer une longue par une brève quand on double la consonne qui suit. La voyelle ayant été abrégée dans ces mots, la consonne initiale suivante a été redoublée et a subi les mutations atteignant le *c*, le *p* et le *t* doubles. Par analogie, la mutation s'est étendue considérablement plus tard. On a fini par en faire un moyen grammatical de distinguer certaines personnes et souvent les genres. M. d'A. de J. établit que les mutations de la première et de la seconde série n'ont été appliquées régulièrement qu'au XVIIe siècle, que celles de la 3e série, élévation du *b* au *p* du *d* au *t*, du *g* au *k*, sont également postérieures au XVIe siècle. Il eût été bon de distinguer entre la mutation écrite et la mutation parlée. La mutation parlée a dû suivre de près l'affaiblissement des consonnes médiales, dont elle est une conséquence. Les mutations de la 3e série sont probablement antérieures à l'époque où elles passent dans l'écriture ; elles ont dû commencer aussitôt que les pronoms personnels ou possessifs ont formé ce que M. d'A. de J. appelle des

composés syntactiques. Aujourd'hui encore beaucoup de faits analogues ne sont pas notés dans la prononciation et existent dans l'écriture. Nous en avons fait l'expérience en notant phonétiquement des chansons vannetaises. Nous signalerons notamment le traitement du *d* initial, précédé d'un *t* final : les deux se réduisent à un *t* dans la prononciation. C'est ainsi qu'en écrirait aujourd'hui en vannetais, par exemple : *Kerhet de houlen*, allez demander, tandis que la prononciation est nettement : *Kerhe toulen*. On écrit encore le *d* final dans beaucoup de cas où il ne se prononce pas : ex. : *marchad mad*, bon marché : on prononce marha' mat. Signalons, en passant, une erreur ou plutôt une inadvertance de M. d'Arbois de Jubainville. Nous lisons, p. 66, que le *v* n'est peut-être devenu *gw* que vers le XI[e] siècle. Il faut lire le X[e]. Dans le cartulaire de Redon, on trouve régulièrement *gw* dès le commencement du X[e] siècle. En Galles, ce changement a eu lieu plus tôt.

Dans le chapitre IV, de la chute du *p* indo-européen en celtique, l'auteur s'est inspiré du remarquable mémoire de M. Windisch paru dans le dernier volume des Beiträge de Kuhn; mais il a développé le sujet, principalement au point de vue chronologique. Il se fonde sur le mot Ἀρκύνιος, dans Aristote (*Meteorologica*, I, 13) contenant la préposition *ar* pour *para*, pour établir que le *p* initial indo-européen avait disparu en celtique dès le IV[e] siècle av. J.-C. Un seul exemple de ce genre ne serait guère probant, si, au siècle suivant, la chute du *p* n'était un fait accompli. La chute du *p* médial paraît aussi fort ancienne. Le changement de *pt* en *ct* semble s'être fait à une époque plus récente, au moins après le III[e] siècle. Le changement de *qu* en *p* en gaulois n'était pas entièrement terminé en Gaule à l'époque de César, comme le prouvent les noms de *Sequana* et *Sequani*. Le groupe gaélique ne connaît pas le changement de *qu* en *p*. Tous ces faits sont exposés par M. d'A. de J. de la façon la plus claire et prouvés par des exemples bien choisis. Il conclut logiquement que le seul *p* d'origine celtique, en breton, représente un *qu* initial; le *p*, qui n'est pas pour *qu*, appartient à des mots d'origine latine ou française.

Le chapitre V, les explosives comparées à celles des langues voisines, contient des faits bien connus. On y trouvera cependant quelques observations intéressantes sur les premiers exemples de la substitution des consonnes en germanique. Signalons un fait important, à propos du groupe slavo-lettique, c'est que, à part l'annihilation de certaines gutturales, ce groupe traite absolument les explosives comme le groupe celtique. Le fait avait déjà été relevé par Zeuss dans la *Grammatica celtica*.

Le chapitre VI donne les suffixes bretons dans l'ordre alphabétique, en restituant, autant que possible, la forme ancienne. Ce classement est de nature à faciliter les recherches. Dans Zeuss ou trouve d'abord les suffixes contenant uniquement des voyelles, puis les suffixes à consonnes, classés d'après la dernière consonne du suffixe : liquides, sifflan-

tes, moyennes, ténues. M. d'A. de J. pousse le scrupule jusqu'à donner le plan suivi par Zeuss et renvoyer aux pages de la seconde édition.

La deuxième partie, de l'origine des voyelles et des consonnes du breton moderne de France (dialecte de Léon), est une mine de renseignements précieux. Il est regrettable que, pour les voyelles, M. d'A. de J. n'ait pas exposé sommairement les lois de l'infection vocalique. Elles eussent rendu facile au lecteur l'intelligence d'un grand nombre de modifications de voyelles.

Cette seconde partie est divisée en sept chapitres traitant successivement des voyelles, des diphthongues et des divers groupes de consonnes. Le chapitre VII^e est suivi d'une étude sur les suffixes nominaux du breton moderne de France (dialecte de Léon). Les suffixes sont rangés par ordre alphabétique. Les matériaux ont été fournis par le dictionnaire breton-français de Le Gonidec, édition de la Villemarqué. M. d'A. de J. a prudemment éliminé les termes dont M. de la Villemarqué propose l'emploi sans en avoir constaté l'usage. On pourrait peut-être trouver matière à discussion dans plus d'une des reconstitutions préhistoriques des formes modernes. M. d'A. de J. se meut, au milieu de ce monde vieux-celtique, avec une telle facilité qu'on serait tenté de lui appliquer la théorie de Platon sur la connaissance, qui ne serait qu'une réminiscence. On jurerait qu'il a parlé la langue de Vercingétorix : ne craint-il pas que parfois sa mémoire ne soit légèrement infidèle?

Souhaitons que le livre de M. d'Arbois de Jubainville devienne un manuel pour tous ceux qui s'intéressent aux choses celtiques : un pareil travail suffirait à couronner une vie de savant ; il fait le plus grand honneur non-seulement à son auteur, mais à la science française.

J. LOTH.

---

2. — **Fastorum civitatis Tauromenitanae reliquiae**, descriptae et editae ab Eugenio BORMANN, praemissae indici lectionum academiae Marburgensis. Marburgi prostant apud N. G. Elwertum bibliopolam academicum. 1881, XXXII p. in-4°.

La *Revue critique* a rendu compte, le 6 juin dernier, de l'importante publication faite par MM. G. Lafaye et Albert Martin, membres de l'École française de Rome, de la grande inscription, jusqu'à eux inédite, des Fastes de Tauromenium. Il parut, à peu près en même temps que cet article, dans la seconde livraison du jeune et vaillant recueil de l'École française [1], une lettre adressée par M. le professeur D. Comparetti à M. Martin au sujet du sens qu'il convient de donner à l'expression στραταγοὶ διὰ πέντε ἐτέων. A cette lettre, M. Martin répondit, dans la même livraison, en développant l'interprétation que nous avons, de notre côté, fait connaître, en son nom, aux lecteurs de la *Revue critique*, interpré-

1. *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, fascicules III et IV. Juin 1881.

tation qui consiste — on se le rappelle et l'on se souvient aussi de la phrase si claire d'Aristote sur laquelle elle repose — à voir dans ces στραταγοὶ διὰ πέντε ἐτέων des magistrats annuels et rééligibles seulement pour la cinquième année à compter de celle de leur première magistrature. Le travail de M. Bormann, bien qu'il ne soit parvenu en Italie et en France que beaucoup plus tard, semble avoir été publié en Allemagne peu de temps après la lettre de M. Comparetti, la seconde note de M. Martin et notre propre article : en sorte que M. B., lorsqu'il donna son bon à tirer, n'avait évidemment pas encore connaissance de ces différents travaux. C'est ce qui explique qu'il ne se réfère, dans son mémoire, à aucune autre publication concernant ce document, qu'à l'édition princeps de MM. Lafaye et Martin. Pour ce qui est du sens de διὰ πέντε ἐτέων, il s'en tient purement et simplement à une ancienne explication de M. Martin, en vertu de laquelle il y aurait eu à Tauromenium un collège de dix stratèges, nommés chacun pour cinq ans, et renouvelables annuellement par cinquième. Ainsi, pour bien fixer les idées, en l'année 60, par exemple, de l'ère de la ville, le collège des dix se serait trouvé composé comme suit : 1[r] deux stratèges entrés en fonctions l'an 56 et faisant leur dernière année de charge ; 2° deux autres, entrés en 57 et ayant encore deux années ; 3° deux, entrés en 58 et ayant encore trois années ; 4° deux entrés en 59 et ayant encore devant eux quatre années ; enfin, 5°, deux stratèges nouvellement élus et qui n'en étaient qu'à la première de leurs cinq années de magistrature. Il y a quelque difficulté à concilier cette manière de voir avec la teneur de l'inscription. M. B., après avoir rétabli la vraie leçon de la pierre à l'an 75, sous la magistrature éponyme de Philonidas, constate que le second stratège de cette année étant mort pendant l'exercice de sa charge (Φιλιστίων Φιλωνίδα... ἐτελεύτασε), il fut remplacé par un stratège *suffectus* Τιμῶναξ Ξένωνος (ligne 83 de la colonne de droite, p. 4 des *Mélanges*). De nouveau, dans la partie la plus récente de l'inscription, à la face III, on trouve trois stratèges pour une même année (éponymie d'Euclide) avec la mention que l'un d'eux, Φιλιστίων Ἀγέα Σπαρτ., était de même décédé en charge. Ces deux cas de stratèges *suffecti* sont les seuls qu'on relève dans l'inscription. Or, avec le système des dix stratèges simultanés, M. B. sera obligé d'admettre de deux choses l'une : ou que les stratèges n'étaient pas remplacés lorsqu'ils mouraient après leur première année de charge, ce qui serait au moins étonnant, ou que, passé cette première année, ils cessaient pour quatre ans d'être mortels, ce qui est encore moins croyable. — Voici encore une autre objection. On apprend dans le mémoire de M. B. que l'inscription, gravée depuis la première ligne jusqu'à un endroit assez peu éloigné de la fin, dans le cours du second siècle de l'autonomie administrative de Tauromenium, présente la série des stratèges de cette cité à partir de l'année 1 de l'autonomie. Or, pour que le collège des dix stratèges existât dès cette année 1, il fallait nécessairement qu'on eût fait dix nominations, et non pas deux seulement,

cette année-là. Mais la première année des fastes ne présente que deux noms de stratèges, non plus que la seconde année, ni la troisième, ni les suivantes. On admet donc que l'année 1, Tauromenium ne posséda que deux stratèges, puis quatre l'année 2, six l'année 3, huit l'année d'après, et que, pour la première fois la cinquième année, elle eut enfin son collège de dix stratèges au complet. Nous considérerons cette hypothèse concernant Tauromenium comme extrêmement peu probable, tant qu'on ne pourra pas citer des exemples sûrs, bien analogues, du même fait dans d'autres cités [1]. D'ailleurs il n'est pas impossible que depuis la publication de son mémoire, et après avoir pris connaissance de la seconde interprétation de M. Martin — laquelle nous paraît, nous l'avons dit et nous y tenons, la vraie, — M. B. ait accompli la même évolution que M. Martin lui-même. Aucun point de ses savantes déductions n'est mis en péril par l'adoption du système de deux stratèges seulement, annuels, et rééligibles à partir de la cinquième année de leur première élection.

Lors du voyage archéologique que M. B., de concert avec M. Richard Schoene, fit en Sicile (il ne dit pas en quelle année), ils prirent en commun une copie de l'inscription des stratèges de Tauromenium, et, soit par eux-mêmes, soit par l'intermédiaire d'amis (nous ne le savons pas bien au juste, mais cela importe assez peu d'ailleurs), ils s'en procurèrent plusieurs estampages. MM. Lafaye et Martin avaient procédé à leur publication en se servant d'un seul estampage, pris et rapporté par le premier, et sans le secours d'aucune copie ni reproduction quelconque autre que cet unique estampage. Quelques efforts que, dans ces conditions, aient faits les premiers éditeurs, ils n'étaient pas parvenus, on le conçoit aisément, à lire tout ce qu'a pu voir, à son tour, M. B., qui, d'abord, a pu s'aider de leur premier déchiffrement, et qui surtout, grâce à plus de prévoyance et d'expérience que M. Lafaye, avait su réunir autour de lui tout les secours possibles. Mais déjà la lecture des premiers éditeurs n'était vraiment pas mauvaise. Quoi qu'il en soit, M. B. a, sans contredit, bien mérité de la science en venant publier une édition améliorée d'un texte intéressant et difficile [2], et en l'ornant d'un commentaire

---

1. Ce raisonnement est fait par M. Martin, dans sa seconde note des *Mélanges*, p. 188.

2. Parmi les résultats les plus importants des lectures nouvelles de M. Bormann (outre Ἐπελεύτασε au lieu de ἐπὶ..., que nous avons relevé plus haut), citons : 1° La distinction des deux « Philistion, fils de Philistion », qui se rencontrent dans la 2e colonne, lignes 9 et 17 (années 51 et 54). Cette distinction résulte de la lecture Φιλιστίων (et non [Φιλωνίδ]ας) Φιλιστίωνος à l'année 42 (ligne 126 de la première colonne). Dès lors, le Φιλιστίων Φιλιστίωνος B de l'année 54 est celui qui avait été stratège pour la première fois en 42; celui de l'année 51 est un autre personnage. Ainsi disparaît cette anomalie d'un stratège réélu dès la troisième année, contrairement à la constitution qui prescrivait d'attendre la cinquième. 2° M. B. montre que lorsqu'il y a, dans la dernière partie des fastes, trois personnages rangés

chronologique, très utile, qui manquait. Pourquoi M. B. donne-t-il, à côté de ces vraies raisons de sa réédition, la mauvaise raison que voici : « *Ephemeridem hujusmodi consentaneum est ad eos homines fere non perventuram esse, a quibus velim hos titulos cognosci?* S'imaginerait-il que les *Mélanges* de l'Ecole de Rome ne sont pas faits pour être admis dans les bibliothèques allemandes ?

Quant au commentaire chronologique de M. B., nous l'aurions analysé bien volontiers, si notre article n'eût pas dû prendre alors des proportions trop considérables. Il est rédigé avec une grande clarté ; le raisonnement y est précis, et il est conduit avec la rigueur dont la matière est susceptible. M. B. ne dépasse jamais ses prémisses dans la conclusion. Tout est sage, mesuré. On n'atteint pas la certitude absolue, mais on en est bien près. Les moyens dont s'est servi M. B. pour fixer la chronologie dont il s'agit, sont : la restitution des inscriptions 5641 et 5642 du *Corpus inscriptionum graecarum* (à l'aide de meilleures copies que celles dont avait disposé l'éditeur du *Corpus*, et aussi d'estampages) ; l'étude généalogique des familles de Tauromenium d'après toutes les inscriptions retrouvées, publiées ou inédites, de cette cité ; l'identification, très probable, d'Agatharchus, fils de Menon, gymnasiarque à Tauromenium en l'année 86 des fastes de cette ville, avec un personnage du même nom, de même patrie, qui reçoit la proxénie à Delphes entre les années 168 et 157 av. J.-C. (Wescher et Foucart, *Inscriptions recueillies à Delphes*, p. 18, n° 11 : cf. p. 61, n° 59. Voy. en outre A. Mommsen dans le t. XXIV du *Philologus*, p. 1 et suiv.) ; enfin, les données historiques, bien que fort incomplètes, qui nous ont été transmises par les auteurs sur l'histoire de Tauromenium. Le résultat obtenu par M. B. est le suivant : La face de gauche (ou face I) de l'inscription, et le haut de la partie gauche de la face du milieu (ou face II), gravés en une fois dans le cours du second siècle avant notre ère, présentent, année par année, à partir de la proclamation de l'autonomie de Tauromenium en l'an 263-262 av. J.-C., la série de 101 élections de stratèges consécutives. Un nombre indéterminable d'élections manquent à la suite, la pierre étant dégradée et ne permettant même plus de reconnaître jusqu'où descendait l'écriture. La série de stratèges de la troisième face commencerait à l'an 133-132 avant J.-C. (à une année près), c'est-à-dire lors de la reprise, par le consul romain P. Rupilius, de Tauromenium sur les esclaves révoltés, et du rétablissement de l'ordre dans cette cité. La lacune entre la fin de la partie lisible de la première série et le commencement de la seconde série serait d'une trentaine d'années. Il y aurait eu réellement une interruption, mais durant un nombre d'années

sous un même archontat, le troisième est le secrétaire de l'année : Γρ liés = γραμματεύς. Ce signe, il est vrai, ne s'observe que trois fois ; mais, dans les cinq autres cas de trois personnages, la dernière ligne est toujours mutilée en tête, si bien qu'on est invité à le suppléer.

moins considérable, dans le fonctionnement régulier de la constitution, ce qui revient à ceci : plusieurs années (mais on ne sait combien) sans stratèges.

La seconde série comprend d'abord 14 années sur la face III, puis une continuation, dont il ne reste que quelques traces sur la pierre, à gauche de la face II en bas. Il ressort de l'exposition de M. B. que les Romains, en traitant avec le tyran de Syracuse Hiéron, en 263/2, ne lui avaient pas abandonné les Tauroménitains à discrétion, mais ne l'avaient autorisé qu'à exercer une sorte de protectorat politique, plus ou moins désintéressé, sur cette ville, en réservant l'indépendance administrative de la cité. Depuis l'origine de la cité jusqu'à ce temps, les Tauroménitains étaient tombés successivement dans les mains de divers tyrans. Ce traité de 263 entre Rome et Hiéron est le point de départ de leur autonomie. On voit tout ce que M. Bormann a su tirer d'une simple liste de noms propres, à première vue aride. Ce travail, conduit de main de maître, ne contribue pas seulement à augmenter notre connaissance de l'histoire du monde grec, il est propre à être proposé aux jeunes savants comme modèle de mémoire épigraphique.

Ch. G.

---

3. — **Edgar Quinet**, his early life and writings by Richard HEATH. London, Trübner and Co. 1881, in-8°, XXIII, 370 p.

« Le but de ce livre est de faire connaître aux lecteurs anglais un des esprits les plus grands, les plus purs et les plus clairvoyants de notre siècle. » Dès les premiers mots l'auteur révèle ainsi l'admiration profonde que lui a inspirée son héros ; cette admiration ne s'est pas démentie un instant dans tout le cours de son étude, et la sympathie constante avec laquelle il a traité son sujet donne à son œuvre une unité, un entrain, qui en font le charme et en doublent l'intérêt.

L'ouvrage de M. Heath se compose de six livres entre lesquels se répartissent les 36 premières années de la vie de Quinet et dont les titres indiquent déjà la nature : 1° la *Genèse* destinée à nous faire connaître les origines et l'enfance du grand écrivain (1803-1817) ; 2° la *Vocation*, qui ne comprend que cinq ans (1817-1822), nous montre Quinet à Lyon au Collège Royal et lors de son premier séjour à Paris ; 3° les *Voyages* de 1822-1830, la partie la plus agitée de la vie de Quinet, où l'auteur le suit tour à tour en Suisse, en Angleterre, à Strasbourg et à Heidelberg, en Grèce, enfin, après son retour et un court séjour à Paris et à Certines, en Italie ; 4° la *Poésie*, livre dans lequel l'auteur étudie surtout les trois grandes épopées de Quinet, composées de 1831 à 1835 : *Ahasvérus*, *Napoléon* et *Prométhée* ; 5° le *Professorat* ; quelques pages destinées à nous montrer Quinet dans sa nouvelle carrière, suivies d'une longue analyse

(265-387) du *Génie des anciennes religions,* étude magistrale par laquelle il l'inaugure. L'enseignement de Quinet commença en 1839, c'est en 1839 aussi que s'arrête la biographie de M. H., c'est-à-dire au moment où l'éminent écrivain, devenant en quelque sorte homme politique en devenant professeur, fit de sa chaire une tribune pour s'adresser à l'opinion publique; c'est donc la partie, non la moins grande, mais la moins en vue, de la vie de Quinet que M. H. a voulu seulement retracer.

Je passerai rapidement sur les deux premiers livres, non qu'ils soient dépourvus d'intérêt, mais parce que M. H. n'a souvent fait qu'y suivre ce que, dans l'*Histoire de mes idées,* Quinet avait dit de lui-même et du développement intellectuel de ses premières années. Ce guide si grave et si autorisé lui manque au moment où le jeune écrivain, à peine aux débuts de sa carrière, commence son long pèlerinage à travers le monde et va puiser dans de lointains voyages et un séjour prolongé en Grèce, en Italie, surtout en Allemagne, l'inspiration qui animera ses pages éloquentes. Né au pied du Jura, aux confins méridionaux de la Bourgogne, ce pays du grand style, ce descendant des anciens Burgondes sentait comme une secrète affinité avec l'Allemagne; personne en France ne l'a aussi mieux comprise, personne n'en a mieux jugé ou goûté les écrivains depuis Herder, dont il traduisit l'œuvre la plus importante, depuis Creuzer dont-il fut le disciple original, jusqu'à Goethe avec lequel il voulut rivaliser dans *Ahasvérus* et *Prométhée.* Pendant trois ans Quinet resta près du Rhin, soit à Strasbourg ou à Heidelberg, comme pour mieux s'initier aux secrets de la science allemande dont il devait être un des révélateurs en France. Ses *Essais sur les ouvrages de Herder* et sur *l'Origine des Dieux* montrèrent à quel point il s'en était pénétré. *Merlin l'enchanteur,* qui parut peu après, révéla un trait particulier de son esprit, cette tendance mystique et cet amour du merveilleux et du mystère qui se manifestent dans un si grand nombre de ses écrits. Un voyage qu'il fit alors en Grèce acheva de mûrir son talent, et l'étude sur la *Grèce moderne,* qui en fut le fruit, en appelant sur lui l'attention, le rendit désormais célèbre. Accueilli à son retour avec empressement par quelques-uns des hommes les plus en vue de l'époque, tels que Cousin, Benjamin Constant, Guizot, Chateaubriand, félicité publiquement par Victor Hugo, si les espérances qu'il concevait alors ne se réalisèrent pas, il entra du moins à la *Revue des Deux-Mondes,* dont il fut un des premiers et des plus illustres collaborateurs. C'est dans ce recueil célèbre qu'il publia son étude sur les *Epopées inédites du* XII<sup></sup>e *siècle,* véritable révélation de notre ancienne poésie jusque-là méconnue et ignorée, que ses recherches à la « Bibliothèque royale » venaient de lui faire découvrir.

Cependant Quinet n'avait pu échapper à l'effervescence politique qui suivit la révolution de 1830; on le reconnaît à un des ouvrages qu'il écrivit au lendemain de ce grand événement, l'*Allemagne et la Révolu-*

*tion*, pamphlet curieux où l'esprit prophétique du jeune écrivain, plus clairvoyant que les hommes d'état du jour, faisait présager le rôle que la Prusse devait jouer quarante ans plus tard. La nouvelle de la mort de Gœthe qu'il apprit pendant un court séjour à Certines, le ramena à ses études de prédilection, et dans ses *Réflexions sur l'art et la littérature en Allemagne*, il essaya une fois encore de retracer plus complètement qu'il ne l'avait fait, le tableau du développement intellectuel de l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle. Un voyage qu'il fit bientôt après vint offrir de nouveaux horizons à sa pensée ; en 1832, il visita l'Italie presque entière, interrogeant les monuments du passé, évoquant les souvenirs de la littérature et de l'art dans la Péninsule et cherchant à trouver l'énigme des destinées singulières de la Rome païenne et chrétienne. Il se préparait ainsi aux œuvres qui allaient achever de fonder sa réputation : *Ahasvérus* et *Prométhée*. M. H. a donné une analyse étendue et substantielle de ces deux poèmes étranges, le premier surtout dans lequel règne je ne sais quel mysticisme sombre et ténébreux. Avec *Napoléon* nous retrouvons la réalité de l'histoire, mais de l'histoire agrandie et idéalisée ; œuvre où, par une contradiction singulière, le jeune républicain, comme tant de ses semblables, travaillait d'une manière inconsciente à former et à répandre la légende napoléonienne. A cette épopée « humaine » mais immense, en succéda une d'une inspiration sinon plus haute, au moins plus profonde : la trilogie de Prométhée. Là reparaissent les préoccupations religieuses d'Edgar Quinet, son effort incessant pour trouver le mot de l'énigme de l'humanité et surprendre le secret de ses destinées mystérieuses. Quelque opinion que l'on ait des trois grands poèmes de Quinet, on ne peut disconvenir qu'ils ne soient l'œuvre d'un des esprits les plus puissants de notre siècle, et l'on comprend que M. H. ait tenu à les faire connaître à ses lecteurs ; mais s'il faut avouer qu'il en a fait une analyse complète et claire, on est aussi en droit de regretter qu'il n'ait porté aucun jugement motivé sur chacun d'eux et qu'il n'ait point essayé de s'en servir pour caractériser le talent poétique et les visées humanitaires du célèbre écrivain. Un trait qui les distingue entre autres, c'est cette puissance d'intuition qui se révèle dès les premiers ouvrages de Quinet et qu'on rencontre dans presque tous, même dans ses études de critique, en particulier dans celles qu'il publia à cette époque sur l'épopée dans l'antiquité et au moyen âge et surtout dans son examen de la vie de Jésus de Strauss, vrai modèle de discussion pénétrante et serrée, où les aperçus ingénieux se mêlent aux critiques les plus fines et les plus justes.

Quinet était arrivé au comble de la gloire à l'âge où l'on cherche encore bien souvent sa voie ; les salons les plus célèbres du temps lui étaient ouverts ; devenu l'un des hôtes habituels de l'Abbaye-aux-Rois, il se voyait, dans les visites qu'il faisait chaque hiver à Paris, recherché par les représentants les plus illustres du monde des lettres ; mais, malgré tant de renommée, malgré ses travaux multipliés, il ne pouvait se

suffire; il songea alors à entrer dans l'enseignement; en 1839, il soutint ses thèses de docteur à Strasbourg; l'année suivante, il était nommé professeur à la faculté des lettres de Lyon. Il inaugura son enseignement avec un éclat sans égal, et des cours qu'il fit à Lyon, de 1839 à 1840, devait sortir une de ses œuvres les plus originales et les plus profondes, l'essai sur le *Génie des Religions*. M. H. a donné de ce livre, plein de vues si ingénieuses et si neuves, une longue et consciencieuse analyse; on ne peut qu'y applaudir; même ainsi résumées, on relit toujours avec plaisir les pages de cette « philosophie de la religion » si bien pensées et si bien écrites. Seulement on éprouve une véritable surprise et presque une déception quand on les a parcourues, et que, sans être averti, on se trouve inopinément à la fin de l'étude de M. Heath; qui l'a forcé de l'interrompre si brusquement? On l'ignore; mais on voudrait savoir au moins qu'il la continuera et on ne peut que souhaiter qu'il prenne au plus tôt cette résolution et qu'il nous donne sur les dernières années de Quinet une étude aussi attrayante que le volume qu'il a écrit sur la jeunesse du grand écrivain.

X.

---

## VARIÉTÉS

**Notice sur un manuscrit inédit de J.-J. Bouchard,**
appartenant à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts.

Jean-Jacques Bouchard n'était guère connu jusqu'ici que par les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, si savamment commentées par M. Paulin Paris, et par les *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos*, publiées par Boissonade. Deux publications récentes, dues l'une à notre collaborateur M. Tamizey de Larroque, l'autre à M. Liseux [1], viennent de ramener l'attention sur cet écrivain aussi spirituel que cynique. Me rendant à l'invitation que M. Tamizey de Larroque m'a gracieusement adressée dans la préface de son travail, je me décide à faire connaître un important et volumineux manuscrit de Bouchard, manuscrit dont l'existence ne semble même pas avoir été soupçonnée jusqu'à ces derniers temps.

*Itinerario da Roma e (sic) Napoli, 1632, in 4°, vél., manuscrit*, telle est la mention laconique consacrée à l'ouvrage en question dans l'inventaire de la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts. Mon savant prédécesseur, M. E. Vinet, n'avait évidemment pas songé à feuilleter ce volume anonyme, autrement il lui aurait fait l'honneur de l'admettre dans son catalogue (imprimé) de la bibliothèque, et de lui donner place sur les rayons. Ce ne fut qu'après de longues recherches que je parvins à

1. Voir la *Revue critique* du 5 décembre 1881, p. 453.

le retrouver au milieu de livres de rebut. Dès la première page je tombai sur une note non signée, mais dans laquelle il n'était pas difficile de reconnaître l'écriture d'un de nos plus spirituels et érudits amateurs parisiens. Voici, avant d'aller plus loin, ce document qui a son intérêt pour l'histoire de l'*Itinéraire :* « J'ai acheté ce manuscrit au bout du pont des Arts, en 1850, sur le quai, dans l'étalage de Laisné le bouquiniste. Je n'ai pu trouver dans toute cette intéressante relation, pleine de détails curieux sur les mœurs du temps, et rédigée certainement par un garçon d'esprit et de goût, aucun autre renseignement sur l'auteur du manuscrit, que ce nom à moitié effacé écrit sur le dos : Bouchard. On voit par la première page qu'il fut écrit en 1632 et on peut présumer que l'écrivain faisait partie de l'ambassade à Rome, et que c'était un gentilhomme de la compagnie de M. de Chalais. Il se désigne sous le pseudonyme grec d'Oretès, ou Orées (curieux). C'est un érudit, un antiquaire qui sait le grec, et le latin, et la politique, et qui raffolle de fêtes, de musique et de plaisirs de toutes les espèces. On rencontre à la page 213 un canard de piété et à la page 285 un programme de spectacle, qui sont peut-être deux pièces uniques. »

Malgré sa sagacité habituelle, l'acquéreur de l'*Itinéraire* a fait fausse route. Nous n'avons plus à apprendre au lecteur qui était Bouchard. Quant au pseudonyme dont il se sert, c'est *Orestes*, non *Oreutes*, ou *Orées* [1].

Venons-en au volume lui-même. C'est un in-quarto contenant 288 feuillets remplis d'une écriture assez fine, mais fort nette. Il débute par ces mots « 13 marzo 1632. La guerre estoit tellement preste à esclater entre France et Espagne... » L'auteur raconte, dans les plus grands détails, son voyage à Naples et dans les environs ; mœurs, coutumes, langue, arts, antiquités, curiosités naturelles, tout l'intéresse et le passionne. Ici il recueille une légende populaire, ou transcrit une inscription antique (plusieurs de ces épigraphes paraissent inédites), ailleurs il étudie l'histoire de la musique napolitaine ou nous fait connaître l'organisation de « l'archivio della regia camera della Summaria (fol. 66). » Ses notes de voyage sont aussi vivantes que précises. Malheureusement le récit de ses aventures personnelles occupe dans le volume une place considérable, et ces aventures sont souvent si scabreuses qu'il est à peu près impossible de livrer à la publicité cette partie du travail de Bouchard.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'*Itinéraire*, m'en remettant de ce soin à mon excellent collaborateur, M. L. Marcheix, sous-bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts. Il me suffira d'affirmer ici que lorsque le manuscrit de Bouchard aura été convenablement « expurgé », il formera

1. Dans les *Confessions* publiées par M. Liseux (p. x), Bouchard prend également le nom d'Oreste et donne à ses parents les noms d'Agamemnon et de Clytemnestre.

un des plus précieux documents que nous possédions sur l'Italie du XVII^e siècle [1].

Je ne saurais mieux terminer cette notice qu'en reproduisant un passage de la lettre, encore inédite, à ce qu'il semble, dans laquelle Peiresc déplore l'humeur agressive de son trop compromettant ami : « Au reste, je me réjouis que le pauvre M. Bouchard soit eschappé de la forte potion [2] qu'il avoit prinse, et qu'il ayt tempéré quelque chose de son humeur, comme aussy le s^r Leo Allatius, ne vous pouvant dissimuler que je prends un plaisir extrême de voir cesser toutes matières de malentendus entre gens qui peuvent tous contribuer quelque chose au service du public, quoyque les uns ne puissent faire office que de pionniers, lorsque les aultres font office de bons soldats et de capitaines, estant besoing d'avoir des uns et des aultres pour la nécessité de la société humaine. Excusez ma liberté, je vous supplie, Monsieur, je ne sçaurois estre aultre, et suis bien asseuré que vous ne m'en aymerez pas moins, comme je vous en conjure, et que vous y trouverez plus de quiétude d'esprit et conséquemment plus d'acquest et de service de la part de ceux mesmes qui avoient eu de la jalousie de vostre sureminente vertu par-dessus la leur [3]. »

On ne saurait définir en termes plus élevés le rôle de la science, ni insister avec plus d'éloquence sur la qualité nécessaire à tout savant digne de ce nom, la modération.

Eug. Müntz.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Le tome cinquième des *Mémoires, documents et écrits divers* laissés par le prince de Metternich, publiés par le fils du chancelier, le prince Richard de Metternich, classés et réunis par M. A. de Klinkowstroem, vient de paraître à la librairie Plon, avec ce sous-titre : *Deuxième partie, l'ère de paix 1816-1848* (In-8°,

---

1. Je puis annoncer qu'un autre document curieux sur Bouchard sera prochainement livré à la publicité : je veux parler de son testament, récemment découvert par M. L. Lalanne, bibliothécaire à l'Institut.

2. Il s'agit, non pas, comme on pourrait le croire, de la fameuse bastonnade, qui semble avoir hâté la fin de Bouchard, mais bien d'une potion d'ellébore. On en jugera par cette lettre d'Holstein à Peiresc :

« Buchardus noster nudius tertius elleborum sumsit, propinante Burdelotio, credo ut atræ loliginis succum, quo nimium illi splen tumet, expectoraret : sed parum abfuit quin ille recta ab Anticyris Elysios adiret campos. Dubito tamen num potentissimi remedii usus mordacissimos atri humoris sales minuerit. » (Rome, 4 juin 1636.) — *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos*, pp. 504, 505.

3. Lettre du 31 juillet 1636 à Holstein, d'après la copie conservée à la Vaticane. (Les originaux des lettres de Peiresc à Holstein se trouvent, comme on sait, à la Bibliothèque Barberini.)

xi et 678 p.) Ce tome comprend le livre VII des *Mémoires*, livre intitulé par les éditeurs : *La Révolution de Juillet et ses conséquences immédiates depuis le moment où elle a éclaté jusqu'à la mort de l'empereur François*; cinq années, de 1830 à 1835, y sont représentées. On y trouvera une série de lettres confidentielles écrites par Metternich au comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche à Paris : ce recueil de lettres, divisé par années, est inséré dans le volume sous le titre : *sur les événements politiques du jour*. Mais les éditeurs ont fait précéder ces lettres de Metternich à Apponyi d'autres documents intéressants; ces documents sont des notes prises au jour le jour par la comtesse Mélanie de Zichy-Ferraris, troisième femme de Metternich (depuis le 30 janvier 1831). Les éditeurs ont extrait du *Journal de la princesse Mélanie* un certain nombre de détails, qu'ils insèrent au commencement de chacun des chapitres consacrés aux cinq années 1830-1835. Ce *Journal*, lit-on dans l'introduction, avait été commencé par la princesse en 1820 et ne s'est arrêté qu'en 1853; il forme trente gros volumes in quarto, d'une écriture très serrée. — Un de nos collaborateurs reviendra prochainement, avec de plus amples détails, sur ce volume.

— M. Ch. Em. Ruelle a traduit en français, pour la première fois, le *Manuel d'harmonique et autres textes relatifs à la musique* de Nicomaque de Gérase (Baur. In-8°, 56 p.). Cet opuscule forme le deuxième volume de la *collection des auteurs grecs relatifs à la musique* (le premier est la traduction française des *Eléments harmoniques* d'Aristoxène). Les « Eléments d'harmonique » d'Aristoxène donnent l'idée des principes formulés par le chef de l'école empirique; les textes qui portent le nom de Nicomaque présentent un spécimen de la théorie professée dans l'école pythagoricienne ou mathématique. M. R. recueille toutes les notions possibles sur les ouvrages soit conservés en entier ou en partie, soit perdus de Nicomaque; il nous apprend que son autorité comme mathématicien a été fort grande, et qu'il a « joui d'une renommée que lui eût enviée Barrême »; tu comptes comme Nicomaque, dit un personnage du *Philopatris*. Dans sa traduction du *Manuel d'harmonique* et des sept fragments dont l'ensemble constitue le prétendu livre II du *Manuel d'harmonique*, M. R. a divisé le texte en paragraphes et placé de la manière la plus vraisemblable les numéros des chapitres, dont les rubriques se trouvent groupées dans les manuscrits en tête du *Manuel*; c'est la méthode de Buhle, que M. R. compte appliquer dans la publication d'autres textes musicaux, et qui offre, dit-il, le double avantage de faciliter les rapprochements explicatifs et de rendre plus claire la lecture des ouvrages techniques où chaque phrase apporte une notion nouvelle. — M. Ruelle a mis sous presse une *Notice d'un manuscrit grec relatif à la musique* qui a péri dans le bombardement de Strasbourg.

— MM. Ed. de Barthélemy et René Kerviler ont trouvé dans les lettres du ministre protestant André Rivet quatorze pièces inédites relatives à la Pucelle d'Orléans qu'ils publient sous ce titre : *Un tournoi de trois pucelles en l'honneur de Jeanne d'Arc*. (Picard, in-8°, 94 p.) Ces *trois pucelles* sont Mlle de Scudéry, Mlle Marie du Moulin et Anne de Schurmann. Rivet avait douté de la chasteté de Jeanne d'Arc; Mlle de Scudéry défendit la pureté de l'héroïne et voulut intéresser dans le débat Anne de Schurmann et la nièce même de Rivet, Marie du Moulin; Conrart fut le juge de camp de ce tournoi. On trouvera dans le recueil de MM. Ed. de Barthélemy et R. Kerviler quatre lettres de Mlle de Scudéry (voir surtout celle du 1er décembre 1646), trois de Mlle du Moulin et sept de Conrart. Les éditeurs ont dédié leur opuscule « *à la mémoire de Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans* » comme un « *respectueux hommage de deux fervents admirateurs de sa vaillance et de sa chasteté.* »

— Le bibliophile Jacob a publié une *Etude bibliographique sur le cinquième livre de Rabelais* (Morgand et Fatout. In-8°, 107 p. tiré à 130 exempl.); il entreprend de réfuter l'opinion qui met en doute l'authenticité de ce cinquième livre.

— *Poésies huguenotes du* XVIe *siècle*, tel est le titre d'une plaquette, imprimée à 150 exemplaires et où M. Charles Schmidt (Strasbourg, Bull. In-8°, 44 p.) publie six pièces d'un assez grand intérêt historique. Ces pièces, dit M. S., s'ajoutent à ces nombreuses productions en vers, dans lesquelles les huguenots ont exprimé leurs espérances, leur foi dans la justice de leur cause, la confiance que leur inspiraient leurs succès, les ressentiments bien légitimes qu'ils avaient contre leurs persécuteurs; elles contribuent ainsi à leur tour à caractériser la physionomie de l'époque. En voici les titres : I. *Exhortation de la voix céleste au roi de Navarre* (Antoine de Bourbon). II. *La fatale mutation lyonnaise* (les réformés de Lyon s'étaient rendus maîtres de cette ville le 30 avril 1562). III. *Cantique sur le siège des infidèles et séditieux de Provence devant la ville de Sisteron* (se rapporte à la levée du premier siège de Sisteron, entrepris le 10 juillet 1562 par les catholiques). IV. *Au roy Charles neuvième de France* (l'auteur est un huguenot réfugié à l'étranger après la Saint-Barthélemy et dont les vers, communiqués en manuscrit à Schenckbecher (1573) sont conservés à Strasbourg aux archives de Saint-Thomas, V. *Cantique d'action de grâces que les Sancerrois chantèrent au Seigneur après la victoire du jour de l'assaut* (tiré de l' « Histoire mémorable de la ville de Sancerre », de Jean de Léry). VI. *Cantique sur la délivrance de Mgr. le duc d'Alençon* (se rapporte aux espérances que les huguenots fondaient sur le duc d'Alençon, enfui de la cour le 15 septembre 1575). Un exemplaire de cette dernière poésie ainsi que des trois premières pièces se trouve dans la collection de M. Schmidt. Rien n'a été changé à l'orthographe des chansons ; l'éditeur s'est borné à établir une ponctuation un peu plus régulière, et à corriger quelques fautes d'impression, tout en indiquant celles-ci au bas des pages.

— La collection des petits chefs-d'œuvre de la librairie des bibliophiles s'est enrichie d'un chef-d'œuvre pour tout de bon, le *Discours sur les passions de l'amour*, de Pascal; ce volume, publié par M. Lescure, est précédé d'une étude sur Pascal et Mlle de Roannez, et suivi de quelques extraits des lettres écrites par Pascal à la future duchesse de La Feuillade.

— M. René Kerviler poursuit ses études sur *La Bretagne à l'Académie française*; il vient de publier : « *Les trois cardinaux de Rohan à l'Academie française, 1674-1803.* » (Nantes, Forest et Grimaud).

— On vient de mettre en vente chez Morgand et Fatout le Ier volume des *Continuateurs de Loret, lettres en vers de la Garvette de Mayolas, Robinet, Boursault, Perdou de Subligny, Laurent et autres, recueillies et publiées* par le baron James de Rothschild. Ce premier volume était entièrement imprimé à la mort de l'éditeur; sa famille a voulu que les ouvrages depuis longtemps préparés par lui fussent terminés, et a chargé de ce soin l'ami et collaborateur du baron, M. Emile Picot. Plusieurs autres volumes paraîtront donc après celui-ci; chacun de ces volumes sera accompagné d'une table chronologique et analytique des matières; une table alphabétique générale sera publiée avec le dernier volume; il paraîtra deux volumes par an. Le premier volume commence en mai 1665 et s'arrête à juin 1866. M. Emile Picot publiera en outre la suite du *Mystère du Vieil Testament*, dont deux volumes ont déjà paru, et le *Catalogue de la bibliothèque du baron James de Rothschild.*

— Sous le titre de *Correspondance inédite de Jean Colomb* (Le Mans, Pellechat. In-8°, 100 p.), M. Louis Brière a publié vingt lettres inédites du savant bénédictin de l'abbaye Saint-Vincent du Mans à l'abbé Rangeard, prieur de Saint-Aignan d'An-

gers. On sait que Jean Colomb fut un des collaborateurs de dom Rivet à l'*Histoire littéraire*.

— M. Jean AICARD, qui attendait depuis bientôt cinq ans que le Théâtre-Français jouât sa traduction d'*Othello*, s'est décidé à la faire paraître en volume. (*Othello ou le More de Venise, drame en cinq actes et en vers*. Charpentier.)

— La librairie Germer-Ballière publie les *Discours politiques* (1847-1881) de M. Louis BLANC; ce livre forme un volume de la *Bibliothèque historique et politique* (7 fr. 50).

— Notre collaborateur, M. TAMIZEY DE LARROQUE, a fait tirer à part l'article qu'il a consacré dans le « Bulletin du bibliophile » *à la mémoire d'Alexis-Paulin Paris*.

— Nous apprenons la mort de M. B. J. E. CLERC, connu par d'importants travaux sur l'histoire de la Franche-Comté; de M. L. X. RÉDET, à qui l'on doit de nombreuses études sur le Poitou, études parues dans les publications de la Société des antiquaires de l'Ouest; de M. L. E. SEMICHON, auteur d'un ouvrage sur la *Trève de Dieu* et d'une *Histoire de la ville d'Aumale*.

ALLEMAGNE. — L'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de MM. G. PERROT et CHIPIEZ paraît à Leipzig, chez Brockhaus, dans une traduction allemande; c'est M. Rich. PIETSCHMANN qui publie la partie de l'ouvrage relative à l'Egypte.

— Le poète Wilhelm JORDAN, l'auteur de la grande épopée *Die Nibelungen*, et d'une traduction de l'*Odyssée*, vient de publier une traduction de l'*Iliade* en hexamètres (*Homers Ilias übersetzt und erklært*). La critique allemande fait le plus grand éloge de cette traduction, moins littérale, il est vrai, que celle de Voss.

— Une nouvelle livraison du *Deutsches Wœrterbuch* des frères Grimm vient de paraître; c'est la VIII^e du VI^e volume, elle va du mot *Lustigen* au mot *Mandelkæse*, et son auteur est M. Moritz HEYNE; elle comprend des articles très intéressants, entre autres *machen* et ses dérivés, *Mædchen* et *Magd*, *Mahl* et *mal*, *malen*, *man*, *manch*.

— M. Fedor BECH vient de publier le catalogue des manuscrits anciens et vieilles éditions que renferme la bibliothèque du chapitre de Zeitz (*Verzeichniss der alten Handschriften und Drucke in der Domherren-Bibliothek zu Zeitz*. Berlin, Weidmann. In-8°, XI et 58 p. 5 mark). L'auteur décrit avec le plus grand soin et la plus minutieuse exactitude les manuscrits jusqu'ici fort peu connus de cette Bibliothèque. Ces manuscrits appartiennent surtout à la littérature théologique et ecclésiastique et ne remontent pas au-delà de la fin du XIV^e siècle; ils sont au nombre de 87; le numéro XI renferme un long fragment d'Otto de Passau; le numéro LXXXIV, un manuscrit du *Laurin* et quelques autres fragments assez importants relatifs au moyen âge allemand; le numéro LXXVI, le *Catilina* de Salluste et quelques fragments de Cicéron; le numéro LXXVII, une série de discours de Cicéron; le n° LVII, le *De consolatione* de Boèce, avec commentaire. Parmi les anciennes éditions (les plus anciennes datent de 1472), on remarquera un livre imprimé par Jean de Cologne et Wendelin de Spire. L'ouvrage est précédé d'une introduction, où l'auteur expose l'histoire de la Bibliothèque du chapitre de Zeitz.

— Les élèves de feu Th. MÜLLER, professeur à l'Université de Gœttingue, ont résolu de fonder un « Stipendium » ou bourse pour des étudiants de langues vivantes; les personnes qui voudraient prendre part à cette souscription sont priées d'envoyer leur adresse au secrétaire de l'Université de Gœttingue.

ANGLETERRE. — La *Vie du Prince Albert*, de M. MARTIN, sera publiée, sous la forme d'une édition populaire, en cinq volumes, dont chacun ne coûtera que 60 centimes.

BELGIQUE. — Dans la séance du 5 novembre de la commission royale pour la pu-

blication des anciennes ordonnances, M. Gachard a annoncé que cinq cents pages du tome V des *Ordonnances des Pays-Bas autrichiens* étaient imprimées. Il a continué, avec l'aide de M. Galesloot, le travail de rédaction de la liste chronologique des ordonnances du XVI[e] siècle; cette liste est aujourd'hui complète pour le règne de Charles-Quint, lequel remplira à lui seul un volume in-8°.— M. Ch. Faider a fait connaître que son collaborateur, M. le conseiller De Le Court, termine en ce moment l'introduction générale aux trois volumes publiés des *Coutumes du Hainaut*; ce travail sera très prochainement achevé et mis sous presse; quant à la coutume de Tournai-Tournaisis, un demi-volume pourra être publié dans le courant de l'année prochaine. — M. Crahay, éditeur, avec M. Stanislas Bormans, des *Coutumes de Liège*, a terminé l'examen des registres des *records des échevins de Liège* qui s'étendent depuis le commencement du XVII[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e]. Le nombre de records intéressants qu'il en a extraits s'élève à cinq cent neuf. Il lui reste à faire un second examen de registres du milieu du XVI[e] siècle. La collection sera livrée prochainement à l'impression. — M. Constant Casier a annoncé qu'il a continué de donner ses soins à la préparation des *Coutumes des pays d'Outre Meuse*; — M. Adolphe Du Bois, que près de trois cents pages du tome II des *Coutumes de Gand* sont imprimées; — M. Gilliodts-Van Severen, que la *Coutume féodale de la cour princière du Bourg de Bruges* est prête à être livrée à l'impression : elle se composera de la coutume homologuée, de deux cahiers primitifs avec les corrections du conseil de Flandre et d'une ancienne coutume féodale de Flandre : le tout précédé d'une introduction. Près de cinq cents pages de la *Coutume d'Audenarde* sont imprimées (éditeur, M. le comte de Limburg-Stirum).

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 23 décembre 1881.*

M. Pavet de Courteille, président, communique une lettre par laquelle M. Auguste Dulaurier annonce la mort de son père, M. Edouard Dulaurier, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, membre ordinaire de l'Académie. Après avoir rendu hommage en quelques mots à la mémoire de M. Dulaurier, M. le président déclare la séance levée en signe de deuil.

Ouvrages présentés de la part des auteurs (séance précédente) : — par M. de Wailly : Jadart, *Jean de Gerson (1363-1429), recherches sur son origine, son village natal et sa famille*; — par M. Gaston Paris : Bladé (J.-F.), *Poésies populaires de la Gascogne*, tome I, *Poésies religieuses et nuptiales*; — par M. Georges Perrot : Muntz (Eug.), *les Précurseurs de la Renaissance* (in-4°); — par M. Maury : Roy (Maurice), *Etude historique sur les consignations antérieurement à 1816*; — par M. Ch. Nisard : Janelli (G.-B.), *Dizionario biografico dei Parmigiani illustri*; — par M. Defrémery : Revillout, *Un Maître de conférences au milieu du XVII[e] siècle, Jean de Soudier de Richesource* (Montpellier, in-4°); — par M. Delisle : Schmidt (C.), *Poésies huguenotes du XVI[e] siècle*; — par M. Renan : Madden, *Coins of the Jews* (vol. II de *the International Numismata orientalia*).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 9 Janvier — 1882



4. — **Die Lehre von der Gottheit Christi.** Communicatio idiomatum, dargestellt von Dr Hermann SCHULTZ in Gœttingen. Gotha, Fried. Andr. Perthes. 1881, in-8° de XII et 731 pp.

La *Revue critique* n'a pas fait entrer dans le cadre des ouvrages dont elle rend compte, ceux de théologie dogmatique ; nous croyons cependant pouvoir signaler celui-ci, non pas tant à cause de l'importance de la question qui y est traitée, et de l'habileté dialectique avec laquelle M. Schultz la développe, qu'en raison de cette circonstance qu'un gros tiers du volume est consacré à l'histoire de la doctrine de la *Communicatio idiomatum*, doctrine qui a pour but d'expliquer la coexistence en Jésus-Christ de la nature divine et de la nature humaine.

M. N.

5. — **Studies in the early history of institutions** by Denman W. Ross, Ph. Dr. I. The theory of primitive communism (12 pages). III. The theory of village communities (32 pages). Cambridge Mass., Charles Seven, 1881-1880 (*sic*), in-8°.

L'opinion qui aperçoit la propriété collective à l'origine des sociétés humaines n'est pas aussi nouvelle qu'on pourrait le croire à la lecture du travail de M. Denman W. Ross; mais elle a pris, depuis les études de L. von Maurer, de sir Henry Sumner Maine, de M. E. de Laveleye [1], etc., une importance plus grande.

On comprend maintenant, on comprendra de mieux en mieux que cette notion est fondamentale. Dans l'histoire des sociétés, la collectivité primitive de la propriété, c'est quelque chose comme l'accent tonique la-

1. On me permettra de rappeler ici, à côté de ces publications étrangères, les travaux de M. Ch. Giraud (1838) et les miens (1872).

tin dans la philologie française ; c'est la clef d'une série de phénomènes juridiques qui restent inexplicables, si on ne se reporte pas à ce fait générateur.

Je vois, pour ainsi dire avec plaisir, des esprits distingués contester cette théorie historique : leurs protestations — en voici une qui mérite assurément d'être signalée — provoqueront des démonstrations de plus en plus décisives, et amèneront à la fin un *consensus* universel.

Nos contradicteurs, au moins ceux dont les œuvres me sont parvenues, ont un trait commun : ils se refusent aux comparaisons larges et étendues; il leur déplaît d'aller prendre chez les peuples jeunes des points de comparaison pour étudier la jeunesse cachée des peuples vieux. Par principe ou par nécessité, ils s'isolent, celui-ci chez les Grecs à Sparte, ce dernier, M. D. W. R., plus audacieux, chez les Germains. Soit! sur ce terrain-là, nous n'avons plus besoin de la méthode comparative. Nous acceptons l'isolement, pourvu qu'on nous permette d'ouvrir les *Commentaires* de César. Cet auteur s'exprime ainsi :

*Com.* IV, 1, 3 (sur les Suèves) : « Hi centum pagos habere dicuntur, « ex quibus quotannis singula milia armatorum bellandi causa ex fini- « bus educunt. Reliqui, qui domi manserunt, se atque illos alunt. Hi « rursus in vicem anno post in armis sunt, illi domi remanent. Sic ne- « que agricultura nec ratio atque usus belli intermittitur. Sed privati ac « separati agri apud eos nihil est, neque longius anno remanere uno in « loco incolendi causa licet. »

*Com.*, VI, 22 (sur les Germains en général) : « Agriculturæ non stu- « dent, majorque pars eorum victus in lacte, caseo, carne consistit. Ne- « que quisquam agri modum certum aut fines habet proprios; sed ma- « gistratus ac principes in annos singulos gentibus cognationibusque « hominum qui una coierunt, quantum et quo loco visum est agri ad- « tribuunt atque anno post alio transire cogunt. »

A ces textes, M. D. W. R. croit répondre par cette observation : en ce temps, les Germains n'étaient pas encore entièrement sédentaires ; ils n'occupaient la même terre qu'un an ; ils ne pouvaient donc avoir de propriétés privées, mais la propriété fut exclusivement privée chez eux dès qu'ils devinrent sédentaires.

Il m'importe médiocrement de connaître le moment précis où la propriété cessa chez les Germains d'être collective, pour peu qu'on m'accorde qu'elle eut au début précisément ce caractère. Et cela est indéniable. Or, est-il vraisemblable qu'une pareille transformation ait eu lieu subitement et sans laisser de trace dans les temps postérieurs? Ce sont ces débris, ces souvenirs, ces symptômes qui nous intéressent et attirent notre attention à une époque plus récente; mais nous ne songeons point à nier l'existence de la propriété privée, au temps des lois barbares : c'est donc perdre sa peine de venir établir, pièces en main, que des terres de toutes sortes et même des forêts étaient possédées alors héréditairement. (Il n'en reste pas moins très certain qu'à cette époque et plusieurs siècles

après, des forêts — puisqu'il est question de forêts — restèrent propriétés communes.)

M. D. W. R. est bien forcé de reconnaitre qu'il y eut au moyen âge des groupes de propriétaires étroitement unis ; mais c'étaient, dit-il, des associations de tenanciers et de serfs (il faudrait ajouter, pour que l'observation eût toute sa portée, des associations *à posteriori* voulues et artificielles, non pas primitives). Etaient-ils donc serfs ou tenanciers, ces Francs de la loi salique sans le consentement desquels aucun étranger ne pouvait posséder un morceau de terre dans leur village? Ce consentement des Francs, hommes libres assurément, procède de l'antique communauté décrite par César. Ceci ne veut pas dire, bien entendu, que la propriété privée n'existât pas chez eux ; mais elle y avait et elle y eut longtemps comme un arrière-goût de collectivité. Cette nécessité du consentement de tout le village à l'acquisition d'une terre par un étranger a subsisté, en divers lieux, pendant tout le moyen âge et même jusqu'aux temps modernes [1]. Le droit de retrait au profit des habitants du village est une suite de la même idée : il apparait chez les peuples et dans les régions les plus diverses. Le droit de succession des *vicini* dérive, lui aussi, du même fait primitif. Pourquoi? me dira M. Denman W. Ross. Par cette raison bien simple que, si on n'admet cette origine historique, il faut supposer ici, comme le fait implicitement M. D.W. R., une conception artificielle, une *invention;* or, en fait de lois, les peuples n'*inventent* guère, surtout les peuples primitifs, et le principe de la critique historique, en matière de lois et d'institutions, c'est d'accorder la place la plus réduite possible à l'*invention,* une place considérable à la *transformation.*

M. D. W. R., qui s'est occupé de l'édit de Chilpéric sur les successions (I, 4, 5), n'a pas connu les travaux profonds de Gierke [2] sur cet édit et sur le droit de succession des *vicini* et, par conséquent, n'a pas essayé d'y répondre. J'estime qu'il en eût été empêché.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'un homme de la valeur de M. Denman W. Ross ne saurait prendre la plume tout à fait inutilement? On trouvera dans ses « Studies » plus d'une observation, plus d'une rectification utile. Malheureusement, l'idée inspiratrice est fausse. L'auteur me permettra de lui demander si le fascicule II des « Studies » a paru : nous n'avons pu nous le procurer.

Paul Viollet.

---

1. M. D. W. R. se trompe étrangement quand il écrit que ce droit cessa avec l'édit de Chilpéric (*Studies*, I, 6).

2. *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, XII, 430 et suiv. Les beaux travaux de Rich. Schrœder ne paraissent pas non plus être arrivés jusqu'à M. Denman W. Ross.

6. — **La Frontière d'Empire dans l'Argonne.** Enquête faite par ordre de Rodolphe de Habsbourg, à Verdun, en mai 1288. Par Julien Havet. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, tome XLII, année 1881, p. 383-428.) Paris, Champion, in-8°, 48 p.

En 1286, l'abbé de Beaulieu-en-Argonne, au diocèse de Verdun, s'était brouillé avec le comte de Bar, Thibaud II, qui fit occuper les possessions de l'abbaye. L'abbé eut recours à Philippe le Bel, qui, à son tour, envoya des troupes sur les terres de l'abbaye, et commença contre le comte de Bar une enquête judiciaire. Thibaud allégua l'incompétence de la justice royale, et soutint que Beaulieu-en-Argonne était situé en terre d'Empire. La cour de parlement ordonna une enquête; des commissaires royaux se rendirent à Sainte-Menehould pour s'informer auprès des habitants; les témoins, interrogés en territoire français, furent favorables aux prétentions françaises, et la cour de parlement prononça que Beaulieu-en-Argonne était en France. De son côté, le comte de Bar avait demandé l'appui du roi des Romains, Rodolphe de Habsbourg, qui envoya en 1288 à Verdun trois commissaires, chargés de faire une enquête. Naturellement ces commissaires affirmèrent le bon droit de l'Empire dans un rapport qui fut sanctionné par Rodolphe; plus tard même, les lettres royales de Rodolphe furent confirmées par Adolphe de Nassau et Albert de Habsbourg [1]. M. Julien Havet nous donne le texte de ce rapport, d'après une copie (tome II du grand cartulaire de Bar de la Bibliothèque nationale, coll. de Lorraine, vol. 719, f[os] 22 à 27) ainsi que d'après le document original, conservé aux archives de Meurthe-et-Moselle, à Nancy (Layette Bar mouvant, n° 15); la copie, faite avec peu de soin et fournissant un assez mauvais texte, est cependant utile pour combler les lacunes que présente aujourd'hui l'original; ajoutons que M. J. H. établit son texte suivant le procédé adopté dans la *Notice* de M. N. de Wailly *sur les actes en langue vulgaire du* XIII[e] *siècle contenus dans la collection de Lorraine* et dans le *Musée des archives départementales*, c'est-à-dire qu'il imprime en italiques toutes les lettres, syllabes ou parties de mots qui ne sont indiquées dans le manuscrit que par une abréviation (sauf pour les passages tirés de la copie du cartulaire de Bar). M. J. H. a consacré quelques pages de son opuscule aux deux endroits, Montfaucon-d'Argonne et Beaulieu-en-Argonne, qui étaient, selon les témoins de l'enquête dirigée par les trois commissaires impériaux, deux points de l'Empire, où le roi de France exerçait un pouvoir usurpé. Il montre que Montfaucon était certainement de l'Empire, et il admet les affirmations des témoins qui déclaraient qu'aucun roi de France, avant Philippe le Hardi, n'avait exercé

1. La querelle ne fut vidée qu'en 1301, lorsque le successeur de Thibaud, Henri III, vaincu, dut traiter avec le roi de France et lui céder le *Barrois mouvant* ou la mouvance de tout ce qu'il possédait à l'ouest de la Meuse; il abandonna en même temps le droit de garde sur l'abbaye de Beaulieu.

d'autorité sur Montfaucon, que ce lieu n'avait pas contribué aux décimes levés exclusivement en territoire français, qu'on n'y avait pas tenu compte des sentences d'interdit prononcées sur la France. Quant à Beaulieu-en-Argonne, il est bien difficile de dire à qui ce lieu appartenait légitimement; les affirmations et arguments mis en avant pour l'attribuer à l'Empire sont intéressants, mais ne peuvent être contrôlés. Ce qui est certain, c'est, comme le démontre fort bien M. J. H., que la Biesme, ou du moins une partie du cours de cette rivière, formait au XIIIᵉ siècle la limite entre la France, qui en occupait la rive gauche, et l'Empire, qui en occupait la rive droite, comme elle a depuis formé la limite entre la Champagne et le Clermontois, comme elle la forme aujourd'hui entre les départements de la Marne et de la Meuse. On ne pouvait traverser la Biesme sans entrer d'un État dans l'autre; quiconque passait la rivière pour s'établir de l'autre côté perdait ses *remenances;* une exécution légale commencée d'un côté ne pouvait se continuer de l'autre; toutefois, il y avait des plaids internationaux, qui se tenaient entre les deux rives, sur un pont, appelé le pont Verdunois. En un mot, il y a plusieurs renseignements curieux pour l'histoire à tirer des assertions des témoins dans l'enquête de 1288. On ne peut que savoir le plus grand gré à M. Julien Havet d'avoir publié, aussi exactement qu'il l'a fait, le texte entier de l'enquête de 1288, et d'avoir traité si minutieusement, avec autant de clarté que de savoir, une question compliquée de géographie historique. Cet opuscule intéressant, où l'on trouve toutes les qualités d'un esprit solide et pénétrant, sera consulté par tous ceux qui sont curieux de connaître cette matière obscure et difficile, la délimitation exacte des limites de la France et de l'Empire au moyen âge.

C.

---

7. — **Johannes Turmair's genannt Aventinus** Sæmmtliche Werke. Auf Veranlassung Sr. Majestæt des Kœnigs von Bayern hrsg. v. d. K. Akademie der Wissenschaften. I. Band. Kleine historische u. philologische Schriften. I. u. II. Hælfte. München, Kaiser. 1880, in-8°, VIII et 372 p. — Prix : 7 mark 20; — 1881, in-8°, LIX et 373-689 p. — Prix : 7 mark 80.

Jean Turmair d'Abensberg, qui a, selon la coutume du temps, donné à son nom une forme latine (*Aventinus*, ou d'Abensberg), naquit le 4 juillet 1477. L'anniversaire de sa naissance a été célébré dans plusieurs endroits en 1877, et, à cette occasion, on exprima vivement le désir de posséder une édition des œuvres complètes de cet écrivain qu'on a nommé l'Hérodote bavarois. Même aujourd'hui, en effet, ses œuvres sont importantes pour l'histoire autant que par l'étude de la langue et de la littérature allemandes. Mais ou elles sont imprimées d'une façon très incorrecte, ou elles n'ont pas été publiées du tout. L'Académie des sciences de Munich jugea qu'il était de son devoir de rendre à la mé-

moire d'Aventinus un juste hommage; une commission se forma pour préparer l'édition de ses œuvres; le roi de Bavière accorda une somme considérable, et Ch. de Halm entreprit la rédaction. C'est ce savant qui publie les écrits latins du 1er volume.

Ces écrits latins sont : les *Annales Schirenses*, la *Narratiuncula de Bathavina urbe*, le *Chronicon Ranshofense*, les *Rudimenta grammaticæ latinæ*, les *Musicæ rudimenta*, diverses *præfationes*, une *panegyrica oratio* à Charles-Quint (discours prononcé en 1532 à la diète de Ratisbonne par un garçon de onze ans en présence de Charles-Quint et de son frère Ferdinand), un certain nombre de *Carmina*, qu'Aventinus, sans posséder le moindre talent poétique, composa pour obéir à la mode. On voit par là combien l'activité d'Aventinus était multiple. Mais on ne peut juger de son grand mérite et de sa valeur d'historien d'après ces petites histoires locales, si intéressantes qu'elles soient. Même les ouvrages historiques qu'il a écrits en allemand et que M. Franz Muncker publie dans le 1er volume, ne montrent pas Aventinus sous son côté le plus brillant. Ce sont une Chronique du couvent d'*Alten Oting*, une première esquisse de la *Chronique de Bavière*, un court extrait de cet ouvrage, un écrit sur l'*Origine de la ville de Ratisbonne*, une Chronique de l'*Origine et des actions des anciens Allemands*. Un autre écrit qui a en même temps une tendance politique, est intitulé « *Des causes de la guerre contre les Turcs* »; on y trouve joint dans quelques manuscrits, sous forme d'appendice, un opuscule sur *la manière de faire la guerre chez les Romains* [1]. C'est dans cet écrit que les sentiments qui animaient Aventinus et qui l'ont fait historien, se marquent de la façon la plus vive et la plus frappante : patriotisme, enthousiasme pour un gouvernement juste et éclairé, haine des abus de la hiérarchie et de la corruption des mœurs, tout cela mêlé au pessimisme qui lui était naturel.

Il est regrettable que l'on n'ait conservé que quelques fragments de la correspondance d'Aventinus. Nous ne trouvons dans le volume dont nous rendons compte que vingt lettres du célèbre historien, parmi lesquelles neuf inconnues jusqu'ici, dont quatre adressées à Beatus Rhenanus et tirées des archives de Schlettstadt. Heureusement on a conservé, au moins dans une copie, des notes autobiographiques d'Aventinus. Elles ont été jointes à la présente édition.

Une courte biographie d'Aventinus due à M. W. Vogt forme la fin du 1er volume. Ce n'était pas un travail facile de rétablir le texte des petits écrits historiques d'Aventinus, quoique Wiedemann ait déjà, dans son ouvrage paru en 1857, donné de nombreuses indications sur les manuscrits. Mais, quand il s'agit d'un personnage aussi important

---

1. M. de Druffel a publié sur ces deux écrits un travail qui aurait mérité d'être plus remarqué (*Sitzungsberichte der k. bairischen Akademie der Wissenschaften* 1879, pp. 337-364).

qu'Aventinus, les recherches de détail, même les plus pénibles, apportent avec elles leur récompense; tout ce premier volume en est la preuve. Espérons que les volumes suivants offriront un intérêt plus grand encore; elles renfermeront les *Annales Bojorum* et leur remaniement en allemand, la *Bairische Chronik*, l'ouvrage capital du sincère historien qui dut éprouver de son vivant de nombreux déboires, mais à qui la postérité promet de rendre pleine justice [1].

Alfred STERN.

---

8. — Graf F. A. von NOER. **Kaiser Akbar.** Ein Versuch über die Geschichte Indiens im sechzehnten Jahrhundert. 1ste Lieferung. Leiden, E. J. Brill, 1880, XXIII-216 p. in-8°.

C'est un magnifique sujet qu'a choisi là M. de Noer. L'Asie n'offre pas un second exemple de cette succession de père en fils de trois grands et bons souverains, Baber, Humayun et Akbar [2], la seule dans toute l'histoire qui ait rappelé à M. Renan celle des Antonins. Jamais, avant la domination anglaise, l'Inde n'avait vu mettre autant d'humanité dans la conquête, autant d'ordre, de justice et de douceur dans l'administration. Aucune autre époque n'y a laissé d'elle autant de documents de premier ordre, rôles et papiers d'état, autobiographies de souverains, mémoires de généraux et de ministres, la plupart d'une autorité incomparable et dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre littéraires. Même dans l'histoire de notre Occident, y a-t-il beaucoup d'époques sur lesquelles nous ayons des jours plus vifs, que sur celle qui commence avec ces étonnants mémoires de Baber, la plus franche et la plus sincère de toutes les autobiographies, et qui se termine avec ces Instituts d'Akbar rédigés par Abul Fazl, son grand, sage et honnête ministre? D'autre part, ces documents sont foncièrement orientaux : c'est dire qu'ils offrent des matériaux historiques plutôt que ce que nous appelons de l'histoire et, encore, des matériaux qui, pour être ajustés à notre point de vue, demandent à être maniés d'une main experte. Et, comme ce travail n'a été abordé jusqu'ici que par le côté de l'érudition critique ou d'une façon toute générale, dans des ouvrages embrassant de longues périodes, le sujet, tel que l'a conçu M. de N., est en réalité neuf et comme vierge. Est-il besoin d'ajouter qu'il est difficile? Le XVIe siècle, dans l'Inde,

---

1. Nous avons reçu, il y a quelques jours, la continuation des œuvres de Jean Aventinus, c'est-à-dire le second volume, première moitié, *Annales ducum Boiariae* livres 1-3, publiés soigneusement par Sigmund Riezler.

2. Les qualités de la race n'ont pas complètement disparu chez leurs successeurs. Jehanghir ne fut pas un homme ordinaire, et, à ne compter que l'énergie et l'habileté, Aurangzeb fut un grand prince. Mais la tête chez l'un était trop faible pour résister aux séductions du trône, et l'autre n'eut rien de la générosité ni de la largeur d'esprit de ses grands ancêtres.

n'a pas été marqué seulement par de grandes révolutions politiques : comme l'a fort bien vu M. de N., il a été, presqu'autant qu'en Europe, une époque de fermentation et de renouvellement intellectuels. Jamais les deux grands facteurs, qui, depuis cinq ou six siècles, se trouvaient en présence sur ce sol, l'Islam et l'Hindouisme, n'entrèrent en un contact plus intime et n'essayèrent plus sérieusement de se comprendre. Ce fut la dernière tentative d'une civilisation purement orientale, tentative éphémère, car, encore une génération ou deux, et les Anglais vont apparaître, et même avant eux déjà, le fanatisme musulman, reprenant le dessus, l'aura étouffée dans sa fleur. Durant ce court espace de temps, l'art indo-persan fait éclore ses plus délicates merveilles, tandis que du rapprochement d'éléments si divers, favorisé d'en haut par une tolérance et une largeur d'esprit jusque-là sans exemple, se produisent, sur le domaine de la science, de la religion et de la politique, des ébauches, des aspirations troubles, si l'on veut, et malheureusement sans avenir, mais qui n'en donnent pas moins à l'époque une physionomie unique dans le passé de l'Inde. Rien de plus difficile à apprécier exactement et à retracer avec leur juste nuance que ces mouvements compliqués, dont l'intelligence, même quand ils sont le fait d'une élite peu nombreuse, exige la connaissance intime et du monde musulman, et du monde hindou. Or c'est là, pour le moins autant que dans la série assez monotone de ses expéditions et de ses guerres, qu'est l'histoire d'Akbar, dans ces mouvements intellectuels dont son long et glorieux règne marque l'apogée et dont sa propre personnalité fut la plus haute expression. Car il fut lui-même le produit le plus singulier de cette singulière époque, et le passé nous présente peu de figures plus curieuses que celle de ce conquérant philosophe, soldat dès l'enfance, capitaine constamment heureux, et n'aimant pas la guerre; épris de toutes les choses de l'esprit, d'art, de sciences, de lettres, sans être ni savant, ni lettré; désabusé de bonne heure, et pourtant plein de bonté; rêveur, parfois chimérique dans son cercle de beaux esprits, et l'homme d'action le plus pratique du monde à la tête des affaires; tour à tour mystique, dévot et sceptique à sa façon et à ses heures; curieux de toutes les religions, et n'appartenant à aucune; rêvant parfois d'en établir une nouvelle, et ne se permettant jamais de tracasser les anciennes. On le voit, le sujet choisi par M. de N. est de ceux où un historien peut donner toute sa mesure.

En assumant cette tâche à la fois séduisante et redoutable, M. de N. a-t-il suffisamment consulté ses forces? Il serait téméraire de se prononcer à cet égard sur l'inspection de son premier fascicule, le seul que j'aie sous les yeux, et qui n'est qu'une sorte de prologue s'arrêtant à la jeunesse du héros. M. de N. s'excuse modestement de n'être ni historien de profession, ni philologue. Mais il a l'amour de son sujet, et la façon dont il en parle dans la préface, montre qu'il en a bien saisi toute l'importance. Il a eu la bonne fortune de vivre dans l'intimité de Blochmann et, pour tout ce qui concerne la critique des documents directement re-

latifs à cette époque, il n'aurait pu passer par meilleure école. Il s'est entouré de toutes les sources actuellement accessibles; il les estime chacune à sa valeur, et en fait l'usage le plus consciencieux. Or, si, pour le détail, il reste encore plus d'un point à élucider dans ces témoignages, pour l'ensemble du règne et pour l'appréciation du rôle politique du grand empereur, ils sont suffisants. Enfin il connaît l'Inde contemporaine pour y avoir vécu, et c'est là un avantage inestimable pour celui qui entreprend d'en retracer le passé. Dirai-je pourtant qu'il me reste quelques craintes? M. de N. semble parfois ne pas dominer suffisamment sa matière. Les faits se suivent chez lui dans l'ordre voulu; mais peut-être ne sont-ils pas assez éclairés. Les grandes lignes ne se dessinent pas toujours bien, et son exposé a trop souvent l'allure d'une chronique. C'est ainsi que tous ces faits de révolte et de trahison, le mal endémique de ces dynasties musulmanes, et où l'on voit régulièrement un personnage jusque-là impeccable se montrer tout d'un coup digne des dernières rigueurs, s'expliqueraient bien autrement, si l'auteur s'était donné la peine d'exposer plus complètement les conditions du pouvoir dans cette sorte de féodalité sans véritable aristocratie, où la subordination était basée non sur le régime fixe de la terre, mais sur le sentiment tout personnel de la fidélité envers le bienfaiteur, le compagnon d'armes, ou le maître dont on a accepté le sel et dont on mange le pain. Quel dommage encore pour le lecteur, que M. de N. n'ait pas réussi à faire mieux revivre dans son récit ces grands Timourides restés si vivants dans les souvenirs qu'ils nous ont laissés, la mâle et franche figure de Baber, avec sa fine bonhomie[1], celle d'Humayun, ce voluptueux d'une distinction plus fragile, mais chez qui l'intelligence et le cœur rachetaient, à bien des égards, les faiblesses de caractère. Même pour Akbar, on peut trouver que sa physionomie est jusqu'ici bien pâle, bien qu'il ait achevé sa 25e année à la fin du volume. La description géographique et ethnographique de l'Inde, par laquelle s'ouvre le livre, ressemble plus parfois à l'abrégé d'une introduction à l'histoire générale de la Péninsule, qu'au 1er chapitre d'une histoire spéciale[2]. Par ci par là aussi la composition trahit quelque inexpérience. Ainsi, p. 175, on trouve rejetée en note la fin d'événements survenus à Kaboul dont le commencement avait été longuement développé dans le corps du récit, et qu'on avait un peu perdus de vue. Le même procédé a dû servir p. 179. Plus loin, p. 188, à propos de l'éducation d'Akbar, M. de N. revient à jeter un coup d'œil sur l'histoire

---

1. Ses Mémoires sont le seul livre oriental, à ma connaissance, où il y ait ce que nous appelons de la bonne humeur.

2. Il s'y trouve quelques inexactitudes. P. 26, M. de N. fait des Aryens les premiers immigrants venus de l'Ouest. A quelle époque et de quel côté pense-t-il que soient venus les Dravidiens? *Ibidem*, il semble ranger parmi ces derniers tous le aborigènes de l'Inde centrale. P. 57, il aurait fallu citer les chiffres du recensement de 1872, qui a enlevé toute autorité à celui de 1867.

antérieure des Mogols : ici encore et parfois bien mal à propos, il retombe dans la chronique.

Après tout, il n'y a rien là de bien grave. Ce qui m'inquiète davantage, c'est la connaissance imparfaite que M. de N. paraît avoir de l'Hindouisme. En tout cas, le tableau qu'il en trace est tout à fait insuffisant, et devra être repris à neuf dans les volumes suivants. Ce n'est pas à l'aide de schémas pareils que le lecteur se représentera cet étrange monde de l'Inde sectaire. Que lui importe d'avoir des idées plus ou moins justes ou fausses sur les purohitas védiques, sur les quatre castes de Manu qui se seraient multipliées jusqu'au nombre de soixante-dix [1], sur la répartition de la propriété entre les Çûdras, les Vaiçyas et les Kshatriyas, de savoir qu'il y a six systèmes de philosophie et deux religions principales, la vishnouite et la çivaïte, divisées l'une et l'autre en beaucoup de sectes, si de tout cela le peu qui subsiste au temps d'Akbar se réduit à des cadres plus ou moins officiels et fictifs? Il faudra que M. de N. se décide à pénétrer plus au fond des choses, s'il veut faire comprendre au lecteur l'état social, religieux et intellectuel de l'Inde au XVIe siècle et lui donner une notion juste de la personne et du rôle du grand empereur. Car, si Akbar reste en somme un souverain musulman, l'homme en lui fut aux trois quarts d'un hindou.

Voici bien des réserves. Comme on voit, ce sont des désidérata et des craintes, plutôt que des critiques. Elles se résument en ce désir si naturel qui nous porte à demander la perfection à l'historien d'une grande époque, et il n'est rien que je souhaite davantage que de voir M. de N. les faire tomber une à une dans la suite de son travail. En tout cas, il ne faudrait pas en conclure qu'elles me font méconnaître les sérieux mérites que l'ouvrage présente à beaucoup d'égards : le soin scrupuleux avec lequel l'auteur recueille et utilise les sources immédiates de son sujet, la sûreté de jugement avec laquelle il les discute quand elles sont en conflit, la simplicité, la clarté, la convenance de son style également éloigné du laisser-aller et de la prétention [2]. De toute façon, M. de Noer nous donnera une bonne et honnête histoire d'Akbar, ce qui sera déjà beaucoup. Il nous racontera consciencieusement le règne du grand empereur, s'il ne lui est pas donné de le faire en quelque sorte revivre.

A. BARTH.

---

1. Ce chiffre, comme tout autre qu'on pourrait donner, n'est qu'un élément arbitraire et abstrait de classification, auquel ne répond rien de réel. En ajoutant deux zéros, M. de N. eût approché davantage de la vérité.

2. Il y a pourtant quelques négligences : je doute, par exemple, que « die hauptsæchlichsten Râdschpûtenstæmme » (p. 15) soit du bien bon allemand. P. 31 M. de N. semble vouloir dire que Delhi fut pillée bien que la population fût en majorité musulmane. C'est pourtant ce que sa phrase ne dit pas. — Voici quelques fautes d'impression : p. x, l. 15, lire *wie* ; p. xix, l. 10, *Heinrich* ; p. 157, l. 25, *bat* ; P. 196, l. 4, *Morgenland* ; p. 201, l. 27, *des Chân's* ; p. 203, l. 27, *den Raubzügen*. P. 187, Montesquieu est cité incorrectement; il faut « de ses propres forces ». Un lapsus assez plaisant est le « général Iskander Cunningham », p. 184, note 1.

9. — **The mystery of Hamlet**, an attempt to solve an old problem, by Edward P. Vinning. Philadelphie, J.-A. Lippincott and Co. 1881, 1 vol. in-16, 95 p.

Il y a un mystère dans Hamlet : quel en est le secret? Selon Gœthe, Shakespeare a cherché à montrer « l'effet d'une grande tâche imposée à une âme trop faible pour elle ». M. Vinning le cherche ailleurs : Hamlet est une femme déguisée en homme.

Hamlet a occupé Shakespeare dès le début de sa carrière. Il a donné à son fils, né en 1585, (il avait alors vingt et un ans), le nom de Hamnet, variante de Hamlet [1], ce qui prouve que la vieille légende de Saxo Grammaticus l'intéressait déjà; en 1589, Nash fait allusion à une tragédie de *Hamlet;* cette tragédie doit être l'œuvre de Shakespeare, car, d'une part, Nash semble l'attribuer à un faiseur de *Noverint*, or la profonde connaissance des choses de la loi qui paraît dans ses œuvres, prouve qu'il a passé par la chicane [2] : d'autre part, en 1589, il est actionnaire dans le Blackfriars Theatre [3]; arrivé à Londres sans ressources trois ans avant, il n'a pu faire fortune si vite que par un succès éclatant : c'est son *Hamlet*. Ce Hamlet, remanié par l'auteur, est devenu le quarto de 1603; puis, après un nouveau remaniement, celui de 1604. Or, peu à peu Shakespeare fut amené à développer dans son héros des traits de caractère féminin et l'idée put lui venir de se demander si cet homme-femme ne serait point réellement une femme, luttant désespérément pour remplir une place pour laquelle elle n'était point faite; un moment vint où le poète se dit : « voici comment agirait et sentirait une femme qui aurait été élevée dès l'enfance à jouer le rôle d'un prince », et tous les changements qu'il fit dans le caractère et la pièce sont tous dirigés dans ce sens (p. 59).

Pour apprécier cette thèse, au moins nouvelle, il nous serait nécessaire d'avoir le premier Hamlet, j'entends celui que Shakespeare aurait composé en 1589 et que Meres (en 1598) a oublié de citer parmi ses œuvres : M. Vinning, il est vrai, croit que ce Hamlet est représenté par une pièce allemande que l'on possède encore et qui le reproduirait : la meilleure des raisons données, c'est qu'il y a un prologue où le sujet est exposé par la Nuit, qui appelle ses enfants, les trois Furies, Alecto, Tisiphone et Mégère « et qui semble bien shakespearien » : car la pièce allemande diffère autant que possible des deux éditions de la pièce anglaise, ce qui peut s'expliquer, si l'on veut, par les profondes modifications que Shakespeare a fait subir à son œuvre première. Quant aux traits qui révèlent dans la dernière forme le sexe véritable de Hamlet, en voici quelques-uns : la ruse est l'arme favorite de la femme; c'est

1. Hypothèse ingénieuse et à retenir, mais qui prouverait seulement que la légende était déjà populaire, probablement par le théâtre.

2. On sait que Shakespeare connaît tout et, par suite, a fait tous les métiers. Il y a quelques années, un imprimeur impatienté démontra qu'il avait été ouvrier compositeur.

3. Documents inédits?

l'arme favorite de Hamlet (folie feinte; façon détournée dont il se débarrasse de Rosencrantz et Guildenstern); — crainte de la mort; il hésite à tuer Claudius parce qu'à ce jeu il risque sa vie, ce qui jette un jour tout nouveau sur le fameux monologue *To be, or not be* (!). — Il admire avant tout les vertus viriles : lisez le portrait de l'*homme* : what a piece of work is *man!*... (On pourrait se demander peut-être si *l'homme est mortel* signifie que la femme ne l'est pas); voyez avec quel accent il dit de son père *He was a man* (il serait beaucoup plus étrange qu'il eût dit *a woman*). Les paroles méprisantes qu'il a pour Ophélia, et pour les femmes et la vertu féminine en général, ne peuvent venir d'un jeune homme bien élevé et marquent le dépit personnel de la femme faible et indignée de sa faiblesse (l'auteur oublie que Hamlet juge des femmes et de leur vertu d'après sa mère). Hamlet aime : *elle* aime Horatio (voir l'éloge enthousiaste qu'elle fait de lui); ses duretés pour Ophélia sont de la jalousie; car dans le folio qui représente la pensée dernière de Shakespeare, c'est Horatio qui rapporte à la reine la folie d'Ophélia et il s'étend tout au long sur tout ce qui la touche d'une façon qui prouve qu'il a dû être souvent avec elle et qu'il a pu éveiller la jalousie de Hamlet. Dans la scène du cimetière Hamlet s'écrie *I loved Ophelia*, mais cela signifie *I loved my father*[1]. Autres traits, presque physiques : l'accès de faiblesse dont il est saisi à la révélation du spectre; sa prompte lassitude dans la lutte sur la tombe; il est vrai qu'il est fort à l'escrime, mais c'est un talent qui demande plus d'habileté que de force (recommandé pour le programme des collèges de filles en formation). Il est à remarquer que le spectre, s'adressant à Hamlet, ne l'appelle jamais son fils. Gertrude, il est vrai, lui donne ce nom, et Hamlet se reconnaît fils de Gertrude, fils de Hamlet; mais c'est par la force de l'habitude contractée. Une difficulté plus sérieuse, c'est que Hamlet dit quelque part : « Suis-je un lâche? *Qui veut m'arracher la barbe* et me la jeter à la figure? » Vers impertinent s'il en fut : mais il faut voir là sans doute une expression proverbiale plutôt qu'une indication que le héros (ou l'héroïne) avait de la barbe.

Il est bien difficile, quand on a terminé la lecture de cet amusant petit livre, de ne pas se demander si l'auteur n'aurait pas voulu se railler agréablement des abstracteurs de quintessence shakespearienne. Arrêtons-nous à cette conclusion plus charitable, et félicitons l'auteur de son esprit.

James DARMESTETER.

---

10. — **La marquise d'Huxelles et ses amis**, M^me de Sévigné, M^me de Bernières, M^me de Louvois, le marquis de Coulanges, M. de Callières, M. de Gaignères, Fouquet par Edouard DE BARTHÉLEMY. Paris, Firmin-Didot. 1881, grand in-8° de v-370 p.

M. de Barthélemy, qui s'est déjà tant occupé du XVII^e siècle, annonce,

---

1. *He says*, « I loved Ophelia »; he *means* « I loved my father and, prate as you will, I would do as much for him as you for Ophelia » (p. 69).

dans son *Avant-propos* (p. IV), qu'il va publier « une suite de correspondances des plus curieuses et émanant de personnages des plus considérables de la fin du règne de Louis XIV. » Pour aujourd'hui, ajoute-t-il, « nous nous bornerons à présenter à nos lecteurs l'une des épistolières les plus actives certainement du XVII^e siècle, et en même temps l'une des moins connues : nous voulons parler de la marquise d'Huxelles, mère du maréchal de ce nom [1] ». C'est au château de Quevillon, qui appartenait autrefois à la famille de Bernières et qui est actuellement possédé par M^me la princesse de Montholon-Sémonville [2], que M. de B. a trouvé les premiers éléments de son livre. Les archives de ce château renferment diverses lettres adressées à M^me de Bernières par ses amis et par ses amies, notamment par la marquise d'Huxelles. A ces lettres M. de B. en a réuni beaucoup d'autres, tirées de la Bibliothèque Nationale et de la bibliothèque de la ville d'Avignon. Il a pu orner presque chacune des pages de son volume de quelque document inédit, tantôt donné *in-extenso*, tantôt donné par extraits. On trouvera, rien que dans les deux premiers chapitres, des couplets du chevalier de Rivière, premier gentilhomme de la chambre du prince de Condé et capitaine de ses gardes (p. 10), une lettre du père Senault (de l'Oratoire), écrite d'Avignon le 13 janvier 1657 (p. 14), une lettre de condoléance de la mère Marthe de Jésus (M^lle du Vigean), du 20 septembre 1658 (p. 16), divers billets du grand Condé (pp. 20-21) et du duc d'Enghien, son fils (pp. 22-24), du comte de Saint-Pol, le fils de M^me de Longueville (pp. 25-27), du prince de Conti (p. 28), du duc de La Rochefoucauld (pp. 29-32) [3], une lettre de Gourville, le secrétaire de l'auteur des *Maximes* (p. 33), une lettre de Bartet, le secrétaire du cabinet du roi, fameux par la bastonnade que lui fit appliquer le duc de Candalle (pp. 34-36), plusieurs lettres de M^lle de Montpensier (pp. 37-41), une lettre du maréchal d'Albret (p. 41), enfin une lettre du comte de Jussac (pp. 43-45). Les autres chapitres, à l'exception du 7^e, consacré aux relations de M^me d'Huxelles avec M^me de Sévigné, et du 13^e, où est racontée la vie du maréchal d'Huxelles, ne sont pas moins riches en lettres, billets ou pièces de vers, pour la plupart non encore publiés. Citons par exemple, et sans parler des nombreux emprunts faits à la correspondance de M^me d'Huxelles [4], les lettres

---

1. Bien que M^me de Sévigné ait toujours écrit *Uxelles*, M. de B. a cru devoir adopter la forme *Huxelles*, la marquise écrivant elle-même ainsi son nom dans ses signatures.

2. C'est ce même château qui, sous le nom de la Rivière-Bourdet, a été rendu célèbre par Voltaire.

3. Notons qu'un des sept billets de La Rochefoucauld à M^me d'Huxelles avait paru déjà dans le tome III des œuvres complètes du grand écrivain (édition de M. Ad. Regnier, pp. 222-223), d'après une copie conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal (belles-lettres françaises, n° 3202, volume que la marquise d'Huxelles laissa par testament au marquis de Jarzé).

4. Voir surtout (pp. 81-96) les lettres de M^me de Bernières, du 10 décembre 1703 au 15 février 1706. M. de B. dit (p. 80, note 1) combien serait désirable la publication

du marquis de Lassay (pp. 68-72), une lettre de Turenne (p. 75), deux lettres de Louvois (pp. 76-77), deux de l'abbé Rancé (pp. 98-102) [1], un billet de sœur Louise de la Miséricorde (p. 103) [2], des bouts-rimés du comte de Grignan (pp. 105-106), trois lettres du premier président, Achille de Harlay (pp. 111-113), une d'Arnauld de Pomponne (p. 114), une du cardinal de Bouillon (p. 115), plusieurs lettres de Mgr de Percin de Montgaillard, évêque de Saint-Pons (pp. 118-126), accompagnées de deux sonnets en bouts-rimés sur ce prélat « par M. Ranchin, maistre de comptes à Montpellier », deux billets de Mme de Maintenon (pp. 127-129), un de la duchesse de Saint-Aignan (p. 129), divers billets du cardinal de Bouillon, du cardinal d'Estrées, du maréchal de Montrevel, du duc d'Harcourt, du duc de Boufflers (pp. 130-132), de la maréchale de Rochefort, de la comtesse de Hamilton (p. 140) [3], deux chansons du marquis de Coulanges (pp. 160-162) et une vingtaine de lettres de ce personnage (pp. 162-250), lettres bien dignes de la réputation d'esprit de ce parent de Mme de Sévigné, et qui constituent une des plus heureuses trouvailles de M. de B., plusieurs lettres de Mme d'Huxelles à Foucquet (pp. 254-262) [4], une importante série d'extraits des lettres jusqu'à ce jour inconnues de François de Callières, diplomate et écrivain également distingué, lettres adressées de Ryswick à Mme d'Huxelles et qui retracent toute l'histoire intime du mémorable congrès (pp. 269-272), quelques billets de la marquise à son ami le fervent collectionneur Roger de Gaignières (pp. 278-301), enfin d'aimables lettres de Mme de Louvois (alors Anne de Souvré) à Mme de Bernières (pp. 313-331) [5].

---

des lettres adressées par Mme d'Huxelles au marquis de la Garde. Le Musée Calvet (Avignon) possède plus de 2,000 pages de cette gazette-correspondance (1704-1705 et 1709-1712). Les éditeurs du *Journal* de Dangeau en ont donné quelques extraits (lettres du 12 septembre au 31 décembre 1709). M. de B. lui-même en a donné quelques autres (*Appendice*, pp. 357-362). Il a, de plus, reproduit *(Ibid.*, p. 362) une lettre à lui écrite par M. Deloye, conservateur du Musée Calvet, où l'on trouve la description du recueil en 3 volumes des lettres de la marquise d'Huxelles. L'ancien propriétaire du manuscrit en a interdit la publication, mais ne pourrait-on au moins mettre entre les mains des curieux une table analytique de ce que contiennent les trois volumes?

1. Ces deux lettres avaient été citées par M. l'abbé Dubois (*Histoire de l'abbé de Rancé et de sa réforme*, Paris, 1866, 2 vol. grand in-8°, t. II, p. 750).

2. M. Jules Lair n'a pas mentionné, dans son beau livre sur Louise de La Vallière, les relations de son héroïne avec Mme d'Huxelles.

3. Une lettre de la comtesse de Grignan à Mme d'Huxelles (p. 152) avait déjà été publiée, parmi les lettres de Mme de Sévigné, par M. Ad. Regnier (t. X, pp. 480-481). M. de B. la reproduit d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale (F. F. 24987, f° 262).

4. M. de B. écrit *Fouquet*, mais il aurait dû appliquer à ce nom la règle qu'il applique au nom de Mme d'Huxelles, et adopter l'orthographe de la signature du surintendant.

5. M. de B. constate (p. 320), à propos d'un passage de la lettre du 21 septembre 1672, que les biographes de la duchesse de Mazarin ne mentionnent nulle part le « racommodage » avec son mari dont parle Mme de Louvois, laquelle est loin d'ap-

Ces documents si nombreux et si divers donnent déjà beaucoup d'intérêt au livre de M. de Barthélemy. Le récit dans lequel il les encadre ajoute encore à cet intérêt. L'auteur s'est habilement servi des témoignages contemporains, surtout de ceux de Tallemant des Réaux, de Bussy-Rabutin, de Mme de Sévigné et de Saint-Simon, pour raconter avec de grands détails la vie de Marie de Bailleul, mariée en premières noces au marquis de Nangis, en secondes noces au marquis d'Huxelles, et morte la plume à la main, comme il convenait à une aussi vaillante épistolière, le 29 avril 1712, âgée de plus de 85 ans. Elle ne fut pas toujours la vertu même, mais elle eut de brillantes qualités auxquelles son biographe rend un légitime hommage. Elle fut surtout une des femmes les plus spirituelles de son temps, comme un bon juge en matière d'esprit, La Rochefoucauld, le proclamait avec enthousiasme, et comme le répétaient à l'envi tous ceux qui connurent sa causerie ou sa correspondance. On aura beau chercher : on n'ajoutera pas grand'chose aux renseignements que M. de B. nous prodigue sur Mme d'Huxelles [1]. On n'ajoutera pas grand'chose non plus à ses notices sur les amis de son héroïne. Parmi ces notices, les deux plus dignes d'attention sont celles qui concernent François de Callières et Roger de Gaignères. M. de B. fait remarquer très justement (p. 263, note 1) que l'on ne savait rien de la vie de Callières antérieurement à sa mission en Pologne, et qu'il a le premier donné à ce sujet de précises indications. Dans la notice sur Roger de Gaignères, nous apprenons (p. 277) que la marquise d'Huxelles se plut à enrichir la collection de manuscrits du célèbre curieux, et que, non contente de travailler elle-même à cet accroissement, elle y fit encore concourir la générosité de ses amis. Grâce aux révélations de M. de Barthélemy, les chercheurs au département des manuscrits salueront désormais en Mme d'Huxelles une de leurs meilleures bienfaitrices [2].

T. DE L.

---

paraître ici comme la femme inintelligente que certains de ses contemporains s'amusent à nous dépeindre.

1. Signalons une omission de M. de Barthélemy. Il n'a pas songé à rappeler qu'une partie de la correspondance de Mme d'Huxelles, conservée à la Bibliothèque Nationale, a été publiée par M. Taschereau dans le tome VII de la *Revue rétrospective*. Puisque nous en sommes aux omissions, disons que M. de B. n'a pas cité, au sujet de l'évêque janséniste de Percin de Montgaillard, le *Port-Royal* de Sainte-Beuve (t. IV et V). Ajoutons que lui qui généralement nous fait connaître les personnages qui figurent dans les lettres qu'il cite, n'a rien mis, au bas de la page 104, sous le nom de M. de Maurier, qu'il désigne simplement comme un gentilhomme manceau. Il aurait fallu rappeler que c'était Louis Aubery, seigneur du Maurier, l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, et le fils du diplomate Benjamin Aubery.

2. On s'étonnera de ne trouver, dans les pages relatives à Roger de Gaignères, aucun renvoi au savant ouvrage de M. Léopold Delisle, le *Cabinet des manuscrits*, où l'on trouve tout un remarquable chapitre sur l'illustre amateur (t. I, pp. 335-356).

11. — **Société de l'art français.** Mémoires inédits de Charles-Nicolas Cochin sur le comte de Caylus, Bouchardon, les Slodtz, publiés d'après le manuscrit autographe avec introduction, notes et appendice, par M. Charles Henry. Paris, Baur. 1880, grand in-8° de 193 pages.

Un graveur distingué, dont la longue carrière s'étendit sur les trois quarts du dernier siècle (1715-1790), et qui mania à la fois la plume et le burin, Charles-Nicolas Cochin, entreprit, vers la fin de ses jours, de jeter sur le papier les souvenirs de sa vie et ses jugements sur quelques artistes célèbres et sur des amateurs ou hommes en place avec qui il s'était trouvé en relation. Comme il ne se proposait pas de livrer cet écrit à la publicité, il put s'y permettre certaines indiscrétions et une entière liberté de pensées et d'appréciations qui donne du prix et du piquant à ses jugements. Il assura, autant qu'il était en lui, la conservation de ce document en le léguant, par un acte de sa dernière volonté, à la bibliothèque du roi, où il fut en effet déposé par l'exécuteur testamentaire de Cochin. On put craindre assez longtemps qu'il ne fût perdu ou tout au moins égaré dans quelque recoin de notre grand dépôt national, où son existence avait été constatée, dès l'année 1795, dans un article du *Magasin encyclopédique*, qui en exagérait beaucoup l'étendue, en lui donnant cinq cents pages, au lieu de cent cinquante-six pages auxquelles il se borne en réalité. Il n'est pas hors de propos de remarquer, en passant, que cette erreur a été reproduite, comme tant d'autres, dans la *Biographie universelle*. MM. de Goncourt avaient constaté que les catalogues de la bibliothèque impériale ne contenaient nulle trace de ce manuscrit, et les recherches qu'avait bien voulu en faire, sur leurs indications, M. Emile Mabille, dans le fonds français, n'avaient abouti à aucun résultat. Mais un érudit déjà connu par la découverte et la mise au jour de divers documents curieux, M. Charles Henry, sous-bibliothécaire de la Sorbonne, a dû à une publication toute récente de M. Léopold Delisle d'être mis sur la bonne voie, et il s'est empressé de livrer à la publicité le curieux écrit du secrétaire perpétuel de l'académie royale de peinture et sculpture.

Le premier et le principal chapitre des *Souvenirs* de Charles-Nicolas Cochin est consacré au comte de Caylus. L'artiste écrivain a surtout eu en vue de faire connaître les travers du grand seigneur, ami passionné des arts, mais à qui l'on a reproché, non sans raison, le despotisme qu'il exerçait sur les artistes. Le principal grief que Cochin invoque contre Caylus, c'est son inimitié contre le sculpteur René-Michel Slodtz, qu'il aurait persécuté sourdement partout où il put le rencontrer. René-Michel Slodtz et deux de ses frères, sculpteurs comme lui, ont fourni à Cochin le sujet de deux autres chapitres de ses mémoires. Enfin, un dernier chapitre, et non le moins intéressant, est consacré au fameux Bouchardon.

Les divers chapitres de cet opuscule sont suivis, sous le titre de remarques, de notes parfois plus intéressantes que le texte. Dans une

d'elles, consacrée à un ami du comte de Caylus, M. de Bombarde, on trouve des détails piquants sur la préparation de l'édition in-folio des *Fables* de La Fontaine, ornée des figures d'Oudry (pag. 72, suiv.). Ce qui, dans cette belle édition, concernait la partie typographique était débattu dans des conférences tenues entre M. de Montenault, l'éditeur ostensible; le lieutenant de police Berryer, grand bibliophile, comme on le sait [1]; Malesherbes, directeur de la librairie et M. de Bombarde. « Encore que j'aye eu, dit Cochin, quelques occasions en ma vie de voir « de près combien les gens en place sont au-dessous de ce que le public « en pense, il est certain que je n'ai jamais vu tenir tant de propos sé- « rieux sur rien. M. de Malesherbes étoit un étourdi, le meilleur garçon « possible, mais si distrait qu'à chaque instant il avoit perdu le fil de ce « qu'on venoit de dire. M. Berrier mettoit de la dignité mêlée de quelque « quolibet à tout ce qui se disoit. M. de Bombarde gobe mouche étoit « successivement de tous les avis. Il étoit plaisant d'entendre les longues « dissertations qu'on faisoit, pour savoir si l'on mettroit des lettres gri- « ses, si la première lettre seroit une fois et demie ou deux fois la hau- « teur des autres. Le bon, c'est qu'après plusieurs conférences où ces « messieurs n'avoient pu se décider, nous restâmes et nous nous rendi- « mes, en toute politesse, les maitres de l'édition et nous fîmes sagement, « car cela n'auroit jamais fini. En effet, le moindre des imprimeurs en « sçavoit plus qu'eux. »

On trouve dans les notes de l'article consacré à Bouchardon (pag. 108 et suiv.) des renseignements curieux sur les ateliers et les logements qui furent accordés dans le Louvre, sous Louis XV, à des artistes plus ou moins célèbres. On y trouve aussi quelques lignes assez intéressantes sur l'archéologue et bibliophile Gros de Boze. « M. Gros de Boze, dit Cochin, (p. 107), dont le nom mérite de passer à la postérité à cause de quelques éloges d'académiciens très bien faits, était cependant un homme très lourd, très pédant et fort ennuyeux par la lenteur de ses propos et l'affectation avec laquelle il s'écoutait parler. D'ailleurs, si plein d'estime pour soi même qu'il en était insolent; une de ses phrases favorites à ceux qu'il regardait comme ses inférieurs ( et c'était presque tout le monde) étoit : *avec votre petite permission.* » Ce que Cochin dit, en dernier lieu, du ton et des manières de M. de Boze, n'est guère d'accord, sauf en ce qui concerne sa lenteur et sa circonspection, avec l'idée que nous en donne un très bon juge, qui a passé près de ce savant les sept dernières années de sa vie et qui fut son collaborateur de tous les instants [2]. On pourrait supposer que dans ce qu'il dit de de Boze, Cochin s'est laissé influencer, peut-être sans bien s'en rendre compte, par le por-

---

1. Voyez le *Journal des savants*, nº de septembre 1876, p. 577.

2. Voyez les *Mémoires sur la vie... de J.-J. Barthélemy écrits par lui-même*, en tête du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Paris, Didot jeune, an VIIᵉ (1799), in-8º, tome Iᵉʳ, pag. XXII et suiv.

trait injuste et dénigrant que Condorcet a tracé du savant numismate et archéologue, dans sa *Vie de Voltaire*, si celle-ci n'avait pas vu le jour un an seulement avant la mort de Cochin.

Un passage des notes de Cochin qui mérite encore d'être signalé, est une digression relative au fastueux fermier général Etienne-Michel Bouret (p. 138). « Ce personnage moitié fou, moitié grand, mais surtout se croyant fait pour attirer les yeux, fermier général et fermier des postes, célèbre pour avoir approvisionné une province en mettant la disette dans une autre, ce qui fut cause qu'on lui frappa une médaille dans un lieu, tandis qu'on l'auroit pendu dans l'autre ; ce personnage, dis-je, avoit mangé des millions à bâtir d'une manière extravagante, payé tout, avec un faux air de noblesse, d'un argent qui ne lui coûtoit guère à gagner, de même que font tous ses chers confrères ; il avoit joint à cela toutes les autres folies qui peuvent passer par la tête d'un financier impudent. Il étoit enfin prest à manquer à ses créanciers, malgré les sommes énormes qui avoient passé par ses mains, lorsque M. de la Borde, banquier de la cour, eut l'humanité de venir à son secours. Il exigea de lui qu'il se restreignit pendant six ans à quinze mille livres par an, et, pendant cet intervalle, raccommoda ses affaires. Cela est beau, sans doute, mais un homme sage et honnête qui auroit manqué la fortune par de véritables malheurs, ne rencontreroit pas ces secours. Il est avantageux de faire beaucoup parler de soy, fût-ce par des folies [1]. »

Dans son introduction (p. 16), M. Henry mentionne parmi les compagnons de Caylus dans la *Société du bout du banc* un personnage du nom de Salley. Cette orthographe, qui se rencontre aussi dans la notice sur la vie et les œuvres de Caylus, par M. Octave Uzanne [2], est fautive. Il faut lire Sallé, nom du secrétaire du comte de Maurepas [3]. C'est par une petite erreur bibliographique que le format des œuvres badines du comte de Caylus est indiqué in-12 (p. 17). Ce recueil forme 12 volumes in-8°. Enfin, page 100, remarque 1°, lisez *purent*, au lieu de « peuvent, » qui jure avec « *ont eu* », qui vient à la ligne suivante.

C. Defrémery.

---

1. On peut voir sur Etienne-Michel Bouret l'intéressant volume intitulé : Pierre-Clément-Alfred Lemoine. *M. de Silhouette, Bouret, les derniers fermiers généraux. Etudes sur les financiers du* XVIII<sup></sup>e *siècle*. Paris, Didier, 1872. 1 vol. in-12, et surtout pag. 158, 163, 172. Voyez encore la belle publication qui a pour titre : *Une famille de finance au* XVIII*e siècle. Mémoires, correspondances et papiers de famille réunis et mis en ordre*, par M. Adrien Delahante. 2e édition. Paris, 1881 ; in-8°, t. II, pp. 212-214.

2. En tête des *Facéties du comte de Caylus*, Paris, A. Quentin. 1879, in-8°, p. 11.

3. Cf. Collé, *apud* Fr. Barrière, *La cour et la ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*. Paris, 1830, in-8°, p. 134.

# CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Sous le titre d'*Altdeutsche Bibliothek* doit paraître, à Halle, chez le libraire Max Niemeyer et sous la direction de M. Hermann Paul, professeur à l'Université de Fribourg, une collection des plus importants monuments de la littérature du moyen âge. Cette collection a pour but de rendre accessibles à chacun des œuvres publiées jusqu'ici dans des éditions fort coûteuses. Le texte sera soigneusement révisé; en tête de chaque volume figurera une introduction, de forme concise, sur la valeur littéraire de l'ouvrage, sur le texte, sur la méthode critique suivie par l'éditeur; les œuvres en bas-allemand et en ancien haut-allemand, d'ailleurs peu nombreuses, qui seront publiées dans cette collection, ainsi que les œuvres en moyen haut-allemand, qui sont lues dans les classes, comprendront en outre un petit dictionnaire. Le 1er volume de la collection renfermera les poésies de Walther von der Vogelweide, publiées par M. H. Paul; viendront ensuite l'*Heliand* p. p. O. Behaghel; l'*Evangelienbuch* d'Otfrid, p. p. R. Kœgel; *Reinhard Fuchs*, p. p. K. Reissenberger; *Gudrun*, p. p. Barend Symons; les œuvres de Hartmann von Aue, p. p. H. Paul; *Tristan*, p. p. H. Paul; *Meier Helmbrecht*, p. p. W. Braune; *Reineke Vos*, p. p. Fr. Prien. La librairie assure que le prix de chaque volume sera fort peu élevé.

— M. Bernhard Suphan vient de publier un nouveau tome des œuvres complètes de Herder, le XVIIme (*Herders sæmmtliche Werke, siebzehnter Band*. Berlin, Weidmann. In-8°, 414 p). Ce tome renferme les six premiers recueils (*Sammlung*) des « *Briefe zu Beførderung der Humanitæt*; il contient donc en un seul volume les trois premiers volumes de l'édition publiée par Hartknoch, à Riga, en 1793, 1794 et 1795. Le tome suivant, qui sera le XVIIIe, renfermera les quatre derniers *Recueils*, des appendices tirés des papiers manuscrits de Herder, les petits écrits des années 1786-1796 ainsi qu'un avertissement de M. Suphan et des notes et remarques concernant les dix recueils des *Briefe zu Beførderung der Humanitæt*.

— M. H. Janitschek, professeur à l'Université de Prague, publiera prochainement sur Léon-Baptiste Alberti (mort en 1472) un travail d'ensemble qu'on n'avait pas encore sur ce génie, le plus varié de la 1re Renaissance et qui a été le vrai précurseur de Léonard de Vinci.

ÉTATS-UNIS. — On annonce la prochaine publication d'un ouvrage en deux volumes, avec illustrations, sur les tribus indiennes des Etats-Unis, leur histoire, leurs antiquités, etc. L'auteur est M. Francis S. Drake (éditeur, Lippincott).

— Il est question de publier sous le titre de *Biblioteca de los Americanistas* une série d'ouvrages relatifs à l'histoire et aux langues du Nouveau-Monde, les uns excessivement rares, les autres encore manuscrits. Le premier volume serait la *Recordacion florida*, inédite, du capitan Fuentes y Guzman (1690).

GRÈCE. — L'ambassadeur de Turquie à Londres, Musurus (Moussouros) Pacha, doit publier prochainement chez les éditeurs Williams et Norgate une traduction grecque de l'*Enfer* de Dante. La *Divine Comédie* vient d'être traduite en grec par M. Georges Antoniades.

— Les fouilles entreprises par la Société d'archéologie grecque à Epidaure ont eu pour résultat la découverte du théâtre d'Esculape qui contenait, paraît-il, près de 30,000 spectateurs.

INDES. — Prochainement paraîtra, par les soins du gouvernement de Ceylan, l'ouvrage de M. Edward Müller sur les inscriptions de Ceylan. M. Müller a séjourné quatre années dans l'île; son volume comprendra à peu près 200 pages.

ITALIE. — Un comité, présidé par M. A. Vanucci, s'est formé à Rome, dans le dessein d'élever un monument à Salluste, à Aquila, dans les Abruzzes (ville bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Amiternum, où est né l'historien). Parmi les membres du comité on cite MM. Victor Hugo, Mignet, de Sybel, Overbeck et Max Müller. Un comité local s'est également formé dans la ville d'Aquila, pour y réunir une collection de manuscrits et d'éditions rares de Salluste, ainsi que de monographies, de médaillons, d'inscriptions, etc., relatifs à l'historien.

— L'éditeur Hoepli, de Milan, doit publier les *Lettres de Cavour*, déjà connues ou inédites, en trois volumes.

— Faute de fonds suffisants, l'expédition italienne, dirigée par le lieutenant Bove, abandonne le projet d'aller au pôle sud et se bornera à explorer les côtes de la Patagonie et de la Terre-de-Feu.

— Les *Nuées* d'Aristophane viennent d'être traduites en vers italiens par M. Aug. Franchetti (Florence, Sansoni); cette traduction est précédée d'une introduction et accompagnée de notes dues à M. Domenico Comparetti.

— M. Franç. de Sanctis écrit ses *Mémoires*.

— Il y a maintenant trois académies pontificales qui ont élu domicile au Vatican : l'*Arcadia*, présidée par Mgr. Stef. Ciccolini, et qui s'occupe de philosophie, d'histoire et de poésie; les *Nuovi Lincei*, fondés en 1847 par Pie IX et qu'il ne faut pas confondre avec les *Royal Lincei*; l'*Academia d'Archeologia*, présidée par M. de Rossi.

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 30 décembre 1881.*

M. Georges Perrot communique une lettre écrite d'Egypte par M. Rhôné, au sujet des fouilles dirigées par M. Maspero. La pyramide de Meydoum est enfin ouverte; c'est une entreprise qui avait déjà été tentée plusieurs fois en vain et dont beaucoup de personnes croyaient le succès impossible. En déblayant sur la face nord le sable sous lequel se trouvent enfouies de toutes parts les assises inférieures de la pyramide, on a mis au jour une ouverture suffisante pour livrer passage à une personne. Cette ouverture donne accès dans un couloir qui descend avec une pente de 45 degrés. On a pu pénétrer dans ce couloir jusqu'à une distance d'environ 40 mètres, puis on a été arrêté de nouveau par une masse de sable, qu'on s'occupe de déblayer maintenant. La perfection de la construction, dans la partie qu'on a pu examiner, dépasse celle des plus belles et des plus anciennes pyramides déjà connues. On a trouvé sur la paroi intérieure du couloir deux *graffiti*, œuvre de deux scribes de la vingtième dynastie (environ 1200 ans avant notre ère), qui étaient venus visiter le monument et y avaient laissé leurs noms : Amen-Mès et Sokkar. On espère pouvoir bien pénétrer plus avant dans la pyramide et en explorer l'intérieur.

Sont élus membres de la commission du prix Gobert, pour l'année prochaine, MM. Delisle, Hauréau, Lenormant et Alexandre Bertrand.

L'Académie, après discussion en comité secret, procède à l'élection de trois correspondants, dont deux étrangers et un français, en remplacement de MM. Dorn, Benfey et Floquet. Sont élus M. Sophus Bugge, à Christiania, M. Bœhtlingk, à Saint-Pétersbourg, et M. de Sarzec, consul de France à Bassora.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : F. de Saulcy, *Jérusalem* (Paris, gr. in-8°; publication posthume, où sont résumés et coordonnés les résultats scientifiques des voyages de M. de Saulcy); — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Imbault Huart, *les Instructions familières du Dr Tchou Pé-lou* (Pé-King, in-8°); — par M. Miller : Chassiotis, *l'Instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*; — par M. Wallon, au nom de M. Egger : 1° L. Mueller, *Métrique grecque et latine*, trad. par A. Legouez; 2° G. Lumbroso, *l'Egitto al tempo dei Greci e dei Romani* (Roma, 1882); 3° Ch.-Em. Ruelle, *Collection des auteurs grecs relatifs à la musique : Nicomaque de Gérase, Manuel d'harmonique* (extrait de l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 1880.)

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 16 Janvier — 1882



12. — **Justini philosophi et martyris opera.** T. III. Pars II. Opera Justini subditicia, fragmenta Pseudo-Justini. Editio tertia, plurimum aucta et emendata. Ienæ, Gust. Fischer. 1881, in-8° de 425 p.

Ce volume est le dernier des *Justini opera* publiés par M. le chevalier de Otto. Il renferme : 1° les *Quæstiones et responsiones ad Orthodoxos ;* 2° les *Quæstiones Christianorum ad Gentiles ;* 3° les *Quæstiones Gentilium ad Christianos ;* 4° les *Fragmenta Pseudo-Justini* et 5° six *Indices* qui occupent les pages 379 à 425, et qui se rapportent aux *Justini subditicia opera*, c'est-à-dire aux deux parties du tome troisième.

Nous avons parlé assez souvent de ce beau travail de M. de Otto, pour qu'il ne soit plus nécessaire d'en signaler les mérites hors ligne. C'est la première fois que la publication d'un Père de l'Eglise a trois éditions dans l'espace d'un assez petit nombre d'années. Espérons que ce brillant succès engagera les savants qui s'occupent de la littérature patristique à entreprendre des travaux du genre de celui-ci, sur les ouvrages des autres pères de l'Église grecque.

M. N.

---

13. — **Canonicity,** a collection of early testimonies to the canonical books of the New Testament, based on Kirchhofer's « Quellensammlung », by A. H. Charteris, D. D. Edimbourg et Londres, W. Blackwood. 1880, in-8° de cxx-484 pages.

Ce livre est destiné immédiatement aux étudiants en théologie : ils y trouveront réunis tous les textes des écrivains, ecclésiastiques ou autres, qui peuvent servir à une étude critique des livres du Nouveau-Testament. Dans une introduction assez longue, l'auteur décrit, classe et date les principaux documents de la littérature chrétienne, depuis Clément Romain jusqu'à Origène. Vient ensuite la collection des textes sur le Canon, l'ensemble du Nouveau-Testament, le groupe des quatre

évangiles celui des trois synoptiques, enfin sur chacun des livres en particulier. Deux autres chapitres sont consacrés aux témoignages païens et hérétiques; enfin le livre se termine par une série de textes relatifs aux évangiles apocryphes. Les notes ne sont pas très nombreuses; au commencement de chaque article il y en a toujours une où l'on explique l'état des controverses sur l'authenticité du livre dont on va s'occuper. Quant aux textes eux-mêmes, ils sont empruntés aux meilleures éditions; aux références ordinaires on a joint l'indication des tomes et des pages de la *Patrologie* de Migne.

L'auteur d'une semblable collection est sans cesse exposé à heurter deux écueils : s'il veut être complet, donner non-seulement les textes clairs et décisifs, mais encore ceux qui ne contiennent que des allusions lointaines et contestables, l'encombrement se fait bientôt sentir et le livre devient d'un usage difficile. D'autre part, faire un choix trop sévère, c'est préjuger soi-même les solutions dont on ne doit fournir que les éléments. M. Charteris a plutôt péché par excès que par défaut; je ne lui en fais pas un grand crime, mais je voudrais qu'il eût imprimé en caractères spéciaux ou marqué d'un signe quelconque les textes de signification douteuse et diminué ainsi le travail de ses lecteurs.

Dans ses notes et dans sa préface, M. C. a dû trancher, en peu de mots, une foule de questions sur lesquelles on est loin de la solution définitive. On aurait mauvaise grâce à ne pas prendre en considération les nécessités que lui imposait ici le genre de son livre. Pour caractériser d'une manière générale cette partie de son travail, il suffira de dire que l'auteur, tout en restant au point de vue conservateur des écoles anglaises, ne croit pas devoir ignorer les travaux des critiques plus hardis et tient assez largement compte de celles de leurs solutions qu'il juge conciliables avec les opinions reçues autour de lui.

On trouvera, p. 400 et suiv., une intéressante restitution de l'évangile de Marcion, d'après Tertullien et saint Epiphane. Il est à regretter que M. Charteris n'ait pas pu consulter le commentaire de saint Ephrem sur le Diatessaron de Tatien; le travail que M. Th. Zahn vient de consacrer à ce dernier ouvrage, introduit dans la question de l'origine du Canon un élément d'une importance extrême et qu'il n'est plus permis de négliger.

L. D.

---

14. — **Vortræge und Aufsætze aus dem Gebiete der Archæologie und Kunstgeschichte,** von Dr K. Bernhard STARK. Nach dem Tode des Verfassers hrsg. von Dr Gottfried Kinkel. Leipzig, Teubner. 1880, in-8°, 509 pages.

Bernhard Stark est mort en octobre 1879, laissant inachevé le vaste travail qu'il avait entrepris sous le titre de *Manuel de l'archéologie de l'art*.

Cet ouvrage était encore trop peu avancé [1] pour qu'on pût espérer de le voir continuer par quelque savant qui eût mis à profit les notes laissées par Stark dans ses papiers. Un de ses élèves, M. Kinkel, *privat-docent* à l'université de Zurich, a voulu, du moins, rendre un hommage durable à la mémoire de son maître, en composant un volume de mélanges archéologiques avec différents discours, mémoires et articles que Stark lui-même s'était proposé de réunir et de publier, en vue du grand public. Par sa destination, par son caractère de généralité, par la variété des sujets qui y sont traités, ce volume échappe à une critique détaillée et approfondie. Nous nous bornerons donc à en faire connaître le contenu.

Le volume est divisé en quatre parties : 1° généralités sur l'art; 2° études relatives à l'antiquité; 3° études sur le moyen âge et les temps modernes; 4° biographies.

Dans la première partie, nous signalerons particulièrement aux lecteurs français le morceau sur l'*enseignement de l'histoire de l'art dans les écoles supérieures de filles et les séminaires d'instituteurs.* On sera sans doute curieux de savoir chez nous ce que pensait sur cette question, de l'autre côté du Rhin, en 1878, un esprit aussi distingué et un savant aussi spécial que Stark. L'étude de l'antiquité est représentée par les sujets suivants : *les époques de l'histoire de la religion grecque ; le mythe de Niobé* [2] *; Voyages des monuments antiques ; le roi Mausole et le Mausolée d'Halicarnasse ; Pompeï et Pæstum.* La troisième partie du volume renferme quatre études, dont voici les titres : *Rome et Cologne ou le développement de l'art chrétien germanique ; Léonard de Vinci ; Albert Dürer et son temps ; Fr. Schiller.* Enfin les biographies sont consacrées à *Creuzer*, à *Böckh*, au professeur *Hermann Köchly*.

Quelque jugement que l'on porte sur chacune de ces études, dont plusieurs nous ont paru d'une lecture agréable, il faudra savoir gré à M. Kinkel d'avoir pieusement recueilli et soigneusement publié [3] tant de morceaux intéressants, dont la réunion témoigne de l'esprit large et facilement généralisateur que savait apporter dans les études d'archéologie le regrettable professeur de Heidelberg.

P. Decharme.

---

1. Le premier volume, renfermant l'introduction, a seul paru, en deux livraisons publiées, l'une en 1878, l'autre en 1880. Ces deux livraisons ont été réunies en un volume sous le titre de *Systematik und Geschichte der Archæologie der Kunst*, Leipzig, Engelmann, 1880. — Voir le compte-rendu de la première partie, fait par M. Georges Perrot, dans la *Revue* (1879, 1er sem., p. 443 et suiv.).

2. Ce morceau, dont la date n'est pas indiquée, se rapporte sans doute à l'époque où Stark composait son livre sur *Niobé et les Niobides* (1863, Leipzig, Engelmann), livre qui restera son œuvre principale et son titre d'honneur.

3. C'est ainsi que M. K. a réuni, à la fin du volume (pp. 437-509), les notes et observations relatives aux sujets traités. Plusieurs de ces notes renferment des indications importantes et des discussions d'un grand intérêt.

15. — **Gœthes Briefe an die Græfin Auguste zu Stolberg,** spæter verwittwete Græfin von Bernstorff. Zweite Auflage mit Einleitung u. Anmerkungen. Leipzig, Brockhaus. In-8°, XL et 166 p. — Prix : 2 m. 50.

Les lettres les plus remarquables que Gœthe ait écrites dans sa jeunesse, dans sa période de *Sturm und Drang,* sont peut-être celles qu'il envoyait à Auguste de Stolberg : « Ces deux êtres, » disait en 1830 Mme de Binzer (pp. XXXIV de l'introd.), « n'ont jamais pu se rencontrer, ils sont devenus des vieillards et descendront certainement dans la tombe sans s'être jamais vus. » Mais si Gœthe n'a jamais vu Auguste de Stolberg, il l'a prise pour confidente durant ces années, où, selon une expression du *Westœstlicher Divan,* il appartenait à la troupe folle et fougueuse des « jeunes génies » et n'avait pas encore approché les sages et leur divine douceur. Pendant les années 1775 et 1776, surtout pendant l'année 1775, c'est à Auguste de Stolberg qu'il ouvre son cœur ; avec la plus entière sincérité il raconte à celle qu'il nomme son amie et sa sœur les phases de son amour pour Lili ; il lui révèle les souffrances que lui cause sa passion ; ses lettres à la jeune comtesse sont comme le journal de sa vie inquiète alors qu'il était follement épris d'Elisabeth Schönemann. Aussi sont-elles précieuses pour qui veut connaître la jeunesse du grand poète. D'ailleurs, Gœthe ne parle pas seulement à *Gustchen*, comme il appelle familièrement la sœur des deux Stolberg, de « la jeune fille qui le rend malheureux » ; il entretient son amie de ses travaux, du *Prométhée,* de *Faust,* de *Stella*, de toutes les petites et charmantes poésies qu'il a composées au temps de son amour pour la future Mme de Türckheim, et l'on voit par ses lettres à Auguste de Stolberg combien il avait raison de dire que ses poésies étaient toutes des poésies de circonstance, qu'il n'a rien écrit qu'il n'ait *vécu*, que ses œuvres ressemblent à des confessions, et, selon son expression dans une lettre à la comtesse (p. 12), qu'il n'a fait que conserver et garder dans ses travaux les joies et les douleurs de sa vie. On remarquera que les premières lettres, écrites de Francfort ou d'Offenbach, ont plus de saveur, de franchise et d'intimité ; celles que Gœthe envoie de Weimar ont déjà je ne sais quoi de plus calme et de plus froid ; il y a moins de verve, moins d'émotion et de sentiment ; mais elles nous apprennent plus d'un détail important sur la cour de Weimar et réfutent les bruits mensongers qui couraient alors. Après la rupture avec Klopstock et le refus que fit Frédéric Stolberg de se rendre à la cour de Weimar, la correspondance devient plus rare et plus sèche ; enfin, elle cesse en 1782. Pourtant, quarante ans après, dans l'automne de 1822, Auguste de Stolberg, — ou plutôt la comtesse de Bernstorff, — écrivit à Gœthe une lettre où respirait l'affection d'autrefois, et cette amitié qui avait été « la fleur de leur jeunesse ». La comtesse, animée d'une piété fervente et austère, écrivait à Gœthe pour le prier de croire à Dieu, au Dieu auquel elle-même avait cru toute sa vie ; elle désirait le « sauver » et « tourner vers l'Eternel

le regard et le cœur » de son ami ; certaine de retrouver dans une autre vie les êtres chers qu'elle avait perdus, elle voulait « emporter avec elle l'espérance d'y connaître Gœthe ». Gœthe lui répondit : sa lettre est une des plus belles, des plus graves et des plus éloquentes qu'il ait jamais écrites ; il y a, disait-il, beaucoup de provinces dans l'empire de notre père (pp. 76-78) ; cette lettre clôt dignement la correspondance et forme un contraste saisissant avec les autres lettres du volume. — La première édition des lettres de Gœthe à Auguste de Stolberg parut en 1839 par les soins de Binzer ; c'est de la deuxième édition que nous rendons compte. Elle a été donnée par M. Wilhelm Arndt, professeur d'histoire à l'Université de Leipzig, qui s'est consacré depuis quelque temps à l'étude de Gœthe et qui a pris d'emblée une des premières places parmi les plus savants connaisseurs du poète. Aussi ne voyons-nous qu'une modestie exagérée dans la préface où il demande l'indulgence des *Gœthe-Kenner*. M. Arndt a consulté lui-même ou fait consulter (par MM. Carrière et Creizenach) les originaux des lettres de Gœthe qui appartiennent aujourd'hui à Mme de Binzer, au *freies deutsches Hochstift* de Francfort, à M. Rud. Brockhaus, à la bibliothèque de l'Université de Leipzig. Il a mis en tête du volume une brillante introduction où il raconte la vie d'Auguste de Stolberg. Des notes rejetées en appendice (pp. 81-166) éclairent un grand nombre de passages de la correspondance. Ces notes abondent en rapprochements instructifs et en citations intéressantes ; M. Arndt y fait preuve d'un profond savoir et en certains endroits d'une sagacité remarquable ; on y trouvera également plus d'un renseignement inédit ; bref, chacune des lettres de Gœthe à la comtesse (il y en a 22) a son commentaire, et un commentaire parfait à tous égards. L'exécution du volume est superbe : papier, encadrement des pages, impression, tout est à louer ; cette publication fait le plus grand honneur à la maison Brockhaus [1].

A. C.

---

16. — **Wordsworth**, by F. W. H. Myers. London, Macmillan, 1881. 1 vol. in-16, 184 p.

L'Angleterre poétique a plusieurs fois déjà dans ce siècle changé d'idole : au début, c'était Scott et son ménestrel qui avaient le *grido ;* puis éclata Byron qui tonna et régna pendant quinze ans, « le Napoléon de l'empire des vers » ; Byron, à peine mort, tomba du piédestal, et Shelley, qui de son vivant n'avait pas cent lecteurs, monta au pinacle et fut salué « le poète des poètes » ; voici, de nos jours, un nouveau dieu qui monte et nous assistons à l'apothéose de Robert Browning de son vivant :

*E forse è nato*
*Chi l'un' e l'altro caccerà di nido.*

1. P. 145, lire *général* et non « générale ». — L'appendice renferme une lettre, datée du 25 avril 1776, et adressée par Auguste de Stolberg à Klopstock et à Mme de Winthem.

murmure peut-être quelque poète inconnu, ou quelque critique en quête d'un dieu nouveau.

Dans cette poussée ininterrompue, dans ce *struggle for glory* qui a épuisé en un siècle quatre générations de poètes, paraît une figure tranquille, indistincte et terne au début, mais qui de jour en jour a rayonné d'un éclat de plus en plus vif dans l'imagination, d'abord indifférente ou railleuse du public, et qui arrivera la première à sa place définitive dans le Panthéon, à l'abri des orages et des inconstances de la critique : c'est le poète dont M. F. Myers nous raconte la vie et l'œuvre, Wordsworth. Les limitations évidentes de son génie, l'absence frappante de certaines cordes et de celles qui vibrent le plus puissamment dans le cœur des masses, empêcheront toujours qu'il se forme autour de lui de ces enthousiasmes bruyants, de ces incandescences d'admiration qu'ont allumées Byron ou Shelley : de plus, dans ce nombre incalculable de vers qu'il a composés de vingt-cinq ans à quatre-vingts, et principalement dans ceux de sa dernière période, il y a tant de choses prosaïques et plates, « tant de somnolent et de ranci » (*drowsy and frowzy*, disait Byron), que tout fanatisme wordsworthien serait contenu et arrêté à ses débuts par la crainte salutaire d'une douche de ridicule : la dictature poétique de Wordsworth n'est donc pas à craindre. Mais, d'autre part, il a eu dans le domaine étroit de son génie une originalité si profonde et si pénétrante, il a été si évidemment un révélateur, qu'il n'a rien à craindre de l'avenir, et, à mesure qu'il sera plus connu, il aura plus de cœurs à lui, quoiqu'il ne soit jamais destiné à remplir un cœur tout entier. Il a fallu du temps pour que cette originalité se fît reconnaître : un poète qui exprime l'âme de son temps est aussitôt reconnu et la foule entière s'écrie : *le voilà;* mais un pareil poète n'est original que par l'expression, puisque sa pensée est la pensée même des hommes de son siècle : le poète vraiment original et vraiment créateur, celui qui apporte un message nouveau, ne peut guère compter sur le présent, avec qui il a peu de commun ; « car c'est à lui à créer le goût d'après lequel il sera plus tard apprécié ». Tel fut Wordsworth, et il en eut la pleine conscience, ce qui lui donna la force de supporter quarante ans d'ironie et d'insulte sans douter un instant de lui-même et sans sentir un instant l'envie de rendre coup pour coup et de répondre à des injustices qu'il avait prévues, qu'il comprenait, et qui ne pouvaient plus être à ses yeux que la consécration attendue et éclatante de son génie et de sa mission.

Wordsworth n'est guère connu en France que comme le poète des affections familières et de la réalité simple (quelque chose comme un Coppée anglais) : c'est ainsi qu'il nous fut présenté par Sainte-Beuve qui essaya de le suivre sur ce terrain et qui malheureusement, n'étant qu'artiste et curieux, tandis qu'il se croyait poète, échoua lamentablement. Cela, certes, Wordsworth le fut et nul ne l'a jamais été avec plus de poésie (Cowper seul, par instants) : mais là aussi est son faible, c'est là qu'il trébuche le plus souvent, que la théorie et le système le font

dévier dans le trivial et l'insipide et que, l'inspiration l'abandonnant, il s'endort et endort. Mais ce qu'il fut avant tout et le premier de tous, c'est le révélateur de la nature ; il n'a certes pas créé la poésie de la nature : d'autres l'ont connue avant lui, d'autres après lui : mais le premier il sentit et rendit des rapports que nul n'avait encore saisis entre l'homme et elle ; le premier, il lut l'homme dans la nature et entendit en elle « la douce et triste musique de l'âme humaine »,

*The still, sad music of humanity.*

Il ne la voit pas en poète descriptif, évoquant devant l'œil, à force de couleurs et de traits accumulés, la vision matérielle des choses ; il ne l'anime pas à la façon des mythologies anciennes en lui donnant une âme propre et une personnalité qui se dresse en face de la personne humaine : la nature est vivante chez lui, comme dans les mythologies, mais d'une vie sœur de la nôtre, d'une âme qui est la nôtre même ; elle a, pour qui l'aime et qui sait l'entendre, des paroles qui sont en un accord merveilleux et avec nos sentiments humains et avec nos pressentiments divins ; car, par ses mille voix de sons et de couleurs, « par ces fées de vagues qui vont murmurant à jamais », par « ces harmonies solennelles de lumière et de silence qui descendent la vallée de hauteur en hauteur dans quelque lueur purpurine du soir », elle parle à notre cœur de douceur, de bonté, de paix, de confiance ; et elle est aussi, dans son langage à grands traits, ébauché et d'autant plus puissant, le médiateur entre notre monde et quelque monde au-delà de qui elle prend sa splendeur et dont la pompe, à travers elle, se glisse et se mêle à notre terre [1].

Le livre de M. Myers, qui appartient à la belle collection des *Hommes de lettres anglais* dirigée par M. Morley (*English Men of letters*), met en relief, avec un rare bonheur d'analyse et d'expression, les traits caractéristiques du poète. Le souffle de Wordsworth plane d'un bout à l'autre sur ce petit livre, et le poète se fût reconnu dans son critique. L'auteur joint à la sympathie poétique, sans laquelle toute critique avorte, une pénétration d'analyse qui, par instant, rappelle Sainte-Beuve. Je citerai entre autres sa discussion des théories de Wordsworth contrôlées et réfutées par ses œuvres mêmes. Wordsworth se proposait dans ses *Ballades lyriques*, qui furent son manifeste, de montrer qu'il n'y a point de différence essentielle entre le langage de la poésie et celui de la prose, et que la poésie ne fait qu'ajouter la cadence du mètre au *langage réel* de l'homme parlant dans un état de vive émotion (« by fitting to metrical arrangement a selection of the real language of men in a state of vivid sensation »). Il suffit au critique de prendre une strophe d'une de ses plus belles ballades, *The Affliction of Margaret* [2], et de l'analyser mot

1. Lire, en particulier, *Evening Ode*, *Tintern Abbey*, *Nutting*.

2. *Perhaps some dungeon hears thee groan,*
*Maimed, mangled by inhuman men,*
*Or thou upon a Desert thrown*

par mot pour montrer combien le poète est supérieur à sa théorie : jamais une pauvre veuve, pleurant sur son fils disparu, n'a parlé dans la réalité comme parle la pauvre Marguerite : ce n'est point le mètre qui fait la différence, c'est le choix même des mots et des images ; rien de moins réel que le langage que lui prête le poète et pourtant rien de plus vrai, et jamais le lecteur ne songe un instant à en contester la vérité entière. C'est que le langage poétique est autre chose que le langage réel mis en vers, parce que la poésie elle-même est autre chose que de la réalité : c'est de la réalité, mais vue à travers de l'idéal, et devenue ainsi vérité poétique ; la présence du mètre est accessoire ; il peut ajouter au charme, mais ne peut le créer tout entier : ce charme procède des relations idéales, des associations imaginaires qui viennent s'ajouter à la réalité de fait et la dorer sans la dénaturer [1] ; le vrai poète est celui chez qui ces associations imaginaires s'éveillent spontanément et se fondent si naturellement avec la réalité qui les éveille qu'elles semblent en devenir partie intégrante ; celui qui forme ces associations artificiellement et péniblement pourra être un beau faiseur de vers, mais il sera en dehors de la vérité et, par suite, de la poésie. La poésie *réaliste* de Wordsworth est pleine de ces associations : chaque trait de réalité projette du coup ses ombres d'idéal, et le monde flotte double devant ses yeux comme le cygne dans le lac tranquille de Saint-Mary [2] :

*The swan on still St. Mary's Lake*
*Float double, swan and shadow !*

Sur tous ses personnages, les plus humbles, les plus pauvres, les plus insignifiants, se détache cette auréole d'invisible [3] : le ciel est de nouveau sur la terre dans la cabane du paysan comme au temps des dieux menteurs ; mais c'est dans le cœur même qu'il est, sur le front, sur les lèvres du paysan, et la simplicité, le réalisme de la description dans ses traits réels donne à l'idéal qui les enveloppe ou les pénètre un caractère de réalité et de vérité de fait que nul autre poète n'a su lui donner à un pareil degré d'illusion. C'est en cela que consiste le charme de ce que

---

*Inheritest the lion's Den ;*
*Or hast been summoned to the Deep,*
*Thou, thou and all thy mates, to keep*
*An incommunicable sleep.*

1. Je ne citerai qu'un exemple pour donner une idée de la délicatesse d'analyse du critique : « les mots *inheritest* et *summoned* ne sont point certes ceux qu'emploierait « une pauvre veuve », même à Penrith ; le poète les emploie pour marquer la relation qu'il imagine entre l'absent qu'elle pleure et, d'une part, les bêtes sauvages qui l'entourent, d'autre part le pouvoir invisible qui conduit tout, ce qui jette sur son destin une teinte de mystère et de terreur. Cette impression est encore rehaussée par l'emploi du mot *incommunicable* au sens inusité « *avec qui* l'on ne peut communiquer » au lieu de « qui ne peut être communiqué.... » — Il est douteux que Wordsworth se soit dit tout cela, mais il est certain qu'il a senti tout cela.

2. *Yarrow unvisited.*

3. Le *Leech gatherer* (dans *Resolution and Independence)*, Michael, Ruth., etc.

M. M. appelle d'un mot heureux « la simplicité magique de Wordsworth ».

Poète de la nature, même caractère. L'âme et l'invisible débordent de toute part. M. Shairp, dans un beau livre sur lequel nous reviendrons un de ces jours [1] et où il s'occupe beaucoup de Wordsworth, signale dans l'*Excursion* [2] une description de lever de soleil où il y a à peine une expression qui fasse appel à la vision extérieure : rien que les sentiments que le spectacle éveille dans un cœur vibrant; et pourtant toute la scène s'évoque aussitôt devant nos yeux plus vivante que nul descriptif n'aurait su la faire. De pareils faits prouvent que l'on peut peindre sans couleur. C'est ce que Wordsworth fait d'ordinaire : ses rochers, ses rivières, ses montagnes, ses soleils prennent leur forme et leurs contours de l'âme où ils se reflètent. Wordsworth, il est vrai, en théorie, faisait de la nature un être réel, organe de Dieu parlant à l'homme : mais la nature ne donne à l'homme qu'en proportion de ce qu'elle en reçoit : c'est parce que l'âme de l'homme connaît les calmes et les tempêtes, qu'il peut transporter à l'âme même de la nature les calmes et les tempêtes dont la charpente visible de la nature est le siège et le théâtre, et c'est parce qu'il a ainsi créé en elle une âme sœur de la sienne que la nature à son tour peut agir sur lui, converser avec lui, le calmer, le consoler, lui sourire, l'insulter. Il n'y a qu'une chose qu'elle donne et qu'elle n'a point reçue : c'est sa grandeur et son infini.

Mais de l'âme de la nature, Wordsvorth n'a vu qu'un aspect, la face calme et sereine, parce que lui-même n'a vu de la vie que la face souriante. Né avec un caractère heureux, que la vie ne mit pas à de trop rudes épreuves, il fut heureux de la nature parce qu'il l'était de lui-même : « tout ce que nous contemplons est plein de bénédictions » (« all which we behold Is full of blessings »). D'autres ayant connu la vie entière ont mieux compris, sinon plus profondément, la nature entière; ils l'ont trouvée plus belle dans ses traits plus sauvages et l'ont aimée surtout dans ses colères :

*Oh! she is fairest in her features wild...*
*I sought her more and more, and loved her best in wrath.*
(*Childe Harold*, II, 37.)

Wordsworth, dans toute sa poésie, n'a pas une description d'orage, du cœur pas plus que du ciel. Il ne veut pas du chant du rossignol, notes trop perçantes d'un cœur de feu : il lui faut le chant du ramier, chantant d'amour, mais d'un amour tranquille, lent à commencer, mais sans fin, de foi sérieuse, de joie intime :

*He sang of love with quiet blending,*
*Slow to begin, and never ending;*

---

1. *The aspects of poetry*, Oxford, 1881.
2. Dans le premier livre :
But for the gowing youth....

*Of serious faith, and inward glee;*
*That was the song — the song for me.*

Là est la force de Wordsworth, et là est sa limite. Stuart Mill, dans l'épreuve et l'accablement, trouva le repos et le calme à l'ombre de sa poésie : mais une poésie qui n'est faite que de lumière et de paix ne rend point la nature entière et n'épuise pas le cœur humain. Et comme la nature a plus d'ombre que de lumière et le cœur plus de tempêtes que de repos, Wordsworth ne sera jamais le poète de la foule, et même avec les natures *congéniales,* il ne sera pas le poète de toutes les heures. « Les Dieux, dit-il, aiment la profondeur et non le tumulte de l'âme :

*The Gods approve*
*The depth, and not the tumult of the soul.* »
(Laodamia).

Facile aux dieux de parler ainsi : ils sont dieux.

James Darmesteter.

---

17. — **Le Code civil ottoman,** publié par Démétrius Nicolaïdès. Livres I à VIII, formant le 6e volume de la « Législation ottomane. » Constantinople, 1881, in-8o, 284 p.

Le *Hatti-Humayoun* du 18 février 1856 contenait, pour la première fois, la mention de causes pouvant être déférées à des tribunaux autres que ceux du *chéri'* (loi religieuse), qui jusqu'alors avaient jugé tous les procès survenant sur le sol ottoman, soit en matière civile, soit en matière criminelle, entre musulmans et non-musulmans. — L'art. 16 portait que « toutes les affaires commerciales et criminelles qui surviendront entre des musulmans et des sujets chrétiens ou autres, non-musulmans, ou bien entre sujets chrétiens ou autres, non-musulmans, de rites différents, seront déférées à des tribunaux mixtes.....; » et l'art. 17 : « les procès ayant trait aux affaires civiles seront jugés, d'après la *loi religieuse* et les *règlements*, dans les conseils mixtes des préfectures et sous-préfectures, en présence du gouverneur général et du qâdhi. » La loi religieuse, c'est-à-dire le *chéri'*; les règlements, c'est-à-dire les nouvelles lois de l'empire *(qânoun vè nizâm);* il restait donc parfaitement spécifié que la loi religieuse continuerait toujours à servir de base, comme par le passé, aux jugements de ces conseils administratifs des provinces, revêtus d'un pouvoir judiciaire en application de l'édit des réformes.

Pour les matières commerciales exclusivement, il existait déjà, depuis 1850, un code de commerce reproduisant les principales dispositions du code français, et qui, depuis son origine, n'a cessé d'être appliqué à toutes les actions commerciales et même civiles que les tribunaux mixtes de commerce, créés par une entente des puissances étrangères

avec la Turquie, sont seuls compétents pour juger dès que la cause est mixte, c'est-à-dire dès qu'un sujet étranger y est impliqué. Ces tribunaux se sont inspirés jusqu'ici, en cas d'obscurité ou d'insuffisance du texte de la loi, des dispositions de la jurisprudence française; mais, quand il s'agit de questions de principe découlant des bases du droit ottoman, c'est la loi religieuse qui seule pouvait y être appliquée.

La création des tribunaux civils, institués dans chaque circonscription des provinces par la loi dite des *Vilayets,* promulguée en 1867, et qui, aux termes de cette même loi, étaient compétents pour connaître des « affaires relatives aux biens meubles et immeubles » ainsi soustraites, pour la plupart, aux tribunaux du *chéri'*, nécessitait la rédaction d'un *Corpus juris civilis* qui fût à la portée de tous, et surtout des membres de ces *medjlis* ou conseils qui, étant pris pour la plupart dans le nombre des notables des communautés musulmanes et non-musulmanes, n'avaient qu'une connaissance imparfaite des prescriptions de la législation religieuse, enfouies, pour ne parler que du rite hanéfite, dans les productions indigestes de vingt commentateurs. Les *mollas* sortis des écoles et des facultés de théologie étaient seuls assez versés dans ces études ingrates pour se retrouver dans ce dédale de règles et d'axiomes de toute nature; la compréhension de la loi était complètement interdite aux fonctionnaires et aux magistrats de l'ordre civil institués par le nouvel ordre de choses.

Vers la même époque, le gouvernement ottoman établissait à Constantinople la cour suprême de Justice (*Divâni ahkiâmi 'adliyé*), dont la première section seule (la cour de cassation) a été conservée lors de la refonte générale de l'organisation judiciaire de l'Empire, opérée dans les années qui ont suivi la guerre turco-russe de 1877-78. Ces dernières réformes ont établi en Turquie des tribunaux de première instance et d'appel dont les attributions et la composition sont à peu près semblables à ce qui existe en France. A tous ces tribunaux manquait une base pour formuler leurs jugements. Le gouvernement ordonna la rédaction d'un code civil, et nomma à cet effet une commission de juristes pris pour la plupart dans le corps des ulémas, et où figuraient les sommités de cette hiérarchie ecclésiastique et judiciaire.

Depuis longtemps déjà l'on avait senti la nécessité de mettre un peu d'ordre dans la compilation du code hanéfite, et dès le règne de Sélim I[er], en 1517, le célèbre jurisconsulte Ibrahim ben-Mohammed Haléby avait rédigé sous le titre de *Multéqâ 'l-Abhor* ou « confluent des mers », un résumé de la doctrine juridique d'Abou-Hanîfa et de ses continuateurs. Cet ouvrage, écrit en arabe, fut le code de l'empire ottoman tant que la jurisprudence religieuse y régna exclusivement. C'est dans ce livre, d'ailleurs, que Mouradjea d'Ohsson puisa la plupart des renseignements que contient son intéressant *Tableau de l'Empire Othoman.*

Le rapport adressé à S. A. le grand-vizir par la commission de rédaction du code civil et qui porte la date du 8 zil-hidjé 1285 = 10/22 mars

1869, explique la nature des travaux auxquels elle a eu à se livrer. « Lorsque, dans un litige commercial jugé au tribunal de commerce, il surgit accessoirement une question du domaine purement civil, comme lorsqu'il s'agit de gage, de cautionnement, de mandat, etc., c'est dans le droit commun qu'on en cherche la solution ; il en est de même, d'autre part, pour les questions civiles surgies à l'occasion d'un délit. Actuellement, ce qui dans l'Empire ottoman tient lieu de code civil, c'est une série de lois et règlements promulgués à différentes époques. Mais ces dispositions législatives n'étant pas suffisantes pour embrasser toutes les matières civiles, c'est la partie du droit sacré qui concerne les transactions en général, amplement suffisante pour répondre à tous les besoins, qui sert à les compléter. » Plus loin (p. 6) le rapport justifie la nécessité de mettre de l'ordre et de la clarté dans l'immense édifice du *fiqh;* nos juristes ne dédaignent pas les métaphores hardies de la rhétorique orientale : « La jurisprudence sacrée ressemble à une mer immense, au fond de laquelle il faut aller chercher, au prix des plus grands efforts, les perles qu'elle y recèle. On doit, en effet posséder une grande expérience unie à une vaste érudition, pour pouvoir puiser dans le droit sacré les solutions convenables à toutes les questions qui se présentent. »

Après avoir constaté que les nombreux commentateurs de la doctrine d'Abou-Hanîfa, par leurs opinions souvent fort divergentes entre elles, n'ont pas peu contribué à augmenter l'obscurité du droit ottoman et à jeter des doutes dans l'esprit des juges, que le temps a pu apporter certaines modifications à des règles doctrinales précises, ce dont il cite des exemples; après avoir établi qu'à différentes reprises, de savants jurisconsultes ont tenté de codifier les *fetvas* rendus par les docteurs en droit hanéfite, ce qui produisit des ouvrages tels que le *Tatar-Hanié* et les *Fétâvi-i Djihanguirié* (et non *fétavaï*), le rapport déclare douloureusement qu'à l'époque actuelle « les hommes compétents en matière de droit sacré deviennent de plus en plus rares, au point qu'il est difficile de trouver, non-seulement des membres des tribunaux *nizâmié* en état de recourir, au besoin, aux traités de jurisprudence sacrée pour dissiper leur doutes, mais encore des *cadis* en nombre suffisant pour tous les tribunaux du *chéri'* de l'empire. »

La rédaction définitive d'un Code civil était donc l'une des réformes les plus urgentes qui s'imposaient à l'esprit des hommes d'État préoccupés d'introduire la civilisation européenne sur le territoire de l'empire ottoman, si longtemps fermé aux idées de l'extérieur et hostile aux institutions de l'Europe. On lui donna le titre de *Medjellé-ï ahkiâm-i 'adliyé,* c'est-à-dire, en style administratif turc, code des décisions de la juridiction civile; il est ordinairement désigné sous l'appellation abrégée de *Medjellé*. Ce recueil contient dix-huit livres, publiés à divers intervalles, et dont voici la liste : 1. De la vente (*buyoû'*) ; 2. du louage (*idjârè*); 3. du cautionnement (*kéfâlet*); 4. du transport de dette (*havâlè*) ; 5. du nantissement ou gage (*réhin*) ; 6. des choses confiées à au-

trui (*émânèt*); 7. des donations (*hibè*); 8, de l'usurpation et de la destruction de la chose d'autrui (*ghasb vè itlâf*); 9. de l'interdiction, de la contrainte et du retrait vicinal (*hadjr, ikrâh vè chuf'a*); 10. du contrat de société (*chirket*); 11. du mandat (*vékiâlet*); 12. de la transaction et de l'acquit (*sulh vè ibrâ*); 13. de l'aveu (*iqrâr*); 14. de l'action (*da'va*): 15. de la preuve et du serment (*béyyinât vè tahlîf*); 16. du jugement (*qazhâ*). Ces différents livres ont été promulgués dans le courant d'une période qui s'étend du 8 zi'l-hidjé 1285 = 22 mars 1869, date du premier livre, au 26 cha'bân 1293 = 16 septembre 1876. La compilation de cette *Somme* du droit civil ottoman a donc duré huit années.

La théorie du droit musulman, telle qu'elle est exposée dans le titre préliminaire du Medjellé, est des plus curieuses, et nous ne pouvons résister au désir de la citer. « Les dispositions de la loi sacrée se rapportent à la vie future et comprennent les matières du culte, ou bien concernent la vie temporelle et se divisent en trois catégories, savoir : 1° le mariage; 2° les obligations en général et les conventions; 3° les peines. Selon la volonté divine, la création doit subsister dans l'état où elle se trouve jusqu'à l'époque fixée par les décrets suprêmes; or, cela ne se peut que par la perpétuation de l'espèce humaine qui a lieu par la procréation résultant de l'union des deux sexes. En outre, la conservation de l'espèce exige celle des individus qui la composent. Mais l'homme, naturellement faible, doit, pour subsister, se procurer par son industrie la nourriture, les vêtements et l'habitation. Ce résultat est obtenu par l'association et l'aide mutuelle. En d'autres termes, l'homme, naturellement sociable, ne peut vivre dans la solitude comme le reste des êtres animés, mais a, au contraire, besoin de civilisation et de société. Cependant, comme tout homme désire ce qui lui est facile et agréable et cherche à éviter ce qui lui est pénible, il a été nécessaire d'établir des lois propres à maintenir l'ordre et la justice en ce qui concerne le mariage, l'aide mutuelle et les relations sociales, ces fondements de toute civilisation. »

Voilà une définition qui n'est pas mauvaise, bien qu'elle soit un peu vague et qu'elle manque de profondeur. Nous sommes loin d'Ulpien et de Montesquieu, et surtout des métaphysiciens modernes. Mais il ne faut pas oublier que nous sommes sur le sol de l'islam, que toute justice, comme toute science et toute vérité, y dérive de la parole écrite de Dieu, du *Qorân*, en un mot, et que les commentateurs, si puissants esprits qu'ils fussent, ne pouvaient sortir du cercle étroit des prescriptions coraniques pour s'élancer dans les régions de l'absolu. Acceptons donc telle quelle la définition du droit donnée par les ulémas contemporains, et passons à l'examen de l'ouvrage.

Des trois divisions indiquées plus haut, deux ne figurent pas parmi les matières traitées dans le *Medjellé*. On le conçoit aisément : le mariage est réglé par le droit canonique de chaque communauté, musulmane ou non, et les peines font l'objet de dispositions spéciales réunies sous le nom de Code pénal, lequel d'ailleurs suit de très près le code français.

Les successions, et en un mot toutes les dispositions relatives au statut personnel, ne figurent pas non plus dans le Code civil. Il ne reste plus, par conséquent, que le droit des obligations.

Les cent premiers articles contiennent, sous le titre de « principes fondamentaux », une série de préceptes de droit donnant, sous une forme brève et concise, des règles générales applicables dans presque tous les cas, et empruntées aux ouvrages d'Ibn-Nudjéim [1] et d'autres jurisconsultes de son école. Nous y relevons un fait historique singulier (p. 25) : « Ce qui est exigé pour la satisfaction d'un besoin public ou privé est admis comme une nécessité légitime. C'est en vertu de ce principe qu'on a permis la vente à réméré. Cette espèce de vente a été admise pour la première fois en Boukharie où le grand accroissement des dettes de la population l'avait rendue nécessaire. » Nous aurions désiré, à propos de ce renseignement jeté comme au hasard, de plus amples détails.

Au commencement de chaque livre, on a placé une introduction contenant la définition de tous les termes juridiques, en grande majorité arabes, relatifs aux matières qui y sont traitées ; on trouve ensuite les différentes dispositions de la loi, divisées en chapitres, pour la commodité des lecteurs. Enfin, ce en quoi le présent code diffère de ceux qu'on a publiés dans les autres pays, chacune de ces dispositions fondamentales est suivie d'exemples variés puisés dans les recueils de *fetvas*.

Le rôle des rédacteurs n'était pas facile. Il y a certains points de détail où la doctrine des jurisconsultes était différente de celle du fondateur de la secte. Les articles relatifs à la vente conditionnelle, à la vente en bloc et au contrat de commande ont été l'objet de longues discussions dont le rapport de la commission porte les traces. Nous citerons, à titre d'exemple, le passage de ce dernier document où il est question de la vente conditionnelle, pour mieux indiquer l'esprit qui a présidé à la rédaction du *Medjellé*. « Selon le rite malékite (p. 13), le vendeur peut stipuler en sa faveur une condition, quant à la chose vendue, mais pour un terme très limité, tandis que, d'après le rite hanbalite, le terme est illimité. Cependant, il serait illogique d'accorder cette faculté au vendeur et de la refuser à l'acheteur. Ibn-Abi-Léila et Ibn-Abi-Chébirmé, commentateurs contemporains d'Abou-Hanifâ qui n'ont pas laissé de disciples [2], profes-

---

1. Zéin el-âbidin ben Ibrahim Misri, connu sous le nom d'Ibn-Nudjéim, est mort en Égypte dans le courant de l'année de l'hégire 970 (= 1562-63 de notre ère). Il est l'auteur, entre plusieurs autres ouvrages, du livre intitulé *El-Achbâh wè'n-Nazhaïr*, sur les parties secondaires de la jurisprudence hanéfite.

2. Mohammed Ibn-Abi-Léila était le fils d'Abd-ur-Rahmân Ibn-Abi-Léila, l'un des principaux *tâbi'in* ; né à Koufa, où il exerça les fonctions de *qâdhi* pendant trente-trois ans, il est considéré comme l'un des *ashâb-i réï*, ou jurisconsultes qui décidèrent certains points de droit par leur propre jugement. Il mourut dans la même ville en 148 (765-6).

Abd-ullah Ibn-Chubruma (et non Chébirmé) Ibn-at-Tofaïl ad-Dubbi, également

sent sur ce point des opinions diamétralement opposées. En effet, d'après Ibn-Abi-Léïla, toutes les fois qu'il y a vente conditionnelle, la vente et la condition sont également annulables; d'après Ibn-Chébirmé, au contraire, l'une et l'autre sont valables.

« L'opinion d'Ibn-Abi-Léïla parait contraire au précepte prophétique (*hadiss*) : « Les musulmans doivent être fidèles à leurs engagements. » D'autre part, quoique l'opinion d'In-Abi-Chébirmé soit tout à fait conforme à ce principe, néanmoins, comme le vendeur et l'acheteur peuvent stipuler des conditions illicites ou impossibles, les docteurs en science sacrée sont unanimes à reconnaître qu'on ne doit respecter la condition convenue par les parties qu'autant que cela est possible. Le respect dû à la condition convenue comporte donc des exceptions et des restrictions. En conséquence, dans le rite hanéfite, on a adopté un système intermédiaire d'après lequel il y a trois espèces de conditions : celles qui sont valables, celles qui vicient le contrat, celles qui sont nulles. Ainsi, toute condition stipulée en faveur de l'une des parties seulement et qui n'est pas de l'essence même du contrat ou qui ne sert pas à en assurer un des éléments fondamentaux est vicieux et rend la vente annulable; tandis que la condition qui ne profite à aucune des parties est simplement réputée non avenue sans affecter en rien la validité du contrat. »

« En un mot, ajoute plus loin le rapport (p. 15), nous ne sommes jamais sortis des limites du rite hanéfite, et les règles que nous y avons insérées sont, pour la plupart, actuellement en vigueur au *Fetva-Hané* (bureau spécial des muftis dans le département du Cheikh-ul-Islâm); aussi toute discussion à ce sujet devient inutile. Toutefois, parmi les opinions des jurisconsultes les plus autorisés du rite hanéfite, quelques-unes étaient moins rigoureuses et plus appropriées aux exigences de l'époque; c'est celles-là que nous avons adoptées. »

On conçoit qu'il n'était pas facile de faire passer dans la langue française un code de cette nature, qui, bien que conforme sur beaucoup de points aux doctrines du droit naturel admises dans tous les pays civilisés, n'en présentait pas moins, à cause des sources mêmes de la compilation et des documents souvent mal digérés qui en forment la base, une disposition insolite des matières juridiques. Déjà plusieurs traductions de livres isolés avaient été faites. Vitchen-Éfendi Servicen, avocat du barreau ottoman, avait traduit les livres de la Vente et du Louage; — Takvor-Éfendi Baghtchévan-Oglou, actuellement juge au tribunal de 1re instance de Péra, avait publié une traduction des livres IV et V. L'éditeur de la *Législation ottomane*, dont les cinq premiers volumes

---

jurisconsulte de Koufa, fut *qâdhi* du Sawâd sous le khalife Mamoun et mourut en 144 (761-2).

Sofyân et-Tauri a dit : « Nos jurisconsultes sont Ibn-Abi-Léïla et Ibn-Chubruma. »

sont consacrés à des traductions en français des principales lois et des règlements qui forment le *Destour*, a entrepris la rude tâche de mettre au jour une traduction complète de tout le *Medjellé*. Le volume qu'il offre aujourd'hui au public contient les huit premiers livres du code civil, et il nous promet les autres à bref délai. M. Rota fils, avec le concours de MM. Mihran Chérinian et Alexandre Adamidès, s'est chargé de mener à bien cet important travail. On s'imagine difficilement ce qu'il faut de persévérance et de patience pour faire passer dans notre langue les expressions arabes de la terminologie judiciaire, dont la plupart ont un équivalent, soit dans le droit romain, soit dans le droit français, mais dont un certain nombre ne peuvent être traduites que par une périphrase. Nous citerons notamment l'expression *muhâyât* (et non *mouhayet*, comme on l'a imprimé à tort), qui désigne « le partage de la jouissance d'une chose, comme, par exemple, celui qui intervient entre deux personnes, co-propriétaires par indivis d'une maison, qui conviennent d'en jouir alternativement pendant une année chacune. » C'est là une forme curieuse de partage, qui permet à l'indivision de se perpétuer.

On peut en dire autant de l'expression *ghasb*, que Nicolas de Tornauw et Eschbach interprètent par « la possession violente et injuste [1], » et Mouradjea d'Ohsson par « l'usurpation [2], » expression qu'adoptent, non sans faire des réserves, les traducteurs du Code civil. D'après la définition généralement admise, l'usurpation est le fait de celui qui s'empare d'une chose qui ne lui appartient pas. C'est bien là le *ghasb*, qui s'entend surtout de l'usurpation de biens-fonds.

Nous citerons encore le mot « *havâlè* » dont il est difficile de trouver un équivalent exact. Les rédacteurs du texte turc en donnent la définition suivante : « Le *havâlè* est un acte par lequel une dette est transportée ou mise à la charge d'un autre (p. 196). » Takvor-Éfendi traduit par « transport de dette. » Une note de Photiadès-bey et Yanco-Efendi Vithyno (p. 197) explique que « quelques personnes traduisent le *havâlè* « cession, » mais cette traduction est inexacte ; car l'objet de la cession est le transport d'une créance, tandis que l'objet du *havâlè* est le transport d'une dette. On fait cession de ses créances, tandis qu'on ne peut faire *havâlè* que d'une dette. » En droit canonique musulman, ce mot a un sens plus large encore. « Il consiste, dit M. Querry, en la cession de l'obligation de payer une créance, et il correspond assez exactement à une lettre de change. » Les sources où a puisé de Tornauw rangent le *havâlè* dans les diverses catégories du cautionnement : « Le *havâlè* est le contrat par lequel une dette est mise à la charge d'un autre débiteur, qui sera seul responsable du paiement envers le créancier [3]. » Cette sorte de transport est fréquente dans l'administration ottomane,

---

1. *Le Droit musulman*, p. 276.
2. *Tableau de l'Empire ottoman*, t. VI, p. 339.
3. *Le Droit musulman*, p. 176.

et l'on n'ignore pas que le gouvernement central, à Constantinople, a coutume de payer la plupart de ses dettes au moyen de délégations sur les caisses des trésoriers des provinces, délégations que l'on appelle également « *havâlè.* »

Faite avec soin, écrite dans un style simple et lisible qui n'exclut pas la précision ni la correction, cette traduction rendra les plus grands services aux sujets ottomans non musulmans, dont beaucoup n'ont pas une connaissance suffisante de la langue turque, et aux étrangers résidant sur le territoire de l'empire, dont la grande majorité ne sait pas lire le turc et pour lesquels, par conséquent, le nouveau code civil serait resté lettre morte. Or, s'il est un livre qui doit être mis à la portée de tout le monde, c'est celui-là; en Turquie comme dans tous les autres pays de l'Europe, nul n'est censé ignorer la loi. Les étrangers propriétaires, qui, en cette qualité, se trouvent entièrement assimilés aux sujets de S. M. le Sultan et traités sur le même pied, et qui, pour les contestations qui naissent du fait même de leur possession, sont exposés chaque jour à se voir cités par devant les tribunaux civils, trouveront dans le VI[e] volume de la *Législation ottomane* et notamment dans les livres de la location, du cautionnement et de l'usurpation, une lecture instructive et profitable. Enfin, cette traduction met à la portée des savants qui s'occupent de législation comparée un document maniable, facile à comprendre, bien digéré, qui leur ouvre la connaissance du droit musulman des obligations, qu'on était forcé jusqu'ici de rechercher dans les informes compilations du *Multéqa* et autres ouvrages analogues. On ne saurait donc trop encourager l'entreprise de M. Nicolaïdès et de ses auxiliaires, et nous espérons que l'apparition des autres volumes promis ne se fera pas trop attendre.

Cl. HUART.

---

18. — **Neue Beitræge zur deutschen Synonymik,** von Daniel SANDERS. Berlin, Abenheim. 1881. 1 vol. in-8°, 230 pp.

Ce nouveau recueil de synonymes allemands forme, en quelque sorte, le complément du recueil beaucoup plus étendu que M. Sanders a publié il y a quelques années, et dont nous avons rendu compte dans cette *Revue*. L'infatigable auteur y traite environ de six cents synonymes qui n'ont pas encore été traités dans les autres ouvrages de ce genre ou qui y sont traités d'une manière incomplète. Il est à peine besoin d'ajouter que M. Sanders montre dans ce travail la même précision et la même compétence que dans ses autres travaux lexicologiques.

A. B.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Une chaire de celtique a été créée au Collège de France, et M. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut et notre collaborateur, nommé titulaire de cette chaire.

ALLEMAGNE. — Le V[e] fascicule de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. W. Scherer (Berlin, Weidmann, pp. 305-384) contient la fin du IX[e] livre consacré à la Réforme et à la Renaissance (suite du chapitre « *le drame de 1517 à 1620* », *La guerre de Trente Ans*) et le commencement du X[e] livre intitulé : « *Die Anfænge der modernen Litteratur* » et renfermant les chapitres suivants : *Religion und Wissenschaft* (Kepler, Spee, Martin de Kochem, Abraham a Sancta Clara, Gerhard, Spener, Neander, Arnold, Zinzendorf, Schmolck, Brockes, Seb. Bach, Hændel, Leibniz, Thomasius, Wolff); *Die Veredelung des volksthümlichen Geschmackes* (Weise, Fleming, Günther, Gottsched, Haller, Hagedorn); *Der Roman* (Moscherosch, Grimmelshausen...). — Sur la couverture, l'auteur fait la déclaration suivante, qu'il croit devoir au public : que la lenteur de la publication lui est aussi désagréable qu'à ses lecteurs, mais qu'il lui est impossible d'aller plus vite, s'il veut donner à toutes les parties de son œuvre la même attention et le même soin ; toutefois M. Scherer espère terminer « dans un délai relativement plus bref » les trois livres de son ouvrage, qui ne sont pas encore publiés.

— Il vient de paraître à la librairie Trübner, de Strasbourg, le premier fascicule des *Strassburger Studien*, publiés sous la direction de MM. E. Martin et W. Wiegand. Les fascicules de ce nouveau recueil paraîtront à des époques indéterminées, suivant l'abondance des matériaux que les directeurs auront à leur disposition. Les *Etudes strabourgeoises* s'occuperont de l'histoire politique et littéraire de l'Alsace. Le premier fascicule contient une étude détaillée sur le style de Gottfried de Strasbourg, par M. R. Preuss (pp. 1 à 76), des renseignements sur les *meistersænger* de Strasbourg, tirés des archives de la ville (pp. 76 à 98), une note sur le mode de répartition d'un certain domaine public parmi les habitants dans quelques villages du Bas-Rhin, mode qui rappelle l'ancienne constitution agraire des Germains et peut servir de commentaire au chap. xxvi de la *Germanie* de Tacite (pp. 98 et 99), une note sur maître Hesse, greffier de Strasbourg au xiii[e] siècle (p. 90), et enfin un *minnelied* inédit tiré d'un manuscrit de Sélestadt (p. 100), ces dernières contributions toutes de M. E. Martin.

— MM. de Holtzendorff, professeur à Munich, Alois d'Orelli, professeur à Zurich, Hermann Schulze, professeur à Heidelberg, et A. Rivier, professeur à l'Université de Bruxelles et secrétaire général de l'Institut de droit international, ont pris l'initiative d'une fondation destinée à honorer la mémoire de feu J. G. Bluntschli et à encourager l'étude du droit public général (comparé) et du droit des gens. Dans l'idée des promoteurs, des concours seraient ouverts et des prix décernés aux meilleurs mémoires écrits dans une des principales langues d'Europe sur des questions appartenant à ces sciences. Ces mémoires devraient, outre leur valeur scientifique, réunir les qualités requises pour servir à la diffusion des sciences politiques.

— Un nouveau journal littéraire juif, fondé par le D[r] Grünwald à Belovar (Croatie), paraît, à dater du mois de janvier, sous le titre : *Jüdisches Centralblatt.*

ANGLETERRE. — Le tome XIII de l'*Encyclopeadia Britannica* qui vient de paraître comprend les lettres *Inf* à *Kan*. Les articles suivants sont surtout importants :

*Infinitesimal Calculus* (Williamson); *Insanity* (Tuke et Gibson); *Inscriptions* (Sayce, Dowson, Hicks, Hübner); *International law* (Robertson); *Ireland* (Henderson, Sullivan, Bagwell); *Israel* (Wellhausen); *Italy* (Burbury, Webster, Symonds, Ascoli, Bartoli); *Japan* (M'Clatchie et Sir Rutherford Alcock); *Jesus* (Farrar); *Jews, modern* (Davis); *Kant* (Adamson).

BELGIQUE. — Le *Catalogue des ouvrages périodiques que reçoivent les principales bibliothèques de Belgique,* publié par le Bureau de traduction institué au ministère de l'intérieur, vient de paraître (Bruxelles, Mayolez; prix : un franc). Le rapport adressé au ministre par le président du Comité consultatif, M. Alvin, nous apprend que le Bureau de traduction sera prochainement transféré à la Bibliothèque royale et les 900 ouvrages périodiques que reçoivent les deux institutions, réunis dans la salle de travail du Bureau. Le Comité annonce l'intention de proposer des mesures pour combler les lacunes qu'il constatera ou qui lui seront signalées par les personnes autorisées à fréquenter la salle de travail.

— Au mois de janvier 1881, on a découvert à Tongres, dans la campagne de Coninxhem, un tombeau chrétien orné de fresques. M. Ad. De Ceulenker indique les hypothèses que l'examen de la tombe lui a suggérées, dans une brochure intitulée : *Découverte d'un tombeau chrétien à Coninxhem-lez-Tongres* (Liège, 10 p.). Ce monument consiste en une tombe géminée, construite en briques. Une partie était couverte de tuiles, l'autre, de grandes dalles de pierre. Le pavement est en briques. Les deux tombes sont séparées par un mur de 43 centimètres d'épaisseur. On y a trouvé quelques ossements, des clous, des perles d'or et de verre, restes d'un collier, une petite agrafe et une fiole de verre renfermant une matière rouge dont il est difficile de déterminer la nature. Le plus grand intérêt de cette découverte réside dans les traces de quatre lettres et dans les peintures à fresques, assez bien conservées, qui ornent les parois. Le tombeau paraît appartenir au IVe siècle de notre ère; il semble devoir être antérieur à l'époque des invasions, c'est-à-dire à la fin du IVe siècle; c'est le plus ancien monument chrétien de la Belgique et il prouve que des chrétiens vivaient à Tongres au commencement du IVe siècle.

— Deux volumes, le IIe et le IIIe, sont venus s'ajouter à la collection intitulée *Cinquante ans de liberté*, et destinée à donner un tableau complet du développement intellectuel en Belgique depuis 1830; ils sont consacrés aux sciences et à l'art. Dans le tome II, M. Charles Lagrange étudie les progrès des sciences physiques; M. E. Lagrange fait l'histoire des sciences mathématiques; M. Gilkinet trace le tableau du développement des sciences naturelles. Le tome III comprend les beaux-arts : la peinture, la sculpture, la gravure et l'architecture, par M. Camille Lemonnier; la musique et les musiciens, par M. Ad. Samuel. L'histoire de la peinture est précédée d'une introduction où on lit d'intéressantes considérations sur l'école belge avant 1830 et l'influence exercée par David. (L'ouvrage se publie à Bruxelles, chez Weissenbruch.)

— Dans la séance du 4 décembre de l'Académie d'archéologie de Belgique, M. Génard a rendu compte d'une découverte, que l'on vient de faire à Anvers, de plusieurs poteries anciennes appartenant à l'époque germaine ou franque et présenté un rapport sur le projet de reproduction, en héliotypie, des médailles et monnaies frappées à l'atelier monétaire d'Anvers, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1786. L'assemblée a décidé la publication de ce recueil, pour lequel l'administration communale alloue une somme de 1,000 francs. M. Matthieu a ensuite donné lecture d'un travail sur « le vagabondage et la mendicité en Belgique pendant le XVIIIe siècle. »

GRÈCE. — L'*Histoire ecclésiastique* du professeur de théologie, Anastase D. Kyriakos (en 2 vol.), vient de paraître.

HOLLANDE. — L'imprimerie de Brill, à Leyde, a commencé la publication d'un

grand ouvrage posthume du professeur J. J. HOFFMANN, d'Amsterdam ; c'est un *Dictionnaire japonais* que M. Hoffmann préparait depuis de longues années. Les premières livraisons de ce *Japansch-Nederlandsch Woordenboek* viennent de paraître sous la direction de M. SERRURIER, conservateur du musée royal ethnographique à Leyde.

PORTUGAL. — Depuis le 1er juillet 1880 paraît, tous les mois, une revue du mouvement contemporain, « revista do movimento contemporaneo », l'*Era Nova*, dirigée par MM. Theophilo BRAGA et Teixeira BASTOS. Parmi les principaux articles parus dans les huits premiers numéros de la revue, nous citerons particulièrement ceux de M. Braga : *Os livros populares portuguezes* (*folhas-volantes ou litteratura de cordel*), nº I, pp. 3-19 et nº 2, pp. 49-62) ; *A civilisaçaõ arabe em Portugal* (pp. 88-89) ; *Da tradiçaõ poetica provençal na litteratura portugueza* (nº 3, pp. 97-110) ; *A Historia de Portugal na voz de povo*, (nº 4, pp. 148-160) ; *As Cartas da religiosa portugueza* (nº 5, pp. 193-215) ; *Ethnologia portugueza, as adivinhas populares* (nº 6, pp. 241-265 ; deux récits inédits et 104 devinettes portugaises) ; *Monumentos da litteratura portugueza* (nº 7, pp. 320-330) ; *Ethnologia portugueza, os jogos populares e infantis* (nº 8, pp. 343-367) — ceux de M. LEITE DE VASCONCELLOS : *Tradições das pedras* (nº 2, pp. 75-80) et *Tradições da atmosphera em Portugal* (nº 5, pp. 216-223).

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 6 janvier 1882.*

L'Académie procède à l'élection d'un président et d'un vice-président pour l'année 1882. M. Girard, vice-président sortant, est élu président, en remplacement de M. Pavet de Courteille ; M. Heuzey est élu vice-président. M. Pavet de Courteille et M. Girard prononcent chacun une courte allocution ; sur la proposition de M. Girard, l'Académie vote des remerciments à M. Pavet de Courteille.

L'Académie procède au scrutin pour le renouvellement des commissions annuelles. Ces commissions sont ainsi composées pour l'année 1882 :

Commission des travaux littéraires, MM. Laboulaye, Egger, de Longpérier, Adolphe Regnier, Maury, Renan, Delisle, Hauréau ;

Commission des antiquités de la France, de MM. Longpérier, Léon Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, Gaston Paris ;

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, MM. Ravaisson, Egger, de Longpérier, Léon Renier, Delisle, Miller, Waddington, Perrot ;

Commission pour administrer les propriétés et fonds particuliers de l'Académie, MM. Jourdain, Deloche.

Les membres du bureau de l'Académie, MM. Girard, Heuzey et Wallon, secrétaire perpétuel, sont aussi de droit membres de ces diverses commissions.

M. Alexandre Bertrand, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que les ouvrages envoyés cette année au concours pour ce prix sont les suivants :

LEMIÈRE, *Étude sur les Celtes et les Gaulois* ;

DU CLEUZIOU (Henri), l'*Art national* ;

GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du* IXe *au* XVe *siècle*, tome I ;

VIOLLET (Paul) *les Établissements de saint Louis, accompagné des textes primitifs et des textes dérivés*, publiés pour la Société de l'histoire de France ;

POTIER DE COURCY (Pol), *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, etc.* (commencée par le P. Anselme), continuation, tome IX ;

Et les deux ouvrages qui sont actuellement en possession du premier et du second prix.

DUPUY, *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France* ;

BRUEL, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*.

Ouvrages présentés de la part des auteurs, par M. Renan : — BERTOLOTTI, *Artisti urbinati in Roma prima del secolo* XVIII (extrait du journal *il Raffaello*) ; — ID., *Artisti lombardi a Roma nei secoli* XV, XVI *e* XVII ; — ID., *Artisti belgi ed olandesi a Roma nei secoli* XVI *e* XVII ; — Ch. YRIARTE, *Un Condottiere au* XVe *siècle, Rimini*.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 23 Janvier — 1882



19. — **Handbuch der Awestasprache,** Grammatik, Chrestomathie und Glossar, von Dr Wilhelm Geiger, Privatdocent an der Universitæt. Erlangen, Andreas Deichert. 1879, pp. xii, 360.

M. Geiger, déjà connu par les services qu'il a rendus à l'étude de la littérature zende et parsie par la publication de l'*Aogemaidê* [1], vient de publier un Manuel de la langue de l'*Avesta* pour servir à l'enseignement du zend. Ce Manuel n'est pas destiné, dans la pensée de l'auteur, à faire concurrence au Manuel de M. Justi qui reste encore le répertoire le plus complet et le plus utile de tous les faits de tout ordre relatifs à la langue de l'*Avesta :* mais ce livre, d'une clarté et d'une commodité parfaite pour l'étudiant déjà avancé qui connaît les éléments de la langue, est inabordable pour le débutant et hérissé d'une triple haie algébrique aussi infranchissable que la haie de flammes du conte allemand. Pour étudier le zend, l'on n'avait guère autre chose à faire jusqu'ici qu'à prendre le commentaire du *Yasna* de Burnouf et de refaire à sa suite le travail de découverte : le zend était la seule branche de la linguistique où l'étude de la langue fût encore inséparable de l'histoire même de la science.

Le Manuel de M. G. contient une courte grammaire (pp. 1-62), une chrestomathie (63-174), un lexique. Un ouvrage de ce genre souffre peu le compte-rendu : le mieux est de signaler les erreurs qui ont pu se glisser ou les points douteux.

La grammaire est très sommaire, mais elle est exacte et donne les formes les plus fréquentes. Il aurait fallu donner la liste, sinon de tous les suffixes, au moins des plus usités (p. 53). Voici quelques observations de détail prises au passage :

Page 1 : le mot *pârsi* a désigné de tout temps la langue aryenne de la Perse : les transcriptions du pehlvi, dégagées de l'élément sémitique, ont reçu le nom de *pârsi*, parce que le pehlvi, désémitisé, autrement dit le

1. *Revue critique*, 1879, n° 35.

pehlvi parlé, était du *pârsi*, c'est-à-dire du persan pur : nos textes, dits pârsis, ne représentent que l'idée que le transcripteur se faisait du persan archaïque. La langue aryenne de la Perse s'est appelée *pârsi* (ou persan) depuis les origines jusqu'à nos jours : *pehlvi* n'est qu'un terme signifiant « langue archaïque » (appliqué d'abord, probablement dès l'époque sassanide, à la langue de la période antérieure, de la période des princes *Pehlvis* ou *Parthes ;* puis transporté par les successeurs des Sassanides à la langue de leurs prédécesseurs).

Page 2 : la langue de l'*Avesta* était la langue des prêtres mèdes, par suite, de la Médie. Le nom de *zend* est sans doute impropre, puisque *zend* n'est point le nom d'une langue : mais il a l'avantage, outre d'être consacré, de ne donner aucune idée fausse sur le pays d'origine de cette langue : l'expression de *vieux-bactrien* donne une idée fausse, puisque tout prouve que le zend était la langue de la Médie et rien de la Bactriane.

Page 7, § 19 : aux diverses origines de *sh*, ajouter le groupe *khsh*.

Page 10, § 33 : *a* ne tombe pas dans les groupes *yam*, *vam ; maidhîm* ne vient pas de *maidhi(a)m* mais de * *maidyam,* * *maidhyem,* * *maidhyim* (cf. * yama, yima).

Page 14 : pourquoi donner *ô* comme désinence d'ablatif? n'est-ce pas confondre un fait syntactique avec un fait morphologique? — Pourquoi ne donner au génitif que la forme des thèmes consonantiques ?

Page 28, § 85 : il eût été bon de donner les formes irrégulières *acishta, tashyâs.*

Page 55, § 168, 2 : *é* dans les Gâthas est aussi pour *î* ; ex. : narem *narém* traduit : gabrâ *nesâman* (*Yasna*, xxx, 2, 6).

La grammaire termine par un résumé succinct de ce qu'on connaît de la prosodie zende et par un exercice de lecture zende (*Yasna*, xi, en caractères zends et en romain).

La chrestomathie comprend des morceaux de presque toutes les parties de l'*Avesta*, de sorte que l'étudiant a une idée de tous les styles employés et de tous les sujets traités (quatre Fargards du *Vendidad*, trois Hâs du Yasna, six Yashts en tout ou partie, les fragments zends de l'Aogemaidê, trois chapitres des Gâthas). M. G. ne s'est pas borné à reproduire purement et simplement le texte de Westergaard ou de Spiegel, mais l'a soumis à une nouvelle révision. Une de ces corrections *avaêna* (*Vendidâd*, 19, 43) est très plausible et fort vraisemblable; celle de *dâmidâta* au lieu de *dâmadâta* (*Ibid.*, 16) est presque certaine; la lecture *tikhshenti* (au lieu de *takhshenti*), *Yasna*, ix, 97, interprétée par le persan *tîz*, est ingénieuse ; ce qui fait difficulté, c'est que le pehlvi traduit par *tâkhshâk*, c'est-à-dire par le terme habituel qui rend les dérivés de *thwakhsh*. La lecture môshu *âs nôit* dareghem (pour môshu *âsnôit* dareghem, *Yt.*, v, 65) est excellente et rendue certaine par le *Vendidad* xxii, 52 ; j'ai peine à croire d'ailleurs que la lecture de Westergaard soit autre chose qu'une faute d'impression. La correction *daêsê* pour *daênê*

(*Yt.*, VIII, 23, page 139) est condamnée par le passage parallèle de la page suivante (§ 29).

Le glossaire est fait avec soin. L'auteur, déférant à un vœu exprimé par la *Revue critique*, a mis en regard de chaque mot le terme pehlvi et sanscrit qui le rendait dans les traductions traditionnelles. Le jour où l'on aura ce travail opéré avec méthode et jugement sur toute l'étendue des textes, bien des questions seront tranchées *ipso facto*, et mécaniquement. Ce travail, quoique relativement facile, demande cependant une certaine attention à ne pas donner pour un mot la traduction de son voisin et à ne pas prendre la glose pour le texte. Par exemple, le mot cité plus haut *ta-* ou *tikhshenti* est traduit dans le lexique *tukhshâk vakhdûntan;* mais il n'a droit en fait qu'à *tukhshâk*, à moins d'empiéter sur son voisin *erenâum*, que le lexique traduit *asp*, mais que le texte pehlvi traduit *vakhdûnand* (kurute), le traitant comme une 3e personne plurielle d'imparfait de *ar*, racine qui est toujours rendue au pehlvi par *vakhdûntan* (*erenâum* pour *erenâun;* voir les exemples de *m* final pour *n*, cités par Justi, p. 365, § 104, auxquels on peut ajouter encore *yûm* vocatif de *yavan*, *thrizafem* (de *thrizafan*), *khshnûm, dûm*) : *asp* n'est qu'une glose explicative, comme le prouve le sanscrit : *Kila* açvân kshatriyânâm. — De même *çâtar* (*Yasna*, IX, 61) n'est pas dans Nériosengh *çâkinî*, mais *anyâyaka ; çâkinî* est la traduction de *yâtu;* cela fixe le sens de *çâtar*.

Page 81, note 2. Les *katas* du *Vendidad*, V, 10 sont des maisons et non des fosses, puisque le mot est traduit *katak;* la règle de VIII, 8 est différente, quoique le cas soit le même (voir notre traduction du *Vendidad*, p. 52, n. 2 et p. 95, n. 2).

Page 88, § 44, note 1 ; les *upâzana* désignent les coups de fouet appliqués au coupable et nullement les coups portés aux animaux malfaisants par le coupable en compensation de peine : nulle part il n'y a trace d'un wehrgeld de ce genre, singulièrement difficile en pratique d'ailleurs ; le rachat de la peine se faisait en argent, comme il s'est toujours fait chez les Parses et comme il se fait dans la plupart des vieilles législations aryennes (et dans nos codes modernes : tant de jours de prison *ou* tant d'amende).

Page 91, *pishtra*, ne signifie pas *maladie de l'utérus* (p. 280), mais *métier*, puisqu'il est traduit en pehlvi *pêshak ;* (voir *Journal Asiatique*, 1881, I, 454 sq.)

Pages 80, 93, 97 : *âstâray* ne signifie pas *souiller* (traduction qui ne repose pas même sur une étymologie), mais « se rendre coupable d'un péché » ; le pehlvi rend *anâstareto* par *avinâs*, sans péché ; les vieilles traductions persanes de la Bible rendent péché par *âstâr* (*Mémoires de la Société de Linguistique*, IV, 218).

Page 107, *Vohu-manô* n'est pas l'homme, c'est le vêtement (fait de peaux dont *Vohu-manô*, dieu des troupeaux, fournit les matériaux) ; le sens de vêtement ressort avec évidence du texte et de la tradition (voir notre traduction, page 241).

Page 272, *paitidrâ* n'est pas formé de *paiti-drâ*, mais de *paiti-darâ*, de la racine *dar* tenir ; action de tenir contre, de résister.

Page 357, *qîs :* pourquoi s'écarter de la tradition qui donne un sens satisfaisant et l'explication d'une forme persane, pour supposer une forme sans exemple et un sens douteux ?

Page 241, *Tistryêni* ne désigne pas les *étoiles* qui accompagnent Tistrya (quelles étoiles ? et pourquoi le féminin ?) ; ce sont les *eaux* qu'amène Tistrya, de qui la fonction propre est d'amener la pluie : *Tistryêni* est formé de *Tistrya*, comme *Ahurâni*, qui désigne les eaux d'Ahura (*Yt.*, 38, 8 ; 67, 14) est formé de *Ahura*.

Il est de la nature des livres de ce genre d'appeler à l'infini les critiques de détail, sans que la valeur générale de l'ouvrage en soit considérablement affectée : tel est le cas de celui-ci qui, somme toute, est correct et exact et sera utile aux étudiants : c'était le but que l'auteur se proposait et il sera rempli. Peut-être l'utilité en aurait-elle été augmentée, si l'auteur avait joint, pour quelques morceaux au moins, la traduction sanscrite complète : mieux aurait valu encore y joindre la traduction pehlvie et faire un seul manuel zend-pehlvi, donnant à l'étudiant une idée de l'ensemble des matériaux nécessaires pour l'étude de l'*Avesta :* réduit au zend, il y a danger que l'étudiant tombe dans la méthode étymologique pure, et les équivalents pehlvis, que M. Geiger a eu raison de mettre dans le lexique, resteront lettre close et demandaient quelques pages sur la lecture et la grammaire pehlvie et sur l'histoire de la tradition. Il y a grand inconvénient à ce que l'étudiant étudie longtemps le zend sans le pehlvi : il verse inévitablement dans l'ornière ultra-védique ; il faut que les deux études marchent de front, pour que l'équilibre scientifique s'établisse dans son esprit et qu'il ait la notion exacte de l'ensemble des faits et des moyens.

James DARMESTETER.

---

20. — Ernest CURTIUS. **Histoire grecque** traduite de l'Allemand sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ, professeur-suppléant à la Faculté des Lettres de Paris. Tome deuxième. Paris, Ernest Leroux. 1881. 1 vol. in-8° II-668 pages.

On a déjà eu l'occasion [1] d'apprécier la valeur de cette traduction et l'importance du service que rendait M. Bouché-Leclercq à nos études, en faisant passer en français et en mettant ainsi à la portée de tous les travailleurs l'Histoire grecque de M. Curtius. Il suffira de constater ici que toutes les promesses, faites dans la préface du premier volume, ont été tenues. Avec un érudit et un écrivain tel que M. Bouché-Leclercq, on pouvait en être certain à l'avance, et les noms des collaborateurs dont il s'est entouré, nous garantissent que l'œuvre commune sera conduite jusqu'à la fin avec le même soin, la même conscience, et l'on peut ajou-

1. Cf. *Revue critique*, n° du 18 juillet 1881.

ter avec la même abnégation. Il est très honorable pour l'Université que tant de maîtres distingués, parmi lesquels plusieurs se sont déjà fait connaître par leurs travaux personnels, se soient consacrés à cette tâche si longue et si ingrate, mais si éminemment utile, de traduire avec un respect aussi scrupuleux, avec une fidélité aussi intelligente, le texte de M. Curtius, en lui conservant toutes ses qualités littéraires.

Ce second volume conduit l'histoire de la Grèce jusqu'au moment où va éclater la guerre du Péloponnèse; il comprend, outre les deux chapitres sur *l'Unité grecque* et les *Luttes avec les Barbares* (ch. IV et V du livre II^e^), tout le récit des guerres médiques et le tableau de la puissance et de la civilisation d'Athènes sous Périclès.

R. L.

---

21. — Maximilianus WARNKROSS, **De parœmiographis capita duo.** Berlin, Mayer u. Müller. In-8°. — Prix : 1 mark 20.

Le premier chapitre est consacré à Zenobius; l'autre, à Lucillus Tarrhaeus. M. Warnkross prétend que le Zenobius rangé par ordre alphabétique, qu'on trouve dans le *Corpus Paroemiographorum,* est un Zenobius remanié, tandis que le vrai est celui des *Mélanges de littérature grecque* de M. Miller : je crois que peu de monde en doute. Il rappelle après M. Fresenius [1] que le manuscrit de la Laurentienne LXXX, 13 est proche parent de celui de M. Miller. Il s'imagine, en outre, que la collection de Proverbes du manuscrit de l'Escurial, Σ-I-20, à laquelle j'ai consacré un article dans la *Revue de philologie* [2] de juillet 1878, ne contient que les 94 articles que j'en ai extraits, alors qu'elle en compte un peu plus de *douze cents* [3], ce dont j'avais pris soin de prévenir le lecteur. Il trouve étrange, par suite, qu'après avoir dit que les deux auteurs mis surtout à contribution par le compilateur de cette collection étaient Zenobius et Suidas, j'ajoute la phrase suivante : « Tous les autres parémiographes du Corpus de Schneidewin-Leutsch, à savoir Diogénien, le Pseudo-Plutarque, Michel Apostolius, Arsenius, Macarius Chrysocéphale, ainsi que les manuscrits qui ont fourni la matière de l'Appendice et de la Mantissa Proverbiorum du Corpus; puis, d'autre part, les lexiques de Phrynichus (dans les Anecdota de Bekker), d'Harpocration, d'Hesychius, les scoliastes d'Aristophane et de Platon, etc. : tels sont les principaux recueils dans lesquels se retrouvent littéralement un nombre plus ou moins considérable de proverbes et d'explications contenus dans la collection de l'Escurial. » Je l'ai dit, parce que je l'avais constaté.

---

1. De Λέξεων Aristophanearum et Suetonianarum excerptis Byzantinis. Cf. le compte-rendu de ce livre dans la *Revue critique* du 4 novembre 1876, article 218.
2. Tome II, p. 219.
3. *Seize* est une faute d'impression pour *douze* dans la *Revue de Philologie, l. l.*

Mais M. W. conjecture que cette énumération que j'ai dressée n'est qu'un commentaire fantaisiste des mots « Et de divers autres auteurs », qu'on lit dans le titre : Συναγωγὴ τῶν Ταῤῥαίου καὶ Διδύμου καὶ τῶν παρὰ Σούδᾳ καὶ ἄλλοις διαφόροις παροιμιῶν συντεθεισῶν κατὰ στοιχεῖον. Je sais gré à M. W. de la bonne opinion qu'il a de ma façon de travailler. M. W. croit que mon manuscrit est le frère propre du *Laurentianus* de M. Fresenius. Cela, c'est le résultat de la méprise signalée plus haut : je n'insiste point. Mais, que le manuscrit perdu que j'ai désigné par la lettre *a*, et qui se trouve avoir été aussi l'une des sources de mon *Escorialensis*, ait pu être plus voisin du *Laurentianus* que du manuscrit de M. Miller, je n'y contredis pas ; car c'est possible : nous le saurons au juste quand, soit M. W., soit quelque autre, aura le texte du Laurentianus sous les yeux et pourra comparer les trois rédactions. Je demande, en attendant, à M. W. la permission de maintenir mon expression, dont il est difficile de contester l'exactitude : « *a* appartenait à la même famille que le précieux manuscrit M. » Quant à savoir par qui, quand, et comment le Zenobius original a été transformé en Zenobius alphabétique et a été interpolé de mille manières, M. W. déclare, après avoir examiné la question : « *Quare fit ut multis antea opibus auxiliariis, et commentationibus de fontibus auctorum instaurandis et codicibus novis proverbiorum investigandis nostra quaestio egeat, quam ad finem perduci possit.* ». Cela au moins est sagement dit. — M. Warnkross ne veut pas que Zenobius ait consulté directement les treize livres de proverbes de Didyme, et il est d'avis qu'il s'en est tenu au travail, en trois livres, de Lucillus Tarrhaeus. On doit dire que les arguments qu'il emploie pour établir cette thèse n'ont aucune force probante. Les deux dernières sections du second chapitre ont pour but de démontrer : 1° que les proverbes qui sont cités chez Étienne de Byzance dérivent tous, indirectement, de Lucillus Tarrhaeus, et 2° que les proverbes qui se rencontrent dans les scolies de Platon viennent de deux sources, le même Lucillus Tarrhaeus et Boethus. Je n'ai pas lu cette partie du livre.

Ch. G.

---

22. — **Ueber das Verzeichnis der rœmischen Provinzen vom Jahre 297,** von Dr. C. Czwalina. Programme du Gymnase de Wesel pour l'année 1880-1881. In-4°, 24 p.

Quand Mommsen publia, en 1862 (*Abhandl. der K. Akademie der Wissensch. zu Berlin*, pp. 487 sqq.), la liste des provinces qu'il avait retrouvée dans le ms. II (2) de la bibliothèque capitulaire de Vérone, il la considéra comme le tableau très exact des divisions de l'empire romain sous Dioclétien. Que l'origine de la liste remonte bien à ce règne, c'est ce que prouvent jusqu'à l'évidence les noms de *Jovia* et d'*Herculia* donnés aux provinces de l'Egypte ; c'est ce que Emile Kuhn n'a pas non

plus cherché à contester, dans l'article qu'il a consacré à la liste de Vérone (*Jahrbücher für Phil.*, 1877, p. 697); il ne lui a pas moins refusé toute importance : dans un document qui n'est qu'une série de noms propres, les interprétations se glissent aisément sans que rien ne vienne nous avertir de leur présence. Nous n'avons pas là le tableau de l'empire à un jour fixe, mais la série des modifications provinciales qui se sont produites pendant les trois premiers quarts du IV[e] siècle (*J. f. Ph.*, p. 701). — Kuhn s'était appuyé, avant tout, sur les souscriptions des conciles, qui sont à peu près les seules sources pour l'histoire de la géographie administrative, et qui contredisent sur un grand nombre de points la liste de Vérone. C'est la valeur que Kuhn attache aux documents ecclésiastiques que M. Czwalina combat dans la première partie de sa brochure. M. C. remarque, entre autres choses, que dans le concile de Chalcédoine (Mansi, VII, p. 402), dont la rédaction est si soignée, les villes de l'*Augusta Euphratensis* sont placées dans la province d'Arabie avec laquelle elles n'ont jamais eu aucun lien. Dans le concile de Nicée, le groupement des divisions épiscopales de l'Egypte en provinces paraît bien avoir été le fait d'une copie postérieure : l'ancienne récension copte (Pitra, *Spicilegiam Solesmense*, I, p. 511) les place toutes sous la rubrique Egypte et Thébaïde. A supposer même que ces listes fussent authentiques dans tous leurs détails, il ne faudrait pas oublier qu'au dédoublement d'une province ne correspondait pas toujours la création d'un second siège épiscopal (Mansi, III, 1055); et, en outre, que souvent deux provinces civiles étaient réunies sous un même gouverneur (C. I. L., VI, 1682 et 1683, auxquelles on peut ajouter 1690 et 1691, et d'autres encore).

Ces recherches de M. C. me paraissent détruire complètement les arguments sur lesquels Kuhn appuyait sa thèse : elles n'établissent pas aussi bien la thèse de M. C., qui est celle de Mommsen. La liste de Vérone participe de la nature des listes ecclésiastiques : on doit la fortifier autrement qu'en affaiblissant ces dernières. Pour bien établir son caractère d'authenticité, il faudrait confirmer le plus grand nombre de ses témoignages par d'autres témoignages d'une valeur supérieure. Ce qui, sans rendre la liste tout à fait inutile, en restreindrait singulièrement l'importance : mais c'est là le vice de ce genre de documents.

La plupart des provinces que mentionne la liste de Vérone existaient bien au temps de Dioclétien : nous les retrouvons dans Ammien, dans les souscriptions des codes, dans l'Histoire Auguste. La question n'est douteuse que pour certaines provinces citées dans notre liste et qui ne se retrouvent nulle part ailleurs avant la seconde moitié du IV[e] siècle. De ces provinces, l'Osrohène et l'Hellespont appartiennent certainement, malgré Kuhn, à l'organisation de Dioclétien (cf pour l'Osrohène, *C. I. L.*, II, 4135 ; pour l'Hellespont, *C. I. L.*, V, 875 et VI, 1682, 1683); l'*Augusta Euphratensis*, fort probablement aussi (Amm. Marc., 14, 7, 21). La question n'est pas, et, à mon avis, ne peut être encore résolue pour la

seconde Phrygie, la Phénicie du Liban, les Secondes Narbonaise et Aquitaine. Mommsen croit, et M. C. le suit, que la *Phœnice Libani* [Emèse, Damas, Palmyre] fut réunie sous Dioclétien à l'Arabie, mais qu'en même temps la partie inférieure [Petra] de l'Arabie forma une province à part sous ce même nom : mais jamais la province dont Petra était la métropole n'a pris officiellement le nom d'Arabie [1], et un texte de saint Jérôme (*Quæst. in Genes.*, 21, 30 ; Migne, XXIII, 969) écrit vers 390, dit positivement que la *Palæstina Salutaris* [Petra] n'a été créée que depuis peu. Marquardt (*Staatsw.*, I, p. 268) admet non seulement que l'Arabie a été dédoublée, mais que la Phénicie du Liban forma, dès Dioclétien, une province distincte : cela, d'après l'inscription de Palmyre (*C. I. L.*, III, 133 = Waddington, 2626) qui mentionne un *vir perfectissimus, præses provinciæ*. Mais cette inscription peut très bien s'appliquer au gouverneur de la Syrophénicie (*præses Phæniciae* [en 262], *Cod. Just.*, 1, 23, 3 ; [en 342], *C. J.*, 2, 58, 1), et à celui de l'Arabie (*v. p. præses Arabiæ* [vers 353], *C. Th.*, 9, 40, 4), comme à un gouverneur indépendant. La seule chose certaine, c'est l'accroissement de l'Arabie par l'annexion de la Trachonite et de la Batanée (Wadd., à l'inscr. 2081) et d'une partie de la Décapole (Amm., 14, 8, 8). La question en demeure là, et l'hypothèse de Bormann (*de Syr. prov. part.*, p. 28) que l'Arabie et la Phénicie, dédoublées sous Dioclétien, furent plus tard reconstituées, puis démembrées de nouveau, a au moins sur les autres conjectures l'avantage de concilier tous les textes. — Quant aux provinces de Gaule, *II^a Aquitania* et *II^a Narbonensis*, qu'Ammien ne connaît pas [2] (15, 11), je ne saurais admettre, sur la seule foi de la liste de Vérone, qu'elles furent instituées par Dioclétien : M. C. a raison de faire remarquer que « diocèse des cinq provinces » servait à désigner le diocèse de Vienne, alors même qu'il renfermait sept provinces. Mais il est impossible de croire qu'au moment de la création de ce diocèse, c'est-à-dire sous Dioclétien, on l'eût appelé diocèse des cinq provinces, s'il en avait contenu deux de plus. — Sur la 2e Phrygie, il n'existe aucun autre document que notre liste et celle du concile de Nicée.

En résumé, le plus sage est de ne pas rejeter absolument la liste de Vérone, comme Kuhn l'a fait, et de s'en servir avec infiniment plus de défiance que Mommsen et M. Czwalina : il faut la croire quand d'autres documents la confirment ; la croire encore quand elle est notre seule source, tout en réservant son jugement. Mais il est difficile d'y ajouter foi quand d'autres témoignages viennent la combattre.

Camille JULLIAN.

---

1. Cf. Nœldeke, *Die rœmischen Provinzen Palaestina Salutaris und Arabia*, dans l'*Hermès*, X, p. 162. Nœldeke attribue d'ailleurs à Dioclétien le morcellement de l'Arabie.

2. On ne peut rien conclure avec M. C. (p. 19) contre la véracité d'Ammien de ce qu'il ne mentionne pas les Alpes Maritimes : il y a, après les Alpes Pennines, une lacune dans le texte (15, 11, 12).

23. — Dr Richard ROTHE's. **Geschichte der Predigt von den Anfængen bis auf Schleiermacher.** Aus Rothe's handschriftlich. Nachlass, herausgegeben mit Anmerkungen und Anhang von Aug. TRÜMPELMANN, Superintend. in Uelleben bei Gotha. Bremen, M. Heinsius. 1881, in-8° de VIII et 507 p.

Cet ouvrage est le premier, du moins à notre connaissance, qui présente une histoire complète de la prédication dans les diverses églises chrétiennes, depuis l'origine du christianisme jusqu'à Schleiermacher. Ce n'est en quelque sorte qu'un tableau sommaire, mais c'est un tableau très substantiel; aucun des points qui touchent à ce sujet n'y est oublié. Il serait impossible d'en faire une analyse raisonnée; il nous suffira d'en indiquer le contenu et d'en signaler les incontestables mérites.

Cette longue histoire, Rothe la divise en quatre périodes. La première s'étend depuis les premiers chrétiens jusqu'au temps de Constantin (pp. 1-23); la seconde, de Constantin à Charlemagne (pp. 24-180); la troisième, de Charlemagne à la Réformation (pp. 181-363); et la quatrième, de la Réformation aux premières années du XIXe siècle (pp. 364-482). Le genre de prédication dans chaque période et les diverses variétés qui ont pu se produire dans chacune d'elles, sont caractérisés rapidement, mais très nettement. Les circonstances historiques qui ont amené les différentes modifications dans la manière de prêcher sont marquées avec soin et discutées avec une grande sûreté de jugement.

Un millier de prédicateurs environ sont mentionnés et étudiés dans cet ouvrage, et chacun avec des détails suffisants pour que le lecteur puisse se faire une idée claire de son genre et de sa valeur relative. Parfois les appréciations de l'auteur sont appuyées de courtes citations; mais naturellement ce n'est guère que pour des prédicateurs qui se distinguent par quelques traits particuliers, et surtout pour ceux qui ont vécu dans des temps obscurs, par exemple pendant le moyen âge, ou dont les écrits, peu répandus, ne se trouvent pas facilement.

Rothe a cru, et avec raison, devoir nous faire connaître les moyens d'instruction que les prédicateurs avaient eus, dans leur temps, à leur disposition, et entre autres les ouvrages didactiques sur l'art de la chaire publiés à diverses époques pour former les jeunes religieux. Ce qu'il nous apprend de ces ouvrages, on peut presque dire inconnus, et surtout de ceux du XIIIe et du XIVe siècle (pp. 229 et suiv.) offre le plus grand intérêt de curiosité.

Ce volume, dont le texte est d'une lecture aussi attachante qu'instructive, donne dans les notes de nombreuses indications bibliographiques, et par là il pourrait servir de guide à quiconque voudrait étudier dans des détails plus étendus quelqu'une des parties de l'histoire de la prédication.

M. N.

---

24. — **L'armée en France** depuis Charles VII jusqu'à la Révolution (1439-1789, par R. QUARRÉ DE VERNEUIL, capitaine d'état-major. Paris, Dumaine. 1880, in-8°.

Bien que M. de Verneuil, pour s'excuser des fréquentes citations, qui se trouvent dans son livre, invoque le précepte de la Bruyère de prendre les textes à la source, il n'a pas appliqué cet excellent principe avec une grande rigueur et il s'est beaucoup trop servi d'ouvrages de seconde et de troisième main, dont la plupart n'ont aucune valeur. M. de V. cite souvent l'*Histoire de France* racontée par M. Guizot à ses petits-enfants, l'*Histoire des Français* de Lavallée, l'*Histoire de France* de Mennechet, les nombreux ouvrages du bibliophile Jacob, le *Paris historique* de Nodier, le *Traité des marques nationales* de Beneton de Morange, etc. Les renvois aux sources sont très sommaires; M. de V. indique rarement la page des livres, sur lesquels il s'appuie et il n'en donne jamais le titre complet; on pourrait croire qu'il n'a pas pris directement les nombreuses citations, dont les renvois ornent le bas des pages de son ouvrage. Ainsi il parle de Duguesclin d'après un article de M. J. Levallois, évidemment fait d'après le livre de M. Luce; pp. 12 et 13, il renvoie aux registres 31 et 45 du Trésor des Chartes pour des ordonnances de Philippe le Bel publiées et citées partout; p. 33, il donne en note une longue citation de Baude qu'il a prise dans les *Institutions militaires* de Boutaric, p. 316. Quelquefois M. de V. renvoie à des auteurs qu'il ne paraît pas connaître; c'est ainsi que, pp. 14 et 38, il parle de la chronique métrique de Guillaume Gruart. M. de V. ne contrôle pas les renseignements qu'il emprunte à ses devanciers et parfois même il commet de grosses erreurs, qui ne se trouvent point dans ses autorités. Bien qu'il parle, d'après Boutaric, des compagnies d'ordonnance établies en 1445 par l'ordonnance de Luppy-le-Chatel, il dit que cet acte fut donné au château de Serres. Enfin on ne trouve dans ce livre ni un fait nouveau, ni une idée nouvelle et, quoique les *Institutions militaires* de Boutaric ne soient pas le meilleur ouvrage de ce savant, le volume de M. de V. est beaucoup moins complet et même beaucoup moins facile à lire que celui de son éminent prédécesseur et on ne voit guère quelle est son utilité. Ce n'est pas qu'un ouvrage, résumant avec soin et présentant avec art les travaux d'érudition faits jusqu'à ce jour sur les armées permanentes en France, ne puisse rendre les plus grands services; mais il faudrait que ce travail fût au courant de la science, que le plan en fût bien tracé et que la lecture n'en fût pas trop fatigante, — ce sont là les conditions essentielles d'une œuvre de vulgarisation et M. de V. ne paraît pas l'avoir bien compris. Il n'a pas montré nettement l'influence exercée sur les institutions militaires par les guerres soutenues par la France depuis le XV^e siècle, et il n'a pas su faire marcher du même pas l'étude intime de l'organisation militaire et celle des résultats qu'elle produisait en campagne. Ainsi, après avoir, dans les chapitres IX et X, exposé les réformes de Louvois et l'histoire militaire de Louis XIV jusqu'à la paix d'U-

trecht, il revient en détail sur cette même question dans les chapitres XI et XII; de là, des répétitions sans nombre et une confusion inextricable. Il est très fâcheux que M. de Verneuil ait dépensé en pure perte tout le temps et tout le travail que son livre a dû lui coûter, mais il serait encore plus regrettable que cette tentative malheureuse décourageât les officiers qui auraient l'intention de donner au public une bonne histoire de l'armée française depuis la constitution des troupes permanentes; car c'est une œuvre qui manque à notre littérature historique.

Jules FLAMMERMONT.

---

25. — **L'instruction publique chez les Grecs** depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours, avec statistique et quatre cartes figuratives pour l'année 1878-1879 par G. CHASSIOTIS. Paris, Ernest Leroux. 1881, 1 vol. in-8°, XVI-550 p.

Comme il le déclare lui-même dans sa préface (p. X), M. Chassiotis, en nous exposant l'état des institutions scolaires de son pays, s'est proposé de faire pour la Grèce ce que M. Hippeau a fait pour diverses nations d'Europe et d'Amérique. Peut-être ne s'est-il pas toujours conformé assez exactement au modèle qu'il avait choisi. Inspiré par un sentiment patriotique qu'il ne cherche pas à dissimuler (v. notamment p. XII), désireux de glorifier la nation hellénique et de servir la cause de ses revendications, il a quelquefois orné un peu trop la vérité [1]. Mais ces exagérations ne portent que sur des détails et n'altèrent point la valeur de l'ouvrage très consciencieusement étudié, rempli de faits et de renseignements précis. Ramené à des proportions plus restreintes, dégagé de quelques digressions inutiles [2], le livre de M. C. peut aller de pair avec les rapports de M. Hippeau ou les excellentes monographies que publie la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur.

Le livre de M. C. se divise en deux parties. Dans la première, il retrace l'histoire de l'instruction publique chez les Grecs depuis 1453 jusqu'à la fondation du royaume hellénique actuel; dans la seconde, il

---

1. La table des matières, à elle seule, serait capable de tromper un lecteur peu attentif. On dirait parfois qu'elle est rédigée pour produire une certaine illusion. C'est ainsi que l'on est séduit par les indications : *Cours commerciaux*, *Ecole d'agriculture;* si l'on se reporte au texte, on constate (p. 291) que l'enseignement commercial n'a donné aucun résultat sérieux et que l'enseignement agricole (p. 295), après une série de tentatives malheureuses, est encore à peu près nul. Sur ces deux points et sur d'autres encore, il est bon de ne pas croire trop facilement les promesses pompeuses de la table des matières et d'attendre les atténuations et les correctifs que l'auteur y apporte lui-même dans le corps du volume.

2. V., par exemple, p. 366 sqq., une dissertation assez longue sur les mérites de la méthode Frœbel, dissertation dont l'utilité et l'à-propos sont fort contestables.

étudie le développement et les progrès de l'instruction publique depuis 1831, soit dans le royaume de Grèce, soit dans les provinces grecques, qui sont encore au pouvoir des Turcs.

Dans la première partie, le chapitre consacré aux écoles élémentaires est tout à fait insuffisant. Il contient quelques détails curieux sur le mode d'enseignement mis en usage par les maîtres de ces petites écoles (pp. 16-21), sur les exercices scolaires, sur les punitions que prodiguaient à leurs élèves ces διδάσκαλοι improvisés, — bien souvent le maître d'école était un simple artisan, un cordonnier ou un tailleur. — Mais il convient de remarquer que, à part une citation, d'ailleurs assez piquante, empruntée à un ouvrage de la fin du xvii[e] siècle [1], M. C. s'appuie dans ce chapitre presque exclusivement sur les relations de Pouqueville. Or, Pouqueville a voyagé en Grèce pendant les années 1795-1801. Sans être exigeant, on pourrait désirer que l'auteur, pour un chapitre qui doit embrasser toute la période de 1453 à 1821, se fût adressé à des sources plus nombreuses et plus variées. En revanche, le second chapitre, qui présente l'histoire des collèges ou gymnases pendant la même période, est d'une lecture très intéressante. Pendant le premier siècle de la domination turque, de 1453 à 1553, les études sont complètement abandonnées. Mais les Grecs asservis se réveillent enfin de cette torpeur ; ils se rattachent au souvenir de leurs ancêtres et, poussés par une sorte de piété filiale et en même temps par un instinct patriotique très sûr, ils s'appliquent à faire revivre les lettres anciennes. Grâce aux patriarches de Constantinople et, plus tard, grâce à quelques hommes éminents comme Alexandre Mavrocordatos, Jacob Manos, Eugène Boulgaris, etc., on voit s'ouvrir successivement des écoles publiques dans différentes villes de la Turquie d'Europe et de l'Asie-Mineure. A Constantinople, à Janina, à Salonique, au Mont-Athos, sur d'autres points encore, s'établissent des collèges, sur lesquels M. C. nous donne des renseignements très complets. Au commencement de notre siècle surtout, il se produit un progrès considérable. Les méthodes sont améliorées ; les éditions des anciens auteurs se multiplient. A ce dernier point de vue, M. C. fait bien ressortir l'importance du rôle joué par Coray et par Néophyte Doucas. Il montre avec quel zèle, on pourrait dire avec quelle ferveur les Grecs se portent alors vers l'étude [2]. Il explique aussi et fait nettement comprendre (pp. 115 sqq.) la portée des controverses qui s'engagent sur

1. *Athènes ancienne et nouvelle*, etc. Paris, 1675.

2. P. 107, l'auteur cite l'exemple de J. Pézaros. Seul professeur au collège de Tyrnavo en Thessalie, il donnait lui-même l'enseignement dans toutes les classes, qui étaient au nombre de sept, professant du matin au soir, sans prendre aucun moment de repos. Cette activité étonnante s'explique par ce fait que J. Pézaros était soutenu par un véritable enthousiasme, à la fois littéraire et patriotique, qui lui faisait oublier toutes ses fatigues. « Lorsqu'il expliquait l'*Iliade* d'Homère, qu'il « récitait souvent par cœur, son visage était empreint de joie, parce qu'il trouvait « dans chaque vers, dans chaque phrase, quelque chose de noble, d'élevé et de « moral. »

la préférence à donner à la langue vulgaire ou au grec ancien. D'abord méprisé par les savants et regardé comme un patois barbare, l'idiome vulgaire commence à être employé dans l'enseignement vers la fin du xvi[e] siècle et dans les premières annés du xvii[e]. Il est favorisé principalement, dans une intention de prosélytisme et de propagande religieuse, par les jésuites qui s'introduisent en Grèce de 1628 à 1671, et aussi par les protestants qui, pour le même dessein, traduisent en 1638 le Nouveau-Testament. Bien que l'histoire de ce débat entre la langue classique et la langue moderne ne se rattache peut-être pas très directement au sujet que traite M. C., on la lira cependant avec intérêt, et particulièrement les passages où l'auteur explique et apprécie le rôle joué par Coray dans ces controverses. On lira également avec intérêt tout ce qu'il dit des efforts tentés par les Grecs pour fonder et répandre un enseignement national pendant les dix années qui s'écoulent entre les débuts de l'insurrection (1821) et la constitution du royaume hellénique (1831). Il met en lumière, avec une prédilection marquée, le zèle et les généreuses tentatives de Capodistrias. On trouvera (pp. 137 sqq.) de nombreux extraits de la correspondance de Capodistrias, qui montrent bien que l'instruction, à tous les degrés, était à ses yeux le premier et le plus pressant besoin de la Grèce affranchie et que, comme il se plaisait à le dire, l'espoir de la patrie était tout entier dans l'éducation des enfants.

La seconde partie, et de beaucoup la plus longue, du livre de M. C. est remplie par des détails de pure statistique. L'auteur expose successivement la condition et les progrès de l'enseignement primaire, de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur dans le royaume de Grèce. Cette partie de l'ouvrage échappe à l'analyse ; l'impression qui s'en dégage, c'est que, malgré de graves lacunes, malgré les défauts de la législation et surtout les difficultés financières, la Grèce, à ne considérer que ses établissements scolaires, tient un rang fort honorable parmi les nations de l'Europe. Quant aux programmes et aux méthodes d'enseignement, ils ne doivent pas nous retenir longtemps. Ici, c'est le système allemand qui domine ; ailleurs, c'est une imitation des méthodes françaises ; en somme, — et il faut sans doute en accuser les changements ministériels trop fréquents, — il y a partout beaucoup de bonne volonté, souvent des efforts individuels très méritoires, mais ce qui manque, à ce qu'il semble, c'est l'esprit de suite et une direction générale, suffisamment ferme et efficace.

L'ouvrage se termine par une énumération détaillée des établissements d'instruction qui se trouvent dans les provinces grecques soumises à la Turquie, et par des considérations assez étendues sur l'influence des associations littéraires ou syllogues, qui, à Constantinople, en Epire, en Asie-Mineure et sur d'autres points encore, entretiennent, avec le goût et l'amour des lettres anciennes, le patriotisme hellénique.

M. C. a dédié son livre au « grand bienfaiteur de l'église et de la nation grecque, » à M. Christaki Zographos. Cette dédicace n'est pas

seulement un témoignage de reconnaissance bien légitime ; elle constate et met en lumière un fait très honorable pour les Grecs et qui montre, peut-être mieux que tout le reste, quelle est l'importance qu'ils attachent à l'instruction. L'auteur nomme les émules que compte M. Zographos dans le temps présent, M. Georges Zariphis, M. Zaphiropoulos, M. Zappas et d'autres encore ; mais c'est presque à chaque page de son livre que l'on voit les libéralités particulières fonder ou soutenir des établissements scolaires, multiplier les bourses, venir en aide, avec une munificence inépuisable, à toutes les entreprises qui ont pour but, soit dans le royaume hellénique, soit au dehors, de propager le culte des lettres grecques ou de favoriser les progrès de l'éducation nationale. C'est par elles que subsiste un des établissements les plus remarquables d'Athènes, l'Arsakion (école normale d'institutrices) ; c'est grâce à elles que le Barbakion a été construit à Athènes, le Zappion à Constantinople et bien d'autres maisons, moins importantes, mais qui rendent encore de précieux services à la cause de l'instruction populaire. Il en était de même dans le passé ; en 1777, une somme considérable (22,450 piastres) est souscrite pour la réorganisation du grand collège national de Constantinople ; au commencement de ce siècle, ce sont des souscriptions envoyées de Vienne qui permettent à Constantas de fonder un lycée à Miliais en Thessalie. Pour ne plus citer qu'un seul exemple, les frères Zossimas, dans les premières années de notre siècle, sont les dignes précurseurs de M. Zographos ; ils fournissent à Coray les fonds nécessaires pour publier sa Bibliothèque grecque ; ils dotent les collèges de Janina, les séminaires ecclésiastiques, etc. M. Chassiotis a enregistré fidèlement ces libéralités, et cette longue énumération est une des parties les plus intéressantes de son livre ; c'est aussi une de celles qui laissent l'impression la plus favorable. Il n'y a pas lieu de désespérer de l'avenir des études dans un pays où l'initiative privée, encouragée par le patriotisme et récompensée par la reconnaissance populaire, tient en réserve des ressources aussi considérables.

R. Lallier.

---

26. — **Gœthe en Italie**, Etude biographique et littéraire par Théophile Cart. Paris, Fischbacher. Neufchatel, Sandoz. Genève, Desrogis. In-8°, 235 p.

M. Cart a traité *con amore* le sujet de la thèse qu'il a présentée à l'Académie de Lausanne ; ce volume sur le séjour de *Gœthe en Italie* est rempli de citations attachantes et de témoignages instructifs ; c'est en même temps un livre bien fait, clair, élégant, semé de réflexions exprimées souvent avec chaleur ; on le lit avec un vif intérêt. M. C. a su laisser de côté les détails tout à fait superflus ; il ne fait pas du voyage de Gœthe un commentaire diffus et minutieux à la Düntzer ; il a voulu composer une étude d'ensemble sur cette époque importante de la vie du

grand écrivain, qui devient dès lors un « homme nouveau »; il a, dit-il lui-même, essayé — et il a réussi dans cette tâche — de résoudre un problème de psychologie : « étant donné, d'une part, un homme connu, pris à une époque déterminée de son développement intellectuel, de l'autre, un pays également connu, quelle sera l'influence de celui-ci sur celui-là ? » Il a soin de citer les relations de voyage antérieures à celle de Gœthe, les récits écrits par des contemporains du poète (De Brosses, Volksmann, Moritz, etc.), en un mot tout ce qui peut nous représenter l'Italie du siècle dernier. Lui-même a visité l'Italie et nous fait part, en certains endroits, de ses impressions, disons mieux, de ses émotions personnelles (p. 51); il y joint quelquefois les opinions de M. Taine; il doit beaucoup, dit-il, à l'éminent critique et le *Voyage en Italie* lui a fait voir bien des détails qu'il n'avait qu'entrevus. On pourra reprocher à M. C. d'avoir résumé en un seul chapitre le voyage de Gœthe à Naples et en Sicile[1]; il aurait pu, ce nous semble, consacrer à la Sicile un chapitre distinct, car c'est là que Gœthe se sent complètement heureux, qu'il éprouve un sentiment de calme et de félicité tranquille qui ne le quitte plus; cette excursion en Sicile, disait-il, restera un trésor indestructible pour toute ma vie, la Sicile est la clef de tout ce que j'ai vu, là seulement on apprend à connaître l'Italie; c'est en Sicile qu'il transporte la scène de sa *Claudine de Villa-Bella* remaniée; c'est en Sicile qu'il a *vu* Homère et que l'Odyssée est devenue pour lui « parole vivante »; c'est en Sicile qu'il a conçu le plan et composé quelques fragments de cette tragédie de *Nausicaa* à laquelle il n'a plus travaillé depuis. Nous ajoutons encore quelques menues remarques : p. 19. « A Gœttingue, dit M. C., un groupe d'étudiants prenaient à tâche de faire connaître les beautés de Shakspeare »; ces mots s'appliqueraient plutôt aux *Gœthianer*, aux poètes de Francfort et de Strasbourg, à Lenz, à Klinger, etc. — P. 22. « Les produits poétiques de la Société de Gœttingue excitèrent parfois l'admiration »; à ce moment-là la Société de Gœttingue n'existait plus; elle s'est dissoute au commencement de l'année 1775, et l'on ne peut guère dire que Bürger en ait fait partie. De même, est-il juste d'écrire (p. 19) que Gœthe, « après avoir déversé dans *Gœtz* le trop-plein de sa sève, ait renoncé résolument à l'imitation de Shakspeare »? — P. 121. « Les cieux illustrés par les exploits d'Annibal », mais Annibal n'a jamais combattu en Sicile; M. C. aurait dû rectifier cette erreur de Gœthe. — P. 133. N'était-ce pas aussi le souvenir du Tasse qui faisait penser Gœthe à Rousseau? — P. 135. Il y aurait encore beaucoup d'autres témoignages à citer sur l' « affection » de Gœthe pour Homère; cp. *Werther*, la lettre du 20 nov. 1774 à Sophie de la Roche, où Gœthe

1. L'ouvrage est ainsi divisé : I. *La préparation*. II. *Le voyage, premier séjour à Rome*. III. *Naples et la Sicile*. IV. *Second séjour à Rome*. — *Conclusion*. Peut-être aurait-il mieux valu adopter la division suivante : *Rome et Naples*. — *Sicile*. — *Naples et Rome*.

conseille au baron de Hohenfeld d'acheter l'*Homère* d'Ernesti, etc. — P. 191. Il eût fallu citer et utiliser dans les pages relatives à *Claudine de Villabella* l'étude de M. de Biedermann, *Gœthe-Forschungen*, pp. 25-34 et le nom du brigand est *Basco* et non « Vasco ». — P. 219. Est-il exact de dire que Schiller était « à la » tête d'une vigoureuse et bouillante école », lorsque Gœthe revint d'Italie? — Enfin, M. C. dit que ses notes sont peut-être trop nombreuses; mais on ne lui en aurait pas voulu, s'il avait consacré une note à Cacault, l'ambassadeur français, qui avait connu en Allemagne Ramler, Nicolai et Mendelssohn et qui traduisit la *Dramaturgie de Hambourg*. Puisque M. C. cite le nom d'Heinse, n'aurait-il pu marquer l'influence de l'Italie sur l'auteur d'*Ardinghello*, sur le peintre Müller, sur Klinger, sur Herder, et montrer que, là encore, Gœthe a gardé le premier rang et qu'il est, parmi les écrivains allemands de son époque, celui qui tira du voyage le plus grand profit? N'aurait-il pu dire quelques mots de la *Sehnsucht*, de l'ardent désir des littérateurs de ce temps-là, qui, tous sans exception, veulent voir l'Italie : non-seulement Heinse, Klinger, Müller, Herder, mais Lessing, mais Voss, Hölty, Leisewitz, Matthisson, etc., tous poussent le cri « *Italiam*, *Italiam* ». Terminons ces chicanes en reprochant à M. C. de n'avoir pas traité des *Elegies romaines*; il dit bien qu'il n'avait aucun droit de le faire, puisqu'elles datent de 1789 et de 1790; mais il pouvait leur consacrer quelques lignes, sinon quelques pages dans la conclusion [1]. — On ne peut, du reste, qu'approuver les jugements de l'auteur; il a très nettement indiqué les conséquences qu'eut pour le poète le voyage d'Italie et fort bien expliqué ce qu'il appelle la *Renaissance* de Gœthe : pour nous servir d'une image employée par l'immortel écrivain et qu'a reprise l'auteur de ce travail, M. Cart a montré avec finesse et sagacité que Gœthe, semblable à l'architecte, avait, dans son premier séjour à Rome, renversé l'édifice; qu'à Naples et en Sicile il avait déblayé et aplani le terrain; enfin que, dans son second séjour à Rome, il avait posé les fondations de l'édifice dont il devait plus tard construire le faite.

A. C.

---

1. Pp. 200 et 201, on dit « le comte Beugnot » et non : le comte *de Beugnot*; p. 208, lire M. de Loeper et non M. Loeper. — Pourquoi traduire *Sturm-und Drangperiode* par « période d'assaut »? La seule trad. exacte est « période d'orage »; c'est d'après une pièce de Klinger, *Sturm und Drang*, qu'on a nommé ainsi la période des génies; or Klinger a donné ce titre à son drame parce qu'il y a dans tous ses personnages comme un déchaînement et un orage des passions humaines; tous portent des noms significatifs, Wild, La Feu, Blasius, et, si l'on nous permet d'employer un mot que Gœthe appliquait plus tard à Klinger, ils se remuent et se précipitent avec impétuosité à travers tous les obstacles *(sich durchstürmen, durchdrængen)*. L'expression *Sturm und Drang* a passé dans la langue et signifie une effervescence, une ardeur irrésistible; un des exemples les plus décisifs, les plus voisins du temps où le mot a pris naissance, est le premier vers d'une poésie de Bürger (« an das Herz ») *Lange schon in manchem Sturm und Drange*.

27. — **Mémoires du général comte Van der Meere.** Bruxelles, Muquardt. 1880, in-8°, xii, 298 p.

Né sous la domination française, van der Meere fut, dit-il, « enlevé » pour être instruit au prytanée de la Flèche, en 1809 ; en 1813, il rejoignit sa famille ; en 1814, il obtint des alliés un brevet de colonel ; il fut maintenu au service hollandais en 1815 ; en 1825, il fut envoyé en Guyane ; il revint en Belgique en 1829 ; il joua un rôle considérable dans la révolution de 1830 ; il se trouva mal récompensé, se rangea parmi les mécontents, noua des relations avec les orangistes, fut arrêté le 30 octobre 1841, une partie « égarée », dit-il (p. 241), et banni. En 1870, il se fit inscrire avec ses deux fils aînés dans la légion des *Amis de la France*, en fut nommé commandant, prit part aux grandes batailles de la défense de Paris, et obtint enfin le droit de rentrer en Belgique après trente-huit ans d'exil. C'est le récit de cette carrière accidentée qu'il nous présente. Le récit est intéressant, et l'on y trouve, tant sur la jeunesse du général en France que sur la Guyane hollandaise et les événements de 1830, des détails, que leur caractère tout personnel oblige à contrôler, mais qui méritent l'attention.

J.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Vendredi, 14 janvier. Au moment d'envoyer à l'imprimerie l'épreuve de ce numéro — numéro que nos lecteurs ne recevront que dans dix jours, — nous apprenons la mort de M. Graux. Aucun de nos rédacteurs ne s'attendait à voir si soudainement frappé le jeune directeur de la *Revue ;* quelques-uns savaient qu'il était malade, mais la maladie ne semblait pas grave ; ce n'est qu'hier que nous avons su que Graux avait rapporté de son voyage d'Italie les germes d'une fièvre typhoïde, et aujourd'hui, dans l'après-midi, d'abord à l'Institut, puis au bureau de la *Revue*, nous apprenions qu'il avait succombé. Nous faisons part à nos lecteurs, le plus tôt qu'il nous est possible, de ce terrible malheur qui frappe à la fois la science française et la *Revue critique*. Nous ne rappellerons pas ici les services que Graux avait rendus à la philologie grecque ; ils seront exposés et appréciés ici même par un directeur de la *Revue*, par celui qui succédera à Graux. Mais la *Revue critique* fait, par la mort de Graux, une perte presque irréparable. Depuis que Graux était entré au comité de rédaction, l'antiquité classique avait été l'objet de nombreux et remarquables articles ; il avait donné l'exemple à nos collaborateurs ; son activité était incroyable ; c'est à ce moment qu'il écrivait, puis subissait ses thèses ; chargé d'un cours à l'École des Hautes Études et à la Faculté des lettres, sous-bibliothécaire à la Sorbonne, il suffisait à tout et trouvait le temps de tout faire ; c'est ainsi que dans le premier semestre de l'année 1881 (vingt-six numéros), il a inséré quinze articles, la plupart très développés. Il nous remettait aussi une foule de notes pour la *Chronique ;* il faisait sur la couverture le compte-rendu de la *Philologische Rundschau* et devait faire celui de la *Philologische Wochenschrift ;* il avait donné, le premier à la

*Revue*, d'excellentes appréciations des « éditions classiques »; il nous avait recruté de jeunes rédacteurs qu'il animait de son ardeur. Graux était, il y a quatre mois, parti pour l'Italie; il ne revint qu'à la fin de l'année, et la dernière séance à laquelle il ait assisté est celle du 23 décembre. Il nous semble le voir encore debout à notre table, racontant les joies de son voyage, les trouvailles qu'il avait faites, les questions qu'il allait traiter; il parlait des savants et des lettrés qu'il avait rencontrés, de l'accueil cordial qu'il avait reçu à Rome, des relations qu'il avait nouées ou resserrées avec les membres de l'École française. Graux n'était pas seulement philologue; il était historien — il devait faire à la Faculté des lettres un cours d'*histoire grecque;* — il était archéologue, et son voyage d'Italie, disait-il, lui avait ouvert le monde de l'art : parmi les livres arrivés à notre bureau pendant son absence et qu'il emportait, la dernière fois que nous le vîmes, pour en rendre compte, il avait pris les *Précurseurs de la Renaissance* de M. Müntz et l'ouvrage de M. Voigt sur l'humanisme. Nous ne verrons plus dans la *Revue* la signature Ch. G. La mort nous enlève Graux comme elle nous enlevait de la Berge qu'il avait remplacé. Mais le souvenir de Graux vivra parmi nous; nous nous rappellerons toujours qu'il fut un directeur accompli et qu'il mit au service de notre recueil toute sa science et tout son dévouement; nous n'oublierons pas aussi la franchise et la loyauté de son caractère, car il était un des meilleurs de sa génération autant par le cœur que par le talent et le savoir.

ALLEMAGNE. — On annonce la publication à Erlangen (Deichert) d'une série de *Recherches romanes* (*Romanische Forschungen*) sous la direction de M. Vollmœller qui a déjà à diriger deux collections, l'une d'ouvrages français, l'autre d'ouvrages anglais (voy. *Rev. crit.*, 1881, II, 427 et 516). Sans vouloir porter un jugement sur un recueil qui ne nous est encore connu que par des annonces, il nous sera permis de dire que les revues, journaux, collections, etc., ayant pour objet les langues et les littératures romanes se multiplient en Allemagne d'une façon véritablement alarmante. Bientôt il n'y aura si petit professeur qui n'ait son recueil à lui, pour y publier ses propres œuvres et celles de ses élèves. La science n'a rien à gagner à cette surabondance d'organes servant à une même spécialité. On favorise par là la publication d'œuvres superficielles ou insuffisamment mûries. Il y a place en Allemagne pour une ou deux revues ou collections romanes, non pour sept ou huit. Les revues existantes végètent et publient trop souvent des articles de pur remplissage. La *Zeitschrift für romanische Philologie*, les *Romanische Studien* ne paraissent qu'à des intervalles longs et irréguliers. Ces recueils, qui sont les plus anciens en date, seraient excellents s'ils pouvaient profiter des efforts qui maintenant se dispersent sans profit pour personne.

— La librairie Asher, de Berlin, entreprend la publication des monuments et inscriptions de Persepolis, Istakhr, Pasargades et Shâh-pûr, d'après les photographies rapportées par M. Stolze; M. Nœldeke est chargé du commentaire qui doit accompagner les inscriptions. L'ouvrage comprendra deux volumes in-folio, et 150 planches. Le premier volume paraîtra au mois de mars de cette année, et le second, au mois d'octobre.

— L'infatigable traducteur J. Mestorf va publier à Hambourg, chez Meissner, la traduction allemande de l'ouvrage de J. Undset, sur la première apparition du fer dans l'Europe du Nord, « *das erste Auftreten des Eisens in Nord-Europa* ».

— Après les collections que dirigent MM. Braune, Seuffert, Paul, voici que paraît une nouvelle collection de réimpressions d'anciens ouvrages de la littérature allemande; cette collection est entreprise par M. Wilhelm Scherer; le Ier volume qui vient de paraître à Berlin, chez les frères Burchard, renferme l'ouvrage de Thomas Murner, *Der Schelmen Zunft* (1512). Ce volume in-4°, de XI et 72 pages, est la re-

production exacte de la première édition, et coûte 6 mark. Le II[e] volume de la collection sera, croyons-nous, publié à Leipzig, chez K. F. Koehler ; c'est le *Passionale Christi und Antichristi.* La nouvelle collection que publie le savant professeur de l'Université de Berlin est intitulée : *Deutsche Drucke ælterer Zeit in photolithographischer Nachbildung, ausgewæhlt.*

— M. Franz MÜNCKER, publiera au printemps de cette année, une *Biographie de Klopstock.*

— Il paraîtra prochainement à Vienne, chez Konegen, une édition nouvelle des *Œuvres de Frédéric Schlegel;* cette publication est entreprise par M. J. MINOR, privat-docent à l'Université de Vienne.

ANGLETERRE. — M. A. BURNELL a envoyé à M. WHITNEY le manuscrit, découvert par lui en 1878, du *Talavakasa Brahmana.*

— On annonce la prochaine publication dans la collection des « Sacred books of the east » de la traduction du *Yih-King,* par M. LEGGE ; l'éditeur montrera dans la préface que ce livre obscur et énigmatique renferme des passages qui s'appliquent à l'état moral et politique de la Chine vers l'an 1200 avant J.-C.

— L'éditeur du *Globe Encyclopaedia* et professeur de littérature anglaise à l'Ecole supérieure d'Edimbourg, M. J. M. Ross, entreprend un grand travail sur l'histoire et la littérature de l'ancienne Ecosse.

— M. Frederick SEEBOHM doit publier bientôt le premier volume d'un ouvrage qui a pour titre *Early english economic history;* — M. W. N. MOLESWORTH, une *History of the anglican church from 1660 to 1860.*

BELGIQUE. — Notre collaborateur M. STECHER, professeur à l'Université de Gand, prépare pour l'Académie royale de Belgique une édition des œuvres de Jean Le Maire.

ITALIE. — Parmi les prochains volumes de la *Collezione di opere inedite o rare* de la librairie Sansoni, on annonce : 1° les *Poemetti popolari dei secoli* XV *e* XVI, volume où l'on trouvera la fleur de la petite épopée populaire au XV[e] et au XVI[e] siècle, et qui sera édité par M. Alessandro d'ANCONA, avec des notices littéraires et bibliographiques sur les origines, la diffusion, l'impression de chaque petit poème, et 2° le *Testo critico delle liriche di Fazio degli Uberti,* publié par M. Rod. RENIER, avec une introduction sur la famille et la vie de l'auteur.

— La 1[re] partie du vol. XIII des *Memorie e documenti per servire alla storia di Lucca* renferme la première partie d'une « Histoire de l'académie lucquoise » (*Storia dell' Academia lucchese*), par M. Angiolo BERTACCHI.

RUSSIE. — L'Académie impériale de Saint-Pétersbourg a décerné, cette année les prix Ouvarov aux ouvrages suivants : *Histoire de l'église russe* par M. GOLUBINSKY, *Médailles en l'honneur des hommes d'état russes* par M. IVERSEN, *Etude sur la chronique de Tver* par M. TICHOMIROV.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — Une Revue trimestrielle en allemand, *Die südslawische Revue,* va paraître à Agram (Croatie). Elle se propose de tenir les étrangers au courant du mouvement intellectuel des Slaves méridionaux.

— Une Revue littéraire bi-mensuelle est sur le point de paraître à Saraïevo, en Bosnie.

— Le dernier volume des *Starine* (anciens textes) publiés par l'Académie d'Agram renferme, entre autres, un mémoire en français de M. LA MAIRE, consul de France à Coron, sur la *République de Raguse en 1766.* Le même volume renferme un certain nombre de chroniques serbes inédites.

— La Revue *Slovinac* (le Slave), qui paraît à Raguse, publie un certain nombre de traductions inédites de Molière en croate qui paraissent avoir été jouées à Raguse

au siècle dernier. Ces traductions sont adaptées aux circonstances de la vie ragusaine.

SUISSE. — Le V[e] volume des *Etrennes génevoises, Hommes et choses du temps passé, 1881-1882*, par M. Amédée ROGET (Genève, Carey. In-8°, 212 p.), renferme les articles suivants : I. *Cent ans en arrière, fragments des registres des Conseils* (*1770-1780*); sous ce titre M. R. publie une série d'extraits des protocoles des Conseils de l'ancienne République, extraits faisant suite à la série d'extraits semblables insérés dans le IV[e] volume des *Etrennes génevoises* et se rapportant au XVIII[e] siècle; II. *Le syndic Gédéon Martine, 1671-1744* (qui entra dans le Deux-Cent en 1709 et gravit, dès ce moment, d'un pas lent et méthodique, tous les échelons des honneurs jusqu'à ce qu'il fût parvenu sur le sommet); III. *Ami Porral, le patriote eidguenot* (qui fut le collaborateur de Besançon Hugues et joua un rôle actif dans le « drame émouvant qui eut pour dénouement l'émancipation politique définitive de Genève et l'avènement de la Réforme » dans les murs de la ville; — IV. *Les princes de la maison de Brunswick à Genève* (visites des princes de Brunswick à Genève et leurs rapports avec la cité); — *Pensées diverses* (où nous remarquerons que la pensée de la p. 208 est, non pas de Schiller, mais de Kant.)

TURQUIE. — Deux fonctionnaires du ministère des affaires étrangères, Munif Pacha et Constantinidi Effendi, travaillent à un dictionnaire turc-français.

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 13 janvier 1882.*

M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes informe l'Académie que, par arrêté en date du 30 décembre 1881, il a chargé M. Aymonier d'une mission épigraphique et philologique dans l'Indo-Chine.

L'Académie procède à l'élection des commissions chargées de décerner les divers prix mis au concours pour 1882. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix ordinaire (sujet du concours : *Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V*) : MM. Delisle, Jourdain, Hauréau, de Rozière.

Prix ordinaire (*Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales au partielles, antérieures à la mort de Charles V, étudier les rapports de ces versions entre elles, etc.*) : MM. Delisle, Guessard, Gaston Paris, Baudry.

Prix de numismatique fondé par M[me] Duchalais (pour un ouvrage de *numismatique du moyen âge*) : MM. Waddington, P.-Ch. Robert, Deloche, Lenormant.

Prix Bordin (*Étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan*) : MM. Delisle, Hauréau, Jourdain, Gaston Paris.

Prix Bordin (*Etude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Egypte, etc.*) : MM. Egger, Renan, Miller, Thurot.

Prix Bordin (*Étudier les documents géographiques et les relations de voyages publiées par les Arabes du* III[e] *au* VIII[e] *siècle de l'hégire, etc.*) : MM. Defrémery, Pavet de Courteille, Barbier de Meynard, Schefer.

Prix Brunet (*Bibliographie aristotélique, etc.*) : MM. Ravaisson, Egger, Hauréau, Thurot.

Prix Stanislas Julien (pour le *meilleur ouvrage relatif à la Chine*) : MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Schefer.

Prix Delalande-Guérineau (pour *des travaux sur la philologie antique, comprenant l'étude des monuments écrits de toute nature*) : MM. Adolphe Regnier, Maury, Georges Perrot, Bréal.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

---

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 30 Janvier — 1882



28. — **Philostrate l'Ancien. Une galerie antique de soixante-quatre tableaux.** Introduction, traduction et commentaire par A. Bougot, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur à la Faculté des Lettres et à l'Ecole nationale des beaux-arts de Dijon. Paris, Renouard, 1881. 1 vol. gr. in-8°, 563 p. avec gravures.

Les *Images* ou *Tableaux* de Philostrate ont été souvent édités à l'époque de la Renaissance et au xvii° siècle. De nos jours, le développement de la philologie a permis d'en établir le texte avec plus de précision ; les éditions de Jacobs et Welcker (1825), de Kayser (1846), de Westermann (1849) dans la collection grecque-latine de Firmin Didot ont chacune des mérites différents; la première est accompagnée d'un savant commentaire philologique et archéologique, la seconde se recommande par la sûreté du texte, celle de Westermann par l'exactitude de la traduction latine. Heyne le premier (1796-1800) s'occupa de la question d'art et écrivit un commentaire dont Jacobs et Welcker se servirent beaucoup; après l'étude de Gœthe (1818. *Philostrats Gemälde und Antik und Modern*), la question d'authenticité a été débattue récemment par plusieurs écrivains. Friedrichs (*Die Philostratischen Bilder*, 1860) croit que jamais peintre n'a pu concevoir les tableaux décrits par le sophiste ; cette opinion a été combattue par Brunn (1861) ; Matz (1867) a étudié spécialement la description d'objets d'art ou *ecphrasis* chez les anciens ; il croit que Philostrate a décrit des œuvres imaginaires, mais accorde seulement que le sophiste a pu s'inspirer d'œuvres réelles qu'il a vues en plusieurs endroits [1].

M. Bougot vient de publier une nouvelle traduction des *Images ;* il s'en est tenu au texte de Kayser ; des notes explicatives justifient les leçons différentes qu'il a cru parfois devoir adopter. Nous n'oserions pas entrer ici dans des discussions philologiques ; d'autres rédacteurs de la

1. Nous empruntons ces renseignements à la note bibliographique qui termine l'ouvrage de M. Bougot.

*Revue* les soutiendraient avec plus de compétence. Du reste, l'ouvrage nous semble avoir surtout un haut intérêt au point de vue des études d'archéologie figurée.

M. B. a étudié un à un chacun des soixante-quatre tableaux que le sophiste Philostrate prétend avoir vus dans une galerie de Naples et qu'il décrit à un jeune auditeur; il en a rapproché tous les monuments anciens connus jusqu'ici et s'est efforcé, à l'aide de ce secours, de se représenter les peintures; il a fait la part de ce qu'il regarde comme la réalité et des détails qu'a dû ajouter l'imagination du sophiste.

Ces études analytiques fort intéressantes, mais qu'il nous est impossible de résumer, ont conduit l'auteur à des vues d'ensemble qu'il présente au lecteur dans une longue introduction (pp. 1-197).

Après quelques pages consacrées à la biographie de Philostrate l'ancien et aux écoles de sophistes, M. B. aborde la question d'authenticité : Philostrate a-t-il décrit de véritables tableaux ou bien nous promène-t-il à travers une galerie imaginaire qu'il aurait peuplée de ses rêves? On s'est trop préoccupé, suivant l'auteur, de comparer minutieusement les tableaux de Philostrate avec les monuments représentant des sujets analogues, ou avec les descriptions de la littérature de son époque. Il est d'une méthode plus sûre d'examiner en quoi ces peintures ressemblent aux peintures anciennes et en diffèrent; si ces différences s'expliquent par le progrès et la décadence de l'art, par les changements naturels du goût et les influences de tout genre qui les amènent; en quoi sa critique se distingue de la critique d'art chez les anciens; quelles étaient les préoccupations des sophistes; dans quelle mesure elles peuvent expliquer certaines singularités, certaines audaces ou même les inexactitudes évidentes de ses descriptions. Après un examen de ce genre, on trouvera peut-être que la question d'authenticité n'a pas toute l'importance qu'on lui suppose et qu'on lui a donnée; et qu'au point de vue de l'histoire de l'art, les descriptions de Philostrate, qu'elles aient été faites d'imagination ou d'après des peintures réelles, peuvent être considérées comme de précieux documents (p. 27).

La deuxième partie de l'introduction (pp. 30-141) contient une comparaison détaillée des peintures antiques et des tableaux de Philostrate. L'auteur s'est beaucoup servi du savant travail de M. Helbig sur les peintures de Campanie. Comme à Herculanum et à Pompéi, la galerie de Naples contenait des sujets de tout genre, héroïque, dramatique, idyllique; les sujets épiques et tragiques y dominent toutefois et le merveilleux y tient une très grande place, ce qui s'explique par l'esprit même de l'époque. L'abus de l'allégorie est un des griefs qu'on allègue contre l'authenticité des *Images :* M. B. rappelle qu'à l'époque alexandrine, l'allégorie était aussi en honneur que chez nous aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, qu'elle était de toutes les fêtes; plus tard elle est devenue encore plus compliquée, par exemple sur des miniatures de manuscrits au V[e] siècle de notre ère. Un autre grief est la tendance réaliste des

descriptions de Philostrate. A ce point de vue on ne peut comparer les peintures campaniennes aux tableaux de Naples, les premières étant uniquement décoratives. M. B. combat par des exemples bien choisis cette théorie que l'art antique aurait toujours eu pour les sens et l'esprit du spectateur les plus grands ménagements ; l'art à son déclin n'a donc pas dû connaître des scrupules qu'il ignorait à l'époque de sa maturité. Aux exemples cités, l'auteur aurait pu ajouter toute une série de monuments antiques, les « *graffiti* » des cistes prénestines où les divinités sont souvent représentées sous des traits réalistes qui conviendraient plutôt à des paysans de la campagne romaine. — Les métamorphoses indiquées plutôt que représentées dans les peintures campaniennes sont plus hardies dans Philostrate, mais ne dépassent pas les limites du goût. La fantaisie et la convention se retrouvant partout dans l'antiquité, pourquoi la reprocher au sophiste ? M. B. étudie ensuite dans quelle mesure il a fait usage de la couleur locale, comment il a traité la peinture de paysage, la peinture de genre et les natures mortes. En résumé, les *Tableaux* ne présentent pas avec la peinture campanienne un contraste violent qui puisse faire douter de leur authenticité.

Le chapitre consacré à la critique telle que l'entend Philostrate, n'est pas moins intéressant : « Ses idées sont incertaines et flottantes, il n'a point de principes ; tantôt c'est telle partie de l'art qui lui paraîtra la plus importante ; tantôt il n'aura d'yeux que pour telle autre. Il se laisse conduire pour ainsi dire par l'artiste ; il est réaliste, quand le peintre l'est ; il est naturaliste quand le peintre semblera sacrifier la beauté à la vérité. Un artiste lui paraîtra d'autant plus estimable qu'il ressemblera plus à un sophiste (p. 169) ».

Ces réflexions amènent l'auteur à traiter dans la dernière partie de son introduction du procédé de l'*ecphrasis*, ou description des œuvres d'art dans l'antiquité ; c'était une véritable lutte de la parole et de l'art. Nous signalerons surtout au lecteur un rapprochement très ingénieux entre la critique de Philostrate et celle de Diderot (p. 188, note 1). L'*ecphrasis* tient une grande place dans le roman à cette époque : on la trouve même chez les Pères de l'Eglise. Philostrate emploie tous les procédés des rhéteurs. — M. B., à la fin de son étude, ne se prononce pas ouvertement pour l'authenticité et ne lui attribue qu'une importance secondaire : « Qu'importe que les tableaux aient existé ou non, s'ils ont été imaginés par l'artiste ou par Philostrate dans l'esprit antique ? » Mais cette question n'a pas été inutilement soulevée puisqu'elle a permis aux commentateurs de mieux analyser le caractère des œuvres antiques, de reconnaître la compétence des sophistes et de Philostrate dans les choses de l'art, enfin d'étudier leur critique d'art qui ne semble jamais s'être détachée de la poésie ou de la rhétorique.

Quelques remarques de détail : 1° Il serait mieux de ne pas indiquer la ciste Ficoroni, sous le nom aujourd'hui abandonné de *cista mystica*, (p. 65) ; 2° un lapsus du correcteur a défiguré le nom de l'archéologue

M. F. Lenormant (p. 66); 3° Dans le commentaire sur le tableau des Fables, M. B. se demande si Esope était représenté avec quelque difformité ou quelque signe de faiblesse et conclut pour la négative. Il a tort de rappeler « le *Démosthène* du Louvre qui n'est pas non plus un type de vigueur et de beauté. » Le *Démosthène* du Louvre n'est qu'un composé : la tête de l'orateur, le corps d'un philosophe; c'est une restauration maladroite.

Les gravures ne sont peut-être pas aussi nombreuses qu'on pourrait le souhaiter; M. B. a eu surtout la bonne idée de rapprocher les *Amours* de Raphaël de la description des *Amours* de Philostrate.

En résumé, ce livre est un des meilleurs ouvrages sur l'antiquité figurée qui aient paru depuis longtemps; à une connaissance très approfondie de l'antiquité, M. Bougot joint des qualités de littérateur qui feront apprécier son travail des plus délicats; il appartient à cette école d'érudition toute française qui sait que la forme sert toujours à faire valoir le fond.

Emmanuel Fernique.

---

29. — **Rome et Cicéron** ou des derniers moments de la République romaine d'après ce consulaire et ses contemporains par E. P. Dubois-Guchan. Paris, Furne. 1880, 1 vol. in-12, vi-368 p.

Reprenant à son compte la maxime de l'abbé Galiani : « l'histoire ancienne n'est que l'histoire moderne sous d'autres noms », M. Dubois-Guchan s'est proposé, dans ce volume, de faire le procès de notre société contemporaine tout autant que celui de Cicéron. Ce n'est pas ici qu'il convient de discuter les opinions de l'auteur et les jugements qu'il porte sur nos mœurs politiques. M. D.-G., qui se déclare césarien — « désintéressé d'ailleurs, » — croit devoir nous assurer à plusieurs reprises que son livre est consciencieux et sincère, qu'il ne l'a écrit que pour obéir à des convictions profondes. Ces protestations multipliées sont superflues; personne ne songera un seul instant à contester la sincérité de M. D.-G., ni la générosité de ses intentions. On se demandera seulement pourquoi, voulant nous faire la leçon, il ne nous l'a pas faite directement. Il n'était pas nécessaire de mettre en cause Cicéron et ses contemporains; en tout cas, alors même que le procédé serait légitime, il aurait fallu étudier de plus près cette histoire de la république romaine qu'on nous présente comme un enseignement ou plutôt comme un épouvantail, qui doit nous détourner à tout jamais, dans le présent et pour l'avenir, des institutions républicaines.

« Ne serait-ce point un frivole travail que l'histoire, dit l'auteur, si l'on n'en faisait pas un enseignement? Je me suis donc proposé un enseignement, » et il ajoute « avec démonstration et preuves, ce qui exclut le roman comme la satire » (p. 366). L'enseignement existe peut-être; à

coup sûr, la démonstration et les preuves laissent beaucoup à désirer. On en a déjà fait la remarque [1], il semble que M. D.-G. se soit refusé, de parti pris, à prendre connaissance des travaux de la critique moderne. Il cite Machiavel, Bossuet, Montesquieu, Middleton et ne paraît guère se douter que l'histoire romaine ait été étudiée dans notre siècle. Ce qui est encore plus grave, les textes anciens ne sont pas toujours connus d'une manière suffisante. Ainsi, l'auteur, qui a lu avec beaucoup de soin la correspondance de Cicéron, n'a pas accordé aux plaidoyers la même attention. Autrement, parlant du jugement porté par Cicéron sur Catilina (p. 54), il n'aurait pas oublié le passage du *Pro Cœlio* [2], qui vient si heureusement corriger et atténuer les exagérations oratoires des *Catilinaires*. Il invoque plusieurs fois, notamment pp. 89, 98, 288, 289, comme une autorité considérable, le témoignage de Salluste dans ses lettres à César et ne soupçonne même pas que ces lettres sont tenues aujourd'hui pour apocryphes. Sa défiance cependant aurait dû être éveillée, puisqu'il avoue lui-même (p. 289) que, « quand on lit les lettres de Salluste à César, on est étonné de sa politique superficielle »; mais cette remarque, jetée en passant, ne trouble pas sa sécurité. M. D.-G. n'est pas de ceux qui lisent les textes dans les meilleures éditions, qui s'intéressent aux questions d'authenticité. Il ne s'attarde pas à ces vérifications de détail; il compose un réquisitoire et prend de toutes mains les arguments qui lui serviront à démontrer la culpabilité de Cicéron.

Il a tort, en effet, de se défendre d'avoir voulu faire une satire. Si son livre a de la valeur, c'est grâce à la passion qui l'anime. Ce volume compact, assez confus et assez mal composé, se lit jusqu'au bout sans fatigue. On est souvent surpris, irrité même par l'étrangeté de certains jugements : mais la curiosité est tenue en éveil. M. D.-G. est l'ennemi personnel de Cicéron; il interroge avec une sévérité impitoyable tous les actes, toutes les paroles de son adversaire et, sa haine venant en aide à sa sagacité, il le prend en faute sur tous les points. La vie entière de l'orateur est incriminée et condamnée, sa vie privée, sa vie publique; Cicéron a été coupable envers tout le monde, envers Térentia, qu'il a répudiée alors qu'elle lui était si supérieure par le cœur et par l'intelligence politique, envers Pompée, envers César. Son éloquence n'est pas mieux traitée que son caractère : âme vulgaire, Cicéron n'a été qu'un « grand petit esprit » (p. 178), vaniteux et ridicule. Chemin faisant, on rencontre de singulières révélations : dans le commerce d'amitié qui a uni Cicéron à Atticus, « si l'un fait honneur à l'autre, c'est le second » (p. 269); « sa générosité n'était ni précaire ni calculée » (p. 270). Tandis que Cicéron parlait beaucoup de vertu, sans être véritablement vertueux, Atticus possédait ces grandes et nobles qualités qui manquaient à son

1. *Revue Historique*. N° de juillet-août 1880, chronique.
2. Ch. V et VI.

ami : « c'est qu'il n'étudiait pas la philosophie pour la montre, mais pour en mieux vivre. » (*Ibid.*) Il y a même un certain passage où la passion de M. D.-G. l'emporte au-delà de toutes les bornes : à propos de l'affection que Cicéron portait à sa fille Tullia (p. 142), je relève une insinuation odieuse que l'auteur, je dois le dire, retire aussitôt après l'avoir lancée [1]. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là quelques mots que M. D.-G. n'aurait jamais dû écrire, et il est regrettable qu'un homme de son caractère se soit laissé ainsi entraîner.

Avec de pareilles dispositions d'esprit, on peut composer un pamphlet; on n'écrit pas une histoire, surtout l'histoire de Cicéron. Pour bien apprécier, pour mettre dans son jour véritable cette figure si complexe et si mobile, il faut une souplesse, un sentiment des nuances, une finesse d'observation qui manquent à M. Dubois-Guchan. On a déjà renvoyé M. D.-G. au beau livre de M. Boissier, *Cicéron et ses amis*. Je ne puis que souscrire à ce jugement; tout ce que j'ajouterai, c'est que des attaques de ce genre sont comme un hommage involontaire rendu à la mémoire de Cicéron. D'instinct, l'auteur a compris en quoi consistait la véritable gloire de l'orateur romain et c'est pour cette raison que, n'aimant ni les gouvernements parlementaires, ni la libre discussion, il l'a choisi pour adversaire. Le caractère et la politique de Cicéron ne sont pas irréprochables ; il a commis bien des fautes, mais il valait mieux que la plupart des hommes de son siècle. Dans un temps où tout se décidait par la corruption et par la violence, il a cru à la puissance de la parole et de l'opinion. Les triomphes de l'intrigue et de la force brutale, qui l'ont attristé et parfois même l'ont troublé au point de l'entraîner dans des défaillances regrettables, ne l'ont jamais désabusé complètement. Sans doute la faiblesse de son caractère, sa vanité et une certaine naïveté, que l'on est étonné de rencontrer chez un homme aussi spirituel, contribuaient à l'entretenir dans cette croyance : mais il y avait aussi en lui un fonds d'illusions généreuses, qu'il est juste de respecter. Aux yeux de M. Dubois-Guchan, ces illusions sont des chimères détestables qu'il importe de combattre ; mais, heureusement pour la mémoire de Cicéron, tout le monde n'est pas de cet avis.

R. Lallier.

---

30. — **T. Livii Historiarum Romanarum libri qui supersunt**, ex recensione Jo. Nic. Madvigii. Tertium ediderunt Jo. Nic. Madvigius et Jo. L. Ussingius. Vol. II, 1re partie, livres xxi-xxv. Copenhague, Hegel. 1880, xxviii et 274 p. in-8°. — **T. Livi ab urbe condita libri.** Recognovit H. J. Müller. Pars VI (livres xxv-xxvi). Berlin, Weidmann. 1881, vii et 86 p. in-8°.

I. — La réputation de M. Madvig comme latiniste est trop euro-

---

1. L'accusation dont je parle, se trouve déjà exprimée dans la déclamation de Salluste contre Cicéron ; quoi qu'il en soit, M. D. G. n'aurait pas dû la recueillir ; peut-être cependant a-t-il pensé que cette déclamation était authentique.

péenne et ses travaux sur T. Live en particulier sont trop justement célèbres pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'éloge et de recommander cette 3e édition des livres XXI-XXV. Disons seulement qu'elle diffère de l'édition précédente par des modifications de détail assez importantes et qu'en beaucoup de passages le texte a encore été amélioré [1]. Une collation nouvelle du *Puteaneus* par M. Luchs a permis à M. M. de rectifier le texte de plusieurs passages, pour lesquels il semble que ce ms. n'avait pas été, jusqu'ici, examiné avec assez d'attention [2]. D'autre part, diverses conjectures heureuses ont pour la première fois trouvé place dans le texte : pour citer un exemple, le *locus desperatus* 22, 49, 15 est restitué par M. M. d'une façon très vraisemblable, grâce à la simple substitution de *tanta<dem>* à *tanta*. C'est ainsi encore que M. M. a adopté avec raison, 22, 59, 1, l'ingénieuse correction de M. Harant : « M. *Juni vosque*, etc. »

Je ne crois pas manquer au respect et à l'admiration très grande que j'ai pour M. M. en disant que son édition de T. Live n'échappe pas à la condition commune de tous les travaux de ce genre : il reste bien des passages pour lesquels on n'est pas encore arrivé et pour lesquels on n'arrivera peut-être jamais à une entière certitude ; dans ces passages, les diverses restitutions proposées jusqu'ici ne se distinguent que par une vraisemblance plus ou moins grande, au sujet de laquelle les appréciations peuvent varier. Il y a ainsi un certain nombre de cas où je crois devoir m'écarter du texte de M. M. : je renvoie, pour la liste complète des passages de ce genre, à la petite édition des livres XXI-XXII que j'ai publiée dans la collection Hachette, ainsi qu'à mon édition des livres XXIII-XXV, qui paraîtra, je l'espère, dans le courant de cette année. Je me contenterai ici de deux exemples : 22, 10, 2, je ne vois pas de restitution qui me satisfasse pleinement, mais, en tout cas, je ne saurais adopter celle de M. M., « sic<*ut*> velim voveamque » : *velim* signifie « je voudrais », mais comment justifier le subjonctif *voveam?* c'est « velim *voveo*que » qu'on attendrait. D'autre part, 24, 6, 7, le texte de M. M. porte : « convenit ut, quum Romanos Sicilia expulissent,..... Himera amnis, qui ferme dividit <*insulam*> [3], finis regni Syracusani ac Punici imperii esset. » L'addition de *insulam* manque d'évidence paléographique ; on ne voit pas la raison qui aurait pu amener la disparition de ce mot sous la plume d'un copiste. Je propose de lire : « qui

---

1. M. H. Müller a donné, dans les *Jahresberichte des philologischen Vereins* de 1881. Compte-rendu relatif à Tite-Live, une liste complète de toutes les différences de texte entre la 3e édition et la 2e ; c'est ce qui fait que nous croyons inutile de redonner ici la même liste.

2. Par exemple, 21, 58, 9 ; 22, 27, 1. 4c, 2. 49, 10 (v. mon éd. des livres XXI-XXII de T. Live, p. 376).

3. Cette restitution est de Weissenborn ; en voici d'autres : « Qui ferme <*insulam*> dividit » *vulgate* ; « qui ferme dividit <*Siciliam*> » *Hertz* ; « qui ferme <*eam*> dividit » *Harant*, etc.

ferme *<mediam>* dividit » : la répétition de la syllabe *me*, celle de la syllabe *di*, qui revient également deux fois, avant et après les lettres *am*, expliqueraient la disparition du mot *mediam*; de plus, l'addition de ce mot me paraît nécessaire pour préciser le sens de *dividit*.

Voici enfin deux passages où je me range bien à l'avis de M. M. pour ce qui est du texte à adopter, mais où son commentaire critique contient deux assertions qui ne me paraissent pas tout à fait exactes. P. VII (21, 47, 5) : « neque ulla ratione *fuerim* dubitanter *de re praeterita* dicitur, nisi adjuncto *forsitan*..... » ; v. cependant, 1, 23, 8, « *fuerit* ista ejus deliberatio qui bellum suscepit » ; je ne peux expliquer ce subjonctif que comme un « potentiel » ; le sens est le même que s'il y avait : « istam ejus deliberationem *fuisse*..... recte quis *dixerit* » ; ce serait donc bien un « potentiel » *se rapportant à un événement passé*. — P. IX (22, 12, 5) : « neque accusativus apud *incensus* ferri potest. » Pourquoi pas ? V. Virgile, *Én.*, 3, 47, « tum vero ancipiti *mentem* formidine pressus », 12, 468, « hoc concussa metu *mentem* » : il me semble que *mentem* est ici employé tout à fait comme *animum* le serait chez T. Live, si l'on pouvait admettre l'expression « cura... *incensus*. »

II. — Un texte qui mérite à tous égards d'être placé à côté de celui de M. Madvig, c'est celui de M. Hermann Müller. On sait que ce savant publie à la fois une révision du T.-Live de Weissenborn et une *editio minor* d'un certain nombre de livres, contenant un simple texte [1]. L'ancienne édition de Weissenborn, si précieuse par son commentaire explicatif, par l'abondance des notes de grammaire ou d'histoire qu'elle renferme, laissait un peu à désirer au point de vue de la constitution du texte et de la méthode critique suivie par l'auteur. Ce reproche ne peut plus s'adresser au texte de Weissenborn revu par M. H. M. ; avec une connaissance égale de la langue de T.-Live et une méthode critique plus décidée et plus sûre, le nouvel éditeur a remis son texte au courant des derniers travaux. Pour le livre XXVI, contenu dans le fascicule que nous annonçons ici, il a pu mettre à profit l'important ouvrage de M. Luchs, qui a, pour ainsi dire, renouvelé la critique des livres XXVI-XXX [2]. M. H. M. est, de plus, un de ceux qui ont contribué à améliorer le texte de T.-Live par des conjectures nouvelles [3]. Je me bornerai ici à énumérer les corrections, personnelles à M. H. M., contenues dans son édition des livres XXV et XXVI : 25, 6, 2, *in Italia <ja>m* [4]; 12,

1. Cf. *Rev. crit.*, 1881, n° 22, p. 423. Les livres III-IV de l'*editio minor* viennent de paraître. — Quant à la grande édition de Weissenborn, revue par M. H. M., voici les parties qui ont été publiées jusqu'ici, à ma connaissance : livres I-II, III, XXIV-XXVI, XLIII-XLV.

2. V. *Rev. crit.*, 1881, n° 4, p. 70 sqq.

3. On en trouvera la liste complète dans la brochure récente de M. H. M. : *Symbolae ad emendandos scriptores Latinos. Particula II.*

4. 25, 6, 18 : « Fortasse scribendum *uti senescamus* in exilio », H. Müller, *Symbolae* etc., p. 18.

10, *his* au lieu de *iis*; 13, 10, *iis* supprimé après *agrestibus;* 14, 1, *multa*[1] au lieu de *militum ;* 16, 7-8, *in locum <angustum ; eo cum> paucis*, etc. ; 19, 15, *duas <haud> amplius ;* 20, 2, *communitum <in eoque et Puteolis* (*id oppidum> ante Fabius Maximus munierat*) *praesidium*, etc. ; 26, 12, *Romana <corripuerat ; nam Romani> diu*, etc. ; 27, 13, *ne <intra> obsidionem.... rediret ;* 31, 8, *Nasum et* supprimé ; 36, 11, *trudibus igitur cum* (P : *traditisdibicum*) ; — 26, 9, 6, *<con>-cursus* (P : *cursu*)[2]; 29, 10, *post <adversissimas pugnas haud> adversae pugnae*, etc. ; 51, 2, *data quinqueremi e captivis Magone*, etc.

Je termine par une observation de détail sur un passage d'un autre livre de T.-Live récemment publié par M. H. Müller : 45, 30, 4, il écrit *Athon* (accus.) au lieu de *Atho*, que donne le ms., en disant que *Athon* est la forme ordinaire de cet accusatif en latin, et il renvoie, entre autres passages, à Virgile, *Géorg.*, 1, 332 : « aut *Athon* aut Rhodopen. » Il me semble que, dans ce passage, la correction *Atho* est absolument demandée par le mètre : *Athon* (Ἄθων) ne pourrait pas avoir la seconde brève. De même c'est *Atho* que le mètre demande chez Valérius Flaccus, 1, 664. Ces deux textes métriques sont pour moi deux exemples indubitables de l'accus. *Atho* en latin[3]; dès lors je ne vois aucune raison de ne pas garder cette forme dans le texte de T.-Live.

O. RIEMANN.

---

31. — **Jus primæ noctis.** Eine geschichtliche Untersuchung von Dr Kar SCHMIDT, Oberlandesgerichtsrath zu Colmar in Elsass. Freiburg im Breisgau, Herder. 1881, 1 vol. in-8° de XLIII-397 pp. in-8°. — Prix : 8 mark (10 francs).

Bon travail. Conclusions fausses. M. Schmidt ne croit pas au *droit du seigneur :* il a lu presque tout ce qui a été écrit sur cette question difficile et, s'il n'a pas tout connu, c'est que le meilleur des érudits et des chercheurs ne saurait parvenir à épuiser un sujet.

Je fais avec M. S. bonne justice d'une foule de textes qui ont été cités à tort et à travers et qui n'ont aucun rapport avec le *droit du seigneur ;* quelques-uns même témoignent hautement de l'effort fait par l'Eglise pour élever le niveau moral et pour mettre en honneur la vertu de continence, mais il reste un certain nombre de documents qu'il faut expliquer. Voici mon explication[4] : dans le droit ancien, le maître a un droit absolu sur son esclave du sexe féminin ; il peut abuser d'elle; il a sur elle un

---

1. Ou bien : *<multa> militum*, v. *Symbolae*, p. 18.

2. 26, 22, 2 : « Dubium mihi non est quin *Voturia* scribendum sit, ut est 26, 9, 10 et in inscriptionibus », H. M., *Symbolae*, p. 18.

3. Pour les formes Ἄθω, Ἄθων, cf. ma thèse latine; *Qua rei criticae*, etc., p. 79.

4. Elle n'est pas exclusive. L'antique communauté des femmes peut avoir eu aussi son influence.

droit souverain. Au v[e] siècle Salvien s'élève contre des maîtres chrétiens qui prétendent jouir de ce privilège [1]. L'esclavage, en disparaissant, a laissé quelques souvenirs de cet état primitif : Le *jus primae noctis* est un de ces débris, un de ces témoins du droit ancien. On le rencontre çà et là. L'exercice même de ce droit fut, dans le très petit nombre de localités où on en constate l'existence, à coup sûr extrêmement rare, car, d'ordinaire, la famille sujette à cette infamie peut se racheter.

Voici deux textes :

Acte de 1419 publié par M. L. Delisle : « En dit lieu (de la rivière « Bourdet) aussi ay droit de prendre sur mes hommes et autres, quant « ilz se marient en ma terre, dix soulz tournois et une longue de porc « tout au long de l'eschine jusques à l'oreille, et la queue tranchement « comprinse en ycelle longue, avecques un gallon de tel bruvaige « comme il aura aux nopces, ou je puis et dois, s'il me plaist, aler cou« chier avec l'espousée, en cas ou son mary ou personne de par lui ne « me paieroit à moy ou à mon commandement l'une des choses dessus « déclairées [2] ».

Mss. du grand Coutumier : « Ou bailliage de Senlis, en la prevosté « d'Angi, en une ville appelée Bratheuil, a serfs de telle condition que, « quand ils se marient, le seigneur doibt coucher la première nuit avec la « femme du serf, mais le seigneur l'en quitte s'il veult, pour V sols [3] ».

J'ai indiqué l'explication qui me paraît la plus naturelle et la plus vraisemblable. Voyons celle de M. Schmidt. M. S. ne connaît pas ce dernier texte, mais il a lu et il reproduit le premier. C'est, dit-il, une simple plaisanterie : einen blossen Scherz. Chose singulière : on a fait dans divers pays la même plaisanterie ; « ein ähnlicher Scherz findet sich in einigen Urkunden anderer Länder ».

A l'occasion de ce texte de 1419, M. L. Delisle avait fait observer qu'il contenait une menace, mais sans réalité effective : pas du tout, réplique M. S. : il n'y a pas là la moindre menace : « On exprime seulement ce que le seigneur peut et doit faire, si la redevance n'est pas payée. » — Textuel. — La nuance m'échappe [4].

---

1. « Cum occidunt servulos suos, jus putant esse, non crimen. Nec hoc solum, sed eodem privilegio etiam in execrando impudicitiae cœno abutuntur. » (Salvien, *De gubernatione Dei*, IV, 5).

2. Cité par M. Schmidt, p. 253, n° 4.

3. *Revue hist. du droit français et étranger*, t. VIII, p. 681 (texte publié par M. R. Dareste. Inconnu de M. Schmidt). Les mss. Saint-Germain, 1316, et fr. 4369, sont, d'après M. R. Dareste, de la seconde moitié du xv[e] s. Ce passage ne paraît pas appartenir à l'œuvre primitive du *Grand Coutumier*. Il serait alors un peu plus ancien. — Angi, auj. Angy près Mouy (Oise). M. Flammermont est porté à croire qu'on peut identifier Bratheuil avec Bretheil, écart de 15 à 20 habitants, commune de Berthecourt (Oise).

4. Doch ist in der Drohung von einem Recht nicht einmal die Rede, sondern es wird nur gesagt, was *der Herr thun kœnne nud müsse*, wenn die Leistung der Abgabe unterbleibe (pp. 253, 254).

Il existe un autre texte du XVe s., texte dont l'authenticité est incontestable. Le « mauvais usage » en question y est relaté et le texte ne permet pas de douter un moment que dans cette région (un pays de la Catalogne) le *jus primae noctis* n'eût été exercé. Ferdinand le Catholique le supprime.

« Item sententiam, arbitram, e declaram, que los dits senyors no pu-
« gan pendre per didas pera sos fills, o altres qualsevol creaturas las
« mullers dels dits pagesos de remença, ab paga, ne sens paga, menys de
« lur voluntat, *ni tampoc pugan la primere nit que los pages pren*
« *muller dormir ab illa, o en senyal de senyoria, la nit de las bodas,*
« *apres que la muller sera colgada en lo lit, passar sobre aquell, so-*
« *bre la dite muller* [1]. »

Quel parti prendre en présence de ce texte décisif? N'y a-t-il pas une ressource suprême et toujours prête? Puisque ce passage est accablant et figure dans un document incontesté, il doit être corrompu (p. 305). Avec une pareille disposition d'esprit (qui peut se rencontrer chez des hommes de très bonne foi et très honnêtes), il n'est pas de difficulté à laquelle on n'échappe.

Je résume ainsi les explications de M. S. : certains textes du XVe siècle, qui constatent le droit dans des régions différentes, sont de pures plaisanteries. Celui qui, dans le même siècle, constate l'exercice de ce droit, est altéré.

Mais, au XVIe siècle et à la fin du XVe, les textes coutumiers se présentent en grand nombre. Ici, je ne sais vraiment pourquoi l'auteur recule devant l'explication qu'il a donnée pour le commencement du XVe; il ne parle plus seulement d'une plaisanterie : c'est une légende qui s'accrédite et circule de tous côtés : elle dérive de quelques témoignages des auteurs de l'antiquité sur certains tyrans célèbres et des récits de voyageurs qui attribuent des usages de ce genre à des pays lointains.

Sur ces pays lointains, les renseignements de M. S. ne me paraissent pas assez riches. Il y aurait un grand nombre de faits à invoquer qui ne sont pas signalés. Ces faits nous prouveraient que les convoitises sensuelles du maître sur ses esclaves ou sur ses sujettes ont affecté plus souvent qu'on ne pense la forme du droit. Ils nous aideraient aussi à nous former, par la comparaison, des idées justes sur l'histoire des mœurs.

C'est une erreur de méthode d'isoler le *droit du seigneur* de l'histoire générale des mœurs et du droit et de traiter cette question séparément : l'auteur et ses lecteurs n'y sont point préparés. Pensent-ils les uns et les autres qu'ils s'occupent de l'histoire d'un temps où le Parlement de Pa-

1. Sentence de Ferdinand le Catholique du 21 avril 1486, art. 9, citée dans Schmidt, p. 301, n. 1. — On remarquera que ces trois textes (et il y en a plusieurs autres) concernant trois régions différentes, sont empruntés à trois ordres de documents distincts : chartes, coutumiers, jugements. Que veut-on de plus pour prouver un usage ou un droit?

ris condamnait à mort un enfant de onze ans [1]; où, d'après la Coutume d'Anjou, une femme, ayant volé un cheval, était brûlée vive, ayant tué son enfant, était condamnée à quelque temps de prison [2] ?

On est tout surpris de voir le *droit du seigneur* inscrit en toutes lettres dans des Coutumes : mais cette insolence est-elle beaucoup plus surprenante que l'état moral que nous révèle ce conseil d'un archevêque de Bourges à ses ouailles :

« Illud etiam adtentissime caveat, ne pudicitiam filiae suae aut neptis, « aut propinquae, maxime uxoris suae pro gratia alicujus mortalis ho- « minis ad violandum tradat, aut consentiat, ut castitas earum aliquo « modo aut ingenio nisi legitimo conjugio corrumpatur [3]. »

Voilà ce qu'il était utile et pratique de dire publiquement au peuple, en l'an 870, dans une lettre pastorale.

Entre le IXe siècle et le XVe, ce même peuple s'est frotté à l'Orient et il n'y a pas recueilli des exemples de haute moralité. Il a pu notamment y apprendre ou y rapprendre qu'un maître a le droit d'user à volonté de son esclave du sexe féminin [4].

La connaissance de ce qui se passe chez les peuples moins policés que nous pourrait, je le répète, préparer heureusement les esprits à aborder ces études qui, prises isolément, aboutissent, quelle que soit d'ailleurs la solution adoptée, à des œuvres forcées, incomplètes et fausses.

Puisque j'ai parlé des peuples qui ne sont pas arrivés à notre *point*, je citerai, en finissant, ce que m'apprennent sur l'étranger quelques relations sérieuses :

XVIIIe siècle. « Dans le Dahomet, chaque particulier donne une de ses « filles au roi pour ses plaisirs [5]. »

XIXe siècle. « En Polynésie, dans les îles de Tonga-Tabou, le peuple a « beaucoup à souffrir du caprice des grands qui s'arrogent impunément « le droit de faire enlever dans les rues les filles de basse classe pour aug- « menter leurs sérails [6]. »

XIIIe-XIXe siècle. *Chine*. Au XIIIe s., une tribu de Tartares envoie chaque année cent pucelles au « Grant Kaan » et il en fait sa volonté à tour de rôle. C'est un véritable tribut en femmes [7]. Davis, ancien président de la Compagnie des Indes en Chine, écrit de son côté : « Marco Polo dé- « crit avec son exactitude accoutumée la manière dont on choisit les

1. Boutillier, *Somme rural*, liv. II, tit. 40, édit. Charondus le Caron, 1621, p. 870.
2. *Et.*, I, ch. XXXII, XXXIX.
3. Lettre pastorale de Wulfrad, arch. de Bourges, dans Mabillon, *Vetera anal.*, p. 102.
4. Voyage du frère Guil. de Rubruk (1253), édité par d'Avezac, dans *Recueil de voyages et de mém.*, publié par la Société de géographie, t. IV, 1839, p. 236. — Cf. d'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*, t. IV, Paris, 1824, pp. 8, 15, 16.
5. P. D. P. *Description de la Nigritie*, Amsterdam, 1789, pp. 165, 166.
6. Pigeard, *Voyage dans l'Océanie centrale*, Polynésie, 2e part., Paris, 1847, p. 47.
7. Marco Polo, édit. Pauthier, 1re partie, 1865, pp. 259, 260.

« dames tartares pour l'empereur. Le procédé ne paraît pas avoir « changé.[1] »

Si j'appliquais à ces textes les procédés de critique que M. Schmidt emploie pour les documents du moyen âge, je devrais me contenter de dire ou que ce sont là des plaisanteries ou que le bruit qui s'est fait en Europe autour du *jus primae noctis* a donné naissance en Polynésie, en Dahomet, en Chine, à une légende fausse. Je préfère à ces façons d'éluder le problème, lui chercher une solution historique.

Je me résume : ouvrage honnête, sérieux, très étudié, mais sans portée philosophique ou historique. Textes cités toujours très consciencieusement, bonne table.

Paul Viollet.

---

32. — **Das Verhæltniss des Arelats zu Kaiser und Reich vom Tode Friederichs I bis zum Interregnum.** Ein Beitrag zur Geschichte Kaiser Friederichs II, von Dr Richard Sternfeld. Berlin, Hertz, in-8°. 1881, 147 p. — Prix : 3 mark.

En 933, Hugues, roi d'Italie, cédait à Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, ses droits sur la Provence et la Bourgogne cisjurane. Le royaume ainsi formé, qu'on nomme royaume de Bourgogne ou des Deux-Bourgognes ou royaume d'Arles, fut encore gouverné par Conrad le Pacifique et Rodolphe III. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, conclut avec l'empereur Henri II, puis avec Conrad II, dit le Salique, des conventions par lesquelles ces monarques, ses parents, devaient, à sa mort, hériter de son royaume; ce fut, en effet, ce qui arriva en 1032[2], et, dès lors, les principautés laïques ou ecclésiastiques formées sur ce territoire par suite du démembrement féodal, reconnurent la suzeraineté de l'empire, suzeraineté plus nominale que réelle.

M. Hüffer a publié, en 1874, une étude[3] sur les relations qu'entretint la Bourgogne avec l'empire de 1034 à 1090 et spécialement sous le règne de Frédéric Ier Barberousse. Aujourd'hui, M. Sternfeld nous donne un travail qui fait suite à celui de M. Hüffer; dans une introduction (pp. 3-36), il montre que ces relations se relâchèrent durant le règne de l'ambitieux Henri VI et qu'elles devinrent presque nulles sous Philippe de Souabe et sous Otton IV. Abordant ensuite l'époque de Frédéric II, qui forme la partie principale de son étude (pp. 37-147), il met en lumière plus d'un point intéressant de l'histoire politique et administrative de ce règne.

---

1. Davis, *La Chine*, trad. Pichard et Bazin, t. I, 1837, p. 266.

2. M. H. Bresslau, dans le 2e volume, attendu avec impatience, de ses *Jahrbücher des deutschen Reichs unter Konrad II*, étudiera ce sujet encore obscur sur plusieurs points.

3. *Das Verhæltniss des Kœnigreiches Burgund zu Kaiser und Reich besonders unter Friederich I*. Paderborn, 1874, in-8°.

A son avénement, Frédéric II trouva les pays du Rhône en proie à une fermentation générale; en dépit de toutes les difficultés qu'il eut à surmonter, malgré les violations de territoire dont se rendirent coupables envers lui Louis VIII, roi de France, et le légat du pape ligués contre les hérétiques du midi (prise d'Avignon, 1226), malgré les luttes qu'il eut à soutenir en Italie contre les villes lombardes et contre le pape, en Allemagne contre son fils Henri [VII], malgré sa croisade, malgré les dissensions qui éclatèrent sur les bords du Rhône entre la noblesse, les communes et le clergé, il réussit, en s'appuyant sur ce dernier, à faire grandir constamment son influence dans le royaume de Bourgogne, ou du moins dans le midi, particulièrement dans la Provence; car il commit la grande faute de négliger le nord et même Lyon [1] qui peu à peu se détacha de l'empire. En 1237, la puissance de Frédéric II était à son apogée; Brescia lui résistait encore; s'en emparer, c'était soumettre la ligue lombarde. Pour l'aider dans cette entreprise, le comte de Provence, le comte Raimond de Toulouse, les évêques d'Arles, de Die, d'Embrun, de Grenoble, d'Avignon, etc., lui envoyèrent des contingents. C'était pour Frédéric une preuve éclatante qu'il avait enfin atteint le but vers lequel avaient tendu ses efforts; il avait donc rendu assez intime l'union de l'empire et des principautés des bords du Rhône pour que celles-ci lui prêtassent occasionnellement un appui réel. Mais les mêmes circonstances qui permettaient à cette union de s'affirmer si manifestement devaient lui porter un coup fatal. Frédéric échoua devant Brescia; le pape reprit alors la lutte contre lui avec une nouvelle ardeur, et les princes de Bourgogne n'oublièrent jamais la défaite qu'ils avaient subie la première fois qu'ils avaient servi l'empereur. Frédéric II fut excommunié; voyant que l'appui des grands et du clergé allait lui manquer, il essaya de s'appuyer sur les communes, mais il succomba sous les coups de la papauté. Charles d'Anjou acquit la Provence en 1246, Frédéric II mourut en 1250; désormais, les quelques rapports des empereurs avec le royaume d'Arles ne furent qu'affaire de formes, il n'y eut plus entre eux de relations proprement dites comme aux époques précédentes.

On voit, par ce résumé, l'importance qu'a ce travail pour la Bourgogne méridionale, pour la Provence surtout. Les sources auxquelles M. S. a le plus souvent recours sont des diplômes et des chartes; c'est là qu'il trouve, avec raison, l'expression des rapports du royaume de Bourgogne avec l'empire. Mais il aurait pu, semble-t-il, intercaler plus habilement la teneur de ces actes dans le texte, ou du moins les extraire plus succinctement, ou encore en rejeter une partie dans les notes. Il y a dans

---

1. L'histoire de Lyon dans ses rapports avec la France et avec l'Empire a été étudiée par M. Hüffer dans un travail intitulé : *Die Stadt Lyon und die Westhælfte des Erzbisthums..... von der Gründung des zweiten burgundischen Kœnigreiches* (879) *bis zur Vereinigung mit Frankreich* (1312). Münster, 1878, in-8°, 154 p.

son étude des pages entières en style de régeste (pp. 10, 12, 28, 39-42, 50, 53-55, 100-102, 109-110). Ces encombrements de matériaux marquent un défaut de composition, nuisent à l'intérêt du travail et rendent la lecture parfois difficile. Un autre défaut frappera quiconque consultera les notes : au lieu d'y citer, une fois au moins, intégralement les titres des ouvrages auxquels il se réfère, pour plusieurs d'entre eux, M. Sternfeld ne les indique, même au début, que d'une manière abrégée et souvent énigmatique. Aussi, faut-il savoir que M. Hüffer a publié sur Lyon l'ouvrage mentionné plus haut (note 3) pour comprendre cette référence : Hüffer, Lyon. — Gollut ed. Duvernoy est une manière bien concise et défectueuse de citer l'ouvrage intitulé : *Mémoires historiques de la république séquanaise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne.* Dôle, 1595, in-folio, réédité par Ch. Duvernois en 1844. Le *Régeste ou répertoire chronologique des documents à l'histoire de la Suisse romande* de M. Forel est cité, à la p. 14, presque tout au long, mais *sans nom d'auteur* et, à la p 30, simplement ainsi : Forel, Reg.

Il serait facile de multiplier les exemples, mais nous ne voulons pas insister davantage sur des critiques de forme, quand il s'agit d'un travail qui est consciencieux et vraiment utile.

Edouard Favre.

---

33. — **Le Livre de raison des Daurée, d'Agen (1491-1671).** Texte précédé d'une étude sur quelques livres de raison des anciennes familles de l'Agenais, par G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne. Agen, imprimerie Vᵉ Lamy. 1880, in-18, 204 pages.

Ce petit volume, élégamment imprimé, se compose de deux parties, une introduction de l'éditeur et le texte du journal des Daurée.

Dans l'introduction, M. Tholin a indiqué et analysé sommairement les principaux *livres de raison* ou journaux domestiques de l'Agenais, aujourd'hui conservés en manuscrit dans diverses bibliothèques privées. Cette notice est utile, en ce qu'elle fait connaître un assez grand nombre de manuscrits qui ne sont pas accessibles à tout le monde et dont l'existence même serait probablement restée ignorée de la plupart des savants. Il est bon d'ailleurs d'attirer, par de semblables publications, l'attention du public sur ces monuments encore peu exploités et souvent si curieux; c'est peut-être le moyen d'en faire rechercher et découvrir d'autres, inconnus ou négligés jusqu'ici.

Le journal des Daurée se compose d'une suite de notes, qui commencent à l'année 1491 et finissent à l'année 1671. Il est l'œuvre de trois auteurs : Pierre Daurée (né en 1498, mort en 1571) pour les années 1491 à 1568 ; Jean, le dernier des fils de Pierre, de 1569 à 1615 ; Philippe, petit-fils de Jean, de 1627 à 1671. Ces deux derniers auteurs n'ont mentionné que les événements de leur famille, mariages, naissances et

décès; Pierre Daurée seul a mêlé à son journal domestique de brèves mentions des principaux faits de l'histoire contemporaine. C'est naturellement sur l'histoire locale de la ville d'Agen, dont Pierre Daurée fut trois fois consul, ou sur celle de la Gascogne en général, que son journal fournit les renseignements les plus abondants. Au point de vue de l'histoire générale de la civilisation et des conditions de l'existence, on y remarquera les mentions, assez fréquemment répétées, des ravages exercés par la peste, ainsi que du soin qu'on prenait, pour s'en préserver, de se retirer à la campagne (pages 101, 109, 149, 150; comparez aussi, dans le journal de Philippe, les pages 176 et 177). Le court paragraphe suivant, au sujet du passage d'une troupe de lansquenets dans la ville d'Agen en 1521, quand l'auteur du journal venait d'y être élu consul, donne, dans sa brièveté même, une idée saisissante de la terreur produite par ces troupes de gens de guerre indisciplinés : « *Passage des lansaquanetz*. En icelle annee passa une compagnie de lansaquanetz, que conduisoit le seigneur de Guize, lesquellz nous donarent grand fascherie, mesme [*c'est-à-dire* surtout] a moy, qui estoys mage, dont je en devins malade jusques à la mort. » (P. 99.)

« Pour la publication du livre Daurée, dit M. Tholin (p. 89), j'ai hésité entre deux méthodes. Fallait-il annoter le texte ou le publier tel quel? J'ai adopté le second parti, de crainte que l'accessoire n'en vînt à l'emporter sur le principal... Publié sans commentaire, le livre Daurée prendra simplement rang parmi les documents à consulter. » C'est un système qui peut parfaitement se défendre. Mais, si l'éditeur pouvait se dispenser d'annoter son texte, il ne devait pas se dispenser de le comprendre, ne fût-ce qu'afin de se mettre à même de rédiger exactement l'index des noms propres qui termine le volume. M. Tholin a bien reconnu, dans « maistre Julhes Cezar de Lescalle, docteur en médecine, » parrain de plusieurs enfants de Jean Daurée (pages 111, 114), le célèbre Jules-César Scaliger, et il l'a inscrit sous ce nom à l'index; il aurait pu reconnaitre aussi dans le « seigneur de Sainct Plansse, general de France, » pendu à Montfaucon en 1527 (p. 106), le financier Jacques Fournier de Beaune, seigneur de Semblançay, bien connu par une belle *Épigramme* de Clément Marot [1]; dans le chancelier « du Pre », mort en 1535 (p. 112), le chancelier et cardinal Antoine Duprat; et dans l'abbay de « Formostier en Rut » (p. 118), l'abbaye bénédictine de Forest-Montier, près Rue, au diocèse d'Amiens. — Il aurait fallu encore s'apercevoir que les mots latins imprimés en huit lignes à la page 139, formaient quatre vers, les deux derniers parfaitement intacts, les deux premiers avec quelques irrégularités métriques qui indiquent que le texte en est légèrement altéré. Six autres vers latins (p. 141) se scandent exactement, mais, comme ils n'ont aucun sens, il faut croire qu'ils sont corrompus aussi.

Julien Havet.

1. Voir sur ce personnage un important mémoire posthume de M. Paulin Paris, dans la *Revue historique*, 7e année, t. XVIII, janv.-févr. 1882, pages 1-48.

34. — **Gœthe in Wetzlar 1772,** vier Monate aus des Dichters Jugendleben, von Wilhelm Herbst, mit den Bildnissen von Kestner und Lotte Buff. Gotha, Friedr. Andr. Perthes. 1881, in-8°, 216 p. — Prix : 5 mark.

Le livre de M. Herbst est ainsi divisé : I. *Zur Einleitung*. II. *Wetzlar*. III. *Gœthe am Reichs-Kammergericht*. IV. *Gœthes Freundeskreis in Wetzlar*. V. *J. Chr. Kestner*. VI. *Die Familie Buff*. VII. *Gœthe und Lotte*. VIII. *Die Giessener Episode*. IX. *Dichten, Studien und Weltanschauung*. X. *Letzte Tage, Vorblick, Epilog*. M. H. nous mène d'abord à Wetzlar ; il expose l'histoire de la ville, décrit ses environs, la société qui l'habitait à l'époque où Gœthe y fit son célèbre séjour, le tribunal de la Chambre impériale. Il prouve que le jeune poète ne s'occupa presque pas de jurisprudence, mais que tout son temps fut pris par l'amour, l'amitié, les longues promenades, la poésie. On voit dans ce chapitre (IV) se dessiner les figures originales des chevaliers de la Table-Ronde, de Goué, de Gotter, de Kielmannsegge, etc. ; M. H. trace un ressemblant portrait des membres de la folle et joyeuse corporation ; mais les pages qu'il consacre à l'infortuné Jerusalem comptent parmi les plus attachantes du chapitre, sinon de tout le volume. M. H. montre dans Jerusalem un jeune homme manquant de souplesse, impatient de subordination et brouillé avec son chef. On lit avec un vif intérêt la lettre (inédite) que le jeune secrétaire écrivait à son père ; les railleries et les traits satiriques qu'elle renferme trahissent un caractère aigri. M. H. signale encore les relations de Jerusalem et de Gœthe, les différences entre ces deux natures, et — c'est une des remarques les plus ingénieuses de l'ouvrage, — la réponse de Lessing à *Werther*. Il suppose, d'après le titre du mémoire de Kestner sur la mort de Jerusalem « *Stoff zur Erzählung den unglücklichen Tod Jerusalems betreffend* » que Kestner pensait peut-être que Gœthe ferait de ce triste événement le sujet d'une œuvre poétique. Les chapitres sur Lotte et Kestner méritent de grands éloges ; Kestner, l'homme probe et loyal, mais un peu froid, n'obtient que quelques pages ; la figure attrayante de Charlotte Buff se détache nettement, et M. H. l'a peinte avec autant de talent que de sympathie pour « les charmes et les vertus » de la jeune fille. Vient ensuite le récit de la passion de Gœthe pour Charlotte ; il y a dans le récit de cette « idylle » une fine analyse des sentiments qu'éprouvaient Kestner, Charlotte et le jeune poète. L'*Episode de Giessen*, c'est-à-dire la visite de Gœthe et de Merck à Höpfner et de Lotte aux Pfaff, est raconté avec vivacité. Sur l'avant-dernier chapitre du volume, relatif aux études et aux travaux littéraires de Gœthe, tout le monde, il est vrai, ne sera pas de l'avis de M. H. ; mais on y remarquera les pages sur Pindare que le jeune Gœthe lisait et traduisait avec enthousiasme ; M. H. est, on le sait, un grand connaisseur de l'antiquité classique. Enfin, l'épilogue fait pressentir *Werther* et raconte la destinée ultérieure de Kestner et de Charlotte Buff. L'ouvrage de M. Herbst est, comme ses deux excellents livres sur Claudius et sur Voss, agréablement écrit et instructif ; M. H. est en même temps un

chercheur et un écrivain ; il sait non-seulement trouver et rassembler les documents, mais les mettre en œuvre avec une grande habileté. Un des principaux attraits du volume, c'est la description exacte et minutieuse des lieux où se sont passés les événements d'où est né *Werther;* M. H. est enfant de Wetzlar ; il a donc été comme excité par les souvenirs de Gœthe et de Kestner ; il a grandi au milieu des traditions relatives au séjour du grand écrivain ; il a pu, mieux que tout autre, décrire cette vallée de la Lahn où s'est passée une des scènes les plus décisives et les plus poétiques de la jeunesse de Gœthe. Toutefois, M. H. suppose trop souvent que les événements sont déjà connus de ses lecteurs; là où il faudrait de grands développements ou au moins des indications précises et quelque peu détaillées, il se contente d'allusions. Dirons-nous encore que nous lui en voulons de n'avoir publié qu'une seule des lettres inédites de Jerusalem qu'il a eues entre les mains et de n'avoir pas marqué avec plus de netteté les détails nouveaux qu'il apporte sur le sujet? Ajouterons-nous enfin que nous croyons, malgré lui, que le *Gœtz de Berlichingen* est animé d'un « esprit agressif contre la situation politique de l'empire? » (p. 77.) L'appendice, intitulé *Quellen und Belege,* renferme des informations et des citations tirées des sources consultées par M. H.; ces sources sont le Journal de Kestner, son *Stammbuch,* sa correspondance ; le possesseur actuel des papiers de la famille Kestner, M. Georges Kestner, de Dresde, les a mis très libéralement à la disposition de M. Herbst. Notons dans cet Appendice (p. 213) l'introduction de la fameuse lettre imprimée dans *Gœthe und Werther* et que M. H. nomme avec raison la caractéristique la plus fidèle et la plus précieuse du jeune Gœthe (p. 176). Cette lettre, ajoute M. H., résume les observations et les expériences que Kestner avait faites avec et sur le poète durant tout l'été de 1772 : elle a été écrite le 18 novembre, ce qu'on n'avait pas su jusqu'ici. Le volume, imprimé avec élégance et joliment relié, renferme un portrait de Kestner, d'après le dessin d'un de ses amis, le peintre Ahrbeck, et une silhouette de Lotte, ignorée jusqu'à présent, et au dessous de laquelle Gœthe a écrit ces mots : *Lotte gute Nacht am 17 Juli 1774;* peut-être les a-t-il écrits lorsqu'il eut terminé *Werther.* En terminant le compte-rendu de ce livre qu'on ne saurait trop louer et recommander, annonçons que M. Herbst, malgré la très grande faiblesse de sa vue, travaille à un autre ouvrage où il veut apprécier le développement théologique et philosophique de Gœthe.

A. C.

---

# CHRONIQUE

---

FRANCE. — M. Louis Havet, maître de conférences de philologie latine à la Faculté des lettres de Paris, succède à M. Graux comme directeur de la *Revue critique.*

— La mort de M. Thurot frappe la *Revue* d'un nouveau deuil. M. Thurot avait été l'un de nos premiers collaborateurs, et, depuis la fondation de notre recueil jusqu'à ces derniers temps, il nous avait donné de nombreux et importants articles. Nous lui consacrerons, dans un de nos prochains numéros, une notice étendue.

— M. Eug. Muntz vient de publier des *Etudes sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes* (Fischbacher. In-8°, 58 p.). La première esquisse de cet essai avait paru dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger; mais M. Müntz a fait de nombreuses additions au travail qu'il livre aujourd'hui au public. Il divise ainsi son sujet : I. *L'art dans les catacombes*. II. *L'art dans les basiliques*. III. *La peinture en Occident, du IVe au IXe siècle*. IV. *L'école byzantine*. V. *Le moyen-âge proprement dit*. VI. *La Renaissance*. VII. *La Réformation*.

— Sous le titre : *Voyage de Monseigneur le prince de Condé, de Bruxelles à Millan par a basse et haulte Allemagne et les montagnes des Alpes, vers itinéraires et faits en chemin*. (Jouaust. In-8°, 46 p.), M. Eug. Halphen a publié, à l'occasion du nouvel an et à huit exemplaires seulement, d'après le manuscrit enfermé dans le vol. 73 de la collection Dupuy de la Bibliothèque nationale, une relation en vers, très curieuse, due au secrétaire du prince de Condé, Claude-Enoch Virey.

— M. le marquis de Turgot a fait don à la bibliothèque Carnavalet d'une grande quantité de pièces et brochures sur l'époque de la Révolution. On y remarque des documents manuscrits émanant des sections de Paris, des brevets sur parchemin signés de Santerre, des placards et affiches relatifs à l'exécution de Louis XVI, une affiche rouge sur les massacres de septembre et un placard de Marat, une collection de calendriers républicains, sur leur carton du temps, un très grand nombre de livrets, almanachs, chansonniers, publications d'actualité, etc. C'est un premier don, que M. de Turgot se propose de compléter, pour enrichir les collections révolutionnaires, déjà exposées au musée Carnavalet. La collection de M. de Turgot est bien connue des curieux; elle comprend une suite chronologique d'instruments d'horlogerie, parmi lesquels figure une série de *montres décimales*, créées conformément au décret de la Convention, qui divisait le jour en dix heures, de cent minutes, de cent secondes, pour faire rentrer la division du temps dans le système décimal général des poids et mesures. M. de Turgot a exprimé l'intention d'offrir un jour, à la ville de Paris, sa collection tout entière.

— La Société polymatique du Morhiban a décidé de placer une inscription sur la porte de la maison de Sarzeau où est né, le 8 mai 1668, l'auteur de *Gil Blas*.

— La librairie Didier publiera prochainement les deux ouvrages suivants : *la Jeunesse de Fléchier* par M. l'abbé Fabre (en deux vol.) et une *Histoire de Henri III*, par M. de La Barre du Parcq.

— Nous apprenons la mort de M. Henri-Adrien de Longpérier. Il était né à Paris le 15 septembre 1816 et fut élevé à Meaux; attaché en 1835 au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale, devenu en 1837 membre de la Société des antiquaires de France, il fut nommé en 1847 conservateur-adjoint et en 1848 conservateur en titre des musées égyptien et assyrien; chargé depuis de la sculpture antique, des vases peints et du musée mexicain, il opéra un classement nouveau dans les monuments, et rédigea les catalogues. Il a publié, outre de nombreux catalogues raisonnés de médailles et des mémoires publiés dans diverses revues (*Athenaeum français, Annales de l'Institut archéologique de Rome, Bulletin des antiquaires de France, Revue de numismatique, Revue archéologique*), les ouvrages suivants : *Sur la numismatique des rois sassanides et des rois arsacides* (1840 et 1854); *le Musée Napoléon III*, choix de monuments antiques (1864-74), etc.

— M. Charles Blanc, qui vient de mourir, était né à Castres le 15 nov. 1813. Il

cultiva la gravure, rédigea des comptes-rendus du Salon et des articles de critique artistique dans divers journaux et fut, de 1848 à 1852, directeur des beaux-arts. Il reprit ces fonctions en novembre 1870, réforma l'organisation des salons annuels et donna une grande impulsion aux travaux du *Musée des copies*. Révoqué le 24 octobre 1873, il fut, trois ans plus tard, élu membre de l'Académie française en remplacement de M. de Carné; il était déjà, depuis nov. 1868, membre de l'académie des beaux-arts. Il fournissait au *Temps* de nombreux articles d'esthétique et de bibliographie et avait été nommé, par décret du 26 mars 1878, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France. Il avait en 1845 publié le 1er volume d'une *Histoire des peintres français au* XIXe *siècle*; puis il fit paraître en 1853 *Les peintres des fêtes galantes* (Watteau, Lancret, Pater, Boucher), et ensuite l'*Œuvre de Rembrandt* (1853, 1859-1864, tomes I-III); les *Trésors de l'art à Manchester* (1857); *De Paris à Venise, notes au crayon* (1857); le *Trésor de la curiosité;* la *Grammaire des arts du dessin* (1867); *Ingres, sa vie et ses ouvrages* (1870); les *Artistes de mon temps* (1876); *Voyage de la Haute-Egypte* (1876). Il avait été jusqu'en 1870 le rédacteur en chef de la *Gazette des beaux-arts*, fondée en 1859, et fut avec MM. Delaborde, Mantz, Silvestre, Thoré, Chaumelin, etc., un des auteurs de l'*Histoire des peintres de toutes les écoles* parue de 1849 à 1875 en quatorze volumes.

ANGLETERRE. — On nous annonce la mort de Mgr. Jean Mac Hale, archevêque catholique d'une petite ville du Connaught, Tuam, qui est restée siège métropolitain; on le nommait en Irlande *le grand Jean de l'Ouest*; son diocèse était le seul où s'était maintenue dans les écoles catholiques et les séminaires l'étude de l'irlandais. Il peut être regardé, nous dit M. Gaidoz, comme le dernier Irlandais qui ait écrit dans la vieille langue nationale; il avait traduit en irlandais la Genèse et en vers irlandais les six premiers livres de l'Iliade et les mélodies irlandaises de Thomas Moore. Il est mort à l'âge de 90 ans, et il y en avait 47 qu'il occupait le siège de Tuam.

— L'*English Dialect Society* publiera, cette année, la 3e et dernière partie du *Dictionary of english plant names*, de MM. Britten et Holland, et la seconde partie du *Glossary of the Lancashire Dialect* de MM. Nodal et Milner.

BELGIQUE. — Le VIe volume des *Ypriana*, que vient de publier M. Alph. Vandenpeereboom (Bruges, De Zuttere), est consacré à Jansenius et a pour titre : *Cornelius Jansenius, septième évêque d'Ypres, sa mort, son testament, ses épitaphes.*

ITALIE. — M. Morpurgo doit publier chez Sansoni, à Florence, une édition critique des Rime de Franco Sacchetti, d'après le manuscrit de l'auteur qui vient d'être retrouvé.

— L'*Archivio glottogico*, que dirige M. Arcoli, doit publier une étude de M. Flechia, intitulée : *Saggio di toponomia, studio comparativo dei nomi locali d'Italia, Francia, Spagna, Portogallo, derivati dal nome delle piante.*

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

*Séance du 20 janvier 1882.*

L'Académie ayant perdu deux de ses membres depuis la dernière séance, M. A. de Longpérier et M. Charles Thurot, la séance est levée en signe de deuil.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 6 Février — 1882



35. — **Speculum regale.** Ein altnorwegischer Dialog nach Cod. Arnamagn. 243 f° B und den ældesten Fragmenten, herausgegeben von Dr Oscar Brenner, Privatdocent der Universitæt München. Munich, Christian Kaiser. 1881, xvi-212 p. in-8°. — Prix : 5 mark.

Le *Kongs Skuggsio* vient d'être édité pour la troisième fois ; il méritait bien cet honneur : on ne saurait trop vulgariser un document si important, non-seulement pour le Nord, mais encore pour toute l'Europe catholique ; car ce n'est pas un produit spécialement scandinave, c'est bien plutôt (comme l'indiquent son titre latin, la belle prière latine insérée aux pages 156-159 et les mots latins et français mêlés au texte norvégien) une imitation de quelque miroir composé en Italie ou en France dans le siècle d'or de notre littérature du moyen âge. Cette sorte de catéchisme de la civilité et de la morale chrétienne et chevaleresque nous donne la meilleure opinion de l'idéal élevé auquel tendaient les plus nobles esprits au temps de saint Louis. L'écrivain norvégien voulait exposer à ses compatriotes les règles qui doivent guider les commerçants, les princes, les courtisans et les seigneurs, enfin les paysans et le menu peuple, c'est-à-dire les trois classes de la société d'alors. Son ouvrage devait donc comprendre trois parties ; quelques écrivains [1] ont pensé qu'il y en avait une autre consacrée aux clercs, mais il est probable que, au lieu des ecclésiastiques, il s'agit plutôt des feudataires, compris, avec les courtisans, dans la seconde section. Quoi qu'il en soit, les deux premières seules nous sont parvenues ; l'autre (ou les autres, si l'on admet la leçon contestée) n'a pas été traitée, ou bien elle est perdue.

1. K. Keyser, *Nordmændenes Videnskabelighed og Literatur i Middelalderen*, formant le tome I de ses *Efterladte Skrifter*. Christiania, 1865-66, in-8°, pp. 569-575 ; — Dr *Gudbrand Vigfusson*, *Prolegomena*, pp. cxxxix-cxl en tête du tome I de *Sturlunga saga including the Islendinga saga* of Lawman Sturla Thordsson. Oxford, 1878, in-8° ; — C. Rosenberg, *Nordboernes Aandsliv fra Oldtiden til vore Dage*, t. II. *Temps catholiques*, liv. III. Copenhague, 1880, in-8°, pp. 611-619. — Ces écrivains lisent « lærda manna ithrott » (exercices des hommes savants, des clercs), au lieu de « lendra manna ithrott » (exercices des feudataires, des gentilshommes). C'est cette dernière leçon qu'adopte M. Brenner, ch. 1, p. 2.

La difficulté que nous venons de signaler n'est pas la seule que l'on rencontre dans l'examen critique du *Speculum regale*. On ne sait ni la date précise de la composition de cet ouvrage, ni le nom du rédacteur norvégien, ni s'il fut autre chose qu'un simple imitateur ou compilateur. Voyons ce qui a été dit à cet égard : l'Islandais Johannes Finnæus (Hans Finsen)[1], s'appuyant sur un passage du livre[2], croit qu'il fut écrit entre 1154 et 1164; il suppose, en effet, mais très gratuitement, que le *Livre des merveilles de l'Inde* fut porté en Norvège par Eindridé Ungé, qui avait été au service de l'empereur Manuel Ier et qui retourna vers 1154 dans son pays où il fut mis à mort en 1163. Mais rien n'indique que le livre offert à l'empereur soit passé en Norvège de son vivant même et qu'il y ait été porté par Eindridé, plutôt que par un des nombreux *værings* (confédérés, auxiliaires de la garde impériale), croisés ou pèlerins qui visitèrent Constantinople aux XIIe et XIIIe siècles. — A cette conjecture en l'air, J. Finnæus en rattache une autre aussi peu solide, en attribuant le *Speculum regale* à un feudataire hâlogalandais, Erling de Bjarkey, qui l'aurait composé avant 1164; mais cette date est certainement trop reculée, puisque la *Topographia Hiberniæ* de Giraldus Cambrensis de laquelle sont tirés les renseignements relatifs à l'Irlande n'était pas encore publiée. — John Erichsen, qui édita le *Speculum*[3], pensait que cet ouvrage avait été écrit entre 1184 et 1200; Finn Magnusen[4] l'attribuait soit à Erling de Bjarkey, soit à Nicolas de Steig, tués l'un en 1183, l'autre en 1176; les éditeurs norvégiens[5] croyaient qu'il avait été composé entre 1190 et 1196; Suhm et Eggert Olafsen en faisaient un ouvrage du XIIIe siècle, et leur opinion a été confirmée par les

---

1. Dans sa *Dissertatio historico-litteraria de Speculo regali*, Copenhague, 1766, in-8°, reproduite en tête de l'édition danoise du *Speculum*.

2. « Ein litil boc er scommu hewer comet hingat i land wart er callat er at gor war a Indialandi & rædir um Indialandz undr & er sva mællt i bokenni at hon hawe send weret Emanuele girkia keisara ». (Il est depuis peu arrivé ici dans notre pays un petit livre que l'on prétend avoir été fait dans l'Inde et qui traite des merveilles de ce pays; il est dit dans ce livre qu'il a été envoyé à Emanuel, empereur des Grecs.) Edition Brenner, ch. VIII, p. 24.

3. *Kongs-Skugg-Sio. Det kongelige Speil, med dansk og latinsk Oversættelse, samt nogle Anmærkninger, Register og Forberedelser*, udgivet af Halfdan Einersen Soræ. 1748, LXXVIII-814 pp. in-4°. Le texte a été préparé par Einersen, qui a fait la traduction latine, et revu par Jon Erichsen, qui y ajouta une traduction danoise et la préface.

4. P. 249 de *Grœnlands historiske Mindesmærker udgivne af det kongelige nordiske Oldskrift-Selskab*, t. III. Copenhague, 1845, in-8°. Il a publié dans ce recueil les passages du *Speculum* relatifs au Grœnland, pp. 276-353, avec une traduction danoise en regard, des variantes (pp. 264-276) et des notes (pp. 354-392).

5. *Speculum regale. Konungs-Skuggsjá. Konge-Speilet, et philosophisk-didaktistisk Skrift fra Slutningen af det tolfte Aarhundrede*. Christiania, 1849, XIX-204 pp. in-8° avec 2 fac-sim. Cette édition, avec traduction norvégienne, est due à R. Keyser, P. A. Munch et C. R. Unger.

plus récentes recherches. N. M. Petersen [1] descendait jusque vers l'an 1260; le capitaine d'artillerie Otto Blom, dans ses savantes *Remarques sur le temps de la composition du Speculum regale* [2], constate que le costume, les armes, le harnachement, décrits dans le *Speculum*, diffèrent de ceux du XIIe siècle, mais se rapprochent beaucoup de ce qui était en usage vers le milieu du XIIIe siècle. Dans son mémoire sur les *Hafgerdingar du Speculum regale* [3], M. I. Jap. S. Steenstrup, avec sa perspicacité ordinaire, a fait des observations qui avaient échappé à ses prédécesseurs, et il en tire un excellent parti. Le rédacteur du *Kongs skuggsio* dit avoir *récemment* (nyliga) rencontré des navigateurs qui avaient échappé aux *hafgerdingar* (édit. Brenner, ch. XVI, p. 47), gigantesques ondulations concentriques de vagues, produites par un tremblement de terre sous-marin; or, il est rapporté dans la *Gudmundar saga* [4] qu'un phénomène de ce genre se produisit pendant la traversée de cet évêque d'Islande en Norvège, où il se fit sacrer, après la mort du roi Sverri en 1202. M. Steenstrup conjecture que les renseignements sur les *hafgerdingar* avaient été donnés au rédacteur du *Speculum* par un des compagnons de l'évêque, et que, par conséquent, l'ouvrage aurait été écrit un certain temps après la périlleuse traversée, entre 1210 et 1220. Le dr Rosenberg [5] ajoute à cette opinion un nouvel argument, c'est que Gudmund fit un nouveau voyage en Norvège, en 1222; c'est alors que notre auteur serait parvenu à se procurer des renseignements sur le fait qui devait être déjà ancien. La situation politique à laquelle le *Speculum* fait allusion est, en effet, celle des années 1227-1239. M. Gudbrand Vigfusson [6] s'éloigne peu de ces dates en regardant le *Speculum* comme une œuvre de la période classique (1230-1250) du règne de Hákon Hákonarson. Voilà donc, d'après les hommes les plus compétents, la période à laquelle appartient le Miroir royal.

Quant au nom de l'auteur, que la plupart de ces savants ne cherchent pas, l'historien P. A. Munch [7] pense que c'était Ulf de Laufnes; mais c'est une pure conjecture comme celles de J. Finnæus et de Finn Magnusen. On ne saura probablement jamais rien de certain à cet égard, l'auteur norvégien ayant voulu garder l'anonyme. « Si l'on est désireux ou curieux, dit-il, d'entendre lire ou d'apprendre ce livre, il n'est pas nécessaire que l'on s'informe du nom ou de la personne de celui qui l'a com-

---

1. Pp. 293-298 de ses *Bidrag til den oldnordiske Literaturs Historie*, dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*. Copenhague, 1861, in-8°.
2. Dans *Aarbœger for nordisk Oldkyndighed og Historie*. Copenhague, 1867, in-8°, pp. 65-109 avec 23 fig. dans le texte.
3. Dans *Aarbœger*. 1871, pp. 119-170.
4. Ch. XLIX, dans *Biskupa sœgur*, édit. de la Société littéraire islandaise. Copenhague. in-8°, t. I, 1858, pp. 483-5.
5. Pp. 612-3 de l'ouvrage cité plus haut.
6. P. CXL des *Prolégomènes* cités précédemment.
7. P. 399 n. de *Det norske Folks Historie* 3e part. Christiania, 1857. in-8, qui contient une notice et des extraits du *Speculum*, p. 397-420.

posé et fait écrire, de peur que l'on ne rejette ce qui peut s'y trouver d'utile, soit par mépris, soit par envie, soit par quelque inimitié pour l'auteur » (ch. I, p. 3 de l'éd. Brenner). Le rédacteur s'était donc attiré des haines et il voulait cacher son nom. Il est difficile aujourd'hui de dissiper l'obscurité dans laquelle il s'est placé à dessein; mais ce que l'on sait, c'est que c'était un éminent personnage fort instruit et un esprit distingué; qu'il avait vécu à la cour; qu'il habitait au nord de Throndhjem, dans une contrée où le soleil ne reste que trois heures au-dessus de l'horizon dans les jours les plus courts, probablement le Hâlogaland, dont il parle à plusieurs reprises. Il était laïque, puisque, à propos des questions de théologie, il s'en réfère aux clercs. Les maux résultant des guerres civiles l'avaient rendu partisan de l'indivisibilité de l'État et de la royauté héréditaire et absolue, mais tempérée par les doctrines du christianisme, les lois de l'équité et les préceptes de la morale. Il ne met pas plus le sceptre au-dessus de la crosse que *vice versa;* mais il place l'évêque à côté du roi, dans une sphère différente et indépendante. Son point de vue est celui d'un chrétien sincère et d'un citoyen éclairé. A son expérience politique, il joignait des connaissances économiques, astronomiques, géographiques, militaires et de bonnes notions d'histoire naturelle. Sa description des armes, des harnais et de la manière de faire la guerre est des plus précieuses. Si ses renseignements sur l'Irlande sont empruntés à Giraldus Cambrensis, son histoire naturelle du Grœnland et de ses mers est originale; on ne connaît du moins pas d'ouvrage d'où il ait pu la tirer. Il est remarquable qu'une contrée déshéritée comme le nord de la Norvège ait produit des géographes instruits comme lui et comme Ottar, l'auteur de la relation du Nord qui nous a été conservée par le roi Alfred; c'est que ce pays était une colonie et que ses habitants avaient à faire de grands voyages pour se mettre en rapport avec le monde civilisé. Les leçons de courtoisie que contient le *Speculum* venaient sans doute du sud, ainsi que les notions astronomiques et quelques termes militaires, latins et français à peine déguisés sous une forme norvégienne. Le cadre, qui est celui d'un catéchisme ou plutôt d'un dialogue entre un père et son fils, paraît être exotique. Le patriotisme du rédacteur norvégien n'avait rien d'exclusif. « Si tu veux achever ton éducation, dit un des interlocuteurs, apprends toutes les langues, mais surtout le latin et le *volsce* (velche, gaulois, c'est-à-dire français), qui sont les idiomes les plus répandus; mais ne néglige pas non plus ta langue. » (Ch. IV, p. 8, de l'éd. Brenner.) Avec ces principes, on peut supposer que le rédacteur ne s'est pas fait faute de prendre son bien où il le trouvait, et qu'il a adapté aux besoins de ses compatriotes ce qu'il jugeait utile d'emprunter aux étrangers. Son livre n'est donc ni totalement original, ni une pure traduction; c'est une habile imitation qu'il ne serait pas superflu de mettre en regard de ses modèles supposés. Le style est un peu prolixe, mais plein de naturel et il se distingue par la richesse et l'élégance. « On aurait peine, dit le Norvégien Keyser, à signaler dans

les littératures européennes des XII^e et XIII^e siècles, à l'exception du latin, un ouvrage traitant de semblables matières avec autant de goût et d'élégance. » (P. 574 de l'ouvr. cité.) Sans méconnaître ces qualités, l'islandais G. Vigfusson prétend que l'on a fait trop de bruit autour du *Speculum regale* et que ce n'est pas un ouvrage classique à placer sur le même rang que les sagas islandaises (p. CXXXIX des *prolégomènes*).

C'est un des rares livres en langue norraine dont l'auteur soit norvégien au lieu d'être islandais. Il est conservé dans plusieurs manuscrits, que M. B. classe en deux catégories, mais qui ne diffèrent d'ailleurs que par quelques transpositions dans le récit, par l'omission de quelques phrases et par les formes grammaticales et orthographiques. Nous avons des restes des deux rédactions en norvégien du moyen âge; à partir du XVI^e siècle, les Islandais, qui paraissent jusqu'alors avoir ignoré ce *Miroir*, commencèrent à en faire des copies, légèrement modifiées par l'orthographe et les formes particulières à leur dialecte. Les manuscrits islandais sont les plus nombreux et les moins incomplets; c'est sans doute pour cette raison que les éditeurs de 1768 et de 1849 ont reproduit leur texte. M. B. a pensé avec raison qu'il fallait donner la préférence aux textes les plus anciens, quoiqu'ils soient les plus fragmentaires. Il a donc reproduit le manuscrit arnamagnæen n° 243 in-f° B, que Finn Magnusen recommandait dès 1845 aux futurs éditeurs; ce n'est pas l'original, mais une copie faite en Norvège, vers 1270, peu après la publication de l'ouvrage; elle a appartenu successivement à Thorstein Jonsson, lensmand ou bailli du Hadeland vers la fin du XV^e siècle, puis à l'historien Arild Hvitfeldt, ensuite à Jonas Jacobi Vernusinus, enfin à Arné Magnusson, dans la collection duquel elle se trouve encore à l'université de Copenhague. Il y en a plusieurs copies islandaises, l'une du XVI^e siècle sur parchemin, une plus récente sur papier et des fragments et extraits. C'est avec ces manuscrits tous incomplets que M. B. a composé son texte, ne prenant l'islandais qu'à défaut du norvégien et l'imprimant en caractères différents. Il a aussi fait des emprunts à l'autre rédaction qui comprend tout à la fois des copies islandaises et des fragments norvégiens; il a reproduit tous ces derniers au bas des pages, et il n'a tiré des copies islandaises que les passages nécessaires pour remplir les lacunes. Le texte ainsi reconstitué a été édité avec le plus grand soin et avec les variantes des manuscrits de sa classe, à l'exclusion de celles de l'autre texte. Des différences de caractères et des renvois nous indiquent les abréviations des manuscrits, leurs lacunes, les surcharges, etc. M. Brenner a donc rendu un véritable service aux linguistes qui veulent connaître la vraie forme de l'ancien norvégien pour la comparer à celle de l'islandais beaucoup mieux connue par d'innombrables manuscrits et éditions, fac-similés et reproductions photographiques. Il se propose lui-même d'étudier dans un appendice les formes caractéristiques de son texte, qui seules paraissent avoir de l'intérêt pour lui, car dans sa préface, où il rend compte des divers manuscrits du *Speculum*, il ne s'oc-

cupe ni de l'origine de cet ouvrage, ni de son contenu, ni des travaux de ses prédécesseurs, ni d'autres questions importantes pour l'histoire de la littérature et des mœurs.

E. Beauvois.

---

36. — **Mémoires de Philippe de Commynes**, nouvelle édition revue sur un manuscrit ayant appartenu à Diane de Poitiers et à la famille de Montmorency-Luxembourg, par R. Chantelauze. Paris, Didot. 1881, gr. in-8°.

L'édition des mémoires de Philippe de Commynes donnée par Mlle Emilie Dupont pour la Société de l'histoire de France est devenue depuis longtemps fort rare. Les éditions plus anciennes, sans être beaucoup plus communes, sont trop défectueuses à bien des points de vue pour être recherchées par d'autres que par les bibliophiles et par quelques érudits spécialement voués à l'étude du xve siècle. M. Chantelauze a donc rendu un véritable service aux lettres en réimprimant les mémoires de Philippe de Commynes.

On aurait tort de croire, d'après ce qui précède, que la nouvelle édition de Commynes ne se recommande absolument que par la grande difficulté que l'on éprouve à s'en procurer une autre. M. C. a eu la bonne fortune rare de pouvoir consulter un manuscrit nouveau et fort ancien des mémoires de Commynes [1] et il en a profité pour « reconstituer et améliorer » le texte du chroniqueur. C'est donc au point de vue d'une édition critique qu'il faut se placer pour examiner le travail de M. Chantelauze.

Les variantes du manuscrit nouveau ne modifient que bien rarement d'une façon notable le sens du texte déjà connu. Ce sont le plus souvent des mots d'importance secondaire ajoutés ou retranchés, des inversions, des changements dans la tournure des phrases et dans la manière d'écrire les mots. M. C. a relevé toutes ces différences avec un soin jaloux, et la plus mince variante orthographique est notée aussi attentivement que les courtes lacunes et les quelques interpolations qu'il croit pouvoir signaler dans le texte établi par Mlle Dupont.

A cette collation minutieuse du manuscrit Montmorency-Luxembourg, M. C. a ajouté une dissertation sur la syntaxe de Commynes

---

1. Ce ms., qui a fait partie de la bibliothèque de Diane de Poitiers, appartient aujourd'hui à la famille de Montmorency-Luxembourg; voir les quelques lignes de description que M. C. lui consacre à la p. vii de son introduction. De même que tous ceux qu'on a pu utiliser jusqu'à ce jour, le mss. M. L. ne comprend pas la partie des mémoires relative à Louis XI. Quand donc le propriétaire du seul ms. complet connu de l'œuvre de Commynes se décidera-t-il à en laisser prendre communication? V. une courte description de ce précieux volume dans le *Catalogue de manuscrits... dont la vente aura lieu le mardi 18 mars 1879... Paris, Labitte, 1879, in-8°, n° 36.*

d'après les travaux de MM. Adolphe Geijer[1] et Paul Tœnnies[2], un glossaire et des notices sur les noms propres de personnes et de lieu, classés par ordre alphabétique[3]. Il est vraiment regrettable que, cela fait, M. C. ait considéré sa tâche comme terminée. Le côté historique a été systématiquement sacrifié : « Pour l'édition qui m'était confiée, dit M. C. (Introd., p. x.) et eu égard au cadre restreint qui m'était imposé, il m'a paru essentiel de m'attacher avant tout à la partie philologique, à la reconstitution et à l'amélioration du texte. »

Peut-être bien des gens trouveront-ils que les 16 pages que M. C. a employées à analyser les travaux de MM. Geijer et Tœnnies sur la syntaxe de Commynes eussent été beaucoup plus avantageusement remplies par une notice résumant les derniers travaux sur Commynes lui-même et sur son œuvre. Si *restreint* et si *imposé* qu'ait été le cadre dans lequel il était donné à M. C. de se mouvoir, peut-être pensera-t-on comme nous qu'il eût fallu néanmoins trouver la place d'un commentaire sobre, substantiel, et qui eût à coup sûr rendu grand service à plus d'un lecteur.

Quoi qu'il en soit, on aurait pu passer peut-être, en les déplorant, sur toutes ces lacunes si la partie philologique du travail avait été réellement digne des sacrifices qu'on lui avait faits. Il n'en est malheureusement rien. Si telle variante du manuscrit Montmorency-Luxembourg est adoptée et introduite dans le texte; si telle autre est rejetée dans les notes, n'en cherchez pas d'autre raison que le bon plaisir et le goût personnel de l'éditeur. Comment en serait-il autrement puisque M. C. n'a jugé utile de nous donner ni une description, ni une étude, ni une classification des divers manuscrits et des éditions principales ? « Il serait trop long, dit M. C., d'entrer dans le détail de ces restitutions dont il sera facile au lecteur de se rendre compte en parcourant mes notes. » (Introd., p. XII). Peut être pas aussi facile que le croit M. Chantelauze. Que trouvons-nous en effet, dans ces notes? Tout simplement la leçon rejetée, c'est-à-dire la possibilité de faire nous-mêmes le travail auquel M. C. aurait dû se livrer. C'est déjà beaucoup sans doute, mais que dire de ce manque d'espace qui oblige l'éditeur à s'affranchir ainsi de toutes les obligations qui lui incombaient! Il est vraiment heureux que Commynes n'ait pas ajouté cent pages à ses mémoires! Les derniers chapitres auraient sans doute été sacrifiés avec le reste.

Quoi qu'il en soit de ces critiques et de la façon dont M. C. a compris ses devoirs d'éditeur, il faut lui savoir gré d'avoir mis à la portée de tous un texte suffisant d'un monument historique et littéraire de premier ordre, et on ne peut qu'engager ceux qui ne possèdent pas les œuvres

---

1. *Etude sur les Mémoires de Commynes.* Upsal, 1871, in-8°.
2. *La syntaxe de Commynes.* Berlin, 1876, in-8°.
3. M.C. ayant partout négligé d'indiquer le renvoi, le glossaire et le dictionnaire de noms propres ont perdu par là une bonne partie de leur utilité.

de Commynes à se procurer l'édition de M. Chantelauze en attendant qu'ils aient la bonne fortune de rencontrer celle de Mlle Dupont.

Jean Kaulek.

---

37. — **Une ancienne justice. La Cour d'appeaux de Ségur,** par René Fage. Limoges, imprimerie Chapoulaud frères. 1880, in-8°, 150 p. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. XXVIII, VIe de la 2e série.)

Le comte de Périgord en 1342, le vicomte de Limoges à une époque indéterminée, mais probablement aussi au xive siècle, avaient obtenu chacun l'autorisation d'établir dans ses domaines une cour *d'appeaux* ou *des premières appellations*, composée d'un seul juge, devant laquelle était porté l'appel des sentences des justices inférieures de la seigneurie ; ce n'était qu'après le jugement de cette cour que les affaires pouvaient, par un nouvel appel, être portées en troisième instance devant les sénéchaussées royales. La cour d'appeaux du Périgord siégeait à Périgueux, celle de la vicomté de Limoges à Ségur [1]. En 1541, les deux seigneuries se trouvant alors réunies sur la tête du roi Henri de Navarre, les deux cours furent unies également ; un seul juge d'appeaux, siégeant à Ségur, exerça la juridiction en seconde instance sur un territoire étendu qui comprenait la plus grande partie du Limousin et du Périgord. Par l'avènement de Henri IV à la couronne de France, en 1589, la cour d'appeaux de Ségur devint juridiction royale. Mais elle était toujours subordonnée aux sénéchaussées, et en même temps, circonstance singulière, elle avait un ressort plus étendu que les juridictions supérieures dont elle dépendait : son ressort était partagé entre ceux des sénéchaussées de Brives, de Limoges, de Périgueux, de Sarlat et d'Uzerche. Il en résulte que cette juridiction de seconde instance était, fort souvent, plus éloignée des justiciables appelés à plaider devant elle que celle de troisième instance à laquelle ils devaient revenir ensuite. Par exemple, un procès jugé par la prévôté de Limoges allait en appel à Ségur et revenait à la sénéchaussée de Limoges en troisième ressort. Ce circuit était d'autant plus incommode que la ville de Ségur, siège des appeaux, n'était qu'une obscure bourgade, de quelques centaines d'habitants, presque sans communication avec les contrées voisines; en 1735, les habitants interrogés déclaraient « que les chemins qui y aboutissent correspondent de certains cantons du Bas-Limousin et du Périgord à Limoges, mais que leur mauvais état fait qu'ils ne sont point fréquentés... Qu'ils n'ont aucun bureau de poste ou de messagerie, mais que, pour écrire dans les endroits éloignés, ils se servent d'Uzerche, qui n'est qu'à trois lieues de Ségur, ou

---

1. Aujourd'hui commune du canton de Lubersac (Corrèze, arrondissement de Brive-la-Gaillarde).

d'un messager qui porte toutes les semaines les lettres du lieu des Bordes à Saint-Yrieix, dont ils ne sont distants que de deux lieues... » Un mémoire de la même époque indique la conséquence de cet état de choses : « Un procureur y est l'arbitre absolu de la cause qu'on lui confie. Les parties y vont très rarement, pour ménager les dépenses ; elles ne peuvent pas être averties à temps des jugements préparatoires, des faits et des raisons qu'on leur oppose. Il faut ou que la durée de l'instance y passe de beaucoup les termes des règlements, ou que le juge prononce sans que la partie ait été en état d'instruire sa religion. Aussi l'on est d'un usage assez général d'y laisser statuer par défaut. » Souvent l'on faisait mieux, on sautait un degré et on portait directement l'appel de la cour inférieure à la sénéchaussée ; les gens de justice de Ségur avaient grand'peine à empêcher cette infraction à leurs privilèges. Les plaintes soulevées par ces inconvénients amenèrent enfin la suppression de la cour d'appeaux. Elle fut abolie par un édit de janvier 1750. L'établissement d'un siège de sénéchaussée à Saint-Yrieix, ordonné par le même édit, permit d'indemniser, au moyen des charges de création nouvelle, le juge et les officiers de la cour supprimée.

M. Fage a démêlé avec sagacité les diverses circonstances de l'histoire de la cour d'appeaux de Ségur ; il en a éclairci les origines, en réfutant des erreurs accréditées avant lui. Son exposé est quelquefois un peu prolixe, mais toujours parfaitement clair. En outre, il a su rendre intéressant le sujet qu'il traitait et y attacher le lecteur ; c'est un mérite rare en ces matières arides.

Les pièces justificatives sont au nombre de seize, dont neuf inédites, pour la plupart de date moderne.

Julien Havet.

---

38. — **Michel Le Tellier**, son administration comme intendant d'armée en Piémont, 1640-1643, manuscrits inédits, par N. L. Caron. Paris, Pedone-Lauriel. 1880, 1 vol. in-12.

Michel Le Tellier n'est plus tout à fait aujourd'hui ce « ministre de la guerre oublié », sur lequel M. Jung appelait l'attention, dans un article que la *Revue littéraire et politique* a publié le 16 octobre 1875. Des travaux récents se sont efforcés de remettre en lumière le ministère si long et si intéressant du père et du préparateur de Louvois. Placé sur les limites de deux époques administratives, il a d'abord terminé la guerre de Trente Ans avec cette armée, brave mais mal organisée, que les guerres de religion et les troubles civils avaient léguée à Richelieu ; il a ensuite traversé la période tourmentée de la régence d'Anne d'Autriche, pour préparer enfin, pendant les premières années de Louis XIV, les belles réformes d'administration militaire, qui ont donné à la France l'armée la plus régulière et la mieux ordonnée qui fût alors. L'œuvre de

ce secrétaire d'Etat est restée, pendant deux siècles, comme effacée dans cette pénombre où, de son vivant, il aimait à voiler discrètement son action. Aujourd'hui encore, il resterait à publier, sur son ministère, un travail d'ensemble qui satisfît aux exigences de la critique.

Le volume de M. Caron ne vient pas combler cette lacune. Il est consacré uniquement aux deux années pendant lesquelles Le Tellier a rempli les fonctions d'intendant militaire en Piémont, de la fin de 1640 au début de 1643 : c'est ce qu'on pourrait appeler les années d'apprentissage du futur secrétaire d'Etat de la guerre. De là, l'intérêt principal de cette publication. Le Tellier était d'une famille de robe : d'abord conseiller au Grand Conseil, puis procureur du roi au Châtelet, enfin maître des requêtes au conseil d'Etat, il n'avait encore exercé que des fonctions judiciaires, quand la protection du surintendant M. de Bullion le fit improviser intendant militaire à l'armée de Piémont. Son prédécesseur dans cette charge, M. d'Argenson, s'était laissé enlever par un parti d'Espagnols. Il s'agissait « d'envoyer promptement une personne capable de servir en sa place ». Le Tellier fut choisi, et il réussit parfaitement dans cette situation délicate; il y acquit l'expérience nécessaire des hommes et des choses, ce qui lui valut d'abord l'estime de Richelieu (p. 118) et plus tard la place même de secrétaire d'Etat pour la guerre.

C'est la correspondance administrative de Le Tellier pendant ses années d'intendance que M. C. nous donne aujourd'hui : deux cents pièces environ, émanées de Le Tellier lui-même ou de ses correspondants habituels, Sublet des Noyers, Mazarin, le comte de Chavigny, M. de Bullion, etc., et conservées inédites à la Bibliothèque nationale. M. C. y a joint une introduction développée (CLXIX pages) qui forme comme le commentaire. Cette correspondance est singulièrement curieuse, et pour l'histoire générale, et pour la biographie particulière de Le Tellier. Je connais peu de livres qui nous permettent une connaissance aussi intime de ce personnage : on y voit éclater à chaque page l'application en toutes choses, l'ardeur au travail, la rectitude de jugement, et en même temps la finesse d'esprit, la souplesse de caractère, la modestie naturelle ou affectée qui formaient les traits de son caractère. On y peut étudier ses relations premières avec Mazarin, alors envoyé à la cour de Turin, et par suite le point de départ de sa fortune ministérielle : c'est en effet la protection de Mazarin qui a fait la grandeur de Le Tellier; et certes, tels qu'ils nous apparaissent dans cette correspondance, jamais patron et client n'ont semblé mieux faits pour se comprendre. A ce propos, je reprocherais à M. C. d'avoir entièrement, et on dirait presque systématiquement laissé de côté, dans sa savante introduction, ce qui a trait à la biographie de son personnage. Certains détails de la correspondance semblent cependant inexplicables, si on ne connaît les particularités de la vie de Le Tellier, pendant les années qui ont précédé son intendance. Par exemple, le lecteur ne peut pas ne pas remarquer la mauvaise humeur constante de Sublet des Noyers, lorsqu'il écrit à son intendant, la

vivacité de ses reproches en opposition avec le ton contraint des éloges qu'il est quelquefois forcé de lui accorder. Qu'un incident, parfois insignifiant, lui fournisse un prétexte, et le ministre emploie envers son subordonné une dureté de ton qui étonne, quand on lit dans les mêmes pages les preuves multipliées des mérites de ce dernier. Surtout, il ne laisse échapper aucune occasion de lui rappeler sa position inférieure, de le remettre vertement à sa place : l'intendant propose-t-il quelques réformes en matière de justice militaire, « nous ne vous demandons pas, lui répond le ministre, si l'on doit châtier ceux qui ont manqué à leurs traités, mais que vous le fassiez ; et alors, quand vous nous enverrez des effets, et non des avis sur ce sujet, nous vous dresserons des statues » (p. 138). Notons qu'à la page précédente, à propos de cette même affaire, Mazarin envoyait à Le Tellier les compliments de Richelieu. Cette obstination de M. des Noyers dans la mauvaise humeur est au moins étonnante ; M. C. l'explique uniquement par la difficulté de son caractère ; et cependant, il est forcé de reconnaître que ce ministre « était au fond ce qu'on appelle un excellent homme » (p. XVI). On pourrait, je crois, trouver une explication plus satisfaisante dans les circonstances mêmes qui ont marqué l'élévation de Le Tellier aux fonctions d'intendant. Elles sont indiquées exactement dans une biographie de ce personnage, que M. C. aurait pu plus d'une fois citer utilement [1]. Le futur intendant était le protégé du surintendant, M. de Bullion ; celui-ci était lui-même l'ennemi intime du secrétaire d'Etat de la guerre ; et, circonstance aggravante, M. d'Argenson dont il s'agissait de prendre la place était parent de M. des Noyers. Néanmoins, le surintendant était parvenu « à battre le secrétaire d'Etat sur son propre terrain », et avait obtenu la nomination de Le Tellier. On comprend alors le mécontentement du secrétaire d'Etat. Ainsi s'était engagée, dès le premier jour, une sourde hostilité entre le ministre et l'intendant, hostilité qui se continue pendant toute la durée de la *Correspondance*. Bientôt une mort subite enlève à Le Tellier la protection du surintendant ; mais déjà il avait acquis celle de Mazarin. Quand celui-ci fut devenu le maître, après Richelieu, la lutte entre le ministre de la guerre et son subordonné se termine par un coup de théâtre : le ministre fut disgracié, et ce fut l'intendant qui prit sa place.

Voilà des renseignements utiles pour une histoire particulière de Le Tellier. Par d'autres côtés, le livre de M. C. présente un intérêt plus général. L'historien y trouvera des détails curieux sur les attributions et le fonctionnement de l'intendance militaire à un moment où elle vient en réalité d'être créée. Cette *Correspondance* forme, en quelque sorte, le commentaire vivant de la grande ordonnance de janv. 1629, pour ceux de ses articles qui instituaient les intendants d'armée. On y surprend, comme sur le fait, une révolution considérable dans l'administration militaire ; Richelieu venait d'établir auprès de chaque armée un *inten-*

---

1. *Vie de M. Le Tellier*, par Claude Le Peletier. Bibl. nat., mss. 2431, suppl. fr.

*dant de police, justice et finances,* comme il en établissait un, dans les provinces, auprès des gouverneurs. On peut remarquer que ces deux fonctionnaires, civil et militaire, portent le même titre; c'est qu'ils avaient aussi, dans les plans de Richelieu, un rôle analogue : battre en brèche l'esprit d'indépendance de la haute noblesse, et en même temps faire régner partout l'ordre et la volonté royale. Il fallait, d'un côté, régulariser les services matériels de l'armée ; de l'autre, restreindre le plus possible l'autorité de ces généraux que leur naissance seule semblait appeler à ce poste, portés par suite à considérer leurs troupes comme leur chose propre, dont ils pouvaient au besoin se servir même contre le roi. L'histoire du duc de Bouillon, arrêté pour conspiration pendant qu'il était à la tête de l'armée d'Italie (pp. 196-212), peut servir de preuve. Par la création de l'intendance, ces généraux se voient enlever la justice et l'administration militaire, pour ne conserver que le commandement proprement dit. Naturellement, le pouvoir de l'intendant est très limité au début : il s'agissait de ne point éveiller des susceptibilités qui auraient pu entraver l'œuvre du ministre. Les lettres de Le Tellier nous montrent l'intendance avec ce double caractère, d'être purement une magistrature civile, et d'être en apparence entièrement subordonnée au commandement. Les instructions que le nouvel intendant emportait avec lui, en quittant Paris, insistaient particulièrement sur les ménagements qu'il devait garder : « Il s'insinuera, lui disait-on, le plus doucement qu'il sera possible aux bonnes grâces de M. le comte d'Harcourt..... il ménagera l'humeur des maréchaux de camp, qui ne sont peut-être pas les plus traitables du monde ; M. le vicomte de Turenne en est un.... » (pp. 4 et 5). Bref, nous sommes entièrement dans une période de formation et de tâtonnements.

A cette époque, on peut le dire, tant vaut l'homme, tant vaut la charge : grâce à l'habileté de Le Tellier, qui sait se faire bien venir, on voit peu à peu grandir le crédit et les attributions de l'intendance : et toujours pour le bien de l'armée et l'extension de l'autorité royale. Le service des vivres était, pour les maréchaux de camp, la source de profits illicites ; l'intendant ne pouvait d'abord que constater le mal, dont il restait forcément le témoin impuissant (p. 16, p. 25). Plus tard, Des Noyers donne en ces matières le visa à l'intendant (p. 69) et voilà le pouvoir de l'intendance qui s'accroît aux dépens du commandement militaire. Une autre fois, Le Tellier reçoit l'ordre exprès d'intervenir dans le conseil des principaux chefs de l'armée, « et d'y faire résoudre ce qu'il se pourra faire pour le plus grand service du roi, dans la campagne prochaine, touchant les recrues » (p. 242). Nouvelle extension du cercle d'action de l'intendance.

Un autre intérêt de cette Correspondance, c'est qu'elle nous fait pénétrer dans le détail d'une armée au milieu du XVIIe siècle ; avec elle, nous vivons de la vie ordinaire des soldats ; Le Tellier nous fait toucher du doigt tous ces abus qui révoltaient ses idées de juriste, et compromet-

taient le succès de la campagne : les fraudes de toute nature dans le service des recrues, l'abus des passe-volants (p. 32), le désordre qui en résulte dans les effectifs, et qui fausse le nombre des combattants un jour de bataille (p. 65, p. 225), l'indiscipline des quartiers d'hiver, lorsque les principaux officiers quittent leurs soldats pour retourner à Paris, les levées excessives faites sur les paysans, la mauvaise hygiène des troupes, portée à un point qu'on ne saurait croire : quand Le Tellier arrive à l'armée de Piémont, un relevé officiel constate (p. 5) que, dans cette armée, l'infanterie comptait 10,630 hommes en état de porter les armes, et 12,472 malades ; la cavalerie capable de servir montait à 4,183 hommes, la cavalerie malade et démontée à 5,288. La *Correspondance* nous donne le tableau exact et complet de la situation matérielle d'une armée au temps de Richelieu : les effectifs, les recrues, les quartiers d'hiver, les vivres, l'habillement, l'artillerie, la discipline, la justice militaire, tout s'y trouve. Telle est l'excellente école à laquelle s'est formé Le Tellier ; l'intendant excelle à mettre en relief tous ces vices d'administration, dont il préparera plus tard comme ministre la répression ; en attendant, il propose directement quelques réformes : pour la fourniture des armes (p. 112), pour l'organisation des régiments, dont il veut « diminuer la multiplicité » (p. 75), etc. Ce livre nous montre, en germe, les idées de réformation qui seront plus tard appliquées pendant les premières années du règne de Louis XIV.

L'éditeur aurait pu rendre ce recueil plus utile encore, en joignant au texte de la correspondance quelques notes explicatives. M. C., qui vit depuis bien des années au milieu des documents relatifs à l'histoire de l'administration militaire, ne voit d'obscurités dans aucun des incidents qui se produisent, ou dans aucune des expressions qu'emploient Le Tellier et ses correspondants. Mais tous ses lecteurs ne sont pas aussi savants, et aimeraient à trouver des explications sur bien des mots, sur celui de *montre* désignant certains quartiers de solde, sur celui de *maître* employé dans le sens de cavalier, sans doute parce que le cavalier était primitivement accompagné d'écuyers et d'archers, etc. Par contre, on trouverait dans l'Introduction quelques pages qui semblent des hors-d'œuvre. Je ne vois pas, par exemple, en quoi le récit de La Marfée, (p. LV), ou l'histoire de la réconciliation de Turenne avec la cour (p. XXXIV) ou celle du maréchal du Plessis-Praslin pendant la Fronde (p. XXV et sq.) aident à comprendre la correspondance administrative de Le Tellier de 1640 à 1643. M. Caron ne résiste pas non plus assez à la tentation d'intercaler, au milieu d'un chapitre, des détails étrangers au sujet dont il s'occupe : ainsi, il profite d'un travail sur l'état des hôpitaux pour nous indiquer les sentiments des Génois envers la France (p. CXXXVIII) ; au milieu de recherches sur le rôle de l'intendance dans les sièges, il examine à quelle époque le nom de Sévigny a pu se changer en celui de Sévigné (p. CLII), etc. Mais ce sont là des taches légères, et qui ne diminuent pas les qualités solides de cette publication.

A. AMMANN.

39. — **Anmerkungen zu deutschen Dichtern**, von J. Imelmann. Berlin, Weidmann, in-8°, 38 p.

M. J. Imelmann, professeur dans un lycée de Berlin, a fait tirer à part l'article qu'il avait donné aux *Symbolae Joachimicae* dont il a été rendu compte ici même. Cet article, dont le titre figure en tête de cette notice, renferme un certain nombre de remarques détachées et relatives aux poésies de Gœthe, de Schiller et d'autres; ces remarques témoignent d'une grande sagacité et de lectures fort étendues. On notera particulièrement les observations qui ont trait à l'influence du *Philoctète* de Sophocle sur l'*Iphigénie* de Gœthe, au *Deutscher Parnass*, poème où M. I. reconnaît avec M. E. Lichtenberger une réponse ironique à une « antixénie » de Gleim, à l'expression *Heinrichs Sänger* de l' « ode à Gleim » de Klopstock (il faut entendre Voltaire, le poète de la Henriade), etc. Citons encore le parallèle entre le dialogue de Stauffacher et de Gertrude dans le *Guillaume Tell* et l'entretien de Coligny et de Charlotte de Laval dans l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné, parallèle déjà institué par Littré, et auquel M. I. ajoute quelques traits heureux; la rectification d'une erreur que Gervinus a commise en parlant de J. A. Schlegel; la comparaison entre les *Grues d'Ibycus* de Schiller et la *Fête d'Alexandre* de Dryden, traduite en 1776 par Ramler, le sens véritable d'un passage de Bodmer concernant Gottsched, les citations du mot *türmend*. Ajouterons-nous quelques remarques aux remarques de M. Imelmann? L'expression de Haller, que l'homme est *unselig Mittelding von Engeln und von Vieh*, reproduite par Bodmer et que Haller aurait empruntée à Pope, ou à l'Italien Marcellus Palingenius (*homo medius bruta inter et ipsos Caelicolas*), ne peut-elle être rapportée au célèbre passage de Pascal sur l'ange et la bête? Le vers *wendet die Schmerzen tief in der Brust* peut être traduit: « elle tourne, retourne, remue la douleur », et l'on n'a pas besoin de lire *wecket* au lieu de *wendet*. On pourrait rapprocher des passages de Sophocle cités par M. Imelmann les passages correspondants du *Télémaque*; et des citations du mot *türmend*, les exemples suivants que M. Imelmann n'a pas connus; Salis : *hebt die thürmenden Giebel* (« Elegie an mein Vaterland »); Hölty : *thürmende Trümmer das Ufer decken* (« der Tod »): Gœthe : *rings die thürmende Ferne* (« Auf dem See »); Stolberg : *auf die thürmenden Gipfel* (I, 228), *enteilt, wie ein Adler, dem thürmenden Schloss* (I, 300). Il faut enfin ne hasarder tant de rapprochements et de parallèles qu'avec beaucoup de circonspection; l'expression *ein Schauspiel für Götter* ne nous semble pas avoir grand rapport avec le mot de Sénèque, *ecce spectaculum dignum*, etc. Mais il y a dans ce recueil des observations dont les futurs éditeurs de classiques allemands feront leur profit.

A. C.

40. — Théodore Juste. **Le Congrès national de Belgique, 1830-1831,** précédé de quelques considérations sur la Constitution belge par E. de Laveleye. Bruxelles, Muquardt, 1880, 2 vol. in-8°, xxv-420p., 435 p.

Depuis l'ouvrage, devenu classique en Belgique, de M. Nothomb, de nombreux documents ont paru sur l'histoire de la Révolution belge. M. Th. Juste s'est proposé de les réunir et de porter à la connaissance du grand public les faits qui y sont contenus. Il y a joint, dit-il, le résultat de ses recherches particulières dans les archives publiques et privées de la Belgique. Son ouvrage est certainement le plus complet et le plus précis que nous possédions sur l'histoire intérieure de la Belgique. On ne peut en dire autant au sujet des négociations. M. Th. J., bien qu'il les ait connus et dépouillés, n'a pas tiré tout le parti qu'on aurait pu attendre des papiers de Palmerston et de Stockmar. Toute cette partie est mieux traitée dans l'ouvrage français de M. Saint-René Taillandier, et surtout, quelques réserves que nous puissions faire à notre point de vue français, dans l'histoire de Louis-Philippe de M. Hillebrand.

J.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Quelques-uns des amis de Charles Graux, désirant ne point le laisser disparaître sans un souvenir, se proposent de former un volume de *Mélanges* d'érudition classique, et de le publier en le dédiant à la mémoire de notre défunt directeur. Le comité d'organisation, composé de MM. Weil, Boissier, Lavisse, A. Croiset et Louis Havet, fait appel à la collaboration des maîtres, des collègues, des élèves de Graux et, en général, des érudits qui l'ont connu et qui voudraient s'associer à ce dernier hommage. Sont admis dans les *Mélanges* : des travaux d'érudition, relatifs à l'antiquité grecque et romaine et traitant de paléographie, de bibliographie, de critique verbale, de grammaire, d'interprétation, de littérature, d'épigraphie, d'institutions, d'archéologie, de mythologie, d'histoire. Le comité recevra avec reconnaissance même une simple note d'une ou deux pages. En cas d'adhésion, on est prié de notifier, le plus tôt possible, la nature et l'étendue approximative du travail et d'en envoyer le manuscrit avant le 15 mars 1882 à M. Louis Havet, 102, rue Turenne, Paris.

— Les directeurs de la *Revue archéologique* ont voulu renseigner leurs lecteurs sur la nature et la valeur des objets rapportés de la Tunisie par M. le comte d'Hérisson et exposés au Louvre ; ils se sont adressés aux hommes les plus compétents et les ont priés d'étudier avec soin les inscriptions ; le résultat de l'enquête a paru dans un article de leur *Revue* intitulé *L'exposition de la cour Caulaincourt au Louvre* et tiré à part (Didier. In-8°, 24 p). L'article est dû à quatre personnes, MM. Ph. Berger, Le Blant, Mowat et Cagnat. Nos lecteurs savent déjà, par le bulletin de l'Académie des Inscriptions, à quelles conclusions est arrivé M. Ph. Berger. Les soixante-dix-sept inscriptions qui venaient d'Utique et formaient « la partie la plus précieuse des découvertes » de M. d'Hérisson viennent toutes de la collection du Khasnadar et

ont été, pendant des années, au palais de la Manouba, où elles ont été vues, dès 1869, par M. de Maltzan, qui les a publiées partiellement dans l'appendice de son Voyage à Tunis. Les estampages de la collection complète de la Manouba sont déposés à l'Institut, et toutes les inscriptions de M. d'Hérisson s'y retrouvent en bloc. M. d'Hérisson « a été indignement trompé ». — M. Le Blant prouve qu'il faut lire *Candida Fidilis* et non *Candida Eidicis* dans l'épitaphe chrétienne rapportée par M. d'Hérisson; il ajoute aux informations que nous connaissions déjà par le compte-rendu de l'Académie des Inscriptions, un renseignement de M. Héron de Villefosse qui a trouvé, dans un fragment d'inscription chrétienne, un *F* « qui n'est pas douteux dans le même Fidelis, et de plus provenant de Carthage ». — M. Mowat montre que huit inscriptions latines, y compris la grande inscription bilingue, exhibées dans le local de l'exposition des fouilles d'Utique, ont déjà été publiées dans le tome VIII du *Corpus inscriptionum latinarum*, et qu'aucune n'y est mentionnée comme venant d'Utique. — Enfin, M. Cagnat relève le petit nombre d'inscriptions latines inédites que contenait l'exposition de la cour Caulaincourt et que M. d'Hérisson avait publiées avec des incorrections; celles-là viendraient réellement d'Utique.

— Notre collaborateur M. Louis Leger, professeur à l'Ecole des langues orientales, a fait tirer à part son *Esquisse sommaire de la mythologie slave* parue dans la « Revue de l'histoire des religions » (Leroux. In-8°, 24 p.), M. Leger fait remarquer dans son étude qu'aucun document purement slave n'atteste la croyance dans l'existence d'un Dieu suprême dont dériveraient les autres divinités; les seules qui soient incontestables sont *Svarog*, Dieu du ciel, et son fils *Dajbog*, le dieu qui donne, ou le soleil, fils du ciel, qui eut sa statue à Kiev; *Svarojitch* « dieu solaire » (ne serait-ce pas le même que *Dajbog?*); *Ogonu*, le feu, également fils du ciel; *Peroun*, le frappeur, le dieu du tonnerre qui avait une statue à Novgorod et à Kiev et qui a continué de vivre dans la mythologie populaire sous le nom du prophète Elie (*Ilia*); *Khors* « dont les attributs sont difficiles à déterminer » (p. 15); *Veles*, dieu des troupeaux qui est devenu saint Blaise; *Koupalo*, dieu des fruits de la terre; *Iarylo*, l'ardent, le bouillant, dieu de la génération; *Stribog*, l'aïeul des vents d'après le poème d'Igor et *Lada*, la Vénus slave, déesse de l'amour et du printemps. Tels sont les dieux russes. M. L. passe ensuite aux Slaves de la Baltique; il cite leurs dieux : *Svantovit*, dont le temple principal était à Arkona, dans l'île de Rugen; *Triglav*, le dieu aux trois têtes, honoré surtout à Stettin et dans l'île de Wollin; *Radigost*; *Ranovit* ou *Rugevit*; *Iarovit*. Puis viennent les divinités inférieures, dryades, esprits des bois, Parques, vampires, etc. Enfin, M. L. dit quelques mots des prières et des sacrifices, des fêtes de l'année, des croyances des Slaves en une autre vie, de l'enfer; mais l'idée qui exprime le mot slave qui désigne l'enfer (*peklo*, l'endroit où l'on cuit dans la poix bouillante) paraît, dit fort bien M. L., purement chrétienne; cp. *pêh* en ancien-haut-allemand. « En somme, conclut M. L., les croyances religieuses des Slaves païens les disposaient, plus que tout autre peuple, à embrasser facilement le christianisme... L'instinct d'imitation, qui est le propre de leur race, les prédisposait à accepter sans lutte une religion supérieure qui, en satisfaisant leur imagination, leur apportait la solution des problèmes que leur mythes naïfs avaient essayé de résoudre » (p. 21). M. L. termine cette rapide esquisse par une bibliographie des ouvrages principaux et facilement accessibles sur le sujet. — M. Leger fera paraître prochainement un volume de *Contes slaves* et la *Chronique de Nestor, traduite pour la première fois sur le texte original*.

— Le tome Ier des *Continuateurs de Loret*, publié par M. le baron James de Rothschild (Morgand et Fatout. In-8°. xliv p. 1166 colonnes, 15 fr.), renferme 138 lettres, rangées dans un même ordre chronologique : 58 de La Gravette de

Mayolas (fils d'un professeur d'espagnol de Toulouse qui avait déjà en 1658 publié une gazette et que Loret avait désigné comme son successeur), 58 de Robinet (qui s'était fait une réputation de bel esprit par les lettres qu'il avait adressées durant six années à la Princesse Palatine), 6 de Boursault et 16 de Perdou de Subligny. Ces lettres conduisent le lecteur du 25 mai 1665 à la fin du mois de juin 1568 et racontent, entre autres événements, la représentation de la *Princesse d'Elide* et du *Misanthrope*, de la *Mère coquette*, de l'*Alexandre*, des *Amours de Jupiter et de Sémelé* (Boyer) de l'*Agésilas* (P. Corneille), de l'*Antiochus* (Thomas Corneille), ainsi que l'insurrection de Lubomirski en Pologne, les combats livrés aux Barbaresques par le duc de Beaufort, la guerre entre l'Espagne et le Portugal, les grands jours d'Auvergne, la mort d'Anne d'Autriche et du roi d'Espagne Philippe IV, la guerre déclarée à l'Angleterre, la bataille navale soutenue durant quatre jours par Ruyter contre l'armée anglaise, etc. Le volume est précédé d'une table analytique des matières par lettres, et terminé par une table des noms propres. — On sait que M. Emile Picot continuera, en cinq autres volumes, la publication, commencée par M. de Rothschild, de ces gazettes qui sont, malgré le burlesque ou la grossièreté de la forme, de si précieux documents pour l'histoire intime du XVII[e] siècle.

— M. Alfred Morel-Fatio, professeur de littérature étrangère à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, a fait paraître (Denné. In-8°, 70 p.) un opuscule, intitulé : *Calderon, Revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du second centenaire de la mort du poète*. On nous saura peut-être gré de résumer ici les traits principaux de cette intéressante brochure. La partie documentaire de la biographie de Calderon s'est un peu enrichie ; on sait maintenant que Calderon fut nommé, le 13 février 1663, chapelain de la maison de Castille *ad honorem* et que, le 24 août 1679, on lui fit concession d'une *racion de camara en especie*, c'est-à-dire en nature. Parmi les écrits consacrés à l'examen de l'œuvre entière de Calderon, M. M.-F. relève le livre de D. Argel Lasso de la Vega et surtout les conférences de M. Ménendez Pelayo, qui « a su digérer ce qu'il a pris au trésor commun, et sur quelques points aller de l'avant » ; ce travail de Menendez est, dit M. M.-F., ce qu'on a écrit en Espagne de plus complet, de plus sensé et de plus original sur Calderon. Mais M.-F. y note des faiblesses, des traces d'une composition hâtive et il montre, encore une fois contre Menendez, que Corneille ne s'est pas inspiré de *En esta vida* dans son *Heraclius*, mais que bien plutôt Calderon a copié Corneille. Une grande partie de la « Revue critique » de M. M.-F. est consacrée au travail de M. Moguel, couronné par l'Académie de l'Histoire, sur le *Magico prodigioso* de Calderon et le *Faust* de Gœthe; c'est un « travail méritoire, malgré une thèse malheureuse et des erreurs de détail », et qui a fait « faire quelques progrès à la question des origines du *Magico prodigioso*, en complétant des recherches depuis longtemps commencées sur les sources de ce drame » (p. 38). Le mémoire de M. de Castro sur « les mœurs publiques et privées des Espagnols au XVII[e] siècle, étudiées dans les œuvres de Calderon » (mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques), sera, dit M. M.-F., utilement consulté; il renferme bien des faits curieux, mais il est à peine rédigé. L'étude de M. Grinda sur « le concept de la nature et de ses lois, d'après les œuvres de Calderon », est dénué d'intérêt. Les résultats obtenus sont donc en somme — conclut M. M.-F. — peu en rapport avec le tapage qui s'est fait autour de Calderon, à l'occasion de la fête du 25 mai 1881. Si Calderon est la personnification la plus haute du génie espagnol et le « poète par excellence », il méritait d'être traité avec plus de déférence et de sérieux. « Il est à craindre qu'après cette avalanche de discours et de *memorias* on ne finisse par avoir de Calderon par-dessus la tête, comme on dit vulgairement, et

que le jour où un érudit de mérite se proposera d'entreprendre quelque travail utile, par exemple une bonne édition ou un commentaire historique et grammatical des drames du poète, on ne lui dise : comment, encore Calderon ? Mais vous venez trop tard, la fête est finie, les lampions sont éteints ! » — On trouve à la suite de cette « revue critique » écrite, comme on le voit, avec autant de verve que de science, plusieurs documents curieux pour l'histoire du théâtre espagnol en Espagne et hors d'Espagne, et que M. Morel-Fatio a imprimés « pour remplir les quelques pages » qui lui restaient; ce sont : 1° des règlements administratifs pour les théâtres de Madrid, promulgués dans la première moitié du XVII[e] siècle; 2° une note sur les représentations de comédies castillanes à Perpignan au XVII[e] siècle, dans les vingt dernières années de la domination espagnole; cette note, qui renferme des pièces d'assez grand intérêt, n'est pas de M. M.-F., mais de feu M. Alart, archiviste des Pyrénées-Orientales qui l'avait communiquée en 1875 au Comité des travaux historiques; M. Morel-Fatio a trancrit ce travail et l'imprime tel qu'il était, en y ajoutant seulement deux ou trois notes.

— M. l'abbé Ant. RICARD, professeur à la Faculté de théologie d'Aix, vient de publier à la librairie Didier deux livres qui reproduisent les leçons qu'il a faites pendant l'année 1880-81 ; l'un de ces livres est consacré à *Lamennais et son école*; l'autre, à *Gerbet, sa vie et ses œuvres*; M. Ricard a, dit-il, élagué tout ce qui n'était que l'exposition purement philosophique, pour se borner au récit de la vie et de l'action de Lamennais et de Gerbet sur leur temps; il espère publier plus tard de semblables études sur Lacordaire, Montalembert, Maurice de Guérin et « les autres principales gloires de la grande école de Lamennais ».

— M. Ernest DAUDET, après avoir publié une *Histoire des conspirations royalistes du Midi sous la Révolution*, vient de faire paraître une *Histoire de la Restauration* en un vol. in-16° (Hachette) et annonce qu'il prépare un autre récit, intitulé *La réaction thermidorienne dans le Midi*.

— On trouve à la librairie C. Klincksieck (11, rue de Lille), au prix de 1 franc, la *Liste des périodiques étrangers reçus par le Département des imprimés de la Bibliothèque nationale* (XXVIII, p. in-8°). Nous n'avons pas besoin de louer l'utilité de cette *Liste* et de la recommander aux travailleurs; il arrive souvent qu'on veut consulter un article paru autrefois dans une revue qu'on n'a pas à sa disposition; en se reportant à la *Liste des périodiques étrangers* qui donne et le titre des revues et le chiffre des années qui ont paru et que possède la Bibliothèque nationale, on saura de suite, et sans perte de temps, si l'on peut trouver rue Richelieu l'article dont a besoin. On remarquera que la *Liste* ne mentionne les revues que jusqu'à l'année 1879 ou l'année 1880 ; mais l'art. 81 du règlement de la Bibliothèque nationale porte que « les ouvrages par livraisons ne sont communiqués au public que quand ces livraisons ont pu être réunies en un volume et reliées. » Parmi les belles collections de périodiques étrangers, nous notons surtout celle des *Abhandlungen* de la Société des sciences de Gœttingue (à partir de 1838), celle des *Gœttingische gelehrte Anzeigen* (à partir de 1753), celle de l'*Historisches Taschenbuch* (à partir de 1830), etc., etc.

ALLEMAGNE. — Le comité directeur du Congrès des orientalistes de Berlin a tenu à se distinguer de ses prédécesseurs par la hâte louable qu'il met à la publication des actes du Congrès. Dès le mois de décembre dernier, paraissait la 1[re] partie : *Verhandlungen des Fünften Internationalen Orientalisten-Congresses gehalten zu Berlin im September 1881. Erster Theil. Bericht über die Verhandlungen.* (Berlin, Asher et Co.) Ce fascicule de 144 pages contient les documents relatifs à l'organisation et à la statistique du Congrès, le compte-rendu des fêtes et des séances géné-

rales, l'analyse, en partie détaillée, des travaux des diverses sections, enfin la bibliographie. Les travaux des sections ont été résumés par les quatre présidents de section, MM. Schrader, Weber, Lepsius et von der Gabelentz. Le reste est dû au président du Congrès, M. A. Dillmann. Parmi les nouveautés dont le Congrès a eu la primeur, nous remarquons une courte communication de M. Bühler relative à un papyrus récemment découvert au Penjab et qu'on suppose être un de ces exemplaires du Tripiṭaka bouddhique que le roi Kanishka, vers le premier siècle de notre ère, doit avoir déposés dans les fondements de plusieurs de ses constructions.

— M. Gaedertz travaille à une édition critique de la comédie de Gabriel Rollenhagen, *Amantes amentes* et à une étude sur les différents remaniements de la légende ovidienne de *Pyrame et Thisbé* en Allemagne jusqu'à la fin du xviii^e^ siècle.

— La librairie Hertz, de Berlin, publiera très prochainement un recueil d'articles et d'études de M. Adolphe Schœll, intitulé : *Gœthe in Hauptmomenten seines Lebens und Wirkens*.

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 27 janvier 1882.*

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Dulaurier et fixe l'examen des titres des candidats au 10 février.

M. Esmein communique quelques observations sur les paragraphes 2, 3 et 4 de la loi osque de la table de Bantia. On sait que la table de bronze connue sous ce nom porte sur ses deux faces deux inscriptions, l'une en latin, l'autre en osque, qui contiennent toutes deux des textes de lois, d'ailleurs incomplets. On ignore si les deux textes auxquels appartenaient ces fragments étaient la traduction l'un de l'autre; les parties conservées de l'un et de l'autre ne se correspondent pas. Le monument paraît être antérieur à l'époque des Gracques. Au temps où il a été rédigé, Bantia était une cité indépendante; néanmoins, les lois qu'il contient, même celle qui est écrite en langue osque, paraissent avoir une origine romaine. On sait, en effet, par le témoignage des historiens, que souvent les cités libres de l'Italie se sont adressées à Rome ou à des personnages romains pour leur demander des lois. La loi osque de Bantia a été interprétée, en dernier lieu, par M. Bréal, qui en a donné dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, une traduction complète. C'est à cette traduction que M. Esmein propose une légère modification, qui ne porte essentiellement que sur un seul mot, mais qui change d'une façon assez notable le sens de plusieurs paragraphes. Il a été conduit à proposer ce changement, non par des considérations linguistiques, mais par des raisons d'analogie juridique; il était naturel, en effet, de chercher à interpréter la loi de Bantia de manière à en rapprocher autant que possible les dispositions de celles du droit romain. — Le paragraphe 3 de la loi osque commence ainsi : « Suae pis pru meddixud altrei castrous auti eituas zicolom dicust, izic comono ni hipid » etc.; le paragraphe entier est ainsi traduit par M. Bréal : « Si quis pro magistratu alteri fundi aut pecuniae diem dixerit, is comitia ne habeat nisi cum apud populum quater oraverit sciens sine dolo malo et definitum diem populus acceperit quater neve magis quinquies » Il est question là d'un procès intenté pardevant le peuple et dont le peuple lui-même doit être juge; il est dit que le jugement ne pourra avoir lieu qu'après quatre annonces faites publiquement. Les procès auxquels cette disposition s'applique seraient, selon M. Bréal, les procès sur les fonds de terre et les sommes d'argent, *fundi aut pecuniae*, c'est-à-dire en général les procès civils; il en résulte qu'à Bantia les procès civils auraient été jugés par le peuple. Cela est peu vraisemblable, car à Rome rien de pareil n'a jamais existé; les actions civiles y ont toujours été de la compétence exclusive des magistrats et des juges désignés par eux. Mais il y avait une autre sorte de procès qui, à Rome, étaient jugés par le peuple : c'étaient les accusations criminelles portées contre des particuliers par les magistrats. Quand un magistrat romain voulait accuser un particulier, il fixait et annonçait publiquement le jour où la cause devait être entendue; cela s'appelait *diem dicere* : c'est précisément, on l'a vu plus haut, le terme employé par la loi de Bantia (*zicolom dicust = diem dixerit*). Le magistrat romain était obligé de répéter trois fois cette annonce, de formuler trois fois l'accusation, avant le jour où elle se

jugeait; ce jour venu, il accusait pour la quatrième fois celui qu'il voulait soumettre au jugement du peuple, et à la suite de cette quatrième accusation seulement on passait aux débats. C'est exactement aussi ce que porte le paragraphe 3 de la loi de Bantia; il exige que le procès soit annoncé quatre fois devant le peuple avant d'être soumis à son jugement. On obtiendrait donc un sens beaucoup plus satisfaisant si l'on pouvait entendre ce paragraphe comme s'appliquant également à des accusations criminelles et non à des procès civils. Les mots qui caractérisent l'objet des actions en question sont ceux-ci : *castrous auti eituas*, que M. Bréal traduit : *fundi aut pecuniae*. On peut conserver la traduction d'*eituas* par *pecuniae*; on sait en effet qu'à Rome, les accusations portées devant le peuple tendaient souvent uniquement à obtenir la condamnation de l'inculpé à une amende; c'était ce qu'on appelait *pecuniae accusare*. Dans les cas plus graves, quand l'accusateur ne se bornait pas à demander l'amende, il ne pouvait conclure qu'à une peine capitale, c'est-à-dire à une peine qui entraînait la perte des droits et de l'état civil du condamné : on disait alors *capitis accusare*. Ces deux mots, *pecuniae* et *capitis*, pour désigner les deux degrés et les deux formes de l'accusation publique, se rencontrent constamment dans les auteurs et toujours opposés l'un à l'autre; à eux deux, ils comprenaient tous les cas possibles d'accusation. Il est donc naturel de supposer que c'est aussi ces deux mots qu'on doit retrouver dans le *castrous auti eituas* de la loi de Bantia; il serait clair alors que ce paragraphe se rapporte bien à l'accusation publique et que cette accusation, à Bantia, était entendue et organisée comme à Rome. Or, il est admis que *autieituas* signifie *aut pecuniae*; n'est-il pas permis de conjecturer que *castrous* signifie *capitis*? Il est vrai que pour le traduire par *fundi*, M. Bréal s'est appuyé sur un passage des tables eugubines, écrit en ombrien, langue parente de l'osque et du latin, où *castruo* (accusatif pluriel) a très clairement le sens de *fundos*; mais connaît-on assez bien ces anciennes langues italiques pour affirmer qu'il n'a pu s'y trouver deux mots, homonymes, mais de sens différent, signifiant, l'un « tête », l'autre « champ »? — Le paragraphe 2 de la même loi parle également des actions *castrous auti eituas* et porte que le peuple, avant de prononcer sa sentence sur ces actions, doit être astreint à prêter un serment. Or, un détail du récit relatif à la condamnation de Coriolan avait déjà conduit M. Huschke à conjecturer qu'un serment semblable était exigé à Rome pour le jugement des actions publiques. Le paragraphe 4 contient des dispositions relatives aux délais de la procédure; elles se rapprochent également de ce qu'on connaît de la procédure romaine en matière criminelle.

M. Bréal dit que, s'il est possible d'admettre l'interprétation de M. Esmein, la traduction de la loi de Bantia se trouvera considérablement améliorée. On gagne à ce changement, d'une part, de rapprocher encore davantage la législation de Bantia et celle de Rome (or on voit déjà par le reste du texte que ces deux législations se ressemblaient beaucoup); d'autre part, d'obtenir pour la loi de Bantia, prise en elle-même, un sens plus raisonnable et plus suivi. M. Bréal est donc très favorablement disposé, à première vue, en faveur de cette interprétation. Reste à savoir si l'hypothèse très hardie qu'elle implique au point de vue linguistique, celle de la coexistence de deux mots analogues au latin *castrum*, homonymes et de signifiation différente, peut être acceptée; c'est une question à laquelle on ne saurait répondre sûrement, dans l'état actuel de nos connaissances sur les idiomes italiques.

M. l'archevêque d'Alger adresse à l'Académie un rapport du P. Delattre sur des fouilles et découvertes archéologiques faites aux environs de Carthage. Renvoyé à l'examen de M. Léon Renier.

M. Lenormant présente de la part de M. Julius Lœytred, vice-consul de Danemark à Beyrouth, des estampages et photographies d'inscriptions cunéiformes nouvellement découvertes par lui sur un rocher de la rive nord du Nahr-el-Kelb. Ces inscriptions sont fort importantes. On y trouve le premier témoignage épigraphique connu des conquêtes de Nabuchodonosor; les autres inscriptions qu'on avait jusqu'ici de ce roi ne parlaient que des édifices qu'il a construits et non de ses exploits militaires. M. Lenormant insiste sur la reconnaissance qu'on doit avoir au savant consul danois d'avoir choisi l'Institut de France pour lui faire hommage de ces précieux documents.

M. Oppert commence la lecture d'un mémoire intitulé : *les Inscriptions chaldéennes de Gudea*.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs ; — par M. Duruy : Thévenot (Arsène), *Statistique intellectuelle et morale du département de l'Aube*; — par M. Baudry : Bonnardot (François), *Essai historique sur le régime municipal à Orléans*; — par M. Lenormant : Courajod (Louis), *Jean Warin, ses œuvres de sculpture et le buste de Louis XIII au musée du Louvre*; — id., *Supplément au mémoire intitulé : Deux Epaves de la chapelle des Valois à Saint-Denis*; — par M. Le Blant : Müntz (Eugène), *Etudes sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes*; — par M. Ad. Regnier : Senart (E.), *le Mahâvastu*; — par M. Georges Perrot : Collignon (Maxime), *Manuel d'archéologie grecque* (un volume de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, Paris, Quantin); — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Jæschke, *a Tibetan-English Dictionary*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 13 Février — 1882



41. — **Le Livre de Sîbawaihi,** traité de grammaire arabe par Sîboûya, dit Sîbawaihi. Texte arabe publié d'après les manuscrits du Caire, de l'Escurial, d'Oxford, de Paris, de Saint-Pétersbourg et de Vienne par Hartwig Derenbourg. Tome Ier. Paris, imprimerie nationale. 1881, gr. in-8°, XLIV-460 p.

L'étude de la grammaire est une de celles où les musulmans ont montré le plus d'originalité et où ils ont véritablement excellé. Tout concourait à les porter vers les recherches linguistiques, aussi bien la nécessité de fixer et de conserver le texte de leur livre sacré que la rapide extension de la langue arabe qu'il s'agissait d'enseigner aux néo-convertis de race étrangère. Dès les premiers temps de l'hégire, les Arabes avaient été conduits à réfléchir sur leur propre idiome, lorsqu'il avait fallu publier une édition officielle du Qor'ân, et la tradition paraît tenir compte de ce fait quand elle attribue les premières observations grammaticales au gendre du prophète, 'Ali ; mais c'est surtout par leur contact avec les étrangers que les conquérants sentirent le besoin de créer un enseignement philologique, et, sur ce point, les traditions s'accordent à placer le berceau des études grammaticales dans une ville où l'élément arabe était constamment aux prises avec des éléments chaldéens et persans, je veux dire la ville de Basra.

C'est un Arabe, appelé Abou-l-Aswad ad-Do'alî (il était précepteur des enfants de Ziyâd, frère adultérin du premier khalife omayyade et gouverneur de Chaldée) qui passe pour avoir fondé la science du langage [1]. L'arabe possède trois cas dont l'emploi est rigoureusement déterminé : entendant journellement commettre des fautes contre l'usage de ces cas, Abou-l-Aswad aurait conçu le projet de rédiger les règles de la syntaxe désinentielle. A prendre cette tradition au pied de la lettre, il semblerait qu'Abou-l-Aswad eût créé de toutes pièces cette science nouvelle ; mais il nous faut rabattre quelque peu cette prétention. Certaines doctrines et certains faits grammaticaux portent manifestement la trace d'une in-

1. Selon quelques auteurs, l'honneur en reviendrait au Persan 'Abd ar-Rahmân ben Hormouz.

fluence grecque s'exerçant par l'intermédiaire du syriaque. Il paraît donc légitime d'admettre que si, à la vérité, l'idée de la grammaire a pu et dû germer dans le cerveau des Arabes, c'est aux Chaldéens qu'ils sont redevables des principes initiateurs, principes qu'ils ont ensuite, il faut en convenir, admirablement appliqués et développés. L'honneur d'avoir réuni et codifié les matériaux de la grammaire appartient toutefois à un Persan. Sîbawaïhi, le compilateur du traité si estimé que M. H. Derenbourg a entrepris de publier, était persan, et ses cendres reposent, dit-on, à Béi*d*â, non loin de l'ancienne Persépolis.

Sîbawaïhi, contemporain des premiers khalifes 'Abbâsides et mort sous le règne de Hâroûn ar-Raschid, se destinait d'abord, en pieux musulman, à l'étude des traditions. Comme il suivait les cours du fameux *H*ammâd, docteur ès-traditions, il lui arriva de mal prononcer un mot arabe et il en fut si honteux que dès lors il se consacra tout entier à la grammaire. A cette époque, la grammaire, cultivée par plusieurs générations de philologues, était parvenue à un haut degré de perfection. Sîbawaïhi recueillit l'enseignement des maîtres les plus autorisés, particulièrement d'Ath-Thaqafî, et forma sa volumineuse compilation qui supplanta tous les travaux de ses devanciers et acquit une telle célébrité qu'on ne la désigna plus que sous le nom d'*Al-kitâb* « Le Livre » par excellence.

Et, en réalité, le *Livre* de Sîbawaïhi est aussi complet que possible, tant au point de vue des faits que des doctrines. On peut lui reprocher d'être confus, mal digéré, parfois obscur, ce qui explique la faveur exclusive dont ont joui plus tard des traités mieux composés et rédigés plus clairement; mais on peut dire, en somme, que la grammaire n'a plus guère progressé après lui.

Le *Livre* contient près de six cents paragraphes. L'auteur débute par une énumération des parties du discours, qui sont : le nom, le verbe et les particules; puis il examine les divers modes de l'*i'râb* ou syntaxe désinentielle. Il étudie successivement la syntaxe de l'accusatif, celle du génitif, celle du nominatif, celle du vocatif. Il passe ensuite à la syntaxe des particules négatives et restrictives, des pronoms, des particules dites régissantes, c'est-à-dire des prépositions et des conjonctions, syntaxe qui englobe celle du verbe. La syntaxe terminée, l'auteur aborde la morphologie et passe en revue la déclinaison, la formation des noms relatifs, celle du duel et du pluriel régulier, celle des dénominatifs, celle du futur énergique. Viennent ensuite les numéraux, les pluriels irréguliers ou internes, les formes verbales primitives et dérivées, les noms d'action, de lieu, d'instrument, etc. La phonétique proprement dite est traitée en dernier lieu (prononciation des lettres, transformation des sons, assimilation, etc.).

Cette simple énumération suffit à démontrer combien pénétrante avait été l'analyse des philologues musulmans : si l'on en excepte l'accent, qui paraît leur avoir complètement échappé, aucune des questions que

soulève la grammaire n'a été négligée par eux, et leur plus grand défaut est, on le voit, l'incohérence.

Le volume que nous donne aujourd'hui M. H. D. contient toute la syntaxe. Pour établir son texte, l'éditeur avait à sa disposition un grand nombre de manuscrits qu'il décrit soigneusement dans sa préface, et dont plusieurs sont excellents. Il a choisi comme base de son édition, et avec raison, le manuscrit de Paris, qui se rapproche plus que les autres de l'original du *Kitâb*. Le *Kitâb* a été tellement étudié et commenté que, de très bonne heure, les copies s'en sont accrues de remarques et d'éclaircissements qui ont pénétré dans le texte. C'est ainsi que dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg, les opinions de Sîbawaïhi sont parfois discutées et mises en parallèle avec celles de grammairiens postérieurs [1]. Le manuscrit de Paris donne ces observations en marge, et M. H. D. les a communiquées en note à l'occasion.

La correction de ce premier volume, magnifiquement exécuté par l'Imprimerie nationale, est irréprochable. M. H. D. a eu l'heureuse idée de soumettre les feuilles, au cours de l'impression, à deux des meilleurs arabisants que possède l'Allemagne, MM. Noeldeke et Prym, le second desquels s'occupait depuis plusieurs années déjà des *schawâhid* de Sîbawaïhi, c'est-à-dire des vers si nombreux que le grammairien cite à l'appui des règles énoncées par lui. Le résultat de cette collaboration est tel qu'on devait l'attendre, et l'on peut considérer la présente édition comme définitive.

Nous attendons impatiemment le second et dernier volume de cette publication si importante, qui contiendra, outre la fin du texte, une étude de M. H. Derenbourg sur la vie et les œuvres de Sîbawaïhi.

Stanislas GUYARD.

---

42. — **Transactions of Cambridge Philological Society.** Vol. I, from 1872 to 1880. Edited by J. POSTGATE, M. A. honorary secretary. London, Trübner. 1881, 1 vol. in-8° de XIII-420 p.

La Société philologique de Cambridge a eu l'excellente idée de recueillir en un volume les témoignages, jusqu'ici épars, de son activité pendant ses neuf premières années d'existence. Fondée en 1872 grâce aux efforts de M Cowell, professeur de sanscrit, et de M. Jebb, l'helléniste (aujourd'hui professeur à Glasgow), on la voit grandir peu à peu et s'organiser. Composée d'abord de 54 membres, elle en comprend aujourd'hui 147. Ses premières années sont représentées dans ce volume uniquement par de très brefs procès-verbaux où les sujets des mémoires

1. Voir l'excellent travail de M. Girgass, *Otcherk grammatitcheskoï sistémoui Arabov*. Saint-Pétersbourg, 1873.

et des discussions sont indiqués d'un mot; mais, d'année en année, ces procès-verbaux s'allongent, des notices intéressantes (bien qu'encore abrégées) y prennent place, jusqu'à ce qu'enfin l'année 1880, qui clôt le volume, nous apporte un véritable recueil de mémoires publiés *in-extenso*. Cette dernière année ferme la période des débuts et des tâtonnements. Ce premier recueil est du meilleur augure. Un grand nombre des noms les plus honorablement connus de la philologie anglaise y ont contribué. L'exécution matérielle est excellente. Une courte dissertation du secrétaire, M. Postgate, sur l'objet que doit se proposer une Société philologique, sert d'introduction au volume, qui se termine par une série de comptes-rendus consacrés aux travaux parus en 1880 sur Homère, Platon, Aristote et Servius. Ces comptes-rendus sont intéressants, mais ne s'appliquent encore, comme on le voit, qu'à très peu d'auteurs. La Société réussira-t-elle, sans surcharger son volume et son budget annuels, à présenter à ses lecteurs une image vraiment complète du mouvement philologique de chaque année? Il faut l'espérer, et la remercier, en tous cas, de sa courageuse tentative.

Alfred Croiset.

---

43. — **Œuvres inédites de J.-B. Bossuet,** découvertes et publiées sur les ms. du cabinet du roi et des bibliothèques nationale, de l'Arsenal, etc., par Auguste-Louis Ménard. Tome I, le *Cours royal complet sur Juvénal*. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1881. 1 vol. gr. in-8°, XLVIII et 492 p.

L'abbé Maury se plaignait vivement, en 1772, de ceux qui publiaient jusqu'aux moindres fragments des sermons de Bossuet : il ne faut pas, disait-il, ramasser le linge sale des grands hommes. Maury avait tort, et nous applaudissons à l'entêtement du bénédictin Déforis, qui a voulu conserver tout ce qu'il pouvait recueillir de la pensée d'un si grand orateur. Mais on est tenté de s'exprimer avec plus d'énergie encore que l'abbé Maury, lorsqu'on voit imprimer sous le nom de Bossuet ce que M. Ménard vient de donner au public. Le titre de cet ouvrage, édité avec un très grand luxe, et orné d'un magnifique portrait de Bossuet, est de nature à attirer l'attention du monde lettré; il ne s'agit de rien moins, dit M. M., que du cours fait par Bossuet au dauphin, et l'on nous annonce « Les seize satires de Juvénal, lues au fils ds « Louis XIV par Cordemoy, son lecteur, commentées et appliquées aux « mœurs du siècle par Bossuet, son précepteur, avec la table des matiè- « res, le vocabulaire des mots difficiles, etc., par Huet, son sous-précep- « teur. »

Déjà, en 1876, il avait été question de cette découverte; journaux et revues s'étaient fait un plaisir de l'annoncer, et l'on devait s'attendre à une publication d'une réelle importance. Bossuet traduisant, Bossuet commentant Juvénal, le grand poète chrétien, l'orateur sublime qui

a rendu avec une si admirable vigueur certains passages d'Isaïe et de Jérémie, s'appliquant à transporter dans notre langue les plus belles pensées du satirique latin, c'était évidemment, pour les amis des lettres, une bonne fortune inestimable. M. M., dans son Introduction, nous avertit qu'en lisant pour la première fois les mss. dont il commence l'impression, « le style du grand siècle l'a saisi » ; il a, dit-il, aperçu la date de 1684, et c'est l'époque où Bossuet « était précepteur du dauphin ». M. M. a conclu de là qu'il était en présence du « cours oral » de Bossuet, « recueilli sténographiquement » par divers copistes sous la direction de Bourse-Trouvée de Compaing, scribe du dauphin. Voilà, je le répète, de magnifiques promesses, et le critique le plus sévère s'estimerait heureux de pouvoir encourager, en lui prodiguant les éloges, un éditeur enthousiaste qui ne recule devant aucun sacrifice pour publier ainsi le Juvénal de Bossuet.

Mais, hélas! une désillusion cruelle suit de près ces belles espérances. En 1684, Bossuet ne faisait plus de cours oral au dauphin, marié depuis quatre ans et déjà père du duc de Bourgogne. Quant à la sténographie, on sait de reste qu'elle était alors inconnue. D'ailleurs, le savant M. Floquet, dans son ouvrage intitulé : *Bossuet précepteur et évêque à la cour,* ne nous a laissé ignorer aucune des particularités de cette éducation du dauphin ; et M. Floquet ne parle pas de ces scribes qui auraient, au dire de M. M., assisté aux leçons du jeune prince, et vu Montausier infliger à cet enfant des punitions corporelles[1]. Il ne faut donc plus parler de « cours complet recueilli sténographiquement », d'autant plus que ce cours complet qui comprend trois parties : Remarques sur les satires. — Addition aux remarques. — Application des satires, — aurait eu besoin d'être complété pour une étude d'ensemble qui fait absolument défaut ; ce n'est, à vrai dire, qu'un commentaire de quelques passages des satires de Juvénal.

Mais il faut voir quelle est au juste la valeur de ce commentaire. Ce qui saute aux yeux du lecteur, c'est la pauvreté, disons le mot, c'est l'ineptie et la nullité de la plupart des arguments et des notes qui accompagnent le texte, plus ou moins bien établi, des Satires. Voici, par exemple, l'argument, le *sujet* de la satire X, la fameuse satire des Vœux : « Sujet. Juvénal fait voir dans cette satire la vanité de nos désirs et l'inconstance de la fortune, » et voici les trois premières notes du commentaire proprement dit : « *Quae sunt a Gadibus usque* » (vers 1). — Gadès est « une « ville d'Espagne appelée maintenant Cadix, que Cicéron dans l'oraison « pour Com. *(sic)* Balbus appelle la fin des travaux d'Hercule, parce « qu'elle est proche du détroit de Gibraltar, qui en est la véritable fin.

« *Gangem* (vers 2). — Le plus beau fleuve des Indes, qui les sépare

1. L'*Histoire de France* dont Bossuet parle dans sa Lettre au pape, est tout entière du style et *de la main* du dauphin ; c'était pourtant bien le cas d'employer les scribes !

« par le beau milieu et entraîne avec lui un sablon d'or inestimable : il « fut appelé Gangès de Gangé, roi des Ethiopiens. On croit que son ori- « gine vient du Paradis terrestre, parce que les Grecs l'appellent Phison « et que la Sainte-Écriture dit que c'est un de ceux qui en sortent; il « arrose toutes les années la campagne voisine, de même que le Nil, et « sort, selon quelques-uns, des montagnes des Scythes, et qu'il *(sic)* de- « vient plus rapide dans sa course par la quantité d'eau que trente fleu- « ves lui donnent; sa plus petite largeur est de 8,000 pas, et sa plus « grande de 20,000.

« *Longinum* (vers 16). — Néron fit tuer Cassius Longin et Sénèque « *pour avoir leurs richesses;* il fit la même chose à Lateran qui était « consul » (p. 247).

Presque tout le commentaire est de cette force; et, s'il s'agit de traduire Juvénal, on ne trouve guère dans ce volume que des traductions comme celles-ci :

« Aude aliquid brevibus Gyaris et carcere dignum,
« Si vis esse aliquis : probitas laudatur et alget.

« Voulez-vous vous élever à quelque rang considérable, entrez hardi- « ment dans les intrigues les plus dangereuses, sans craindre ni prison « ni exil; on loue les gens de bien, mais on ne laisse pas de les voir pé- « rir de misère sans en être touché de compassion (p. 378).

« Pone seram, cohibe; sed quis custodiet ipsos
« Custodes? Cauta est, et ab illis incipit uxor.

« Il faut l'enfermer, empêche-la de sortir; mais qui gardera les gardes « que je lui donnerai? Il n'est rien de plus fin qu'une femme; c'est en « trompant ou en corrompant ses gardes qu'elle commencera à me trom- « per moi-même » (p. 411).

Venons à la « période sublime » qui fait dire à M. M. (p. xxv) : « Li- « sez seulement *l'application* (p. 453). L'aigle anime la foudre, et je dé- « fie que l'on respire, si peu qu'on ait le sens littéraire et artistique, avant « la fin de cette peinture, de cette musique :

« *Hi sunt qui trepidant, et ad omnia fulgura pallent...* Les méchants ne sont ja- « mais en sûreté; ils pâlissent à tous les éclairs, ils sont à demi-morts dès qu'ils « entendent gronder le tonnerre, comme si la foudre n'était pas portée par le hasard « ou par la fureur des vents, mais comme si *elle haïssait* les crimes et ne tombait « qu'en *discernant* les coupables.

« Dans cette période sublime, on entend le tonnerre rouler majestueu- « sement dans les cieux, on l'entend frapper la terre, on voit la foudre « sillonner la nue, on en voit rejaillir les éclats. » — J'avoue que le texte de Juvénal me paraît singulièrement affaibli par cette mauvaise traduction, et que, sans être dépourvu de sens littéraire et artistique, on peut lui préférer le latin si énergique que voici :

Hi sunt qui trepidant, et ad omnia fulgura pallent,
Quum tonat, exanimes primo quoque murmure cœli;

Non quasi fortuitus, nec ventorum rabie, sed
Iratus cadat in terras, et judicet ignis.

Quand Bossuet veut faire entendre le tonnerre, il s'y prend d'une tout autre manière; il dit : « Nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle... » ou encore : « Plût à Dieu que je parle [aux pécheurs] avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre! »

Peut-être a-t-on remarqué, dès la première ligne de cette traduction, un véritable contre-sens, car *trepidare* veut dire *trembler* et non pas *n'être jamais en sûreté,* de même que *judicare* ne signifie nullement *discerner les coupables.* Il y en a beaucoup du même genre dans ce que M. M. appelle, on ne sait trop pourquoi, les *Applications* des satires, et ces contre-sens sont tels qu'on ne les pardonnerait pas à un élève de troisième. Mais il faut des preuves; en voici :

Animalia muta
Quis generosa putet, nisi fortia? Nempe volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exsultat rauco victoria circo.
Nobilis hic, quocumque venit de gramine, cujus
Clara fuga ante alios, et primus in æquore pulvis;
Sed venale pecus Corythæ posteritas et
Hirpini, si rara jugo victoria sedit, etc.

(Sat. VIII, 56.)

« Pourquoi *estime-t-on* un animal plus *qu'un autre?* Est-ce la bonté *que nous y considérons,* ou la race dont il est? Vous voyez que l'on *fait état de la vitesse* d'un cheval qui remporte la victoire, qui fait paraître en courant le plus de vigueur, qui se couvre le premier de poussière, avançant plutôt que les autres dans une longue carrière; de quelque *lieu* qu'il soit, c'est lui qui est *le plus estimé;* mais la postérité de Corythe et de Hirpin, *si ce n'est qu'une rosse* qui n'a presque jamais vaincu à la course, est vendue *presque pour rien* » (p. 429).

Et majore domus gemitu, majore tumultu
Planguntur nummi quam funera; nemo dolorem
Fingit in hoc casu.

(Sat. XIII, 130.)

« Le deuil est bien plus grand quand on perd son argent que lorsqu'on n'a perdu que quelqu'un de ses parents; personne ne *dissimule sa douleur* dans un tel accident » (p. 452).

Mais je crois inutile d'insister; mieux vaut aller tout droit, pour en finir, au passage que M. M. cite dans son introduction comme « le morceau le plus parfait qu'il connaisse dans la langue française »; c'est la traduction de ce fameux passage de la Satire X : Expende Annibalem... etc. (v. 147). Etant donnés les quelques vers qui précèdent :

.... Laudis titulique cupido
Haesuri saxis cinerum custodibus, ad quæ

Discutienda valent sterilis mala robora ficus ;
Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulchris,

tout le monde comprend que Juvénal « notat scoptice », comme dit un commentateur, c'est-à-dire flétrit, par une raillerie sanglante, l'ambition d'un conquérant. Voici pourtant comment cet admirable passage a été rendu par le traducteur ignorant que M. M. dit être Bossuet :

« Pesez maintenant Annibal. *Ah! de quel poids est ce grand, cet illustre capitaine* [1]; c'est lui que toute l'Afrique, *qui n'est bornée que* [2] par l'Océan et par le Nil, ne peut arrêter; il ajoute aux victoires qu'il a remportées sur les Ethiopiens et à toutes ses autres conquêtes l'Espagne; il vole au-delà des Pyrénées, il *surmonte* les Alpes et les neiges dont elles sont couvertes, il sépare les rochers, il *renverse* les montagnes par le secours du vinaigre *et du feu* [3]; *il marche triomphalement au milieu des campagnes d'Italie, mais il n'est pas encore au bout de ses entreprises* [4]. *Mes victoires sont imparfaites*, dit-il, *si, après tant de combats, je ne vois cette superbe ville en ma puissance* [5], ou si je ne plante pas mes drapeaux triomphants au milieu de Rome. *Que son visage était fier, que l'on eût bien fait de le peindre monté sur un éléphant, que le portrait en eût été beau, bien qu'il* [le portrait?] *n'eût plus qu'un œil* [6]! Mais qu'arrive-t-il? *O gloire d'Annibal, qu'êtes-vous devenue* [7]! Il est contraint de chercher sa sûreté dans une fuite précipitée, et, pendant son exil, *ce grand et admirable capitaine* (cliens!) est réduit à faire la cour à un roi barbare et d'attendre son réveil. La fin de cette illustre vie, *qui avait rempli tout l'univers d'admiration et de crainte* [8], n'arrive point dans une bataille; ce n'est point le beau sort des armes qui la termine : c'est un anneau qui venge tant de sang répandu, *tant de carnage des Romains! Que te sert-il d'avoir parcouru toutes les Alpes, passé les Pyrénées, enfin toutes ces victoires que deviendront-elles? Le sujet d'un livre ou d'une harangue que l'on donnera à faire à ceux qui étudient l'éloquence* [9]. »

— On serait refusé sans pitié, au baccalauréat, avec une pareille version.

Mais je passe à un autre ordre de preuves encore plus sérieuses. On sait avec quel soin Bossuet tâcha de prémunir son jeune élève contre l'amour des plaisirs, et les mots *ad usum delphini* sont encore employés aujourd'hui pour désigner une édition expurgée avec la plus grande rigueur. Est-il donc admissible que Juvénal entier ait été lu, expliqué et commenté au dauphin par un évêque? Est-il permis d'attribuer à Bossuet la traduction intégrale du célèbre passage de la satire VI qui est relatif aux infamies de Messaline (p. 403)? Peut-on enfin lui imputer les

---

1. .......... Quot libras in duce summo
Invenies?
2. Percussa, ou Perfusa.
3. Diduxit scopulos et montem rupit aceto.
4. Jam tenet Italiam, tamen ultra pergere tendit.
5. Actum, inquit, nihil est, nisi pœno milite portas
Frangimus,
6. O qualis facies, et quali digna tabella
Quum Gœtula ducem portaret bellua luscum!
7. O gloria!
8. Quæ res humanas miscuit olim.
9. ..... Demens, et sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas et declamatio fias.

turpitudes qui se rencontrent plusieurs fois dans le commentaire, notamment à la p. 166 (v. 238)? La *Revue critique*, bien que les jeunes filles ne la lisent pas d'ordinaire, n'oserait citer ces prétendues explications orales données par un Bossuet à son élève. Aussi bien, après avoir lu ce livre en entier, je me vois contraint de dire qu'il ne s'y trouve pas, dans le Cours sur Juvénal, *cent lignes* qui puissent être de Bossuet.

Mais, dira-t-on, il y a, dans les mss. que possède M. M., « quelques corrections autographes de Bossuet ». C'est la seule preuve d'authenticité que je leur reconnaisse, car les rapprochements forcés que M. M. établit entre Juvénal et Bossuet ne sauraient donner lieu à une discussion suivie [1].

De ces corrections autographes dont on aimerait à connaître le nombre et l'importance, on ne peut inférer qu'une chose, c'est que Bossuet a eu entre les mains les mss. possédés aujourd'hui par M. Ménard. On savait depuis longtemps, grâce à M. Floquet, que Bossuet a « coopéré par ses conseils et même par ses indications à cette notable entreprise » d'une collection d'auteurs *ad usum delphini*, dirigée par Daniel Huet; mais on savait aussi que l'*insuffisance* dont firent preuve quelques-uns des « scoliastes dauphins » avait causé au savant Huet « non moins d'étonnement que de peine ». Ceci posé, tout s'explique le plus naturellement du monde : le Juvénal que M. M. attribue à Bossuet est à coup sûr l'œuvre d'un de ces scoliastes insuffisants que Daniel Huet se vit obligé d'employer. Bossuet, qui s'était réservé des auteurs tels que Térence et Cicéron, pour ne parler que des latins, avait sans doute demandé qu'on lui vint en aide pour l'explication des autres. On s'est proposé de l'aider pour Juvénal en suivant d'assez près, parfois même en traduisant les notes de Schrevelius; ce commentaire a été communiqué au précepteur, et il est possible que ce dernier en ait fait usage, sauf à corriger les fautes grossières dont ce commentaire est littéralement farci, et à faire un choix entre les textes qu'il se proposait d'expliquer avec le dauphin. Les prétendues *Applications aux mœurs du siècle* sont tout simplement des lieux communs ou des fragments *traduits*, et l'on a vu

---

1. Je n'en citerai qu'un exemple (p. XXIX) : « Sur le *cercueil* de la royale Henriette, il s'écrie : Venez voir le *peu qui nous reste... Il n'y aura plus aucun vestige de tout ce que nous sommes... tant il est vrai que tout meurt...* et chez nous (c'est-à-dire dans les prétendues *Applications*), devant le conquérant Alexandre, il retrouve jusqu'aux expressions funèbres : « Il ne faudra qu'*un cercueil* pour l'enfermer, *tant il est vrai* que la mort seule nous apprend que tout *ce que nous sommes est peu de chose* » (Juvénal, p. 442). — Il n'y a pourtant pas moyen de traduire autrement, étant donnés les vers de Juvénal :

> Sarcophago contentus erit. Mors sola fatetur
> Quantula sint hominum corpuscula.

Tout le monde sait que Bossuet, dans l'Oraison funèbre qu'on vient de citer, s'est inspiré de l'Ecriture et des Pères, de Tertullien notamment; en rapprochant ainsi quelques fragments épars, on prouverait aussi bien que Shakespeare a été imité par Bossuet qui ne savait pas un mot d'anglais.

de quelle façon. Si donc il y a du Bossuet inédit dans cette publication, il se réduit aux « quelques corrections autographes » dont parle M. M., et aux deux pages d'exemples que M. Ménard a transcrites à la bibliothèque de l'Arsenal. En sera-t-il de même pour le tome II qui est sous presse ? On voudrait espérer que non.

A. GAZIER.

---

## VARIÉTÉS

### La chronologie du Gaulois et M. d'Arbois de Jubainville.

Même après l'article si intéressant que M. Loth a consacré au récent ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville [1], je demande la permission de ramener quelques instants sur cet ouvrage l'attention de nos lecteurs. Je ne traiterai qu'un point de détail, mais ce détail se rattache à une question de méthode et de critique; et, dans des matières aussi délicates que la philologie gauloise, peut-être est-il opportun de rappeler avec quelle prudence il faut s'avancer sur ce terrain fragile, glissant et perfide.

Le livre de M. d'A. de J. débute par une étude sur le nom gaulois *Magalos*. M. d'A. de J. en a réuni des exemples empruntés aux écrivains anciens, aux inscriptions gallo-et-britanno-romaines, puis aux écrivains et aux documents du moyen âge et de l'époque moderne, puisqu'il suit l'histoire de ce mot dans le breton jusqu'à notre époque (où il est devenu *mel*). Sa conclusion — adoptée et reproduite ici même par M. Loth — est formulée dans un tableau chronologique dont nous ne retenons que la partie gauloise, puisque nous ne parlons ici que du gaulois :

1° Troisième siècle *avant* notre ère. . . . . . . . . . . . . . . . *Magalos;*
2° Deuxième siècle avant notre ère et temps de l'empire. . . *Magilos;*
3° Temps de l'empire et époque suivante jusqu'au VIIe siècle de notre ère. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Maglus.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

D'après M. d'A. de J., le second *a* de *Magalos* s'est affaibli en *i* dès le second siècle *avant* l'ère chrétienne; sous l'empire romain, cette nuance orthographique se conserve quelque temps; puis la voyelle affaiblie tombe.

On pourrait, dès l'abord, observer sur cette chronologie que son exactitude est en partie infirmée par une inscription de la Hesse (Brambach, n° 1137), citée par M. d'A. de J. lui-même et où se trouve le nom MAGAL*ius*. Cette inscription n'est pas datée et elle est perdue, ce qui empêche d'en déterminer l'âge par les caractères. Mais, vu son origine et sa

---

1. *Revue critique* du 2 janvier 1882.

localité, on pourrait hardiment assurer qu'elle est du temps de l'empire. Pourtant nous n'insistons pas sur ce fait; car nous voulons nous placer seulement sur le terrain de la philologie gauloise.

Une pareille rigueur de chronologie nous paraît inadmissible et pour plusieurs raisons. Voici un nom que nous ne connaissons que par des transcriptions grecques ou latines — M. d'A. de J. n'en cite pas d'autres. — Cette forme est approximativement exacte, comme nous le voyons par la concordance de ses divers exemples, mais l'est-elle assez pour qu'on dise la date à laquelle une voyelle a cessé d'être prononcée? Il faudrait pour cela des témoignages directs, et il les faudrait nombreux. En effet, le gaulois s'est parlé sur une immense étendue de pays, dans la vallée du Danube, dans l'Allemagne du Sud et du Centre, dans la Gaule, dans une partie de l'Espagne, dans la Grande-Bretagne. Et cette langue n'aurait pas formé de dialectes! les mêmes transformations phonétiques se seraient accomplies partout, de la même façon, et à la même heure! Cela est peu vraisemblable, nous le voyons par l'exemple des langues qui vivent aujourd'hui sous nos yeux sur un grand domaine. Derrière les traits communs et généraux, se forment des particularités locales; un phonème, une voyelle, une consonne, une syllabe peuvent se maintenir sur un point pendant qu'ils disparaissent ailleurs. Quand nous travaillons sur des débris de l'antiquité, c'est grande illusion de croire que tous ces débris proviennent du même bloc et qu'ils peuvent se souder les uns aux autres. Rappelons-nous que les intermédiaires nous manquent. Si les archéologues qui reconstituent des statues avec des débris suivaient la méthode que certains philologues appliquent aux époques obscures de l'antiquité, nous aurions vraiment chance de voir dans nos musées des Minerves ithyphalliques et des Vénus tenant le foudre!

M. d'A. de J. est un homme aussi fort dans la foi que puissant dans les œuvres, et nous craignons fort de ne pas le convaincre par une critique qui est un raisonnement *a priori*. Or, dans l'espèce, nous pouvons l'accompagner d'un argument *a posteriori*. M. d'A. de J., qui a été chercher des exemples de son *Magalos* dans les écrivains grecs et latins et dans les inscriptions latines, a négligé justement la source d'informations par laquelle il aurait dû commencer, les inscriptions *en langue gauloise*. Il y en a peu, et elles sont bien courtes, mais ce n'est pas une raison de les dédaigner.

L'inscription où figure le mot *Magalos* se rencontre sur un vase trouvé à Bourges en 1848. Elle est, disait M. de Longpérier en la publiant (*Revue archéologique*, 6e année, 1849-50, p. 555) « tracée à la pointe sur le col d'un vase en terre noire à large ouverture que son style paraît faire remonter au IVe siècle de notre ère ».

De tout temps les dévots ont témoigné leur piété à leur paroisse ou aux sanctuaires fameux en offrant des ex-votos ou des objets qui puissent servir au culte. Il n'en était pas autrement en Gaule. Le riche rehaussait son hommage par la richesse de la matière, il offrait des bijoux précieux,

des patères d'or, des coupes d'argent finement travaillé. Le pauvre mettait les vœux de son âme dans le bronze ou dans l'argile : le don fait de bon cœur est toujours agréable au dieu et l'on n'a jamais vu prêtre refuser mince aumône. Pour que le dieu n'en ignorât, le dévot écrivait son hommage sur son offrande, achetée souvent aux abords du temple; il le gravait à la pointe, ou quelquefois, sur la terre cuite, il le traçait en couleur avec le pinceau. Mais lorsque viennent les mauvais jours, les époques de discorde, les temps d'impiété, lorsqu'une religion est violemment supplantée par une autre, ce qui est matière précieuse est pillé et va au creuset — sauf ce qu'un prêtre sauve de l'outrage en le cachant [1] « jusqu'à des jours » meilleurs qui ne viennent pas. Ce qui survit est ce qui n'a pas de valeur intrinsèque, bronze ou argile, et qui a lassé la rage de destructeurs fanatiques. Plusieurs de nos inscriptions gauloises sont des hommages inscrits à la pointe sur le manche de casseroles qui servaient sans doute à la cuisine sacrée dans ces cérémonies où la fumée était pour le dieu et les bons morceaux pour le prêtre et ses acolytes.

L'inscription que nous avons sur ce vase est donc une inscription votive. La voici :

BVSCILLASOSIOLEGASITINALIXIEMAGALV

M. de Longpérier, qui la publia en 1849, et M. Frœhner, qui s'en occupa plus tard (*Revue archéologique*, 1866, t. II, p. 317), avaient voulu l'expliquer par le grec et par le latin. M. François Lenormant en 1858 [2] et feu Monin en 1861 [3] y avaient reconnu un texte gaulois,

---

1. C'est grâce à des sauvetages de ce genre qu'après quatorze siècles la terre nous livre encore de temps à autre des trésors échappés au pillage des chrétiens vainqueurs : ainsi, la vaisselle d'argent d'un temple de Mercure trouvée à Bernay en 1830, et qui est un des ornements de notre cabinet des médailles.

2. Fr. Lenormant : lettre à M. Darcel sur les inscriptions de la chapelle Saint-Eloi et les Graffiti de la Gaule, dans la *Revue des Sociétés savantes*, 1858, t. IV, p. 465.

3. *Monuments des anciens idiomes gaulois*, par H. Monin Paris, 1861, in-8, p. 71. Cet ouvrage indiquait chez son auteur une vive curiosité d'esprit, rare encore pour le temps où il écrivait, mais bien peu de critique philologique. Aussi le livre, mort-né, resta-t-il invendu chez l'éditeur. — L'an dernier un libraire de Paris, M. Thorin, a remis l'ouvrage en vente avec un nouveau titre et une nouvelle couverture, l'un et l'autre *sans date*, de sorte que l'ouvrage se présente avec l'apparence de la nouveauté. Aucun critique en France ne s'est laissé prendre à cette supercherie; mais il n'en a pas été de même à l'étranger. M. Zimmer, rendant compte de ce livre dans la *Deutsche Literaturzeitung* du 24 décembre dernier, s'étonne que M. Monin se serve de la *première* édition de la *Grammatica celtica* et qu'il ne connaisse pas même la *Revue celtique*. Hélas! il lui eût fallu pour cela la prescience des Druides de l'ancienne Irlande! (M. Zimmer aurait pourtant pu s'apercevoir qu'il n'avait pas affaire à un livre nouveau; car Schleicher a parlé assez longuement du livre de Monin dans les *Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung*, t. III (1863), p. 360 et suiv.) — Il est malheureux qu'une semblable spéculation de librairie déconsidère la science française à l'étranger, et fasse tort à la mémoire d'un écrivain mort depuis longtemps déjà.

mais ils n'avaient pas su lui trouver une interprétation acceptable. Quand les celtistes s'en occupèrent, ils n'eurent pas de peine à en établir le sens général, quoique les premiers mots prêtent encore matière à discussion. M. Pictet décomposa ainsi l'inscription : BUSCILLA SOSIO LEGASIT IN ALIXIE MAGALU, et la traduisit : *Buscilla hocce remisit* (ou *donavit*) *in Alisia Magalo*.

Sur cette inscription on peut voir les observations de Becker, dans les *Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung*, t. III, pp. 164, 189, 332 et 349 (où Becker étudie le mot *Magalos* et ses exemples dans les inscriptions latines) et t. IV, p. 154 ; — et surtout le travail de Pictet : *Nouvel essai sur les inscriptions gauloises*, p. 62 et suiv. ; voir aussi Roget de Belloguet, *Glossaire Gaulois*, 2e éd. (1872), p. 311 ; — comparez Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e éd., pp. 47, 346, 763, 767, 782, 785 et 1088, b.

L'interprétation des premiers mots de cette inscription peut soulever quelque discussion, mais je n'ai pas à m'en occuper ici, puisque la fin — qui m'intéresse seule en ce moment, — est d'une clarté incontestable ; c'est un hommage fait *à Alise Magalo*, c'est-à-dire au dieu Magalos ; car *Magalu* est, en gaulois, le datif régulier des thèmes en *-o* (correspondant aux thèmes indo-européens en *-a*). Comme *Magalos* signifie « grand », c'est un hommage « au grand dieu » ; nous ne pouvons savoir s'il s'agit là d'un dieu dont ce fût devenu le nom spécial, ou si c'est une épithète flatteuse donnée par le dévot au génie protecteur dont il espérait fortune ou guérison. Le même nom appliqué à un dieu reparaît en latin MAGLO (au datif) dans une inscription gallo-romaine qui a également échappé à M. d'A. de J. [1], et où ce nom paraît bien comme épithète, avec le sens de « grand ».

Mais l'important ici dans ce texte incontestablement *gaulois* est la présence de l'*a* dans la seconde syllabe du mot. M. de Longpérier attribuait le vase « au IVe siècle de notre ère ». M. Frœhner *(loc. cit.)* estime que « les lettres ne remontent pas au-delà du IIIe siècle de notre ère [2] ». Notre inscription se place donc au IIIe siècle *après* J.-C. Ainsi, à cette époque, dans le centre de notre pays, une Gauloise gauloisante, gravant une inscription dans sa propre langue, écrivait, dans le mot *MagAlos*, ce second *a* que M. d'A. de J. condamnait à mort cinq siècles auparavant. Cet *a*, assurément, avait la vie bien dure, et il serait en droit de dire à son bourreau manqué :

> Les *mots* que vous tuez se portent assez bien !

Comment expliquer que cet *a* se soit maintenu dans la forme gauloise — et aussi dans le MAGAL*ius* de l'inscription rhénane, — quand il dispa-

---

1. Voyez *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1855, p. 42 ; cf. *Revue celtique*, t. III, p. 300, b.

2. On peut voir le fac-similé de cette inscription dans l'article de M. de Longpérier, cité plus haut.

raissait d'ordinaire dans l'orthographe latine? C'est que, venant après une syllabe accentuée, il était atone : *Mágalos* avait l'accent sur la première syllabe; l'*a* de la seconde syllabe avait donc tendance à s'assourdir, d'autant plus qu'il s'appuyait sur une *l*, c'est-à-dire sur une consonne à moitié voyelle elle-même.

Cet exemple gaulois *Magalu* ne se trouve pas seulement dans les articles que nous avons cités plus haut; il est également cité dans Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e éd., et par deux fois, p. 224 et p. 766 [1].

Voilà donc toute une théorie de linguistique, toute une construction chronologique qui s'écroulent devant le témoignage d'un simple mot gaulois sauvé *par hasard*. On voit par là combien il est dangereux, quand il s'agit d'une langue dont on sait si peu de chose, d'établir des catégories, de préciser des dates, de croire et d'affirmer! Combien il faut éviter de ne jamais perdre le contact avec les documents directs, précis et incontestables!

Puisque nous parlons de l'élément gaulois dans le livre de M. d'A. de J., qu'on nous permette encore une observation, quoique celle-ci n'ait aucune importance de principe.

A la p. 77* de son livre, M. d'A. de J. cite un nom gaulois à l'orthographe étrange *Pennoo-vindos* et cette orthographe se rencontre encore aux pp. 78*, 93*, 94*, et 115* [2]. *Pennoo-vindos*, par deux *o*, est ce que Zeuss appellerait une « scriptio abnormis ». M. d'A. de J. qui, d'après les mots bretons ou irlandais, reconstruit si aisément, par hypothèse, les mots gaulois qui ont dû exister, sait mieux que personne qu'entre la voyelle du thème nominal *penno* « tête » et l'adjectif *vindos* « blanc », il n'y a pas place pour une voyelle intercalaire. Cette orthographe, contraire à la grammaire, est bien, il est vrai, celle d'un texte gaulois, d'une monnaie (cf. *Revue celtique*, t. I, p. 297) ; mais cette légende est écrite en caractères grecs ΠΕΝΝΟΟΥΙΝΔΟϹ.

Les Grecs n'ayant pas de caractère correspondant au *v* gaulois, on avait recours au signe ΟΥ : c'est ainsi que les Grecs faisaient quand ils transcrivaient les noms romains dans leur alphabet : *Valerius* devenait Οὐαλέριος, etc. Il en est de même pour les noms gaulois qui nous sont conservés dans les écrivains grecs, ou qui sont écrits en lettres grecques dans les inscriptions gauloises du midi de la Gaule. Il faut donc, quand on transcrit en lettres latines le nom que la monnaie nous conserve écrit

---

1. « Je ne puis surtout trop insister sur l'utilité que présente une étude approfondie de la *Grammatica celtica* ». Cette observation judicieuse est de M. d'Arbois de Jubainville sur l'ouvrage même dont nous parlons (p. VIII *).

2. Quelques semaines après l'apparition du livre de M. d'A. de J., son chapitre consacré au *P* indo-européen en celtique était publié à nouveau dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. IV, fasc. 5, et nous y retrouvions *Pennoo-vindos*, pp. 429 et 430.

ΠΕΝΝΟΟΟΥΙΝΔΟC, écrire non pas *Pennoo-vindos*, mais *Penno-vindos* (par un seul *o*).

En présentant ces observations aux lecteurs de la *Revue critique*, notre intention n'est pas de déprécier la valeur du savant ouvrage de M. d'A. de J. qui contient un grand nombre de choses excellentes et souvent neuves, par exemple (et pour ne citer ici que du gaulois), son explication du *D* barré dans l'alphabet et dans la langue des Gaulois. Aussi, pour terminer, nous nous associons volontiers au jugement de M. Loth quand il disait : « Le livre de M. d'Arbois de Jubainville contribuera grandement, il faut l'espérer, à montrer la véritable voie aux personnes, de plus en plus nombreuses, qui s'intéressent aux choses gauloises et celtiques. »

H. Gaidoz.

---

## THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

**Soutenance de M. Souriau.** (Vendredi 20 janvier.)

Thèse latine : *De motus perceptione*. — Thèse française : *Théorie de l'Invention*.

M. Souriau s'est proposé d'étudier dans sa thèse latine une question toute spéciale de psychologie expérimentale, la perception du mouvement, et il veut se servir, pour déterminer les lois de cette connaissance, des anomalies et des erreurs qu'il est facile d'y constater.

Une introduction destinée à montrer l'importance du sujet dans la théorie de la perception extérieure et de cette théorie elle-même dans la philosophie générale, ainsi que plusieurs chapitres du début sur la réduction de l'idée de mouvement à celles de l'étendue et de la durée et sur la subjectivité sur ces notions ont paru à plusieurs membres du jury plus métaphysiques que ne le réclamait l'étude proposée. M. Waddington refusait d'admettre ces prémisses; il disait qu'en tous cas leur place était plutôt à la fin du livre qu'au début.

L'auteur en vient cependant à se demander quel rôle joue chacun de nos sens dans la perception du mouvement, mais il n'insiste que sur celui de la vue et glisse rapidement sur tous les autres. On comprend cette inégalité de développement quand on songe que l'idée primitive de la thèse était d'étudier le rôle de la vision dans la perception du mouvement (de visione motus), mais on regrette, avec M. Paul Janet, qu'il y ait une étude aussi insuffisante sur la sensation musculaire. L'idée de mouvement n'est-elle qu'une conception de notre esprit ou bien faut-il admettre une sensation propre du mouvement? Ce fut, disait M. Janet, une question fort étudiée par l'école idéaliste; Destutt de Tracy admettait, à côté du sens musculaire, un sens du mouvement, et M. de Gérando, dans son histoire des systèmes de philosophie, en niait entièrement l'existence. M. S., quoiqu'il n'en ait rien dit dans son livre, paraissait à la soutenance se ranger à l'opinion exprimée par de Gérando; mais alors, comment peut-on dire, comme il l'écrivait, que l'idée du mouvement nous vient du dedans, de nous-mêmes, ne faudrait-il pas alors dire le contraire? Ces difficultés montrent qu'une étude psychologique sur les localisations naturelles des parties de notre

corps et des mouvements qu'elles exécutent aurait été peut-être nécessaire ici à côté de discussions un peu trop métaphysiques ou géométriques.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à des analyses curieuses sur la perception de la distance par la vue, sur l'estimation de l'étendue, de la durée et sur celle de la vitesse. Quelques théorèmes nouveaux sur ces matières sont démontrés avec précision et appuyés d'expériences intéressantes. Un dernier chapitre *de motu virtuali* contient des recherches ingénieuses sur l'influence que notre propre mouvement peut avoir dans la perception des mouvements simultanés. L'auteur s'en sert pour établir une fois de plus et avec précision une des vérités philosophiques des plus connues, à savoir la relativité de nos perceptions sensibles et le rôle prépondérant de notre activité propre dans ces connaissances. Quoiqu'il soit impossible de ne pas admirer avec M. Joly la souplesse d'une langue latine qui se prête aux expressions et aux démonstrations les plus modernes, on ne peut s'empêcher de croire que ces discussions physiques et géométriques gagneraient beaucoup en clarté à être exposées dans le style et avec les termes qui leur sont propres. M. Carrau disait avec raison que ces faits, ces expériences, ces théorèmes pourraient être des matériaux excellents pour une étude sur un point spécial de la perception extérieure.

L'invention [1] consiste dans la production d'une idée nouvelle. Elle nous apparaît comme une sorte de création *ex nihilo* et, à ce titre, semble contredire ce principe du déterminisme scientifique d'après lequel il n'y aurait rien de nouveau dans le monde. La thèse française de M. Souriau a précisément pour objet de démontrer que cette contradiction est simplement apparente. C'est un effort pour ramener l'invention et le génie à des causes déterminées, et pour les soumettre aux conditions de la science.

Avant de définir ce qu'est l'invention, l'auteur recherche ce qu'elle n'est pas. Elle n'est pas œuvre de réflexion. En effet, nous ne savons pas où est ce que nous cherchons, puisque nous le cherchons. Pour trouver, il ne suffit donc pas de faire attention. La réflexion stimule l'esprit, mais n'en fait pas jaillir une idée nouvelle. Elle est la condition du génie, elle n'est pas le génie même. Il y a plus. Il nous arrive rarement de trouver précisément ce que nous cherchons. « Au cours d'une conversation frivole, on imaginera la solution d'un problème scientifique ; en lisant un traité de géométrie, on trouvera une idée musicale. » Les idées nouvelles naissent aussi souvent d'une distraction que d'une attention. La méthode n'est pas plus efficace. Elle suppose l'invention, mais ne la remplace pas. Elle est, en effet, le résultat d'inventions antérieures. Avec la méthode mathématique de Descartes, je puis résoudre des problèmes très difficiles de géométrie ; mais je n'invente pas. C'est Descartes qui a inventé en trouvant sa méthode ; et il l'a trouvée sans méthode. Toute cette argumentation peut se résumer ainsi : l'invention n'est pas intentionnelle. Elle est donc l'effet du hasard.

Mais le hasard, c'est la contingence. Il semble que nous sommes bien loin du déterminisme. Au contraire, nous y touchons. Car le hasard va se résoudre dans la nécessité.

Une ardoise tombe sur un passant qui se trouve dans la rue. On dit que c'est par hasard. Voyons ce qui s'est passé. D'une part, l'ardoise s'est détachée du toit, mais ce n'est pas par hasard : elle était mal fixée et le vent était violent. Ce n'est pas non plus par hasard que le passant se promenait dans la rue. Il allait à ses affaires et

---

1. *Théorie de l'invention.* — Thèse pour le doctorat ès-lettres, par Paul Souriau, professeur de philosophie au lycée d'Angers. Paris, Hachette, 1881.

ne pouvait prendre un autre chemin. Les deux phénomènes qui se sont rencontrés appartiennent donc à deux séries, l'une de causes et d'effets, l'autre de moyens et de fins. Ces deux séries sont soumises au plus absolu déterminisme. Seul, leur rapprochement peut passer pour fortuit. Mais ce n'est qu'une apparence, car la direction même de ces séries est exactement déterminée. Il était donc nécessaire qu'elles se heurtassent ici et non là, à tel moment et non à tel autre. Une intelligence, qui aurait pu les embrasser tout entières dans une seule intuition, aurait pu prévoir et leur rencontre et le résultat de leur rencontre. On peut donc dire que le hasard consiste dans le conflit de la finalité interne et de la causalité externe, si on sous-entend que dans la causalité, dans la finalité et dans leur conflit tout se passe nécessairement.

Il ne reste plus qu'à appliquer cette théorie à l'invention. Nous avons vu que l'idée nouvelle se produit au hasard. Il faut entendre par là qu'elle naît quand ses conditions internes et externes sont réalisées. Pour obtenir une idée, il faut être placé dans les conditions physiologiques et psychologiques dont elle est la résultante. Et c'est parce que nous connaissons mal les antécédents des idées nouvelles que nous ne pouvons pas inventer à volonté.

A la soutenance, la discussion sembla d'abord vouloir se porter sur le premier point. Mais elle ne tarda pas à se déplacer et se concentra tout entière sur la question du hasard et de son application à la théorie de l'invention.

Le déterminisme, dit M. Janet, supprime l'imagination créatrice. Sans aucun doute, l'invention n'est pas une création, si on entend ce mot dans toute sa force. L'idée même la plus nouvelle suppose une matière première; et il se peut que l'acquisition de cette matière soit soumise à des lois nécessaires. Un peintre compose un tableau. Il faut assurément qu'il ait dans l'esprit le souvenir d'un certain nombre de couleurs dont l'idée s'est peut-être produite en lui dans des conditions déterminées. Mais il y a quelque chose qui ne lui est donné d'aucune façon. C'est la forme, l'ordre qu'il impose à toutes ces couleurs, éparses dans sa mémoire, c'est l'individualité qu'il leur donne de façon à en faire tel tableau et non tel autre. Cette unité ne lui vient ni des sens, ni de l'association des idées, ni de leur concours. Elle est tout entière créée par l'esprit. Et c'est en cela que consiste l'invention qui, par conséquent, est créatrice.

Remontant alors à l'idée maîtresse de la thèse, M. Janet attaque la théorie du hasard. Si le déterminisme est le vrai, il n'est rien qui ne doive s'expliquer par une cause propre. Or, il arrive que plusieurs séries de causes et d'effets produisent, en se rencontrant, un phénomène dont la forme n'a pas de cause. Ainsi, si on additionne les chiffres qui forment les dates principales du règne de Louis XIV (1643, 1661, 1715), on trouvera toujours quatorze. Comment cela se fait-il? Comment se fait-il, ajoute alors M. Himly, que les trois branches de la maison capétienne se soient toutes terminées par trois frères? Ne se trouve-t-on pas ici en présence de l'inexplicable, c'est-à-dire du hasard? En un mot, conclut M. Janet, il y a hasard quand, par le concours de deux ou plusieurs causes, un phénomène se produit dont la forme déterminée semble supposer une cause et pourtant n'en a pas.

Cette objection fut généralisée vers la fin de la soutenance par M. L. Carrau. Le déterminisme, dit-il, peut bien expliquer ce qu'il y a de *quantité* dans les choses, mais il est impuissant à rendre compte de leurs *qualités*. D'où vient que telle idée soit grande et belle, telle autre étroite et mesquine; que celle-ci soit grosse de conséquences, que celle-là soit pauvre et stérile; que l'une, en un mot, soit une idée de génie, quand l'autre ne l'est pas? Pour que le déterminisme fût la loi des choses, il faudrait que la qualité pût être réduite tout entière à la quantité. Or, cette question

est à peine effleurée dans la thèse. Mais, dit M. Souriau, je me suis exclusivement placé au point de vue de la quantité, et ma théorie n'est vraie que dans ce sens. Alors, comme la qualité est la réalité même, il reste acquis que le déterminisme s'applique seulement à la surface et non au fond même des choses.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Le deuxième volume de la « Bibliothèque internationale de l'art » dirigée par M. Eug. Müntz, vient de paraître; il est intitulé : *Les amateurs de l'ancienne France, le surintendant Foucquet* (Rouam. In-4°, 104 p.) et a pour auteur M. Edmond Bonnaffé. Après un chapitre sur la curiosité française au XVII^e siècle, sur les précurseurs de Foucquet, M^me de Rambouillet, Mazarin, les curieux du temps auxquels on donnait alors le sobriquet de *grippés*, et les financiers amateurs, M. B. passe à celui qu'un de ses juges nommait « omnium curiositatum explorator », Nicolas Foucquet, qui avait « appris à l'école de Mazarin les grandes affaires et la grande curiosité ». Il décrit les deux maisons principales que possédait Foucquet : Saint Mandé, remarquable par les statues de Michel Anguier, par sa bibliothèque qui renfermait 27,000 volumes et par ses deux sarcophages égyptiens; Vaux-le-Vicomte, dont les splendeurs ont été si souvent racontées ou chantées, et que, « pour la première fois depuis deux siècles, on peut visiter de fond en comble », grâce à un *Inventaire manuscrit* que M. B. a trouvé à la Bibliothèque Nationale. L'auteur nous expose ensuite les acquisitions que firent en Italie les agents de Foucquet : son frère, l'abbé Louis Foucquet; Maucroix, l'ami de la Fontaine; Bertinetti, graveur en médailles; l'abbé Louis était guidé dans ses achats par le Poussin, dont l'œuvre capitale, la *Manne*, composée en 1639, était passée des mains de Chantelou à celles du surintendant, et à qui furent commandés, pour la maison de Vaux, quatorze Termes sculptés. On sait que Foucquet fut arrêté à Nantes le 5 septembre 1661; tous ses biens furent saisis par ses créanciers, mais, avant la vente publique, le roi fit mettre à part un certain nombre de meubles et de tapisseries d'une recherche exceptionnelle. M. B. en donne la nomenclature et l'estimation d'après un document manuscrit, conservé aux archives de l'Oise. Il nous apprend, en outre, ce que sont devenus Saint-Mandé et Vaux, les tapisseries, les statues, les meubles, les livres, les sarcophages de Foucquet. Nous recommandons surtout le curieux récit de l'histoire des sarcophages qui, après beaucoup d'aventures, reposent aujourd'hui dans les salles du musée égyptien, au Louvre. A la suite de ce travail intéressant et plein de recherches, M. Bonnafé publie, en appendice, des pièces justificatives, savoir : la « prisée des bustes de Saint-Mandé », l'estimation des médailles trouvées chez Foucquet, l'estimation des bustes de Vaux, un « mémoire des figures qui sont à Vaux et du prix que M. Girardon les estime »; une « nouvelle estimacion des pierreries de Vaux »; l'Inventaire de Vaux; l' « Etat des meubles de l'inventaire de M. Foucquet qui ont été mis à part par le Roy » l' « Etat de ce qui a esté vendu et adjugé au Roy à l'inventaire fait des meubles de M. Foucquet » (pièce probablement incomplète). — Le volume, comme toutes les publications de la librairie de l'art, est magnifique.

— La librairie Plon publie le premier volume des *Discours parlementaires* d'Ernest Picard; ce volume, qui a pour sous-titre *Les Cinq* (les cinq membres de l'opposition, Darimon, J. Favre, Em. Ollivier, Ern. Picard et Hénon), comprend les discours

prononcés par Picard depuis le 9 février 1861 jusqu'au 7 mai 1863; il est précédé d'une notice, écrite par Jules Favre le 16 mai 1877 (In-8°, XIV et 462 p.).

— Le *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire*, dont nous avons autrefois annoncé la publication à nos lecteurs, entre dans une phase nouvelle : aux articles concernant les méthodes, aux documents et actes officiels, à la bibliographie, aux exercices scolaires, il joindra désormais les comptes-rendus des séances de la *Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, ainsi que les communications et mémoires précédemment publiés par les soins de cette Société dans un Bulletin qui paraissait tous les deux mois; les convocations aux séances de la Société se feront par la voie du *Bulletin pédagogique*.

ALLEMAGNE. — M. Frischbier fait paraître à la librairie Enslin, de Berlin, un dictionnaire des provincialismes de la Prusse orientale et occidentale (*Preussisches Wœrterbuch, Ost-und Westpreussische Provinzialismen in alphabetischer Folge*). L'ouvrage aura deux volumes : il paraît par livraisons ; chaque volume comprendra cinq à dix livraisons; la livraison coûte deux mark (2 fr. 50).

— Dans un livre de 78 pages (In-8°, Vienne, Hœlder), M. G. Wolf expose l'histoire du nouvel édifice de l'Université de Vienne, *der neue Universitætsbau in Wien;* cette « étude historique » est divisée ainsi : I. *Aus vormærzlicher Zeit*. II. *Das Jahr 1848 und seine Folgen*. III. *Bauprojecte*. IV. *Der Neubau*. Le nouvel édifice, conclut M. Wolf, est magnifique; mais les salles destinées aux étudiants en droit et en philologie ne sont pas assez vastes ; la plus grande ne peut contenir que 200 étudiants, alors que 500 à 600 sont inscrits pour un seul cours; en outre, les murailles sont humides et même crevassées par endroits. M. Wolf remarque encore d'autres inconvénients, qui n'ont guère d'intérêt que pour le lecteur viennois; citons seulement ce fait, que les murs de l'édifice n'ont pas été blanchis depuis 23 ans et qu'on rencontre des rats au troisième étage. M. Wolf demande au parlement autrichien de voter une somme assez forte pour qu'on exécute les travaux que réclament l'honneur de l'« antiquissima ac celeberrima Universitas viennensis » et l'« extrema necessitas ».

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 3 février 1882.*

M. Henri Weil écrit pour poser sa candidature à la place d'académicien ordinaire laissée vacante par la mort de M. Dulaurier.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Lenormant lit la suite de ses *Notes archéologiques sur la Terre d'Otrante*. Il énumère les diverses sortes d'objets antiques qu'on a trouvés le plus fréquemment dans la Terre d'Otrante ou province de Lecce. Les armes de bronze préhistoriques s'y rencontrent en grand nombre; c'est probablement à ces armes qu'il est fait allusion dans un passage d'Athénée, auquel on n'a pas assez fait attention jusqu'ici. Suivant ce passage, une tradition de la région iapygienne rapportait que les habitants avaient été accablés par les dieux, en punition de leur impiété, d'une pluie de traits de bronze lancés du ciel et qu'on retrouvait depuis en grand nombre dans tout le pays. Les statuettes ou figurines de bronze sont peu nombreuses et peu importantes, du moins les statuettes authentiques, car la province est d'ailleurs inondée de fausses statuettes antiques, fort mal exécutées que fabrique un habitant de la ville de Ruvo; le même industriel met aussi en circulation des ustensiles de divers genre surmoulés sur des objets antiques et des inscriptions messapiques assez bien imitées. Les miroirs de bronze, ronds, avec une courte tige destinée à s'adapter à un manche de bois ou d'ivoire, se trouvent par centaines dans les collections de la province ; un seul, au musée de Lecce, porte une gravure au trait, qui représente Philoctète à Lemnos, tenant l'arc d'Héraclès; autour du dessin est une courte inscription messapique, antique aussi, mais de date moins ancienne. Il semble qu'on ait fabriqué autrefois dans la même région des miroirs ornés d'un sujet en relief sur la face opposée à celle qui servait à se mirer : M. Lenormant a reçu récemment un moule de terre cuite, trouvé

près de Tarente, qui paraît avoir été destiné à la fabrication des miroirs de ce genre.

En fait d'objets de terre cuite, on remarque un très grand nombre de figurines ou statuettes; on en trouve dans presque tous les tombeaux antiques de la province. M. Lenormant en décrit une particulièrement curieuse : c'est une figurine d'environ un pied de hauteur, qui représente une femme encente, assise, la chevelure éparse, les mains sur les genoux, la tunique ouverte et laissant voir la poitrine et le ventre. La tête est d'un dessin beaucoup meilleur que celui du corps. M. Lenormant pense que la statuette est l'œuvre d'un artiste inexpérimenté, qui, se défiant de ses propres forces, n'aura modelé lui-même que le corps et y aura ajouté une tête surmoulée sur celle d'une autre figure plus ancienne, d'une Déméter probablement.

M. P.-Ch. Robert, en offrant à l'Académie une brochure qu'il vient de publier (voy. ci-dessous), donne quelques détails au sujet des médaillons entourés d'un bord relevé ou d'un sillon circulaire, connus sous le nom de *médaillons contorniates*. Ces médaillons, qui ne remontent pas au-delà du IV^e siècle, présentent des sujets très variés, formant plusieurs groupes. Dans le champ de la pièce, soit au droit, soit au revers, se montrent de nombreux accessoires que M. Robert considère comme rappelant ou figurant les récompenses obtenues, tels que palmes et couronnes, armes, petits animaux. Or, parmi ces emblèmes se rencontre un sigle formé d'un P majuscule, de la haste duquel partent des traits horizontaux d'égale longueur, se dirigeant vers la droite, en nombre variable (de un à quatre) :

Le P. Bruzza, ne se préoccupant que de l'une de ces formes, a proposé de lire P. FEL, c'est-à-dire : *Palma feliciter*. Mais il est à remarquer que le sigle est opposé, sur certains monuments, à la palme : il y aurait donc répétition inutile. En outre, M. J. Friedlaender a remarqué qu'une forme du sigle en question se rencontre dans une inscription relative au dessèchement des Marais Pontins, dans laquelle, par conséquent, il ne pourrait être question ni de palme ni de victoire. Mais, tout en combattant l'avis du P. Bruzza, accepté par M. de Rossi, M. Friedlaender n'a proposé lui-même aucune interprétation. M. P. Ch. Robert, remarquant qu'il y avait une récompense aussi enviée qu'aucune autre, la récompense en argent, et que cette récompense figure dans les textes et dans les inscriptions relatives au cirque et aux autres jeux sous le nom de *praemia* ou *praemia majora*, pense que le P du monogramme doit signifier *praemia*. De cette manière, les récompenses de toute nature, aussi bien celles qui consistaient en argent que les autres, seraient mentionnées sur les médaillons contorniates. Quant aux barres horizontales montées sur la haste verticale du P, M. Robert, sans se prononcer définitivement sur la signification qu'il faut leur attribuer, constate que la proportion des divers nombres de ces barres correspond à celle des chiffres habituels des *praemia* mentionnés dans les inscriptions, lesquels sont de dix mille, de vingt mille, de trente mille ou de quarante mille sesterces; c'est peut-être un rapprochement fortuit, mais qu'il était bon, dans tous les cas, de faire, ne serait-ce que pour appeler l'attention sur ce petit détail épigraphique.

M. Oppert, continuant sa lecture sur *les Inscriptions chaldéennes de Gudea*, développe les raisons sur lesquelles il s'appuie pour affirmer que les inscriptions dites sumériennes sont bien écrites dans une langue à part, différente de la langue sémitique des inscriptions cunéiformes, et non pas simplement dans un système d'écriture différent. Ce qui prouve que le système d'écriture de ces inscriptions est le même que celui des textes sémitiques cunéiformes, c'est que les noms propres y sont écrits de la même façon. La différence dans la manière d'écrire les autres mots ne peut donc tenir qu'à une différence d'idiome.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : 1° *le Muséion, revue internationale* (belge), n° 1 ; 2° SAUVAIRE, *Lettre sur un fels sassanide inédit* ; — par l'auteur : ROBERT (P.-Charles), *Etude sur les médaillons contorniates* (1^re partie : extrait de la *Revue belge de numismatique*, 1882) ; par M. Schefer : LEGER (Louis), *Esquisse sommaire de la mythologie slave*; — par M. Emile Egger : 1° EGGER (Victor), *Disputationis de fontibus Diogenis Laertii particula de successionibus philosophorum* ; 2° LUCHAIRE (A.), *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon, d'après des documents antérieurs au XIV^e siècle, suivi d'un glossaire* ; — par M. Heuzey : DUMONT (Albert), *les Céramiques de la Grèce propre* ; — par M. Delisle : LUCHAIRE (Achille), *Remarques sur la succession des grands officiers de la couronne qui ont souscrit les diplômes de Louis VI et de Louis VII (1108-1180)* ; — par M. de Rozière : PÉTIGNY (feu J. DE), *Histoire archéologique du Vendômois*, 2^e édition (publiée par M^me veuve de Pétigny, d'après un exemplaire annoté par l'auteur ; cette seconde édition ne reproduit pas les planches de la première.)

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 20 Février — 1882



## CHARLES GRAUX

Charles Graux, qui était l'un des directeurs de la *Revue critique* depuis le second semestre de 1879, était né en novembre 1852; il est mort à Paris le 13 janvier 1882, après une maladie de quelques jours, à l'âge de vingt-neuf ans. La *Revue* a déjà donné sur lui une notice sommaire [1]; une notice plus détaillée, écrite par un de ses plus fidèles amis, M. Émile Chatelain, et pleine d'une émotion contenue, va paraître dans la *Revue de philologie* [2]; une biographie définitive sera sans doute composée à loisir, d'après tous les documents, par un ami et compatriote de Graux, M. Ernest Lavisse [3].

Charles Graux était liant, serviable, incapable d'aigreur; aussi les amis qu'il laisse sont-ils nombreux. Mais, si sa perte a causé une si grande émotion, et si ceux même qui n'étaient pas de ses plus intimes ont ressenti profondément cette amertume, c'est que leur attachement ne tenait pas seulement à d'aimables souvenirs, à des relations agréables, à quelque démarche obligeante ou à quelque témoignage affectueux. Graux était aimé encore parce qu'il était estimé. On le voyait actif, laborieux, exact dans son service; on avait confiance dans son esprit fin, posé, solide, tenace, très large en même temps; on appréciait en lui le caractère, car Graux, naturellement bienveillant et doux, savait être ferme, par exemple pour exécuter un mauvais livre [4]; on goûtait sa sincérité et

1. Ci-dessus, pp. 77-78, n° du 23 janvier.

2. Numéro de janvier 1882.

3. Graux était de Vervins (Aisne). C'est là qu'il a été enterré le 18 janvier. M. Lavisse, qui représentait à Vervins la Faculté des lettres, a prononcé au cimetière un discours émouvant, première esquisse de la biographie future, lequel a été reproduit par le *Journal de Vervins* du 20 janvier.

4. Il a fait ses preuves à cet égard non-seulement comme rédacteur et directeur de cette *Revue*, mais comme membre de la Commission des livres classiques, qui a

sa tolérance, sa discrétion et sa modestie. Il avait pour l'avancement de la science et pour le perfectionnement des études une vraie passion. Quelque chose enfin doit l'emporter, dans le souvenir qu'il laisse, sur tant de qualités de son esprit et de son cœur : c'est la supériorité de sa science. Dans certaines branches de la philologie, il était devenu, tout jeune qu'il était, un des premiers parmi les maîtres. C'est lui qui, aux yeux de tel illustre savant étranger, représentait avant tous l'érudition classique de la France. C'est à lui qu'il semblait réservé d'en continuer le relèvement, à la fois par la valeur de ses œuvres personnelles et par celle de son enseignement. Il était en effet aussi bon professeur que bon érudit, et, de tous ses dons, le plus remarquable était l'esprit de direction et d'initiative. Cette renaissance des lettres sérieuses dans notre pays, cette résurrection de quelques-unes des facultés les plus fécondes de l'esprit français, c'est par Graux qu'elles semblaient devoir être un jour parachevées. En lui toute une élite de ses contemporains et de ses aînés a perdu son chef.

Graux était avant tout un paléographe. Il n'a point laissé un traité de paléographie grecque, mais c'est à lui qu'est dédié le dernier traité classique, celui d'un Allemand, M. Gardthausen. Sa science peu commune de la paléographie grecque avait été disséminée dans son enseignement oral, dans ses causeries, dans ses lettres, dans quelques pages de l'*Annuaire* de l'Association pour l'encouragement des études grecques, de la *Revue de philologie*, de la *Revue critique* et du *Journal des savants*, enfin et surtout dans trois écrits de bibliographie, ses *Notices*, qu'il disait *sommaires*, sur les manuscrits grecs de la grande bibliothèque royale de Copenhague, son court *Rapport* sur une mission en Espagne, et, tout récemment, son ouvrage le plus considérable, vrai prodige de conscience et d'érudition, l'*Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*. Il s'était livré, avec une patience incroyable, à un long et fastidieux labeur, la vérification de l'*incipit* et du *desinit* pour des centaines et des milliers de textes grecs manuscrits. Jamais manœuvre obscur et docile ne mérita par un travail plus rebutant la pitié dédaigneuse des *littérateurs*. Tout en compulsant les in-folios et en classant ses fiches, Graux, dans le secret de sa pensée, soumettait la science paléographique à une refonte générale; il l'embrassait d'un coup d'œil et, sans se laisser guider par les idées courantes, il en brisait et en reformait les cadres. Nul ne connaissait mieux que lui la forme des écritures; il avait approfondi

---

siégé au ministère de l'instruction publique, sous la présidence active et prudente de M. Zévort, jusqu'à l'avènement du cabinet qui vient de tomber.

après Ritschl les questions relatives à la stichométrie [1]; il savait trouver mille révélations dans le genre des reliures, dans les armoiries qu'elles portent, dans la nature des encres, dans la matière du papier, dans le dessin des filigranes, qu'il avait parfois le soin de reproduire dans ses catalogues. Il excellait à découvrir comment une collection s'était formée ou détruite, quels savants et quels marchands, quels princes et quelles nations avaient contribué à constituer une bibliothèque. Dès 1875, à vingt-trois ans, il était en état de déclarer que l'Espagne n'avait point gardé de manuscrits grecs qui vinssent des Arabes [2]. Ainsi la paléographie proprement dite, qu'il connaissait si parfaitement, n'était pour lui qu'un point de départ; il arrivait à en déduire des conclusions importantes pour l'histoire de la science et pour celle de la civilisation tout entière. Son *Essai* sur l'Escurial, dont il n'eût pu écrire une ligne s'il n'eût connu à fond les ligatures et les sigles, n'est point un recueil de minuties. Il porte à bon droit ce sous-titre, *Episode de l'histoire de la renaissance des lettres en Espagne* [3].

A côté de la paléographie, Graux avait une seconde spécialité, la connaissance précise de l'art militaire des anciens. Il suffira de mentionner ici sa *Note sur les fortifications de Carthage à l'époque de la troisième guerre punique* [4], et la traduction avec commentaire qu'il fit, en collaboration avec M. de Rochas [5], du traité de fortification de Philon de Byzance [6]. Il s'occupait de ce dernier écrivain dès 1874, étant simple élève à l'École pratique des hautes études, à l'âge de vingt-deux ans [7]. « Je ne crains pas le technique », disait-il un jour à quelqu'un qui lui parlait d'un livre sur la construction navale des Athéniens. Il avait passé très jeune le baccalauréat ès-sciences, aussi bien que le baccalauréat ès-lettres, et il avait hésité à l'origine entre les deux carrières. Son intelligence de la poliorcétique grecque n'était qu'une application de sa double aptitude aux études mathématiques et aux études de philologie.

---

1. Voir *Revue de philologie*, 1878; p. 97 et suivantes. Quelques semaines avant sa mort il recueillait en Italie des notes abondantes sur la stichométrie.

2. *Rapport* (*Archives des missions*, 3e série, t. V), p. 116.

3. A ne prendre ce livre qu'au point de vue bibliographique, l'*Essai* ne s'adresse pas uniquement aux hellénistes. « Les résultats obtenus par l'auteur dans ses recherches sur la fraction grecque du fonds sont applicables à l'ensemble des collections pourchassées par les agents du roi d'Espagne » (A. Morel-Fatio, *Rev. crit.*, 1881, I, p. 104).

4. *Biblioth. de l'Ecole des hautes études*, fasc. 30, pp. 175 et suivantes.

5. Actuellement commandant du génie.

6. *Revue de philologie*, 1879, pp. 91 et suivantes.

7. Voir *Biblioth. de l'Ecole des hautes études*, fasc. 10, p. 104, n° 305 (cf. *ibid.*, p. v, et, pour la date, p. VIII).

La philologie, c'est l'histoire vue sous une de ses faces; Graux n'aimait pas qu'on séparât ces deux sciences. Il était donc historien, et c'est d'une conférence d'*histoire grecque* qu'il avait été chargé à la Faculté des lettres de Paris [1]. Il était prêt à parler avec compétence d'histoire romaine [2]. Dans les historiens anciens il étudiait avec le même soin les faits dont ils témoignent et la constitution du texte. Il avait découvert à Madrid un manuscrit de Plutarque, fort précieux quoiqu'il « ne paye pas de mine [3] ». L'étude de ce manuscrit fut l'objet de sa thèse latine de doctorat, comme l'*Essai* sur l'Escurial fut sa thèse française. Il a publié à la librairie Hachette deux *Vies* de Plutarque pour les classes, celles de Démosthène et de Cicéron. Son activité s'étendait d'ailleurs à des prosateurs de tous genres. Il a donné à cette *Revue* de nombreux articles relatifs aux orateurs attiques, à Théophraste, à Denys d'Halicarnasse, à Lucien, à Suidas... Il a publié dans la *Revue de philologie* plusieurs textes inédits en prose grecque : deux écrits de Choricius, rhéteur du sixième siècle; une lettre d'Harpocration, ami de Libanius, à un empereur; des collections de proverbes. Parfois aussi il s'occupait des poètes, surtout des poètes dramatiques [4].

Les limites entre lesquelles se trouvent enfermés les travaux de cette jeunesse féconde ne sont point des limites de ses aptitudes ni de sa curiosité. Il connaissait bien la grammaire et la versification grecques, dont il a rarement parlé. Il était latiniste; la latinité de sa thèse sur Plutarque a été remarquée, et lui-même savait juger le latin des autres [5]. Il a parfaitement vu et expliqué pourquoi le latin est impropre aujourd'hui à servir de langue scientifique [6]. Il avait touché à l'hébreu dans son adolescence; il suivit des cours de grammaire comparée; il apprit l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien, le danois [7]. Il avait toujours su les ressources et les finesses de la langue française; il avait réformé

---

1. Tel est le titre indiqué sur l'affiche du 1er semestre 1881-82. Graux ne figurait point sur l'affiche précédente de la Faculté, celle du second semestre 1880-81; ce ne fut, en effet, que le 31 mai 1881 qu'il ouvrit ses conférences. L'affiche particulière qui les annonça portait le titre : Conférence *de philologie et d'histoire* grecques.

2. Voir par exemple *Revue critique*, 1880, I, p. 232.

3. Voir Henri Weil, *Rev. crit.*, 1881, I, p. 161.

4. Euripide : *Rev. crit.*, 1879, II, p. 415. Ménandre et la comédie nouvelle : *ibid.* 1877, I, p. 41; 1880, II, p. 301; *Rev. de philol.*, 1877, p. 209; *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1877, p. 118.

5. *Rev. crit.* 1876, II, pp. 293 et 409; 1878, II, p. 438.

6. *Rev. crit.*, 1880, II, 381.

7. Il a rendu compte dans cette *Revue* de plusieurs livres danois : 1877, I, p. 41. 1877, II, pp. 4, 248 et 289. 1881, I, p. 41.

de lui-même quelques défauts de sa façon d'écrire des premières années; en matière sérieuse son style était net, sobre et grave, tandis que certaines pages qu'il a données à cette *Revue* sont des modèles de moquerie légère [1]. Il aimait les arts; il lui semblait que son récent voyage d'Italie lui avait révélé les arts plastiques; quant à la musique, il la cultivait avec délices [2].

Par dessus tout, il aimait la science, non point la paléographie, ou la chronologie, ou l'herméneutique, mais la science tout court. Il sentait vivement non-seulement quel lien étroit unit toutes les sciences philologiques ou historiques entre elles, mais quel lien les unit aux sciences de la nature et aux mathématiques. Il avait, en conséquence, des idées arrêtées sur l'organisation de l'enseignement supérieur, et combattait énergiquement toute tendance à l'étroitesse des catégories. Il faisait progresser cet enseignement par ses écrits, par ses leçons, par les collations qu'il faisait pour des érudits français ou étrangers, par son service, très apprécié, à la Bibliothèque de l'Université; il lui fournit un instrument précieux par l'organisation de la *Revue des revues*, l'un des plus utiles répertoires de philologie qui soient en Europe [3]. Graux ne se désintéressait pas pour cela de l'enseignement secondaire. Il avait entrepris dans cette *Revue* une croisade contre les mauvaises éditions classiques; il a formulé plus d'une fois, en termes excellents, la méthode à suivre pour faire de bons livres de classe [4]; et, par ses éditions publiées chez Hachette, il avait commencé d'ajouter l'exemple au précepte.

La mort de Charles Graux est un événement funeste pour la science européenne; déjà ses amis de Paris ont eu le temps de recevoir d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Suisse, de Belgique, d'Espagne, d'Italie, des Pays-Bas, de Danemark des témoignages touchants de regret, d'affection et d'estime. Quant à la France, elle a perdu en lui non-seulement un savant de premier ordre, mais un réformateur et un organisateur de sa haute culture; en disparaissant à vingt-neuf ans, il a laissé un vide qui n'est pas près d'être comblé.

---

1. Voir par exemple l'année 1880, t. II, art. 255.

2. Ritschl aussi était philologue et musicien. Graux en fait la remarque (*Rev. crit.*, 1881, I, p. 68), peut-être en pensant à lui-même.

3. L'idée de la *Revue des revues* appartient à l'excellent professeur qui a formé Graux, M. Édouard Tournier. L'exécution appartenait à Graux (voir *Rev. crit.*, 1878, I, p. 38). La première année a été dans cette *Revue* l'objet d'un article de M. Bréal où il y a lieu de relever cette note (1877, II, p. 368) : « Les parties rédigées par M. Graux... et par M. Benoist... sont les plus détaillées, ce qui, pour le dire en passant, les rend aussi les plus intéressantes. »

4. Voir par exemple *Rev. crit.*, 1880, I, art. 26, et 1881, I, art. 48.

44. — **Essai sur l'histoire de l'islamisme** par R. Dozy. Traduit du hollandais par Victor Chauvin. Leyde, Paris. 1879, vii et 536 pp. in-8°.

— **Jésus-Christ d'après Mahomet** ou les notions et les doctrines musulmanes sur le christianisme par Ed. Sayous. Leipzig, Paris. 1880, 93 p. in-8°.

Les bons livres peuvent attendre : la critique vient toujours à temps pour constater le chemin qu'ils ont fait sans avoir eu besoin de son concours et le succès légitime qu'ils ont obtenu sans qu'elle ait eu l'honneur d'y contribuer. Il est plus urgent de dénoncer à la juste sévérité des Orientalistes une œuvre apologétique de missionnaire comme l'*Islam*, du pasteur John Mühleisen Arnold [1], que de signaler à leur faveur une œuvre, qui s'impose par elle-même, comme l'*Essai sur l'histoire de l'islamisme* de M. Reinhardt Dozy.

C'est dans une collection d'ouvrages destinés à faire connaître « les religions principales [2] » que parut, dès 1863, *Het Islamisme* de M. Reinhardt Dozy. Immédiatement après, M. Thorbecke, aujourd'hui professeur d'arabe à Heidelberg, comprit qu'en dehors du public hollandais, il fallait gagner d'autres lecteurs à un tel travail : il entreprit, commença et mena, je crois, au-delà de la moitié une traduction allemande, oubliée sans doute dans les cartons, d'ailleurs si remplis, de ce chercheur que la publicité effarouche. M. Victor Chauvin a été moins timide, et, disons-le également, a montré plus d'esprit de suite que son devancier : sans se laisser rebuter par la tâche ingrate qu'il avait assumée, il a poursuivi sans relâche l'achèvement de sa traduction française. C'est là un début honorable et dont lui seront reconnaissants tous ceux auxquels il a enfin rendu le livre de M. D. accessible.

M. V. C. a fidèlement et respectueusement traduit le texte qu'il avait eu le bon goût de choisir ; il n'y a rien changé ni dans le fond, ni même dans la forme, malgré les quinze années qui s'étaient écoulées depuis la publication : il nous a redonné, à une date nouvelle, une première édition déjà ancienne [3]. Peut-on approuver sans réserves cette immutabilité pour un livre dont l'auteur est vivant, et où les détails de la composition et du style ne sont pas protégés par quelque intérêt littéraire supérieur? Et même, n'eût-on pas voulu remanier l'ensemble pour ne pas en

---

1. C'est ce que je me suis empressé de faire dans la *Revue critique* de 1878, n° 135, p. 65, à l'occasion de la traduction allemande (Gütersloh, 1878, in-8°).

2. La collection a été publiée à Haarlem, sous le titre général de : *De voornamste Godsdiensten*. Outre le livre de M. Dozy, elle comprend Tiele, *La religion de Zarathrustra;* Kuenen, *La religion des Israélites ;* Van Oordt, *La religion des Grecs;* Ramdenhoff, *L'histoire du protestantisme ;* Pierson, *L'histoire du catholicisme*. « Actuellement, m'écrit M. le professeur de Goeje, l'*Histoire du Bouddhisme*, par M. Kern, est sous presse. » Pour la commodité, j'ai donné en français tous ces titres hollandais.

3. J'apprends à l'instant que M. Dozy a donné, en 1880, une deuxième édition révisée de son « Islamisme ». Il est regrettable que les additions et corrections, dont je ne puis apprécier l'importance, n'ayant point le livre sous sa forme nouvelle à ma disposition, n'aient pas profité à la traduction française de M. Victor Chauvin.

détruire l'harmonie, n'aurait-on pas dû au moins se permettre quelques retouches ?

Parmi les citations, pour rares qu'elles soient, il y en a qui sont vieillies et font allusion à des temps qui ne sont plus. Lorsque M. D. tenait la plume, il lui était loisible d'appeler M. le docteur Geiger « le savant rabbin de Breslau [1] ». Mais depuis, celui-ci a exercé son ministère à Francfort-sur-le-Mein et, en dernier lieu, à Berlin, où il est mort en 1874. C'est ce que n'ignore pas le bibliographe, qui prépare une continuation de la *Bibliotheca arabica* de Schnurrer [2], et c'est ce qu'il aurait dû mentionner dans la note. Ailleurs [3], parlant d'un article publié en 1862, M. D. le cite comme tout récent. Et pourtant, il « y a longtemps » depuis lors, surtout dans une science qui a marché aussi vite. Est-il encore permis, six ans après que cette espérance a été réalisée, d'annoncer comme une bonne nouvelle que M. de Goeje « prépare » une édition du géographe Ibn-Haukal [4] ? Ce sont là de menus détails ; mais nulle part l'exactitude minutieuse n'est de rigueur comme dans un manuel, où la jeunesse studieuse ira chercher des renseignements précis et n'en doit point rencontrer de surannés.

C'est pour le même motif que parfois j'aurais voulu plus de clarté dans la rédaction. Un exemple suffira. Les Mecquois, avant d'embrasser définitivement la doctrine de Mahomet, lui avaient demandé de reconnaître leurs trois idoles, Allât, Al'-Ouzza et Manât; de son côté, Mahomet serait considéré comme l'envoyé d'Allâh. « A la fin, dit notre auteur dans la traduction française [5], Mahomet eut la faiblesse d'y donner son consentement, et il eut alors la révélation d'une sourate (la cinquante-troisième) qu'il récita aux Mecquois assemblés et où se trouvaient les versets suivants : Voyez-vous Allât et Ozzâ, et Manât, qui est la troisième ? Ce sont les nobles *Gharânik*, en l'intercession desquels on peut vraiment espérer. » Quel est le lecteur non initié qui tracera la ligne de démarcation entre les versets : Voyez-vous, etc., qui se trouvent encore dans le Coran (LIII, 19 et 20) et la dernière phrase : Ce sont, etc., que la tradition attribue au prophète [6], mais qui n'a pas été admise par

---

1. *Traduction française*, p. 113, note. Cf. p. 118, n. 1, où il est fait appel à M. Geiger, comme s'il vivait encore, pour « corriger et compléter » un de ses premiers ouvrages.

2. M. Chauvin se propose de refondre, de compléter et de continuer le manuel de bibliographie arabe intitulé : *Bibliotheca arabica. Auctam nunc atque integram edidit* D. Ch. Frid. de Schnurrer. Halae ad Salam, 1811. In-8°.

3. P. 317, note 2.

4. P. 325. Cette édition a paru à Leyde en 1873, comme deuxième volume de la *Bibliotheca geographorum Arabum*, ainsi qu'on peut le voir par la couverture même de l'*Essai*. Quant au géographe Balkhî, dont il est question dans la même note, M. de Goeje a publié en 1870, dans la même *Bibliotheca*, vol. I, le remaniement qu'Istakhrî a fait de son œuvre, sous le titre de *Kitâb-al-masâlik*.

5. P. 48.

6. Voir surtout Nœldeke, *Geschichte des Qorâns*, p. 80.

le *Canon* musulman? Je sais bien que cette première impression est corrigée pour ceux qui sont au courant des textes, par les développements qui suivent; mais un ouvrage classique ne doit, sur aucun point, même présenter l'apparence d'une erreur.

L'utilité didactique du livre de M. D. ne lui enlève ni l'agrément de la forme, ni le charme de l'exposition. C'est une introduction solide et attrayante à la connaissance d'une religion, dont notre pays surtout a intérêt à rechercher les origines, à étudier les développements, à mesurer l'influence. La vérité sur le caractère particulier et sur la force d'expansion de l'islamisme n'est pas enveloppée dans un voile impénétrable de légendes : tous les faits, dont il est la résultante, se sont passés à une époque relativement moderne, et à peine plus de treize siècles nous séparent du jour où naquit à la Mecque celui qui devait prêcher la foi nouvelle [1]. M. D. n'est indulgent ni pour Mahomet ni pour le Coran, et peut-être sa sévérité excessive tant pour le prophète que pour sa révélation [2] rend-elle moins explicables la persistance et les progrès non interrompus de l'islamisme jusqu'à nos jours. La conquête et la conversion de la Perse dès 652 assurèrent à la religion de Mahomet une théologie, que les sectes, fictivement évaluées au nombre de soixante-treize [3], affermirent en la discutant. C'est ainsi qu'à travers une foule de controverses, qui rarement atteignaient le fonds commun des croyances, l'islamisme est arrivé, par le glaive et par un prosélytisme continu, à recruter les cent millions d'adhérents, qu'il compte aujourd'hui en Asie, en Afrique et même en Europe.

M. D. a exposé les faits principaux et a marqué les événements décisifs des conquêtes matérielles et morales, à la suite desquelles l'islamisme s'est imposé à des populations diverses qui toutes lui sont attachées d'une manière irrévocable [4]. Le christianisme européen a tenté de vains efforts

1. Le morceau capital sur ce phénomène si curieux dans l'histoire des religions reste le chapitre que lui a consacré M. Ernest Renan dans ses *Etudes d'histoire religieuse* (7e éd.), p. 217 et suiv.

2. *Essai*, etc., p. 110 et suiv.

3. *Essai*, etc., p. 196.

4. M. Dozy me permettra-t-il de lui soumettre quelques observations de détail? Je ne parlerai pas de ses « Israélites à la Mecque au temps de David. » Cette idée séduisante et ingénieuse, qui expliquerait les anciennes migrations de la tribu de Siméon, est restée une opinion isolée de l'auteur au moins jusqu'à présent (voir pp. 3 et 4). — P. 16, le mot *hanîf* est expliqué par hérétique, impie. A entendre M. Sayous, *Jésus-Christ d'après Mahomet*, p. 24, note, il ne répondrait à aucune racine arabe. Or, *hanafa* signifie « incliner, pencher », et un *hanîf* est celui qui incline, qui penche d'un côté; c'est ainsi que dans le Coran cette épithète a été appliquée au patriarche Abraham. Telle est, du reste, l'opinion de M. St. Guyard (voir son article *Musulmans* dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de F. Lichtenberger, IX, p. 503). — P. 120. M. D. parle des premiers philologues arabes qui « prennent fort rarement, sinon jamais, leurs exemples dans le Coran. » Or, le plus ancien livre que nous possédions sur la grammaire arabe, est le *Kitâb* « le livre » de Sîbawaihi, composé vers 150 de l'hégire (767 ap. J.-C.). Il suffira à M. Dozy de jeter un coup

pour les reconquérir, tandis qu'au contraire les chrétiens de la Syrie et de l'Egypte ont de bonne heure embrassé l'islamisme, sinon avec enthousiasme, du moins sans répugnance. « Bien qu'il faille attribuer en partie l'apostasie des chrétiens à l'intérêt personnel et au désir d'échapper à une situation humiliante, il est positif que beaucoup d'entre eux ont embrassé l'islamisme par conviction. » Le défaut d'originalité de l'islamisme [1] lui permettait d'être jusqu'à un certain point comme un vaste cadre, où chrétiens et bouddhistes placeraient leurs idées, leurs croyances et leurs espérances, en respectant les grandes lignes d'un dogme simple et immuable, résumé dans la courte profession de foi du musulman, qui retentit sans cesse du haut de tous les minarets : Il n'y a de Dieu qu'Allâh ; Mohammad est le prophète d'Allâh.

Les emprunts considérables que Mahomet a faits dans le Coran au christianisme, les appels qu'il a sans cesse adressés aux « gens du livre [2] », ont-ils amené les nombreuses conversions qui se produisirent en Arabie aux temps mêmes du prophète ? Certes, la transition n'était pas violente, et les nuances pouvaient échapper au moins en partie à des hommes d'un esprit peu cultivé et d'une instruction médiocre. Le judaïsme ne se laissa point entamer ; ni les promesses, ni les menaces de Mahomet n'eurent raison de sa raideur inflexible. Par sa nature même, le christianisme est moins fermé aux influences du dehors, et il ne sut pas aussi énergiquement résister aux avances et aux concessions du prophète.

La place importante que Jésus-Christ et sa doctrine occupent dans le Coran a inspiré à M. Ed. Sayous l'idée de grouper « les notions et les doctrines musulmanes sur le christianisme, » et de restituer la figure de « Jésus-Christ d'après Mahomet ». Tandis que l'exposition de M. Dozy [3] est directement puisée aux sources, M. Sayous travaille de seconde main ; non-seulement il n'a pas dépouillé les longues et fastidieuses élucubrations des législateurs musulmans, mais il n'a pu qu'entrevoir le Coran à travers les traductions. Ce sont là des conditions d'infériorité incontestables, et l'on peut à bon droit s'étonner que l'historien des Hon-

---

d'œil dans le premier volume, seul publié, de mon édition pour se convaincre que la parole d'Allâh y est citée à chaque page à l'appui de toutes les règles, qui d'ordinaire en sont déduites, le Coran faisant loi pour le langage comme pour la religion.

1. *Essai*, etc., p. 133 et suiv.

2. Dans cette expression du Coran, le livre, c'est la Bible (τὸ βιβλίον), sans distinction de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les « gens du livre » sont donc les juifs et les chrétiens.

3. C'est avec intention que je nomme ici M. Dozy, son traducteur, M. Chauvin, n'ayant jamais jugé à propos de prendre la parole pour son compte personnel. Ce n'est, je l'espère, que partie remise, et M. Chauvin se gardera d'imiter le silence prolongé de son prédécesseur dans la chaire de langues sémitiques à l'université de Liège, le vénérable et savant M. Burgraff.

grois [1] soit allé chercher sa thèse de docteur en théologie si loin du terrain qui lui est familier. Nous y avons perdu un excellent chapitre de l'histoire ecclésiastique des Magyars, y avons-nous gagné un ensemble de résultats scientifiques sur la christologie musulmane?

L'opuscule de M. Ed. S. est bien coupé : la première partie résume « ce que Mahomet a connu » (pp. 11-51), la seconde « ce que Mahomet a nié ou affirmé » (pp. 55-89); enfin, dans la conclusion (pp. 90-92), l'auteur repousse la théorie de ceux qui voient dans l'islamisme une « branche excentrique [2] », ou « une grande aberration [3] », ou encore « une réformation du christianisme alors existant [4] » pour se rallier à l'opinion généralement reçue, d'après laquelle il est « une des trois grandes religions monothéistes à part des deux autres, mais non pas indépendante, car sans elles jamais elle n'aurait existé. » Et du reste, ces deux points de vue ne me semblent point aussi divergents que M. Ed. S. paraît le supposer, du moins tant qu'on n'abandonne point le domaine du raisonnement; dans la réalité, l'islamisme s'est détaché sans retour du christianisme, comme auparavant le christianisme avait séparé ses destinées de celles du judaïsme. C'est qu'en général les fortes convictions sont très intolérantes les unes vis-à-vis des autres et qu'aux yeux des vrais croyants, les dissidences sont plus sensibles que les rapprochements.

La foi robuste de M. Ed. S. dans la supériorité absolue du christianisme domine tous ses jugements et les rend acerbes envers la « prétendue mission prophétique [5] » de Mahomet. Pour avoir le droit de suspecter sa bonne foi [6], surtout dans la période militante de sa prédication, il faudrait apporter non point des insinuations ou même des accusations, mais des documents et des preuves infirmant la sincérité de sa parole : or, ses bizarreries et ses contradictions [7] sont bien plutôt l'indice d'un langage spontané, qui s'inspire des événements et qui jaillit naturellement sans préparation. « A la lumière de l'histoire, on a vu que ce manque d'harmonie entre les diverses parties du Coran répond aux dispositions changeantes qui se sont succédé dans l'esprit du prophète [8]. »

---

1. Sayous (Ed.), *Histoire générale des Hongrois*. Paris, 1876. 2 vol. in-8.
2. L'expression est de M. Sayous, *Jésus-Christ*, etc., p. 90.
3. Cette définition est de M. Garcin de Tassy, *La poésie philosophique et religieuse chez les Persans*. 4e éd. Paris, 1864. M. Ed. S. n'indique point la page de la citation.
4. Ce n'est qu'en Amérique qu'un ecclésiastique, le Rév. Dr Hamlin, a pu risquer pareille appréciation.
5. Sayous, *Jésus-Christ*, etc., p. 13.
6. *Ibid.*, pp. 7, 32, 65, etc. C'est dans le bagage de la polémique religieuse qu'il faut également reléguer des expressions comme p. 56, l. 9 : « un déisme absolu et aride comme le sable du désert. » Que dire du « prophète pillard » (p. 84, dernière ligne)?
7. *Ibid.*, p. 5.
8. Hartwig Derenbourg, *Le Coran* dans la *Revue des cours littéraires*, 1869, p. 313.

Me voici amené à une autre objection capitale que je voudrais formuler contre le travail si méritoire de M. Ed. Sayous. A la manière dont il ajuste et juxtapose les passages du Coran [1], on croirait qu'ils sont tous d'une même venue : or, telle fut la mobilité de l'esprit malade de Mahomet que les docteurs musulmans, désespérant de concilier les choses contraires et incompatibles, qui leur sont parvenues en bloc dans le Coran, ont imaginé une « science de ce qui abroge et de ce qui est abrogé [2] » De là leurs tentatives pour établir des classements chronologiques des sourates, mises en parallèle avec les diverses périodes de la vie de Mahomet : ce qui a précédé est annulé par ce qui a suivi, la parole d'Allâh la plus récente a seule force de loi dans le code des Musulmans. Or, quelles que soient l'incertitude et la variété de certaines solutions ainsi proposées sur la composition successive du Coran, MM. Muir, Nœldeke et Sprenger, dont M. Ed. S. connaît les travaux, ont amené cette science à un tel degré de maturité qu'il faut compter avec elle et recourir sans cesse à la biographie de Mahomet pour fixer l'exégèse du Coran. Et pourtant, c'est à peine si M. Ed. S. fait une distinction entre les sourates de La Mecque et de Médine, bien loin qu'il cherche à dater chacune de ses citations. De telles recherches n'eussent pas été ingrates, surtout si l'on songe combien Mahomet a souvent modifié son attitude

---

1. Les traductions de M. Ed. S. sont inégales. Pour quelques-unes, il paraît avoir utilisé les conseils d'un orientaliste exercé; que n'a-t-il généralisé cette révision nécessaire? Il aurait pu aussi, en s'adressant aux gens du métier, éviter quelques erreurs de détail comme les suivantes, Mas'oûdî est appelé, p. 29, l. 11, un « célèbre géographe arabe » et p. 34, note, un « savant écrivain du xe siècle »; c'est historien qu'il eût fallu dire aux deux endroits. — P. 31, note 1, M. Ed. S. parle de « la distinction nestorienne entre l'homme et le Seigneur, l'un appelé *rab*, maître, et l'autre *alsid*, dominateur. » Sans chicaner M. Ed. S. sur ses transcriptions, je m'étonne que le premier des deux mots n'ait pas l'article, tandis que le second est déterminé. D'un autre côté, l'ordre des deux termes arabes ne doit-il pas être interverti, *rab* étant plus divin et *sayyid* plus humain? Je le soupçonne, mais je n'ose point trancher la question. Il se peut d'ailleurs que cette méprise soit simplement le fait de la rédaction. — P. 37, l. 4, M. Ed. S. a inutilement ajouté « des suppliants » qui ne se trouve point dans le Coran. Immédiatement après, au lieu de « Ses anges », lisez « Les anges ». — P. 44, l. 6, M. Ed. S., dans un passage de Mas'oûdî, *Les prairies d'or* (I, p. 122), s'est cru en droit d'abréger la traduction de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Il substitue : « la synagogue el-Midras » à « une synagogue appelée *el-Midras* ». Cependant, l'insertion dans la traduction française du mot hébreu *hammidrasch* emprunté à la locution si usitée *bêt hammidrasch* « l'école » aurait dû indiquer à M. Ed. S. qu'*el-Midras* n'avait point ici l'acception d'un véritable nom propre; il fallait donc respecter l'intention formelle et ne point dénaturer l'interprétation des savants traducteurs. — P. 46, l. 4, l'idée de blancheur, pour la racine *hawar*, est particulièrement araméenne. — P. 51, note 1. C'est en vain que j'ai cherché, au moins dans mon exemplaire, les notes de Kasimirski, auxquelles il est fait allusion. — P. 76, l. 26 et p. 77, l. 2, M. Ed. S. a écrit, d'un côté, « les ansars » et, de l'autre, « un ansar ». Or *ansâr* est un pluriel arabe, d'où l'on a ensuite formé un nouveau singulier *ansârî*; M. Ed. S. est tombé dans une confusion, que tout arabisant lui eût volontiers épargnée.

2. *Hâdjî* Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, VI, p. 289, n° 13513.

à l'égard des juifs et des chrétiens selon les nécessités du moment et les vicissitudes de la fortune. Le théologien de fraîche date aurait dû, ce semble, consulter l'historien d'autrefois.

L'impression, qui persiste après que l'on a tour à tour étudié les deux ouvrages que nous venons d'analyser, l'*Essai sur l'histoire de l'islamisme* et *Jésus-Christ d'après Mahomet*, c'est un extrême étonnement qu'une religion comme celle qui nous est représentée de part et d'autre ait pu pousser des racines si profondes et soit encore assez vivace pour avancer sans cesse sur le terrain occupé par ses rivales. Le secret de ces épidémies qui ravagent le monde pourrait seul être comparé au mystère de la marche en avant continuelle de l'islamisme, si nous adoptions le verdict des deux écrivains qui l'ont condamné si sévèrement. Ils sont partis de principes tout différents pour aboutir à un même dénigrement de Mahomet et de sa doctrine. Un jugement impartial sur l'origine, l'essence, la portée, le rôle, les progrès et le triomphe d'une religion ne saurait être porté ni par un sceptique tel que M. Dozy, ni par un néophyte tel que M. Sayous.

Hartwig Derenbourg.

---

45. — **Flores Homerici,** sive loci memoriales ex Homeri carminibus selecti, cum brevi commentario et appendice; in usum scholarum edidit Dr Lazarewicz. Lipsiæ, typis B. G. Teubneri. 1881, 1 vol. in-8° de IV-104 pages.

Ce petit volume, sans prétentions scientifiques, n'a guère d'analogues parmi nos livres scolaires français. Ce n'est pas du tout, comme on pourrait être tenté de le croire, un recueil de *Morceaux choisis*, au sens français du mot : car il comprend, non-seulement des *morceaux* proprement dits, mais encore (et surtout peut-être) des vers détachés, des maximes, des traits fort courts, et jusqu'à des listes de formules consacrées, d'épithètes ordinairement accolées aux noms des diverses divinités. Cela fait un total de mille à douze cents vers (tant de l'Iliade que de l'Odyssée) dont M. Lazarewicz voudrait que fût meublée la mémoire d'un élève au sortir de la *prima*. On ne peut qu'applaudir à l'expression de ce souhait, d'autant plus que M. Lazarewicz assure l'avoir vu réalisé dans sa propre classe. Je n'irai pourtant pas jusqu'à dire que je croie très désirable l'introduction de quelque ouvrage du même genre dans nos lycées. J'aurais peur qu'un pareil livre, qui hache Homère en tout petits morceaux, ne fît parfois oublier de lire le texte même dans sa belle et vivante continuité. Ce n'est là, en somme, qu'un *aide-mémoire*, j'allais dire un *cahier d'expressions* perfectionné. Or, qui ne sait que le meilleur aide-mémoire est celui que chacun se fait à soi-même? Faisons d'abord lire Homère à nos élèves; faisons, s'il est possible, qu'ils le comprennent et le goûtent une bonne fois. Ils sauront bien ensuite revenir d'eux-mêmes à l'excellent et à l'exquis, sans qu'il soit besoin de

le leur servir à part, au risque d'altérer ainsi la fraîcheur de leurs impressions, et d'ôter aux vers mêmes du poète quelque chose de leur fleur, sinon de leur éclat [1].

Alfred CROISET.

---

46. — Wilhelm PREGER. **Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter** 2r Theil. Leipzig, Dœrffling und Franke. 1881, 468 pages.

En 1880 M. Hauréau a achevé la 2e édition de son *Histoire de la philosophie scolastique*. Remaniée, considérablement augmentée, formant aujourd'hui trois volumes au lieu de deux, cette histoire est désormais un ouvrage classique, qu'il ne sera pas facile de remplacer par un autre. A cause des rapports étroits qui, au moyen âge, ont existé entre la philosophie et la théologie, M. Hauréau n'a pas pu s'empêcher de parler de l'influence que, selon les époques, elles ont exercée l'une sur l'autre, mais il l'a fait avec la sobriété commandée par la nature spéciale de son sujet. L'histoire de la *théologie* scolastique reste encore à faire. A côté de cette dernière s'est développée la théologie mystique qui, après avoir traversé des phases diverses, arriva au XIVe siècle, chez quelques docteurs allemands, au plus haut degré de la spéculation métaphysique et religieuse. De même que la théologie scolastique, elle est dans une relation intime avec la philosophie, tantôt nominaliste, tantôt réaliste ; elle résout à sa façon plusieurs des problèmes les plus difficiles ; dans une histoire de la pensée humaine elle a donc droit à une place aussi éminente que, par exemple, dans les temps modernes, les systèmes de Malebranche ou de Schelling. Si je me permets de rappeler ici qu'il y a trente-cinq ans, j'ai soumis un mémoire sur les mystiques allemands du XIVe siècle à l'Académie des sciences morales, et que celle-ci m'a fait l'honneur de l'accueillir et de le faire imprimer, ce n'est que pour dire combien ces premières études ont encore été incomplètes et imparfaites. Depuis qu'elles ont paru, on a publié de nouveaux textes, on a élucidé des questions de doctrine qui étaient restées obscures, on a rétabli dans leur exactitude des faits mal connus et on en a dû reléguer d'autres dans le domaine du roman. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il est devenu possible d'écrire une histoire critique et complète du mysticisme allemand du XIVe siècle. Ce travail a été entrepris de la manière la plus satisfaisante par M. Preger, membre de l'Académie royale de Munich. Après de longues et laborieuses recherches, il a donné, il y a quelques années, le premier volume, suivi naguère du second, d'un ouvrage destiné à devenir, pour la matière dont il s'occupe, le pendant et en quelque sorte un complément de celui de M. Hauréau.

---

1. En parcourant très rapidement ce volume, j'y relève deux fautes d'impression assez fâcheuses : p. 24, μέλαινον pour μέλαιναν, et, p. 36, ῥαεινοῦ pour φαεινοῦ.

Comme, jusqu'au commencement du XIVe siècle, le mysticisme allemand a été déterminé principalement par les conceptions de Hugues et de Richard de Saint-Victor et par celles de Bonaventure, M. P. commence son premier volume par une esquisse des tendances de cette première époque ; le caractère qui les distingue est une analyse souvent subtile des facultés de l'âme, et une description non moins subtile des expériences spirituelles et des degrés par lesquels il faut monter jusqu'à la contemplation de la vérité, c'est-à-dire de Dieu. Un système nouveau fut inauguré par Dietrich de Fribourg et maître Eckart. Dietrich, auquel M. P. a le mérite d'avoir le premier rendu attentif, est moins connu que Eckart ; ce dernier, aussi puissant par la pensée que par l'éloquence, est le vrai chef de l'école mystique allemande. M. P. lui consacre la deuxième partie de son Ier volume; son exposition de la doctrine du grand dominicain peut être considérée comme définitive. Eckart, sans s'arrêter à une analyse de nos facultés, descend immédiatement au *fond* de l'âme et par là même, selon lui, au fond de l'être divin ; la destination de l'âme est d'arriver à la conscience de son *union* avec l'être, ce qui constitue une félicité bien plus haute que la simple *contemplation*. Par la hardiesse enthousiaste de ses expressions, Eckart, sans cesser de vouloir maintenir la différence entre le créateur et la créature, semble toucher parfois au panthéisme. Dès qu'elle parut, cette théologie, annoncée dans un langage admirable, s'empara des esprits, pénétra dans les couvents et dans les écoles, et gagna jusqu'aux laïques, bien que le maître fût accusé de professer des hérésies, et que l'ancienne école mystique eût encore en Allemagne quelques partisans. M. P. étudie ces derniers dans la première partie de son IIe volume ; il examine ensuite les ouvrages où se manifeste une transition, notamment ceux du dominicain Nicolas de Strasbourg ; après quoi il passe aux disciples d'Eckart. Il commence par les moins connus ; ce sont des auteurs de sermons, de petits traités, de pensées détachées, de poésies. Au lieu de reprendre à nouveau l'exposition de la théologie eckartienne d'après ces pièces, M. P. n'en relève que quelques-uns des points les plus essentiels, pour justifier sa manière de les concevoir contre les attaques aussi injustes que passionnées du Père Denifle, dominicain autrichien, fort savant sans doute, mais trop fougueux thomiste pour être un critique impartial. Ce moine avait soutenu contre M. P. que ce qu'il y a de vrai chez Eckart est emprunté aux scolastiques et particulièrement à Thomas d'Aquin, et que le nouveau chez lui ne consiste qu'en des imprudences frisant l'hérésie. M. P. n'a pas de peine à prouver par les textes qu'Eckart, tout en se rattachant à la tradition scolastique, a transformé celle-ci en une spéculation plus profonde que ne l'avait fait Thomas d'Aquin. Celui-ci, de même que tous les théologiens de la même école, a des éléments mystiques, mais son système, quelque grandiose qu'il paraisse, n'est en réalité que le produit d'une dialectique, s'efforçant de démontrer la *rationabilité* des dogmes. Eckart fait plus que cela, il ne veut pas que

l'on ne se serve que de la raison, l'âme tout entière, principe divin en l'homme, doit *saisir* Dieu et s'unir avec lui. Ce chapitre, un des plus importants de l'ouvrage de M. Preger, est suivi d'un autre, sur la vie mystique en Allemagne dans la première moitié du XIVe siècle, sur les effets religieux dus au mysticisme pendant les misères de toutes sortes dont le peuple était accablé, sur les associations si curieuses des *Amis de Dieu*. La 2e partie du IIe volume est consacrée à Henri Suso, un des plus originaux des disciples d'Eckart et, malgré les bizarreries de son ascétisme, une des personnalités les plus attrayantes de cette période. Espérons que le IIIe volume ne se fera pas attendre trop longtemps.

Discussion critique des sources, biographies dégagées des éléments légendaires et donnant les détails indispensables pour laisser une vive impression des écrivains, jugement impartial joint à beaucoup de sympathie pour ce qu'il y a d'élevé dans la théologie mystique et, ce qui n'est pas un mince mérite dans un ouvrage de ce genre, une grande clarté de style, telles sont les qualités qui font de ce travail un des meilleurs qu'ait produits la science allemande contemporaine.

C. SCHMIDT.

---

47. — **Gedanken und Bemerkungen über das Studium der neueren Sprachen auf den deutschen Hochschulen**, von Dr. KŒRTING. Heilbronn, Henninger. 1882, in-8°, 84 p.

Dans cette intéressante brochure M. Körting développe ses opinions sur la préparation des futurs professeurs de français et d'anglais. Il était très utile qu'un homme aussi compétent réunît sous un seul aspect tout ce qu'il y avait à dire sur ce sujet. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas donné à ses remarques une forme plus agréable, ou du moins un peu plus dégagée; son style est encombré par des *beziehungsweise*, des *wenigstens*, des *freilich eben nur* et d'autres expressions semblables.

La première des questions traitées par M. K. concerne la préparation des étudiants qui veulent devenir professeurs de français et d'anglais. Les élèves des *Realschulen* doivent-ils être admis à l'étude spéciale, puis au professorat des langues vivantes? M. K. répond affirmativement, à condition que l'enseignement, au moins facultatif, du grec soit introduit dans les *Realschulen;* car, dit-il, l'étude raisonnable de la grammaire grecque est le meilleur moyen d'introduire l'élève dans la science du langage. De même, il demande pour tous les gymnases l'enseignement facultatif de l'anglais, qui, jusqu'à présent, n'a lieu que dans un petit nombre des gymnases de Prusse. De cette manière, les deux branches de l'enseignement secondaire allemand, les gymnases et les *Realschulen*, se rapprocheront encore plus l'une de l'autre qu'elles

ne l'ont fait dans ces dernières années, et M. K. espère même qu'à l'avenir elles se fondront tout à fait dans l'Ecole secondaire (« *Mittelschule* »).

De même que pour les étudiants de philologie classique, le grec n'est jamais séparé du latin ni dans l'enseignement de la faculté, ni dans les examens, de même on demande en Allemagne qu'un étudiant de philologie moderne étudie à la fois le français et l'anglais et subisse l'examen pour ces deux langues. M. K. pense que c'est trop demander. Il est déjà difficile, selon lui, de se familiariser entièrement avec l'une ou l'autre de ces deux langues; qui veut les embrasser toutes deux, devient superficiel et cesse d'être homme de science. Voilà le gros mot avec lequel on aime à faire peur aux Allemands! Il faut avoir le courage de ne pas se soucier de ce reproche, qu'on pourrait faire, à la rigueur, presque à tous les savants dès qu'ils sortent du petit coin qu'ils cultivent plus spécialement. Il est certainement très important que l'étudiant apprenne ce qu'est l'exactitude scientifique, qu'il étudie à fond quelques questions, qu'il s'exerce, sous la direction du professeur, à une interprétation serrée d'un texte difficile. Mais cela ne l'empêche pas d'acquérir, en outre, une connaissance générale et pourtant exacte de la philologie moderne dans toute son étendue et de suffire ainsi aux exigences de l'examen « *pro facultate docendi* », surtout quand on ne demandera plus aux candidats de parler le français et l'anglais. M. K., en effet, recommande de faire cette dernière réforme, ou plutôt de scinder l'examen de sorte que le candidat subirait, après six semestres d'études, un examen scientifique dont toutes les épreuves se feraient en allemand, et une ou plusieurs années après, un examen pratique qui se ferait en français (anglais). Les candidats qui échoueraient dans ce dernier examen seraient exclus de l'enseignement du français (anglais) en *Prima*, et aussi en *Quinta*, pour ne pas gâter la prononciation des élèves dès le commencement.

La connaissance pratique des langues vivantes est, comme on sait, la grande difficulté pour ceux qui veulent les professer; c'est pour acquérir cette connaissance que beaucoup de jeunes Allemands se rendent chaque année en France et en Angleterre et y restent pendant un ou deux ans, quelquefois plus longtemps encore, dans des positions qui sont, d'après M. K., souvent désagréables et humiliantes et presque toujours au-dessous de leur mérite. M. K. croit que la dignité de la nation allemande est compromise par là et que l' « empire » a le devoir d'y porter remède. Nous ne sommes pas émus autant que M. K. de cet état de choses, et nous ne voyons aucun mal à ce qu'un jeune homme se trouve quelquefois mal à son aise à l'étranger et qu'il perde un peu son temps en tâtonnements et en efforts incertains. On n'achète pas pour rien tous les avantages d'un pareil séjour. Pourtant le projet de M. K., qui a pour but de remédier au mal, mérite d'être examiné de plus près. En voici les traits saillants. L'Empire allemand fonde un institut

de langues vivantes, comprenant deux sections dont l'une est établie à Paris, l'autre à Londres. L'institut relève du chancelier de l'Empire allemand ; les ambassadeurs d'Allemagne à Paris et à Londres en sont les curateurs. Chacun des deux établissements est dirigé par un professeur de philologie moderne qui connaît à fond la langue et les mœurs françaises (anglaises). Les élèves sont boursiers (ceux-ci au nombre de douze), pensionnaires ou externes. Les boursiers reçoivent gratuitement, les pensionnaires contre une rétribution, logement, nourriture et enseignement pendant une année scolaire (1[er] septembre au 31 mai) ; les externes ne font qu'assister aux conférences qui ont lieu dans l'établissement. La langue officielle de l'Ecole est le français (l'anglais). L'enseignement, donné par des professeurs français (anglais) embrasse la prononciation, la lecture, la stylistique et surtout la conversation. Il y a deux ou trois classes par jour. Les boursiers sont tenus de faire une composition en langue française par mois ; les pensionnaires et les externes prennent part, s'ils veulent, à ces exercices. On espère que les élèves de l'Ecole feront des études particulières dans les bibliothèques de Paris et de Londres, surtout qu'ils s'y occuperont de collationner des manuscrits. (On sait, que pour bien des philologues allemands, c'est presque un péché mortel que d'être à Paris et de ne pas collationner un manuscrit.) Le directeur aura soin, en même temps, que les élèves visitent les musées et les théâtres ; il cherchera à leur faire voir et comprendre tout ce qui constitue la civilisation française ou anglaise, sans oublier, ajoute M. K., « les bons côtés de la vie populaire proprement dite. »

Enfin l'auteur arrive à l'organisation de l'étude du français et de l'anglais dans les Universités mêmes. Il ne faut pas séparer, dit-il, le vieux français (anglais) du français moderne ; l'étude de la phonologie et de la morphologie du vieux français (anglais) doit être la base de toute étude scientifique de la philologie moderne. M. K. trace un tableau des cours que les futurs professeurs de français ou d'anglais auraient à suivre. Les exercices pratiques du « séminaire néophilologique » ont une plus grande importance encore. Ils consisteront en explications de textes et en conférences sur des sujets grammaticaux et littéraires, faites par les élèves et discutées par leurs camarades sous la direction du professeur. Mais l'étudiant ne doit pas se borner aux études spéciales ; il doit suivre aussi des cours de philosophie, d'histoire, de langue et de littérature allemandes.

On voit que le point principal, l'endroit décisif de la brochure de M. K., c'est l'institut de langues vivantes. Tout en reconnaissant l'intérêt de la question, que soulève M. K., nous ne croyons pas que son projet soit très pratique. Un jeune homme qui vient en France pour apprendre le français, cherche naturellement la société des Français ; il évite plus ou moins celle de ses compatriotes. Et M. Körting veut installer à Paris toute une maison d'Allemands ! Ils seraient tenus, il est vrai, de parler français ; et peut être, parleraient-ils français entre eux ;

mais quel français? L'amour de l'indépendance qui caractérise l'esprit allemand nous paraît un obstacle encore plus grand. Comment? Les étudiants allemands qui n'ont jamais subi l'internat et qui jouissent d'une liberté illimitée dans leurs études, viendraient s'enfermer dans une sorte de séminaire pour terminer leur préparation professionnelle? A notre avis, un homme isolé de ses compatriotes fera plus de progrès dans la langue étrangère, et connaîtra plus vite et mieux le génie de la nation où il vit. Bien des Allemands sont venus en France dans ces conditions, et ont appris ainsi à aimer la langue française et le génie français. On ferait mieux de laisser subsister cet état de choses que de vouloir réglementer ce qui est beaucoup trop délicat pour supporter une réglementation officielle.

Bernhard Mangold.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Bossert corrige en ce moment une réimpression, revue avec soin, de ses ouvrages sur la littérature allemande. La maison Hachette va publier en in-12°; 1° *Littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique;* 2° *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains;* 3° *Gœthe et Schiller.* — M. E. Thomas corrige également les épreuves d'une édition, à l'usage des professeurs, d'un *Pro Archia* (chez Hachette).

— Louis-Claude Douet-d'Arcq, chef de la section historique aux Archives Nationales, décédé le 29 janvier dernier à l'âge de 74 ans, était sorti de l'Ecole des Chartes en 1833. On lui doit un grand nombre de publications relatives à l'histoire de France et à l'archéologie du moyen âge dont les principales sont les suivantes : *Registres de l'Hôtel-de-Ville de Paris pendant la Fronde,* 1846-7, deux vol., en collaboration avec Le Roux de Lincy; *La Chronique d'Enguerran de Monstrelet*, 1857-62, six vol.; *Choix de pièces inédites relatives au règne de Charles VI*, 1864, deux vol., *Comptes de l'argenterie des rois de France au* XIV<sup>e</sup> *siècle*, 1851, un vol. A ces comptes l'éditeur a joint un vocabulaire technique qui constitue un supplément précieux au *Glossaire des émaux du Louvre*, du comte de Laborde; *Comptes de l'hôtel des rois de France aux* XIV<sup>e</sup> *et* XV<sup>e</sup> *siècles*, 1865, un vol. in-8°; *Nouveaux comptes de l'argenterie des rois de France*, 1874, un vol. Toutes ces publications font partie de la collection de la Société de l'Histoire de France. Les deux ouvrages les plus importants de Douët d'Arcq sont ses *Recherches historiques et critiques sur les anciens comtes de Beaumont-sur-Oise*, du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, in-4°, parues en 1855 dans le t. IV des documents publiés par la Société des Antiquaires de Picardie, et sa *Collection de sceaux*, 3 vol. in-4°, 1863-1868, qui fait partie des Inventaires publiés par la direction des Archives nationales. En outre, il a publié un grand nombre de mémoires, de rapports et d'articles variés dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, dont il fut l'un des fondateurs, dans la *Revue archéologique*, et dans la *Revue des Sociétés savantes*.

ALLEMAGNE. — M. Lucien Müller va publier une édition des *Odes* d'Horace, avec notes en allemand.

— Nous avons annoncé récemment à nos lecteurs que la *Deutsche Zeitung* de

Vienne avait institué un concours de poésie et proposé comme sujet un chant national spécialement destiné aux Allemands de l'Autriche. 1570 compositions ont été envoyées au jury; l'heureux vainqueur se nomme Joseph Winter; après lui, un M. Reinhold Fuchs a obtenu le second prix. Nous avons lu les deux productions couronnées par la commission; nous avouons que le *lied* de M. Fuchs nous semble mieux réunir les conditions d'un chant national que le *lied* de M. Winter; il a, ce nous semble, plus de chaleur et de rapidité; il a un refrain, ce que n'a pas la pièce de vers qui a obtenu le premier prix *(Deutsch auf ewig sollst du bleiben — Oestreich, deutsches Vaterland)*; enfin, il a l'allure moins belliqueuse et le ton moins agressif. Quoi qu'il en soit, nous ne croyons pas que la poésie de M. Winter, malgré ses mérites et l'honneur du premier prix, devienne jamais l'hymne national des Allemands de l'Autriche.

— Le 2000ᵉ volume de la collection Tauchnitz ou *Collection of british authors* vient de paraître; c'est l'ouvrage de M. Henri MORLEY, *Of english literature in the reign of Victoria, with a glance at the past.* Le premier volume de cette collection fut publié le 1ᵉʳ septembre 1841 (*Pelham*, de sir Edward Bulwer Lytton); en 1860 paraissait le 500ᵉ volume *(Five centuries of the english language and literature)*; en 1870, le 1000ᵉ (*The New Testament*).

— La Faculté de philosophie de l'Université de Gœttingue a proposé le sujet de concours suivant : *Poetarum scenicorum graecorum loci ad ornatum et gestum scaenicum pertinentes colligantur disponantur explicentur ita ut contendantur inter se atque cum reliquis scriptorum veterum locis cumque artium operibus ad easdem res referendis.* Les travaux doivent être envoyés avant le 15 avril de cette année.

— La Société des sciences de Gœttingue a élu, comme membre étranger, M. Adolphe KIRCHHOFF, et comme correspondants, MM. BUECHELER (Bonn) et Aug. NAUCK (Saint-Pétersbourg).

— Nous apprenons la mort du comte de NOER. Né le 16 nov. 1830, il était le chef de la seconde ligne de la maison princière de Schleswig Holstein. Lorsque son père, le prince Frédéric de Schleswig-Holstein, fut banni en 1851 par le Danemark, le jeune prince se rendit en Angleterre pour se vouer à la marine. Il parcourut l'Orient, et ses voyages lui inspirèrent le goût des études historiques; il venait de publier les deux premiers fascicules (516 pages) d'une Histoire de l'empereur Akbar *(Kaiser Akbar, ein Versuch ueber die Geschichte Indiens im* XVI. *Jahrhundert.* Leyden, Brill). Nous avons rendu compte du premier fascicule de cet ouvrage. En 1870 le duc était revenu dans sa patrie; il s'y maria sur son domaine de Noer avec une dame de la bourgeoisie et obtint en même temps la permission de renoncer à son rang de prince et de se nommer comte de Noer.

BELGIQUE. — La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a voté, dans la séance du 9 janvier, l'impression, dans le recueil de ses Mémoires, d'un travail de M. le lieutenant-colonel P. HENRARD, intitulé : *Jules César et les Eburons.*

— La commission royale d'histoire a déterminé le programme de ses travaux pour 1882; MM. Kervyn de Lettenhove, Piot, Devillers continueront les publications qu'ils ont commencées; M. Wauters publiera le tome VII de la *Table chronologique des chartes et diplomes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*; et M. Poullet, le tome IV de la *Correspondance de Granvelle*

— Le prix quinquennal des sciences morales et politiques (période de 1876-1880) a été décerné à M. de LAVELEYE, pour ses quatre volumes : *Lettres sur l'Italie, Agriculture belge, Socialisme contemporain* et *La propriété et ses formes primitives*; le jury qui a décerné le prix, s'estime heureux de « pouvoir ainsi rendre hommage au savant qui a illustré son pays par tant d'œuvres excellentes, au vigoureux

semeur qui, dans tous les sillons où il passe, fait verdir après lui une moisson abondante ».

ITALIE. — La *Rassegna settimanale* cesse de paraître; nous le regrettons vivement, car cette revue, que nous analysions sur la couverture de notre recueil, renfermait des articles de grande valeur et des comptes-rendus sérieusement faits. Mais, dit M. Sidney Sonnino, en faisant ses adieux aux abonnés de son excellente revue, l'achat des principaux journaux politiques de l'Italie par des étrangers avait vivement ému le public; à la veille d'élections générales avec une nouvelle loi électorale (le scrutin de liste) et pendant que s'agitent en Europe les questions les plus vitales pour l'Italie, l'état de dépendance où se trouvent beaucoup des organes les plus autorisés de la presse italienne, faisait courir un danger au pays. M. Sonnino s'est donc associé avec plusieurs amis pour fonder, dans les conditions les plus favorables d'indépendance économique et politique, un nouveau journal politique quotidien, *La Rassegna*. Mais, ne pouvant faire front à une double obligation, M. Sonnino s'est vu contraint de renoncer à publier désormais la *Rassegna Settimanale*, « quoique son cœur se serre en la voyant mourir après quatre années de soins incessants ». Puisse le nouveau journal de M. Sonnino, *La Rassegna*, ouvrir ses colonnes à des articles aussi solides et aussi instructifs que l'étaient souvent ceux de la *Rassegna settimanale!*

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 10 février 1882.*

MM. Albert Dumont et Siméon Luce écrivent pour poser leur candidature à la place d'académicien ordinaire laissée vacante par la mort de M. Dulaurier..

M. Chodzko écrit pour retirer sa candidature à la même place.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats, qui sont au nombre de trois, MM. A. Dumont, S. Luce et H. Weil.

Après la reprise de la séance publique, M. Desjardins annonce une découverte qui vient d'être faite par M. Vacquer, architecte chargé par la ville de Paris de la surveillance archéologique des fouilles et démolitions. On a trouvé, entre le boulevard Saint-Marcel, la rue Vésale et la rue de la Collégiale, un monument funéraire romain, orné d'un bas-relief qui représente trois personnages vus de front et portant des offrandes. Sur la face latérale gauche est figuré très nettement l'instrument dit *ascia*, emblème funéraire fréquent sur les monuments de Lyon et du midi de la Gaule, mais dont on n'avait pas encore trouvé d'exemple à Paris. Au bas du monument devait se trouver une inscription; elle a malheureusement disparu. Les fragments retrouvés ont été déposés au musée de la ville de Paris, à l'hôtel Carnavalet. A propos de cette découverte, M. Desjardins rappelle celle qui a été faite, il y a quelque temps, rue Nicole; là aussi, on a trouvé des restes de monuments romains. Ce point de la rue Nicole devait se trouver sur le passage de la voie romaine qui, se dirigeant du nord au sud, traversait la Seine en passant par le milieu de l'île que nous appelons aujourd'hui la Cité. Cette voie suivait la rue Saint-Martin, le pont Notre-Dame, la rue de la Cité, le Petit-Pont et la rue Saint-Jacques jusqu'au point où est l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. En cet endroit, la rue Saint-Jacques fait aujourd'hui un coude et dévie à gauche; la voie romaine, au contraire, continuait en ligne droite presque jusqu'à Orléans; c'est ainsi qu'elle passait sur l'emplacement actuel de la rue Nicole.

M. Lenormant, continuant sa lecture sur les antiquités de la Terre d'Otrante, énumère les diverses sortes de vases de fabrication grecque ou italique qui ont été trouvés dans la province de Lecce et qui se rencontrent aujourd'hui en plus ou moins grand nombre dans les musées et collections de cette région.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs : — par M. Pavet de Courteille : Cosnac (le comte de), *Souvenirs du règne de Louis XIV*, tome VIII et dernier; — par M. Georges Perrot : 1° *Transactions of the Cambridge Philological Society*, vol. I; 2° Maspero (G.), *les Contes populaires de l'Egypte ancienne* (vol. IV de la collection *la Littérature populaire*); 3° Rhoné (Arthur), *Auguste Mariette, esquisse de sa vie et de ses travaux, avec une bibliographie de ses œuvres* (extrait de la *Gazette des beaux-arts*); — par M. Delisle : 1° Boislisle (A. de), *Mémoires du duc de Saint-Simon*, nouvelle édition, tome III (de la collection des *Grands Écrivains de la France*); 2° (de la part de M. le comte Riant) *Archives de l'Orient latin*, tome I. — Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 27 Février — 1882



44. — **Ueber die semitischen Namen des Feigenbaumes und der Feige** etc., von Paul de Lagarde. Extrait des Nachrichten von der Kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften an der Georg-Augusts-Universitæt zu Gœttingen. N° 15, 3 décembre 1881.

Les monographies sur les noms sémitiques des arbres et des fruits sont excessivement rares de nos jours, surtout celles qui sont à la hauteur des recherches multiples qu'exige un sujet aussi compliqué, bien que très simple en apparence. Les sémitisants me sauront donc gré de leur signaler une savante dissertation sur les noms sémitiques du figuier et de la figue composée par M. Paul de Lagarde, professeur à l'Université de Gœttingue. En communiquant son mémoire à la Société royale des sciences, M. de L. en a retracé lui-même l'origine et le but. « Notre collègue, M. le comte Herman de Solms-Laubbach, m'a demandé à quelle époque les Sémites auraient connu pour la première fois le figuier et la figue. Je réponds publiquement à cette question, parce que je veux mettre M. de Solms-Laubbach en état de connaître l'opinion d'autres que moi sur ce sujet ».

M. de L. rappelle d'abord les dates très diverses auxquelles remontent les documents sémitiques rédigés dans les trois langues qu'il s'agit de comparer : l'hébreu, l'araméen et l'arabe. La littérature israélite s'étend depuis 900 environ jusqu'à 200 environ avant J.-C., et, pendant les 300 dernières années de cette période, l'hébreu n'était plus qu'une langue savante. En fait de documents araméens, ceux qui remontent aux époques anciennes sont excessivement rares, la plupart viennent des années 250 à 900 après J.-C. L'arabe enfin ne nous est connu que depuis 600 après J.-C. Il suit de là qu'on ne doit faire la comparaison des mots de ces langues que sous certaines restrictions ; qu'on peut quelquefois admettre des altérations plus ou moins complètes pour les mots que l'on veut comparer ; que l'absence d'un mot ou d'une forme dans l'une de ces langues, à une époque déterminée, ne prouve point qu'elles n'aient jamais possédé l'un ou l'autre ; qu'enfin, quand un mot semble enfreindre une règle générale, on doit se douter qu'on a à faire à un terme emprunté à un dialecte inconnu.

Après avoir posé de la sorte les bases de toute recherche philologique, M. de L. entreprend de résoudre son problème, et il le fait avec une argumentation vigoureuse, étincelante de science et d'esprit, dont nous donnerons le résumé, sauf à revenir avec plus de détail sur quelques points secondaires.

Dans l'idiome sémitique — l'auteur appelle ainsi l'idiome primitif dont sont issues les trois langues citées plus haut — le figuier semble s'être appelé *ti'n* et la figue *balas*. Le premier de ces vocables a produit trois formes différentes, savoir l'hébreu *te'ên* qui augmenté de *l'â* de l'unité devient *te'ênâ*, au pluriel *te'ênîm;* l'araméen *tittâ* (pour *ti'ntâ*), au pluriel *ti'né*, l'arabe *tîn* (pour *ti'n*), nom collectif. Ces mots désignent aussi bien l'arbre que le fruit. Le second vocable, *balas*, est employé en arabe et en éthiopien pour désigner la figue, tandis que l'hébreu possède de la racine *bls* le participe *bôlés* « celui qui caprifie »; l'araméen seul ne la possède plus aujourd'hui, mais c'est probablement une perte relativement récente. Il faut maintenant déterminer si la forme présumée *ti'n* était commune à tous les Sémites, c'est-à-dire si elle est antérieure aux formes historiques, ou si elle faisait primitivement défaut aux Araméens et peut-être aussi aux Arabes, qui l'auraient tous deux reçue des Israélites. Dans le premier cas, le figuier aurait appartenu à l'habitat primitif des Sémites; dans le second, il aurait été originairement restreint à la flore d'une seule région sémitique et se serait répandu de là chez les autres peuples de la même race.

La philologie pourra peut-être dissiper ce doute. Le vocable en question montre dans les trois langues susmentionnées un *t* initial; cela semblerait un peu étrange en présence de la règle de transformation (Lautverschiebung) avérée, d'après laquelle le *t* araméen répond au *th* arabe et au *sch* hébreu, si l'on n'admettait que ce *t* constitue une lettre préformative, laquelle se soustrait naturellement à la loi de transformation. Il s'ensuit que le mot *ti'n* vient d'une racine *any*, de même que, par exemple, *tibn* (= héb. *teben*) « paille » vient de *bany* « construire ». Les textes hébreux n'offrent de cette racine *any* que les voix secondaires. Le futur du *qal* malgré l'analogie de *yé'eté* (r. *aty*), ne peut guère avoir été *yé'ené*, puisque cette forme paraît propre à une autre racine *any* et peut-être aussi à la racine *yny*, qui est souvent confondue en hébreu avec les deux premières; le futur a sans doute été *ya'né* et plus tard *yô'né*, comme le prouve d'une manière incontestable (*unumstœsslich*) la vocalisation traditionnelle du mot *tô'anâ* qui appartient très certainement (*ganz sicher*) à la racine *any*. Cette considération fait voir que la forme *te'ên* = *ti'n* est déplacée sur le domaine de l'hébreu, dans lequel le vocable *t'n*, dérivé de *any*, aurait sans doute été prononcé *tô'n*.

Si la forme *ti'n* exclut l'origine hébraïque, le fond exclut l'origine araméenne, car la racine *any* manque de dérivé en araméen : tout au plus en reste-t-il une faible trace dans la langue parlée jadis dans le pays occupé plus tard par les Araméens, dans la langue assy-

rienne, laquelle possède deux prépositions dérivées de ladite racine, savoir : *ina* (forme masculine de l'hébreu *ét* = *inat*) « dans, de », et *ana* « à, vers », formée comme le syriaque *'ada* = *'ad*, de *'ady*. L'origine arabe reste seule admissible, et il demeure acquis que le figuier est originaire d'Arabie, notamment de la région habitée par les Bahrâ, branche des Quçâ'a, qui se distinguaient par ce fait qu'ils prononçaient *yiqtulu* au lieu de *yaqtulu*, fait qui explique la vocalisation *ti'n* pour *ta'n*. D'après M. Sprenger, les Quçâ'a sont venus, de bonne heure, de la côte sud-est de l'Arabie ; quant aux Bahrâ, appelés anciennement Bahrân, ils vivaient du temps de Mohammed dans la plaine de la Cœlésyrie, mais on ignore où ils habitaient auparavant. C'est donc de cette contrée arabe que le figuier, nom et chose, a dû passer chez les autres peuples et dans les autres territoires sémitiques.

Pour ce qui concerne le sens du mot, M. de L. ayant prouvé par de nombreux exemples tirés des meilleurs écrivains arabes que la racine *any* signifie « il était temps, il s'est approché (*es war Zeit, es kam nahe*) », est porté à expliquer la forme demi-participielle *ti'n* par « arbre qui ne mûrit ses fruits qu'après avoir été rapproché d'une autre chose (*der Baum welcher nur durch Zugesellung Früchte trägt*). C'est en effet la particularité du figuier, signalée déjà par Aristote, Théophraste, Pline et les auteurs des Géoponiques, particularité qui consiste à avoir besoin pour mûrir ses fruits de l'adjonction des figues mâles ou caprifigues, en grec ἐρινεοί. Si l'on peut expliquer *tibn* par « ce avec quoi on construit, » on peut également prendre *ti'n* dans le sens de « ce au devant de quoi on apporte quelque chose » (*das dem* [*zu seinem Gedeihen*] *entgegengebracht wird*). Le mot isolé hébreu *tô'anâ* (= *ta'anat*) « occasion, prétexte » qui doit être considéré comme la forme israélite du *ti'nat* quçâite, permet peut-être d'envisager le figuier comme un arbre qui a besoin pour ainsi dire d'une occasion, d'un prétexte, pour mûrir ses fruits ou pour les conserver. Le nom de la figue *balas* confirme également l'origine arabe du figuier, attendu que, en vertu de l'équation *sch* hébreu = *s* arabe, la racine hébraïque *bls* semble être empruntée à l'arabe.

M. de L. présente toutes ces considérations non-seulement sous une forme dubitative, mais il a soin de solliciter à plusieurs reprises l'avis de ses lecteurs, fût-il même contradictoire sur tous les points. Cela m'encourage à présenter quelques légères observations, non pour émettre une opinion, mais pour soulever une question de principe qui m'a été suggérée par quelques publications récentes sur la haute antiquité des races civilisées, question qui tend à s'assurer si la philologie est réellement apte à résoudre les problèmes préhistoriques qu'on lui demande. Je ne crois pouvoir mieux expliquer ma pensée qu'en opposant avec doute, bien entendu, deux considérations, également fortes et contradictoires, à l'argumentation irréprochable qu'on vient de lire.

Premièrement : Le mot *ti'n* est probablement araméen. Il y a plus

que de la vraisemblance à supposer que la racine *any* « rapprocher », qui est usitée dans les langues sœurs, l'ait aussi été dans l'araméen antique dont nous ne possédons que des restes infimes. Quant à la forme, la vocalisation *ti'n[tâ]* coïncide parfaitement avec la forme verbale, *yiqtul* = *yeqtul* propre à l'araméen, fait qui ne s'observe ni dans le *te'ên* hébreu ni dans le *tîn* arabe. N'est-ce pas une présomption favorable à l'origine araméenne du figuier?

Deuxièmement : Le mot *ti'n* est probablement hébreu. Pour la charpente consonnantique, il est avéré que la racine *any* s'emploie dans plusieurs voix verbales et l'emploi ancien du *qal* est attesté par la forme demi-participielle *tô'anâ*. En ce qui concerne la vocalisation *te'ênâ* pour *tô'nâ*, la raison en semble résider, d'une part, dans la nécessité de le distinguer du mot *tô'anâ* précité lequel a un sens différent, de l'autre, dans l'assimilation par analogie aux mots *'abêdâ*, *genêbâ*, *serêphâ*, car le caractère adventice du *t* initial de ce mot devenu un substantif concret a été entièrement oublié. La coexistence des mots *te'ênâ* et *tô'anâ* qui servent à expliquer l'un l'autre, toute particulière à l'hébreu et inconnue aux langues sœurs, semble ajouter un poids considérable à l'hypothèse de l'origine hébréo-phénicienne du figuier.

Nous voilà donc en présence de trois solutions bien divergentes, fondées sur des argumentations philologiques également correctes, au moins en apparence, les unes et les autres; mais quel est le critérium qui pourra fixer et bien fixer notre choix?

Obligé de réduire considérablement nos ambitions d'archéologue, nous ne demanderons à la philologie que ce qu'elle peut nous donner et nous maintenons comme une précieuse acquisition l'interprétation du mot *ti'n* présentée par M. de Lagarde. Que le figuier soit originaire de la Mésopotamie, de la Syrie ou de l'Arabie ou bien commun à tous ces pays, une chose est sûre, c'est que le nom de cet arbre et de son fruit rappelle une opération d'arboriculture qui suppose une longue série de tentatives en vue de perfectionner un produit de la nature. Les ancêtres des Sémites qui ont donné un nom au figuier, étaient déjà bien loin des âges primitifs; de plus, ils étaient sédentaires et adonnés à la culture du sol, car le nomade est tout ce qu'il y a de plus indifférent aux expérimentations botaniques. Ce résultat rectifie d'une manière remarquable les idées que certaines écoles ont propagées sur le caractère fondamental de la race sémitique : c'est toujours une erreur de moins au passif de l'ethnologie.

M. de L. termine son savant mémoire par des remarques sur trois autres mots sémitiques : l'arabe *'Afâr* et *Markh*, noms des deux morceaux de bois par le frottement desquels on produit du feu, les mots syriaques *Nisseyôn* et *gilleyôn* et l'hébreu *'ânî*. L'auteur montre que *'Afâr* est la prononciation incorrecte de *'Athtar* = Astarte, en sorte que ce nom désigne le bois inférieur, la femme, et celui de March, le bois supérieur, l'homme. Quant aux mots syriaques précités, ils viennent

directement de l'hébreu, tandis que les formes proprement syriaques sont *gilleyán, nusseyán*. La troisième proposition, d'après laquelle l'hébreu *'ânî* = *çanúa* « modeste » serait d'origine araméenne, me paraît moins probable.

Je complèterai ce compte-rendu par quelques remarques sur divers points traités en second ordre par M. de Lagarde.

P. 369. A côté de la forme hébraïque *te'ên*, on aurait dû mentionner la forme phénicienne *t*, *y*, *n* qui figure sur une inscription de Carthage, et en déterminer la vocalisation [1]. — P. 373. Si je ne me trompe, le persan *tâdj* = tâg « couronne » a été rapproché du perse *taka*, qui figure dans le composé *takabara*, mais je ne saurais dire si c'est avec raison. En tout cas, le peuple frère des Perses, les Mèdes, qui avaient depuis longtemps des rois, devaient avoir un mot propre pour « couronne », et ne pas être réduits à emprunter un mot étranger ; ou bien, si nécessité il y avait, ils auraient certainement accueilli le mot populaire assyrien *agu*, au lieu d'en créer une forme *tâg* qui n'existe nulle part. — P. 375. La vocalisation *ta'anâ* (Jérémie, II, 24) semble très exacte, témoin les formes analogues *ta'awá*, *ta'alá*. — P. 380. L'hébreu mischnaïtique possède un mot *ribqâ* qui désigne l'endroit de l'aire où les vaches attendent chacune son tour pour battre le blé ; ceci motive l'explication de Philon : Ρεβεκα ὑπομονή. — P. 383. Le mot unique *tô'anâ* (Juges, XIV, 4) est communément traduit par « occasion, prétexte », mais le contexte exige le sens de « querelle, dispute, chicane » qu'il a du reste chez les talmudistes, lesquels voient dans le choix des ceintures en feuilles de figuier, *te'ênâ* (Genèse, III, 7) une allusion aux ennuis, *tô'anâ*, que le péché des ancêtres a apportés à leurs descendants [2]. Dans ce cas, il y aurait entre *te'ênâ* et *tô'anâ* un parallélisme analogue à celui qui s'observe entre ἐρινεός et ἔρις. La nuance du dernier mot pourrait aussi résider dans Ἐρινύς = sanscr. *saranyu* et le sens primitif de tous serait « accourir ou s'approcher rapidement [3] ». — P. 388. En admettant que le rapprochement de πέτρα « roche, pierre » et de πτέρα = allem. *Feder* « ce qui traverse en volant, plume » soit exact, les interprétations mythologiques de Kuhn resteraient encore à démontrer, attendu que ce nom peut avoir désigné primitivement la pierre de fronde et ne s'être généralisé que plus tard. — Pp. 391-394. Je suis frappé de la difficulté que les commentateurs européens — je n'ai lu que les commentaires juifs — trouvent dans cette circonstance que les feuilles de figuier ne peuvent ni être cousues ni servir à couvrir le corps. Je crois que cette difficulté n'existe proprement pas, car, d'une part, le verbe *tâphar* ne

1. Ce passage porte : ʜᴇᴛʏɴ *yâé laban laqa'hat tischqôd* « tu auras soin de prendre une belle figue blanche ». Le *y* paraît être une consonne, attendu que l'orthographe phénicienne marque très rarement les voyelles longues au moyen des lettres faibles.

2. *Midrasch Rabbâ* I, chapitre II.

3. Cf. le verbe hébreu *qârab* « s'approcher » qui produit le substantif *qerâb* « dispute, querelle, lutte ».

signifie pas seulement *coudre*, mais aussi « attacher, lier » (Job, XVII, 15), de l'autre, le mot *'âlé* n'est pas seulement la feuille, mais aussi la branche avec ses feuilles (Néhémie, VIII, 15). — P. 398. L'heureuse interprétation que M. de L. donne à *'Afâr* = *'Athtâr* me conduit à penser que le nom du bois supérieur *Markh* ne doit pas être séparé de *Mirrîkh*, la planète Mars. La réunion de *'Athtâr* et de *Mirrîkh* dans les légendes arabes offre donc une très intéressante analogie à la réunion d'Arès et d'Aphrodite dans la mythologie grecque. En ce qui concerne le nom de *Mirrîkh*, qui n'a certainement rien à faire avec la racine *marakha*, j'inclinerais à y voir l'altération du nom mandéen de Mars, *Nirîg* (= Nergal), résultant des formes équivoques de l'écriture arabe. Je soumets ce sentiment au jugement de M. de Lagarde. — Pp. 398-400. Le *h* final de *'Atar'atê* indique probablement la voyelle *é*, comme le prouve la transcription grecque Ἀθη. Strabon a déjà remarqué que la forme grecque Ἀταγρατις était corrompue et que la forme vraie du premier élément était Ἀθαρα. Simplicius, qui interprète Ἀταρατη par τόπος θεῶν, commet la même erreur que celle dans laquelle tombent d'ordinaire, par exemple, Philon et Josèphe, lorsqu'ils expliquent les noms propres hébreux d'après leur son sans avoir égard à l'orthographe. — P. 405. Je ne crois pas qu'on doive voir dans le *w* du mot hébreu *'ânâw* « humble, modeste », qui est toujours orthographié sans *yod*, la trace de l'antique désinence du nominatif *u*; les formes moabites *waye'annêw*, *'a'annêw* font voir que le *w* est radical.

En terminant, je tiens à cœur d'exprimer le désir que les ouvrages de M. de Lagarde soient mieux connus chez nous. Il serait très regrettable que des recherches aussi originales, aussi pleines de faits que celles dont cette dissertation présente le type accompli, demeurâssent ignorées de nos sémitisants.

J. Halévy.

---

45. — **Chartes de Terre-Sainte**, provenant de l'abbaye de N.-D. de Josaphat, publiées par H.-François Delaborde, ancien élève de l'Ecole des Chartes, ancien membre de l'école française de Rome (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, 19e fascicule). Paris, Thorin, 1880, in-8°, 153 pages.

Pour écrire l'histoire des croisades et du royaume latin de Jérusalem, on a employé exclusivement jusqu'ici les chroniques, les lettres, les relations de toute espèce dont on possède une si grande quantité; le nombre des documents diplomatiques relatifs à ce sujet est, au contraire, extrêmement restreint. Cette disette de textes administratifs et judiciaires nous prive de renseignements sur l'organisation du pays par les croisés, sur la condition des terres et des personnes dans le royaume de Jérusalem. Nous avons, il est vrai, les Assises de Jérusalem, texte incomparable au point de vue législatif, mais qui aurait, sur plus d'un point, besoin d'é-

tre complété et contrôlé à l'aide des chartes privées. Jusqu'ici il n'a été publié que deux recueils importants de textes relatifs à la Terre-Sainte, le *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, édité par M. de Rozière, et le chartrier de l'ordre Teutonique, par M. Strehlke. Cette pénurie de textes tient à la dispersion des documents, plutôt qu'elle ne prouve leur destruction; sans doute, beaucoup d'archives ecclésiastiques et seigneuriales ont dû disparaître lors de la conquête sarrasine et de la perte de Jérusalem; mais les monastères latins, qui survécurent à cette première invasion, eurent tout un siècle pour mettre leurs chartes en sûreté, et nul doute qu'on ne retrouve bonne partie de ces documents dans quelque petite ville d'Espagne ou d'Italie [1].

La découverte faite en 1878 à Palerme par M. le chanoine Carini du chartrier de l'abbaye de Josaphat est de nature à entretenir cet espoir chez tous les érudits qui s'occupent de l'histoire de l'Orient latin. On savait par Pirri, auteur du *Sicilia sacra*, que le dernier abbé de Josaphat avait, quelques mois avant la prise d'Acre par les Sarrasins en 1291, transporté en Sicile, où depuis longtemps le couvent possédait de grands domaines, les reliques et le trésor sauvés en 1187; mais jamais on n'avait cherché dans cette direction les débris des archives de Josaphat. L'heureuse trouvaille faite en Sicile fut bientôt connue de tous les érudits. M. Delaborde, alors à Rome, n'hésita pas à faire le voyage de Palerme pour examiner ces documents, et, grâce à l'obligeance de M. Carini, il a pu ajouter quelques textes intéressants au *Cartulaire du Saint-Sépulcre* et aux *Tabulae* de Strehlke.

Les chartes publiées par M. D. sont au nombre de cinquante-neuf, comprises entre 1112 et 1289; la plupart sont vraiment intéressantes, soit pour l'histoire du royaume latin, soit pour celle des institutions qui, pendant quatre-vingt-dix ans, régirent la Syrie. On peut regretter, avec M. le comte Riant, que M. D. n'ait pas donné quelques indications sur les autres pièces inédites restées à Palerme; nul doute qu'il n'eût trouvé dans ces actes, tous siciliens, beaucoup de faits intéressant l'histoire de l'Orient latin et des croisades. Sur cinquante-neuf actes publiés par M. D., cinquante-six existent en originaux à Palerme; l'éditeur a consacré à leur étude diplomatique une partie de sa préface, et a pu ajouter beaucoup de choses à ce que l'on savait avant lui sur la chancellerie des rois de Jérusalem; l'écriture élégante des deux chartes, dont le fac-similé est joint au volume, prouve que cette chancellerie employait des scribes exercés et soigneux.

Celui qui jugerait la publication de M. D. d'après un article de critique, publié par M. l'abbé Ulysse Chevalier dans le *Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie*, 15 déc. 1880-1er janvier 1881, risquerait de s'en faire une idée assez fausse. L'éminent bibliographe a eu

1. Voir, à ce sujet, un article de M. le comte Riant, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1881, pp. 13-18.

évidemment de fortes distractions en écrivant cet article et beaucoup des critiques de détail qu'il adresse à l'auteur tombent à faux. Au fond, un seul de ces reproches méritait d'être formulé: la transcription des textes paraît en effet assez négligée; en collationnant sur les fac-similés les chartes IV et V, on s'aperçoit tout de suite que M. D. a lu trop vite et a commis beaucoup d'inexactitudes, plus même que des inexactitudes : des mots ont été passés, d'autres changés; je laisse de côté les changements d'orthographe, qui sont beaucoup moins importants. La chose est certainement regrettable, mais on peut remarquer que les textes publiés étant tous en latin, pourront néanmoins être employés par les historiens de Terre-Sainte. Il est vraiment regrettable que M. D. ait dû, faute de temps, transcrire ces textes si rapidement et qu'il n'ait pu faire corriger ses épreuves sur les originaux.

Une fois cette critique, assez sérieuse, il est vrai, formulée, nous n'avons guère que des éloges à donner à la publication de M. D. ; les notes historiques et chronologiques mises par lui au courant du volume sont pour la plupart très nettes et concluantes, et ni ces notes, ni la préface ne méritaient les rigueurs de M. l'abbé Chevalier. Dans cette préface, l'auteur raconte l'histoire des archives de Josaphat, donne quelques indications sur la diplomatique des rois latins, dont le volume renferme douze diplômes originaux, sur les sceaux qui, malheureusement, ont tous disparu aujourd'hui ; remarquons que les bulles ou sceaux de plomb étaient d'un grand usage en Palestine. M. D. relève ensuite les noms que les chartes de Josaphat permettent d'ajouter aux listes des *Familles d'Outre-Mer* de Du Cange, additions qui complètent sur certains points cet excellent ouvrage, dont le seul tort est de dater de deux siècles. L'auteur ne parle pas de l'état des terres et des personnes, sans doute parce qu'il a remarqué le petit nombre d'indications fournies à ce sujet par les chartes. Nous reconnaissons que ces indications sont en petit nombre, les actes qui les contiennent n'étant ni les plus nombreux ni les plus longs. Nous regrettons pourtant cet oubli ; en deux ou trois pages, M. Delaborde eût dit ce qu'il y avait à dire et eût épargné au lecteur une perte de temps. Les futurs historiens de la Terre-Sainte trouveront dans les *Chartes de Josaphat* quelques faits intéressants sur l'état des terres, les tenures, l'aliénation des fiefs, les redevances, etc. La lecture de ces textes nous a permis de reconnaître que le régime féodal, tel qu'il fonctionnait en Palestine, était celui du nord de la France, ce qui, du reste, n'a rien d'étonnant, vu la nationalité de la plupart des princes syriens.

A. M.

---

46. — **Claude Baduel et la Réforme des études au XVI^e^ siècle** par M. J. Gaufrès. Ouvrage couronné par l'Académie de Nîmes. Paris, Hachette, in-8° de x-354 p.

Je suis bien en retard avec le livre de M. Gaufrès. De longs voyages,

de grands travaux, des fatigues excessives, m'excuseront, je l'espère, auprès de l'auteur, comme auprès de la *Revue critique*. Du reste, je déplorerais beaucoup plus mon involontaire inexactitude, si l'ouvrage dont je puis enfin m'occuper n'avait déjà fait son chemin et si les tardifs éloges que je viens lui donner n'étaient, en quelque sorte, superflus. Comment le livre de M. G. n'aurait-il pas été très goûté? Le sujet est des plus intéressants; il a été traité non-seulement avec conscience, mais avec amour. L'auteur, à force de patientes recherches, a trouvé une foule de choses nouvelles. Son style a du mouvement, de la chaleur, de l'éclat. Rien, en un mot, ne manque à sa monographie de ce qui constitue à la fois un agréable et excellent travail.

La vie de Claude Baduel (né à Nîmes en 1491, mort à Genève le 8 septembre 1561) était imparfaitement connue [1]. M. G. n'a négligé aucune recherche pour nous faire bien connaître cette vie qui fut si tourmentée. Les livres rares, les documents inédits lui ont fourni toutes sortes de particularités curieuses; il s'est surtout avantageusement servi des lettres familières du savant humaniste qui ne nous sont parvenues au nombre de 124 que dans une belle copie du XVII^e^ siècle conservée à la bibliothèque de la ville d'Avignon *(Epistolæ familiares et orationes)* [2]. Sur la naissance de Baduel, sur sa famille, sur ses voyages, sur son professorat, sur son rectorat, sur ses amis, sur ses adversaires, sur ses disciples, sur ses procès, sur ses ouvrages, sur ses idées, sur sa fin, il a réuni des renseignements non moins fidèles que nombreux. Autant les récits antérieurs étaient défectueux, autant ses propres récits sont irréprochables. Ce n'est pas seulement dans la biographie de Baduel que M. G. se montre sûrement informé : c'est aussi dans sa description de Nîmes en 1540, dans son étude sur l'université et le collège des arts de cette ville, qui est sa ville natale, et dont il parle avec une sympathie communicative, dans son histoire des études classiques en France, histoire où, pour la première fois, a été signalée l'influence exercée sur le développement de nos études secondaires par les universités des Bays-Bas, de l'Alsace et de la Suisse française, dans sa notice très considérable sur Guillaume Bigot, l'odieux rival de Baduel [3], dans ses notices

1. Dans le *Moréri* de 1759, quatre lignes seulement sont accordées à Baduel. Les articles de la *Biographie universelle* et de la *Nouvelle biographie générale* sont un peu plus longs, mais ils ne nous apprennent pas grand'chose. L'article du *Dictionnaire critique* de Bayle n'a pas été cité par M. G., lequel ne cite pas non plus les *Remarques* de l'abbé Joly sur ce *Dictionnaire*. Quant à l'article de la nouvelle édition de la *France protestante*, il a été rédigé d'après des notes communiquées par M. G. lui-même.

2. Voir, sur ce manuscrit, un court passage de la *préface* (p. IX), un passage plus étendu (p. 293).

3. M. G. dit (p. VI) : « Baduel fut un autre Ramus dont Bigot fut, à certains égards, le Charpentier. « Cette comparaison était imprimée avant que M. Joseph Bertrand eût établi, dans la *Revue des Deux-Mondes*, que les torts de Charpentier ont été infiniment exagérés.

plus rapides sur Jean de Mansancal, premier président du parlement de Toulouse, Jean de Téronde, Morlet, René Gasne, le naturaliste Guillaume Rondellet, le fondateur de l'ichthyologie, Gabriel Isnard, François de Valériole, médecin d'Arles, Renaud d'Alen, etc.

Un des plus grands attraits du livre que j'examine, c'est son extrême variété. M. G. nous transporte un peu partout sur les pas de son héros ; à Toulouse, à Paris, à Louvain, à Wittemberg, à Bruges, à Strasbourg, à Carpentras, à Montpellier, à Lyon, à Genève. Il nous présente successivement je ne sais combien de personnages célèbres avec qui Baduel fut en relation, Jean Sturm, Philippe Mélanchton, Marguerite de Navarre, la sœur de François Ier [1], Louis Vivès, Guillaume Budé, Jean Calvin, le cardinal Sadolet, Jean de Saint-Gelais, évêque d'Uzès, Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier [2], Jean de Lettes, évêque de Montauban, l'actif et habile imprimeur Sébastien Gryphius, etc. On ne pourra désormais s'occuper de la plupart de ces personnages sans consulter le livre de M. Gaufrès. Mais ce livre devra surtout être cité avec honneur et avec reconnaissance par tous ceux qui s'occuperont de ces essais de rénovation scolaire « qui se relient étroitement au grand mouvement de la Renaissance, » et, pour mieux dire, par tous ceux qui voudront étudier la marche des idées, le progrès de l'esprit public au XVIe siècle.

L'*Appendice* (pp. 289-354) est d'une richesse extrême. Les renseignements et documents qui y sont reproduits sont à la fois le complément et la justification du récit. Parmi les documents justificatifs, on remarque ceux qui ont autorisé l'auteur à s'écarter sur certains points de Ménard, le savant historien de Nîmes, et des écrivains qui l'ont suivi (*Documents relatifs au collège des Arts*, tirés des archives municipales de Nîmes, pp. 341-350). Les listes analytiques des ouvrages de Baduel (pp. 291-293) et des ouvrages de Bigot (pp. 304-306) sont dressées avec beaucoup de soin et seront précieuses pour les bibliographes. Les spécimens des écrits des deux professeurs (pp. 294-303 et 306-323) seront lus avec d'autant plus de curiosité, que ces écrits sont moins accessibles, et que, dans le livre même, les extraits de ces écrits ont été traduits et souvent abrégés [3]. Mentionnons, à la suite de ces spécimens, deux lettres adres-

---

1. M. G. reproduit (pp. 28-30) une lettre de recommandation de Mélanchton à Marguerite, en faveur de Baduel, et (p. 35) une lettre de recommandation de cette princesse, en faveur du même, adressée aux consuls de la ville de Nîmes.

2. Il a été rendu compte ici d'un ouvrage de M. Zeller, ouvrage qui ne permet plus de dire que ce prélat « n'est pas exactement connu. » Je veux parler de : « *La diplomatie française vers le milieu du XVIe siècle, d'après la correspondance de Guillaume Pellicier, ambassadeur de François Ier à Venise*, 1539-1542. » Paris, 1880, in-8°.

3. Dans le chapitre IV, M. G. a traduit en totalité l'opuscule de Baduel (*De collegio et Universitate Nemausensi*, Lyon, 1540) sous ce titre : *Le prospectus du collège des Arts*. Dans le chapitre XI, il a traduit, avec quelques suppressions, le règlement du même collège restauré (*Instituta litteraria*, à la suite des *Annotationes in Cic. pro Mileno et pro Marcello Orationes* (Lyon, 1552). De plus, on rencontre çà et là divers fragments des lettres et traités de Baduel et de Bigot.

sées à Bigot par Jean Boyssonné, ancien professeur de droit à l'Université de Toulouse, conseiller au parlement de Chambéry, un contrat de Bigot avec la ville de Nîmes, un contrat du même avec la ville de Montauban, tirés des archives municipales de ces deux villes, la généalogie de la famille Baduel, le contrat de mariage de Claude Baduel et divers actes notariés relatifs à la famille de ce dernier, tirés des archives départementales du Gard.

Je n'ai que bien peu d'observations à présenter au savant biographe. N'exagère-t-il pas (p. 52) le mérite de Thomas à Kempis comme théologien ? — Pourquoi n'a-t-il pas rappelé (p. 129), à propos de la lettre écrite par Baduel à Sadolet sur les devoirs de ceux qui s'appliquent à l'éducation de la jeunesse [1], que ce dernier, de son côté, avait composé un traité : *De liberis recte instituendis* (Venise, 1533) [2] ? Pourquoi n'a-t-il pas consulté, au sujet de Gabriel Isnard (p. 219), divers manuscrits conservés dans la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, et signalés par le docteur Barjavel [3] ? Dans la même bibliothèque il aurait pu trouver un manuscrit que n'a pas connu le docteur Barjavel, un registre de la chambre apostolique du Comtat Venaissin [4], où (f° 415) est inséré un acte par lequel le cardinal de Bourbon, légat d'Avignon, fait don au capitaine Lisle [5] de tous les biens meubles et immeubles qui appartinrent à Gabriel Isnard, docteur ès lois, et qui avaient été adjugés audit légat par confiscation, attendu que Gabriel Isnard était de la nouvelle religion. Si, comme je l'espère, M. G. donne bientôt une nouvelle édition de son livre, il pourrait tirer de ces divers manuscrits les éléments d'une notice qui complèterait à merveille, en ce qui regarde Gabriel Isnard, le chapitre consacré aux amis de Claude Baduel. — M. G., après avoir dit (p. 222) que Jacques de Renaud, seigneur d'Alen, « appartenait à l'une des plus anciennes familles du pays, » ajoute : cette famille a disparu, *croyons-nous,* sans laisser de traces. Je puis apprendre à M. G., que le dernier Renaud d'Alen est mort à Paris, il y a une quarantaine d'an-

---

1. *De officio et munere eorum qui erudiendam juventutem suscipiunt, epistola ad card. Sadoletum* (Lyon, Gryphe, 1549).

2. Il en a été donné, en 1555, une édition sous ce titre : *Traité d'éducation du cardinal Sadolet et vie de l'auteur par Antoine Florebelli traduits pour la première fois avec texte latin, notes explicatives et justificatives, par* P. CHARPENNE (Paris, Plon, in-8°).

3. *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse* (Carpentras, 1841, 2 vol. grand in-8°, t. II, p. 86).

4. *Liber regestorum cameræ apostolicæ Comitatus Venicini,* manuscrit classé sous le n° II, lettre A.

5. Le *capitaine Lisle,* célèbre dans les guerres de religion de la Provence et du Dauphiné, n'était autre que Jean des Isnards, frère de Gabriel. Ils étaient fils de noble Gaucher des Isnards et ils figurent, avec un autre fils et trois filles, dans le testament dudit Gaucher des Isnards, du 17 avril 1556, pièce qui fait partie des archives de la rectorie de Carpentras déposées dans les combles du palais de justice de cette ville. Ce testament, que n'avait pas vu le dr Barjavel, m'a été signalé par M. Barrès, le très obligeant conservateur de la bibliothèque d'Inguimbert.

nées, ne laissant que deux filles, l'une mariée avec le commandant Delmas de Grammont, et l'autre avec M. de Châteauneuf. — En plusieurs endroits de son livre, M. Gaufrès vante le style, l'éloquence de Baduel. Je ne veux pas diminuer, à cet égard, le mérite de son héros, mais je suis obligé de rappeler qu'un sérieux critique, l'abbé Joly, reprochant à Bayle une trop indulgente appréciation [1], a déclaré que Baduel lui paraît très médiocre, comme écrivain, très froid, comme orateur.

T. DE L.

---

47. — **Aspects of poetry**, being Lectures delivered at Oxford by John CAMPBELL SHAIRP, LL. D. Professor of Poetry, Oxford : Principal of the United College, St. Andrews ; Oxford, at the Clarendon Press, 1881. 1 vol. in-8°, pp. XII, 464.

Ce volume est composé de quinze essais sur la poésie, dont douze sont des leçons qui ont été professées à la chaire de poésie d'Oxford au courant des quatre dernières années. Ce n'est ni un traité systématique sur la poésie, ni un cours suivi sur une époque poétique : dans certains chapitres, l'auteur traite quelques questions générales de philosophie littéraire ; dans d'autres, il recherche la caractéristique de certains œuvres poétiques, la plupart appartenant à l'Angleterre moderne. Voici la table des sujets traités : *Le domaine de la poésie ; Critique et création ; Le côté spirituel de la poésie ; Le poète comme révélateur. — Le style poétique dans la poésie moderne en Angleterre ; Virgile comme poète religieux ; Les chants écossais et Burns ; Shelley comme poète lyrique ; La poésie des Highlands (Ossian) ; Bardes gaéliques contemporains (Mac Intyre) ; Les trois Yarrow ; La biche blanche de Rylstone ; L'esprit homérique dans Walter Scott ; Poètes en prose (Carlyle, cardinal Newman).* L'unité de l'ouvrage réside dans la personnalité de l'auteur plus que dans le sujet ; elle est dans une teinte très prononcée de *Wordsworthisme* (pardon du mot, mais il devient nécessaire) qui le pénètre d'un bout à l'autre : il est clair que Wordsworth est de tous les modernes celui qui va le plus directement au cœur de l'auteur, et, bien qu'il ne dissimule pas les limitations trop visibles de son poète, Wordsworth est pour lui le révélateur par excellence. Je ne m'étendrai pas sur les chapitres spécialement consacrés à Wordsworth, ayant déjà eu l'occasion d'en dire quelques mots à propos du livre de M. Myers [2] ; disons seulement que, même après M. Myers, l'on lira avec plaisir les pages de M. Shairp sur la *Biche blanche de Rylstone*, et surtout sur les trois poèmes relatifs à la Yarrow, — quelque chose comme la Voulsie de Wordsworth et l'une des plus jolies rivières qui aient jamais coulé entre les rimes d'une ballade : — le critique suit à la piste le génie du poète à tra-

1. Bayle avait dit : « Il écrivait bien en latin, et il était bon orateur. »
2. *Revue critique*, 1882, n° 3.

vers ces trois petits poèmes qui marquent les étapes d'un quart de siècle (1803, 1814, 1827).

Je signalerai rapidement le chapitre sur Virgile où l'auteur fait bien ressortir, après M. Boissier, le caractère tout religieux et fatal de la mission d'Enée, trait qui explique du même coup les faiblesses et parfois la petitesse de l'homme, considéré comme héros de drame humain. Enée a sa loi, non en lui, mais hors de lui, dans la volonté inéluctable des dieux et du destin : tout intérêt humain, en tant qu'opposé à cet intérêt suprême, doit être sacrifié et périr. Il est probable que le découragement de Virgile à laisser son œuvre inachevée venait du sentiment qu'il n'avait point eu le temps de concilier dans la vérité poétique ces deux êtres en lutte dans le cœur de son héros, à savoir : l'homme aux passions humaines, et l'instrument prédestiné d'une œuvre divine. Il faut reconnaître que la fusion ne s'est pas faite; d'où le vague et l'inintéressant de cette figure. Au fond, malgré toutes les différences infinies de l'extérieur, la situation la plus proche de celle que Virgile voulait peindre dans Enée est celle que Shakespeare a rendue dans Hamlet : des deux parts, une mission en lutte contre le caractère à qui elle est imposée. Les accès de douleur et de faiblesse du héros montrent clairement que, dans le plan primitif, telle était bien la conception du poète : il est impossible de dire jusqu'à quel point il l'eût accusée s'il avait laissé autre chose qu'une ébauche immortelle; moderne, il se fût dit : le génie qui a une mission marche à l'accomplissement à travers la mort du cœur : c'était le *Moïse* de Vigny en douze chants.

Le lecteur lira avec intérêt, quoique faites de seconde main, les études sur la poésie des Highlands et sur le barde gaélique Mac Intyre. M. S. essaye de dégager la note dominante de la poésie celtique : une sensibilité profonde et vibrante, ouverte à toutes les émotions comme à toutes les sensations, humaine et mystique, passant en un instant de l'exaltation à l'affaissement, de la joie rayonnante à la tristesse sombre : *gleams intensely bright, glooms profoundly dark :* de là des accents, inconnus à la poésie grecque et latine, de tendresse déchirante qui semblent de quelque psalmiste. Il y a dans cette littérature un champ d'étude d'un charme singulier et qui devrait être cultivé en France plus qu'il ne l'a été jusqu'ici. Les Anglais commencent à reconnaître que l'élément celtique, dans la constitution de la race et de l'âme anglaise, est infiniment plus étendu et d'une action plus profonde qu'on ne l'imaginait : plus encore la France, qui est essentiellement celtique, aurait-elle à apprendre sur elle-même de ces derniers représentants indépendants de la race, et cette étude modifierait peut-être les jugements courants, si enracinés et si superficiels, sur le fond du caractère français, où la prédominance extérieure de l'esprit dit *gaulois* a voilé aux regards les qualités plus profondes, plus puissantes et plus nobles qui sont l'âme même de la France.

Je m'arrêterai un peu plus longtemps aux deux chapitres consacrés à Shelley et aux poètes en prose.

L'auteur, avec un goût très large et une sympathie aussi *catholique* que possible, ne peut cependant dissimuler une certaine aversion pour Shelley et son œuvre. Il y a là plus qu'une réaction contre les excès des Shelleyistes à outrance et que la lassitude d'entendre acclamer à tout bout de champ « le poète des poètes »; c'est là un titre, d'ailleurs, auquel nul poète n'a droit ou bien auquel tous ont également droit; car tout poète original et révélateur est le poète des poètes dans le coin du ciel ou de l'âme où le Dieu l'a établi : mais Shelley a moins que tout autre droit exclusif à ce titre, parce qu'il ne pourra jamais être que le poète de quelques-uns. Sa fortune merveilleuse dans les dernières années est due avant tout à des causes extérieures à son génie; c'est la poésie et la tristesse de sa destinée qui lui ont gagné les cœurs; c'est l'éveil de l'esprit révolutionnaire en Angleterre qui a élevé au faîte le poète de la révolte et « sa poésie non baptisée »; c'est l'homme enfin plus que le poète qui a fait un dieu de Shelley. M. S. fait bonne justice de cette part de la gloire de Shelley, quoique avec une sévérité peut-être excessive; il est bien vrai, comme il le dit, qu'un homme politique, un réformateur social, qui ferait de Shelley son prophète, arriverait bien vite à la dernière limite du fanatisme rationnel, le pire de tous; mais il ne faut juger les théories politiques et sociales d'un poète que comme matière poétique, parce qu'elles jaillissent de la même source, c'est-à-dire des formes de son imagination; aussi, entre Hazlitt, dénonçant en Shelley tous les symptômes du philosophe fanatique, et Byron, écrivant sur la tombe de son ami *Cor cordum*, c'est le jugement du poète qui restera définitif pour la postérité.

Shelley est poète lyrique avant tout et rien de plus, et il est lyrique idéaliste : la vision intérieure soulève et remplit toute sa poésie. M. S., tout en admirant pleinement cette poésie, lui reproche le vague et le vide de ses créations; elles sont toutes dans le rêve, nulle dans la réalité; point de caractères humains : ses pulsations, ses désirs, ses aspirations lui en tiennent lieu; à peine une description de paysage réel : il ne rend que l'impression qu'il en a reçue, ou quelque lueur passagère qui en a flotté et s'est évanouie dans ses yeux. Il est si bien chez lui dans ce monde d'abstractions et d'ombres qu'il a créé que, s'il a à décrire des objets visibles et communs, il le fait en les comparant à ces fantômes de sa pensée, les seuls qui lui soient familiers. Virgile compare les ombres qui se pressent sur le Styx aux feuilles mortes qui tombent à l'automne : pour Shelley, ce sont les feuilles mortes qui sont « comme des spectres fuyant sous la baguette de l'enchanteur » :

*Are driven, like ghosts from an enchanter fleeing;*

les voiles repliées du bateau immobile et endormi sont comme les pensées repliées du rêve :

*Our boat is asleep on Serchio's stream,*
*Its sails are folded like thoughts in a dream.*
(The Boat)[1].

1. Byron, dans le temps qu'il fut sous l'influence de Shelley, voit quelquefois sous cet angle (voir notre édition de *Childe Harold*, III, 47 note; IV, 72).

« Ce monde idéal, dit M. S., est pour lui si réel que, par les lèvres pâles de ce peuple de spectres, il verse des flots d'émotion aussi ardents que jamais poète par les lèvres les plus roses et les yeux les plus brillants de créatures terrestres. Asia, Panthea, la Dame de la Plante sensitive, sont pour Shelley des créatures aussi visibles que pour Burns sa bonne Jeanne ou Mary. Et sa pensée était si pénétrée de son idéalisme que, quand ses affections descendaient, non plus sur des abstractions, mais sur des créatures de chair et de sang, il les élevait de terre dans une atmosphère raréfiée et les revêtait du même style et des mêmes images que ces fantômes de sa pensée » (p. 239). Il est étrange qu'avec une intelligence si profonde du génie de Shelley le critique marque pour lui si peu de sympathie : il est bien vrai, comme il le lui reproche, que cette poésie ne sera jamais réellement comprise que par un petit nombre et ne répondra jamais aux sentiments de l'humanité en masse : en est-elle moins pour cela une forme souveraine et d'originalité suprême? Tout ce qu'on pourra dire contre Shelley pourrait se dire aussi bien contre Wordsworth : Wordsworth décrit un lever de soleil presque sans traits matériels, par la seule description des impressions évoquées : Shelley n'est que l'extrême gauche de Wordsworth : le soleil se lève dans son cœur au lieu du ciel. Il s'adresse à une élite encore plus restreinte que Wordsworth, parce que si la vision spiritualiste est plus rare que la vision matérialiste, la vision idéaliste est plus rare encore que l'une et l'autre et marque un développement plus haut de la pensée et un pas en avant dans ses usurpations sur la matière. Loin que la poésie de Shelley doive perdre avec le temps, elle ne pourra qu'enraciner sa prise dans ce domaine étroit, mais profond. La souveraineté de plus en plus puissante de la pensée sur le monde extérieur ne pourra que développer le monde intérieur aux dépens des apparences du dehors : toute certitude et toute science sort du dedans, comme toute émotion, et le triomphe apparent du matérialisme dans ce siècle n'est que l'avant-coureur d'un idéalisme scientifique : le monde extérieur tend à se résorber dans la vision intérieure dont il n'est que le développement et la projection. Cette façon de percevoir le monde — privilège ou maladie — ne sera sans doute jamais que le fait de quelques-uns : de ceux-là, Shelley est le poète né.

M. S. prend comme types du poète en prose Carlyle et le cardinal Newman, deux pôles intellectuels : l'un un Michelet, mais puritain, méprisant, amer, mécontent de toute l'humanité excepté de lui-même, pharisien de génie; l'autre une sorte de François de Sales, éclos dans l'atmosphère anglicane où il a étouffé. Il y a dans ces pages bien des observations fines et délicates à l'appui du mot si simple et si profond de Coleridge : « prose ne s'oppose pas à poésie, mais à vers ». Un siècle qui a produit en Angleterre De Quincey, Carlyle, Newman, Ruskin, en France, Châteaubriand, Maurice de Guérin, Lamennais, Quinet, Michelet, (sans parler des œuvres en prose de Lamartine et Hugo),

doit se débarrasser du préjugé qui fait du vers le vêtement indispensable de la poésie. M. Shairp constate le fait sans en rechercher la cause : elle est, je crois, dans la nature même de la poésie. « Il y a, disait Wordsworth, beaucoup de poètes semés par la nature et à qui a manqué le talent du vers :

*many are the poets sown by nature,*
*Yet wanting the accomplishment of verse* ».

Au contraire, Carlyle, sans doute par quelque ressentiment personnel de ses efforts infructueux, tranche que la forme métrique est un anachronisme, et que le vers, comme véhicule de pensée et de sentiment sincère, est une chose du passé. Le mot de Wordsworth n'est vrai qu'à moitié et celui de Carlyle est absolument faux : le fait est qu'il y a une poésie qui ne peut se rendre que par la prose. C'est sans doute quelquefois l'inexpérience du vers qui force le poète d'écrire en prose une poésie faite aussi bien pour le vers : mais souvent aussi cette impuissance du poète à écrire en vers est la preuve que la nature même de sa poésie est réfractaire au mètre. On conçoit sans peine le *Centaure* de Maurice de Guérin écrit en vers; on ne conçoit pas la *Montagne*, la *Mer*, l'*Oiseau* de Michelet, et du Carlyle en mètre serait un non-sens. La poésie métrique suppose dans la pensée même et dans l'émotion une symétrie, une harmonie, un balancement, qui quelquefois leur seront naturels et seront leur forme dès l'état naissant; que souvent elles pourront prendre et adopter après coup sans contradiction et sans effort — c'est le cas le plus ordinaire ; — mais que parfois elles ne pourront revêtir sans perdre leur vie : c'est la prose dans ce cas qui sera l'instrument nécessaire de la pensée poétique. Cette rébellion de la pensée contre le mètre se produit toutes les fois que l'émotion se précipite et se transforme avec un élan qui ne permet plus les arrêts, si rapides qu'ils soient, que les balancements de la mesure imposent à l'expression. Dans cette nature de poètes, le battement du cœur, seul et dernier principe de tout rythme non artificiel, est trop irrégulier et trop précipité pour s'adapter à la cadence métrique : arrêté par les lenteurs du mètre, le cœur cesse de battre et du même coup que le vers vient, toute sa poésie meurt. Il se fait donc, à défaut du mètre, un rythme personnel, qui est d'une variété et d'une vérité infinie [1], parce que ce rythme suit toutes ses pulsations et change à chaque soubresaut d'émotion et d'image; et qui est d'une puissance égale à celle de la musique, parce qu'il peut procéder par cris et silences : la poésie métrique est incapable de cette liberté sans borne et de cette sincérité sans frein.

James DARMESTETER.

1. Ne pas confondre cette prose de la poésie avec ce que l'on appelait, au commencement du siècle, la *prose poétique*, création artificielle et sans vérité et qui vient de l'inhabileté du poète à manier le vers et non de la résistance intime du sujet : l'écrivain aspire au vers, il en donne le maximum en son pouvoir, et comme, en fait, sa poésie est de celle qui se prête au vers, son style flotte dans un mensonge perpétuel (une partie de Châteaubriand et Mac Pherson tout entier).

# THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

## Soutenance de M. Cons.

Thèse latine : *De Atace*. — Thèse française : *La province romaine de Dalmatie*.

I

M. Cons, maître de conférences à la Faculté des lettres de Montpellier, a présenté à la Sorbonne deux thèses de géographie : l'une, en latin, sur l'Aude; l'autre, en français, sur la province romaine de Dalmatie.

Dans la première, M. C. s'est proposé d'étudier les variations qu'a subies le cours inférieur de l'Aude, depuis l'origine des temps historiques, et d'examiner quelle influence ces variations ont exercée sur la fortune de Narbonne.

Le titre « De Atace » pourrait donc être mieux choisi : il dit à la fois trop et trop peu. Aussi en résulte-t-il une certaine incertitude d'un bout à l'autre de l'ouvrage : tantôt l'auteur semble sortir de son vrai sujet pour se conformer à son titre, pris dans toute son extension, tantôt, au contraire, il ment à son titre pour se restreindre plus strictement à son vrai sujet. Dans la thèse, comme dans le titre, il y a à la fois trop et trop peu.

C'est là ce que M. Himly a fait tout d'abord observer, et, tandis que quelques-uns des juges se plaignaient de digressions, d'autres ont pu réclamer certains détails, que M. C. avait omis comme étrangers à son sujet. — C'est ainsi que M. Pigeonneau s'est étonné de trouver quatorze pages consacrées à l'histoire de la fondation de Narbonne, tandis que M. Zeller eût souhaité de voir M. C. insister sur l'importance de Narbonne comme place d'importation pour les Romains.

Sur l'ancien littoral, si complètement modifié par les atterrissements de l'Aude, M. C. ne fait guère que reproduire les opinions de ses devanciers, MM. Lenthéric et Desjardins. — C'est dans les chapitres VI, VII et VIII que réside tout l'intérêt de la thèse. M. C. y recherche quelles étaient, à l'époque romaine, les communications de Narbonne avec la mer. Selon M. C., l'Aude, dans l'antiquité, passait tout entier sous l'arche demi-ruinée qui se voit encore près de Narbonne, et les bouches de l'Aude, dont parlent les anciens, doivent être placées au sud de Narbonne, vers les étangs de Bages et de Sigean. Cependant, dès l'époque impériale, le lit du fleuve devant Narbonne commençait à s'exhausser sensiblement, et déjà les eaux tendaient à s'échapper vers le Nord, du côté de Vendres; aussi, pour sauver la prospérité de Narbonne, dont le fleuve faisait toute la richesse, construisit-on une digue, en amont de Narbonne, au-dessous de Sallèles d'Aude, digue qui avait pour but de s'opposer à la fuite des eaux vers Vendres et de les ramener sur Narbonne.

En aval de Narbonne, vers Montfort, l'Aude entrait dans un ancien golfe, déjà à demi comblé par les alluvions à l'époque romaine, que les anciens appellent Rubresus (plus exactement Rubraeus) ou Rubrensis lacus, et dont les étangs de Bages, de Sigean et de Gruissan sont aujourd'hui les restes. Jusqu'ici on avait cru que les Romains avaient frayé à l'Aude une issue vers la mer en lui creusant, à travers les eaux stagnantes du golfe, un canal qui aurait abouti au grau de la Nouvelle, en contournant l'île de Sainte-Lucie, et on pensait que ce canal aurait servi au trafic, alors si important, de Narbonne avec la Méditerranée. Mais M. C. a établi — et c'est là la partie nouvelle de sa thèse, — que ce prétendu canal romain devait avoir été fait par les Goths, et qu'en tout cas, à l'époque romaine, l'embouchure principale de l'Aude et le chenal suivi par la navigation se trouvaient plus au nord, au grau de la Vieille-Nouvelle.

Les preuves données par M. C. à l'appui de cette opinion ont paru concluantes à la Faculté, et M. Pigeonneau a déclaré que ce point était désormais un fait acquis pour la géographie historique.

Les critiques de détail ont été assez nombreuses : M. Himly a relevé un certain nombre d'inexactitudes dans les chiffres indiquant la hauteur des montagnes, et a jugé très insuffisante la carte qui accompagne le texte et devrait l'éclairer. M. Louis Havet a regretté le choix des éditions d'auteurs anciens dont M. C. s'est servi pour ses citations : elles sont, pour la plupart, peu scientifiques : encore M. C. a-t-il confondu plus d'une fois les diverses indications du même texte dans différentes éditions, ce qui embarrasse singulièrement le lecteur. Enfin, M. Havet a relevé un certain nombre d'expressions impropres ou obscures, qui ont souvent trompé les juges sur la vraie pensée de l'auteur, et, après avoir noté la confusion qui naît, en plus d'un endroit, de l'expression en termes latins d'idées ou de faits tout modernes (Catalans, Espagnols, conseil général), il a terminé en regrettant que M. C .n'eût pas choisi pour sujet de sa thèse latine « la province romaine de Dalmatie », et pour sujet de sa thèse française « les alluvions de l'Aude ».

II

La thèse française de M. C. paraît avoir été moins goûtée de la Sorbonne que sa thèse latine. C'est un gros volume de 416 pages, œuvre de longues et patientes recherches, nourri de faits, enrichi de nombreux souvenirs personnels, et réunissant sur la question un grand nombre de matériaux. Mais M. Himly a reproché à l'auteur de n'avoir pas su tirer parti des documents qu'il avait amassés, et d'avoir donné des notes plutôt qu'une œuvre véritable. — Examinant la préface, M. Himly s'est plaint que le but du livre n'y fût pas suffisamment marqué : M. C. y déclare qu'il va étudier la Dalmatie, mais sans dire à quel point de vue, sans indiquer l'idée générale qui doit faire l'unité de son livre. Cette idée, d'ailleurs, ne ressort pas nettement à la lecture de l'ouvrage : en plus d'un endroit, on se demande ce que M. C. a voulu établir : rien n'est assez serré ni assez précis. M. Lavisse a caractérisé d'un mot le défaut capital du livre, il manque de méthode. L'Index bibliographique, qui est en tête de l'ouvrage, met ce défaut en évidence. Tout y est jeté pêle-mêle, et comme au hasard. La Carte qui accompagne le texte a été, pour la même raison que l'Index, vivement critiquée par M. Himly. On y trouve indiqués des villages sans la moindre importance, tandis que les grandes lignes sont laissées dans l'ombre, et quelquefois même complètement effacées. Dans cette carte, qui résume l'ensemble de l'ouvrage, il n'y a que le détail qui frappe : la vraie configuration du pays échappe presque complètement.

Le premier chapitre a pour titre « Aspect général du pays ». Mais M. Himly trouve qu'il ne répond nullement au titre qu'il porte. Au lieu de donner une vue d'ensemble, de caractériser en quelques mots la région dont l'histoire fait le sujet du livre, M. C. procède plutôt par le menu, avec une certaine recherche du pittoresque, comme un touriste qui, du pont d'un bateau à vapeur, décrirait la cité qui lui passe sous les yeux. Il ne nous donne pas une idée précise de la constitution intime du pays dont il s'occupe. C'est à peine s'il parle une seule fois des Balkans !

Il est assurément digne de remarque qu'un pays situé, comme la Dalmatie, entre la Grèce et l'Italie, c'est-à-dire entre les deux foyers d'où a rayonné la civilisation antique, soit demeuré si longtemps barbare et n'ait même pu être transformé par l'occupation romaine. M. C. a voulu expliquer ce fait par des raisons tirées du climat et de la nature du sol. Mais ses explications ont été vivement attaquées par MM. Gebhart et Lavisse, le premier niant que le Bora, c'est-à-dire le vent du nord, ait

suffi pour empêcher les Grecs de coloniser l'Illyrie, puisque Corcyre, où ce même vent sévit avec violence, a été une de leurs stations les plus fréquentées, — le second s'élevant avec force contre la théorie des causes finales en histoire, et reprochant à M. C. de vouloir expliquer par de purs accidents géographiques des faits d'un ordre tout différent.

M. C. fait remonter aux voyages d'Héraclès les premières relations de l'Illyrie avec la Grèce, — mais M. Bouché-Leclercq lui fait remarquer que la légende de l'Héraclès grec cache le plus souvent l'histoire de la colonisation phénicienne, — puis il passe au récit de la conquête romaine. Ici, M. Pigeonneau lui a reproché de s'être livré à un travail inutile : il n'avait, en effet, nul besoin de raconter tout au long les guerres des Romains en Illyrie. Cela d'ailleurs ne lui a pas porté bonheur, car M. Lavisse s'est plaint vivement de la légèreté avec laquelle M. C. dans son récit de la soumission du pays, a interprété certains textes, notamment le texte si connu de la VIII[e] églogue de Virgile, « superas jam saxa Timavi », texte que M. C. prend à contre-sens pour ne pas l'avoir replacé dans le contexte.

Ce que M. C. dit de l'administration romaine en Dalmatie n'a pas soulevé de grandes critiques : on lui a plutôt reproché d'avoir parfois trop raison. — Mais, dans le détail, les critiques ont été assez nombreuses. M. Louis Havet a fait remarquer que les renvois manquaient de précision, que les éditions n'étaient pas toujours indiquées, ou l'étaient d'une façon erronée; que certains textes avaient donné lieu à de graves méprises. Enfin, M. Lavisse a sévèrement critiqué le style, qu'il trouve emphatique et de mauvais goût : il a montré que M. C. préférait trop souvent la périphrase au mot propre, ce qui l'amenait, par exemple, à dire « la maison qui porte la couronne des Empereurs d'Occident » pour signifier la maison d'Autriche, et « l'héritier des Césars de Byzance » pour désigner le tsar.

En terminant, la Faculté a souhaité que M. Cons continuât ses travaux sur la Dalmatie, mais sous la condition qu'il userait à l'avenir d'une méthode plus exacte et plus scientifique.

---

# CHRONIQUE

TURQUIE. — Une école des beaux-arts doit être fondée à Constantinople; elle comprendra une bibliothèque et une collection de moulages; elle a pour but de relever en Turquie l'architecture et les arts industriels; on y fera, en turc, des cours gratuits sur la peinture, la sculpture, l'architecture, l'ornementation, la gravure et l'esthétique. Le directeur de la nouvelle école, HAMDI-BEY, est également chargé de la conservation des monuments historiques de la Turquie. Hamdi-Bey est déjà directeur du musée d'antiquités du Tchinili-Kiosk, il a mis l'ordre dans cette collection importante, dont le catalogue (en français et en turc) doit paraître prochainement par les soins d'un membre de l'Ecole française d'Athènes.

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 17 février 1882.*

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Dulaurier. Trois tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

(Votants, 35; majorité, 18.)

| | 1er tour. | 2e tour. | 3e tour. |
|---|---|---|---|
| M. Henri Weil. | 14 voix. | 16 voix. | 18 voix. |
| M. Siméon Luce. | 11 — | 14 — | 17 — |
| M. Albert Dumont. | 10 — | 5 — | |

Au troisième tour de scrutin, M. Henri Weil est proclamé élu. L'élection sera soumise au Président de la République.

M. Desjardins communique des nouvelles archéologiques qui lui ont été adressées de Tunis par M. Cagnat, chargé d'une mission du gouvernement français, et de Rome par M. des Bassayns de Richemont, membre de l'Ecole française de cette ville. En Tunisie, M. Cagnat a découvert plusieurs inscriptions latines nouvelles, entre autres une ainsi conçue :

CRANIVS FRV
GIARAPRIAPO
DESVOFECITMA
IORIOSVO

Il a signalé, en outre, à l'attention du ministre de France une centaine de pierres antiques qui gisaient abandonnées et oubliées sous un hangar; le gouvernement français a obtenu ces pierres en don du gouvernement du bey. — A Rome, un fragment d'inscription récemment retrouvé a suscité une polémique scientifique assez vive. Il ne se compose que de quelques lettres, qui forment la fin des lignes du texte perdu :

FPAP
AE
OPVLO
R

Les deux premières lignes contenaient probablement les noms, au datif, d'un personnage désigné comme appartenant à la tribu Papiria; à la première ligne étaient, dans la partie perdue, l'initiale de son prénom, son gentilice et l'initiale du prénom de son père, à la seconde ligne son *cognomen*, qui était un nom en *a*, au datif en *ae* : [*N. N., N.*] F(*ilio*), PAP(*iria tribu*), ... AE. La discussion porte sur les deux dernières lignes. M. Carlo Visconti lit : [*iter p*]OPVLO [*debetu*]R; M. Henzen [*trib. mil. a p*]OPVLO, [*praef. fab*]R. Si l'on admettait cette seconde hypothèse, ce serait le premier exemple connu de la formule *tribunus militum a populo* dans une inscription trouvée à Rome.

M. Léon Renier dit que M. C. Visconti vient de publier, dans le bulletin de la commission archéologique municipale de Rome, un article où il défend sa lecture, par des arguments qui paraissent décisifs.

Le P. de la Croix donne quelques détails sur les fouilles pratiquées par lui à la Boissière, près Sanxay (Vienne, arrondissement de Poitiers, canton de Lusignan), sur les bords de la Vonne, affluent du Clain. Ces fouilles ont mis au jour les substructions de plusieurs édifices importants de l'époque romaine. Le principal est un temple, construit en forme de croix grecque, au milieu d'un vaste déambulatoire carré, de 76 mètres de façade, orné de deux rangs de colonne. Trois escaliers, le plus grand, de 7 mètres de longueur, au milieu, les deux autres, de 2 m. 80 et de 3 m. 33, à droite et à gauche, donnent accès au déambulatoire, que précède un grand vestibule à trois rangs de colonnes, de vingt-deux colonnes chacun. En avant du tout est un préau carré de 84 mètres de côté, au milieu duquel se remarque une construction ronde de 7 m 45 de diamètre. Un autre préau voisin mène à un balnéaire qu'alimentaient les eaux de la Vonne; il n'y a aucune trace de sources thermales ou minérales. Les autres édifices dont on trouve les restes sont une grande hôtellerie, qui couvre une étendue de terrain de deux hectares, et divers établissements analogues, puis, de l'autre côté de la rivière, un théâtre. Ce dernier édifice a une forme singulière : au lieu d'être limité à un demi-cercle, il forme, à la hauteur des gradins inférieurs, un cercle complet, enfermant une sorte d'arène; les gradins sont coupés, d'un côté, par une façade rectiligne, de 84 mètres de longueur, de façon que les plus hauts gradins ne forment qu'environ trois quarts de cercle. On a trouvé, au cours des fouilles, un assez grand nombre de médailles et d'objets divers, mais en fait d'inscriptions on n'a rencontré qu'une ou deux pierres brisées qui portent seulement quelques lettres. Les fouilles ne sont du reste pas terminées, le P. de la Croix indique un assez grand nombre de points qui restent encore à déblayer.

M. Clermont-Ganneau commence une communication sur les résultats de la mission archéologique dont il a été chargé en Syrie.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : Rayet (O.), *Monuments de l'art antique*, 3e livraison; — par M. Lenormant : 1° Lécuyer (Camille), *Terres cuites antiques trouvées en Grèce et en Asie-Mineure*; 2° Newton (Charles), *Inscription from Kalymnos* (extrait du *Journal of Hellenic studies*).

Julien Havet.

**Erratum** à l'article de M. Gaidoz, n° du 13 février 1882, p. 133, note 1, lire : *Bull. de la Soc. des Antiquaires*, 1865.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 6 Mars — 1882



---

48. — **Die Gâthâ's** und heiligen Gebete des Altiranischen Volkes (Metrum, Text, Grammatik und Wortverzeichniss) von Christian Bartholomae. Halle, Max Niemeyer. 1879. 1 vol. in-8°, 172 p.

Les Gâthâs ont résisté jusqu'ici à toutes les tentatives d'interprétation ; leur obscurité tient à plusieurs raisons : d'abord, au vague même et au peu de résistance de la pensée, qui, toutes les fois qu'elle se laisse découvrir, ne donne que d'insipides effusions de moralité banale et des promesses de paradis ou d'enfer plus édifiantes qu'instructives ; en second lieu, à la construction lâche et incohérente de la syntaxe qui vient peut-être de la lâcheté même de la pensée, mais qui aussi, dans certains cas, semble accuser un parti pris, une manière artificielle, des habitudes hiératiques ; enfin, en dernier lieu, à l'archaïsme du lexique et des formes : cette dernière raison est la seule qui ait un intérêt philologique, c'est la seule qui tienne à des causes naturelles et c'est la seule, par suite, qui ne soit pas insurmontable.

Il est permis d'espérer que le travail méritoire, auquel le Rev. Mills se consacre depuis des années et que la science attend avec impatience, modifiera dans une certaine mesure les conditions présentes. La publication promise d'un texte plus correct du commentaire pehlvi et des traductions persanes inédites de la bibliothèque de Munich mettra en nos mains la meilleure partie de ce que l'on peut attendre en fait de secours de la traduction parsie. Il n'est pas sûr que ces secours suffisent, mais à tout le moins nous aurons la sécurité de ne pas laisser de côté un élément d'information précieux.

Le travail de M. Bartholomae, déjà connu des Indisants par une étude très honorable sur le *Verbe dans l'Avesta*, est également un travail préparatoire, mais dirigé dans un tout autre sens. M. B., sans tenter la traduction du texte, et sans préjuger aucunement le sens, donne le matériel que fournit l'étude intrinsèque de ce texte.

Les parties essentielles du livre sont : 1° une transcription du texte, rétabli dans sa forme primitive, c'est-à-dire tel qu'il est sorti des mains

de l'auteur, par l'application des lois métriques (pp. 20-66); 2° un index de toutes les formes, chaque forme étant donnée séparément (125-167). Les pages 66-124 contiennent une grammaire de la langue des Gâthâs.

La partie la plus utile de ce livre, fait d'ailleurs dans toutes ses parties avec soin et méthode, est sans contredit le lexique qui, par cela même qu'il ne préjuge aucune question et se borne à donner l'ensemble des passages pour chaque forme, fournit à l'étude un secours précieux pour l'étude des passages parallèles. Cette utilité aurait été encore bien rehaussée si l'auteur avait joint à chaque mot le terme correspondant des traductions sanscrite et pehlvie; mais M. B., si je ne me trompe, ne croit pas à l'utilité de l'étude de la tradition, et nous ne pouvons que le remercier de ce qu'il a fait pour nous, en regrettant que sa théorie personnelle ne lui ait pas permis de faire davantage. Quant à la restitution métrique du texte, elle est naturellement soumise à la condition de toute restitution de ce genre et je crois que, si l'on veut simplement donner les matériaux sûrs d'étude, mieux vaut les donner dans le texte traditionnel, qui a pour lui l'autorité d'un fait, que dans un texte idéal, toujours plus ou moins hypothétique et qui peut se restituer de plus d'une façon. Il y a plus, je crois qu'une restitution métrique ne peut se faire en toute sûreté sans recours à la traduction pehlvie et que la métrique ne dit pas tout. Je n'en donnerai qu'un exemple : voici un vers du chapitre XXIX, 7 : le texte traditionnel est :

Mazdâo gavôi khshvîdemca, hvô urushaĕibyô speñtô sâsnyâ;

que M. Bartholomae transcrit :

Mazdâ gavôi χshvîdem--*ka* hvô urushaĕibjô speñtô sâsnija[1].

La métrique dit bien que le premier *u* de urushaĕibjô n'est pas organique : mais elle ne dit pas que *hvô* a été indûment séparé de *urushaĕibjô* et qu'il faut lire *hvôurushaĕibjô*, forme participiale du parfait du verbe *hvar*, manger, car elle est traduite en sanscrit *bhoktar*, en pehlvi *khvartar* « celui qui mange ». Cela nous débarrasse d'un ἅπαξ λεγόμενον et donne un sens plus cohérent.

La grammaire, quoique souvent frappée d'hypothèse, parce que dans les cas douteux, — et ils ne manquent pas, — la classification des formes dépend, bien entendu, de l'interprétation de la phrase, n'en sera pas moins utile à l'étude, offrant un index complet des formes similaires ou du moins des formes que l'auteur tient pour telles. L'étudiant pourra modifier, suivant ses propres vues, la classification donnée : mais il sera aise du moins d'en trouver les éléments réunis sous sa main.

James Darmesteter.

---

1. Je ne puis reproduire exactement, faute de caractères, la transcription assez compliquée de M. B., il rend *âo* par *a* surmonté d'*o* et *sh* par une *s* cyrillique pointée.

49. — **The Authorship of the fourth Gospel.** External evidences, by E. Abbot D. D. Boston, G. H. Ellis 101 Milk Street. 1880, 1 vol. in-8°, 104 pages.

L'intérêt de cette dissertation est surtout dans le fait qu'elle nous vient des Etats-Unis et montre les progrès que la critique historique moderne appliquée aux livres bibliques y a faits depuis quelques années dans les cercles les plus conservateurs. L'originalité n'y est pas très grande; l'auteur n'apporte rien de nouveau dans le débat de l'obscur problème des origines du quatrième évangile. Mais il connait très bien tout ce qui s'est fait de plus sérieux en Europe jusqu'au moment où il écrit et il le résume assez bien.

M. Abbot ne s'occupe que de ce que l'on appelle les « preuves externes », c'est-à-dire les témoignages historiques du second siècle en faveur de l'authenticité de l'Evangile selon saint Jean, de laquelle il ne doute pas. Sa dissertation est un plaidoyer calme, consciencieux, bien informé. Il s'est arrêté aux quatre points suivants : 1° Cet Evangile était accepté généralement comme authentique dans l'Eglise chrétienne au dernier quart du second siècle; 2° il était compris parmi les « mémoires apostoliques » que mentionne et que cite Justin martyr; 3° il était connu et exploité par les chefs des principales sectes gnostiques, Basilide, Valentin, Marcion, etc; 4° il porte, dans ses derniers versets, une attestation historique de son authenticité presque contemporaine de sa première apparition. Sur les deux premiers points, la discussion de M. Abbot est à peu près satisfaisante et nous ne sommes pas éloigné de lui donner raison, sauf sur quelques points de détail comme la date de la Peschito, ou plutôt ce qui est la chose importante pour nous, du texte actuel que nous en avons. Il est plus que douteux que celui-ci remonte à la seconde moitié du second siècle (p. 23). Mais les deux derniers points sont à peine effleurés. On dirait que l'auteur ne se doute pas des difficultés qui s'y rencontrent. Peut-être y a-t-il une explication plus juste de cette brièveté. Il semble qu'il avait le sentiment de s'être trop étendu sur Justin Martyr. Il a fait comme ces prédicateurs qui ont mis une heure à développer les deux premiers points de leur sermon et sacrifient le troisième pour ne pas retenir trop longtemps leurs auditeurs.

A. Sabatier.

---

50. — **Zur Rechtsgeschichte der rœmischen und germanischen Urkunde,** von Dr Heinrich Brunner. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. 1880.

« Dans les nouvelles recherches sur l'histoire du droit, l'importance des sources devient toujours plus grande, » dit M. Brunner dans sa préface. Cette idée n'est plus à démontrer ni à discuter; mais elle a encore besoin d'être mise en pratique; et on ne saurait trop faire remarquer combien, en France, nous sommes en retard au point de vue de la connais-

sance et de la critique des sources juridiques. L'ouvrage de M. B. est une suite des travaux qu'il a entrepris sur le droit germanique [1], et il vient combler une lacune auparavant fort appréciable.

Nous avons, en effet, à notre disposition, des matériaux considérables, réunis par Pardessus, de Rozière et autres; mais les éditeurs de ces recueils avaient négligé la partie critique des sources qu'ils publiaient ou s'étaient bornés à faire ressortir l'importance de ces textes pour le droit public et politique.

Le but de M. B. est tout autre. Il a voulu faire l'histoire des documents de droit (privaturkunde), des *carta, notitia, breve, memoratorium*, etc., que nous désignons sous les noms divers de charte, diplôme, titre, etc.

Le tome I, que nous annonçons, se compose de trois monographies : 1° sur les sources lombardo-italiennes; 2° sur les sources anglo-saxonnes; 3° sur les sources franques. Chacune de ces parties est traitée d'après un plan presque uniforme et contient la classification des différents types de documents en usage dans chaque législation et la description de leur rédaction matérielle et de leur contenu. Ainsi, pour l'Italie, les sources privées, qui dérivent toutes des anciens types romains (pp. 4, 44), doivent se classer d'après leur objet, en *cartæ* et *notitiæ;* d'après le lieu de rédaction, en titres romains et en titres lombards. Ainsi, dans la Gaule franque, la classification, quant à l'objet, est la même, et, quant au territoire, on divise les sources en franques, alamanes, rhétiques et bavaroises.

La division relative à l'objet de la pièce, domine toutes les autres; aussi importe-t-il de la bien noter. La *notitia* était un titre qui servait à prouver un acte juridique, mais ne servait pas à sa perfection; elle en était indépendante, c'était uniquement un mode de preuve. La *carta* pouvait également servir à prouver une opération juridique, mais son rôle était surtout de parfaire l'acte juridique lui-même et d'en fixer les conditions (p. 16).

Nous ne pouvons entrer dans les détails si précieux et si nourris par lesquels M. B. prouve et appuie les deux classifications qu'il a faites. Nous ne pouvons insister sur les caractères diplomatiques des *cartæ* et des *notitiæ*, ni suivre l'auteur dans ses recherches sur la question de savoir quel était le rédacteur de ces actes dans les sources toscano-lombardes, dans les sources bénéventines, dans les sources anglo-saxonnes et franques. Bien qu'il résulte de ces discussions des différences fort tran-

---

1. Brunner : 1° *Zeugen und Inquisitionsbeweis der karolingischen Zeit.* Wien, 1866, 8°. Sitzungsber. der W. Ak. Bd. 51;

2° *Wort und Form im altfranzæsischen Processe*, Wien, 1868, 8°. Sitzungsber, der W. Ak. Bd. 57;

3° *Carta und Notitia*, pour la fête de Mommsen, 1877;

4° *Das Gerichtszeugniss und die frænkische Kœnigsurkunde*, pour la fête d'Heffter, 1873.

chées entre les *cartæ* et les *notitiæ* (p. 17), nous pensons que ces résultats, pour être bien saisis, demanderaient à être suivis les textes en main, ce qui n'est point possible.

Nous voulons d'ailleurs, à côté de l'intérêt diplomatique de l'ouvrage de M. B., faire ressortir l'intérêt juridique et historique qu'il présente.

Une fois déterminés les éléments qui composent une *carta*, il s'agit de démontrer à quoi peut servir ce titre et comment il joue un rôle dans la vie pratique et juridique. C'est la question de la *traditio cartæ*, de l'aliénation du Bocland (p. 169) et de l'investiture franque (p. 272). Nous n'insistons que sur le droit franc. Voici l'opinion de M. Brunner. La tradition de la *carta* forme un élément essentiel de la confection d'un titre juridique (*Urkundungsact*) et cette confection dans le droit franc, anglo-saxon et lombard, est une opération orale et formelle. L'effet de la *traditio cartæ* est de transférer la propriété. M. B. reconnaît avec raison que l'aliénation d'un immeuble ne peut avoir lieu, comme en droit romain, par la simple prise de possession avec permission du *tradens;* il croit que la présence réelle des deux contractants est nécessaire et que l'acte est un contrat formel. Les formes seraient de deux sortes et l'investiture aurait lieu soit par la remise d'objets matériels, soit par une tradition symbolique : une *traditio cartæ* ou un débat simulé en justice. Ces différentes formes se seraient ensuite confondues entre elles aux IX^e^ et X^e^ siècles.

Ces questions sont trop délicates pour pouvoir être tranchées ici. Nous n'avons même fait qu'exposer en quelques mots trop insuffisants l'intérêt scientifique du livre de M. Brunner. Les ouvrages faits avec cette sûreté de méthode et cette profonde connaissance des textes n'ont d'ailleurs pas besoin d'être loués, rarement d'être critiqués ; ils demandent seulement à être lus.

M. F.

---

51. — **Les Sciences et les Arts occultes au XVI^e^ siècle.** — Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres, par M. Aug. Prost. Tome premier. Paris, Champion, 1881. In-8° de 2 ff., XXXIX et 401 pp., plus un portrait.

Peu d'hommes, même à cette époque si agitée de la Renaissance, ont eu une existence aussi tourmentée que Corneille Agrippa. Né à Cologne en 1486, il habita successivement la France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse et les Pays-Bas, tantôt professeur, tantôt médecin, en relation avec les principaux savants et les plus illustres personnages de son siècle. Au nom d'Agrippa se rattachent, en outre, des légendes qui nous le représentent comme un fervent adepte de la magie. Il n'est donc pas surprenant que sa vie ait fixé l'attention des critiques. L'étude que M. Prost lui consacre aujourd'hui ne comportera pas moins de deux volumes. C'est un ouvrage sérieux et intéressant qui sera lu avec

fruit. On y remarque toutefois d'assez grands défauts que nous avons cru devoir signaler à l'auteur avant d'attendre la publication de son second volume.

M. P. nous semble n'avoir eu recours qu'à deux sources différentes; il a consulté : 1° la correspondance d'Agrippa, qu'il a consciencieusement dépouillée et dont il a tiré le meilleur parti possible; 2° les documents conservés aux archives de Metz. Il dit (p. 12) n'avoir négligé volontairement aucun des travaux antérieurs relatifs au même sujet; mais, par suite de circonstances assez fâcheuses, il se trouve qu'il n'a pu mettre à profit que les articles des dictionnaires biographiques et deux publications toutes spéciales de M. Daguet [1] et de M. Charvet [2]. Il n'a eu sous les yeux ni la vie anonyme d'Agrippa, imprimée en 1722 [3], ni l'ouvrage de Ravius [4], ni, ce qui est plus grave, l'importante monographie de M. Morley [5]. On s'explique mal que M. P. ait pu se résigner à ne pas consulter un ouvrage en deux volumes qu'il savait avoir été publié vingt-cinq ans auparavant par un érudit spécialement versé dans la litétrature du XVI[e] siècle. Si M. Morley n'a pas interrogé les archives de Metz, qui ne pouvaient, du reste, lui fournir de renseignements que sur une courte période de la vie d'Agrippa, il a étudié la correspondance du célèbre philosophe avec tout autant de soin que M. P. et il a réussi à élucider une foule de questions que son successeur n'a pas abordées.

Un autre grand ouvrage que l'auteur du volume qui vient de paraître eût dû avoir constamment sous les yeux et qui lui eût fourni les moyens de rectifier et de compléter, sur bien des points, son devancier, même peut-être en ce qui touche les détails de l'histoire messine, c'est la *Correspondance des Réformateurs*, publiée par M. Herminjard. Nous voyons mal dans le livre de M. P. quelle part prit Agrippa au mouvement général des idées dans les premiers temps de la Réforme; au lieu de nous apparaître isolé, ou en relations seulement avec quelques amis, il doit être rapproché de tous les érudits, de tous les novateurs qui, au commencement du XVI[e] siècle, s'efforcèrent de conquérir la liberté de la pensée.

Nous ne contestons pas les mérites de M. P. et nous ne nous donnerons pas le facile plaisir de lui opposer le travail de M. Morley; mais nous devons relever quelques points de détails qui justifient notre ap-

---

1. *Agrippa chez les Suisses*, 1856.
2. *Correspondance d'Eustache Chapuys et de Henri Corneille Agrippa*, 1874.
3. *Agrippaeana, oder H. C. Agrippa's merkwürdiges Leben und Schriften.* O. J. 1722. In-8°.
4. *Dissertatio de H. C. Agrippae eruditione, portentis, vita, fatis et scriptis.* Wittenberg, 1726. In-8°.
5. *Cornelius Agrippa. — The Life of Henry Cornelius Agrippa von Nettesheim, Doctor and Knight, commonly known as a Magician. By Henry Morley, author of « Palissy, the Potter », « Jerome Cardan »*, etc. London, Chapman and Hall, 1856, 2 vol. in-8°. — Biblioth nat., M. 2096.

préciation et qui, peut-être, ne seront pas sans intérêt pour la suite de l'ouvrage.

P. 27. A propos du mémoire adressé par Agrippa au conseil de Malines en faveur de Jehan Thibault, nous recommandons à M. P. les cartes déjà parues de la *Bibliotheca belgica* de M. F. vander Haeghen. Il y verra décrite, pour la première fois, une pièce qui se rapporte étroitement au sujet.

P. 48. Sur les 451 lettres attribuées à Agrippa dans ses œuvres, M. P. croit pouvoir en éliminer une, qu'il dit ne pas être de lui (*Agrippae Opera*, Lugduni, per Beringos fratres, s. a., in-8; *Epist.*, III, 82). La même remarque a été faite par M. Herminjard (I, 316), qui a restitué cette lettre, avec beaucoup de raison, à François Lambert. La liste des correspondants du philosophe de Cologne se trouve ainsi enrichie d'un nom nouveau.

P. 131. M. P. traduit ainsi la fin de la lettre d'Agrippa à Landolfo, datée de Cologne, le 23 mai 1507 : « Salue, de ma part, Dom Germanus, Ganeus et Carolus Focardus, Dom de Molinflor, Janotus Bascus et Dom de Charona. » Il faut lire, non pas Germanus et Ganeus, mais Germain de Ganay. Ce personnage, qui était parent du chancelier Jehan de Ganay, devint évêque de Cahors, en 1510, puis d'Orléans, en 1514. M. Morley (I, 29) est tombé dans la même erreur en ce qui concerne Germain de Ganay, mais il a fort bien restitué le nom de Juanetin Bascara, seigneur de Gerona. Quant aux deux autres noms, ils se rapportent peut-être à une seule personne : Charles Foucard, ou Focardo, seigneur de Molinflor. On conçoit sans peine que la correspondance d'un homme tel qu'Agrippa perd tout son intérêt si l'on ne s'efforce d'identifier les noms d'hommes et de lieux qui s'y rencontrent.

Le nom de l'Italien Landolfo est resté jusqu'ici énigmatique. N'est-ce pas celui de Caesar Landulphus, auteur d'un traité *De febribus*, imprimé, avec d'autres opuscules, à Lyon, par Simon Bevilacqua, en 1505, in-4 (Panzer, *Annales*, VII, 286), et réimprimé à Venise en 1516, in-fol. (*ibid.*, VIII, 437), à Lyon, par Jacques Moulen, en 1525, in-8 (*ibid.*, IX, 520) et à Lyon, par Benoist Bonnyn, en 1532, in-4 (*ibid.*, VII, 353)?

P. 136. M. P. ne cherche pas à identifier le *palatium Grangiae*. Il en fait, avec raison, croyons-nous, un palais espagnol (peut-être La Granja, où il existait sans doute un château avant que Philippe V y construisît un nouveau Versailles). M. Morley (I, 33) voit, au contraire, dans La Grange, une localité située en France sur les confins de la Franche-Comté. Le même auteur est disposé à reconnaître Clermont, en Auvergne, sous la dénomination d'*Arx vetus*.

Les localités espagnoles auxquelles Agrippa donne des noms de fantaisie : *Charona, Vallis rotunda*, etc., n'ont fait l'objet d'aucune étude de la part de M. P.; il est vrai qu'il nous promet (p. 149) quelques observations qui trouveront place dans un appendice. L'historien anglais

nous offre un tableau assurément beaucoup plus net du séjour d'Agrippa en Espagne. Si ses identifications de *Grangia* et d'*Arx vetus* nous paraissent inadmissibles, nous croyons qu'il a raison de traduire *Charona* par Gerona et *Vallis rotunda* par Villarodona. L'*Arx nigra* peut fort bien être le Fuerte Negro de Tarragone (*Terra Arcona*).

P. 138. M. P. n'accompagne d'aucune remarque les noms de Bovillus et de Brixianus. Morley a raison d'y reconnaître Charles de Bovelles et Germain Brice. Le premier de ces écrivains mérite surtout de fixer l'attention des biographes d'Agrippa. Charles de Bovelles, avant d'être chanoine de Noyon, fut en relations avec Tritheim, qu'il eut l'occasion de voir en 1505 ; ce fut lui qui dénonça la *Steganographia* comme un livre de magie. Il écrivit alors à Germain de Ganay une lettre que Maittaire et Niceron ont depuis longtemps signalée [1]. Cette lettre et d'autres pièces de la correspondance de Bovelles eussent pu être consultées utilement par M. Morley et par M. Prost. On y trouverait peut-être des renseignements sur l'époque encore incertaine à laquelle Agrippa entra en relation avec Tritheim. Du reste, les correspondants de Bovelles sont en partie les mêmes que ceux d'Agrippa.

PP. 306, 316, 344, 349. M. P. parle à diverses reprises du messin Claude Chansonnette, sur lequel il nous donne de précieux renseignements tirés des archives de Metz. Nous nous demandons pourquoi il l'appelle Chansonneti avec la désinence du génitif latin. Le personnage dont il s'agit s'appelait en latin Cantiuncula et en français Chansonnette. Cette dernière forme est celle qu'il emploie lui-même à la fin de l'épître à Marguerite d'Angoulême qui précède sa traduction de la *Manière de se confesser* d'Erasme (1524) [2]. En 1549, Chansonnette était chancelier de la Haute-Alsace [3].

P. 313. Sur Nicole Dex, ou mieux d'Esch, M. P. trouvera d'excellents renseignements dans l'ouvrage de M. Herminjard.

P. 317. Il est regrettable que M. P. n'ait pu retrouver le nom de famille du libraire messin Jacques. Ce personnage fut un des premiers martyrs protestants. Voy. Herminjard, I, 260, 309, 375 ; III, 415.

---

1. Voy. Niceron, *Mémoires*, XXXVIII, 229.

2. Brunet, II, 1144. — Les ouvrages latins de Chansonnette, qui nous sont connus, sont : 1° *Topica legalia*, Basileae, 1520, in-fol. (Biblioth. nat., F. 94 B.); 2° *De officio judicis Libri duo*, Basileae, 1543, in-4° (Biblioth. nat., E * 757); 3° *Epistola ad Andr. Alciatum de interpretatione L. Quinque-Pedum, c. Fin. regund.*, Aureliae, Eligius Gibier, 1561, in-8° (Biblioth. nat., F. 3588); 4° *Paraenesis de ratione studii legalis* (dissertation placée en tête de l'édition du *Corpus juris civilis* publiée par G. Holoander, à Bâle, en 1570, in-fol.); 5° *In tres priores Institutionum civilium libros Paraphrasis*, Lugduni, 1570, in-8° (Bassaeus, *Collectio*, 1592, I, 217); 6° *Consilia sive Responsa nunc primum edita per Gulielmum Cnûterum*, Coloniae, 1571, in-fol. (Bassaeus, *ibid.*). Cette liste est très certainement fort incomplète.

3. Voy. la préface mise par Philibert Poissenot en tête de son édition de Guillaume de Tyr (Basileae, 1549, in-fol.).

Il est temps encore pour M. Prost d'améliorer sensiblement son ouvrage avant l'achèvement du second volume.

Emile Picot.

---

52. — **Œuvres poétiques de M. C. de Buttet** précédées d'une notice sur l'auteur et accompagnées de notes par le bibliophile Jacob. Paris, Jouaust. 2 vol. in-12 de xxxix-175 et 211 p. — Prix des deux volumes : 18 fr.

— **Premières Satires de Dulorens** publiées par D. Jouaust avec une notice par Prosper Blanchemain. Paris, même librairie. 1 vol. in-12 de xx-209 p. — Prix : 10 fr.

Les trois volumes dont on vient de lire le titre font partie, les deux premiers sous les nos XXVII et XXVIII, le dernier sous le no XXIX, d'une collection justement célèbre, le *Cabinet du Bibliophile*. Ces trois volumes ne seront pas de ceux de toute la collection qui seront le moins goûtés.

Parlons d'abord des *Premières satires de Dulorens*.

Jacques Dulorens a laissé trois volumes qui portent le titre de *Satyres*. L'édition de 1633 (Paris, Gervais Alliot) a été reproduite en 1868, à Genève, chez J. Gay. Celle de 1646, qui contient les seize satires de 1633, augmentées de dix satires nouvelles (Paris, Antoine de Sommaville), a trouvé place, en 1869, dans le *Cabinet du Bibliophile* (avec une notice d'Eugène Villemin). Quant à celle de 1624, qui est entièrement différente des deux autres (Paris, Jacques Villery), elle n'avait jamais été réimprimée. M. Jouaust a d'autant mieux fait de l'admettre dans sa collection, que le bouquin de 1624 est d'une plus grande rareté. Sans doute, Dulorens n'est pas un poète des plus recommandables ; mais, comme l'a dit l'auteur du *Manuel du Libraire* (t. II, col. 875), ses satires sont « d'une facture originale et ne manquent pas de verve ». On sera donc reconnaissant à M. J. d'avoir reproduit un recueil presque introuvable et d'avoir ainsi permis aux curieux de rapprocher facilement les satires de 1624 des satires de 1633 et de 1646. M. J. a été, du reste, doublement l'éditeur du volume qui nous rend, avec une fidélité parfaite, les vingt-cinq premières satires de Dulorens, car la mort étant venue surprendre M. Prosper Blanchemain, au moment où le volume allait être mis sous presse, ce dernier n'a pu ni en revoir les épreuves ni en préparer les notes. M. J. s'est à merveille acquitté de ce soin, et ses notes (pp. 203-209) n'ont qu'un défaut : elles paraîtront trop courtes à tout le monde [1].

---

1. Pour ne citer qu'une de ces notes, celle qui se rapporte au vers 17 de la page 117 :

J'en demeure logé chez Guillot le Songeus,

Ce n'est pas assez de dire qu'on rencontre dans Rabelais cette expression « qui signifie rêvasser, se repaître de rêveries. » On la rencontre dans une foule d'autres

La notice de M. Blanchemain sur Jacques Dulorens (né à Châteauneuf-en-Thimerais, près de Dreux, en 1580, mort dans la même ville en 1658) est une nouvelle édition, revue et augmentée, de la notice mise par ce regrettable érudit en tête de la réimpression du recueil de 1633, où elle occupe les pages 5-16. Cette notice, agréablement écrite, a été composée en partie à l'aide des renseignements fournis par l'auteur lui-même, soit dans ses satires, soit dans son commentaire de la *Coustume de Chasteauneuf en Thimerais*[1]. Les registres des archives municipales de Châteauneuf ont permis d'établir que Dulorens se remaria en 1654 « à une demoiselle Marie Duquenouiller ». M. B. a recueilli la plupart des témoignages que l'on pouvait trouver dans les poètes contemporains, ainsi que dans les critiques et les biographes du XVIIIe et du XIXe siècle ; il n'a pas plus négligé Guillaume Colletet[2], que l'abbé Goujet, que Dreux-du-Radier, que le marquis de Gaillon, que M. Edouard Fournier, que M. Edouard Tricotel. Tout au plus pourrait on regretter qu'il n'ait pas mentionné ce qu'a dit de Dulorens M. Viollet-le-Duc dans une page bien curieuse du *Catalogue de la Bibliothèque poétique*. Ce qui mérite une attention particulière au milieu de toutes les particularités réunies par M. B., ce sont les indications relatives à la *Satyre du triomphe de Cypris*, qui, à la suite d'une discussion fort ingénieuse, est attribuée à Dulorens (pp. XIV-XV) et aux goûts d'amateur, de collectionneur du poète, lequel possédait notamment une Vierge de Léonard de Vinci, une Madeleine payée trois mille livres, etc. (pp. XVI-XVIII)[3].

Marc-Claude de Buttet, comme le rappelle M. J. dès les premières lignes de son *Avertissement*, « est un des poètes les plus intéressants et

---

vieux auteurs des plus renommés, notamment dans Blaise de Monluc (*Commentaires*, édition de M. de Ruble, t. II, p. 54 et t. III, p. 384). M. J. aurait pu rappeler, au sujet de l'origine probable de l'expression, l'explication donnée dans le *Livre des Proverbes* de Le Roux de Lincy (dernière édition, t. II, p. 41).

1. On sait que Dulorens fut successivement bailli de Châteauneuf, lieutenant-général du bailliage et enfin président. Il prenait, de plus, le titre de *viscomte de Chasteauneuf*. Dans ses annotations de la *Coustume*, le magistrat-poète a mentionné sa *chère épouse* (Geneviève Langlois), celle-là même pour qui ou plutôt contre qui il aurait fait la fameuse épitaphe :

> Cy-gist ma femme : ah ! quelle est bien,
> Pour son repos et pour le mien !

Mais cette épitaphe est-elle bien authentique ? Je constate que M. Blanchemain, en rapportant le piquant distique, se sert prudemment de la formule : *dit-on*.

2. Voir (p. XVIII) une pièce de Colletet qui débute ainsi :

> Cher du Lorens, second Regnier.

Dulorens dut être peu flatté du compliment, puisque, ainsi que le rappelle M. Blanchemain (p. X), il se regardait comme au-dessus de ce grand satirique auquel il a pourtant fait l'honneur de le piller quelquefois. M. Blanchemian, qui dénonce les plagiats de Dulorens, n'a pas songé à dire qu'en revanche Boileau ne dédaigna pas de prendre quelques traits aux satires de Dulorens.

3. M. Blanchemain, d'après les dédicaces de deux satires du recueil de 1646, indique les relations amicales de Dulorens avec le statuaire Biard et le peintre Vignon.

les moins connus du XVIe siècle, et le recueil de ses poésies est un des livres les plus rares de cette époque. » On ne possède que deux éditions des œuvres de Buttet, celle de 1561 et celle de 1588, et encore ces deux éditions n'en font-elles qu'une sous deux dates et deux titres différents, car Hiérosme de Marnef et la veuve Guillaume Cavellat réimprimèrent simplement un nouveau titre pour les exemplaires qui restaient dans leur librairie. L'édition d'aujourd'hui n'est, en réalité, qu'une seconde édition qui a été attendue pendant près de trois cents ans. C'est assez dire combien les amis de la poésie du XVIe siècle doivent se réjouir d'avoir désormais à leur disposition l'*Amalthée* et les *Poésies diverses*.

Le poème de l'*Amalthée*, qui parut pour la première fois en 1560, imprimé par Robert Estienne [1], eut un éclatant succès. Quelques-uns des sonnets dont il se compose sont bien gracieux et expliquent jusqu'à un certain point la réputation dont jouit tout de suite, à la cour de François II, le poète étranger (on sait qu'il naquit à Chambéry). L'*Amalthée* remplit presque tout le premier tome de l'édition que j'examine (pp. 1-134). Les pages suivantes (pp. 135-160) sont occupées par l'*Epithalame aux nosses de tres magnanime prince Em. Philibert de Savoie et de tres vertueuse princesse Marguerite de France, duchesse de Berri, sur les triumphes qui étoient prets à faire, sans la mort du roi survenue* [2]. Le tome II renferme les *Poésies diverses* où dominent les morceaux lyriques. Les odes de Buttet sont loin de valoir ses sonnets, et le chantre d'*Amalthée* n'est décidément pas un poète de haut vol. Le bibliophile Jacob associe de justes critiques à des éloges un peu trop complaisants dans ce passage de sa *Notice* (p. XXXVI) : « Marc-Claude de Buttet est incontestablement un des poètes les plus remarquables de son temps ; il se distingue par la pensée, par l'expression et par le rythme, quand il ne se perd pas dans ses déplorables imitations du grec, du latin et de l'italien ; il égale souvent Du Bellay et Ronsard ; il a du sentiment, de la passion, au milieu des images les plus bizarres, avec les couleurs les plus fausses, malgré l'enflure, le mauvais goût, l'abus des métaphores, des néologismes et des jeux de mots ; il comprend, il sait peindre la nature ; il parle souvent le langage du cœur ; il évoque au besoin toutes les nobles inspirations de la poésie ; il atteint parfois le plus haut degré de la forme [3]. »

---

1. Cette première édition est si rare, que MM. Jouaust et Paul Lacroix n'ont pu en découvrir un exemplaire. Le texte qu'ils ont adopté est celui de la seconde édition (1561). Dans une troisième édition, due à un ami de l'auteur, Louis de Richevaux (Lyon, 1575), le poème est entièrement remanié et augmenté de quatre-vingt-treize sonnets. M. Jouaust nous fait espérer qu'il pourra nous donner plus tard une réimpression séparée et complète de cette troisième édition.

2. La première édition de ce poème est de 1559 (R. Estienne, in-4° de 14 feuillets). Rectifions ici une faute d'impression du *Manuel du Libraire* (t. I, col. 1431) : « *Epithalame*, ou *nosses du prince*, etc. »

3. M. Jouaust (*Avertissement*) croit que Buttet ne serait pas tombé dans l'oubli, s'il avait donné à ses poésies une orthographe moins anormale : « On sait, » dit-il,

La notice à laquelle je viens d'emprunter cette citation est fort bien faite. Ajoutons qu'elle était fort difficile à faire, en l'absence de toutes indications précises. C'est dans le recueil même des poésies du *Gentilhomme savoisien*, dit le bibliophile J. (p. 3), qu'il faut aller chercher quelques renseignements assez vagues et fort incomplets sur sa vie et sur ses ouvrages : car il a été presque oublié, sinon dédaigné, par les écrivains français contemporains. Parmi ces écrivains, on ne trouve guère à citer que La Croix du Maine, Du Verdier, Remy Belleau [1], ce qui doit rendre particulièrement regrettable la perte, dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre, de la *Vie de Buttet* par Guillaume Colletet. C'est avec beaucoup de sagacité que le bibliophile J. se sert des œuvres du poète pour reconstituer sa biographie. Presque toutes ses conjectu- — car, comme il le reconnaît lui-même (p. 5), des inductions appuyées sur des vers plus ou moins vagues ne sont que des conjectures [2], — me paraissent devoir être adoptées. Veut-on un exemple de l'ingénieuse façon dont procède le biographe? Voici comment (p. 22) il cherche à montrer que Buttet naquit en 1524 : « On peut fixer cette date approximative, d'après deux passages de l'*Amalthée*, où il dit qu'il commença d'aimer à l'âge de dix-neuf ans et que son amour poétique dura sept

« que Marc-Claude de Buttet, ami du grammairien Jacques Peletier, du poète Guillaume des Autels, et d'autres qui voulurent réformer l'orthographe, avait adopté radicalement le système orthographique de ses amis; nous avons donc conservé, à titre de curiosité grammaticale et littéraire, cette orthographe étrange et parfois monstrueuse, en y ajoutant toutefois, comme dans toutes nos réimpressions des textes du XVIe siècle, quelques accents indispensables à l'intelligence de ces textes, et en ne laissant pas les *v* et les *j* se confondre en *i* et en *u*, légère concession qui nous semble exigée par l'usage de notre temps. » Quoique fort déplaisante, l'orthographe de Buttet ne me semble pas avoir eu toute l'influence qu'admet M. Jouaust sur le sort de l'*Amalthée* et des *Poésies diverses*. Ce sont de plus grands défauts qui ont discrédité les recueils de 1561 et de 1588. Voir, sur ces défauts, l'abbé Goujet (*Bibliothèque françoise*, t. XII, pp. 353-359) et Viollet-le-Duc (*Catalogue*, p. 289). Le bibliophile Jacob proteste (p. XXXVI) contre les appréciations de ces deux critiques. Il reproche surtout au dernier d'avoir cédé à « une incroyable prévention » en nous présentant le style de Buttet comme « dur, » ses vers comme « rocailleux et souvent inintelligibles. »

1. Belleau, dans son commentaire du second livre des *Amours* de Ronsard, en 1567, parle ainsi de Buttet : « Outre la parfaite connoissance qu'il a de la poésie (de laquelle il a le premier illustré son pays), il est merveilleusement bien versé aux sciences de philosophie. » On doit rapprocher de cette dernière phrase, celle de La Croix du Maine (*Bibliothèque françoise*, t. II, 1772, p. 78) déclarant qu'il *est fort bien versé aux mathématiques*. Le mathématicien pouvait-il être un vrai poète?

2. En divers passages de sa notice, le bibliophile J. a soin de nous rappeler qu'il ne prétend pas donner ses hypothèses pour de sûres assertions. Il emploie souvent ces sages expressions : *Il est permis de supposer*, *nous présumons que*, etc. En une seule occasion il me semble avoir été quelque peu téméraire. C'est quand il dit (p. XXXV) : « On peut affirmer que Marc Claude de Buttet avait fini par embrasser la religion réformée. » C'est possible, c'est probable même, si l'on veut, mais ce n'est pas certain.

années. Or, l'*Amalthée* parut pour la première fois en 1560. » C'est surtout quand il s'agit de retracer l'histoire des amitiés et des amours du poète que le bibliophile J. tire très habilement parti des sonnets et des odes qui nous restent de lui. Parmi les amis de Buttet, on distingue Claude et Gaspard de Lambert, neveux de Jean François de Lambert, évêque de Nice, Jean de Piochet, François Clouet, dit Janet, peintre ordinaire du roi Charles IX, Ronsard, qui a si gracieusement salué son enthousiaste disciple dans le second livre des *Amours* [1], Jean Dorat, Guillaume des Autels, Jacques Pelletier (du Mans) [2], etc. Quant aux femmes aimées par Buttet, le bibliophile J. nous fait connaître en des pages charmantes (pp. III-XIII) *Amalthée* l'insensible et *Anne* qui, au contraire, fut des plus sensibles. Le spirituel récit du biographe est émaillé de citations justificatives au milieu desquelles on remarque (pp. VI-VIII) les sonnets où Buttet célèbre la resplendissante beauté d'Amalthée et le génie du peintre (F. Clouet) qui consacra son pinceau « à cet adorable modèle ». L'histoire des amours de Buttet reste, en bien des points, fort mystérieuse encore, mais tout ce qui pouvait en être deviné a été deviné par le bibliophile J., et je défie qui que ce soit de soulever jamais, avec plus de bonheur qu'il ne l'a fait, les voiles qui nous cachent celle qui désespéra le poète et celle qui le consola [3].

La partie bibliographique de la *Notice* est telle que nous devions l'attendre du savant conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il a complété et rectifié tous les renseignements donnés par ses devanciers sur les œuvres imprimées ou inédites de Buttet [4]. Non content de les décrire en digne vétéran de la bibliographie, il a aussi appelé notre attention (p. XXXVIII) sur les œuvres du fils du poète, Marc-Antoine de Buttet, historiographe de Savoie, auteur du *Cavalier de Savoye, ou réponse au soldat français* (1606), du *Fléau de l'aristocratie genevoise* (1606), et d'un *Discours* (manuscrit) *de l'extraction des princes de Savoye*, dont il rapproche un autre manuscrit intitulé *Décades savoisiennes*, laissé par un cousin germain de Marc-Claude (Louis de Buttet, seigneur de Malatret), travail qui a été utilisé et loué par Sa-

---

1. « Amy Buttet, qui as montré la voye
« Aux tiens de suivre Apollon et son chœur, etc. »

2. Buttet, dans l'*Amalthée*, lui a décerné l'épithète de *divin*. Pelletier riposta, dans le poème de la *Savoye* (1572), en lui appliquant l'épithète de *bien disant*.

3. Le bibliophile J., qui a si fructueusement lu les œuvres de Buttet pour en extraire tout ce qui pouvait servir à la biographie du poète, a oublié de nous apprendre que ce denier fut, dans sa jeunesse, un grand chasseur, ainsi que le prouve ce tercet du sonnet XXII (t. I, p. 25) :

« Par ces forests Buttet en sa jeunesse
« Alloit suivant Diane la déesse,
« Et en chassant gagna honneur et pris. »

4. Voir surtout (pp. XXIX et XXX) ses observations relatives à l'article *Buttet* de la *Biographie universelle* (rédigé par Pillet). Croirait-on que la *Nouvelle Biographie générale* n'a pas consacré le plus petit article à l'auteur de l'*Amalthée*?

muel Guichenon en son *Histoire générale de la maison de Savoye.*

Les notes (t. I, pp. 167-175; t. II, pp. 187-207) sont excellentes [1]. On lira surtout avec intérêt celles qui concernent François Clouet, Remy Belleau, Joachim du Bellay, Guillaume des Autels, Charles d'Espinay, Marguerite de France, duchesse de Savoie, la gracieuse protectrice de Buttet comme de tant d'autres poètes [2], le cardinal de Châtillon (Odet de Coligny), Pierre Paschal, François d'Eguebellette, Jean Gaspard et Claude de Lambert, Philibert Pingon, baron de Cussy, etc. De toutes les notes du bibliophile J., deux seulement réclament une remarque. La note sur Joachim du Bellay (t. I, p. 170) renferme cet éloge exagéré du chantre d'*Olive* : « Le plus grand poète français du XVI[e] siècle. » Certes, j'admire fort du Bellay, mais il me semble que Ronsard lui est supérieur de beaucoup, et c'est assez de donner à son rival la seconde place. La note (t. II, p. 198) sur le personnage auquel Buttet adresse l'Ode XV (t. II, p. 66), est insuffisante. Il aurait été facile de trouver force détails sur le « seigneur Jean Boissoné, Tolosan » dans un article de la *Biographie Toulousaine* [3], et mieux encore dans une thèse pour le doctorat ès-lettres soutenue en Sorbonne par M. Guibal [4].

T. DE L.

---

53. — **Lessing-Forschungen**, nebst Nachtrægen zu Lessings Werken, von R. A. WAGNER. Berlin, H. W. Müller. 1881, in-8°. X et 174 p. — Prix : 3 mark.

Ce livre est un recueil d'articles parus dans la *Vossische Zeitung*, et où l'on trouvera de nouveaux et curieux détails sur Lessing. Dans la première partie de l'ouvrage, M. Wagner cherche à prouver que Lessing est l'auteur de la traduction allemande parue en 1751 à Rostock sous le titre : « *Des Herrn von Voltaire kleinere historische Schriften, aus dem franzœsischen übersetzt* » ; la préface de la traduction est écrite à Berlin et signée L ; on y reconnaît le style bref, nerveux, énergique de

---

1. En voici une qui détruit une vieille erreur (t. I, p. 175) : « On a souvent répété que le premier *coche* qui ait circulé dans les rues de Paris fut celui que la reine Marguerite, femme d'Henri IV, avait fait construire, et nous avons vu, en effet, dans les comptes de cette princesse, postérieurement à l'année 1600, la description minutieuse d'un coche fabriqué pour elle. Mais ce passage de l'Epithalame du duc et de la duchesse de Savoie prouve que dès 1559 les coches avaient commencé à remplacer les litières. »

2. Voir une liste d'une dizaine de ces poètes dans l'*Avertissement* qui précède les *Lettres inédites de Marguerite de France* (livraison de juillet-août 1881 de la *Revue historique*, p. 305, note 3).

3. Paris. 1823, in-8°, t. I, pp. 73-74.

4. *De Johannis Boyssonnei vita seu de litterarum in Gallia meridiana restitutione* 1864, in-8°. Il a été question ici de Jean Boissoné (compte-rendu du livre de M. Gaufrès sur Claude Baduel, n° du 27 février 1882, p. 171).

Lessing; le traducteur déclare avoir eu entre les mains un exemplaire des œuvres de Voltaire corrigé par Voltaire même; il sait de bonne source que le *Siècle de Louis XIV* est terminé; enfin, lorsque Lessing publia dans la *Vossische Zeitung* le compte-rendu de cette traduction, il se borna à reproduire la plus grande partie de cette préface, et Mylius, dans une revue, désigna comme l'auteur le « vif et spirituel Monsieur L. ». Tous ces arguments ont une grande force, et l'on peut, ce nous semble, admettre comme à peu près certain que Lessing a traduit, non-seulement les mémoires de Voltaire dans le procès Hirsch, mais aussi les « petits écrits historiques » de l'écrivain français. A cette époque de sa vie, il était passionné pour l'histoire; il traduisit en partie l'*Histoire romaine* de Rollin et l'*Histoire des Arabes* de Marigny; de là, l'idée qu'il eut de recueillir quinze dissertations ou morceaux historiques de Voltaire; M. W. en reproduit trois dans la traduction allemande : les *Remarques sur l'histoire*, le *Discours sur les contradictions de ce monde*, et *Des mensonges imprimés*. Il remarque ingénieusement que l'*Histoire des croisades* a pu donner à Lessing l'idée de représenter dans *Nathan le Sage* le sultan Saladin comme un philosophe. — Dans la seconde partie de son livre, M. W. attribue à Lessing des articles parus de 1748 à 1750 dans la *Berliner privilegirte Zeitung* qui n'était pas encore la *Vossische Zeitung* et que rédigeait Mylius, ainsi que dans les *Critische Nachrichten* de l'année 1751. Il montre que dans les fragments *Die Religion* et *Aus einem Gedicht über die menschliche Glückseligkeit*, Lessing attaquait La Mettrie et qu'il défendit Haller contre les critiques et les moqueries de l'auteur de l'*Art de jouir;* il lui paraît donc fort probable que Lessing a composé le compte-rendu des *Opuscula Anatomica* de Haller et fait la notice nécrologique de la La Mettrie. Enfin, M. W. revendique pour Lessing le très long article entremêlé de citations étendues, sur la première partie de la biographie de Christine de Suède par Arckenholtz, et d'autres articles sur le *Dictionnaire* de Chaufepié, sur une traduction allemande du *Guzman d'Alfarache* d'Aleman, sur Euclide, sur Gottsched, sur Bodmer, sur Klopstock, ses partisans et ses adversaires. Il est évident que tous ces articles ne sont pas de Lessing; il y a à prendre et à laisser; mais, tout en engageant M. Wagner à être fort prudent et circonspect en pareille matière, tout en le priant de mettre plus souvent un point d'interrogation à côté de certaines assertions, nous souhaitons qu'il poursuive ses laborieuses recherches dans les journaux du XVIII[e] siècle d'où il vient de tirer avec beaucoup de finesse et de perspicacité des renseignements inattendus et intéressants sur Lessing. Son livre a paru, croyons-nous, lors du premier centenaire du grand écrivain; c'est un des plus sérieux et des plus utiles qu'on ait publiés à cette occasion.

A. C.

54. — **Preussische Kriegslieder von einem Grenadier**, von I. W. L. Gleim. (Deutsche Literaturdenkmale des XVIII Jahrhunderts. In Neudrucken hrsg. v. Bernhard Seuffert.) Heilbronn, Henninger, in-8°, xxxvi et 44 p. — Prix : 70 pfennige.

Ce volume est le IVe de la collection des « réimpressions d'ouvrages allemands du xviiie siècle », dirigée par M. Bernhard Seuffert ; il est publié par M. Aug. Sauer, qui vient de faire paraître le premier volume d'une édition des œuvres complètes de Kleist. M. Sauer n'a eu besoin, pour rédiger la longue introduction qu'il a mise en tête du volume, que de reproduire, avec un peu plus de détails, les pages qu'il avait consacrées dans la préface de son Kleist à Gleim et aux *Chants de guerre d'un grenadier prussien.* Il est vrai, les poésies guerrières du chanoine d'Halberstadt ne peuvent être comparées aux chants d'un Körner, d'un Arndt, d'un Rückert, et de tous ceux qui furent, plus ou moins, les Tyrtées de l'armée allemande en 1813 ; mais, dit M. Sauer, si on les rapproche des poésies lyriques de l'année 1870, elles ne peuvent que gagner à ce rapprochement, et, quoi qu'en ait dit Ditfurth, elles ne renferment pas seulement des subtilités et des phrases emphatiques. Ne sont-elles pas, d'ailleurs, des documents historiques ; et l'enthousiasme qui les anime et qu'elles excitèrent dans l'armée prussienne, la haine qu'elles respirent contre la France, l'éloge patriotique de Frédéric II, tout cela ne fait-il pas oublier quelques platitudes et ce que M. Sauer nomme le *Firlefanz* « qui chamarre l'inspiration de Gleim » ? M. Sauer examine l'une après l'autre ces poésies de Gleim et retrace les changements que l'auteur, sur le conseil de ses amis, surtout de Kleist, d'Uz et de Lessing, fit subir au texte des *Kriegslieder*. Les « Chants de guerre du grenadier prussien » sont au nombre de douze : 1° au commencement de la campagne de 1756 ; 2° après Lowositz ; 3° au commencement de la campagne de 1759 ; 4° avant Prague ; 5° après Prague ; 6° avant Kollin ; 7° après Kollin ; 8° avant Rossbach ; 9° après Rossbach ; 10° après Lissa ; 11° après la reprise de Breslau ; 12° le grenadier à la muse de la guerre après la victoire de Zorndorf. Naturellement, M. Sauer a reproduit la préface (*Vorbericht*) que Lessing avait mise aux chants de ce grenadier qu'il comparait aux bardes et aux skaldes de l'antiquité germanique. C'est dans l'édition donnée par M. Sauer qu'on devra lire désormais les *Kriegslieder* et il faut remercier le laborieux professeur de Lemberg d'avoir rendu inutile l'édition inexacte publiée par Körte et enfouie, pour ainsi dire, dans le IVe volume des œuvres complètes de Gleim.

C.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Henri Cordier, professeur à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, a fait tirer à part son discours d'ouverture du cours complémentaire

de géographie, d'histoire et de législation des États de l'extrême Orient. Dans ce « discours d'ouverture » prononcé le 30 novembre 1881 (Paris, Leroux. In 8°, 16 p.), M. H. C. rappelle le souvenir de Pauthier, son prédécesseur (16 janvier - 11 mars 1873) et retrace les grandes lignes du cours qu'il se propose de faire cette année sur l'histoire des relations politiques et commerciales de la Chine avec les puissances d'Occident.

— Nous avons également reçu la *Leçon d'ouverture* de M. Ernest Lichtenberger, professeur suppléant de littérature étrangère à la Sorbonne. Cette leçon d'ouverture est intitulée *Le théâtre de Gœthe* (Cerf. In-8°, 39 p.). On y trouvera une appréciation excellente du génie dramatique de Gœthe; M. L. parcourt rapidement les drames de Gœthe dans l'ordre où ils se sont succédé, depuis le *Caprice de l'amant* jusqu'au second *Faust ;* il montre les influences et les théories nouvelles qui conduisirent Gœthe de *Tous coupables* à *Goetz*, de *Goetz* à *Prométhée* et aux pièces satiriques, de *Prométhée* à *Iphigénie* et au *Tasse*, du *Tasse* à la *Fille naturelle*, à *Pandore* et au second *Faust ;* après avoir ainsi analysé les drames de Gœthe et en avoir marqué les différences et les contrastes, M. L. marque les principaux traits qui s'appliquent à l'ensemble de l'œuvre et les caractères les plus importants et les plus saillants qui distinguent Gœthe des autres poètes dramatiques.

— M. F. Pouy a publié une intéressante brochure sur *La Chambre du conseil des états de Picardie pendant la Ligue* (Amiens, Delattre-Lenoël, in-8°, vi et 77 pp.) Cette brochure renferme des documents inédits; elle est suivie d'un appendice qui comprend : 1° *Le cahier des plaintes, doléances et supplications faites au roi Charles IX par les habitants des villes de Picardie*, 1573-75 ; 2° *Remontrances et supplications faites par les maieur échevins et habitans d'Amiens au roi Henri III*, 1577.

— Le tome VIII des *Souvenirs du règne de Louis XIV*, par M. le comte G. J. de Cosnac (Loones. In-8°, 440 p. 7 fr. 50), termine la première série de cette publication considérable. Il contient le récit des événements compris entre les mois de juillet et de novembre de l'année 1653 (sièges de Libourne et de Bordeaux, paix du 31 juillet et négociations qui l'ont précédée). On remarquera surtout dans ce volume, outre le mémoire inédit pour les ducs de Vendôme et de Candale sur « ce qu'ils auraient à observer lors de la réduction de la ville de Bordeaux », le chapitre qui a pour titre *Conclusion de la période de la Fronde* (pp. 187-238) et où M. de C. examine les ouvrages de ses devanciers. L'appendice renferme de nombreux documents inédits ainsi que des tables pour les huit volumes. Ajoutons que M. de Cosnac va très prochainement publier les *Mémoires* du marquis de Sourches et qu'il compte donner une nouvelle série de *Souvenirs du règne de Louis XIV ;* seulement, dans cette seconde série, il n'abordera que par épisodes plus abrégés la suite du grand règne.

— Dans un petit livre qui a pour titre « *Une famille rurale au* XVII^e^ *siècle, d'après un document inédit* » (Libr. de la Soc. bibliogr. In-8°, 64 p. 1 franc), M. Ch. de Ribbe analyse le livre de famille d'un gentilhomme méridional, Jacques Grimoard de Beauvoir, qui habitait Barjac (Gard) et descendait de la maison d'où est sorti le pape Urbain V; il y a dans ce petit livre des citations fort attachantes.

— Le tome deuxième de la *Grande bibliothèque provençale*, de M. A. Savine, renfermera le *Théâtre* de Jean de Cabanes (1653-1717) publié d'après deux manuscrits, que M. S. a consultés, l'un à la Bibliothèque Méjanes à Aix, l'autre à la Bibliothèque Nationale. (6 fr. pour les souscripteurs et 8 fr. en librairie.)

— Dans une brochure sur le *Capitole de Saintes* (Baur. In-8°, 16 p.), M. Audiat prouve que ledit Capitole n'a jamais existé; dans une autre intitulée « *Un oublié*

*saintongeais* » (Chollet, in 4°, 9 p.), il donne quelques renseignements sur un prêtre du diocèse de Saintes, Pierre Cuppé, auteur d'un livre devenu très rare, *Le ciel ouvert à tous les hommes* (1768 et 1783. Londres), où cet ecclésiastique cherchait à prouver que tous les hommes doivent être sauvés.

— Sous le titre de *Loù Gàngui* ou le « filet », un poète provençal, Fortunat Chailan (1801-1840), avait publié des vers jusqu'alors éparpillés, contes, fables, etc. Il vient de paraître une troisième édition de ce recueil (*Loù Gàngui, contes, anecdotes et facéties en vers provençaux*. Marseille, librairie nouvelle. In-4°, LXI-250 p.)

— Notre collaborateur M. René Kerviler a commencé, dans le *Bibliophile breton*, la publication d'un *Essai d'une bibliographie des publications périodiques de la Bretagne*. Il consacrera un chapitre à chacun des cinq départements de la Bregne : le sixième et dernier chapitre comprendra les recueils qui intéressent toute la province. M. K. classe les publications suivant leur publicité (quotidienne, hebdomadaire, mensuelle, annuelle) et d'après l'ordre chronologique ; il donne les renseignements les plus minutieux sur chacune d'elles (éditeur, format, prix, époque de la fondation, durée, transformations) ; il apprécie leur caractère et indique les collections complètes qu'on peut consulter.

— M. Etienne Charavay vient de publier, après son petit livre sur l'*Héroïsme civil*, un autre ouvrage également destiné à la jeunesse et intitulé l'*Héroïsme militaire* (160 p. 1 fr. 50 à la librairie Charavay). Tous les exemples d'héroïsme militaire, cités par M. C., sont tirés de la période qui va de 1792 à 1815 (Kellermann à Valmy, Dampierre à Jemmapes, Meusnier à Koenigstein et à Mayence, Bessières, Marceau, Kléber, etc., etc). L'auteur a un double but : il veut montrer les beaux côtés de la guerre, l'héroïsme des combattants, la défense de la patrie ; et en même temps inspirer l'horreur de la guerre de conquête ; la jeunesse trouvera, nous l'espérons, plaisir et profit à ces nouveaux récits de M. Et. Charavay.

— On annonce la mort de M. l'abbé Boitel (9 nov. 1799-28 nov. 1881), auteur d'ouvrages d'histoire locale sur Vitry-le-Français (1841), Esternay (1850), Montmirail-en-Brie (1862), etc.; — de M. Brierre de Baismont, médecin, auteur d'une étude sur *Shakspeare et ses connaissances en aliénation mentale* ; — de M. Ch.-Edouard Garnier (13 janv. 1829-20 oct. 1880), sous-chef de la section du secrétariat aux Archives nationales, auteur d'un *Précis sur l'histoire des sires de Montfaucon*, d'une étude sur *Louis de Bourbon, évêque et prince de Liège* (1860), d'une *Notice sur Robert de Fiennes, connétable de France*, etc. ; — de P. M. Lauras, qui avait publié l'*Assemblée de 1862* et *Bourdaloue, sa vie et ses œuvres* (en deux vol., 1881) ; — de Mgr. de Menneval, qui a composé plusieurs ouvrages, entre autres, le *Concordat de 1801* (1869) ; — de MM. C. A. Mercier (13 oct. 1848-30 juillet 1881), auteur de *Bibrax et le camp romain sur la frontière rémoise* ; — de M. Ern. de Neyremand, connu par quelques travaux sur l'histoire d'Alsace.

ESPAGNE. — M. Machado y Alvarez a fondé une Société pour l'étude du *Folklore*. Cette Société a pour objet « de réunir et de publier ce qui concerne les connaissances populaires sur les diverses branches de la science (médecine, hygiène, botanique, politique, morale, agriculture, etc.), les proverbes, chants, devinettes, contes, légendes, fables, traditions, — d'étudier les usages, coutumes, cérémonies, spectacles, fêtes, les croyances, superstitions, jeux enfantins, — d'y rechercher surtout les traces des anciennes civilisations, — de s'occuper des locutions, tours de phrases, des noms de lieux, en somme de tous les éléments constitutifs du savoir, du caractère, de l'esprit révélés par la tradition orale ou les monuments écrits. »

GRÈCE. — Le directeur du nouveau Gymnase de Larissa, M. P. Skaphidiotes,

vient de publier des Κριτικαὶ παρατηρήσεις ἐπὶ τῶν Εἰς ἑαυτὸν 12 βιβλίων Μάρκου Ἀντωνίνου. (In-8°, pages 16.)

— M. B. LACON, professeur de mathématiques à l'Université d'Athènes, a publié le travail qu'il avait lu, il y a un an, à l'*aula* de l'Université, lors de sa nomination comme recteur « Περὶ τῶν ἀρχῶν τῆς γεωμετρίας. » Son successeur pour l'année 1881-1882, M. N. DAMASCHINO, professeur de droit français, a lu à cette occasion une intéressante dissertation « *Sur les Parlements en France* » qui vient d'être publiée dans le journal Αἰών.

— La librairie Coromilas annonce comme devant paraître prochainement : Homélies, sermons et lettres inédites du patriarche Photius; une traduction grecque de D. Bikélas de *Macbeth* et de *Hamlet; L'Aréopage et les Ephètes*, par M. AGATHONIKOS, et *Etudes et discours* de P. Calligas.

SUÈDE. — La deuxième assemblée des philologues du Nord a eu lieu l'an dernier, le 10 août, à Christiania. M. Sophus BUGGE a rendu compte de l'activité des philologues dans les pays scandinaves; il a cité surtout les travaux de M. Madvig et ceux du Danois Verner, actuellement « amanuensis » à la Bibliothèque de Gœttingue; il a rappelé les noms des philologues morts dans ces quatre dernières années, depuis la première assemblée (qui a eu lieu à Copenhague en 1876). MM. Christensen, Rydqvist, Vibe et Westergaard. Après ce rapport, M. MADVIG, nommé président à l'unanimité, a parlé sur le sujet suivant : « *Qu'est-ce que la linguistique* »? Dans la section de philologie classique, M. SCHJŒTT, de Christiania, a fait une lecture sur l'écrit, attribué à Xénophon, *la République des Athéniens ;* cette lecture a donné lieu à des observations de MM. Madvig et Gertz. M. LYNCH, de Christiania, a lu, dans la même section, un travail sur *Euripide et Sénèque dans le développement de la tragédie;* M. CENTERVALL, de Sœderhausen, un travail sur *la composition du sénat romain;* M. USSING, sur *les fouilles d'Olympie;* M. Madvig a fait, sur la plupart de ces lectures, d'intéressantes observations où l'on retrouve la sagacité de son esprit et son savoir étendu. A la séance finale du 13 août, il a été décidé que la troisième assemblée des philologues du Nord aurait lieu en 1886, cette fois en Suède, à Upsal ou à Stockholm.

— Depuis plusieurs années, il s'est formé dans les Universités d'Upsal, de Lund et d'Helsingfors des associations d'étudiants qui ont pour but l'étude des dialectes. A la suite de ces recherches, une revue a été fondée sous le titre de *Myare bidrag till kænnerdom om de svenska landsmalen ock svenskt folklif* (Stockholm, Samson u. Wallin); elle est dirigée par M. L.-A. LUNDELL. Une autre revue, consacrée spécialement aux études historiques, l'*Historisk Tidskrift*, compte déjà une année d'existence; elle est publiée par la société historique de Suède, qui compte près de mille huit cents membres, et dirigée par M. E. HILDEBRAND (Stockholm, Fritze). On remarquera, dans les deux premiers fascicules de l'*Historisk Tidskrift*, les art. suivants : de M. Carlson sur les premières années du gouvernement de Charles XII; de M. Odhner sur la visite de Gustave III à Copenhague en 1787 et son plan d'une alliance scandinave; de MM. Hjærne, Sjœgren et Montan. La nouvelle revue a remplacé l'*Historisk Bibliotek*, publiée depuis 1875 par C. Silfverstolpe et qui avait cessé de paraître en 1880 (avec son septième volume).

— On vient de reproduire, à un très petit nombre d'exemplaires, par la photo-lithographie, aux frais du baron Nordenskiold, le célèbre manuscrit de Marco Polo conservé dans la bibliothèque de Stockholm. Cet ouvrage forme un volume in-4, relié; une introduction, due à M. L. DELISLE, administrateur de notre Bibliothèque nationale, rehausse la valeur de cette reproduction.

SUISSE. — L'*Almanach de Bâle*, pour 1882, contient, entre autres articles histo-

riques, le récit du voyage des envoyés de Bâle qui vinrent à Strasbourg saluer Marie-Antoinette, lorsqu'elle se rendit en France pour épouser le Dauphin.

— Le nombre des étudiants inscrits dans les quatre universités de la Suisse de 1876 à 1881 est de 1,058. 113 étudient la théologie; 188, le droit; 288, la philosophie; 288, la médecine. Zurich compte 332 étudiants, Berne 320, Bâle 204, et Genève 201.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 24 février 1882.*

L'Académie décide, par deux votes au scrutin, qu'il y a lieu de pourvoir aux places d'académicien ordinaire laissées vacantes par la mort de M. A. de Longpérier et de M. Charles Thurot. L'exposition des titres des candidats, pour les deux places, est fixée au 10 mars.

M. François Lenormant présente de la part de M. le Dr Verneau un album de vingt-huit planches, contenant la reproduction des inscriptions recueillies par lui aux îles Canaries (Grande-Canarie et île de Fer). La plupart de ces inscriptions sont écrites en caractères qui n'appartiennent à aucune écriture connue, mais qui rappellent ceux de quelques autres inscriptions trouvées précédemment au Maroc; trois sont en caractères libyques. L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son rapport sur ses recherches archéologiques en Palestine et en Syrie pendant l'année 1881. Il donne de nouveaux détails sur l'inscription du tunnel de la piscine dite de Siloé. On trouve dans le cartouche qui enferme cette inscription, au-dessus des premières lignes, un espace blanc assez considérable, dans lequel on se proposait probablement de sculpter une représentation figurée des mineurs occupés à percer le tunnel. M. Clermont-Ganneau présente et reproduit au tableau un plan levé par le lieutenant-colonel Warren, du génie britannique, qui indique la configuration du tunnel, la situation de la source qui l'alimente, de la piscine où il se déverse, etc. En partant de la source, située hors de l'enceinte de Jérusalem, sur le flanc de la colline dite d'Ophel, en face de la vallée du Cédron, le tunnel se dirige d'abord à l'ouest, presque vers la ville, puis tourne brusquement au sud, et débouche dans la vallée du Tyropæon, où il déverse les eaux de la source dans le petit réservoir connu sous le nom de piscine de Siloé. De cette piscine, les eaux passent dans une autre galerie, également taillée dans le roc, mais à ciel ouvert, qui aboutit auprès d'une autre piscine plus grande, aujourd'hui comblée; elles sont ensuite distribuées dans des canaux d'irrigation et servent à l'arrosage des jardins maraîchers du village de Siloam. M. Clermont-Ganneau pense que la première partie du tunnel, celle qui va de la source vers l'ouest et se rapproche de l'enceinte, était destinée à amener les eaux près de l'extrémité d'une autre galerie, par laquelle les habitants de la ville devaient pouvoir, en cas de siège, sortir des remparts et aller chercher de l'eau sans s'exposer aux coups des assiégeants. Ensuite on aura imaginé de détourner entièrement les eaux de la source et de les amener à des réservoirs construits exprès et à l'abri de l'ennemi, dans la vallée du Tyropæon; c'est alors qu'on aura continué le tunnel en changeant la direction primitive. La longueur de la galerie, d'après les termes de l'inscription, serait de 1,200 coudées, soit 636 mètres; or le tunnel actuel n'a qu'une longueur d'environ 530 mètres : c'est que sans doute il faut compter dans les 1,200 coudées la galerie à ciel ouvert qui va de la petite piscine dite de Siloé à la grande piscine aujourd'hui comblée. C'est cette grande piscine, et non la petite, qui est désignée dans l'inscription. — M. Clermont-Ganneau rappelle que cette inscription de la piscine, dont on a fait beaucoup de bruit et qui est en effet très intéressante, n'est pas la seule de ce genre et de cette ancienneté qui ait été découverte jusqu'ici. M. Clermont-Ganneau lui-même en avait déjà trouvé deux fort analogues, l'une de trois lignes, l'autre d'une ligne, dans le village de Siloam; elles n'ont pas encore été publiées, mais l'estampage en a été adressé autrefois à l'Académie. Depuis, il a trouvé encore un fragment d'une inscription aussi ancienne, mais dont il ne reste malheureusement que deux lettres. Ce fragment se trouve sur un ancien tombeau, non loin des monuments que la tradition désigne sous les noms de tombeaux d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie. C'est une découverte intéressante au point de vue archéologique, parce qu'elle établit la très haute antiquité de l'édifice sur lequel les lettres en question ont été relevées.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant : 1° Michel (Albin), *Nîmes et ses tombeaux chrétiens*; — 2° Schlumberger, *Eloge de M. de Saulcy*; — par M. Jourdain : Allain (l'abbé), *l'Instruction primaire en France avant la Révolution, d'après les travaux récents et les documents inédits*..

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 13 Mars — 1882



55. — **Die Arabischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha.** Auf Befehl Sr. Hoheit des Herzogs Ernst II. von Sachsen-Coburg-Gotha verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Vol. I (Gotha, 1878), xiv et 492 p.; vol. II (Gotha, 1880), viii et 495 p.; vol. III (Gotha, 1881), vii et 488 p. in-8°.

I

Le catalogue de M. Wilhelm Pertsch est de tout point excellent : c'est une œuvre sagement conçue, longuement mûrie, savamment exécutée. M. W. P., qui en 1852 avait débuté dans la science orientale par l'édition et la traduction d'un texte bengali [1], fut attaché à la Bibliothèque ducale de Gotha vers 1857; et, depuis ce moment, tous ses efforts ont convergé vers un seul but : rendre la bibliothèque, dont il est aujourd'hui le conservateur, accessible aux travailleurs de tous les pays par le prêt le plus libéral [2] et par des catalogues dont la rédaction et la publication ont été patiemment et résolûment continuées à travers plus de vingt années.

La description des manuscrits persans de Gotha [3] servit de transition entre les premiers travaux de M. W. P. et ceux qu'il s'assigna, les considérant comme un devoir de sa fonction. Les manuscrits arabes pouvaient attendre; ils avaient leur inventaire, si imparfait qu'il fût [4], et qui

1. Kshitiçavançavalicaritam. *A chronicle of the family of Raja Krishna-Chandra of Navadvipa*, Bengal. Berlin, 1852. In-8.

2. Dans mon *Diwân de Nâbiga Dhobyânî* (Paris, 1869), Avant-propos, p. 2, j'ai, moi aussi, essayé de payer ma dette de reconnaissance envers M. W. Pertsch.

3. *Die persischen Handschriften der Herzoglichen Biblothek zu Gotha.* Verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Wien, 1859. In-8.

4. Mœller (J.-H.), *Catalogus librorum tam manuscriptorum quam impressorum qui jussu D. Augusti Ducis Saxo-Gothani a beato Seetzenio in Oriente emti, in bibliotheca Gothana asservantur*. Gothae, 1826. 2 vol. in-4. On peut aussi comparer de M. J.-H. Mœller ses *Palæographische Beitræge aus den herzoglichen Sammlungen in Gotha. Orientalische Palæographie. I. Heft.* Eisleben, 1844. In-folio. Le deuxième fascicule n'a jamais paru. Pour compléter cette bibliographie, citons encore (Rosenmüller) *Verzeichniss der für die orientalische Sammlung in Gotha zu Damask, Jerusalem u. s. w. angekauften orientalischen Manuscripte*, etc. Leipzig, 1810. In-fol.

riques, le récit du voyage des envoyés de Bâle qui vinrent à Strasbourg saluer Marie-Antoinette, lorsqu'elle se rendit en France pour épouser le Dauphin.

— Le nombre des étudiants inscrits dans les quatre universités de la Suisse de 1876 à 1881 est de 1,058. 113 étudient la théologie; 188, le droit; 288, la philosophie; 288, la médecine. Zurich compte 332 étudiants, Berne 320, Bâle 204, et Genève 201.

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 24 février 1882.*

L'Académie décide, par deux votes au scrutin, qu'il y a lieu de pourvoir aux places d'académicien ordinaire laissées vacantes par la mort de M. A. de Longpérier et de M. Charles Thurot. L'exposition des titres des candidats, pour les deux places, est fixée au 10 mars.

M. François Lenormant présente de la part de M. le Dr Verneau un album de vingt-huit planches, contenant la reproduction des inscriptions recueillies par lui aux îles Canaries (Grande-Canarie et île de Fer). La plupart de ces inscriptions sont écrites en caractères qui n'appartiennent à aucune écriture connue, mais qui rappellent ceux de quelques autres inscriptions trouvées précédemment au Maroc; trois sont en caractères libyques. L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son rapport sur ses recherches archéologiques en Palestine et en Syrie pendant l'année 1881. Il donne de nouveaux détails sur l'inscription du tunnel de la piscine dite de Siloé. On trouve dans le cartouche qui enferme cette inscription, au-dessus des premières lignes, un espace blanc assez considérable, dans lequel on se proposait probablement de sculpter une représentation figurée des mineurs occupés à percer le tunnel. M. Clermont-Ganneau présente et reproduit au tableau un plan levé par le lieutenant-colonel Warren, du génie britannique, qui indique la configuration du tunnel, la situation de la source qui l'alimente, de la piscine où il se déverse, etc. En partant de la source, située hors de l'enceinte de Jérusalem, sur le flanc de la colline dite d'Ophed, en face de la vallée du Cédron, le tunnel se dirige d'abord à l'ouest, presque vers la ville, puis tourne brusquement au sud, et débouche dans la vallée du Tyropæon, où il déverse les eaux de la source dans le petit réservoir connu sous le nom de piscine de Siloé. De cette piscine, les eaux passent dans une autre galerie, également taillée dans le roc, mais à ciel ouvert, qui aboutit auprès d'une autre piscine plus grande, aujourd'hui comblée; elles sont ensuite distribuées dans des canaux d'irrigation et servent à l'arrosage des jardins maraîchers du village de Siloam. M. Clermont-Ganneau pense que la première partie du tunnel, celle qui va de la source vers l'ouest et se rapproche de l'enceinte, était destinée à amener les eaux près de l'extrémité d'une autre galerie, par laquelle les habitants de la ville devaient pouvoir, en cas de siège, sortir des remparts et aller chercher de l'eau sans s'exposer aux coups des assiégeants. Ensuite on aura imaginé de détourner entièrement les eaux de la source et de les amener à des réservoirs construits exprès et à l'abri de l'ennemi, dans la vallée du Tyropæon; c'est alors qu'on aura continué le tunnel en changeant la direction primitive. La longueur de la galerie, d'après les termes de l'inscription, serait de 1,200 coudées, soit 636 mètres; or le tunnel actuel n'a qu'une longueur d'environ 530 mètres : c'est que sans doute il faut compter dans les 1,200 coudées la galerie à ciel ouvert qui va de la petite piscine dite de Siloé à la grande piscine aujourd'hui comblée. C'est cette grande piscine, et non la petite, qui est désignée dans l'inscription. — M. Clermont-Ganneau rappelle que cette inscription de la piscine, dont on a fait beaucoup de bruit et qui est en effet très intéressante, n'est pas la seule de ce genre et de cette ancienneté qui ait été découverte jusqu'ici. M. Clermont-Ganneau lui-même en avait déjà trouvé deux fort analogues, l'une de trois lignes, l'autre d'une ligne, dans le village de Siloam; elles n'ont pas encore été publiées, mais l'estampage en a été adressé autrefois à l'Académie. Depuis, il a trouvé encore un fragment d'une inscription aussi ancienne, mais dont il ne reste malheureusement que deux lettres. Ce fragment se trouve sur un ancien tombeau, non loin des monuments que la tradition désigne sous les noms de tombeaux d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie. C'est une découverte intéressante au point de vue archéologique, parce qu'elle établit la très haute antiquité de l'édifice sur lequel les lettres en question ont été relevées.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant : 1° Michel (Albin), *Nîmes et ses tombeaux chrétiens*; — 2° Schlumberger, *Eloge de M. de Saulcy*; — par M. Jourdain : Allain (l'abbé), *l'Instruction primaire en France avant la Révolution, d'après les travaux récents et les documents inédits*..

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

---

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

**N° 11** — 13 Mars — **1882**



55. — **Die Arabischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha.** Auf Befehl Sr. Hoheit des Herzogs Ernst II. von Sachsen-Coburg-Gotha verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Vol. I (Gotha, 1878), xiv et 492 p.; vol. II (Gotha, 1880), viii et 495 p.; vol. III (Gotha, 1881), vii et 488 p. in-8°.

I

Le catalogue de M. Wilhelm Pertsch est de tout point excellent : c'est une œuvre sagement conçue, longuement mûrie, savamment exécutée. M. W. P., qui en 1852 avait débuté dans la science orientale par l'édition et la traduction d'un texte bengali [1], fut attaché à la Bibliothèque ducale de Gotha vers 1857; et, depuis ce moment, tous ses efforts ont convergé vers un seul but : rendre la bibliothèque, dont il est aujourd'hui le conservateur, accessible aux travailleurs de tous les pays par le prêt le plus libéral [2] et par des catalogues dont la rédaction et la publication ont été patiemment et résolûment continuées à travers plus de vingt années.

La description des manuscrits persans de Gotha [3] servit de transition entre les premiers travaux de M. W. P. et ceux qu'il s'assigna, les considérant comme un devoir de sa fonction. Les manuscrits arabes pouvaient attendre; ils avaient leur inventaire, si imparfait qu'il fût [4], et qui

1. Kshitiçavançavalicaritam. *A chronicle of the family of Raja Krishna-Chandra of Navadvipa,* Bengal. Berlin, 1852. In-8.

2. Dans mon *Diwân de Nâbiga Dhobyânî* (Paris, 1869), Avant-propos, p. 2, j'ai, moi aussi, essayé de payer ma dette de reconnaissance envers M. W. Pertsch.

3. *Die persischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha.* Verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Wien, 1859. In-8.

4. Mœller (J.-H.), *Catalogus librorum tam manuscriptorum quam impressorum qui jussu D. Augusti Ducis Saxo-Gothani a beato Seetzenio in Oriente emti, in bibliotheca Gothana asservantur.* Gothae, 1826. 2 vol. in-4. On peut aussi comparer de M. J.-H. Mœller ses *Palæographische Beitræge aus den herzoglichen Sammlungen in Gotha. Orientalische Palæographie. I. Heft.* Eisleben, 1844. In-folio. Le deuxième fascicule n'a jamais paru. Pour compléter cette bibliographie, citons encore (Rosenmüller) *Verzeichniss der für die orientalische Sammlung in Gotha zu Damask, Jerusalem u. s. w. angekauften orientalischen Manuscripte,* etc. Leipzig, 1810. In-fol.

ne devait céder la place qu'à un répertoire définitif, mis au courant de la science. Tout en le préparant, M. W. P. consacra au fonds turc un volume [1], que les spécialistes s'accordent à considérer comme un modèle dans ce genre ingrat.

Mais qu'étaient-ce que les 93 manuscrits persans, que les 276 manuscrits turcs, comparés aux 2,890 manuscrits arabes, dont M. W. P. avait entrepris le recensement et dont il s'était chargé de faire connaître et les titres et les noms d'auteurs et le contenu général? La tâche serait bien facilitée, si toute collection ne renfermait pas, à côté des ouvrages complets et dont l'identité est incontestable, une foule de fragments, de cahiers et de feuillets détachés, de mélanges que le hasard du format a seul réunis, de ces scories dont la science n'a nul souci, mais qu'il n'en faut pas moins étiqueter pour en démontrer l'inutilité. Ce sont de vrais casse-tête, presque toujours sans compensation aucune, et dont, plus d'une fois, l'auteur de cette notice a eu l'occasion de faire l'expérience.

M. W. P. a trouvé réunis à Gotha une masse de ces détritus, qui sont un encombrement plutôt qu'une richesse pour les bibliothèques. Seetzen, pendant son voyage en Orient, avait reçu mission d'acquérir pour le compte du prince héritier, qui fut plus tard le Duc Auguste de Saxe-Gotha-Altenburg et régna de 1804 à 1822, tous les manuscrits orientaux qui lui seraient offerts, lorsqu'il s'arrêterait à Constantinople, à Alep, à Damas, à Jérusalem, au Caire. Incapable de choisir, dépourvu de critique et surtout insuffisamment préparé, il accueillit toutes les propositions, bonnes et mauvaises, avec une égale faveur ; c'est pourquoi « tout juge impartial, dit M. W. P. [2], ..... reconnaîtra que la valeur intrinsèque de la collection, pour élevée que cependant elle mérite d'être estimée, est hors de proportion avec le nombre des numéros dont elle se compose ». Malgré ses 2,890 manuscrits, de cette même provenance pour la plupart, le fonds arabe de Gotha ne peut pas rivaliser avec ceux de Paris, de Berlin, de Londres, d'Oxford, de l'Escurial, de Vienne, de Saint-Pétersbourg.

L'ordre adopté par M. W. P. est un classement de ses manuscrits sous un certain nombre de rubriques d'après les matières auxquelles ils se rapportent. Rien de plus naturel et de plus légitime, bien que toute division de ce genre prête plus ou moins à l'arbitraire. Et pourtant je ne puis m'empêcher de déplorer le sans-façon avec lequel sans cesse on nous force à chasser de notre mémoire d'anciens numéros, qui ont pour eux la tradition, et sous lesquels certains manuscrits sont plus connus que sous le titre de l'ouvrage qu'ils renferment. L'unité même, que l'on atteint par ce bouleversement général, est toute factice puisque, à son tour, elle sera détruite par le premier ouvrage donné ou acquis qui, en venant

---

1. *Die türkischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha.* Verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Wien, 1864. In-8.

2. *Vorwort*, p. x.

s'ajouter ou s'intercaler, troublera la belle ordonnance à peine établie. C'est ainsi que, selon moi, à la Bibliothèque nationale de Paris, l'ancien fonds arabe devrait rester séparé des divers suppléments qui sont venus s'y rattacher successivement : il constitue un ensemble, qui ne pourra que perdre à être confondu dans le reste. Il aurait fallu (et je sais qu'il n'en sera rien) respecter non pas les bulletins surannés, qui ont été insérés dans le catalogue de 1789 [1], mais les numéros qu'ont rendus célèbres les mémoires de Sacy, Quatremère, Reinaud, Slane, etc.

La même difficulté n'a pas non plus arrêté M. W. Pertsch. Son prédécesseur, J.-H. Möller, avait imprimé un catalogue, d'après lequel nous connaissions les manuscrits arabes de Gotha 1-965. Aujourd'hui, c'est l'ancien 535 qui est devenu 1, et ainsi des autres. Dans plus d'une bibliothèque publique de l'Europe, on a eu beau imprimer des catalogues, où la classification première n'est donnée que subsidiairement, elle n'en persiste pas moins dans l'usage quotidien, et le numéro moderne n'a réussi à se faire accepter ni par les employés ni par le public [2].

La question de principe une fois résolue, je félicite M. W. P. d'avoir déblayé le terrain en réunissant dans un chapitre spécial les manuscrits composés d'éléments divers et souvent disparates. Dans les catalogues récents de notre Bibliothèque Nationale, de tels volumes suivent le sort du Traité qui est relié en tête, quel que soit d'ailleurs le contenu du recueil. M. W. P. en a fait une section à part, sauf à renvoyer, au début ou à la fin de la partie consacrée à chaque science, aux ouvrages ou opuscules analysés précédemment et qui, s'ils avaient été isolés, auraient trouvé place parmi les ouvrages ou opuscules analogues.

Parmi les 156 manuscrits de ce premier groupe (I, pp. 1-202), il y a bien du fatras; je ne vois à signaler que 1 : extraits biographiques, historiques et poétiques; 2 : anthologie de 124 préfaces; 4 : poésies du fils d'Ibn 'Arabschâh dans un exemplaire autographe; 27 : fables d'Esope (*Yoûsifoûs*) écrites en caractère *karschoûnî* [3], prédications, testament d'Adam, etc., en syriaque; 28, 2 : la poésie de Gazâlî qui débute par : « La parole des frères : me voyez-vous à l'état de cadavre, pleurez-moi, et déplorez ma mort avec tristesse » [4]; 46, 3 : histoire d'Alexandre traduite en 1669 du grec en arabe [5]; 47, 1 : traité anonyme des impôts [6]

---

1. *Catalogus Codicum Manuscriptorum Bibliothecae regiae.* Pars prima complectens codices manuscriptos orientales. Parisiis, 1789. In-fol.

2. Il en était ainsi à Vienne en 1867, à Leyde en 1868, à Oxford en 1879.

3. Voir mon article dans la *Revue critique* de 1881, II, p. 437.

4. M. W. P. écrit *Gazzâlî* (de même I, pp. 126, 129, etc., etc.). J'adopte la lecture sans redoublement que recommande M. L. Gautier : *La perle précieuse de Ghazâlî* (Genève, 1878), Introduction, p. VI. Voir également une note décisive émanant de la famille même de Gazâlî et citée par M. Flügel dans la *Zeitschrift der deutsch. morg. Geselischaft*, XVI, 1862, p. 691.

5. M. W. P. remarque que l'original était vraiment en grec et que ce n'était ni Arrien ni le Pseudo-Callisthène.

6. Cette traduction de *kawânîn* est empruntée à Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, II, p. 405.

inscrits sur les registres (autre exemplaire, n° 1892), c'est un manuel de la comptabilité publique en Egypte au temps de Saladin; 57, 1 : courte histoire de l'Egypte jusqu'à la mort du sultan mamlouk Kalâwoun en 689 de l'H. (1290 ap. J.-C.); 82, 3 : un exemplaire du « Traité des causes » de Balinoûs (sans doute Apollonius de Tyane [1]); 4 : « Accusation portée contre l'âme », écrit ordinairement attribué à Hermes Trismégiste [2], ici à Platon; 85, 3 : version arabe abrégée du Πολέμωνος Φυσιογνωμικόν; 87, 7 : une apologie du soûfisme en arabe par le célèbre poète persan Djâmî; 93, 1 : l'histoire et la description de Damas, par Ibn Al-Imâm; 105, 1 : « la jouissance que procurent les lois de l'harmonie », par Kamâl ed-Dîn Aboû 'Ifadl Dja'far ben Taglab Al-Adfawî le Schâfi'ite [3]. Bien entendu, les opuscules du polygraphe Soyoûtî ne font point défaut et accaparent de nombreux volumes [4].

II. Encyclopédie et Introduction générale (*Hodegetik*), mss. 157-175, pp. 203-216. 157 contient une rédaction abrégée de dix traités, parmi ceux des « frères de la pureté » ; 158, le *latâ'if al-ma'ârif* de Tha'âlibî, dont on ne connaît que deux exemplaires, celui de Leyde et celui de Gotha, tous deux utilisés par M. de Jong dans l'édition qu'il en a publiée à Leyde en 1867; 163, l'*irschâd al-kâsid* de Mohammad Al-Ansârî, où soixante sciences sont définies dans 30 feuillets; 173, le *moufîd al-'ouloûm*, une encyclopédie en trente-deux chapitres de nature essentiellement théologique.

III. Bibliographie, mss. 176-181, pp. 217-221. Le premier des manuscrits énumérés, 48 feuillets du catalogue d'une bibliothèque considérable, pourrait être étudié avec profit par qui voudrait connaître la littérature complète de la science des lettres employées dans les talismans, les enchantements et aussi dans l'astronomie.

IV. Grammaire, mss. 181-367, pp. 221-329. Comme partout, on trouve ici d'innombrables exemplaires de l'*Alfiyya*, de la *Schâfiyya* [5], de la *Kâfiyya*, de l'*Adjourroûmiyya*, et autres abrégés analogues en prose et en vers, avec leurs commentaires. Nous ne nous arrêterons qu'à des pièces plus rares, comme 184, un très vieux *Kâmil* de Moubarrad [6];

1. C'est ce qu'a reconnu Silvestre de Sacy dans les *Notices et Extraits*, IV, p. 107 et suiv.

2. *Hermetis Trismegisti qui apud Arabes fertur de castigatione animae libellum*, edidit, etc. O. Bardenhewer. Bonnae, 1873. In-8.

3. D'après M. W. P., page 189, note, et aussi d'après *Hâdjî* Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, I, p. 434, il serait mort en 749 de l'hégire (1348 ap. J.-C.). Or le manuscrit 1245 de l'Escurial (Casiri, 1240), qui contient exactement le même traité, porte la date de 679 de l'H. (1280 ap. J.-C.) et aurait été collationné avec un exemplaire copié sur l'autographe de l'auteur. Où est la vérité?

4. 34, 1-3; 37, 1, 2; 52, 1-5; 53, 2; 56, 1, 3, 4; 58, 3; 59, 1; 66 entier (1-9); 91, 1, 2; 94, 1-6.

5. A propos de 204 (p. 239), M. W. P. cite avec un doute le ms. 86, 1 de l'Escurial. Il est bien du même auteur, mais il contient de lui un commentaire sur le *Schâfiyya*.

6. Parmi les manuscrits de l'Escurial, qui ont été jusqu'ici méconnus, se trouve

185, l'ouvrage de *H*arîrî sur les locutions vicieuses, intitulé : *La perle du plongeur* dans un exemplaire qui a servi de base à l'édition critique de M. H. Thorbecke (Leipzig, 1871, in-8); 186 et 187, la troisième et la quatrième partie de *kitâb al-khasâ'is* « traité des particularités » de la langue arabe par Ibn Djinnî, mort en 392 de l'H. (1001 ap. J.-C.), probablement un *unicum;* 210, un commentaire sur une syntaxe du même auteur, par l'aveugle Aboû Nasr Al-Wâsitî; 222, un quatrième volume du commentaire d'Ibn Ya'isch sur le *Moufassal* de Zamakhscharî, commentaire dont M. G. Jahn a commencé la publication sous les auspices de la Société asiatique allemande [1].

V. MÉTRIQUE, mss. 358-386, pp. 329-341. Rien de saillant, qui vaille une mention.

VI. LEXICOGRAPHIE, mss. 377-426, pp. 341-374. Cette série ouvre par le deuxième volume d'un *Moudjmil al-louga,* dictionnaire arabe que son auteur, Aboû l-*H*osain A*h*mad ben Fâris ben Zakariyâ Ar-Râzî, mort vers 395 de l'H. (1004 ap. J.-C.), a classé d'après les consonnes initiales des racines, tandis que le Sa*hâ*h [2] de Djauharî (nos 378-393) et le *Kâmoûs* de Fîroûzâbâdî (394-397) sont classés d'après les finales. Citons encore 399, le livre des infinitifs, dictionnaire arabe-persan d'Az-Zauzânî ; 406, premier volume d'un exemplaire et 407, second volume d'un autre exemplaire du *Misbâ*h [3] *al-mounîr* d'A*h*mad Al-Fayyoûmî ; 417, le *Kitâb al-malâ*hin d'Ibn Doraid [4] ; 418, un fragment du *Loubâb,* abrégé par Ibn Al-Athîr Al-Djazarî du grand ouvrage d'As-Sam'ânî sur les noms relatifs; 419, extrait du *Loubâb;* 420, fragment du *Loub al-loubâb* de Soyoûtî ; 421, trois cahiers ne se suivant pas du supplément au précédent, par Al-'Adjamî ; 422, le synonymique d'Al-Adjdâbî mise en vers; 429, un traité très curieux sur le même sujet, qui remonte peut-être jusqu'au vieil Asma'î, mort en 217 de l'H. (832 ap. J.-C.).

VII. THÉOLOGIE, mss. 427-879; I, pp. 374-492; II, pp. 1-159. Paléographiquement on peut accorder quelque estime aux feuillets de parchemin qui forment les nos 427-464 et qui contiennent des fragments de Corans koûfiques; c'est à ce point de vue qu'ils ont été étudiés par M. Nöldeke pour son histoire du Coran [5]. Les Corans écrits en *naskhî* (465-520) sont tous d'écriture moderne et de médiocre valeur. Parmi les commentaires du Coran, je remarque, 521, un deuxième volume du

---

également un *Kâmil* de Moubarrad, entièrement vocalisé et daté de 512 de l'hégire (1118 ap. J.-C.). C'est le no 221 de l'Escurial ; cf. Casiri, *Bibliotheca Arabico-Escurialensis,* I, p. 53.

1. Il en a paru cinq livraisons (Leipzig, 1876-1880, in-4). J'ai rendu compte des trois premières dans la *Revue critique* de 1877, art. 234, p. 348 et suiv.

2. Lisez ainsi, et non pas Si*hâ*h, comme vocalise M. W. Pertsch (p. 342).

3. Corriger ainsi la faute d'impression *Al-Misbâdj.*

4. La bibliothèque de l'Escurial en possède non pas un, mais deux exemplaires : 442, 5 (Casiri, 440, 2) et 467, 4 (Casiri, 465, qui n'est pas allé jusque-là dans sa description du manuscrit).

5. *Geschichte des Qorâns* (Gœttingen, 1860, in-8), p. 303 et suiv.

commentaire d'Ibn Al-Moundhir, mort vers 318 de l'H. (930 ap. J.-C.); 522 et 523, le *nozhat al-kouloûb*, que caractérise l'ordre alphabétique des explications, par Mo*h*ammad ben 'Omar As-Sidjistânî, mort en 330 de l'H. (941 ap. J.-C.) [1]; 524-527, parties du *ma'âlim at-tanzîl* de Farrâ; 529, interprétations de passages choisis du Coran, par Sahl ben 'Abd-Allâh At-Toustarî, mort vers 283 de l'H. (896 ap. J.-C.), sans doute un *unicum ;* 530, un premier volume du *zâd al-masîr* d'Ibn Al-Djauzî; 533, le commencement du commentaire spécialement grammatical d'As-Samîn ; 543, 1, Ibn Sînâ, sur les trois dernières sourates du Coran. L'introduction au Coran d'Ibn Al-Djauzî, celle d'Ibn Al-Khaschschâb [2] sont les mss. 544 et 545 ; 548 contient un opuscule sur l'emploi de certaines particules dans le Coran, qui est d'un célèbre spécialiste : Aboû Mo*h*ammad Makkî ben Abî *T*âlib, mort en 437 de l'H. (1045 ap. J.-C.). Pour les variantes du Coran, M. Nöldeke a insisté sur le parti qu'on peut tirer du ms. 549 [3]. Non moins curieux est 560, un écrit intitulé *touhfat al-bârî* sur la rédaction du Coran de *Nâfi'*, mort en 169 de l'H. (785 ap. J.-C.), telle qu'elle a été recueillie par son élève *K*âloûn, qui mourut presque centenaire vers 220 (835 ap. J.-C.). La science des traditions est représentée par 589, quatre chapitres du *Mousnad* d'Ibn *H*anbal, mort en 241 de l'H. (855 ap. J.-C.); 591-594, fragment du texte et commentaires du Sa*h*î*h* de Bokhârî, etc. A l'exception des recueils très anciens qui nous reportent au temps même du prophète et de ses paroles authentiques, la science européenne regarde avec indifférence le flot toujours grossissant des apophthegmes, qu'on n'a point cessé d'attribuer à Mahomet dans un but de propagande politique et religieuse [4]. Elle dédaigne toutes ces branches parasites de la littérature théologique, que l'islâm a cultivées : codes religieux, exposés des principes fondamentaux de la foi musulmane, attributs et noms d'Allâh, pro-

---

1. Un exemplaire de la première moitié, du VII[e] siècle de l'hégire, se trouve à la Bibliothèque de l'Escurial. C'est le ms. 1389 (Casiri, 1384). Il y en a deux exemplaires à la Bibliothèque nationale de Paris : ancien fonds 258; supplément 1982.

2. A Paris, dans le supplément arabe, n° 191.

3. *Geschichte des Qorâns*, p. 339, où il parle du ms. 65, aujourd'hui 549.

4. Le ms. 600 contient un abrégé par 'Abd al-'a*h*îm al-Moundhirî du traité des traditions d'Aboû Dâwoûd. Je signalerai à M. W. P. deux manuscrits du traité lui-même à la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n[os] 518 et 354. Ce dernier est malheureusement incomplet, mais il présente la particularité intéressante d'avoir été collationné plusieurs fois, entre autres précisément par 'Abd al-'a*h*îm al-Moundhirî, qui y a apposé sa signature autographe. — A propos du titre de 612 *Ouns al-mounkati 'in*, M. W. P. dit : D'autres manuscrits lisent *Anis*. Dans l'édition de Joseph Cohn (Vratislaviae, 1875, in-8) peut-être; mais dans aucun des mss. que je connais, ni dans celui de l'Escurial 747 (Casiri, 743), ni dans aucun de ceux de notre Bibliothèque nationale (supplément arabe, 500-503). — M. W. P. a-t-il eu des motifs suffisants pour la place qu'il a réservée à son n° 636 « le livre des questions » d'Ibn *K*otaiba, mort en 276 de l'H. (889 ap. J.-C.)? Le lien, qui rattache « questions » et réponses aux traditions, n'est pas bien solide. Comme on tombe dans l'arbitraire, dès qu'on prétend établir des catégories !

phétisme, formules de croyance et de bénédiction, eschatalogie, prières, prédications, polémiques et controverses, etc. L'histoire des dogmes mérite seule d'être retenue, comme une page de l'histoire de l'esprit humain. Si pourtant, par une tournure particulière de son esprit, quelqu'un se sentait attiré vers cet ordre de recherches édifiantes, il pourrait se donner ample satisfaction par les manuscrits 640-879, auxquels M. W. P. a consacré les 159 premières pages de son deuxième volume. Bien loin de se laisser rebuter par l'aridité du sujet, il l'a animé par ses qualités personnelles de précision minutieuse et d'application patiente [1].

VIII. Mysticisme, mss. 880-917; II, pp. 160-193; peut-être la réunion la plus complète et la mieux choisie d'ouvrages sur le soûfisme qui existe dans aucune bibliothèque de l'Europe. Seetzen a eu la main heureuse au Caire, où ces ouvrages avaient dû être rassemblés par quelque amateur éclairé; ils gagnent à ne point avoir été dispersés. Ils pourront fournir des matériaux à plus d'une monographie [2].

IX. Jurisprudence, mss. 918-1157; II, pp. 193-364. Chez les Musulmans, la jurisprudence fait partie de la théologie, et le droit civil ressort du droit canon. Aussi les réserves, faites relativement au septième groupe, sont-elles applicables au neuvième, et nous bornerons-nous à l'énumération des quelques manuscrits qui nous ont frappé : 925, le *moustasfî* de Gazâlî qui n'existe nulle part ailleurs, au moins dans la rédaction originale [3]; 938, la première partie du résumé de jurisprudence schâfi'ite, par Al-Mouzanî, un disciple immédiat d'Asch-Schâfi'î; 940 et 941, deux commentaires sur le *Wadjîz* de Gazâlî; 991-993, trois exemplaires du *khazânat al-fikh*, manuel du droit *h*anafite, par Aboû 'llaith As-Samar*k*andî, mort en 383 de l'H. (993 ap. J.-C.) [4]; 1127, « les prescriptions

---

1. P. 46 (ms. 716), M. W. P. cite le manuscrit de l'Escurial 1100, 2, comme renfermant « probablement » le commentaire sur les beaux noms d'Allâh de Gazâlî, intitulé *al-maksad al-asnâ*. Ce ms., aujourd'hui 1105, 2, contient un autre traité de Gazâlî : son *makâsid al-falâsifa*, avec le commencement indiqué par *H*âdji Khâlîfa, *Lexicon bibliographicum*, VI, p. 48 (n° 12668). Le commentaire sur les beaux noms d'Allâh se trouve bien à l'Escurial, mais comme 1130, 3 (Casiri, 1125). — P. 137 (n° 855) : le deuxième volume des écrits des Druzes se trouve également à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Les ms. arabes, qui s'y trouvent d'ailleurs et que j'ai eu récemment l'occasion d'examiner, ne sont pas de premier choix. — Sur le fond gris de cette masse désolante se détachent 857 attaques de Souhrawardî contre la philosophie grecque; 858 réfutation des objections que chrétiens et juifs ont faites contre les vérités de l'islâm, par Al-*K*arâfî.

2. A propos du ms. 890 (p. 170), je crois devoir faire remarquer que, si le ms. de l'Escurial 763, 2 (Casiri, 759, 2) contient bien, aux fol. 31-46, le texte des *hikam*, comme le dit M. W. P., en revanche le ms. 740 (Cas., 736), qui n'a pas moins de 265 feuillets, renferme un commentaire sur ce même traité, par Mo*h*ammad ben Ibrâhîm ben 'Abbâd An-Nafazî Ar-Rondî (de Ronda, en Espagne).

3. Le manuscrit 408 de l'ancien fonds de Paris paraît contenir une recension abrégée.

4. Aux mss. cités par M. W. P., on peut ajouter celui de Paris (suppl. arabe, n° 381). — Le ms. de Paris (ancien fonds, 500) ne contient pas, comme le pense

relatives aux pieuses donations », par Ahmad Asch-Schaibânî, mort en 261 de l'H. (874 ap. J.-C.); 1149, le plus ancien manuscrit daté de la collection, copie terminée en 503 de l'H. (1109 ap. J.-C.)[1]; un volume du *Mabsoût*, manuel des opinions divergentes des diverses écoles théologiques, par Aboû Bakr Mohammad An-Nîsâboûrî, mort en 318 de l'H. (930 ap. J.-C.).

X. Philosophie, mss. 1158-1242, II, pp. 364-430. En dehors des banalités habituelles (poème sur l'âme d'Ibn-Sinâ, Isâgoûgî, Εἰσαγώγη d'après Porphyre, par Athîr ed-dîn Al-Abharî, *Schamsiyya*, avec ou sans commentaires et gloses, etc.) retenons 1158, 3 et suiv., courtes dissertations dont plusieurs sont d'Ibn-Sînâ (Avicenne)[2]; 1162, le *sadrat al-mountahî* du fameux Ibn Wahschiyya, l'auteur de l'agriculture nabatéenne; 1163, « les luttes des philosophes, de Schahrastânî[3], un *unicum* de 590 de l'H. (1194 ap. J.-C.); 1164, le *tahâfout alfalâsifa* improprement appelé au XVIe siècle *destructio philosophorum*, de Gazâlî[4]; 1165 et 1166, son « ô enfant » et son « flambeau des lumières »; 1238, « l'hygiène de l'esprit » d'Ibn Al-Djauzî, ouvrage qui n'est même pas cité dans les listes des œuvres de ce fécond écrivain.

XI. Sentences et proverbes, mss. 1243-1250, II, pp. 430-435. 1247 contient le commentaire de Sa'd ed-dîn At-Taftazanî sur les *nawâbig al-kalim* de Zamakhscharî; 1248, un fragment de ce même commentaire; 1250, un recueil alphabétique de proverbes, intitulé *nouzhat al-anfous;* « l'auteur, dit M. W. P., est un certain Mohammad ben 'Alî Al-'Irâkî; » il aurait pu ajouter que, d'après Hâdjî Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, VI, p. 60, il mourut en 561 de l'H. (1165 ap. J.-C.)[5].

---

M. W. P. (p. 251), le commentaire de Housâm ed-dîn 'Alî Ar-Râzî sur le *Mokhtasar* d'Al-Kodoûrî, mais le commentaire que le même auteur avait composé sur sa *takmila*, sur son « supplément » au *Mokhtasar*. Le *djâmi 'as-sagîr* (no 998) se trouve aussi à Paris, dans deux exemplaires (ancien fonds 521 et supplément 378). — A propos de la p. 274, note 1 (ms. 1030), M. W. P. a raison de supposer dans le no 304, 3 (Cas., 302, 3) de l'Escurial un exemplaire du *Lisân al-houkkâm*. La copie occupe les feuillets 54-183 du ms. et porte le titre exact, quoi qu'en ait dit Casiri. Quant au nom d'auteur donné par celui-ci, il ne se trouve nulle part dans le ms. qui, du reste, n'en indique aucun et qui s'arrête après le ch. XXI, « le dernier qui ait été rencontré dans l'exemplaire autographe, l'auteur défunt ayant été empêché par la mort d'achever les trente chapitres qu'il avait annoncés. »

1. Ces 267 feuillets sont (et rien n'est plus rare) de la main d'une femme, et encore d'une femme grecque (*Roûmiyya*), nommée Kamsch, fille d'Abdallah, peut-être une transcription et traduction d'un nom grec Καμίση (?) ἡ θυγάτηρ Θεοδούλου.

2. Quelques-uns de ces opuscules viennent de paraître à Constantinople. Voir le *Journal Asiatique* de 1881, II, p. 531.

3. Quoi qu'en dise Casiri (I, p. 525 *b* et 537 *b*), ni l'un ni l'autre des manuscrits de son livre intitulé : « Les religions et les sectes, » que possède l'Escurial, ne sont des manuscrits autographes.

4. M. W. P. a deviné dans le ms. 631, 1 de l'Escurial (Casiri, 628, 1) un exemplaire de cet ouvrage, et il ne s'est pas trompé. Le même ms. (631, 2) contient le *mischkât al-anwâr* de Gazâlî (ms. de Gotha 1166).

5. La Bibliothèque de l'Escurial possède de lui sous le no 471 (Casiri, 459) une

XII. Sciences occultes, mss. 1251-1326, II, pp. 435-495. L'astrologie est réservée pour être réunie à l'astronomie. Que de remplissage pour un dépôt public dans tous ces talismans, carrés magiques, assemblages de lettres, alphabets de fantaisie, chiffres combinés, procédés pour faire servir les noms d'Allâh, et aussi dans ces traités sur les amulettes, sur la pierre philosophale, sur la divination et la prestidigitation, sur les influences secrètes de certains organes des animaux, sur les propriétés des plantes et des pierres, sur l'alchimie et ses recettes, sur l'art de se procurer les trésors cachés en Egypte et en Syrie, sur la prophétie, sur l'interprétation des songes, etc. !

XIII. Arts et métiers [1], mss. 1327-1376, III, pp. 1-36. J'y remarque 1131, le traité numismatique des poids et des balances d'Elias bar-Sina métropolitain de Nisibis, mort en 440 de l'H. (1048 ap. J.-C.) [2]; 1343, trois opuscules sur le jeu d'échecs; 1348, 1 un manuel de la construction des horloges astronomiques, par Ridwân ben Mohammad ben 'Alî du Khorasan, qui dit avoir apporté de nouveaux perfectionnements à un art, où son père avait excellé, manuel terminé en 600 de l'H. (1203 ap. J.-C.), sans doute à Damas, ms. unique; 1349, la mécanique de Moûsâ ben Schâkir; 1374-1376, un exemplaire complet et deux fragments du *Mokhtâr fî kaschf al-asrâr* de Djaubarî, écrivain de la première moitié du VII[e] siècle de l'H. (avant 1252 ap. J.-C.), qui s'est proposé dans ce livre de dissiper toutes les illusions et de démasquer toutes les impostures.

XIV. Astronomie et astrologie, mss. 1377-1473, III, pp. 37-102. Il ne me paraît point que la collection renferme rien de précieux, hors 1384 la *tabsira* de Bahâ ed-dîn Aboû Mohammad Al Kharakî dans un ancien exemplaire; 1401, explication du premier et du troisième chapitre des tables astronomiques, *(az-zîdj al-hâkimî)* d'Ibn Yoûnous, mort en 399 de l'H. (1008 ap. J.-C.); 1414, le *lawâmi' al-wasâ'il*, ouvrage sur le maniement des instruments astronomiques, par 'Omar Al-Abharî, mort en 673 de l'H. (1274 ap. J.-C.); 1459, une dissertation astrologique d'Ibn Yoûnous.

XV. Mathématiques, mss. 1474-1500, III, pp. 102-124. C'est d'après le ms. 1474 que M. A. Hochheim a traduit le *Kâfî* d'Al-Karkhî [3], arithmétique « suffisante » de la seconde moitié du IV[e] siècle de l'H. (avant 1009 ap. J.-C.). Il ne nous paraît point que rien d'autre présente un intérêt particulier.

---

anthologie poétique, en tête de laquelle il est nommé : Mohammad ben 'Alî, connu sous le nom d'Al-'Irâkî.

1. L'allemand porte : *Künste und Fertigkeiten*. Comment rendre ce dernier mot ? Il y a surtout le pluriel qui est désespérant, M. W. P. ayant fait entrer dans les « habiletés » et la cuisine, et la fabrication des pierres artificielles, et l'horlogerie, et la musique, etc., etc.

2. M. Sauvaire en a donné récemment une traduction française d'après le manuscrit de Paris. Voir *Revue critique* 1879, n° 26.

3. Halle, 1878-80. 3 fascicules in-4.

XVI. Cosmographie et géographie, mss. 1501-1550, III, pp. 125-180. Ici Seetzen a eu la main heureuse : 1501 et 1502 contiennent la cosmographie d'Al-*K*aisî de Grenade [1] dans deux exemplaires; 1503-1510, trois éditions de la cosmographie de *K*azwînî et les travaux de Möller sur l'œuvre ainsi que sur l'auteur; 1511 et 1512, le *mafâtih al-asrâr* de 'Abd er-Ra*h*mân Al-Bous*t*âmî, une rareté; 1513, le *djâmi' al-founoûn* d'A*h*mad al-*H*anbalî, ouvrage qui, nous apprend M. W. P., a été copié sans vergogne par Ibn Al-Wardî dans sa cosmographie [2] (mss. 1514-1517), dont les copies pullulent dans l'Orient et en Europe; 1518 et 1519, le *noschk al-azhâr* de Mo*h*ammad Al-Djarkasî [3]; 1521, le *Liber Climatum*, dont Möller a publié un fac-similé [4] et A. D. Mordtmann une traduction allemande [5], en réalité extrait du *kitâb al-masâlik* d'Istakhrî, qui, dans la *Bibliotheca geographorum arabum* de M. de Goeje, forme le premier volume [6]; 1526, la géographie de *K*azwînî, qu'il ne faut point confondre avec sa cosmographie [7]; 1530 et 1531, la description de l'île de Rau*d*a, près du Caire, par Soyoû*t*î; 1532-1534, la monographie d'Ibn Az-Zayyât sur le cimetière *karâfa* du Caire [8]; 1539, le journal des voyages d'Al-*K*aisî de Grenade, dont nous avons rencontré la cosmographie [9] (n[os] 1501 et 1502); 1540, *le tâdj al-mafrik*, les itiné-

1. P. 125, l. 10, après 'Abd, il faut ajouter ar-ra*h*îm. Il sera parlé plus bas de cet auteur, à propos du manuscrit 1539.

2. Le manuscrit de l'Escurial 1634 (Cas., 1629) contient la cosmographie d'Ibn Al-Wardî et débute absolument comme le manuscrit 1517 de Gotha; seulement le titre enluminé porte, ainsi que l'a exactement noté Casiri : *Kitâb al-'adjâïb wal-garâïb*, peut-être le nom le plus ancien de l'ouvrage, le manuscrit étant de 898 de l'H. (1492 ap. J.-C.).

3. A propos d'un des manuscrits de Paris, M. W. P. dit : « d'après Wüstenfeld provenant de Saint-Germain. » Cette notice n'indique peut-être point assez clairement que c'est un des manuscrits qui, avant d'être à la Bibliothèque Nationale, se trouvait à Paris, dans l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Voir Delisle (L.), *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, II, p. 40-103; et aussi Franklin (A.), *Les anciennes bibliothèques de Paris*, I, p. 124.

4. Gothae, 1839. In-4.

5. Hamburg, 1845. In-4.

6. Lugduni Batavorum, 1870. In-8.

7. Le manuscrit de l'Escurial 1637 (Cas., 1632), qui contient le même ouvrage porte le titre, déjà signalé par Casiri, de *'adjâïb al-bouldân*. Il a été écrit, dix-neuf ans après la mort de l'auteur, en 701 de l'hégire (1301 ap. J.-C.). Les cinq lacunes, qu'il présente, peuvent être comblées avec les cahiers épars dans le ms. 1924 de la même bibliothèque.

8. Est-ce du même auteur qu'est « le livre des poisons, cité par *Hâdjî* Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, V, p. 96? D'après Casiri, la bibliothèque de l'Escurial contiendrait sous le n° 1636 (Cas., 1631) une cosmographie d'Ibn Az-Zayyât. Il n'en est rien, comme j'aurai bientôt l'occasion de le prouver.

9. L'identification nécessaire des deux auteurs paraît avoir échappé à M. W. P. et aussi à Ma*kk*arî, *Analectes*, qui les cite séparément (éd. de Leyde, I, p. 551 et 617). Que l'on compare les noms et les dates soigneusement extraites par M. W. P., bien entendu en ajoutant ar-ra*h*îm, p. 125, l. 10, que l'on compare aussi *Hâdjî* Khalîfa, *Lexicon bibliographicum*, I, pp. 189 et 190, et l'on ne manquera pas d'adopter nos

raires d'Al-Balawî pendant une excursion de près de cinq ans, probablement un *unicum*, malheureusement d'une valeur intrinsèque médiocre; 1541 et 1542, les voyages d'Ibn Ba*t*oû*t*a dans la rédaction abrégée d'Al-Bailoûnî; 1543 et 1544, ceux de Kibrît, remplis de renseignements précieux et de citations intéressantes sur l'Egypte; 1545, la relation sur la Palestine du schaikh Ibrâhîm Al-Khiyârî de Médine, qui a été publiée et commentée par F. Tuch [1]; 1546, le récit d'un pèlerinage accompli en 1096 de l'hégire (1685 ap. J.-C.) à La Mecque et à Médine par un certain A*h*mad de Dar'a; 1547, la rédaction moyenne du voyage que le schaikh 'Abd al-Ganî ben Ismâ'îl An-Nâboulousî [2] fit de Damas à Jérusalem en 1101 de l'hégire (1689 ap. J.-C.), rédaction dont on ne connaît aucun autre exemplaire; 1548, la relation de l'ambassade de Mo*h*ammad Effendî en France, dans une version arabe [3]; 1549 et 1550, descriptions de l'Europe méridionale et de Constantinople par des moines chrétiens [4] qui y étaient venus au milieu du XVIIIe siècle de Beyrouth et d'Alep. — *(A suivre).*

Hartwig DERENBOURG.

---

56. — Henrici IORDANI **Vindiciae sermonis latini antiquissimi.** Commentatio ex indice lectionum in regia universitate Albertina per aestatem a. 1882 habendarum seorsum expressa. Regimontii a. 1882. Prostat in officina Hartungiana. 20 pages in-4°.

Cet opuscule forme quatre divisions. La première traite d'abord d'un vase, trouvé à Athènes, sur lequel a été gravé au moyen d'une pointe,

---

conclusions. — A propos des fragments poétiques contenus dans la seconde partie de ce manuscrit. M. W. P. se trompe sur le contenu du manuscrit de l'Escurial 440 (Cas., 438); celui-ci est identique au manuscrit de Constantine, mentionné deux lignes plus haut.

1. Ce travail, d'une grande portée pour la géographie ancienne et moderne de la Palestine, a paru à Leipzig en 1850 (in-4°).

2. Lui-même se nomme toujours Ad-Dimisch*kî* « celui de Damas », qu'il y fût né, ou qu'il y eût établi sa résidence. Voir Flügel dans la *Zeits. der deutsch. morg. Gesell.*, XVI (1862), p. 659. En tout cas, il devait appartenir à une ancienne famille samaritaine de Naplouse.

3. Le texte turc, qui avait d'abord paru à Constantinople dans les Annales de Raschîd (1153 de l'hégire, c'est-à-dire 1740 ap. J.-C. 3 vol. in-fol.), III, fol. 82 v° et suiv., a été réimprimé à Paris en 1841 (par les soins de M. A. Jaubert) dans les « *Chrestomaties orientales* à l'usage des élèves de l'Ecole royale et spéciale des Langues orientales vivantes ». Dès 1757, une traduction française avait été publiée sous le titre suivant : *Relation de l'ambassade de Mehemed Efendi à la cour de France, écrite par lui-même, et traduite du turc.* Constantinople et Paris, 1757. In-12.

4. P. 179, l. 8, l'orthographe Zakhariyâ avec *khâ* pour Zakariyâ avec *kâf* est très curieuse. La prononciation des deux lettres devait être analogue, puisque, dans les transcriptions de l'arabe en caractères hébraïques, on les confond régulièrement. Le son du *kâf* n'est point vraiment emphatique; il doit être suivi d'une aspiration, dont le *kâf* hébreu sans *dâgêsch* peut donner une idée. Voir Spitta-Bey, *Grammatik des arabischen Vulgær-dialectes von Aegypten* (Leipzig, 1880), p. 12.

en caractères très archaïques, un hexamètre ainsi lu par M. Jordan, ὃς νῦν ὀρχηστῶν πάντων ἀταλώτατα παίζει, et suivi d'une douzaine de lettres plus ou moins lisibles. Il est question ensuite de la double inscription, déjà célèbre, d'un vase trouvé en avril 1880 à Rome, *Duenosmedfeked*... (? Bennus me fecit...). M. Jordan maintient l'explication de *nei...uircosied* par *ne uirgo siet*, qu'aucune fille n'assiste à la cérémonie religieuse. A l'appui de cette interprétation il propose un rapprochement nouveau et qui mérite d'être pris en considération, *mulier* ad eam rem diuinam *ne adsit* dans un passage du *De re rustica* de Caton. Mais l'ensemble reste obscur, et aucun détail ne s'explique encore avec certitude [1].

La seconde division traite du génitif latin. M. Jordan défend la construction *quarum rerum litium causarum condixit* (Liv. 1, 32, 11), où M. Madvig a voulu lire *causa*, par une construction osque de la *Table de Bantia* (ligne 24) qui équivaut à *manum inicere earum rerum*. Ensuite il disserte sur l'expression *Cornelia Gracchorum*, conservée d'une part sur le piédestal encore existant de la statue de Cornélie qui ornait le portique d'Octavie, d'autre part dans un passage de Valère Maxime. — Suivent deux conjectures peu convaincantes sur la célèbre lettre de Cornélie à son fils Gaius.

La troisième division se rapporte : à la construction *praesente his*, prototype, selon M. Jordan, de la construction romane de *durant, moyennant*, et dont il signale un exemple épigraphique, *astante ciuibus* ; — à une autre construction également devenue romane, celle de *fine* signifiant *jusqu'à* (italien actuel *fino*) ; — à l'origine, à la forme, à l'histoire syntactique de *tenus*, et à *quatenoc* conservé dans Festus ainsi que *quandoc* (M. Jordan signale aussi *posteac* dans deux inscriptions). Cette portion de l'opuscule éclaire nombre de points mal connus, et c'est à coup sûr la plus instructive des quatre.

La dernière a trait à l'explication d'*elogium* par ἐλεγεῖον, qui suppose le changement de *leg* en *log*. M. Jordan compare *sortiloca* (pour *sortilega*) dans une inscription, *sacrilogos* dans une autre, *sortilogos* dans le principal manuscrit de Porphyrion. Ce rapprochement laisse des doutes, le changement semblant venir ici de l'étymologie populaire, qui aura assimilé *sortilegus* et *sacrilegus* à *astrologus*, *prologus*, etc. [2].

Dans ce nouvel opuscule, comme dans son livre *Kritische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache* (Berlin, 1879, VIII-364 pages in-8°), le savant professeur de Königsberg étudie surtout de petits faits

---

1. *Post-scriptum*. L'inscription en question a été l'objet d'une communication de M. Bréal à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 3 mars 1882). Voir le bulletin de l'Académie dans le présent numéro.

2. Une assertion inexacte (p. 19, l. 9 du bas) sur la rareté de *sortilegus* dans les inscriptions est corrigée, dans l'exemplaire que j'ai reçu, par un renvoi manuscrit au *Corpus inscriptionum latinarum*, VI, 2274.

obscurs, et sur la plupart desquels la lumière ne pourra jamais être complète; il trouve moyen pourtant d'apprendre beaucoup au lecteur.

Louis HAVET.

---

57. — **Lectures patriotiques sur l'histoire de France** à l'usage de l'enseignement primaire par J. D. LEFRANÇAIS. Deuxième édition corrigée. Paris, Delagrave. 1882, 1 vol. in-12 de 284 p.

Nous ne dirons que quelques mots du livre de M. J. D. Lefrançais. C'est un recueil très bien fait où l'on reconnaît la main d'un homme qui s'est signalé par des travaux plus considérables. Les morceaux dont se composent les trois parties du volume (I. *Depuis les Origines jusqu'à Jeanne d'Arc*; II. *Depuis Jeanne d'Arc jusqu'à la Révolution*; III. *Depuis la Révolution jusqu'à nos jours*) ont été heureusement choisis. Le style a toutes les qualités désirables dans un livre élémentaire. Les sentiments de M. L., exprimés surtout dans le chapitre intitulé : *Les destinées de la France* (p. 279-282), sont ceux d'un homme de cœur et d'un excellent citoyen. Les *lectures* méritent réellement le titre de *patriotiques*. On devrait les louer sans réserve si l'auteur n'avait parfois un peu trop penché du côté de la légende. Ainsi, ce n'était pas assez de mettre (p. 141) un *dit-on* devant la citation de la prétendue lettre du vicomte d'Orthe à Charles IX, cette lettre étant manifestement apocryphe. C'est encore imprudemment que (p. 146) l'impossible entrevue à la Bastille du roi Henri III avec Bernard Palissy a été racontée sans autre formule restrictive que le même *dit-on*. Dans les deux cas, d'Aubigné a sacrifié le devoir d'être vrai au désir d'être pittoresque. Le mérite du chevalier d'Assas (pp. 168-169) a été exagéré : M. Jules Loiseleur a démontré, en 1872, que le jeune officier mourut bravement, mais non héroïquement. Au sujet du vaisseau *le Vengeur* (p. 223-226), l'auteur a eu le tort d'adopter une version embellie. L'affaire, ramenée à ses réelles proportions par Jal (*Dictionnaire critique*), reste encore très belle. Il y aurait çà et là quelques légères inexactitudes à relever. Rien ne prouve que Dominique de Gourgues (p. 140) soit mort « dans la misère ». — Rien ne prouve non plus que Palissy (p. 143) soit né « près d'Agen » : on sait seulement que l'admirable artiste naquit dans l'Agenais. — M. Laboulaye a fait remarquer, dans sa belle édition des *Œuvres complètes* de Montesquieu, que la phrase tant répétée et que répète de nouveau M. Lefrançais (p. 272), sur la *République* et la *Vertu*, n'a pas été bien comprise. Il sera facile de faire disparaître ces petites taches d'un recueil destiné à être si souvent réimprimé.

T. DE L.

---

58. — **Lord Byron,** von Karl Elze, zweite vermehrte Ausgabe. Berlin, Robert Oppenheim, 1881. 1 vol. in-8°, 499 p.

La *Vie de Byron* de M. Karl Elze, sans présenter aucune qualité bien saillante de forme ou de fond, est néanmoins une des plus satisfaisantes qui aient été publiées. C'est une œuvre consciencieuse, généralement exacte, sans parti pris; les jugements sont pris dans le bon sens, le style est clair et facile : l'auteur n'apporte point de faits nouveaux, mais il résume bien les faits connus, et le tout offre une honnête moyenne. Les vues nouvelles sont rares : signalons cependant quelques pages intéressantes sur le curieux et assez triste incident de 1869, connu dans la polémique contemporaine sous le nom de « scandale Beecher-Stowe ». M. Elze suppose que les fameuses révélations de l'éminente romancière, destinées à éclaircir le secret de la rupture de lady Byron et de son mari, ne sont pas une invention tardive dictée par les rancunes aveugles de lady Byron ou par l'imagination échauffée de l'auteur de *L'oncle Tom*, mais qu'elles couraient déjà sous le manteau au moment de la rupture. Certains passages de la correspondance de Byron, certaines réticences, certaines allusions indignées, quelques vers des pièces à Augusta prennent, en effet, dans cette hypothèse une signification nouvelle et trop claire.

Signalons un chapitre qui aurait pu être intéressant sur la place de Byron dans la littérature européenne et qui est par trop superficiel. Le lecteur français y trouvera pourtant son profit : il y apprendra par exemple, que Lamartine a traduit en vers le quatrième chant de Childe Harold. L'auteur aura vu cité quelque part : « Lamartine, *Dernier* chant du pèlerinage de Harold » et comme Childe Harold a quatre chants il a conclu avec trop de logique : « Lamartine, *quatrième* chant de Childe Harold, traduit en vers français. » L'auteur fera bien de modifier cette conclusion dans une troisième édition, s'il n'y voit pas d'inconvénient.

James Darmesteter.

---

## VARIÉTÉS

### Un manuscrit byzantin de Moscou.

La Revue (russe) du Ministère de l'Instruction publique a publié, dans ses livraisons de juin, juillet, août 1881, un important travail de M. V. Vasilievsky [1], intitulé *Récits et conseils d'un grand seigneur*

1. Un tirage à part de ce travail a été offert récemment par M. Riant à l'Académie des Inscriptions.

*byzantin du* XI^e *siècle d'après un manuscrit grec inédit du* XV^e *siècle.* M. V. est l'un des représentants les plus brillants des études byzantines en Russie ; le document qu'il a découvert et publié est d'une incontestable importance. On me saura gré d'appeler sur lui l'attention des érudits.

Ce document, que M. V. appelle provisoirement : *Traité de stratégie par un inconnu,* se trouve à la bibliothèque synodale de Moscou ; il fait partie d'un recueil écrit au XV^e siècle et qui a autrefois appartenu au couvent d'Iviron au mont Athos. Il est décrit sommairement dans le catalogue de Matthæi où il figure sous le numéro 285 *(Accurata codicum græcorum mss. bibliothecarum mosquensium sanctissimæ synodi notitia. Lipsiæ, 1805).* Il comprend un grand nombre de morceaux intéressants au point de vue religieux et littéraire : un extrait des règlements ecclésiastiques sur les fêtes et les jeûnes, l'Alexandre du Pseudo-Callisthène, des récits byzantins d'origine orientale, Syntipas (Sindbad), Stéphanite et Ichnilat, deux traités d'art militaire, l'un attribué à l'empereur Phocas, l'autre anonyme, diverses rédactions des fables d'Esope, une vie d'Esope, les apophthegmes des anciens philosophes, des articles de polémique religieuse contre les mahométans, les catholiques, et surtout contre l'hérésie arménienne, le Physiologus d'Epiphane de Chypre, etc. C'est d'après ce recueil que Matthæi a publié Syntipas (Syntipæ, philosophi... fabulæ LCII, Lipsiæ 1787).

Plusieurs savants russes l'ont étudié au point de vue de leurs travaux théologiques ou littéraires. Mais jusqu'ici personne ne s'est occupé de la partie historique du recueil, partie qui, à en juger par les catalogues, ne se retrouve dans aucune bibliothèque européenne. L'examen sérieux auquel M. V. s'est livré l'a amené à des découvertes intéressantes.

Le recueil renferme, avons-nous dit, deux traités de stratégie : le premier offre certaines analogies avec celui de l'empereur Nicéphore Phocas περὶ παραδρομῆς πολέμου par M. Haase. Le second est d'un auteur absolument inconnu ; il ne ressemble en rien aux ouvrages antérieurs de Polyen, d'Arrien, de Maurice, ou de Léon le Sage. Il renferme, outre des notions de stratégie, des préceptes moraux, des conseils de sagesse pratique et d'économie domestique ; ils sont présentés sous forme d'instructions adressées par un père à ses enfants. L'auteur leur a donné des développements considérables. L'ouvrage est donc très précieux pour l'étude des idées byzantines sur la famille, la société, l'Etat. Il renferme aussi de nombreux matériaux pour l'histoire du temps ; ce sont des épisodes militaires, diplomatiques qu'on chercherait en vain ailleurs. Il éclaire d'un nouveau jour l'histoire de Byzance et des peuples qui faisaient partie de son empire, ou qui se trouvaient en lutte avec elle. On rencontre souvent le nom des Bulgares et de leur roi Samuel (977-1014) et celui du célèbre prédécesseur des princes monténégrins Etienne Voïslav, prince de Zeta et de Dioclea.

On trouve mentionnés les Varègues et les Russes qui étaient au service

de Byzance. On rencontre, ce qui est encore plus important, de nombreux détails sur la révolte des Valaques de Thessalie dans la seconde moitié du XI[e] siècle; c'est le texte le plus ancien qu'on connaisse sur ce sujet. Les aventures à Constantinople du Toparque de la ville de Zara fournissent des matériaux tout à fait nouveaux sur l'histoire de la Dalmatie au XI[e] siècle.

J'ai surtout étudié les textes analysés et quelquefois reproduits par M. V. au point de vue des renseignements nouveaux qu'ils pourraient me fournir sur les Varègues au service de Constantinople. J'ai rencontré de curieux détails. Ainsi, au § 78, il est question de la ville d'Otrante gouvernée (pour le compte de Byzance) par un Otrantin nommé Malapezzi. Elle est défendue par une garnison composée de Russes et de *Varangues*, fantassins et marins (Ἐφύλαττε δὲ αὐτὴν Ὑδρουντιανὸς ὁ Μαλαπέτζης ἔχων εἰς φυλακὴν τοῦ κάστρου Ῥώσων (sic) καὶ Βαράγγους, κονταράτους τε καὶ πλωΐμους). Il est assez curieux de voir les Varègues défendre, pour le compte des empereurs byzantins, une province dont leurs cousins les Normands feront bientôt la conquête. On connaissait déjà par d'autres textes leur présence dans l'Italie méridionale. Ce qui est plus singulier, c'est la présence des Russes en Italie; ce sont évidemment des Russes qui, conduits par des chefs varègues, ont pris du service à Constantinople et qui ont été envoyés dans la péninsule. La faculté pour les empereurs byzantins de prendre à leur service des Russes auxiliaires est d'ailleurs formellement stipulée dans les deux traités entre Constantinople et les princes russes rapportés par la chronique de Nestor.

Plus loin, § 246, figure l'important épisode de Harald (Ἀραλτῆς), fils du roi de Varangie, c'est-à-dire de Norvège (βασιλέως μὲν Βαραγγίας ἦν υἱός) qui vient prendre du service à Constantinople, se distingue par sa valeur en Sicile et reçoit le titre de μαγγλαβίτης, et ensuite de σπαθαροκανδιδάτης. Ce texte est d'une importance considérable. Jusqu'ici le séjour de Harald à Constantinople était complètement inconnu, d'autre part, c'est la première fois que l'on voit le nom des *Varègues* prendre en dehors des sources russes une valeur géographique.

On avait cru longtemps que les *Varangues* de Constantinople désignaient seulement un corps de mercenaires à la solde des empereurs byzantins. Le texte en question montre clairement que le mot désignait un peuple scandinave. Ce texte arrive à propos à une époque où un certain nombre d'historiens russes, plus patriotes que critiques, ont entrepris de prouver l'origine slave des Varègues.

M. Vasilievsky, dans le mémoire publié par la Revue russe, n'a guère fait que donner une analyse de ce précieux manuscrit; il est à souhaiter qu'il en publie prochainement une édition critique avec commentaire en latin. Les érudits auxquels la langue russe n'est pas familière lui en seraient profondément reconnaissants.

L. LEGER.

# CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Plon publie en deux volumes les *Plaidoyers politiques et judiciaires de Jules Favre*; cette publication a été dirigée par Mme veuve Jules Favre, née Velten.

— La seconde livraison du *Supplément aux dictionnaires turcs*, par notre collaborateur M. Barbier de Meynard, vient de paraître dans la nouvelle série des publications de l'Ecole des langues orientales. Ce fascicule comprend la fin de la lettre *élif*, le *b* et le commencement du *p* qui est la troisième lettre de l'alphabet persan-turc. On y trouve la même richesse de proverbes, d'idiotismes, de locutions empruntées à la langue populaire et absolument négligées des lexicographes précédents. Il est à souhaiter que l'auteur puisse terminer bientôt les deux fascicules suivants qui doivent compléter le premier volume, afin de nous donner l'introduction où il se propose d'étudier l'histoire de la langue ottomane et les travaux dont elle a été l'objet en Europe. C'est par là surtout que la laborieuse entreprise de M. Barbier de Meynard, destinée avant tout aux idées pratiques, se recommande aussi à l'attention du monde savant.

— Dans la même collection, M. Schefer a publié la très curieuse et très instructive relation du voyage de Nassiri Khosraû en Syrie, en Palestine, en Egypte, en Arabie et en Perse pendant les années 1035-1042 de notre ère. Le texte persan est accompagné d'une excellente traduction enrichie de notes et suivie : 1° d'un appendice contenant des notices sur plusieurs villes; 2° d'un index alphabétique. L'introduction réunit tous les renseignements accessibles sur la vie du célèbre poète-voyageur. A la page XIX, l. 2, le second hémistiche du vers cité nous paraît signifier : « Lorsque l'âme raisonnable eut pénétré dans ce corps impur. » En effet, le mot *nâtiqah*, dans la philosophie musulmane, désigne l'âme raisonnable, la λογικὴ ψυχή de la philosophie grecque.

— Dans une *Note sur un point relatif à la bataille de la Montagne Blanche*, lue à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 29 novembre 1881, M. E. Charvériat montre que le général nommé *Hollach* par quelques historiens n'est autre que *Hohenlohe*. « Hohenlohe et Hollach désignent le même personnage et portent le même nom sous deux formes différentes. » La note est extraite du XXIe vol. des mémoires de la classe des lettres de l'Académie de Lyon.

— M. H. Taine, de l'Académie française, a publié la troisième édition de sa *Philosophie de l'Art*. L'ouvrage comprend deux volumes; le premier (librairie Hachette. 330 p.) est consacré à la *Nature de l'œuvre d'art*, à la *Production de l'œuvre d'art*, à la *Peinture de la Renaissance en Italie* et à la *Peinture dans les Pays-Bas*; le second est ainsi divisé : *La peinture dans les Pays-Bas* (suite); *La sculpture en Grèce*; *De l'idéal dans l'art*.

— L'ouverture du cours de celtique professé au Collège de France par M. d'Arbois de Jubainville, a eu lieu le mardi 14 février. Ce cours continuera les mardi et les vendredi de chaque semaine.

— D'anciens amis, collègues et élèves d'Eugène Despois ont pris l'initiative d'une souscription pour élever un monument funèbre à l'éminent écrivain et professeur; les personnes qui veulent s'associer à ce dernier hommage rendu à la mémoire d'Eug. Despois, sont priées d'adresser leur adhésion à M. Et. Arago (64, boulevard Saint-Michel).

ALLEMAGNE. — On vient de publier à Leipzig, chez Otto Schulze, un recueil des conférences d'esthétique faites par Krause à l'Université de Gœttingue pendant l'hi-

ver de 1828 à 1829 (*Vorlesungen über Aesthetik oder über die Philosophie des Schœnen und der schœnen Kunst*. XVI et 392 p.) Un auditeur du cours, Edmond de Hagen, avait recueilli ces conférences dans leur entière exactitude et mot pour mot, grâce aux procédés sténographiques de Horstig. Le manuscrit de Hagen, acquis par les héritiers de Leonhardi, le meilleur élève de Krause, est publié aujourd'hui par MM. Paul Hohlfeld u. Aug. Wünsche. M. Hohlfeld a remporté récemment le prix proposé par l'Université d'Iena, pour le meilleur travail sur la philosophie de Krause dans son enchaînement historique et son importance pour la vie intellectuelle du temps présent.

— M. Christ. Sigwart, professeur de philosophie à l'Université de Tubingue, a publié deux volumes intitulés *Kleine Schriften* (Tübingen, Mohr. In-8°, 255 et 286 p.). Le I^er^ volume renferme des études de biographie et d'histoire : *Cornelius Agrippa de Nettelsheim, Paracelse, Giordano Bruno devant l'Inquisition, Thomas Campanella et ses idées politiques, Keppler, Schleiermacher*. Le II^e^ volume renferme des essais et dissertations sur des sujets philosophiques.

— Le XXVII^e^ volume de l'édition des Œuvres complètes de Herder vient de paraître; c'est le deuxième des *Œuvres poétiques*, et, comme le premier, il est publié par l'actif et savant collaborateur de M. Suphan, M. Carl Redlich. (Berlin, Weidmann. In-8°, XVI et 496 p.) Le volume renferme uniquement des imitations poétiques (*Nachdichtungen*) ; Herder n'était pas poète, et, s'il l'est quelquefois, ce n'est qu'en copiant un modèle, et, comme il dit, en cherchant à approprier à sa langue ce qui lui plaît. Le présent volume contient les imitations de poètes grecs (Anthologie, Pindare, pp. 3-210), latins (Horace, Perse, Phèdre, pp. 213-304), orientaux (pp. 306-443); ces imitations appartiennent à toutes les périodes de la vie de Herder. Une table renfermant les titres des poésies imitées par Herder et l'indication des poésies originales, ainsi que des notes et remarques, terminent le volume. L'édition des œuvres complètes (1807-1809) ne donnait pas toutes les pièces de vers que publie aujourd'hui M. Redlich, et parmi celles qu'on y trouvait, les unes n'étaient pas de Herder, les autres n'offraient que la première et non définitive rédaction, d'autres enfin avaient été entièrement remaniées par les éditeurs. M. Redlich publie les *Nachdichtungen* avec la plus scrupuleuse exactitude, et nous en fait connaître un grand nombre d'inédites.

— L'Université de Greifswald a proposé les sujets suivants de concours (prix Rubenow, *Rubenow-Stiftung*.) I. « Histoire de la Poméranie sous la domination suédoise pendant les années 1637-1720 ». II. « Histoire des états provinciaux dans un territoire appartenant actuellement à la monarchie prussienne ». — Les travaux, écrits en langue allemande, devront être envoyés à l'Université de Greifswald avant le 1^er^ mars 1886. Le prix attribué au meilleur travail sur l'une ou l'autre des deux questions proposées, est de 1,200 mark (1,500 fr.).

— M. Schliemann a repris depuis le commencement de ce mois ses fouilles dans la Troade.

BELGIQUE. — Dans la séance du 6 février de la classe des lettres de l'Académie de Belgique, M. Th. Juste a lu une note sur une œuvre inédite de Nothomb, intitulée *Etudes historiques et politiques sur les provinces belges dans leurs rapports avec l'Europe*, XVII^e^ *siècle*. Nothomb avait commencé cette œuvre en 1835, deux ans après l'*Essai sur la révolution belge de 1830* ; il avait conçu le plan suivant : Suprématie de l'Espagne et de l'Autriche. — Réaction européenne contre cette suprématie — Etablissement du système de l'équilibre européen, 1648. — Tendance de la France vers la suprématie, traité des Pyrénées, 1659. — Réaction européenne contre la France. — Rétablissement du système de l'équilibre européen. Traité d'Utrecht,

1713. Nothomb ne put composer son ouvrage en entier ; il s'est arrêté au traité de Ryswick, 1697. M. Juste reconnaît dans le livre incomplet de Nothomb « toutes les qualités de l'auteur, sa connaissance parfaite des actes diplomatiques, la perspicacité de son esprit supérieur, l'éclat et la vigueur de son style ».

— On vient de trouver à Angleur, non loin de la Meuse, à un mètre de profondeur, 17 objets de bronze ; ce sont divers débris de tuyaux ; deux bouches de fontaine représentant une tête de lion et une tête de tigre ; quatre signes du zodiaque (lion, bélier, poisson, scorpion) ; une plaque représentant une tête de Méduse, et trois autres plaques, représentant des têtes de satyres ailés ; la statuette d'un petit lion ; deux victoires (?) et un homme nu de 0m12 c. de hauteur. Ces objets ornaient une petite fontaine ; ils sont tous, dit-on, d'un très beau dessin et d'une expression très vivante. M. de Laveleye a entretenu de cette découverte la classe des lettres de l'Académie de Belgique (séance du 6 février), et le gouvernement belge a accordé un subside pour faire exécuter de nouvelles fouilles à Angleur.

— La Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut a décerné deux médailles d'or, l'une à M. Théophile Lejeune pour son *Histoire de Binche*, l'autre à M. Em. Prudhomme pour sa *Chronologie des comtes de Hainaut*.

DANEMARK. — Nous avons reçu le cinquième fascicule du dictionnaire danois-français (*Dansk-norsk — fransk Ordbog*) de MM. Thor Sundby et Euch. Baruel ; ce fascicule (pp. 321-400) va du mot *gageret* au mot *hindet* ; plus s'avance la publication de ce dictionnaire, plus il nous semble complet et destiné à remplacer avantageusement celui de Borring, déjà un peu vieilli.

ETATS-UNIS. — Sous le titre de *The earliest Royal Decree on printing ; or Thierry Martins in Spain* (placard grand in-fol.) M. William I. Knapp, professeur de langues modernes à Yale College (New Haven), a publié, d'après un calque qui lui a été remis de Murcie, la lettre adressée par les Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle, de Séville, 25 décembre 1477, aux receveurs des douanes et percepteurs d'impôts de leur royaume, leur ordonnant de ne percevoir aucun droit sur les livres introduits en Espagne par *Theodorico Aleman*, « imprimeur de livres de forme », et « l'un des principaux inventeurs et auteurs de cet art de faire des livres de forme... qui s'est exposé à de grands périls de mer pour apporter dans notre royaume beaucoup et de notables livres de tout genre ». M. Knapp identifie ce *Theodorico Aleman* avec le fameux imprimeur d'Alost et de Louvain *Thierry Martins* (en flamand *Dierck Maertens*).

ITALIE. — M. Giuseppe de Leva a publié le IVe volume de sa *Storia documentata di Carlo V in correlazione all'Italia* (Venezia, Sacchetto). Les trois premiers volumes de cet ouvrage avaient conduit l'histoire de Charles-Quint jusqu'à 1544 ; le volume actuel est consacré aux quatre années comprises entre la paix de Crespy et l'Intérim.

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

### *Séance du 2 mars 1882.*

L'Académie procède à trois scrutins pour remplacer M. de Longpérier dans les diverses commissions dont il faisait partie. M. Ravaisson est élu membre de la commission des inscriptions et médailles, M. Miller membre de la commission des tra-

vaux littéraires et M. Alexandre Bertrand membre de la commission des antiquités de la France.

M. Bréal communique un nouvel essai d'interprétation d'une inscription latine qui a été trouvée à Rome, près de l'église San-Vitale, entre le Quirinal et le Viminal, en avril 1880, et qui a été étudiée depuis cette époque par MM. Dressel, Bücheler, Jordan et Osthoff. Cette inscription se trouve sur un petit vase d'argile noirâtre, de 3 à 4 centimètres de hauteur, composé de trois petits pots juxtaposés en triangle ; elle fait le tour de cet ensemble et se divise en trois parties distinctes. Elle a été tracée à la pointe, avant la cuisson ; les lettres sont en général très nettes, bien que parfois la pointe ait glissé et qu'on remarque çà et là quelques corrections. Les caractères sont d'une forme très ancienne. L'inscription est écrite de droite à gauche; c'est la règle universelle pour les inscriptions osques, ombriennes, etc., mais c'est la première fois qu'on rencontre un texte latin écrit de cette façon, et cela prouve la haute antiquité de ce texte. Il ne faut pas s'étonner que la langue aussi en soit très ancienne et que cette inscription ait fort embarrassé ceux qui ont tenté de la traduire. Les mots ne sont pas séparés dans l'original, ce qui crée une difficulté de plus. En transcrivant tout le texte en lettres de forme classique et en les disposant de gauche à droite, on obtient trois lignes ainsi conçues :

IOVEISATDEIVOSQOIMEDMITATNEITEDENDOCOSMISVIRCOSIED
ASTEDNOISIOPETOITESIAIPACARIVOIS
DZENOSMEDFEKEDENMANOMEINOMDZENOINEMEDMALOSTATOD

M. Bréal propose l'interprétation suivante, qu'il s'attache à justifier dans le détail en donnant à propos de chaque mot les explications nécessaires :

Texte séparé en mots : IOVEÍS AT DEIVOS QOI ME DMITAT, NEI TED
Traduction littérale et étymologique : *Jupiter aut deus qui me admittat, ne te*

ENDO, COSMISV IRCO, SIED.
*endo, commissi ergo, sit.*

AS[T] TED NOIS, IO PETO, ITES IAI, PACARI VOIS.
*Ast te nobis, eo penso, λιταῖς iis, pacari velis.*

DZENOS MED FEKED EN MANOM. EINOM DZENOI NE MED MALO
*Dʒenos me fecit in bonum. Nunc Dʒeno ne me malo*

STATOD.
*sistito.*

Traduction française (c'est le vase même qui parle; il est placé à côté d'un mort et contient des offrandes consacrées aux dieux) :

« Jupiter, ou quel que soit le dieu qui me recevra! que celui-ci (le mort) ne tombe pas en ton pouvoir pour ses fautes!

« Mais laisse-toi apaiser par nous, au moyen de ce don, de ces prières.

« Dzenos m'a offert en sacrifice pour le bien. Ne me prends donc pas en mauvaise part pour Dzenos. »

M. Bréal pense que cette inscription est du commencement du IIIe siècle avant notre ère. Il suppose que ce Dzenos, qui paraît en être l'auteur, devait être un esclave, car il n'y a qu'un seul nom; un homme libre en aurait au moins deux, un prénom et un gentilice.

M. Gaston Paris indique des difficultés au sujet de deux ou trois détails de l'interprétation de M. Bréal. Il lui semble surtout difficile d'admettre *me dmitat* au sens de *me admittat*; il manque deux lettres nécessaires, car dans un texte de cette époque on devrait avoir *med admitat*. Il est singulier que *qoi* soit pris pour le nominatif *qui*. M. Paris signale une conjecture qui lui est communiquée par M. O. Rayet et qui couperait court à cette double difficulté sans altérer notablement le sens; il faut lire QOI MED MITAT, *cui me mitat* : « Jupiter, ou quel que soit le dieu à qui celui-ci m'envoie! »

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : *le Code pénal, traduit en arabe, par ordre du gouvernement général de l'Algérie, avec notes explicatives dans les deux langues*, par N. SEIGNETTE, 1er fascicule (Paris, 1882 in-8°); — par M. Georges Perrot : MARTHA (Jules), *les Sacerdoces athéniens* et *Quid significaverint sepulcrales Nereidum figuræ* (thèses de doctorat ès-lettres).

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 20 Mars — 1882



59. — **Die Arabischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha.** Auf Befehl Sr. Hoheit des Herzogs Ernst II. von Sachsen-Coburg-Gotha verzeichnet von Dr Wilhelm Pertsch. Vol. I (Gotha, 1878), xiv et 492 p.; vol. II (Gotha, 1880), viii et 495 p.; vol. III (Gotha, 1881), vii et 488 p. in-8°. (F. A. Perthes.)

II

XVII. Histoire et biographie, mss. 1551-1868, III, p. 181-421. Il y a une grande inégalité dans la valeur des manuscrits réunis sous cette rubrique ; certaines séries n'y sont point du tout ou sont à peine représentées. Pour l'histoire universelle et pour l'histoire d'Egypte, la bibliothèque de Gotha ne possède guère que des pièces de premier choix [1]. C'est ainsi qu'on y trouve réunis, 1551, les *awâïl* de Soyoûtî ; 1552, les *ma'ârif*, d'Ibn *K*otaiba, mort en 276 de l'hégire (889 ap. J.-C.) [2]; 1553, fragments relatifs aux années 63 à 164 de l'H. (682-780 ap. J.-C.), provenant du *Mountatham fî ta'khîr al-oumam*, histoire universelle par Ibn Al-Djauzî ; 1554, les événements des années 290-320 de l'H. (902-932 ap. J.-C.) d'après *T*abarî par un de ses abréviateurs 'Arib de Cordoue, qui vivait dans la seconde moitié du x[e] siècle de notre ère ; 1555, « les récits sur les dynasties », par 'Alî ben *T*hâfir Al-*H*alabî Al-Azdî ; 1556, parties 11 et 12 du *Mir'ât az-zamân*, le grand ouvrage historique d'Ibn Al-Djauzî [3]; 1557, le premier volume, depuis Adam jusqu'à l'an 11 de l'empereur Heraclius, de la compilation qu'a écrite le chrétien Al-

1. La plus grande partie de ces matériaux a été mise en œuvre par M. G. Weil dans sa *Geschichte der Chalifen*, Mannheim, Leipzig et Stuttgart, 1846-1862, 5 vol. in-8°.

2. Comme tant d'autres ouvrages de l'ancienne littérature arabe, ce manuel d'histoire générale selon la conception des Arabes a été publié (Gœttingen, 1850, in-4°), par M. F. Wüstenfeld, dont les éditions suffiraient à constituer une bibliothèque arabe. Cet infatigable travailleur n'a jamais chômé depuis 1825, et nous ne savons pas quelles surprises il nous ménage encore.

3. Aux manuscrits de l'Escurial, cités par Dozy, *Catalogus codicum Orientalium bibliothecae Academiae Lugduno Batavae*, II, p. 147, passage auquel renvoie M. W. P., il faut ajouter le n° 1665 (Cas., 1660), qui renferme un quatorzième volume de 145 feuillets, sans titre et sans commencement, se rapportant aux années 235-270 de l'H. (849-883 ap. J.-C.).

Makîn; 1563-1565, fragments, et 1566, rédaction abrégée de la grande chronique d'Ad-Dhahabî; 1567, les années 297-337 de l'H. (909-948 ap. J.-C.) des « sources des histoires » d'Ibn Schâkir; 1568 et 1569, deux volumes détachés d'*al-bidâya wan-nihâya* d'Ibn Kathîr; 1570-1572, trois volumes du *nouzhat-al-anâm*, une chronique, comme l'ouvrage précédent, par Ibn Da*k*mâ*k*; 1573, le *raudat al-manâthir* d'Ibn Schi*h*na[1]; 1574, les années 825-834 (1421-1430 ap. J.-C.) d'une chronique qu'on suppose être d'Ibn *K*âdî Schohba; 1575 et 1576, le *kitâb al-djoumân* de Mo*h*ammad Asch-Schâtibî; 1577, 194 feuillets du *mardj az-zouhoûr* de Mo*h*ammad Al-Djarkasî, moins de la moitié de ce qui se trouve dans le seul autre manuscrit connu, le manuscrit de Vienne, qui est également incomplet; 1584-1586, l'histoire des khalifes de Soyoûtî; 1596 et 1597, le *moustadjâd*, collection d'anecdotes sur les chalifes abbasides, par At-Tanoûkhî[2]; 1616, l'inévitable *bark al-yamânî*.

La section égyptienne est bien remarquable : elle comprend 1617 et 1618, deux opuscules sur l'Egypte, par Ibn Zoûlâ*k*, mort en 387 de l'H. (997 ap. J.-C.); 1619, un curieux traité sur la géographie et l'administration de l'Egypte par A*h*mad Al-*K*al*k*aschandî[3]; 1620 et 1621, fragments du *souloûk*, la célèbre histoire d'Egypte de Ma*k*rîzî; 1622 et 1623, l'*inbâ al-gomr* d'Ibn *H*adjar Al-'As*k*alânî, histoire d'Egypte pendant les années 773-850 de l'H. (1371-1446 ap. J.-C.); 1624 et 1625, l'abrégé d'Aboû 'l-ma*h*âsin Yoûsouf ben Tagrî Bardî, intitulé *maurid al-latâfa ;* 1626 et 1627, deux ouvrages historiques sur l'Egypte, du même auteur; 1628 et 1629, le premier un autographe, les *fadâïl al-bâhira*, courte description et histoire abrégée de l'Egypte et du Caire, par Mo*h*ammad Al-*K*odsî; 1630, le *housn al-mouhâdara* de Soyoûtî, pas une rareté précisément; 1631 et 1632, le *mabâhidj al-ikhwân* d'Ibn Al-'Adjamî, une chronique d'Egypte depuis la conquête du sultan Sâlim I en 922 de l'H. (1516 ap. J.-C.) jusqu'à l'an 1016 (1607 ap. J.-C.); 1633-1637, cinq exemplaires plus ou moins complets du *latâïf akhbâr al-awwal*, de Mo*h*ammad ben 'Abd al-mou'tî Al-Is*h*â*k*î Al-Manoûfî, histoire d'Egypte depuis la conquête musulmane jusqu'à la conquête du sultan Moustafâ I, ouvrage terminé dans la dernière année de son règne en 1032 de l'H. (1622 ap. J.-C.); 1638, *ar-rauda az-zahiyya*, histoire d'Egypte depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1035 de l'H. (1625 ap. J.-C.), par Ibn Abî 's-Souroûr As-*S*âdi*k*î; 1639 et 1640, deux exemplaires du *dhakhîrat al-*

---

1. Le manuscrit de l'Escurial 1838 (Cas., 1833), que M. W. P. cite p. 202, a disparu de cette bibliothèque.

2. D'après p. 223, l. 2, il semblerait que le manuscrit de l'Escurial 1727, 1 (Cas., 1722, 1) eût exactement le même nom pour l'auteur que le ms. de Gotha. Il est nommé dans le manuscrit de l'Escurial 'Aboû l*h*asan 'Alî ben 'Abd al-mou*h*sin ben 'Abd al-moun'im At-Tanoûkhî.

3. M. F. Wüstenfeld en a récemment donné une traduction allemande (Gœttingen, 1879, in-4°).

*i'lâm bita'khîr oumarâ misr fî 'l-islâm*, par Sa'd ed-dîn Al-'Amari Al-'Othmânî, histoire d'Egypte, de ses princes, de ses gouverneurs, de ses juges suprêmes depuis la conquête musulmane jusqu'au temps de l'auteur, qui dit avoir terminé son livre sous le règne du sultan Mourâd IV en 1040 de l'H. (1630 ap. J.-C.); 1641, une histoire de l'Egypte analogue à la précédente, mais allant jusqu'en 1102 de l'H. (1690 ap. J.-C.); 1642, le *nouzhat an-nâthirîn*, histoire d'Egypte par Mar'î Al-*H*anbalî, mort en 1029 de l'H. (1620 ap. J.-C.) avec des continuations jusqu'en 1163 de l'H. (1750 ap. J.-C.); 1643, même titre, contenu analogue pour les années 1129-1166 de l'H. (1717-1752 ap. J.-C.), auteur inconnu; 1644 et 1645, le *djawâhir al-bouhoûr*, histoire légendaire de l'Egypte, ne renfermant rien d'authentique, pas même les noms des auteurs, auxquels elle est attribuée; 1652, l'*itti'âth al-hounafâ*, histoire des khalifes Fâtimides de Ma*k*rîzî, exemplaire unique, l'autographe même de l'auteur, dont on n'a malheureusement conservé que les 58 premiers feuillets; 1653, histoire des Ayyoubites entre 578 et 742 de l'H. (1182-1348 ap. J.-C.), par un de leurs descendants; 1654, les années 585 et 586 de l'H. (1189 et 1190 ap. J.-C.) du *fath al-koussî*, histoire de la croisade de Saladin, par 'Imâd ed-dîn Al-I*s*fahânî; 1655, un ouvrage important, relatif aux années 626 à 689 de l'H. (1218-1290 ap. J.-C.), où l'attention est surtout portée sur les luttes entre les Musulmans et les croisés, d'après tous les indices un remaniement d'un des ouvrages composés sur cette période par Ibn Wâ*s*il, témoin oculaire, qui mourut en 697 de l'H. (1297 ap. J.-C.); 1656, histoire des relations et des combats entre les Mamelouks Baharites et les chrétiens, depuis la mort de Baibars en 1277 jusqu'en 709 de l'H. (1309 ap. J.-C.); 1657, fragment d'un ouvrage sur la statistique de l'Egypte au VIIIe siècle de l'H., ouvrage d'un siècle plus ancien que le *zobdat kaschf al-mamâlik* de Khalîl ibn Shâhîn A*t*-*T*hâhirî, qui parait y avoir largement puisé, selon les habitudes peu scrupuleuses de l'historiographie orientale; 1658-1666, exemplaires et fragments du *soukkardân*; 1667 et 1668, un poème didactique sur l'histoire d'Egypte, intitulé *al-'oukoûd ad-dourriyya* et dont l'origine, quel que soit le rédacteur définitif, remonte à Djamâl ed-dîn Al-Misrî, nommé d'ailleurs en tête des deux manuscrits [1]; 1669-1673, l'histoire de la conquête de l'Egypte par le sultan Sâlim I; auteur : A*h*mad ben Zounboul Al-Mou*h*illî; 1674, description des luttes intestines qui ont désolé l'Egypte de 1191 à 1201 de l'H. (1777-1786 ap. J.-C.); 1675-1683, fragments divers et abrégé des *mawâ'ith* de Ma*k*rîzî; 1684 et 1685,

1. Les doutes, exprimés par M. W. P. (pp. 273 et 274), tomberont au moins en partie, lorsqu'il saura que le manuscrit de l'Escurial, auquel il fait allusion p. 273 (ms. 470, 10 fol. 128-132; Cas., 468, 4) débute par le vers cité p. 274, l. 11, et porte pour titre *al-'oukoûd ad-dourriyya fî 'l-oumarâ al-misriyya min talfîk wal-'adîb Djamâl ed-dîn Al-Misrî*. « Les colliers de perles, histoire des émirs de l'Egypte, écrite de pièces et de morceaux du fonds de l'éminent Djamâl ed-dîn Al-Misrî ».

deux chroniques du Caire pendant la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle de l'hégire; 1688, la dissertation de Soyoûṭî sur les pyramides; 1689, liste des fondations pieuses (*wakf*) du sultan Mamelouk Barsabây, liste composée dans la neuvième année de son règne en 834 de l'H. (1430 ap. J.-C.).

L'Abyssinie n'occupe une grande place ni dans les connaissances, ni dans la littérature des Arabes : à chaque étape, le Khalifat s'en est éloigné, et l'on ne pourrait pas beaucoup ajouter aux trois manuscrits que possède Gotha : 1692, le *tanwîr al-gabsch* d'Ibn Al-Djauzî [1]; 1693, l'*azhâr al-'aroûsch* de Soyoûṭî [2]; 1694, le *tirâz al-mankoûsch* d'Aboû 'l-Ma'âli Moḥammad Al-Boukhârî Al-Makkî.

Sur l'Afrique du nord, à côté de l'inévitable ḳartâs (nº 1696) [3], Gotha possède sous le nº 1695 une histoire de la fondation de Ḳairowân par 'Oḳba et de la conquête de l'Afrique par les Musulmans sous la conduite de 'Abd-Allâh Ibn Sa'd.

Des fragments divers de Maḳḳarî (1697-1704) sont tout le contingent fourni à l'histoire d'Espagne par la bibliothèque ducale.

Certaines villes possèdent des annales et des annalistes; telles, toutes les grandes cités de l'Espagne ou, pour rester sur le terrain exploré par M. W. P., La Mecque et Médine [4], Jérusalem, Damas, Alep.

Le dictionnaire d'Ibn Khallikân (nºˢ 1725-1732) est naturellement placé en tête des ouvrages de biographie générale [5]; puis vient (nº 1733) un volume du *wâfî bil-wafayât* de Ṣalâḥ ed-dîn Khalîl Aṣ-Ṣafadî, dans l'autographe même de l'auteur [6]; le reste est insignifiant. C'est dans les « histoires des prophètes » d'Abou 'l-ḥasan Moḥammad Al-Kisâ'î

---

1. M. W. P. a bien fait de ne se point laisser arrêter dans son identification, qui est exacte, par l'assertion de Casiri, d'après lequel le manuscrit 1835 de l'Escurial (Cas., 1830) serait divisé en vingt chapitres. Il en a effectivement vingt-huit, comme j'ai pu m'en convaincre. Quant à l'autre exemplaire de l'Escurial, au manuscrit 1762 (Cas., 1757), il a disparu et a été remplacé par un *Anwâri Souhailî* persan.

2. Le manuscrit 1764 de l'Escurial (Cas., 1759) contient les deux monographies que Soyoûṭî a consacrées à l'Abyssinie. Il se compose de 149 feuillets, dont les 39 premiers sont l'*azhâr al-'aroûsch* et les autres le *raf' asch-schân* (Cas., 1757, 2).

3. Si l'exemplaire cité comme se trouvant à l'Escurial a disparu, en revanche il s'en est rencontré un autre, qui porte aujourd'hui le nº 1872.

4. M. Wüstenfeld a utilisé les manuscrits de cette série 1705-1714 dans ses *Chroniken der Stadt Mekka* (Leipzig, 1857-61, 4 vol. in-8) et dans sa *Geschichte der Stadt Medina*, insérée dans les *Abhandlungen der Kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen* (Gœttingen, 1860, in-4º).

5. Ici encore je suis en état de rectifier les notes empruntées à Casiri. L'Escurial ne possède qu'un troisième volume d'Ibn Khallikân, le nº 1723 (Cas., 1718), et un abrégé en un volume, le nº 1780 (Cas., 1775). Quant au ms. 1724 (Cas., 1719), auquel M. W. P. fait allusion, il doit être rapproché du ms. 1779 (Cas., 1774); tous deux appartiennent à un même exemplaire du *Fawât al-wafayât*, supplément et complément au dictionnaire biographique d'Ibn Khallikân.

6. C'est à ce même exemplaire autographe qu'appartiennent le nº 1722 de l'Escurial (Cas., 1717) et un autre volume que possède M. de Gayangos et que ce savant m'a permis d'examiner pendant mon séjour à Madrid.

(n° 1739) que G. Weil a puisé ses « Légendes bibliques des Musulmans » ; toute cette littérature ne présente d'ailleurs pour nous qu'un intérêt médiocre [1], à moins qu'elle ne touche à l'ancienne histoire des Musulmans, comme les six volumes du « Grand livre des classes » d'Ibn Sa'd (nos 1746-1751), qui remonte à la fin du deuxième siècle de l'hégire (vers 800 ap. J.-C.), et dont l'antiquité avait séduit un travailleur aussi perspicace que consciencieux, mon regretté ami M. Otto Loth [2]. Plus d'un écrit entaché de schi'isme ne s'explique que par la généalogie de l'auteur que ses origines rattachent à Ali : c'est à ce point de vue que les ouvrages sur la famille d'Ali (mss. 1753-1755) éclairent plus d'un problème d'histoire littéraire. Le ms. 1756, qui est fragmentaire, contient la vie de trois visirs du khalife Al-Mou*k*tadir billâh, qui régna de 295 à 320 de l'H. (907-932 ap. J.C.), sans doute par Al-Mou*t*awwa*k*, comme le démontre M. W. Pertsch. Dans toute autre littérature que celle des Arabes, la théologie a ses adeptes, qui s'y vouent exclusivement ; ni l'église, ni le temple, ni la synagogue ne débordent en tous sens au dehors de leurs enceintes comme la mosquée. Les théologiens musulmans sont presque tous de vrais encyclopédistes, et c'est parmi eux qu'on est étonné de retrouver les écrivains qui ont traité les sujets les plus profanes. C'est là ce qui assure, même pour ceux qui ne sont point musulmans, un prix à toutes les biographies spéciales des traditionnistes (mss. 1757-1761), des Schâfi'ites (mss. 1762 et 1763) [3], des *H*anafites (ms. 1764), des jurisconsultes 'Othmânites (mss. 1765 et 1766) et aussi des *soûfi* (mss. 1767 et 1768). Si de tels recueils peuvent être utilement consultés, à plus forte raison faut-il être attentifs à des ouvrages, comme la fameuse histoire des médecins d'Ibn Abî Ou*s*aibi'a, dont le ms. 1769 contient des morceaux choisis [4], ou comme le Dictionnaire des contemporains de Ma*k*rîzî, l'historien et l'auteur de la description de l'Egypte, mort en 845 de l'H. (1441 ap. J.-C.), dont le ms. 1771 est le premier

---

1. Le manuscrit de l'Escurial 1745 (Cas., 1740) contient, en effet, comme neuvième partie (fol. 150-187) une histoire des prophètes, intitulée *ischrâf at-tawârikh*, comme le ms. 1744 de Gotha ; mais le commencement diffère ; Soyoûtî n'est nulle part nommé, et le copiste n'a pas même risqué une conjecture relativement à l'auteur, dont il a laissé le nom en blanc.

2. O. Loth, *Das Classenbuch des Ibn Sa'd*. Leipzig, 1869, in-8°. Voir mon article dans la *Revue critique*, 1869, art. 188, pp. 196 et suiv.

3. Le ms. 1762 contient la rédaction abrégée des « Classes des Schâfi'ites » par As-Sobkî. M. W. P. sera sans doute heureux d'apprendre que le ms. 1669 de l'Escurial (Cas., 1664) contient un premier volume de la rédaction *in-extenso*.

4. Ce ms. a été largement mis à contribution par M. Wüstenfeld pour sa *Geschichte der Arabischen Aertzte und Naturforscher* (Gœttingen, 1840, in-8). D'après ce que m'écrit M. August Müller de Halle, il publiera au Caire, avant la fin de 1883, une édition complète et critique de l'histoire des médecins par Ibn Abî Ou*s*aibi'a. L'éditeur égyptien ne commencera l'impression qu'après avoir recueilli un *minimum* de cinquante souscriptions en Europe. C'est là une prétention modeste, à laquelle satisfaction ne manquera point d'être donnée. Puisse cette note gagner à l'œuvre quelques adhésions !

volume autographe, ou comme un autre *unicum*, le deuxième volume de la biographie des Alépains célèbres, par 'Alî ben Khaṭib an-Nâsiriyya (ms. 1772). Les mss. 1773 et 1774 contiennent un dictionnaire des hommes illustres d'Alep d'Ibn Al-*H*anbalî, avec un index malheureusement incomplet. Ce sont des fragments et des extraits du vaste ouvrage consacré aux habitants de Damas par Ibn 'Asâkir, mort en 751 de l'H. (1175 ap. J.-C.) que renferment les mss. 1775-1777, le premier un autographe de l'auteur, ou au moins de son fils Aboû 'l-*K*âsim, qui écrivait sous sa dictée; c'est au même sujet que se rapportent les mss. 1778 et 1779, ce dernier probablement par Ibn *T*oûloûn, qui mourut en 953 de l'H. (1546 ap. J.-C.) et qui parle surtout des personnes connues par lui à Damas. C'est un tout autre genre de ressemblances qui a inspiré à inspiré à Ibn *T*hafar, l'auteur du *Solwân al-moutâ'*, son *dourar al-kourar*, curieuse collection de traits et d'anecdotes relatifs à des enfants célèbres.

Les biographies spéciales ouvrent par un grand nombre de monographies sur Mahomet (mss. 1781-1835). Il y a peu à glaner après M. W. P. dans ce champ aride, où rien ne nous attire, où rien ne nous arrête [1]. Parmi les autres personnages, qui sont l'objet d'études particulières conservées à Gotha, je remarque Madjnoûn, l'amoureux légendaire de la séduisante Lailâ (ms. 1836), Ali (ms. 1837), *H*ousain si cruellement assassiné (ms. 1838), Tîmoûr (c'est le livre en prose rimée d'Ibn 'Arabschâh que contiennent trois fois les mss. 1840-1842), le célèbre fondateur de la secte des Derviches A*h*madites, A*h*mad Al-Badawî (mss. 1844-1846), An-Nawawî (auteur : Soyoûṭî, ms. 1847), les deux célèbres *s*oûfî Al-Marsî et Asch-Schâdhilî (ms. 1848) [2], Al-Ma*h*allî (ms. 1849) [3], Soyoûṭî (ms. 1853), etc.

Un certain nombre de diplômes (*idjâza*, mot à mot *facultas*, c'est-à-dire *facultas docendi*), plus ou moins étendus, ont été rattachés à cette série, comme des documents appartenant en propre à certains individus. Ce sont les mss. 1857-1865.

Trois volumes de mélanges historiques (mss. 1866-1868) ont été relégués à la fin, à raison de leur caractère fragmentaire.

---

1. Le ms. 1781 contient la vie du prophète par Ibn Hischâm. A la liste des mss. connus et décrits par M. Wüstenfeld en tête de son édition (Gœttingen, 1858-60, 2 tomes en 3 vol. in-8, II, p. XLVIII et suiv.), liste complétée par M. W. P., III, p. 363, il faut encore ajouter le ms. 1687 de l'Escurial (Cas., 1682). — A propos des *schamâ'il* (ms. 1828), M. W. P. cite comme mss. correspondants de l'Escurial Casiri, nos 1781 et 1784, 1 = 1809, 1. Ce n'est pas 1809, 1, mais 1789, 1 qui répond à Cas., 1784, 1 et qui contient les *schamâ'il*. Quant à 1786 (Cas., 1781), c'est un volume de philologie qui n'a aucun rapport avec le ms. étudié par Casiri et auquel il a été substitué. Enfin, la Bibliothèque de l'Escurial possède deux autres exemplaires des *schamâ'il*, 1740 (Cas., 1735), copie exécutée en 514 de l'H. (1120 ap. J.-C.) et 1870.

2. Aux mss. du *latâ'if al-minan*, indiqués par M. W. P. comme se trouvant à l'Escurial, il faut ajouter le no 1692 (Cas., 1687).

3. P. 405, l. 5 d'en bas, lisez 791 au lieu de 691.

XVIII. Politique, mss. 1869-1893, III, pp. 421-442. Les mss. 1869-1871 contiennent la *Pseudo-politique* d'Aristote, composée pour Alexandre le Grand, un apocryphe que la traduction latine de Magister Philippus a rendu classique au moyen âge. Il faut encore signaler 1872, le *tashîl an-nathar*, un opuscule politique de Mâwardi, différent de celui qui a été publié par M. Enger [1]; 1874-1877, la rédaction ou version arabe du « Conseil des rois » par Gazâlî; 1878 et 1879, « le miroir des rois » d'Ibn Abî Randaka [2]; 1881, le *djalîs as-sâlih*, livre consacré à l'éloge et à l'instruction du prince Ayyoûbite Aboû 'lmouthaffar Moûsâ, par 'Alâ ed-dîn 'Alî; 1882 et 1883, l'éthique intitulée « le collier unique » par Ibn Talha [3]; 1884, « l'épée des rois et des juges », par Al-Kâfîdjî; 1885, « l'étoile du roi », traité anonyme, composé vers 860 de l'H. (1456 ap. J.-C.); 1886, « les présents des visirs » d'At-Tha-'âlibî; 1888 et 1889, le manuel de l'inspecteur des poids et mesures (*al-mouhtasib*), par An-Nibrâwî; 1890, le *nouzhat at-thourafâ*, sur les connaissances nécessaires aux rois, par 'Abbâs Al-Gassânî [4]; enfin 1891-1893, trois ouvrages spéciaux sur l'administration de l'Egypte [5].

XIX. Médecine, mss. 1894-2063; III, pp. 443-483, et IV, p. 1 et suiv. La littérature relative aux aphorismes et aux Prognostica d'Hippocrate occupe les mss. 1894-1900; Gallien, dont le nom joue un rôle si considérable dans l'histoire de la médecine arabe, clôt la série des médecins grecs (mss. 1901-1906). Après quelques généralités sur la médecine (mss. 1907-1909), c'est aux différents systèmes que sont consacrés les mss. 1910-1950, qui terminent la publication actuelle. Ce sont, entre autres, 1910, un fragment du « Paradis de la sagesse » [6] par Aboû 'lhasan 'Alî ben Rabn [7] At-Tabarî, qui vivait dans la première moitié du

---

1. Maverdii *Constitutiones politicae*. Ex recensione M. Engeri. Bonnae, 1853, in-8°.

2. Je suppose que le ms. 1880 a été attribué à Ibn Al-Djauzî par une confusion avec les derniers mots du titre placé en tête *min aldjaur*. Il y a là une ressemblance extérieure si frappante qu'elle a pu amener l'erreur évidente.

3. Dans le ms. 720 de l'Escurial (Cas., 717), le nom de l'auteur est donné quelque peu différemment; il y est appelé Schams ed-dîn Aboû 'Abd Allâh Mohammad ben Talha Asch-Schâfi'î.

4. M. W. P. a raison de mettre en doute les renseignements fournis par Casiri à l'occasion du ms. 245, 2 de l'Escurial. Il n'y est pas plus question de l'an 585 de l'H. et de Saladin que dans le ms. de Gotha. L'auteur, que Hâdjî Khalîfa (V, p. 337) fait régner dans le Yemen, y est appelé « le sultan puissant, qui réunit les deux supériorités de l'épée et du kalam ».

5. Voir plus haut, à propos du ms. 47, 1, p.

6. Faut-il ainsi traduire *al-hikma*, ou préférer le sens plus précis de « médecine »? C'est l'art de guérir qui pour les Arabes était la σοφία. Le mot le plus usité en arabe pour exprimer un médecin *tabîb* signifie en éthiopien « un sage ».

7. Telle est la vraie leçon, que, par ignorance, les copistes ont ensuite transformée en Zain. L'auteur était un juif converti à l'islâm, et Rabn est l'hébreu *rabbénou* « notre maître ». Ce même mot est devenu *raynoû*, avec un *yâ* dans la souscription du ms. 868, 1 de l'Escurial (Cas., 863, 1).

IIIe siècle de l'H. (816-864 ap. J.-C.); 1911-1930, texte, commentaires, abrégés par Ibn An-Nafîs et autres, commentaires sur les abrégés du Canon d'Avicenne; 1937, les aphorismes médicaux de Maïmonide, enfin plusieurs traités plus modernes, auxquels mon incompétence ne me permet point d'assigner leur rang et leur valeur.

Le volume IV, qui ne tardera point à suivre les trois premiers, comprendra la fin de XIX la médecine, mss. 1951-2063; XX l'histoire naturelle et l'agriculture, mss. 2064-2120; XXI les anthologies et les débats (*al-mouhâdarât*), mss. 2121-2190; XXII la poésie, mss. 2191-2384; XXIII les récits, mss. 2385-2778; XXIV la rhétorique, mss. 2779-2825; XXV l'épistolographie, mss. 2826-2844; XXV la théologie chrétienne, mss. 2845-2890. Tel est le cadre, que dès à présent M. W. P. a tracé et rempli; car l'impression n'a pas commencé, avant que le travail ne fût terminé. Du reste, le temps des acquisitions est passé à Gotha, et le nombre des manuscrits arabes ne pourra plus s'y accroître que par la chance de quelque donation attirée peut-être par le catalogue même de M. W. Pertsch. Pendant la période de formation, le catalogue d'une collection est toujours prématuré, parce qu'il est exposé à ignorer les richesses du lendemain; c'est plus tard, quand tout est entré dans le calme et dans l'immobilité, qu'arrive l'heure propice aux descriptions définitives.

Celle de M. W. P. est à la fois sobre et substantielle : rien n'y est omis de ce qu'il importe de savoir sur les ouvrages et sur leurs auteurs. Les déductions pour découvrir l'identité et des uns et des autres sont d'un excellent esprit, qui se tient à égale distance d'une audace qui éveillerait la méfiance, et d'une timidité stérile. Toutes les ressources d'une bibliographie soigneusement tenue au courant sont mises à contribution, et les publications orientales de textes arabes n'ont pas plus échappé à M. W. P. que les publications occidentales.

Bien plus, à propos de chaque manuscrit, M. W. P. a l'ambition de nous faire connaître tous les autres exemplaires du même ouvrage conservés dans les collections publiques et particulières. A Dieu ne plaise que je lui reproche d'être aussi bien informé sur les travaux de ses devanciers et d'avoir interrogé non-seulement les catalogues imprimés, mais aussi les notes disséminées dans les divers recueils consacrés aux études orientales! Ce dur labeur a donné naissance à bien des comparaisons intéressantes qui ont éclairé d'un nouveau jour plus d'un problème d'histoire littéraire. Mais, si pour un livre rare, pour un fragment dépareillé il importe de savoir où l'on rencontre encore l'un, où l'on peut compléter l'autre, à quoi servent les énumérations érudites des manuscrits innombrables de la *schâfiyya*, du *mirâh el-arwâh* et des autres opuscules contenus dans le ms. 1942 [1]? Qui peut se vanter d'atteindre toutes les copies qui ont été faites des diverses prières réunies dans les mss. 776 et 777 [2]? Il y a là un luxe de renseignements, qui ne se jus-

1. I, p. 230 et suiv.
2. II, p. 87 et suiv.

fierait que si l'on pouvait aspirer à être complet. Or, il y a quelques années, les boîtes des quais regorgeaient de ces manuscrits arabes inutiles, qui ont dû entrer comme spécimen calligraphique dans les cabinets de l'un ou de l'autre amateur. Ils devraient figurer dans les parallèles cités par M. W. P. ou bien plutôt il aurait pu s'épargner l'excès des recherches inutiles et supprimer pas mal de citations oiseuses [1].

C'est, du reste, l'unique objection d'une certaine gravité que je puisse opposer au plan et à la méthode adoptés par M. Wilhelm Pertsch. Il ne se passera pas deux ans que son catalogue sera entièrement publié, et la carrière parcourue nous dédommagera amplement du long crédit que nous avions accordé au savant auteur.

Hartwig Derenbourg.

---

60. — **M. Tullii Ciceronis pro A. Licinio Archia poeta oratio ad judices.** Texte revu et annoté par P. Thomas, professeur à l'Université de Gand. Mons, H. Manceaux, 1882. Avant-propos, introduction, appendice critique I-XI, 1-35 p. in-12.

On pourrait blâmer dans cette édition des renvois répétés aux mêmes passages de la grammaire de Gantrelle, quelques notes obscures par excès de brièveté, des explications contestables (p. 2, *vel*), une mauvaise leçon § 5 *fin* : quae hujus adolescentiae prima *fuit*, ou encore quelques négligences de rédaction : p. 3 : j'ai fait des vers, *de la littérature;* dans la préface, à côté de lacunes regrettables pour tout ce qui concerne le caractère littéraire du discours, on signalerait des expressions modernes comme *naturalisation* qui égareront l'esprit de l'élève plus qu'elles ne l'éclaireront. Mais il faudrait aussi, pour être juste, relever maintes remarques qui sont d'un critique judicieux et d'un excellent latiniste. Bornons-nous à dire que pour l'ensemble ce *pro Archia* a bien le « caractère personnel » que l'auteur a voulu lui donner ; que tout nouvel éditeur du discours se sentira strictement obligé de lire avec attention ce livre d'apparence modeste, et qu'il sera très probablement obligé d'y faire plus d'un emprunt : de combien d'éditions classiques pourrait-on en dire autant ?

E. T.

---

61. — **Histoire des rois d'Alger** par Fray Diego de Haedo, abbé de Fromesta (*Epitome de los Reyes de Argel*. Valladolid. 1612), traduite et annotée par H.-D. de Grammont. Alger, Adolphe Jourdan. 1881, 222 p. in-8° (Tiré à part de la *Revue africaine*.)

Le livre que fit imprimer à Valladolid, en 1612, le bénédictin Diego de Haedo, abbé de Fromesta, sous le titre de *Topographia e historia*

1. M. W. P. fera bien aussi, et nos critiques ont dû le lui démontrer, de s'appuyer le moins souvent possible sur les catalogues du siècle dernier, composés alors que les études orientales en Europe étaient encore dans leur enfance.

*general de Argel*, est, de beaucoup, le plus important document historique que nous possédions sur le premier siècle de la domination turque en Algérie. Ce livre se compose de trois parties. La première est la *Topographia*, tableau très complet de l'état social, économique et politique de la Régence, des mœurs, usages et pratiques religieuses de ses divers habitants, de la topographie proprement dite de la ville d'Alger, de ses monuments, ressources et particularités de tout genre. Les quarante-un chapitres de cette *Topographia* sont un vrai trésor de renseignements précis, de descriptions minutieuses qui font revivre l'Alger de la fin du XVI^e^ siècle et pénétrer jusque dans l'intimité de ce mélange bizarre de Turcs, d'Arabes, de Kabyles, de Maures, de renégats et de captifs chrétiens, qui constituaient la société algérienne d'alors et la constituent encore aujourd'hui, avec ces seules différences que les Turcs sont partis, qu'on ne trouve sans doute plus guère de renégats et que les captifs ont été remplacés par une aristocratie française de fonctionnaires militaires et civils, édition augmentée et corrigée des anciens janissaires, et par une population de commerçants, d'artisans, de manœuvres et de colons en grande partie espagnole. Vient en second lieu un abrégé de l'histoire des rois ou pachas d'Alger, depuis les origines de la conquête turque jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle; puis trois dialogues, intitulés *de la captivité, des martyrs* et *des marabouts,* dans lesquels l'auteur met en scène trois Espagnols captifs [1] qui s'entretiennent des souffrances de la captivité, dressent le martyrologe des chrétiens des bagnes et s'évertuent à démontrer à un fils de renégat, quatrième interlocuteur dans le dernier dialogue, « les grandes erreurs et fausses opinions » qu'enseignent les marabouts. Cette troisième partie, quoique encombrée d'une masse de réflexions pédantes et de longues considérations historiques que le digne bénédictin eût mieux fait de garder en portefeuille, n'en contient pas moins beaucoup de données précieuses sur les courses des pirates algériens et les aventures de plusieurs captifs, dont un célèbre, Michel de Cervantes.

Pendant longtemps le livre de Haedo n'a dû être connu que d'un petit nombre d'initiés aux choses d'Afrique; les pères de la Merci et les pensionnaires rachetés des bagnes devaient en être les lecteurs les plus assidus. L'un de ces derniers, J.-B. Gramaye, l'auteur du *Diarium rerum Argelae gestarum anno 1619* et des dix livres de l'*Africa illustrata,* en a même traduit en latin une partie, celle qui traite des martyrs, et cette traduction semble bien avoir été imprimée à Tournai vers 1622, mais on n'en connaît pas d'exemplaires [2].

En rédigeant le second de ses dialogues, le bon P. Haedo ne se doutait

---

1. Ces trois Espagnols ne sont pas des personnages fictifs; deux d'entre eux, le Dr Sosa et Hierónimo Ramirez, sont cités dans des documents authentiques de l'époque; voir Navarrete, *Vida de Cervantes,* Madrid, 1819, pp. 341 et 573. Je ne sais rien sur le troisième, Antonio Gonzalez de Torres.

2. Voir Félix Nève, *Examen historique du Tableau des alphabets et des langues de l'univers que J.-B. Gramaye a publié à Ath en 1622*. Gand, 1854, in-8°.

guère qu'un article de ce martyrologe le rendrait plus tard célèbre et lui attirerait la reconnaissance éternelle de ses compatriotes. C'est pourtant ce qui est arrivé. Le vieux livre qu'on ne lisait plus tomba un jour entre les mains d'un autre bénédictin espagnol, le très savant P. Sarmiento, qui par hasard l'ouvrit au fol. 185, où il lut le récit émouvant du projet d'évasion d'un certain Miguel Cervantes, *hidalgo principal de Alcalá de Henares*. Ce récit, confirmé bientôt par d'autres documents d'une authenticité indiscutable, assura au livre de l'abbé de Fromesta une place d'honneur dans toute bibliothèque espagnole; dès lors les noms de Haedo et de Cervantes sont pour ainsi dire inséparables; on ne cite plus l'un sans l'autre.

Une question d'une réelle importance s'est posée à propos de la *Topographia e historia general de Argel*. L'auteur parle-t-il et décrit-il en témoin oculaire, ou n'a-t-il fait que transcrire et refondre des relations de captifs algériens? Les érudits espagnols semblent, en général, avoir admis que Haedo n'a pas vu lui-même les choses qu'il a si bien racontées : telle est du moins l'opinion du plus savant et du plus judicieux des biographes de Cervantes, D. Martin Fernandez de Navarrete [1]. S'en rapportant à ce qui est dit dans la dédicace du livre à l'archevêque de Palerme, oncle de l'auteur, et nommé comme lui Diego de Haedo, Navarrete avance que « le premier ou principal auteur » de la *Topographia* fut Diego de Haedo, archevêque de Palerme de 1589 à 1608, que ce personnage puisa ses renseignements dans des relations fournies par des captifs, en particulier par les interlocuteurs des dialogues, et qu'après avoir plus ou moins ordonné ces matériaux, il les remit à son neveu, notre Diego de Haedo, qui donna au recueil sa forme définitive et l'imprima [2]. Le passage de la dédicace auquel se réfère Navarrete n'est pas clair; je le traduis ici littéralement : « Le second motif (qui m'a porté à vous dédier ces écrits) est que vous les avez composés d'après les informations des chrétiens captifs, spécialement de ceux qui figurent dans les dialogues, et que *nous les avons livrés* [3], quoiqu'en brouillon, pendant que j'étais à votre service à Palerme, de manière que sans le travail et le soin que j'y ai mis en leur donnant la dernière forme, on n'aurait pu ni les imprimer ni les publier. » Je ne vois pas ce que signifie au juste *nous les avons livrés*, ni si le *nous* se rapporte à notre Diego et aux captifs, ou à Diego et à l'archevêque. Quoiqu'il en soit, l'abbé, dans cette lettre, n'affirme pas formellement qu'il ait séjourné à Alger, et il attribue en effet à son oncle une part (à dessein sans doute très exagérée) dans l'œuvre, qu'il dit avoir révisée et publiée.

1. Un historien contemporain, D. Antonio Cánovas del Castillo, pense de même : « No estuvo Haedo en Argel, ni consta, sea dicho de paso, que conociera á Cervantes, limitándose á recopilar en Palermo... las relaciones que allí llegaban de los cautivos. » *Discursos leidos ante la R. Academia Española*. Madrid, 1878, p. 76.

2. *Vida de Cervantes*, p. 351.

3. *Y avemos los entregado.*

Malheureusement nous n'avons sur la vie de Diego de Haedo, le neveu, d'autre source de renseignements que son livre. M. de Grammont, il est vrai, auteur du travail dont il sera parlé tout à l'heure, a invoqué un autre témoignage, celui du P. Dan, et a cru découvrir dans un ouvrage manuscrit du zélé trinitaire la confirmation de l'opinion suivant laquelle Haedo le jeune aurait passé quelques années en captivité à Alger. Pour ma part, je ne pense pas que l'autorité du P. Dan soit ici d'aucun poids, car en examinant le chapitre de son ouvrage consacré à Haedo, on se rend compte aussitôt qu'il n'en savait pas plus long que nous, c'est-à-dire que tout ce qu'il rapporte de la captivité de l'abbé de Fromesta lui a été uniquement suggéré par la lecture de la *Topographia* [1]. Puisque nous en sommes réduits à nous contenter de ce seul livre, voyons ce qu'il va nous révéler. En premier lieu, un fait indiscutable, c'est que Haedo a écrit au mois de mars 1581 le chapitre XXII de son *Epitome,* qui traite de Djafer Pacha, vingt-troisième roi d'Alger; il le dit en propres termes : « Hasta oy, los ocho de março de 1581, que son ocho meses que rreyna y govierna, *quando esto se escrive* ». Cela posé, on peut aller plus loin et considérer comme très vraisemblable que les chapitres de l'*Epitome* qui précèdent ont été rédigés dans les premiers mois de l'année 1581 ou à la fin de 1580, car la *Topographia*, première partie du recueil, paraît bien avoir été écrite dans le cours de cette dernière année : au fol. 30 de cette description, Haedo, parlant de l'ère mu-

1. L'ouvrage du P. Dan est intitulé *Les illustres captifs;* on le conserve à la Mazarine sous le n° 1919. Mon ami, M. A. Molinier, a bien voulu m'envoyer la copie du chapitre XII qui traite de Haedo, et les extraits qu'on va en lire (je ne supprime que le remplissage) permettront à chacun d'apprécier la valeur de ce texte. « J'ai peu à dire, manque d'amples mémoires, touchant dom Diego de Haedo, mais pour peu que j'en aye, ils sont assez considerables pour ne pas le mettre au rang des oubliez, quand même il n'y auroit de remarquable que ce bel ouvrage qu'il a donné au public au retour de sa captivité, intitulé *Topographie ou description de la ville d'Alger*, avec quelques dialogues de la captivité, le tout en sa langue maternelle... Celui cy doncques, ne degenerant point du zele et des merites de ses devanciers, ne s'est point espargné toute sa vie en ce pieux exercice, où ses bonnes lettres luy ont donné de grands avantages et une juste réputation, ainsi, beaucoup considéré, s'estant mis sur mer, je ne scay par quelle fatale rencontre il tomba entre les mains de pirates d'Alger en l'année 1578 et fut mené en captivité par ces Barbares, où il souffrit beaucoup de misères... Ce bon religieux au traitté susdit de la captivité en rapporte divers exemples, et fait aussi mention des grands soins et des traverces qu'il a veu souffrir en Alger à quelques uns de nos peres qui y estoient de son temps au sujet de la Redemption des Captifs, où ils s'emploioient de tout leur possible... A quoy aussi ce mesme pere ne s'oublioit pas autant que le maistre de qui il dependoit luy en donnoit le loisir [le P. Dan croit que Haedo parle en son nom dans les dialogues], de sorte que durant trois ans qu'il fut esclave, ayant appris par experience le poids des extremes incommoditez des pauvres Chrestiens, c'est pourquoy il en a si bien escrit. A son retour de son esclavage, estant bien accueilli des siens, comme il estoit homme de grands merites il fut fait abbé de Fromesta... où *il a vescu en une insigne pieté et y est mort tout de mesme.* » Seul ce qui est allégué dans la dernière phrase soulignée n'a pu être pris à la *Topographia e historia general de Argel.*

sulmane et la comparant à l'ère chrétienne, choisit comme terme de comparaison l'an 1580 du Christ qu'il fait concorder avec l'année 988 des musulmans; or, n'est-il pas très habituel, dans les rapprochements de ce genre, de prendre pour exemple l'année courante? Et maintenant, si, comme on doit l'admettre à mon sens, Haedo écrivait en 1580 et en 1581, on se demande où il écrivait. En Sicile? Mais dans sa dédicace il parle seulement de son séjour à Palerme auprès de son oncle, qui ne fut nommé archevêque qu'en 1589. En Espagne? Mais comment aurait-il pu y être si complètement et minutieusement informé sur la vie algérienne et l'histoire des pachas? Ecrivait-il donc à Alger? Oui, il écrivait à Alger, et les deux passages que voici de la *Topographie* le prouvent : chap. XXVIII (fol. 23, col. 2), où il s'agit des juifs : « Il n'y en a aucun parmi eux qui soit instruit et versé dans l'art de l'écriture, mais ils sont tous très ignorants et grandement obstinés dans leurs cérémonies et rêveries judaïques, *comme je l'ai expérimenté* en disputant avec eux bien des fois ». Plus loin, chap. XXXV (fol. 32$^{vo}$, col. 2), où il est dit que les musulmans ne se privent pas de boire du vin : « De plus grands ivrognes que presque tous les Turcs et renégats et beaucoup de Maures d'Alger *je n'en ai jamais vu :* les Allemands eux-mêmes ne le sont pas à ce point. »

Pour quels motifs, en quelle qualité Haedo se trouvait-il à Alger vers 1580? N'appartenant pas à l'ordre trinitaire, il n'a pu y être envoyé à propos de la *rédemption*, et, comme il n'est point probable qu'il y soit venu pour son plaisir, tout porte à croire qu'en traversant la Méditerranée quelque corsaire algérien l'aura arrêté au passage et mené à la capitale de la Régence prendre l'air des bagnes. C'est l'avis du P. Dan, qui, s'appuyant sur un passage de l'*Epitome*, prétend que Haedo a été capturé en 1578. Il est question là (fol. 85) de Morat-Reïs, corsaire fameux du temps de Hassan Pacha, « qui, pour nos péchés », dit Haedo, « a causé le plus de mal aux chrétiens, ce que *nous avons très bien expérimenté* cette année de 1578 »; puis il raconte l'expédition de Morat sur les côtes de la Calabre et la capture qu'il fit de deux galères commandées par le duc de Terranova, qui allaient de Sicile en Espagne. Est-il bien sûr que l'*experimentamos* se rapporte à Haedo? Je n'oserais l'affirmer, et je crois que le mot peut aussi bien s'appliquer aux chrétiens en général : « Nous autres chrétiens, nous l'avons très bien expérimenté ». En tout cas, il me semble que M. de G. s'avance trop en disant [1] : « Ce fut dans cette course qu'Haedo fut pris. Nous sommes tout au moins certain que c'est à la même date, et le ton personnel que prend ici l'auteur nous est une preuve surérogatoire qui ne manque pas de valeur. » Je ne préciserais pas tant et me contenterais de dire que c'est vers cette époque que Haedo a dû être capturé, puisqu'il se trouvait à Alger en 1580 et en 1581. Ce dernier point, on l'a vu, ne saurait être désormais contesté, et c'est l'essen-

1. Page 174 de sa traduction de l'*Epitome*.

tiel. Je m'explique d'ailleurs difficilement qu'on ait pu si longtemps mettre en doute le séjour de Haedo en Afrique. N'eussions-nous aucune des preuves qui ont été fournies plus haut, la lecture seule de la *Topographie* devait suffire à nous persuader que le bénédictin a vu et *vécu* ce qu'il a peint avec une telle abondance de détails et une couleur si vraie.

L'ouvrage de Haedo ne pouvait manquer d'attirer l'attention de ceux des membres de la *Société historique algérienne* qui se sont voués à l'étude de la période turque de l'histoire d'Algérie et des conquêtes ou établissements espagnols dans le nord de l'Afrique au XVIe siècle. L'ancien président de cette société, M. A. Berbruger, chercheur infatigable et habile vulgarisateur, mais esprit peu pénétrant et critique, avait entrepris de traduire la première partie du livre de Haedo, la *Topographie d'Alger*. Cette traduction, qu'il n'eut pas le temps de mener à bonne fin, fut complétée, après sa mort, par un de ses amis, M. le Dr Monnereau, et imprimée en 1870 et 1871 dans les tomes XIV et XV de la *Revue africaine*, organe de la *Société historique algérienne*. Sans méconnaître ni l'utilité de ce travail, qui a mis à la portée de tous une partie considérable d'un livre si important, ni le mérite des notes explicatives ou rectificatives des deux érudits, il est permis de regretter que le texte du bénédictin espagnol n'ait pas été serré de plus près et que les traducteurs se soient trop souvent permis, et cela sans en avertir le lecteur, de paraphraser ou d'abréger des passages, parfois obscurs et difficiles, de l'auteur original.

M. de G., notre collaborateur, avantageusement connu par des travaux sur l'histoire de la Régence au XVIe et au XVIIe siècle, nous donne aujourd'hui la version française de la seconde partie du livre de Haedo, l'*Epitome de los reyes de Argel*, qui embrasse l'histoire de la Régence depuis le premier Barberousse jusqu'à la seconde élévation au pouvoir de Mustapha Pacha (1596). Sa connaissance approfondie des documents, tant chrétiens que musulmans, qui peuvent servir à éclairer cette époque encore fort obscure des annales de l'Algérie, lui a fourni le moyen de contrôler toujours et de corriger de temps à autre le récit de Haedo; les *Négociations de la France dans le Levant* de M. Charrière et les documents espagnols, recueillis par M. Tiran et assez mal publiés dans la *Revue africaine*[1] par M. de la Primaudaye, sont les sources où M. de G. a surtout puisé pour donner à son auteur le commentaire qu'il réclamait. Autant que je puis en juger, les notes du traducteur répondent à ce qu'on était en droit d'attendre de sa compétence et remédient aux erreurs et aux lacunes du texte espagnol. La traduction, par contre, n'est pas à l'abri de tout reproche. M. de G. sait certainement ce qu'il faut de castillan pour pouvoir consulter avec profit les nombreux documents espagnols relatifs au gouvernement de la Régence, à ses luttes avec les états chrétiens et les tribus arabes, ou même, au besoin, pour pouvoir

1. Tome XIX.

traduire un morceau d'une certaine étendue, mais je crains qu'il n'ait point assez la pratique des difficultés et des idiotismes de la langue castillane pour être sûr de toujours bien rendre la pensée d'un auteur (je n'ose dire écrivain) tel que Haedo, dont la phrase manque trop souvent de limpidité et même de correction. Puis M. de G. a suivi, à mon sens, un mauvais système : il s'est cru obligé « d'élaguer le style par trop touffu » de son auteur, alors qu'en s'attachant à reproduire littéralement l'original, il eût évité des erreurs et conservé quelque chose de la couleur du récit espagnol. Cela dit, je me hâte de reconnaître que les défauts de cette traduction ne l'empêchent pas de remplir son but, mais comme il pourrait se faire que M. de G. eût à revenir un jour ou l'autre sur son premier travail, il voudra bien me permettre de lui signaler quelques passages qui ne me semblent pas exactement rendus.

P. 6. « Au *printemps* de l'année 1504 ». Il y a dans le texte *verano*, qui signifie « été » ; la même faute s'observe dans d'autres passages. — P. 7, « les rameurs, qui étaient presque tous Turcs et *braves*, lui obéirent ». Texte : « la mayor parte de los quales eran turcos y *buenas boyas* ». L'expression *buena boya*, corruption de l'italien *buona voglia*, signifie « volontaire ». — Ibid., « en même temps *il fit arborer le pavillon du Pape sur sa galiote* pour tromper les chrétiens de la deuxième galère et leur faire croire que leur conserve avait été victorieuse ». Il y a dans l'original : « Pour tromper encore plus ceux qui venaient dans la seconde galère (chrétienne), il fit passer tous les Turcs dans celle qu'il avait prise *et fila par la poupe un câble à sa galiote* (pour la remorquer), afin que les chrétiens, en s'approchant, crussent que leur galère n'avait pas été prise, mais qu'elle avait au contraire vaincu et réduit la galiote ». — P. 8, « au Grand Capitaine Gonzalve *Fernand* ». Il faut dire, à la française, « Gonzalve de Cordoue », ou, à l'espagnole, « Gonzalo *Fernandez* (de Córdova) ». — Ibid., « il le *reçut à merci* ». Non : « il le prit sans coup férir (*la tomó á mansalva*) ». — P. 19, « la ville qui n'était pas fortifiée (aujourd'hui elle *l'est un peu*) ». Traduire « aujourd'hui elle ne l'est pas davantage (*como tampoco oy las* [*murallas*] *tiene*) ». — P. 24. « Les Algériens... devinrent très soumis et très obéissants ». Le texte est beaucoup plus précis : « Ils ont vécu jusqu'ici, de gré ou de force, tranquilles ». — P. 28, « au cap de Ténès ». Il n'est pas question ici du cap de Ténès ; le texte porte *cabe Tenez*, ce qui signifie « près de Ténès ». — P. 41. Il est parlé dans ce paragraphe de la prise du Peñon d'Alger par Kheïr-ed-Din. Haedo commence par indiquer le motif qui poussa le dernier des Barberousse à chasser les Espagnols de la forteresse : « El año 1530 [c'est 1529 qu'il fallait dire], desseando Barbarroja quitarse de delante una higa (*sic*) tan grande como era aquella fuerça... resolvióse de destruyrla ». La faute d'impression *higa* pour *biga* semble avoir embarrassé M. de G. qui n'a pas traduit le passage ; pourtant le sens est clair : « L'an 1530, Barberousse désireux d'enlever de devant ses yeux une si grande *poutre* », etc. — P. 53. « Ibrahim Pacha écrivait

très secrètement au duc (*sic*) de Venise ». Le *sic* était inutile, *duc* et *doge* sont deux formes d'un même mot; en français, nous avons adopté la forme italienne, ce qui n'a pas eu lieu en Espagne. — P. 56. « Napoles de Romania ». Nous disons *Nauplie*. — P. 87, « et envoient (les rois de Ouargla) à Alger trente *nègres* ». Lire *nègresses*, comme à la page suivante. — P. 119. « On avait envoyé deux armées d'Alger contre lui (le roi de Labes). Il les avait défaites et massacrées, *ne laissant en vie qu'un Turc, auquel il avait ensuite fait couper le membre par le milieu;* puis il l'avait renvoyé, les mains attachées derrière le dos », etc. Ce n'est pas ce que dit le texte; le charmant supplice n'eut pas lieu une fois seulement, il était habituel : « Lorsqu'il lui arrivait de prendre un Turc vivant, le supplice qu'il lui faisait subir était de lui couper », etc. — P. 121, « il maria ce jeune homme, qui s'appelait Caïd Hassan Griego, avec une *sœur aînée* de sa femme, nièce de ce même roi de Kouko », et en note : « Il semble résulter de là que le roi de Kouko avait épousé la veuve d'un de ses frères ». Pas du tout, *prima hermana* signifie non pas « sœur aînée », mais « cousine germaine ». — P. 133. Il est question de Mohammed Pacha, grand chasseur : « il entretenait en sa maison beaucoup d'oiseaux et de chiens, et allait chaque jour avec eux dans la campagne d'Alger et dans les montagnes, chassant et tuant beaucoup de lièvres, perdrix, palombes, tourterelles, cailles et sangliers qui abondaient dans le pays, *n'étant ni tracassés, ni chassés* ». Je ne sais d'où M. de G. tire les mots soulignés; il y a dans le texte : *conejos ni venados no los ay*, c'est-à-dire : « mais on n'y trouve ni lapins ni cerfs ». — P. 140. « Souk de la Verdure ». Je traduirais « marché aux herbes ». — P. 143, « il avait envoyé (Ochali) un More qui avait un esclave nègre, grand coureur ». Lire : « il avait envoyé un More nègre, son esclave, grand coureur ». — P. 156, « parce que les Turcs considèrent tous les Mores comme de la vile canaille *ou à peu de chose près* ». La restriction n'est pas dans l'espagnol : *vil canalla, para poco,* « vile canaille, bonne à rien ». — P. 157. « Les rois, comme nous l'avons dit ailleurs, héritent de ceux qui meurent sans enfants, et des Mores mêmes s'ils en ont, *à moins qu'ils ne soient majeurs; encore, dans ce cas-là, prennent-ils une part* ». Rétablissons : « à moins que ces enfants ne soient mâles, et, même dans ce cas, ils héritent une part égale à celle du fils ».

Ce n'est pas absolument tout ce qu'il y aurait à relever, et je n'ai pas signalé non plus quelques omissions de membres de phrase, en général de peu d'importance : aussi bien ce corrigé finirait par devenir fastidieux. M. de Grammont, qui est un érudit des plus consciencieux, saura lui-même compléter cette révision, s'il pense, ce que je souhaite, donner quelque jour une nouvelle édition de son important travail.

Alfred MOREL-FATIO.

62. — **Le marquis de Grignan**, petit-fils de Madame de Sévigné, par Frédéric Masson. Paris, E. Plon. 1882, in-8°, de 313 p.

M. F. Masson se plaint (p. 3) de l'ignorance où l'histoire nous a laissés de la vie de Louis Provence Adémar de Monteil, marquis de Grignan. On sait tout de son enfance, dit-il (p. 4), grâce à « son illustre grand'mère, » dans les lettres de laquelle « jour par jour, presque heure par heure, on peut suivre ses débuts et constater ses progrès, » mais quand Mme de Sévigné vient à mourir, « la nuit se fait. Qu'est-il devenu, ce beau marquis? Rien, il est mort. » L'éditeur des *Mémoires et lettres du cardinal de Bernis* a voulu « de cet enfant fameux retrouver au moins les quelques traces subsistantes. » La correspondance de la marquise d'Huxelles, dont il a été question ici à propos du livre de M. Ed. de Barthélemy [1], lui a fourni quelques lettres inédites du *petit marquis;* il en a trouvé d'autres au Dépôt des affaires étrangères, « car il avait été, — comme tout le monde — un instant mêlé à la diplomatie. » Puis il l'a suivi « dans tous les actes de sa vie privée ou publique : recherchant dans les mairies les registres de l'état civil où son nom se trouvait consigné [2]; obtenant des notaires communication des pièces qui marquent ces deux grandes étapes : le mariage et la mort [3]; enfin, fouillant au Dépôt de la guerre la volumineuse correspondance des généraux sous qui il avait servi. » L'ancien bibliothécaire du ministère des affaires étrangères se réjouit beaucoup (p. 9) de pouvoir offrir à ses lecteurs un petit bout de billet autographe et inédit de Mme de Sévigné, mais cette bonne fortune et quelques autres ne l'empêchent pas de dire avec une grande modestie (pp. 9-10) : « Je ne saurais cacher que cette esquisse ne peut guère avoir d'intérêt que pour ceux qui ont quelque intimité avec Mme de Sévigné et sa famille. Il m'est impossible, à propos du marquis, de refaire ce qui a été si bien fait par M. Monmerqué. M. Walckenaër et M. Aubenas. Je n'ai pu que glaner après eux, que ramasser les miettes qu'ils ont dédaignées. »

M. F. M. multiplie les détails sur la famille de Grignan, sur la naissance et sur l'éducation de son héros, sur sa première campagne, sur son régiment, sur sa mésalliance (on sait que le descendant d'un des croisés du XIe siècle épousa la fille du fermier général Saint-Amans, et se résigna ainsi, selon un mot dit par sa mère et souvent cité, à *fumer ses ter-*

---

1. No du 9 janvier 1882, pp. 32-35. M. F. M. dit (note de la page 4) que la correspondance de Mme d'Huxelles avec le marquis de la Garde lui a été communiquée par Mme Achille Jubinal, née de Saint-Albin. On a là un complément du recueil du Musée Calvet, recueil auquel M. F. M. a emprunté aussi diverses citations.

2. C'est ainsi, par exemple, que M. F. M. a pu mettre sous nos yeux (pp. 20-21) l'acte de baptême du marquis de Grignan conservé aux archives de la mairie de Lambesc.

3. Voir (p. 158) l'analyse du contrat de mariage du marquis de Grignan, tiré de l'étude d'un notaire de Grignan, et (p. 294) l'analyse de l'inventaire des biens, meubles, habits, etc., laissés par le marquis, tiré de l'étude d'un notaire de Paris.

*res*), sur « les splendeurs du marquis, » enfin sur sa dernière campagne, sa mort et la fin des Grignan. Ces détails, parmi lesquels on remarquera ce qui regarde l'éducation d'un enfant de grande famille au milieu du XVII$^{e}$ siècle et ce qui regarde l'histoire militaire de la France de 1688 à 1709 (année où, le 10 ou le 12 octobre, le marquis de Grignan mourut de la petite vérole à Thionville), ces détails, dis-je, sont d'une minutieuse exactitude. Le biographe a tiré un aussi bon parti des livres [1] que des manuscrits de nos grands dépôts publics. C'est surtout dans le Dépôt de la guerre qu'il a trouvé d'abondantes ressources. Il y signale particulièrement (p. 155) « la très nombreuse et très intéressante correspondance échangée entre Grignan et Louvois, et dont il est regrettable à tous les points de vue que l'édition Regnier ne donne point un seul spécimen [2]. » Ces documents, ajoute-t-il, « sont d'un intérêt puissant, tant au point de vue de l'histoire de la Provence qu'au point de vue de l'étude des caractères. » M. F. M reconnaît, du reste, que les lettres du marquis n'ont rien du délicieux style de sa grand'mère. On les trouvera même bien inférieures à celles de M$^{me}$ de Grignan [3] et à celles de M$^{me}$ de Simiane : l'*air de famille* leur manque entièrement. Quoiqu'il en soit, tous les amis de M$^{me}$ de Sévigné (et Dieu sait s'ils sont nombreux !) seront reconnaissants à M. Frédéric Masson du soin qu'il a pris de recueillir tant de renseignements peu connus et de documents inédits qui font revivre le marquis de Grignan, et ils placeront tous dans leur bibliothèque cette consciencieuse monographie à la suite des volumes consacrés à l'incomparable M$^{me}$ de Sévigné par MM. Monmerqué, Walckenaër, Aubenas, Adolphe Regnier et Capmas. T. de L.

---

1. Voir (p. 11, note 1) l'indication des principales sources auxquelles il a puisé.

2. M. F. M. a tant et si bien travaillé, qu'il a réussi à améliorer sur quelques points une édition aussi excellente que celle des lettres de M$^{me}$ de Sévigné dans la *Collection des grands écrivains de la France*. Voir les observations des pages 18 (note 1), 31 (note 1), 34 (note 2), 183 (note 1).

3. Voir à l'*Appendice* une lettre et un billet de M$^{me}$ de Grignan tirés de la collection de M$^{me}$ A. Jubinal, ainsi qu'une consultation du D$^{r}$ Chambon, médecin de la faculté de Paris, et une lettre du chevalier de Grignan. A propos de M$^{me}$ de Grignan, je ne saurais pardonner à M. F. M. d'avoir douté, sur la foi d'une mauvaise chanson, de la vertu de M$^{lle}$ de Sévigné. Voici ce qu'il n'a pas craint d'écrire (p. 35, note 1) : « Je dis l'honnêteté farouche [de M$^{me}$ de Grignan], parce qu'il convient de se conformer à la tradition : néanmoins, pour être impartial, je dois donner cette chanson inédite, que je trouve dans un recueil manuscrit du XVII$^{e}$ siècle qui m'appartient.... » Faut-il donc rappeler à M. F. M. qu'une chanson n'a jamais été une preuve? Autre reproche mérité par l'auteur. Pourquoi, toujours à l'occasion de cette pauvre M$^{me}$ de Grignan, traite-t-il (p. 203) un sujet trop délicat, trop physiologique, dans cette singulière phrase : « Soit que son physique fût bouleversé par cette terrible crise qui, à un certain âge, vient s'abattre sur la femme et à laquelle plusieurs succombent... » De cette phrase réaliste je rapprocherai cette tirade sentimentale et qui semble placée là pour toucher les célibataires les plus endurcis (p. 188) : « Ah! pourtant cela, la race sortie de soi qu'on voit s'étaler sur le monde, se brancher et fleurir, n'est-ce pas ce qu'un être humain peut souhaiter de plus désirable, et est-il un spectacle qui soit mieux fait pour inspirer l'orgueil d'avoir vécu? »

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. G. SCHLUMBERGER vient de faire tirer à part l'*Eloge de M. de Saulcy* lu par lui dans la dernière séance générale de la Société de l'Orient Latin et publié dans le tome II de l'*Annuaire* de cette Société. Cet *Eloge* est suivi d'une très complète *bibliographie* des publications de M. de Saulcy, bibliographie comprenant plus de quarante pages de texte et plus de quatre cents numéros. Ajoutons que M. G. Schlumberger a été chargé par la famille de M. de Longpérier de publier une édition des œuvres de cet érudit, éparses dans les diverses Revues d'archéologie et dans les travaux de l'Académie des Inscriptions et des autres Sociétés savantes. Cette publication dont M. Leroux sera l'éditeur, comprendra cinq volumes. Le premier sera consacré à la numismatique et à l'archéologie orientale; le deuxième et le troisième comprendront les travaux sur la numismatique et l'archéologie grecque et romaine; les deux derniers volumes traiteront du moyen-âge et de la Renaissance.

— Nous recevons de notre collaborateur M. P. DECHARME un tirage à part de son *Bulletin critique de la religion grecque*, publié dans la *Revue de l'histoire des religions*. Il y apprécie les ouvrages suivants : Gustave d'Eichthal, *Théologie et doctrine religieuse de Socrate;* Hild, thèse sur *Les démons dans la littérature et la religion des Grecs ;* Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'antiquité.*

— Notre collaborateur M. TAMIZEY DE LARROQUE a reproduit dans un intéressant volume les plus curieux des *Vieux papiers du château de Cauzac* (Agen, impr. Lenthéric. In-8°, xv et 99 pp. Tiré à cent exemplaires). Le château de Cauzac est situé dans la commune de ce nom, canton de Beauville, arrond. d'Agen. Le plus célèbre de ses châtelains est Balthazar de Thoiras; c'est de lui surtout que nous parlent la plupart des documents publiés par M. T. de L.; il s'y montre d'abord très attaché à la Ligue, puis repentant et heureux de faire sa soumission au roi. Dans les quatre dernières lettres du recueil paraît le fils de Balthazar, François de Thoiras « dont la vie semble avoir été aussi calme et aussi effacée que celle de son père fut orageuse et singulière ». Les premières lettres du volume sont écrites par Emmanuel de Savoie, marquis de Villars, lieutenant-général du roi (le cardinal de Bourbon) en Guyenne, et renferment de nombreux détails sur les mouvements de la Ligue en Agenais, en Quercy et en Languedoc. Dans les documents suivants on voit intervenir le prudent et politique maréchal de Matignon; c'est devant lui que Balthazar jure d' « estre et demeurer bon et fidel subjet du Roi Henry quatriesme ». On rencontre encore çà et là diverses particularités sur les Croquants, sur le Château Trompette, la forteresse de Bordeaux, qui fut sauvé d'une entreprise des ligueurs par l'avis que donna Balthazar au gouverneur de la Guyenne. Mais ce qu'on remarquera surtout parmi les pièces que M. Tamizey de Larroque a tirées des archives de Cauzac, ce sont les pièces relatives au château de Montpezat. La défense de ce château, auquel se rattachent des souvenirs de la guerre de cent ans, avait été confiée par le marquis de Villars à Balthazar de Thoiras, qui le rendit peu après à Matignon.

— La *Bibliothèque slave elzévirienne* qui paraît chez l'éditeur Alfred Leroux, comptait déjà deux volumes (I. *Religion et mœurs des Russes*, anecdotes de Jos. de Maistre et du P. Grivel, p. p. le P. Gagarin; II. *La mort d'Ivan le Terrible*, drame du comte Tolstoy, trad. par Courrière et mis en vers par Demény et Izambard); elle vient de s'enrichir d'un troisième volume, *La Sorbonne et la Russie (1717-1747)*, par le P. PIERLING. (In-18°, 178 p. 2 fr. 50.)

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 10 mars 1882.*

M. le secrétaire perpétuel lit un décret par lequel le président de la République a approuvé l'élection de M. H. Weil, en qualité de membre ordinaire, en remplacement de M. Dulaurier. M. Weil est introduit et prend place.

M. Bréal est désigné pour faire une lecture au nom de l'Académie à la séance trimestrielle de l'Institut, le 5 avril. Il lira son étude sur une inscription latine ancienne, communiquée à l'Académie des inscriptions dans sa dernière séance.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des candidats aux deux places de membre ordinaire laissées vacantes par la mort de MM. de Longpérier et Thurot. Ces candidats sont au nombre de quatre, MM. Albert Dumont, Senart, Siméon Luce et P. Favre. L'Académie se forme en comité secret pour examiner ces candidatures.

A la reprise de la séance publique, M. Léon Renier communique le texte d'une inscription latine que vient de mettre au jour M. Cagnat, chargé d'une mission archéologique en Tunisie. Elle a été trouvée à Henchir Chigarnia, à environ un kilomètre au nord-est du Djebel Takvouria. L'existence du monument, alors encore enfoui sous terre, a été signalée à M. Cagnat par M. Mangiavacchi, régisseur de l'Enfida. L'inscription est ainsi conçue :

IMP · CAES · FLAVIO
VALERIO
CONSTANTINO · PIO
FEL · INVICTO · AVG ·
PONTIFICI · MAX ·
TRIB · POTESTATE
COL · VPPENNA · DEVOTA
NVMINIMAIESTATIQ
EIVS
DD PP

« Imperatori Caesari Flavio Valerio Constantino Pio Felici Invicto Augusto, pontifici maximo, tribunicia potestate, colonia Uppenna devota numini majestatique ejus, decurionum decreto, pecunia publica. » On ignorait entièrement l'existence de la *colonia Uppenna*. C'est la seconde fois que M. Cagnat découvre en Tunisie une ville antique jusqu'ici inconnue.

M. Clermont-Ganneau continue sa communication sur les résultats de ses recherches archéologiques en Syrie et en Palestine. Il donne quelques détails sur un monument qu'il a trouvé entre Jaffa et Jérusalem et dont M. Renan a déjà brièvement entretenu l'Académie au moment de la découverte. C'est un chapiteau de colonne, qui porte d'un côté les mots grecs ΕΙC ΘΕΟC, « un seul dieu, » de l'autre une formule hébraïque, écrite en lettres archaïques : « Que son nom soit béni dans l'éternité ! » La formule εἷς θεός était particulièrement répandue parmi les chrétiens de Syrie, au v$^{e}$ et au vi$^{e}$ siècle de notre ère, et c'est à eux probablement que les musulmans ont emprunté la formule analogue qui est restée en usage chez eux jusqu'à nos jours. La présence de cette formule ne permet pas d'admettre que le monument puisse être antérieur au v$^{e}$ siècle de notre ère. L'inscription hébraïque, d'après la forme des lettres, semblerait être beaucoup plus ancienne; mais, en examinant l'original avec attention, on reconnaît qu'elle a été gravée de manière à faire pendant à l'inscription grecque et par conséquent à la même époque. Il semble donc qu'il y ait dans l'écriture de cette inscription une recherche voulue d'archaïsme.

M. Oppert doute que la formule « Il n'y a qu'un dieu » ait été empruntée par les musulmans aux chrétiens; c'est par haine du christianisme que les musulmans l'ont adoptée, pour indiquer qu'ils repoussaient le dogme de la Trinité.

M. Renan dit qu'il peut bien y avoir eu une intention analogue de la part des chrétiens de Syrie, qui, professant un christianisme fortement empreint de judaïsme, ne goûtaient que médiocrement la doctrine trinitaire.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant : Aubé (B.), *Un texte inédit d'actes de martyrs du* III$^{e}$ *siècle*, (extrait de la *Revue archéologique*) ; — par M. Schefer : Favre (l'abbé P.), *Dictionnaire français-malais* ; — par M. Delisle : 1° Tamizey de Larroque (Ph.), *les Vieux Papiers du château de Cauzac*; 2° Faucon (Maurice), *le Mariage de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti, la Domination française dans le Milanais de 1387 à 1450* (rapport sur deux missions en Italie) ; — par M. Georges Perrot : Wagnon (Adrien), *la Frise de Pergame et le Groupe de Laocoon* (Genève, in-8°).

Julien Havet.

Erratum. — Quelques amis me demandent avec inquiétude ce que sont les *indisants* qui paraissent sous ma signature, p. 181, et quelle est cette nouvelle variété de l'espèce orientaliste; prière de lire *iranisants*. — J. Darmesteter.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 27 Mars — 1882



## CHARLES THUROT

« M. Henri Weil, ami de Charles Thurot depuis longues années, plus initié que personne à ses travaux et si compétent pour les juger, a bien voulu nous communiquer, sur les écrits de l'éminent collaborateur que nous regrettons, la notice qu'on va lire. Nous voulons y ajouter quelques lignes qui disent ce que Thurot a été pour la *Revue critique*. Il lui a donné, presque dès l'origine, un concours aussi actif que précieux, et, dans le succès modeste mais honorable qu'elle a obtenu, il peut revendiquer une large part. Aucun de ceux qui fondèrent la *Revue*, en 1866, n'avait l'honneur de le connaître, et il ne figure pas sur la liste de collaborateurs jointe à notre *Prospectus*. Quelques mois seulement après la publication de notre premier numéro, nous le vîmes entrer dans le petit bureau sombre que la *Revue* occupait alors rue de Richelieu. Il se nomma, et son nom suffisait dès lors pour inspirer le respect. « J'ai lu, dit-il, votre journal depuis qu'il paraît; la sincérité et la netteté que j'y ai remarquées me plaisent; je viens vous proposer ma collaboration. » On peut comprendre avec quelle reconnaissance nous l'acceptâmes : nous avions alors grand besoin d'être encouragés, d'autant plus que cette sincérité qui avait conquis Thurot ne nous avait pas fait des amis partout, et qu'il nous était particulièrement précieux, à ce moment, d'avoir l'appui et le concours d'un membre aussi distingué de l'Université. Dès lors il fut des nôtres : il vint tous les huit jours, comme les directeurs de la *Revue*, prendre part aux séances de lecture, et il donna sur les sujets en discussion des avis toujours écoutés; malgré la supériorité que son âge n'était pas seul à lui assurer, il fut bientôt pour nous un ami, et les liens qui se formèrent alors allèrent toujours en se resserrant jusqu'au jour qui les a si soudainement et si cruellement tranchés. A partir de la première attaque d'hémiplégie qui précéda de près de cinq ans celle qui l'a emporté, Thurot ne vint plus à la *Revue*, mais il lui continua toujours sa collaboration; il l'avait cependant ralentie vers la fin, absorbé qu'il était par les grands travaux qu'il concevait et exécutait alors sans se laisser abattre par la douloureuse diminution de ses forces et par la claire

conscience de la menace suspendue sur sa tête. Depuis qu'il avait été nommé membre de l'Académie des Inscriptions (1871), il avait renoncé, par principe, à rendre compte de livres français; il se faisait scrupule d'engager la responsabilité de la compagnie à laquelle il appartenait, et, dans ces conditions, il ne se sentait pas une liberté suffisante. Il ne fit à cette règle que peu d'exceptions, mais il nous donna encore beaucoup d'articles, dont quelques-uns sont fort importants, sur des ouvrages étrangers. La philologie et la philosophie sont les principaux sujets sur lesquels il a écrit ici; le relevé de ces articles, que nous donnerons quelque jour, montrera l'étendue et la variété de ses contributions. Mais la part qu'il a eue à la direction de la *Revue* est peut-être plus importante encore que sa collaboration. Sa présence au milieu de nous était un honneur dont nous sentions le prix, et en même temps elle nous imposait certaines réserves, elle nous interdisait certaines témérités qui auraient pu tenter des jeunes gens un peu enivrés de la science qu'ils étaient en train d'acquérir. Sa haute et lumineuse raison, son éloignement pour tout ce qui ressemblait à une coterie, sa haine de ce qui lui paraissait vague, prétentieux et exagéré, ses excellentes et classiques habitudes d'esprit exerçaient sur la *Revue* une salutaire influence. Parfaitement au courant du mouvement scientifique le plus récent, aussi bien en Allemagne qu'ailleurs, il ne s'y laissait pas cependant entraîner avec l'ardeur parfois naïve des nouveaux initiés; il résistait plutôt d'instinct à toute innovation, et, fermement soumis à la méthode, se gardait soigneusement des systèmes. C'était un esprit très français, qui avait beaucoup voyagé hors de France, qui comprenait à merveille l'impossibilité, dans notre siècle, de se cantonner dans son pays et d'ignorer le reste du monde, mais qui était resté fidèle, dans le fond de ses idées comme dans la forme qu'il leur donnait, à la meilleure et à la plus saine tradition de l'école française du XVIIIᵉ siècle. On l'a appelé le dernier des condillaciens; le mot, à plus d'un égard, est loin d'être juste, mais il contient une part de vérité. Son oncle François Thurot, dont il a recueilli et publié les petits écrits, était un habitué de ce salon de Mᵐᵉ Helvétius où se réunissaient à Auteuil, sous l'empire, les fidèles de l' « idéologie »; entre l'esprit de l'oncle et celui du neveu, il y a une incontestable et touchante affinité. Mais le souffle de la philosophie moderne, auquel l'oncle se refusa obstinément d'ouvrir la moindre fenêtre, avait largement pénétré chez le neveu. Sa psychologie, comme on peut le voir en maint article de cette *Revue* même, avait une tendance spiritualiste; sa conception du monde était moins mécanique que celle de l'école condillacienne. En outre, de profondes études historiques avaient donné à sa pensée un caractère plus souple et moins abstrait. Il avait, du reste, en philosophie comme en toute chose, une érudition merveilleuse; il avait lu et médité les œuvres des penseurs modernes comme des anciens, et ses jugements étaient toujours portés en parfaite connaissance de cause. Aussi tous ceux, dans l'Europe entière, qui s'occupaient de ce qui était le sujet de ces études l'appréciaient

et lui rendaient hommage. La science allemande ne prononçait son nom qu'avec respect, et un savant anglais d'une grande distinction, M. Bywater, consacrait dernièrement à sa mémoire, dans l'*Academy* (28 janvier), un article qui se termine par ces lignes, juste expression de la pensée de tous ceux qui ont connu Thurot :

« Neveu de ce François Thurot, qui, au commencement du siècle, fit tant pour régénérer l'enseignement classique en France, Charles Thurot était, comme son oncle, un maître d'une rare excellence..... Comme helléniste, il a droit à un rang élevé parmi les meilleurs de notre temps. Malgré la variété de ses études, il était le plus exact et le plus solide des savants, d'une conscience scrupuleuse sur les détails, avec l'horreur de tout ce qui ressemblait au demi-savoir ou au charlatanisme. Aussi favorisait-il le mouvement scientifique qu'une génération plus jeune inaugura il y a une quinzaine d'années, et fut-il un des premiers collaborateurs de la *Revue critique*, comme plus tard il apporta son utile concours à la *Revue de philologie*. Il avait une bonté familière et sans ostentation, une générosité naturelle qui le rendait toujours prêt à assister ceux qui travaillaient auprès de lui dans le champ de la science, et ils ne sont pas rares ceux qui peuvent dire aujourd'hui avec raison qu'ils ont perdu en Thurot un de leurs meilleurs et de leurs plus sincères amis. »

Charles Thurot avait fait au lycée et à l'Ecole normale de fortes études littéraires; il conserva pendant toute sa vie le goût de la littérature et la plus vive admiration pour les grands écrivains. Cependant dans aucun de ses écrits il n'a traité de questions purement littéraires; c'est que, d'un côté, son esprit était porté naturellement, et peut-être aussi par une certaine tradition de famille, vers l'histoire de la philosophie, et, de l'autre côté, en enseignant les lettres et en expliquant les auteurs à ses élèves, il comprit de plus en plus que les études littéraires, pour être sérieuses et solides, ont besoin d'être fondées sur de fortes études grammaticales. Aussi sentait-il, au commencement de sa carrière de professeur, que l'instruction qu'il avait reçue était insuffisante sur ce point, et il travailla sans relâche à combler cette lacune et à se mettre en état de diriger dans la même voie les générations de professeurs qu'il allait former. Si l'on ajoute qu'il fut, quatre ans après sa sortie de l'Ecole et après avoir professé dans divers lycées de provinces, chargé passagèrement, en 1848, de faire à l'Ecole normale une conférence de pédagogie, on comprendra comment il fut amené à entreprendre les divers travaux dont il a enrichi la science.

Ses premières publications se rattachent indirectement à cette conférence qui avait fixé son attention sur l'histoire des méthodes d'enseignement en France. Deux ans plus tard, en 1850, il présenta à la Faculté

des lettres de Paris une thèse française « De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au moyen âge » et une thèse latine. « *De Alexandri de Villa-Dei Doctrinali;* » l'une et l'autre pleines de faits intéressants, dégagés avec autant de bon sens que de sagacité de longues et fastidieuses lectures. Au même ordre d'études appartient sa grande publication des « Extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge (1869) ». Thurot a mis à ce travail ingrat la conscience qu'il portait en toute chose. Ses extraits contiennent tout ce qu'il est utile de connaître des indigestes élucubrations des grammairiens du moyen âge, et rendent aux savants l'immense service de les dispenser de lire tant d'écrits barbares. Toutefois, Thurot n'a garde de surfaire le mérite d'auteurs auxquels il a consacré tant de labeur : avec une rare rectitude de jugement il les apprécie à leur valeur. Il faut citer deux Mémoires qui servent de complément à ce grand ouvrage : « Documents relatifs à l'histoire de la grammaire au moyen âge » (Extraits des *Comptes-rendus de l'Ac. des Insc. et Belles-Lettres*, 2e série, t. VI, 1870) et « De la logique de Pierre d'Espagne » (*Revue archéologique*, 1864), où il a établi contre M. Prantl la véritable origine de certaines classifications et de certains termes d'école qu'on attribuait à tort aux Byzantins.

De tous les auteurs de l'antiquité, Aristote est celui que Thurot étudia avec le plus de suite et d'amour et il le fit à la fois en philosophe et en philologue. Il publia en 1860 un volume « d'Etudes sur Aristote, Politique, Dialectique, Rhétorique ». Thurot y met en lumière quelques points imparfaitement étudiés avant lui des doctrines d'Aristote. Il compare ses doctrines avec les vues de Platon sur les mêmes sujets, ainsi qu'avec celles des philosophes postérieurs à Aristote. Il discute et corrige un grand nombre de textes en homme qui possède son auteur et qui connaît à fond sa terminologie et ses procédés de style. Les observations critiques sur la *Rhétorique* d'Aristote (1861), sur la *Poétique* (1863), sur le *De partibus animalium* (1867), sur les *Meteorologica* (1870), publiées dans la *Revue archéologique*, fourniront de précieux secours aux futurs éditeurs de ces traités. En 1875, Thurot édita le Commentaire d'Alexandre d'Aphrodisias sur le traité d'Aristote *De sensu et sensibili*, ainsi que la vieille traduction latine de ce traité; c'est un modèle d'exactitude et de judicieuse sagacité. Dans un appendice, Thurot signale tout ce qu'on peut tirer du Commentaire d'Alexandre, soit pour l'interprétation, soit pour la rectification du texte d'Aristote et il fait une curieuse étude de la langue du commentateur.

C'est encore Aristote qui suggéra à Thurot l'idée d'un de ses plus remarquables travaux, « Recherches historiques sur le principe d'Ar-

chimède » (Extrait de la *Revue archéologique*, années 1868-1869). L'histoire d'un théorème d'hydrostatique suivie d'Aristote à Archimède, d'Archimède, à travers le moyen âge, jusqu'à Pascal, de Pascal jusqu'à nos jours, devient entre les mains de Thurot un exemple du progrès et des fluctuations de la science, de la marche de l'esprit humain. C'est dans ce mémoire de 88 pages que Thurot a peut-être laissé voir mieux que partout ailleurs que l'étude minutieuse des détails se rattachait toujours chez lui à de grandes vues d'ensemble. C'est dans le même esprit qu'il étudiait avec une attention particulière la terminologie philosophique et les modifications de sens que subirent successivement les mêmes termes dans les écoles de l'antiquité et du moyen âge. Citons le lexique des mots techniques à la suite de son édition du *Manuel* d'Epictète (1875), et les observations qui accompagnent sa traduction du huitième livre de la Morale à Nicomaque (1881). Quant à la grammaire proprement dite, les publications de Thurot ne donnent aucune idée de l'étendue de ses recherches. Les observations sur la place de la négation *non* en latin (*Mém. de la Soc. de linguistique*, 1870, pp. 223-243), et les observations sur l'emploi des modes dans les prépositions suppositives (*Annuaire de l'association pour les études grecques*, 1871, pp. 39-48) sont d'excellentes monographies de quelques pages. C'est dans ses conférences à l'Ecole normale [1] qu'il exposait avec ensemble la grammaire comparée du grec, du latin et du français. Ce cours, sans cesse augmenté et amélioré, a été partiellement lithographié; mais le meilleur, les vues les plus importantes, ne se trouvent que dans le manuscrit du professeur et les cahiers des élèves. On peut dire que par son enseignement Thurot a plus que tout autre contribué à relever les études de grammaire du discrédit où elles étaient tombées en France.

Les derniers efforts de Thurot furent consacrés plus particulièrement au latin et au français. Il avait conçu depuis longtemps [2] le plan d'une histoire de la prononciation française dans les trois derniers siècles, et, par un travail continué avec autant de méthode que d'énergie pendant plusieurs années, il arriva à l'écrire d'une façon tellement complète qu'après lui on trouvera à peine à glaner. Le premier volume de cet ouvrage, aussi admirable par le nombre des faits qui y sont recueillis que par l'ordre où ils sont disposés, a paru l'année dernière; le second est ter-

1. Il y revint en 1861, après avoir passé plusieurs années en province, au lycée de Besançon et à la Faculté des Lettres de Poitiers. En 1871, il fut chargé de la conférence de philologie latine à l'École pratique des Hautes-Etudes.

2. Dès 1854 il avait écrit sur *la prononciation des consonnes finales dans l'ancien français* une note excellente (*Journal de l'instruction publique*), dont Diez fit son profit (*Gramm. des l. r.*, I, 412).

miné et ne tardera pas à voir le jour. — Poursuivant une idée qui lui aurait permis d'appliquer son esprit philosophique et d'utiliser ses études sur le grec, sur le latin, sur le moyen âge et sur le français, Thurot avait entrepris de faire l'histoire des mots abstraits de notre langue et de montrer comment la plupart d'entre eux, grecs d'origine ou d'imitation, avaient subi dans leur sens une déviation décisive en passant par la langue de la scolastique; il est extrêmement regrettable qu'il n'ait pu apporter à l'histoire de la pensée et du langage cette contribution que seul de nos contemporains il était en état de fournir. — Frappé, dans un tout autre ordre d'idées, des inconvénients que la suppression des vers latins pouvait avoir en enlevant aux élèves de nos lycées les seuls renseignements qui leur fussent donnés sur la quantité des voyelles latines, il avait rédigé, dans ces derniers temps, avec la collaboration de M. E. Châtelain, une *Prosodie latine* qui va paraître, et qui rendra assurément les plus grands services, faite comme elle l'est d'après les derniers travaux de la science et conçue à un point de vue plus large que celui de la versification.

Pour se faire une idée de l'étendue, pour ainsi dire universelle, de connaissances de Thurot et de la portée de son esprit, il faut lire les articles sur les sujets les plus variés qu'il a donnés à la *Revue critique*. On y peut voir aussi combien il avait soif de précision, de netteté, de clarté. Le demi-jour ne lui allait pas : il n'a jamais pu goûter ce que l'on a écrit sur la question homérique; les spéculations de la grammaire comparée sur la langue mère de tous les idiomes indo-européens, sur le sens étymologique des flexions, lui inspiraient peu de confiance; il professait sur certains sujets historiques ou philologiques un scepticisme peut-être excessif, mais qui tenait aux meilleurs côtés de son caractère et de son esprit. Profondément honnête et sincère dans sa conduite et dans tous les actes de sa vie, il voulait aussi que la science n'affirmât que ce qu'elle savait avec certitude.

H. Weil.

---

63. — A. Dumont et J. Chaplain. **Les céramiques de la Grèce propre.** Vases peints et terres cuites. Première partie : Vases peints. Paris, Firmin Didot, 1881.

Les découvertes récentes faites en Grèce ont renouvelé l'histoire de l'industrie céramique dans l'antiquité. Il y avait lieu de s'y attendre : c'est en Grèce seulement que l'on pouvait trouver la solution des problèmes que soulève cette étude, et c'est de ce côté que les recherches ont été dirigées depuis quelques années. Des résultats importants ont été ra-

pidement acquis. Déjà en 1874, au retour d'une mission en Grèce, M. Dumont signalait dans le *Journal des Savants*[1] les progrès accomplis et proposait pour les céramiques grecques une classification nouvelle, où trouvaient place des séries jusque-là presque inconnues. Depuis ce moment, et pendant les années mêmes où M. D. a dirigé l'Ecole française d'Athènes, les faits nouveaux se sont multipliés; les objets trouvés à Mycènes, à Rhodes, à Spata, ont révélé un état d'industrie commun à tout l'ancien monde grec, et a on pu entrevoir les rapports qui rattachaient ces civilisations à celles de Santorin et d'Hissarlik[2]. C'est l'industrie céramique de cette période primitive que M. D. étudie dans le premier fascicule de son ouvrage; l'auteur suit un ordre chronologique qui sera confirmé par ses conclusions : 1° Hissarlik; 2° Santorin; 3° Ialysos; 4° Mycènes; 5° Spata. Des bois et des planches gravées sont joints au texte; ces dernières sont telles qu'on pouvait les attendre du talent de M. Chaplain; l'exactitude ne perd rien à se trouver associée au goût le plus délicat et au sentiment le plus juste.

I. *Type d'Hissarlik.* On sait quelles préoccupations ont dominé les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik; elles enlèvent quelque autorité à la classification chronologique des divers *strata* proposée par l'explorateur. Toutefois, et en ne tenant compte que des couches antérieures à la colonie grecque, il est possible de préciser les caractères de la civilisation d'Hissarlik. L'emploi de la pierre, des briques crues et du bois pour les constructions, de la pierre et du métal pour les instruments et les armes, révèle une civilisation peu avancée; l'examen des vases, de leurs formes, des éléments décoratifs, est tout à fait d'accord avec ces données. Les vases sont fabriqués au tour, mais sans engobe : certaines formes accusent une imitation grossière de la figure humaine (p. 11, fig. 16) et des parties du corps (*Ibid.*, fig. 10, 14, etc.). Les principes généraux de la décoration sont empruntés aux éléments géométriques, chevrons, cercles, lignes courbes ou brisées, etc. ; la décoration est rudimentaire. Sans étudier en détail les autres objets trouvés à Hissarlik, comme les bijoux et les vases de métal, M. D. les compare aux céramiques, pour prouver l'unité parfaite de la collection.

Considéré isolément, le trésor d'Hissarlik offrait un caractère d'étrangeté, qui a pu provoquer les hypothèses les plus variées. Rapproché d'objets analogues trouvés sur d'autres points de la Grèce, il apparait comme le groupe le plus important des antiquités de cette période; mais il n'est pas un fait isolé. Les mêmes formes de vases se retrouvent à Santorin; les armes de pierre, les fusaïoles ne sont pas particulières à Hissarlik. Il est à souhaiter que les archéologues qui habitent la Grèce soient attentifs à multiplier ces points de comparaison. Néanmoins, et

1. *Peintures céramiques de la Grèce propre.* Paris, Imp. Nat., 1874.

2. Voir la communication faite par M. D. à l'Institut de Correspondance hellénique : *Bull. de Corr. hell.*, 1878, p. 281.

bien que limitées à un petit nombre de faits, les remarques de M. D. sont aussi décisives que nouvelles. Elles permettent à l'auteur d'établir nettement plusieurs faits, dont l'importance n'échappera à personne : unité de l'état industriel d'Hissarlik ; absence de toute influence *orientale*, au sens ordinaire du mot ; analogie entre les objets d'Hissarlik et d'autres de même nature trouvés dans les pays habités plus tard par les Grecs ; enfin rapport de la céramique d'Hissarlik avec celle de la période suivante.

II. *Type de Santorin.* Ces vases ont été trouvés sous la couche de ponce qui s'est formée lorsque l'effondrement de la partie centrale de l'île a déterminé sa forme actuelle. La collection la plus importante est celle de l'École française d'Athènes ; elle provient des fouilles faites par MM. Gorceix et Mamet près du village d'Acrotiri. Tous les archéologues consulteront avec intérêt le catalogue que donne M. D. de cette collection jusqu'ici demeurée inédite et qui ne comprend pas moins de 82 numéros. Les planches I et II reproduisent les formes principales et les éléments essentiels de la décoration. Ces vases sont certainement antérieurs à la formation de la baie de Santorin, pour laquelle M. Fouqué propose, non sans quelques réserves, la date de 2000 ans avant notre ère, en se fondant sur des raisons géologiques (*Santorin et ses éruptions*, p. 129). Le témoignage d'Hérodote (IV, 147-148) semble fournir une date en deçà de laquelle il est impossible de descendre. M. D. remarque que le cataclysme ne doit pas être postérieur au XVIe siècle, puisque la tradition a conservé le souvenir de la colonie conduite dans l'île à cette époque par Membliare.

Nous ne saurions analyser ici l'étude que M. D. consacre à la civilisation de Santorin, au mode de fabrication des vases, à leurs usages : elle repose sur des observations de détail, soigneusement rapprochées. Il en ressort clairement que la population de l'île était agricole, et entretenait avec d'autres pays des relations commerciales. Tous les traits du tableau sont fort précis ; mais si des fouilles partielles ont fourni des documents aussi précieux, que ne devrait-on pas espérer de recherches plus complètes ! Un plein succès serait réservé à l'explorateur qui reprendrait les fouilles de MM. Gorceix et Mamet, arrêtées par des difficultés matérielles dont un outillage spécial pourrait avoir raison [1].

Comparées à celles d'Hissarlik, les céramiques de Santorin marquent un progrès sensible ; c'est là un point qui modifiera, croyons-nous, certaines idées reçues. Les vases sont faits au tour, et les ornements sont tracés au pinceau. M. D. analyse les formes décoratives, qui comportent : 1° les volutes et les flots ; 2° les éléments végétaux ; 3° les figures d'animaux ; elles témoignent déjà d'une certaine recherche et d'un goût qui s'éveille. Ces vases sont bien les produits d'une industrie locale ;

1. Les difficultés provenaient de la pouzzolane, dont les couches devenaient plus hautes à mesure qu'on avançait.

l'examen au microscope y a fait découvrir des éléments qui n'appartiennent qu'au sol de l'île. Les traits de ressemblance avec les céramiques d'Hissarlik sont nombreux, et permettent de conclure à de lointains rapports d'origine ou d'imitation. D'autre part, les vases de Santorin offrent des analogies plus précises encore avec des poteries trouvées dans d'autres pays grecs (p. 37). Ces rapprochements ont une grande valeur; ils prouvent que l'île « à cette date, subissait des influences que nous retrouvons dans tout l'Orient de la Méditerranée pour le même temps ».

III. *Type d'Ialysos.* M. D. donne le catalogue de la collection des vases découverts à Rhodes dans les tombeaux d'Ialysos (p. 43, cf., pl. III). Ces céramiques étaient à peine connues; elles forment la transition naturelle entre le type de Santorin et celui de Mycènes, et ainsi les séries se succèdent sans solution de continuité. L'art d'Ialysos est déjà plus avancé; la présence des éléments de décoration empruntés à la mer, comme le poulpe et l'octapode, est remarquable. M. D. fait observer que ce type « se retrouve déjà dans tout l'Orient grec, et se retrouvera partout ». Je puis en effet signaler, parmi les acquisitions récentes de l'*Antiquarium* de Berlin, un couvercle de vase trouvé à Thèbes (n° 2653), qui semble pouvoir être rapproché du type d'Ialysos. Il est recouvert d'un engobe blanc, et décoré de zones rougeâtres au milieu desquelles figure un crabe. On voit sans peine quel est l'intérêt de cette série : elle est destinée à comprendre une classe de vases qu'on désignait, il y a peu de temps encore, sous le nom de *Céramiques des îles*, ou de *Vases de style phénicien des Cyclades.* Le premier titre était vague; le second avait l'inconvénient grave de préjuger une question fort délicate, celle de l'influence phénicienne. La dénomination de *type d'Ialysos* sera acceptée par tous les archéologues; elle servira au progrès des études, en indiquant nettement le groupe d'antiquités qui fournit les termes de comparaison les plus sûrs et les plus abondants pour cette période.

IV. *Type de Mycènes.* Personne n'ignore quelles controverses a soulevées l'étude de la collection de Mycènes. La nouveauté des types a causé une véritable surprise et un savant de Saint-Pétersbourg, M. Ludolph Stephani, a pu soutenir l'étrange théorie que les objets de Mycènes dataient du IIIe ou du IVe siècle de notre ère. Ces hésitations ont pris fin dès qu'on a cessé d'étudier isolément les antiquités de Mycènes. Pour les vases en particulier, la méthode suivie par M. D. dans les précédents chapitres a déjà fait entrevoir les rapports de la céramique de Mycènes avec celles des civilisations antérieures. Le chapitre consacré à l'art de Mycènes établit clairement cette relation.

Le catalogue des vases trouvés dans les tombeaux de Mycènes avait déjà paru en 1879, par les soins de MM. G. Loeschcke et A. Furtwaengler (*Mykenische Thongefaesse*, Berlin, 1879); c'est une description fort exacte, sans essai de théorie. M. D. procède autrement, et son étude comparative jette une vive lumière sur la question. Il ramène à un petit nombre de classes les formes de vases de Mycènes (p. 47. *Formes des*

*vases*) qui ne sont que le développement des formes de Santorin et d'Ialysos, et il réduit aux éléments les plus simples les motifs de décoration (p. 49. I. *Ornements linéaires ou géométriques.* II. *Ornements végétaux.* III. *Règne animal*). Dès lors l'unité de la collection, au premier abord si douteuse, est évidente; les objets de pierre, de terre cuite, d'or et d'argent offrent les mêmes principes de décoration. Il faudrait citer en entier les pages où M. D. analyse les caractères de ce style, qui trahit une civilisation déjà fort avancée, très riche à beaucoup d'égards, et qui semble avoir développé au dernier point les principes d'art et d'industrie contenus en germe dans les civilisations précédentes. Les relations commerciales sont fréquentes; elles sont indiquées par les objets d'importation étrangère, tels que les pierres gravées, les bijoux d'or et d'argent à motifs asiatiques. On peut souscrire en toute certitude aux conclusions suivantes de M. D. : « 1° Unité générale de la collection de Mycènes; 2° Rapports évidents de cette civilisation avec celles de Santorin et d'Ialysos; développement de certains principes de décoration auxquels nous ne connaissons aucune origine étrangère; nécessité que cette civilisation ait eu derrière elle un assez long passé. Elle indique une grande richesse et une non moins grande puissance; 3° Relations avec l'Orient; importation d'objets asiatiques; imitation des types qu'ils fournissent; présence possible d'ouvriers étrangers, malgré la prédominance nationale ».

V. *Type de Spata; Vases de Knossos.* C'est la dernière étape de cette civilisation primitive. Les céramiques sont rares pour cette période, mais les autres objets d'industrie donnent lieu à des rapprochements concluants. On remarquera la comparaison des pâtes de verre de Spata, décrites par M. Haussoullier dans le *Bulletin de Corr. hell.* (1878), avec celles d'Ialysos, publiées pour la première fois par M. Dumont (p. 61 fig. 36). Aux principes déjà connus viennent s'ajouter des motifs purement orientaux, la fleur de lotus, la rosace à huit pétales, le sphinx, le lion et le taureau luttant. L'influence orientale est nettement marquée. On touche à la période historique, aux vases de style asiatique, qui sont depuis longtemps l'objet des études érudites.

On peut juger, par cette analyse, de la méthode rigoureuse suivie par M. D. dans toute la partie d'exposition technique. Dans un ordre d'études aussi nouveau, il était essentiel d'établir des séries comparées : il était impossible de le faire avec une critique plus sûre, et avec plus de précision. Qu'elles ne donnent pas lieu par la suite à de nouvelles subdivisions, on ne saurait l'affirmer, et telle n'est pas la pensée de M. Dumont. Mais il est permis de dire que, pour cette période naguère si obscure de l'histoire des céramiques grecques, la science est créée : les découvertes qui se produiront dans l'avenir trouveront leur place marquée d'avance [1]. Tous les

---

1. Nous pouvons citer un exemple récent. Le musée de Berlin vient d'acquérir des vases de style mycénien trouvés dans la Grèce du Nord, à Thèbes en particulier.

érudits familiers avec les études d'archéologie figurée apprécieront, sans qu'il soit nécessaire d'insister, les services que la publication de M. D. est appelée à rendre.

Les conclusions générales de M. D. ont surtout un caractère historique : elles résument les notions que les céramiques primitives peuvent fournir sur les civilisations auxquelles elles appartiennent, et éclairent ainsi l'histoire d'une période qu'on était habitué à considérer comme légendaire. Cette période a été fort étendue : elle correspond à un état d'industrie qui a été commun à tous les pays du bassin oriental de la Méditerranée, et qui suppose une population ancienne, commerçante, industrieuse. Elle a, de plus, eu des phases très distinctes : « Hissarlik marque une époque toute primitive ; Santorin, un état déjà beaucoup plus avancé ; Ialysos, la perfection de l'ornementation végétale et géométrique, telle que ce style la comporte ; Mycènes, l'abus de ces principes de décoration ; Spata touche au moment où l'influence asiatique va devenir prépondérante » (p. 69). Les dates que M. D. attribue à ces cinq périodes sont approximatives : on comprendra quelles réserves imposaient la nouveauté de ces recherches et la rareté des documents. Néanmoins il est impossible de ne pas reconnaître la parfaite concordance des renseignements qui se dégagent : 1° des faits archéologiques ; 2° des témoignages orientaux ; 3° des légendes et des traditions grecques. Les faits archéologiques exposés au cours de l'ouvrage fournissent les résultats suivants. Si la date d'Hissarlik est incertaine, celle de la civilisation de Santorin est certainement antérieure à l'éruption, et la colonisation de Membliare et de Théras donne une date minima qui est le XVIe siècle. La présence d'un scarabée avec le cartouche d'Aménophis III parmi les objets trouvé à Ialysos ne permet pas de remonter au delà du XVIe siècle. La décoration des objets de Mycènes qui sont de style asiatique est antérieure aux principes d'ornementation qui prévalent à Ninive au Xe siècle. Enfin certains objets de Spata rappellent le style ninivite du Xe siècle. Les documents orientaux confirment ces données, et y ajoutent de nouvelles certitudes, pour l'histoire des relations de ces peuples primitifs avec l'Egypte et la Phénicie, et par suite avec l'Assyrie ; ils permettent de fixer avec quelque vraisemblance la date où les influences asiatiques commencent à se faire sentir, encore faibles à Mycènes, beaucoup plus accusées à Spata. On aurait ainsi les dates suivantes : « avant le XVIe siècle, Hissarlik ; au XVIe Santorin ; au XIVe Ialysos ; au XIIIe ou au XIIe siècle, Mycènes et au XIe Spata. » Les légendes grecques ramenées à quelques points fort simples, en dépit de leur diversité apparente, sont d'accord avec ces faits. Elles ne s'expliquent que si l'on considère la Méditerranée

---

(Voir G. Treu : *Erwerbungen des Berliner Antiquariums*, 1880, *Arch. Zeitg.* 1881, p. 255, D. *Vasen*). Ils seront prochainement publiés par MM. Loeschcke et Furtwaengler. Rien ne justifie mieux les conclusions de M. D. (p. 19) qui pense avec raison que les vases de ce style doivent se trouver également dans la Grèce du Nord.

orientale comme un grand lac, dont les peuples riverains sont en relations fréquentes, et subissent plus ou moins l'action des grands empires asiatiques et des Phéniciens. Ces populations sont maritimes. A l'époque qui précède immédiatement le retour des Héraclides, et qui est marquée par de grandes migrations, par les agitations de la race grecque qui s'organise, elles sont déjà parvenues à un singulier degré de richesse ; la royauté d'Argos domine sur un grand nombre d'îles ; on entrevoit nettement une puissance maritime à la fois asiatique et grecque.

Ce serait défigurer les conclusions de M. D. que de les ramener à des formules trop précises ; sur un terrain aussi nouveau, rien ne serait plus contraire à la méthode scientifique. Elles ont ce rare mérite de montrer avec une clarté parfaite ce qui est acquis à la science, et ce qu'il faut encore attendre des découvertes ultérieures; elles dégagent des vérités certaines, et prouvent l'unité d'une civilisation qu'on soupçonnait à peine. Avant le IXe siècle, on n'entrevoyait que légendes et mythes ; c'est toute une période qui entre dans l'ordre des faits historiques. On peut dire que, grâce à cette première partie de l'ouvrage de M. Dumont, nous possédons les lignes essentielles de l'histoire primitive des pays grecs.

Max. COLLIGNON.

---

64. — **Histoire de Charles VII**, par G. DU FRESNE DE BEAUCOURT. Tome I, Le Dauphin, 1403-1422. Paris, 1881, LXXXVII et 480 pp. gr. in-8°.

Dès 1856, M. du Fresne de Beaucourt se posait en champion de Charles VII : l'apparition du tome VI de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin (4e édition), où le caractère de ce prince était jugé très sévèrement, lui fit écrire alors une longue brochure apologétique en faveur du monarque calomnié [1]. Depuis, l'infatigable directeur de la *Revue des questions historiques* n'a cessé de recueillir des documents de toute sorte sur son époque de prédilection, et l'*Histoire de Charles VII*, dont nous avons aujourd'hui le premier volume entre les mains, est offerte au public comme le fruit de vingt-cinq années de recherches ininterrompues [2]. Le public, il faut le dire, l'attendait depuis longtemps; depuis longtemps on savait que M. de B. préparait cette histoire, depuis trop longtemps, peut-être, car quelques impatients ou quelques sceptiques commençaient déjà à croire qu'à force de vouloir entasser des documents, le savant auteur ne trouverait plus le temps de les mettre en œuvre. Son

1. *Le règne de Charles VII d'après M. Henri Martin et d'après les sources contemporaines.* Paris, 1856, in-8° de 115 p.

2. En 1874, M. de Beaucourt avait déjà publié un essai sur le caractère de Charles VII, où étaient mis en œuvre de nombreux documents inédits ; la *Revue critique* ne l'a pas laissé échapper et en a donné une appréciation très favorable (année 1874, 2e semestre, p. 58).

premier volume est là pour répondre, et on peut dès maintenant se faire une idée exacte de ce que sera cette œuvre si longuement élaborée. Disons-le tout de suite : l'œuvre répond dignement à l'attente du public, quelque exigeant que celui-ci puisse se montrer, pour avoir longtemps attendu.

Avant M. de B., un érudit bien connu, Vallet de Viriville, s'était fait une sorte de spécialité du règne de Charles VII : par de nombreuses brochures et par des articles insérés dans la *Biographie Didot*, il a contribué plus que nul autre à faire connaître les choses et les personnes de cette époque. Aussi, quand parut, de 1862 à 1865, son *Histoire de Charles VII*, pouvait-on s'attendre à avoir enfin dans cette œuvre une étude définitive sur l'un des règnes les plus importants de notre histoire. Pourtant il n'en est pas ainsi. Ce serait dépasser les bornes d'un simple compte-rendu que de faire, à propos du livre de M. de B., la critique complète du livre de son devancier, mais tous ceux qui l'ont pratiqué savent combien de lacunes importantes s'y cachent sous l'abondance même des documents, qui n'y sont pas toujours heureusement mis en œuvre. Quant aux documents qui ont échappé à Vallet de Viriville, il y en a beaucoup, et des plus importants ; mais il faut dire à sa décharge que la plupart lui étaient inaccessibles. M. de B. a pu seul, en effet, profiter de l'incomparable série de pièces originales que possédait depuis longtemps la Bibliothèque nationale, mais qui n'ont été classées et livrées au public que depuis quelques années. En dehors de ce riche dépôt et des Archives nationales, il n'a négligé aucune source importante de documents, et je ne sais vraiment, tant sont larges ses moyens d'information, s'il était humainement possible de faire davantage. Aussi cette histoire de Charles VII s'annonce-t-elle avec des proportions gigantesques : cinq ou six volumes et un album suffiront à peine à la contenir. Ce sera un monument grandiose dans lequel disparaîtra la construction rudimentaire de Vallet de Viriville, et qui, pendant plusieurs siècles, ne sera vraisemblablement pas remplacé.

Ce qui intéresse surtout l'auteur de cette nouvelle histoire de Charles VII, c'est la personne même de son héros. La plupart des historiens modernes, dont des extraits sont publiés en tête du volume, Augustin Thierry, M. Jules Quicherat, M. Henri Martin, Hippolyte Dansin[1], Vallet de Viriville lui-même, sont plus ou moins sévères pour ce prince, et lui reconnaissent à peine le droit de réclamer sa part dans les grandes choses qui furent accomplies sous son règne, l'expulsion des Anglais et la réorganisation du pays : ses conseillers et ses capitaines auraient tout fait. Est-ce là vraiment le dernier mot de l'histoire? Ce jugement est-il sans appel? C'est ce que s'est demandé M. de B., et l'on s'aperçoit bien qu'il penche fortement vers une réponse négative. Nous croyons, comme lui, que le sujet n'a point été jusqu'ici suffisamment élucidé et que le pro-

1. Auteur d'une thèse, estimable pour l'époque, sur *le gouvernement de Charles VII* (Strasbourg, 1856; éd. remaniée, Paris, 1858).

cès reste encore à instruire; nous sommes persuadé qu'il nous en mettra toutes les pièces entre les mains, et, quand sa publication sera terminée, nous verrons si nous pouvons nous associer à son jugement définitif.

En tête du volume (pp. LI-LXXI), se trouve une étude sommaire sur les sources du règne : cette étude est aussi complète qu'on peut le désirer, et on sent qu'elle est faite par un homme qui en possède à fond tous les éléments. Je crois cependant que le plan aurait gagné à être modifié. Les chroniques du règne de Charles VII y sont passées en revue suivant l'ordre chronologique de leur publication : n'est-ce pas là un procédé bien extérieur, et ne fallait-il pas suivre plutôt l'ordre de leur composition, en établissant en outre des divisions indispensables, suivant l'esprit et la nationalité des chroniqueurs?

L'auteur a divisé son travail en six livres, comprenant chacun l'étude complète d'une période chronologique. Le premier livre renferme tout naturellement, après la biographie peu importante de l'enfance de Charles VII, les années où il a agi comme dauphin, de 1417 à 1422, années dont les événements saillants sont l'entrée des Bourguignons à Paris, l'entrevue de Montereau, le traité de Troyes, la victoire éphémère de Baugé. Voici le plan d'après lequel M. de B. a exposé l'histoire de cette première période, plan qui sera régulièrement suivi dans le reste de l'ouvrage. Je lui laisse la parole :

« Nous étudions successivement : 1° la marche des événements militaires, retracée d'une façon succincte, en suppléant à l'absence des détails, déjà donnés par nos devanciers, sur les sièges et les batailles, par une plus grande précision chronologique; 2° l'histoire politique, en mettant en relief la personne royale, pour bien montrer ce qu'elle devient, les influences qui s'agitent autour d'elle, sa part d'action dans les événements, enfin la direction imprimée au gouvernement du royaume; 3° l'histoire diplomatique, sujet encore plus neuf que le précédent, et dont l'étude nous fait connaître les alliances de la France, les négociations entamées avec les diverses puissances, les résultats obtenus par la politique royale; 4° l'histoire administrative qui, pour avoir été moins négligée que l'histoire politique ou diplomatique, ne laisse pas que de présenter des lacunes considérables. »

Ce plan est évidemment digne d'éloges dans son ensemble, mais je crois qu'il aurait été meilleur encore si les deux premières divisions avaient été fondues en une seule. Je ne m'explique pas la nécessité de l'existence isolée de cette marche des événements militaires, de cette histoire-bataille, comme disait Monteil. Le chapitre consacré à ce sujet (pp. 21-56) renferme un exposé suffisamment clair et se lit facilement; mais c'est quand on arrive à la seconde division qu'on s'aperçoit, au nombre infini des renvois, combien elle est intimement liée à la première, et combien elle aurait gagné en intérêt et en ampleur à ne pas en être séparée. L'histoire politique est d'ailleurs habilement traitée, et M. de B. a su faire revivre toutes ces personnalités, insuffisamment con-

nues, qui ont entouré la première jeunesse de Charles VII : sa belle-mère, l'illustre Yolande d'Aragon, ses gouverneurs et ses conseillers, Hugues de Noé, Pierre de Beauvau, Tanguy du Chastel, Gerard Machet, le chancelier Le Maçon, le président Louvet, etc. On ne saurait trop louer l'importance accordée aux deux dernières divisions, l'histoire diplomatique (pp. 248-343) et l'histoire administrative (pp. 344-433); mais c'est surtout dans les périodes postérieures qu'on en verra tout l'intérêt. J'ai noté comme particulièrement topique l'emploi judicieux, pour faire connaître l'état de la France à l'avènement de Charles VII, du *Quadriloge invectif* d'Alain Chartier, document littéraire datant précisément de cette époque, et que bien peu d'historiens avaient utilisé jusqu'ici. Ajoutons que le volume se termine par la publication de trente-trois pièces justificatives bien choisies; presque toutes sont des *lettres-missives*, et l'intérêt exceptionnel des pièces de ce genre en fait vivement regretter la rareté extrême pour la période ancienne de notre histoire.

« Si Dieu nous prête vie, dit l'auteur, il nous sera permis peut-être de rectifier nous-même les inexactitudes que nous aurions pu commettre, et de compléter certaines parties de notre exposé..... » Cette allusion à une seconde édition probable, ou même simplement possible, nous engage à réunir ici une série d'observations détachées qui pourront contribuer plus ou moins à la perfection future de cette belle œuvre.

Page LXX : « La *Cronique Martinienne*, si intéressante pour les règnes de Charles VII et de Louis XI, dont le récit est dû à Sébastien Mamerot, mériterait d'être extraite de l'édition *princeps*, qui est fort rare. » Il est étonnant que M. de B. n'ait pas connu le mémoire consacré par l'abbé Lebeuf [1] aux deux volumes publiés en 1503 par Antoine Vérard, sous le titre de *Cronique Martiniane* : il y aurait vu que le premier volume seul, qui s'arrête en 1394, à la mort de l'antipape Clément VII, est de Sébastien Mamerot, lequel l'a rédigé, ou plutôt traduit du latin, en 1458. Cette remarque du savant abbé est pleinement confirmée par la découverte du ms. original de Mamerot (Bibl. du Vatican, fonds *Regina*, n° 1898) qui ne dépasse pas la date de 1394. Reste à trouver l'auteur du récit du règne de Charles VII, qui forme une partie du second volume : d'après ce qu'en dit l'abbé Lebeuf, nous avons probablement affaire à un texte de Jean Chartier interpolé à la plus grande gloire de la famille de Chabannes, et l'interpolateur est sans doute ce même Jean Le Clerc, qui a opéré d'une façon analogue sur la *Chronique scandaleuse*, et à qui M. J. Quicherat a consacré une importante étude [2].

Page 234. A propos du passage de Charles VII à Limoges (19-23 janvier 1422), l'auteur déclare n'avoir rien trouvé dans les *Chroniques de saint Martial*, p. p. M. Duplès-Agier (1874); il aurait trouvé la source

---

1. *Mém. Acad. des Inscript.*, 1re série, t. XX, pp. 224 et s.
2. *Un ms. interpolé de la Chronique scandaleuse*, dans la *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, tome XVI, pp. 231 et s.

des détails qu'il donne en partie, d'après des ouvrages de seconde main, dans les *Annales de Limoges, dites Manuscrit de 1638*, p. p. Emile Ruben, etc. (Limoges, Ducourtieux).

Pages 254 et s. Le secrétaire de Charles VI, qui est mentionné plusieurs fois à propos des relations diplomatiques avec l'Angleterre, s'appelle *Gontier* Col et non *Gautier*. C'est un personnage important, non-seulement dans l'histoire politique, mais dans l'histoire littéraire; ami intime de Nicolas de Clémenges et de Jean de Montreuil, ce fut un champion intrépide du *Roman de la Rose* et de Jean de Meung violemment attaqués par Christine de Pizan et Gerson [1].

Le chapitre IX *(Négociations avec les diverses puissances)* n'est pas exempt de confusion et paraît trahir une certaine hâte dans la rédaction. Le même fait est répété deux fois en termes un peu différents, d'après deux sources qui demandaient à être fondues (pp. 308 et 310, à propos de l'entrée de l'Ecossais Guillaume Douglas au service de Charles VII). C'est *Aversa* et non *Averso* que s'appelle la ville du royaume de Naples mentionnée p. 318. Le *Philippe de Grimaldi* de la page 338 (note 1) et le *Philippe de Grimault* de la page 342 ne forment évidemment qu'une seule et même personne, dont il aurait fallu établir sûrement le vrai nom. Parmi les Génois au service de Charles VII nous voyons nommer *Casan de Aurea* (p. 338) : M. de B. n'aurait-il pas reconnu, sous sa forme latine, le nom de la célèbre famille *Doria?* Au même endroit figure « le *marquis de Garet, Génois*, sans doute des marquis de Caretto » (lisez *del Carretto*) : *sans doute* est de trop, car il s'agit évidemment de *Niccolò del Carretto*, plus amplement qualifié à la page 428, d'après une source différente : ces deux passages auraient dû être plus étroitement combinés.

J'ai lu avec un intérêt particulier les détails fournis par M. de B. sur les Etats, tant généraux que provinciaux, réunis pendant la régence du Dauphin (pp. 356-365). Si j'en juge par d'assez nombreux renvois, le savant auteur a tiré une certaine utilité de mon étude sur les *Etats provinciaux de la France centrale* [2]; de mon côté, je n'ai pas de peine à reconnaître que, si je remaniais aujourd'hui ce travail, j'aurais à y introduire quelques modifications inspirées par deux ou trois pièces nouvelles qu'il signale et qui m'étaient demeurées inconnues. Le point de vue de M. de B. était plus élevé que le mien, son système de rédaction différent, et ces deux circonstances lui imposaient autre chose qu'un simple catalogue d'actes : aussi ne puis-je m'empêcher de trouver que ce passage de son ouvrage n'est pas à la hauteur du reste. Les faits y sont enregistrés pêle-mêle sans qu'aucune grande ligne s'en dégage et nous permette de classer chacun d'eux. De 1417 à 1422, nous trouvons une seule réunion d'Etats généraux (Clermont-Ferrand, 12 mai 1421), et en-

1. Gontier Col est même honoré d'un petit article dans la *Biographie Didot*.
2. Paris, Champion, 1879, 2 vol. in-8°.

core ne comprenait-elle que la Languedoïl; il est vrai cependant qu'en juin 1418 une session assez importante paraît avoir été tenue à Limoges par les Etats de plusieurs provinces, et avoir affecté jusqu'à un certain point le même caractère. En dehors de ces deux circonstances, le Dauphin préféra avoir recours isolément aux Etats de chaque province : il fallait mettre en lumière comment il pratiqua ce dernier système, comment les Etats étaient convoqués simultanément dans toutes les provinces, devant des commissaires munis d'instructions identiques, et comment ils avaient à délibérer sur les mêmes demandes faites par la royauté. Il importait de distinguer nettement ces réunions, qui, par leur simultanéité, constituent une sorte de forme secondaire des Etats généraux, des réunions vraiment locales et provinciales, qui se produisirent plus d'une fois en dehors de tout contrôle de l'autorité royale. Il fallait enfin se demander quel intérêt avait le Régent à convoquer les Etats par provinces plutôt que par réunions générales, et voir quel était le procédé qui agréait le plus aux populations elles-mêmes. En juillet 1422, à l'occasion d'une session générale d'Etats provinciaux, la ville de Lyon refusa d'accorder à Charles VII le subside qu'il faisait demander par ses commissaires, tant que les Etats généraux de Languedoïl n'auraient pas été convoqués, et elle supplia le prince de faire cette convocation dans le plus bref délai (p. 364, note 3); c'est là un fait important qui ne devait pas être relégué dans une note; la conduite de Lyon fut vraisemblablement imitée par plus d'une autre ville; toujours est-il que les Etats généraux, qui ne s'étaient pas réunis depuis le mois de mai 1421, furent convoqués pour le mois de janvier 1423 [1].

Page 376, M. de Beaucourt trace un tableau géographique des familles nobles dont quelques membres accoururent se ranger sous la bannière du dauphin Charles. La géographie du savant auteur manque parfois un peu trop de précision. Ainsi l'Auvergne se voit attribuer « les La Fayette, les Langhac (*lisez :* Langeac), les Joyeuse, les Montlaur, les d'Apchier, les d'Aubusson, les Trignac, les Des Cars. » J'ai toujours cru que les d'Aubusson appartenaient à la Marche ; par les *Trignac* (*lisez :* Treignac, ch.-l. de canton, Corrèze), il faut évidemment entendre les *Combort* ou *Comborn*, et, par les *Des Cars*, les *Peyrusse* ou *Péruce* (Les Cars, com^ne^ de la Haute-Vienne, était une de leurs seigneuries); or les deux familles de Comborn et de Peyrusse sont essentiellement limousines.

1. Qu'on me permette, à propos des Etats généraux, de dire encore quelques mots *pro domo mea*. M. de B. signale justement l'importance de la session tenue à Clermont-Ferrand, en mai 1421, session restée inconnue à tous les historiens spéciaux, avant la communication faite sur ce sujet, à la réunion des Sociétés savantes, par M. Grandmaison, en 1876. Il n'était peut-être pas inutile d'ajouter que, dans un travail publié en 1878 par le *Cabinet historique*, l'auteur de cet article avait complété les renseignements déjà fournis par M. Grandmaison : cette indication était d'autant plus indispensable que deux documents rapportés *in-extenso* par M. de B., qui semble les croire inédits, ont déjà été publiés dans le travail auquel je fais allusion.

Page 380 : « Jean d'Aubusson, chevalier, seigneur de Borne »; *lisez :* seigneur de la Borne. La Borne (comne de Blessac, Creuse) était une des baronnies les plus importantes du comté de la Marche.

Page 419, note 5 : « Jacques de Caulers »; *lisez :* Canlers.

Antoine Thomas.

---

# THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

## Soutenance de M. J. Martha.

Thèse latine : *Quid significaverint sepulcrales Nereidum figuræ.* — Thèse française : *Des sacerdoces athéniens.*

I

M. J. Martha a pris pour sujet de sa thèse latine : « Quid significaverint sepulcrales Nereidum figuræ. »

Un grand nombre de tombeaux grecs et latins, de lampes et de poteries funéraires qu'il a été donné à M. J. M. d'examiner pendant son séjour en Italie et en Grèce, représentent des Néréides. Il a paru intéressant à l'auteur de rechercher quelle était la signification funèbre de ces figures mythologiques.

Dans une première partie M. M. passe en revue toutes les traditions poétiques qui ont rapport aux Néréides; mais cette étude ne conduit pas au résultat désiré par l'auteur; nulle part les Néréides ne sont représentées comme des divinités malfaisantes, au contraire. Mais ce que n'expliquent pas les monuments littéraires, M. M. le croit expliqué par les légendes poétiques de la Grèce contemporaine. C'est la seconde partie de sa thèse. Il a pu recueillir sur les lieux mêmes une foule de contes populaires au sujet d'êtres merveilleux, les Anéraïdes, que la similitude de nom montre bien être les descendantes des Néréides antiques. Ce sont des femmes malveillantes et cruelles, comme on en trouve dans les mythologies germaines, scandinaves, bretonnes, écossaises, qui vivent au bord des mers et des torrents, auprès des sources, dans les rochers abrupts. Elles attirent les jeunes gens et les jeunes filles dans leur domaine, les tuent ou les entraînent sous les eaux. De même les Néréides étaient fatales à la jeunesse; les Grecs anciens racontaient d'elles les méfaits que les modernes attribuent aux Anéraïdes; ces légendes grossièrement populaires n'ont pas trouvé leur place dans les œuvres littéraires, mais nous les retrouvons sur les monuments funèbres. On peut conclure que l'habitude était de représenter des Néréides sur les tombeaux des jeunes gens enlevés prématurément par une mort mystérieuse.

M. Himly fait le plus grand éloge de cette étude brillamment écrite; il s'est plu à retrouver dans maintes pages d'une délicate élégance la discipline paternelle. Mais il regrette de n'être pas convaincu par ce petit livre tout agréable. L'explication de M. M. lui semble cherchée bien loin, et il se refuse à voir dans les représentations des Néréides autre chose que de jolis motifs de décor, qui durent maintes fois tenter les artistes chargés de décorer les tombeaux. M. Himly craint que M. M. ne donne trop raison à ces paroles de Méphistophélès dans Faust : Ce que vous appelez l'esprit des temps, c'est votre propre esprit, que vous leur prêtez.

M. Girard n'est pas plus convaincu que M. Himly, dont il soutient les conclusions

en érudit et en archéologue. M. M. n'a pas fait une œuvre scientifique. Il a eu le tort de prendre trop au sérieux des textes poétiques; les poètes se sont toujours donné des droits sur la mythologie; il ne faut pas leur accorder la créance due aux mythographes. Il ne faut pas non plus, sur une simple épithète, établir tout un système, dire, par exemple, que les Néréides sont des divinités funèbres parce qu'elles ont en main des fuseaux, comme les Parques. Mais M. M. est surtout coupable d'avoir complètement identifié, d'après la seule ressemblance de leurs noms, les Néréides et les Anéraïdes. Les Anéraïdes sont les Nymphes antiques, cela est bien connu. Or, les poètes anciens ont toujours distingué avec soin les Nymphes des Néréides. L'argumentation de M. M. pèche par la base, et sa thèse s'écroule.

II

M. M. se trouvait à Athènes, lorsqu'on découvrit des inscriptions étendues, par lesquelles le peuple remercie les prêtres qui se sont bien acquittés de leurs fonctions. Ce fut pour lui une occasion d'étudier ces fonctions encore mal connues.

Le « ἱερεύς » est un magistrat chargé de veiller à l'accomplissement régulier des pratiques; rien de plus. Telle est l'idée la plus générale qui ressort du travail de M. M. : et c'est sur ce point que s'est concentrée toute la discussion.

« Le prêtre, écrit l'auteur, est pour nous modernes celui qui enseigne le dogme « en même temps que celui qui accomplit les cérémonies symboliques de la reli- « gion », ce double rôle ne pouvait être celui du « ἱερεύς ». Il n'y a point de dogme dans la religion hellénique; les croyances, non fixées, sont dans une mobilité, dans un progrès perpétuel; le rite seul est immuable, établi une fois et pour jamais : il y a un culte à Athènes, sans une religion. Ce n'est donc point sur cette doctrine fuyante et insaisissable que pouvait s'exercer l'action du sacerdoce, mais sur les seules pratiques. Voilà en effet à quoi se borne l'autorité sacerdotale : à la direction des cérémonies, à l'introduction des offrandes et des prières auprès des dieux.

Cette opinion est juste pour le fond; mais elle nous est présentée en des formules rigoureuses; or, suivant le mot connu, « la vérité est toute dans les nuances ». M. M. affirme le divorce absolu du culte et de la religion; il met en opposition avec l'étroitesse des pratiques la complète liberté des croyances. Il semble néanmoins que le sacerdoce ne fût pas un simple métier, ni le prêtre lui-même une manière d'huissier. N'est-ce point au prêtre plus qu'à tout autre qu'il appartenait d'exercer cette surveillance étroite, non sur les pratiques, mais sur les croyances, qui aboutissait à la « γραφὴ ἀσεβείας » ? Si les croyances sont entièrement libres, comment expliquer ces condamnations pour impiété, et la plus célèbre de toutes, celle de Socrate? Dans toute religion, si large et si facile qu'elle puisse être, il y a un minimum de croyance nécessaire : il faut tout au moins admettre l'existence des dieux auxquels on rend hommage. Et cela même, c'est un dogme. Ce qu'on peut seulement remarquer dans la religion hellénique, c'est l'absence de toute idée métaphysique. De trop bonne heure, la métaphysique s'était constituée, en dehors de la religion et sans elle, par un développement tout rationaliste.

M. M. ne s'est, du reste, nullement borné au développement d'une idée contestable. Son livre est plein de faits précis et de détails. Il sera d'autant plus utile à consulter que l'auteur s'est interdit toute vue systématique, et presque même tout aperçu d'ensemble. M. Martha adopte ici une méthode très différente de celle qu'il avait suivie dans sa thèse latine. C'est le mérite et c'est le défaut de ce travail consciencieux, qui est moins une thèse qu'un recueil de documents, terminé par un bon catalogue.

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 17 mars 1882.*

M. Schefer communique à l'Académie la copie d'une lettre qu'il a reçue de Tiflis et qui est ainsi conçue :

« Sensibles à la perte cruelle éprouvée par la famille du célèbre professeur Dulaurier, la jeunesse et les notabilités arméniennes de Tiflis vous prient de lui témoigner toute leur douleur, ainsi que leur reconnaissance pour l'intérêt que le savant professeur montra toujours à la nation arménienne. Elles viennent de faire célébrer une messe solennelle pour le repos de son âme; l'archevêque a prononcé l'oraison funèbre et rendu hommage à la mémoire du défunt.

« La rédaction du journal *l'Echo*. »

L'Académie procède à l'élection de deux membres ordinaires, en remplacement de M. de Longpérier et de M. Thurot. Trois scrutins successifs donnent les résultats suivants :

(Votants, 36, majorité, 19.)

| | En remplacement de M. de Longpérier, premier tour : | En remplacement de M. de Longpérier, second tour : | En remplacement de M. Thurot : |
|---|---|---|---|
| M. Albert Dumont | 16 voix | 22 voix | |
| M. Siméon Luce | 12 — | 12 — | 26 voix |
| M. Senart | 8 — | 2 — | 10 — |

M. Albert Dumont est proclamé élu à la première des deux places vacantes et M. Siméon Luce à la seconde. Ces deux élections seront soumises à l'approbation de M. le président de la République.

M. Lenormant continue la lecture de son mémoire sur les antiquités de la terre d'Otrante ou province de Lecce. Il lit et explique quelques inscriptions messapiques trouvées récemment en cette région; elles sont courtes et ne contiennent guère que des noms propres. Le pays est très pauvre en inscriptions latines. La plus curieuse a été trouvée au *fondo Montagna*, près de Brindisi. C'est l'épitaphe d'un évêque chrétien; le sarcophage sur lequel elle est gravée renfermait deux squelettes, l'un d'homme, l'autre de femme :

PRETIOSVSAEPESCOPVS
AECLETIAECATOLICAESANC
TEBRVNDVSINEDEPOSITVS
SEXTAFERIAQVODEST
VKALSEPTEMBRISREQVIEBIT
INSOMNOPACIS

M. Lenormant pense que ce Pretiosus était laïque et marié lorsqu'il fut appelé à l'épiscopat, qu'il dut se séparer de sa femme pour devenir évêque, mais qu'il tint ensuite à être de nouveau uni avec elle dans la tombe. — En terminant, M. Lenormant signale le nombre considérable d'œuvres d'art de l'époque byzantine, sculptures et peintures, qui se trouvent dans la province de Lecce; la visite de cette région est, dit-il, indispensable à quiconque veut étudier l'histoire de l'art byzantin. Il y a notamment un certain nombre de peintures datées, du XI[e] et du XII[e] siècle.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son rapport sur sa mission archéologique en Palestine.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : *Catalogue de la collection Benjamin Fillon;* — par M. Desjardins : Ruelle (C.-E.-R.), *Bibliographie générale des Gaules*, 2[e] fascicule.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 3 Avril — 1882



65. — **Dictionnaire kurde-français** par M. Auguste Jaba, publié par ordre de l'Académie impériale des Sciences par M. Ferdinand Justi. Saint-Pétersbourg, Eggers et Cie; Leipzig, Voss. — Prix : 1 rouble 85 kopeks; 6 marks 20.
— **Kurdische Grammatik** von Ferdinand Justi. Saint-Pétersbourg. 1880, 1 vol. in-4°, pp. xxxiv, 262. — Prix : 1 r. 10 k.; 3 m. 70 pf.
— **Ueber die Mundart von Yezd,** von Ferdinand Justi (Extrait de la *Zeitschrift der Deutschen Morgenlændischen Gesellschaft*. 1880, pp. 327-414).

Les dialectes iraniens ont été peu étudiés jusqu'ici : le kurde est le plus favorisé de tous : c'est aussi le plus important, au moins par l'étendue de son aire géographique, régnant sur les deux rives du haut Tigre, dans les deux Kurdistans, turc et persan, sans compter les nombreuses colonies éparses sur toute l'étendue de l'empire.

Le premier recueil de matériaux pour l'étude du kurde a été fait par le Père Garzoni, l'un des premiers missionnaires qui aient visité le Kurdistan [1]; il y avait vécu plus de dix-huit ans, résidant à Amadia, et il laissa à ses successeurs le résultat de son expérience dans un livre intitulé *Grammatica e Vocabulario della Lingua Kurda*, Rome, 1787. La grammaire est très faible; le vocabulaire est précieux. Viennent ensuite quelques maigres recueils de mots dressés par Pallas (1786), Güldenstädt (1791), Hammer (1814), Klaproth (1808), Rich (1835). En 1853, M. Bérézine, dans ses *Recherches sur les dialectes persans*, étudia le *kurde oriental* (dialecte des colonies kurdes du Khorasan) et le *kurde occidental* (dialecte des environs de Mossoul, désigné sous le nom de *Kurmanji) :* il donna une esquisse de grammaire, quelques indications phonétiques, un vocabulaire et quelques dialogues. En 1856, M. Lerch fut envoyé en mission par l'Académie de Saint-Pétersbourg pour étudier à Roslawl (gouvernement de Smolensk) des prisonniers kurdes qui se trouvaient internés là : il rapporta de là un glossaire du kurmanji et un certain nombre de textes appartenant les uns au kurmanji, les autres au dialecte *zaza* (aux environs de Palu et de Mousch) : traductions

1. Le second; le premier est le dominicain Soldini (en 1760).

de proverbes et de fables turques, extraits de Saadi, quelques récits, quelques chansons populaires. A ces textes vinrent s'ajouter les récits, assez modernes, publiés par Alexandre Jaba, consul de Russie à Erzeroum (*Recueil de notices et récits kourdes*, réunis et traduits en français; Saint-Pétersbourg, 1860). Si nous ajoutons à cela les études de M. Chodzko sur le kurde de *Soleimanié (Journal Asiatique*, 1857, I, 297) et la grammaire et le vocabulaire du dialecte de *Hakari* (dans les montagnes de ce nom, aux sources du Tigre) par le Rév. Samuel A. Rhea (*Journal of the American Oriental Society*, 1872, pp. 118 sq.), nous aurons à peu près l'ensemble des documents réunis jusqu'à présent sur la famille des dialectes kurdes. D'étude de philologie comparative sur le kurde, il n'existe guère qu'un article de M. Pott qui établit la parenté du kurde et du persan (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, III, 23 sq.), et quelques pages de M. Friedrich Müller.

Les deux livres que publie M. Justi sont l'effort le plus considérable qui ait encore été fait pour ramasser et résumer l'ensemble des faits recueillis jusqu'ici. Le premier de ces livres, le Dictionnaire kurde-français, est l'œuvre de M. Jaba, l'auteur des Notices kurdes citées plus haut, que son long séjour à Erzeroum a familiarisé depuis longtemps avec le kurde; mais M. J. a eu en mains d'autres documents qu'il a fondus dans le corps de l'ouvrage : (un dictionnaire français-russe-kurde compilé par M. Jaba et qui contient des mots et des phrases qui manquaient au manuscrit du dictionnaire kurde; une riche collection de dialogues kurdes recueillis également par M. Jaba; une collection de récits et de ballades kurdes rassemblés par M. Socin, dans son voyage en Arménie; enfin, il a incorporé les mots et les formes fournis par Garzoni, par M. Chodzko, par les textes de Lerch et par le Rév. Rhea. Le lexique donne l'étymologie quand elle est connue (c'est-à-dire le mot persan auquel répond le mot kurde quand il est kurde proprement dit, et le mot persan, turc, arabe ou arménien qu'il reproduit quand il est emprunté). La publication de ce dictionnaire, qui réunit tout le matériel jusqu'à présent connu, est un service de premier ordre pour lequel il faut remercier la patience de l'auteur et l'abnégation de l'éditeur [1].

La rédaction de la grammaire est un travail, non point plus utile et méritoire, mais certainement plus difficile. La grande difficulté vient de la variété — je ne dis pas de la richesse des sources — et de la forme assez incohérente sous laquelle nous sont venus les matériaux. Nous n'avons guère jusqu'ici que des bribes ou des morceaux venus indépendamment de cinq ou six dialectes et les voyageurs qui les ont recueillis ayant cha-

---

1. Les textes n'ont pas été absolument dépouillés : signalons l'omission d'un mot bien intéressant *bîn* « odeur », traduisant *bûi* (Gramm., p. 139); *bîn* vient comme le persan *bînî* « nez », de la racine *vaén* « voir »; cf. le persan *bûi dîdan* « sentir », littéralement « voir une odeur »; *bînî* « nez », en mazendéran *vêni*, est le zend *vaénaya* (Y. 9. 35; *kհshvaépaya* = p. *shéb*); cf. pehlvi *vênâk* « qui sent » : Vend. 7. 57 [142], *vênâk havmanît* est expliqué *bûi khavîtûnît*, vous sentez.

cun adopté une transcription particulière, il devient souvent très difficile de se retrouver dans cette richesse apparente où souvent les bigarrures de la transcription créent seules l'illusion des formes dialectales. Il serait plus désirable que l'on n'eût que le matériel d'un seul dialecte, mais complet et éclairé par des textes suffisants. Il ne faut donc pas s'étonner si le livre de M. J. présente une confusion qui surprend un peu ceux qui sont habitués à la netteté ordinaire de son exposition et à la belle ordonnance de son Manuel zend. Avec des matériaux si hétérogènes, il était difficile d'arriver à donner une esquisse précise et nette de la langue ou plutôt des tronçons de langues qui les ont fournis. M. J. n'en a pas moins rendu à la philologie iranienne un service de premier ordre en condensant et rapprochant tous ces documents; c'est tout ce qu'il était possible de faire en l'état présent, et il l'a fait avec une patience et une conscience dignes d'éloge. Je me contenterai de présenter quelques observations sommaires et d'appeler l'attention de l'auteur sur quelques questions qu'il sera mieux que tout autre, après ses études spéciales, en état de traiter et de résoudre.

La phonétique a fait l'objet d'une longue et minutieuse étude (pp. 1-102) : il ne s'en dégage pourtant pas une idée très nette du système phonique du kurde et de sa place dans l'ensemble iranien. Cela tient en partie, je crois, à ce que l'auteur a étudié simultanément les origines iraniennes et non-iraniennes de chaque son kurde, au lieu d'étudier d'abord les origines iraniennes de tout le système : ce qui, en effet, détermine le caractère phonétique d'un idiome, c'est la façon dont il a traité les éléments traditionnels et nationaux, non la façon dont il a altéré les éléments d'emprunt et d'origine étrangère. Or, comme le vocabulaire kurde déborde d'éléments étrangers, l'étude concomitante des deux ordres d'éléments tend à obscurcir et à voiler le caractère réel de la langue et l'on se trouve en face d'un amas de faits hétérogènes sans vue générale qui se dégage. En procédant dans le sens que nous indiquons, l'auteur serait certainement arrivé à résoudre ou au moins à poser cette question : quelle est la place exacte du kurde dans la famille iranienne et, d'une façon plus précise, le kurde appartient-il à la branche *persane* (perse, pehlvi, persan) ou à la branche *médique* (zend)? Pour résoudre cette question, une des premières vérifications à faire, c'est de consulter la série des ẓ zends représentés par des *d* persans, un des traits essentiels qui distinguent les deux groupes étant la représentation par *d* dans le groupe persan de sons primitifs *j h* représentés en zend par ẓ. Or, on trouve :

| | | |
|---|---|---|
| Kurde ẓâwa [1], gendre; | zend ẓâmâtar; | persan *d*âmâd. |
| ẓer, cœur; | ẓared; | *d*il |

1. Le *beluci* traite le ẓ zend comme le kurde dans *ẓâmâth*, z. zâmâtar; *ẓirde*, z. *ẓaredhaya*, *ẓânagh*, z. ẓan (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, extra number to Part I for 1880 (1881).

| | | |
|---|---|---|
| ẓânîn, savoir ; | ẓan ; | *d*ânistan |
| aẓ, moi ; | aẓem ; | a*d*am |

Je ne prétends pas que ces rapprochements soient décisifs ; car on peut opposer dans le sens contraire :

| | | |
|---|---|---|
| Kurde *d*ast, main ; | zend ẓasta ; | persan *d*ast |
| *d*î, hier ; | **ẓyô* (sscr. *h*yas) | *d*î |
| *d*ost, ami ; | cf. ẓush ; | *d*ost |

Il faudrait, d'après l'analogie de la série précédente : ẓast, ẓî, ẓost [1] : mais ici se pose la question inextricable des emprunts au persan : l'identité de forme entre un mot persan et un mot kurde est, en général, un indice que le mot kurde est emprunté : M. J. en a donné des exemples frappants dans ses notes intéressantes sur *les mots étrangers en Kurde*. Un exemple beaucoup plus embarrassant, parce qu'il n'y a pas identité, c'est le kurde *daw*, bouche, que l'on rapproche du zend *ẓafan*, persan *dehan :* si le rapprochement est exact, et si ce sont les mêmes dialectes qui disent *ẓer, aẓ*, etc., et *daw*, la question de classification se complique considérablement.

Un trait caractéristique du kurde, en regard du persan, c'est qu'il a conservé le pronom nominatif, *aẓ*, zend *aẓem*, « je » à côté du pronom génitif *man*, zend *mana*, « de moi », lequel est devenu en persan le seul et unique pronom. Un pareil fait n'est pas un accident isolé et sans conséquence dans l'organisation même de la langue : pour que le génitif devînt, en persan, la forme générale du pronom, il a fallu que la construction directe et active fût dépossédée au profit de la construction passive : on a commencé par dire en perse *mana kartam*, il a été fait par moi, d'où en pehlvi *man* (li) [2] *kart*, et *man* étant remplacé par son équivalent *am*, *am kart :* de là, en persan, avec inversion, *kard-am*, où *am* est un pronom suffixe, plus tard confondu avec la désinence d'aoriste de la première personne, l'ancien *âmi* du sanscrit et du zend, ce qui a amené aux autres personnes les désinences de l'aoriste : le pehlvi, dans ces cas, formait le parfait par un participe invariable *kart*, fait, combiné avec les génitifs *li* de moi ; *lak*, de toi, *lan*, de nous ; *lakum*, de vous, représentants de *mana- man*, *tava-tô-tû*, etc. Le kurde offre précisément la même construction :

*min dît, te dît, vi dît, me dît, ve dît, evân dît*,
littéralement : « vu de moi, de toi, de lui, etc. »

Au contraire, au présent (aoriste persan), on aura la construction nominative et directe :

*Aẓ* kenim, je ris (persan *man* khandam), etc. Le kurde est ici plus archaïque que le persan, qui en est venu à dire *mei* rideo au lieu de *ego* rideo, parce qu'il avait dit *mei* risum est, au lieu de *ego* risi.

1. Dans le *Journal de Linguistique*, VI, 89.

2. L'emploi du sémitique *li*, génitif ou datif, au lieu de *ana*, je, prouve qu'au moment où se forma le système de notation pehlvi, on avait encore la pleine conscience de la signification primitive de *man* et de son substitut *am*.

Je joins ici quelques observations de détail : p. 43, *cukht*, pair, répondant au persan *juft*, est plus archaïque et donne l'étymologie : *juft* est pour *jukht*, du zend *yukhta*, junctus ; ceci donne la lecture du mot pehlvi que les Parses lisent *davât* et qui doit se lire *jukht* ou anciennement *yukht* ; le persan *juft* emprunté a donné *jôt* (p. 31).

P. 44. *Hêk*, œuf, vient directement d'une forme primitive *âvyaka*.

P. 123. Je doute fort que le pluriel en *gal* du dialecte de Sihna, *bandah gal*, doive s'expliquer par la préposition *gal* avec, et que le kurde ait renouvelé le procédé par lequel les Indo-Européens auraient formé le pluriel en *s*, débris du sanscrit *sa, saha* (!); M. Justi soupçonne que la préposition *gal* pourrait être alliée au persan *gala*, troupeau ; c'est là qu'est la vérité : le pluriel en *gal* n'est qu'un collectif, identique aux collectifs du beluci, comme *jan-gal*, troupe de femmes, *ẓah-gal*, troupeau de chevreaux.

L'étude sur le dialecte de Yezd ou *Deri* est faite d'après des documents rassemblés par Pétermann dans son voyage en Perse, en 1854 : c'est le dialecte étudié par Bérézine sous le nom de *Gebri* ou dialecte des Guèbres, parce que c'est le dialecte des Parses de Yezd. L'étude de M. J. contient : une traduction de trois chapitres de la Bible en deri, une phonétique, une grammaire et un lexique allemand-deri. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder la question du sens réel de ce nom de langue *Deri*, sur lequel les données indigènes sont si confuses : nous signalerons seulement quelques uns des traits les plus importants qui ressortent de l'étude de M. Justi.

Phonétique : réduction des aspirées : *suhrah*, lumière, cf. zend *sukhra* ; *har-* pour *far* ; réduction de *d* médial (ȝ) à h : *buhin* = p. *bûdan* (cf. en persan même *nihâdan* = **ni-dâdan*, *khwâham* = z. **hvâdâmi*) ;

Réduction du primitif *khw* à *w* : *wu*, je veux, pour *khwâdam* ; cf. beluci : *wânagh*, lire, p. *khwândan* ; *waragh* manger, p. *khwar dan*, etc.

Conservation de *v* initial : *vârân*, pluie ; *vabr*, neige ; *vacah*, enfant ; *vaatar*, meilleur ; *vâshad*, ouvert (p. *kushâd*) ;

*v* pour *m* comme en kurde : *ẓevîn*, terre ;

*v* pour *y* entre voyelles : *dîvah*, vu, pour *dîyah*, p. *dîdah*.

*v* préposé à *â* initial : *vâsmân*, ciel ; *vâr*, eau,

Chute des consonnes finales : *ah* = p. *aẓ* ; *mah* = p. *mar* et *man*, *yah* = *yak* ; *khah* = *khvad*, *kah* = *kas*,

*Morphologie :* pluriel *ûn* (p. *ân*), *hâ*.

Génitif par l'*i* *ẓâfet*, datif par suffixe *râ* ; accusatif par suffixe *râ*, quelquefois avec préfixe *mah* (p. *mar*).

| | | |
|---|---|---|
| Pronoms : | 1. *mah* = p. *man* ; | *mâ*. |
| | 2. *tâ* (?) ; | *shumâ*. |
| | 3. *în* ; *ush* ; | *îshûm*. |

Verbe : préfixe de présent : *é* (kurde *hâ*) ; *va* = p. *be* ; *ta* (kurde *ta*).

Le verbe *kardan* forme (ou plutôt reforme) les temps spéciaux de la racine *kar* et non du thème spécial *kun*. Caractéristique *t* (gr. τύπ-τ-ω; lat. *flec-t* o; persan *khuf t* idan; zend *hvab-d*-â, etc.) : *kûd*- persan kûf-t-an; *navisht*- écris, de nivish-t-an.

Le parfait se forme à la façon du pehlvi : pronom (réprésentant le régime oblique) et participe passé invariable.

*Lexicographie : cûm*, repas du soir; p. *shâm; z. khshafnya* (*Mém de la Société de Ling.*, V, 76); donc ici *khsh* = *c*.

*dûhar* (?), frère.

*duteh*, fille; p. *dukhtar*.

*môm*, lune;

*urvar*, plante; z. *urvara;*

*sur*, rouge; z. *sukhra* (*suhr*);

*vajah*, je dis; z. *vac;* le persan a la racine perse *gaub; vâj*, cri.

*kharm*, sommeil; z. *hvafna*, **hvâm*.

*mahrzan*, belle-mère; p. *mâdar zan*, **mâarzan*.

*khurushtan*, acheter : p. *furûkhtan*, en composition *furûsh;* le *kh* est primitif (cf. *krî, khirîdan*);

*mâyah*, femme, p. *mâdah:* ceci donne l'étymologie du persan *mâyah*, matière, essence, qui est identique au persan *mâdah*, femelle (cf. latin *mater, materies*); l'un et l'autre sont le pehlvi *mâtak* qui est *mâyah* dans *mâtakvar* (principalement) et *mâdah* dans *mâtaknar* (femelle et mâle).

On voit quelle utile collection de matériaux l'infatigable M. Justi vient de mettre à la disposition de la philologie iranienne, qui lui doit toute reconnaissance.

James Darmesteter.

---

66. — **M. Tullii Ciceronis in M. Antonium oratio philippica secunda.** Texte latin publié avec une introduction historique, des notes en français, un appendice critique et des gravures d'après l'antique, par J. Gantrelle. Paris, Hachette 1881, 105 p. petit in-12.

Cette édition contient quelques parties excellentes. M. Gantrelle n'a pas cru inutile de consulter, pour une édition classique, les mss. de Bruxelles et de Paris qui n'avaient pas encore été examinés, et il en décrit nettement les caractères. On ne pouvait sur ce point rien souhaiter de plus. Je n'étonnerai personne en ajoutant que les notes de grammaire sont nombreuses et soignées; les temps, les modes, les constructions particulières sont partout expliqués avec clarté et précision; l'impression est correcte [1], la notice assez étendue et bien rédigée; ou plutôt laissons

---

1. Je n'ai vu qu'une faute, p. 30 : en 40, au lieu de en 49 avant notre ère. Par contre, on pourrait relever quelques phrases obscures ou peu correctes : p. 46 : cette ellipse n'est pas *requise;* p. 61 : *à la nomination* de César comme dictateur, le

cette énumération de qualités que le nom seul de l'auteur pouvait faire pressentir, et que M. G. me permette de lui indiquer nos desiderata. Son nom donne à ce petit livre une importance particulière, et nous ne pouvons, à cause de son autorité, lui passer aucune imperfection : *usque adeo difficiles ac morosi sumus ut nobis ipse non satisfaciat.*

Un mot d'abord des gravures. J'imagine que M. G. les a acceptées plutôt qu'il ne les a choisies : la figure de Pompée est ici (p. 37) bien laide et celle de Brutus (p. 39) est bien mal exécutée.

Quant à l'édition elle-même, j'aurais voulu plus de clarté dans la partie critique et plus de détails dans la partie historique et littéraire. La préface de l'appendice critique est quelque peu confuse. M. G. se réfère au texte de Halm; mais il ne dit pas quelle est l'édition de Halm qu'il suit : est-ce la grande édition critique? est-ce la dernière édition classique? ou plutôt pourquoi ne pas se référer immédiatement au *Vaticanus*, que Halm dans ses leçons a suivi presque partout? — Je me suis étonné de ne pas voir citée parmi les éditions consultées celle de King, Oxford, 2e édition, 1878; elle méritait certainement d'être consultée et d'être nommée. — Pourquoi ne pas suivre l'excellente méthode de quelques éditeurs de la même collection, et ne pas employer les italiques qui permettent de distinguer dans le texte au premier coup d'œi les changements apportés à la leçon des mss.? — Il aurait fallu suivant moi dans un livre destiné à des élèves expliquer avec précision certains mots comme §§ 56 et 70 *patruus*, 27 *avunculus*, 52 *auctoritas*, 51 *emancipatus*, 52 *addictus*, et les allusions à des institutions particulières ou à des usages médiocrement connus comme §§ 3 *intercessor*, 6 *intercessio*, 64 *sectio*, 69 *claves ademit*, 74 *rudem*. La note sur : 35, *illud Cassianum* est peu exacte et insuffisante. Les élèves ne comprendront pas la remarque sur : 82, *aversam lecticam*, et ils seront plus embarrassés encore s'ils s'avisent d'en rapprocher la remarque sur : 110, *pulvinar*. M. G. paraît croire que la traduction très brève de quelques mots écarte toute difficulté : je serais bien étonné si, malgré la traduction, les élèves ne se trompent pas sur le sens de : 71, n. 1 : *partium*, ou de : 99, n. 7 : *alia condicione*.

Les notes historiques me semblent, dans cette édition, trop courtes et trop rares. M. Gantrelle laisse au professeur une trop grande partie de l'interprétation. A ce compte, aucune note ne serait nécessaire. Explique-t-on toujours en classe tout un ouvrage, et n'est-ce pas le devoir de tout éditeur classique de fournir à un élève studieux tout ce qui lui est strictement nécessaire pour qu'il puisse lire seul le livre qu'on lui a mis entre les mains?

L'absence complète de toute remarque littéraire et dans la notice et

---

maître de la cavalerie fut nommé par le consul; p. 72 : *pour son intérieur* la cause de son retour était son amour; p. 102 : j'en ai pris trois leçons qui sont *renseignées* plus loin.

dans les notes me semble surtout fâcheuse. Ce discours a son caractère propre : le talent oratoire de Cicéron y paraît avec des mérites et aussi avec des défauts particuliers : comment ne sont-ils signalés nulle part? Sur les passages les plus célèbres rien que des remarques de langue? Cette lecture ne doit-elle donc offrir aux élèves qu'un texte pour des études de latinité? expliqueront-ils toutes ces pages sans savoir qu'ils ont en main la *divina Philippica?* La notice dit, p. 19 : on a toujours regardé la seconde Philippique comme un chef-d'œuvre. Est-ce là un jugement? On abusait autrefois des notes littéraires; mais n'est-ce pas ici toucher à l'autre excès?

E. T.

---

67. — **Klassische Bühnendichtungen der Spanier** herausgegeben und erklært von Max Krenkel. I. Calderon. Das Leben ist Traum. — Der standhafte Prinz. Leipzig, Johann Ambrosius Barth. 1881, xii et 292 pp. in-8°.

M. Krenkel croit le moment venu d'initier le public allemand aux chefs-d'œuvre de la littérature dramatique espagnole, non plus seulement par des traductions fidèles, mais par des éditions des textes originaux accompagnées d'un commentaire explicatif de toutes les difficultés historiques ou grammaticales capables d'arrêter une personne instruite et possédant une connaissance suffisante du castillan moderne. Cette entreprise mérite d'être accueillie, même en dehors de l'Allemagne, avec d'autant plus de faveur que les Espagnols jusqu'ici n'ont presque rien fait pour faciliter l'intelligence de leur ancienne littérature dramatique, qu'ils se contentent de comprendre en gros, ne s'intéressant que très médiocrement aux questions de langue, de style et de versification qu'offrent les *comedias*, et ne s'intéressant guère plus au côté historique de leur théâtre, ce tableau si vivant de la société espagnole du xvi[e] et du xvii[e] siècle. L'éditeur allemand a pris pour modèle les excellentes éditions scolaires, grecques et latines, des libraires Weidmann et Teubner; seulement, comme il ne peut pas supposer chez tous ses lecteurs la haute culture de l'université ou des classes élevées du gymnase, l'étude du castillan étant surtout pratiquée en Allemagne dans les écoles polytechniques et les écoles supérieures de commerce, il s'est imposé la règle d'expliquer toutes les allusions à l'histoire, aux mythologies et aux littératures de l'antiquité et de traduire dans son commentaire les citations d'auteurs grecs. Comme on pouvait s'y attendre, le premier volume de la collection, consacré à Calderon, renferme les deux drames du poète qui, depuis les Schlegel, ont acquis le plus de célébrité en Allemagne, *La vida es sueño* et *El principe constante.* La place me manquerait ici pour examiner en détail ces nouvelles éditions des deux pièces; je m'en tiendrai donc uniquement à la première, à beaucoup d'égards la plus importante.

Il me faut commencer par une critique, une critique assez grave. M. K., bien qu'il ait parfaitement reconnu le manque de méthode du dernier éditeur de Calderon, D. Juan Eugenio Hartzenbusch, s'en est cependant rapporté à lui, n'a contrôlé la version de l'académicien de Madrid qu'en la comparant à l'édition de Keil, et s'est cru dispensé de recourir aux éditions *originales*, qui se trouvent la première dans la *Parte* xxx de *Comedias de diferentes autores* (Saragosse, 1636, in-4°), la seconde dans le premier volume des *Comedias* de Calderon, publié par son frère D. José, en 1640 [1]. Hartzenbusch a établi le texte qu'il a fait imprimer dans la *Biblioteca Rivadeneyra* à l'aide de la *Parte* xxx et de la version *retouchée* [2] de Vera Tasis (1682); il déclare formellement qu'il ne s'est point servi de la *Parte primera* de 1640 : « La primera edicion de la *Primera parte de comedias de Calderon* tiene la aprobacion y licencia con fecha de 6 y de 10 de noviembre de 1635 : yo las he copiado de la edicion de Vera Tasis; *pero no he visto la original* ». Voilà qui aurait dû donner à réfléchir à M. K.; mais il s'est si peu préoccupé de cette question bibliographique, qu'il n'a même rien dit de variantes considérables de la *Parte* xxx citées tout au long par Hartzenbusch [3], variantes qui montrent combien l'étude des éditions *originales* s'impose à tout éditeur de *La vida es sueño*. Chose plus étonnante encore, M. K. n'a rien su d'une nouvelle édition du célèbre drame publiée en 1872 [4] par le même Hartzenbusch, qui, cette fois, a certainement eu recours au texte de 1640 (bien qu'il n'en ait soufflé mot), de sorte que l'éditeur allemand, loin de nous donner une leçon plus pure et plus correcte que tous ses devanciers (ce qu'on était en droit d'attendre de lui) n'a même pas profité des perfectionnements que l'académicien espagnol a apportés à son premier travail. Je n'ai malheureusement pas à ma disposition la *Parte* xxx, mais j'ai collationné, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, le texte de 1640, et me suis rendu compte que Hartzenbusch l'a utilisé, mais pas assez complètement ni avec assez de méthode pour rendre inutile une nouvelle confrontation. Voici quelques bonnes leçons introduites par Hartzenbusch, d'après l'*original* de 1640, dans sa nouvelle édition, et que M. K. a ignorées : I, 8, *te arrastras;* I, 36, *tienes al consuelo;* I, 127, *salas*, ici M. K. a rétabli par conjecture la bonne leçon, ce qui avait été fait déjà par D. Patricio de la

---

1. Deux pièces préliminaires de ce volume sont datées de 1635, ce qui a fait supposer qu'il avait dû être mis en circulation dès l'année 1635, ou peu après, et avant le tome II du même recueil, qui a été incontestablement publié en 1637. Jusqu'ici, toutefois, personne n'a vu d'exemplaire de la *Parte primera* portant sur le titre une autre date que celle de : Madrid, 1640.

2. C'est l'expression même de l'éditeur du XVII[e] siècle : « Estas comedias. . las retocó el desvelo mio. »

3. Tome IV, p. 717 de son édition.

4. Cette édition a été reproduite en 1881 à l'occasion des fêtes du Centenaire : *Calderon de la Barca. La vida es sueño, texto cotejado*, por D. Juan Eugenio Hartzenbusch. Madrid, Cuesta, 1881, in-8°.

Escosura[1]; I, 310, *y agravies;* I, 487, *á Aurora;* I, 731, *adivinos;* II, 62, *que te prefieras;* II, 716, *servir,* le texte de 1640 a *servirme,* ce qui revient au même, tandis que le *servirle* de la vulgate est mauvais; III, 802, *al arma toca,* bien corrigé par M. K., mais par conjecture. Voici d'autres leçons de l'édition de 1640 qui n'ont pas été accueillies par Hartzenbusch et qui méritaient de l'être : I, 141, *distinto* (pour *instinto*); I, 548, *aplaçarnos;* II, 302, *A un;* II, 511, *Que aunque el dar el accion es,* l'emploi de l'article *el* devant les substantifs féminins commençant par un *a*, que cet *a* soit ou non accentué, est courant dans la langue du XVIIe siècle; II, 641, *á escuras;* II, 1056. M. K. est le premier éditeur qui se soit aperçu qu'à cette quintille manquait un vers, or ce vers se trouve dans l'éd. de 1640 : *Yo muero ni resucito?* III, 721-722, au lieu de ces deux vers *Y varon vengo á servirte Con mi acero y mi persona,* la *Primera parte* de 1640 en donne six : *Y varon vengo á servirte Quando á tus gentes socorra, Muger vengo á que me valgas En mi agravio y mi congoja; Y varon vengo á valerte Con mi azero y mi persona.*

Le commentaire de M. K. est en général digne d'éloge; il a vu certaines fautes du texte et a su y porter remède, il a aussi convenablement expliqué la plupart des difficultés de ce style détestable. Quelques remarques : I, 239, la substitution de *vida* à *muerte* est très heureuse et éclaire un passage qu'on lisait sans le comprendre; I, 263, l'adjectif *quejoso* n'a rien qui doive étonner, M. K. a oublié que Rosaura était *vestida de hombre* et, par conséquent, devait parler au masculin; I, 326, la correction *rienda* est bonne; I, 356, *tapadles* pour *atadles* est très admissible; D. Patricio de la Escosura avait proposé *vendadles;* I, 416, il n'y a pas là de métaphore, ou du moins la métaphore n'est pas de Calderon, *alas del corazon* est une expression technique qui s'applique aux oreillettes du cœur; I, 895, *viso* n'est point une faute d'impression, c'est la bonne leçon : il nous faut ici un mot qui ne se distingue de *beso* que par une seule lettre (*una letra mas ó menos*), donc *piso* ne fait point l'affaire (le *v* de *viso* est identique pour la prononciation au *b* de *beso*), ensuite *piso* ne convient pas pour le sens (on conçoit *pisar la tierra* mais non *pisar los pies*), tandis que *yo los viso* « j'y mets mon visa » est à peu près satisfaisant; II, 183, *alabardero rubio* n'est pas expliqué, il fallait rappeler que la garde du corps des rois d'Espagne était, au temps de Calderon, surtout composée de Flamands et d'Allemands, c'est-à-dire d'hommes *blonds;* II, 341, *Que estais mal con vos, sospecho* est peu clair; II, 664 *Mi honor segunda vez á riesgo veo.* M. K. demande : « quand pour la première fois »? Au premier acte, v. 435 et suiv.; III, 33 *Si llaman santo al callar :* l'éditeur aurait dû indiquer que ce vers fait allusion au proverbe *al buen callar llaman santo;* III,

1. *Teatro escogido de Don Pedro Calderon de la Barca (Biblioteca clasica española).* Madrid, 1868, t. II, p. 347.

142, *Que al soplo menos ligero* ne donne évidemment pas le sens qu'il faut ici : D. Patricio de la Escosura a proposé *menos violento*, correction adoptée par Hartzenbusch dans sa seconde édition, peut-être pourrait-on lire *al menos* (pour *menor* [1]) *soplo ligero*; III, 573-575 *Habiendo sido un tirano Tan Eneas de su Troya, Que la dejó hasta la espada.* M. K. observe qu'il n'est dit nulle part qu'Enée ait abandonné son épée en quittant Troie avec son père Anchise : en effet, mais il n'est pas question de cela ici, *Troya* signifie simplement « conquête », ce tyran se montra « si Enée de sa conquête » (c'est-à-dire il l'abandonna si lâchement) « qu'il lui laissa (à la femme) jusqu'à son épée », et ceci fait allusion à l'histoire de Didon et à l'*ensis Dardanius* de Virgile ou à l'*ensis Troicus* d'Ovide.

Sur la fable du drame, la manière dont elle a été conçue et façonnée par Calderon, M. K. n'a rien découvert de bien nouveau, mais il a mieux fait voir qu'aucun de ses devanciers comment le poète a mis en œuvre deux « motifs », le premier qui est l'histoire d'un homme qu'on endort une fois pour la transporter dans un milieu tout différent du sien et lui faire croire à la réalité d'un changement complet de condition et de vie, puis qu'on rendort une seconde fois pour le replacer dans son vrai milieu (Marco Polo, *Mille et une nuits*, diverses nouvelles et chroniques) [2], le second, qui est emprunté à la légende de Barlaam et Josaphat : exil et éducation dans une solitude du fils d'un roi, parce que des présages ont persuadé ce roi que son fils ne serait pas capable ou digne de régner après lui [3]. La part d'originalité du poète consiste à avoir généralisé ces données et à en avoir extrait une conception philosophique de la vie et de la destinée humaine, aussi intéressante, attachante, que la fable elle-même, l'une des plus mal agencées et mal écrites de Calderon, l'est peu.

L'appendice sur la versification ne donne pas tous les renseignements nécessaires aux lecteurs que M. K. a en vue : il fallait noter entre autres que des mots tels que *fácil* et *frágil* comptent à l'assonance *a-e*. Je ne puis admettre qu'on parle ici, sans autre explication, de trochées et de iambes dans les vers espagnols, c'est donner de cette versification et de la versification romane en général une idée inexacte à tous égards [4].

M. Krenkel s'est, en somme, bien acquitté d'une tâche qui n'était pas des plus aisées; je souhaite que cette nouvelle collection obtienne auprès

1. Sur l'emploi de *menos* pour *menor*, voir *Zeitschrift f. romanische Philologie*. t. V, p. 78.

2. M. K. n'a pas connu une version espagnole de l'histoire du duc de Bourgogne qui se trouve dans le *Viage entretenido* de Rojas. Hartzenbusch l'a reproduite dans sa seconde édition de *La vida es sueño*.

3. Aux pièces de Calderon, où ce motif a servi de donnée à une action dramatique, il faut ajouter *En esta vida todo es verdad y todo mentira*.

4. Trop de fautes d'impression dans le texte et les notes ; M K. devra, à l'avenir, mieux surveiller la correction des épreuves.

des amateurs de littérature espagnole le succès qu'elle mérite certainement[1].

Alfred Morel-Fatio.

---

# VARIÉTÉS

**Privilèges accordés par Charles IX à un inventeur de la pierre philosophale.** 1567 5 novembre.

Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France. Ayant esté adverty par Jean des Galans, sieur de Pézerolles, qu'il avoit ung secret en main pour trasmuer toutz métaulx imparfaicts en fin or et argent, lequel secret il auroit présentement déclaré à Sa Majesté et à monseigneur le duc d'Anjou; Et ce faisant a promis et promet ledict de Pézerolles que, dedans six mois après la date des présentes que la matière par luy a nous déclarée aura esté mise en la décoction et dans les vases à ce requis et en tel nombre qu'il plaira a Sa Majesté, qu'il monstrera la première preuve de transmutation de ladicte matière en mercure mortifié ou unifié; Et dans quatre mois après, qu'il monstrera aussy une seconde preuve de ladicte matière qui faira transmutation de métal imparfaict en or et en argent; Et que, en continuant la dicte matière en sa décoction, s'en ensuyvra la perfection d'icelle pour faire projection d'icelle sur touts métaulx imparfaicts, pour les rendre en fin or ou argent, selon l'ordre ou degré de sa décoction, an blanc ou an rouge dedans le terme de deux mois ou environ aprez la date de ces dictes présentes. Et nous, en consydération de sa bonne volunté et grand service qu'il nous faict et voulant rendre rescompense en ce que pouvons quant à présent, luy avons promis et promettons, en foy et parolle de roy, de luy bailler, céder et transporter à luy, ses hoirs et ayant cause par héritage et a perpétuité la somme de cent mille livres de rente annuelle en nostre royaulme. Et ce en une ou plusieurs pièces en tiltre de marquisat, contés, baronnyes ou aultres signeuries; En oultre la somme de cent mille escus d'or soleil en deniers purs et clairs; ascavoir cinquante mil livres tournois de rente et cinquante mil escus d'or soleil, dedans le terme de six mois prochainement venant, lorsque se faira la première preuve de métal imparfaict en or et argent, nous luy acomplirons la susdicte somme de cent mil livres de rente et de cent mil escus soleil, selon nostre promesse dessus dicte. Et

---

1. Ce compte-rendu était imprimé lorsque j'ai reçu de M. Hugo Schuchardt une série d'articles sur « les plus récentes publications allemandes relatives à Calderon » (*Gazette d'Augsbourg* 12, 17, 18, 19 juillet et 4 août 1881). Dans l'un de ces articles (12 juillet) M. Schuchardt a présenté sur le travail de M. Krenkel beaucoup d'excellentes observations, auxquelles je me fais un devoir de renvoyer le lecteur, ne pouvant plus lui en donner ici la substance.

ce pendant et attendant ledict temps de six mois, luy avons promis faire délivrer par chacun mois la somme de douze cents escus soleil pour son entretenement; et dès à présent luy baillerons et délivrerons la somme de six mil escus soleil en deduction de ladicte somme de cent mil escus soleil; Promettant audict sieur de Poiserolles de luy passer dans le premier et second terme des preuves dessus dictes contracts et letres bones et valables de ce que dessus, en forme autentique, et les faire émologuer et vérifier tant en nostre conseil que ès courts de parlement et ailleurs ou besoing sera. Et pour la vérification et asseuration desdictes preuves de la matière à nous enseignée, ledict sieur de Poizerolles s'en remet et rapporte à ce que nous en attesterons par nostre foy et conscience. Pour la confirmation desquelles choses nous luy avons signé la présente et faict signer à nostre dit frère le duc d'Anjou le cinquième jour de novembre mil cinq cents soixante sept.

Ainsy signé : *Charles* et *Henry*.

(Ceste copie a esté recouvrée par la diligence de Jean Gosselin, garde de la librairie du Roy.)

Bibliothèque nationale, mss. collection Dupuy, nº 630, p. 49 (nº 38).

**Privilège accordé par Henri III à un inventeur du mouvement perpétuel.** 1588, 3 février.

Henry, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Poloigne. A nos amez et féaux les gents tenans nostre grand conseil, salut et dilection. Nostre cher et bien aymé Jean Mordente, gentilhomme néapolitain, nous a faict remonstrer que, aprez avoir long temps cherché le moien de faire ung mouvement perpétuel, lequel peust servir à une infinité de bonnes choses très importantes [à] la commodité de nous et de nos subjects, par le moien du quel on pourra faire moudre moulins à bled, à draps, à laver, à batre la poudre à canon, et faire du papier, pour sier le bois, à faire jouer les soufflets de toutes forges, martinets pour affiner le fer et le forger après sa fusion, ensemble toutes autres mines d'or et d'argent et touts autres métaux où l'on a besoing de la violence des eaues ou forces des hommes, pour faire tourner roue et rouets et faire aller soufflets, et combien que ledict Mordante ne soit de nos subjects, Il a néantmoings voulu apporter en nostre Royaume cestuy son secret, nous ayant très humblement supplyé et requis lui permettre user d'icelle pour le service de nous et de nosdicts subjects et à ceux qui de luy auront charge et puyssance, Et deffendre à touts autres d'user de sa dicte Invention en nostre dict Royaume, pais, terre et seigneurie de nostre obéissance, pendant le temps de trente ans, directement ou indirectement, en quelque sorte que ce soit, sans congé et permission d'icelluy Mordente, ou de ceux qui auront pouvoir de luy à peine de consfication

de corps et de biens applicables à nous, tant contre les ouvriers qui auront sans la dicte permission faict ou immité les engeins dudict mouvement, que ceux qui s'en serviront et les mettront en ouvrage; Et à ces fins luy octroier nos letres à ce nécessaires. Nous, à ces causes, désyrant ayder ledict exposant en l'exécution d'une si louable entreprise, luy avons, en inclinant libéralement à sa supplication et pour aucunement l'en remunérer, permis, accordé et octroyé et de nos grâces spécial, plaine puyssance et authorité royale, luy permettons, accordons et octroions, voulons et nous plaist par ces présentes que, jusque a trente ans prochains venants, à commencer du jour et date d'icelles, Il puysse seulement et ceux qui de luy auront charge, pouvoir et puyssance de faire le contenu cy dessus par touts les lieux et endroits de cestuy nostre dict royaume, païs, terre et seigneurie de nostre obéissance, que requis seront, sans que pendant aucun autre, de quelque estat, qualité et condition qu'ils soient, puyssent en quelque sorte que ce soit imiter ou contrefaire ladicte invention, ne se servir d'icelle directement ou indirectement, sans ladicte permission, ce que nous leur deffendons très expressement sur peine tant aux ouvriers qui auront faict les engins et ouvrages servants aux choses cy dessus que ceux qui les auront faict faire fabriquer, et mis ou voudroient mettre en œuvre et service, en quelle sorte que ce soit, à peine de mil esçus d'amende et de confiscation de ce qu'il aura faict contre la teneur de nostre présent privilège et de touts despends, dommages et intérets. Sy vous mandons que nostre présente letre de privilege vous ayez a faire enregistrer ès registres de nostre conseil, et du contenu en celuy faictes, souffrez et laissez joyr plainement et paisiblement ledict exposant, ainsy que dist est, cessant et faisant cesser touts troubles, empeschement contraire, sans que ledict exposant soit tenu pour ce faire obtenir visifications et intérinement de sesdictes présentes ailleurs que en nostredict grand conseil, et laquelle visification, qui sur ce interviendra, nous voulons en outre estre de telle vertu et exécution que si faicte estoit en toutes nos autres cours, voulons néantmoings que la cognoissance de toutes les causes et procès qui se pouroient mouvoir à raison de l'infraction du présent privilège soient traictez par devant vous, tant en première instance qu'en dernier resort, dont en tant que besoing seroit vous avons attribué et attribuons, deffendu, interdisons et défendons a nos cours de parlements et a touts autres juges. Et pour ce que de cesdites présentes l'on pourra avoir affaire en plusieurs et divers lieux, nous voulons qu'au vidimus d'icelles, collationné par l'ung de nos amez et féaux notaires et secrétaires, foy soit adjoustée comme au présent original. Car tel est nostre plaisir. Donné a Paris, le IIIe jour de février l'an de grace mil cinq cents quatre-vingts et huyct et de nostre règne le quatorzième.

Signé : Par le Roy en son conseil, *Meliand*, et scellées du grand seau de cire jaune a simple queue. Et au dessoubz est escrit :

Collationné à l'original par moy secrétaire du Roy et de ses finances. Signé : *Méliand*.

(Recouvrée par la diligence de Jean Gosselin, garde de la librairie du Roy.)

Bibliothèque nationale, mss. collect. Dupuy, n° 630, p. 59 (n° 51).

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. E. Beauvois, a publié à la librairie Leroux un livre qui a pour titre : *Un agent politique de Charles-Quint, le Bourguignon Claude Bouton, seigneur de Corberon*. Ce Bouton fut capitaine des hallebardiers de Philippe le Beau, conseiller et chambellan de Charles-Quint, grand écuyer de la reine Marie de Hongrie, tuteur de Guillaume le Taciturne. Il alla solliciter en faveur de Charles-Quint l'appui de Henri VIII pour l'élection à l'Empire (1519) et fut envoyé deux fois comme ambassadeur en France (1531 et 1539). Grâce à l'abondance des documents que M. Beauvois a consultés, il y a peu d'hommes de l'entourage de Charles-Quint, dont la biographie nous soit aussi bien connue dans les détails de la vie privée. Le livre de M. Beauvois comprend deux parties ; dans la première (pp. CXCII) on trouve une *Notice sur la vie et les œuvres de Claude Bouton* ; la seconde partie renferme le *Miroir des dames*, poème composé par Claude Bouton entre 1517 et 1523 (d'après le manuscrit n° 10557 de la collection de Bourgogne à la Bibliothèque royale de Bruxelles) ainsi qu'un grand nombre de pièces justificatives pour la plupart inédites, une liste des ouvrages cités et un index alphabétique. L'ouvrage de M. Beauvois a paru sous les auspices de la Société d'histoire de Beaune. On ne peut que savoir gré à cette Société d'avoir favorisé la publication d'une étude qui nous fait pénétrer dans les secrets de la politique de Charles-Quint et éclaire plusieurs événements importants de l'histoire du XVI[e] siècle.

— M. Léonce Person vient de publier des *Notes critiques et biographiques sur Rotrou* (Paris, Cerf. In-8°, 44 p. N'est pas dans le commerce). Ces fragments d'études, comme les appelle l'auteur, ont été publiés dans l'ordre suivant. I. La famille de Rotrou. II. Les sources de la biographie de Rotrou. (Il n'y a d'exact que Le Clerc et dom Liron). III. Les légendes se rapportant à sa vie privée. IV. Origine des tragédies de *Venceslas*, de *Cosroes* et de *Saint-Genest* (M. Person y prouve que la pièce de Lope de Vega, *Lo Fingido Verdadero*, a inspiré le *Saint-Genest* ; aucun critique, croyons-nous, n'avait encore découvert ou signalé cette pièce espagnole imitée par Rotrou ; M. Person examine les transformations que l'auteur français a fait subir à son modèle et montre que Rotrou a procédé avec grand sens et un goût très judicieux.) V. Le romanesque des pièces de Rotrou, dans ses rapports avec l'histoire. VI. Les représentations des principales pièces de Rotrou. VII. Les œuvres diverses. VIII. Pourquoi Rotrou ne fut-il pas de l'Académie française ? Ces *Notes* seront indispensables à quiconque voudra désormais étudier à fond la vie et l'œuvre de Rotrou, et elles complètent sur un grand nombre de points importants les travaux de Delavigne (*La tragédie chrétienne au XVII[e] siècle*) et de Jarry (*Essai sur les œuvres dramatiques de Rotrou*).

— La librairie Charavay frères a commencé la publication d'une *Bibliothèque des Français*; cette collection consacrée aux grands écrivains nationaux est publiée sous la direction littéraire de M. Anatole France et sous la direction artistique de M. Fernand Calmettes. Après les *Fables de La Fontaine*, en deux volumes, dont nous avons parlé autrefois, vient de paraître dans cette collection l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, par Mme de La Fayette, avec une introduction par M. Anat. France. La librairie annonce, comme étant sous presse, le *Théâtre de La Fontaine*, avec notices et notes par M. Brunot, et les *Maximes de La Rochefoucauld*, publiées par M. Paul Hervieu; en préparation sont les *Œuvres de Molière*, publiées par M. Théophile Cart; les *Contes de La Fontaine*, publiés par M. Brunot; les *Œuvres* de Racine, Corneille, Bossuet, Lesage, Beaumarchais, Montaigne, Mme de Sévigné, Régnier, etc.

— L'*Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France* pour 1881 vient d'être distribué. Le prix de l'Association a été décerné en 1881 à l'*Histoire de la musique de l'antiquité* de M. Gevaert, et le prix Zographos à la thèse française de M. Cartault, *La trière athénienne*. Outre les mémoires et notices de MM. Bourquin, Huit, Alfred Croiset, Weil, Vlastos, Ruelle et Bikélas, cet annuaire contient le catalogue du fonds Théobald Fix, faisant partie de la bibliothèque de l'Association. — Ajoutons que l'association pour l'encouragement des études grecques en France vient de décerner pour l'année 1882 son prix ordinaire et le prix Zographos. Le premier est partagé entre M. Maxime Collignon (*Manuel d'archéologie grecque*) et M. Victor Prou (*Les automates au IIe siècle avant l'ère chrétienne*). Le prix Zographos est partagé entre M. Jules Martha (Thèse latine : *Quid significaverint sepulcrales Nereidum figuræ*; — Thèse française : *Les sacerdoces athéniens*); et M. Paul Girard (Thèse latine : *De Locris Opuntiis*; thèse française : *L'Asclépiéion d'Athènes d'après de récentes découvertes*).

— Dans la Ve livraison du *Correspondant* (10 mars 1882), M. le baron de Larcy a publié une lettre inédite concernant le séjour de Racine à Uzès; cette lettre, datée du 22 septembre 1735, fut écrite par Honoré-Louis Sconin d'Argenvilliers, seigneur de Saint-Maximin, et membre de la famille maternelle de Racine, à M. Reinaud; elle confirme, en les précisant, les renseignements que l'on possédait déjà sur le séjour que fit Racine à Uzès de 1661 à 1662; on y trouve le nom de Lionvol, qu'il faut probablement écrire *Lionval* et qui explique le nom porté dans son enfance par Louis Racine (voir la lettre du grand poète à son fils aîné, 19 sept. 1698).

— La librairie Charpentier publie la deuxième série de l'*Art du XVIIIe siècle*, par Edmond et Jules de Goncourt. Cette série est consacrée à *Greuze*, aux *Saint-Aubin*, à *Gravelot* et à *Cochin*. Il est fâcheux que M. de Goncourt croie encore, sur la foi de M. Mabille, que le manuscrit, renfermant les mémoires de Cochin, ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale; il a été récemment retrouvé et publié par M. Ch. Henry, et notre recueil en a rendu compte (no 2, art. 11).

— Quelques journaux annoncent que Mme L. Strecken a laissé à la bibliothèque publique de la ville de Genève plusieurs manuscrits autographes de J.-J. Rousseau : *Les Confessions*, 2 vols; le *Contrat social*, 1 vol.; la *Profession de foi du vicaire savoyard*, 1 vol.; l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, 1 vol.; le *Projet de constitution pour la Corse*, 2 vols; *Morceaux divers*, 1 vol.

— M. Gaston Paris a fait tirer à part sa leçon d'ouverture du cours de langue et littérature française du moyen-âge au Collège de France (jeudi 8 décembre 1881) Cette leçon d'ouverture, déjà parue dans la *Revue internationale de l'enseignement* du 15 janvier 1882, est intitulée *Paulin Paris et la littérature française au moyen âge*. M. G. Paris y retrace sommairement les services rendus par son père à l'étude

de la langue et de la littérature françaises au moyen âge. Lorsque Paulin Paris fut nommé titulaire de la chaire créée au Collège de France par M. Fortoul, personne alors « ne connaissait aussi bien la littérature du moyen âge dans toutes ses variétés, et ne l'avait prouvé par des publications aussi diverses, aussi nombreuses et aussi importantes ». Il avait débuté par un petit écrit où sous le titre d'*Apologie de l'art romantique*, il invitait la poésie moderne à se retremper à deux sources, la poésie étrangère, surtout celle de Byron, et l'art du moyen âge. Attaché en 1828 au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, il imprima trois ans plus tard, comme premier volume d'une collection des *Romans des douze pairs*, le roman de *Berte aux grands pieds*, d'Adenet le Roi. En 1833 il mit au jour la chanson de *Garin le Loherain* et offrit au public sous le nom de *Romancero français* un choix de poésies des chansonniers du XIIe siècle; la même année il prouvait dans un *Mémoire sur la relation originale des voyages de Marc Polo* que le récit du célèbre voyageur avait d'abord paru en langue française, et de 1836 à 1840 il publiait les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, « traduction faite au XIIIe siècle et remaniée, au XIVe, de la compilation latine connue sous le même nom ». En 1838 il donnait les mémoires de Villehardouin sur la conquête de Constantinople, et en 1848 la *Chanson d'Antioche;* il fut ainsi amené à l'histoire des croisades, et son dernier ouvrage dans cet ordre d'études a été l'édition de l'ancienne version française de *Guillaume de Tyr*. « Tant de voies nouvelles et diverses ouvertes à la science ne lui avaient pas encore suffi. En 1836 il commençait la publication des *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*;... sept volumes (1836-1848) contiennent la description d'un millier de manuscrits;... deux volumes, prêts pour l'impression, sont restés inédits... Il eut à décrire les plus anciens et les plus volumineux des romans en prose de la Table Ronde... Ce sujet si difficile ne cessa plus de l'occuper; il le traita dans son cours, et pendant neuf ans, de 1868 à 1877, il publia en cinq volumes, en les accompagnant d'introductions et de dissertations, les *Romans de la Table Ronde* mis en nouveau langage ». Elu en 1837 membre de l'Académie des Inscriptions, Paulin Paris avait été adjoint à la commission de l'*Histoire littéraire de la France;* le tome XX, publié en 1842, contient quatre notices de Paulin Paris, sur Jean Bodel, Adam de la Halle, Rutebœuf et Adenet le Roi; les tomes XXII (1852) et XXIII (1856) renferment ses travaux sur les chansons de geste et sur la poésie lyrique; les tomes XXV 1869) et XXVI (1873), son étude sur les poèmes du cycle des croisades et sur un certain nombre de chansons de geste omises dans le tome XXII; le tome XXVIII, une importante notice sur Jean de Meun. Il faut citer encore son édition de Tallemant des Réaux (9 vols. 1852-1858), ses *Etudes sur la vie de François Ier*, que M. Gaston Paris espère prochainement publier, ses *Aventures de maître Renart et d'Isengrin son compère, mis en nouveau langage*, ses recherches sur le roman de *Renart* dont les résultat, dédaignés par Jacob Grimm, ont été adoptés par Müllenhoff et E. Martin, son édition du *Voir dit* de Guill. de Machaut (1872), etc., etc. L'énumération de ses travaux, comptes-rendus, notes, etc., trouvera place dans une bibliographie spéciale que M. Gaston Paris compte pouvoir lui consacrer [1].

— L'Académie française a rendu son jugement sur le concours d'éloquence qui avait pour sujet l'*Eloge de Rotrou*. Sur une vingtaine de mémoires envoyés au concours, cinq ont fixé l'attention de l'Académie et ont été lus en séance publique; un seul a eu les honneurs d'une seconde lecture; il portait pour épigraphe ce vers de la *Crisante* de Rotrou : *Qui meurt par sa vertu revit par sa mémoire*. Mais c'était

---

1. Voir sur Paulin Paris, et à propos de la notice que nous donnons ici, *Revue critique*, 1881, n° 15, pp. 298-299.

moins un éloge qu'une étude littéraire, et — l'auteur ne l'a pas caché à l'Académie — une introduction aux œuvres choisies de Rotrou. L'Académie a accordé à cette étude, dont l'auteur est M. Félix Hémon, professeur de rhétorique au lycée de Brest, une médaille de 1,000 fr. La *Revue politique et littéraire* (n° 10) dit à ce propos que le genre purement académique a fait son temps, et que l'Académie devrait remplacer le prix d'éloquence par une étude critique sur tel poète ou tel prosateur.

— Sur le rapport de M. Gaston Boissier, l'Académie française a partagé le prix Archon-Despeyrouse (philologie) entre la Société des anciens textes français, MM. Lucien Perey et Maugras pour leur édition de la correspondance de l'abbé Galiani, et M. Eug. Asse pour ses éditions de lettres des XVIIe et XVIIIe siècles.

— Dans sa séance du 18 mars, l'Académie des sciences morales et politiques a rendu son jugement sur le concours Victor Cousin, relatif à la *Philosophie d'Origène;* elle a décerné le prix à M. Jacques Denis, professeur à la Faculté des lettres de Caen.

— M. du Sommerard a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de M. Charles Blanc, au troisième tour de scrutin, par 22 voix contre 19 données à M. Heuzey, et une à M. Duplessis.

— Le Ministre de l'Instruction publique vient de désigner les titulaires de différentes missions scientifiques à l'étranger. M. Ruelle, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, est chargé d'une mission littéraire à Venise, à l'effet d'y collationner divers manuscrits grecs et principalement un manuscrit du IXe ou Xe siècle renfermant le texte, inédit en partie, du traité des premiers principes de Damascius. M. Maurice Tourneux est chargé d'une mission en Russie, afin de recueillir les éléments d'une édition définitive des œuvres complètes de Diderot, d'y collationner ses livres et ses manuscrits et d'en dresser un catalogue complet.

— La Société des Félibres de Paris a institué des jeux floraux annuels où l'on distribuera cette année, à la fin de mai, à l'occasion de la fête qui sera célébrée à Sceaux, les prix d'un Concours littéraire et d'un Concours artistique. Le prix du Concours littéraire (prix du Ministère de l'Instruction publique) sera décerné à la meilleure étude en prose française ou en langue d'oc sur l'un des deux sujets suivants : 1° *De l'utilisation des dialectes provinciaux pour l'enseignement de la langue française;* 2° *de l'influence sarrasine sur les mœurs, les arts et les dialectes du midi de la France.*

— La séance de soutenance des thèses de l'Ecole des Chartes a eu lieu le lundi 16 janvier 1882. Les sujets étaient : 1° *La vie intérieure d'un hospice du* XIVe *au* XVIe *siècle. Etude sur l'organisation de la maison du Saint-Esprit en Grève à Paris*, par M. J. Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres; 2° *l'Université de Caen, de 1432 à 1521, depuis sa fondation par Henri VI, roi d'Angleterre, jusqu'à sa réforme par François Ier*, par M. A. de Bourmont; 3° *Etude sur les actes de notaire à Marseille à la fin du* XIVe *siècle et au commencement du* XVe *(1378-1407)*, par M. P. Guilhiermoz; 4° *Essai biographique sur Jean, bâtard d'Orléans, comte de Dunois* (1400-1468), par M. L. Lecestre; 5° *Essai sur la politique de Grégoire le Grand en Gaule, d'après ses lettres*, par M. H. Moris; 6° *Etude sur le Livre des Constitucions demenées el Chastelet de Paris*, et nouvelle édition de ce texte, par M. C. Mortet.

— On vient d'inaugurer à Paris la Bibliothèque de l'Opéra. Un règlement lui a été donné par un arrêté du 10 décembre 1881. En voici les articles principaux : Art. 1er. Les collections conservées ou formées au théâtre national de l'Opéra se composent : 1° des archives; 2° de la bibliothèque musicale; 3° de la bibliothèque dramatique. — Art. 2. Les archives comprennent tous les documents relatifs à l'histoire et à l'administration de l'Opéra, qui font partie actuellement du dépôt ou qui y seront réunis ainsi que les documents relatifs à l'histoire des autres théâtres qui pourront

être acquis. Une galerie est réservée à l'exposition des bustes, tableaux, dessins, etc., et des maquettes de décorations. — Art. 4. La bibliothèque dramatique est exclusivement composée des ouvrages, estampes, plans, etc., relatifs à l'art théâtral et à l'histoire du théâtre et de la musique, ou utiles à l'étude des différentes branches de cette histoire. — Art. 7. Les archives et la bibliothèque sont ouvertes au public du 16 août au 30 juin. Elles seront fermées à Pâques pendant une semaine. — Art. 8. Le public y est admis tous les jours non fériés, de onze heures du matin à quatre heures du soir. A cet effet, il sera délivré une carte personnelle à quiconque en fera la demande au ministère. — M. Nuitter a dressé un catalogue de la bibliothèque dramatique.

— M. Ch. Rœssler, du Havre, prépare un inventaire de tous les documents relatifs à l'histoire du Havre conservés dans les collections publiques ou privées, plans, gravures, dessins, mémoires manuscrits, pièces de tout genre. Les personnes qui pourraient fournir des renseignements pour cette utile entreprise sont priées de les adresser à M. Ch. Rœssler, négociant au Havre.

— M. Francis Wey, ancien élève de l'Ecole des Chartes, inspecteur général honoraire des archives, ancien président de la Société des gens de lettres, est décédé à Paris, le 9 mars dernier, à l'âge de 70 ans. Outre un grand nombre d'œuvres d'imagination, il a publié des souvenirs de voyage, deux volumes de *Remarques sur la langue française au* XIX<sup>e</sup> *siècle* (Didot, 1844) une *Histoire des révolutions du langage en France* (Didot, 1848). Son dernier ouvrage, *Rome, description et souvenirs* (Hachette), publié pour la première fois en 1872, a obtenu un légitime succès attesté par plusieurs éditions. Il avait une érudition variée qu'il savait mettre au service d'un esprit fin et délicat.

ITALIE. — La *Rivista di filologia*, tome X, p. 375, contient, sous le titre de *Necrologia*, une note de M. G. Vitelli, datée du 20 janvier 1882, sur la mort de Charles Graux. « Tutti contrista il sospetto che della nostra Italia e' riportasse in patria il germe del terribile male che lo spense così giovane, così pieno di vita e di non vanitose speranze! Io che scrivo queste linee aveva trovato in lui un amico, ed è spratutto l'amico che ora rimpiango. Nel tornare da Roma ripassò per Firenze il 20 décembre, oggi è un mese; e non lo vidi, perchè appunto in quei giorni la morte aveva visitata anche la casa mia. Mi scrisse un biglietto che mi fu di consolazione, e mi rimane ora come doppiamente mesta memoria. »

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 24 mars 1882.*

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de deux décrets par lesquels le président de la république a approuvé l'élection de M. Albert Dumont et de M. Siméon Luce, en qualité de membres ordinaires, en remplacement de M. de Longpérier et de M. Thurot. MM. Dumont et Luce sont introduits et prennent place.

M. Barbier de Meynard rend compte des premiers résultats des recherches de MM. René Basset et Houdas, professeurs à Alger, envoyés en mission en Tunisie pour y explorer les bibliothèques et y recueillir des inscriptions arabes. A Tunis même, MM. Basset et Houdas ont rencontré de grandes difficultés, par suite du mauvais vouloir des indigènes; l'accès des bibliothèques privées, des mosquées, *medresseh*, etc., leur a été refusé; les libraires même n'ont pas voulu leur vendre des livres et ils ont dû recourir à des intermédiaires pour acheter quelques volumes. A Qairouân, où ils se sont rendus ensuite, ils ont été beaucoup mieux accueillis et leurs recherches ont été plus fructueuses. La bibliothèque de la mosquée de Qairouân contient peu de chose; mais celle du Cheikh-Addoun, mufti de la ville sainte, renferme environ quatre-vingts volumes, dont plusieurs intéressants. MM. Basset et Houdas en ont pris le catalogue et se sont occupés d'y faire copier trois ouvrages, entre autres le *Ma'rifit el-Aqalim* d'El-Fezari, traité de géographie du VI<sup>e</sup> siècle de l'hégire. Ils ont relevé aussi à Qairouân un certain nombre d'inscriptions coufiques,

dont ils rapporteront les copies. Aux dernières nouvelles, M. Houdas se disposait à revenir à Tunis, pour y reprendre l'exploration des bibliothèques de cette ville, tandis que M. Basset se préparait à poursuivre sa route vers le sud, par Monastir, Sfax et Gabès, pour y recueillir de nouvelles inscriptions arabes. — M. Basset a envoyé à M. Barbier de Meynard la description d'un manuscrit arabe acheté au cours de la mission. Il contient une monographie historique et géographique de la ville de Qairouân, écrite au XV[e] siècle par un auteur nommé Ibn el-Nadji. On avait déjà un manuscrit de cet ouvrage à la Bibliothèque nationale.

M. Oppert continue sa communication sur les inscriptions du roi Gudea. Après avoir rappelé et exposé à nouveau les arguments sur lesquels s'appuie l'opinion qui reconnaît l'existence d'une langue dite *sumérienne*, apparentée aux idiomes touraniens et pour laquelle aurait été créée et employée pour la première fois l'écriture cunéiforme, il explique une inscription qu'il considère comme écrite en cette langue. Elle est gravée sur le dos d'une statuette et elle nous apprend que cette figure représente un prince nommé Gudea. M. Oppert la traduit ainsi :

« Voici érigée dans le temple du dieu Ninvah, son roi, la statue de Gudea, gouverneur de Sirtella, qui a bâti le temple de Mulkit. Il donnera journellement, aussi longtemps qu'il sera gouverneur, un *bath* de lait, un *épha* de pain, un demi-*épha* de... (mot douteux), un demi-*épha* de pain consacré, pour écarter la malédiction divine. Il tiendra sa promesse dans le temple du dieu Ninvah. Pour accomplir la volonté du dieu, puisse-t-il accomplir son vœu, et que sa parole devienne vérité ! »

Le *bath* et l'*épha* étaient deux mesures équivalentes (environ vingt litres), employées, l'une pour les liquides, l'autre pour les choses sèches.

M. Hauréau lit un mémoire écrit pour établir que le *Liber de viris illustribus*, communément attribué à Henri de Gand, célèbre philosophe du XIII[e] siècle, ne peut être de cet auteur. Philippe de Bergame, Jean de Trittenheim ou Trithème, Jean der Meulen ou Molanus, qui tous trois ont donné une liste des écrits de Henri de Gand, n'y mentionnent pas le *Liber de viris illustribus*; pourtant Trithème au moins connaissait cet ouvrage, auquel il a fait plusieurs emprunts : c'est donc qu'il ne croyait pas qu'il fût de Henri de Gand. Le seul manuscrit connu du *Liber*, à la Bibliothèque nationale, le présente comme un ouvrage anonyme : *Liber cujusdam de viris illustribus*. Le premier qui ait attribué ce livre à Henri de Gand est Suffride Petri, qui l'a publié en 1580, sans dire quels motifs il avait de le mettre sous le nom de cet auteur; tous ceux qui ont écrit depuis n'ont fait que répéter l'affirmation de Suffride. Cette attribution ne repose donc actuellement sur aucun fondement sérieux. Enfin, le texte même de l'ouvrage témoigne qu'il n'a pu être écrit par Henri de Gand. L'auteur du *Liber* dit qu'il n'a pas lu les œuvres d'Albert le Grand; Henri de Gand fut l'élève, puis l'adversaire d'Albert, il l'a souvent combattu et cité dans ses œuvres. Thomas d'Aquin, autre adversaire souvent combattu par Henri de Gand, est l'objet d'une mention très brève et tout à fait insuffisante. Guillaume d'Auxerre, que Henri cite et invoque à l'appui de ses opinions, n'est pas même nommé. Il serait possible (mais il n'y a guère de raisons de le supposer), que l'auteur du *Liber de viris illustribus* s'appelât Henri et fût de Gand, mais il ne peut avoir rien de commun avec l'illustre philosophe connu sous le nom de Henri de Gand. Ce devait être quelque moine ou chanoine régulier, à peu près étranger au mouvement littéraire de son temps et surtout aux disputes de l'école.

M. Bréal communique un double alphabet grec, gravé, en manière de décoration, autour d'un vase étrusque qui vient d'être trouvé à Formello, près de Véies, dans une propriété du prince Chigi. L'alphabet grec archaïque est là plus complet et plus rapproché de l'alphabet phénicien que dans aucun autre monument déjà connu. L'ε y est suivi du *vav* et du *zain*, le π du *tsadé* et du *qof*. On sait que le *vav* ou Fαῦ et le *qof* ou κόππα se sont conservés dans la notation numérale des Grecs; quant au *zain* et au *tsadé*, ces deux lettres se sont confondues depuis dans l'alphabet grec et il n'en est resté qu'une seule, qui a pris, avec la forme et la place du *zain*, le nom du *tsadé* : ζῆτα. A la fin de l'aphabet, dans le vase de Chigi, viennent, après l'υ, trois caractères, dont le premier a la forme du χ de l'alphabet ordinaire, le second est φ, le troisième ressemble au χ tel qu'il se trouve dans quelques anciens monuments. C'est sans doute ce dernier qui représente ici le χ, puisqu'il est placé après le φ. On ne voit pas clairement ce que peut représenter la lettre en forme de X, placé entre l'υ et le φ.

M. Lenormant présente divers rapprochements entre l'alphabet communiqué par M. Bréal et celui qui se trouve sur un vase étrusque de Cervetri, conservé au musée Grégorien, à Rome.

Ouvrages présentés : — par le traducteur : Ma-touan-lin, *Ethnographie des peuples étrangers*, traduite du chinois par le marquis d'Hervey de Saint-Denys, t. II, dernier fascicule; — par M. Le Blant : *Le Talmud de Babylone*, traduit par Moïse Schwab, t. V.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 10 Avril — 1882



68. — **The new Testament in the original greek,** the Text revised by B. F. Westcott and F. J. A. Hort. 2 vol. in-12 (1 vol. text revised, 1 vol. introduction-appendix). Cambridge and London, Macmillan and Co. 1881.

Cette nouvelle édition du texte grec des livres qui composent le Nouveau-Testament mérite, comme on le verra bientôt, l'attention la plus sérieuse. Je ne crois pas exagérer en disant qu'elle réalise, même sur les dernières éditions de Tischendorf et de Tregelles, un progrès important, soit dans la critique et la constitution du texte, soit surtout dans la connaissance de son histoire. Naturellement elle ne peut pas rendre les mêmes services aux travailleurs; car c'est une édition manuelle, sans ce riche *apparatus criticus*, si complet et si exact par exemple dans l'*Octava* de Tischendorf, qui rassemble et met sous nos yeux à la fois pour chaque phrase grecque les leçons de presque tous les manuscrits, celles des versions antiques et des Pères. Comme le meilleur texte critique est, après tout, celui qu'on fait soi-même, rien ne peut remplacer ces inappréciables instruments de travail qui permettent et provoquent sur chaque point litigieux une décision personnelle.

Mais, à côté de ces éditions qu'on pourrait appeler en quelque mesure « objectives », puisqu'elles nous offrent toutes les pièces du procès, il y a place évidemment pour des éditions plus modestes et plus commodes où des savants offrent au public le texte personnel qu'ils ont arrêté pour eux-mêmes après des recherches persévérantes et bien conduites. Un texte semblable représente toujours une grande somme de travail dont la science peut et doit profiter, et il acquiert une valeur encore plus grande quand les auteurs prennent la peine, comme l'ont fait MM. Westcott et Hort, de nous expliquer tout au long la méthode qu'ils ont suivie et nous donnent les raisons de leurs choix. Entre ces éditions d'ordre secondaire, celle des deux savants anglais prend incontestablement le premier rang et représente la contribution scientifique la plus importante apportée depuis bien des années à ce genre d'études.

Elle se compose, comme on l'a vu, de deux volumes. Le premier donne le texte établi par MM. W. et H., avec un court résumé des

explications et des discussions que développe le second et qui doivent justifier les décisions des deux auteurs. Ce texte grec est admirablement imprimé; il est d'une élégance et, ce qui vaut mieux, d'une correction irréprochable. La division par chapitres a disparu, et les chiffres traditionnels qui les indiquent, comme ceux des versets, restent uniquement à la marge pour faciliter les recherches. Rien n'a été négligé pour faire ressortir aux yeux mêmes les particularités du texte original. Les citations de l'Ancien-Testament, les simples allusions mêmes ont été imprimées en lettres capitales. Les généalogies de Jésus, dans saint Mathieu et dans saint Luc, ont été dressées sous forme de tableaux. Certains fragments, qui n'appartenaient pas aux documents originaux, comme la fin de l'Evangile de saint Marc et la péricope de la « femme adultère », ont été soigneusement séparés des textes auxquels la tradition les avait joints. I, Tim. III, 17, a été imprimé comme une strophe poétique, car il y a toute apparence que nous avons ici la strophe d'un ancien hymne chrétien. Même disposition pour les cantiques de *Luc* I et II, pour *Ephès.* V, 14, etc. Enfin, l'ordre des livres, le même que dans l'*Octava* de Tischendorf, est celui du *Vaticanus*, c'est-à-dire que les épîtres dites « catholiques » viennent après les *Actes des Apôtres* et avant celles de Paul, et que, parmi celles-ci, se trouve l'épître aux Hébreux, avant les épîtres dites « pastorales » et avant celle qui est adressée à Philémon.

Le second volume est une introduction critique où les auteurs nous donnent, avec l'explication de leur méthode, les résultats généraux auxquels ils sont arrivés sur l'histoire du texte du Nouveau-Testament et les formes successives par lesquelles il a passé pour arriver jusqu'à nous. Cette introduction comprend quatre parties : 1° la nécessité de la critique appliquée au texte du Nouveau-Testament; 2° méthodes générales de la critique des textes; 3° application de la critique des textes à celui du *Nouveau-Testament;* 4° nature et détails caractéristiques de la présente édition. Enfin suit un appendice où sont discutées les principales leçons et réunies des observations très intéressantes sur l'orthographe et sur les citations de l'Ancien-Testament dans le Nouveau. Comme ce second volume représente surtout la valeur scientifique de cette édition, c'est par lui que nous commencerons notre examen.

C'est au commencement de l'année 1853 que MM. W. et H., dégoûtés de ce qu'on nomme vulgairement le texte reçu, c'est-à-dire du texte traditionnel des Elzévir, peu satisfaits, d'un autre côté, de celui de Lachmann et des deux premières éditions de Tischendorf alors parues, conçurent le dessein de se faire à eux-mêmes et pour leur propre usage un texte aussi sûr et aussi fidèle que possible des livres du Nouveau-Testament. Ils ne se faisaient pas tout d'abord une juste idée des difficultés d'une telle entreprise. Mais l'expérience les instruisit sans les décourager, et l'édition qu'ils livrent aujourd'hui au public est l'œuvre rarement interrompue de vingt-huit années de recherches et de comparaisons minutieuses. Une autre circonstance n'est pas moins faite pour la recom-

mander. C'est la manière de travailler qu'ont adoptée dès le principe et suivie jusqu'à la fin les deux collaborateurs. Chacun travaillait d'abord séparément. Ils ne se réunissaient ensuite que pour se communiquer et comparer leurs premiers résultats obtenus préalablement d'une façon indépendante. Après avoir constaté et noté les points où ils étaient spontanément tombés d'accord, ils soumettaient à des discussions répétées ceux où leurs appréciations étaient différentes jusqu'à ce que l'accord se fît ou que la divergence apparût irréductible. Ces désaccords définitifs se sont traduits à la marge de l'édition où ont été notées les leçons principales sur lesquelles les deux savants n'ont pas réussi à s'entendre. On verra qu'elles sont, en somme, assez rares. MM. W. et H. ne se sont donc pas partagé la besogne, pour aller plus vite, comme cela arrive souvent dans de semblables associations. Chacun d'eux l'a faite tout entière, en sorte que le travail de l'un a été sans cesse et partout vérifié et contrôlé par celui de l'autre. Il y a là, contre les défaillances inconscientes ou les caprices du jugement individuel, une garantie qu'on ne saurait trop apprécier.

Nous en trouvons de plus efficaces encore dans la méthode critique appliquée par les deux savants. Ils ont renoncé avec la plus ferme décision à la méthode *conjecturale* pour suivre la méthode historique ou, comme ils la nomment, la méthode *documentaire*. Par méthode conjecturale, nous n'entendons pas seulement celle qui, par des suppositions plus ou moins ingénieuses, crée des leçons nouvelles et modifie arbitrairement tel ou tel passage suspect. Un tel procédé, qui peut avoir sa légitimité là où manquent les documents, n'est à peu près d'aucun emploi utile dans le Nouveau-Testament, où l'embarras provient non de l'absence, mais de la multiplicité des leçons historiquement documentées. Mais, même en restant dans la limite des leçons attestées historiquement, nous appelons encore critique conjecturale celle qui, par le seul examen interne de chaque variante, croit pouvoir distinguer la leçon originale. Naturellement cet examen interne et comparatif des variantes a sa place et devient nécessaire à un moment donné, puisqu'un intervalle de plus de trois siècles sépare encore nos plus anciens manuscrits des autographes eux-mêmes. Mais il ne doit arriver qu'au point où cesse l'attestation historique. C'est ce qu'ont bien compris MM. Westcott et Hort. Ils se sont astreints à suivre les transformations successives du texte et à remonter la filière de l'histoire. Ils ont très bien vu que la critique des variantes devait être précédée et dirigée par celle des documents eux-mêmes, c'est-à-dire des manuscrits et des groupes de manuscrits qui nous les fournissent. Dès lors, la tâche qui s'imposait à eux, tâche immense commencée par Griesbach, mais peu avancée par Lachmann et Tischendorf, était d'établir la généalogie des manuscrits du Nouveau-Testament, leurs degrés infinis de parenté ou de mélange, pour en déduire les formes de texte primitives dont ils dérivent d'une façon plus ou moins compliquée. C'est dans cette tentative poussée beaucoup plus loin qu'on ne l'avait

jamais fait encore que consistent l'originalité et le mérite des longs travaux de MM. Westcott et Hort.

Nous n'exprimerons qu'un regret, mais il est sérieux : c'est que les auteurs, en nous exposant clairement et en nous rendant ainsi très vraisemblables les résultats de leurs recherches, ne nous en aient pas fourni en quelque sorte la démonstration matérielle. Qui voudrait critiquer minutieusement leurs observations devrait les refaire pour son propre compte. Que n'ont-ils suivi l'exemple qu'avait donné un autre savant, M. Reuss, dans son histoire des éditions imprimées du texte grec du Nouveau-Testament [1]? Ce dernier a dressé des tables d'une précision parfaite de mille passages où se trouvent les variantes caractéristiques et dont la comparaison lui sert avec l'exactitude matérielle d'un thermomètre à marquer le degré de parenté qui existe entre deux éditions quelconques. C'est ainsi que s'est trouvée établie une fois pour toutes et sans contestation possible, jusque dans ses ramifications les plus ténues et les plus lointaines, la généalogie de toutes les éditions du texte imprimé depuis celle d'Erasme. Voilà le travail que nous réclamons et que nous attendons encore pour les manuscrits du Nouveau-Testament. Nous regrettons que MM. W. et H., qui semblent avoir tout fait pour le préparer, ne nous l'aient pas donné. Aussi, quelque intéressants que soient les résultats auxquels ils sont parvenus, la critique toujours défiante les tiendra provisoirement sous séquestre, au moins dans tout ce qui n'est pas confirmé par les travaux antérieurs.

Ce qui complique singulièrement cette recherche, c'est que, s'il est certain qu'il existait dans l'antiquité chrétienne divers types de textes, aucun de ces types n'est entièrement ou purement représenté par les diverses familles de nos manuscrits. Les lignes de transmission, pour ainsi parler, se sont croisées de mille manières, et il s'est produit dans toutes les copies que nous possédons toutes sortes de mélanges. Le débrouillement de cet écheveau entortillé n'est pourtant pas impossible, et quelques points capitaux sont depuis assez longtemps acquis. Le premier type de texte dégagé a été le type byzantin ou néo-syriaque. On remarque, en effet, une étonnante coïncidence entre le texte dont se servaient Chrysostome, Théodoret, Théodore de Mopsuesta, le texte des plus récentes versions syriaques, d'un côté, et celui des derniers manuscrits en lettres onciales et de la plupart des manuscrits en lettres cursives faits au moyen âge. Ce type byzantin a été le premier imprimé et forme la base du prétendu texte reçu. Lorsqu'on l'examine avec attention et qu'on le compare aux manuscrits d'origine différente, aux citations des Pères plus anciens et aux autres versions, on arrive bien vite à la conviction que cette forme de texte, devenue la forme officielle à partir du vᵉ siècle, est le résultat d'une recension ou révision critique, faite de propos délibéré, avec soin et avec art, et ne date pas d'un temps antérieur à Constantin.

1. *Bibliotheca Novi Testamenti græci.*

C'est ce qu'on pourrait appeler la première édition critique du texte du Nouveau-Testament et, comme de juste, la plus défectueuse. A ce moment, toutes les variations importantes s'étaient déjà produites, toutes celles du moins dont il est utile de tenir compte, et les traces ne manquent pas de l'existence antérieure de divers autres types de texte qui circulaient dans la période antinicéenne. En profitant, pour les dégager, à leur tour, des travaux de Griesbach, de Lachmann, de Tischendorf et de Tregelles, les deux critiques anglais les ont poussés plus avant et leur ont donné plus de rigueur scientifique et de précision. Ils ont d'abord caractérisé le type occidental, ainsi nommé parce qu'il se retrouve dans les manuscrits gréco-latins (*Codex Bezæ* et *Claromontanus*, etc.), chez les Pères latins et dans les anciennes versions latines, mais qui n'était pas moins répandu en Asie-Mineure et en Syrie (*Peschito*) qu'en Occident. A côté de lui, ils ont placé le type alexandrin qui se trouve surtout dans l'*Alexandrinus*, et qui n'a pas des marques moins caractéristiques et moins évidentes. D'après MM. W. et H., ces types ne sont que les deux formes parallèles d'un texte antérieur plus ancien et plus pur qui s'est modifié de diverses façons sous l'influence des milieux différents. C'est ce troisième type qu'ils appellent *neutre*, c'est-à-dire pur des altérations occidentales ou alexandrines.

Ils croient le retrouver dans le *Sinaïticus* en grande partie, avec un certain nombre d'altérations alexandrines et plus purement encore dans le *Vaticanus*, nos deux plus anciens manuscrits. Ceux-ci doivent avoir eu un ancêtre commun perdu qui serait, d'après eux, le vrai représentant de ce texte neutre qu'ils cherchent à dégager. En tout état de cause, c'est dans ces deux manuscrits principalement que doit se trouver le texte le plus ancien du Nouveau-Testament et c'est par eux que nos deux auteurs ont cru pouvoir atteindre un type antérieur à toutes les altérations et à peu près identique à celui même des autographes.

C'est ici que commencent les hypothèses et que naissent nos doutes. Une première hypothèse, c'est l'existence de ce texte *neutre* fidèle et pur de toute altération qui se serait conservé jusqu'à la fin du second siècle et qui serait à la base des deux variétés postérieures connues sous le nom de type occidental et de type alexandrin. Ce texte *neutre* primitif a bien plus l'air d'une création idéale et d'une catégorie commode où nos critiques rangent les meilleures leçons de nos plus anciens manuscrits, qu'une forme historique de texte positivement constatée. Une autre hypothèse, c'est l'ancêtre commun prêté au *Sinaïticus* et au *Vaticanus*. N'en pourrait-on pas imaginer d'autres pour expliquer leur singulière parenté? Ne pourraient-ils pas, par exemple, être l'œuvre d'une seule école de copistes travaillant sous une direction commune? L'un et l'autre portent des traces non douteuses de l'influence de la doctrine athanasienne qui avait triomphé au concile de Nicée, et il y a, dans ce seul fait, des sujets de méfiance et de doute dont nos critiques n'ont pas assez tenu compte. Nos études personnelles nous ont depuis longtemps convaincu que les

choses n'ont jamais été aussi simples et que les causes d'altération au IIe et au IIIe siècle ont été plus nombreuses et plus complexes qu'ils ne l'ont pensé.

Mais, en admettant même ce texte commun, neutre et primitif, qu'ont imaginé MM. W. et H., quelles raisons scientifiques avons-nous de penser que ce texte était identique à celui des autographes mêmes du Nouveau-Testament? La recherche de ce texte des autographes, voilà la chimère qui a si longtemps égaré et entraîné la critique positive du texte de nos livres chrétiens. MM. W. et H. n'y ont pas couru précipitamment et impatiemment comme tant d'autres; ils ont sagement remonté la chaîne de l'histoire et c'est là le grand mérite de leurs travaux ; mais arrivés au terme de cette filière, au point où la terre manque sous les pas, ils n'ont pas pu se résigner à ne pas atteindre le but rêvé. Sans doute, leur affirmation n'est pas absolue, ils admettent bien théoriquement que de vraies leçons originales ont pu se perdre dans l'intervalle qui sépare l'époque des autographes de nos plus vieux manuscrits. Mais ils s'efforcent de démontrer que ce n'est là qu'une possibilité abstraite et qu'en réalité la leçon vraie doit à peu près toujours se trouver dans le nombre des variantes conservées. Il ne s'agit que de la découvrir. La tâche ne serait déjà pas si facile. Mais nous ne pouvons même accepter le problème dans la forme où les deux savants anglais l'ont posé. Eux-mêmes citent le passage de IIe *Pierre*, III, 10, où aucune des leçons conservées par les manuscrits (εὑρεθήσεται, κατακαήσεται, κατακαυθήσονται), n'est certainement la leçon primitive. Mais cet exemple n'est pas le seul. Lorsqu'on a pratiqué un peu les citations des Pères du IIe siècle et des gnostiques leurs contemporains, on est bien vite convaincu de l'extrême mobilité, si je puis ainsi dire, du texte du Nouveau-Testament. Aujourd'hui, par exemple, dans tous les manuscrits, traductions et éditions, on lit dans *Matth.*, XI, 27 : πάντα μοι παρεδόθη ὑπὸ τοῦ πατρός μου, καὶ οὐδεὶς ἐπιγινώσκει τὸν υἱὸν εἰ μὴ ὁ πατήρ, οὐδὲ τὸν πατέρα ἐπιγινώσκει, εἰ μὴ ὁ υἱος καὶ ᾧ ἐὰν βούληται ὁ υἱὸς ἀποκαλύψαι. Il paraît probable qu'avant Irénée on lisait plutôt : πάντα..... καὶ οὐδεὶς ἔγνω (ou γινώσκει) τὸν πατέρα εἰ μὴ ὁ υἱος καὶ τὸν υἱὸν, εἰ μὴ ὁ πατήρ, καὶ ᾧ ἂν ὁ υἱος ἀποκαλύψῃ. Voy. Justin Martyr, *Dial. cum Tryph.*, c. 100 ; I, *Apol.*, 63. Comp. *Hom. Clem.*, XVII, 4, et Irénée, *Adv. hær.*, I, XX, 3, à l'endroit des Marcosiens. Nous pourrions citer d'autres exemples. Il suffit de rappeler toutes les discussions soulevées par les citations évangéliques de Justin Martyr. Qui sait si, au lieu d'évangiles différents des nôtres qu'on a voulu lui prêter, il n'a pas simplement usé d'une rédaction un peu autre de nos textes actuels. Il ne faut jamais perdre de vue que plus on remonte haut, plus cette mobilité dans nos textes que nous signalons paraît grande; et cela se comprend sans peine. Les écrits apostoliques ne furent d'abord que des écrits tout privés et de circonstance. Les premiers évangiles, par exemple, étaient de petits livrets individuels sans caractère officiel qui appartenaient à tout le monde. Ce n'étaient que des *aide-mémoire* au-dessus

desquels prévalait, même au IIe siècle, la tradition orale. En les copiant, on n'éprouvait aucun scrupule à les modifier, à les enrichir ou à les corriger, quand ils paraissaient en désaccord entre eux ou avec la tradition établie. Des marques positives de ces remaniements sont restées. Il suffit de rappeler la fin de l'évangile de saint Marc, supprimée et perdue et remplacée par deux autres postérieures et différentes, la péricope de la femme adultère insérée dans le quatrième évangile; l'interpolation de 2 *Cor.*, VI, 14-VII, 1; la fin si tourmentée de l'épître aux Romains. Et combien d'autres passages ne peut-on pas encore suspecter à bon droit comme la glose si peu conforme au style de Marc de VII, 3 et 4, les premiers versets de l'Apocalypse qui semblent être un titre développé du livre, etc., etc. ! Lorsqu'on sait que nombre de ces additions ont continué à être faites même au IVe siècle, comme la doxologie de l'oraison dominicale, *Matth.*, VII, 13, ou plus tard encore au moyen âge, comme le passage dit des trois témoins, I *Jean*, V, 7, n'est-il pas naturel de penser que des modifications semblables ont été plus fréquentes en un temps comme celui du IIe siècle, où le texte n'avait pas encore été consacré par l'Eglise, et où celle-ci n'exerçait aucune surveillance sur la manière de le reproduire ? Depuis Origène on lit dans *Matth.*, XIX, 16 et 17, d'après tous les manuscrits et toutes les versions, une forme de texte comme celle-ci ou à peu près : Διδάσκαλε, τί ἀγαθὸν ποιήσω ἵνα σχῶ ζωὴν αἰώνιον; ὁ δὲ εἶπεν αὐτῷ· Τί με ἐρωτᾷς περὶ τοῦ ἀγαθοῦ; εἷς ἐστιν ὁ ἀγαθός. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur le contexte et sur le parallèle de *Marc*, X, 17, pour être convaincu que c'est là une fausse leçon, une modification amenée par une préoccupation dogmatique. Quoiqu'il en soit, il est positif que, du temps d'Origène, suivant le témoignage de ce Père (*Comm. in Matth.*, tome XV, 14), les manuscrits des évangiles étaient déjà profondément altérés, non-seulement par les hérétiques, mais aussi par ceux qui, dans une intention pieuse, avaient toujours essayé de les redresser et de les perfectionner. Dans le principe, nous sommes même convaincu qu'il aurait été difficile de distinguer pour la littérature évangélique entre les vrais rédacteurs et les copistes, car chaque copiste se faisait sans scrupule plus ou moins rédacteur. On voit dès lors combien il est difficile d'atteindre jamais le texte original.

Mais ces réserves essentiellement théoriques ne nous empêchent pas de reconnaître les grands mérites de l'édition de MM. Westcott et Hort. Si nous ne pouvons tenir leur texte pour le texte même original, nous reconnaissons qu'il est, généralement parlant, le texte historique le plus ancien que l'on puisse atteindre, un texte à peu près contemporain d'Origène et ou même, si l'on veut, d'Irénée et de Tertullien. Si nous le regardons de plus près, nous ajouterons qu'il coïncide la plupart du temps et, sauf quelques exceptions remarquables, avec celui de l'*Octava* de Tischendorf. Cela était inévitable puisqu'ils ont pris, comme lui, mais d'une façon mieux raisonnée et plus justifiée, l'accord du *Sinaïticus* et du *Vaticanus* pour l'autorité première et décisive. De notre côté,

l'année dernière, nous avions essayé d'établir pour nous-mêmes un texte critique de l'Evangile de Marc et avions poussé l'œuvre jusqu'au dixième chapitre. Il nous a paru intéressant de comparer nos résultats avec ceux de MM. Westcott et Hort. A notre joyeuse surprise, nous avons constaté entre leur texte et le nôtre une coïncidence générale allant presque jusqu'à l'identité. Cela est d'autant plus intéressant à relever que le texte de saint Marc est, sans contredit, celui de tous les livres du Nouveau-Testament, avec l'Apocalypse, qui a le plus souffert, parce qu'étant le plus rude et le plus incorrect, les copistes ont toujours essayé de le corriger pour le rapprocher du texte plus coulant ou plus arrondi de saint Matthieu et de saint Luc. Voici seulement quelques légers points de dissonance entre notre appréciation critique et celle des deux savants anglais. Ils maintiennent, mais entre crochets, malgré le manuscrit B, dans Marc, I, 40, γονυπετῶν venu évidemment de Luc ou de Matthieu; de même dans Marc, II, 22, ils gardent également, entre crochets, la finale du texte reçu qu'ont aussi A et B et qui n'est pas autre chose que le commencement de la phrase de Luc au passage parallèle. Marc, VII, 13: nous supprimions les mots καὶ παρόμοια τοιαῦτα πολλὰ ποιεῖτε, avec le manuscrit Δ à qui MM. W. et H. ne paraissent pas accorder, en ce qui concerne Marc, la même autorité que nous. Mais on voit sur neuf chapitres combien peu nous aurions à reprendre. Rien ne prouve mieux, à notre sens, que cet accord absolument imprévu l'excellence de la méthode historique dans la critique des textes et combien par elle est diminuée la part des jugements arbitraires ou purement subjectifs.

Toutefois cette part ne disparaîtra jamais complètement, parce que, entre nos plus anciens et nos meilleurs manuscrits et les autographes eux-mêmes, il y a un long intervalle où les plus graves modifications ont eu lieu, où les autorités des Pères et des versions se contredisent, où aucune vérification positive n'étant possible, le champ reste ouvert aux conjectures et aux doutes. MM. W. et H. n'admettent guère l'existence de modifications inspirées par le zèle dogmatique. Nous croyons que nos deux plus anciens manuscrits en portent d'évidentes et que ces modifications avaient déjà eu lieu du temps d'Origène. Voilà pourquoi nous repoussons certaines leçons du *Vaticanus* et du *Sinaïticus* qu'ils ont cru pouvoir défendre. Ainsi *Matth.*, I, 25, il est plus probable que l'adjectif πρωτότοκον, qui semblait porter atteinte à la virginité de Marie, a été retranché qu'ajouté dans les manuscrits de la fin du IVe siècle. Le désir d'affirmer la divinité de Jésus-Christ a fait lire dans *Jean*, I, 18, ὁ μονογενὴς θεός, au lieu de υἱός, sans compter qu'il est vraisemblable qu'on n'est arrivé à la leçon μονογενὴς θεός qu'en passant par une autre fort curieuse μονογενὴς υἱὸς θεός. Nos deux éditeurs maintiennent de même la leçon θεός dans deux autres passages où elle est vraiment surprenante, *Act.*, XX, 28 et *Col.*, II, 2. Il est vrai qu'ici une interprétation ingénieuse des textes peut la justifier et faire disparaître l'anachronisme qu'elle semblait commettre. Ainsi, dans le premier passage, on n'aurait

pas : « L'Eglise que Dieu s'est acquise par son propre sang » (le sang de Dieu est une notion qu'on ne trouve jamais dans le Ier siècle), mais « que Dieu s'est acquise par le sang de son propre fils », διὰ τοῦ αἵματος τοῦ ἰδίου (υἱοῦ sous-entendu). Dans le second, il ne faudrait pas non plus traduire comme le font plusieurs Pères de l'Eglise : « Le mystère du Dieu-Christ », mais « Christ, qui est le mystère de Dieu ». Cela est plausible.

Nous parlions plus haut de la mobilité du texte des livres historiques, surtout dès le IIe siècle, c'est-à-dire bien avant le terme que nos documents nous permettent d'atteindre. MM. W. et H. nous en donnent des preuves presque à chaque page de leur édition qui est d'une sincérité absolue, et tout à fait indépendante de leurs hypothèses sur la conservation du texte original du Nouveau-Testament. Nous ne prendrons qu'un chapitre, le XXIIe de saint Luc. Les éditeurs mettent entre doubles crochets, c'est-à-dire considèrent comme interpolations très probables : 1° la moitié du verset 19 et le verset 20 tout entier ; ce sont les paroles d'institution de l'Eucharistie empruntées à la première épître aux Corinthiens de saint Paul. L'examen interne du texte confirme le doute que fait naître l'état des manuscrits, et cependant, ces paroles, Justin Martyr semble les avoir connues et citées (I, *Apol.*, 66) ; 2° ils mettent également entre crochets, et avec raison selon nous, comme addition postérieure prise peut-être dans la tradition orale, les versets 43 et 44 tout entiers (l'ange qui vient secourir Jésus et la sueur de sang en Gethsémani), versets que n'ont ni le *Vaticanus*, ni l'*Alexandrinus*, ni le *Sinaïticus* corrigé, mais que connaissait très bien le même Justin Martyr. Enfin ils suspectent encore le verset 62 (les larmes de saint Pierre après son reniement) et retranchent deux mots au verset 68. Tout cela prouve beaucoup peut-être contre la thèse historique des deux savants anglais, mais beaucoup aussi en faveur de leur édition. La révision sévère de tous les documents à laquelle ils ont consacré de si laborieuses années, les notes critiques recueillies dans l'appendice, leur savante introduction sur l'histoire de la transmission du texte, enfin le texte grec même qu'ils nous donnent, texte original de fond et de forme, tout cela représente pour nous une contribution scientifique de premier ordre que personne n'accueillera sans respect et sans reconnaissance. MM. Westcott et Hort ont renouvelé la critique du texte du Nouveau-Testament qui semblait épuisée après Tischendorf et Tregelles, et ce qu'ils n'ont pas fait eux-mêmes, on ne le fera qu'en suivant la voie nouvelle qu'ils ont ouverte.

A. SABATIER.

---

69. — **Plutarque, Vie de Cicéron,** suivie du **Parallèle de Démosthène et de Cicéron,** texte grec, revu sur le manuscrit de Madrid, accompagné d'une notice sur Plutarque et sur les sources de la Vie de Cicéron, d'un argument et de notes en français par M. Ch. GRAUX. Paris, Hachette. 1882, in-16, 191 pages.

Il y a un an, je rendais compte dans cette Revue[1], et avec un bien

1. Voy. *Rev. crit.*, 1881, I, p. 162 et suivantes.

vif plaisir, de la thèse de Charles Graux sur un manuscrit négligé de Plutarque, ainsi que de son édition de la *Vie de Démosthène*. J'exprimais le souhait qu'il nous donnât bientôt les autres *Vies*; il s'est mis à l'œuvre avec son activité habituelle, et j'annonce aujourd'hui un nouveau petit volume, mais avec un sentiment bien différent, car ce sera, hélas! le dernier, et cette vie, qui promettait tant, a été tranchée avant l'heure.

La *Vie de Cicéron* marque un progrès notable sur la *Vie de Démosthène*. Graux avait continué d'étudier son auteur, et on sent, pour ainsi dire, à chaque ligne de l'Introduction et du Commentaire, avec quel soin il se préparait à la tâche de publier toutes les biographies de Plutarque. Les *Indications bibliographiques* (p. 16 et suiv.) tiennent plus que ce modeste titre ne fait supposer; c'est une appréciation très judicieuse du mérite de toutes les éditions de Plutarque. Les « sources de la *Vie de Cicéron* » forment un autre chapitre, également instructif, de l'Introduction. Graux y énumère les auteurs consultés par Plutarque, sans prétendre (et c'est là une très sage réserve) que nous puissions les découvrir tous; et il cherche à distinguer quand le biographe a puisé directement à la source originelle, ou quand il a eu recours à un intermédiaire. Le premier de ces deux cas se constate quelquefois par des indices curieux : on voit que Plutarque avait lu lui-même plusieurs écrits de Cicéron et d'autres textes latins quand, faute de comprendre assez une langue étrangère, il lui arrive de commettre une erreur ou un contre-sens. Voyez pages 38-39.

Le nouveau manuscrit de Graux, le *Matritensis*, a fourni bon nombre de nouvelles et bonnes leçons. Il a permis de compléter le texte dans le ch. VII : Καὶ μὴν ἐπὶ τῆς οἰκίας <ἔφη,> τὴν Σφίγγ' ἔχεις; le ch. XXII : Ὁρῶν δὲ πολλοὺς ἔτι <τῶν ἀπὸ> τῆς συνωμοσίας ἐν ἀγορᾷ συνεστῶτας; le ch. XXIX : Καὶ τοῦτο διὰ Τύλλου τινὸς <Ταραντίνου> πράττουσαν; et ailleurs encore. Voici quelques exemples de corrections du texte dues au même manuscrit. Ch. IX : Στρατηγίαν δὲ μετιόντων ἅμα σὺν αὐτῷ πολλῶν καὶ γενναίων (pour μεγάλων, mot qui se lit quelques lignes plus haut). Ch. XVIII : Οὐδὲν οὖν ἐπενόει κακὸν ὁ Λέντλος ἰάσιμον (pour ἢ ἄσημον). Les éditeurs avaient substitué μικρόν à κακόν. Ch. XXIV : Ἐπιστολαὶ δὲ περὶ τούτων (pour παρὰ τοῦ) Κικέρωνός εἰσι πρὸς Ἡρώδην.

On trouve à la fin de l'Introduction la liste des passages où Graux s'est écarté à la fois de la leçon du *Matritensis* et du texte de Sintenis. Comme a pagination du volume a été changée après coup, le lecteur devra lire page 54 pour page 2, 58 pour 6, et ainsi de suite, en ajoutant toujours 52 au nombre indiqué. Signalons une correction faite au ch. XV par un élève distingué de l'école des Hautes-Etudes, M. de Nolhac : Τῶν ἐν Τυρρηνίᾳ στρατιωτῶν συνερχομένων. Le ms. de Madrid porte πραγμάτων, la vulgate omet ce mot. Au ch. XXXVI, Graux marque avec raison une lacune entre τάς τε πόλεις et εὐπόρους ἐποίησε. Ch. XXXVII, il écrit τῇ γνώμῃ πολλὰ ῥιπτασθεὶς ἐπ' ἀμφότερα καὶ διστάσας (διστατήσας *Matr.*, δυσπαθήσας

vulg.). Ch. XXXIX, il écrit ἐκεῖνον ἠξίου στρατηγεῖν κατὰ νόμον ὡς τῷ τῆς ὑπατείας ἀξιώματι προύχοντα (καὶ τῷ τ. ὑ. ἀξιώματι *Matr.*, καὶ τὸ τ. ὑ. ἀξίωμα vulg.).

Dans son dernier voyage d'Italie, Graux avait découvert plusieurs manuscrits de Plutarque inconnus ou négligés jusqu'ici, qu'il jugeait de première valeur [1] et dont il aurait sans doute tiré un excellent parti pour l'édition qu'il préparait des *Vies de Plutarque*. Il en sera de cette édition comme du Xénophon qu'il méditait et de tant d'autres utiles travaux dont il eût enrichi la science s'il avait vécu. Puissent ses élèves, s'inspirant de son exemple, et marchant sur les traces de leur jeune maître, faire, chacun dans la mesure de ses forces, ce qu'il ne lui a pas été donné d'accomplir.

Henri WEIL.

---

70. — Ed. GEBHARDT. **Studien über das Verpflegungswesen von Rom und Constantinopel.** Dorpat, Schnakenburg, 1881, 92 pp.

Les sujets d'administration romaine, au IVe et au Ve siècle, offrent cette grande difficulté qu'ils ont été, à peu près tous, complètement traités par Godefroy dans son commentaire au code Théodosien. Il ne reste guère, après ce chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité, qu'à établir la transition entre les institutions des premiers siècles et celles du bas-empire. Godefroy avait consacré près de deux cents pages (Ritter, V, 64-112; 163-295) à l'approvisionnement de Rome et de Constantinople, aux règlements des corporations chargées d'y pourvoir. Il n'a cependant pas touché à la question purement historique : l'origine des *munera* des différentes corporations, les rapports qui existent entre elles et les anciens collèges. M. Gebhardt ne la traite aussi que tout à fait incidemment. Il se borne à étudier les droits et les privilèges, les charges et les obligations des corporations auxquelles était confiée l'*annona publica*, *navicularii*, *mensores et caudicarii*, *pistores et catabolenses*, *suarii*, *boarii et pecuarii*, *susceptores vini*. — Peut-être a-t-il eu tort de renoncer à parler avec quelque détail des distributions gratuites : pour avoir une idée nette de la *res annonaria*, il importait de savoir en quoi consistaient ces distributions, quelle différence, par exemple, il y avait entre le pain des jours ordinaires (le *panis secundus* d'Horace, pain de Cumes, pain de Sardaigne, pain d'Ostie, *C. Th.*, V, pp. 272-288, Ritter), et le pain que le peuple recevait dans les jours de fête (*buccelae mundae, panis filigineus*; cf. *V. Alex. Sev.*, 37; *V. Aureliani*, 9). — Il aurait aussi fallu ne pas faire consister toute l'alimentation dans l'*annona publica* : il importait de savoir comment les particuliers s'approvisionnaient. Les textes, peu nombreux à ce sujet, nous apprennent au moins que les *pistores* de l'Etat pouvaient vendre du pain ordi-

---

1. Voy. Châtelain, *Revue de Philologie*, 1882, p. 109.

naire, *panis fiscalis*, et à un taux fixé par les ordonnances impériales (*C. Th.*, 14, 19, *un.*) : Aurélien faisait vendre les vins du fisc sous les portiques du temple du Soleil (*V. Aurel.*, 48). Il devait y avoir aussi des fours à l'usage exclusif des particuliers : la *Notitia Urbis Constantinopolitanae* mentionne des *pistrina privata*. Les riches ont certainement conservé l'habitude d'avoir des *pistrina* à eux, où travaillaient leurs esclaves (Aulu-Gelle, 15, 19 ; Suétone, *Div. Jul.*, 48) : probablement ils tiraient profit, comme l'Etat, de la vente du pain cuit dans leurs fours et des vins récoltés sur leurs terres, ce qui s'est toujours fait et se fait encore à Rome *(vino nostrale, padronale, particolare)*. Ce qui prouve bien que l'Etat ne se réservait aucun monopole, c'est que le seul pain vendu par les *pistores* de l'*annona publica* était du pain de rebut. — M. G. s'avance trop en disant que les provinces n'avaient pas de corporations dont les charges fussent non seulement viagères, mais héréditaires [1]. Il en est question à différents endroits du code Théodosien (14, 7, 1. 2) : si l'on ignore quel était le but de ces corporations, il est au moins certain qu'on en était membre de père en fils. D'ailleurs, partout où il y avait des fournitures à faire au gouvernement, on peut supposer qu'il se trouvait des corporations aussi dépendantes de l'Etat que l'étaient celles de Rome ou de Constantinople : par exemple, à Carthage et à Alexandrie, où du blé était distribué gratuitement au peuple (*C. Th.*, 14, 25, *un.*; 14, 26, 1. 2); ailleurs on rencontre des corps de *pistores* chargés de fournir l'*annona* aux soldats (7, 5, 1 ; 7, 4, 28) ; n'oublions pas les *pistores* et le *pistrinum* destiné *ad annon[ae publicae] coctionem*, mentionnés dans une inscription de Sétif (*C. I. L.*, VIII, 8480).

Tout cela n'aurait fait d'ailleurs que confirmer l'idée générale qui ressort du travail de M. G. : les corporations dont il s'agit ne sont pas du tout des corps de privilégiés, jouissant d'une indépendance véritable, comme étaient celles du moyen âge. Ce sont presque uniquement des associations d'entrepreneurs, créées, surveillées et maintenues par l'Etat et pour les besoins de l'Etat : les privilèges dont elles jouissent s'expliquent par les fardeaux qui leur incombent. Elles sont organisées à la manière soit des curies, soit même de certains bureaux civils ou militaires. C'est une institution officielle, chargée d'assurer le fonctionnement régulier des services publics.

Cette idée était celle de Godefroy, et M. G. n'y ajoute guère que ce qu'il emprunte à Rodbertus [2]. Cependant, si l'on tient compte des efforts sérieux déployés pour la démontrer et pour présenter d'une façon suivie les renseignements épars dans le commentaire du code Théodosien, on augurera bien des travaux dont M. Gebhardt nous annonce la prochaine publication.

Camille JULLIAN.

---

1. En revanche, les *vinarii* de Rome, simples négociants en vins, ne devaient être astreints à aucune charge de ce genre, et étaient parfaitement libres.

2. *Hildebrand's Jahrbücher für Nationalœkonomie*, VIII, p. 403 sqq.

71. — **Hattatal Snorra Sturlusonar** herausgegeben von Th. Mœbius. II. (Gedicht und Commentar.) Halle a. S. 1881. (Buchhandlung des Waisenhauses.)

Nous avons recommandé déjà à nos lecteurs (*Rev. crit.*, 1880, n° 33, art. 182) la première partie de cet excellent ouvrage; elle contenait le poème islandais, c'est-à-dire le *Háttatal* proprement dit, et déjà nous avons signalé le goût, l'exactitude et la science de M. Möbius. Cette seconde partie n'est pas faite pour diminuer le plaisir du critique, et il y a lieu d'ajouter que cette fois M. M. fait preuve d'une remarquable sagacité en attaquant les difficultés que présentait ce Commentaire.

Ce commentaire en prose, on le sait, accompagne dans tous les manuscrits, le poème de Snorri. Il ne s'attache qu'à la forme du poème, qui, nous l'avons déjà dit, est un vaste recueil de spécimens de toutes sortes de mètres, sans qu'il y soit prononcé un seul mot touchant le fond (éloges des deux princes norvégiens, Hákon et Skúli). La plupart du temps, chaque strophe est suivie d'une courte analyse du mètre dont elle est l'exemple; au début se trouve cependant une introduction d'une certaine étendue, annexée au compte-rendu pour le *dróttkvætt* ordinaire, mais qui contient aussi des observations qui ont trait à la poésie islandaise en général; deux ou trois mètres difficiles sont analysés avec plus de détail; enfin il faut signaler dans le Commentaire, les noms techniques donnés aux différents mètres, et, dans le premier tiers du Commentaire, un effort de rédiger la matière en une sorte de système, sous forme de dialogue, procédé qui a pour but évident de faire ici la même disposition que présentait déjà le *Skáldskaparmál*, ou la partie de la *Snorra Edda* qui précède immédiatement le *Háttatal*.

M. M. donne le texte du Commentaire aux pp. 1-34. Les différentes parties en ont une valeur assez inégale. A côté d'un nombre de remarques judicieuses et de notices qui ont encore aujourd'hui un réel intérêt, on voit des données soit obscures, soit incorrectes, et qui annoncent un esprit peu perspicace [1]. Le manque de termes techniques se fait souvent sentir,

1. Dans un de ces cas, à propos de la str. 65 (p. 25, ll. 15-17), M. M. propose (pp. 46-47) de corriger les mots *hinni fyrstu* en *hinum fyrstum;* nous avons des doutes sur cette correction. Car, au point de vue du commentateur, il est peu probable qu'il ait voulu désigner la syllabe qui, dans la strophe typique, contient ordinairement le *hending*. Profitons de cette note, pour signaler encore la str. 7, qui est curieuse. Le poète a dû rencontrer dans de vieux poèmes des vers trop courts d'une syllabe (par une contraction postérieure de voyelles), et croyant voir en cela une ancienne et légitime licence, il a voulu donner un exemple de cette licence par une strophe en règle où tous les vers pairs ont une syllabe de moins. Or il se trouve que, dans trois cas sur quatre, il a employé une syllabe réduite par contraction (*ar* pour *aar*, *fa* pour *faa*, *gra* pour *graa*) et qui dans l'ancienne langue a fourni le nombre correct. Il a été guidé en cela par son instinct seul; il n'a pas plus compris le développement historique de ces syllabes que Olafr hvitaskald, auteur du traité rhétorique de la *Snorra Edda* (II), n'a compris l'usage qu'un vieux poète avait fait du nom *Thorrœdhr :* comparant cette forme avec celle de son temps, réduite en *Thordhr*, il a prétendu que la vieille forme présentait un exemple de diérèse.

surtout dans la partie systématique, dont les subdivisions, très superficielles du reste, laissent souvent à désirer.

Pour trancher la question du Commentaire et de son origine, M. M. examine d'abord les trois manuscrits (*U*, *R* et *W*; le quatrième ms. *Wch* est un dérivé de *R*), dont il n'a pu voir que des copies. Ses recherches ont eu pour résultat que tous trois remontent à un même ms., perdu à présent, et où il s'est déjà trouvé de mauvaises leçons, des lacunes, des interversions, et des interpolations, ainsi que M. M. le montre en détail. Le ms. *R*, le plus ancien, est plus interpolé que les deux autres. Restituant le texte de *URW* et corrigeant quelques lapsus du copiste de cet original, M. M. conclut à trois rédacteurs : 1° au plus jeune sont dûs et cet effort pour systématiser que nous avons mentionné plus haut, et les noms d'un grand nombre de mètres; 2° un autre, antérieur, se fait connaître surtout dans les dernières parties par plusieurs additions qui ne montrent guère que son ignorance et sa sottise; 3° le premier commentateur enfin; ce qui reste intact de l'ouvrage de ce dernier n'est pas beaucoup, mais on entrevoit que ce fut un auteur perspicace, érudit et souvent ingénieux. Cet auteur du fond du Commentaire est, comme l'établit suffisamment M. M., Snorri Sturluson lui-même. Il semble cependant qu'il ne l'ait pas écrit de sa propre main, mais qu'il l'ait dicté à un secrétaire, ainsi qu'il a fait pour ses ouvrages historiques.

M. M. considère ensuite, dans la partie IV (pp. 85-98), le *Háttatal* complet (Poème et Commentaire ensemble), et entame la critique du vieux problème : les différents mètres dont le poème donne des exemples ont-ils réellement été employés tous par les anciens *skalds*, ou sont-ils dus en partie à Snorri lui-même? Cette question ne pouvant être résolue sans un examen de toute la poésie antérieure à Snorri, M. M. rend compte des poèmes ou fragments de poèmes qui subsistent, et il montre que ces poèmes ne constituent qu'une petite partie de ce qui a existé. Les causes pour lesquelles cette littérature poétique a fait tant de pertes, sont étudiées, p. 91, avec beaucoup de soin et d'intérêt. Suit, dans les *Beispiele* (pp. 129-138), une table bien ordonnée de tous les poèmes, strophes, ou vers connus dont le *Háttatal* donne des exemples; il est inutile de dire combien cette table a coûté à M. M. de travail et de soins. A l'aide de ces recherches, comparées avec les renseignements du Commentaire, M. M. a pu établir : 1° que Snorri a trouvé dans des poèmes plus anciens la plupart des mètres qu'il emploie — même des mètres très compliqués, comme, par exemple, les str. 37, 43, 71, 78, — bien que plus d'un n'ait existé que dans des strophes isolées ; 2° quelquefois il semble avoir divisé, sans raison suffisante, un mètre en deux ou plusieurs, admettant comme règle particulière ce qui, dans la pratique, a dû dépendre d'un libre choix (cependant le Commentaire a des noms techniques particuliers pour plusieurs mètres ayant cette origine); 3° reste indécise la question de savoir si, parmi les 5 triades (ou les 3 pentades) de mètres à rimes finales, quelques-uns qui sont très difficiles et qui ne se retrouvent pas

dans la littérature, sont ou ne sont pas inventés pas Snorri lui-même, soit pour le système, soit par « *lascivia versificandi* »[1].

En terminant M. Möbius nous dit avec une grande modestie qu'il ne prétend pas avoir tranché définitivement les questions dont il s'est occupé. En tout cas, il faut reconnaître que son excellente étude a jeté tant de lumière sur ces questions qu'elles ont fait vers leur solution un pas considérable.

G. CEDERSCHIÖLD.

---

# VARIÉTÉS

## Deux lettres de Ramus à Tremellius[2].

Les deux lettres suivantes proviennent des archives d'Etat de Berne (*II, Epistolae varii thematis et miscellanea ecclesiastica*); elles ne figurent, croyons-nous, dans aucun des nombreux recueils épistolaires du XVIe siècle qu'il nous a été donné de consulter.

A. STERN.

I

P. 51. « Vellem equidem Heidelbergae horas aliquot esse tecum, ut de studiis tuis cognoscerem, quid post discessum nostrum elaboraveris, quem progressum non dico *in hebraico lexico* (spero enim jam absolutum esse), sed *in chronologia* quousque perveneris, an jam perfeceris omnia. Nam plaeraque tum alia ingenii tui excellentia monimenta vivis et posteris comunicabis tam nihil sane tum populare, tanque in vulgus omnibus acceptum ac probatum judicio meo relinques. Quare etsi tua sponte satis incitatum atque incensum ad bene merendum de republica te esse non ignoro, attamen ut in theatro solet aurigis celerrime currentibus plausus a populo tribui, sic ego pro mea parte non possum non tibi gratificari et gratulari id est exhortari ad accelerandum et maturandum. Pax nobis dei beneficio tandem est restituta. Itaque sic tibi persuadeas velim scilicet panno in pristinum statum restituto, tibi amicum in academia parisiensi futurum, si non magna authoritate vel gratia

---

1. Il nous semble vraisemblable, à nous, que Snorri en est l'auteur. Et il y a au moins un autre mètre dans le *Hattatal* qui a été créé sans doute par Snorri. C'est le mètre de la str. 17, mètre fort compliqué, contenant dans chaque vers deux antithèses ou oxymores. Le Commentaire même fait croire (v. p. 9, ll. 29-31) que cette strophe est un premier essai. Et il n'est pas moins vraisemblable (par des raisons intrinsèques) que le mètre dont la str. 73 donne un exemple [Cp. *Rev. crit.*, 1880, p. 130, note 2] et qui est un développement de celui que donne la str. 71, est de même une création du grand versificateur. Le nom *hinn nýi háttr* (« la versification nouvelle ») donné par le Commentaire à cette str., vient à l'appui de cette opinion.

2. Voir, sur Tremellius, le tome III des *Eloges des hommes savants* de Ant. Teissier (Leyde, 1715, t. III, pp. 179-182).

certe animo ad tuas laudes praedicandum parato benevoloque. Itaque facito ut de te studiisque tuis certior fiam. Saluta uxorem tuam charissimam meo nomine plurimum, speque optima esse jubeto, ut Lutetiam aliquando videat. Vale, Lausannae. 5 cal. sept. 1570.

Tuus meritoque tuae virtutis
tibi deditus
P. Ramus.

Clariss. hebraicae
linguae doctori
Immanueli Tremellio,
etc. Heidelbergae.
*(Original.)*

II

P. 53. « Scribo ad Olivianum nostrum (Tremelli doctissime) quandam nostri reditus historiam ut altissimo fluctu primum absorpti obrutique propemodum perierimus, deinde ut insperata salute recreati, imo etiam dignitate aucti simus : amo virtutem et doctrinam excellentium ingeniorum, quale tuum esse non desinam apud omnes praedicare, non solum quia mihi gloriosum sit tanti viri hospitem fuisse, sed quia plurimi interest ad ingenuarum literarum studia excitandum et celebrandum, si qui iis praestant atque excellunt, meritos honores assequantur. Tremellium sacrae linguae professorem esse tota Europa celeberrimum, Anglia Germaniaque commemorant, Gallia jam etiam idem domesticis testibus compluribus admonita memorabit : reconditam vero sacrarum rerum eruditionem, ingenii facilitatem, ubertatemque accuratum de re quavis judicium quotidianis collocutionibus hospiti tuo amplissime declarasti atque cum plurimis excellentibus monumentis (quae meditaris) oblitus credo non es quanti faceom [1] chronologiam quam inchoaras, quamque te frequenter excitarim ad opus illud absolvendum, quod omnibus literis studiisque commune et utile esset futurum. Itaque quod tua sponte facis, facito, etiam oro te, nostra gratia maturius, ut nos quoque si quid tua caussa, poterimus, hortatu tuo liberalius et promptius obeamus. Saluta lectissimam conjugem tuam nostro nomine plurimum. Vale. Lutetiae, nonis Mart. 1571.

Saluta nostro nomine DD. Oliverium et Josuam. Item D. Taffinum si nondum metas redierit (?).

Tuus tibi ex animo deditus,
P. Ramus.

Immanueli Tremellio,
clarissimo sacrae linguae professori
In academia Heidelbergensi
Heidelbergae.

Le post-scriptum et la signature, seuls, sont de la main de Ramus.

1. *Sic.*

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Eug. Müntz a fait tirer à part un article qu'il avait publié dans la « Revue archéologique » sur *Le Musée du Capitole et les autres collections romaines à la fin du* XVe *et au commencement du* XVIe *siècle* (16 p.). On y remarquera une lettre du Caradosso, le célèbre orfèvre et médailleur milanais, qui fut envoyé à Rome par Ludovic le More pour y acquérir des œuvres d'art, et la description que fait l'écrivain lyonnais Claude Bellièvre dans ses *Noctes romanae* (ms. Biblioth. nation. fonds latin, n° 13123) des œuvres d'art réunies dans les palais des Rossi, des Orsini, des Cesarini et des Massimi. Bellièvre nous fournit les informations les plus précieuses sur les collections particulières de Rome pendant le règne de Jules II et celui de Léon X.

— Parmi les 14 intendants qui se sont succédé dans la généralité d'Auch, un des moins connus est M. de Sérilly (1739-1744); c'est à l'administration de M. de Sérilly qu'est consacré le volume que M. de Bardies vient de publier sous le titre : *L'administration de la Gascogne, de la Navarre et du Béarn en 1740* (Tardieu. In-8°, 176 p.). M. de B. a trouvé dans un registre grand in-folio de 129 feuillets la copie de 326 lettres adressées par Sérilly à Orri, Breteuil, d'Ormesson, De La Houssaye, Amelot, Trudaine, d'Aguesseau, Saint-Florentin, Maurepas, etc.; ce sont pour la plupart des rapports sur les affaires instruites par l'intendant; la première dépêche est du 29 avril 1740 et la dernière, du 29 décembre de la même année; c'est donc, dit M. de B., une période de huit mois d'administration qui nous est révélée dans une année célèbre par la misère publique et au moment où allait éclater la guerre de la succession d'Autriche. M. de Bardies analyse ces dépêches et en cite de longs extraits; il les a groupées sous différents chefs : I. *Finances* (impôts, domaines, bâtiment, monnaie, agriculture, commerce, etc.). II. *Police et justice* (états, conflits, séquestration, clergé, etc.). III. *Armée* (recrutement, milice, matériel, marine). On lira surtout avec intérêt les articles relatifs au commerce, à la justice, au recrutement; on y verra que les intendants centralisaient tout ou presque tout entre leurs mains, mais qu'en ayant une grande influence sur les affaires, ils ne prenaient point par eux-mêmes de décisions importantes et ne rendaient la plupart de leurs ordonnances que sur des ordres supérieurs ou par une autorisation donnée d'avance. L'ouvrage de M. de Bardies a été couronné par la Société archéologique du Midi de la France.

— Le très élégant volume que M. E. Campardon vient de publier à la librairie Charavay, *Les prodigalités d'un fermier-général*. (In-8°, 164 p.) est, comme l'indique déjà le sous-titre du livre, un « complément aux Mémoires de Mme d'Epinay ». De 1759, époque où se terminent les *Mémoires* publiés, jusqu'à 1783, époque où mourut Mme d'Epinay, on ne sait que fort peu de choses sur sa vie, et on doit ce qu'on sait aux lettres de l'abbé Galiani et à la correspondance de Diderot avec Mlle Volland. Quelques documents découverts par M. Campardon aux Archives nationales lui ont permis de combler, au moins en partie, cette lacune; ils contiennent des détails précis sur plusieurs événements trop incidemment racontés dans les *Mémoires* et donnent sur les dernières années de Mme d'Epinay, sur ses rapports avec son mari et ses enfants, un certain nombre de faits nouveaux et intéressants. M. Campardon a divisé son livre de la façon suivante. I. *Les prodigalités d'un fermier-général* (pp. 15-79) : M. C. nous montre dans quel désordre étaient les affaires de M. d'Epinay; il nous raconte les dérèglements auxquels se livra ce fermier-général qu'on dut rayer en 1762 du contrôle des fermes, ses folies, ses dettes incessantes, les habitudes désastreuses que

M. d'Epinay avait prises, qu'il jurait de rompre et auxquelles il revenait toujours jusqu'à ce qu'il obtint lui-même au Chatelet de Paris la nomination d'un conseil judiciaire mais cela ne suffit pas encore, et sa famille dut provoquer son interdiction, qui fut prononcée le 18 septembre 1777 par le lieutenant civil Angran d'Alleray. Ajoutons que M. C. réfute la légende d'après laquelle M. d'Epinay fils aurait tenté d'empoisonner son père. II. Vient ensuite la reproduction du texte du *Testament de Mme d'Epinay* (pp. 79-111), précieux témoignage, dit M. Campardon, de l'excellent cœur, du sens droit et de l'esprit de justice qui caractérisaient cette femme remarquable. III. Le volume se termine par des *Pièces justificatives* (pp. 115-164); on y remarquera les documents cotés II et IV, tous deux relatifs à Mme Diderot, dont « le caractère, aigri par la jalousie, était devenu un peu épineux »; dans l'un de ces documents, Mme Diderot invective une domestique insolente, la frappe du pied et du poing, et lui cogne la tête contre le mur avec tant de violence que la servante se fait au front un trou considérable, perd beaucoup de sang et se trouve mal entre les mains du chirurgien; dans l'autre, Mme Diderot se plaint au commissaire d'avoir été grossièrement insultée par une marchande du marché de l'Abbaye qui lui « a porté un coup sur le bras et lui a donné un coup de pied dans le derrière ». — Citons, en terminant, une note de M. Campardon sur Mlle Volland (p. 93). « Elle se nommait Louise-Henriette, et non Sophie; elle demeurait rue Montmartre, vis-à-vis la rue de la Jussienne, et c'est-là qu'elle décéda, le 22 février 1784, cinq mois avant Diderot, auquel elle légua, par son testament, daté du 20 juin 1772, sept volumes des *Essais* de Montaigne, reliés en maroquin rouge, et une bague qu'elle appelait sa *Pauline*. »

— Nous rendrons prochainement compte du premier volume de l'ouvrage considérable que le comte Pajol, général de division, publie sous ce titre « *Les guerres sous Louis XV*. (Didot. In-8°, 652 p.), Disons, en attendant, que ce Ier volume est consacré à la guerre d'Espagne (1719-1720) et à celle de la succession de Pologne (1733-1739); les guerres de la succession d'Autriche (1740-1748) comprendront les IIe et IIIe volumes; l'année 1750, la guerre de Sept Ans (1756-1763) et la fin du règne jusqu'à 1774, les IVe et Ve volumes; les expéditions de Mahon (1756), de la Corse (1729-1770), du Canada (1763), de Charles Edouard en Angleterre et en Ecosse, des colonies de l'Inde et du Bengale, les débarquements des Anglais sur les côtes de France, les différents camps d'instruction et de manœuvre formeront le VIe volume; le VIIe volume renfermera l'historique abrégé des corps de l'infanterie et de la cavalerie, M. Pajol prenant pour base la composition de l'armée en 1774.

— Sous le titre : *Types littéraires et fantaisies esthétiques* (Hachette, In-8°, 340 p.), M. Emile Montégut a fait paraître les études suivantes : *Une conversation sur l'influence de la musique; — Don Quichotte; — Hamlet et de quelques éléments du génie poétique; — Werther; — Wilhelm Meister; — Dante et Gœthe — Un pèlerinage édifiant* (à l'établissement des frères moraves, à Neuwied); — *Visions du passé; — Les confidences d'un hypocondriaque; — Les petits secrets du cœur, une conversion excentrique*. Nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs les études critiques de M. Montégut; citons seulement deux jugements qui nous ont frappés : *Werther* est le personnage de la littérature moderne que M. Montégut aime le mieux; « il n'est pas le plus grand, mais il est le plus touchant, et, à vrai dire, dans la littérature des trois derniers siècles, il y a trois personnages qui m'inspirent une égale sympathie, le prince Hamlet, le gentilhomme Alceste et le bourgeois Werther. » (P. 148). M. Scherer a récemment traité *Wilhelm Meister* d'œuvre ennuyeuse et insipide; M. Montégut dit que c'est « le livre de la société moderne tout entière », qu'il s'adresse à la fois aux dégoûtés et aux entreprenants, et que si *Wilhelm Meister* ne créera jamais une âme et ne suscitera jamais un

grand homme, c'est une « belle œuvre pleine de calme, de sérénité et de sagesse » (p. 200).

— Dans un grand ouvrage de luxe, tiré à 130 exemplaires sur papier de Hollande (Lyon, Georg. In-8°, XL et 332 p. 20 fr.), M. Aimé VINGTRINIER publie une description des *Vieux châteaux de la Bresse et du Bugey* (châteaux d'Ambérieu, de Loriol, de Poncin, de Pont-d'Ain, etc.), ainsi que des églises les plus remarquables de ces deux pays (Brou, Nantua, Saint-André de Bagé, Saint-Paul de Varax); on trouve aussi dans l'ouvrage des notices littéraires, et M. Vingtrinier donne, chemin faisant, divers renseignements sur les écrivains de la Bresse et du Bugey, sur le seigneur des Alymes dont les mémoires inédits (1572-1585), sont conservés à la Bibliothèque nationale, de Tricaud, les frères Goiffon et Michaud, etc., et relève un certain nombre d'erreurs commises par ses devanciers, par Samuel Guichenon, auteur d'une *Histoire de la Bresse et du Bugey* et par M. Guigne, auteur de la *Topographie historique du département de l'Ain*.

— MM. SCHEFER et H. CORDIER entreprennent la publication d'un *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*. Les volumes suivants sont sous presse ou en préparation : *Giovanni et Sebastiano Cabot*, et *Christophe Colomb*, par M. HARRISSE ; *Le voyage de la saincte cyté de Hiérusalem*, par M. SCHEFER ; *Odoric de Pordenone*, par M. H. CORDIER, etc.

— Le P. Charles CAHIER, connu par ses travaux archéologiques, est mort à Paris le 26 février. Il était né à Paris le 26 février 1807 et était entré dans la Compagnie de Jésus le 7 septembre 1824. Ses ouvrages principaux sont : *Monographie de la cathédrale de Bourges*. Première partie : *Vitraux du XVIII<sup>e</sup> siècle* (avec le P. A. Martin) (1841-44, gr. in-f° avec 33 pl.); *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature. Collection de mémoires sur l'orfèvrerie et les émaux des trésors d'Aix-la-Chapelle, de Cologne, etc.; sur les miniatures et les anciens ivoires sculptés de Bamberg, Ratisbonne, Munich, Paris, Londres, etc.; sur des étoffes byzantines, arabes, etc.; sur des Peintures, Bas-reliefs mystérieux de l'époque carlovingienne, romane*, etc. (avec le P. A. Martin) (1848-1856, 4 vol. in-4°); *2228 proverbes, rassemblés en divers pays*, par un voyageur paræmiophile (1854, in-18); *Quelques six mille proverbes et aphorismes usuels empruntés à notre âge et aux siècles derniers* (1856, in-12); *Ebauches d'études à faire sur les calendriers chrétiens du temps passé* (Imp. Laroche) (1879, Arras, in-8); *Caractéristiques des saints dans l'art populaire énumérées et expliquées* (1867, 2 vol. in-f°); *Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge: Curiosités mystérieuses* (1874); *Ivoires, miniatures, émaux* (1875); *Décorations d'église* (1875); *Bibliothèques* (1877). (Cp. *Revue critique* du 12 sept. 1874, du 25 mars 1876 et du 13 juillet 1878.)

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 31 mars 1882.*

M. Desjardins est élu membre de la commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, en remplacement de M. de Longpérier.

M. Oppert continue sa communication sur les inscriptions sumériennes de la Chaldée. Revenant sur une inscription du roi Gudea, dont il a déjà parlé, il signale dans ce texte, deux noms propres géographiques, *Maggan* et *Melukka*. Ces noms, d'après l'inscription, sont ceux de deux pays d'où Gudea avait fait apporter, par des vaisseaux, des matériaux pour la construction de sa ville de Sintella, en Chaldée. M. Oppert indique diverses raisons de penser que *Maggan* désigne la péninsule du Sinaï et *Melukka* la Libye.

M. Georges Perrot fait remarquer la difficulté qu'il y a à admettre qu'on ait été de Chaldée chercher des matériaux de construction en Afrique et au Sinaï. Il fallait

pour cela faire toute la circumnavigation de l'Arabie. C'était un voyage qui devait demander plusieurs mois, peut-être une demi-année, tant à l'aller qu'au retour.

M. Heuzey ne croit pas cette objection décisive. Pour les Orientaux, le temps est peu de chose; ils préfèrent de beaucoup un procédé lent et facile à un procédé rapide et pénible. Or, il n'est guère de mode de transport plus facile que la navigation. De nos jours encore, en Orient, on exploite de préférence les carrières situées au bord de la mer, et l'on charge les pierres, aussitôt extraites, sur des bateaux qui les emportent parfois à de grandes distances et restent fort longtemps en route.

M. Oppert explique ensuite une inscription sumérienne du roi Urbar ou Likbagus, qu'il traduit ainsi :

« Au dieu Ninsah (soit Popsut-al, soit Nergul, soit Ninip), le guerrier puissant de Mul-pit, [a dédié cette statue] Likbagus, le gouverneur de Sintella, le rejeton issu de la souveraine de la grande influence, celui qui atteste la constance du cœur de la déesse Nina et qui est favorisé par l'influence de Ninsah, celui qui honore le nom heureux de Bagus, le favori d'Ea-kin, béni par la parole d'Istar, l'esclave exaltant le dieu-roi d'Erech, l'aîné de la fille de l'Abgan.

« Je suis Likbagus, Ninsah est mon roi.

(Lacune de plusieurs lignes non expliquées, où devait se trouver cette idée : Mes prédécesseurs érigèrent un autel.)

« Ils le firent de la hauteur de dix empans. Je construisis l'autel du temple de Mulkit, le dieu de la splendeur éclatante, haut de trente empans.

« A la souveraine des montagnes, la mère des dieux, j'ai construit le temple du séjour de la félicité.

« A Bagus, la messagère, la fille du ciel, j'ai construit le temple de la sublime demeure.

« A Istar, la sublime souveraine, la fille du ciel, j'ai fait le temple de son séjour.

« A Ea-kin, le roi d'Erida, j'ai fait le temple de sa demeure heureuse.

« A Nin, le roi-maître, j'ai fait son temple.

« A la souveraine de l'Ouest, la messagère, la fille aînée de Nina..... j'ai fait le temple du témoignage de la fermeté du cœur.

« Au dieu..... j'ai fait son temple.

« A la déesse, la souveraine..... j'ai fait le temple de sa demeure fortunée.

« A la fille de l'abîme, la souveraine du séjour souterrain, j'ai fait le temple de sa demeure fortunée. »

M. Deloche signale un monument qui fournit un renseignement sur la durée de la prononciation antique du C latin devant I. Les anciens prononçaient toujours le C comme K, mais les langues romanes ont remplacé ce son, devant I, par celui d'une sifflante. D'après des inscriptions, où l'on trouve écrit indifféremment, par exemple, *propicius* ou *propitius*, on a cru pouvoir affirmer que ce changement s'était produit dès une époque ancienne, peut-être antérieurement à l'invasion des barbares. Le monument indiqué par M. Deloche semble prouver, au contraire, la longue persistance de la prononciation K. C'est un vase de verre trouvé, en 1880, dans la commune d'Hermes (Oise); on y lit ces mots : OFIKINA LAVRENTI V. Cette inscription rappelle celle d'une monnaie, un tiers de sou d'or, conservé à la Bibliothèque nationale, où on lit : VIENNA DE OFFICINA LAVRENTI. M. Deloche pense que les deux objets sont sortis du même atelier et que le V qui termine la première inscription représente *Vienna*. Or, la monnaie en question est au nom de l'empereur Maurice et a dû être frappée vers les années 583-585. Si le vase est de même provenance, il en résulte qu'à Vienne, sur le Rhône, à la fin du VIe siècle, le mot *officina* se prononçait encore comme s'il se fût écrit par un K.

M. Gaston Paris fait remarquer que cette conclusion n'est pas en contradiction avec la double orthographe *propicius, propitius*, observée sur des monuments d'une date plus ancienne. La confusion du C et du T, devant un I *suivi d'une autre voyelle*, est un phénomène phonétique tout différent de la transformation du C en sifflante devant un I non suivi de voyelle. Le premier de ces deux phénomènes, qui tient à ce que l'I est devenu consonne, était accompli dans la langue latine dès le temps de Commodien, qui a composé des vers acrostiches sur le mot CONCVPISCENCIAE. Le second ne s'est pas encore produit dans tous les idiomes sortis du latin : aujourd'hui encore, le dialecte sarde dit *kervo*, pour le latin *cervus*.

Ouvrages présentés : — par M. Pavet de Courteille : CLINTON (H.-R.), *From Crécy to Assye, five centuries of England's military history*; — par M. d'Hervey de Saint-Denys : *Revue de l'extrême Orient*, publiée sous la direction de M. Henri CORDIER, 1re livraison; — par M. Riant : ROBERT (Ulysse), *Notice sur la chronique d'Arménie de Jean Dardel, d'Etampes* (extrait du tome II des *Archives de l'Orient latin*); — par M. Heuzey : 1° *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'Ecole française de Rome*, 2e année, fasc. 1; 2° BONNAFFÉ (Edm.), *les Amateurs de l'ancienne France : le surintendant Foucquet*; — par M. Delisle : 1° ROBERT (Ulysse), *Etat des monastères francs-comtois de l'ordre de Cluny aux* XIIIe-XVe *siècles*; 2° *Coutumiers de Normandie*, publiés par Joseph TARDIF, tome I (publication de la Société de l'histoire de Normandie).

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 17 Avril — 1882




72. — **Histoire de la divination dans l'antiquité**, par A. Bouché-Leclercq. Tomes II et III. Paris, Ernest Leroux. 1880, in-8°, 412 et 416 p. — 10 fr. le vol.

En rendant compte ici même [1], il y a deux ans, du premier volume de l'*Histoire de la divination*, nous avions le plaisir d'en signaler la valeur et d'en faire ressortir les principaux mérites. Aujourd'hui, personne ne sera surpris d'apprendre que M. Bouché-Leclercq est resté fidèle à lui-même et que la suite de l'ouvrage répond au commencement.

A l'exposé des méthodes de la divination hellénique, qui faisait l'objet du premier volume, succède, dans le second et dans le troisième, l'histoire des *sacerdoces divinatoires*. Ce titre général comprend, en premier lieu, l'histoire des devins, prophètes et sibylles; en second lieu, l'histoire des corporations sacerdotales qui dispensaient la révélation, ou, autrement, des oracles. Parmi les oracles, M. B.-L. distingue ceux des dieux, les oracles des héros, ceux des morts, enfin les oracles exotiques hellénisés. A ces divisions générales correspondent des subdivisions multiples, mais précises, qui étaient bien nécessaires pour ne pas s'égarer dans la région vaste et souvent confuse, que l'auteur nous fait parcourir.

La matière traitée dans ces deux volumes repose presque également — c'était à la fois sa difficulté et son attrait — sur l'histoire positive et sur la légende. M. B.-L. compare, fort ingénieusement, les mille fables qui entourent et obscurcissent les origines de l'oracle de Delphes, à l'essaim des ombres qui, dans la Nékuia de l'Odyssée, se pressent tumultueusement autour d'Ulysse. Les légendes ont, en effet, la nature des âmes des morts; veut-on les saisir, elles vous échappent. Il faut se contenter de les interroger. M. B.-L. est fort habile dans cet art de poser des questions aux ombres légendaires et d'en obtenir des réponses. Ces réponses, il faut s'y attendre, ne sont pas toutes d'une clarté absolue et d'une simplicité parfaite, mais expliquées par leur savant interprète, elles sont toujours instructives. Si l'on songe combien de fois M. B.-L. a été condamné à ce rôle délicat d'exégète, combien de fois il s'est trouvé

1. *Revue critique*, nouvelle série, t. VIII (1879), p. 433.

sur les confins douteux qui séparent la certitude de la vraisemblance et la vraisemblance de l'illusion, quelle masse de documents de valeur et de provenance diverses il a dû remuer pour opérer entre eux un choix et un départ, que de combinaisons il a dû faire pour arriver à édifier, là où les preuves positives manquaient, des hypothèses qui ne fussent pas de simples châteaux de cartes, mais de solides abris provisoires ; en présence de cet énorme labeur critique, de l'effort et de la décision qu'il suppose, on ne peut se défendre d'un sentiment de respect pour l'érudit vaillant qui a eu le courage d'entreprendre cette rude tâche et la force de la mener à bien.

Sur la méthode de M. B.-L. dans l'exposition des faits, méthode si exacte, si scrupuleuse, nous n'avons à présenter qu'une observation. M. B.-L. est d'école cartésienne : il a voulu faire « des dénombrements si entiers et des revues si générales qu'il fût assuré de ne rien omettre. » Mais ces dénombrements dont l'historien ne peut se passer pour lui-même, sont-ils nécessaires, au même degré, pour le lecteur ? Peut-être l'auteur, préoccupé surtout d'être complet, aurait-il atteint également son but, s'il eût relégué dans les notes tout ce qui était d'importance médiocre ou secondaire, pour mettre en relief dans le texte, seulement les faits les plus significatifs. Le lecteur, même de bonne volonté, ne se serait pas plaint de rencontrer plus souvent quelques éclaircies dans cet épais fourré, et d'y pouvoir marcher plus rapidement. Quand on aura encore relevé dans ces deux volumes un petit nombre de lacunes et d'inexactitudes de détail [1], deux ou trois conjectures manifestement

---

1. En voici quelques exemples. M. B.-L. nous dit, t. II, p. 253, que, dans le temple de Gaea à Olympie, on voyait un trou qui aurait été le siège d'un ancien oracle de la déesse. Or, chez Pausanias (I, 18, 7), il ne s'agit pas du culte de Gaea *à Olympie*, mais bien du *téménos* de Gè Olympia *à Athènes*, lequel était situé dans le péribole du sanctuaire de Zeus Olympien. C'est là qu'était le trou en question, où l'on jetait tous les ans des gâteaux de miel. Au livre V, 14, 10 de Pausanias, il est dit simplement qu'il y avait autrefois un oracle de Gaea à Olympie, à l'endroit où, du temps du périégète, il n'y avait plus qu'un autel. La confusion aura été amenée par les premiers mots de la phrase suivante, Ἐπὶ τοῦ ὀνομαζομένου Στομίου...

II, p. 263. A propos des *Nympholeptes*, on s'étonne de ne pas trouver citée l'inscription depuis longtemps connue, gravée dans une caverne de l'Hymette, près de Vari en Attique : Ἀρχέδημος ὁ Φηραῖος ὁ νυμφόληπτος, etc. *Corp. Inscr. Gr.* 456.

II, p. 283, n. 2. « Le Pan phrygien Silène est aussi un génie prophétique. » — Peut-être y avait-il lieu d'insister et d'expliquer ce caractère de Silène, qui est prophète, non par assimilation avec Pan, mais parce qu'il était, en Phrygie, un génie des eaux. Cf. le Marsyas phrygien.

Enfin les quelques lignes consacrées à Glaukos d'Anthédon (II, 65 ; III, 27) sont insuffisantes. Glaukos est intéressant et méritait mieux que la qualification de « dieu bizarre » que M. B.-L. lui applique un peu durement. Sa légende, qui a inspiré à M. Renan une page très poétique (*Etudes d'histoire religieuse*, 21), valait la peine d'être reconstruite. Il est peu exact de dire que Glaukos « n'appartient à aucune génération divine »; car le poète épique Evanthès (Athénée, p. 296) faisait de lui le

hasardées [1], çà et là quelque excès d'ingéniosité dans l'interprétation [2], on aura satisfait à la plus minutieuse critique, et il ne restera qu'à signaler les parties saillantes de l'œuvre et à marquer les points où, sur des sujets controversés, M. B.-L. apporte soit des solutions, soit des vraisemblances nouvelles.

Les *devins*, qui ont exercé leur métier avant les oracles et qui leur ont survécu, qui, mêlés au peuple et à toutes ses superstitions, n'ont jamais cessé d'être en crédit auprès de lui, méritaient que M. B.-L. retraçât avec soin, comme il l'a fait, leurs physionomies diverses, depuis l'âge épique jusqu'à la décadence de l'hellénisme. Après un chapitre intéressant consacré à ces prophètes du VII^e et du VI^e siècle, dont les figures merveilleuses, entre autres celles du Crétois Epiménide et de l'Hyperboréen Abaris, « flottent entre le ciel et la terre, à demi perdues dans leur auréole surnaturelle, » l'auteur aborde la question difficile de la formation du *type sibyllin*. Ici, comme il arrive souvent en mythologie, le tissu des traditions légendaires se compose d'une infinité de fils extrêmement ténus, qui perpétuellement s'entrecroisent et se brouillent, si bien qu'il faut la vue la plus fine pour apercevoir les points où ils se nouent, ceux où ils se séparent, et pour réussir à les démêler. M. B.-L. excelle à débrouiller ces écheveaux mythologiques. Les pages relatives à la Sibylle sont, en ce genre, des modèles de pénétration et d'analyse. Sans doute les résultats auxquels l'auteur arrive ne sont pas tous nouveaux. Avant lui, Klausen avait déjà essayé de montrer que la tradition sibylline est née d'un effort fait pour enlever au sacerdoce apollinien le mo-

---

fils de Poséidon et de Naïs. Les devins de Glaukos à Délos nous paraissent de pure conjecture : le dieu-prophète rendait lui-même ses oracles aux gens de mer.

1. Où sont les textes qui permettent de supposer que la résurrection de Glaukos, fils de Minos, « a tenu une large place dans l'enseignement allégorique des mystères » (II, pp. 22-23)? M. B.-L. eût bien fait de les citer, s'il en a trouvé.

T. III, p. 80, note. On peut admettre, à titre d'hypothèse, que l'*omphalos* de Delphes était le symbole du Zeus pélasgique. Mais pourquoi ajouter que cet *omphalos* marquait l'endroit où Zeus faisait primitivement entendre ses oracles, ses ὀμφαί? Cette explication, empruntée à Cornutus, repose sur une étymologie qui est fausse, comme la plupart des étymologies inventées par les Stoïciens. Malgré la similitude apparente des deux mots, il n'y a pas de rapport entre ὀμφαλός et ὀμφή. Voir G. Curtius, *Griech. Etymol.* 5^e édition, pp. 294 et 504. — De même, il est difficile d'admettre que les Κηληδόνες de Delphes, dont il est question dans un fragment de Pindare, et que les anciens (Pausan., x, 5, 12; Athen., VII, p. 290, e) assimilaient aux Sirènes, ne fussent autre chose que les « Voix » du dieu pélasgique. Je ne vois pas de raison pour confondre les mots κηληδόνες et κληδόνες.

2. T. II, p. 30, n. 2. « Ces privilégiés (Tirésias et autres), mis en rapports personnels avec les Nymphes et les Muses, devaient à un scrupule honorable de l'imagination grecque et leur grand âge et leurs yeux éteints. » — Dans la même note, M. B.-L. explique la chose, d'une façon moins galante, mais peut-être plus juste, en disant que chez Tirésias et autres devins, la vue du corps est sacrifiée à celle de l'esprit.

nopole de la divination intuitive [1]. Mais quelle différence entre la critique de l'auteur d'*Enée et les Pénates*, critique confuse, parfois incohérente, et la critique de M. B.-L., si parfaitement nette et toujours si logique! M. B.-L. serre d'ailleurs le problème de beaucoup plus près que son devancier. Par une série de preuves ou de raisons très vraisemblables, il entreprend de démontrer que la première Sibylle, la Sibylle unique dont parlent les écrivains grecs antérieurs à Alexandre, a dû avoir pour prototypes, d'une part la malheureuse prophétesse troyenne, interprète et victime d'Apollon, Cassandra, de l'autre, Manto, fille de Tirésias. Comment, avec ces éléments empruntés à la poésie épique, se forma la conception idéale et merveilleuse de la Sibylle, dont la vie n'appartient plus au temps, qui n'est plus une personne déterminée en contact avec le monde réel, mais la révélation par excellence, la voix prophétique qui retentit à travers les siècles, c'est ce que nul ne saurait expliquer, et il faut se contenter, avec M. B.-L., d'attribuer cette transformation au travail inconscient de l'imagination populaire. Il n'en reste pas moins certain, notre auteur y insiste, que la Sibylle « a gardé, comme marque de son origine, la tristesse de Cassandra et de Manto, qu'on la rencontre dans les mêmes lieux, et rivée de même à Apollon, par des liens étroits qui impliquent la dépendance, non l'affection. » De cet original sibyllin furent tirées, avec le temps, de nombreuses copies que le patriotisme local dissémina sur divers points du monde hellénique. Quand les Grecs inclinèrent à chercher chez les barbares de nouvelles sources de révélation, le domaine des Sibylles s'étendit même, au sud, jusqu'aux déserts de la Libye ; à l'orient, jusqu'en Perse et en Chaldée. M. B.-L. étudie avec soin, après les avoir groupées par régions, ces variétés de la Sibylle d'Erythrae, et il termine par une analyse des oracles ou chants sibyllins. Chacun sait que ce recueil, composé d'éléments juifs et d'éléments chrétiens, n'a rien d'hellénique. On serait donc presque tenté de reprocher à M. B.-L., comme une digression, cette analyse, si elle ne résumait utilement les travaux les plus récents, et si elle ne lui avait fourni l'occasion d'écrire quelques pages très piquantes sur les caractères de la littérature prophétique [2].

Dans ces deux volumes, la plus large place appartient, comme il convenait, aux oracles des dieux, surtout à ceux de Jupiter et à ceux d'Apollon. De longues discussions sur les origines fort incertaines de l'oracle de Dodone ont conduit l'auteur aux conclusions suivantes. Le couple dodonéen de Zeus Naïos et Dioné est composé d'un dieu indigène et d'une déesse étrangère. Les rapports établis de bonne heure entre Dioné et Aphrodite, et le symbole de la colombe font croire à une importation de rites orientaux. Au culte antique de la Terre se serait donc superposé, à Dodone, celui de la déesse orientale de la fécondité.

1. *Æneas und die Penaten*, pp. 224-241.
2. T. II, pp. 199-201.

Le sacerdoce des Selles serait d'origine pélasgique; celui des Péléiades, prêtresses d'Aphrodite-Dioné, d'origine phénicienne, et les deux corporations se seraient associées pour l'exploitation de l'oracle. Nous n'avons point à contredire à cette manière de voir qui nous paraît fort légitime, et nous ne pouvons que recommander aux lecteurs cette histoire de Dodone, que rendent particulièrement intéressante les textes de consultations, gravés sur les lames de plomb, qui sont sorties, en 1876, des fouilles de M. Carapanos. Dans la question de l'oracle de Zeus-Ammon, qui n'a pas été moins débattue que celle de Dodone, M. B.-L. prend très résolument parti. Il s'appuie ici sur l'autorité considérable de Lepsius, lequel a démontré, il y a quelques années [1], que le grand dieu de la Thèbes égyptienne, Ammon-Ra, a pris la tête de bélier, avec cornes en volutes, sous la dynastie éthiopienne, que l'oasis d'Ammon fut colonisée et l'oracle du dieu fondé sous le roi éthiopien Teharqou, qui régna de 692 à 664 avant notre ère. Ce seraient donc les colons grecs de Cyrène, qui auraient fait la fortune de l'oracle établi dans l'oasis lybienne et qui auraient répandu le culte d'Ammon dans leur mère-patrie, où la Thèbes béotienne, dont les rois de Cyrène étaient originaires, fut des premières à l'adopter.

Parmi les oracles d'Apollon, celui de Délos, malgré son peu d'importance, occupe assez longuement l'auteur, qui paraît avoir eu à cœur d'écarter l'hypothèse de M. Lebègue [2] relative à la caverne astronomique de Cynthos, et de démontrer que cet oracle, loin d'être primitif, doit au contraire sa naissance à la surexcitation de la piété hellénique, en face des menaces du christianisme grandissant. Mais c'est surtout sur l'oracle de Delphes que M. B.-L. concentre tout l'effort de ses études. Les deux cents pages consacrées à l'histoire de cet oracle, ne résument pas seulement, de la façon la plus heureuse, l'état actuel de nos connaissances à ce sujet; elles renferment plus d'une vue nouvelle. Si M. B.-L. ne réussit pas à percer tous les nuages qui enveloppent les origines de l'institut delphique, c'est que ces nuages sont trop épais pour être jamais entièrement dissipés; car il y épuise toutes les ressources de la critique. Des discussions auxquelles il se livre ressortent quelques conclusions précises. Il est à peu près certain, par exemple, que le culte d'Apollon a été apporté à Delphes de deux côtés; d'abord, par les Crétois qui s'établirent à Krisa; ensuite, par les Doriens qui s'étaient fait déjà d'Apollon un dieu national à Tempé, et qui emmenèrent leur dieu avec eux en Doride et en Phocide. On peut donc attribuer la fondation de l'oracle apollinien de Pytho « à la rencontre en ce lieu de deux cultes analogues, apportés de régions diverses par des races différentes, et associés à la suite d'un pacte intervenu entre les Crétois et les Doriens [3]. » Contrairement à l'o-

1. *Zeitschrift für ægyptische Sprache und Alterthumskunde*, 1877, pp. 8-23.
2. *Recherches sur Délos.*
3. T. III, p. 65.

pinion de Forchhammer, qui voulait localiser à Delphes le mythe d'Apollon vainqueur de Python, M. B.-L. pense que cette légende a dû être apportée du Pythion dorien de l'Olympe, puisque le second acte du drame hiératique qui se jouait à la fête des *Septèria*, la purification d'Apollon, s'achevait dans la vallée de Tempé. Ceci avait déjà été établi, en partie du moins, par Th. Schreiber [1]. Mais M. B.-L. apporte une conjecture tout à fait neuve, en voyant dans Python ennemi d'Apollon, une copie de Typhon ennemi de Jupiter. C'est l'explication la plus simple qui ait été donnée jusqu'à présent de la légende du dragon. On sera également d'accord avec M. B.-L. pour reconnaître l'influence qu'a dû exercer sur le culte delphique, d'abord le développement, dans les régions voisines, de la religion mystique de Dionysos, ensuite l'association des deux divinités et leur réunion dans un sanctuaire commun. Il est très vraisemblable, par exemple, que la *manie* prophétique des Pythies ne dérive pas d'Apollon, mais de Bacchus et de ses *orgies*, et que l'essor de la religion dionysiaque a dû avoir pour effet une rénovation des rites divinatoires à Pytho. M. B.-L. explique ensuite, de la manière la plus ingénieuse et aussi clairement qu'il était possible, le mécanisme de la mantique apollinienne, le rôle de la Pythie, ses rapports avec Apollon et avec les prêtres, les rapports des prêtres avec les consultants.

Nous n'avons ici qu'un doute à exprimer; c'est au sujet de la constitution, mal connue d'ailleurs, du sacerdoce delphique. M. B.-L. va peut-être trop loin en affirmant [2] qu'au second siècle avant notre ère, les prêtres d'Apollon n'étaient qu'au nombre de deux. Sans doute, dans les actes d'affranchissement publiés en 1863 par MM. Foucart et Wescher, on trouve cités, parmi les noms des témoins de ces actes, des noms de prêtres, et ces prêtres sont, le plus souvent, au nombre de deux. Mais, bien que les mêmes noms soient fréquemment associés, on ne peut conclure rigoureusement que ce nombre deux fût exactement celui du collège sacerdotal de Delphes à cette époque. Pour que l'acte d'affranchissement fût valable, il n'était pas évidemment nécessaire que tous les prêtres d'Apollon, s'ils étaient plusieurs, fussent témoins; il suffisait qu'il y en eût deux, quelquefois même un seul [3]. De ce fait il semble qu'il n'y a à tirer aucune conclusion. De même, je ne vois pas bien pour quelles raisons M. B.-L. est d'avis que les personnages sacerdotaux qu'on appelait à Delphes les Ὅσιοι, étaient attachés plutôt aux cultes de Zeus et de Dionysos qu'à celui d'Apollon [4]. Sans doute, il faut faire une place à part à ces personnages, à cause de leur nom, qui semble les désigner comme les membres d'une race ou d'une famille privilégiée. Mais le seul texte précis que nous possédions à leur sujet, celui de Plu-

---

1. *Apollon Pythoktonos*. Cf. *Revue critique*, nouvelle série, t. X, p. 48.
2. T. III, p. 95.
3. Parmi les inscriptions que j'ai relevées, je citerai les nos 19, 43, 51, 52, 57, 82, 92, où un seul prêtre est parmi les témoins de l'acte.
4. T. III, p. 94.

tarque dans ses *Questions grecques* (IX), ne permet pas d'affirmer qu'ils fussent les desservants d'un autre culte que de celui d'Apollon : πέντε δέ εἰσιν Ὅσιοι διὰ βίου, καὶ τὰ πολλὰ μετὰ τῶν προφητῶν δρῶσιν οὗτοι καὶ συνιερουργοῦσιν. Les *prophètes* étant identiques, comme on le croit généralement, aux prêtres (ἱερεῖς), les expressions employées par Plutarque se comprendraient mal, si les Ὅσιοι avaient été des prêtres de Jupiter ; elles s'expliquent au contraire parfaitement, si on les considère comme faisant partie, avec les ἱερεῖς, du collège sacerdotal d'Apollon. De toute façon, il nous paraît peu vraisemblable qu'une corporation si occupée, mêlée à de si grandes affaires, n'ait été composée que de deux membres. Mais ce n'est là qu'un détail, et l'on aurait regret à chicaner un auteur, qui a analysé avec tant de sûreté les raisons diverses qui firent la fortune de l'institut delphique, qui a si bien défini la politique variable et cependant suivie de l'oracle, qui a si nettement montré l'action exercée par lui sur la religion et sur les idées morales, qui, en un mot, en a retracé l'histoire d'une façon complète et définitive.

Il y aurait beaucoup à dire encore, et surtout beaucoup à apprendre, si l'on voulait suivre l'auteur dans ses études sur les oracles apolliniens de l'Asie-Mineure, sur ceux d'Asklépios, d'Héraklès et des héros, sur les oracles d'Egypte et de Syrie fréquentés par les Grecs. Mais une analyse détaillée de l'*Histoire de la divination* ne serait pas à sa place ici. Cette analyse a été faite d'ailleurs, avec infiniment d'autorité, par un maître en ces études, M. Alfred Maury. Renvoyons donc le lecteur au *Journal des Savants*[1].

Le quatrième volume qui complète l'ouvrage en traitant de la *Divination italique*, a paru tout récemment : nous ne l'avons pas encore lu. Mais dès aujourd'hui, nous pouvons affirmer que l'*Histoire de la Divination* est, à tous égards, une œuvre de première importance, qu'elle sera d'une utilité indispensable pour la connaissance de l'antiquité classique. Cet ouvrage n'est pas de ceux qui risquent d'être dépassés et remplacés dans dix ans. Les découvertes épigraphiques et archéologiques pourront ajouter par la suite quelques éléments nouveaux aux détails de cette histoire ; certains des faits cités par M. B.-L. seront peut-être interprétés par d'autres d'une façon différente. Mais personne ne songera à refaire, dans son ensemble, l'histoire de la divination antique. M. Bouché-Leclercq a construit un monument qui, par ses vastes proportions et ses larges assises, par la valeur et l'habile disposition de ses matériaux, par son style enfin, est fait pour durer.

P. DECHARME.

---

1. N[os] de juin, juillet et septembre 1881.

73. — **La frise de Pergame et le groupe de Laocoon**, par Adrien WAGNON, docteur en philosophie, privat-docent à l'Université, mémorialiste du Grand Conseil de la République et canton de Genève. Genève, 1881, 32 p. in-8°.

Leçon intéressante sur un sujet traité récemment dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 février 1882) par M. Emile Michel. L'auteur devrait appeler *Gé* la déesse (la Terre, mère des Géants), nommée Γῆ sur la frise même, et qu'il appelle *Démêtêr*, tout en remarquant que certains attributs de la Dêmêtêr proprement dite lui font défaut. *Nomina, numina*. *Pathos* pour *pathétique*, p. 14, et quelques autres locutions appartiennent à ce qu'on appelle à Genève le français fédéral. L'opuscule est d'ailleurs agréable à lire.

---

74. — **Cicéron. Choix de lettres.** Texte latin publié avec une introduction, des analyses et des notes par Victor CUCHEVAL, docteur ès-lettres, professeur de rhétorique au lycée Fontanes, à l'usage des élèves de rhétorique et des candidats au baccalauréat ès-lettres. Paris, Hachette, 1881, petit in-12, 300 p.

Voici un volume dont j'aurais voulu conseiller l'introduction dans nos classes. Bien qu'on lise, bien qu'on sache lire en France les lettres de Cicéron, nous n'avons encore, et cela n'est pas très honorable pour nous, aucun ouvrage qui puisse donner à nos élèves une connaissance intime et directe de Cicéron et de ses contemporains.

L'édition de M. Cucheval contient 93 lettres, dont 21 des correspondants de Cicéron. Il était facile de former dans ce cadre un recueil plein de faits et d'une lecture attrayante. — J'admettrais à la rigueur le choix et le classement adopté par M. C., quoiqu'un billet de César soit bien peu à côté de tant de lettres inutiles; quoiqu'on ne comprenne pas pourquoi telle lettre est écourtée tandis que telle autre est donnée en entier; quoique les cinq parties indiquées par l'éditeur ne soient ni égales, ni bien distribuées (les lettres qui se rapportent à l'exil de Cicéron sont confondues avec les autres dans la première partie) : enfin, quoique ce soit une idée bizarre que d'avoir réuni en un seul groupe les lettres de correspondants divers, alors qu'on séparait ainsi les lettres des réponses. La disposition extérieure est passable; en tête une table chronologique, avant chaque lettre un sommaire et des notes plus ou moins étendues sur chaque personnage. — L'orthographe qui est correcte, l'emploi des italiques, des crochets et même des croix, tout peut faire croire d'abord que l'ouvrage a été fait avec soin et d'après la bonne méthode, et que nous avons enfin une édition vraiment classique des lettres. Il ne faudrait pas l'affirmer trop vite.

Dès qu'on examine de près la table chronologique, on s'étonne d'y trouver une simple reproduction de l'index de Schütz. M. C. s'est borné à y joindre des détails qui n'étaient pas très nécessaires et des additions

comme celles-ci : p. 9 : Cicéron prononce *une partie* des Verrines et écrit *les autres;...* Cicéron compose cette année *la Rhétorique à Hérennius et quelques autres ouvrages.* Les lapsus de Schütz ont été religieusement conservés : l'on verra ainsi mentionné en 65 le *pro Cornelio Gallo*, en 63, le *pro Rabirio Postumo* que l'auteur a confondu (cf. la note 15, p. 50) avec le *pro Rabirio perduellionis reo.*

Le texte a un air nouveau ; mais on s'aperçoit vite que M. C. a adopté, les yeux fermés, le texte de Baiter [1]. Ce n'était pas choisir un mauvais guide, quoiqu'on ne puisse pas dire (p. 7) que « cette édition ait résolu heureusement *presque toutes les difficultés* pour les lettres qui sont ici publiées ». Mais M. C. n'a pas suivi fidèlement son guide. Non-seulement il ne reproduit pas toujours exactement ses signes typographiques ; mais il n'a pas conservé les leçons de Baiter dans les endroits (p. 7 et p. 74, n. 22) « où le texte était particulièrement altéré. » Là il a choisi « entre les différentes leçons celle qui lui a paru *la plus claire et la plus facile à comprendre* pour des élèves ». C'était par modestie s'arrêter dans un beau chemin. Car, si la clarté est l'essentiel, pourquoi ne pas fabriquer soi-même dans tous ces passages des leçons parfaitement claires ? Rien n'est plus facile. — M. C. ne donne aucun choix sérieux de variantes. Afin de ne pas paraître négliger cette partie de sa tâche, il a jeté au bas des pages quelques leçons d'anciens éditeurs, depuis longtemps abandonnées : p. 179, *ominis*, Vittori ; p. 219, *Baulos*, Siméon Dubois (Bosius) ; p. 255, *opus*, Martyni-Laguna. Il aurait certes mieux fait de les omettre. Dans la seule variante que j'ai vue proposée par M. C., p. 244 : *rides modo*, je ne comprends pas comment il explique *modo*. — Il n'y a nulle part un seul mot sur le ms. principal. A quoi bon alors les italiques du texte ? A la note 24, p. 244, les élèves verront qu'il est question *du ms.*, tandis que deux pages plus loin, à la note 2, note tout à fait fausse d'ailleurs, on parle *des mss.* : quelle idée claire pourra bien leur rester dans l'esprit ?

Les défauts sont bien autres dans le commentaire. Pas une remarque grammaticale [2], pas un renvoi à une grammaire. Cela sentirait son pédant et nos élèves « ont une assez longue habitude de la latinité » pour n'avoir rien à apprendre de ce côté. — En général, les notes historiques manquent alors qu'elles seraient le plus nécessaires, par exemple sur des faits peu connus et sur des allusions qu'il fallait expliquer, p. 138 : « duos superiores Marcellorum consulatus ; » p. 37 : « Caecilianam fabulam » ; p. 55 : « in discessionibus » ; p. 137 : « dic M. Tulli... » ; p. 138 : « Πουλυδάμας... », etc. Les remarques sont trop souvent équivoques, vagues, parfois naïves : p. 206 : « *les lois* défendaient de rendre *aux tyrans* les

1. Il dit dans la préface (p. 7) : de Baiter et Kayser, ce qui prouve qu'il n'avait pas bien lu d'abord la première page des volumes dont il s'est constamment servi.

2. Je ne puis vraiment regarder comme telles les notes sur *temporis*, p. 67, sur *quamquam*, p. 218, sur les génitifs de noms grecs, p. 49 et p. 77.

honneurs funèbres. » L'éditeur ne paraît pas avoir compris toutes les allusions de Cicéron : cf., p. 136 φιλοτιμία *ejus quem nosti* et, p. 140, la note 27 sur *ab illo*. Il ne s'est pas gardé d'erreurs très graves : ainsi, dans la note 7 de la p. 242 où on lit que des *colonies* de la Gaule qui jouissaient du *jus latium* (*sic*) devaient être transformées par César en *villes municipales*. — M. C. cite d'ordinaire par à peu près : p. 63 : « c'est ce qu'indique *une* lettre de Cicéron à Atticus au livre III » ; p. 45, n. 17 : « Pline le jeune a reproduit la même idée dans *une* lettre adressée à *un* gouverneur d'Achaïe. » Comment sur de tels renvois les élèves pourront-ils se reporter aux lettres en question ? ou, s'ils n'ont pas à les rechercher, à quoi bon les citer ?

Sur ce fond, M. C. a semé des fleurs comme celles-ci : p. 49, « le style d'Atticus était sec et avait plus d'exactitude que d'élégance » ; p. 46, « Quintus composait des tragédies avec plus de facilité, il est vrai, que de talent » ; p. 44, sur les mots : est (praetoris) eorum commodis quibus praesit servire, note : « noble principe peu appliqué à Rome ! » C'est grand dommage que nous ne sachions plus goûter ce beau style. — Afin de donner quelque idée de la rédaction des notes et des sommaires [1], j'en cite quelques extraits : p. 140, Cicéron lui adressa (à Tiron) à ce propos plusieurs lettres qui lui font beaucoup d'honneur et *dont on peut juger la tendre sollicitude* par celle-ci : p. 74, n. 23 : Cicéron, de peur que sa lettre ne soit lue en route, s'exprime d'une manière énigmatique *surtout pour les modernes* ; p. 248, Cicéron fut chargé par le sénat de mettre en état de défense la côte de Campanie. *C'est à ce titre militaire* et aussi à cause de *l'intérêt qu'il y avait à voir* Cicéron se décider ouvertement pour son parti que Pompée lui adresse les deux billets suivants.

L'auteur (p. 7) a fort bonne opinion de la correction de son texte. J'ai cependant relevé dans ce que j'ai vu les fautes suivantes : p. 67, exegero; profecto ; p. 75, historiam. Jam ; p. 109, [sit annuum]. Adsis ; p. 185, patiatur ; nec... feret ; primum... ; p. 62, *tu* me ; p. 57, texte : *Autronio* ; note, *Antronius* ; p. 155, *mecum* ; p. 254, n. 13, en *attendant* que ; p. 72, n. 16, 600,000 fr. ; p. 41, n. 2, prorogé une *troisième* fois, etc.

M. C. a tenté de se défendre par certaines précautions contre des critiques qu'il prévoyait. Ces précautions ne sont pas suffisantes. Une édition classique doit offrir aux élèves un résumé exact des travaux récents ; le fond doit en être solide et sérieux : une disposition claire, une forme châtiée ne suffirait même pas : il faut, dans un travail nouveau, quelque chose de nouveau et d'original. C'est à ce titre seulement qu'il est vraiment utile. Tel est, par exemple, le Tite-Live de MM. Riemann et Benoist : tel n'est pas assurément le Cicéron de M. Cucheval.

E. Thomas.

---

1. M. C. les définit ainsi p. 6 : des analyses rapides *en français* des idées principales qui sont développées dans les lettres.

75. — **A magyar nemzeti és nemzetkozi irodalom Konyvészete.** Elso Kotet. Magyaroszágra vonatkozó régi német Nyomtatványot. 1454-1600... — Bibliografie der ungarischen nationalen und internationalen Literatur. Erster Band. Ungarn betreffende deutsche Erstlings-Drucke. 1454-1600. Mitgetheilt von K. M. Kertbeny. Mit Bewilligung des kon. ung. Ministers für Kultus und Unterricht... Budapest. Verlag der konigl. ungarischen Universitats-Buchdruckerei. 1880, in-8° de CLXXXIV et 760 pp. (à Leipzig, chez W. Friedrich).

Le répertoire de M. Kertbeny mérite d'être connu de tous ceux qui s'occupent d'histoire et de bibliographie; il risque fort cependant de passer inaperçu en France et même en Allemagne, comme une foule d'autres ouvrages imprimés aux frais du ministère de l'instruction publique de Hongrie. Dans la plupart des pays, les publications officielles sont distribuées au hasard à des personnes qu'elles n'intéressent pas, tandis que les savants à qui elles sont destinées en ignorent souvent l'existence : nous avons eu maintes fois l'occasion de constater que, sur ce point, la Hongrie n'a pas rompu avec les habitudes de la bureaucratie moderne. C'est par hasard que nous avons appris, il y a quelques mois, que M. K., dont on a récemment annoncé la mort, avait fait paraître le tome I[er] des annales bibliographiques qu'il avait entreprises; nous n'en avons vu depuis lors aucun compte-rendu, aucune annonce; nous sommes donc excusé d'avance si nous parlons en 1882 d'un livre daté de 1880.

M. K. avait l'ambition de doter son pays d'une vaste bibliographie contenant à la fois un inventaire aussi complet que possible de la littérature magyare et la description de tous les ouvrages étrangers relatifs à la Hongrie ou écrits par des Hongrois en diverses langues. Pour se faciliter l'accomplissement d'une tâche aussi lourde, il avait eu l'idée de diviser son travail en séries, formant chacune un tout distinct. M. Charles Szabó s'étant occupé d'une bibliographie magyare de 1531 à 1711, qui a paru en 1879 et qui est le fruit de longues recherches [1], M. K. avait cru devoir commencer par les publications en langue allemande qui étaient la partie la plus considérable de sa tâche. Il comptait leur consacrer quatre volumes. Le tome V devait contenir les ouvrages écrits dans les autres langues germaniques et dans les langues romanes; les tomes VI, VII et VIII étaient réservés aux ouvrages magyars et le tome IX aux ouvrages écrits dans les diverses langues slaves; enfin le tome X devait être rempli par l'inventaire des cartes, morceaux de musique, etc. Le tome I[er], seul paru, nous donne la bibliographie allemande de 1454 à 1600; l'auteur y a joint, tant dans l'avant-propos que dans les notes et dans la table alphabétique, un grand nombre de renseignements bibliographiques et historiques qui seront particulièrement utiles aux lecteurs étrangers. Nous avons lu surtout avec intérêt le chapitre consacré aux diverses publications faites par les bibliographes hongrois.

1. *Régi magyar Konyvtar;* Budapest, 1879, in-8.

Les ouvrages ou éditions diverses d'un même ouvrage dont M. K. nous a donné le catalogue, de 1454 à 1600, forment un total de treize cent dix-sept articles (non compris cent dix numéros consacrés aux additions et corrections). Pour obtenir ce chiffre respectable, l'auteur a fait entrer dans son répertoire un assez grand nombre de pièces qui ne touchent pas directement à la Hongrie; c'est ainsi qu'il enregistre, à peu près sans exception, tous les livres relatifs aux guerres des Turcs en Europe, lors même qu'il ne s'agit pas des campagnes dirigées contre la Hongrie. Ce point de vue peut, il est vrai, se défendre, car, au XVIe siècle principalement, toutes les entreprises militaires des Turcs avaient plus ou moins leur contre-coup en Hongrie. Ce n'est pas nous d'ailleurs qui nous plaindrons de l'abondance des renseignements contenus dans un livre de bibliographie. Il est moins aisé de justifier les doubles emplois que nous avons remarqués çà et là. Ainsi le nº 151 se confond avec le nº 185, le nº 190 avec le nº 440, le nº 702 avec le nº 887, le nº 864 avec le nº 1188, etc.

Le seul reproche sérieux que nous devions adresser à M. K., c'est qu'il ne décrit pas les livres *de visu*. Il a parcouru, avec beaucoup de diligence, nous le reconnaissons, les catalogues d'une foule de bibliothèques et les principaux manuels bibliographiques; mais il s'est, le plus souvent, dispensé de relever lui-même le titre des ouvrages cités. Il en résulte que ses descriptions fourmillent de petites inexactitudes que ne remarqueront probablement pas ceux qui ne se livreront qu'à des recherches historiques, mais qui sautent aux yeux de ceux qui veulent collationner un volume. Il est indispensable de décrire avec minuties ces plaquettes qui, pour la plupart, ne portent aucun nom de lieu ou de libraire qui permette de distinguer les diverses éditions. Pour cette raison, nous regrettons que M. K. ait cru pouvoir abréger les mots, changer de place les noms d'auteurs ou d'éditeurs, etc. Ces changements arbitraires rendent parfois les titres méconnaissables.

M. K. nous donne (p. 3) la liste des bibliothèques qu'il a parcourues et des ouvrages qu'il a dépouillés. Nous sommes surpris, parmi les ouvrages cités, de ne voir figurer ni le *Bücherschatz* de Heise (Berlin, 1854, in-8), ni le *Grundrisz* de Gödeke, ni la *Bibliotheca historica* de Brockhaus (Leipzig, 1866, in-8), ni enfin le *Thesaurus Libellorum historiam Reformationis illustrantium*, publié par Kuczynski, pour la librairie Weigel, en 1870. Ces quatre ouvrages pourraient fournir des additions et des rectifications importantes; nous indiquerons plus loin les principales.

Nº 126. M. K. décrit, d'après un exemplaire malheureusement incomplet qui appartient au musée national de Budapest, le bréviaire allemand imprimé par Gregorio de' Gregoriis, à Venise, pour Christophe Frankopan. Il exprime le regret de n'avoir pas eu communication de l'exemplaire ou même des deux exemplaires complets que possède M. le comte Alexandre Apponyi. Nous pouvons citer encore un exemplaire de

ce rare volume qui fait partie de la riche collection de M. Huth, à Londres.

N° 186, Blochinger, *Klag an kün. Mai. Ungern und Behem*, 1523.

M. K. emprunte à Weller la description de cette pièce; une édition différente est décrite par Kuczynski, n° 268.

N°s 191-195. M. K. cite plusieurs pièces relatives au siège de Rhodes, et il ajoute que ces pièces doivent occuper au moins une place secondaire dans la bibliographie hongroise, parce que la prise de cette île fortifiée permit à Soliman de diriger tous ses efforts contre la Hongrie. Si l'on adopte cette manière de voir, il faudrait citer également les pièces antérieures, par exemple celle-ci : *Sendbrief wie sich der Turkisch Kayser so grausamlich für die stat Rodis belegert, vnd gewonnen hat*... O. O. [1521], in-4 de 12 ff. (Brockhaus, *Bibliotheca historica*, n° 2188.)

N° 299. M. K. eût dû citer à la suite de ce n° une relation de la bataille de Mohács, dont nous empruntons le titre à Kuczynski, n° 310 :

*Disz büechlin saget* || *von d' grausamen vnd erschrocken-* || *lichen handlung vnd gethaten des Bluthunds, d' sich* || *nennet ein Türckischen Keyser, so er vñ die seinen* || *nach eroberung der Schlacht, vff den* xxix. || *tag Augusti nechstuergangen geschehen,* || *an vnsern mitbrudern d' Hungerischen* || *Landschafften*... O. O. u. J. [1527], in-4 de 4 ff.

N° 311. La prétendue traduction du livre d'Antoine Geuffroy (*Briefve Description de la cour du grand Turc*), que Nicolas Höninger aurait publiée dès l'année 1528, ne peut exister, puisque l'original ne vit le jour qu'en 1542. Voy. Brunet, III, 1574.

N°s 355-362. M. K. n'indique pas toutes les chansons relatives au siège de Vienne. Gödeke (I, 262) cite encore :

*Dre lede volgen, Dat erste Wo de Türke vor Wene lach* [Latet yuw Christen tho herten gaen...]. *Dat Ander,* Herr Godt jn dinem Rike, jm alderhögesten Thron. *Dat drüdde,* Ach seenlick Klage, vorwar. O. O. u. J. [1529], in-4 de 8 ff.

Il existe une édition séparée de la seconde pièce, en haut-allemand, imprimée par Hans Kholl à Ratisbonne et signée des initiales H. S. S. [Hans Sachs Sangs ?].

*Ein newes lied, in welchen Fürsten vnd Herrn vnd andere Stend des Reychs mit sampt allen frummen Lantzknechten... zu streyten wider den Türcken trewlich ermant werden. In der Paffier weisz.* Nürmberg, 1529. In-8 de 4 ff. — Réimprimé par Soltau, 320.

N° 391. *Türckhen belegerung der statt Wien.* Nürenberg bey dem Petreo. In-4 de 4 ff.

D'après Kuczynski (n° 2645), cette édition est datée de 1529.

N° 398. *Chronica unnd Beschreibung der Türckey*, 1530.

Le volume doit avoir 54 ff., comme le constate Kuczynski, n° 853.

N° 416. M. K. cite très inexactement le titre de la *Beschreibung aller Türckischen Kayser*, 1532. Voy. Kuczynski, n° 236.

N° 426. Heyden (Seb.), *Wie man sich in allerlay nötten, des Tür-*

*cken, Pestilentz, Theürung... trösten... soll...* — Cette pièce est très incomplètement décrite par M. K.; Kuczynski (nº 1023) en cite une édition imprimée par F. Peypus à Nuremberg en 1531, in-4 de 16 ff.

Nºs 428-431. M. K. décrit quatre éditions de la traduction allemande de l'histoire de l'origine des Turcs, *Ursprung des Türckischen Reichs* de Paul Jove; il ne cite pas une édition de 1538, sans nom de lieu, composée de 88 ff. in-4, qui figure dans le *Verzeichniss* de Kuczynski, nº 1147.

Nº 440. M. K. emprunte à Hammer la mention d'une lettre adressée par le pape à Charles-Quint. Il remarque lui-même que cette pièce n'est pas de l'année 1532, comme le dit par erreur l'historien des Turcs, mais de l'année 1523, ainsi que l'atteste la description donnée sous le nº 190. Voici une autre lettre du même pape, qui est bien de 1532 :

*Copey des Bapst schrifft an Romische Kays. Majestet vnd könig Ferdinandum, von wegen des Turcken zugs.* O. O. [1532], in-4 de 4 ff. (Brockhaus, *Biblioth. historica*, nº 2202.)

M. K. mentionne sommairement cette pièce dans son supplément, nº 26, en omettant le nom de Ferdinand, qui est cependant essentiel dans une bibliographie hongroise.

Nº 451. M. K. cite une pièce relative à la campagne navale d'André Doria en 1532; en voici une seconde :

*Warhafftige zeytung,* || *das der Groszmeister von Rodisz durch* || *seinen Capitanio Saluiaten vñ Kayserlicher Maie* || *stat Haubtman Andre de Doria, die Stat Modo-* || *na, so der Türck vergangner jar, mit verlierung* || *etwa vil Tausent man erobert....., mit geschwinder vn-* || *erhörter pratick yetzo* || *widerumb abge-* || *wunnen* || *hat.* O. O. u. J. [1533], in-4 de 3 ff. (Kuczynski, nº 2818.)

Nº 464. *Warhafftige Anzaygung, der geschricht desz Türckischen Kriegs*... 1532. — La description donnée par Kuczynski, nº 107, permet de rectifier cet article.

Nº 491. L'expédition de Charles-Quint contre Tunis ne se rapporte que d'une manière tout à fait indirecte à l'histoire de la Hongrie; M. K. a cru cependant devoir citer une pièce relative à cet événement. Voici la description complète de cette plaquette que le bibliographe hongrois indique sommairement :

*Keyserlicher Maiestat* || *eroberung des Königreychs Thunisi,* || *wie die vergangener tag von Rom, Neapls,* || *vnd Venedig, gen Augspurg gelangt* || *hat, vnd von Genua den xij. Au-* || *gusti hieher geschriben ist.* || Getruckt zu Nürnberg .xiij. Augusti. || 1535. In-4 goth. de 4 ff. de 28 lignes à la page, avec un bois des armes de Nuremberg sur le titre. (Biblioth. de feu M. le baron de Rothschild. — Cf. Kuczynski, nº 773.)

Kuczynski décrit plusieurs autres pièces allemandes relatives à l'expédition contre Tunis. Voy. les nºs 1863, 1864, 2497, 2824, 2825, 2826, 2827.

Nº 528. *Copia eines brieffs ausz Andronopoli,* 1539. — M. K. ne cite

de cette pièce qu'une édition sans nom de lieu, dont il n'indique même pas le format; Kuczynski (n° 521) en décrit une d'Augsbourg, M. Ramminger, 1539, in-4 de 4 ff.

N° 530. *Gute Zeytung von der Christlichen Armata eroberung Castello nouo*, 1539. — Cf. Kuczynski, n° 2831, qui permet de rectifier et de compléter la description.

N° 536. Semerin (Johann). *Eine ernstliche, christenliche und treue warnung an die höchsten Heupter und alle Oberkaiten Teutscher Nation*. 1540. — M. K. ne cite qu'une édition sans nom de lieu; Kuczynski (n° 2488) en décrit une d'Augsbourg, Ph. Ulhart, 1540, in-4 de 8 ff.

N° 537. Nous ne savons pour quel motif M. K. fait figurer dans une bibliographie hongroise la description de l'entrée de Charles-Quint à Paris; au moins cette description devrait-elle être exacte. Henri Steiner n'imprimait pas à Strasbourg, mais à Augsbourg. Cf. *Voyage de Charles-Quint par la France, poème historique de René Macé, publié par Gaston Raynaud* (Paris, 1879, in-8), p. xxviij.

N° 556. *Anschlag wider die grausamen und blutdürstigen Tyranney des Türken*..., 1542. — La *Bibliotheca historica* de Brockhaus (n° 2210) cite de cette pièce une édition datée de 1541.

N° 558. On peut ajouter après ce n° la pièce suivante :

*Copia der warhafftigen* || *vnd fridlichen warnung, gesandt an die* || *Lender vnd Stett zu Gellern vnd Zutphen*, || *durch vnsere gnedige frawe Königin Do-* || *uagiere zu Hungern vnd Böhemen &c.* || *Regente &c.* || *Item ein andere Copia* ||... *darīn* || *sein Maiestat jren Kriegsvolck befehl gibt,* || *den Fürsten von Cleue,... feindlicher* || *weisz zu vberzihen beschedigen* || *vnd das ir zunemen etc.* O. O. 1542. In-4 de 6 ff. (Kuczynski, n° 522).

N° 561. *Ermanung an das Gemeye* [sic?] *Christenlich Volck*..., 1542. — La pièce suivante ne contient-elle pas le même avis sous un autre titre ?

*Ein kurtze Christliche* || *Ermanung, wie man inn disen geferlich-* || *sten zeitten, sich zu Gott keren, vnd dem Türcken* || *obsigen möge, einem jeden Christlichen Re-* || *genten vnd Kriegsman nützlich* || *zulesen*. O. O. 1542. In-4 de 10 ff. (Kuczynski, n° 770).

N° 574. *Das der Türck, ein erbfeind aller Christen*... 1542. — La *Bibliotheca historica* de Brockhaus (n$^{os}$ 2218 et 2219) cite deux éditions de cette pièce qui ont chacune, non pas 6, mais 7 ff., c'est-à-dire, sans doute, 7 ff. de texte et 1 f. blanc.

N° 576. *Warhafftige Copey vnd verzaychnuss der Röm. Vngerischen vnd Bohemischen Kün. Maj. u. s. w. aussgegangen von* [sic!] *Publicierten Mandats*, 1542. — Il faut rectifier cet article d'après la *Bibliotheca historica*, n° 2216, et lire notamment : *vnd* au lieu de *von*.

N$^{os}$ 669.-670. Wolder (Simon), *New Türckenbüchlin*. — M. K. cite une édition de ce livre en 44 ff., à laquelle il attribue la date de 1558, et une réimpression de 1644 en 28 ff.; Kuczynski décrit, sous le

nº 2797, une édition en 48 ff., qui est datée de 1558 et qui est probablement antérieure à celle qui n'a que 44 ff.

Nos 863, 864, 896. Traduction allemande de la *Briefve Description de la cour du grand Turc* d'Antoine Geuffroy. Les notes de M. K. se contredisent. Cf. ce que nous avons dit du nº 311.

Nº 1074. M. K. cite des cantiques contre les Turcs composés à Breslau ; il est curieux d'en rapprocher la pièce suivante :

*Ordnung des Türcken Geleuts und Türcken Gebetes, wie es damit in vorstehender Turckennoth und Gefahr, bey den Kirchfarten dieser Kays. Stadt Bresʒlaw wird gehalten etc.* Breszlaw, Bawmann, 1593. In-8. (Heise, *Bücherschatʒ*, nº 232).

Suppl., nº 69. *Warhafftige Beschreibung eigentlich der verloffenen Kriegshändel in Oberungern*, 1594. — La *Bibliotheca historica* (nº 2236), décrit une édition de cette pièce imprimée à « Neyss », s. d., in-4 de 8 ff., et dont le titre présente quelques variantes.

Nous pourrions aisément multiplier ces remarques de détail, mais nous en avons dit assez pour montrer que l'ouvrage de M. Kertbeny peut être encore sensiblement amélioré (il n'est guère d'ouvrage de bibliographie qui échappe à ce reproche). Tel qu'il est, il peut encore rendre de grands services et nous n'hésitons pas à le recommander à nos lecteurs.

Émile Picot.

P.-S. — A la fin de la table (p. x de l'avant-propos), M. Kertbeny adresse un pressant appel aux bibliothécaires de l'étranger, en vue de retrouver deux pièces qu'il a vainement cherchées en Hongrie. L'une de ces pièces est la *Susanna* de Leonart Stöckel. Cette tragédie n'est pas perdue. M. Robert Pilger, auteur d'un travail sur les compositions dramatiques allemandes tirées de l'histoire de Susanne au xvie siècle [1], nous dit (p. 88) l'avoir eue entre les mains, mais il omet de nous indiquer la bibliothèque dans laquelle il en a trouvé un exemplaire; il répondrait sans doute volontiers à la question posée par M. Kertbeny.

E. P.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. J.-J. Jusserand a publié à la librairie Leroux (in-8º, 350 pp.) une deuxième édition de son livre *Le théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakspeare*. L'ouvrage comprend, outre l'introduction et la conclusion, sept chapitres dont voici les titres : i. *Les fêtes*. ii. *Les mystères*. iii. *Les moralités*. iv. *La farce*, *John Heywood*. v. *La Réforme et le théâtre*. vi. *Le nouveau théâtre, théoriciens et classiques*. vii. *Le drame national*. M. Jusserand a

1. *Die Dramatisierungen der Susanna im 16. Jahrhundert*. Halle a. S., 1879, in-8. Cf. *Revue critique*, 1880, I, p. 516.

fait quelques changements à cette deuxième édition de son livre ; on trouve, par exemple, à la fin du volume, des *notes*, dont quelques-unes sont fort intéressantes, p. 320, sur *le caractère anglais* (M. J. montre que ce caractère avait, au moyen âge, les mêmes qualités et les mêmes défauts que de notre temps); p. 322, sur *les processions solennelles, les pageants et les fêtes*; p. 333, sur *la langue française en Angleterre* (M. J. montre que l'usage du français diminue en Angleterre à mesure qu'on avance dans le XVe siècle; c'est ainsi que deux ambassadeurs anglais, Thomas Swynford et Rysshetoun, envoyés en Flandre et en France par Henri de Lancastre, se plaignent de recevoir des lettres « scriptas in gallico » et protestent, en accusant réception de ces pièces, que c'est « comme de l'hébreu pour eux », etc.) M. Jusserand n'a, au reste, que changé peu de chose dans le corps du livre; il a fait disparaître quelques menues erreurs et modifié le passage du chapitre des *mystères* relatif à l'art anglais au moyen âge (pp. 102 et s.).

— M. Baudouin (Jean-Magloire), mort le 12 mars, à l'âge de soixante-trois ans, avait écrit des mémoires de mathématique et de physique; il dirigea les études scientifiques des enfants du duc d'Orléans (1851-1857) et fit durant cette période de nombreux voyages à l'étranger. Reçu docteur en droit (1861), puis chargé par M. Duruy d'aller étudier la situation des écoles professionnelles en Belgique, en Suisse et en Allemagne, M. Baudouin publia, au retour de sa mission, un *Rapport* qui lui valut le titre d'inspecteur général de l'enseignement primaire. Il fut envoyé en 1866 à Constantinople pour y étudier la fondation d'écoles spéciales turques sous le patronage de la France. On cite de lui une traduction des *Nibelungen* (1856).

— Parmi les anniversaires séculaires de l'année 1882, citons les suivants : c'est en 1782 que moururent : le 16 septembre, le célèbre chanteur Farinelli, et le 9 novembre, le sultan de Mysore, Hyder-Ali, et que naquirent : le 20 janvier, l'archiduc Jean ; le 25 mars, Caroline Bonaparte, le 8 mai, Paskewitch-Eriwanski ; le 18 mai, Lützow (le chef du corps de francs-tireurs en 1813); le 13 novembre, le grand poète Tegnér. Enfin, c'est, il y a cent ans, le 17 juin, que fut brûlée en Allemagne la dernière sorcière, Anna Gœldin.

ALLEMAGNE. — Guillaume-Adolphe Becker, de Dresde, mort en 1846, l'auteur du manuel d'antiquités romaines bien connu, repris, depuis une dizaine d'années, par MM. Mommsen et Marquardt, avait exposé la vie privée des Romains et celle des Grecs dans deux ouvrages auxquels il avait donné un cadre romanesque, *Gallus, oder rœmische Scenen aus der Zeit Augusts*, 1838, et *Charikles, Bilder altgriechischer Sitte*, 1840. Le *Charikles* fut réédité par C.-F. Hermann en 1854, le *Gallus* par W. Rein en 1863. Le professeur Hermann Gœll, de Schleiz, s'est chargé d'une nouvelle révision des deux ouvrages pour la *Philologische und archæologische Bibliothek* de la librairie Calvary, de Berlin. Le *Charikles* en forme les fascicules 34 à 42; il a commencé à paraître en 1877. Nous venons de recevoir le *Gallus*, dont le héros est le Gallus de Virgile, amant de Lycoris; il forme les fascicules 62 à 70, et se relie en trois volumes contenant 12 à 1300 pages in-12. Nous ne pouvons que féliciter la maison Calvary d'avoir mis de nouveau ce livre à la disposition des étudiants, à qui les nombreuses additions insérées entre crochets par M. Hermann Gœll seront à coup sûr fort utiles.

— Il a paru deux nouveaux fascicules de l'*Encyclopaedie der neueren Geschichte*, dirigée par M. W. Herbst et publiée par la librairie F.-A. Perthes, de Gotha; ces fascicules sont le Xe et le XIe; le Xe (pp. 705-781, de *Danby* à *Duttlingen*) termine le premier volume du Dictionnaire, et le XIe commence le deuxième volume (pp. 1-80, *Ebernburg-Farel*). On remarquera parmi les art. les plus développés et les plus importants : Xe fasc. *Dænemark, dænisch-deutscher Krieg, Danton, Davout, Deak,*

parlement de *Debreczin*, *Dembinski*, *Demetrius*, *Derby*, *Daun* (orthographié *Dhaun*), *Drake*, *dreissigjæhriger Krieg*, *Dupin*; XI^e fasc. *Elisabeth von England*, *Elsass-Lothringen*, *Emigranten*, *Eœtvœs*, *Erasmus*, *Erbfolgekrieg* (guerres de succession de Bavière, d'Autriche, d'Espagne), *Ernst August* (de Hanovre), *Essex*, prince *Eugène*, *Falk*. Nous avons relevé, en parcourant ces deux fascicules, des erreurs et des lacunes que nous signalons pour une seconde édition. Art. *Danckelmann*, il aurait fallu citer l'opuscule de MM. Bresslau et Isaacsohn, *der Fall zweier preussischer Minister, Danckelmann und Fürst* (1877); art. *Danzig*, pourquoi ne pas citer après la défense de Kalkreuth (1807) celle de Rapp (1813) et n'avoir pas mentionné le siège de 1734 (héroïsme de Plélo); art. *Daru* (Nap.), il n'est pas exact de dire que le comte Daru donna sa démission, avec M. Buffet, parce que « Napoléon III penchait de nouveau vers l'absolutisme », il désapprouvait le plébiscite; art. *Davout*, le futur duc d'Auerstædt fut élevé, non à l'école de Brienne, mais à l'école militaire d'Auxerre, puis à celle de Paris; art. *Decazes*, le duc actuel ne s'est pas retiré de la politique aux élections du 14 oct. 1877, puisqu'il fut élu à Puget-Théniers; c'est le 7 décembre 1878, sur le rapport d'Albert Joly, qu'il fut invalidé; art. *Desaix*, le nom du général homonyme est *Dessaix*, et non Desaix; art. *Desmoulins*, Camille n'a pas été « de beaucoup le mieux doué des hommes de la Terreur »; art. *Dohna*, on cherche vainement celui qui signa, pour la Suède, la Triple Alliance avec Jean de Witt et William Temple; art. *Drouyn de Lhuys*, la phrase « erhielt für seine vorzüglichen Leistungen den Ehrenpreis der Universitæt » fait-elle bien comprendre que Drouyn de Lhuys remporta en 1823 le prix d'honneur de rhétorique (discours latin) au concours général?; l'art. *Dubois* est bien court (18 lignes) à côté de l'art. Mathieu *Dumas* qui a trois colonnes; l'art. *Dupin* est trop favorable; à l'art. *Dupont* (son prénom est Pierre), on oublie de dire que le vaincu de Baylen fut ministre de la guerre sous la première Restauration; art. *Duroc*, on aurait pu parler plus longuement, dans un recueil allemand, des « missions diplomatiques » de Duroc; art. *Enghien*, il aurait fallu consacrer quelques lignes au vainqueur de Cerisoles (1544) et dire que le grand Condé porta le titre de duc d'Enghien (jusqu'en 1646); art. *Espinasse*, M. Baze, le questeur de l'Assemblée législative, est transformé en général (*nahm die Generæle Leflô und Baze gefangen*); art. *Falloux*, lire le *Correspondant* et non « Revue des correspondents ». Quelques autres personnages historiques mériteraient un article, mais on cherchera vainement leur nom dans ces deux fascicules; ce sont : *Dangeau*, *Damrémont*, *Daoud-Pacha*, *Danican*, *Darboy*, général *Daumas*, *dauphin* (de France), le peintre *David* (son rôle durant la période révolutionnaire), Adolphe *Dechamps*, amiral *Decrès*, *Delescluze*, *Delessert*, *Dembowski*, bataille de *Denain* (qui n'est, du reste, citée ni dans l'art. sur la guerre de la succession d'Espagne ni dans l'art. sur le prince Eugène), *Denon* (qui fut à la fois diplomate et artiste), *Desèze*, amiral *Desfossés*, *Desmichels*, *Devaux* (l'homme politique belge), *Didier* (le conspirateur de Grenoble, 1816), *Diesbach* (les), *Dilke* (sir Charles), *Dillon* (Théobald et Arthur), *Drouet* (de Sainte-Menehould); *Drouot*; *Dubois de Crancé*; *Ducasse*; comte *Duchatel*; *Ducos*; *Ducrest de Villeneuve*; *Dugommier*; *Duguay-Trouin*; *Dumont d'Urville*; amiral *Duperré*; *Duphot*; *Dupleix*; *Duvergier de Hauranne*; général *Eblé*; *Madame Elisabeth*; *Enfantin*; d'*Eon*; *Espreménil* (d'), *Exelmans*; *Fabert*; *Fabvier*.

— Un volume nouveau vient de paraître dans la collection des impressions d'ouvrages allemands des XVI^e et XVII^e siècles; c'est le livre de Barthélemy Krüger, *Hans Clawerts werkliche Historien*. (Halle, Niemeyer. In-8°, XXIV et 70 p.). L'introduction et la reproduction du texte (première édition de 1587) sont dues à M. Theobald Raehse.

— M. Bellesheim, de Cologne, prépare une *Histoire de l'église catholique en*

*Ecosse après la Réforme*; M. A. SCHRŒDER, de Vienne, va publier le texte de la *Comedye concernynge three lawes of nature, Moses and Christ, corrupted by the Sodomites, Pharisees, and Papystes most wycked*, de l'évêque Bale (1538).

— Le premier volume du *Conversations-Lexikon* de Brockhaus, renfermant les quinze premières livraisons de l'ouvrage, vient de paraître dans une treizième édition illustrée; il contient 3,814 articles; le premier volume de l'édition précédente en renfermait 2,310.

— La *Société Jablonowski* de Leipzig rappelle qu'elle a proposé, pour les années 1881-1885, les sujets de prix suivants : 1882, étude comparée sur le vocalisme lithuanien et slave; 1883, rassembler le plus complètement qu'il sera possible les faits qui se rapportent à l'excès de population dans les grandes villes de l'antiquité; — 1884, représenter le développement historique et l'état actuel de la frontière entre le haut-allemand et le bas-allemand à l'est de l'Elbe; — 1885, regestes des rois de Pologne depuis le couronnement de Przemyslaw II (1295) jusqu'à la mort du roi Alexandre (1506).

— Un comité s'est formé à Wesselburen, dans le Holstein, pour élever un monument au poète Hebbel.

— Le *Deutsches Litteraturblatt*, dirigé par MM. KECK et W. HERBST (à Gotha, chez Perthes, 8 mark par an), paraît désormais tous les huit jours; on sait qu'il ne paraissait auparavant que deux fois par mois. Cette revue est entrée le 1er avril dans sa cinquième année d'existence; voici le sommaire du numéro du 1er avril : comptes-rendus par M. de Brœcker du roman de Karl Frenzel, *die Geschwister*; par M. G. Hertzberg, du roman de Ernest Eckstein, *die Claudier*; par M. Keck, d'un récit de Mme de Rothenburg, intitulé *Die Næhterin von Stettin*. A la suite de ces comptes-rendus vient une « courte revue littéraire » (*Kurze litterarische Umschau*) formée de comptes-rendus plus courts. Il ne faut pas croire cependant que le *Deutsches Litteraturblatt* ne rende compte que de romans; il apprécie les œuvres d'histoire et de critique littéraire; il a pour collaborateurs MM. Herbst, K. Hillebrand, Bailleu, Nerrlich, etc.

— Le *Deutsches Montagsblatt*, dont nous avons reçu le nº du 20 mars 1882, a commis une singulière bévue dans un article signé C. Schreiber et intitulé *Madame Edmond Adam (Juliette Lamber), ein Portrait ohne Heiligenschein*; il cite ainsi un des premiers ouvrages de Mme Adam « *Idées antiproudhommiennes (sic) sur l'amour, les femmes et le mariage* », ouvrage dirigé, écrit M. Schreiber, contre les théories de Proudhomme (*sic*). Le même numéro renferme une lettre inédite de Mme Carlyle qui offre quelque intérêt; Mme Carlyle se plaignait, semble-t-il, que son mari ne reconnût pas son dévouement; il y a dans cet article (de Mme Bœlte), des fautes assez fâcheuses, comme « Sartor Besarlutz » pour *Sartor Resartus*.

— Les éditeurs Henninger, de Heilbronn, feront paraître : 1º dans la collection des *Deutsche Litteraturdenkmale des* XVIIIen *Jahrhunderts* : les *Frankfurter gelehrte Anzeigen* de l'année 1772 (6e et 7e fasc.) et l'*Hermann* de Wieland (8e fasc.); — 2º dans la collection des *Franzœsische Neudrucke* : *Chriseide et Arimand* de Mairet p. p. VOLLMŒLLER; le *Cercle des femmes savantes* de Jean de la Forge, p. p. KNŒRICH; la *Grammaire de P. de la Ramée, lecteur du Roy en l'université de Paris*, et les *Drames* de Robert Garnier, p. p. W. FOERSTER; — 3º dans la collection des *Englische Sprach-und Literaturdenkmale des* XVIen, XVIIen, XVIIIen, *Jahrhunderts*, que dirige M. K. Vollmœller, les textes suivants : *Gorboduc or Ferrex and Porrex, a tragedy by Thomas Norton a. Thomas Sackville* (1561), p. p. L. TOULMIN-SMITH; *John Gay, The Beggar's Opera* et *Polly*, p. p. G. SARRAZIN; *The Seasons* de James Thomson, p. p. A. BRANDL; *Cleveland's poems* (1651); *William Rankins, A Mirrour of Monsters*

(1587); *B. Barnes' The Divils Charter* (1607); *Rainoldes, The Overthrow of Stage playes* (1599); *William Cartwright's Plays a. Poems* (1651); *Captain Cox, Ballads and Books* (1575); *Dr. Richard Corbet, certain elegant Poems* (1647); M. W. Rolfs publiera dans la même collection une édition critique des Œuvres de Ben Jonson et une édition parallèle du quarto de 1603, du quarto de 1604 et du folio de 1623 de *Hamlet* ; — 4° dans la collection que dirige M. Kœlbing et qui porte le nom d'*Altenglische Bibliothek* les publications suivantes : la Vie des saints d'*Osbern Bokenam* (1447), p. p. Horstmann; deux versions en moyen-anglais de l'*Octavian Sage*, p. p. G. Sarrazin ; les poèmes politiques de *Laurence Minot*, p. p. F. Rosenthal ; l'*Ancren Riwle* et l'*Ormulum* p. p. E. Kœlbing ; — 5° dans l'*Altfranzœsische Bibliothek*, outre l'*Octavian* et l'*Yzopet de Lyon*, les VI[e] et VII[e] vol. qui contiendront le texte de la *Chanson de Roland* : 1° d'après les ms. de Châteauroux et de Venise VII; 2° d'après les ms. de Paris, de Lyon et de Cambridge.

ANGLETERRE. — Sous le titre général d'*Anecdota Oxoniensia*, la Clarendon Press publie des extraits, pour la plupart inédits, des manuscrits conservés à la Bodléienne et dans les autres bibliothèques d'Oxford. Ces extraits sont : 1° des textes, des documents, soit en entier, soit en partie, avec ou sans traduction ; 2° des textes déjà connus, mais non sous la forme où ils paraîtront dans les *Anecdota* ; 3° des textes déjà connus, mais qu'il est difficile de se procurer dans le commerce; 4° des collations de manuscrits importants ; 5° des notices et descriptions de certains manuscrits, des dissertations sur leur histoire, leur nature, leur valeur. Les *Anecdota Oxoniensia* comprendront quatre séries : I. *The classical series*. II. *The semitic series*. III. *The aryan series*. IV. *The mediaeval and modern series*.

— L'orientaliste John Muir, mort le 15 mars, était né à Glasgow en 1810; il remplit dans les Indes des fonctions administratives et revint en Ecosse en 1853; il encouragea l'étude du sanscrit en offrant à l'Université de Cambridge un prix de 12,500 fr. pour le meilleur ouvrage sur les systèmes de philosophie indienne et en léguant en 1862 à l'Université d'Edimbourg une somme de 10,000 fr. pour la fondation et l'entretien d'une chaire de sanskrit et de philologie comparée. Voici les titres de ses ouvrages : *A sketch of the argument for Christ, against Hinduism, in sanskrit verse* (1839); *Examination of religions* (1852-1854); ouvrage en vers sanskrits et en anglais, ne contenant pas moins de 2,280 lignes rimées ; *Remarks of the conduct of mission operations in Northern India* (1853); *Original sanskrit texts, on the origin and history of the people of India, their religion and institutions* (1858-1870, 5 vols.) M. Muir était membre correspondant de l'Académie de Berlin et de notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

— La *Gaelic Union* a publié, dans ces dernières années, les volumes suivants : *Irish Grammar Rules*, par M. J. Nolan; *The youthful exploits of Fionn*, p. p. D. Comyn avec trad. anglaise et glossaire; *The Lay of Oisin in the land of the young*, p. p. D. Comyn ; le I[er] livre de la 1[re] partie de l'*History of Ireland* de Keating, avec trad. anglaise et glossaire, p. p. Joyce. Tous ces livres, sauf *Oisin*, publié par Chamney, ont paru chez Gill à Dublin. Ajoutons à ces récentes publications un vol. qui ne fait point partie de la collection de la *Gaelic Union* ; c'est la *School Irish Grammar*, de M. Joyce, qui est, dit-on, l'ouvrage de ce genre le mieux soigné et le plus commode (à Dublin, chez Gill).

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 24 Avril — 1882




76. — **A practical introduction to Greek accentuation,** by Henry W. Chandler, M. A., Waynflete professor of moral and metaphysical philosophy, fellow of Pembroke College, Oxford. Second edition, revised. Oxford : at the Clarendon Press, 1881, xliii-292 pages in-8°.

La première édition de ce traité d'accentuation grecque a paru il y a vingt ans, en 1862. L'auteur expose (pp. xix-xxi) les recherches et lectures nouvelles qu'il a faites en vue de la seconde, et les nombreuses améliorations qu'il y a introduites. Il lui a laissé, comme l'indique le titre, le caractère d'un guide pratique, *a practical introduction*. Il déclare formellement, dans maint endroit des préfaces et du livre même, que les théories sont exclues de son plan, qu'il les passe volontairement sous silence, et que la disposition même des matières a été arrêtée uniquement en vue de la pratique.

Quelle pratique ? Ce n'est point celle des collégiens, ni celle d'un professeur qui ne voudrait que corriger des thèmes grecs. Pour l'usage des classes, en effet, il est aisé de faire tenir toutes les règles utiles dans une plaquette in-12; les trois cents pages in-8° de M. Chandler, très compactes, hérissées de chiffres, de renvois aux grammairiens et aux scholiastes, de citations grecques ayant parfois une vingtaine de lignes, ne peuvent s'adresser qu'à des lecteurs qui font œuvre d'érudition. Peut-être rendront-elles de grands services sur le continent, exclusivement riche en philologues, plutôt que dans la patrie de l'auteur, où l'on compte parmi les hellénistes une forte proportion de dilettantes. Remarquons à ce propos que le moins défectueux répertoire de prosodie grecque, le *Lexicon græco-prosodiacum*, est dû à deux Anglais prédicateurs, Morell et Maltby, et que le moins défectueux répertoire d'accentuation — c'est le livre de M. Chandler — est d'un Anglais professeur de métaphysique et de morale. A certains égards, ce double fait peut-être considéré comme un titre d'honneur de plus pour le pays de Bentley et de Porson ; en même temps on peut trouver bizarre une organisation qui fait que maint helléniste distingué n'a point pour profession l'hellénisme.

Le livre de M. Chandler s'adresse donc à des lecteurs capables d'érudition. Un éditeur y cherchera au fur et à mesure la solution des ques-

tions délicates que son texte soulève ; tous les éléments de cette solution étant fidèlement rapportés, il aura toujours la liberté de juger par lui-même. Un linguiste qui veut étudier les origines, et par la comparaison des langues suivre quelque loi de l'accentuation grecque jusqu'aux temps où le grec n'existait pas encore, trouvera là un classement commode des matériaux purement helléniques. Enfin un philologue ou apprenti philologue, qui ne se sent point suffisamment ferré sur l'accentuation et qui désire meubler sa mémoire du plus grand nombre de grands et de petits faits, lira notre traité avec suite, d'un bout à l'autre, et retirera de cette lecture un fruit considérable. Il n'est que juste de rendre hommage à la science de M. Chandler, à son soin et à son exactitude; que juste aussi de constater qu'il a atteint le premier but de tout auteur sérieux ; il est utile, indispensable même, à la classe de lecteurs pour laquelle il écrit.

Cela dit, il n'est pas possible de ne pas dire aussi que son livre prête à la critique. M. Chandler n'a recueilli et ne communique aux lecteurs aucune espèce de renseignements sur les habitudes d'accentuation des copistes byzantins. Il en avertit très loyalement lui-même, et on ne peut lui faire un reproche de n'avoir point entrepris un travail plus pénible et moins profitable que le sien, et qui d'ailleurs eût exigé tout un apprentissage spécial. Toutefois, si fondée que puisse être son appréciation de l'ignorance des copistes et de l'insignifiance de leurs témoignages, il est permis de conjecturer qu'un paléographe qui étudierait et qui approfondirait la question ajouterait plus d'un point utile à nos connaissances.

Naturellement, dans un ouvrage si plein de petits faits, il y a quelques lapsus. Ainsi l'accent aigu sur la syllabe finale de cette phrase, § 10 (partout ailleurs, il est vrai, un grave final devient aigu devant un point, mais ici il faut savoir faire exception) : ἔχοντα τὴν βαρεῖαν ἐν τῇ τελευταίᾳ συλλαβῇ, οἷον φίλὸς, ἄνθρώπὸς, μῆλόν [1]. Ainsi encore la rédaction défectueuse des règles 12 et 13, *Le circonflexe ne se met que sur une syllabe longue par nature*, et, *Une finale trochaïque accentuée sur la pénultième est nécessairement* (must be) *propérispomène* : si l'on applique l'une et l'autre règle à la lettre, on croira que la seule accentuation possible du mot ἔργον est sur la finale.

Ces taches légères n'auraient d'importance que dans un manuel destiné à des commençants. Mais voici qui est plus grave. Le lecteur sait qu'on distingue par l'accent λέγε et λῆγε, λέγον et λῆγον, et il se demande comment il accentuera πινε, λυε, ἀγε, ou πινον, λυον, ἀγον, ou encore des formes homériques privées de l'augment, comme κιον pour ἔκιον : M. Chandler ne dit pas un mot pour le tirer d'embarras. Ceci, dira-t-on, n'est pas son affaire; l'α bref dans ἄγε entraîne l'aigu, l'υ long dans λῦον

1. Si je suppose ici un lapsus de l'auteur et non une erreur des typographes, c'est que, dans tout le livre, la correction de l'impression est remarquable.

entraîne le circonflexe; c'est une question de prosodie, procurez-vous un Morell-Maltby. Il n'eût peut-être pas été bien malaisé d'épargner cet ennui au lecteur; une liste donnant la quantité de α, ι, υ dans tous les verbes en question n'eût pas tenu une page. Et supposons maintenant que les mots à accentuer soient πασσε, πιπτε, τυπτον, τυφαν, où trouver du secours? Les substantifs neutres de la 3ᵉ déclinaison, est-il dit § 576, reculent l'accent, puis viennent une vingtaine d'exemples, et voilà tout. Il me faut aller chercher Morell-Maltby pour savoir pertinemment si κυμα doit prendre l'aigu ou le circonflexe, et je ne sais où trouver le moyen de choisir entre χρίσμα et χρῖσμα. L'auteur a lu Hérodien et Choeroboscus, Etienne de Byzance et Eustathe, Pape, Ahrens et Göttling; mais n'aurait-il jamais fait de thèmes grecs?

Un défaut profond, qui atteint le fond même et la disposition générale, et auquel on ne remédierait pas facilement, c'est que le plan est défectueux, l'idée directrice trop peu nette. Quand la science possèdera un traité définitif de l'accent grec, ce ne pourra être une révision du présent livre; il faudra que ce soit un livre différent.

Le mal est venu de la prétention d'être « *pratique* », sans attacher à ce terme un sens précis. Un dictionnaire ordinaire, où l'on trouve au cappa l'accentuation de κῦμα et au lambda celle de λῦμα, est *pratique* à force d'être mécanique. Un traité consacré uniquement à examiner les témoignages des grammairiens, où l'on établirait comment ils se sont copiés les uns les autres, serait *pratique* à force d'esprit historique. Un autre serait pratique à force d'être rationnel, s'il ramenait tous les faits sûrs à un petit nombre de principes logiquement appliqués. Le plus vraiment pratique de tous aurait trois parties, l'une disposée historiquement pour la critique des sources, l'autre aussi rationnelle que possible pour l'intelligence des faits, la dernière alphabétique pour la rapidité des recherches. M. Chandler n'a fait ni l'ensemble de ces trois parties, ni aucune des trois. Il laisse entièrement de côté la question historique; il ne dit ni à quelle date ont vécu les grammairiens dont il allègue les affirmations, ni ce qu'on sait de leur façon de travailler et des sources de leurs informations; d'où il résulte que partout où ils se contredisent le lecteur reste fort embarrassé. Quant au classement mécanique, seul commode quand on vérifie un détail, et au classement rationnel, seul commode quand on cherche à embrasser l'ensemble, ils sont combinés ou plutôt confondus d'une façon qui ne peut contenter le lecteur. Je suis satisfait quand il m'est dit § 39 que les noms en ιτης, ιτου, par ι long, ont l'accent sur la pénultième, car ιτης est un suffixe bien caractérisé, qui a son individualité facile à reconnaître, et que je case dans ma mémoire plus aisément que la liste πολίτης. θαλαμίτης, στυλίτης... Mais il y a abus quand M. Chandler donne de même une règle pour les mots en ρος § 311 : *les noms communs en* ρος *reculent l'accent, comme* ἄργυρος, κάπρος *et* 23 *autres, sauf le propérispomène* ἑταῖρος *et les* 29 *oxytons* ἀγρός, γαμβρός, etc. Tous ces noms ne sont bons qu'à former une liste

alphabétique, jusqu'au jour où un helléniste, moins prévenu que M. Chandler contre la théorie, en aura fait un triage qui dise quelque chose à l'esprit. Au lieu de traiter de même les mots formés du suffixe ίτης et les mots qui se trouvent finir en ρος, il fallait faire des premiers seuls une catégorie rationnelle, rejeter les autres dans un index disposé mécaniquement. — Dans chacune des trois divisions affectées aux trois déclinaisons, on trouve d'abord l'accent premier (celui du nominatif), ensuite celui des cas obliques. C'est trop de symétrie. Dans la première déclinaison, il était bien de traiter une fois pour toutes du génitif pluriel, puisque son accent est uniforme et indépendant de l'accent premier. Mais dans la 3[e] déclinaison il fallait, pour la logique et pour la « *pratique* », diviser les substantifs polysyllabes en plusieurs classes, et ne pas grouper arbitrairement d'abord tous les accents premiers de ces classes diverses, ensuite tous leurs accents obliques. Qu'on juge du pêle-mêle par l'échantillon suivant : 666, les mots comme αἰδώς (αἰδοῦς) sont oxytons. 667, les mots comme γέλως (γέλωτος) sont paroxytons. 668, les mots comme ἠχώ (ἠχοῦς) sont oxytons. 669, les composés gardent l'accent du dernier élément. 670, variations de l'accent dans εἰκών εἰκόνος, Βαβυλών Βαβυλῶνος, γυνή γυναικός, ἀνήρ ἄνδρα ἀνδράσι, aigu anomal dans ἠχώ contracté de ἠχόα. 671, ἀγύναιξ. 672, retour sur les datifs comme ἀνδράσι. 673, noms contractes en κλῆς; par exception le paradigme est donné au complet. 674, τριήρων ou τριηρῶν? 675, retour sur l'anomalie ἠχώ pour ἠχόα; accent d'αἰδοῦς et ἠχοῦς, αἰδοῖ et ἠχοῖ, différence entre αἰδῶ et ἠχώ. N'était-il pas plus scientifique, et plus commode tout ensemble, de ne pas morceler ce qui est dit des mots comme αἰδώς et ἠχώ, et de ne pas en mêler les parcelles à des détails d'un tout autre ordre? — Je crois me rappeler que μέρος déplace l'accent au génitif pluriel μερῶν, parce qu'il provient de μερέων, mais je n'en suis pas bien sûr. Je consulte donc M. Chandler. J'ai à chercher, sous le titre *Noms de la 3[e] déclinaison,* les substantifs; parmi ceux-ci, les polysyllabes; parmi eux, les neutres; je suis renvoyé à 576. Là je trouve qu'ils reculent l'accent, je vais donc accentuer μέρων. Mais point, je me rappelle à temps que le § 576 n'a trait qu'à l'accent premier. Je cherche aux cas obliques. Je saute 93 paragraphes qui se rapportent à d'autres accents premiers, et 9 qui ne se rapportent pas à des neutres. Enfin, au § 679, je retombe sur les cas obliques des neutres, mais... il s'agit ici de savoir si κέρας fait κέρως ou κερώς. Il me reste une ressource, c'est de recourir à la règle générale de l'accent dans les contractions. Je trouve enfin au § 20 comment φιλέετε fait φιλεῖτε, φιλέω φιλῶ, μουσάων μουσῶν, mais il ne m'est rien dit sur μερῶν. Ainsi me voilà en définitive fort mal instruit par M. Chandler et son guide *pratique*, et force m'est bien de me réfugier dans la théorie, qui pourrait me tromper comme dans le cas d'ἠχόα, ἠχώ, mais dont je suis porté à penser, malgré tout, que l'auteur dit décidément trop de mal.

Si M. Chandler avait eu plus de foi dans la théorie, c'est-à-dire dans

la recherche du lien intérieur des choses, il n'eût point laissé ignorer à ses lecteurs que les principes de l'accentuation grecque remontent plus haut que la langue, et que les doctrines des grammairiens alexandrins, dans la plupart des traits importants, sont en parfait accord avec la grammaire historique, qui démontre de la façon la plus saisissante l'exactitude de leurs observations et la haute antiquité des phénomènes par eux découverts. Il eût pu, dans sa préface au moins, montrer par exemple comment l'accentuation de πούς, ποδός, ποδί, πόδα, reproduit exactement l'accentuation sanskrite de *vā́k* (la voix), génitif *vācás*, locatif *vācí*, accusatif *vā́cam* : quelques échantillons de ce genre, que l'auteur pouvait se procurer sans consacrer toute sa vie à la grammaire comparée, auraient fait voir aux lecteurs où est l'intérêt sérieux de certaines minuties. Peut-être aussi auraient-ils parfois préservé l'auteur d'un certain scepticisme dédaigneux, qui dépasse de beaucoup les bornes légitimes, et qu'il étale avec une intempérance déplacée.

Il n'est jamais très séant de se moquer trop de ce dont on fait un livre, et, s'il est loisible à un professeur de métaphysique de trouver que la science de l'accentuation est relativement incertaine et frivole, il lui est loisible aussi de ne point s'en occuper. Il est heureux que M. Chandler n'ait pas eu cette logique; mais il aurait été plus poli pour le public s'il avait eu le bon goût de ne pas écrire cette phrase (p. xxii) : *Je dis le dernier adieu à un sujet auquel je n'ai jamais pris qu'un intérêt médiocre.*

Ce ton de légèreté, qui se retrouve en maint endroit, m'a fait un devoir de relever sans ménagement les défauts du livre, d'ailleurs très consciencieux (n'en déplaise à l'auteur), très savant et très utile.

Louis HAVET.

---

77. — Gustav OEHMICHEN. **Plininische Studien** zur geographischen und kunsthistorichen Litteratur. Erlangen, Deichert. 1880, in-8° de VIII-240 pp.

Chaque année, il parait en Allemagne une vingtaine d'ouvrages sur les sources des écrivains latins, presque tous œuvres de débutants, qui s'essaient au métier d'historien en développant, à propos d'un livre de Tite-Live ou de Diodore, les idées de Nissen ou de Nitzch. Ils n'ont malheureusement pas tous la valeur des monographies de M. Volgraaf[1] qui a su avoir, sur beaucoup de ses voisins d'Allemagne, le mérite d'être clair et d'être simple. Le travail de M. Oehmichen est loin d'offrir ces deux qualités : il a même, comparé aux autres écrits du même genre, le désavantage d'être beaucoup trop long : les citations l'encombrent, ainsi que les passages copiés ou traduits. — Le point de départ des recherches de

1. Voir la *Revue critique*, 20 décembre 1880, p. 491.

M. O. est ce qu'on appelle en Allemagne « la loi des extraits de Pline » ou encore « la loi de Brunn », loi qui a été formulée et développée par Henri Brunn dans sa fameuse *dissertatio isagogica, De auctorum indicibus Plinianis* (Bonn, 4°, 1856) : « les auteurs cités par Pline à la fin des sommaires de chaque livre (livre I), ont dans cette nomenclature l'ordre dans lequel il les a lui-même employés ». Mais il s'agit de distinguer des autorités principales (Hauptquellen, *Auctores exquisiti, praef.*, 17), que Pline a constatées lui-même en *rédigeant* son Encyclopédie, celles qu'il ne cite que de seconde main, et celles qui, dans une *révision* de son ouvrage, lui ont servi à compléter les premières. — En ce qui concerne les sources géographiques de l'Histoire naturelle, M. O. avait déjà [1] émis l'opinion qu'Isidore de Charax n'avait été employé par Pline (livres II-VI) que lors de la révision de son Encyclopédie. Il croit maintenant, et avec assez de vraisemblance, que Pline, au moins pour le V[e] livre, l'a consulté dans sa première rédaction (cf. Pline, 5, 31 (36), 135; (37), 136; (39), 140). — Agrippa, au contraire, n'a été consulté que subsidiairement, non seulement pour l'Espagne, comme l'avait déjà prouvé Detlefsen [2], mais pour l'Afrique et peut-être aussi pour l'Asie. — M. O. n'ajoute rien, en revanche, à ce que nous connaissions déjà sur les emprunts faits par Pline aux écrits géographiques de Varron et à la *Descriptio Italiae* de l'empereur Auguste ; et il ne fait que jeter une confusion parfaitement inutile sur les résultats acquis par Zumpt (*Commentat. epigr.*, I, p. 196) et par Detlefsen. — Il est également impossible d'admettre, avec lui, que Mela a écrit son ouvrage vers l'année 25 : le *maximus princeps* qui a célébré un triomphe sur les Bretons (Mela, 3, 49), ne peut guère être, comme le veut M. O., le dictateur César. — M. O. croit que le chorographe auquel Strabon emprunte la plupart de ses données statistiques sur l'Italie, n'est pas Agrippa, mais Varron. Que le premier n'ait pas été employé par Strabon, c'est ce que prouve jusqu'à l'évidence la comparaison des mesures qui se trouvent chez l'un et chez l'autre : le périmètre de la Sicile est, dans Strabon (6, 2, 1, avec le complément de Partsch, p. 55), de 637 milles, tandis qu'il n'a, chez Agrippa (*ut auctor est Agrippa*, Pline, 3, 8 (14), 86) que 528 milles [3]. Mais Varron n'est pas davantage la source de Strabon et M. O. n'a jamais pu faire correspondre exactement leurs mesures : par exemple, chez le chorographe de Strabon (ὡς ὁ χωρογράφος

1. Dans son étude *De M. Varrone et Isidoro Characeno, Plinii in libris chorographicis auctoribus primariis* (*Acta soc. philol.* de Ritschl, Leipzig, III, pp. 399-442).

2. *Varro, Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius für die Geographie Spaniens* (*Comm. phil. in hon. Mommseni*, 1877, p. 23).

3. M. O. conserve la Vulgate DCXXVIII et n'admet pas la correction de Detlefsen, qu'il juge sans fondement. Mais au § 87, Pline donne pour les distances périmétriques de la Sicile *a Peloro Pachynum* CLXXXVI *M. pass., inde Lilybaeum* CC *M., inde Pelorum*, CXLII; total : DXXVIII.

φησί, 6, 1, 11) la largeur du golfe de Tarente est de 240 milles, et chez Pline, (3, 11 (16), 100) qui emprunte le chiffre à Varron, de 245 milles [1].

La seconde partie de l'ouvrage, — sur les sources de Pline pour l'histoire de l'art, — quoique traitée plus consciencieusement, n'aboutit pas à des résultats plus certains. Il est difficile d'abandonner, pour le XXXVII[e] livre, les conclusions de Brunn et d'Urlichs, et de regarder, comme les sources des §§ 1-20, non plus Varron (Urlichs, *Quellenregister zu Plinletzt. B.*, 1878, p. 17), mais Mécène; comme celle de la fin du livre, le recueil de Xénocrate d'Ephèse, et non pas, ainsi que le pense Brunn *(Diss. isag.*, p. 47), une encyclopédie faite par un Romain d'après des ouvrages grecs. En particulier, la liste des noms de pierres précieuses, dressée par M. O. (pp. 96-100), condamne nettement sa théorie : ils ne sont pas le moins du monde rangés suivant l'alphabet grec. — Il en est de même des catalogues d'artistes. Livres XXXIV-XXXVI : M. O. y voit, et cette fois-ci avec assez de raison, la preuve que le rédacteur de ces listes est romain ; il faudrait donc écarter Pasiteles, proposé par Brunn (*Sitzungsb. d. phil. hist. Kl. d. Münch. Akad.*, 1875, p. 311) et par Furtwängler (*Jahrb. f. Phil., suppl.*, IX) comme une des trois sources de ces livres. Malheureusement il n'est pas du tout prouvé que Pline n'ait pas lui-même refait l'ordre alphabétique; de plus, les nombreuses erreurs signalées par Furtwängler montrent qu'il avait un texte grec sous les yeux; enfin la place occupée par les citations [2] du nom et des opinions de Pasiteles (Brunn) ne permettent pas de douter que Pline ait eu directement recours à lui. Les attaques dirigées par M. O. contre Cornelius Nepos ne résistent guère non plus à une discussion sérieuse : il suffit de renvoyer aux curieux rapprochements que Furtwängler établit entre le style de Nepos et de certains passages de l'Histoire naturelle. — Enfin, pour M. O., Pline, n'aurait pas consulté Vitruve. De fait, les passages [3] des deux écrivains, qu'ont rapprochés Brunn (*Diss. issag.*, pp. 57-59) et Detlefsen (*Philologus*, XXXI, pp. 385-434), permettent seulement d'affirmer qu'ils ont pu avoir une source commune.

M. Oehmichen a raison de dire, en terminant, que les résultats de Brunn demeurent acquis à la science. Lui-même y ajoute malheureusement trop peu, et ne justifie pas assez les phrases ambitieuses de sa préface.

Camille JULLIAN.

---

1. 245 et non 244 : la distance Anxa-Acra est XXXIII, Detlefsen I, 149; la Vulgate donne XXXII.

2. Pline, *Hist. nat.*, 36, 5 (4), 39. 40; 35. 12 (45), 156; 33, 9; (45), 130; 12 55), 156.

3. Cf. surtout Pline, 35, 6 (27), 46 = Vitruve, 7, 14, 2; Pline, 35, 6 (13), 3 = Vitruve, 7, 7, 2. 3.

78. — **Theodosius, De situ Terræ Sanctae**, im æchten Text, und der Breviarius de Hierosolyma vervollstændigt, herausgegeben von Dr J. Gildemeister, Prof. in Bonn. Bonn, 1882, in-8°, 37 p.

Les deux opuscules réimprimés par M. Gildemeister se trouvent également dans le tome Ier des *Itinera latina*, publié sous les auspices de la Société de l'Orient latin, de 1877 à 1880, par feu Titus Tobler, de Munich, et par l'auteur du présent compte-rendu, et M. G. a mis en tête de son édition une préface de quelques pages qui renferme les critiques les plus vives à l'adresse des deux éditeurs des *Itinera latina*. L'acrimonie avec laquelle M. G. parle de notre édition est d'autant plus singulière que c'est elle qui lui a fourni à peu près tous les éléments de son travail, et que mon plus grand tort a été d'accomplir la tâche que je m'étais donnée avec trop de conscience. On sait que les innombrables manuscrits de ces petits textes sur la géographie de Terre-Sainte se trouvent aujourd'hui un peu partout, toutes les nations du moyen âge chrétien s'étant également intéressées à l'histoire et à la description des Lieux-Saints; aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si, longtemps après avoir établi le texte des différents traités que je publiais, j'ai eu connaissance d'un certain nombre de nouveaux manuscrits [1]. Fallait-il, au risque de modifier les résultats auxquels j'étais arrivé, donner la collation ou le texte de ces nouveaux exemplaires? Fallait-il, au contraire, ne point les faire connaître et les garder par devers moi, sans en signaler l'existence? Ni la Société de l'Orient latin, ni moi-même nous n'hésitâmes, et c'est ainsi que M. G. a eu le chagrin de trouver deux textes différents d'*Antoninus martyr*, trois et même quatre textes de Theodosius, dispersés aux quatre coins de notre volume. Un critique bienveillant eût pu exprimer ses regrets, mais M. G. n'est rien moins que bienveillant, d'autant moins que sans cet excès de scrupule de notre part, le petit travail qu'il vient de publier lui eût été impossible. Grâce à nous, M. G. a pu, sans quitter Bonn, sans longues recherches, se livrer au plaisir de maltraiter ceux qui lui avaient fourni tous les éléments de son travail, ou peu s'en faut. C'est au fond une manière de faire croire à tous ceux qui ne connaissent pas le détail de l'affaire, qu'il ne nous doit aucune reconnaissance.

Des reproches adressés par M. G. à feu Titus Tobler, je ne dirai rien; je n'ai pas mission de le défendre; j'accorderai à M. G. que les textes qu'il a publiés dans les *Itinera latina* ne sont pas toujours tels qu'on pouvait les espérer de lui; les variantes sont incomplètement relevées, les différentes rédactions mal distinguées; j'ai, pour ma part, la preuve qu'il n'a pas mis à profit certaines collations de manuscrits

1. Tobler avait tenu à commencer la publication avant que la Société de l'Orient latin eût achevé le dépouillement des mss. des grandes bibliothèques. Pour lui, le nombre des mss. importait peu; quand il en avait trouvé un ou deux qu'il jugeait suffisants, il s'y tenait, son siège était fait. Ce n'est que longtemps après sa mort, et quand le volume que j'avais à finir était terminé, qu'arrivèrent les nouveaux mss.

d'Italie et de Vienne qu'il a certainement eues entre les mains. Mais il serait injuste de déclarer la Société de l'Orient latin responsable de ces défaillances ; le choix de Tobler pour cette édition s'imposait ; il avait pour tout ce qui touche à la Terre-Sainte, et en particulier pour les premiers pèlerinages, une réputation pour ainsi dire européenne.

Dans ce que M. G. dit de mon édition de Theodosius, il y a du vrai et du faux. Je lui accorderai qu'une faute d'impression m'a fait dater du XII<sup>e</sup> siècle le ms. lat. 4808 de la Bibl. nat. que je crois aujourd'hui comme en 1877 du commencement du X<sup>e</sup> siècle; que, sur un total de plus de 350 variantes, données par moi pour un texte de 10 pages in-8°, j'ai commis une ou deux omissions, une seconde faute d'impression (*Itinera*, p. 82, note *t*, *pontem* pour *montem*); mais nous verrons tout à l'heure si M. G. a relevé toutes les variantes données par mon édition et s'il n'a commis aucune faute d'impression.

M. G. fait remarquer avec raison que le texte de Theodosius établi par Tobler est une sorte de centon, un composé assez incohérent de tous les manuscrits connus par l'éditeur, dans lequel il a fait entrer le texte remanié par Gervais de Tilbury au XIII<sup>e</sup> siècle et inséré par lui dans ses *Otia imperialia*. Partant de là, il me reproche durement de donner comme un remaniement du texte de Tobler, ce qui est en réalité le texte authentique. Je lui répondrai simplement que quand j'ai imprimé le texte que j'intitule : *De situ T. S. secundum Theodosium*, je n'avais pas assez de manuscrits pour trancher la question et qu'en exprimant l'opinion qu'il blâme dans la préface, je ne faisais qu'obéir à des raisons de convenance qui m'empêchaient de faire la critique de l'œuvre de mon prédécesseur. Ce qui prouve toutefois que cette recension, que Tobler ne croyait pas être l'originale, avait dès lors à mes yeux une valeur toute particulière, c'est que j'avais soin de donner en appendice ou en note le texte intégral ou les variantes de trois nouveaux manuscrits.

Quand on parle avec autant de dédain que M. G. des éditions de ses prédécesseurs, il faut, pour justifier cette assurance, donner un texte absolument définitif. Tel n'est pas celui du nouvel éditeur; je vais même plus loin, je ne crois pas que M. G. ait vu clairement la méthode à suivre, et il me paraît qu'il a peu l'habitude de la langue latine de l'époque barbare. Mais d'abord quelques mots d'explication.

L'un des manuscrits utilisés par moi et Gervais de Tilbury appellent *Theodosius* l'auteur, inconnu d'ailleurs, d'un itinéraire de la Terre-Sainte, que la plupart des exemplaires intitulent *de situ Terrae Sanctae*. Ce texte, rédigé vers 530, renferme la nomenclature des principales localités de la Palestine; l'auteur rappelle les faits célèbres de l'Ancien et du Nouveau Testament qui ont eu pour théâtre chacune de ces localités et indique en milles ou en lieues (suivant les manuscrits) la distance séparant tous ces petits villages les uns des autres. L'auteur inconnu (on sait seulement qu'il était diacre ou archidiacre) paraît avoir visité lui-

même la Palestine; il a tout au moins connu des voyageurs qui l'avaient parcourue; il était originaire de l'Occident. M. G. le croit Africain, toutefois la raison qu'il donne à l'appui de son opinion n'est pas très probante. Nous avons de cet opuscule un grand nombre de manuscrits, mais le texte n'en est pas moins lamentablement mutilé; dans quelques-uns des exemplaires que nous possédons il est interpolé; d'autres sont incomplets ou mutilés. Souvent même, les interpolations sont impossibles à reconnaître, par suite de la rédaction incohérente de l'auteur. Tout l'ouvrage, en effet, se compose de petites phrases, écrites dans un latin extrêmement incorrect; chacune de ces phrases se termine par l'indication de la distance séparant les deux lieux qui y sont nommés. On devine quels changements, quelles additions les copistes ont pu faire à un texte ainsi rédigé. La forme littéraire n'existe pas; les phrases ne sont pas construites au point de vue grammatical; enfin il s'agit de lieux célèbres dans l'histoire juive, théâtre de tous les événements rapportés par le Nouveau-Testament.

Aussi est-il extrêmement difficile de classer les manuscrits par famille; nous n'en avons pas assez; il n'est, pour ainsi dire, pas de phrase qui soit rédigée de la même façon dans deux exemplaires. Quand deux manuscrits s'accordent pour une ligne, ils diffèrent à la ligne suivante. On peut reconnaître que tel et tel manuscrit paraissent appartenir à la même classe, mais il serait impossible de dresser leur généalogie exacte. Il serait même dangereux, après avoir réparti les exemplaires en un certain nombre de familles, de s'attacher à l'une d'elles; le plus mauvais de tous les manuscrits a pu, par exception, conserver la véritable leçon. La seule chose à faire est, après avoir relevé les variantes, de choisir dans chaque cas particulier, en se guidant sur le sens général et en prenant, le plus souvent possible, la forme donnée par le plus grand nombre des manuscrits.

Enfin, il faut se garder d'essayer de rectifier la langue du texte; l'original était certainement écrit en un fort mauvais latin, et j'ignore pourquoi M. G. s'est donné la peine de suppléer ici un mot pour rendre la phrase moins fautive, là une syllabe ou une finale pour corriger une flexion incorrecte. Ces modifications qu'il fait subir au texte de Theodosius, modifications dont généralement il avertit le lecteur, sont presque toutes inutiles et pourraient faire croire que l'éditeur a peu pratiqué les auteurs latins de l'époque barbare.

Remarquons en outre que M. G., qui me reproche d'avoir omis deux ou trois variantes, est loin de les avoir données toutes, que grâce à la manière bizarre et un peu pédante dont il les a notées, il est très difficile de les vérifier, qu'il a peu utilisé les manuscrits nouveaux publiés par moi en appendice, enfin que l'emploi de signes algébrique détournés de leur sens usuel embarrasse continuellement le lecteur sans économiser plus d'une ou deux lignes d'impression sur l'ensemble de toutes les notes.

M. G. a-t-il au moins amélioré le texte d'une façon notable? Mon volume lui a fourni des ressources précieuses que je n'avais pu utiliser. Voyons d'abord quelles corrections importantes il a faites à mon édition; elles sont en bien petit nombre. M. G., n. 7, et *Itinera*, p. 82, 4[me] av. dern. ligne : *Scythopolim* au lieu de *Cynopolim;* j'avais adopté la forme la moins éloignée du nom véritable de cette localité; *Scythopolim* est une restitution; le ms. de La Haye donne *Settopolim.* — M. G., n. 54 et *Itin.*, p. 86, l. 25, le texte adopté par moi portait : *Ibi s. Clemens martyrium suscepit et memoria ejus una cum corpus missum est in mari;* le sens se comprend, mais la phrase est incorrecte; M. G. a corrigé d'une manière très arbitraire : *Ibi d. Clemens martyrizatus est. In mari memoria ejus, ubi corpus missum est,* en suppléant *ubi.* La correction, si on voulait corriger, était beaucoup plus facile : *Ibi s. Clemens martyrium suscepit et memoria ejus, una* (*corr. ubi*) *ejus corpus missum est in mari;* on donnerait ainsi à *memoria* le sens si fréquent de *tombeau, oratoire;* notre correction aurait l'avantage d'employer tous les mots du texte original. Je remarque enfin que les distances données par mon édition concordent toutes sans exception avec celles que M. G. indique; ce seul fait me paraît de nature à prouver que mon texte, si défectueux suivant lui, a été établi avec assez de soin.

M. G. corrige donc quelques fautes d'impression ou quelques mauvaises leçons de mes manuscrits; a-t-il du moins su éviter toutes les erreurs et son texte est-il à l'abri de tout reproche? Les remarques suivantes permettront d'en juger. En premier lieu, M. G. ne paraît pas avoir remarqué que le ms. de Munich lat. 22053, que j'ai publié *in-extenso* (*Itinera*, 353-9), et qui donne du Theodosius un texte généralement bon, s'arrête aux mots *qui de ipsa provincia est* (G., n. 83, et *Itin.*, 88**), ce qui me donne à croire que la suite, qui est un itinéraire assez insignifiant de la Cilicie, de la Syrie septentrionale et d'une partie de l'Arménie est une addition faite anciennement au texte original; je ne m'arrêterai pas à discuter cette hypothèse, mais je m'étonne que M. G. n'ait pas fait cette remarque fort simple. Il a eu plus d'une année pour étudier un texte de dix pages; ce n'est donc pas le temps qui lui a manqué.

Pour le texte, après avoir classé rigoureusement les manuscrits, M. G. abandonne entièrement cette classification, et son texte est tout à fait composite; beaucoup de mots suppléés, d'autres corrigés; dans nombre de cas, les différentes leçons sont mêlées et il est difficile de reconnaître à quel exemplaire l'éditeur emprunte les différentes parties de son texte. Nous avons en outre relevé trois ou quatre grosses fautes dans l'édition de M. Gildemeister.

Voici la première (G., n. 13, *Itin.*, p. 83). Il s'agit du Jourdain. M. G. imprime : *Inde exit Jordanes de duobus locis Ior et Dan. Ipsam Paneada in medio mittunt et civitatem subtus conjungunt ad par et abinde accipit nomen Jordanis.* Si M. G. comprend les mots *ad*

*par*, je le tiens pour devin. J'avais conservé dans mon texte la leçon *apparet*, que donnent certains manuscrits, et imprimé : *Inde exit*, etc. *Ipsa Phanaida in medio mittent et subtus civitatem conjungunt, apparet, ideo dicitur, quia de ipsis duobus accepit nomen Iordanis*. La phrase est mal construite, mais le manuscrit de La Haye (*Itin.*, p. 360) eût permis à M. G. de corriger ainsi que suit : *Ipsa Panaida in medio mittent* (pour *mittunt*) *et subtus civitatem conjungunt, apparet, et ideo dicitur* (au sens de *appellatur*), *quia de ipsis duobus accepit nomen, Iordanis*.

G., n. 71-72; *Itin.*, p. 88. M. G. imprime : *Inde pullus asinae quem Dominus sedit, adductus est, cum quo intravit de porta Benjamin in Hierusalem... ubi legitur : Mare, quare*, etc., *agni ovium... ubi circum Jordanem est hoc est monticelli sunt multi et quando Dominus ad baptismus descendit, ipsi montes ante ipsum ambulabant gestiendo et hodie velut saltantes videntur*. Passage que l'éditeur déclare corrompu et inutile. Evidemment il n'a pas compris la suite des idées de l'auteur, si on peut appeler de ce nom les rêveries de l'archidiacre du VI[e] siècle. Les mots *mare... ovium* sont tirés du psaume CXIII (*In exitu Israel*), psaume dans lequel tous les Pères voient l'annonce, sous forme symbolique, de la venue du Christ, qui délivrera l'homme de la seconde captivité d'Egypte, de la domination du péché. En outre, remarquons que ce psaume est récité dans l'Eglise catholique à vêpres pendant le carême et jusqu'au jeudi de la semaine sainte, et que par suite il s'applique à l'entrée triomphante du Christ à Jérusalem, premier acte de la Passion, du drame qui consommera le rachat du genre humain. Le sens de ce passage est donc le suivant : *De là (de Bethfage) vint l'ânon sur lequel le Sauveur entra à Jérusalem, entrée à propos de laquelle* (*ubi*) *on lit* (*dans l'Eglise*) *le psaume*, etc. Puis ces mots rappellent à l'auteur à la fois une observation faite par lui sur les montagnes escarpées qui bordent le Jourdain et la légende bien connue, suivant laquelle ces montagnes seraient venues en bondissant au devant de Jésus le jour de son baptême. L'enchaînement des idées est singulier, la phrase incorrecte (M. G. l'a encore embarrassée en prenant les plus mauvaises leçons des manuscrits; cf. *Itin.*, p. 88), mais je crois mon explication tout à fait certaine et les points de suspension intercalés par l'éditeur absolument inutiles.

G., n. 77 ; *Itin.*, p. 88*. M. G. imprime : *Iuxta montem Sina infra civitas, ibi s. Moyses cum Amalec pugnavit*. Les mots *infra civitas* se trouvent en effet dans plusieurs manuscrits, mais il fallait évidemment rejeter en variante cette interpolation, qui rompt le sens et qui vient sans doute d'une note marginale, d'un titre, mal à propos intercalé dans le texte par les copistes.

Enfin, pourquoi M. G. (n. 49 et *Itin.*, p. 85) a-t-il supprimé les mots : *ubi sanctum Jacobum Dominus manu sua ordinavit*, que donnent la plupart des manuscrits et qui expliquent l'insertion par l'auteur à cet endroit du récit de la mort de saint Jacques le Majeur ?

A la suite de Theodosius, M. G. réimprime une courte description de la ville même de Jérusalem, du commencement du vi<sup>e</sup> siècle, publiée pour la première fois par Tobler (*Itinera*, 57-59), d'après un ms. de Milan. M. G. prouve que Tobler n'a pas reconnu que le texte donné par le ms. de Saint-Gall, 732, signalé par lui comme un texte de Theodosius, se composait d'extraits de ce *Breviarius* et de *Theodosius*, et il donne une nouvelle édition du *Breviarius* d'après ce manuscrit et celui de Milan. En réalité, le seul passage nouveau donné par le ms. de Saint-Gall consiste en onze lignes imprimées par M. G., p. 35, lignes que le ms. de Milan ne renferme pas; encore n'est-il pas absolument certain que ce court passage fit partie du texte primitif. Quant aux phrases que M. G. intercale dans le texte de Milan comme des additions, ce ne sont généralement que des passages similaires qui deviennent des redondances. En voici deux exemples : Saint-Gall (G., p. 32) donne la phrase suivante : *Et vadis inde ad alia basilica ubi flagellatus est Dns. et misit manum suam super coronam* (*sic*). Le ms. de Milan (*Itin.*, 58) porte : *Deinde vadis ad sancte none* (corr. *Sion*) *basilicam magnam nimis, ubi est illa columna, ubi cesus est D. J. Apparet ibi quomodo manu amplexavit, quasi in cera designasset*. M. G. imprime : *Deinde vadis ad sanctam Sion basilicam magnam nimis, ubi est illa columna, ubi flagellatus est d. Jesus et misit manum suam super columnam. Apparet ibi, quomodo manu amplexavit, quasi in cera designasset*. La phrase *et misit... columnam* est l'abrégé par le copiste de Saint-Gall de celle qui suit, mais elle ne faisait certainement pas partie du texte primitif. — Second exemple : le copiste de Saint-Gall, pour réunir les extraits du *Breviarius* et du *Theodosius*, écrit ce qui suit. (G., p. 31) : *De Calvariae loco usque in Golgotha passi sunt numero XV*, [De doctrina quod est in sancta Hierusalem], *quia ipsa civitas sancta in monte excelsa est posita*. M. G. n'a pas vu le rôle de *quia* dans cette phrase et fait débuter son texte du *Breviarius* par une conjonction : *Quia ipsa civitas sancta in monte excelsa est posita*. Les mots que nous mettons entre crochets sont le titre du nouvel ouvrage utilisé par le copiste de Saint-Gall, mais n'interrompent pas la phrase; le mot de *passi* a ici le sens de *degrés*.

Signalons en terminant une correction au texte de Tobler. Le ms. de Milan porte : *et ille annulus ibidem, unde Salomon sigillavit dermones*. Tobler corrige en *sermones;* M. G. imprime avec raison, *daemones*. Il est singulier que Tobler n'ait pas connu cette légende ancienne, suivant laquelle Salomon aurait enfermé des démons dans une caverne; elle a été répétée par une foule d'auteurs au moyen âge; la mention la plus récente que nous en connaissions se trouve dans une des nouvelles attribuées à Bonaventure des Périers.

J'espère que les lecteurs me pardonneront la longueur de cet article. Je crois avoir prouvé que beaucoup des critiques formulées par M. G. contre ses prédécesseurs sont assez mal fondées, et d'autant plus singuliè-

res venant de lui qu'il a assez mal profitté des ressources qu'ils lui avaient fournies et qu'il n'a pas sensiblement amélioré le texte donné par les *Itinera*. M. Gildemeister eût été mieux inspiré en montrant moins de sévérité; quand on est aussi acerbe dans ses critiques, il faut être bien sûr de n'avoir pas soi-même besoin d'indulgence.

A. MOLINIER.

---

79. — P. PIERLING. **La Sorbonne et la Russie** (1717-1747). Un vol. in-18 de de 174 pp. Paris, Leroux. 1882.

Le P. Pierling appartient, comme le P. Martinov et le P. Gagarine, à cette élite de prêtres russes convertis au catholicisme qui mettent au service de l'histoire religieuse des connaissances, malheureusement trop rares dans notre clergé, concernant l'Orient grec et la Russie. J'ai déjà signalé ici même les intéressantes études de M. P. sur le Faux Dmitri [1]. Le présent opuscule remet en lumière un épisode peu connu des relations religieuses entre la France et la Russie. Quand Pierre le Grand vint en France, il visita la Sorbonne et eut un entretien avec un certain nombre de docteurs qui lui parlèrent de la réunion des deux Églises romaine et orthodoxe. Il autorisa les docteurs à rédiger sur cette question un mémoire latin qui serait soumis aux évêques russes. Ce mémoire, écrit dans un esprit janséniste, paraît à M. P. d'une orthodoxie douteuse. Si l'Église russe y avait adhéré, elle n'eût guère fait que passer d'un schisme à un autre. Un peu plus tard, la Sorbonne eut l'idée d'envoyer à Moscou un prêtre janséniste, Jubé de la Cour. Il résida dans cette ville avec le titre d'aumônier de l'ambassadeur d'Espagne. Mais ses efforts pour propager le catholicisme tel qu'il l'entendait eurent en somme peu de succès. Il dut quitter la Russie et revint à Paris où il mourut en 1751. Tel est le cadre de la monographie du P. Pierling. Chemin faisant, le docte jésuite, qui est en même temps un fort agréable écrivain, y a inséré une foule de détails intéressants sur la société russe, sur les Russes convertis au catholicisme dans la première partie du XVIIIe siècle, sur l'église janséniste, etc. Les curieux liront ce petit livre avec plaisir et profit.

Louis LEGER.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — L'érudition française vient de faire une perte bien cruelle par la mort de M. Jules QUICHERAT, directeur de l'Ecole des Chartes, décédé dans la nuit du 7 au 8 avril après une courte maladie. Né en 1814, sorti de l'Ecole des Chartes en 1835, J. Quicherat fut, pendant quelques années, attaché au cabinet des manuscrits

---

1. Voir la *Revue critique*, année 1878, art. 149.

de la Bibliothèque royale, et chargé de diverses missions ayant pour objet de cataloguer les manuscrits de plusieurs bibliothèques de province. C'est ainsi qu'il rédigea, il y a quarante ans environ, les catalogues des manuscrits d'Arras et de Metz que le ministère de l'Instruction publique a mis au jour dans ces dernières années. En 1847 il fut nommé professeur à l'Ecole des Chartes, qu'une ordonnance royale (31 décembre 1846) venait de réorganiser. Il y enseigna la diplomatique et l'archéologie nationale, jusqu'en 1869, époque où il fut déchargé du cours de diplomatique et put consacrer toutes ses leçons à l'archéologie qu'il continua d'enseigner jusqu'en 1878. Quelques mémoires publiés pour la plupart dans la *Revue archéologique*, et son *Histoire du costume en France* (Paris, Hachette, 1875), sont sortis de cet enseignement, mais ne donnent qu'une idée imparfaite de ce qu'était ce cours où la sûreté de la doctrine et la perfection de l'ordonnance étaient également admirables. J. Quicherat n'était pas seulement un archéologue de premier ordre; il fut aussi un historien éminent. Peu d'hommes ont aussi bien connu l'histoire du xv[e] siècle, comme l'attestent ses éditions (pour la Société de l'Histoire de France) des procès de Jeanne d'Arc (cinq volumes) et de Thomas Basin (4 volumes), ses *Aperçus* sur Jeanne d'Arc, son Histoire de Rodrigue de Villandrando. On peut même dire qu'il n'était étranger à aucune des études qui ont pour objet le moyen âge. Notre regretté collaborateur Ch. Thurot avait coutume de dire qu'aucun livre ne nous en apprenait autant sur l'enseignement en France à partir du xv[e] siècle que les trois volumes de Quicherat sur l'histoire de Sainte-Barbe. Les premières années de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, à laquelle il a toujours apporté une active collaboration, renferment de nombreux morceaux de la littérature latine des bas temps tirés par lui de manuscrits inexplorés. Son petit traité *de la formation française des noms de lieux* a enrichi la philologie romane de précieuses remarques (voy. *Rev. crit.*, 1867, art. 230); sa *critique des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés* (*Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1865), est un modèle de critique diplomatique et historique. Et cependant, l'étonnante variété de ces travaux ne donne qu'une idée incomplète de l'activité de son esprit. Dans les dernières années de sa vie, voyant la vieillesse approcher et sa santé devenir chancelante, il exprimait souvent, avec amertume, la pensée qu'il ne lui serait pas donné d'achever certains travaux depuis longtemps commencés, et auxquels il semblait attacher plus de prix qu'à tout ce qu'il avait fait. Entre ces travaux était une histoire de l'industrie de la laine pour laquelle il avait rassemblé d'immenses matériaux. Nous avons lieu de croire que certaines parties de cette grande œuvre sont rédigées et pourront être données au public. Nous espérons aussi que son cours d'archéologie, à la rédaction duquel il a travaillé jusqu'à ses derniers instants, pendant les courts loisirs que lui laissaient ses occupations officielles, pourra être complété à l'aide des notes de ses élèves, et publié. J. Quicherat ne faisait pas partie de l'Institut. S'étant présenté, il y a quelques années, à l'Académie des Inscriptions, il avait échoué et n'avait pas cru devoir renouveler cette tentative. Il a donné à la *Revue critique* un article (1866, art. 17) et quelques pages sur le *pilum* romain (1867, pp. 77-80).

ANGLETERRE. — L'éditeur Macmillan publiera prochainement un nouvel ouvrage de M. J.-R. Green, intitulé *England and the Northmen*.

— M. W. Morfill, d'Oriel College, Oxford, a entrepris d'écrire pour la collection de petites grammaires (*simplified grammars*) que publie la librairie Trübner, des grammaires polonaise, russe, serbe, bulgare et tchèque.

— Il s'est formé à Londres, sous l'inspiration de MM. Furnivall et Montagu Burrows, une « Société de Wyclif » (*Wyclif-Society*) qui se propose de publier, à l'occasion du cinquième anniversaire séculaire de la mort de Wyclif (31 décembre

1884), une édition complète des œuvres latines de ce précurseur de la Réforme. A la tête de cette société sont le doyen de Cantorbéry, M. Furnivall, M. Mont. Burrows d'Oxford, et M. Ward, de Manchester (Owens College). La société publiera deux volumes par an ; M. Matthew publiera les livres I et II de la *Summa Theologiae* (*De mandatis Dei* et *De statu innocentiae*), et M. Buddensieg, de Dresde, le livre VI : *De veritate scripturae sacrae*. Les membres de la société versent par an une guinée.

— Le conférencier étranger, chargé de faire cette année les conférences connues sous le nom de *Hibbert Lectures*, sera M. Kuenen, de Leyde, qui traitera « des religions nationales et des religions universelles » ; ces conférences auront lieu en anglais, à St. George's Hall et, une seconde fois, à Oxford ; la première se fera le 25 avril.

BOHÊME. — Depuis le 1[er] mars paraît à Prague une revue hebdomadaire, organe des étudiants allemands de l'Université ; cette revue, intitulée *Deutsche Hochschule*, est rédigée par des professeurs de l'Université de Prague et par MM. Anzengruber, R. Baumbach, K. E. Franzos, Rob. Hamerling, etc.

GRÈCE. — Nous recevons d'un érudit grec bien connu, M. Spyridion Lambros, professeur à l'université d'Athènes, une brochure de 84 pages in-8°, intitulée Κερκυραϊκὰ ἀνέκδοτα ἐκ χειρογράφων Ἁγίου Ὄρους, Κανταβριγίας, Μονάχου καὶ Κερκύρας νῦν τὸ πρῶτον δημοσιευόμενα, Athènes, 1882. Elle contient les morceaux suivants : 1° *Éloge du martyr Thérin*, qui périt dans la persécution de Dèce, par *Arsène*, métropolitain de Corcyre, né en 876, auteur d'écrits analogues en l'honneur de l'apôtre Saint-André et de Sainte-Barbe ; d'après un manuscrit du mont Athos dont le contenu est détaillé p. 6 ; 2° poème en dodécasyllabes paroxytons pseudo-iambiques de *Nicolas*, métropolitain de Corcyre au commencement du XII[e] siècle, publié déjà par Moustoxydi, réédité d'après un nouveau manuscrit ; indication d'un commentaire du même Nicolas sur Maxime (abbé du VII[e] siècle), conservé dans un manuscrit du mont Athos ; publication de la préface de ce commentaire, en 43 vers politiques ; 3° *Lettre de Basile Pediadite*, métropolitain de Corcyre vers l'an 1200, d'après un manuscrit de Cambridge ; l'éditeur y note le nom Κορυφοῦς (Corfou) ; 4° *Doléances* des orthodoxes de Corfou opprimés par l'église latine pendant la domination vénitienne, XVI[e] siècle ; d'après un manuscrit du mont Athos dont le contenu est détaillé pp. 50-51 ; 5° Notice et *documents* (grecs, latins et italiens tirés des archives de Corfou) sur la fête locale du 1[er] mai, sur le « *Fief des Tsiganes* » et la redevance d'un *mai* ; 6° *Bibliographie* des publications aussi nombreuses que variées de l'infatigable éditeur. — La brochure est dédiée à M. Ferdinand Gregorovius.

ITALIE. — M. Gennaro Finamore, l'auteur d'un *Vocabulaire du dialecte des Abruzzes*, a publié la premier volume d'une publication annoncée par lui depuis quelque temps et qui a pour titre *Tradizioni popolari abruzzesi* (Lanciano, Carabba. In-12°, XI et 248 p. 4 fr.) Ce volume renferme cinquante-deux récits ou *Novelle* provenant de onze localités. (Ortona a Mare, Lanciano, S. Vito Chietino, S. Eusanio del Sangro, Casoli, Gessopalena, Roccascalegna, Borrello, Villa S[a] Maria, Civitaluparella, Palena). L'éditeur fait précéder chaque série de récits d'une notice sur l'endroit où il les a trouvés et sur le dialecte qu'on parle en cet endroit ; il ajoute, à la suite des *novelle*, mais en se bornant uniquement à l'Italie, l'indication des récits qui donnent lieu à comparaison et à rapprochement « per mostrare alcuni punti di contatto fra le tradizioni popolari nostre e quelle di altre popolazioni italiane ». Toutes ces *novelle* ont été en grande partie recueillies par M. F. lui-même ; elles sont reproduites entièrement et telles que M. F. les a écrites sous la dictée du narrateur populaire. Ce travail qui mérite d'être cité à côté des publications de MM. Comparetti et Pitré, sera naturellement très utile aux amateurs de *folklore*. M. Finamore fera sui-

vre cette fort intéressante collection de trois autres volumes, renfermant des légendes populaires en vers, des chants et des proverbes.

— L'éditeur Hoepli de Milan entreprend la publication d'une histoire universelle de la littérature (*Storia universale della letteratura dai primi tempi e presso tutti i popoli civili fino ai nostri giorni).* La collection comprendra neuf volumes, à chacun desquels correspondra un autre volume contenant une anthologie. Le 1er vol. paraîtra au mois de mai prochain; la publication de l'ouvrage entier (dix-huit vols.), sera achevée en deux années; le prix de chaque vol. est de quatre francs. Cette *Histoire universelle de la littérature* paraît sous la direction de M. Angelo de Gubernatis, professeur à l'Institut des hautes études de Florence.

— Sous le titre *Italienische Blætter* paraît à Rome une revue allemande, publiée par M. P. Gisbert, et destinée à « resserrer plus étroitement encore les rapports entre l'Allemagne et l'Italie sur le domaine de la politique, des belles-lettres et de l'art »; cette revue paraît deux fois par semaine.

RUSSIE. — Sous le titre *Racionalizm Thukididatch. I.* (Le rationalisme de Thucydide dans l'Histoire de la guerre du Péloponnèse, Ie partie, Kiev, 1881, v-367 pages, grand in-8°), M. Théodore Mitschenko vient de faire paraître une étude dont voici le sommaire : *Ie division* (40 pages), *renseignements biographiques sur Thucydide :* les principales recherches biographiques et leur caractère commun; synchronisme et homonymie dans la biographie de Marcellinus; données sur les relations et liaisons personnelles de Thucydide; caractère et composition de la biographie de Marcellinus. *IIe division* (326 pages), *les progrès du rationalisme en Attique au temps de Thucydide :* la société dans les poèmes homériques et hésiodiques; l'Attique au point de vue historique et politique jusqu'à Solon; rôle des colonies dans l'histoire du rationalisme grec; rôle de la législation de Solon; la période des tyrans à Athènes; progrès de la sécularisation, Clisthène et Périclès, Thémistocle; la société vers le temps de Thucydide; commencement du drame attique, sa dépendance à l'égard des autres formes de poésie; lien du culte dionysiaque avec les mouvements démocratiques; Eschyle, mesure des résultats de son activité; rôle de Sophocle; progrès du rationalisme dans Euripide, traits humanitaires et cosmopolites; la comédie attique et la société contemporaine; la sécularisation dans les arts plastiques; les vues d'Hérodote et leur inconséquence, ses mérites dans l'histoire du rationalisme; les sophistes et la société contemporaine.

SUISSE. — La librairie Huber de Frauenfeld publie deux superbes volumes, renfermant des morceaux choisis des écrivains allemands et destinés, l'un aux classes inférieures et moyennes, l'autre aux classes supérieures des gymnases et établissements d'instruction de la Suisse (*Deutsches Lesebuch für hœhere Lehranstalten der Schweiz*. Ier vol. : *Untere und mittlere Stufe*, IX et 548 pp.; IIe vol. : *Obere Stufe*, X et 708 pp.). Ces deux volumes sont dus à M. Jakob Baechtold, l'érudit qui dirige la « Bibliothèque d'anciens ouvrages de la Suisse allemande » et qui a récemment publié dans cette collection la *Chronique de Stretlingen* et *Niklaus Manuel*. Dans ces deux volumes, la prose est séparée de la poésie et la précède. Les écrivains contemporains sont représentés par des morceaux choisis avec beaucoup de goût, d'esprit et d'originalité : ainsi, dans le volume destiné aux classes supérieures, on trouve des passages tirés de G. Freytag (Charlemagne, la retraite de la grande armée, etc.), d'Otto Ludwig, de Th. Storm, de Paul Heyse (*Marion*), etc. M. Baechtold a fait une grande place à l'histoire littéraire; mais il n'a cité que les critiques les plus compétents et il reproduit les pages de W. Wackernagel sur la navigation des anciens Germains, des frères Grimm sur la légende et la fable, de Uhland sur le style de l'épopée allemande, de Weinhold sur les fêtes germaniques, de W. Scherer sur les Nibelungen,

de G. Freytag sur Luther, de Hettner sur Daniel de Foe et Robinson, de Treitschke sur Lessing, de Steub sur les représentations religieuses de l'Ammergau, etc. M. Baechtold cite aussi, dans le texte original, des morceaux entiers de Grimmelshausen et de Fritz Reuter. En général — et l'on ne peut lui en faire un reproche, l'ouvrage étant destiné surtout à la Suisse, — l'éditeur a beaucoup favorisé les écrivains suisses (Gottfried Keller, Leuthold, etc.). Un nombre assez considérable de morceaux sont relatifs à la Suisse, à sa nature, à son histoire : ainsi, parmi les morceaux en prose, le morceau de Strauss sur Ulrich de Hutten (séjour dans l'île d'Ufnau), un extrait des autobiographies de Thomas et de Félix Platter, des pages de Wackernagel sur la vie poétique de Bâle au moyen âge, de longues citations de Tschudi et de Jean de Müller, et jusqu'au discours prononcé en 1876 par M. Welti à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Morat, et, parmi les morceaux de poésie, la Bataille de Saint-Jacques, de J.-G. Müller, des extraits du récent poème de Konr.-Ferd. Meyer « *Hütten's letzte Tage* », etc. Ce recueil de M. Baechtold n'est point banal et certains morceaux laisseront une impression durable dans l'esprit des jeunes lecteurs. Aussi souhaitons-nous qu'il soit adopté dans les écoles supérieures de Suisse, et nous ne croyons pas, comme l'auteur le craint, que les élèves qui l'auront feuilleté soient jamais tentés de le jeter parmi les vieux livres avec les grammaires et les manuels. L'ouvrage ne renferme pas de notes, sauf parfois quelques renseignements historiques d'une extrême brièveté; le meilleur commentaire est encore celui du professeur; toutefois nous aurions voulu que l'éditeur indiquât exactement le titre des ouvrages d'où proviennent ses extraits; les morceaux cités sont quelquefois si intéressants, si instructifs que plus d'un lecteur, ce nous semble, voudra en savoir davantage et recourir au texte original et entier.

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 5 avril 1882.*

M. G. Édon soumet à l'Académie une interprétation du chant des frères Arvales, d'après une méthode nouvelle et selon les indications d'un texte où il croit avoir trouvé la reproduction fidèle de ce vieux chant. — Le chant des frères Arvales, qui nous a été conservé par une inscription de l'an 218 après J.-C., se compose de six vers arbitrairement coupés et répétés chacun trois fois. Le texte, écrit en vieux latin, n'était plus compris des Romains du IIIe siècle, ainsi que le prouvent les erreurs de copie et les incertitudes qu'on relève sur l'inscription, où souvent un même mot, répété trois fois, se présente sous trois formes différentes. Il faut, dit M. Édon, pour restituer le monument original, chercher parmi ces trois formes différentes d'un même mot celle qui a dû figurer dans le texte primitif, en prenant garde de se laisser égarer par de fausses vraisemblances. Il faut ensuite, dans le mot qu'on a provisoirement choisi, examiner les altérations qu'il a pu subir, et les corriger. Il faut enfin, pour aboutir à une solution qui s'impose et qu'on puisse regarder comme définitive, trouver, à l'aide de données fournies par ce travail préparatoire, un texte ancien, plus ou moins conforme à celui du vieux chant, qui confirme les résultats acquis et aide à résoudre les difficultés encore pendantes. — Or, dans la partie de l'inscription qui précède le chant, il est dit que les frères Arvales, au moment de chanter, ont reçu chacun un cahier ou feuillet *(libellus)* portant écrit le chant qu'ils avaient à dire. Il n'est pas besoin de chercher quelle était la forme des lettres écrites sur ce feuillet : c'était très vraisemblablement l'écriture habituelle, l'écriture courante, la cursive. Quand il s'agit de graver le chant sur la pierre, on mit un de ces feuillets sous les yeux de l'ouvrier pour lui servir de modèle; il eut donc une sorte de traduction graphique à faire pour graver en capitale ce qui était écrit en cursive. Dans ce travail, il a pu commettre personnellement quelques fautes; mais la plupart de ses erreurs paraissent imputables au scribe dont il copiait le manuscrit. L'atten-

tion qu'on apportait à reproduire aussi fidèlement que possible les textes sacrés, jointe à l'ignorance des vieilles formes, devait, pense M. Édon, obliger souvent le copiste à laisser indécises celles des lettres cursives (et elles sont nombreuses) qui pouvaient se confondre avec d'autres lettres. Si l'on retrouvait aujourd'hui un de ces *libelli*, avec ses lettres ambiguës, avec son écriture indécise, nul doute que, mieux instruits que les Romains du IIIᵉ siècle dans la connaissance du vieux latin, nous ne pussions comprendre ce qui échappait aux contemporains d'Elagabal et restituer le texte du chant des Arvales. Nous saisirions en effet dans l'écriture de ce *libellus* les ressemblances qu'ont entre elles certaines lettres cursives et qui nous sont, pour ainsi dire, voilées par la transcription de ces lettres cursives en lettres capitales. Ce *libellus* nous manque : mais est-il impossible de le refaire? Ne peut-on pas recommencer en sens inverse le travail exécuté par le graveur? A l'aide des alphabets que nous ont conservés les inscriptions vulgaires de Pompéi, ne peut-on retraduire en cursive la capitale qui nous dérobe la connaissance de la vérité? C'est, dit M. Édon, ce que j'ai essayé de faire; j'ai trouvé ainsi une ressemblance frappante entre les lettres comme les suivantes : *a* et *r*, *d* et *b*, *a* et *p*; entre des syllabes, comme *er* et *fa*, *eve* et *imi*, etc. J'ai, ajoute-t-il, été conduit de la sorte, à la suite d'une restitution des plus simples et tout à fait nécessaire, à reconnaître dans le chant des Arvales un *carmen Lemurale*, un chant des Lémuries, reproduit presque mot à mot au livre V des *Fastes* d'Ovide. — En partant de ces données et de ces principes, M. Edon restitue le chant de la manière suivante :

E! nos, Lases juvate;
Hi mi lua fave; marmar, serp incuse se inde foris;
Satur fuce, Remars, limen sali
(Stabe aborsę.)
Manes paternei, abvolate!
Conctos, e! nos, Marmor, juvaro.
Triumpe!

Ce qu'il traduit ainsi en latin classique :

Eh! nos, Lares juvate.
His mihi luam fabis.
Umbra, serpe, incurre iis, inde foris.
Satur fuge, Lemur; limen sali.
(Stabis aversus)
Manes paterni, avolate;
Cunctos eh! nos, Umbra; juvato.
Triumpe!

en français :

Soyez bons pour nous, Lares.
Par ces fèves je payerai pour moi; ombre, glisse-toi, cours après elles, de là au dehors; étant rassasié, fuis, Lémure, saute le seuil.
Manes paternels, envolez vous.
Sois bonne pour nous tous, ombre..... »

Ce chant, suivant M. Édon, a été reproduit ainsi par Ovide (*Fastes*, livre V) :

.................................... Nigras accipit ore fabas,
Aversusque jacit..............................................
His, inquit, redimo meque meosque fabis.
.................................................... Umbra putatur
Colligere.....................................................
......................... Rogat ut tectis exeat Umbra suis;
Cum dixit novies « Manes exite paterni »,
Respicit.......................................................

M. de Charencey communique quelques essais de déchiffrement des écritures yucatèques. Sur le monument de Palenque, dont un moulage est conservé au Trocadéro, il croit avoir reconnu le nom Hounab-Kou, qui signifie littéralement le Seul Saint ou le Saint suprême, et qui était le nom de la principale divinité du panthéon yucatèque. Dans le *codex Troano*, M. de Charencey pense être parvenu à déchiffrer quelques signes numériques, tels que ceux des nombres 20, 60, etc.

M. Hauréau donne une seconde lecture de son mémoire sur le *Liber de viris illustribus*, attribué, faussement selon lui, à Henri de Gand.

## *Séance du 14 avril 1882.*

M. Heuzey communique la première partie d'un travail intitulé : *les Terres cuites de Kittion, aujourd'hui Larnaca, dans l'île de Chypre.* — Il cherche d'abord à déterminer l'âge et la nature d'un important amas de fragments qui existe vers le sud de la ville antique de Kittion, au lieu dit les Salines. Ce sont des débris de statuettes religieuses, mêlés à des inscriptions en l'honneur d'Artémis Paralia (on avait lu d'abord, à tort, Déméter Paralia), du héros local Mélanthios et d'un dieu phénicien nommé Eshmoun-Melqarth. La présence de ces débris n'indique pas

l'emplacement d'un temple; ils proviennent de plusieurs sanctuaires du voisinage. L'accumulation de ces fragments s'explique, dit M. Heuzey, par les nettoyages auxquels les anciens procédaient quand ils voulaient déblayer les temples des ex-voto de nulle valeur qui finissaient par les encombrer. On brisait alors ces milliers de petites images, pour leur ôter toute puissance religieuse ou magique. — Dans les buttes des Salines, les fragments d'un style oriental très rude et en apparence très primitif se rencontrent pêle-mêle avec ceux du plus beau style grec. Il faut en conclure que les figurines de style primitif et oriental sont souvent d'une fabrique beaucoup moins ancienne qu'on ne le suppose. L'usage s'en était conservé, à Kittion, même après l'époque où le beau style hellénique avait pris pied dans la capitale phénicienne de l'île. Elles y étaient restées en faveur, au moins dans certaines classes de la population ou peut-être pour des cultes déterminés. — Il faut se garder de confondre avec le grand gisement des Salines d'autres buttes artificielles, comme celle de la Bamboula, qui s'élevait naguère près de l'ancien port fermé. C'est là qu'on a trouvé les inscriptions de l'ancien temple d'Astarté, commentées par M. Renan, avec quelques figurines de terre cuite, celles-ci d'un style purement oriental. Les terres cuites de Kittion se distinguent aussi de Dali et de l'intérieur de l'île par une exécution plus molle, par un caractère d'imitation égyptienne généralement plus prononcé. La terre, mieux préparée, tend aussi à se rapprocher de la pâte fine et rose qui distingue les belles terres cuites grecques de la même provenance.

M. Castan communique un manuscrit de la bibliothèque de la ville de Besançon, qui provient de l'ancienne bibliothèque du cardinal de Granvelle, et dans lequel il a reconnu un volume de la *librairie* ou bibliothèque du roi de France Charles V, décrit au 228e article de l'inventaire de cette bibliothèque. C'est un recueil de traités moraux en langue française, orné de quarante-huit miniatures, encadrés du liséré aux trois couleurs bleue, blanche et rouge qu'affectionnait Charles V. Ce volume semble avoir été l'un de ceux que le roi feuilletait le plus volontiers; c'est du moins la conclusion que M. Castan tire de l'existence d'un *ex-libris* autographe placé par Charles V à la fin du livre. Cette note, qui comprend sept lignes et une signature, avait été profondément grattée et était devenue illisible; mais, M. Castan, sur le conseil de M. Delisle, ayant fait photographier la page, les traits effacés ont reparu sur la photographie bien plus nettement que sur l'original, et la souscription autographe du roi a pu être déchiffrée presque entièrement. Ce manuscrit forme un 78e article à ajouter à la liste des 77 volumes de la *librairie* de Charles V, déjà retrouvés par M. Delisle

M. Achille Luchaire communique un *Mémoire sur la chronologie des documents et des faits relatifs à l'histoire de Louis VII pendant l'année 1150*. Dans ce travail, qui ne se prête pas à une analyse sommaire, M. Luchaire, s'est attaché à établir, dans le plus grand détail et avec un soin minutieux, la succession chronologique des faits de l'histoire de France pendant une année du règne de Louis VII. Chemin faisant, l'auteur rectifie un grand nombre d'erreurs commises par ses devanciers. Dom Brial, notamment, dans le *Recueil des historiens de France*, s'était souvent trompé sur la date des événements de la fin de la vie de Suger, parce qu'il avait cru que le ministre de Louis VII était mort en janvier 1151, tandis qu'il est reconnu aujourd'hui que sa mort n'arriva qu'un an plus tard, en janvier 1152.

M. Deloche commence la seconde lecture de son mémoire sur un monument du Bas-Empire que fournit un renseignement au sujet de la prononciation du C en bas latin.

Ouvrages présentés : — Par M. Desjardins : Thédenat (l'abbé), *Note sur un étui de collyre égyptien conservé au Musée du Louvre* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. XLI); — par M. Miller : Lambros (Spyridion), Recueil de pièces relatives à l'île de Corfou (en grec).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 1 Mai — 1882



80. — 1. W. DEECKE. **Etruskische Forschungen.** 4 fascicules. Stuttgart, Heitz. 1878-80.
— 2. Carl PAULI. **Etruskische Studien.** 3 fascicules. Gœttingen, Vandenhoeck. 1879-80.
— W. DEECKE et C. PAULI. **Etruskische Forschungen und Studien.** 2 fascicules. Stuttgart, Heitz. 1881-82.

M. W. Deecke est connu du monde savant par ses beaux travaux sur les inscriptions cypriotes. Peu de temps après avoir mené à bonne fin ces remarquables recherches, il se tourna vers un problème beaucoup plus difficile encore, celui de l'étrusque. Il a débuté dans cette nouvelle carrière en 1875, au moment où Corssen venait de faire paraître le premier volume de son fameux ouvrage *Die Sprache der Etrusker*. M. D. a publié, pour son coup d'essai, une brochure intitulée *Corssen und die Sprache der Etrusker*, où il soumettait à une impitoyable critique les étymologies italiques et indo-européennes de Corssen. Comme conclusion de la brochure, on lit ces mots : « Les Etrusques sont et restent d'une autre race que les autres populations de l'Italie [1] ».

Après ce premier travail tout critique et négatif, M. D. commença une série de recherches sur la grammaire et le vocabulaire étrusques, en s'aidant uniquement, comme il fallait le faire, du rapprochement des tours semblables et des mots se retrouvant en différentes inscriptions. Il essaya d'abord de montrer qu'il y avait en étrusque une conjonction signifiant « et », qui s'exprime par l'enclitique *-c*, et un génitif dont la désinence est *-al*. Puis il passa à l'étude de différents mots, tels que *etera*, *lautni*, *lautniϑa*. Il publia ainsi quatre fascicules remplis d'une solide érudition. En même temps il a donné une édition augmentée et enrichie de commentaires du grand ouvrage d'Otfried Müller, *Die Etrusker*.

Sous l'impulsion de ces écrits, un autre savant allemand, M. Carl

1. Voy. un article à conclusion pareille que nous avons publié dans la *Revue critique* du 21 novembre 1874.

Pauli, qui avait déjà publié d'estimables travaux de linguistique latine et germanique dans le Journal de Kuhn, commençait, de son côté, une série analogue de fascicules étrusques. La méthode d'investigation était la même. « Ce qui a fait manquer jusqu'à présent toutes les tentatives, dit-il dans la préface du 3<sup>e</sup> fascicule, c'est qu'on est parti de fausses suppositions, en admettant d'avance une parenté de l'étrusque soit avec les langues sémitiques, soit avec les langues indo-germaniques ou finnoises. J'ai écarté toute hypothèse de ce genre. Partout où j'ai été chercher une trace de parenté, même chez les tribus kabyles, je n'ai rien rencontré... Il ne reste qu'à s'aider de l'analogie des formes et de la combinaison des textes. » Les recherches de M. Pauli ont, de leur côté, contribué au progrès de la philologie étrusque. On doit surtout le remercier pour son troisième cahier, où il examine les formules dédicatoires et funéraires, et où il donne à la fin, dans une sorte de lexique, le sens supposé d'environ 150 mots.

En 1881, les deux recueils ont été fondus en un seul, qui porte sur la couverture les noms des deux auteurs. Le premier fascicule est dû tout entier à M. Pauli. Il revient encore sur *etera* et *lautni*, dont la signification a déjà beaucoup varié, et pour lesquels on propose définitivement les deux sens : *etera* « heres », *lautni* « familiaris ». A la page 86, se trouvent des conclusions que nous devons citer : « Il est temps de rattacher à ces découvertes quelques avertissements qui ne peuvent nuire sur le domaine de l'étruscologie. La présence de noms italiques ne prouve rien pour l'origine indo-européenne des Etrusques. Cette origine ne sera démontrée que quand on aura donné l'explication indo-européenne des termes de parenté, tels que *clan* « fils », *s'eχ* « fille », *puia* « épouse », des noms de nombre, *maχ*, *θu*, *ζal*, *huθ*, *ci*, *sa*, des noms de dizaines en *-alχais*, des flexions verbales en *-i* et en *-ce*, des génitifs en *-sa* et en *-al*, et du génitif en *-sla*. Aussi longtemps que cette démonstration ne sera pas faite, nous devons nous en tenir à notre opinion que les Etrusques ne sont pas de race indo-européenne. »

Le second fascicule est de M. Deecke. Il porte pour sous-titre : « La langue étrusque est indo-germanique et italique. » Les rapprochements avec le latin, avec le grec, avec le sanscrit, se présentent dès les premières pages. Ainsi (p. 6) le mot *acaζr*, qui est expliqué par « aedificator », est rapproché de *casa*, *castrum*, κάστωρ. Plus haut (p. 4), la formule *θui cesu* est expliquée par « hic jacet : » *θui* est le thème pronominal *ta* au locatif ; *cesu* vient de la racine indo-européenne *kai-*, grec κει-, latin *quie-* [1]. Les mots *munsle nacnvaiasi θamce* sont traduits « opus saxeum sepulcro exstruxit : » *munsle* est le latin *moeniculum*, *θamce* vient de la racine indo-européenne *dam* « dresser, bâtir », et *nacnvaiasi* est rattaché, comme il l'avait déjà été par Corssen, à la racine

1. M. Pauli (*Etrusk. Stud.*, fasc. III, pp. 22 et 118) explique *cesu* comme un adverbe d'origine pronominale signifiant « ici ».

*nak*, grec νεκ, latin *nec, noc*, goth. *nak* « périr, perdre ». P. 8, *atr* est traduit par famille et rapproché du latin *atrium* « domus, familia ». Le nom propre *Aruns* se rattache au sanscrit *arvant* « rapide, fort, cavalier » (p. 17). Le nom de nombre pour les dizaines *-lχa* est pour *liχa* et correspond au lithuanien *-lika* « dix ». Les suffixes étrusques *-cle, -sle, -svle, -cla, -slane* répondent au suffixe diminutif latin *-culum* ou *-culus*. Les génitifs comme *larθisa* sont les représentants des génitifs sanscrits en *sja* (p. 11) et les génitifs en *al* correspondent aux mots latins comme *decennalis, liberalis* (p. 14).

L'auteur conclut (p. 64) que l'étrusque appartient à la branche italique de la famille indo-européenne, et que Corssen, au fond, était dans le vrai. M. D. ajoute qu'il ne s'était, du reste, jamais prononcé avec décision en sens contraire, quoique, à certains moments, une parenté étroite avec les langues italiques lui eût paru très invraisemblable. Maintenant qu'il est arrivé aux mêmes résultats que Corssen, mais par un autre chemin, il ne craint pas de rendre un plein hommage à sa mémoire.

Que faut-il penser en présence d'une telle conversion de front ? On a assurément peu d'exemples, en philologie, d'un changement aussi complet. A notre tour, nous rendrons d'abord hommage à la sincérité de M. Deecke. Nous comprenons qu'il ait éprouvé le besoin de faire acte de réparation à Corssen, pour lequel il a été autrefois très rigoureux, et dont les étymologies ressemblent beaucoup à celles que nous venons de citer. Ajoutons enfin que les recherches de M. D., surtout celles des fascicules précédents, gardent leur valeur indépendamment de tout rapprochement italique ou indo-européen. Mais ces réserves une fois faites, nous croyons devoir exprimer notre étonnement pour une volte-face opérée sur des motifs aussi peu probants. Si nous avions jamais cru à l'origine indo-européenne de l'étrusque, les *preuves* données par M. D. nous désabuseraient. Comment admettre qu'un peuple placé entre le Latium et l'Ombrie, et parlant une langue de même famille que l'ombrien et le latin, ait défiguré à tel point sa grammaire et son vocabulaire, qu'il faille les efforts de sagacité les plus extraordinaires et les rapprochements les plus lointains pour identifier, après sept ans d'études, quelques mots ou quelques désinences grammaticales? Entre dialectes de même souche, les altérations marchent à peu près du même pas, et si certains idiomes, sous l'action de circonstances extraordinaires, devancent leurs frères ou s'en écartent, dans la voie des changements, comme cela est arrivé, par exemple, pour l'anglais comparé à l'allemand, pour le valaque comparé aux autres langues romanes, combien ne reste-t-il pas de formes attestant l'origine commune! Nous n'entrerons pas dans le détail d'une réfutation des rapprochements proposés par M. Deecke. Il se peut que *isiminθii pitinie suθiθi t vlaθi lclθi* doive être traduit « Sminthio Pitinio in sepulcrum Titus Ulatius libens dedicat », mais à qui persuadera-t-on que ces noms et ce verbe appartiennent à une langue de structure indo-européenne? Nous regrettons d'avoir à adresser à

M. Deecke les mêmes objections qu'autrefois il adressait avec raison à Corssen. Il a cédé trop vite à l'influence d'identifications qui, sur le moment, lui ont paru évidentes : les meilleurs esprits ne peuvent pas toujours se soustraire à ces entraînements. Il semble décidément qu'un travail prolongé sur une langue tout à fait seule de son espèce soit malaisé et dangereux pour les esprits rompus à la méthode comparative : M. Sayce aurait-il raison, quand, à propos de tentatives analogues, il a dit un jour qu'avec la latitude que donnent les ressources de la phonétique et la décomposition en racines, suffixes et désinences, le difficile sera bientôt de prouver qu'une langue *n'appartient pas* à la famille indo-européenne ?

Michel Bréal.

---

81. — **Roma nella memoria e nelle immaginazioni del Medio Evo** di Arturo Graf. Vol. I. Torino, Lœscher. 1882, in-8°, xv-462 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé de traiter des légendes et des fantaisies de toutes sortes auxquelles ont donné lieu, au moyen âge, la Rome antique et son histoire (préface, p. xii). Le premier volume, qui ne tardera pas à être suivi d'un second, renferme onze chapitres dont voici les titres : i, la gloire et la primauté de Rome ; ii, les ruines de Rome et les *Mirabilia;* iii, la fondation de Rome ; iv, les merveilles et les curiosités de Rome ; v, les trésors de Rome ; vi, la puissance de Rome ; vii, la légende des empereurs ; viii, Jules César ; ix, Octavien Auguste ; x, Néron ; xi, Tibère, Vespasien, Titus. Le second volume contiendra également onze chapitres intitulés : i, Trajan ; ii, Constantin le Grand ; iii, Julien l'Apostat ; iv, Rome et le christianisme ; v, les écrivains latins au moyen âge ; vi, Virgile ; vii, Cicéron, Caton, Horace, Ovide, Sénèque, Lucain, Stace ; viii, Boëce ; ix, un mythe posthume ; x, l'empire au moyen âge ; xi, la fin de Rome. Il est aisé de voir, par cette série de titres, que la légende ne fournit pas à elle seule tous les éléments du livre de M. Graf. Il existe des légendes, et elles sont bien connues, sur Tibère, Vespasien, Trajan, Constantin, Virgile ; mais des chapitres sur Cicéron, Horace, Ovide, Sénèque, Lucain, Boëce, contiendront infailliblement beaucoup plus d'histoire littéraire proprement dite que d'histoire légendaire. Nous ne nous en plaindrons pas. Si M. G. peut nous donner, sur la connaissance qu'on a eue au moyen âge des principaux écrivains latins, un travail comparable à celui que M. Comparetti a su faire sur Virgile dans la tradition littéraire jusqu'à Dante [1], nous ne pourrons que nous en réjouir et l'en féliciter. Nous craignons toutefois que le sujet se trouve un peu à l'étroit dans les limites du volume annoncé comme étant sous presse. Nous ne pouvons, d'autre part, nous empêcher de faire remar-

---

1. Dans le t. I de son *Virgilio nel medio evo*, voy. *Rev. crit.*, 1874, art. 28.

quer que les vicissitudes éprouvées par les écrits de l'antiquité que le moyen âge a connus et étudiés, sont nettement distinctes des légendes qui se sont formées sur Rome et sur son histoire. En somme, il nous paraît que le livre de M. G. embrasse des sujets de nature très diverse et, par suite, manque d'unité. Si nous insistons un peu sur ce défaut d'unité, qui, après tout, ne comporte pas un reproche bien grave dans un ouvrage de recherches érudites, c'est que l'auteur nous suggère en quelque sorte cette remarque lorsqu'il insiste, un peu plus que de raison, semble-t-il, sur la nouveauté du sujet qu'il a entrepris de traiter (voy. préface, p. XIII). Dans ce sujet si complexe, dans cette suite de sujets si divers, pour parler plus correctement, il y a des parties nouvelles, mais il en est plus encore qui ont déjà été l'objet de travaux approfondis. Quiconque est familier avec l'étude du moyen âge le reconnaîtra de prime abord à la simple inspection des titres de chapitres transcrits plus haut. Le livre a donc, et l'auteur ne le dit pas assez, le caractère d'une compilation érudite. Prenons-le pour ce qu'il est réellement, pour une suite de dissertations réunies par un lien assez lâche, qui est l'idée de la grandeur romaine.

Le caractère de compilation, qui est celui de l'ouvrage pris dans son ensemble, se retrouve dans chacun des chapitres pris isolément. Cette fois le défaut n'est plus inhérent à la conception générale du sujet, il est imputable au désordre avec lequel les faits et les idées sont disposés. Le chapitre premier, par exemple, *La gloria e il primato di Roma,* est très confus. C'est un amas de textes, souvent fort longs, juxtaposés et non classés. Gervais de Tilbury affirmant que la ville de Rome a la forme d'un lion, Jean Bodel et ses trois célèbres matières :

De France, de Bretagne et de Rome la grant

Rutilius Namatianus [1] et son vers célèbre :

défilent côte à côte sans qu'on sache pourquoi ils paraissent dans cet ordre plutôt que dans un autre. Beaucoup de ces textes semblent hors de leur place, ceux, par exemple (à la fin du chapitre), dont il eût été facile d'augmenter le nombre, et qu'il eût mieux valu ne pas citer du tout, qui concernent la Rome pontificale. On arrive au bout de ce chapitre avec l'idée confuse que le nom de Rome était resté célèbre au moyen âge (ce que l'on pouvait déjà ne pas ignorer complètement), mais sans être en état de distinguer dans les éléments qui constituent cette renommée, ce qui appartient à la tradition populaire de ce qui appartient à la science des lettrés, sans pouvoir se rendre compte des vicissitudes que la conception de la primauté de Rome ne peut manquer d'avoir éprouvées selon les temps et selon les lieux. Tous les chapitres de ce volume donneraient lieu à des remarques analogues.

Ce qui contribue encore à donner au livre l'apparence de la confusion,

---

1. Et non *Numatianus*, comme dit M. Graf.

*Urbem fecisti quæ prius orbis erat*

c'est que l'exposé, d'ailleurs médiocrement ordonné, est à tout instant interrompu par l'intercalation, soit dans le texte, soit dans les notes, de recherches, ou plus ordinairement de résumés des recherches antérieures, sur les textes cités. Assurément ces recherches étaient nécessaires ; je voudrais même que M. G. les eût multipliées, mais il eût été plus naturel, ce semble, de les grouper en un chapitre d'introduction où auraient été passés en revue les principaux documents, chroniques, descriptions topographiques, récits divers, qui ont transmis aux gens du moyen âge la connaissance de Rome, de son histoire, de ses monuments. Non-seulement l'auteur, en procédant ainsi, aurait dégagé les chapitres suivants d'une multitude d'incidences qui encombrent la marche de son exposé, mais encore il aurait été amené à examiner la filiation des récits, à constater, sinon l'origine, du moins la première apparition des légendes. Tel ou tel fait, signalé d'après un écrit du XIV<sup>e</sup> ou du XV<sup>e</sup> siècle, n'offre son plein intérêt qu'à condition qu'on saura d'où il a été tiré. Or, M. G. se préoccupe véritablement trop peu de remonter à la source des légendes qu'il cite sous une forme visiblement récente. A tout instant [1], il rapporte les extraits de simples compilateurs ou traducteurs tels que Brunetto Latino, Jean d'Outremeuse, Ranulf Higden, Jean Mansel (l'auteur de la Mer des Histoires, XV<sup>e</sup> siècle), sans paraître soupçonner qu'il y avait lieu de rechercher et de citer de préférence les sources auxquelles ces écrivains ont puisé.

Le chapitre qui m'a paru le plus étudié et qui contient le plus de faits nouveaux est le dernier, celui qui a pour titre « Tibère, Vespasien, Titus » et qui est consacré au récit de la guérison miraculeuse de Tibère ou de Vespasien, selon les textes. Dans ce chapitre, qui ne se rattache que bien indirectement au sujet du livre, M. G. étudie depuis son origine une légende qui a obtenu un grand succès dans tout l'Occident, et qui a abouti en France à une chanson de geste dont on possède deux ou trois rédactions. En appendice, M. G. a publié [2], d'après un ms. de Turin du XV<sup>e</sup> siècle (L, IV, 3) celle de ces rédactions qui paraît la plus récente. Elle se compose d'environ 1,200 vers alexandrins, et ne semble pas être antérieure au XIV<sup>e</sup> [3]. M. G. a publié aussi, d'après un autre ms. de Turin (L, II, 14) [4] un petit poème français de 482 vers octosyllabiques sur la naissance de Pilate, qui se rattache à la même légende [5]. Ces

1. Voir, par ex., le chapitre III sur la fondation de Rome.

2. Appendice C, pp. 429-460.

3. Ce n'est point autre chose qu'un assez mauvais remaniement de la chanson de geste dont il est parlé dans l'*Histoire littéraire*, XXII, 412, et dont on possède une dizaine de mss. qui ont été énumérés dans un article du *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1874, p. 53, note (où il faut ajouter le ms. Add. 10289 du Musée britannique).

4. Appendice B, pp. 416-428.

5. Ce texte ne semble pas complet, du moins si on le compare à la version française en prose qu'a publiée Du Méril, *Poésies populaires latines du moyen-âge* (1847) pp. 359-363.

publications, bien qu'elles ne soient ni très correctes ni accompagnées des notices littéraires que le sujet comportait, recommanderont le livre de M. G. aux amis de notre ancienne littérature. Quoique le chapitre dont ces deux textes sont le complément soit, je le répète, le plus travaillé du livre, il pourrait donner lieu à bien des remarques de détail, et il serait facile de faire voir, par exemple, que M. G. n'a pas rendu compte d'une façon satisfaisante du rapport des versions françaises, notamment de la chanson de geste, avec la *Vindicta Salvatoris*. Mais je veux me borner à une simple remarque qui montrera que l'érudition de M. G. est loin d'avoir toute l'exactitude désirable. A la page 407, M. G. cite quelques lignes d'un article [1] dans lequel j'ai eu à traiter de quelques textes en français, en provençal et en catalan de la légende de Vespasien et de la vengeance de Jérusalem. Il en parle à l'occasion des versions italiennes dont je ne m'étais pas occupé, et fait suivre sa citation de remarques assez mal fondées, mais du reste insignifiantes. Puis, arrivant aux rédactions provençale et catalane, il se borne à renvoyer le lecteur au *Grundriss* de M. Bartsch et aux *Trovadores en España* de M. Milà y Fontanals, où il n'y a que quelques lignes sur le sujet. Or, si M. G. avait pris la peine de lire mon travail jusqu'au bout, il y aurait trouvé des extraits des versions française (en prose) provençale et catalane, et des indications précises sur le rapport qu'elles ont entre elles. Il aurait vu aussi que la version française dont il cite un extrait p. 406 d'après un ms. de Turin, est celle dont j'ai indiqué plusieurs mss. et transcrit le début [2]. Sur d'autres points encore, l'article en question aurait pu lui fournir d'utiles indications.

En résumé, il y a dans le travail de M. Graf une érudition variée et étendue, sinon bien profonde, mais en même temps une incontinence de citations et une inhabileté de composition qui rappellent par leurs plus mauvais côtés les productions de la science allemande d'autrefois.

P. M.

---

82. — **Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret** suite de *Le mariage de Jeanne d'Albret* par le baron Alphonse de Ruble. Paris, Ad. Labitte, 1881. T. I, gr. in-8° de xi-496 p.

Dans le volume que M. de Ruble *soumet à la critique des érudits*, selon son expression (*préface*, p. v), il raconte la vie de Jeanne d'Albret et d'Antoine de Bourbon depuis leur mariage (20 octobre 1548) jusqu'à la mort de Henri II (10 juillet 1559). D'autres volumes, qui sont en préparation, contiendront le récit des treize dernières années de la reine

1. *Bulletin de la Société des Anciens Textes français*, 1875, pp. 50 et suiv.
2. P. 45 du *Bulletin* précité.

de Navarre. Enfin M. de R. nous fait espérer qu'il mettra au jour l'histoire de la jeunesse de Henri IV et qu'il aura ainsi « rejoint le remarquable ouvrage que M. Poirson a consacré au règne de ce prince et complété le tableau des origines de la monarchie des Bourbons, la plus glorieuse de notre histoire ». Ce vaste programme doit être accueilli avec d'autant plus de joie, que M. de R. est plus capable de l'accomplir. Jeune encore, il est animé de la plus généreuse ardeur; il aime avec passion le beau sujet qu'il a choisi; à l'entrain d'un de ces vaillants *enfants perdus* dont parle si bien Blaise de Monluc, il joint la méthode et la solidité d'un vétéran; il connaît admirablement le XVI[e] siècle, pour l'avoir étudié de la façon la plus approfondie non-seulement dans les meilleurs livres, mais encore dans d'innombrables documents inédits; son style est sobre, net, excellent; à tous les points de vue, en un mot, M. de R. était désigné par les suffrages des bons juges pour écrire cette complète histoire de Jeanne d'Albret qui, depuis si longtemps, est un de leurs *desiderata*.

Dans la première partie de son grand ouvrage, M. de R. avait tiré le plus heureux parti des importantes pièces inédites relatives à l'enfance de son héroïne, qui sont conservées à Bruxelles et surtout à Dusseldorf [1]. Cette fois, ses recherches n'ont pas été moins fécondes, et c'est en Espagne qu'il a trouvé une masse énorme de documents jusqu'à ce jour inconnus de tous les historiens [2], documents qui, dit-il (p. VI) « portent la lumière sur les négociations de Charles-Quint et de Philippe II avec la maison d'Albret et sur certains événements de la seconde moitié du XVI[e] siècle [3] ». La prodigieuse richesse des correspondances espagnoles n'a pas rendu le biographe de Jeanne d'Albret indifférent aux ressources que lui offraient nos archives et nos bibliothèques. Même après le travail de M. de Rochambeau [4], il restait encore un grand nombre de documents à recueillir. M. de R. n'a négligé aucun manuscrit, aucune lettre qui pouvait servir à l'histoire de la reine de Navarre. Il ne se flatte certes pas

---

1. Voir, sur cette première partie, la *Revue critique* du 1[er] septembre 1877, pp. 120-124.

2. MM. Gachard, Mignet et Pichot n'ont touché qu'en passant à l'histoire de la maison d'Albret. M. de R. constate que M. Gachard, le seul des trois savants qui ait visité Simancas, n'avait pas jeté les yeux sur les dossiers de la Navarre, et que « le sujet était vierge de toute recherche ».

3. M. de R. donne, dans sa *préface* (pp. VI-VII) d'intéressants détails sur les archi-
ves réunies dans le vieux château de Simancas par Charles-Quint (et non, comme on
l'a si souvent répété, par Philippe II). Il signale les « quatre-vingt mille liasses qui gar-
nissent les salles de cette sombre forteresse », et où il a choisi un millier de pièces qui
concernent la Navarre. Voir ce qu'il dit (p. VII, note) sur le service annuel ordonné
par Philippe II pour le repos de l'âme de Charles-Quint que l'on célèbre encore à
l'Escurial, comme il y a huit cents ans, le 21 septembre. M. de R. a pu assister à
cette cérémonie qu'il décrit en termes saisissants.

4. *Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret publiées pour la Société de l'Histoire de France*, 1877.

d'avoir tout connu, mais il peut se rendre ce témoignage qu'à Paris, comme à Pau, il a cherché avec un zèle infatigable, à tout connaître [1].

On me saura gré d'emprunter à la *préface* un rapide et fidèle portrait d'Antoine de Bourbon et une vive appréciation des lettres de Jeanne d'Albret (pp. IX-X) : « Ce prince était doué d'une bravoure chevaleresque et de vertus d'homme de guerre que l'on aime à trouver dans l'âme du père de Henri IV. On verra dans les lettres inédites, que nous publions aux *Pièces justificatives*, un capitaine énergique, toujours prompt à se relever, en revêtant son harnais de bataille, des basses intrigues où il s'abaisse... Quant aux lettres de Jeanne d'Albret, nous n'avons pas fait de choix ; nous avons recueilli toutes les lettres inédites que nous avons découvertes. Ici les sources d'intérêt abondent : la grandeur de la reine, les vertus de la femme, le cœur de la mère, la droiture, l'incomparable fermeté du caractère. Elles se distinguent par un charme particulier qui se ferait remarquer quand elles ne seraient pas signées d'un grand nom, par un tour à la fois net et gracieux qui tranche sur la phraséologie des correspondances du XVI^e siècle. Elles sont rares dans ce premier volume, mais elles seront nombreuses dans les volumes suivants. »

Les premières pages d'*Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret* renferment le récit du voyage des nouveaux époux à Vendôme (fin d'octobre 1548) et en Béarn (janvier 1549) ; les dernières pages nous font assister à la tragique fin de Henri II (10 juillet 1559). Entre ces événements se placent la mort et les funérailles de Marguerite d'Angoulême (21 décembre 1549-10 février 1550), les campagnes de 1551, 1553, 1554, auxquelles A. de Bourbon prit une part considérable, la naissance de Henri IV (14 décembre 1553) [2], la maladie et la mort de Henri d'Albret

1. Les trouvailles de M. de R. dans le trésor de Pau ont été fort considérables. Je reproduis ce qu'il en dit (p. IX), dans l'espoir que quelqu'un pourra mettre à profit l'indication qu'il donne un sujet des *Etablissements de Béarn* : « Les archives des Basses-Pyrénées sont, pour le XVI^e siècle, les plus riches de nos archives de province. On y trouve entre autres un recueil d'un prix inestimable, connu sous le nom d'*Etablissements de Béarn*. Ce recueil contient des ordonnances, des requêtes des Etats, des notes en langue française et béarnaise, disposées confusément et sans méthode, mais dont un érudit, armée d'une saine critique, pourrait tirer une publication intéressante pour l'histoire de la province ». Cf. note 2 de la p. 37.

2. M. de R. n'hésite pas (note de la p. 79) à suivre l'opinion exprimée pour la première fois par M. Bascle de la Grèze et à adopter la date du 14. Je regrette qu'il n'ait pas eu connaissance d'une plaquette d'un excellent travailleur, M. Eugène Halphen (*Enquête sur le baptême du roi Henri IV 1599 publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale*, Paris, Champion, 1878). Il y aurait vu que l'opinion de M. de la Grèze n'est pas incontestable, et aussi que l'on n'a pas le droit de dire que « *tous* les historiens ont fixé au 13 décembre la date de la naissance de Henri IV », car M. Halphen s'exprime ainsi (p. VI, note 3) : « Il faut donc s'arrêter à la date du 12 décembre, donnée par d'Aubigné, ami particulier de Henri IV (*Hist. univers.* 1616-1619) et par Bordenave (*Histoire de Béarn* publiée par P. Raymond pour la Société de l'Histoire de France, 1873 ». M. Halphen, après avoir rappelé (*Ibid.*) que la date du 13 a été indiquée par le P. Anselme (I, 145), Moréri (v, 309), Palma-Cayet (édit. Michaud et Poujoulat, *Chron. noven.*, p. 162), Olhagaray (*Histoire de Navarre*, in-4°, 1609,

(mai 1555), les divers séjours du nouveau roi de Navarre et de Jeanne d'Albret en Béarn (1555-1559), les négociations d'A. de Bourbon avec l'Espagne au sujet de la Navarre espagnole (1553-1558), la Réforme en Béarn et en Guyenne jusqu'à la mort de Henri II, la guerre en Navarre, etc. Sur ces divers sujets, comme sur beaucoup d'autres sujets accessoires, M. de R. fournit les renseignements les plus étendus et les plus exacts. J'ai entendu dire parfois que l'auteur se montre exact jusqu'à la minutie. Mais ce qui serait excessif dans une histoire générale, convient parfaitement à une monographie. J'avoue que loin de faire à M. de R. un reproche des menus détails qu'il a mis tant de patience à réunir, je l'en loue et l'en remercie vivement. Il y a trop de prétendus historiens qui vivent uniquement sur les travaux d'autrui, pour que nous n'honorions pas d'une façon particulière ceux dont les recherches originales éclairent d'un jour nouveau les plus petites, comme les plus grandes questions.

Les *pièces justificatives* (pp. 331-439) se composent de diverses lettres et analyses de lettres, les unes françaises, les autres espagnoles. Ce sont les documents en langue espagnole qui tiennent le plus de place dans le recueil. M. de R. a eu raison de croire (p. xi) que par la publication des lettres du duc de Maqueda, du duc d'Albuquerque [1], de Philippe II, quelques traits seront ajoutés aux tableaux déjà tracés du règne de Charles-Quint et de son fils. A la suite des lettres d'A. de Bourbon et de Jeanne d'Albret, on remarque divers documents sur les troubles qui agitèrent, pendant le règne de Henri II, les provinces soumises à la lieutenance du roi de Navarre (lettre de Louis d'Estissac, gouverneur d'Aunis et de Saintonge, de François Aubert, lieutenant-général en Poitou, du sénéchal de Saintonge en 1559 — M. de R. n'indique pas le nom de ce personnage, — de Roffignac, vice-président (*sic*) du parlement de Bordeaux [2], d'Anne de Cossé au maréchal de Brissac sur la blessure de Henri II. On rapprochera de cette dernière lettre une relation latine de

p. 507), et par Perefixe, qui a poussé l'exactitude jusqu'à déterminer le lieu de la conception (édit. de 1822, p. 14), ajoute : « Henri étant venu au monde après minuit, les dates du 12 et du 13 peuvent se concilier, la date du 14 doit être définitivement écartée ». Entre deux critiques aussi savants et aussi judicieux que MM. Halphen et de Ruble, qui l'un et l'autre invoquent un document d'une grande autorité, c'est le cas de dire : *choisis, si tu l'oses*.

1. Voir surtout, parmi les lettres d'Albuquerque, celle qui, datée du 2 septembre 1554, contient le récit de la bataille de Renty (p. 345). Tous les documents espagnols sont précédés de sommaires qui en rendent la lecture facile.

2. Peut-être eût-il mieux valu dire : un des présidents du parlement de Bordeaux. J'avais déjà publié la lettre de Roffignac, dans le tome XIII des *Archives historiques du département de la Gironde* (1871-72, p. 119). J'ai aussi donné à ce recueil, dont les vingt volumes in-4° renferment tant de pièces du XVI° et du XVII° siècle que, tous les jours, l'on republie comme inédites, une lettre d'Antoine de Bourbon au roi de France, à laquelle M. de R., en son analyse (p. 379) attribue la date du 11 mai 1556, tandis que ma copie (t. XIII, p. 127) porte la date du 16, mais je me garde bien d'affirmer que ma copie n'ait pas tort.

la mort de ce roi par l'illustre chirurgien André Vésale (pp. 432-435), pièce des plus curieuses que M. Gachard, si heureux chercheur d'habitude, ne se consolera jamais de n'avoir pas su trouver avant M. de Ruble[1].

T. DE L.

---

83. — **Le public et les hommes de lettres en Angleterre au dix-huitième siècle** 1660-1744 (Dryden, Addison, Pope) par Alexandre BELJAME. Paris, Hachette, 1881. 1 vol. in-8° de VIII-506 p. — Prix : 7 fr. 50.

Grâce à une habitude générale de chercher toujours des études purement littéraires à propos des écrivains devenus classiques, on éprouvera quelque surprise d'abord en ouvrant le livre de M. Beljame. Ce n'est en effet nullement une étude littéraire qu'il a voulu faire à propos de Dryden, d'Addison et de Pope, c'est une étude historique et sociale ; on n'apprendra guère dans son ouvrage à juger de la valeur des odes ou des drames ou de la cadence des vers des auteurs qu'il a choisis, mais on

---

1. Rien n'est plus difficile, je l'ai déjà remarqué ici même, il y a cinq ans, que de prendre en faute un aussi soigneux travailleur que le biographe de Jeanne d'Albret. Aussi mes observations seront-elles peu nombreuses et surtout peu importantes. Le *Si vis pacem, para bellum* n'est point, ce me semble, comme l'avance M. de R. (p. 39), « un adage de Tacite ». — L'église et le faubourg de Bordeaux appelés (p. 143), *Saint-Séverin*, ont toujours porté et portent encore le nom de *Saint-Seurin*. — C'est par inadvertance que le continuateur de Baronius, Henri de Sponde, est indiqué (p. 217), comme vivant « à la fin du XVI° siècle ». M. de R. sait aussi bien que personne que H. de Sponde naquit en 1568, devint évêque de Pamiers en 1626 et mourut en 1643. — C'est encore par inadvertance que (p. 239), M. de R. donne au vicomte d'Orthe le prénom de *Bernard*, qui appartenait à un autre d'Aspremont, officier de justice à Agen (mentionné p. 247) : le fameux gouverneur de Bayonne s'appelait *Adrien* d'Aspremont. — Disons, à propos d'un autre prénom (on voit combien tout ceci est insignifiant) que l'éditeur des *Lettres inédites de Janus Frégose, évêque d'Agen* (1873), avait, avant M. de R. (p. 246), réparé l'erreur de ceux qui « le nomment Jean Frégose. » D'ailleurs, *tous les historiens* n'avaient pas commis cette faute, car il en existe au moins deux, Boudon de Saint-Amans, et M. l'abbé Barrère, qui avaient restitué au prélat son prénom de *Janus* (*Histoire ancienne et moderne du département de Lot-et-Garonne*, t. I, 1836, p. 432. — *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*, II, 1856, p. 216). — Le *principal* dont il est question (p. 250) et que M. de R. ne sait s'il doit appeler *André* ou *Antoine* de Govéa, est *André* de Govéa, comme on peut le voir dans l'*Histoire du collège de Guyenne* par M. Ernest Gaullieur, archiviste de la ville de Bordeaux (Paris, 1874, gr. in-8°, p. 162). — M. de R. aurait pu consulter (p. 321), au sujet de la prétendue prédiction de la mort de Henri II attribuée à Luc Gauric, une excellente note de l'article *Henri II* du *Dictionnaire critique* de Bayle (pp. 24-25 du tome VIII de l'édition Beuchot). Il aurait trouvé là le texte exact de la citation de Gassendi tronquée par l'annotateur de l'Estoile. M. de R. prétend (*Ibid.*) que de Thou, Brantôme et l'Estoile se trompent en citant Luc Gauric parmi les devins qui ont prévu la mort de Henri II. Mais Brantôme, comme Bayle l'a fait remarquer, n'a pas nommé Luc Gauric : il s'est contenté de parler d' « un devin qui composa la nativité de Henri II ».

apprendra à juger ces auteurs eux-mêmes, ces hommes dont les études ordinaires négligent trop et la personnalité et les actions et l'attitude générale dans le cours de leur vie. Des exposés admirablement lumineux et complets feront connaître le milieu dans lequel ils ont vécu, les difficultés, les déboires et les triomphes de leurs vies multicolores. On verra en même temps comment (et c'est là le vrai sujet du livre) il s'est formé peu à peu en Angleterre des « hommes de lettres » qui ont vécu, dans toute l'indépendance de leur talent, libres d'entraves officielles et de servage de cour et comment il se trouva un public pour les lire, les encourager et leur garantir un lendemain.

Au temps de Dryden, ce public n'existait pas et comme il y avait cependant des gens qui n'avaient d'autres ressources que leur plume, ils durent se résoudre à mendier auprès des coteries et des grands le succès et un peu d'argent : « Fêtés et flattés le jour où ils amusent, dédaignés et oubliés le lendemain, tel fut le sort des écrivains. Ils eurent beaucoup de belles paroles et ce fut tout. Au fond, on les méprise, comme des gens riches peuvent mépriser de pauvres diables qui font métier de les divertir, comme de grands seigneurs infatués d'eux-mêmes pouvaient alors mépriser les vilains qui travaillent pour vivre. En somme, un poète n'est, aux yeux de ce monde joyeux, qu'une sorte de bouffon cultivant un genre un peu plus relevé que les bouffons de cour du bon vieux temps, mais n'ayant droit ni à plus d'estime ni à plus de ménagements. Malheur à lui le jour où ses tours ne semblent plus drôles » (p. 137). »

Ces quelques lignes résument la situation au début de la période étudiée, et une quantité prodigieuse de preuves et d'anecdotes piquantes ou tristes démontrent la vérité de ce tableau. Le théâtre dans un tel milieu, les drames écrits pour de tels seigneurs dépassent en brutale immoralité tout ce qu'on peut trouver aujourd'hui sur nos scènes les plus mal famées. Entre les deux systèmes, de nous laisser croire de confiance ce qu'il dit de cette licence et de nous permettre d'en juger par nous-mêmes, M. B. a choisi le dernier parti et d'étranges citations remplissent ses premiers chapitres. Obligés en outre d'écrire beaucoup pour vivre, parce que chaque pièce rapporte peu, les auteurs se tirent d'affaire en composant, comme Ravenscroft, une pièce de cinq actes en sept jours. « Les exigences du théâtre obligèrent les auteurs à avoir recours à deux moyens : la collaboration (la mauvaise, celle qui naît non pas d'une communauté d'idées littéraires, mais d'une communauté d'intérêts) et, ce qui a été depuis la ruine du théâtre anglais, l'adaptation » (p. 58). Avilissement personnel des auteurs, immoralité des pièces, négligence prodigieuse du style, tels étaient donc les résultats qu'avaient donnés, au point de vue de l'art dramatique, la Restauration et les mœurs nouvelles.

Sur le curieux sujet des origines de la presse en Angleterre et de son influence sur les lettres et sur les mœurs (p. 162), M. B. n'est pas moins bien renseigné ni moins intéressant. Les journaux, à cette époque, ont avec les drames des liens étroits et fort singuliers. Les uns et les autres

servent également, et pendant longtemps, de véhicule aux idées politiques des partis ; c'est peu à peu seulement que la presse, qui ne donnait d'abord que des nouvelles de l'étranger sans commentaires (Ex. : « Les nouvelles hebdomadaires d'Italie, d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, du Palatinat, de France et des Pays-Bas, 1622 à 1640 »), en vint à remplacer le théâtre à ce point de vue. Le rôle parallèle des rédacteurs de feuilles périodiques et des drames que le parti de la cour ou le parti de la cité applaudissait tour à tour est fort curieux à examiner, et il l'est d'autant plus que cette étude nous fait retrouver agissant dans le monde politique ces mêmes seigneurs dont on a vu d'abord le rôle dans le monde littéraire. Nous faisons ainsi comme une promenade autour de leur cerveau, en même temps qu'une promenade autour du cercle où se débattait cette société en formation.

Avec Addison, âme noble, courageuse, désintéressée, avec la révolution de 1688, le ton des drames et des journaux s'élève ; on revient à comprendre qu'il y a une chose qu'on appelle la distinction, qui est digne de respect. Le dégoût commence à venir de toute cette littérature où le jeu mis à nu des pires passions n'intéressait que par la caresse qu'on y trouvait pour les commencements de passions semblables que chacun reconnaissait en soi. On goûta le calme, la dignité, le savoir-vivre, le bon sens aimable du nouveau venu. Le rôle de la presse dans cette réforme des mœurs qui s'opérait par la simple puissance du bon sens et de la vérité, et sans qu'il y eût besoin des entraînements qu'aurait pu amener la parole d'un apôtre, fut considérable, et, parmi les journaux qui eurent la gloire d'appuyer ce mouvement, celui d'Addison (apparition en mars 1711) fut de beaucoup le plus puissant. Les auteurs, se respectant davantage, cessent aussitôt d'être méprisés, et c'est presque à un excès contraire que la société passe en les accablant de tous ces titres et de tous ces honneurs dont Voltaire était étonné (énumération pp. 229 et s.).

Enfin, grâce aux efforts d'Addison et de la pléiade des auteurs qui le suivaient de loin dans sa course, un public fut créé en Angleterre, public suffisamment intelligent, lettré et nombreux pour que l'écrivain pût se passer du patronage des grands qu'avait recherché Dryden, de celui des politiques qui avait ajouté à la puissance d'Addison lui-même et ne plus relever d'un autre juge et n'avoir plus d'autre appui que la classe intelligente de la nation, sans distinction de fortune et de rang. Pope, à qui M. Beljame fait peut-être un trop beau rôle, bénéficia des avantages de cette situation et sut en même temps la consolider, la rendre définitive. En effet, d'après les termes de la définition de M. B., les Tennyson et les Browning d'aujourd'hui sont des hommes de lettres de la même manière que Pope l'était et le rôle de leur public vis-à-vis d'eux ne diffère pas de celui des contemporains de Pope.

Il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup sur l'intérêt d'un pareil livre ; les sujets les plus divers y sont abordés avec une égale compétence et pour chacun une profusion de faits peu connus sont mis en lumière

et présentés au lecteur avec une habileté de style et un esprit qui empêchent toute lassitude. A ce point de vue des faits et des curiosités authentiques, le livre de M. B. est une mine inépuisable; quel que soit le côté des XVIIe et XVIIIe siècles anglais qu'on veuille étudier, on aura profit à recourir à lui et nos voisins pourront le faire comme nous-mêmes, car le livre de M. B. était un livre à faire qui n'existait pas plus chez eux que chez nous.

Une « Bibliographie » de plus de cent pages complète cet ouvrage. Les renseignements sont fort minutieux; on y trouvera même la mention des cas bien rares où les ouvrages cités se trouvent à la Bibliothèque nationale à Paris. Si j'avais quelque reproche à faire à M. B., ce serait d'avoir négligé un point de comparaison toujours nécessaire au lecteur français, c'est-à-dire un rappel de ce qui se faisait chez nous. Quelques lignes à chaque chapitre nous auraient suffi et ce rappel nous eût permis de mieux juger des choses au premier coup d'œil du vrai point de vue. Nous aurions aimé savoir quel rang moral et social M. B. assigne aux *Panégyriques à la Montoron* autrement connus chez nous que les dédicaces de Dryden, et s'il y avait analogie complète ou médiocre entre la société anglaise du temps de Charles II et la société où vivait, par exemple, Bois-Robert qui, s'adressant au duc de Nemours, lui disait : « Si les délicats s'aduisent de me faire cette objection, souffrez que je leur responde, que vous auez cela de commun avec les Dieux, dont vous tirez vostre origine, que comme ils ne verroient point de fleurs ny de parfums sur leurs Autels s'ils ne les auoient donnez aux hommes; ainsi Monseignevr, si vous n'auiez répandu sur moy quelques rayons de vos propres grâces, je n'en connoissois point d'estrangères qui fussent dignes de vous, etc. [1]. »

En relisant son ouvrage pour une 2e édition que le « public » français d'aujourd'hui méritera sans doute, M. Beljame fera disparaître, d'autre part, un petit nombre d'expressions un peu hasardées, taches légères qu'on ne remarquerait pas sur une moins riche étoffe. (Ex., p. 18, ll. 9-10; p. 31, ll. 19-20; p. 229, l. 29; p. 372, ll. 22-23.)

J. J. JUSSERAND.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Fél. PASQUIER, archiviste de l'Ariège, a tout récemment publié la *Nomenclature des chartes de coutumes de l'Ariège. Du XIIIe au XVIe siècle.* (Foix, 1882, 18 p. in-8°). Ce petit travail pour lequel M. F. Pasquier a mis à contribution les sources d'information les plus diverses, offre un excellent modèle à suivre; lors-

1. *Cassandre, Comtesse de Barcelone*, trage-comedie. A Amsteldam, chez Raphal Smith, 1654.

que nous posséderons de pareilles nomenclatures pour tous les départements, la bibliographie des coutumes sera faite.

— La librairie Delagrave vient de publier une édition classique du *Pèlerinage de Childe Harold* par M. James Darmesteter. Cette édition renferme, outre une introduction sommaire sur la vie et l'œuvre de Byron, un commentaire approfondi sur le texte. Ce commentaire explique les difficultés de sens et les nombreuses allusions historiques aux faits contemporains; il contient aussi les passages des poètes antérieurs imités par Byron et les passages de *Childe Harold* imités par les poètes contemporains.

— Le P. Pierling publiera prochainement à la librairie Leroux la relation de la mission du jésuite italien Ant. Possevin en Russie (*Antonii Possevini missio moschovitica ex annuis litteris Societatis Jesu excerpta et adnotationibus illustrata*).

— Le 3e fascicule de l'*Essai de bibliographie oratorienne* du P. Ingold (Sauton, in-8°, 47 p.) est consacré aux PP. Lebrun, Lejeune, Lelong, Malebranche, Mascaron, Mauduit, Merault, Morin et Senault; la bibliographie de Malebranche et de Massillon est due à M. l'abbé Blampignon, professeur à la Sorbonne. Le quatrième et dernier fascicule de l'*Essai* paraîtra prochainement.

— M. Ph. Le Duc a fait paraître le troisième volume de son *Histoire de la Révolution dans l'Ain*. Ce volume va du 11 août 1792 au mois d'octobre 1793.

— En voyant, l'an dernier, adjuger, en vente publique, l'édition originale de *Notre-Dame de Paris*, exemplaire broché, avec la couverture primitive, au prix de *dix-sept cents francs*, M. Nauroy conçut l'idée de décrire les éditions originales des opuscules et brochures de l'école romantique française; il vient de publier à la librairie Charavay cette *Bibliographie des plaquettes romantiques* (in-8°, 124 p., tiré à 260 exemplaires). On y trouvera d'intéressants détails littéraires, par exemple, les variantes entre le texte primitif de l'*Ode à Bonaparte* (1822, 6 pages) et celui qui figure dans les *Odes et ballades*.

— M. Emile Montégut a réuni en volume ses articles de la « Revue des Deux-Mondes » sur le maréchal Davout. (*Le maréchal Davout, son caractère et son génie*, avec portrait et autographe. Quantin. In-8°. 243 p.) M. Montégut a, comme il le dit (p. 10), profité des documents qui lui étaient offerts par la récente publication de Mme de Blocqueville. « Ces documents abondent en faits curieux qui fournissent les éléments d'une histoire véritablement neuve du maréchal ». Le livre est ainsi divisé : *Les années heureuses* (1789-1810); *Les années sombres*. (1810-1816.)

— Sous le titre *Essais de critique idéaliste*, M. Victor de Laprade a fait paraître en un volume publié chez Didier (In-8°, 391 p.) les études suivantes : *Juvénal et la haute satire; A propos d'une traduction d'Horace; De l'idée de progrès appliquée à l'histoire des arts; Le grand Corneille; La morale de Molière; Lamartine* (la poésie de Lamartine, son caractère, ses funérailles, poésies inédites et Livre posthume) : *Les origines du réalisme; Comment les arts finissent*.

— Dans le projet de loi présenté le 28 février à la Chambre et demandant l'ouverture de crédits supplémentaires, nous remarquons un crédit extraordinaire de 79,000 francs pour l'*achat de la bibliothèque et des papiers ayant appartenu à Mariette-Pacha*. La bibliothèque de M. Mariette comprend : 1° près de 3,000 volumes, mémoires, extraits, recueils d'égyptologie, et la bibliographie égyptienne y est complète pour les années 1840-1875; c'est une collection presque impossible à réunir aujourd'hui et dont la valeur est estimée à 50,000 francs; 2° 1,500 à 2,000 volumes ou brochures de matières diverses, d'un prix total de 5,000 francs. Quant aux papiers, ils renferment les documents, correspondances, manuscrits, etc. (3,000 feuillets) relatifs à la découverte du Sérapéum de Memphis; les notes, plans, dessins destinés à l'ouvrage sur les *Mastabas* (1,200 feuillets); les manuscrits et dessins pour les ou-

vrages d'Abydos, de Denderah et de Karnak; quatre manuscrits, parmi lesquels celui d'une sixième édition du catalogue du musée de Boulak, etc., etc., le tout pouvant être évalué à 24,000 fr. Il serait désirable que ces travaux manuscrits pussent prendre place à la Bibliothèque Nationale, et que les livres devinssent le noyau de la bibliothèque qu'il est nécessaire de créer pour la mission permanente établie au Caire depuis un an. — On trouve, en outre, au chapitre du Ministère de l'instruction publique, la demande d'un crédit extraordinaire de 150,000 fr. pour les missions scientifiques de MM. Charnay (30,000 fr.; Palenque et Yucatan), Crevaux (70,000 fr.; parcours de l'espace entre le Rio de la Plata et l'Amazone). Pinart et Debaize.

— L'Académie française a décerné, dans sa séance du 20 avril, sur le rapport de M. J. B. Dumas, le prix Bordin. Elle a attribué un prix de 2,500 fr. à M. Vandal pour son ouvrage sur *Louis XV et Elisabeth de Russie* et voté une médaille d'or de 500 fr. à M. G. Pallain, pour la publication de la *Correspondance de Louis XVIII et de Talleyrand.*

— Le conseil général du département du Nord a voté une allocation de 3,000 francs pour l'entretien de la statue de Dupleix à Landrecies, et celui de la Meurthe, une somme de 300 francs pour l'érection d'une statue de l'abbé Grégoire. Le conseil général de la Seine-Inférieure a voté la proposition d'une subvention pour l'érection d'une statue d'Armand Carrel.

— La première galerie du *musée d'ethnographie de Paris* sera prochainement ouverte; elle occupe l'emplacement réservé au premier étage, pendant l'exposition de 1878, aux choses orientales, ainsi que le long couloir parallèle à cette galerie; elle contient les collections américaines.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce, pour paraître prochainement, les ouvrages suivants : 1° une édition de la Chronographie de Théophane, par Ch. de Boor; cette édition renfermera deux volumes, le premier consacré au texte grec, le second contenant une dissertation sur les manuscrits de la Chronographie, les *Vies* de Théophane, la Chronographie d'Anastase le bibliothécaire et un index; outre ces deux volumes, paraîtra à part un fascicule intitulé « *Les sources de la chronique de Théophane* »; 2° une deuxième édition de l'ouvrage d'Arnold Schæfer, *Demosthenes und seine Zeit* (en deux volumes); 3° le second volume des *Kleine philologische Schriften* de Koechly; ce volume renferme les art. et dissertations en allemand, il sera publié par M. E. Bœckel; 4° des études de M. Th. Bergk sur l'histoire et la topographie des pays rhénans au temps des Romains (*Zur Geschichte und Topographie der Rheinlande in rœmischer Zeit*); 5° une édition des poésies de Catulle, par M. Alex. Riese; 6° une troisième édition de la *Politique* d'Aristote par M. Fr. Susemihl; 7° une nouvelle édition des *Scripta minora* d'Arrien, par feu Hercher et M. A. Eberhard; 8° un dictionnaire de la langue parlée dans la Terre de Feu (*Glossar der feuerlændischen Sprache*), par M. Julius Platzmann.

— La collection des « classiques militaires d'Allemagne et de l'étranger » (*Militærische Klassiker des In-u. Auslandes.* Berlin, Schneider), que dirige M. G. von Marées, s'est augmentée de plusieurs volumes; ce sont le neuvième fascicule, comprenant la fin des écrits militaires de Napoléon Ier, commentés par M. le major Boie (pp. 161-184) et la première partie d'un choix des écrits militaires de Scharnhorst, avec un commentaire et une introduction du major baron von der Goltz (pp. xxv et 1-124; on y remarquera surtout l'étude sur la défense de Menin et la délivrance de la garnison); — le dixième fasc., qui renferme la deuxième partie du *Précis de l'art de la guerre* de Jomini, traduit et commenté par le lieutenant-colonel von Boguslawski; — le onzième fasc. où l'on trouve la fin du choix des écrits de Scharnhorst (pp. 125-340), dû également au major von der Goltz).

— On annonce, parmi les travaux qui doivent prochainement paraître, une édition de *Graf Rudolf*, par M. L. Vüllner, de Berlin; une étude sur la langue de Gœthe dans ses lettres et poésies de 1764 à 1776, par M. K. Burdach; et la publication, par M. Collitz, du *Waldecksches Wœrterbuch* laissé par Karl Bauer.

— Une chaire de philologie romane a été fondée à l'Université de Fribourg en Brisgau; le titulaire de cette chaire est M. Fritz Neumann, auparavant professeur à l'Université de Heidelberg et directeur du *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*.

— L'Université de Rostock a proposé le sujet suivant de concours, « la figure du diable dans la poésie allemande du moyen âge. »

AUTRICHE. — Le troisième et le quatrième fascicule des *Mitteilungen des K. K. Kriegs-Archivs*, publiées par la direction des archives de la guerre (Wien, Waldheim, pp. 247-523), sont surtout relatifs à la guerre contre la Turquie, 1736-1739. On y trouvera aussi un mémoire de Radetzky, daté de 1828 et intitulé « plan général d'une campagne des Austro-Russes contre les Turcs » *(Hauptumriss für eine Campagne mit Russland gegen die Türkei)*; le feld-maréchal demandait que la campagne s'ouvrît par la prise de Belgrade, — des lettres de Frédéric II au général Fouqué, gouverneur de Glatz, lettres tombées dans les mains des Autrichiens lors de la prise de Glatz en 1760; — le journal d'un chef de bataillon autrichien en 1805 (depuis la surprise du pont de Florisdorf par les Français jusqu'à Austerlitz); — une étude sur l'armée de Napoléon en 1809, d'après un mémoire anonyme conservé aux archives du cabinet impérial et un mémoire de Radetzky.

— M. Schuchardt, le professeur bien connu de l'Université de Gratz, doit publier, sous les auspices de l'Académie de Vienne, une *Bibliographie créole*.

ANGLETERRE. — La quatrième et dernière partie de l'*Etymological Dictionary* de M. Skeat est sur le point de paraître. Un abrégé de l'ouvrage sera publié presque en même temps, sous le titre « *A concise etymological dictionary of the english language* ».

— M. Reginald Lane Poole publiera, pour la *Wiclyf Society* le traité *De dominio civili*, qui forme les livres III, IV et V de la *Summa Theologiae* du réformateur.

— L'éditeur de la *Lex Salica*, M. J. H. Hessels, a terminé un ouvrage sur Gutenberg; cet ouvrage paraîtra très prochainement à Londres, chez Quaritch.

— L'éditeur Murray doit publier à bref délai un ouvrage de M. J. Hutton sur *Jacques et Philippe d'Artevelde;* un livre de M. Hosack, intitulé *Rise and growth of the law of nations, carried down to the treaty of Utrecht*, et un volume d'études de sir Alfred Lyall, *Asiatic studies, religions and social*. Ce dernier volume renfermera les études suivantes : *Religion of an indian province; Origin of divine myths in India; Influence upon some religious beliefs of a rise in morality; Whitchcraft and non-christian religions; Missionary and non-missionary religions; Relations between the state and religion in China; Formation of clans and castes; Rajput states in India; Islam in India; Our religious policy in India; Religious situation in India.*

— La collection des « simplified grammars » que publie la maison Trübner, comprendra, outre les grammaires de M. Morfill (russe, polonais, tchèque, serbe et bulgare), une grammaire du grec moderne, par M. Geldart; une grammaire du kymrique de Galles, Cornouailles et Grande-Bretagne, du gaélique d'Ecosse, d'Irlande et de l'île de Man, par M. Jenner; une grammaire hongroise, par M. Singer; une grammaire assyrienne, par M. Sayce; une grammaire danoise, par Miss Otté, etc.

— Nous avons reçu le compte-rendu de la première session du congrès tenu à

Londres les 12, 13 et 14 janvier 1882 par les membres de la *Société nationale des professeurs de français en Angleterre* (Hachette, in-8°, 24 pp.). Cette Société, fondée le 12 novembre 1881, a pour objet « de défendre et de faire valoir, par la puissance de l'association, les droits et les intérêts de ses membres; d'apporter dans l'enseignement du français toutes les améliorations désirables; de former une caisse de retraite et de secours; d'aider au placement des sociétaires sans emploi. » Le siège de cette Société est à Londres, 20, Bedford-Street, Strand.

BELGIQUE. — La Société archéologique de Namur fait imprimer, en ce moment, le dernier volume d'une publication importante pour l'histoire des familles et des localités de cette province, *les Fiefs du comté de Namur*.

— Le troisième volume de la *Correspondance du cardinal de Granvelle*, que vient de publier M. Edmond Poullet, est consacré aux années 1565-1583. On y trouvera soixante-cinq lettres écrites par le cardinal; dix-sept sont adressées à Philippe II, qui lui répond à six reprises. Cent dix-huit autres lettres émanent des correspondants de Granvelle, qui, pendant son séjour à Rome, et malgré son éloignement, ne cessait de suivre attentivement le cours des affaires. Parmi les correspondants du cardinal, citons Marguerite de Parme, les frères de Taxis, et surtout le prévôt Morillon, qui avertissait Granvelle presque jour par jour de ce qui se passait, et Ferdinand de Lannoy, chargé de lui faire connaître plus spécialement les événements militaires. Ces lettres, qui se rapportent au gouvernement du duc d'Albe, traitent, entre autres choses, de l'arrestation et du supplice d'Egmont, de Hornes, de Van Straelen, de Villers, de la création du Conseil des troubles, des agissements d'un des plus influents conseillers du duc d'Albe, don Francisco d'Ybarra, des conspirations ourdies en Angleterre et de la rupture des relations commerciales avec cette contrée, de l'expédition de Louis de Nassau en Frise, de l'invasion d'Orange dans les Pays-Bas, de la mission de l'archiduc Charles à Madrid, etc. M. Poullet a fait précéder le recueil d'une introduction et y a joint un grand nombre de notes sur les personnages qui figurent dans cette correspondance.

— Nous avons annoncé en son temps la formation d'une commission, composée de MM. Gachard, président, Ruelens, secrétaire, de Burbure, Génard et Rooses, chargée de recueillir tous les documents relatifs à Rubens. Cette commission a publié le premier fascicule d'un bulletin, le *Bulletin Rubens*, destiné à faire connaître ses travaux. Ce *Bulletin* comprend deux parties : 1° les procès-verbaux des séances de la commission, les pièces administratives, les correspondances qui offrent de l'intérêt; 2° des études historiques, des documents inédits relatifs à Rubens, à ses élèves, amis, correspondants, etc. Il paraît par livraisons trimestrielles, avec illustrations, et les articles — qui ne doivent être que des notices, des documents, des renseignements positifs — peuvent être écrits en toute langue. Le premier fascicule de ce *Bulletin* (Bruxelles, Muquardt, et Anvers, de Backer) renferme, outre des comptes-rendus des séances et travaux de la commission, une lettre de Philippe de Marnix à Rubens, communiquée par M. Génard, et à laquelle est joint le fac-similé de la procuration donnée par Jean Rubens à sa femme le 26 avril 1577 à Cologne; une notice de M. Max Rooses sur l'*Assomption de la Vierge*, tableau du maître-autel de la cathédrale d'Anvers; une notice de M. Ruelens sur le peintre Adrien de Vries. Les deux notices de MM. Rooses et Ruelens sont accompagnées de documents inédits.

— Dans la séance du 6 mars de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, M. Gachard a lu une notice sur *Charles VI, Marie-Thérèse et Marie-Elisabeth*, destiné à servir d'introduction à un volume, sous presse, des publications de la commission royale pour les anciennes lois et ordonnances de la Belgique.

— Un professeur de l'école des mines de Liège, M. Emm. PASQUET, a envoyé à la Commission royale d'histoire une notice sur les documents manuscrits, relatifs à la Belgique, qui se trouvent dans les archives et bibliothèques publiques des pays scandinaves. Cette notice, lue par M. Piot dans la séance du 3 avril, a été insérée dans le Bulletin de la Commission. M. Pasquet indique, parmi les documents les plus importants, ceux qui se trouvent à Christiania; ce sont les papiers de Christian II, roi de Danemark, beau-frère de Charles-Quint; on y voit quantité de lettres de l'empereur, de l'archiduchesse Marguerite, de la reine Marie, etc. M. Pasquet a trouvé à la bibliothèque de l'Université d'Upsal un manuscrit contenant des pièces en français et en italien sur les affaires des Pays-Bas à la fin du XVI[e] siècle, entre autres un *Discorso di don Scipion di Castro sopra l'andata del duca Alason* (d'Alençon) *in Flandria.*

— La Société belge d'anthropologie s'est définitivement constituée le 27 mars dans une séance tenue à l'Université libre de Bruxelles. Cette société a pour but « l'étude de l'anthropologie générale et plus spécialement l'étude des populations de la Belgique »; M. Léon VANDERKINDERE, recteur de l'Université libre de Bruxelles et membre de la Chambre des représentants, a été nommé président de la Société.

— Les éditeurs Pirard, de Liège, annoncent la publication d'un annuaire politique et administratif : *La Belgique politique, année 1882.* (In-8°, 350 p. 3 francs.) L'ouvrage comprendra un résumé des travaux parlementaires de l'année, une revue de la presse, etc.

— La grande publication, commencée en 1865 par M. Th. JUSTE et intitulée *Les fondateurs de la monarchie belge,* vient de s'achever par un dernier volume, qui est le vingt-septième; ce volume est relatif à l'*Election de Léopold I[er]*.

ITALIE. — M. Ruggero BONGHI prépare une édition des œuvres et lettres inédites de Manzoni; il prie les personnes qui auraient des communications à lui faire, de les adresser à son nom, Rome, via Vicenza.

— Un certain nombre d'admirateurs de Gœthe ont célébré le 22 mars, dans la ville d'Aquila, l'ancienne Amiternum, — qui doit élever prochainement un monument à Salluste — le cinquantième anniversaire de la mort du grand poète. Cette fête littéraire avait été organisée par M[me] Aug. de Stein-Rebecchini et un professeur au lycée d'Aquila, M. Setti; ce dernier a fait une conférence *Sugli amori di Volfango* (trad. italienne de Wolfgang); on a lu dans *Dichtung und Wahrheit* l'épisode de Sesenheim, ainsi que les poésies *es schlug mein Herz* et *Hand in Hand und Lipp' auf Lippe*, la scène entre Marguerite et Faust dans le jardin de Marthe Schwertlein etc. Qui aurait cru que les manifestations dont le 22 mars a été l'occasion dans les grandes villes de l'Allemagne, auraient lieu également dans une petite ville des Abruzzes et qu'il y avait à Aquila une petite et dévote *Gœthegemeinde?*

SUÈDE. — M. Gustave STORM, de Christiania, a le dessein de fonder une revue consacrée uniquement à la philologie noroise; le premier fascicule de cette revue paraîtra dans le courant de l'année; la revue publiera des articles en allemand.

---

## ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 21 avril 1882.*

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie le calque d'un nouveau fragment, récemment découvert, du plan antique de Rome connu sous le nom de *plan capitolin.*

M. Hauréau est élu membre du conseil de perfectionnement de l'Ecole des chartes et M. Jourdain membre de la commission du prix Brunet, en remplacement de M. Thurot.

M. Renan communique une lettre du général Faidherbe sur les inscriptions libyques ou berbères (et non phéniciennes, comme beaucoup de personnes le croient sans raison) trouvées aux îles Canaries. Après avoir rappelé que les premières inscriptions de ce genre ont été découvertes il y a quelques années, à l'île de Fer, par don Aquilino Padron, curé de la cathédrale de las Palmas, que plusieurs ont été relevées depuis cette époque et publiées en 1879, dans un ouvrage intitulé *Antiquités canariennes*, par M. Berthelot, consul de France à Sainte-Croix-de-Ténériffe, enfin qu'on doit à M. le Dr Verneau un recueil, présenté à l'Académie le 24 février dernier, où se trouvent à la fois ces inscriptions déjà connues et plusieurs autres découvertes depuis, M. Faidherbe examine la lecture d'une de ces inscriptions en particulier. Il pense que les caractères qui la composent doivent se lire ainsi : *Sardident.* C'est probablement un nom de lieu ; on connaît déjà plusieurs noms de lieu libyques ou berbères qui finissent en *ent*. En terminant, le général Faidherbe exprime le vœu que le gouvernement s'occupe de faire recueillir les éléments d'un dictionnaire berbère, en tenant compte à la fois des différents dialectes de cette langue. L'idiome berbère a une grande importance pour la France ; un demi-million de sujets français ne connaissent pas d'autre langue.

M. Barbier de Meynard saisit cette occasion d'annoncer un fait qui répond en partie au désir exprimé par M. le général Faidherbe. M. Basset, récemment chargé d'une mission bibliographique en Tunisie, vient de recueillir, entre autres, quatre vocabulaires berbères, empruntés à deux dialectes différents. Ce sont là des éléments importants déjà acquis pour l'œuvre future du dictionnaire comparé des dialectes berbères.

M. Heuzey continue sa lecture sur les terres cuites de Kittion, aujourd'hui Larnaca (île de Chypre). Comme il l'a indiqué au commencement de sa précédente lecture, on trouve dans les buttes de Kittion, mêlés pêle-mêle avec les figurines de style primitif et oriental, des fragments grecs du plus beau style. Il n'y a même pas d'autre endroit où le grand caractère de l'époque de Phidias se montre avec autant de netteté, dans de simples statuettes de terre cuite. La transition du style grec paraît avoir été brusque ; elle aura été provoquée, pense M. Heuzey, par une immigration considérable d'ouvriers grecs, athéniens probablement, qui peut avoir eu lieu vers la première moitié du ive siècle avant notre ère.

M. Raffray communique des détails sur de curieux monuments examinés par lui à Lalibela, capitale de la province de Lasta, en Abyssinie. Ce sont des églises monolithes, taillées dans un bloc de rocher, seul conservé au milieu d'une carrière exploitée. Il y en a dix de ce genre dans la ville de Lalibela. M. Raffray les a toutes dessinées avec grand soin ; tous les dessins qu'il a rapportés sont mis sous les yeux de l'Académie. Une tradition courante dans le pays et consignée dans un manuscrit en langue geez, que l'on conserve dans une de ces églises, attribue tous ces monuments au roi Lalibela, cinquième négous chrétien et le troisième qui ait régné dans la ville qui porte son nom, probablement vers le ve siècle de notre ère. Lalibela, pour faire construire ou plutôt tailler ces églises, aurait fait venir, dit-on, quatre à cinq cents ouvriers d'Egypte. Il y a dans le pays, en dehors de la ville de Lalibela, d'autres églises faites de même ; mais, selon la tradition locale, elles sont de date postérieure et elles sont dues à des ouvriers indigènes, qui ont pris pour modèle l'œuvre des artisans égyptiens du négous Lalibela.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. François Lenormant : — 1° Müntz (Eug.), *le Musée du Capitole et les autres Collections romaines à la fin du* xve *et au commencement du* xvie *siècle* (extrait de la *Revue archéologique*) ; — 2° *Revue d'ethnographie*, dirigée par Ernest Hamy, 1re livraison.

Julien Havet.

Errata. — Un de nos abonnés nous suggère que dans le passage de la lettre de Ramus (no du 10 avril, p. 296) « si nondum metas redierit, » *Metas* doit s'écrire par une majuscule et signifie Metz.

— Même numéro, p. 290. La pagination a été rectifiée dans le nouveau tirage de Plutarque, *Vie de Cicéron*, par Ch. Graux.

— No 13, p. 245, note. Thurot fut professeur à la Faculté des lettres de Clermont (et non de Poitiers).

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 8 Mai — 1882



84. — **T. Macci Plauti Menaechmi.** In usum lectionum suarum edidit Iohannes Vahlen. Berolini apud Franciscum Vahlen. 1882, iv-99 p. in-8°.

M. Vahlen n'a pas voulu faire une édition qui lui fût personnelle, mais simplement fournir à ses élèves des exemplaires imprimés qui les renseignassent vite sur le texte des manuscrits. Il reproduit donc sciemment de mauvaises leçons, des vers faux, des barbarismes même (ainsi *tuest* au vers 187). L'appareil critique indique les variantes et un choix de conjectures. Il eût pu être perfectionné sur des détails. Ainsi l'éditeur fût sorti d'incertitude sur le vers 183, cité par Varron, en consultant Adolphus Groth, *de M. Terenti Varronis de lingua latina librorum codice Florentino*, Argentorati 1880.

Le texte est établi d'après les manuscrits BC et les fragments de A. Quand un vers est conservé dans A, M. Vahlen admet la leçon de ce manuscrit dans le texte et rejette celle de BC en note, même alors qu'A est manifestement fautif et BC sans faute (ainsi FERIO FORIS et *foris ferio* au vers 177). M. Vahlen est évidemment juge de ce dont ses élèves ont besoin pour l'écouter ; son avertissement montre qu'il comprend le médiocre intérêt de son édition pour le public. Il eût rendu un plus grand service à ceux qui étudient Plaute s'il s'était procuré une copie diplomatique d'une comédie quelconque dans B, s'il l'avait imprimée sans y changer un iota, et en citant, *en note seulement*, A d'une part, C de l'autre, et les témoignages des grammairiens.

Louis Havet.

---

85. — Dietrich Rohde. **Ueber die Bildung neuer Namen auf dem Gebiete der beschreibenden Naturwissenschaften.** Hamburg, Meissner. 1881, 15 p. in-4°.

Nous avons là un écrit de circonstance, composé pour un anniversaire célébré par l'école supérieure du *Johanneum* à Hambourg. Nous y trouvons d'abord des considérations philosophiques sur la façon dont,

peu à peu, l'homme éprouve le besoin de dénommer les plantes et les animaux; puis, un aperçu sommaire de l'histoire de l'« onomatologie. » L'auteur combat l'opinion donnée par Fabricius, l'élève de Linné : « Les meilleurs noms sont ceux qui n'ont pas de signification. » M. Rohde se propose, au contraire, de prouver que la formation d'un nouveau nom en histoire naturelle repose toujours sur l'observation d'une particularité, qui est propre à l'objet à dénommer, et à laquelle la dénomination doit faire allusion. Les naturalistes empruntent ces noms tantôt au genre d'activité ou de mouvement qui caractérise l'animal, tantôt à son genre de nourriture, souvent aux objets qu'il rappelle par sa forme et à l'usage qu'on en peut faire, enfin au pays dont il est originaire. La conclusion est que l'onomatologie scientifique vaut un peu mieux que sa renommée, et qu'elle pourrait s'améliorer encore par suite d'une entente entre les naturalistes et les philologues. Les observations de M. Rohde sont curieuses et se lisent avec intérêt.

Emile BAUDAT.

---

86. — **Le Pertuis du mont Viso,** étude historique par Louis VACCARONE. Turin, Casanova. 1881, in-8°, 127 pp.

Il existe sur les flancs du mont Viso, près du col de la Traversette, une galerie de 75 mètres de longueur conduisant de la vallée du Queyras dans celle de Saluces. Ce curieux ouvrage a été attribué successivement à Pompée, à Annibal et aux Sarrazins. En réalité, il a été fait à frais communs par le roi de France et le marquis de Saluces pour favoriser le commerce de leurs deux Etats, et a été terminé en 1480. A cet égard, les preuves abondent : cette date de 1480 est gravée à l'entrée de la galerie; un géographe peu connu nommé Jacques Signot, auteur d'un ouvrage intitulé : *La totale description de tous les passaiges.... pour entrer des Gaules en Italie,* imprimé en 1515, en signale l'ouverture comme ayant précédé de vingt-cinq ans environ l'apparition de son livre; enfin, aux archives de Turin et de l'Isère, on trouve les documents originaux ou les copies authentiques relatifs aux négociations qui précédèrent les travaux ou les suivirent. M. Vaccarone vient de publier dans sa brochure une partie des documents conservés à Turin ; ce travail est bien fait, on n'a à lui reprocher que d'avoir imprimé ces textes sans ponctuation et sans lettres capitales, et d'avoir commis quelques erreurs de lecture dans les noms de lieu du Dauphiné. Seulement M. V. paraît ignorer absolument que le même travail a déjà été fait il y a dix-sept ans par M. Aristide Albert, de Grenoble. Le travail de M. Albert, intitulé : *Le mont Viso, lecture faite à l'Académie Delphinale* (Grenoble, Prudhomme, 1865, in-8°, 23 pp.) a moins de développements que celui de M. Vaccarone, mais les conclusions de ces deux ouvrages sont identiques. M. Albert et M. Vaccarone reconnaissent que l'honneur de l'entreprise revient au

marquis de Saluces; ils indiquent la même date pour l'achèvement des travaux, et donnent tous deux exactement les noms des entrepreneurs qui se chargèrent de l'ouvrage. En outre, les mêmes auteurs, entre autres Jacques Signot, ont été cités dans les deux brochures. Si je signale cette singulière coïncidence, c'est uniquement pour constater que l'honneur d'avoir découvert la date précise du percement du mont Viso appartient à l'un de nos compatriotes.

J. Roman.

---

87. — **Les grands écrivains de la France.** Nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions avec variantes, notes, notices, portraits, etc. **Mémoires de Saint-Simon.** Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe augmentée des Additions de Saint Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices par A. de Boislisle et suivie d'un lexique des mots et locutions remarquables. Tome III. Paris, librairie Hachette, 1881, in-8° de VIII-581 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il s'est écoulé, dit, en tête de son *Avertissement*, M. de Boislisle (p. I), « un trop long intervalle de temps depuis la publication de nos deux premiers volumes, pour que nous ne désirions pas faire connaître la cause principale de ce retard. Le tome III était déjà en préparation lorsque, vers le commencement de l'année 1880, se sont ouvertes les portes du Dépôt des Affaires étrangères, où gisaient, depuis cent vingt ans, derrière des murs impénétrables et sous de solides serrures, les manuscrits enlevés, par l'ordre de Louis XV, aux héritiers de Saint-Simon. » M. de B. n'a pas voulu insister « sur cet heureux dénouement de la campagne de revendication qui, commencée, il y a plus d'un demi-siècle, par le général de Saint-Simon, et reprise en dernier lieu par M. Armand Baschet, a été enfin couronnée de succès, » mais il a tenu à remercier, dès sa première page, ceux de ses « confrères en histoire » qui se sont associés à ses réclamations, les membres des compagnies savantes et les écrivains « qui ont bien voulu y intéresser le public, » et tout particulièrement le Ministre qui lui a donné gain de cause, comme ceux des collaborateurs de M. de Freycinet qui se sont empressés de faire autant que possible regagner à l'éditeur le temps perdu.

M. de B. dit ensuite (p. II) combien sa tâche a été augmentée par le surcroît de matériaux mis tout à coup à sa disposition : « Il a fallu d'abord pratiquer des reconnaissances préalables, puis poser les bases d'un inventaire, le faire exécuter, établir les références entre les Mémoires et les nouveaux papiers, où une grande partie de ces mêmes *Mémoires* se retrouvait à l'état de fragments épars, sous une forme primitive ou sous plusieurs formes successives, et enfin faire faire la transcription des pièces, des fragments qui, sans sortir du cadre adopté

pour notre édition, pouvaient être immédiatement mis à profit dans l'appendice du tome III ou dans les compléments des deux appendices précédents. Bien que cette besogne ait été facilitée par l'obligeance inépuisable des conservateurs du Dépôt, et qu'elle se trouve aussi simplifiée par les publications entreprises de côté ou d'autre, des mois se sont passés avant que nous pussions, sûrs d'un butin devenu magnifique, revenir au volume que nous préparions. Plus tard, pour la mise en œuvre, il s'est produit, c'était chose inévitable, des hésitations, des tâtonnements, c'est-à-dire d'autres pertes de temps fort regrettables. On sait que les dimensions de notre plan, quoique sagement et prudemment réduites, ne laissaient pas d'inquiéter encore et nos amis et nous. Il s'agissait donc de ne point élargir inconsidérément ce cadre, et de fournir néanmoins au lecteur des *Mémoires* tout ce qui, dans les nouveaux papiers de Saint-Simon, peut être nécessaire ou sérieusement utile. Les notes et les appendices du tome III feront voir si nous avons bien compris nos obligations nouvelles. Notre règle générale est de renvoyer aux textes publiés, ou même à ceux qui sont encore inédits, mais facilement abordables, plutôt que d'encombrer le bas des pages et la fin des volumes. Sauf de rares exceptions, nous suivrons le même système pour tout ce qui a été imprimé ou s'imprimera des papiers des Affaires étrangères, soit dans des revues, soit en ouvrages séparés, comme les *Ecrits de Saint-Simon*, que publie M. Faugère et qui sont parvenus actuellement à leur troisième volume. »

M. de B., après avoir ajouté (p. III) que plus ces publications se multiplieront, plus son fardeau personnel s'allégera, et que ce qu'il dit surtout des manuscrits sortis de la plume même de Saint-Simon, s'étend à tous les textes quelconques qui intéressent l'histoire du XVII[e] et XVIII[e] siècles, rappelle le souhait exprimé par lui, en 1879, touchant la publication des mémoires inédits du marquis de Sourches, et mentionne la réalisation de ce souhait par la maison même qui édite les *Mémoires* et les *Ecrits inédits* de Saint-Simon. Il a pu, nous dit-il, profiter des révélations du marquis de Sourches au fur et à mesure que le tome I[er] de l'édition de M. de Cosnac s'imprimait à côté du présent tome III. Il a pu encore utiliser « un manuscrit de haut intérêt, les *Relations de la cour de France en 1690*, par l'allemand Ezéchiel Spanheim, dont M. Charles Schefer, de l'Institut, fait en ce moment la publication pour la Société de l'Histoire de France et qu'il y aura lieu souvent de citer en regard des portraits de Saint-Simon. Bientôt aussi commencera l'impression de cette correspondance de la marquise de Balleroy qui a été déjà mise en relief par MM. Aubertin et Chéruel, et qui, imprimée intégralement, rendra les meilleurs services au commentateur de la seconde moitié des *Mémoires*. »

Le vaillant éditeur exprime (p. IV) des espérances et des vœux auxquels nous nous associerons tous : « Comme les publications s'attirent en quelque sorte les unes les autres, il est probable, il est même déjà cer-

tain, que l'histoire du temps dont Saint-Simon est et restera le peintre incomparable va s'enrichir de toutes parts. Nombre de documents ou d'études sur cette époque, ayant vu le jour dans les deux dernières années, ont déjà servi à notre annotation ; puisse le futur tome IV bénéficier de la continuation de cet heureux mouvement ! »

M. de B. a cru devoir revenir (pp. V-VII) sur un point important de son Avant-propos. Il répond ainsi à des critiques qui lui ont reproché d'avoir prétendu que *sans Dangeau, on n'aurait peut-être pas eu les mémoires de Saint-Simon :* « Ce que nous connaissons maintenant des papiers de notre auteur fait voir que certainement, et quoiqu'il dise en divers endroits, il n'avait ni commencé la rédaction régulière de ses Mémoires, ni même songé à cette entreprise, avant d'avoir eu communication et copie du *Journal*. Alors même que le manuscrit de Dangeau se trouva entre ses mains, il ne voulut d'abord qu'annoter, commenter, rectifier ou contredire, par des *Additions*, certains passages du manuscrit dont la forme et le caractère lui semblaient, dit-il, si fort *au-dessous du médiocre*, bien que le fond fût pour lui un secours nécessaire, une mine facile à exploiter. Sur ces entrefaites, les continuateurs de l'*Histoire généalogique* du P. Anselme et de du Fourny ayant terminé leur œuvre (1733), Saint-Simon se trouva peu satisfait de ce qu'ils avaient dit des ducs et pairs, encore moins de leur volume des chevaliers du Saint-Esprit, et, regrettant en outre qu'ils n'eussent pas fait droit à ses propositions ou réclamations en faveur des charges de la couronne qui n'avaient aucune place dans l'ouvrage, il entreprit de reprendre et compléter par lui-même, comme biographie et comme histoire, ces articles des ducs, des chevaliers du Saint-Esprit et des officiers de la couronne qu'on n'avait traités qu'à un point de vue purement généalogique, ou qui même faisaient lacune. Ce fut seulement après avoir poussé fort loin ce travail d'une part, et d'autre part les additions à Dangeau, que l'idée lui vint de donner une forme plus régulière, en même temps que plus personnelle, à ses souvenirs, aux portraits, aux anecdotes, aux considérations, aux digressions qu'il éparpillait jusque-là, sans suite et sans liaison, dans ses portefeuilles ou sur sa copie du manuscrit de Dangeau. Et, je le répète, avec plus d'assurance encore qu'en 1879, maintenant que j'ai mûrement étudié la masse énorme de papiers conservée aux Affaires étrangères, tout nous prouve qu'il a pris pour se guider dans la contexture de son œuvre définitive les éphémérides du véridique et exact marquis, et qu'il n'a pu faire autrement [1]. »

1. M. de B. se propose de « traiter bientôt cette question aussi complètement qu'elle le mérite, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la constitution fondamentale des *Mémoires*, et par conséquent de leur valeur historique. » Dès à présent il est établi, par de nombreuses notes du tome III, que « presque tout ce qui forme la trame du récit historique de Saint-Simon est emprunté à Dangeau, y compris même des expressions, des membres de phrases entiers, et jusqu'aux tours par le temps présent dont naturellement l'auteur du *Journal* se servait chaque soir en consignant

M. de B. termine son *Avertissement* en nous annonçant ainsi une bonne et heureuse nouvelle : « En ce qui concerne le commentaire philologique et grammatical, on verra que les notes ont considérablement augmenté en nombre et en importance; mais personne assurément ne s'en plaindra, et personne même n'en peut être surpris. Etant données les dimensions des *Mémoires* et par suite la durée probable de la publication, pouvions-nous renvoyer le lecteur au futur lexique pour nombre de renseignements ou d'explications que la langue, les locutions et les constructions de Saint-Simon, si souvent étranges et embrouillées, rendent nécessaires en regard du texte même? Ces notes, comme on peut s'en souvenir, sont du ressort particulier de M. Regnier, qui a bien voulu se charger de tout ce qui, dans le commentaire, a rapport à la langue. Sans rendre par là inutile le lexique à venir, sans rien ôter de son intérêt ni de son importance au travail d'ensemble qui doit se faire en son temps, M. Regnier donnera désormais à cette partie de l'édition toute l'extension qu'elle comporte [1]. »

Les 337 premières pages du tome III renferment le texte des *Mémoires* qui se rapporte à l'année 1696. Le reste du volume est occupé par l'*Appendice* (pp. 339-538), par les *Additions et corrections* (pp. 539-548), par la *Table des sommaires qui sont en marge du manuscrit autographe* (pp. 551-554), par la *Table alphabétique des noms propres et des mots ou locutions annotés dans les Mémoires* (pp. 555-576), par la *Table de l'Appendice* (pp. 577-581).

L'*Appendice* est d'une richesse extrême. Dans la première partie ont été réunies les *Additions de Saint-Simon au journal de Dangeau* (pp. 339-375). Dans la seconde partie, qui est beaucoup plus considérable, nous trouvons divers fragments inédits de Saint-Simon sur la succession du dernier Longueville, sur le maréchal du Plessis, sa femme et ses enfants, sur la principauté de Monaco, sur la duchesse de Guise [2], sur M. et M^me^ de Saint-Géran, sur la marquise de Sévigné et les Grignan, sur la maison de Chaumont-Quitry, sur le comte du Montal, sur le duc et la duchesse d'Arpajon, sur le marquis et la marquise de Dan-

---

ses souvenirs de la journée. » M. de B. est donc parfaitement autorisé à déclarer (p. VII) que « sans ce guide, sans cette trame, quels que fussent le talent de Saint-Simon, sa verve, sa connaissance des faits, des choses, des personnes, sa vigueur de plume, son génie enfin, il lui eût été impossible de reconstituer, à un demi-siècle d'intervalle, le fond de son récit, et qu'il n'eût eu ni le courage ni même le moyen de reprendre la filière de ses souvenirs. »

1. Disons tout de suite que les notes fort nombreuses de l'éminent philologue fournissent un précieux supplément au *Dictionnaire* de Littré. Non-seulement diverses lacunes de ce beau recueil sont comblées, mais encore diverses erreurs sont rectifiées. Espérons que M. Régnier pourra faire jouir de ses fines et savantes remarques les lecteurs du dernier volume de Saint-Simon.

2. Du fragment de Saint-Simon, M. de B. rapproche un fragment sur la duchesse douairière de Guise, *Relation de la cour de France en 1690*, par E. Spanheim (p. 388).

geau et son fils [1], sur le marquis et la marquise d'O, sur le maréchal de Bellefonds et sa famille [2], sur la marquise de Guercheville, sur la maison d'Albret-Miossens, le maréchal d'Albret et Mme d'Heudicourt, sur le comte de Brionne, sur le duc de Longueville, candidat en Pologne, sur les Rouannez, sur les marquis de Castries. A côté de ces extraits si remarquables des papiers conservés au Dépôt des Affaires étrangères, signalons diverses pièces relatives au *Procès des ducs et pairs contre le duc de Montmorency-Luxembourg* (pp. 399-409), une lettre inédite du procureur-général près le parlement de Metz (Corberon) au contrôleur général Pontchartrain, à l'occasion de l'affaire de l'*Evêque de Metz et du duc de la Feuillade* (pp. 410-411), des *Documents et notes* (pp. 414-418) *sur Varillas*, « si connu, » comme parle Saint-Simon, « par les histoires qu'il a écrites ou traduites [3], » vingt-huit lettres inédites relatives aux *Négociations de la Savoie*, extraites du Dépôt de la Guerre, parmi lesquelles on distingue les lettres du comte de Tessé [4] (pp. 119-449), une notice sur les *Intendants et la taille* (pp. 509-516), bien digne de l'éditeur de la *Correspondance des contrôleurs-généraux avec les intendants des provinces* et du *Mémoire de la généralité de Paris*, et une notice sur le *Grand trésorier Morstin* (pp. 519-529), enfin des fragments de correspondances diplomatiques relatives à la *Candidature du prince de Conti au trône de Pologne* (pp. 530-532).

Dans mon article sur les deux premiers volumes des *Mémoires* [5], je disais combien les notes de M. de B. méritent d'éloges. Les notes du tome III en méritent plus encore, s'il est possible : qu'elles concernent Mlle de Noirmoutier ou Mme de Seignelay, la duchesse de Luxembourg ou le marquis de Clérembault, le duc de Mazarin ou le duc de la Meilleraye, le duc de Lesdiguières ou le marquis de Saint-Herem, le marquis ou la marquise de Lassay (Marie-Anne Pajot), le comte ou la comtesse de Feuquière (Catherine Mignard), Mme Guyon ou Mme de Miramion, le marquis de Cavoye ou le duc de Berwick, l'abbé de Rancé ou dom Gervaise,

---

1. M. de B. a fait suivre ce fragment de fort curieuses *notes* sur Dangeau (pp. 461-471), couronnées par une citation de la relation de Spanheim (pp. 471-472).

2. Ici (p. 429) nouvel emprunt fait à la Relation de l'ancien envoyé de l'électeur de Brandebourg en France.

3. M. de B. a reproduit une lettre de Varillas à Colbert, écrite de la Bibliothèque du Roi, le 19 octobre 1663, une lettre (sans date) adressée par le même à Pontchartrain au sujet d'une pension sur le Trésor royal, enfin un fragment d'une lettre (également sans date) de Varillas à Mme de Maintenon, à propos d'un ouvrage que Colbert avait empêché de paraître. J'avais préparé, il y a longtemps, un petit dossier sur Varillas. M. de B. a retrouvé et publié tout ce que j'avais trouvé moi-même, et j'ai ainsi une fois de plus, mais cette fois à mes dépens, eu la preuve du soin infini avec lequel travaille l'annotateur de Saint-Simon.

4. Saint-Simon dit que Tessé était « d'un esprit raconteur et quelquefois point mal. » M. de B. loue (p. 128) dans les lettres de Tessé « un tour piquant qui justifie cette appréciation favorable, » et ajoute qu'il doit certainement être compté parmi les bons écrivains épistolaires de son temps.

5. N° du 29 mars 1880, pp. 255-261.

Bussy-Rabutin ou le P. Séraphin, le maréchal de Villeroy ou Jean de la Bruyère, le P. Nithard ou l'archevêque d'Embrun (Georges d'Aubusson), le prince Eugène ou le marquis de Torcy, Claude le Peletier ou le marquis de Chandenier, les Noailles ou les du Lude, le duc d'Arpajon ou le maréchal de Bellefonds, le baron de Watteville ou le comte d'Estrades, le cardinal de Polignac ou le cardinal de Bonsy, etc., on les trouvera tellement bien faites, que l'on n'hésitera pas à dire, avec le très regretté baron James de Rothschild [1] : « l'*admirable commentaire* de M. de Boislisle [2]. »

T. de L.

---

1. *Les continuateurs de Loret* (Paris, 1881), *Avant-propos*, p. vi.

2. Voici quelques observations qui, par leur minutie même, sont un témoignage de plus en faveur du commentateur. Dans la note 1 de la page 12 (sur César de Choiseul, comte de Praslin), nous lisons : « On a de lui des mémoires. » Il aurait été plus exact de dire que l'on a sous son nom des mémoires qui paraissent avoir été rédigés par Segrais. D'après la note 6 de la page 22, Louis-Emmanuel de Valois mourut le 13 novembre 1663. C'est évidemment une faute d'impression pour 1653, comme (p. 18, note 6) on a, en place du tome IV de la *Correspondance administrative* de Depping, cité le tome VI qui n'existe pas. — C'est encore par une faute typographique que la lettre *M*, représentant le mot *Monsieur*, a été mise devant le nom de Weiss dans une note fort complète où sont mentionnés (p. 29) les articles sur le marquis de Lassay « de Sainte-Beuve, de P. Paris, d'Alexandre Destouches », etc. L'initiale *M.* pourrait faire croire qu'il s'agit là du brillant journaliste M. J.-J. Weiss, tout à l'heure encore directeur aux Affaires étrangères, tandis qu'il est question du bibliographe et bibliothécaire de Besançon, mort depuis quelques années, et dont le nom, par conséquent, ne devait pas plus être précédé de la cérémonieuse lettre *M* que les noms de Sainte-Beuve et de P. Paris. — Sur Louis de Madaillan, marquis de Montataire, dont Saint-Simon dit qu'*il est étrangement connu par la vie de M. d'Epernon*, M. de B. (note 7 de la page 30) aurait pu citer un document imprimé fort curieux qui est conservé, à la Bibliothèque nationale, dans le volume 590 de la collection Dupuy (f° 125) : *Factum pour Léon de Laval, baron de Madaillan, et Jeanne de Laval, sa fille, deffendeurs, contre Bernard de Nogaret, duc d'Espernon, demandeur, sous le nom de Boisredon, son valet* (in-4° de 4 pages). Dans ce factum, le baron de Madaillan donne d'abondants détails sur sa propre biographie et sur celle de ses aïeux, attaquant son puissant adversaire avec autant de hardiesse qu'il en met à se justifier lui-même des crimes malheureusement trop incontestables dont il était accusé et qu'il paya de sa tête, comme le rappelle une note manuscrite ajoutée au factum et ainsi conçue : *Il fut condamné à mort et exécuté.* Je tenais d'autant plus à signaler ici cette pièce rarissime que mon indication complétera ce que jadis j'ai dit d' « un si abominable monstre », comme l'appelait le duc d'Epernon (n° du 3 août 1872, pp. 79-80. Compte-rendu des *Lettres du cardinal* Mazarin publiées par M. A. Chéruel). — A propos de Guillaume de Nesmond « d'une famille d'Angoulême anoblie par l'échevinage, » (p. 72, note 3), il y aurait eu à citer une piquante notice de feu Babinet de Rencogne, archiviste du département de la Charente, sur *les Origines de la maison de Nesmond (Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1868). — Au sujet de la date de la mort de Scarron, M. de B. (p. 167, note 3) énumère les indications diverses données par Th. Lavallée et P. Paris (6 octobre), G. Brice (4 octobre), Titon du Tillet et Jal (14 octobre). C'est à cette dernière indication qu'il accorde la préférence, disant : « Loret parle de cette mort dans sa gazette du 16, ce qui rend la date du 14 plus probable ». L'éditeur n'a pas connu un article inséré par M. Charles Read dans la *Correspondance littéraire*

# VARIÉTÉS

**La « Philologische Wochenschrift ».**

Le besoin d'une revue de critique savante de plus ne se faisait pas impérieusement sentir en Allemagne. Mais abondance de biens ne peut nuire, et nous souhaitons très volontiers la bienvenue à cette *Semaine philologique*[1]. Elle se recommande aux hellénistes et latinistes par l'étroitesse même de son cadre, qui exclut non-seulement les sciences mathématiques, physiques et naturelles, mais l'érudition appliquée au moyen âge ou à l'Orient. Les 32 colonnes qui paraissent chaque semaine sont

---

du 5 août 1859 (pp. 391-393) sous ce titre : *La véritable date de la mort de Scarron*, et où, d'après les *Registres des convoys et enterrements faicts en l'église, charnier et cimetière de Sainct-Gervais de Paris*, « messire Paul Scarron, chevalier, décédé en sa maison rue Neufve-Sainct-Louis-Marais-du-Temple », fut inhumé le 7 octobre 1660 dans ladite église. Qui a raison de M. Read lisant le 7, ou de Jal lisant le 14? J'avoue que je penche du côté de M. Read et que je crois, avec le biographe de Mme de Maintenon et avec le commentateur de Tallemant des Réaux, que Scarron mourut le 6 octobre. — M. de B., dans une note sur le vicomte de Guilleragues (pp. 197-198), assure qu' « on lui attribue la traduction des *Lettres d'amour d'une religieuse portugaise* (1681) ». Il aurait fallu dire qu'on lui a attribué sans aucune preuve cette traduction qui a été plus souvent portée au compte de l'avocat Subligny. C'est, si je ne me trompe, dans un recueil publié vers 1778 (*Recueil de lettres amoureuses*. Sans date, 3 vol. in-18 à Amathonte, c'est-à-dire à la librairie de Cailleau, rue Saint-Severin), que pour la première fois on a mis en avant le nom de Guilleragues, en négligeant de nous apprendre les motifs que l'on avait d'affirmer, à la fin du XVIIIe siècle, ce dont le XVIIe siècle n'avait rien su. Je répète donc avec un éditeur des *Lettres portugaises* plus judicieux que celui de 1778 ou environ, avec le baron de Souza (1824), qu'il n'est guère probable, d'après la position occupée par Guilleragues, qu'il ait jamais traduit les brûlantes lettres adressées au chevalier de Chamilly. Le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* (édition Daffis, t. II, col. 1286) donne ainsi raison à M. de Souza : « C'est par erreur que dans l'avertissement de quelques éditions cette traduction est attribuée à Guilleragues, que l'on a nommé aussi Quilleragues ». — La note 4 de la page 215 sur l'arrestation des princes (18 janvier 1650), pourrait être complétée et même un peu rectifiée (en ce qui regarde la réponse du comte de Miossens à Condé). Voir une note spéciale de la *Relation inédite de l'arrestation des princes* (Paris, 1871, p. 22, note 2). — Pour François de Callières, de l'Académie française, objet de trois intéressantes notes (pp. 279, 293, 296), M. de B. pourra dans les *Additions et corrections* de son prochain volume — nous l'attendons avant la fin de l'année — renvoyer à un chapitre de l'ouvrage de M. Ed. de Barthélemy sur la *Marquise d'Huxelles* (pp. 263-272), chapitre où beaucoup de choses nouvelles ont été dites sur cet ami de Saint-Simon (voir *Revue critique* du 9 janvier 1882, pp. 34-35). Sur le père de François de Callières, sur Jacques de Callières, le biographe du maréchal de Matignon (1661) et du duc de Joyeuse (1662), mentionné par Saint-Simon (p. 293), M. de B. trouvera quelques détails dans le tome II des *Lettres de Jean Chapelain*, actuellement sous presse.

1. Unter Mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Erster Jahrgang. Erstes Quartal. Oktober-Dezember 1881. Berlin, 1881. Verlag von S. Calvary und Co. 408 colonnes, à deux par pages, gr. in-4°. Abonnement par trimestre : 6 mark.

donc tout entières intéressantes pour les amateurs de l'antiquité classique. Le trimestre que j'ai sous les yeux contient quelques articles d'égyptologie de M. Brugsch; mais ils ne traitent que de la partie de cette science qui est connexe aux études helléniques.

Au point de vue de l'usage journalier, il est à regretter que les éditeurs aient adopté le format incommode du *Literarisches Centralblatt :* ces grands feuillets se cornent et se déchirent. L'impression est nette, généralement correcte (les comptes-rendus de livres donnés par la *Wochenschrift* montrent que sur ce chapitre ses rédacteurs sont assez pointilleux); il y a pourtant des fautes, comme *Croisset* pour *Croiset*, col. 392; *cronique* et *francaise*, col. 298; *Andreseu* dans la table (sous Tacitus), *griechischcn*, col. 384. — La table est insuffisante. L'édition d'Horace donnée par Dillenburger est sous *Horatii :* il faudrait insérer dans l'ordre alphabétique *Dillenburger* avec un renvoi. Fischer, Der Logograph in Platons Euthydem, est sous *Fischer :* il faudrait un renvoi sous *Plato*. L'exécution d'ailleurs n'en est pas parfaite. Ainsi elle indique des comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions col. 244 et 301 : il faudrait ajouter col. 394. En passant, notons que ces comptes-rendus sont empruntés à la *Revue critique*.

Les comptes-rendus de livres, et quelques articles sur les fouilles faites en Egypte, en Grèce, à Pergame, etc., forment dans le nouveau recueil la partie originale, et de beaucoup la plus considérable. Le reste se compose d'analyses et de sommaires de périodiques (entre autres le *Bulletin monumental*, la *Revue de philologie*, la *Revue critique*); de notices sur les sociétés savantes et congrès, de programmes des cours dans les universités allemandes d'Allemagne, de Suisse, de Russie et d'Autriche-Hongrie; de nouvelles archéologiques empruntées à divers recueils, de listes de livres nouveaux, d'annonces. Tout cela constitue un ensemble extrêmement utile, et digne d'être chaudement recommandé.

Le premier trimestre contient un grand nombre d'articles approfondis sur des ouvrages de philologie grecque et latine. Beaucoup garderont leur valeur pendant quelques années, la *Revue des Revues* et la *Bibliotheca philologica classica* permettant de les retrouver sans peine. Parmi les livres analysés se trouvent : les *Œuvres choisies* de Letronne (« feu Letronne », ce qui est exact depuis trente-trois ans, membre « de l'Académie de l'Institut de France », ce qui n'a jamais été une expression correcte [1]); l'édition classique de la seconde *Philippique* de Cicéron, donnée par M. Gantrelle chez Hachette; la thèse française de M. Ad. Waltz, *Des variations de la langue et de la métrique d'Horace dans ses différents ouvrages* [2]. Plusieurs articles sont relatifs à des livres écrits en hongrois.

1. Col. 403 il est dit que le prix de numismatique accordé à M. Zobel de Zangroniz pour son ouvrage sur les monnaies ibériennes a été décerné par « die franzœsische Akademie. »

2. L'auteur du compte-rendu donne une analyse étendue du livre de M. Waltz, et

Peut-être la *Wochenschrift* gagnera-t-elle à se débarrasser de quelques hors-d'œuvre. C'est un peu beaucoup de consacrer 22 lignes (col. 188) à exposer la grammaire de la langue universelle appelée *Volapük* par les adeptes. Il est inutile, dans un recueil non destiné à la philologie germanique, d'annoncer (col. 14) un opuscule sur les mots gothiques qui traduisent οὖν et γάρ. Enfin on regrette que les annonces commerciales, au lieu d'être encartées ou de servir de couverture, prennent une bonne partie de la dernière page de chaque numéro. Je ne signale ces petits défauts que parce que le nouveau recueil renferme des choses excellentes, et qu'il vivra à coup sûr assez pour que la critique lui soit utile.

Louis HAVET.

---

**Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie — XVII^e-XIX^e siècles.**

Dans le cours de mes voyages en Italie, j'ai eu l'occasion de recueillir un certain nombre de lettres émanant d'érudits français et paraissant avoir échappé aux recherches de mes prédécesseurs. Je dis paraissant, car, étant donnée la multiplicité des revues provinciales, tant en France que de l'autre côté des monts, il est aujourd'hui presque impossible d'affirmer qu'un texte est absolument inédit. Employer l'expression de « lettres peu connues » aurait peut-être été plus prudent : au lecteur de faire cette rectification, si, contrairement à toute vraisemblance, l'une ou l'autre des pièces reproduites ci-après avait déjà eu les honneurs de l'impression.

Les auteurs de ces correspondances sont tous assez connus pour qu'il soit inutile de leur consacrer une notice spéciale. Je n'insisterai pas davantage sur le contenu même de mon petit recueil épistolaire; son intérêt réside dans les renseignements qu'il nous fournit, ici sur la biographie d'un savant de mérite, ailleurs sur l'histoire de ses ouvrages, ou bien encore sur celle des relations si cordiales qui existent depuis tant de siècles entre la science française et la science italienne.

Eugène MÜNTZ.

I

*Charles de Montchal.* — 1589-1651.

MONSIEUR,

Voz lettres du quinziesme de may dernier m'ont esté rendues en la ville de Tholose par l'addresse de Mons^r Du Puy. J'ai receu beaucoup de contentement d'apprendre l'estat de voz affaires. Et que, dans les satisfactions que vous recevez en la cour de Rome, et dans la tranquillité de

---

le recommande à l'attention de tous les interprètes d'Horace, vu que « souvent les livres français n'entrent pas dans le commerce de librairie allemand. »

voz estudes, vous conservez la mémoire de l'affection que je vous porte, laquelle estant fondée sur la cognoissance que j'ay de vostre vertu et grande érudition ne peult qu'elle ne reçoive de jour à aultre des grands accroissemens, puisque vous prenez tant de soin et de peine pour en fortiffier et rendre plus solides les fondemens.

Pour moy, depuis ma promotion à cet archevesché, qui n'avoit veu de pasteur il y avoit vingt-cinq ans, j'ay esté continuellement dans les contentions pour la deffence des prérogatives de mon charactère. Et n'en suis pas encores à la fin, mais Dieu me donne le courage et les forces pour résister a ceulx qui se les estoient appropriez; la justice et piété de notre bon Roy m'ont conservé mon droict, mais j'ay affaire à une personne opiniastre, qui estant vaincue n'est pas convaincue, et cerche (*sic*) tous les moyens de me susciter des empeschemens jusques à souslever mon chappitre et renverser tout l'ordre de l'Eglise.

Ce sont des entreprises que le Roy réprimera et ausquelles je ne céderay pas, puisque le service de Dieu en seroit retardé.

Je me resjouis de sçavoir que Monseigneur le cardinal Barberin cognoist vostre mérite et vostre érudition, car, cela estant, il est malaisé qu'il ne pourvoye à establir vostre fortune et à vous donner le repos et le moyen pour proffiter au public en produisant les fruicts de voz estudes, non un « amat et deserit ».

Nous attendons tousjours l'édition de voz Géographes grecs, lesquels si vous envoyez à Paris pour les imprimer, le public en jouira plus tost, et ilz seront plus promptement communiquez par toute l'Europe que si vous les faictes imprimer ailleurs [1]. Tous les manuscritz que j'ay ne sont que pour donner au public aussytost que j'auray trouvé quelqu'un qui puisse vacquer à l'édition. Nous avons icy de bons imprimeurs, mais non pas des correcteurs. Vous pouvez faire estat certain de ce que vous désirez de moy, car je vous envoiray le tout sans aucune condition, si vous me faictes part de quelqu'une des raretéz dont vous faictes mention, « lucro apponam, » pour le faire donner au public.

La maladie qui a affligé cette ville, et qui n'a pas encores cessé, m'oste le moyen d'envoyer les autheurs que j'ay de la sphère et des phénomènes à Monsieur de Peyresc pour les vous faire tenir, d'aultant que le commerce est interdit à Tholose, et qu'à peine pouvons-nous faire tenir une lettre. Aussy tost que la santé nous aura rendu la liberté du commerce, je satisferay à vostre désir. Que si je croyais que vous ne fissiez pas si tost imprimer ces œuvres que vous me demandez, j'en retiendrois copie afin que ces pièces fussent en toutes façons conservéez.

Je vous prie de m'aymer tousjours et de me croire comme je suis, Monsieur,

Votre très affectionné serviteur,
CHARLES, arch. de Tolose.

1. Les *Recherches sur la Géographie sacrée*, auxquelles Montchal fait allusion, ne parurent que longtemps après, en 1666.

De Tholose, ce 14e aoust 1629.

A Monsieur, Monsieur Holstenius, gentilhomme saxon, estant près Monseigneur le cardinal de Barberin, à Rome.

(Bibliothèque Barberini, XLIII, 176, n° 8. Autographe.)

II

*Doujat.* — 1609-1688.

Eminentissime Domine,

Tolosae natus, in ea civitate, quae prae caeteris Galliae urbibus nullam hactenus haereseos calvinianae maculam aut mixturam admisit; ex ea ortus familia quae semper orthodoxae fidei, per vitae pericula, nedum per gravissima rei familiaris incommoda inhaesit; in canonicam deinde ascitus Parisiensis Academiae Scholam, quae solenni jurejurando alumnos, doctoresque suos ad perpetuam Catholicae professionem doctrinae, ac peculiarem S. Sedis Apostolicae venerationem adstringit : nihil habui, aut habebo unquam antiquius verae religionis cultu, venerentiâ in Romanam Ecclesiam, et Pontificiae dignitatis defensione.

His, quae generalia sunt, accedit nunc, Eminme Domine, singularis quaedam in Sanctitatem Suam devotio, sive propensio praecipua, aut mixtus intimis utriusque sensibus affectus, ex ipsius eximijs dotibus, ac mentis morumque virtutibus, complurium testimonio mihi cognitis natus, priusquam ad summum illum Ecclesiae gradum eveheretur; qui proximum Deo facit, quique per eam novo divini splendore luminis coruscans, vere Deo plenus apparet. Observantiae illius meae qualecumque jam tum specimen, fusis aliquot iambis, edideram : quorum exemplum hoc fasciculo inclusum, Eminentia vestra aequi, ut spero, bonique consulet. Ut nonnullam adhuc ejus testificationem adjicere liceret, commodum accidit proximi Jubilej per hosce desinentis Quadragesimae dies in hac dioecesi promulgatio. Hinc ego ansam, Emme Domine, arripiendam arbitratus sum, ovationem primum ea de re in auditorio nostro habendi; tum ejusdem orationis humillima oblatione devotissimum obsequium Sanctitati Suae utcunque significandi. Illius itaque exemplum, tanquam reverentiae meae monumentum, et pignus amoris exiguum ingentis, per Illmum ac Revmum Apocrisiarium seu Legatum Apostolicum, D. Petrum Bargellinum, Archiepiscopum Thebanum, accipere dignabitur Ema Vra : quod ut ad purgatissimas suae Beatitudinis aures, oculosve perspicacissimos perveniat, nec sperare nec optare ausim, ac longe minus postulare. Hoc tamen, Emme Cardinalis, si fas esset, impetrare pervelim ab innata Emae Vrae humanitate, ut me procul licet positum in famulorum suorum numero haberi patiatur, ac pro certo ducat, me ad Suae Sanctitatis Vestraeque Eminentiae jussa, si quid pro mea tenuitate in rebus juridicis, historicis, ecclesiasticis, philologicis possim, ac si vel pro Christi fide, meoque in ipsius spon-

sam officio fundendus fuerit sanguis, semper ad humillima obsequia paratissimum fore.

Scribebam Lutetiae Parisiorum
VI. Kal. Maias anni Christiani 1669.

Eminentiae Vestrae
Addictissimus famulus,
J. Doujat,
Antecessor Parisiensis.

(Bibliothèque du Vatican, fonds latin, n° 9063, ff. 155, 156.)

III

*Daniel Huet.* — 1630-1721.

Eminentissime Cardinalis,

Quoniam sermonibus omnium perfertur ad nos, et vulgo notum est eximiam esse Eminentiae vestrae erga omnes benignitatem, plurimumque auctoritatis et gratiae apud sacrum Collegium virtute sua sibi quaesivisse, ad eam in summis nostris angustiis, tanquam in tutum portum, confugimus. Nam cum diploma Episcopatus Abrincensis, qui nobis a magno Rege destinatus est, tanto sit aere impetrandum, quantum neque fert regula nostra, neque ferre possunt vectigalia sacerdotii hujus, quae exigua per se sunt, et gravissimarum pensionum solutioni obnoxia, certum rebus nostris paratum est exitium, nisi opem suam praestet, pretiumque diplomatis remittat exorata a vobis Sedes apostolica.

Quod ut ab Eminentia vestra postulare et expectare ausim, facit injunctum nobis olim, et per multos annos praestitum Serenissimi Delfini ad bonas literas erudiendi et instituendi munus. Cujusmodi munere qui functi sunt, iis fere in simili re gratificari solent summi Pontifices.

Accedit diuturnus nobis in confutandis impiis, et a christiana fide alienis hominibus, positus labor, cujus multa publica monumenta haud poenitenda extant.

Haec si honorario aliquo et liberalitate prosequatur sancta Sedes apostolica, optime intelligit Eminentia vestra excitatum porro in doctorum hominum adversus atheorum et haereticorum pravitatem, diligentiam et studia.

Faxit Deus ut Eminentiae vestrae pietate, prudentia et consiliis Ecclesia diu fruatur.

Eminentiae Vestrae
Devotissimus
Petr. Daniel Huetius,
Eps. Abrincensis design.

Lutetiae Par. VI Eid.
dec. MDCLXXXIX.

(Bibliothèque du Vatican, fonds latin, n° 9064, fol. 73a. Autographe.)

IV

*Pellisson.* — 1624-1693.

A Paris, ce 13 juin 1692.

MONSEIGNEUR,

J'ay receu, selon les ordres de Vostre Altesse Sérénissime, le grand et célèbre Dictionnaire de Messieurs della Crusca, avec tout ce que leur nouveau travail, la beauté de l'édition et les manières de Monsieur le Baron Ricassoli, qui gagnent les cœurs à V. A. S., y pouvoient adjouster de perfection, d'agrément et d'ornement. Le mérite de l'ouvrage qui sera éternellement le modelle de tous ceux de son espèce, l'applaudissement qu'il a receu et qu'il reçoit du public, mon propre goust enfin me rendroient tousjours ce présent très cher et très précieux. Mais la main de V. A. S. dont il me vient luy donne pour moy une valeur infinie au dessus de toutes mes expressions et de toutes mes très humbles actions de grâces. Je ne puis en tesmoigner ma reconnoissance à V. A. S. qu'en me resjouissant, comme je le fay de tout mon cœur, de ce qu'elle sçait si bien joindre à toutes les autres vertus ou civiles, ou chrétiennes d'un Prince, l'amour des belles-lettres qui seroient en faute si elles en laissoient jamais perdre le souvenir. Ce travail illustre qu'Elle a honoré de sa protection et qu'elle respand libéralement chez les estrangers en sera un monument perpétuel par toute la terre. S'il paroist avec moins d'esclat dans ma petite Bibliothèque, il n'y aura point de lieu ou il soit plus réveré et personne ne se fera plus d'honneur que moy d'avoir esté distingué par mon zèle comme les autres par leur mérite, ni ne sera avec plus de vénération et plus de respect, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime le très humble, très obéissant et très obligé serviteur

PELLISSON-FONTANELLE.

A son Altesse Sérénissime
Monseigneur le Grand Duc.
(Florence. Archives d'Etat. Fonds des Médicis, n° 4828.)

V

*J. F. Vaillant.* — 1632-1706.

MONSEIGNEUR,

J'oserois dire à V. A. S. que la guerre a si fort epouvanté les muses qu'elles se sont retirées sur le mont de Parnasse et que la plupart des gens de Lettres s'addonnent présentement à cultiver leurs jardins plutot qu'à escrire; pour moy qui ay six mois d'employ, lorsque M. le duc du Maine revient passer l'hyver à Versailles, et six autres pour cultiver mes fleurs lorsque l'esté il est à l'armée, je me trouve partagé dans le travail et dans le repos. Je m'applique donc six mois aux médailles et six mois à la culture des fleurs; dans les premiers j'ay fait une explication

d'une suite de médaillons et dans ces derniers je les fais imprimer en jardinant. La moitié est plus que faite, mais le livre n'a put (*sic*) estre en état pour estre présenté à V. A. S. sitost que je l'aurois souhaité, pour prendre l'occasion en vous le présentant, de vous demander de ces belles fleurs que l'on cultive avec tant de soins dans vos charmans parterres. J'ay eu assés de hardiesse pour demander à Rome au Prince de Rossane de ses belles anémones, et il a eu la bonté de m'en envoyer de ses plus rares, ces jours icy, mais je ne sçay si ce n'est pas une témérité d'en demander aussi à V. A. S., du moins je la conjure de ne pas blamer ces plaisirs innocens. Si cependant j'estois assez heureux qu'elle voulut bien songer à moy, j'oserois luy dire qu'il est temps de planter présentement, et que c'est la cause que je n'ay point attendu de faire ma demande en envoyant le livre, qui eut peut être esté un temps plus favorable; puisque je n'ay entrepris d'expliquer ces médaillons que pour en donner une idée à vostre antiquaire, qui m'avoit mandé que le grand Prince avoit commencé de faire graver ceux de V. A. S. et auquel j'ay offert mes petites lumières sur ce sujet, comme une personne toute devouée à vostre illustre maison, qui, comblée de vos faveurs, vous demande de souffrir que je continue de me dire avec les derniers respects, Monseigneur, de V. A. S. le très humble et le très obéissant serviteur.

VAILLANT.

[Au grand duc de Toscane].
A Paris, ce 31 aoust 1693.
(Florence. Arch. Médic., 4829.)

(*A suivre.*)

---

## THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

**Soutenance de M. J. Gébelin** (18 mars).

Thèse latine : *Quid rei militaris doctrina, renascentibus litteris, antiquitati debuerit.* — Thèse française : *Histoire des milices provinciales.*

I

On ne pourra pas reprocher à M. Gébelin d'avoir choisi un sujet épuisé ou fréquemment traité avant lui. Il sort un peu du cercle ordinaire des études historiques, et il aborde des questions qui intéressent l'art militaire autant que l'histoire proprement dite. La Faculté lui en a fait l'observation, — sans lui en faire un reproche, au contraire : l'histoire militaire est une des parties de l'histoire générale, et ce n'est, à coup sûr, ni la plus connue ni la moins utile à connaître.

Dans sa thèse latine, intitulée : *Quid rei militaris doctrina, renascentibus litteris, antiquitati debuerit*, M. Gébelin recherche comment l'étude de l'antiquité a contribué aux progrès de l'art militaire dans la seconde partie du xv[e] siècle et dans la première moitié du xvi[e]. Il commence par énumérer les ouvrages anciens, traitant de l'art mi-

litaire d'une manière technique, qui furent alors étudiés en Italie et en France : Modestus, Frontin et Végèce, Elien et Polybe, sans compter les auteurs moins importants, qu'on voit alors édités, traduits, commentés.

Dans une seconde partie, M. G. montre comment les Italiens et surtout Machiavel, bientôt suivis par les Français, se sont inspirés des anciens pour critiquer le recrutement, la composition, l'armement des armées de leur temps; enfin, en dernier lieu, il expose les réformes tentées au XVI[e] siècle grâce à cette influence de l'antiquité.

Le principal intérêt de ce travail, c'est qu'il nous montre, retrouvées et comprises, au temps de la Renaissance, quelques-unes des idées qui étaient nouvelles alors et qu'on accepte universellement aujourd'hui; l'importance prépondérante de l'infanterie, qu'on sacrifiait encore injustement à la cavalerie, comme dans l'armée féodale; et surtout la nécessité d'une armée nationale, composée de citoyens et non de mercenaires étrangers. Peut-être M. Gébelin, entraîné par son sujet, a-t-il cédé quelquefois à la tendance bien naturelle d'exagérer un peu la part due aux anciens dans les changements qu'on introduit alors, et de voir une imitation dans toute ressemblance. Quoiqu'en dise M. Gébelin, la « légion provinciale » ne doit peut-être que son nom aux souvenirs classiques et la « milice florentine » fut créée pour répondre aux nécessités du moment plutôt qu'aux désirs de Machiavel, cet admirateur trop absolu de l'antiquité. L'influence des auteurs anciens ne pouvait être alors bien grande ni bien heureuse, car l'emploi de la poudre avait introduit dans l'art militaire des conditions toutes nouvelles et rendait impossible un retour aux procédés et aux institutions militaires des Romains ou des Grecs. Faute de le comprendre, on s'exposait aux plus graves erreurs : témoin Machiavel, qui recommande de donner aux fantassins des armes défensives plus pesantes et plus complètes, au moment où la poudre allait les rendre inutiles, et qui refuse de croire à la puissance et à l'avenir de l'artillerie, alors que dans des batailles contemporaines, à Fornoue, à Ravenne, à Marignan, le canon avait joué le principal rôle et décidé de la victoire.

La thèse de M. Gébelin est intéressante; elle l'aurait été davantage, s'il avait conçu et traité son sujet d'une manière moins étroite. Il ne parle que de l'Italie et de la France; mais l'influence de l'antiquité et les progrès de l'art militaire se remarquent aussi, à la même époque, en Allemagne, et surtout en Espagne, dans ce pays qui fournira bientôt la meilleure infanterie de l'Europe. M. G. commence brusquement, sans montrer les circonstances historiques, les guerres civiles, les invasions étrangères, qui, bien plus encore que les auteurs anciens, ont poussé les patriotes italiens comme Machiavel à s'occuper des questions militaires, et à réclamer pour leur pays une armée solide, disciplinée et avant tout nationale. M. Gébelin finit plus brusquement encore, en s'arrêtant à l'année 1550. S'il s'était moins strictement limité dans le temps et dans l'espace, il aurait donné plus d'ampleur et par là d'intérêt à une thèse qui, nous le répétons, est déjà intéressante telle qu'elle est.

II

La thèse française de M. Gébelin est une « histoire des milices provinciales ». La Faculté a tout d'abord loué l'auteur du choix de son sujet : l'organisation des milices provinciales n'avait jamais été bien étudiée jusqu'ici, et méritait de l'être. M. Gébelin a lui-même très bien fait ressortir dans son introduction l'importance de cette institution, la seule de l'ancien régime où se retrouve le principe de l'obligation du service militaire. Etudiant à ce propos les antécédents du service militaire obligatoire en France, M. Gébelin a passé en revue les diverses formes sous lesquelles il s'est présenté depuis les temps mérovingiens jusqu'en 1688, date de l'établissement des milices provinciales. Il a parlé de l'organisation de l'armée carolingienne, de l'éta-

blissement des francs archers au XV^e^ siècle, et des légions au XVI^e^. M. Lavisse, examinant cette première partie, s'est presque partout montré de l'avis de M. Gébelin : il a particulièrement insisté sur l'obligation du service militaire considérée comme un des principes de la féodalité, et il a vivement approuvé l'auteur d'avoir soutenu que cette obligation s'étendait indistinctement à toutes les classes de la société.

Arrivant ensuite à ce qui constitue la thèse proprement dite, la Faculté a adressé à M. Gébelin deux critiques principales : 1° Il n'a pas eu connaissance de tous les documents concernant la matière; 2° il s'est laissé entraîner, par l'intérêt même qu'il a pris à son sujet, à s'exagérer l'importance et le mérite des milices.

M. Gébelin, en effet, s'est borné aux renseignements que lui fournissaient les archives du Ministère de la guerre, et n'a pas consulté les documents que renferment les archives nationales. Il a particulièrement négligé une source d'information des plus importantes, la correspondance des intendants. M. Lavisse lui a surtout reproché de ne pas s'être servi de Fontanieu, dont le témoignage est si précieux en ces matières.

Le second défaut de la thèse de M. Gébelin se rattache en partie au premier. C'est en effet par les rapports des intendants que l'auteur aurait pu connaître les vices réels et profonds de l'organisation qu'il a décrite. L'obligation du service militaire est, à coup sûr, un principe excellent, mais, en fait, l'organisation des milices était déplorable. M. Pigeonneau a relevé un certain nombre de faits qui le prouvent surabondamment. M. Gébelin ne veut pas en convenir : pour lui, tout est parfait dans le système qu'il étudie, et il en veut mortellement à Saint-Germain d'avoir songé à supprimé les milices : à l'entendre, Saint-Germain aurait dû prendre l'organisation des milices comme point de départ pour la réorganisation de l'armée. M. Lavisse a pris la défense de Saint-Germain et a très bien montré que si ce ministre réformateur avait été si opposé aux milices, c'est qu'il avait pu les juger à leur juste valeur au cours de la guerre de Sept Ans.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. G. Schlumberger vient de faire paraître chez l'éditeur Leroux un important Supplément à sa *Numismatique de l'Orient latin*, publiée en 1878. Outre de nombreuses additions et la description de plusieurs pièces nouvelles, ce Supplément contient un index détaillé des noms d'hommes et de lieux compris dans cet ouvrage. Cette table rendra de grands services pour les recherches d'ordre plus particulièrement historique. Deux planches figurant les pièces nouvellement décrites et une carte des ateliers monétaires de l'Orient latin complètent ce volumineux fascicule.

— M. Schlumberger a encore fait tirer à part un article qu'il avait publié dans « l'Annuaire de la Société de numismatique et d'archéologie », sur des sceaux en plomb des Manglavites ou huissiers porte-massue des empereurs d'Orient. Ce sont des monuments entièrement inédits jusqu'ici. M. Schlumberger a retrouvé jusqu'à huit sceaux de ces curieux suivants des basileis byzantins, véritables gardes-du-corps dont il a cherché à retracer l'histoire en quelques pages.

— Un deuxième volume de la traduction de la *Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, de M. Edouard Zeller, a paru à la librairie Hachette. Ce volume, qui représente la seconde moitié du premier volume de l'ori-

ginal et va jusqu'à la fin de la première période (philosophie grecque antérieure à Socrate) comprend *les Eléates, Héraclite, Empédocle, les atomistes, Anaxagore, les sophistes*. Comme le premier volume, celui-ci a été traduit de l'allemand par M. Emile Boutroux, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Cette traduction est littérale et complète ; la seule modification qu'ait faite M. Boutroux, consiste dans l'addition de sous-titres. Désireux de faciliter au lecteur le recours à l'original, M. Boutroux a continué à inscrire en marge les numéros des pages du texte allemand (4$^{me}$ édition) ; tous les renvois qu'on trouve dans le volume, se rapportent de même aux pages du texte allemand. Les deux volumes de traduction publiés jusqu'ici par M. Boutroux, ne représentent que le cinquième de l'ouvrage de M. Zeller. Il reste *Socrate*, *Platon* et *Aristote* (en deux vols. 3$^{me}$ édit., 1875 et 1879) et *la philosophie postérieure à Aristote* (en deux vols. 3$^{e}$ édit. 1880 et 1881). Mais M. Boutroux renonce à un travail qu' « il lui est impossible de mener avec la rapidité nécessaire » ; il remet la continuation de cette traduction de *la Philosophie des Grecs* à MM. Lucien Lévy et Jules Legrand, professeurs agrégés de philosophie qui traduiront le deuxième volume de l'original, comprenant *Socrate* et *Platon*, et à M. Gérard, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy, qui s'est chargé du volume consacré à *Aristote*.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 28 avril 1882.*

M. Desjardins communique deux lettres de M. René Cagnat, chargé d'une mission épigraphique en Tunisie. M. Cagnat envoie une nouvelle copie de l'inscription de Kairouan (*Corpus inscriptionum Latinarum*, VIII, 80), dont il donne un texte plus correct que celui qu'on connaissait jusqu'ici. Dans un lieu appelé l'*henchir Zaktoun*, qui paraît n'avoir encore été visité par aucun archéologue, M. Cagnat a trouvé les ruines d'un temple et des inscriptions, dont une ainsi conçue :

DIIS · AVG · SACR...
PRO · SALVTE · IMP · CA...
T·AELI·HADRIANI · ANTONIN...
AVG · PII · LIBERORVM · EIV...
CIVITAS · THAC · S · P · F · SVF · FELICI...

Plusieurs lettres de la dernière ligne de ce texte sont incertaines; mais les mots CIVITAS · THAC· ne sont pas douteux, et la résolution de l'abréviation *Thac.* est donnée par d'autres fragments d'inscriptions trouvés au même endroit, sur lesquels on lit en toutes lettres : CIVITAS THACENSIVM. C'est encore une cité antique, inconnue jusqu'ici, dont on doit la découverte à M. Cagnat. Au Kef, dans une maison en ruines, d'où ont déjà été tirées deux inscriptions précédemment publiées, il vient d'en être découvert une troisième, qui paraît importante. Elle comprend vingt lignes, et contient le procès-verbal d'une séance de l'*Ordo* de Sicca Veneria. Malheureusement, les sept premières lignes seules se lisent sans difficulté, les treize autres sont mutilées et en partie cachées par une couche de ciment; M. Cagnat n'envoie pas encore la copie complète de ce texte, qui ne pourra peut-être pas être établi avec une complète certitude.

M. Renan ajoute que la commission des inscriptions sémitiques a reçu aussi de M. Cagnat les estampages de six inscriptions néo-puniques.

M. Henri Martin, de l'Académie française, communique une note de M le Dr Hamy, sur des figures et inscriptions gravées dans la roche, qui viennent d'être découvertes à El Hadji Mimoun (Sud-Oranais), à 40 kilomètres au nord de Figuig, par M. le capitaine Boucher. On a déjà trouvé en Afrique, à plusieurs reprises, des figures d'hommes et d'animaux gravées sur les roches, et les personnes qui ont étudié ces dessins, M. Duveyrier notamment, ont cru pouvoir leur attribuer une haute ancienneté ; l'une des preuves données à l'appui de cette opinion, c'est que, parmi les animaux représentés, on en remarque qui ont aujourd'hui disparu de ces contrées, par exemple l'éléphant. La découverte de M. Boucher fournit une preuve de

plus de l'ancienneté de ces gravures « rupestres ». Sur les roches vues par lui, on distingue à la fois de grandes figures d'animaux, toutes semblables à celles qu'on avait remarquées jusqu'ici, et des inscriptions en caractères relativement très petits, remplissant ces figures, les traversant et les masquant pour ainsi dire en partie au regard. Sans doute, lorsque les figures ont été gravées, ces caractères n'y étaient pas, car ceux qui les ont dessinées ont dû les tracer sur la roche nue. Les figures sont donc nécessairement d'une date antérieure à celle des inscriptions qui les recouvrent. Or, ces inscriptions appartiennent à une écriture dérivée du libyque et qui paraît avoir été en usage vers le temps de notre haut moyen âge. Les figures d'animaux doivent donc remonter au moins à la même époque et peut-être même à l'antiquité.

M. Alexandre Bertrand lit une note de M. A. Damour sur les grenats incrustés dans les bijoux de l'époque mérovingienne. Parmi les objets qu'on trouve ordinairement dans les tombeaux mérovingiens, on remarque de petites lames, incrustées dans les bijoux, minces, transparentes, d'une couleur rouge violacée, polies et entièrement planes, qu'on a prises parfois pour des parcelles de verre. M. Damour a examiné ces objets au point de vue de leurs propriétés physiques, dureté, densité, couleurs spectrales, etc. Le résultat de cet examen ne permet pas d'y reconnaître un autre corps que le grenat.

M. P.-Charles Robert présente quelques observations sur un médaillon contorniate de sa collection, qui a déjà été publié et étudié, mais qui ne semble pas avoir été bien compris jusqu'ici. Ce médaillon paraît être du IVe siècle de notre ère. On y voit un appareil composé de deux montants verticaux, reliés en haut et en bas par deux traverses horizontales et supportant un axe, horizontal aussi, sur lequel est adaptée une urne à col étroit. Deux *aurigae*, à droite et à gauche, mettent la main à cet axe, comme pour le faire tourner. Sur la traverse du bas se voient trois boules; un personnage, debout derrière l'appareil, tient à la main une quatrième boule et l'élève comme pour la mettre en vue. Cavedoni a cru que cet ensemble représentait un orgue. M. Robert y reconnaît l'appareil qui servait, lors des courses du cirque, à faire le tirage au sort des places entre les deux fonctions, suivant un procédé décrit par Constantin Porphyrogénète. On mettait dans l'urne quatre boules, deux pour chaque faction, et on l'agitait trois fois, sans doute en faisant tourner l'axe qui la portait; à chaque fois, une boule tombait; celle qui restait en dernier était la bonne et désignait la faction favorisée. Le même appareil se voit sur un bas-relief découvert à Constantinople et publié en 1845 dans la *Revue archéologique*, par M. Texier, qui n'a pas bien compris non plus le véritable sens de cette image. L'interprétation de M. Robert fournit une nouvelle preuve en faveur d'une thèse déjà soutenue par lui, à savoir que les médaillons contorniates se rapportent tous à des jeux ou à des spectacles.

M. Halévy commence la lecture d'un mémoire sur les nouvelles inscriptions chaldéennes et la question de Sumer et d'Akkad. Il soutient de nouveau la thèse que le prétendu idiome sumérien ou accadien n'existe pas et qu'il ne faut voir, dans les textes où l'on a cru trouver cet idiome, que de l'assyrien écrit au moyen d'un chiffre ou d'un alphabet de convention. Il pense que le roi de Chaldée qui est mentionné dans les inscriptions trouvées par M. de Sarzec, et que M. Oppert appelle Gudea, se nommait en réalité Nabu.

M. Oppert se plaint de ne trouver dans le mémoire de M. Halévy aucun argument nouveau, mais seulement des théories qui ont déjà été exposées et auxquelles on a répondu depuis longtemps.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. P.-Ch. Robert : VALLENTIN (Florian), *le Musée epigraphique de Limoges* (extrait du *Bulletin épigraphique de la Gaule*, janv.-fév. 1882); — par M. Gaston Paris : 1° *le Mistère du Viel Testament, publié, avec introduction, notes et glossaire*, par le baron James DE ROTHSCHILD, t. I-III; 2° PERSON (Léonce), *Notes critiques et biographiques sur Rotrou*; — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, n° d'avril 1882; — par M. Oppert : MARRE (Aristide), *Catalogue des étoiles circumpolaires australes observées dans l'île de Sumatra* par *Frédéric Houtman en l'année 1600, traduit du hollandais et publié* (extrait du *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques*, 2e série, t. V, 1881).

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 15 Mai — 1882



88. — **Etude sur les démons dans la littérature et la religion des Grecs,** par J.-A. Hild. Paris, Hachette. 1881, in-8°, xii-337 pages.

L'étude de M. Hild sur les démons grecs ne saurait être dépourvue de valeur, puisqu'elle est une thèse, soutenue devant la Faculté des lettres de Paris, et qui a valu à son auteur le titre de docteur. Mais, si cette étude atteste des recherches laborieuses et des efforts très sérieux dont il serait injuste de ne pas tenir compte, elle témoigne aussi, disons-le sans détour, d'une certaine inexpérience.

Tout d'abord, M. H. est mal informé des travaux relatifs au sujet qu'il a traité. Il a entendu parler de la dissertation de Gerhard sur le *Bon Génie* [1] et de l'étude du même auteur sur les *Démons et Génies* [2] ; il en a entendu parler ; il les cite même en tête de la liste (p. vii) des ouvrages dont il se serait servi. Mais il avoue ensuite ne les avoir pas lues, parce qu'il « n'a pu les consulter [3] ». Il y a là de quoi être étonné. Ces deux dissertations, qu'il n'est pas impossible de se procurer isolément, ont été réunies, avec plusieurs autres, M. H. ne devrait pas l'ignorer, dans les *Mémoires académiques* de Gerhard ; ouvrage publié en 1868, à Berlin, chez l'éditeur Reimer, et qui n'est point épuisé [4]. — Sait-on quelle a été la conséquence de ce défaut d'informations ? M. H., n'ayant pas lu le travail de Gerhard sur le *Bon Génie,* s'est dispensé de parler, dans son livre, du *Bon Génie* [5].

Il ne paraît pas avoir connu davantage la *Science des dieux grecs* de Welcker [6], qui pourtant n'est point un ouvrage rare. S'il eût connu cet

1. *Ueber Agathodæmon und Bona Dea,* dissertation publiée en 1849 dans les mémoires de l'Académie des sciences de Berlin.

2. *Ueber Wesen, Verwandtschaft und Ursprung der Daemonen und Genien.*

3. P. 130, n. 2.

4. *Akademische Abhandlungen,* 2 vol. et un atlas de planches.

5. Il se contente de le citer, p. 130, sans le définir, ni l'expliquer. Quant à l'association d'Agathos Daemon et d'Agathé Tyché, quant au serpent, symbole du Bon Génie, il n'en est pas question.

6. *Griechische Gœtterlehre,* 3 vol. 1857-1863.

ouvrage, il n'eût point manqué de profiter des renseignements qui s'y trouvent (III, pp. 213 et suiv.) sur certains démons qui n'appartiennent au cortège d'aucune divinité déterminée. Le démon Sosipolis d'Olympie, le démon Epidotès de Sparte, quelques autres encore, méritaient au moins une mention. Mais M. H. n'a pas lu Welcker. C'est sans doute au même motif qu'il faut attribuer l'absence complète de développements au sujet des démons qui, chez les Grecs, personnifiaient des abstractions et des idées morales, et qui étaient devenus, avec le temps, pour des raisons qu'il eût fallu chercher à déterminer, l'objet d'un véritable culte. A Athènes, il n'y avait pas seulement un autel de la Miséricorde et un autel d'Aidôs ; on y voyait encore les autels de Phémé et d'Ormé [1]. Après Marathon, les Athéniens élevèrent un temple à Eucléia [2], et une inscription attique nous apprend l'existence d'un prêtre d'Eucléia et d'Eunomia [3]. Ces faits, et d'autres semblables, devaient être cités ; il eût été intéressant d'en rendre compte. M. H. a-t-il cru que la chose fût étrangère à son sujet ? S'il l'a cru, il s'est trompé, car les mythographes sont d'accord pour faire rentrer ces personnifications dans la catégorie des *démons*, en prenant le mot non au sens strict qu'il a chez Hésiode, mais au sens plus large qu'il a de bonne heure acquis. — Faut-il s'étonner, après cela, que M. H. n'ait fait aucun usage des monuments figurés qui se rapportaient au sujet de sa thèse ? C'est une proposition aujourd'hui banale, que nulle recherche de mythologie grecque ne peut se passer de l'étude des monuments. Dans le cas particulier, il est des démons, par exemple ceux du cortège dionysiaque et ceux de la suite d'Aphrodite, qui nous sont surtout connus par les vases peints. Il y avait là une étude qui pouvait fournir la matière d'un chapitre ; étude délicate peut-être, mais indispensable. M. H., mal informé, n'y a même pas songé.

Il y a donc des lacunes dans ce livre. Il y a aussi des erreurs. Nous avons déjà eu, ailleurs [4], l'occasion d'en relever quelques-unes ; nous n'y reviendrons pas. Mais en voici d'autres.

M. H., voulant déterminer la signification du mot δαίμων chez Homère, affirme [5], entre autres choses, que ce mot n'est *jamais* employé au sens favorable dans l'Odyssée. Il oublie le vers suivant,

ὡς ἔλθοι μὲν κεῖνος ἀνήρ, ἀγάγοι δέ ἑ δαίμων [6],

mis dans la bouche du bouvier Philétios, qui exprime le vœu qu'une divinité, évidemment favorable, ramène Ulysse à Ithaque. La vérité est, contrairement à l'affirmation beaucoup trop absolue de M. H., que

1. Pausan., I, 17, 1.
2. Pausan., I, 14, 5.
3. *C. I. Gr.*, n° 258.
4. *Revue de l'Histoire des Religions*, t. IV, 1881, pp. 330 et suiv. (*Bulletin critique de la religion grecque.*)
5. P. 55, note 2.
6. *Odyss.*, XXI, 201.

plusieurs fois, dans l'Odyssée, le mot δαίμων n'acquiert un sens défavorable qu'avec les épithètes κακός et στυγερός [1]. M. H. oublie également de mentionner un passage de l'Iliade (III, 420, ἦρχε δὲ δαίμων) où le mot δαίμων n'exprime pas, comme ailleurs, l'idée de la divinité en général sans détermination de personnes, mais désigne, au contraire, expressément une divinité déterminée, qui est Aphrodite. D'après ces exemples, il est évident que l'auteur n'a pas fait un relevé exact et complet de tous les passages où se rencontre le mot δαίμων, ce qui pourtant était la seule manière d'arriver à en préciser la signification dans la langue homérique. Au lieu de s'armer d'un index d'Homère, il aura compulsé des ouvrages de seconde main.

Une erreur singulière est celle qui se rapporte à Phaéthon. Dans un passage de la *Théogonie* (v. 985-991) Phaéthon, fils de Képhalos et d'Eos, paraît identique à l'étoile de Vénus, et il y est qualifié de δαίμων δῖος. On ne saurait croire ce que M. H. a découvert dans ces deux mots, et quelles conclusions à vaste portée il a tirées de ses découvertes. Suivant lui, cette épithète de δῖος « marque la lumineuse nature de Phaéthon » [2]. Je ne disconviens pas que Phaéthon soit un astre brillant, mais je prétends que c'est le mot Φαέθων, et non l'épithète δῖος qui exprime cette signification. Le sens originaire de la racine διF et les *dêvas* des Védas n'ont rien à voir ici. Il s'agit simplement de déterminer le sens de δῖος dans la langue épique. Or, dans l'Odyssée, traduira-t-on δῖος Ὀδυσσεύς par « le lumineux Ulysse », et δῖος συβώτης, en parlant d'Eumée, par « le porcher étincelant? » Chez Hésiode comme chez Homère, le qualificatif δῖος implique seulement une idée de supériorité, d'excellence; et Phaéthon δῖος signifie Phaéthon « être excellent », pas autre chose. M. H. se trompe également sur la valeur du mot δαίμων dans ce passage, quand il identifie Phaéthon, appelé ici δαίμων, aux δαίμονες hésiodiques, c'est-à-dire à ces hommes de l'âge d'or, divinisés après leur mort, dont parlent les *Travaux et Jours*. D'abord, la langue d'une œuvre aussi interpolée que la *Théogonie* ne saurait être assimilée exactement à la langue de l'œuvre plus authentique d'Hésiode. Ensuite, même dans les *Travaux et Jours*, le mot δαίμων, quand il est employé au singulier, ce qui arrive une fois [3], signifie un dieu, un être divin, et non un homme divinisé. Enfin, Phaéthon, fils d'un mortel et d'une déesse, n'a jamais appartenu à la génération de l'âge d'or. — C'est sur ces fausses interprétations que M. H. a édifié un long raisonnement (pp. 108-110), qui se réduit aux propositions suivantes : Phaéthon, qui est un astre, est appelé *un* démon (δαίμων) dans la *Théogonie;* donc, *tous* les démons (δαίμονες) des *Travaux et Jours* sont des astres. Nous laissons aux logiciens à juger de la valeur de ce raisonnement, et nous leur soumettons l'hypothèse que voici et qui

---

1. Par exemple, *Odyss.*, X, 64; XXI, 194.
2. P. 108.
3. Vers 314, éd. Gœttling-Flach.

en dépend : si le mot δαίμων désigne un être brillant et signifie en même temps « divinité », on en peut conclure que, chez les Pélasges, l'être brillant par excellence, c'est-à-dire le soleil, était la divinité unique. Il est vrai que M. H. ne donne pas la chose comme certaine, mais seulement comme probable [1]. Cette probabilité est de trop.

Nous relèverons encore une autre erreur, non pour le malin plaisir de trouver notre auteur en défaut, mais parce que cette erreur-là s'étale aujourd'hui encore dans plusieurs de nos livres classiques. Il s'agit de la prédiction de Prométhée relative à la chute de Jupiter. M. H. parait croire qu'Hésiode ayant conçu le monde des dieux comme soumis au changement, les Grecs ont été dans l'attente d'un dominateur nouveau qui devait renverser Jupiter comme Jupiter avait renversé Cronos [2]. Il lui semble que la prédiction de Prométhée dans Eschyle s'est trouvée accomplie par l'avénement du christianisme [3]. C'est là une illusion. D'abord, chez Hésiode, Zeus n'est nullement représenté comme un maître provisoire, mais bien comme un maître définitif. Que l'on se reporte ensuite au vers 770 du drame d'Eschyle, et l'on verra que la prédiction de Prométhée a un caractère conditionnel. Si le Titan est délivré, les événements qu'il annonce n'arriveront pas. Or, le Titan sera délivré. Chacun devrait savoir aussi que le secret de Prométhée s'explique très clairement par une légende qu'on trouve pour la première fois dans la septième Isthmique de Pindare (v. 28 sqq.) et qui a été souvent reproduite par les mythographes. Cette légende racontait que deux des grands dieux du ciel, Zeus et Poséidon, recherchèrent autrefois l'union de Thétis. Mais, un jour, la prophétique Thémis, se levant au milieu de l'assemblée des immortels, annonça, à ce propos, la volonté des destins : la déesse marine devait enfanter un fils qui serait plus fort que son père. Aussitôt, les deux dieux se désistèrent de leur amoureuse poursuite, et Thétis épousa un mortel, le héros Pélée, qui devint le père d'Achille. — L'action du *Prométhée* d'Eschyle est antérieure à ces événements, et le poète a supposé, dans l'intérêt de son drame, que Thémis avait communiqué sa science prophétique au Titan son fils. Prométhée se trouve ainsi en possession d'un secret, qui, à l'égard de Jupiter, fait sa force et son audace. Voilà tout le mystère. Il faut que les théologiens et M. H. en prennent leur parti, Prométhée n'a été, en aucune façon, un prophète du Christ.

Pourquoi ne le dirions-nous pas ? L'inexpérience de l'auteur ne se fait pas moins sentir dans son style que dans sa critique. Si les derniers

1. P. 29. « le Pélasge vénérait-il le δαίμων, qui redevient chez Hésiode un astre brillant et redoutable ? Peut-être. »

2. Pp. 79-80. « Le règne de Cronos a été précédé par celui d'Uranus, comme celui de Zeus lui succède, en attendant que, selon les prédictions de Prométhée, un dominateur nouveau les renverse à son tour. »

3. P. 329. « Les dieux d'Homère tombent enfin, et Zeus cède la place au dominateur nouveau que lui avait annoncé Prométhée. »

chapitres se lisent assez facilement, il n'en est pas de même des premiers. Il y a là des pages qu'on dirait être la traduction littérale de quelque ouvrage allemand médiocre. L'exposition des idées y est singulièrement pénible et confuse. L'auteur donne ses conclusions avant ses preuves [1], va et vient dans la discussion sans avancer, s'engage dans des définitions vagues et inutiles [2], écrit nombre de phrases malheureuses, les unes incorrectes, les autres tout à fait obscures [3]. Dans cette première partie surtout, la forme est vraiment insuffisante.

S'en tenir à ces critiques, ce serait ne pas donner une idée complètement exacte du livre de M. Hild. Ce livre n'est pas bon; mais, nous ne faisons nulle difficulté de le reconnaître, tout n'y est pas à dédaigner. C'est ainsi que l'auteur a défini exactement et caractérisé d'une façon assez heureuse le rôle d'Alastor et des Erinyes dans les tragédies d'Eschyle. C'est ainsi encore qu'en traitant des démons dans la philoso-

---

1. P. 45, M. H. définit, d'après Nitzsch, le démon chez Homère, avant d'avoir examiné aucune des significations du mot δαίμων dans les nombreux passages des poèmes homériques où on le rencontre. N'est-ce pas là ce qui s'appelle vulgairement « mettre la charrue avant les bœufs ? » Il est vrai que M. H. donne une autre définition du même objet, à la page 49. Mais laquelle des deux est la bonne?

2. P. 237. « L'art n'est, dans son expression la plus générale, que la transformation idéale de la vie des nations. » — Que dire de la définition suivante du génie de Pindare? p. 238, « Pindare, que nous appellerions volontiers le poète de l'âme immortelle, l'Homère de la religion pythagoricienne. »

3. Pour que personne ne nous accuse de malveillance ou d'esprit de chicane, citons quelques exemples. — P. 91. « Si Hésiode ne s'est pas servi du mot démon pour l'appliquer à quelque divinité néfaste, c'est encore dans le mythe des Ages qu'il *en* faut chercher une première ébauche ». — P. 92. « *Leur être* (l'être des Titans) chez Homère d'abord, puis chez Hésiode, *se lie à la nécessité* pour l'anthropomorphisme de justifier par voie de génération l'existence de ses dieux ». — P. 108, fin... « les dieux qui représentent les grands règnes de la nature et *les agglomérations de phénomènes autour d'une même force à effets divers* ». — P. 102. Hésiode est « le poète *champêtre et besogneux* ». — P. 112. « Hésiode ne procède d'Homère que par *les facultés toutes mécaniques* ». — P. 186. « Chez Eschyle, l'*art qui détourne* pour la structure du drame les croyances populaires, en augmentant l'embarras de la critique à marquer *sa* part personnnelle, doit nous paraître d'autant plus admirable. » — Il m'a été impossible de comprendre, pp. 69-70, le passage qui commence par « si revenant sur nos pas... » et finissant par « douer le principe démoniaque de la spiritualité ». — Pp. 264-65. « Soit que le diagnostic de la voix, malgré le luxe d'érudition *avec lequel* le docteur Lélut insiste, eût paru peu concluant par lui-même, *soit qu'un grave problème de psychologie médicale, dont le héros n'appartient plus à la faculté que par ses biographes, n'ait pas le droit de rien négliger*, le docteur Lélut s'arrête complaisamment sur toutes les singularités de la vie de Socrate. » — Pp. 333-34. « Le démon représente dans l'anthropomorphisme la vague conception d'un *principe spirituel qui n'est pas le corps* dans son énergie et dans sa forme harmonieuse, qui n'est pas non plus le phénomène visible par lequel la divinité agit dans la nature et dans l'homme; c'est l'embryon de l'âme en tant que pensée, volonté, *force personnelle déterminant la forme extérieure* et lui imprimant un caractère d'harmonieuse vitalité. » — Toute la conclusion (pp. 332-335) où l'on était en droit de compter sur la clarté, est un véritable amphigouri d'abstractions métaphysiques.

phie platonicienne et du développement de la croyance aux démons mauvais, s'il n'apporte aucune vue nouvelle, il expose du moins ce que l'on sait, d'une façon suffisamment claire, quelquefois intéressante [1].

Il ne faut point juger trop sévèrement le livre de M. Hild. La plupart des défauts qu'on peut lui reprocher, s'expliquent par les conditions défavorables où s'est trouvé l'auteur, réduit à travailler, sans direction, dans de petites villes de province où il était dénué de livres et de ressources. Ces conditions sont celles où sont placés, aujourd'hui encore, quelques professeurs de notre enseignement secondaire, qui, après s'être formés presque seuls, se sentent poussés par l'ambition du doctorat à aborder les études d'érudition, et qui les abordent mal préparés, sans connaissance préalable des méthodes scientifiques. Leurs premiers travaux, qui représentent quelquefois plusieurs années de tâtonnements et d'efforts, ne peuvent être autre chose que des essais plus ou moins heureux. L'ouvrage de M. Hild est un essai.

P. Decharme.

---

89. — Camillo Antona-Traversi. **Della patria di Giovanni Boccaccio** (Estratto dal Giornale Napoletano di Filosofia e lettere, etc., v, 13, 14 f. 1881). Napoli, Perrotti. 1881.

Un des problèmes les plus obscurs que présente l'histoire littéraire de l'Italie au moyen âge est la question de savoir où Boccace a vu le jour; depuis Villani, on l'a fait généralement naître à Paris, d'une veuve française que son père aurait bientôt quittée. Dans la préface des *Lettere edite e inedite del Boccaccio,* M. Corazzini a combattu cette opinion et admis que le célèbre écrivain était né à Florence à la fin de l'année 1314. Réfuté par M. C. Antona-Traversi, il a vu son hypothèse reprise en partie et défendue par M. Koerting, l'auteur d'une vie de Boccace dont la *Revue* a rendu compte (1881, n° 17); M. C. A.-T. essaye aujourd'hui de renverser le système de M. Koerting, comme il a combattu celui de M. Corazzini : tel est l'objet de la brochure dont on vient de lire le titre.

Il est certain qu'on ne pourra jamais, à moins qu'on ne découvre, chose bien peu probable maintenant, des documents restés inconnus, dire d'une manière irréfutable dans quelle ville au juste Boccace a vu le jour. L'opinion qui le fait naître à Paris repose sur des allusions supposées à sa propre histoire qu'on trouve dans les ouvrages du grand écrivain et sur le témoignage de Villani. M. Koerting repousse sans raison suffisante ce témoignage, et, quant aux allusions si fréquentes dans les

---

1. Nous avons déjà relevé, dans la *Revue de l'Histoire des Religions, l. cit.*, ce que renferme de bon l'ouvrage de M. Hild. C'est pourquoi nous nous bornons ici à ces indications, sans insister.

œuvres de Boccace, il croit qu'elles ne se rapportent pas nécessairement à sa vie ou ne fournissent pas de preuves décisives en faveur de Paris, comme lieu de sa naissance. Malheureusement la démonstration du savant professeur est loin d'être inébranlable, et, bien souvent, ses arguments sont plutôt des raisons de sentiment que des preuves péremptoires; M. C. A.-T. n'a pas eu de peine aussi à les ébranler. En ce qui concerne la naissance de Boccace, par exemple, il montre, contre M. Koerting, que son caractère d'illégitimité est prouvé par le texte même « naturali patre natus » de l'original latin de la biographie de Villani. De plus, Boccace étant né en 1313, comme M. Koerting l'admet, et son père se trouvant alors et sans doute depuis assez longtemps à Paris, l'auteur du *Décaméron* a dû venir au monde dans cette ville. Il est vrai qu'un sonnet de Giov. Acquettini fait dire à Boccace qu'il naquit à Florence dans le Pozzo Toscanelli; mais le témoignage d'Acquettini, postérieur de beaucoup à celui de Villani, ne peut infirmer ce dernier; et, quant à cette circonstance que Boccace lui-même se donne, dans ses lettres, la qualité de florentin et parle de Florence comme de sa patrie, il n'y faut voir qu'une manière de s'exprimer, non une preuve décisive, ainsi que le veut M. Koerting. Il y a encore moins de fondement pour prétendre, comme il le fait, que Boccace aurait dû ignorer l'illégitimité de sa naissance et qu'il n'aurait pu y faire allusion dans ses écrits. Toutes les raisons invoquées par le savant professeur de Munich tombent ainsi une à une sous l'argumentation serrée de M. C. Antona-Traversi; et, malgré ce qu'il a dit, on peut et on doit même continuer de placer à Paris le lieu de naissance du fondateur de la prose italienne.

J.

---

90. — **Grande Bibliothèque provençale. Section historique.** Tome I. Relation des troubles occasionnés en Provence par l'établissement d'une chambre semestre et du mouvement dit le Sabre, publiée d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque Méjanes sous la direction de M. Albert Savine, augmentée de notes et d'une introduction. Aix-en-Provence, Guitton-Talamel. 1881, gr. in-8° de VIII-283 p. — Prix : 6 fr.

M. A. Savine déclare, en commençant son *Introduction* (p. III), que « l'histoire de la Fronde provençale est fort mal connue » et qu' « aucun des écrivains qui traitèrent ce sujet, n'y apporta la lumière nécessaire et les détails utiles pour l'embrasser dans son entier développement ». Pitton, ajoute-t-il, « est peut-être, de tous, celui en qui l'on doit avoir le plus de confiance : et cependant, bien des fois, les bienséances, le respect pour de nobles concitoyens, lui ont imposé le silence. Chez Bouche, moins exactement renseigné, mais moins aveuglé par la question de clocher, se témoigne une telle répugnance à rappeler les souvenirs qu'il juge fâcheux, qu'il n'est point permis de se guider aveuglément d'après

son récit : *Des actions d'un pernicieux exemple*, écrit-il, *il vaut mieux en perdre la mémoire que de la rafraîchir* [1]. M. S. constate que cette époque si incomplètement étudiée est pourtant une des plus importantes de l'histoire de Provence. Il rappelle que « c'est sous le gouvernement du comte d'Alais qu'a lieu la dernière tentative du parlement d'employer le patriotisme provençal à défendre son pouvoir contre les empiètements de l'absolutisme royal. » Il insiste (p. IV) sur ce point, que ce n'était pas tant l'établissement d'un semestre qui souleva le peuple à Aix, que les charges écrasantes qui lui étaient imposées : « ces villes à fortifier, ces soldats à loger et qui ne respectent rien, c'est la misère affreuse, compliquée de la peste [2] et de la famine. Voilà ce que l'on n'a pas assez dit. » M. S. signale ensuite avec une étrange vivacité de langage l'intérêt de quelques-unes des pages qu'il publie : « Curieux tableau et bien fait pour tenter un romancier ou un historien coloriste que ces émeutes aixoises, ces guet-apens, ces meurtres inattendus ! L'on dirait de ces scènes de l'époque mérovingienne immortalisées dans la mémoire des lettrés et des artistes par la plume d'un Augustin Thierry, et bientôt par le crayon de Jean-Paul Laurent, le maître du Lauragais [3] ». Mais on est tout étonné de ne trouver dans l'*Introduction* aucun renseignement sur l'auteur de la *Relation des troubles*. Son nom n'est pas connu, ne peut être connu, me direz-vous. Encore fallait-il indiquer l'époque où il écrivait, époque postérieure à l'année 1737, car l'historien anonyme discute (p. 67) un récit du P. Bougerel dans sa *Vie de Gassendi* publiée en cette année-là. Il aurait aussi été bon de faire observer que le mystérieux écrivain a pris d'excellentes précautions pour être bien informé, comme le prouve ce passage (p. 5) : « Quoique nos historiens assurent qu'ils [les édits] furent tous enregistrés dans une matinée, sans même avoir été ni lus ni examinés, j'ose dire qu'ils se trompent. Ils furent à la vérité tous lus et publiés à l'audience le même jour, mais je trouve dans les registres du parlement que M. le Président de Forbin-Laroque, M. de Boyer, doyen, MM. de Galifet et de Guiran, présidents aux requêtes, etc., formèrent opposition à cette enregistration... » Ce n'est pas seulement en cette occasion que l'historien du semestre se montre à la fois bon chercheur et judicieux cri-

---

1. *Histoire de Provence*, tome II, p. 942. Citons la définition que Bouche donne du semestre : « Une nouvelle crûe d'officiers, présidents et conseillers qui feroient toutes les fonctions d'un parlement durant six mois, avec interdiction aux anciens officiers du même parlement de s'immiscer en la fonction de leurs charges jusque après les six mois expirés du premier semestre. »

2. M. S. rend hommage (p. V) à Sextius d'Escalis, baron de Bras et d'Ansouis, « qui devait mourir victime comme Rotrou, et plus obscurément que lui, de son dévouement pour ses concitoyens pendant la peste. »

3. M. S. (*Ibid.*) se demande, en une bien originale tirade, pourquoi « les artistes provençaux, au lieu de reproduire avec leurs pinceaux ces scènes de l'histoire de leur pays, se laissent aller à la moutonnière habitude des sujets ressassés cent fois : les Jeanne d'Arc, les Charlotte Corday, tous les dieux et toutes les déesses d'un Olympe banal de convention. »

tique; il dit (p. 55), parlant des membres du parlement qui allaient triomphalement reprendre possession de leurs sièges : « Messieurs se mirent en marche, revêtus de leurs robes rouges et, quoique la maison de ville ne fût pas fort éloignée du Palais, l'affluence du monde était si grande que Messieurs furent, disent nos historiens et les mémoires du temps, trois heures en marche, ce que je crois extrêmement exagéré [1]. » On aurait enfin voulu que l'*Introduction* renfermât quelques détails sur le manuscrit de la *Relation* : il n'en est pas dit le plus petit mot et nous devons nous contenter de ce que nous en apprend le titre du volume.

Pour épuiser la série des *desiderata*, j'ajouterai que M. S. n'a malheureusement pas connu deux publications qui lui auraient été fort utiles. La première est intitulée : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Fronde en Provence* par Charles de Grimaldi, marquis de Regusse, président au parlement, et par Jacques Gaufridi, président du parlement semestre [2]. Voici le titre de la seconde : *La Fronde en Provence. La guerre du Semestre* par P. Gaffarel [3]. Ce dernier a eu communication de la *Relation* et il la mentionne parmi « les documents inédits de la plus haute importance » qu'il a eu la bonne fortune de rencontrer [4]. Si M. S. n'a pu tirer parti des Mémoires de Regusse et de Gaufridi, de l'étude de M. Gaffarel, sans doute il ne négligera pas ces abondantes sources d'informations quand il préparera les deux volumes qu'il nous promet (p. VII), l'un consacré à une édition de l'*Histoire du gouvernement du comte d'Alais* laissée en manuscrit par Haitze [5], l'autre à des extraits des trente ou quarante auteurs contemporains qui se sont occupés de la Fronde provençale.

Je n'analyserai pas la *Relation des troubles*, ce qui m'entraînerait trop loin [6]. Je signalerai seulement les passages les plus intéressants de cette relation, par exemple, les portraits du premier président du parlement de Provence, Du Bernet (p. 6), du maréchal de Vitry (p. 7), de Jacques Gaufridi (p. 9), de l'archevêque d'Aix, cardinal de Sainte-Cé-

1. Voir encore (p. 67) la réfutation de « faits calomnieux avanturés sans preuve par les faiseurs de libelles, de la lecture desquels on doit se défier, parce que ceux qui les composent ne cherchent qu'à justifier le parti pour lequel ils écrivent et à calomnier le parti contraire. »

2. Aix, 1870, grand in-8°. Ce volume a été publié pour la Société historique de Provence par M. Mouan, mort conservateur de la Méjanes.

3. *Revue historique*, 1876, t. II, pp. 60-103 et 436-459.

4. *Introduction*, p. 60. M. Gaffarel ajoute (p. 61) que ce manuscrit « fort curieux » a été composé « au XVIII^e siècle par un anonyme qui paraît s'être entouré de tous les documents désirables, » mais « dont le patriotisme local est singulièrement exagéré. »

5. Je ne puis citer le nom de ce consciencieux érudit sans applaudir à la détermination prise par les fondateurs de la *Revue Sextienne* (1880), de publier, dans chaque livraison de ce recueil mensuel, un certain nombre de pages de l'excellent et si considérable manuscrit autographe de l'*Histoire de la ville d'Aix*.

6. Indiquons une faute de lecture (p. 3) : le nom de « M. de *Lauzun*, conseiller d'Etat, » doit être changé en celui de *Lauzon*.

cile, frère du cardinal Mazarin (p. 20)[1], de Mme de Venel, gouvernante des nièces des deux cardinaux (p. 23), le récit de l'assassinat de Gaidon dans le cabaret de la Mule-Noire, le 19 mars 1648 (pp. 25-26), le portrait du comte d'Alais (p. 39)[2], le récit de l'émeute connue sous le nom des *trois journées d'Aix* (18, 19 et 20 janvier 1649), récit où des incidents burlesques se mêlent à des incidents tragiques (pp. 43-56)[3], la description (pp. 70-74) de la procession de la Fête-Dieu, « suivant l'ancienne institution faite par le Roy René, » le récit (pp. 77-79) de la bataille du Val, enfin le récit (p. 109) de la mort d'un gentilhomme attaché au gouverneur, Beaumond, poursuivi jusque sur les toits d'une maison « par deux ou trois bouchers armés de leurs couteaux, lesquels l'ayant atteint, le poignardèrent et le jettèrent dans la rue, » où « le peuple, qui étoit attroupé, » s'empara du cadavre et le traîna dans tous les quartiers de la ville, etc.[4].

Les notes remplissent une bonne partie du volume (pp. 203-276). Sur le nombre, il en est de fort piquantes, comme la note (p. 204) sur la généalogie de la famille de Gallifet; il en est de fort instructives, comme celle qui (pp. 208-236) reproduit l'*Abrégé des délibérations faictes en l'assemblée generale des communautez tenue en la ville de Frejus le mois de novembre 1639*, etc. La plupart des autres notes sont empruntées aux mémoires du temps, surtout à ceux de Brienne, et aux ouvrages sur la Provence, surtout à celui de Pitton[5].

1. L'écrivain anonyme attribue à Michel Mazarin consulté par les membres du parlement d'Aix mécontents une amusante réponse : *Obedite como polastri*, etc. Voir encore le piquant récit d'après lequel (p. 31) le prélat fit asseoir sur son lit le président Gaufridi qui le harangua dans cette attitude.

2. De ce que dit l'auteur (p. 40) de l'influence exercée sur le comte d'Alais par sa femme (Henriette de la Guiche) « extrêmement fière, hautaine et entêtée, » on peut rapprocher ce que nous apprennent les *Mémoires* de Regusse (p. 12), que le gouverneur de la Provence « donnait beaucoup aux conseils de Mme d'Angoulesme, sa femme, qui estoit ambitieuse et violente. »

3. Nous voyons là (p. 44) « le chanoine Decormis qui avoit pris un masque et un sponton, » ranger « les troupes à mesure qu'elles arrivoient » et faire « la fonction de sergent de bataille, tandis que l'avocat général, son frère, déguisé par un faux nez, les haranguoit et les exhortoit de combattre avec vigueur pour la patrie et pour le parlement. » Nous voyons encore (p. 49) une vénérable dame retrouvant l'agilité de sa jeunesse pour exciter la révolte : « Tout le monde étoit si animé que Mme d'Oppede, mère du président, monta elle-même au clocher de Saint-Sauveur, sonna le tocsin qui fut suivi de celui de toutes les cloches de la ville, et la sédition se répandit dans un moment dans tous les quartiers. »

4. Dans la *Relation* (p. 116) est mentionné « M. de Pontis, » qui fut chargé par la cour de faire sortir de Provence les troupes qui y avaient été appelées par le comte d'Alais. Ceci est à noter, Voltaire n'ayant pas craint de douter de l'existence du gentilhomme provençal. L'auteur de la *Relation* juge beaucoup trop favorablement, non pas Pontis, mais ses prétendus *Mémoires*, quand il dit qu'après avoir servi avec distinction sous les rois Henri IV et Louis XIII, il nous a laissé des mémoires très détaillés et *très véridiques*.

5. Voir, à l'*Errata*, une addition tirée d'une note manuscrite de Pitton à la page 415 d'un des exemplaires de son *Histoire d'Aix*, Bibliothèque Méjanes.

Le tome II de la *Grande bibliothèque provençale* contiendra les comédies et poèmes de Jean de Cabanes publiés d'après le manuscrit inédit de la Bibliothèque Méjanes. On reviendra ensuite à l'histoire, puis à la littérature. M. Savine et son éditeur, M. Guitton-Tallamel, sont animés du plus beau zèle. Espérons que le succès les en récompensera, mais espérons aussi que les futurs volumes de la collection, de mieux en mieux préparés, seront de plus en plus dignes de ce succès.

T. DE L.

---

# VARIÉTÉS

**Une lettre inédite de Du Cange à Adrien de Valois.**

La Bibliothèque de l'Institut possède parmi ses manuscrits [1] un recueil de lettres originales adressées par divers savants à Adrien et à Henri de Valois. Bien qu'un amateur fameux ait enlevé de cette correspondance bon nombre de pièces, et des meilleures, qui sont aujourd'hui dispersées dans des collections particulières, il en reste encore quelques-unes d'intéressantes. Telle est, à ce qu'il nous semble, la lettre suivante écrite à l'aîné des deux frères par Du Cange au moment où il imprimait son édition de Joinville :

« A Amiens, ce 20 juin 1666.

« MONSIEUR,

« Le petit traité de notre chef de saint Jean [2] ne mérite pas la complaisance que vous faites l'honneur d'avoir pour son auteur. Outre que la matière en est stérile, j'avoue qu'un autre que moi l'aurait mieux traitée. Je vous proteste qu'il y a peu de satisfaction de rien faire imprimer absent; il s'y coule toujours des fautes qu'on corrigerait, si on revoyait les épreuves. Mais quoi! Tel est notre sort en province où, par comble de disgrâce, nous manquons et de livres et de conférences. Je vous rends grâces du passage de Nicolas Trivet [3]. Il est semblable à celui de la chronique ms. de Nangis et du *Magnum chronicon belgicum* que je cite à la marge. J'ai lu la dissertation sur le prétendu fragment de Pétrone [4] dont il vous a plu me régaler. C'est un ouvrage surprenant en ce qu'après tant de savants qui ont travaillé sur cet au-

1. Ancien fonds, n° 291.
2. *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, par Charles du Fresne, sieur du Cange, Paris, Cramoisy, 1665, in-4°.
3. La chronique du dominicain anglais Nicolas Treveth a été insérée par d'Achery dans le tome VIII du *Spicilegium*.
4. Hadriani Valesii, historiographi regii, et Joannis Christophori Wagenselii, *De cœna Trimalcionis*, nuper sub Petronii nomine vulgata. Paris, 1666, 8°.

teur, vous faites tant de belles observations et tant de nouvelles remarques. La France vous sera encore obligée de lui avoir donné un nouveau citoyen qui lui était inconnu [1]. Je vous remercie pareillement de votre ode sur la mort de la reine [2] qui fait voir que vous excellez en vers aussi bien qu'en tout autre chose.

« M. d'Hérouval m'a communiqué l'original d'une ordonnance de Philippe-le-Bel, de l'an 1312, qui porte des défenses des tournois, et qui doit entrer dans une dissertation sur le Joinville [3], mais il y a un mot souvent répété que je n'ai pas vu ailleurs, qui est celui de *tupineiz* qui signifie joûte; par exemple : « défenses d'aller aux armes, tour-« noiemens, joûtes ou tupineiz en notre royaume. » Il semble que ce mot signifie ce que l'on appelait de ce temps là *Table ronde* [4], ou quelque chose de semblable. Si vous en avez quelque connaissance; vous m'obligeriez infiniment de m'en gratifier, étant, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« Du Cange. »

« Je vous supplie d'agréer que j'assure Monsieur votre frère de mes très humbles respects. »

Nous n'avons pas malheureusement la réponse qu'Adrien de Valois a dû faire à son savant correspondant, mais il est fort probable qu'il n'a pu lui donner l'explication demandée; car, dans la Dissertation où est insérée l'ordonnance de Philippe-le-Bel, Du Cange répète que le mot *tupineiz* « lui est inconnu, ne l'ayant pas encore lu ailleurs. » Ni lui, ni Adrien de Valois ne se sont aperçus que ce mot était mal lu, comme nous l'a fait remarquer notre ami M. Gaston Paris; il faut lire *trupigneis*, qui doit en effet signifier joûte et se retrouve dans le passage suivant du *Roman de la Rose* cité par Roquefort :

> Là fut si fort le trupigneis
> Qu'onques en nul tournoiement
> Ne vey de coups tel payement.

Le M. d'Hérouval dont parle la lettre est une figure assez originale pour que nous en disions quelques mots. Il s'appelait Antoine de Vion (ou Vyon comme il signait), seigneur d'Hérouval, et était auditeur à la chambre des Comptes. Né le 14 septembre 1606, mort le 29 avril 1699, il n'a pas, à notre connaissance, publié le plus petit opuscule, mais il a passé sa vie entière à fournir à ses amis pour leurs travaux tous les ma-

1. Dans sa dissertation, Adrien de Valois avait adopté l'opinion de son frère Henri qui faisait naître Pétrone à Marseille.

2. Elle est imprimée dans le *Valesiana*, 1694, in-12, p. 43 des *Poemata*.

3. Voyez dans cette édition la VI[e] Dissertation, p. 173. — Le grand recueil des ordonnances n'a fait que reproduire le texte donné par Du Cange.

4. Milites ut exercitio militari peritiam suam et strenuitatem experirentur, constituerunt unanimiter, non ut in hastiludio illo quod communiter et vulgariter torneamentum dicitur, sed potius in illo ludo militari, qui *mensa rotunda* dicitur, vires suas attentarent. Mathieu Paris, Paris, 1644, in-f°, année 1252, p. 566, col. 2.

nuscrits, tous les documents qu'il parvenait à se procurer et qu'il préférait voir utiliser par eux que par lui. Ecoutez plutôt ce qu'en dit Du Cange à l'avant-dernière page de la préface de son édition de Joinville :
« M. d'Hérouval a ce bonheur qui semble lui être tout particulier : « qu'il n'y a rien de si caché dans les bibliothèques qu'il ne découvre, « rien de curieux dans la Chambre des Comptes de Paris, dans les re- « gistres du parlement et dans les archives des monastères, dont il n'ait « une parfaite connaissance, et qu'il ne déchiffre avec une grande faci- « lité..... Quoique j'aie reconnu en plusieurs endroits de mes Observa- « tions et de mes Dissertations les pièces curieuses que je lui dois, j'ai « réservé à faire en cet endroit un aveu plus général que la plupart des « manuscrits que j'ai cités, et dont je donnerai la table à la fin de ce vo- « lume, m'ont encore été communiqués par lui ; en sorte que s'il y a « quelque chose de curieux en tout cet ouvrage, le public lui en sera « redevable. »

Si le témoignage de Du Cange avait besoin d'être confirmé, il le serait par les quatre lettres de d'Hérouval à Adrien de Valois conservées dans le recueil d'où nous avons tiré celle que nous venons de donner, et qui sont toutes relatives à des communications de manuscrits, comme celle-ci du 21 septembre 1658 : « j'espère que vous trouverez en ce ma- « nuscrit plusieurs actes des martyrs qui vous satisferont. Ceux de « Tharacus y sont plus amples et meilleurs que les imprimés que « Rosweydus a donnés, que je vous envoie pour les collationner et en « voir la différence. » Ou comme cette autre écrite dix-sept ans plus tard, le 29 mars 1675 : « J'ai appris, Monsieur, que votre ouvrage « n'étoit pas encore achevé d'imprimer. C'est pourquoi je vous envoie « ce cartulaire où j'ai remarqué quelques pièces qui peuvent vous « servir, ce me semble. »...

On trouverait sans doute aujourd'hui des savants aussi désintéressés et aussi généreux que d'Hérouval, mais des savants aussi reconnaissants que Du Cange, cela serait un peu plus difficile.

Ludovic Lalanne.

---

## THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

**Soutenance de M. E. Bertrand** (24 mars).

I. Thèse latine : *De Pictura et Sculptura apud veteres rhetores.*
II. Thèse française : *Un critique d'art dans l'antiquité. Philostrate et son école.*

I

Les rhéteurs anciens comparent souvent leur art à la peinture et à la sculpture. Ils sentent qu'il y a un rapport très étroit entre l'art de la parole et les arts plastiques. Dans Cicéron et Quintilien en particulier, qui paraissent avoir été de vrais connaisseurs, ces allusions ne sont pas rares. Ils se servent de ces comparaisons fé-

condes pour aider à l'enseignement de l'éloquence, et leur méthode pourrait être appliquée de nos jours à celle de la rhétorique. Ainsi se résume la thèse qu'a soutenue, le 24 mars, devant la Faculté des lettres de Paris, M. E. Bertrand, ancien élève de l'Ecole normale, maître de conférences à la Faculté de Grenoble.

M. Crouslé a commencé par constater que ce n'est ni l'intérêt des découvertes, ni la nouveauté des aperçus qui recommandent cette thèse, mais la nature personnelle de l'auteur, très sensible aux émotions d'art. Il croit chimérique l'enseignement simultané et comparatif des arts du dessin et de l'éloquence, que M. B. semble préconiser, surtout en un temps où l'on n'enseigne plus, à proprement dire, l'éloquence. Il ne saisit pas d'ailleurs l'application pratique de l'un de ces deux enseignements à l'autre. M. Crouslé termine son argumentation en reprochant à M. B. d'avoir fait de Cicéron plusieurs fois un *artifex*. Le mot signifie un homme qui, de ses mains, fait une œuvre d'art; le mot *artiste*, dans le sens de connaisseur, d'homme de goût, qu'a la prétention de rendre *artifex*, est déjà abusif en français.

Plus sévères sont les jugements de MM. Perrot et Benoist qui ne voient pas dans le sujet la matière d'une thèse. Les comparaisons que M. B. recueille, dit M. Perrot, sont des métaphores comme celles qu'on retrouve dans tous nos critiques modernes; leur emploi ne constitue pas une méthode; on n'aurait pas le droit de dire que, plus que dans un autre temps, les rhéteurs ont insisté sur les rapports des arts plastiques et de la littérature. Il y aurait eu plus de profit à élucider, au point de vue technique, un certain nombre des textes cités.

M. Benoist signale le désaccord entre la proposition et la conclusion. L'une prétend que la plupart des rhéteurs ont traité des questions d'art; l'autre montre qu'il n'y en a eu qu'un très petit nombre. Parmi les deux exemples choisis, Cicéron et Quintilien, il n'y en a même qu'un qui mérite le nom de rhéteur. Les vrais rhéteurs, à commencer par Aristote, se sont, au contraire, abstenus de parler de l'art. On voit par là que la méthode dont s'occupe l'auteur n'existait pas dans l'antiquité. Si, dans leurs ouvrages de rhétorique, Cicéron et Quintilien parlent de l'art, c'est comme hommes de goût et parce qu'ils sont moins rhéteurs que les autres. La thèse n'existe donc plus. L'auteur, ajoute M. Benoist, invoque mal à propos la *Rhétorique à Hérennius* (p. 47) comme un ouvrage de Cicéron. Quant à Quintilien, que M. B. met fort au-dessus de la « compilation » de Pline, ce n'était lui-même qu'un compilateur; ses jugements d'art ne doivent pas avoir plus d'autorité que ses renseignements littéraires qui ne sont que de seconde main. La véritable valeur du travail de M. Bertrand vient de ce qu'il donne en latin l'équivalent d'un certain nombre de termes de critique d'art, qui n'existait pas jusqu'à présent.

M. Croiset, après quelques remarques de langue, regrette que l'unité du sujet fasse défaut, et qu'un assez grand nombre des citations recueillies n'apporte aucun argument en faveur de la thèse. Si, par exemple, Quintilien engage l'auteur à se tenir comme une belle statue, on ne saurait en conclure que Quintilien ait dû nécessairement avoir des connaissances techniques sur la statuaire. Quant à la théorie de l'auteur qui voudrait faire marcher de front l'étude des différents arts, M. Croiset n'a garde de s'y rallier : en dehors des principes *très généraux* qui appartiennent à tous, les arts n'ont point de domaine commun; l'étude même de deux arts aussi voisins que l'éloquence et la poésie doit être tentée avec des préoccupations fort différentes.

II

La thèse française semble à la Faculté plus intéressante et plus utile que la thèse latine. Il y a eu dans l'antiquité, mais bien différents des nôtres, des *critiques d'art*. Dans la revue qu'en fait M. Bertrand avant d'aborder Philostrate, M. Martha re-

grette le peu de place qu'occupe Lucien et la sévérité du jugement porté sur Pline. Dans l'étude relative à Philostrate, et aux soixante-quatre tableaux qu'il dit avoir vus à Naples et dont il a écrit la description, M. B. a laissé quelques lacunes. Il n'a parlé ni des paysages, très gracieux chez Philostrate et animés d'un sentiment assez moderne de la nature, ni des natures mortes, qu'il rend avec un grand talent descriptif. Il aurait pu étudier aussi la piquante peinture d'Hercule endormi et assailli par les Pygmées. Le projet d'Agrippa sur l'exposition publique des tableaux et des statues est attribuée par erreur à Messala. Quant à la discussion, commencée au siècle dernier et encore poursuivie en Allemagne depuis les travaux de Friedrichs et de Brunn, M. Martha demande au candidat d'en donner un bref résumé. On ne sait si les tableaux que prétend avoir vus Philostrate sont vrais ou imaginés. Le principal argument de ceux qui n'y voient qu'un simple exercice de rhéteur, est l'absence d'unité qu'on remarque dans la plupart de ces tableaux. Ils contiennent souvent deux ou trois scènes très distinctes; mais rien n'empêche d'admettre, comme le fait M. B., qu'elles aient pu trouver place dans le même cadre, comme on le voit encore dans des tableaux représentant des vies de saints, dans des triptyques, etc. M. Martha trouve un nouvel argument en faveur de la véracité du rhéteur, dans la manière dont il s'adresse au jeune fils de son hôte napolitain, le possesseur de la galerie, pour lui expliquer successivement chaque peinture; dans une œuvre de pure invention, Philostrate aurait vraisemblablement choisi pour interlocuteur un autre personnage qu'un enfant de dix ans. D'ailleurs, si M. B. pense que les descriptions sont sincères et les tableaux authentiques, il croit que Philostrate a peut-être ajouté des détails, toujours dans le sentiment de l'art antique, mais absents des œuvres qu'il a vues.

M. Crouslé veut savoir de M. B. en quoi son travail diffère de celui de M. Bougot intitulé *Une galerie de tableaux dans l'antiquité*, qui a été imprimé en même temps que la thèse. « M. Bougot, qui est surtout archéologue, répond M. B., a tiré de la comparaison des monuments la preuve que les tableaux ont existé; j'ai tiré la mienne de l'étude du texte, mais nos conclusions sont très voisines. Il dit en terminant son livre : Qu'importe l'authenticité de ces peintures, si elles ont été conçues dans l'esprit antique? C'est là un doute que sa démonstration victorieuse ne comporte pas. M. Bougot croit que Philostrate n'a pas de principes, de doctrine d'art; ma thèse soutient le contraire. »

Le chapitre de l'esthétique de Philostrate est étudié sucessivement par MM. Janet, Joly et Carrau. M. B., dit M. Janet, a passé trop brièvement, pour arriver trop vite à Platon, sur les vues esthétiques de Socrate, contenues dans le dialogue avec Parrhasius et Cliton. Socrate émet une théorie de l'expression qui n'est ni dans Platon ni dans Philostrate, et qui dépasse en précision tout ce qu'a pu écrire Platon sur l'esthétique. Platon, remarque M. B., a étudié et défini admirablement l'inspiration, la compagne de l'imagination créatrice, δημιουργός; mais celle-ci n'est définie pour la première fois que par Philostrate.

M. Fustel de Coulanges, qui assiste à la soutenance, se borne à regretter que la critique d'art chez les Romains n'ait pas été étudiée.

M. Gebhardt revient sur une question qui semblait épuisée, et propose une solution particulière. Il croit que Philostrate ne décrit pas une galerie de tableaux réels : 1° parce qu'il nous dirait le nom des auteurs; 2° parce que, malgré le luxe des détails, l'ensemble est vague et les documents pour l'histoire de l'art presque nuls. Il n'y a pas dix lignes dans les deux Philostrate analogues aux passages de Pline sur Parrhasius ou sur Pausias; Pline au moins mérite le nom de critique et d'historien de l'art. Les tableaux ne sont pas non plus de pure imagination. Il y avait pour cha-

que héros, chaque scène mythologique, une tradition, presque un *cliché*, commun aux peintres et aux sculpteurs de l'antiquité. Philostrate a dans sa mémoire beaucoup de tableaux réels et similaires, sans différences essentielles, dont il tire une résultante. A ce titre, ses descriptions et la thèse qui les étudie, ont une valeur pour l'histoire de l'art.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Eug. MÜNTZ a fait paraître, en tirage à part, un article important qu'il avait publié dans la « Gazette des beaux-arts (mars et avril) et qui a pour titre : *Une rivalité d'artistes au* XVI^e *siècle. Michel-Ange et Raphaël à la cour de Rome* (In-8°, 20 p.). Dans une note M. Müntz fait justice de l'étude superficielle consacrée par M. Herman Grimm aux relations de Michel-Ange et de Raphaël dans son « roman historique » intitulé *Michelangelo ;* prononcer le nom de M. Grimm, dit M. Müntz, c'est rappeler les attaques auxquelles ses prétentions à l'érudition et ses découvertes de haute fantaisie l'exposent depuis quinze ans de la part des savants allemands et italiens les plus autorisés; M. Grimm est l'adversaire acharné de toute vérité reconnue, le défenseur-né de toute cause perdue. M. Müntz montre, dans le cours de sa brochure, que Raphaël, élève du Pérugin et protégé de Bramante, devait trouver un ennemi dans Michel-Ange; mais un autre grief vint encore s'ajouter à ceux-là dans l'esprit de l'irascible Florentin ; il se considérait comme lésé par les emprunts que Raphaël dans la *Mise au tombeau* avait faits à sa *Pietà* et à sa *Sainte Famille.* Mais l'exaltation de Léon X eut pour résultat l'effacement de Michel-Ange; plein de rancune, Michel-Ange opposa à Raphaël le Vénitien Sebastiano di Luciano, de même que Bramante lui avait opposé Raphaël; la lutte entre les deux rivaux, qui jusqu'à 1518 s'était bornée à de simples escarmouches, prit à partir de ce moment les proportions d'un véritable duel artistique. Sebastiano flattait la vanité de Michel-Ange et excitait sa jalousie; il accusait Raphaël d'être un plagiaire, un barbouilleur et un voleur; même après la mort de l'Urbinate, la lutte continua entre les élèves de Raphaël, d'une part, et de l'autre, Michel-Ange et Sebastiano. La brochure de M. Müntz renferme le fac-similé d'un portrait représentant Michel-Ange parvenu à l'extrême vieillesse. En publiant ce fac-similé, dit M. Müntz, j'ai à remplir un douloureux devoir. L'érudit si sagace, le chercheur si heureux, l'ami droit et dévoué auquel nous devons la précieuse découverte de ce portrait (à la Bibliothèque de l'Escurial), vient de nous être subitement enlevé, à peine âgé de trente ans. Il n'y a que peu de jours, Graux me parlait de son récent voyage en Italie; il me disait qu'un monde nouveau s'était révélé à lui; que désormais, à côté des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, il plaçait les chefs-d'œuvre de l'art; les primitifs, les précurseurs surtout avaient produit sur lui la plus vive impression. Qui eût pu se douter, à le voir ainsi plein d'ardeur et d'enthousiasme, qu'il portait en lui le germe d'une maladie implacable, une fièvre pernicieuse contractée à Rome!

— La revue, les *Lettres chrétiennes*, qui paraît tous les deux mois à Lille, renfermera désormais une bibliographie des périodiques et des recueils des sociétés savantes ; cette bibliographie analysera, volume par volume et fascicule par fascicule, les travaux traitant des sujets qui rentrent dans le cadre de la revue : littérature, critique, pédagogie, défense religieuse, érudition philologique ou historique. M. Ulysse CHEVALIER s'est chargé de ce dépouillement qui s'étendra à plus de 200 publications françaises et étrangères.

— On nous apprend que M. E. G. REY doit publier prochainement à la librairie Picard un travail sur *les colonies latines en Syrie*.

— L'Académie des Beaux-Arts propose pour programme du concours Bordin en 1884 la question suivante : *Etudier les maîtres graveurs français depuis Jean Morin et Jean Pesne jusqu'à Gérard Audran inclusivement ; établir leur importance relative par des indications biographiques, par la succession chronologique de leurs travaux et par le caractère de leur talent.*

— Les élections annuelles de la *Société de l'Ecole des Chartes* ont eu lieu le 27 avril 1882. Le bureau et les commissions de la Société sont ainsi composés pour l'année 1882-1883 : président, M. Henri Bordier; vice-président, M. Gaston Paris; secrétaire : M. Aug. Molinier; secrétaire-adjoint : M. Gerbaux; archiviste-trésorier : M. Tuetey. Commission de publication de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes;* membres ordinaires : MM. P. Delisle, Robert de Lasteyrie, Ulysse Robert; membres suppléants : MM. Julien Havet, H. Omont. Commission de comptabilité : MM. Bruel, Rocquain, Roy. — Le banquet annuel de la Société a été fixé au mercredi 24 mai 1882.

— Dans ses séances du 20 avril et du 4 mai, l'Académie française a décerné le premier prix Gobert (9,000 fr.) à M. CHERUEL pour son *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, et le second prix (1,000 fr.) à M. Berthold ZELLER. Le prix Marcellin Guérin (6,000 fr.) a été partagé par égalité entre MM. Charles YRIARTE (*Un condottiere au XV^e siècle*), Ernest DAUDET (*Histoire des conspirations royalistes du Midi*); Emile Bos (*Les avocats au conseil du roi*); l'abbé FABRE (*La jeunesse de Fléchier*); GODEFROY (*Histoire de la littérature française*); et LUZEL (*Légendes de la Basse-Bretagne*). Le prix Thérouanne a été réparti entre MM. FORNERON (*Histoire de Philippe II*); DE LA FERRIÈRE (*Lettres de Catherine de Médicis*) et le comte de LUÇAY (*Histoire des sous-secrétaires d'Etat*). Le prix Montyon a été partagé en cinq prix de 2,500 fr. donnés à MM. OLLÉ-LAPRUNE (la *Certitude morale*); Albert DURUY (l'*Instruction publique en France avant la Révolution*); Raoul FRARY (*Le péril national*); Frédéric MASSON (*Le marquis de Grignan*[1]); Anat. FRANCE (*Le crime de M. Bonnard, membre de l'Institut*). Un prix de 2,000 fr. a été accordé à M. Victor GUÉRIN pour son ouvrage sur la *Terre-Sainte*.

— Le numéro de mai-juin de la *Revue historique* contient la dernière œuvre de M. Jules QUICHERAT; c'est un supplément aux publications de M. Quicherat sur Jeanne d'Arc, un résumé de tout ce qui a paru sur le sujet depuis l'édition des *Procès de Jeanne d'Arc* et les *Aperçus* sur l'histoire de la Pucelle. On peut dire qu'une des dernières pensées de M. Quicherat a été pour l'héroïne dont il avait si bien étudié la vie, car il a corrigé les épreuves de son article l'avant-veille de sa mort [2].

ANGLETERRE. — Lord Ashburnham vient d'accorder la permission d'imprimer le beau manuscrit qu'il possède des *Mystères de York*. On sait qu'un seul des drames religieux de cette collection avait été publié par M. Collier (*The Scryveners play*; le sujet est l'incrédulité de saint Thomas). Miss Lucy TOULMIN SMITH est chargée de cette publication et a commencé à en faire la copie; l'ouvrage sera imprimé à la Clarendon Press; il sera accompagné de notes et d'une introduction. Le ms. est très bien conservé et fort lisible (XV^e siècle). La musique de quatre ou cinq chants s'y trouve et sera publiée avec le texte. Quelques passages des *Rowneley plays* tout semblables à certaines parties de ces mystères seront donnés parallèlement.

---

1. Et non, comme l'ont dit des journaux quotidiens, Michel Masson (*Madame de Grignan*)!

2. Voir dans le présent numéro le bulletin de l'Académie des Inscriptions.

ALLEMAGNE. — M. Wellhausen annonce que ni le deuxième volume de son *Histoire d'Israël* ni une deuxième édition du premier volume, déjà épuisé, ne paraîtront dans les prochaines années, *in den næchsten Jahren*.

— Prochainement paraîtra chez J. Ambr. Barth, à Leipzig, une nouvelle publication de M. Buddensieg concernant Wyclif; M. B. a trouvé à Olmütz neuf nouveaux manuscrits du réformateur anglais; ils renferment six morceaux qui ne se trouvent pas dans les bibliothèques anglaises et qui paraîtront en partie dans les « Ecrits de polémique de Wiclif en latin », que doit prochainement publier M. Buddensieg. M. Montagu Burrows, professeur d'histoire moderne à Oxford, dit à ce propos que Wiclif, à qui l'Angleterre doit sa Bible et la religion réformée, aura été mis dans son vrai jour, non par un Anglais, mais par un Allemand.

— La librairie Wilhelm Friedrich, de Leipzig, annonce la prochaine publication d'une collection d'histoire des littératures étrangères, parmi lesquelles l'Histoire de la littérature française par M. Ed. Engel; l'Histoire de la littérature polonaise, par M. H. Nitschmann; l'Histoire de la littérature italienne, par M. C. M. Sauer.

SUISSE. — On trouvera dans le Supplément au *Journal de Genève* du vendredi 14 avril 1882, n° 88, une très intéressante *notice* de M. Eug. Ritter *sur les manuscrits de J.-J. Rousseau, légués à la bibliothèque publique de Genève par Mme Streckeisen-Moultou*. Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de la résumer. Rousseau remit à Paul Moultou, au printemps de 1778, un des manuscrits des *Confessions* et *Dialogues;* en 1781, Paul Moultou, d'accord avec Du Peyrou, fit imprimer à Genève les six premiers livres des *Confessions*, et en 1788, un an après sa mort, son fils, Pierre Moultou, devenu dépositaire des papiers de Rousseau, publia la seconde partie de cet ouvrage. Un autre fils de Paul Moultou, Guillaume Moultou, proposa en 1825 au conseil représentatif de consacrer l'*île des Barques* à la mémoire de Jean-Jacques; sa proposition fut repoussée, mais un comité se forma pour réunir les fonds nécessaires à l'érection d'un monument de Rousseau; la statue du grand écrivain fut inaugurée le 24 février 1835, et, à cette occasion, la fille de Guillaume Moultou, Mme Streckeisen-Moultou, donna à la Bibliothèque de Genève le manuscrit des *Dialogues : Rousseau juge de Jean-Jacques*. Georges Streckeisen, fils de Mme Streckeisen-Moultou, publia en 1861 un vol. d'*Œuvres et correspondance inédites de J.-J. Rousseau*, et en 1865 deux volumes qui renferment 6 à 700 lettres adressées au philosophe « par ses amis et ses ennemis. » Georges Streckeisen mourut jeune, et sa mère, qui lui avait survécu, vient de mourir à son tour; par son testament, elle lègue à la bibliothèque publique de Genève les manuscrits de Rousseau qui lui venaient de son grand-père. Deux de ces manuscrits sont de petits volumes d'apparence modeste; le premier contient 142 pages écrites; M. Streckeisen a publié ce qu'il contient dans les « Œuvres et corresp. inéd. de J.-J. Rousseau, » pp. 61-113 : *Projet de constitution pour la Corse* — le second renferme la suite du *Projet de constitution* (voir Streckeisen, pp. 114-127). Viennent ensuite six volumes magnifiquement reliés en maroquin rouge, avec dorure à petit fer et dentelle intérieure. Le premier vol. qui porte sur le plat de la reliure : *Morceaux divers* a été publié par M. Streckeisen : *Morceau allégorique sur la Révélation*, pp. 171-185; *Lettre première sur la vertu et le bonheur*, pp. 133-141; *Lettre seconde, troisième et quatrième sur la vertu et le bonheur*, pp. 141-165; *Préface d'une seconde lettre projetée à M. Bordes*, pp. 317-322; *Fragment présumé du discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, pp. 345-346; *Préface*, pp. 221-222. — Un autre manuscrit, de 22 pages, contient l'*Oraison funèbre de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du sang de France* (fils du régent et bisaïeul de Louis-Philippe, mort en 1752); un manuscrit de 75 pages, por-

tant le titre de *Mémoire communiqué*, renferme une copie, écrite de la main de Rousseau, de la *Profession de foi du vicaire savoyard;* viennent ensuite le manuscrit des *Confessions*, cité plus haut, en deux petits volumes ; et enfin le dernier manuscrit, qui contient les deux premiers livres et la première page du livre III du *Contrat social ;* « c'est une première ébauche toute différente du texte qu'on connaît; c'est la copie mise au net d'un premier brouillon qui a disparu; nous avons là une des étapes par lesquelles l'ouvrage de Rousseau a passé, avant d'arriver à la forme définitive qui fut publiée en 1762 ; il y a des différences de texte, et on y trouvera Rousseau plus protestant, plus huguenot qu'il ne l'est d'ordinaire... Si les théories politiques de Rousseau avaient encore des amateurs passionnés, il se trouverait un éditeur pour publier cette première ébauche du *Contrat social;* ce serait quelque chose comme la réimpression du *premier texte* de La Bruyère qui a paru il y a quelques années à la librairie Jouaust. Il est clair qu'en comparant le premier jet au texte définitif, on arriverait à mieux comprendre la genèse des idées de Rousseau. Les curieux pourraient voir, en particulier, si le chapitre IV, *De ce qui rend la souveraineté inaliénable*, laisse, mieux que le texte de 1762, entrevoir un rapprochement fondé avec l'art. 76 (ou 78) des Franchises d'Adhémar Fabri. » — Dans le courant de cette notice, M. Ritter nous apprend que M. Albert JANSEN prépare depuis quelques années une *Histoire de la vie et des écrits de J.-J. Rousseau;* dans une brochure qui vient de paraître sous le titre *J.-J. Rousseau, fragments inédits, recherches biographiques et littéraires* (Sandoz, 84 pp. in-8°), M. Jansen a voulu décharger son grand ouvrage et le débarrasser de quelques appendices ; il a publié en particulier une *Histoire critique de la rédaction des Confessions* dans laquelle il cherche à déterminer la place qu'occupent les mss. Streckeisen au milieu des autres mss. des *Confessions*.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 5 mai 1882.*

M. le ministre de l'instruction publique invite par lettre l'Académie à préparer un programme des questions et travaux d'érudition qui devront être recommandés à l'attention des membres de la section orientale de l'école supérieure des lettres d'Alger.

M. le maire de Boulogne-sur-Mer prie l'Académie de se faire représenter à l'inauguration de la statue d'Auguste Mariette, qui aura lieu à Boulogne le 16 juillet.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, adresse quelques détails sur les dernières découvertes archéologiques faites en Italie. A Rome, au forum, on a trouvé deux pièces de marbre, longues l'une de 3m10, l'autre de 2m30, qui s'ajustent l'une avec l'autre en équerre ; la plus grande porte une inscription qui se lit ainsi : *Senatus populusque Romanus pecunia publica faciendam curavit*. On n'a pu encore reconnaître à quel monument devait se rapporter cette inscription.

M. Deloche lit un mémoire intitulé : *Du monnayage en Gaule au nom de l'empereur Maurice Tibère*. C'est une note complémentaire au mémoire présenté précédemment par lui, sur la question de la transformation du C guttural latin en sifflante. Il était question, dans ce premier mémoire, d'une monnaie frappée en Gaule au nom de l'empereur Maurice Tibère, et que M. Deloche rapportait au temps de l'invasion de Gondovald, qui, vers l'an 58, conquit momentanément la Provence, avec l'aveu et sous le patronage de la cour de Constantinople. M. P.-Ch. Robert avait contesté cette supposition et dit que les Mérovingiens imitaient volontiers les types de la monnaie impériale, qu'une pièce a donc pu être frappée à l'effigie de Maurice Tibère sans que ce prince ni personne en son nom exerçât réellement le pouvoir en Gaule. M. Deloche répond à cette objection et maintient sa première

opinion. Selon lui, l'imitation des monnaies impériales par les rois francs avait cessé depuis longtemps quand régnait Maurice Tibère, et ces princes avaient pris l'habitude de monnayer en leur propre nom. Maurice est le seul empereur de son temps dont on trouve le nom sur des pièces frappées en Gaule. Ce fait exceptionnel ne peut s'expliquer que par une circonstance exceptionnelle, telle qu'a été la conquête de la Provence par Gondovald.

M. P.-Ch. Robert persiste dans son opinion et se propose de la défendre dans un mémoire qu'il soumettra prochainement à l'Académie. Il ne croit pas que Gondovald ait tenté de rétablir l'autorité impériale en Gaule, même nominalement.

M. Waddington annonce une découverte importante qui vient d'être faite dans les ruines de Palmyre par un Russe, le prince Simon Lazarew ; c'est celle d'une immense inscription gravée sur le roc. Elle se divise en quatre panneaux, dont l'un contient un texte palmyrénien, deux autres des textes grecs, le quatrième un texte bilingue palmyrénien et grec. M. Lazarew se propose d'envoyer un estampage de l'inscription entière à l'Académie. M. Waddington a déjà pu étudier en partie le texte grec, dont une analyse et des extraits vont être publiés prochainement dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. Il contient un décret du sénat de Palmyre, de l'an 137 de notre ère ; on y voit pour la première fois le formulaire exact des actes de ce corps. Le dispositif est un τελωνικὸς νόμος, un tarif municipal de droits d'entrée ou de transit. On y trouve mentionnés, entre autres, des droits sur les chameaux et une taxe particulière payée par les voyageurs qui voulaient abreuver leurs chameaux à certaines sources. Le décret mentionne des mesures administratives prises par Germanicus et par Corbulon, en leur qualité de gouverneurs de Syrie.

M. Adolphe Regnier annonce que M. Aymonier, qui vient d'arriver au Cambodge, chargé d'une mission archéologique et épigraphique du gouvernement français, a expédié à la Société asiatique la collection des copies d'inscriptions recueillies par lui dans ses voyages antérieurs. Il y en a cinquante-deux, la plupart en sanscrit, souvent mêlé de dialectes modernes.

M. Gaston Paris présente le numéro de mai-juin de la *Revue historique*, dirigée par M. Gabriel Monod. « Ce numéro, dit-il, contient les dernières pages qu'ait écrites Jules Quicherat. Il en a corrigé les épreuves, d'une main déjà tremblante, l'avant-veille de sa mort. Elles contiennent la dernière pensée qui l'ait occupé, et cette pensée était celle qui a dominé et comme consacré sa vie, la pensée de Jeanne d'Arc. Après avoir réuni, dans un résumé lumineux, les quelques faits qui, depuis la publication du *Procès* de Jeanne d'Arc, sont venus enrichir sa biographie, il publie et commente un nouveau document relatif à la Pucelle, document qui, sans être de premier ordre, ne laisse pas d'avoir de l'intérêt. Je saisis cette occasion pour dire publiquement combien l'Académie des inscriptions et belles-lettres a ressenti la perte cruelle que fait en Jules Quicherat l'érudition française. Nous avons éprouvé comme une pénible surprise de ce qu'un deuil si vivement ressenti par tous les membres de notre compagnie ne fût pas pour elle un deuil officiel. Des circonstances diverses avaient empêché Jules Quicherat de s'asseoir parmi nous, à côté de son frère ; nous espérions toujours que l'occasion se présenterait pour lui de nous demander les suffrages que nous étions prêts à lui accorder. Il y a deux ans, nous lui donnions, en lui décernant le prix Jean Reynaud, le plus haut témoignage d'estime qui fût à notre disposition, cherchant ainsi, comme l'a si bien dit sur sa tombe un de nos plus éminents confrères, à nous consoler de ne pas le posséder. Sa place, marquée depuis longtemps dans cette compagnie, semblait plus nécessairement indiquée depuis que des pertes bien sensibles avaient encore restreint la part faite ici à l'archéologie. C'était surtout l'archéologie française proprement dite, celle du moyen âge, qu'il aurait représentée, avec autant de sûreté que d'éclat. Le coup imprévu qui l'a enlevé à l'affection, au respect, à l'admiration de tous ceux qui avaient pu apprécier sa science et son caractère n'a pas permis que notre espoir fût réalisé. Je suis sûr d'être l'interprète des sentiments de l'Académie en rendant à sa mémoire l'hommage que nous aurions été heureux de rendre à sa personne. »

M. Lenormant met sous les yeux des membres de l'Académie deux vases qui viennent d'être trouvés dans la terre d'Otrante et qui donnent lieu à divers rapprochements intéressants au point de vue archéologique.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 22 Mai — 1882



91. — **Les théâtres d'automates en Grèce** au IIe siècle avant l'ère chrétienne d'après les αὐτοματοποιϊκά d'Héron d'Alexandrie, par Victor Prou. Extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1re série, t. IX, 2e partie, 1881.

Le principal mérite de ce travail consiste en ce qu'il rend, pour ainsi dire, à la lumière un texte du mécanicien Héron d'Alexandrie que M. Ch. Magnin, le savant historien de la marionnette dans l'antiquité, n'avait pu mettre en œuvre. Il est bien vrai que le texte de l'*Automatopée* a été publié par Thévenot en 1693, dans le grand recueil des *Veteres mathematici*, avec une traduction latine de Couture [1]. Mais depuis près de deux siècles, la philologie n'avait rien produit sur l'ouvrage d'Héron.

Dans une courte *Introduction historique* (§§ 1-22), M. Prou expose ce qu'on a fait ou plutôt montre combien l'on a fait peu dans cette branche de l'érudition technique. Puis la première partie (Considérations générales sur les αὐτοματοποιϊκά) tend d'abord à établir l'intégrité « philologique » (?) de ce texte. M. P. l'a révisé d'après sept manuscrits de Paris dont trois avaient d'ailleurs servi à l'éditeur des *Veteres mathematici* et qui paraissent provenir d'un même original commun à ces sept exemplaires et à la copie du Vatican. Un second chapitre nous fait connaître le type et le sujet « monoscénique » du théâtre roulant (Apothéose de Bacchus), dont la description remplit le livre Ier des *Automates*. Au chapitre III, sont exposés le type et le sujet « polyscénique » du théâtre fixe (Légende de Nauplius).

Avant de quitter cette première partie, j'exprimerai le regret que M. P. se soit borné à reproduire divers passages du premier livre des *Automa-*

1. Plus d'un siècle avant cette publication, en 1589, Bernardino Baldi avait fait paraître une traduction italienne de l'ouvrage, avec des notes et des figures que M. Prou déclare habilement dessinées. Vers le même temps Joseph d'Auria, traducteur latin des mathématiciens Autolycus (*De sphæra*), Théodose (*De mansionibus*) et Euclide (*Phænomena*), fit du texte en question une traduction latine sans figures, restée inédite et conservée à la Bibliothèque Nationale (ms. grec 2380).

*tes*, tandis qu'il a fait un travail complet sur le second et dernier livre. Il ne lui eût certes coûté guère de donner une édition intégrale des *Automates* avec traduction française.

La seconde partie a pour titre *Examen technique des appareils moteurs des αὐτόματα d'Héron d'Alexandrie*. M. P. examine quelques-uns des procédés mécaniques employés par Héron dans son double système à scène mobile (ὑπάγοντα αὐτόματα) et à scène fixe (στατὰ αὐτόματα).

Dans les explications très bien conduites, mais difficiles à suivre, qui concernent l'ouverture et la fermeture des doubles portes, j'ai relevé plusieurs inadvertances qui rendent encore plus malaisée l'intelligence de ces explications. Par exemple : 1° dans la fig. 4 (p. 70), le coussin inférieur marqué C doit être marqué G ; la lettre *c* a été omise ; 2° dans la figure 5 (p. 72), la lettre C, au milieu de l'arbre horizontal, doit aussi être lue G pour correspondre au renvoi du § 106 ; 3° dans la figure 6 (p. 76), les Θ majuscules correspondent à des θ minuscules dans le texte français.

P. 77, ἐν ὁποίοις δ'ἂν ᾖ διαστήμασιν est « traduit à des intervalles de longueur convenable », le grec signifie plutôt « à des intervalles de longueur quelconque ». Toutefois il faut dire que le sens se trouve bien de la traduction adoptée. Dans le chapitre II, M. P. rend parfaitement compte de la manœuvre exécutée par le contrepoids moteur pour faire ouvrir et fermer les portes du théâtre fixe et communiquer à chaque personnage les mouvements imposés par son rôle. D'un examen attentif de ce chapitre est résultée pour moi la conviction que le texte d'Héron a dû être compris convenablement et expliqué dans tous ses détails. Quant au chapitre III, où M. P. expose, au moyen de *trente* formules successives, la théorie des cordons moteurs, j'avoue mon insuffisance pour en vérifier l'exactitude, mais j'ai pris l'avis d'un ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées dont l'opinion sur cette théorie est absolument favorable, bien qu'elle lui paraisse aller bien au-delà des exigences du sujet traité.

Une étymologie arbitraire doit être combattue ici en passant. P. 49, note 143, à propos du mot ἐξελίκτρα, *bobine*, M. P. avance que « la finale τρα indique la forme rectiligne de l'objet ; mais comment rattacherait-il à cette explication la présence de cette finale dans μάκτρα, *pétrin*, κυλίστρα, *arène?* N'est-il pas plus simple de dire que τρα marque l'instrument, ou plus généralement encore, que ce suffixe implique l'idée soit d'une opération matérielle, soit du lieu où elle se passe ?

Aux pages 65 et 106, se rencontre le mot nouveau ὑσπλήγγιον, employé dans le sens de *petit battant*, qui mérite de prendre place dans les lexiques.

La troisième partie consiste en une nouvelle édition et une première traduction française de la deuxième section de l'*Automatopée* d'Héron d'Alexandrie, celle qui concerne les *Automates* à scène fixe. Généralement le texte a beaucoup gagné au travail d'épuration de M. P. et sa traduction est fidèle et précise. Je présenterai seulement quelques obser-

vations de détail sur l'établissement et l'interpolation du texte grec. § 1, καταχεχωρήκαμεν, avec un η, supposerait l'existence, non encore établie, d'un verbe καταχωρέω. Rien n'empêche de lire καταχεχωρίκαμεν par un ι, verbe connu que l'on retrouve p. 98, l. 3, avec la même signification. P. 100, § 4, διάθεσις est traduit par *sujet*, comme s'il y avait ὑπόθεσις. La suite de la phrase demanderait plutôt le mot *disposition* (scénique). P. 101, § 1. Le mot *encore* n'est pas dans le texte et rien ne nous oblige à l'y introduire. Quelquefois l'intelligence en quelque sorte trop pénétrante du texte entraîne M. P. dans un système de traduction qui tourne à la paraphrase. Il traduit ταῦτα μὲν οὖν οὕτω γίνεται (p. 117, l. 1) par ces mots : C'est ainsi que s'exécutent les changements de décor. D'autres fois, bien rarement du reste, il est à côté du sens. A propos de planchettes de sapin (ἐλάτινα), il traduit p. 118, l. 6 : ἵνα μὴ λέπτα ὄντα διαστρέφωνται (bonne correction tout indiquée d'ailleurs au lieu de διαστρέφονται) « afin que leur épaisseur les préserve de la torsion » ; c'est plutôt « afin qu'elles ne se tordent pas, quoique minces. » P. 132, § 3. Le traducteur a négligé de rendre κατὰ μέρος, *en détail*. Enfin, p. 136, l. dern., M. P. supplée μύθοις : πλὴν ὅτι [μύθοις] διαλλάσσονται, restitution ingénieuse, mais superflue.

Ces critiques sont, comme on le voit, de mince importance et je ne crois pas que l'œuvre de M. P. en puisse encourir de beaucoup plus graves. L'édition, la traduction et le commentaire laisseraient peu à faire à quiconque voudrait reprendre l'œuvre ardue qu'il vient d'exécuter. Versé dans la connaissance des mathématiques pures et appliquées, exercé de longue date dans la pratique de la langue grecque technique, travailleur opiniâtre et sagace, M. Prou a pleinement justifié la confiance de l'Académie des Inscriptions qui avait déjà inséré dans ses publications un travail de restitution de la Chirobaliste d'après un texte du même Héron d'Alexandrie, travail honoré, comme celui-ci, d'une médaille de l'Association pour l'encouragement des études grecques.

C. E. R.

---

92. — **Cornelii Taciti de origine et situ Germanorum** liber edidit Alfred Holder[1]. Freiburg i. B. und Tübingen 1882. Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr.

Cette édition, qui donne uniquement le texte de la *Germanie*, constitué à l'aide de mss. jusqu'ici négligés, fait partie d'une collection intitulée *Germanischer Bücherschatz*, qui contiendra les sources de l'antiquité germanique. L'auteur nous avait promis en 1878 l'histoire du texte de la *Germanie* de Tacite, avec des justifications détaillées, mais

---

1. Sur une précédente édition de la *Germanie* par M. Holder (Leipzig, 1878), voir *Revue critique*, 1879, II, pp. 171-172.

cette histoire et ces justifications n'ont pas que nous sachions encore paru, et nous devons nous contenter, pour le moment, des quelques indications fournies par les *Notizen* de Teubner [1]. Jusqu'ici on avait regardé comme les meilleurs mss. de la Germanie ceux de Leyde et du Vatican. M. Holder est d'un tout autre avis; il déclare même le ms. de Leyde *tout à fait sans valeur comme source indépendante*. Dans sa nouvelle constitution du texte, il écarte avec décision toute *influence ultramontaine*, et ne s'attache qu'aux mss. allemands. Ces mss. sont, par ordre de mérite, celui de B.-F. Hummel, celui de Munich, celui de Stuttgard; ceux du Vatican et de Leyde ne viennent qu'après. Les sources du texte sont donc tout à fait allemandes, dit M. H. (*die Ueberlieferung des Tacitus ist eine durchaus deutsche*). Nous remarquons cependant que la présente édition n'est pas aussi *allemande* que celle qu'il a publiée en 1878, car elle reprend par ci, par là, les anciennes leçons.

En attendant les justifications promises, voyons les plus importantes des leçons introduites par M. H. dans son édition nouvelle.

Ch. II : *de eo*, au lieu de *deo*. — III : *baritum*, au lieu de *barditum* (c'est aussi la leçon de l'édition princeps et de Nipperdey, et H. Gaidoz penche également pour *baritum ;* v. *Revue polit. et litt.*, 25 sept. 1875). — IV : *Opinioni*, au lieu de *opinionibus* (conjecture de M. Meiser, déjà adoptée par Halm et d'autres). — VI : *immensum vibrant*, pour *in immensum* (l'édition de 1878 n'avait pas *inmensum*, qui est la leçon d'un seul ms. allemand). — XVII : *velumina*, au lieu de *velamina* (sans doute une conjecture de M. Holder; elle ne se trouve pas dans l'édition de 1878). — XXXVI : *modestia ac probitas nomine superiores sunt*, au lieu de *nomina superioris ;* l'édition de 1878 a *minime*, au lieu de *nomine* [2].

J. G.

---

1. Voir le catalogue intitulé *Mittheilungen der Verlagsbuchhandlung B. G. Teubner* (*Notizen über künftig erscheinende Bücher*), p. 45.

2. L'édition de 1878 donnait déjà les leçons suivantes, non mentionnées dans notre article de 1879 : ch. VII : *auditur*, pour *audiri* de tous les manuscrits. — XVIII : *pariendum*, au lieu de *pereundum*. — XXVI : *ab universis vice occupantur*, au lieu de *in vices*, leçon du meilleur manuscrit du Vatican, adoptée par des savants distingués (nous voudrions lire *universis vicis*). — XXXVIII : *seponunt*, au lieu de *sequuntur*. — XXXIX : *vetustissimos seu*, au lieu de *se ; habitare dicuntur*, conjecture de M. H. (nous préférons *iis habitantur*). — XL : *Mannum Ertham*, au lieu de *Nerthum*. — XLIV : *ipsae in Oceano*, pour *ipso*. — XLV : *hominumque tutela*, pour *omnium tutela* (conjecture de M. Urlichs). — XLVI : *domos fingunt*, au lieu de *figunt* des mss. du Vatican et de Leyde; *peduum*, au lieu de *pedum* (c'est une conjecture de M. Holder).

93. — **Scanderbeg (Georges Castriota).** Essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderbeg écrits en langues française, anglaise, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise suédoise, et grecque, et publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours; par Georges T. Pétrovitch, architecte, etc. Paris, Leroux, (Vienne, imprimerie Holzhausen). 1881, pet. in-8° de XXIX et 187 p.

L'auteur de ce travail le présente au public avec une prétention qui se trahit non-seulement par le luxe typographique, mais encore par une dédicace assez singulière « Aux huit millions de montagnards qui couvrent les Balkans, de l'Adriatique à la mer Noire ». Il étonne aussi le lecteur par l'abondance des sources auxquelles il le renvoie dans son avant-propos. Il a voulu sortir des voies ordinairement suivies par les bibliographes ; il a certainement réussi à produire un volume original, mais qui atteste, il faut l'avouer, une assez grande inexpérience des études qu'il a entreprises. Pour dresser la bibliographie de Scanderbeg, il semble qu'il eût été sage de classer dans un premier chapitre toutes les monographies dont Georges Castriot a été l'objet et de réserver pour un second chapitre les ouvrages plus généraux dans lesquels il n'est parlé que d'une manière accessoire du héros albanais. Les uns comportaient naturellement des articles plus détaillés que les autres. En tout cas, il eût fallu, ce semble, indiquer méthodiquement à la suite de l'édition originale de chaque ouvrage les réimpressions ou traductions qui en ont été faites. M. Pétrovitch a suivi une autre méthode : il a rangé dans une même catégorie tous les écrits ayant un caractère historique sans distinction ; il n'a fait de classe séparée que pour les ouvrages d'imagination. Il n'a suivi d'autre ordre que l'ordre chronologique, excellent quand il s'agit de la bibliographie d'un pays tout entier, mais qui ne présentait pas les mêmes avantages dans le cas particulier qui nous occupe. Ajoutons que l'auteur a eu la fâcheuse idée de faire ses citations à l'aide de formules algébriques qui sont souvent inintelligibles, ainsi la formule C $14^a$ renvoie à Rohracher, *Catalogue n° IV*, la formule C $14^b$ renvoie à Rosenthal, *Catalogue n° XVIII*, etc. Il faut évidemment beaucoup de patience au lecteur pour trouver dans la table alphabétique l'explication de ces énigmes qui font perdre du temps et ne font même pas gagner de la place. Par contre, M. P. n'a pas cru devoir numéroter les articles de son répertoire ; cette omission est assez fâcheuse et rend difficile de comparer tel article à tel autre.

Ces réserves faites, nous n'hésitons pas à reconnaître que le bibliographe serbe s'est donné beaucoup de peine pour être aussi complet que possible, pour voir les livres qu'il enregistrait et pour les décrire minutieusement. Il indique aussi avec beaucoup de soin les dépôts publics dans lesquels il a eu l'occasion de rencontrer des exemplaires des ouvrages relatifs à Scanderbeg. Ces indications sont très utiles, et nous devons savoir gré à l'auteur de nous les avoir données. Nous n'en dirons pas autant des renvois à une foule de catalogues de libraires allemands. Ces

catalogues, imprimés le plus souvent à la hâte, fourmillent d'inexactitudes contre lesquelles il est bon de se mettre en garde.

P. 14, M. P. cite, sous la date de 1538, une édition de l'*Histoire des empereurs de Turquie,* traduite du latin par Barthélemy Du Pré, édition qui aurait été imprimée par Geofroy Tory, à Paris. L'erreur est ici évidente : le célèbre imprimeur était mort en 1533. Cf. Bernard, *G. Tory,* 2e édition, 181.

P. 18. *Scanderbeg. Commentaire d'aucunes choses des Turcs... traduict de toscan en françois par Guillaume Gaulteron de Cenquoins* (Paris, 1544, pet. in-8). — Il n'existe de ce livre qu'une seule édition imprimée par Denys Janot pour Jehan Longis et Vincent Sertenas. Ces deux libraires firent tirer chacun des exemplaires à leur adresse. Ils s'étaient associés pour la vente de l'ouvrage comme pour diverses autres publications. Citons, à titre d'exemples, le *Debat des deux gentilhommes espagnolz,* 1541 (Brunet, II, 548), et l'*Histoire æthiopique d'Heliodorus,* 1547 (*ibid.*, III, 88).

P. 20. *Istoria e gloriosi Gesti et vittoriose Imprese fatte contra Turchi da Giorg. Castriotto, detto Scanderbeg.* Venetia, 1545, in-8. — Cette édition, que M. P. cite d'après Meusel, n'existe pas. Il faut lire : *Venetia,* 1646.

P. 22. *Historia del Giorgio Castrioto... dal latino in lingua italiana, per P. Rocca, nuovamente tradotta.* Venetia, 1554, in-8. — Lisez : Venetia, Griffio, 1554, in-8. Cf. Cat. Delaleu, 1775, n° 1840.

P. 30. L'article relatif aux *Harangues militaires* de Belleforest est à refaire. Le nom de l'auteur est écrit à tort, quatre fois de suite, « Belleforrest ».

P. 48. *Gli illustri et gloriosi Gesti et vittoriose Imprese fatte contra Turchi...* Vinegia, Altobello Salicato, 1584, in-4. — La même édition de cet ouvrage reparaît, à la page suivante, comme un article différent. M. P. dit que Brockhaus nomme l'auteur Bonardo, et il ajoute : « J'ai prié M. Brockhaus de vouloir bien me dire d'où il connaît le nom de l'auteur, mais je n'ai reçu aucune réponse ». La réponse est pourtant bien simple, et M. P. la fait lui-même à la p. 51, où il décrit une édition des *Gesti* datée de 1591 : « Le nom de l'auteur (Monardo, Giovanni Maria) se trouve dans la dédicace ». Quelques lignes plus loin, le bibliographe paraît reconnaître son erreur; pourquoi donc ne l'a-t-il pas corrigée?

Pp. 62-64. *Histoire de Georges Castriot surnommé Scanderbeg...* Genève, 1604, in-8. — M. P. considère comme appartenant à trois éditions différentes les exemplaires qui portent la rubrique : *A Genéve, pour Jean Arnauld,* la rubrique : *A Franche-Ville, pour Jean Arnauld* et la rubrique : *A Saint Gervais, par P. de la Roviére.* Il paraît ignorer que les libraires de Genève, au commencement du XVIIe siècle, avaient l'habitude de dissimuler le nom de leur ville sur le titre des livres qui pouvaient trouver des acheteurs dans les pays catholiques. De

là les rubriques : *Aureliae Allobrogum, Coloniae Allobrogum, Ebroduni, Cologny, Saint-Gervais,* que nous rencontrons sur des volumes sortis des presses genevoises. Par un procédé analogue, les Elzevier de Leyde inscrivirent souvent sur les titres des ouvrages destinés aux catholiques le mot *Lugduni,* au lieu de *Lugduni Batavorum* (voy. Willems, *Les Elzevier*, CIII).

Pp. 67-71. *Histoire de Georges Castriot... par Jacques de Lavardin.* Paris, 1621, in-4. — M. P. cite des exemplaires portant les adresses de François Julliot, de Toussainct Du Bray et de Denys Moreau; il dit, à la table, qu'il doit en exister d'autres au nom de J. Fouet. Le Musée britannique possède effectivement un exemplaire à l'adresse de ce dernier libraire (cat. Grenville, II, 158). Il est possible qu'il s'en trouve un également à la Bibliothèque nationale (cf. cat. Falconet, p. 349).

P. 73. *Vita e Tatti public* [lis. *Fatti pubblici*] *di Giorg. Castriotto ... da Giac. Batti.* Venetia, 1646, in-8. — *Istoria e gloriosi Gesti et vittoriose Imprese fatte contra Turchi da Giorg. Castriotto...* Venetia, 1646, in-8. — M. P. fait à tort deux articles d'un même ouvrage. Le premier titre, grossièrement altéré, nous semble devoir être rejeté; quant au second, il figure, avec le nom de Giac. Batti, au Cat. Mac Carthy (nº 5003) et au Cat. Leber (III, nº 6306). L'ouvrage doit se trouver à la Bibliothèque municipale de Rouen.

Pp. 76-79. M. P. parle longuement de l'*Histoire de la decadence de l'Empire grec* de Chalcondyle, traduite par Vigenère; mais il ne mentionne dans son texte que l'édition de 1662, tandis qu'il cite à la table les éditions de 1577, 1612, 1650 et 1660.

P. 119. *Trois Nouvelles et deux Chants d'un poème de Scanderbeg, en italien, par Scaramelli.* — L'ouvrage est au Musée britannique (Cat. Grenville, I, 642).

P. 131. Ajouter la pièce suivante : *Scanderbegh, dramma per musica del dott. Antonio Salvi di Lucignano.* In Firenze. S. n., 1718, in-8 (Allacci, Drammaturgia, 2ª ed., 1755, col. 697).

P. 146. Ajouter la pièce suivante : *Scanderbeg, opéra; paroles de...; musique du comte de Lacépède.* — Le célèbre naturaliste Bernard-Germain-Étienne La Ville de Lacépède était un musicien passionné. Son opéra de *Scanderbeg* fut reçu en 1786 à l'Académie royale de musique, mais il ne fut pas représenté. Voy. Fétis, *Biographie des musiciens,* 2ᵉ éd., V, 152.

L'auteur de la *Bibliographie de Scanderbeg* annonce, dans sa préface, l'intention de publier un second volume consacré aux publications slaves. Comme il ne fait aucune mention des autres idiomes de l'Europe orientale, c'est, croyons-nous, à la première partie de son ouvrage que nous devons rapporter les livres écrits en roumain et en magyar.

La littérature magyare possède un curieux poème de Nicolas Bogathi, dont nous transcrivons le titre d'après le *Régi magyar Könyvtár* de Charles Szabó (nº 255) : *Az nagy Castriot Györgynec, kit az Töröc*

*Szkenderbégnec hiuot, ki Hunyadi Iánossal két felöl vít az Törökre, külömb külömb czoda szerenczéuel, vitézi dolgainac historiaya hat reszben. Az elsö négy résznec Notáya : Iollehet nagy sokat szóltunc Sándorról. Oetedic részénec Nótáya : Sok czodác löttenec io Magyar Országban, Hatodik részénec Notáya : Sok czodác közzül hallyátoc egy czodát. Mostan vyolan, az Authortól által oluastatuán, és meg corrigáltatuán, ki* Nyomtattatot Colosuárat, 1592. Esztendöben. In-4 de 30 ff. (Biblioth. du Musée national et du Collège réformé de Budapest).

Une réimpression de Debreczen, 1597, dont le titre a été modifié, existe dans la Bibliothèque du Theresianum de Vienne : *Az nagi Szkender beknek kit Castriot Giorgi Herczegnek hittak, Epirusnak Nagi Albanianak es Macedonianak Vranak czudalatos ieles vitezi dolgairol, ket Török Czazarral ki Görög orzag veszte vtan, czak egiedöl allotta megh az Törökök ellene Europaban, Huniadi Ianos ideieben*.... Debreczemben. *Anno*. XXXXVII. In-4 de 30 ff.

L'ouvrage que possèdent les Roumains n'est pas, à beaucoup près, aussi intéressant. En voici le titre en caractères latins : *Prescurtare din istoria lui George Castriotul, numit si Schenderbeiu, principele Albaniei, tradusa de serdariul I. Bilciurescu*. Bucuresti, 1853, 2 vol. in-8 (Cat. de la Biblioth. de Bucarest, I, 169, n° 48). D'après Iarcu (*Bibliografia romàna*, 54), il existe une première édition datée de 1847. L'ouvrage abrégé par le serdar Bilciurescu est, croyons-nous, celui du P. Duponcet.

Enfin, chose singulière, aucun livre albanais ne figure dans la bibliographie de Scanderbeg ; le héros national occupe cependant, si nous ne nous trompons, une grande place dans les poésies de M. Girolamo de Rada.

En résumé, l'essai de M. Pétrovitch présente encore d'assez nombreuses imperfections, mais le soin apporté par lui à ses recherches nous fait bien augurer de ses travaux quand il aura voulu suivre une méthode plus rigoureuse.

Émile Picot.

---

94. — **Choix de Sermons de Bossuet (1653-1691)**. Edition critique publiée sur les manuscrits autographes de la Bibliothèque nationale ou sur les éditions originales avec une introduction et des notes par A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, veuve Eugène Belin, 1882. 1 vol. in-12 de xvi-597 p.

M. Gazier (*Introduction*, p. 5) fait observer que les sermons de Bossuet, grâce à une décision récente du Conseil supérieur de l'instruction publique, sont enfin devenus classiques au même titre que les *Oraisons funèbres* et que le *Discours sur l'histoire universelle*; que le nombre de ces sermons est beaucoup trop considérable pour qu'il soit possible de

les proposer tous à une étude sérieuse, et qu'il est nécessaire de choisir parmi ces chefs-d'œuvre de l'éloquence française. Il rappelle que le beau *Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet* que M. Gandar a publié en 1867 s'arrête malheureusement à l'année 1662, et il ajoute : « Il faut aller plus loin, et faire connaître quelques-uns des discours prononcés par Bossuet durant les quarante années qui ont suivi. Elève de M. Gandar, qui avait bien voulu m'associer à ses travaux il y a quinze ans, j'ai cru devoir continuer son œuvre et répondre ainsi au désir que lui-même en avait manifesté plusieurs fois devant moi : j'ai donc songé à faire un choix nouveau entre les deux cents discours que l'évêque de Meaux nous a laissés [1]. »

M. G. insiste sur la difficulté « de faire un choix parmi des chefs-d'œuvre, surtout quand il faut resserrer dans un cadre déterminé des discours appartenant à des époques si différentes. » Bossuet ayant prêché pendant un demi-siècle, de 1650 à 1700, à Metz, à Paris, à Meaux, « un éditeur de sermons choisis est obligé de prendre quelques sermons de sa jeunesse, des sermons de son âge mûr, des sermons de son admirable vieillesse. » Il faut aussi que « les divers genres dans lesquels s'est exercé ce prédicateur sublime » soient tous représentés. Après de longues hésitations, M. G. s'est décidé à prendre vingt-trois sermons qui appartiennent à toutes les époques de la vie de Bossuet prédicateur et dont voici la liste : *Sermon sur la loi de Dieu* (prêché à Metz, entre les années 1653 et 1656); *Sermon pour la fête de la nativité de la Sainte-Vierge* (prêché à Metz le 8 septembre 1654 ou 1655) [2]; *Panégyrique de saint Bernard* (prêché à Metz le 20 août 1655); *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'église* (prêché à Paris en février 1659); *Panégyrique de l'apôtre saint Paul* (prêché à Paris, à l'Hôpital-Général, le 29 juin 1659); *Sermon sur l'honneur du monde* (prêché à Paris, chez les Minimes de la place Royale, le 21 mars 1660, en présence du prince de Condé); *Sermon sur la prédication* (prêché à Paris, dans la chapelle des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 13 mars 1661); *Sermon sur la nécessité des souffrances* (prêché à Paris, aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 10 avril 1661); *Sermon sur la Providence* (prêché au Louvre, devant Louis XIV, 8 ou 10 mars 1662); *Sermon sur l'ambition* (prêché dans la chapelle du Louvre, le 19 mars 1662); *Sermon sur la mort* (prêché au Louvre le 22 mars 1662); *Sermon sur les devoirs des rois* (prêché au Louvre le 2 avril 1662); *Sermon sur la Passion* (prêché au Louvre, devant le roi, le 7 avril 1662); *Sermon sur la vigilance* (prêché au Louvre le 29 novembre 1665); *Sermon sur la divinité de la religion* (prêché au Louvre le 6 décembre 1665); *Sermon sur*

1. M. G. a dédié le volume à la mémoire de son ancien maître. Ce reconnaissant hommage portera bonheur à son édition.

2. M. Floquet assigne à ce sermon la date de 1652. M. G. démontre (p. 37, note 2) que ce sermon doit être de 1654 au plus tôt, de 1655 au plus tard.

*l'enfant prodigue* (prêché à Saint-Germain le 28 mars 1666); *Sermon sur la justice* (prêché à Saint-Germain, devant le roi, le 17 avril 1666); *Panégyrique de saint André, apôtre* (prêché aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 30 novembre 1668); *Sermon sur la fête de tous les saints* (prêché à Saint-Germain, devant le roi, le 1er novembre 1669); *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière* (prêché devant la reine, le 4 juin 1675, dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques); *Sermon pour le jour de Pâques* (prêché à Saint-Germain, devant le roi, le 6 avril 1681); *Sermon sur l'unité de l'Eglise* (prêché à l'ouverture de l'Assemblée générale du clergé de France, le 9 novembre 1681, à la messe solennelle du Saint-Esprit, dans l'église des Grands-Augustins); *Sermon pour le jour de Noël* (prêché à Meaux, le 25 décembre 1691).

Tout le monde approuvera le choix fait par M. G., comme tout le monde approuvera le parti qu'il a pris de recourir, pour l'établissement du texte, aux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Le labeur n'a pas été mince : le vaillant éditeur a revu jusqu'à trois fois sur les manuscrits ou, en leur absence, sur les éditions originales tous les discours dont se compose son recueil. Les résultats de cette vérification ont été considérables et ont indemnisé largement M. G. de toute sa peine. Laissons-le marquer ces résultats (p. VI) : « Indispensable pour les sermons publiés par M. Lachat [1], ce travail de révision minutieuse n'a pas été inutile pour ceux mêmes dont M. Gandar avait établi le texte. J'ai trouvé à glaner derrière M. Gandar, et mon édition sera parfois, dans le détail, assez différente de la sienne. Epuisé par l'excès du travail et miné à son insu par une maladie cruelle qui devait l'emporter à quarante-deux ans, M. Gandar a fait çà et là des fautes de lecture; quelquefois il a corrigé sans raison suffisante ce qu'il considérait comme des erreurs de ses devanciers; quelquefois enfin il s'est trompé, soit en négligeant d'appliquer

---

1. Dans l'histoire des sermons de Bossuet, qui termine l'*Introduction*, M. G. se montre justement sévère pour M. Lachat. Il dit (p. XV) : « M. Gandar a eu raison de venger Déforis des critiques injustes, parfois même des injures grossières de nos contemporains, de M. Lachat surtout, dernier éditeur de Bossuet. M. Lachat n'aurait rien pu faire sans Déforis, et il n'a pas craint de le traiter à tout propos d'une manière indigne. » Il dit encore (p. XVI) : « Averti par l'abbé Vaillant, et guidé par les travaux de M. Floquet, qu'il a affecté de ne pas citer, M. Lachat eut recours aux manuscrits de la Bibliothèque nationale; il donna en 1862 un texte des Sermons qui est évidemment bien meilleur que celui des Bénédictins. Mais l'édition Lachat ne saurait être considérée comme définitive. Soit précipitation, soit légèreté, cet éditeur si sévère pour ses devanciers, « cet impitoyable redresseur de torts, » comme l'appelle M. Gandar, a laissé échapper bien des fautes. Là ou les Bénédictins avaient bien lu, il lit mal; souvent il prend les variantes pour le texte, et réciproquement : il rejette au bas des pages, sous la rubrique *note marginale*, des phrases entières dont Bossuet avait indiqué la place par des renvois, il commet enfin des fautes telles qu'on ne saurait lui accorder les éloges pompeux qu'il a pris soin de se décerner lui-même. » Cf. la note 2 de la page 324 où M. G. constate que M. Lachat « s'est donné l'air de regarder les mss. plutôt qu'il ne les a regardés. »

sa méthode, soit en l'appliquant avec trop de rigueur. Mais il ne faut pas oublier, sous peine d'ingratitude, que si l'on peut ainsi corriger M. Gandar, on le doit à M. Gandar seul; sa méthode est vraiment la bonne, et lui-même n'aurait pas manqué de faire disparaître ces quelques imperfections légères. »

M. G. donne d'intéressants détails (pp. VII-VIII) sur les brouillons des sermons, sur les variantes qui s'y trouvent en si grand nombre [1] et (pp. IX-XI) sur ses efforts pour constituer un texte préférable aux textes déjà publiés. Il nous annonce (p. XI) qu'il n'a pu conserver l'orthographe des manuscrits, cette orthographe étant « la plus capricieuse, souvent même la plus étrange qui se puisse rencontrer [2]. »

Il serait trop long de signaler les corrections apportées par M. G. aux éditions de ses devanciers. Presque à chaque page de son recueil on en relèverait plusieurs. Contentons-nous d'en citer deux : là où l'on avait imprimé : « jamais votre Etat ne *manquera*, » M. G. a lu (p. 534) : « jamais votre Etat ne *changera*. » Là où l'on avait imprimé : « au légitime Seigneur, qui est la Raison-Dieu, » il a lu (p. 344) : « au légitime Seigneur, qui est Dieu [3]. »

M. G. s'excuse d'avoir mis un si grand nombre de notes au bas des pages de son volume. L'absolution aurait pu lui être refusée dans le cas où tant de notes auraient été superflues; mais, comme, au contraire, l'utilité en est très grande, on lui saura gré de leur extrême abondance. Ces notes sont de toute nature. Tantôt, l'éditeur y consigne les variantes de son auteur; tantôt, les fautes de ses devanciers. D'autres fois, il y indique la source des citations de l'éminent orateur : « L'on ne saurait croire, dit-il (pp. XII-XIII), à quelles recherches j'ai été parfois entraîné pour placer au bas d'une page une note que bien peu de personnes consulteront. Bossuet traduit souvent ou l'Ecriture ou les Pères, mais rarement il cite les textes qu'il traduit. Je me suis fait un devoir de les transcrire, afin que l'on puisse vérifier et admirer le plus ordinairement

1. M. G. a minutieusement recueilli toutes ces variantes, justifiant ainsi (p. VIII) ses scrupules à cet égard : « L'étude de ces variantes peut même présenter un intérêt très vif; de la sorte, on est admis, pour ainsi dire, dans la confidence de Bossuet; on est autorisé à lire par dessus son épaule pendant qu'il écrit; on se rend compte de ses moindres hésitations; on le suit à la recherche du mot juste, lui dont la qualité maîtresse est précisément une justesse d'expression désespérante. »

2. Pour montrer combien est bizarre la façon dont Bossuet écrit parfois les mots les plus ordinaires, et combien il était impossible de reproduire des mots ainsi défigurés, M. G. donne (p. XI) un spécimen de l'orthographe des sermons de 1652 à 1681.

3. M. G. nous apprend (p. X) que Bossuet avait d'abord écrit *la raison* et qu'ayant jugé que cette expression purement philosophique n'était pas digne de la chaire chrétienne, il a substitué *Dieu* à la *raison*. Les éditeurs, un peu trop éclectiques, ont gardé tout à la fois le mot proscrit et le mot adopté. M. G. n'a pas tort de leur reprocher (p. XI) d'avoir fait dire à Bossuet « une véritable sottise. » Il s'est encore moqué de leur maladresse (p. 344, note 3), disant : « Il se trouve des gens pour admirer ces belles associations qu'un Bossuet seul a pu faire. »

la beauté des traductions. Facile quand il s'agit de la Bible, ce travail de transcription est souvent rebutant quand il s'agit des Pères, quand il faut aller chercher, avec de mauvais index, un passage perdu dans un ouvrage en vingt volumes in-folio, dans Saint-Chrysostome, par exemple. » Les observations philologiques et littéraires de l'éditeur méritent un éloge particulier. Comme il connaît parfaitement les écrivains du XVIIe siècle, il a rapproché de diverses façons de parler de Bossuet les façons de parler analogues de Corneille, de La Fontaine, de Molière, de Pascal, de Racine, de Mme de Sévigné. Toute cette portion du commentaire est fort curieuse pour l'histoire de notre langue et pourra fort enrichir une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Littré [1]. Le savant maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris n'a pas manqué de citer les nombreux passages où Bossuet « qui doit beaucoup aux latins, ainsi qu'il l'a reconnu lui-même, » s'est souvenu d'Horace, de Juvénal, surtout de Virgile [2]. Louons encore la pureté de goût avec laquelle il critique certaines fautes des premiers sermons du futur aigle de Meaux, ce que l'on peut appeler les mouvements encore incertains de cette aile qui devait être si vigoureuse et qui devait monter si haut. A tous les points de vue, son commentaire est à peu près irréprochable [3].

Je n'insisterai pas davantage sur les mérites divers du *Choix de sermons de Bossuet* et je redirai avec M. Gazier (p. XIII) : « En voilà assez,

---

1. Quelques notes sont d'un tour agréable, comme la note sur le mot *souvenance* (p. 9) : « Le Dictionnaire de l'Académie (édition de 1878) dit que ce mot est vieux. Il mérite de rester éternellement jeune. » Quelques autres notes sont même d'un tour piquant, comme celle-ci sur Sénèque (p. 20) : « Ce philosophe avait dans son palais une chambre nue avec un misérable grabat au lieu de lit; il venait parfois y méditer sur la pauvreté des... autres. » Citons encore cette note (p. 87) : « Ce mot fait songer à celui de Mlle de Sévigné répondant à un abbé qui lui reprochait d'être trop vaine de ce qui doit pourrir un jour. — En attendant, cela n'est pas pourri. » Voir, de plus (p. 158), la note sur les *emplois*.

2. Voir notamment, sous l'apostrophe à la ville de Metz, dans le *Panégyrique de saint Bernard* : « O belle et noble cité! Il y a longtemps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie, » le rapprochement que voici : « C'est le *data præda* de Virgile. Il n'est pas un Français qui puisse lire ces lignes sans émotion. »

3. Tout au plus pourrait-on conseiller à M. G. de retoucher trois ou quatre notes qui ne sont pas assez exactes. Pourquoi dire (p. 19, note 5) que Platon a couronné Homère de fleurs avant de le bannir de la République? J'ai montré, voilà bientôt vingt-quatre ans (*Correspondance littéraire* du 1er novembre 1858, p. 9), qu'il n'est nullement question de fleurs dans le texte du livre III de la *République*. — Quand M. G. déclare (p. 277, note 1), que les mots *épitaphe*, *épigramme* et les autres mots dérivés des neutres grecs étaient du masculin, à l'époque de Bossuet, il s'avance trop : la vérité, établie par M. Littré à l'article *Epitaphe*, est que ces mots, au XVIIe siècle, étaient indifféremment des deux genres. — L'authenticité de ce mot effrayant de Louis XIV : « *l'Etat, c'est moi*, » mis en regard (p. 351, note 1) de l'expression de Bossuet : *Votre France*, a été justement contestée. On a condensé dans ce mot fait à plaisir la doctrine du grand roi. — Divers rédacteurs de la *Revue critique* (*quorum pars parva fui*) ont eu l'occasion de rappeler qu'il n'est plus permis de parler, comme le fait M. G. (p. 562, note 2), de « Clovis à Tolbiac ».

sans doute, pour montrer que cette édition nouvelle a été préparée avec le plus grand soin, comme il convient quand on publie les œuvres d'un pareil génie [1]. » Ajoutons seulement que les remarquables qualités déployées par notre collaborateur prouvent que nul ne pourrait mieux que lui publier dans la *Collection des grands écrivains de la France,* une édition vraiment définitive des Œuvres complètes de Bossuet, édition que demandent instamment à la maison Hachette tous les admirateurs de celui que M. Villemain proclamait *le plus éloquent des hommes.*

T. DE L.

---

95. — **Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII<sup></sup>e siècle.** Nouvelle série avec introduction, notices et notes par M. DE LESCURE. Mémoires biographiques et littéraires (Duclos, Florian, Mme Suard, Corancez). Paris, Firmin-Didot. 1 vol. in-18 de XVIII-300 pages.

Il en est de ce dernier volume comme de ceux qui ont précédé; les Mémoires qui s'y trouvent réimprimés ont un intérêt véritable, surtout ceux de Florian; mais il est trop visible qu'en les réimprimant M. de Lescure a songé exclusivement aux gens du monde. C'est un livre de lecture agréable, ce n'est pas un livre d'étude; cette bibliothèque de Mémoires, bien qu'elle comprenne trente-sept volumes, ne dispense pas de recourir soit aux collections du même genre, soit aux publications particulières. En outre, les notices et les notes dont il est parlé dans le titre sont réduites à leur plus simple expression dans le corps de l'ouvrage, et l'on regrette souvent de ne pas trouver au bas des pages des explications indispensables.

---

## THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

### Soutenance de M. Seignobos.

I. Thèse latine : *De indole plebis romanae apud Titum Livium.*
II. Thèse française : *Le régime féodal en Bourgogne jusqu'en 1360.*

I

Les thèses de M. Seignobos offrent l'avantage de pouvoir être analysées en quelques lignes, tant les conclusions en sont nettes et précises.

Tite-Live nous dépeint la plèbe romaine habitant la ville, pauvre, misérable, accablée de dettes. Cette description ne s'accorde pas avec les faits. Les plébéiens obtiennent des avantages considérables dans les comices centuriates; beaucoup d'entre

---

1. M. G. présente modestement (p. XVI) son édition comme une *œuvre de patience,* ajoutant : « Je m'estimerais heureux si l'on croyait pouvoir lui donner place, à côté de l'édition Gandar, dans le pupitre des rhétoriciens, et aussi dans les bibliothèques sérieuses. »

eux appartenaient donc à la première classe et, par suite, étaient riches. En outre, les plébéiens sont soldats, et, pour être soldat à Rome, il fallait avoir une certaine aisance. Tite-Live s'est donc trompé. S'il s'est trompé, c'est qu'on l'a égaré. Il s'appuie particulièrement sur deux auteurs : Valérius Antias et Licinius Macer, qui ont représenté la plèbe telle qu'elle était à l'époque de Sylla et non telle qu'elle était à l'origine. Pour ces premiers temps de Rome, il aurait fallu puiser à une autre source, à Fabius Pictor. D'après les rares renseignements que Tite-Live lui a empruntés, l'on voit que la plèbe habitait la campagne, était riche et puissante.

De nombreuses objections ont été présentées à cette thèse par MM. Himly, Fustel de Coulanges, Pigeonneau et surtout par M. Bouché Leclercq. Tite-Live a exagéré la misère de la plèbe : la chose est certaine. Mais le candidat n'est-il pas tombé dans l'excès contraire? Il y avait des plébéiens riches et propriétaires; faudrait-il en conclure que tous les plébéiens fussent riches et propriétaires? Puis, à supposer que le plébéien cultivait un champ dans la campagne de Rome, était-il véritablement le propriétaire de ce champ? Ne devait-il pas payer, comme le suppose Lange, de fortes redevances au patricien, véritable propriétaire? Pour s'acquitter de ces redevances, il faisait des dettes : de là tous ces troubles, toutes ces révoltes dont parle Tite-Live et qui ne s'expliqueraient plus si la thèse soutenue était vraie.

D'une manière générale, ne doit-on pas se défier de cette méthode de critique, introduite en Allemagne par Nitzsch et Nissen? Il faut être bien fin gourmet, pour reconnaître à la saveur de telle ou telle phrase de Tite-Live, à quel auteur annaliste le grand historien romain a emprunté ses indications. La chose étant impossible, on se fait des idées préconçues; on impose à chaque auteur ancien un bât. On se dira, par exemple : toutes les fois que Tite-Live parlera de la misère de la plèbe, ce sera la faute de Valérius Antias ou de Licinius Macer; — quand, par hasard, il nous montrera la plèbe puissante dans la cité et au dehors, oh! alors — on ne peut pas en douter, — il s'est adressé à Fabius Pictor.

II

La thèse française de M. Seignobos est une œuvre remarquable, fortement conçue, remplie de ces formules rigoureuses qui résument un chapitre et le gravent dans la mémoire. C'est un travail de premier ordre, fait surtout d'après les documents inédits de la Cour des Comptes conservés aux Archives de la Côte-d'Or.

La Bourgogne, depuis l'antiquité jusqu'en 1360, a passé par trois régimes : régime impérial romain, régime féodal, régime monarchique. Chacun de ces régimes a laissé sur le sol une division territoriale : le premier, la villa, unité de propriété, et la paroisse, unité ecclésiastique; le second, la châtellenie autour du château, la prévôté autour de la maison du propriétaire ecclésiastique, la prévôté dans l'intérieur de la commune; le troisième, le duché et le bailliage. Chaque régime a donné aussi naissance à une classe d'hommes : le premier, aux paysans et au clergé des campagnes; le second, aux nobles laïques, aux nobles d'Eglise et aux gens de commune; le troisième, au duc, à ses officiers et à ses bourgeois. De plus, chacun de ces régimes a créé ou subi un système propre d'institutions. Les paysans sont soumis à l'exploitation domaniale; le seigneur, en vertu de son ancien droit de propriétaire, exige de ses hommes des redevances de tous genres; il les force à se servir exclusivement de son moulin, de son four, de son pressoir; il exerce sur eux le droit de justice, prononce les amendes qui l'enrichissent. Lors de la période féodale, les nobles organisent entre eux le gouvernement du contrat, tandis que les communes, entrées dans le cadre de la féodalité, créent le gouvernement municipal. Enfin, au-dessus de l'exploitation domaniale, au-dessus des institutions féodales, le duc et ses gens établissent une administration monarchique.

Une série d'objections de détail sont faites au candidat par MM. Himly, Pigeonneau, Rambaud, B. Zeller. Les divisions géographiques données par M. S. manquent de précision ; l'on trouve dans la thèse trop peu de dates : souvent on ne sait pas si un document cité est du XI^e ou du XIII^e siècle; parfois l'auteur dépasse l'année 1360, assignée comme terme à son travail; on voudrait connaître l'époque à laquelle ont été publiés les livres indiqués dans l'introduction, par exemple : les *Coutumes de Bourgogne;* il n'est pas tout à fait exact de dire qu'au moyen âge il n'y avait pas d'industrie dans les villages.

Des objections d'un intérêt plus général ont été présentées par MM. Himly, Lavisse et Fustel de Coulanges. Elles peuvent se réduire à deux principales.

D'abord, M. S. s'est laissé entraîner par le besoin de la symétrie. Il a été obligé de s'ingénier beaucoup, pour trouver partout trois séries de divisions territoriales, trois couches de la société, trois gouvernements. Il n'a pas toujours su dans quel compartiment faire rentrer telle ou telle classe d'hommes, telle ou telle institution. Pourquoi mettre dans la période romaine le clergé des campagnes, dans la période féodale le haut clergé? Lorsque l'empire romain disparut, le haut clergé était organisé aussi bien, sinon mieux que le clergé de village. En outre, au-dessus des trois gouvernements dont il a été question, n'y a-t-il pas un quatrième gouvernement qui finira par se superposer aux trois autres, le gouvernement royal? On regrette vivement que M. S. n'ait pas parlé des rapports du duc avec le roi de France : saint Louis, Philippe le Bel interviennent souvent dans les affaires du duché; ils jugent les différends que le duc a avec ses voisins.

En second lieu, la féodalité est un fait social fort complexe. Les origines en sont lointaines et multiples. M. S. nous a montré très bien comment, vers le IV^e siècle, de grands propriétaires avaient établi sur leurs terres des esclaves et des colons qu'ils jugeaient et dont ils touchaient des redevances. Mais au-dessus de ces propriétaires, il y avait l'Etat. Or, l'Etat souverain levait des impôts, entretenait une armée, rendait la justice ; il avait même peu à peu réduit les droits des propriétaires et intervenait dans leurs difficultés avec les esclaves. Les rois mérovingiens et carolingiens furent les héritiers de l'Etat romain. Ils possédèrent la plénitude des droits souverains. Or, ils cèdent parfois ce droit à des abbayes : si un abbé pouvait juger par le fait seul qu'il est propriétaire, les chartes d'immunités ne seraient qu'un verbiage inutile. Les rois cèdent aussi leurs droits à leurs représentants dans les provinces; ces représentants brisent peu à peu les liens qui les attachaient au pouvoir central; ils deviennent héréditaires et ainsi la féodalité se constitue, en partie du moins, par en haut. Il aurait fallu considérer deux facteurs : le propriétaire et l'Etat. M. Seignobos n'en a considéré qu'un seul, le propriétaire. Sa thèse présente donc une lacune; mais, telle qu'elle est, elle est excellente et l'on en gardera bien longtemps le souvenir en Sorbonne.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Francis Guessard, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, est décédé au Mesnil-Durand (Calvados), le 7 mai dernier. Né à Passy le 28 janvier 1814, et ancien élève de l'Ecole des Chartes, il fut d'abord l'un des secrétaires de Raynouard et l'aida dans ses derniers travaux philologiques. Puis il fut successivement attaché aux travaux de la collection des *Monuments du Tiers Etat,*

sous la direction d'Augustin Thierry, et à la préparation d'un recueil de pièces relatives à la croisade albigeoise que devait publier Fauriel. En 1847, lors de la réorganisation de l'Ecole des Chartes, il fut nommé répétiteur à cette Ecole, en même temps que Quicherat, son ancien condisciple à qui il ne devait survivre que peu de semaines. En 1867, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions. Peu après, en 1869, il se fit remplacer dans sa chaire de l'Ecole des Chartes, par M. Paul Meyer, et prit sa retraite en 1878. M. Guessard a composé, et en partie publié dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, divers travaux historiques; l'un, une histoire de la maison de Mornay, dont une partie seulement a vu le jour, lui valut une médaille à l'Académie des inscriptions, en 1845. En 1846 il obtint un prix à l'Académie française pour un Vocabulaire de la langue de Molière. Le prix fut partagé entre lui et Génin. Le travail seul de Génin (qui était fort médiocre) fut publié. Guessard avait été chargé de diverses missions en Italie, qui avaient pour objet la préparation du vaste recueil des anciens poètes de la France dont Fortoul avait conçu l'idée et lui avait confié la direction. L'un des résultats de ces missions fut la publication dans les *Documents inédits* du *Mystère du siège d'Orléans* (1862, en collaboration avec M. de Certain). Son œuvre principale, celle qui lui ouvrit les portes de l'Institut, fut la collection de chansons de geste dont il publia dix volumes de 1858 à 1870, sous le titre (qui devait être celui d'une publication beaucoup plus étendue) de *Recueil des anciens poètes de la France*. M. Guessard était un fin lettré. Ses examens critiques des travaux philologiques d'Ampère et de Génin sont restés célèbres. Dans ces dernières années, il avait déserté le champ des études où jadis il avait excellé. Ce fut une perte réelle pour la philologie romane et pour les lettres.

— La commission, chargée de visiter le dépôt des archives de la marine, avait en 1881 reconnu l'utilité d'un inventaire sérieux et spécifié qu'elle attachait un caractère particulier d'urgence à l'exécution d'un travail plus rapide, d'un inventaire très sommaire, qualifié par elle d'*Etat de situation*. Cet « état de situation » devait comprendre : 1° la désignation des séries, avec une très courte notice indiquant, sans énumération de lieux communs historiques, la manière dont chaque série a été formée, la nature des pièces qu'elle contient ; 2° les dates extrêmes de chaque série; 3° le nombre des volumes ou cartons dont elle est composée. Le ministre fut également d'avis que ce travail passât avant tout autre, afin de servir de cadre à un inventaire plus complet et de fournir immédiatement un tableau précis et méthodique des divisions naturelles des archives de la marine. La première partie de cet inventaire sommaire, celle qui comprend les documents antérieurs à 1790, vient d'être publiée. (*Inventaire sommaire des archives de la marine*, premier fascicule. Berger-Levrault. In-8°, 52 p.). L'auteur de cet inventaire est M. Didier Neuville, archiviste paléographe ; il a établi, à la suite de chaque série, une table de concordance entre les numéros des registres ou cartons et la date des documents qu'ils contiennent ; on peut ainsi exprimer d'une manière plus précise les demandes de communication et retrouver plus facilement la trace des pièces ou des registres égarés. En outre, M. Neuville a placé en tête de chaque chapitre une note absolument technique qui en indique la composition générale et réunit des remarques, lesquelles auraient passé inaperçues si elles avaient été reléguées à la tête de chaque article. L'Inventaire, dressé par M. Neuville, rendra de très grands services, et tous les érudits, auxquels il sera un utile instrument de travail, devront en être reconnaissants au jeune et laborieux archiviste.

— M. Louis Blanc prépare, dit-on, une édition de ses œuvres complètes.

— La Direction de la *Revue Historique* nous prie d'insérer la note suivante : « Par suite d'un accident, un article de M. J. Derenbourg sur le livre de M. Friedlaender :

*Geschichtsbilder aus der nachtalmudischen Zeit*, a été publié dans les comptes rendus de la *Revue historique* (t. XIX, pp. 187-188) sans avoir été corrigé. Il faut y faire les corrections suivantes : P. 187, l. 22, au lieu de *Scheriseh*, lisez *Scherira*; l. 26, au lieu de *Chofni*, *Hofni*; l. 27, au lieu de *Harkawy*, *Harkavy*; l. 29, au lieu de *Schapvorit*, *Schaprout*; n. 2, l. 1, au lieu de *Berlin*, *Berliner*; p. 188, l. 2, au lieu de *Hanagid*, *Hannagid*; l. 3, au lieu de *Ganach*, *Ganaeh*; l. 5, au lieu de *Jitzchaski*, *Jitzhaki*; l. 6, au lieu de *Ichouda Halewy*, *Iehouda Halévy*; l. 7, au lieu de *Esva*, *Esra*; l. 8, au lieu de *Mamian* ou *Manionde*, *Maïmon* ou *Maimonide*; l. 10, au lieu de *Hamagid*, *Hannagid*, et *Nagrela* au lieu de *Nagrèle*; l. 11, au lieu de *Iben Nagdèle*, *Ibn Nagdela*; l. 12, 13 et 22 au lieu de *Raschis*, *Raschi*; l. 22-24, au lieu de *Schouda Halewy*, *Iehouda Halévy*; l. 31, au lieu de *Rossin*, *Rozin*; l. 33, au lieu de *Reschi*, *Raschi* ».

ALLEMAGNE. — On ne lira pas sans profit ni sans un vif intérêt l'étude critique que M. Wilhelm MANGOLD a publié dans la « Zeitschrift für neufranzœsische Sprache und Literatur » et qu'il a fait tirer à part (Oppeln, Maske. In-8°, 44 pp.) sur le *Misanthrope* de Molière. M. M. y « développe ses propres vues sur la pièce, en les rattachant aux publications les plus récentes ». Il a ainsi divisé son sujet : I. *Ce qu'il y a de subjectif et d'objectif dans le Misanthrope* (pp. 3-19); II. *Les caractères et l'action* (pp. 19-33); III. *Les tendances du Misanthrope* (pp. 33-38); IV. *Les destinées du Misanthrope* (pp. 38-44). Il regarde comme fondés les rapprochements qu'on a faits entre Philinte et Chapelle, Célimène et Armande Béjart, Alceste et Molière, Boileau, Montausier. Il a tort, ce nous semble, de croire avec Martinière que Molière a représenté Chapelle sous le nom de Philinte; il eût mieux fait de s'en tenir à Mesnard, dont le travail sur le *Misanthrope* lui paraît le plus remarquable qu'on ait écrit depuis longtemps sur le sujet; l'épicurien Chapelle, joyeux convive et plus épris de la bouteille que des muses, n'a pu servir de modèle à Philinte. Ce qui est intéressant dans la brochure de M. M., c'est toute cette suite de citations et de témoignages qu'il emprunte aux critiques modernes, soit français, soit allemands; que de subtilités et d'exagérations dans certains jugements! M. de Lapommeraye prétend que Molière, en critiquant la galanterie et la coquetterie, « a tout simplement sauvé cette chose sainte qui s'appelle la famille »; M. Neuss voit dans le mot de « libertés » qu'Alceste prononce à la fin de la pièce, un pressentiment de la Révolution française; M. Rambert trace un parallèle entre Alceste et Hamlet et déclare que tous deux se posent cette question fatale: « Qu'est-ce que l'homme? »; il va même jusqu'à comparer Alceste à Achille; « il en a les brusques colères et la mélancolie profonde, et il aime Célimène comme Achille aime Patrocle; » M. Paul Lindau, à la vue des mépris que le *Misanthrope* essuie de la société, pense au Christ devant Caïphe. M. W. M. se moque de tous ces raffinements d'esprit; ses jugements sont ceux d'un critique sensé et réfléchi; il pense qu'Alceste est une création originale pour laquelle l'esthétique n'a pas encore de formule suffisante, que c'est le comique et le tragique réunis en un seul personnage, et que le *Misanthrope* est *ein genialer Mensch* (p. 29); pour ce qui concerne la « tendance » de la pièce, il se rallie entièrement à l'opinion de Chamfort dans son *Eloge de Molière* (pp. 35-36); il cite de nombreux passages de l' « excellent petit écrit » de Coquelin, composé avec « esprit et chaleur » (voir surtout le passage sur Célimène, pp. 21-23); il regarde comme « manquée » la publication de Gérard du Boulan qui, dans son *Enigme d'Alceste*, représente le *Misanthrope* comme un symbolisme, comme l'explosion de l'honnêteté publique se personnifiant dans un janséniste. Nous recommandons l'opuscule de M. W. Mangold à l'attention des moliéristes; on y trouvera un excellent résumé de tout ce qui a été dit dans ces derniers temps sur le *Misanthrope*, et, à côté de nom-

breuses et attachantes citations, on y rencontrera des idées justes et ingénieuses; l'auteur a réussi, selon son expression, à mieux faire comprendre aux lecteurs allemands l'œuvre de Molière et à la montrer dans toute sa simplicité et sa grandeur.

— Dans une brochure de seize pages, intitulée *Miscellanea Gœthiana*, M. Hermann Wentzel a inséré trois notes, écrites en latin : 1° sur le nom de Werther; Gœthe, dit M. Wentzel, aurait donné ce nom à l'amoureux de Lotte, parce qu'il était *plus cher* à la jeune femme que son mari (*werth*, cher; comparatif, *werther*) « *putem illum marito apud Lottam priores habuisse partes eique fuisse cariorem* »; 2° sur le nom d'Ogon, sous lequel Charlotte de Stein a désigné Gœthe dans sa tragédie de Didon; Ogon ne serait autre que la traduction anglaise de Wolfgang « *e duabus vocibus*, ogre *et* gone »; 3° sur le petit poème « *Ueber allen Gipfeln ist Ruh* », ou Gœthe aurait imité un passage d'Alcman que lui aurait fait connaître Villoison. De ces trois hypothèses, la dernière est la seule qu'on puisse discuter; quant aux deux autres, n'est-ce pas le cas de dire, en latin, à l'exemple de l'auteur, *risum teneatis?*

— Le XV$^e$ volume du manuel que publie chaque année la librairie Springer, de Berlin, et qui résume les événements de l'année précédente, vient de paraître. Il porte, comme on sait, le titre de « *Politische Geschichte der Gegenwart* »; de même que les volumes consacrés aux années précédentes, il est rédigé par M. Wilhelm Müller, professeur à Tubingue. Le volume actuel (*Das Jahr 1881*, in-8°, xv et 301 p. 4 mark) mérite les mêmes éloges que ses aînés; les événements y sont racontés avec beaucoup de clarté et de précision; l'auteur sait laisser de côté les menus faits et citer à propos des détails caractéristiques. Il a raison, ce nous semble, d'avoir rejeté l'ordre chronologique (par mois), adopté au contraire par l'auteur d'un ouvrage français du même genre, M. Daniel (*L'année politique*, Charpentier). Il vaut mieux grouper les faits selon les nations, et, chemin faisant insérer dans le récit le plus de dates possible. M. W. Müller a gardé les divisions des volumes précédents; l'Allemagne, comme il est naturel dans un livre allemand et destiné surtout aux Allemands, occupe une place considérable, la moitié même du volume (pp. 1-153); puis viennent la France (pp. 153-187); l'Autriche-Hongrie (pp. 187-204); la Russie (pp. 205-218); la Grande-Bretagne (pp. 219-232); l'Italie (pp. 232-244); la péninsule des Balkans (pp. 244-255); l'Espagne et le Portugal (pp. 255-258); la Hollande et la Belgique (pp. 258-260); la Scandinavie (p. 261); la Suisse (pp. 262-268); l'Amérique (pp. 268-276). Le volume se termine par une *Chronique* ou liste chronologique des événements de l'année 1881 et par une table alphabétique des noms propres. M. Müller reproduit, cette fois encore, les documents historiques les plus importants publiés dans l'année dont il résume l'histoire, par exemple, les communications du comte Seherr-Thoss sur ses relations avec Bismarck en 1862 et en 1864, les paroles de Bismarck à propos de l'absolutisme et de M. de Beust (1866), etc. L'auteur nous permettra de rectifier, en passant, quelques légères erreurs; lire p. 156, *Antonin* et non « Antonie » (Proust); p. 160, *Lenglé* et non « Lengle »; p. 174, *Massabie* et non « Massavie » (nom sous lequel M. Gambetta a voyagé en Allemagne durant le mois d'octobre 1881); p. 181, *Gougeard* et non « Goujeard ». Une faute plus grave, c'est de placer les récentes élections de la Chambre des députés le 31 août (pp. 172 et 286) au lieu du 21 août; comment le scrutin de ballotage (*Stichwahl*) aurait-il eu lieu le 4 septembre, quatre jours après les élections générales? La table des noms propres n'est pas complète; il manque, par exemple, les noms de *Lenglé* et de *Cassagnac* (p. 160).

— Les *Franzœsische Studien*, que publient à la librairie Henninger, de Heilbronn, MM. Kœrting et Koschwitz, feront désormais paraître à part, et sous forme de livre, tout travail de longue haleine. C'est ainsi qu'a déjà paru l'ouvrage considérable

de M. Mahrenholtz sur Molière, sa vie et ses œuvres. Les prochaines études qui seront publiées dans les *Franzœsische Studien* sont relatives à Amis et Amiles, à la langue d'oïl, à Aucassin et Nicolete, aux propositions conditionnelles en ancien français et à Girart de Rossillon.

— M. Karl Hillebrand, dans un livre dont notre recueil a rendu compte, traitait les personnages d'Erckmann-Chatrian de « figures de bois »; que dira-t-il en apprenant qu'un libraire-éditeur de Stuttgart annonce actuellement la traduction des œuvres choisies (*Ausgewæhlte Werke*) des deux écrivains alsaciens? Cette traduction comprendra vingt volumes, qui paraîtront en soixante livraisons, chaque livraison au prix de 50 pfennigs.

— Le prix Beneke devait être décerné par l'Université de Gœttingue à l'auteur du meilleur travail sur l'origine, le développement et l'affermissement légal du collège des électeurs; le travail qui a été couronné est celui de M. Otto Harnack, de Dorpat; c'est, d'après les termes du rapport, une étude scientifique tout à fait remarquable et d'une valeur durable.

— On vient de vendre à Berlin (du 1er au 11 mai) la bibliothèque que le fameux Dr Strousberg, celui qu'on a surnommé le roi des chemins de fer, *Eisenbahn-Kœnig*, avait rassemblée dans son château de Zbirow en Bohême; cette bibliothèque se composait de 3,066 volumes relatifs à toute espèce de sujets.

— On va jouer à Weimar une traduction des *Perses* d'Eschyle par H. Koechly, avec musique du duc héritier de Meiningen.

ANGLETERRE. — La Clarendon Press fera prochainement paraître les deux premières parties (576 p. *A-Hwistlian*) de l'*Anglo-saxon Dictionary* laissé en manuscrit par feu Bosworth et considérablement augmenté par M. T. Northcote Toller, professeur de littérature anglaise à Manchester.

— Dans le courant de l'automne paraîtra une édition des trois premiers livres d'Hérodote, due à M. Sayce.

ITALIE. — L'Académie des sciences morales et politiques de Naples donnera un prix de 1,000 fr. à l'auteur du meilleur mémoire sur l'*Ethique* d'Aristote. 1° On examinera si les trois *Ethiques* (à Nicomaque, à Eudème et la Grande Ethique) sont authentiques, si la première seule est authentique, en partie ou en entier, et si nous la possédons dans l'ordre où elle a été écrite par Aristote; 2° on exposera la doctrine éthique d'Aristote, et on en montrera les rapports avec les doctrines métaphysiques, physiques, logiques et politiques du philosophe; on décrira aussi le développement des doctrines éthiques en Grèce jusqu'à Aristote. Les manuscrits devront être écrits en italien, ou en latin, ou en français, ou en allemand; ils ne porteront pas de nom d'auteur, mais une devise; ils pourront être présentés jusqu'au 31 mai 1883. Le mémoire couronné sera publié dans les *Actes* de l'Académie et aux frais de cette société; l'auteur en recevra deux cents exemplaires, sans préjudice de son droit de propriété littéraire.

— Les lettres de Gino Capponi seront prochainement publiées par MM. Alessandro Carraresi et Cesare Guasti chez Le Monnier, à Florence.

RUSSIE. — Le comte Ouvarov prépare un ouvrage monumental consacré à l'*archéologie de la Russie*. Le premier volume intitulé « *L'âge de pierre* » vient de paraître à Moscou.

— M. Semevsky a fait paraître le premier volume de son ouvrage sur l'*Histoire des paysans russes pendant le règne de Pierre-le-Grand*.

— On célébrera le 8 avril 1883 le centième anniversaire de l'annexion de la Crimée à la Russie; quelques professeurs des Universités de Saint-Pétersbourg et d'Odessa travaillent à une Histoire de la péninsule taurique, qui paraîtrait à ce moment-là; un musée d'antiquités locales sera ouvert à la même date à Sébastopol.

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

*Séance du 12 mai 1882.*

M. Jules Girard, président, donne lecture d'une lettre par laquelle M. Paul Meyer annonce la mort de M. Guessard, membre de l'Académie. M. Girard prononce une allocution dans laquelle il rappelle les travaux de M. Guessard et les services rendus par lui à l'histoire de la langue et de la littérature française et provençale du moyen âge.

M. Victor Guérin demande l'appui de l'Académie pour une demande de mission qu'il a adressée à M. le Ministre de l'Instruction publique et qui a pour objet une nouvelle exploration du Liban, de l'Arabie Pétrée, de la basse Egypte, etc. Il sera écrit en ce sens à M. le ministre de l'Instruction publique.

La rédaction du programme demandé par M. le ministre de l'Instruction publique, pour diriger les travaux des membres de la section orientale de l'école supérieure des lettres d'Alger, est confiée à une commission composée de MM. Renan, Léon Renier, Ernest Desjardins, Barbier de Meynard, Schefer et Albert Dumont.

L'Académie décide qu'elle sera représentée, à l'inauguration de la statue d'Auguste Mariette, à Boulogne-sur-Mer, par MM. Jules Girard, président, Wallon, secrétaire perpétuel, et Ernest Desjardins.

M. Siméon Luce lit un mémoire intitulé : *les Menus du prieur de Saint-Martin-des-Champs en 1438 et 1439*. Il décrit un registre manuscrit conservé aux Archives nationales, qui contient l'état des dépenses de table de Jacques Seguin, prieur de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, tenu jour par jour par son receveur, Gilles de Damery, du 10 août 1438 au 21 juin 1439. Le soin des achats de vivres destinés, soit au couvent, soit au prieur, appartenait en principe, à Saint-Martin-des-Champs, à un religieux revêtu d'un office spécial, qu'on appelait l'hôtelier du prieuré. Des difficultés s'étant élevées entre l'hôtelier, nommé Louis de Colon, et le prieur Jacques Seguin, celui-ci avait privé le premier de sa charge; Louis de Colon avait porté l'affaire au parlement et avait obtenu un arrêt qui interdisait provisoirement au prieur de disposer de la charge d'hôtelier, jusqu'à ce qu'il eût été statué sur le fond de la cause. C'est ce qui obligea Jacques Seguin à faire acheter au dehors, à ses frais et sous sa responsabilité personnelle, tout ce qui était nécessaire au service de sa table, et à en faire inscrire la dépense par son receveur particulier, pour en réclamer plus tard le remboursement. Le registre de Gilles de Damery mentionne avec détail tous les mets servis sur la table du prieur, le prix de chacun d'eux, souvent les circonstances de l'achat, les invitations faites ou reçues par Jacques Seguin, les noms de ses convives ou de ses hôtes, les sommes dépensées au jeu ou en aumônes, etc. Il est curieux de comparer la chère de Jacques Seguin en 1438 et 1439 avec les menus qui nous sont parvenus des repas donnés par quelques-uns des prieurs ses prédécesseurs, au commencement du XV^e siècle. Ceux-ci avaient une table beaucoup plus somptueusement servie; à l'époque où fut tenu le registre de Gilles de Damery, la misère générale et la disette, causées par la guerre civile qui désolait la France, obligeaient même un riche bénéficiaire, comme le prieur de Saint-Martin-des-Champs, à se contenter d'un ordinaire relativement frugal et modeste.

M. Lenormant communique une lettre de M. Piot à M. Miller qui contient diverses observations faites en Egypte, au sujet des tombeaux de Séti I^er et de quelques autres rois, ainsi que des remarques sur la direction à donner aux fouilles à l'avenir. M. Lenormant présente aussi des photographies qui viennent d'être exécutées en Calabre par M. Schæfer, de Paris, et qui représentent deux monuments anciens dont on ne possédait encore aucune reproduction photographique ou dessinée : le temple grec d'Héra Lacinia, près Crotone, et la basilique chrétienne de la Roccelletta del Vescovo di Squillace (*Castra Hannibalis*).

*Ouvrages présentés :* — par M. Jourdain : Boislile (A. de). *Semblançay et la Surintendance des finances* (extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*); par M. Ad. Regnier : Schlenker (rev. C.-F.), *an English-Temne Dictionary* (London, 1880, in-8°); — par l'auteur : Bréal (Michel), *l'Inscription de Duenos* (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome); id.. *Inscriptions du vase Chigi* (extrait du même recueil).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 29 Mai — 1882



96. — **Manuel d'archéologie grecque,** par Maxime Collignon, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Paris, Quantin, 1881; in-8°, 368 pages, 141 figures. — Prix : 3 fr. 50.

Aucune tâche n'est plus ingrate que la rédaction d'un manuel : elle demande autant de science, de recherches, d'application que la composition d'un ouvrage érudit et volumineux, et cela sans procurer à l'auteur le plaisir de dire du nouveau, sans lui laisser l'espoir d'être récompensé de ses peines par la plus petite miette de gloire. Et cependant les livres élémentaires sont, à tout prendre, les plus utiles de tous : les autres ne s'adressent qu'à quelques lecteurs; ceux-là vont à la foule et donnent à la masse des étudiants et des mondains ce premier degré d'instruction, d'où partiront, pour s'élever plus haut, ceux qu'entraine une vocation particulière, et que des aptitudes toujours rares mettent en état de faire avancer la science. Or, gravir cette première marche est bien plus difficile qu'escalader toutes les suivantes. Pour l'archéologie spécialement, ce qui en retarde la diffusion chez nous, ce qui fait qu'elle demeure tout à fait étrangère, non-seulement aux élèves de nos lycées et de nos grandes écoles, mais au corps enseignant lui-même, c'est le manque d'ouvrages généraux, faciles à lire, qui vous fassent voir les grandes lignes, vous permettent de vous reconnaître, de vous orienter sur ce terrain inconnu : après quoi, il vous sera aisé de compléter l'exploration et d'examiner un à un tous les détails.

On ne saurait donc trop remercier M. Maxime Collignon d'avoir consacré à nous donner un manuel d'archéologie grecque un temps dont il aurait pu sans peine trouver un emploi plus conforme à ses goûts et plus profitable à sa renommée scientifique. Le volume qu'il publie aujourd'hui fait partie de cette *Bibliothèque de l'enseignement* des Beaux-Arts que M. Quantin a eu l'heureuse idée de constituer. Il comprend une revue d'ensemble des étapes successives que les arts de la Grèce ont parcourues, et des principaux motifs qu'ils ont traités, et l'examen de ces motifs donne à l'auteur l'occasion de nous faire pénétrer dans les mœurs

mêmes des Hellènes, dans leurs croyances, leurs institutions. M. C. étudie successivement l'architecture, la sculpture, la coroplastique, la céramique, la numismatique, la glyptique, enfin ce que les Grecs auraient appelé *les petits arts,* ce que nous appelons, nous, les arts industriels et décoratifs : la peinture seule est laissée de côté, et cette exclusion semblera peut-être à quelques-uns bien sévère et point complètement justifiée par la pauvreté de nos renseignements. Naturellement, cette revue est très rapide : on aurait beau jeu à y signaler des lacunes. Le moyen, s'il vous plaît, de tout dire en 368 pages? Pour moi, tout au contraire, je suis étonné que M. C. ait pu parler de tant de choses. Sur tous les sujets abordés, il présente, dans un style clair et agréable, le résumé et l'état actuel de la science; il donne des classifications précises, et même cette précision est parfois peut-être exagérée; mais ces divisions et subdivisions, que je n'aimerais point dans un ouvrage d'érudition pure, ont leur avantage dans un manuel : elles laissent au lecteur des idées plus nettes; il sera temps pour lui de constater plus tard que les faits n'ont pas en réalité des contours aussi bien délimités. Un autre mérite de l'auteur, c'est que, lorsqu'il croit devoir s'arrêter, il ne nous cache pas qu'il existe quelque chose au-delà, et cet au-delà, il nous invite, il nous encourage à l'aller voir. Il est, comme disent les Anglais, *very suggestive.*

Le manuel de M. C. mérite donc, à tous égards, le bon accueil que le public lui a fait, et je suis persuadé que son succès ne fera que grandir. Un livre pareil devrait être entre les mains de tous les élèves de nos classes d'humanités, et il ne serait pas déplacé même entre celles de leurs professeurs. Aussi est-ce dans la prévision qu'une seconde édition sera bientôt sous presse, et pas seulement pour montrer à l'auteur que je l'ai lu, que je lui signalerai quelques lapsus à corriger et quelques modifications à faire. Il n'est pas exact de dire que, dans le temple pseudodiptère, « le second rang de colonnes était engagé dans le mur de la cella » (p. 64). En réalité, il est supprimé; la place où il devrait être reste vide. Je ne sais sur la foi de quel texte la construction du théâtre d'Athènes est attribuée (p. 89) à Démocratès et à Anaxagoras : Vitruve mentionne simplement ces deux hommes comme les auteurs d'un traité de perspective. Le temple de la victoire Aptère n'est pas antérieur aux Propylées (p. 169), mais postérieur, je m'étais efforcé de le démontrer, il y a plusieurs années, dans un de mes cours à l'École des Hautes Etudes, et les fouilles de M. Bohn l'ont depuis prouvé sans contestation possible. Je n'admettrais pas non plus, quoique ce soit l'avis de Brunn, que le Diadumène Farnèse soit une copie de celui de Polyclète; mais, en tous cas, ce ne saurait être, comme il est dit à la p. 183, une réplique du même original que le Diadumène de Vaison. Quand on lit, à la p. 194, que Praxitèle travailla pour la ville d'Alexandrie, il est impossible de ne pas songer à Alexandrie d'Egypte, et par suite de prolonger bien au-delà de son terme la carrière du sculpteur athénien :

or, l'Alexandrie où Etienne de Byzance place une de ses œuvres était située sur le mont Latmos, et est tout simplement Héraclée, qui, après la conquête macédonienne, prit un instant, par flatterie, ce nouveau nom. La stèle de Velanidéza donnée, avec raison, à la p. 132, comme une œuvre du sculpteur Aristoclès, ne devrait pas, ce semble, être décrite à la p. 217, comme signée d'Aristion. Enfin, les numismates seraient fort curieux de voir le tétradrachme d'Alexandre de Phères signalé à la p. 324. Mais ce sont là des fautes bien peu nombreuses, on le voit, et de peu de conséquence. Que celui qui n'a jamais péché jette à M. C. la première pierre!

Les 141 dessins qui illustrent le Manuel ne sont pas et ne pouvaient être tous originaux, on le comprend sans peine en songeant au bas prix du volume (3 fr. 50!). Beaucoup sont empruntés à la *Gazette des Beaux-Arts*, et, dans le nombre, quelques-uns d'excellents, comme, par exemple, la stèle d'Hégéso (p. 218) et la statuette de Leukippos (p. 342). Parmi ceux qui sont nouveaux, il y en a de fort bons : notamment la stèle d'Orchomène (p. 216), le discobole de Myron (p. 145), le fauteuil du prêtre de Dionysos Eleuthéreus (p. 93), le pied de miroir en bronze (p. 353), enfin le fragment de la frise du Mausolée (p. 191) et le morceau de vase attique primitif (p. 276) : ces deux derniers sont de M. Collignon lui-même, qui manie aussi aisément le crayon que la plume. L'ensemble constitue une illustration très supérieure à celle des ouvrages analogues publiés en Allemagne et en Angleterre, même des plus coûteux, le livre d'Overbeck et celui de M. Murray entre autres. Et tout en souhaitant que l'éditeur fasse encore mieux à l'édition prochaine, on peut dès à présent se déclarer satisfait.

O. Rayet.

---

97. — **Cornelius Tacitus. Dialogus de oratoribus,** für den Schulgebrauch erklært von Georg. Andresen. Zweite verbesserte Auflage. Leipzig, Teubner, 1879, in-8°. Einleit. 1-11. Dial. 12-72. Krit. Anh. 73-76.

Depuis cette seconde édition de M. Andresen, il a paru sur le dialogue des orateurs deux ouvrages importants : récemment l'édition attendue depuis longtemps, fort curieuse et pour quelques passages fort utile de Bährens (1881), et, l'année précédente, le livre de Weinkauff (*De Tacito dialogi qui de oratoribus inscribitur auctore*, CLXX-296, p. 8°, Cologne, 1880), comprenant ses anciennes dissertations, ses index revus et complétés, et une partie nouvelle (*Untersuchungen über den Dialogus*) où, après avoir analysé tous les travaux faits sur le dialogue, Weinkauff en étudie le plan, le style et le caractère. Comme il serait injuste de tourner contre le livre de M. Andresen des secours dont il n'a pu profiter, je laisserai de côté toutes les critiques qui pourraient paraître inspirées par ces deux ouvrages, et je me borne-

raí à remarquer que le travail de Bährens, après les conjectures de Vahlen, amènera tôt ou tard M. A. à remanier une bonne partie de son livre.

M. A. n'en est pas d'ailleurs à son premier essai sur le dialogue. Sa première édition in-8°, 1872, dans la collection Teubner, a été suivie en 1877 d'une édition in-4° chez Calvary, à laquelle le commentaire d'Orelli sert de base, mais qui est, pour la meilleure partie, l'œuvre propre de M. Andresen. Les notes sont ici en latin ; les variantes des mss. et les principales conjectures se détachent clairement. C'est certainement l'édition que nous préférons, et que provisoirement nous continuerons à préférer en France ; car l'édition de 1879 ne contient pas de conjecture nouvelle [1]; elle introduit dans le texte, et cela souvent sans qu'on en soit averti, toutes les conjectures de l'auteur, même les moins probables; elle ne rend pas compte de ces changements, et le supplément critique n'est guère qu'une liste de renvois aux *Emendationes* de l'auteur, tandis que sur tous ces points, l'édition latine est infiniment plus claire et plus explicite.

Dans les trois éditions, mais surtout dans la dernière, le principal défaut de M. A. est, suivant moi, de supprimer trop facilement des mots qui peuvent s'expliquer (10, *natura* [*sua*] *oratorium*) ou, en général, les passages qui l'embarrassent (1, *singuli — afferrent dum ;* 2, *non* [*utrosque*] *modo ;* 17, *a divo* [*quoque*]; 26, *sicut his clamet ;* 31, *incidunt — requiritur ;* 39, [*patronus*] *indicit*); de ne contrôler presque jamais par des raisons paléographiques les conjectures qu'il propose, de sorte que, fussent-elles spécieuses, elles paraissent arbitraires; d'expliquer, ou plutôt de croire expliquer les mots obscurs ou les tournures rares par des rapprochements ou faux ou contestables (v. les notes sur 1, *excipere ;* 7, *venit ;* 16, *incipit*).

A la différence de l'édition latine, l'édition allemande a une préface où sont exposées avec exactitude et discutées avec une logique rigoureuse les deux principales questions dont on n'a pas trouvé ou plutôt dont tout le monde n'accepte pas la vraie solution : quel est, d'après les indications et d'après le style du dialogue, l'auteur à qui il faut l'attribuer, et surtout, car c'est ce point qui est le plus controversé : à quelle époque a-t-il été composé? M. Andresen ne cite parmi les travaux précédents que la dissertation de M. Jansen (*De Tacito dialogi auctore*, Groningue, 1878) mais conclut tout autrement que l'auteur qu'il recommande. Son système est celui-ci : si l'on tient compte de l'âge de Fabius Justus à qui le dialogue est dédié et de l'époque de la mort de Maternus qui a dû précéder la rédaction de l'ouvrage, le dialogue n'a pu être composé qu'*après* le règne de Domitien, et comme l'on ne peut admettre qu'à la même époque Tacite ait écrit des ouvrages aussi différents que le dialogue et qu'Agricola ou la Germanie, on est contraint dès lors de renon-

---

1. Je n'en ai vu qu'une : 37, fin, sur *secura-|-velint.*

cer à la tradition vulgaire et d'attribuer le dialogue à un ami inconnu de Maternus qui aura voulu, quoique d'une manière détournée, défendre sa mémoire et prouver que la mort de l'orateur-poète était des plus imméritées.

Je n'ai pas besoin de dire que cette thèse s'appuie souvent sur des arguments bien fragiles [1]. Bornons-nous à remarquer qu'on n'accorderait pas en France, dans une édition classique, une place aussi large aux conjectures de tout genre.

E. T.

---

98. — Theod. VOGEL. **De dialogi qui Taciti nomine fertur sermone iudicium.** Epist. gratulatoria F. A. Ecksteinio missa. Ex supplem. Ann. phil. XII. Leipzig, Teubner, 1881, in-8°, p. 251-282.

Après avoir rappelé brièvement le nom des auteurs qui ont écrit sur le dialogue des orateurs dans ces dernières années et après avoir énuméré les seuls points où l'on soit arrivé à quelque certitude, M. Vogel développe et tâche de prouver les trois propositions suivantes : 1° quoique le dialogue ne soit pas de Quintilien, il rappelle tellement son style qu'il ne peut être attribué qu'à un de ses amis ou à un de ses disciples; 2° dans le choix et dans l'emploi des mots, le dialogue ressemble beaucoup aux ouvrages de Pline le jeune; mais cependant il en diffère assez pour qu'on ne l'attribue pas à Pline; 3° le dialogue est de Tacite, mais il n'a pas été écrit après l'époque de Domitien : les ressemblances avec les autres ouvrages de Tacite sont assez nombreuses pour prouver cette origine : il n'est nullement invraisemblable que Tacite se soit d'abord essayé sur un sujet purement littéraire dans le style qu'affectionnait et que recommandait Quintilien, et il est naturel aussi que ce premier ouvrage rappelle les lettres et le discours de Pline. Il faut donc accepter comme digne de foi le témoignage des mss.; à leur défaut, c'est encore à Tacite qu'il faudrait songer.

Cette dissertation vaut moins par la composition que par une réunion de remarques précises et de citations nombreuses et bien choisies. Elles portent le plus souvent sur des points de détail. Mais en ce sujet, suivant M. V., les petites choses (p. 270, n. : *levissimae res;* p. 266, *minutiæ;* p. 256, *minutissima pondera*), par exemple les préférences involontaires de l'auteur pour tel ou tel mot, pour telle ou telle tournure, prouvent plus que la couleur générale et le caractère voulu du style.

---

1. Ainsi M A. exagère certainement ce qu'on peut tirer des mots *juvenis admodum*. Nous ne comprenons pas non plus qu'il discute la date de l'entretien comme un fait historique. La fiction n'est-elle pas aussi permise sur la date que sur le fonds d'un entretien supposé qu'on ne fonde jamais, et pour cause, que sur des souvenirs anciens, très imparfaitement conservés : *non satis explicata recordatio* (*De or.*, I, 2)? Enfin, cette défense posthume de Maternus ressemble fort à un pur roman.

L'inconvénient est qu'on se perd dans ces menus détails, qu'ils ne sont pas tous exacts [1], qu'ils paraissent souvent insignifiants; enfin, fussent-ils importants et exacts, qu'ils ne laissent pas dans l'esprit une conviction arrêtée.

Si la conclusion ne ressort pas rigoureusement des prémisses, quand on jugerait même, ce qui nous paraitrait bien sévère, qne la dissertation de M. Vogel ne prouve pas beaucoup, elle n'en demeure pas moins un excellent complément des passages qu'avait rassemblés Weinkauff, p. CLVI-VII, er elle intéressera par les rapprochements nouveaux qu'elle permet de faire entre le style de Tacite dans le dialogue, et celui de Quintilien son maître, et de Pline son ami.

E. T.

---

99. — **Histoire ecclésiastique des églises vaudoises de l'an 1160 à 1643,** par Pierre GILLES, pasteur de l'église de Latour. Pignerol, Chiantore et Mascarelli, éditeurs, 1881. 2 vol. gr. in-16, de 4, VIII, 464 p. et 508 p. Paris, chez Fischbacher et chez Bonhoure. — Prix : 5 francs les 2 vol.

L'origine de cette histoire est assez curieuse. Le synode des Eglises réformées de France, tenu à Grenoble en 1602, invita *les pasteurs de l'Embrunois et du Val-Cluson* (qui faisait alors partie du Dauphiné, auquel il resta annexé jusqu'en 1713) *à recueillir toutes sortes de pièces pouvant servir à l'histoire de la vie, doctrine et persécutions des Albigeois et des Vaudois* [2].

Le synode d'Embrun, tenu en 1603, décida de remettre les pièces ainsi recueillies à M. Chamier, pasteur à Montélimar, en lui confiant la tâche d'écrire cette histoire. M. Chamier, étant tombé malade, chargea M. Crisson de le remplacer; ce dernier, trouvant la tâche au-dessus de ses forces, proposa au synode de 1605, tenu à Grenoble, de s'en remettre pour accomplir ce travail à M. Perrin, pasteur à Nyons (Drôme), qui accepta.

C'est à lui que furent apportés, par le pasteur Vignaux, les renseignements demandés et les documents recueillis dans les vallées vaudoises (Gilles, 1re édit., p. 383). Le synode de Saint-Marcelin, tenu en 1606, exhorta Perrin à presser son travail. En 1608, au synode d'Orpières (Hautes-Alpes), Perrin demanda une première indemnité *pour ses pei-*

---

1. P. 281, *elumbis* est un mot non de Tacite, mais de Brutus : ut *ipsius verbis utar*. — P. 255, Quintilien ne dit pas : *tempus consumere circa*, mais il dit : *morari* (I, 1, 35), *subsistere* (proœm. 20), *multum habere operis* (V, 7, 36) *circa..*; n'est-ce pas au fond la même chose? — *Ibid*. On ne trouve pas dans Quintilien : *in consuetudine esse*; qu'importe si l'expression est dans Cicéron : *Verr*. III, 188; cf. *de Or*., I, 263?

2. *Actes des synodes du Dauphiné*, manuscrit faisant partie de la collection de feu le docteur Denis Long, à Die, auteur d'une *Histoire des guerres religieuses en Dauphiné*.

*nes;* elle fut accordée, à condition que l'ouvrage serait présenté au synode suivant, qui devait se tenir à Saint-Paul-Trois-Châteaux. Perrin l'y présenta en effet; mais, comme on le verra bientôt, sa compilation ne satisfit ni les Français, ni les Vaudois.

En 1612 cependant, le synode de Privas nomma une commission *pour examiner le livre de M. Perrin*. Le rapport, quoique peu favorable, conclut néanmoins à l'impression. Ces conclusions admises, le synode alloua *trois cents livres* à l'auteur, afin qu'il adressât à chaque église un exemplaire de l'ouvrage imprimé.

Dans les *Registres de la Compagnie des pasteurs de Genève*, nous trouvons, à l'année 1618 (T. E. p. 198) : « Perrin vient en cette ville, « pour faire imprimer l'Histoire des Vaudois et des Albigeois, par lui « composée par ordre du synode national. » Il y a ici erreur de terme, car ce n'est qu'un synode provincial qui avait pris l'initiative de ce travail. A la page 203 du V[e] vol. des mêmes *Registres* (vol. E.), on lit : « Perrin vend sa copie à Mathieu Berjon. » Et à la p. 205 : « Monsieur « Tronchin est prié d'y corriger quelques impropriétés de termes. »

A peine cette histoire eut-elle vu le jour qu'elle fut désavouée des deux côtés des Alpes. Elle avait paru en 1618, et, en 1623, le synode de Charenton chargea M. Tilloit, de Sedan, d'écrire une nouvelle *Histoire des Vaudois et des Albigeois*. (Article 1[er] du chap. x. — Dans AYMON, *Synodes nationaux des Eglises de France*. La Haye, 1710.) Et déjà, en 1620, le synode des Eglises vaudoises, tenu à Pramol, avait semblablement chargé Pierre Gilles d'écrire à nouveau l'histoire des Vaudois (sans y comprendre celle des Albigeois). Voici les termes de cette décision : *E ordinato che si ridurra in scritto l'historia delle cose avenute in le chiese di queste tre valli, dal 1600 in qua; e è dato carrigo à M. Pietro Gillio*..... etc. On voit que l'italien, plus ou moins correct, était alors la langue usuelle des Vaudois; aussi Gilles écrivit-il d'abord son histoire en italien; il le rappelle dans les premières lignes de sa préface dédicatoire.

Cette composition devait même être fort avancée en 1627, puisque, à cette date, le synode de La Tour (tenu du 13 au 17 septembre) vota à l'auteur une rémunération pour son travail. Mais, en 1630, la peste qui sévit en Europe éprouva si cruellement les vallées vaudoises qu'elles perdirent le tiers de leur population et tous leurs pasteurs, moins deux. C'est alors que, pour le service de ces malheureuses églises, on dut faire venir de Genève de nouveaux pasteurs qui, ne sachant pas l'italien, introduisirent l'usage de la langue française; et Gilles, qui avait été un des deux pasteurs épargnés, fut invité à reprendre son histoire en français : d'autant plus, ajoutait-on, que cette langue étant plus répandue que l'italien, permettra à un plus grand nombre de leurs coreligionnaires de s'initier à la connaissance des événements survenus dans leurs églises.

Le vénérable historien avait alors soixante-onze ans; il se remit à

l'œuvre avec courage, et put conduire à bonne fin ses intéressantes chroniques. Son ouvrage fut imprimé à Genève, chez Jean de Tournes, en 1644, et mis à l'index par la cour de Rome en 1645.

Gilles a plus de critique que Perrin et moins d'exagération que Léger (*Hist. des Vaudois*, publiée à Leyde en 1669, in-fol.) : il a été le témoin de la plupart des événements qu'il raconte; son récit est grave, mesuré et sincère. Un écrivain catholique, qui vivait en même temps que lui, Rorengo, dans ses *Memorie Historiche* [1], a pris à partie l'histoire de Gilles, en présentant sous des couleurs différentes les événements qui y sont racontés. Cette différence d'appréciation est une preuve de la réalité des événements appréciés, et devient ainsi un témoignage de l'exactitude historique de Gilles dans sa narration dont le caractère est grave et modéré, tandis que celle de Rorengo est souvent passionnée. En établissant un parallèle entre ces deux écrivains, on eût pu faire une introduction critique à cette nouvelle édition ; mais l'éditeur n'a pas cru devoir entreprendre ce travail, ou du moins le publier, à raison sans doute des frais considérables qui eussent chargé cette réimpression.

Vers 1850, une dame anglaise avait résolu de faire réimprimer l'ouvrage de Gilles, en en *modernisant* le style. Cette entreprise ne fut pas achevée. Les seules feuilles qui aient été tirées de cette révision peu regrettable se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque de la *Société de l'histoire du protestantisme français*, à Paris.

Dans la nouvelle édition de Gilles, qui fait l'objet de cet article, le texte du vieil écrivain a été scrupuleusement respecté. C'est un pasteur des vallées vaudoises, M. Lantaret, qui, pendant bien des années, s'est consacré avec une filiale et intelligente sollicitude à la restitution intégrale de l'œuvre d'un des plus vénérables de ses ancêtres. « C'est avec « une satisfaction sans mélange », dit-il dans sa courte préface (datée de Pomaret, 1er août 1881), « que je viens de corriger les dernières épreuves « de cette nouvelle édition de l'Histoire de Gilles ; les deux premières de « 1643 [2] et 1655 sont devenues extrêmement rares et précieuses; c'est « mon rêve de trente années qui enfin se réalise..... Mon vieux Gilles, « si peu lu même parmi nous, si peu connu et quelque peu méconnu, « même par des Vaudois, remis en honneur par le simple fait d'être mis « à la portée de beaucoup de lecteurs; c'est une réparation qui lui était « due et qu'il recevra, j'en suis sûr, aussi complètement qu'il l'eût pu « désirer.

1. *Memorie Historiche dell' introdutione dell' Heresie nelle valli di Lucerna, Marchesato di Saluzzo et altre di Piemonte, Editti, Provisioni, Diligenze delle Altezze di Sauoia per estirparle. Col breve compendio d'esse, e modo facile di confutarle. Del prior Marc' Aurelio Rorengo de' Conti di Lucerna. In Torino, per gl' HH. di Gio : Domenico Tarino, 1649. Un vol. in-4° de* XVI *et 350 pages.* Précédemment déjà, Rorengo avait publié contre les Vaudois *Breve narratione dell' heresia... 1632*, et, pour se justifier des calomnies relevées dans cet ouvrage, une *Lettre apologétique* en 1634.

2. La date du *Gilles* que j'ai sous les yeux est ainsi indiquée : M.DC.XLIV.

« Si l'on me demandait comment il a été possible d'offrir deux beaux « volumes au prix de 4 fr. pour les souscripteurs et de 5 fr. pour la « vente, je serais très embarrassé de répondre. Ce que je puis dire, c'est « que c'est uniquement le fait de l'imprimeur lui-même, et que, en lui « laissant le titre de libraire-éditeur, je me suis borné à lui garantir la « vente de cette 3e édition, tirée à 1,500 exemplaires. »

Les imprimeurs, en effet, ont dû rivaliser de zèle et peut-être de sacrifices pour effectuer cette belle réimpression. Le papier, les caractères, la disposition des titres, la justification des pages, la correction du texte, tout, dans ces deux volumes, porte l'empreinte d'un bon goût et d'une probité typographique qui honorent les presses d'où ils sont sortis.

Alexis MUSTON.

---

100. — **Histoire d'Henriette d'Angleterre** par Madame DE LA FAYETTE avec une introduction par Anatole FRANCE. Paris, Charavay frères, éditeurs, 1882, in-16 de LXXXIV-188 p. — Prix : 5 fr.

L'*Introduction* de M. France, fort agréablement écrite, se compose de huit chapitres dont le titre dit tout l'intérêt : I. *Comment le livre intitulé Histoire d'Henriette d'Angleterre fut fait et quelle part y prit Henriette d'Angleterre.* — II. *Note pour suppléer au silence de Mme de La Fayette sur l'enfance d'Henriette d'Angleterre.* — III. *De la nature physique et morale d'Henriette d'Angleterre. Ses portraits.* — IV. *Madame et le Roi.* — V. *Madame, le comte de Guiche et le marquis de Vardes.* — VI. *De la vie de Madame à partir du printemps de mil six cent soixante-cinq, époque à laquelle s'arrête le récit de Mme de La Fayette.* — VII. *De la mort de Madame.* — VIII. *Bibliographie de l'Histoire d'Henriette d'Angleterre.*

En ces huit chapitres, M. F. a tout dit sur la gracieuse princesse qui l'a séduit, comme elle séduisit tous ses contemporains [1]. Jamais encore on n'avait réuni autant de renseignements sur Madame [2]. La sympathie du biographe pour sa douce et malheureuse héroïne a doublé le zèle du chercheur. M. F. a consulté tous les mémoires du XVIIe siècle; il n'a pas

---

1. M. F. cite (p. XXI) cette phrase d'un libelliste : « Elle a un certain air languissant, et quand elle parle à quelqu'un, comme elle est tout aimable, on diroit qu'elle demande le cœur, quelque indifférente chose qu'elle puisse dire, » et il ajoute avec feu : « *On dirait qu'elle demande le cœur*, voilà le secret de Madame, le secret de ce charme qui agit sur tous ceux qui la virent et qui n'est pas encore rompu; j'en appelle à tous ceux qui ont essayé de réveiller son souvenir. »

2. En revanche, M. F. parle très peu de Mme de La Fayette; il a cru sans doute que l'exquise notice de Sainte-Beuve, dans ses *Portraits de femmes*, ne lui permettait pas de revenir sur ce sujet. Citons pourtant ce que dit M. F. (p. XI) de la relation que Mme de La Fayette écrivit de l'agonie de son amie : « Dans cette relation les paroles sont en harmonie avec les choses ; il faut l'avoir lue pour savoir tout ce que vaut la simplicité dans une âme ornée. »

non plus négligé les publications de notre temps qui pouvaient l'aider à mieux connaître l'histoire de celle qu'il juge si bien (p. IX), en déclarant qu' « elle était, avec beaucoup d'intelligence, de droiture et de bonté, une terrible étourdie. » Quelques lecteurs penseront peut-être qu'il s'étend un peu trop (pp. XIV-XXVIII) sur ce qui regarde la « nature physique » de Charles Ier. Il rapproche de l'enthousiaste éloge que Daniel de Cosnac a tracé de la beauté d'Henriette, la description beaucoup plus calme que nous en donne Mme de Motteville [1]; il recherche avec un soin minutieux si Henriette était brune ou blonde et il constate qu'elle était blonde avec des yeux bleus [2]. Il énumère tous les portraits connus de Madame (on en possède quatre dans le palais de Versailles); il les compare entre eux; il en examine complaisamment tous les détails, et, en définitive, il accorde la préférence à deux gravures, l'une de Claude Mellan, l'autre d'Audran, reproduites, la première en regard de la page XVII, l'autre, gravée à l'eau-forte, par M. Boulard fils, en tête du volume [3].

Dans le chapitre sur *Madame et le Roi*, où le mari d'Henriette est bien caractérisé en une seule ligne : « Il fut toute sa vie un enfant vicieux, une fausse femme, » on remarquera (pp. XXXII-XXXIII) deux lettres de Louis XIV à sa belle-sœur, écrites avec un aimable enjouement, l'une, sans date, qui a été publiée pour la première fois par M. Etienne Charavay dans le tome II de sa *Revue des documents historiques;* l'autre, du 5 février 1668, dont l'original appartenait à feu M. Chambry et qui était inédite. Ce chapitre se termine ainsi : « Il [Louis XIV] vint la voir à son lit de mort. Là, elle lui dit *qu'il perdait la plus véritable servante qu'il aurait jamais*. Cette parole est haute et fière, à la bien comprendre. Ce n'est pas à Louis qu'elle s'adresse, mais au roi, c'est-à-dire à l'Etat. C'est la parole d'une petite-fille de Henri IV, mêlée aux affaires de deux royaumes, servant la France avec zèle et qui se voit mourir au milieu de grandes entreprises. »

1. Rien ne peint mieux la différence qui existe entre le débordant lyrisme de Cosnac et l'honnête prose de Mme de Motteville, que la phrase de chacun d'eux sur le nez d'Henriette : « Son nez n'était pas laid, » dit tout simplement Mme de Motteville. Ecoutons maintenant l'évêque de Valence : « Elle avait la bouche admirable, le nez parfait, chose rare! Car la nature, au contraire de l'art, fait bien presque tous les yeux et mal presque tous les nez. »

2. M. F. a cru devoir résoudre (p. XIX, note 2) une délicate question d'esthétique : « Choisy dit, il est vrai, que les yeux de Madame étaient noirs. Mais les yeux bleus, ceux surtout qui sont d'un bleu de saphir, et ce sont les plus beaux, paraissent noirs quand la pupille est dilatée. »

3. Une justice qu'il faut rendre à M. F., c'est qu'il ne cache pas les imperfections de son héroïne. Par exemple, il ne craint pas d'avouer (p. XV) qu'elle avait le *dos rond*, comme l'attestent les *Mémoires* de La Fare et ceux de Mlle de Montpensier. M. F. se montre là bien plus ami de la vérité que Victor Cousin. Non-seulement ce dernier ne parlait pas des côtés faibles de ses héroïnes, mais encore il ne voulait pas que l'on en parlât. M. Paulin Paris m'a raconté qu'ayant, un jour, eu le malheur de rappeler à l'historien de Mme de Longueville que cette grande dame avait l'haleine un peu forte, le philosophe s'indigna de ce mot comme d'un audacieux blasphème et ne le pardonna jamais à son interlocuteur.

Le chapitre suivant renferme de justes et fines observations sur le sens qu'avaient au XVII[e] siècle les mots *galant*, *galanterie*. M. F. établit, à l'aide de nombreux exemples, que si les contemporains de Madame ont déclaré qu'elle était *galante*, cela veut dire seulement qu'elle était polie, gaie, agréable, et qu'elle aimait à se montrer telle. Les pages sur le comte de Guiche et sur le marquis de Vardes sont pleines de piquantes particularités. On y trouve deux documents inédits d'un vif intérêt : ce sont des lettres, communiquées par M. E. Charavay, de Marie de Gonzague au maréchal de Gramont sur le voyage en Pologne du comte de Guiche et du comte de Louvigny (16 novembre 1663 et 14 mars 1664)[1]. Indiquons les ingénieuses remarques de M. F. sur les deux *Bérénice* obtenues de Corneille et de Racine, en 1669, par la spirituelle ruse de la princesse à qui avaient été dédiées la comédie de l'*Ecole des femmes* et la tragédie d'*Andromaque* et arrêtons-nous sur l'excellent chapitre consacré à la mort de Madame (pp. LXVIII-LXXXII). M. F. discute avec beaucoup de sagacité tout ce qui a été écrit pour et contre l'empoisonnement de la prétendue victime du chevalier de Lorraine. Il conclut, avec M. Littré[2], que la princesse ne périt pas empoisonnée, mais qu'elle mourut d'une péritonite[3]. Il a si fort tenu à nous donner, comme il nous l'avait promis (p. LXXIII), un complet précis de l'état actuel de la science relativement à la question controversée de la mort de Madame, qu'il a consulté, sur le côté médical de la question, la *Pathologie* du docteur Jaccoud (1877). On ne saurait être plus scrupuleux.

Le chapitre sur la bibliographie de l'Histoire d'Henriette d'Angleterre est court, mais bien rempli. M. F. rappelle, d'abord, qu'il y avait dans la collection Fontette un manuscrit de cette Histoire avec des notes qui n'ont pas été imprimées, et que ni ce manuscrit, ni celui qui fut remis à l'imprimerie, ne se retrouve aujourd'hui. Il juge ensuite ainsi l'édition originale (Amsterdam, 1720, in-12) et celle qui, de nos jours, a été donnée par Techener (1853, in-16) : « Cette édition fut faite avec autant de négligence que les libraires de Hollande en mettaient d'ordinaire à publier les libelles qui foisonnaient dans leurs magasins. Beaucoup de noms y sont altérés et souvent les notes de l'éditeur brouillent ce qu'elles veulent éclaircir. Toutefois ce texte fut reproduit sans grand

1. Je corrige la faute d'impression qui a donné à cette dernière lettre la date de 1644. Signalons une autre faute d'impression qui (p. 127) a transformé le nom de la duchesse d'Epernon (Marie du Cambout) en celui de Marie du *Cambont*.

2. *Revue de philosophie positive*, septembre-octobre 1867. — *Médecine et médecins*, 1872, in-8°, pp. 429 et suiv. M. F., qui loue beaucoup le travail de M. Littré, y relève (p. LXXII, note 2) deux petites fautes : M. Littré, dit-il, a mis *Valet* pour *Vallot* et le chevalier *du Temple* pour le chevalier *Temple*.

3. M. Jules Loiseleur, qui admet la péritonite (*Le Temps* des 2, 3 et 4 novembre 1872), ne croit pas que la maladie ait été déterminée par une perforation intestinale. M. F. rend un compte très exact de l'argumentation de ses deux devanciers et il estime, en somme, que les objections de M. Loiseleur n'ébranlent pas beaucoup « la construction médico-historique » de M. Littré.

amendement dans les Œuvres complètes de Mme de La Fayette et dans les collections de Mémoires sur l'histoire de France. L'historien de Louis XIII, M. Bazin, entreprit le premier *de restaurer ce petit chef-d'œuvre*. Il rétablit des noms et des dates, mais il était mort quand le libraire Techener fit imprimer le texte ainsi amélioré et le prote qui vit les épreuves fut très inattentif [1]. Cette édition nous a pourtant été fort utile. »

M. F., forcé de suivre, à défaut de tout manuscrit, le texte de 1720, n'en a conservé ni l'orthographe, ni la ponctuation, les virgules y étant semées au hasard et les doubles points multipliés jusqu'à l'abus. D'ailleurs, dit-il d'une façon piquante, « pour publier aussi exactement que possible l'écrit d'une dame française du siècle de Louis XIV, fallait-il adopter l'orthographe d'un imprimeur hollandais du xviiie siècle? »

M. F. a mis au bas des pages de brèves et discrètes notes, comme s'il eût voulu détourner le moins possible du récit de Mme de La Fayette l'attention du lecteur. On distingue, parmi ces notes, celle où sont dénoncées diverses interpolations de l'éditeur de 1720 (p. 14), celle où du célèbre mot de Marie de Mancini à Louis XIV est rapprochée une pièce de vers d'un recueil de 1665 (p. 25), celle où certaines paroles du duc de Guiche sont rapprochées de quelques passages des *Précieuses ridicules* (p. 49), celle où M. F. reprend son devancier Bazin qui a corrigé à tort le texte de Mme de La Fayette pour mettre *une médianoche* au lieu d'*un médianoche* (p. 101), etc.

A la suite de l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, M. F. a reproduit (pp. 146-160) diverses lettres relatives à la mort de Madame, qui figurent dans l'édition de 1720, qui ont été omises dans l'édition de 1853 et qui complètent trop bien le récit de Mme de La Fayette pour pouvoir en être séparées [2]. Dans l'Appendice (pp. 163-184), ont trouvé place des fragments du libelle intitulé la *Princesse ou les amours du Palais-Royal* [3] et une importante lettre d'Henriette d'Angleterre à la princesse Palatine, du 29 juin 1670, quelques heures avant sa mort, lettre déjà pu-

---

1. Il ne remarqua pas, par exemple, une certaine note de la page viii qui donne à l'héroïne même de l'histoire les prénoms de sa mère, et il laissa Mme Desbordes, première femme de chambre de Madame, devenir Mme Descois. — M. F. n'a pas connu ou peut-être a dédaigné une édition de l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, publiée en 1854 (Hachette, in-16 de iv-126 pp.). L'éditeur anonyme dit (*Avertissement*, p. iii) que « tout semble se réunir pour prouver que Madame est morte empoisonnée. »

2. M. F. analyse, dans une note (p. 148), une pièce conservée à la Bibliothèque Nationale (F. F. no 17052) et intitulée : *Mémoire d'un chirurgien du roi d'Angleterre présent à l'ouverture du corps de Madame*. Cf. la note 2 de la p. 15.

3. Voir, sur ce libelle, la page lviii de l'*Introduction* et surtout la note où M. F. signale, outre l'imprimé de 1754, trois manuscrits plus complets, un qui a été mis à profit par M. Livet pour la publication des pièces qui accompagnent son édition de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, les deux autres qui sont conservés à la Bibliothèque Nationale (F. F. 13777 et 15229).

bliée par M. Ravaisson dans les *Archives de la Bastille* (t. IV, p. 33).

Le volume dont je viens de rendre compte fait partie d'une collection intitulée : *Bibliothèque des Français*, où entreront tour à tour les meilleurs ouvrages des trois derniers siècles. Cette collection est publiée sous la direction de M. A. France. Les collaborateurs de M. France ne pourront mieux faire que d'imiter, dans les diverses éditions qu'ils préparent, le bon exemple qu'il leur a donné, en soignant si bien à tous égards l'édition de l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*.

T. DE L.

---

101. — **Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen**, von Karl Gustav ANDRESEN. Zweite vermehrte Auflage. Un vol in-8°, IV, 304 pp. Heilbronn, Henninger. 1881.

Le livre de M. Andresen sur les rapports entre *l'usage* et *la correction* dans la langue allemande est écrit dans un style clair, correct et élégant ; il n'est pas divisé et subdivisé en chapitres et paragraphes ; mais les nombreuses questions traitées se succèdent et se relient dans un ordre facile à suivre, et, de plus, une table et un index détaillés rendent les recherches assez aisées. Malheureusement cette forme élégante, souvent même attrayante, de l'exposition de M. A. est aussi presque le seul mérite du livre; car, beaucoup de questions sont traitées d'une manière vague et superficielle, et, d'autre part, les assertions de M. A. sont souvent contradictoires ou absolument fausses; en outre, le livre ne renferme que peu de choses nouvelles.

L'auteur, d'ailleurs, nous avertit dès la préface qu'il « ne s'est pas dissimulé un seul instant » que son livre présente « des points d'attaque fort nombreux ». Nous donnons acte à M. A. de son aveu si loyal, et nous ne nous demanderons pas s'il n'eût pas mieux valu restreindre, surtout dans une deuxième édition *augmentée*, les cas « fort nombreux » où l'auteur est lui-même parfaitement convaincu que ses assertions sont contestables ; nous nous bornerons à faire remarquer qu'il aurait du moins pu les produire quelquefois d'une manière moins péremptoire.

L'introduction se compose de réflexions vagues et contradictoires sur les principes d'où le grammairien doit partir pour reconnaître et décider ce qui est correct ou non dans une langue : suivant M. A., ce n'est pas dans l'*usage* ou la *langue usitée* (Sprachgebrauch) qu'il faut chercher les raisons pour décider si une locution est « conforme ou contraire à la langue », mais bien dans *la langue elle-même dans les limites de ses droits* (die Sprache selbst innerhalb ihrer Befugnisse, p. 5), et « c'est le grammairien qui nous montre le chemin ». Voici comment : l'auteur juge d'abord inutile d'indiquer la différence précise entre « l'usage ou la langue *usitée* » et la « langue *elle-même* » ; il prévient simplement que la langue usitée est « bien moins l'expression des lois internes du déve-

loppement organique de la langue que le résultat d'une convention », qui ne présente qu'une « législation plus ou moins arbitraire », et de plus que « l'usage *n'a pas le droit* de créer et d'incorporer à la langue des formes et des locutions *nouvelles qui sont indépendantes de ces lois organiques ou en contradiction avec elles* ». Qu'est-ce que cela veut dire? Evidemment qu'une langue ne doit présenter que des phénomènes parfaitement organiques. Mais on sait que toutes les langues se développent en deux sens différents : d'une manière organique, régulière, et d'une manière inorganique; or, d'après la théorie de M. A., tous les phénomènes inorganiques d'une langue doivent être regardés comme non avenus. Dans la pratique, il est vrai, l'auteur veut bien consentir à faire quelques concessions à l'usage établi ; mais, s'il se trouve ainsi dans une contradiction heureuse avec sa théorie, ses concessions sont à leur tour contradictoires et arbitraires. Déjà, à la page 3, en parlant du verbe à la fois transitif et intransitif *stecken*, il constate que l'usage a commencé à introduire, à côté du prétérit faible *steckte*, un prét. fort *stak*, pour la signification intransitive (j'étais fiché). Cette forme *stak* doit évidemment son origine d'abord au besoin de distinguer le sens transitif du sens neutre, puis à l'influence analogique des trois verbes neutres *stehen, liegen, sitzen*, prét. *stand, sasz, lag*, dont les verbes transitifs factitifs correspondants sont : *stellen, legen, setzen*, prét. *stellte, legte, setzte ;* pour le sens et pour la forme, le prétérit neutre inorganique *stak* est à *steckte* ce que *lag* est à *legte*, etc.C'est ici un cas où un verbe de la conjugaison faible a passé, du moins pour le sens neutre du prétérit, à l'ancienne conjugaison forte, comme cela a eu lieu pour quelques autres verbes, surtout *preisen, pries, gepriesen*, au lieu des formes faibles primitives *preiste, gepreist* (influence analogique des verbes forts de la série *ei, ie, ie : bleiben, blieb, geblieben*, etc.). Le phénomène inverse, c'est-à-dire le passage de la conjug. forte à la faible, est plus fréquent, voy., par exemple, les prétérits faibles *wirrte, malte, waltete*, qui ont depuis longtemps remplacé les anciennes formes fortes moyen haut allem. *war, muol, wielt*, sans qu'il y ait eu besoin, comme pour *stecken*, de distinguer le sens neutre de l'actif. Il est vrai que si pour *stecken* les formes du présent et du participe passé (*ich stecke, gesteckt*) ont suffi à la langue pour les deux sens neutre et actif, celle-ci n'avait pas absolument besoin de deux formes distinctes du prétérit. On peut donc accorder à M. A. que la forme *stak* est superflue ; mais il est curieux d'entendre les raisons qu'il en donne : « 1° cet usage « est un abus, qu'on trouve chez beaucoup d'auteurs, même chez « Göthe... ; 2° il y a une grande différence entre la perte et l'invasion de « la conjug. forte ; la première est *un des caractères distinctifs du* « *développement et de la formation* du haut allemand moderne en regard « de l'état antérieur de la langue, et elle n'est peut-être *pas encore arrê-* « *tée complètement ;* la deuxième, au contraire, ne présente que quel- « ques rares exemples *parfaitement établis* (feststehende), provenant

« d'une époque antérieure sur laquelle la lumière ne s'est pas encore « faite suffisamment (nicht hinreichend aufgeklärten Zeit), par exemple « *pries* pour *preiste*, et que *dans aucun cas on n'a le droit d'augmen-* « *ter* ». A la bonne heure! En théorie générale, on nous apprend « qu'on n'a pas le droit » d'admettre les formations d'un caractère inorganique: cependant le passage de la conjug. forte à la faible, quoique inorganique, est parfaitement admissible; par compensation, le passage inverse ne saurait être admis, bien que l'auteur déclare lui-même qu'il y a des exemples « parfaitement établis ». Pourquoi cette partialité? M. A. ne nous le confie pas.

Mais c'est à la page 16 que l'auteur contredit le plus catégoriquement sa théorie générale : « Quel auteur oserait aujourd'hui changer *impunément* la forme de mots tels que *Armbrust, Bockbier...* etc., bien que l'histoire de la langue montre » que le caractère primitif de ces mots a été « tout *autre* », car, dit fort bien M. A. « ici *l'usage* général ne montre aucune hésitation ». L'usage a donc, ici aussi, absolument raison contre les lois organiques de la langue. On pourrait résumer la théorie de M. A. en ces deux propositions : 1° le grammairien ne doit pas s'appuyer sur la langue *usitée*, mais sur la langue *elle-même;* 2° il y a des cas assez nombreux où le grammairien, si cela lui convient, peut prescrire formellement de se soumettre à l'usage, peu importe qu'il se trouve en contradiction formelle avec lui-même ou non. Et en partant de ce point de vue, s'écrie triomphalement M. A. (p. 5), c'est-à-dire des principes ingénieux posés par lui, « *la grammaire est non-seulement la servante de la langue usitée, mais aussi sa dominatrice, qui la cite devant son tribunal, pour blâmer ou louer ses procédés* »! Cette phrase sublime est d'ailleurs empruntée au grammairien Heyse, qui la cite d'après Seidenstücker. M. A. a oublié de mettre les guillemets. Seulement le point de vue de feu Heyse était infiniment plus clair et plus juste que celui de M. Andresen.

Si maintenant nous passons de l'introduction au corps même de l'ouvrage, nous nous trouvons en présence des mêmes faits : à côté de remarques justes et présentées d'une manière agréable et intéressante, avec des exemples bien choisis et bien groupés, on rencontre trop souvent des réflexions vagues, des discussions incomplètes ou peu approfondies, des assertions arbitraires ou absolument fausses. Prenons, par exemple, ce que dit l'auteur des participes passés des auxiliaires de mode *wollen, sollen, können*, etc., qui ont les deux formes *wollen, sollen*, etc., et *gewollt, gesollt*, etc. Il déclare expressément que les premières ne se confondent avec l'infinitif que pour la forme extérieure, mais que ce sont réellement les anciennes formes fortes, c'est-à-dire les participes primitifs de ces verbes. Mais il pose ensuite cette règle étrange, donnée d'ailleurs par beaucoup d'autres grammairiens, que ces participes anciens *wollen, sollen*, etc., doivent être employés seulement dans les cas où ils sont accompagnés d'un infinitif; si l'infinitif manque, c'est-à-dire lors-

qu'il est sous-entendu, il faut se servir des formes nouvelles *gewollt*, *gesollt*, etc.; on dira donc : *er hat nicht kommen* WOLLEN, SOLLEN, etc., mais si l'inf. *kommen* est supprimé, il faudra dire : *er hat nicht* GEWOLLT, et non... WOLLEN. M. A., il est vrai, nous prévient que « beaucoup *ne craignent pas* de dire : *er hat nicht* WOLLEN ». Au lieu de « ne craignent pas de dire », l'auteur aurait dû écrire « n'ont jamais dit autrement que », car beaucoup de dialectes de l'Allemagne du Sud ne possèdent même pas et n'ont jamais connu les formes faibles *gewollt*, etc., que l'usage a introduites déjà au moyen-âge dans une partie de l'Allemagne. Ajoutons que la règle serait arbitraire même dans le cas inverse, c'est-à-dire si les participes *gewollt*, etc., étaient les formes anciennes, et *wollen*, etc., les formes plus récentes : la langue, en généralisant l'usage de ces dernières, n'aurait fait que suivre un développement logique, comme cela est arrivé pour beaucoup d'autres phénomènes. On peut même dire que lorsqu'une langue crée une nouvelle forme, elle finit généralement par abandonner la forme ancienne : il y a longtemps que la langue n'emploie plus, par exemple, les anciens participes forts *war, muol*, etc., pour se servir exclusivement des formes nouvelles *wirrte, mahlte*, qui étaient d'abord employées parallèlement aux premières. Mais nous tenons surtout à faire ressortir une fois de plus la contradiction flagrante entre la règle donnée ici par l'auteur et le principe posé par lui plus haut (p. 4), d'après lequel « l'usage n'a pas le droit de créer et d'incorporer dans la langue » de nouvelles formes d'un caractère inorganique. Non-seulement M. A. accorde ici que l'usage a le droit d'introduire dans la langue des créations de ce genre pour les participes en question, lorsque les anciennes formes suffisaient parfaitement, mais il veut même que, dans certains cas, on soit forcé d'employer ces formes hétérodoxes.

Nous arrêterons ici nos critiques de détail, que nous pourrions multiplier à l'infini, et nous terminerons par une remarque générale. Le défaut capital du livre de M. A. est que ses recherches ne partent pas d'un point de vue général nettement défini, et qu'il se place même souvent aux points de vue les plus arbitraires et les plus opposés en traitant des questions absolument de même ordre. L'auteur paraît complètement ignorer cette vérité admise cependant depuis bien longtemps, à savoir que le rôle du grammairien ne consiste pas à « faire comparaître la langue usitée devant son tribunal pour *louer ou blâmer* ses procédés » (p. 5), suivant ses préférences personnelles, mais qu'il doit se borner à *constater* que tel phénomène est organique et tel autre inorganique, et à rechercher quels sont les faits de ce dernier ordre que l'usage paraît avoir définitivement consacrés. L'histoire des langues a prouvé depuis longtemps que l'usage ne s'est jamais réglé sur les grammairiens [1], qu'il n'a pas tenu compte de leur blâme ou de leurs

1. Il n'y a que pour l'orthographe qu'on puisse constater dans une certaine me-

louanges : les langues ont toujours continué à se développer et à se transformer graduellement, indépendamment des grammairiens et malgré leurs défenses; à un moment donné, les formes et locutions formellement proscrites par eux deviennent même d'un usage tellement général qu'aucun auteur « n'oserait entreprendre *impunément* de les modifier », comme M. A. nous l'apprend lui-même à la page 16 de son livre.

Un dernier mot. L'ouvrage de M. Andresen est, en grande partie, le résumé de leçons professées par lui à l'Université de Bonn. Il faut espérer que des cours d'un caractère aussi peu scientifique ne sont plus que de rares exceptions dans l'enseignement supérieur de l'Allemagne.

Alfred BAUER.

---

102. — **Hardenberg und das geheime Kabinet Friedrich Wilhelms III**, von Dr Friedrich NOACK. Giessen, Ricker. 1881, 94 p. In-8°. — Prix : 2 mark.

La déclaration de guerre de 1806, qui a eu des suites si funestes pour la Prusse, a donné lieu à d'innombrables polémiques, sur lesquelles la critique n'a pas encore dit son dernier mot. L'auteur de cette étude que M. Oncken fait précéder d'une courte et intéressante préface, s'est proposé d'établir que la politique suivie en cette circonstance par Frédéric-Guillaume III lui a été inspirée par des considérations d'intérêt général, et non, comme on l'a dit souvent, par un mouvement de passion contre Napoléon; elle se rattacherait moins à l'affaire du Hanovre qu'aux négociations engagées entre la France et la Russie, à propos de l'Orient; enfin le roi de Prusse n'aurait été conseillé que par ses ministres et n'aurait point fait prévaloir sur leurs avis ceux d'un cabinet secret et de conseillers occultes. Le travail de M. Noack dénote des recherches minutieuses, et doit être consulté.

A. S.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Nous recevons de M. BRÉAL des tirages à part de deux articles insérés dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome* : 1° *L'inscription de Duenos* (voir ci-dessus p. 220); 2° *Inscriptions du vase Chigi* (voir ci-dessus p. 280).

— M. G. d'ESPINAY, conseiller à la cour d'Angers, président de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, vient de publier une brochure intitulée : *La liberté de tester et la copropriété familiale* (Angers, Lachèse et Dolbeau, 1882, 50 pages In-8. Extrait des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*).

---

sure l'influence des grammairiens, et encore cette influence est loin d'avoir été toujours heureuse.

C'est une étude excellente dirigée contre les théories de M. Le Play, qui sont combattues, l'histoire à la main, avec une sage modération : l'auteur ne rejette pas en bloc toutes les vues de M. Le Play; il accepte quelques observations justes et importantes, mais il s'élève avec une grande force et un grand bon sens contre l'idée-mère du système, cette liberté de tester si contraire à la tradition, liberté que, par suite d'une étrange erreur, on réclame précisément au nom de la tradition. M. G. d'Espinay voudrait, au contraire, diminuer à certains égards le droit actuel de tester et il invoque avec raison à l'appui de cette opinion le vieux droit coutumier.

— Sous le titre *Le mariage de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti. La domination française dans le Milanais de 1387 à 1450.* (In-8°, 63 p. Extrait des archives des missions scientifiques et littéraires, III[e] série, tome VIII), M. Maurice Faucon, membre de l'École française de Rome, donne l'analyse ou la transcription de pièces se rapportant toutes à la domination française dans le Milanais pendant le xv[e] siècle et au mariage de Valentine Visconti. Ce mariage donna, comme on sait, l'Astésan à un prince français ; ce qu'on sait moins, c'est que les liens devinrent si étroits entre les ducs d'Orléans et le comté d'Asti qu'en 1438 les habitants se refusèrent absolument à la translation que le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, voulait faire de la ville à François Sforza. En raison de la captivité de ses neveux en Angleterre, le duc de Milan était devenu protecteur et suzerain du comte d'Asti (1422); mais les Astésans entendaient rester sujets du duc d'Orléans. Pourtant ils durent accepter la suzeraineté de Sforza, mais à condition qu'il administrerait la ville et le comté pour le plus grand bien et avantage du duc d'Orléans et du comte d'Angoulême, jusqu'à la mise en liberté des deux princes ou de l'un d'eux. Charles d'Orléans, remis en liberté en 1440, reprit ses droits directs sur la ville et le comté d'Asti; il les transmit à son consin, et ce fut au nom de Charles VII et du dauphin que Raynaud de Dresnay, bailli de Sens, se fit livrer Asti en qualité de gouverneur de la ville et reçut le serment de fidélité des habitants. M. Faucon a divisé ses documents en deux groupes chronologiques ; d'une part, Milan ; de l'autre, Turin et Asti, en distinguant par une rubrique spéciale les pièces qui concernent le mariage de Valentine Visconti.

— L'Académie des Beaux-Arts a décerné le prix Bordin (3,000 fr.) à M. Henry Jouin pour son étude sur la *Vie et les ouvrages du sculpteur Coysevox.*

ALLEMAGNE. — La librairie Calvary, à Berlin, vient de faire paraître (pars prima) une nouvelle édition d'Aristide Quintilien περὶ μουσικῆς, un des textes les plus étendus et les plus importants concernant la musicologie grecque. Cette seconde récension (la première, due à Meybaum, date de 1652) est l'œuvre de M. Albert Jahn, docteur ès philosophie honoraire à Berne, qui a consulté et mis à profit une quinzaine de nouveaux manuscrits. Cette publication comprend le texte grec et l'annotation critique ; M. A. Jahn donnera ultérieurement un commentaire (pars secunda).

— Depuis le 1[er] mars paraît à Leipzig (16, Ritterstrasse) : une revue espagnole, la *Revista germanica*, revue d'art, de littérature et de sciences, dont le but est d' « établir des relations intellectuelles plus animées entre l'Allemagne et les peuples de langue espagnole » ; le second fascicule publie le commencement d'une traduction espagnole des *Nibelungen*. L'abonnement annuel est de 12 mark (15 fr.).

— La quatrième édition du *Deutsches Wœrterbuch* de feu Karl Weigand vient de paraître chez l'éditeur Ricker, de Giessen (deux vols. 34 mark).

BELGIQUE. — M. Paul Fredericq a fait tirer à part, sous forme de brochure, les articles qu'il avait publiés dans la « Revue de l'instruction publique, supérieure et moyenne » sur l'*enseignement supérieur de l'histoire.* On y trouvera d'intéressantes

notes et impressions de voyage sur les universités d'Allemagne (Berlin, Halle, Leipzig et Gœttingue); M. Fredericq a assisté aux cours théoriques et aux cours pratiques; ces derniers surtout l'ont frappé et même « émerveillé ». Il termine par des réflexions générales sur l'enseignement historique en Allemagne; il fait des réserves sur les jugements portés récemment par M. Seignobos; il ne croit pas que la science historique allemande « se pétrifie dans la critique des textes »; il l'a vue « trop vivace, trop variée, trop ouverte à tous les progrès pour croire qu'une crise passagère, née d'un bien outré, puisse la mettre au tombeau »; il a rencontré trop de maîtres et d'élèves « aux idées larges » pour croire le mal aussi général, et il conclut que, si la France a, au point de vue de l'enseignement historique, encore beaucoup à envier à l'Allemagne, la Belgique elle, a *tout* à envier, car elle n'a pas même, comme fiche de consolation, le vernis littéraire et la rhétorique de l'histoire.

— Dans la séance publique du 10 mai de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, on a fait connaître les résultats de plusieurs concours. Le prix de 4,000 francs (prix de Keyn) a été partagé entre MM. Delbœuf et Yserentant (*Chrestomathie latine*) Gantrelle (*édition de Tacite*), Plateau (*Zoologie élémentaire*), et feu Eug. Van Bemmel (*Traité de littérature française*). — Une médaille d'or a été décernée à M. Alberdingk-Thym, professeur à l'Université de Louvain, pour son mémoire sur l'*Organisation des institutions charitables au moyen-âge*, et une médaille d'argent, à M. Fr. de Potter pour son mémoire sur le même sujet. — Une autre médaille d'or a été décernée à M. Richald, de Bruxelles, pour son mémoire sur les *Finances de la Belgique depuis 1830*, et une médaille d'argent à MM. Jules Mayer et Edm. Nicolai. — Enfin, une médaille d'or a été décernée à M. A. Delattre, professeur à l'Ecole normale de la Compagnie de Jésus à Tronchiennes, pour son mémoire sur l'*Origine et les développements de l'empire des Mèdes, d'après les sources classiques et orientales*. — Dans la même séance, ont eu lieu des élections, à la suite desquelles M. Lamy a été proclamé membre de la classe; MM. Tiberghien, professeur à l'Université de Bruxelles, et Roersch, professeur à l'Université de Liège, ont été nommés correspondants; MM. Gladstone, premier lord de la Trésorerie à Londres, de Amorim, conservateur de la Bibliothèque à Lisbonne, E. Miller, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, ont été nommés associés.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — M. Kuhacz-Koch vient de faire paraître à Agram le IVe volume des *Chansons populaires sud-slaves* (avec musique).

— M. Klaic, professeur à l'Université d'Agram, publie une *Histoire de la Bosnie jusqu'à l'invasion musulmane*.

— La librairie Ivanovitch, de Pancsevo, entreprend une édition complète des œuvres de Dosithée Obradovitch, le rénovateur de la littérature serbe.

— Les annales de la Société serbe de Novisad, publiées par M. Hadjitch, paraîtront désormais quatre fois par an.

SUISSE. — M. George Becker, de Lancy près Genève, vient de publier dans les plaquettes suivantes : 1° *Eustorg de Beaulieu, poète et musicien* (In-16°, 30 p.); 2° *Guillaume Guéroult et ses chansons spirituelles* (34 p.); 3° *Jean Caulery et ses chansons spirituelles* (28 p.); 4° *Hubert Waelrant et ses psaumes* (28 p.); un utile complément au livre de M. O. Douen « sur Clément Marot et le psautier huguenot ». On n'avait presque rien dit, comme le fait remarquer M. Becker, sur ces petites compositions où les poètes du xvie siècle s'exerçaient à imiter les psaumes ou les cantiques sacrés, et qu'ils ont si justement appelées chansons spirituelles. M. Becker a rencontré, dans ses recherches de bibliophile, un grand nombre de ces « petits ouvrages d'art et de piété, quelquefois pleins de charme »; mais il lui a paru « trop ambitieux et trop dispendieux de réunir toutes ces raretés de bibliographie

musicale en les accompagnant avec méthode et avec une certaine science des commentaires que leur ensemble comporterait »; il publie donc une série de petites plaquettes qui « devront se compléter mutuellement et qui de l'une à l'autre gagneront sans nul doute, à mesure que l'éditeur gagnera lui-même en expérience. » — Ces plaquettes, dont l'exécution typographique est très élégante, se vendent à la librairie Fischbacher.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 19 mai 1882.*

M. le baron De Witte termine la lecture de son mémoire sur *la Conquête de la Gaule méridionale par les Romains*. Après avoir rappelé les victoires remportées sur les Arvernes et les Allobroges, en l'an 121 avant notre ère, par le proconsul Cn. Domitius Ahenobarbus et le consul Q. Fabius Maximus, il cherche à fixer l'âge véritable du célèbre arc d'Orange et à déterminer les faits qui en ont amené la construction. Selon lui, cet arc fut élevé pour perpétuer la mémoire des grands faits d'armes de l'an 121, et il date de cette époque. Seulement, plus tard, sous Tibère, en l'an 21 de notre ère, il fut consacré une seconde fois, pour célébrer la défaite des Trévires et des Éduens commandés par Florus et Sacrovir. C'est au moment de cette seconde consécration que furent ajoutés les bas-reliefs qui décorent encore une partie du monument. Les soldats armés à la grecque, qu'on remarque parmi les vainqueurs, sont sans doute des Marseillais, alliés de Rome. — Dans la dernière partie de son mémoire, M. De Witte étudie une monnaie d'argent, du temps de la République romaine, où est représenté un guerrier nu, tenant un bouclier, une lance et une *carnya* ou trompette gauloise, debout dans un char à deux chevaux lancé au galop. Dans ce personnage M. de Witte reconnaît, non, comme on l'a prétendu à tort, le dieu Mars, mais le roi des Arvernes Bituitus, qui fut pris par les Romains en 121 et qui fit, avec son char d'argent et ses armes bigarrées, le principal ornement du triomphe de Fabius.

M. Delaunay, lit au nom de M. H. Tarry, un mémoire sur *les Villes berbères de la vallée de l'Oued-Mya*. M. Tarry a fouillé lui-même la vallée de l'Oued-Mya, où se trouvent des restes importants de monuments berbères de l'époque de la seconde invasion des Arabes en Afrique. Il a mis au jour une mosquée, un palais et neuf maisons. Ces édifices, construits avec art et décorés avec luxe, témoignent d'un état de civilisation florissante, chez la population berbère de cette époque. M. Tarry exprime le désir de reprendre et de continuer ses fouilles, mais il ne pourrait le faire qu'avec l'appui du gouvernement.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre la lecture d'un rapport. A la reprise de la séance publique, M. le président annonce que le prix Delalande-Guérineau est décerné à M. Louis Havet, pour son livre intitulé *De Saturnio Latinorum versu*.

M. Lenormant présente de la part de M. Julius Lœytved, consul de Danemark à Beyrouth, l'estampage d'une nouvelle inscription de Nabuchodonosor, provenant des rochers de Nahr-el-Kelb. Nabuchodonosor y vante sa dévotion envers ses dieux; il énumère les libations et les sacrifices périodiques qu'il a institués.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. de la Villemarqué, Stokes (Whitley), *Togail Troi, the Destruction of Troy* (Calcutta, 1882; édition d'un texte irlandais); — par M. Schefer : Schlumberger (Gustave), *Numismatique de l'Orient latin, Supplément*; — par M. Miller : 1° Schlumberger (Gustave), *Sceaux en plomb des chefs des Manglairtes impériaux à Byzance*; 2° Romanos, Δημοσία Κερκυραϊκὴ Πρᾶξις (Corfou, 1882, in-8°); — par M. Gaston Paris : Meyer (Paul), *l'Histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke, régent d'Angleterre* (extrait de la *Romania*).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 5 Juin — 1882



103. — **Pauli Orosii Historiarum libri VII,** accedit ejusdem Liber apologeticus; recensuit et commentario critico instruxit Carolus Zangemeister. Vienne, Gerold fils. 1882, in-8° de xxxii-820 p.

Cette édition de Paul Orose forme le cinquième volume du *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum latinorum*, publié sous les auspices et aux frais de l'Académie impériale des Sciences de Vienne. Dans l'ordre chronologique, cet ouvrage n'arrive qu'en sixième lieu : les livres déjà parus sont au nombre de cinq, Sulpice Sévère (1866), Minucius Félix et Julius Firmicus Maternus (1867), tous deux édités par Ch. Halm (tomes I et II de la collection), Saint Cyprien (t. III), en 1868 et 1871, dû à Hartel; Arnobe, publié en 1875 par Reifferscheid (tome IV), et enfin Victor de Vit (tome VII), en 1881 par Petschenig. On voit que ces publications se suivent avec assez de régularité, quoique non sans une certaine lenteur; mais on ne saurait en faire le moindre reproche à l'Acamie de Vienne, si l'on songe à la quantité vraiment effrayante de copies, de collations, de photographies, de matériaux de toute sorte qui a été réunie pour rendre la publication de ces textes à peu près définitive. Pendant deux ans et demi, M. Reifferscheid visita, aux frais de l'Académie, à peu près toutes les bibliothèques de l'Italie; la liste et la description de tous les manuscrits des Pères de l'Eglise qu'il y a pu consulter forme la *Bibliotheca Patrum latinorum Italica*, parue en 2 volumes in-8 de 1865 à 1872. En même temps, M. Halm fouillait les collections de la Suisse; d'autres, les dépôts de la France et de l'Allemagne; les éditeurs se rendaient eux-mêmes dans les villes qui possédaient des manuscrits de leur auteur; ainsi M. Zangemeister collationna à Florence, en 1873 et en 1877, le Paul Orose de la Laurentienne (lxv, 1), à Rome, en 1865 et à d'autres époques, les plus importants de la Vaticane (*Palat.*, 829 ; *Vatic.*, 1974. 3339), d'autres à Milan, à Verceil, à Londres. Souvent ils ont pu obtenir l'envoi de ces manuscrits; M. Z. a pu avoir à Heidelberg les manuscrits de la Bibliothèque du prince de Fürstenberg (n. 18, *Donaueschingensis*), de celle de Varsovie (*Rhedigera-*

*nus*, 108), de Saint-Gall (621), et de bien d'autres encore. Ces mêmes manuscrits ont été vus et revus, soit par des savants locaux, comme le ms. de Florence par l'éminent conservateur de la Laurentienne, M. l'abbé Anziani, soit par les érudits allemands qui se trouvaient à l'étranger; les mss. de la Vaticane ont été étudiés par MM. Keibel et Mau, l'Ambrosianus (D. 23) de Milan, par MM. Studemund et Krueger. Enfin, lorsque M. Z. fut chargé de publier Orose, MM. Ch. Halm et Nicolas du Rieu, ce dernier, bibliothécaire de l'Université de Leyde, lui firent don de tous les matériaux qu'ils avaient eux-mêmes réunis, et renoncèrent gracieusement à préparer une édition pour leur propre compte. Otto Jahn communiqua de même les collations qu'il avait fait prendre : si l'on songe que quelques-unes remontent à l'année 1853, la nouvelle édition d'Orose représente près de trente années de travaux continus. Dans ces conditions-là, toutes les éditions que publie l'Académie de Vienne se présentent avec un appareil critique d'une richesse étonnante ; celle qui vient de paraître est peut-être en cela supérieure encore à ses devancières. C'est que le nombre des mss. de Paul Orose est considérable : 38 ont été consultés pour les Histoires, 6 pour l'Apologétique. En outre, les sources de Paul Orose ou les auteurs qui l'ont suivi ont été le plus souvent étudiés sur les manuscrits mêmes. M. Z. a collationné lui-même, entre autres, le ms. des *Periochae* de Tite-Live (*Palat.*, 275), et le fameux exemplaire de Jordanès (*Palat.*, 921), brûlé le 12 juillet 1880 dans l'incendie de la bibliothèque de M. Mommsen.

Il est donc infiniment probable que rien n'a été négligé pour l'établissement du texte d'Orose. J'ai pu collationner sur la nouvelle édition quelques pages d'un des plus importants exemplaires d'Orose, le *Palatinus* 829 (livre 1, prologue; id., 2, 1-50 ; livre 6, 18, 1-18 ; livre 7, 16, 17, 18), et j'ai pu m'assurer du soin extrême qu'on avait mis à le lire. Il y a néanmoins quelques *errata* à faire; p. xii, n° 1 : le f° qui précède le f° 1 porte, très lisiblement écrit au crayon *E Nazario*, sans qu'il y ait trace d'aucune autre lettre; — p. 2, l. 13 : P[a] porte *inuangeliis* et non *inuangelus ;* — l. 15 : *agelum* P[a] au lieu de *angelum ;* — p. 3, ligne 5 : VERSV P, et non VERSVM ; — p. 14, 10 : *haut* P; — p. 15, 3 : *palestinam* (*n* ex correctione) P ; — p. 15, 6 : *asiam* (*i* ex corr.) P ; — p. 19, 2 : *lascer* (*s* est bien de la première main, comme le dit M. Mau) P ; — p. 409, 1 : *efrenatius* P ; — p. 409, 5 : *lucium cæsare* (*e* delet.) P; — p. 409, 18 : *patris* P.

Les six manuscrits principaux des histoires d'Orose forment deux familles indépendantes l'une de l'autre : l'une comprend le *Laurentianus* L, de la fin du vi[e] siècle, le *Donaueschingensis* D, du viii[e] ; l'*Ambrosianus* B, également du viii[e] ; les fragments d'un ms. aujourd'hui perdu (Bruxelles 19609 ; Brit. Mus. 24144), du vii[e] : l'autre le *Palatinus* P, du viii[e], et le *Rehdigeranus* R, de la fin du ix[e]. La première famille était seule connue des précédents éditeurs d'Orose, même d'Havercamp (Leyde, 1738, 4°), le dernier et le meilleur de tous (Migne n'a fait que reproduire intégra-

lement son édition, t. XXXI). L'âge de ces manuscrits les rapproche singulièrement du temps même où vivait Paul Orose, la première moitié du v[e] siècle : de plus, comme ils sont indépendants les uns des autres (sauf les deux mss. de la seconde famille, et encore M. Z. avoue que leur degré de parenté ne peut être établi à coup sûr), il est facile de reconstituer l'exemplaire primitif, l'archétype des manuscrits d'Orose : et on peut le faire d'une façon presque certaine, mieux que pour n'importe quel écrivain de l'antiquité. — Il devenait donc à peu près partout inutile de rien changer aux leçons données par la plupart des manuscrits; c'eût été courir le risque de prendre pour des erreurs de transcriptions les fautes ou les particularités de l'orthographe de l'auteur et de corriger non plus un copiste, mais Orose lui-même. M. Z. a eu raison de s'en tenir à ce principe, et on ne saurait trop le louer d'une réserve dont il s'est fort rarement départi [1]. Nous ne trouvons plus dans le nouveau texte les corrections et les rectifications sans nombre qui gâtaient celui d'Havercamp, surtout dans les chapitres géographiques. Par exemple, Havercamp, 11, écrivait *Paraetonium* au lieu de *Parethonio* qui se trouve dans les mss, Z. p. 11, 1; — H. p. 12, *Caleartium*, au lieu de *Chalearzum*, Z. p. 11, 5; — *Roxolanorum*, H. p. 11, au lieu de *Rhobascorum*, Z. p. 10, 6, etc. Pages 14, 10, M. Z. a rétabli le vrai texte : *usque ad — sinum Arabicum, qui ad meridiem — extenditur, Syria generaliter nominatur ;* Havercamp, p. 14, écrivait : *usque ad — sinum Arabicum, qui est ad meridiem — extenditur Syria, quae sic generaliter nominatur ;* M. Z., dans la première édition qu'il avait donnée de la Cosmographie d'Orose (*Commentationes in honorem Mommseni*, pp. 715-738), s'en tenait (p. 724 = p. 14), à la correction d'Havercamp (moins le mot *sic*). Il est donc permis d'espérer que, grâce à ces nombreuses améliorations, nous avons enfin sous les yeux un Orose presque authentique.

Le texte est accompagné de l'indication, au bas des pages, des auteurs consultés par Orose ou qui l'ont utilisé (*auctores, expilatores*). La préface est uniquement critique, et n'est que le résumé d'un commentaire plus étendu, qui formera une publication séparée. Cinq index terminent le volume : un index des auteurs cités par Orose; des auteurs qu'il a employés; de ses compilateurs; un index *nominum et rerum ;* et enfin un index grammatical. Ils sont dressés avec un soin merveilleux et n'occupent pas moins de 140 pages. M. Z. a été aidé, dans leur rédaction, par son père Guillaume Zangemeister, à qui le livre est dédié. Somme toute, nous avons dans la nouvelle publication de M. Zangemeister une édi-

---

1. M. Z., p. 9, l. 2, écrit *(orbem totius terræ) triquetrum*, qui ne se trouve que dans un manuscrit du x[e] siècle (A, *Trevirensis* 1096), tandis que la première main de P a écrit *tri que drnm*, la seconde *triquadrum* qui est aussi la leçon de R et de D; le ms. de Jordanès porte *triquatrum* corrigé en *triquadrum*. M. Z. a eu raison de revenir à son principe en rétablissant dans ses *errata* (p. XXXVIII) le mot *triquadrum*.

tion excellente et un bon ouvrage, digne pendant de ses Inscriptions pariétaires de Pompéi [1].

Camille JULLIAN.

---

104. — Μάρκου Ρενιέρη ἱστορικαί μελέται. Ὁ Ἕλλην Πάπας Ἀλέξανδρος Ε.-Τὸ Βυζάντιον καὶ ἡ ἐν Βασιλείᾳ σύνοδος. — Marco RINIERI, **Etudes historiques.** Le pape grec Alexandre V. Byzance et le concile de Bâle. Athènes, imprimerie et librairie de Coromilas, 1881. 1 vol. in-8°, 192 p.

L'auteur de ces deux écrits, M. Marco Renieri, gouverneur de la Banque nationale de Grèce, est un de ces nombreux Hellènes qui au maniement des affaires unissent le culte des lettres. Il avait, il y a quelques années, publié un travail très remarquable sur deux philosophes stoïciens, Blossios et Diophanes, qui exercèrent une grande influence sur Tibérius Gracchus, et furent les inspirateurs des ses projets de réforme [2]. Aujourd'hui, dans le premier des deux écrits que nous annonçons, M. R. s'est attaché à montrer le rôle qu'à la fin du XIV$^{e}$ et au commencement du XV$^{e}$ siècle, un Grec, de la plus humble origine, devenu catholique romain, puis moine, évêque, cardinal, pape enfin sous le nom d'Alexandre V, a joué dans les affaires de son temps. Né en Crète, sous la domination vénitienne, vers 1340, de parents pauvres qu'il perdit de bonne heure, réduit à mendier son pain, Pierre Philargés, d'autres écrivent Philaretes, fut recueilli par les Franciscains, alors établis dans l'île. A l'âge de dix-sept ans, après avoir prononcé ses vœux, il fut envoyé par ses supérieurs à leur maison de Padoue, de là à l'Université d'Oxford, puis à l'Université de Paris, où il professa quelque temps. Mais on avait reconnu en lui l'homme d'action, et bientôt il fut envoyé comme missionnaire en Lithuanie, au milieu de populations encore à demi-païennes, pour travailler à leur conversion. A son retour en Italie, admis à la cour de Jean Visconti, duc de Milan, devenu évêque, puis cardinal, chargé durant cette difficile époque du grand schisme des missions les plus importantes, il fut élu pape le 26 juin 1409 par le concile de Pise, qui d'abord avait déposé et déclaré hérétiques les deux papes rivaux, Benoît XIII et Grégoire XII. Mais Alexandre ne jouit pas longtemps de la puissance suprême; moins d'un an après son élection, il mourait à Bologne le 4 mai 1410.

On trouve la vie d'Alexandre V racontée avec plus ou moins de détails dans les histoires de la papauté, dans celles des conciles, dans celles du grand schisme, dans celles des Lettres en Italie; mais nous ne

---

1. Un volume supplémentaire de ce recueil (*Corp. Inscr. Lat.*, t. IV) se prépare par les soins de MM. Mau et C. Zangemeister.

2. Περὶ Βλοσσίου καὶ Διοφάνους ἔρευναι καὶ εἰκασίαι. Leipzig, imprimerie de Metzgen et Bittig, 1873.

voyons pas que sa biographie ait jamais été écrite. C'est l'œuvre qu'a entreprise M. Renieri. Sans ajouter aucun document nouveau à ceux que nous possédons, il a consulté, dépouillé avec le plus grand soin les travaux anciens et récents qui pouvaient lui fournir d'utiles lumières, et il en a tiré une biographie écrite d'un point de vue hellénique, mais aussi avec une clarté et une élégance qu'on peut dire attique.

L'élection du cardinal Philaretes fut, sans aucun doute, le prix des services rendus par lui à l'Eglise, un témoignage éclatant de confiance et d'estime de la part de ses collègues. On vit en lui l'homme qui, par son caractère et son habileté, pouvait le mieux mettre un terme aux luttes et aux maux du grand schisme. Mais on vit aussi en lui l'homme qui, par sa nationalité, pouvait le mieux contribuer à la réunion si vivement désirée des deux Eglises grecque et latine. M. R. cite à cet égard un témoignage d'une incontestable valeur. C'est un discours sur la paix de l'Eglise adressé au roi Charles VI, au nom de l'Université de Paris, par l'illustre Gerson, et où on lit cette phrase que M. R. a textuellement reproduite : « Nous avons de présent Pape *un* et *certain* [1] Pape, qui est docteur excellent en theologie, pour quoy il scet mieulx que cest de ceste division des Grecs, et en quelz points elle gist. Il est Grec de nacion, et est de grande experience, et qui deja y (ici) a commis legacion. En oultre Concil general se doit celebrer dedans trois ans où pourront être les Grecs. En surplus l'Empereur des Grecs et les siens désirent ceste union et ceste paix, avec plusieurs autres bonnes circonstances [2]. » Un autre témoignage, celui-ci d'origine grecque, montre l'intérêt que Pierre Philarète, devenu pape, prenait à la réunion des deux Eglises. Syropoulos, dans sa *Vera historia unionis non veræ*, rapporte que le patriarche de Constantinople, Matthæos, vers la fin de son patriarcat, reçut du pape alors régnant, une lettre et certaines paroles qui lui furent apportées par Manuel Chrysoloras, et auxquelles il répondit. Or, Matthæos et Alexandre V sont morts tous deux en 1410; c'est donc bien à Alexandre V qu'il faut attribuer la démarche en question. M. R. est donc pleinement autorisé à considérer l'histoire d'Alexandre V comme se rattachant à celle de la Grèce, non-seulement à cause de son origine, mais à cause du rôle qu'il a rempli.

Momentanément délaissé après la mort d'Alexandre, le projet de réunion des deux Eglises fut repris activement au bout de vingt-trois années par le pape Eugène IV et par le concile de Bâle, chacun y apportant son dessein particulier. On sait combien était vive, en ce moment, la lutte entre ces deux grands rivaux. Successeur et héritier du concile

1. Nous soulignons ces mots, qui sont une allusion aux circonstances en face desquelles eut lieu l'élection.

2. *Sermon inédit de Jean Gerson, prêché en présence de Charles VI, publié pour la première fois par le prince Galitzin.* Paris, 1859. On n'en connaissait jusque-là que le texte latin. Voy., au sujet de ce discours, Egger, l'*Hellénisme en France*, t. I, p. 105.

de Constance, le concile de Bâle défendait contre la papauté la liberté des peuples et celle de l'Eglise. Dans cette tâche, il s'appuyait sur ce qui représentait alors l'opinion publique, sur les Universités, les lettrés, les politiques. Le pape, pour soutenir la lutte, sentait la nécessité de reconquérir la faveur populaire, et il en crut trouver le moyen dans la tentative, si usée qu'elle fût, de la réunion des Eglises d'Orient et d'Occident. Ses partisans eux-mêmes furent tentés de rire lorsque, pour la première fois, il leur proposa de se détourner des graves questions qui occupaient le concile, pour *reprendre cette vieille chanson de l'union des Grecs qui se chantait depuis trois cents ans* (ista cantilena de Græcis quæ jam trecentis annis duravit) : mais Eugène comprenait ce que ce mystérieux *Carmen* pouvait avoir encore de puissance et se garda bien d'y renoncer. Le concile le comprit à son tour, et alors s'engagea entre les deux adversaires une lutte à outrance, pour gagner chacun à sa cause l'empereur et le clergé de Constantinople. M. R., dans son second écrit, a raconté, avec autant de verve que d'élégance, les audacieuses intrigues, les péripéties souvent comiques, parfois voisines du tragique de cette lutte, dont l'enjeu était la domination finale sur l'Eglise romaine. La victoire resta au pape; il avait pour lui le prestige de son pouvoir séculaire et la secrète sympathie qui attirait l'empereur et le patriarche vers une puissance de même nature, tandis qu'ils s'effrayaient des tendances révolutionnaires et de l'esprit novateur du concile. D'ailleurs, ce que les Grecs cherchaient dans le projet d'union n'était en fait que la protection de l'Europe et son assistance contre les Ottomans, et cette assistance, ils pouvaient raisonnablement l'espérer plutôt du pape que du concile. L'un et l'autre avait, chacun de son côté, envoyé ses vaisseaux à Constantinople, et les avait mis à la disposition de l'empereur et du patriarche pour les transporter en Occident. Ce fut sur les vaisseaux du pape que les Grecs s'embarquèrent le 27 novembre 1437; débarqués à Venise au mois de février suivant, ils y trouvèrent un état de choses tout nouveau. Malgré l'opposition formelle du concile, Eugène avait décrété sa translation à Ferrare; il y appelait les Grecs; le concile, de son côté, les appelait à Bâle; le Doge les engageait à attendre tranquillement à Venise le moment de se décider, puisqu'en fait ils étaient maîtres de la situation. Sous l'influence des mêmes sentiments, ils se décidèrent encore une fois pour le pape, et se rendirent à Ferrare, où Eugène leur promettait la présence de la plupart des membres du concile, et celle des envoyés des grands princes de l'Occident. Ils n'y trouvèrent rien de pareil; et, au bout d'un séjour inutile de neuf mois, Eugène, se reconnaissant impuissant à les défrayer plus longtemps et à les protéger, les engagea à accepter l'hospitalité que leur offrait la ville de Florence. Bon gré mal gré, il fallut l'y suivre, et Eugène, dont la cause en ce moment semblait désespérée, Eugène anathématisé, déposé par le concile de Bâle, fut sauvé par le concours qu'il avait si opiniâtrement recherché. L'acte d'union fut signé le 6 juillet 1439 à Florence. En tant que réconciliation

des deux Eglises, il n'eut, on le sait, nul effet. A peine arrivés à Constantinople, sous la pression de l'opinion commune, les Grecs se dédirent. Mais peu importait au pape ; ce qu'il avait surtout attendu de l'acte, il l'avait obtenu : « Pour le concile de Bâle, dit M. R., ce fut le coup de mort ; les peuples et les princes l'abandonnèrent, cédant au prestige du triomphe obtenu. Quant au pape, il lui importait peu que cette union, extorquée en quelque sorte, vînt échouer devant l'opposition des Orientaux et des peuples slaves. Eugène avait atteint le but qu'il poursuivait, et ce fut par des mains grecques que furent forgées les chaînes qui devaient maintenir les peuples de l'Occident sous le joug de Rome. De nos jours encore, lorsque le concile du Vatican s'est réuni pour ajouter à ces chaînes le dogme de l'infaillibilité papale, il a de nouveau invoqué l'acte d'union décrété au concile de Florence et les déclarations des Grecs qui s'y trouvent consignées [1]. »

Si nous n'avons pas craint d'insister un peu plus longuement que ne le comportent les habitudes de cette Revûe sur les deux études de M. Renieri, peut-être est-ce moins encore pour l'intérêt qu'elles offrent en elles-mêmes, que pour l'exemple qu'elles nous fournissent de la part que tend à prendre au mouvement des lettres en Occident la nouvelle littérature grecque. On a souvent parlé de l'influence que la résurrection de la Grèce doit exercer sur l'avenir commercial et politique de l'Europe ; il est permis de croire que cette influence ne se fera pas moins sentir dans l'ordre intellectuel.

Nous ne pouvons terminer sans dire un mot du soin que l'éditeur, M. André Coromilas, a mis à l'exécution de ce volume ; il peut soutenir la comparaison avec les meilleures publications de notre monde occidental.

G. E.

---

1. Comme spécimen de l'état actuel du grec littéraire, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici le texte de ce dernier passage :

Τὸ τραῦμα ὅπερ ἐκ Φλωρεντίας ἔλαβεν ἡ ἐν βασιλείᾳ σύνοδος ἦν θανατηφόρον, διότι καὶ ἡ κοινὴ γνώμη, καὶ οἱ ἡγεμόνες τῆς Εὐρώπης στραφέντες τοῦ λοιποῦ ὑπὲρ τοῦ τὸ μέγα κατόρθωμα τῆς ἑνώσεως κατορθώσαντος πάπα, ἐγκατέλιπον αὐτήν..... πολὺ δὲν διέφερεν εἰς αὐτὴν (τὴν παπόσυνην) ἂν ἡ ἕνωσις, ὡς ἐκ τοῦ τρόπου καθ' ὃν ἐξεβιάσθη, ἐναυάγησε παρὰ τοῖς ἀνατολικοῖς καὶ Σλαυϊκοῖς λαοῖς. Κύριος σκοπὸς τοῦ Εὐγενίου ὑπῆρξε νὰ καρποφορήσῃ ἡ σύνοδος ὑπὲρ τοῦ παπικοῦ θρόνου παρὰ τοῖς καθολικοῖς τῆς Δύσεως λαοῖς · τοῦτο δὲ επετεύχθη, καὶ διὰ ἑλληνικῶν χειρῶν ἐχαλκεύθησαν αἱ ἁλύσεις αἱ κρατοῦσαι αὐτοὺς ὑπὸ τὸν ρωμαϊκὸν ζύγον. Ὅταν δὲ ἐπὶ τῶν ἡμερῶν ἡμῶν συνῆλθεν ἡ ἐν Ουατικανῷ σύνοδος, ἵνα στερεώσῃ τὰς ἁλύσεις ταύτας διὰ τῆς προσθήκης τοῦ δόγματος περὶ τοῦ παπικοῦ ἀναμαρτήτου, ἐπεκαλέσατο πάλιν τὸν ὅρον τῆς ἐν Φλωρεντίᾳ συνόδου, καὶ τὴν ἐν αὐτῷ ὁμολογίαν τῶν Ἑλλήνων.

105. — **Le maréchal d'Humières et le gouvernement de Compiègne (1648-1694).** Documents pour servir à l'histoire de l'Ile-de-France sous le règne de Louis XIV par M. R. de Magnienville. Ouvrage publié sous les auspices de la Société historique de Compiègne. Paris, Plon. 1881, gr. in-8° de xi-250 p.

Le premier chapitre seulement du recueil de M. de Magnienville — car c'est un recueil beaucoup plus qu'un livre — est consacré à Louis de Crevant, marquis, puis duc d'Humières, né en 1627, mort le 31 août 1699. Encore, dans ce chapitre, est-il question des ancêtres du maréchal, de sa femme (Louise-Antoinette de la Châtre), de ses sept enfants, enfin du gouvernement d'une place de guerre sous l'ancien régime. Aussi la biographie de celui que Mme de Sévigné surnommait *le plus aimable et le plus aimé des courtisans* paraîtra-t-elle quelque peu écourtée, surtout si, d'après le titre, on a cru que l'auteur donnerait autre chose qu'une simple notice de quelques pages sur le maréchal [1]. En réalité, l'ouvrage de M. de M. est un ensemble de notes et de pièces pour servir à l'histoire du gouvernement de Compiègne et, par suite, à l'histoire de tout gouvernement de place forte à cette même époque. L'auteur s'occupe successivement des lieutenants de roi, des majors et états-majors d'une place de guerre, des gouverneurs attournés, des maires, des procureurs du roi et greffiers de l'hôtel de ville, des travaux de fortification et des octrois, des revenus et dépenses de la ville, de la table-Dieu des pauvres et de l'Hôpital général, des tribunaux ordinaires, des élections, des greniers à sel, de la juridiction consulaire, de la capitainerie des chasses, des eaux et forêts. Signalons un chapitre spécial sur le roi à Compiègne (relation d'un voyage de Louis XIV en 1650 tirée des archives de la ville, relation qui nous apprend que la municipalité offrit au roi deux douzaines de bouteilles de vin et une douzaine de bouteilles d'hypocras, à la reine régente deux douzaines de boîtes de confitures et une douzaine de bouteilles d'hypocras, onze bouteilles de vin au marquis d'Humières, douze au cardinal Mazarin, lequel paya ce cadeau par ces gracieuses paroles : *Il n'y a pas de lieu en France où le Roy se plaise plus qu'ici*). Du reste, les documents originaux abondent dans le volume de M. de M. qui dit avec beaucoup de modestie (*Avant-propos*, p. x) : « Nous les avons coordonnés entre eux, et, sans nous dissimuler l'aridité d'une pareille lecture, nous les publions aujourd'hui, dans l'espoir que ces matériaux, tout poudreux encore, pourront être quelque jour dégrossis et mis en œuvre par une main plus habile que la nôtre ». Plusieurs des pièces extraites par M. de M. des Archives du dépôt de la guerre, de celles de la ville de Compiègne, des registres de paroisses, de différentes bibliothèques, notamment de la Bibliothèque nationale, où les manuscrits de

1. L'auteur (p. 17) cite, sur la présence de d'Humières à la bataille des Dunes, les *Mémoires* de d'Artagnan. Heureusement que le reste de la notice est rédigé d'après des renseignements puisés à de meilleures sources.

2. Voir pp. 18, 21, 30, 36, 61, 184, etc.

Clairambault ont surtout été consultés, sont fort intéressantes. On peut citer le procès-verbal (juin 1684) « qui dépeint au vif les mœurs et les usages de l'époque », des obsèques solennelles du jeune marquis d'Humières (pp. 10-12), une lettre de Louis au maréchal, du 21 août 1675 (pp. 23-24), un *Etat de la dépense faite en la ville de Compiègne le 23 décembre 1677 au sujet des réjouissances de la prise de la ville de Saint-Ghislain en Flandre, par les armées du Roy, commandées par Monseigneur le maréchal d'Humières, gouverneur de ladite ville et château de Compiègne* (pp. 27-28), l'acte de décès du maréchal, d'après les registres de l'église Saint-Martin de Monchy-Humières (p. 40), diverses lettres de ce gouverneur de Compiègne aux magistrats de la ville (pp. 59-60), etc.

Le recueil de M. de M. renferme encore une liste des gouverneurs attournés de Compiègne sous le gouvernement du maréchal d'Humières; les fac-similés des signatures du maréchal, de la reine Anne d'Autriche, de Louis XIV, de Charles de Valory, lieutenant de roi à Compiègne (1650), de Corneille de Gaya, major de Compiègne (1711), de François Richard de Gaya, major de Compiègne (1654), de Colbert (1669), du secrétaire d'Etat Guénegaud (1659), de Gaston d'Orléans (1650), de la maréchale de la Motte-Houdancourt, gouvernante des enfants de France (1667), etc.; une Table chronologique des documents inédits publiés ou signalés; un plan du gouvernement de Compiègne d'après l'*Atlas* de Tassin (1636); un portrait du maréchal (1688); un portrait d'une de ses filles, Julie de Crevant, duchesse d'Humières, reproduction du portrait gravé à la manière noire par P. Schenck [1]; une vue du château de Monchy-Humières, d'après le plan manuscrit de J. Charlot (Bibliothèque nationale); une vue du mausolée du maréchal conservé dans le même château [2], etc.

Je n'ajouterai rien aux observations adressées à M. de Magnienville avec tant d'autorité par M. Chéruel dans le *Répertoire des travaux historiques contenant l'analyse des publications parues en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France* [3], et je me plais à reconnaître, comme le savant critique, que, lacunes et inexactitudes mises à part, le volume est recommandable par les documents curieux sur les anciennes institutions de la France dont il est rempli.

T. DE L.

---

1. De ce portrait de la dernière fille du maréchal, de celle que Saint-Simon déclare avoir été *belle comme le jour*, il faut rapprocher la description, tracée dans la *Galerie des portraits de M^lle de Montpensier*, de la *parfaite beauté* de la maréchale, description citée par M. de M. (pp. 6-7).

2. On regrette que M. de M., à propos de ce monument en marbre blanc, nous montre le maréchal étendu *sur cette froide couche*. Qui nous délivrera donc des épithètes oiseuses?

3. Livraison de janvier 1882, pp. 127-128. On ne saurait trop se réjouir de l'apparition de ce nouveau recueil périodique, qui préparera pour l'avenir les éléments d'une complète *Bibliothèque historique de la France*.

106. — **Zur Geschichte des orientalischen Krieges**, von H. Geffcken. Berlin, Paetel. 1881, in-8°, VII-336 p.

L'ouvrage de M. Geffcken a pour objet de faire connaître la politique des puissances allemandes pendant la guerre de Crimée. Cette politique était très imparfaitement connue. M. G. l'a étudiée aux sources, mêlant à des recherches patientes et minutieuses les impressions personnelles et les souvenirs d'un ancien diplomate. Le sujet est fort important, car on voit se dessiner là dans leurs causes éloignées les événements qui devront plus tard modifier si profondément la carte de l'Europe; mais si c'est un sujet curieux, c'est un sujet ingrat. Il est difficile de donner de l'intérêt à une politique d'indécisions, de demi-mesures, de sous-entendus et de tâtonnements. M. Geffcken y est cependant parvenu. La clarté de son exposition, un sentiment très vif de la réalité, des rapprochements ingénieux, un art discret à signaler les conséquences des faits présents et leur liaison avec les faits à venir, rendent cette étude diplomatique d'une lecture aisée et souvent même attachante. Ajoutons que l'auteur qui a recueilli de piquants détails sur la cour de Napoléon III et sur ses idées politiques, s'exprime sur le compte de la France et des Français avec une modération et une courtoisie à laquelle nous ne pouvons qu'être très sensibles. Je recommande vivement ce livre aux historiens et aux diplomates : ils ne trouveront nulle part ailleurs ce qu'il renferme. Je crois que s'il était traduit, il serait fort apprécié en France.

A. S.

---

107. — **Discours parlementaires de M. Thiers** publiés par M. Calmon. Paris, Calmann-Lévy, Tomes X, 632 p.; XI, 654 p.; XII, 670 p.

Ces volumes comprennent les discours prononcés de 1865 à 1870 et complètent la période de l'empire. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à propos des volumes précédents. Il suffit de constater que cette publication se poursuit dans les mêmes et excellentes conditions d'exécution.

---

## VARIÉTÉS

### Nouveaux manuscrits judéo-persans.

La Bibliothèque nationale possède un certain nombre de manuscrits persans écrits en caractères hébreux dont l'importance a été signalée, il y a une quarantaine d'années, par M. Munk (dans la Bible de Cahn, IX, 134-159). Ces manuscrits, au nombre de vingt (nos 70, 71, 90, 91, 97,

100, 101, 116-125, 127-130 du catalogue), contiennent des traductions de presque toutes les parties de la Bible et de quelques apocryphes (Tobie, Judith, Bel, Macchabées). Les manuscrits datent, en général, du XVI^e siècle; mais le fond même est beaucoup plus ancien; le ms. 127 contient un calendrier rédigé en 1591 de l'ère de Séleucus, c'est-à-dire 1280 de l'ère chrétienne, à l'époque où la dynastie mongole régnait en Perse. La langue est légèrement archaïque et, quoique néo-persane, contient nombre de mots et même quelques formes grammaticales qui ne se retrouvent que dans la langue ancienne. La plupart des particularités de langue relevées par M. Munk trouvent leur explication dans le pehlvi. Une lecture complète de toutes ces traductions fournirait d'utiles additions à la lexicographie de la vieille langue : dans quelques cas, elles éclairent l'*Avesta* même (*Mémoires de la Société de linguistique*, IV, 218).

Les manuscrits de Paris n'offrent que des traductions et ne sont intéressants que par la langue [1]; ils fournissent peu à l'exégèse [2] : M. Munk a montré que les auteurs n'ont pas une tradition propre. Un seul manuscrit offre un intérêt pour le fond, c'est le ms. 129 qui contient l'histoire apocryphe de Daniel (*Qissahi Daniel*) publiée par M. Zotenberg.

L'existence de ces traductions et de cet apocryphe pouvait laisser supposer que les Juifs de Perse avaient possédé une littérature propre. Une trouvaille faite récemment à Paris par notre ami M. Neubauer prouve qu'il en est ainsi. Il s'est procuré cinq manuscrits judéo-persans dont aucun, par un heureux hasard, ne fait double emploi avec les manuscrits déjà connus, et le contenu de quelques-uns prouve que cette littérature jusqu'ici assez négligée nous réserve plus d'une surprise. M. Neubauer a bien voulu me laisser visiter ces manuscrits : je n'ai pu qu'y jeter un coup d'œil très rapide : voici un résumé succinct du contenu de ces cinq manuscrits et des traits qu'ils présentent à première vue :

1° Petit vocabulaire incomplet des mots difficiles de la Bible, rangés dans l'ordre de la Bible. C'est une collection analogue aux collections de *laazîm* français, signalées par mon frère dans la *Romania*, I, 146. — Le manuscrit est très récent et incomplet : il n'a pas grande valeur et ne contient sans doute rien qui ne soit déjà dans les traductions.

2° Pentateuque, avec les Haphtaroth et les Psaumes : texte hébreu. Calendrier pour la fixation des fêtes, en persan, écrit en 1794 de Séleucus (= 1483), à Koum (Perse centrale). M. Neubauer estime ce manuscrit important pour l'histoire de la Massorah.

3° Manuscrit moderne (1807), 200 feuillets environ, de 20 à 22 lignes à la page, écriture rabbinique serrée. Contient : 1° un calendrier liturgique pour la lecture de la loi; 2° une traduction de l'*Interprétation des*

1. M. Munk a donné un spécimen d'Isaïe (le chapitre v); M. Neubauer en a publié le chapitre LIII (*The fifty third chapter of Isaiah*. Oxford, 1876).

2. De cette source sort la traduction persane du Tousi (Constantinople, 1546).

*songes* de Hai Gaon (Ta'bîr nâmahi Hai Gaôn). C'est sans doute la traduction du *Pitarôn Halômôth*, attribué à Hai Gaon, un des derniers *Gaôns* des communautés de Babylonie (969-1038), et imprimé à Ferrare en 1552 [1]; 3° un traité des antidotes (*Kitâb qarbâdî*) : cite un grand nombre de médecins grecs : quelques pages de distiques sur les aliments. Je n'ai point, dans cet examen sommaire, trouvé de nom d'auteur ni de traducteur : il existe à Paris (ms. 1128) une traduction hébraïque d'un traité des antidotes (*aqrâbadhîn*) de Jean de Damas.

4° Histoire sainte en vers persans. Manuscrit non paginé, de 250 feuillets environ, à 18 distiques par page : le mètre est celui de *Vîs et Râmîn.* Les premiers feuillets manquent : le premier chapitre qui soit complet appartient à l'histoire de Joseph (titre : *Angîz kardani zanâni Misr Zuleikâ bar firistâdan Joseph. râ bazindân u farmân burdani Zuleikâ :* les Egyptiennes poussent Zuleika à envoyer Joseph en prison, et Zuleika en donne l'ordre). Le dernier chapitre appartient à l'histoire de David : « *Firistâdani Hîram maliki Cîn sâvarîhâ u tuhfah bahr David;* Hiram, roi de Chine, envoie dons d'hommage et présents à David. » Rien n'indique que le poème finisse là.

Ces deux titres à eux seuls suffisent à nous apprendre avec quelle liberté l'auteur a traité son sujet : c'est la Bible, mise au goût des lecteurs de Firdousi et de Nizâmi. Zuleikha est le nom de la femme de Putiphar dans la tradition poétique des Musulmans : il y aura à voir dans quelle mesure la suit l'auteur juif, et peut-être y a-t-il là quelque lumière à attendre sur l'origine même et les formes premières de cette légende. Hiram est roi de Chine [2], parce que dans Firdousi tout grand roi d'Iran doit recevoir hommage des rois de Cîn et de Mâcîn. L'on est habitué à voir le nom de Hiram attaché à celui de Salomon plutôt qu'à celui de David : le point de départ de la légende de notre chapitre est néanmoins dans la Bible : Rois, I, v, 15. Il y aura à rechercher si l'auteur n'a pas utilisé des Midrashim.

5° Traduction des Psaumes (du psaume 1 au psaume 127). L'intérêt de ce fragment est double : d'abord en ce qu'il comble une lacune de notre collection parisienne où les Psaumes manquent; en second lieu, et surtout, par une notice placée en tête de la traduction et qui nous apprend qu'elle a été faite, avec une traduction du Pentateuque, pour le roi de Perse. Voici l'en-tête :

Beshimka ra*h*manâ u *h*ananâ dar lughati 'arab mî gûyand bism (illahi ra) *h*mâni vara*h*imi dar lafthi pârsî benâmi Khudâi bakhshâyandah u mihirbân al *h*âl benâm i Khudâį bunyâd mê kunam dar nivishtan panj sifrâi tehilîm cunân kih dar ..hân nivishtah shudah berâi hammelek haggadol kîblahi 'âlam shahanshâhî (sic) i r h (= yarûm hôdô) dar nihâyati mubayyani u mashr(û)*h*î dar muvâfiq muthâq (*sic*) hâi alfâth i 'ibrî nivishtah gardîdah.

1. Steinschneider, *Catalogue* et l'article *Jüdische Literatur* dans l'*Encyclopédie Ersch et Gruber*, p. 447.

2. Il n'est pas probable qu'il y ait déformation orthographique pour *Tsor*.

(La formule hébraïque) *Beshimka rahmanâ uhananâ* se dit en arabe : bism (il-lahi ra) *h*mâni vara*h*îmi ; en persan : benâmi Khudâi bakhshâyandah u mihirbân (au nom du Seigneur miséricordieux et bon). *Au nom du Seigneur* je commence à écrire les cinq Livres (et) les Psaumes tels qu'ils ont été écrits dans... [1] pour le grand roi, qui est la *kiblah* du monde, le roi des rois (que sa gloire soit exaltée!) : ils ont été écrits avec explication et éclaircissement parfaits et avec les exacts équivalents (?) des expressions hébraïques.

Quel est le roi de Perse qui a pu ordonner une traduction ou à qui les juifs ont pu offrir une traduction des livres sacrés ? Sans donner à cette question une réponse précise qui, en l'absence d'autres documents, serait pure hypothèse, on peut dire cependant qu'un pareil fait nous reporte assez naturellement vers la dynastie mongole. On sait l'indifférence ou la curiosité religieuse qu'ont montrée les souverains de cette race : les deux types accomplis de ce genre sont, au XIII[e] siècle, Khoubilai Khan, le grand empereur de Chine, au XVII[e], Akbar, le grand empereur des Indes. Les Mongols de Perse montrèrent le même esprit : païens de tradition, hostiles aux musulmans, favorables aux chrétiens et aux juifs, ils oscillèrent longtemps entre deux ou trois religions. Maintes fois le bruit courut en Europe de leur conversion au christianisme. Un d'eux, Ahmed, fut renversé par les Mongols pour avoir embrassé l'islamisme et persécuté les chrétiens. Sous son successeur, Argoun, les juifs jouent un rôle prédominant. Un médecin juif, Saad-addaula, était son premier ministre : il exerça le pouvoir pendant trois ans, de 1284 à 1291 ; il livra tous les emplois supérieurs aux juifs et aux chrétiens qu'il favorisa au détriment des Mongols et des musulmans [2]. « Il réunit autour « de lui des savants et des littérateurs, qu'il encourageait dans leurs tra- « vaux : aussi composa-t-on à sa louange un grand nombre de pièces en « vers et en prose. Une partie de ces panégyriques fut recueillie dans un « volume auquel on donna son nom [3]. » Mais il se rendit odieux au parti militaire, représenté par les Mongols, qui se voyait rejeté au second rang par l'élément civil, et à la masse musulmane de la population qui se voyait dominée par des juifs et des chrétiens. On l'accusait de vouloir fonder une nouvelle religion, de méditer le massacre en masse des nobles, et, Argoun étant tombé malade, le ministre fut massacré quelques jours avant la mort de son maître. La mort de Saad-addaula fut le signal d'une persécution générale contre les juifs.

On pourra supposer, si l'on aime les hypothèses, que c'est Saad-addaula

---

1. Le commencement du mot manque : M. Guyard me suggère très ingénieusement la lecture *dar (sipâ) hân*, à Ispahan. — La langue offre des bizarreries d'expression et de tournure qui semblent indiquer une plume inexpérimentée. *Muthâq* est traduit d'une façon conjecturale.

2. C'est pendant que Saad-addaula était au pouvoir que le pape Nicolas II envoya une ambassade à Argoun pour le remercier de sa tolérance et l'inviter à se convertir. Un instant les princes d'Occident espérèrent avec son secours chasser les musulmans de la Palestine et de l'Asie-antérieure.

3. D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, IV, 31 sq. — Graetz, *Geschichte der Juden*, 2[e] éd., VII, pp. 188, 196 sq.

qui commanda cette traduction pour en faire hommage au suzerain de la Perse. Mais la littérature judéo-persane florissait déjà avant lui, puisque nous en avons un spécimen datant de 1280[1], sous le règne d'*Abaka Khan* qui passa pour chrétien. Argoun n'est donc pas le seul compétiteur, et nous conclurons d'une façon générale que le roi pour qui fut faite notre traduction appartient sans doute à la dynastie mongole, à la seconde moitié du XIIIe siècle, à une époque où la curiosité religieuse était à la mode dans les régions officielles et où l'esprit des Ptolémées et d'Alexandrie soufflait à la cour d'Ispahan.

Une question secondaire se place ici : les traductions du reste de la Bible que nous possédons ont-elles été composées à la même occasion? Sont-elles antérieures ou postérieures? Question à poser plus qu'à résoudre : peut-être trouvera-t-on des manuscrits du reste de la Bible avec le même en-tête; si le Pentateuque et les Psaumes seuls ont été traduits pour le roi, c'est un indice que ce sont les premières parties de la Bible qui aient été traduites, ce que l'on peut attendre d'ailleurs, étant les plus importantes au point de vue liturgique et religieux.

Ces quelques observations suffiront pour montrer l'importance des manuscrits de M. Neubauer; ils prouvent l'existence, parmi les juifs de Perse au moyen âge, d'une littérature originale qui forme une branche spéciale de la littérature persane et qui est destinée à enrichir l'histoire de la langue et de la littérature de la Perse, en même temps qu'à éclairer son histoire religieuse.

James Darmesteter.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Le dernier n° de la *Romania* contient (X, pp. 23-74) le mémoire de M. P. Meyer sur l'histoire en vers de Guillaume le Maréchal, dont nous avons annoncé la découverte dans notre n° du 7 novembre 1881, p. 359. Dans ce mémoire M. Meyer détermine la date de la composition du poème (l'auteur écrivait aux environs de 1225), montre d'après quelles informations et pour qui il a été rédigé et en publie quelques morceaux (près de 1,500 vers), accompagnés d'un commentaire dont l'objet est de mettre en lumière la grande valeur historique de l'œuvre. Entre ces morceaux, le plus remarquable est le récit de la mort de Henri II d'Angleterre; c'est assurément une des plus belles pages que possède la littérature du moyen âge. Un autre morceau, relatif à l'histoire de Richard Cœur-de-Lion et de

1. Selon Théodoret (apud Munk, l. l.), il existait une traduction persane de la Bible faite avant Mahomet. Rien d'impossible à cela : les juifs avaient eu des moments brillants sous les Sassanides. Il ne reste rien de cette période. Il y a sans doute eu des solutions de continuité dans la littérature judéo-persane; mais le mouvement ne s'est jamais complètement interrompu, et on pourra peut-être le suivre quelque jour des Sassanides à notre temps.

Philippe-Auguste, paraîtra prochainement dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*.

— Quelques jours après la mort de Charles Graux, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études et à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Université, il a été décidé, dans une nombreuse réunion tenue à la Bibliothèque de l'Université par ses amis et ses collègues, que des *Mélanges d'érudition classique* seraient publiés et dédiés à sa mémoire. Un comité de cinq membres (MM. Henri Weil, de l'Institut; Gaston Boissier, de l'Académie française; Ernest Lavisse; Alfred Croiset; Louis Havet) a été chargé de demander la collaboration des érudits français et étrangers qui avaient connu Graux, et de pourvoir à la publication du volume dont ils auraient réuni les matériaux. Soixante-dix-sept collaborateurs ont répondu à son appel. Ce sont MM. Eug. Benoist, Bergaigne, Ph. Berger, l'abbé Beurlier, Blass (à Kiel), Boissier, Max Bonnet, Bouché-Leclercq, Bréal, Bruns (à Gœttingue), Cavallin (à Lund), Chatelain, Clermont-Ganneau, Cobet (à Leyde), Coelho (à Lisbonne), Comparetti (à Florence), H. Cordier, A. Croiset, H. Cros, R. Dareste, A. Darmesteter, Léop. Delisle, H. Derenbourg, Ern. Desjardins, l'abbé Duchesne, Dujardin (pour les héliogravures), E. Egger, R. Fœrster (à Kiel), le d^r Eug. Fournier, Gardthausen, (à Leipzig), Gertz (à Copenhague), Gomperz (à Vienne), Jos. Halévy, Haupt (à Wurzbourg), L. Havet, Heiberg (à Copenhague), Ch. Henry, Héron de Villefosse, van Herwerden (à Utrecht), de Hinojosa (à Madrid), Humphreys (à Nashville), Alfr. Jacob, C. Jullian, Lallier, Lambros (à Athènes), Lavisse, Lœve (à Gœttingue), Maass (à Londres), Madvig (à Copenhague), Alb. Martin, Mendelssohn (à Dorpat), Mistchenko (à Kiev), Mowat, K. K. Müller (à Wurzbourg), Nicole (à Genève), P. de Nolhac, Omont, Rayet, S. Reinach, Th. Reinach, Riemann, P.-Ch. Robert, U. Robert, Robiou, de Rochas, Ch.-Ém. Ruelle, F. de Saussure, Schenkl (à Vienne), Schœne (à Dresde), Schwartz (à Rome), Susemihl (à Greifswald), l'abbé Thédenat, Thewrewk de Ponor (à Budapest), Em. Thomas, P. Thomas (à Gand), Vitelli (à Florence), Weil. Le volume aura sept cents pages grand in-8°; il sera précédé d'une biographie de Charles Graux. Le comité invite maintenant les personnes qui voudront s'inscrire comme souscripteurs à lui faire connaître leur adhésion. Le prix de souscription est fixé à vingt francs. Après la clôture de la souscription, le prix du volume sera élevé. Adresser la correspondance, dans le plus bref délai, à M. L. Havet, 16, place Vendôme, Paris.

— Dans le n° 20 de la *Revue politique et littéraire* (20 mai), M. Georges PERROT a rendu compte des publications de l'Ecole française de Rome, entre autres des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. « M. Geffroy a voulu doter son Ecole d'un organe dont le plan et les conditions de périodicité fussent à peu près pour notre Institut italien ce qu'était pour l'Ecole d'Athènes le *Bulletin de correspondance hellénique*. Sa pensée fut de fonder un recueil, qui avec les 4 ou 5 cahiers qu'il donnerait par an, se prêterait à contenir les observations de détail et les informations inédites, de manière à tenir ses lecteurs au courant des principales découvertes qui se feraient à Rome et dans le reste de l'Italie; en même temps, par la variété des études auxquelles il ferait place, ce bulletin représenterait bien la diversité des recherches auxquelles se livre notre jeune colonie romaine... Nous avons sous les yeux la 1^re année que forme un beau volume in-octavo de 392 pages; seize planches, d'une exécution très soignée, accompagnent les articles qui nécessitaient cette illustration. Quelques-unes d'entre elles sont dues à l'habile crayon d'un architecte pensionnaire de la villa Medicis, M. Paul BLONDEL. Il y a là une innovation qui sera féconde. L'architecte et l'archéologue ont besoin l'un de l'autre... Dans le second tome des *Mélanges*, dont le

1er fascicule a déjà paru, M. Geffroy s'apprête à reproduire ce bel *Etat actuel* des ruines du grand Temple de la Fortune prénestine que M. Blondel a exposé l'an dernier ; il sera accompagné d'un texte explicatif dû à M. Emm. Fernique. En attendant, M Blondel a déjà inséré, dans la 1re année des *Mélanges*, une curieuse *Restauration du prétendu théâtre maritime de la villa Adriana*. L'examen attentif des ruines l'a conduit à découvrir un artifice de construction dont on ne connaissait pas encore d'exemples dans l'antiquité. Ce prétendu théâtre maritime n'est autre chose, suivant lui, qu'une maison romaine de forme ronde, entourée d'un canal que permettaient de franchir deux ponts tournants que l'on pouvait ensuite replier, afin d'isoler, dans une retraite d'un luxe inouï, l'empereur et sa suite. Une planche héliotypique reproduit le double dessin de l'auteur, l'état actuel du monument et sa restauration.... Le recueil s'ouvre par une inscription grecque de plus de 200 lignes que M. Adert avait signalée à M. Geffroy: elle se trouve à Taormina de Sicile, et quoique l'estampage en fût déjà entre les mains de M. Eugène Bormann, elle n'avait pas encore été publiée. MM. Lafaye et Alb. Martin ont traduit, expliqué et commenté ce texte ; l'interprétation qu'ils en ont donnée a provoqué une lettre de M. Dominique Comparetti, lettre que les *Mélanges* ont accueillie avec empressement. Une planche héliotypique reproduit le commencement de ce texte et permet au paléographe d'en observer les curieux sigles, dont quelques-uns rappellent déjà ceux des papyrus grecs. (Voir *Revue critique*, 1881, n° 23 et 1882, n° 2, les art. de Ch. Graux). Viennent ensuite vingt inscriptions latines de la *Valle di Terracina*, transcrites et commentées par M. René de la Blanchère. Ce jeune savant, depuis son arrivée à Rome, s'était consacré tout entier à l'étude des *terres pontines* (de Velletri à Terracine, entre les monts Lepini et la mer, région que traversait la voie Appienne)... M. de la Blanchère s'est demandé comment cette province, aujourd'hui presque vide, avait pu, à une époque très reculée, quand elle appartenait à l'active et industrieuse nation des Volsques, nourrir tout un peuple dont il relevait partout les vestiges encore empreints sur le sol. Dans un curieux travail que publie le premier fascicule de la seconde année des « Mélanges », *La Malaria de Rome et le drainage antique*, il essaie de répondre à cette question ; il montre quel était le véritable usage de ces innombrables *cuniculi* ou étroites galeries souterraines qui traversaient en tous sens le sous-sol du pays romain et des terres pontines; comme l'a soupçonné le premier un ingénieur italien, M. di Tucci, c'était tout un système de drainage grâce auquel les prédécesseurs des Romains dans cette contrée s'étaient affranchis de la *malaria*. M. de la Blanchère, sur le littoral des Volsques, a exploré, mesuré et dessiné une centaine de ces *cuniculi ;* il en donnera la carte. Il se propose de démontrer que les Romains n'ont pas su apprécier et continuer ce système de drainage, qu'ils n'en ont pas saisi l'influence sur les tufs et sur la pouzzolane. L'impression qui se dégage de ces études, c'est que la conquête romaine n'a pas agi de la même manière sur les provinces éloignées et sur les territoires voisins de Rome, Tandis que, dans des contrées comme la Gaule cisalpine et la Gaule transalpine, elle provoquait un merveilleux essor de vie et de richesse, elle a appauvri et comme vidé le centre de l'Italie... A l'aide de ces mêmes textes lapidaires M. Lacour-Gayet a pu restituer les *Fastes consulaires des dix premières années du règne d'Antonin le Pieux*. Il s'est servi particulièrement du célèbre manuscrit de Marini (n° 9110 du fonds Vatican) où l'illustre érudit a réuni en les commentant avec une science admirable, près de 1,500 de ces inscriptions sur briques, si riches en renseignements de toute sorte. Les résultats auxquels est arrivé l'auteur de ces *Fastes* ont concordé avec ceux qui figurent dans les papiers inédits de Borghesi; c'est le meilleur éloge que l'on puisse faire de son travail. Nous ne pouvons nous attarder plus longtemps dans cette analyse développée des articles et mémoires que renferme la première année

des *Mélanges*. Signalons seulement la variété qu'ils offrent au lecteur. L'archéologie classique y est surtout représentée par une dissertation de M. Geffroy : *Œnomaüs, Pélops et Hippodamie, vase peint inédit* (planche XIII), qu'accompagne un catalogue' dressé avec le plus grand soin, de tous les vases où paraissent des scènes tirées du même mythe. Au même ordre de recherches se rattachent la note de M. Latour-Gayet sur *un médaillon de verre trouvé dans une catacombe* et celle de M. Lafaye sur *un monument romain de l'étoile d'Isis, bas-relief inédit du musée Kircher* (planche VI) M. E. Müntz donne un fragment intéressant de ses études sur l'histoire des arts au moyen-âge en s'occupant de *Boniface VIII et Giotto*. Ce grand artiste avait peint dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran une vaste fresque où était figurée l'institution par Boniface VIII du grand jubilé de l'an 1300. Le temps n'avait épargné de cette peinture que 3 personnages, et nul souvenir de tout le reste n'était demeuré, quand M. Müntz retrouva un ancien dessin, qui, reproduit dans les *Mélanges* (planche III), nous rend tout au moins la disposition générale et comme l'esquisse de l'une de plus grandes œuvres de la fin du XIIIe siècle (cp *Revue critique*, 1881, n° 20, p. 397). M. Camille Jullian paraît avoir un goût très marqué pour l'époque confuse et si mal connue encore qui s'étend de Dioclétien à la chute de l'empire d'Occident; il nous suffira de renvoyer à trois essais qui témoignent également de la diversité de ses aptitudes et de la sûreté de sa critique : 1° *Note sur un manuscrit de la Notitia dignitatum* ; 2° *Le diptyque de Stilicon au trésor de Monza* ; 3° *Corrections à la liste de Vérone (provinces africaines)*. Ce n'est ni un paléographe, ni un archéologue, ni un epigraphiste que nous promettent ces travaux ; c'est un historien qui se servira de tous ces instruments à la fois pour arriver à découvrir la vérité et à réunir les traits du tableau qu'il veut peindre. Quant à MM. Antoine Thomas et Maurice Faucon, c'est le pur moyen-âge qui les occupe; le premier, brillant élève de MM. Gaston Paris et Arsène Darmesteter, nous promet un romaniste distingué ; le second semble entrer dans la voie qu'a si vaillamment ouverte et frayée M. Müntz; on trouvera bien des faits nouveaux et curieux dans son mémoire sur *Les arts à la cour d'Avignon, sous Clément V, et Jean XXII (1209-1334)*. M. Delaville Le Roulx a fourni une bonne bonne étude de sigillographie en traitant des *Sceaux des prieurs anglais de l'ordre de l'Hopital aux* XIIe et XIIIe *siècles* (planche XIV). L'exécution matérielle de ces fascicules fait le plus grand honneur aux ateliers romains. L'impression, par les soins de M. Cuggiani (typographie de la Paix), est à peu près irréprochable; quant aux planches d'héliotypie, la maison Martelli avait déjà fait ses preuves, notamment par la bonne exécution du *Mystère de sainte Agnès*, publiée par M. Monaci. (Cp. *Revue critique*, 1881, n° 6, art. 24). Nous ne saurions trop signaler et recommander les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* à tous ceux qu'intéresse, par l'un ou l'autre de ses aspects, l'étude d'un passé qui s'étend depuis les origines même de la civilisation antique jusqu'aux siècles brillants de la Renaissance florentine. L'unité du recueil, elle n'est pas dans les titres et dans le sujet des mémoires ; elle est dans la recherche patiente et scrupuleuse du vrai, dans la communauté d'esprit et de méthode, dans la direction vraiment scientifique que M. Geffroy sait imprimer à des études qui paraissent au premier abord si différentes. L'Ecole de Rome a déjà ses traditions ; elles sont nées avec M. Albert Dumont, et elles n'ont pas cessé de s'affermir sous son éminent successeur ; elles s'imposent aujourd'hui à tous ces jeunes gens, d'origines si diverses, qui viennent se grouper autour de la Bibliothèque du palais de Farnèse et dont chacun a fourni ou fournira quelques pages aux *Mélanges*. »

— Nous lisons dans le même article de M. G. Perrot que M. l'abbé Duchesne va, « grâce au concours du ministère de l'instruction publique, pouvoir publier intégralement, dans des conditions excellentes, le *Liber pontificalis*. M. Duchesne a com-

paré, en vue de la constitution du texte, plus de 100 manuscrits épars en Europe. Nul n'était mieux placé pour nous donner de ce livre une édition vraiment critique, celle que l'Allemagne, de son côté, s'apprêtait à tenter. Très bien préparé par ses recherches antérieures, M. Duchesne pourra, nous l'espérons, prévenir ses savants rivaux ».

— Le 1[er] janvier 1883 paraîtra le *Bulletin d'histoire et d'archéologie* du diocèse de Paris; parmi les articles et travaux qui paraîtront dans ce recueil, nous pouvons citer à l'avance : de M. l'abbé N. Dufour, *L'état du diocèse de Paris en 1789* et *les Charniers de l'Eglise de Paris*; de M. Rohault de Fleury, le *Cimetière mérovingien découvert à Montmartre;* de M. l'abbé Delarc, secrétaire du comité d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris, une étude sur l'évêque *Gozlin;* de M. l'abbé de Madaune, une *Histoire de M. de Juigné, archevêque de Paris;* de M. l'abbé Konig, *Les curés et les confréries de la paroisse Saint-Eustache de 1223 à 1789;* de M. l'abbé Delaage, une *Histoire de l'église Saint-Laurent;* de M. l'abbé Protois, une *Histoire de saint Leu et de l'église Saint-Leu*; de M. l'abbé Bozon, une étude sur *Le cardinal de Retz et les Gondi*, etc. Le comité doit publier également un *Inventaire des chartes des évêques de Paris*, et un atlas du diocèse de Paris en 1789, dont l'exéution sera confiée à M. Longnon et Dufour.

— Notre précédent numéro a donné un article sur l'*Archéologie grecque* de M. Max. Collignon. Ce volume fait partie d'une *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, publiée par la librairie Quantin sous le patronage de l'administration et dirigée par M. Jules Comte, chef de la division de l'enseignement au ministère des Beaux-Arts. Cette bibliothèque comprendra une centaine de volumes. Quatre ont paru à la fois à la fin de l'année 1881 ; ce sont, outre le manuel d'*Archéologie grecque*, de M. Collignon, *La peinture hollandaise*, par M. Henry Havard (288 pp. et 92 grav.); *La mosaïque*, par M. Gerspach (272 pp. et 68 grav.), et *L'anatomie artistique*, par M. Mathias Duval (336 pp. et 77 grav.). Une vingtaine d'autres volumes sont déjà entièrement rédigés et paraîtront dans le cours de l'année 1882 ; ce sont : *Précis de l'histoire de l'art*, par M. Eug. Guillaume; *La sculpture*, par M. de Ronchaud; *La peinture*, par M. Paul Mantz; *La gravure*, par M. le vicomte Henri Delaborde; *L'architecture*, par M. Chipiez ; *L'ornementation*, par M. Ph. Burty; *La musique*, par M. Bourgault-Ducoudray ; et, outre ces volumes généraux, des volumes spéciaux : *La peinture française*, par M. le marquis de Chennevières ; *La peinture italienne*, par M. G. Lafenestre; *La peinture espagnole*, par M. Paul Lefort; *La peinture anglaise*, par M. Ernest Chesneau; *La peinture française moderne*, par M. Roger Ballu; *La céramique*, par M. Henry Havard; *La sculpture italienne*, par M. G. Lafenestre; *La sculpture française*, par M. A. de Montaiglon; *Inventaire artistique de la France*, par M. Marius Vachon; *La mythologie figurée*, par M. Max. Collignon; *L'archéologie étrusque et romaine*, par M. Jules Martha ; *L'architecture gothique*, par M. Louis Gonse ; *La tapisserie*, par M. Eugène Müntz; *L'art byzantin*, par M. Bayet ; *L'archéologie orientale*, par M. Maspero ; *Les styles français*, par M. Chipiez; *Les procédés actuels de gravure*, par M. de Lostalot. Viendront ensuite des volumes spéciaux sur les architectures de l'antiquité, de l'Italie, du Nord, sur les bois sculptés, les pierres dures et les médailles, la construction, la joaillerie et la bijouterie, l'orfèvrerie, la verrerie, les étoffes, les ivoires, les bronzes, le costume, etc., etc. Tous ces volumes sont cartonnés et se vendent au prix uniforme de 3 fr. 50.

— M. Jacques Gebelin, professeur au lycée de Bordeaux, nous envoie la lettre suivante : « La *Revue critique* du 8 mai 1882, dont j'ai aujourd'hui connaissance, contient un article relatif à mes thèses de doctorat ès-lettres. Je ne puis laisser passer

sans réponse les mots suivants : « L'obligation du service militaire est, à coup sûr, « un principe excellent, mais, en fait, l'organisation des milices était déplorable... « M. Gebelin ne veut pas en convenir : *pour lui tout est parfait dans le système qu'il « étudie* ». Je souligne ces derniers mots, car la critique est étrange. L'auteur de l'article me fait dire absolument tout le contraire de ce que j'ai dit à la Sorbonne et de ce que j'ai écrit dans mon *Histoire des milices provinciales*. J'ai consacré un chapitre entier (Livre V, chapitre 1) au jugement à porter sur les milices; ce chapitre a trente pages. J'y renvoie le lecteur. Je me borne à transcrire ici quelques indications du sommaire que j'ai placé en tête du chapitre : « Infériorité militaire...; infériorité « morale... Impopularité de la milice; effets et causes de cette impopularité... »

— Depuis le 6 mai 1882 paraît, tous les samedis, *La Jeune Revue scientifique et littéraire* (16 pages grand in-8°, 40 centimes). Ce « journal de vulgarisation et d'éducation », comme dit le sous-titre, se propose de reproduire les *conférences scolaires* les plus intéressantes; de publier des vers, des nouvelles, des chroniques composés exprès pour le jeune public auquel il s'adresse; de signaler parmi les livres nouveaux les ouvrages de récréation qui peuvent entrer dans la bibliothèque de l'école ou de la famille; il consacre des articles aux livres d'étude, aux méthodes nouvelles, etc. Il est dirigé, pour la partie scientifique, par M. E. Boudréaux, conservateur des collections de physique à l'Ecole polytechnique et professeur à l'Ecole normale supérieure d'instituteurs et d'institutrices de la Seine; pour la partie littéraire, par M. de La Hautière, professeur de philosophie au lycée Fontanes; l'éditeur et administrateur-gérant est M. Georges Chamerot. (Prix du numéro : 40 centimes; prix de l'abonnement annuel, 18 francs.)

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 26 mai 1882.*

L'Académie reçoit la nouvelle de la mort de M. Chabas, l'un de ses correspondants.

L'Académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, M. le président fait connaître les décisions des commissions chargées de juger divers concours. Le prix Brunet, dont le sujet était la *Bibliographie aristotélique*, est décerné à M. M. Schwab, de la Bibliothèque nationale. Deux des prix Bordin, qui avaient été prorogés à cette année, ne sont pas décernés. Le sujet du premier, *Etude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan*, est remis au concours pour l'année 1884; les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1883. L'autre sujet, *Etude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Egypte*, est retiré du concours.

M. Hauréau dépose sur le bureau un recueil de pièces relatives aux travaux d'une commission archéologique qui vient d'être instituée au Kef par M. le général d'Aubigny. Ces pièces, qui sont adressées à l'Académie par M. le colonel de Puymorin, président de la commission, comprennent entre autres les copies d'un grand nombre d'inscriptions tumulaires.

M. H. Weil lit une notice sur un feuillet de parchemin qui contient une partie du texte de la seconde parabase des *Oiseaux* d'Aristophane. Ce feuillet a été trouvé dans le Fayoum, à Médinet-el-Farès, l'ancienne Arsinoé. On possède déjà un certain nombre de fragments de manuscrits grecs trouvés au même endroit; il est probable qu'ils proviennent d'une même bibliothèque, celle de quelque couvent qui devait exister autrefois dans cette région. Tous les manuscrits trouvés à Médinet-el-Farès sont, au plus tard, du VIe siècle de notre ère, et il y a lieu de croire que celui dont M. Weil entretient aujourd'hui l'Académie est au moins aussi ancien. Il est donc de beaucoup antérieur à tous les manuscrits connus d'Aristophane, dont les plus anciens sont du XIe siècle. Le feuillet de Médinet-el-Farès donne un texte écrit avec soin; les mots sont accentués et pourvus d'apostrophe; les vers sont séparés et alignés différemment selon le mètre employé pour chacun, les plus longs commençant plus près de la marge de gauche et les plus courts plus près du milieu de la

page. La comparaison des leçons avec celles des éditions et des manuscrits connus montre que certaines fautes traditionnelles étaient déjà entrées dans le texte au VIe siècle; parfois, au contraire, le feuillet nouvellement découvert donne des leçons neuves et bonnes, qui n'avaient pas été soupçonnées jusqu'ici. Il y a des scolies marginales, d'une écriture très fine et à peine lisible; une de ces notes confirme l'existence d'un mot qui est donné par de très bons manuscrits et dont la lecture avait été contestée à tort par les philologues modernes.

M. P.-Ch. Robert commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Gondovald et les Monnaies au nom de Maurice Tibère*. Plusieurs monnaies, frappées à Marseille et à Arles, au nom et à l'effigie de l'empereur Maurice Tibère, ont été attribuées par Bonamy, membre de l'ancienne Académie des inscriptions, à Gondovald, prétendu fils de Clotaire Ier, qui envahit et occupa un moment la Provence à la fin du VIe siècle. Ce Gondovald, ayant vainement tenté de faire valoir en Gaule ses prétentions à la succession de Clotaire, s'était réfugié à Constantinople; c'est de là qu'il repartit pour tenter son expédition en Provence. Selon Bonamy, cette expédition était concertée avec l'empereur byzantin, qui avait fourni à Gondovald de l'argent et des vaisseaux, à condition qu'il rétablirait au moins de nom l'autorité impériale en Gaule et qu'il ne prétendrait tenir son pouvoir que d'une délégation de l'empereur. C'est en exécution de ce traité que Gondovald, maître de la Provence, aurait frappé des monnaies au nom de Maurice. L'opinion de Bonamy a été acceptée par Charles Lenormant, par M. de Saulcy, autrefois par M. P.-Ch. Robert lui-même et, tout récemment, par M. Deloche, dans un mémoire communiqué à l'Académie, au sujet de quelques monuments qui fournissent des renseignements sur la prononciation du C latin à l'époque de la décadence. M. P.-Ch. Robert déclare qu'après un nouvel examen il ne peut adopter cette opinion. Il se propose d'établir : 1° que Gondovald n'a pas agi de concert avec l'empereur byzantin et n'a reçu de lui aucune espèce de secours; 2° que Gondovald n'a pas réussi à établir son autorité en Provence et n'a pu, par conséquent, y battre monnaie; 3° que l'existence des monnaies gauloises au type de Maurice Tibère se rattache à un système général d'imitation des monnaies romaines, qui a été très largement pratiqué par les princes mérovingiens et qui a porté également sur les monnaies de beaucoup d'autres empereurs, soit de l'Occident, soit de l'Orient. Le chapitre lu à cette séance est consacré à la démonstration du premier de ces trois points. M. Robert montre que le récit de Grégoire de Tours, notre seule source de renseignements pour l'histoire de Gondovald, ne laisse soupçonner aucune immixtion de l'empereur byzantin en cette affaire. Un seul mot a pu donner lieu à cette idée : l'évêque de Marseille, Théodore, ayant bien accueilli Gondovald à son arrivée, Gontran Boson, qui soutenait la cause des rois mérovingiens attaqués par le prétendant, reprocha à cet évêque d'avoir introduit dans la Gaule un homme qui voulait, dit-il, replacer le pays sous le régime impérial. Ce n'est là, dit M. Robert, qu'une parole passionnée, une accusation en l'air. Si l'empereur eût réellement soutenu Gondovald, il lui aurait donné, ainsi qu'on l'a supposé, des secours en hommes, en vaisseaux ou en argent. Il n'est pas dit un mot de ces secours dans le récit de Grégoire.

M. Deloche répond en quelques mots à cette première partie du mémoire de M. Robert. Il croit qu'il faut attacher une grande importance aux paroles de Gontran Boson sur l'évêque Théodore et que ces paroles nous révèlent la véritable opinion des contemporains sur le caractère de l'entreprise de Gondovald. Il fait remarquer en outre que Gondovald était sans ressources à son départ pour Constantinople et qu'à son retour de cette ville, lorsqu'il débarque en Provence, on le voit chargé de trésors et distribuant de riches présents à ses partisans. D'où pouvaient lui venir ces richesses, sinon des libéralités de l'empereur chez lequel il venait de séjourner?

M. Léon Renier communique cinq inscriptions recueillies en Algérie, à Aumale, l'antique Auzia, par M. P. Fière. Quatre de ces inscriptions, du commencement du IIIe siècle de notre ère, mentionnent les divinités, au nombre de deux, appelées les Dieux Célestes Augustes. — M. Renier déplore les mauvaises conditions où se trouve l'Algérie pour la conservation des monuments historiques. Des inscriptions qu'il a lui-même vues et copiées en Algérie et dont il a publié le texte, plus de la moitié ont disparu aujourd'hui. Les unes ont été détruites par les colons, les autres volées par des voyageurs et emportées à l'étranger. Il serait bien à désirer que l'autorité prît des mesures efficaces pour empêcher de pareils faits.

M. Le Blant communique quelques inscriptions relevées entre *Tuburbo Minus et Cluacaria*, par le P. Delattre, de Saint-Louis de Carthage. Ces inscriptions témoignent que le lieu où elles ont été trouvées portait, à l'époque romaine, le nom de *Thibiuca*.

Ouvrages présentés — par M. Le Blant : Gibert (Honoré), *le Musée d'Aix*; — par M. Ad. Regnier : Senart, *Prâcrits et sanscrit bouddhique* (extrait du *Journal asiatique*); — par M. Renan : 1° Loth, *Essai sur le verbe celtique*; 2° Lanzone, *Dizionario di mitologia egizia*.

Julien Havet.

ERRATUM. — N° 21, art. 91, p 403, ligne 1, au lieu de « interpolation » lire *interprétation*.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 12 Juin — 1882



108. — **De Plauti substantivis** scripsit Hermannus Rassow. Besonderer Abdruck aus dem zwœlften Supplementbande der Jahrbücher für classische Philologie. Leipzig, Teubner. 1881. P. 591-732, in-8°.

Le premier tiers de cet opuscule contient diverses observations sur les substantifs employés par Plaute; les deux autres tiers sont remplis par un index de ces substantifs. Dans le plan que s'était tracé l'auteur, la confection de cet index était chose accessoire; il est formé d'un ensemble de notes nombreuses et minutieuses, recueillies seulement pour l'amour des conclusions que leur rapprochement devait suggérer. En réalité elles seront beaucoup plus utiles par elles-mêmes, et l'accessoire se trouve être le principal.

Ce n'est pas que la partie personnelle du travail de M. Rassow soit sans intérêt. Il est curieux d'apprendre que Plaute aimait beaucoup les mots en *tio*, et qu'il en était de même de Pline le jeune, tandis que Claudien a employé avec prédilection les abstraits en *tus* de la quatrième déclinaison. Il est plus curieux, et plus inattendu, de constater que 40 pour 100 des substantifs employés par Plaute ne se trouvent qu'une fois chacun dans ses comédies. Il est commode de trouver groupés tous les noms féminins en *trix* ou tous les diminutifs en *ula*, ou encore tous les composés formés de deux noms, ou les synonymes de même racine, comme *pauperies* et *paupertas*, ou tous les substantifs (noms communs et noms propres) empruntés au grec. Enfin il y a profit à lire telle remarque judicieuse sur la constitution d'un vers ou sur l'étymologie d'un mot. Mais tout cela ne rend pas aux plautinistes des services continuels et indispensables. L'index de M. Rassow est au contraire un très précieux outil, soit qu'on ait à retrouver une citation, ou à vérifier la prosodie d'un mot dans tous les exemples qu'en offre le poète, ou à étudier d'une façon méthodique le vocabulaire de Plaute, ou à rechercher si les divers mots d'une locution complexe sont toujours placés dans un ordre constant, ou à réunir dans un intérêt quelconque tous les passages parallèles,

ou tout bonnement à s'assurer si tel mot est ou non dans Plaute. C'est donc l'index qu'il nous faut surtout apprécier.

Disons tout de suite que cet index, tel qu'il est, sera extrêmement utile, que tous les latinistes auront profit à le mettre dans leur bibliothèque, qu'enfin M. Rassow a fait preuve dans sa brochure de toutes les connaissances et de toutes les aptitudes qui lui permettraient de faire quelque chose d'absolument excellent dans ce genre, et qu'il serait tout à fait désirable qu'après son index des substantifs il publiât un index des adjectifs et adverbes, puis un index des verbes. Mais, précisément parce que j'émets ici ce vœu, je crois à propos de dire les défauts de l'index actuel aussi bien que ses qualités.

Au point de vue de la disposition, c'est une excellente chose que d'avoir désigné les formes diverses du même substantif par l'abréviation du nom du cas. Ainsi : « luna *NS*. Am 274; *Ac*. As 198 », c'est-à-dire : *luna* se trouve au nominatif singulier au vers 274 de l'*Amphitruo*, à l'accusatif au vers 198 de l'*Asinaria*. Au premier abord il semble qu'il serait plus simple de mettre *luna* et *lunam*. En réalité le procédé de M. Rassow est seul bon, car il dispense de rapporter le fatras des variantes d'orthographe, portant sur la flexion ou sur le radical, comme *litis lites, praemii praemi, thesaurus thensaurus*... Mais il fallait, et il faudrait dans un nouveau travail du même genre, désigner les passages par trois chiffres successifs indiquant l'acte, la scène, le vers. Cela tient un peu plus de place, mais le lecteur peut se servir de toutes les éditions passées, présentes et futures, et ne perd pas son temps à se débrouiller dans les chiffres plus simples mais très discordants des éditeurs d'aujourd'hui. Il est temps vraiment de réagir contre la manie numérotante qui fait ravage depuis un certain nombre d'années. — L'auteur suit l'orthographe inconséquente des Allemands, qui distinguent *u* et *v* sans distinguer *i* et *j*. Peu importe pour l'aspect des mots, mais dans l'ordre alphabétique il est fâcheux qu'il ait classé *u* et *v* comme deux lettres.

M. Rassow a fait quelques efforts pour séparer les leçons traditionnelles des leçons conjecturales. Mais il faudrait plus de précision à cet égard. Ainsi il indique sans observation un exemple d'*obsequentiam* dans l'*Asinaria*. Il est parfaitement certain à mes yeux que Plaute a bien écrit *obsequentiam*. Mais pourtant je voudrais voir un signe quelconque marquer que cette leçon vient de conjecture, que nos manuscrits ont *obsequellam*, et ceux de Nonius qui cite ce vers, *obsequelam*. Ce n'est pas tout, je voudrais qu'*obsequelam* fût ajouté à son rang, avec un autre signe indiquant que c'est une forme traditionnelle à rejeter. — Le mal vient de ce que M. Rassow n'a pas eu une méthode assez sévère pour le choix des éditions. Pour l'*Asinaria* par exemple il suit celle de M. Fleckeisen, qui n'est bonne à rien pour construire un index et en général pour faire des recherches quelconques. Celle de M. Ussing, quelques reproches qu'on ait pu lui faire, eût été un guide beaucoup meilleur. Pour le *Rudens* il eût fallu prendre l'édition Benoist,

dont les notes indiquent la tradition pour tous les cas importants. Ainsi M. Rassow eût appris dans l'édition Benoist que *seruitutem* (IV, II, 13), n'est qu'une conjecture pour *sententiam*. Pour les *Captifs* il n'eût pas fallu, dans un travail publié en 1881, négliger l'édition Sonnenschein de 1879 et celle de 1880. Au vers III, IV, 82 M. Rassow y eût trouvé la vraie leçon *hortamenta* de J, reléguée il est vrai dans l'appareil critique, mais qui doit être substituée sans hésitation à la leçon *ornamenta* de B. Cf. les *Tragicorum fragmenta* de Ribbeck, seconde édition, à l'*Aiax mastigophorus* de Livius Andronicus.

Une dernière critique, c'est que le plan même du travail de M. Rassow isole les substantifs non-seulement des verbes, mais des adjectifs et des adverbes. Or, en latin, la distinction des adjectifs et des substantifs est illusoire. C'est au fond une subtilité de chercher si *bubula* est en latin adjectif ou substantif, tout comme de chercher si en français *du bordeaux* est nom propre ou nom commun. La distinction des substantifs et des adverbes est également impossible. M. Rassow admet *modo* et exclut *ilico :* évidemment cela est arbitraire. Mais n'appuyons pas trop sur ce défaut du plan, qui tient à ce qu'au début l'auteur croyait faire autre chose qu'un index. Souhaitons seulement qu'il entreprenne, la prochaine fois, un travail conçu sur une base plus large.

Louis HAVET.

---

109. — **Louis XV et Elisabeth de Russie,** par Albert VANDAL. Paris, Plon, in-8°, XV-446 p. [1].

Ce volume, d'une lecture très agréable, retrace plusieurs des épisodes les plus intéressants de l'histoire des relations entre la France et la Russie au XVIIIe siècle. L'ambassade romanesque de La Chétardie est l'épisode principal de ces négociations d'alliance que Pierre Ier avait désiré de nouer et que Louis XV vit aboutir sans savoir en retirer tout le parti qu'il aurait pu. L'auteur a travaillé aux Archives des affaires étrangères et il a fort habilement mis en œuvre les documents très intéressants et souvent très neufs qu'il a recueillis. En recommandant la lecture de son ouvrage, je dois cependant faire quelques réserves. M. Albert Vandal me paraît s'être un peu trop renfermé dans ses pièces d'archives ; il aurait eu profit à regarder un peu plus au dehors et à faire de plus longues stations dans les bibliothèques. Je n'ai garde de le blâmer d'avoir su, comme il l'a fait, composer une œuvre vivante et animée ; mais son récit aurait encore gagné en couleur, s'il avait étudié de plus près l'état des mœurs contemporaines en Russie. Il aurait aussi gagné en largeur, si l'auteur, qui ne manque cependant ni de connais-

1. L'ouvrage vient d'avoir une deuxième édition.

sances, ni de vues d'ensemble, s'était un peu plus enhardi à considérer dans leurs rapports généraux les grands événements de l'Europe au milieu desquels se meuvent ses personnages. Il aurait puisé dans cette étude les éléments d'une critique plus ferme de la politique qu'il expose et pour laquelle il se prononce un peu trop exclusivement. Il ne me paraît pas tenir assez de compte du rôle que jouait alors la Pologne dans l'équilibre européen et dans la politique française; il semble par moments qu'il ait sous les yeux une carte de l'Europe en 1882, au lieu d'une carte du temps de Louis XV. Il est sévère pour ce prince et pour sa politique. Il ne l'est pas trop et il fournit des raisons péremptoires de partager sur ce point ses conclusions.

A. S.

---

110. — **L'Ecole de village pendant la Révolution**, par Albert BABEAU. Paris, Didier. 1 vol. in-12 de XI-272 pages.

Les travaux que M. Albert Babeau a publiés jusqu'à ce jour ont une valeur et une importance telles qu'on est fâché, en voyant son nouvel ouvrage sur l'*Ecole de village pendant la Révolution*, de n'avoir pas entre les mains un plus gros volume. 180 pages sur un pareil sujet, c'est bien peu de chose; on voudrait espérer que M. B. reprendra son travail en vue d'une seconde édition, de manière à le compléter et à le rendre digne, par l'abondance des documents, du *Village* et de *La ville sous l'ancien régime*.

Tel qu'il est, ce petit livre est d'un très grand intérêt, et il faut le lire avec attention si l'on veut savoir ce que la Révolution française a fait pour l'instruction populaire. M. B. a poursuivi pour son propre compte, et en s'attachant à étudier plus particulièrement cette région du nord-est qu'il connaît si bien, l'enquête minutieuse que le ministère de l'Instruction publique veut étendre à toute la France; il est arrivé à des conclusions que l'enquête générale modifiera peut-être : « L'œuvre de la Révolution française, en matière d'enseignement primaire, fut, comme toutes les choses humaines, un mélange de bien et de mal, et il serait aussi injuste de la blâmer sans réserve que de l'exalter sans mesure. » Les grands desseins de la Convention ont avorté, ajoute M. B., surtout à cause de « l'incroyable incapacité » du Directoire. Les raisons de cet « avortement », M. B. les donne avec une grande franchise en disant que la Révolution française a eu le double tort de vouloir déraciner la foi religieuse à laquelle tenaient nos pères, et de prétendre substituer l'Etat à la famille et à cette autre famille que nous appelons une commune, que nos pères appelaient une paroisse. C'est, en un mot, la fureur antireligieuse des révolutionnaires, montagnards ou girondins, qui a privé les enfants, pendant plus de dix ans, du secours des maîtres d'école. Les

écoles étaient « nombreuses dans les campagnes, » dit M. B., qui me paraît juger trop favorablement l'ancien régime en appliquant à toute la France ce qui était vrai de la seule région de l'Est. « Les cahiers du clergé, dit-il encore, sont ceux qui contenaient le plus grand nombre de vœux en faveur de l'instruction » (p. 41), et c'est en haine du clergé que la Législative et surtout la Convention ont dépeuplé les écoles. En 1795, lorsque la Convention délivrée de Robespierre eut rétabli le culte, les écoles se rouvrirent en même temps que les églises; mais l'intolérance stupide du Directoire les referma, et ainsi, pour n'avoir pas su respecter la première de toutes les libertés, la liberté de conscience, les républicains ont plongé leur patrie dans l'ignorance et rendu possible le despotisme de Napoléon.

Voilà des affirmations catégoriques, mais il faudrait les appuyer sur un très grand nombre de preuves, à la manière de M. Taine, et les documents imprimés ou manuscrits ne manquent pas. Le livre de M. B. est un résumé très habilement composé, mais ce n'est qu'un résumé, et l'on est en droit de demander bien davantage à un savant qui fait autorité comme M. Albert Babeau.

A. Gazier.

---

111. — **Gœthe-Jahrbuch,** hrsg. v. Ludwig Geiger. III Band. Frankfurt am Main, Rütten u. Loening, 1882. In-8°, viii et 468 p.

Le *Gœthe Jahrbuch* de 1882 a paru le jour même où Gœthe mourut il y a cinquante ans, le 22 mars. Il renferme les études suivantes [1] : I. de M. L. von Urlichs : *Gœthe et l'antique*, un des articles les plus instructifs du volume ; II. de M. Alois Brandl, l'*accueil fait en Angleterre aux œuvres de la jeunesse de Gœthe*, étude fort intéressante : l'impression produite par la première traduction de *Werther* (1779), les imitations du roman (Taylor, Reynolds, Alex. Thomson, John Armstrong), les essais de Mackenzie et de Ash sur les premiers drames de Gœthe, la ballade de l'*Erlenkœnig* refaite en anglais par Lewis et par Walter Scott, la parodie de Hookham Frere et de Canning, *the Rovers or the double entertainment* dirigée contre les premiers drames de Gœthe et de Schiller et publiée par la revue hebdomadaire l'*Anti-Jacobin ;* la traduction de *Gœtz de Berlichingen* par Walter Scott et l'influence de la pièce allemande sur le *Lay of the last minstrel* et *Marmion,* Byron, Shelley, l'étude du poète allemand devenant peu à peu plus sérieuse et s'étendant, avec Carlyle, à toutes les œuvres de Gœthe, tels sont les événements et les personnages que nous présente M. Brandl dans son travail un peu court, mais curieux et original ; III. une étude

1. Remarquons que les rubriques *Abhandlungen* et *Forschungen* ont été fondues en une seule, *Abhandlungen und Forschungen.*

de M. Erich Schmidt sur *Faust et le* XVI[e] *siècle*, l'auteur cherche avec beaucoup d'esprit et de savoir ce qu'il appelle les traits de Faust, le *faustischer Zug* et le « titanisme » dans des personnages comme Hutten, Luther, Paracelse; il analyse le *Volksbuch* paru en 1587 chez Spies et dont l'idée lui semble être « l'union de la science de la Renaissance avec la beauté antique », la nouvelle édition très augmentée du livre de Spies (1590) et le *Faust* de Marlowe; IV. une étude de M. H. Düntzer « *les vues de Gœthe sur la tragédie* », travail d'ensemble qu'on ne lira pas sans profit; V. une causerie ingénieuse de M. W. Scherer sur l'arrangement adopté par Gœthe dans la publication de ses œuvres complètes; M. Scherer espère d'ailleurs reprendre un jour ce sujet et parler plus à fond des intentions (*Haupt-und Nebenzwecke*) qui guidaient l'écrivain dans la disposition de ses écrits; VI. M. Daniel Jacoby rapproche des passages de Schiller et de Gœthe; rapprochements attachants, parfois subtils, et qui témoignent de lectures étendues. — La deuxième partie du vol. est formée par les *Nouvelles communications*; ce sont des lettres de Gœthe à Silvie de Ziegesar, à Leop. de Henning, à Henri Meyer, au chancelier de Müller, et — la perle du volume, — des lettres échangées entre Gœthe, Klinger, la princesse Galitzin, Overberg et Stolberg. La famille de Gœthe a enfin ouvert ses archives, et les petits-fils du poète ont permis à M. Bratranek de publier dans le *Gœthe-Jahrbuch* quelques-uns de ces documents attendus avec impatience et jusqu'ici jalousement dérobés à la curiosité des chercheurs. Les lettres de Gœthe et de Klinger, écrites dans la dernière période de leur vie, offrent un grand intérêt; elles nous donnent de nouvelles informations sur la jeunesse de l'auteur de *Sturm und Drang* qui revient volontiers sur le passé et rappelle à Gœthe, non sans mélancolie, les jours de Weimar; la belle et longue lettre du 26 mai 1814 nous apprend que le titre devenu célèbre de *Sturm und Drang* fut suggéré à Klinger par l' « apôtre » Kaufmann. — La troisième partie, intitulée « *Miscellen, Chronik, Bibliographie* » comprend vingt-huit articles et articulets où nous relèverons les deux importantes notices de M. L. Geiger sur le *Neveu de Rameau*, traduit par Gœthe, la note de M. W. Creizenach sur les deux épîtres de Gœthe à Gotter [1], celles de M. Zart sur le nom de Mephistopheles, de M. Bucher sur le nom de Sapupi, de M. Rollett sur Gœthe et la glyptique, etc. Si attrayante que soit la conjecture de M. Jacoby sur la pièce de vers *Adler und Taube*, nous ne pouvons croire qu'elle ne soit simplement qu'une réponse aux moqueries de Herder. La chronique et la bibliographie font, comme toujours, honneur à M. L. G. qui y a rassemblé sous une forme concise les ren-

---

1. Le manuscrit de ces épîtres appartenait à un Francfortois qui refusait de le publier, mais le lisait volontiers à ses visiteurs; il comptait sans M. Creizenach, dont la mémoire était extraordinaire, et qui, après n'avoir entendu qu'une fois la lecture du manuscrit, le reproduisit mot pour mot et le publia dans une revue.

seignements les plus exacts et les plus complets; en outre, le jeune et savant éditeur du recueil a dressé une table des trois premiers volumes du *Gœthe-Jahrbuch* et il annonce que chaque vol. renfermera désormais une table des matières très détaillée ainsi qu'un portrait de Gœthe ou de ses amis [1]. Aussi, ne pouvons-nous terminer cet article sans exprimer notre vive reconnaissance à M. L. Géiger; on peut dire de lui ce que Gleim disait de Boie, le directeur de l' « Almanach des Muses de Gœttingue », *er macht seine Sachen vortrefflich.*

A. CHUQUET.

---

# VARIÉTÉS

**Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie — XVII<sup></sup>-XIX siècles.**

## VI

*D'Herbelot.* — 1625-1695.

A Paris, ce 22 octobre 1695.

MONSEIGNEUR,

L'honneur qu'il a plu à Vostre Altesse Sérénissime de me faire par sa dernière du 30 septembre, et la joye que j'ay ressenti, en y apprenant qu'Elle daignoit bien vouloir jetter les yeux sur ma Bibliothèque orientale, en l'estat qu'elle est, m'ont obligé de la remettre aussi tost entre les mains de M[r] le Marquis Salviati, pour lui estre envoiée par la première commodité. Comme cet ouvrage a pris sa naissance sous les auspices favorables et sous l'auguste protection de Vostre Altesse Sérénissime, j'espère qu'elle le recevra avec quelque témoignage de bonté et d'aggréement, et qu'Elle aura plus d'égard à l'empressement que j'ay eu de suivre ses ordres qu'à la qualité du présent que je lui fais, puisqu'il ne peut tirer son prix d'ailleurs que de mon obéissance. J'ay pris dans cet ouvrage la liberté de faire mention en quelques endroits de manuscrits de la Bibliothèque du cabinet de Vostre Altesse Sérénissime; mais je n'ay pas osé en donner le catalogue entier sans son congé, et je me flatte cependant de l'espérance d'en pouvoir enrichir une seconde partie de ce mesme ouvrage qui est desjà preste, si cette première paroist digne à ses yeux de paroistre au jour. Je suis cependant dans l'attente de ses com-

---

1. Le portrait de Gœthe qui figure en tête du volume, est de toute beauté; c'est celui qui fut fait par Schwerdgeburth en 1832.

mandements, lesquels je recevray toujours avec un très profond respect, en qualité de celuy qui fera profession toute sa vie d'estre

de Vostre Altesse Sérénissime

le très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

D'HERBELOT.

(Florence. Archives d'Etat. Correspondance de Côme III, filza 1134; ancien 133).

VII

*André Dacier.* — 1651-1722.

MONSEIGNEUR,

Ce n'est point un présent que j'ay l'honneur de faire à Vostre Altesse Royale, c'est une dette dont je tâche de m'aquitter. Vostre bibliothèque de S^t Laurent, que vos prédécesseurs, de glorieuse mémoire, et Vostre Altesse Royale ont enrichie et embellie avec tant de soin et de dépense m'a fourni un trésor que je n'aurois pas trouvé ailleurs. M^r Antonio Salvini, aussy officieux que sçavant, a eu la bonté de m'envoyer des extraits d'un des plus excellents manuscripts qui soient dans l'Europe. Comme c'est à la magnificence de Vostre Altesse Royale que je dois la perfection de cet ouvrage qui paroist aujourd'hui plus sain et plus entier qu'il n'a esté jusqu'icy — je vous supplie, Monseigneur, de permettre qu'il aille non pas orner, mais augmenter vostre fameuse bibliothèque.

En m'aquittant d'un si juste devoir, javoueray à Vostre Altesse Royale que j'ose aspirer à l'honneur de son suffrage. C'est sans doute, Monseigneur, une ambition trop déréglée et je sçay combien cella est audessus de moy; mais rien ne nourrit tant l'esprit et le courage que de se proposer de grands objets. C'est là le mien, Monseigneur, et il n'est point d'effort que je ne fasse pour l'obtenir. La renommée, qui se fait honneur de parler des grands Princes, m'a fait connoistre depuis longtemps le goust exquis et les grandes qualités de Vostre Altesse Royale, et il y a plusieurs années que j'admire sa grande sagesse. Je souhaite, Monseigneur, que vos sujets jouissent longtemps d'un si grand bien et les arts et les sciences de vostre auguste protection.

Je suis avec un très profond respect, Monseigneur,

De Vostre Altesse Royale

le très humble et très obéissant serviteur.

DACIER.

A Paris, le 25 d'avril 1706.

(Florence, Arch. Nat. Correspondance de Côme III. Filza, 1137.)

VIII

*P. J. Mariette.* — 1694-1774.

A Paris, ce 28 septembre 1747.

MONSIEUR,

Je me trouve extrêmement honoré de la lettre que vous m'avez fait

l'amitié de m'écrire en datte du 29 aoust dernier, et vous ne devez pas douter qu'en tout ce qui dépendra de moy, je ne négligerai rien pour vous servir, trop heureux de pouvoir mériter par là votre estime. — Vous aurez l'estampe du dyptique que vous m'indiquez, mais je suis bien aise avant que de vous l'envoyer, de la confronter avec l'original à fin de réformer les défauts qui pourroient être dans la représentation, et que vous ayez quelque chose d'exact. Vous me marquez que ce dyptique « è nel Tesoro della Regia Cappella, » mais vous estes en cela dans l'erreur; il se conserve « nella Real libreria » et c'est là où je dois le voir. Il n'y a pas encore longtems que j'en parlois avec Mr l'abbé Mellot qui en a la garde. Je ne sache pas que nous ayons à Paris un autre monument de la même espèce. Je m'en informerai cependant, et je vous en rendrai compte.

Je verrai avec plaisir la nouvelle édition de la vie de Michel Ange, d'Ascanio Condivi. Puisque vous en avez bien voulu prendre le soin, elle ne peut manquer d'être enrichie de choses aussi curieuses qu'intéressantes. J'apréhende seulement que ce qui est de moy ne dépare l'ouvrage, et puisque vous estiez déterminé à faire usage de ces remarques que j'avois envoyé *(sic)* à M. Gabburri, j'aurois souhaité que vous m'en eussiez parlé plus tost, j'aurois taché de les rendre plus supportables, au lieu que dans l'estat, où elles sont, j'ay tout lieu de craindre qu'on ne les envisage pas avec autant de complaisance que vous le faites. Mais le mal est fait et puisque vous avez dessein de donner un second volume, dont j'approuve le plan, si j'ai dit quelques sotises, vous voudrez bien permettre que j'en demande excuse dans ce second volume, et que je réforme ce que je pourrois avoir dit de mal.

J'en jugerai lorsque votre édition me sera parvenue, et j'en jugerai avec sévérité, car je ne suis point homme à me laisser éblouir par les éloges que vous me distribuez sans les avoir assez mérité, et peut être sans me connoitre assez.

Il y paroist du moins, Monsieur, aux qualités que vous me donnez. Vous m'accordez celle de peintre, et je ne le fus jamais. Il est vray qu'à la réquisition de M. Gabburri, on a bien voulu m'admettre dans votre illustre Accadémie du dessein. Mais c'est à titre d'amateur. Et je ne suis que cela. Je suis fils d'un père qui auroit primé dans la gravure s'il eut continué de l'exercer, et petit fils et arrière petit fils de deux des meilleurs connoisseurs qu'il y ait eu pour les estampes. J'ai hérité d'un très beau cabinet d'estampes qu'ils s'étoient formés *(sic)*, et j'y ay joint un assemblage de desseins du premier ordre, qui me font passer des jours extrêmement agréables, et adoucissent les peines et les travaux dont est inséparable un commerce assez considérable de librairie que je fais, aussi bien que le soin d'une imprimerie. Vous voyez, Monsieur, que cet estat est fort différent de celui de peintre, et comme je suis connu sur ce pied là, si vous pouviez réformer dans vos exemplaires, par un *errata* ou autrement, la qualité que vous m'y donnez, et réformer aussi

mon nom qui est *Pierre Jean* et non *Pierre* seul, vous me feriez bien du plaisir.

Je ne puis vous dire bien positivement tout ce que je pourrai vous fournir pour votre second volume : il faut avoir vû le premier auparavant; mais je vois à veue de pays, que vous pourrez avoir de moy une notte exacte de tous les ouvrages de Michel Ange, tableaux, sculptures, ou desseins qui sont en France; à quoy je pourray joindre, si vous le jugez à propos, le catalogue des estampes qui ont été gravées d'après ce grand homme. Je n'ay aucun des desseins d'architecture qu'il a fait pour l'Eglise de S[t] Pierre, mais je possède un grand nombre de ceux qui ont été faits par le Sangallo. Ce sont précisément les mêmes que le Vasari avoit rassemblé et qu'il avoit inséré dans son fameux recueil de desseins, dont j'ai un volume entier. Je pourai *(sic)* quelque jour vous entretenir d'un de ces desseins qui est curieux. C'est un projet pour un palais que le Sangallo devoit bâtir à Florence pour les Médicis.

Restons en là pour le présent, Monsieur, et permettez moy de vous demander d'avance quelqu'indulgence pour un ouvrage que j'ai actuellement sous la presse et que je compte faire paroitre dans l'année prochaine. C'est un *Traité sur les pierres gravées,* dans lequel je me suis bien gardé de prendre le ton de sçavant. Je me suis contenté de tâcher de faire connoitre et de faire estimer ces précieux restes de l'antiquité, en les représentant par la partie du dessein, c'est à dire par l'endroit qui flatte davantage le goût. Je ne promet pas d'apprendre à les connoitre, mais je me suis cependant étudié à établir les différentes manieres et à en faire voir les différences. J'ay fait aussi l'histoire des graveurs. J'ay parlé de la manière de graver et je donne autant que je le puis une idée de tous les ouvrages qui ont paru jusques à présent sur les pierres gravées. Cette partie, que j'intitule *Dactyliographie,* ne laissera pas d'être assez considérable, car j'ay taché de ne rien laisser échapper, pas même les plus courtes dissertations. Je n'ay pas besoin, Monsieur, de vous dire que vous y occuperez une place, et c'est bien ce qui fera le plus dhonneur à mon ouvrage. Plût à Dieu que je n'eus *(sic)* à faire mention que de livres remplis d'autant de bonne érudition que les vôtres! J'imprime le mien dans la forme d'un petit infolio, et il aura deux parties; la seconde sera la plus intéressante et la mieux exécutée puisqu'elle contiendra environ 200 pierres gravées choisies dans le cabinet du Roy, et gravées avec soin d'apres les desseins de l'illustre M. Bouchardon. Je ne crois pas en dire trop. Il n'a encore été rien fait de mieux dans ce genre. Je voudrois déja que l'ouvrage parut pour en avoir votre sentiment et votre approbation.

Je vous suis bien obligé des soins que vous voulez bien prendre pour procurer à mon amy les 20 planches qui lui manquent dans le premier vol. de vos *Inscriptiones Etruriæ.* S'il faut payer pour cela quelque chose, je ne le refuse point.

Je n'ay point les livres que vous me demandez en échange de quelques

exemplaires de la vie de Michel Ange, mais si dans ceux que j'ai imprimé et dont je pourrai vous envoyer la liste, il y en avoit quelques-uns qui vous convinssent, non seulement je me chargerois de quelques exemplaires de cette vie, mais je prendrois encore pour mon usage votre *Musæum Etruscum* et même les 3 vol. des *Inscriptiones Etruriæ*. Vous me direz ce que vous pensez de ma proposition. Je souhaiterois qu'elle vous convint, car je serois charmé d'avoir tout ce que vous avez fait, tant je l'estime.

Quand comptez-vous que nous aurons deux nouveaux volumes du *Musæum Florentinum?*

Les vingt planches de votre premier vol. des *Inscriptiones Etruriæ* ne contiennent-elles pas les représentations de 62 pierres gravées, ainsi que vous l'avez annoncé dans le Discours ?

Est-il vray qu'il y a eu une édition du livre du Père Orlandi : *Abecedario Pittorico,* faite à Florence en 1731, 4°, avec figures? Quelqu'un veut me le soutenir; mais je n'en crois rien.

Un autre ouvrage auquel je m'intéresse beaucoup est l'édition de Dante faite à Florence dans la fin du XV siécle, c'est a dire dans le commenc[t] de la découverte de l'Imprimerie par la Magna, ainsi que me l'a écrit autrefois M. Gaburri, en m'envoyant deux épreuves de planches gravées en cuivre pour cette édition et que M. Calvini (?) prétendoit estre de Maso Finiguerra. Je serois bien aise d'être informé un peu en détail de ce que c'est que cette édition, qui n'est point connue ici, et s'il est vray qu'il y ait des figures gravées en cuivre à la teste de chaque chant. Celles que j'ay sont pour le 1[er] et le 3[e] chant de l'Enfer. Cette édition porte-elle (*sic*) une datte, quelle est sa forme? Vous me feriez bien plaisir, Monsieur, d'examiner tout cela. J'en ay besoin, en cas que je me trouve quelque jour assés de loisir pour faire l'histoire de la gravure en cuivre, sur laquelle j'ay rassemblé déjà bien des matériaux.

Mais c'est trop abuser de votre tems, Monsieur. Il est trop précieux et je me veux du mal de vous détourner, pour des bagatelles, d'un travail dont le public retire tant d'utilité. J'ay l'honneur d'être avec la plus singulière estime,

Monsieur,

Votre très humble et très obéis[t] serviteur,

MARIETTE.

J'ay pris la liberté d'adresser à M. le marquis André Gerini, dans une balle que je viens d'expédier à M. Bouchard, libraire françois, un rouleau dans lequel il y a une épreuve du portrait de mon père, que je viens de faire graver, une autre épreuve d'une Bachanale, qui a été gravée icy d'après le dessein d'un homme qui auroit été loin s'il eut vécû, et que nous pleurons tous, et deux petites brochures, entr'autres une description que j'ay faite de la belle fontaine qui vient d'être élevée dans

cette ville par M. Bouchardon. Ce sont des bagatelles et je ne sçais comment m'y prendre pour vous prier de les accepter.

A Monsieur, Monsieur Antoine François
Gori, Prévost de S. Jean et professeur
en histoire, à Florence.

(Florence. Bibl. Marucelliana. Carteggio di Gori. Lettre M. I[re] partie).

A Paris, ce 20 octobre 1747.

MONSIEUR,

Je vous ay promis que vous auriez une épreuve de l'estampe qui a été gravée autrefois d'après le dyptique qui est à la Bibliothèque du Roy, et je vous tiens parole : Je vais même au delà de mon engagement, car je vous envoye en même tems un dessein du même dyptique, tout autrement exact que l'estampe. Lorsque je confrontai pour la première fois celle-ci avec l'original antique, je fus, je vous avoue, révolté du peu de ressemblance qu'il y avoit entre l'un et l'autre, et je résolus dès lors d'en faire faire un nouveau dessein ; car, pour moi, je suis dans cette opinion qu'il vaut mieux ne point donner les choses, que de ne les point donner telles qu'elles sont. MM. Sallier et Mellot, qui ont la garde de la Bibliothèque du Roy, ont bien voulu me seconder, en me confiant le morceau antique, et voulant bien permettre qu'il fût déplacé. Il n'étoit plus question que de trouver un dessinateur exact, et rien n'est si difficile. Si c'est un peintre supérieur dans son art, il a ordinairement une manière faite à laquelle il ne manque pas de rapporter tout ce qui sort d'entre ses mains. Si, au contraire, on s'adresse à un dessinateur ordinaire, il s'en aquitte mal ; et d'une ou d'autre manière, il arrive que l'imitation ne se fait que très imparfaitement. On n'en a que trop d'exemples dans tout ce qui a paru gravé d'après les monumens antiques. Quels (*sic*) sont celles de ces copies qui donnent une idée juste des originaux qu'elles représentent ? On les peut compter. Il seroit fort à souhaiter que tout ce que nous avons dans ce genre eût été fait aussi bien et aussi exactement que ce que je vous envoye. Je puis vous assurer que c'est comme si vous aviez l'original même sous les yeux.

Si je vous disois que celui qui en a bien voulu prendre le soin est M. Bouchardon, le plus excellent homme que nous ayons, vous seriez étonné de ce qu'il a bien voulu s'abaisser à quelque chose qui en apparence étoit si peu digne de lui; mais cet habile homme aime passionément l'antique et tout ce qui en porte le nom lui devient respectable. Il est d'ailleurs mon amy, et il a bien pensé que j'en serois reconnoissant. Je lui en suis d'autant plus obligé qu'il me met par là en estat de vous donner des preuves de mon estime et de mon zèle sincère. Je souhaite que vous soyez aussi content que je le suis, mais j'aurai toujours un motif de plus, qui sera de vous avoir obligé.

Le dessein que je vous envoye est une contre épreuve et j'ay préféré de vous l'envoyer, parce que vous pourrez le faire calquer et le graver

dans le même sens, et que l'estampe viendra du même côté que l'original. Si cependant vous aviez besoin du dessein, ce qui ne me paroit nullement nécessaire, je pourrai vous l'envoyer pourvû que vous vous engagiez à me le renvoyer, car je ne l'aurai qu'à cette condition. Mais encore une fois, vous ne pouvez pas en avoir besoin. Ce que je vous envoye en dit tout autant et rien n'y manque absolument. Je ne serois point d'avis que le graveur y mît beaucoup d'ouvrage, et je voudrois, au contraire, qu'il le tînt un peu clair, pour faire connoitre que le bas relief est d'ivoire. — La femme qui est à la gauche du camée dans le dessein tient à la main quelque chose de rond, tel qu'il est exprimé dans le dessein, mais on ne sçait trop ce que c'est, le bâton ou haste qu'elle tient pareillement entre les mains vous paroitra rompu : vous pouvez cependant compter qu'il est ainsi dans l'original. Les deux enfans en buste représentés dans les deux petits tableaux aux deux côtés du siége, portent des fruits dans une espèce de serviette, et c'est, si je ne me trompe, une figure de l'Abondance. Cela n'étoit point exprimé, ou du moins cela l'étoit mal, dans la planche gravée. Tout le reste s'explique, ce me semble, assez bien et ne souffre aucune difficulté. Je ne serai pas faché d'en avoir une ou deux épreuves pour en remettre à la Bibliothèque du Roy, auprès de l'original, quand vous l'aurez fait graver.

Comptez-vous que cet ouvrage que vous préparez sur les Dyptiques verra bientost le jour?

Je prend la liberté de vous envoyer une épreuve d'une des planches de pierres gravées qui doivent entrer dans l'ouvrage que je prépare et que j'ai sous presse. Mais en vous avertissant cependant qu'elle n'est pas encore tout à fait achevée, car outre qu'il y a encore quelques dernières touches à donner, il y faut encore mettre une taille dans le fond, et une bordure autour. Dans l'état qu'elle est, j'espère qu'elle ne vous déplaira pas.

Si vous rencontrez dans votre chemin M<sup>r</sup> le baron Stosch et que vous vouliez lui montrer cette épreuve, je vous serai obligé. Je sçais qu'il désire de voir un échantillon de cet ouvrage, et que ce morceau lui pourra faire d'autant plus de plaisir, qu'il y reconnoitra le goût de son ancien ami M. Bouchardon qui en a fait le dessein. Il y aura cent vingt sujets pareils, et environ quatre vingt testes.

L'on ne peut rien ajouter aux sentiments de la parfaite estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

MARIETTE.

J'espère que vous aurez reçû la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire par M. Bouchard.

A Paris, ce 16 janvier 1748.

MONSIEUR,

J'ay eu l'honneur de vous écrire le 28 septembre dernier, sous le cou-

vert de Monsieur Bouchard et depuis je vous ay encore adressé une lettre le 21 octobre[1] que M. le comte de Caylus m'a promis de faire mettre dans le paquet de la cour. Mais comme je ne reçois point de réponse à l'une ni à l'autre, je commence à être inquiet de leur sort, et je prend le parti de vous écrire encore pour vous prier de me tirer sur cela d'inquiétude. Je me consolerois aisément de la perte de la première lettre; mais je ne sçais trop comment je pourais réparer la seconde perte, et vous en conviendrez avec moy quand j'aurai eu l'honneur de vous dire que j'ay mis dans cette dernière lettre non seulement une épreuve de l'estampe du dyptique que vous me demandiez, mais encore un dessein exact et très fini que m'a fait ici un artiste d'un mérite supérieur, d'apres ce même dyptique qui, dans l'estampe qu'a produit M. Du Cange, est rendu fort imparfaitement. Jugez donc, Monsieur, si j'ai raison d'être inquiet. En cas que ma d. lettre du 21 8e dernier ne vous ait pas été remise, ayez la bonté de voir Monsieur le comte Lorenzi et faites auprès de lui quelque recherche, car j'en ay faites ici, et l'on m'a fort assuré que la lettre avoit été mise, ainsi que je vous l'ay dit, dans le paquet de la cour.

Je ne vous répète point, quant à présent, tout ce que je vous y disois, dans la persuasion où je suis, que si vous ne l'avez pas encore eu, elle ne peut manquer de se retrouver, mais vous voudrez bien seulement me permettre de vous faire ressouvenir des xx planches qui manquent à mon amy dans un exemplaire du premier volume de vos *Inscrizioni* (sic) *della Toscana*. Vous m'avez promis que vous feriez tout ce qui dépenderoit de vous pour les lui procurer. Si celui de qui cela dépend ne veut pas les donner gratuitement, quoy qu'il y ait de la justice à parfaire un livre qui a été vendu incomplet, je ne demande pas mieux que de payer ce qu'il faudra. Ainsi, Monsieur, faites comme pour vous même, et si vous avez payé quelque chose, marquez le moy, je vous en ferai rembourser par M. Bouchard, aussitôt que j'en aurai eu l'avis. Mais je voudrois bien que vous puissiez lui donner au plutot ces xx planches, attendu que M. Bouchard doit faire le voyage de Paris dans le commencement du printems prochain, et que je voudrois bien qu'il les pût apporter avec lui, sans quoi la difficulté des occasions empêcheroit que je ne les pu (*sic*) jamais recevoir.

Ledit sr Bouchard m'a écrit que vous aviez eu la bonté de lui remettre pour moi un exemplaire de la nouvelle édition de la vie de Michel Ange Buonarroti et je vous en fais mille remercimens. Lorsque je l'aurai recû, je l'examinerai avec attention, et je crois que je pourrai vous envoyer plusieurs choses pour le second volume que vous méditez. J'aurois cependant bien voulu, ainsi que je vous l'ay marqué dans mes deux dernières lettres, que vous eussiez pû remédier à l'erreur que vous avez faite, en m'accordant la qualité de peintre, que je n'ay pas, non plus que

1. D'après une note de Gori, cette seconde lettre ne lui est parvenue que le 9 janvier 1748.

celle de membre de l'Académie Royale de peinture de Paris. Vous sentez que cela ne peut manquer de me donner un ridicule que je voudrois bien m'épargner, et j'espère que vous ne me refuserez pas un carton.

Je vous envoye encore cette lettre dans le paquet de la cour, et j'espère qu'elle aura un meilleur sort que les dernières. Si vous voulez me répondre, vous pouvez donner votre réponse à Monsieur le comte Lorenzi, en observant de mettre une double enveloppe à votre lettre, et sur la dernière enveloppe l'adresse de *Monsieur de Boze, de l'Académie Françoise et de celle des Belles-Lettres, et garde des antiques de S. M. à Paris.* Vous pouvez compter que votre lettre me sera rendue exactement.

En voici une que je prend la liberté de mettre sous votre couvert pour M. Bouchard, auquel je vous supplie de la faire remettre. J'attend avec impatience de vos nouvelles, et vous prie de me croire avec les sentimens d'estime que vous méritez, et toute la reconnoissance possible, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

MARIETTE.

A Monsieur
Monsieur Antoine Francois Gori,
professeur en histoire dans l'Université de Florence et Prevôt de S. Jean à Florence.

## IX

### *L'abbé Barthélemy.* — 1716-1795.

MONSIGNORE,

J'ai reçu les copies que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je vous en remercie et je charge le porteur de cette lettre de vous rembourser les 58 paoles que vous avez bien voulu avancer pour nous. Je joins ici une lettre de notre ami M. Mariette, qui est enchanté d'avoir l'honneur de votre connoissance, et qui me fait à cet égard les remerciemens les plus touchants et les plus sincères. Je ne dois pas néanmoins vous dissimuler que sa modestie est étrangement alarmée du dessein, où vous étiez, de publier quelques-unes de ses lettres[1]. Il me prie de me joindre à lui pour vous en dissuader. Il a si peu d'estime des ouvrages qu'il a composés avec le plus de soin qu'il frémit de la crainte que votre politesse lui a inspiré ; il sent que c'est un effet de votre générosité, mais il vous prie de considérer que la publication de ces lettres fourniroit contre lui des armes au docteur Giulanelli, de Florence, et qu'on ne manqueroit pas en France de le comparer au card. Quirini. J'espère que les raisons spécifiées dans la lettre que je vous envoye seront encore supérieures

1. Un grand nombre de lettres de Mariette ont effectivement été publiées, en traduction italienne, dans les *Lettere pittoriche*, de Bottari.

aux miennes. Tout ce que je puis ajouter, c'est que certainement on lui feroit la plus grande peine du monde, en prenant le parti qu'il redoute, et que vous avez trop de modestie vous même pour ne pas respecter la sienne.

Je profite de cette occasion, Monsignore, pour vous demander un service assez important auprès de M. le duc Corsini : il s'agit d'une petite négociation relative à quelques médailles du cabinet de M. le duc de Brasciano. Mgr Picolomini m'assure que vous avez été consulté ; je n'ai pas voulu vous en parler auparavant de peur qu'en multipliant les sollicitations, je ne parusse vouloir ôter la liberté du refus.

Je puis passer aujourd'hui par dessus ce scrupule, et vous expliquer avec confiance l'affaire dont il s'agit. J'avais fait prier M. le duc de Brasciano de vouloir bien distraire quelques médailles de son cabinet en faveur de celui du Roi, et vous trouverez ci joint la copie du premier mémoire que j'avois présenté. J'avois choisi des médailles qui, à proprement parler, ne faisoient pas suite dans le cabinet Brasciano, et je n'aurois eu garde d'en demander de la suite en grand bronze, ou des médaillons du même métal. Ces deux suites sont très riches et loin d'en rien séparer, il faudroit plutot chercher à les compléter. J'ai demandé deux médaillons d'or du bas empire, et par conséquent moins précieux que s'ils étoient du haut empire. Troix (*sic*) médailles de rois grecs, et trois médailles d'or des empereurs romains. Pour ces huit médailles j'offrois la suite complette des estampes du cabinet du Roi, en 25 vol. in-folio.

Quoique les médailles en question soient assés rares, je suis persuadé que l'échange seroit très avantageux au cabinet de M. le duc de Brasciano ; Mgr Picolomini m'apprend que M. le duc appréhende que les médailles que je désire ne soient citées du cabinet Odescalchi, et il se fait un scrupule d'affoiblir le dépôt qu'il a recu de ses ayeux. Je sçais que deux ou trois de ces médailles ont été citées du cabinet de la reine Christine, mais personne n'ignore que toutes les médailles de cette princesse n'ont pas passé individuellement dans la maison Odescalchi. C'est ce que je tâche de montrer dans le second mémoire que je vous envoye. Vous y verrez un autre plan d'échange qui serviroit peut être mieux à lever tous les scrupules de M. le duc, si l'échange se fesoit par médailles, en appauvrissant le cabinet d'un coté, on l'enricherait beaucoup plus de l'autre. La grâce que je vous demande, Monsignor, c'est de vouloir bien me prêter votre secours auprès de M. le duc de Corsini ; je sais que la confiance qu'il a en vous est égale à celle que M. le duc de Brasciano a en lui. Vous ne devez pas douter que cette affaire ne me touche vivement. Je voudrois porter quelque chose en France, puisque j'ai été envoyé en Italie dans cette vûe. Loin de faire tort au cabinet Brasciano, je crois pouvoir l'enrichir de plusieurs médailles très rares qui lui manquent. Je rendrois en même temps à l'illustre possesseur toute la justice qu'il mérite dans la préface du catalogue du Roi, qu'on commencera bientot à graver, et ce témoignage, s'il me permettoit de le lui rendre, ne suffi-

roit-il pas pour les étrangers, et quelqu'un pourroit-il trouver mauvais, qu'un grand seigneur eût eu la complaisance de sacrifier quelques médailles pour embellir le cabinet d'un grand Roi?

Je vous parle, Monseigneur, avec la confiance que m'inspire votre amitié, et je vous prie de ne faire de ma lettre que l'usage que votre prudence vous suggérera. Je vous réitère les témoignages de ma reconnoissance et de l'attachement aussi inviolable que respectueux avec lequel je serai toute ma vie, Monsignore, votre très humble et très obéissant serviteur.

A Frescati (*sic*), ce 8 juillet 1756.

BARTHÉLEMY.

(A Mgr Bottari.)

Je vous prie de dire bien des choses pour moi à M. l'abbé Foggini.

(Rome, Bibl. Corsini, n° 2028, fol. 13).

(*A suivre.*)

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — MM. Morgand et Fatout viennent de publier le *Répertoire méthodique* de leur librairie. Ils avaient déjà donné sous ce titre, en 1878, un volume qui contenait 2,705 numéros. Le présent en a 4,375, disposés méthodiquement et suivis d'une table qui ne forme pas moins de 104 colonnes serrées. Plusieurs notices qui accompagnent ces volumes, presque tous rares et précieux, sont d'importants articles de bibliographie historique. A ce volume les éditeurs ont joint une note nécrologique sur le regretté baron James E. de Rothschild, accompagnés d'un beau portrait de T. de Mare.

— L'Académie française a proposé comme sujet du concours d'éloquence pour 1884 un *Discours* sur Agrippa d'Aubigné. Nous désirons, dit à ce propos la *Revue politique et littéraire* (n° 20, p. 639), que l'Académie aille jusqu'à l'*étude* et que, dans une époque toute critique comme la nôtre, elle supprime délibérément le caractère obligatoirement oratoire du discours académique. Autrement, si elle persiste à vouloir maintenir un genre suranné, ce sera peut-être le concours d'éloquence même qu'elle se verra réduite à supprimer.

— Un comité s'est formé à Paris pour élever un monument à Coligny. On voulait d'abord ériger une statue à l'amiral dans le jardin du Louvre qui regarde le temple de l'Oratoire; mais le gouvernement n'a pu fournir l'emplacement nécessaire. Le comité a fait choix du petit jardin de l'Oratoire du Louvre s'ouvrant sur les arcades de la rue de Rivoli; là, au chevet du temple protestant, en face du Louvre et non loin de Saint-Germain-l'Auxerrois, s'élèvera, non pas une statue, mais un cénotaphe avec figures allégoriques représentant la Patrie et la Religion, et qui pourra un jour recevoir les restes de l'amiral conservés à Châtillon-sur-Loing; l'ensemble sera complété par deux bustes en médaillon représentant Odet, cardinal de Châtillon et d'Andelot. Ces figures feront partie d'une façade décorative de dix mètres de hauteur adaptée au chevet de l'Oratoire. Le Gouvernement accorde une subvention de 30,000 fr. pour la partie sculpturale du monument dont l'exécution est confiée à

M. Crauk. Le comité, qui comprend des protestants et des catholiques unis dans une même pensée de réparation envers la mémoire de Coligny, fait appel aux sympathies de la France et de l'étranger. (Adresser les souscriptions à M. Conrad Jameson, maison Hottinguer et Cie, 38, rue de Provence.)

ALLEMAGNE. — L'art. 102 de notre avant-dernier numéro est relatif à l'ouvrage de M. Fr. Noack sur « Hardenberg et le cabinet secret de Frédéric-Guillaume III depuis le traité de Potsdam jusqu'à la bataille d'Iéna. » Ce travail sort du séminaire historique de M. W. Oncken, et appartient à la collection des « *Giessener Studien auf dem Gebiet der Geschichte* », dans laquelle M. Oncken publie (Giessen, chez Ricker) des études de ses élèves. Le livre de M. Noack forme le deuxième fascicule de ces *Giessener Studien*; le premier fascicule est un travail de M. Ernest Becker, intitulé *Marie Stuart, Darnley et Bothwell* (in-8°, XII et 357 p. 8 mark). Comme l'ouvrage de M. Noack, celui de M. Becker, qui affirme énergiquement l'innocence de Marie Stuart, est précédé d'une introduction (*Vorwort*) du professeur Oncken.

— M. M. Lexer vient de publier un nouveau fascicule du Dictionnaire de Grimm (de *Nachtigallstrauch* à *Narrenwerk*); ce fascicule renferme les nombreux composés de *Nacht* et de *nach*, ainsi que les mots *nah*, *næhren*, *Name*; il se termine par l'art. *Narr*.

— Le IIIe volume des *Franzœsische Studien*, de MM. Kœrting et Kœschwitz, comprendra les sept fascicules suivants : I. *Ueber Metrum u. Assonanz der Chanson de geste « Amis et Amiles »*, par J. Schoppe. II. *Die südwestlichen Dialecte der Langue d'oïl, Poitou, Aunis, Saintonge u. Angoumois*, par E. Gœrlich. III. *Die Wortstellung in der altfranzœsischen Dichtung Aucassin u. Nicolette*, par J. Schlickum. IV. *Historische Entwickelung der syntaktischen Verhæltnisse der Bedingungssætze im altfranzœsischen*, par J. Klapperich. V. *Die Assonanzen im Girart von Rossillon*, par K. Müller. VI. *Unorganische Lautvertretung innerhalb der formalen Entwickelung des franzœsischen Verbalstammes*, von Diedrich Behrens. VII. *Die Wortstellung in den ælteslen franzœsischen Sprachdenkmalen*, par H. Vœlcker. (Le volume coûtera 15 mark. Heilbronn, Henninger[1]).

— Sous le titre de *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, MM. A. Harnack et O. de Gebhardt ont entrepris de publier une série d'études et de textes concernant l'histoire du christianisme. L'ouvrage récemment publié par M. Harnack « *Die Ueberlieferung der griechischen Apologeten des II. Jahrhunderts in der alten Kirche und im Mittelalter* » forme les fascicules I et II du premier volume de cette collection. Les fascicules suivants contiendront le *Pasteur d'Hermas* d'après 20 ou 30 mss. consultés en grande partie pour la première fois, les Psaumes de Salomon, des morceaux de la littérature apocryphe de l'Ancien Testament, des recherches sur Marcion, sur les restes de la littérature gnostique et judéo-chrétienne, etc., etc. (à Leipzig, chez Hinrichs).

— Le 1er mai l'Université de Strasbourg a célébré l'anniversaire de la dixième année de son existence. A cette occasion, le prorecteur prof. Ad. Michaelis a prononcé un discours, publié ensuite dans une brochure, ainsi intitulée : « *Rückblick auf das erste Jahrzehnt der Kaiser Wilhelms-Universitæt Strassburg* » (Strasbourg, Trübner). On relèvera dans cette brochure les renseignements suivants : l'Université, qui ne comptait l'année de sa fondation que 46 professeurs, en compte aujourd'hui 104; le nombre des étudiants est de 825, dont 216 Alsaciens-Lorrains

---

1. Nous venons de recevoir les premiers fascicules.

(en 1872, il y avait 220 étudiants, dont 71 Alsaciens-Lorrains); la bibliothèque renferme 525,000 volumes.

— M. W. Foerster fait savoir qu'il a renoncé à publier l'édition critique, qu'il annonçait il y a dix ans dans le catalogue de la librairie Teubner, des textes latins de la légende d'*Alexandre* et que, depuis quatre années, il a remis ses matériaux, ainsi que les contributions qu'il devait à MM. Reber, P. Meyer, Du Rieu, Zupitza et A. Bauer, à M. Volkmann.

— M. Otto Behaghel annonce, de son côté, qu'il n'a plus l'intention de publier le *Roman d'Eneas*, et qu'une édition de ce texte est, à ce qu'il croit, préparée par M. G. Weidner.

— M. Wackernell s'est « habilité » privat-docent de philologie allemande à l'Université d'Innsbruck ; M. Wilken, qui remplissait le même emploi à l'Université de Gœttingue, a renoncé à l'enseignement public.

— Un comité s'est formé à Landsberg pour rappeler par une plaque, fixée à la muraille de la maison où est né Gottfried Bernhardy (Wallstrasse, 9), le souvenir du savant philologue et historien ; adresser les souscriptions à M. Hermann Schœnbock, libraire à Landsberg.

— Le flot de journaux et revues spécialement consacrés à la littérature française ne tarit pas ; on annonce encore la fondation d'une revue critique paraissant tous les mois à Leipzig, chez l'éditeur P. Ehrlich ; cette revue a pour titre *Gallia* et pour sous-titre, *kritische Monatsschrift für franzœsische Sprache und Literatur* ; le directeur est M. Ad. Kressner, de Cassel.

— L'*Altpreussische Monatschrift*, dirigée par MM. Rud. Reicke et Ernest Wichert, publie en ce moment le fragment inédit d'une œuvre inachevée de Kant, intitulée *Uebergang von den metaphysischen Anfangsgründen der Naturwissenschaft zur Physik* ; ce fragment, qui comprendra plusieurs fascicules de la revue, ne sera pas publié à part (Kœnigberg, Beyer).

ANGLETERRE. — M. Gosse doit publier dans la collection des « english men of letters » (Macmillan) une étude sur Gray.

AUTRICHE. — Le 12 avril 1882, à l'occasion du centenaire de la mort de Métastase, M. Ad. Mussafia a prononcé, dans une des salles de l'Académie de Vienne, un discours dans lequel, avec une parfaite justesse d'idées et une grande élégance de forme, il a retracé la vie et apprécié l'œuvre du célèbre *mélodramaturge*. Ce discours a été imprimé à deux cents exemplaires (*Pietro Metastasio*, discorso di Ad. Mussafia. Vienna, Gerold, 8°).

HOLLANDE. — La « Société des arts et sciences d'Utrecht » (*provinciaal Utrechtsch Genootschap van Kunsten en Wetenschapen*) donnera un diplôme d'honneur et la somme de 300 florins à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : « De la valeur des œuvres d'Aristophane et de Thucydide pour la connaissance de leur époque, avec référence aux vues de Müller-Strübing dans son livre « *Aristophanes und die historische Kritik* » et dans ses ouvrages ultérieurs ». Les travaux peuvent être écrits en hollandais, en allemand, en anglais, en français ou en latin ; ils devront être envoyés avant le 1er décembre 1883 à M. Melvil, baron van Lynden, secrétaire de la Société.

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 2 juin 1882.*

M. le ministre de l'instruction publique informe par lettre l'Académie que la demande de mission de M. Victor Guérin, dont il a été question à une précédente séance, sera soumise à la commission des voyages et missions.

M. Geffroy écrit pour annoncer une découverte importante qui vient d'être faite à Rome. On a trouvé un disque de marbre sculpté, sur lequel l'artiste s'attachant aux termes de la description homérique du bouclier d'Achille a cherché à reproduire les différentes scènes qui ornaient ce bouclier. A côté des bas-reliefs on voit soixante-quinze vers du texte d'Homère, gravés en lettres presque microscopiques; plusieurs passages présentent des leçons qui diffèrent de celles du texte généralement admis. Au revers du disque on lit le nom de *Theodoros*; M. Geffroy rappelle que ce nom se retrouve dans un passage de Pline, *H. N.*, XXXV, XL, 19 : « Theodorus... bellum Iliacum (pinxit) pluribus tabulis, quod est Romae in Philippi porticibus. » Déjà l'on avait soupçonné que dans ce passage Pline avait peut-être voulu parler d'un sculpteur plutôt que d'un peintre; la découverte qui vient d'être faite confirmerait cette hypothèse. Le P. Garrucci, ajoute en terminant M. Geffroy, promet de donner prochainement une étude détaillée sur ce précieux monument.

M. le Dr Hamy transmet de la part de M. H. Tarry la traduction d'un manuscrit arabe recueilli à Ouargla. Cet envoi est destiné à compléter la communication faite au nom de M. Tarry à la séance du 19 mai.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. le président proclame le résultat du concours ouvert pour le prix ordinaire, sur cette question : *Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V, etc.* Le prix est décerné au mémoire n° 3, dont l'auteur est M. Samuel Berger, secrétaire de la faculté de théologie protestante de Paris. Une récompense de 1,000 fr. est, en outre, accordée au mémoire n° 2, qui porte pour devise :

... Quanque nos trovons escript
De l'euvre de nos ancessors
Est doctrine de nos meors.

Le pli cacheté qui accompagne ce mémoire ne sera ouvert que si l'auteur se fait connaître.

M. P.-Ch. Robert lit la suite de son mémoire sur *Gondovald et les monnaies frappées en Gaule au nom de l'empereur Maurice Tibère*. Il croit pouvoir affirmer que Gondovald ne fut jamais, comme on l'a dit, « roi » ni « maître » de la Provence et de la région du Rhin, où ont été frappées les monnaies qui font l'objet du débat. S'il eût conquis cette région, Grégoire de Tours n'aurait pas manqué de le dire, comme il a mentionné et raconté dans le détail la conquête de l'Aquitaine par le même Gondovald. Les évêques qui furent cités dans la suite au concile de Mâcon, pour avoir favorisé le soulèvement de Gondovald, étaient tous des évêques d'Aquitaine et non de la région du Rhône. Dans cette région, conclut M. Robert, Gondovald n'a jamais été le maître, il n'a donc pu y battre monnaie.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Egger : SCHŒBEL (C.), *Mémoire sur les origines de l'écriture alphabétique*; — par M. Oppert : ROSNY (Léon DE), *les Documents écrits de l'antiquité américaine*; — par M. Barbier de Meynard : GUYARD (Stanislas), *Bulletin critique de la religion assyro-babylonienne : la question suméro-accadienne* (extraits de la *Revue de l'histoire des religions*); — par M. Renan : LEDRAIN, *Histoire d'Israël*, tome II; — par M. Delisle : FLEURY (Ed.), 1° *Antiquités et Monuments du département de l'Aisne*; 4e partie; 2° ID., *Origine et Développement de l'art théâtral dans la province ecclésiastique de Rheims*; 3° O'REILLY, *Mémoires sur la vie publique et privée de Claude Pellot*; 4° MOLINIER (Auguste), *la Commune de Toulouse et Philippe III* (extrait de la *Bibliothèque de l'école des Chartes*); 5° MALLEVOUX (DE), *la Maison natale de Mme de Sévigné*.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchesseu fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 19 Juin — 1882



112. — **Disputationis de fontibus Diogenis Laertii particulam de Successionibus philosophorum** Facultati litterarum Parisiensi proponebat ad doctoris gradum promovendus Victor Egger. Bordeaux, 1881, in-8°, 80 pages.

La recherche des sources auxquelles ont puisé les historiens et biographes anciens parvenus jusqu'à nous est aujourd'hui très en faveur, et, bien que ce genre de travaux aboutisse trop souvent à des conjectures assez peu solides, on ne peut nier que la discussion de ces problèmes ne soit par elle-même intéressante et utile. Cela est surtout vrai quand il s'agit d'un auteur comme Diogène de Laërte, dont l'ouvrage, en même temps qu'il est pour nous une mine très riche d'informations, nous inquiète d'ailleurs à chaque instant par le défaut de jugement et de critique qui s'y révèle à toutes les pages. Aussi la question des *sources* de Diogène de Laërte a-t-elle provoqué déjà des travaux assez nombreux, parmi lesquels ceux de Bahnsch et de Nietzsche sont les principaux. Mais la question est complexe, et tant d'efforts n'ont donné que des résultats peu satisfaisants. M. Victor Egger a renouvelé la tentative, et, pour tâcher de mieux réussir que ses devanciers, il s'y est pris autrement. D'abord il a divisé le problème : au lieu d'étudier en général les sources de Diogène, il n'a étudié que celles où Diogène a puisé ses renseignements sur la succession des philosophes et l'enchaînement chronologique des doctrines (διαδοχαὶ τῶν φιλοσόφων); ce n'est là qu'un chapitre entre beaucoup d'autres qu'il faudrait encore écrire pour avoir une étude complète des sources de Diogène; M. E., qui trace au début de son travail le programme de l'ouvrage entier, y distingue quatorze chapitres : il couvient d'ajouter cependant que ces chapitres seraient d'importance fort inégale, et que celui qu'il a traité de préférence (non sans toucher d'ailleurs parfois à quelques problèmes voisins) est à coup sûr un des plus considérables. L'autre innovation de M. E., plus originale que la précédente, consiste à avoir interverti l'ordre de son investigation : tandis que Nietzsche cherchait à remonter de Diogène à ses prédécesseurs immédiats et de ceux-ci toujours plus haut, M. E. suit l'ordre inverse :

il part d'Aristote et descend pas à pas la suite des temps jusqu'à Diogène. Il est aisé de voir que le premier avantage de cette manière de procéder est de nous présenter les faits dans leur ordre naturel et dans leur progrès historique, ce qui est toujours la meilleure manière de les expliquer, autant du moins qu'une explication est possible quand il s'agit de ces choses de l'antiquité où la chaîne des faits est si souvent rompue par les lacunes de notre savoir. Nous avons de la sorte, à tout le moins, un aperçu sommaire de la manière dont l'histoire de la philosophie a été traitée dans l'antiquité, et des progrès successifs de cette partie de l'histoire littéraire. Diogène arrive à sa place, et on le comprend mieux. La conclusion du travail de M. E. est que le principal guide de Diogène, en ce qui concerne la succession des philosophes, a été Sotion d'Alexandrie, qui vivait, semble-t-il, dans la première moitié du II[e] siècle avant l'ère chrétienne, et qui paraît avoir donné le premier exemple du genre d'ouvrages intitulés Διαδοχαὶ τῶν φιλοσόφων. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que Diogène ait eu entre les mains le livre même de Sotion, ni peut-être celui de son abréviateur Héraclide, mais seulement que l'auteur quel qu'il soit auquel Diogène a demandé des informations sur la succession des philosophes s'était lui-même inspiré de Sotion, directement ou indirectement. En d'autres termes, c'est la doctrine de Sotion qui, par des canaux plus ou moins nombreux et plus ou moins purs, serait arrivée jusqu'à Diogène. Voilà simplement ce qu'a voulu démontrer M. Egger.

Il est clair que la première chose à faire pour établir cette démonstration, c'était de retrouver les traits caractéristiques de la doctrine de Sotion d'Alexandrie ou certaines particularités saillantes de sa méthode d'exposition, et de montrer que ces mêmes particularités se rencontraient chez Diogène. M. E. regarde comme l'invention la plus originale de Sotion cette idée bizarre, adoptée par Diogène, qui consiste à former un groupe à part de Xénophane et d'Héraclite, considérés comme n'ayant eu ni maîtres ni disciples, et comme étant des isolés, des solitaires en philosophie (οἱ σποράδην). Il croit croit en outre (p. 61 et suiv.) retrouver dans la division du livre de Diogène celle même de Sotion. Un certain nombre de détails viendraient à l'appui de cette double concordance fondamentale.

Je ne saurais suivre ici pas à pas, ni pour la discuter, ni même pour l'analyser, l'argumentation de M. Egger. Elle repose sur une foule de discussions particulières très minutieuses, qu'il est impossible de résumer. Je me bornerai à dire qu'elle est très précise, très subtile (dans le bon sens du mot), et que les conclusions auxquelles elle aboutit sont vraisemblables, ce qui, dans l'état de nos informations, n'est pas un mérite médiocre. Il est certain que la dissertation de M. E., par la nouveauté de la méthode, par l'abondance des observations instructives et par l'intérêt de certaines vues, tient désormais une place distinguée dans la série des travaux consacrés à Diogène de Laërte.

Voici seulement, pour finir, quelques remarques de détail. — Pages 10-11. M. E. constate qu'Aristote, dans ce qui nous reste de ses œuvres, ne se préoccupe pas de marquer l'enchaînement historique des doctrines, et il cherche les raisons de ce fait. J'admets volontiers le fait (sauf quelques réserves), mais les raisons de M. E. me paraissent peu satisfaisantes : je ne puis croire ni qu'Aristote ait reculé devant la difficulté d'une tâche que ses successeurs ont accomplie sans avoir plus de ressources qu'il n'en avait lui-même, ni qu'il ait méconnu l'intérêt de ces filiations d'idées, lui qui a si nettement marqué dans sa *Poétique* l'histoire analogue des progrès de la tragédie ou de la comédie. — Page 9 aussi, le mot ἑταῖρος dans la phrase d'Aristote (*Métaph.*, livre I, p. 985 *b*, l. 4, Bekker) me paraît synonyme de μαθητής. — Page 37, *breviatore suo prior* est une erreur typographique pour *breviatore suo junior*. Cette correction faite, le raisonnement est juste, et aussi probant qu'on peut le désirer en des matières où la conjecture a tant de part. — Page 47, note 1, je trouve une bonne correction à Diogène de Laërte, III, 5, où il faut lire : ὥς φησιν Ἀλέξανδρος ἐν Διαδοχαῖς καθ' Ἡρακλείδην (au lieu de Ἡράκλειτον). — Page 56, la vraie pensée de Théophraste sur les rapports d'Anaximandre avec Xénophane (et non, comme l'avait compris Diogène, avec Parménide) me semble très finement restituée. C'est là un point qui a de l'importance.

Le latin de M. Egger est ordinairement de bon aloi : on pourrait pourtant y relever quelques taches ; par exemple, en cinq ou six passages, l'emploi erroné de *tum... tum* (tantôt... tantôt) pour *cum.. tum* (à la fois... et) ; page 20, *an* au sens de *num* après *dubito* ; page 27, *artificiose* pris en un sens qui m'a tout l'air de faire un gallicisme ; plus d'une fois aussi, j'aurais des scrupules sur l'emploi de *vero* ou de *autem* après un relatif servant à lier deux phrases. Je signale ces petites imperfections à l'auteur, sans y attacher plus d'importance qu'il ne convient [1].

Alfred Croiset.

---

113. — **Marc-Antoine Muret**. Un professeur français en Italie dans la seconde moitié du XVIe siècle, par M. Ch. Dejob, professeur de rhétorique au collège Stanislas. Paris, Thorin. 1881, in-8° de IV-96 p.

Un maître dont on doit aimer à rappeler ici le souvenir, Charles Graux, a exprimé plus d'une fois l'importance d'une grande histoire de la philologie française, pendant sa période la plus brillante et la plus féconde, son règne incontesté du XVIe siècle. En attendant que cette œuvre

---

1. Les fautes d'impressions sont rares. Cependant, page 9, je rencontre Κροτονιάτης pour Κροτωνιάτης ; page 56, καλοκαγάθους est mal accentué ; page 23, ligne 1, le renvoi est inexact : il faut lire *Diog., L. IX, 23* ; page 27, *excriptorem* est mis pour *exscriptorem* ; page 40, *Scepcium* pour *Scepsium*.

d'ensemble puisse être tentée, il croyait nécessaire de la préparer d'abord par des monographies. Avant de juger les méthodes et les grands courants d'érudition, partis presque toujours de France, qui ont parcouru le monde savant au XVI[e] siècle, il importe de faire une biographie exacte et précise des principaux érudits, d'utiliser leurs correspondances imprimées ou manuscrites, de dresser le catalogue des travaux de chacun et de son apport à la science, de le replacer surtout dans son milieu propre, dans son cercle particulier d'élèves et d'amis. Jacques Bernays a écrit sur Joseph Scaliger un livre, où l'érudition de détail fait un peu défaut, mais qui, à cela près, est un chef-d'œuvre et un modèle. Quand un certain nombre de livres du même genre aura été fait, on pourra écrire le grand ouvrage que notre regretté maître et beaucoup d'autres ont rêvé.

Un des travaux partiels dont nous parlons vient d'être essayé, non sans bonheur, pour un homme qui, sans être un grand philologue, a rempli un rôle considérable dans l'érudition et l'enseignement, Marc-Antoine de Muret [1]. M. Ch. Dejob a fait de la vie du célèbre humaniste le sujet de sa thèse de doctorat. Ce livre renferme beaucoup de faits et de renseignements bien coordonnés; nous verrons plus loin qu'il reste incomplet sur plusieurs points. — M. D. passe rapidement sur les premières années de professorat du jeune savant limousin à Auch (vers 1545), à Villeneuve-d'Agen, Poitiers, Bordeaux; les documents ne sont pas assez nombreux pour nous renseigner comme nous voudrions sur les débuts pédagogiques d'un homme qui devait être poète, orateur, éditeur de textes, mais qui resta avant tout professeur. Pour le séjour de Muret à Paris, de 1551 à 1553, et ses rapports avec la Pléiade, je ne crois pas que M. D. ait usé de tous les renseignements qu'il avait à sa portée. A la fin de 1553, nous trouvons Muret à Toulouse, où se produit l'accusation trop fameuse qui motive sa fuite et sa retraite au-delà des Alpes. M. D. est bien près d'admettre que cette accusation ait été fondée, mais il n'apporte pas encore sur ce point de solution définitive. La partie vraiment complète et de préférence étudiée par l'auteur, la plus importante d'ailleurs de son sujet, c'est la vie de Muret en Italie. Muret y reste jusqu'à sa mort, de 1554 à 1585, sauf pendant un voyage en France, de 1561 à 1563, avec le cardinal d'Este. C'est sa patrie d'adoption qui recueille le meilleur fruit de son talent, son enseignement oral. M. D. raconte le séjour de Muret à Venise, à Padoue, à Ferrare, et décrit l'organisation de l'Université de Rome, où Muret professa depuis 1563; à ce récit fort bien fait se rapporte un certain nombre de pièces inédites tirées des archives italiennes. En dehors de son enseignement d'abord juridique, puis littéraire, qui fut toujours très brillant et très admiré, Muret n'a joué dans les affaires romaines qu'un rôle secondaire. On le voit cependant occuper auprès du pape les fonctions d'orateur officiel du roi de

1. J'écris *Marc-Antoine* DE *Muret* et non *Muret* : telle est sa signature dans ses lettres inédites et dans tout ce qu'il a lui-même imprimé en français.

France, et c'est encore un fait tristement célèbre, l'apologie de la Saint-Barthélemy, qui marque cette période de sa vie. Etrange destinée d'un homme, qui rappelle surtout à la postérité de fâcheux souvenirs, et dont les belles qualités d'esprit et de cœur sont pourtant mises en lumière d'une façon évidente par son impartial biographe.

Dans l'enseignement de Muret réside sa véritable originalité. Il a lutté par la parole et par l'exemple contre les exagérations puériles des *cicéroniens*. Il a substitué, avec une hardiesse relative dont il faut lui savoir gré, des méthodes plus rationnelles et déjà françaises aux méthodes de routine qui existaient encore en Italie. Il a aimé à provoquer d'utiles comparaisons entre les deux littératures anciennes par l'explication simultanée d'un auteur grec et d'un auteur latin. Il a combattu l'indifférence naissante pour le grec et réhabilité dans l'enseignement les auteurs latins postérieurs à l'époque d'Auguste. Mais ses travaux d'érudition pure et ses éditions se sont trop multipliés. Le nom de Muret ne reste attaché à aucun des auteurs dont il a donné une édition ou sur lesquels il a improvisé des commentaires. Cependant son *Térence*, son *Horace*, ses *Elégiaques* valaient la peine d'être étudiés avec un certain détail. Nous aimerions à connaître avec précision la méthode qui a présidé à ses travaux et surtout aux *Variae lectiones*. Mais il fallait être philologue, et M. D. avoue implicitement, par plusieurs pages de son livre, qu'il lui manque comme à Muret l'expérience de la critique.

Je dois relever une lacune plus grave. On cherche en vain une table bibliographique des éditions données par Muret, et de ses ouvrages originaux, vers, lettres, discours. Cette table aurait pu rendre aux travailleurs les plus grands services et leur éviter de recommencer des recherches déjà faites par M. Dejob. Un index des noms propres cités, qui devrait toujours trouver place dans un livre de ce genre, fait aussi défaut. Les indications bibliographiques données en note sont souvent vagues et insuffisantes : plusieurs renvois du commencement s'éclaircissent seulement quand on les a vus reparaître plusieurs fois et quand on est déjà loin dans la lecture. Quand on rencontre, par exemple : *Frotscher, II, p. 395*, sans autre explication, on est d'abord un peu étonné ; tout le monde n'est pas tenu de savoir, avant que M. D. l'ait dit, que Frotscher a donné à Leipzig, en 3 vol. in-8° (1834-41), une bonne édition partielle des œuvres de Muret et que le renvoi se rapporte au 2e vol. de cette édition.

On ne saurait reprocher sévèrement à M. D. de n'avoir pas feuilleté les lettres françaises de Scaliger conservées en ms. à la Bibliothèque nationale pour y relever le nom de Muret mentionné plusieurs fois. S'il avait pu connaître à temps la publication que vient d'en faire M. Tamizey de Larroque, nul doute qu'il n'en eût profité. Un index excellent de notre collaborateur permet d'ailleurs de retrouver tous les passages où il est question de Muret [1]. Il est beaucoup plus regrettable que M. D. n'ait

1. M. Tamizey de Larroque annonce (p. 45) qu'il se propose de publier la vie inédite de Muret par G. Colletet, entourée d'amples additions.

pas connu les intéressantes lettres de Muret, qui sont à la Bibliothèque, dans le fonds Dupuy (vol. 16 et 490). Ces lettres, importantes pour le détail de la vie de leur auteur, pour le style français, pour l'orthographe même, sont au nombre de dix : cinq lettres françaises *originales* et cinq copies, dont trois de lettres latines. Je n'insisterai pas ici sur le parti que pouvait en tirer M. D. : elles vont être prochainement publiées et les notes qui les accompagneront compléteront le présent article. J'indiquerai seulement que la lettre du 2 nov. 1572 (Dupuy, 490, f. 143), rectifie un fait que M. D. cite d'après le *Patiniana* à la page 231 de son livre. Ce n'est pas un ms. d'Eunape que le cardinal Sirleto, bibliothécaire du Vatican, refusa pour motifs religieux de communiquer à Muret, mais bien un ms. de Zosime. Les deux auteurs ont été confondus plus tard ; mais déjà de Thou, dans ses *Mémoires*, racontait ce fait avec le nom de Zosime. Disons en passant que ces *Mémoires*, si curieux pour l'histoire de l'érudition, n'ont pas été connus de M. Dejob. Ils renferment un long passage relatif à Muret et à l'accueil qu'il faisait à ses compatriotes dans leurs fréquents voyages en Italie. Il reçut Montaigne en 1581 ; en 1574, de Thou, qui passa six mois à Rome, les employa, dit-il, à lier amitié avec les savants, principalement avec Muret, *cujus judicium tanti a Josepho Scaligero fieri meminerat... ejusque judicium de viris doctis qui in urbe tunc erant diligenter exquirebat*. Muret regrettait devant lui, avec une grande liberté de jugement qui plaira à M. D., la mort d'Aonio Paleari, la condamnation de Scipione Tettio, etc. Il le conduisit plusieurs fois chez Paul Manuce qui gardait le lit (voy. *J.-A. de Thou, de vita sua*, liv. I, année 1574. Cf. liv. III, année 1588 *in fine*). On peut joindre le témoignage d'un avocat limousin racontant l'aimable accueil qu'il reçut de Muret et le plaisir qu'il eut « de voir nostre Muret en chaire, faisant sortir de sa bouche un tonnerre si aggréable... Et pouvez croire que ce ne fust poinct sans admirer la fortune de l'homme, le voyant passer par les rues de Romme dans un coche magnifique... » (*Regulus, tragédie... par Jean de Beaubrueil, advocat au siege presidial de Lymoges.* Limoges, 1582. Epître dédic.)

M. D. cite plusieurs fois de seconde main des textes dont il eût été facile de se procurer l'original. Il ne connaît que d'après Colletet la préface mise par Jacques Grévin à sa tragédie de *Jules César* (p. 20) ; d'après Colletet encore, il reproduit quelques échantillons des vers français de Muret (*Appendice C*) mis en tête de la *Médée* de J. de la Péruse et d'autres recueils du temps. Il était d'une meilleure méthode, ne fût-ce que pour être sûr de bien citer les vers de Muret, de recourir aux volumes originaux. Je me suis assuré que les excuses de l'auteur, qui dit n'avoir pu les trouver tous (p. 298), ne sont pas valables.

Je dois compléter la liste des hommages rendus en France à Muret (pp. 298 et 299). Des vers lui sont adressés dans les ouvrages suivants : François le Duchat, *Praeludiorum libri III*, Paris, 1554, fol. 30 v° . — Jean de la Péruse, *La Médée... et autres diverses poésies*, Poitiers

[1555]. — Joseph Scaliger, *Poemata omnia... Ex offic. Plantin.*, 1615; dédicaces datees de 1562 et 1565. — Baïf, *Amours*, Paris, 1572, fol. 9, et *Carminum J. A. Baifii liber I*, Paris, 1577, fol. 29 v°. — Claude Binet, *C. Petronii Arbitri... epigrammata hactenus non edita*, Poitiers, 1579. — Joachim Blanchon, *Premieres œuvres poetiques*, 1583, fol. 280 : sonnet exprimant le regret de Limoges ne ne pouvoir entendre son illustre fils; cf., fol. 301 : ode à Dorat. — Jean Dorat, *Poematia*, Paris, 1586, p. 61 (3e pagination); cf., p. 12 (1re pagin.). — Je rappellerai encore l'enthousiasme avec lequel Sainte-Marthe salue le nom de Muret (*Scaevolae Sammarthani... carmina*, Paris, 1577, fol. 29 v°, *ad Lemovices*) :

*Te quoque quid memorem, fruitur quo Romula tellus,*
*O decus, o saecli Varro, Murete, tui?*

P. 2 et p. 23, M. D. semble élever un doute sur la parenté qui existait entre les deux Limousins Muret et Dorat; la communauté d'origine entre le célèbre helléniste et le professeur romain est attestée par les vers de Muret lui-même et par la plupart des documents où leurs deux noms se trouvent réunis. Muret paraît n'avoir guère aimé sa province natale, trop barbare à son gré, qu'il compare presque à la Scythie (v. Comment. sur le sonnet 86 du liv. Ier des *Amours* de Ronsard). Le Limousin passait, au XVIe siècle, pour un pays de mœurs sauvages, mais fertile en hommes doctes. M. D. pouvait rappeler le mot de Brantôme sur Dorat et Muret, « deux aussi sçavans Lymozins qui jamais mangearent et croquarent rabes. » (*Œuvres compl.*, éd. Lalanne, t. III, p. 286.)

P. 47. L'auteur moderne, sur lequel prétend s'appuyer Colletet à propos de l'emprisonnement de Muret au Châtelet, n'est autre qu'Antoine du Verdier (*Prosopographie*, Lyon, 1604, tome III, p. 2542); le même compilateur raconte aussi, d'une façon un peu différente du récit connu, l'aventure de l'hôtellerie, où Muret faillit être victime d'expériences médicales *in anima vili*. — P. 183, M. D. dit un peu trop vite que Cujas fut le seul érudit de son temps que Muret admira sans réserve. Dorat, uni à Cujas dans l'admiration de Scaliger pour la correction des textes (*Prima Scaligerana*, p. 20), n'a jamais reçu de Muret que des éloges souvent excessifs. Dans le seul passage des *Variae Lectiones* où Muret se met un instant en désaccord avec Dorat, il se reprend aussitôt : *Aurato enim in litteris adversari* οὐ θέμις (II, 20). — P. 298. La *Galliade* de Guy Le Fèvre de la Boderie n'est pas de 1578, mais de 1572. — La *Burdonum fabulae confutatio* de Scaliger est citée à plusieurs reprises par l'auteur qui n'a pourtant point utilisé tous les faits mentionnés par ce pamphlet. Scioppius avait osé, dans son *Scaliger Hypobolimaeus* (1607), invoquer contre la mémoire de Jules-César Scaliger le témoignage de Muret. Joseph s'indigne, en appelle à Claude du Puy, veuve de Louis de la Rochepozay, qui voyait chaque jour Muret à Rome; celui-ci, paraît-il, ne tarissait pas d'éloges sur la noblesse et la science de Jules-César, il avait même écrit sur sa famille;

« *Et vespillonis filius*, s'écrie Scaliger, *Muretum sycophantiae adversus Julium Scaligerum audebit testem producere!* » — Ce fut Muret, voyons-nous plus loin, qui fit rencontrer Joseph Scaliger, à Rome, en octobre 1565, avec Onofrio Panvinio, l'historien des papes.

L'orthographe des documents cités n'est pas toujours conservée, par exemple p. 300, dans un fragment de lettre française de Muret. Je sais bien que ce fragment n'a été imprimé qu'en 1630, et qu'avant la publication des lettres françaises originales de Muret, on ne peut connaître ses véritables habitudes orthographiques ; mais il faut adopter une forme constante, et ne pas écrire j'*ayme* quand on supprime l'*y* dans *foi*. Ces négligences sont désagréables à l'œil et nuisent un peu au plaisir qu'on éprouve en lisant une page intéressante.

Le travail de M. Dejob est capable de supporter les critiques de détail que nous lui avons faites et les lacunes que nous y avons relevées. Il est d'une érudition solide, sinon complète, et d'une facile lecture. L'auteur a rendu un véritable service à l'histoire savante du XVIe siècle, en racontant, avec une grande abondance de documents, la vie d'un des hommes qui ont le plus contribué au progrès des lettres ; il a fait en même temps une œuvre intelligemment patriotique, en montrant, pièces en mains, l'influence des idées françaises dans l'enseignement pendant la seconde période de la renaissance italienne.

Pierre DE NOLHAC.

---

114. — T. HAMONT. **Dupleix d'après sa correspondance inédite.** Paris, Plon. 1881, in-8°.

Les ministres de Louis XV, frappés d'un prodigieux aveuglement, abandonnèrent l'héritage de Dupleix aux Anglais. Ceux-ci en ont tiré un merveilleux parti. Ils ont étudié les leçons de politique laissées par le grand Français et, après y avoir découvert le secret de la conquête de l'Inde, ils lui ont rendu un suprême hommage en publiant à l'aide des documents dont ils disposaient, une histoire qui est une véritable glorification.

L'ouvrage du colonel Malleson [1] devrait être populaire en France. La plus généreuse impartialité y est observée de la première à la dernière ligne; la sévère critique, la compétence exceptionnelle de l'écrivain donnent à ses jugements une valeur considérable. Ce témoignage consciencieux rendu par un Anglais au plus terrible adversaire de la puissance anglaise dans l'Inde, produit un effet d'autant plus grand qu'il est présenté sans éclat de style, comme le résumé d'une minutieuse enquête.

Outre le colonel Malleson, nous pouvons citer l'étude de Cartwrigt.

1. *Histoire des Français dans l'Inde*, par le lieutenant colonel Malleson. — Traduction de Mme S. Le Page. — Paris, 1874, librairie de la Société bibliographique.

Enfin, il convient de de rappeler l'ouvrage de Orme, également hostile aux Français en général et à Dupleix en particulier, où, parmi tant d'allégations injustes et malveillantes, se rencontre parfois l'expression d'une estime inattendue qui a le précieux caractère d'un aveu.

Le point de vue auquel M. Hamont s'est placé est facile à saisir. Malleson avait écrit l'histoire des Français dans l'Inde : M. H. se borne à Dupleix. C'est cette grande figure qu'il s'est proposé de mettre en relief. Les divisions adoptées par l'auteur correspondent admirablement aux diverses phases de l'entreprise si hardie, conçue et exécutée en dépit de tous les obstacles par le gouverneur de Pondichéry. M. H. écrit autant en psychologue qu'en historien. Loin de chercher les développements accessoires, il resserre son sujet, indiquant seulement par quelques traits d'une concision parfois excessive la situation de l'Inde lors de l'arrivée de Dupleix et la politique timide mais féconde de ses prédécesseurs immédiats. Cette étude préliminaire ne remplit pas un chapitre. On sent que l'auteur a hâte d'arriver au cœur du sujet. Ce qu'il a voulu raconter, c'est l'histoire d'un homme et d'une idée, d'un projet hardi, habilement conduit jusqu'au succès, puis subitement abandonné, au moment où les prétendues chimères du *nabab* français étaient devenues des réalités saisissantes. Il nous fait assister à la rivalité de Dupleix et de la Bourdonnais, à la défaite d'Anaverdikan et au siège de Pondichéry, à l'intervention diplomatique et militaire de la France dans les affaires des princes indigènes; à la conquête du Carnate; à celle du Dekan; au désastre de Trichinapaly, au merveilleux effort qui relève notre fortune; aux vicissitudes qui accompagnent l'*œuvre de réparation*, et au dénouement aussi dramatique qu'inattendu de cette pathétique histoire.

Cette politique coloniale toute nouvelle, que certains prédécesseurs de Dupleix avaient peut-être soupçonnée, qu'aucun n'avait eu la hardiesse d'appliquer systématiquement, est prise sur le fait. La logique avec laquelle fut conduite l'exécution d'un plan qui assurait à la France la succession des Mogols apparaît à chaque ligne, et l'injustice ou l'ignorance des écrivains qui, même de notre temps, ont ravalé Dupleix au rang d'un aventurier, ressort avec éclat de la démonstration sobre et précise de M. Hamont. Après l'avoir lue, on n'osera certes plus traiter de fantaisies, héroïques sans doute, mais vaines et ruineuses, un dessein si savamment conçu, si méthodiquement suivi. On connaissait quelque chose avant M. H., du développement de la puissance anglaise dans l'Inde, et son livre ne contient pas à cet égard des révélations; mais la politique de Dupleix dans l'Inde n'était comprise que de bien peu de gens et la brillante exposition qui nous en est offerte ne sera pas lue sans fruit.

Les documents sur lesquels s'est appuyé l'auteur n'ont pas été tous connus de Malleson. L'écrivain anglais possédait seulement un certain nombre de pièces administratives puisées soit dans les archives de l'Inde et d'India-House, soit dans les nombreux imprimés parus à l'épo-

que du procès de Dupleix. M. H. a pu compléter ces textes par ceux de la collection Ariel qui se trouve à la Bibliothèque nationale et par les recherches consciencieuses que nous lui avons vu faire dans les archives de la marine. A ces nombreux documents, un peu secs de leur nature, s'ajoutèrent des lettres d'un caractère plus intime, où le génie du gouverneur de Pondichéry se révélait tout entier : elles étaient conservées aux archives de Versailles parmi les papiers de la famille de Valory. C'est là que M. H. a fait les plus profitables recherches et, si ces précieuses lettres ne lui ont guère appris autre chose que ce que le colonel Malleson avait deviné, du moins lui ont-elles permis de confirmer, en ce qu'ils ont de plus flatteur pour Dupleix, les jugements portés par l'écrivain anglais.

Le style de l'ouvrage est à la hauteur du sujet, quoique l'on puisse y saisir quelques traces d'une fâcheuse précipitation. Cela est d'autant plus regrettable que le livre de M. Bionne, dont M. H. redoutait peut-être la rapide publication, avait été fait légèrement et que la concurrence de cette production hâtive n'était pas de nature à inspirer des craintes sérieuses.

C'est à la même précipitation qu'il faut sans doute attribuer l'excessive sobriété des premiers enveloppements et quelques inexactitudes de détail telles que les suivantes : M. H. nous présente Dupleix comme l'élève favori du gouverneur de Pondichéry Lenoir, puis il nous le montre gouverneur de Chandernagor et il ajoute « des réformes « faites dans le personnel par le conseil des directeurs... écartèrent pen« dant quatre années Dupleix de l'administration ». N'aurait-il pas été bon de nous apprendre que cette disgrâce momentanée eut pour motif principal un désaccord entre Dupleix et Lenoir dont les dispositions avaient beaucoup changé? Plus loin, à propos des plans de Dupleix, alors gouverneur de Chandernagor, M. H. est-il sûr d'avoir tout dit et n'a-t-il pas singulièrement borné dans les deux lignes qu'il consacre à ce point intéressant, l'horizon immense que Dupleix ardent comme un jeune homme, ignorant des déboires qui lui étaient réservés, apercevait alors devant lui ? Ce sont des critiques de détail : j'en ajouterai une dernière. M. H. a tort de croire que la Bourdonnais doive son nom de Mahé à la ville indienne, qui fut le théâtre d'un de ses premiers exploits. Il s'appelait bel et bien Mahé de la Bourdonnais lorsqu'il aida à la prise de Maihi sur la côte occidentale de l'Hindoustan et si quelque rapport existe entre le nom du marin français et celui de la ville, déjà fort analogues l'un et l'autre, si de Maihi on a fait Mahé, c'est la ville qui a emprunté le nom de la Bourdonnais au lieu de lui donner le sien.

Il est un point qui a particulièrement frappé ceux qui ont étudié la rivalité de Dupleix et de la Bourdonnais. Les circonstances qui accompagnèrent la prise de Madras, minutieusement examinées, font concevoir des doutes sur l'intégrité du chef d'escadre. Comment expliquer cette obstination du vainqueur à ne pas tirer parti de sa victoire? Les

Anglais sont à sa discrétion, la possession de Madras, rivale de Pondichéry, doit assurer le succès de la politique coloniale de la France; délivrés de la concurrence de nos ennemis, nous imposerons librement nos conditions aux princes indigènes; l'avantage obtenu par nos armes est si décisif que l'idée d'y renoncer bénévolement a toutes les apparences d'une aberration politique. Cette idée pourtant obsède la Bourdonnais : il accorde aux Anglais le droit de racheter la ville qu'ils ont perdue. L'incroyable folie de cette concession a tellement étonné le major Malleson, qu'il a cherché si des motifs peu honorables n'avaient pas déterminé la Bourdonnais. Une telle faute politique ne pouvait s'expliquer de la part d'un homme de cette valeur que par des considérations d'intérêt personnel. Après une minutieuse enquête, l'écrivain anglais eut communication d'une pièce importante de laquelle il résultait que la Bourdonnais avait été acheté par les Anglais, qu'il avait reçu un pot de vin. L'accusation vaguement portée par les amis de Dupleix prenait un corps et devenait, suivant Malleson, irréfutable.

La question, comme on le voit, est fort intéressante. Nous regrettons que M. H. ne l'ait pas posée. Il lui a semblé sans doute que ce qu'il avait dit du caractère de la Bourdonnais suffisait à expliquer l'étrangeté de sa conduite. L'esprit du lecteur étant satisfait, il n'a pas cru devoir introduire dans la discussion l'odieux soupçon qui résulte des allégations de Malleson. Nous ne sommes pas de cet avis. Nous croyons que M. H. aurait dû rappeler cette histoire de pot de vin pour la réfuter, la confirmer ou l'expliquer. Ajoutons que le fait d'un présent reçu par la Bourdonnais n'est guère contestable, puisqu'il est admis par les écrivains du XVIIIe siècle les plus hostiles à Dupleix. La vérité, selon nous, est que les sommes reçues par la Bourdonnais, à l'occasion de la capitulation de Madras, n'ont pas été le prix des concessions faites par lui. A cette époque, sur cette terre lointaine et même ailleurs, les généraux ont reçu de semblables présents, sans que leur honneur en ait souffert. C'était un déplorable usage, rien de plus. Ces dons ne devenaient suspects que lorsqu'ils étaient excessifs : en principe, on n'admettait pas qu'ils pussent faire encourir le reproche d'avoir trahi.

La Bourdonnais, que M. H. nous représente si bien comme *un tempérament* plutôt *qu'un caractère*, comme *un corsaire* avide d'indépendance et de domination, ne put souffrir, je ne dirai pas l'autorité hiérarchique, mais même la colloboration de Dupleix. Il fut infiniment blâmable. Il sacrifia les intérêts français à son amour propre comme un traître les eût sacrifiés à son avarice; mais sa conduite, si coupable qu'elle ait été, n'est pas digne du souverain mépris qu'inspire le marchandage d'une conscience. C'est à M. Hamont que j'emprunte les arguments à l'appui de ma thèse : pourquoi laisse-t-il au lecteur le soin de développer une opinion qui est la sienne? Une courte étude sur des mœurs coloniales de la France au XVIIIe siècle n'aurait certes rien enlevé à l'intérêt qu'aura toujours l'histoire de Dupleix.

Didier Neuville.

# VARIÉTÉS

## Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie — XVII[e]-XIX[e] siècles.

### X

### *La Condamine.* — 1701-1774.

A Cesanico, ce 30 avril (1756).

Je ne veux pas différer plus longtems, Monseigneur, à vous renvoyer la lettre que vous aviez eu la bonté de me procurer pour Nocera. Ce que j'ai apris (*sic*) des qualités de ces eaux qui ne sont point telles que je les croyois, et le peu de tems qui me reste pour voir Boûlogne et Parme et me rendre à Venise avant l'Ascension m'ont détourné de mon projet et m'ont empêché de profiter de la grâce que vous avés sollicitée pour moi. J'ai craint que vous ne fussiés en peine, ou M. votre ami, de ne point recevoir de nouvelles de Nocera. Je ne vous en suis pas moins obligé ni moins reconnoissant de tous les témoignages d'amitié que j'ai recues (*sic*) de vous; ma reconoissance est égale à l'estime et au respect avec lequel j'ai l'honneur d'étre,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LA CONDAMINE.

Mes respectueux hommages à toute la maison Corsini. Mes très humbles complimens, s'il vous plait, à M. le Ch[er] Pecci.

(Bibl. Corsini, n° 2028, fol. 54. A M[gr] Bottari.)

Paris, 30 mai 1757.

Monsignor e carissimo amigo e padrone. Non ardisco scriverli in italiano havendolo scordato, non per legerlo e capirlo, ma per scrivere. Et non avendo parlato una volta dache giunsi a Torino. Il faut donc parler françois. Je le parle un peu mieux que l'italien, et vous l'entendés également.

J'ai reçu, mon cher seigneur, à Genève, le 17 juillet, la lettre que vous m'aviés écrite de Rome et qui m'avoit été renvoyée de Venise où elle étoit adressée. Je l'ai sous les yeux et je suis infiniment sensible aux marques d'amitié dont elle est remplie, et au souvenir de toute la maison Corsini, dont je n'oublie point toutes les bontés.

Je ne suis arrivé à Paris qu'au commencement du mois d'aoust. Les difficultés survenues au sujet de la nouvelle dispense (parce que j'étois le parein de ma nièce, ce qui rend, dit-on, la parenté beaucoup plus étroite) n'ont pu être levées qu'en récrivant à Rome. Le délai qu'il a fallu essuyer pour avoir une nouvelle dispense et ensuite l'embuscade des banquiers expéditionaires qui m'attendoient dans un défilé pour faire feu sur moi,

tout cela m'a mené au mois d'octobre. J'ai passé l'hyver chez ma femme ou plustot chez sa mère en Picardie, où je resterai six mois de l'année. Je suis revenu à Paris, puis retourné là bas, me revoici à Paris pour trois semaines. Je mène une vie fort ambulante jusqu'à ce que je puisse faire un arrangement stable. J'étois fort à mon aise étant garçon et je suis fort mal aisé depuis que je suis marié. Cependant, loin de m'en repentir, je bénis mon sort et le Pape qui me l'a procuré. Ma nièce fait les mêmes vœux pour Sa Sainteté. Nous sommes fort contens les uns des autres.

Pendant toutes mes allées et venues, je me suis toujours proposé de vous écrire, et, en attendant, j'ai prié M. Boyer de me donner de vos nouvelles. Je viens d'en recevoir par M. l'abbé Barthélemi de verbales à la verité, mais j'espère que vous voudrez bien m'en donner de directes.

Dans l'intervalle d'un de mes voyages, j'ai été voir Mgr l'abbé Corsini et M. le chevalier Pecci pendant le court séjour qu'ils ont fait à Paris. Ils m'ont fait l'honneur de venir chez moi ; je les ai menés voir le cabinet d'histoire naturelle du jardin du Roi. J'espérois les retrouver à mon retour de Picardie, au commencement du carême. Ils étoient repartis pour Rome. On m'a dit que le Prince Barthélemi et le grand Prieur étoient à Naples. Le premier ne se marie-t-il point ? Je crois toujours en lisant l'article de Rome dans la Gazette que je vais trouver la nouvelle (*sic*) son mariage et de celui de Mlle Thérèse.

Mr l'abbé Corsini a bien voulu se charger d'un placet pour un misérable juif de Carpentras, agé de 80 ans, qui n'ose retourner dans sa famille, parce qu'on a trouvé chez lui un livre manuscrit, qu'il n'y a sûrement pas mis, sachant à peine lire. Mgr le cardinal Corsini est, je crois, président de la congrégation ou du tribunal dont dépend cette affaire. Je joins ici un nouveau mémoire pour faire ressouvenir Mr l'abbé de la (*sic*) promesse, et comme il a déjà une première requête, je vous prierai de faire présenter celle ci à Mgr le Cardinal par Madame la Duchesse et par Mademoiselle Thérèse. Quand elles auront lu le mémoire, elles auront sûrement pitié du bon Israélite, qu'il y a trois ans qu'on persécute et qui est devenu le *Juif errant* qui n'a ni feu ni lieu. L'intérêt que je prens vient de ce qu'il y a ici un nommé Pereira, juif Portugais, auteur du secret pour faire parler les muets de naissance, qui a une pension du Roi de France, qui est connu de tous nos académiciens par plusieurs inventions approuvées de l'Académie, et qui est d'ailleurs un fort honnête homme, à la conversion duquel je travaille. C'est à lui que j'ai promis d'agir en faveur du viel Hébreu son compatriote, quoique l'un soit né à Lisbonne et l'autre à Avignon. Voilà une bonne œuvre que je recommande à votre charité et à la générosité de ces dames et de Madame la duchesse Bracciano, que j'ai eu l'honneur de voir à Milan.

Conservés votre santé, mon très cher prélat, et toujours un peu de

part dans l'amitié dont vous m'honorés et soyés bien assuré du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis, mon cher seigneur,

Votre,

La Condamine.

(Rome, Bibl. Corsini, 2028, fol. 60. Sans adresse : A Mgr Bottari).[1]

XI

*Leroux d'Agincourt.* – 1730-1814.

Amico carissimo,

Sentendo dalla voce publica e dalla proclama stampata, che mi trovavo ascritto dal generale francese nel numero de' letterati componenti l'Istituto nazionale romano per la classe di Filosofia, Belle Lettere ed Arti liberali, ho ben capito che un onore tale mi veniva promosso dalla di Lei amicizia e da' rapporti troppo favorevoli del console Visconti e dell (*sic*) ministro Corona. Ma d'una parte credendomi ben lontano dalla capacità e troppo sproveduto delle cognizioni necessarie per sedermi meritevolmente accanto di personaggi miei maestri, tutti noti, quanto sono loro, a tutto il mundo pel erudizione e le qualità letterarie le più cospicue, e d'un altra parte trovandomi aggravato, più che mai, dagli incommodi dispiacevoli ed assai dolorosi, di cui ella stessa è stata testimonio più volte, incommodi tali che non mi permettono ne seduta, ne funzione publica, mi sono jeri presso del generale francese, del console Visconti e dell' (*sic*) ministro Corona, scusato di accettare l'onore ed il favore, dalla loro benevolenza destinato a me, e non potendo portar me da Lei, le ne do avviso, pregandola di unirsi a me per manifestare, colla sua solita gentilezza, a' suoi degni associati tutta la mia gratitudine. (suivant les formules d'usage),

D'Agincourt.

Di casa, a di 4 di aprile 1798

(Sans adresse, mais probablement écrite à Gaetano Marini.)
(Bibliothèque du Vatican, fonds latin, nº 9042, ep. 156.)

XII

*Paul-Louis Courier.*

Rome, le 31 janv. (1799)[2].

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de passer chez vous pour vous prévenir de mon départ pour Civitá-Vecchia, où je me rends demain. Je vous renvoye, non pas tous les livres que vous avez eu la bonté de me prêter, mais seule-

1. Le même volume contient une lettre de La Condamine, en date du 5 décembre 1757.

2. Dans une lettre publiée dans ses *Œuvres* (8 janvier 1799), Courier nous a laissé le récit de sa première entrevue avec l'illustre savant romain Gaetano Marini, auquel sont adressées les lettres qui suivent.

ment Visconti, Isocrate et Giaconnelli. Je prends la liberté d'emporter les autres avec moi. Mon retour à Rome ne pouvant être éloigné, je ne vous en priverai pas plus longtemps que si je fusse resté ici. J'abuse peut-être des bontés que vous avez eue (*sic*) pour moi, mais si je compte trop sur votre indulgence, c'est sûrement votre faute, car m'ayant traité d'abord en ancienne connoissance, vous ne devez pas être surpris que je me conduise comme si j'étois depuis longtemps votre disciple et votre admirateur, je n'ose ajouter votre ami.

All cittadino Marini, in Roma.

COURIER.

(Sur l'adresse on lit cette note, de la main de Marini : « Lettera di un capitano di artiglieria di 25 anni di Parigi, che venne a Roma nel gen. del 1799; giovane dottissimo, massime nella letteratura greca ».

Barletta, le 31 janvier 1805.

J'ai reçu, Monsieur et cher ami, avec un extrême plaisir votre lettre du 25 janvier dernier. Rien ne pouvoit me flatter plus que cette marque de votre souvenir. Votre amitié m'honore et chaque témoignage que vous m'en donnez y ajoute un nouveau prix.

Lorsque je reçus de vos nouvelles, d'abord par M. Andres, puis par M. Bramieri, j'espérois passer à Rome en me rendant ici, et je me flattois du plaisir de vous embrasser. Mais les circonstances m'ont forcé de prendre la route des Abruzzes. J'ai copié dans ce pays-là quelques inscriptions latines, qui me paroissent assez curieuses, et qui sans doute sont peu connues. Si vous me promettez de me les expliquer, ce que vous pouvez faire mieux que personne, je vous les ferai passer en original, car ici je n'aurois pas le temps d'en faire des copies. Je vous les enverrois même sans condition, si je n'étois bien aise de mettre à contribution votre érudition et de faire ainsi ma cour à nos sçavants de Paris, auxquels je communiquerois vos notes. Ils connoissent déjà vos ouvrages et ont, je vous assure, pour vous toute l'estime que vous méritez.

Je suis ravi que vous vous occupiez des papyres (*sic*) [1]; cela est bien entre vos mains. Mais dites-moi, ne songez-vous plus aux inscriptions des premiers siècles du christianisme [2]? Cet ouvrage étoit digne de vous et déjà bien avancé quand je vous ai quitté. J'en ai parlé à Paris, et tous ceux qui vous connoissent, c'est à dire tous ceux qui ont quelque goût pour l'antiquité, se réjouissoient de vous voir tourner de ce côté vos sçavantes recherches. Leur ferai-je donc le chagrin de leur dire que vous y renoncez?

D'après ce que me marque Mr d'Agincourt, vous occupez enfin au

---

1. Les *Papiri diplomatici descritti ed illustrati* de Marini parurent à Rome dans le courant de l'année 1805.

2. Le recueil de ces inscriptions est conservé en manuscrit à la Bibliothèque du Vatican (fonds latin, no 9071). Mai en a entrepris la publication et M. de Rossi en a tiré plus d'un renseignement précieux.

Vatican l'emploi dû à votre mérite. Je vous en félicite de tout mon cœur et m'en félicite moi-même à raison d'un service que vous seul pouvez me rendre. Je me suis engagé à la prière de quelques personnes fort instruites à donner une traduction françoise et une édition grecque des deux Traités de Xénophon sur la cavalerie. J'ai déjà beaucoup de matériaux et je puis vous assurer que dans peu de pages j'ai expliqué ou rétabli, soit par des conjectures, soit à l'aide des manuscripts, un grand nombre de passages que personne jusqu'ici n'a compris. Cherchez, je vous en supplie, dans les manuscripts dont la garde vous est confiée, ces deux petits traités, et faites en prendre les variantes avec tout le soin possible. Je vous aurai vraiment toute l'obligation imaginable. Je ne puis attendre un tel service que de votre amitié éclairée. Si vous pouviez engager M. l'avocat Invernizi à faire lui-même cette collation, ce seroit un coup excellent. Encore une fois, je m'en rapporte à vous.

Un autre service que j'ai à vous demander, c'est de m'envoyer quelques lettres de recommandation pour les sçavans napolitains de votre connoissance. Le Père Ignarra vit-il encore? J'aurois grand plaisir à le consulter. J'en dis autant de M^r Rosini, évêque de Pozzoli. Auprès de ces sçavants hommes, je ne puis avoir d'autre titre que celui de votre ami.

Si, dans ce pays cy, je puis vous être de quelque utilité, chargez-moi de toutes vos commissions et ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous servir.

Je n'ai encore pu faire aucunes recherches dans les environs; il doit y avoir ici beaucoup de choses interressantes (*sic*). J'espère avoir bientôt assez de liberté pour me livrer à mes goûts, et je vous avoue que je regarde comme perdu tout le temps que je n'employe pas à mes études favorites. Un jour peut-être il me sera permis de quitter tout pour vous suivre, comme dit l'Ecriture. Le papier me manque. Je vous embrasse. Χαῖρε καὶ ἔρρωσο.

COURIER.

All' Ill^mo Sig^e Sig^e Padrone S^e colendissimo il Sig. D^n Gaetano Marini, Prefetto della Biblioteca Vaticana di S. S. Roma.

(Bibliothèque du Vatican, fonds latin, n° 9046, ep. 336. Autographe. Le timbre apposé sur la lettre porte l'inscription : Armée française dans le royaume de Naples, n° 1).

Livourne, le 30 avril 1808.

MONSEIGNEUR,

Je vous ai écrit il y a environ deux mois une grande lettre, que sans doute vous n'aurez pas reçue. Nos postes de Toscane sont dans la même confusion que tout le reste. Je me persuade que c'est leur faute, si je n'ai pas de vos nouvelles, et j'espère qu'il ne sera rien arrivé de fâcheux ni dans votre santé, ni dans vos affaires.

Cependant, j'ai besoin que vous me rassuriez sur l'une et l'autre. Je veux croire pour l'honneur de notre gouvernement que les changements

survenus dans le vôtre ne vous ont porté aucune atteinte : marquez-moi promptement ce qui en est. Je ne puis recevoir de lettres qui me fassent plus de plaisir et d'honneur que les vôtres.

J'attends ici un congé que je sollicite pour me rendre à Paris. Je lime toujours mon Xénophon, qui est à peu près en état de paroître. Si je ne puis aller à Paris, je le ferai imprimer à Milan, tel qu'il se trouve, mais non tel que je le voudrois.

Je vous réserve le premier exemplaire, non comme un présent digne de vous, mais comme le fruit d'un travail auquel vous avez bien voulu m'encourager.

Chargez-vous, je vous prie, Monseigneur, de mes salutations pour M. Amati, et donnez-moi, s'il vous plaît, des nouvelles du travail qu'il m'a promis de faire pour moi.

Je suis avec respect, Monseigneur,

Votre très humble serviteur et fidèle ami,

COURIER.

Chef d'escadron d'artillerie, à Livourne.

*P. S.* Si le travail de Mr Amati étoit fini, ayez la bonté de le garder jusqu'à ce que je vous indique par quelle voye il faudra me le faire parvenir.

Monseigneur, Monseigneur Gaëtano Marini, Préfet de la Bibliothèque du Vatican, à Rome [1].

(*Ibid.*)

Dites, je vous prie, Monseigneur, à Mr Amati que j'irai moi-même prendre à Rome le travail qu'il a bien voulu faire pour moi et que nous l'achèverons ensemble. J'espère pouvoir faire ce voyage dans les premiers jours de julliet (*sic*), et avoir encore une fois le plaisir de vous embrasser. La dernière fois j'eus à peine le temps de vous voir en courant. Mais enfin la vie est courte et les hommes comme vous sont rares. Je veux consacrer deux mois à vous entendre, et après cela, si je peux vous quitter, je m'en irai à Paris, où je raconterai ce que vous valez à ceux qui ne connoissent que vos ouvrages.

Croyez-moi, je vous prie, Monseigneur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

COURIER.

Livourne, le 12 juin 1808.

(*Ibid.*)

(*A suivre.*)

---

1. Cette lettre fait suite à celle que Courier a adressé à Marini le 6 mars 1808 et qui a été publiée dans ses *Œuvres complètes*, édit de 1874, p. 278.

# CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — A partir de cette année, l'Académie royale des sciences de Berlin remplace son compte-rendu mensuel (*Monatsberichte*) par un compte-rendu hebdomadaire (*Sitzungsberichte*) paraissant huit jours après la séance.

— Un jeune savant autrichien connu déjà par quelques études sur l'histoire de l'Autriche au XVIIe siècle, M. H. de ZWIEDINECK-SÜDENHORST, prépare une *Histoire de la politique de Venise durant la guerre de Trente Ans.*

ANGLETERRE. — La nouvelle édition du catalogue Trübner « *of Dictionaries and Grammars of the principal languages of the world* » renferme 3,000 articles, répartis dans l'ordre des langues et dialectes qui sont au nombre de plus de 400. La première édition, parue en 1872, ne renfermait que 1,100 articles.

— La librairie Williams et Norgate nous prie d'annoncer que M. Francis DARWIN rassemble en ce moment les lettres de son père, qui doivent servir de matériaux à une biographie du célèbre savant. M. Fr. Darwin prie les personnes qui possèdent des lettres de Ch. Darwin de vouloir bien les lui communiquer; ces lettres ne seront naturellement publiées qu'avec le consentement de leurs possesseurs. Adresser les communications à M. Fr. Darwin, Down, Beckenham.

ITALIE. — Dans une notice intitulée *Don Giulio Clovio principe dei miniatori, notizie e documenti inediti* (Modena, Vincenzi. In-8°, 23 p.), M. A. BERTOLOTTI donne de nouveaux détails sur ce Raphaël et ce Michel Ange de la miniature, comme l'a nommé Vasari. Il a trouvé le testement du grand artiste (27 décembre, 1577) l'inventaire des miniatures lui appartenant, et d'autres pièces relatives à ce « prince des miniaturistes. » On lit dans le testament que Clovio était né « patre macedonico et matre illyrica ». Nous recommandons cette brochure avec ses intéressants détails et ses documents inédits à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la miniature que Clovio, dit M. Bertolotti, non seulement éleva à la reproduction en petit des grands sujets historiques, mais où il porta encore l'invention de ces mêmes sujets, si bien que la miniature entra dans les sphères du beau et put briller de sa propre lumière.

— M. Nicola FORNELLI, professeur d'histoire au lycée de Foggia et déjà connu par ses écrits sur les questions d'enseignement ainsi que par une *Histoire du moyen âge* et une étude sur *les vraies causes des croisades*, vient de publier un très intéressant volume sur « l'enseignement public à notre époque » (*L'insegnamento pubblico ai nostri tiempi*. Rome, Forzani.) M. F. veut que l'enseignement soit partout dans la main et sous l'œil de l'Etat. Il examine, dans la première partie de son livre, les destinées de l'instruction publique dans les pays où elle était abandonnée à l'initiative des individus et des communautés religieuses; finalement, dit M. F., ces pays, entre autres l'Angleterre et les Etats-Unis, ont réclamé l'intervention de l'état dans l'instruction publique. M. F. expose, dans la seconde partie de son livre, les raisons pour lesquelles l'enseignement en Italie doit être donné par l'état; il ne croit pas possible une conciliation entre l'Eglise et l'Etat moderne; il estime que le parti libéral, engagé dans une lutte à outrance, doit se défendre par toutes les armes en son pouvoir; que l'Eglise encore toute puissante accaparerait tout l'enseignement, si l'Etat accordait la liberté absolue, sans contrôle et sans garantie, dans le domaine de l'instruction; que, par conséquent, il est absolument nécessaire d'établir un « enseignement laïque ». Dans un second volume, M. F. se propose d'indiquer par quelles mesures pratiques l'état italien pourra « établir dans toutes les manifestations de la vie publique la plus complète laïcité. » Il y a loin de la

thèse soutenue par M. F. aux paroles que M. Renan adressait récemment aux libéraux de Rome; M. Renan disait que « l'état ne peut avoir qu'une seule règle, celle de s'abstenir, de se déclarer incompétent, de ne pas plus s'occuper des opinions religieuses de ses membres qu'il ne s'occupe de leurs opinions en fait d'art et de littérature, surtout de n'accorder de privilèges à personne. » M. F., comme on le voit, dénie aux associations libres le droit d'agir à côté de l'état dans les matières d'instruction publique, droit que voudrait leur assurer M. Renan. Mais, étant donnée la situation actuelle de l'Italie, c'est l'Etat, qui, selon M. F., doit avoir charge d'intelligences jusqu'à nouvel ordre. Nous n'insistons pas davantage sur cette étude qui n'entre guère dans le cadre de notre recueil; nous n'avons pas coutume de discuter ici les questions brûlantes du jour; mais le travail de M. Fornelli témoigne d'une grande connaissance de l'enseignement public en France et en Belgique et d'une consciencieuse étude de ce problème difficile; enfin il est écrit avec une rare sincérité.

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 17 mai.*

M. Schlumberger présente l'estampage du second sceau connu des abbés du Mont-Thabor, celui de l'abbé Jean, mentionné dans les documents en 1181 et 1183. Au droit est figuré Jean assis sur son siège abbatial, la croix dans une main, les Evangiles dans l'autre. Au revers est représentée la Transfiguration.

M. d'Arbois de Jubainville explique l'étymologie du mot *Galates* (Γαλάτης) employé par les Grecs depuis l'invasion de 279 avant J.-C. pour désigner les Gaulois. Ce mot est la transcription de l'adjectif celtique *Galatios* qui vient du substantif *Gala*, courage (vieil irlandais *Gal*, adjectif *Galde*). *Galates* veut donc dire *courageux*. Ce nom est formé comme γαισάτης qui désigne en grec une espèce de soldat gaulois, et qui vient, par l'intermédiaire de l'adjectif celtique *Gaisatios* (vieil irlandais *Gaide*), du nom d'une sorte de javelot, le *Gaesum* des écrivains latins.

M. Prost fait part de la découverte d'antiquités romaines, notamment d'une statue de Victoire et de deux bas-reliefs, au Sablon, près de Metz, localité ou avait été précédemment trouvé un cippe dédié à la déesse Mogontia.

M. Giraud, correspondant, présente la photographie d'une plaquette en bronze du Musée de Lyon, sur laquelle se trouve la replique d'un sceau gravé en 1539 ou 1540 par Benvenuto Cellini pour son protecteur à la cour de France, le célèbre cardinal de Ferrare Hippolyte d'Este, archevêque de Lyon et de Milan.

M. Sacaze, correspondant, communique plusieurs inscriptions latines des Pyrénées, entre autres des dédicaces aux dieux Mithra, Abellion et Baigorisus ou Baigorixus. Ce dernier nom vient d'un radical basque qui signifie *rouge* et se retrouve dans le nom du pays de Bigorre.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 9 juin 1882.*

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Guessard. L'exposition des titres des candidats est fixée à vendredi prochain 16 juin.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, il est procédé au vote pour l'attribution des prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Viollet, pour son édition des *Etablissements de saint Louis* (2 vol. in-8°, publiés par la Société de l'histoire de France), le second prix à M. Godefroy, pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française* (en cours de publication, in-4°).

Le prix Stanislas Julien n'est pas décerné. Deux récompenses de 750 fr. chacune sont accordées, à titre d'encouragement, à M. de Rosny et à M. Imbault-Huart.

Le prix Bordin sur le sujet suivant, *Etudier les documents géographiques et les relations de voyage publiés par les Arabes du* III<sup>e</sup> *au* VIII<sup>e</sup> *siècle de l'hégire, etc.*, n'est

pas décerné; une récompense de 1,500 fr. sera accordée à l'auteur du seul mémoire déposé, s'il se fait connaître.

L'auteur du mémoire auquel une récompense a été décernée dans le concours sur les *Versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V*, est M. Jean Bonnard.

M. Renan présente, de la part de M. Albert Dumont, les premières feuilles d'un recueil de vues photographiques de la mosquée de Kairouân, exécutées par ordre du gouvernement. Ces vues, dit-il, justifient la réputation de cette célèbre mosquée; on y voit un spécimen de l'architecture musulmane primitive, qui a un caractère exceptionnel de grandeur. La mosquée de Kairouân a été bâtie probablement dans les premières années du IXe siècle de notre ère; on espère trouver dans les inscriptions de la mosquée l'indication de la date exacte.

M. Miller lit la fin du mémoire de M. P.-Ch. Robert sur Gondovald et les monnaies frappées en Gaule au nom de Maurice Tibère. Selon M. Robert, ces monnaies ont été frappées en dehors de toute action de la cour de Byzance sur la Gaule; si l'on y a mis le nom de l'empereur, c'est parce que c'était l'usage de mettre ce nom sur les monnaies, afin de les accréditer. On a de même des monnaies mérovingiennes au nom de Justin II et des autres prédécesseurs de Maurice Tibère.

M. Deloche commence à présenter une observation en réponse au mémoire de M. P.-Ch. Robert. Plusieurs membres font observer que, d'après le règlement, toute discussion sur ce mémoire doit être ajournée au moment où M. Robert en donnera une seconde lecture. M. Deloche renonce pour le moment à la parole.

M. Miller examine une inscription grecque dont le texte a été publié par M. Martha dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, d'avril 1882. Cette inscription, qui a été trouvée à Cythnos, mais qui provient originairement de Paros, se compose de sept distiques Elle contient l'épitaphe d'un certain Acrisius, de Paros, qui était allé remplir les fonctions de juge à Mylasa. Après sa mort, les habitants de Mylasa lui avaient fait des funérailles solennelles. Son fils, qui portait le même nom et qui avait d'abord été son secrétaire, lui avait succédé dans les fonctions de juge; puis il s'était décidé à quitter Mylasa et avait ramené à Paros les restes de son père. Quelques passages du texte de l'inscription présentent des obscurités ou des difficultés dans le détail; M. Miller indique quelques corrections à faire au texte imprimé pour écarter ces difficultés.

M. Miller communique ensuite la traduction française de plusieurs fragments inédits d'Elien, qu'il a découvert dans un manuscrit. On y trouve, comme dans ce qu'on possédait déjà d'Elien, des anecdotes, des propos attribués à des personnages célèbres, etc. Une des plus étranges entre ces historiettes est celle d'une reine de Chypre, nommée Démanassa (complètement inconnue jusqu'ici), qui avait, dit Elien, établi trois lois : d'après la première, les femmes adultères devaient avoir les cheveux rasés et être livrées à la prostitution; d'après la seconde, les hommes coupables de suicide devaient être privés de sépulture; d'après la troisième, celui qui tuait un bœuf appartenant à autrui était puni de mort. Démanassa avait une fille qui fut convaincue d'adultère; elle avait deux fils, l'un se donna la mort et l'autre tua le bœuf de son voisin. Tous trois subirent l'application des lois portées par leur mère. Celle-ci survécut à tous ces événements et se composa une épitaphe où elle déplorait son infortune. — Ailleurs l'auteur rapporte de simples bons mots, plus ou moins plaisants. Quelqu'un reprochait à Euripide de faire son marché lui-même, et ajoutait que Sophocle laissait ce soin à un esclave : « Eh bien, répondit Euripide, Sophocle mange ce qui plaît à son esclave, et moi je mange ce qui me plaît. » Diogène, voyant une femme emportée par le courant d'une rivière, dit que c'était une mauvaise chose emportée par une mauvaise chose d'une mauvaise façon : τὸ κακὸν φέρεσθαι ὑπὸ κακοῦ κακῶς. Une autre anecdote, un peu longue, où figure Diogène, est curieuse en ce qu'elle fournit des renseignements précis sur le prix courant de diverses marchandises, dans le commerce de détail, à Athènes.

M. Marie, chancelier et gérant du consulat de France à Malte, adresse à l'Académie, avec une lettre analytique et explicative, une publication intitulée : *Report on the Phœnician and Roman antiquities in the group of the islands of Malta*, by A. A. Caruana (Malta, 1882, in-fol.; publié par ordre du gouverneur de Malte).

Ouvrages présentés de la part des auteurs : par M. Delisle : 1° Pitra (le cardinal), *Analecta sacra*, t. VIII (œuvres de sainte Hildegarde); 2° *Bibliothèque nationale, Bulletin mensuel des récentes publications françaises*, janvier-mars 1882; — par M. Girard : Fournier (Eugène), *De l'origine de la médecine en Grèce*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 26 Juin — 1882



115. — **Athen und der Westen vor der Sicilischen Expedition,** par Hans Droysen. Berlin, W. Hertz. 1882, in-8°, 59 pages. — Prix : 1 m. 50.

Quelles avaient pu être, avant l'expédition de Sicile, les relations d'Athènes avec l'Occident ? C'est ce que M. Hans Droysen a entrepris de rechercher.

On croirait, à lire dans Thucydide le récit des préliminaires de l'expédition de 415, qu'avant cette époque, la Sicile était à peine connue des Athéniens. Thucydide parle bien d'escadres athéniennes envoyées en Sicile de 427 à 424, sous la conduite des généraux Lachès et Charoiadès, Pythodoros, Sophoclès et Eurymédon (III, 86. 115 ; IV, 2, 2) ; mais l'impression qui se dégage de son récit, d'ailleurs très sommaire, est que ces expéditions furent des faits insignifiants, qui ne sauraient être d'un grand secours pour l'étude des relations d'Athènes avec la Sicile.

Thucydide est-il notre unique source ? Il est évident pour M. D. que déjà en 424, bien que Thucydide n'en dise rien, l'idée d'une conquête de la Sicile était populaire à Athènes. Les *Chevaliers* d'Aristophane, représentés aux fêtes Lénéennes de 424 (janvier), en fournissent la preuve. Déjà, à ce moment, le poète considère la conquête de l'île lointaine comme un fait accompli, et pour lui Carthage est l'extrême limite occidentale de l'empire maritime des Athéniens [1]. C'est qu'il se préparait alors contre la Sicile une expédition dont le résultat devait être (on le croyait à Athènes) la soumission de l'île entière ; l'enthousiasme était général et presque égal à celui qui accueillit, neuf ans plus tard, les préparatifs du grand armement commandé par Alcibiade et Nicias.

Mais cette expédition, qui avorta, n'était que la suite d'une autre, qui

1. *Chev.*, v. 174 [(cf. 1303). Il n'eût pas été inutile de discuter si Καρχηδόνα est bien Carthage. L'examen de la correction Καλχηδόνα, Χαλχηδόνα, que tant de philologues ont crue certaine, rentrait tout à fait dans le sujet de M. Droysen. — *Réd.*]

avait eu lieu en 427. Celle-ci, quels événements l'avaient préparée? C'est Thucydide lui-même qui se charge de nous l'apprendre (III, 86, 3) : une alliance existait, nous dit-il, entre Athènes et la petite ville de Léontini, παλαιὰ ξυμμαχία, et c'est en vertu de cette alliance que les Athéniens, en 427, envoyèrent en Sicile une escadre de vingt vaisseaux pour soutenir leurs amis, les Léontins, contre Syracuse. Donc, à cette époque, l'intervention d'Athènes en Sicile se justifiait déjà par d'anciennes relations avec une des cités de l'île. Ces relations, à quel moment avaient-elles commencé?

En 433, les députés de Corcyre viennent implorer l'assistance d'Athènes contre Corinthe, et, parmi les raisons qu'ils font valoir pour amener la République à secourir leur patrie, on remarque celle-ci : Corcyre sera pour les Athéniens une étape sur le chemin de l'Italie et de la Sicile (*Thuc.*, I, 36, 2 ; cf. I, 44, 3). Un pareil argument était donc de nature à avoir quelque influence sur la décision de l'ἐκκλησία athénienne? Il faut le croire, et ce qui l'explique, c'est que, cette même année 433, peu de temps peut-être avant l'arrivée des députés corcyréens, Athènes venait de s'assurer, en Italie et en Sicile, l'amitié de deux villes, Rhégium et Léontini. Nous avons le texte des deux traités d'alliance conclus le même jour, dans la même assemblée, avec ces deux cités (*C. I. A.*, I, 33 et 33 *a*). M. D. suppose que ces traités furent votés grâce à l'influence des adversaires de Périclès; la question serait intéressante à étudier; il s'agirait de savoir de quel œil Périclès voyait cette expansion de la puissance athénienne en Occident, s'il y était favorable, si ce n'était pas plutôt le parti démagogique, dont la politique devait prévaloir quelques années plus tard avec Cléon, qui poussait les Athéniens vers ces riches contrées de la Sicile et de la Grande-Grèce, naturel objet des convoitises populaires. Mais peu importe à la thèse que soutient M. D.; ce qu'il est intéressant de constater, c'est que déjà, en 433, Athènes avait des vues sur l'Italie et la Sicile et qu'elle cherchait à s'y faire des alliés.

On peut remonter plus haut encore. Un fragment d'inscription récemment découvert (*Mitth. d. d. archæol. Inst. in Athen*, IV, p. 30) atteste l'existence, vers le milieu du v[e] siècle, d'une alliance entre Athènes, d'une part, les Ségestains et une cité dont le nom n'a pu être restitué, de l'autre. M. D. ne s'en tient pas là. Pour lui, c'est Thémistocle qui, le premier, tourna ses regards vers l'Occident. Ses liens personnels avec les Corcyréens, qui avaient fait de lui un de leurs proxènes, les noms d'Italia et de Sybaris donnés à ses filles, ses rapports avec Hiéron prouvent qu'à une époque fort reculée les Athéniens entretenaient avec la Sicile et l'Italie méridionale des relations suivies.

Carthage aussi et l'Etrurie doivent être comptées parmi les pays occidentaux avec lesquels Athènes était en rapport. En 414/3, pendant que la flotte athénienne hivernait à Catane, les généraux qui la commandaient envoyèrent à Carthage demander du secours; ils envoyèrent également en Etrurie, et trois navires étrusques prirent part, avec les Athé-

niens, aux combats livrés devant Syracuse (*Thuc.*, VI, 88, 6; VI, 103, 2; VII, 57, 11). N'est-ce pas là une preuve que d'antiques liens unissaient Athènes aux Carthaginois et aux Etrusques? Enfin, on sait le parti que tirèrent les Romains des lois de Solon; Cicéron et les juristes latins ne doutent pas que ces lois célèbres n'aient inspiré les auteurs des Douze-Tables. Mais ce qui, plus que tout le reste, atteste l'ancienneté et l'étendue des relations d'Athènes avec les contrées de l'Occident, ce sont les nombreux spécimens de l'industrie attique découverts dans ces contrées. Les vases et les monnaies d'Athènes, et plus encore les procédés de la céramique athénienne, le système monétaire et le système métrique des Athéniens, retrouvés en Sicile, en Etrurie, etc., montrent que, dès le VI[e] siècle, il existait entre Athènes et ces pays des rapports fréquents, un commerce régulier, et que depuis longtemps les Athéniens connaissaient le chemin de l'Occident, quand eut lieu, en 415, la plus importante et la plus célèbre de leurs interventions armées dans les contrées occidentales.

M. D. n'a pas la prétention de résoudre tous les problèmes qui se rattachent de près ou de loin à son sujet. D'où proviennent, par exemple, certaines grandes fortunes qui apparaissent à Athènes aux environs de l'an 500? Sur quelles ressources matérielles était fondée l'influence des ἄποικοι et des démiurges, si puissants avant Dracon? Quelle était, au VI[e] siècle, la condition de ces ἔμποροι attiques dans les mains desquels était tout le commerce d'Athènes avec l'Occident? Etaient-ce des métèques ou des citoyens? Autant de questions que M. D. se réserve de traiter un jour. Tel qu'il est, le travail qu'il publie aujourd'hui est intéressant, plein de faits curieux et d'ingénieuses hypothèses. On y voudrait peut-être quelques renvois de plus, quelques indications qui permissent de recourir aux textes anciens ou aux travaux modernes dont M. Droysen fait usage. Mais les recherches sont faites avec un soin scrupuleux, la critique est consciencieuse; on voit là tout le profit que peut tirer l'historien, pour éclairer des événements obscurs, de l'étude attentive des textes et de l'emploi judicieux des inscriptions et des monuments figurés, ces précieux commentaires des témoignages transmis par les auteurs.

Paul GIRARD.

---

116. — **Essai sur la valeur phonétique de l'alphabet latin,** principalement d'après les grammairiens de l'époque impériale, par Martin SCHWEISTHAL, élève de l'École pratique des Hautes-Études. Paris, Leroux, Luxembourg, Victor Bück. 1882, XI-110 p. in-8°.

Cette publication sera bienvenue de certains lecteurs, à qui l'allemand n'est pas assez familier pour se servir commodément du grand ouvrage de Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*. Ils y trouveront des renseignements clairs, et, en gros,

corrects; M. Schweisthal contribuera pour une petite part à vulgariser dans les pays de langue française des notions justes sur la prononciation latine.

Les érudits trouveront profit à lire quelques-unes des lignes où il expose des idées personnelles. Il soutient par exemple deux thèses fort probables. D'abord, suivant lui, *e* bref avait le timbre ouvert (*è*), *e* long avait le timbre fermé (*é*); η grec était aussi un *e* fermé. Cela condamne la prononciation *éta, épsilon* admise dans nos lycées : on devrait dire *éta, èpsilon;* φέρητε devrait se prononcer *fèrétè* et non *féRété*. Cela condamne aussi les transcriptions à la mode, *Dêmêtêr, Athènè*. En second lieu, M. Schweisthal soutient contre Corssen que l'*s* latine avait toujours le son sourd *ç*, jamais le son sonore *z* (français *hasard*).

L'écrit de M. Schweisthal a donc quelque valeur, mais on y rencontre de graves défauts. S'il s'agissait d'un travail sans aucun mérite, il suffirait ici d'une appréciation à la fois sévère et sommaire. Dans le cas présent, l'appréciation ne peut pas ne pas être un peu sévère, mais il est juste qu'elle soit détaillée.

M. Schweisthal étudie la prononciation latine, abstraction faite, au moins dans son intention, de la *lingua rustica* (p. VIII). Il l'étudie « *principalement* » d'après les grammairiens, c'est-à-dire que, portant son attention sur ce qui nous est parvenu de témoignages conscients, il néglige les enseignements de ce qu'on pourrait appeler le latin naïf, et la lumière que la phonétique comparative, ario-européenne et romane, jette sur l'origine et sur la fin de la langue latine. Ce plan pourrait être bon s'il était suivi avec rigueur; il est mauvais quand on ne sait pas y être fidèle. Si M. Schweisthal excluait absolument de ses recherches le vieux français, il ne devait pas donner, p. 105, une prétendue explication de l'*f* (= *d* latin) de *nif, mœuf, fief*[1]; s'il n'excluait pas le vieux français, c'est dans les assonances de nos anciens poèmes qu'il devait chercher à l'appui de sa théorie sur *ĕ* et *ē* des preuves plus claires que toutes celles qu'il donne. S'il excluait les monuments du latin naïf, il ne devait pas donner, p. 10, pour prouver je ne sais quelle confusion entre *e* long et *e* bref, une liste de trois formes épigraphiques. L'une des trois est à la fois d'une authenticité et d'une interprétation très douteuses (*luae* dans le chant des Arvales), une autre (*Cesula* pour *Caesulla*) appartient à la *lingua rustica*, par lui censée écartée de son cadre, et en particulier au dialecte de Pisaurum; toutes trois d'ailleurs seraient des exemples de confusion d'*e* avec *ae*, non d'*e* long avec *e* bref. S'il n'excluait pas les monuments du latin naïf, ...alors il avait le droit de dresser une liste : mais il fallait la faire bonne.

Ces fautes de détail, qui sont trop nombreuses, font voir l'inconvé-

1. Cette explication repose sur une hypothèse erronée relative à la prononciation du *d* latin. Au point de vue roman, elle est condamnée par la comparaison de l'*f* de *soif*, issue non d'un *d*, mais d'un *t*.

nient d'un plan incertain : l'auteur n'a l'énergie ni de supprimer à propos, ni d'approfondir ce qu'il ne supprime pas. P. 2, *aa* pour la préposition *ā*, dans une inscription, prouverait que l'*ā*, bref ou long, avait un seul et même timbre : or, une autre inscription donne *ee*, et M. Schweisthal admet que le timbre de l'*e* variait avec sa quantité. P. 20, il donne l'impératif futur *facitud* (pour *facitō*) et l'accusatif pluriel *quantus* comme des exemples de confusion entre *u* bref et *o* bref. P. 22, il cite pêle-mêle les mots les moins faits pour être rapprochés, *joudex*, qui a une diphthongue *ou* archaïque ; *conflouont*, où peut-être il faut lire *ov* et non *ou*; *Troucillos*, dans une inscription de la Cisalpine, où l'*ou* est gaulois et non latin ; *cibitatioum*, dans une inscription d'Asie, où l'*ou* est grec, le mot étant transcrit lettre à lettre de κιβιτατιουμ. P. 78, il réunit semblablement *militare* pour *militaris*, dans une inscription contemporaine de Plaute, exemple de la syncope facultative d'*s* finale en vieux latin, et *Valentinu*, dans une inscription impériale, exemple de la dégradation de date romane, non facultative, qui réduit en italien *corpus* à *corpo*. P. 84, il dresse une liste d'exemples épigraphiques pour prouver vaguement toutes les affinités générales de toutes les labiales : affinité étymologique de *f* et *b* dans l'ancien *af* = *ab*, affinité acoustique de *m* et *b* dans l'ancien *Melerpanta* [1], estropié de Βελλεροφόντης, affinité historique de *b* et *v* dans des formes des bas temps comme *davit* et *exubias*. Sous le prétexte de s'occuper *principalement* des grammairiens, M. Schweisthal se contente, en matière d'inscriptions, de renvois insuffisants : *Corp. inscr. Britt.*, *Corp. inscr. Gall. Cisalp.* Il est donc malaisé de corriger ses nombreuses fautes d'impression, et, ce qui est pis encore, les lecteurs n'ont aucun moyen de réparer le silence de l'auteur sur tout ce qui est chronologie. Plus d'un lecteur s'impatientera vite de ne pas savoir si les formes alléguées sont du temps de Fabius Cunctator ou du temps de Théodose. Même impossibilité de trier le latin proprement dit, que M. Schweisthal est censé étudier, et la *lingua rustica*, qu'il est censé exclure. Toute son épigraphie est ainsi superficielle et confuse.

Ses connaissances romanes ne sont pas mieux mises à profit. Il invoque la prononciation de *censeur*, *conserver* pour prouver qu'en latin l'*s* était sourde après *n* (p. 79) ; ces formes savantes ne nous renseignent pas, et celles qui pourraient nous renseigner, comme *peser* de *pensare*, *moise* de *mensa*, *épouse* de *sponsa*, ont l'*s* sonore. Il invoque l'*s* sourde de l'espagnol, mais cette spirante est une ancienne sonore, comme les spirantes *z* et *j*, sourdes aujourd'hui, encore sonores au XVIe siècle. Pour prouver que le *d* latin était un *th* anglais, il cite *cadhuna* des *Serments* de Strasbourg et le son sifflant du *d* espagnol : or, le *dh* de *cadhuna* et le *d* espagnol sifflant viennent d'un *t* latin, non d'un *d*. Il argumente, p. 27, contre l'idée que *v* latin avait le son du *w* anglais, et il oublie précisé-

1. Et non *Melerpante*. Dans les citations qui précèdent, j'ai dû corriger tacitement plus d'une faute de ce genre.

ment de réfuter le principal indice de cette prononciation, la transformation romane du *v* en *gw* (italien *guastare*) et parfois la conservation pure et simple du *w* primitif (anglais *waste*, emprunté au français).

M. Schweisthal a-t-il du moins traité d'une façon satisfaisante ce dont il lui a plu de faire l'objet essentiel de son étude, les témoignages des grammairiens de l'époque impériale?

A cette question je suis obligé de répondre négativement. Les grammairiens latins nous instruisent mal sur le fond des choses, si l'on ne contrôle leurs assertions par une étude sérieuse de la phonétique, tant ario-européenne que romane, et de l'épigraphie. Nous ne sommes pas bien avancés quand M. Schweisthal, à grand renfort de citations textuelles, établit que B latin est un B, et L une L (quant aux points plus délicats, comme la valeur de V ou d'S, il a été dit que sa discussion est insuffisante). Ce n'est donc point le fond qui vaut d'être étudié dans les écrits des grammairiens, mais bien ces écrits eux-mêmes : c'est justement le travail que M. Schweisthal a le plus négligé de faire.

Son premier soin devait être d'établir le texte des passages qu'il cite : il ne s'en est aucunement soucié. P. 80-81, il transcrit une demi-page de Vélius Longus sur le ζ, puis il argumente sur « ce rapprochement avec *s*, ces traductions par *ds* ou *sd* ». Son raisonnement n'est pas mauvais, sauf par la base. La traduction de ζ par *ds* n'est pas de Vélius Longus, elle est de M. Henri Keil, qui le dit au bas de la page. Or, M. Keil, très certainement, s'est trompé cette fois dans sa conjecture.

Le second soin de l'auteur devait être l'interprétation verbale des témoignages cités. Le langage des grammairiens anciens nous est très obscur, peut-être par notre faute, peut-être quelquefois par la leur. Térentien, dont M. Schweisthal vante, p. IX, le style facile et élégant, non sans motif, a pourtant une facilité qui n'est pas de la transparence, et une élégance qui ressemble à celle de certains logogriphes. Dans cet auteur et dans bien d'autres, il faut souvent beaucoup de peine pour s'assurer de la construction grammaticale ; il en faut bien plus encore pour faire sortir de la phrase un sens précis. C'était le rôle de M. Schweisthal d'épargner cette peine à son lecteur : il ne l'a presque jamais essayé. Ayant dit, par exemple (p. 84), ce qu'a de commun la formation des sons *b* et *p*, il se contente d'ajouter : « Voici la différence qui existe entre les deux :

*Nam prima per oras etiam labella figit,*
*Velut intus agatur sonus, ast altera contra*
*Vellit* (lisez *Pellit*) *sonitum de mediis foras labellis.* »

Entend-il ce texte, qu'il n'explique point et qu'il mutile d'un vers? Mettons que Térentien lui-même l'entendait, et qu'on peut deviner sa pensée à la condition de savoir un peu de latin : je dirai encore à M. Schweisthal comme M. Jourdain à son maître : *Faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.* La même charité siérait p. 9, où l'auteur cite sur l'*e* bref un passage qui dit *simpliciter sonat*, un autre

qui dit *vicinum est ad sonum diphthongi*, et les traite comme équivalents l'un à l'autre. Elle siérait à propos de beaucoup de passages des anciens, aussi obscurs par la forme qu'enfantins pour le fond [1].

Mais le soin principal auquel M. Schweisthal devait s'appliquer, et qu'il a négligé comme les autres, c'était d'établir l'origine des témoignages qu'il invoque. Où sont, dans nos grammairiens, leurs observations personnelles (à supposer que leurs écrits en renferment quelques-unes)? Quand ils copient les observations d'autrui, de qui ces observations proviennent-elles en dernière analyse? et par quels intermédiaires? Quelle est la date, le pays, le degré et la nature d'instruction des véritables auteurs? Dans ce que répètent Charisius, Térentien, Victorin, Pompée, où se comprennent-ils eux-mêmes et où cessent-ils de se comprendre? Quand, en croyant parler de la langue latine, parlent-ils à leur insu de la langue grecque? Car, si Térentien a bien dit sur la lettre *d* ce que M. Schweisthal croit lui voir dire, en s'imaginant décrire le *d* latin il décrit en réalité un δ grec. Toutes ces questions étaient bien difficiles à traiter : pourquoi M. Schweisthal n'en a-t-il pas au moins effleuré une partie? Sa brochure est précisément nulle sur le point où le titre par lui choisi faisait le plus attendre.

Il ne serait pas équitable de laisser le lecteur sous l'impression exclusive des critiques qui précèdent. Il y a dans cet écrit beaucoup de connaissances, du jugement, et, ce qui vaut mieux encore, un grand besoin de penser par soi-même. Si M. Schweisthal n'a pas fait un bon ouvrage, c'est pour avoir écrit et publié trop vite; on peut bien augurer des travaux qu'il composera d'un sens plus rassis.

Louis HAVET.

---

117. — **De carminibus latinis saeculi XV. et XVI. ineditis.** Prolegomena scripsit, carminum delectum e cod. Oenipont. 664 et Vindobon. Palat. 3506 edidit, indicem nominum et rerum adiecit Antonius ZINGERLE. Oeniponti, sumptibus et typis Academicis Wagnerianis. A. MDCCCLXXX, LXI-151 p. in-8°. (Beitræge zur Geschichte der Philologie, I. Theil.)

Cette publication de 1880 est due à un savant bien connu par ses travaux sur Ovide et les poètes latins, M. Antoine Zingerle, professeur à l'université d'Innsbruck. Nous la recevons assez tard; nous nous bornons à l'annoncer à nos lecteurs. L'index des noms propres en facilite beaucoup l'usage. — Suivant la fâcheuse coutume de ses compatriotes, le libraire Wagner a négligé de faire coudre la brochure.

---

1. P. 2, l'auteur attribue à Priscien une assertion « beaucoup trop subtile ». Plût aux dieux! mais M. Schweisthal a mal compris. Ce que Priscien explique, de façon très pédante sans doute, est une vérité de La Palisse.

118. — **Reallexikon der deutschen Altertümer,** ein Hand-und Nachschlagebuch für Studirende und Laien, bearbeitet von Dr Ernst Gœtzinger. Erste Abteilung. Leipzig, Urban. 1881, in-8°, 1-204 p. (A-Geschichtschreibung.)

Ce Dictionnaire des antiquités allemandes dont nous n'avons encore reçu que la 1re partie (de *a* à la moitié de *g*) n'est pas et ne prétend pas être une œuvre scientifique; il est destiné au grand public. Il ne renferme, ce nous semble, que très peu d'erreurs [1], mais il a d'importantes lacunes, et nous voudrions que M. Götzinger mît moins de fantaisie dans le choix des articles de son *Dictionnaire*. Il analyse l'Edda et laisse de côté le Beovulf; il dit quelques mots des Frères de la vie commune et passe sous silence les Amis de Dieu (*Gottesfreunde*); il consacre quelques lignes à la hache et à la framée et ne parle pas des autres armes, par ex. du *gér*; on trouve dans son livre le mot *befestigung*, mais non le mot *belagerung* (machines de siège, etc); enfin, les druides, les Almanachs des Muses, les francs-maçons ont-ils droit à figurer dans un dictionnaire d'antiquités germaniques, et qu'entend au juste M. G. par ce mot *deutsche Altertümer?* Mais l'ouvrage sera utile aux « laïques »; certains articles sont intéressants et assez habilement rédigés, par ex. sur *du* et *duzen*, sur le *Gaunertum*, sur les flagellants, sur le *Femgericht*, etc.; M. Götzinger ne manque pas de savoir et de savoir-faire, et le public auquel il s'adresse devra le remercier d'avoir inséré au mot *Germanie* la traduction entière de l'opuscule de Tacite et des extraits du chapitre consacré par Sebastien Franck à la Germanie dans son *Weltbuch*, d'avoir résumé en quelques endroits les excellents articles de Zacher dans Ersch et Gruber et des passages de Waitz, d'avoir consulté avec fruit Alwin Schultz, San Marte, Lindenschmit, Wackernagel, Weinhold, etc.

---

119. — **Gabriel Rollenhagen,** sein Leben und seine Werke, Beitrag zur Geschichte des deutschen Dramas u. der niederdeutschen Dialektdichtung nebst bibliographischem Anhang v. Karl Theodor Gaedertz. Leipzig, Hirzel. 1881, in-8°, 130 p. — Prix : 2 mark 80.

On n'a jusqu'ici connu Gabriel Rollenhagen qu'imparfaitement; on connaissait mieux son père Georges, l'auteur du *Froschmeuseler*. Dans son ouvrage très consciencieux et nourri de documents, M. Gaedertz donne sur Gabriel toutes les informations qu'il a pu recueillir et lui as-

---

1. Pp. 12 et 67, le « ludus paschalis de adventu et interritu Antichristi » n'est pas de Wernher de Tegernsee; p. 155, les écoles de Meissen et de Pforta ont été fondées en 1543 et non en 1553; p. 83, une note sur *meineid* semble obscure, M. G. sait pourtant bien que *mein* est un adjectif qui signifie « faux »; p. 173, sur *Geneviève* il aurait fallu citer l'opuscule de Seuffert et sur le *Juif errant* la notice de M. Gaston Paris; au reste, la partie bibliographique est très négligée.

signe sa véritable place dans l'histoire de la littérature du XVII^e siècle. On saura désormais, grâce aux recherches patientes de M. G., que Gabriel était né à Magdebourg le 22 mars 1583, qu'il était le second fils de Georges, qu'il termina en 1602 ses classes au gymnase de Magdebourg que dirigeait son père, et qu'il fit ses études de droit à l'Université de Leipzig (1602-1605) et à celle de Leyde (été de 1605). C'est à Leipzig que Gabriel publia son premier ouvrage, les *Vier Bücher indianischer Reisen*. En 1606 il fit paraitre, sur le conseil de Scaliger et de Heinsius, trois volumes de *Juvenilia* (poésies lyriques et érotiques, épigrammes, etc., en latin); en 1611 et en 1613, les deux premières parties d'un *Nucleus emblematum selectissimorum* illustré par Crispin de Passe; en 1619, une nouvelle suite d'épigrammes latines. Cependant Gabriel Rollenhagen était revenu à Magdebourg; il y devint protonotaire en 1614; en 1622, il n'était plus de ce monde. On voit qu'il a surtout écrit en latin; le seul ouvrage qu'il ait composé en allemand est, outre les *Indianische Reisen* et les quarante-six vers de la dédicace, sa comédie des *Amantes amentes,* qui mérite d'être citée dans toute histoire de la littérature allemande. M. G. consacre à cette comédie la plus grande partie de son ouvrage; il l'analyse, il en donne de longues citations, il en signale les éditions, il en indique les sources : Niclas de Wyle (trad. de l'*Euriolus et Lucretia* d'Aeneas Sylvius Piccolomini), Ayrer (*Comedia von der schönen Phœnicia und Graf Timbri von Golison*), les œuvres de Georges Rollenhagen. Mais d'où viennent les nombreux passages en bas-allemand que Gabriel a semés dans sa comédie, et pourquoi ce Magdebourgeois a-t-il versifié dans un dialecte qui n'est ni celui de Magdebourg, ni celui de la Vieille Marche, mais celui du Mecklenbourg et de la Poméranie? C'est là un des points les plus importants de l'ouvrage de M. Gaedertz. L'heureux chercheur fait voir que Gabriel imita l'*Isaac* de Schlue (Schlue lui-même avait imité en bas-allemand l'*Abraham* de Georges Rollenhagen en y mêlant des réminiscences de l'*Isaac* de Butovius et d'une comédie de Franz Omich). M. G. ajoute à cette démonstration un lexique des tours, expressions, proverbes en bas-allemand que l'on trouve dans les *Amantes amentes*. Cette comédie fut à son tour imitée; M. G. cite trois drames (un *Enfant prodigue,* une *Esther* et *Teweschen Hochtiet*), et une version en prose (*Sidonia und Theagenes*) due aux comédiens anglais qui parcouraient l'Allemagne au commencement du XVII^e siècle; mais les *Amantes amentes* furent joués à Berlin, dans l'original, en 1614 et en 1690. A la fin du volume, M. Gaedertz a reproduit le *Meistergesang* de *Pyrame et Thisbé;* un appendice bibliographique renferme une foule de renseignements qui témoignent d'un grand labeur et d'une exactitude minutieuse.

---

120. — Reden-Esbeck (F. Joh. Freiherr von), **Caroline Neuber und ihre Zeitgenossen,** ein Beitrag zur deutschen Cultur-und Theatergeschichte, mit 7 Kunstbeilagen. Leipzig, Barth. 1881. In-8°, xii et 358 p. — Prix : 12 mark (15 fr.).

Caroline Neuber (1697-1760) ou, comme on la nommait de son temps, la Neuberin, a rendu de grands services à la scène allemande. Fille d'un avocat de Zwickau, Weissenborn, et maltraitée par son père, elle s'enfuit de la maison paternelle, d'abord avec l'étudiant Zorn, puis (1717) avec Jean Neuber qu'elle épousa l'année suivante à Brunswick. Neuf ans après, la Neuber prenait la direction d'une troupe d'acteurs qui joua pour la première fois à Leipzig et pour qui elle avait obtenu le privilège de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Gottsched loua les efforts de la Neuber, la compara aux grandes actrices de la France et de l'Angleterre, l'encouragea à « tirer la comédie allemande du chaos » et à jouer, non pas des farces ou des comédies pleines de grossièretés et de platitudes, mais des traductions ou des imitations des meilleures pièces françaises. La Neuber suivit les conseils de Gottsched ; dans toutes les villes d'Allemagne où elle séjourna, elle représenta des pièces dans le goût classique ; en 1737, à Leipzig, elle bannit, dit-on, solennellement du théâtre l'Arlequin ou *Hanswurst;* elle avait introduit dans sa troupe un ordre et une régularité qu'on n'était pas accoutumé à voir chez des comédiens. Mais un autre directeur de troupe, Müller, obtint, après la mort d'Auguste le Fort, le privilège concédé auparavant à la Neuber, et, si l'infatigable *Prinzipalin* donna quelques représentations à Hubertsburg devant la cour, malgré tout, elle ne faisait que peu de recette; le public n'aimait que l'opéra, les arlequinades, les marionnettes. La Neuber se rendit à Pétersbourg; mais l'impératrice Anne, qui l'avait appelée, mourut subitement ; il fallut revenir en Allemagne. Elle obtint du comte de Brühl le droit de jouer à Leipzig, mais Gottsched avait, pendant son absence, fait amitié avec un autre directeur de troupe, Schönemann ; la Neuber, irritée, tourna Gottsched en ridicule ; elle fit jouer d'une façon grotesque le 3e acte d'une œuvre dramatique de Gottsched, fabriquée « à grand renfort de colle et de ciseaux », le *Caton mourant,* et, dans une pièce composée par elle-même, *der allerkostbarste Schatz,* elle mit le vaniteux professeur sur la scène ; Gottsched paraissait sur les planches, sous le nom de *Tadler*, avec une robe semée d'étoiles et des ailes de chauve-souris, une lanterne sourde à la main. Néanmoins la Neuber dut dissoudre sa troupe ; au bout d'un an elle la reforma et revint à Leipzig ; c'est alors qu'elle joua le *Jeune savant* de Lessing. Mais, abandonnée par le meilleur sujet de sa « bande », Koch, réduite à vivre d'expédients, elle dut une seconde fois se séparer de sa troupe. Pour échapper à la misère, elle s'engagea au théâtre de Vienne ; elle déplut au public et revint en Saxe. La guerre éclatait (1756) ; un médecin de Dresde, Löber, la recueillit ainsi que son mari ; ce dernier mourut trois ans après. En 1760, les Prussiens bombardèrent Dresde ; la maison de Löber fut détruite, et la Neuber alla, avec la famille de son

bienfaiteur, chercher un refuge au village de Laubegast; elle tomba gravement malade, mais elle ne put demeurer dans la même maison que les Löber, le propriétaire ne voulant pas qu'une actrice mourût sous son toit; elle termina sa vie chez un brave paysan. Ce fut ce paysan qui l'enterra; personne ne voulait porter une comédienne à sa dernière demeure: le paysan chargea le corps sur une brouette et le porta au cimetière de Leuben; le pasteur refusa d'ouvrir la porte, et le cercueil entra dans le cimetière par dessus la muraille. — C'est l'histoire de cette grande actrice et directrice de troupe que M. le baron de Reden-Esbeck nous raconte dans son livre. Le volume qu'il a consacré à la Neuber est magnifique; on ne saurait trop en louer l'exécution; il renferme un portrait de la Neuber, de curieux fac-similés, des reproductions de programmes et d'affiches en grand nombre, et deux gravures représentant l'une, la maison de Laubegast où mourut l'actrice, l'autre, le monument qui lui fut élevé au même endroit en 1766 (avec une inscription attribuée à Rabener) et qu'on a réparé en 1852. — Toutefois, il nous a semblé que l'auteur, sauf sur quelques points secondaires, n'apportait rien de très nouveau; qu'il ne nous donnait sur l'état du théâtre, sur le caractère de la Neuber, sur son éducation, sur son rôle dans l'histoire de la scène allemande, que des informations d'un genre général, telles qu'on les trouve un peu partout; qu'en dépit ou plutôt à cause des nombreuses notes qu'il amasse au bas des pages, il a beaucoup parlé de la Neuber, mais pas assez de ses contemporains, et qu'il aurait pu traiter ce beau sujet d'une façon plus ample et plus large; en un mot, que son livre est une biographie de la Neuber, mais n'est pas une histoire de l'époque où elle « agit » (*agiren*, comme on disait alors). Pourquoi avoir tant insisté sur les aventures de la Neuber et de Zorn, son premier amant, au lieu de nous montrer comment la jeune fille avait pu à Zwickau prendre le goût du théâtre, soit en assistant fréquemment aux représentations de comédiens ambulants, soit en jouant elle-même la comédie à l'école ou ailleurs? Pourquoi ne pas dire un mot du théâtre de Weissenfels et de celui de Brunswick, où les Neuber jouèrent en 1717 et en 1718? Quel était le jeu de la Neuber? On lui a plus tard reproché d'abuser du pathétique; n'aurait-on pu montrer comment elle fut amenée à aimer les grandes tirades à effet, les éclats tragiques, etc., et comment elle conçut peu à peu cette aversion pour le *Hanswurst* qui, au lieu d'adoucir le sérieux de l'action (*die Seriositæt der Action zu adouciren* [1]), ne faisait que troubler les acteurs et gâtait par ses lazzis et ses lourdes plaisanteries une représentation destinée à produire sur le public une noble et grave impression? On aurait voulu plus de détails sur ces traductions de pièces françaises que les Neuber réclamaient si instamment de Gottsched et sur l'action inévitable que des tragédies

1. Fürstenau, I, p. 395, cité par W. Creizenach, « zur Entstehungsgeschichte des neueren deutschen Lustspiels », p. 8.

comme *Iphigénie*, *Bérénice*, *Britannicus*, le *Cid*, exercèrent sur le jeu de la troupe dirigée par les Neuber ainsi que sur l'art dramatique. Enfin, la décadence et la chute des Neuber ne nous semble pas suffisamment expliquée; M. de R. E. dit bien que la pauvre femme fut la risée du public, lorsqu'elle vint jouer sur la scène de Vienne; mais il aurait fallu parler davantage de ces exigences croissantes du public, de la concurrence que firent les autres troupes d'acteurs, notamment les troupes françaises et autrichiennes, à la troupe des Neuber. En un mot, l'ouvrage que M. de R. E. vient de consacrer à l'actrice qui, selon le mot de Devrient, jeta un pont sur l'abîme qui avait jusque-là séparé la littérature et l'art dramatique, n'est pas, comme il l'aurait voulu et si l'on nous permet d'employer une expression familière à la critique allemande, un *Zeit-und Lebensbild*. Dirons-nous aussi que le style de l'auteur manque d'agrément, d'élégance, et que son récit, trop souvent entrecoupé de documents et de longues citations, se traîne et languit? (Voir, par exemple, la querelle Neuber-Müller). Il est vrai que M. de R. E. ne s'occupe guère de la forme et se soucie fort peu d'avoir un style à lui. En lisant son livre, on sera surpris de retrouver en maint endroit des phrases entières tirées des œuvres des principaux critiques de l'Allemagne. « Je n'ai pas dédaigné, déclare M. de R. E. dans sa préface, de prendre les expressions d'un Hettner, d'un Devrient, d'un Vilmar et d'autres [1] et je possède la conviction que mon livre n'a pu que gagner par cette fidèle reproduction. » Ce procédé est étrange. Pourquoi, dans ce cas, ne pas publier simplement une série de documents à peine reliés les uns aux autres? Ou, du moins, pourquoi ne pas marquer par des guillemets les phrases empruntées aux historiens antérieurs de la littérature? Est-il permis de dire (p. 269) du comte de Brühl, qu'il fut satisfait de l'échec de Gottsched, parce qu'il était *von Natur vornehm scandalsüchtig*, sans dire soit dans le texte, soit en note que cette expression est de M. Hettner (I, 372)? Fallait-il (p. 270), pour dire que Rost mit en vers la querelle de Gottsched et de la Neuber (*das Vorspiel*), copier littéralement, et sans autre indication, la phrase de Gervinus (IV, 79) « *Rost verewigte diese Begebenheit in einer boshaften poetischen Erzählung* »? Etait-il si difficile de trouver d'autres expressions? — Les documents que cite M. de R. E. font le seul prix de son travail, et leur nombre, comme il dit et n'avait pas besoin de le dire (p. VIII), trahit le sérieux et le zèle de ses recherches. L'auteur a fouillé les archives de diverses villes de l'Allemagne pour recueillir sur son héroïne les renseignements les plus exacts et les plus complets; on trouvera dans son livre bien des choses que Danzel, dans son ouvrage sur Gottsched, Blümner, dans son histoire du théâtre de Leipzig, Fürstenau, dans son histoire du théâtre de Dresde, ont négligées ou laissées de côté. C'est ainsi que M. de R. E.

1. Et Gervinus, et Koberstein (pp. V, 289), etc. M. de Reden aurait-il voulu rendre son style semblable au vêtement du Hanswurst, bariolé et *buntscheckig*? (p. 210).

a découvert le privilège accordé par le duc de Schleswig-Holstein en 1736 à la troupe de la Neuber (p. 191). On lui saura gré d'avoir reproduit les affiches par lesquelles la Neuber annonçait ses représentations, d'avoir cité en leur entier certains documents ensevelis dans des recueils presque inaccessibles, par exemple les extraits des ***Belustigungen d. Verstandes u. d. Witzes*** (p. 159); d'avoir donné la supplique de la Neuber au sénat de Hambourg, supplique où l'actrice expose non sans une juste fierté tout ce que lui doit la scène allemande; le discours d'adieu de la Neuber à la dernière représentation qu'elle donna à Hambourg et où elle n'épargna pas à son public indifférent les railleries et les sarcasmes (p. 242); l'ignoble pamphlet de F. S. Meyer contre la Neuber, où l'on trouve au milieu d'obscénités et d'infâmes calomnies, quelques détails curieux et qui paraissent croyables sur la fuite de Caroline Weissenborn et de Neuber en 1717. Les documents et extraits que M. de Reden Esbeck a rassemblés avec tant de soin et de patience rendent donc son ouvrage sur la Neuber indispensable à quiconque voudra mieux connaître et l'histoire de la scène allemande et la vie de cette femme que la ville de Breslau, désireuse de « purifier son goût », demandait avec instance à Gottsched, et grâce à qui Lessing aborda le théâtre. « La Neuber, dit Gervinus (IV, 402) fut la première actrice qui eut l'idée des vers et du jeu tragique, qui eut le coup d'œil juste pour choisir les acteurs (Kohlhardt et Koch); elle s'éleva au-dessus de l'amour du gain et se proposa, même à son dommage, un but élevé [1] ».

A. CHUQUET.

---

121. — **Le maréchal Bugeaud,** d'après sa correspondance intime, par le comte H. D'IDEVILLE. Tome I. Paris, Didot, XI-414 p.

M. H. d'Ideville a eu à sa disposition la correspondance de Bugeaud et des notes intimes réunies par sa famille. Il les a groupées habilement et, mettant le plus possible son héros en scène, le faisant parler lui-même le plus souvent, il a composé un volume qui se lit d'un bout à l'autre avec intérêt et souvent avec charme. « Notre œuvre, dit-il (p. 200), n'est point une œuvre de polémique, et l'on ne saurait nous accuser de porter sur les faits un jugement partial. » Cela est bien dit; mais pourquoi l'auteur a-t-il fait précéder son livre d'une préface qui commence comme un article de discussion passionnée? On le regrette d'autant plus que l'ou-

1. P. 174. Le *Schrecken-Spiegel ruchloser Tugend oder das lehrreiche Todten-Gastmahl des don Petro* est, dit M. de Reden, un précurseur du don Juan actuel; il fallait ajouter que, d'après la liste des personnages, c'est une imitation du *don Juan* de Molière; p. 185. Est-il bien sûr que le *Timoleon* de Behrmann ne soit pas une imitation d'une pièce française;? p. 213, lire *Tabarin* et non « Taburin »; p. 214, à quoi bon une note de sept lignes sur le lit de Procruste?; p. 225, lire *Campistron* et non « Capiston ».

vrage est écrit d'un autre ton, et que cette entrée en matière est faite pour décourager ceux des lecteurs dont il y aurait précisément intérêt à rectifier le jugement sur Bugeaud.

Le chapitre Ier contient des notes vraiment charmantes sur l'enfance de Bugeaud, des souvenirs bien précieux sur la vie de province à la fin du dernier siècle, après la Terreur. La correspondance de Bugeaud, pendant les premières années de sa vie militaire, est du plus vif intérêt. Son récit de la guerre de 1805 formerait le plus piquant et parfois le plus touchant commentaire au beau récit de Fezensac. On est frappé de l'horreur que la guerre inspire à ce guerrier. Il y a encore une série de lettres bien attachantes sur la guerre d'Espagne. La fameuse affaire de Blaye remplit près de la moitié du volume. Ce récit est composé avec le « Journal de la citadelle de Blaye », journal de correspondance, tenu par le général lui-même, sa femme et son aide-de-camp, le capitaine Saint-Arnaud. C'est l'épisode irritant et douloureux de la vie de Bugeaud. On comprend qu'il ait souffert de cette mission et que, jusqu'à la fin de sa vie, les calomnies et les injures dont elle a été le prétexte l'aient blessé et révolté. « On commence par obéir, on réclame après », disait-il dans une séance de la Chambre qui fut suivie d'un duel où il tua l'adversaire qui l'avait qualifié de « geôlier ». C'est ce qu'il écrivait au lendemain du jour où on lui avait donné cette « mission de confiance et de dévouement » (p. 216). Bugeaud dut obéir ; mais le gouvernement pouvait ne pas commander. Pourquoi compromettre dans cette œuvre de geôle et de police un des esprits les plus élevés, un des cœurs les plus vaillants de l'armée française ? On souffre de voir ce soldat s'abaisser à ces détails d'alcôve, de lingerie et d'hôpital. Raison d'Etat, je le veux bien ; mais quelle vilaine besogne ! Il est aisé de voir que Bugeaud y répugnait plus que personne, qu'il fit de son mieux pour concilier ses sentiments et ses habitudes de galant homme, avec l'indélicatesse officielle de ses instructions. On conçoit que son biographe ait tenu à dégager la responsabilité de son héros : il ne pouvait pas produire, sous ce rapport, un témoignage plus probant que celui de Bugeaud lui-même dans son *Journal de Blaye*. Le volume se termine par un autre épisode également douloureux à Bugeaud, l'affaire de la rue Transnonain. Il protesta toujours contre l'accusation d'avoir fait tirer sur les femmes et sur les enfants. Dans cette affaire comme dans celle de Blaye, dit M. d'Ideville, « la responsabilité incombe tout entière à M. Thiers » (p. 404). Le livre s'arrête au moment où Bugeaud va partir pour l'Afrique.

A. S.

---

122. — **La Tripolitaine et la Tunisie**, par M. Léon de Bisson. Paris. E. Leroux. 1881, in-18, 147 p.

Sous ce titre, l'auteur nous donne une sorte de petit « *Guide du voyageur en Tripolitaine et Tunisie.* » On n'y trouve pas grand'chose à ap-

prendre; rien de nouveau dans les renseignements géographiques qui y sont présentés. Quant à l'histoire, nous accordons volontiers à M. de Bisson que « Caton mourut à Utique l'an 40 avant J.-C. » (p. 65); mais nous ne pouvons pas admettre avec lui que « Tunis ait été occupée en 1534 par le corsaire Frédéric Barberousse » (p. 111). Il était bon de nous offrir une *Liste des principaux ouvrages publiés sur la Tripolitaine et la Tunisie* (avant-propos); mais il n'eût pas fallu oublier *les principaux*, tels que ceux de Shaw, de Peyssonel, Mac-Carthy, Pélissier, De Slane, la Primaudaie et tant d'autres. En ce qui concerne les *Renseignements généraux* (pp. 127-142), l'auteur nous déclare lui-même (p. 144) *qu'il décline la responsabilité de toute erreur*.

H. de G.

---

# VARIÉTÉS

**Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie — XVII^e-XIX^e siècles.**

## XIII

*Dom P. Coustant.* — 1654-1721.

Mon Révérend Père,

Si je ne vous écris point souvent, je ne conserve pas moins pour cela les sentimens que je dois avoir pour tous les témoignages de bienveillance que Votre Révérence a eu la bonté de me donner. Mais de peur de passer pour être dans des dispositions contraires, je me crois obligé, au moins dans ce renouvellement d'année, de vous en donner des nouvelles assurances. Je vous la souhaitte toute sainte, et comblée d'une plénitude de grâces. Je prens occasion en même temps de vous rendre conte de ce que j'ay pu découvrir jusqu'à présent pour aider à la correction des lettres des papes. Je trouve d'assez beaux mss. de la collection de Denis le Petit, de celle d'Isidore Mercator, du Codex canonum que le Père Quesnelle a donné dans son S. Léon, et quelques autres collections qui reviennent à celle d'Isidore, et qui paroissent avoir été les originaux d'où il a pris ce qu'il a ajouté de véritable à ses fausses pièces. Je trouve une collection entière des lettres de Nicolas I et une autre d'Hadrien II. Les lettres de Grégoire VII se trouvent à Clairvaux. Pour ce qui est de celles de S. Grégoire le Grand, le Père de S. Marthe en a déjà vu plusieurs mss., et il s'en pourra trouver encore d'autres. Mais il s'en faut bien que je n'en trouve sur toutes celles des autres papes. Vous ne trouverez pas mauvais que je vous fasse une liste de celles sur lesquels les mss. jusqu'à présent m'ont manqué, à fin que si vous en pouvez découvrir quelques-uns, vous cherchiez le moyen de nous en faire avoir les variations.

*Sur le pape Sirice.*

La lettre de Maxime à Sirice, et celle de Sirice à Anysius, etc. Lab., t. II, pp. 1030 et 1033 sont de ce nombre.

*D'Innocent I.*

Toutes celles qui se trouvent depuis la page 1291, 2. tom. Lab. jusqu'à la 1316. On pourra néanmoins en trouver quelques-unes de celles-là parmi les mss. de S. Jean Chrysostome et de S. Jérome. Sur quoy je n'ay encore fait aucune recherche.

*De Zosime.*

La 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11. 12, 13. Lab., t. II, depuis la p. 1558 jusqu'a la 1574.

Lettres des papes sur lesquelles il ne se trouve point ou peu de mss. :

*De Célestin I.*

Celles qui sont écrites à Cyrille, au concile d'Ephèse, à l'emp. Théodose, à Maximien, au clergé de PP. qui se trouvent Lab., t. II, depuis la page 1623 jusqu'à la 1631.

Deux autres Lab., t. III, pp. 349, 351.

Une autre Lab., t. IV, p. 1710.

*De Sixte III.*

Les quatre lettres qui se trouvent Lab., t. IV, pp. 1711 et seqq. dont la première est adressée à Périgène, la seconde à un concile futur de Thessalonique, la troisième à Proclus, la quatrième aux Evêques d'Illyrie.

*Hilare.*

Les lettres à Léonce, aux évêques de Gaule, et à quelques Evêques, imprimées : Lab., t. IV, depuis la page 1639 jusqu'à la 1645.

*De Simplicius.*

Toutes, excepté la première à Zénon, qui commence *Plurimorum.* Une autre à Florentius, *Relatio;* une troisième d'Acace, *Sollicitudinem,* et une response au même Acace, *Cogitationum*, et une à Jean, évêque de Ravenne : *Si quis.*

*De Félix III.*

Il n'y a que l'épitre à Acace, *Multarum*, celle à Zenon de Séville, *Filius meus,* et une à tous les Evêques, *Qualiter in Africanis,* sur lesquelles j'aye jusqu'à présent trouvé des mss.

*De Gélase.*

Il manque de même de mss. sur la lettre à Laurent, les deux à Honorius, celle aux Evêques de la Marche d'Anc. (Picenis), sur le traitté *Dicta adversus Pelag. hæret.*, sur la lettre *Episcopis Bardan. et Illyr.* qui commence *Audientes*, l'ouvrage *adversus Andromachum*, et les actes *de absolutione Miseni*. Je trouve trente-huit fragments de ce pape sans

ceux que l'on a donnez en differents endroits, qui marquent que ce Pape a écrit quantité de lettres que nous n'avons pas.

*De Symmaque.*

Exceptez sur la première à Liberius, le seconde à Laurent, et la troisième à S. Caesaire, *Hortatur nos*, les mss. nous manquent sur le reste.

*Hormisdas.*

Je trouve assez de mss. sur une douzaine des lettres de ce pape, et point sur le reste.

Je ne me vois point plus de fonds sur les papes suivants. Ce qui me fait avoir recours à votre Révérence pour la prier, s'il y a moyen de nous enrichir de ce qui s'en conserve en Italie. Je serois aussi curieux de sçavoir s'il s'y trouve quelque collection de Denis le Petit sans le décret de Grégoire II. appellé du nom de *junioris*, et des papes qui l'ont précédé, sçavoir Hormisde, Symmaque, Félix, Simplicius et Hilare.

Sur les lettres, sur lesquelles l'on ne manque point de mss. en ce pays, même fort anciens, il ne laisse pas de rester quelques endroits corrompus, qui pourroient être rétablis par ceux de Rome et d'Italie. Je n'ay pas osé faire plutot à Votre Révérence semblables propositions, sçachant d'un côté votre bonne volonté pour concourir à l'exécution du dessein qu'on m'a proposé, et de l'autre la difficulté d'avancer dans ce travail sans second. Je le vois par moy même, qui suis contraint de collationner seul les mss. que je puis découvrir. Et même je ne fais maintenant cette prière, qu'avec peine, quoyque je sçache que vous ayez un compagnon. Vous me permettrez de le saluer et de commencer la connoissance par lui souhaitter comme je l'ay déjà fait, envers V. R. et que je le réitère, toutes sortes de prospéritez et de grâces. Ma peine vient de l'appréhension de vous détourner trop pour rechercher et collationner tant et tant de pièces différentes. Mais la charité surmonte toutes les difficultez : et je me croirois coupable de ne me pas servir des offres obligeants que vous m'avez faits de la vôtre, pour perfectionner un dessein, qui demande différents secours et du temps. S'il s'agit de rendre dans quelque rencontre témoignage de ma disposition, V. R. pourra assurer, sans crainte de s'engager trop, qu'on ne peut pas avoir plus de zéle et plus d'attachement pour tout ce qui regarde l'honneur de l'Eglise. Je vous prie de demander pour moy, dans un lieu où reposent les cendres de tant de saints Papes, la grâce de travailler utilement sur les monuments qu'ils nous ont laissez et de me croire avec tout le respect et l'estime possible,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et obéissant serv. et confr.

Fr. Pierre Coustant, M. B.

De Paris, le 11 déc. 1702.

Au Reverend Père Dom Guillaume de la Pare, Procureur général de la Congrég. de S. Maur, à Rome.

(Bibliothèque du Vatican, fonds latin, nº 9063, fol. 149 et 150.)

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léonce PERSON a fait paraître l'étude que nous avons annoncée récemment (*Revue critique*, n° 14, p. 275) sur l'*Histoire du véritable Saint-Genest de Rotrou*. (Cerf, in-3°, 103 p.); il y prouve que Rotrou a « pris l'inspiration, les éléments et bon nombre de détails importants de sa tragédie » dans une pièce de Lope de Vega, *Lo Fingido Verdadero*. Nous reviendrons sur l'ouvrage de M. Person; nous nous bornons aujourd'hui à donner la table des matières de ce travail neuf et intéressant. I. La légende de Saint-Genest et la pièce de Lope de Vega, intitulée : *Lo Fingido Verdadero* (p. 5-9); II. Les premières imitations de Rotrou et ses premiers imitateurs (p. 10-18); III. La seule pièce vraiment originale de Rotrou est postérieure au *Saint-Genest*; c'est *Cosroès* (p. 19-24); IV. Analyse, fragments de traduction et de texte du *Fingido Verdadero* de Lope de Vega (p. 25-78); V. Le *Saint-Genest* de Desfontaines et le *Véritable Saint-Genest* de Rotrou (p. 78-90); VI. Le *Véritable Saint-Genest* à l'Odéon en 1845 et à la Porte Saint-Martin en 1874 (p. 91-95). Le volume, d'ailleurs très élégamment imprimé, se termine par un *Appendice* qui renferme l'analyse du mystère de Saint-Genis (p. 97-103).

ALLEMAGNE. — La librairie Otto Schulze, de Leipzig, publiera prochainement un ouvrage de M. K. GELDNER, *Zoroaster und die Religion des altiranischen Volkes* et une étude de M. E. TRUMPP sur Mahomet et l'Islam.

— Une petite brochure, écrite avec vivacité et qui contient quelques vues judicieuses, vient de paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn, sous le titre : *der Sprachunterricht muss umkehren! ein Beitrag zur Ueberbürdungsfrage, von* QUOUSQUE TANDEM. (In-8°, 38 p. 60 pfennings). L'auteur déclare que la prononciation de l'anglais et du français dans les écoles allemandes est horrible (*grauenvoll*) et que les maîtres enseignent à leurs élèves comme des vérités importantes plus d'une erreur et d'une hérésie; l'enseignement des langues vivantes pèche d'ailleurs par la méthode; l'écolier sort du gymnase, où il a passé six ou neuf ans, sans avoir fait autre chose que casser des coquilles de noix; quant au fruit, il ne l'a pas goûté. L'auteur s'élève surtout contre les devoirs écrits; il trouve qu'on a jusqu'ici donné trop d'importance à l'enseignement aride des règles de grammaire. A recommander à nos professeurs d'allemand et d'anglais.

— M. Reinhold PAULI, mort à Brême le 3 juin, à l'âge de 59 ans, s'était surtout occupé de l'histoire d'Angleterre. Aprè avoir publié une *Vie d'Alfred le Grand*, il continua la *Geschichte von England* commencée par Lappenberg et la mena du règne de Henri II à celui de Henri VIII; cet ouvrage est le meilleur de Pauli. Ses autres publications sont : *Bilder aus Alt-England; Geschichte Englands seit den Friedensschlüssen von 1814 und 1815*; une biographie de Simon de Montfort; une édition de la *Confessio Amantis* de Gower.

— Nous apprenons en même temps la mort de M. Hermann HETTNER, un des plus brillants historiens de la littérature du XVIII° siècle; son ouvrage le plus connu et qui a eu plusieurs éditions est la *Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, divisée en trois parties : la littérature française, la littérature anglaise et la littérature allemande.

ANGLETERRE. — M. BURNELL doit publier une *Grammaire des langues dravidiennes* dans la collection des « simplified grammars », de la maison Trübner.

BELGIQUE. — M. Em. DESMAZIÈRES a fait paraître des *Recherches sur la vie et les travaux des imprimeurs et des libraires de Tournai* (Tournai, Casterman. In-8°, 768 p.) L'auteur n'a pas suivi l'ordre chronologique; il a réuni les ouvrages publiés

par un même libraire ou un même imprimeur. Il nous apprend que le premier livre imprimé à Tournai ne date que de 1610; l'imprimerie, à cause des règlements auxquels elle était soumise, ne fut pas très florissante à Tournai avant notre siècle; pourtant, dès le commencement du XVI^e^ siècle, il y avait à Tournai un libraire, Antoine Durieu, qui faisait imprimer à Paris les ouvrages qu'il éditait; ses successeurs du XVI^e^ siècle firent imprimer à Douai, à Cambrai, à Louvain et à Anvers. A partir du règne de Louis XIV, on imprima à Tournai les édits, ordonnances, règlements enregistrés au Parlement de la ville ou, sous le gouvernement autrichien, au siège du bailliage de Tournai et du Tournaisis. M. Desmazières a donné trois tables : 1° noms d'auteurs; 2° ouvrages anonymes; 3° ordonnances, édits, placards, etc.; cette dernière table sera très utile.

GRÈCE. — M. George Pagidas vient de publier sa thèse sur la topographie de l'ancienne Thèbes. Le titre complet est : Τὰ τῆς τοπογραφίας τῶν ἑπταπύλων Θηβῶν ὑπὸ τῶν νεωτέρων διερευνώμενα, avec une planche. M. Pagidas s'occupe plus particulièrement de la question des murs de l'ancienne ville et de l'emplacement des fameuses sept portes. Il passe en revue tout ce qui a été écrit sur ce sujet par les anciens géographes et par les philologues modernes.

— M. Eugène Zomarides, actuellement à Leipzig, annonce la prochaine publication d'une traduction en grec du livre de Victor Hehn sur les plantes et les animaux domestiques dans leur passage de l'Asie, en Italie, en Grèce et le reste de l'Europe.

— M. Tsérépis dont nous avons annoncé la première partie d'un travail sur *les mots composés de la langue grecque*, a fait paraître la seconde et dernière partie de cette étude.

— M. André Hidroménos vient de publier la seconde partie de sa traduction grecque de l'ouvrage de M. Gladstone, *Juventus mundi* (Κόσμου νεότης). La première partie avait paru en 1879.

— M. Agathonikos, conseiller à la Cour de cassation, publie une traduction grecque de l'ouvrage de M. Taine, *Philosophie de l'art en Italie*; M. Agathonikos avait déjà fait paraître, il y a quelque temps, la *Philosophie de l'art en Grèce* du même auteur.

— Le professeur M. Th. Aphentoulis a publié une traduction grecque de la *Marie Stuart* de Schiller. Le même professeur avait déjà traduit le *Nathan* de Lessing.

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 7 juin 1882.*

M. Anatole de Barthélemy est élu membre honoraire, et la vacance d'une place de membre résidant est déclarée.

M. Demay présente, au nom de M. Janvier, la photographie d'une stèle gallo-romaine trouvée à Amiens et conservée au Musée de cette ville. Sur la face principale sont présentés en haut relief trois personnages debout, deux hommes et une femme; les hommes portent une tunique de dessus munie de manches et d'un capuchon, une tunique de dessous (*subercula*) et des braies; la femme a également deux tuniques, mais celles-ci descendent jusqu'aux pieds, et celle de dessus a des manches plus lar[illegible] et point de capuchon, un voile est drapé autour de la tête et des épaules. M. Janvier voit dans cette scène une réunion de famille.

M. Guillaume demande à la Société de s'intéresser à la conservation d'une des anciennes portes de Valenciennes, que le génie militaire aurait, paraît-il, l'intention de détruire; la Société décide qu'une démarche sera faite auprès du Ministre de la guerre.

M. Prost lit, au nom de M. Jacob, une note sur la pierre tombale de Jehan Chintrel, prévôt de la Marche, découverte à Outremécourt par M. Voulot et transportée au Musée d'Epinal.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 16 juin 1882.*

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des deux candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Guessard. Ces candidats sont M. Eugène Revillout et M. Sénart.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire, fait une communication sur les fragments de chartes anciennes qui ont été découverts, depuis plusieurs années, dans les reliures des registres de l'état civil conservés aux greffes des divers tribunaux du département d'Indre-et-Loire. Les fragments retrouvés sont aujourd'hui au nombre de plus de cinq cents. Ils ont été réintégrés aux archives départementales, auxquelles les chartes dont ils proviennent avaient été volées en 1830. Beaucoup de ces fragments sont malheureusement très petits, quelques-uns n'ont que 2 centimètres de largeur. En rapprochant les divers fragments, M. de Grandmaison a pu parfois reconstituer en tout ou en partie les chartes lacérées, mais il reste des lacunes considérables. Les titres retrouvés proviennent des archives de l'ancien monastère de Saint-Julien de Tours. Beaucoup remontent au x<sup>e</sup> siècle. Celui qui porte la date la plus ancienne est attribué à l'archevêque Téotolon et daté de 933, mais l'authenticité n'en est pas certaine; M. Grandmaison est porté à y voir une falsification du moyen-âge Mais une charte authentique du même Téotolon, de 940, a été conservée entière. Cet archevêque signait ses chartes de son nom, écrit en lettres grecques; les pièces dont M. de Grandmaison entretient l'Académie présentent quatre fois sa signature ainsi écrite. On y trouve aussi deux fois la signature de Hugues Capet, avant son avènement. Dans beaucoup d'actes on trouve des notes tironiennes, même dans des actes de la fin du x<sup>e</sup> et du commencement du xi<sup>e</sup> siècle. L'emploi de ces notes et celui des lettres grecques, à une époque relativement aussi récente, sont deux particularités propres aux actes de la Touraine et qu'on ne retrouve pas ailleurs.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Derenbourg : ABBADIE (Ant. D'), *Dictionnaire de la langue amariñña* (tome X des *Actes de la Société philologique*); — par M. Barbier de Meynard : 1° HOUDAS et MARTEL, *Traité de droit musulman (la Tonfat d'Ebn-Açem)*; 2° SAUVAIRE (H.), *Métrologie arabe de Dahaby*, traduite de l'arabe; — par M L. Renier : 1° CAGNAT (R.), *Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains* (mémoire couronné par l'Académie); 2° LE MÊME, *Sur trois inscriptions inédites de Tunisie* (extrait du *Bulletin épigraphique de la Gaule*, mars-avril 1882); — par M. Siméon Luce : *Correspondance historique du cardinal de Granvelle*, publiée par Edm. POULLET, t. III (de la *Collection de chroniques belges*, in-4°); — par M. G. Perrot : 1° *Bulletin de correspondance hellénique*, mai-juin 1882; 2° BLONDEL (P.), *Etat actuel des ruines du temple de la Fortune à Préneste*, et FERNIQUE (E.), *Sur les ruines du temple de Préneste*; — par M. Ad. Regnier : BERGAIGNE (Abel), *Une nouvelle Inscription du Cambodge* (extrait du *Journal asiatique*); — par M. Maury : 1° DRAPEYRON (Ludovic), la *Constitution de Carthage d'après Aristote et Polybe, étude ethnographique*; 2° DURUY, *la Politique de Constantin*.

Julien HAVET.

ERRATUM (art. de M. Jullian sur l'Orose de M. Zangemeister) : p. 442, ligne 33, lire VERSV̄, au lieu de VERSV; p. 443, note 1, ligne 3, lire : *tri que drum* au lieu de *tri que drnm*.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 1 Seizième année 2 Janvier 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

*MM. les Bibliothécaires des Facultés et des Lycées sont priés d'adresser à l'Editeur un avis constatant qu'ils ont bien reçu tous les numéros de la* Revue critique *pour l'année* 1881.

The Academy n° 502, 17 décembre 1881 : English Sonnets by writers of the past, ed. by S. Waddington. Bell. (Monkhouse : plus de sagacité critique dans le choix des poésies que dans le commentaire, recueil recommandable.) — Freeman, Sketches from the subject and neighbour lands of Venice. Macmillan. (Creighton : vol. très intéressant.) — Barclay, Mountain life in Algeria. Kegan Paul. — Hodgson, Errors in the use of english. Edinburgh, Douglas. (Hales : n'épuise pas le sujet, quelques points discutables, mais en somme abondant, soigné, judicieux ; collection d'exemples bien ordonnés et heureusement choisis.) — The Book of Wisdom, with an introduction, critical apparatus and a commentary, by Deane. Oxford, Clarendon Press. (Ball : commentaire utile.) — Holyoake, Life of Joseph Rayner Stephens, preacher and political orator. Williams a. Norgate. — Archaeological collections in Oxford. (Pelham.) — Anglosaxon missals (Warren). — The basque singular suffix -k (L. L. Bonaparte.) — The alleged statue of Marco Polo at Venice. (Beal.) — The book of the thousand nights an one night. (Granger Hutt.) — The scene of Gray's elegy (Webster). — Howell, grammar of the classical arabic language translated and compiled from the works of the most approved native and naturalised authorities. (Badger : ouvrage de grande importance, mais ne sera utile qu'aux étudiants déjà avancés.) — E. de Goncourt, La maison d'un artiste. Charpentier. (Wedmore : livre à part, à la fois œuvre littéraire et catalogue.) — Excavations at the Pyramids. (Flinders Petrie.)

The Athenaeum, n° 2825, 17 décembre 1881 : Nordenskiöld, The voyage of the Vega round Asia a. Europe, transl. by Leslie. Macmillan. — Her Majesty's prisons, their effects a. defects. Sampson Low. — Selous, a hunter's wanderings in Africa. Bentley. — Masson, De Quincey, English men of letters. Macmillan. (Monographie très satisfaisante en un style sobre et aimable.) — Chatterton (Ingram). — The Amwas inscription. (A. Neubauer.) — Cinderella. (Nutt.) — The Sunderland library. — Recent acquisitions of the Museum. — Sharpe Johnson a. Kersey, The churches of the Nene Valley, Northamptonshire. Batsford. — Notes from Naples.

Gœttingische Gelehrte Anzeigen, nos 49 et 50, 7 et 14 décembre 1881 : Der Diwân des Lebid, nach einer Handschrift hrsg. v. Jûsûf Dîjâ-ad-Dîn-al-Châlidî. Wien, Gerold. (Hommel : publication importante, mais non sans défauts ; l'auteur est un Oriental, autrefois maire [Bürgermeister] de Jérusalem ; s'il était Européen, on dirait qu'il n'a pas compris ce qui était nécessaire et convenable pour son édition ; aussi ne peut-on que lui donner ce seul éloge, qu'il a fait imprimer le manuscrit qu'il possède.) — Frey, die Schicksale des Königlichen Gutes in Deutschland unter den letzten Staufern seit könig Philipp. Berlin, Hertz. (Weiland : l'auteur n'a pas appris à travailler avec sérieux et méthode ; on dit qu'il s'est tourné vers l'histoire de l'art ; puissent ses travaux être meilleurs sur ce nouveau domaine, et ne pas avoir les mêmes erreurs et les mêmes inexactitudes !) — Loiseau, Histoire de la langue française. Thorin. (Le lecteur ne ratifiera pas le suffrage des juges qui ont donné un prix à cet ouvrage ; incertitude, ignorance grossière, précipitation, tels sont les défauts d'un livre qu'il faut signaler le plus possible aux commençants, pour qu'ils ne le lisent point.)

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 2 Seizième année 9 Janvier 1882

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

*MM. les Bibliothécaires des Facultés et des Lycées sont priés d'adresser à l'Editeur un avis constatant qu'ils ont bien reçu tous les numéros de la* Revue critique *pour l'année* 1881.

**The Academy**, n° 303, 24 décembre 1881 : The correspondence of Robert Southey with Caroline Bowles, p. p. Dowden. Longmans. — Phillimore (L.), Sir Christopher Wren, his family a. his times, 1585-1723. Kegan Paul. — Greg, Miscellaneous essays. Trübner. — The hymn of Chaucer's Oxford Clerk, « Angelus ad virginem ». (Furnivall.) — The press of the « Al. Jawâib. » — A News letter in the reign of Queen Anne(du 15 juillet 1703). — The condition of learning in Poland at the present day. (Niemirowski.) — An oriental bestiary (Morris). — Lord Sherbroke in Australia. — « The book of wisdom ». (Deane.) Rhys Davids, Lectures on the origin a. growth of religion as illustrated by some points in the history of indian buddhism. Williams a. Norgate. (Fairbain : digne de tous les éloges.) — Del Mar's monograph on chinese coins. (Terrien de La Couperie.)

**The Athenaum**, n° 2026, 24 décembre 1881 : The correspondence of Southey with Caroline Bowles, edit. by Dowden. Longmans.—The works of John Day, new fisrt collected with an introd. a. notes by Bullen. Chiswick press. — Barclay, Mountain life in Algeria. Kegan Paul. — Cornish, Life of Oliver Cromwell. Rivingtons. (Quelques contradictions, des erreurs, pas d'indication de sources.) — The marriages of the Bonapartes (Lettre signée « Winifrede M. Wyse », d'après laquelle Laetitia, fille de Lucien, prince de Canino, a épousé sir Thomas Wyse, dont elle a eu, non pas deux filles mais deux fils, Alfred Napoléon et William Charles Wyse). — The « Confessio amantis » (Hales). — Notes from Athens. (Lambros.) — Raverty, Notes on Afghanistan a. part of Baluchistan, geographical, ethnographical a. historical. I, II a. III. — Notes from Rome (Lanciani).

**Literarisches Centralblatt**, n° 51 17, décembre 1881 : The codex rescriptus Dublinensis of St. Matthew's Gospel (z), p. p. Barrett in 1801, a new edition, etc. Longmans. — Hohnstein, Heinrich der Löwe. Braunschweig, Wreden. (N'augmente pas la connaissance scientifique de la vie et de l'œuvre de Henri le Lion, et, comme récit populaire, laisse beaucoup à désirer.) — Lehns-und Besitzurkunden Schlesiens u. seiner einzelnen Fürstenthümer im Mittelalter, hrsg. v. Grünhagen u. Markgraf. I. Leipzig, Hirzel. — Jordan, Ragewin's gesta Friderici imperatoris. Strassburg, Trübner. (Bon travail.) — Hunfalvy, die Ungern oder Magyaren. Teschen, Prochaska. (La compétence et l'impartialité de ce livre sont « musterhaft »; tous les volumes de la collection consacrée aux « peuples de l'Autriche Hongrie » devraient être semblables à celui-ci.) — Vâmana's Stilregeln, bearb. v. Cappeller, Strassburg, Trübner. (Excellente publication.) — Plutarque, Vie de Démosthène, p. p. Graux. Hachette. (Cette édition classique renferme tout ce qui est nécessaire à l'intelligence du texte; sa valeur scientifique consiste surtout dans l'établissement du texte, d'après le ms. de Madrid; l'éditeur ajoute aux nombreux services qu'il a déjà rendus à la philologie classique un nouveau et signalé service.) — Boltz, die hellenische oder neugriech. Sprache. Darmstadt, Brill. (Livre écrit avec d'excellentes intentions et un grand enthousiasme, mais qui ne dit rien de nouveau au connaisseur et peut induire le profane en erreur.) — Stampini, Le odi barbare di Carducci e la metrica latina, studio comparativo. Turin, Löscher. — Jundt, die dramatischen Aufführungen im Gymnasium zu Strassburg, ein Beitrag zur Geschichte des Schuldramas im 16. u. 17. Jahrhundert. Strassburg, Schmidt. (Exposé historique d'ensemble sur ce sujet curieux.) — Fleissner v. Wostrowitz, Handbuch der Kryptographie, Anleitung zum Chiffriren u. Dechiffriren von Geheimschriften. Wien, Seidel. (N'est pas

écrit par un spécialiste ni pour des spécialistes; servira au grand public.) — MITANI, Il Ripostiglio della Venèra, monete romane della seconda metà del terzo secolo ordin. e descrite. Verona, Münster. (Catalogue de la collection de Vérone renfermant les 43,744 monnaies romaines trouvées en 1876 dans deux amphores; 4,504 types différents, de 242 à 287; 25 empereurs, de Gordien III à Maximien et 5 impératrices.) — FRIEDLÄNDER, die italienischen Schaumünzen des 15. Jahrhunderts. 1430-1530. I et II. Berlin, Weidmann. (Public. de très grande importance.) — SCHWICKER, die ungarischen Gymnasien. Geschichte, System, Statistik. Budapest, Kilian. (Ouvrage utile et d'un haut mérite.) — HANSEN, Geschichtsblätter des reval'schen Gouvernements-Gymnasiums. Reval, Kluge.

Deutsche Literaturzeitung, n° 49, 3 décembre 1881 (Ce numéro ne nous est arrivé qu'après le numéro 50) : HEYNACHER, Was ergibt sich aus dem Sprachgebauch Cäsars im bellum gallicum für die Behandlung d. latein. Syntax in der Schule? Berlin, Weidmann (Andresen : important et fait avec un certain succès). — GÜTERBOCK et THURNEYSEN, Indices glossarum et vocabulorum hibernicorum quae in grammaticae celticae editione altera explanantur. Leipzig, Hirzel (Zimmer : important secours pour les celtisants). — Recueil de contes populaires grecs, traduits sur les textes originaux par Em. LEGRAND. Leroux (Boltz : traduction exacte de trente contes qui renferment de très précieux matériaux). — HAVET (L.). De Saturnio Latinorum versu. Vieweg (Leo : grande dépense de soin et de patience, beaucoup de points utiles). — KOTZEBUE (W. v.), Aug. v. Kotzebue, Urteile der Zeitgenossen u. d. Gegenwart. Dresden, Baensch (Sauer : offre plus que le titre; fera mieux juger Kotzebue). — Aelfrics Grammatic u. Glossar hrsg. v. ZUPITZA. I. Text u. Varianten. Berlin, Weidmann (Ten Brink : 1re édition critique, digne de tous les éloges). — KLEIN, Fasti consulares inde a Caesaris nece usque ad imperium Diocletiani. Leipzig, Teubner (Bormann : fait avec soin et conscience, comble une lacune et sera accueilli avec reconnaissance). — FLAMMERMONT, Histoire des institutions municipales de la ville de Senlis (Zeumer : précieuse contribution à l'histoire des villes de France, de grand intérêt pour l'historien des constitutions allemandes). — STERNFELD, das Verhältniss des Arelats zu Kaiser u. Reich vom Tode Friedrichs I bis zum Interregnum. Berlin. Hertz (Schirrmacher : tableau très clair). — Carta corografica et archeologica dell' Italia centrale ossia antico Latio, Campania, Sannio con parti meridionali della Sabina ed Etruria, p. p. KIEPERT. Berlin, Reimer (Partsch : publication excellente qui sera la bienvenue). — MÜNTZ, Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps. Hachette (H. Grimm : art. de discussion). — ISRAEL, Uebersichtl. Catalog d. Musik. d. städt. Landesbibliothek zu Cassel. Cassel, Freyschmied (Bellermann). — Leibnitzens u. Huygens Briefwechsel mit Papin, p. p. GERLAND. Berlin, Dümmler. — DESPREZ, Kleber et Marceau. Dumaine (Réimpression d'un ouvrage paru déjà en 1857; serait-ce qu'on veut remplacer la légende de Napoléon par quelque chose d'autre et populariser les héros de la première République; au reste, lecture agréable). — DE LA LLAVE Y GARCIA, La guerre de montagnes pendant la dernière insurrection de carlistes en Catalogne (1872-1875), trad. par JOUART. Berger-Levrault.

---

Librairie HACHETTE et C^ie^, 79, boulevard St-Germain, Paris.

## NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

# LE TOUR DU MONDE

### NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

**Publié sous la direction de M. EDOUARD CHARTON**

ET TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1881

*ELLE CONTIENT LES VOYAGES*

De M. le Dr LORTET, en Syrie; de M. le Dr GUSTAVE LE BON aux Monts Tatras; de M. le Dr J. CREVAUX, de Cayenne aux Andes; de M. J. LECLERCQ, à Lisbonne; du major SERPA PINTO, à travers l'Afrique, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien; de M. CAMILLE LEMONNIER, en Belgique; de Mme CARLA SERENA, en Mingrélie; de M. VICTOR LARGEAU, à Rhadamès et dans le Sahara algérien; de M. NEWLINSKI, à Vienne; de M. D. CHARNAY, au Mexique; de M. le marquis DE DRÉE, aux Météores; et de M. ED. DE LAVELEYE, aux Etats-Unis d'Amérique.

*EST ILLUSTRÉE DE PLUS DE 500 GRAVURES SUR BOIS*

DESSINÉES PAR

A. DE BAR — S. BARCLAY — É. BAYARD — PH. BENOIST — H. CATENACCI — E. CHAPUIS
C. CHAUVET — A. CLÉMENT — E. COURBOIN — A. DEROY — DE DRÉE
A. FERDINANDUS — C. GOUTZWILLER — E. HANNON — J. DE LA HOESE — A. HUBERT
HUBERT-CLERGET — D. LANCELOT — J. LAURENS — D. MAILLART — X. MELLERY — C. MEUNIER
Y. PRANISHNIKOFF — E. PUTTAERT — RIOU — E. RONJAT — P. SELLIER
A. SIROUY — H. STAQUET — TAELEMANS — TAYLOR — E. THÉROND — TOFANI
UYTTERSCHOUT — R. VALETTE — VERHEYDEN — E. VERDYEN
G. VUILLIER — TH. WEBER — E. ZIER

*ET RENFERME 27 CARTES OU PLANS*

**Prix de l'année 1881, brochée en un ou deux volumes, 25 francs.**

Le cartonnage en percaline se paie en sus : en un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes 10 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES VINGT-DEUX PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 21 volumes, qui contiennent 340 voyages environ 12,500 gravures, 400 cartes ou plans et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

*Une table analytique et alphabétique des 20 premiers volumes est en préparation.*

---

# LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

### NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ANNÉE 1881

Les neuf premières années de ce nouveau recueil forment seize magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc., par

Mmes COLOMB — GUSTAVE DEMOULIN — EMMA D'ERWIN
ZÉNAÏDE FLEURIOT — ANDRÉ GÉRARD — J. GOURAUD — M. MARÉCHAL — L. MUSSAT
DE WITT, NÉE GUIZOT
MM. A. ASSOLLANT — H. DE LA BLANCHÈRE — RICHARD CORTAMBERT — L. CAHUN
ERNEST DAUDET — F. DILLAYE — LOUIS ÉNAULT — J. GIRARDIN — AIMÉ GIRON — A. GUILLEMIN
CH. JOLIET — ALBERT LÉVY — ERNEST MENAULT — EUGÈNE MULLER — PAUL PELET
LOUIS ROUSSELET — G. TISSANDIER — P. VINCENT, ETC.

**Et sont illustrées de 5,400 gravures sur bois**

É. BAYARD — PH. BENOIST — BERTALL — BONNAFOUX — BOUTET DE MONVEL
CAIN — H. CASTELLI — CATENACCI — CRAFTY — C. DELORT — HUBERT-CLERGET — A. FAGUET
J. FÉRAT — A. FERDINANDUS — C. GILBERT — GODEFROY DURAND
P. KAUFFMANN — F. LIX — A. MARIE — J. MOYNET — A. DE NEUVILLE — J. NOEL
P. PHILIPPOTEAUX — Y. PRANISHNIKOFF — F. RÉGAMEY — RENOUARD — RIOU — E. RONJAT
SAHIB — Y. SANDOZ — SORRIEU — TAYLOR — E. THÉROND — TOFANI
VALNAY — E. ZIER

**Prix de chaque année, brochée en deux volumes, 20 fr.**

Chaque semestre formant un volume se vend séparément 10 fr.

Le cartonnage en percaline rouge, tranches dorées, se paie en sus, par volume 3 fr.

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 3 Seizième année 16 Janvier 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Literarisches Centralblatt, n° 52, 24 décembre 1881 : SINGER, Onkelos u. das Verhältniss seines Targums zur Halacha. — GERHARDT, thüringische Kirchengeschichte. I. Gotha, Perthes. — EICHTHAL (d'). Socrate et notre temps. Chamerot (La meilleure partie du vol. est celle qui est consacré au dogme de la Providence). — KRAUSE, Beiträge zum Leben v. C. J. Kraus. Königsberg, Rosbach. — Acten der Ständetage Preussens unter der Herrschaft des Deutschen Ordens. II, 2. Leipzig. Duncker u. Humblot. (Excellent recueil.) — STEINDORFF, Jahrbücher d. deutschen Reichs unter Heinrich III. 2e vol. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Travail soigné et fort exact.) — Hanserecesse von 1477-1530, bearb. v. Schäfer (Dietr.) I. Leipzig, Duncker u. Humblot. — ARNOLD (Edw.), Indian poetry, containing a new edition of « the indian song of songs », from the sanskrit of the Gita Gowinda of Jayadewa. London, Trübner. (Plaira et sera utile au grand public.) — MEYER (W.), die urbinatische Sammlung v. Spruchversen des Menander, Euripides u. Anderer. München, Franz. (Instructif et important.) — ARNOLDT (Rich.), der Chor im Agamemnon des Aeschylus scenisch erläutert. Halle, Mühlmann. (Méthode circonspecte et prudente; travail fort recommandable et que devront imiter tous ceux qui se risqueront sur ce terrain glissant.) — HELLER, die Absichtssätze bei Lucian. I. Ἵνα, ὡς, ὅπως. Berlin. (Fait avec soin.) — LAMBROS, Ein Besuch auf dem Berge Athos, Bericht u. s. w. übersetzt v. RICHENBACH. Würzburg, Woerl. (Superflu.) — PAWEL, Die literarischen Reformen d. XVIII. Jahrhunderts in Wien. Wien, Konegen. (Vues sommaires ; manque de clarté ; quelques points négligés.) — GÄDERTZ, Gabriel Rollenhagen, sein Leben u. seine Werke. Leipzig, Hirzel. (Monographie de très grande valeur.)

N° 1, 1er janvier 1882 : ZIMMER, der Spruch vom Jonazeichen. — OCHSENBEIN, der Inquisitionsprocess wider die Waldenser zu Freiburg in Jahre 1430. Bern, Dalp. — HERZOG, Gemeinschaft mit der angloamerikanischen Kirche. Bern, Wyss. — HEMAN, die histor. Weltstellung der Juden u. d. moderne Judenfrage. Leipzig, Hinrichs ; ANDREE, zur Volkskunde der Juden. Elberfeld, Velhagen u. Klasing; HOMMEL, die Semiten u. ihre Bedeut. für d. Culturgeschichte. Leipzig, Schulze. — WÜSTENFELD, Geschichte d. Fatimiden-Chalifen. Göttingen, Dieterich. (Excellent travail.) — RIBBECK (W.), Friedrich I u. die röm. Curie in den Jahren 1157-1159. Leipzig, Veit. — HEINEMANN, aus der Vergangenheit der welfischen Hauses. Wolfenbüttel, Zwissler. — BERNDT, Gneisenau. Halle, Waisenhaus. I. (N'est pas très clair, très complet, et n'atteint guère le but de la collection populaire dont cet ouvrage est le 1er volume.) — PAPPAGEORGIOS, κριτικὰ καὶ ἑρμηνευτικὰ εἰς τὰ ἀποσπάσματα τῶν ἑλλήνων τραγικῶν ποιητῶν. Leipzig, Teubner. (Fait avec soin et méthode, contribution estimable à la critique des fragments des tragiques.) — Artemidoros aus Daldis Symbolik der Träume, uebers. v. KRAUSS. Wieen, Hartleben. (Trad. coulante; beaucoup de peine et de labeur.) — Platon's Staat, griech. u. deutsch mit krit. u. erklär. Anmerkungen. I, II. Leipzig, Engelmann. — ULPHUES, die Definition des Staates nach den Platon. Dialogen Kratylus, Theaetet, Sophistes. Landsberg, Schönrack. (Des obscurités et des contradictions.) — WÖLFFLIN, die alliterierenden Verbindungen der latein. Sprache. München, Franz. (Guide auquel on peut se confier.) — CROPP, Lessing's Streit mit Hauptpastor Göze. Berlin, Habel. (Clair, bon pour le grand public.) — BRAUN, Schiller u. Gœthe im Urtheile ihrer Zeitgenossen. Schiller. I et II. Leipzig, Schlicke. (Intéressant et assez complet.) — MADVIG, Die Verfassung u. Verwaltung d. römischen Staates. I. Leipzig, Teubner. (On ne peut encore rendre un compte détaillé de cet ouvrage qui donnera naissance à de profondes controverses et qui renferme tant de vues nouvelles et originales ; il n'est pas complet ; les documents ne sont pas

tous cités, mais seulement les plus décisifs, et en nombre suffisant; les travaux récents ne sont mentionnés que par exception; le livre n'est qu' « un instrument de travail; » le point de vue de l'auteur est essentiellement historique; Madvig s'occupe surtout de l'effet pratique et politique des institutions; ce manuel sera bientôt le livre favori de tous ceux qui ne s'occupent des antiquités romaines qu'en passant; la clarté et la netteté de l'exposition y contribueront surtout.) — SPRINGER, die Psalter-Illustrationen im frühen Mittelalter. Leipzig, Hirzel. — VISCHER, Altes u. Neues. Stuttgart, Bonz. (Concerne surtout le Faust.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 52, 24 décembre 1881 : DUBOC, Der Optimismus als Weltanschauung. Bonn, Strauss. — SCHWICKER, die ungarischen Gymnasien. Budapest, Kilian. — MONIN, Monuments des anciens idiomes gaulois, textes, linguistique. Thorin. (Zimmer : ne connaît même pas le « Corpus inscriptionum latinarum » et la « Revue celtique »; toutes les fautes possibles.) — PFISTER, Chattische Stammeskunde, volksthüml., sprachl. u. geschichtl. Arbeit. Kassel, Hühn. (Heyne : études très soignées et qui devraient servir de modèle.) — DUDEN, Orthograph. Wegweiser für d. prakt. Leben. Leipzig; GEMFS, kleines deutsches Wörterbuch für d. deutsche Rechtsschreibung. Berlin, Weidmann. — Lothringischer Psalter, altfranz. Uebersetz. d. XIV. Jahrhunderts mit einer grammat. Einleitung, p. p. APFELSTEDT. Heilbronn, Henninger. (Morf : travail assez heureux, fondé sur de bonnes observations, mais fait un peu vite.) — COOTE, The Romans of Britain. London, Williams a. Norgate. (Hübner : livre étrange, ici et là des remarques savantes et pénétrantes, mais l'auteur a une idée entièrement fausse de la « romanisation » de la Grande-Bretagne.) — BESSE, Geschichte der Deutschen bis zur Machtentfalt. d. römisch-deutschen Kaisertums unter Heinrich III. Leipzig, Webel. (Baltzer; on a besoin, depuis la conquête des « Reichslande », d'une nouvelle exposition de l'histoire d'Allemagne; mais ce livre, qui a coûté beaucoup de peine, est écrit en un style peu agréable). — AUBE, entre deux campagnes. Berger-Levrault. — HENSEL, Die Familie Mendelssohn, 2[e] Aufgabe. Berlin, Behr. (Bellermann : des observations intéressantes, des remarques importantes pour l'art.)

Theologische Literaturzeitung, n° 26, 17 décembre 1881 : WOGUE, Histoire de la bible et de l'exégèse biblique jusqu'à nos jours. (Kautzsch : « ce grand rabbin de France et professeur du séminaire israélite de Paris mérite le jugement qu'il porte en un endroit de son livre : que depuis 1549 la grammaire hébraïque et la saine exégèse sont restées longtemps stationnaires parmi les Juifs; ajoutons : jusqu'à aujourd'hui ».) — KEIM, Rom u. das Christenthum, eine Darstellung d. Kampfes zwischen dem alten u. dem neuen Glauben im römischen Reiche während der beiden Jahrhunderte unserer Zeitrechnung, p. p. ZIEGLER. Berlin, Reimer. (Bonwetsch : rend à la science un grand service; la mémoire de l'auteur ne fera que gagner à cette publication.) — Der Codex Teplensis, enthaltend « die Schrift des newen Gezeuges ». I. Die vier heiligen Evangelien. München, Huttler. — KOLDE, Friedrich der Weise u. die Anfänge der Reformation, eine kirchenhistorische Skizze mit archival. Beilagen. Erlangen, Deichert. (Kawerau : ouvrage important.) — STRICKLER, Actensammlung zur schweizerischen Reformationsgeschichte in den Jahren 1521-1532. IV Band 1531-1532. Zürich, Meyer u. Zeller. — BÜHLER, der Altkatholicismus, histor.-krit. dargestellt. Leiden, Brill. — SCHULTZ, die Lehre von der Gottheit Christi. Gotha, Perthes.

Rassegna Settimanale (la), n° 205, 4 décembre 1881 : Il progetto di riforma delle Università. — Le bibliotheche e gli archivi. — TORRACA, per la storia d'una similitudine (La comparaison de Catulle « ut flos in septis secretus nascitur hortis », se retrouve dans l'Arioste « la virginella e simile alla rosa », Gohorny, Du Bellay, Baïf, mais Baïf a imité l'Arioste, et non Catulle; suite de rapprochements neufs et instructifs).

— Morandi, Malizie di Voltaire, acume del Baretti. — *Bibliografia :* Cortesi, Il governo della famiglia di Agnolo Pandolfini. Piacenza. — Bartoli, Crestomazia della poesia italiana del periodo delle origini. Torino, Loescher (Sera très utile). — Verhaege de Naeyer, Florence, étude politique. Paris, Dentu (Honnête et digne d'estime, quoique peu original).

Rassegna Settimanale, n° 206, 11 décembre 1881 : Masi, Il rinascimento in Italia (D'après Symonds, Renaissance in Italy, I. The age of the despots. II. The revival of learning. III. The fine arts. IV et V. Italian literature. London, Smith Elder). — Il giornale di una borghese durante la rivoluzione. — La corte dei Malatesta (Chapitre détaché du livre de M. Yriarte). — Le bibliotheche e gli archivi (Paoli). — *Bibliografia :* Cavalli, La scienza politica in Italia. Venezia. — Borgognoni, La canzone « Spirto gentil ». Ravenna, David (La solution proposée est digne de rallier les suffrages des hommes les plus impartiaux). — Corner, del sentimento della natura nel poema di Lucrezio. Venezia, Antonelli (Affirmations souvent vagues et inexactes).

N° 207, 18 décembre 1881 : Riccardo Cobden. — Ferrero, L' « apologia » di Maria Mancini (Conclut en demandant une édition du texte italien). — Ces. Paoli, Denario di dio. — Ademollo, La Tarentola. — *Bibliografia :* Bergmann, Dante, sa vie et ses œuvres. Strasbourg (Ce livre singulier renferme un nombre infini d'erreurs; il semble que ce soit l'œuvre d'un solitaire ou mieux d'un somnambule, qui parle en dormant et donne naïvement pour des raisonnements solides les hallucinations de son imagination). — Lettere inedite di Pasquale di Paoli, p. p. Nic. Bianchi. Torino, Paravia (Onze lettres écrites, sauf une, par Paoli à Barretti, la première est datée du 22 décembre 1790, les autres vont du 3 octobre 1793 au 5 novembre 1795).

Athenaeum belge, n° 24, 15 décembre 1881 : Pirmez, Remo, histoire d'un frère. — Mac Carthy, History of our own times from the accession of Queen Victoria to the Berlin Congress. III-IV. London, Chatto a. Windus (Carlier : tableau de la période de 1856 à 1880 ; portraits réussis, ex. Palmerston, prince Albert, Cobden ; approbation constante de Gladstone et de Bright ; de curieux et intéressants détails, des mots très fins, des réflexions profondes ; mais l'historien laisse souvent percer le bout de l'oreille de l' « home ruler » ; au demeurant, l'auteur est un libéral raisonnable et rusé, un opportuniste; remarquons encore l'aperçu d'ensemble de la littérature anglaise de 1830 à 1855). — Thornton, Foreign secretaries of the nineteenth century to 1835. London, Allen (Carlier : le succès de M. Mac Carthy a déterminé M. Thornton à continuer ses études sur les secrétaires d'État au Foreign Office pour empêcher que les opinions émises par l'historien irlandais ne rencontrassent trop de crédit; mais il flatte trop ses modèles, et on lui reprochera sa bienveillance comme il reproche lui-même à M. Mac-Carthy sa partialité; pourquoi prouver que tous les ministres des affaires étrangères ont été des personnalités remarquables et n'ont eu d'autre visée que la grandeur de l'Angleterre? Pourtant, études écrites avec soin, contenant des documents inédits, et formant une lecture attachante. Le livre de Thornton et l'ouvrage de Mac-Carthy se complètent fort heureusement). — Renan, Marc-Aurèle et la fin du monde antique. Calmann Lévy (Ici encore se révèlent le talent de l'écrivain, sa vaste érudition, l'art qu'il possède à un si haut degré de grouper les faits et d'en composer un tableau plein de vie. Sans doute on contestera plus d'un jugement ; mais l'auteur a tout ce que suppose la recherche des origines ; un esprit philosophique, une vive intuition de ce qui est certain, probable ou plausible, un sentiment profond de la vie et de ses métamorphoses, un art particulier pour tirer des rares textes que l'on possède tout ce qu'ils renferment en fait de révélations sur des situations psychologiques fort éloignées de nous).

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 4 Seizième année 23 Janvier 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 504, 31 décembre 1881 : Woolner, Pygmalion. Macmillan (Saintsbury). — Keane, My journey to Medinah. Tinsley (W. R. Smith). — Money, The first and second battles of Newbury and the siege of Donington Castle during the civil war. Simpkin, Marshall a. Co. (Gardiner.) — Vincent, Norsk, Lapp, and Finn, Sampson Low (Watkins). — Wilson, Studies of modern mind and character. Longmans (Morshead). — Foreign litterature : Beljame, Le public et les hommes de lettres en Angleterre au xviii[e] siècle (très bon); Delaville le Roulx, Registres des Comptes municipaux de la ville de Tours. — Luys, The brain and the fonctions. Kegan Paul. — Westminster Abbey a. Ashburnham House (Middleton). — A moorish ambassador of the seventeeth century. — Mr. Browning's Thunderstorms (Furnivall). — « Rare » in the sense of « underdone » (Gedge). — Fresco painting in England (Traice). — The revised version of the New Testament (Hue). — Philology notes (Van den Gheyn), Les dialectes du Pamir; Jacob (major), A manual of hindu pantheism. Trübner; Annales du Musée Guimet, II et III; D'Arbois de Jubainville, Etudes sur le droit celtique, le Senchus Mor (Beaucoup de points intéressants et utiles). — Art in Florence.

N° 505, 7 janvier 1882 : Elton, Origins of english history. Quaritch (Rhys : livre de grande valeur, le plus important en ce genre qui ait paru depuis quelques années). — Browning (O.), An Introduction to the history of educational theories. Kegan Paul (Fitch). — Masson, English men of letters, De Quincey. Macmillan (Leighton : livre intéressant et bien fait sur l'écrivain buveur d'opium). — Holmes, the poetical works of Oliver Wendel. Sampson Low (Ingram). — *Correspondence.* Hottentot mythology (Lang). — Palmam qui meruit ferat (Am. Edwards). — The birthplace of Wordsworth (Fletcher). — The Sikandar Nâma, e Bara, or book of Alexander the Great. Written a. d 1200 by Abû Muhammad bin Yûsuf bin Mu; Ayyid-i-nizâmu-d-din, Translated for the first time out of the persian into prose, with critical and explanatory remarks, with an introductory preface and with a life of the author collected from various persan sources by Capt. Clarke. Allen (Lane-Poole). — *Fine Art :* Kary, Guide to the italian medals in the King's Library, British Museum; Grueber, Guide to the english medals (Middleton). — The Opening of the pyramid of Meydoom (Am. Edwards). — The old masters at Burlington House (Monkhouse).

Literarisches Centralblatt, n° 2, 7 janvier : Kolde, Friedrich d. Weise u. die Anfänge der Reformation. Erlangen, Deichert (D'après l'auteur, Frédéric le Sage n'aurait pas été partisan de Luther, il serait resté le fidèle fils de l'Église catholique; il voulait en appeler à un concile général et se regardait comme obligé de protéger le moine, tant que le concile n'aurait pas prononcé; il laissa faire Luther et garantit l'ordre public, mais sans prendre parti.) — Fischer, Bonifatius, der Apostel d. Deutschen. Leipzig, Weigel (N'est pas définitif et ne connaît pas tous les travaux, tous les documents sur le sujet; trop de raisonnements diffus et peu heureux). — Pünjer, Geschichte d. christl. Religionsphilosophie seit der Reformation. I. Bis auf Kant, Braunschweig, Schwetschke (Etudes profondes, connaissance des sources, jugement sûr, mais il faut se tenir plus strictement dans les limites du sujet). — Schebeck, Die Lösung d. Wallensteinfrage. Berlin, Hofmann (Prouve d'une façon plus détaillée et pénétrante que Ranke, que Slawata a été l'ennemi le plus acharné de Wallenstein et l'auteur des intrigues ourdies contre le duc de Friedland, mais ne peut prouver la cause de cette haine passionnée; ce n'est certainement pas, comme le dit l'écrivain, une monomanie, un délire de persécution; trop d'importance est accordée à Slawata). — Braun,

Der Diamantenherzog, ein deutscher Prinzenspiegel. Berlin, Hofmann (Livre peu heureux sur le dernier duc de Brunswick). — LUFFT, Der Feldzug am Mittelrhein von Mitte August bis December 1793. Freiburg, Mohr. — RÜCKERT, Reise durch Palästina u. über den Libanon. Mainz, Kupferberg. — RIEU, Catalogue of the persian manuscripts in the British Museum. I et II (Ouvrage de haute importance). — WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Antigonos von Karystos. Berlin, Weidmann (Livre de 356 pages sur un auteur dont l'on ne pourrait guère imprimer que 30 pages au plus; deux bons appendices; mais style forcé, emphatique, maniéré). — FROHWEIN, Verbum homericum, die homerischen Verbalformen zusammengestellt. Leipzig, Teubner (Beaucoup de soin dans cet ouvrage posthume; tout ce que l'auteur y offrait est très utile). — GERBER u. GREEF, Lexicon Taciteum. IV. Leipzig, Teubner (Depuis « effingo » jusqu'à « fortuna »; l'art. « et » comprend 86 colonnes; excellente publication qui satisfait à toutes les exigences de la science). — BISCHOFSKY, De C. Sollii Apollinaris Sidonii studiis Statianis. Wien, Konegen (Recueil des passages dans lesquels Sidoine a imité Stace, beaucoup de soin et de jugement). — ZINGERLE, Über Raoul de Houdenc u. seine Werke, eine sprachl. Untersuch. Erlangen, Deichert (Travail intéressant exécuté avec application et conscience). — KAISER, Französisches Lesebuch in drei Stufen für höhere Lehranstalten. II. Mittel-Stufe. III. Ober-Stufe. Mühlhausen i. E. Bufleb (Mérite d'être approuvé et recommandé). — REDEN-ESBECK, Caroline Neuber u. ihre Zeitgenossen. Leipzig, Barth (Renferme de nombreux et intéressants matériaux jusqu'ici peu ou pas connus). — SIERKE, Kritische Streifzüge, lose Studienblätter über d. moderne Theater. Braunschweig, Wreden (Ouvrage d'un critique consciencieux et savant).

**Deutsche Literaturzeitung**, nº 1, 7 janvier 1882 : CREMER, biblisch. theolog. Wörterbuch der neutestamentl. Grācität. Gotha, Perthes. (Holsten : 3ᵉ édition d'un livre réellement utile.) — KOCH, die frühesten Niederlassungen d. Minoriten im Rheingebiete u. ihre Wirkungen auf d. kirchl. u. polit. Leben. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Travail fait d'après les sources, écrit avec chaleur.) — TEICHMÜLLER, Literar. Fehden im IV. Jahrh. Breslau, Koebner. (Heitz : ne fait pas avancer d'un pas les questions à résoudre.) — LUDWIG, der Rigveda oder d. heiligen Hymnen d. Brâhmana, zum ersten Male ins Deutsche vollständig übersetzt, mit Commentar u. Einleit. IV Band, des Commentars I Theil, Prag, Tempsky. (Hillebrandt : justifie l'opinion de ceux qui préfèrent l'ouvrage, à cause de sa science approfondie et sérieuse, à celui de Grassmann.) — Archimedis opera omnia cum commentariis Eutocii, p. p. HEIBERG. I u. II. Leipzig, Teubner. (Eberhard : travail très soigné, témoignant de jugement et de connaissances, très méritoire en un mot, mais où l'éditeur imite trop directement la manière de son maître.) — Asinaria, p. p. GÖTZ, u. LŒWE. Leipzig, Teubner. (Buecheler : très bonne édition, nouvelles collations des mss; rapprochement exact et soigné de toutes les émendations; etc.) — GRÆBER, quæstionum ovidianarum pars prior. Berlin, Weidmann. (Fait avec soin et réflexion.) — CUMMINS, A grammar of the old friesic language. London, Trübner. (Feit : travail faible, et qui n'est le plus souvent — avec des erreurs — qu'une trad. libre du travail de Heyne.) — Der Schelmen Zunft hrsg. v. SCHERER. Berlin, Burchard. (E. Schmidt.) — RIGAUD (L.), Dictionnaire des lieux communs. Ollendorff. (Lubarsch.) — PETSCHENIG, zur Kritik u. Wurdigung d. passio sanctorum quatuor coronatorum. Wien, Gerold. (Wattenbach.) — HERRMANN, der Kampf um Erfurt. 1636-1638. Halle, Niemeyer. (Fischer.) — PASTENACI, die Schlacht bei Enzheim den 4 oct. 1674. Halle, Niemeyer. (Schirren : récit, d'après tous les documents français et allemands, de la bataille; Bournonville aurait montré une incapacité complète.) — Zimmerische Chronik hrsg. v. BARACK,

I, II, III. Freiburg, Mohr. — Leroy-Beaulieu (An.), L empire des tsars et les Russes. I. Le pays et les habitants. Hachette. (Ouvrage de très grand mérite, entrepris par un observateur distingué et consciencieux.) — Sybel (L. von), Katalog d. Skulpturen zu Athen. Marburg, Elwert. (Körte : ce n'est pas un catalogue vraiment scientifique.) — Hefner-Alteneck, Ornamente der Holzsculptur v. 450 bis 1820 aus dem bairischen national. Museum. I. Frankfurt a. M. Keller.

**Deutsche Rundschau**, décembre 1881 : Das Bericht eines russischen Gouverneurs vom Jahre 1867. — Kapp, Fr. Arnold Brockhaus, II. — Lenz (Oscar), Die Eisenbahnprojecte der Franzosen in der Sahara u. im Sudan. — Breitinger, Eugen Rambert u. d. Literatur d. französischen Schweiz. — Aus der Zeit des Consulats, in Briefen u. Tagebuchblättern Hase's, mitgeth. v. Heine. II. — Güssfeldt, Col du Lion. — Freifrau von Bunsen.

Janvier 1882 : Reinke, Das fundamentale Problem der Physiologie. — Geheime Denkschrift, betreffend den Process der Vera Sassulitsch. — Aus dem ethnischen Volksleben. — Sir Roland Blennerhassett, Irland. — Brahm, Zwei Werke von Georg Brandes. — Frey, Neuere deutsche Lyrik.

**Gœttingische gelerhte Anzeigen**, n° 1, 4 janvier 1882 : Böhtlingk, Napoleon Bonaparte, seine Jugend u. sein Emporkommen. II Band. Vom 13 Vendémiaire bis zum 18 Brumaire. Jena, Frommann (Erdmannsdörffer : il n'est pas encore temps de composer un livre définitif sur Bonaparte; mais l'ouvrage de A. Böhtlingk est un des plus instructifs et des plus utiles sur le sujet). — Kaysers Homerische Abhandlungen hrsg. v. Usener. Leipzig, Teubner (Niese : l'éditeur rend un grand service en publiant ces dissertations qui appartiennent aux meilleures qu'on ait écrites sur Homère; la première dissertation est un court résumé de l'histoire de la poésie homérique; la deuxième, la plus réussie, concerne l'Odyssée et renferme d'excellentes observations de valeur durable; la troisième et la quatrième sont intitulées « de interpolatore Homerico »; la cinquième est un compte-rendu des Quaestiones homericae d'Hoffmann; Kayser était un très bon philologue). — Klockhoff, Studien öfver Eufemiavisorna. Upsal (Schröder : sur Iwan, Flores och Blanzefloor, Hertig Fredrik af Normandie, trois sagas suédoises traduites par ordre de la reine Euphémie de Norvège, et dont l'original est, dit-on, pour les deux premières, un poème français, pour la troisième, un poème allemand, traduit en français; Klockhoff prétend que les trois poèmes suédois sont traduits de sagas norvégiennes).

N° 2, 11 janvier 1882 : Keim, Rom u. das Christenthum. Berlin, Reimer (Overbeck : plusieurs points contestables). — Gaedertz, Rollenhagen, sein Leben u. seine Werke. Leipzig, Hirzel (Minor : ouvrage où l'on trouve beaucoup d'érudition et de connaissances bibliographiques très étendues; réussi à tous égards).

**Rassegna Settimanale**, n° 208, 25 décembre 1881 : Torraca, Gli scrittori stranieri del risorgimento in Italia. (Très long et intéressant article sur les écrivains et artistes français venus en Italie à l'époque de la Renaissance.) — Perrero, Un principe Ruspoli a Torino, 1738-39. — De Nino, La villa, la casa e le statue di Ovidio in Sulmona. — Gli scavi di Cluvium. — *Bibliografia :* Monaci, Fac-simili di antichi manoscritti per uso delle scuole di filologia neolatina. Fasc. I. Roma, Martelli. (A recommander au public studieux.) — Bertagnolli, Delle vicende dell' agricoltura in Italia. Firenze, Barbera.

N° 209, 1er janvier : Masi, Notti bolognesi. — Fortunato, Notar Libero Serafini. — *Bibliografia :* Campori, Carteggio galileiano inedito con note e appendici. Modena. — Schupfer, La legge romana udinese. Roma, Salviucci.

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 5 Seizième année 30 Janvier 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 506, 14 janvier 1882 : Bishop Thirwall's Letters : Letters to a friend by Thirwall, p. p. dean STANLEY; letters literary a. theological of Thirwall, p. p. STOKES. Bentley. — The works of John Day, now first collected, with an introd. a. notes, by BULLEN (modèle de ce que devrait être la réimpression des petits classiques anglais). — EWALD, Stories from the State Papers. Chatto a. Windus (Peacock : rien de nouveau). — BENT, Life of Garibaldi. Longmans (l'auteur est au-dessous de sa tâche). — The manumissions in the Leofric Missal (Bradley). — Chinese coins (Friend). — « Dimetian » (Powell). — Philosophie a. Religion, selections from the manuscripts of HINTON, p. p. Carol. HADDON. Kegan Paul.

The Athenaeum, n° 2827, 31 décembre 1881 : Continental literature in 1881 : Belgium (De Laveleye et Fredericq). — Bohemia (Sladek). — France (Uzanne). — Germany (Zimmermann). — Greece (Lambros). — Holland (Van Campen). — Hungary (Vambéry). — Italie (De Gubernatis). — Norway (Jaeger). — Poland (Belcikowski). — Portugal (Braga). — Russia (Storojenko). — Spain (Riano). — Sweden (Ahnfelt). — Alex. Raleigh, records of his life, ed. by Mary RALEIGH. Edinburgh, Black. — BUTLER, Alps a. sanctuaries. Bogue. — Memoirs of count Miot de Melito, edit. by FLEISCHMANN, from the french. 2 vols. Sampson Low. — Chatterton (Taylor). — Classical archaeology in America.

N° 2828, 7 janvier 1882 : Memoirs of old friends, being extracts from the journals a. letters of Caroline Fox, of Penjerrick, ed. by PYM. Smith, Elder a. Co. — ASBJÖRNSEN, Round the Yule Log, norwegian folk. — Sophocles, II. Ajax, Electra, Trachiniæ, Philoctet, Fragments, p. p. CAMPBELL. Oxford, Clarendon Press. ( « Monument solide d'érudition distinguée et de rare industrie »). — Memoirs of Prince Metternich, edit. by Rich. Metternich, transl. by Smith. V. Bentley. — Chatterton (Ingram George). — The Sunderland or Blenheim Library. — University College, Liverpool - Rasselas (Prideaux). — Asbjörnsen's translators (Brækstad). — Archaeological notes on Palestine. — Notes from Rome. (Lanciani.) — « Dramatic singing » a. « vocal physiology » (Walshe).

N° 2829, 14 janvier 1882 : GARDINER, The fall of the monarchy under Charles I. 1637-1649. I a. II. 1637-1642. Longmans (1er article : l'ouvrage est le fruit d'un labeur de plusieurs années; de juin 1637 à août 1642). — *Current Philosophy* : ADAMSON, Fichte. Blackwood; MEAD, The philosophy of Carlyle. Trübner; ZART, Einfluss der englischen Philosophie auf die deutsche Philosophie des XVIIIen Jahrhunderts. Berlin, Dümmler. — MERRILL, East of the Jordan. Bentley; Galilee in the time of Christ. — SHAIRP, Aspects of poetry being lectures delivered at Oxford. Clarendon Press (voir un prochain art. de la *Revue*). — Chatterton (Taylor). — Richard Henri Dana. — La Trouvaille de Deir el Bahari, avec vingt photographies. Le Caire, Moures (rapport de M. Maspéro sur la découverte de Deir el Bahari).

Literarisches Centralblatt, n° 3, 14 janvier 1882 : HITZIG, Die zwölf kleinen Propheten erklärt, IV. Aufl. p. p. STEINER. Leipzig, Hirzel. — DRÆSEKE, Der Brief an Diognetos, nebst Beiträgen zur Geschichte des Lebens u. d. Schriften d. Gregorios von Neocaesarea. Leipzig, Barth. — BÜDINGER, Die Entstehung des achten Buches Otto's von Freising. Wien, Gerold (S'occupe surtout des personnages et des œuvres littéraires qui ont influé sur la composition du VIIIe livre d'Otto; parmi les œuvres, l'auteur cite surtout les Révélations de Methodius et le livre de Denys l'Aréopagite sur la hiérarchie céleste; Otto aurait voulu intituler son

ouvrage « De commentatione rerum » ; beaucoup de remarques fines). — Stillfried-Ratenic, Thomas de Mahy, marquis de Favras u. seine Gemahlin. Wien, Braumüller (Travail de dilettante ; cite comme sources principales Louis Blanc et Strahlheim, style diffus, lourd et « corrompu »). — Latendorf, Karl Horn, der Stifter der deutschen Burschenschaft u. Gesellius, d. Lieblingslehrer Fritz Reuter's. Posneck, Latendorf. — Ideville (d'), Le maréchal Bugeaud. I. Firmin Didot (Admiration sans mesure pour le maréchal ; exagérations qui parfois font naître le sourire ; jamais les écrits militaires de Bugeaud n'ont été populaires en Allemagne ; « les partis en France grandissent les hommes de guerre afin de s'en servir pendant la paix »). — Gaedicke, Der Accusativ im Veda. Breslau, Koebner (Beaucoup de mérites ; matériaux rassemblés avec soin ; de nouvelles et précieuses contributions à l'exégèse et à la critique des Vedas). — Agricola, p. p. Cornelissen. Leiden, Brill (Entreprise hardie, mais qui s'adresse aux lecteurs capables de la juger ; de nombreuses erreurs, mais mainte belle trouvaille, observations fines et habileté critique). — Venantii Fortunati opera poetica, p. p. Leo. Berlin, Weidmann (Préface courte et précise, collations faites avec le plus grand soin). — Stengel, Das altfranz. Rolandslied, photograph. Wiedergabe der Hds. Digby 23. Heilbronn, Henninger ; das altfranzösische Rolandslied, genauer Abdruck der Oxforder Hs. Digby 23 ; Romanische Studien p. p. Böhmer, Girart de Rossillon. Bonn, Weber ; Molteni, Il canzoniere portughese Colocci-Brancuti. Halle, Niemeyer. — Scartazzini, Dante in Germania. I ; Mailand, Hoepli (Histoire des études dantesques en Allemagne ; ouvrage à peu près complet et très intéressant, jugements qu'on peut approuver en grande partie ; blâmes trop sévères et trop âpres ; parfois des erreurs et des inexactitudes). — Bobertag, Geschichte des Romans u. d. mit ihm verwandten Dichtungsgattungen in Deutschland. II, 1. Breslau, Gosohorsky (A été très sévèrement traité, et n'est pas un chef-d'œuvre, mais l'entreprise est difficile, et B. est un travailleur consciencieux et sensé ; on peut blâmer beaucoup son ouvrage, mais non le condamner ; les fautes et les lacunes sont inévitables). — Engel, d. Volksschauspiel Doctor Johann Faust. Oldenburg, Schulze. — Diepolder, Der Tempelbau d. vorchristl. u. christl. Zeit. Leipzig, Spamer (Compilation hâtive qui discrédite la littérature des manuels). — Kaufmann, Albrecht Dürer. Köln. Bachem ; Sell, Rafael u. Dürer als religiöse Maler. Darmstadt, Würtz. — Walter, Diesterweg u. Fröbel. Dresden, Huhle.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 2, 14 janvier 1882 : Nippold, Handbuch d. neuesten Kirchengeschichte. Elberfeld, Friedrichs. — Exercitationis grammaticae specimina ed. seminarii philologorum Bonnensis sodales. Bonn, Marcus. — Rossberg, Deutsche Lehnwörter in alphabet. Ordnung. Hagen, Risel (sera utile). — Lebensbilder schwäbischer Dichter. Stuttgart, Knapp. (Intéressant.) — Vondels Taal, een proeve van Anderzoek naar de grammatica van het Nederlandsch der zeventiende eeuw door Van Helten. Vormleer. Syntaxis. Rotterdam, Petri. (Franck : beaucoup de défauts.) — Shakspeare, Macbeth, p. p. J. Darmesteter. Delagrave. (Zupitza : très recommandable et propre à nous initier à l'étude du poète. ») — Floigl, Cyrus u. Herodot nach den neugefundenen Keilinschriften. Leipzig, Friedrich. (Schrader : savoir assez vaste, beaucoup de points qui méritent l'attention, mais des assertions téméraires.) — Vigié, Etude sur les impôts indirects romains, vicesima libertatis, vicesima hereditatis. Thorin. (Seeck : ne connaît guère l'allemand et même le latin.) — Vogeler, Otto von Nordheim in den Jahren 1070 bis 1083. Minden, Körber u. Freytag. (Meyer v. Knonau.) — Rockinger, über ältere Arbeiten zur bair. u. pfälz. Geschichte im geheimen Haus u. Staatsarchive. III. München, Franz. — De Barthélemy, La

marquise d'Huxelles et ses amis. Firmin-Didot. (Intéressant, quoique un peu lourd.) — Memoiren des Freiherrn von Natzmer, p. p. Euf. gräfin BALLESTREM. Berlin, Grieben.

Theologische Literaturzeitung, n° 1, 14 janvier 1882 : SCHOLTEN, das paulinische Evangelium. — USENER, Acta martyrum scillitanorum graece edita. Bonn. (Harnack : cite le compte-rendu de notre collaborateur Bonnet, 1881, n° 44.) — ROLLER, Les catacombes de Rome, histoire de l'art et des croyances religieuses pendant les premiers siècles du christianisme. 2 vols. Morel. (Schultze : 100 gravures, compendium commode, commentaire court, mais quelque désordre.) — OCHSENBEIN, aus dem schweizerischen Volksleben des XIV. Jahrhunderts. Der Inquisitionsprozess wider die Waldenser im Jahre 1430 zu Freiburg i B. Bern, Dalp. (Stähelin.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 51, 21 décembre 1881 : A. v. LASAULX, der Aetna, II. Leipzig. — METTAUER, De Platonis scholiorum fontibus. Turici. (Sauppe : fait avec beaucoup de soin.)

N° 52, 28 décembre 1881 : ERDMANN, De Pseudolysiae epitaphii codicibus. Leipzig, Teubner; Pseudolysiae oratio funebris, p. p. ERDMANN. Leipzig, Teubner. (Recherches menées avec soin et habileté.) — GÜDEMANN, Geschichte der Erziehungswesens u. der Cultur der abendländischen Juden während der Mittelalters u. der neueren Zeit..... in Frankreich u. in Deutschland von der Begründung der jüdischen Wissenschaft in diesen Ländern bis zur Vertreibung der Juden aus Frankreich. Wien, Hölder. (David Kaufmann : travail qui mérite d'être apprécié.)

Athenaeum belge, n° 1, 1er janvier 1882 : BRÉAL et BAILLY, Leçons de mots; les mots latins groupés d'après le sens et l'étymologie. Cours intermédiaire. Hachette. (Le Roy : l'initiative des auteurs, reprise d'une ancienne tradition, est faite pour rendre vie et vigueur aux humanités; ces leçons, méthodiquement et sobrement conçues, dépouillées de tout appareil scientifique et pourtant scientifiquement coordonnées, réalisent l'idéal du genre; on n'est pas plus simple, plus clair, plus solide en même temps.) — KAEGI, der Rig Veda, die älteste Literatur der Inder. Leipzig. Schulze (Michel : livre écrit pour le grand public; arrêté de situation qui ne donne rien de définitif; mais inventaire complet et d'une correction parfaite.) — GUÉRIN, La Terre Sainte. Plon; MÉZIÈRES, Contemporains et successeurs de Skakspeare. Hachette; TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres françaises intimes de Scaliger. Picard.

Rassegna Settimanale, n° 210, 8 janvier 1882 : Il nipote di Mme de Sévigné (sur le livre de M. Masson, « Le marquis de Grignan. » Plon). — Elisabetta Barrett Browning. (C. Grant.) — *Bibliografia :* Jahresbericht d. Geschichtswissenschaft im Auftrag d. histor. Gesellschaft zu Berlin. II. 1879. — BANCHI, L'arte della seta in Siena nei secoli XV e XVI, statuti e documenti. Siena, Lazzeri.

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 6 Seizième année 6 Février 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

## PÉRIODIQUES

The Academy, n° 507, 21 janvier 1881 : Gardiner, The fall of the monarchy of Charles I. I a. II. Longmans. (Seeley : ouvrage très remarquable.) — Hensel, The Mendelssohn family, 1729-1827, from letters a. journals. Sampson Low. — Jansen, Märchen u. Sagen d. esthnischen Volkes. Dorpat. (Max Müller : recueil et trad. de légendes et de contes populaires de l'Esthonie; ouvrage à poursuivre.) — Todhunter, The true tragedy of Rienzi, tribune of Rome. Kegan Paul (Drame en vers). — Butler, Alps a. sanctuaries of Piedmont a. the canton Ticino. Bogue. — The basque suffix — K. (van Eys.) — The manumissions in the Leofric Missal. (Davidson.) — « End » or « and »? (Zupitza.) — The earliest french version of Guarini's « Pastor fido ». (Krebs : en voici le titre « Le Berger fidèle, pastorale, de l'Italien du seigneur Baptiste Guarini. Paris, chez F. Mettayer. 1595.) »

The Athenaeum, n° 2830, 21 janvier 1882 : Landsell, Through Siberia. Sampson Low. — Jennings, Cardinal Newman, the story of his life. Simpkin. — Harrison (Miss), Myths of the Odyssey. Rivingtons. (Études de mythographie comparée.) — Russell, The haigs of Bemersyde. Blackwood. — Philological publications. (Corpus inscriptionum semiticarum. I; König, Historisch-Krit. Lehrgebäude d. hebr. Sprache; Ballin, Hebrew grammar ;) Hawkins, The Nicomachean Ethics of Aristotle, Books I-IV a book X.) — « The Fatal Marksman » (Watts : sur la source de ce récit de de Quincey.) — The « Yh King » (Terrien de Lacouperie.) — Sir Isaac Newton's ancestors a. circumstances. I. — Chatterton (Ingram).

Literarisches Centralblatt, n° 4, 21 janvier 1882 : Bibliorum sacrorum graecus codex Vaticanus p. p. Vercellone et Cozza. — Veteris Testamenti graeci codices Vaticanus et Sinaiticus cum textu recepto collati a Nestle. Leipzig, Brockhaus. (Travail à recommander très chaudement au monde savant, comme le fruit d'une étude très soignée et très consciencieuse.) — Steenstrup, danske og norske Riger paa de brittiske oer i Daneväldens Tidsalder. I. Kopenhagen, Klein. (Passe au crible de la critique tous les documents et matériaux qui nous sont parvenus, établit solidement toutes les expéditions et créations des Normands, si passagères qu'elles aient été.) — Richter, Geschichte d. deutschen Nation. Berlin, Seehagen. (Très confus; œuvre de dilettante.) — Reinhardt, Valdemar Atterdag og hans Kongegjerning : Kopenhagen. (Étude des sources très étendue, informations très intéressantes, tiendra une place honorable dans la littérature danoise sur l'histoire du xiv^e siècle.) — Gabelentz (von der), Chinesische Grammatik mit Ausschluss des niederen Stiles u. d. heutigen Umgangssprache. Leipzig, Weigel. (Ouvrage à recommander et aux sinologues et aux linguistes; beaucoup de remarques instructives sur le développement hist. de la langue.) — Aristophanis Plutus, rec. von Velsen. Teubner. (Recueil abondant de variantes, texte souvent rectifié, travail méritoire.) — Constans, la légende d'Œdipe. Maisonneuve. (Fautes qu'on ne trouve que chez les commençants et qui attestent une très faible connaissance de l'ancien français.) — Rollett, die Gœthe-Bildnisse. II. Wien, Braumüller.

Philologische Wochenschrift, n° 1, 7 janvier 1882 : Ampère, Voyage en Egypte et en Nubie. Calmann Levy. (Nouv. édition d'un ouvrage qui garde une haute valeur.) — Heisterbergk, Ueber den Namen Italien. Freiburg, Mohr. (Travail circonspect et sage, dont la méthode peut servir de modèle à qui traitera des questions de ce genre; lumineuse exposition.) — Pais, La Sardegna prima del dominio romano, stud. storici ed archeologici. Acad. dei Lincei. 1880-81. (Holm : travail excellent sur la Sardaigne avant la domination romaine; l'auteur est maître de son

sujet et en connaît la littérature; critique pénétrante et profonde.) — Trois poèmes du moyen âge, recueillis par feu Wagner. Calvary. (Stier : enrichit dignement la bibliothèque du moyen-grec.) — Plutarque, Vie de Démosthène, p. p. Graux. Hachette. (Édition excellente; annotations justes et précises.) — Richter, die Abiturienten d. Realschulen u. Gymnasien. Berlin, Altenburg, Bonde. — Mohr, das lateinische Verbum in Sexta. Progr. d. Gymn. zu Bensheim. — Longs extraits des Wiener Studien, 1881, I Heft et de la Mnemosyne, vol. X, pars I.

Nº 2, 14 janvier : Poehlmann, die Anfänge Roms. Erlangen, Deichert. (Gruppe : travail très bien ordonné et où les arguments sont habilement disposés; ébranle fortement l'opinion jusqu'ici régnante sur le développement de la culture du Latium; mais on ne saurait encore accepter entièrement les nouvelles théories de l'auteur.) — Frohwein, Verbum homericum. die homer. Verbalformen zusammengestellt. Leipzig, Teubner. (Thiemann : ouvrage fait avec beaucoup de soin, sera très utile à tous ceux qui étudient la grammaire d'Homère.) — Corn. Nepos, mit Anmerk. für Schüler, v. Englmann. München, Englmann. (Andresen). — Menge, Repetitorium d. latein. Syntax u. Stylistik für die oberste Gymnasialstufe. 4e Aufl. Wolfenbüttel, Zwissler. (Schmalz : sera de mieux en mieux accueilli.) — Schaper, Hauptregeln d. latein. Syntax nebst Musterbeispielen dazu zum wörtl. Auswendiglernen. Berlin, Bornträger. (Braumüller : travail défectueux fait à la hâte.) — Congrès pédagogique des instituteurs et des institutrices de France. Hachette. — Longs extraits des Wiener Studien, 1881, II Heft, de la Mnemosyne, vol. X, pars I, du « Philologus » 1881, Heft I.

Nº 3, 21 janvier 1882 : Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité. Hachette. (Tome I d'un grand ouvrage où les résultats acquis sont exposés avec bon sens, avec esprit et avec goût.) — Philoktetes, d. Sophocles, p. p. Wecklein. München. Lindauer (Gleditsch : malgré quelques critiques à faire, édition remarquable). — Euripidis Phœnissae, rec. Klotz, editio altera quam curavit Wecklein. Teubner. (Glöel : Wecklein a tout utilisé, apporté beaucoup de nouveau, accru considérablement la valeur scientifique et didactique de l'édition de Klotz.) — Heiberg, Philolog. Studien zu griech. Mathematikern. I u. II. Teubner. (Schmidt.) — Meissner, Die Cantica d. Terenz u. ihre Eurythmie. Teubner. (Draheim : instructif, quoique ne donnant pas la solution du problème.) — Tacitus. The life of Agricola a. Germany, p. p. Allen Boston, Ginn, Heath a. Co. (Andresen : judicieux usage des études allemandes sur le sujet.) — Longs extraits du Philologus, 1881, 2. Heft; du Correspondenzblatt d. Gesammtvereins d. deutschen Geschichts-u. Altertumsvereine, 1881, nº 10; du Journal of hellenic studies, vol. II, nº 2.

Rassegna Settimanale, nº 211, 15 janvier 1882 : Masi, Il Baretti e Agatopisto Cromaziano. — Neri, Un giornalista del secolo xvii (Sur Socini, qui fit paraître à Turin le premier journal italien). — Ademollo, Le memorie di Maria Mancini. — *Bibliografia :* Linaker, Gli scritti filologici di Leopardi sopra M. Cornelio Frontone, con l'aggiunta di una lettera inedita esistente nei mss palatini. Firenze, Cellini. — Marselli, La guerra e la sua storia. Milano, Treves.

Nº 212, 22 janvier 1882 : Müntz, Les précurseurs de la Renaissance (Analyse de ce livre remarquable). — Barzellotti, Le basi della morale de Herbert Spencer — Rizzi, Questioni dantesche (Sur un vers du chant III du Purgatoire; il faudrait lire *a chi più va*, plutôt que « a chi più sa »). — *Bibliografia :* Cappelletti, Albertino Mussato e la sua tragedia Eccerinis. Parma, Ferrari e Pellegrini (Un peu superficiel). — Förster, Farnesina-Studien, ein Beitrag zur Frage nach dem Verhältniss der Renaissance zur Antike. Rostock, Schmidt (Recherches importantes et nombre de résultats nouveaux).

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 7 Seizième année 13 Février 1882

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, Memories of old friends, being extracts from the journals and letters of Caroline Fox. 1835-71, ed. by Pym. Smith a. Elder. — Gairdner a. Spedding, Studies in english history. Edinburgh, Douglas. (Mullinger : recherches originales sur des questions importantes pour l'histoire d'Angleterre; deux de ces études, sur le premier mariage de Catherine d'Aragon et sur sir Thomas Overbury, sont de feu Spedding; les six autres sont dues à M. Gairdner; deux sur les Lollards, une autre sur l'élément historique dans le Falstaff de Shakspeare, une autre sur les rapports de Wycliff avec la Réforme, une autre sur les dimanches anciens et modernes, tous essais dignes d'être réimprimés.) — Mrs. Heckford, A lady Trader in the Transvaal. Sampson row. — Lawrie, John Amos Comenius, his life a. educational works. Kegan Paul. (Quick : « a thoroughly good piece of workmanship for which all students of education should be grateful. ») — Bibliotheca Cornubiensis, a catalogue of the writings, both manuscrit a. printed of Cornishmen, and of works relating to the county of Cornwall, with bibliographical memoranda a. copious literary references, p. p. Boase a. Courtney. 3 vol. Longmans. — Two letters of the Duke of Marlborough. (Deux lettres du duc à « Monsieur le général major d'Erlach, » communiquées par M. Alfred Stern.) — The mythe of Er (Sayce). — Richard Mileson. — The basque suffix — K. (L. L. Bonaparte; Jul. Vinson). — Chaucer's « dry sea » (Hales). — Mr. Cummings's « life of Purcell ». (Reg. L. Poole). — « Wynbrowes » in Caxton's « Charles the Grete » (Zupitza). — Barth, The religions of India, authorised translation by Wood. Trübner. (Rhys Davids : livre de très haute valeur et qui sera fort utile.) — M. Thurot (Bywater : « Thurot was all his life a zealous student and as a greek scholar claims a high place among the best of our time... he was the most thorough and accurate of men, conscientously scrupulous about details, with a horror of anything that savoured of pretence or sciolism... he accordingly welcomed the scientific movement which a younger generation of scholars started some fifteen years ago, and was one of the first contributors to the *Revue critique*, just as recently he lent a helping hand to the *Revue de philologie*). — Isaac Taylor, The origin of the arabic numerals. — Sumner, The Avon from Naseby to Tewskbury. Seeley. — The Uffizi gallery at Florence.

**The Athenaeum**, n° 2831, 28 janvier 1882 : Bain (Alex.), James Mill, a biography; *et* John Stuart Mill, a criticism. Longmans. — Strachey, The finances a. public works of India from 1869 to 1881. Kegan Paul. — Gardiner, The fall of the monarchy of Charles I. 1637-1649. Vols. I a. II. 1637-1642. Longmans (2e article; ouvrage qui prendra place parmi les « standard histories »; indispensable aux historiens ; à la fois « a high tone of thought » et « accuracy and fulness of detail »). — A new library for London (Wheatley). — The « Camoniana » of Lisbon (Burton). — Chatterton (John Taylor). — Dean Stanley's handwriting. — Early mention of the heliograph.

**Literarisches Centralblatt**, n° 5, 28 janvier 1882 : Holsten, d. Evangelium d. Paulus. Berlin, Reimer. — Criegen, Johann Amos Comenius als Philolog. Leipzig, Winter (Travail fait avec soin, impartialité et un grand sens historique, étude des sources mêmes). Zart, Einfluss der englischen Philosophen auf d. deutsche Philosophie d. 18 Jahrhunderts Berlin, Dümmler (Contributions précieuses à l'histoire et à l'intelligence de la philosophie allemande du xviiie siècle, seront très utiles pour une étude approfondie du mouvement philosophique de l'Allemagne pendant cette période). — Pajol, Les guerres sous

Louis XV, tome I. 1715-1739. Firmin-Didot (Précieux par les documents inédits; lettres de Berwick, Belle-Isle, etc.; mais la partie faible du volume est l'histoire diplomatique). — Nouveau recueil général de traités, p. p. Samwer et Hopf. 2e série. VI. Göttingue, Dieterich. — Hare, Freifrau von Bunsen, übers. v. Tharau. Gotha, Perthes. — Hunter. The imperial gazetteer of India. 1-6. Abar-Mysore. Trübner. — Des Faustus von Byzanz Geschichte Armeniens, aus dem armen. übers. u. mit. einer Abhandl. üb. d. Geographie Armeniens eingeleitet v. Lauer. Cöln, Dumont-Schauberg (Traduction utile; mais n'éclaire pas les passages obscurs et rend le texte souvent très mal; on fera bien, en consultant cette traduction, de consulter en même temps la trad. française). — Unger, Der sogenannte Cornelius Nepos. München, Franz (Les résultats d'ensemble sont acquis, et l'auteur a, par sa brillante sagacité et son heureuse « combination », résolu le problème de la question de Népos). — Ritter, Die quintilianischen Declamationen, Untersuch. über Art u. Herkunft derselben. Freiburg, Mohr (Beaucoup de choses nouvelles; recherches en tout cas très soignées; exposé précis et détaillé, mais sans diffusion; autant de talent que d'application; on espère que l'auteur donnera une édition critique). — Annonce de la mort de Graux, un « des plus solides parmi les jeunes savants français ».

Philologische Rundschau, n° 1, 1er janvier 1882 : Christ, die sachlichen Widersprüche der Ilias. München, Straub (Kammer : Trois chapitres : 1° les fleuves de la plaine troyenne; 2° le camp des Grecs; 3° les Lyciens et leurs alliés; cherche à combattre l'unité de la composition de l'Iliade et à prouver des interpolations considérables; très instructif; grand savoir uni à un jugement réfléchi). — Pohl, De oratione pro Polystrato lysica. Trübner (Stutzer : aucune information nouvelle, sur la question même et sur la langue). — Asinaria, p. p. Götz u. Löwe. Teubner (Langen : critique pleine de mesure). — Corn. Nepos, p. p. Cobet. Leyden, Brill (Gemss : toutes les émendations et conjectures proposées par Cobet et Pluyger reposent sur une exacte connaissance de la langue et méritent l'attention; mais Cobet est allé trop loin dans son dessein de rétablir un texte lisible, sa méthode est trop radicale). — Matz u. Duhn, Antike Bildwerke in Rom. I. Statuen, Hermen, Büsten, Köpfe. II. Sarkophagreliefs. Leipzig, Breitkopf u. Härtel (Heydemann : Ce travail commencé par Matz, et après la mort de celui-ci, terminé par Duhn, est une liste de toutes les œuvres de sculpture qui sont à Rome, à l'exception de celles qui figurent dans les grandes collections; quelques oublis, naturellement; ouvrage d'une très grande utilité). — Friedländer, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit v. August bis z. Ausgang d. Antonine. 5e Aufl. Leipzig, Hirzel. — Gast, Uebungsstücke zum Uebersetzen aus d. deutschen in das latein. Grimma.

N° 2, 7 janvier 1882 : Hagemann, d. Eigennamen bei Homer. Berlin, Mrose (Heymann : sera peu utile aux élèves auxquels il est destiné). — Baumgarten, De Christodoro poeta Thebano. Bonn (Hanssen : recherches de grand mérite). — Arrianea, scripsit A. Boehmer. Erlangen (Schnee). — Havet (L.), Le Querolus, comédie latine anonyme, texte en vers restitué d'après un principe nouveau et traduit pour la première fois en français, précédé d'un examen littéraire de la pièce. Vieweg (Peiper : travail qui témoigne d'un labeur très louable et renferme des contributions nombreuses et précieuses à la solution de la question; toutefois le critique conteste les résultats). — Bohm, Beiträge, welche Caesar in seinen Komment. de bello gallico zur Ethnologie d. Germanen liefert. Regen, in Siebenbürgen (Prammer : aurait eu besoin d'une soigneuse révision). — Kelber, zu Jul. Firmicus Maternus, dem Astrologen. Erlangen, Deichert (Georges : étude très estimable). — Deiters, Studien zu den griech. Musikern, über d. Verhältniss d. Mart. Capella zu Arist.

Quintilianus. Posen, Tolawiecz (Bon travail qui fait bien augurer de l'édition d'Arist. Quintilianus que prépare l'auteur). — HOFFMANN (O.), Quaestiones grammaticae de conjunctionum temporalium usu apud historicos romanos. Halle (Segebade : travail très recommandable). — PÖKEL, Philologisches Schriftstellerlexicon, 2e Lief. Leipzig, Krüger. pp. 65-128 (Dictionnaire des philologues contemporains; quelques noms manquent). — RICHTER, d. latein. Elementarunterricht u. die Perthes'schen Bücher an unserer Anstalt. Jena, Progr. — Réponse de M. Fritzsche à M. Bornemann (« Beiträge zur Kritik u. Erklär. d. Pindar »).

N° 3, 14 janvier 1882 : BERNAYS, Phokion u. seine neueren Beurtheiler. Berlin, Hertz (Zurborg : Essai histor. et philosophique plein d'esprit; analyse pénétrante du caractère de Phocion et de sa politique; beaucoup de détails instructifs). — Artemidoros aus Daldis Symbolik der Träume, übers. v. KRAUSS. Wien, Hartleben (N'atteint qu'en partie le but proposé). — HARL, De Tzetzarum nomine, vitis, scriptis. Teubner; GISKE, De Joannis Tzetzae scriptis ac vita. Rostock (Seelmann : ces deux études comblent une lacune sensible dans l'histoire « externe » de la philos. grecque). — LAVES, Kritischexeget. Beiträge zu Vergils VI u. X Ecloge, sowie zum I Buche d. Georgica. Lyck, Wiebe (Glaser). — Ciceros erste u. zweite Philipp. Rede p. p. HALM, 6e Aufl. Berlin, Weidmann (Rubner). — LUKAS, d. häusliche Leben in Athen zu den Zeiten d. Aristophanes. I. Graz. II. Weidenau (Grasberger : renferme peu de nouveau, mais peut être utilisé pour un but pédagogique et didactique, à cause de sa brièveté pratique et de ses aperçus sommaires). — BRUNN, zur griech. Künstlergeschichte. München. — WARREN, on the enclitic « ne » in early latin. Americ. Journal of Philology, vol. 2, n° 5 (Paetzolt : provoquera mainte contradiction, mais traite le sujet avec finesse et « acribie » ; contribution très estimable à la gramm. de l'ancien latin). — BLUME, Anleit. zum Uebers. aus d. Deutschen in das Griech.; WETZEL, Griech. Uebungsbuch für Anfänger.

N° 4, 21 janvier 1882 : POCHOP, über die poetische Diction d. Hesiod. Progr. Weisskirchen (Peppmüller : de mince valeur). — WOLF, Analecta Aeschylea. Bonn (Wecklein : malgré des défauts et surtout la manie de voir partout des interpolations, des choses dignes d'attention). — HELMREICH, Galeni lib. περὶ αἱρέσεων τοῖς εἰσαγομένοις. Erlangen, Deichert (Marquardt : Résultats très satisfaisants). — BITSCHOFSKY, De C. Sollii Apollinaris Sidonii studiis statianis. Wien, Konegen (Mohr : travail soigné). — VAHLEN, de Taciti dialogi locis quibusdam. Berlin, Vogt (Wolff : examine une douzaine de passages). — TEUBER, de auctoritate commentorum in Terentium quae sub Aelii Donati nomine circumferuntur. Eberswalde. progr. (Dziatzko.) — MAYERHOFER, Die Florentiner Niobegruppe. Bamberg, Buchner (Dütschke : beaucoup de points nouveaux et attachants). — LÜKEN, die Götterlehre d. Griechen u. Römer oder d. class. Heidentum vom religionsvergleichenden Standpunkt aus bearb. Paderborn, Schöningh (Glaser). — STEINER, über Ziel, Auswahl u. Einrichtung d. Horaz-Lectüre. Wien. — GIDIONSEN, Vorlagen zum Uebers. aus d. Deutschen in Latein. Schleswig.

Theologische Literaturzeitung, n° 2, 28 janvier 1882 : DRÄSEKE, Der Brief an Diognetos, nebst Beiträgen zur Geschichte des Lebens u. d. Schriften d. Gregorios v. Neocæsarea. Leipzig, Barth. (Overbeck.) — FISCHER, Bonifatius, der Apostel der Deutschen. Leipzig, Weigel. (Möller : consulte trop peu de sources; méthode incertaine; toutefois, beaucoup de soin et d'amour pour son sujet.) — SÖDER, D. Begriff d. Katholicität d. Kirche u. d. Glaubens nach seiner geschichtl. Entwickl. Würzburg, Woerl. (Harnack.)

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 8 Seizième année 20 Février 1882

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, n° 509, 4 février 1882 : Anderson, Scotland in early christian times. Edinburgh, Douglas (Dryden : deuxième série complémentaire des conférences publiées par l'auteur sur le même sujet). — Miss Gordon Cumming, A lady's cruise in a french man-of-war. Blackwood. — School-books (Edit. du 1er livre de l'Iliade par Paley; du De Legibus par Pearman ; du livre II de Tite-Live par Belcher et du livre I par Purser, etc.). — Bishop Thirwall's appointment to St. David's (Bain). — The manumissions in the Leofric missal (Bradley). — Cumming's « life of Purcell. » (Cummings.) — The Keltiberian inscription of Luzaga (Transcrite par M. Zobel de Zangroniz ; la voici : aregoratoks karvoh keigei-kortka lutakei aujs irasiohka-erga vela tkerseks soh-veisvi mlaiohonoe-kegis karikoe kegis-sdn kortkan elasughon-karvoh thkes sa kortka-thivohreijs).

**The Athenaeum**, n° 2832, 4 février 1882 : Rae, The White Sea peninsula, a journey in russian Lapland a. Carelia. Murray. — The works of Horace, transl. into english verse with a life a. notes p. p. Sir Theod. Martin. Blackwood (Grand éloge de cette traduction). — Lady Jackson, The french court a. society, reign of Louis XVI a. first empire. Bentley. 2 vols. (Livre destiné uniquement au grand public ; mêmes défauts que dans les précédents volumes.) — The english citizen, his right a. responsabilities, I. Central government, by Traill ; the electorate a. the legislature, by Spencer Walpole ; the poor law, by Fowle. Macmillan. — Chatterton (Ingram). — Abacot, the story of a spurious word (J. A. H. Murray). — Prof. Masson's monograph on de Quincey (Hogg). — The centenary of the « Glasgow Herald ». — Prof. Cliffe Leslie. — Yriarte, Un condottiere au xvie siècle, Rimini, étude sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta. Rothschild.

**Literarisches Centralblatt**, n° 6, 4 février 1882 : König, Lehrgebäude der hebräischen Sprache. Leipzig, Hinrichs. — Friedrich, Beiträge zur Geschichte d. Jesuiten-Ordens. München, Franz. (Recueil d'essais.) — Die Chroniken der Stadt Mainz. 1er vol. Leipzig, Hirzel. — Voigt, Die Wiederbelebung d. classischen Alterthums oder d. erste Jahrh. d. Humanismus. Berlin, Reimer. (Compte-rendu très élogieux du 2e volume de cet ouvrage si important et qui fait époque.) — Briefe der Kaiserin Maria Theresia an ihre Kinder u. Freunde, hrsg. v. Arneth. Wien, Braumüller. (IIIe et IVe vol. de cette publication des lettres et billets de Marie-Thérèse ; on y trouve, non l'impératrice, mais la mère aimante et sachant gouverner sa famille aussi bien que l'empire.) — Schmidt, Jus primae noctis. Freiburg, Herder. (Epuise le sujet et prouve que le droit du seigneur n'a jamais existé.) — Clermont-Ganneau, Etudes d'archéologie orientale. I, 1. Vieweg. (De nombreuses et intéressantes explications de passages de la Bible; études très remarquables.) — Facsimili di antichi manoscritti per uso delle scuole di filologia neolatina, p p. Monaci. I. Rom, Martelli. (Très utile publication.) — Strauch, Marg. Ebner u. Heinrich v. Nördlingen, ein Beitrag zur Geschichte d. Deutschen Mystik. Freiburg, Mohr, (Public. de haute valeur.) — Peschier, Runeberg, ein schwedisch-finnischer Dichter. Stuttgart, Metzler. (Plein d'intérêt.) — Schliemann, Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen im böotischen Orchomenos. Leipzig, Brockhaus. — Hagemann, de Græcorum prytaneis. Breslau, Koebner. (Fait avec soin, parfois diffus.) — Vigié, études sur les impôts indirects romains. (Bon.)

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 3, 21 janvier 1882 : Dalton, Johannes a Lasco. Gotha, Perthes. (Benrath : bon travail.) — Werner, Kant in Italien. Wien, Gerold. — Wijnkoop, Darche hannesigah sive leges de

accentus hebraicae linguae ascensione, Leiden, Brill. (Baethgen : beaucoup de soin, avance le sujet.) — Van Leeuwen, De Ajacis Sophoclei authentia et integritate. Utrecht, Leeflang. (Kaibel : de la sagacité, de l'habileté, de la clarté dans l'exposition.) — Draeger. Histor. Syntax der latein. Sprache. Teubner. (Heerdegen : c'est le premier essai de représenter historiquement la syntaxe latine; grâce à une application incessante, l'ouvrage est devenu un utile et pratique répertoire; il renferme de nombreuses observations de détail qui sont excellentes; mais ce n'est pas un livre qui fait époque dans la science; il lui manque l'harmonie du système et la précision de la méthode.) — Trebnitzer Psalmen, p. p. Pietsch. Breslau, Koebner. (Lichtenstein : très soigné.) — W. Scherer, Geschichte d. deutschen Literatur. Berlin. Weidmann. (Steinmeyer : sur les quatre premiers fascicules.) — Einenkel, über die Verfasser einiger neuangelsächs. Schriften. Leipzig, Fock. — Lafontaines Fabeln, p. p. Laun. Heilbronn, Heinninger. — Hanserecesse. 1256-1430, V. Band; 1431-1476, p. p. v. d. Ropp; 1477-1530, p. p. Schäfer. — Karten von Attika, hrsg. v. E. Curtius u. Kaupert. Berlin, Reimer. (Lolling.) — Hultsch, Herason u. Artemision, zwei Tempelbauten Ioniens. Berlin, Weidmann. (Petit écrit attachant.) — Bitter, Johann Sebastian Bach, 2e Aufl. 4 vols. Berlin, Baensch. (Bellermann : excellent ouvrage.) — Loeffler, Geschichte d. Festung Ulm. Ulm, Wohler. (Important pour l'histoire de la fortification.)

Philologische Rundschau, n° 5, 28 janvier 1882 : Gollwitzer, De asyndetis Aeschyleis. Erlangen, Deichert (Bromig : du soin). — Faust, Studien zu Euripides. Progr. Altkirch (Gloël : examen de quarante passages d'Euripide, manque de justesse et de pénétration). — Patin, Quellenstudien zu Heraklit, pseudohippokrat. Studien. Würzburg, Stahel (Kühlewein : recherches claires et profondes; attribue à Héraclite de nouveaux fragments; prouve que l'auteur du περὶ τροφῆς imite constamment Héraclite). — P. Vergilii Maronis Opera with a commentary by Conington, I, fourth edit. revis. by Nettleship. London (Ellis : introduction très remarquable). — Walter, Ciceronis philosophia moralis. Pars prior. Prag, Percy. Pars altera. Progr. Mies (Strelitz). — Agricola, p. p. Em. Jacob. Hachette (Eussner : édition très soignée, pourvue d'un commentaire abondant et instructif, digne, en un mot, de grands éloges; c'est un texte fondé sur la tradition des manuscrits et éclairé pour le besoin des lecteurs qui commencent à lire Tacite). — Binder, Tacitus u. d. Geschichte d. römischen Reiches unter Tiberius. Wien, Lechner. (Weidemann : très long article — quinze colonnes — sur ce livre qui donne moins que le titre le promet; c'est une suite de recherches sur les sources consultées par Tacite pour les six premiers livres des Annales; des erreurs et des hypothèses).

Philologische Wochenschrift, n° 4, 28 janvier 1882 : Deffner, Zakonische Grammatik. Berlin, Weidmann. (Stier : travail important). — Adelphoe, p. p. Dziatzko. Leipzig, Teubner (Schlee : excellente édition de la pièce de Térence). — Q. Horatii Flacci opera a M. Haupt recogn., ed. quarta ab J. Vahlen curata. Leipzig, Hirzel (Hirschfelder : renferme de nombreux et importants changements). — M. Valer. Martialis Epigrammaton librum primum rec. Flach. Tübingen, Laupp (Magnus : travail fait à la hâte, sans méthode, sans goût, sans profondeur). — Ausgew. Gedichte v. Murmellius, Urtext u. metr. Uebersetz. hrsg. v. Reichling. Freiburg, Herder (Horawitz : offre quelque intérêt pour l'histoire de l'humanisme). — Philologische Revue aus Ungarn (Abel).

N° 5, 4 février 1882 : Koechly, Opuscula philologica. I, ed. Kinkel. Leipzig, Teubner. (Hilberg.) — Hampel, Bericht ueber die auf d. Pfeffenfelde unternommnem Ausgrabungen. Budapest. (En hongrois.)

— VOIGT, Die Wiederbelebung d. klassischen Altertums oder d. erste Jahrhundert d. Humanismus. 2 vols. Berlin, Reimer. (Horawitz : véritable chef-d'œuvre qui doit servir de modèle.) — BOUGOT, Philostrate l'Ancien, une galerie antique de 64 tableaux. Introd., trad. et commentaire. Renouard. (Julius : jugement clair et impartial ; toutefois l'ouvrage n'a pas une valeur durable, car, malgré de bonnes qualités, il n'avance pas essentiellement la question.) — Nonni Panopolitani paraphrasis S. Evangelii Joannei, p. p. SCHEINDLER. Leipzig, Teubner. (Hilberg : nouvelle édition qui laisse les précédentes bien loin derrière elle.) — BOLTZ, Die hellenische oder neugriech. Sprache. Darmstadt, Brill. (Zirwik : des erreurs, mais livre qu'on lit avec un vif intérêt et un grand profit.) — Lettre de M. Clerici sur la chonique de Salimbene. — SALAMON, Wo war Attila's Hauptquartier? RIEDL, Der Name der Theiss bei den Alten. (Publiés dans la revue de la Société historique hongroise « Szazadok. »)

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, nos 3 et 4, 18 et 25 janvier 1882 : Capitularia regum Francorum, I, 1, ed. BORETIUS. Hannover, Hahn (Article de Boretius sur son édition). — MÜLLER-STRÜBING, Thukydideische Forschungen. Wien, Konegen (Stahl : serait excellent, si les résultats étaient aussi fondés qu'ils sont neufs et originaux ; mais ce qui caractérise ce livre, c'est l' « arbitraire subjectif du jugement », c'est la trop grande liberté de l'imagination, et une critique qui construit des faits, au lieu de les tirer des témoignages historiques). — L. v. SCHRÖDER, Maitrâyani Samhitâ hrsg. Erstes Buch. Leipzig, Brockhaus (Garbe : publication qu'accueilleront avec reconnaissance tous ceux qui prennent part à l'étude des Vedas ; texte assuré avec réflexion ; notes importantes et nombreuses, etc.).

**Rassegna Settimanale**, no 213 (et dernier), (29 janvier 1882 : MASI, Il dizionario di Rezasco (sur ce « Dizionario del linguaggio italiano storico ed amministrativo » Florence, Le Monnier. — MORANDI, Difficolta di tradurre lo Shakespeare. (Sur Voltaire et le discours écrit contre lui par Barretti en français et publié à Londres en 1777.) — CAIX, Le antichità della terra d'Otranto. (*Truddhu* serait le grec τρούλλος, vénitien *turlon*, etc.) — CAIX, L'etimologia di *lacche* et *gilet*. (*Lacche*, fr. *laquais*, angl. *lackey*, all. *lakei*, esp. et port. *lacayo*, cp. en vieux franç. *halague*, *alague*, *alacays*, *lacays*; *alague* est le turc *ulak*, courrier, estafette ; d'où le moy. grec οὐλάκις et le néo-grec ὀλακής, l'alb. *ulák*. — *Gilet* est pour *gilec*, néo-provençal *gilecon*, ital. *giulecca*, camisole que les Turcs faisaient endosser à leurs esclaves ; en turc, *jelek* ; « gilet » est à *gilec* comme « palletot » pour *palletoc* (palla toga) et est le même mot que *chaleco* (esp.), γελέκι (néo-grec), *jeljek* (alb.). — Questioni dantesche. (Finzi et Borgognoni). — *Bibliografia* : FRANCHETTI, Le nuvole di Aristofane, trad. in versi italiani, con introd. e note di COMPARETTI. Firenze, Sansoni. (Trad. excellente ; il faudrait reproduire presque toute la pièce si l'on voulait citer les vers admirablement faits du traducteur.) — DEL LUNGO, Dell'esilio di Dante. Discorso commemorativo del 27 gennaio 1881. Firenze, Le Monnier. — TARTARA, 1° Osservazioni di storia romana all' anno 537 (217) sulle legioni, sugl'imperie e sul istituzione delle provincie consolari ; 2° Tentativo di critica sui luoghi liviani contenenti le disposizioni relative alle provincie e agli eserciti della reppublica romana. Roma. (Deux contrib. de valeur à l'étude des sources et de la critique de Tite-Live.) — HEATH, Quinet, his early life a. writings. London, Trübner. — RICCA-SALERNO, Storia delle dottrine finanziarie in Italia. Roma, Salviucci. (Travail très utile et qui servira de fondement à l'histoire de l'économie politique en Italie.)

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 9 Seizième année 27 Février 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 510, 11 février 1882 : The Lusiads, vols. III a. IV. Life of Camoens a. Commentaries. by BURTON. Quaritch (Burnell). — LANTDELL, Through Siberia. Sampson Low. — SYME, Representative government in England, its faults and failures. Kegan Paul. — Dante's Inferno translated into greek verse by Musurus Pasha, Δάντου ὁ Ἅδης, μετάφρασις Κωνσταντίνου Μουσούρου. Williams a. Norgate (Tozer : tâche difficile accomplie avec succès; la trad. est littérale, elle suit le texte ligne par ligne, beaucoup de soin, style simple et vigoureux ; on remarquera que Mahomet est remplacé par Arius; « vedi come storpiato e Maometto », est rendu ainsi : ὡς κατάπηρός ἐστιν Ἄρειος βλέπε. — JERROLD, The life of Napoleon III. Vols. IV. Longmans (Purcell). — Letter from Venice (Pinkerton). — The basque suffix-k. (L. L. Bonaparte et Van Eys). — The origin of the arabic numerals (Bertin). — The manumissions in the Leofric missal (Davidson). — The old masters at Burlington House (Seconde notice).— The early christian church at Philae (Am. Edwards). — Discovery of a wall-painting at Westminster Abbey (Middleton). — Restoration in Italy (Radford). — Dans les « Notes and news » un critique de l'Academy, voulant relever une prétendue bévue de la *Revue critique*, a commis lui-même une bévue réelle et ridicule, qui prouve et sa légèreté et son ignorance du français; sa citation mériterait de figurer parmi les « amusing extracts ».

The Athenaeum, nº 2833, 11 février 1882 : Earl of CRAWFORD, The earldom of Mar in sunshine a. shade during five hundred years. Edinburgh, Douglas. — Encyclopaedia britannica, vol. XIII. Inf — Kan. Edinburgh, Black. (On remarquera les articles suivants : trad. de Wellhausen; Juges et Joel, de Robertson Smith; Isaie, Jonas, Jérémie, de Cheyne; Job, de Davidson; Jesus, de Farrar; Italie, de Bartoli, Symonds et Ascoli; Justinien, de Bryce; le Juif-Errant, de Conway; Isée et Isocrate, de Jebb; Ben Johnson, de Ward; Joinville, de Saintsbury; Jenghiz Khan, de Douglas; Juvenal, de Sellar; Kant, de Adamson.) — De HESSE-WARTEGG, Tunis; the land a. the people. Chatto. a. Windus. — SIMCOX, The beginnings of the christian church. — The archaeological Societies. — Sir Isaac Newton's ancestors and circumstances. II. — A new library for London.

Literarisches Centralblatt, nº 7, 11 février 1882 : Der Midrasch Scheboth Rabba übers. v. WÜNSCHE. Leipzig, Schulze. (Bon travail). — REINKENS, Melchior v. Diepenbrock. Leipzig, Fernau; BAUDRI, Joh. Cardinal v. Geissel u. seine Zeit. Cöln, Bachem. — LUCIUS, D. Therapeuten u. ihre Stellung in d. Geschichte d. Askese. Strasburg, Schmidt. (Travail très méritoire.) — SCHNEID, Die Körperlehre d. Joh. Duns Skotus u. ihr Verhältn. zum Thomismus u. Atomismus. Mainz, Kirchheim. — SCHÄFER (Arn.), Abriss d. Quellenkunde d. griech. u. römischen Geschichte. II. Die Periode d. römischen Reiches. Leipzig, Teubner (Ouvrage qui sera très utile, malgré quelques oublis). — BAUMANN, D. Kloster Allerheiligen in Schaffhausen. Basel, Schneider. — PRYM u. SOCIN, der neuaramaeische Dialect des Tûr 'Abdîn. I et II. Göttingen, Vandenhoeck. (Publication préparée avec tout le soin possible et qui renferme d'abondants matériaux; remarquable à tout point de vue.) — KOECHLY, Gesamm. klein philolog. Schriften, p. p. KINKEL u. BAECKEL. Leipzig, Teubner. I. Opuscula latina. — Poetae latini minores emend. BAEHRENS. III. Leipzig, Teubner. (Consulte beaucoup de manuscrits, mais les textes sont maltraités d'après la méthode connue de l'auteur; trop de légèreté, de mauvais goût et d'arbitraire). — FRIGELL, Epilogomena ad T. Livii librum primum. Upsala, Lundström. (Très impor-

tant pour la connaissance de la langue de Tite Live). — WALDBERG, Studien zu Lessings Stil in der Hamburgischen Dramaturgie. Berlin, Kühl. (Quelques bonnes remarques, trop développé et par endroits inexact.)

**Deutsche Literaturzeitung**, nº 4, 28 janvier 1882 : KAYSER, Beiträge zur Geschichte u. Erklär. d. ältesten Kirchenhymnen. Paderborn, Schöningh. — SACHSE, Die Lehre vom Defectus sacramenti. Berlin, Guttentag. — FROHSCHAMMER, Ueber d. Principien d. aristotel. Philosophie u. d. Bedeut. der Phantasie in derselben. München, Ackermann. — EUCKEN, zur Erinnerung an Krause. Leipzig. Veit. — STEINTHAL, Specimen der Nâyâdhammakâhâ. Berlin, Mayer u. Müller. — Nonni Panopolitani Paraphrasis S. Evangelii Ioannei, ed. SCHEINDLER. Leipzig, Teubner. (Très bon.) — BITSCHOFSKY, De C. Sollii Apollinaris Sidonii studiis Statianis. Wien, Konegen. (Voigt : travail fait avec zèle et soin.) — FABRE D'ENVIEU, Le Dictionnaire allemand enseigné par l'analyse étymologique des noms propres individuels, familiaux, ethniques et géographiques et par l'explication de quelques noms franco-tudesques. Thorin. (Rædiger : un exemple suffit pour caractériser l'ouvrage, Roland signifierait le soleil ou le ciel qui roulent; quant aux statues, connues sous le nom de Rolands Säulen, leur véritable signification est Rüglands Säulen, c'est-à-dire colonnes du territoire correctionnel. Puisse l'auteur avec son dictionnaire faire un bien long séjour dans un « territoire correctionnel. ») — BRANDES, Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts. I. Die Emigrantenliteratur. Leipzig, Veit. (Hirzel : excellent livre d'un Danois qui a pris d'emblée une des premières places parmi les littérateurs et critiques de l'Allemagne.) — DOZY, Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen-âge. Leyden. Brill. (Cornu : 3ᵉ édition revue et augmentée de cet ouvrage, nouveaux et importants chapitres, beaucoup d'additions du plus haut intérêt.) — BELJAME, Le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIIIᵉ siècle, 1660-1744. Hachette. (Mosen : livre très intéressant et très instructif.) — LUEBBERT, De amnestia anno 403 ab Atheniensibus decreta. Kiel, Maack. (Höck : de nouvelles contributions à la critique et à l'explication des sources.) — HEIDENHEIMER, Petrus Martyr Anglerius u. sein Opus Epistolarum, ein Beitrag zur Quellenkunde des Zeitalters der Renaissance u. Reformation. Berlin, Seehagen. (Bernhardi : connaissance exacte des personnages et des événements de l'époque.) — BEKKER, Maria Stuart, Darnley, u. Bothwell, durch ein Vorwort eingef. v. ONCKEN. Giessen, Ricker. (Bresslau : ces recherches, entreprises avec une préparation insuffisante, sont remarquables sur quelques points, mais, en somme, l'ouvrage peut être considéré comme entièrement manqué.) — JUNG, Bonaparte et son temps. Charpentier. (Schirren : trop subjectif, trop sentimental et trop alsacien; étude, en somme, qui n'est pas définitive, mais qui fera mieux comprendre le sujet; questions posées, mais sans réponse suffisante; ne pas regarder cet ouvrage comme scientifique; c'est une compilation, un manuel, mais qui charme par de nouvelles informations, par de nouveaux points de vue dispersés çà et là.) — WIESER, Magalhaensstrasse u. Austral-Continent auf den Globen des Johannes Schöner. Innsbruck, Wagner. (Gerland.)

**Philologische Rundschau**, nº 6, 4 février 1882 : DILTHEY, De epigrammatis nonnullis Graeciae. Göttingen, Universitätsprogr. (Sitzler : concerne des épigrammes faites sur de grands buveurs.) — ELTER, De Stobaei codice Photiano. Bonn, Strauss. (Lortzing : les résultats généraux sont inattaquables et ne seront négligés par aucun chercheur.) — BAUMANN, De arte metrica Catulli. Landsberg. (Rzach : quelques remarques de valeur.) — SCHÄFER, Ciceronis de Legibus libri I, cap. 21 et 22 interpre-

tatio. St Wendel. Progr. (Strelitz : tout à fait insignifiant.) — Octavius ein Dialog d. Minucius Felix übers. v. DOMBART. 2e Ausg. Erlangen, Deichert. (Klussmann : traduction excellente; texte revisé avec soin, mais à un point de vue trop conservateur; bonnes remarques grammaticales.) — BAUER, Themistokles, Studien u. Beiträge zur griech. Historiographie u. Quellenkunde. Merseburg, Steffenhagen. (Bachof : livre très remarquable.) — Die griechischen Inschriften, zwei Aufsätze von Ch. Th. NEWTON, übers. v. IMELMANN. Hannover, Helwingh. (Schäfer : dissertations qui n'ont pas de valeur scientifique et semblent peu propres à introduire dans l'étude de l'épigraphie.) — VANICEK, Etymologisches Wœrterbuch der lateinischen Sprache. 2e Auflage. Leipzig, Teubner. (Saalfeld : la 1re édition contenait 222 pages; celle-ci en renferme 350; des monographies, des dissertations, des programmes négligés; l'auteur est fonctionnaire dans un endroit retiré de la Bohême ; mais ses matériaux sont néanmoins très abondants et l'ouvrage dénote une ardeur au travail et une patience qu'on ne peut que louer.)

**Philologische Wochenschrift**, n° 6, 11 février 1882 : ERDMAN, De pseudolysiae epitaphii codicibus; et Pseudolysiae oratio funebris. Leipzig, Teubner. (Albrecht.) — RASSOW, De Plauti substantivis. Leipzig, Teubner. (Rothe : commencement d'un complet « Lexicon Plautinum » ; essai important et fort recommandable; les substantifs sont traités à tous égards avec soin et exactitude; utile contribution d'histoire de la langue latine.) — KAROLY, Der obere Theil des Limes Dacicus. (En hongrois, tiré des mémoires de l'acad. des sciences de Budapest.) — SALAMON, Ueber den Verfall des Römertums in Pannonien u. besonders in d. Umgebung von Aquincum. — JOSUPEIT, Syn ax d. latein. Sprache Berlin, Gaertner. (Prümers : édit. pour les classes.) — Von der Chronik des Bruders Salimbene von Parma (Suite et fin de l'art. publié sur le même sujet dans le précédent numéro).

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, n° 5, 1er février 1882 : HOLST, Verfassungsgeschichte der Vereinigten Staaten von Amerika seit der Administration Jackson's. II Band. (Pauli : Depuis l'annexion du Texas jusqu'au compromis de 1850; suite de cet excellent ouvrage). — VOLKELT, Kant's Erkenntnisstheorie nach ihren Grundprincipien analysiert. Leipzig, Voss. — WIESER, Magalhaens-Strasse u. Austral-Continent auf den Globen d. Joh. Schöner, Beiträge zur Geschichte d. Erdkunde im XVI. Jahrhundert. Innsbruck, Wagner (Poetschmann : ouvrage qui, pour la première fois, examine à fond et résout la question). — VOLLMÖLLER, Edit. du traité de la comédie et des spectacles d'Armand de Bourbon, prince de Conti.

**Deutsche Rundschau**, février 1882 : LAMMERS, Berlins städtische Selbstverwaltung. — Aus dem ethnischen Volksleben. II. — K. HILLEBRAND, Die Anfänge der Republik in Frankreich. 1848. — HAECKEL, Indische Reisebriefe, I. Eine Woche in Bombay. — Kunst und Kunstgeschichte. — EPHRUSSI, Albert Durer et ses dessins. Paris, Quantin. (« D'après la préface, ce beau volume ne doit renfermer qu'une suite d'articles parus depuis quelques années dans la *Gazette des beaux-arts;* on peut accuser l'auteur de trop de modestie. Il a écrit un livre bien fait, bien composé, de plus de quatre cents pages, qui est indispensable à tout ami d'Albert Dürer. Tous les matériaux ont été rassemblés; le soin le plus grand qu'on puisse imaginer a été donné à la forme extérieure ; il n'y a qu'une chose qu'on regrette, à savoir que le livre n'ait pas été écrit par un allemand, ni publié en Allemagne. ») — DUTUIT, Manuel de l'amateur d'estampes, écoles flamande et hollandaise. Tome I. Paris, A. Lévy. (L'ouvrage est plus qu'un supplément à Bartsch et à ses successeurs.)

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 10 Seizième année 6 Mars 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 511, 18 février 1882 : GREEN, The making of England. Macmillan (« Possesses all the wellknown charms of his fascinating style and combines with them a great many other excellences in a far higher degree than usual »). — VERNON LEE, Belcaro, being essays on sundry aesthetical questions. Satchell. — HESSE-WARTEGG, Tunis, the land a. the people. Chatto a. Windus (Des erreurs et des lacunes, intéressant néanmoins). — ANDERSON, Scotland in early christian times, II. Edinburgh, Douglas (2e art.). — Auerbach (Not. nécrol.). — The Pyramid of Meydoom (Am. Edwards). — Spanish a. portuguese « ez » « es » (L. L. Bonaparte). — The arabic for « telegraph » (Badger). — Yusuf and Zulaikha, a poem by Jami, translated from the persian into english verse by GRIFFITH. Trübner (Stanley Lane-Poole : traduction libre, mais d'une liberté judicieuse, vers agréables à lire, c'est ainsi qu'il fallait traduire Jami, en somme, une « very charming addition » aux « Oriental series » que publie la maison Trübner). — A new find of inscribed potsherds in Upper Egypt (Sayce). — Glasgow institute of the fine arts. — Recent discoveries at Pompei (Barnabei).

The Athenaeum, n° 2834, 18 février 1882 : Selected speches of the earl of Beaconsfield. — Osc. BROWNING, An introd. to the history of educational theories. Kegan Paul. (Ni long ni ennuyeux, en quelques endroits très intéressant.) — Magyarland, being the narrative of our travels through the highlands a. lowlands of Hungary. Sampson Low. — REYNOLDS (H. E.), Wells Cathedral, its foundation, constitutional history a. statutes. — Theological books (entre autres, CUTTS, Constantine the great, the union of the state a. the church ; — YOUNG, Contributions to a new revision, or critical companion to the New Testament ; — HERSHON, Treasures of the Talmud ; — BONET-MAURY, Des origines du christianisme unitaire chez les Anglais. (Livre intéressant et solide.) — Novum Testamentum graece, recensionis Tischendorfianae ultimae textum cum Trigellesiano et Westcottio-Hortiano cont. de GEBHARDT.) — Prof. Masson's monograph on de Quincey. (Hogg.) — Notes from Oxford. — Chatterton (George). — Historical researches in Buckinghamshire. (Hartshorne.) — Auerbach. — Jahrbuch d. königl. preuss. Kunstsammlungen. II. Berlin, Weidmann. — An english school of archaeology. (Ramsay.)

Literarisches Centralblatt, n° 8, 18 février 1882 : GESSNER, das hohe Lied Salomonis erklärt u. übersetzt. Osnabrück, Rackhorst. — GASS, Geschichte d. christlichen Ethik. I. Bis zur Reformation. Berlin, Reimer (Livre depuis longtemps souhaité, et qui mérite de grands éloges). — HERTLING, Albertus Magnus. Cöln, Bachem (Exposition claire et habile, jugement réfléchi). — SCHWEGLER, Geschichte d. griech. Philosophie, hrsg. v. HÖSTLIN. 3e Aufl. Freiburg, Herder (Edit. très augmentée, surtout en ce qui concerne Platon, a gagné en valeur). — Archives de l'Orient latin, tome I. Leroux (Volume offrant beaucoup de nouveau, et renfermant des documents soigneusement et exactement publiés ; cette revue tiendra une place distinguée parmi les revues scientifiques ; le nom même du directeur en est garant). — PISCHON, der Einfluss des Islâm auf d. Leben seiner Bekenner. Leipzig, Brockhaus (L'auteur est un homme de goût et qui a beaucoup lu, il écrit avec clarté et précision, mais trop souvent sans profondeur et sans connaissances philologiques, mais il redresse plus d'un jugement faux et injuste). — ZIRNGIEBL, Johannes Huber, eine Studie. Gotha, Perthes (Biographie excellente qui mérite une sérieuse attention). — Xenophon's Gastmahl, griechisch u. deutsch hrsg. v. RETTIG. Leipzig, Engelmann (Edition importante moins

pour la critique du texte que pour l'explication des détails et la compréhension de l'ensemble.) — Wiesner, französisches Vokabularium im Anschluss an das Lateinische für die oberen u. mittleren Classen. Berlin, Simion (Très utile). — Zolling, Heinrich v. Kleist in der Schweiz. Stuttgart, Spemann (Renferme de nouveaux et importants renseignements sur le séjour de Kleist en Suisse). — Heinze, Hungarica, eine Anklageschrift. Freiburg, Mohr.

Deutsche Literaturzeitung, n° 5, 4 février 1882 : Wiedemann, Geschichte d. Reformation u. Gegenreformation im Lande unter der Enns. Prag, Tempsky. (K. Müller : la valeur de l'ouvrage se réduit à de nouveaux documents qui y sont cités.) — Parbonnelle, Les confins de la science et de la philosophie. Palmé. (Cohen.) — Schrader, die Verfassung der höheren Schulen. Berlin, Hempel. — Pischon, der Einfluss des Islâm auf das häusliche, sociale u. politische Leben seiner Bekenner. Leipzig, Brockhaus. (Fraenkel : peu de points de vue nouveaux ; fautes et inexactitudes de détails.) — Kiene, Die Epen des Homer. Hannover, Helwingh. (Neubauer.) — Allers, de L. Annaei Senecae librorum de ira fontibus. Göttingen. (H. J. Müller : clarté, réflexion, méthode : Chrysippe aurait été la source de Sénèque.) — Hans Salats Drama vom verlornen Sohn, hrsg. v. Bächtold. Einsiedeln. (E. Schmidt.) — Gœthe's Briefe, Verzeichnis derselben unter Angabe v. Quelle, Ort, Datum u. Anfangsworten, etc. p.p. Strehlke. I. Berlin, Hempel. (Werner : œuvre depuis longtemps souhaitée ; et, telle qu'elle est, louable en son ensemble.) — Jacob van Maerlants strophische Gedichten uitgegeven en toegelicht door Verwijs. Groningen, Wolters. (Edition commode, remarques bonnes, glossaire détaillé et fort instructif.) — Calderon, Das Leben ist Traum, Der standhafte Prinz, p. p. Krenkel. Leipzig, Barth. (Baist : le critique, après un examen très rigoureux, ne peut qu'exprimer sa vive reconnaissance et le souhait que cette collection soit continuée.) — Putman, Studien over Calderon en zijne Geschriften. Utrecht, Beijers. (Baist : quelques fautes, mais l'auteur est supérieur à ses prédécesseurs hollandais.) — V. Breska, Untersuchungen über d. Quellen d. Polybius im dritten Buche. Berlin, Mayer u. Müller. (Holm : très convaincant.) — v. Schevichaven, Epigraphie de bataafsche Krijgslieden in de romeinsche Legers, etc. Leiden, Sijtkoff. (Hübner : nomenclature des troupes de l'armée romaine qui se sont composées primitivement de Bataves ou dans lequelles ont servi Bataves ; au demeurant, peu scientifique.) — Peter Haarers Beschreibung des Bauernkrieges 1525, nebst einem Anhang : Zeitgenössisches über die Schlacht bei Frankenhausen. Halle. Niemeyer. (L. Müller.) — Salzer. D. königfreie Markt Birthälm in Siebenbürgen. Wien, Graeser. — Juste, Le congrès national de Belgique. Bruxelles, Muquardt.

Philologische Rundschau, n° 7, 11 février 1882 : Egerer, Die homer. Gastfreundschaft. Progr. Salzburg. (Heymann : malgré quelques reproches à faire ici et là, travail fait avec soin ; les matériaux sont assez bien mis en œuvre.) — Bertram, Platons I. Alcibiades, Charmides, Protagoras. Progr. Pforta. (Schimmelpfeng : revient sur la comparaison des dialogues de Platon avec des drames et trouve dans les trois dialogues susnommés trois parties, πρότασις, ἐπίτασις, καταστροφή ; aidera à comprendre les écrits de Platon, et parait convaincant.) — P. Ovidii Nasonis libellus de medicamine faciei ed. Ovidio vindic. Kunz. Vienne, Gerold. (Korn : fait avec grand soin ; démontre que l'opuscule est d'Ovide.) — Ehrlich, De Tibulli elocutione quæstiones. Halle. (Rossberg : très faible production, rien de nouveau, d'original et d'absolument juste, inutile à la science.) — Müller (Jac.), Zur Uebersetzung u. Erklärung

des Livius, II, 1-20. Neustadt. (Krah : Tite-Live a eu dans ce siècle quatre traducteurs allemands, Heusinger, Oertel, Klaiber et Gerlach; la meilleure trad. est celle de Heusinger; J. Müller veut la surpasser, mais il fera bien, si l'on en juge d'après le présent essai, d'attendre encore, de polir son style, de chercher à trouver l'expression définitive.) — Surber, die Meleagersage, eine historisch-vergleich. Untersuchung zur Bestimm. d. Quellen v. Ovidii met. VIII. 270-546. Zurich, Zürcher u. Furrer. (Hempel : composé avec un soin très louable et non sans habileté, c'est une histoire assez complète de la légende de Méléagre; mais la question relative aux sources d'Ovide n'est pas complètement traitée, et ne pouvait guère l'être.) — Einhauser, Die drei Spiranten d. griech. Sprache. Progr. Landshut. (Stolz : plusieurs inexactitudes.) — Wölfflin, Ueber d. allitterierenden Verbindungen d. lateinischen Sprache. München, Franz. (Excellent travail, le plus complet et le plus instructif qu'on ait publié jusqu'ici sur le sujet intéressant de l'allitération en latin.)

- Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 6 et 7, 8 et 15 février 1882 : Monumenta Germaniae historica tomus XIII. Hannover, Hahn (Waitz). — Gardthausen, Griechische Palaeographie. Leipzig, Teubner (Gitlbauer : excellent). — Guidi, La lettera di Simeone vescovo di Bêth-Ars'âm sopra i martiri Omeriti. Rome (Nöldeke). — Tausend lettische Räthsel, uebers. u. erklärt v. Bielenstein. Mittau, Sieslack (Bezzenberger). — Friedmann, Pesikta rabbati Midrasch für den Festcyclus u. d. ausgezeichneten Sabbathe kritisch bearb. comm. durch neue handschriftl. Haggadas verm. p. p. Güdemann. Vienne (Siegfried : tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature juive devront se procurer cette fort recommandable publication, qui rend accessible une œuvre si vieille de cette littérature).

- Athenaeum belge, n° 3, 1er février 1882 : De Ceuleneer, Notice sur un diplome militaire de Trajan, trouvé aux environs de Liège. Liège, Grammont. (Schuermans : public. qui ne mérite que des éloges.) — Irmer, Die Romfahrt Kaiser Heinrich's VI im Bildercyclus der Codex Balduini Trevirensis. Berlin, Weidmann. (Hymans : on ne saurait exiger ni obtenir une perfection plus grande dans le rendu des détails.) — Bertagnolli, Delle vicende dell'agricoltura in Italia, studie e note. Firenze, Barbera. (Ouvrage instructif et consciencieux.) — Concours quinquennal des sciences morales et politiques. — Th. Schwann.

N° 4, 15 février 1882 : Thonissen, L'organisation judiciaire, le droit pénal et la procédure pénale de la loi salique, préc. d'une étude sur toutes les classes de la population mentionnées dans le texte de cette loi. Bruxelles, Hayez. (Vanderkindere : œuvre de haute valeur ; l'auteur a pu, sur un domaine souvent parcouru, découvrir encore plus d'un recoin obscur, négligé de ses prédécesseurs ; il se rattache dans la détermination des personnes aux conclusions de Sohm, adopte au sujet du droit de vengeance le système le plus rationnel, se rallie à l'opinion de Waitz sur la dilatura, cherche à réfuter l'opinion de Sohm sur les tribunaux ; le livre III qui traite de la procédure pénale est le plus original ; il renferme des thèses opposées aux doctrines régnantes). — Brialmont, Situation militaire de la Belgique, travaux de défense de la Meuse. Bruxelles, Muquardt. (Henrard). — Notice sur une inscription hébraïque découverte à Bejar. (Ouverleaux.)

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 11 Seizième année 13 Mars 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**Literarisches Centralblatt**, n° 9, 25 février 1882 : Max Müller, Vorles. über d. Ursprung u. d. Entwickel. d. Religion. Strassburg, Trübner. — Lillie, Buddha a. early buddhism. London, Trübner. — Irmer, Die Romfahrt Kaiser Heinrichs VII im Bildercyclus des Codex Balduini Trevirensis. Berlin, Weidmann. — Sybel (H. v.), Entstehung des deutschen Königthums. Frankfurt, liter. Anstalt. (2ᵉ édition, complètement remaniée, offre des vues très instructives, même où l'on est porté à contredire, « mit geradezu virtuoser Eleganz der Methode gearbeitet »). — Fischer, die Nation u. der Bundestag. Leipzig, Fues. (De 1815 à 1866 ; ton de raillerie ou de profonde amertume ; l'auteur a voulu montrer dans cette histoire l'impuissance de l'Allemagne d'autrefois ; récit du reste fidèle et bien écrit.) — Schwarz, Algerien (Küste, Atlas u. Wüste). Leipzig, Frohberg. — Sefer Nameh, relation du voyage de Nassiri Khosrau en Syrie, en Palestine, en Egypte, en Arabie et en Perse, pendant les années de l'hégire 437-444. p. p. Schefer. Leroux. (Très attachant et très précieux pour la connaissance de l'Orient, introduction instructive, commentaires qui seront les bienvenus.) — Alton, Proverbi, tradizioni ed anneddoti delle valli ladine orientali con versione italiana. Innsbruck, Wagner. (Public. utile et intéressante.) — Penon, Bijdragen dot de geschiedenis der nederlandsche letterkunde. Groningen, Wolters. — Gottschall, Die deutsche Nationallitteratur des 19. Jahrhunderts. Breslau. Trewendt. (En quatre volumes : cinquième édition.) — Bornhak, Lexikon der Allgemeinen Literaturgeschichte. Die Nationallit. d. ausserdeutschen Völker aller Zeiten in geschichtl. Übers. u. Biographien, zugleich Lexikon der Poetik. Leipzig, Bibliogr. Institut. (Beaucoup de lacunes et d'erreurs.) — Dalwigk, Chronik des alten Theaters in Oldenburg. 1833-1881. Oldenburg, Schutz.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 6, 11 février 1882 : Preger, Geschichte der deutschen Mystik II. Leipzig, Dörffling u. Franke (Denifle : travail entrepris trop rapidement et sans études suffisantes ; cp. cependant l'art. de Mʳ Ch. Schmidt dans un des précédents numéros de la *Revue critique*). — Schütz, Thomas-Lexikon, d. ist Sammlung, Uebersetzung u. Erklärung der in d. Werken d. Thomas v. Aquin, insbesondere in dessen beiden Summen vorkommenden termini technici. I. a-n. Paderborn, Schöningh. — Sievers, Grundzüge d. Phonetik. Leipzig, Breitkopf u. Härtel (Collitz : deuxième édition revue et très modifiée ; beaucoup de bon et d'excellent ; toutefois ne pas y chercher exclusivement conseil et ne pas considérer les doctrines de l'auteur comme le dernier mot de la phonétique). — Glaser, Publ. Verg. Maro als Naturdichter u. Theist. Gütersloh, Bertelsmann. (Kiessling : le critique cite quelques passages du livre et conclut « sapienti sat »). — Acta seminarii philologici Erlangensis, p. p. Iwan Mueller u. Wölfflin. II. Erlangen, Deichert. (Dittenberger : deuxième volume digne à tous égards du premier.) — Lexer, Mittelhochdeutsches Wörterbuch. Leipzig, Hirzel. (2ᵉ édition du petit dictionnaire ; livre très nourri, très clair, en qui on peut avoir avoir confiance, et qui n'est pas cher.) — Geilers von Kaisersberg ausgewählte Schriften nebst einer Abhandlung über Geilers Leben u. echte Schriften v. Ph. de Lorenzi. Trier, Groppe. — Sauer, Ueber d. Ramlersche Bearbeit. der Gedichte E. C. v. Kleists. Wien, Gerold ; Ewald v. Kleist Werke, 2 vols. Berlin, Hempel. (Suphan : excellente édition du poète du « Printemps ».) — Martens (W.), Die römische Frage unter Pippin u. Karl dem Grossen. Stuttgart, Cotta. (Zeumer : à côté de remarques excellentes, des suppositions arbitraires ; manque de méthode scientifique et ne donne pas des résultats sûrs, mais a consulté

toute la littérature du sujet.) — Wichert, Jakob von Mainz, der zeitgenössische Historiograph u. d. Geschichtswerk d. Matthias v. Neuenburg. Königsberg, Hartung. — Camesina Ritter v. San Vittore, Urkundliche Beiträge zur Geschichte Wiens im 16. Jahrhundert. Wien, Hölder. (Rieger : dernier travail de Camesina, très important pour l'histoire des fortifications et des édifices de Vienne au xvi[e] et au xvii[e] siècle.) — Lettres de M[me] de Rémusat. Lévy. (Koser : insignifiant comme source historique.) — Fligier, Die Urzeit von Hellas und Italien. Braunschweig, Vieweg (Kiepert : article paru dans l' « Archiv für Anthropologie » et tiré à part; élucubration d'un jeune polygraphe dont le talent n'est pas encore mûr et qui ferait mieux d'étudier que de vouloir enseigner, surtout dans le ton tranchant qu'il affecte.) — Blümner, Die archäolog. Sammlung im eidgenössischen Polytechnikum zu Zürich. Zürich. Schmidt. — Scharnhorst, Militärische Schriften, erläutert durch v. d. Goltz; Berlin, Schneider.

Theologische Literaturzeitung, n° 3, 11 février 1882 : Keil, Commentar über d. Evangelium d. Johannes. Leipzig, Dörffling u. Franke. — Falckenberg, Grundzüge d. Philosophie d. Nicolaus Cusanus. Breslau, Koebner.— Baumstark, Thomas Morus. Freiburg, Herder (Tschackert : trop d'attaques contre le protestantisme; style qui manque de noblesse; en général, de la justesse; pas d'étude des sources). — Henning, Johan Conrad Dippels vistelse i Sverige samt Dippelianismen i Stockholm. 1727-1741. Upsala, Berling (Bender). — Gass, Geschichte der christlichen Ethik. I. Bis zur Reformation. Berlin, Reimer (Bender : travail méritoire).

N° 4, 25 février 1882 : Merrill, Galilee in the time of Christ. Boston (Socin : bon travail). — Bonwetsch, Die Geschichte d. Montanismus. Erlangen, Deichert (Weizsäcker : étude pleine de soin et de savoir). — Keller, Die Gegenreformation in Westfalen u. am Niederrhein. I. Leipzig, Hirzel (Kawerau : Recueil d'actes et de documents, va de 1555 à 1585). — Knoodt, Anton Günther, eine Biographie. Wien, Braumüller. — Steinmeyer, Beiträge zur Christologie. Die Epiphanien u. Theophanien im Leben des Herrn. Berlin, Wiegandt u. Grieben.

Philologische Wochenschrift, n° 7, 18 février 1882 : Schliemann, Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen im böotischen Orchomenos. Leipzig, Brockhaus (Belger : témoignage éloquent des mérites et des défauts de l'auteur, d'une part, de son zèle infatigable, de sa résolution et de son énergie dans l'exécution des plans qu'il a formés, de son habileté dans la direction des fouilles, de son bonheur, et, d'autre part, de son manque d'exactitude; il y a dans son livre plusieurs erreurs). — Schenkl, Plautinische Studien. Wien, Gerold (Max Niemeyer : travail diffus, qui manque de maturité et prouve chez son auteur une grande ignorance des récentes études sur le sujet). — Constans, De Sermone Sallustiano. Vieweg (Eussner : des fautes, mais recueil abondant de matériaux). — Salluste, Conjur. de Catilina, Guerre de Jugurtha, Discours et Lettres, p. p. Constans. Delagrave (édition méritoire qui rompt avec le texte de Burnouf et s'attache à celui de Jordan et de Wirz, l'emporte de beaucoup sur toutes les éditions scolaires de Salluste publiées en France). — Schnee, Griechischer Lernstoff für Quarta. Hamburg. Nolte.

Philologische Rundschau, n° 8, 18 février 1882 : Hartung, d. Protagonist in Sophokles Antigone. Würzburg, Stahel (Schubert : prouve, contre Frey, qu'Antigone remplit toutes les conditions qu'on exige du personnage principal de la tragédie). — Schwabe, Die Proklamation des Königs in Œdipus. V. 216-275. Altenburg. Progr (Metzger : ne résout pas la question). — Westermayer, Zwei Kapitel aus einer Schulerklä-

rung des Protagoras. Nürnberg, Progr. (Schimmelpfeng : de fines remarques). — The hellenic orations of Demosthenes, Symmories, Megalopolitans, Rhodians, with notes by FLAGG. Boston (D'Ooge : bonne édition). — GRÄBER, Quaestionum Ovidianarum pars prior. Berlin, Weidmann (Zingerle : digne d'attention). — STAMM, Adnotationes grammaticae et criticae ad M. Tullii de divinatione libros. Rössel, Progr. (Strelitz). — FLIGIER, Die Urzeit von Hellas u. Rom. Braunschweig, Vieweg (Pauli : bonne méthode, travail très louable en son ensemble, résultats certains autant qu'on peut atteindre la certitude sur ce domaine ardu). — UNGER, Die röm. Stadtaera. München (Soltau : recherches très profondes sur la chronologie romaine et qui sont presque un modèle en une si difficile matière). — HERZOG, ueber d. Glaubwürdigkeit d. aus d. röm. Republik bis 387 ueberlief. Gesetze. Tübingen, Fues (Soltau). — KNOKE, Ueber hic et nunc in der Oratio obliqua. Bernburg. Progr (Heynacher). — OBERMAIER, Die conjugatio periphrasis activa n. d. irrealis im latein. Regensburg. Progr. (Hotzweissig.) — LAMBROS, Die Bibliotheken d. Klöster des Athos. Bonn.

Philologische Rundschau, n° 9, 25 février 1882 : HUEBNER, De temporum qua Aeschylus utitur praesentis praecipue et aoristi varietate. Halle, Niemeyer (Saalfeld : monographie faite avec soin et méthode). — SÖRGEL, Demosthenische Studien. I. Hof. Progr. (Fox : travail, heureusement commencé, sur Démosthène, ses principes, sa politique, son éloquence). — HARNECKER, Catulls carm. LXVIII. Friedeberg. Progr. (Rossberg : ce poème est-il un ou doit-il être divisé en deux poèmes? L'auteur penche pour l'unité; mais son travail n'est pas convaincant; l' « ars sciendi » repose sur l' « ars nesciendi »). — HANUSZ, Collation d'un ms. du XV<sup></sup>e siècle de la biblioth. de Cracovie, n° 278, renfermant trente-trois lettres de Cicéron « ad familiares » et une partie d'une lettre à Atticus; en polonais (Kossowicz : le manuscrit est sans valeur, travail fait avec soin). — FISCHER, Das achte Buch vom gallischen Kriege u. d. bellum Alexandrinum. Passau (Fleischer : étude attentive du sujet; arrive à ce résultat, qu'on n'a pas encore prouvé que les deux comment. fussent du même auteur). — Orose, p. p. ZANGEMEISTER, Wien, Gerold (Edition qui mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à Orose; satisfait à un haut degré toutes les exigences). — HOLLE, Megara im mytischen Zeitalter. Rechinghausen, Progr. (Hahn : recherches menées avec beaucoup de suite et de méthode, et qui ne donnent en somme que des hypothèses, mais pour la plupart très vraisemblables). — SCHAPER. Hauptregeln d. latein. Syntax. Berlin, Bornträger (Hammover : manuel peu utile). — HENNINGS, Elementarbuch zu d. latein. Grammatik v. Ellendt-Seyffert. Halle, Waisenhaus. — VENEDIGER. Latein. Exercitien. Bremen, Heinsius.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8, 22 février 1882 : BRUNN, Ἀκατος. Stettin. Progr. (Werner : cherche à prouver que Graser a eu tort de donner à sa trière des voiles latines triangulaires, et que les trières n'avaient que des voiles carrées). — FROEHNER, Terres cuites d'Asie-Mineure. Hoffmann (Wieseler).

N° 9, 1er mars 1882 : SIGWART, Kleine Schriften. Tübingen, Mohr. — HARLAND, Geschichte der Stadt Einbeck. I. Ehlers. Einbeck (Pauli).

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 12 Seizième année 20 Mars 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 512, 25 février 1881 : Sonnets of three centuries, a selection including many examples hitherto unpublished, ed. by CAINE. Elliot Stock — Passio et miracula Beati Olaui, edit. from a twelfth-century ms. in the library of Corpus Christi College. Oxford, with an introd. a notes, p. p. METCALFE. Clarendon Press. (Stephens : solide contribution à l'histoire scandinave.) — Encyclopaedia britannica, ninth edition, vol. XIII. « Israel » by WELLHAUSEN. Edinburgh, Black. (Driver.) — RAE, The White Sea Peninsula. Murray. — Memoirs of Count Miot de Melito, edit. by Gen. Fleischmann, transl. by Mrs. Castel Hoey a. Mr. J. Lillie. 2 vols. Sampson Low. — Three unpublished letters of Sir Horace Walpole — Manumissions in the Leofric Missal (Warren.) — The etymology of « paradise » (Skeat). — The derivation of « Aphrodite » (Hommel : de Ashtoret, Athtoret, Aphtoret.) — The arabic for « telegraph » (Rassam.) — HUXLEY, Science and culture and other essays. Macmillan. — MORRIS, Hopes and fears for art, five lectures. Ellis a. White.

N° 513, 4 mars 1882 : Laur. OLIPHANT, The land of Khemi. Blackwood. — WRANGHAM, The liturgical poetry of Adam of St. Victor. Kegan Paul. — PHIL ROBINSON, Noah's Ark or Mornings in the Zoo, being a contribution to the study of unnatural history. Sampson Low. (De l'imagination, de l'humour, de la finesse.) — RAVENSTEIN, a map of earsten equatorial Africa, between lat. 10° N. a. 20° S. a. East of long. 25°. — The « Alcestis al Bradfield ». — Geography of the north-east coast of Arabia. (G. P. Badger.) — The Portuguese. — Z (Burnell.) — Jews in England in 1643. (Gardiner.) — V. D. GABELENTZ, Chinesische Grammatik mit Ausschluss des niederen Stiles u. d. heutigen Umgangssprache. Leipzig, Weigel. (Legge : marque une ère nouvelle dans l'étude du chinois sur le continent.) — ANDERSEN, Ancient scottish weapons, a series of drawings by the late James Drummond, with introd. a. descriptive notes. Edinburgh, Waterston.

The Athenaeum, n° 2835, 25 février 1882 : Sonnets of three centuries, a selection includ. many examples hitherto unpublished, by CAINE. Stock. — WICKES, A treatise on the accentuation of the three socalled poetical books of the Old Testament, psalms, proverbs a. Job. Clarendon Press. — JERROLD, the Life of Napoleon III, vol. IV. Longmans. — Prof. Masson's monograph on de Quincey (D. Masson). — Sir Isaac Newton's ancestors a. circumstances. III. — The great artists, MOLLETT. Meissonnier ; MINOR, Murillo ; DEATH, Alb. Dürer ; CARTWRIGHT, Mantegna a. Francia. Sampson Low. — Notes from Athens (Lambros).

N° 2836, 4 mars 1882 : Sir Richard TEMPLE, Men a. events of my time in India. Murray (Histoire biographique de l'administration anglaise dans l'Inde de 1847 à 1800). — RUSSELL, Hesperothen, notes from the West. 2 vols. Sampson Low. — COLLINS, La Fontaine a. other french fabulists. « Foreign classics for english readers ». Blackwood (Connaissances insuffisantes en littérature générale, ouvrage tout-à-fait de seconde main, la meilleure partie du livre est la traduction de morceaux français). — MAHAFFY, Old greek education ; LAURIE, John Amos Comenius. « The education library ». Kegan Paul. — Philological books (Comparative grammar of the languages of further India, A fragment a. other essays, the literary remains of the late cap. FORBES. Allen ; MAXWELL, A manual of the Malay language, with an introd. sketch of the sanskrit element in Malay). — Prof. Masson's monograph on Quincey (Hogg). — Caxton at Westminster (Hales). — The english dialect society. — LE BON, L'homme et les sociétés, leurs origines et leur histoire. 2 vols.

Rothschild. — Notes from Rome (Lanciani). — Westminster Abbey. — Notes from Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 10, 4 mars 1882 : Grube, Johannes Brusch, Augustinerprobst zu Hildesheim, ein katholischer Reformator d. XV. Jahrhunderts. Freiburg, Herder. — Schuppe, Grundzüge d. Ethik u. Rechtsphilosophie. Breslau, Koebner. — Krall, Studien zur Geschichte alten Aegypten. Wien, Gerold (Beaucoup de savoir et de sens critique). — Ziolenski, die letzten Jahre d. zweit. punischen Krieges. Leipzig, Teubner (Travail fait avec grand soin, de nombreuses difficultés définitivement résolues). — Gachard, Histoire de la Belgique au commencement du xviii[e] siècle. Brüssel, Muquardt (Etude excellente et digne du vétéran de la science historique). — Kap-Herr (von), die abendländische Politik Kaiser Manuel's mit besond. Berücksichtig. auf Deutschland. Strassburg, Trübner (Un peu diffus, mais de la pénétration, résultats qu'on accepte en général). — Nöldeke, Kurzgfasste Syrische Grammatik. Leipzig, Weigel (Très long art. sur cette publication de si haute valeur, et que le critique compare sous sa forme concise à un « fleuve écumant dans un lit étroit »). — Die Erzähl. v. Mäusekonig u. seinen Ministern, ein Abschnitt der Pehlewi-Bearbeit. d. altindischen Fürstenspiegels, p. p. Nöldeke. Göttingen, Dieterich. — Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité. I. L'Egypte, Hachette (G. E. : « D'après ce volume, la publication sera vraiment grandiose. Savoir, méthode, vues nombreuses et rassemblées en lointains pays, goût excellent et dans le choix et dans la mise en œuvre des matériaux, labeur ardent et actif, telles sont les qualités qui se trouvent réunies dans l'auteur. On peut faire quelques critiques accessoires, mais l'ensemble est si remarquable et promet de devenir une entreprise si extraordinaire, si unique en son genre qu'on ne peut qu'attendre sa continuation avec la plus vive impatience et saluer avec une joie sincère le dessein de la maison Brockhaus, qui fait paraitre l'ouvrage de Perrot dans une trad. allemande »). — Sommer, beschreib. Darstell. d. ält. Bau-u. Kunstdenkmäler d. Kreises Mühlhausen. — Ortmann, fünfzig Jahre eines deutschen Theater-Directors.

Deutsche Literaturzeitung, n° 7, 18 février 1882 : Metz, die antipetrin. Rede des Apostels Paulus. Hamburg, Nolte. — Justini philos. et martyris opera, pp. de Otto. III, 2. Opera subditicia. — Kunert, quae inter Clitophonem dialogum et Platonis rempublicam intercedat necessitudo. Greifswald. Progr. (Heitz : écrit avec bon sens et connaissance du sujet.) — Arnoldt, Kants Jugend u. d. fünf ersten Jahre seiner Privatdocentur. Königsberg, Beyer. (Erdmann : a quelques mérites, a consulté de nouvelles sources, il y avait mieux à faire.) — Bibliotheca orientalis or a complete list of books, etc. published in 1880 on the history, language, religions, antiquities a literat. of the east p. p. Friederici. Leipzig, Schulze. (Klatt.) — Taciti Agricola, p. p. Cornelissen. Leyden, Brill. (Reifferscheid : bien peu de bon et de solide.) — Poetae aevi latini Carolini rec. Dümmler. Tomi I pars posterior. Berlin, Weidmann. (Huemer : montre un progrès dans toutes ses parties et toutes ses directions, en face des anciennes éditions.) — Wenker, Sprachatlas v. Nord. u. Mitteldeutschland. I[e] Lief. Strassburg, Trübner. (Roediger : très utile et très important travail, fait avec beaucoup de peine et de dévouement.) — Schreier, Faust als einheitliche Dichtung. Halle, Waisenhaus. (Er. Schmidt : de la finesse, bon guide pour le grand public.) — Romanceiro, choix de vieux chants portugais trad. et ann. par le comte de Puymaigre. Leroux. (Storck : intéressant surtout pour les lecteurs français, quelques remarques utiles pour les lecteurs allemands.) — Marrast, La vie byzantine au vii[e] siècle, préf. et comm. par Planté. Thorin. (Lambros :

suite de tableaux représentant la vie byzantine sous Justinien, de la bonne volonté, plusieurs erreurs, se lit avec intérêt, quoique les descriptions ne soient pas toujours très exactes, ni les dialogues imaginés par l'auteur, très spirituels ou caractéristiques ; « c'est sonore et creux ».) — GÖTZINGER, Reallexicon d. deutschen Altertümer. I-6 Lief. Abenteuer-Grobianus. Leipzig, Urban. (Schultz : sera toujours utile pour les profanes, mais les étudiants ne pourront en faire usage sans une critique prudente.) — LÖHER (v.), Russlands Werden u. Wollen. München, Ackermann. (Beaucoup de détails instructifs, observation souvent superficielle.) — BRAMBACH, d. Tonsystem u. d. Tonarten d. christlichen Abendlandes im Mittelalter. Leipzig, Teubner.

N° 8, 25 février 1882 : SCHULTZE, Philosophie d. Naturwissenschaft. I. Leipzig, Günther. — OSTHOFF u. BRUGMAN, Morpholog. Untersuch. IV. Leipzig, Hirzel. (Hartmann.) — UNGER, D. sogenannte Corn. Nepos. München, Franz. (H. J. Müller : Nepos n'aurait pas composé les Vitae; ce serait Hygin; profond savoir, fines et originales remarques; résultats acceptables.) — BETHGE, Wirnt v. Gravenberg. Berlin, Weidmann. (Strobl : bon.) — BERGMANN, Dante, sa vie et ses œuvres. 2e édit. Strasbourg, Schmidt. (Körting : manque absolument de méthode, ignorance complète des travaux antérieurs, étymologies inouïes, livre sans valeur, à peine lisible.) — HASSEL, Geschichte d. preuss. Politik. 1807-1815. I. Leipzig, Hirzel. (Public. très importante; depuis Tilsit jusqu'à la fin de 1808; tableau complet de l'histoire de la Prusse, et surtout de ses relations avec l'étranger pendant deux années; détails inédits en grand nombre, d'après les archives de Berlin, de Vienne et de Hanovre et les papiers du comte Götz.) — Memoirs of the life a. writings of Carlyle, p. p. SHEPHERD a. WILLIAMSON. London, Allen. (Pauli : fort intéressant.) — MARTIN, Carlyle, his life a. work. Glasgow. (Pauli.) — HUNTER, The Imperial Gazetteer of India. London, Trübner. 9 vols. (Weber : public. de très grande valeur.) — SCHLAGINTWEIT, Indien in Wort u. Bild. Leipzig, Schmidt u. Günther. (Weber : description sommaire, mais pleine de vie et d'intérêt, illustrations magnifiques.) — MÜLLER, Biograph. Künstlerlexicon der Gegenwart. Leipzig. (v. Seydlitz : utile, quelques défauts.) — DESCHANEL, Le peuple et la bourgeoisie. Germer-Baillière. (Le livre n'est qu'une esquisse historique de l'émancipation graduelle de la bourgeoisie française jusqu'à la Révolution.) — Précis militaire de la campagne de 1813 en Allemagne, Leipzig, Brockhaus. (Vues générales pleines d'intérêt et de clarté.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10, 8 mars 1882 : Vita sancti Polycarpi Smyrnaeorum episcopi auctore Pionio; primum graece edita a DUCHESNE. Klincksieck. (Zahn : excellente édition de ce texte.) — GRÜNERT, Neupersische Chrestomathie. Prag, Calre. (Trumpp : sera très utile dans les universités.) — Deutsche Literaturdenkmale des XVIII. Jahrh. p. p. SEUFFERT. I et II.

Athenaeum belge, n° 5, 1er mars 1882 : Corresp. diplom. du baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France, et de son successeur comme chargé d'affaires, le baron Brinckman, p. p. LÉOUZON-LE-DUC. Hachette. (Juste : prendra un rang très distingué parmi les recueils de documents que devront consulter les historiens de la Révolution.) — D'IDEVILLE, Le maréchal Bugeaud. I. Didot. — Découverte archéologique à Angleur. (De Ceuleneer.)

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 13 Seizième année 27 Mars 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Literarisches Centralblatt, n° 11, 11 mars 1882 : Spiess, der Tempel zu Jerusalem während des letzten Jahrhunderts seines Bestandes nach Josephus. (Courte et intéressante conférence.) — Keller, Die Gegenreformation in Westfalen u. am Niederrhein. I. Leipzig, Hirzel. (Livre abondant en informations sur un sujet jusqu'ici peu connu.) — Gregorovius, Athenaïs, Geschichte einer byzantinischen Kaiserin. Leipzig, Brockhaus. (utilise les sources avec une critique pénétrante et mesurée, exposition animée.) — Brosien, Lexicon der deutschen Geschichte. Leipzig, Bibliograph. Institut. (Bon dictionnaire des principaux personnages, événements, etc., de l'histoire d'Allemagne; peu d'erreurs.) — Schweiger-Lerchenfeld, der Orient, Lief. 1-22 Wien, Hartleben.— Bartholomae, arische Forschungen. I. Heft. Halle, Niemeyer. (Renferme quatre dissertations où il y a quelques points nouveaux et remarquables; art. de Brugman.) — Appiani historia romana, ed. Mendelssohn. Leipzig, Teubner. (2e vol. d'une édition qui sera très utile.) — Cristine de Pizan, le livre du chemin de long estude, p. p. Pischel. Berlin, Damköhler. (Quelques erreurs.) — Schmarsow, Raphael u. Pinturicchio in Siena, eine kritische Studie. Stuttgart, Spemann. (N'apporte pas contre Vasari de nouveaux et solides arguments, puisse l'auteur entreprendre bientôt un travail où il arrive à des résultats plus positifs.) — Kraus, Synchronistische Tabellen zur christlichen Kunstgeschichte. Freiburg, Herder.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9, 4 mars 1882 : Lucius, d. Essenismus in seinem Verhältniss zum Judentum. Strassburg, Schmidt. (Travail soigné et profond.) — Asher, Ueber d. Unterricht in d. neueren Sprachen, speciell d. engl. an unseren Univ. u. höheren Schulen. Berlin, Langenscheidt. (Zupitza : des points contestables.) — Körting, Gedanken u. Bemerk. über d. Studium d. neueren Sprachen auf d. deutschen Hochschulen. Heilbronn, Henninger. (Koschwitz : intéressant, judicieux, utile.) — V. d. Gabelentz, Chinesische Grammatik mit Ausschluss d. niederen Stiles u. d. heutigen Umgangssprache. Leipzig, Weigel. (Excellent.) — Pellicioni, Emiliano Sarti ed alcuni frammenti postumi degli studi di lui. Bologna. (Kaibel.) — Grabow, Hat die Schreibung = ieren in Fremdwörtern etymologischen Wert? Oppeln. (Müllenhoff : l'auteur ne mérite pas encore la « facultas docendi et scribendi ».) — Cart, Gœthe en Italie. Neuchatel, Sandoz. (E. Schmidt : clair, élégant, presque complet.) — Alte französ. Lieder, übers. v. Bartsch, nebst einer histor. Einleit. über. d. französ. Volkslied d. XII bis XVI Jahrh. Heidelberg, Winter. (Tobler : trad. qui n'attrappe pas assez souvent le ton de l'original, l'introduction n'offre rien de saillant.) — Duncker, Geschichte d. Altertums. V. Leipzig, Duncker u. Humblot. (A. Schaefer.) — Regesta diplomatica historiae danicae, ser. II, tom. prior, fasc. I. Kopenhagen, Höst. — Seinguerlet, Strasbourg pendant la Révolution. Berger-Levrault. (L. Müller : livre de tendance.) — Chavanne, Physik. Wandkarte v. Asien; v. Haardt, Schulwandkarte v. Asien. Wien, Hölzel. — Andersen, Scotland in early christian times. Edinburgh, Douglas. (Bellesheim : livre écrit avec amour pour le sujet et avec une véritable méthode scientifique.)

N° 10, 11 mars 1882 : Burrows, Wiclif's place in history. Three lectures deliv. before the Univ. of Oxford (Buddensieg : connaît bien le sujet). — Mainzer, Die kritische Epoche in der Lehre von der Einbildungskraft aus Humes u. Kants theoretischer Philosophie nachgew. Jena, Frommann. — Zeller, Ueber die Messung psychischer Vorgänge. Berlin, Dümmler. — Kaysers homerische Abhandlungen, hrsg. v. Use-

ner. Leipzig. Teubner (Cinq dissertations de Kayser; I. Essai d'une histoire de l'épopée homérique. II. Disputatio de diversa homericorum carminum origine. III. De interpolatore Homerico. IV. Considérations sur les chants η θ κ. V. Sur l'application d'observations prosodiques aux conclusions sur l'origine des épopées homériques. I et IV inédits. Dissertations qu'on ne peut négliger). — Adelphoe, p. p. Dziatzko. Leipzig, Teubner (Leo : excellente édition). — Berijmd Verhaal van het beleg van Ijsselstein door Gelder en Utrecht in 1511, üitgegeven door Gallée en Müller (Franck : édition d'un poème d'un contemporain sur le siège de Ijsselslein par les habit. d'Utrecht et le duc de Gueldre). — Karoline von Wolzogen, Agnes v. Lilien, Roman in 2 Bänden, neu hrsg. v. Salomon. Stuttgart, Levy u. Müller (Lichtenstein : au lieu d'une reprod. fidèle de l'édition originale, on a une « verwässernde inconsequente Erneuerung »). — Goethes Faust, p. p. Schröer. 2. vols. Henninger, Heilbronn (Jacoby : fort bonne édition). — Morel-Fatio, Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque Nationale. I. (Vollmöller : travail très remarquable qui contraste avantageusement avec Ochoa, avec le catalogue des mss. espagnols du British Museum par Gayangos et celui des mss. français de la Bibliothèque nationale; ce dernier devrait être exécuté dans le genre du catalogue dressé par Morel-Fatio). — Jordan, Ragewins gesta Friderici imperatoris. Strassburg, Trübner (Holder-Egger : travail soigné, résout des questions importantes pour la critique de ce document). — Fehmarnsche Urk. u. Regesten. II, 2. Kiel. — Regesten u. Briefe d. Cardinals Gasparo Contarini, 1483-1542, hrsg. v. Dittrich. Braunsberg, Huye (Laemmer). — Adamy, Architektonik auf histor. u. ästhet. Grundlage, unter künstler. Mitwirk. v. A. Haupt. Hannover, Helwingh (Trois parties : I l'archit. comme art, recherches esthétiques; II. Archit. de l'antiquité orientale; III. Archit. des Hellènes). — Schäfer, Die Glasmalerei d. Mittelalters u. d. Renaissance im Abriss dargestellt. Berlin, Ernst u. Korn.

Philologische Wochenschrift, n° 8, 25 février 1882 : Schubert, eine neue Handschrift d. Orphischen Argonautika. Wien, Gerold (Abel). — Buchholz, Die homerischen Realien, zweiter Band, öffentliches und privates Leben. I. Das öffentliche Leben. Leipzig, Engelmann (Braumüller : très long art. sur ce travail fait avec beaucoup de soin et d'amour pour le sujet, mais qui a des défauts considérables; le tableau de la vie publique aux temps héroïques n'est pas exact et ne répond pas à l'état actuel de la science; l'exposition n'est pas assez claire ni assez attachante). — Oehmichen, De compositione episodiorum tragediae graecae externa. Erlangen, Deichert (Muff : écrit en bon latin, sans acrimonie contre les adversaires, par endroits instructif, et, malgré quelques points manqués, à ne pas négliger pour ceux qui étudient Eschyle). — Corn. Taciti dialogus de Oratoribus rec. Baehrens. Leipzig, Teubner (Andresen : voit dans ce livre une charge, « Belastung », pour la science).

N° 9, 4 mars 1882 : Droysen, Athen u. d. Westen vor der sicilischen Expedition. Berlin, Hertz. (Schneider : essai heureux d'éclairer le récit de Thucydide par les autres textes historiques). — Wetzel, De coniunctivi et optativi apud Graecos usu capita selecta. Berlin. (Thiemann : grand soin et sens grammatical pénétrant.) — Windel, De oratione quae est inter Demosthenicas decima septima et inscribitur περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν. Leipzig. (Le discours appartiendrait à la catégorie des écrits falsifiés par des rhéteurs sous le nom de Démosthène.) — Maassen, De litera V Graecorum paragogica quaestiones epigraphicae. Leipzig, Hirzel. (Heller : très exact et très utile.) — Bréal, Épigraphie italique, Mém. de la Société de linguistique, IV, pp. 373-405. (Résultats qui témoignent de la sagacité connue de l'auteur et de ses profondes connais-

sances en linguistique, et qu'on peut qualifier de très intéressants et de très heureux.) — Kvicala, Neue Beiträge zur Erklärung des Aeneis nebst mehreren Excursen u. Abhandlungen. Prag, Tempsky. (Albrecht : premier article.)

N° 10, 11 mars 1882 : Belle, Trois années en Grèce. Hachette. (Belger : style élégant, simple et clair ; livre qui n'est pas un livre d'érudition, mais qui offre pourtant un très vif intérêt.) — Viertel, Die Wiederauffindung v. Ciceros Briefen durch Petrarca; Voigt, ueber die handschriftliche Ueberlieferung v. Ciceros Briefen. (Lehmann : les deux auteurs sont arrivés aux mêmes résultats qu'on devra désormais accepter.) — Kvicala, Neue Beiträge zur Erklärung der Aeneis nebst mehreren Excursen u. Abhandl. Prag, Tempsky. (Albrecht : 2e art. sur un livre qui a quelques défauts, mais qu'on ne lira pas sans profit.) — Nägelsbachs lateinische Stilistik für Deutsche, sieb. Aufl. bes. v. Iwan Müller. Nürnberg, Geiger. (Schmalz.) — Nouvelles de Paris. (Il nous paraît assez étrange que ces nouvelles, envoyées sans doute de Paris par un Français, n'aient pas été traduites et qu'on les serve au public allemand, telles quelles, sans les mettre en sa langue; en sera-t-il de même pour les correspondances d'Angleterre, de Danemark, de Grèce?)

Philologische Rundschau, n° 10, 4 mars 1882 : Herodotos, p. p. Krüger. II Heft, 2e verb. Aufl. v. Pökel. Leipzig, Krüger. (Lorenz : édition des livres III et IV qui aurait besoin d'être améliorée.) — Schömann, Commentatio de Zenobii commentario Rhematici Apolloniani. Danzig, Progr. (Hilgard.) — Schulze, Catullforschungen. Berlin, Weidmann. (Harnecker.) — Kern, zum Gebrauch d. Ablativ bei Vergil. Schweinfurt, Progr. (Güthling : travail soigné.) — Vogel, De dialogi qui Taciti nomine fertur sermone judicium. Leipzig, Teubner. (Eussner : attribue l'ouvrage à Tacite, méthode sûre, exposition pleine de goût, matériaux bien ordonnés et mis en œuvre avec soin.) — Cucheval, Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron d'après les notes de M. Berger. Hachette. (Volkmann : quelques jolies remarques, valeur scientifique mince, ne connaît pas la plupart des travaux allemands, erreurs grossières sur Cincius et Fabius Pictor, etc.) — Meingast, Ueber das Wesen d. griech. Accentes u. seine Bezeichn. Klagenfurt, chez l'auteur (Saalfeld). — Wex, Die Metra d. alten Griechen u. Römer in Massen des deutschen Reiches haupts. dargest. Straubing. Progr.—Villicus, Geschichtl. Skizze d. Rechenkunst. I. Schottenfeld, Progr. (Menge.)

Theologische Literaturzeitung, n° 5, 11 mars 1882 : Nestle, Brevis linguae syriacae grammatica, litteratura, chrestomathia cum glossario. Karlsruhe, Reuther (Ryffel : à recommander instamment à tous ceux qui veulent commencer l'étude du syriaque). — Zahn, Forschungen zur Geschichte d. neutestamentl. Kanons u. d. altkirchl, Literatur. I. Tatian's Diatessaron. Erlangen, Deichert (Overbeck). — Rade, Damasus, Bischof von Rom, ein Beitrag zur Geschichte d. röm. Primats. Freiburg, Mohr (Weizsäcker : beau début).— Lederer, Der spanische Cardinal Johann v. Torquemada, sein Leben u. seine Schriften. Freiburg, Herder (Tschackert : il ne s'agit pas ici du grand inquisiteur qui s'appelait, non pas Jean, mais Thomas; Jean est un dominicain qui devint cardinal et lutta pour les prérogatives de la papauté). — Hötzl, Jakob u. Esau, Typik u. Casuistik. München, Stahl.

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXV, 1re livraison : La réorganisation des athénées et des écoles moyennes de l'Etat. — P. Fredericq, De l'enseignement supérieur de l'histoire, notes et impressions de voyage, universités d'Allemagne. — Delbœuf, Le latin et l'esprit d'analyse (suite).

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 14 Seizième année 3 Avril 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

NER, Zakonische grammatik. I. Berlin, Weidmann. (Hatzidakis : l'auteur n'est pas fait pour donner un exposé scientifique du zak. et en lisant sa grammaire, on doit avoir présent à l'esprit le vers de Théocrite : ἐγὼ δέ τις οὐ ταχυπειθής). — APPELL, Werther u. seine Zeit. Oldenburg Schulze. (Minor : 3e édition d'un excellent ouvrage.) — KÖRTING, Gedanken u. Bemerk. über d. Studium d. neueren Sprachen auf d. deutschen Hochschulen. Heilbronn, Henninger. (Vollmöller : intéressant.)

**Archiv für Slawische Philologie**, Tome VI, nº 1 : HANUSZ, Zur Statistik der declinationsformen in Alt polnischen. — Der Stein Alatyr in den Localsagen Palästinas und der Legende vom Gral (A. Veselovsky : la pierre alatyr joue un grand rôle dans les traditions populaires russes ; jusqu'ici on faisait venir ce mot du grec ἤλεκτρον ; M. V. démontre qu'il faut le rattacher à des légendes chrétiennes et l'explique par le latin *altar ;* discussion très érudite et très ingénieuse). — Die Umlausterscheinungen bei den Vocalen ě, e, en in den slav. Sprachen (Jagic). — Studien auf dem Gebiete der ruthenischen Sprache von E. Agonwoski (Utile contribution à l'étude d'une langue trop peu connue). — Notes sur la biographie de Krizanic (Pierling). — Deux manuscrits slaves à la Bibliothèque de l'Arsenal (Vetter : il s'agit d'un ms. de l'Osmanide de Gemdulic et de deux chants populaires serbes. Ces mss. proviennent de la bibliothèque de Paulmy d'Argenson qui fut, comme on sait, ambassadeur à Venise). — Notes bibliographiques sur les contes bulgares. — Publications de la Société russe des anciens textes. A signaler parmi les nombreux comptes-rendus que nous ne pouvons pas énumérer ici la note énergique de l'éditeur sur le second volume du *Veda slave*, publié à Saint-Pétersbourg par le M. Verkovic. M. Jagic flétrit comme il convient cette publication ridicule et mensongère ; la seule circonstance qui puisse excuser V., c'est qu'il est peut-être la première dupe des impostures qu'il édite). — Nécrologie.

---




*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 15 Seizième année 10 Avril 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Athenaeum**, n° 2839, 25 mars 1882 : Ainger, Charles Lamb. Macmillan. (Fait partie de la collection « English men of letters ».) — Green, The making of England. Macmillan. (Ouvrage original, plein d'intérêt et qu'il faut lire pour avoir une idée de l'histoire du peuple anglais.) — Rhys Davids, Lectures on the origin a. growth of religion as illustrated by some points in the history of indian buddhism. Williams a. Norgate. (Œuvre très-recommandable.) — Schoolbooks. (Clinton, From Crécy to Assye, being five centuries of the military century in England. Warne; Bulmer, A summary of Persius for the classical student a. the general reader. Dublin; Hearkness, A grammar of latin language; Goodwin, A school greek grammar; Paley, Homer's Iliad, book I.) — On the encouragement of oriental studies by the indian government a. the university of Oxford, (Max Müller.) — Ashé Pyee. (Laurie.) — Müntz, Raphael, his life, works a. times, from the french, edit. by Armstrong. Chapman a. Hall; Guiffrey, Antoine Van Dyck, sa vie et son œuvre. Quantin; Mignaty, Le Corrège, sa vie et son œuvre. Fischbacher. (L'ouvrage de M. Müntz, orné d'excellentes gravures, renferme les plus récentes découvertes et conclusions concernant la vie et les œuvres de l'Urbinate, l'auteur est en même temps un critique indépendant, il juge fort bien et avec beaucoup d'intérêt et d'originalité Raphaël comme imitateur de l'antiquité; la traduction anglaise laisse un peu à désirer; — l'ouvrage de M. Guiffrey sur Van Dyck mériterait aussi l'honneur d'une traduction en anglais, il renferme de nouveaux et importants détails; — le volume de M[lle] Mignaty n'ajoute rien de neuf aux recherches de Meyer et de ceux qui l'ont suivi).

**Literarisches Centralblatt**, n° 13, 25 mars 1882 : Lippert, der Seelencult in seinen Bezieh. zur althebr. Religion. Berlin, Hofmann. — Papageorgios, ueber den Aristeasbrief. München, Wolf. (Assez utile.) — Ranke, Weltgeschichte, II Theil, die römische Republik u. ihre Weltherrschaft. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Le premier sentiment qu'on éprouve en lisant ce livre, est celui de l'étonnement et de l'admiration qu'inspire une force encore presque juvénile, qui domine un si grand sujet avec une assurance, une aisance parfaite, et le pénètre de son propre esprit... La tradition des premiers temps de Rome est pour Ranke, non un poème, non une histoire, mais un souvenir qui a pris une forme poétique et se rattache à des événements historiques, une vérité traditionnelle;... souvent on est tenté de protester contre l'auteur, mais on est de nouveau surpris et entraîné par des pensées nouvelles et lumineuses.) — Havet (Jul.), La frontière d'empire dans l'Argonne, enquête faite par ordre de Rod. de Habsbourg à Verdun en mai 1228. Champion. (Travail fait avec le plus grand soin et très utile pour la géographie historique). — Cancellaria Arnesti, Formelbuch des ersten Prager Erzbischofs Arnest von Pardubic, p. p. Tadra. Wien, Gerold. — Slavici, Die Rumänen in Ungarn, Siebenbürgen u. d. Herzegowina. Teschen, Prochaska. (Très instructif.) — Hartmann, De aoristo secundo. Berlin, Weidmann. (Art. de Brugman). — Thiemann, Grundzüge d. homerischen Modussyntax, sowie Lehre v. Gebrauch u. Unterschied d. Partikeln ἄν und κέν. Berlin, Mayer u. Müller. (Autre art. de Brugman.) — Taciti Dialogus de oratoribus, p. p. Baehrens. Leipzig, Teubner. (Très instructif et indispensable à quiconque étudie Tacite, mais suppose, pour être utile, un lecteur à l'esprit critique.) — Visio Tnugdali, latein. u. altdeutsch, hrsg. v. Wagner. Erlangen, Deichert. (Fait avec soin et bon sens). — De Ceuleneer, Un diplôme militaire de Trajan, trouvé aux environs de Liège. Berlin, Mayer u. Müller.

Deutsche Literaturzeitung, n° 12, 25 mars 1882 : Spitzer, Ursprung u. Bedeut. d. Hylozoismus. Graz, Leuschner u. Lubensky. — Compayré, Histoire des doctrines de l'éducation en France depuis le xvi^e siècle. Hachette (Sallwürk : livre agréablement écrit, et auquel on peut se fier). — Trois poèmes grecs du moyen-âge, inédits, p. p. Wagner. Berlin, Calvary. — Analecta ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia, p. p. Abel. Budapest (Horawitz : documents inédits). — Sanders, Ergänzungswörterbuch der deutschen Sprache. 1-10 Lief. Berlin, Abenheim (Heyne : mêmes qualités que dans le dictionnaire; la connaissance historique de la langue, de l'étymologie, du droit et des croyances d'autrefois fait malheureusement défaut, mais abondance extraordinaire des documents tirés de toutes parts). — Das mittelenglische Poema morale, p. p. Lewin. Halle, Niemeyer (Varnhagen : a fait ce qu'il était possible de faire d'après la tradition et les conditions données). — Messire Thibaut, Li romanz de la poire, p. p. Strehlich. Halle, Niemeyer (Morf : édition insuffisante à tous égards et témoignant à chaque page de l'incapacité absolue de son auteur; la tâche n'était pourtant pas très difficile; manque des connaissances les plus élémentaires; la première édition du texte reste un desideratum). — Peter, Lexicon d. Altertums u. d. alten Geographie. Die histor. Personen, Völker, Länder, u. Sitten aus d. orient., griech., u. röm. Geschichte bis zur Zeit d. Völkerwanderung. Leipzig, bibliogr. Institut (Partsch : très utile pour les élèves des classes supérieures des gymnases et pour le grand public). — Stumpf-Brentano, Die Reichskanzler vornehmlich des X, XI u. XII Jahrh. III, 5 Abth. Acta imperii adhuc inedita ; indices. Innsbruck, Wagner (Wattenbach : l'auteur est mort le 12 janvier de cette année, mais il a eu le temps de terminer son ouvrage qui l'avait occupé pendant vingt ans). — Sathas, Μνημεῖα ἑλληνικῆς ἱστορίας, Documents inédits relatifs à l'hist. de la Grèce au moyen-âge. Tome II, Maisonneuve (Lambros : plus grand soin dans l'édition des textes que dans le volume précédent). — Strobl, Die Städte Krems u. Stein im Mittelalter. Progr. Krems (Krones : très bon travail). — Schwicker, Die Deutschen in Ungarn u. Siebenbürgen. Wien, Prochaska (Tomaschek : premier exposé d'ensemble sur l'histoire du germanisme en Hongrie, il y a 1,900,000 allemands en Hongrie; c'est le septième de la population, « plaidoyer éloquent et impartial pour le « Deutschthum »). — Milchhöfer, Die Museen Athens. Athen, Wilberg (Treu : a utilisé raisonnablement les résultats des dernières recherches). — Rivier, Introd. histor. au droit romain. Bruxelles, Majolez (Hölder : « mine abondante pour l'étudiant »).

Theologische Literaturzeitung, n° 6, 25 mars 1882 : Bibliorum sacrorum graecus, codex Vaticanus, p. p. Vercellone et Cozza, 6 Tomi. — Nebe, Die Leidensgeschichte unseres Herrn Jesu Christi, nach den vier Evangelien ausgelegt : I. Wiesbaden, Niedner. — Schürer, Die Predigt Jesu Christi in ihrem Verhältniss zum Alten Testament u. zum Judenthum. Darmstadt, Würtz. — Klostermann, Korrekturen zur bisherigen Erklärung des Römerbriefes. Gotha, Perthes. (Sieffert.) — Hauréau, Bernard Délicieux et l'inquisition albigeoise. 1300-1320, Hachette. (K. Müller : exposé remarquable et reposant surtout sur une étude profonde des actes de l'inquisition, d'un épisode saisissant du commencement du xiv^e siècle.) — Frank, Das Toleranzpatent Kaiser Joseph II, urkundl. Geschichte seiner Entsteh. u. seiner Folgen. Wien, Braumüller. (Lipsius : fait avec grand soin et très utile.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 13, 29 mars 1882 : Pauli Orosii historiarum adversus paganos libri VII, p. p. Langemeister. Wien, Gerold. (De Lagarde : remplit toutes les espérances qu'on avait conçues.) —

The Nicomachean Ethics of Aristotle translated, by PETERS. Kegan Paul. (Susemihl : ne connaît pas assez les récents travaux sur le sujet.) MÖLLENDORFF (v.), Praktische Anleitung zur Erlern. d. hochchines. Sprache. Shanghai, Amerikan presbyt. mission press. (Himly : livre le plus convenable pour les Allemands qui veulent converser le plus vite possible avec les Chinois dans le dialecte de Peking, mais à recommander aussi à tous ceux qui, malgré une connaisssance approfondie de la langue écrite, n'ont appris qu'une orthographe incertaine.) — 57[en] Jahresbericht d. schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur. Breslau, Aderholz.

---




*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 16 Seizième année 17 Avril 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 515, 18 mars 1882 : Memoirs of prince Metternich, 1830-35. V. Bentley. — Onesimus, memoirs of a disciple of St Paul, by the author of « Philochristus ». Macmillan. — Spedding, Evenings with a reviewer, or Macaulay a. Bacon, with a prefatory notice by Venables. Kegan Paul. — Lambros, Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers, publiés pour la première fois d'après les mss. de Leyde et d'Oxford. Maisonneuve. — Current theology. — Jews in England before 1643 (Lee). — The basque verb (W. van Eys). — Hayman's Odyssey. Vol. III. Nutt (Mahaffy). — Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik. Dritter Halbband. Leipzig, Hinrichs (Murray). — Archaeological notes on the terra d'Otranto (François Lenormant).

Nº 516, 25 mars 1882 : Eighth report of the royal commission on historical manuscripts (Maunde Thompson). — Butcher, Demosthenes. Macmillam (Jebb : admirable petit livre; beaucoup de soin et de critique originale dans ces 172 pages). — Calendar of Home Office Papers. 1770-1772, ed. by Roberts. Longmans. — Philbrick a. Westoby, The postage a. telegraph Stamps of Great Britain. Sampson Low. — Nicholls a. Taylor, Bristol past a. present. 2 vols. Griffith a. Farran. — Schmidt, Jus primae noctis, eine geschichtl. Untersuchung. Freiburg, Herder (Axon : approuve la critique de l'auteur à la fois « successful » et « destructive »). — Literature in Russia (Reprod. d'une lettre parue dans le *Livre*). — An original letter of St. George Ashe (Lettre du « tutor » de Swift au Trinity College, à Dublin ; renferme quelques passages d'un intérêt historique; écrite de Vienne, 18-28 décembre 1690). — A picture by Roger van der Weyden a. one by Dierick Bouts (Conway). — Proposed correction of punctuation in a passage of Barnabas. — Resemblances between the shetlandic speech a. the gothic (Annandale et Mayhew). — The basque verb (L. L. Bonaparte). — A greek epitaph a. Wordsworth's « Lucy Gray ». — Le livre de Sibawaihi, traité de grammaire arabe par Sibouya, dit Sibawaihi, texte arabe p. p. Hartwig Derenbourg. I (G. Percy Badger : ouvrage d'une très haute importance; c'est heureux qu'il ait rencontré un éditeur si laborieux, si infatigable et si compétent). — Reber, Die Ruinen Roms. Zweite verbesserte Ausgabe. Leipzig, Weigel (Boase : « the book is very instructive reading throughout »). — Art books (Müntz, Les précurseurs de la Renaissance. Rouam : digne d'inaugurer cette belle collection de la Bibliothèque Internationale de l'Art; œuvre savante et brillante). — Archaeological notes on the terra d'Otranto. II « Specchie » and « truddhi » (Lenormant). Cf. *Revue d'Ethnographie* (Paris, Leroux).

Nº 517, 1er avril 1882 : Descriptive sociology, or groups of sociological facts, classified a. arranged by Herbert Spencer « French », compiled a. abstracted by J. Collier. Williams a. Norgate — Stevenson, Familiar studies of men a. books. Chatto a. Windus. — Mahaffy, The decay of modern preaching, an essay. Macmillan. — Popular poetry of Spain a. Gascony : Costa, Poesia popular española y mitologia y literatura celto-hispanas. Madrid; Bladé, Poésies populaires de la Gascogne, I. poésies religieuses et nuptiales. Maisonneuve. (Webster.) — Current foreign literature. (Mahrenholtz, Molière s. Leben u. Werke; Belle, Trois années en Grèce; Schierenberg, Die Götter-dämmrung. u. d. Goldtafeln d. Idafelds oder d. Teutoburger Schlacht in den Liedern der Edda; Frey, Schweizer-sagen ; Pulszky, Meine Zeit, mein Leben; Bartsch, Alte französische Volkslieder übersetzt.) — (Longfellow. — Spedding's evenings with a reviewer.) — Spanish a. portugueze « -ez » « -es ». — Noiré, Das Werkzeug u. seine Bedeut. für d. Ent-

wickelungs-geschichte der Menschheit. Mainz, Diemer. (Rudler.) — Proposed excavation in the aegyptian Delta.

The Athenaeum, n° 2840, 1er avril 1882 : Stevenson, Familiar studies of men and books. Chatto a. Windus. — P. Ovidii Nasonis Ibis, ex novis codicibus ed.; scholia vetera commentarium cum prolegomenis appendice indice add. Ellis. Oxford, Clarendon Press. (« Here, in short, as in his Catullus, Mr. Ellis, with all his erudition and ingenuity, occasionnally reveals some lack of judgement and classical instinct, together with a tendency to set the minute testimony of mss. against the authority of linguistic principles and regular usage. ») — Ferdinand Freiligrath, ein Dichterleben in Briefen. 2 vols. hrsg. v. W. Buchner. Lahr, Schaumburg. — Nicholls a. Taylor, Bristol, past and present. Bristol, Arrowsmith. — J. Brown, John Leech a. other papers. Edinburgh, Douglas. — Coote (W.), Wanderings, south a. east. Sampson Low. — Etymological notes. II. (Yule.) — Sir Isaac Newton's scientific a. official Papers. I. — Prof. Green.

Literarisches Centralblatt, n° 14, 1er avril 1882 : Ebers, durch Gosen zum Sinai, aus d. Wanderbuche u. d. Bibliothek. 2e verb. Aufl. Leipzig, Engelmann. — Bormann, Fastorum civitatis Tauromenitanae reliquiae. Marburg, Elwert. (Représente un progrès décisif.) — Wietersheim, Geschichte der Völkerwanderung. 2e völlig umgearb. Aufl. bes. v. Dahn. Leipzig, Weigel. (Travail très méritoire, complètement remanié et mis au courant des recherches récentes.) — Rübsam, Heinrich V v. Weilnau, Fürstabt von Fulda. 1283-1313. Cassel, Freyschmidt. (Excellente monographie.) — Borch, Geschichte d. kaiserl. Kanzler Konrad, Legat in Italien u. Sicilien, Bischof von Hildesheim u. Wirzburg u. dessen Vertheidigung gegen die Anklage des Verrathes. Innsbruck, Rauch. — Racinet, Le costume historique. Petite édition. Livr. 1-12. Didot. — Wülcker, Kleinere angelsächsische Dichtungen. Halle, Niemeyer. (Excellente édition.) — Hugo von Monfort, mit Abhandl. zur Geschichte der deutschen Literatur, Sprache u. Metrik im XIV. u. XV. Jahrhundert, hrsg. v. Wackernell. Innsbruck, Wagner. — Lund, das tägliche Leben in Skandinavien während d. XVI. Jahrhunderts, eine culturhist. Studie über d. Entwick. u. Einricht. d. Wohnungen, deutsche vom Verf. besorgte Ausgabe. Kopenhagen, Höst. (Travail solide et fort intéressant fondé sur de nombreux documents inédits.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13, 1er avril 1882 : Griegern, Comenius als Theologe. Leipzig, Winter. (Nippold : travail très consciencieux et très solide qui mérite tous les éloges.) — Ed. v. Hartmann, das relig. Bewusstsein der Menschen im Stufengang seiner Entwicklung. — Erdmann, De Pseudolysiæ Epitaphii codicibus. Leipzig, Teubner; Pseudolysiæ oratio funebris ed. Erdmann (Wilamowitz : étude, en son ensemble, très utile). — Plauti Miles Gloriosus, p. p. Ribbeck. Leipzig, Teubner. (Seyffert : conjectures de valeur inégale, les unes très lumineuses et très remarquables, les autres manquées.) — Gaedertz, Gabriel Rollenhagen, sein Leben u. seine Werke. Leipzig, Hirzel. (Schröder : témoigne d'un très vaste savoir.) — Barbours d. schott. Nationaldichters, Legendensammlung nebst den Fragmenten seines Trojanerkrieges, p. p. Horstmann, Heilbronn, Henninger. (Zupitza.) — Scartazzini, Dante in Germania. Storia letteraria e bibliografia dantesca alemanna. I. Storia critica della letteratura dantesca alemanna dal secolo XIV sino ai nostri giorni. Mailand, Hoepli. (Mussafia : il faut d'abord protester contre le ton inconvenant de l'auteur, contre les tristes excès de sa polémique; en outre, la méthode est mauvaise; toutefois, il y a dans son œuvre un grand soin et une étonnante érudition.) —

Gilbert, Handbuch der griech. Alterthümer. I. Der Staat der Lakedaimonier u. d. Athener. Leipzig, Teubner. (Thalheim : ouvrage d'ensemble qui permet de s'orienter sur une foule de points en discussion.) — R. Müller, Erzbischof Aribo von Mainz. 1021-1031. Leipzig, Veit. (Bresslau : très bon.) — Schebeck, Die Lösung der Wallensteinsfrage. Berlin, Hofmann. (Droysen : histoire des soupçons dont Wallenstein fut l'objet et de l'intrigue dirigée contre lui ; c'est Slavata qui a perdu Wallenstein ; mais l'auteur ne sait indiquer les motifs de la haine de Slavata ; il est commode d'attribuer ces ressentiments à la monomanie, au désir de persécuter. Est-il certain que tous les écrits de polémique dirigés contre Wallenstein aient Slavata pour auteur? L'ouvrage est néanmoins fort remarquable et instructif.) — Sophus Müller, Die Tier-Ornamentik im Norden, übers. v. Mestorf. Hamburg, Meissner.

**Deutsche Rundschau**, avril 1882 : Deutsche Colonisation. I. — Brandes, Moderne französische Romanschriftsteller, III. Edmond. u. Jules de Goncourt. — Spitta, Die Wiederbelebung protestantischer Kirchenmusik auf geschichtlicher Grundlage. — Von der Brüggen, Die Lage in Russland. — Erman, Die Profanliteratur der Aegypter. — Gerland, Nachtigal's Reisewerk.

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, n° 14, 5 avril 1882 : Bibliothèque linguistique américaine, tome VI; arte y vocabulario de la langua chiquita sacados de manuscritos ineditos del siglo XVIII par L. Adam, y V. Henry; tome VII, Arte de la lengua de los Indios Baures de la Provincia de los Moxos, conforme al manuscrito original del P. Antonio Magio par L. Adam, y C. Leclerc. (Gerland.)

**Athenaeum belge (l')**, n° 7, 1er avril 1882 : Guiffrey, Van Dyck. sa vie et son œuvre. Quantin (Hymans : belle monographie, l'auteur « évite le double écueil des rapprochements forcés et des prétendues découvertes, où la médiocrité se ménage de faciles triomphes ; il se fait suivre jusqu'au bout, sans cesser un instant d'intéresser le lecteur par la sagacité de ses aperçus, ni de l'instruire par une connaissance approfondie des matières que son sujet l'amène à aborder »). — L'histoire financière en Italie : Cossa, Primi elementi di scienzia della finance. 3e edit. Milan, Hoepli ; Ricca Salerno, Storia delle dottrine finanziarie in Italia. Roma, Salviuca (Brants). — Notes : La peste de Tournai, par L. Gallait (Alvin). — La descente de croix de Roger Van der Weyden.

---



*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 17 Seizième année 24 Avril 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

# PÉRIODIQUES

The Academy, n° 518, 8 avril 1882 : Kant's Critique of pure Reason, in commemoration of the centenary of the first publication, translated into english by Max Müller, with an histor. introd. by Noiré. 2 vols. Macmillan. — Matthew Arnold, Irish essays a. others. Smith a Elder. — Goethe's Faust, the first part, the text, with english notes, essays a. verse translations, by Turner a. Morshead. Rivingtons. — Woods, Sweden a. Norway. Sampson Low. — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, tome I. Le dauphin. 1403-1425. (Creighton : a tous les mérites d'une monographie faite avec le plus grand soin, mais aussi les défauts inséparables d'une attention trop tournée vers un seul aspect particulier du sujet; cp. *Revue critique*, n° 13). — Some books on India (Strachey, The finances a. public works of India from 1869 to 1881 ; Tayler, Thirty-eight years in India from Juganath to the Himalaya mountains ; Laurie, Ashé Pyee, the superior country ; Rajendralala Mitra, Indo-Aryans, contributions towards the elucidation of their ancient a. mediaeval history, etc.) — The destruction of ancient monuments in Italy. (Middleton.) — Low sunday or white sunday. (Friend.) — Spanish « — ez » (L. L. Bonaparte). — The sator-arepo charm. (w. Webster.) — « bewray » (Mayhew). — « Sib-bred » (Hughes-Hughes.) — P. Ovidii Nasonis Ibis p. p. Ellis. Clarendon Press. (Postgate : fait avec beaucoup de conscience.) — P. Girard, L'Asclepieion d'Athènes d'après de récentes découvertes. Thorin. (Wroth : « interesting and lucide monograph... results of learned research summarised in a clear and readable manner..... thoroughly and accurately done.) — Archaeological notes on the terra d'Otranto. III. Sites of cities. Temples. (Fr. Lenormant.)

The Athenaeum, n° 2841, 8 avril 1882 : Froude, Thomas Carlyle, a. history of the first forty years of his life, 1795-1835. 2 vols. Longmans. (First notice.) — Hovgaard, Nordenskiölds voyage round Asia a. Europe, transl. from the danish by Braekstad. Sampson Low. — Serjeant Ballantine, Some experiences of a barrister's life. Bentley. — The Book of Wisdom, the greek text, the latin vulgate, a. the authorized version, with an introd., critical apparatus a. a commentary by Deane. Clarendon Press. (Fait avec soin.) — Fields, Biographical notes a. personal sketches, with unpublished fragments a. tributes from men a. women of letters. Sampson Low. — Historical a. archaeological books. — Our library table (Leger, Esquisse sommaire de la mythologie slave. Leroux : excellent.) — Sir Isaac Newton's scientific a. official papers. II. — Chaucer's « Eclympasteyre » (Hales : le mot est composé de *ikelon* et de *plastor*.) — Algernon Sidney. (Gilbert : lettre inédite d'Algernon Sidney à sa mère, comtesse de Leicester, du 10 juin 1643.) — Jörgen Moe (not. nécrol.). — Heiss, Les médailleurs de la Renaissance : Vittore Pisano. Rothschild.

Literarisches Centralblatt, n° 15, 8 avril 1882 : Langen, Geschichte d. römischen Kirche bis zum Pontificat Leo's I. Bonn, Cohen. (Travail remarquable.) — Köstlin, Luther's Leben. Leipzig, Fues. (Tout ce qui est relatif à l'histoire est non-seulement juste, mais vivant et animé; lecture très attachante pour le grand public; mais fait trop de part au luthéranisme orthodoxe, au point de vue duquel sont jugés tous les adversaires de Luther.) — Fligier, Die Urzeit von Hellas u. Italien, ethnol. Forschungen. Braunschweig, Vieweg. (Les Pélasges étaient des Illyriens; étymologies incroyables ; ignorance des travaux de la philologie et de l'histoire; travail à ne pas étudier, et qui d'ailleurs ne fera pas beaucoup de mal par la manière dont il est rédigé.) — Dahn, Urgeschichte der germanischen u. romanischen Völker. 2. Bde. Berlin, Grote. (D'excellents

chapitres, ouvrage complet et qui se lit avec plaisir.) — Reimann, neuere Geschichte d. preussischen Staates vom Hubertusburger Frieden bis zum Wiener Congress. I. Gotha, Perthes. (Bon.) — Ditfurth (v.), Die Hessen in den Feldzügen in d. Champagne, am Main u. Rhein während der Jahre 1792, 1793, u. 1794. Marburg, Elwert. — Grube, die sprachgeschichtl. Stellung d. chinesischen. Leipzig, Weigel. (Petit travail plein de clarté, de précision, et qui par ses solides résultats fait bien augurer de l'avenir scientifique de l'auteur.) — Theophilus, middelnederl. Gedicht der XIV eeuw, p. p. Verdam. Amsterdam. — Müntz, Raphael, sa vie, son œuvre et son temps. Hachette. (« Travail digne du sujet et que personne en France ne pouvait mieux traiter que M. Müntz; sérieux et solide chercheur et connaisseur éminent de la renaissance italienne, l'auteur joint à une saine méthode historique, une science étendue des sources et une critique pénétrante des textes. »)

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 14, 8 avril 1882 : Zart, Einfluss d. englischen Philosophen seit Bacon auf d. deutsche Philosophie d. XVIII. Jahrhunderts. Berlin, Dümmler. — Bartholomaüs Willents litauische Uebersetzung d. Lutherschen Enchiridions u. d. Episteln u. Evangelien nebst d. Varianten der v. Laz. Sengstock besorgten Ausgabe dieser Schriften, mit einer Einleit. v. Bechtel. Göttingen, Peppmüller. (Bezzenberger.) — Martin (Alb.), Le manuscrit d'Isocrate Urbinas cxi de la Vaticane, description et histoire, recension du Panégyrique. Thorin. (Reinhardt : travail de grand mérite.) — Wölfflin Die Allterierenden Verbindungen d. latein. Sprache. München, Franz. (H. J. Müller : très détaillé et ingénieux.) — Pabst, Vorles. über Lessings Nathan. Bern, Haller. (Er. Schmidt : diffus.) — Elis saga ok Rosamundu, mit Einl., deutscher Uebers. u. Anmerk. hrsg. v. Kölbing. Heilbronn, Henninger. (Cederschiöld : très bonne édition de ce texte.) — Jehan de Huim, Le hystore de Julius César, eine altfranz. Erzähl. in Prosa, zum ersten Male hrsg. v. Settegast. Halle, Niemeyer. (Stengel.) — Das Kloster allerheiligen in Schaffhausen hrsg. v. Baumann. Basel, Schneider. (Wiegand.) — Die Libri Redituum d. Stadt Riga, p. p. Napiersky. Leipzig, Duncker u. Humblot. — Schwicker, Die Vereinigung d. serbischen Metropolien von Belgrad u. Carlowitz im Jahre 1731. Wien, Gerold (Ziegiauer.) — Genthe, Duisburger Altertümer. Progr. Duisburg. — Schliemann, Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen, im böotischen Orchomenos *et* Reise in der Troas im mai 1881. Leipzig, Brockhaus. (Benndorf.) — Gierke, D. deutsch Genossenschaftsrecht. III. Die stats-und Corporationslehre Altertums u. d. Mittelalters u. ihre Aufnahme in Deutschland. Berlin, Weidmann.

**Philologische Rundschau**, n° 13, 25 mars 1882 : Cobet, Xenophontis historia graeca in usum scholarum, ed. II. emendatior (Zurborg : ne conviendrait pas aux gymnases allemands ; conjectures intéressantes). — H. Lentz, Der Epitaphios pseudepigraphus des Demosthenes (Volkmann : médiocre, l'auteur ignore l'ABC de la rhétorique). — Endemann, Beiträge zur Kritik des Ephorus (L. Hobzapfel). — Büdinger, Apollinaris Sidonius als Politiker (Bitschofsky : recommandé). — Klussmann, Curarum Tertullianearum particula I et II (Rönsch). — Schwen, Ueber griechischen und römischen Epikureismus (Volkmann : sans valeur). — Stahl, De sociorum Atheniensium iudiciis commentatio (Schmidt : soigné). — Wezel, De opificio opificibusque apud veteres Romanos, pars I (Saalfeld). — Dzialas, Griechisches Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Griechischen ins Deutsche und umgekehrt für die unteren Stufen. — Menge, Repetitorium der lateinischen Syntax und Stilistik für die oberste Gymnasialstufe und namentlich zum Selbststudium bearbeitet, 4.

Auflage. — Torma, Repertorium ad litteraturam Daciae archaeologicam et epigraphicam (exact, pourrait être plus complet).

**Theologiche Literaturzeitung**, n° 7, 8 avril 1882 : De Lagarde, Ankündigung einer neuen Ausgabe der griechischen Uebersetzung d. Alten Testaments. Göttingen, Dieterich. (Hollenberg.) — Delitzsch, Wo lag das Paradies? Leipzig, Hinrichs. (Philippi.) — Dillmann, Ueber Baal mit dem weiblichen Artikel. (Kittel.) — Burrows, Wicliff's place in history, three lectures delivered before the University of Oxford. Lonnon, Isbister (Lechler : remarquable.)

**Archivio storico** per Trieste l'Istria ed il Trentino, diretto da Morpurgo e Zenatti. Vol. I, fasc. 2, novembre 1881 (paraît tous les trimestres, 10 fr. pour la France) : Joppi, Inventario delle cose preziose lasciate dal patriarca d'Aquileja, Nicolo di Lussemburgo. — Orsi, Le Antichità preromane, romane e cristane di Vezzano. — Monaci, Antica mariegola istriana. — Novati, Poeti veneti del trecento. — Morpurgo, Rime inedite di Giovanni Quirini e Antonio da Tempo. — Zenatti, Andrea Antico da Montona. — *Varietà* : Luciani, Documenti albanesi del secolo XVII. — Novati, Ancora sulla canzone del Bombabà. — Cipolla, Il monumento da Gianesello da Folgaria, aggiunta.

**Columna lui Traian**, revista mensuala pentru istoria, linguistica ,si psicologia poporana, sub direc,tiunea d-lui B. P. Hasdeu, noua seria, anul III. Bucuresci. — N° 1 : N. Densu,sian, Documents sur l'histoire du pays de Fogaras. — Hasdeu, Nouvel aperçu des ramifications de la science du langage. — Climescu, Curpan et Petrov, Coutumes juridiques du peuple roumain dans le district de Bacâu. — D[r] D. Brandza, Nomenclature botanique (noms roumains des plantes, avec équivalents latins et français). — Hasdeu, Manuscrit roumain de 1574, au British Museum. — E. Baican, Anecdotes populaires roumaines. — Chronique : Dante traduit en roumain par Marie Chi,tu ; la Société archéologique de Severin ; le portrait d'Etienne le Grand.

N° 2 : Hasdeu, La lalétique, ou physiologie des sons. Brândza (suite). — Hasdeu, Ms. de 1574 (suite). — Climescu, Curpan, Petrov et Pat, Coutumes (suite). — Densu,sian (suite). — Marie Chi,tu, Traduction de l'*Inferno* (spécimen). — I. Bianu, Notices sur des manuscrits et autres objets intéressants conservés dans divers monastères moldaves. — Hasdeu, Le portrait d'Etienne le Grand (fac-similé d'après l'évangéliaire de 1473). — P. Ispirescu, Histoire recueillie sur les bords du Danube.



*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 18 Seizième année 1 Mai 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

## PÉRIODIQUES

**The Academy**, n° 519, 15 avril 1882 : FROUDE, Carlyle, a history of the first forty years of his life 1795-1835. 2 vols. Longmans (Wallace). — Max DUNCKER, The history of antiquity, translated by ABBOTT. Bentley (Sayce). — Essays and Dialogues by Giacomo Leopardi, translated by EDWARDES. Trübner (Morshead). — The history of Jesus of Nazara, by Th. KEIM, translated by RANSOM. Vol. V. Williams a. Norgate (Drummond). — Dante Gabriel Rossetti. — Chaucer « not » at Woodstock (Furnivall). — « Bewray » (Skeat). — HAMERTON, The graphic arts. Seeley, Jackson a. Halliday. — « The so-called Venus of Melos » (Davidson). — Archaeological notes on the terra d'Otranto. IV. Prehistoric antiquities, terras-cottas (Fr. Lenormant). — CARLETON, The genesis of harmony. Augener.

**The Athenaeum**, n° 2842, 15 avril 1882 : FROUDE, Carlyle, a history of the first forty years of his life, 1795-1835. 2 vols. Longmans (Seconde notice). — DAVIDSON, An introd. to the study of the New Testament, critical, exegetical a. theological. Longmans. — ELTON, Origins of english history. Quaritch (Recherches minutieuses où il y a quelques points nouveaux). — Leop. v. RANKE, Weltgeschichte, Theil II, Abth. 1 u. 2. Leipzig, Duncker ( « The author's encyclopaedic knowledge, his skilled criticism and his breadth of view are equally conspicuous », on peut appliquer à cet ouvrage ce que Macaulay disait déjà de l'Histoire des papes : « the work of a mind fitted both for minute researches and for large speculations »). — TOMLINSON, The Level of Hatfield Chace a. Ports adjacent. Doncaster, Tomlinson. — Oriental literature (Entre autres, PIERRET, le décret trilingue de Canope. Leroux, et la trad. franç. par M. Léon SEE de la Chronique des souffrances d'Israel depuis sa dispersion jusqu'à nos jours, par Maître Joseph Ha-Cohen, médecin d'Avignon, 1574). — Pope's London Residence. — Mr. D. F. Mac Carthy. — Mr. D. G. Rossetti.

**Literarisches Centralblatt**, n° 16, 15 avril 1882 : Field, Otium Norvicense, III, notes on select passages of the Greek Testament chiefly with reference to recent english version. Oxford. — MATTHES, die edessenische Abgarsage auf ihre Fortbildung untersucht. Leipzig, Hinrichs. — LINDENSCHMIT, Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit III, 12. Mainz, Zabern. — GÜTSCHENBERGER, Geschichte d. aufgeklärten Selbstherrschaft u. d. Wiedergeburt d. Sitten. Leipzig, Wiegand. (Manque complet de sens historique : ouvrage incroyablement superficiel, ragoût de petits détails sur la littérature de mœurs et l'histoire politique, assaisonné d'anathèmes sur les jésuites, les conquérants, etc.). — Fürst Alexander Nicolaiewitsch Galitzin u. seine Zeit, aus den Erlebnissen des Geheimrats v. Goeze. Leipzig, Duncker u. Humblot. — FONTANE, Spreeland, Beeskow-Storkow u. Barnim-Teltow. Berlin, Hertz. — ALMKVIST, die Bischari-Sprache Tu Bedawie in Nordost-Afrika. Upsala. — DEFFNER, zakonische Grammatik. I. Berlin. (De grandes faiblesses, quelques fautes, mais de nombreux exemples, et une louable exactitude dans la partie consacrée à la phonologie.) — Titi Livi ab urbe condita libri, p. p. H. L. MUELLER, II. libr. III u. IV. Berlin, Weidmann. — Catalogus codicum latinorum bibliothecae regiae Monacensis, secundum Andreae Schmellerii indices composuerunt HALM u. G. MEYER. II, 4, cod. num. 21406-27268. München, Palm. — Gœthe-Jahrbuch. (3e vol. de cet important annuaire.) — BORNMÜLLER, biograph. Schriftsteller-Lexicon d. Gegenwart. — LUDOLF, der Sprachen — u. Völkerkampf in Ungarn. Leipzig, Mutze.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 15, 15 avril 1882 : LANGEN, Geschichte

d. römischen Kirche bis zum Pontificate Leo's I. Bonn, Cohen. (Kraus : beaucoup d'habileté dans le groupement et l'exposition des faits; mais si les questions sont traitées avec élégance, elles ne le sont pour la plupart que superficiellement; en somme, compilation d'un amateur, exécutée, il est vrai, avec savoir-faire.) — D'Eichthal, Socrate et notre temps, théologie de Socrate, dogme de la Providence. (Heitz.) — Lazarus, Erziehung u. Geschichte. Breslau, Schottländer. — Dieterici, Arabisch- deutsches Handwörterbuch zum Koran u. Thier u. Mensch. Leipzig, Hinrichs. (Fränkel.) — Hercher, Homerische Aufsätze. Berlin, Weidmann. (Neubauer : beaux, mais réunis en volume.) — Der arme Heinrich u. die Büchlein v. Hartmann von Aue, hrsg. v. M. Haupt, 2e Aufl. besorgt v. E. Martin. Leipzig, Hirzel. (Roediger.) — Hettner, Geschichte d. englischen Literatur von der Wiederherstell. d. Königtums bis in die zweite Hälfte d. xviii. Jahrhunderts. 1660-1770. 4e Aufl. (Mosen : quelques améliorations qui offrent de l'importance et de l'intérêt, édition excellente.) — Jülg, Vita Sejani. Innsbruck, Wagner. (Prammer : « tableau d'ensemble de la vie de ce monstre », épuise le sujet, discute les documents, sera très utile.) — Vita sanctorum Stephani regis et Emerici ducis ad fidem codicum seculi xii, xiii et xiv, rec. Florianus. (Historiae Hungaricae fontes domestici. I. Scriptores.) Leipzig, Brockhaus. (K. Rieger : très louable publication.) — Stoy, Die polit. Beziehungen zwischen Kaiser u. Pabst 1360-1370. Strassburg. Dissert. (Lindner.) — v. Sallet, zur ältesten Münzkunde u. Geschichte Brandenburgs. Berlin, Weidmann. Découvertes de monnaies qui confirment les faits racontés par la chronique de Pulkawa). — Broesike. Das anthropolog. Material d. anatom. Museums d. Universität zu Berlin I, zusammengestellt im Mai 1880, Braunschweig, Vieweg. (Gerland : publication importante, mais sans méthode, des inexactitudes et des légèretés.) — Fabricius, De architectura graeca commentationes epigraphicae. Berlin, Weidmann. (Bohn : grand soin, étude pénétrante, pourquoi ne pas avoir écrit le travail en allemand?) — Hölder, Beiträge zur Geschichte des römischen Erbrechtes. Erlangen, Deichert. (Zitelmann.)

Philologische Rundschau, n° 14, 1er avril 1882 : Marcou, Démosthène, Discours sur les affaires de Chersonèse (Fox, à Feldkirch [Vorarlberg] : en France, on distingue avec raison le livre du maître et le livre de l'élève; les doubles éditions de H. Weil sont un modèle à imiter; dans l'édition Marcou, la notice sur Démosthène fourmille de fautes chronologiques; la ponctuation et la division sont mauvaises, le commentaire défectueux, l'index inutile, la carte trop primitive, enfin l'éditeur suit le texte interpolé au lieu de suivre le ms. M ; voir Graux, *Revue critique*, 1881, I, pp. 209-210). — Von Nordenflycht, Die Satyren des Q. Horatius Flaccus, deutsch im Versmasse des Originals. — Gebhard, Vergils Aeneide für Schüler bearbeitet, livres III-IV (Kohlmann : des qualités, trop de remaniements du texte). — Bouvier, Beitrag zur vergleichenden Erklärung der Schildepisoden in Homers Ilias und Vergils Aeneis (Güthling : recommandé). — Boirac, Cicéron, De legibus, livre I, édition classique (Holstein : remplissage philosophique dans la préface, notes insuffisantes et fautives, rien sur la grammaire, ponctuation surabondante, texte arriéré de cinquante ans; voir E. Benoist, *Revue critique*, 1881, I, pp. 429-430). — Slavik, C. Julii Caesaris commentarii de bello gallico, scholarum accommod. usui (fautes typographiques). — H.-J. Müller, T. Livi ab urbe condita, livres III-IV (Krah : excellente édition classique). — Gravenhorst, Die Entwicklungsphasen des religiösen Lebens im hellenischen Altertum (Schmidt : n'est qu'une conférence). — Josupeit, Syntax der lateinischen Sprache (Krah : bon). —

Saalfeld, Italograeca, kulturgeschichtliche Studien auf sprachwissenschaftlicher Grundlage (intéressant; quelques critiques). — Jacob, Materialien zur Einübung der lateinischen und französischen Formen und Kasuslehre (Saalfeld).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 15, 12 avril 1882 : Paul de Lagarde, Ankündigung einer neuen Ausgabe der griechischen Uebersetz. d. Alten Testaments. Göttingen, Dieterich (P. de Lagarde). — Von der Ropp, Hanserecesse von 1431-1476, II ; D. Schäfer, Hanserecesse von 1477-1530. I. (R, Pauli.) — Wackernell, Hugo von Montfort mit Abhandl. zur Geschichte d. deutschen Literatur, Sprache u. Metrik im XIV. u. XV. Jahrhundert. Innsbruck, Wagner. (Bartsch : beaucoup de peine et de soin, nombre d'observations de détail à faire.)

Athenaeum belge, n° 8, 15 avril 1882 : Correspondance du cardinal de Granvelle, 1565-1583, p. p. Poullet. Tome III. Bruxelles, Hayez. (Piot : excellent recueil de documents.) — Fouilles archéologiques dans la province de Namur. — La commission Rubens.




*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 19 Seizième année 8 Mai 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, n° 520, 22 avril 1882 : Thorold ROGERS, A history of agriculture a. prices in England from the year after the Oxford Parliament (1259) to the commencement of the continental war (1793), compiled entirely from original a. contemporaneous records. Oxford, Clarendon Press. III u. IV. (Gairdner; indispensable à quiconque voudra étudier l'histoire sociale et économique de l'Angleterre). — WEBSTER, Spain. Sampson Low. (Mary A. Ward : excellent petit livre, l'auteur expose rapidement la géographie, le climat, les productions, la géologie, l'ethnologie de l'Espagne; il consacre quelques pages à la langue, il décrit les diverses provinces les unes après les autres, il termine par une esquisse de l'histoire de l'Espagne au point de vue littéraire et politique). — BUCHANAN (Rob.), Ballads of live, love a. humour. Chatto a. Windus. — BABER, Travels a. researches in Western China, supplementary papers of the royal geograph. society. Murray. — The « Antigone » of Sophocles at Toronto (Hatton). — Chaucer's « Virgin » at Boulogne. (Hales). — « The numismata orientalia » (St-Lane-Poole). — Whitsunday (Britten). — Prince Bonaparte a. the basque verb. (Van Eys.) — The shetlandic spech a. the gothic of Ulphilas. (Laurenston.) — The quatrains of Omar Khayyám, translated into english verse by WHINFIELD. Trübner's Oriental series. (St-Lane-Poole; quelques fautes de peu d'importance en comparaison de l'habileté et du mérite répandus dans toute l'œuvre.) — Dr. Hayman's « Odyssey ». (Hayman.) The Journal of Hellenic studies, vol. II, n°s 1 et 2, april, october 1881. Macmillan. (Monro). — Archaeological notes on the terra d'Otranto. V. Painted vases. (Fr. Lenormant.)

**The Athenaeum**, n° 2843, 22 avril 1882 : Herbert SPENCER, publical Institutions, part V of the « Principles of sociology. » Williams a. Norgate. — GALLENGA, A summer tour in Russia. Chapman a. Hall. — PULSZKY, Meine Zeit, mein Leben. 3 vols. Leipzig, Stampfel. (Mémoires qui, comme ceux de Klapka et de Kossuth, serviront à l'histoire de la révolution hongroise; peintures animées et vives; mais beaucoup de diffusion; l'auteur suppose que ses lecteurs prennent autant d'intérêt que lui aux « minuties » des affaires de Hongrie.) — FITZGERALD, Recreations of a literary man, or does writing pay? Chatto a. Windus. — XVII Opuscules by Juan de Valdès, translated from the spanish a. italian a. edit. by BETTS. Trübner; Three opuscules (same author a. publishers). — A norman priest (Gibbs : il s'agit de feu Malais, curé de Martin Eglise près de Dieppe). — Chaucer's « eclympasteyre ». (Fleay.) — The Sunderland library. — Sir Henry Cole. — HAVARD, L'art et les artistes hollandais, IV. Quantin. — MÜNTZ, Les précurseurs de la Renaissance. Librairie de l'Art. (« It was a happy thought to produce a bright, somewhat popular, terse and comprehensive sketch of the effect of growing civilisation on the development of art... lightly and yet carefully handled, comprehensive in the views of art it expresses, and quite as elaborate as a general survey of a large province of studies need be. »)

**Literarisches Centralblatt**, n° 17, 22 avril 1882 : ZAHN, Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Canons u. d. altkirchlichen Literatur. I. Tatians Diatessaron. Erlangen, Deichert. — BAUMSTARK, Ausführl. Erläuterung des besonderen völkerschaftlichen Theiles der Germania des Tacitus. Leipzig, Weigel. (Sera utile, et suffit, en attendant, à titre de compilation.) — PETSCHENIG, Die handschriftliche Ueberlieferung d. Victor von Vita. Wien, Gerold. (Résultats acquis par une bonne méthode.) — COMBES, L'entrevue de Bayonne de 1565 et la question de la Saint-Barthélemy d'après les archives de Simancas, Fischbacher.

(Prétend que la 1re pensée de la Saint-Barthélemy fut conçue dans l'entrevue de Bayonne. La preuve serait contenue dans une lettre d'Alava et une dépêche à Philippe; mais cette preuve ne suffit pas; la lettre d'Alava contient, non pas la promesse de Catherine d'exterminer les hérétiques, mais presque le contraire, c'est-à-dire la crainte qu'inspirerait à la reine une telle proposition, et quant à la dépêche de Philippe, elle ne renferme que de vagues indications sur les moyens de salut que promet Catherine; l'auteur a manqué de pénétration critique, et n'a rien prouvé pour la préméditation de la Saint-Barthélemy.) — Briefe u. Berichte d. Generals. u. d. Generalin von Riedesel während d. amerikan. Krieges in den Jahren, 1776 bis 1783. Freiburg, Mohr. (Intéressant.) — Drapeyron, Le congrès géographique international de Venise, septembre 1881. Delagrave. (Parle fort peu du congrès et beaucoup du voyage même de l'auteur.) — Lex salica, p. p. Holder. Leipzig, Teubner. — Corpus juris canonici editio Lipsiensis secunda, p. p. Friedberg. II. Decretalium collectiones. Leipzig, Tauchnitz. — Lübken, mittelniederdeutsche Grammatik, nebst Chrestomathie u. Glossar. Leipzig, Weigel. (Excellent guide pratique.) — W. Grimm, Kleinere Schriften, I u. II, hrsg. v. Hinrichs. Berlin, Dümmler. — Goethe's Faust, ein Fragment, hrsg. v. Holland u. Seuffert. — Goedeke, Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen. III Band, VII Heft. Dresden, Ehlermann. (Livre très utile, qui facilitera infiniment les recherches et permettra de les approfondir; on ne peut qu'être fort reconnaissant à l'auteur.) — Brentano, zur Lösung der trojanischen Frage. Heilbronn, Henninger. (La partie négative et polémique du livre est la meilleure, la partie positive la plus faible, le titre est mal choisi, car l'auteur n'a rien apporté à la solution de la question, mais on pourra le consulter utilement sur l'importance des fouilles de Schliemann à Hissarlik.) — Blümner, die archaeologische Sammlung im eidgenössischen Polytechnikum zu Zürich. Zürich, Schmidt. — Milchhöfer, Die Museen Athens. Athen, Wilberg.

Gœttingische gelerhte Anzeigen, nº 16, 19 avril 1882 : Johannis Euchaitorum metropolitae quae in Codice graeco vaticano 676 supersunt Bollig descripsit, P. de Lagarde edidit. Göttingen, Dieterich (De Lagarde). — Spiegel, Die altpersischen Keilinschriften, im Grundtexte mit Uebersetzung, Grammatik und Glossar, 2e vermehrte Auflage. Leipzig, Engelmann (Justi : renferme tout ce qui est nécessaire pour une connaissance exacte du perse). — Schmidt, Jus primae noctis. Fribourg, Herder (Liebrecht : l'auteur a les idées d'un jurisconsulte moderne et d'un défenseur ultramontain de l'Eglise catholique; il semble juger trop favorablement ou plutôt tout à fait inexactement l'esprit du moyen âge et ses suites dans les premiers siècles de l'âge moderne; tout, à l'entendre, n'est qu'une plaisanterie, *Scherz*, *scherzhaft;* et ce serait une indication de l'historien écossais Boethius qui aurait été répandue en Europe par un nombre infini d'écrivains; mais M. Finamore vient de publier dans ses « Tradizione popolari abbruzesi » un texte d'après lequel cette tradition du droit de seigneur vit encore dans un petit endroit des Abruzzes; on lit dans ce texte « il barone aveva diritto alle primizie » et le maître d'école de cet endroit écrit à M. Finamore que le « umane primizie erano chiamate tuccarèlle (giovani tacchine). » Cette tradition est-elle une invention plaisante, *scherzhaft?* En somme, l'auteur a très bien étudié son sujet et consulté toutes les sources, il est même resté impartial, autant que le lui permettait sa situation de catholique ultramontain. Son travail est donc très estimable et devra être consulté). — Dozy, Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge. 3e édition revue et augmentée. Leyde, Brill (Volmöller : dans le

Ier vol., deux art. nouveaux : « Le comte Sancho de Castille » et « Sur ce qui se passa à Grenade, 1162 »; dans le 2e vol., trois art. nouveaux : « Le Faux Turpin », « Observations sur deux noms propres », « L'expédition du Calife Abou-Yacoub contre le Portugal ». Le critique ne se sent compétent que sur la question du Cid et fait quelques remarques à ce sujet; Dozy place en 1207 la composition du poème du Cid; il faudrait la placer peu après 1135).

Nº 17, 26 avril 1882 : HAURI, Der Islam in seinem Einfluss auf das Leben seiner Bekenner. Leiden, Brill. (Schultz : beau livre qu'il faut recommander avec instance à tous ceux qui veulent s'instruire de la grande question de l'Islam et qui sont appelés à agir dans le monde musulman par l'action soit politique soit religieuse). — RAWSON GARDINER, The fall of the monarchy of Charles I, 1637-1649. 2 vols. Longmans. (Stern : deux nouveaux volumes dignes des précédents; matériaux jusqu'ici inconnus et habilement mis en œuvre; prouve que la cour comptait sur l'aide de l'étranger et que la méfiance à l'égard de la reine était justifiée; montre l'irrésolution constante de Charles Ier; chapitre très attachant et très instructif sur le procès de Stratford). — MÜNTZ, Raphael, sa vie et son temps. Hachette. (Brun : long et très élogieux article sur ce livre, que M. Müntz était appelé, plus que tout autre, à écrire : « inhaltlich und formell gleich tüchtig »).

— Nº 18, 3 mai 1882 : RAYET, Monuments de l'art antique, II et III. Quantin (Hirschfeld : l'auteur du compte-rendu dit, en terminant son article, qu'il continuera à regarder l'œuvre avec intérêt, car les planches sont belles). — WICHERT, Jacob von Mainz, d. zeitgenössische Historiograph u. d. Geschichtswerk d. Matthias v. Neuenburg. Königsberg. (Soltau : de grands défauts, doit être lu avec critique). — Platens Werke, I, p.p. REDLICH. Berlin, Hempel. (Sauer.) — Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen, ein Lebens. u. Charakterbild aus der Zeit des dreissigjährigen Krieges. II. Bern, Wyss. (Stern : 2e volume plein d'intérêt et de nouveauté).

**Theologische Litteraturzeitung**, nº 8, 22 avril 1882 : ENGELHARDT, Die ersten Versuche zur Aufrichtung des wahren Christenthums in einer Gemeinde von Heiligen. Riga. — AUBÉ, Les chrétiens dans l'empire romain de la fin des Antonins au milieu du IIIe siècle; *et* Etude sur un nouveau texte des actes des martyrs scillitains (Overbeck : le premier travail ne sera pas inutile; quelques objections à propos du second). — UHLHORN, Die christliche Liebesthätigkeit in der alten Kirche. Stuttgart, Gundert (Weizsäcker). — FÖSTE, Die Reception Pseudo-Isidors unter Nicolaus I u. Hadrian II, ein Beitrag zur Geschichte d. falschen Dekretalen. Leipzig, Böhme. — ZESCHWITZ, Lehrbuch d. Pädagogik. Leipzig, Hinrichs. — MUFF, Theater u. Kirche. Halle, Mühlmann. — Neue Christoterpe, ein Jahrbuch, p. p. KÖGEL, BAUR u. FROMMEL, unter Mitwirkung v. DELITZSCH, FRIES, etc. Bremen, Müller.

---



---


*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 20 Seizième année 15 Mai 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, n° 521, 29 avril 1882 : JEBB, Bentley. (Wilkins : fait partie de la collection des « English men of letters » publiée par la maison Macmillan ; Bentley y méritait une place, car il est un des maîtres de ce style clair et nerveux qui marque les premières années du XVIII[e] siècle). — Edith SIMCOX, Episodes in the lives of men, women a. lovers. — W. COOTE, Wanderings, south a. east. — KETTLEWELL, Thomas à Kempis a. the brothers of the common life. (A Simcox.) — Documents relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge, par SATHAS. I et II. Documents tirés des archives de Venise. 1400-1500. (Boase : publication bonne en son ensemble.) — Medici porcelain. (Drury Fortnum.) — Portuguese grammar. (Burnell.) — Dr. Hayman's Odyssey. (Mahaffy.) — HICKS, A manual of greek inscriptions. Clarendon Press. (Capes : rendra de grands services.) — Charles Darwin. (Not. nécrol. de Grant Allen.) — The tercentenary of sir Francis Drake. — Notes from Rome (Barnabei).

**The Athenaeum**, n° 2844, 29 avril 1802 : JEBB, Bentley. (Excellent petit livre sur le grand philologue.) — BURGESS, Notes, chiefly critical a. philological, on the hebrew Psalms. — Histoire d'Henriette d'Angleterre par M[me] de Lafayette, avec une introd. par An. FRANCE. Charavay. (Charmant spécimen de typographie et modèle de soin comme édition, mais le critique ne croit pas être accusé « d'insularisme barbare » s'il préfère recourir à la biographie de Mrs. Everett Green dans les « Lives of the princesses of England » qui est plus complète et plus satisfaisante. — L. BROWNE, Narrative of state trials in the nineteenth century. — Shelley's house at Sant' Erenzo. (Austin.) — A new view of Shakspeare's will. (Jeaffreson.) — The Sunderland library. — Darwin.

**Literarisches Centralblatt**, n° 18, 29 avril 1882 : FISCHER, Bibel u. Talmud in ihrer Bedeut. für Philosophie u. Cultur (Recueil d'extraits). — Theodosius de terrae sanctae im ächten Text u. d. Breviarius de Hierosolyma hrsg. v. GILDEMEISTER (Cp. *Revue critique*, n° 17, art. 78). — C. VOIGT, Rückerts Gedankenlyrik nach ihrem philosoph. Inhalt. — GRÜNHAGEN, Geschichte des ersten schlesischen Krieges. 2 vols (Travail qui peut être considéré comme définitif). — Giessener Studien auf d. Gebiet d. Geschichte : BEKKER, Maria Stuart, Darnley, Bothwell ; NOACK, Hardenberg u. d. geheime Cabinet Friedr. Wilhelms III v. Postdamer Vertrag bis zur Schlacht von Iena (Deux travaux sortis du séminaire de Oncken, et auxquels le professeur a mis une préface ; le premier est un plaidoyer en faveur de Marie Stuart et de son innocence ; pour le second, voir un prochain art. de notre recueil). — L. EWALD, Grammatik der T'ai-oder siamesischen Sprache. — BLASS, Die attische Beredsamkeit, III, 2 : Demosthenes Genossen u. Gegner (Fin de cet ouvrage considérable). — Plauti Miles gloriosus, p. p. O. RIBBECK (Travail tout à fait original et remarquable). — LONG, eastern proverbs a. emblems illustrating old truths. — W. BUCHNER, Ferdinand Freiligrath, ein Dichterleben in Briefen. 2 vols (Lettres du poète qui ont une grande importance, à la fois biographique et littéraire). — KEIL, Gœthe, Iena u. Weimar im Jahre 1806, nach Gœthe's Privatacten (Se lit avec beaucoup d'intérêt). — SCHLETTERER, Ludwig Spohr.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 16, 22 avril 1882 : SCHOLTEN, das paulinische Evangelium, übers. v. REDEPENNING. Elberfeld, Friderichs. — SCHULTZKY, das Quadrat der Bildung. Berlin, Grieben. — MICHAELIS, Ueber die Anordnung der Vocale. Berlin, Barthol (Hoffory). — GESENIUS, Hebräische Grammatik, nach E. Rödiger völlig umgearb. u. hrsg. v. KAUTZSCH. Leipzig, Vogel ; KAUTZSCH, Uebungsbuch zu Gesenius-

Kautzsch Hebräischer Grammatik (J. Barth : la nouvelle édition de la Grammaire de Gesenius est faite avec beaucoup de soin et de circonspection ; le livre d'exercices mérite les mêmes éloges). — PAPPAGEORG, Kritische u. paläograph. Beiträge zu den alten Sophokles-Scholien. Leipzig, Teubner (Keibel : recommandable). — Genthii epistula de proverbiis Romanorum ad animalium naturam pertinentibus. Hamburg (Voigt : utile pour s'orienter rapidement, mais progrès peu décisif pour la science). — Heinrichs von Veldeke Eneis, mit Einleit. u. Anmerk. hrsg. v. BEHAGHEL. Heilbronn, Henninger (Schröder : discute quelques points de l'introduction). — GERICKE u. MOLTKE, Shakspeares Hamlet-Quellen, Saxo Grammaticus (latein. u. deutsch), Belleforest a. the Hystorie of Hamlet, zusammengest. u. mit Vorwort, Einleit. u. Nachträgen. Leipzig, Barth (Très recommandable). — Psaltirea publicata romanesce la 1577 da diaconulu Coresi, reprodusa cu unu studiu bibliograficu si unu glosaru comparativu de PETRICEICU-HASDEU. I. Textulu. Bukarest (Mussafia). — PYL, Geschichte d. Cistercienserklosters Eldena im Zusammenh. mit d. Stadt u. Universität Greifswald. I. — GRÜNHAGEN u. MARKGRAF, Lehns u. Besitzurkunden Schlesiens u. seiner einzelnen Fürstenthümer. I (Isacsohn). — Correspond. diplomat. du baron de Staël-Holstein, ambass. de Suède en France, et de son successeur comme chargé d'affaires, le baron Brinkmann, p. p. LÉOUZON LE DUC. Hachette (Schirren : les dépêches de Brinkmann sont aux relations de Staël ce que de solides traités sont à des notes spirituelles). — DE LA BERGE, en Tunisie. Didot (Clair et intéressant, dénué de prétention). — Rubensbriefe, gesammelt u. erläutert v. ROSENBERG. Leipzig, Seemann (Bode). — V. DALWIGK, Chronik d. deutschen Theaters in Oldenburg, Schulz (Schnippel : complet et non sans intérêt).

N° 17, 29 avril 1882 : RUNZE, Antolog. Gottesbeweis. — GRASBERGER, Erziehung u. Unterricht im klass. Altertum. 3 vols (Sallwürk : livre de grand mérite). — Le Mahâvastu, texte sanscrit publié pour la première fois et accompagné d'introduction et d'un commentaire par SENART. I. Leroux (Weber : excellente édition). — Antigonos von Karystos, philol. Untersuchungen hrsg. v. KIESSLING u. WILAMOWITZ-MOELLENDORF. IV (Diels : étude très soignée des sources, de vastes points de vue, sujet traité avec amour pour une époque singulière et importante). — Konrad von Fussesbrunnen, die Kindheit Jesu, hrsg. v. KOCHENDÖRFFER (Schönbach : texte publié avec beaucoup de soin). — JUNDT, Die dramat. Aufführungen im Gymnasium zu Strassburg (E. Schmidt : travail très intéressant et renfermant plus d'un détail inédit, quelques lacunes). — Arn. SCHÄFER, Abriss d. Quellenkunde d. griech. u. röm. Geschichte. II. Die Periode d. röm. Reiches (Bormann : grande connaissance du sujet, remplira son but et sera un auxiliaire sûr et très utile pour quiconque étudie l'histoire ancienne). — W. RIBBECK, Friedrich I u. d. römische Curie in den Jahren 1157-1159, Untersuchungen über die Vorgeschichte der Kirchenspaltung v. 1159 (Winter : résultats importants et qu'on peut accepter). — Mittelrheinische Regesten oder chronolog. Zusammenstellung d. Quellen-Materials für d. Geschichte der Territorien d. beiden Regierungsbezirke Coblenz u. Trier in kurzen Auszügen, p. p. GÖERZ. III. 1237-1273 (Merzel). — DAVENPORT ADAMS, The great civil war from the accession of Charles I to the dissolution of the Long Parliament (Pauli : ouvrage bien fait, impartial et destiné aux lecteurs des classes moyennes d'Angleterre). — C. ROBERT, Bild u. Lied, archäolog. Beiträge zur Geschichte d. griech. Heldensage (Kekulé : livre instructif, qui renferme beaucoup de choses ingénieuses et justes, d'ailleurs écrit avec agrément).

Philologische Rundschau, n° 12, 18 mars 1882 : HASPER, Die Feinheit

der Oekonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles und der Kern der sittlichen Anschauung desselben (Thiele : bon programme). — H. Fritzsche, Theokrits Gedichte erklärt, 3. Ausgabe, besorgt von Ed. Hiller (Hartung). — Vayhinger, Gebrauch der Tempora und Modi bei Herodot, et V. Hoffmann, De particularum nonnullarum apud Herodotum usu (Lorenz). — H. Schneider, Ist Xenophons Kyropädie zur Lecktüre an unsern Gymnasien geeignet? (Nicolai : trop partisan de la Cyropédie.) —J. Vahlen, Observationes quaedam sermonis Lucretiani (Kannengiesser). — Kraut, Ueber das vulgäre Element in der Sprache des Sallustius (Schmalz : bon). — F. G. Holtze, De recta eorum, quae ad syntaxin Livii pertinent, dispertiendorum et ordinandorum ratione (Frigell : au moins pour noter au passage les exemples, il faut préférer la méthode plus simple suivie dernièrement par Riemann dans ses Etudes sur la langue et la grammaire de Tite-Live). — Pfannschmidt, traduction des Annales de Tacite, 1e livraison, et A. Bacmeister, traduction de la Germanie (E. Wolff : la 1e est mauvaise, l'autre meilleure.) — Schmid, Der lateinische Unterricht in Sexta (Fries).

Philologische Wochenschrift, n° 11, 18 mars 1882 :Hicks, A manual of Greek historical inscriptions (Röhl : fait pour les étudiants, sur quelques points fait avancer la science ; critiques de détail). — Egerer, Die homerische Gastfreundschaft. (Löwner : sans valeur, copie Schömann sans le nommer.) — v. Braitenberg, Die historischen Anspielungen in den Tragoedien des Sophokles (Löwner : bon). — Kral, édition classique de l'Antigone de Sophocle, avec notes en langue bohémienne (Neudörfl : bon). — Kohm, Zeus und sein Verhältniss zu den Moirai nach Sophokles (Löwner : bon). — Rob. Müller, Die geographische Tafel nach den Angaben Herodots mit Berücksichtigung seiner Vorgänger (Löwner : brochure de 25 pages qui fait époque). — Ephemeris epigraphica, vol. IV (Haug). — Périodiques, etc., traduction de la notice nécrologique sur Charles Graux, donnée dans le Bulletin critique par l'abbé L. Duchesne. — Monument d'[Af]rania Afra découvert à Neckarau. — Une représentation d'Alceste dans un collège anglais.

N° 12, 25 mars 1882 : Gilbert, Handbuch der griechischen Staatsalterthümer, vol. I (excellent), — Koechly, Akademische Vorträge und Reden herausgegeben von Karl Bartsch, neue Folge (recommandé). — H. Bouvier, Beitrag zur vergleichenden Erklärung der Schildepisoden in Homers Ilias und Vergils Aeneis (Löwner : approbation). — A. Th. Christ, Ueber die Art und Tendenz der Juvenalischen Personentkritik (Löwner). — Merguet, Lexikon zu den Reden des Cicero, t. III. (Hirschfelder : ne devrait manquer dans aucune bibliothèque de gymnase.) — E. Dupuy, C. Taciti Annalium libri XV, édition revue, etc., Paris, Delalain (Andresen : ponctuation surabondante, orthographe surannée, texte mauvais quand il s'écarte de Halm, Nipperdey et Dräger, notes tantôt superflues, tantôt fautives soit pour la grammaire soit pour le fond). — Jülg, Vita L. Aelii Seiani Tiberio imperante praefecti praetorio (G. Andresen). — B. Dahl, Die lateinische Partikel vt, Kristiania (Hirschfelder : étude sérieuse et utile, des fautes d'impression).

Archivio storico per Trieste, l'Istria ed il Trentino. Febbraio 1882 : — Malfatti, Libro della Cittadinanza di Trento. — Cipolla, Antichi possessi del monastero veronese di s. Maria in Organo nel Trentino. — Ferrari, Della supposta calunnia del Vergerio contro il duca di Castro. — Varieta : R. Renier, L'enumerazione dei poeti vulgari del Trecento nella Leandreide.

---

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 21 Seizième année 22 Mai 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

## PÉRIODIQUES

**The Academy**, n° 522, 6 mai 1882 : Burrows, Wyclifs place in history. (Bass Mullinger.) — A noble boke off cookry, édit. by Mrs. Al. Napier. (Watkins : réimpression d'un manuscrit du xv° siècle de la collection Holkham.) — Maskell's english ritual a. liturgy : 1. Monumenta ritualia ecclesiae anglicanae, the occasional offices of the church of England, according to the old use of Salisbury, the prymer in english, a. other prayers a. forms, by Maskell; 2. The ancient liturgy of the church of England, according to the uses of Sarum, York, Hereford a. Bangor a. the roman liturgy. — Dicey, Victor Emmanuel « The New Plutarch Series ». (Bent : c'est un résumé des événements qui a amené l'unité de de l'Italie, mais non une biographie de Victor-Emmanuel.) — Palestine exploration : 1. Conder a. Kitchener, Map of Western Palestine, in twenty-six sheets, from surveys; 2. The survey of Western Palestine « Memoirs ». Vol. I. Galilee, « Special Papers » « Name lists »; 3. Reduced map, special edit. illustrating the natural drainage a the moutain ranges; 4. Saunders, Introduction to the survey of Western Palestine. Bentley. — Emerson. (Saintsbury.) — Bugge's etruscan researches. (H. Sweet.) — Amerigo Salvetti. (Heath Wilson.) — Plato's « Number » (Gow : ce serait 3600, i. e. $3^2 \times 4^2 \times 5^2$). Spanish «-z » in patronymics. (L. L. Bonaparte.) — Dante G. Rossetti. (Hancock.) — Mc Curdy, Aryo-semitic speech, a study in linguistic archaeology. Trübner (Sayce : ouvrage où il y a du savoir-faire et de la « suggestiveness », mais l'auteur n'a pas été plus heureux que ceux qui l'ont précédé sur le même domaine.)

**The Athenaeum** n° 2845, 6 mai 1882 : Autobiography of John Younger, shoemaker. — Penal laws a. test act, questions touching their repeal propounded in 1867-8 by James II to the deputy lieutenants a. magistrates, ed. by Sir George Duckett. — A. N. Wollaston, An english-persian dictionary, collected from original sources. — Chaucer's « eclympasteyre » (Rossetti.) — Benjamin Disraeli (Deux lettres à Thomas Evans). — The Sunderland library. — Emerson.

**Literarisches Centralblatt**, n° 19, 6 mai 1882 : Mezger, Hülfsbuch zum Verständniss der Bibel. — Katholische Katechismen des XVI. Jahrhunderts in deutscher Sprache, hrsg. v. Moufang (Recueil important, renfermant 14 catéchismes du xvi° siècle). — Jülg, Vita Sejani Tiberio imperante præfecti prætorio (Bon travail, cp. un prochain art. de notre revue). — De Beaucourt, Histoire de Charles VII, Ier vol. Le dauphin. 1403-1422 (Excellent travail, qui témoigne de longues et profondes recherches, jugement impartial). — Hüttel's Chronik der Stadt Trautenau 1484-1601, bearb. von Schlesinger. — v. Erlach, zur bernischen Krieggeschichte des Jahres 1708, Samml. meist ungedruckter Actenstücke. — Kippenberg, Betty Gleim, ein Lebens-u. Charakterbild. — Haubt, akkad. u. sumer. Keilschrifttexte nach den Originalen im brit. Museum copiert u. mit einleit. Zusammenstell. sowie erklär. Anmerk. hrsg. Lief. I-IV (Beaucoup de bonnes et excellentes choses). — Schubert, eine neue Handschrift der orphischen Argonautica. — Le Roman de Renart, p. p. E. Martin. I. Première partie du texte, l'ancienne collation des branches (L'édition n'est pas critique, mais tout lecteur en sera très content; on ne pourra d'ailleurs juger la publication que lorsque les deux autres volumes auront paru). — Die Gedichte Walther's v. d. Vogelweide, p. p. Herm. Paul (Excellente édition critique remplissant toutes les exigences). — Dunger, Wörterbuch v. Verdeutschungen entbehrl. Fremdwörter mit besond. Berücksicht. d. v. d. grossen Generalstabe, im Postwesen u. in der Reichsgesetzgeb. angenomm. Verdeutschungen.

**Deutsche Litteraturzeitung**, n° 18, 6 mai 1882 : Victoris episcopi Vitensis historia persecutionis africanae provinciae, p. p. Petschenig; die handschriftl. Ueberliefer. d. Victor v. Vita. — Bach, Des Albertus magnus Verhältniss zur Erkenntnisslehre d. Griechen, Lateiner, Araber u. Juden. (Du labeur, mais confus sans méthode et sans valeur.) — Ribot, Die experimentelle Psychologie d. Gegenwart. (B. Erdmann : ouvrage qui, par son exposition claire et habile, a été très goûté en Allemagne, et méritait une traduction.) — Buddhist texts from Japan edited by Max Müller. Anecdota Oxoniensia, texts, documents a. extracts chiefly from mss. in the Bodleian a. other Oxford libraries. Aryan series. I, 1.) Clarendon Press. (E. Kuhn.) — Aristophanis Plutus p. p. v. Velsen. (A. v. Bamberg : très bon.) — Plauti Truculentus p. p. Fr. Schoell. (Spengel : l'éditeur est maître des matériaux du sujet, jugement indépendant et sagacité dans la critique conjecturale.) — Strassburger Studien, Zeitschrift für Geschichte, Sprache, und Litteratur des Elsasses hrsg. v. Martin u. Wiegand. (Kossinna : promet d'être la plus sérieuse et la plus solide des revues alsaciennes.) — v. Waldberg, Studien zu Lessings Stil in der Dramaturgie. (Werner : assez bon, mais en somme peu de maturité.) — The erl of Tolous a. the emperes of Almayn, p. p. Lüdtke. (Varnhagen : beaucoup de soin et de réflexion.) — Commedia di Dante Allighieri preceduta dalla vita e da studi preparatori illustrativi esposta e commentata da Lubin. (Körting : rien d'essentiellement nouveau, mais réunit avec conscience tous les résultats acquis.) — Steup, Thukydideische Studien. I. (Wilamowitz : travail considérable dont devra se soucier quiconque s'occupe de Thucydide et de l'histoire d'Athènes.) — Swoboda, Thukydideische Quellenstudien. (Wilamowitz : ne renferme rien d'important.) — Regesta pontificum romanorum, p. p. Jaffé; edit. II correctam et auctam auspiciis Wattenbach curaverunt Loewenfeld, Kaltenbrunner, Ewald. I u. II. (Holder-Egger.) — Chr. Meyer, Geschichte des Landes Posen. (Caro : mauvaise compilation.) — Bastian, Der Völkergedanke im Aufbau einer Wissenschaft vom Menschen u. seine Begründ. auf ethnolog. Sammlungen. (Gerland : beaucoup d'obscurités et d'exagérations.) — Antike Bildwerke in Rom, mit Ausschluss d. grösseren Sammlungen, beschrieben v. Matz u. v. Duhn. I. Statuen, Hermen, Büsten, Köpfe. II. Sarkophagreliefs. III Reliefs und Sonstiges (Michaelis : très utile.) — C. G. Bruns, Kleinere Schriften. 2 vols. (Bekker.) — Frauenstädt, Blutrache u. Totschlagsühne im deutschen Mittelalter. (Ouvrage bien fait et qu'on devra consulter.)

**Philologische Rundschau**, n° 15, 8 avril 1882 : Bonitz, Ueber den Ursprung der homerischen Gedichte, 5e édition (Kammer : polémique). — Edw. Anth. Beck, The Heracleidae of Euripides (Wecklein : sans valeur). — Hilgard, De artis grammaticae ab Dionysio Thrace compositae interpretationibus veteribus in singulos commentarios distribuendis (P. Egenolff). — Schaper, Quaestionum Vergilianarum liber primus, die Eclogae (E. Glaser : polémique; Glaser invoque, entre autres, des arguments empruntés à M. Benoist). — Perino, De fontibus vitarum Hadriani et Septimii Severi imperatorum ab Ael. Spartiano conscriptarum (Jos. Vict. Sarrazin : bon). — E. Vincent and T. G. Dickson, A handbook to modern greek, Macmillan; Daniel Sanders, Neugriechische Grammatik nebst Sprachproben; Boltz, Die hellenische oder neugriechische Sprache (G. Stier : le Handbook est particulièrement à recommander parmi les grammaires grecques modernes, quoiqu'il donne lieu à diverses critiques; il fait connaître une loi intéressante relative à la forme des rimes masculines; l'édition allemande de Sanders serait bonne, n'était l'incorrection typographique; le livre de Boltz est défectueux).

N° 16, 15 avril 1882 : Wecklein, Die Tragoedien des Sophokles zum

Schulgebrauche mit erklärenden Anmerkungen versehen, Philoktetes. — Swoboda, Thukydideische Quellenstudien (Leske : prouve que Thucydide, comme il le déclare lui-même, faisait usage du témoignage des deux partis, et le faisait avec critique; mais prouve aussi qu'il est malaisé d'approfondir la nature de ces témoignages, généralement oraux). — Berndt, De ironia Menexeni Platonici (Hess : travail soigné). — Steinhoff, Das Fortleben des Plautus auf der Bühne (Otto Francke : louable). — Q. Horatii Flacci opera a Mauricio Hauptio recognita, ed. quarta ab Johanne Vahleno curata (Mewes : article élogieux dont les épreuves ont été mal corrigées, apis Matinae more modaque, codex Blandinius vetustinnimus, sepulcum). — Frigell, Epilegomena ad T. Livii librum primum, Upsalae, Akademische Buchhandlung (Sörgel : article élogieux).

**Philologische Wochenschrift**, no 13, 1er avril 1882 : Hirt, Commentationum Lysiacarum capita duo (Albrecht : médiocre). — Woksch, Der römische Lustgarten (Löwner : recommandable). — Périodiques (entre autres Revue internationale de l'enseignement ; à propos de la reproduction du discours prononcé par M. G. Paris, sur la tombe de Graux, la Wochenschrift déclare « dass uns Graux als Philologe am wenigsten französisch erschienen ist », et que la « deutsche Gründlichkeit » semble « in seinem Charakter viel mehr ausgeprägt zu sein, als im Volks-Charakter »). — Notes sur les professeurs de Berlin, par Paul Frédéricq (d'après la *Revue de l'instruction publique* en Belgique).

N° 14, 8 avril 1882 : Saalfeld, Italograeca, Kulturgeschichtliche Studien auf sprachwissenschaftlicher Grundlage (Gruppe : article malveillant). — Pochop, Ueber die poetische Diction des Hesiod (Löwner : insuffisant). — Josef Wagner, Zu Platons Ideenlehre (Löwner : louable). — Joh. Schmidt, Die psychologischen Lehren des Aristoteles in seinen kleinen naturwissenschaftlichen Schriften (Löwner : intérêt plus philosophique que philologique). — Slavik, C. Iulii Caesaris commentarii de bello gallico (destiné aux écoles tchèques). — R. Lallier, C. Sallusti Crispi de conjuratione Catilinae, de bello Jugurthino. Paris, Hachette (A. Eussner : à la différence de l'édition Constans, celle-ci exclut les lettres et discours et ne donnent pas de table des noms propres ; elle donne en plus une esquisse de la grammaire de Salluste ; trop souvent l'éditeur risque d'égarer l'élève en lui faisant croire que certaines formes sont spéciales à son auteur ; le texte suit Jordan jusque dans une erreur sur l'ordre des mots ; il y a quelques inexactitudes dans l'indication des sources ; le commentaire est clair, exclut les passages parallèles d'autres historiens, dérive généralement de Jacobs ; quelques notes sont superflues ; il y a une vingtaine de vignettes, que l'auteur de l'article voudrait reléguer en queue du volume pour éviter de couper le texte). — C. H. Krauss, traduction allemande du dialogue de Tacite (Georg Andresen). — Eichert, Vollständiges Wörterbuch zur Philippischen Geschichte des Justinus (utile). — Festgabe für Wilhelm Crecelius (pour la 25e année de son enseignement au gymnase d'Elberfeld ; 44 collaborateurs). — Fouilles de M. Maspero.

**Athenaeum belge**, n° 9, 1er mai 1882 : Putman, Studien over Calderon en zijne Geschriften (Virginie Loveling : livre volumineux, de 490 pages, paru en 1880 et contenant une biographie de Calderon, une étude très approfondie de ses œuvres et l'appréciation des philologues allemands, français et hollandais sur le génie du grand dramaturge espagnol).

---

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 22 Seizième année 29 Mai 1882

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Literarisches Centralblatt, n° 20, 13 mai 1882 : De Lagarde, Ankündigung einer neuen Ausgabe der griech. Uebersetz. d. alten Testaments. — Thoma, Die Genesis des Johannes-Evangeliums. — Hoeniger, Der schwarze Tod in Deutschland, ein Beitrag zur Geschichte des XIV Jahrhunderts. (Livre d'un très grand intérêt, écrit avec une parfaite connaissance du sujet.) — Janssen, Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters. I. Die allgemeinen Zustände des deutschen Volkes beim Ausgang des Mittelalters. II. Seit dem Beginn der politisch-kirchlichen Revolution bis zum Ausgang der socialen Revolution von 1525. III. Bis zum Ausgburger Religionsfrieden von 1555. (Prouve que l'ultramontanisme et la vérité sont deux choses incompatibles.) — Himmelreich's u. Friedwald's des Löwentödters elbingisch-preussische Geschichten, p. p. Toeppen. — Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation. I Band. 1517-1530, bearb. von Virck. (Très bonne publication.) — Preussen und Frankreich von 1795 bis 1807, diplomat. Correspondenzen hrsg. v. P. Bailleu. (Très important, renferme beaucoup de documents inédits, entre autres la correspondance de Talleyrand avec nos envoyés et agents en Allemagne, ses rapports au Directoire et au premier consul; les germes de la guerre de 1806 se montrent déjà.) — Russische Wandlungen, neue Beiträge zur russischen Geschichte von Nicolaus I zu Alexander III; Lose Blätter aus dem Geheim-Archive der russischen Regierung. — Semmig, die französische Schweiz u. Savoyen, ihre Geschichte u. Literatur, Kunst u. Landschaft, mit Auszügen aus den einheimischen Schriftstellern. — Meyer (G.), Die Verleihung d. Königsbannes u. das Dingen bei markgräflicher Huld. — Davies, Hindu philosophy. The Sankhya Karika of Iswara Krishna, an exposition of the system of Kapila. (Trad. bonne.) — Güterbock u. Thurneysen, Indices glossarum et vocabulorum hibernicorum quae in grammaticae celticae editione altera explanantur; (Sera très utile.) — Veldeke's Eneide, mit Einleit. u Anmerk. hrsg. v. Behaghel (Excellente édition qui assure à l'auteur une place distinguée parmi les germanistes.) — Otfrids Evangelienbuch, hrsg. v. Erdmann u. Piper. — Heintze, Die deutschen Familiennamen. (Intéressant.) — Fabre d'Envieu, Le dictionnaire allemand enseigné par l'analyse étymologique des noms propres individuels, familiaux, ethniques et géographiques et par l'explication de quelques noms francotudesques. (Plus de la moitié du livre est complètement manqué et grossièrement faux; on fera bien en France de ne pas se servir de ce livre.) — Grünbaum, jüdisch-deutsche chrestomatie, zugleich ein Beitrag zur Kunde der hebräischen Literatur. (Travail excellent, la source la plus féconde pour le « juif allemand »; l'auteur s'est servi d'anciennes trad. de la Bible ou de glossaires imprimés ou inédits dont il donne des extraits avec commentaire, etc.; il traite aussi de l'allemand chez les juifs des pays slaves.) — Karten von Attika, hrsg. v. E. Curtius u. Kaupert. — Buchholz, das öffentliche Leben der Griechen im heroischen Zeitalter auf Grundlage der homer. Dicht. dargestellt. (Assez bon, quelques critiques à faire.) — Milesio's Beschreibung d. deutschen Hauses in Venedig, p. p. G. M. Thomas.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19, 13 mai 1882 : Grafe, Ueber Veranlassung u. Zweck des Römerbriefes. — J. Friedrich, Beiträge zur Geschichte des Jesuiterordens. (Benrath : 15 art., d'après les mss. de Munich, sur quelques points obscurs de l'histoire de l'ordre des Jésuites.) — Pfleiderer, Kantischer Kriticismus u. englische Philosophie. — Ahlquist, Ueber die Sprache der Nord-Ostjaken. Sprachtexte, Wörtersammlung u. Grammatik. I. (Schott.) — Newton, Die griechischen Inschriften, zwei

Aufsätze, autoris. Uebersetz. v. Imelmann. (G. Hinrichs : trad. excellente de deux essais, bien faits, du conservateur du British Museum.) — Bossuet, œuvres inédites, découvertes et publiées par A. L. Ménard. I. Le « Cours royal » complet sur Juvénal. (H. Keil : « Les remarques publiées sont absolument sans valeur, et il n'y a à admirer dans cette interprétation que le style du grand siècle ; mais on peut douter que de telles publications honorent la mémoire de Bossuet. ») — Die Stretlinger Chronik, p. p. Baechtold ; Niklaus Manuel, p. p. Baechtold ; Albrecht von Hallers Gedichte, p. p. Ludw. Hirzel. (W. Scherer : art. d'ensemble sur les trois premiers volumes de la « Bibliothèque des anciens textes suisses. ») — Stade, Geschichte des Volkes Israel. (Wellhausen : ce ne sont que les deux premiers fascicules de l'ouvrage, ils vont jusqu'à la mort de David, attendons la fin de la publication pour porter un jugement objectif.) — Hans Droysen, Athen. u. der Westen vor der Sicilischen Expedition (Arn. Schaefer : des points de vue dignes d'attention.) — Perroud, Des origines du duché d'Aquitaine. (Meyer von Knonau : comme a dit M. G. Monod, c'est un modèle de ce que devraient être les thèses de doctorat.) — Hoeniger, Der schwarze Tod in Deutschland. (Höhlbaum : recherches importantes pour l'histoire de la civilisation aussi bien que pour celle de la médecine ; toutefois on pourra traiter encore le sujet d'une façon plus lumineuse et pénétrante.) — Doehn, Die Administration der Präsidenten Grant u. Hayes. (Holst.) — Torma, Repertorium ad literaturam Daciae archaeologicam et epigraphicam. (Tomaschek : bibliographie de grande valeur.) — Eichborn, Die Trompete in alter u. neuer Zeit. (Bellermann : utile.) — Rechnungsbuch der Froben u. Episcopus, Buchdrucker u. Buchhändler zu Basel, 1557-1564, p. p. Rud. Wackernagel. — Niox, Geographie militaire. 5 tomes. (A recommander très chaudement ; le volume relatif à la France est le meilleur.)

Theologische Literaturzeitung, n° 5, 6 mai 1882 : Horst, Leviticus XVII-XVII u. Hezekiel, ein Beitrag zur Pentateuch-Kritik. — Würdter, Kurzgef. Geschichte Babyloniens u. Assyriens nach den Keilschriftdenkmälern (Stade : très bon petit livre, au courant des plus récentes découvertes, préface de Delitzsch). — Floigl, Geschichte d. semit. Alterthums in Tabellen (Stade : souvent pénétrant, souvent aussi arbitraire ; la science ne retirera pas de pareilles recherches un gain positif). — De editione romana codicis graeci Vaticani ss. bibliorum auspiciis ss. pontificum Pii IX et Leonis XIII collatisque studiis Vercellone, Cozza et Fabiani. — Matthes, Die edessenische Abgarsage, auf ihre Fortbild. untersucht (Lipsius). — Kawerau, Caspar Güttel, ein Lebensbild aus Luthers Freundeskreise (Enders : intéressant pour l'histoire du temps de la Réforme). — Rothe, Geschichte der Predigt u. den Anfängen bis auf Schleiermacher, aus Rothe's handschriftl. Nachlass (Meier : très instructif). — Hoehne, Kant's Pelagianismus u. Nomismus, Darstell. u. Kritik.

Columna lui Traian, n° 3, mars 1882 : Hasdeu, Etudes de linguistique (suite). — Arone Densus,ian, Semo Sancus et les Sâmbe, étude de mythologie comparative. — S. Fl. Marian, Cinq satires populaires recueillies en Bucovine. — Brandza, Nomenclature botanique roumaine (suite). — P. Ispirescu, Un conte populaire. — Nic. Densus,ian, Documents sur le pays de Fogaras (suite). — I. Bianu, Compte-rendu de l'article d'Ascoli, Una lettera glottologica. — Hasdeu, Description d'un manuscrit roumain de 1574 (suite). — Climescu, Curpan, Petrov, Pat, Coutumes juridiques du peuple roumain dans le district de Bacău (suite). — Hasdeu, Le portrait d'Etienne le Grand (suite).

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 23 Seizième année 5 Juin 1882

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**Literarisches Centralblatt**, n° 21, 20 mai 1882 : TIELE, Histoire comparée des anciennes religions de l'Egypte et des peuples sémitiques, trad. par COLLINS, avec préf. de RÉVILLE. — WEECH, die Zähringer in Baden (écrit de circonstance). — Regesta archiepiscopatus Magdeburgensis, hrsg. v. MÜLVERSTEDT, II. 1192-1269. — Von REUMONT, Vittoria Colonna. Leben, Dichten, Glauben im XVI. Jahrhundert (Livre très attachant et de grande importance pour l'histoire du XVI[e] siècle en Italie). — Correspondenz des franz. Gesandtschaft in der Schweiz, 1664-1671, hrsg. v. SCHWEIZER (Introduction excellente et très nourrie de faits). — STIEVE, Ueber die ältesten halbjährigen Zeitungen oder Messrelationem u. insbesondere über deren Begründer Freiherrn Michael von Aitzing (Recherches très pénétrantes). — KIEPERT, neue General-Karte von Unter-Italien mit den Inseln u. Sardinien. — A manual of hindu pantheism, the Vedântasâra, transl. with copious annotations by G. A. JACOB (Traduction lisible et à laquelle on peut se fier). — CLEMM, De breviloquentiae Taciteae quibusdam generibus (Premier essai, mais essai supérieur aux œuvres de cette nature non seulement en étendue, mais en valeur scientifique). — Calderon, Das Leben ist Traum u. der standhafte Prinz, hrsg. v. KRENKEL (Bonne édition). — ANEMÜLLER, Dramatische Aufführungen in den schwarzburg-rudolstädtschen Schulen vornehm. im XVII. u. XVIII. Jahrhundert. — ZAHN, Cyprian von Antiochien u. die deutsche Faustsage. — Dorothea von Schlegel, geb. Mendelssohn u. deren Söhne Joh. u. Phil. Veit, Briefwechsel hrsg. v. RAICH. 2 vols. — Contes albanais, recueillis et trad. par DOZON (Recueil intéressant et fort bien fait). — Catalogus codicum bibliothecae Universitatis r. scientiarum Budapestensis. Budapest.

N° 22, 27 mai 1882 : OLDENBERG, Buddha, seine Lehre, seine Gemeinde. (Beau livre à recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des religions.) — Cornuti theologiae graecae compendium, rec. et emend. Car. LANG. — ZIEGLER, Die Ethik der Griechen u. Römer. (A pénétré profondément dans l'esprit de l'éthique grecque et caractérisé justement chaque philosophe.) — CUQ, Etudes d'épigraphie juridique. De quelques inscriptions relatives à l'administration de Dioclétien. I. L'examinator per Italiam. II. Le magister sacrarum cognitionum. (Donne l'impression d'une grande compétence et de « solidité »; démonstration faite avec la plus grande clarté.) — BARTELS, der eversteinische Erbfolgekrieg zwischen Braunschweig-Lüneburg u. Lippe. 1404-1409. — STEIFF, Der erste Bücherdruck in Tübingen. — HEIGEL, Die Wittelsbacher in Schweden. (Conférence animée sur les trois rois de Suède, issus de la ligne palatine des Wittelsbach.) — Preussen im Bundestage 1851 bis 1859, Documente der k. preuss. Bundestags-Gesandtschaft, hrsg. v. POSCHINGER. I. 1851-1854. (Offre un double intérêt : 1° par les négociations du Bundestag et la part qui y prend la Prusse; 2° par la façon dont le représentant de la Prusse au Bundestag, Bismarck, s'acquitta de sa mission. On voit surtout dans cette publication quelles qualités diplomatiques remarquables, connaissance des hommes et don d'observation, volonté résolue, mais modération et conciliation, Bismarck, alors dans la trentaine, sut déployer; au reste, toutes ses propositions et ses rapports reçoivent l'approbation du ministre des affaires étrangères et du roi.) — Babrii fabulae rec. GITLBAUER. (Quelques choses bonnes et nouvelles.) — DEECKE u. PAULI, Etruskische Forschungen u. Studien. II. der Dativ Iarthiale u. die Stammerweiterung auf-ali. II. Nachtrag zum templum von Piacenza. (La première étude de Deecke est complètement manquée; Deecke a aussi peu réussi que Corssen à prouver que les Etrusques appartiennent à la race indo-

germanique; il faut le dire publiquement et résolument, pour que Deecke n'entraîne pas l'étruscologie dans une fausse route; le critique exprime son regret le plus sincère, mais il doit dire la vérité, « schweren Herzens »). — Des Minnesangs Frühling, hrsg. v. K. LACHMANN u. M. HAUPT 3e Ausg. bes. v. F. VOGT. (3e édition faite avec soin.) — Fr. ZIMMER, Studien ueber das deutsche Volkslied im Anschluss an Erk's deutschen Liederhort, Grundzüge der Methode der Volksliedforschung. (Peu ou pas de résultats.) — TREITSCHKE, Literarische Stossvögel, neue Randglossen zu Zeit-und Streitfragen. — WAITZ, Caroline u. ihre Freunde, Mittheilungen aus Briefen. — Haller's Gedichte, hrsg. v. HIRZEL. (Excellente édition, introd. complète et renfermant de nouveaux matériaux.) — ZEZSCHWITZ, Lehrbuch der Pädagogik.

Philologische Rundschau, n° 17, 22 avril 1882 : Nonni Panopolitani paraphrasis s. evangelii Joannei ed. Aug. SCHEINDLER (Alois Rzach : très bon). — SYDOW, De recensendis Catulli carminibus (Konrad Rossberg : point de vue faux). — Gust. DILLENBURGER, Q. Horatii Flacci opera, ed. septima (Krah : article très élogieux; « combien devons-nous de remerciements à l'éditeur pour l'iter Brundisinum d'après Desjardins ! » Krah regrette qu'on ne puisse expurger Horace sous prétexte d'interpolations; quatre vers de la satire I, 5 la rendent illisible en classe; indications de quelques perfectionnements à introduire). — Rob. SCHARF, Quaestiones Propertianae (Heydenreich : beaucoup de critiques). — VAHLEN, Beiträge zur Berichtigung der Elegieen des Propertius (Heydenreich : éloges). — Andr. FRIGELL, Epilegomena ad T. Livii librum XXI, Upsalae, Akademische Buchhandlung (Luterbacher).

N° 18, 29 avril 1882 : Julius CAESAR, Quaestiones II ad Aristophanis Aves spectantes (Ernst Ziegeler). — KVICALA, Studien zu Euripides (Th. Barthold). — C. F. W. MÜLLER, M. Tulli Ciceronis scripta, part. II, vol. 1 (Adler : éloges, discussions de détails). — H. SCHLIEMANN, Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen im boeotischen Orchomenos (Theodor Schreiber).

N° 19, 6 mai 1882 : Eug. ABEL, Orphei Lithica, accedit Damigeron de lapididibus (Rzach : progrès, ms. nouveau des Lithica). — Ivo BRUNS, Plato's Gesetze vor und nach ihrer Herausgabe durch Philippos von Opus (K. J. Liebhold). — Ludwig BEHRENDT, Horaz in deutscher Uebertragung (Krah). — F. FRONTIN, M. T. Ciceronis epistolae selectae. Garnier; J. HELLEU, Cicéron, lettres choisies. Delagrave (le premier, traitant du calendrier romain, énumère les mois du calendrier républicain français et n'explique pas l'abréviation a. d.; « on appelait jours intercalaires des jours ajoutés par César »; notes superflues; choix des lettres [toutes de Cicéron lui-même] qui sacrifie l'intérêt historique; — le second choisit à peu près de même, admet toutefois la lettre de consolation de Sulpicius, tronque les lettres, écrit D. Brutus pour M. Brutus; l'un et l'autre ne conduisent l'élève qu'à une intelligence provisoire du texte). — Julius JUNG, Die romanischen Landschaften des römischen Reiches (Egelhaaf : dépouillements des plus consciencieux). — Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. fasc. XXI : CUQ, Etudes d'épigraphie juridique; de quelques inscriptions relatives à l'administration de Dioclétien (Jul. Jung : « Nous devons cet excellent écrit à un jeune membre de l'école française d'histoire du droit, à la tête de laquelle est Ch. Giraud », et qui, au moyen des inscriptions, cherche à reconstituer le droit antérieur aux Codes et à comprendre la transition entre le principat et la monarchie de Dioclétien; Cuq, avec une méthode sûre et qui approfondit chaque question jusqu'au détail, réfute les hypothèses sur l'examinator per Italiam émises par Borghesi, Henzen, Garrucci; il identifie l'examinator avec le discussor du code théodo-

sien ; une autre dissertation, également appuyée sur l'épigraphie, traite du magister sacrarum cognitionum).

N° 20 13 mai 1882 : Ausgewählte Reden des Lysias, für den Schulgebrauch erklärt von FROHBERGER. I. Band, 2. Auflage, bearbeitet von GEBAUER (Fuhr : très bon, mais s'adresse maintenant plus aux maîtres qu'aux élèves). — K. K. MÜLLER, Ein griechisches Fragment über Kriegswesen (Kannengiesser : première édition, soignée et intelligente, d'un texte du Laurentianus LV 4). — P. THOMAS, M. Tullii Ciceronis pro A. Licinio Archia poëta oratio ad iudices, texte revu et annoté. Mons, Hector Manceaux. (J. Degenhart : l'auteur a déjà donné une édition excellente du Jugurtha de Salluste ; dans son pro Archia le format est commode, le papier bon, l'impression nette, le texte épuré, l'annotation solide, certaines notes de grammaire toutefois peu utiles et encombrantes, d'autres remarques sur le style vraiment heureuses, les notes sur le fond instructives et précises ; cette édition est un enrichissement précieux à la bibliographie classique.) — TÜCKING, Cornelii Taciti Annalium libri I et II (réagit contre la tendance à faire de Tacite un « véhicule » de la grammaire ; dans les notes de fond suit de trop près Nipperdey ; l'article est une consultation sur l'art de faire un commentaire classique). — R. PACKARD, Morality and religion of the Greeks, an address at the annual meeting of the American philological Association at Cleveland. New-Haven, Tuttle, Morehouse and Taylor, printers (E. Ziegeler). — R. SCHNEE, Griechisches Uebungsbuch für Quarta (Arnold Krause).

Philologische Wochenschrift, n° 15, 15 avril 1882 : CONZE, HUMANN, BOHN, Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon 1880-1881, vorläufiger Bericht (Belger : article très élogieux). — J.-L. HEIBERG, Archimedis opera omnia cum commentariis Eutocii (Max C. P. Schmidt : réclame de l'éditeur une Vie d'Archimède, qu'il peut faire mieux que personne, et nne explication des termes de mathématiques ; signale les textes relatifs au mathématicien Carpus d'Antioche). — PAUER, De rerum ab Agricola in Britannia gestarum narratione Tacitea (Andresen : polémique). — RESL, Utrum dialogus, qui inscribitur de oratoribus, Tacito adscribi possit nec ne, quaeritur (Löwner : peu de nouveau). — William F. ALLEN, professor in the university of Wisconsin, Introduction to Latin composition, Boston, Ginn and Heath (maint professeur de latin en Allemagne apprendra beaucoup de ce manuel transatlantique, grâce à ce qu'il contient et aussi à ce qu'il ne contient pas). — Ph. THIELMANN, Das Verbum dare im Lateinischen als Repräsentant der indoeuropäischen Wurzel dha (Schmalz : recommandation des plus vives). — SCHWABE, Pergamon und seine Kunst. — Périodiques, etc. (l'analyse de la Revue de philologie de janvier note que la couverture est encadrée de noir, et que l'article « A nos lecteurs » l'est aussi : elle néglige de dire que ce signe de deuil a trait à la mort de Charles Thurot).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, tome XXV, 2e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — P. FREDERICQ, De l'enseignement supérieur de l'histoire (suite). — PANTALEONI, Le patriciat romain et les institutions de Servius Tullius. — BRANTS, Les sociétés commerciales à Athènes. — Comptes-rendus : BRÉAL et BAILLY, Les mots latins groupés d'après le sens et l'étymologie. Hachette. (P. Thomas : préface pleine d'idées excellentes, de remarques justes, de conseils sages ; les deux auteurs ont fait preuve d'un tact pédagogique exquis ; ces leçons sont un modèle véritable dont l'Allemagne elle-même ne nous offre peut-être pas l'équivalent.)

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 24 Seizième année 12 Juin 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**Deutsche Litteraturzeitung**, n° 20, 20 mai 1882 : OCHSENBEIN, aus dem schweizerischen Volksleben des XV. Jahrhunderts. Der Inquisitions-process wider die Waldenser zu Freiburg im Jahre 1430; VERA, Platone e l'immortalitá dell' anima; CHIAPPELLI, Della interpretazione panteistica di Platone. — G. VOIGT, Friedr. Rückerts Gedankenlyrik nach ihrem philosoph. Inhalte, dargest. (Laas : presque sans valeur.) — Mc. CURDY, Aryo-semitic speech, a study in linguistic archeology. (Bezzenberger : résultats très problématiques, mais le travail est fait avec réflexion.) — Das Saptaçatakam des Hâla hrsg. v. Albr. WEBER. (Kaegi : contribution très précieuse à la connaissance non-seulement du prakrit, mais de la littérature et de la vie de l'Inde.) — Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum, part. I, greek. (Wattenbach : travail fait avec grand zèle et beaucoup de compétence.) — Em. LEGRAND, Bibliothèque grecque vulgaire, tomes II et III. (Lambros : analyse des deux vols. publication faite avec soin.) — Esopet op nieuw naar het handschrift uitgegeven en van eene inleiding en woordenlijst voorzien door SAN TE WINKEL. (Peu de soin et de savoir.) — Christian Gottfried Körners gesammelte Schriften, hrsg. v. Ad. STERN. (Jonas : livre à recommander très chaudement.) — Le Roman de Renart, p. p. E. MARTIN. Ier vol. Première partie du texte : l'ancienne collection des branches. (E. Stengel : dans l'ensemble, le plan de l'auteur est exécuté avec beaucoup d'habileté et de soin, et ce travail si utile et si pénible lui vaudra la vive reconnaissance des romanistes.) — M. SCHMITZ, Quellenkunde der römischen Geschichte bis auf Paulus Diaconus. (Holm : beaucoup d'erreurs et de fautes de détail; l'auteur a voulu faire un livre élémentaire; la chose est plus difficile qu'il ne croit.) — GREGOROVIUS, Athenaïs, Geschichte einer byzantinischen Kaiserin. (Frey : le sujet est fort bien traité, et exposé avec beaucoup de goût et d'élégance, et non sans poésie.) — Himmelreichs u. Friedwalds des Löwentöters elbingisch-preussische Geschichten, hrsg. v. TOEPPEN. (Pertbach.) — HAMONT, Dupleix d'après sa correspondance inédite. Plon. (Schirren : l'auteur restera au-dessous de Macaulay, comme Dupleix au-dessous de Clive; ne s'occupe pas assez de l'administration financière de Dupleix; trop d'admiration pour le héros du livre.) — HARE, Freifrau von Bunsen, ein Lebensbild aus ihren Briefen zusammengest., übers. v. THARAU. (Kraus : trad. qui laisse parfois à désirer.)—STEIFF, der erste Bücherdruck in Tübingen, 1498-1534. HUNFALVY, die Ungern oder Magyarn; SUMAN, die Slovenen; STARE, die Kroaten im Königreiche Kroatien v. Slavonien. (Tomaschek : trois vol. qui font partie de la collection « les peuples de l'Autriche-Hongrie », publiée par l'éditeur Prochaska, de Teschen.) — Pompeji, die neuesten Ausgrabungen v. 1874-1881 illustriert hrsg. v. PRESUHN, 2e Aufl. v. DISCANNO u. BUTTS.

N° 21, 27 mai 1882 : KNABENBAUER, Erklarung d. Propheten Isaias. — FIRNHABER, Die nassauische Simultan-Volksschule. — The hindu law of inheritance, according to the Sarasvasti-Vilasa, translated from the original sanskrit by FOULKES. (Travail qui a coûté beaucoup de peine à son auteur et qui intéressera les jurisconsultes et les philologues.) — St. GUYARD, Manuel de la langue persane vulgaire; GRÜNERT, Neu-persische Chrestomathie. (Sachau : ces deux livres sont pratiques; celui de Guyard renferme une grammaire très correcte; celui de Grünert, malgré quelques fautes de détail, peut être recommandé.) — JÄSCHKE, A tibetan-english dictionary, tibetisch-englisches Wörterbuch mit besond. Bezieh. auf d. vorherrschenden Dialekte. — Harnecker Catulls carm. LXVII. (Leo : bon.) — Ubi sunt qui ante nos in mundo fuere? Ausgew. latein. Studenten-, Trink-, Liebes- u. andere Lieder d. XIV.

bis XVIII. Jahrh., v. Pernweth v. Bärnstein. (Er. Schmidt : quelques bonnes trad. de ces chants populaires.) — W. v. Giesebrecht, Geschichte d. deutschen Kaiserzeit. I. Gründung des Kaisertums. 5e Auflage. — v. Kap-Herr, Die abendländische Politik Kaiser Manuels mit besond. Rücksicht auf Deutschland. (Travail très remarquable.) — Grünhagen, Geschichte des ersten schlesischen Krieges. 2 vols. (Très bonne publication.) — Karl Schmidt, Jus primae noctis, eine geschichtl. Untersuchung. (E. Fischer : livre de très grande importance qui épuise le sujet et prouve que le « jus primae noctis » n'a jamais existé, sinon dans le cerveau des journalistes et orateurs de club.)

Deutsche Rundschau, mai 1882 : H. Brunn, Der Hermes des Praxiteles. — Deutsche Colonisation. II. — O. Hartwig, Giuseppe Pasolini. — Fr. v. Holtzendorff, Politischer u. gemeiner Mord in den Vereinigten Staaten von Nord-Amerika. — E. du Bois-Reymond, Wissenschaftliche Zustände der Gegenwart.

Theologische Literaturzeitung, n° 10, 20 mai 1882 : Trumpp, Die Religion der Sikhs. (W. Baudissin.) — Thoma, Die Genesis des Johannes-Evangeliums, ein Beitrag zu seiner Auslegung, Geschichte u. Kritik. — Nirschl, Lehrbuch der Patrologie u. Patristik, I. (Harnack). — Harnack, Die Ueberliefer. der griech. Apologeten. des II. Jahrhunderts in der alten Kirche u. im Mittelalter. — Wenck, Clemens V u. Heinrich VII, Die Anfänge des französischen Papsthums, ein Beitrag zur Geschichte des XIV. Jahrhunderts. (K. Müller : travail digne des plus grands éloges; l'auteur connaît très bien le sujet, utilise tous les matériaux, mais ne se perd pas dans les détails.) — Baumgarten, Vor der Bartholomäusnacht. (Schott : beaucoup de documents nouveaux, fine caractéristique des principaux personnages, récit clair, beau livre en un mot).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 19, 10 mai 1882 : A. u. W. Singer, Hamadrich, talmud. Chrestomathie für den ersten Unterricht im Talmud. I, 1. Pressburg. (Siegfried : à recommander et aux professeurs et aux étudiants.) — Grünhagen, Geschichte des ersten schlesischen Krieges. I. (Heigel : excellent travail.)

N° 20 : Matz u. v. Duhn, Antike Bildwerke in Rom. (Schreiber : très long art. sur cette publication de haute valeur.) — Faust, p. p. Seuffert et Holland (Sauer).

Philologische Wochenschrift, n° 16, 22 avril 1882 : G. Lübbert, De amnestia a. ccccIII a. C. n. ab Atheniensibus decreta (E. Albrecht : juste, trop diffus). — C. Huit, Platon à l'Académie. Paris, Thorin (fait pour le grand public plutôt que pour les érudits ; bien des invraisemblances, quelques parties plus satisfaisantes, comme le dernier chapitre; « en somme, un platonicien allemand n'apprendra pas là beaucoup de nouveau. ») — O. Riemann et Benoist, Titi Livii ab urbe condita libri XXI et XXII. Paris, Hachette (Schmalz : article très élogieux; indication de quelques dissentiments de détail ; incidemment, appréciation louangeuse de : Virgile, éd. Benoist; Cicéron, 2e Philippique, éd. Gantrelle; Deltour, De Sallustio Catonis imitatore; Riemann, Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live ; Constans, De sermone sallustiano, et le compte rendu donné par Riemann dans la Revue critique ; Harant, Emendationes et adnotationes ad Titum Livium ; Salluste, éd. Lallier ; de moindre valeur sont Salluste, éd. Constans, malgré tous ses mérites, et Tacite, éd. Dupuy; la science fait un lien entre les nations, malgré les divisions politiques ; « tout ouvrage important d'un philologue allemand est aussitôt lu, apprécié et mis à profit en France, et nous allemands, à notre tour, nous avons toutes les raisons de suivre d'un regard

attentif les travaux des érudits français »). — Tücking, Cornelii Taciti Annalium libri I et II (Andresen : estimable; des critiques.) — Uphues, Die Definition des Satzes, nach den Platonischen Dialogen Kratylus, Theaetet, Sophistes (Heller : article favorable, défense de l'auteur contre des attaques injustes). — Josef Walter, M. T. Ciceronis philosophia moralis (Löwner : brochure très soignée, vendue au profit des blessés austro-hongrois de Bosnie et d'Herzégovine et des familles des soldats de la réserve). — Das Königreich Württemberg (publication officielle, contenant un très bon chapitre sur la période romaine). — Découverte à Rome d'un nouveau fragment d'un plan antique, contenant précisément la région aujourd'hui déblayée du forum.

Philologische Rundschau, n° 21, 20 mai 1882 : C. Ed. Schmidt, Beiträge zum Parallel. Homer (Homerische Iterati in lexikalischer Anordnung) (E. Eberhard : insuffisant). — Ern. Schwabe, Quaestiones de scholiarum Thucydideorum fontibus (Doberentz). — G. Uhlig, Appendix artis Dionysii Thracis (P. Egenolff). — C. Sallustii Crispi de Catilinae coniuratione liber für den Schulgebrauch erklärt von J. H. Schmalz (K. E. Georges : recommandable). — Hedde J. J. Maasen, De littera v. Graecorum paragogica quaestiones epigraphicae (B. Grosse : résultat négatif). — Fr. E. M. Esmann, De organis Graecorum musicis (Heinrich Guhrauer : amas indigeste de matériaux). — W. Dörpfeld, F. Gräber, R. Borrmann, K. Siebold, Ueber die Verwendung von Terrakotten am Geison und Dache griechischer Bauwerke (Theodor Schreiber). — Knabenbauer, Orakel und Prophetie (R. Hendess : voit dans les oracles des œuvres du démon). — G. Voigt, Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus (Hess : seconde édition très améliorée). — J. G. Weckherlin, Uebungsstücke zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische.

Athenaeum belge, n° 10, 15 mai 1882 : Bailleu, Preussen und Frankreich v. 1795 bis 1807, diplomat. Correspondenzen hrsg. I Theil. Publicat. aus den k. preuss. Staatsarchiven. (M. Philippson : condamne sévèrement Haugwitz qui voulait maintenir la paix à tout prix et donne d'intéressants détails sur la crise de 1799.) — Zeller, Histoire d'Allemagne, IV; Guerrier, Mme Guyon, sa vie, sa doctrine et son influence; Saint-René Taillandier, Etudes littéraires; Hippeau, L'instruction publique en France pendant la Révolution; Babeau, L'école de village pendant la Révolution.

The American Journal of Philology (Voir, sur le premier tome de ce recueil, *Revue critique*, 1881, n° 11, p. 215). Tome II. 1881 : Nettleship, Verricus Flaccus. — Shepherd, Étude sur l'anglais de Bentley. — Primer, La déclinaison des thèmes consonantiques en vieux norrois. — Minton Warren, L'enclitique *ne* en vieux latin.

2e Livraison : Charles Short, Sur le texte du Nouveau Testament. — Primer, La déclinaison en vieux norrois (suite). — Carpenter, T'oukvaedhi. Un poëme islandais de 1650. — O'connor, La négation *mie* en vieux français.

3e Livraison : Fitz Edward Hall, Sur l'origine de la locution : *Had rathergo*. — Luquiens, La traduction du Vendidâd de M. J. Darmesteter. — Nettleship, Notes sur Placidus. — Whitney, En quoi consiste l'articulation.

4e Livraison : Robinson Ellis, Sur un fragment de Sophocle. — Clement L. Smith, Sur les Géorgiques de Virgile. — Coy, La voyelle sémitique *a*. — Shepherd, La particule *to*. — Mac Curdy, Notes assyriologiques. — Gildersleeve, La particule πρίν chez les orateurs attiques.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 25 Seizième année 19 Juin 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 523, 13 mai 1882 : Lecky, History of England in the eighteenth century, vols. III et IV. (Courtney : merveilleuse habileté à tirer des sources les plus diverses un grand nombre de documents relatifs au sujet.) — Heine's religion a. philosophy in Germany, translated by Snodgrass. — Rob. Smith, The prophets of Israel a. their place in history to the close of the eighth century. (Cheyne.) — Price, A description of the remains of roman buildings at Norton, near Brading. — P. Fita e Fernandez Guerra, Recuerdos de un viaje a Santiago di Galicia. (Webster.) — The only english proclamation of Henry III. (Skeat.) — The late Samuel Johnson. (Max Müller.) — Shakspere's « Loach » (Furnivall.) — The inscriptions of Nebuchadnezzar at the Dog River. (Sayce.) — The Palestine Exploration « Name Lists ». — « The quatrains of Omar Khayyam. » (Whinfield.) — Venn, Symbolic logic. (Cannan.) — Irish ogams. (Rhys.) — Discovery in the Abbot's house Westminster abbey (Middleton.) — Roman inscription in Algeria relating to Britain. (Watkin.) — Exploration in the Delta of the Nile.

N° 524, 20 mai 1882 : Cunningham, The growth of english industry a. commerce. (Les résultats ne répondent pas à l'idée de l'auteur qui était excellente.) — The Belgium of the East. — P. Fitzgerald, Recreations of a literary man, or does writing pay? — Giles, Historic China a. other sketches. — Alb. Vandal, Louis XV et Elisabeth de Russie. (Ch. de Loménie : digne d'attention, sujet de grand intérêt, recherches profondes, style élégant, jugement sain.) — Recent hebrew literature : Ferd. Weber, System d. altsynag. paläst. Theologie aus Targum, Midrasch u. Talmud; Wickes, A treatise on the accentuation of the three socalled poetical books of the Old Testament, Psalms, Proverbs a. Job; Bacher, Abraham ibn Esra als Grammatiker; Aug. Müller, Outlines of hebrew syntax, transl. by J. Robertson; König, Hist. krit. Lehrgebäude d. hebr. Sprache mit steter Bezich. auf Qinchi u. d. and. Autoritäten, I; Burgess, Notes chiefly critical a. philolog. on the hebrew psalms. II. — Dr. John Brown. — Parish registers a. public records. — The « Antigone » at Toronto. — Correspondence : Wycliffe's place in history (Ramsay). — The mystery at Tanyrallt. (E. Radford.) — Two mistakes in Littre's « french dictionary » (H. Bradley : a propos de « pas de clerc », comparé à « clerical oversight » et de « chalet. ») — Early sclavonian settlements in Greece (Fairfield). — The inscription at the Doog River (Neubauer.) — The Palestine Exploration « Name Lists » — Sumir and Accad. (Fritz Hommel.) — Exploraton in the Delta of the Nile. II.

N° 525, 27 mai 1882 : Freeman, The reign of William Rufus a. the accession of Henry the first. 2 vols. (Powell.) — Nadal, Essays at home a. elsewhere. — Virchow, Ueber die Weddas von Ceylon u. ihre Beziehungen zu den Nachbarstämmen. (Burnell : livre rempli d'intéressantes et importantes recherches.) — Lettre de M. Lenormant à l'Académie royale de Berlin. (Dans les « Inscriptiones graecae antiquissimae » que M. Hermann Roehl vient de faire paraître, je suis l'objet d'une attaque outrageante au sujet des 202 lames de plomb de Styra d'Eubée que j'ai rapportées de Grèce en 1866 et publiées en 1867 dans le « Rheinisches Museum », avec un certain nombre d'autres appartenant à M. W. H. Waddington. En publiant ces documents épigraphiques, j'avais soin de dire qu'ils étaient entrés en la possession de M. M. Chasles. Il était donc facile de recourir aux originaux, et, avant que d'en parler, le premier devoir était de les examiner. Mais on n'a pas procédé à cette vérification; on a préféré jeter la suspicion sur tout le groupe de monuments en question, sans avoir cherché à s'en informer, attaquant

personnellement celui qui les avait publiés. On a été plus loin ; on l'a formellement accusé de faux en arguant d'une de ces inscriptions, qu'on prétend ne pas pouvoir exister réellement et avoir été inventée d'après une faute d'impression qui se trouverait dans un texte épigraphique donné dans une publication allemande. Or les 202 lames, avec leurs inscriptions, sont toutes au Louvre, et j'ai pu y retrouver celle de Μοιρσιδες que l'on incrimine et dont l'authenticité est incontestable pour quiconque a pris la peine de la regarder... ») — VILLON and church hymns. (Ellis : compare la « ballade des dames du temps jadis » et deux hymnes de Jacopone de Todi, où on lit, entre autres vers, « dic ubi Salomon, olim tam nobilis — ut a sole liquescit glacies — ubi Helena Parisque roseus, etc. ») — Wyclif's place in history (Matthew). — Shakspere's « Loach » (Houghton). — English industry and commerce (W. Cunningham). — Keltiberian a. ligurian inscriptions. (Van Eys.) — FABER, The mind of Mencius, or political economy founded upon moral philosophy, a systematic digest of the doctrines of the chinese philosopher Mencius, transl. from the german, with notes a. emend. by HUTCHINSON. — HAMERTON, The graphic arts. (Seconde notice). — Discovery of roman remains in Westminster Abbey. (Middleton.) — Early germans wood-cuts at the Burlington. — Exploration in the Delta of the Nile. III.

N° 526, 3 juin 1882 : Mrs. OLIPHANT, The literary history of England in the end of the eigteenth a. beginning of the nineteenth century (Edw. Dowden : trois volumes, beaucoup de faits, du bon sens, style simple, mais rien de nouveau, rien de mieux dit qu'ailleurs). — DAVIDSON, Rosmini's philosophical system with notes. — BUCKLAND, Notes and jottings from animal life. — Don Vicente de ARANA, Los ultimos Iberos, legendas de Euskaria (Markham : contes, légendes et histoires en un style pur et agréable ; descriptions et peintures pleines de force et de savoir-faire). — Joseph Lemuel Chester (not. nécrol.). — The Pole family in exil (Bent). — Bust of Shelley. — The restoration of St. Mark's (Wallis). — A Lollard sermon of the fourteenth century (T. Arnold). — Derivation of the name « Pyrenees » (Krebs : de « bryn » ou « byrin », mot celto-ibérique qui signifie colline ou montagne; cp. « brynach », pays montagneux, haute-terre, en gallois). — KEARY, Outlines of primitive belief among the indo-european races (Sayce : livre très suggestif, mais qui manque de méthode ; l'auteur n'était pas suffisamment préparé à sa tâche difficile.)

**The Athenaeum**, n° 2846, 13 mai 1882 : LECKY, a History of England in the eighteenth century. Vols. III et IV (Méritent les mêmes éloges que les deux premiers volumes).— TAYLER, Thirty eight years in India, from Juganath to the Himalaya Mountains. — Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum, part, I. Greek, printed by order of the Trustees. — Mémoires du marquis de Sourches, par le comte de COSNAC et Arthur BERTRAND. I vol. (Publication importante.) — Notes from Oxford. — « Wadono » (Yule). — What Emerson owed to Bedfordshire (Hale White). — Darwin (Liste complète de ses articles). — Egyptian exploration.

N° 2847, 20 mai 1882 : BLUNT, The future of Islam. — Text book to Kant, p. p. STIRLING ; Kant's Critique of pure reason, transl. by Max MÜLLER ; Kant a. his english critics, by WATSON ; Kantian ethics a. the ethics of evolution, by SCHURMAN ; Kant, by W. WALLACE ; From Kant to Hegel, by JETT (First : notice). — Thorold ROGERS, A history of agriculture a. prices in England from the year of the Oxford Parliament (1259) to the commencement of the continental war (1793), 4 vols (Travail bien fait, et où il y a beaucoup de soin et de très vastes recherches).

— Norris-Newman, With the Boers in the Transvaal a. Orange Free State in 1880-81. — Recent acquisitions of the British Museum. — Don Ramon Mesonero Romanos. — Stelley's house at San Terenzo (Greene et Cesaresco). — Persian mss. in hebrew characters (R. Hoerning : il y a au British Museum, un ms. persan écrit en caractères hébreux, il est daté de 1074 et renferme un dictionnaire arabe-persan, etc.). — Dr. John Brown. — The Beckford library. — The Archer Inscription in the Britih Museum (Sayce).

N° 2848, 27 mai 1882 : Mus. Oliphant, The literary history of England in the end of the eighteenth a. beginning of the nineteenth century (Titre ambitieux ; l'ouvrage n'est qu'une suite d'études biographiques selon la méthode de Rossetti « Lives of famous poets », mais sans le même soin ni la même finesse). — Sir Bernard Burke, Reminiscences, ancestral, anecdotal a. historic ; Jos. Foster, Collectanea genealogica, I. — Burton, Camoens, his life a. his Lusiads, a. commentary. 2 vols. — Suite de la notice sur les ouvrages consacrés à Kant. — Horne Tooke's copy of Junius' letters (Bent). — A new view of Shakespeare's Will (J. C. Jeaffreson). — The dialect society. — Exhibitions of works of scandinavian art at Kinsington Museum.

N° 2849, 3 juin 1882 : Sir Thomas Brassey, The british navy, its strength, resources, and administration. 2 vols. (« exhaustive work »). Kettlewell, Thomas a Kempis a. the brothers of common life. — Sharp, The human inheritance, the new hope, motherhood. — Rob. Smith, The prophets of Israel a. their place in history to the close of the eigth century. — Horne Tooke and Junius' letters (Storr). — The educational endowments (Scottland) bill (Donaldson) — Col. Chester. — Notes from Dublin-Shelley's house at San Terenzo (Cesaresco). — Jos. Anderson, Scotland in early christian times, second series, the Rhind Lectures in archaeology for 1880 (« extremely interesting and instructive volume »). — The archaeological institute at Carlisle.

**Philologische Rundschau**, n° 22, 27 mai 1882 : H. Kallenberg, Zur Quellenkritik von Diodors XVI. Buche (E. Bachof : approbation). — Sidgwick, P. Virgili Maronis Aeneidos liber VI, 1879 ; id., lib. V, 1881 ; Cambridge, at the University Press (O. Brosin : éloges et critiques). — C. Julii Caesaris commentarii de bello Gallico erklärt von F. Kraner, 12. verbesserte Auflage von W. Dittenberger (Rud. Nenge : article de 12 colonnes et demie). — Victoris episcopi Vitensis historia persecutionis Africanae provinciae ex recensione Michaelis Petschenig (Dombart : mieux eût valu publier un Tertullien que de rééditer aussitôt après Halm un Victor Vitensis ; Petschenig n'estime pas à sa valeur le ms. de Laon ; éloges sur l'apparatus et l'index).

**Deutsche Rundschau**, juin 1882 : Ernst Haeckel, Indische Reisebriefe, III. Colombo. — Westerkamp, Die parlamentarische Regierung in England. — V. d. Goltz, Feldherren u. Feldherrenthum (étude très intéressante et instructive à propos du livre d'un Français, colonel d'artillerie en retraite, M. Desprels, « Les leçons de la guerre »). — O. Brahm, Gottfried Keller. — Der Maler Ivanow (Darstellungen aus der heiligen Geschichte von Alex. Ivanow. Berlin, Asher). — Literarische Rundschau : Jul. Rodenberg, Ferdinand Freiligrath. — Fr. Kapp, Die Wisbyfahrt. — Literarische Notizen.

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, n° 21, 24 mai 1882 : Vignoli, Mythus u. Wissenschaft (Baumann : des vues originales). — Remnants of early latin, selected a. explained for the use of students, by F. D. Allen (Keller : arrangement pratique et tout américain des inscriptions latines de la République jusqu'à la dictature de Sylla ; il faudrait en publier une traduction allemande, car ce petit livre est très utile et très commode).

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 26 Seizième année 26 Juin 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

## PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 23, 3 juin 1882 : Völter, Die Entsteh. d. Apokalypse. — Rolfus, Kirchengeschichte in chronolog. Reihenfolge v. d. Zeit d. Vatican. Concils bis auf unsere Tage. — Acta imperii inde ab Henrico I ad Henricum VI usque adhuc inedita, Urkunden d. Kaiserreiches aus dem X, XI u. XII Jahrhundert, zum ersten Male hrsg. v. Stumpf-Brentano. — Höffer (v.), Papst Adrian VI. 1522-1523. (Très intéressant, rempli de faits, l'auteur a travaillé à ce livre quarante années, mais il surfait Adrien, il le met « sur une hauteur inaccessible à ses contemporains », il le place au-dessus de Luther, etc.; la pensée fondamentale de l'ouvrage est donc tout à fait manquée; toutefois, répétons que le livre contient un grand nombre d'importants matériaux.) — Zwiedineck-Südenhorst, Venetianische Gesandschafts-Berichte über die böhmische Rebellion. 1618-1620. (Intéressant.) — K. Hillebrand, Zeitgenossen u. Zeitgenössisches. — Einbacher, Lexikon der Reisen u. Entdeckungen. (Fait d'une manière scientifique, malgré quelques erreurs.) — Von Bernhardi, Friedrich der Grosse als Feldherr. (Ouvrage d'une très grande et durable valeur, mais trop sévère pour le prince Henri.) — Benfey, Behandl. des auslautenden *a* in *ná* « wie » und *ná* « nicht » im Rigveda mit einigen Bemerk. über die ursprüngl. Aussprache u. Accentuation d. Wörter im Veda. — Weise, Die Griechischen Wörter im Latein. (Beaucoup de soin, exactitude minutieuse, l'ouvrage est un témoignage de l'activité infatigable de la science allemande.) — Zingerle, Kleine philolog. Abhandlungen (de fines remarques sur la phraséologie des poètes latins et leurs rapports entre eux). — Arm. de Bourbon, traité de la comédie et des spectacles, p. p. Vollmöller. — Hirschfeld, Ophelia, ein poet. Lebensbild v. Shakespeare, zum ersten Male im Lichte ärztlicher Wissenschaft. (Un médecin prouve dans cet ouvrage que la folie d'Ophélie est parfaitement decrite au point de vue médical.) — Richter, Aus der Messias-und Wertherzeit. (Bon travail.) — Mayerhofer, Die florentiner Niobegruppe, eine archäologische Studie. (Nouvelle solution, non convaincante au reste, du problème que soulève l'ordonnance primitive du groupe de Niobé, de Florence.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22, 3 juin 1882 : Fr. Zimmer, Galaterbrief u. Apostelgeschichte, ein exeget. Beitrag zur Geschichte des Urchristenthums. — Morselli, der Selbstmord. — Legoyt, Le suicide ancien et moderne (Gyzicki : travail complet, mais inférieur à celui de Morselli). — Pierret, Le décret trilingue de Canope (Erman : « le plaisir de faire imprimer de pareils travaux est si innocent qu'il peut sembler cruel de le troubler; mais le flot des travaux égyptologiques insignifiants a tellement grandi ces dernières années qu'il est temps de protester »). — Schulbaum, Neues vollständiges deutsch-hebraïsches Wörterbuch (Baethgen : peu satisfaisant). — Euripidis Phoenissae, rec. R. Klotz, edit. II quam cur. Wecklein (Hiller : très utile édition qui avance, par de nouveaux résultats, la critique et l'explication du texte). — Boltz, die hellen. oder neugriech. Sprache (Lambros : petit livre agréablement écrit et intéressant). — Heinemann, Ueber das Hrabanische Glossar; Wullner, Das Hrabanische Glossar u. d. ältesten bairischen Sprachdenkmäler (Steinmeyer). — Shairp, Aspects of poetry (ζα : recueil de conférences; l'auteur n'en fait qu'une par trimestre; ce que ses collègues d'Allemagne n'apprendront pas sans envie; ces études ont la forme de feuilletons; Shelley n'est pas compris). — Monumenta Hungariae historica, codex diplomaticus Hungaricus Andegavensis, p. p. Nagy. — Briefe u. Berichte des Generals u. der Generalin von Riedesel. — Noack, Hardenberg u. d. geheime Cabinet Friedrich Wilhelms III (Isaacsohn : erreur fondamentale; il ne faut pas se demander si les deux ministres de

cabinet ou si Lombard sont responsables de la politique prussienne de cette époque; ni les uns ni l'autre n'ont cette pleine responsabilité, puisque le roi ne suivait que ses propres inspirations; Lombard n'était, au reste, que l' « umbra » de son maître, il faudrait un livre pour réfuter ce livre). — DE BULMERINCQ, Le passé de la Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1878 (Caro : récit assez plat, quoique non sans savoir-faire et qui convient aux écoles de filles). — Plan des heutigen Jerusalems mit Umgebung bearb. v. K. ZIMMERMANN (« ein sehr interessantes culturgeschichtliches Bild »). — SEPP, Die Felsenkuppel eine Justinianische Sophienkirche u. d. übrigen Tempel Jerusalems. — Capitularia regum Francorum, p. p. BORETIUS. Tomi I pars prior (Sohm : travail qui restera un titre d'honneur de la science allemande). — Antiquarische Funde in Italien.

Theologische Litteraturzeitung, n° 11, 2 juin 1882 : BREDENKAMP, Gesetz u. Propheten, ein Beitrag zur alttestamentl. Kritik (Stade). — HILGENFELD, Hermae Pastor, graece e codicibus sinaitico et lipsiensi scriptorumque eccles. excerptis, editio altera emendata et valde aucta (Harnack). — Tertullians sämmtl. Schriften, aus dem latein. übers. v. KELLNER. 2 Bde. — LOOFS, Zur Chronologie d. auf d. fränk. Synoden d. heiligen Bonifatius bezüglichen Briefe d. Bonifaz. Briefsammlung. — SAALFELD, Luther's Lehre von der Ehe. — REUMONT (von), Vittoria Colonna. Leben, Dichten, Glauben im XVI. Jahrhundert (Harnack).

Philologische Rundschau, n° 23, 3 juin 1882 : ROGER, Euripide, Hécube, nouvelle édition, Delagrave. (Antédiluvien : jugement de dilettante sur la composition, plaidoyer désespéré pour l'unité de lieu, le reste de l'avant-propos insuffisant; il faut reconnaître la correction de l'impression ; emploi des expédients familiers aux Français: comme χώ pour καὶ ὁ ; notes d'interprétation s'adressant à des lecteurs bien faibles en grec ; les « verbes inusités » ὀλέω, μολω, etc., appelés à une nouvelle existence ; οἶσθα tiré de οἴδασθαι ; étymologies humoristiques, πόσις [mari] tiré de l'inusité πόω, boire; maint autre détail pourrait rendre la gaieté à un Allemand morose ; heureusement cette Hécube est une exception dans le pays du philhellénisme κατ' ἐξοχήν, où fleurissent des études extrêmement méritoires et fécondes sur la tragédie ; les renvois au théâtre classique français sont très instructifs ; il y a aussi des citations de poètes latins, Virgile surtout, mais bien trop peu de Sophocle et d'Euripide même; quant aux critiques modernes l'éditeur cite vaguement « les commentateurs », « les uns, les autres » : notes esthétiques superflues ; interprétations par paraphrase et délayage; la critique verbale et la métrique sont traitées avec une « Unwissenchaftlichkeit » étonnante ; texte suranné, en retard sur la vulgate hermannienne, qui a cinquante ans comptés ; de vieilles leçons ressuscitent comme si le Marcianus n'existait pas ; les meilleures conjectures de Henri Weil sont ignorées ; l'éditeur, sans nommer Hermann, déclare sa correction ἔστ' ὦ pour ἔστω fort judicieuse et d'une grande simplicité, mais il garde la mauvaise lecture dans le texte, en remarquant que ce vers, quoique assez intelligible, pris dans un sens absolu, ne se lie ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit.) — Mart. ERDMANN, De Pseudolysiae epitaphii codicibus, et, Pseudolysiae oratio funebris. (Karl Fuhr : bon.) — Ludwig MAJER, Proklos über die Definitionen bei Euklid (H. Weissenborn). — T. Macci Plauti Menaechmi in usum lectionum suarum edidit Johannes VAHLEN. (Fritz Schöll : peu de valeur pour le public ; comparer *Revue critique*, 1882, I, p. 361). — A. WALTHER, C. Julii Caesaris commentarii de bello Gallico (Rud. Menge : peut servir pour l'étude privée, non pour les classes). — Tabellarisches Verzeichnis der hauptsächlichsten lateinischen Wörter von schwankender Schreibweise, Gotha, F. A. Perthes (E. Krah : soumission un peu ironique aux règles posées dans la brochure).

Philologische Wochenschrift, n° 17, 20 avril 1882 : Ὁμήρου Ὀδύσσεια, ἔμμετρος μετάφρασις Ἰακώβου ΠΟΛΥΛΑ (cordialement recommandé). — Theodor Berndt, De ironia Menexeni Platonici (très estimable). — P. Thomas, M. Tulli Ciceronis pro A. Licinio Archia poeta oratio ad judices, Mons et Bruxelles, Manceaux (papier et impression plus élégants que dans l'édition Gantrelle de la 2e Philippique, mais ici manquent les figures ; n'est pas uniquement destiné aux élèves; courte introduction claire et précise ; texte établi avec prudence et méthode ; renvois plutôt trop nombreux à la grammaire de Gantrelle; explication très complète du fond ; impression correcte ; discussion de quelques détails). — Thomas Vécsey, Lucius Ulpius Marcellus, Budapest, en hongrois (important). — Notices sur des écrits pédagogiques : H. Griesbach, Ueber die allgemeine Bildung auf Gymnasien und Realschulen und über die Notwendigkeit der Gleichberechtigung beider Lehranstalten ; C. Mettenheimer, Die Zulassung der Realschul-Abiturienten zum medizinischen Studium und ihre mutmaassliche Bedeutung für den ärztlichen Stand; Rudolph Hofmann, Die praktische Vorbildung zum höheren Schulamt auf der Universität; Karl Schmelzer, Vom höheren Schulwesen ; A. von Bamberg, Zur Handreichung zwischen Kirche und Gymnasium. — Périodiques, etc.

Nos 18-19, 6 mai 1882 : Friedrich Matz, Antike Bildwerke in Rom mit Ausschluss der grösseren Sammlungen, nach des Verfassers Tode weiter geführt und herausgegeben von F. v. Duhn (Adolf Trendelenburg : article très élogieux ; il eût fallu joindre au texte des esquisses). — Eduard Zeller, Die Philosophie der Griechen. Register (utile). — Friedrich Kurts, Allgemeine Mythologie (Paul Stengel : assez satisfaisant; nombreuses critiques de détail). — Friedrich Brandscheid, Sophokles' Oedipus Tyrannos für den Schulgebrauch erklärt (H. Gleditsch : ne peut être recommandé). — K. Cumpfe, Aristophane critique d'Euripide dans les Grenouilles, en langue bohémienne (K. Neudörfl : l'auteur a fait de meilleurs travaux). — P. Ovidii Nasonis Ibis ed. R. Ellis (Henry Nettleship : méritoire). — Michel Latkóczy, traduction hongroise de Tibulle, la première complète. — Otto Eichert, Vollständiges Wörterbuch zu den Geschichtswerken des C. Sallustius Crispus. — C. Sallusti Crispi... erklärt von Rudolf Jacobs, achte verbesserte Auflage von Hans Wirz (A. Eussner). — Eugène Abel, Nos universités au moyen-âge, en hongrois. — Gustave Heinrich, La vie et les œuvres de Boccace, en hongrois. — Périodiques. Sociétés savantes. Fouilles. — Circulaire relative à l'introduction du nouveau plan d'études pour les gymnases prussiens (ce plan réduit le temps donné au latin et au grec, ainsi qu'à l'enseignement religieux et dans les basses classes à l'écriture ; il augmente le temps donné à l'allemand et au français, à l'histoire et à la géographie, aux sciences mathématiques, physiques et naturelles ; en tertia, secunda et prima on donne par semaine 2 heures à l'enseignement religieux, 2 ou 3 à l'allemand, 9 ou 8 au latin, 7 ou 6 au grec, 2 au français, 3 à l'histoire et à la géographie, 2 à l'histoire naturelle ou à la physique, 3 ou 4 aux mathématiques, qui comprennent les équations du second degré, la géométrie dans l'espace, la trigonométrie plane; les élèves ne liront pas de textes en allemand du moyen-âge; les chefs d'établissement ont la faculté de faire donner par un des maîtres un enseignement philosophique élémentaire). — Ordonnance créant pour l'Alsace-Lorraine un conseil supérieur de l'instruction publique (ce conseil ne s'occupe ni de l'Université, ni des écoles agricoles et commerciales). — Chronique (expédition archéologique autrichienne en Asie-Mineure, dirigée par M. Benndorf).

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

---

SEIZIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XIV)

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

---

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

---

SEIZIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XIV

---

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1882

ANNÉE 1882

# TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

## *ARTICLES*

### TABLE ALPHABÉTIQUE

## TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

### *Langues et littératures orientales.*

*Histoire du moyen âge.*



*Histoire moderne.*

*Littérature française* (moyen âge).



*Littérature française* (temps modernes).

*Langues et littératures germaniques.*

VARIÉTÉS



CORRESPONDANCES.



CHRONIQUE.

COMPTES-RENDUS DES SÉANCES DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

Séances des 23 et 40 juin, 7, 12, 21 et 28 juillet, 4, 11, 18 et 25 août, 1, 8, 15, 22 et 29 septembre, 6, 13, 20 et 27 octobre, 3, 10, 17 et 24 novembre, 1, 8 et 15 décembre 1882.

Comptes-rendus de M. Julien Havet.

---

## PÉRIODIQUES

### ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

---

#### ALLEMANDS

### Anglais



### Belges



### Danois



### Italiens



### Roumains



LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 3 Juillet — 1882



123. — A. de Rochas d'Aiglun. **L'Artillerie chez les anciens.** Tours, imprimerie Paul Bousrez. Extrait du *Bulletin monumental*, nos 2 et 3. 1882, 28 pages in-8°, plusieurs figures.

Notice sommaire par un officier supérieur du génie, dont l'érudition et la compétence sont bien connues, sur ce qu'on sait des machines de jet antiques; claire et intéressante. — En appendice, *Description de la machine aérotone,* par Philon de Byzance; traduction inédite d'A.-J.-H. Vincent. La machine aérotone a pour principe l'élasticité de l'air comprimé, par opposition aux machines qui ont pour principe l'élasticité d'une corde ou d'un ressort.

Relevons les lignes relatives aux origines de l'artillerie. « Les machines de jet étaient inconnues en Grèce à l'époque de la guerre du Péloponèse, car Thucydide, si précis en toutes choses, n'en parle pas; elles s'y introduisirent à propos du concours ouvert à Syracuse entre les ingénieurs de tous les pays par Denys l'Ancien, qui se préparait à attaquer Carthage, vers l'an 400 avant Jésus-Christ. Le premier emploi qu'en rapporte l'histoire eut lieu au siège de Motye par le même Denys (Diod., xiv, 51). »

Tite Live a beau parler (I, xliii, 3) de deux centuries de *fabri* qu'aurait organisées Servius Tullius, longtemps avant Denys et avant la guerre du Péloponnèse, *ut machinas in bello ferrent* [1] : ce n'est pas un témoignage si vague et si peu sûr qui prévaudra contre l'induction tirée du silence d'un Thucydide. Mais, en dehors des sujets de Servius, quelque peuple barbare a-t-il eu une artillerie avant les Grecs? « La plus ancienne mention de ces engins que l'on trouve dans l'histoire remonte environ à l'an 800 avant Jésus-Christ. Ozias arme les remparts de Jérusalem « de machines construites par un ingénieur pour lancer des traits et de

1. Non pas précisément pour *confectionner* des machines (de Rochas, p. 21).

« grosses pierres. » Deux siècles plus tard, Ezéchiel menace la ville sainte des *balistes* de *Nabuchodonosor*. » Il serait plus exact de dire : L'artillerie ayant pris naissance vers 400, l'auteur des *Paralipomènes* est très postérieur à cette date ; il attribue des machines à Ozias (II, XXVI, 15) sans se méfier de l'anachronisme [1]. Il en faut penser autant de l'auteur d'*Ezéchiel* si, dans son passage sur Nabuchodonosor (XXI, 22), les hébraïsants acceptent comme une traduction exacte du texte le βελοστάσεις de la version grecque.

Louis HAVET.

---

124. — **Die hellenische Dichtkunst, Skizzen** von E. SCHULZE. Gotha, F. A. Perthes. 1881, 132 pages.

Cinq chapitres absolument détachés sur Homère, sur Archiloque, Alcée et Solon, sur l'*Ajax* de Sophocle, sur les *Acharniens* et les *Grenouilles* d'Aristophane, enfin sur l'Anthologie grecque. C'est de l'histoire et de la littérature fragmentaires. M. Schulze ne nous dit pas pourquoi, en traçant ses « esquisses », il à fixé son choix plutôt sur tel poète que sur tel autre, sur Sophocle plutôt que sur Eschyle ou Euripide ; pourquoi il nous parle beaucoup de Solon et oublie complètement Pindare ; pourquoi, enfin, il passe tout d'un coup d'Aristophane à l'Anthologie sans nous laisser soupçonner l'existence de la poésie alexandrine. Evidemment M. S. a voulu dérober à la discussion le plan de son ouvrage, et nous n'avons qu'à constater le fait. Si M. Schulze ne se pique pas d'être complet, il se flatte encore moins d'être original. Il nous prévient dans sa préface qu'il a pris à O. Müller, à Fr. Jacobs, à E. Curtius, à Bernhardy et à d'autres le peu d'histoire littéraire qu'on trouvera chez lui et que les citations dont il se propose d'illustrer abondamment ses esquisses sont tirées des meilleures traductions allemandes connues, sauf cependant pour quelques épigrammes qu'il a traduites à ses périls et risques. « Le tout est destiné, dit-il, à une catégorie d'hommes cultivés qui ne peuvent puiser directement à la source. » Il eût mieux valu, pensons-nous, leur indiquer tout simplement un manuel de littérature grecque.

J. NICOLE.

---

125. — **Aristophanis Ranæ.** Recensuit Adolphus VON VELSEN. Leipzig, Teubner. 1881, un vol. in-8° de VI-141 pages.

Il y a à peu près un an, en rendant compte, ici même [2], de l'édition

---

1. Dans les *Rois* (IV, XIV-XV), on ne trouve rien sur l'organisation militaire attribuée par les *Paralipomènes* à ce Servius Tullius juif, Ozias ou Azarias.
2. *Revue critique* du 21 mars 1881.

des *Thesmophoriazusæ* de M. Fr. H. M. Blaydes, et en comparant cette édition avec celle de M. A. von Velsen, nous exprimions l'espoir que ce dernier savant, détourné d'Aristophane par sa collaboration au *Corpus Inscriptionum Atticarum* et à la publication des fac-similés de manuscrits avec Wattenbach, revînt à des études dans lesquelles il avait rendu d'éminents services. Nous ignorions que cet espoir fût si près d'être réalisé; en effet, M. V. est revenu à Aristophane; il a repris la recension, un moment interrompue, des œuvres du grand comique. La nouvelle édition des *Grenouilles* fait suite à l'édition des *Thesmophoriazusæ* [1] qui est de 1878, à celle des *Chevaliers* qui est de 1868. Il y a donc 14 ans que cette publication est commencée; espérons aujourd'hui que M. V. restera fidèle à Aristophane et qu'il nous donnera successivement toutes les œuvres qui nous restent du poète [2].

Une édition critique d'Aristophane était désirée depuis longtemps. Les dernières collations qu'on avait des mss. principaux, celles de Bekker et de Dindorf, étaient reconnues insuffisantes. Assurément, depuis, le texte du poète avait été amélioré, ces progrès sont sensibles dans les dernières éditions données par Meineke et Bergk; mais on manquait d'une base solide, la tradition du texte dans les mss. n'était pas connue d'une manière satisfaisante. M. V. prit pour tâche de la faire connaître : quand il vint en Italie, son but était parfaitement déterminé : il venait y recueillir l'apparat nécessaire pour former une édition critique telle qu'on l'exige aujourd'hui. Ajoutons que M. V. était prêt pour cette étude : depuis longtemps il s'occupait d'Aristophane; dès 1860, nous trouvons une série de corrections au texte du comique publiées dans un programme du gymnase de Saarbrück, et, de 1863 à 1866, le *Philologus* et le *Rheinisches Museum* contiennent fréquemment des travaux du même genre dus aussi à M. Velsen [3].

C'est en 1866 qu'il obtint un congé, lui permettant de quitter son gymnase de Saarbrück et de venir en Italie. La question, qu'il avait à étudier était complexe. Aristophane ne nous est pas parvenu dans un manuscrit qui soit la source de tous les autres ou dont la supériorité soit telle qu'il rejette ses rivaux dans l'ombre et rende leur secours inutile, comme c'est le cas, par exemple, pour Isocrate, Démosthène, Athénée, peut-être pour Eschyle et Sophocle [4]. Quatre des mss. d'Aristophane, qui

1. Nous avons malheureusement à déplorer ici un manque d'unité dans la publication : cette pièce a paru dans un programme du gymnase de Saarbrück, in-folio, les autres pièces sont dans le format des in-8° ordinaires de la maison Teubner. Rien de plus désagréable que ces irrégularités quand il s'agit d'une même collection.

2. Nous recevons le *Plutus*, qui forme le quatrième volume de la collection; nous en rendrons compte très prochainement.

3. Signalons aussi un article du même genre dans les *Symbola philol. Bonn. in honorem* Fr. Ritschelii collecta, 1864, fasc. I, p. 411 sqq. Après son retour d'Italie, M. A. v. V. a donné de nouveaux articles sur Aristophane dans les deux revues que nous avons citées.

4. In multis scriptoribus Græcis, *unum* solum testem habemus, cujus verba alii atque

sont en Italie, étaient considérés comme importants, le Ravennas, le Venetus et deux mss. de Florence Γ et Θ. Or, M. V. avait lui-même démontré (*Philologus*, XXIV, p. 124 sqq.) qu'il n'y avait aucun de ces manuscrits qui ne fût assez gravement altéré, que tous reproduisaient très imparfaitement la tradition commune, enfin qu'aucun d'eux ne pouvait suffire à lui tout seul pour constituer le texte. Cette insuffisance avait des degrés sans doute, mais elle était grande, même pour les meilleurs mss. M. V. avait donc d'abord à collationner très exactement ces quatre manuscrits; de plus, puisque le texte ici doit être constitué à l'aide de secours pris à des sources différentes, il avait à faire dans les bibliothèques italiennes, une enquête rigoureuse et à voir si, parmi les manuscrits jusque-là négligés, il n'y en avait pas quelqu'un qui pût être utile et fournir quelque secours.

Signalons d'abord deux résultats importants, fruits de ces recherches. L'édition *princeps* d'Aristophane, donnée par Alde Manuce à Venise en 1498, ne contient que neuf des onze comédies du poète; les deux qui manquent, *Lysistrata* et les *Thesmophoriazusæ*, furent publiées pour la première fois à Florence, en 1515, par B. Junti, d'après un manuscrit provenant de la bibliothèque d'Urbin[1]. Depuis Junti, ce manuscrit, qui paraissait appartenir à une bonne famille, avait disparu et la Juntine, qui le représentait, était considérée comme une des sources pour la constitution du texte de *Lysistrata* et des *Thesmophoriazusæ*. On n'avait pas cependant renoncé à tout espoir de retrouver l'Urbinas de Junti et M. V. moins que tout autre[2]. Tout en faisant ses collations, il fouillait les bibliothèques italiennes, en quête du manuscrit perdu. Il y a, dans ce fait de voir disparaître en pleine culture littéraire des documents, échappés à des siècles de barbarie et d'ignorance, quelque chose qui irrite; on ne se résigne pas facilement; et, malgré de trop nombreux mécomptes, on a toujours peine à croire que tout espoir est définitivement perdu. Le résultat ne fut pas pour M. V. tel qu'il l'avait peut-être rêvé : s'il retrouva l'Urbinas de Junti, il n'eut pas le bonheur de nous rendre un nouveau texte d'Aristophane[3]. Il se trouva, en effet, que le

---

alii sine fructu et cum novis semper erroribus repetunt. In quibusdam aliis *duo* idonei testes supersunt, quos qui audiverit habet omnia. Cobet. *Variæ Lectiones*, préf., p. XXIV. 2e édit.

1. « Venit, mi Francisce, expectata dies illa in qua ex *urbinate bibliotheca* antiquissimum Aristophanis exemplar nacti sumus, ibique inter aliis Λυσιστράτην καὶ Θεσμοφοριαζούσας... non alias visas comedias nacti sumus ». Préface de B. Junti.

2. Als ich in den Jahren 1866 and 67 in Italien war, habe ich natürlich in Rom nach jenem codex urbinas... eifrig gesucht, aber vergebens. Ebenso vergeblich war meine Mühe auf den übrigen italienischen Bibliotheken. A. v. Velsen, *Ueber den Codex Urbinas der Lysistrata und der Thesmophoriazusen*. Halle, 1871, p. 3.

3. Diese Abhandlung macht uns um eine Handschrift ærmer, um eine Kenntniss reicher, dit justement Wecklein en rendant compte de la brochure de M. Velsen. (*Philologischer Anzeiger*, 1877, p. 227.) M. V. avait noté, dans le ms. de Ravenne, des chiffres arabes et autres signes placés à côté du texte de Lysistrata et des Thesmophoriazusæ. C'est seulement en Allemagne, en étudiant ses collations, qu'il s'aperçut de

ms., d'après lequel avait été éditée la Juntine, n'était autre que le ms. de Ravenne. La découverte n'en était pas moins intéressante : elle éclairait l'histoire d'un manuscrit important, elle donnait la solution d'un problème relatif au texte du poète. De toute manière elle faisait honneur à la sagacité du savant.

Le second service rendu par M. V., c'est d'avoir signalé le premier l'importance de l'*Ambrosianus* M. « Is liber, diligentissime pictus, gravissimi in constituendis poetae verbis est momenti : utpote qui genuinam Aristophanis manum sæpe servaverit solus cum Ravennate, interdum quamvis raro solus [1].

L'édition des comédies d'Aristophane publiée par M. V. est purement critique ; l'éditeur ne s'occupe que de constituer le texte sans chercher à l'expliquer ; les notes, qui se trouvent au bas des pages, sont divisées en deux groupes, le premier est consacré aux conjectures tant du nouvel éditeur que des savants qui l'ont précédé [2], le second forme l'apparat critique. Cette dernière partie est de beaucoup la plus développée, c'est elle qui forme la valeur essentielle de l'ouvrage. Cette édition marque un progrès décisif ; elle donne à la critique, pour l'étude du texte d'Aristophane, cette base qui jusqu'ici lui faisait défaut. Quand M. V. aura terminé son œuvre, nous posséderons du poète comique une édition critique telle qu'il n'y en a de semblable que pour bien peu d'auteurs.

Il suffit de jeter les yeux sur cet apparat critique, pour voir avec quelle attention, avec quel scrupule les manuscrits ont été examinés : les particularités les plus insignifiantes en apparence ont été relevées avec le soin le plus minutieux [3], je me bornerai à un seul ordre de faits. Le manuscrit de Ravenne est du XIe siècle, l'accentuation y est irrégulière, mise généralement, mais assez souvent omise ; que M. V. relève avec soin toutes les *divergences* d'accentuation, cela est nécessaire, mais est-il bien utile d'indiquer absolument tous les cas où le copiste a *négligé* ici un esprit, là un accent ? Ainsi dans les *Grenouilles* : 51, ἔγωγ] ἐγωγ' et lemma [4] scholii εγωγ' R. — 69, κάτω;] κατω· R κάτω. U κάτω A κάτω; minio corr. ex κάτω· M. — 74, ἐστὶ] εστὶ R ἐστι V. — 82, εὔκολος] εὐκολος

la concordance que ces chiffres offraient avec la Juntina ; cette concordance était telle que le doute n'était plus possible sur l'emploi de ce ms. par Junti.

1. Préface de l'édition des Ἱππῆς (p. VIII) ; dans la préface des Βάτραχοι, l'auteur ajoute : Hunc codicem in Ranarum fabula certe e Ravennate non transcriptum esse docent vv. 201, 208, 274, alii, p. VI.

2. L'auteur n'a donné naturellement que les conjectures les plus dignes d'attention.

3. L'apparat critique des *Grenouilles* nous semble même plus développé que celui des *Chevaliers*.

4. On voit par cette citation que M. V. indique, à côté de la leçon qui est donnée par le texte, la leçon qui se trouve souvent dans les lemmes des scolies. C'est un soin dont il faut lui savoir gré ; la leçon du lemme diffère souvent de celle du texte, nous avons là deux témoignages appartenant à la même époque, il est utile de les connaître tous deux.

R. — 111, ἦλθες] ἦλθες R. — 117, πρὸς] προς R. *Ibid.*, ἀλλὰ] ἀλλα R. N'est-il pas permis de regarder un peu comme superflu le relevé si rigoureux de fautes qui ne sont d'aucune importance pour la constitution du texte et qui s'expliquent toutes par une cause générale parfaitement connue? Nous n'avons pas cependant le courage d'en faire un reproche à M. V. ; il y a dans cette édition un tel effort, une telle somme de travail qu'on ne voudrait pas croire qu'une partie de cette peine a été de la peine perdue. Il y avait, croyons-nous, un moyen bien simple d'éviter ces redites : il suffisait, à la fin de la préface, d'une note de quelques lignes, faisant connaître à la fois les deux ou trois fautes les plus fréquentes et quelques-unes des habitudes particulières à chacun des copistes. M. V. aurait gagné à cela d'alléger son bagage, ce qui n'est pas un mince avantage pour un travail de ce genre ; il y aurait gagné, ce qui est plus grave, d'être plus clair. Je prends un des deux exemples. Le ms. de Ravenne présente une particularité curieuse, le mot οὐχ est presque toujours suivi de l'apostrophe οὐχ'. Faudra-t-il relever perpétuellement cette particularité [1]? Et, si on la relève, que pensera de ce signe le lecteur qui n'est pas prévenu? Le négligera-t-il? Cherchera-t-il à lui attribuer une valeur? — Le copiste du Venetus met ordinairement le double point : pour indiquer la fin d'un discours. C'est un signe particulier, qui a sa valeur propre et qui n'exclut pas une autre ponctuation, ainsi *Grenouilles*, 25, ἐγώ :; Il y a à la fois un double point pour indiquer que le personnage a fini de parler, et un point d'interrogation, la phrase étant interrogative. Cette double ponctuation dans l'édition de M. V. est une énigme pour le lecteur [2].

Nous sommes convaincus qu'il est difficile dans une collation de pousser l'exactitude aussi loin que l'a fait M. V. dans les siennes; mais on sait combien les travaux de ce genre sont délicats ; si rigoureuse, si exacte qu'on suppose une collation, il sera toujours possible d'y trouver à reprendre. J'ai pu contrôler l'exactitude de la présente édition des *Grenouilles* sur trois des principaux mss. d'Aristophane, le Ravennas, le Venetus et l'Urbinas [3]; voici les observations que j'ai à proposer : 11, δῆτ' ἱκετεύω et non δῆθ' ἱκετεύω R. — 42, δήμητραν et non δήμητρα U. — 76, V. dit : « post prius o in πρότερον erasa est una littera U. » Un point seul a été gratté, — 85, τλήμων] τλίμων U. — 103, après ἀρέσκει V a un point d'interrogation formé ainsi : ., (Il y a d'assez nombreux exemples de cette ponctuation dans le ms.) — 330, τὴν devant ἀκόλαστον est aussi la leçon de V. — 359, πολίταις] πολίτης V (par abréviation de ης au-dessus du τ), πολῖ R.

Ce qui fait la valeur de cette édition, avons-nous dit, c'est la précision

---

1. Cf. sur les divers emplois de l'apostrophe, Gardthausen, *Griechische Palæographie*. Leipzig, 1879, p. 272.

2. Toutes ces particularités seront peut-être signalées dans le travail que M. V. a promis sur les mss. d'Aristophane : disputatione de universa librorum Aristophaniorum ratione in aliud tempus reservata. Préface des *Chevaliers*, p. VI.

3. Nous avons collationné de la pièce des *Grenouilles* les vers 1-100 et 324-370.

et la richesse de l'apparat critique ; elle a un autre mérite, moins important sans doute, mais qui ne doit pas être passé sous silence. M. V. ne s'est pas contenté de nous faire connaître la leçon des manuscrits, il a aussi payé de sa personne et essayé d'améliorer lui-même le texte. Quelques-unes des conjectures qu'il propose nous paraissent acceptables, la plupart sont ingénieuses, nous en citerons quelques-unes : 207, κυκνοβατράχων au lieu de βατράχων κύκνων (Bothe avait déjà proposé βατραχοκύκνων, ce qui est plus voisin de la leçon des mss.). — 405, καὶ τὸ au lieu de τόνδε τὸν. — 718, τοὺς καλοὺς καὶ τοὺς κακούς au lieu de τοὺς καλούς τε κἀγαθοὺς (Meineke avait proposé τοὺς κακούς τε κἀγαθούς). — 1011, μοχθηροὺς τούσδ'; R et A ont μοχθηροὺς, V. μοχθηροτέρους τ', V et M μοχθηροτάτους,. — 1301, πορνῶν μελῶν au lieu de πορνιδίων. La conjecture du v. 15 est très ingénieuse :

σκεύη ποτ' εἰ φέρουσιν ἐν κωμῳδίᾳ ;

Il y a cependant un enchevêtrement de deux propositions commençant toutes deux par εἰ (εἴπερ 13 et εἰ 15) qui n'est pas d'un bon effet. Ce vers a été considéré comme interpolé et avec raison, à ce qu'il semble.

Souhaitons en terminant que M. Velsen poursuive l'œuvre commencée : il rend un service signalé à tous les amis d'Aristophane, c'est-à-dire à tous ceux qui s'occupent de l'antiquité classique. Espérons que les retards, qui nous ont fait attendre les nouveaux volumes, ne se reproduiront pas, et que les comédies, qui nous manquent encore, viendront toutes au jour chacune à son temps et à son heure. C'est par ce souhait que nous avons commencé, c'est aussi par ce souhait que nous voulons terminer ce compte-rendu.

Albert MARTIN.

---

126. — V. JAGIC. **Specimina linguæ palaeslovenicæ.** Un vol. in-8° de 147 p. Saint-Pétersbourg, 1882. Imprimerie de l'Académie des sciences.

Le recueil que nous offre M. Jagic est évidemment un manuel d'enseignement ; l'auteur a voulu réunir dans une chrestomathie portative et peu coûteuse les textes les plus importants pour l'étude de la langue slavonne sous sa forme la plus ancienne et la plus pure. Ce petit recueil est plutôt le livre du maître que celui de l'élève ; il ne donne aucun renseignement chronologique sur les textes qu'il renferme, aucun commentaire. Il se contente de signaler les variantes. Une bonne partie des morceaux est imprimée en caractères glagolitiques ; c'est là une innovation utile ; car les chrestomathies glagolitiques sont rares et les étudiants — je parle des étudiants russes, — n'ont guère l'occasion de s'exercer à la lecture de cet alphabet difficile [1]. Un index slavon gréco-latin accom-

1. M. Miklosich n'a pas osé imprimer en glagolitique les textes qui accompagnent sa *Formenlehre*. « Diese stücke, dit-il, in der urschrift abdrucken zu lassen, davon hielt mich die besorgniss zurück, sie mœchten dann nicht gelesen werden. »

pagne ce recueil ; l'exécution typographique en est remarquable : mais il serait à désirer qu'un nouveau tirage fût fait sur un papier plus solide, moins transparent et collé autant que possible.

L. L.

---

127. — **Fausts Leben,** von Georg Rudolf WIDMANN, herausgegeben von ADELBERT VON KELLER (146ste Publication des Litterarischen Vereins in Stuttgart [Tübingen]). Tübingen. 1880, in-8°, 737 p. — Prix : 20 mark [1].

Tous les admirateurs et amis de Gœthe seront reconnaissants à M. Adalbert de Keller d'avoir reproduit dans une des publications du *Litterarischer Verein* de Stuttgart-Tubingue le remaniement que Nicolas Pfitzer fit paraître en 1674, à Nuremberg, chez Endter, du *Faust* de George Rod. Widmann (*Das ärgerliche Leben und schreckliche Ende dess viel-berüchtigten Ertz-Schwartzkünstlers Johannis Fausti, erstlich, vor vielen Jahren, fleissig beschrieben, von G. R. Widmann, ietzo, aufs neue übersehen, und so wol mit neuen Erinnerungen, als nachdencklichen Fragen und Geschichten, der heutigen bösen Welt, zur Warnung, vermehret, nebst vorangefügtem Bericht Conradi Wolff: Platzii, weiland der heiligen Schrifft Doctorens, von der greulichen Zauberey-Sünde ; und einem Anhange, von den Lapponischen Wahrsager-Pauken, wie auch sonst etlichen zaubrischen Geschichten*). Il est certain que Gœthe et le peintre Müller ont connu l'œuvre de Widmann et lui ont emprunté quelques traits. M. A. de Keller fait, à la fin du volume, de très brefs rapprochements entre le *Faust* de Widmann et celui de Gœthe (pp. 145, 439, 606), mais sans les faire tous, parce qu'il se réserve de traiter plus amplement le sujet, et de citer ailleurs d'autres passages du *Faust* de Gœthe qui rappellent le *Faust* de Widmann mot pour mot (*welche wörtlich an unser Buch anklingen*, p. 728). On remarquera surtout (p. 439) le passage où chaque buveur, croyant saisir le raisin, et levant son couteau, s'aperçoit soudain qu'il tient dans sa main le nez de son voisin [2]. M. A. de Keller a reproduit le texte avec tout le soin et toute l'exactitude scrupuleuse qu'on lui connaît ; il n'a rien changé à la ponctuation et à l'orthographe de l'édition de 1674, sauf dans quelques cas où il suffisait de faire une très légère modification pour rendre le texte plus clair. Le volume, comme toutes les publications du *Litterarischer Verein,* est beau et très nettement imprimé.

A. C.

---

1. Tout exemplaire des publications du *Litterarischer Verein* de Stuttgart coûte, pris isolément, 20 mark ; mais, en s'abonnant pour un an, également à 20 mark, on reçoit un exemplaire de toutes les publications du *Verein* parues dans l'année de l'abonnement. Rappelons encore que le siège de l'administration du *Verein* est à Tübingen, et non à Stuttgart.

2. Voir la scène de la cave d'Auerbach ; cp. aussi, p. 145, le passage où l'esprit se déclare le fidèle serviteur de Faust.

128. — **Notes critiques et biographiques sur Rotrou**, par M. Léonce Person. Paris, Cerf, 1882, in-8°.

Voici une intéressante brochure, qui, dans les quarante-quatre pages dont elle se compose, contient plus de faits curieux qu'on n'en trouve quelquefois dans de gros volumes.

Fort économe de phrases inutiles, l'auteur de ce travail, au lieu de répéter pour la centième fois ce que tout le monde sait, précise les points incertains et réunit quelques documents nouveaux.

D'ordinaire on fixe la naissance de Rotrou au 21 août 1609 et sa mort au 28 juin 1650. Ces dates ne sont point rigoureusement exactes; ce sont celles du baptême du poète et de son inhumation. Comme il mourut de la peste, son enterrement a dû suivre sa mort de très près, mais, quant au baptême, il est bien probable qu'il est postérieur de plusieurs jours à la naissance.

M. Léonce Person écarte avec une vigilance fort judicieuse tout document qui n'est pas d'une authenticité incontestable. Il en est du reste plusieurs, de fabrication récente, dont la fausseté n'était pas fort difficile à établir.

Tel est, entre autres, un prétendu autographe adressé, dit-on, par Rotrou à son frère, et où se trouve ce beau passage si connu : « Les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Le faussaire a évidemment copié cette lettre dans un *Dictionnaire historique* publié en 1822, mais ce texte est lui-même supposé à l'exception de ce que nous venons d'en citer. Ce court fragment, qui seul paraît incontestablement de Rotrou, se lit, dès 1728, dans une notice des plus exactes, insérée dans les *Singularités historiques* de D. Liron, et rédigée à l'aide de renseignements fournis par Pierre de Rotrou de Saudreville, frère du poète. Ce morceau y est rapporté comme extrait d'une lettre de Rotrou adressée par lui, non à ce frère, comme on l'a prétendu depuis, mais à M^me^ de Clermont d'Antraigue, qui lui avait proposé de venir, pendant l'épidémie, habiter son château situé à une lieue de Dreux.

Du reste, les documents apocryphes relatifs à Rotrou que M. P. a signalés ne sont pas les seuls. On a, par exemple, beaucoup parlé, il y a quelques années, d'une fausse lettre de Corneille à ce poète. L'hospitalité fastueuse qu'elle a reçue bien mal à propos dans les vitrines du British Museum lui avait valu une grande notoriété, et même, auprès de quelques personnes, une autorité des moins justifiées. Corneille y manifeste la crainte que l'Académie « se laisse *influencer* » par le cardinal de Richelieu. Ce néologisme aurait dû suffire pour découvrir la fraude, mais, comme elle n'est pas encore évidente pour tous, M. P. aurait dû la signaler.

Rotrou n'est pas un créateur; il a surtout transporté sur la scène française des pièces habilement imitées des littératures anciennes ou

étrangères. On l'avait constaté pour beaucoup d'ouvrages ; M. P. ajoute à la liste des emprunts du poète : *Les deux pucelles*, dont le point de départ est une nouvelle de Cervantès, *las dos Doncellas* et *la Bague de l'oubli*, tirée de *la Sortija del olvido* de Lope de Vega ; enfin, ce qui est plus important, il constate que le *Saint-Genest*, toujours cité comme l'œuvre la plus originale et la plus personnelle de Rotrou, est également imité de Lope, et que, beaucoup plus anciennement, cette légende avait inspiré à nos vieux auteurs dramatiques un mystère de *Saint-Genis*.

M. P. nous apprend qu'il l'a « fait copier ». Si c'est avec l'intention de le publier quelque jour, il fera bien de revoir cette copie avec soin, car les quelques vers qu'il a cités sont remplis de fautes de toutes sortes. Je pourrais le prouver par de nombreux exemples, je me contenterai du suivant : Genis voulant démontrer la Trinité à l'empereur, à l'aide des arguments habituels du moyen âge, lui indique les diverses « choses » qu'on peut remarquer dans une pomme bien qu'elle demeure une :

La premiere, c'est la colleur,
La seconde, si est loudeur,
La tierce, c'est la saveur bonne,

La copie ne respectant ni le sens, ni même la mesure du vers, donne, au lieu de *loudeur* (l'odeur), « la lourdeur ».

M. P. n'a pas seulement indiqué les sources des œuvres de Rotrou ; il s'est aussi préoccupé des imitations qu'on en a faites. « Feu M. Edouard Fournier, dit-il, nous apprend que le spirituel Carmouche a tiré de l'*Hypocondriaque* de Rotrou un de ses proverbes les plus amusants. Voilà encore une découverte à faire : pour notre compte, nous n'avons rien trouvé dans les œuvres de Carmouche qui rappelât de près ou de loin *l'Hypocondriaque* de Rotrou, mais l'indication d'Edouard Fournier mérite d'attirer l'attention. » Nous n'avons pas poursuivi cette recherche, mais nous soumettons à l'auteur une conjecture, qui nous semble vraisemblable et qui expliquerait son insuccès. Jamais Carmouche, auteur de vaudevilles, n'a fait de proverbes, il me semble donc probable qu'il y a une coquille dans l'article cité de la *Patrie*, et qu'au lieu du nom de Carmouche il faut lire celui d'un très célèbre et surtout très fécond auteur de proverbes : Carmontelle.

M. Léonce Person ne s'est pas contenté de réunir des faits nouveaux, il a recueilli un sonnet de Rotrou, placé en tête de la *Coutume de Châteauneuf* de Du Lorens et qu'aucun bibliographe n'avait encore signalé. C'est dire combien cet opuscule sera important à consulter pour tous ceux qui, à l'avenir, s'occuperont de l'ami et du rival de Corneille.

Ch. Marty-Laveaux.

129. — **Klinger in der Sturm-und Drangperiode,** dargestellt von M. Rieger. Mit vielen Briefen. Darmstadt, Arnold Bergstræsser. 1880, in-8°, xii et 440 p. — Prix : 8 m. 60.

On attendait depuis longtemps avec impatience l'ouvrage de M. Rieger sur Klinger [1]. A la nouvelle que M. R. préparait une biographie de l'auteur des *Jumeaux,* M. Weinhold, qui avait commencé le même travail, l'abandonnait aussitôt et envoyait à M. R. les matériaux qu'il avait rassemblés. M. R. est le petit-neveu de Klinger [2]; il a eu entre les mains une foule de documents relatifs à son grand-oncle; et, quoique sa mère, dont il invoque souvent le témoignage, n'ait jamais vu Klinger, il a pu parler du poète d'après de précieuses traditions de famille. L'ouvrage aura deux volumes; le premier, paru il y a près de deux ans [3], est consacré à la vie et aux œuvres de Klinger durant la période d'orage.

M. R. expose dans le premier chapitre de son volume la jeunesse et l'enfance de Klinger à Francfort. Klinger est né le 17 février 1752 dans la même ville que Gœthe; son père était *Konstabler* ou officier de police, il mourut en 1760; sa veuve, chargée de trois enfants et d'une vieille mère, se fit blanchisseuse; au temps de la foire, elle vendait des pierres à feu et des billes. M. R. fait justice des légendes qu'on a racontées sur l'enfance de Klinger; ce qui est sûr, c'est que le jeune Maximilien eut des protecteurs qui le firent entrer au gymnase de Francfort et qu'il trouva sur les bancs de sa classe un écolier plus misérable que lui-même, un orphelin, Authäus, qui devint son ami et son protégé. Toutefois la pauvreté des Klinger était extrême, et Maximilien dut s'engager dans la troupe des *Currendschüler* qui chantaient des cantiques aux enterrements; en même temps, il remplissait au gymnase l'office de *calefactor* ou, comme on dit dans nos lycées, de chauffeur, et avait, en conséquence, une chambrette dans l'établissement; c'est ainsi qu'il n'y a pas longtemps encore le *tapin* de nos collèges était toujours un boursier. Enfin, Klinger donnait des leçons particulières, afin d'amasser le petit pécule nécessaire à son entretien pendant les futures années d'université. En 1772, il quitta le gymnase, mais ce n'est que le 16 avril 1774 qu'il se fit inscrire comme étudiant à la faculté de droit de Giessen.

De 1772 à 1774, il fréquenta Kayser, H. L. Wagner, Gœthe, etc.; toute cette jeunesse était unie par la commune admiration de Shakspeare, tous étaient *shakspearefest*; c'est, dit-on, dans la chambre de Klinger que fut écrite et récitée la « farce » de Gœthe, *Dieux, héros et Wieland.* Mais, selon M. R., Klinger avait déjà connu Gœthe dans son enfance et joué avec lui; les vers connus *an diesem Brunnen hast auch du gespielt* et *eine Schwelle hiess ins Leben,* etc., lui paraissent prou-

1. On sait que Klinger est un des dramaturges les plus violents de la période d'orage. C'est à lui que cette période doit son nom; *Sturm und Drang* est le titre d'un drame de Klinger.

2. Il est le petit-fils d'Agnès Klinger.

3. Nous ne l'avons reçu de l'éditeur qu'à la fin de 1881.

ver que la famille de Klinger a demeuré quelque temps dans le voisinage de celle de Gœthe (dans le bâtiment que le conseiller Gœthe fit abattre en 1755); et Klinger ne dit-il pas qu'il a passé bien des heures auprès de Mme Gœthe *(Frau Aja)* cloué sur une chaise et écoutant des contes?

Le deuxième chapitre du livre est intitulé *Giessen*. M. R. y raconte la vie solitaire que menait Klinger, sa liaison avec Höpfner, à qui Gœthe l'avait recommandé et qui lui offrit une chambre dans sa maison, son amitié pour Schleiermacher, le futur fondateur du musée de Darmstadt, la passion sentimentale qu'avait vouée Albertine de Grün au jeune étudiant, les visites que firent au dramaturge déjà célèbre — au rival de Lenz et de Gœthe, — les Stolberg, F. H. Jacobi, Miller, Boie. M. R. analyse longuement, en citant les jugements des critiques de l'époque, les drames que Klinger composa durant son séjour à Giessen : *Otto, das leidende Weib, Donna Viola, Die Zwillinge* (où il aurait fallu citer, au moins en note, l'opinion d'Erich Schmidt, adoptée par M. R. *Anzeiger*, 1877, p. 199), *Pyrrhus, die neue Arria, Simsone Grisaldo*. Au bout de deux ans [1], Klinger, brouillé avec Höpfner, quitta Giessen et se rendit à Weimar pour y tenter la fortune; l'éclatante faveur que Gœthe avait trouvée auprès du grand-duc attirait tous les « génies » de l'époque. Mais Klinger se rendit impossible; il dut partir; M. R. raconte avec grand détail cette déconvenue du poète, ses relations avec l' « apôtre » Kaufmann, l'impression que produisirent sur la cour de Weimar et sur Gœthe ses prétentions excessives et ce qu'on appelait alors le *genialisches Treiben*, etc. La vie de Klinger, après son départ de Weimar, fut semée d'aventures; il suivit, en qualité de « dramaturge », la troupe d'acteurs de Seyler à Dresde et à Mannheim; puis il alla passer quelque temps à Dusseldorf chez Jacobi, revint à Francfort, et accepta l'hospitalité que le beau-frère de Gœthe, G. Schlosser, lui offrait à Emmendingen. A ce moment éclatait la guerre de la succession de Bavière; Klinger s'engagea dans un corps de volontaires; il fut fait lieutenant; il rêvait déjà un brillant avenir militaire; mais la campagne fut courte; Klinger ne combattit même pas et fut congédié. Enfin, après avoir mené une existence vagabonde et couru de mécompte en mécompte et de déception en déception, il obtint, par l'entremise de Schlosser et à la recommandation du duc Frédéric-Eugène de Montbéliard, un brevet de lieutenant dans l'armée russe; il partit pour Pétersbourg en septembre 1780. Son temps d'épreuves était fini; le bouillant dramaturge fera place au stoïque romancier; le misanthrope se pliera aux exigences du monde; après bien des aigreurs et des souffrances, l'aventurier va devenir général et l'un des plus hauts fonctionnaires de la Russie.

Chemin faisant, M. R. apprécie les œuvres de Klinger durant cette

---

1. L'ouvrage comprend six chapitres : I. *Kindheit und Jugend in Frankfurt*. II. *Giessen*. III. *Weimar*. IV. *Bei Seyler*. V. *Bei Schlosser und im Kriege*. VI. *Nach dem Kriege, Zürich, Emmendingen und Basel*.

partie de sa vie : *Sturm und Drang, Stilpo, Orpheus* (où il montre fort bien l'imitation de Crebillon et de Wieland), *Plimplamplasko* (où il rejette la collaboration de Pfeffel et doute de celle de Lavater), etc.; il fait une étude approfondie de chacune de ces productions, en expose l'origine et le sujet; quiconque voudra connaître Klinger et la période à laquelle il a donné et le nom et le mot d'ordre, devra recourir à ces analyses si consciencieuses et si étendues.

Quelques esprits difficiles pourront reprocher à M. R. d'être parfois trop long; on ne lui en voudrait pas d'avoir glissé par instants sur certaines circonstances, d'avoir donné à plusieurs épisodes moins de développements, d'avoir attribué à de menus détails moins d'importance. On lui aurait su gré d'apprécier l'*Orphée* en une seule fois, et non partie par partie, selon l'ordre chronologique. Et pourtant, M. R. a eu raison de ne pas séparer la vie et les œuvres de Klinger, d'exposer les circonstances qui ont influé sur les écrits du poète, de suivre Klinger pas à pas dans les diverses situations d'esprit d'où naissaient ses poésies et ses drames; presque tout ce que Klinger a composé a, comme dit M. R. à propos de *Simsone Grisaldo,* une « valeur subjective » (p. 141); et n'est-ce pas pour gagner le prix proposé par Schröder qu'il a composé les *Jumeaux?* On pourra également chicaner M. R. sur quelques jugements un peu exagérés; M. R. n'est pas impunément le descendant et le biographe de Klinger; il est, ce nous semble, quelquefois trop indulgent pour son grand-oncle, et il donne par endroits au héros de son livre une louange excessive. Il a tort de regarder l'action d'*Otto* comme plus dramatique et plus tragique que celle de *Götz de Berlichingen* (p. 42), et, si dur que lui semble le jugement des deux Lessing sur la *Neue Arria,* il est celui de tous les critiques (pp. 125-128). Mais après tout, c'est précisément parce que Klinger était sympathique à M. R. que nous possédons cette belle biographie; l'auteur a traité dignement son sujet parce qu'il l'avait abordé avec amour et un respect presque filial. Dirons-nous encore que dans un livre où l'auteur s'écarte quelquefois de son sujet proprement dit, où il nous présente assez longuement les amis de Klinger, où il nous donne de minutieux détails sur la troupe de Seyler, on s'étonne de ne pas trouver une peinture plus développée des mœurs des étudiants de Giessen? Quoique Klinger fît profession de « détester la vie académique », il est certain que la grossièreté et la brutalité presque proverbiales des étudiants de Giessen n'ont pas dû rester sans influence sur son caractère déjà rude et fougueux; une pièce du temps de Gottsched représente l'étudiant d'Iéna sous le nom de *Ungestümm ;* l'étudiant de Giessen, et Klinger lui-même à cette époque de sa vie, méritent ce nom. Pourrait-on aussi faire observer à M. R. qu'il n'a pas marqué en traits assez précis et assez forts le caractère général de la littérature du temps; qu'il n'a pas mis suffisamment en relief le rôle de Klinger dans l'ensemble de cette singulière époque littéraire; qu'il n'insiste pas sur la langue de Klinger, langue forte et drue, assez semblable

au personnage lui-même, qui, porté aux extrêmes, ne voit dans tous ceux qui l'entourent qu'un grand homme ou un imbécile *(ein herrlicher Junge oder ein Scheisskerl)*, comme dit M. R. (p. 168). Il est vrai que, là encore, M. R. pourrait objecter qu'il n'a voulu étudier spécialement que la vie et les œuvres de Klinger et qu'il a laissé aux histoires générales de la littérature ou à MM. Erich Schmidt et O. Erdmann la tâche de marquer la place de Klinger dans la période d'orage.

Mais ce volume, d'ailleurs magnifique d'exécution, orné d'un portrait de Klinger d'après un dessin au crayon de Gœthe (janvier 1775), est si instructif, il renferme tant d'analyses pénétrantes et complètes (du reste difficiles à faire, car il y a des pièces de Klinger qui sont un véritable fouillis), tant d'aperçus nouveaux, tant d'informations inédites qu'il vaut mieux exprimer à l'auteur notre reconnaissance que de nous attarder à de menues critiques. On ne savait pas grand chose, dit M. R. dans sa préface, de la vie de Klinger, et l'on n'avait pas une connaissance profonde et suivie de ses œuvres; grâce aux recherches de M. R., grâce aux résumés et aux citations qui remplissent son premier volume, on connaîtra désormais la jeunesse si tourmentée du poète et ses œuvres devenues presque inaccessibles. Enfin, l'appendice du volume a une grande valeur; *mit vielen Briefen*, dit le sous-titre de l'ouvrage; c'est dans l'appendice qu'on trouve ces « nombreuses lettres » de Klinger; il y en a cinquante-sept, dont vingt-huit adressées à Schleiermacher, et les autres à la mère et aux sœurs de Klinger, au peintre Müller, etc.; quinze sont datées de Weimar. A ces lettres qui forment, selon l'expression de M. R., tout un fond de matériaux biographiques et qui suffisaient pour le rendre supérieur à quiconque aurait traité le même sujet, sont jointes quatorze lettres du compositeur Kayser, adressées également à Schleiermacher. Il ne nous reste qu'à souhaiter à M. Rieger le prompt et heureux achèvement de sa publication; puissions-nous avoir bientôt le second volume qui nous représentera Klinger dans la pleine force de son talent et « dans la maturité de la vie » *(in der Reife des Lebens)*, et qui sera plus important, plus attachant encore que son aîné, car il sera consacré aux meilleures œuvres de Klinger, à ses romans, où, selon les mots de Gervinus (IV, 663), l'éternel contraste entre l'idéal et le monde, le cœur et la raison, l'enthousiasme et le sang-froid, la vertu et le vice, le poète et l'homme du monde, l'ange et le diable, Dieu et la bête, a occupé le poète devenu un grave penseur.

A. CHUQUET.

---

130. — **Jerl und Bætely**, ein Singspiel, von Gœthe, in der ursprünglichen Gestalt zum ersten Male hrsg. Leipzig, Veit. 1881, in-8°, XXXII et 47 p. — Prix : 2 mark.

M. Arndt, l'historien, s'est déjà fait connaître comme un des plus distingués des *Gœtheforscher* et nous avons parlé ici même de la belle et

excellente édition qu'il a donnée des lettres de Gœthe à Auguste de Stolberg. Avant cette publication, il avait fait paraître la première rédaction de l'opérette *Jeri et Bätely*; il a eu, cette fois encore, la modestie de ne pas mettre son nom en tête de l'édition; on ne le trouvera qu'à la fin de l'introduction. Malgré cette discrétion, M. A. n'échappera pas à nos éloges. On lui saura le plus grand gré d'avoir découvert et publié avec tant de soin et dans un petit volume de l'aspect le plus coquet l'idylle dramatique de Gœthe sous sa première forme [1]. On ne connaissait jusqu'ici *Jeri et Bätely* que dans la rédaction définitive adoptée par Gœthe en Italie et publiée dans l'édition des œuvres complètes en huit volumes (chez Goschen); la première, que donne aujourd'hui M. A., nous semble préférable; elle a plus de fraîcheur et de grâce; on y trouve tout le charme et l'élan d'une production de premier jet; enfin, elle offre de grandes différences avec la seconde; (la jeune fille y demeure, non pas avec son père, mais avec sa mère et beaucoup d'endroits que Gœthe a depuis mis en prose, sont en vers, parce qu'ils étaient destinés à être chantés, etc.) M. A. donne dans son introduction des détails intéressants sur la composition de *Jeri et Bätely*, sur la représentation de l'opérette à la cour de Weimar, sur le ms. qui renferme cette 1re version, sur les variantes qu'offre le texte jusqu'ici connu; il s'élève contre les critiques qui veulent voir à tout prix dans *Jeri et Bätely* des allusions à la société de Weimar. Cette publication de M. Arndt aura été, pour parler comme l'éditeur, un don agréable aux amis de Gœthe et à M. Zarncke, à qui elle est dédiée.

C.

---

131. — **Correspondance diplomatique du baron de Staël-Holstein**, par M. L. Léouzon le Duc. Hachette, 1881, in-8°, 416 p.

Ces extraits de la correspondance du baron de Staël sont fort intéressants pour l'histoire intérieure de la France et pour l'histoire des relations entre la France et la Suède de 1786 à 1792. C'est la partie principale du volume (1 à 254). Les historiens de la Révolution y trouveront nombre de notes à relever, moins sur les événements mêmes, qui sont en grande partie élucidés, que sur les impressions des contemporains — dont on ne saurait jamais assez se pénétrer et qu'on a trop rarement l'occasion de saisir sur le fait. C'est le prix des correspondances diplomatiques quand elles sont bien faites. Celle du baron de Staël est remarquable. Il était merveilleusement placé pour observer et pour savoir. Le volume contient un court résumé (pp. 255 à 271) des deux missions de Staël à Paris en 1793 et 1795. Il est bien regrettable que l'éditeur n'ait pas pu (voir p. 11) nous donner la correspondance d'alors, car nous sommes particulièrement pauvres en témoignages contemporains sur cette pé-

---

1. Le ms. se trouve à la bibliothèque de Gotha.

riode. Les extraits s'arrêtent précisément au moment où l'on aurait désiré les voir se multiplier. On le regrette d'autant plus que les rapports de Brinkman, chargé d'affaires de Suède à Paris en 1799, sont remplis d'intérêt : c'est la partie la plus neuve du volume, et l'on y voit, par un exemple frappant, quel eût été le prix de rapports du même genre sur le Comité de salut public et la Convention.

A. S.

---

## VARIÉTÉS

### La « Revue de l'extrême Orient »[1].

De toutes les études orientales, la moins répandue, en France, est celle de l'Extrême-Orient. Cette immense région est pourtant intéressante à bien des titres, que l'on s'attache à son histoire intérieure ou que, pour l'étudier, on se place au point de vue de ses relations avec le monde indien et le monde musulman. Depuis quelques années, pourtant, la Chine, le Japon, l'Indo-Chine et la Malaisie ont été, chez nous, l'objet de publications importantes qui commencent à éveiller la curiosité de nos érudits. La création de la *Revue*[1] que nous annonçons nous paraît répondre à un véritable besoin et le nom de son fondateur, M. Henri Cordier, nous est un sûr garant de l'esprit qui animera ce nouveau recueil, auquel nous souhaitons longue vie et prospérité.

La *Revue* admet dans son cadre des articles de fond, des mélanges, un bulletin bibliographique, une chronique, des questions et réponses et enfin une bibliographie. On voit qu'ici encore c'est la *Revue historique* qui a servi de modèle : on n'en pouvait choisir de meilleur.

Le premier numéro débute par une statistique des sexes, au Japon, due à M. Léon Metchnikoff, après laquelle vient une biographie du célèbre sinologue russe Palladius. Sous le titre de « Documents inédits pour servir à l'histoire ecclésiastique de l'Extrême-Orient, » M. Cordier publie ensuite la correspondance du P. Foucquet avec le cardinal Gualterio. L'histoire des peuplades de la Chine orientale, extraite de l'histoire de la dynastie des Han postérieurs, et traduite en anglais par M. A. Wylie, forme une importante contribution au présent fascicule. M. Moura nous retrace, après, son voyage de Phnom-Penh à Pursat, en compagnie du roi de Cambodge, et décrit la pagode d'Oudoug ornée de peintures représentant les principaux épisodes de la vie du Buddha. Vient enfin le commencement d'une liste, dressée par M. Cordier, des manuscrits relatifs à la Chine conservés dans les bibliothèques de l'Europe.

---

1. *Revue de l'extrême Orient* publiée sous la direction de M. Henri Cordier. Tome premier, n° 1, janvier-février-mars. Paris, Ernest Leroux, 1882. In-8.

Signalons, dans les Mélanges, un article étendu de M. Cordier sur la presse européenne en Chine, et la traduction du traité entre la Russie et la Chine, concernant le rétablissement de l'autorité chinoise dans le pays d'Ili, qui était occupé depuis 1871 par les armées russes. M. G. Devéria décrit ensuite un ingénieux procédé d'estampage usité en Chine et qui fournit d'excellentes reproductions des inscriptions en blanc sur fond noir. Le même savant répond, plus loin, à une question posée dans la *China Review* et tendant à savoir s'il existe des Chinois musulmans se rendant en pèlerinage à la Mekke. La réponse est affirmative, et M. Devéria nous donne, en outre, d'après une relation chinoise, l'itinéraire d'un pèlerin chinois, étape par étape, jusqu'à Jérusalem et l'Egypte. Nous ferons observer, à ce propos, que les noms géographiques auraient dû être transcrits d'après une méthode uniforme. Ainsi nous ne voyons pas pourquoi l'*ou* est tantôt orthographié *oo*, tantôt *u*; pourquoi le *dj* est transcrit *j*, sauf dans Chardjuy (= Tchârdjoûy), etc.

La bibliographie qui termine ce premier fascicule nous a paru très complète.

G.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — A la liste des collaborateurs aux *Mélanges d'érudition classique* dédiés à la mémoire de Graux (ci-dessus n° 23, p. 455) il faut ajouter le nom de M. Théodore Mommsen, qui a fait parvenir au comité un manuscrit intitulé : *Officialium et militum Romanorûm sepulcretum Carthaginiense.*

— M. Jacques Denis, professeur à la Faculté des lettres de Caen a publié dans les *Mémoires de l'Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen* deux études sur la comédie grecque, dont il nous adresse des tirages à part (Caen, imprimerie de F. Le Blanc-Hardel, in-8°). La première a pour titre *Comédie moyenne* (1881, 76 pages), la seconde *Comédie nouvelle* (1882, 128 pages).

— L'éditeur Léopold Cerf (Paris, rue de Médicis, 13) entreprend la publication d'une *Nouvelle collection illustrée* à un franc le volume. Trois ouvrages appartenant à cette collection viennent de paraître, ce sont : 1° *Le siège de Belfort*, par L. Dussieux, professeur honoraire à l'école Saint-Cyr (in-8° 130 p.). L'auteur s'est proposé de raconter exactement et sans parti-pris, d'après les documents français et allemands, l'histoire de ce siège mémorable; il fait surtout ressortir comment le *tir indirect* (dans lequel le but à atteindre échappe à la vue du pointeur qui règle son tir sur des repères fixés avec précision) et la défense des positions extérieures contribuèrent à prolonger la résistance de la place; il montre comment, grâce au colonel Denfert, Belfort resta à la France. On remarquera dans ce volume la page (13) consacrée au premier siège de Belfort en 1814; on ne connaît d'ordinaire que le deuxième siège, de 1815, auquel se rattache le nom de Lecourbe. M. Dussieux raconte le siège de 1814 et donne le résumé des états de service du premier défenseur de Belfort, le chef de bataillon Jean Legrand. P. 110, il faut lire *Teufelsgrube* et non « Teufelsgrub ». Parmi les gravures, le plan de la ville et des environs, ainsi que le

plan de la région, seront utiles; l'église, la place, la vue prise des Barres, La Miotte sont exactes; la gravure qui représente Belfort pendant le départ des Prussiens est assez grossière; celle qui représente Belfort à la rentrée des Français, aurait pu être laissée de côté. Pourquoi, à la dernière page, ne pas donner plus de détails sur Denfert; pourquoi ne pas nommer les départements qui l'envoyèrent à la Chambre et ne pas citer exactement le jour de sa mort?

2° *Tableau de la littérature anglaise*, par M. Léon Boucher, professeur à la Faculté des lettres de Besançon. (In-8°, 159 p.) Ce *Tableau* comprend dix chapitres : I. Les origines, Chaucer; II. Le siècle d'Elisabeth, Spenser; III. Le drame anglais et Shakspere; IV. Le xvi° siècle : Milton; V. La Restauration : Dryden; VI. Le xviii° siècle : les écrivains de la reine Anne; VII. Le xviii° siècle : les romanciers, la critique, l'histoire. VIII. Le xviii° siècle : Révolution poétique, Cowper et Burns; IV. Le xix° siècle, la poésie romantique; X. Le xix° siècle, le roman, la critique, l'essai. Le volume se termine par un appendice renfermant des notices bibliographiques; nous y reviendrons probablement; mais nous pouvons dire, dès à présent, que ce petit livre, sans grandes prétentions, est écrit avec beaucoup d'agrément et d'élégance, qu'il renferme des jugements justes et fins dans leur brièveté et qu'il mérite d'être recommandé aux élèves de nos lycées.

3° *Les races humaines*, par M. Abel Hovelacque, professeur à l'Ecole d'anthropologie (in-8°, 160 p.). — Cette collection aura sans doute un grand succès; l'extrême modicité du prix et la beauté de l'exécution typographique suffiraient déjà à lui assurer de nombreux acheteurs. L'éditeur annonce, pour paraître prochainement, les volumes suivants : *L'Espagne des Goths et des Arabes*, par M. Léon Geley, professeur au lycée de Vanves; *Les Basques et le pays basque*, par M. Julien Vinson; *L'Arménie et les Arméniens*, par M. J. A. Gatteyrias; *L'armée romaine*, par M. Léon Fontaine, professeur à la Faculté des lettres de Lyon; *La monnaie*, histoire de l'or, de l'argent et du papier, par M. A. Dalsème; *Les grandes époques du commerce de la France*, par M. H. Pigonneau, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

ALLEMAGNE. — La première livraison du Dictionnaire étymologique de la langue allemande (*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache)*, de M. Friedrich Kluge, privat-docent à l'Université de Strasbourg, vient de paraître (Strasbourg, chez Trübner, pp. 1-64); elle va jusqu'au mot *elf* inclusivement. L'ouvrage comprendra, en son entier, sept à huit livraisons, chacune au prix de 1 mark 50; il sera terminé avant la fin de l'année 1882; lors même qu'il prendrait un plus grand développement que le croit l'éditeur, le prix de 12 mark (15 francs) ne sera pas dépassé.

— La 36° assemblée des philologues et professeurs allemands (*Philologen und Schulmænner*) aura lieu cette année à Carlsruhe, du 27 au 30 septembre (présidents MM. Wendt, de Carlsruhe et Wachsmuth, de Heidelberg).

— La collection des « éditions et dissertations sur le domaine de la philologie romane » (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*), que dirige M. Edm. Stengel, renfermera dans ses prochains fascicules des *Etudes épiques* (I. *Die Chanson des Saxons Johann Bodels in ihrem Verhæltnisse zum Rolandsliede und zur Karlamagnussaga*, par H. Meyer; II. *Die culturgeschichtlichen Momente des provenzalischen Romans Flamenca*, par F. W. Hermanni; III. *Das Handschriftenverhæltniss der Chanson de Horn*, par R. Brede; IV. *Das Handschriftenverhæltniss der Chanson von der Belagerung von Barbastre*, par A. Gundlach;) des « Contributions à la connaissance de la poétique et de la littérature provençales » (I. *Peire Cardenals Strophenbau in seinem Verhæltniss zu dem anderer Trobadors*, par W. Maus; II. *Des Mœnches von Montaudon Dichtungen*, par O. Klein,

etc.), et des « Contributions à la grammaire française et provençale » (I. *Die Flexion der Substantiva im Rolandsliede*, par B. Schneider; II. *Der Infinitiv im Provenzalischen nach den Reimen der Trobadors*, par A. Fischer, etc.)

BULGARIE. — La société de littérature bulgare qui existait avant la guerre à Braila (Roumanie) vient de se reformer à Sofia. Ses mémoires — qui renferment des travaux fort intéressants — paraîtront désormais six fois par an.

DANEMARK. — M. Kr. Nyrop va publier un petit livre sur l'étymologie populaire en danois. (Copenhague, Reitzel.)

PORTUGAL. — Nous avons reçu d'un fidèle ami de notre revue, M. Bernardo Valentim Moreira de Sa, un gros volume, contenant des morceaux choisis des écrivains français à l'usage des écoles de Portugal (*Selecta franceza para uso dos lyceus, compilada, annotada e com numerosas referencias à grammatica francesa dos Snrs. J. Eduard von Hafe e A. Epiphanio da Silvas Dias*. Porto, Magalhães et Moniz. In-8°, VIII et 608 pp.) Malgré l'errata, il reste encore beaucoup de fautes d'impression; il nous est impossible de les énumérer toutes; citons seulement la pièce de Theod. de Banville, *le cimetière* (pp. 360-361) où nous lisons *perfums, chouchés* et *pervanches*. Signalons encore une petite erreur; Duguet (p. 44) n'est pas un « auteur contemporain ». Mais le volume de M. Moreira de Sá est bien fait, et nous pensons que ses nombreux mérites le rendront en quelque sorte classique dans les lycées du Portugal. Les morceaux sont habilement gradués; l'élève, en avançant dans la lecture de l'ouvrage, ira insensiblement du facile au difficile. Ces morceaux offrent, en outre, une agréable variété; l'éditeur du recueil a su, avec beaucoup de goût et d'adresse, entremêler la prose et la poésie; on passe d'une pièce de vers à un récit historique, d'une narration à un morceau didactique, etc. Ouvrons le volume au hasard; pp. 39-43, nous trouvons une poésie de Joachim du Bellay, *Contentement passe richesse; Le laiton*, de E. Dupuis; *Noël*, de Théophile Gautier; *L'Histoire*, de MM. Dhombres et Gabriel Monod; *Les deux voyageurs* de Florian; pp. 488-520, voici *Le défilé*, de Coppée; *Un mariage grec*, de Victor Langlois; *Le sanglier*, de Theod. de Banville; *Les constructeurs d'îles*, de Pouchet; *La fenaison*, d'Autran; *La musique*, de Victor Cousin; un petit fragment de l'*Esther* de Racine; *Le foyer domestique*, de Jules Simon; *La situation du travailleur avant la Révolution française*, de Tarnier; *La mort du loup*, d'Alfred de Vigny; *Le roi de Dahomey*, de M. de Cherville; *Shakespeare*, de M. Paul Stapfer; *Les châteaux en Espagne*, de Collin d'Harleville; *Les proverbes*, de M. Michel Bréal. On ne peut guère imaginer, dans un recueil de morceaux choisis, une plus attrayante diversité; l'ouvrage renferme, au reste, 392 articles. On aura remarqué que M. Moreira de Sá fait une grande place aux auteurs contemporains; c'est ainsi qu'il cite encore (pp. 542-546) un morceau que nous avons lu avec un vif intérêt, *Un combat de cavalerie sous Metz*, de M. Ludovic Halévy. Le volume de l'écrivain portugais contient d'ailleurs nombre de morceaux qui respirent l'amour de la France; non-seulement il contribuera, comme dit M. Moreira de Sá, *a educação das faculdades moraes e desenvolvimento do bom gosto litterario*; mais il fera aimer, et en Portugal et au Brésil, notre langue et notre pays.

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

*Séance du 14 juin 1882.*

M. de Barthélemy lit une lettre de M. Jacob relative à un cippe gallo-romain découvert à Bar-Le-Duc, et dont la face principale porte, en haut relief, un enfant nu tenant un oiseau.

M. Schlumberger lit une notice sur la vie et les travaux de M. de Longpérier; cette notice, à laquelle est jointe une bibliographie complète des mémoires et articles si nombreux publiés par M. de Longpérier, sera insérée dans le *Bulletin de la Société*.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 23 juin 1882.*

M. de Laigue, consul de France à Malaga, adresse à l'Académie le calque d'un fragment d'inscription arabe, levé par les soins du vice-consul de France à Almeria. Cette inscription incomplète a été trouvée dans la *sierra de Gador*, à l'ouest de la province d'Almeria. Gador, qui n'est plus qu'un bourg d'environ 2,500 habitants, paraît avoir été autrefois un centre de population plus considérable. On y a trouvé des vestiges qui témoignent de l'importance de ce lieu, tant avant la conquête romaine que sous les Romains et plus tard sous les Arabes.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. le président fait connaître le résultat du concours ouvert pour le prix ordinaire, sur cette question : *Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V.* Le prix n'est pas décerné. La question est retirée du concours.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Guessard. M. Senart obtient 27 voix, M. Revillout 8. M. Senart est élu; l'élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Siméon Luce est désigné pour faire une lecture au nom de l'Académie à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut. Il lira son mémoire sur les comptes de dépenses d'un prieur de Saint-Martin-des-Champs au XV$^{e}$ siècle.

M. Oppert continue sa communication sur les inscriptions du roi Gudea, trouvées en Chaldée par M. de Sarzec. Il donne la traduction d'un nouveau texte et complète ou rectifie quelques parties de ses lectures précédentes. — Il repousse l'opinion qui a été présentée récemment à l'Académie, suivant laquelle le nom du roi, lu par M. Oppert *Gudea*, devrait se lire *Nabu*. On a dit que le signe de la divinité, qui précède ce nom, obligeait de choisir parmi les différentes manières de le lire celle qui reproduit le nom d'un dieu. M. Oppert n'entend pas ainsi ce signe, il y voit un mot à part, qui, joint au nom, donne cette phrase : *le dieu de Gudea*. D'autres raisons prouvent, selon lui, que *Gudea* est la seule lecture possible. — Dans une des inscriptions déjà traduites, M. Oppert avait cru voir qu'il était question d'une offrande de lait, faite à la divinité. Un nouvel examen l'amène à croire qu'il s'agit, non de lait, mais d'une liqueur enivrante appelée *sikaru*. — Dans l'inscription qu'il étudie aujourd'hui, M. Oppert signale des imprécations lancées contre ceux qui gratteraient la pierre pour y effacer le nom du roi.

M. Aubé commence la lecture d'un mémoire sur *Polyeucte et son martyre, d'après des documents inédits*. Dans le premier paragraphe de ce travail, l'auteur examine la question de la réalité historique du personnage de Polyeucte. Il croit que Polyeucte a existé et subi le martyre; la tradition relative à ce saint remonte assez haut pour qu'on doive penser qu'elle a un fondement vrai. Ses *Actes* sont d'une époque relativement basse, mais on peut croire que celui qui les a écrits avait sous les yeux un récit plus ancien. Dès le IV$^{e}$ siècle, plusieurs églises étaient placées sous l'invocation de saint Polyeucte. On a aussi des lampes votives avec l'inscription : ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΠΟΛΥΟΚΤΟΣ (le nom au nominatif, au lieu du génitif, faute qui n'est pas rare dans les monuments de ce genre).

Ouvrages présentés : — par M. Jourdain : Huit (Ch), *Platon à l'Académie, fondation de la première école de philosophie en Grèce*; — par M. Heuzey : *Ecole française de Rome : Mélanges d'archéologie et d'histoire*; — par M. Oppert : Charencey (Hyacinthe de), *Recherches sur les dialectes tasmaniens*; — par M. Alexandre Bertrand : Kerviler (René), *Etude critique sur l'ancienne géographie armoricaine*; — par M. Delisle : Prost (Auguste), *les Chroniques vénitiennes*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

---

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 10 Juillet — 1882



132. — **Themistokles.** Studien und Beitræge zur griechischen Historiographie und Quellenkunde von A. Bauer. Merseburg, Steffenhagen, 1881. 1 vol. in-8°, 173 p.

Pour apprécier à sa juste valeur l'ouvrage de M. Bauer, il convient de faire attention moins au titre qu'au sous-titre, qui explique mieux le dessein de l'auteur. On ne trouvera pas ici, en effet, un portrait de Thémistocle, un récit suivi des événements auxquels il a été mêlé, avec un jugement d'ensemble sur sa vie, son caractère et le rôle qu'il a joué dans la guerre contre les Perses et dans les affaires intérieures d'Athènes. C'est un tout autre sujet que s'est proposé M. Bauer. Il l'indique lui-même très nettement dans son avant-propos : le nom de Thémistocle n'est pour lui que l'occasion ou le point de départ d'une série de recherches instituées sur les différents historiens grecs. Ce n'est pas le héros de tant de récits qui attire l'attention de M. B., mais les narrateurs eux-mêmes. Il entreprend de distinguer et de définir les points de vue divers auxquels ils se sont placés en parlant de Thémistocle, persuadé que les divergences et les contradictions mêmes de leurs jugements sont singulièrement instructives et permettent de connaître l'idée que chacun d'eux s'est faite sur les conditions d'existence et le rôle du peuple grec. Thémistocle a fondé la puissance maritime de sa patrie : suivant qu'ils lui sont favorables ou hostiles, les historiens révèlent les dispositions qui les animent à l'égard d'Athènes, de son empire, de la politique qu'elle représente et de l'influence qu'elle a exercée dans le monde hellénique. Reconnaître ces dispositions, les caractériser et montrer ainsi les différentes manières dont l'histoire grecque a été envisagée aux différentes époques de l'antiquité, telle est la tâche que M. B. s'est donnée. De plus, il a recherché quelles étaient les sources auxquelles ont eu recours les nombreux historiens qu'il passe en revue, depuis les contemporains de Thémistocle jusqu'au rhéteur Ælius Aristide.

L'ouvrage de M. B. est d'une lecture assez difficile. La marche de la discussion, déjà un peu lente par elle-même, est encore embarrassée par les controverses que soulève l'auteur sur beaucoup de points de détail. C'est un livre de polémique presque autant qu'un livre d'exposition, M. B. s'attardant à chaque pas pour discuter les opinions de M. A. Schmidt, ou de M. Müller-Strübing, ou de M. Holzapfel. Il en résulte que l'attention du lecteur est forcée de se partager entre le texte, où M. B. présente ses propres idées, et les notes, très abondantes, souvent très longues, où il bataille contre ses adversaires. On aurait tort cependant de se laisser rebuter trop vite. A la condition de s'armer de patience, on trouvera beaucoup à apprendre dans le volume de M. Bauer. La question principale, — l'auteur en fait l'aveu, — est quelquefois perdue de vue, mais les digressions elles-mêmes sont instructives.

Sans vouloir entreprendre une analyse détaillée, qui serait trop longue et qui serait parfois assez difficile à faire, je signalerai quelques-uns des chapitres, où se montrent le mieux l'érudition de M. Bauer et la pénétration ingénieuse de son esprit : Hérodote (p. 15) ; la comédie (p. 60), où l'on trouve d'excellentes remarques sur le cas qu'il convient de faire du témoignage d'Aristophane et des autres comiques ; Platon et Xénophon (p. 69) ; Isocrate et les orateurs (p. 76). On lira également avec beaucoup d'intérêt le chapitre consacré à Thucydide (p. 28), où l'auteur met nettement en lumière les différences qui séparent l'historien athénien de ses prédécesseurs et particulièrement d'Hérodote.

R. L.

---

133. — **Aristophanes impietatis reus**, thesim Facultati Litterarum Parisiensi proponebat J.-A. Hild. Vesontione 1880, in-8°, VIII-133 p.

Cette étude est incomplète et un peu confuse, mais elle témoigne d'un effort consciencieux. L'auteur a travaillé sans direction, *gregarius periculosum iter solus ingressus;* on sent, de plus, qu'il n'a pas eu à sa disposition toutes les ressources nécessaires. Quelques-unes des imperfections du travail de M. Hild trouvent là une explication et une excuse.

M. H. a essayé de résoudre une question intéressante. Quoi de plus singulier que de voir Aristophane reprocher à un Euripide, à un Socrate d'attaquer les divinités nationales et être lui-même si irrévérencieux envers ces divinités! Cet adversaire de l'impiété était-il lui-même un impie? Il y a là une de ces contradictions qui éveillent notre attention et piquent notre curiosité ; aussi le sujet a-t-il été déjà traité plusieurs fois, et récemment encore dans un travail qui a été très remarqué [1]. Qu'Aristophane se moque des augures et des oracles, qu'il

1. Jules Girard, *La religion dans Aristophane*, *Revue des Deux-Mondes* 1er août et 15 novembre 1878.

bafoue prêtres et devins, qu'il fasse la guerre à toutes ces divinités étrangères, asiatiques ou thraces, depuis peu introduites dans l'Attique, il n'y a là rien qui doive surprendre. Ce qui est grave, c'est de le voir s'attaquer aux divinités nationales.

M. H. distingue quatre époques dans la croyance d'Aristophane. Dans la première (*Chevaliers*, an 424), le poète est religieux, il parle avec le plus profond respect des deux divinités protectrices de l'Attique, Poseidon et Athena (Parabase des *Chevaliers*); en 414, au contraire, dix ans après, nous trouvons un changement complet; la comédie des *Oiseaux* est une moquerie sans fin des principaux dieux de l'Olympe : c'est le grand moment d'Athènes, dont les armées entourent Syracuse. L'issue désastreuse de l'expédition de Sicile semble marquer la fin de la puissance athénienne : le poète, avec *Lysistrata* et les *Thesmophoriazusæ*, revient à des sentiments religieux. Peu après, les *Grenouilles* nous montrent une nouvelle rechute dans l'irréligion, rechute qui semble irrémédiable avec le *Plutus*. Cette division peut être acceptée dans l'ensemble, sans être peut-être aussi tranchée que le veut M. Hild [1].

La conclusion de M. H., c'est que décidément Aristophane est un impie, et qu'il est singulier qu'il n'ait pas été l'objet d'une γραφὴ ἀσεβείας. M. Girard n'allait pas si loin; il se contentait de dire qu'il n'y avait chez Aristophane ni religion ni foi particulièrement vive. M. H. ne tient certes pas assez compte des nécessités imposées au poète. Dans la comédie antique, tout doit être comique. S'il est un poète qu'Aristophane aime et admire, c'est Eschyle; l'auteur des *Sept Chefs* en est-il moins à l'abri des moqueries du comique dans les *Grenouilles?* Sans doute, c'est à Eschyle que la victoire finit par être décernée, mais en a-t-il été, au fond, moins maltraité qu'Euripide? Que dans les attaques d'Aristophane contre la religion il y ait eu autre chose que des plaisanteries de comédie, on peut très bien l'accorder, mais c'est aller trop loin que de faire de lui un apôtre d'impiété.

Faut-il croire aussi que l'auteur des *Nuées*, l'ennemi acharné des philosophes, soit devenu lui-même philosophe vers la fin de sa carrière? Aristophane figure dans le *Banquet* de Platon et y joue un rôle très honorable; mais de ce qu'on figure dans un dialogue de Platon, à côté de Socrate [2], il ne s'ensuit pas qu'on soit *socratique*. Tout prouve, au contraire, que si Platon a introduit Aristophane auprès de Socrate, c'est une pure malice de philosophe. Aristophane n'est là que pour entendre

1. Nous trouvons une division à peu près analogue dans un travail en hongrois dont nous ne connaissons qu'un court résumé, *Revue des Revues* (*Revue de philologie*, nouv. sér.), année 1881, p. 178, l. 5 sqq.

2. « Impius igitur posterorum judicio erit habendus, et insignem illius ætatis in religiosis ut in ceteris effigiem expressit : ita tamen ut impietas illa pro perspicacia et sapientia numeretur, qua Epicharmi, Xenophanis, Socratis quoque renovantium temporis sui studia, elaboraverit in opere, et pro sua virili parte, rationabilem religionem.... constituerit. »

l'éloge de l'homme qu'il a si violemment attaqué, et, ce qui est piquant, c'est lui qui fournit les frais de cet éloge ; c'est avec un des passages les plus insultants des *Nuées* qu'Alcibiade glorifie Socrate sous les yeux d'Aristophane [1].

Etait-il d'ailleurs bien nécessaire d'être de l'école de Socrate pour être impie? Dans la pièce la plus irréligieuse d'Aristophane, dans le *Plutus*, ce n'est pas avec les idées nouvelles que le comique fait la guerre aux dieux ; c'est la croyance d'Hérodote et d'Eschyle, c'est l'idée du φθόνος ou de la jalousie des dieux qui fournit à Aristophane ses traits les plus violents contre la religion de son pays. Il me suffira de renvoyer à la thèse de M. Ed. Tournier sur la *Némésis et la jalousie des dieux* [2], en regrettant que M. H. n'ait pas cru, pour sa thèse latine, devoir se servir de ce travail.

Un autre ouvrage qu'on est étonné de ne pas voir cité, c'est la thèse de M. P. Foucart sur les *Associations religieuses chez les Grecs* [3]. M. H. y aurait trouvé des éclaircissements sur la façon dont les cultes étrangers s'introduisirent en Attique et sur l'accueil que les comiques et, en particulier, Aristophane firent aux nouveaux dieux. Il y a là (2e partie, chap. IX) tout un chapitre de sa thèse que M. Hild aurait trouvé déjà traité.

Albert MARTIN.

---

134. — **Vita L. Æli Sejani Tiberio imperante præfecti prætorio.** Adumbravit Joannes JÜLG. Innsbrück, Wagner, 1882. 1 vol. in-8°, 38 p.

M. Jülg s'est proposé une double tâche : recueillir et classer méthodiquement tous les renseignements qui nous sont parvenus sur Séjan, puis, à l'aide de ces renseignements, tracer un portrait exact du préfet de Tibère. En ce qui concerne ce dernier point, je ne crois pas que M. J. ait atteint le but qu'il s'était assigné. Ses conclusions, qui tiennent en deux pages (37-38), ne nous apprennent rien de nouveau. Elles ne nous laissent pas une impression qui soit bien nette; on y remarquera même une assertion qui n'est nullement justifiée par les textes que l'auteur a réunis et commentés dans la première partie de son travail. D'après M. J., Séjan aurait échoué, parce que, au moment de s'emparer du souverain pouvoir, alors qu'il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de Tibère, il aurait été retenu par un sentiment de reconnaissance ou d'affection [4]. Il avait brisé sans scrupule tous les autres obstacles qui se

1. Platon, 221, chap. XXVI du *Banquet*.

2. Paris, 1863.

3. Paris, 1873. Ces deux ouvrages doivent se trouver dans toutes les bibliothèques universitaires. M. H. s'est servi de celui de M. Tournier pour sa thèse française.

4. « Fortasse enim, etsi omnem humanitatem exuerat, gratus quidam animus vel

dressaient devant lui ; il avait fait périr Drusus, il avait écarté de son chemin Agrippine et les fils de Germanicus, à l'exception de celui qui devait être plus tard Caligula ; mais il aurait hésité à frapper Tibère et, après avoir décidé sa perte, aurait été tenté de l'épargner. Ces retards dans l'exécution auraient donné à l'empereur le temps de déjouer le complot, si bien que Séjan aurait succombé victime de ses remords tardifs et d'un mouvement de générosité, qu'on s'explique mal chez un homme tel que lui. Je ne discute pas ici la valeur de cette opinion ; il me suffit de constater que c'est là une supposition purement gratuite. Il n'y a rien, pas une ligne, pas un mot, dans le récit des faits tel qu'il est présenté par M. J., qui la justifie ou la prépare.

Il ne faudrait pas cependant, parce que les conclusions sont insuffisantes, juger avec trop de sévérité le travail de M. Jülg. S'il n'a pas réussi dans la seconde partie de sa tâche, il s'est acquitté de la première avec beaucoup de soin et avec une consciencieuse exactitude. Il a fait une œuvre utile en recueillant dans Tacite, Suétone, Dion Cassius, etc., tous les textes qui ont rapport à Séjan, d'autant plus qu'il ne s'est pas borné à composer un simple index. Chemin faisant, il rapporte et discute brièvement les principales opinions qui ont été émises par les critiques modernes sur Séjan, son caractère, ses projets, ses relations avec les différents membres de la famille impériale et avec Tibère. C'est toute une bibliographie de la question, et une bibliographie raisonnée, que l'on trouve dans la dissertation de M. Jülg. Il a ainsi le mérite d'avoir beaucoup simplifié et facilité la tâche de ceux qui voudront, après lui, reprendre le même sujet.

R. L.

---

135. — **Nonius Marcellus, Harleian Ms. 2719** collated by J. H. Onions, M. A. Oxford, at the Clarendon Press. 1882. (Anecdota Oxoniensia, Texts, Documents, and Extracts, chiefly from Manuscripts in the Bodleian and other Oxford Libraries, Classical Series, Vol. I, Part II, pages 93 à 153), petit in-4°.

M. Louis Quicherat, dans son édition de Nonius, a le premier donné du manuscrit harléien une collation complète, fournie par M. Gustave Masson. Le vénérable éditeur français la considère comme absolument définitive, presque équivalente à l'original : « excellentissimum librum non partim et obiter consuluit, sed a capite ad calcem tam religiosa sedulitate examinavit, *ut codex ipse mihi in manu esse videretur.* » M. Onions pense autrement ; selon lui, cette collation est *quite untrustworthy*. En conséquence, il a collationné à son tour l'Harleianus, notant les leçons que M. Quicherat ne mentionne pas et rectifiant les indications inexactes. Il va de soi qu'un tel travail est très utile.

« quædam pietas erga illum, per quem omnia assecutus erat, eum a vita principis « retinuerit » (p. 38).

M. Onions distingue dans l'Harleianus trois mains; les deux premières se sont partagé les livres I-III, la troisième commence au livre IV; cette dernière a commis des fautes plus nombreuses et plus graves. Voilà une distinction d'une grande importance. Certains manuscrits, comme celui de Genève, ne donnent que le livre IV. Dans le manuscrit de Montpellier, ce même livre précède les livres I, II, III. Le manuscrit de Paris se compose de deux parties, l'une qui contient le livre I et le commencement du livre II [1], l'autre qui commence au livre IV; et d'après une observation encore inédite de M. Meylan, élève de l'Ecole pratique des hautes études, la seconde partie est d'une autre main que la première. Il est vrai que la première main semble reprendre plus loin. Tous ces indices amènent à conjecturer que le corps actuel de notre Nonius a été formé (aux temps carolingiens) par la juxtaposition d'au moins trois Nonius partiels, l'un finissant avec III, l'autre contenant IV, le troisième commençant avec V; que, par conséquent, il serait chimérique de vouloir résumer dans une généalogie unique l'histoire de la transmission du texte [2].

M. Onions reconnaît dans l'Harleianus, outre les trois mains originales, trois mains de correcteurs ou glossateurs. La distinction de ces six sources a son prix, et doit être signalée comme l'un des mérites de la publication nouvelle.

Le Parisiensis, selon une conjecture un peu légère de l'auteur, semblerait avoir été copié sur l'Harleianus après le passage des deux premiers correcteurs. Ce qui a été dit tout à l'heure montre que, pour les manuscrits de Nonius, il faut se garder d'aller si vite en matière de généalogie. M. Onions, d'ailleurs, se réfute lui-même sans s'en apercevoir. Le Parisiensis, dit-il, suit ordinairement la correction; il donne parfois aussi la leçon originale, parfois une combinaison des deux. Voilà un éclectisme qu'on ne peut légitimement supposer chez un copiste. Si le Parisiensis dérivait réellement de l'Harleianus, on n'y trouverait pas de leçons originales repêchées sous les corrections.

L'Harleianus a fourni à M. Onions des leçons précieuses, jusqu'ici inconnues. Ainsi (178, 22), dans un fragment d'Afranius, *Iam istam caluam colafis comminuissem testatim tibi*, les autres manuscrits omettent *caluam*, l'Harleianus l'a conservé [3].

La nouvelle collation est-elle irréprochable? Non sans doute. M. Onions n'a recueilli qu'un « nombre considérable » des notes marginales; il fal-

---

1. La fin du livre II et le livre III manquent (la lacune du Parisiensis finit avec la partie de l'Harleianus copiée par la seconde main, mais elle commence plus loin, p. 141; la seconde main de l'Harleianus commence p. 117).

2. Sur l'origine complexe du manuscrit de Montpellier, voir L. Havet, *De Saturnio*, p. 335.

3. En le déplaçant, comme l'indique l'absence de coupe régulière; il faut (ce que M. Onions n'a pas vu) mettre *caluam* devant *testatim*, là même où M. Quicherat insérait par conjecture *testam*.

lait les recueillir toutes[1]. La leçon *caluam*, citée tout à l'heure, est seulement de la première main, à en croire la préface, mais c'est ce que ne dit point la collation même. Dans un vers d'Accius (9, 20), M. Quicherat, imprimant *[sin]ite me ad*, oublie d'avertir que les manuscrits (y compris le Parisiensis, fol. 4 r° a) ont *item ad* : M. Onions se tait aussi. Il se peut qu'un examen du manuscrit fasse apercevoir d'autres imperfections. Il faut pourtant remercier l'auteur de sa peine, et, désormais, contrôler par sa collation le texte de Nonius.

Louis HAVET.

---

136. — Ferdinand HEERDEGEN, **Untersuchungen zur lateinischen Semasiologie.** Erlangen, Deichert. 1881. III. Heft. In-8°, 107 p. — Prix : 2 mark.

La « sémasiologie » est la science qui s'occupe de préciser le sens des mots d'une langue et de rechercher les variations de signification par où ils ont pu passer ; elle forme donc une partie importante de l'étude scientifique du vocabulaire. Le livre de M. Heerdegen est la réunion de trois dissertations, qui avaient d'abord paru séparément : 1° *De l'étendue et des divisions de la science du langage en général et de la grammaire latine en particulier* (Erlangen, 1875), 48 p. ; — 2° *Du but et de la méthode de la sémasiologie latine* (Erlangen, 1878), 58 p. ; — 3° *Du développement historique de la signification des mots latins* (Erlangen, 1881), 107 p.

I. — Le plus intéressant de ces trois articles est le troisième, qui contient une histoire du mot *orare*[2], considéré successivement, dans ses divers emplois, chez les différents auteurs latins. On sait que ce mot, dérivé de *os, oris,* signifia d'abord *parler*, puis, par une *limitation* du sens primitif, *prier*, *demander*. C'est l'histoire de ce changement de sens que M. H. étudie dans le plus grand détail. Le sens primitif se trouve, par exemple, chez Plaute dans des locutions telles que *orare (= agere) cum aliquo, æquom oras, jus oras, jus bonum oras*; on en rencontre encore des traces chez Cicéron dans certaines expressions consacrées, *inorata causa*, *causam* ou *litem orare;* on lit chez Tite-Live, 39, 40, 12 : « (M. Porcius) qui, sextum et octogesimum annum agens, causam dixerit, ipse pro se *oraverit scripseritque* », et, pour le remarquer en passant, je ne crois pas que M. H. réussisse à persuader beaucoup de gens que, si Tite-Live a ici employé *oraverit* dans ce sens un peu vieilli, c'était « *évidemment* » (?) pour donner au passage un *caractère archaïque qui fût en rapport avec la personne de Caton,* dont il

---

1. M. Meylan a reconnu récemment, entre les notes marginales du Parisiensis et celles du Guelferbytanus, des concordances intéressantes pour l'histoire du texte.

2. M. Heerdegen a aussi publié un travail sur le sens du mot *fides* chez Cicéron (*De fide Tulliana*, Erlangen, 1876).

fait le portrait (??). D'autre part, M. H. montre que Plaute et Cicéron emploient bien *orare* dans le sens de *prier*, mais pas encore, à ce qu'il semble, dans le sens de *demander*, c'est-à-dire avec l'accusatif d'un nom de chose comme complément direct (lorsqu'on dit « *hoc* te oro », cela équivaut logiquement à « *hanc orationem* te oro », « je te prie *de cette prière* »); au contraire, chez Térence, plus tard chez Salluste, *orare* se rencontre dans le sens de *demander*; T.-Live enfin construit ce verbe avec un *double* complément direct (*auxilia regem orabant*, « ils *priaient* le roi et ils *demandaient* du secours) », ce qui ne se trouve pas en prose avant lui. Viennent ensuite les deux premiers siècles de l'époque impériale, où il semble à M. H. que *orare*, dans le sens de *prier*, vieillit rapidement; Sénèque le rhéteur, Sénèque le philosophe, Pétrone, Quintilien, Pline le jeune emploient presque toujours *rogare* dans ce sens, rarement *orare*; si Tacite, au contraire, n'emploie guère que *orare*, c'est chez lui, dit M. H., un *archaïsme*. Un autre fait très remarquable, c'est l'usage extrêmement fréquent de *orare* chez Quintilien dans le sens technique de *être orateur, plaider*, qui se rattache au sens primitif du mot.

Je n'indique ici que quelques-uns des points sur lesquels porte l'étude de M. Heerdegen. Cette étude est faite avec beaucoup de soin et de conscience, trop de conscience peut-être : il y a dans ces longues énumérations de passages bien des détails dont j'avoue ne pas voir l'intérêt. C'est ainsi que je ne comprends pas bien ce que c'est que « l'*éthos* » ou « l'*emploi éthique* » (?) du mot *orare*. M. H. est d'ailleurs trop affirmatif : il semble croire que les résultats auxquels son étude l'a conduit sont des vérités certaines; or il faut bien se rendre compte qu'en l'absence de la plus grande partie des monuments de la langue latine, il nous est impossible d'arriver à autre chose que des *hypothèses* sur tout ce qui touche à l'histoire de cette langue. Enfin il y a certaines observations de détail qui me paraissent contestables : pourquoi, par exemple, *omnibus* ou *multis precibus orare* (p. 30) serait-il une locution de la langue *vulgaire?* Je ne vois absolument rien qui autorise cette supposition. Les études sur le latin vulgaire sont à la mode depuis quelques années; elles ont mis en lumière des faits bien intéressants; mais il faut avouer aussi qu'on abuse étrangement aujourd'hui de ce latin vulgaire, et qu'on veut en voir partout. De même il me paraît difficile d'admettre que dans la formule *quod ego te oro*, etc. (p. 33, note), *quod* soit en réalité l'ablatif *quo* = *quare* : une confusion de prononciation n'était guère possible entre l'abl. *quo(d)*, où l'*o* était long et le *d* prononcé faiblement, puisqu'il finit par disparaître, et le neutre *quod*, où l'*o* était bref et le *d* prononcé d'une manière assez dure, puisqu'un peu plus tard *quod* et *quot* se prirent l'un pour l'autre dans l'orthographe vulgaire.

Malgré ces quelques réserves et d'autres critiques de détail qu'il y aurait peut-être lieu de faire, l'étude de M. H. sur le verbe *orare* est intéressante et bien faite; elle appartient d'ailleurs à un ordre de recherches qui a

été trop négligé jusqu'ici, et, à ce titre, elle mérite doublement qu'on lui fasse bon accueil.

II. — Les deux autres dissertations de M. H. ne contiennent guère que des considération générales. Je me contenterai de relever une théorie de M. H. d'après laquelle (p. 23 sqq.) le développement de la signification des mots ne se serait fait que de deux manières : soit par *limitation* du sens primitif (exemple : *litterae*, « quelque chose d'écrit », puis, dans un sens plus *restreint*, « une lettre »), soit par *association* d'idées (exemple : *harena*, « sable », ou, par *limitation*, « arène »; c'est ensuite par *association* d'idées que Pline le jeune, prenant le mot au sens figuré, dira, *Lettres*, 6, 12 : « Vettio Prisco quantum plurimum potuero præstabo, præsertim *in harena mea*, hoc est, apud centumviros »). Il me semble que cette division n'est pas complète : quelquefois la langue, au lieu d'appliquer un mot de sens général à un cas particulier et d'en *préciser* ou d'en *limiter* ainsi la signification, efface au contraire la nuance particulière qu'exprimait le mot et lui attribue ainsi un sens plus *général*, plus *vague*, plus *indéterminé* : il y aurait donc, à ce qu'il me semble, une 3e catégorie à ajouter aux deux catégories admises par M. Heerdegen. Ainsi le mot *infans*, qui a désigné d'abord un enfant *qui ne parle pas*, reçut de bonne heure un sens plus large : l'âge désigné par *infantia* [1] allait jusqu'à *sept* ans à peu près (v. Ulpien, *Digeste*, 26, 7, 1, et cf. Forcellini, aux mots *ætas* et *infantia*; v. aussi Horace, *Odes*, 3, 4, 20). Plus tard, dans le latin vulgaire, ce même mot *infans* prit un sens bien plus étendu encore : on peut voir dans Forcellini (édition de Vit, au mot *infans*, §§8-10) que, dans certains textes épigraphiques et certains passages de saint Jérôme, *infans* correspond déjà tout à fait à notre mot *enfant*. Voilà donc un mot dont le sens a été en se généralisant de plus en plus.

O. R.

---

137. — **Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des barbares,** d'après les documents littéraires et épigraphiques, par M. R. Cagnat. 1 vol. in-8º de 256 p. accompagné de 3 cartes. Paris, Thorin. 1882.

Nous avions annoncé l'année dernière, en rendant compte de la thèse latine de M. Cagnat, la publication prochaine de son *Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains*, couronnée par l'Académie

---

1. Ce mot s'applique alors, non plus à l'âge où l'on ne parle pas *du tout*, mais à l'âge où l'on *ne parle pas encore bien* (cf. l'emploi de *infans* adjectif pour désigner un orateur *qui ne sait pas parler*, c'est-à-dire *qui parle mal*). Mais on ne peut pas appeler cela une *limitation* du sens primitif; c'en est, au contraire, une *extension* : l'expression a cessé d'être prise dans son sens rigoureux; la signification en a été *élargie*, et non *restreinte*.

des Inscriptions et Belles-Lettres. Plusieurs parties du sujet avaient déjà été traitées avant lui au point de vue juridique et l'auteur rend pleine justice aux travaux de MM. Naquet, Humbert, etc. (Bibliographie, p. XIII-XIV); mais l'étude du riche *apparatus* épigraphique qui s'y rapporte avait été quelque peu négligée. C'est à cette source que M. C. a surtout puisé. Parmi les *vectigalia* que, d'après la définition moderne, on peut considérer comme impôts indirects, il faut ranger : les *portoria* (douanes et péages), la *vicesima hereditatium* (impôt sur les successions et les legs testamentaires), la *vicesima libertatis* (impôt sur les affranchissements) et la *centesima* ou la *ducentesima rerum venalium* »; puis, quelques autres taxes moins importantes : l'impôt sur la vente des esclaves, certains octrois, surtout celui de la ville de Rome, l'impôt sur le sel et la *quadragesima litium*.

La première partie est la plus développée. Après avoir défini le sens exact du mot *portorium* qui correspond à la fois aux douanes, péages et octrois des temps modernes, et montré que les anciens n'y voyaient qu'une ressource fiscale et non une mesure économique, M. C. fait un historique du *portorium*. C'est seulement à partir de Néron qu'on peut d'une manière nette, grâce aux inscriptions, en déterminer le fonctionnement. Plus tard, avec les textes juridiques de la fin de l'empire, les difficultés d'interprétation apparaissent : qu'est-ce que l'*octava?* Etait-ce le taux du *portorium* depuis Auguste ou, comme le pensait M. Naudet, un tarif qui s'appliquait seulement aux objets du luxe? L'auteur partage l'opinion de M. Marquardt, et regarde l'*octava* comme le taux unique du *portorium* à la fin de l'empire, tandis que jusque-là il avait été, soit du quarantième, soit du cinquantième, soit du vingtième suivant les différentes provinces. Cette réforme est probablement postérieure à l'époque de Théodose.

La détermination des circonscriptions douanières est une des parties les plus neuves de l'ouvrage; l'épigraphie seule a pu fournir à M. C. les éléments de ce chapitre et deux cartes très claires servent à en rendre la lecture facile. — Remarques intéressantes sur la ligne douanière de l'Illyricum (pp. 36-37) : en Gaule et en Afrique, les légions étaient laissées à dessein en dehors de la ligne douanière, afin de permettre aux soldats de jouir de la franchise. Rien de pareil dans l'Illyricum, parce qu'il y avait sur les bords du Danube une organisation particulière destinée à prévenir les incursions des barbares (*limes imperii*). Il faut aussi citer de curieux détails sur la station de Lugdunum, probablement centre administratif de la *quadragesima Galliarum*.

Quant au taux de l'impôt, il variait suivant les provinces : on l'ignore pour l'Illyricum (p. 46), pour l'Afrique (p. 74), car le tarif de Zraïa était spécial à cette localité, pour l'Egypte; il était de 2 o/o en Espagne, de 2 et demi o/o en Gaule, en Asie et probablement aussi en Italie; sous la République, le taux du *portorium* en Sicile avait été de 5 o/o.

M. C. étudie ensuite successivement le mode de perception de l'impôt

de l'époque de la République au Bas-Empire, il recherche quelles étaient les marchandises et les personnes soumises à l'impôt du *portorium;* quelles étaient celles qui en étaient exemptes; quelles étaient les lois qui protégeaient les publicains contre les marchands; quelles étaient celles qui protégeaient les marchands contre les publicains. Sous la République, le produit de la ferme du *portorium* était versé dans l'*aerarium Saturni;* au début de l'empire, les recettes fournies par le *portorium* revenaient au fisc dans les provinces procuratoriennes et sans doute dans les provinces impériales; dans les provinces sénatoriales, une partie du produit de la ferme du *portorium* appartenait peut-être aussi au fisc, plus tard les recettes furent partout versées dans le fisc. Deux chapitres sont enfin consacrés aux péages et aux octrois (octrois dans les provinces et octroi de Rome).

Les études sur la *vicesima libertatis* et la *vicesima hereditatium* sont faites d'après la même méthode; aucune inscription n'est omise et toutes celles qui touchent directement le sujet sont transcrites en caractères épigraphiques. — Dans la dernière partie (Impôts sur les ventes et les procès, les monopoles), il faut citer surtout une discussion au sujet de l'impôt sur le sel (pp. 237-243); d'après M. Marquardt, le monopole du sel créé sous la République subsista jusqu'à la fin de l'Empire. D'après M. Cohn, ce monopole n'aurait jamais existé; M. C. combat ce que les deux assertions ont d'exagéré et arrive à cette conclusion : « il semble que le monopole sur le sel que l'état s'était réservé en 246 ait amené en 250 la création d'un impôt indirect. Mais on ne voit pas que cet impôt ait persisté longtemps puisqu'on n'en trouve ancune trace postérieurement. Il est donc vraisemblable que, par suite de la conquête de nouvelles provinces, l'application de cette nouvelle mesure rencontra de grandes difficultés, si même elle fut jamais tentée en dehors de l'Italie et l'on est autorisé à penser que le sel resta de bonne heure libre de toute taxe. »

Nous croyons que M. Cagnat a traité le sujet d'une manière aussi complète que possible et que, sur cette question, il faudra toujours recourir à son ouvrage.

Emmanuel FERNIQUE.

---

138. — **Roemisch und Romanisch,** ein Beitrag zur Sprachgeschichte von Franz EYSSENHARDT. Berlin, Gebrüder Borntræger. 1882, XI-205 p. petit in-8°.

L'auteur était connu honorablement des érudits par des éditions d'auteurs latins, utiles et faites avec *Fleiss*. Il fait cette fois une infidélité à la philologie pure, et il publie sur un sujet prodigieusement difficile, qui eût fait reculer un linguiste moins novice, un des livres les plus mal faits qui se puissent voir.

Ce n'est pas que cet imprimé de deux cents pages soit tout à fait

vide. L'auteur publie p. 149 un sonnet italien inédit, et il examine le texte de quelques passages latins (catalogués p. 205). Il reproduit à propos de tout et de rien des échantillons de patois italiens et espagnols, qui pourraient être amusants à déchiffrer en prison ou en diligence, mais qui ne font rien à sa thèse, si l'on peut dire qu'il en ait une. Il donne un index alphabétique. Là s'arrête malheureusement la part de l'éloge.

Ce triste livre est le désordre même. Plaute est mis avant Livius Andronicus; l'origine de l'italien *sei* et de l'espagnol *eres* est examinée à propos de la chute de l'*s* finale en latin; l'inscription des frères Minucius, qui délimitèrent le territoire de Gênes en 117 avant notre ère, sert de transition entre la mauvaise foi politique de César et la prosodie de Catulle.

L'idée directrice, que le lecteur aurait peine à découvrir tout seul, est exposée par l'auteur en ces termes (p. 199) : « La façon de voir mise à l'épreuve ici part de ce point, que dans le développement de la vie des langues et des peuples il n'y a point de coupures, mais cohésion et continuité. Si le tueur de taureau nomme sa victime un *toro de poca* ou *de mucha Romana* pour dire que c'est un taureau faible ou fort, cette expression a sa racine dans le même sentiment qui, tant de siècles auparavant, faisait déclarer à Florus que personne n'est plus noble qu'un citoyen romain; et si aujourd'hui, à Rome, les mères disent à leurs enfants :

o Ddio sinnòe! oh ppòvea catúa!

au lieu de *oh Dio signore! o povera creatura,* elles se trouvent dans la même phase linguistique qui a fait sortir du latin *area* l'italien *aja.* » On ne pouvait être plus malheureux dans le choix des exemples, car l'étymologie du terme d'argot technique *romana* n'est point évidente, encore moins évidente son histoire; quant à la chute d'*r* entre voyelles, en patois romain contemporain, elle n'a avec la chute d'*r* devant *i* consonne [1], en italien non exclusivement romain du haut moyen-âge, ni « cohésion » ni « continuité ».

M. Eyssenhardt, en écrivant *Romain et Roman,* avait-il une connaissance sérieuse de la linguistique romane ? Il suffira de citer son affirmation [2] que les langues romanes n'ont pas même essayé (*nicht einmal zu dem Versuche gekommen sind*), pour distinguer les cas du substantif, de donner à l'article une forme d'accusatif autre que celle du nominatif.

Les théories philologico-linguistiques sur le latin sont-elles meilleures? Non [3]. M. Eyssenhardt nous apprend que la versification satur-

---

1. Issu d'*e* ou *i* devant une voyelle.

2. P. 53. L'ensemble du livre ne fait que trop voir qu'il n'y a point coquille ou lapsus.

3. Ce qui surprend le plus quand on songe que le livre est d'un philologue, ce

nienne repose sur l'accent, et que là-dessus le doute est impossible, c'est le cas de le dire, tout à fait impossible, *eigentlich völlig unmöglich*[1]. Or, en réalité, le vers saturnien est fondé sur la quantité, et l'accent y joue un rôle nul. — Plaute, *arbitrairement*, supprimait *toutes* les consonnes finales *selon le besoin* (p. 33 et passim). Un lecteur confiant s'imaginerait, et M. Eyssenhardt paraît persuadé, que Plaute pourrait finir un sénaire par *magnŭm sit, illŭd fert* ou *matĕr te*, comme il peut effectivement le finir par *occidistis me*. — Les faits orthographiques fournis par les inscriptions sont transformés par l'auteur, sans l'ombre de réflexion et de contrôle, en faits de prononciation. — Sarsine était une ville foncièrement ombrienne, point latinisée, car c'est en ombrien qu'on écrivait..... à Iguvium. Voilà pourquoi la prosodie du poète de Sarsine est calquée sur l'ombrien. L'auteur oublie d'ajouter qu'elle ne diffère pas d'un iota de la prosodie latine antérieure, celle du Tarentin Andronicus et du citoyen romain Névius. — La prononciation latine tendait à supprimer le *t* final, car on n'écrivait plus... le *d* de l'ablatif. — Pour se persuader que la métrique grecque n'était pas apte à régir le latin au temps de Plaute, il faut considérer... la versification italienne de Carducci. Des façons de raisonner pareilles désarment le lecteur. Il ne se fâche plus quand il voit l'auteur affirmer (avec un étonnement judicieux, dont il est juste de lui donner acte) que le latin écrit n'a jamais été parlé, et que le latin parlé n'a jamais été écrit.

Arrêtons-nous sur cette dernière proposition. Elle eût pu suffire à la rigueur pour faire juger tout le livre.

Louis HAVET.

---

139. — **Joannis Gazaei descriptio tabulae mundi et Anacreontea.** Recensuit Eugenius ABEL. Berlin, Calvary, 1882, in-8° de 87 p. — Prix : 2 m. 40.

Un helléniste hongrois, M. Eug. Abel, semble s'être imposé la tâche parfois ingrate de publier, avec un appareil critique complet, les textes poétiques de l'école de Nonnus. Nous avons déjà eu occasion d'examiner sa méthode et de louer l'extrême soin qu'il porte à ses travaux à propos de son édition de Colluthus (*Rev. crit.*, xv^e année, n° 29, 18 juillet 1881) ; depuis lors il a donné une édition des *Orphei Lithica* et enfin la *Descriptio tabulae mundi* de Jean de Gaza. A ce dernier poème, qui compte 732 vers, il a joint six petites pièces lyriques, pu-

---

sont certaines imaginations relatives à l'histoire littéraire. Varron, dans un écrit de sa jeunesse, s'inspire de Lucrèce (p. 48). Le silence de Cicéron sur Catulle tient à sa mauvaise humeur de ce que Catulle ne supprimait jamais l'*s* finale dans ses vers, ou du moins ne l'a supprimée qu'une fois (p. 45).

1. Trop souvent les adverbes *vœllig* et *eigentlich* tiennent lieu d'arguments. Pour les poètes qui écrivaient en saturniens, la prosodie était *vœllig unbekannt*. L'origine ombrienne de Plaute est *eigentlich selbstverstændlich*.

bliées déjà par Matranga et par Bergk, sous le nom d'*Anacreontea*. L'ἔκφρασις est éditée pour la troisième fois; donnée d'abord par Rutgersius dans ses *Variae lectiones* (Leyde, 1618), elle l'a été depuis par Fred. Graefe à Leipzig, en 1822, à la suite de Paul le Silentiaire. Cette édition fut faite sur la copie, collationnée pour Graefe par Fr. Jacobs, de l'unique manuscrit qui nous ait conservé ce texte, et qui n'est autre que le fameux ms. parisien de l'Anthologie Palatine (*Suppl. grec 384*, ff. 629-639). L'édition de Graefe, très rare aujourd'hui, ne donne qu'une collation incomplète et ne fait pas entrer dans le texte toutes les bonnes leçons du ms. de Paris. M. A., en comblant ces deux lacunes, donne une édition qui, jusqu'à la découverte peu probable d'un second ms., doit être regardée comme définitive. Il a fait suivre le texte d'un *index verborum* très complet et par suite très utile. Il s'est plu, en outre, à noter les nombreux passages que Jean de Gaza a imités de Nonnus et à montrer à quel point l'auteur de la *Descriptio* parle la langue de l'auteur des *Dionysiaques*. On sait d'ailleurs que, pour la métrique particulièrement, Nonnus n'a pas eu d'imitateur plus strict et d'élève plus docile que Jean de Gaza. Je regrette que l'éditeur n'ait point attaché d'importance à plusieurs croix pointées qui sont en marge de la première partie du ms., et n'ait pas discuté les divisions, que le copiste a marquées en commençant certains vers en avant de la marge ordinaire. Les autres détails paléographiques sont scrupuleusement relevés.

P. de Nolhac.

---

140. — **Johann Jakob Wilhelm Heinse**, sein Leben und seine Werke, ein Kultur-und Literaturbild, von Johann Schober. Mit Heinse's Portrait. Leipzig, W. Friedrich. 1882, 231 p. — Prix : 5 mark.

Nous n'avons pas besoin d'apprendre à nos lecteurs ce que fut Heinse, auquel est consacré le livre de M. Schober ; nous les renvoyons à notre article sur un ouvrage de M. Pröhle, où il était question de l'auteur d'*Ardinghello* [1]. M. Sch. a divisé son livre en dix chapitres : I. Heinse dans sa patrie, ses écrits de jeunesse ; II. Heinse à l'Université, ses épigrammes; III. Heinse dans le sud de l'Allemagne, sa traduction de Petrone et les *Cerises* (poésie imitée de Dorat) ; IV. Heinse chez Gleim, la « boîte » (où Gleim et ses amis mettaient leurs vers dirigés contre les critiques de l'époque) et *Laidion* ; V. Heinse chez Jacobi, l'*Iris* et les lettres sur la galerie de Düsseldorf; VI. Heinse en Italie; la traduction du Tasse et d'Arioste ; VII. Heinse à Düsseldorf; son *Ardinghello ;* VIII. Heinse à Mayence, son *Hildegarde ;* IX. Heinse à Aschaffenbourg, son *Anastasie* ; X. Heinse comme homme, artiste, poète et écrivain.

M. Sch. n'apporte pas de nouveaux documents; il a eu, il est vrai,

---

1. *Revue critique*, 1878, n° 3, art. 16.

entre les mains une grande partie de la correspondance de Heinse, mais toutes les lettres du sensuel écrivain ont été publiées par Körte, Wagner, Laube, Pröhle et Hettner, et M. Sch. n'a pu faire que quelques corrections de détail. Son livre est néanmoins utile; il a été composé avec un grand soin et une très louable exactitude; il occupe une digne place parmi tous les travaux qu'a provoqués dans ces derniers temps la *Sturm-und Drangperiode;* comme le dit M. Sch., ce n'était pas un mince labeur de réunir ces abondants matériaux et de les mettre en œuvre; cette étude d'ensemble mérite d'être consultée, et le sera longtemps encore. La meilleure partie du livre est consacrée aux rapports de Wieland et de Heinse; M. Sch. a très bien montré l'influence de Wieland sur les premières œuvres du jeune étudiant d'Erfurt; mais il raconte aussi d'une façon piquante comment Wieland finit par trouver que Heinse l'imitait trop; après avoir complaisamment accepté les hommages de Heinse qui vantait la grâce de son style et le charme de ses peintures licencieuses, Wieland traita son disciple de misérable, à qui le priapisme le plus ordurier servait d'inspiration. Nous reprocherons toutefois à M. Sch. de n'avoir pas assez insisté sur la critique d'art chez Heinse; les quelques lignes sur les Lettres de Düsseldorf ne suffisent pas, et il faudra revenir aux pages brillantes de Hettner sur le même sujet. *Ardinghello* est longuement analysé, et impartialement jugé; mais l'appréciation de ce roman n'est pas complète et n'épuise pas tous les points de vue; M. Sch. ne parle pas de l'amour du héros pour la Grèce moderne; Heinse est un prédécesseur de Byron; il a influé sur Hölderlin (*Hyperion*), et il n'aurait pas été inutile de rappeler que « l'Hymne à la déesse de l'harmonie » a comme épigraphe une phrase d'*Ardinghello*. Enfin, dans un livre sur l'un des écrivains les plus originaux de la littérature allemande, l'un de ceux qui ont le plus de flamme et de vigueur, n'eût-il pas fallu mettre plus de couleur et de relief? Mais on trouvera dans l'ouvrage de M. Sch. tous les faits importants de la vie de Heinse et de solides jugements sur ses œuvres; les dernières pages du volume sont peut-être ce qu'on a écrit de plus pénétrant et de plus approfondi sur cet étrange génie, à la fois poète, romancier et critique d'art, et qui fut, comme dit M. Schober, le prédicateur inspiré de l'Evangile de la nature de Rousseau en même temps que l'élève le plus remarquable de Wieland [1].

A. CHUQUET.

---

1. L'ouvrage se termine par une suite de lettres déjà reproduites dans les « lettres de Wieland à différents amis », mais M. Schober a revu soigneusement l'original; on y trouvera par endroits des phrases ou des mots oubliés dans les précédentes publications — p. 72, ligne 12, lire *Prômetheus;* p. 82, note 1, ligne 3, lire *Mauvillons;* pp. 91, ligne 8, et 118, ligne 13, lire *bekleidete* et non « begleitete »; — p. 123, est-il exact de dire que Forster, réfugié à Paris, y « succomba sous la Révolution » (*erlag der Revolution*); — pp. 125-127. M. Schober se prononce contre

141. — De Vivo, **Grammatica della lingua russa** con speciale attenzione al movimento dell' accento. 1 vol. in-8° de vi, 344 p. Dorpat, Schnakenburg. 1882.

La grammaire russe de M. De Vivo, lecteur à l'université de Dorpat, est le premier ouvrage de ce genre en langue italienne. Il rendra évidemment service aux compatriotes de l'auteur. Il tient le milieu entre les grammaires scientifiques et les grammaires purement expérimentales. M. De V. — et nous l'en félicitons — n'y a point admis quelques-unes des erreurs traditionnelles qui défigurent la plupart des ouvrages analogues. Dans certains cas donnés, il lui eût cependant été facile d'être plus scientifique. En général, on étouffe l'étranger qui veut apprendre le russe sous un luxe pernicieux de classes, de catégories, de formes, etc... La langue russe est bien assez riche par elle-même sans qu'on lui prête des richesses factices. Ainsi, pour le verbe (p. 156-157), les verbes en *a-ti, iati, ieti* sont présentés comme formant trois combinaisons différentes, alors qu'ils n'en offrent qu'une en réalité. C'est à la grammaire surtout qu'il faut appliquer le mot des anciens scolastiques : *Entia non sunt multiplicanda præter necessitatem.*

Le défaut de la plupart des grammaires russes, c'est que leurs auteurs ignorent le slavon qui seul peut leur donner la clef d'une foule de difficultés apparentes. Si M. De V. avait un peu étudié le *Handbuch der Altbulgarischen Sprache* de M. Leskien, il aurait vu comment la grammaire d'une langue très riche en apparence peut se réduire à une cinquantaine de pages et comment les classifications doivent s'établir sur les caractères internes des mots et non pas sur le hasard de la rime ou de l'ordre alphabétique. Les verbes prétendus irréguliers de la langue russe gagnent singulièrement à être groupés d'après des lois scientifiques. Dans le tableau des verbes irréguliers (pp. 174-175), les verbes à thème en *a* et à thème nasal sont confondus dans une même catégorie, au grand détriment de la méthode et de la clarté. A la p. 178, les verbes dont le thème se termine en *k* et ceux dont le thème se termine en *g* sont également confondus. Evidemment la faute n'en est pas uniquement à l'auteur qui a mis à profit les grammaires antérieures qu'il avait sous les yeux. Mais il est regrettable que les découvertes de la linguistique moderne n'aient pas encore pénétré dans la plupart des ouvrages élémentaires. La grammaire de M. Bouslaiev aurait pu fournir à M. De Vivo de précieuses indications. Ces réserves faites, cet essai n'en reste pas moins une œuvre recommandable; il faut louer le soin de l'auteur à élucider les questions d'accentuation et l'exécution typographique qui est très convenable.

Louis Leger.

---

l'attribution de la *Fiormona* à Heinse; mais la question ne nous semble pas entièrement résolue; il resterait à prouver que Meyer de Bramstedt, l'ami et le biographe de Schœder, est l'auteur du roman; — p. 155, ligne 12, lire *Kurfürstlicher*, et non « Kurfürstlichen ; » — le nom de Heinse est écrit partout « Heinse », sauf sur le dos du volume, où on lit *Heinze;* — enfin, M. Schober eût pu tirer parti d'une assertion de Voss (Herbst, I, 116).

# CHRONIQUE

FRANCE. — La publication du second volume de l'*Histoire de l'art* de MM. PERROT et CHIPIEZ a commencé, par livraisons hebdomadaires. Ce second volume comprendra la Chaldée, l'Assyrie et la Phénicie; il contiendra environ 500 gravures dans le texte et 15 planches hors texte. M. Perrot compte y publier, d'une manière à peu près complète, la série des objets rapportés de Chaldée par M. de Sarzec, qui ont été acquis l'an dernier, grâce au vote par les Chambres d'un crédit spécial, et qui ont tant ajouté à la valeur de notre collection orientale; on en aura ainsi, pour la première fois, des reproductions fidèles.

— La librairie Plon publie un ouvrage de M. le comte Bernard d'HARCOURT, intitulé : *Les quatre ministères de M. Drouyn de Lhuys* et un volume in-16° elzévirien, tiré à petit nombre, renfermant les *Sonnets des vieux maistres françois (1520-1670)*.

— M. Léonce PERSON va publier prochainement, à la librairie Cerf, un nouveau travail sur une pièce de Rotrou, le *Venceslas*.

— Le XVIe et dernier volume de la *Correspondance littéraire de Grimm, Diderot*, etc., publié par M. Maurice TOURNEUX à la librairie Garnier vient de paraître; il renferme les *Opuscules* de Grimm, de nombreuses lettres inédites, et, outre un grand nombre de précieuses informations, une table analytique fort complète; un de nos collaborateurs donnera prochainement à notre recueil un article d'ensemble sur cette vaste publication qui renferme près de la moitié de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

— Le VIIe volume des *Etudes sur la littérature contemporaine*, de M. Edmond SCHERER (Calmann Lévy, in-8°, 380 p.), renferme les études et articles suivants : *Wordsworth et la poésie moderne de l'Angleterre* (pp. 1-59, à propos de la récente publication des œuvres choisies du poète, par M. Matthew Arnold); *Thomas Carlyle* (pp. 60, 69); *Endymion* (pp. 70-83); *Don Quichotte* (pp. 84-97, à propos de la traduction de M. Lucien Biart); *Les deux masques* (pp. 98-106); *Les lettres de Doudan* (pp. 107-147); *Les pensées de Doudan* (pp. 148-155); « *Mes pensées* » (pp. 156-164); *Emile Zola* (pp. 165-196); *Louis XIV et la république de Genève* (pp. 197-208, d'après l'ouvrage de M. Albert Rilliet sur « le rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles »); *Les origines de la triple alliance* (pp. 208-229), d'après le livre de M. Sorel. « La question d'Orient au XVIIIe siècle » ; la *Revue critique* n'a pas parlé de cet ouvrage; disons donc que M. Scherer y admire « l'érudition qui a réuni tant de faits nouveaux ou imparfaitement connus jusqu'ici, la sagacité avec laquelle ces faits sont interprétés, l'agrément enfin que des vues ingénieuses et de piquantes citations jettent dans une relation nécessairement sévère ». Le seul défaut que la critique reproche à l'auteur, c'est « la complexité du récit. » *M. Taine et la Révolution* (pp. 230-247; art. qui conclut ainsi : « La Révolution française a eu la vertu de transformer le plus désintéressé, en apparence, et le plus abstrait de nos penseurs en un polémiste échauffé, en un écrivain de parti et de parti-pris »); *Les Mémoires de Mme de Rémusat* (pp. 248-265; ces souvenirs, dit M. Scherer, ont pris place parmi les documents les plus précieux pour la connaissance du caractère moral de Napoléon); *Le christianisme et ses origines*, par Ernest Havet (pp. 266-282); *Le Port-Royal de Sainte-Beuve* (pp. 282-295); *Ce que c'est qu'un jésuite* (pp. 296-307); *L'Encyclique Aeterni Patris* (pp. 308-313); *L'Horace de M. le comte Siméon* (pp. 314-317); *M. de Sacy* (p. 318-334); *Emile Littré* (pp. 335-346); Réceptions de MM. *Renan*,

*d'Audiffret-Pasquier, Du Camp à l'Académie française* (pp. 347-368); *Les clichés, lettre au directeur du* « Temps ». (pp. 369-378.)

ALLEMAGNE. — Parmi les prochaines publications de la librairie Teubner, de Leipzig, nous signalerons les suivantes : 1° de M. Moritz SCHMIDT, un travail intitulé : *über den Bau der pindarischen Strophen;* — 2° de M. Otto RIBBECK, une étude sur l'ἀλαζών, dans l'antiquité et la comédie gréco-romaine, avec une traduction du « Miles gloriosus » de Plaute (*Alazon, ein Beitrag zur antiken Ethologie und zur Kenntniss der griechisch-rœmischen Komœdie, nebst Uebersetzung des Plautinischen Miles Gloriosus* ; — 3° la correspondance de Bœckh et d'Otfried Müller (*Briefwechsel zwischen Aug. Bœckh und Karl Otfried Müller*, ces lettres ont été écrites de 1818 à 1839 et dans l'une d'elles, datée du 22 octobre 1835, Otfried Müller écrit à Bœckh qu'en mettant en ordre cette correspondance, il a été véritablement ému par l'affection paternelle que Bœckh n'a cessé de lui témoigner, par ces preuves d'une amitié qui ne s'est jamais lassé de l'encourager et de lui montrer le droit chemin); — 4° la première partie des *Opera rhetorica* de Cicéron, éditée par M. W. FRIEDRICH ; — 5° le premier volume d'une édition hongroise de l'Edda, comprenant l'Atlamâl, par M. Lomnitzi MELTZL Hugo (*A régi Edda hœsénekei, I Kœtet. Az Atlamal (Atlamal en Gronlenzco)*.

— Le comité d'administration de la « fondation Wedekind » (*Wedekindsche Preisstiftung für deutsche Geschichte*) décernera trois prix pour les travaux suivants, à écrire soit en allemand, soit en latin. Premier prix (1,000 thalers) une édition des *Denkwürdigketein über Leben und Zeit Kaiser Sigismunds* du Mayençais Eberhard Windeck. — Deuxième prix (1,000 thalers) *Geschichte des jüngeren Hauses der Welfen von 1055-1235 (von dem ersten Auftreten Welf IV in Deutschland bis zur Errichtung des Herzogthums Braunschweig-Lüneburg)*. — Troisième prix : un travail quelconque sur l'histoire de l'Allemagne, mais ce doit être un travail d'ensemble relatif à un des grands états de l'empire (voir, pour plus de détails, le n° 14 des *Nachrichten* de la Société royale des sciences de Gœttingue, pp. 417-424).

— On annonce la mort de Frédéric-Guillaume-Auguste MULLACH, professeur extraordinaire à l'Université de Berlin, éditeur des *Fragmenta philosophorum Graecorum* (Didot, 3 volumes), auteur d'un *Grundriss der griechischen Vulgærsprache*, né en 1807 ; — de M. Ant. Phil. EDZARDI, professeur extraordinaire à l'Université de Leipzig ; — de M. Ad. SCHŒLL, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque de Weimar.

— L'Université de Gœttingue (province de Hanovre) a 1,083 étudiants. 286, dont 221 sujets prussiens, s'occupent de philologie et d'histoire.

BELGIQUE. — La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a entendu la lecture du rapport du jury chargé d'examiner les ouvrages présentés au concours pour le prix Joseph De Keyn (2e période : ouvrages laïques d'instruction et d'éducation moyennes). Nous avons fait connaître le résultat de ce concours. Outre les ouvrages couronnés, le jury a accordé une mention spéciale aux suivants : une édition du discours *pro Archiâ*, de Cicéron, par M. Paul Thomas; *Marnix*, par M. Paul Fredericq, et une *Etude sur l'administration de l'ancienne ville de Gand*, par M. L. de Rycker (dans le *Willems-Fonds*); *Joseph II* et l'*Ancien régime*, par M. Théodore Juste (Bibliothèque Gilon), etc.

— Dans la séance du 5 juin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, M. LAMY, en faisant hommage à la classe du tome Ier des *Hymni et sermones* de Saint-Ephrem, édités par lui, a donné lecture de la note suivante : « Ephrem, diacre de l'église d'Edesse, est, sans contredit, le plus grand écrivain qu'ait jusqu'ici produit l'Orient chrétien. Contemporain de S. Basile et de S. Athanase, plus ancien que S. Jean Chrysostome, que S. Jérôme et que S. Augustin, il occupe dans l'Eglise

syrienne le même rang que ces grands docteurs occupent dans l'Eglise latine et dans l'Eglise grecque. Ses commentaires sur les Ecritures se distinguent par leur concision et leur exactitude à expliquer le sens littéral selon la méthode de l'école d'Antioche; ses discours sont aussi remarquables par leur éloquence entraînante que la sublimité de la doctrine; ses hymnes, extrêmement nombreuses, contiennent une poésie inimitable, tantôt gracieuse, tantôt sublime, tantôt plaintive, selon les sujets, toujours orientale et biblique, qui n'a rien d'analogue dans nos poésies occidentales, mais qui a servi de modèle aux Mélodes byzantins. Un Belge, Gérard Vossius, a, le premier, recueilli et publié à Rome, sur la fin du XVI[e] siècle, en trois volumes in-folio, tout ce qu'il a pu trouver des écrits de S. Ephrem dans les manuscrits grecs et latins. Jusqu'alors les manuscrits syriaques faisaient défaut dans les bibliothèques d'Europe. Au commencement du siècle dernier, les savants maronites de Rome, sous l'impulsion de Clément XI, se rendirent en Egypte, visitèrent le désert de Nitrée et trouvèrent dans le monastère de Notre-Dame des Syriens une riche bibliothèque. Ils obtinrent, non sans peine, une cinquantaine de manuscrits syriaques de la plus haute antiquité qui sont maintenant un des plus beaux ornements de la Bibliothèque vaticane. Quatre codices du VI[e] siècle contenaient une partie considérable des œuvres de S. Ephrem, inconnus jusqu'alors en Occident. Trois doctes maronites furent chargés de les publier. Leur travail, qui dura quatorze ans, de 1732 à 1746, ajouta aux écrits grecs et latins du diacre d'Edesse trois volumes d'œuvres inédites publiées cette fois dans le texte original. Depuis lors, les biliothèques des grandes capitales de l'Europe se sont enrichies de nombreux manuscrits syriaques. Le British Museum, entre autres, a acquis toute la bibliothèque du couvent de Notre-Dame des Syriens. C'est de là, ainsi que des bibliothèques de Paris et d'Oxford, que j'ai transcrit les documents dont j'offre aujourd'hui le premier volume à l'Académie. Le texte syriaque est accompagné d'une traduction latine, de variantes et de notes et précédé de prolégomènes assez étendus. Ce premier volume contient 15 hymnes sur l'Epiphanie, 15 hymnes sur la dernière Cène, 8 hymnes pour le Vendredi-Saint et 11 discours sur la Passion, la Résurrection et d'autres sujets. »

DANEMARK. — Nous apprenons la mort (11 novembre 1881) de M. C. ENGELHARDT, secrétaire de la Société royale des antiquités du Nord; son successeur est M. Sophus Müller, — et (3 juin 1882) de M. Caspar Peter PALUDAN-MULLER, professeur d'histoire à l'Université de Copenhague, connu par de nombreux ouvrages, *la Législation de Harald Blaatand* (1832), *Rienzi* (1836), *Machiavel* (1839), *Le Traité de Calmar* (1840), *La mort de Charles XII* (1847), *La guerre du comte* (1852-54), *Les premiers rois de la dynastie d'Oldenbourg*, etc.

TURQUIE. — Le gouvernement ottoman a nommé dernièrement directeur des bibliothèques de Constantinople SCHALICH-EFFENDI, qui a commencé à faire dresser le catalogue général des livres imprimés et des manuscrits y existant. Il a déjà révélé l'existence de manuscrits précieux, entre autres la copie d'un *anecdoton* géoponique dont le prototype a existé dans la bibliothèque d'Alexandrie, détruite au VII[e] siècle.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

*Séance du 30 juin 1882.*

L'auteur du mémoire unique déposé au concours pour le prix Bordin, sur cette question : *Etudier les documents géographiques et les relations de voyage publiées*

*par les Arabes du* IIIe *au* VIIIe *siècle de l'hégire*, etc., auquel une récompense de 1,500 fr. a été décernée sur les fonds du prix, est M. L. Marcel Devic, professeur à la faculté des lettres de Montpellier.

Le prince S. Abamelek-Lazarew envoie un estampage de la grande inscription palmyrénienne et grecque, découverte par lui à Palmyre, dont M. Waddington a entretenu dernièrement l'Académie. Il regrette de n'avoir pu prendre qu'un estampage imparfait, étant pressé par le temps; de plus, le paquet a été maltraité par la douane à l'entrée en Russie, au port d'Odessa.

M. Léon Renier lit un mémoire de M. E. Masqueray, intitulé : *Étude des ruines d'El-Meraba des Beni-Ouelban*. Ces ruines, situées dans le département de Constantine, ont été déjà explorées plusieurs fois par diverses personnes, et on a publié une vingtaine d'inscriptions latines qui y ont été découvertes. M. Masqueray vient de les visiter à son tour et, à l'aide des ressources qui ont été mises à sa disposition par M. le gouverneur général de l'Algérie, il a pu y faire exécuter des fouilles, auxquelles cinquante ouvriers indigènes ont été employés pendant douze jours. Il a reconnu le forum et la nécropole d'une cité antique, et il a découvert environ cent trente inscriptions inédites. D'après quelques unes de ces inscriptions, la ville romaine qui occupait l'emplacement actuel d'El-Meraba était une colonie, appelée *respublica coloniae Celtianensium*.

M. Oppert lit un mémoire intitulé : *Un Poids médique au Louvre*. L'objet qu'il étudie est, non un poids, mais une anse de poids, récemment acquise par le musée du Louvre. On y remarque une inscription cunéiforme, dans laquelle M. Oppert reconnaît un texte médique. Il propose, à titre de conjecture et sans en affirmer l'exactitude, la traduction suivante : « Un sixième. Maison royale. Cent drachmes. » Il pense que les expressions « un sixième » et « cent drachmes » sont synonymes; ce sont deux manières de désigner un même poids, d'après deux unités différentes.

M. E. Desjardins communique de la part de M. Poinssot, délégué de la Société d'archéologie d'Oran, l'inscription suivante, trouvée à Agbal, près de Lamoricière, entre Tlemcen et Sidi-bel-Abbès, par le major Demaeght :

AVRELIOANTO
LSEPTIMISEVERI
PERTI . AVGPATRI
PRO PRINCIPATV
STATVAMQVAM
POLLICTVSEST
SECVNDVMACTA
PVBLICA . P . VALE
RIVS . LONGVS
PRINCEPS
PVALERILONGI
PRINCIPIS . FIL
POSVIT

*Aurelio Antonino, L. Septimi Severi Pertinacis patri, pro principatu, statuam quam pollicitus est secundum acta publica, P. Valerius princeps P. Valeri principis filius posuit*. L'auteur de cette dédicace avait promis, sous le règne de Marc Aurèle, d'élever une statue à ce prince, s'il obtenait les honneurs du *principatus*. La statue n'avait pu être achevée que beaucoup plus tard, sous le règne de Septime Sévère. Alors on mentionna dans l'inscription, avec le nom de l'empereur auquel la statue était consacrée, celui de l'empereur régnant, et l'on indiqua la paternité fictive et posthume que Septime Sévère avait attribuée à Marc Aurèle, en se déclarant, par décret, son fils adoptif. La promesse de statue, faite par Publius Valerius, avait été inscrite dans les actes publiés de la cité; c'est un fait dont on ne connaissait pas encore d'exemple.

M. Aubé, continuant sa lecture sur Polyeucte, indique quels sont les documents écrits qui nous renseignent sur l'histoire de ce personnage. Deux relations de son martyre ont été publiées par les Bollandistes; M. Aubé en a retrouvé deux autres, l'une en latin, l'autre en grec, dans des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Le morceau grec est le plus ancien; il paraît avoir été écrit entre 363 et 375. C'est une homélie destinée à être dite dans les églises d'Orient, à l'occasion de la fête de saint Polyeucte.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : 1° Chossat (E. de), *Répertoire sumérien (accadien)*, Lyon, 1882; 2° Haupt (Paul), *Die sumerisch-akkadische Sprache*; — par M. L. Delisle : 1° *Chronique de Jean de Saint-Paul*, publiée par A. de la Borderie, Nantes, 1881; 2° Bengesco (Georges), *Voltaire, bibliographie de ses œuvres*, tome I, Paris, 1882; 3° Buzy (J.-B.), *Dom Maugérard ou Histoire d'un bibliographe lorrain*, Châlons, 1882; 4° *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, tome I, délibérations de l'ancien bureau de l'Hôtel-Dieu, publiées par A. Brièle, fasc. 2, années 1674-1767.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 17 Juillet — 1882



142. — **C. Sallusti Crispi de Catilinæ conjuratione liber,** für den Schulgebrauch erklært von J. H. SCHMALZ. Gotha, Perthes. 1882.

Cette nouvelle édition du *Catilina* doit être suivie, à bref délai, par une édition du *Jugurtha,* dans laquelle M. Schmalz se réserve d'indiquer les différences qui existent entre le texte qu'il a adopté et celui de Jordan (2e édition), qu'il a pris pour base de son travail. Il convient d'attendre la publication de cet appendice critique que nous promet M. S., pour apprécier la façon, dont il a établi son texte [1]. Aussi je ne m'occuperai ici que du commentaire.

M. S. avait à lutter contre une concurrence redoutable. Le commentaire de R. Jacobs et de Wirz, très répandu en Allemagne, a une haute valeur. Je n'irai pas jusqu'à dire que le travail du nouvel éditeur est destiné à le remplacer; du moins, il peut tenir auprès de lui une place fort honorable et rendre d'utiles services. Il est conçu, d'ailleurs, sur un plan un peu différent. C'est ainsi que la partie historique est à peu près complètement sacrifiée dans l'annotation de M. Schmalz. En France, une pareille omission serait regrettable; elle a peut-être moins d'inconvénients en Allemagne, où les élèves ont à leur disposition plus de secours (manuels, dictionnaires d'antiquités, etc.) et sont mieux habitués à en faire usage [2].

1. Autant que j'en puis juger par une première lecture un peu rapide, le texte du nouvel éditeur ne s'écarte de celui de Jordan que dans un très petit nombre de passages. Parmi ces changements, il y en a qui ne me paraissent pas suffisamment justifiés : ainsi, 29, 1, au lieu de « *exagitatam* », qui offre un sens très satisfaisant, M. S. reproduit la leçon « *exagitatum* »; 31, 5, il écrit « *Si cujus jurgio lacessitus foret* » au lieu de : « *Sicut jurgio lacessitus foret* »; le texte de Jordan est inexplicable, mais la conjecture, d'ailleurs ingénieuse, qui a été admise par M. S., ne vaut pas, je crois, celle de Linker « *Sicubi jurgio...* »; 51, 15, « *Severior* » au lieu de « *Sævior* », malgré l'autorité de Wirz et des éditeurs assez nombreux qui ont adopté cette leçon il n'y a pas lieu de modifier le texte de Jordan.

2. D'ailleurs, l'auteur n'est pas toujours resté fidèle à son système et, quoiqu'il se défende dans son avant-propos d'avoir voulu faire un commentaire historique, il

M. S. a voulu faire un commentaire purement grammatical et il est juste de reconnaître qu'il s'est acquitté très heureusement de la tâche qu'il s'était proposée. A une connaissance sérieuse, approfondie, de la langue de Salluste, il joint une rare expérience de l'enseignement. C'est même par ce caractère d'utilité pratique que son travail se recommande le plus. On pourrait reprocher à l'annotation d'être un peu surabondante, parfois même un peu prolixe; mais, dans l'ensemble, elle est bien appropriée aux besoins de l'enseignement. M. S. s'est abstenu le plus souvent, et il a eu raison, de faire des notes de simple traduction, mais il a indiqué avec beaucoup de soin les procédés, il serait plus juste de dire les principes de la méthode dont l'élève devra se servir pour rendre en allemand et d'une manière conforme au génie de la langue les phrases et les expressions de Salluste. Toute cette partie du commentaire est faite avec une exactitude minutieuse et me paraît digne des plus grands éloges. De même l'auteur est très attentif à définir les particularités de la langue de Salluste, à exposer en quoi elle diffère de la langue classique, avertissant l'élève que tel mot est détourné de son acception ordinaire, que telle construction ne doit pas être imitée. La seule critique que j'adresserai sur ce point à M. S., c'est qu'il a péché par excès de conscience et de scrupule ; plusieurs des remarques qu'il a pris la peine de rédiger ainsi, conviendraient peut-être mieux à un enseignement donné de vive voix.

En ce qui concerne l'interprétation, je serais presque toujours d'accord avec le nouvel éditeur. Il y a cependant, plusieurs passages, où je ne puis me ranger à son opinion. Je citerai, un peu au hasard, quelques exemples : 51, 28. « Lacedæmonii devictis Atheniensibus triginta viros imposuere »; dans cette phrase, M. S. veut que *devictis Atheniensibus* soit un ablatif absolu; j'y verrais plutôt, avec Kritz et la plupart des commentateurs, un datif, régi par *imposuere*.

51, 38 : « imitari quam invidere bonis malebant », pour M. S. *bonis* est un masculin; bien que cette opinion ait été adoptée par un certain nombre d'éditeurs, je reste convaincu, avec Kritz, que *bonis* est au neutre.

54, 4 : « bellum novom » est expliqué à peu près comme s'il y avait dans le texte « bellum integrum » ; cette interprétation est inadmissible.

59, 3 : « evocatos » est pris dans le sens de *vétérans;* je n'ignore pas que cette explication a pour elle de nombreuses autorités, cependant je ne crois pas qu'il y ait lieu de conserver ici à *evocatus* son sens technique et je l'expliquerais, comme Gerlach, « appelé hors des rangs ».

59, 5 : « equo circumiens » est rapproché de l'expression française

---

n'a pu se dispenser de donner, au moins de temps en temps, quelques explications, qui sont un peu en dehors du cadre qu'il s'était tracé. Quoi qu'il en soit, j'exprimerai le vœu que M. S. mette à la fin de son 2e volume un dictionnaire des noms propres.

« aller à cheval » ; j'avoue ne comprendre ni l'utilité ni la justesse de ce rapprochement.

L'introduction de M. Schmalz expose sous une forme abrégée, mais d'une façon suffisamment claire et précise, tout ce qu'il est indispensable de savoir sur la vie et les œuvres de Salluste.

R. Lallier.

---

143. — **Vollstændiges Wœrterbuch zur Philippischen Geschichte des Justinus.** Von Dr. Otto Eichert. Hannover, Hahn. 1882, III-200 p. in-8°.

Le but de ce lexique est de faciliter aux élèves la préparation du texte de Justin. Les signes de quantité dont l'auteur charge les mots latins seraient plus à leur place dans le lexique d'un poète. La traduction qui accompagne chaque mot s'adresse aux élèves allemands; elle est, en général, sans intérêt pour les érudits et pour le public français.

Tout en destinant son travail aux élèves, M. Eichert s'est efforcé de dépouiller Justin pour l'usage des grammairiens, mais seulement dans la mesure où son cadre le lui a permis. Il faut regretter un peu que ce but secondaire n'ait pas été le but principal. Il n'eût pas été beaucoup plus difficile de dresser un *index uerborum* qui fût complet pour les noms, pour les verbes, pour les adverbes et pour toutes les particules qui ne sont pas trop fréquentes. Le plus fâcheux, c'est que le lexique s'applique non à Justin lui-même, tel qu'on peut le reconstituer, mais au Justin de certaines éditions. L'auteur suit Jeep (réimpression donnée en 1876 de l'édition de 1859) en se reportant, dans certains cas importants, aux éditions antérieures de Frotscher et Dübner. Avec un petit nombre de journées de travail de plus, il eût pu tenir compte directement des sources et mettre à profit les quelques travaux postérieurs à l'édition Jeep. S'il avait consulté, par exemple, l'article de M. Harant sur le Justin de Laon (*Revue de philologie*, 1878, pp. 78 et suivantes), il eût effacé un faux exemple de *filia* pour le remplacer par un exemple du pluriel *filii* aux sens d'*enfants*, mâles ou femelles. Toutefois, il faut reconnaître que, dans bien des circonstances, un philologue tirera profit de la publication de M. Eichert et lui saura gré de ses peines [1].

La librairie Hahn n'a pas fait coudre la brochure, ce qui est d'une incommodité insupportable pour un lexique.

Louis Havet.

---

144. — Otto Gierke. **Das deutsche Genossenschaftsrecht,** IIIer Band; die Staats-und Corporationslehre des Altertums und des Mittelalters und ihre Aufnahme in Deutschland. Berlin, Weidmann. 1881, in-8°, LII et 826 p.— Prix : 12 m.

M. O. Gierke vient d'ajouter un troisième volume au grand ouvrage

---

1. Le livre n'est pas exempt de fautes de détail. Voir *Philologische Wochenschrift*, 1882, n° 14, pp. 429-430.

intitulé *Das deutsche Genossenschaftsrecht* dont il a commencé la publication en 1868. L'intérêt de cet ouvrage est très vaste et très général, bien que le titre vise seulement l'Allemagne : il s'agit d'une étude très compréhensive sur toutes les notions et tous les droits de collectivité. Dans le volume que nous avons sous les yeux, M. O. Gierke étudie les notions *Etat, Corporation* dans l'antiquité et au moyen âge; il s'occupe surtout de l'histoire des théories, ce qui donne à ce beau travail une allure un peu froide peut-être et un peu scolastique. Rien d'aussi considérable n'avait encore été publié sur cette matière : ce livre s'adresse aux philosophes tout autant qu'aux historiens.

---

145. — **Geschichte der Kreuzzüge,** von Dr. Bernhard KUGLER, Professor an der Universitæt Tübingen. Mit Illustrationen und Karten. Berlin, Grote. 1880, in-8°, VIII-444 p.

L'histoire des croisades de M. Kugler fait partie de l'*Histoire universelle* de W. Oncken. On ne pouvait faire un meilleur choix pour ce travail difficile; M. K. est bien connu de tous les érudits qui s'occupent de l'histoire des croisades et de l'Orient latin, et tous ont lu les *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges,* parus en 1866. Préparé à sa tâche par une longue étude des sources, l'auteur a pu, sans dépasser le cadre assez exigu qui lui était imposé par les proportions de l'œuvre dont son histoire fait partie, donner un résumé nourri de faits et d'idées, composé soit d'après les documents originaux eux-mêmes, soit d'après les ouvrages critiques les plus autorisés. Dès les premières pages dans lesquelles l'auteur résume l'histoire de l'Orient depuis la conquête arabe du VII^e siècle jusqu'aux préliminaires de la première croisade, on sent qu'on a affaire à un érudit habitué à employer, à discuter les textes et qui, par suite, ne répète pas les historiettes, dont sont farcies la plupart des histoires générales des croisades écrites en français. Il est surtout parfaitement au courant des travaux parus tant en Allemagne qu'en France sur cette période historique, et cette qualité est à noter. L'histoire des croisades s'enseigne aujourd'hui encore, en France, d'après la mauvaise compilation de Michaud; cette œuvre ampoulée et déclamatoire jouit encore d'un succès incroyable, qu'elle pouvait mériter vers l'an de grâce 1840, et c'est par elle que les écoliers studieux apprennent à connaître ces expéditions, auxquelles les Français prirent une part si importante. Espérons que l'exemple de M. K. tentera quelque érudit français; écrire dans notre langue un bon résumé de l'histoire de l'Orient latin serait œuvre difficile, mais méritoire, et qui rendrait de grands services à l'enseignement.

Dans les dernières pages de son histoire, M. K., après quelques mots sur la société de l'Orient latin, fondée depuis quelques années à Paris,

s'occupe assez longuement de deux des publications du secrétaire de cette société, M. le comte Riant; ces deux publications sont : *Alexii I Comneni... ad Robertum I Flandriae comitem epistola spuria.* Genevae, 1879, in-8°, et *Inventaire critique des lettres historiques des croisades*, in-8°, 1880 (extrait des Archives de l'Orient latin). Remarquons en passant que M. K. paraît n'avoir pas connu le compte-rendu du premier de ces deux travaux par M. Gaston Paris, compte-rendu publié par la *Revue critique* (1879, VIII, pp. 379-388). M. K., comme MM. Riant et Paris, regarde la lettre comme fausse, mais tandis que M. Paris critique la date assignée à cette lettre par l'éditeur, il fait porter sa critique sur un autre point; il s'attaque à une autre partie du système de M. Riant. Celui-ci nie qu'il faille mettre au nombre des causes directes de la première croisade des demandes de secours adressées par Alexis Comnène à l'Occident; suivant lui, Alexis a bien eu avec Urbain II des relations diplomatiques assez actives, mais il ne s'agit dans cette correspondance que d'affaires religieuses et l'empire grec était assez fort pour se passer de l'appui des croisés. La cause réelle de la prédication de la première croisade a été (toujours d'après M. Riant) l'espoir chez le pape de secourir par une expédition en Orient les chrétiens d'Espagne, pressés à cette époque par les Almoravides. M. K. croit la thèse de M. Riant trop absolue; suivant lui, l'empire byzantin se sentait assez menacé par les attaques des Seldjoucides d'Asie-Mineure pour qu'Alexis ait demandé au pape, non pas la prédication d'une croisade, mais l'envoi de secours militaires. Ces demandes de secours sont indiquées par plusieurs historiens contemporains, notamment par Bernold de S. Blaise, et le fait était assez connu à l'époque même pour qu'un rhéteur inconnu ait pu en faire le sujet d'une amplification dans le genre de celle dont nous parlons. M. K. sait bien que dans le cas où cette hypothèse serait fondée, l'Asie-Mineure eût du être choisie comme champ de bataille, de préférence à la Syrie. Mais, suivant lui, la conquête des Lieux-Saints, souillés par la présence des infidèles, était un but à proposer aux chrétiens d'Occident. Urbain II pouvait ainsi exciter leur enthousiasme; et, d'autre part, en favorisant l'établissement des Latins en Palestine, Alexis Comnène créait à l'Empire des alliés d'autant moins gênants qu'ils seraient plus éloignés de ses frontières. Telle est la thèse soutenue par M. K., thèse qui, à ses yeux, explique la politique d'Alexis Comnène et prouve que, tout en sollicitant des secours de l'Occident, ce prince ne s'abaissa pas aux humbles supplications que lui attribue la fausse lettre à Robert de Flandre et qu'il agit toujours au mieux des intérêts de l'Empire. Pour juger de la valeur de cette thèse, il faudrait avoir sous les yeux les textes que M. K. indique sans les citer; ce n'est qu'alors qu'on pourrait décider entre elle et celle qu'a soutenue M. Riant.

En terminant, disons un mot de l'exécution matérielle du volume de M. Kugler; l'impression en est élégante, mais la plupart des gravures

sont bien défectueuses; beaucoup sont empruntées à la reproduction photographique du *De passagiis Terrae Sanctae;* elles n'ont aucune valeur iconographique (v. notamment p. 96) et sont de dimensions trop exiguës. Dans la légende des gravures des pp. 41 et 71, relevons une faute, qui doit être une faute d'impression, les sceaux reproduits sont du XII[e] siècle, du milieu et de la fin de ce siècle [1].

---

146. — **Les sources de l'histoire de l'Inquisition dans le midi de la France, aux XIII[e] et XIV[e] siècles.** Mémoire suivi du texte authentique et complet de la Chronique de Guillem Pelhisso et d'un fragment d'un registre de l'Inquisition publié pour la première fois, par l'abbé C. Douais, des Facultés libres de Toulouse, membre de l'Académie de religion catholique de Rome. Paris, 1881, in-8°, 132 pp. in-8°.

L'opuscule de M. l'abbé Douais ne peut passer pour un travail original; l'auteur s'est contenté d'y mettre en œuvre, en les classant dans un autre ordre, les faits qu'il trouvait tout réunis dans un livre publié il y a dix-huit mois sous un titre presque identique; tout ce qu'il donne en plus est tiré de livres imprimés. Rien de plus légitime que cette méthode; M. D. a sur l'inquisition des idées, des opinions personnelles, il a le droit de les exprimer et de tirer des faits cités par son prédécesseur des conclusions toutes différentes. Seulement il eût été convenable de rendre à chacun ce qui lui appartient; M. D. ne cite guère M. Charles Molinier que pour combattre ses opinions; et ses citations sont données d'une façon si singulière, qu'on peut croire, — et plus d'un s'y est trompé, — que, comme son prédécesseur, il a dépouillé tous les manuscrits inédits de Paris et de Toulouse se rapportant à son sujet. M. D., pour être équitable, eût bien fait de dire à qui il empruntait toutes ses citations de manuscrits et beaucoup de renvois à des imprimés. On pourrait répondre que quand deux auteurs traitent le même sujet, les mêmes textes doivent être fréquemment cités dans leurs notes; mais, dans le cas présent, l'argument perd toute sa force. Les renvois à des manuscrits donnés par M. D., se retrouvent dans l'ouvrage de M. Ch. Molinier, et on peut affirmer, ce que M. D. ne dit pas, qu'il n'a jamais vu le plus grand nombre des manuscrits qu'il cite. Voici la preuve de cette dernière assertion. P. 71 et suiv. de son opuscule, M. D. donne quelques indications sur certains volumes de la collection de Doat à la Bibliothèque nationale, qui sont relatifs à l'histoire de l'Inquisition; il parle de ces volumes en homme qui les a vus; malheureusement il ajoute que la collection est conservée *aux archives nationales*. On doit en conclure : 1° que tous les renvois à cette collec-

1. Les gravures des pp. 113, 115, représentant un Templier, un moine du S. Sépulcre, etc., ne sont-elles pas tirées de l'*Histoire des ordres religieux*, d'Hélyot?

tion sont tirés de l'ouvrage de M. Molinier; 2° que M. D. n'a jamais mis les pieds à la Bibliothèque nationale, où la collection Doat, placée dans la salle même de travail des manuscrits, eût été forcément remarquée par lui. Voilà donc expliqué cet accord singulier entre deux auteurs restés inconnus l'un à l'autre; M. D. eût mieux fait de reconnaître la source de sa science de fraîche date et de rendre justice à son devancier. Un peu plus de franchise eût désarmé la critique et l'eût rendue plus indulgente pour les idées singulières et les erreurs, les bévues qui foisonnent dans ce court travail.

Les opinions de M. l'abbé D. méritent toujours l'épithète qu'on leur appliquait jadis ici même; ce sont des opinions *professionnelles* [1]. Toutefois, pour être juste, il faut reconnaître que l'expression en est moins violente qu'autrefois; dans ses précédents ouvrages, M. D. accablait d'injures les hérétiques du XIIIe siècle; plus calme aujourd'hui, il fait le panégyrique de leurs persécuteurs et les vertus qu'il découvre en eux, ce sont la charité et la douceur. La découverte est inattendue, mais elle n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas les mystères du raisonnement théologique; la douceur des inquisiteurs n'est-elle pas évidente, puisqu'ils se contentent d'abandonner les coupables au bras séculier? Quant à leur charité, c'est elle qui élève les prisons où les coupables expient leurs erreurs dans les souffrances et les privations, c'est elle qui allume les bûchers, dont les flammes, en dévorant le corps, purifient l'âme coupable. Mais il serait inutile de discuter ces opinions singulières; il faut être bien engagé dans les polémiques politiques et religieuses pour défendre l'Inquisition; c'est une cause désespérée; autant entreprendre la justification des tribunaux révolutionnaires. Pour condamner l'inquisition, les quelques lignes de M. Fournier, dans son livre sur les officialités au moyen âge, lignes que cite M. l'abbé D. (pp. 11-12), suffisent amplement, et ce dernier lui-même ne peut soupçonner l'auteur de malveillance. Quant à la réponse de M. D. aux assertions de M. Fournier, inutile d'en parler; tout ce qu'on en pourrait dire, c'est ce que sont des mots et non des faits.

Les idées personnelles de l'auteur sont bizarres, mais a-t-il du moins trouvé sur la question quelques points de vue nouveaux, quelques aperçus originaux? Il n'en est rien malheureusement; l'auteur est bien trop ignorant de l'histoire du XIIIe siècle; citer toutes les grosses bévues qu'il a commises serait chose trop longue, on en trouve à chaque page; en voici pourtant un recueil assez riche.

P. 10, n. 2, Luc de Tuy devient évêque de Tuy *en Gallicie* (!) — P. 13, n. 5, Sicard de Crémone, auteur du *Liber Mitralie (sic)*, devient un glossateur (?); le *Rationale* de G. Durand est traité de glose sur le Digeste, et l'auteur est qualifié d'évêque de Crémone. Pour un prêtre, obligé de connaître la liturgie, ces trois ou quatre erreurs ne laissent

---

1. Article de M. P. Meyer, *Revue critique*, 26 juillet 1879, p. 81.

pas d'être piquantes. — P. 20, une collection de noms méridionaux absolument estropiés (v. aussi p. 26). — P. 24, M. D. parle des biens des faidits d'une manière qui prouve qu'il n'a pas lu le texte qu'il cite, et qu'il ignore absolument les règles du droit féodal. — P. 21 et passim, quand M. l'abbé D. trouve l'abréviation *Fr.* devant un nom de personne, il traduit *François.* — P. 20, l'auteur prouve qu'il n'a connu le travail de M. Delisle sur Bernard Gui que par l'ouvrage de M. Ch. Molinier, qu'il n'a pas compris, car il fait vivre B. Gui avant Etienne de Salagnac.— P. 34-35, lire une explication tout à fait amusante du *Débat de Sicard et d'Izarn de Figueiras*, publié par M. Meyer. — P. 37, M. D. confond les enquêteurs de saint Louis et les inquisiteurs (v. encore pp. 55 et 57). Il est à remarquer, ce qui prouve la légèreté avec laquelle il travaille, qu'il cite le travail publié il y a deux ans sur l'administration de saint Louis par l'auteur du présent article, travail à la suite duquel ont été imprimées les enquêtes faites par ordre de ce prince dans le midi. Il faut d'ailleurs ne rien savoir de la législation du XIII[e] siècle pour attribuer aux inquisiteurs de la foi les sentences administratives rendues par les clercs du roi. Le seul fait de citer un laïque *in forum vetitum,* eût entraîné pour l'auteur de la citation une forte amende. — P. 41, la *Romania* des textes du XIII[e] siècle, c'est-à-dire l'empire d'Orient, devient la *Roumanie.*— P. 44, ce que l'auteur dit des encours ou confiscations pour fait d'hérésie prouve qu'il ne connaît pas un mot de la question (v. encore p. 53). — P. 59, l'auteur, après avoir reproché à tort à M. Ch. Molinier de n'avoir point connu les questions de Gui Foucois, exagère l'importance de ce petit texte que l'éditeur, Carena, a accompagné de commentaires très copieux et aussi très diffus. — P. 60, l'Antonin de Pamiers devient saint Antoine de Pamiers; du reste, l'auteur, quoique habitant le midi, traite les noms de lieux et d'hommes de ce pays avec un sans-gêne étonnant. — P. 62, M. l'abbé D. rattache, sans aucune raison, les *Sorts des apôtres*, dont on s'est occupé récemment, aux doctrines albigeoises; pour faire ce rapprochement qui lui a été suggéré par M. N. Peyrat, il faut posséder la forte imagination de ce dernier auteur. — P. 67, le procès de Bernart Saisset est publié depuis près de 200 ans et ne renferme rien qui ait rapport à l'inquisition. — P. 72-74, longs passages empruntés textuellement à l'ouvrage de M. Delisle sur Bernard Gui.

En résumé, le travail de M. D. ne renferme aucun fait nouveau; tous ses renseignements sont empruntés à des travaux antérieurs, et son article ne peut passer que pour un compte-rendu, que déparent nombre d'erreurs et de bévues dont il est seul responsable et qui lui appartiennent en propre. Il nous reste à parler de la seconde partie du volume, la seule qui soit à consulter.

M. l'abbé D. imprime dans cette seconde partie : 1° la chronique de Guillem Pelhisso; 2° de courts fragments d'un registre de l'inquisition de Toulouse, appartenant à un collectionneur de Béziers.

La chronique de Guillem Pelhisso avait été publiée en 1880 par M. Ch. Molinier, d'après une copie moderne appartenant à la Bibl. municipale de Carcassonne. L'édition de M. D. est donnée d'après un ms. du musée Calvet à Avignon, ms. qui remonte au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle et dont l'existence avait été signalée par le P. Balme, dans un article de la *Revue des questions historiques* (numéro d'avril 1881); M. D. a oublié de mentionner cette dernière circonstance. La copie d'Avignon est beaucoup plus correcte que celle de Carcassonne, comble certaines lacunes, corrige plusieurs phrases corrompues de celle-ci. Toutefois les variantes utiles qu'elle fournit ne sont pas aussi nombreuses que voudrait le faire croire le nouvel éditeur, la plupart de celles qu'il note étant de simples différences orthographiques; le copiste moderne a mis partout *ae* là où le ms. d'Avignon écrit *e*, et M. D. a relevé soigneusement toutes ces différences insignifiantes. En réalité, le nombre des corrections utiles fournies par le ms. d'Avignon est assez faible, et, dans quelques cas, la leçon du ms. de Carcassonne est préférable; ainsi, p. 83, l. 8, M. D. lit *utiliter;* le ms. d'Avignon porte probablement *viriliter* qui est la leçon bien meilleure de celui de Carcassonne. En outre, le ms. d'Avignon et celui de Carcassonne, quoique ce dernier soit bien inférieur, représentant deux familles différentes [1], le nouvel éditeur eût pu améliorer son texte en combinant les leçons de l'un et de l'autre. Toute la partie utile des notes de la nouvelle édition est empruntée à celle du prédécesseur de M. D. et celui-ci aurait dû le reconnaître, d'autant plus que, dans les notes qui lui sont personnelles, on relève un certain nombre de grosses bévues. Ainsi, dans un extrait de Bernard Gui, donné par M. D. d'après un ms. de Toulouse, extrait qui a trois lignes (p. 86, note 4), nous relevons trois grosses fautes : *domina providentia* pour *divina providentia; debellantes* pour *decertantes; postea* pour *pro ea.* Ailleurs, p. 87, notes, l. 1, il imprime *sale condidit,* au lieu de *sale condivit,* que donnent le ms. de Toulouse et l'édition de M. Molinier.— P. 89, note 4, *Haec sunt in fossa,* pour *Hac sunt in fossa.*— P. 90, M. D. qui prétend avoir vérifié sur le ms. de Toulouse un passage qu'il cite à la suite de M. Ch. Molinier passe deux mots que celui-ci avait omis.— P. 91, l. 5, il imprime *Fr. Stephanus de Salhnihaco*; le ms. d'Avignon doit porter *Salanhaco;* c'est le célèbre auteur dont M. Delisle a écrit la vie tout récemment. — P. 94, l. 13, *Deneuse,* lisez *de Manso;* le personnage est connu d'ailleurs. — P. 102, l. ult., *tibicinari,* pour *tubicinari,* jouer de la flûte pour faire une proclamation; la même faute se retrouve ailleurs et porte sur *tubibicinator,* écrit *tibicinator* (p. 110). — P. 105. *feria III<sup>a</sup> post festum omn. Sanctorum, nonis novembris ;* M. D. traduit en note le 3 novembre et en profite pour faire un rapprochement assez inattendu avec un fait d'histoire contemporaine.

Le fragment de registre d'inquisition qui termine le volume (pp. 119-

1. V. notamment pp. 84 et 85.

132) est intéressant, mais l'édition en est déparée par nombre de fautes de lecture; p. 120, l. 1, *matres hereticas* 2 ; p. 122, une note bizarre sur le sens du mot *fogacia*, fouasse ; nous renvoyons M. l'abbé D. à certain chapitre de Rabelais sur les causes de la guerre entre Grandgousier et Picrochole; p. 123 et passim, *Piccavinus* pour *Pictavinus*, nom bien fréquent en Languedoc, aujourd'hui *Peitavi*. P. 128, note 3, le texte qui est du XIII[e] siècle, cite la fête de sainte Catherine; M. l'abbé Douais traduit le 3 avril, jour de la mort de la célèbre mystique sainte Catherine de Sienne († 1380); la sainte Catherine en question est sainte Catherine d'Alexandrie. Un ecclésiastique n'a pas le droit de commettre pareille confusion.

A. MOLINIER.

---

147. **Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV** d'après des documents inédits avec le texte authentique des lettres de la duchesse au maréchal de Bellefonds par J. LAIR, ancien élève de l'Ecole des Chartes, avec deux portraits. Paris, Plon, 1881, gr. in-8° de VI-437 p.

On a tout dit sur le livre de M. Lair, sur son « beau livre, » comme j'ai déjà eu l'occasion de l'appeler [1]. Pas un seul des nombreux critiques qui ont rendu compte de *Louise de La Vallière* n'a manqué de louer autant l'exactitude du biographe que le talent de l'écrivain. Ne voulant répéter ni les éloges de mes devanciers, ni leurs observations, il ne me reste que bien peu de choses à dire de l'histoire à la fois si charmante et si touchante « de cette femme gracieuse et tendre, dont le désintéressement et la modestie voilèrent l'unique faute, que le monde pardonnait, mais qu'elle voulut cependant expier par une pénitence de plus de quarante années [2] ». Nous aimions tous déjà M[lle] de La Vallière : le livre de M. L., en nous la faisant mieux connaître, nous la fait plus aimer encore. Plusieurs écrivains avaient raconté la vie de Françoise Louise de La Baume-Le-Blanc (l'abbé Lequeux, M. A. Houssaye, M. Pierre Clément, M. l'abbé Duclos, M. A. Giraud) : tous leurs travaux sont tellement dépassés par le travail de M. L. qu'ils disparaissent, en quelque sorte, et ne méritent plus d'être consultés [3]. L'auteur nous dit (p. v) : « Cette étude a pris les loisirs de six années. On ne le croira pas à le voir, et pourtant cela est. » Qu'il s'agisse de la jeune fille, de la duchesse de La Vallière et enfin de la sœur Louise de la Miséricorde, les recherches de M. L. ont été si minutieuses, si approfondies, que, loin

---

1. N° du 9 janvier 1882, p. 34, note 2.
2. *Avant-propos*, p. IV.
3. Voir, sur les fautes d'un des meilleurs devanciers de M. L., M. P. Clément, diverses notes (pp. 155, 168, 182, 246, 298, etc). Encore M. L. fait-il observer (p. 402), à propos d'une méprise de M. A. Houssaye, qu'il n'aime pas à s'attarder pour critiquer les écrivains qui l'ont précédé.

de s'étonner des longues heures employées à ces recherches, on s'étonnerait, au contraire, du peu de temps qu'il a fallu pour réunir tant de matériaux et pour en tirer un livre qui, comme la douce héroïne auquel ce livre est consacré, est presque sans défauts. Ce qui augmente singulièrement le mérite de l'auteur, c'est que, non content de peindre Louise de La Vallière avec la plus scrupuleuse fidélité, il a peint avec la même fidélité tous les personnages mêlés à son histoire, son père (Laurent de la Baume-Le-Blanc), sa mère (Françoise Le Prevost de la Coutelaye), son frère (François, marquis de La Vallière), Louis XIV, Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, le cardinal Mazarin et ses nièces, M[lle] de la Motte-Argencourt, M[lle] de la Motte-Houdancourt, M[lle] de Montpensier, Henriette d'Angleterre, M[me] de Choisy, M[me] de Montespan, M[me] de Maintenon, le maréchal de Bellefonds, M. et M[me] de Montauzier, la duchesse de Longueville, Bossuet, le comte de Guiche, le marquis de Vardes, M[lle] de Blois, le comte de Vermandois, etc. En un mot, l'histoire de Louise de La Vallière est l'histoire entière de son temps, rajeunie par une foule de détails nouveaux [1], et dont il faudra tenir grand compte, toutes les fois que l'on voudra s'occuper de la seconde moitié du XVII[e] siècle [2].

Une aussi remarquable étude est complétée : 1° par la réimpression (pp. 352-398) des lettres au maréchal de Bellefonds, « connues seulement jusqu'à ce jour par un arrangement de rhétoricien [3] » ; 2° par di-

---

1. M. L. a surtout tiré parti de la correspondance de l'ambassadeur vénitien Sagredo.

2. M. L. a rectifié bon nombre d'erreurs des auteurs de mémoires du XVII[e] siècle, sans parler des erreurs des éditeurs de ces mêmes mémoires. Mentionnons particulièrement ce qui regarde les mémoires de M[me] de Motteville (pp. 15, 16 64), de M[lle] de Montpensier (p. 93), de Saint-Simon (pp. 77, 296). Je tiens à citer une de ces excellentes et piquantes notes (p. 16) : « M[me] de Motteville, sur cet article, explique les choses, comme toujours, mieux que personne, mais sa narration finit par une faute chronologique qui a jeté dans l'erreur presque tous ceux qui l'ont copiée sans contrôle. M[lle] de Montpensier, qui écrivait en même temps et même un peu avant, montre M[lle] de la Motte-Argencourt auprès de la Reine-Mère, en 1658, en 1660. V. *Mémoires*, t. III, pp. 275, 288. Walckenaer (*Mémoires sur M[me] de Sévigné*, t. III, c. IX) a donné trop d'importance à l'épisode de la Motte-Argencourt, et a commis l'erreur de date que nous signalons plus haut. Amédée Renée (*Les Nièces de Mazarin*, p. 249) a confondu les époques. Son agréable récit manque de suite chronologique, et ce défaut de précision prive cette histoire intime de sa plus grande valeur. *Cet accident n'a pas de date*, voilà qui est bientôt dit. Quant aux auteurs qui ont confondu La Motte-Argencourt et La Motte Houdancourt, La Motte-Houdancourt, nièce du maréchal, et La Motte Houdancourt, fille du maréchal, il faut renoncer à les citer. » Cf. la note 1, p. 88 : « Il serait impossible de relever toutes les confusions faites entre La Motte-Argencourt et La Motte-Houdancourt. Nous n'en signalerons que deux qui pourraient être dangereuses, vu l'autorité très légitime des auteurs : M. Chéruel, dans une note III, sur les *Mémoires de Saint-Simon*, t. V, p. 467, édition 1865 ; M. de Monmerqué, *Lettres de Sévigné*, édition Hachette, 1872, t. II, p. 48. L'annotateur aurait dû voir que, d'après son propre calcul, sa demoiselle de La Motte-Houdancourt n'aurait eu que onze ans en 1662. »

3. *Avant-propos*, p. IV.

verses « notes et pièces justificatives » (pp. 399-424). Les lettres ont été publiées d'après une excellente copie de la fin du règne de Louis XIV, conservée au château de Bures (en pleine vallée de Chevreuse) et communiquée à M. L. par Mme la comtesse de Wavrin, morte en 1879, et à la mémoire de laquelle il a dédié son volume en termes très délicats. Le premier éditeur des lettres de la duchesse de La Vallière (1767), l'abbé Lequeux, avait donné un texte altéré à chaque page par des corrections [1] et même par des paraphrases. Remercions M. L. de nous avoir rendu les lettres au maréchal de Bellefonds dans toute leur simplicité exquise, dans toute leur naïveté originale. — Les *Notes et pièces justificatives* se composent d'éclaircissements sur la retraite de Mlle de la Motte-Argencourt et ses causes, sur Gabrielle Glé, belle-sœur de Louise de La Vallière, sur le pamphlet : *Amours de Madame et du comte de Guiche*, sur une lettre de Louise de La Vallière à Mme de Montauzier, conservée dans la bibliothèque de Munich, sur la mort de Madame, sur l'acquisition du domaine de Vaujours pour Louise de La Vallière, sur les diverses éditions des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu* [2], sur l'iconographie de Louise de La Vallière [3], sur ses armes, inexactement reproduites par la plupart des auteurs, et même par le P. Anselme [4]. Une seule pièce justificative figure parmi ces notes (pp. 405-406) : les lettres de légitimation du comte de Vermandois qui n'avaient pas été publiées jusqu'ici et qui sont datées du 20 février 1669.

Les observations les plus importantes ayant été déjà présentées à

1. M. L. remarque spirituellement, à ce propos (p. 252), qu'au XVIIIe siècle, un éditeur aurait cru manquer à ses devoirs en ne réparant pas les petits désordres de la toilette grammaticale de son auteur.

2. M. L. n'admet pas (p. 414) que cet ouvrage de la duchesse de la Vallière ait été corrigé par Bossuet. Entre M. Romain Cornut, qui a cru reconnaître dans les corrections la touche de l'évêque de Meaux, et feu M. Floquet, qui a déclaré que l'on ne pouvait les attribuer à son auteur favori, il ne saurait hésiter. Il a ajouté et il prouve que « les moyens de décider se trouvent suffisamment dans la seule comparaison des textes imprimés. » Il complète la liste des éditions des *Réflexions* données par M. Clément, en mentionnant une rarissime traduction italienne, imprimée à Rome en 1681, une contrefaçon belge de l'édition de Paris, 1712 (Bruxelles, Foppens, 1712), une édition de Lyon (Guillaume Langlois, 1698), qui est extrêmement rare. Indiquons encore (pp. 415-416) une analyse de l'*Amante convertie*, ou l'*Illustre pénitente*, analyse à la suite de laquelle M. L. rétablit la vérité en ce qui regarde le sermon prononcé par Mgr de Fromentières pour la vêture de Louise de La Vallière.

3. M. L. met sous nos yeux (pp. 417-422) une liste, sinon complète, du moins très étendue, des portraits peints et gravés de Louise de La Vallière : il y rectifie force erreurs commises, à cet égard, un peu partout, même dans les catalogues des musées du Louvre et de Versailles. Les deux portraits reproduits dans le volume sont le portrait gravé par Larmessin, qui paraît être le plus ancien de tous les portraits gravés de la duchesse, et le portrait en religieuse, conservé à l'hospice de Château-La-Vallière.

4. Les véritables armes sont celles-ci : écu coupé de gueule et d'or au lion léopardé d'argent et de sable. Dans les armes jointes au portrait gravé par Edelinck l'*azur* a été introduit à tort.

M. L., je suis obligé de me rabattre sur des observations secondaires. Au sujet de « l'éducation très négligée » de Louis XIV, il ne cite (p. 5) que le témoignage de La Porte. C'est bien peu, surtout si l'on se souvient du dédain avec lequel M. Léon de Laborde a parlé (*Palais Mazarin, notes*) des mensongers mémoires de ce valet de chambre. — L'*Histoire du traité de la paix conclue en l'an 1659* est attribuée au comte Galeazzo Gualdo Priorato non-seulement « par un éditeur allemand » (p. 17, note 2), mais par tout le monde. — Sur la conduite de Mazarin à l'égard de Louis XIV voulant épouser Marie Mancini, M. L. dit plaisamment (p. 29, note 1), que « pour savoir la vérité vraie, il faudra attendre le jugement dernier. » Ni M. Chéruel, ni M. Chantelauze ne se résigneront à accepter une aussi lointaine échéance. — Ce que M. L. pense (*Ibid.*) des *Mémoires* de Marie Mancini doit être rapproché de ce qu'en a pensé M. Chantelauze (*Louis XIV et Marie Mancini*, 1880, pp. 225-228). — M. L. donne deux *M* (p. 88) au nom du chevalier de Gramont, comme ailleurs au nom du maréchal, père du comte de Guiche. J'ai vu trop de documents des trois derniers siècles signés *Gramont* pour ne pas réclamer. Puisque j'en suis aux minuties, je dirai encore que M. L. a tort de refuser au nom du surintendant Foucquet le *c* que ce dernier mettait dans sa signature et que M. Bonnaffé a eu soin de lui laisser dans son récent ouvrage sur ce grand curieux. — M. L., citant (p. 97, note 2) l'édition de 1707 des *Lettres* de Guy Patin, ajoute : « Je regrette de n'avoir pu me procurer l'excellente édition donnée par M. Lalanne ; elle ne se trouve plus dans le commerce. » Malheureusement M. Lalanne n'a jamais donné une édition des lettres de Guy Patin. M. L. aurait-il confondu, par hasard, cette *introuvable* édition avec celle du D[r] Reveillé-Parise (Paris, J. B. Baillière, 1846, 3 vol. in-8°)? S'il s'agit de cette dernière, je dirai que, loin de mériter le titre d'excellente, elle est des plus médiocres, et que, loin d'être rare, elle est assez commune pour que les bouquinistes la vendent à un prix très doux. — M. L. nous montre (p. 95) le duc de Lorraine logeant « dans une méchante cabane avec le jardinier du Luxembourg. » C'était assez de parler d'une maisonnette, car la relation vénitienne indique *una piccola cassetta*, une petite maison, et une cabane, en italien, s'appelle *capanna*. — Le fameux Lauzun nous apparaît (p. 137) sous le nom de *Péguilin*. C'est là une corruption de *Puyguilhem*, nom d'une terre de la maison de Caumont. M. L. aurait dû imiter Louis XIV, qui, dans une lettre dont un passage est cité (p. 147), donne au mari de Mademoiselle son vrai nom de *Puyguilhem*. — L'auteur, à propos du château de Chambord, dit (p. 201) : « Sur la verrière d'une des fenêtres de Chambord, un roi, critique peu autorisé, avait écrit ces deux vers si connus :

Souvent femme varie,
Mal habil qui s'y fie. »

Rien ne prouve que François I[er] ait écrit ces deux vers sur une verrière. Le plus ancien des écrivains qui puisse être cité sur ce point,

Brantôme, se contente de raconter qu'à Chambord un ancien valet de chambre de François I[er] lui montra, comme étant de la main de son maître, « un escrit au costé de la fenêtre » où « en grandes lettres il y avoit ce mot : *Toute femme varie.* » On voit qu'il ne s'agit là ni de vitre, ni de distique. Ce sont des auteurs aussi peu sérieux que l'auteur des *Galanteries des Roys de France* (1690, in-8°) qui ont transformé en deux vers les trois mots lus par Brantôme et qui ont ajouté les fabuleuses circonstances de la vitre, de la bague et du diamant [1]. — M. L. semble croire (p. 242 et surtout *Appendice*, pp. 407-410) à l'empoisonnement de Madame. Je ne puis que le renvoyer à la nouvelle édition de l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre* publiée par M. Anatole France (chez Charavay) et où, comme je l'ai fait remarquer ici [2], tout ce qui touche à cette question a été si bien examiné. — M. L., relevant (p. 401) un anachronisme dans les *Mémoires* de M[me] de Motteville, dit « que cela fait craindre que ces *Mémoires*, comme ceux de M[lle] de Montpensier, composés de fragments authentiques, n'aient été rajustés par une main inexpérimentée. » Il a raison de soupçonner que les *Mémoires* de M[me] de Motteville ont été parfois maladroitement arrangés, mais il a tort de les comparer en cela aux *Mémoires* de M[lle] de Montpensier, dont le manuscrit entièrement autographe est conservé à la Bibliothèque nationale. — Nous lisons (p. 403), au sujet de l'affaire du libelle des *Amours de Madame et du comte de Guiche*, à laquelle fut mêlé Charles Patin, que le fils de Guy Patin « fut poursuivi vers mars 1666. » Ce fut quelques mois plus tard, comme nous l'apprend un document imprimé du recueil connu à la Bibliothèque nationale sous le nom de recueil Thoisy (t. VII, f° 276) : *Factum pour maistre Charles Patin, docteur en médecine accusé, contre ses accusateurs* [3].

Le livre de M. L. est très bien écrit. C'est pour cela que je voudrais en effacer quelques taches que l'on ne remarquerait pas dans un livre dont le style ne serait pas aussi pur. A côté de phrases très élégantes, comme par exemple, certaine phrase sur les demoiselles d'honneur [4], on

---

1. Voir l'ingénieuse discussion de M. Edouard Fournier (l'*Esprit dans l'Histoire*, 3[me] édition, 1867, pp. 154-157). C'est un des meilleurs chapitres d'un recueil trop inégal. M. Fournier n'a pas manqué de se moquer (p. 157) de ceux qui ont donné à la légende de la fameuse vitre une digne conclusion, en prétendant que Louis XIV la sacrifia à M[me] de La Vallière. M. L. a eu la prudence de se servir, à l'occasion de ce dernier détail, des expressions : *On a raconté qu'un jour... si l'on admet la tradition.*

2. N° du 29 mai 1882, p. 431.

3. D'après le *factum*, Charles Patin reçut le ballot de livres prohibés le 10 novembre, et « le lendemain onze, à huit heures du matin, il en fut dépouillé par la saisie qui en fut faite sur la dénonciation de Thiery, adjoint du scindic des libraires. » L'auteur du *factum* affirme que ce fut en juin 1666 que Patin apprit que l'on imprimait en Flandre le livre de l'*Histoire galante*, ce dont il fit donner avis à « Leurs Altesses Royales, à qui ce livre ne plaisoit pas. »

4. « Demoiselle d'honneur ! Que d'idées s'éveillaient à ces mots ! Quel avenir splendide s'entr'ouvrait ! Etre un des fleurons de cette couronne d'innocence ou de

trouve — ce qui est une dissonnance — des phrases un peu trop familières [1]. Quelques tournures, quelques expressions ne sont pas assez correctes [2]. L'auteur abuse peut-être des maximes et tournerait presque à l'homme sentencieux [3]. Son livre, qui a eu déjà deux éditions [4], en aura bientôt une troisième. C'est l'occasion pour M. Lair de reviser sévèrement un travail qui laisse si peu à désirer, et de le rendre irréprochable.

T. de L.

---

148. — K. Haller, **Geschichte der russischen Literatur.** 1 vol. in-8° de 247 p. Dorpat, Schnakenburg, 1882.

L'histoire de la littérature russe de M. Haller n'a pas la prétention d'être un ouvrage original. C'est une *Bearbeitung* du cours de littérature de M. Petrov qui a été traduit en français sous ce titre : *Tableaux de la littérature russe depuis son origine jusqu'à nos jours, par C. Petrov, traduit du russe par A. Romuald. Saint-Pétersbourg, 1872.* M. Haller a complété le manuel de Petrov et l'a conduit jusqu'à nos jours; tel qu'il est, ce résumé est surtout destiné aux jeunes Allemands des provinces baltiques qui doivent, au sortir du gymnase, passer un examen de littérature russe. Il est nécessairement un peu aride, mais il

---

vertu que l'étiquette avait placée autour des reines et des princesses comme les fleurs d'une bordure autour de la maîtresse fleur du jardin » (p. 41). — Rapprochons de ces métaphores les métaphores d'une page voisine (p. 43) : « C'était bien la petite fleur, à demi cachée sous l'herbe, que trahit son parfum et qui craint la trop grande ardeur de l'été, et pourtant cette humble violette allait être transplantée en pleine cour de France et sous les regards de ce prince qu'on devait appeler bientôt le Roi-Soleil. »

1. « On se tromperait si l'on mesurait *à cette aune* tous les personnages de ce temps » (p. 81). — « Mme de Lafayette est encore, pour ces menus détails de la petite histoire, supérieure à tous les autres *reporters* de son temps » (p. 91). — « Le duc Charles était voué à ces *artistes* » (des apothicaires !) (p. 95). — « Que peut-on ajouter à cette juste et mélancolique pensée ? *Ainsi-soit-il* » (p. 109). — « Louis laissa interner l'*ex-objet* de son amour. »

2. « Ses détracteurs la trouvaient menue et *qu'elle* ne marchait pas de bon air » (p. 50). — « C'est alors que le jeune monarque partait *en* forêt, courant avec sa maîtresse » (p. 64). — « Peu *fortuné*, il logeait » (p. 95). — « A travers cette approbation générale, le roi devina une femme en quête de faveur, et *que* le misanthrope Montausier détournerait les yeux à propos. »

3. « L'absence, qui tue l'amour à son déclin, l'excite à sa naissance » (p. 65). — « Il oubliait que toujours n'est pas une devise d'amour » (p. 136). — « Comme il n'est pas d'hiver où ne se montre le sourire de quelques beaux jours, l'amour ne s'en va pas sans quelques retours de passion » (p. 165). « Le malheur, s'il disjoint les amitiés fausses, cimente les véritables » (264).

4. La seconde édition a paru, au commencement de la présente année, dans le format in-18.

fournit des renseignements utiles, notamment sur la littérature du XIX^e siècle qui occupe les trois quarts du volume.

Louis LEGER.

---

# VARIÉTÉS

### Le mot assyrien « tamkâru »

Dans un article paru ici même (n° du 19 janvier 1880), j'avais revendiqué pour la langue assyrienne un mot *tamkâru* « cultivateur », que les assyriologues lisaient *damqaru*, et qu'ils considéraient comme un terme accadien ou sumérien d'origine, formé de *dam* « homme » et de *qar* « champ ». A ce propos, M. Lenormant m'adresse les remarques suivantes, en son second volume des *Origines de l'histoire*, p. 243, note 2 :

« M. Stan. Guyard, qui, dans d'autres cas, a été mieux inspiré, s'est « efforcé vainement de montrer dans *damkaru* un mot sémitique, qu'il « croit dérivé de la racine *mâkar*, laquelle existe en effet en assyrien et « en arabe. Mais pour trouver dans le quatrilitère qui nous occupe un « dérivé, possible au point de vue de la philologie sémitique, de cette « racine, il faut de *damkaru* le changer arbitrairement en *tamkaru*, en « inventant pour le signe initial de l'orthographe de ce mot, le signe « *dam*, une valeur *tam* qu'il n'a nulle part, que rien ne justifie et n'au« torise, que tout, au contraire, combat et dément. La lecture *damkaru* « est la seule admissible ; et dès lors que deviennent le prétendu caractère « sémitique de ce mot et sa dérivation de la racine *mâkar?* », etc.

J'accorde très volontiers à M. Lenormant que si le mot dont il s'agit était toujours écrit *damqaru*, l'analyse que j'en fais n'aurait que la valeur d'une hypothèse. Mais si je montre que l'orthographe *damqaru*, imaginée simplement pour fournir l'étymologie factice d'*homme des champs* [1], n'est pas invariable ; si je montre que le terme en litige s'écrit parfois aussi *tamkâru*, comme il se prononce, que deviendront, à leur tour, le prétendu caractère accado-sumérien de ce mot et sa dérivation de *dam* et de *qar?*

Une tablette du *British Museum* vient trancher la question. Elle est reproduite par l'un des plus ardents champions de la théorie suméro-accadienne, M. Paul Haupt, dans ses *Akkadische und Sumerische Keilschrifttexte*, p. 69, l. 8. Là nous voyons que le prétendu accadien DAM-QAR se transcrit en assyrien : *tam-ka-ri* (au génitif), dans l'expression *kasap tamkâri* « argent (prix? ou salaire?) d'un cultivateur ». Il résulte de là que *tamkâru* est bien et dûment un dérivé du verbe assyrien *makâru*

---

1. Sur ce procédé, voir *Revue de l'histoire des religions*, t. V, n° 2, p. 268.

« cultiver », dont j'ai cité deux exemples en rendant compte ici du travail de M. Pognon sur l'inscription de Bavian, exemples auxquels on peut ajouter encore celui de l'impératif saphel, dans la phrase *sumkir tamirtus* « rends cultivé (c'est-à-dire prospère) son domaine », que nous lisons chez Oppert, *Expédition en Mésopotamie,* t. II, p. 339.

Au surplus, si je vois dans *tamkâru* un dérivé de la racine *makâru,* j'ai pour complices les assyriens eux-mêmes, car le texte lexicographique bien connu R. II, pl. 7 groupe dans le même article, en face des formes accado-sumériennes, que nous appelons hiératiques, notre mot *tamkâru* et un autre mot, *makru,* au féminin *makritu,* qui parait, lui aussi, avoir le sens de « cultivateur », et sur la dérivation duquel il ne saurait planer aucun doute. Il est évident que si le rédacteur de cet article lexicographique avait considéré *tamkâru* comme une altération de l'accado-sumérien *dam-qar,* il n'aurait pas été le classer à la suite de dérivés de la racine *makâru,* nous indiquant ainsi clairement que pour lui le *ta* de *tamkâru* est une syllabe formative et non radicale. Ainsi de deux choses l'une : ou bien les auteurs de ces textes lexicographiques avaient perdu la notion de l'accado-sumérien, et dans cette conjoncture comment se fait-il qu'ils le traduisent couramment, ou bien ils ne voyaient dans ces groupes dits accado-sumériens que ce que nous voulons y voir, M. Halévy et moi, des mots assyriens écrits dans un système particulier, et qu'il s'agissait de rendre plus intelligibles en les transcrivant en caractères phonétiques.

Stanislas Guyard.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Leroux publie les *Mémoires sur la chronologie et l'iconographie des rois parthes Arsacides,* de feu M. Adrien de Longpérier. L'ouvrage est accompagné de 18 planches gravées, et porte la double date 1853-1882. M. de Longpérier avait, par suite de diverses circonstances, toujours différé de donner au public cet ouvrage imprimé depuis 1853. Après sa mort, sa famille a cru devoir faire paraître une œuvre à laquelle il attachait une grande importance. — Prochainement paraîtra à la même librairie le Ier volume des *Œuvres* de M. de Longpérier ; ce volume renfermera les *Mémoires d'archéologie et de numismatique orientales.*

— Nous avons reçu la Ire livraison d'une nouvelle revue d'histoire provinciale, la *Revue historique du Béarn et de la Navarre (Bayonne, pays de Labourd, Landes).* Cette revue publiera, comme l'indique l'avis aux lecteurs, des documents concernant les Béarnais, Basques et Bayonnais des siècles passés, documents tirés des fonds provinciaux et surtout des dépôts de Paris, et qui seront toujours précédés d'une étude sommaire. Elle donnera des études biographiques ainsi qu'une bibliographie. Elle compte parmi ses collaborateurs MM. Baschet, de Carsalade du Pont, Jung, Margry, Tamizey de Larroque, Vinson, etc. La première livraison de la *Revue historique du Béarn et de la Navarre* s'ouvre par un art. de M. Tamizey de Larroque,

intitulé *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax* (pp. 5-18); le premier de ces documents est une notice sur Dax, rédigée en 1568 par l'archéologue gascon André de la Serre; les autres documents sont des lettres relatives à l'histoire de Dax et écrites de 1740 à 1751 par divers personnages; quelques-uns qui ne méritaient pas d'être intégralement reproduits, ont été analysés par l'infatigable savant. — M. E. Ducéré publie le commencement d'un travail sur *l'artillerie et les arsenaux de la ville de Bayonne* (pp. 19-35); son art. forme le chapitre I de cette étude et a pour titre : *les arsenaux bayonnais jusqu'à la conquête de 1451* (par Dunois et le seigneur d'Albret). — M. A. Communay, après une rapide exposition de la situation générale du royaume de Navarre, communique un document relatif à l'*Invasion du Béarn par Mongonmery* (pp. 36-44) et au massacre de Navarreinx. — Sous le titre *Un hercule gascon* (pp. 44-46), M. Ch. Dupré reproduit, d'après le n° de novembre 1710 du *Mercure de France*, deux tours de force accomplis par le mousquetaire Bassabat. — Le fascicule se termine par une question : « A quelle époque Bayonne prit elle pour devise les mots *nunquam polluta* et à quelle occasion? » et par les *Preuves de la noblesse de Théophile-François de Navailles, agréé pour être reçu page du roi dans la grande écurie* (pp. 49-56). La « Revue historique du Béarn et de la Navarre », publiera ainsi les preuves produites par les vieilles familles nobles de ces deux provinces devant les généalogistes d'Hozier (cabinet des titres de la Bibliothèque nationale, section des manuscrits); cette publication ou ce nobiliaire se subdivisera en trois parties : I. Les pages de la grande et de la petite écurie. II. Les demoiselles de Saint-Cyr. III. Les gentilshommes admis aux écoles militaires. — Ce recueil est certainement une œuvre sérieuse; nous lui souhaitons d'être durable et faisons des vœux pour son succès. Il paraît tous les mois, en une brochure de 56 pages in-8°, et forme, à la fin de l'année, un volume de 700 pages environ (prix par an : 18 francs pour les huit départements : Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Landes, Gironde, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, Gers et Haute-Garonne; 20 francs pour le reste de la France; tous les abonnements partent du mois de juillet; les communications concernant la rédaction et l'administration doivent être adressées au directeur de la *Revue*, M. A. Communay, à Bayonne, rue Bourg-Neuf, 60).

— M. Ch. Schmidt vient de publier un excellent ouvrage, rempli de faits intéressants et d'informations neuves, sur les plus anciennes bibliothèques et les premiers imprimeurs de Strasbourg (*Zur Geschichte der aeltesten Bibliotheken und der ersten Buchdrucker zu Strassburg*, C. F. Schmidt [Fr. Bull.]. In-8°, 200 p.). L'ouvrage, dont l'exécution typographique mérite d'ailleurs les plus grands éloges, comprend, comme le titre l'indique, deux parties : 1° Les livres et les bibliothèques à Strasbourg au moyen âge (*Bücher und Bibliotheken zu Strassburg im Mittelalter*, pp. 1-74); cette première partie avait déjà paru en français dans la *Revue d'Alsace* sous le titre : *Livres et bibliothèques à Strasbourg au moyen âge* (1877); on a prié M. Schmidt de publier une traduction allemande de ce travail, et le savant strasbourgeois a préféré faire lui-même cette traduction qui lui offrait l'occasion d'ajouter quelques détails nouveaux. 2° Les imprimeurs de Strasbourg avant 1520 (*Die Strassburger Buchdrucker vor 1520*, pp. 75-162); cette partie, entièrement biographique, renferme beaucoup de renseignements précieux, tirés de documents disparus avec l'ancienne bibliothèque de Strasbourg durant le bombardement de la ville. En outre, un chapitre qui sert d'appendice à ce beau volume est consacré à l'histoire peu connue, empruntée, elle aussi, à des documents manuscrits, de la fondation de la bibliothèque, qui devint au XVII<sup>e</sup> siècle celle de l'université protestante, et plus tard celle du séminaire protestant; « aucun Strasbourgeois n'a oublié comment elle a péri, dit M. Schmidt, et j'ai regardé comme un devoir pieux de raconter son origine ». (*Die ehmalige Biblio-*

*thek der Strassburger hohen Schule im ersten Jahrhundert ihres Bestehens*, pp. 163-298). Un de nos collaborateurs reviendra plus amplement sur cette publication.

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 21 juin.*

M. E. Muntz lit une note sur le *tombeau du pape Benoît XII, à Notre-Dame d'Avignon*. Ce tombeau, dont il n'existe ni gravure, ni photographie, contient, sous un dais surmonté de nombreux clochetons, la statue couchée du pape mort. Des comptes trouvés par M. Muntz dans les archives du Vatican (années 1342 et 1343) prouvent qu'il a été fait par un imagier parisien jusqu'ici inconnu, maître Jean Lavenier. Tandis que les peintres employés par les papes d'Avignon étaient presque tous des Italiens, les architectes et les sculpteurs, dont ils se servaient, étaient le plus souvent des Français; il y a là une preuve de la supériorité de la France, au XIV<sup>e</sup> siècle, dans l'architecture et la sculpture.

M. d'Arbois de Jubainville présente quelques observations sur le mot celte (en latin *celta*, en grec Κελτος). Glück a fait venir celta d'une racine *cel* qui a le sens d'*élever*, et qui se trouve en latin dans *cel-sus, ex-cel-lo, col-lis*, en grec dans Κολ-ωνος, Κολ-οφων. Mais il n'a pu prouver l'existence de cette racine dans la langue celtique. Or, dans un éloge de saint Columban écrit par un clerc irlandais qui est mort en 1106, on trouve le mot *celthe*, avec le sens de « faîte »; dans une vie de sainte Brigitte manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle, le même mot désigne le comble d'une église; enfin, dans un glossaire irlandais du XVI<sup>e</sup> siècle, il est donné comme adjectif, avec le sens de haut, grand, noble. *Clethe* suppose une forme ancienne *clet-ios*, qui ne diffère de *celta* ou *kel-tos* que par une méthathèse. Celte signifie donc bien *haut, grand, noble;* M. d'Arbois de Jubainville ajoute que, dans le même éloge de saint Columban, on trouve l'adjectif *Nertmar* « grand par la force » c'est la forme irlandaise du nom propre gaulois *Nertomarus*, connu par plusieurs inscriptions latines.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 7 juillet 1882.*

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du président de la République, en date du 30 juin, par lequel est approuvée l'élection de M. Sénart, en qualité de membre ordinaire, en remplacement de M. Guessard. M. Sénart est introduit et prend place.

M. Gaston Paris fait connaître le jugement du concours des antiquités de la France pour 1882. La commission décerne trois médailles de cinq cents francs et six mentions honorables, ainsi qu'il suit :

1<sup>re</sup> médaille : M. Jules Guiffrey, pour son livre sur *la Tapisserie en France;*

2<sup>e</sup> médaille : MM. Héron de Villefosse et Thédenat, *Cachets d'oculistes romains*, I;

3e médaille : M. Ch. Kohler, *Étude critique sur le texte de la Vie latine de sainte Geneviève de Paris*;

1re mention : M. Héron, *Œuvres de Henri d'Andeli*;

2e mention : M. Charles Molinier, *l'Inquisition dans le midi de la France*;

3e mention : M. Perroud, *Les Origines du duché d'Aquitaine*;

4e mention : M. de la Chauvelays, *Les armées des ducs de Bourgogne*;

5e mention : M. de Fierville, *Documents sur Philippe de Commynes*;

6e mention : M. d'Hermansart, *Les Corporations de Saint-Omer*.

M. Charles Nisard commence la lecture d'un mémoire *sur deux scandaleux attentats à la propriété littéraire au* XVe *siècle*.

M. Clermont-Ganneau met sous les yeux des membres de l'Académie une petite figurine d'un bronze trouvé à Beyrouth. Cette statuette, d'un travail qui, sans être irréprochable, ne manque pas d'élégance, représente une femme entièrement nue, coiffée d'un diadème en forme de croissant renversé, appuyée sur la jambe droite, la main droite abaissée comme pour toucher le pied gauche. Le bras gauche est étendu et la main s'appuyait sur un objet qui est aujourd'hui séparé de la statuette, mais qui a été retrouvé aussi et qui fait maintenant partie d'une collection particulière, autre que celle à laquelle appartient la figurine. M. Clermont-Ganneau a vu cet objet et en présente la photographie. C'est une grande rame ou un gouvernail, sur lequel on lit une inscription en quatre lettres phéniciennes, qui signifient : « Aux Sidoniens », ou « Des Sidoniens ». C'est l'inscription ordinaire des monnaies de Sidon. On ne saurait hésiter, dit M. Clermont-Ganneau, à reconnaître dans cet ensemble la déesse même des Sidoniens, s'appuyant sur l'attribut qui caractérise cette divinité essentiellement maritime. Ce monument précieux nous donne donc une image de l'Astarté sidonienne, telle que se la figuraient ses adorateurs à l'époque des Séleucides. La déesse est ici habillée ou plutôt déshabillée à la grecque. Plus anciennement, elle se serait sans doute présentée à nous sous des formes égyptiennes ou assyriennes; car les Phéniciens n'ont jamais eu d'art en propre, ils ont toujours suivi, en fait de plastique, la mode régnante, et la mode variait suivant la politique qui prévalait.

M. Aubé termine la lecture de son mémoire sur Polyeucte. Il conclut qu'il y a lieu de croire à la réalité des principaux traits de la légende de Polyeucte, qu'on doit notamment considérer comme historique : « les noms des personnes, Néarque, Polyeucte, Félix et Pauline, que l'auteur des Actes n'a pas inventés, non plus que leur condition sociale et les liens d'amitié ou de parenté qui les unissaient; l'édit de Valérien, que nous connaissons par d'autres témoignages, l'obéissance de la plupart des chrétiens devant ses menaces et au contraire l'éclat de foi dans l'âme généreuse de Polyeucte...; le renversement des statues païennes, les efforts de Félix pour sauver son gendre, et l'amener à faire amende honorable, l'intervention vaine de Pauline et de ses enfants, la condamnation de Polyeucte et son exécution par le glaive. » Au total enfin, dit M. Aubé, la tragédie de Corneille « repose sur un fond parfaitement historique. »

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 24 Juillet — 1882

**Sommaire** : 149. Bloomfield, As final devant les sonores en sanscrit. — 150. Rocquain, La papauté au moyen-âge. — 151. Moguel, La vie et les œuvres de Calderon. — 152. Pouy, Etude sur les œuvres inédites et sur la correspondance de Dusevel. — Chronique. — Société nationale des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

149. — **Final AS before sonants in Sanskrit**, by Maurice Bloomfield. Johns Hopkins University. Reprinted from the American Journal of Philology, vol. III, No 1. Baltimore, 1882. 21 p. in-8°.

Si courte que soit cette brochure, je crois devoir m'étendre sur les circonstances qui la rendent digne d'attention.

On sait qu'en sanskrit l'*e* et l'*o* brefs des langues européennes ont pour équivalent un *a* (μένος est en sanskrit *manas*). Par suite, les sons *e* bref, *o* bref manquent à l'alphabet; il y a bien un *é* et un *ó*, mais ils servent à noter des longues issues de la contraction de deux voyelles (*ai, au*) à une époque relativement récente, c'est-à-dire des sons non primitifs. Cet état de chose fit croire à Bopp et, jusqu'à ces dernières années, à tous les linguistes, que l'*o* et l'*e* n'avaient point existé à l'époque de l'unité ario-européenne ; que μένος provenait d'un *manas* ario-européen, ne différant pas du *manas* sanskrit. C'était le contrepied de la vérité. C'est μένος qui est le type primitif; le sanskrit a changé *e* et *o* en *a*, le grec n'a point eu à changer *a* en *e* et *o*.

Ce retournement de la doctrine est aujourd'hui admis de tous, mais tous ne l'expriment pas avec netteté. Par une concession bizarre à la religion surannée du sanskrit, ceux qui firent le plus pour démontrer le caractère récent de son vocalisme lui empruntèrent une notation des voyelles primitives. Au lieu d'écrire la forme ario-européenne : *menos*, ils l'écrivaient : $ma_1na_2s$, sous prétexte que la première voyelle n'avait peut-être pas exactement la même nuance de timbre que l'ε, ni la seconde la même que l'ο. A quel grimoire pourrait aboutir une pseudo-algèbre de ce genre si on la généralisait! Celle-ci, outre qu'elle entretenait des idées vagues, contribuait à rendre la phonétique historique moins abordable aux grammairiens qui n'ont pas le temps d'apprendre sérieusement le sanskrit. Elle était née de plus d'une cause : faiblesse à l'égard d'une ancienne routine, illusion d'une précision mathématique apparente. Elle venait surtout de ce que la démonstration de la vérité n'avait pas été complète. Tandis que les langues d'Europe faisaient voir sous un jour direct le vocalisme ario-européen, le sanskrit n'en avait gardé que des reflets

malaisés à saisir. Il confondait, dans le parfait *dadarça*, les deux voyelles que le grec distingue dans δέδορκε. Dans le parfait *cakâra* (il fit), il distinguait bien l'*e* du redoublement et l'*o* de la racine, mais d'une façon obscure; l'*e* devenait *a* bref et palatalisait la consonne précédente, l'*o* devenait *â* et laissait la consonne intacte : combien les formations τέτροφε, πέπονθε, λέλοιπε sont plus nettes! Ainsi le sanskrit portait des traces de ses infidélités au vocalisme originel, mais il les laissait à peine transparaître. En vain ses accusateurs le convainquaient par les témoignages des autres idiômes et par ses propres incohérences : ils plaidaient comme si intérieurement il leur restait un doute. Le sanskrit n'avait pas avoué.

Il fallait, pour en finir, trouver sur le sol asiatique quelque souvenir direct de l'*e* et de l'*o*. Cela touchait d'abord la science pure, pour qui toute bribe de vérité est un κτῆμα εἰς ἀεί. Mais c'était un point autrement grave pour la vulgarisation. L'*e* et l'*o* sont des voyelles importantes. Elles sont plus employées que les autres; en outre, elles constituent les pièces du plus curieux des mécanismes ario-européens : ce sont elles que la loi de l'*ablaut* fait alterner dans la flexion (τρέπω, τέτροφα) et dans la dérivation (τρέπω, τρόπος; *tego, toga*). Tant qu'on s'est trompé sur leur date, on était forcé de ne voir μένος qu'à travers le sanskrit *manas*, δέδορκε à travers *dadarça* : pour regarder le grec et le latin, on mettait des lunettes hindoues. Cette nécessité fermait la grammaire historique à une partie du public. La théorie nouvelle facilite merveilleusement l'enseignement de cette science. Elle invite, dans les cas les plus importants, à mettre le grec au premier plan de l'exposition; le sanskrit, réduit à une intervention minima, ne rebute plus un étudiant non orientaliste. Seulement, si l'on ne veut pas perdre ce fruit du progrès de la science, il faut parler chrétien (j'entends écrire *menos* et non $ma_1na_2s$). Et si en parlant on veut se sentir à l'aise, il faut avoir fait confirmer les témoignages des langues d'Europe, en bonne et due forme qui coupe court à toute subtilité et à tout grimoire, par des témoignages nets et clairs du sanskrit, par des exemples sanskrits de l'*e* et de l'*o* primitifs. C'est cette pensée qui me portait à écrire, il y a trois ans : « Le sanskrit... semble ailleurs avoir gardé quelques vestiges du timbre même de l'*e* et de l'*o*. Je veux parler des formes où un *ê* long ou un *ô* long représente une ancienne syllabe *as*, c'est-à-dire tantôt *es* et tantôt *os*. Le nominatif de la seconde déclinaison était en *os* : grec ἵππος (cheval), latin *equus* et anciennement *equos*. Or, le sanskrit emploie devant certaines lettres le nominatif *açvas* (cheval), mais, devant certaines autres lettres, il dit, avec un *ô*, *açvô*. Le verbe *être* contenait la syllabe *es* : grec ἐστί, latin *est*, il est. Or, le sanskrit dit à l'impératif, avec un *ê*, *êdhi* (sois)[1]. »

La brochure de M. Maurice Bloomfield est une étude détaillée des for-

1. *Supplément au Journal de Genève du mardi 25 février 1879*, verso, col. 3 (compte-rendu du livre de M. Ferdinand de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles...*).

mes sanskrites dans lesquelles *ô* représente ainsi une ancienne syllabe *òs*, ou *ê* une syllabe *ès*. La chute de l'*s* et l'allongement compensatif de la voyelle (lequel pare au changement en *a*, qui eût atteint *e* ou *o* resté bref), a lieu devant les sonores, comme *g*, *dh*, *m*, les voyelles. Le titre ne promet qu'un examen des syllabes finales, mais les syllabes intérieures sont examinées aussi avec un soin très suffisant. — M. Bloomfield semble avoir été guidé par des préoccupations exclusivement scientifiques. Il écrit comme s'il ne devait être lu que par des indianistes [1]. Les considérations exposées tout à l'heure font voir que ses recherches touchent en réalité un public beaucoup moins restreint. Elles ont un intérêt que pourraient n'avoir pas au même degré d'autres études de phonétique indienne.

Non-seulement M. Bloomfield a groupé tous les exemples d'un ancien *e* ou *o* conservé en sanskrit grâce à l'allongement compensatif, mais il fait de chacun d'eux l'objet d'une discussion solide et presque toujours convaincante, et résout les difficultés que présentent certaines formes. Il explique par l'influence labialisante d'un *v* l'*ô* du nom de nombre *shôdaça* pour **sveshdaça* (latin *sedecim* [2]). L'infinitif védique *vôdhum* (latin *uectum*) suppose une labialisation analogue (soit de *vĕ* en *vŏ*, soit plutôt, selon l'auteur, de *vá* en *vô*); quant à l'infinitif *sôdhum*, où il n'y a pas de *v* pour expliquer la labiale, ce n'est qu'une création analogique, plus récente que la langue du Véda. L'instrumental pluriel en *ôbhis* des radicaux en *es* semble inconciliable avec les formes grecques comme ὄρεσφι, mais M. Bloomfield fait voir que le sanskrit a dévié ici du type ario-européen, et que ce dernier se retrouve intact dans les formes zendes en *êbîs*. La finale *ô*, que la phonétique syntactique substitue, devant certaines lettres, à *as* issu de *es* aussi bien qu'à *as* issu de *os*, s'explique dans le second cas par voie phonétique, dans le premier par voie analogique (le Véda présente dix-huit exemples de *as* = *os* pour sept seulement de *as* = *es*).

Nombre de pages ont trait aux phénomènes qu'engendre la rencontre de cette finale *ô* ou d'une finale *ê* avec une voyelle initiale. L'auteur, reprenant les recherches de prosodie védique d'Adalbert Kuhn, arrive à des résultats curieux et solides. Je dois avouer que je n'ai pas réussi à saisir en quoi cette étude prouve l'existence antéhistorique d'une finale *es*. Quoi qu'il en soit de ce détail, M. Bloomfield a fait progresser la

1. C'est le seul reproche que je ferai à son travail. Trop de mots sanskrits sont cités sans que l'auteur ait la précaution d'y joindre soit un équivalent grec ou latin, soit une traduction. Certains termes techniques des grammairiens hindous, comme *pragrhya*, p. 16, devraient être expliqués aux profanes. La grammaire historique ne peut être *approfondie* sans une connaissance sérieuse du sanskrit, elle peut et doit être rendue *intelligible* à quiconque s'occupe de grec ou de latin.

2. Cf. *Mémoires de la Soc. de ling.*, V, p. 42. L'*á* de *vá* (latin *ue*) indique aussi un changement de *ve* en *vo*. M. de Saussure me fait remarquer qu'on peut ajouter *vâsas* (vêtement), mot formé comme μένος, γένος, τέλος, ἔπος, μέρος,

grammaire ario-européenne, et cela sur un point qui importe plus que d'autres à la popularisation de la science.

Louis Havet.

---

150. — **La Papauté au moyen-âge :** Nicolas Ier, Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, études sur le pouvoir pontifical, par Félix Rocquain. Paris, Didier, in-8° de xii-393 pp.

La notoriété considérable conquise par M. Rocquain qui s'est attaqué, depuis plusieurs années, avec un égal succès à des sujets très divers me faisait bien augurer de cet ouvrage sur la papauté depuis longtemps en préparation. Mon espoir n'est pas déçu : cette étude est celle qu'on devait attendre de M. Rocquain.

L'auteur a voulu, prenant pour types quatre grands pontificats : ceux de Nicolas Ier, Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, tracer un tableau du mouvement ascensionnel de la papauté, mouvement qui se fait sentir au sein même de l'Eglise par une transformation de la discipline et en dehors d'elle par un rayonnement du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel.

Le pontificat de Boniface VIII marque tout à la fois et l'apogée de cette puissance et sa décadence irrémédiable.

M. R. est un historien qui vise constamment à une haute impartialité, un lettré qui sait exprimer toujours clairement et simplement sa pensée. Le grand nombre d'ouvrages consultés pour cette étude n'encombre jamais l'auteur qui poursuit sa marche sans fatigue pour le lecteur.

Le dernier mot des grands problèmes historiques agités par l'auteur nous est-il toujours donné dans ces 291 pages, in-8 (291 pages, non compris l'appendice)? Je n'oserais l'affirmer. A mon sens, M. R. ne fait pas une assez large part au développement naturel de l'institution qu'il étudie : on en viendra, laissant de côté l'action ou l'influence épisodique de quelques hommes, à considérer surtout dans l'histoire du pouvoir pontifical une application de cette grande loi de concentration qui régit les sociétés pendant une certaine phase de leur existence. Cette concentration est-elle, si nous examinons de très près la structure du pouvoir pontifical, en contradiction avec ses origines? Il ne me semble pas [1]; tel passage incontesté de saint Cyprien est, à ce sujet, singulièrement instructif [2].

---

1. Il est remarquable que cette conception, qu'on pourrait appeler naturaliste et qui me paraît ressortir de l'étude des textes, est en harmonie avec le sentiment catholique.

2. Cf. *Revue crit.*, 1880, p. 33 n. 4.

Mais je ne puis qu'indiquer ici ces vues : je les signale, en passant, à l'esprit généralisateur et philosophique de M. Rocquain.

L'ouvrage est nécessairement fragmenté, puisqu'il ne présente pas une suite historique continue, mais une étude sur quatre papes différents. Indépendamment de cette critique générale, je dois ajouter quelques observations de détail :

1° Parlant des décisions pontificales qui sont entrées dans le *Corpus juris canonici*, M. R. laisse croire qu'elles ont un caractère spécial, que le pape dut en peser davantage les expressions, s'en occuper plus particulièrement. Il en eût été fort empêché, ignorant parfaitement le sort réservé plus tard par les hasards des compilations à chacune de ses décisions. Une décrétale passée dans le *Corpus juris* ne diffère originairement d'une décrétale restée en dehors du *Corpus* pas plus qu'un arrêt recueilli dans le Sirey ne diffère d'un arrêt négligé par les collaborateurs de cette grande entreprise ;

2° Une observation importante se présente à propos de Boniface VIII : la plupart de nos écrivains français paraissent ignorer — M. R. ne fait pas exception — que les accusations si graves qui furent tout à coup lancées par Philippe le Bel contre Boniface VIII, avaient une origine très-sérieuse : ce ne fut point un instrument de guerre subitement fabriqué, ou, comme on l'a dit, un orage éclatant dans un ciel serein. Plusieurs membres influents du clergé devaient connaître ces imputations qui avaient été répétées [1] par les plus hauts personnages ; ceci explique peut-être en partie les adhésions nombreuses du clergé que recueillit si facilement le roi de France et justifie, à coup sûr, cette assertion de Philippe le Bel traité un peu durement par M. R., à savoir qu'à plusieurs reprises des bruits très défavorables à Boniface étaient venus jusqu'à lui ;

3° A propos d'une lettre d'Innocent III sur le sens du mot *novalis*, M. R. fait remarquer que le correspondant du pape lui avait adressé une consultation purement grammaticale qui fut suivie d'une réponse de grammairien ou de philologue (p. 168). Nullement : l'intérêt que les correspondants attachent à la question est tout à fait pratique et canonique : si on discute sur le sens du mot *novalis*, c'est que diverses questions relatives à la perception des dîmes se rattachent au sens de ce mot. Ainsi les couvents sont exempts de la dîme en ce qui concerne les *novales* : il est donc très important d'être fixé sur le sens du mot *novalis*. La décrétale d'Innocent III est si peu un exercice académique sur le sens d'un mot qu'elle a passé à bon droit dans le *Corpus juris canonici* [2].

4° A la p. 225, M. R. vise, d'après le livre de Janus, un écrit attribué à saint Bonaventure où il est dit que la cour de Rome est la prostituée empoisonnant l'Eglise de ses vices. (Je reprends les expressions de Janus

1. Je fais allusion à un document publié par Hœfler et analysé par Hefele, *Hist. des conc.*, trad. Delarc, t. IX, p. 256 et suiv.

2. *Décret. de Grég. IX*, V, XL, 21.

un peu adoucies dans Rocquain). J'aurais besoin ici d'un renvoi immédiat aux œuvres de saint Bonaventure et de renseignements précis et circonstanciés. Tout en exprimant ce vœu, je ne puis faire à M. R. un reproche bien rigoureux de ne pas avoir cité directement saint Bonaventure sur un point si important; car le *Supplément* à ses œuvres invoqué ici par Janus est d'une infinie rareté [1] : la citation directe eût nécessité une correspondance avec l'Italie et peut-être un *excursus* critique : la question en valait la peine.

5° P. 225, je lis :

« En France comme à Rome, on trafiquait de la religion. Sous Boni-
« face VIII, les péchés les plus graves y étaient rachetés à prix d'ar-
« gent. »

L'auteur fait allusion à un concile de Saumur qui interdit à divers dignitaires ecclésiastiques inférieurs d'accorder aux pénitents ces rachats. Je n'aime pas ces expressions un peu lourdes en face du texte visé : « On trafiquait de la religion. » — « Les péchés les plus graves étaient rachetés à prix d'argent. » En y regardant de près, on s'aperçoit que le relâchement de discipline dont s'occupe le concile de Saumur n'a en soi rien de monstrueux et ne doit pas du tout soulever l'indignation des historiens modernes. De quoi s'agit-il? De remplacer les pénitences canoniques par le paiement d'une somme d'argent. Ce système qui remonte très haut a donné lieu à d'énormes abus; il a pu conduire au trafic dont parle M. R.; mais il est en soi très inoffensif : faire pénitence en se couvrant de cendres, en se privant d'entrer dans l'église, en jeûnant ou en versant une somme d'argent avec destination pieuse, ce sont des procédés comparables. De nos jours, l'usage de la pénitence en argent subsiste toujours et n'excite pas l'horreur des plus délicats. Je rachète, par exemple, dans certaines conditions, la pénitence quadragésimale par l'*aumône du carême :* ceci est dans la tradition contre laquelle se révoltent trop facilement et, pour ainsi dire, sans viser juste [2] des historiens qui n'en comprennent pas le véritable sens.

Deux appendices intéressants terminent l'ouvrage : 1° Innocent III et Otton de Brunswick; 2° les registres des papes et le *Regesta Pontificum*

1. Cf. Bernard, a Portu Romatino, *Ratio novae collect. operum omnium S. Bonaventurae.* » Taurini, 1874, p. 45.

2. Je prends la liberté de renvoyer ici à quelques pages que j'ai publiées sur cette
matière dans la *Revue historique* de Mars-Avril 1880, p. 442 et suiv.; et, puisque
l'occasion se présente, je retire en même temps une conjecture erronée que j'avais
proposée dans cet article : je relevais ce passage d'une taxe de la chancellerie aposto-
lique : « Nova diligenter quod hujusmodi gratiae et dispensationes non conceduntur
pauperibus, quia non *sunt* et ideo non possunt consolari. » Je corrigeais *sunt* en
*solvunt :* je me trompais. Ce passage est inspiré de saint Matthieu : « Tunc adim-
« pletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam dicentem : Vox in Rama au-
« dita est ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit conso-
« *lari*, quia non *sunt.* » (Saint Matth., *Evang.*, ch. II, versets 17. 18.) Je dois ce
rapprochement décisif à M. l'abbé Duchesne.

de Jaffé. Dans le corps de l'ouvrage, l'auteur a eu l'occasion d'étudier le décret de Nicolas II sur l'élection des papes; il repousse le texte de Pertz et ses observations personnelles le conduisent fort heureusement aux conclusions qu'a formulées, de son côté, M. Scheffer-Boichorst.

L'ouvrage, dans son ensemble, est une œuvre historique de bon aloi. M. Rocquain, dont le grand public connaît et apprécie les travaux, contribue efficacement à l'éducation, à l'instruction de ses lecteurs; il les initie autant que possible à l'étude des sources : son livre réalise un progrès très notable sur la plupart de ceux qui peuvent lui être comparés.

Paul VIOLLET.

---

151. — **El Ateneo de Madrid en el Centenario de Calderon.** Disertaciones, poesías y discursos de los señores Sanchez Moguel, Revilla, Ruiz Aguilera, Fernandez y Gonzalez, Palacio, Campillo, Moreno Nieto, Moret y Echegaray. Madrid, Gaspar. 1881, xv et 213 pages in-8°.

Encore un écho du Centenaire, le dernier probablement. Une lassitude de fâcheuse augure se laisse, en effet, surprendre dans ce volume publié par l'*Ateneo* de Madrid [1]. Les morceaux qui le composent, une histoire de la vie et des œuvres de Calderon par D. Antonio Sanchez Moguel, une étude sur le théâtre de Calderon par D. Manuel de la Revilla, plusieurs poésies et discours, se ressentent, il est vrai, de l'exaltation de ces jours de fête; mais la préface, d'un lyrisme beaucoup plus tempéré, nous apprend que le projet de publication, adopté par l'*Ateneo* dans les premiers mois de l'année dernière, a subi d'importantes modifications : on a dû renoncer à la partie artistique, aux gravures destinées à l'ornementation du livre, puis il a fallu se passer aussi des productions de plusieurs écrivains très en renom, que l'association avait invités à collaborer à l'œuvre. Tel qu'il est, le livre de l'*Ateneo* ne répond pas à l'attente du public, fort alléché par l'annonce de tant de belles choses, dont, en fin de compte, il se voit privé. Mais il faut prendre ce qu'on nous donne. Je n'ai point l'intention d'examiner tout le contenu de ce volume, dont plusieurs morceaux ne sont pas du ressort de la *Revue*; je m'en tiendrai au mémoire de M. Sanchez Moguel sur la vie et les œuvres de Calderon.

La vie et les œuvres de Calderon! C'est là un sujet qu'on ne peut se promettre d'épuiser en soixante-six pages. M. M. l'a bien senti et je dois dire qu'il ne s'est point fait illusion sur les résultats qu'il croit avoir obtenus. « Il me suffira, dit-il, d'avoir rectifié des erreurs et

1. Le volume porte la date de 1881, mais il n'a été publié ou mis en vente que cette année-ci; il est annoncé dans le numéro de mars 1882 du *Boletin de la libreria* de Murillo.

ajouté quelque chose de nouveau. » Le nouveau de cette étude se réduit à peu de chose, ou, pour mieux dire, à presque rien, et je ne sais même pas si, en ce qui touche la vie de Calderon, M. M. a tiré parti de tous les travaux parus à l'époque des fêtes du Centenaire et dont quelques-uns ont ajouté des bribes de renseignements à ceux qu'on avait déjà réunis sur les faits et gestes du poète. Ainsi je ne vois pas qu'il ait eu recours à la biographie de Calderon publiée, en mai 1881, par D. Felipe Picatoste, qui semble avoir tiré des archives du comte del Asalto des données nouvelles sur certaines périodes de la vie du poète [1]. Il est regrettable que M. M. ne se soit pas borné à écrire cette vie, d'après toutes les sources, dont il aurait préalablement éprouvé avec soin la valeur. En voulant trop embrasser, il a été souvent obligé de jurer *in verba magistri* et d'accepter, les yeux fermés, bien des opinions contestables de ses devanciers. La partie de son étude qui traite des œuvres de Calderon, de la chronologie de ses drames, est faible; tandis que le résumé de la vie du poète, malgré des inadvertances, des lacunes et un manque absolu de précision dans les renvois aux sources, qui rend très difficiles les vérifications, peut être au moins recommandé à ceux qui, avant de lire l'œuvre du poète, voudraient connaître en gros les péripéties de son existence [2]. Malheureusement une faute de critique

---

1. Cette biographie a paru dans un ouvrage intitulé : *Homenaje a Calderon. Monografias. La vida es sueño.* Madrid, 1881, in-fol. (Prix : 50 fr.) J'ai omis d'en parler dans ma *Revue critique* des publications du Centenaire (Paris, E. Denné, 1881), car alors j'en ignorais complètement l'existence : le titre du volume, il faut le dire, ne laissait guère soupçonner qu'il pût s'y trouver une vie de Calderon. Encore aujourd'hui je ne connais de cette biographie que les quelques extraits qu'en a donnés M. J. Fastenrath, *Calderon in Spanien*, Leipzig, 1882, pp. 179 et 286 à 293. — Je profite de l'occasion pour rectifier sur deux points ma *Revue* : 1° Le *papel* de Calderon dont il est parlé à la page 9 n'a pas été publié seulement par Hartzenbusch, t. IV, p. 676 de son édition, il a encore été reproduit (dans la même *Biblioteca Rivadeneyra*) par Eugenio de Ochoa, *Epistolario español*, t. II, p. 140; 2° D. Cayetano Rosell (*Entremeses de Quiñones de Benavente*, Madrid, 1874, t. II, p. 363) cite un manuscrit de l'Académie de l'Histoire qui contient des règlements administratifs pour les théâtres de Madrid, des années 1603, 1608, 1615 et 1641; il a même imprimé un règlement de 1753 qui reproduit beaucoup de dispositions antérieures; cf. ma revue, p. 45 et suiv. ; 3° Le dossier cité à la p. 6, note 1, de la *Revue* a été analysé par Hartzenbusch, *Memoria leida en la Biblioteca Nacional*, Madrid, 1870, p. 6 et suiv., mais cela ne suffit pas.

2. Il faut signaler une inadvertance. A propos du nom de famille de la mère de Calderon *Henao*, qui serait l'équivalent de *Hainaut*, M. M. dit que « notre poète appartenait à la classe de ceux qui, de son temps, s'appelaient *Esguiçaros* ou *Esjiçaros*, c'est-à-dire fils ou descendants de deux familles, l'une espagnole, l'autre étrangère. » *Esguiçaro* n'a, en aucun temps, servi à désigner une telle origine. Ce mot, qui vient de *Schweiçer*, n'a jamais eu d'autre sens que celui de « Suisse » ou, au figuré, de « lourdaud, niais. » — Autre chose : M. M. écrit trop vite; il a commis quelque part (p. 64) un *plugio* (!), capable de faire trembler sur sa base l'édifice de la rue Valverde. Est-ce que de tels américanismes ont déjà reçu droit de cité à l'*Ateneo* ?

dépare cette nouvelle biographie et rend fort problématiques plusieurs déductions de l'auteur. Voici de quoi il s'agit.

A la suite de Hartzenbusch et de divers autres érudits, M. M. a admis sans hésitation l'authenticité d'un romance, où, à ce que l'on prétend, Calderon se serait peint au naturel (trop au naturel) à une dame qui désirait l'épouser, lui contant à ce propos les traits principaux de sa vie, jusqu'à un âge assez mûr. Tient-on ce morceau pour authentique, il faut alors montrer comment les faits qui y sont relatés se concilient avec « l'histoire vraie », celle qui résulte de documents officiels ou de témoignages contemporains. Jusqu'ici ce travail de critique n'a été fait par personne; on a tant bien que mal combiné les données du romance avec ce qu'on sait d'autre part de l'histoire du poète, et nul ne s'est demandé si l'origine dudit romance est clairement établie, s'il n'existe pas quelque motif de douter qu'il puisse être un produit de la plume de Calderon. Sans avoir la prétention de résoudre définitivement le problème, je voudrais contribuer à l'éclaircir : il est vraiment grand temps qu'on soit fixé sur la valeur de cette pièce. J'y suis d'ailleurs personnellement intéressé, car il m'est arrivé à moi aussi d'admettre imprudemment, sur la foi de Hartzenbusch, que le romance est « la seule autobiographie que nous possédions de Calderon [1]. » Depuis j'ai changé d'avis. Mais il faut présenter au lecteur les pièces du procès.

Dans le tome I[er] des *Comedias* de Lope de Vega [2] de la *Biblioteca Rivadeneyra*, Hartzenbusch inséra, aux appendices, une pièce intitulée « Romance de Don Pedro Calderon à une dame qui désirait connaître sa condition, sa personne et sa vie, » et indiqua en ces termes de qui il la tenait : « M. Jorge Diez, très digne directeur du collège royal de Séville et aussi instruit que généreux, m'a remis un cahier manuscrit, intitulé *Poesias de diferentes autores;* à côté de compositions déjà connues, ce cahier en renferme d'inédites, dont la dernière est un romance de Calderon, où il décrit minutieusement sa personne et donne quelques détails sur sa vie. Par malheur le dernier feuillet manque et le romance est incomplet... L'écriture du cahier est indubitablement du XVII[e] siècle [3]. » Dans cette édition princeps le romance compte 187 vers. — Le très érudit D. Cayetano La Barrera fut le premier, ou l'un des premiers, à accorder à ce texte, d'après Hartzenbusch, la valeur d'un document autobiographique : son catalogue de l'ancien théâtre espagnol, publié en 1860, en fait foi (voir p. 47). — En 1868 parut le tome premier du *Teatro escogido de D. Pedro Calderon de la Barca*, imprimé par D. Patricio de la Escosura sous les auspices de l'Académie

1. *Revue critique* du 25 septembre 1875.

2. Mon exemplaire de la seconde édition de ce volume est daté de 1859; je ne sais pas au juste quand a été publiée la première.

3. Hartzenbusch ne dit pas si le titre du romance tel qu'il le donne se trouve dans le manuscrit.

Espagnole. L'éditeur y cite à deux reprises (pp. x et xxxiv), d'après Hatzenbusch, divers passages du romance qu'il n'hésite pas à croire authentique. Dès lors la pièce était canonisée. — En 1874, le rédacteur de la *Memoria para la Biblioteca Nacional en el presente año* (1874)[1], D. Cayetano Rosell, rendant compte dans cet écrit de la donation faite à la Bibliothèque Nationale de Madrid des livres et manuscrits de D. Luis Usoz y Rio, s'exprimait ainsi : « Dans un des manuscrits de cette collection se trouve intégralement reproduit le romance de Calderon qui a été publié, moins une cinquantaine de vers, dans le tome XXIV de la *Biblioteca de autores españoles* », puis il attribuait la mutilation du manuscrit de Diez au langage fort libre des derniers couplets tels qu'on les lit dans celui d'Usoz. En cette même année 1874, le texte complet du romance vit enfin le jour dans un charmant petit volume, d'un format microscopique, imprimé par Miguel Ginesta[2]. D'après des renseignements que je tiens d'un ami bien informé, l'impression de ce recueil fut dirigée par Hartzenbusch et ce fut à l'aide du manuscrit d'Usoz, quoiqu'il n'ait point jugé à propos de le dire, que l'éditeur compléta le texte du romance. Dans cette nouvelle édition le romance compte deux cent trente-six vers.

Ici se place une découverte importante. Pendant son séjour à Paris, dans le courant de l'année 1877, mon savant ami D. Marcelino Menéndez Pelayo, ayant eu l'occasion de lire le numéro de la *Revue critique*, dont je parlais tout à l'heure, voulut bien m'écrire, à la date du 1er juin, que le romance attribué à Calderon ne lui semblait pas authentique, par la raison qu'en parcourant l'*Ensayo de una biblioteca española* de Gallardo, il y avait lu dans la description d'un manuscrit du poète sévillan Cepeda y Guzman, plusieurs fragments d'une composition presque identique au romance, et qu'à son avis la présence de ce morceau dans un manuscrit, sinon autographe, du moins revu et annoté par l'auteur, aussi bien que le style de ces vers, beaucoup plus conforme à la manière enjouée et libre de Cepeda qu'au genre grave de Calderon devaient conduire en bonne critique à retirer à ce dernier la paternité du romance[3]. Si l'on se

---

1. Madrid, Aribau et Cie, gr. in-8°, 1874.

2. *Poesías de Calderon de la Barca*. Madrid, Miguel Ginesta, 1874, in-32. — Un nouveau recueil, publié l'an dernier, *Poesías inéditas* (sic) *de Calderon (Biblioteca universal)* ne donne que les 184 premiers vers du romance. « Suprimimos los ultimos versos por ser demasiado libres », dit l'éditeur, p. 46.

3. Il me paraît utile de transcrire ici le passage de la lettre de M. Menendez dont je viens de donner la substance : « Leyendo el articulo de Vd. acerca de la ed. de *El Magico* hecha por Magnabal, he visto que cita Vd. el fragmento de romance en que Calderon describe á una dama sus cualidades fisicas y morales, etc. No lo creo auténtico. En el 2° tomo del *Ensayo* de Gallardo encontrará Vd. la descripcion y el extracto de un códice de poesias de D. Cárlos Cepeda y Guzman, y entre ellas trozos de un *romance* que conviene con el atribuido á Calderon. El códice de Cepeda merece toda fé, porque (si la memoria no me engaña) es autógrafo ó á lo menos corregido de propia mano por el autor. En cambio el ms. de donde tomó el romance

reporte à l'ouvrage cité par M. Menendez, on y trouve en effet (au tome II, col. 364 et suiv.) une description très détaillée d'un manuscrit de poésies de D. Carlos Cepeda y Guzman, baptisé à Séville, le 7 octobre 1640, et mort on ne sait au juste quand, mais en tout cas pas avant l'année 1690. Parmi les extraits de ce manuscrit imprimés dans le livre de Gallardo se trouvent soixante-dix-huit vers d'un romance qui correspondent aux vers 1 à 8, 17 à 20, 49 à 52, 93 à 104, 117 à 120, 141 à 152, 161 à 164, 167 à 184, 189 à 192, 229 à 236 du romance attribué à Calderon. Malgré des variantes qui seront examinées en détail plus loin, la comparaison de ces extraits avec la leçon des manuscrits de Diez et d'Usoz montre clairement que nous avons là deux versions d'un seul et même romance; il s'agit donc de décider duquel des deux poètes, Cepeda ou Calderon, il est l'œuvre, et auquel des deux les détails autobiographiques qui s'y lisent conviennent le mieux.

Le manuscrit de Cepeda étant au premier chef un manuscrit original [1], tandis que les autres ne sont que des copies dont on ignore la date exacte ainsi que la provenance, c'est par la version du premier manuscrit qu'il faut commencer. Je passe la première partie du romance où l'auteur se peint des pieds à la tête, parce que, ne connaissant rien du physique de Cepeda, il m'est impossible d'apprécier l'exactitude de cette description, qui a été d'ailleurs fort abrégée par Gallardo (16 vers dans ses extraits contre 84 vers dans le texte de Hartzenbusch), et je me borne à résumer ce qu'il raconte de sa naissance, de son éducation et de la carrière qu'il a suivie. Il est né à Séville. Destiné à l'Eglise par son père, il est ordonné par *el de Tapia*. Ici une note autographe : « L'illustrissime D. Fray Pedro de Tapia, archevêque de Séville, m'ordonna le 10 mai 1653 » [2]. Il va à Salamanque, où il gagne le grade de bachelier; puis il prend goût à la poésie et se fait pour la première fois couronner dans un concours littéraire célébré à propos de la canonisation de S. Thomas de Villanueva (1658). Ce succès le détourne de continuer ses études de droit, qu'il abandonne pour se mêler aux gens de théâtre; il fait des *coplas*. Puis il entre au service de son parrain, le marquis de Villanueva, dans la maison duquel il remplissait, au moment même où il écrit, les fonctions d'écuyer (*caballerizo*). Je veux rester célibataire, dit-il, et d'ailleurs aucune femme ne voudrait m'épouser, de peur d'être nommée *écuyère*. Cepeda préfère avoir à la fois deux maîtresses et il explique longuement pour-

---

Diez debia ser uno de esos tomos de *poesias varias*, donde muchas veces se atribuyen á un autor composiciones que no le pertenecen. Vd. verá. El estilo del romance y lo que en él se dice estan mas en la cuerda de Cepeda, ingenio burlon y maleante, que en la de Calderon. »

1. Tout le manuscrit n'est pas autographe : Cepeda n'y a transcrit de sa main propre que certaines compositions satiriques (*Ensayo*, II, col. 379, note), mais les pièces copiées par un autre ont été revues par lui, comme le prouvent les notes autographes qui les accompagnent.

2. Pedro de Tapia occupa le siège métropolitain de Séville de 1653 à 1657.

quoi ; il termine en disant à la dame qui l'avait interrogé sur sa vie : « Je veux bien vous donner l'investiture à la première vacance, mais ne me parlez pas de mariage. » Cette dernière partie du romance est un peu trop leste pour pouvoir être analysée plus en détail.

Voilà ce que contient cette pièce intitulée dans le manuscrit : « A una dama que deseaba conocer á D. Carlos y saber su estado y vida. » A-t-on quelque raison de la croire apocryphe, y trouve-t-on des traits dont on puisse dire avec certitude qu'ils n'ont pas pu être écrits par Cepeda parlant de lui-même? A vrai dire, les maigres renseignements sur la vie de Cepeda que fournissent une notice généalogique imprimée par Gallardo (*Ensayo*, II, col. 364), la dédicace de son recueil et quelques adresses de ses poésies ne donnent pas le moyen d'éprouver l'exactitude de tous les détails du romance, mais, en tout cas, n'en démentent aucun ; et puisque l'auteur affirme que c'est bien lui qui parle, qui se peint, et qu'il prend même le soin d'annoter ses vers, on est tenu de le croire. En second lieu, la qualité du style qui, à elle seule, ne serait pas un argument décisif, est à considérer. Il suffit de lire quelques-unes des autres pièces de Cepeda pour se convaincre que notre romance ne détonne pas dans la collection. Calderon, lui, n'a pas dans ses poésies lyriques un seul morceau d'une allure aussi familière, aussi libre.

Voyons maintenant la version des manuscrits de Diez et d'Usoz, celle qu'on dit être de Calderon. Les différences principales (les seules qui vaillent la peine d'être mentionnées) que cette version présente sur la première, sont les suivantes [1] : v. 93, *Naci en Madrid*, au lieu de *Naci en Sevilla* : la substitution était d'autant plus facile à faire que les deux leçons comptent dans le vers pour le même nombre de syllabes; — v. 101 *El de Troya* au lieu d'*El de Tapia*. Comment un archevêque de Séville aurait-il ordonné Calderon, qui passa toute son enfance ou sa première jeunesse à Madrid? La leçon *el de Troya*, au contraire, désigne un personnage des mains duquel il ne serait point invraisemblable que Calderon eût pu recevoir les premiers ordres. L'histoire ecclésiastique d'Espagne connaît en effet un évêque *in partibus* de Troie, Melchior de Soria y Vera, suffragant de l'archevêque de Tolède, Sandoval y Rojas, de 1600 à 1618 [2]. Madrid appartenant au diocèse de Tolède, il n'est pas impossible que cet évêque auxiliaire y soit venu, pendant le temps qu'a duré sa charge, pour y procéder à des ordinations; — v. 109-112. Le concours littéraire de la canonisation de Thomas de Villanueva (1658) est ici remplacé par ceux de la béatification et de la canonisation d'Isidore de Madrid (1620 et 1622), auxquels nous savons par d'autres sources

1. Ici encore je passe la partie qui traite du physique, car les mauvaises reproductions que j'ai sous les yeux d'un portrait de Calderon, ne servent à rien. Et puis il faut dire que la description est dans un ton trop burlesque pour qu'il y ait lieu d'y attacher grande importance.

2. *España Sagrada*, t. LI, p. 311.

que Calderon prit part; — v. 119. Le mot *coplas* est remplacé par *comedias*. Cepeda dit seulement qu'il prit goût au théâtre, ou plutôt à la société des comédiens, et qu'il fit des *coplas (La cómica inclinacion Me llevó á la farandula*[1]; *Coplas he fecho)*, et, en effet, il n'existe aucun ouvrage dramatique de cet auteur, tandis qu'on était tenu de faire dire à Calderon *comedias hice;* — v. 143. *Por razones de que el Duque Mi señor tiene la culpa*. au lieu de *Por razones que el Marques Mi señor*, etc. Cepeda eut pour principal protecteur un marquis et Calderon un duc, le duc d'Albe. C'est tout.

Comme le manuscrit de Cepeda est un manuscrit original et offre les plus solides garanties d'authenticité, j'étais autorisé à considérer les variantes de la seconde version comme autant de substitutions à la leçon originale; mais admettons un instant que le manuscrit de Cepeda n'ait pas le caractère qu'il a, que les deux versions nous aient été transmises dans des copies quelconques, que nous n'ayons pour nous guider que les données historiques contenues dans le romance : laquelle des deux versions devrons-nous tenir pour apocryphe? J'ai indiqué tout à l'heure que la première ne renferme rien qui contredise le peu qu'on sait de la vie de Cepeda; en dira-t-on autant de la seconde, ne s'y trouve-t-il rien qui déconseille d'y voir un morceau autobiographique de l'auteur de *La vida es sueño?* A mon avis, il y a plusieurs objections à faire à cette version du romance, et je vais les résumer aussi succinctement que possible. Une remarque toutefois avant de commencer. Le principal instrument de critique dont nous disposions en cette occurrence est la biographie de Calderon par Juan de Vera Tasis. Or, sous prétexte que cet écrivain s'est trompé sur la date de la naissance du poète, divers érudits de nos jours (M. M. entre autres) traitent fort légèrement cet écrit et pensent qu'on peut s'abstenir d'y ajouter foi. Cette façon de procéder ne me paraît pas sérieuse. De ce que Vera Tasis a commis une erreur de date, il ne s'en suit point du tout que son autorité soit pour le reste amoindrie; il est bon d'ailleurs de savoir que plusieurs faits avancés par lui ont été dans la suite confirmés par des documents authentiques: jusqu'à preuve bien établie du contraire, il n'existe donc pas de motif de douter de l'exactitude des autres et, en général, de la véracité du biographe de Calderon.

J'énumère maintenant mes objections : 1° le romance dit que Calderon a été ordonné dans sa première jeunesse par l'évêque de Troie. Vera Tasis ne mentionne pas ce détail et ne sait rien de l'intention qu'aurait eue la mère[2] de Calderon de destiner son fils à la carrière ecclésiastique; suivant lui, c'est seulement à l'âge de cinquante et un ans que le poète

1. Le sens technique de *farandula* est donné par Agustin de Rojas dans son *Viage entretenido*, éd. de 1793, p. 121. « Es víspera de compañia », c'est-à-dire « un peu moins qu'une véritable troupe de comédiens. »

2. *Y mi señora madre Religiosamente astuta.* Dans le ms. de Cepeda on lit : *Y mi querido padre (Con religion bien astuta)*.

songea à chercher un refuge dans l'Eglise, comme tant d'autres hommes de lettres de son temps, et qu'il se fit ordonner prêtre; 2° d'après le romance, il semblerait que son auteur n'étudia à Salamanque que le droit et même que le droit civil (v. 113, *Bartulo y Baldo...* v. 121, *Desde letrado á poeta Pasé*). Or, nous savons par Vera Tasis que Calderon fit à Salamanque des études approfondies de philosophie, d'histoire sacrée et profane, de droit civil et canonique, etc.; en sortant de cette université, il était donc tout autre chose qu'un *letrado;* 3° il est dit ensuite dans le romance (vv. 122 et suiv.) que le poète renonça à la poésie sur les observations de quelques vieux grincheux et se fit *escudero*. « Etudiant, poète, *escudero* j'ai été et serai », tels sont, dit-il, « les degrés de ma fortune », et il ajoute : « Jusqu'ici je suis resté célibataire par la faute du duc mon seigneur : comme il m'a fait son *caballerizo,* toutes les femmes m'évitent, de peur d'avoir à porter le titre de *caballeriza* ». Le mot *escudero* a très clairement ici le sens de « page, domestique » (d'un ordre un peu élevé) et le mot *caballerizo,* écuyer proprement dit, n'est là que pour préciser la nature des fonctions *escuderiles* que l'ex-poète remplissait chez son duc au moment où il écrivait sa lettre. Ainsi Calderon aurait abandonné la Muse pour entrer au service d'un grand seigneur qui lui aurait donné la charge d'écuyer. Pour le coup, voilà qui est nouveau et qui s'accorde fort mal avec le récit non démenti de Vera Tasis : « L'an 1619, Calderon quitta Salamanque, continuant à cultiver le précieux fonds de connaissances qu'il en avait rapporté auprès *(al lado)* de plusieurs grands seigneurs de la cour. L'an 1625, il alla de son propre mouvement servir le roi dans l'Etat de Milan et en Flandre... Il aurait obtenu un rapide avancement dans cette honorable carrière, si le roi n'avait pas daigné le rappeler pour faire contribuer son talent au succès des fêtes du Palais [1]; en 1636, il reçut de la faveur royale l'habit de Saint-Jacques, qu'il commença à porter l'année suivante. » Puis Vera Tasis ajoute qu'en 1640 Calderon partit avec les chevaliers de son ordre pour combattre les Catalans révoltés, malgré les instances que fit Philippe IV pour le retenir auprès de lui. Tout cela ressemble peu au romance, qui, si on le confronte avec le récit du biographe de Calderon, contient des choses invraisemblables et inexactes. Il est inexact que Calderon ait abandonné la poésie pour servir dans la maison d'un grand seigneur, et il est invraisemblable qu'il ait jamais rempli auprès de n'importe qui les fonctions de *caballerizo*. Enfin il est avéré que, peu d'années après son retour de Salamanque, Calderon essaya du métier militaire et prit part aux campagnes d'Italie et de Flandre de la première moitié du XVII^e^ siècle : le romance n'en dit mot. M. M. ne s'est point troublé de ces difficultés; il ne croit pas, malgré

1. M. M. rapporte très inexactement ce passage. Vera Tasis ne dit pas du tout que Calderon soit resté dix ans au service hors d'Espagne et que le roi le rappela en 1635.

l'autorité de Vera Tasis, que Calderon ait servi à l'étranger; il admet seulement qu'il a été, pendant quelque temps, soldat en Espagne et voit dans l'*escudero* du v. 127 une allusion à la profession militaire du poète; *escudero* aurait ici le sens d'*escudero en la milicia!* Pour ma part, je ne saurais admettre une telle combinaison de deux témoignages absolument discordants.

L'authenticité de la prétendue version calderonienne n'est donc rien moins qu'évidente. Mais, dira-t-on, si la version originale est de Cepeda et concerne Cepeda, comment expliquer qu'on ait voulu la faire passer pour l'œuvre de Calderon? Pourquoi travestir ainsi l'autobiographie du poète de Séville, pourquoi tromper le public et tenter de lui faire prendre ce romance pour une confession du poète madrilène? Je ne suis pas en mesure d'indiquer le motif de la fraude ni d'en nommer l'auteur (l'histoire littéraire de l'Espagne est riche en *picardías* de ce genre); il me suffit d'avoir établi qu'on ne doit plus désormais, en se reposant sur Hartzenbusch, se servir du fameux romance pour compléter ou rectifier les sources de la vie de Calderon. Avant la découverte de cette pièce dans le manuscrit de Cepeda, on a pu être jusqu'à un certain point excusable de s'en rapporter au dire de l'éditeur de Calderon : on ne le serait plus maintenant, et ceci me ramène à M. Moguel. Le membre de l'*Ateneo* a, dans la première partie de son mémoire, utilisé à diverses reprises le romance, sans manifester le moindre doute sur son authenticité, sans faire la moindre allusion au manuscrit de Cepeda; mais, arrivé presque au terme de son travail, il laisse voir qu'il a eu vent de la trouvaille de M. Ménendez. A la p. 57, après avoir cité un passage d'une pièce en vers hendécasyllabes composée par Cepeda à l'occasion de la mort de Calderon, il s'exprime ainsi : « Admirateur enthousiaste de Calderon, Cepeda l'imita souvent (*no pocas veces*), il prit plaisir même d'appliquer à sa vie le romance que Calderon écrivit à une dame et dont nous nous sommes servi dans divers passages de cette étude». Il est évident que le *imitólo no pocas veces* n'est là que pour rendre vraisemblable ce qui suit; en fait M. M. serait fort embarrassé de citer un seul exemple de ces prétendues imitations. Inutile de montrer combien d'objections soulèverait le plagiat que M. M. met avec tant de désinvolture sur le compte du poète de Séville. Cepeda, le recueil de ses poésies le prouve assez, n'était pas en peine de trouver des idées et des rimes; il est absurde de supposer qu'il se soit plu à démarquer l'œuvre d'autrui, surtout une œuvre si personnelle, si intime. Franchement, M. Moguel eût mieux fait d'avouer qu'il s'était avec d'autres engagé dans une fausse voie que de proposer une si piètre explication du curieux problème.

Pour tenter de le résoudre d'une façon absolument satisfaisante, il faudrait revoir avec soin les trois manuscrits (si l'on réussit à les retrouver tous trois). Je souhaite que quelque érudit espagnol se charge de cette recherche, mais je pense bien que nul ne s'en souciera.

Alfred Morel-Fatio.

152.— **Étude sur les œuvres inédites et sur la correspondance de H. Dusevel,** archéologue et historien, inspecteur des monuments historiques, membre non résidant du comité des travaux historiques, lauréat de l'Institut, officier de l'Instruction publique, etc., par F. Pouy, correspondant du ministère de l'Instruction publique. Amiens, imprimerie Delattre-Lenoel, éditeur, 1882. In-8° de 128 pages. (Tirage à 200 exemplaires : 175 sur vélin, 25 sur vergé).

M. F. Pouy a publié, en 1881, une excellente *Notice biographique et bibliographique sur H. Dusevel* (in-8° de 32 pages). Après avoir raconté avec autant d'exactitude que de sympathie l'histoire de la vie d'historien et d'archéologue de son compatriote et confrère, après avoir dressé la liste des publications grandes ou petites de celui qui fut un des plus féconds écrivains de la Picardie, il a voulu — et nous devons l'en louer — faire connaître l'œuvre inédite de cet estimable érudit. Il a donc énuméré, en les analysant soigneusement, les manuscrits laissés par le grand travailleur. Il a surtout donné, dans cette étude si complète, une large place à la vaste correspondance de Dusevel, disant avec raison (*Avertissement*, p. 4), que « cette correspondance offre une source précieuse de renseignements curieux et intéressants et parfois de révélations piquantes, » et que l' « on y rencontre, à chaque pas, la trace des relations de l'auteur avec un grand nombre de savants et de lettrés, dont les noms connus auront pour le lecteur un attrait tout particulier. » Contentons-nous d'indiquer rapidement les sujets traités dans les trois premiers chapitres. (Chapitre I : *Débuts, fonctions d'avoué, voyages et études, organisation de correspondance, renaissance de l'histoire et de l'archéologie, premier musée d'Amiens, premiers écrits, collaboration à divers journaux*, etc. (1817-1830), pp. 5-18. — Chapitre II : *Travaux, publications diverses, collaboration à divers grands ouvrages, journaux, revues, documents fournis à l'histoire du tiers-état, succès, emplois, titres honorifiques, relations, incidents divers, projets* (1830-1850), pp. 19-36. — Chapitre III : *Suite des travaux, nouvelles recherches, projets d'histoire de Picardie et autres, résumé et appréciations sur la vie laborieuse de l'auteur* (1850-1861), pp. 37-58)[1]. Mais arrêtons-nous un peu devant le chapitre IV, entièrement consacré à la correspondance. Voici, par ordre alphabétique, les noms des personnes dont les lettres sont analysées et souvent en partie reproduites par M. P. : le comte Beugnot, de l'Institut ; Bottin, le célèbre créateur de l'almanach qui porte ce nom, archéologue qui fut un des membres de l'Académie celtique et qui a publié des *Mélanges sur Samarobriva* et sur divers monuments de la Picardie ; Boucher de Perthes, l'ardent propagateur de la science préhistorique ; le P. Cahier, l'éminent archéolo-

1. M. P. dit (p. 54) : « En considérant l'immense travail accompli par H. Dusevel tant dans l'exercice de ses nombreuses fonctions que comme écrivain, on se demande comment la vie d'un homme, si longue qu'elle fût, a pu suffire à une pareille tâche, et cependant, on le sait, elle n'a pas abrégé l'existence de cet intrépide travailleur. Il y a des grâces spéciales aux hommes de sa génération. »

gue dont on déplore la perte encore récente; le comte de Calonne, conservateur du château de Chambord; Crapelet, l'habile imprimeur, le zélé éditeur de vieux textes; Emeric David, de l'Institut; M. Jules Desnoyers, le vénérable secrétaire de la Société de l'histoire de France; Didron aîné, le vaillant iconographe, le directeur des *Annales archéologiques;* Dupré (de Corbie), qui signe : *Vainqueur commandant de la Bastille du 14 juillet 1789*, et qui se recommande à nous par un meilleur titre, car il découvrit un très beau chapiteau de style roman, retraçant l'histoire du premier homme, une des plus remarquables pièces du musée d'Amiens; de la Fons, baron de Mélicocq, que les innombrables extraits de documents dont il enrichissait (d'autres disent *encombrait*) une foule de recueils, avait fait surnommer *le grand extracteur;* le marquis de Fortia d'Urban, de l'Institut[1]; Gilbert, de la Société des Antiquaires de France; Louis Graves, auteur de notables travaux sur le département de l'Oise; Hyacinthe Langlois, un des bons savants de la Normandie; M. Louandre père, le bibliothécaire abbevillois; le comte de Mailly, qui s'intitulait : *archéologue amateur;* Prosper Mérimée, qui, le 12 juillet 1843, adressait à Dusevel ce compliment : « Vous rendez la science amusante, sans qu'elle cesse d'être science »; le comte de Mérode, beau-père de Montalembert; Mgr Mioland, évêque d'Amiens; puis archevêque de Toulouse; Mollevault, de l'Institut, qui, poète même en prose, parle des *mânes de son épouse;* Montalembert, qui écrit à l'historien d'Amiens, le 29 juin 1838 : « Je félicite sincèrement la Picardie de compter dans son sein un explorateur tel que vous »; Auguste Moutié, le collaborateur du duc de Luynes; Paulin Paris, dont M. P. fait (p. 100) un charmant éloge auquel je lui suis reconnaissant d'avoir associé mon nom; Léon Paulet, littérateur et historien belge, qui écrivait à Dusevel, mécontent de n'être pas récompensé, ce mot si vrai et si consolant : *Est-ce que les sciences ne nous paient pas elles-mêmes de nos peines?* Pongerville, le traducteur ou plutôt le paraphraste de Lucrèce; de la Querière, auteur de la *Description des maisons les plus curieuses de la ville de Rouen;* Paul Roger, auteur de la *Bibliothèque de la Picardie et de l'Artois;* de *La noblesse de France aux croisades*, etc.; César Roussel, l'explorateur des souterrains de Saint-Valery-sur-Somme; Alex. du Sommerard, le fondateur du Musée de Cluny; le baron Taylor, dont une lettre à propos du *Voyage pittoresque en Picardie*, auquel collabora Dusevel, est un fort curieux fragment autobiographique; Troche, le chercheur infatigable, le collection-

1. Cet académicien écrivait, le 8 octobre 1841, à Dusevel : « Vous auriez pitié de moi, si vous saviez dans quels embarras m'a jeté ce malheureux goût que j'ai pour les imprimés. Mon livre des itinéraires anciens me coûte plus de 30,000 francs. » Peu d'auteurs ont été plus féconds que Fortia d'Urban. A l'effrayante liste de ses ouvrages imprimés, il faut joindre une liste assez considérable de ses ouvrages manuscrits conservés aujourd'hui dans la bibliothèque de M. le marquis de Seguins, à Carpentras, où j'ai pu les feuilleter il y a quelques jours.

neur de documents et d'estampes sur Paris [1]; le comte de Vaublanc, l'ancien ministre; A. Vincent et Ludovic Vitet, tous deux de l'Institut.

En remerciant M. P. de nous avoir donné dans son livre, et notamment dans la dernière partie de ce livre, tant de pages agréables et instructives, je lui demanderai de rendre un nouveau service à la mémoire de Dusevel. Le meilleur de tous les ouvrages de cet érudit est devenu fort rare. Que M. Pouy réimprime l'*Histoire d'Amiens* avec additions et rectifications [2]! Nul n'est plus capable que lui de publier une parfaite édition de cette histoire. Ce sera bien mériter à la fois de l'ami pour lequel il a déjà tant fait et de ces autres amis que l'on appelle lecteurs.

T. de L.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Il existait jusqu'ici à Paris de nombreux cercles artistiques, politiques, commerciaux, agricoles, etc., mais il n'existait aucun cercle qui eût pour objet de réunir les hommes d'étude, les littérateurs et les savants, de former un centre intellectuel analogue à ce qu'est, en Angleterre, l'Athenaeum Club. C'est pour combler cette lacune que vient de se constituer la *Société historique* qui a ouvert le 18 juillet, un cercle au n° 2 de la rue Saint-Simon, n° 215 du boulevard Saint-Germain. Le bureau de la Société est composé de MM. Martin et Mignet, présidents d'honneur; G. Monod, président; Lavisse et Sorel, vice-présidents; Hanotaux et Puaux, secrétaires; Mayrargues et Rayet, trésoriers. Nous remarquons parmi les membres, pour ne citer que les membres de l'Institut, MM. Boutmy, Bréal, Cherbuliez, Du Camp, A. Dumont, V. Duruy, Fustel de Coulanges, J. Girard, Laboulaye, Levasseur, H. Martin, A. Maury, Mézières, Mignet, G. Paris, G. Picot, Renan, Rozière, L. Say, Sully Prudhomme, Taine, J. Zeller. La cotisation annuelle n'est, pour les 500 premiers membres, que de 60 fr. par an; elle sera portée ensuite à 100 fr. Les élèves des établissements d'enseignement supérieur peuvent y être admis moyennant 20 fr. par an. L'art 1er des statuts de la Société en définit le but en ces termes : Art. 1er. Le but que se propose la Société est de faciliter les relations entre les hommes d'étude, en dehors de tout esprit de parti; de leur fournir les moyens d'information scientifique; d'encourager les études sérieuses; de provoquer la sympathie de tous ceux qui s'intéressent au développement intellectuel de notre pays; en un mot, de former une vaste association inspirée par l'amour de la science et de la patrie. — Art. 2. — La Société crée à cet effet un Cercle qui servira de centre de réunion pour

1. Voir (p. 101) une plaisante anecdote sur Mme Troche, qui, infiniment moins amie des livres que son mari, luttait virilement contre l'invasion dont sa maison était sans cesse menacée. Le correspondant de Dusevel veut que l'on évite *la douane* de Mme Troche. En cette occasion, comme en bien d'autres, M. P. a entouré ses citations de remarques fort spirituelles.

2. M. P. reconnait (p. 55, note 1) que l'ouvrage réclame « quelques améliorations. » Il ajoute : « L'*Histoire d'Amiens* est tellement populaire, qu'elle est demandée presque chaque jour, à la bibliothèque de cette ville, par des lecteurs de toutes les classes. »

tous ceux qui s'occupent d'études historiques ou qui s'intéressent à ces mêmes études comprises dans le sens le plus large : histoire proprement dite, histoire littéraire, histoire du droit, de la philosophie, de l'art, des langues, etc. — Art. 3. Le cercle mettra à la disposition de ses membres dans ses salons les journaux et revues littéraires, historiques, scientifiques de la France et de l'étranger. — Art. 4. Le cercle facilitera à ses membres l'acquisition des livres français et étrangers aux conditions les plus favorables. — Nous souhaitons rapide prospérité et longue vie à la Société Historique et au Cercle Saint-Simon.

— M. Guillaume GUIZOT vient de publier à la librairie Calmann-Lévy la traduction d'un volume de Macaulay, renfermant quelques-uns des *Essais d'histoire et de littérature* (in-8, 424 pp.). Ce volume contient les essais suivants : *Samuel Johnson* (pp. 1-55, paru en décembre 1856 dans l' « Encyclopaedia britannica » et pp. 56-123, publié en septembre 1831 dans la « Revue d'Edimbourg »); *Addison* (paru en juillet 1843 dans la « Revue d'Edimbourg », pp. 124-238); *Madame d'Arblay* (paru en janvier 1843 dans la « Revue d'Edimbourg »; on sait que Mme d'Arblay ou Françoise Burney, mariée à un Français émigré, le général d'Arblay, est l'auteur de trois romans, *Evelina*, *Cecilia* et *Camilla* dont les deux premiers eurent en leur temps un grand succès) ; *De l'histoire* (pp. 323-389, paru en mai 1828 dans la « Revue d'Edimbourg ») ; *M. Robert Montgomery* (pp. 390-421). Nous lisons dans l'avertissement que M. Guill. Guizot a mis en tête de sa traduction : « Ce sixième volume des œuvres de lord Macaulay que je m'étais proposé de traduire, n'est pas le dernier. Il me reste encore à donner quelques-uns de ses *Essais*, et, comme je crois que, pour bien apprécier Macaulay, il faut avoir vu en lui l'orateur et le poète, à côté du critique, du polémiste et de l'historien, notre septième volume comprendra aussi un choix de ses poésies et de ses discours. »

ALLEMAGNE. — Le sixième volume des *Kleinere Schriften* de Jacob Grimm, renfermant la troisième partie des comptes-rendus et articles mêlés (*Recensionen und vermischte Aufsætze, dritter Theil*, in-8°, 422 pp. 9 mark), a paru à la librairie Ferd. Dümmler [Harrwitz et Gossmann].

— La librairie Perthes, de Gotha, a publié la soixante et unième édition du *Schulatlas* de Stieler, revue et complètement remaniée par M. Herm. Berghaus. In-4°, 33 cartes, 4 mark.)

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 5 juillet 1882.*

M. le vicomte Jacques de Rougé est élu membre résidant.

M. Guillaume lit une note de M. Caffiaux sur les armes impériales sculptées sur la clef de voûte d'une salle d'une ancienne porte de Valenciennes. Dans l'armorial du héraut de Gueldre, qui est de la première moitié du XIVe siècle, l'aigle impériale éployée n'a qu'une tête. Ici elle en a deux, et c'est probablement là un des premiers exemples de ce nouveau type, puisque la porte a été construite en 1358. Le zèle de Valenciennes à se tenir au courant des modifications de l'écu impérial s'explique par l'opiniâtreté avec laquelle elle défendait contre les prétentions des comtes de Hainaut son titre de *Ville impériale*, qui lui assurait une certaine autonomie. Elle reconnaissait ces comtes comme mandataires de l'empire, mais point comme ses seigneurs, et ne perdait pas une occasion d'affirmer sa situation privilégiée vis-à-vis d'eux. C'est une querelle qui dura 400 ans, jusqu'à la conquête française, et qui recommença un moment en 1793, lorsque Valenciennes eut succombé sous les efforts de la coalition.

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 12 juillet 1882.*

M. Charles Nisard continue la lecture de son mémoire intitulé : *De l'état incertain et précaire de la propriété littéraire vers le milieu du* XVI*e* *siècle.* Dans la première partie de ce mémoire, sous ce titre : *Frutérius et Gifanius*, M. Nisard entreprend de réhabiliter la mémoire du philologue hollandais Obertus Gifanius, à qui ses contemporains ont fait et qui a conservé jusqu'à nos jours la réputation imméritée d'un voleur de livres et d'un plagiaire. Ce Gifanius eut une querelle avec un autre Hollandais, Janus Douza, au sujet de la succession littéraire d'un de leurs amis communs et compatriotes, Lucas Frutérius, mort à Paris, en 1565, à l'âge de vingt-cinq ans. Frutérius laissait des écrits inédits, tels qu'une collection de remarques critiques sur Varron, Festus, Plaute, Catulle, Tibulle, Properce et Aulu-Gelle, intitulée *Verisimilia*, et un petit nombre de poésies latines. En mourant, il avait légué ces ouvrages à Gifanius et l'avait chargé de les publier; mais Douza parvint à dérober les manuscrits, refusa obstinément de les rendre, et Gifanius eut en vain recours aux tribunaux pour l'y contraindre. D'un caractère faible et pusillanime, il finit par céder et laissa les *Verisimilia* entre les mains de Douza, qui les publia, chez Plantin, à Anvers, en 1584. Le voleur triomphant ne se fit pas faute d'insulter sa victime et de l'accabler de calomnies. Bientôt après, en 1566, Gifanius ayant publié une édition de Lucrèce, le dernier éditeur de ce poète, Denis Lambin, mécontent de voir repoussées quelques conjectures qu'il avait proposées, accusa Gifanius de l'avoir pillé et le traita de plagiaire. Le Hollandais, toujours faible et craintif, négligea de répondre. La calomnie fut dès lors acceptée universellement et s'est propagée jusqu'à nos jours. M. Nisard estime qu'il était temps d'en faire enfin justice.

M. Halévy communique de nouvelles remarques sur la langue sumérienne ou accadienne, à propos des inscriptions chaldéennes récemment découvertes par M. de Sarzec. Il répète les arguments par lesquels il a déjà entrepris d'établir que cette prétendue langue n'en est pas une, que les textes dits sumériens ne nous offrent que de l'assyrien écrit à l'aide d'un système artificiel hiératique, une sorte de chiffre ou de rébus sacré. Il s'attache particulièrement à répondre à l'objection qui a été tirée des différences dans l'ordre des mots, en assyrien et en sumérien. Il soutient que ces différences sont très minimes, qu'elles s'expliquent, dans les rares cas où elles se présentent, par des circonstances particulières, qu'en règle générale et à prendre les choses d'ensemble, l'ordre des mots est le même dans les textes assyriens et dans les textes dits sumériens.

M. Ledrain communique la traduction d'une brique inédite de la collection de M. de Sarzec. L'inscription de cette brique est, dit-il, en langue sumérienne. Elle fournit, dans cette histoire jusqu'ici si flottante des gouverneurs de Sirpurla, un point fixe. On y rencontre le nom de Lik-Papsoukal, fils de Goudea.

M. Ledrain communique ensuite un sceau phénicien inédit, qui porte le nom juif de Baalnathan. Ce nom, de forme hébraïque, est, d'après M. Ledrain, celui d'un juif du temps qui précède la captivité. Passé au culte de Baal, cet Israélite aurait échangé son nom de Jonathan, « celui que donne Iahvé », pour celui de Baalnathan, « celui que donne Baal ».

M. Derenbourg fait remarquer qu'on connaît déjà quelques noms juifs dans la composition desquels entre le nom de Baal, par exemple Jeroubaal, surnom de Gédéon.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : PIMODAN (le marquis DE), *le Château d'Echenay* ; — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, VII (juillet 1882) ; — par M. Delisle : 1° *Chronique de Jean le Fèvre, seigneur de Saint-Rémy*, publiée pour la Société de l'histoire de France par M. MORAND ; 2° CASTAN (Auguste), *Jules Quicherat, notice lue à la Société d'émulation du Doubs, le 13 mai 1882* ; — par M. Jules Girard : COUAT (Auguste), *la Poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées (324-222 av. J.-C.)*.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 31 Juillet — 1882


**Sommaire :** 153. HOERNLE, Grammaire comparative des idiômes aryens modernes de l'Inde. — 154. PIRENNE, Sedulius de Liège. — 155. GIRAUDET, Les origines de l'imprimerie à Tours. — Chronique. — Société nationale des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

---

153. — A.-F. Rudolf HOERNLE. **A comparative Grammar of the Gaudian Languages with special reference to the Eastern Hindi,** Accompanied by a language-map and a table of alphabets. London, Trübner et Co, 1880. XL-416 pp. in-8°.

Voici un livre dont le plus simple examen montre mieux que ne pourrait le faire n'importe quelle dissertation *ex professo*, à quel degré de précision a été porté l'art d'analyser et de décrire un groupe de langues, d'en suivre ou d'en deviner les altérations progressives et d'en rétablir la filiation. Il y a vingt ans, à supposer même que les matériaux sur lesquels il repose, eussent été accessibles, la pensée de l'écrire sur le même plan ne serait venu à personne. Le grammairien consommé qui eût réussi à embrasser le sujet d'une vue aussi nette, eût été obligé, dans l'exposition et sous peine de n'être compris que d'un bien petit nombre de lecteurs, de s'arrêter à chaque pas pour asseoir ou déblayer sa route, d'établir ou de rappeler des principes, d'entrer dans des digressions et d'embarrasser sa marche de tout un appareil de généralités théoriques. M. Hoernle a trouvé le terrain mieux préparé. Il a pu réduire ses *impedimenta* au strict nécessaire et faire tenir dans 400 pages la grammaire historique et comparative de tous les idiômes aryens modernes de l'Inde [1]. Son livre, qui embrasse la même aire géographique et linguistique que les trois volumes de M. Beames, est sous plusieurs rapports, matériellement plus complet, en même temps que la doctrine y est poussée plus à fond. C'est là un résultat qui fait infiniment d'honneur à M. H., mais c'est aussi un heureux signe de l'état actuel des études linguistiques, qu'un pareil résultat ait pu être poursuivi sans trop présumer du public.

Pour arriver à se loger en si peu d'espace, M. H. a dû nécessairement serrer les lignes. Le volume est fort court de marge et les pages en sont hérissées d'initiales et d'abréviations : termes grammaticaux, désignations de langues et de dialectes, noms d'auteurs, titres d'ouvrages hindous et européens connus ou inconnus, publiés ou manuscrits, au-

1. Des variétés un peu notables, il n'en manque qu'une, le Kâshmîri, qui n'est mentionné qu'occasionellement.

tant de sigles dont l'abondance serait fâcheuse dans tout autre livre moins destiné à l'étude patiente, minutieuse. Par contre les économies ne sont jamais faites aux dépens des choses essentielles ou simplement importantes. Les exemples, et ils sont innombrables, depuis la simple forme jusqu'à la location développée, sont tous donnés en caractères devanâgarîs [1] et, d'un bout à l'autre, accompagnés de la traductien. Bien que sobre en général de commentaires, l'auteur n'hésite pas à s'engager dans de longues discussions sur des points particulièrement obscurs ou controversés. Mais, ce qu'il a évité par-dessus tout, c'est d'économiser sur les faits. Sous ce rapport, son livre est d'une étonnante richesse. Dans aucun autre ouvrage on ne trouvera pour toutes les périodes de l'histoire de ces langues, l'inventaire aussi complet de leur mécanisme grammatical, depuis les moindres accidents de la phonétique jusqu'aux procédés caractéristiques de leur syntaxe. Aussi la grammaire de M. H. avec son caractère hautement doctrinal, est-elle en même temps un livre d'enseignement pratique, autant que peut l'être un ouvrage essentiellement comparatif, et cela non seulement pour le dialecte Hindî qui sert de base à l'exposition, mais aussi pour les autres variétés dont il est traité d'une façon moins directe.

Ce qui en réalité a permis à M. H. d'accomplir sans accident ce tour de force de concision, c'est la disposition ingénieuse et rigoureusement conséquente de son livre, où toutes choses viennent si bien à leur place que le commentaire est la plupart du temps contenu dans l'énoncé même. Sa grammaire n'est point, en effet, l'essai d'un débutant. Longtemps avant de l'écrire, il en avait en quelque sorte tracé le plan dans des articles fort remarqués lors de leur publication dans le journal asiatique de Bengale [2]. Plus tard, il avait donné sa mesure dans une grammaire du dialecte Garvari [3] et, à différentes reprises, il avait discuté les objections soulevées par quelques-unes de ses théories [4]. Il ne fallait pas moins que cette longue préparation à Bénarès même, le centre et comme l'abrégé de l'Inde entière, pour aboutir à une œuvre aussi parfaitement méditée que celle qui nous occupe, où jusqu'au moindre détail, tout est prévu et mesuré d'avance et qui, bien que sortie peu à peu d'une grammaire du Hindi oriental, était certainement construite tout entière dans la pensée de l'auteur avant que la première ligne en fut rédigée.

Dans cinq sections subdivisées en douze chapitres, un plus grand nom-

---

1. Pour ĕ, ŏ, aĭ, aŭ, qui manquent en devanâgarî, M. H. se sert des caractères gurmukhis ou bengalis; *r* et *rh* cérébrales sont empruntés à l'alphabet kaithi; pour la voyelle brève neutre, qui n'est jamais initiale, il emploie un point placé à la droite de la consonne.

2. Années 1872, 1873, sous le titre de *Essays in aid of a comparative grammar of the Gaudian lenguages*.

3. *A Grammar of the Eastern Hindi commonly called Garwari*, London, 1878, in-8°.

4. *Indian Antiquary* I, 356; II, 210; V, 119.

bre de sous-chapitres et 570 paragraphes, M. H. traite successivement des alphabets [1] et de la phonétique ; des suffixes et des racines [2] ; de la flexion du nom, substantif, adjectif, nom de nombre et pronom ; de la flexion du verbe en toutes ses formes primitives, dérivées et composées ; enfin, des indéclinables. Une sixième section est consacrée à des spécimens du Hindî oriental, tel qu'il se parle aux environs de Bénarès.

C'est de ce dialecte, en effet, le Bhojpuri, que M. H. traite en première ligne. Il en donne la grammaire complète, parfaitement suffisante pour l'acquisition pratique de la langue. A la suite de chaque paragraphe et sous la rubrique *affinities*, il analyse ensuite les conformités ou les divergences que présentent, par rapport à ce type, les autres dialectes d'origine aryenne : à l'Orient, les diverses formes du Bengali et l'Oriya ; au nord, les idiômes himalayens du Garhwal, de Kumaon et du Népâl ; à l'Ouest, les diverses variétés du Hindî occidental et, plus loin, les dialectes parlés dans le Gujarât, dans le Sindh et dans le Penjâb ; enfin, au Sud, le Marâṭhi avec ses subdivisions. C'est là la partie comparative, méthodiquement distribuée dans toutes les parties du livre. Quant à la partie historique, elle est distribuée de même à la suite de chaque paragraphe sous la rubrique *Derivation and Origin*. M. H. y examine ce que les faits ainsi signalés deviennent dans les formes archaïques de ces divers idiômes, quand celles-ci sont accessibles dans des œuvres écrites ou traditionnelles ; puis, à l'aide des prâkrits, du pâli et de la langues des plus anciennes inscriptions, il remonte pour chacun d'eux, jusqu'au sanscrit, qui, d'une façon générale, peut en être regardé comme la source commune. Cette partie du livre, la plus intéressante, au point de vue de la linguistique générale, en est une des plus originales. C'est une de celles aussi qui soulèveront peut-être le plus d'objections de détail. On ne reprochera pas sans doute à M. H. sa tendance à tout expliquer par le sanscrit. C'est là une direction qui était en quelque sorte tracée d'avance, chaque pas en avant dans la philologie de ces langues ayant constamment réduit le nombre des faits qui paraissaient exiger une explication différente. Mais on ne peut se dissimuler que parmi les dérivations de M. H., il y en a quelques-unes d'héroïques. Tout le monde ne sera pas disposé, par exemple, à reconnaître dans l'élément *ka* que l'analyse constate ou rétablit dans tant de suffixes de dérivation ou de flexion, le représentant du sanscrit *krita*. Mais il convient d'ajouter que M. H. a soin lui-même, en plus d'un endroit, d'exprimer des réserves ; que ses partis pris, en apparence les plus audacieux, reposent sur des analogies si nombreuses, sur une expérience

1. M. H. eût rendu sa *Table des alphabets* bien plus utile encore, s'il avait remplacé les alphabets anciens (Maurya, Gupta, Valabhi) un peu hors de cause ici, par une série plus complète des variétés modernes et des formes intermédiaires du moyen âge.

2. Une liste alphabétique des racines, d'abord destinée à la grammaire, a été publiée à part dans le journal asiatique de Bengale, 1880, p. 33 et s.

si parfaite de toutes les particularités de ce domaine linguistique, qu'une contradiction dont il n'aurait pas lui-même reconnu et signalé la possibilité, aurait rarement la chance d'être bien fondée. Pour moi du moins, qui ai surtout à apprendre dans ce livre, je ne ne me permettrai pas de le critiquer.

Une œuvre ainsi disposée, suppose une classification et une généalogie de toutes ces langues. C'est, en effet, ce que nous donne l'introduction. M. H. divise ces idiômes en quatre groupes principaux. Groupe de l'Est : Hindî oriental, Bengali et Oriya. Groupe de l'Ouest : Hindî occidental, Gujarâtî, Sindhî et Penjâbî. Groupe du Nord : les langues aryennes de l'Himâlaya. Groupe du Sud ou Marâṭhî. Le Hindî se partage ainsi entre le groupe de l'Est et celui de l'Ouest, ses deux branches ayant plus d'affinités avec le Bengali d'un côté, le Gujarâtî et le Penjâbî de l'autre, qu'elles n'en ont entre elles. Les œuvres littéraires qui nous sont parvenues, montrent que chacun de ces groupes, maintenant fractionnés en de nombreux dialectes, ne formait vers le XII[e] ou XIII[e] siècle qu'une seule langue. En examinant les caractères principaux de ces quatre langues, on s'aperçoit ensuite que le groupe du Nord se rapproche de celui de l'Ouest, tandis que celui du Sud est en relation plus étroite avec celui de l'Est et que, par conséquent, à une époque plus ancienne dont les inscriptions d'Açoka nous ont laissé quelque souvenir, les quatre groupes se réduisaient à deux, qui correspondent aux prâkrits Çauraseni et Mâgadhî. Non pas aux variétés de ce nom qu'enseignent les grammairiens, celles-ci sont des langues littéraires et plus ou moins artificielles, mais à leurs dialectes vulgaires ou Apabhraṃças. Et ici encore, il faut entendre non les Apabhraṃças des grammairiens, qui sont eux-mêmes plus ou moins artificiels, mais les Apabhraṃças vrais, qui ont péri, à moins que le pâli ne nous ait conservé l'image de l'un d'eux. Quant au Mâhârâshṭrî, c'est une variété du Çauraseni, c'est-à-dire du groupe occidental ; il n'a rien de commun que le nom [1] avec le Marâṭhî actuel et passé dont on l'a souvent rapproché et que ses caractères font rentrer au contraire dans le groupe oriental ou mâgadhî. A côté de ces langues aryennes parlées par des aryens, se sont formés en outre, chez les populations non aryennes, un certain nombre de patois. Ce sont les dialectes qualifiés de Paisâcî, qui ont péri de bonne heure et dont le Paisâcî des grammairiens nous a seul conservé quelques traits. Ces deux langues, Çauraseni vulgaire et Mâgadhî vulgaire, étaient venues toutes deux de l'Ouest, la plus orientale, le Mâgadhî, ayant précédé l'autre, puisqu'elle a laissé des traces tout le long de la route, jusque dans la vallée du Kaboul et encore au delà. L'autre, plus jeune, le Çauraseni, ne s'est pas avancée plus loin vers l'Est et vers le Sud que la limite actuelle du Hindî oriental et du Marâṭhî. A leur tour, elles n'é-

1. Ce nom serait à prendre comme qualificatif, « la langue du grand royaume », d'après M. H., du Doab.

taient que des variétés dialectales d'un idiôme unique, qui, élevé à l'état de langue littéraire, est représenté par le sanscrit.

Telle est, en résumé, d'après M. H., l'histoire des langues aryennes de l'Inde [1]. Sur plusieurs points, par exemple en ce qui concerne la position respective du Mâhârâshtrî et du Marâthî, elle est entièrement neuve. L'ensemble en est séduisant, car, à première vue, elle parait plus simple et mieux liée qu'aucune autre qu'on ait encore présentée. Est-elle pourtant à l'abri de toute objection? Sans entrer dans un examen qui m'entrainerait trop loin et qui, pour être complet, devrait empiéter sur un terrain où je ne me sens plus compétent, je dois dire que les conclusions de M. H. me paraissent parfois bien affirmatives, eu égard à la nature de ses données. Rien que par le résumé qui précède, on a pu voir combien de termes essentiels de la série ont disparu, au lieu et place desquels il n'a que des approximations suspectes, dont lui-même se défie et dont il se sert pourtant comme s'il ne s'en défiait pas. Au départ, en effet, M. H. marche sur un terrain solide : il a affaire à des langues actuellement parlées. Mais dès qu'il remonte dans le passé (et c'est là une objection qui, pour le dire en passant, porte aussi parfois sur ses *dérivations*), il ne dispose plus que de langues littéraires ou, pis encore, de langues qui ont servi de *medium* à des mouvements religieux. De ce que les plus anciens *Kirtans* vishnouites ne sont ni en Bengalî ni en Hindî, mais dans un idiome qui participe des deux; de ce que le Hindî occidental, le Gujarâti et le Penjâbî se confondent pour ainsi dire dans le poème de Cand, s'en suit-il qu'on ne parlait alors que deux langues des montagnes de l'Afghanistan au Doab et du Doab aux collines d'Assam? De même les inscriptions d'Açoka autorisent-elles réellement la conclusion qu'un seul idiôme régnait à cette époque des sources de la Jumnâ aux bouches du Gange? Répondre négativement à ces questions et à d'autres semblables, ce n'est pas repousser sans doute la théorie historique de M. H.; mais c'est lui enlever quelque chose de sa rigueur, de sa précision et de sa simplicité. D'ailleurs, ne sait-on pas combien la classification des dialectes est délicate, même quand il s'agit de variétés actuellement existantes? M. H. trouve, par exemple, que le Marâthî s'accorde avec le groupe oriental sur quatre points et avec le groupe occidental sur huit; mais que la proposition est renversée si on ne considère que les traits vraiment caractéristiques, selon lui, des deux groupes. Le Marâthî s'accorde alors sur quatre points avec le groupe oriental et, avec le groupe occidental, sur deux seulement. Cela suffit pour le ranger

---

1. Les mêmes vues, parfois appuyées d'arguments différents, ont été présentées par M. H. dans la préface à sa belle édition de la grammaire de Chanda : *The Prâkrita-Lakshanam, or Chanda's Grammar of the Ancient (Arsha) Prâkrit. Part. I. Text with a critical Introduction and Notes.* Calcutta, 1880 (Bibliotheca Indica). D'une autre publication de M. H., sur le même sujet, mais écrite probablement en vue d'un public moins spécial, *A sketch of the History of Prakrit Philology, Calcutta Review, october 1880*, je ne connais que le titre.

parmi les langues de l'Est, et, comme le Mâhârâshṭrî se range parmi celles de l'Ouest, on n'admettra aucun rapport entre les deux. Est-il besoin d'ajouter qu'il y a toujours quelque chose d'arbitraire, et, par conséquent, d'aléatoire dans cette sorte de calculs? M. Garrez, tout au contraire, croit devoir admettre une relation particulièrement étroite entre le Mâhârâshṭrî et le Marâṭhî, et ses vues à cet égard, émises depuis des années, ont été généralement approuvées, à plusieurs reprises, notamment par M. Weber. Ce seul fait montre qu'il y a encore en tout ceci bien de l'incertitude et que, tout en rendant hommage au vaste savoir et à l'habileté avec lesquels M. H. a édifié cette histoire linguistique de l'Inde, il convient de tempérer çà et là, par quelque doute, la rigueur apparente de ses démonstrations.

Le volume est terminé par un index alphabétique qui facilite les recherches. La correction typographique qui présentait ici des difficultés toutes particulières, est irréprochable. Du moins n'ai-je trouvé qu'un nombre tout à fait insignifiant de fautes ayant échappé à l'erratum ; par exemple, p. 6, lig. 8, le virâma dans *amrita;* p. 35, lig. 4, *infra, dh* au lieu de *gh;* à la ligne suivante, *samhah* devrait être marqué d'un astérique ; p. 126, lig. 22, il faut lire *indrânî*.

Cet article était à peu près achevé quand la Grammaire de M. Hoernle a été honorée du prix Volney par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Après un pareil suffrage, le mien n'est plus d'aucun prix. Je n'en suis pas moins heureux de pouvoir féliciter de cette haute distinction l'auteur d'un ouvrage dont je pense tant de bien.

A. Barth.

---

154. — **Sedulius de Liège,** par Henri Pirenne. Bruxelles, F. Hayez, 1882. 72 p. in-8° et un fac-similé de manuscrit. Extrait des *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique, collection in-8°, tome XXXIII. En appendice (p. 51-72), *Sedulii carmina inedita.*

Sédulius de Liège, ou plutôt Sédulius l'Irlandais, *Sedulius Scottus*, est un poète du IXe siècle, que son nom a fait confondre parfois avec l'auteur plus célèbre et beaucoup plus ancien du *Carmen Paschale*. Le manuscrit unique de ses poèmes se trouve à Bruxelles : il contient près de quatre-vingt-dix pièces. Seize de ces pièces ont été publiées par M. Grosse, quarante-six par M. Ernest Dümmler, non d'un seul coup, mais en trois publications. On doit aujourd'hui à un jeune érudit belge la connaissance des morceaux qu'avaient négligés les deux éditeurs allemands. En passant, je ne puis ne pas exprimer un regret. Le contenu du manuscrit aurait pu tenir dans une plaquette, le voilà éparpillé dans cinq imprimés différents. L'étude de la littérature carolingienne était pourtant, par elle-même, assez épineuse pour que les savants ne contribuassent pas à la compliquer. Cette critique n'atteint pas M. Pirenne :

ce n'est point sa faute s'il ne lui est resté à publier qu'un quart du recueil bruxellois, et ce n'est point non plus sa faute si ce résidu n'en était pas la partie la plus intéressante.

Les pièces contenues dans le manuscrit sont-elles bien de Sédulius? Le manuscrit le dit : *incipiunt uersus quos Sedulius Scottus uenerabili pontifici Hartgario composuit* (Dümmler, *Sed. Scotti carmina XL*, p. 3). Le poète lui-même et l'évêque de Liège Hartgar sont nommés effectivement dans plusieurs pièces; d'autres sont adressés à des princes carolingiens du temps. Mais la pièce XIX de M. Pirenne, épitaphe du roi saxon Caedual, est très antérieure et figure déjà dans Bède. Quelques-unes sont fort impersonnelles, et il serait impossible d'en deviner l'auteur : ainsi XX (subtilités sur *uerum* et *aequum*), XXII (vers sur une croix), IV (indiquant le sujet de certaines peintures), XIII (*uersus in quodam picto solario scripti*). Cette dernière pièce se compose de vers détachés, dont chacun résume soit un des épisodes figurés en peinture (*Messiam natum pastoribus angelus inquit*) soit un ensemble de deux épisodes (*Ecce magi stellam uisunt ; Symeon quoque Christum*); leur désordre (que l'éditeur aurait dû respecter) fait voir qu'ils ont été copiés sur la peinture, non sur le brouillon du poète, que par conséquent nous pourrions avoir là, au lieu d'une composition de Sédulius, des vers transcrits par lui ou par un autre au cours d'un voyage, comme l'épitaphe de Caedual. Voilà qui rend quelque peu douteuse l'origine de toutes les pièces qui ont un caractère semblable (ainsi Dümmler XII, *uersus ad Ermingardem imperatricem conscripti in serico pallio de uirtutibus Petri apostoli;* XXI, *de quodam altari;* Pirenne IX, épitaphe de l'évêque Hildbert). Il faut y bien regarder avant de fonder une conclusion sur le témoignage du manuscrit. A ce point de vue, la dissémination des textes nuit à l'étude. La pièce XXIII de M. Pirenne indique le sujet des peintures exécutées pour l'évêque de Cologne Gonthar ; il faut se reporter au recueil de M. Dümmler, pièce XXX, pour voir que Sédulius a été effectivement en relation personnelle avec cet évêque, et qu'il a *pu* recevoir de lui une commande poétique. — On doit se méfier d'autant plus de la donnée fournie par le manuscrit, qu'il s'en faut de beaucoup que tous les vers s'adressent « *uenerabili pontifici Hartgario* ». De plus, on trouve beaucoup trop souvent réunies des pièces disparates (ainsi les fragments incohérents de la pièce XXV Pirenne; les deux morceaux indépendants que l'éditeur laisse unis sous le numéro XXI [1]) ; il saute aux yeux que le collecteur de ces morceaux détachés n'en avait pas toujours une notion bien nette. Enfin la mention particulière du nom de Sédulius dans quelques titres (*De paschali festiuitate Sedulius composuit*, Dümmler XXVII), est faite pour inquiéter toutes les fois que ce nom manque. — M. Pirenne a malheureusement négligé d'indiquer en tête

1. Aussi ne peut-on dire avec une exactitude rigoureuse combien le recueil bruxellois contient de pièces distinctes.

de chaque pièce le numéro qu'elle porte dans le sommaire général du manuscrit, donné par M. Dümmler ; il faut un petit travail pour retrouver quelle pièce suit et quelle pièce précède. Il est trop enclin à corriger le texte [1] : une première édition doit être plus conservatrice.

Un texte inédit l'emporte toujours en intérêt sur un travail moderne : c'est pourquoi j'ai mis au premier plan, dans ce compte-rendu, la publication qui pour M. Pirenne ne forme qu'un appendice. Le corps même de son mémoire est une étude sur Sédulius ; elle s'appuie exclusivement sur les pièces publiées par MM. Grosse et Dümmler, lesquels avaient eu soin de choisir tout ce qui pouvait éclairer la biographie de leur auteur. M. Pirenne montre que les poésies de Sédulius comblent une lacune dans l'histoire de ce qu'il appelle « le IX[e] siècle liégeois ». Son opuscule, inspiré par des préoccupations toutes locales, a été fait pour être « présenté au cours d'histoire de M. le professeur Kurth, à l'Université de Liège ». On peut lui reprocher, outre quelques gaucheries d'expression [2], le mélange du travail sur les sources avec le travail de seconde main [3] ; mais il atteste un jugement sain, des connaissances solides, et des recherches méthodiques et consciencieuses.

Louis HAVET.

---

155. — **Les Origines de l'imprimerie à Tours (1467-1850)**, contenant la nomenclature des imprimeurs depuis la fin du XV[e] siècle jusqu'en 1850 ; par le docteur E. GIRAUDET. Tours, imprimerie Rouillé-Ladevèze, 1881. Gr. in-8° de viij et 130 pp., plus 1 f. de table et 1 planche gravée.

M. le docteur Giraudet est déjà connu des bibliographes par une intéressante publication relative aux imprimeurs parisiens réfugiés à Tours pendant les guerres de la Ligue [4]; sa nouvelle étude, qui nous révèle

---

1. Ainsi il eût dû laisser *ceu* III, 19, *laeua gaudetque magistri* IV, 11, *enim* VI, 6, *Agarenos* VII, 56, *Bethlehem* XIII, *inormis* et *inorme*, VII, 33 et XVII, 34 (cf. *ĕnorme*, ou plutôt sans doute *inorme*, *Biblioth. de l'Ec. des chartes*, I, p. 528). III, 11, il faut ponctuer *sine fine beata*. IV, 8, la correction *Maximiane* pour *Maxime* est arbitraire ; la peinture devait présenter douze personnages et non onze, et le vers faux donné par le manuscrit doit provenir de deux vers soudés en un. VII, 50, il n'est pas permis de toucher au second hémistiche, répétition du premier hémistiche du vers précédent. IX, 4, *tenes* et non *tenet*. XV, 5, il faut garder *se condere* (ms. *secundere*), sauf à corriger *spelaeis* ou à supposer ce mot disyllabique. XX, second titre, *idem*; M. Dümmler dit *item*, qui est plus vraisemblable. XIII, 3, la correction proposée est inconciliable avec 1-2. I, 3, *Luodeuinci* doit être lu *Luodeuuici*.

2. P. 7 : « Malheureusement Sédulius n'est pas historien, il n'est pas même Liégeois. »

3. On supprimerait sans dommage ce qui est dit du rôle des émigrés irlandais dans l'enseignement carolingien, p. 11 et suivantes.

4. *Une Association d'imprimeurs et de libraires de Paris réfugiés à Tours au XVI[e] siècle*; Tours, 1877, gr. in-8°.

bon nombre de détails inconnus sur les premiers typographes tourangeaux, ne sera pas moins bien accueillie des érudits et des curieux. Elle complète, en effet, et rectifie sur bien des points la notice tout à fait insuffisante de M. Clément de Ris [1].

Les recherches de M. G. présentent, en général, un grand intérêt quand elles s'appuient sur des documents d'archives; elles sont, il est vrai, moins fécondes quand elles portent non plus sur des pièces inédites, mais sur les livres eux-mêmes. Au début de son travail, M. G. reprend une discussion déjà ancienne au sujet d'un livre considéré par divers auteurs comme le premier produit des presses de Tours. Il s'agit d'un petit roman du Florentin Francesco Florio intitulé : *De Amore Camilli et Aemiliae Aretinorum*. On lit à la fin de cet ouvrage : *Liber expletus est Turonis. Editus in domo Guillermi, archiepiscopi Turonensis, anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo septimo, pridie kalendis Januarii*. M. G. n'hésite pas à voir dans cette souscription la preuve que l'imprimerie existait à Tours à la fin de l'année 1467; elle ne prouve en réalité rien de semblable. Le mot *editus* signifie simplement que l'ouvrage a « vu le jour », qu'il a été écrit ou, tout au moins, achevé, dans tel ou tel endroit. Le sens ne paraîtra pas douteux si l'on compare entre elles diverses souscriptions analogues. Les seuls ouvrages du mathématicien Charles de Bovelles nous en fournissent plusieurs. Ses *Tractatus varii*, imprimés par Henri I^er^ Estienne, se terminent ainsi : *Editum est universum hoc volumen Ambianis in aedibus reverendi in Christo patris Francisci de Hallewin, ejusdem loci pontificis, et emissum ex officina Henrici Stephani, impensis ejusdem et Joannis Parvi, chalcotypa arte sociorum. Anno Christi Salvatoris omnium* M. D. X. *Primo Cal. Februarii. Parisiis* [2]. Des formules presque semblables se trouvent à la fin de deux autres ouvrages du même auteur : *Dominica Oratio tertrinis ecclesiastice hierarchie ordinibus particulatim attributa et facili explanata commentario* [3] et *Theologicarum conclusionum... Libri decem* [4]. Ces rapprochements nous paraissent suffisamment concluants : le mot *editus* n'a nullement le sens moderne de « édité ». On est ainsi conduit à se ranger

---

1. *La Typographie en Touraine* (1467-1830), *par le comte L.-Clément de Ris*; Paris, L. Techener, 1878, in-8° (extr. du *Bulletin du Bibliophile*).

2. Renouard, *Ann. des Estienne*, p. 8. — Incunables de la Bibliothèque de Toulouse, n° 93.

3. *Commentarioli in Dominicam Orationem Finis. Editi in edibus reverendi in Christo patris Francisci de Hallevin, pontificis Ambianensis, anno a Dominica incarnatione 1511, septima die Julii. Emissi ex officina Joannis Parvi, 8. idus Octobris anni ejusdem*. In-4°.

4. *Theologicarum Conclusionum... Finis. Aeditae sunt in Caroloponti no vico, in aedibus... Caroli de Genlis, Noviodunensis episcopi, anno humanae salutis M. D. XIII. octava et vigesima die septembris... Impressae sunt in aedibus Ascensianis idibus Junii M. D. XV*. In-fol. — Panzer, *Ann.*, 21, n° 779.

à l'opinion soutenue par De Boze, il y a un siècle [1], à savoir que le volume dont il est question a été imprimé à Paris par Pierre De Keysere et Jehan Stoll, ainsi que le prouvent les caractères semblables à ceux que ces deux associés ont employés dans des éditions qui portent leurs noms. Le fait que l'impression a été exécutée à Paris permet d'expliquer sans peine que le typographe se soit trompé sur le nom de l'archevêque de Tours, qu'il appelle *Guillermus* au lieu de *Girardus* (il s'agit de Girard de Crussol). Quant à la supposition de M. G. qu'il s'agirait non pas de ce prélat, mais d'un maître-maçon appelé « Guillaume Archevesque », nous croyons inutile de la réfuter. Nous aurons plus loin à relever une erreur plus étonnante encore de la part d'un imprimeur, qui nous paraît avoir altéré le nom du libraire même pour qui il travaillait.

M. G. cite incidemment (p. 15) les noms de divers libraires de la fin du xv[e] siècle mentionnés dans les minutes des notaires de Tours. Ces noms sont ceux de : *Jehan du Liège, Antoine Vérard, Jehan Richart, Charlot Robert, Jehan Le Fort, Jehan Audyau, Jehan Fafeu, Jehan Bredin, Jehan Margerie* et *Arnoul Rousset*. M. G. ne donne malheusement pas d'extraits, pas même les dates, des actes dans lesquels il a relevé les noms que nous venons de citer. Il remarque seulement que les deux premiers sont bien connus des bibliographes. Jehan du Liège (c'est-à-dire de Liège) est connu, en effet, pour avoir fait imprimer par *Mathieu Lateron*, en 1496, *La Vie et les Miracles de monseigneur Saint-Martin* [2]; mais, quoiqu'en disent M. Clément de Ris [3] et M. le D[r] G., il n'est nullement démontré qu'on doive reconnaître en lui « le chef de cette illustre famille de *Marnef*, vouée au culte de l'imprimerie pendant de longues années ». Dès leur début dans l'imprimerie à Paris, les frères de Marnef exercèrent sous leur nom : Geofroi, de 1481 à 1526; Enguilbert I[er], de 1491 à 1535 [4]. Nous ne voyons pas qu'aucun lien ait existé entre eux et le libraire de Tours. Quant à *Antoine Vérard*, ce n'était pas un « proche parent, sans doute, d'un imprimeur de ce nom établi à Paris dans le même temps »; c'était lui-même. Vérard, qui était à la tête de la plus importante librairie de Paris à la fin du xv[e] siècle, entretenait des relations suivies avec la province et même avec l'étranger; rien d'étonnant à ce que son passage à Tours ait été constaté. M. G. eût pu facilement nous donner quelques renseignements sur plusieurs des autres libraires dont il a retrouvé les noms. *Jehan Richard*, dont Lottin fait un libraire parisien et dont il place l'exercice de 1497 à 1510, fut, en réalité, libraire à Rouen de 1490 à 1517 [5]; il dut venir à Tours, comme il vint à Paris et comme il alla pro-

1. M. G. dit par inadvertance (p. 19) : il y a *deux* siècles.
2. Brunet, V, 1194.
3. *Bull. du Bibliophile*, 1877, 536.
4. Nous donnons ces dates d'après Lottin, sans avoir ici à les vérifier.
5. Voy. Frère, *Des livres de liturgie des églises d'Angleterre imprimés à Rouen* (Rouen, 1867, in-8°), 23.

bablement en Angleterre, pour les besoins de son commerce. Il ne nous paraît pas pouvoir être confondu avec le *Jehan Richard* qui exerçait à Tours en 1533 et en 1536 [1]. Jehan Fafeu n'était-il pas de la même famille que le Pierre Faifeu dont Charles de Bourdigné a écrit la *Légende?* Quant à *Jehan Margerie*, on trouve son nom sur une édition s. d. des *Consuetudines totius presidatus seu Turonensis bailliviae* [2]. M. G. eût été mieux placé que personne pour compléter ce qu'on sait jusqu'ici de ces personnages et pour nous donner quelques renseignements sur les autres.

M. Giraudet, qui se montre si affirmatif dans son attribution du livre de Florio à une officine tourangelle, ne l'est pas moins quant à deux autres volumes également douteux; nous voulons parler de l'*Ordre qui a esté gardé à Tours pour appeller devant le roy... ceux des trois Estatz*, 1484, in-4 goth., et du *Missale Turonense*, 1485, in-fol. goth. Pour le premier de ces ouvrages, il ne nous donne pas même un commencement de preuve; au contraire, il reconnaît que les caractères employés sont ceux de l'imprimeur parisien *Jehan Du Pré*. Il est dès lors tout naturel de penser que l'éditeur, Jehan de Rely, aura fait imprimer le livre à Paris, où il était chanoine. M. G. suppose, il est vrai, que Jehan Du Pré avait établi une succursale à Tours; il fonde cette conjecture sur ce que le missel, également imprimé avec les caractères de Du Pré, se termine par la souscription suivante : *Impressum est hoc Missale Turoñ Anno dñi. M cccclxxxv*; mais ici encore la preuve n'est pas décisive. L'abréviation *Turoñ* se lit plus naturellement *Turonense* qne *Turonis* et, dans le doute, il nous paraît prudent de nous en tenir à la première interprétation. Nous avons peine à croire que, si Jehan Du Pré avait établi une officine à Tours, M. G., qui a dépouillé si consciencieusement les archives de Tours, ainsi que les registres capitulaires conservés à la Bibliothèque nationale, n'y eût trouvé aucune mention. Jehan Du Pré, l'imprimeur parisien, qui devint plus tard libraire de l'Université, possédait un établissement très important, si l'on en juge par le grand nombre d'ouvrages, surtout de Missels, sortis de son officine [3]; il n'était ni un de ces typographes besoigneux, réduits à

1. Voy. Cat. Taschereau, nos 189 et 141. Cf. Clément de Ris, *loc. cit.*

2. Brunet, II, 392. Cf. Cat. Potier, 1872, n° 231.

3. Notons, en passant, qu'il y eut, à la fin du XVe siècle, deux imprimeurs différents du nom de *Jehan Du Pré*. L'un, que Lottin ne cite que sous la date de 1486, exerçait à Paris dès 1481; il avait alors pour associé *Didier Huym* (Brunet, III, 1763). Sans énumérer ici ses productions, nous dirons qu'il imprimait encore en 1501 (Brunet, III, 1197), mais qu'il mourut peu de temps après. Nous connaissons en effet, des *Horae beate Marie Virginis* achevées par sa veuve, le 1er avril 1506, nouveau style. (Librairie Ellis et White, à Londres, Cat. n° 47, art. 337). Le second Jehan Du Pré exerçait à Abbeville au commencement de l'année 1487 (Brunet, I, 360); il passa ensuite à Lyon, où on peut le suivre depuis la fin de cette même année (Péricaud, *Bibliogr. lyonnaise du XVe siècle*, nouv. éd., n° 32) jusqu'à la fin de l'année 1495 (*ibid.*, n° 126).

transporter leurs presses de ville en ville, ni un de ces industriels disposés à monter des ateliers loin de leur surveillance. Si M. G. a raison de considérer comme des impressions tourangelles les deux volumes dont nous venons de parler, il faut admettre qu'ils ont été exécutés par quelque imprimeur inconnu, à qui Du Pré aura fourni des caractères comme il en fournit, par exemple, à *Jehan Le Bourgeois*, à Rouen, en 1488 [1].

Avec *Simon Porcellet*, qui imprime, de 1491 à 1494, le *Breviarium Turonense*, nous marchons sur un terrain plus solide. Pour nous, comme pour M. Deschamps, Porcellet est encore le prototypographe de Tours. Jehan de Rely, chargé de la publication du Bréviaire, est devenu confesseur du roi; il est nommé doyen de Saint-Martin ; c'est désormais un personnage puissant, qui peut décider un imprimeur à s'établir près de lui. S'il y avait eu à Tours une officine en pleine activité, il eût été inutile de recourir aux services du nouveau venu, qui paraît avoir été fort mal outillé, si l'on en juge par le temps qu'il mit à accomplir la tâche qui lui était confiée. M. G. a eu l'heureuse chance de découvrir dans les registres capitulaires de Saint-Martin des renseignements fort précieux sur cette publication, qui fut tellement onéreuse pour Porcellet que les chanoines durent lui accorder une indemnité supplémentaire.

M. G. fait suivre sa notice sur Porcellet, de trois chapitres consacrés à *Mathieu Latheron*, à *Mathieu Cherchelé* et à *Jehan Rousset*. Ces chapitres sont pleins de documents inédits d'une réelle importance. Nous n'avons rien à ajouter aux détails qui nous sont donnés sur Latheron; quant à la bibliographie de Cherchelé et de Rousset, elle pourrait être plus complète. Parmi les productions de Cherchelé, M. G. omet le *Manuel royal ou Opuscules de la doctrine et condition du prince*, de Jehan Brèche, achevé d'imprimer le 13 janvier 1541 (1542 n. s.), in-4 goth. de 58 ff. non chiffr. [2]; il passe également sous silence la *Declaration des abuz et tromperies que font les apoticaires*, par maistre Lisset Benancio, 1533, in-8 [3]. En ce qui concerne Jean Rousset, M. G.

---

Ces deux imprimeurs ont été souvent considérés comme un même personnage; on les a souvent aussi confondus avec *Jehan Des Prez*, imprimeur à Salins (1485).

Il y eut à Paris au commencement du XVIe siècle un autre *Jehan Du Pré*, qui exerçait dès l'année 1507 (Brunet, III, 1197), possédait encore son officine en 1522 (Brunet, III, 450), et vivait peut-être encore en 1547 (*Suppl. au Man. du Libraire*, II, 44). Le nouveau Jehan Du Pré n'était sans doute pas le fils du premier; il demeurait en la rue des Porées, à l'image saint Sébastien, tandis que l'ancien imprimeur du même nom était établi rue Saint-Jacques, à l'enseigne des deux Cygnes, près de Saint-Séverin, (nous retrouvons sa veuve à la même adresse). Il est probable que le célèbre *Galiot Du Pré* était le fils, ou tout au moins le proche parent du premier Jehan Du Pré; en tout cas il fut, comme lui, libraire de l'Université.

1. Brunet, III, 805.

2. Biblioth. nat., Y 4508. A. — M. Brunet (I, 1216) donne à ce volume la date de 1544.

3. Biblioth. nat., T. 18. 2. — Sur l'auteur, voy. Brunet, I, 768.

eût pu se référer à un article que nous avons consacré aux *Imprimeurs vendomois* de M. le marquis de Rochambeau [1]; il y aurait trouvé l'indication de trois pièces qu'il n'a pas citées. Par contre, le bibliographe tourangeau nous donne (p. 87) un document qui mérite toute notre attention ; c'est un acte du 2 juillet 1547, en vertu duquel *Jean Lambert,* devient acquéreur d'une partie du matériel de Rousset. Nous pouvons juger par cet acte de ce qu'était alors une petite imprimerie provinciale; nous y trouvons aussi la confirmation d'un fait qui n'était guère connu jusqu'ici que par une note peu explicite de l'imprimeur parisien Jehan Du Pré [2], à savoir que les figures destinées à l'ornement des livres d'heures étaient gravées sur cuivre et non sur bois. Parmi les objets cédés à Lambert figurent « cinq cens *Rudimens*, de Pelisson »; il s'agit probablement de l'*Epitome de la grammaire latine de Jean Despautére,* que Du Verdier [3] attribue à Jehan Pelisson, de Coindrrieu, principal du collège de Tournon, mais dont il n'indique pas le lieu d'impression.

M. G. complète ses notes sur les imprimeurs de Tours par des notices sur trois hommes que la Touraine revendique comme ses enfants : *Nicolas Jenson, Cristophe Plantin* et *Guillaume Roville,* Nous n'aurions jamais fini si nous voulions entrer dans l'examen détaillé de ces notices. Remarquons seulement que Jenson a été parfois revendiqué par les Danois [4]. Sur Plantin on peut consulter avec fruit divers articles de la *Bibliotheca belgica*, de M. F. vander Haeghen, en attendant la publication d'*Annales Plantiniennes* plus complètes que celles de MM. Ruelens et De Backer. Quant à Roville, qui, d'après La Croix du Maine, était Tourangeau, M. G. s'obstine à l'appeler *Rouillé*. Il est certain que le titre et l'extrait du privilège de deux volumes publiés en 1550, portent *Rouillé,* (avec un accent aigu bien marqué) [5], mais ces deux volumes, que M. G. eût dû citer à l'appui de sa thèse, ne nous ont pas convaincu.

Guillaume était libraire et non pas imprimeur, comme le dit à tort M. G. ; la forme *Rouillé* pour *Rouille* (c'est-à-dire *Roville*) nous paraît due à une erreur typographique. Nous avons noté un très grand nombre de volumes publiés par Roville, et nous n'avons pas rencontré une seule fois après 1550 la forme *Rouillé*. Mais ce qui, à notre avis,

---

1. *Revue critique,* 1881, I, 365-367.
2. Voy. Brunet, V, 1612.
3. Edition Rigoley de Juvigny, II 490.
4. Voy. Camille Nyrop, *Bidrag til den danske Boghandels Historie* (Kœbenhavn, 1870, 2 vol. in-8), I, 31, et les divers ouvrages qui y sont cités.
5. *Livre de l'estat et mutation des temps* [par Richard Roussat], 1550, in-8. (Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild.)

*La Circée de M. Giovan Baptista Gello, academic florentin ; nouvellement mis en françoys pur le seigneur Du Parc, Champenois,* 1550, in-8. Voy. La Croix Du Maine, I, 346.

est décisif, c'est que, sur les titres latins, Roville est appelé *Rovillius* et, sur les titres italiens, *Rovillio*, ou même *Roviglio* [1]. On aura beau faire, on ne pourra jamais rattacher ces formes au français *Rouillé*; aussi persisterons-nous à dire, jusqu'à nouvelles preuves contraires, *Roville* ou *Rouville*. M. G. n'est du reste pas parvenu à établir les relations de parenté qui pouvaient unir le libraire lyonnais à aucune famille tourangelle.

Le volume que nous analysons se termine par une *Liste chronologique des imprimeurs établis à Tours depuis l'introduction de l'imprimerie à Tours jusqu'à l'année 1850*. M. G. a négligé les simples libraires, ce qui est, ce nous semble une lacune regrettable; mais est-il bien sûr, par exemple, que les frères *Laurent* et *Michel Richard* aient été imprimeurs? Comme libraires, ils avaient commencé d'exercer dès les premiers jours de l'année 1542 [2]. La liste contient les noms de simples ouvriers comme *Jehan Bourreau* et *Jacques de La Rue*; pourquoi alors n'y trouve-t-on pas le nom de *Loys de Bonart*, imprimeur, qui, d'après M. G. lui-même [3], figure comme témoin dans un acte de 1594?

Nous nous arrêterons ici, en félicitant M. Giraudet de ses découvertes et en l'engageant à continuer ses recherches pour nous donner un jour une grande bibliographie tourangelle.

Emile Picot.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Mme la comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre, née Vaudreuil, a publié tout récemment à la librairie Didier la traduction du remarquable ouvrage de M. Francis Parkman, *Les jésuites dans l'Amérique du Nord au* XVIIe *siècle* (Didier, in-8°, 378 pp. 3 fr. 50).

— La « Bibliothèque d'éducation moderne » que publient les éditeurs Charavay, s'est grossie d'un volume nouveau, les *Morceaux choisis de Mirabeau*, avec préface, notices et notes, par M. E. D. Milliet. (In-8°. 208 pp. 1 fr. 50). Le volume renferme quelques gravures qui intéresseront les élèves; il comprend deux parties : les *œuvres diverses* et les *discours politiques*; il se termine par le récit des derniers moments de Mirabeau (Cabanis) et par les jugements de Thiers, Louis Blanc, Michelet, Lamartine et Victor Hugo sur le grand orateur. M. Milliet ignore peut-être qu'un Allemand, M. H. Fritsche, directeur du gymnase de Grünberg, a fait paraître en 1878, dans la collection Weidmann, un recueil à peu près semblable au sien; mais

---

1. Voy. notamment Cat. Didot, 1879, nos 450 et 457.
2. C'est pour les frères *Richard* que Mathieu Cherchelé a imprimé le *Manuel royal* de Jehan Brèche, que nous avons cité ci-dessus.
3. *Une Association d'imprimeurs et de libraires parisiens*, p. 42.

ce recueil ne comprend que les discours de Mirabeau (*Ausgewæhlte Reden Mirabeau's*, trois petits volumes in-8°, chacun de 130 pages).

— La Société asiatique a célébré, le 30 juin dernier, son 60e anniversaire. M. Ernest Renan, dans son rapport annuel, a énuméré les travaux de l'année et constaté les progrès accomplis, en France, par les études orientales. M. E. Senart a donné ensuite lecture d'un mémoire sur *les origines du théâtre indien*. Il s'est surtout attaché à indiquer la place que le drame occupe dans le mouvement littéraire de l'Inde, et, sans nier entièrement l'influence grecque, il a revendiqué pour le théâtre indien une part d'originalité plus grande que certains savants allemands ne paraissent disposés à lui reconnaître. — Le bureau de la Société asiatique est ainsi composé : Président honoraire : M. Barthélemy Saint-Hilaire. Président : M. A. Regnier. Vice-présidents : MM. Defrémery et Barbier de Meynard. Secrétaire : M. Ernest Renan. Secrétaire-adjoint : M. Stanislas Guyard.

— M. J. B. Mispoulet, avocat à la cour d'appel, docteur en droit, ancien élève de l'Ecole des Hautes Etudes, vient de publier le premier volume d'un ouvrage intitulé *Les institutions politiques des Romains ou exposé historique des règles de la constitution de l'administration romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Justinien*. Ce premier volume (Paris, Pedone-Lauriel. In-8°, xi et 390 p.) a pour titre *La constitution* et renferme quatorze chapitres ; [Les origines] *Institutions primitives ; — La constitution royale jusqu'au règne de Servius Tullius ; — La constitution servienne ;* — [La République] *Caractère du gouvernement consulaire. — Des magistratures en général ; — De chaque magistrature en particulier ; — Le sénat ; — Les comices ;* — [Du règne d'Auguste à celui de Dioclétien] *La constitution impériale ; — Les anciens pouvoirs de la République, magistratures, comices, sénat ; — Attributions respectives des pouvoirs publics ; — Des nouvelles fonctions créées sous l'empire ;* — [Du règne de Dioclétien à celui de Justinien] *Le pouvoir impérial, les fonctionnaires ; — Les anciens pouvoirs.* Un de nos collaborateurs rendra plus amplement compte de ce volume.

— Le tome premier du grand ouvrage de M. Madvig sur l'Etat romain, — ouvrage dont la *Revue critique* rendra compte très prochainement — vient de paraître dans une traduction française due à M. Charles Morel (*L'état romain, sa constitution et son administration, par J. M. Madvig, traduit par Ch. Morel. Tome premier*. Paris, F. Vieweg. In-8°, ix et 296 p.) « C'est d'après le texte allemand, dit M. Ch. Morel dans son avant-propos, que cette traduction a été faite, mais comme ce texte est malheureusement assez fautif et diffus, j'ai eu recours à l'édition danoise, surtout pour contrôler les renvois et les citations... je crois avoir rempli scrupuleusement ma tâche en m'appliquant à rendre toujours la pensée originale avec toute l'exactitude que comporte la diversité des langues. Je me suis efforcé de couper les périodes trop longues, farcies de relatifs et de corrélatifs. Dans l'original, les renvois, les citations et souvent des explications d'une certaine étendue étaient intercalés dans le texte même, entre parenthèses, empêchant de suivre le texte général, tandis que d'autres remarques étaient placées au bas des pages. Jamais le public français n'eût admis une disposition pareille ; j'ai donc dû rejeter en notes tous ces renvois et n'ai laissé, dans le texte, entre parenthèses, que les termes techniques latins et grecs et certaines définitions importantes ; parfois j'ai fait passer des notes dans le texte, certaines observations qui me paraissaient pouvoir se fondre dans l'exposé général. Je me suis permis d'ajouter de mon chef, entre crochets, quelques brèves annotations destinées soit à faire mieux comprendre la pensée de l'auteur, soit à relever de légères erreurs de détail qu'il me paraissait impossible de ne pas rectifier. »

— M. Henri Chevreul poursuit la publication de ses *Pièces sur la Ligue en Bour-*

*gogne*. Le nouveau volume qu'il vient de publier (Martin, petit in-8°, xi et 70 p.) renferme : 1° Vie et faits héroïques du mareschal d'Aumont, avec la quenouille des dames d'Autun (1591); 2° La prinse de la ville d'Autun par le mareschal de Biron (1595); 3° Réduction de la ville et du château de Beaune, le 5 février (1595) par Lemaidon; 4° Discours sur le combat de Fontaine-Françoise (1595); 5° Lettre du roy à MM. du Parlement et de la Cour des comptes (1595).

— M. E. Ducéré a fait tirer à part (bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 2e série, tome X. Bayonne, Hourquet. In-8°, 169 p.) une étude sur l'*armée des Pyrénées occidentales, éclaircissements historiques sur les campagnes de 1793, 1794, 1795*.

— M. F. Hervé-Bazin, professeur à l'Université catholique d'Angers, a publié les *Mémoires et récits de François Chéron*, son grand-père (Tardieu, in-12°, viii et 280 p., 3 fr. 50) Chéron, né en 1764, et mort en 1827, fut toute sa vie un royaliste; membre du conseil secret de Louis XVI au 10 août, emprisonné par la Convention et sauvé de la mort par le 9 thermidor, combattant du 13 vendémiaire, il attaqua le Directoire dans un journal, *la Défense*, qui fut supprimé au 18 fructidor. Sous la Restauration, de 1818 à 1825, Chéron fut commissaire du roi près le Théâtre-Français; aussi connut-il les principaux écrivains de l'époque, et l'on trouvera dans ses Mémoires un certain nombre de lettres inédites de Nodier, Ancelot, Andrieux, Quatremère de Quincy, Parceval-Grandmaison, Victor Hugo, etc.

— L'imprimerie nouvelle de Pithiviers va réimprimer à petit nombre, avec notes explicatives (deux vol. in-8°, 30 fr.) l'*Histoire générale des pays du Gastinois, Senonois et Hurpois*, de dom Guillaume Morin.

— Un *Traité du blason* en deux volumes in-4°, ornés de plus de 300 blasons coloriés, doit paraître prochainement; l'auteur est M. le comte Amédée de Foras, déjà connu par un *Armorial de la Savoie*.

— L'Académie des sciences morales et politiques a, dans sa séance du 17 juin, décerné le prix du budget (*Histoire du pouvoir royal et des institutions françaises sous les premiers Capétiens jusqu'à Philippe-Auguste*) à M. Achille Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Ce prix, dont la valeur a été doublée, est de 3,000 fr. — L'autre prix du budget (*Les origines et les caractères de la chevalerie et de la littérature chevaleresque*) n'a pas été décerné; le concours est prorogé pour 1884. — La question suivante : « *Examiner quels furent les caractères distinctifs de la politique de Charles V, par quels moyens ce prince sut reconstituer la puissance royale et faire respecter son autorité sans recourir aux procédés de gouvernement qui étaient en usage sous ses prédécesseurs et qui se renouvelèrent après lui* » est mise au concours pour l'année 1885 (terme de rigueur, 31 décembre 1884).

— L'Ecole libre des sciences politiques met tous les ans au concours entre ses anciens élèves diplômés une bourse de 4,000 fr. destinée à défrayer un voyage d'études à l'étranger. Le lauréat du dernier concours, qui a eu lieu le 24 juin, est M. Bedout, attaché au ministère des affaires étrangères; le travail couronné a pour titre « *La jurisprudence des cours d'amirauté anglaise pendant la révolution et le premier empire* ».

— La *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine* paraîtra désormais une fois par mois, et non plus deux fois; la livraison sera augmentée d'une ou deux feuilles; le prix sera abaissé (12 fr. 50 au lieu de 25 fr.).

ALLEMAGNE. — La première moitié des mémoires et communications lus au cinquième congrès des Orientalistes (Berlin, septembre 1881), vient d'être distribuée. Ce volume contient les travaux de la section sémitique et de la section africaine. Nous y remarquons un article de M. Dieterici sur *La prétendue théologie*

*d'Aristote chez les Arabes;* une notice de M. GOLÉNISCHEFF sur le travail de M. Stassof intitulé : « Remarques sur les *Rous* d'Ibn Fadhlân et d'autres auteurs arabes »; une étude de M. SPITTA sur *La géographie de Ptolémée chez les Arabes;* un rapport de M. GUILLEN ROBLES, sur l'*Etat actuel des études arabes en Espagne.* Suivent plusieurs travaux signés ETHÉ, Christ. GINSBURG, A. MERX, Sp. PAPAGEORGIOS et Emil KAUTZSCH, et intitulés respectivement : *Les tensons persans ; Les* Alephs *marqués du* daguesch, *dans le ms. de Karlsruhe; Remarques sur la vocalisation des Targums*; *Hymnes remarquables en usage dans les synagogues de Corfou*; *Une inscription énigmatique du Nord de l'Afrique.* M. OPPERT expose ensuite les résultats des fouilles de M. de Sarzec en Chaldée. M. Paul HAUPT publie une esquisse de la langue suméro-accadienne. M. KESSLER cherche les origines du gnosticisme dans l'antique religion babylonienne. M. SAYCE annonce qu'il prépare un mémoire étendu sur les inscriptions en langue inconnue du lac de Van : « Depuis plusieurs années, dit-il, j'étudiais les inscriptions cunéiformes de Van dans « l'intention de les déchiffrer quand une brillante découverte de M. Stanislas « Guyard vint répandre des flots de lumière sur une partie de ces inscriptions et « m'encouragea à continuer mes recherches, qui ont eu pour résultat, je crois, une « complète interprétation de ces textes intéressants. La découverte de M. Guyard « consiste en ce qu'il a reconnu qu'une formule revenant fréquemment avec plus ou « moins de variantes à la fin de ces inscriptions est une formule imprécatoire ana- « logue à celle qui termine ordinairement les documents assyriens ». Après l'article de M. Sayce, le P. STRASSMAIER publie une longue série d'anciens contrats babyloniens provenant de Warka. La section africaine est remplie par les travaux suivants : NAVILLE, *L'édition thébaine du Livre des Morts* ; MASPERO, *Sur la cachette découverte à Dér-el-Bahari en juillet 1881* ; BRUGSCH, *L'ancien Tableau des Peuples en égyptien* ; RÉVILLOUT, *Les monnaies égyptiennes;* LIEBLEIN, *Sur des textes égyptiens datés;* GOLÉNISCHEF, *Sur un ancien compte égyptien* (rappelant certains récits de l'Odyssée et des voyages de Sindibâd le marin) ; CUST, *Etat de la science sur les langues de l'Afrique.*

— Les *Historische Studien* publiées à la librairie Veit par les professeurs d'histoire de l'Université de Leipzig, MM. W. Arndt, C. von Noorden, etc., et leurs élèves, viennent de s'augmenter de deux fascicules nouveaux; le III[e], dû à M. Rich. MÜLLER, *Erzbischof Aribo von Mainz 1021-1031*, avec une introduction de M. R. Paul (In-8°, VI et 62 p. 1 mark 60), et le IV[e], dû à M. Paul MEYER, *Die Fortsetzer Hermann's von Reichenau, ein Beitrag zur Quellengeschichte des XI. Jahrhunderts*, avec une introduction de M. C. von Noorden (in-8°, III et 59 p. 1 mark 60).

— « L'université allemande de Dorpat à la lumière de l'histoire et du présent » *(Die deutsche Universitæt Dorpat im Lichte der Geschichte und der Gegenwart, eine historische Studie auf dem Gebiete œstlicher Culturkæmpfe)*, tel est le titre d'un ouvrage dont la seconde édition vient de paraître à la librairie Brockhaus, de Leipzig; c'est, dit le prospectus, une « protestation énergique contre les actes de violence dont les slavophiles russes menacent le *Deutschthum* en Livonie et surtout l'Université de Dorpat ».

— M. Karl WEINHOLD, professeur à l'Université de Breslau, dirige une nouvelle collection d'études relatives aux langues et littératures germaniques; cette collection, qui porte le titre de *Germanistische Abhandlungen*, sera consacrée à des recherches littéraires et grammaticales, à des publications de textes, à des travaux sur l'histoire de la vie de la nation germanique à ses diverses époques; les fascicules de la collection paraîtront à intervalles indéterminés, chez l'éditeur W. Koebner, de Breslau. Les trois premiers fascicules des *Germanistische Abhandlungen* sont sur le point

d'être publiés; en voici les titres : I. *Beitræge zum Leben und Dichten Daniel Caspers von Lohenstein*, par M. Conrad Müller; II. *Der Mantel, Stück eines græsseren Gedichtes Heinrichs vom Türlein*, par M. Otto Warnatsch; III. *Untersuchungen über die Wortstellung im Althochdeutschen*, par M. Joseph Starker.

— La « Société de philologie allemande », de Berlin, publie, tous les ans, depuis 1879, à la librairie Calvary, une revue bibliographique des ouvrages relatifs à la philologie germanique. *(Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie)*. Le troisième volume, consacré à l'année 1881, vient de paraître.

— Il vient de paraître à la librairie Grieben (L. Fernau) à Leipzig, la treizième édition du Dictionnaire des synonymes de la langue allemande d'Eberhard *(Johann August Ebehard's synonymisches Handwœrterbuch der deutschen Sprache)*. La douzième édition avait paru par les soins de Frédéric Ruckert; la treizième est publiée, avec de nombreux remaniements, par MM. Otto Lyon et F. Wilbrandt.

— La *Société philosophique* de Berlin, fondée en 1842, publiait depuis l'année 1875 dans des fascicules paraissant à époques indéterminées, ses mémoires destinés au grand public; elle a publié ainsi jusqu'au commencement de cette année vingt-deux fascicules ou *Hefte*. Elle fera désormais paraître ses travaux sous le titre de *Philosophische Vortræge* et s'efforcera de leur donner une forme plus accessible au public; d'ailleurs elle ne publiera dans cette nouvelle série que des études relatives aux questions d'un intérêt général. Il paraîtra à peu près six fascicules par an; les deux premiers seront, l'un, de M. Fredericks, *über das realistische Princip der Autoritæt als der Grundlage des Rechts und der Moral*, et l'autre de M. Michelet, *über die Philosophie von Herbert Spencer*. Chaque fascicule coûtera 1 mark 20 (à Halle, chez C. E. M. Pfeffer [R. Stricker).

— La Faculté de théologie de l'Université de Gœttingue a mis au concours, pour l'année 1883, le sujet suivant : *Justus Gesenius und seine Verdienste um die hannoversche Landeskirche;* les travaux doivent être remis avant le 1er janvier de l'année prochaine.

— Le ministère prussien de l'instruction publique a donné, en date du 27 mai 1882, un nouveau règlement des examens de sortie des gymnases. Ces examens équivalent à un baccalauréat double, à la fois ès-lettres et ès-sciences; toutefois on n'y demande pas de chimie. Matières de l'examen écrit : composition allemande, 5 heures; latine, 5 heures; thème latin, 2 heures; version grecque, 3 heures; composition mathématique, 5 heures; celle-ci comprend quatre problèmes (planimétrie, stéréométrie, trigonométrie, algèbre) dont l'un est en même temps un problème de physique; on admet les dictionnaires grec, latin, et la table de logarithmes. Matières de l'examen oral : enseignement religieux, grec, latin, français, histoire et géographie, mathématiques. Matières facultatives : hébreu (version et interrogation); dans certaines villes, polonais (thème) [1]. — Droits : 30 mark (fr. 37 50). Séries : dix candidats au plus à la fois. Point de dispenses d'âge; nul élève absolument ne peut se présenter avant la classe *Oberprima*. En cas d'examen écrit excellent, dispense de l'examen oral (seulement à l'unanimité des voix). En cas de majorité de mauvaises notes, on ne peut déconseiller à l'élève l'examen oral; on l'en exclut, si déjà l'autorité scolaire lui avait déconseillé l'examen écrit. Un candidat refusé ne peut se représenter que deux fois. — La commission d'examen siège dans l'établissement. Ses membres sont les maîtres de la plus haute classe et le directeur. Son président

---

1. Les candidats qui ont reçu l'instruction à domicile font, par surcroît, un thème grec et un thème français, et sont interrogés en littérature allemande et en physique.

est le commissaire du roi, c'est-à-dire en général celui des membres du conseil scolaire provincial à qui l'établissement ressortit en fait (en tout cas, il est désigné par ce conseil provincial). Le commissaire du roi est armé de pouvoirs à peu près discrétionnaires. — Le règlement s'écarte des prescriptions de 1856 pour revenir à celles de 1834. En matière religieuse, il rétablit à côté du dogme l'histoire ecclésiastique. En allemand, à côté de la grammaire il fait de nouveau mention expresse de la littérature. En latin, il mentionne de nouveau la métrique; il permet de nouveau le dictionnaire latin-allemand, tout en continuant d'exclure l'allemand-latin. En grec, il remet la version à la place du thème de règles. Dans l'interrogation d'histoire, il supprime une innovation de 1836, la narration suivie. — Le thème français, jusqu'ici exigé, est remplacé par l'interrogation orale.

ANGLETERRE. — Les manuscrits judéo-persans récemment acquis par M. Neubauer et dont M. James Darmesteter a parlé dans le n° 23 de la *Revue critique*, ont été achetés par le British Museum.

— Le prochain volume (le XIV$^{e}$) de l'*Encyclopaedia britannica* renfermera, entre autres articles importants : *Keats* et *Landor*, de M. Swinburne; *Kurdistan*, de sir H. C. Rawlinson; *La Fontaine*, de M. George Saintsbury; *Landlord and tenant*, de M. E. Robertson; *Latin language*, de M. Wilkins; *Latium*, de M. Bunbury; *Lebanon*, de M. Socin; *Leonardo*, de M. Sidney Colvin; *Leopardi*, de M. Garnett; *Lessing*, de M. James Sime; *Levites*, de M. Robertson Smith; *Locke*, de M. Fraser; *London*, de MM. Henderson et Wheatley.

— Un comité dont font partie l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Durham, le doyen de Westminster, etc., s'est formé pour aider à l'achèvement des fouilles entreprises à Ephèse sur l'emplacement du temple de Diane sous la direction de M. J. T. Wood.

— Les deux prochains volumes de la collection des « English men of letters » seront : *Swift*, de M. Leslie Stephen et *Sterne*, de M. H. D. Traill.

— M. Furnivall termine pour la New Shakspere Society l'édition de la seconde partie de l'*Anatomie of abuses* de Phillip Stubbes.

— On annonce la prochaine publication du *Journal* que tint M. Nassau W. Senior durant son séjour en Egypte dans l'hiver et au printemps de l'année 1855-1856.

— M. Eirikr Magnusson, de Cambridge, vient de terminer son édition de la *Saga of Thomas à Becket*, qui sera publiée dans les « Rolls Series ».

— Le Rev. W. Forbes Leith, de la Compagnie de Jésus, doit faire paraître dans quelque temps un travail sur les Ecossais au service de France (*The scots men-at-arms in the service of France*).

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 12 juillet.*

M. Ulysse Robert lit une note sur une commande de vitraux pour l'église de Loheac en Bretagne, faite en 1494 par Thomas de Riou, argentier d'Anne de Bretagne, à un peintre verrier de Paris nommé Amé Pierre. Ces vitraux, au nombre de 13, à deux meneaux, devaient représenter « 78 histoires de la généalogie de M$^{me}$ Saincte Anne » ; le prix convenu, pour l'exécution et la pose, était de 300 livres tournois.

M. Prost communique la découverte, faite au Sablon près de Metz, d'un édifice romain octogone et de deux cippes dédiés à une déesse précédemment inconnue, Scovellauna.

M. Héron de Villefosse signale la trouvaille faite par M. A. Farges à Khenchela (province de Constantine), d'un plomb portant la légende *Genio Tus-dritanoru*(m) « au génie des habitants de Thysdrus » (Aujourd'hui El-Djem). Il informe ensuite la Société que des travaux sont en cours d'exécution au Louvre, sous la direction de M. Edmond Guillaume pour placer la Victoire montée sur la proue de galère qui lui servait de base, en haut du nouvel escalier de M. Lefuel. Des lettres d'appareil ont été découvertes sur les blocs dont la base était composée.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 21 juillet 1882.*

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport trimestriel sur les travaux de l'Académie. Ce rapport sera imprimé.

M. Ch. Nisard continue la lecture de son mémoire sur *l'état incertain et précaire de la propriété littéraire vers le milieu du* xv*e siècle.*

M. Le Blant lit un mémoire intitulé : *Les chrétiens dans la société païenne aux premiers âges de l'Eglise.* Après avoir rappelé qu'en théorie le christianisme ordonnait à ses adeptes de s'isoler de la société païenne, de s'abstenir de tout commerce, de toutes relations d'affaires ou d'amitié avec les païens, de ne pas prendre part à leurs assemblées ou cérémonies, M. Le Blant s'attache à montrer que ces prescriptions rigoureuses n'ont jamais été exécutées ni pu être exécutées à la lettre, que les chrétiens qui vécurent ainsi à part et s'abstinrent de toutes relations interdites avec les païens furent le petit nombre, qu'en général les chrétiens vécurent mêlés à la société païenne et de la même vie que les païens. Aussi Tertullien se plaint-il de ces relations, qui lui semblent un abandon de la foi. Il dénonce, par exemple, avec indignation le stratagème de quelques chrétiens, qui, obligés pour passer un contrat dans les formes de prêter un serment au nom des dieux, juraient par écrit, disant que la loi chrétienne n'avait défendu que de prêter des serments, mais non d'en écrire. Le même auteur réprouve les chrétiens qui acceptaient des fonctions publiques. Il dit qu'il n'y verrait pas de mal, si l'on pouvait exercer ces fonctions sans offrir ni faire offrir des sacrifices, sans pourvoir à l'entretien des temples, sans consacrer son argent ou l'argent public aux besoins du culte païen ; mais tout cela lui paraît impossible. Or, il est certain qu'en fait les chrétiens acceptaient souvent des fonctions municipales (que d'ailleurs ils n'étaient pas toujours libres de refuser) ; on en a de nombreux exemples. On sait aussi qu'il y a eu dans les légions nombre de soldats chrétiens ; or, les soldats ne pouvaient se dispenser de concourir ou au moins d'assister, dans bien des cas, aux cérémonies du paganisme. Il faut donc croire que les chrétiens du premier âge ont admis bien des compromis de conscience, des accommodements avec la discipline rigoureuse de l'antique Eglise, et que celle-ci n'a jamais été obéie à la lettre.

M. Halévy continue sa lecture sur la prétendue langue sumérienne ou accadienne, à propos des monuments de Chaldée découverts par M. de Sarzec. Pour expliquer ce qu'il entend par cette sorte d'écriture idéographique et conventionnelle, qu'il veut voir (au lieu d'une langue distincte) dans les inscriptions dites sumériennes, il cite des exemples d'écriture analogue employés dans d'autres pays. La numération écrite, par exemple, est une écriture idéographique, par laquelle on représente des mots de la langue parlée sans en figurer la prononciation. La syntaxe du sumérien, a-t-on dit, est quelquefois différente de celle de l'assyrien ; mais de même la construction des nombres écrits en chiffres est différente de celle des nombres parlés, et cependant les uns représentent les autres. Ainsi nous écrivons 13, c'est-à-dire, d'après les lois de la numération écrite, *dix et trois*, et nous prononçons *treize*, qui, étymologiquement, signifie *trois et dix*. Le Talmud, d'autre part, témoigne de l'emploi d'une langue conventionnelle, d'une sorte d'argot scolastique, à l'usage des docteurs juifs, qui ressemble à l'assyrien hiératique des textes pseudo-sumériens. On trouve même dans l'Ancien-Testament des traces de ce langage artificiel.

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gerant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 7 Août — 1882



156. — **Histoire de l'Art dans l'antiquité,** par MM. Georges PERROT et Charles CHIPIEZ. Tome I^er^, l'EGYPTE. Grand in 8° de LXXVI-879 pages; 14 planches et 591 figures. Paris, Hachette, 1882.

Le grand ouvrage dont nous signalons aujourd'hui le premier volume aura ce mérite, entre plusieurs autres, de paraître à son heure. Il y a vingt ans encore, il eût été trop tôt pour l'entreprendre. Si le *Manuel* d'Otfried Müller, excellent en son temps, ne suffit plus aujourd'hui, c'est qu'il a été composé avant les découvertes qui nous ont révélé l'art oriental. Le sol de l'Egypte, de l'Assyrie, de l'Asie Antérieure, de la Grèce elle-même, réserve sans doute aux futurs explorateurs plus d'une surprise, qui pourra modifier les idées et les théories actuellement en cours. Cependant, on connaît un assez grand nombre de monuments de provenances et d'époques diverses, assez de résultats importants sont désormais acquis à la science, pour qu'on puisse aujourd'hui, sans courir le risque d'erreurs capitales, essayer de retracer l'histoire générale de l'art dans l'antiquité. Cette histoire n'a encore été traitée par personne d'une façon complète. En Allemagne, le Manuel de Kügler revu par Lübke, l'histoire plus développée des *Arts plastiques* de Carl Schnaase, n'accordent pas à l'antiquité la place qu'elle mérite. Bernhard Stark, qui avait entrepris de refaire, sur un plan nouveau, le travail d'Otfried Müller, arrêté par la mort, ne nous a laissé qu'une Introduction [1]. On peut dire que l'art grec lui-même a été étudié plutôt par parties que dans son ensemble. Nous possédons une bonne histoire de la sculpture grecque, celle d'Overbeck; nous ne possédons pas d'histoire complète de l'art grec [2]. Pour la Grèce, comme pour l'antiquité tout entière, l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez comblera donc une lacune. Le cadre en est nettement déterminé. De ce cadre sont exclus, pour de fort bonnes

1. On sait que cette introduction a été publiée sous le titre de *Systematik und Geschichte der Archaeologie der Kunst* (Leipzig, Engelmann, 1880). Cf. *Revue critique* 1879, n° 24, art. 111.

2. Nous n'oublions pas l'ouvrage de H. Brunn, *Geschichte der griechischen Künstler*, mais cet ouvrage, d'ailleurs si important, est plutôt, comme l'indique son titre, une histoire des artistes qu'une histoire de l'art lui-même.

raisons, l'art préhistorique et celui de l'extrême Orient. L'antiquité dont il y est question, c'est, outre l'antiquité classique proprement dite, celle qui a été en rapport direct ou indirect avec la Grèce. La Grèce formera donc « comme le centre et le cœur » de l'ouvrage. Ce que les auteurs se sont proposé, c'est avant tout d'écrire une histoire de l'art hellénique, mais une histoire de l'art hellénique qui a pour introduction nécessaire l'étude de l'art chez les peuples de l'Orient, pour épilogue non moins nécessaire, l'étude de l'art des peuples italiotes. Tel est, dans sa simplicité et dans son unité, le plan général de l'œuvre. Pour l'exécution de ce plan, M. P. a jugé bon de s'adjoindre un collaborateur. Si l'on songe que ce collaborateur est M. Chipiez [1], on estimera que cette association ne peut avoir que d'heureux résultats. D'une part, en effet, la division du travail permet d'espérer l'achèvement relativement prompt de l'ouvrage; de l'autre, on peut être assuré qu'aucune question technique n'aura été négligée, que l'architecture trop souvent sacrifiée, et pour cause, par les archéologues, occupera dans l'ensemble de cette histoire la place qui lui appartient, que tous les soins possibles seront donnés à la reproduction fidèle des monuments et à la bonne exécution des figures.

Ce premier volume est consacré à l'histoire de l'art en Egypte. Quelques personnes eussent peut-être souhaité que cette histoire fût écrite par un égyptologue. Notre avis est qu'il ne faut pas se montrer sur ce point plus exigeant que les égyptologues eux-mêmes qui déjà se sont prononcés. G. Ebers, tout en formulant quelques objections de détail, s'est plu à reconnaître hautement [2] l'exactitude générale des informations recueillies par M. P., et leur parfait accord avec l'état actuel de la science. Il y a, dans un pareil témoignage, de quoi rassurer toutes les inquiétudes. On s'aperçoit bien vite d'ailleurs de la prudence qui a présidé à ces informations. Il est telles parties du sujet où il eût été périlleux de viser à l'originalité. M. P. s'est donc plusieurs fois borné à se faire le rapporteur des travaux et des opinions des savants spéciaux. L'exposition des idées des Egyptiens sur l'autre vie — idées sans lesquelles on ne peut comprendre l'architecture funéraire — est en partie empruntée à M. Maspero [3]. La description du *mastaba*, ou de la plus ancienne tombe privée de l'Ancien Empire, est donnée presque textuellement d'après Mariette, qui a ouvert le plus grand nombre de ces sépultures. On trouve ainsi, méthodiquement groupés et mis en œuvre, les renseignements les plus sûrs, puisés aux meilleures sources.

1. M. C. est l'auteur d'une *Histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs*, couronnée, en 1877, par l'Académie des Inscriptions (Cf. *Rev. critique*, 1876, II, p. 374). Aux Salons de 1878 et de 1879, les connaisseurs ont remarqué ses *Essais de restauration d'un temple grec hypaethre et des tours à étages de la Chaldée*.

2. Dans le *Centralblatt*, n° du 4 mars 1882.

3. M. P. nous avertit qu'il a beaucoup consulté et beaucoup fait causer M. Maspero, avant son départ pour le Caire.

Ce n'est pas une histoire complète de l'art égyptien, depuis ses origines jusqu'à sa décadence, que les auteurs ont prétendu écrire. La série des monuments qu'ils ont voulu étudier s'arrête à la conquête perse, c'est à dire au moment où l'art égyptien a accompli son évolution et épuisé sa force créatrice. A quoi bon parler longuement d'un art qui désormais se répète et se copie lui-même? S'il est à peine question des monuments de l'Egypte ptolémaïque, en revanche une place très large est faite à ceux de l'Ancien Empire. Personne ne se plaindra de cette heureuse disproportion. L'art de l'Ancien Empire, cet art antérieur au règne des conventions, qui a créé les types et façonné les moules dont se serviront les âges suivants, est de tous à la fois le plus intéressant et le moins connu. Les monuments qu'on en peut voir à Paris ou à Berlin sont fort peu nombreux; c'est en Egypte qu'il faut aller les étudier. Mais combien de personnes vont à Boulaq? Il faut donc remercier MM. P. et C. du soin qu'ils ont pris de décrire, après les avoir fait dessiner, les figures les plus remarquables qui sont sorties de la nécropole de Memphis. La simple vue de ces figures fera tomber bien des préjugés. Regardez le *Scribe accroupi* du Louvre (pl. x) et le *cheikh-el-beled* (fig. 7) du musée de Boulaq. Si vous croyiez encore à la raideur hiératique de l'art égyptien, vous n'y croirez plus.

L'histoire de l'architecture occupe plus de cinq cents pages, c'est-à-dire les deux tiers du volume. C'est que l'architecture est en Egypte l'art par excellence, dont la sculpture et la peinture ne sont que les humbles servantes. Si le sculpteur travaille, c'est pour l'architecture. Les images qu'a créées son ciseau ne sont point faites pour le regard des vivants: enfermées dans l'épaisseur du massif de la tombe, dans le *serdab* muré pour l'éternité, elles sont uniquement destinées à remplir un office religieux dans l'ensemble du monument construit et ordonné par l'architecte. De même la peinture, qui d'ordinaire se borne à orner de ses tons vifs les parois du monument ou à compléter l'effet du modelé dans les statues et les bas-reliefs, la peinture n'est point, en Egypte, un art indépendant. On ne s'étonnera donc pas du large développement que M. P., grâce à la collaboration, ici très spéciale et très active, de M. C., a donné à l'histoire de l'architecture. La matière, d'ailleurs, est tellement riche, qu'il était impossible de l'épuiser. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce chapitre une description détaillée de tous les grands monuments de l'Egypte. Les touristes, après l'avoir lu, auront encore besoin des Guides d'Isambert et de Baedeker; les architectes qui désireraient avoir les cotes des pyramides de Gizeh, ne seront point dispensés de recourir à Vyse et à Perring; d'une façon générale, toute personne qui sera curieuse d'étudier le détail de ces questions, devra consulter le grand ouvrage de Lepsius et celui de Prisse d'Avennes. Cette histoire de l'architecture égyptienne se propose autre chose que d'être complète: elle vise surtout à présenter au lecteur des résultats généraux; elle veut lui faire comprendre, par des exemples caractéristiques, ce qu'ont été, aux dif-

férentes époques, les deux monuments essentiels de l'Egypte : le tombeau et le temple.

Le chapitre sur l'architecture funéraire sera lu par tout le monde avec un grand intérêt : d'abord, parce qu'il n'exige, pour être compris, presque aucune connaissance technique ; ensuite, parce que la construction, si originale, de la tombe égyptienne, est éclairée d'une vive lumière par l'exposition des idées particulières aux Egyptiens sur l'existence des âmes après la mort. Ici encore, plus d'une idée fausse devra céder devant la réalité des faits. S'il y a dans le tombeau égyptien, sous le Moyen Empire comme sous l'Ancien et le Nouveau, des éléments toujours identiques (le puits et le caveau), rien de plus varié que les dispositions prises par les architectes, suivant les temps, suivant aussi la matière qu'ils emploient ou le roc qu'ils attaquent. Quant aux pyramides, il n'y en a pas deux qui se ressemblent exactement. La pyramide méridionale de Dachour, dont l'inclinaison change vers le milieu de sa hauteur, la pyramide à degrés de Sakkarah démontrent jusqu'à l'évidence que tous ces monuments « ne sont pas des épreuves d'un même modèle coulées dans des moules de différentes grandeurs. » Il faut donc se garder de prononcer le mot d'uniformité à propos de la tombe privée ou de la tombe royale égyptienne. Ce mot serait contraire à la vérité des choses.— Dans ce chapitre si intéressant, il n'est qu'un point où l'esprit du lecteur reste dans le doute : c'est au sujet de la construction des pyramides. Le système qui considère toute pyramide de grande dimension comme ayant pour noyau une pyramide plus petite, et comme formée par la superposition de plusieurs enveloppes pyramidales, système qui paraît être en faveur en Allemagne, est discuté ici et contesté. Les objections qui y sont faites paraissent très fortes ; mais rien n'y est substitué [1]. Les auteurs laissent bien entendre que les tombes royales n'ont pas été toutes construites d'après un système unique, mais ils oublient de nous dire quels étaient ces systèmes différents. S'il y a là une difficulté qui ne soit pas encore résolue, peut-être eût-il mieux valu ne pas soulever la question que la laisser en suspens.

Il était plus facile de faire comprendre la tombe que le temple, qui est beaucoup moins simple. L'ordre adopté dans cette seconde étude est l'ordre même dans lequel les objets s'offraient aux regards des visiteurs. On trouvera donc décrits successivement les abords du monument (*dromos*, avenues de sphinx, etc.), puis les pylônes, puis le monument lui-même dans son ordonnance la plus générale. L'exemple choisi, pour rendre sensible cette ordonnance, est le temple de Khons à Karnak, qui a cet avantage d'être bien conservé et d'offrir réunis les traits principaux qui caractérisaient le temple égyptien. Les auteurs ne s'en tiennent point

1. On nous dit bien (p. 202) que la pyramide est née du tertre, qu'elle est le tertre *bâti*. Mais on ne voit pas quels étaient les procédés employés pour cette *bâtisse*.

cependant à cet exemple : ils entreprennent ensuite de nous expliquer, dans leur diversité et leur complication, les grands monuments de Thèbes. Les figures prêtent ici le concours le plus utile à la description. Nous sommes hors d'état d'apprécier la valeur des vues perspectives et des restaurations dues à M. C.; mais il nous sera permis de constater que, grâce à ces figures, la disposition des temples de Karnak, de Louqsor, du Ramesséum, est rendue aussi claire que possible, et qu'on ne peut avoir lu attentivement ce chapitre, sans en emporter une idée nette des caractères dominants du temple égyptien. Quelques pages seulement sont consacrées à l'architecture civile et militaire dont il est resté peu de traces; après quoi, on arrive à l'étude de la construction, à celle des ordres et à l'analyse des formes secondaires. On remarquera surtout les développements relatifs à la voûte, au pilier et à la colonne. Les origines de la colonne égyptienne ont déjà suscité plus d'une hypothèse. En général, on croit y reconnaître une copie de formes végétales : les colonnes à chapiteaux campaniformes seraient une imitation du papyrus et de sa panicule; les colonnes à chapiteaux dit lotiformes, une imitation du lotus. Une comparaison soigneuse des soit-disant modèles avec les prétendues copies montre qu'il entre dans ces rapprochements une part de fantaisie, et nous ne sommes point surpris que MM. P. et C. écartent cette hypothèse. Ils lui en substituent d'ailleurs une autre, voisine de celle-ci, mais plus modeste, en ce sens qu'elle ne prétend expliquer que le chapiteau tout seul et non la colonne, laquelle sans doute dérive simplement du pilier quadrangulaire. « Il est possible que, les jours de fêtes, on ait entouré de branchages et de fleurs les soutiens de bois et de pierre qui portaient le plafond des portiques... Par le bas et par le haut, lotus et papyrus venaient s'attacher au pilier qu'ils tapissaient. Les feuilles radicales traînaient à terre au pied du fût, tandis que les feuilles terminales et les fleurs s'étalaient en corbeilles sous l'architrave; elles élargissaient le chapiteau, quand il en existait un; elles suppléaient à son absence, lorsqu'il faisait défaut... Pourquoi l'architecte, quand il éprouva le désir d'embellir et d'orner sa colonne de pierre, ne se serait-il pas inspiré de ce décor [1] ? » La conjecture est assurément séduisante et ne manque pas de vraisemblance; mais n'est-il pas encore plus sage de dire que « dans les lointains de ce passé, entreprendre de suivre l'obscure genèse de chaque forme d'art, ce serait risquer de perdre bien du temps en conjectures douteuses ?» — Ce vaste chapitre de l'architecture, si instructif et si plein, ne nous paraît avoir qu'un léger défaut; c'est qu'il empiète parfois sur celui de la sculpture. Je sais bien que c'eût été donner une idée incomplète de la tombe et du temple que de passer sous silence les statues et les bas-reliefs qui y étaient enfermés; mais ne pouvait-on se borner à les indiquer et en réserver pour plus tard la description? Il est nécessaire, en effet, d'y revenir, de les rappeler au lecteur qui n'en a plus qu'un sou-

1. Pag. 584.

venir éloigné; ce qui entraîne, au chapitre de la sculpture, des redites ou des renvois peu commodes [1].

La part, même ainsi limitée, faite à la sculpture, est encore assez large pour en mettre en relief tous les caractères essentiels. Quant à la statuaire, il y avait à distinguer entre les statues privées, les effigies royales et les images divines. Les premières, sous l'Ancien Empire, sont de véritables portraits, saisissants d'expression et de réalité : Râ-Hotep et Nefert (planche IX) sont des personnages vivants. Dans cet art que l'on a cru longtemps un art de convention, la ressemblance individuelle, dès une haute antiquité, a été poursuivie et saisie par les artistes. Comment ne comprendrait-on pas mieux cette qualité de la statuaire de l'Ancien Empire, quand elle nous est présentée comme une conséquence des croyances funèbres des Egyptiens? Il fallait au *double,* au fantôme qui survit à la mort, un appui matériel, un corps de pierre qui remplaçât le corps de chair : ce corps nouveau devait reproduire fidèlement, minutieusement, tous les traits de son modèle; autrement, il n'eût pas rempli l'office qu'on attendait de lui. C'est à cette croyance que nous devons les chefs-d'œuvre de la sculpture égyptienne. Les effigies des rois, avant le règne des conventions, sont également des portraits. Les images de Chéphren sont très différentes de celles de ses successeurs, et Aménophis III ne ressemble guère à Aménophis IV. Il faut aller voir au Louvre ce triste personnage [2] pour comprendre comment la fidélité de l'imitation devait être une loi qui s'imposait aux artistes. Mais cette fidélité, il n'était pas toujours facile d'y atteindre : beaucoup de ces statues royales devaient, en effet, être taillées dans le granit, dans le basalte ou dans la diorite. Après M. Soldi [3], MM. P. et C. ont montré comment l'emploi des roches dures et l'imperfection des outils ont été pour la statuaire égyptienne des causes nécessaires d'infériorité. Ils nous expliquent également les raisons diverses qui ont fait que les images divines ont moins bien inspiré les artistes égyptiens que les portraits privés et les effigies des rois. Une de ces raisons, c'est l'usage adopté de mêler, dans les représentations des dieux, les formes animales aux formes humaines. Généralement, on explique ce fait en disant que les caractères spécifiques de l'animal étaient un procédé commode pour distinguer les uns des autres les personnages multiples du panthéon égyptien. M. P. en cherche, plus justement, la raison dans ce culte fétichiste des animaux qui a dû être la plus ancienne religion de l'Egypte où il a toujours eu de profondes racines dans les croyances populaires.

---

1. Pages 698-699, on ne trouve pas moins de seize renvois à des figures déjà données et précédemment décrites. On eût aimé d'en avoir ici quelques-unes en regard du texte.

2. Cf. la notice consacrée par M. Maspero à la statuette d'Aménophis IV, dans la 3e livraison des *Monuments de l'art antique* publiés sous la direction de M. Rayet.

3. La *Sculpture égyptienne* (Paris, Leroux, 1876). Cf. *Rev. critique,* nº du 4 novembre 1876.

En Egypte, le peintre n'est qu'un artisan chargé d'étendre la couleur par tons entiers et plats, dans le champ que lui a tracé le dessinateur. La peinture égyptienne ne pouvait donc fournir matière à de longs développements. On s'étonnera cependant de ne pas trouver ici un plus grand nombre de planches en couleur. Les planches XIII et XIV, où l'on est revenu avec succès au procédé de l'*aqua tinta*, sont, il est vrai, deux brillants spécimens de l'ornementation polychrome de l'Ancien Empire. Mais, pour la figure, les planches font défaut. Cette lacune tient à un scrupule des auteurs qui, manquant d'études faites pour eux sur les originaux, n'ont pas voulu emprunter à Champollion, à Lepsius ou à Prisse des copies dont ils n'auraient pu garantir la complète fidélité. La raison est excellente, mais il est permis de regretter que les mêmes artistes qui ont relevé sur place les tons du tombeau de Phtah-Hotep, n'aient pas fait cela pour d'autres monuments.

Cette observation nous amène à dire quelques mots des gravures qui, dans ce livre, sont autre chose encore et mieux qu'un ornement. Les figures sont comme les documents d'une histoire de l'art : il importe avant tout que ces documents soient transcrits exactement. Les auteurs et les éditeurs n'ont épargné aucun soin pour cet objet. On trouvera dans ce premier volume un grand nombre de monuments inédits, qui ont été dessinés au musée de Boulaq par deux artistes envoyés tout exprès en Egypte; un autre artiste a été chargé de reproduire les monuments les plus importants du Louvre. Bien qu'il y ait dans ce volume plusieurs belles planches, il faut louer les auteurs d'avoir préféré au luxe qui éblouit l'exactitude qui instruit [1], à la magnificence la sincérité, qui est la première qualité de toute reproduction artistique. C'est à ce besoin d'exactitude que répondent les nombreuses gravures sur zinc et sur bois, placées en regard du texte qu'elles éclairent et qui en est, à son tour, le perpétuel commentaire. L'ensemble de cette illustration fait grand honneur à la direction générale de l'œuvre et aux artistes qui ont prêté leur concours à M. Chipiez. On s'assurera facilement de leur mérite, en comparant les figures qu'ils ont exécutées à celles qui, dans le bel ouvrage d'Ebers, représentent les mêmes monuments [2].

Sous tous les rapports, cette histoire de l'art égyptien est donc de nature à satisfaire la critique. Seuls, les esprits rigoureux y découvriront quelques longueurs [3]. Mais ce livre n'a pas été écrit uniquement pour

1. Pourquoi seulement la lithochromie a-t-elle donné une teinte uniforme au *Scribe accroupi* (pl. X) sans tenir compte du caleçon, qui se détache en blanc sur le brun roux du corps?

2. Comparez, par exemple, la statue de Chéphren (Perrot, p. 673; Ebers, I, p. 172 de la traduction française), le Scribe (Perrot, pl. X; Ebers, I, p. 153), le *cheik-el-beled* (Perrot, p. 11 ; Ebers, II, p. 51). Les gravures de l'ouvrage d'Ebers, d'ailleurs si remarquable au point de vue pittoresque, sont poussées au noir d'une façon désagréable.

3. Ces longueurs, dont on ose à peine faire une critique, puisqu'elles se rattachent

eux. La plupart des lecteurs auxquels il s'adresse ne se plaindront pas, au contraire, de ces larges développements qui ont l'avantage de mettre les idées dans tout leur jour; ils ne résisteront pas à l'attrait de cette facile et lumineuse exposition, qui sait être précise quand il le faut, mais qui, le plus souvent, se déroule avec l'ampleur et l'abondance d'un fleuve puissant. Ce premier volume annonce et promet une œuvre capitale. Personne n'a été surpris d'apprendre qu'il paraît à Leipzig [1] une traduction allemande de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*. Le succès de l'ouvrage est désormais assuré à l'étranger. Ce succès devra être encore plus grand chez nous où, mieux que partout ailleurs, on apprécie les œuvres qui, à la solidité indiscutable de la science, joignent des qualités maîtresses d'ordre, de méthode et de goût, et qui sont douées, en outre, de ce charme souverain du style, qui semble n'être d'ailleurs que la parure indispensable d'une histoire de l'art. Tout le monde fera donc des vœux pour l'heureux et régulier achèvement de cette grande entreprise, destinée à servir avec éclat, en tout pays, les intérêts de la science.

P. Decharme.

157. — J.-N. Madvig. **Die Verfassung und Verwaltung des rœmischen Staats** (traduit du danois). Tome I, Leipzig, Teubner. 1881, in-8° de xiv-596 p. Prix : 12 mark.

On ne saurait parler du livre de M. Madvig qu'avec un sentiment de profond respect. C'est presque l'œuvre la plus considérable d'un des hommes de notre siècle qui ont le plus aimé et le mieux connu le monde romain. A l'âge de vingt ans, il promettait de consacrer à l'antiquité sa vie tout entière, et il a tenu parole : ni les devoirs de l'enseignement, ni de hautes fonctions administratives ne l'ont détourné un instant de ses chères études. Malade, âgé de quatre-vingts ans, aveugle, il les continue avec la même ardeur, la même tranquillité d'âme, aidé par ses enfants, qui sont pour lui des secrétaires admirables de dévouement.

M. M. a d'abord été, il est encore avant tout un philologue. Cependant, l'histoire des institutions romaines l'a attiré de très bonne heure. Son travail sur la condition des colonies [2] demeure le fondement de toute étude sur les origines du droit municipal romain. On connaît ses aperçus sur les constitutions politiques de l'antiquité [3]. Ces dernières années, il s'est occupé des institutions militaires de la république [4]. Enfin ses

à la manière propre de l'auteur, sont surtout sensibles dans les développements relatifs à la tombe du Nouvel Empire.

1. A la librairie Brockhaus.

2. *De jure et conditione coloniarum populi romani* (*Opuscula philologica*, I (1834), p. 208).

3. *Blick auf die Staatsverfassungen des Altertums*, 1840.

4. *Die Befehlshaber und das Avancement in dem rœmischen Heere* (*Kleine phil. Schr.*, Leipzig, 1875); *Remarques sur quelques officiers appelés* praefecti *dans les derniers temps de la rép. rom.* (*Revue de philologie*, 1878).

*Opuscula philologica* et ses *Emendationes Livianae* sont remplis d'observations sur des points de détail, qui ont un prix infini pour la connaissance de l'histoire. En publiant un manuel des institutions romaines, M. M. est donc sur un domaine qui lui appartient : son livre est le résumé de recherches et de réflexions continuées pendant cinquante ans de lectures sans relâche et de critique ininterrompue.

Il est visible toutefois que ce livre s'adresse plus particulièrement aux philologues. Il nous offre le tableau complet de l'administration romaine : mais ce tableau est avant tout destiné à faciliter l'intelligence des textes classiques, la lecture des historiens et des écrivains de l'antiquité. Ce livre n'est point né, dit l'auteur dans sa préface (p. IV), du désir conçu un beau jour d'écrire un traité sur la constitution de Rome : il a son origine dans la pratique assidue des littératures anciennes, dans le besoin de répandre un peu de lumière sur le monde qu'elles décrivent. Aussi, la partie essentielle de l'ouvrage est l'histoire politique de la Rome consulaire. M. M. ne traite la période monarchique que pendant le temps où les lettres conservent les vieilles traditions, où l'Etat maintient les formes républicaines. Pour tout ce qui concerne le troisième et le quatrième siècle, il ne nous donne qu'un résumé des plus rapides : car le monde antique, ses institutions comme sa littérature, finit après les Antonins (p. 528). Dès le IIIe siècle, nous sommes en présence de principes nouveaux, diamétralement opposés à ceux dont avait jusque-là vécu le droit romain. M. M. s'est fidèlement tenu en deçà des limites qu'il s'était tracées et qui convenaient si bien au but immédiat de son ouvrage. Il est permis de le regretter. Sans doute le monde où vécurent et écrivirent Ammien Marcellin, Symmaque, Claudien, s'éloigne étrangement de celui de César et de Tite-Live : mais il n'en diffère pas plus que le siècle d'Auguste ne diffère de la période royale et du temps des décemvirs; c'est encore un monde romain, il y a encore une littérature romaine. Les consuls ne ressemblent guère à ceux de l'ancienne Rome, mais il n'y a dans les pouvoirs des uns et des autres qu'une différence de degré et non de nature : ils jouissent encore au IVe siècle de ce droit d'affranchir, de cette *juridiction volontaire*, qui avait été le privilège des magistratures suprêmes. Il y a encore, au temps de Théodose, des préteurs chargés à Rome de la nomination des tuteurs comme il y en avait sous les Antonins. Le caractère antique de toutes les magistratures, de tous les pouvoirs, se conserva toujours avec cette merveilleuse persistance qui fait que la tradition se continue encore à la fin du IVe siècle, qui fait que, malgré tout, de Romulus à Constantin, l'histoire romaine a son unité.

Si les préoccupations de M. M., si ses habitudes scientifiques l'ont amené à trop restreindre le cadre de son étude, à sacrifier quelques détails d'administration et de droit public, il faut dire que son livre leur doit d'être composé avec une méthode d'une irréprochable perfection. Avant tout, M. M. a voulu que son ouvrage fût le résumé de tout ce que la lecture des écrivains anciens nous autorise à affirmer sur la cons-

titution romaine. Il a cherché à concilier les écrivains qui se combattent, mais dont les témoignages ne sont pas contradictoires : ceux qu'il est impossible d'accorder, il les cite côte à côte, et refuse absolument de se prononcer. Bien des questions, dans le droit public romain, n'offrent pas de solution certaine, et peut-être même sont à jamais insolubles. M. M. ne comble jamais les lacunes à l'aide d'hypothèses. Il se borne à dire : Voilà ce que les écrivains nous apprennent : au-delà, nous ne savons rien. Peu de livres ont un pareil caractère de modestie et de sincérité.

M. M. fait un usage constant des inscriptions : il rend souvent hommage aux admirables efforts et aux merveilleux résultats de la science épigraphique de notre siècle. On sent bien toutefois que le point de départ de ses recherches pour toutes les questions, même pour l'administration impériale, est la lecture et l'explication des textes écrits. L'épigraphie (à part les grandes inscriptions juridiques) nous fait connaître surtout un mécanisme administratif. Mais il importe aussi de savoir ce que les contemporains ont pensé de ces institutions, l'idée qu'ils se sont faite du régime sous lequel ils vivaient : ce que nous ne trouvons que dans la littérature. En somme, la méthode de M. M. si on la compare à celle des savants allemands, est moins *objective* que *subjective ;* elle se rapproche davantage de celle dont nous trouvons l'emploi le plus complet et le plus judicieux dans les *Institutions politiques* de M. Fustel de Coulanges. Il en résulte que M. M. évite avec le plus grand soin toute vue d'ensemble sur l'administration romaine qui ne se trouve pas nettement formulée dans les écrivains de l'antiquité. Sans cette précaution, on court inévitablement le risque d'élever de fantaisistes constructions, d'imaginer des théories diamétralement opposées aux idées du monde ancien. Avec elle on renonce aux ingénieuses fictions, à ces hypothèses hardies qui, il faut bien le dire, permettent quelquefois d'atteindre d'un seul coup la vérité tout entière. On ne trouvera ni les unes ni les autres dans le livre de M. M., et il serait fâché lui-même qu'elles y fûssent ; mais on peut être assuré avec ce guide infaillible, de ne s'écarter jamais de la certitude.

Ce que M. M. reproche surtout au *Droit public* de M. Mommsen, c'est de faire dériver les institutions romaines de concepts *a priori*, de principes bizarres [1] qu'il substitue aux sentiments, aux pensées des Romains eux-mêmes. Malgré cette accusation formelle, il est impossible de regarder l'ouvrage de M. M. comme la réfutation continuelle et voulue du traité de M. Mommsen. Que les deux livres, surtout pour ce qui concerne l'empire, se combattent, non-seulement dans l'idée générale, mais encore dans les plus petites questions de détail, cela est certain. Mais c'est avant tout le résultat de points de départ opposés et

1. Collégialité, Dyarchie. Voyez en particulier *Staatsrecht*, II (2e éd.), pp. 725 et 1036.

de méthodes différentes. C'est n'avoir ni justice scientifique, ni respect moral, que de douter des nobles paroles par lesquelles M. M. va au-devant de cette accusation : « Beaucoup croiront, dit-il, que j'ai voulu, de parti-pris, rabaisser le mérite de la science allemande; ce n'est point par des mots que je puis écarter ce reproche. J'ai toujours eu pour cette science une admiration ardente, quoique réfléchie : j'ai toujours été en même temps le zélé défenseur du droit et de l'honneur de ma patrie; mais, dans les choses de science, je ne pense pas à la nationalité, mais à la vérité. » Il ne nous appartient pas de commenter les paroles et les sentiments de M. Madvig.

La méthode de M. M. se retrouve enfin dans la composition de son livre. Quand on renonce à toute construction *a priori*, il n'y a qu'un seul ordre à suivre pour parler des institutions d'un peuple : l'ordre dans lequel elles se sont produites. C'est le seul, en effet, qui préserve de l'arbitraire : c'est, dans un livre de caractère aussi théorique, d'apparence aussi abstraite que doit l'être un manuel de droit public, c'est le seul ordre qui permette d'étudier, à côté de l'essence et du principe des institutions, leur origine et leur développement véritables, qui permette surtout de rattacher leur histoire à l'histoire générale des faits et de la civilisation. Commencer une étude sur la constitution romaine par des recherches sur les magistratures, sans parler du peuple et du sénat, c'est réserver pour la fin ce qui est à la fois le commencement chronologique et le fondement légal de cette constitution. On sait que le premier volume des *Antiquités romaines* de MM. Mommsen et Marquardt, contre lesquels M. M. dirige ce reproche, traite de l'essence des magistratures, le second, des fonctions des différents magistrats : le troisième sera consacré au peuple et au sénat. Le livre de M. M. (et c'est ce qui lui donne sur l'ouvrage allemand, une incomparable supériorité de composition et d'intérêt historique), commence [1] par la définition du citoyen romain, par l'étude des droits et des devoirs qui s'attachent à ce titre, des conditions de ceux qui en sont privés, de la manière dont il s'obtient (ch. I); M. M. examine ensuite les différentes classes entre lesquelles se divise le corps des citoyens romains, et, en particulier, les classes des privilégiés, patriciens, sénateurs, nobles, chevaliers, *tribuni aerarii* (ch. II); puis vient l'étude de ce corps réuni en assemblées politiques et veillant aux destinées de la nation, du fonctionnement de ces diverses assemblées, comices curiates, centuriates, comices par tribus, des dispositions enfin qui y étaient prises (ch. III); M. M. passe ensuite aux différents pouvoirs chargés du gouvernement de l'Etat, le sénat d'abord

---

1. Le livre est précédé d'une courte introduction sur l'histoire générale de Rome, sur la littérature, les mœurs, la politique romaines, sur la topographie de la ville. D'ordinaire, tous les chapitres commencent par un aperçu des sources : par exemple, le chapitre sur les magistratures, par un examen des principaux traités que les Romains ont écrits sur la question. On ne saurait trop remercier M. M. de cette innovation.

(ch. IV), puis la royauté et les magistratures (ch. V), enfin l'empire (ch. VI). Le premier volume se termine par un tableau de l'administration du bas empire tel que le présente la *Notitia dignitatum*.

Il est impossible d'entrer, à propos de ce livre, dans une critique de détail. Il y échappe, non-seulement par sa nature de manuel, mais encore et surtout par la méthode de l'auteur, qui, s'arrêtant là où commencent l'incertitude et l'hypothèse, ne s'écarte jamais de la stricte vérité. Il y a évidemment un nombre considérable de questions qui ont prêté et qui prêteront encore à d'éternelles discussions, et sur lesquelles les adversaires de M. M. ne céderont probablement pas [1]. Il est parfaitement inutile de juger entre eux et lui, d'autant plus que M. M. se borne à émettre son opinion, et se refuse absolument à discuter, ce qui aurait en effet dénaturé le caractère de son manuel [2]. D'autres questions, dans le livre de M. M., sont fortement écourtées : mais il n'y a pas, à proprement parler, des lacunes [3]. Cependant l'excès de la concision entraîne quelquefois l'auteur à donner le change sur sa véritable pensée : il dit, par exemple, que les fonctionnaires étaient divisés, dans le bas empire, en cinq classes, *illustres, spectabiles, clarissimi, perfectissimi, egregii* [4]. L'expression trahit évidemment M. Madvig. Le titre de *clarissimus* ne désigne pas une certaine classe de fonctionnaires : il est héréditaire comme la classe qu'il caractérise, noblesse de sang entièrement différente de la noblesse, purement temporaire et hiérarchique, des *spectabiles* et des *illustres*.

Il est cependant une partie du livre de M. M. sur laquelle il importe

---

1. M. M. n'admet pas qu'il y ait eu de différence entre les droits des anciens Latins et le *jus Latii* tel que le définissent Asconius, Strabon, Cicéron, Oppien (pp. 64-65); cf. au contraire Marquardt, *Staatsr.*, I (1881), p. 55. La loi de Malaca est pour lui la loi d'une cité romaine, et non latine (p. 65), contre Mommsen, (*Staatsrecht*, pp. 363 sqq.). En revanche, *Novum Comum* reçut de César une colonie latine (p. 30), cf. Mommsen, *Corp. Inscr. Lat.*, V, p. 565, *Imperium* n'a jamais désigné que l'autorité supérieure (p. 345), cf. Mommsen, *Staatsrecht*, I (1876), p. 24. Il n'y eut jamais qu'un seul empereur souverain (pontife jusque vers le milieu du IIIe siècle, dit M. Mommsen, *Str.*, II (1877), p. 1053 : quand il y avait deux empereurs, il y avait aussi deux *pontifices maximi*, dit M. Madvig (p. 540). Ces quelques exemples sont pris au hasard entre mille. Cf. encore la question des comices curiates, p. 224, du rapport des préteurs avec les *quaestiones perpetuae*, pp. 388-390, etc.

2. M. M. ne se départit guère qu'une fois de sa réserve : c'est au sujet de la *civitas sine suffragio*. La cité sans suffrage n'est pas du tout une récompense, un privilège donné aux villes, comme l'a dit Aulu-Gelle (16, 13) : c'est au contraire la forme la plus étroite de la soumission. M. M. reprend, en la développant et en lui donnant une précision plus grande, la thèse qu'il avait soutenue dans ses *Opuscula philologica* (I, p, 368). Il est certainement dans le vrai contre Zumpt. *De propagatione civitatis romanae* (*Studia romana*, p. 366).

3. En particulier, sur la juridiction consulaire, sous l'empire, p. 379; sur celle des préteurs, p. 392, des tribuns, p. 479, sur les *curae* et les triumvirs *deducendis coloniis*, pp. 503-506, sur les chevaliers du temps de l'empire, pp. 179-180.

4. P. 590. Voyez les inscriptions C. I. L., V, 1730, 1732, 1188, 1189, 1190; Orelli, 1154; C. *Théod.*, 11, 1, 6.

de s'arrêter plus longtemps, à cause de la curiosité extrême qu'elle a éveillée et de la polémique qu'elle suscitera : c'est celle où il expose ses idées sur le pouvoir impérial. Si l'on ne regarde que l'expression, elles sont diamétralement opposées à celles qui régnent aujourd'hui dans la science allemande et que M. Mommsen exposait si nettement, en 1875, dans les premières pages de son volume sur le principat [1]. « Le nouveau régime, disait-il, ne peut, dans le droit public, être désigné comme une monarchie, pas même comme une monarchie limitée. Le mot qui exprimerait de la façon la plus juste l'essence de cette merveilleuse institution est celui de *dyarchie*, c'est-à-dire le partage de la souveraineté, fait une fois pour toutes, entre le sénat d'une part, et le prince de l'autre, ce dernier comme homme de confiance de l'assemblée... La souveraineté d'Auguste ne s'est point présentée comme mettant fin à la constitution républicaine, comme s'opposant à elle, mais bien plutôt comme la réalisation de cet état de choses et l'opposé du gouvernement exceptionnel qui depuis vingt-deux ans en suspendait le fonctionnement régulier. » Voici quelles sont, à peu près, les paroles de M. Madvig [2] : « L'empire est sorti d'un régime que les faits seuls avaient fondé : il est né de la nécessité d'une *monarchie absolue*, que tous jugeaient nécessaire et que l'habitude avait fait approuver ; et cette monarchie, pendant longtemps, se transmit comme telle, étrangère à toute théorie constitutionnelle... L'empereur est à l'origine le citoyen le plus considéré de l'Etat, auquel le peuple et le sénat ont conféré des pouvoirs extraordinaires, et, en particulier, toute la puissance militaire... Le sénat, avec les anciennes magistratures, devait représenter l'Etat : mais il manquait en réalité de tout fondement indépendant de force et d'autorité. »

M. Mommsen, préoccupé avant tout de retrouver une théorie constitutionnelle, M. Madvig, s'inspirant des faits et de la pensée des écrivains, ont abouti à deux définitions de l'empire, qui semblent opposées, dyarchie et monarchie. Toutefois la pensée de M. M. n'est pas aussi éloignée de celle de M. Mommsen qu'il paraît au premier abord. Sur la question de savoir si l'empire a été absolu, en fait, dès l'origine, il est évident que M. Mommsen n'a jamais eu d'autre opinion que celle de M. Madvig. Le mot de dyarchie ne porte que sur le principe légal de la constitution impériale. Or, il ne serait pas difficile de prouver que l'un et l'autre sont d'accord là-dessus : l'empereur, selon M. Madvig tient ses droits du sénat, qui lui a conféré successivement tous les pouvoirs dont se compose sa souveraineté (p. 530) ; pendant le règne de chaque prince, le sénat continue à représenter officiellement l'Etat, la république (p. 532), depuis que toute la puissance du peuple a passé entre ses mains ; le sénat a ses provinces, son trésor, ses magistrats ; à côté du gouvernement du prince, il y a un gouvernement du sénat (p. 561). Or,

1. *Staatsrecht*, II (1875), p. 709 = (1877), p. 725.
2. I, pp. 531-532.

M. Mommsen ne dit pas autre chose, et il a raison avec M. Madvig.

Il est certain, toutefois, que l'expression de dyarchie peut prêter à des malentendus. Le mot de monarchie a sur lui au moins l'avantage de répondre aux idées et aux sentiments des écrivains de l'empire, même des contemporains d'Auguste. Si l'on entend, en effet, par dyarchie un gouvernement formé de deux pouvoirs égaux, d'origine différente, ayant chacun sa sphère d'action, et indépendants l'un de l'autre, tel n'était certainement pas le régime impérial. Le mot est juste quand il y a deux empereurs égaux en autorité par tout l'empire, en s'en partageant les provinces. Mais ici les deux pouvoirs entrent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. C'est du sénat que l'empereur reçoit ses pouvoirs, et l'empereur est le président du sénat, surveille le recrutement de l'assemblée ; il est le maître, quand il le veut, des provinces dites sénatoriales, et quand le sénat les gouverne, c'est de l'empereur qu'il les tient. Il y a deux pouvoirs, sans doute, mais, le sénat, pouvoir souverain, abdique sa souveraineté entre les mains de l'empereur. En droit, par conséquent, comme en fait, il n'y a qu'une monarchie : il n'y a pas plus de dyarchie qu'il n'y en avait lorsque, sous la royauté ou la république, tous les pouvoirs étaient délégués au roi ou aux consuls : « L'autorité impériale eut, dit M. Fustel de Coulanges [1], la même source et le même principe que l'autorité des anciens consuls. Comme eux, les empereurs eurent dans les mains cette puissance absolue que l'esprit romain avait toujours accordée à la République. La seule différence fut qu'au lieu d'être partagée entre plusieurs magistrats, cette puissance appartint tout entière à un seul homme. Un chef unique remplaça plusieurs chefs, un seul maître plusieurs maîtres; à cela près le Droit public resta le même ». Dans cette théorie, les théories de M. Madvig et de M. Mommsen se confondent et s'accordent [2].

Camille JULLIAN.

---

158. — Frédéric GODEFROY. **Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup></sup>e au XV<sup></sup>e siècle,** composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents... publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Paris, Vieweg, 1880, gr. in-4°; Tome I (IV-799 p. ; *A. Castaigneux*) et 4 fascicules du tome II parus (jusqu'au mot *Cortoisie*).

L'immense répertoire dont M. Godefroy poursuit la publication avec

1. *Institutions politiques*, 2, 1. M. Fustel croit que cette délégation de l'autorité se fit, dès le temps d'Auguste, par un acte formel, une loi régulière, ce que ne croient ni M. Madvig (pp. 530-531), ni M. Mommsen.

2. Nous nous permettons de relever quelques fautes d'impression : p. 60, l. 22 : *eiver* pour einer; p. 102, l. 4. : *Gerchlechtsnamen* pour Geschlechtsnamen; p. 240, l. 2 : *eigentliahe* pour eigentlicher; p. 421, § 11, l. 1 : *Aedililtæt* pour Aedilitæt; p. 503, l. 18 : *coustituendae* pour constituendae; p. 584, l. 27 : *Diomitian* pour Diocletian.

une louable activité doit avoir environ dix volumes ; il n'est donc pas trop tard, semble-t-il, pour en parler, puisque nous sommes à peine arrivés au milieu du tome II. Toutefois, une œuvre de ce genre peut se juger dès les premiers fascicules, et déjà des jugements aussi compétents que longuement motivés ont été portés par les savants les plus autorisés. Je fais allusion notamment aux importants articles publiés par MM. Adolf Tobler [1] et Arsène Darmesteter [2]. Après le dernier surtout, dont je partage la plupart des idées, il reste bien peu de chose à dire. Je n'ai donc qu'à me confiner dans le rôle modeste de rapporteur pour une partie de ma tâche.

Le plus grand reproche que l'on puisse faire à la publication de M. G., c'est de ne pas répondre complètement au titre qu'il lui a donné de *Dictionnaire de l'ancienne langue française du* IX[e] *au* XV[e] *siècle*. L'auteur a soin de nous en prévenir en ces termes : « Dans le Dictionnaire dont nous publions aujourd'hui le premier fascicule, nous ne présentons pas tous les mots français qui ont été usités durant les siècles que nous embrassons... Nous nous sommes résigné à commencer par un fragment... Ce fragment contient les mots de la langue du moyen-âge que la langue moderne n'a pas gardés. Lorsque nous enregistrerons des mots conservés, ce ne sera que pour certaines significations disparues. Il suit de là qu'il ne faut pas toujours s'attendre à trouver une classification satisfaisante du sens des mots que nous citons, puisque tel sens ancien peut dériver d'une signification encore aujourd'hui vivante que nous supprimons *systématiquement*. »

M. G. avait conçu d'abord, et en partie exécuté, un dictionnaire historique unique donnant à leur ordre alphabétique tous les mots de la langue française à toutes les époques, et permettant ainsi de suivre de siècle en siècle le développement de chacun d'entre eux et pour le sens et pour la forme. Des nécessités matérielles l'ont forcé à subdiviser en trois parties cette œuvre immense, et à publier successivement trois dictionnaires au lieu d'un : 1° dictionnaire des mots et des sens disparus (c'est celui qui s'imprime actuellement) ; 2° dictionnaire de la langue moderne, conçu au point de vue historique ; 3° dictionnaire de la langue savante. Malheureusement ces trois dictionnaires partiels, en en supposant la publication achevée, ne vaudront jamais le dictionnaire unique que l'auteur nous avait fait espérer. En se résignant (avec quels regrets, on le devine) à modifier sa conception primitive, M. Godefroy n'avait qu'un parti à prendre, ainsi que M. Darmesteter l'a lumineusement démontré : donner dans un premier dictionnaire *tous* les mots connus de la langue depuis les origines jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, dans l'autre *tous* les mots employés depuis cette époque jusqu'à nos jours. Quant à la *langue savante*, aucune bonne raison ne justifie pour elle la constitution d'un ré-

1. *Zeitschrift für romanische Philologie*, V, pp. 147-159.
2. *Romania*, X, pp. 420-439.

pertoire spécial. La distinction entre les mots *savants* et les mots *populaires* est très réelle, et l'on doit savoir gré aux vulgarisateurs comme M. Brachet d'en avoir peu à peu répandu l'idée dans le grand public; mais que de questions délicates peuvent être soulevées à ce propos, dont peut-être M. G. lui-même ne se doute pas! Que de nuances, que de couches chronologiques différentes peuvent s'observer dans ce qu'on croit *a priori* être des mots populaires ou des mots savants! *Miracle* paraîtra populaire à côté de *tentacule*, parce que l'accent tonique y est fidèle au latin; mais la comparaison de formes comme *gouvernail*, *soupirail*, où *-aculum* = *ail*, nous montre dans *miracle* un mot savant introduit dans la langue commune avant qu'on eût encore perdu le sens de l'accent latin. *Humble* ne semble-t-il pas de formation toute populaire? Et pourtant M. Gaston Paris a fait voir tout récemment qu'il n'en était pas ainsi. Il est donc bien imprudent, dans ces conditions, de vouloir consacrer un lexique spécial à la langue savante, lorsqu'on peut légitimement s'épargner une tâche aussi difficile.

En excluant de son dictionnaire actuel les mots et les sens qui ont survécu, M. G. a voulu « courir au plus pressé et donner la partie du dictionnaire qui pouvait être la plus utile aux étudiants ». Cette raison toute pratique ne suffirait peut-être pas à justifier une exclusion regrettable pour qui considère les choses à un point de vue plus élevé. Mais dans la pratique même, le système adopté est très défectueux. Supposez les trois dictionnaires publiés. Un étudiant encore inexpérimenté trouve dans un texte le mot *tenoire;* il y a gros à parier qu'il n'y reconnaîtra pas une forme dialectale du mot actuel *tonnerre.* Il cherchera *tenoire* dans le premier dictionnaire, il le cherchera dans le second, dans le troisième, et vraisemblablement il ne le trouvera nulle part.

J'insiste sur ce vice de constitution du *Dictionnaire*, parce que c'est, à mon sens, le reproche le plus grave qu'on puisse lui faire, parce que c'est là la source de la plupart des inconséquences, des bizarreries dont M. Darmesteter a cité de nombreux exemples et dont on pourrait facilement augmenter la liste. Un examen minutieux de chaque fascicule révélerait, en outre, bien des imperfections de détail. Voici, par exemple, quelques observations que me suggère le dernier fascicule paru, après une lecture attentive des 45 premières pages seulement.

*ConnesIure*, s. f. mélange : un ex. emprunté aux poésies de Froissart; or cet exemple est déjà cité au fasc. 13, sous la forme *comelure* et avec le sens de parure des cheveux, ornement de tête. L'article *connesIure* est donc à supprimer, car il n'y a pas de doute qu'il faille lire et interpréter comme l'a fait l'auteur au mot *comelure.*

*Conobrage,* s. m. action de reçonnaître : deux exemples empruntés à des chartes saintongeaises. Le mot est assez étrange; mais, en l'admettant pour authentique il faut le rattacher pour le sens à *recouvrer* et non à *reconnaître.*

*Conthoral*, s. f. épouse : un ex. de 1406. Mot savant, que M. G. ne

peut admettre qu'en renonçant à son glossaire spécial de la langue savante.

*Contise*, s. f., recette : un seul ex. où le mot est écrit *quentyse*. Il fallait le fondre dans l'article *cointise*.

*Conton*, s. m., comte : un seul ex. où ce mot rime avec *anchison*; il faut lire *contor* et *anchisor*.

*Contracter* 2. L'exemple emprunté aux *Actes des Apôtres* n'est qu'une mauvaise orthographe de *contraster*.

*Contraignance*. Ce mot, comme ses congénères, d'après l'usage suivi en pareil cas par l'auteur, devrait être écrit, en tête de l'article, *constraignance*, et placé dans l'ordre alphabétique réclamé par cette orthographe.

*Contrajeter*, v. a. et *contrajetir*, v. n. Deux exemples empruntés à un texte lorrain publié par M. Bonnardot. Or ces deux mots n'en font qu'un : la contraction de *ier* en *ir* dans les dialectes de l'est est un fait bien connu, et il n'y a pas là une différence de conjugaison. En outre, le texte auquel les exemples sont empruntés maintient l'*a* latin atone dans beaucoup de cas où le français le change en *e*. Il fallait donc faire un article unique et lui donner pour tête la forme normale *contrejetier* dont *contrajeter* et *contrajetir* ne sont que des variantes dialectales.

*Contraval*. Forme dialectale pour *contreval*, ne voulait pas un article spécial.

*Contrerimoier*, v. a. rimer. Définition insuffisante.

*Contresierer*. Forme wallonne; il fallait la ramener à la forme normale *contreserer*.

*Contretrover*. Un seul ex. qui fait le vers faux; il faut lire *controver*.

*Contumal*. Trois ex. où l'on lit *contumaus*, ou *contumaux*; ce sont des imitations directes du latin *contumax*; jamais la forme *contumal* n'a existé.

Je pourrais poursuivre jusqu'à la fin du fascicule, mais je préfère m'arrêter. Dans l'appréciation d'un ouvrage, on peut ne considérer que ce qu'il devrait être pour être parfait, et se montrer d'autant plus sévère que l'ouvrage est plus éloigné de la perfection absolue : c'est cette idée élevée du rôle de la critique qui a inspiré les fondateurs de cette *Revue* et qui continue à animer ses collaborateurs. A ce point de vue, le *Dictionnaire* de M. G. pourrait justifier un jugement assez sévère. Mais c'est un peu le cas de dire : *Summum jus summa injuria*. Devant une œuvre aussi considérable, la critique deviendrait souverainement injuste si elle ne tenait compte des difficultés d'exécution que cette œuvre présentait, de la puissance et de l'intensité de travail qu'il a fallu pour la mener à bonne fin, et des services immenses que cette œuvre; tout imparfaite qu'elle est, est appelée à rendre à la science. Faire un bon dictionnaire est un idéal bien difficile à réaliser. Littré semble y avoir réussi pour la langue moderne : son œuvre est tellement au-dessus de ce que nous avions jusqu'alors, qu'on a pu le croire arrivé du premier coup à la perfection. Qu'il s'en faut ce-

pendant! Quand le dictionnaire préparé et annoncé depuis longtemps par M. A. Darmesteter aura enfin paru, on pourra s'en rendre compte par une comparaison minutieuse tout à l'avantage de ce dernier. Combien plus malaisé était un dictionnaire de l'ancienne langue! M. G. y a consacré plus de trente ans de sa vie. Quand il a commencé ses dépouillements, bien peu de textes étaient publiés; il y en a davantage aujourd'hui, mais bien peu encore qui soient réellement des textes définitifs. Parmi les savants français actuels qui se sont fait un nom dans la philologie du moyen-âge, plusieurs assurément auraient pu mieux faire que M. G. : mais l'auraient-ils voulu? Il est permis d'en douter. Tous, en tout cas, trouveront beaucoup à prendre parmi les immenses matériaux réunis dans ce *Dictionnaire*, et la publication ne peut qu'en être accueillie avec la plus vive reconnaissance par tous les amis de notre ancienne langue. C'est un merveilleux instrument de travail qui se trouve mis dès aujourd'hui entre leurs mains, et l'année 1880, grâce à M. Godefroy, sera comme le commencement d'une ère nouvelle pour la philologie du vieux français. Il ne faudrait pas donner son dictionnaire comme un spécimen de notre science, mais il prouve au moins que le courage d'entreprendre de longs travaux et la persévérance à les poursuivre sont des qualités qui ne nous font pas défaut.

Antoine Thomas.

---

# CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le sixième fascicule de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. Wilhelm Scherer (Berlin, Weidmann. In-8°, pp. 385-464) vient de paraître; il renferme la fin du x° chapitre, intitulé « *Les commencements de la littérature moderne* (le théâtre), et la plus grande partie du xi° chapitre, qui a pour titre « le siècle de Frédéric le Grand » (*Das Zeitalter Friedrichs des Grossen*) et qui se subdivise ainsi : *Leipzig* (Gottsched, Gellert, Rabener, Elie Schlegel, Weisse); *Zurich et Berlin* (Bodmer et Breitinger; Klopstock; Kleist; Wieland); *Lessing*.

— Outre les six fascicules annoncés des *Franzœsische Studien* (III° volume), que MM. Kœrting et Koschwitz publient à la librairie Henninger, de Heilbronn, paraîtront encore deux fascicules, l'un, de M. A. Rœsiger, *Neu-Hengstett-Burset, Geschichte und Sprache einer Waldenserkolonie in Württemberg*, et l'autre, de M. J. Uthoff, *Nivelle de la Chaussées Leben und Werke*.

— M. Adelbert de Keller nous envoie le rapport qu'il a fait récemment, en sa qualité de président du *litterarischer Verein* de Stuttgart, sur la fondation et l'heureux développement de l'association (*Bericht über Entstehung und Fortgang des litterarischen Vereins in Stuttgart*. Tübingen. Fues, imprimeur, In-8°, 35 p.). Déjà en 1870 M. Adelbert de K. avait joint au centième volume publié par le *litterarischer Verein* un mémoire relatif à l'activité scientifique de la société; c'est ce mémoire qu'il fait paraître aujourd'hui en deuxième édition, mais en y ajoutant le compte-rendu de l'œuvre du *Verein* depuis 1870 jusqu'à cette année. M. Adelbert de K. fournit des détails intéressants sur la fondation et l'administration de l'associa-

tion qu'il préside; il donne la liste des membres du *Verein* et les statuts qui le régissent, ainsi qu'une table très détaillée (et par ordre de matières et par ordre chronologique) des publications de la société. Le *Verein* est entré dans sa trente-cinquième année d'existence et a fait distribuer son 157me volume. M. Adelbert de K. joint à toutes ces informations la liste de ceux qui ont publié des textes anciens pour le *Verein* ; cette liste se compose de plus de soixante-dix noms ; elle est suivie d'une autre table plus complète et plus minutieuse que les autres tables, et qui renferme les noms des auteurs, des éditeurs et des œuvres de la « Bibliothèque » du *litterarischer Verein*. — M. Adelbert de K. nous en voudrait peut-être si nous n'ajoutions pas que nous avons trouvé dans ce mémoire une petite feuille, pleine d'esprit et d'humour, qu'il a pris la peine de faire imprimer tout exprès et qu'il a intitulée *Mein Vorname*, « mon prénom ». Il paraît que beaucoup de gens nomment M. de Keller « Adalbert » et non Adelbert; nous-mêmes dans le compte-rendu de l'édition du *Faust* de Widmann qu'a récemment publiée l'éminent érudit, nous avons laissé échapper un « Adalbert » qui a déplu à M. de Keller; nous lui en exprimons ici tous nos regrets et lui promettons de ne plus commettre à l'avenir cette déplorable confusion, et pour mieux nous graver dans l'esprit la forme véritable de ce prénom et l'inculquer à nos collaborateurs et lecteurs, nous traduisons l'agréable et piquante note de M. de Keller. Le président du *litterarischer Verein* de Stuttgart fait allusion à un passage de Gœthe dans « Poésie et Vérité »; le nom propre d'un homme, dit Gœthe, n'est pas simplement un manteau qui flotte autour de sa personne et qu'on peut, à la rigueur, secouer et tirailler; c'est un habit parfaitement juste, qui s'est développé sur l'homme tout entier, comme la peau, et que l'on ne peut ni érafler ni écorcher sans le blesser lui-même. « Pourquoi, poursuit M. de Keller, n'aurais-je pas le droit de réclamer contre l'atteinte si souvent portée à mon prénom? Mon père m'a baptisé *Adelbert*, et non Adalbert. Enfant de l'époque nouvelle, je porte un nom dont la forme appartient au XIXme siècle; pourquoi le traduire en un nom du Xe siècle? Dit-on aujourd'hui *adal, nebal, sattal, sessal, wachtal*, etc., comme il y a mille ans? Ou bien devons-nous dire désormais *Adalheid* et non « Adelheid » *Adahulf* et non « Adolf », *Hiltimuat* et non « Hellmuth », *Hiruz* et non « Hirsch, » *Hagihar* et non « Hecker », *Chuonrat* et non « Konrat », *Berahtold* et non « Berthold », *Willahalm* et non « Wilhelm », etc.?

BELGIQUE. — La commission royale d'histoire a fait distribuer deux volumes in-4°; 1° Le tome Ier des *Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II*, édité par M. Kervyn de Lettenhove; ce volume renferme 413 lettres, écrites du 27 octobre 1555 au 23 août 1559, et empruntées au Record Office, aux archives de Bruxelles, de Vienne et de Simancas, ainsi qu'une introduction de 34 pages contenant un précis des faits les plus remarquables consignés dans ces lettres; 2° le tome IV et dernier de la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, édité par M. Charles Piot. Ce tome comprend : I. Le *Journal des voyages de Philippe II* de 1554 à 1569, par Jean de Vandenesse, suivi de 373 lettres et autres pièces (juillet 1553-fin décembre 1554) relatives au mariage de Philippe avec Marie Tudor; II. le *Voyage de l'archiduc Albert en Espagne* (1598), par Gilles du Faing; III. L'*Itinéraire d'Antoine, duc de Brabant* (1407-1415); IV. L'*Itinéraire de Jean IV, duc de Brabant* (1415-1427); V. L'*Itinéraire de Philippe de Saint-Pol, duc de Brabant* (1427-1430); en tête de ces textes M. Piot a placé une introduction de quarante pages où il insiste surtout sur les voyages de Philippe II et sur les négociations auxquelles donna lieu le mariage de ce prince avec la reine d'Angleterre; il a mis à la fin du volume une table alphabétique des noms de personnes et de lieux cités dans les quatre volumes de la publication.

— M. Frédéric Fetis, conseiller à la cour d'appel de Bruxelles, a tout récemment publié le *Catalogue des collections de poteries, faïences et porcelaines (moyen âge et temps modernes)* du Musée royal d'antiquités et d'armures.

— Parmi les questions mises au concours par la Société libre de l'*Emulation* de Liège, nous remarquons les suivantes : *Etat des établissements d'instruction publique à Liège depuis Charlemagne jusqu'à nos jours* (1,000 fr.); — *Histoire administrative de la province de Liège depuis la première invasion française* (1,000 fr.) — *Inventaire raisonné des objets d'art que renferment les monuments civils et religieux de Liège* (600 fr.); — *Histoire de l'industrie armurière dans le pays de Liège* (1,000 fr.).

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 28 juillet 1882.*

L'Académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance publique de l'Institut, le 25 octobre prochain, désigne M. Le Blant. Il lira le mémoire communiqué par lui à la dernière séance, qui porte pour titre *les Chrétiens dans la société païenne aux premiers âges de l'Eglise*.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ch. Nisard termine la lecture de son mémoire intitulé : *De l'état incertain et précaire de la propriété littéraire vers le milieu du* XVI^e *siècle*. Dans la seconde partie de ce mémoire, M. Nisard raconte la spoliation dont fut victime Suffridus Petrus, natif de Frise, professeur de droit à Cologne, mort en 1597. Il avait fait de longues études sur les œuvres de Cicéron et avait réuni les éléments d'un recueil de *Castigations* ou corrections au texte de cet auteur, d'après divers manuscrits. Il se proposait de publier ce travail; mais, ne trouvant pas le temps de mettre le manuscrit au net pour l'impression, il le confia à un de ses élèves, Janus Wilhelms, de Lübeck, qui avait entrepris des travaux sur le même sujet. Il fut convenu entre eux que Janus réunirait ses propres corrections à celles de son maître et formerait du tout un seul ouvrage, qui paraîtrait avec le nom des deux auteurs, et que les bénéfices, s'il y en avait à recueillir, seraient partagés par moitié. Janus n'eut pas le temps de faire cette publication; il mourut peu de temps après, à Bourges; ses manuscrits, enlevés par un Allemand, nommé Kockert, furent remis à ses héritiers à Lübeck. Suffridus les réclama en vain, alléguant que la majeure partie de ces manuscrits représentait son travail et non celui de Janus, que même les parties écrites de la main de Janus avaient été pour la plupart copiées par celui-ci sur les notes fournies par son maître. Les héritiers refusèrent de rien restituer et Suffridus mourut sans avoir réussi à se faire rendre justice. Les *Castigations* et celles de Janus ne furent publiées que longtemps après, par Gruter, en 1618; mais cet éditeur et ceux qui ont depuis consulté son livre ont attribué l'honneur de ces corrections presque entièrement à Janus; au contraire, selon M. Nisard, c'est Suffridus qui en a été, sinon le seul, au moins le principal auteur.

M. Bergaigne commence la lecture d'un mémoire intitulé : *les Inscriptions sanscrites du Cambodge ; examen d'un mémoire de M. Aymonier*. Les inscriptions dont il entretient l'Académie ont été recueillies par M. Aymonier dans un premier voyage au Cambodge, avant la mission qui lui a été confiée récemment par le gouvernement. Les copies de ces textes ont été envoyées par M. Aymonier à la Société asiatique; MM. Barth, Sénart et Bergaigne se sont partagé le soin de les étudier.

Ouvrages présentés : — par M. Jourdain : Gozzadini, *Maria Teresa di Serego-Allighieri Gozzadini*; — par M. Egger, de la part de M. Guénin, sténographe réviseur du sénat : Anderson (Th.), *History of shorthand with a review of its present condition and prospects in Europe and America*; — par M. Delisle : Courajod, *Quelques sculptures de la collection du cardinal de Richelieu, aujourd'hui au musée du Louvre*; le même, *Quelques sculptures vicentines, à propos du bas-relief donné au musée du Louvre par M. Ch. Timbal.*

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 14 Août — 1882



---

159. — **Xenophons Gastmahl.** Griechisch und deutsch herausgegeben von Ferdinand RETTIG. Leipzig, W. Engelmann. 1881. IV et 273 p. petit in-8°.

Le présent volume se compose de 93 pages d'introduction, de 100 pages de notes explicatives ; le texte grec, la traduction allemande et les notes critiques occupent 80 pages. On le voit, M. Rettig a mis beaucoup du sien dans ce livre, il a tenu à commenter son auteur de toutes les façons, en le traduisant, en exposant l'ensemble de la composition, en interprétant les menus détails de style et de langue.

M. R. est de ceux dont on a dit qu'ils ne se contentent pas d'expliquer leur auteur, mais qu'ils le sucent. Des différentes parties de son travail, l'Introduction est, si je ne m'abuse, celle à laquelle l'auteur doit tenir le plus, et que le lecteur jugera la plus originale et la plus remarquable. M. R. y fait l'analyse du Banquet de Xénophon de manière à faire comprendre l'à-propos et la convenance de tous les incidents qui s'y produisent, de toutes les paroles qui y sont prononcées ; il s'efforce de marquer la place et le rang que chaque détail occupe dans l'ensemble de l'ouvrage, de deviner les intentions de l'auteur, de subordonner tous les détails à une idée maîtresse, de montrer enfin que ce petit dialogue est l'œuvre d'un art consommé, aussi attachant par la variété des détails qu'admirable par l'unité de conception. On peut trouver que M. R. a parfois trop de sagacité, trop de finesse et surtout qu'il appuie un peu plus qu'il ne le faudrait : cette longue dissertation philosophique et esthétique me gâte un peu, je l'avoue, l'impression que laisse l'ouvrage d'un laisser-aller si charmant : mais ceci est affaire de goût et d'appréciation personnelle; je rends, d'ailleurs, pleine justice à la pénétration de l'auteur et je crois que l'on peut adopter la plupart de ses jugements et de ses vues. Il y a cependant un point sur lequel je me sépare décidément de lui.

On se souvient d'un incident qui tient une grande place dans ce banquet : les convives conviennent de s'amuser eux-mêmes par un jeu de

société ; chacun dira quel est le bien qu'il est le plus fier de posséder. Cela se fait d'une manière piquante, paradoxale, moitié plaisante, moitié sérieuse. Socrate, qui parle en dernier lieu, se vante de posséder l'art de l'entremetteur (μαστροπεία). Plus tard Socrate fait l'éloge d'Eros, le dieu qui préside en quelque sorte à la fête donnée par le riche Callias au bel Autolycos. Mais Socrate distingue deux Eros, l'un, l'amour sensuel, éhonté, il le condamne et le flétrit ; il exalte, au contraire, l'amour des belles âmes, qui rend meilleur et celui qui en est l'objet et celui qui le ressent. Ce discours de Socrate remplit le chapitre VIII ; il l'emporte sur tous les autres, non seulement par son étendue, mais aussi par le sérieux soutenu du ton (Socrate s'accuse et s'excuse lui-même de ce sérieux au § 41), et par la portée des idées. On y voit, en effet, cette épuration des égarements de la Grèce que l'on pourrait appeler amour socratique, si le grand philosophe, qui en fit une des pièces constitutives de son système, n'y avait à jamais attaché son nom. Tous les lecteurs non prévenus, si on leur demandait quel est le morceau capital du Banquet de Xénophon, désigneraient, je crois, d'un commun accord, ce grand discours de Socrate. M. R. regarde comme le morceau le plus important de tout l'ouvrage la fin du chapitre II, les lignes dans lesquelles Socrate se vante d'être un excellent entremetteur. Ce n'est pas la première fois que M. R. émet cette idée paradoxale ; on la contesta comme de raison, mais il y tient et il la défend avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle lui appartient incontestablement en propre.

Voici ses arguments : le morceau capital doit se trouver dans la partie centrale de l'ouvrage ; or, ce centre, c'est le jeu de société auquel concourent tous les convives, et le point culminant de cette joûte, ce sont les paroles prononcées par Socrate à la fin du quatrième chapitre. On voit que M. R. applique les principes de l'architecture à la structure d'un ouvrage littéraire.

Ce n'est pas tout : M. R. a étudié le Banquet de Platon dont il a donné une édition avec le même soin que celui de Xénophon, et il fait une comparaison approfondie, détaillée, peut-être un peu trop minutieuse, des deux ouvrages. Or il trouve que le chapitre VIII de Xénophon, le discours de Socrate sur l'amour répondent à ce que dit Alcibiade dans la fin du Banquet de Platon. D'un autre côté, les paroles placées dans la bouche de Socrate au quatrième chapitre de Xénophon, trouvent leur parallèle dans le grand discours de Socrate chez Platon. Mais ce dernier discours étant évidemment le morceau capital du dialogue de Platon, il s'en suit qu'il faut en dire autant de la partie correspondante du dialogue de Xénophon. Voilà où l'amour des constructions peut conduire un bon esprit.

Pour la constitution du texte, M. R. s'est servi, comme de raison, de l'édition de K. Schenkl, (Berlin 1866) et des *Xenophontische Studien* du même savant (Vienne, 1876). Cependant il a de nouveau collationné lui-même le manuscrit de notre Bibliothèque nationale, 1643, qu'il es-

time le meilleur de tous, quoi qu'en dise Schenkl. Quelques corrections évidentes ont été introduites dans le texte, comme au ch. VI, § 2 : Ἀλλ' ἀρκεῖ τοῦτο (conjecture de Cobet), pour ἀλλὰ δοκεῖ τοῦτο. Malgré la judicieuse réserve que l'éditeur s'est imposée à cet égard, il est un passage dans lequel je suis tenté de défendre contre lui la leçon des manuscrits. Au commencement du ch. VIII, Socrate exalte les qualités contradictoires d'Éros, le plus ancien des dieux par l'âge et le plus jeune par la figure, καὶ μεγέθει πάντα ἐπέχοντος, ψυχῇ δ'ἀνθρώπου ἱδρυμένου. C'est ainsi que M. R. écrit avec Blomfield pour ἰσουμένου, qu'il déclare inintelligible. Avais-je tort de comprendre cette leçon ? Il me semblait qu'Éros y était représenté comme un dieu qui sait proportionner sa taille à l'âme humaine, se faire petit pour y entrer. Quoiqu'il en soit, ἱδρυμένου ne saurait, je crois, se construire avec un simple datif, sans la préposition ἐν. — Voici, au contraire, un passage que je voudrais corriger. On lit VI, 9 : Τοῖς πᾶσι καλοῖς καὶ τοῖς βελτίστοις εἰκάζω αὐτόν, et on explique τοῖς πᾶσι καλοῖς, « à ceux qui sont beaux aux yeux de tout le monde. » J'aimerais mieux τοῖς παγκάλοις.

Je soumets ces observations à M. Rettig. Son édition du *Banquet* faite avec un soin scrupuleux, entourée d'explications abondantes et instructives, inspirée par une vive admiration de l'auteur, se recommande à tous les amis de Xénophon.

Henri WEIL.

---

160. — **Carl Neumann.** Geschichte Roms wæhrend des Verfalles der Republik, vom Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sulla's Tode, aus seinem Nachlasse herausgegeben von Dr E. GOTHEIN. Breslau, Koebner, 1881, 8° de VI-624 p. 12 mark.

Charles Neumann [1] a été, pendant dix-sept ans (novembre 1863-2 juillet 1880, date de sa mort), un des savants les plus distingués, un des professeurs les plus écoutés de l'Université de Breslau. Il a peu écrit : des articles dans les recueils de Petermann (Neumann était un bon géographe), un travail sur le pays des Scythes et ses rapports avec le monde grec, dont le premier volume a paru en 1855 et qui n'a pas été continué [2]. Neumann se donnait tout entier à l'enseignement, où il excellait ; il a formé des élèves, et en particulier M. Gothein, l'éditeur de ce livre et l'auteur d'études sur l'histoire religieuse du XVe siècle ; il a exercé sur l'Université de Breslau une véritable influence, dont les résultats se feront longtemps sentir.

1. Voyez la longue et intéressante notice que lui a consacré M. Partsch, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, Berlin, t. XVII.

2. *Die Hellenen im Skythenlande, Beitræge zur alten Geographie, Ethnographie*, etc. Vol. I, 8°, Berlin, 1855.

A côté de ses travaux géographiques, Neumann faisait des cours sur l'histoire ancienne et, en particulier, sur l'histoire romaine. Dans chaque semestre, il étudiait une période généralement très courte; par exemple, dans le semestre d'hiver 1869-1870, l'histoire de Rome depuis les Gracques jusqu'à Sylla. C'est ce dernier cours qui forme ce livre : si l'on songe aux dimensions considérables de l'ouvrage et à la correction avec laquelle il est imprimé, on reconnaîtra que Neumann fut vraiment aimé de ses élèves, on applaudira au sentiment qui a inspiré M. G. et ses collègues, on rendra pleine justice au zèle heureux qu'ils ont déployé pour honorer la mémoire de leur maître.

Que M. G. nous permette cependant de croire et de dire, en toute franchise, que la science gagnera moins à la publication de ce livre que la mémoire de Neumann. Certes, les mérites de Neumann, comme historien, sont incontestables. La langue qu'il écrit est parfaite de netteté; les faits sont bien enchaînés et bien racontés; nous avons un tableau aussi complet que possible de l'histoire romaine pendant sa période la plus confuse; les causes de la chute de la république, dont l'étude forme le premier chapitre, sont exposées avec clarté, méthode et jugement. Je ne craindrais pas de comparer ce récit, pour sa richesse et son exactitude, à celui de Lenain de Tillemont, et c'est le plus grand éloge qu'on saurait faire à un historien. Eh bien! malgré tout, il ne semble pas que ce livre puisse être de quelque utilité vraiment scientifique, par la seule raison que les renvois aux textes manquent partout à peu près complètement. On ne saurait, sans doute, en vouloir trop aux éditeurs d'avoir négligé de les chercher et de les indiquer eux-mêmes; ils ont renoncé à une besogne aussi fastidieuse que longue, qui aurait demandé des années et n'aurait pu être faite que par un homme profondément versé dans l'histoire romaine. Cette besogne indispensable n'ayant pas été faite, nous n'avons qu'un répertoire immense, sans indication de sources; nous sommes en présence d'une mine très précieuse, privés des moyens de l'exploiter.

Neumann écrivait ses leçons avec un soin extrême, en arrêtait la forme dans les moindres détails. On le voit bien à la lecture de son livre; il est difficile de songer que ces pages n'étaient point destinées à l'impression. Or, devant ses auditeurs, Neumann négligeait complètement ce qu'il avait écrit. Les cas étaient extrêmement rares, dit son biographe, où, ayant à citer quelques textes, il montait en chaire et consultait ses notes. Le plus souvent, il se promenait devant les bancs de ses élèves, conversant avec eux et répondant à leurs objections. Il en résulte que cet intérêt, cette vie que Neumann mettait dans ses conférences, font presque toujours défaut à ce livre. Le récit se poursuit d'une façon lente et monotone : rien ne réveille l'attention, ne repose l'esprit fatigué. On chercherait en vain quelque citation un peu étendue, quelque chose qui parlerait un peu à l'imagination. Les réflexions sont extrêmement rares, et c'est encore ce qu'il y a de plus fâcheux, car Neumann était un esprit

très clair, très judicieux. Ses considérations sur la portée de la réforme de Sylla, sur les différents « facteurs » de la révolution le montrent suffisamment et font regretter que les idées générales tiennent si peu de place dans son ouvrage. Encore une fois, cela se comprend, cela tient aux vices de la publication même : ce qui nous manque, c'est précisément ce qu'il y avait de meilleur dans les leçons de Neumann, ce qui aurait été pour nous de la plus grande utilité et ce qu'il était impossible de faire entrer dans ce livre.

Néanmoins l'ouvrage ne peut pas être complètement inutile, surtout à ceux qui voudront approfondir cette période de l'histoire romaine. La lecture en sera toujours une excellente préparation, très complète et très solide, de toute étude sérieuse et scientifique, mais ce ne sera jamais qu'une préparation. Malgré les imperfections et les lacunes de ce livre, il faut remercier M. Gothein de ne pas avoir reculé devant la publication.

Camille JULLIAN.

---

161.— F. KLUGE. **Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache.** Fasc. I Strasbourg, Trübner, 1882. 64 pages in-4° (sur deux colonnes). De *aal* à *elf*. Prix du fascicule : 1 mark 50.

M. F. Kluge, déjà connu par quelques travaux estimés sur l'histoire des langues germaniques, s'est proposé de publier un « dictionnaire étymologique de la langue allemande » dont le premier fascicule vient de paraître. Cette œuvre s'adresse tant au public, qui n'a pas l'occasion de se mettre au courant des découvertes des savants, qu'aux savants eux-mêmes, et c'est pour cela que nous nous permettons tout d'abord l'observation suivante. M. K. n'est pas toujours conséquent dans la supposition des « racines » ; ainsi balance-t-il pour *braten* (rôtir) entre *bhrêdh* et *bhrêt*, pour *bringen* (apporter) entre *bhrengh* et *bhrenk*, pour *Bühel* (colline) entre *bhug* et *bhuk*. Il pense pour le mot *Dieb* (voleur) à une racine finissant par la ténue, ce qui ne l'empêche pas de regarder « *dhubh* » comme forme primitive du gothique *dumbs* (sot, sourd, muet), et il s'avise même de séparer *Bug* (courbure) de *biegen* (courber) en faisant de l'un le représentant d'un prototype « *bhăgh* », de l'autre d'une racine « *bhuk* ». Nous avons examiné ailleurs [1] les hypothèses relatives à la forme des racines indo-européennes, d'où sont venues les racines germaniques commençant et finissant par une moyenne, il n'y a donc pas lieu ici d'y revenir ; nous nous contenterons de proposer une étymologie et une seule. Ne pourrait-on admettre une racine *dhup* (slav. *dŭplĭ*, creux) pour expliquer la moyenne finale de dumb- ? Cf. pour la relation des acceptions de ces mots l'allem. *taube Nuss*, noix creuse.

---

1. *D. Verschlusslaute i. Indogerm.*, Graz, 1881.)

Nous espérons que l'auteur saura éviter dans les fascicules qui vont suivre l'inconséquence signalée, qui porte quelque préjudice à son travail. Mais, à en juger par ce fascicule, l'ouvrage de M. K. rendra de très grands services, et l'on ne saurait trop le recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des mots; chaque article est traité avec une brièveté, une concision qui ne laisse pas soupçonner, au premier abord, les longues et patientes recherches auxquelles a dû se livrer M. Kluge; mais, sous cette forme serrée, nette et qui n'est jamais obscure, chaque article renferme tout ce qu'il faut savoir et apprendra beaucoup, non-seulement aux « laïques », mais aux chercheurs mêmes et aux *Fachgenossen;* l'auteur remonte aussi loin qu'on peut aller pour nous donner la forme et la signification du mot; il fait les rapprochements nécessaires avec les langues classiques et indique les liens de parenté du terme allemand avec les autres langues germaniques, les langues romanes, et, le cas échéant, avec le sanscrit et le zend, les langues celtiques ou slaves [1]. Le présent fascicule s'arrête au mot *elf;* sept ou huit autres fascicules suffiront pour que l'ouvrage soit complet; en tout cas, la publication en son entier ne coûtera que 12 marks ou 15 francs; ce prix assez modique contribuera à répandre un ouvrage que recommande déjà la science profonde et sagace de son auteur.

J. Kirste.

---

162.— **Théâtre choisi de J. de Rotrou,** avec une étude par L. de Ronchaud. Portrait gravé à l'eau-forte par Lalauze. Paris. Librairie des bibliophiles. Deux volumes in-8°, LV et 248 p., 260 p. Prix des deux volumes : 15 francs.

Cette édition du *théâtre choisi* de Rotrou sera favorablement accueil-

---

1. Une revue allemande a fort bien caractérisé ce mérite de M. Kluge par les mots « élégante brièveté » *(elegante Kürze)*. Voici, au reste, deux articles de ce fascicule; celui qui le commence et celui qui le termine, l'art. *aal* et l'art. *elf.* — Aal, m. aus gleichbedeut. mhd. ahd. *âl* m.; gemeingerm. Benennung, got. **êls* voraussetzend; vgl. anord. *áll*, angls. *æl*, engl. *eel*, ndl. *aal*, asæchs. *âl. Urverwandtschaft mit dem gleichbedeutenden lat. *anguilla*, wozu gr. ἔγχελυς gezogen wird, ist unmœglich, weil die Laute der german. Worte zu sehr davon abweichen; selbst aus **angla* — kœnnte kein ahd. *âl* oder angls. *æl* hergeleitet werden. Auch giebt es keine Benennungen von Fischarten, die das germ. mit dem gr. lat. als Erbgut gemein hætte, s. Fisch. — Elf, Num. aus gleichbedeut. mhd. *eilf, eilif, einlif*, ahd. *einlif*, gemeingerm. Bezeichnung für « elf », vgl. asæchs. *élleban* (für *én-liban*), angls. *andleofan, endleofan*, (für *ánleofan*), engl. *eleven*, anord. *ellifu*, got. *ainlif* : zusammensetzung aus got. *ains*, hd. *ein* und dem Element — *lif* in zwœlf, got. *twalif*. Von den aussergerm. Sprachen besitzt nur das Lit. eine entsprechende Bildung, vgl. lit. *vênolika* « elf » *twilika* « zwœlf »; das *f* des deutschen Wortes ist Verschiebung aus *k* wie in Wolf (λύκος). Die Bedeutung des zweiten Kompositionselementes, das im Germ. und Lit. nur in den Zahlen *elf* und *zwœlf* begegnet, ist unsicher; man deutet die dem Lit. und Germ. zu Grunde liegende Zusammensetzung aus der idg. Wz. *lik* « übrig sein » (s. leihen) oder aus der idg. Wz. *lip* (s. bleiben) und fasst *elf* als « eins darüber ».

lie du public [1]. Quoique l'édition complète, donnée en cinq volumes par Viollet le Duc (1820-1822), ne soit pas devenue rare et se vende encore à un prix raisonnable, les deux volumes que publie, avec son soin ordinaire, la Librairie des Bibliophiles, rendront service et à Rotrou, qui ne mérite pas de tomber entièrement dans l'oubli, et aux lettrés qui ne veulent pas affronter la grande édition de Viollet-le-Duc. L'étude de M. de Ronchaud est intéressante; on y remarque surtout les comparaisons qu'a faites le préfacier entre Rotrou, Molière et Racine. Mais peut-être M. de R. est-il trop sévère pour certaines pièces de Rotrou; si « bizarres » et si « compliquées » qu'elles soient, il en est, même *Diane*, même *les Occasions perdues,* dont la lecture n'est pas si « ennuyeuse » et si « fade » que le déclare le critique. Pourquoi ne fait-il que mentionner dans une note sèche le *Cosroès* (p. LI)? M. de R. ne veut pas, dit-il, abuser des analyses; ne se serait-il pas fatigué à la fin de son travail, et *Cosroès* ne méritait-il pas autant de lignes que l'*Hercule mourant?* A quoi bon parler, des « fortes beautés » de cette pièce (p. II) pour la laisser ensuite de côté? Enfin, qui nous dit, comme l'affirme hardiment M. de R. que Rotrou, s'il eût vécu jusqu'à quatre-vingts ans comme Corneille, n'eût pas eu les « retours généreux » de l'auteur de *Nicomède* et de *Sertorius?* (p. III). Le génie du poète, écrit M. de R., a été fécond de bonne heure et s'est un peu alangui par sa facilité même; cela est bientôt dit; mais *Saint-Genest*, *Venceslas* et *Cosroès,* les dernières œuvres de Rotrou, sont précisément ses meilleures et prouvent que son talent dramatique croissait en vigueur avec les années. Il est regrettable que M. de R. n'ait pas connu à temps les études de M. Léonce Person [2]; il est vrai, on ne doit pas trop lui en vouloir d'ignorer que le *Saint-Genest* est une imitation du *Fingido Verdadero* de Lope de Vega; ce fait est également ignoré de Sainte-Beuve, de M. Jarry, etc. Mais pourquoi dire (p. XXVIII) que Rotrou eut trois enfants, un fils et deux filles, lorsque l'*Analyse des archives communales de la ville de Dreux,* publiée en 1875 par M. Lucien Merlet, archiviste du département d'Eure-et-Loir, atteste que le poète a eu, non pas trois, mais quatre enfants? Que signifie la note suivante (p. XXVII, à propos du buste de Caffieri) : « Il s'agit de peintures prêtées par la famille à l'artiste sur la demande des comédiens français et par l'intermédiaire de M. Michel de Rotrou, maire de Montreuil en 1779 »? M. R. a mal lu l'article du *Dictionnaire critique* de Jal; M. Michel de Rotrou, ancien maire de Montreuil, chevalier de la Légion d'honneur, est né en 1797 (de là la confusion avec 1779); il est encore vivant; il a deux fils, dont l'un a été et dont l'autre est en ce moment officier de marine; il descend en ligne

1. Elle fait partie de la collection des *Petits classiques* qui comprend déjà les *Contes de Boufflers*, les *Lettres de Voiture* et les *Œuvres choisies de Saint-Evremond;* l'éditeur annonce, pour paraître bientôt, les *Œuvres choisies de Fontenelle.*

2. *Notes critiques et biographiques sur Rotrou.* Cerf. Ces *Notes,* qu'on ne trouvera pas dans le commerce, ont été reproduites par M. Person à la suite d'un livre qu'il vient de publier sur *Venceslas.*

directe de Pierre Rotrou de Saudreville, frère du poète ; il est donc plus rapproché de l'auteur du *Venceslas* et de *Saint-Genest* que Mlle Léontine Lelièvre-Rotrou, que M. de R. cite dans une note de la page III comme la seule personne qui représente aujourd'hui la famille de Rotrou (voir Person, *Notes critiques*, etc). Une faute plus grave, c'est de dire (note, p. VI-VI) que le sujet du *Menteur* est pris de la *Sospechosa Verdad* de Lope de Vega ; comme on peut s'en convaincre en lisant l'*Examen* du *Menteur* et la notice de l'édition Regnier, la pièce espagnole mentionnée par M. de R. est de Ruiz de Alarcon [1]. Néanmoins, il y a dans la notice de M. de R. de bonnes analyses accompagnées de citations heureusement choisies, et des jugements qui témoignent d'un goût sûr et fin. Quoiqu'il n'ait pu profiter du travail de M. Person, M. de R. ne croit pas aux anecdotes légendaires, comme celle des fagots où le poète jetait son argent et qui étaient, dit-il spirituellement, sa caisse d'épargne ; il n'admet pas que Rotrou fut sur le point d'être arrêté pour dettes au moment de la représentation du *Venceslas;* il doute que Rotrou ait senti son génie, à l'âge de quinze ans, en lisant Sophocle. La préface de M. de R. est d'ailleurs écrite avec beaucoup d'agrément et de verve. Nous allions oublier de citer les pièces de Rotrou que M. de R. admet dans son édition ; elles sont au nombre de six ; dans le premier volume, *Hercule mourant, Antigone, Le véritable Saint-Genest ;* dans le second, *Dom Bernard de Cabrere, Venceslas* et *Cosroès*. Six pièces, c'est peu, et l'on pourrait chicaner encore l'éditeur sur le choix qu'il a fait ; on regrettera au moins de ne pas trouver dans ce recueil si élégamment édité la charmante comédie de la *Sœur* et ces *Sosies* qui ont fourni à Molière tant de détails heureux et que M. de Ronchaud regarde comme une « très bonne comédie, pleine de traits excellents » (p. XXX » [2]).

A. C.

---

163. — **L'abbé Galiani.** Correspondance avec Mme d'Epinay, Mme Necker, Mme Geoffrin, Diderot, Grimm, d'Alembert, de Sartine, d'Holbach, etc. Nouvelle édition, ornée d'un portrait de Galiani, entièrement rétablie d'après les textes originaux, augmentée de tous les passages supprimés et d'un grand nombre de lettres inédites, avec une étude sur la vie et les œuvres de Galiani, par Lucien Perey et Gaston Maugras. Paris, C. Lévy, 1881, 2 vol. in-8º de LXXIV-543 p. et de 681 p. **Lettres de l'abbé Galiani à Mme d'Epinay, Voltaire, Diderot,** etc., etc., publiées d'après les éditions originales, augmentées des variantes, de nombreuses notes et d'un index, avec notice biographique, par Eugène Asse. Paris, Charpentier, 1881, 2 vol. in-18 de VI-422 p. et LXX-422 p. (La notice, brochée en tête du tome II, doit être reliée en tête du tome Ier).

La correspondance française de l'abbé Galiani a eu deux fois en ce

---

1. P. LI « Rotrou était à Paris, » dit M. de R., lorsque l'épidémie, dont il devait être victime, éclata à Dreux ; M. Person a prouvé que Rotrou était à Dreux, lorsque se déclara la maladie.

2. On nous dit que ces deux pièces se trouveront dans l'édition que M. Félix Hémon, l'auteur de l'*Eloge de Rotrou* récemment couronné par l'Académie, doit bientôt publier chez Laplace et Sanchez.

siècle une fortune singulière. Révélée au public en 1818 par les éditions simultanées, et toutes deux fort médiocres, de Barbier et de Serieys, elle a sollicité, en 1881, la curiosité d'érudits qui ont travaillé à l'insu les uns des autres et dont les publications n'ont ni les mêmes qualités, ni les mêmes défauts. N'est-il pas curieux que Galiani ait attendu plus de soixante ans un honneur dont il était assurément plus digne que bien d'autres épistolaires? Les imperfections choquantes des textes de 1818 éveillaient, en 1850, la sagacité toujours aiguisée de Sainte-Beuve : « Ces deux éditions, disait-il [1], sont également défectueuses au point de compromettre l'agrément de la lecture. On ne saurait imaginer les inexactitudes de mots, les altérations de sens, les inepties, pour tout dire, qui se sont glissées dans le texte de l'une et de l'autre; il serait difficile de les distinguer à cet égard ». Vers le même temps, MM. E. et J. de Goncourt réclamaient une édition plus complète et ajoutaient qu'après ce nouveau travail il y aurait « un remaniement dans l'ordre des épistolaires français et peut-être un changement de rang dans les premiers rangs [2]. » Cet appel ne devait être entendu qu'après un nouvel intervalle de trente ans.

M. Perey et Maugras ont consacré plusieurs années à copier et à collationner, soit les lettres de l'abbé qu'ils avaient achetées en suivant assidûment les ventes, soit celles que les amateurs leur ont permis de collationner sur les autographes; M. P. a obtenu non sans peine, et grâce au concours de M. A. Geffroy, la communication de la correspondance diplomatique de Galiani avec son ministre Tanucci; les publications récentes dont l'abbé a été l'objet de la part de ses compatriotes ont été mises à profit et des documents inconnus, tels que le *Journal*, encore inédit, d'un voyage en Italie par M^me^ Necker de Saussure, ont fourni un contingent notable de faits, de traits et d'anecdotes. Le principal résultat de ces efforts est la réunion de trente lettres inédites ou non recueillies, dont treize au numismate Joseph Pellerin (les originaux forment à la Bibliothèque nationale le nº 1074 des nouvelles acquisitions françaises); quatre à d'Alembert, dont trois déjà publiées par Ch. Pougens dans les *Œuvres posthumes* de d'Alembert (An VII, 1799, 2 vol. in-18, tome I, pp. 404-414), et qui ne méritaient pas, par ce fait, l'épithète d'*inédites* [3]; les autres ont été signalées ou communiquées par

---

1. *Causeries du lundi*, t. II, p. 440. Voir aussi une note sur Galiani à propos du choix publié en 1866 par M. Paul Ristelhuber (*Causeries*, tome VIII, p. 545). Sainte-Beuve rappelle, à ce propos, que la *Revue critique* du 6 octobre 1865 avait dit un mot de ces *Contes, lettres et pensées*.

2. *L'Eclair*, journal (1852) nos 6 et 7. Ces deux articles n'ont point été réimprimés.

3. La lettre du 25 septembre 1775, dont l'original appartient actuellement à M. Minoret, a été publiée aussi comme inédite dans *l'Amateur d'autographes* de 1865, p. 325, avec d'assez nombreuses fautes de lecture qui ont été rectifiées par MM. Perey et Maugras. La seule lettre à d'Alembert, qui fût véritablement inédite (collection Dubrunfaut), se trouve reproduite deux fois, p. XLVII de l'introduction et tome II, p. 645.

Mme la comtesse d'Haussonville, M. le marquis de Flers, M. Minoret, M. le comte A. de Gobineau, M. Rieu, du British Museum, M. J. Grot, de Saint-Pétersbourg, MM. Puttick et Simpson, libraires à Londres, et M. Etienne Charavay. M. Dubrunfaut avait, en outre, permis à MM. P. et M. de conférer sur les autographes toutes les lettres de l'année 1771 qu'il avait acquises dans la vente du 2 février 1874. Enfin les éditeurs ont eut le bonheur de se procurer trois lettres adressées à Galiani par Diderot, par Grimm et par la reine Caroline (celle-ci a été retrouvée aux archives du Palais-Royal de Naples par M. A. Geffroy); ils ont, en outre, reproduit douze lettres de Mme d'Epinay à l'abbé, insérées par MM. Brunet et Parison à la fin des *Mémoires* mis au jour en 1818; Barbier n'en avait publié que quatre et Serieys aucune.

M. Asse a procédé tout autrement. Il ne semble pas s'être douté que les originaux mêmes de toute la correspondance de Galiani avec Mme d'Epinay, sans parler d'un certain nombre d'autres autographes, ont passé à diverses époques chez MM. Charavay. Après avoir comparé entre elles les éditions Barbier et Serieys, « nous arrivâmes, dit-il (Avertissement, p. III), à la conviction que si le véritable texte de Galiani n'existait pas plus dans l'une que dans l'autre prises séparément, il pouvait être établi, par leur minutieuse confrontation, et que ce qui manquait dans l'une pouvait être retrouvé dans l'autre ». De ce que Barbier reproche à Serieys d'avoir négligé parmi les suppressions nécessaires, « celles qui étaient impérieusement commandées par le bon goût et le respect pour les mœurs », M. A. conclut que le texte de Serieys est préférable, puisque les scrupules de son concurrent sont inconciliables « avec la fidélité rigoureuse qui est le premier devoir — c'est du moins ainsi qu'on le comprend aujourd'hui — d'un éditeur ». M. A. va plus loin, il accepte pour valable la défense de Serieys qui, soucieux de justifier l'authenticité des copies dont il s'était servi, prétendait les tenir de Mme R..., fille de Lecourt de Villière, secrétaire de Grimm; celui-ci les lui aurait confiées en quittant la France. J'ignore si cette explication parut suffisante aux lecteurs de 1818, mais puisque M. A. fait à la nouvelle édition de la *Correspondance littéraire* l'honneur de la citer presque à chaque page, il a certainement jeté les yeux sur le *Mémoire* où Grimm célèbre les bienfaits de Catherine et il y aura vu que, menacé dans sa liberté et peut-être dans sa vie, par les dénonciations de la section du Mont-Blanc, il quitta brusquement Paris en février 1793, n'emportant que les lettres de l'impératrice [1]. Bientôt après sa maison fut mise au pillage et sa bibliothèque transportée au dépôt littéraire de la rue Saint-Marc. Les « paperasses », selon l'expression de D. Poirier, y formaient à elles seules trente-quatre paquets et les lettres de Galiani y devaient tenir leur place, ainsi que les manuscrits et les papiers personnels de Mme d'Epinay. Or, Serieys était, à cette époque, conservateur du dépôt littéraire de la rue de

1. Cf. *Corr. litt.*, tome I, pp. 41-46, et tome XVI, p. 552

Lille et il lui fut sans doute aisé de se procurer la copie de cette correspondance, comme il se procura celle des lettres du P. Pacciaudi à Caylus et du président de Brosses qu'il édita en 1799 et en 1802. Dans sa *Lettre de l'éditeur de la correspondance complète de l'abbé Galiani à l'éditeur de cette correspondance incomplète* [1], il accuse Barbier d'avoir *supprimé* vingt-neuf lettres ; le terme n'est pas tout à fait exact et pour cause : s'il avait pu, en effet, retrouver seize lettres à Mme de Belzunce, fille de Mme d'Epinay (Barbier n'en a donné que deux), dont l'authenticité paraît incontestable, il y avait ajouté une lettre à Caraccioli qui nous inspire quelques doutes par la complaisance avec laquelle Galiani reproduit les éloges que Voltaire avait donnés aux *Dialogues sur les blés* (MM. P. et M. l'ont reproduite en y joignant un fragment de Caraccioli lui-même dont ils ne font pas connaître la provenance) ; une lettre à Mgr Sanseverino, archevêque de Palerme, dont MM. P. et M. n'ont pas tenu plus de compte que d'une lettre à l'abbé Le Batteux, toute relative à Horace, mais où Galiani attaque sans motif les ennemis de Voltaire et l'orthographe de celui-ci ; une à Mme d'Epinay (14 novembre 1772), connue sous le nom de *lettre aux p...* (mutilée par MM. P. et M.) ; deux à Mme Du Boccage que Serieys dit tenir de Mme de Beauharnais, mais qu'il a dû compléter à sa manière (ainsi que le remarquent MM. P. et M.) ; une à d'Alembert (28 novembre 1777), qui provoque de leur part la même observation ; enfin quatre lettres à Voltaire, à Marmontel, à Raynal et à Thomas, rejetées avec raison par ces mêmes éditeurs : « La moindre connaissance du style de Galiani, disent-ils, prouve que ce sont là d'audacieux pastiches. D'abord les sujets de ces lettres sont tous empruntés à un fait ou à une anecdote tirés de la biographie de Diodati ou des mémoires du temps... Ensuite, aux lettres authentiques de Galiani l'éditeur ne met pas une seule note explicative ; au contraire, il les prodigue à chaque page lorsque la lettre est de sa composition et, pour donner encore plus de vraisemblance à sa supercherie, il feint soit une erreur de date, soit une erreur de fait et il s'empresse de mettre une note pour expliquer que l'abbé s'est trompé. Enfin, le ton qui règne dans ces lettres ne peut laisser le moindre doute sur leur auteur. Autant Galiani est aimable et poli, autant Serieys se montre grossier et trivial ; en particulier la lettre à Raynal n'est qu'un tissu d'injures. »

M. A. s'est montré moins difficile ; il accueille toutes ces pages supposées ou adultérées, sans émettre la moindre réserve ; il intervertit les rôles lorsqu'il reproche à l'édition Barbier « des fautes évidentes de lecture qui ne sont pas dans l'édition Serieys » ; il se plaît même à repro-

1. Par M. C. de St M... (pseudonyme adopté par Serieys à cette occasion), Paris, J.-G. Dentu, imp. libr. 1818, in-8, 16 pp. Ce pamphlet, dont ne parlent point les nouveaux éditeurs, était distribué aux acheteurs de l'édition Dentu ; on le trouve souvent dans les ex. anciennement reliés. P. 13, Serieys y annonce la prochaine publication de la correspondance de l'abbé Conti « avec une dame aussi célèbre que Mme d'Epinay. » Ce projet n'a pas eu de suite.

duire comme des variantes des bévues que signalait en 1819 une note anonyme du *Journal des savants*, communiquée sans doute doute par Barbier à Daunou [1] : *d'Albant* pour *d'Albaret*, *Père* pour *Peȥay*, *Sgnarra* pour *Ignarra*, et celle-ci, plus surprenante que les autres : « Si je voulais me venger, écrit Galiani dans sa première lettre connue à Mme d'Epinay (Paris, 2 février 1765), je vous retrancherais les *dations* des oranges de Malte »; MM. P. et M. ont lu et bien lu *rations*, mais M. A., par respect pour le texte de Serieys, n'a pas osé faire une correction aussi élémentaire!

Bien que déshonorée par de telles inadvertances et d'aussi méprisables subterfuges, l'édition Serieys avait sur celle de Barbier l'avantage d'offrir un texte plus exact en ce qui touche non seulement les italianismes, mais encore les passages libres ou irrévérencieux. Il est fâcheux que MM. P. et M. aient obéi à des scrupules très discutables en pareil cas; lorsqu'ils se flattent d'avoir rétabli « les passages supprimés », on pourrait leur répondre : « Beaucoup, soit, mais pas tous ». Il est assez scabreux, je le sais bien, de réclamer la restitution des polissonneries qui choquent à juste titre, mais sur cette question d'intégrité, il ne me semble pas qu'il puisse y avoir ici divergence d'opinions; l'éditeur ne doit jamais oublier qu'il est avant tout le très humble serviteur de l'auteur qu'il réimprime et il est tenu de ne point biffer ce qu'il n'oserait écrire lui-même.

Toute cette question fort complexe de l'établissement du texte de Galiani méritait d'être étudiée, et les lecteurs de la *Revue critique* me pardonneront sans doute de m'y être arrêté un peu longuement. Il fallait bien suppléer à la brièveté ou même à l'absence d'indications qu'on était en droit d'exiger des nouveaux éditeurs. Il me reste à présenter quelques observations sur leurs commentaires : celui de MM. P. et M. a surtout été écrit en vue des gens du monde à qui l'on veut épargner la moindre recherche; celui de M. A. décèle sa parfaite connaissance des hommes et des choses du XVIIIe siècle, et il y a fort à apprendre dans ses excellentes notules généalogiques, biographiques et bibliographiques.

17 juillet 1769 (édition A, t. I, p. 3). Cette lettre a été insérée dans la *Correspondance littéraire* (janvier 1771) par Grimm, qui promettait de la faire suivre d'autres pour remplacer celles de Voltaire à Damilaville (mort en 1768 et non en 1778, comme un lapsus typographique le fait dire à M. Asse). « Il résulte de là, ajoute-t-il, que l'on pourrait espérer trouver dans les archives de Gotha et ailleurs des copies des lettres de Galiani adressées par Grimm à la suite des siennes ». Je suis en mesure d'affirmer à M. A. que ces lettres n'existent point, du moins à Gotha, non plus que celle dont Galiani paraît si fier : « Le duc de Saxe

1. Le *Journal des savants* a successivement annoncé l'édition Barbier (juin 1818, p. 377), signalé les balourdises de la publication concurrente (septembre 1818, p. 569) et donné un article de Daunou, fort sévère dans ses conclusions sur le caractère de Galiani (janvier 1819, p. 16) ; les nouveaux éditeurs ont passé sous silence ces trois articles, dignes cependant d'attirer leur attention.

Gotha, écrit-il le 23 avril 1774, a reçu de moi une réponse fort drôle : si j'avais un copiste français, je vous enverrais l'une et l'autre. » M. le D[r] Pertsch a bien voulu faire à cet égard des recherches restées absolument infructueuses.

4 août 1770 (éd. A, p. 117, note 1). Gabriel-François Coyer était abbé et non religieux ; il n'a donc pas droit au qualificatif de *Père*.

13 décembre 1770 (éd. A., p. 179). M. A. a corrigé dans l'Appendice de son second volume une note inexacte sur les *Annonces, Affiches et avis divers,* connus sous le nom de *Journal des provinces,* mais il ne dit pas que l'« extrait », attribué par Galiani à d'Alembert, a paru dans le n° 46 (14 novembre 1770); le 21 août 1771, il est également fait allusion aux *Dialogues sur les blés* et à leur auteur, à propos de la *Méthode pour recueillir les grains* de Ducarne de Blangy.

9 mars 1771 (éd. A., p. 216). M. A. suppose à tort que le *Sermon* prononcé par Grimm dans la « synagogue » d'Holbach a été mal classé par les éditeurs de la *Correspondance littéraire*. Ce sermon figure bien à la date de janvier 1770 dans le manuscrit et il n'a pu, en effet, être composé qu'à la fin de 1769, au retour du voyage de cinq mois que Grimm fit en Allemagne. M[me] d'Epinay n'en avait envoyé copie à Galiani que beaucoup plus tard, et cela n'a rien de surprenant, quand on songe à la lenteur des communications à cette époque.

19 octobre 1771. M[me] d'Epinay à Galiani (éd. P. et M., t. I, p. 457; éd. A., t. I, p. 283). Dans l'édition P. et M., il faut lire *Gilabeldé* et non *Gisabeldi*. Tout le passage commençant par : « Feu M. l'abbé de Bragelongne, » jusqu'à : « Il est impossible qu'un rêve philosophique et métaphysique ne le soit pas [obscur] » se retrouve, sauf deux ou trois variantes, dans les *Œuvres complètes* de Diderot, t. IX, p. 464. M[me] dEpinay, qui a soin de dire : « Je tiens ce conte de Diderot, » recopiait sans doute le manuscrit qu'elle avait sous les yeux et qui était destiné à la *Correspondance littéraire* rédigée par elle et par le philosophe pendant le voyage de Grimm en Angleterre [1]. M. A. dit avoir cherché inutilement les *Eléments du système général du monde* par M. de Lazniez (Diderot l'appelle Lasnière). Je confesse qu'après de nombreuses investigations je n'ai pas été plus heureux, mais je serais tenté de croire que Diderot, assez coutumier du fait, a estropié le nom de l'auteur ou le titre du livre et peut-être tous les deux.

13 juin 1772 (éd. A., p. 350). La note citée par M. A. n'est point de l'auteur de cet article, mais de M. Taschereau. Je n'ai pas eu l'honneur de connaître M. Hippolyte de La Porte, mort le 29 février 1852.

---

1. On peut faire la même observation au sujet de la *Lettre de M. Raphaël le jeune* dont parle M[me] d'Epinay dans sa lettre du 5 octobre 1771; l'extrait qu'elle en donne figure à peu près textuellement dans les *Œuvres complètes* de Diderot, t. XVII, p. 500, et dans la *Correspondance littéraire*, t. IX, p. 376; mais il est impossible de déterminer qui des deux auteurs a fourni le canevas.

22 novembre 1772 (éd. P. et M., t. II, p. 139). La note sur le dessinateur Huber est insuffisante. Grimm a maintes fois parlé de lui en termes qui font vivement regretter la dispersion de ces fameuses découpures. Quant aux tableaux « assez mauvais » dont parle la baronne d'Oberkirch dans ses *Mémoires*, ceux qui ont vu en 1878 le petit portrait à l'huile de Voltaire (appartenant à M. d'Haussonville) ne seront pas tentés de ratifier ce jugement : c'est une peinture délicate, sobre et ferme qui rappelle presque l'école de Clouet. M. Desnoiresterres a publié en fac-similé dans l'*Iconographie voltairienne* un dessin très large et très vigoureux d'un autre portrait, dessin faisant partie de la collection de M. le comte Berolingein, à Spire.

12 décembre 1772 (éd. P. et M., t. II, p. 150; éd. A., t. I, p. 398). A propos d'une des épitaphes de Piron, dont Galiani remercie Mme d'Epinay, MM. P. et M. citent celle qui commence par :

J'achève ici-bas ma route;
C'est un vrai casse-cou, etc.

M. A. paraît avoir mieux choisi en indiquant celle-ci qui est beaucoup plus célèbre :

Ci-gît... Qui? Quoi? Ma foi, personne, rien;
Un qui, vivant, ne fut ni valet ni maître, etc.

23 janvier 1773 (éd. P. et M., t. II, p. 161; éd. A., t. II, p. 11, note 2). Aufresne n'est pas mort *vers 1806*, mais le 4 juillet 1804, à Saint-Pétersbourg (Cf. A. de Montet, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*. Lausanne, G. Bridel, 1877, 2 vol. in-8). Même lettre. *L'Honnête criminel* de Fenouillot de Falbaire ne fut pas seulement joué en province, il fut représenté en 1778 sur le théâtre de Versailles, par ordre de la reine, alors qu'il était officiellement interdit à la Comédie-Française : singulière contradiction, dont *la Partie de chasse de Henri IV* de Collé offre un autre exemple.

19 juin 1773 (éd. P. et M., t. II, p. 216; éd. A., t. II, p. 63). MM. P. et M. ne donnent aucun renseignement sur le portrait du marquis de Croismare reçu par Galiani; M. A. suppose qu'il n'existe pas à la Bibliothèque nationale. Il figure, au cabinet des Estampes, dans l'œuvre de Cochin. C'est un médaillon de profil à gauche, gravé par Halm, avec cette inscription : *M. A. N. de Croismare, marquis de Lasson*, et cette devise : *Nil dixit, nil egit ut alter, tamen omnia recte*, devise que l'on peut, sans trop de présomption, attribuer à Grimm, puisqu'il termine ainsi le portrait du marquis publié pour la première fois dans la nouvelle édition : « On peut écrire sur sa tombe qu'il n'a jamais rien fait ni rien dit comme un autre et qu'il a cependant toujours fait et dit au mieux. » (Cf. tome X, p. 50.)

9 juin 1781 (éd. P. et M., t. II, p. 619). MM. P. et M. ont fait deux personnages de Daudet de Jossan, l'auteur, selon Meister, ou le réviseur, selon Barbier, de la *Lettre de M. le marquis de Caraccioli à M. d'Alembert* (contre Necker). La note de M. A. est plus exacte (t. II, p. 369)

sans être complète : cette lettre, attribuée à Beaumarchais par Métra et Bachaumont, a été réimprimée en 1828 par M. de Châteaugiron dans les *Mélanges* de la Société des bibliophiles français et tirée à part.

M. A. a terminé son travail par un très bon index alphabétique; MM. P. et M. ont cru remplacer cet indispensable complément par des sommaires qui sont loin de rendre le même service. M. Asse a fait figurer en appendice les deux *Mémoires* à Sartine sur les *monts de piété ou lombards,* et sur les *entrepôts de blé de Sicile,* le *Dialogue sur les femmes* et la *Dissertation sur le chœur et la musique des anciens.* MM. Perey et Maugras n'ont reproduit que la première et la troisième de ces quatre pièces, mais ils promettent de publier les deux autres avec la *Correspondance diplomatique inédite* et les *Commentaires sur Horace,* dont ils possèdent le texte complet. Souhaitons qu'ils parviennent à recouvrer toutes les lettres adressées à Galiani par ses amis de France : ce jour-là seulement ils pourront considérer leur tâche comme accomplie.

Maurice TOURNEUX.

---

164. — **Von Land und Leuten, Bilder und Geschichten aus dem Herzogtum Oldenburg,** von Ludwig STRACKERJAN. Oldenburg, Schulze. in-8°, XVIII et 169 p.

**Chronik des alten Theaters in Oldenburg (1833 bis 1881),** Festschrift zu der Eröffnung des neuerbauten Theaters am 8 October 1881 von Freiherr R. von DALWIGK. Oldenburg, Schulze. in-8°, IV et 230 p.

Le premier de ces deux ouvrages, dont le titre peut être traduit ainsi « *Le pays et les gens d'Oldenbourg* », renferme d'agréables récits contés avec humour par feu Louis Strackerjan et relatifs aux mœurs du pays d'Oldenbourg; on y trouvera de curieux détails sur la superstition des paysans, sur les légendes oldenbourgeoises, sur les devises et sentences gravées sur les maisons, et sur ce qu'en Allemagne on nomme la *Culturgeschichte ;* un des articles les plus attachants du recueil est consacré aux présages et aux pressentiments (*Vorspuk*); nous donnons en note les titres des morceaux qui composent le volume [1].

Le théâtre d'Oldenbourg est un des théâtres de l'Allemagne qui méritent une étude spéciale ; dans ces cinquante dernières années et surtout

---

1. *Erinnerung aus der Marsch. — Hünensteine im Oldenburgischen. — Die Kirchhofslinde zu Oldenburg. — Eine Pastorei im Jahre 1700. — Das Regenkleid, eine Geschichte aus dem Jahre 1708. — Die Lehre vom Essen im plattdeutschen Sprichwort. — Haussprüche im Oldenburgischen. — Strafrecht vor zwei hundert Jahren. — Edo Wimeken der aeltere, ein Geschichtsbild aus den friesischen Marschen. — Wie ist der Vorspuk zu erklæren? — Die Ochoter Lünse. — Eine Herbstdeichschau. — Wetterstimmungen. — Die ræumliche Entwickelung der Stadt Oldenburg vor und nach dem Freibriefe von 1345. — Wie's der alte Lüning gemacht hat. — Die Zeitung an der Drehorgel. — Die Thorsperre in Oldenburg.*

dans la période de 1830 à 1850, il s'est acquis des titres à l'estime des lettrés ; il a eu le souci du grand art, il n'a représenté relativement que très peu de pièces vulgaires et banales, il a joué pour la première fois l'*Uriel Acosta* de Gutzkow, etc. M. de Dalwigk raconte l'histoire du théâtre d'Oldenbourg avec beaucoup de détail ; il suit l'ordre chronologique ; aussi, son récit a l'allure et la monotonie d'une chronique locale. Mais on sent qu'il est homme de goût et qu'il connaît bien les choses du théâtre ; ses observations sur l'influence des grands mouvements littéraires, sur le rôle des personnages remarquables qui furent attachés au théâtre d'Oldenbourg, comme Adolphe Stahr, Julius Mosen (nommé « dramaturge » en 1844), Palleske, sont intéressantes [1].

C.

---

# CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La collection des *Deutsche Litteraturdenkmale* ou écrits allemands du XVIIIe siècle, que publient les frères Henninger, de Heilbronn, et que dirige M. Seuffert, de Würzbourg, vient de s'augmenter d'un volume nouveau, l'*Hermann*, de Wieland. Sous presse sont les *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, de l'année 1772, plus tard paraîtront : de Bodmer, *Charakter der deutschen Geschichte* ; de Brentano, *Gustav Wasa* ; de Frédéric II, *De la littérature allemande* ; de Hagedorn, *Versuch einiger Gedichte* ; de Klinger et Sarasin, *Plimplamplasko* ; de Klopstock, le *Messias* de 1748 et le recueil de 1771, *Oden und Elegien* ; de Moritz, *Anton Reiser* ; de Schiller, les *Ræuber* de 1781 et le *Musenalmanach* ; de A. W. Schlegel, *Ueber Litteratur, Kunst und Geist des Zeitalters* ; de J. Elie Schlegel, *Dramaturgische Schriften* ; de Thümmel, *Wilhelmine* ; de Wagner, *die Kindermœrderinn* ; de Wieland, *Erzæhlungen, Musarion, Oberon* ; de Winckelmann, *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke, Sendschreiben über die Gedanken, Erlæuterung der Gedanken* ; ajoutons-y le recueil de Herder, *von deutscher Art und Kunst*.

ANGLETERRE. — Quoique Thackeray ait désiré qu'on ne fît jamais sa biographie, M. R.-H. Shepherd prépare, en deux volumes, un ouvrage sur l'auteur de « Pendennis » et de « Vanity Fair, » sous le titre *The life, letters and uncollected writings in prose and verse of W. Makepeace Trackeray*. On voit, par le titre du livre, que la publication de M. Shepherd renfermera, outre la vie du célèbre romancier, ses lettres et ses écrits inédits.

— La collection des Oriental series de Trübner s'accroîtra bientôt d'un volume nouveau, la *Metrical Translation of Manu*, de M. Burnell, qui devait paraître d'abord dans la collection des « sacred books of the East. »

— M. Alois Brandl prépare un livre sur *Coleridge*.

BELGIQUE. — Dans une séance de la Société d'entomologie (1er juillet), un des mem-

---

1. On remarquera, p. 9, le prologue qui fut dit le 15 août 1812 en l'honneur de Napoléon Ier au théâtre d'Oldenbourg : « laissez-le, ô dieux, affermir et achever notre bonheur... vois, son peuple fidèle loue en lui le sage, le héros et le père, et son trône repose sur des pieds de diamant. » — P. 50, lire *Lauzanne* et non « Lauranne ». — Le nom du célèbre dramaturge et romancier est *Freytag* et non Freitag.

bres, M. Van Segvelt, a parlé de la récente publication de M. MASPERO, *La trouvaille de Deir-el-Bahari*, où il avait trouvé un fait intéressant la science entomologique. Un cercueil renfermait la momie d'Amenhotep I, enveloppée, selon l'usage de l'époque thébaine, des pieds à la tête, de guirlandes de fleurs rouges, jaunes et bleues; au moment de l'enterrement, une guêpe, attirée par les fleurs, entra dans le cercueil; elle s'y est conservée intacte et nous fournit l'exemple, probablement unique, d'une momie de guêpe; sa mort remonte à 3,550 ans, et c'est le seul insecte d'une si haute antiquité ayant date certaine.

— *Le Portugal, notes d'art et d'archéologie*, tel est le titre d'un opuscule intéressant de M. Adolf de CEULENEER (extr. du « Bulletin de l'académie d'archéologie de Belgique ». Anvers, 90 p.). Cet opuscule comprend trois parties : dans la première, M. de C. retrace les questions agitées au congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, de Lisbonne (1880); dans la deuxième, il étudie les *azulejos* ou carreaux émaillés; dans la troisième, il nous renseigne sur l'ancienne école de peinture en Portugal.

— Le prix annuel de 25,000 francs, institué par le Roi, sera décerné : en 1886, à l'ouvrage le mieux conçu pour développer chez la jeunesse belge, l'intelligence et le goût des littératures anciennes et modernes; — en 1887, à l'ouvrage qui démontrera le mieux de quelle manière la Belgique doit comprendre son rôle dans la grande famille européenne; — en 1888, au meilleur livre sur l'enseignement des arts plastiques en Belgique et sur le moyen d'y développer l'art et de le porter à un niveau plus élevé. Ces concours sont exclusivement belges.

— Dans la séance du 3 juillet de la commission royale d'histoire, M. Charles PIOT, a lu deux notes importantes, la première sur *la vaisselle et les bijoux de Philippe de Beau*, et la seconde, sur *le testament du comte Lamoral d'Egmont;* ce testament, jusqu'ici inconnu et dont M. Piot donne le texte complet, fut fait par Egmont, le 21 juin 1558, au moment où il se préparait à quitter Bruxelles pour se mettre à la tête de l'armée « du roy d'Espaigne et d'Engleterre, en ceste guerre d'entre luy et le roy de France ». L'acte contient nombre de détails intéressants sur les nombreux enfants du comte, sur ses biens et leur partage; on y voit l'affection tendre et profonde qu'Egmont portait à sa femme Sophie de Bavière, alors enceinte, et que confirme la lettre qu'il lui écrivit quelques heures avant de monter sur l'échafaud.

— Les séances du 30 mai et du 26 juin de la Société d'Anthropologie ont été marquées par de curieuses communications et discussions. M. HOUZÉ a lu une notice sur l'*indice céphalique des Flamands et des Wallons*, et M. VANDERKINDERE, un mémoire sur *la question celtique;* nous n'insistons pas, et renvoyons nos lecteurs au numéro 14 (15 juillet) de l'*Athenaeum belge*, où ils trouveront le compte-rendu détaillé de ces deux séances.

— La classe des lettres de l'Académie royale met au concours les questions suivantes : Concours annuel pour 1884. I. *Règles de la poétique et de la versification suivies par les Rederykers au* XV<sup>e</sup> *et au* XVI<sup>e</sup> *siècle;* II. *Histoire du cartésianisme en Belgique;* III, *Caractères et tendances du roman historique depuis Walter Scott;* IV. *Histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les Conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le* XV<sup>e</sup> *siècle jusqu'à la fin du* XVIII<sup>e</sup>; V. *Etude historique, d'après les auteurs et les inscriptions, sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes, chez les Grecs et les Romains, en comprenant dans cette étude les Grecs de l'Asie-Mineure, des Iles et de la Grande Grèce;* VI. *Histoire de la dette publique belge;* VII. *Exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations coopératives de production*

*formulées dans les temps modernes.* (Pour chacune de ces sept questions, médaille d'or de 800 francs). — Prix Stassart : I. *Apprécier l'influence exercée au* XVI^e *siècle par les géographes belges, notamment par Mercator et Ortelius ; donner un exposé des travaux relatifs à la science géographique, qui ont été publiés aux Pays-Bas, et de ceux dont ces pays ont été l'objet, depuis l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique jusqu'à l'avènement des archiducs Albert et Isabelle.* (Prix de 3,000 francs) ; II. *Notice sur Simon Stévin* (prix de 600 francs). — Prix de Saint-Genois : I. *Quelle influence ont eue sur la littérature néerlandaise les réfugiés français qui se sont établis aux Pays-Bas après la révocation de l'édit de Nantes* (Mémoires à rédiger en flamand; prix de 450 fr.) — Prix Teirlinck : *Histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde* (1,000 fr.)

— On trouvera dans la 2^e livraison du *Bulletin Rubens* des rapports adressés par M. Ruelens et datés de Carpentras, où cet érudit a dépouillé la collection Peiresc ; on sait que M. Ruelens a été chargé de rechercher et de recueillir dans les bibliothèques et dépôts d'archives de France les documents relatifs à Rubens.

— Le conservateur du *Musée Plantin*, à Anvers, M. Max Rooses, vient de faire paraître (Gand, Hoste), un « nouveau livre d'esquisses » en langue flamande ; on trouvera dans ce *Nieuw Schetsenboek* une étude sur les *Nibelungen* comparés aux chants de l'*Edda ;* une histoire de la chanson politique et religieuse dans les Pays-Bas au XVI^e siècle; deux monographies, l'une sur le poète dramatique Willem Ogier, et l'autre sur le jésuite Poirters (les seuls écrivains remarquables en langue flamande au XVII^e siècle) ; un essai sur la poésie flamande de 1830 à 1880 ; un morceau très intéressant sur *Henri Conscience*, sa vie et ses œuvres. — Il y a quelque temps, M. Rooses avait publié un petit mémoire fort curieux sur Plantin et l'imprimerie plantinienne (*Plantijn en de Plantijnsche drukkerij*) ; M. Rooses a repris ce travail et lui a donné de plus grands développements, grâce aux documents sans nombre qu'il a trouvés dans le Musée Plantin; nous pouvons annoncer que son étude, remaniée et considérablement augmentée, paraîtra assez prochainement, en langue française, et sous le titre : *Christophe Plantin, imprimeur anversois.* Cette grande publication sera ornée de cent planches phototypiques hors texte et de plusieurs centaines de planches dans le texte.

DANEMARK. — M. Troels Lund travaille à une *Histoire du Danemark et de la Norvège dans la seconde moitié du* XVI^e *siècle*, de 1559 à 1596 ; dans cette publication (en langue danoise) il retrace d'abord la situation générale de la nation, puis l'histoire politique de la monarchie. Il a composé jusqu'à présent les quatre premiers livres de la première partie de cet ouvrage ; chaque livre forme un volume; dans le premier volume, il décrit en traits généraux le pays et le peuple d'alors et montre en quoi ils différaient du peuple et du pays d'aujourd'hui; dans le deuxième et le troisième livre il expose la vie de chaque jour, le dehors et l'intérieur des maisons à la campagne et à la ville, l'existence des seigneurs dans leurs châteaux, etc. ; dans le quatrième livre il traite des costumes de l'époque. Le deuxième et le troisième livre forment un ouvrage spécial qui vient d'être traduit en allemand sous la direction de l'auteur lui-même, et qui a pour titre : *Das tægliche Leben in Skandinavien wæhrend des XVI. Jahrhunderts, eine culturhistorische Studie über die Entwickelung und Einrichtung der Wohnungen* (Copenhague, Hœst et fils. In-8°, VI et 485 p. 9 mark.)

ESPAGNE. — Une publication considérable, consacrée aux chants populaires de l'Espagne, paraîtra prochainement, à la librairie Francisco Alvarez, de Séville, sous le titre : *Cantos populares españoles, recogidos, ordenados i ilustrados por Fran-*

*cisco Rodriguez* MARIN. L'ouvrage comprendra quatre volumes et renfermera près de 10,000 chants populaires.

GRÈCE. — Un de nos correspondants nous écrit d'Athènes : deux importantes études archéologiques viennent de paraître : toute deux se rapportent à la topographie du Pirée. L'une (qui a d'abord été publiée dans le *Parnassos*) est l'œuvre du professeur J. Ch. DRAGATSIS, et a pour titre : Τὰ θέατρα τοῦ Πειραιῶς καὶ ὁ κωφὸς λιμήν. Grâce à cette monographie, la place des deux théâtres du Pirée est à jamais fixée, ainsi que celle du port appelé le κωφὸς λιμήν ; le passage de Xénophon, *Hellen.*, II, 4, 32, trouve une explication claire et satisfaisante. L'autre, de M. A. MÉLÉTOPOULOS, Περὶ τῆς σκευοθήκης τοῦ Φίλωνος, fixe l'emplacement du célèbre arsenal de Philon d'Eleusis.

— Une *Société historique et ethnologique de la Grèce* s'est fondée récemment. Elle se propose de créer un musée renfermant toute sorte d'objets relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge et dans les temps modernes. Les manuscrits et documents écrits formeront une dépendance à part du Musée sous le nom d'*Archive historique*. C'est le même but que la *Société Archéologique d'Athènes* poursuit pour la Grèce classique.

— L'Ἀθήναιον a cessé de paraître.

RUSSIE. — Une nouvelle édition des Œuvres de Pouschkine doit paraître à Moscou, par les soins de M. EFREMOF ; elle comprendra sept volumes, dont l'un renfermera les lettres intimes du poète ; on y trouvera deux portraits de Pouschkine, dont l'un, jusqu'ici inconnu et conservé maintenant au Musée de Moscou, est dû à Pouschkine lui-même.

SUISSE. — M. G. MEYER DE KNONAU vient de rééditer une des meilleures œuvres d'histoire du moyen âge, les *Nüwe casus monasterii Sancti Galli* (Saint-Gall, Huber. In-8°, LXII et 391 p.). La Société historique de Saint-Gall avait déjà fait paraître en 1862 une édition de cet ouvrage; mais cette édition n'avait ni commentaire ni index et le texte n'avait pas été établi avec toute la rigueur désirable. M. Meyer de Knonau a publié à nouveau ce texte avec la plus grande correction, en y ajoutant des notes nombreuses et une table des noms de lieux et de personnes; en appendice, on trouve un assez long exposé des rapports de l'évêque Eberhard II de Constance et de l'abbé Berthold de Saint-Gall de 1521 à 1529 et une réimpression du *Planctus beati Galli* de 1252.

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 19 juillet 1882.*

M. d'Arbois de Jubainville signale l'existence, dans le nord de l'Irlande, de forts vitrifiés, semblables à ceux de France ou d'Ecosse. La construction doit vraisemblament en être attribuée aux Pictes, habitants primitifs de l'Ecosse, qui ont aussi occupé la partie de l'Irlande où ces forts se trouvent.

M. Schlumberger communique plusieurs sceaux inédits de fonctionnaires byzantins (*stratèges* ou gouverneurs, *commerciaires* ou directeurs des douanes) du thème de Khersois. Il montre également à la société plusieurs sceaux de fonctionnaires de la Bulgarie. Ce dernier pays, reconquis par l'empereur Basile, ne fut pas constitué en thème, et resta une sorte de province militaire, administrée par des *ducs*, des *préteurs*, et surtout des *provéditeurs* (προνοηταῖ πάσης Βουλγαρίας) sorte de commissaires extraordinaires.

M. Courajod lit, au nom de M. Müntz, une note sur le premier architecte du palais pontifical d'Avignon. Il s'appelait Pierre Poisson ou Peysson (Magister *Petrus Piscis* ou *Peysonnis*) et était de Mirepoix. Dans les comptes conservés aux archi-

ves secrètes du Vatican, on trouve plusieurs fois son nom depuis 1335. L'année qui suivit l'avènement du fondateur de l'édifice, Benoit XII, jusqu'en 1337, il dirigea notamment la construction de la chapelle et de la tour du palais, d'un cabinet de travail pour le pape et d'une salle d'audience.

M. Héron de Villefosse lit, au nom de M. Maxe-Verly, une note sur deux inscriptions fausses attribuées à Nasium (Naix-en-Barrois).

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 4 août 1882.*

Le prince S. Abamelek-Lazarew envoie des photographies et une copie des parties grecques de l'inscription bilingue découverte par lui à Palmyre, dont il a déjà fait parvenir à l'Académie un estampage malheureusement fort endommagé.

M. Heuzey annonce par lettre des observations nouvelles qu'il vient de faire sur les monuments chaldéens trouvés par M. de Sarzec, dans les ruines de Tello, l'antique Sirtella. En enlevant l'efflorescence calcaire qui recouvrait un fragment de style très ancien, on y a reconnu la présence d'une inscription cunéiforme en caractères archaïques; M. Heuzey y a lu le nom d'un souverain, qualifié, non comme dans les inscriptions déjà publiées, de gouverneur *(patesi)*, mais de roi de Sirtella. Cette constatation l'a amené à étudier d'autres monuments analogues, et il y a rencontré des mentions semblables. Il a relevé, en tout, jusqu'ici les noms de quatre *rois* de Sirtella, dont deux accompagnés d'indications généalogiques. Il faut donc admettre qu'à une époque très ancienne, antérieure à celle des textes précédemment étudiés, la ville de Sirtella formait un royaume indépendant, gouverné par ses propres souverains et non par des gouverneurs envoyés d'ailleurs. M. Heuzey a trouvé aussi quatre inscriptions qui mentionnent des gouverneurs ou *patesi*, et donnent leurs noms et leur filiation. Celles-ci sont postérieures à celles des rois, mais antérieures à celles du *patesi* dont le nom a été lu Goudea, et sur lequel s'est portée principalement jusqu'ici l'attention des savants.

Le prix Duchalais est décerné à M. Stanley Lane Poole, pour son volume intitulé : *the Coins of the Moors of Africa and Spain*, qui forme la 5e partie du *Catalogue of oriental coins in the British Museum*.

M. Egger communique quelques observations sur une inscription funéraire d'Athènes, qui vient d'être publiée par M. Koumanoudis, dans le dernier fascicule de l' Ἀθήναιον. Cette inscription se compose d'une liste de soldats athéniens tués dans diverses guerres, pendant les trente ou quarante années qui précédèrent la guerre du Péloponèse; cette liste est suivie de deux distiques en l'honneur des morts. C'est un monument intéressant à beaucoup d'égards, et d'abord par sa date relativement ancienne; la langue y présente des caractères d'archaïsme dignes d'attention, notamment dans les deux distiques. Il faut remarquer, en outre, parmi les noms propres, quelques composés formés pour rappeler le souvenir d'un succès militaire des Athéniens et tirés du nom d'une ville prise ou d'un pays conquis, comme chez les Romains les surnoms d'*Africanus, Asiaticus*, etc. Enfin, ce texte offre un nouveau témoignage de l'attention patriotique des Athéniens à perpétuer sur le marbre des tombeaux le nom des guerriers morts pour la patrie, tandis que dans les oraisons funèbres, au contraire, l'usage voulait qu'on ne nommât pas les morts et qu'on honorât leur dévoûment par des éloges d'un caractère tout à fait général.

M. Weil donne une seconde lecture de son mémoire sur un papyrus grec qui contient des fragments des *Oiseaux* d'Aristophane.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : Evans (John), *les Ages de la pierre*; le même, *l'Age de bronze*; — par M. Desjardins : *Bulletin trimestriel des antiquités africaines recueillies par les soins de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran, et publiées sous la direction de MM. J. Poinssot et L. Demaeght, sous le patronage et avec la collaboration de MM. L. Renier, E. Renan, E. Desjardins, Ch. Tissot (de l'Institut), Héron de Villefosse, Poulle, Cherbonneau, et de divers savants français et étrangers*, 1er fascicule, juillet 1882; — par M. Geffroy : *Ecole française de Rome, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 2e année, fascicules 3 et 4; — par M. Gaston Paris : Bladé (J.-F.), *Poésies populaires de la Gascogne*, t. III et IV; — par M. Delisle : Tamizey de Larroque, *Entrée du roy Charles IX à Bordeaux*; la Borderie (A. de), *Diablintes, Curiosolites et Corisopites*; Marre (Aristide), *Problèmes numériques de Nicolas Chuquet*.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 21 Août — 1882



165. — **Die neu-aramaeischen Dialekte von Urmia bis Mosul,** Texte und Uebersetzung herausgegeben von Dr Albert Socin, Professor an der Universitaet Tubingen. Laupp, Tubingen, 1882, xi et 224 p. in-4°.

M. Socin poursuit sans relâche ses travaux sur les dialectes des pays environnant Mossoul. L'année dernière, il éditait, en collaboration avec M. Prym, un volume qui nous révélait le dialecte araméen du Tour 'Abdin [1]. Cette année s'annonce encore plus fructueuse ; outre ce livre-ci consacré à divers dialectes araméens, il a publié, dans le premier cahier de cette année du *Journal oriental allemand*, une première série de textes du dialecte arabe de Mossoul et de Mardin, lesquels, avec les Proverbes arabes [2], doivent servir de matériaux pour des travaux ultérieurs de grammaire et de lexicographie. Il paraîtra aussi prochainement une importante collection de chants kurdes et des textes dans le dialecte turc du Kurdistan.

Malgré la généralité de son titre, le présent livre n'a pas la prétention d'être complet ; cependant il forme, dans son ensemble, un recueil de première valeur pour l'étude des dialectes néo-syriaques. Le soin que M. S. a mis à rendre exactement la prononciation de ces dialectes, lui assure la reconnaissance des philologues. Il suit le système de transcription adopté précédemment pour le dialecte du Tour 'Abdin ; les diverses articulations et les nuances des voyelles y sont minutieusement notées au moyen de caractères latins munis de points et d'appendices diacritiques. Il est à désirer que cette excellente méthode serve de modèle pour les travaux de ce genre.

Six dialectes sont représentés par des textes classés sous vingt-sept numéros : le dialecte d'Ourmia, nos I-XXII ; le dialecte de Supurghan et le dialecte de Chosrowa, n° XXIII, 1 et 2 ; le dialecte de Dschelu,

1. V. *Revue critique*, n° du 15 août 1881.
2. *Arabische Sprichwoerter und Redensarten.* Tubingen, 1878.

nº XXIV *a b c;* le dialecte Felli*h*i, nºs XXV et XXVI; et le dialecte des Juifs de Zacho, nº XXVII *a* et *b*.

Comme on le voit par cette classification, le dialecte d'Ourmia est de beaucoup le mieux partagé, sous le rapport du nombre des textes. Ceux-ci sont dus à la composition d'un certain Joseph Audischu [1], natif de Matmaryam, faubourg d'Ourmia. MM. Hoffmann et Socin, alors à Berlin, profitèrent de la présence d'Audischu dans cette ville pour les lui faire écrire et lire. C'est pendant la lecture qu'ils en fixèrent la transcription exacte au moyen de caractères latins et de signes spéciaux.

Le style d'Audischu nous était déjà connu par plusieurs morceaux publiés en 1873 par M. Merx dans sa chrestomathie néo-syriaque (*Neusyrisches Lesebuch,* pp. 1-28). Mais cette publication s'en tenait à l'orthographe d'Audischu qui, se servant de caractères syriaques, tantôt recherchait l'étymologie, tantôt imitait la prononciation, à moins qu'il ne se laissât aller à sa fantaisie. Son esprit peu cultivé ne lui permettait pas de suivre une orthographe régulière, comme celle que durent adopter les missionnaires protestants, qui avaient d'autres soucis que de faire de la philologie. Il est singulier qu'ils marquent d'un point inférieur le waw du suffixe de la 3e personne fém. sing. Audischu suit cette ponctuation vicieuse; heureusement, la prononciation figurée nous apprend que ce suffixe est *o* et se distingue du masculin *ou*.

Le principal intérêt de la nouvelle publication de M. S. réside donc dans sa méthode de transcription. Il aurait pu avantageusement laisser de côté la rédaction syriaque d'Audischu, qui accompagne le texte des treize premiers numéros; en la conservant, il devait, il nous semble, la corriger et la ramener à la stricte étymologie. La prononciation étant assurée par la transcription en caractères latins, la rédaction syriaque ne devait plus servir que de commentaire facilitant l'intelligence des textes; telle est, par exemple, l'excellente rédaction arabe que M. S. a jointe à son édition des dialectes arabes de Mossoul et de Mardin, mentionnés plus haut. Le respect scrupuleux de l'éditeur pour son manuscrit est très louable en ce qui concerne la transcription phonétique; c'est à la critique à rechercher si les inconséquences inhérentes à cette méthode sont dues à la mobilité du parler vulgaire ou à des lapsus très excusables de la part d'une oreille européenne, ou bien si elles trouvent leur justification dans des raisons grammaticales. Mais nous n'avions aucun intérêt à connaître l'orthographe d'Audischu et à savoir quelle valeur il donnait à telle ou telle consonne syriaque; citons, par exemple, têt au lieu de taw dans *sita* « mesure » 54, 11; sâde au lieu de semkat dans *sau* et *sawo* « vieillard », 46, 5 et 12, comp. 46, 14; 'aïn explétif dans *bázúze* « spoliateurs », 48, 17, dans *khlimi* « gros » 50, 7, et *khulmánuitu* « grosseur », 54, 12, comp. neu-syr. gr. p. 257, not. 1; en tête de *ara* « terre », 1. 3; 54, 21, etc; sans compter les mots où il est

1. Prononciation moderne du nom nestorien 'Abdischo, autrement dit 'Ebed-Iesu.

transposé, comme *marre*, 12, 18, *bibâya*, 26, 16, *marya*, 40, 6, *mazzeta*, 49, 13, *mazdiyanta*, 50, 2, *mazdih*, 50, 15, et ceux où il fait défaut, comme *towilun*, 38, 13. La transcription phonétique enseigne suffisamment que ces emphatiques ont perdu de leur valeur et permutent souvent avec les consonnes simples correspondantes; l'orthographe d'Audischu ne nous apprend rien de plus, mais elle peut induire en erreur. Elle est, du reste, aussi négligée que son style : *boud qouirawâti* « tombeaux », p. 44, 21, mais plus exactement *beit qoubrawâti*, 46, 13; *batr dimmu*, 94, 21, pour *bar dimmu;* le lamed suivi du pronom suffixe de la 3e pers. sing. est écrit tantôt suivant l'orthographe du syriaque littéraire *leh* masc., *lâh* fém., tantôt comme le verbe substantif *ilé, ilâ;* dans ce dernier cas, l'écriture syriaque n'est pas toujours conforme à la prononciation; ainsi, p. 36, 3, on lit *bayyêli* au lieu de *bayyâli;* p. 40, 5, *khazyawêli* au lieu de *khazyawâli; youme* au lieu de *youmâne*, 46, 21. Ces observations, qu'il serait aisé de multiplier, montrent toute l'importance qu'on doit attacher à la transcription phonétique de M. Socin.

Le crochet doit être sous le *h* dans *thilale*, 35, 2, et *briha*, 107, 15; le second *g* de ligdâga 102, 6 est pour *r*.

Supurghan et Chosrowa, au dialecte desquels est consacré le n° XXIII, sont situés : le premier, au nord-est d'Ourmia; le deuxième, au nord de la même ville, dans le district de Salamâs. Ce numéro est reproduit en deux leçons, l'une pour Supurghan, l'autre pour Chosrowa; il provient de la même source que les précédents. Il est malheureusement trop court pour donner une connaissance suffisante des particularités dialectales qui distinguent ces idiomes. Au reste, Audischu paraît s'être complètement mépris en ce qui concerne le dialecte de Chosrowa qu'il assimile à tort à celui de Gawar. Les scrupules de M. S. étaient bien fondés, quand il disait dans sa préface, p. VIII, que les données d'Audischu sur les dialectes de la Plaine et de la Montagne ne devaient pas être accueillies sans réserve. Un vénérable prêtre de la Mission de Paris, M. le P. Bedjan, dont la présence à Paris nous avait été signalée par M. S., a bien voulu nous donner quelques renseignements sur le dialecte de Chosrowa, son pays natal; nous les consignerons ici, à titre de contrôle : comme à Ourmia, les noms de nombre n'ont qu'une seule forme pour le masculin et le féminin; l'article indéfini « un », « une » est *khâ;* les formes *khê* et *kdhâ* d'Audischu sont d'autant plus erronées qu'il prend *khê* pour le féminin et *kdhâ* pour le masculin, excepté dans *khdâ schinna*, 121, 17, où il est féminin. *Khammisch* « cinq », *ischit* « six », 121, 15 et 16, sont également inusités; on dit, en tout cas, *khammischta* et *ischta*. Les désinences *âya* s'abrègent en *â*, comme *rewâ* « ivrogne » au lieu de *rewâya*, 121, 9; *bidâ* au lieu de *bidâya* « savoir », 122, 2. Le suffixe du pronom de la 3e pers. mas. sing. est *ou* pour les substantifs et la plupart des prépositions, on dit : *idou* « sa main » et non *idi*, 121, 14; *qâ'ou* « à lui » et non *qâti*, 121, 21. Le mot *kya*, 121, 21, est une interjection qui peut s'adresser à une femme, mais non à un homme; *cim* « très », *azizih*

« mon ami », *soyougli* « mon cher », se disent à Ourmia, mais non à Chosrowa. Audischu connaissait le dialecte de Gawar, car sa famille était originaire de cet endroit; ce morceau aurait peut-être été mieux intitulé : « Dialecte de Gawar ».

Le nº XXIV, relatif au dialecte de Dschelu dans la Montagne, se compose de trois morceaux fournis par un habitant peu lettré de ce pays à M. S., qui en fit la rencontre à Damas. Dans les dialogues, la troisième personne est employée pour la seconde; cet usage était digne d'être remarqué; on le retrouve également dans d'autres passages, voy. note 18; si on n'y prenait garde, on pourrait être tenté de prendre le suffixe *ou* de la 3e pers. pour celui de la seconde, *oukh*, en supposant la chute de la gutturale, chute qui existe effectivement dans *da* « une », 122, 18; 123, 2, pour *khda*. Cette manière de parler, constatée chez des gens grossiers, est instructive au point de vue du développement du langage.

On devrait peut-être lire : *en la* « sinon » au lieu de *la*, 122, 22, comp. 123, 12. Le suffixe du pronom de la 3e pers. masc. sing. est prononcé tantôt *ou*, tantôt *i* : *lbiyu*, 123, 1, ou *lbiyi*, 123, 14 « à sa maison ». Comme dans le dialecte arabe de Mossoul[1], on trouve une forme étendue du pronom isolé, *hinnéle* « il est », 123, 20, de *hinnu?* et *ilé*, ainsi que des suffixes : *biyenih* « en moi », 124, 19; *kislenih* « chez moi », 124, 20, comp. *binemude* « avec quoi », 124, 22, et *Arab. Sprichwœrter*, p. IX. Comme dans ce dialecte également, le conjonctif « que » est exprimé par le persan *ta* au lieu de l'araméen *di* ou *qad* : *tazikh* « que nous allions », 124, 3; *tasqakh* « que nous montions », 125, 15.

Le nº XXV est un recueil important de chants en Fellihi. On appelle ainsi à Mossoul l'araméen parlé par les chrétiens de cette contrée. Ce terme est un peu vague, car, dans un sens plus général, il désigne les chrétiens aussi bien du Kurdistan que de l'Azerbeighan. Ces Fellihis tiennent-ils leur nom des anciens Nabatéens, des Fellâhs du Bet-Arbayé et de l'Adiabène? La solution de cette question, dans un sens affirmatif, jetterait un jour nouveau sur l'origine des dialectes araméens qui ont subsisté jusqu'à ce jour.

Ce morceau et le suivant sont accompagnés de gloses arabes dans le dialecte de Mossoul, qui traduisent les passages les plus difficiles.

Comme dans la Tour 'Abdin, *a* long oscille entre *a* et *o*, et est prononcé quelquefois *au* : *vôlâ* ou *vâlâ* « elle était », *bôtre* ou *bâtre* « après lui », *mruloh* « dites lui (à elle) », *reschau* « sa tête (à elle) », *minnau* « d'elle ». Le mot *kimma* ou *kumma* « bouche », comparé avec l'arabe *tumma* des gloses, pp. 138, 3 et 158, 17, offre un exemple de permutation de *t* et *k*; la forme araméenne *poumma* est aussi usitée, 140, 21. On remarquera la double prononciation de la préposition *ta* « pour », sans

1. V. *Zeitsch. der DMG*, 1882, p. 11, l. 8 et 11 et passim : *hinu* « lui », *linu* « à lui », etc.

emphase, 142, 17; 21, 22; 143, 2, avec emphase 130, 6; 135, 2 et 13, 140, 5 et 6, de même à Zacho, p. 160, 3 et 7. La conjonction *tad* « pour que » ne présente qu'une forme, 132, 10; 135, 3, 4, 14, etc.

Les noms de nombre « un » et « deux » ont un masculin et un féminin; le féminin de deux *titti* ou *titte*, 138, 4; 142, 15; 143, 4, est plus près de l'arabe *tintên* des gloses, 138, 4, que du néo-syriaque de la Montagne *tirte*, *r* tombant moins facilement que *n*.

P. 134, 2, lire *menalmesa* dans la glose arabe.

Le nº XXVI, qui appartient au même dialecte, est une poésie religieuse d'un nommé Toma-es-Sindschari, d'un bourg aux environs de Dehok, au nord de Mossoul. La versification diffère de celle des chants du numéro précédent : ceux-ci se composent de quatre vers heptasyllabiques rimés; celle-là est divisée en strophes de trois vers rimés, coupés par une césure. Les vers sont formés de quatre pieds dissyllabiques ou trissyllabiques distingués par l'accent tonique; la césure est après le second pied. En outre, sans doute par analogie des chants kurdes, le premier vers de chaque strophe reprend, en partie, le dernier vers de la strophe précédente, dont il forme le refrain, mais de manière que la rime change. Comme le remarque M. S., cette poésie n'est pas exempte de l'influence du syriaque littéraire; l'auteur y fait usage d'une voyelle adjuvante dans *mauvidyâne* « confesseurs », 147, 21, comp. *maudiyânouta* « confession », 147, 7.

La permutation de *n* en *l* est remarquable dans *takhmalta* « pensée », *takhmôlê* « penser », *takhmali* « ils pensent », 152, 15; 153, 19; 155, 7; 156, 1; dans les autres dialectes, le radical *takhmen*, d'origine arabe, demeure intact.

La particule de comparaison « comme » présente des formes variées : le simple *kh*, abrégé de *akh*, est le plus usuel, *khvadja'e* « comme sa douleur », 150, 7; *khburqa* « comme un éclair », 156, 7; une deuxième forme est *khedegit* ou *khedegid*, 144, 21; 155, 8 et 9, dans laquelle *kh* est composé avec le *d* conjonctif et *eigit* ou *eigid* « quand » « lorsque », 154, 16; celui-ci est lui-même formé de *eiga* « alors », et *d* « que ». Ce composé autoriserait à chercher dans le syriaque littéraire *kêmat* un composé de *k* + *êmat*(i). De même qu'à Ourmia on dit *akh* et *makh*, en préposant à ce dernier le *mim* de la préposition *men*, on prononce aussi dans ce dialecte-ci *mukhedegid*, 145, 20; 153, 1 et 2. A Zacho, on se sert, dans le même sens, de *mukhwasid*, 167, 6 et 21, lequel, abstraction faite du *mim* initial et du *dâlat* final, est l'ancien syriaque *akhwât*, le *taw* aspiré se prononçant *s* dans ce pays-là.

Une autre particule intéressante est *schud* qui indique le volontatif : *schud emhazli* « qu'il se moque », 153, 4. M. le P. Bedjan a bien voulu nous donner, à ce sujet, les renseignements suivants : à Ourmia, on emploie dans ce sens l'impératif *khousch* suivi du *d* conjonctif : *khousch dâzel* « qu'il aille », *khousch dmâkhe* « qu'il frappe »; dans la Montagne, on se sert de *schoud* : *schoud âzel* « qu'il aille », *schoud mâkhe*

« qu'il frappe » ; à Chosrowa, on abrège et on prononce *scht* ou *sch* : *schtázel* « qu'il aille », *schmákhe* « qu'il frappe ».

La coupe *beid-isri*, 152, 11 et 12, est meilleure que *bei-disri*, 158, 14.

Les gloses arabes forment une utile contribution à la lexicographie du dialecte de Mossoul. On y trouve la forme, propre à ce dialecte, *ako* ou *akosch*[1] « il y a », *makosch* « il n'y a pas », 150, 7 ; 152, 12 et 158, 15 ; nous voyons dans cette locution le néo-syriaque *akhâ* + *(h)ou* « ici est » ; le *schin* ajouté est fréquent en arabe vulgaire, surtout après une négation. *Akosch* traduit l'araméen *it*, au pluriel *itin*, qui se trouve aussi p. 51, 10 ; *itin* répond au syriaque littéraire *itaihoun*.

Le dernier numéro, XXVII *a* et *b*, représente le dialecte des Juifs de Zacho sur le Chabor oriental, un affluent du haut Tigre. Il ne faudrait pas y chercher un judéo-araméen analogue au fragment de targoum des Juifs de Salamas publié par M. le Rév. Albert Lœwy dans les *Transactions of the society of biblical archæology*, 1875, p. 98 et suiv. Ce dialecte ne diffère pas, au fond, de ceux dont il a été question plus haut et ne se sent nullement de l'influence judaïque; il se rapproche beaucoup de l'araméen du Tour ʿAbdin. Il présente cependant plusieurs particularités : il prononce *s* le taw aspiré et *z* le dalat aspiré, ex. : *âse* « qu'il vienne », kasvenno « j'écrirai », *psikhle* « il ouvrit », *basre* « après lui », *pâsu* « sa figure », *khâsi* « ma sœur », *susawâsa* « chevaux » ; *oz* « fais », *uzle* « il fit », *khzâra* « aller çà et là » ; mais *bêtʰa* « maison », 160, 20, quoique *bêsa* soit plus fréquent ; *didukh* « de toi », *dide* « de lui » *did* ou *dit* « afin que », 167, 4 et 9, *bid* « dans », *bidizu* « dans leurs mains », 164, 8. Il tient donc le milieu entre les dialectes qui maintiennent ces consonnes aspirées et ceux qui les laissent tomber ; à Chosrowa, en effet, on dit : *biya*[2] « maison », *pâha* « figure », *slouwa* « prière », *dâya* « mère », pour bêtʰa, pâtʰa, sloutʰa, dâdʰa.

L'ʿaïn est prononcé encore dans un certain nombre de mots : ʿoriqlu « ils s'enfuirent », leʿal « par dessus » ; il est pour hamza dans dʿirru (ou durru, 163, 18) « ils tournèrent », comme dans le dialecte du Tour ʿAbdin. Comme dans ce dialecte également le démonstratif *o* masc., *ei* fém., *an* plur. com., est usité pour l'article déterminatif ; le pronom est renforcé de la particule *hâ* : *ôha* « celui-ci », 164, 22 ; *êha* « celle-ci », 165, 3 ; *âwa* « celui-là », 162, 6, 13, 17 ; *aya* « celle-là », 164, 12. La même particule apparaît en tête de *ahit*, *aḥid* ou *ahèd* « toi ».

On devrait lire *wo-khina* au lieu de *wo-kheta*, 162, 6 ; *zevirru*, 165, 7, est à séparer en deux mots : *ze* « aussi » et *virru* « ils passèrent ».

Une traduction aussi littérale que le comporte ce genre de littérature facilite l'étude des textes. De nombreuses difficultés ont été surmontées avec une sûreté de jugement qui appelle la confiance du lecteur. Il reste

---

1. Comp. Socin, *Sprichwoerter*, nos 82 et 484, et ZDMG, 1882, p. 8, 2 et p. 18, 16.

2. Cette prononciation explique l'ancienne forme *bê* de *bêt* « maison », ainsi que l'arabe *bîʿa* « synagogue », « église ».

bien quelques passages douteux, notamment dans les chants fellihi, comme le remarque M. Socin. Nous avons noté la phrase suivante qui traduit la ligne 6 de la page 47 : « Da dies in spaeter Stunde geschieht, schrumpft jener vor Furcht zusammen », nous croyons qu'il serait plus exact de dire : « Dans cette heure d'angoisse, celui-ci devient plus sec qu'un vieillard sous l'empire de la crainte qui l'oppresse. » *Rank,* dans cet endroit, ne peut être que le persan *randj* « douleur ». Page 223, l. 2, au lieu de : « So kehrten sie..... zurück », il est plus conforme au texte de traduire : « Nous sommes revenus. » La forme *schâté* que M. S. ne s'explique pas, note 179, ne peut être que le participe dans le sens d'un volontatif : « Bois-la (la coupe). — Qu'il la boive et que bien lui fasse ! dit-on d'elle (en montrant la coupe) ». Note 215, le mot *hhudjâta* est sans doute l'arabe *hhidja* « fourberie ».

Les savantes et nombreuses notes que M. S. a jointes à la traduction n'ont généralement pas trait à la langue elle-même ; la publication de ces textes fait donc sentir encore plus vivement le manque d'un lexique néo-syriaque. Si M. S. accomplit le projet qu'il a conçu de combler cette lacune, il rendra à la science un service signalé.

Au point de vue littéraire, ces divers morceaux n'offrent pas le même intérêt que les contes recueillis par MM. Prym et Socin dans le dialecte du Tour 'Abdin. Il faut excepter cependant le nº XXVII *a,* où se trouvent fondues ensemble deux légendes anciennes : la légende du diable qui, sous la forme d'une gazelle, entraîne à sa poursuite les chasseurs et les égare dans les forêts, et la légende de la fontaine enchantée qui métamorphose les jeunes gens en femmes. La première est conservée par le Râmayana et le Talmud de Babylone dans deux passages judicieusement rapprochés par M. James Darmesteter dans la *Revue des Etudes juives,* 1881, t. I, pp. 300-302. La deuxième, qui nous est connue par le roman de *Sindban ou les sept Sages,* doit avoir avec la précédente une origine commune. L'enseignement des missionnaires n'est pas à méconnaître dans certains récits. Notre réputation de mangeurs de grenouilles, nº XIX *a,* est d'importation anglaise ; sans doute aussi la fable du berger menteur, nº XVIII *d,* et le dicton populaire : Quand il pleut par le soleil, le diable marie sa fille, mais, au lieu de noces de diables, ce sont des noces de loups, nº XVIII *a,* le mot *dêva* prêtant en néo-syriaque à ce double sens.

Rubens DUVAL.

---

166. — **On Bentley's English Mss. of Terence.** [Reprinted from The American Journal Philology, Vol. III, No. 9] ; signé : MINTON WARREN. 13 p. in-8º.

Indication de quelques inexactitudes dans la collection du *Parisinus* fournie par Auguste Fritsch à l'édition Umpfenbach. Identification des *Regii* de Bentley, collationnés par M. Warren au British Museum.

Liste des manuscrits collationnés par Bentley, écrite deux fois de sa main (sous deux formes différentes) sur un Térence de 1686 conservé à Cambridge.

---

167. — **Archives de l'Orient latin**, publiées sous les auspices de la Société de l'Orient latin. Tome I. Paris, Leroux 1881, gr. in-8°, XVI-767-75 p. Prix : 25 francs.

La Société de l'Orient latin a pour objet la publication des nombreux documents historiques et géographiques, relatifs aux croisades, que l'Académie des Inscriptions n'a pas admis à figurer dans sa collection des *Historiens des croisades*. Ces textes sont innombrables et se trouvent un peu partout; non-seulement les manuscrits qui les renferment ont subi les mêmes vicissitudes que tous ceux du moyen âge, transportés du nord au sud de l'Europe suivant les hasards des enchères, mais encore les chrétiens du moyen âge ayant toujours regardé la Terre-Sainte comme leur patrimoine commun, les ouvrages relatifs aux Lieux saints ont été extrêmement répandus et en faveur chez tous les peuples de l'Europe. De là des difficultés extrêmes quand on veut retrouver les exemplaires manuscrits de ces documents, généralement peu étendus et qui ont d'autant plus facilement échappé à l'attention des bibliographes. Toutes les publications des textes du moyen âge ont eu à lutter contre les mêmes difficultés; pour les vaincre, on a généralement eu recours au même système : à côté de la série principale, on a créé un recueil annexe, publiant des articles de bibliographie des textes moins étendus, donnant le résultat des premières recherches. Tel a été le rôle de l'*Archiv*, créé par G. Pertz et dont la publication est continuée par les directeurs actuels des *Monumenta Germaniae ;* tous ceux qui s'occupent de l'histoire du moyen âge savent ce que renferme ce recueil unique au monde. Les *Archives de l'Orient latin* sont conçues sur le même plan que l'*Archiv;* mais elles ne paraîtront pas à époques fixes comme le *Neues Archiv;* chaque volume formera un tout, dans lequel les matières seront classées méthodiquement et réparties en quatre grandes classes : A. Critique des sources ; B. Inventaires et descriptions de manuscrits, bibliographie ; C. Documents (lettres, chartes, poèmes et documents divers) ; D. Mélanges historiques et archéologiques. Cette division méthodique a certains avantages ; elle donne au volume meilleure apparence ; mais elle offre un inconvénient qui serait très grave dans un recueil périodique, qui l'est moins dans une publication comme celle qui nous occupe ; la préparation et la publication de chaque volume sera toujours très longue, car, avant d'imprimer une seule page, il faudra avoir le volume entier en manuscrit. A vrai dire, c'est la seule critique qu'on puisse faire à ce recueil [1], qui présente en général le

1. Sauf une autre toute matérielle ; l'impression du volume est bien fine, et la

plus grand intérêt et auquel tous les savants de l'Europe qui s'occupent de l'histoire de l'Orient latin ont tenu à honneur de collaborer, si bien que, tout comme les croisades, les nouvelles *Archives* ont un véritable caractère cosmopolite. Le meilleur moyen de donner au lecteur une idée exacte de l'intérêt que présente ce recueil est d'en reproduire la table, c'est ce que nous faisons plus bas; mais, parmi les articles et les textes qui y figurent, il faut mentionner avant tout l'*Inventaire critique des lettres historiques des croisades* de M. le comte Riant, l'un des meilleurs travaux de critique, dont les sources de l'histoire de l'Orient latin aient jamais été l'objet; les actes passés en Arménie par des Génois, publiés par M. le chevalier Desimoni; le procès-verbal du martyre de quatre frères mineurs en 1391, publié par M. Durrieu; les fragments du *Solymarius*, de Günther de Pairis, retrouvés à Cologne par M. Wattenbach; l'article de M. Röhricht sur la croisade du prince Edouard d'Angleterre, enfin les textes découverts par M. de Mas-Latrie aux archives de Venise. Mais cette énumération laisse de côté plus d'un article intéressant, plus d'un texte précieux; la lecture de la table va en convaincre les lecteurs.

A. *Critique des sources.*

I. Inventaire critique des lettres historiques des croisades, par M. le comte Riant (pp. 1-224). Première partie jusqu'à l'an 1100. Sur ce très important travail, voir la *Revue critique*, X, 302-307 (18 octobre 1880)

II. La *Descriptio Terrae Sanctae* de Belardo d'Ascoli (1112-1120), par le D[r] Neumann (pp. 225-229). Curieuse analyse d'un opuscule conservé dans un ms. du Vatican (n. 1110).

III. Al-Harizi et ses pérégrinations en Terre-Sainte (vers 1217), par M. Moïse Schwab (pp. 231-244). Analyse des passages où ce poète parle de la Terre-Sainte.

B. *Inventaires et descriptions de manuscrits. Bibliographie.*

I. Inventaire sommaire des manuscrits de l'*Eracles*, par M. le comte Riant (pp. 247-256). Plus complet que toutes les bibliographies publiées jusqu'à ce jour. Voir aussi aux additions, pp. 716-718.

II. Dépouillement des tomes XXII-XXIII de l'*Orbis Christianus* de Henri de Suarez (Paris, B. N., mss. lat. 8983-8984. — Patriarcats de Constantinople et de Jérusalem, par M. le comte Riant (pp. 257-287). L'auteur a relevé dans cette compilation assez confuse la cote et la copie de 165 bulles des années 1317-1375; cinq qui paraissent inédites, ont été publiées en entier.

III. Description du *Liber Bellorum Domini* (Rome, Vatican, Reg. Christ., 547), par MM. le comte Riant et Giorgi (pp. 289-322). Compilation indigeste, mais utile à consulter, de la fin du XIV[e] siècle.

---

lecture en est, par suite, assez fatigante; sans compter que la correction des épreuves a du être par conséquent des plus laborieuses. Voir notamment le caractère le plus fin des pages 267 et suiv.

IV. Description du manuscrit 20 H. 39 de la bibliothèque du prince de Metternich à Koenigswart (variantes d'Arculf), par le docteur Neumann (pp. 323-333). Ms. du XII[e] siècle, très important ; sera à employer pour une nouvelle édition d'Arculf.

V. Description de deux manuscrits contenant la règle de la *Militia passionis Jesu Christi* de Philippe de Mézières, par M. A. Molinier (pp. 335-364 et p. 719). Analyse et extraits de deux mss. des bibliothèques de l'Arsenal et de la Mazarine ; ce dernier avait déjà été signalé par l'abbé Lebeuf.

VI. Inventaire d'une collection de photographies exécutées dans le cours d'un voyage en Orient (1859-1860), par M. Louis de Clercq (pp. 365-371). Monuments et paysages, collection très-rare.

C. *Documents*.

I. *Lettres*. — 1. Lettre du clerc Nicétas à Constantin VII Porphyrogénète sur le feu sacré (comte Riant), pp. 375-382. — Lettre fausse publiée en 1787 par un certain Chrysanthe, *kamarasi* du S. Sépulcre.

2. Six lettres relatives aux croisades (comte Riant), pp. 383-392, XII[e], XIII[e] et XV[e] siècles. Cinq étaient inédites ; une seule avait été imprimée en 1859, en Italie, dans un opuscule de la plus grande rareté.

II. *Chartes*. — 1. Charte relative à Pierre l'Hermite (Léon Vieillard), pp. 393-4. Année 1100.

2. Actes constatant la participation des Plaisançais à la première croisade (D. G. Tononi), pp. 395-401. Interrogatoires de 1173 et 1174.

3. Acte de soumission des barons du royaume de Jérusalem à Frédéric II (R. Röhricht), pp. 402-403. D'après l'original, aujourd'hui au Musée britannique. Année 1241.

4. Indulgences octroyées par Galerand, évêque de Beryte, ambassadeur de Terre-Sainte en Angleterre (comte Riant), pp. 404-405. Charte du 5 novembre 1244 pour l'abbaye d'Oseney.

5. Traité des Vénitiens avec l'émir d'Acre en 1304 (M. de Mas-Latrie), pp. 406-408.

6. Trois chartes du XII[e] siècle, concernant l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (Delaville le Roulx), pp. 409-415. Deux de ces pièces sont tirées des archives de la Haute-Garonne ; la troisième, des archives de Malte ; cette dernière, dont un fac-similé accompagne le volume, présente cette particularité de porter des souscriptions en grec et en latin.

7. Privilèges octroyés à l'Ordre Teutonique (comte Riant), pp. 416-422. Six pièces, dont cinq se rapportent aux biens possédés en Angleterre par l'Ordre Teutonique (1235-1401).

8. Titres de l'hôpital des Bretons d'Acre (Delaville le Roulx), pp. 423-433. Années 1255-1261 ; 8 actes dont 7 bulles des papes Alexandre IV et Urbain IV, et 1 de Gilles, archevêque de Tyr. En tête, une note très intéressante sur cet hôpital.

9. Actes passés en 1271, 1274 et 1279 à L'Aïas (Petite-Arménie) et à

Beyrouth par devant des notaires génois (Ch^er. Desimoni). pp. 434-534. En tête, préface très curieuse de l'éditeur sur les relations des Génois avec l'Arménie, l'intérêt que peuvent présenter les actes publiés et la valeur des monnaies citées dans ces documents. Ces dernières notes sont d'autant plus précieuses qu'on connaît la compétence de M. le chevalier Desimoni pour tout ce qui touche l'histoire monétaire des pays méditerranéens. Les actes sont au nombre de 79 et tirés tous des archives notariales de Gênes.

10. Libre exercice du commerce octroyé à un pèlerin champenois (1153). (A. de Barthélemy), pp. 535-536. Charte des archives de l'hôpital de Châlons-sur-Marne.

11. Charte de départ du dauphin Humbert II (J. Roman), pp. 537-538. Acte du 2 septembre 1345, daté de la galée, qui transporta le dauphin en Orient.

12. Procès-verbal du martyre de quatre frères mineurs (1391). (P. Durrieu), pp. 539-546. Tiré des archives du Vatican; très curieux.

III. *Poèmes*. — En tête, note de M. le comte Riant sur les poèmes existants, relatifs à l'histoire de l'Orient latin (pp. 547-550 et p. 720), et sur ceux qui, signalés par d'anciens auteurs, ont disparu depuis.

1. Le *Solymarius* de Günther de Pairis (W. Wattenbach), pp. 551-561. M. Wattenbach a retrouvé à Cologne, à la Bibliothèque du gymnase, dans des fragments de manuscrits, environ 240 vers du fameux *Solymarius*. L'éditeur a soumis ces fragments à M. Pannenborg, qui y a reconnu les expressions et tournures favorites de l'auteur du *Ligurinus*, expressions et tournures qu'il était seul à employer à son époque. Au point de vue littéraire, la découverte de M. Wattenbach est tout à fait importante; au point de vue historique, elle l'est moins, Günther s'étant contenté de mettre en vers l'ouvrage de Robert le Moine.

2. Achard d'Arrouaise, Poème sur le *Templum Domini* (marquis de Vogüé), pp. 562-579. Poème latin, où l'on trouve quelques détails curieux sur les querelles des Latins pendant leur domination à Jérusalem et sur le *Templum Domini*.

3. Deux poésies latines relatives à la III^e croisade (H. Hagenmeyer), pp. 580-585. L'une, écrite vers 1187, est publiée d'après un ms. de la bibliothèque de Laon; l'autre est donnée d'après un ms. de Saint-Gall.

IV. *Documents divers*. — 1. Aboul Hassan Aly el Herewy. Indications sur les lieux de pèlerinage (Charles Schefer), pp. 587-609. Voyageur arabe du XII^e siècle, mort en 1215; M. Schefer donne, d'après un manuscrit du XIII^e siècle, la traduction des passages de son voyage relatifs à la Galilée, à la Palestine et aux côtes de Syrie. On y trouve beaucoup de renseignements qui concordent avec ceux que fournissent les relations des pèlerins chrétiens.

2. Les *Remembrances* de la haute cour de Nicosie. Les *Usages* de

Naxos (P. Viollet), pp. 610-614. D'après le ms. 5684 de la bibliothèque de sir Thomas Phillips, traduction italienne d'une partie des *Remembrances*; et d'après le ms. 8512 du British Museum, traduction dans la même langue d'une partie des *Usages*.

D. *Mélanges historiques et archéologiques*.

I. Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem (Röhricht), pp. 617-652. — A. La croisade du prince Edouard d'Angleterre (1270-1274); très intéressant; article fait en partie d'après des sources inédites. — B. Les batailles de Hims (1287 et 1299). Défaits la première fois, les Mongols y dispersèrent, en 1299, les troupes égyptiennes.

II. Projets d'empoisonnement de Mahomet II et du pacha de Bosnie, accueillis par la république de Venise (De Mas-Latrie), pp. 653-660. Textes authentiques tirés des archives de Venise, qui prouvent que le gouvernement de Venise employait sans le moindre scrupule les moyens les plus expéditifs de se débarrasser de ses ennemis. Ces textes et d'autres semblables semblent avoir été la source du faussaire, auteur des célèbres statuts du conseil des Dix publiés par Daru, statuts dont l'authenticité est d'ailleurs inadmissible.

III. Trois sceaux et deux monnaies de l'époque des croisades (G. Schlumberger), pp. 663-678. Sceau de plomb de Renaud de Châtillon, seigneur de Karak et Montréal; matrice de sceau de Gautier de Châtillon; matrice de sceau d'un catholicos d'Arménie du XIIIe siècle; monnaie de bronze de Girard, comte de Sagète ou Sidon; monnaie d'or de Léon II, roi d'Arménie. Figures. — Article très intéressant, toutefois nous croyons que M. Schlumberger a tort d'admettre que les graveurs des sceaux représentant des monuments, châteaux ou églises ont toujours essayé de reproduire exactement le château ou l'église qu'ils avaient sous les yeux; l'étude attentive des sceaux du midi de la France dont il parle, l'amènerait, sans aucun doute, à des conclusions un peu différentes de celles qu'il exprime (pp. 667-8).

IV. Bulles de hauts fonctionnaires byzantins d'ordre militaire, principalement de chefs des corps étrangers ou indigènes de la garde et de généralissimes des forces d'Occident en Orient (G. Schlumberger), pp. 679-696. Intéressant; quelques-unes de ces bulles, dont M. S. publie le dessin, ont une certaine valeur artistique.

V. Bulles byzantines relatives aux Varègues (Dr A. Mordtmann), pp. 697-703. Description de 8 bulles, les seules qui soient actuellement connues.

VI. Les Archives des établissements latins d'Orient, à propos d'une publication récente de l'Ecole française de Rome (comte Riant), pp. 705-710. Article déjà publié dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, et dans lequel M. Riant indique les lacunes à combler dans la série de ces archives, les pays où devront chercher les savants pour retrouver trace des collections perdues. M. Riant dit, en passant, quelques mots de la publication de M. F. Delaborde, les *Chartes de Josaphat*.

Le volume renferme ensuite dix pages d'additions et de corrections et se termine par un index très copieux (pp. 723-767). Suit enfin, avec une pagination particulière, une copieuse bibliographie de l'Orient latin pour les années 1878, 1879 et 1880 (75 pages à 2 colonnes). Elle se divise en trois parties : A. Livres et articles divers. B. Articles publiés dans les périodiques spéciaux. C. Cartes. La première partie est classée par ordre alphabétique ; à chaque ouvrage ou article sont indiqués les comptes-rendus qui en ont paru ; le nombre des articles est de 711, dans toutes les langues de l'Europe, mais principalement en allemand, anglais et français. — Le dépouillement des périodiques spéciaux est moins intéressant ; la plupart des articles qu'ils renferment ont peu de valeur et sont écrits dans un but d'édification et de propagande. Ainsi les nos 928 à 1066, tirés de la *Terre sainte, journal des lieux saints*, n'ont à peu près aucun intérêt et la plupart sont des articles de polémique. Toutefois, sous peine d'être incomplets, les rédacteurs de cette bibliographie devaient dépouiller ces revues spéciales ; elles sont au nombre de 8, dont 3 en français, 4 en allemand et 1 en anglais ; cette dernière est le *Statements*, la plus importante de toutes. Les cartes n'occupent que 24 numéros ; la plupart viennent d'Allemagne. Cette bibliographie se termine par une table analytique, dans laquelle les ouvrages sont rangés sous un certain nombre de rubriques générales.

A. MOLINIER.

---

168. — **Les guerres sous Louis XV**, par le comte PAJOL, général de division. Tome I. 1715-1739. Paris, Firmin-Didot. In-8° VII et 652 p.

Le général comte Pajol se propose de retracer le plus complètement possible, en sept volumes, l'histoire des guerres du règne de Louis XV. Le présent volume est consacré à la guerre d'Espagne et à celle de la guerre de la succession de Pologne ; les deux volumes suivants contiendront l'histoire de la guerre de la succession d'Autriche ; le IVe et le Ve, celle de la guerre de Sept Ans ; le VIe, celle de diverses expéditions (Minorque, Corse, Canada, Indes, débarquement du prétendant en Ecosse) ; le VIIe, enfin, renfermera l'historique abrégé des corps de l'infanterie et de la cavalerie.

L'expédition d'Espagne (1718-1720), dirigée par le maréchal de Berwick, n'était connue jusqu'ici que dans ses grandes lignes ; M. P. en fait une histoire minutieuse, il expose l'état de l'armée française au commencement de la campagne, en s'aidant surtout de la correspondance de Berwick au régent ; il raconte très amplement les opérations militaires en Espagne (prise de Fontarabie, de Saint-Sébastien et d'Urgel).

Dans la période qui s'étend de la guerre d'Espagne à celle de la guerre de la succession de Pologne, ont lieu de nombreuses réformes (réorganisation de la maréchaussée et de l'artillerie, ordonnance du 27 février

1726 sur les milices, création de six compagnies de cadets, camps d'instructions, rétablissement du service des étapes, etc.).

La guerre de la succession de Pologne forme la plus grande partie du livre de M. Pajol. On regrettera qu'il n'ait pas cité, au moins au bas de la page, l'ouvrage de M. Rathery sur le comte de Plélo. Mais les campagnes d'Allemagne, sous Berwick, Asfeld et Coigny, celles d'Italie, sous Villars, Coigny, Broglie, Noailles, sont racontées avec une telle abondance de renseignements et un tel luxe de détails qu'il sera désormais impossible à tout historien de cette guerre d'être plus complet que M. Pajol[1]. Grâce au grand nombre de documents qu'il a consultés, surtout aux archives du dépôt de la guerre, pièces officielles, dépêches confidentielles, avis secrets, ordres, notes d'avant-poste, M. P. a fait comme le journal de la guerre de la succession de Pologne; il a tout recueilli, tout classé, mentionné les moindres faits de cette longue lutte, en les appuyant de citations copieuses et étendues; c'est une histoire toute militaire qu'il a voulu composer ; aussi ne tient-il aucun compte des anecdotes de cour, des influences de salon ou de boudoir, des discussions philosophiques et religieuses de l'époque ; M. P. pense surtout, dit-il, à servir les intérêts de l'armée.

Par là, son récit est fort monotone; ce n'est souvent qu'une liste des régiments qui prirent part aux opérations, une longue nomenclature des villes et des villages marqués par les mouvements de nos troupes ; et d'ailleurs, une guerre où il y eut tant de marches et de contre-marches, tant de petites surprises, tant de minces affaires d'avant-poste, n'offre pas au lecteur un bien vif intérêt. En Allemagne, l'armée française ne livra pas une seule grande bataille; le seul fait éclatant est la prise de Philippsbourg. En Italie, il y eut deux batailles, mais aussi stériles que meurtrières : celles de Parme et de Guastalla. Toutefois[2], on devra savoir le plus grand gré à M. le comte Pajol de ce travail si consciencieux ; on ne peut que le recommander chaudement à tous ceux qui étudient l'histoire de la guerre, et l'ouvrage, lorsqu'il sera terminé, ne devra manquer dans aucune de nos bibliothèques de régiment. A. C.

---

1. Il faut cependant attendre le volume ou plutôt les volumes qui paraîtront dans la seconde série de la grande publication de la section historique des Archives de la guerre, d'Autriche *(Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen)*.

2. P. 141, le roi Frédéric-Guillaume, père de Frédéric II, ne fut jamais « l'arbitre de l'Europe ». — P. 162, la *Saxe galante* n'est pas un « livre assez rare »; toute la note consacrée à cet ouvrage est inutile et par trop naïve; M. P. avoue, qu'en le lisant, il était bien loin de soupçonner que les vieux palais de Dresde et ses châteaux eussent abrité jadis tant de splendeurs et de galanteries. — P. 175, qu'est-ce que le *Knipaof*, à Danzig? — P. 326, lire *Kopfstück* (pièce de monnaie) et non « Kopstück ». — Pourquoi dire « Weissenburg » et non *Wissembourg*, « Lauterburg » et non *Lauterbourg*, « Freyburg » et non *Fribourg*, « Bitsch » et non *Bitche;* dans ce cas, il faut écrire « Strassburg » et non Strasbourg. — P. 207, note, une mention comme celle-ci « *Seckendorf's Lebensbeschreibung* » est trop vague. — Le style est parfois négligé; « les princes... suivaient cette campagne *comme instruction militaire* » (p. 242).

169. — **Les contes en vers d'Andrieux,** suivis de lettres inédites, avec notice et notes, par P. Ristelhuber. Paris, Charavay. 1882, in-12, xxxv-227 p.

Tout le monde connaît *le Meunier sans souci ;* les autres contes d'Andrieux sont fort oubliés aujourd'hui. Ils ne valent pas celui-là, mais ils se font presque tous lire avec agrément. *Le Procès du sénat de Capoue* contient des traits excellents ; les vers du *Doyen de Badajoz* ne valent pas mieux que la prose de Blanchard, mais conservent le sel de ce joli apologue ; *l'Alchimiste et ses enfants*, *Une promenade de Fénelon*, *Cécile et Térence* montrent le bon naturel du poète ; *la Bulle d'Alexandre VI*, médiocre imitation d'une plate nouvelle de Casti, ne rachète pas la crudité du fond par une suffisante légèreté de forme. Tel qu'il est, avec deux ou trois fleurs encore brillantes, quelques autres fanées et une poignée de brins d'herbe, le bouquet que nous offre M. Ristelhuber conserve pour nous un peu de son parfum, qui n'a jamais été très pénétrant. Andrieux a lui-même, sous le voile de l'anonyme, jugé ses contes avec une parfaite justesse : « Ces pièces, dit-il, ont du naturel et de la gaieté, mais elles manquent de poésie... Il est bon d'être facile, mais il ne faut pas que cela aille jusqu'à la faiblesse ou à la négligence. » — La notice de l'éditeur est suffisante ; ses notes sont très sobres. Il a donné ailleurs, dans une intéressante brochure, l'étude des sources et de la part de vérité du *Meunier sans souci* (*Une fable de Florian*, étude de littérature comparée. Paris, Baur, 1881). — Les lettres publiées à la fin du volume, relatives aux efforts d'Andrieux, dans sa vieillesse, pour faire reprendre ses pièces de théâtre, n'ont aucun intérêt.

Ψ.

---

170. — **Friedrich Leopold Graf zu Stolberg, sein Entwicklungsgang und sein Wirken im Geiste der Kirche,** von Johannes Janssen. In einem Bande, zweite Auflage. Mit Stolberg's Bildniss. Freiburg im Breisgau, Herder. 1882. In-8°, vi et 496 p. 5 mark.

Comme l'indique le titre et comme le répète M. Janssen dans sa préface, cet ouvrage est la seconde édition, un peu abrégée, des deux volumes parus en 1877. Aussi conseillerons-nous à quiconque voudra connaître Frédéric Stolberg et l'étudier à fond, de lire les deux volumes de 1877 plutôt que le volume de 1882. M. J. a voulu faire un ouvrage dont le prix fût plus abordable ; il a voulu surtout mettre dans un jour plus vif le « développement et l'activité de Stolberg sur le domaine religieux ». Toutefois, le nouveau livre de M. J. renferme quelques lettres inédites et des extraits de lettres qu'on ne trouve pas dans l'édition de 1877 ; le récit, en outre, est mieux ordonné ; il suit moins strictement l'ordre chronologique ; c'est ainsi que M. J. traite en une seule fois, et non à diverses reprises, des relations amicales et quasi paternelles de Stolberg avec Werner de Haxthausen. Comme dans la première édition, M. J. laisse le plus sou-

vent la parole à Frédéric Stolberg; il reproduit les lettres du pieux écrivain, soit par extraits, soit en entier, en se contentant de faire en peu de mots les liaisons indispensables à l'intelligence du récit. Cette nouvelle édition aura certainement un grand succès dans le monde des lecteurs catholiques d'Allemagne; elle représente dans Frédéric Stolberg moins le poète et le traducteur que le protestant converti, le catholique fervent, l'ami de la princesse Galitzin; elle ne fait que citer en passant les titres littéraires de Stolberg et s'attache surtout, selon l'expression même de M. Janssen en tête de son volume, aux agissements du comte Frédéric « dans l'esprit de l'église ». Une partie importante du livre et que nous recommandons particulièrement aux lecteurs français, est celle qui renferme les jugements de Stolberg sur la Révolution française, sur Bonaparte, sur les événements du premier Empire, enfin sur le mouvement national de 1813 et la guerre de 1815.

C.

---

171. — **Ueber die Beziehungen Napoleons III zu Preussen und Deutschland, ein Vortrag**, von Bernhard Simson, Professor in Freiburg im Breisgau. Freiburg i. B. u. Tübingen, J. C. B. Mohr [Paul Siebeck]. 1882. In-8° 62 p. 1 mark 20.

On lira cet opuscule avec intérêt; ce n'est, comme l'auteur nous l'apprend, qu'une conférence (faite sans doute devant le public de Fribourg en Brisgau), et M. Simson n'apporte aucun document inédit; il reconnaît lui-même qu'il court le danger de répéter bien des choses qui sont encore dans toutes les mémoires. Mais cette « esquisse », où M. S. a « mis en relief ce qui lui a paru le plus important et le plus frappant » est composée avec talent. M. S. nous expose d'abord les sympathies que Napoléon III avait pour l'Allemagne et la Prusse, depuis son séjour sur le lac de Constance et à Wurzbourg; puis, en tirant parti des ouvrages de Martin (Vie du prince Albert), Geffcken (Histoire de la guerre d'Orient), Delord, etc., des études de MM. Rothan et de Sybel [1], des écrits et dépêches de l'époque, il retrace les rapports de l'empereur avec le roi Guillaume et M. de Bismarck; tout cela est résumé avec clarté, et non sans élégance; c'est un abrégé de l'histoire diplomatique de la France et de l'Allemagne sous le second empire. M. Simson montre surtout que la cause principale de toutes les erreurs de la politique française a été ce qu'il appelle *die Unterschätzung der Kraft Preussens*, le trop peu de cas qu'on faisait en France des forces de la Prusse [2].

---

1. Nous voulons parler de la belle étude de M. de Sybel sur Napoléon III dans le troisième volume de ses *Kleine historische Schriften* (Stuttgart, Cotta, 1880).

2. Le prince Albert rapporte que Napoléon III lui récita « une poésie de Schiller sur les avantages de la guerre et de la paix pour l'humanité »; M. Simson pense à un passage de la *Fiancée de Messine*; on peut citer aussi un passage des *Piccolomini* (I, IV).

# CHRONIQUE

FRANCE. — Aux deux premières parties de sa publication, *Les arts à la cour des papes pendant le* XV*e et le* XVI*e siècle, documents inédits tirés des archives et des bibliothèques romaines*, M. Eugène MÜNTZ vient d'ajouter une troisième partie. La première partie de ce considérable ouvrage était consacrée à Martin V et à Pie II (1417-1464), et la deuxième à Paul II (1464-1471); la troisième traite de Sixte IV et de Léon X (1471-1521) et se divise en deux sections, dont la première, relative au pontificat de Sixte IV (in-8°, 300 p. avec 2 gravures; XXVIIIe fasc. de la « Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome »), fait l'objet de la présente note. Le volume s'ouvre par une *Notice préliminaire* sur Sixte IV (9 août 1471-13 août 1484); dans cette très intéressante notice, M. Müntz, après avoir finement marqué le caractère de François della Rovere, expose les ressources matérielles dont le nouveau pontife disposait et comment il joua son rôle de Mécène. « Ce sera l'honneur des Médicis, dit l'auteur, d'avoir compris que le musée doit être le complément de la bibliothèque, et d'avoir assigné une place aux marbres à côté des manuscrits... Ils ont formé une collection d'antiques qui ne tarda pas à devenir la première de l'Italie, et qui jeta un éclat incomparable sur leur palais de la Via Larga, véritable école de la Renaissance florentine. A Rome, pendant tout le XVe siècle, ces deux tendances paraissent inconciliables. Un pape se distingue-t-il par son amour pour la littérature antique, on peut affirmer d'avance qu'il négligera les monuments. S'attache-t-il, au contraire, aux monuments, c'est que la littérature n'a pas d'attraits pour lui. » M. M. montre que Sixte a ouvert le musée du Capitole au public, achevé la restauration de la statue de Marc-Aurèle, défendu l'exportation des marbres antiques, mais — c'est le revers de la médaille — qu'il a dispersé le musée du palais Saint-Marc, démoli une demi-douzaine de temples ou d'arcs de triomphe, autorisé ses architectes à prendre partout les matériaux nécessaires aux constructions nouvelles; « comment justifier la conduite de Sixte vis-à-vis des ruines vénérables qui couvraient sa capitale! Ses victimes sont innombrables, et le long martyrologe de Rome antique enregistre son règne comme un des plus néfastes » (p. 15). Il est vrai, ces « crimes » commis par Sixte contre la Rome antique se rachètent par les services rendus à la Rome moderne; Sixte élève la Chapelle-Sixtine, Sainte-Marie-du-Peuple, Sainte-Marie-de-la-Paix, l'hospice du Saint-Esprit; il restaure et embellit vingt basiliques; il reconstruit le pont du Janicule, rétablit les aqueducs de la fontaine Trevi, pave les rues boueuses, ouvre de nouvelles avenues, remplace les dédales de ruelles par de grandes artères régulières (le Corso, la Via Giulia, Ripetta, la Lungara), etc. M. M. admire cette œuvre en son ensemble, mais il fait des réserves sur les détails; les architectes de Sixte ne furent que des artistes laborieux sans originalité ni puissance créatrice. Il choisit mieux ses sculpteurs et ses peintres; ce furent les premiers de l'Italie; mais ils durent ne consacrer leur ciseau ou leur pinceau qu'à la glorification de la religion. Dans cet exposé sommaire, M. M. ne retrace pas seulement l'œuvre de Sixte; il étudie les auxiliaires du pontife, les Riario, les Basso, les della Rovere, dont les fondations ont parfois rivalisé avec celles du pape, et surtout Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen, camerlingue de l'Eglise romaine, surintendant de l'édilité, que Fulvio nomme *nummosissimus heros*. Cette introduction de M. M. est suivie du chapitre premier, qui renferme des *Notices sur les principaux artistes du règne de Sixte IV* (pp. 66-111); les documents découverts par M. M. dans les archives du Vatican et du Campo Marzo, ainsi que ceux que M. Milanesi a trouvés dans les archives de la Toscane, permettent de modifier sensiblement l'his-

toire de l'architecture romaine; M. M. restreint le rôle de Baccio Pontelli; il juge problématique la participation de Giuliano da Majano aux travaux entrepris à Rome; il restitue à Giuliano da San Gallo l'influence qu'il a exercée sur le développement de l'architecture; il rend à Meo del Caprino et Giacomo da Pietrasanta les œuvres qu'on attribuait à d'autres, il appelle l'attention sur un artiste jusqu'ici entièrement inconnu, Giovannino de' Dolci, humble charpentier, élevé à la dignité de commissaire des constructions pontificales, et qui fut l'architecte de la chapelle Sixtine; il donne la liste des sculpteurs et des peintres employés par Sixte; il publie le texte inédit des *Statuts* de la corporation des peintres de Rome inexactement traduits en italien par Missirini. Le IIe, le IIIe, le IVe et le Ve chapitre traitent plus spécialement et avec le plus grand détail des *travaux exécutés à Rome* : II. *Le palais et la basilique du Vatican* (pp. 111-151); III. *Les églises* (pp. 152-168); IV. *Les monuments antiques* (pp. 168-178); V. *Edifices civils divers, places et rues, ponts, portes et murs* (pp. 178-207). On remarquera, dans le IIe chapitre, les documents relatifs à la bibliothèque du Vatican et tirés des registres de Platina [1]; les pages sur la chapelle Sixtine, dont les travaux, d'après des passages de la chronique de Jacques de Volterra relevés pour la première fois par M. M., n'étaient pas encore assez avancés en 1481 pour qu'on pût y officier, etc. Le IIIe chapitre démontre, entre autres points nouveaux, que, contre l'opinion de Vasari, Giovannino de' Dolci a restauré la basilique des Saints-Apôtres. Le chapitre IV reproduit des documents qui définissent l'attitude de Sixte IV vis-à-vis de l'art antique; l'un d'eux établit que, longtemps avant Alexandre VI, le Vatican communiquait avec le château Saint-Ange par un chemin couvert, qui permettait de se rendre de l'un à l'autre édifice sans être vu du dehors; on ne lit pas sans intérêt la liste des antiques que comprenait, à cette époque, le musée du Capitole. Dans le chapitre V, M. M. publie les documents concernant les grands travaux de voirie entrepris par Sixte V; ce pape réorganisa l'office des « magistri viarum » sous la présidence du cardinal d'Estouteville; dans la bulle de 1480, il posa avec une netteté incomparable les règles de l'expropriation pour cause d'utilité publique; il fit reconstruire le « Pons Quinti » qu'on appela depuis le *Ponte Sisto*, non point par Pontelli, comme le dit Vasari — que M. M. surprend si souvent en flagrant délit d'erreur, — mais surtout par Niccolo de Narni. Le VIe chapitre de l'ouvrage (pp. 207-238) a pour titre : *Travaux exécutés en dehors de Rome* (Ancône, Assise, Césène, Civita-Vecchia, Foligno, Forli, Ostie, Savone, ville natale de Sixte IV, etc.). Le VIIe et dernier chapitre (pp. 239-284) traite de l'orfèvrerie, de la tapisserie, de la broderie, des fêtes; il montre que Sixte, qui fit un instant mine d'austérité, « ne tarda pas à céder au courant et à rechercher cette magnificence qui paraissait inséparable du pouvoir pontifical »; il se termine par la reproduction de l'*Edit somptuaire* de 1473 (pp. 280-284) où Sixte recommandait à ses sujets d'observer les règles que lui-même ne pratiquait pas. Un appendice renferme des documents inédits sur les travaux et commandes du cardinal d'Estouteville (pp. 285-297) et le Testament du cardinal François de Gonzague; un autre appendice, à la suite de la « Notice préliminaire », contient quelques poésies d'Aurelio Brandolini *de laudibus Sixti quarti* et des documents sur les finances de Sixte IV (pp. 56-65). Ce nouvel ouvrage du bibliothécaire de notre Ecole des beaux-arts se recommande par les qualités dont témoignent déjà ses travaux précédents; les recherches de M. Müntz sont menées non-seulement avec sagacité, mais avec un soin scrupuleux, une ardeur qui ne né-

1. Dans l'inscription métrique de Platina sur la Bibliothèque (vers 4), M. M. met un point d'interrogation après *moconide*; ne peut-on lire *Moconide* et traduire ainsi : Pisistrate (*Cecropius tyrannus*) ne peut se glorifier que d'avoir réuni les fragments dispersés d'Homère?

glige aucun document, aucun détail; elles aboutissent à des résultats nouveaux pour l'histoire de l'art; elles sont résumées dans un récit clair et net, où l'on trouve souvent de précieuses observations sur l'esprit de la fin du xv° siècle et de la Renaissance.

— Deux nouvelles plaquettes de M. Albert Babeau sont consacrées, l'une à l'entrée de Henri IV à Troyes (*Encore quelques mots sur Henri IV à Troyes*. Troyes, Dufour-Bourquet. In-8°, 8 p., avec une planche lithographiée); elle donne la description du vitrail de Linard Gontier représentant l'entrée du roi dans la cathédrale de Saint-Pierre; l'autre, à *Grosley magistrat* (Ibid. In-8°, 15 p.); M. Babeau nous montre Grosley, grand-maire de l'abbaye de Saint-Loup et bailli de la baronnie de Chappes et de Vauchassis.

— M. Ph. Tamizey de Larroque a trouvé à la bibliothèque de Carpentras (recueil 335 m) une plaquette extrêmement rare qui n'est pas mentionnée par les plus exacts bibliographes; c'est la relation de l'*Entrée de Charles IX à Bordeaux*, publiée a Paris en 1565. M. T. de L. a jugé utile de réimprimer cet opuscule qui comblera les lacunes de l'*Histoire de la ville de Bordeaux*, de Dom Devienne. Il a gardé la longue pièce de vers latins, intitulée *Aquitania*, qui suit cette relation, parce que « cette pièce, dédiée au chancelier de France, Michel de Lhospital, est charmante, et a pour auteur *Stephanus Crusellus* que rien n'empêche d'identifier avec Etienne de Cruseau le chroniqueur ». La réimpression faite par M. T. de L. et augmentée par lui d'un avertissement et d'un commentaire, est extraite de la *Revue des bibliophiles* (tirage à 75 exemplaires) et se vend à Bordeaux, chez P. Chollet. Nous y relèverons une note curieuse; il est dit dans la relation que la livrée du roi était « *blanc, pers et rouge* ». « *Pers*, dit M. T. de L., signifie une sorte de couleur bleue. Voir le dictionnaire de Littré qui cite un passage d'un poète du xvi° siècle, Machaut, où *pers* est synonyme d'*azur*. D'après le *Dictionnaire de l'Académie*, *pers* désignerait une nuance entre le vert et le bleu. Le *Dictionnaire de Richelet* dans la définition du mot *pers*, écarte le vert et ne garde que le bleu. Le *Dictionnaire de Trévoux* explique le mot: « qui est de couleur bleue, ou tirant sur le bleu, *cæruleus*; Homère appelle souvent Minerve aux yeux *pers*, *Minerva glaucopis*. » On voit qu'en tout cela c'est le bleu qui domine. On est donc autorisé à dire que la livrée *blanc, pers et rouge* de Charles IX avait devancé notre drapeau tricolore » (p. 7). — M. T. de L. a trouvé encore à la bibliothèque de Carpentras quelques autres plaquettes d'une insigne rareté, et il compte les publier successivement, pour la plus grande joie des curieux en général, et des curieux de « son cher Sud-Ouest, en particulier ». Il en réunira quatre, nous dit-il, sous le titre de : *Le duc de Rohan en Gascogne*, et quatre autres sous le titre de : *Le vice-amiral Barrault et les pirates de la Gironde*.

— Après l'histoire du *Véritable Saint-Genest* de Rotrou, M. Léonce Person nous donne une *Histoire de Venceslas* (Cerf, in-8°, viii et 99 p.). Dans le premier chapitre de son ouvrage (pp. 22-28) l'auteur montre ingénieusement comment le sujet de *Venceslas* s'accordait merveilleusement avec le génie de Rotrou et le tour particulier de ses idées; Rotrou a aimé par-dessus tout les « intrigues, amenées par un déguisement des personnages, qui produit une erreur sur la personne ». Le chapitre ii (pp. 29-48) étudie la pièce de Francisco de Rojas, *No ay ser padre siendo rey* (« On ne peut être pere et roi en même temps » ou, comme traduit Alph. Royer, « il n'y a pas à être père quand on est roi »); M. Person analyse très minutieusement la première et la deuxième journée de cette pièce espagnole qui inspira la tragédie de Rotrou; il montre que le poète français s'est gardé des gongorismes de Rojas, mais il regrette qu'il n'ait pas profité des incidents et des péripéties que renferme la deuxième journée et qu'il ait refroidi sa pièce par l'inutile complication des amours

de Théodore et du duc. Le IIIe chapitre (pp. 49-65) compare la troisième journée de la comédie espagnole et le IVe et le Ve acte de *Venceslas*; le coup de théâtre est plus saisissant dans Rotrou que dans Rojas, grâce à l'incertitude qui règne, au moment du mariage et du meurtre, sur l'identité de la victime, et le caractère de Ladislas est tout-à-fait une création du poète français; « farouche et indompté, violent, hautain, contradicteur des autres et de soi-même, terrible en ses colères comme un comte de Charolais, ou comme un duc de Bourgogne qui n'aurait pas eu son Beauvillier ou son Fénelon; donnant la mort lâchement et s'apprêtant à la recevoir bravement; effrayant et menaçant dans la mort même; dominé enfin par une de ces violentes passions qui peuvent faire d'un homme un héros, quand elles n'en font point un criminel », tel est Ladislas (pp. 64-65). Le chapitre IV est consacré à *Venceslas au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle* (pp. 66-78); M. Person donne les dates indiquées par les registres de La Grange; il rappelle la mort de Baron qui joua le rôle de Venceslas à l'âge de 76 ans, se trouva mal et « tomba au champ d'honneur comme Mondory, Montfleury et Molière »; il raconte la querelle de l'*Année littéraire* et du *Mercure de France*, de Fréron et de Marmontel qui avait fort témérairement corrigé le texte primitif de *Venceslas*. Le chapitre V, *Venceslas au Théâtre-Français sous le premier Empire* (pp. 80-89) expose les griefs du critique du *Journal des Débats*, Geoffroy, contre la pièce de Rotrou; Geoffroy louait l' « impétuosité sauvage » de Talma dans le rôle de Ladislas, mais il regrettait l'impunité et le couronnement du meurtrier et trouvait qu'il y a là une grande immoralité; M. Person justifie Rotrou; il fait sur le caractère de Ladislas et le dénouement de la pièce des observations à la fois spirituelles et vraies. Le chapitre VI (pp. 90-95) a pour titre : *Venceslas de nos jours* (représentation de 1842, inauguration de la statue de Rotrou à Dreux le 30 juin 1867, matinées littéraires de Ballande, 1873 et 1875). Le chapitre VII (pp. 96-99) traite des *idées politiques dans Venceslas et dans les œuvres de Rotrou*. — On trouvera à la fin du volume la reproduction des *Notes critiques et biographiques sur Rotrou* (pp. 103-148) que M. Person avait récemment publiées, mais sans les mettre dans le commerce; l'auteur a profité des observations et rectifications que lui avaient adressées quelques critiques, entre autres M. Marty-Laveaux, dans notre recueil (3 juillet 1882); on sera heureux de relire dans cet appendice les faits rigoureusement exacts que M. Person est parvenu à établir; mais le modeste et consciencieux écrivain, un de ceux qui font le plus d'honneur à notre enseignement secondaire par leur studieuse ardeur et leur savoir, ne nous dit pas dans son *Avant-propos* qu'il a ajouté quelques points nouveaux, comme l'étude sur le *Manuscrit* de Laurent Mahelot, machiniste et décorateur du temps (pp. 120-124), comme les pages sur *le nombre des pièces de Rotrou* (pp. 124-133) et sur *Rotrou d'après les lettres de Chapelain* (pp. 133-135), comme les réflexions sur les beaux vers de Rotrou et sur ce que M. Person appelle, selon le mot qu'un biographe applique à l'éloquence de Mazarin, *la indoratura del suo bel dire* (pp. 138-146) [1].

---

1. Nous aurions aimé que M. Person citât ces mots de Voltaire : « La première scène et une partie du quatrième acte de *Venceslas* sont des chefs-d'œuvre » *(Ecrivains du siècle de Louis XIV)*.

---

ERRATUM. — N° 32, art. de M. Jullian sur le livre de M. Madvig; p. 112, note 4, lire C. I. L. VI, et non V. — p. 114, ligne 9, ou s'en partageant et non « en s'en partageant ».

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 28 Août — 1882



172. — J.-H. NELSON. **A Prospectus of the scientific study of the Hindu Law.** London, Kegan Paul et Co, 1881. XIV-208 p. in-8°.
John D. MAYNE. — **A Treatise of Hindu Law and Usage.** Madras, Higginbotham et Co. London, Stevens and Haynes. 1878. XXXIX-607 p. in-8°.

Les deux ouvrages dont les titres précèdent, l'un tout récent, l'autre dont j'aurais dû rendre compte depuis longtemps déjà, sont d'un heureux augure pour l'avenir des études juridiques dans l'Inde. Ils nous montrent, chacun à sa façon, ces études résolument engagées dans des voies nouvelles, et ils témoignent de l'intérêt croissant qu'elles rencontrent dans les rangs de la magistrature anglo-indienne. M. Nelson est actuellement juge dans la présidence de Madras, et son livre, écrit au milieu du conflit des idées et sous l'impression des difficultés journalières de la pratique, a quelque chose des allures d'un pamphlet. M. Mayne, qui a longtemps siégé à la haute cour de Madras, a réuni dans l'Inde les matériaux du sien, fruit d'une expérience plus mûre et d'une ardeur qui a eu le temps de se calmer. Mais, l'un et l'autre, ils conçoivent le droit de la même façon, ni comme une science abstraite et de pure spéculation, ni comme l'interprétation strictement professionnelle de prescriptions admises toutes faites, mais comme une branche de la critique historique. C'est à ce point de vue, le seul où je puisse me croire quelque compétence, que je vais essayer d'apprécier leurs ouvrages.

Bien qu'il soit le plus récent, je commencerai par celui de M. N., parce qu'il se rattache par le lien le plus étroit à une précédente publication du même auteur, dont j'ai rendu compte, il y a de cela quatre ans, dans la *Revue* [1]. Dans ce premier écrit, M. N. établissait : que le terme de « Loi hindoue » n'est pas aussi facile à définir qu'on se l'imagine d'ordinaire, et que c'est se méprendre sur la nature des livres juridiques de l'Inde que de les assimiler à nos codes; que l'autorité anglaise étend outre mesure l'empire de cette législation en l'appliquant indistinctement à des populations pour lesquelles elle n'est pas faite et

1. *A View of the Hindû Law as administered by the High Court of Judicature at Madras*. Madras, 1877. Cf. *Revue critique* du 29 juin 1878.

qu'elle-même n'a jamais prétendu soumettre à ses prescriptions; que lui sacrifier notamment, dans la mesure qu'on le fait, la coutume non-écrite, c'est violer un de ses principes les plus évidents; qu'enfin, sur un certain nombre de points spécifiés, la jurisprudence des tribunaux anglais, en particulier de ceux qui relèvent de Madras, est en contradiction directe avec l'esprit et avec la lettre de cette loi qu'elle prétend appliquer. Dans mon compte-rendu, tout en me déclarant d'accord pour le fond avec M. N., tout en rendant hommage à la conviction résolue avec laquelle, à des erreurs autorisées de haut, il opposait des idées qui, pour n'être pas absolument neuves parmi les indianistes, l'étaient beaucoup au contraire venant d'un jurisconsulte, je dus exprimer maintes réserves sur des points où l'auteur me paraissait dépasser le but. J'essayai de faire voir qu'après tout, il restait bien quelque chose de ce *hindu law* dont M. N. faisait à peu près table rase, et qu'il y avait beaucoup à redire à sa façon de faire intervenir l'ethnographie dans la question. Il y a certainement dans l'Inde des populations entières, se chiffrant par millions, qui n'ont pas une goutte de sang aryen dans les veines, et qui n'en prétendent pas moins vivre conformément au *dharma* proclamé par les anciens sages; et, réciproquement, parmi les tribus brâhmaniques les plus pures, il n'y en a peut-être pas une seule qui se conforme rigoureusement à la loi écrite. Comme le nouvel ouvrage de M. N. n'est que le développement de la même thèse, je ne rentrerai pas dans le débat. Je m'en tiendrai à ce qui est la partie neuve du livre, et, puisqu'il a bien voulu faire à mon article l'honneur de lui emprunter l'épigraphe du nouveau volume, je dirai, d'une façon générale, mais aussi nettement que je pourrai, en quoi nous sommes d'accord et en quoi nous différons.

Les développements nouveaux peuvent se ranger sous deux rubriques : des aperçus historiques sur l'origine, sur la tradition et l'interprétation de la *smṛiti*, et les vues personnelles de M. N. sur les mesures à prendre pour remédier à la façon fâcheuse dont la justice est administrée à beaucoup d'Hindous.

Il y a quantité d'observations justes et vraies dans la partie historique de ce travail. L'auteur montre fort bien tout ce qu'il y a d'incertain dans l'origine de ces livres, d'obscur dans leur transmission, de suspect dans beaucoup de leurs prétentions et de contradictoire dans certaines de leurs doctrines. Mais ici, comme dans le précédent volume, il lui arrive rarement de toucher le but sans aussitôt le dépasser. La moitié peut-être de toute son argumentation tend à prouver qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de loi hindoue, de sorte que le lecteur doit se demander parfois à quoi peut servir l'étude scientifique de quelque chose qui n'existe pas. Heureusement M. N. ne s'est pas adressé la question à lui-même, sans quoi nous courions risque de n'avoir jamais son livre, et c'eût été dommage. Evidemment, il y a dans toute cette appréciation plus que de l'exagération. Si c'est se tromper que de mettre les *çâstras* sur la même

ligne que la loi des Douze Tables ou que le Code civil, c'est non moins se tromper que de vouloir les juger d'après la même mesure. Il faut les prendre pour ce qu'ils sont, une tradition écrite et cela à des époques et sous des influences bien diverses, non par des législateurs, mais par des lettrés sans relation, la plupart, avec l'autorité publique, mais qui, à part certaines doctrines touchant plutôt à des prétentions sociales qu'au droit civil proprement dit et où cette tradition est en dehors de la réalité, n'en travaillaient pas moins de bonne foi et ne s'inspiraient pas uniquement de leur fantaisie.

M. N. attache, et avec raison, une grande importance au fait attesté par des observateurs judicieux et bien informés qu'encore à une époque récente, aussi bien qu'au temps de Mégasthène, les habitants de diverses contrées de l'Inde n'avaient recours à aucune loi écrite pour régler leurs différends. Mais, quand il conclut de là qu'avant la publication de William Jones on eût fort étonné un pa*n*d*i*t de Madras en lui citant le code de Manu comme un livre faisant autorité en matière de droit, sa conclusion est sûrement erronée. Le pa*n*d*i*t n'eût pas parlé sans doute du code comme le ferait un Anglais d'une loi votée par le Parlement, mais il y eût certainement reconnu une des nombreuses expressions du *dharma* éternel. Il y a ainsi trop souvent chez M. N. des conséquences fausses déduites d'observations vraies. En général, c'est par le détail que pèche cette partie du livre. L'auteur a beaucoup lu [1], il a réuni une infinité de faits et de témoignages, mais il les compte plutôt qu'il ne les pèse, et il lui arrive de s'en servir parfois sans les avoir bien compris. C'est ainsi qu'ayant vu chez M. Max Müller que le code de Manu était basé sur un sûtra de Mânavas, ce qui, du reste, n'est pas le cas, il conteste la grande réputation du livre par la raison que cette école ne paraît pas avoir été bien répandue. Sûrement M. Max Müller n'a pas prétendu dire que l code actuel fût encore un livre propre aux Mânavas, ni que les Hindous, depuis des siècles, l'eussent considéré comme tel. Ailleurs c'est Yâjnavalkya dont le code ne saurait avoir été reçu comme loi dans le Sud, parce que Yâjnavalkya appartient au Yajus blanc, tandis que la presque totalité des brâhmanes de ce pays suivent le Yajus noir. Entre le code et le Yajus blanc il n'y a pourtant pas d'autre rapport qu'un nom, le nom respecté d'un prophète du Veda, que l'auteur du çâstra a trouvé commode de mettre en tête de son livre apocryphe. Il y a plus : M. Weber ayant fait la remarque que le même Yâjnavalkya apparaissait dans certaines parties du Yajus blanc et surtout dans le Mahâbhârata avec les allures d'un docteur bouddhiste, cela suffit pour que le Yajus blanc soit véhémentement suspect d'être un Veda bouddhique et que le code et, à la suite du code, la *Mitâxarâ*, qui en est une sorte de commentaire et de plus la

1. On ne saurait trop reconnaître le zèle que M. N. a mis à ne négliger aucune source d'information. Il a été jusqu'à s'enquérir de ce que pensait sur ces matières notre propre magistrature coloniale. Comme on devait s'y attendre, il n'a rien trouvé.

bête noire de M. N., soient écartés comme livres sectaires et hérétiques. L'auteur en arrive ainsi à émettre de véritables énormités, à exclure, par exemple, du nombre des Hindous à la fois les Civaïtes et les Vishnouites.

Faut-il s'étonner qu'avec cette humeur-là M. N. soit sévère pour la plupart de ses devanciers? A l'entendre, tout ce qui a été fait depuis cent ans sur le droit hindou l'aurait été à rebours, et toute la littérature juridique anglo-indienne, à l'exception de quelques travaux des dernières années, ne serait autre chose qu'un malentendu. Je ne connais que très imparfaitement cette littérature en majeure partie spéciale et toute pratique. Mais je puis dire en toute assurance à M. N. qu'ici encore il ne lui suffit pas d'avoir raison : il faut, de plus, qu'il se mette dans son tort. Il y a là des travaux estimables, qu'on souffre de lui voir traiter avec autant de dédain. Ces travaux sont imparfaits et, dans l'état actuel des connaissances, insuffisants. Mais quelle est donc la branche du savoir qui ait débuté par la critique? *Docet diem dies* est une vieille vérité faite pour donner une équitable confiance. Or M. N., non-seulement n'est pas toujours équitable, mais il lui arrive d'être souverainement injuste. Où a-t-il vu que William Jones et Colebrooke croyaient tout ce que leur disaient leurs pa*nd*its? Colebrooke surtout, la prudence en personne, que la critique, depuis plus d'un demi-siècle, a peut-être pris en défaut sur cinq ou six points de détail, tandis qu'elle n'est pas encore parvenue à résoudre la moitié de ses doutes, et dont toutes les publications réunies ne contiennent pas autant d'erreurs matérielles que M. N. en a parfois mis dans une douzaine de pages. Je ne puis vraiment pardonner à l'auteur la légèreté avec laquelle il s'est attaqué à cette grande mémoire. Il lui reproche d'avoir le premier parlé de différentes écoles du droit hindou. Mais est-ce la faute de Colebrooke, si, après lui, on a fait mauvais usage de son assertion? et quel autre mot aurait-il bien pu employer pour désigner un fait vrai, à savoir que le *dharma* qui, pour les brâhmanes, n'est pas seulement une pratique, mais qui est aussi un de leurs *çâstras*, de leurs disciplines, ne s'enseignait pas tout-à-fait de même dans les diverses régions de l'Inde? Il lui reproche jusqu'à sa défiance à l'égard de la méthode *mîmâmsâ* appliquée à la solution des questions de droit, et il ne se dit pas que Colebrooke ne faisait ainsi que professer par avance un de ses propres principes à lui, M. N., de ne pas essayer de réconcilier des textes contraires au nom d'un *hindu law* idéal, qui n'a probablement jamais existé. Mais il y a plus fort que cela. Colebrooke s'est exprimé avec son exactitude et sa circonspection habituelles sur l'auteur et sur l'âge probable de la *Mitaxârâ*. Il la place quelque temps après Dhâreçvara, qui est cité dans l'ouvrage, et, ce Dhâreçvara, il l'identifie, avec hésitation toutefois (aujourd'hui on n'hésite plus; c'est à peu près tout ce que nous avons gagné depuis), avec Bhoja, roi de Dhârâ au XI[e] siècle, prince nullement mythique, dont on a des œuvres authentiques et des inscriptions. M. N. renverse tout cela et le remplace par la supposition

*original indeed* et de plus trois ou quatre fois impossible, que ce Dhâreçvara pourrait bien être Dâra Shakoh, le frère d'Aurangzeb, et que la *Mitâxarâ* serait ainsi du XVIIe ou du XVIIIe siècle [1]. Il pense montrer par là « how, if an attempt is to be made hereafter to study Hindû law methodically and scientifically, the unauthorized and scientifically valueless dicta of great men should be ruthlessly set aside and rendered harmless ». Tout indianiste qui a lu Colebrooke, lui répondra que si cet admirable chercheur n'avait rien trouvé de mieux à dire sur la Mitâxarâ, il n'eût pas écrit une ligne sur ce sujet.

L'histoire de la littérature juridique de l'Inde tant indigène qu'européenne, tout imparfaite, incertaine, pleine de lacunes qu'elle est, comme tout ce qui concerne le passé de ce singulier pays, n'est donc pas le chaos informe ni le tissu de contre-sens qu'elle paraît à l'imagination un peu échauffée de M. Nelson. Ce qui est vrai, c'est que l'Angleterre en s'engageant à respecter, dans la mesure du possible, cette tradition multiple et, en même temps, à l'appliquer à l'aide d'institutions et de méthodes sans lesquelles la justice ne se conçoit pas dans notre Occident, a assumé une tâche difficile dès le début, et dont les complications sont devenues d'autant plus sensibles, qu'on a mieux appris à connaître les conditions présentes et passées du pays. Ceci m'amène à considérer l'autre partie neuve du travail de M. N., les moyens qu'il propose pour sortir d'embarras.

Ce n'est qu'en hésitant, toutefois, que je le suis sur ce terrain, car je ne me permets certainement pas d'avoir des idées arrêtées sur l'administration de la justice à Madras. Je ne puis m'empêcher pourtant de craindre qu'il ne se mêle quelque illusion à ces projets de réforme. M. N. n'est pas d'avis de remplacer la loi du pays par une législation nouvelle, faite de toute pièce par l'autorité britannique, et il raille avec beaucoup d'esprit ceux qui n'estiment rien de plus facile que de confectionner « un bon petit code » qui contenterait tout le monde. Le remède, pour lui, est dans l'étude méthodique, scientifique du droit écrit d'un côté, du droit coutumier de l'autre, dans la délimitation précise de leur autorité respective, et dans la pleine reconnaissance de cette autorité non-seulement en principe, mais aussi dans la pratique. Ce sont là des conseils qui se recommandent eux-mêmes. Il est certain qu'en étudiant mieux, on saura davantage : il est non moins certain qu'en vertu de ses propres maximes et du consentement explicite du droit écrit, l'autorité anglaise est tenue de respecter la coutume, et c'est un des grands mérites de M. N. de s'être fait le défenseur infatigable de cette dernière. Seulement, la question est de savoir ce qui peut résulter de là dans la pratique. Voici cent ans bientôt qu'on étudie le droit écrit et, d'après M. N. lui-même, on n'y a rien fait qui

1. M. N. ne paraît pas être philologue. Cela semble ressortir du moins de ses transcriptions de *Cera* et *Cola* p. 6, *grihya* 20 et 60, *vinaçana* 31, *çramana* 34, *çilâditya* 35, et de ses étymologies : *çûdra* dérivé de *svid*, suer, 4; *Maurya* = Tartare de Merv, 32 et 91.

vaille. Pense-t-il qu'on viendra plus vite et plus facilement à bout de la coutume? Parmi les questions mêmes que M. N. demande à voir résolues au préalable et à bref délai, il y en a plusieurs qui sont actuellement insolubles et qui le resteront peut-être longtemps encore. Que fera la justice en attendant? et ses décisions ne seront-elles pas caduques d'avance, une fois qu'il sera bien établi qu'elles ne sont que des pis-aller provisoires? Sur beaucoup de points, les autorités écrites sont vagues et obscures : elles font une large place au jugement selon l'équité, c'est-à-dire à l'arbitraire : elles se contredisent elles-mêmes et entre elles, et c'est une grosse question que de savoir laquelle appliquer. Les mêmes difficultés ne se présenteront-elles pas et plus fortes encore, pour la coutume? On a fabriqué des textes : on essaiera de fabriquer des coutumes, il n'en faut point douter. Il y a plus : la loi écrite prise en général et la coutume existent presque partout l'une à côté de l'autre, également respectées bien que très différentes, les indigènes ayant une façon d'arranger ces contradictions, dont un tribunal européen ne s'accommodera jamais. A la question quelle est votre loi, quelle est votre coutume? il y aura donc plus d'une réponse. D'une façon générale, on se réclamera à la fois, et de la loi des saints rishis que savent les pandits et de la pratique des ancêtres : dans les cas particuliers et, de ceux-ci, le forum officiel ne connaît que les plus gros, les plus embrouillés, les autres se décidant en dehors de lui, on se réclamera de l'une ou de l'autre selon l'intérêt du moment. Je vois bien que M. N. a prévu ces difficultés et pris des précautions en conséquence. Seulement, je me demande si elles seront efficaces. En tout cas, il y a là matière à des doutes assez graves, pour qu'on se souvienne de la maxime *audiatur et pars altera*. Dans ses projets de réforme, M. N. fait la part assez large à l'action législative du gouvernement. Serait-ce un pressentiment que sa dernière ressource pour sortir d'embarras pourrait bien être de revenir à la confection de ce « petit code » dont il s'est moqué avec tant d'esprit?

J'ai commencé ce compte-rendu avec l'intention de dire beaucoup de bien de ce livre et je m'aperçois, en finissant, que je n'ai guère fait que le critiquer. Mon opinion sur l'ouvrage n'a pourtant pas changé en chemin. Je le crois toujours encore juste et vrai dans le fond, en progrès quant à la façon d'envisager ces études, plein d'idées et surtout d'intentions excellentes, éminemment utile et malheureusement justifié en beaucoup de ses attaques. Si, malgré cela, mon temps s'est passé à le contredire, la faute en est à l'auteur d'abord, qui a gâté ses meilleures raisons par sa verve intempérante et qui s'est aventuré sur le terrain de l'histoire générale et de l'histoire littéraire plus qu'il n'aurait dû. Elle est à moi ensuite et à ma compétence limitée. Malgré ses digressions en tous sens, le livre de M. N. n'en est pas moins un livre de droit, de droit pratique, et, de ce chef, le jugement de l'indianiste réduit à se prononcer sur des généralités dont il ne saurait toujours mesurer les redoutables conséquences, ne peut être que d'un faible poids. C'est aux hommes

de la partie, aux collègues de l'auteur qui, comme lui, sont aux prises chaque jour avec ces questions si complexes, de se prononcer sur cette partie du livre. Il est probable que, de ce côté, l'auteur a dû soulever plus d'une violente opposition. Il s'attaque à trop de choses pour ne pas rencontrer beaucoup d'adversaires. Mais il est à espérer aussi qu'il y trouvera des défenseurs. Même pour le profane, il est visible que sur bien des points il y a abus, que la loi qu'on applique n'est pas toujours celle à laquelle les parties auraient droit et que, dans cette application, la jurisprudence n'est parfois conséquente, ni avec la loi, ni avec elle-même. Il est impossible de ne pas condamner avec l'auteur les envahissements progressifs de ce *judge-made law*, dont certaines exigences en matière de transmission des biens et de statut personnel sont vraiment iniques et de nature à porter de graves atteintes à la prospérité du pays. On lui pardonne alors ses vivacités, ses exagérations et sa trop grande facilité à faire, comme on dit, flèche de tout bois. Car ce livre écrit avec une opiniâtre conviction [1], est avant tout une œuvre de combat et c'est comme tel qu'il faut le juger, si on veut être équitable envers lui.

Tout autre d'allure est l'ouvrage de M. Mayne. C'est aussi un livre de controverse et, comme M. N., l'auteur est convaincu de la nécessité d'importantes réformes. Mais la discussion chez lui est mesurée et sévère : il expose, il ne lutte pas. « Je me suis efforcé, dit-il dans sa Préface, de montrer non seulement ce que la loi hindoue est, mais comment il s'est fait qu'elle soit devenue ce qu'elle est. » Et cette tâche si vaste, il l'a remplie en toute conscience. Il y a déployé un remarquable savoir, l'expérience d'une longue pratique, un jugement aussi bien en garde contre les nouveautés impatientes que contre les préjugés, une critique fine, vigilante et circonspecte. Peut-être lui arrive-t-il parfois de rester en deçà où M. N. se laisse emporter au delà. Peut-être aussi les parties du livre qui traitent du passé font-elles regretter cette précision, cette sûreté de main que la possession de la langue, et, par elle, la connaissance de toutes les manifestations de l'esprit d'un peuple, peuvent seules donner à l'historien. Mais, tel qu'il est, son ouvrage constitue l'exposition la plus complète et la plus sûre que nous ayons de l'ensemble du droit écrit des Hindous.

M. M. ramène les différentes appréciations dont ce droit a été récemment l'objet, à trois variétés principales : l'opinion des archéologues à outrance, qui ne reconnaissent d'autorité qu'aux plus anciens textes ; l'école critique qui, dans ses conclusions extrêmes représentées par M. N. [2], estime, en somme, que ce droit n'est valable que pour les seuls brâhmanes; enfin l'opinion des partisans d'une réforme radicale qui veulent une législation nouvelle. Il s'écarte plus ou moins des uns et des

---

1. M. N. a exposé les mêmes idées dans un article du journal de la Société asiatique de Londres, XIII, p. 208 (1881).
2. Il s'agit du premier ouvrage de M. Nelson.

autres, des premiers, parce qu'ils ne tiennent aucun compte des changements que vingt siècles ont dû amener même en Orient; des derniers, parce qu'ils supposent les plus violents possibles et ne se doutent pas de la force des liens qui attachent un peuple à son passé. Peut-être M. M. n'a-t-il pas fait observer assez que la loi hindoue elle-même est beaucoup trop du parti des premiers, qu'elle est restée en somme la même pendant que tout changeait autour d'elle, et que les tribunaux britanniques, en l'appliquant comme elle ne l'avait jamais été, font en réalité de l'archéologie juridique sur une grande échelle. C'est un des points où, à notre avis, M. M. est resté en deçà. Enfin, il s'écarte des conclusions de M. N. en ce qu'elles lui paraissent avoir d'extrême. Sans méconnaître les caractères tout spéciaux du *hindu law*, qui en font quelque chose de bien différent de ce que nous appelons une législation, il part du fait que cette loi est acceptée en somme par la grande majorité de ces innombrables populations; que de l'Himâlaya au cap Comorin elle a profondément pénétré les mœurs et les usages, que beaucoup la pratiquent sans la reconnaître expressément, comme certaines classes de musulmans et de chrétiens indigènes, et qu'un nombre infiniment plus grand qui ne la pratique pas, ou presque pas, n'en croit pas moins vivre en conformité avec elle. Il estime d'ailleurs que l'action des brâhmanes sur cette loi, du moins en ce qui concerne le droit écrit, n'a pas été aussi considérable qu'on l'a parfois prétendu; qu'elle est l'expression de coutumes et d'un état social qui a dû être sensiblement le même chez les diverses races et dans les différentes classes de la population. Ici encore il y a chez M. M. un peu d'optimisme. Il est certain que dans leurs *sûtras*, auxquels la littérature postérieure n'a rien ajouté d'essentiel, les brâhmanes ne se sont guère occupés que d'eux-mêmes et que le peu qu'ils disent des autres classes n'est là que pour mémoire et doit être tenu pour suspect au premier chef. Il est non moins certain que le *dharma* religieux des brâhmanes a profondement influé sur la constitution de la famille, sur le mariage, sur la transmission des héritages, et qu'en ces matières, les tribunaux appliquent à certaines classes des prescriptions qui, à l'origine, n'étaient point faites pour elles et qui, maintenant encore, ne leur conviennent qu'imparfaitement. Il s'est fait là, entre la loi écrite et l'usage, des compromis aussi nombreux que variables depuis la complète assimilation jusqu'à la complète indépendance, qui embarrasseront longtemps encore la justice britannique. Rarement la loi des *çâstras* est parvenu à effacer complètement la coutume; sur plusieurs points même elle l'a simplement et directement adoptée. Le régime de la famille à l'état d'union, par exemple, n'est probablement pas, ainsi que le fait observer M. M., d'origine brâhmanique, car ce régime est contraire aux principes du *dharma*, qui tend à multiplier les foyers indépendants, pour multiplier par là les devoirs du culte. Dans les cas, d'ailleurs, où cette législation blesse absolument le sentiment de justice, il reste toujours à l'autorité publique la ressource d'intervenir, comme elle

vient encore de le faire récemment en reconnaissant comme valable le mariage des veuves.

M. M. expose l'ensemble de cette législation tant écrite que coutumière (cette dernière partie est naturellement bien moins complète que la première) en 5 sections comprenant 21 chapitres. Dans la 1e section, il traite des sources de la loi hindoue ; dans la 2e, de la constitution de la famille ; dans la 3e, de la propriété de la famille ; dans la 4e, du régime des successions ; dans la 5e et dernière, de la position légale de la femme.

Dans le cours de ce long examen, M. M. a été amené plus d'une fois à toucher à des faits et à des théories fort en faveur, la polyandrie, la communauté des femmes, la gynécocratie, la propriété en commun du sol. Il l'a fait avec une prudence et une réserve qui nous paraissent absolument louables. Ces faits se rencontrent dans l'Inde aussi bien qu'ailleurs, et distribués d'une façon qui ne correspond qu'imparfaitement aux divisions ethnographiques. M. M. n'a point voulu en tirer de conclusions quant à l'état primitif des tribus aryennes. Depuis que ces peuples parlent leurs langues, le chef de famille, chez eux, est l'époux de sa femme et le maître de son enclos, et le fait de l'exploitation en commun des pâturages ou des terres inondables où se cultive le riz, n'est pas plus une preuve de l'existence chez eux d'un communisme primitif, que ne le sont chez nous nos sociétés par actions et nos compagnies de chemins de fer.

D'un bout à l'autre, l'exécution du livre est soignée jusque dans les moindres détails. Les fautes matérielles et les erreurs de rédaction y sont très rares. En un seul endroit, la vigilance de M. Mayne paraît s'être assoupie, p. 72, où il écrit : « Two persons are sapindas to each other, if their common ancestor, being a male, is not farther removed from either of them than six degrees, or four degrees where the common ancestor is a female. » La définition est fausse d'abord ; il s'agit du 6e ancêtre dans la ligne paternelle et du 4e ancêtre dans la ligne maternelle. Elle est de plus impossible : on ne peut descendre d'une femme sans descendre aussi d'un homme, dans l'Inde aussi bien qu'ailleurs, et, comme dans l'Inde la femme ne se remarie pas, les descendants de la même femme sont aussi les descendants du même homme.

L'usage du livre est facilité par plusieurs index : une table des matières, une liste alphabétique des cas décidés en justice et cités dans l'ouvrage, enfin un index alphabétique très détaillé de tout le contenu.

A. BARTH.

---

173. — Arnold SCHÆFER. **Abriss der Quellenkunde der griechischen und rœmischen Geschichte** ; 2e Abth. : Die Periode des rœmischen Reichs, Leipzig, Teubner, 1881, in-8e de 200 p.

Le livre de M. Arnold Schæfer contient : 1° la liste des écrivains la-

tins ou grecs dont les ouvrages, conservés ou perdus, peuvent ou auraient pu servir à la connaissance de l'histoire romaine; 2° la transcription ou le résumé des témoignages de l'antiquité sur ces écrivains; 3° la mention des principaux travaux modernes auxquels ils ont donné lieu et des meilleures éditions de leurs ouvrages. C'est, comme l'indique le titre, le résumé de tout ce que nous savons sur les sources de l'histoire romaine.

Le livre commence aux origines, il ne s'arrête qu'à la mort de Justinien. Son cadre embrasse donc la période du bas empire, qui s'étend depuis Constantin jusqu'à la dynastie thrace; il sort, et de beaucoup, des limites que l'on assigne d'ordinaire aux travaux sur l'histoire romaine. M. S. a cru que le règne de Justinien appartenait à cette histoire, au même titre que celui d'Auguste. Il est assez difficile de penser autrement que lui.

M. S. divise les quatorze siècles de l'histoire romaine en six périodes : la seconde guerre punique, le tribunat de Tibérius Gracchus, les règnes d'Auguste, d'Hadrien, de Théodose, la mort de Justinien sont les époques qui en marquent la fin. Quoique les divisions en périodes soient en histoire une chose souvent arbitraire, plus souvent encore inutile, il faut reconnaître que celles que donne M. S. échappent à l'un et l'autre défaut. On pourrait le critiquer cependant d'avoir fait commencer à Théodose la dernière période de l'empire romain. En quoi cet empereur qui, malgré les surnoms dont on l'a gratifié, ne fut ni grand ni glorieux, et dont les qualités administratives sont au moins discutables, a-t-il transformé le gouvernement de l'état romain ? Le véritable organisateur au ɪᴠᵉ siècle, celui qui donna à l'empire la forme qu'il devait conserver jusqu'à Héraclius et qui modifia le premier, d'une façon sérieuse, le régime fondé par Hadrien, fut Constantin. Les contemporains ne s'y sont point mépris : il faut s'en tenir à leur opinion; dans des choses qui, comme celle-là, sont de pure appréciation, elle a plus de chances d'être la vraie.

Les auteurs, grecs ou romains, sont énumérés suivant l'époque où ils ont écrit, et non pas suivant le temps dont ils ont raconté l'histoire; à côté d'eux sont mentionnés les écrivains contemporains, biographes, orateurs ou poètes dont les ouvrages sont une source aussi abondante que les histoires proprement dites. Cet ordre a un très grand avantage: il nous offre un tableau complet de la littérature historique, et même de la littérature tout entière de chaque période. Mais est-ce bien pourtant l'utilité que devait avoir ce livre? Pour ce qui concerne l'historiographie romaine, nous avons, dans la *Littérature* de Teuffel, un tableau aussi complet; il est vrai que le livre de M. S. a le mérite de le présenter, en le résumant, d'une façon infiniment plus commode. Il ne fait souvent, malgré tout, que le répéter. Peut-être aurait-on pu comprendre autrement la disposition de ce livre; on aurait placé au début les ouvrages sur l'histoire romaine en général, écrits par l'antiquité, en commençant

par ceux dont les fragments embrassent la période de temps la plus vaste, par exemple par celui de Dion Cassius; puis, dans chaque période, on aurait énuméré les auteurs qui n'ont écrit que sur cette période, et, en même temps, les ouvrages contemporains qui, comme les lettres de Cicéron ou le panégyrique de Trajan, ont une importance historique considérable, sans être des livres d'histoire. Rien n'empêcherait, à l'aide de renvois, de revenir sur les auteurs d'histoires générales qui ont insisté sur les événements de leur temps, comme Dion Cassius sur les règnes d'Héliogabale et de Caracalla. On peut regretter que M. S. ne nous ait point donné ce livre et qu'il se soit plutôt occupé des écrivains, en tant que sources de l'histoire romaine, que des sources mêmes de cette histoire [1].

Ces réserves faites sur le plan de l'ouvrage, on rendra justice au soin avec lequel il a été composé, au nombre des matériaux qui s'y trouvent réunis, au discernement qui a présidé à leur choix. Il faut, en particulier, savoir un gré infini à M. S. d'avoir extrait la substance des innombrables dissertations parues sur les autorités de Tite-Live et les premiers annalistes romains. M. S. a pris très rarement parti entre les opinions contraires qui se sont produites. Par exemple, Tite-Live a-t-il consulté Polybe pour le récit des campagnes d'Hannibal en Italie? Niebuhr, Nitzsch, M. Nissen, bien d'autres encore, ont affirmé que non. Lachmann a prétendu le contraire; MM. Carl Peter et Wœlfflin ont vivement soutenu son opinion. Le débat court le risque de durer longtemps encore, d'autant plus que M. O. Hirschfeld vient de lancer une troisième hypothèse, que Tite-Live aurait consulté simplement un abrégé de Polybe. Il est fort à craindre que nous ignorions toujours la vérité : M. S. nous indique au moins où d'autres ont pensé qu'elle se rencontrait.

Il y a, dans le livre de M. S., un certain nombre d'omissions. Elles sont de deux sortes. Les unes concernent des auteurs ou des ouvrages de l'antiquité. Par exemple, il n'est point fait mention de l'écrit que Tibérius Gracchus composa et qui fut peut-être, sous forme de lettre, la justification de sa conduite politique. Ces lacunes, très rares pour la période républicaine, sont assez fréquentes pour les siècles de l'empire. En particulier, M. S. n'a point tiré profit des autorités de toute sorte consultés par les écrivains de l'histoire auguste, et dont ils énumèrent toujours la liste avec une grande complaisance. Tantôt ce sont des historiens célèbres en leur temps et dont ils nous ont conservé le nom, le

---

1. Une conséquence de l'ordre suivi par M. S. est que les subdivisions sont souvent assez factices. L'*Histoire d'Alexandre*, de Quinte-Curce, se trouve mentionnée avec la géographie de Strabon, le traité des aqueducs de Frontin, les *Memorabilia* de Valère Maxime sous le titre commun d'« Histoire générale et géographie. » Dans la période d'Hadrien à Théodose, la troisième subdivision est intitulée « Ecrivains chrétiens et leurs adversaires » et renferme, à la suite d'Eusèbe et de Porphyre, les juristes romains, Gaius, Ulpien et les autres.

Grec Callicratès de Tyr, *Graecorum longe doctissimus scriptor,* dit Vopiscus, Théoclius, Fabius Céryllianus, Onésimus, Turdulus Gallicanus, d'autres encore; leur nombre, qui est fort grand, révèle l'existence, au IIIe siècle, d'une littérature historique des plus riches, que les empereurs encourageaient en en réunissant soigneusement les publications dans les bibliothèques publiques, et dont nous ne possédons, dans l'histoire auguste, qu'un informe résumé. Tantôt ce sont des pièces officielles, les éphémérides des empereurs, les actes du sénat et du peuple, les *regesta* des scribes, d'où Vopiscus et les autres prétendent avoir extrait les documents qu'ils insèrent dans leurs biographies. L'omission de l'histoire en vers que Callistus consacra à Julien, dont il avait été l'ami et le *protector,* celle de la chronologie du moine Annien, contemporain des fils de Théodose, de l'*Histoire chrétienne* de l'ami de saint Jean Chrysostome, Philippe de Sidè, l'absence d'une nomenclature complète des listes de province, sont des lacunes beaucoup moins regrettables.

La seconde espèce d'omissions est relative aux travaux modernes. Le dépouillement fait par M. S. est certainement très riche. Pourquoi faut-il que nous ayons à lui reprocher de n'indiquer presque jamais les ouvrages de l'érudition française? Pourquoi le recueil des thèses n'a-t-il pas été consulté? Pourquoi nos bonnes éditions classiques ne sont-elles pas mentionnées? Des travaux comme ceux de M. Waddington sur Ælius Aristide, de M. Fustel de Coulanges sur Polybe, de M. Vidal de la Blache sur Hérode Atticus ont une valeur historique au premier chef. Il n'est rien dit enfin des études sur les écrivains et les historiens de l'empire, que Lenain de Tillemont a placées à la fin de chaque « article », dans son *Histoire des empereurs.* Personne ne contestera que, pour le nombre des textes comme pour la sûreté de la critique, ces études demeurent encore la base de tout travail sur les sources de l'histoire de l'empire. M. S. ne pense-t-il pas, comme nous, qu'oublier Lenain de Tillemont, c'est presque de l'ingratitude?

Nous n'oublierons pas le livre de M. Schæfer. Nous nous en servirons beaucoup et souvent. C'est un répertoire qui sera pour tout le monde d'une utilité considérable. Il est fait avec cette conscience, et, disons le mot, ce désintéressement que laisse deviner le nom de M. Arnold Schæfer. Nous accueillons la première édition de cet ouvrage avec une véritable reconnaissance [1].

Camille JULLIAN.

---

174. — **Margaretha Ebner und Heinrich von Nœrdlingen**, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Mystik, von Philipp STRAUCH. Freiburg u. Tübingen. Mohr. In-8°, CVI et 414 p. 12 mark.

Ce volume, — dont l'élégante impression fait grand honneur à la li-

1. Nous publierons prochainement un autre article, de M. Albert Martin, sur la partie de l'ouvrage de M. Arnold Schaefer, consacrée à l'histoire grecque. *(Réd.).*

brairie Mohr, — renferme le texte, publié pour la première fois dans son intégrité, des *Révélations* de la célèbre mystique Marguerite Ebner, et des *Lettres* de Henri de Nördlingen. M. Strauch, l'éditeur, publie : 1° les *Révélations* d'après deux manuscrits, celui de Medingen, à la fois le meilleur et le plus ancien (1353), et celui de Mayhingen (1735), qui tous deux ont la même *Vorlage* et reproduisent l'original rédigé par Henri de Nördlingen (p. XXVIII); 2° les *Lettres* de Henri de Nördlingen, d'après le manuscrit du British Museum déjà consulté par Heumann (p. XVII). M. S. donne d'ailleurs, dans son introduction, les renseignements les plus minutieux et les plus complets sur les divers manuscrits dont il s'est servi : il ne se borne pas à l'exposé de l'*Handschriftenverhältniss*; il étudie les rapports si intéressants de Marguerite Ebner et de Henri; il décrit la vie, pleine d'extases et de visions, de Marguerite; il raconte longuement l'existence de Henri, d'après sa correspondance, son séjour à Bâle, ses courses vagabondes, la visite qu'il fit en 1351 à Christine Ebner et après laquelle on ne trouve plus trace de lui. On remarquera dans la savante introduction de M. S. les pages consacrées à cette correspondance de Henri de Nördlingen, qui est, à vrai dire, le premier recueil épistolaire, dans l'ordre des temps, de la littérature allemande, et qui fournit d'abondantes et précieuses informations à l'historien du moyen âge (pp. LXII-LXVIII, *Culturgeschichtliches aus den Briefen*). M. S. analyse, en outre, le style de Henri; les locutions qu'emploie volontiers ce tendre mystique, les diminutifs auxquels il recourt, les comparaisons dont il abonde, tout cela est indiqué avec finesse par le jeune professeur de Tübingue; enfin, un long chapitre, intitulé « *De la langue* » et qui témoigne d'un patient labeur, donne la liste des particularités de langage, qui, dans les deux manuscrits de Medingen et de Mayhingen, s'écartent de l'usage du moyen-haut-allemand. Vient ensuite le texte des *Révélations* (pp. 1-161), et des *Lettres* (pp. 169-284), suivi de remarques (pp. 287-405) qui dénotent une profonde connaissance de la littérature et de l'histoire de cette époque, et où l'éditeur a tantôt fixé avec précision la date des lettres, tantôt éclairé le texte par d'autres témoignages contemporains, par des explications des notes difficiles et des phrases obscures, par une foule de notes instructives et de renseignements tirés d'écrits peu connus et peu accessibles. Aussi peut-on dire que M. Strauch, en publiant pour la première fois le texte complet des *Révélations* de Marguerite Ebner et des *Lettres* de Henri de Nördlingen avec autant de soin et d'exactitude, en donnant sur la vie et les œuvres de ces deux personnages tous les détails qu'il était possible de donner, en commentant leurs écrits avec une telle abondance et un tel luxe de notes et de remarques, a fait un travail fort remarquable, et qui sera d'un grand profit et pour les théologiens et pour les philologues et pour les historiens de la littérature médiévale.

---

175. — **Jean de Gerson (1363-1429),** recherches sur son origine, son village natal et sa famille, par Henri Jadart, juge suppléant au tribunal civil. Reims. Deligne et Renart. 1881. In-8°, viii et 280 pp. avec 12 planches hors texte et inscriptions. (Extrait du tome LXVIII des Travaux de l'Académie de Reims, tiré à 300 exemplaires.)

Ce livre d'un de nos plus consciencieux et infatigables travailleurs de la province s'ouvre par un chapitre renfermant un « aperçu de la vie et des œuvres de Gerson » (pp. 9-48). Ce chapitre ne contient rien de nouveau; l'auteur, selon sa propre expression, y fait œuvre de vulgarisation plutôt que d'érudition; il retrace brièvement le rôle littéraire, politique et religieux de Gerson, en prenant aux meilleurs biographes du chancelier et à ses œuvres leurs traits les plus expressifs. Les trois chapitres qui suivent (ii, iii, iv) sont plus importants; dans le ii[e] chapitre, M. Jadart fait l'histoire du village de Gerson du ix[e] au xvii[e] siècle » (pp. 49-107); ce village, situé sur une colline à 3 kilom. O. de Réthel (et non à 7 kil. comme l'indique la *Nouvelle géographie universelle* de M. Elisée Reclus) n'existe plus; mais on sait qu'il fut « contigu et en quelque sorte juxtaposé à celui de Barby, le chef-lieu de la paroisse, avec lequel il se confondit dans la seconde moitié du xvii[e] siècle ». M. J. remarque néanmoins que le terroir survécut aux habitants et ne fut divisé qu'en 1791; les habitants furent même officiellement convoqués au tiers-état du bailliage de Reims en 1789 et défaut fut donné contre eux; « chose singulière, Barby et Gerson, si rapprochés l'un de l'autre qu'ils se confondirent, dépendaient de deux ressorts différents, Barby de Vitry ou du Rethélois, et Gerson du Vermandois ou du Rémois » (p. 52). M. J. reproduit, d'après le *Polyptyque de Saint-Remy* publié par M. Guérard en 1853, le dénombrement des manses et des familles de Gerson vers 845; il montre que Gerson figure dans la plupart des diplômes et bulles de la grande abbaye de Saint-Remy; il fait le tableau des misères qui accablèrent au xv[e] siècle les habitants du village et leur valurent un adoucissement de leurs redevances, etc. En 1541, la population de Gerson ne comptait que trente-six feux, c'est-à-dire environ 150 habitants; ce fut dans les guerres de la Fronde que le village disparut (sièges de Réthel, 1652 et 1653). — Le chapitre iii est consacré à la famille de Gerson (pp. 109-170). On sait que Gerson nous a laissé sur ses parents quelques indications, entre autres dans une épitre en vers (*Arnulpho Charlier cui nupsit Elizabeth olim*) et dans ses lettres à ses sœurs, et on lit encore sur la muraille de l'église de Barby l'épitaphe de sa mère Elisabeth la Chardenière [1]. M. J. est même porté à attribuer au chancelier cette épitaphe conçue en vers rimés; il croit, au reste, qu'Elisabeth était « supérieure à sa condition par la noblesse et l'élévation de ses sentiments » (p. 116) et il reproduit (pp. 119-121) une lettre que cette excellente femme écrivit vers 1396 à ses enfants et que Paulin Paris regardait comme un « chef-

1. Epitaphe reproduite dans le livre de M. Jadart, p. 109.

d'œuvre d'onction, de pureté, de bonté » [1]. Il nous apprend que le nom de Jean, que le fils aîné d'Arnaut le Charlier reçut au baptême, le plaçait sous le patronage des deux saints saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Evangéliste qui étaient à l'église de Barby l'objet d'un culte spécial. Il nous donne nombre de renseignements sur les onze frères et sœurs de Gerson. — Le chapitre IV intitulé : *Jean de Gerson et son pays natal* (pp. 171-229), traite des épitaphes de Gerson et des pièces à sa mémoire [2]; des relations de Gerson avec Reims et les Rémois ; de son éloge dans les historiens du pays; des monuments consacrés à son souvenir à Paris, à Lyon et à Barby. Le volume de M. J. se termine par des documents et pièces justificatives (pp. 209-272) : l'église de Barby et le monument de Gerson ; documents servant de pièces justificatives à l'histoire du village de Gerson ; une œuvre française de Gerson, *L'Abc des simples gens*, suivi d'extraits de traités populaires du chancelier qui se trouvent à la Bibliothèque de Charleville ; un éloge de Gerson dans un recueil manuscrit du XVII<sup></sup>e siècle intitulé : *De l'antiquité de la ville de Rethel ;* une bibliographie gersonienne, imprimés, manuscrits, gravures et portraits. Nous en avons assez dit pour montrer que l'ouvrage de M. Jadart a été fait avec le plus grand soin et qu'il a coûté à son auteur beaucoup de temps et de patientes recherches; son livre est conçu sur le même plan que celui qu'il publiait naguère sur Mabillon, et il mérite les même éloges ; il tiendra un rang distingué parmi les nombreux travaux qui ont déjà paru sur Gerson (le *Répertoire des sources historiques du moyen âge* en comptait soixante-neuf en 1878) et il fait honneur à l'Académie de Reims, qui a publié dans ses Mémoires le travail de M. Jadart, son secrétaire-archiviste.

---

176. — **Gœthe in Hauptzügen seines Lebens und Wirkens, gesammelte Abhandlungen** von Adolf SCHÖLL. Berlin, Wilhelm Hertz. 1882. In-8°, 572 p. (avec un index).

L'auteur de cet ouvrage, l'aimable et savant bibliothécaire de Weimar, Adolphe Schöll, ne lira pas les comptes-rendus du livre où il avait réuni ses études sur Gœthe ; il est mort le 26 mai de cette année. Mais, pendant longtemps encore, son nom et ses travaux seront rappelés avec honneur par tous les amis de la littérature allemande et spécialement par les amis et admirateurs de Gœthe. Le volume que nous annonçons

---

1. *Les Manuscrits fr. de la Bibl. du Roi*, t. VII, p. 410.

2. Il faut dire que Wimpheling « relata » et non « composa » l'épitaphe en langue vulgaire que M. Jadart reproduit p. 172. Le petit volume, dans lequel se trouve cette épitaphe, a paru certainement en 1506, cp. Ch. Schmidt, *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV<sup></sup>e et au commencement du XVI<sup></sup>e siècle*, index bibliographique, p. 325, n° 27.

témoigne des studieuses recherches que Schöll avait consacrées, pendant une grande partie de sa vie, au plus illustre écrivain de l'Allemagne; il était passionné pour la gloire de Gœthe ; il trouvait que le public de son pays ne connaissait pas encore assez « et le poète et l'importance que son génie a et peut avoir en tout temps sur la culture et le perfectionnement de la nation allemande » (p. 2). Aussi ce volume s'ouvre par une critique, très juste à beaucoup d'égards, de l'ouvrage de Lewes ; Schöll est « offensé des jugements grossiers et vulgaires que cet Anglais porte sur les plus profondes poésies de Gœthe, avec l'air résolu d'un connaisseur » (p. 3); il reconnaît que Lewes a su ramasser çà et là des anecdotes, mais il lui semble que ce biographe tant admiré n'a pas dominé son sujet et qu'il a commis vraiment trop de légèretés et d'erreurs. A la suite de cet article viennent d'autres études, dont voici les titres : *Der junge Gœthe (1749-1778)* ; — *Ueber Gœthe's Geschwister* ; — *Gœthe als Staats-und Geschäftsmann* ; — *Gœthes Verhältniss zum Theater* ; — *Gœthes Tasso und Schillers Don Carlos* ; — *Gœthe und die Wendung der modernen Kultur* ; — *Gœthe in seinen Zeiten* ; — *Ueber Gœthes Pandora, ihre Entstehung und Bedeutung* ; — *Gœthe und die französische Revolution* ; — *Dichter und Eroberer* ; — *Zu Gœthes Stella* ; — *Ein verlorenes Schauspiel von Gœthe* ; — *Ueber Gœthes : das Neueste von Plundersweilern* ; — *Sendbrief an Doktor Hirzel in Leipzig* ; — *Ueber Gœthe-Autographen*. Huit de ces études n'avaient pas encore paru ; ce sont : « Le jeune Gœthe » ; « Le Tasse de Gœthe et le don Carlos de Schiller » ; « Gœthe et la culture moderne » ; « Gœthe et son temps » ; « Gœthe et la Révolution française » ; « Stella » ; « Lettre à M. Hirzel », et « Les autographes de Gœthe ». Plus d'un passage dans ces différentes études appellerait la critique; c'est ainsi (pp. 510-511) qu'à propos du singulier factum de Frédéric II contre la littérature allemande de son époque, Schöll, citant les noms de ceux qui défendirent contre le roi gallophile la poésie et la langue de l'Allemagne, oublie de mentionner la réplique de M^me de Grävemeyer au ministre Hertzberg, et dans l'article intitulé « poète et conquérant », Schöll s'est trop complu à opposer Gœthe et Napoléon I^er ; il n'avait pas besoin de nous rappeler les débuts de Bonaparte ; s'il n'était pas remonté si haut, il n'aurait pas dit que le jeune officier gagna le prix proposé par l'Académie de Lyon, alors que tout le monde sait que Bonaparte n'eut pas même l'accessit. Mais ce volume de Schöll renferme tant de justes et ingénieux aperçus, tant de faits intéressants et puisés aux sources, que nous ne voulons pas insister davantage sur quelques fautes que l'auteur, du reste, ne pourra plus corriger, et, en regrettant la mort prématurée du consciencieux biographe de Gœthe, nous recommandons sincèrement à tous l'ouvrage où il a mis tant de science et de travail.

C.

---

# CHRONIQUE

FRANCE.— Comme on le verra sur la couverture de notre recueil, l'éditeur Ernest Leroux, après avoir terminé la publication de l'*Histoire grecque* de M. Ernest Curtius entreprend la publication d'une autre grande œuvre historique, qui forme la suite et le complément de l'ouvrage de M. Curtius : l'*Histoire de l'Hellénisme*, par M. J.-G. Droysen. Cette « Histoire de l'Hellénisme » est traduite sous la direction de M. A. Bouché-Leclercq ; elle comprendra trois volumes; le premier, consacré à l'*Histoire d'Alexandre le Grand*; le deuxième et le troisième volume, aux *successeurs d'Alexandre*. L'ouvrage paraît en 25 fascicules à 1 fr. 25.

— M. le vicomte Ferdinand des Roberts, de l'Académie de Metz, vient de publier une notice sur un *Vocabulaire messin du* XVI<sup>e</sup> *siècle*, latin-français allemand qui fut imprimé en 1515 à Metz par Gaspard Hochffeder et qui se trouve à la Bibliothèque municipale de Nancy; il décrit avec détail ce *Vocabulaire*, l'analyse et en donne de curieux extraits. M. F. des Roberts prépare un ouvrage sur les *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, 1634-1638*, qui sera mis en vente chez Champion.

— L'*Histoire des Etats généraux et des libertés publiques en Franche-Comté*, par M. Ed. Clerc, qui avait paru de 1874 à 1878 dans les Mémoires de la Société d'émulation du Jura, vient d'être publiée en deux volumes (Besançon, Marion).

— L'année dernière s'est fondée une *Société d'études des Hautes-Alpes*, qui a pour but de « vulgariser tout ce que l'on sait sur les Hautes-Alpes, au point de vue historique, scientifique, artistique et littéraire. » Cette Société publie un *Bulletin périodique* dont les deux premiers fascicules (janvier à juin) renferment, entre autres articles, des études historiques de M. l'abbé P. Guillaume et de M. A. de Rochas, et une étude épigraphique de M. Florian Vallentin.

— M. Henri Beaune, professeur à la Faculté libre de droit de Lyon, avait publié l'an dernier une *Introduction à l'étude historique du droit coutumier français jusqu'à la rédaction officielle des coutumes*. Il va faire paraître un autre volume sur l'*Etat des personnes en France d'après les ordonnances et les coutumes jusqu'en 1789*; deux autres volumes suivront, et seront consacrés à l'*Etat des biens*.

— Un nouveau travail sur l'instruction primaire pendant la Révolution vient de paraître à Auxerre; il est dû à M. l'abbé Ricordeau, et a pour titre *Histoire de l'instruction primaire en France et particulièrement dans le département de l'Yonne de 1790 à l'an VIII* (in-8°, 35 p.). Les éléments de ce travail ont été puisés, dit l'auteur, dans la série L des Archives départementales de l'Yonne. M. Ricordeau a retrouvé les rapports administratifs de l'an VI sur la situation scolaire de 25 cantons (le département se composant de 69 cantons); dans ces 25 cantons, 35 écoles publiques étaient en exercice.

— Voici le résumé du rapport fait récemment par M. G. Perrot, au nom de la Commission des écoles d'Athènes et de Rome, sur les travaux de ces deux écoles pendant l'année 1881. *École d'Athènes* : M. Hauvette-Besnault a remis un mémoire sur les *Archontes athéniens*, dans lequel il étudie et critique le rôle et la compétence de cette magistrature au milieu du V<sup>e</sup> siècle. — M. Salomon Reinach a continué les fouilles entreprises par l'Ecole en Asie-Mineure, dans la nécropole de Myrina, en Eolide, et les a étendues au cimetière de l'antique Cymé. Assisté de M. Pottier, M. Reinach ne s'est pas contenté de rapprocher les fragments des tombes et de recomposer des figures souvent brisées en plusieurs morceaux ; il a constaté comment ces charmantes figurines étaient disposées dans les sépultures et soumis les tombeaux

grecs au système d'investigation régulière qu'on emploie pour les plus grossiers de nos *tumuli*. La manière des figurines découvertes par M. Reinach, dans la nécropole de Myrina, lui paraît se rattacher de loin au style de Lysippe et particulièrement à l'école des sculpteurs de Pergame. L'atelier de Myrina, moins ancien que celui de Tanagra, toucherait donc à la décadence et aux premiers siècles de la conquête romaine. C'est au cycle de Bacchus, à celui d'Aphrodite et au mythe d'Hercule qu'appartiennent les petites images de Myrina, dont il a été possible de déterminer le sujet. — M. Clerc, auteur d'un travail intitulé : *Mémoire sur les Ambassades chez les Grecs*, a développé une partie du mémoire de M. E. Egger sur les « traités publics chez les Grecs et les Romains », en utilisant les textes épigraphiques que M. Egger ne pouvait avoir à sa disposition en 1866. — M. Bilco, dans un *Mémoire sur les jeux publics en Grèce*, a heureusement complété une portion du consciencieux travail de Meursius sur les fêtes et les jeux de la Grèce, travail devenu très incomplet par suite des découvertes ultérieures en épigraphie et en numismatique. — M. Barilleau, agrégé des facultés de droit, a remis deux mémoires; l'un : *Des sources de l'ancien droit grec* (où l'on peut regretter l'omission des sources latines, et, en ce qui concerne les sources grecques, l'oubli des papyrus gréco-égyptiens, et du *Lexicon rhetoricum cantabrigiense*, redigé par Houtsma à Leyde en 1870); l'autre : *Des constitutions de dot dans l'ancienne Grèce*, qui est la première étude faite sur la matière avec le secours des inscriptions. — A l'*Ecole française de Rome*, l'activité n'a pas été moindre, et les travaux ont offert plus de variété, comme il fallait s'y attendre, l'Ecole de Rome se recrutant à la fois parmi les élèves de l'Ecole normale, ceux de l'école des Hautes-Etudes et ceux de l'école des Chartes. M. Perrot remarque que, si les travaux sont variés, l'unité se retrouve dans la direction vraiment scientifique imprimée à l'école par son fondateur M. Albert Dumont, et continuée par M. Geffroy (Cp. *Revue critique*, n° 25, p. 455, la reproduction d'un art. de M. Perrot sur les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole de Rome*). M. René de la Blanchère a poursuivi ses recherches sur les *Terres pontines ;* dès à présent, une conclusion se dégage de ces études, c'est que la conquête romaine, qui provoquait dans les provinces éloignées de Rome, comme la Gaule transalpine, un merveilleux essor de population et de richesse, dépeuplait et appauvrissait les territoires plus rapprochés de la capitale. — M. Lacour-Gayet a dressé le tableau aussi complet que possible des membres de la famille des Antonins; il a étudié leurs noms et leurs titres, et, à propos du Temple d'Antonin et de Faustine au Forum, apprécié l'art romain à cette époque. — M. Albert Martin a entrepris une étude des *Scoliastes d'Aristophane*, dont il a rédigé deux chapitres : I. De la critique d'Aristophane avant Aristarque; II. Aristarque et sa critique d'Aristophane comparée à sa critique des poèmes homériques. — M. Ant. Thomas a envoyé deux mémoires : l'un est intitulé *Francesco da Barberino, étude sur une source nouvelle de la littérature provençale*, où M. Thomas fournit de curieux renseignements sur Raimond d'Anjou, Hugolin de Forcalquier et sa femme Blanchemain, trois poètes dont nous ne connaîtrions ni le nom ni les œuvres sans Francesco da Barberino; l'autre a pour titre : *Nouvelles recherches sur l'Entrée en Espagne, chanson de geste franco-italienne ;* M. Thomas y démontre que le poème appelé l'*Entrée en Espagne* ou la *Prise de Pampelune*, et dont le héros est Charlemagne, eut deux auteurs, l'un Padouan et l'autre Véronais, qui portaient tous deux le nom de Nicolas. — M. Camille Jullian a remis un mémoire sur les *Domestici* et les *Protectores*, troupes de garde des empereurs du III^e^ au VII^e^ siècle et envoyé une collation de plusieurs manuscrits de la *Notitia Dignitatum*. — M. Maurice Faucon a consacré son année au travail d'analyse et de copies partielles des *Registres de Boniface VIII*, conservés à l'Archive vaticane. — M. Vigneaux a envoyé une *Etude*

*historique et juridique sur le praefectus urbi*, qui fut, avec le Préfet du prétoire, le principal agent d'Auguste et de ses successeurs, et une *Notice sur trois manuscrits inédits de la Vaticane* (recueils de consultations des jurisconsultes italiens du XIV^e et du XV^e siècle). — En terminant son rapport, M. Perrot regrette que l'étroit budget de l'école d'Athènes ne lui permette pas des découvertes comparables à celles des savants allemands qui ont rendu au jour les marbres d'Olympie et de Pergame. Les fouilles de Delphes pourraient donner d'importants résultats; un traité préparé par le directeur de l'école d'Athènes et par le ministre de France donnera bientôt à l'école la possession du village de Kastri qui recouvre les restes du temple d'Apollon et de ses dépendances.

— Nous avons récemment annoncé que M. J. SCHLUMBERGER avait publié un *Eloge de M. de Saulcy* (Genève, Fick. In-8°, 56 p.). On y remarquera la bibliographie complète des œuvres du savant archéologue; cette bibliographie, classée par ordre de matières, comprend 163 art. de numismatique, 33 d'histoire et de voyages, 57 d'archéologie, 56 de philologie et 39 de mélanges.

— M. François Joseph CHABAS, né le 2 janvier 1817 à Briançon, est mort à Versailles le 17 mai; « il n'est pas un seul égyptologue a dit M. Révillout, qui n'ait fait ses premiers pas à l'aide des travaux de M. Chabas, et les plus illustres le reconnaissent ouvertement pour maître; il a, le premier, fixé d'une façon certaine les bases scientifiques de la métrologie egyptienne; indiqué, de main de maître, les grands jalons de l'histoire et de la chronologie; donné les premiers et jusqu'ici uniques matériaux concernant le droit criminel de l'époque pharaonique. » Il est impossible d'énumérer ici tous les mémoires de M. Chabas; on en trouvera la liste dans le *Polybiblion* de juillet (pp. 70-73).

— Nous avons encore à annoncer la mort de M. Olivier-Alexandre BARBIER (20 juin 1806-5 février 1883), conservateur honoraire de la Bibliothèque nationale, collaborateur à la dernière édition du *Manuel du libraire* de Brunet;— de M. Charles-Alfred BERTAULD (9 juin 1812-9 avril 1882), sénateur inamovible et procureur-général à la Cour de cassation, auteur d'une *Philosophie politique de l'histoire de France* (1861) et de nombreux travaux juridiques; — de M. Norbert BONAFOUS (1809-janvier 1882), auteur d'une *Etude sur l'Astrée et sur Honoré d'Urfé* (1847); — de M. H. F. J. COCHERIS (1^er décembre 1829-avril 1882), auteur de *Notices et extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Prris et relatifs à l'histoire de la Picardie* (1854, et suiv.), d'une *Table des art. du Journal des Savants, de 1816 à 1858* (1860), d'un *Dictionnaire des anciens noms des communes du département de Seine-et-Oise* (1874), etc. etc.; — de M. l'abbé COFFINET (27 mars 1810-19 mars 1882), auteur de plusieurs travaux et mémoires archéologiques sur la ville de Troyes; — de deux libraires bien connus de tous les bibliophiles, MM. FATOUX (31 octobre 1839-16 juin 1882), l'associé de M. Morgand, et Adolphe LABITTE; — de M. l'abbé Jacques LAFFETAY (1810-13 février 1882), auteur d'une *Histoire du diocèse de Bayeux* (1855); — de M. de LAMBERTERYE (27 déc. 1800-1 nov. 1881), auteur d'*Etudes sur le département du Lot* (1856), remaniés dans une nouvelle édition en deux parties (1874-1880); — de M. LE BOUCQ DE TERNAS (1829-29 mai 1882), connu par ses études archéologiques et généalogiques sur la Flandre Wallonne.

ALLEMAGNE. — La deuxième livraison du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande*, de M. Fr. KLUGE a paru (Strasbourg, Trübner, pp. 65-128); elle va du mot *elfenbein* au mot *hehlen* et comprend, par conséquent, la fin de la lettre E, les lettres F et G, et le commencement de la lettre H.

— Parmi les prochaines publications de la librairie Teubner, de Leipzig, nous signalerons les suivantes : *Homeri Iliadis carmina, dejuncta, discreta, emendata,*

*prolegomenis et apparatu critico instructa*, ed. W. Christ; *Kunst und Gewerbe im homerischen Zeitalter*, de M. Wolfgang Helbig; la troisième édition de la *République* de Platon, de Stallbaum revue par M. Herm. Heller; la septième édition du *Griechisch-deutsches Schulwœrterbuch* de Benseler, revue et remaniée par M. Autenrieth; le 1er fascicule du IIe vol. des *Commentaires* de Servius, par M. G. Thilo; une édition des *Aratea* d'Avienus par M. A. Breysig, etc. Citons encore de M. Valentin Rose : *Sorani Gynaeciorum vetus translatio latina nunc primum edita cum additis graeci textus reliquiis a Dietzio repertis atque ad ipsum codicem Parisiensem nunc recognitis.*

— M. E. Brentano, qui avait déjà publié deux ouvrages relatifs à l'emplacement de Troie et aux fouilles de M. Schliemann, *Alt-Ilion im Dumbrekthal* et *Zur Lœsung der trojanischen Frage*, vient de faire paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn, un troisième ouvrage sur la « question troyenne » : *Troia und Neu-Ilion* (x et 74 p. 2 mark). Nous comptons en parler plus amplement.

— Le premier fascicule d'une revue consacrée à l'histoire de la province de Posen et intitulée *Zeitschrift für Geschichte und Landeskunde der Provinz Posen* a paru chez l'éditeur bien connu de Breslau, W. Koebner. Cette revue est dirigée par M. Christ. Meyer, archiviste de la province, sous les auspices du ministère de l'instruction publique, elle traitera de l'histoire « intérieure » de la Posnanie, des arts et des sciences, de la langue et des mœurs, du commerce et de l'industrie de la province. Voici le sommaire du premier fascicule : Zachert, *Nachricht von der Stadt Meseritz* I; M. Bær, *Geschichte der lutherischen Gemeinde der Stadt Posen, et Johannes a Lasco;* Christ. Meyer, *Die deutsche Bevœlkerung der Provinz Posen gegenüber dem polnischen Aufstand im Jahre 1848* et *Friedrich der Grosse und der Netzedistrict*, I; viennent ensuite des « communications littéraires ». La revue paraît trois fois par an (abonnement annuel, 10 mark).

— La collection des « classiques militaires d'Allemagne et de l'étranger » que publie M. G. de Marée (à Berlin, chez l'éditeur Wilhelmi) s'est augmentée de deux nouveaux fascicules, le XIVe et le XVe renfermant les Ecrits militaires (*Militærische Schriften*) de l'archiduc Charles. Le baron de Waldstætten a mis en tête de cette publication une notice sur la vie du célèbre général autrichien. On sait que l'archiduc fut tenu à l'écart, à partir de 1809, et qu'il resta inactif durant trente-huit ans; il a, paraît-il, profité de ces loisirs, que lui faisait Metternich, pour composer des *Mémoires;* ne serait-il pas temps de les publier?

— L'ouvrage de M. Aug. Lehmann sur les fautes de langage que commettent ses compatriotes *(Sprachliche Sünden der Gegenwart.* Brunswick, Wreden), vient d'avoir une troisième édition.

— Le *Catalogue* de la bibliothèque du Reichstag a paru, par les soins du bibliothécaire, M. A. Potthast. (2 mark, à Berlin, chez Puttkammer et Mühlbrecht.)

ANGLETERRE. — M. Whitley Stokes prépare une édition du *Psalter na Raan* pour les « Anecdota Oxoniensia ».

— La partie de la *Picturesque Palestine* relative à l'Egypte, a été confiée par les éditeurs Virtue, de Londres, à M. St. Lane-Poole; la « Picturesque Palestine » paraît avec la collaboration de MM. le colonel Wilson, le lieutenant Conder, le Prof. Palmer, Miss Rogers, etc.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 4 Septembre — 1882



177. — **Terentiana.** Quaestiones cum specimine lexici. Scripsit Dr Edmundus Hauler. Vindobonae, apud Alfr. Hoelderum. 1882, 47 p. gr. in-8°.

L'auteur examine le texte de quatre passages de Térence [1]. Ensuite il traite du vocatif des noms comme *Chremes*, et classe les mots employés par Térence qu'il suppose empruntés au grec. En troisième lieu, il étudie, dans Térence et d'autres auteurs, la figure qu'on pourrait appeler la rime étymologique, *reppulit propulit, salipotenti multipotenti*. Partout il montre une grande connaissance du sujet, et le lecteur trouvera son profit dans ces observations diverses. Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans cette brochure, ce sont les *Prolegomena ad lexicon Terentianum* et les dix-huit colonnes (de *a* à *acuo*) du *Specimen lexici Terentiani*. Il s'agit d'un index complet et raisonné de tous les mots contenus dans Térence. Avant de le faire imprimer, l'auteur veut s'assurer que son plan a l'approbation des érudits.

L'index complet a déjà été fait, ce que M. Hauler paraît ne pas soupçonner (il dit des index de Térence à lui connus : *nonnullis enim locis memorabilibus continentur*). Cet index, depuis plus d'un demi-siècle, permet aux philologues de retrouver instantanément un passage quelconque du poète ; il se trouve dans le troisième volume du Térence de Lemaire (Paris, 1828). L'index viennois sera incontestablement très supérieur, mais, en attendant, celui de Lemaire rend bien des services. M. Hauler, qui a déployé dans son travail un zèle et une patience dignes de tout éloge, ne reculera sans doute pas devant l'ennui d'un pointage comparatif qui le rassurera sur le danger d'avoir laissé échapper quelque erreur ou quelque omission.

Cela dit, je n'ai qu'à louer sans réserves le soin et la précision de M. Hauler. Il indique scrupuleusement les leçons des manuscrits et les conjectures des philologues ; il marque d'un chiffre [1] les mots qu'on ne

1. Dans le premier (*Eun.*, 267) il propose de remplacer par *huius* ou *eius stare* le mot *Thaidis*, glose du pronom. L'essentiel de cette correction paraît bon ; seulement l'ordre *stare eius* donne une coupe meilleure et explique mieux l'erreur du copiste, qui a pris *ThAidIS* de l'interligne pour une correction de *sTAreeIuS* du texte.

rencontre pas avant Térence; un point d'interrogation signale les formes douteuses, et une étoile les formes supposées apocryphes [1]; un trait vertical marque les fins de vers; des points remplacent les mots dont l'auteur a allégé ses citations [2]. Les exemples sont classés d'après le sens et la construction. A cet égard, l'index Hauler sera extrêmement précieux pour les recherches de syntaxe.

L'index Lemaire restera plus commode pour les recherches de forme et de prosodie, parce que la classification y est morphologique, *accipio* d'abord, puis *accipis*, puis *accipit*, etc. M. Hauler a senti le besoin de donner quelque satisfaction au lecteur en ce qui touche les formes. En tête des principaux articles il cite et classe des particularités choisies d'orthographe ou de prononciation. Mais c'est là un maigre secours. Dans cette partie de son ouvrage, par lui considérée comme secondaire, il désigne les passages par de simples chiffres, sans en reproduire le texte. En outre, il n'a pas eu le moins du monde la prétention d'épuiser cet ordre de questions, de sorte qu'on est exposé à le trouver muet justement sur le point qu'on voudrait éclaircir. Puisque l'auteur demande avis à ses lecteurs, je n'hésite pas à dire qu'il devrait supprimer cette partie. Il y aura quelque jour un index morphologique et prosodique de Térence; il ne sera bon que si l'on n'y mêle pas la syntaxe.

M. Hauler, au mot *accido*, indique, avec un signe de doute, que peut-être la syllabe *det* est longue dans le groupe de mots *accidet animo*. N'est-il pas clair que ceci concerne l'histoire de la conjugaison en général, non point le verbe *accido* en particulier, et que si *accidet* est long il en sera de même de *incidet, afferet, perleget ?*

Quant aux particularités qui atteindraient le radical, comme l'abrègement de la seconde syllabe dans *magistratus, fenestra, iuuentutem*, je comprends qu'on en dresse un catalogue alphabétique : mais à quoi bon en noyer les articles dans un catalogue des significations et des régimes [3] ?

Supposons donc l'index allégé de la partie morphologique, nous ne pourrons reprocher à l'auteur qu'un excès de conscience. Dans un vers de l'*Hecyra* tout le monde admet que le pluriel neutre *acerba*, en accord avec *plura*, et pris substantivement, est le sujet d'*esse*. A quoi bon indiquer sous *acerbus*, par quatorze sigles, quels manuscrits portent et quels éditeurs admettent *acerba plura*, ou *plura acerba*, ou *plura ego acerba*, ou *ego plura esse acerba?* Il suffisait de faire savoir, par un signe conventionnel quelconque, qu'ici le texte varie, sans toutefois que cette variation affecte le sens ou la construction du mot qui est le sujet

1. Le même signe est apposé aux formes tirées des didascalies et des arguments, que l'auteur a dépouillés avec le même soin que le texte lui-même.

2. La valeur conventionnelle attribuée au point en haut n'est pas expliquée à côté de celle des autres signes.

3. Un détail superflu, à supprimer, est le signe de longue sur l'*e* d'*accresco*, et l'*a* d'*actus*. La quantité de ces voyelles intéresse l'orthoépie latine en général; elle ne fait rien à Térence en particulier.

de l'article. Que de peine économisée pour l'auteur! — et j'ajoute, pour le lecteur, qui ne se débrouille pas sans un effort cérébral dans cette algèbre inutile.

La disposition typographique a quelque importance dans un index surchargé de signes et d'abréviations. Celle du spécimen ne permet pas une lecture assez rapide. Je soumets à M. Hauler l'idée des deux modifications suivantes : 1° dans chaque citation de Térence, mettre en caractères gras le mot qui est le sujet de l'article (ce qui permet au lecteur de se faire lui-même, sans perte de temps, un classement morphologique); 2° dans tout ce qui n'est pas de Térence, sans exception aucune, remplacer les lettres romaines par des lettres italiques [1].

Il ne me reste plus qu'à souhaiter à M. Hauler, et plus encore au public érudit, la prompte publication du nouvel index.

Louis HAVET.

---

178. — **La jeunesse de Fléchier**, par l'abbé A. FABRE, docteur ès-lettres, membre correspondant de l'Académie du Gard. Paris, Didier, 1882. 2 vol. in-8° de 111-396 et 412 p. — Prix : 12 francs.

M. l'abbé Fabre a publié, il y a dix ans, un volume consacré aux relations épistolaires de Fléchier avec les dames Des Houlières [2]. Les lecteurs de ce charmant recueil exprimèrent le vœu que M. l'abbé F. n'en restât pas là. Je fus un de ceux qui insistèrent le plus vivement pour que l'habile éditeur continuât d'aussi attachantes études. Voici comment il nous présente (*Avant-propos*, p. 1) l'ouvrage qu'il nous devait : « Nous voudrions compléter ce que nous avons commencé autrefois; faire connaître les travaux de Fléchier dans sa jeunesse, les amis qu'il a recherchés, les réunions qu'il préféra, et au milieu desquelles, en quelque sorte, son talent se forma et prit peu à peu ces plis divers que l'élégant prélat garda jusqu'à la fin de sa noble carrière. Il y a là des détails bien curieux, ignorés pour la plupart, à l'aide desquels on peut dessiner nettement les traits de cette physionomie littéraire, l'une des plus fines, des plus déliées, des plus spirituelles de ce XVII<sup>e</sup> siècle, si fécond pourtant en excellents écrivains et en esprits originaux. »

Comme biographie de Fléchier, le livre de M. l'abbé F. est plus exact,

---

1. Pour l'art de se servir des ressources typographiques, il y a beaucoup à apprendre de la *Grammaire latine* de MM. Guardia et Wierzeyski. On voit là comment de bons types de caractères gras permettent de mettre autant de mots qu'on veut en relief sans salir l'aspect de la page. — Ceux que M. Hauler emploie pour la désignation des manuscrits attirent l'œil sur ce qu'il y a de moins important. Ils conviendraient fort bien à l'apparatus d'une édition, ils conviennent mal à un index où des italiques ordinaires les remplaceraient avantageusement.

2. *De la correspondance de Fléchier avec M<sup>me</sup> Des Houlières et sa fille.* Didier, 1872, 1 vol. in-8°.

plus complet que tous les travaux antérieurs [1], mais c'est surtout comme tableau du monde littéraire où vécut le futur évêque de Nîmes, que ce livre est particulièrement digne d'attention. On y trouve les renseignements les plus intéressants sur tout l'entourage de Fléchier, notamment sur son oncle maternel Hercule Audiffret, supérieur-général de la Congrégation de la doctrine chrétienne, prédicateur de quelque célébrité, sur son singulier professeur d'éloquence, Jean de Soudier de Richesource, celui que l'abbé d'Artigny appela si plaisamment un *distillateur de galimatias ;* sur le P. Senault, supérieur général de l'Oratoire, qui eut le futur évêque de Nîmes pour disciple avec Fromentières, le futur évêque d'Aix, et Mascaron, le futur évêque d'Agen ; sur Conrart, un de ses meilleurs protecteurs ; sur Chapelain, à qui Conrart l'avait recommandé, et dont il loua fort ingénieusement la *Pucelle* dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne ;* sur Daniel Huet et sur le duc de Montauzier, ses deux plus intimes amis ; sur M. de Caumartin et sur la seconde femme de ce magistrat (Catherine-Magdelaine de Verthamon, sœur de Mme de Guitaut) ; sur Louis-Urbain de Caumartin, leur fils et son élève ; sur ses amies qui, sans compter Mme et Mlle Deshoulières, sur lesquelles il était inutile de revenir, furent Mlle de Scudéry, Mlle Marie Dupré, appelée par Huet *Virgo erudita,* surnommée par tout le monde la *Cartésienne,* celle qui figure sous le nom de *Diophanise* dans le *Grand Dictionnaire des Précieuses* [2], et Mlle de La Vigne, « l'une des plus belles, des plus savantes et des plus spirituelles filles de l'Europe, » comme s'exprime Le Fort de la Morinière (*Bibliothèque poétique*, t. II, p. 414), la *Nouvelle Melpomène*, comme la surnommèrent ses contemporains [3]. Ces deux dernières notices, qui remplissent, l'une les chapi-

---

1. Ces travaux sont : la *Notice* de Ménard, au commencement du seul volume des *Œuvres de Fléchier* que le savant historien de Nîmes ait publié (Paris, 1743, in-4°) ; le *Discours sur la personne et les écrits de Fléchier*, par Ducreux, en tête des *Œuvres complètes* (Nîmes, 1782, 10 vol. in-8°) ; l'*Histoire de Fléchier, évêque de Nîmes, d'après des documents originaux*, par M. l'abbé A. Delacroix (Paris, 1865, in-8°). Voir, sur ce dernier ouvrage, la *Revue critique* du 28 juillet 1866, pp. 57-61. Aux observations adressées là au biographe de Fléchier, il faut joindre les observations que lui adresse M. l'abbé F. (t. I, pp. 1, 24, 43, 47, 57, 84, 146, 163 ; t. II, pp. 27, 117, 118, 277, 293). Constatons, pour ne prendre qu'un exemple, que tous les devanciers de M. l'abbé F. lui ont laissé le plaisir de découvrir, dans l'*Histoire de la ville de Pernes* par J.-J. Giberti, dont le manuscrit original est conservé à la Bibliothèque de Carpentras, l'indication précise du jour où Fléchier fut fait prêtre (26 mai 1657).

2. Le dernier éditeur du recueil de Somaize, M. Ch. Livet, n'a pas reconnu l'amie de Fléchier, la correspondante de Bussy-Rabutin (*Clef historique et anecdotique*, t. II, p. 225). M. l'abbé F. n'a pu retrouver la date de la naissance et de la mort de cette [illegible] de Desmarest de Saint-Sorlin, mais aux biographes qui ont avancé qu'elle mourut « dans la dernière moitié du XVIIe siècle, » il apprend que Fléchier lui écrivait encore le 10 janvier 1707.

3. M. l'abbé F. rectifie (t. II, p. 26) l'erreur commise par Vigneul-Marville, par Ch. Labitte, par la *Nouvelle Biographie générale*, etc., au sujet du berceau de Mlle de la Vigne : elle naquit, en 1634, à Paris, et non à Vernon, en Normandie. Il rectifie

tres VIII et IX, l'autre les chapitres X, XI et XII, sont les plus curieuses de tout l'ouvrage.

Pour montrer combien la critique de M. l'abbé F. est à la fois sûre et fine, je reproduirai un passage où il s'élève (t. II, p. 117) contre une assertion que l'on retrouve partout : « On a dit que Fléchier avait été admis à l'hôtel de Rambouillet, et qu'il y reçut une empreinte que son talent conserva toujours. *Sorti de l'hôtel de Rambouillet,* écrit M. Ch. Labitte, *il en a gardé les délicatesses en les épurant.* Et, si nous en croyons le même critique, il paraîtrait que Conrart, son protecteur et son ami, le présenta à l'illustre marquise, et à celle qui devait être plus tard la duchesse de Montauzier. Depuis, on ne cesse de répéter toujours la même chose. Peu à peu cette opinion a prévalu, et on a fini par croire que Fléchier avait été parmi les habitués des salons de la rue Saint-Thomas du Louvre [1]. Malgré toutes ces autorités, nous ne pouvons admettre que Fléchier ait assisté aux réunions de l'hôtel de Rambouillet. S'il y vint jamais, ce ne fut que fort tard, vers les dernières années de la vie de la marquise, à l'époque où, accablée par la vieillesse et les infirmités, elle ne recevait plus chez elle que de rares visiteurs. Or, au moment où les brillantes assemblées d'autrefois avaient cessé, alors que l'éloignement ou la mort avaient dispersé les amis les plus fidèles de la *belle Arthénice,* nous ne voyons pas quelle influence sérieuse le célèbre hôtel aurait pu exercer encore sur le talent de l'ancien doctrinaire [2]. »

M. l'abbé F. ne discute ni moins finement, ni moins agréablement (t. II, pp. 126-127), ce que l'on a raconté des visites de son héros à Mme de Sévigné : « Sur la foi de Ménard, M. Delacroix, dans son estimable histoire de Fléchier, affirme que Mme de Sévigné reçut chez elle l'auteur des *Mémoires sur les grands jours.* Mme de Sévigné lui ouvrit aussi ses salons, nous dit-il. Il allait souvent la voir à Livry, où s'assemblaient les beaux esprits du temps. Voilà un fait que nous voudrions bien admettre; mais est-il certain ? Rien de plus charmant, sans doute, que de se représenter Fléchier et Mme de Sévigné, deux personnes d'un esprit si distingué, si piquant et si fin, causant ensemble sous les ombrages de l'abbaye de Livry, à travers les allées de ce parc magnifique encore aujourd'hui, au milieu de quelques amis éclairés, venus de Paris pour rendre visite à l'abbé de Coulanges et à son adorable nièce.

---

plus loin (p. 101) une erreur des éditeurs des *Lettres de Mme de Sévigné* (collection des *Grands écrivains de la France*), qui ont attribué (t. III, p. 221) à Mlle Dupré une épître adressée, en 1673, à Mlle de la Vigne, par Mlle Descartes, la nièce du grand philosophe. M. l'abbé F. ne veut pas que l'on écrive *Lavigne*, mais bien *La Vigne.*

1. Ch. Labitte, *Revue des Deux-Mondes*, 5 mars 1845; — Ménard, p. 12; — Ducreux, *Œuvres complètes de Fléchier*, vol. IV, p. XXX; — *Biographie* Didot, article : *Fléchier* ; — M. Ch. Livet, *Dictionnaire des Précieuses*, par Somaize, préface, p. X; — M. A. Delacroix, *Histoire de Fléchier*, pp. 30 et suiv.

2. Rappelons que l'on a aussi redit souvent que Balzac fréquenta l'hôtel de Rambouillet, où pourtant il ne mit jamais les pieds, comme le prouve sa correspondance.

Oui, notre imagination s'arrête volontiers devant un tableau bien fait pour la séduire, et il nous en coûte de rejeter une si délicieuse illusion. En effet, nous ne croyons pas que Fléchier ait eu des relations suivies avec Mme de Sévigné, car nous n'avons trouvé aucun témoignage sérieux à ce sujet. Ce qui confirme encore nos doutes, c'est que, parmi les lettres de Fléchier, il n'y en a pas une seule adressée à Mme de Sévigné. D'autre part, si Fléchier a été admis, à Paris, chez Mme de Sévigné, s'il est allé *souvent la voir à Livry*, est-il naturel que Mme de Sévigné ne fasse jamais mention de ces visites à sa fille, à Bussy-Rabutin, ou à tout autre de ses correspondants ?... »

Les *Grands jours d'Auvergne* ont fourni à M. l'abbé F. le sujet de trois chapitres qu'on lit avec grand plaisir, même après avoir lu l'*Introduction* de Sainte-Beuve aux *Mémoires* de Fléchier, introduction qui est un des plus savoureux de tous les morceaux que l'on doit à l'admirable critique [1]. Dans les deux derniers chapitres de l'ouvrage, le nouveau biographe a jugé en Fléchier le poète français avec autant de sens et de goût qu'il avait précédemment jugé en lui le poète latin [2].

La *Jeunesse de Fléchier* est accompagnée d'un grand nombre de *Pièces justificatives et de documents inédits* [3]. En voici l'énumération : *Fléchier et sa famille ; Deux lettres de l'homme d'affaires de la famille de Fléchier ; Extraits d'un passage des discours académiques et oratoires de Richesource ; Lettres inédites de Fléchier ; Lettre de Chapelain à Fléchier ; Lettre du P. de la Rue à Huet ; Lettre de Conrart au même ; Lettre de Mme Dacier au même ; Lettres de Ménage au même ; Lettres de Montauzier au même ; Remarques sur le Térence, l'Horace et le Virgile de la collection ad usum Delphini ; Note sur M. de Brieux ;* fragment de l'*Auberge ou les brigands sans le savoir, comédie-vaudeville,* par MM. Scribe et Delestre-Poirson [4] ; *Note sur Mlle Dupré ; Lettres de Mme de la Fayette à*

1. M. l'abbé F. rend ainsi hommage (t. I, p. 105) à l'éclatant mérite de l'étude de Sainte-Beuve sur Fléchier avant l'épiscopat : « Il était difficile de parler de l'évêque de Nîmes avec plus de tact, de finesse et de mesure, que ne l'a fait le remarquable auteur des *Causeries du Lundi*. »

2. L'auteur avait spécialement traité ce dernier sujet dans sa thèse pour le doctorat ès-lettres : *De latinis Flecherii carminibus* (Paris, Didier, 1872).

3. Il y a quelques autres documents dans le corps même de l'ouvrage, notamment des lettres d'Audiffret et de Godeau, tirées des papiers de Conrart (t. I, pp. 78-83), des lettres de Montauzier, tirées des papiers de Huet (t. I, pp. 179-184). M. l'abbé F. a eu soin de déclarer qu'il n'entend pas garantir la virginité de toutes les pièces qu'il reproduit. Rien n'est plus sage qu'une telle précaution, car c'est surtout en fait de documents du XVIIe siècle que l'on peut répéter le mot de La Bruyère, si modestement cité par l'auteur (t. I, p. 110) : « *Le plus beau et le meilleur est enlevé.* » Les plus expérimentés s'y trompent et M. l'abbé F. a, par exemple, pu constater (t. I, p. 242) qu'une lettre de Fléchier à Mlle de Scudéry, du 26 décembre 1685 ou 1686, a été citée à tort par feu Rathery comme inédite : elle avait été déjà publiée par Ducreux (t. X, p. 358).

4. Il n'était peut-être pas indispensable de consacrer 9 pages à cette citation. On trouverait encore quelques hors-d'œuvre dans le livre, comme là où l'auteur (t. I,

*Huet; Vers inédits de Fléchier; Note sur la maison de Fléchier à Pernes; Notes sur la famille de Caumartin; Le Conseil d'Etat dans l'ancienne monarchie; Notes sur deux vers de Boileau; Note sur le Parlement de Paris; Notes sur MM. des Grands Jours; Lettre de Fléchier à M. de Baville.*

Soit par l'intérêt du récit, soit par la richesse des documents, les deux volumes de M. l'abbé Fabre méritent l'honneur d'être rapprochés des deux volumes de Victor Cousin sur la société française au XVII^e^ siècle [1]. Espérons que l'excellent critique nous donnera prochainement ce travail sur Fléchier orateur qu'il nous promet dans son *Avant-Propos* et qui achèvera de nous faire connaître l'homme dont le talent fut assez grand pour que Fénelon, en apprenant sa mort, pût s'écrier : « *Nous avons perdu notre maître!* [2] »

T. DE L.

---

p. 139) s'étend, à propos de la liaison du doux Fléchier avec Huet, *le roi des opiniâtres*, sur l'amitié de Brutus et de Cicéron.

1. Le brillant écrivain n'aurait pas désavoué certaines pages de la *Jeunesse de Fléchier*, surtout les pages vraiment éloquentes où M. l'abbé F. repousse les attaques dirigées contre le siècle de Louis XIV (pp. 332-335).

2. Les taches sont rares dans le livre de M. l'abbé Fabre. Je voudrais effacer l'illogique expression *dans un but* qui reparaît souvent et qui brille pour la première fois au bas de la page 12 (note 2) : « Dans un voyage que nous avons fait *dans ce but* à Narbonne... » Parmi les autres petites négligences, citons une malencontreuse répétition (p. 134) : « Nous croyons volontiers qu'avec le temps il *s'établit*, entre l'académicien vieillissant [Chapelain] et l'auteur des *Grands jours*, une intimité véritable, qui paraît, d'ailleurs, assez bien *établie*. » Il y aurait une faute plus grave à relever (t. II, p. 356, note 2), si le : *nous nous en rappelons bien*, n'était pas une évidente faute d'impression. — Quand M. l'abbé F. dit (t. I, p. 23) que le véritable nom de Richesource était « J. Soudier Escuyer », il a l'air de croire que le mot Escuyer faisait partie du nom de l'homme au galimatias. *Escuyer* est le titre que prenait le marchand de leçons d'éloquence sur lequel je citerai une récente publication de M. Revillout, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, *Un maître de conférences au milieu du* XVII^e^ *siècle. Jean de Soudier de Richesource* (Montpellier, 1881, in-4° de 100 pages, publication à laquelle notre savant collaborateur M. Defrémery, en la présentant à l'Académie des Inscriptions (séance du 16 décembre 1881), a donné cet éloge : « Une des monographies les plus complètes, les plus piquantes et les plus exactes publiées depuis longtemps sur l'histoire littéraire du XVII^e^ siècle. » — Il est incontestable que Conrart ne savait ni le latin ni le grec. Ce n'est donc pas l'occasion de dire, comme le fait M. l'abbé F. (p. 111) : « Nous voilà dans une grande perplexité. » Aux preuves déjà données ici (Compte-rendu de l'ouvrage de MM. Ed. de Barthélemy et R. Kerviler, n° du 4 avril 1881, p. 269), j'ajouterai cette citation tirée par M. l'abbé F. des *Mémoires* de Huet : « Je fis en outre la connaissance de Valentin Conrart, « rare et singulier exemple d'une réputation littéraire acquise sans la moindre teinture de l'antiquité. » — Je crois pouvoir répondre à une question de M. l'abbé F. (p. 136) : oui, le manuscrit des douze derniers chants de la *Pucelle* conservé à la Bibliothèque nationale (F. F. n° 15002) est bien l'exemplaire qui, des mains de Fléchier, passa dans celles de Huet. — Je crois pouvoir aussi répondre à une autre question qu'il pose au sujet de *M. Graindorge*, nommé dans une lettre de Fléchier (p. 144) : Ce personnage est *sans aucun doute* André Graindorge, docteur en médecine, mort le 13 janvier 1676, l'auteur du *Traité de l'origine des macreuses*

179. — **Une famille de finance au XVIII<sup></sup> siècle.** Mémoires, correspondance et papiers de famille, réunis et mis en ordre par M. A. Delahante. Deuxième édition. Paris, Hetzel, 1881. 2 vol. in-8°.

M. Delahante, en écrivant ce livre, travaillait seulement pour quelques parents et amis; plus tard il s'est décidé à publier à grand nombre l'ouvrage d'abord imprimé à peu d'exemplaires et on doit le féliciter sincèrement de cette résolution. Ce n'est pas que son œuvre soit irréprochable; loin de là. On y trouve beaucoup de longueurs et on y regrette de nombreuses et importantes lacunes. M. D., en rééditant son premier travail, aurait pu supprimer avec avantage de longs passages, qui n'ont aucun intérêt pour les personnes étrangères à sa famille et aurait facilement réduit en un seul ces deux gros volumes; son livre y aurait beaucoup gagné. En outre, M. D., comme la plupart des gens du monde, qui sur le tard se font historiens, n'est pas au courant de la science; il découvre longuement des choses connues depuis longtemps et il passe rapidement sur des faits qu'on serait curieux de connaître; en revanche, il n'omet rien de ce qu'il peut trouver sur ses ancêtres, quand bien même cela ne serait pas intéressant. Mais le sentiment, qui a mis la plume à la main de M. D., est trop respectable pour que nous insistions plus qu'il ne convient sur ses défauts de méthode, et que nous lui reprochions plus longtemps de s'être un peu trop attardé en chemin. D'ailleurs il est toujours important pour les historiens et pour les économistes de pouvoir suivre les progrès d'une famille considéra-

---

et de divers autres ouvrages mentionnés dans les *Mémoires* de Huet et dans les *Lettres* de Chapelain. — Une note bien sèche sur les frères de Boileau (pp. 187-188) aurait pu, du moins, renvoyer le lecteur à une étude très substantielle et très spirituelle de M. Gaston Bizos, professeur de littérature française à la Faculté d'Aix : *Les frères de Boileau-Despréaux* (Aix, 1880, grand in-8° de 123 pages). — M. l'abbé F. se trompe en annonçant que le second volume des *Lettres de Chapelain* nous donnera les lettres écrites de 1640 à 1674, époque de la mort de l'auteur. Il oublie que le recueil manuscrit légué par Sainte-Beuve à la Bibliothèque nationale est incomplet et que nous n'avons pas les lettres comprises entre 1640 et 1659. — Parlant des *Lettres* de Montauzier à Huet, il en loue le ton poli, spirituel et enjoué, ajoutant : « le *Misanthrope* avait parfois de très agréables sourires. » Je ne pense pas que l'on puisse identifier Montauzier avec l'austère héros de Molière. — Enfin (p. 207), M. l'abbé F. nous montre Montauzier épousant Julie-Lucine d'Angennes le *16 juillet* 1645. J'en appelle sur ce point de M. l'abbé F. à M. l'abbé F. lui-même qui, quelques pages avant, avait ainsi donné la véritable date (p. 191) : « On sait avec quelle constance Montausier aima Mlle de Rambouillet. Venu à l'hôtel de Rambouillet vers 1631, il aima dès cette époque la fille de la célèbre marquise, et, toutefois, le mariage n'eut lieu que quatorze ans après, le 13 juillet 1645. Cette date est indiquée par M. Cousin (*la Société française*, vol. II, p. 45; par M. Amédée Roux, p. 61). Ducreux, dans sa notice sur Mme de Montausier et dans celle de M. de Montausier, fixe à tort le 16 juillet (*Œuvres complètes de Fléchier*, vol. IV). Née en 1607, Mlle de Rambouillet avait 38 ans, quand elle se maria; de son côté, Montausier en avait 35 : il était né en 1610. Tallemant a donc raison de le dire : *Ça été un mourant d'une constance qui a duré plus de 13 ans*. Ce fut là une longue et rare fidélité, qui méritait bien d'être récompensée. » Cette dernière réflexion n'est-elle pas digne de l'abbé Fléchier ?

ble à travers plusieurs générations, et les travaux de ce genre sont encore trop rares pour que la critique ne tienne pas le plus grand compte de leurs efforts aux hommes qui s'imposent la besogne souvent aride de mettre en œuvre à l'usage du public leurs papiers de famille.

Le véritable fondateur de la famille Delahante fut un modeste praticien, qui vint fixer sa résidence à Crespy-en-Valois au commencement du XVIIIe siècle. Fils d'un pauvre chirurgien de campagne, chargé de famille, il n'avait aucune fortune pour l'aider à ses débuts dans la vie, mais à force d'énergie et de travail, il parvint à se faire une bonne position. Notaire à Crespy en 1700, ensuite procureur au présidial, il était chargé de rendre la justice dans plusieurs seigneuries établies près de cette ville, et il fut en outre, pendant de longues années, directeur des fermes de l'apanage du duc d'Orléans pour le département du Valois.

Ce cumul, dont M. D. s'étonne fort, n'était pas extraordinaire; tout au contraire, c'était la règle. Les gens de loi étaient fort nombreux dans les petites villes; mais les charges de judicature étaient encore beaucoup plus nombreuses. Par contre, elles ne rapportaient à leurs détenteurs que de maigres profits, du moins légalement, et pour vivre les malheureux praticiens se disputaient les procès et les justices; procureurs ou avocats à la ville, ils étaient juges dans un village et greffiers dans l'autre et malgré tout ils étaient, en général, fort besoigneux. On connaît les plaintes qu'excitaient de tous côtés les juges de village et l'usage que la comédie a fait de ce type; il faut convenir que la réputation détestable de ces officiers était souvent plus que justifiée. Tel n'était pas le cas du juge Delahante; il était regardé par tout le monde comme un homme un peu rude et dur, mais fort honnête et, en mourant, il laissa à chacun de ses enfants une modeste aisance. Un de ses fils entra dans les bureaux des Fermes-Générales; l'aîné suivit la carrière paternelle; gruyer et ensuite maître des eaux et forêts de Valois, il mourut très jeune, laissant un fils, qui fut adopté par son oncle paternel et devint son adjoint à la Ferme-Générale.

La vie du fermier général Jacques Delahante et celle de son adjoint et neveu Etienne-Marie, tous deux parvenus à cette haute fonction après avoir été petits employés et après avoir franchi tous les degrés de l'échelle administrative tient la plus grande place dans l'histoire de leur famille et est de beaucoup la partie la plus curieuse de cet intéressant ouvrage. Cependant il ne faudrait pas y chercher une étude complète et exacte sur les Fermes-Générales au XVIIIe siècle: ainsi on n'y trouve rien sur les aides et sur le domaine; les renseignements sur le mécanisme de la perception des autres impôts indirects sont rares et tout à fait insuffisants et le tableau de l'administration des Fermes, tel que le trace M. D., est peu exact et très incomplet. Cependant le livre de M. D. est, par certains côtés, supérieur au travail de Pierre Clément sur les derniers fermiers généraux et est le meilleur ouvrage que nous ayons sur cette institution. Mais le défaut le plus grave qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir

tenté une réhabilitation des fermiers généraux et de leur administration sans l'avoir appuyée sur des arguments sérieux et sur des faits nombreux et précis. Parce que les fermiers généraux Jacques et Etienne Delahante étaient des hommes fort compétents, arrivés à cette haute situation par leur mérite et par leur travail, cela ne prouve nullement que la plupart de leurs collègues fussent dans le même cas. Encore aujourd'hui les grandes compagnies financières, que M. D. se plaît à comparer aux Fermes-Générales, choisissent parfois pour administrateurs des hommes peu riches, mais rompus aux affaires et capables de faire aller la machine, qui sans eux craquerait de tous côtés. Pour justifier son opinion, M. D. aurait dû nous montrer que la plupart des fermiers généraux étaient des hommes instruits de leurs métier et soucieux de leurs devoirs. Afin de détruire la détestable réputation, qu'ils ont justement laissée, il aurait dû réfuter la mauvaise opinion que Turgot manifeste sur ces financiers dans sa lettre au roi à propos du bail de Laurent David. M. D. ne démontre pas plus clairement que la Ferme ne commettait pas, dans sa perception de l'impôt, les abus aussi nombreux que scandaleux, que les publicistes du siècle dernier et surtout les cours des aides, bien placées pour en juger, lui reprochaient si vivement; tout le monde connait les célèbres remontrances rédigées par Malesherbes sur ce sujet de 1756 à 1770 et publiées en un volume in-4 en 1779. Parce que M. Delahante neveu réussit à augmenter le produit de la gabelle dans certaines provinces, par une meilleure organisation du service chargé de réprimer la fraude, cela n'est pas, comme le croit M. D. (II, pp. 99-102), une preuve péremptoire de l'indulgente administration des Fermes et cela ne suffit pas pour établir que les impôts indirects étaient perçus conformément aux lois et aux règlements sur la matière et surtout suivant les règles de l'équité et de la justice.

Quoiqu'il en soit, le livre de M. D. rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de nos institutions financières; ils y trouveront des renseignements curieux sur l'impôt du tabac et, en particulier, sur la célèbre question du tabac râpé, dont M. Delahante aîné s'occupa avec tant d'ardeur et de persévérance pendant tout le temps qu'il passa dans les conseils des Fermes-Générales. Enfin, malgré ses lacunes et ses longueurs, le livre est intéressant et se lit toujours avec plaisir. C'est plus qu'il n'en faut, et il serait fort à désirer que tous ceux qui ont entre les mains de curieux papiers de famille suivissent l'exemple d'intelligente piété filiale, donné par M. A. Delahante, et fissent profiter de leurs documents le public et les historiens.

Jules Flammermont.

---

180. — **Lessings Emilia Galotti,** nebst einem Anhange : die dreiactige Bearbeitung, von Richard Maria WERNER. Berlin, Hertz, in-8°, 75 p.

On ne pourra désormais parler de l'*Emilie Galotti* de Lessing, sans avoir lu l'opuscule de M. R. M. Werner. L'auteur analyse successivement avec une très grande finesse, parfois un peu subtilement, les personnages d'Odoardo, d'Emilie, du prince, de Marinelli, etc. ; un chapitre spécial, intitulé *Virginie*, étudie minutieusement la grande scène entre le père et la fille. M. W. conclut qu'*Emilie Galotti* est presque sans défaut ; il y a toutefois un défaut qu'il ne reconnaît pas assez et qu'un juge excellent, M. Bossert, a déjà remarqué ; c'est la trop grande rapidité de l'action ; « elle est si rapide qu'elle laisse à peine au dialogue l'espace nécessaire pour se développer. Des scènes entières sont réduites à quelques lignes ; et, si la pièce a un défaut qui lui nuise réellement, c'est son extrême concision [1] ». A cette suite d'analyses et d'ingénieuses considérations, M. W. ajoute, en appendice, un essai de « reconstruction » de la première version d'*Emilie Galotti*; la pièce était originairement en trois actes ; M. W. s'efforce de la rétablir et de la reconstituer dans sa forme primitive ; il a déployé dans cette tâche délicate beaucoup de sagacité ; on remarquera surtout avec quelle habileté il a su retrouver la méthode même de Lessing, en s'aidant de la première esquisse de *Nathan le Sage*. Ce petit livre soulèvera certainement en Allemagne, parmi les acteurs et amateurs de théâtre, de vives discussions ; tout le monde n'acceptera pas l'opinion de M. Werner sur le caractère de Hector de Gonzague, sur sa « démoniaque amabilité », sur sa « virilité imposante », etc. ; mais, par cela même que l'opuscule est *anregend* et fait naître une controverse utile, il se recommande déjà à notre attention.

C.

---

181. — **Faust von Gœthe.** Mit Einleitung und fortlaufen der Erklaerung hrgg. von K. J. SCHROER. Zweiter Theil. Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger. 1881, in-12, CI, 441 pp.

Dans sa préface M. K. J. Schröer parle des éloges que l'édition du « premier Faust » lui a valus, de la part des juges les plus compétents, comme Loeper, Bartsch, Fr. Th. Vischer. La publication de la seconde partie du chef-d'œuvre de Gœthe ne lui en méritera pas de moindres ; il était difficile, en effet, d'aborder cette entreprise ardue après une préparation plus complète ou avec une connaissance plus approfondie du sujet : intelligence et critique du texte, recherche minutieuse de la formation lente et tardive de cette œuvre si merveilleusement étrange, tout se réunit pour faire de l'édition du « second Faust » un modèle de ce que doit être la publication d'un texte moderne.

---

1. Bossert, *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*, p. 79 ; 2e édition, Hachette.

Après un avant-propos où il relève un grand nombre de formes vicieuses, qui se sont glissées dans le texte de la seconde partie du Faust, M. K. J. S. retrace la genèse de cette dernière production de Gœthe et en suit avec un soin scrupuleux les phases diverses; puis, commentant scène par scène les cinq actes du drame, il nous montre à quelle occasion ou dans quelle circonstance chacune d'elles a été composée; je ne connais rien de plus instructif, de plus propre à donner une intelligence véritable de l'œuvre du grand poète que cette étude simple et lumineuse; M. K. J. S. a rompu avec cette exégèse fantaisiste, qui, faisant violence au texte, voulait trouver dans le Faust un système philosophique tout fait; pour lui sans doute le héros de Gœthe est bien le représentant de l'homme moderne dans ses aspirations incessantes vers l'idéal, mais c'est aussi avant tout un fils de la nature, et si le symbole se mêle à son histoire, M. K. J. S. n'oublie pas que cette histoire, dans ses traits essentiels, a été d'abord fournie au poète par la légende du xvi^e siècle; Gœthe l'a transformée, il est vrai, mais le plus souvent, M. K. J. S. le rappelle fort à propos, en y mêlant des épisodes empruntés à des poètes modernes, en particulier à Hans Sachs. C'est le mérite du savant éditeur d'avoir mis en évidence, mieux qu'on ne l'avait encore fait, tout ce que Gœthe doit à ce dernier; ainsi la scène de Méphistophélès à la cour de l'empereur, l'évocation d'Hélène, inconnue à l'ancienne légende de Faust, sont tirées du poète nurembergeois. On voit par là combien les conceptions, les plus singulières en apparence, du drame de Gœthe s'expliquent sans peine, grâce au commentaire historique de M. K. J. Schröer. Je me bornerai à en donner encore un exemple. On sait combien est peu satisfaisant ce qu'on a dit de la nature des *Mères* que Faust va consulter au premier acte; pour M. K. J. S., ce nom mystérieux n'est autre que celui des déesses honorées à Engyion, au rapport de Plutarque, nom dont Gœthe s'est emparé pour en faire celui des divinités qui révèlent à son héros le moyen d'évoquer de l'autre monde Paris et Hélène.

C'est seulement après ce commentaire général de plus de cent pages que M. K. J. S. donne le texte du Faust; établi avec la critique la plus sévère, il est accompagné de notes substantielles qui éclaircissent chaque difficulté, chaque allusion obscure; — et l'on sait si l'œuvre de Gœthe en renferme, — chaque forme incertaine; M. K. J. S. y a fait preuve d'une érudition aussi étendue que sûre, en même temps qu'il y a mis toute sa connaissance intime de son poète favori; je doute aussi qu'on puisse ajouter beaucoup après lui à l'intelligence du second Faust. Une table alphabétique très complète permet de se reporter sans peine aux divers passages commentés ou étudiés de l'œuvre de Gœthe. Enfin, M. K. J. Schröer a donné en appendice, ce qui n'est pas une des parties les moins précieuses ou utiles de son livre, une longue liste de lectures erronées, de fautes d'impression ou de leçons nouvelles du premier Faust; il ne pouvait plus dignement compléter son œuvre, et c'est là un nouveau

titre de recommandation pour son édition du drame de Gœthe, auquel son nom restera désormais attaché, comme celui de tout éditeur consciencieux à l'ouvrage qu'il publie.

J.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Le IIe volume de l'*Empire des tsars et des Russes*, de M. Anatole Leroy-Beaulieu, doit prochainement paraître à la librairie Hachette.

— La *Nouvelle Revue* a publié, dans sa livraison du 1er août, quelques chapitres des *Mémoires du baron de Vitrolles* qui paraîtront bientôt chez Charpentier, — s'ils ne paraissent au moment où nous publions ces lignes. Ces mémoires seront utiles à l'historien de la Restauration, et l'on trouve dans les pages que donne la *Nouvelle Revue* d'intéressantes observations et de curieux détails sur Stadion, Metternich, etc.

— Nous avons annoncé un volume de la *Petite Bibliothèque messine*, publié par M. E. de Bouteiller et intitulé *Eloge de Metz, par Sigebert de Gembloux, poème latin traduit et annoté, suivi de quelques autres pièces sur le même sujet* (Dumoulin. In-12°, 148 pp. 5 fr. Tiré à 245 exempl.) Ce charmant volume, précédé d'une introduction et accompagné de notes instructives, renferme, outre l'Eloge de Metz (placé comme annexe à la suite de la Vie en vers de Thierry I, quoiqu'il ne semble pas en avoir fait primitivement partie), l'épitre à Villicus où Fortunat a chanté l'antique Divodurum et ses beaux environs, le poème latin du bénédictin don Bermudez Pierron, *Templum Metensibus sacrum*, et des vers français de Paul Ferry à l' « illustre cité, sa douce patrie ».

— Le tome VII de la *Bibliothèque oratorienne* publiée par le P. Ingold renferme un ouvrage inédit du P. Ch. de Condren, les *Considérations sur les mystères de Jésus-Christ, selon que l'Eglise les propose pendant le cours de l'année.* (Poussielgue. In-18°, xxv-225 pp.), d'après un manuscrit de la bibliothèque Mazarine; on y trouve, dit l'introduction, cette profonde et sublime spiritualité qui a fait du P. de Condren l'une des plus grandes lumières de France, lumière à ce point éblouissante que sainte Chantal disait qu'il lui semblait que Dieu l'avait rendu capable d'instruire les anges. Le volume renferme, en outre, quelques fragments de l'Oraison funèbre du P. de Condren, prononcée par l'évêque de Saint-Brieuc, Etienne de Virazel, et quelques lettres inédites de ce second général de l'Oratoire.

— M. le chanoine Callen, professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux, entreprend de donner, en deux volumes (Bordeaux, Feret) une nouvelle édition de l'ouvrage publié en 1668 par Lopès, chanoine et théologal de Saint-André, et intitulé *L'Eglise métropolitaine et primatiale de S. André de Bordeaux où il est traité de la noblesse, droits, honneurs et prééminences de cette Eglise, avec l'histoire de ses archevêques et le pouillé des bénéfices du diocèse.* Cet ouvrage, le plus important qui ait paru sur l'histoire ecclésiastique de Bordeaux, est divisé en trois parties, *l'Eglise*, les *Archevêques*, le *Chapitre ;* il décrit la cathédrale, ses reliques, les œuvres d'art qu'elle contenait au temps de Lopès ; il renferme de courtes notices sur les archevêques jusqu'à Henri de Béthune, et les plus complètes informations sur la vie et les usages du chapitre; enfin, il donne une foule de pièces justificatives, bulles, lettres patentes, arrêts du parlement, etc. La nouvelle édition de l'ouvrage de Lopès comprendra, outre des gravures, des fac-similés et une carte de l'ancien

diocèse de Bordeaux, une introduction sur la vie et l'œuvre du savant chanoine, des notes en grand nombre, et un supplément ou plutôt une continuation du livre à laquelle collaboreront plusieurs érudits, grands connaisseurs des archives de Bordeaux et de la Gironde.

— M. G. Hérelle a publié, il y a quelque temps, la *Correspondance inédite* (in-8°, 52 p.), d'un des plus ardents jansénistes, Dom Thierry de Viaixnes; agent dévoué de son parti, dit M. H., fort bien renseigné sur les faits et gestes du clergé contemporain, en relations suivies et journalières avec plusieurs évêques, ami intime du célèbre auteur des *Réflexions morales*, homme de science et d'action tout à la fois, dom Thierry de Viaixnes parut à ses adversaires assez redoutable pour mériter leurs persécutions, fut emprisonné plusieurs fois et mourut en exil. La correspondance publiée par M. Hérelle comprend seize lettres adressées à l'abbé Longer de Saint Jean (1717-1721) et précédées d'un mémoire de dom Thierry au lieutenant du Roy de Vincennes. Il est surtout question dans ces lettres du P. Quesnel; Dom Thierry attaque les jésuites avec violence; « il faut, dit-il, accuser Molina, Suarez et leurs disciples de pélagianisme, et même de pire que pélagianisme pour les principes de morale; il faut convaincre les jésuites dans cette dénonciation, de corrompre toute la morale de l'Evangile, et de renverser les parties les plus essentielles de la discipline ».

— Philomneste Junior, le fécond bibliographe, a publié récemment *la Bibliomanie en 1881, bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année, et de la valeur primitive de ces ouvrages* (Bruxelles, Gay et Doucé. In-12°, 69 p., 5 fr.). L'auteur s'occupe des ventes du marquis de Ganay, de M. Ambroise Firmin-Didot, de M. Collin, de M. Renard, du duc de Sunderland. Il remarque que les livres qui ont atteint, dans ces ventes, les prix les plus élevés, sont les éditions originales de nos classiques, surtout de Corneille et de Molière, les livres illustrés par les artistes du siècle dernier, Eisen, Marillier, Moreau, etc., les reliures exécutées au XVIIIe siècle par Boyet, Padeloup et Derome, les volumes portant les insignes de quelques bibliophiles éminents, comme Longepierre et le comte d'Hoym. Il cite, parmi les volumes vendus à très haut prix, une Bible reliée par Le Gascon, un opuscule de Dorat, les *Rimes* de Pernette du Guillet qui ont dépassé 5,000 francs, le *Dialogue des créatures* de Colard Mansion, qui monta à 12,500 francs, le *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche (16,000 fr.), les *Grandes chroniques des gestes des ducs et princes de Savoye*, de Symphorien Champier (24,000 fr.). Il serait injuste d'oublier les notes, pleines d'intérêt et de savoir, du bibliographe; il nous promet, pour l'année prochaine, un volume du même genre : *La Bibliomanie en 1882*.

— L'éditeur Maurice Tardieu prépare la publication d'un *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus*, par le P. Carlos Sommervogel, Strasbourgeois; ce « Dictionnaire » sera un supplément de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*. (Deux vol. in-8° : 30 fr.)

— Le 14 juillet dernier a eu lieu à Chambéry l'inauguration du buste de Pierre Lanfrey; il est aussi question de donner à une des places de la ville le nom de Lanfrey.

— M. Victor Smith, juge honoraire au Tribunal civil de Saint-Etienne, honorablement connu par d'excellents travaux, presque tous publiés dans la *Romania*, sur la poésie populaire, est décédé le 30 juillet dernier.

ALLEMAGNE. — L'état de santé de M. Schliemann l'a forcé à quitter la Troade pour se rendre à Carlsbad; il assistera peut-être au prochain congrès anthropologique de Francfort-sur-le-Main et y fera d'importantes communications sur ses découvertes les plus récentes. On sait qu'il avait recommencé ses fouilles à Troie, le 1er mars de

cette année, avec la collaboration de deux architectes allemands et 150 ouvriers. La couche énorme de décombres qu'il avait regardée, avec Burnouf et Virchow, comme appartenant à une seule ville, contient, selon lui, les *strata* de deux villes différentes qui ont toutes deux été détruites par une catastrophe; les « squelettes » des maisons de la ville supérieure sont « lilliputiens » en comparaison de ceux de la ville inférieure; la ville supérieure ne s'étendait pas en dehors de la colline d'Hissarlik et ne l'occupait pas même entièrement, la ville inférieure n'avait sur la colline d'Hissarlik que son Acropole, et s'étendait sur le haut plateau au sud et à l'est. Les trois monticules de briques, dans lesquels Burnouf croit reconnaître les restes du mur d'enceinte de la troisième ville, sont, d'après M. Schliemann, les ruines de deux bâtiments parallèles l'un à l'autre, et qui étaient probablement des temples, mais appartenant à deux époques différentes. M. Schliemann a trouvé dans ces bâtiments des clous de bronze, des fusaioles ornementées qu'il regarde comme des offrandes à Pallas Athéné, des idoles en marbre où l'on voit une tête de chouette gravée ou faiblement indiquée en noir, des frondes en hématite, des broches de bronze. M. Schliemann a découvert une grande partie de l'Acropole; tout lui prouve l'existence de la seconde ville basse (la première ville brûlée) à laquelle Hissarlik ne servait que de τέμενος; toutefois, il n'a pas réussi à trouver des ruines de cette ville basse, et il est porté à croire qu'elles ont disparu. Il a fouillé le théâtre (de l'époque romaine) assez vaste pour contenir vingt mille spectateurs; il y a trouvé les bâtisses de la scène, un grand four à chaux et des fragments de statues en très grand nombre. Tout le reste de l'Acropole est couvert de fondations d'édifices helléniques ou romains; mais M. Schliemann fait disparaître une grande partie de ces fondations en mettant à jour la Pergame de la seconde ville (la première ville brûlée) dans toute son étendue, avec son mur d'enceinte entier. « En voyant ce mur, écrit M. Schliemann, mur colossal dont les substructions n'ont pas moins de 8 mètres de haut, vous croirez facilement qu'il a été considéré à l'époque troyenne comme une grande merveille, telle qu'on a pu attribuer sa construction à Poseidon et à Apollon. » M. Schliemann a exploré les tombeaux héroïques que la tradition regarde comme les tombeaux d'Achille et de Patrocle; il a trouvé des poteries archaïques helléniques remontant au-delà du IXe siècle avant J.-C. Il y a de même exploré, mais seulement à moitié, le vaste tumulus attribué à Protesilas (125 m. de diamètre) et y a trouvé des tessons de poterie préhistorique, la plus ancienne qu'il ait jamais trouvée à Hissarlik, ainsi que des armes et des ustensiles en pierre; ces fouilles ont été malheureusement interrompues par ordre du ministère de la guerre de Turquie. « Le peu d'or découvert jusqu'à présent, dit encore M. Schliemann, a été trouvé dans le plus grand temple de la deuxième ville, qui semble être, à tous égards, identique à la description qu'Homère nous fait de la Troie de Priam avec sa ville basse et sa Pergame [1] ».

— M. Wendelin Fœrster vient de publier, à la librairie Henninger, de Heilbronn, le premier volume des *Tragédies de Robert Garnier*. (In-8°, XVIII et 213 p. 3 mark 60). Ce volume comprend les tragédies suivantes : *Porcie* (pp. 13-78); *Cornélie* (pp. 79-146); *Marc-Antoine* (pp. 147-213); le texte de Garnier est reproduit d'après la première édition des œuvres complètes (Paris, 1585)); mais l'éditeur a soin de donner les variantes de toutes les éditions précédentes. Le premier volume, que nous annonçons, renferme, outre les trois tragédies, une « introduction générale », une notice bibliographique, et la dédicace, en vers et en prose, au roi de France et de Pologne. Le deuxième volume renfermera *Hippolyte* et *La Troade*; le troisième,

1. Nous tirons ces renseignements d'une lettre de M. Schliemann au Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique; cette lettre est datée de Troie, 23 mai.

*Antigone* et *Les Juives*; le quatrième, *Bradamante*, avec une courte notice littéraire, historique et biographique, et un glossaire des mots qui manquent dans le dictionnaire de Sachs.

— Le même érudit publie en même temps le Ve volume de sa « Altfranzœsische Bibliothek » (*Lyoner Yzopet, altfranzœsische Uebersetzung des XIII. Jahrhunderts in der Mundart der Franche-Comté, mit dem kritischen Text des lateinischen Originals, sog. Anonymus Neveleti* : Heilbronn, Henninger. In-8°, XLIV et 166 p.) Il doit publier aussi la *Chanson de Roland* d'après les mss. de Châteauroux et de Venise VII (VIIme vol.) et d'après les mss. de Paris, Lyon et Cambridge (VIIIe vol.). Le VIe volume de la collection sera formé par le roman en ancien français *Octavian*, que publiera pour la première fois, d'après le ms. d'Oxford (Bodl. Hatton, 100) M. K. VOLLMŒLLER. Les autres volumes en préparation sont : *Thomas Becket*, de Garnier de Pont Sainte-Maxence; *Jehan de Lanson; Jaufré;* une Vie poitevine de Sainte-Catherine (Tours); le *Planctus Mariae* provençal (Bartsch, Grundriss, 20, 11, d'après les quatre mss. connus) : *Mystère d'Adam* (Tours); *Roman de Cristal; Nat de Mons; Roman de Horn; Orthographia gallica; Roman du Castelain de Couci.*

— Parmi les prochaines publications de la librairie Deichert, d'Erlangen, on nous signale les suivantes : de M. W. G. Wilhelm GEIGER, *Ostiranische Cultur im Alterthum;* — de M. Gust. LANDGRAF, *Cicero's Rede für Sext. Roscius aus Ameria, mit den Testimonia veterum und dem Scholiasta Gronovianus.* Ire partie; — de M. K. SITTL, *Die localen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache mit besonderer Berücksichtigung des afrikanischen Lateins;* — de M. Ad. WESTERMAYER, *Der Protagoras des Plato zur Einführung in das Verstændniss der platonischen Dialoge, erklært.*

— Il a paru un Annuaire théologique, *Theologischer Jahresbericht*, dirigé par M. B. PÜNJER, avec la collaboration de MM. Bassermann, Benrath, Bœhringer, etc.; il est consacré aux publications théologiques de l'année 1881. (*Theologischer Jahresbericht, enthaltend die Literatur des Jahres 1881.* Leipzig, Barth. In-8°, v et 389 p. 8 mark.) Les auteurs du volume se sont efforcés d'être le plus courts possible; ils rendent compte dans ce volume, qui ne renferme pas 400 pages, de près de mille volumes ou dissertations. M. LÜDEMANN traite des ouvrages qui ont pour sujet l'histoire de l'Eglise jusqu'au concile de Nicée; M. BŒHRINGER passe en revue les publications qui ont trait à l'histoire de l'Eglise depuis le concile de Nicée jusqu'à la Réforme; M. BENRATH analyse et critique les œuvres qui traitent de la période de l'histoire religieuse comprise entre les années 1517 et 1700, etc. Nous souhaitons bon succès à cette entreprise, et de longues années au *theologischer Jahresbericht.*

SUISSE. — Les éditeurs Orell et Füssli, de Zurich, font paraître, par fascicules, un recueil de poésies dans le dialecte suisse sous le titre *Schwizerdütsch*; le premier fascicule est consacré au canton de Zurich (*aus dem Kanton Zürich*).

— La librairie Huber, de Frauenfeld, publiera prochainement le IVe volume de la *Bibliothek ælterer Schriftwerke der deutschen Schweiz.* Ce volume est un recueil de chants populaires suisses (*Schweizerische Volkslieder*); l'éditeur est M. L. TOBLER. Cette publication, qui renfermera un certain nombre de chants inédits, contiendra, en outre, une introduction où M. L. Tobler traitera de l'histoire des poésies populaires en Suisse, de ses sources, des recueils précédents de *Volkslieder*; il donnera une liste chronologique complète des chants populaires historiques, etc. — M. BARTSCH doit publier dans cette collection une édition des *Minnesinger* suisses.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 11 Septembre — 1882



---

182. — **Grammatisches.** I. Einige sprachgeschichtliche wichtige Glossen des Hesychius. II. Ueber den Namen Δημήτηρ und zur Bildung der griechischen Eigennamen überhaupt. 8 p. in-8°. Signé : J. Baunack. Extrait du *Rheinisches Museum*, 1882.

Ce petit article, à côté de détails qui s'adressent aux seuls linguistes, en contient un d'un intérêt plus général, l'étymologie de Δημήτηρ. Ce mot ne vient pas de γῆ ; c'est une syncope de δημομήτηρ, la mère du δῆμος (c'est-à-dire, au sens originel, la mère de la terre, du pays).

---

183. — **Dyreornamentiken i Norden, dens Oprindelse, Udvikling og Forhold til samtidige Stilarter.** En archæologisk Undersœgelse af Sophus Müller, dans **Aarbœger for nordisk Oldkyndighed og Historie,** udgivne af det K. nordiske Oldskrift-Selskab. 1880. p. 185-405, avec 2 pl. et 81 fig. dans le texte. Kjœbenhavn, Gyldendaske Boghandel. In-8°, aussi à part.

**Die Thier-Ornamentik im Norden, Ursprung, Entwicklung und Verhæltniss derselben zu gleichzeitigen Stilarten.** Archæologische Untersuchung von Dr Sophus Müller, aus dem dænischen übersetzt von J. Mestorf. Hamburg. Otto Meissner. 1881, viii-191 p. in-8° avec 2 pl. et 81 fig. dans le texte.

Nous ignorons si les Scandinaves des temps païens ont jamais cultivé l'art pour lui-même, mais nous savons par de nombreuses trouvailles et par des descriptions et des allusions contenues dans les sagas et les poèmes des skalds que, outre leurs riches et jolies parures, ils avaient de beaux édifices, ce qui implique la connaissance de l'architecture, et qu'ils pratiquaient la peinture et la sculpture. S'ils n'ont pas eu d'artistes proprement dits, ils avaient certainement d'habiles ouvriers qui appliquaient l'art à l'industrie, et dont les travaux décoratifs sont pour nous les seuls spécimens de l'art scandinave des temps préhistoriques. L'étude de l'ornementation chez les peuples du Nord a donc un intérêt spécial, qui justifie l'étendue du mémoire que lui a consacré M. S. Müller, le nouveau secrétaire de la Société royale des antiquaires du Nord. Le

savant archéologue a passé trois ans à en réunir les matériaux, qu'il a trouvés non-seulement dans le célèbre musée des antiquités septentrionales de Copenhague, mais encore dans la plupart des grandes collections archéologiques et bibliographiques de l'Europe. L'examen critique qu'il fait des travaux de ses prédécesseurs, montre qu'il ne connaît pas uniquement les objets et leurs décors, mais aussi les livres et mémoires scandinaves, allemands, français, italiens, anglais, qui les concernent. Du point de vue où il s'est placé, il avait à saisir d'un même coup d'œil un vaste ensemble de faits disparates et incohérents; à voir le lien qui les unit; à caractériser le style décoratif des diverses périodes préhistoriques, chez les Scandinaves et leurs voisins; à découvrir son origine; à montrer comment il s'est développé, soit en vertu de ses propres forces, soit sous l'influence des civilisations étrangères. Voici la marche qu'a suivie l'auteur : après le compte-rendu sommaire des travaux relatifs au sujet, il étudie l'ornementation chez les peuples germaniques soumis à l'influence romaine, puis celle de la période des migrations, pour arriver à l'ornementation hiberno-scandinave qui l'arrête longtemps; il passe plus rapidement en revue celles de la période carlovingienne, des Byzantins, des Sassanides, des Arabes, des Finnois et des Slaves; enfin il donne ses conclusions dont voici le résumé :

L'ornementation est le début de l'art; très simple dans l'âge de pierre, elle consiste en points et en lignes droites, ajoutons aussi en lignes brisées. A ces éléments les plus primitifs se joignent dans l'âge de bronze les lignes courbes, les cercles, les spirales, les bandelettes dont les extrémités affectent volontiers la forme de têtes d'animaux. Le style décoratif ne reçut pas grand développement dans la première période européenne de l'âge de fer, représentée par les trouvailles de Hallstatt en Autriche et de la Tène en Suisse; bientôt il fut modifié par l'art classique qui empruntait ses motifs d'ornementation tout à la fois à la botanique et à la zoologie, et qui, à la faveur de la prépondérance romaine, les répandit dans toute l'Europe centrale et les propagea même jusqu'en Scandinavie. Pourtant les peuples barbares ne purent s'assimiler tous les éléments décoratifs en usage chez les Grecs et les Romains; s'ils imitèrent grossièrement les figures d'animaux, ils laissèrent de côté la flore ornementale. Au temps des grandes migrations, les Germains avaient un art décoratif commun, qu'ils portèrent dans les différentes parties de l'empire romain où ils s'établirent, mais ils ne tardèrent pas à le modifier de nouveau sous l'influence tout à la fois de l'ancienne civilisation et de la nouvelle qui était animée de l'esprit chrétien. Les Scandinaves, au contraire, qui n'avaient pas quitté leur patrie, conservèrent assez purement et développèrent le style pendant toute la longue période qui s'étend des grandes migrations terrestres des v^e et vi^e siècles jusqu'aux migrations maritimes des ix^e et x^e siècles. Etant alors entrés en relations suivies avec les Irlandais, ils adoptèrent les motifs d'ornementation que ce peuple avait portés à un haut degré de finesse et d'élégance, et les gardèrent

jusqu'à ce que l'art roman se fût imposé à toute l'Europe catholique.

Il y a là une foule de questions fort délicates sur lesquelles M. S. M. est loin d'être d'accord avec ceux qui les avaient déjà traitées dans diverses contrées; nous ne répondons pas qu'à l'avenir ses émules les résoudront de la même façon que lui; car, malgré sa perspicacité, il n'a pas assez tenu compte de la disparité des matériaux qu'il compare. Il prétend, par exemple, que les fleurons et les autres motifs d'ornementation botanique, à l'exception d'une espèce de feuilles à côtes, manquent totalement dans l'antiquité septentrionale, jusqu'aux derniers temps du paganisme. Cette assertion est beaucoup trop absolue, comme on peut s'en convaincre en examinant les pendeloques barbares de la trouvaille de Brangstrup, taillées en forme de feuilles, pointues, arrondies, échancrées ou ornées d'autres feuilles. Rappelons aussi trois garnitures en fer et trois bouterolles de fourreaux d'épées portant des fleurons et même des guirlandes de feuillage. Il est vrai que, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a pas beaucoup d'exemples de ce genre; mais il faut considérer que, parmi les antiquités préhistoriques qui nous sont parvenues, il en est très peu qui fussent propres à la décoration végétale, celle-ci demandant surtout des surfaces planes et un champ d'une certaine largeur; les poignées d'armes et d'outils, les parures, avec leurs surfaces bossuées et leurs extrémités aiguës, se prêtaient mieux à la décoration zoologique; elles diffèrent d'ailleurs trop des feuilles d'un manuscrit pour qu'il soit permis de les comparer. C'est ce que M. S. M. a trop oublié. Si les Scandinaves des temps païens avaient été calligraphes comme les Gaëls chrétiens, ils nous auraient sans doute aussi laissé des manuscrits ornés de fleurons. De même, si nous avions les grandes tapisseries que brodaient les dames du Nord, il est probable que nous y trouverions des fleurons et des guirlandes, comme on en voit, en effet, sur le manteau de Mammen en Jutland.

D'autre part, M. S. M. prétend que les figures d'animaux dont sont ornés les bijoux, les bractéates, etc., n'ont rien de symbolique. Nous l'admettons volontiers; mais il nous semble aller trop loin, en affirmant qu'ils n'ont aucune signification. S'il en est ainsi pour la plupart des figures isolées, il doit en être autrement des scènes représentant tout à la fois des hommes, des quadrupèdes, des volatiles, des reptiles, et souvent accompagnées de légendes en runes anciennes. Sans doute il est aussi difficile d'interpréter celles-ci que d'expliquer celles-là; ce n'est pourtant pas impossible, comme M. Worsaae l'a prouvé par son mémoire sur les *Empreintes des bractéates en or*. Aux exemples apportés par l'illustre archéologue, nous en pourrions ajouter un autre : une médaille d'or, trouvée à Harlingen et conservée au musée de Leeuwarden en Frise, porte d'un côté l'imitation barbare d'une monnaie de l'empereur Théodose, de l'autre une harpe avec deux personnages, dont le plus grand a les pieds dans la boîte de cet instrument et tend la main à une petite fille qui approche. On devine de suite qu'il s'agit là de Heimi qui va cacher

dans la boîte de la harpe la petite Aslange, orpheline et fugitive. Cette conjecture est confirmée par l'inscription en runes anciennes, que MM. G. Stephens et Dietrich lisent *Hama*, forme anglo-saxonne du nom de Heimi. — Nous chicanerons encore notre auteur sur sa tendance à voir des bandelettes (ou des lanières de parchemin, auxquelles on aurait ajouté tête, queue, pieds) dans les serpents et les lézards enroulés et entrelacés qui portent des inscriptions runiques. Ce sont tout simplement des animaux fantastiques, comme les orfèvres et les sculpteurs aimaient à en représenter partout pendant l'âge de fer.

Malgré les réserves que nous venons de faire, le mémoire de M. S. Müller embrasse tant de faits, touche à tant de questions discutées, les traite d'une manière si indépendante et en donne quelques solutions si neuves, qu'il s'impose à l'attention de quiconque s'intéresse à l'archéologie et à l'histoire des arts décoratifs; et, grâce à la traduction allemande de Mlle Mestorf, il est maintenant accessible à un plus grand nombre de lecteurs. La traductrice, qui a déjà mis à la portée de ses compatriotes tant de mémoires danois et suédois, ne sait pas seulement les langues scandinaves; elle a aussi, comme conservateur de la collection d'antiquités de Kiel, une grande expérience archéologique qui, à défaut d'autres titres suffirait à recommander sa traduction, intégrale et très fidèle. Seulement il est regrettable que l'orthographe des noms étrangers et des titres d'ouvrages ne soit pas toujours correcte, et surtout que les chiffres des pages citées soient si souvent inexacts (Cfr., par exemple, pp. 25, 34, 42, 44).

E. Beauvois.

---

184. — **Ludus de Antichristo und über die lateinischen Rythmen,** von Dr Wilhelm Meyer aus Steyer. Munich, Straub, 1882, in-8°, 192 p. (Extrait du premier cahier des *Comptes-rendus des séances de la classe philosophico-philologique de l'Académie royale des sciences de Bavière pour 1882*).

Le *Ludus de Antichristo*, drame en vers latins rythmiques composé en Allemagne un peu après le milieu du XIIe siècle, a été publié déjà deux fois. Il a beaucoup attiré, dans ces dernières années, l'attention des critiques, qui lui ont attribué une valeur supérieure à celle qu'il nous paraît posséder [1]. M. Meyer de Spire vient d'en donner une édition bien meilleure que celles de Pez et de Zeschwitz, et il y a joint une fort bonne introduction, où il montre dans quel rapport étroit est le drame avec le célèbre ouvrage d'Adson sur l'Antechrist, lequel à son tour repose sur l'écrit attribué à Méthodius.

1. Le patriotisme allemand et la haine des Français qui animent la pièce sont assurément dignes de remarque et lui donnent un intérêt qu'on rencontre rarement dans les ouvrages de ce genre; mais la construction du drame est purement mécanique et le style laisse à désirer comme élégance et clarté.

La seconde partie du livre de M. M., la plus importante de beaucoup, n'a qu'un lien très faible avec la première. C'est un traité complet de la poésie latine rythmique, que nous n'avons pas le loisir d'étudier ici en détail, mais que nous signalons à nos lecteurs comme devant être dorénavant la base de toutes les études sur cet intéressant sujet. Après quelques mots, peut-être un peu rapides, sur les origines de cette poésie, M. M. traite d'abord des « Rythmes du VI^e au XII^e siècle »; il trace les lois difficiles et jusqu'à lui à peine soupçonnées de la versification mal fixée de cette longue période, et donne ensuite, d'après toutes les sources connues, l'inventaire des pièces où chaque forme est employée. La seconde période, XII^e-XIII^e siècle, qu'on peut appeler période classique de la versification rythmique, est également étudiée avec un grand soin; l'auteur perfectionne et rectifie les règles qui avaient été données avant lui, et appuie ses théories par un grand nombre d'exemples. La tâche qu'il a entreprise ne pouvait être menée à bonne fin que par des lectures considérables jointes à une méthode rigoureuse et à une observation toujours en éveil; M. Meyer a réuni toutes ces conditions. Grâce à lui, des résultats définitifs sont acquis à la science. On pourra les présenter sous une forme plus facile, et peut-être parfois plus claire; mais il est à croire qu'on ne trouvera pas beaucoup à y ajouter ou à y reprendre. Nous n'oserions pas en dire autant, dès aujourd'hui, de certaines vues générales de l'auteur, concernant les origines et le développement de la poésie latine rythmique; mais ceux mêmes qui n'interprètent pas toujours comme lui les faits qu'il a exposés, lui en devront le plus souvent la connaissance exacte et la véritable intelligence.

G. P.

---

185. — **Histoire du véritable Saint-Genest de Rotrou**, par Léonce PERSON, professeur au lycée Saint-Louis. Paris, Léopold Cerf, 1882, in-8°, 103 pages.

Il a été rendu compte ici tout dernièrement [1] d'un intéressant travail de M. L. Person sur Rotrou, dans lequel n'était qu'annoncée l'importante découverte de l'original espagnol du *Saint-Genest*. Aujourd'hui M. Person nous offre une histoire complète de la célèbre tragédie de Rotrou; la partie la plus neuve et la plus curieuse de cette étude est l'analyse de la pièce de Lope de Vega qui a servi de modèle au poète français : après l'avoir lue, il n'est pas possible de mettre en doute la thèse soutenue par le professeur du lycée Saint-Louis, la démonstration est concluante et ne laisse rien à désirer.

La *comedia* de Lope intitulée *Lo fingido verdadero* ou *La vida y martirio de San Gines representante*, bien qu'elle ait été imprimée

---

1. Voir la *Revue critique* du 3 juillet.

du vivant de l'auteur dans un des volumes (*Parte XVI*) de la collection spéciale de ses œuvres dramatiques, est une des plus oubliées, des plus ignorées du grand poète. Aucun des érudits qui, en Espagne, en France et en Allemagne, se sont occupés du théâtre de Lope ne semble l'avoir lue; aussi ne doit-on pas s'étonner que nul n'ait eu vent, jusqu'à M. P., des nombreux emprunts que lui a faits Rotrou : M. de Schack lui-même, qui eût été si heureux d'ajouter le *Saint-Genest* à sa liste de pièces prises aux Espagnols et gâtées par les Français, n'en dit mot. Comme le *Fingido verdadero* a été dédié par Lope à Tirso de Molina, le dernier éditeur [1] d'un choix de *comedias* de ce poète a cité en passant le drame de Lope et reproduit quelques lignes de la dédicace; c'est de ce passage de l'éditeur espagnol que dérive directement une note de M. Alphonse Royer qui, au premier abord, semble avoir intrigué M. P.; il peut être tranquille maintenant : Royer ne savait rien de plus que Hartzenbusch, qui lui-même ne savait rien. La pièce de Lope pourtant n'est point de celles qui méritaient le plus de tomber dans l'oubli; au point de vue exclusivement espagnol même, elle ne manque pas d'intérêt. Ainsi il s'y trouve, au deuxième acte, un passage curieux pour l'histoire du théâtre espagnol au XVII[e] siècle : Dioclétien demande qu'on lui donne « une pièce nouvelle qui ait de l'invention, quand bien même elle ne serait point assujettie aux règles, car en cela, dit-il, j'ai le goû espagnol », et Lope part de là pour faire quelques allusions (très voilées d'ailleurs) à des drames de l'époque. A la fin du troisième acte aussi, on ne lirait pas sans profit une scène où sont énumérés les principaux rôles de convention du théâtre espagnol.

Pour donner du drame de Lope, mal écrit et plus mal imprimé, une version française parfaitement correcte et fidèle, une longue et solide préparation serait nécessaire. M. P., dont l'intention n'était que de traduire quelques passages pour fournir au lecteur le moyen de contrôler ce qu'il dit des rapports de la *comedia* espagnole avec le drame français, a pu, sans cette préparation spéciale, se tirer heureusement des principales difficultés. Je ne crois pas utile de repasser minutieusement sa traduction pour y noter çà et là quelques défauts; je n'insisterai que sur deux ou trois passages. Auparavant je dois faire observer à l'auteur qu'il n'est pas suffisant de dire que *Lo fingido verdadero* « date pour le moins de l'année 1622 ». Non-seulement la *Parte XVI* où a été inséré ce drame, contient des pièces préliminaires datées de 1620, notamment l'*approbation* de Vicente Espinel, ce qui déjà prouve qu'il était terminé en cette année-là, mais le drame figure dans un supplément à la liste des *comedias* de Lope imprimé pour la première fois dans l'édition de 1618 du roman *El peregrino en su patria;* il en résulte donc incontestablement que notre pièce *date, pour le moins, de l'année 1618.*

---

1. D. Juan Eugenio Hartzenbusch, *Comedias escogidas de Tirso de Molina* (*Bibl. Rivadeneyra*), p. XVII, note.

Au début du premier acte du *Fingido verdadero* se lisent ces vers : *Hazemos prueva Deste Frances emperador Romano.* M. P. pense que le mot *frances*, appliqué ici à l'empereur Aurélien, est un terme de mépris, une injure. Cela n'est guère vraisemblable. Il faudrait supposer pour cela, au temps où Lope écrivait sa pièce, une grande animosité des Espagnols contre leurs voisins ou de bien mauvaises relations entre les couronnes de France et d'Espagne. Or il se trouve que le commencement du XVII^e siècle est précisément une époque de bons rapports entre les deux pays; les *mariages espagnols* venaient de resserrer les liens des deux familles régnantes, et, à supposer même que Lope eût eu le tempérament très anti-français (ce dont on ne sait rien), il n'aurait pas, si peu de temps après le mariage de l'héritier de Philippe III avec Elisabeth, fille de Henri IV, lancé sur la scène un outrage à la nation voisine. L'emploi de *Frances* s'explique, je crois, autrement. Aurélien apparaît pour la première fois dans l'histoire comme tribun de la sixième légion gallicane; il fut décoré par Valérien du titre de restaurateur des Gaules; après avoir été élevé à l'empire, il reconquit la Gaule sur Tétricus : en résumé, il eut, dans le cours de sa vie, beaucoup de points de contact avec le pays qui devint la France. Il se peut que, par suite d'une confusion, Aurélien ait été désigné dans quelque compilation de vies d'hommes illustres comme gaulois, et le poète espagnol, qui n'y regardait pas de fort près, en aura fait un *Frances*. En tout cas, cet adjectif, tel qu'il est employé dans le passage en question, ne saurait être pris en mauvaise part.

La traduction du monologue de Gines (p. 40) laisse un peu à désirer. Je ne m'explique pas d'abord pourquoi M. P. l'a abrégé en omettant de traduire au début quelques vers dont le sens pourtant n'offre pas de difficulté; puis le passage qui commence dans le texte (p. 70) par *Mas devome de engañar* n'a pas été bien rendu : il est vrai de dire que la ponctuation de l'original est mauvaise. Voici, je crois, comment il conviendrait de traduire littéralement : « Mais je dois me tromper, et pour ce qui est de demander le baptême, quand je serais le chrétien lui-même qui tente de se sauver, comment pourrais-je mieux entrer dans le rôle? Allons, je recommence : « Saints, demandez à Dieu, puisque je me décide à l'être (saint)[1], que je gagne le ciel, par votre intercession. » Mais que de chimères je me forge, poussé par le désir de réussir à jouer ce rôle de chrétien, comme me l'ordonne l'empereur »!

Lorsque Dioclétien commence à témoigner son mécontentement du désordre qui se produit sur la scène à la suite de l'improvisation de Gines, il ne s'écrie point : « Avez-vous fait remarquer aux comédiens que je suis ici? » mais bien : « Avez-vous fait attention, comédiens, que c'est moi qui vous écoute? » Et le même Dioclétien, en condamnant à

1. Régulièrement *lo* dans *serlo* se rapporte à *santo* contenu dans *santos*; à la rigueur, on pourrait, comme l'a fait M. P., rapporter *lo* à *cristiano*.

mort Gines, ne lui dit point : « Je terminerai mon rôle, quand Lentulus et Sulpice auront arrêté et questionné tous ceux qui sont avec toi », mais : « Je terminerai mon rôle en faisant aussi prendre et interroger tes compagnons par Lentulus et Sulpice. »

Tout cela n'a pas grande importance et n'empêche pas M. Person d'avoir parfaitement atteint son but. qui était surtout de commenter sa fort jolie trouvaille et de bien établir que le *Saint-Genest* ne doit plus désormais être tenu pour l'œuvre la plus originale de Rotrou, mais que cette tragédie procède, comme plusieurs autres pièces du rival de Corneille, de l'inépuisable répertoire de la *comedia* espagnole.

Alfred Morel-Fatio.

---

186. — **Faust**, ein Fragment, von Gœthe (Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII. Jahrhunderts in Neudrucken herausgegeben von Bernhard Seuffert, v). Heilbronn, Henninger. In-8°, xv et 89 p.

Ce cinquième volume de la collection des *Monuments de la littérature allemande du* XVIII^e^ *siècle* renferme le *Faust* de Gœthe, sous la première forme que connut le public, sous la forme du *Fragment* paru en 1790. M. Seuffert, le directeur de la collection, a publié ce *Fragment* avec le soin et l'exactitude qu'on lui connaît et en notant à la marge le chiffre des vers correspondants des éditions de Loeper et de Schröer. Dans l'introduction, il donne l'indication très détaillée des diverses éditions du *Fragment* qui parurent presque en même temps, et insiste spécialement sur un point qu'il est, croyons-nous, le premier à découvrir. C'est la comparaison entre le *Faust* de Gœthe et le drame lyrique de Wieland, *Die Wahl des Herkules;* l'Hercule de Wieland est une sorte de Faust, que tourmente, non pas la soif de la vérité, mais l'amour de la vertu; il brise les chaînes de l'amour; il s'efforce de ressembler aux dieux, etc. M. S. fait encore d'autres rapprochements entre le *Faust* et *Musarion* et montre qu'on peut tirer de la poésie de Wieland *an Psyche* d'utiles renseignements sur les parties du poème de Gœthe qui étaient terminées à la fin de l'année 1775. On sait que M. Seuffert prépare une *Biographie de Wieland*.

C.

---

# VARIÉTÉS

## L'Histoire de France du Père Loriquet.

On s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, du jésuite Loriquet, et la fameuse phrase qu'on lui attribue relativement au marquis de Bonaparte, généralissime des armées du roi Louis XVIII, donne encore lieu

à de nombreuses discussions. On trouve même des personnes qui croient se souvenir d'avoir lu, il y a 50 ou 60 ans, une histoire de France composée par *l'abbé Loriquet*, dans laquelle était la phrase en question; mais on peut affirmer que la mémoire de ces personnes est infidèle. Les ouvrages A M D G. sont anonymes, et un jésuite aussi arrogant que le P. Loriquet n'aurait jamais consenti, vers 1828 surtout, à se laisser appeler *abbé*. D'ailleurs l'*Histoire de France* de Loriquet existe; c'est un ouvrage en 2 vol. in-12 de 400 et 378 pages publié à Lyon chez Rusand, et l'histoire de Napoléon s'y trouve racontée au chapitre *Empire*, de la page 308 à la page 378 du tome II[1]. Il est vrai que l'on n'en montre pas la première édition, et ceux qui croient à l'existence de la phrase célèbre disent qu'elle se trouvait dans la première édition de l'histoire du P. Loriquet. Je crois pouvoir répondre en deux mots à cette objection, et clore le débat d'une manière définitive.

L'*Histoire de France* A M D G. fait partie d'un *Cours d'histoire* en 7 volumes dont voici les titres : I. *Tableau chronologique*, 1 vol. — II. *Histoire sainte*, 1 vol. — III. *Histoire ecclésiastique*, 1 vol. — IV. *Histoire ancienne*, 1 vol. — V. *Histoire romaine*, 1 vol. — VI. *Histoire de France*, 2 vol. L'*Histoire ecclésiastique*, dont j'ai sous les yeux la 5e édition, n'a pas été, comme l'*Histoire de France*, « revue, corrigée et augmentée par l'auteur »; elle est restée ce qu'elle était au début, en 1816. Or, il est question dans cette *Histoire ecclésiastique*, pp. 108 et suivantes, du premier consul et de l'empereur Napoléon, qui se proposait, dit Loriquet, non pas « d'égorger, » mais « d'étouffer » le christianisme (p. 114). Voici même en quels termes Loriquet raconte les dernières années de l'empire :

« D. Comment se termina cette longue oppression?

« R. Elle se termina par une suite d'événements dans lesquels il n'est « pas possible de méconnaître la main de Dieu.

« L'ambition aveugla Napoléon, et le conduisit jusqu'au fond de la « Russie, où sa réputation et sa puissance restèrent ensevelies avec plus « de 400,000 Français (1812). De retour en France, il va trouver le « pape à Fontainebleau; car, depuis 4 mois, il y avait fait transférer cet « auguste captif. Ramené, ce semble, à la modération par ses revers, il « lui proposa un accommodement. Le pape déclare ne vouloir traiter « qu'à Rome, et entouré du sacré collège. Cette résolution l'étonne; « mais bientôt la surprise fait place à la colère, puis à la fureur; il éclate « en menaces, il outrage le pontife; il s'oublie jusqu'à lever la main sur « sa personne sacrée, jusqu'à le saisir par les cheveux. Peu après, il a « honte de son emportement, il revient à des procédés plus doux; il « flatte, il caresse, il promet; enfin, moitié ruse, moitié violence, il « amène son captif à signer un projet qui devait, moyennant certaines

---

1. J'en ai sous les yeux deux exemplaires, l'un de 1824, l'autre de 1828; la pagination est absolument la même, et tous deux portent le titre de 8e édition.

« conditions, servir de base à un nouveau concordat. Dès que l'imposteur a cette pièce entre les mains, il la tronque, il la publie, contre la « foi donnée, il la présente à la France comme un concordat absolu, il « l'érige en loi de l'état. Le pape se hâta de protester contre la perfidie ; « Napoléon en avait assez obtenu pour tromper ceux qui voulaient être « trompés (1813).

« Il s'applaudissait de son triomphe, et il était sur le bord de l'abîme. « L'Europe entière se ligue contre lui ; tous ses alliés l'abandonnent à la « fois ; il est chassé de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Suisse ; ses ennemis le suivent, et sur ses pas pénètrent dans l'intérieur de la France. « Il pourrait encore les désarmer ; on lui offre la paix, il la refuse : livré « à un esprit d'erreur et de vertige, il a tout perdu, jusqu'à ses talents « militaires. Semblable à une bête féroce entourée de chasseurs, il se débat quelque temps avec plus de fureur que d'intelligence. Enfin la « main de Dieu l'a frappé, il succombe : il se voit captif dans Fontainebleau, dans ce même palais où il a enchaîné son bienfaiteur et son « père ; il arrose des pleurs du désespoir ces mêmes lieux où il a fait couler celles (*sic*) du vicaire de J.-C. Relégué dans une île écartée, il survit « à sa puissance, pour voir l'univers s'applaudir de sa chute, et se féliciter d'avoir enfin échappé à l'ennemi de Dieu et des hommes » (1814), etc.

Il est évident que les deux ouvrages, l'*Histoire ecclésiastique* et l'*Histoire de France,* composés sur le même plan, faisant partie de la même collection et publiés à la même époque, racontent les événements d'une manière uniforme, et par suite que la première édition de l'*Histoire de France* parlait de Napoléon comme empereur des Français. La question est donc jugée ; mais il n'en est pas moins vrai que le P. Loriquet a mérité le ridicule dont il est couvert par le cynisme avec lequel il a travesti l'histoire [1].

A. Gazier.

---

# CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — L'auteur du dictionnaire moyen-bas-allemand, M. A. Lübben, a fait paraître une grammaire du moyen-bas-allemand (*Mittelniederdeutsche Grammatik.* Leipzig, Weigel. In-8°, viii et 221 p. 6 mark) ; cette grammaire est accompagnée d'une chrestomathie (pp. 135-200) soigneusement faite et dont plusieurs morceaux sont tirés des manuscrits, ainsi que d'un petit glossaire (pp. 203-221).

— La librairie Kühl, de Berlin, publie une réimpression, soignée par M. Max von Waldberg, du roman de Lenz, *der Waldbruder.*

---

1. On peut voir des extraits fidèles de l'*Histoire de France* du P. Loriquet dans le Dictionnaire universel du xix[e] siècle de Pierre Larousse, tome VIII, p. 744.

— Le IIIe fascicule du recueil trimestriel, l'*Archiv für Litteraturgeschichte*, qui paraît à la librairie Teubner, de Leipzig, sous la direction du bibliothécaire de Dresde, M. Fr. Schnorr von Carolsfeld, renferme quelques articles intéressants et curieux. M. Erich SCHMIDT contribue à ce fascicule par quelques glanures (*Lesefrüchte*) où l'on remarquera les notes sur « les paysages alpestres dans la littérature allemande »; il cite, parmi les poètes latins du XVIe siècle qui ont parlé des Alpes, non sans un certain sentiment de la nature, G. Sabinus, le gendre de Mélanchton (IIe livre des Elégies, *Poemata*, Leipzig, 1581, p. 57), P. Lotichius qui célèbre, avant Haller, la simplicité des mœurs suisses, Hans Sachs, Rompler de Lœwenhalt, Jacob Balde. — M. Wilhelm SCHULZE analyse une comédie scolaire, en latin, de l'année 1485; elle a pour auteur un nommé Jean Kerckmeister et pour titre *Codrus*; le héros de la pièce, Codrus, est un partisan de la routine et de la vieille grammaire « mécanique »; quitté par ses élèves, qui adoptent avec enthousiasme les nouvelles doctrines de l'humanisme, Codrus se rend à Cologne pour y conquérir un grade académique; il tombe entre les mains des étudiants qui le bernent, et lui décernent un grade illusoire. — M. GOEDEKE consacre trois pages au *Tratzfatzbrief* de Fischart. — M. Benno MEKLENBURG donne des renseignements détaillés sur une édition de 1657, du *Freund in der Noth*, de Balthazar Schupp, que M. W. Braune n'a pas connue. — M. Theod. DISTEL communique une lettre inédite de Leibnitz, écrite de Leipzig le 26 mars 1666 au recteur de Zwickau, Daum (en latin). — L'art. suivant, de M. Philippe KOHLMANN, est peut-être le plus important du fascicule. Parmi les jugements fort singuliers que Frédéric II a portés dans son célèbre factum *De la littérature allemande*, se trouve l'éloge suivant d'un poète que le roi ne nomme pas : « J'ajouterai à ces messieurs, que je viens de nommer, un anonyme, dont j'ai vu les vers non rimés; leur cadence et leur harmonie résultait d'un mélange de dactyles et de spondées; ils étaient remplis de sens, et mon oreille a été flattée agréablement par des sons sonores, dont je n'aurais pas cru notre langue susceptible. J'ose présumer que ce genre de versification est peut-être celui qui est le plus convenable à notre idiome, et qu'il est de plus préférable à la rime; il est vraisemblable qu'on ferait des progrès, si on se donnait la peine de le perfectionner ». On a toujours cru jusqu'ici, sur la foi de Knebel, que cet anonyme était J. Nic. Gœtz (1721-1781), l'ami d'Uz et de Gleim et que le poème auquel Frédéric II faisait allusion est l'élégie de Gœtz intitulée *Die Mædcheninsel*. M. Kohlmann émet une autre hypothèse qui nous semble plus probante; la pièce de vers louée par le roi de Prusse serait un poème composé en 1751 par Christophe Frédéric de Derschau, président du gouvernement de la Frise orientale, en l'honneur de la Compagnie des Indes nouvellement érigée à Emden (*Auf die zu Emden in Jahre 1751 errichtete Ostindische Handlungs-Compagnie*). M. Kohlmann publie intégralement le texte de ce poème, qu'on trouve dans le recueil des poésies de Derschau, paru, sans nom d'auteur, à Aurich en 1772 sous le titre « *Andenken für meine Freunde* ». Le poème comprend 31 strophes, chaque strophe étant formée de trois hexamètres (avec la « Vorschlagssylbe » introduite par Kleist) et d'un dimètre catalectique; le vers, malgré quelque raideur, ne manque pas de souplesse et d'harmonie; le sujet et la façon dont il est traité, durent faire sur le roi une certaine impression. Frédéric II s'intéressait vivement à sa province de Frise acquise en 1744; il y vint deux fois, en 1751 et en 1755, et ce fut en 1752, lorsque le premier navire de la Compagnie, le *Kœnig von Preussen*, partit d'Emden pour la Chine, que Derschau composa son poème. M. Kohlmann fait remarquer que dans un journal de la Frise, les *Mannigfaltigkeiten* (n° 49, p. 391), Coner, d'Aurich, inséra en 1785 une note où il disait que les mots de Frédéric s'appliquaient à un poème de 1751 en l'honneur de la Compagnie commerciale d'Em-

den. — Viennent ensuite des art. de M. Em. Grosse sur la critique du texte d'*Emilia Galotti*, de M. L. Hirzel sur un écrit oublié de Wieland (*Plan einer Privatschule*), de M. R. Kœhler sur une lettre inédite de Gœthe au poète italien Poerio et sur les notes de Poerio relatives à ses relations personnelles avec Gœthe; de M. P. Hohlfeld sur les *Mères* dans la seconde partie de Faust (Gœthe aurait suivi sur ce point l'auteur d'une « *mathematische Philosophie* » parue en 1811, J. J. Wagner); de M. Bernh. Seuffert sur l'*Historischer Kalender* de Gœschen.

— Le huitième volume des « Campagnes du prince Eugène » (*Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen*) vient de paraître. On sait qu'en 1871 le ministère de la guerre, en Autriche, résolut d'entreprendre une grande publication qui serait consacrée aux guerres de l'Autriche; le récit devait avoir pour base les documents des archives, et commencer à l'époque où le prince Eugène commandait en chef l'armée autrichienne. On divisa les campagnes dirigées par Eugène en deux séries; la première série comprenait les années 1697 et 1698 de la guerre contre les Turcs ainsi que les années 1701-1707 de la guerre de la succession d'Espagne; la seconde série embrassait les années subséquentes de la guerre de la succession d'Espagne, la guerre contre les Turcs de 1716 à 1718 et la guerre de la succession de Pologne (1734-1735). La section de l'histoire militaire (*Abteilung für Kriegsgeschichte*) des archives de la guerre se mit à l'œuvre et publia successivement huit volumes. Le premier, paru en 1876 (Vienne, librairie de l'état-major ou Gerold; in-8°, xvi et 744 p. 30 mark) sert d'introduction aux volumes suivants; il décrit la situation générale de l'Europe dans la seconde moitié du xvii[e] siècle, expose les ressources de l'empereur, marque le caractère de Léopold I[er] et du prince Eugène; on y trouve aussi un tableau géographique et statistique des états de l'Europe, une description détaillée des différents théâtres de la guerre, un aperçu général des forces et des moyens d'action de chacune des puissances qui prirent part à la lutte; on y voit quels étaient les principes de la tactique en usage, le système des fortifications, les monnaies, le prix de tous les objets servant à la guerre. Les divers chapitres de ce premier volume ont évidemment plusieurs auteurs, qui ne se nomment pas; les volumes suivants ont chacun leur propre auteur. — Le deuxième volume, paru en 1876 comme le premier (ix, 515 et 105 pp. 7 cartes et planches, 20 mark) est dû à M. le major von Angeli, et renferme les campagnes contre les Turcs en 1697 et en 1698 ainsi que la paix de Carlowitz (1699). — Le troisième volume, paru, comme le premier et le second, en 1876 (vii, 531 et 108 p., 6 cartes et planches, 20 mark), ainsi que le quatrième, paru en 1877 (x, 740 et 302 p., 10 cartes et planches, 30 mark) ont pour auteur le capitaine Wetzer et racontent, le troisième volume, l'année 1701 de la guerre de la succession d'Espagne, le quatrième, l'année 1702. — Le cinquième volume (1878, xxvii, 717 et 172 p., 6 cartes et planches, 30 mark) a été composé par M. le lieutenant en premier Danzer et concerne l'année 1703 de la même guerre; — l'année 1704 est traitée dans le sixième volume (1879, xxiii, 908 et 300 p., 8 cartes et planches, 30 mark) par M. le capitaine Ratzenhofer; — et l'année 1705, dans le septième volume (1881, xxx, 555 et 542 p. 6 cartes et planches, 30 mark), par M. le lieutenant-colonel de Rechkron; — enfin, le huitième volume qui vient d'être publié, raconte les événements militaires de l'année 1706 (xiv, 526 et 342 p., 7 cartes et planches, 30 mark); il a été commencé par le lieutenant-colonel Mayerhofer von Grünbühl et, après la mort de ce dernier, continué et terminé par le lieutenant-colonel Komers von Lindenbach. Il ne reste plus qu'à faire l'histoire de l'année 1707, pour achever la première série de la publication. Chaque volume forme un tout, et a été conçu à peu près sur le même plan; chacun commence par un exposé de la situation politique et militaire et des armements des

deux partis ; chacun raconte la guerre, non par ordre chronologique, mais selon les divers théâtres de la lutte ; au bas des pages se trouvent de courtes notices sur les personnages les plus remarquables qui figurent dans le récit ; à la fin du volume sont relégués les documents. Le critique de la *Deutsche Litteraturzeitung* qui doit être un homme du métier et qui, sous la signature L. F., fournit à la rubrique « *Kriegswissenschaft* » de la revue berlinoise d'excellents articles, fait un très grand éloge des volumes parus jusqu'ici des *Campagnes du prince Eugène.* Il signale toutefois quelques défauts; le point de vue autrichien domine trop dans la publication ; il semblerait que l'intérêt personnel de la maison de Habsbourg n'ait jamais été un des mobiles de la politique autrichienne ; la caractéristique de Léopold Ier aura surpris bien des Autrichiens ; la bataille de Luzzara est tout bonnement une « défaite » des Français, etc. En outre, la publication a trop la forme d'un monument élevé en l'honneur du prince Eugène; le style est trop souvent celui d'un panégyrique, et non d'une œuvre d'histoire ; il n'eût pas fallu se laisser dominer à ce point par l' « éminente personnalité d'Eugène ». Mais le critique reconnaît que la publication considérable, entreprise par le ministère de la guerre d'Autriche, a une grande valeur ; l'honneur de l'avoir conçue et lancée revient surtout à l'ancien ministre M. de Kuhn, et les officiers qui ont collaboré à ce grand ouvrage, méritent la reconnaissance, non seulement des « cercles militaires », mais aussi des amis de l'histoire.

— L'Université de Gœttingue a mis au concours pour l'année 1883 les questions suivantes : 1° Faculté de théologie : *Exponatur celeberrima Lutheri sententia, « ubi remissio peccatorum est, ibi est vita et salus », ita ut, quæ ad illam illustrandam libri symbolici conferunt, comparentur* ; 2° faculté de droit : *Sinn und Umfang der Gleichstellung von lata culpa und dolus im rœmischen Recht* ; 3° faculté de philophie : *Es soll durch eine sorgfæltige Vergleichung der Sprache des Mâlavikâgnimitra und der übrigen dem Kâlidâsâ zugeschriebenen Werke gezeigt werden, ob oder in wie weit Zweifel an der Autorschaft des erstgenannten Werkes begründet sind.* Les mémoires doivent être écrits dans la même langue que le texte du sujet proposé.

ANGLETERRE. — Un nouvel ouvrage de M. Monier Williams paraîtra prochainement sous le titre : *Religious thoughts in India.* Cet ouvrage sera publié par l'éditeur Murray, en même temps qu'un volume de sir C. Alfred Lyall, intitulé *Asiatic Studies, religious and social.*

— On annonce la prochaine publication d'une troisième édition de l'*Introduction to the New Testament*, de M. Scrivener.

— M. Furnivall a mis sous presse, pour l' « Early English Text Society », la première partie des *Earliest english wills in the royal court of probate*, de 1387.

— La première partie d'une histoire du Norfolk *(History of Norfolk)* par M. R.-H. Mason doit être bientôt publiée ; elle renferme l'histoire du comté jusqu'à la fin du XVIe siècle.

— Parmi d'autres ouvrages nouveaux qui paraîtront prochainement, nous pouvons citer encore la *Short history of french literature* de M. Saintsbury ; la Vie de lord Lawrence, de M. Bosworth Smith ; *Sir William Hamilton* (série des « philosophes classiques ») par M. J. Weitch ; l'édition des œuvres de Lindesay commencée par M. Herrtage et qui sera achevée par le bibliothécaire de l'Université d'Edimbourg, M. J. Small ; la traduction des *Lois de Manou*, par M. George Bühler (pour la collection des « Sacred books of the east »); une *Grammaire anglaise*, de M. Wrightson, de Cambridge.

— D'intéressantes communications seront faites dans le mois de décembre à la Société philologique de Londres. Le prince Louis-Lucien Bonaparte lira deux mé-

moires : *On initial mutations in the celtic, basque, sardinian and italian dialects* et *on the successors of the latin* J ; M. Henry Sweet lira également deux mémoires : *On the history of english sounds* et *on intonation in spoken english;* M. Thomas Powell examinera les étymologies celtiques données par M. Skeat dans son Dictionnaire. On cite encore d'autres mémoires : de M. A. J. Ellis, *The Dialects of the north of England and the Lowlands of Scotland;* de M. William Jones, *On english words in the Anglesea Dialect;* de M. Lach Szyrma, *On the laws affecting the decay and death of languages, as illustrated by the old cornish;* de M. Postgate, quelques étymologies grecques et latines, etc.

— Nous avons annoncé la souscription publique en faveur des fouilles d'Ephèse. Le meeting qui a provoqué cette souscription a été tenu à Londres, le 24 juillet, sous la présidence du lord-maire ; M. Wood qui a dirigé les fouilles d'Ephèse pendant longtemps, pour le compte du gouvernement anglais, assistait à la réunion, et a prononcé un discours. Il a raconté les recherches auxquelles il s'était livré à Ephèse et qui avaient abouti, après six ans d'efforts, à la découverte de l'emplacement du temple de Diane. M. Wood croit qu'il est possible de retrouver d'autres restes de la frise sculptée et des colonnes dont on voit au British-Museum de si magnifiques spécimens. Il a terminé son discours en se mettant entièrement à la disposition du comité pour la continuation des travaux. M. Newton, un des conservateurs du British-Museum, a pris la parole après M. Wood pour appuyer le projet de souscription ; il a rappelé les dépenses faites par l'Allemagne pour les fouilles d'Olympie ; sur sa motion, l'assemblée a déclaré la souscription ouverte : M. Wood ne demande, pour terminer les travaux et assurer à l'Angleterre la possession des trésors enfouis à Ephèse, que 125,000 francs.

BELGIQUE. — M. Thonissen, professeur à l'Université de Louvain et membre de la chambre des représentants, a mis sous presse une édition revue et augmentée de son travail sur *le droit pénal de la loi salique*. Nous avons déjà reçu un exemplaire de la première édition ; nous attendrons la publication de la deuxième édition, dont un exemplaire doit nous être adressé, pour rendre compte de ce livre important.

— Parmi les plus récentes publications belges, nous signalerons l'étude de M. Eug. Hubert sur *la condition des protestants en Belgique depuis Charles-Quint jusqu'à Joseph II et l'édit de tolérance de 1781*, et deux travaux extraits des mémoires et des bulletins de l'Académie royale de Belgique, l'un, de M. Paul Henrard, *Jules-César et les Eburons;* l'autre, de M. Alphonse Wauters, le premier fascicule des *Recherches sur l'histoire de l'Ecole flamande de peinture dans la seconde moitié du* xv^e^ *siècle.*

ESPAGNE. — On annonce de Compostelle à l'*Academy* que Don Jose Flores Laguna est parvenu à déchiffrer et à arranger la musique de l'Hymne des pèlerins flamands à Santiago, datant du xii^e^ siècle ; cette hymne sera chantée pour la première fois après plusieurs siècles, à la prochaine visite des pèlerins français.

ETATS-UNIS. — Les édifeurs de Boston, Honghton, Mifflin et Co., publieront en automne un certain nombre d'ouvrages intéressants, parmi lesquels nous relevons : une nouvelle édition des œuvres de M. Oliver Wendell Holmes (en six ou huit volumes), revue par l'auteur ; une nouvelle édition des *Œuvres d'Hawthorne*, en douze volumes, avec des introductions bibliographiques de M. Lathrop ; un recueil de M. Henry Watterston, intitulé *Wit and humour of the South, from the various humourists of the last half century ;* une *Vie de Fenimore Cooper*, par M. Lounsbury (fait partie de la collection des « American men of letters » ; des vies de *André Jackson*, par M. G. Sumner, de *Randolph de Roanoke*, par M. Henry Adams, de *Thomas Jefferson*, par M. Norse (font partie de la collection des « American sta-

tesmen ») ; une édition variorum des *English and scotch ballads*, en huit parties, par M. Child, d'Harvard College, etc.

— Un ouvrage, en deux volumes, de M. W. R. Plum, sur *La télégraphie militaire pendant la guerre civile des Etats-Unis* doit paraître à Chicago, chez MM. Jansen, Macclurg et Co.

— Les éditeurs Harpers, de New-York, ont publié un volume renfermant sur un côté de la page le texte anglais adopté par les réviseurs du *Nouveau-Testament* et sur l'autre côté, le texte grec établi par MM. Westcott et Hort ; M. Ph. Schaff a mis une introduction en tête du volume.

— Dans la *Princeton Review* recueil américain dont nous avons donné autrefois le sommaire, M. Mac Cosh parle de l'*Ecole de philosophie de Concord*, qui semble destinée à exercer une grande influence philosophique aux Etats-Unis. Concord est, comme on sait, un village de trois mille habitants, et une annexe de la « moderne Athènes », Boston. Le nom de ce village est associé à de grands noms, à ceux de Hawthorne, Margaret Fuller, Ripley, Alcott, Emerson. Le directeur de la revue, *The journal of speculative philosophy*, M. W. T. Harris, a récemment quitté Saint-Louis pour Concord et deviendra, à ce que croit M. Mac Cosh, le leader de la nouvelle école. Cette école est platonicienne ; parmi ses membres, les uns adoptent le christianisme, comme l'ont fait au IIe siècle quelques platoniciens, par tendance philosophique ; les autres, au contraire, le combattent, comme faisaient les néo-platoniciens d'Alexandrie ; d'autres l'accommodent à leurs goûts et en font une religion universelle qui peut contenir toutes les autres par une interprétation suffisante ; d'autres, comme les néo-platoniciens, croient aux influences surnaturelles et au spiritisme. — Nous avons autrefois annoncé le premier numéro d'une revue, *The Platonist*, qui paraissait à Saint-Louis ; dans l'article de la « Princeton Review », M. Mac Cosh observe que le *Platonist* penche bien plus vers le néo-platonisme que vers la doctrine de Platon ; les plus récents numéros renfermaient des traductions de Proclus, de Jamblique et de Porphyre. — La *Revue philosophique* de M. Ribot doit, au reste, publier dans un de ses prochains numéros un art. d'un de ses collaborateurs qui a visité l'Ecole de Concord.

ITALIE. — Le *folk-lore* est plus que jamais en honneur, en Italie ; après les ouvrages que nous ont déjà donnés MM. Comparetti et Pitrè, ainsi que M. Gennaro Finamore qui a publié récemment le premier volume d'une collection de traditions populaires abruzzes, voici qu'on lui consacre une revue spéciale. Cette revue est l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, dirigée par MM. G. Pitrè et Salomone Marino ; elle paraît tous les trimestres à Palerme chez l'éditeur L. Pedone-Lauriel (14 fr. par an pour tous les pays de l'Union postale). » Les récents progrès de la mythologie comparée — lisons-nous dans l'avis aux lecteurs du premier fascicule — et de la démo-psychologie (*Demo-psicologia*), et l'intérêt croissant pour les traditions populaires font désormais sentir le besoin d'une revue dans laquelle les érudits des diverses nations trouvent un moyen de communiquer ensemble et de faire connaître leurs études et leurs recherches. L'*Archivio* se propose de mettre en évidence les formes différentes de la littérature orale et les multiples manifestations de la vie physique et morale des peuples en général et du peuple italien en particulier ; outre les articles originaux sur un sujet quelconque de la science que les Anglais nomment *folk-lore*, l'*Archivio* accueillera des nouvelles, des légendes, des chants, des devinettes, des proverbes, etc. « Le premier fascicule s'ouvre par une lettre de M. Max Müller à M. Pitrè où le savant orientaliste et mythologue expose les difficultés de l'entreprise tentée par les deux directeurs ; viennent ensuite des art. de M. Salom. Marino, *Coutumes des paysans siciliens* ; de M. Pitrè, *Nouvelles*

*populaires toscanes* et *les Ciarauli, croyances populaires siciliennes*; de M. Reinhold Koehler, *Pourquoi les hommes ne savent plus quand ils doivent mourir;* de M. Z. Consiglieri Pedroso, *Un conte populaire de l'Inde portugaise*; de M. Finamore, *Histoires populaires abruzzes en vers;* de M. Th. de Puymaigre, (en français), *Veillées de villages, les Dayemans* (c'étaient, dans l'ancien département de la Moselle, des espèces de colloques, plus ou moins rimés ou assonancés, qui se produisaient au retour des *couairails* ou veillées d'hiver; on *dayait* surtout dans la soirée du samedi); de M. Ant. Gianandrea, *Proverbes des Marches;* de Mme Carolina Coronedi-Berti, *Proverbes bolonais,* relatifs à l'agriculture et à la météorologie; de M. Joachin Costa, un art. en espagnol, intitulé » *Influencia del arbolado en la sabiduria popular* »; de M. Gius. Ferraro, la première partie d'un art. qui a pour titre « *cinquanta giuochi fanciulleschi monferrini* »; — le second fascicule de l' « Archivio » contient des articles tout aussi intéressants : de M. Salom. Marino, la suite de ses esquisses sur la vie privée des « contadini » siciliens; de M. Pitrè, la suite de ses contes ou nouvelles populaires de Toscane, et un art. curieux sur les cris des marchands ambulants (*le voci dei venditori ambulanti*); de M. Finamore, la continuation de ses petits poèmes populaires des Abruzzes; de MM. P. Giorgi et Salom. Marino, des chants enfantins et noëls de la Sicile (*antica ninna-nanna siciliana del Santo Natale*); de M. Mango, des « poésies populaires enfantines de la Calabre »; de M. G. Ferraro, la suite de ses « *Cinquante jeux enfantins du Montferrat* »; de M. R. Castelli, *Un mythe moderne* (légende du bandit Catinella de Mazzara, surnommé Salta-le-viti); de M. H. Ch. Coote, l'origine de Cendrillon (*Cenerentola*); de M. F. Liebrecht, *Le conte de Satni-Khâmoïs;* de M. J. Leite de Vasconcellos, *Coutumes et croyances du Portugal;* de M. Rodriguez Marin, un jeu enfantin, nommé *juego de las chinas.* — Chacun de ces deux fascicules, — et il en sera ainsi des suivants — renferme des Miscellanées où les folkloristes trouveront plus d'un détail intéressant : dans le Ier fasc. « Remèdes et formules contre la jettatura (Sal. Marino); « Hérode et Hérodiade dans la tradition populaire catalane » (Pelay Briz), et dans le IIe fasc. « Les *Zingari* en Sicile » (Sal. Marino), « *Flamencos e Gachos* » (Merucci). la légende de Caïn en Sicile » (Guastalla), etc. etc. Une revue bibliographique, très étendue, examine les plus récents ouvrages relatifs aux choses de « démopsychologie » ou — s'il était possible de neutraliser ce mot — de démologie; on y trouvera, pour ne parler que des ouvrages français, le compte-rendu des livres suivants : Sébillot, *La littérature orale de la Haute-Bretagne;* Rolland, *La faune populaire de la France;* Th. de Puymaigre, *Romanceiro, choix de vieux chants portugais et chants populaires recueillis dans le pays messin;* Luzel, *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne;* Maspero, *Les contes populaires de l'Egypte ancienne.* Chaque fascicule de l' « Archivio » se termine par un bulletin bibliographique, par la nomenclature des publications récentes et le sommaire des articles de revues relatifs au folk-lore, par une chronique ou suite de petites nouvelles (*notizie varie*). — On juge, par le résumé que nous venons de faire, de l'intérêt et de l'abondance des renseignements que renferme l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari;* c'est une des revues spéciales les mieux composées et les mieux meublées d'articles, que nous connaissions; nous lui souhaitons grand succès et longue vie, et n'hésitons pas à croire qu'elle trouvera la « lieta et onesta accoglienza » la « buona riuscita » que lui mérite le zèle ardent et désintéressé de ses directeurs et de ses rédacteurs, qui comptent, comme dit M. Max Müller, parmi « i migliori cultori del folk-lore »

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 18 Septembre — 1882



187. — **Ueber Leben und Werke des 'Abdallah ibn ul Mu'tazz** von Otto Loth. Stud. Lingg. Orientt. Leipzig, 1882. Hinrichs'sche Bucchandlung, pp. vi, 75.

Il y a un an que M. Loth est mort dans toute la vigueur de sa maturité, en laissant quantité de notes et de matériaux qui, produits au jour, auraient fait honneur à leur auteur et rendu de grands services à la science. Il est pénible de songer à la masse de labeur humain, qui se perd ainsi pour la société, lorsqu'un travailleur intelligent descend subitement au tombeau sans avoir eu le temps de partager avec le public le fruit de ses études. En vain l'on cherche, au moyen des feuilles éparses, tracées par sa main, de renouer le fil de ses idées, de suivre le dédale de ses pensées : la mort a brisé le lien qui les rattachait ensemble. Cela est d'autant plus regrettable, que chaque savant travaille à sa manière et apprend à sa façon ; le cachet qu'il imprime à ses études est un chiffre dont lui seul a le secret. Et si l'on se prend à réfléchir au nombre de ceux qui ont amassé des trésors de science et ne laisseront à la postérité que quelques bribes de leur solide savoir, on ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse. Nous en avons un exemple sous les yeux : c'est Loth. Nous en connaissons d'autres qui se sont illustrés par plusieurs travaux, mais dont les cartons — et plus encore la mémoire — sont pleins de renseignements aussi exacts qu'utiles, de recherches patientes et laborieuses, de rapprochements lumineux, d'investigations fécondes. Quand leur heure sera venue, la poésie orientale aura à déplorer la perte irréparable de ses meilleurs interprètes : j'ai nommé le Dr Ahlwardt, professeur à Greifswald, et M. Sanior Sachs. Et personne ne saura recueillir leur héritage, personne ne sera à même de coordonner les résultats acquis au cours d'une longue vie bien employée..... A mesure qu'on avance dans le chemin de la science, on découvre des horizons nouveaux, on se laisse entraîner par le charme de trouvailles inattendues et l'on arrive au bout de la carrière, riche d'expérience, content de la route parcourue, plein d'espoir dans l'avenir, puis vient un jour où le sang se glace dans les veines, et tout est perdu sans retour. Il en est

de même de M. O. L., dont la Société orientale d'Allemagne entreprend à présent de rédiger les œuvres (avant-propos).

Elle a commencé par éditer sa première thèse, qu'il composa sous les yeux du professeur Fleischer à l'âge de vingt-deux ans, et à laquelle il mit sans cesse la main jusqu'à ce que la mort vînt le surprendre au milieu de ses travaux. Les lecteurs de la *Revue critique* (n° du 7 juil. 82) savent déjà que le vénérable M. Fleischer a donné sa haute approbation à l'étude sur 'Abdallah Ibn ul-Mu'tazz. En effet, la vie de ce prince élégant ne laisse pas d'être un sujet intéressant pour un tableau de genre; et L. dépeint avec assez de verve la cour des Abbâsides, où la barbarie de l'Asie Centrale étendait ses ravages comme une lèpre hideuse sur la civilisation brillante des Arabes; où, d'une part, le despotisme des nations caduques avait subjugué les fils libres du désert; où, de l'autre, la mollesse d'une vie facile s'alliait à la rude violence des hommes élevés dans les camps; où l'élévation de l'esprit marchait de pair avec la bassesse du caractère. Au milieu des crimes et des débauches, du cliquetis des armes et du bruit des orgies, nous voyons se dresser la figure pure et délicate d''Abdallah Ibn ul-Mu'tazz, qui paya de sa vie le privilège de la clémence. De la société galante, dans laquelle il passa ses meilleurs jours, nous passons dans son intimité, et nous voyons le fils des Khalifes polir des vers gracieux, conter fleurettes et anecdotes, enseigner l'art de bien parler aux gens de bon goût. Il se dégage de l'esquisse de L. un parfum de poésie et de sereine philosophie qui enivre le lecteur, et, lorsqu'il arrive au bout de l'opuscule, il est tenté de dire : « Déjà fini? » Toutefois, on nous permettra de regretter de ne pas trouver dans la thèse juvénile de L. l'exactitude magistrale, l'érudition merveilleuse qui frappent dans les ouvrages de M. Ahlwardt. Loin de nous l'idée de nous attaquer à un mort; nous croyons pourtant qu'il serait bon de relever quelques points de détail, laissés dans l'ombre par l'auteur; si nous nous égarons dans cette voie, nous serons reconnaissant à celui qui voudra bien redresser nos erreurs.

L. n'a pas profité des renseignements fournis par Maçoudi sur 'Abdallah Ibn ul-Mu'tazz; il y aurait rencontré des choses intéressantes. Ainsi, Maçoudi raconte au t. VIII de ses *Prairies d'or*, p. 41, qu'Ibn ul-Mu'tazz, exilé à la Mecque par le khalife Mouhtadi, ne rentra à Samarra qu'en 256, après l'avènement de Moutamid. Ceci eût renforcé les sombres couleurs du tableau, tracé par L. à la p. 4 de son étude.

Les éditeurs auraient pu supprimer ses conjectures touchant le Kitab uz-Zahrah (p. 41). En effet, il suffit d'ouvrir le t. VIII des *Prairies d'or,* à la p. 250 et à la p. 254, pour se convaincre que ce livre n'a pas été composé par Ibn ul-Mu'tazz, mais qu'il appartient en réalité au jurisconsulte Abu Bekr Mohammed el-Isbahani. Hammer n'a pas remarqué que Maçoudi avait déjà terminé sa notice sur Ibn ul-Mu'tazz et passé à l'examen des vers d'un autre poète.

Je ne sais ce qui offusque L. dans la date de l'assassinat du vizir el-

'Abbas, telle qu'elle est donnée par Tabari (v. p. 29). Maçoudi (*Pr. d'or*, t. VIII, p. 249) n'en connaît pas d'autre, et cependant il s'est donné beaucoup de peine pour établir une chronologie exacte (*ib.*, t. IV, p. 105; t. IX, pp. 39 et 49); il n'est pas probable qu'il se soit trompé sur la date d'un événement qui s'est passé de son temps. D'ailleurs, je ne vois pas de contradiction entre les données de Tabari et de Maçoudi d'un côté, et celles d'Ibn ul-Athir de l'autre. Ibn ul-Athir place le meurtre le 20 rebi I, qui, en l'an de l'hégire 296, tomba un samedi. Tabari et Maçoudi disent qu'el-'Abbas fut tué le samedi, alors qu'il restait onze nuits du mois de rebi I. En ne perdant pas de vue que la nuit précède le jour, et en nous remettant en mémoire que le mois de rebi I est plein, nous défalquerons onze jours et nous trouverons qu'au vendredi soir, à l'entrée du samedi 20, il restait onze nuits jusqu'à la fin du mois; c'est ainsi qu'il faut supputer ces nombres, comme il est facile de s'en convaincre d'après les dates données par Ibn Djaubaïr et par Maçoudi.

Je note, en passant, que Maçoudi ne place pas l'usurpation d'Ibn ul-Mu'tazz immédiatement après l'assassinat d'el-'Abbas[1]; il la recule même de vingt années entières, comme on peut le voir au t. IX de ses *Pr. d'or*, p. 47. De ce dernier passage il est loisible d'inférer que les doutes soulevés par L. au sujet de la durée du khalifat éphémère de notre poète, ne reposent sur aucun fondement, car Maçoudi lui assigne deux jours de règne jusqu'à sa déchéance; or, le jour où a été promulguée sa déchéance ne saurait entrer en ligne de compte, à moins de supputer les heures de son règne. Mais je ne me charge pas d'accorder Ibn ul-Athir avec Tabari.

J'ai vu plusieurs fois au Caucase des hommes danser le dastabend ('Abd. Ibn ul-Mu'tazz, p. 70) sur les terrasses des maisons. On se prend par la main, on fait un cercle, un des danseurs entonne une chanson turque ou persane, qu'on répète en chœur en se balançant du haut du corps et en frappant la terre en cadence; la mesure comporte trois temps, comme notre polka; les danseurs font deux pas en avant, puis un en arrière, et tournent de cette façon, accélérant leur marche et précipitant leur chant, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une espèce d'extase; leur visage grave s'épanouit, leurs yeux brillent, leurs jambes vacillent, leur voix s'éraille, et, exténués, à bout d'haleine, ils rompent à regret le cercle qui les retient dans son sein comme s'il avait été tracé par un magicien.

Il me semble inutile de corriger (p. 10) *awwalu-n-nâsi* en *awwalu insânin*, quand nous voyons Moténabbi se permettre une licence dans le genre de *hadza-n-nâsi* et Abou'lala ne pas craindre de dire *hadza-l-wara* (Chresth. ar. de Sacy, t. III, pp. 44 et 91). De même, il n'est pas

---

1. M. B. de Meynard a eu tort de faire peser l'assassinat du vizir sur la conscience de Muktadir (*Pr. d'or*, t. VIII, p. 272); il faut lire Qutila au passif, ce que j'infère des paroles de Maçoudi plus haut (pp. 248-249), des versions citées par Loth dans sa brochure (p. 29) et du récit d'Ibn Etthiqthaqa (v. El-Fachri, éd. Ahlwardt, p. 311), qui emploie exactement la même tournure sans toutefois se ranger à l'opinion de Maçoudi concernant l'avènement au trône d'Ibn ul-Mu'tazz.

avéré qu'il faille (p. 18) écrire *ala tara* par élif, lam, élif en substituant cet élif final au ya du ms. ; la correction pédante des grammairiens l'exige, mais les anciens mss. hébraeo-arabes les plus corrects ont souvent le ya au lieu de l'élif, ce qui montre que, dès avant le XIIIe siècle, la prononciation permettait une transmutation pareille. A mon sens, il est fort intéressant de relever ces inexactitudes orthographiques, qui peuvent jeter une grande lumière sur l'histoire des transformations successives, par lesquelles a passé la langue arabe.

Une inadvertance du correcteur a laissé, à la p. 58, tomber le teshdid du mot *'add,* mordre (l. 7). Plus haut (5e l.) le mot *tashawwafat* n'a pas le sens que lui prête Loth : « ängstlich emporschaute »; la liqueur généreuse monte dans le bocal et paraît aux yeux des convives, comme une femme, qui se montre dans ses plus beaux atours. L'expression (6e l.) *watadayyaqat katadayyuqi-l-'adzrâi* n'a pas non plus, je crois, été rendue avec une exactitude satisfaisante par l'expression « und Herzbeklemmung empfand wie die Braut »: si je ne me trompe, le poète a voulu dire que le vin, versé par l'échanson, frappe les parois du verre et semble y chercher un refuge, comme une chaste jeune fille se soustrait aux embrassements et se serre contre le mur dans sa timidité virginale. Loth aurait aussi mieux fait de ne pas rendre *luluin ratbin* (p. 56) par « von frischen Perlen » ; ce n'est pas de la fraîcheur des perles qu'il s'agit, c'est de leur éclat ; ne disons-nous pas une pierre de la plus belle eau ? Ibn ul-Mu'tazz a en vue des perles de choix.

Il ne nous reste qu'à faire remarquer que la note (p. 55) sur *dabbaqa* (dont le sens a été depuis recueilli par Lane dans son Dictionnaire) témoigne une fois de plus de l'injuste oubli, auquel le dictionnaire de Biberstein-Kazimirski est condamné par les savants étrangers à la France : dépouillé de tout appareil scientifique et privé, par là, d'un caractère de certitude absolue, il n'en est pas moins précieux à cause de sa plénitude relative et de son format commode pour les recherches; on feint nonobstant d'en ignorer l'existence; il faut espérer qu'on reconnaîtra un jour les services rendus par cet ouvrage, à la fois modeste et utile.

En finissant, nous croyons de notre devoir de signaler les passages des *Prairies d'Or*, où Maçoudi fait mention d'Abdallah Ibn ul-Mu'tazz :

II, p. 147, où nous assistons à une polémique entre lui et un poète persan, au sujet de la préséance d'Isaac entre les enfants d'Abraham ; il semble ressortir du texte : « il composa cette qasidah du vivant de son adversaire, or, celui-ci prolongea ses jours au-delà de l'an 300 » — que Maçoudi tient à faire mourir Ibn ul-Mu'tazz au commencement du IVe siècle ; autrement il aurait pu se contenter de la date du poème de son antagoniste (290 de l'hégire). La traduction des 3 vers laisse, je crois, quelque chose à désirer ; ne vaudrait-il pas mieux traduire ainsi le 2e hémist. du 1er vers : « Quel est donc ce malheureux, dont on pouvait verser le sang impunément? » la fin du 2e vers gagnerait en énergie,

si on le rendait de cette façon : « Et si vous êtes ses fils, eh bien! quoi [1] ? »

VI, 133. 'Abd. Ibn al-Mu't. y est cité comme arbitre des convenances, et Maçoudi s'appuie sur deux de ses vers pour montrer comment on doit se tenir en bonne compagnie.

VIII, 41. L'exil à la Mecque.

249-254. Renvoi à l'Histoire moyenne pour les faits relatifs à notre poète. Puis vient une appréciation de son talent, qu'Ibn Khallikân n'a fait que copier mot pour mot (v. Loth, p. 51). Nous lisons ensuite 30 vers de la facture d'Ibn ul-Mu't. fort bien tournés et choisis dans des poésies de genres divers, entre autres deux pièces de circonstance en l'honneur du khalife Moutaded, qui peuvent servir d'illustration au récit de Loth (p. 7 de son opuscule); un distique à l'adresse de la famille de Suleiman, qui fournit des variantes au texte adopté par Ibn Etthiqthaqa dans son El Fachri (éd. Ahlw. p. 303, Loth Abd. J. ul-M'ut., p. 6) : au lieu de « ils ont rabattu l'insolence de la fortune à mon égard », Maçoudi lit « ils ont enseigné à la fortune à se bien comporter envers moi » [2]; un extrait de l'ode à Ibn el Forat, à laquelle Loth fait allusion dans la note 74, p. 26, et de laquelle on serait en droit de conclure qu'Ibn ul-Mu'tazz lui devait une certaine dose de reconnaissance.

VIII, 310. Maçoudi, pour donner la mesure du talent d'un poète qu'il estime, affirme qu'il n'est pas inférieur à Ibn ul-Mu'tazz.

392-394. Poème culinaire d'Ibn ul-Mu'tazz en 15 vers, qui servit de menu au khalife Mostakfi.

IX, 47. Maçoudi donne à Mouktadir 21 ans de règne sans trouble et fixe l'usurpation d'Ibn ul-Mu'tazz à l'an 316, après quoi il fait régner Mouktadir jusqu'en 319 ; on peut, à la rigueur, faire concorder ces données avec la biographie d'Ibn el Forat, telle qu'elle est donnée par *les Prairies d'Or*, t. VIII, p. 272, mais elles sont en contradiction flagrante avec les autres sources; cf. Loth, pp. 29-37, et El-Fachri, pp. 312-313, d'après lequel Ibn-el-Forat serait mort déjà en 312 [3]. Wallah 'a'lam.

David GÜNZBURG.

---

188. **Heraion und Artemision, zwei Tempelbauten Ioniens** ein Vortrag von FRIEDRICH HULTSCH. Berlin, Weidmann, 1881. 8°, 52 p. 1 mark 50.

L'auteur de cette brochure en définit nettement le caractère : c'est une simple exposition, une conférence écrite pour une solennité scolaire et

1. Il faut en dire autant du 6e vers du poète persan, p. 147, l. 3.

2. Lisez humu sans waw (p. 252); p. 253, 3e v., corrigez : *qad tʒannaka 'idʒa djareïta*, etc.; 7e v. : *muhakkamun*.

3. L'alphabet latin étant fort mal adapté à la prononciation orientale, nous avons préféré nous en tenir, quant à la transcription des noms propres, à l'orthographe des éditeurs de chaque ouvrage.

pour un public, familiarisé sans doute avec l'antiquité, mais non savant. Il s'agit seulement de faire connaître deux sanctuaires célèbres, celui de Héra à Samos et celui d'Artémis à Ephèse et de montrer par quelle méthode la science arrive à en restaurer le plan et l'aspect général.

M. H. commence par dire quelques mots de l'état actuel des ruines. Celles de l'Héraion sont dans un état lamentable : une seule colonne restée debout en signale l'emplacement. M. Hultsch rend justice aux efforts de M. Paul Girard, qui en 1879, étant membre de l'école d'Athènes, entreprit des fouilles au pied de cette colonne, mais dut malheureusement s'arrêter, après quelques sondages, devant les revendications exorbitantes et obstinées des propriétaires du terrain, dont les fonds mis à sa disposition ne lui permettaient pas d'avoir raison. Il put cependant reconnaître certains détails des fondations, marquer la place de quelques colonnes et prendre plusieurs dimensions : si incomplètes que fussent encore ces données, M. H. a pu en tirer parti.

L'Artemision d'Ephèse est mieux connu grâce aux descriptions plus ou moins précises d'Hérodote, de Philon, de Pline, grâce aux fouilles patientes poursuivies par M. Wood de 1863 à 1869, grâce enfin aux relevés faits en 1871 par MM. Curtius et Adler.

Pour reconstituer dans leur ensemble l'Heraion et l'Artemision, il ne suffit pas de coordonner ces divers renseignements. Le plan des temples antiques était si savamment conçu, les rapports des différentes parties avec le tout étaient si réguliers que, pour comprendre toute l'harmonie de cette architecture, il est nécessaire de se faire une idée du système de mesures employé par les Grecs. M. H. résume à ce propos les études persévérantes par lesquelles il a réussi à retrouver les principes des mesures antiques et en particulier des mesures grecques. On connait la compétence de l'auteur de la *Métrologie grecque et latine.* Appliquant ces principes aux sanctuaires de Samos et d'Ephèse, il en explique le plan, l'ordonnance générale, les proportions et termine par quelques mots sur la décoration des temples grecs où la sculpture et la peinture s'unissent à l'architecture pour en rehausser l'effet.

Il est toujours intéressant de voir ainsi un homme de science essayer de faire connaître lui-même au public les résultats de ses recherches et ne pas laisser ce soin à des vulgarisateurs souvent maladroits. A ce point de vue, la brochure de M. H. mérite quelque attention. Elle est rapidement écrite et d'une lecture facile. J'ajoute qu'elle est pour tout le monde utile à consulter, grâce à la peine qu'a prise M. Hultsch d'y joindre un excellent appendice, riche de faits, d'observations et de notes bibliographiques.

Jules Martha.

189. — **Hermann, von C. M. Wieland.** (Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII. Jahrhunderts, in Neudrucken hrsg. v. Bernhard Seuffert). Heilbronn, Henninger. In-8°, xxx et 116 p. 1 mark 30.

Lorsqu'il étudiait à l'Université de Tubingue, Wieland avait envoyé à Bodmer un poème épique dont il était l'auteur et Arminius, le héros; Bodmer le félicita, mais Wieland savait bien que son œuvre avait des défauts; il l'avait composée très vite; une foule de vers étaient négligés, et même faux; il y avait dans le poème un nombre incroyable de longueurs et de redites; il eut le bon sens de mettre cet *Hermann* de côté et n'y pensa plus (1751). Près de quatre ans après, il y revint pourtant; il se demandait comment un poète épique devait traiter le sujet d'Arminius; il reprit tout un passage de sa première élucubration et le remania complètement. La même année (1755) parut son « *Ankündigung einer Dunciade für die Deutschen* » où il se moquait de Gottsched et du disciple chéri de Gottsched, Schönaich, l'auteur d'une épopée intitulée « *Hermann oder das befreite Deutschland* », parue en 1751 quelques mois après que Wieland avait envoyé son essai à Bodmer. A la suite de cette *Ankündigung*, Wieland publiait une dissertation, sous forme de conversation entre plusieurs amis, sur le plan d'une future épopée qui célébrait, comme le poème de Schönaich, la victoire d'Armin sur les Romains (de là le titre de cet appendice : *Der verbesserte Hermann*); le plan exposé par Wieland diffère totalement du plan adopté par lui dans le poème communiqué à Bodmer. On pouvait donc croire que Wieland n'abandonnerait pas ce sujet qui lui tenait à cœur, qu'il allait retoucher et refondre entièrement son premier travail, et que l'Allemagne posséderait enfin une épopée nationale, bien supérieure à celle de Schönaich; mais Wieland fut détourné par d'autres travaux, il laissa son manuscrit dans les mains de Bodmer et ne le revit plus. Toutefois, en 1751 (15 décembre), Bodmer avait déjà publié dans les *Freimütigen Nachrichten* de Zurich, avec force louanges, le début du poème et un passage sur l'amour d'Hermann pour Thusnelda. Mais l'épopée même de Wieland n'a jamais paru, et l'on croyait même que l'auteur l'avait détruite. Cependant le manuscrit existait encore; Bodmer l'avait conservé dans ses papiers qui sont aujourd'hui à la Bibliothèque de la ville, à Zurich. M. Fr. Muncker, de Munich, reproduit ce manuscrit dans le volume dont nous rendons compte et qui est le sixième de la collection des monuments de la littérature allemande publiée par M. Seuffert; il donne dans le texte la forme définitive que le jeune poète avait adoptée, et au bas des pages les variantes, les termes et expressions corrigés par Wieland et qu'on peut encore lire sur le manuscrit; il conserve l'orthographe de l'auteur, quoique très indécise surtout dans les noms propres, et la ponctuation quoique souvent superflue; enfin, il a fait précéder le texte du poème des fragments déjà imprimés, soit par Bodmer, soit par Wieland dans le *verbesserte Hermann*. L'introduction est digne de grands éloges: elle renferme non-seulement l'histoire de cette épopée

inédite de Wieland, dont les plus érudits connaissaient à peine le titre, mais une fort bonne appréciation de l'œuvre, de ses défauts, de son style, etc.; M. Muncker montre que l'influence de Klopstock se fait sentir en de nombreux passages, dans le vers comme dans les expressions; il indique les sources que Wieland a consultées et ses erreurs historiques et géographiques; il insiste sur les ressemblances avec Lohenstein et prouve que Wieland a suivi de très près le romancier silésien (Ier et IVe livre du *Grossmütiger Feldherr Arminius*); il marque au passage les imitations de Virgile. — Le prochain volume, ou plutôt les deux prochains volumes de la collection, renfermeront les « Annonces savantes de Francfort », de l'année 1772.

A. C.

---

190. — **L'élection de Léopold Ier**, d'après des documents inédits, par Th. JUSTE. Bruxelles, Muquardt, 1882, In-8°.

Le nouveau livre de M. Juste est relatif aux négociations qui eurent lieu en avril et en mai 1831, entre Londres et Bruxelles, au sujet de la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg à la couronne de Belgique. Quatre membres du congrès, H. de Brouckere, H. Vilain XIII, F. de Mérode et l'abbé Defoere, auxquels se joignirent Jules Van Praet et Devaux, ce dernier, comme membre du conseil des ministres, allèrent s'aboucher avec le prince Leopold et plaider en même temps la cause de la Belgique auprès des représentants de la France et de l'Angleterre à la conférence. M. J. publie les rapports très étendus des commissaires belges, en y ajoutant quelques lettres particulières, diverses lettres de Jules Van Praet et deux dépêches de Devaux. On saura gré à M. J. d'avoir recueilli et mis à la portée de tous ces documents inédits qui sont de grand intérêt; on lui reprochera, par contre, de ne pas indiquer l'origine de ces documents, l'endroit où l'on peut les retrouver. En lisant ces dépêches et lettres que publie M. Juste, on est frappé du ton plein de dignité ferme et d'élévation que les représentants de la Belgique prenaient dans la conférence; ces commissaires, sans expérience politique, parlant au nom d'un état à peine formé et que menaçaient les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, avaient foi dans la justice de leur cause et dans l'énergie du sentiment national.

---

191. — Edme CHAMPION. **Philosophie de l'histoire de France.** Paris, Charpentier. In-8°, 305 p. 3 fr. 50.

M. Champion s'est proposé, dans cet ouvrage, de dire « quelles réflexions lui suggèrent les annales de son pays relues à la lueur d'un jour nouveau »; il tâche de « dégager de la masse confuse des faits les points

saillants, les traits qui lui paraissent essentiels et caractéristiques » (p. 2). Ce n'est donc pas un livre d'érudition que nous avons là; l'ouvrage de M. C. est une suite de considérations et de raisonnements. L'auteur est républicain ; il a, dit-il, dans la mesure de ses forces, lutté dans l'ombre pour préparer l'avènement du régime actuel et il écrit maintenant au milieu des dangers de la victoire (p. 3). Il aurait voulu que la royauté fût abolie par la Constituante ; ce qui aurait évité le massacre du Champ-de-Mars et les journées du 20 juin et du 10 août ; il n'excuse pas cette assemblée de n'avoir pas déposé Louis XVI à la fin de juin 1791 (p. 300). Il est entièrement hostile à l'Eglise ; il pense qu'il faut revenir aujourd'hui « au jugement de Voltaire et des contemporains mieux informés et plus judicieux qu'on ne croit » (p. 153); dans un chapitre sur les hérésies et les persécutions au moyen âge, il s'élève contre « le despotisme pieux » plus féroce et plus énervant que le despotisme odieux des Césars, qui, « au nom de la divinité, s'en allait fouiller dans les consciences et poursuivait à tout prix le triomphe d'un dogme incompréhensible » (p. 139). Toutefois, il est tolérant; il pense avec Voltaire qu'il doit être permis de prier Dieu à sa mode comme de manger selon son goût, et que la conscience, comme l'estomac, doit avoir une liberté entière ; « observez ce précepte en 89, plus de constitution civile du clergé, pas de prêtres assermentés, pas de consciences froissées; la résistance change aussitôt de caractère ; la guerre de Vendée, en admettant qu'il y aurait eu une Vendée, n'était plus la guerre religieuse que nous connaissons » (p. 290). Les meilleurs chapitres de l'ouvrage sont consacrés à la Réforme, à l'établissement du pouvoir absolu, à Louis XIV, à la préparation du XVIIIe siècle. On aura peine à croire que Louis XIV était, comme le dit M. C., dégagé des passions religieuses; en tout cas, on ne peut tirer cette conclusion des « excellentes relations » de ce prince avec Genève, et « qui font penser à celles de François Ier avec les protestants d'Allemagne » (p. 267). En résumé, le volume de M. Champion renferme des vues intéressantes ; c'est l'œuvre d'un homme à l'esprit vif et pénétrant, qui a beaucoup lu, beaucoup retenu et qui sait tirer des faits les idées qu'ils renferment ; le style est presque toujours sain, agréable et rapide.

---

## VARIÉTÉS

### L'Itinéraire de Théodosius.

Dans un des derniers numéros de la *Revue critique* (24 avril 1882), M. Molinier a parlé de l'édition du *De situ Terrae Sanctae*, qu'a donnée récemment M. le Dr Gildemeister. Sans entrer dans la discussion qui s'est élevée entre ces deux savants au sujet de cet opuscule, je voudrais sou-

mettre au jugement des hommes compétents quelques observations qui m'ont été suggérées par la lecture de l'itinéraire de Théodose.

Je ne vois pas pourquoi le savant professeur de Bonn veut reconnaître sous le nom de Ramusa (p. 30) la ville de Dagusa, Dacusa ou Dascusa (v. p. 29); bien loin d'être inconnue, la ville de Ramusa se trouvait dans le district d'Alep, à peu de distance de Kinesryn, suivant le témoignage du géographe arabe Yakut, et l'on peut trouver quelques renseignements à ce sujet dans la Chr. ar. de Sacy III, p. 11, 56, 57.

M. Molinier a déjà émis son opinion sur le peu de valeur que présente l'hypothèse de M. G., touchant la patrie de notre Théodose: la désignation de l'arianisme par « religio Wandalorum » lui semble, à bon droit, une raison peu concluante pour faire de Théodose un Africain (cf. *De situ*, p. 23). S'il m'était permis de hasarder une conjecture, je serais plutôt incliné à attribuer à notre auteur une origine arménienne. En effet, il est assez curieux que, dans les quelques pages de son petit traité, il ait trouvé moyen de citer par trois fois l'Arménie : p. 22, « inde jam est Armenia »; p. 23, « de monte Armeniae exeunt flumina duo »; p. 27, « in sinistra Armenia prima et secunda Armenia et Persarmenia, quae Armeniae sub imperatore sunt ». On voit qu'il s'en occupe spécialement. De plus, à la p. 30, nous rencontrons encore l'Arménien Abgar, dont l'histoire a été conservée par Eusèbe et amplifiée d'après les sources arméniennes par Moïse de Khorène.

A la p. 22, M. G. suppose que Théodose a mis Cherson en Asie-Mineure. Est-ce parce qu'il parle tout de suite après de Sinope (de Chersona usque in Sinope)? Mais le patriarche des chroniqueurs russes qui, lui, connaissait bien la position de Korsun (transcription russe du nom de Cherson), n'en agit pas autrement : « André, qui enseignait à Sinope, étant arrivé à Korsun, apprit que l'embouchure du Dniepr n'en était pas éloignée, etc. » (*Lietopis' po Lawrentiewskiemu spisku,* Saint-Pétersbourg, 1872, p. 7).

M. G. renvoie, à ce propos, le lecteur aux Actes apocryphes des Apôtres, édités par Tischendorff (Leipzig, 1851). Mais dans les Actes des saints André et Mathieu il n'est question que d'anthropophages sans indication de lieu; plus loin, dans les Actes de Mathieu, la ville des anthropophages où ce dernier reçut le martyr s'appelle Myrne (*Acta ap. Ap.*, pp. 173 et 189). En comparant ce qui est dit à la p. 151 avec le récit de la p. 166, on est amené à croire que l'auteur ou le rédacteur de ces Actes apocryphes identifiait dans sa pensée l'endroit où Mathieu avait été délivré par André et l'endroit où il confessa plus tard la foi. Quant à Théodose, il ne songe pas à Myrne : « De Chersona usque in Sinope, ubi dominus Andreas liberavit dominum Matthaeum evangelistam de carcere. » Il sait seulement que les habitants de cette Sinope étaient jadis anthropophages et avaient dans la suite changé de mœurs, si bien que « ut ad stratas sedeant peregrinis suscipiendis ».

Or, Strabon savait par ouï-dire que les Scythes se nourrissaient de

chair humaine (*Géogr.*, l. IV, ch. vi, éd. Didot, p. 167; l. VII, ch. iii, p. 248), du moins, ceux qui habitaient le littoral du Pont-Euxin (cf. la légende d'*Iphigénie*). Quoiqu'il en soit, Théodose avait en vue une ville de la Crimée ou du Caucase occidental, où l'existence de l'anthropophagie est attestée par le témoignage des annales géorgiennes, des chroniques arméniennes, et des auteurs qui ont fourni à Wakhoucht les matériaux de son travail [1]. Saint André a visité le Caucase, à en croire les traditions indigènes, qui le font voyager à Atsqour et Pitzounda [2].

En outre, Théodose prétend que Sinope se nommait autrefois Myrmiciona, qu'il est difficile de ne pas rapprocher de Myrmikion (prononciation byzantine), de Strabon et des autres géographes grecs, qui s'avançait sur le Bosphore Cimmérien, et dont les ruines ont été reconnues par Dubois de Montpéreux, lors de son voyage autour du Caucase (t. V, pp. 36, 105, 137, 145, 231; t. VI, p. 166). Du reste, Théodose n'a pas l'air de faire erreur et semble plutôt indiquer une autre Sinope que la colonie de Milet : « Quae Sinope illo tempore Myrmiciona dicebatur »; par conséquent, c'est une ville qui peut tout au plus être cherchée en Crimée, près de Kercz, ou sur le littoral opposé.

Il n'y a rien qui doive nous effaroucher dans les mots : « inde jam est Armenia », ou, selon une autre leçon : « via decurrit in Armeniam. » Strabon mettait en Arménie les sources du Kour et les défilés de l'Aragwa (l. XI, ch. iii, p. 429). Dimichqi place même Tiflis dans la deuxième Arménie (*Cosmographie*, éd. Mehren, Saint-Pétersbourg, p. 189). D'ailleurs les nations caucasiennes reconnaissent entre elles une certaine communauté d'origine et se prétendent issues des frères cadets de Haïc, père des Arméniens; les nations kartweliennes n'hésitent pas à affirmer que leur langue maternelle a été l'arménien jusqu'au temps où la fusion d'idiomes divers produisit la langue géorgienne (*Hist. de la Géorgie*, par Brosset). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si Théodose recule aussi loin les frontières de l'Arménie, surtout si, comme je le crois, il était de ce pays dont les natifs se distinguent par un patriotisme excessif. Dans ce cas, la réputation d'hospitalité qu'il fait aux arrière-neveux des anthropophages n'est pas déplacée, car il n'y a certes pas de peuple qui puisse se vanter d'être plus hospitalier que les habitants du Caucase.

David Günzburg.

---

1. Voy. *Histoire de la Géorgie*, par Brosset, t. I de la 1re partie, et la chron. armén. placée en tête des Addit. et Eclairc. Voy. encore *Géogr. de la Géorgie*, par le Tsarévitch Wakhoucht, éd. par Brosset, p. 9.

2. *Hist. de la Géogr.*, 1re partie, t. I, pp. 57 et 60; Dubois de Montpéreux, *Voy. autour du Caucase*, t. II, p. 335.

# CHRONIQUE

**FRANCE.** — M. le comte de Charencey va publier à la librairie Ern. Leroux des *Mélanges de philologie et de paléographie américaines*; ce volume se compose de mémoires détachés et ayant paru à des époques diverses, mais se rapportant tous à un seul et même sujet, la linguistique américaine et spécialement celle de la Nouvelle Espagne. Plusieurs des ouvrages consultés par M. de Charencey sont restés manuscrits et lui ont été communiqués par l'abbé Brasseur, de Bourbourg. Le livre se terminera par un exposé des recherches de l'auteur sur le déchiffrement des écritures dites *calculiformes* et propres au Yucatan et aux contrées avoisinantes.

— L'auteur de la *Ville* et du *Village sous l'ancien régime*, M. Albert Babeau, publiera, avant la fin de l'année, un ouvrage sur la *Vie rurale dans l'ancienne France*.

— Dans une brochure de 50 pages (Lons-le-Saulnier, Declume. In-8º), notre collaborateur M. Ulysse Robert publie l'*Etat des monastères franc-comtois de l'ordre de Cluny aux* XIII^e^-XV^e^ *siècles*; les textes latins qu'il nous donne sont des procès-verbaux de visites, tirés d'un volume de la Bibliothèque nationale (coll. de Bourgogne, tome LXXXII); ils ne témoignent guère en faveur des mœurs des clunistes dans les monastères de la Franche-Comté. M. U. Robert souhaite de voir prochainement réunir et publier tous les procès-verbaux de même sorte qui sont relatifs aux prieurés français de l'ordre de Cluny. Nous nous associons à ce souhait.

— Les éditeurs Féchoz et Letouzey, de Paris (5, rue des Saints-Pères) préparent pour le « Dictionnaire des anonymes, » de Barbier et les « Supercheries littéraires dévoilées » de Quérard : I. Des *additions et corrections* qu'on pourra ajouter à la fin de chaque tome; II. Un *Supplément* en deux volumes; III. une *Table générale*. Ils font appel au concours de tous les bibliophiles et les prient de les aider par leurs informations dans la tâche qu'ils ont entreprise et que nous leur souhaitons de mener à bonne fin.

— Une nouvelle édition du *Glossarium* de Du Cange, reproduisant la dernière édition donnée par la maison Didot avec les notes de Henschel, paraîtra chez l'éditeur de Niort, L. Favre; elle comprendra dix volumes qui seront publiés en cent fascicules.

— La 1^re^ livraison du tome premier de l'*Histoire générale de la province de Quercy* de G. Lacoste, publiée par les soins de MM. L. Combarieu et F. Cangardel, archiviste bibliothécaire, a paru à Cahors, chez Girma (In-8º, p. 1 à 40.) L'ouvrage formera huit volumes de 500 pages chacun, paraissant en livraisons mensuelles pendant les années 1882, 1883, 1884. Son prix sera de 18 francs, payables : 6 fr. par an. Les exemplaires de souscription sont tirés sur papier vergé teinté.

— Deux volumes nouveaux des *Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile*, le volume IX et le volume X, ont paru récemment à la Librairie des bibliophiles (In-8º, 438 et 427 pp.); ils comprennent la fin du *Journal de Henri IV*, de 1607 à 1610; le tome X est consacré presque entièrement à l'assassinat du Béarnais.

— Dans la notice intitulée *Quelques sculptures de la collection du cardinal de Richelieu, aujourd'hui au musée du Louvre* (Champion, in-8, 16 p.), et qui a été présentée à l'Académie des Inscriptions par M. L. Delisle (séance du 28 juillet), M. L. Courajod détermine l'origine et examine la valeur critique de quatre des bustes les plus importants de nos collections : Jean de Bologne, Henri II, Charles IX et Henri III, qui ont fait partie de la galerie du cardinal. M. Courajod considère comme moderne la tête de Charles IX, qui a néanmoins depuis longtemps les préférences du public.

— Le 3e fascicule de la *Revue d'histoire nobiliaire et d'archéologie héraldique* renferme des lettres inédites de Henri IV à son gentilhomme ordinaire Julien de Beaurepaire, sieur de Pierrefitte et gouverneur de Saint-Maixent; ces lettres, qui vont de 1588 à 1590, sont publiées par le directeur du recueil, M. L. Sandret.

— Le second volume des *Mémoires sur la vie publique et privée de Claude Pellot, conseiller maître des requêtes, intendant et premier président du Parlement de Normandie (1619-1683)*, publiés par M. E. O'Reilly, conseiller à la cour d'appel de Rouen (Rouen, Cagniard; Paris, Champion. In-8°, 753 pp.) a paru; comme nous l'avions constaté, en parlant ici même du premier volume, ce livre donne de très instructifs renseignements sur l'administration et la justice en France au XVIIe siècle; Claude Pellot fut l'ami et le confident de Colbert, son parent par alliance, et c'est des lettres inédites de Pellot au grand ministre et au chancelier Séguier que M. O'Reilly a tiré les matériaux de sa publication.

— Dans le cahier de juin du *Journal des savants* (pp. 363-370), M. Gaston Boissier parle du volume récemment publié par M. Aug. Louis Ménard, sous le titre d'*Œuvres inédites de Bossuet. Le cours royal complet sur Juvenal*. M. Boissier pense qu' « il suffit de parcourir le manuscrit de M. Ménard à certains endroits, pour qu'il soit impossible de croire qu'il puisse être la reproduction exacte des paroles de Bossuet à son élève. Ce n'est pas ainsi que Bossuet formait le cœur et l'esprit du Dauphin ». Il y a d'ailleurs dans le manuscrit des contre-sens « qu'il est bien difficile et très peu respectueux d'attribuer à Bossuet », et quant aux vers de la dixième satire sur Annibal, dont la traduction paraît à M. Ménard le morceau le plus parfait de la langue française, « est-il possible d'attribuer à Bossuet de pareilles platitudes? » (Cp. *Revue critique*, n° 7, art. 43).

— Le premier volume d'une *Bibliographie des œuvres de Voltaire* vient d'être publié par M. Georges Bengesco.

— M. Léon Séché prépare un ouvrage où il se propose de raconter l'*Histoire du jansénisme* depuis la Révolution jusqu'à nos jours. L'introduction de cet ouvrage a paru dans la *Paix* (nos des 18 et 19 août) sous le titre « *Les derniers jansénistes* »; cette étude montre, dit l'auteur, par des exemples tirés de nos jours, combien les grandes idées sont lentes à mourir une fois qu'elles sont entrées dans le cœur des femmes.

— Parmi les nouvelles éditions de classiques français qu'ont fait éclore les nouveaux programmes, nous signalons volontiers la bonne édition du *Cinna* de Corneille, récemment publiée chez Delagrave par M. Félix Hémon, professeur au lycée de Brest, lauréat de l'Académie française. Le texte est éclairé par d'utiles et solides réflexions soit littéraires, soit grammaticales; M. Hémon a « puisé à pleines mains » dans le Lexique de M. Marty-Laveaux et surtout dans le dictionnaire de Littré; l'introduction, d'un style élégant et aisé, renferme une histoire de la pièce, une étude des caractères, quelques pages fort intéressantes sur la façon dont Corneille a modifié les données de l'histoire, une notice sur la trop fameuse épître à Montoron. On ne peut que souhaiter de voir se multiplier des éditions de ce genre, qui, sans tomber dans le détail superflu, sont destinées par de savantes et ingénieuses notices, par un commentaire explicatif nourri, à donner à la jeunesse de nos écoles la véritable intelligence de nos grands écrivains.

— M. le comte Th. de Puymaigre a commencé dans le *Contemporain* la publication des *Souvenirs* de son père, le comte Alexandre de Puymaigre (1789-1833); nous comptons que ces *souvenirs* paraîtront réunis en un volume.

— L'ouvrage, couronné par la Société archéologique de l'Orléanais, de Mlle A. de Foulques de Villaret, sur l'*Instruction primaire avant 1789 à Orléans et dans*

*les communes de l'arrondissement*, d'après des documents inédits, comprend deux parties : I. l'étude des établissements d'instruction qui existaient dans les vingt paroisses de la ville d'Orléans et les cinq paroisses de sa banlieue (avec une reproduction d'un plan de la cité, datant de 1704). II. l'étude des écoles rurales (avec une carte scolaire de l'arrondissement d'Orléans). Le travail de Mlle de Villaret est accompagné de vingt pièces justificatives.

— Le combat du cap Ortegal, livré un mois après la bataille de Trafalgar (4 novembre 1805) par la flotte hispano-française à la flotte anglaise, fut à la fois funeste et glorieux pour nos armes; le commodore sir John Stracham écrivait aux lords de l'Amirauté que les Français avaient combattu d'une manière admirable et ne s'étaient rendus que lorsqu'il était absolument impossible de manœuvrer leurs vaisseaux. M. Gemæhling a trouvé dans ses papiers de famille le récit détaillé de ce combat naval; c'est une lettre écrite par son père le 1er décembre, de la cale d'un ponton anglais, à Plymouth; le père de M. Gemæhling, embarqué sur le *Duguay-Trouin* et qui avait déjà pris part à la bataille de Trafalgar, fut un des héros de la malheureuse quoique honorable affaire du cap Ortegal. M. Gemæhling fils a reproduit le récit de son père, après en avoir contrôlé l'exactitude par une comparaison avec les rapports officiels déposés aux Archives du ministère de la marine (*Combat du cap Ortegal, 13 brumaire an* XIV [*4 novembre 1805*], *épilogue de la bataille de Trafalgar*. Chaix. In-8°, 25 p. et 10 planches).

— La librairie Hachette vient de publier sous le titre *De Paris au Tibet* les notes de voyage de Franeis Garnier, le jeune explorateur et conquérant qui prit Hanoï et s'empara, dans une expédition presque fabuleuse, de tout le bas Tonkin en moins d'un mois. Ces notes avaient paru, sous le même titre, dans le journal le *Temps*, du 30 juillet 1873 au 13 mars 1874; elles comprennent quatre parties : *De Paris à Shang-Haï* (pp. 1-57); *De Shang-Haï à Hankéou* (pp. 59-83); *De Shang-Haï à Pékin* (pp. 85-155); *Une excursion de trois mois au centre de la Chine* (pp. 157-286). On a joint à ces notes un mémoire adressé par Francis Garnier à la société de géographie de Paris sur un *Voyage dans la Chine centrale (vallée du Yang-Tzu)*, pp. 289-361, et une étude, publiée pour la première fois dans le n° du 9 octobre 1875 de la « Revue scientifique » sur *Le rôle de la France dans l'extrême Orient en Chine et en Indo-Chine* (pp. 365-416). Le volume est précédé d'une notice sur Francis Garnier (pp. I-XXXV) ; cette notice est due à M. Léon Garnier qui annonce l'intention de faire paraître prochainement une étude complète et très développée sur la vie et les travaux du regretté lieutenant de vaisseau ; telle qu'elle est, on la lira avec intérêt, aussi bien que les impressions de voyage de Garnier dans ce monde oriental, dont — disait-il dans une lettre à M. Hébrard, — nous avons tenu jadis les destinées entre nos mains et où il dépend de nous de reprendre, Dieu aidant, une situation digne de la France. Garnier voudrait remplacer, s'il était possible, l'écriture hiéroglyphique des Chinois par les caractères latins ; le temps que les Célestes emploient à n'apprendre qu'à lire imparfaitement serait gagné pour une foule de notions qui leur feraient voir le monde sous un jour tout nouveau et leur montreraient l'importance des relations avec les autres peuples ; aucune révolution, sauf celle que l'imprimerie a opérée au XVIe siècle, ne serait comparable à celle-là. Garnier reconnaît le bien considérable que font les missions catholiques; mais il ne croit pas à la conversion des Chinois, parce que le Chinois n'a pas le sentiment religieux et n'est accessible qu'aux considérations d'intérêt matériel ; il pense que les missionnaires ne domineront les populations chinoises que par leur supériorité scientifique. Les missionnaires, dit-il (p. 397), arrivent, armés d'un grand savoir théologique, mais ignorant l'histoire et les mœurs des peuples qu'ils vont évangéliser; ils sont à peine

plus avancés en physique, en chimie, en cosmographie, en hygiène que les Chinois eux-mêmes ; absolument isolés, manquant de livres, ne recevant que les « Annales de la propagation de la foi » qui racontent leurs travaux, ils se chinoisent au bout de quinze ou vingt ans. Garnier propose de créer à Pékin et à Shang-Haï deux collèges où les jeunes missionnaires trouveraient tous les moyens d'étude aujourd'hui connus. Mais il exige des missions le respect absolu des lois et coutumes chinoises ; la meilleure politique de la France à l'égard de la Chine, c'est de maintenir et d'améliorer les traités existants. On remarquera encore ce que dit Garnier de la création d'un corps de traducteurs interprètes, et de l'admission si désirable d'un grand nombre de Français dans les administrations générales de la Chine. En attendant, il faut mettre en relation directe la Cochinchine et le Céleste Empire par le grand fleuve du Tonkin, le Song-Coï qui descend de la province la plus méridionale de la Chine, le Yun-nan.

— M. Dareste de la Chavanne (Antoine-Elisabeth-Cléophas), né à Paris le 25 octobre 1820, est mort à Lucenay-les-Aix, dans la Nièvre, le 6 août. Professeur d'histoire aux lycées de Versailles et de Rennes, puis au collège Stanislas, puis aux facultés de Grenoble et de Lyon, recteur de l'Académie de Nancy (1872), puis de celle de Lyon (1878), mis en disponibilité par décret du 8 décembre 1878, M. Dareste de la Chavanne était l'auteur des ouvrages suivants : *Eloge de Turgot* (1846 ; *Histoire de l'administration en F-ance depuis Philippe-Auguste* (1848) ; *Histoire des classes agricoles depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI* (1853) ; *Histoire de France depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1865-1873, t. I-VIII) qui valut à son auteur le grand prix Gobert en 1868. Il était, depuis 1879, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

— Le général Ducrot, qui vient de mourir, avait publié *La journée de Sedan* (1871) ; *De l'état-major et des différentes armes* (même année) ; *La vérité sur l'Algérie* (même année) ; *Quelques observations sur le système de défense de la France* (même année) ; *Guerre des frontières*, *Wissembourg*, réponse à l'état-major allemand (1873) ; *La défense de Paris* (1875-78, en quatre vols.).

— On trouvera dans le *Polybiblion* d'août (pp. 166-168) la liste complète des publications du P. Jean-Xavier Gagarin, né à Moscou le 1er août 1814 et mort à Paris le 19 juillet de cette année. Secrétaire d'ambassade à Munich et à Paris — il connut dans cette dernière ville Mme Swetchine et le P. de Ravignan — il entra en 1841 dans la Compagnie de Jésus, fit son noviciat à Saint-Acheul, professa à Brugelette, à Vaugirard, etc. Nous relevons parmi ses ouvrages les suivants : *Les jésuites de Russie, 1772-1785*, et *Religion et mœurs des Russes, anecdotes recueillies par le comte Joseph de Maistre et le P. Grivel* (Ier vol. de la Bibliothèque slave elzévirienne éditée par Ern. Leroux).

— Notre collaborateur M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, a été chargé d'une mission ethnographique en Danemark et en Norwège.

— Une thèse française récemment soutenue devant la Faculté des lettres de Rennes par M. l'abbé Poulain a pour titre : *Duguay-Trouin et Saint-Malo, la cité corsaire.*

— Les travaux de sculpture nécessaires pour la restauration de la salle du *Jeu de paume* à Versailles sont en bonne voie ; M. L. Olivier Merson a été chargé de faire le tableau représentant, d'après David, la scène fameuse du Serment ; la salle restaurée pourra être inaugurée le 20 juin 1883.

— L'agrandissement de la bibliothèque Carnavalet, projeté depuis longtemps, entrera bientôt en voie d'exécution ; il consistera en un corps de bâtiment allant de

l'aile où est située la salle de lecture publique à la partie de l'édifice connue sous le nom de l'hôtel des Drapiers. Cette annexe comprendra, au rez-de-chaussée, une continuation des pierres tombales, inscriptions ou autres se rattachant à l'histoire de Paris; au premier étage, une galerie de tableaux et de gravures du vieux Paris, qui encombrent en ce moment les salles de numismatique. Ces dernières salles seront mises en communication avec les autres parties du musée et ne seront ouvertes au public que le dimanche. Le musée Carnavalet s'enrichit, d'ailleurs, de nouveaux documents. On a placé dans l'escalier qui conduit à la bibliothèque un immense plan de Paris, commencé en 1734 et achevé en 1749 (levé et dessiné par Louis Bretez, gravé par Claude Lucas et écrit par Aubin). La galerie consacrée à l'époque révolutionnaire renferme deux statuettes d'un artiste contemporain de cette période : Apollon républicain, écrasant le fanatisme et l'ignorance; Jupiter républicain foudroyant la tyrannie. Signalons encore douze vues du cours de la Seine, signées du peintre Raguenet, et une esquisse peinte représentant l'apothéose de Marat et qui est attribuée au peintre David.

ALLEMAGNE. — M. J. Dielitz publie à la librairie Starke, de Gœrlitz, le premier fascicule d'un Dictionnaire alphabétique des devises, cris de guerre, etc., du moyen âge et des temps modernes (*Die Wahl-und Denksprüche, Feldgeschreie, Losungen, Schlacht-und Volksrufe besonders des Mittelalters und der Neuzeit, gesammelt, alphabetisch geordnet und erlæutert*. In-4°, 48 p., 2 mark 40). L'ouvrage comprendra dix livraisons, 480 pages en tout.

— Nous traduisons, à titre de curiosité, le compte-rendu du *Deutsches Litteraturblatt* (n° 21, 19 août 1882) sur un opuscule de M. van Santen consacré à Wolfram d'Eschenbach; l'auteur de l'article, M. Henri Keck, directeur du *Litteraturblatt*, s'exprime ainsi : « Depuis les jours des romantiques les histoires de la littérature répètent toujours l'excessive louange de Wolfram et surtout de son *Parzival*. L'auteur de ce livre, M. Van Santen, prétend, à notre avis, avec la plus entière raison, que Wolfram a été plutôt un traducteur qu'un poète original, et que dans ses vues morales il ne s'élève nullement au-dessus de la frivolité welche de son époque. Nous saluons cet écrit avec joie, parce qu'il contribuera à décider la question, si la jeunesse de nos établissements d'instruction doit être introduite dans cette littérature du moyen âge qui, même en ses plus brillantes créations, respire, non l'esprit allemand, mais l'esprit welche, et par là cause un grand dommage au point de vue non seulement esthétique mais moral. »

— La *Gegenwart* a publié (numéros 30 et 32) des extraits de lettres inédites d'Alexandre de Humboldt à son ami W. G. Wegener; ces lettres sont datées de Berlin et de Gœttingue où Alex. de Humboldt suivit les cours de l'Université (1788-1790); on y remarque déjà le savoir étendu et presque universel de Humboldt, des observations profondes sur la botanique, une foule de détails sur la philologie ancienne, des portraits du monde universitaire de Francfort sur l'Oder et de Gœttingue, des esquisses intéressantes de la société de Berlin.

— La librairie Langenscheidt de Berlin a publié une treizième édition de l'excellent *Dictionnaire des principales difficultés de la langue allemande* de M. Daniel Sanders dont la *Revue critique* a rendu compte en son temps. Cette nouvelle édition diffère surtout de la précédente par l'addition d'un *Index complémentaire* très détaillé et qui rendra les recherches plus faciles.

— M. R. M. Werner doit publier prochainement la *Correspondance de Nicolai et de Hamann*.

— Au 1er octobre l'*Allgemeine Zeitung* aura quitté Augsbourg et se publiera désormais à Munich.

ANGLETERRE. — M. Max Müller doit publier, en un volume, les conférences qu'il a faites récemment à Cambridge, ainsi qu'une nouvelle édition de ses *Hibbert Lectures* et de son *Introduction to the science of religion*.

— Trois volumes nouveaux de la collection des « Sacred books of the east », dirigée par M. Max Müller, sont annoncés pour paraître prochainement : I. La seconde partie des « Sacred laws of Aryans », renfermant le *Vasishtha* et le *Baudhâyana*, p. p. G. Bühler ; II. La seconde partie des « Pahlavi Texts », renfermant le *Dâdistâni Dînîk* et les « *Epistles of Mânûskihar*, p. p. E. W. West ; III. La seconde partie des « Pâli Texts », conclusion du *Mahâvagga* et partie du *Kullavaga*, p. p. Rhys Davids et Oldenberg.

— La « Clarendon Press « doit publier bientôt un ouvrage de M. Monro, *Grammar of the homeric dialect*.

— Sous le titre de *Spinoza Essays* paraîtra à la librairie Williams et Norgate, un volume renfermant des études de MM. Land, Van Vloten et Kuno Fischer, traduites, sous la direction de M. Knight, par M. Menzies, du hollandais, et par Miss F. Schmidt, de l'allemand.

— M. Mac Crindle publie d'abord dans l'*Indian Antiquary*, puis à part, une série de petits volumes sur l'Inde ancienne ; c'est ainsi qu'il a fait paraître en 1877, l'*Ancient India as described by Megasthenes and Arrian*, et en 1879 « *The commerce and navigation of the Erythraean Sea* », avec un appendice « *Arrian's account of the voyage of Nearkhos* ». Un troisième volume a paru sous le titre « *Ancient India as described by Ktesias the Knidian* ».

ITALIE. — M. C. Paoli nous envoie un article, tiré à part de l' « Archivio storico italiano » et consacré à la mémoire de M. Ch. Fréd. Stumpf-Brentano et de notre regretté Charles Graux ; « una giovine e rigogliosa vita s' e spenta in Carlo Graux. La morte l'a a colto non ancora trentenne, nell' età ch' è più lieta di speranza e di lavoro, e ch' egli aveva già cosi bene impiegata, da lasciare dopo di sè, nella scuola e nella scienza, frutti non dimenticabili d'operosità di dottrina e d' ingegno grandissimo... Io conobbi il Graux fugacemente in Firenze, e ho ancora viva nella memoria quella sua fisonomia intelligente ed aperta e la squisitezza dei suoi modi... Di lui scrisse la *Revue critique* le seguenti nobili e degne parole, colle quali mi par bene di chiudere questo breve ricordo : La Francia in Carlo Graux ha perduto non solamente un sommo scienziato, ma un riformatore e ordinatore efficace della sua cultura superiore; morendo a ventinove anni, egli ha lasciato un vuoto che non sarà facilmente riempito ».

— Dans un mémoire extrait du journal musical *Boccherini* et intitulé « Pourquoi les Grecs anciens n'ont-ils pas fait de progrès en harmonie » (*Perchè i Greci antichi non progredirono nell' armonia*. Florence, Guidi. In-8°, 71 p.), M. Baldassare Gamucci a fait sur cette difficile question d'utiles et ingénieuses remarques; il insiste particulièrement sur les rapports intimes de la musique grecque avec la danse, et la définit comme imitative et analytique, par opposition à la musique moderne qui serait expressive et synthétique ; la conclusion du mémoire de M. B. Gamucci, c'est que « la musique des Grecs était en substance l'imitation artistique des inflexions de la voix et des mouvements rythmiques exprimant matériellement les diverses émotions de l'âme. »

— La correspondance de Gino-Capponi doit prochainement paraître à Florence, chez Le Monnier, par les soins de MM. Carraresi et Guasti.

— D'après certains journaux, la municipalité de Rome a décidé de rappeler par une plaque commémorative en marbre que Michel Montaigne a habité l'auberge *dell' Orso;* une inscription sera gravée sur cette plaque; en voici la traduction :

« S. P. Q. R. Dans cette ancienne auberge dell'Orso demeurait en l'an 1581 le moraliste français Michel Montaigne, auteur du livre des sages, qui a beaucoup contribué au progrès de la philosophie. Le Sénat de Rome lui avait conféré le droit de citoyen romain. »

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 11 août 1882.*

M. Hussenet, médecin aide-major, écrit de l'île de Djerba : « Les fouilles exécutées par un détachement du 78e de ligne, sous la direction de M. le lieutenant Le Hello, dans les ruines de l'ancienne Menina, ont fait découvrir une inscription funéraire chrétienne, provenant d'une basilique. » M. Hussenet adresse à l'Académie une copie et une description de ce monument. Le tombeau auquel appartient l'inscription est formé de belles dalles, dont une, de forme pyramidale tronquée, porte une croix latine et aux quatre angles un chrisme entre l'A et l'Ω. L'inscription est en partie effacée. La défunte était une jeune fille, *puella*, nommée *Egnatia*. On distingue aussi les formules *in pace* et *in mundo*, celle-ci précède l'indication de la durée de la vie de la jeune fille, avec la date de la mort et celle de la sépulture. Les noms d'Egnatius et Egnatia paraissent avoir été répandus dans cette contrée. Celui d'Egnatia se rencontre dans une autre inscription trouvée à Menina, par M. Pellissier, sur un piédestal de caryatide, celui d'Egnatius dans une inscription païenne de la vallée de la Medjerdah, découverte par M. Victor Guérin, etc.

M. Bergaigne achève la lecture de son mémoire intitulé : *les Inscriptions sanscrites du Cambodge, examen sommaire d'un envoi de M. Aymonier, par MM. Barth, Bergaigne et Senart (rapport à M. le président de la Société asiatique).* L'envoi de M. le capitaine Aymonier se compose des calques d'inscriptions qu'il avait recueillis pendant ses premiers voyages au Cambodge, avant la mission officielle dont il est actuellement chargé. Cet envoi comprend cinquante-quatre numéros, formant ensemble une vingtaine d'inscriptions. Tous ces textes sont en vers sanscrits, parfois mêlés de quelques lignes de prose cambodgienne; la plupart sont très étendus; l'ensemble équivaut à un total de plus de quinze cents hexamètres. Tous sont inédits, sauf un seul fragment, qui était déjà connu, mais qui est aujourd'hui complété par la découverte des autres parties de l'inscription à laquelle il appartient. Les données de tout genre que renferment ces documents dépassent en importance celles de tous les textes épigraphiques de Cambodge publiés jusqu'à ce jour.

La plus ancienne inscription datée qui se trouve comprise dans l'envoi de M. Aymonier est de l'an 589 de l'ère çaka ou 667 de notre ère. Elle fait connaître les noms et l'ordre de succession de cinq rois, Rudravarman, Bhavavarman, Mahendravarman, Içânavarman, et Iayavarman. Une autre inscription qui ne porte pas de date, est certainement plus ancienne encore; le roi sous lequel elle a été gravée était un fils du second des princes portés sur cette liste, Bhavavarman. Ces deux textes, intéressants par leur haute ancienneté, et dont l'écriture présente une grande ressemblance avec celle des plus anciennes pierres gravées du Dekkan, seront publiées par M. Barth dans le *Journal asiatique.*

Les inscriptions qui viennent ensuite sont postérieures á celles-ci de plus de deux siècles. Elles font connaître les dates de l'avènement de deux rois, Indravarman, en 797 çaka, ou 875 de notre ère, et Yaçovarman, son fils, en 811 çaka, 889 de notre ère. Ce dernier était déjà connu par une inscription de l'an 815 çaka, découverte par le commandant Doudart de Lagrée et publiée par le lieutenant Garnier dans son *Voyage d'exploration en Indo-Chine.* Les inscriptions d'Yaçovarman envoyées par M. Aymonier et trouvées par lui près d'Angkor présentent un double intérêt, paléographique et historique. On y rencontre à la fois deux genres d'écriture différents, l'écriture cambodgienne ordinaire, originaire de l'Inde méridionale, et un alphabet hiératique qui paraît provenir de l'Inde du nord. Chaque texte est écrit deux fois, en caractères du Nord et en caractères du Sud, sur les deux faces de la même stèle. Ces textes doubles, dont l'un va être publié prochainement par M. Bergaigne, renferment des indications généalogiques qui permettent d'établir la succession des prédécesseurs d'Indravarman. Le plus remarquable de ces princes est un Iayavarman, qu'on peut appeler, provisoirement, Iayavarman II, et qui fut le chef d'une branche nouvelle. Il descendait d'une famille de rois vassaux et changea son premier nom de Mahîpativarman en celui de Iayavarman quand il devint roi suzerain. Son avènement paraît coïncider avec un changement de capitale. Iayavarman II fixa sa résidence sur le mont Mahendra, près d'Angkor ou à Angkor même, et c'est probablement à lui qu'il faut attribuer le commencement des constructions

dont les ruines forment ce qu'on appelle aujourd'hui « le groupe d'Angkor ». Il dut régner vers le milieu du IXe siècle; en effet, il eut pour gendre Indravarman dont le règne est compris entre les années 875 et 889 de notre ère. Indravarman ne succéda pas, du reste, immédiatement à son beau-père; entre eux se placent trois rois, Jayavarman III, Rudravarman II et Prithivindravarman.

D'autres inscriptions, de date postérieure, permettent de dresser également la liste des successeurs des rois Indravarman et Yaçovarman, jusqu'à Harshavarman III, qui paraît avoir vécu au XIIe siècle de notre ère. Des inscriptions des années 973 et 988 de l'ère çaka (1051 et 1066) contiennent des récits en style épique, relatifs à des combats livrés à un ennemi puissant, peut-être à un rebelle. C'est à peu près le seul renseignement que ces textes fournissent pour l'histoire politique, en dehors de la généalogie des rois et de la chronologie de leurs règnes. On y trouve plus de données pour l'histoire religieuse. Autant qu'on peut en juger par les textes étudiés jusqu'ici, les premiers cultes transportés de l'Inde au Cambodge ont été celui de Çiva et des autres divinités brahmaniques. Le bouddhisme ne serait venu qu'après. Jusqu'à présent, le premier roi dont on ait des inscriptions bouddhiques est Râjendravarman, qui commença de régner en 866 çaka (944 de notre ère).

M. Desjardins communique plusieurs inscriptions trouvées dans le département d'Oran par M. de la Blanchère, professeur à l'école d'Alger. L'une des plus intéressantes est l'épitaphe d'un *decurio praepositus* de la cohorte des *Breuci*.

M. Clermont-Ganneau communique quelques détails nouveaux sur les résultats de sa mission archéologique en Syrie et en Palestine. Aux environs de la ville de Gezer, il a trouvé, à plusieurs endroits, des pierres sur lesquelles était gravé, en hébreu, le mot *limite*. Ces pierres servaient à indiquer le terme du chemin qu'il était permis de faire le jour du sabbat. Au mont Carmel, M. Clermont-Ganneau a relevé un fragment d'inscription votive, qui semble provenir d'un temple.

M. Dieulafoy, ingénieur des ponts et chaussées, rend compte de quelques-uns des résultats d'une mission archéologique en Perse, qui lui avait été confiée par le gouvernement, et dont l'objet était l'étude des monuments des dynasties achéménide et sassanide. Il s'occupe principalement de deux monuments situés dans la plaine du Polvar-Roud, au nord de Persépolis, auprès des villages actuels de Meched-Mouzzab et de Maderè-Soleïman. On a voulu voir dans ce lieu le site de l'antique Pasargade, où, selon la tradition, fut enseveli Cyrus. M. Dieulafoy combat cette opinion et reconnaît dans la plaine du Polvar-Roud le lieu où Cyrus vainquit les troupes d'Astyage son grand-père, et où Cambyse, son père, fut tué et enseveli. Cyrus avait commencé en ce lieu la construction d'une ville dont il voulait faire sa capitale. M. Dieulafoy lui attribue l'un des deux édifices dont il entretient l'Académie, celui qui porte le nom de takht Maderè-Soleïman (trône de la mère de Soleïman). C'est un immense soubassement de pierres colossales, inachevé, qui rappelle les monuments grecs les plus anciens, tels que ceux de Ségeste ou de Sélinonte, et qui paraît avoir servi de modèle à la grande terrasse du palais de Persépolis. Quant à l'édifice de Meched-Mouzzab, tour carrée, toute semblable aux tombeaux lyciens, M. Dieulafoy pense que c'est la sculpture même de Cambyse. La capitale que Cyrus voulait fonder avait dû recevoir le nom de Parçakarta (ville des Perses), en grec Persépolis, titre honorifique qui appartenait à toutes les capitales et qui fut transporté plus tard à la ville fondée par Darius à trente kilomètres au sud de celle de son père. C'est ce nom de Parçakarta qui aura été confondu par les Grecs avec celui de Pasargade, et cette confusion a donné lieu à l'erreur signalée plus haut.

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : AURÈS, étude sur le système métrique assyrien; — par M. Pavet de Courteille : COLONNA-CECCALDI (Georges), *Monuments antiques de Chypre, de Syrie et d'Égypte*; — par l'auteur : DESNOYERS, *Rapport sur les travaux de la Société de l'histoire de France*.

## *Séance du 18 août 1882.*

M. de la Blanchère, professeur à l'école supérieure des lettres d'Alger, lit un mémoire sur les *Djedar*, monuments qui se rencontrent, au nombre de dix, divisés en deux groupes, à la limite des hauts plateaux et du Tell, sur le Djebel Ladjdar et aux environs. Ce sont des pyramides quadrangulaires, reposant chacune sur un soubassement carré de pierre de taille. On y pénètre par une porte pratiquée dans la façade de chaque djedar; on accédait à la porte par une avancée de laquelle on jetait un pont volant. A l'intérieur est un système assez compliqué de galeries et de chambres, celles-ci fermées par des pierres que l'on fait glisser ou rouler dans des rainures. Les dimensions sont variables; les pyramides les plus grandes sont hautes de 34 mètres et larges de 45. Les procédés de construction sont grossiers et révèlent une époque de décadence. Dans quelques djedar, on a trouvé des débris enlevés à des monuments antiques, notamment un fragment d'une inscription où devait figurer le nom de Caracalla : ADIABENICVS·PARTHICVS·M. L'ornementation intérieure comprend des sculptures et des restes de peintures, d'une exécution très imparfaite; on y voit surtout des emblèmes chrétiens, analogues à ceux qu'on trouve dans les catacombes les plus récentes et sur les monuments des Ostrogoths et des Lombards en Italie. Le tout donne lieu de penser que les djedar ont dû être cons-

truits du v$^{e}$ au vii$^{e}$ siècle de notre ère. M. de la Blanchère, en s'aidant de quelques données fournies par les historiens, y voit les tombeaux des princes d'une dynastie chrétienne indigène, qui se serait établie et aurait régné en Mauritanie, à la faveur du désordre général, pendant tout ou partie de l'intervalle compris entre la chute de la domination romaine et la conquête musulmane.

M. Léon Heuzey communique le résultat de ses recherches sur les rois de Tello et la période archaïque de l'art chaldéen, d'après les monuments rapportés par M. de Sarzec. Développant les points qu'il avait indiqués sommairement dans une note envoyée précédemment à l'Académie, M. Heuzey s'attache à établir qu'avant l'époque du prince dont le nom a été lu Goudea, et qui gouvernait la ville de Sirtella (Tello) en qualité de gouverneur, sans doute sous l'autorité et au nom d'un roi étranger et suzerain, il y a eu une dynastie autonome, dont les membres ont possédé cette ville en pleine souveraineté et ont pris le titre de roi et non celui de gouverneur. Plusieurs inscriptions donnent les noms et les titres de ces rois et permettent de dresser (sauf l'incertitude qui règne toujours sur la véritable prononciation des noms écrits en caractères cunéiformes) une première liste généalogique de trois noms : 1° Hal-Dou, père de roi, sinon roi lui-même ; 2° Our-Nina, roi de Sirtella, fils de Hal-Dou ; 3° Kour-Gal, roi de Sirtella, fils d'Our-Nina. Au temps du règne de cette antique dynastie correspond une période archaïque de l'art chaldéen. M. Heuzey met sous les yeux des membres de l'Académie divers monuments, sur lesquels on observe les caractères qui distinguent cet art primitif de celui des époques postérieures.

## *Séance du 25 août 1882.*

M. Pascal Duprat, au nom du comité de souscription formé pour l'érection d'une statue à Lakanal, informe par lettre l'Académie que la statue sera inaugurée à Foix (Ariège) le 7 septembre, et invite la compagnie à se faire représenter à cette solennité.

M. Ferdinand Delaunay lit un mémoire de M. Romanet du Caillaud, avocat à la cour d'appel de Limoges, sur l'origine et la date de la loi romaine connue sous le nom de *lex Julia Norbana*. L'objet de cette loi était de rendre valables des affranchissements irréguliers en la forme et qui étaient jusque-là dépourvus de toute valeur légale; mais, en accordant la liberté aux esclaves affranchis d'une façon irrégulière, la nouvelle loi leur refusait la qualité de citoyen romain et créait pour eux une condition intermédiaire, analogue à celle des Latins des colonies, ce qui fit qu'on donna aux esclaves affranchis en vertu de cette loi le nom de *latins juniens*. Les auteurs qui nous font connaître l'objet et les prescriptions de la loi Junia Norbana n'en indiquent pas la date. Comme il était d'usage de donner aux lois le nom des magistrats qui les avaient proposées et que les lois étaient le plus souvent présentées par les consuls, on a toujours pensé que, pour trouver la date de la loi, il fallait chercher une année où se rencontrassent, dans les fastes consulaires, les noms de *Junius* et de *Norbanus*. Jusqu'ici on hésitait entre deux dates, l'an 670 de Rome (82 avant notre ère), où l'on trouvait un consul C. Junius Norbanus, et l'an 771 de Rome (19 de notre ère), où l'un des deux consuls s'appelait M. Junius Silanus et l'autre L. Norbanus Flaccus. M. Romanet du Caillaud présente diverses objections contre ces deux solutions. La première, supposerait la loi antérieure à l'époque où Cicéron écrivit ses *Topiques* ; or, dans cet ouvrage, Cicéron énumère les formes par lesquelles on peut affranchir un esclave et n'indique que celles qui étaient en usage avant la loi Junia Norbana. L'autre hypothèse reculerait la réforme à une date bien tardive. M. Romanet du Caillaud émet une hypothèse nouvelle, qui consiste à admettre que la loi a été faite en deux fois, qu'elle avait été votée d'abord sur la proposition d'un consul Junius et qu'elle fut revisée ou amendée plus tard sur la proposition d'un consul Norbanus. En l'an 728 de Rome (24 avant notre ère), les consuls furent l'empereur Auguste et M. Junius Silanus; l'année suivante (729-23) Auguste fut encore consul et eut pour collègue C. Norbanus Flaccus. M. Romanet du Caillaud pense qu'Auguste fut le véritable auteur de la loi en question. En 728, il la fit présenter par son collègue le consul Junius; en 729, ayant reconnu la nécessité d'y faire quelques changements, il chargea son nouveau collègue, Norbanus, de les proposer. La loi, amendée, prit à la fois les noms du magistrat qui l'avait introduite le premier et de celui qui en avait présenté la rédaction définitive.

M. Deloche donne une seconde lecture de son Mémoire sur les monnaies frappées en Gaule au nom de l'empereur Maurice Tibère.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Hauréau, *les Mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin;* — par M. Egger : Mélitopoulo, *Etude sur une inscription découverte au Pirée;* — par M. Delisle : Müntz (Eug.) et Faucon (Maurice), *Inventaire des objets précieux vendus à Avignon en 1358 par le pape Innocent VI.*

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 25 Septembre — 1882



192. — J. d'Arnim. **De prologorum Euripideorum arte et interpolatione.** Dissertatio inauguralis philologica. Greifswald, 1882. In-8°, 108 p.

M. Jean d'Arnim a consacré sa thèse de doctorat à l'étude des prologues d'Euripide, mais il n'a pas traité sous toutes ses faces ce sujet attrayant.

A la fin de sa dissertation, dans une vingtaine de pages d'un latin correct, quoique un peu lourd, il esquisse, plutôt qu'il ne développe, les règles auxquelles Euripide s'est conformé dans les prologues. Ce résumé est généralement exact, et M. d'A. a bien vu que toutes ces règles se ramènent, en définitive, à une seule, celle-là même que le poète, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, se vante d'avoir scrupuleusement suivie [1] :

Εἶτ' οὐκ ἐλήρουν ὅτι τύχοιμ', οὐδ' ἐμπεσὼν ἔφυρον,
'αλλ' οὐξιὼν πρώτιστα μέν μοι τὸ γένος εἶπ' ἂν εὐθὺς
τοῦ δράματος....
Ἔπειτ' ἀπὸ τῶν πρώτων ἐπῶν οὐδὲν παρῆκ' ἂν ἀργὸν
'αλλ' ἔλεγεν ἡ γυνή τέ μοι χὠ δοῦλος οὐδὲν ἧττον,
χὠ δεσπότης χἠ παρθένος χἠ γραῦς ἄν....

En d'autres termes, le prologue comprend deux parties : un long monologue (προοίμιον) destiné à instruire le public des faits qui se sont passés avant l'action et des circonstances dans lesquelles elle s'engage, et un dialogue qui nous montre sous leur vrai jour les sentiments dont sont animés les principaux acteurs, et met pour ainsi dire en présence les deux camps dont le conflit constitue l'intérêt dramatique de la pièce. Quant à la *persona* προλογίζουσα, elle est toujours choisie dans le parti avec lequel le poète veut nous faire sympathiser; mais comme son exposé doit être impartial, ce n'est généralement pas le héros lui-même, surtout s'il est dominé par des passions vives. Quand la marche de l'intrigue exige que les personnages soient dans l'ignorance de certains faits,

1. *Grenouilles*, vv. 945-950.

Euripide, qui ne veut pas que le spectateur partage leur ignorance, charge du prologue un dieu dont le choix n'est jamais arbitraire.

Cette analyse est judicieuse; mais M. d'A. aurait dû la pousser plus loin, et se demander pourquoi Euripide a jugé nécessaire de donner à ses expositions une précision presque fastidieuse qu'on ne trouve pas chez ses devanciers. Il ne suffit pas, pour rendre compte de cette différence, d'opposer d'une façon générale l'art « réfléchi » d'Euripide, son inquiète soumission à des formules étroites, à l'art plus libre d'Eschyle et de Sophocle « *ubi veluti flores in prato nascuntur.* » En réalité, dans bon nombre de tragédies, le soin méticuleux d'Euripide s'explique par la nouveauté de l'intrigue ou par les modifications essentielles que, dans sa préoccupation de rajeunir des sujets rabattus, le poète a fait subir aux destinées et aux caractères consacrés des personnages. Il est évident que, pour faire accepter au public des situations aussi bizarres que celles d'Electre ou d'Hélène dans les tragédies qui portent leur nom, des explications préliminaires assez détaillées étaient indispensables. Eschyle et Sophocle, qui ne s'éloignaient guère dans la donnée générale de leurs drames des récits des poètes épiques, familiers à leur auditoire, pouvaient entrer *in medias res* sans tant de précautions [1]. — Dans d'autres prologues, on peut croire qu'Euripide a saisi une occasion commode de rappeler des légendes qu'il savait devoir plaire aux Athéniens (*Ion, Hippolyte, les Héraclides*) ou encore d'exposer sur les exploits attribués aux héros et aux dieux des réflexions philosophiques. Aucune partie du drame n'offre, en effet, au poète l'occasion de s'expliquer aussi librement : le prologue lui tient lieu de parabase.

Il n'aurait pas été hors de propos d'étudier, au point de vue du style et de la tournure de phrase, les prologues, et surtout la tirade initiale si caractéristique. La monotonie de ces débuts a excité la verve railleuse d'Aristophane [2]. M. d'A. s'est interdit cette étude intéressante, de même que toute appréciation littéraire « *cum hæc et difficilior causa sit quam ut ab adolescente apte suscipiatur, et utpote magnam partem in proprio uniuscujusque sensu posita, philologici muneris fines transgrediatur.* » C'est pousser un peu loin la modestie, tant pour soi que pour la philologie.

---

1. A cet égard, Euripide se trouvait un peu dans les conditions des poètes comiques. Voyez le joli morceau où Antiphane se plaint de l'avantage qu'ont sur ses pareils les poètes tragiques « qui ne présentent jamais au public que des personnages dont il connaît l'histoire de longue date. » (Antiph., *in com.* Ποίησις, éd. Didot, p. 392.)

2. Disons, en passant, que M. d'A. pose en règle que, dans les pièces antérieures à l'expédition de Sicile, Euripide s'est astreint à désigner nommément la *persona* προλογίζουσα dès les trois ou quatre premiers vers; il se serait ensuite relâché de cette règle rigoureuse, et M. d'A. en conclut que le *Phrixus* appartient à la dernière époque du poète. La chronologie des pièces d'Euripide ne me paraît pas assez certaine pour autoriser ces déductions; d'ailleurs, M. d'A. constate lui-même plusieurs dérogations à sa règle (*Médée, les Héraclides*).

La majeure partie de la dissertation, celle où l'auteur étudie individuellement les divers prologues d'Euripide, est moins une œuvre originale qu'un commentaire critique du récent ouvrage de M. Klinkenberg sur le même sujet [1]. M. d'A. suit pas à pas, en le rectifiant, le travail de son devancier dont il admire vivement non seulement la conscience, mais encore le sens critique, *acre judicium et magna diligentia*. Je ne connais pas le livre de M. Klinkenberg; à en juger par les nombreuses citations de M. d'A., je ne puis m'associer à une appréciation aussi flatteuse. Si M. Klinkenberg témoigne parfois de savoir et de sagacité, bien plus souvent il cède à la manie d'effacer ce qu'il ne comprend pas à première vue ou qui ne cadre pas exactement avec les règles scolastiques et arbitraires où il prétend enfermer son auteur. Il arrive ainsi à supprimer près de la moitié des vers des prologues qui nous sont restés [2].

Je me hâte de dire que M. d'A. ne cède pas, en général, au *furor hypercriticus* de son devancier. Il préfère la médecine à la chirurgie; et, là où il est arrêté, il aime mieux avouer son ignorance ou corriger le texte que raturer. D'ordinaire, ses conjectures se distinguent plutôt par le bon sens et une saine érudition que par un sentiment bien vif de la poésie euripidéenne, disons mieux, de la poésie tout court. Il en est peu qui emportent la conviction. Comme telle je citerai volontiers la leçon ἐσβαλοῦσα au vers 35 d'*Andromaque*, au lieu d'ἐκβαλοῦσα qui donnait un sens peu intelligible. La confusion des groupes EK et EIC n'a pas besoin d'être justifiée. Au vers 18 d'*Ion*, la leçon δακρύουσα pour Κρέουσα me sourirait fort, s'il ne fallait pas user avec beaucoup de ménagement de l'anapeste initial dans le trimètre, en dehors des noms propres. Citons encore cette variante des vers 29-31 d'*Hippolyte*, qui ont tant tourmenté les éditeurs :

Καὶ πρὶν μὲν ἐλθεῖν τῆδε, γῆς Τροιζηνίας
(πέτραν παρ' αὐτὴν Παλλάδος) κατόψιον
θεᾶς τῆσδε ναὸν Κύπριδος ἐγκαθίσατο.

La vulgate a τήνδε γῆν Τροιζηνίαν et au v. 31 γῆς τῆσδε ναόν. Les corrections de M. d'A. écartent ces répétitions insupportables, mais laissent subsister quelque embarras dans la phrase [3].

Dans plus d'un passage, M. d'A. s'est laissé encore entraîner à des athé-

---

1. *De Euripideorum prologorum arte et interpolatione*. Bonn, 1881.

2. Si encore M. Klinkenberg s'était bien pénétré du génie d'Euripide avant de fulminer ses doctes athétèses! Dans le prologue d'*Hippolyte*, il retranche les vers 7-8 où se trouve cette remarque si finement ironique dans la bouche du poète libre-penseur :

Ἔνεστι γὰρ δὴ κἀν θεῶν γένει τόδε,
τιμώμενοι χαίρουσιν ἀνθρώπων ὕπο.

N'est-ce pas le cas de dire : *ipsum Euripidem ex Euripide exsulare jubet?* (comparez avec M. Weil, *Bacch.*, v. 321).

3. La quantité un peu insolite de θεᾶς est autorisée notamment par *Androm.*, v. 20 (vers retranché à tort par Arnim et Klinkenberg).

tèses peu nécessaires ou à des corrections qui empirent le texte. Ainsi, au vers 27 d'*Oreste*, il lit :

ἐῶ τοῦτ' ὃ σαφὲς ἐν κοινῷ σκοπεῖν

au lieu de ἀσαφές. Mais la vulgate s'explique très bien, non pas par : « *Se in publico causam necis Agamemnonis non pronuntiaturam* », comme le veut M. Klinkenberg, mais par : « *Linquo rem dubiam communi judicio dijudicandam* ». — Au vers 17 d'*Iphigénie en Tauride* :

ὦ τῆσδ' ἀνάσσων Ἑλλάδος στρατηγίας

M. d'A. n'a pas vu que ἀνάσσειν στρατηγίας est une locution poétique qui s'explique comme « dormez votre sommeil » [1]. Il a écrit :

ὦ γῆς ἀνάσσων Ἑλλάδος στρατηγίᾳ

ce qui frise la platitude. — Dans la même tragédie, aux vers 35 suiv., j'ai peine à croire qu'il aurait proposé la faible conjecture :

Θύειν νόμοισι τοῖσιν ἥδεται θεὰ
Ἄρτεμις ἑορτῆς

s'il avait connu la belle et certaine [2] correction de M. Weil :

ὅθεν νόμοισι, τοῖσιν ἥδεται θεά,
χρώμεσθ' ἑορτῆς.

Disons, en terminant, que M. d'Arnim mérite rarement des critiques de ce dernier genre. Ordinairement, il est bien au courant de la « littérature » de son sujet, et c'est pourquoi, alors même qu'on n'acceptera pas ses conjectures, on ne lira jamais sans profit les observations que lui suggèrent les difficultés nombreuses du texte [3].

Théodore Reinach.

---

193. — **Le manuscrit d'Isocrate Urbinas CXI de la Vaticane.** Description et histoire. Recension du Panégyrique, par Albert Martin, membre de l'école française de Rome. Paris, Thorin, 1881. Une brochure de 33 pp.

Les collations bien faites sont rares; un grand nombre de celles qu'on trouve dans les éditions critiques un peu anciennes sont ou incomplètes ou remplies d'inexactitudes. Nous ne demandons pas que l'on présente toutes les variantes, sans exception, mais il serait à souhaiter que les leçons reproduites fussent toujours sûres pour pouvoir établir la filiation des variantes, et faire le classement des manuscrits. Ces deux bases de la critique verbale manqueront toujours de solidité tant que la plupart des collations qui existent n'auront pas été revisées avec soin.

1. Comparez *Odyssée* Ω, 30 ὡς ὄφελες τιμῆς ἀπονήμενος, ἧσπερ ἄνασσες.

2. Je n'entends pas affirmer que le mot χρώμεσθα soit au-dessus de toute contestation, mais bien qu'Ἄρτεμις est une glose qui a pris la place d'un verbe.

3. Signalons, comme particulièrement intéressante, l'étude des passages suivants : *Ion*, v. 20-27 (plusieurs conjectures peu admissibles); *Hélène*, v. 35-43; *Bacch.*, v. 55 suiv.; *Héracl.*, v. 31-37; *Héc.*, v. 28 suiv.

Certainement on ne reproduira jamais dans une édition critique tous les détails que doit noter un collationneur; il n'en est pas moins nécessaire, chaque fois qu'on est en présence d'un manuscrit important, d'en prendre une collation minutieuse. C'est ce que vient de faire M. Albert Martin pour le *Panégyrique* d'Isocrate, qui se trouve dans l'*Urbinas* CXI; « en négligeant seulement quelques détails secondaires de l'accentuation, de la ponctuation, etc. », et en insistant surtout sur la distinction des diverses mains qui, pour un certain nombre de leçons, n'avait jamais été faite.

M. M., après une brève description qui porte sur le nombre des quaternions et des feuillets, donne du manuscrit une histoire succincte, à la fois très claire et très probante; puis il aborde la description paléographique qu'il fait bien complète, d'après la méthode inaugurée par Ch. Graux à l'école des Hautes-Etudes en 1877 [1]. A ce sujet, nous adresserons quelques critiques au travail, d'ailleurs très consciencieux, de M. Martin. P. 9 : il dit que dans les notes marginales, dont l'écriture est l'onciale, on rencontre deux fois l'abréviation de ης; mais il n'en indique pas la forme qui, pourtant, aurait pu servir de preuve à son assertion, que ces notes sont dues à une main très ancienne. — Même page : « Les mots sont coupés selon la paléographie; ainsi l'α, l'ε, le σ, le τ, etc., sont presque toujours rattachés à la lettre suivante; l'ι, l'ο, le ρ, l'υ ne le sont jamais. » Je serais bien étonné que ceci fût vrai pour l'υ, et que cette lettre ne fût pas rattachée à la suivante dans αὐτός, ὑπό, τούς, etc. — P. 10 : « L'encre est rousse ou noire; la distinction est très marquée; il y a des séries de feuillets tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre de ces couleurs. » M. Martin paraît croire, si nous le comprenons bien, que le copiste s'est servi de deux encres différentes. Ce n'est pas impossible; cependant il est bon de se rappeler que la décoloration des encres à base de fer n'a pas lieu d'une manière uniforme dans les manuscrits. On voit quelquefois sur la même page des teintes bien tranchées sans qu'il y ait lieu de croire à l'emploi de deux encres. A certains feuillets l'encre est décolorée, à d'autres elle est bien conservée; quelquefois elle est devenue rousse au recto, tandis qu'au verso elle est restée presque noire, ou réciproquement. — Un peu plus loin, page 28, en note, M. M. prévient qu'il compte comme une seule lettre la *ligature* ει; il a raison, car ει n'occupe certainement que la place d'une lettre; seulement ει n'est pas une ligature, mais un *sigle*. Nous signalerons encore trois fautes d'impression : p. 32, ἀγαγκασθεῖμεν, βοοληθεῖμεν; p. 33, φλείασιος.

Dans la seconde partie de son travail, M. Martin, après avoir signalé quelques particularités paléographiques de l'*Urbinas*, discute certains

1. Cf. *Rapport sur la section des sciences historiques et philologiques*, 1877-78, pp. 6-7. — Quand M. Martin a fait imprimer son ouvrage, Ch. Graux vivait encore; aujourd'hui qu'il n'est plus, M. M. ne nous saura pas mauvais gré de rappeler ce que son travail doit à celui qui fut notre maître à tous deux.

passages du Panégyrique en comparant les leçons nouvelles fournies par sa collation avec les leçons vulgaires. Ces discussions sont conduites avec beaucoup de rigueur et de méthode.

Alfred Jacob.

---

194. — **Cachets d'oculistes romains**, par A. Héron de Villefosse et H. Thédenat. Tome I. Paris, 1882. In-8°.

MM. Héron de Villefosse et Thédenat qui, depuis quelques années, avaient publié, chacun de leur côté, des cachets inédits d'oculistes romains, et qui possédaient les empreintes de plusieurs autres, ont pensé qu'il serait utile de se réunir afin de les faire connaître, ainsi que les textes et les observations qu'ils avaient recueillis en travaillant isolément. Ils nous en avertissent dans un court avant-propos et ajoutent qu'ils ne considèrent le travail qu'ils viennent de faire paraître que comme des *notes*. Ils auraient dû ajouter qu'elles ne sont pas moins étendues que variées, et que, pour être aussi nourries que les notes les plus savantes, elles n'en ont pas la sécheresse. Telle a été certainement la pensée de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres quand elle a récompensé ce travail, tout récemment.

Le tome premier, le seul qui ait encore paru, contient 18 cachets d'oculistes, tous trouvés en France, à l'exception d'un seul dont la provenance est ignorée; ces cachets nous révèlent 17 noms d'oculistes, pour la plupart inconnus, ainsi qu'un certain nombre de maladies et de remèdes nouveaux dont, soit dit en passant, il est regrettable de ne pas trouver une liste dans les tables. C'est, sans doute, une omission volontaire qui sera réparée dans le deuxième volume.

Le grand mérite de ce livre consiste dans les mille détails qu'il renferme; il nous est donc impossible ici de suivre les auteurs pas à pas : ce serait d'ailleurs plutôt l'affaire d'un médecin que d'un archéologue; nous nous contenterons de leur présenter trois observations :

1° Afin, sans doute, d'éviter l'aridité, les auteurs ont cru devoir ajouter parfois de nouvelles observations lorsqu'ils rencontraient le nom d'une maladie ou d'un remède dont ils avaient déjà parlé : nous n'en citerons qu'un exemple, mais nous pourrions en signaler d'autres. On lit, page 91 : « *Diasmyrnes.* Grotefend a indiqué les principaux textes des médecins anciens, concernant le collyre *diasmyrnes*, nous n'avons pas à y revenir »; et page 165 : « *Diasmyrnes.* Nous avons déjà rencontré ce collyre sur le cachet de Poitiers : nous allons compléter ici les quelques lignes que nous lui avons consacrées à cette occasion. » Suivent six pages de développements qui, nous semble-t-il, auraient été plus à leur place à la page 91. Cette méthode n'est pas sans créer quelque embarras à celui qui voudra se servir, pour des recherches, de ce livre si utile.

2° Pp. 98 et suiv. Des trois hypothèses que proposent les auteurs pour expliquer le mot *harpaston* (collyre harpaston), il nous semble que la première seule est admissible, grammaticalement.

On ne saurait, en effet, faire du mot ἁρπαστόν « un adjectif dérivé de *harpax* comme *harmation* de *harma* ». Ἁρπαστός n'est pas un adjectif, mais le verbal en τος du verbe ἁρπάζω. Ἅρπαξ, au contraire, est un adjectif formé de la racine ἁρπαγ, et qui signifie *celui qui prend.* Comment donc, avec un corps qui signifie *preneur*, l'ambre ou tout autre, formerait un collyre qui signifierait *pris?* On comprend aussi très bien qu'on nomme *harpax* un emplâtre qui prend rapidement; on ne voit pas comment on pourrait appeler un collyre *harpastos*, parce qu'il aurait la propriété d'être mordant. Nous ferons, du reste, observer que ἁρμάτιον ne nous semble pas être ici un adjectif formé de ἅρμα, mais le diminutif de ce mot. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'Aetius l'a compris puisqu'il dit : « ἁρμάτιον, *id est currus* », comme le constatent les auteurs eux-mêmes.

3° P. 102. Que le collyre *Foos* soit le même que le collyre *Fos,* c'est, je crois, ce qui ne peut faire de doute pour personne. Mais les formes poétiques ou plutôt dialectales φάως et φόως n'ont peut-être pas besoin d'être invoquées à l'appui de ce fait. *Foos* ne serait-il pas la transcription pure et simple du grec φῶς par un graveur qui aura voulu rendre sensible la longue « ω » en répétant deux fois la brève « *oo* »?

R. CAGNAT.

---

195. — **Histoire littéraire du midi de la France,** par MARY LAFON. Paris, Reinwald, 1882, 8°, XIII-421 pages. Prix : 7 fr. 50.

On a dit souvent qu'il n'y avait si mauvais livre dont on ne pût tirer quelque profit. Nous croyons toutefois que le livre de M. Mary-Lafon devra être considéré comme l'une de ces exceptions dont on dit qu'elles confirment la règle, car nous ne voyons pas ce qu'on pourrait tirer d'un ouvrage où il n'y a pas un fait nouveau, pas une recherche originale, et dont on ne pourrait citer une page qui ne contînt quelque grosse bévue. Aussi voulons-nous simplement, en l'annonçant ici, mettre en garde les lecteurs qu'un titre prétentieux pourrait attirer. Dans cette prétendue *Histoire littéraire du Midi de la France,* 70 pages sont consacrées à la littérature latine jusqu'au x° siècle environ. Le lecteur se rendra suffisamment compte de la portée et du style de ce chapitre, en jetant les yeux sur les premières lignes de la table analytique des matières : « Gaule « et Rome, p. 1. — Les Flatteurs du chef, p. 2. — Poésies gauloises, p. 3. « — Chants ibériens, p. 4[1]. — L'oiseau joli chanteur, p. 5. » Le tour

1. On voit que M. Mary-Lafon n'est guère au courant des travaux qui ont démontré le peu d'ancienneté des chants « ibériens » (cf. *Revue critique*, 1866, art. 199 le compte-rendu de la dissertation de M. Bladé sur les chants héroïques des Basques). Mais de quoi est-il au courant?

« de la terre, p. 8. — Rhéteurs massaliens, p. 9. — La main impie, p. 12. « — Les champs bien aimés, p. 13. — Le Fils de l'Aude, p. 14 [1]..... » Le reste du volume traite de la littérature (en fait, de la poésie seulement) en langue vulgaire, depuis les troubadours jusqu'aux *felibres,* qui sont assez maltraités. *Mireio* elle-même, la gracieuse et idéale création de Mistral, ne trouve pas grâce devant l' « historien » de notre littérature méridionale : « Quel intérêt — je vous le demande — peuvent inspirer « ce vannier pieds nus (le Vincent de *Mireille*), grossier comme ses cor-« beilles, et cette paysanne rougeaude, brûlés tous deux par le soleil, et « sentant l'ail et l'huile rance? » (p. 372). J'avoue que je ne m'étais jamais représenté Mireille rougeaude ni brûlée par le soleil, et j'aime mieux Vincent pieds nus qu'en bottines vernies, mais poursuivons. Les 350 pages ou environ que l'auteur a consacrées à la poésie du midi, ne sont guère qu'une suite de citations médiocrement choisies, traduites le plus souvent en vers (et quels vers!) et accompagnées d'observations dont le lecteur peut déjà soupçonner la portée. Il n'y a dans tout cela aucun ordre quelconque. Du reste, tout classement, soit par matières, soit par ordre chronologique, était interdit à un homme qui ne sait de la littérature provençale que le peu qu'on en savait il y a cinquante ans. Ainsi, M. M.-L. ne soupçonne même pas l'existence des poèmes de la Guerre de Navarre, de Guillaume de la Barre, de Daurel et Beton. Il ne connaît, pour *Girart de Roussillon,* que le ms. incomplet de la Bibliothèque nationale, et ignore, par conséquent, que le début de ce poème est publié et même traduit (*Revue de Gascogne,* 1869) depuis longtemps, d'après le ms. d'Oxford. Il en est encore à croire que *Ferabras* appartient en propre à la littérature provençale. Aucun des nombreux travaux qui ont, par des voies diverses, mis hors de doute la date relativement récente des poèmes vaudois, n'est parvenu jusqu'à lui, et à ses yeux, comme pour Raynouard, la *Nobla Leyczon* est un poème du XI^e^ siècle. Il ignore ou feint d'ignorer l'existence de la nouvelle édition de la chanson de la Croisade albigeoise, qui a modifié considérablement les idées courantes sur ce poème historique, dont il ne dit rien de ce qu'il y avait à dire. Il ne sait rien de l'ancien théâtre religieux du Midi, rien des découvertes récentes (voy. *Romania,* VIII, 481-508) qui ont été faites sur la source de la vie de saint Honorat. Il cite (p. 235 et suiv.) comme étant du XV^e^ siècle, des poésies qui sont tirées des *Leys d'amors,* et par conséquent ne peuvent être postérieures à la première moitié du XIV^e^ siècle. Il parle du *Breviari d'amor* pour dire que Dante y a puisé l'idée de la *Divine Comédie.* Quant aux fautes innombrables dont textes et traductions sont parsemés, je n'en dirai rien, ayant eu l'occasion, il y a une quinzaine d'années, de montrer ici-même [2] de quels contre-sens M. M.-L. est capable quand il se mêle de traduire du provençal. En somme, il n'y a dans

1. C'est P. T. Varro.
2. *Revue critique,* 1868, II, pp. 136 et 319.

cette mauvaise compilation pas un fait qui soit exact, pas une idée qui soit juste. Le pis est que l'auteur prétend donner comme une œuvre originale ce qui n'est en réalité, comme je viens de le dire, qu'une mauvaise compilation. Il affecte de citer (souvent peu exactement) les manuscrits, mais on ne voit pas qu'il en ait rien tiré qui ne se trouve dans les éditions, principalement dans Raynouard et Rochegude, qu'il se garde bien de citer. Dans Raynouard, M. M.-L. ne parle que pour écrire cette phrase qui mérite une mention : « S'il eût possédé les moyens d'instruc-« tion indispensables pour expliquer la formation de la langue des trou-« badours, je veux dire le grec, les idiomes germaniques et l'arabe, « M. Raynouard n'eût jamais connu de rival dans ce genre. » Si, pour être sans rival « dans ce genre », il faut savoir le grec, je crains bien que M. M.-L. reste notablement au dessous de Raynouard, qui du moins n'eût jamais tracé l'extravagant assemblage de lettres grecques qu'on peut voir au bas de la p. 2 de l' « Histoire littéraire » de M. Mary-Lafon.

« Le livre aujourd'hui publié date de longtemps, » nous dit l'auteur au début de la préface. « J'avais dix ans lorsque l'idée m'en vint. » Il y est resté beaucoup de la conception première.

P. M.

---

196. — **Molières Tartuffe, Geschichte und Kritik,** von Wilhelm MANGOLD, Oppeln, Maske. 1881. In-8°, VI et 239 p.

Le travail de M. Mangold sur le *Tartuffe* est un des meilleurs travaux qu'on ait publiés en Allemagne sur notre grand comique. M. M. a consulté toutes les études antérieures qui ont trait à son sujet, et nous ne croyons pas qu'il en ait négligé une seule, depuis la *Critique du Tartuffe* jusqu'au travail du Russe Wesselovsky, jusqu'à l'étude de M. Legouvé sur Scribe. M. M. connaît bien la littérature du XVII^e^ siècle, et il cite avec à-propos des passages tirés des auteurs de l'époque et qui éclairent d'une vive lumière certains de ses jugements. Dans un premier chapitre, il expose très brièvement la vie de Molière, l'influence qu'a exercée Gassendi sur le grand comique (mais qui, à notre avis, ne ne s'est pas manifestée dans le *Tartuffe*), les vues de Molière sur la religion et la morale ; il consacre quelques pages sur le clergé de l'époque, aux jésuites, aux jansénistes, etc. Dans le deuxième chapitre, M. M. expose le sujet du *Tartuffe ;* il rappelle les œuvres où l'hypocrite joue un rôle, celles auxquelles Molière a sans doute pris quelques traits, etc.; il insiste principalement sur le Montufar de Scarron, il énumère les diverses allusions que Molière aurait faites à certains personnages de l'époque. Le III^e^ chapitre, où M. M. s'est, avec raison, inspiré surtout de l'excellente notice de Despois-Mesnard, est consacré à l'histoire du *Tartuffe* (1^re^ représentation des trois premiers actes, opinions pour et contre

la pièce, première défense de la jouer, premier placet de Molière, lectures du *Tartuffe* dans des sociétés particulières; 2e représentation chez Madame, 3e représentation au Raincy, *Don Juan*, 4e représentation du *Tartuffe* et deuxième défense de le jouer, second placet de Molière, condamnation du *Tartuffe* par l'archevêque de Paris, *Lettre sur l'Imposteur*, *l'Amphitryon*, etc.) ; toute cette histoire du *Tartuffe* est racontée par M. M. avec précision et clarté. Mais M. M. ne s'arrête pas au temps de Molière ; il pousse plus loin son enquête et fait l'histoire du *Tartuffe* jusqu'à nos jours; il traite d'abord de la polémique contre le *Tartuffe* et le théâtre en général (du P. Caffaro et de Bossuet jusqu'à MM. L. Veuillot et de La Pommeraye), puis des pièces inspirées par *Tartuffe*, de ses imitations, de ses traductions ; les nombreuses informations qu'il a recueillies témoignent d'une lecture étendue et de patientes recherches ; aucun de nos moliéristes français, par exemple, n'a connu la pièce de Mme Gottsched, *Die Pietisterey im Fischbeinrocke oder die doctormässige Frau* (p. 152). Mais M. M. a-t-il connu ce que dit de cette pièce M. W. Creizenach dans son excellente brochure *Zur Entstehungsgeschichte des modernen deutschen Lustspiels?* (pp. 30-32). Le IVe chapitre, qui est, avec le précédent, le plus remarquable de l'ouvrage, est intitulé *Tartuffe au point de vue dramatique;* M. M. y examine successivement les caractères et l'action du *Tartuffe;* on trouvera là de fines analyses et de pénétrantes observations. L'ouvrage se termine par un 5e et dernier chapitre qui a pour titre : « *Critique éthique et esthétique* ». On ne pourrait faire à M. M. que de légères chicanes. Par exemple, parmi les étymologies du nom de *Tartuffe*, il aurait pu citer, ne serait-ce que pour mémoire, l'étymologie proposée par Génin qui dérive *tartuffe* du mot *tartufo* « petit homme d'humeur fort méchante » (dans le *Malmantile* de Lippi). — Pp. 35-36. Il nous semble que les traits de l'*Ipocrito* de l'Aretin peuvent convenir au Tartuffe et que l'Ipocrito ressemble tout à fait à l'hypocrite de Molière (il est introduit dans une famille, séduit le chef de la maison, fait toutes les simagrées de la dévotion, marche les yeux baissés et le paroissien sous le bras, déplore humblement ses péchés, loue les hypocrites, aime les bons repas, convoite la femme de son hôte, etc.). — P. 59. On trouvera assez étrange l'expression « un certain Gourville », *ein gewisser Gourville*, et nous ne croyons pas que le discours de Don Luis à Don Juan renferme les allusions à la conduite privée de Louis XIV (p. 98), ni qu'il y ait là, ainsi que dit M. M., beaucoup de démocratie et comme la préparation de la grande Révolution. C'est aller bien loin que de faire de Molière le précurseur et le prophète de 1789. — P. 138, M. M. dit qu'il serait fatigant *(ermüdend)* de suivre les pensées de Bossuet dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie;* M. M. a certainement raison de désapprouver le zèle fougueux de Bossuet et la véritable furie de son attaque contre Molière; mais l'évêque a mis au service d'une mauvaise cause une vigoureuse éloquence. — P. 140. Quelques lignes plus loin,

M. M. déclare que la lettre de Rousseau à d'Alembert est « trop ennuyeuse et trop sotte » *(zu langweilig und zu albern)* pour mériter une longue analyse; c'est méconnaître ce que la *Lettre sur les spectacles* renferme d'original ; il y a, dans cette protestation contre le théâtre, des traits éloquents, et quelques vérités exprimées avec l'éclat et l'énergie qui distinguent le style de Rousseau. — P. 146. Sur l'Onuphre de La Bruyère, il est permis de rappeler que Sainte-Beuve dit (P. L. II, 407) qu'Onuphre est une critique pointilleuse et un contre-pied du *Tartuffe;* Sainte-Beuve ajoute : « La Motte avait vu de même dans le portrait d'Onuphre un tableau de l'*Hypocrite* où La Bruyère commence par effacer un trait du *Tartuffe*, et ensuite en recouche un tout contraire ».— Le travail de M. M. est complet, exact, rempli de justes appréciations, de rapprochements intéressants et d'instructifs commentaires. L'auteur aurait pu être plus concis en certains endroits, par exemple dans le IIe chapitre et dans le dernier qui tourne trop à la dissertation ; quelques lecteurs difficiles trouveront même que M. Mangold abuse des citations; mais, par son ouvrage, il s'est placé au premier rang des molièristes d'Allemagne, et cette étude sur le *Tartuffe*, solide, consciencieuse, écrite d'ailleurs avec agrément, mérite de ne point passer inaperçue en France.

C.

---

197. — **Gœthe's Reineke Fuchs** nach dem ersten Druck von Jahre 1794 mit Proben der ælteren Thierepen hrsg. u. erlæntert von Alex. Bieling. Berlin, Wiedmann. 1882. In-8°, 226 p. 4 mark.

M. Bieling a reproduit dans ce volume, avec la plus grande fidélité, la première édition du *Reineke Fuchs* de Gœthe (pp. 29-156); il en a conservé scrupuleusement l'orthographe et, autant que possible, la ponctuation ; naturellement, il a corrigé les fautes évidentes d'impression. Il a joint au texte une liste de ces fautes d'impression et des variantes de la dernière édition donnée par Gœthe en 1830 (*abweichende Lesarten*, pp. 157-158), ainsi que des remarques (*Erläuterungen*, pp. 159-206). Ces remarques, fort instructives, et renfermant soit des éclaircissements tirés de l'histoire du droit du moyen âge, soit des citations du *Roman de Renart*, de *Reinaert*, du *Reinke Vos,* etc., soit des explications grammaticales et philologiques, auraient mieux été à leur place au bas des pages. Le volume — dont il sied de louer, en passant, l'agréable impression — se termine par des *Proben aus den älteren Tierepen* (pp. 206-226) ; pour mieux montrer par un exemple l'affinité des plus importantes épopées animales, M. B. a cité le même passage (chez Gœthe, le commencement du IVe chant) traité dans le *Reinhart* moyen-haut allemand de Henri le *glichesare* (ancien texte et version postérieure), dans le *Roman de Renart* (extraits de Martin), dans le

*Reinaert*, dans la traduction en distiques latins de Baudoin (*hic vulpes venit coram leone et persuadet pulcre*), dans la *Reinaerts historie*, dans Hendrik van Alkmaar, dans le *Reinke* bas-allemand, dans la traduction allemande de 1650, dans la traduction en prose de Gottsched. Il ne nous reste plus à parler que de l'introduction, mise en tête du volume par M. B. (pp. 1-26); on ne la lira pas sans intérêt; on y remarquera surtout la liste des noms des animaux qui se trouvent dans le *Reineke Fuchs*, et leur signification étymologique (pp. 22-26); mais *Eitelbauch* ou *Idelbach* (dans Gottsched, *Ydelbach*) signifie-t-il « *nichts als Balg* » et ne faut-il pas entendre « qui a toujours le ventre vide »? (p. 24). L'introduction est d'ailleurs claire et précise; M. B. connaît les travaux récents, surtout ceux de M. Voigt, sur la légende animale; il examine et apprécie successivement l'*Ecbasis captivi*, l'*Isengrimus*, le *Reinardus vulpes*, etc.; il raconte l'histoire de la traduction de Gœthe qu'il nomme avec raison la plus « réussie » de toutes les traductions et qui, malgré quelques erreurs communes à Gottsched et à Gœthe, a, grâce au vers hexamètre, rendu « chère au peuple allemand cette perle de la poésie populaire » (p. 21). On aurait voulu que cette introduction fût plus complète encore; M. Bieling ne fait guère que mentionner, sans plus de détails, la traduction de Gottsched et les gravures « spirituelles » d'Everdingen (p. 16); il nomme en passant Hackmann, le professeur de Helmstaedt et l'éditeur de 1711 (Wolfenbüttel), mais il oublie Heinecke ou Heineccius, l'auteur de l'*Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*, à qui Gœthe décerne, en même temps qu'à Eberhard Otto, l'épithète d'*élégant* (*D. u. W.* VI, p. 31, Loeper) et qui fut, au XVIII[e] siècle, un des jurisconsultes qui appelèrent l'attention sur le *Reineke*; il aurait pu encore citer, au XVI[e] siècle, Moscherosch (cp. Koberstein, II, p. 287, note 17). En somme, édition recommandable et utile, qui fera certainement son chemin dans les gymnases allemands.

A. C.

---

198. — **A Short history of the english colonies in America**, by Henry Cabot Lodge. New York, Harper and brothers. 1881. VI-560 p. in-8°.

« L'histoire des treize colonies américaines est, avant tout, une histoire fragmentaire et provinciale; elle n'acquiert pas l'importance ni la valeur d'une histoire nationale avant la réunion du Congrès qui eut lieu à New-York en 1765, au sujet de la loi sur le timbre. Quels étaient ces gens qui firent la guerre de l'Indépendance et fondèrent les Etats-Unis; quel était leur genre de vie, quels étaient leurs usages, leurs idées, leurs mœurs, toutes ces questions, lorsque je commençai l'étude de l'histoire d'Amérique, m'ont semblé présenter le plus profond intérêt; elles n'avaient pas encore été traitées d'une façon complète et résumée à la fois;

le présent volume est un essai tenté pour combler cette lacune. »

Par ces lignes, qui sont les premières de la préface, M. Lodge indique fort bien le but qu'il s'est proposé, et, disons-le dès maintenant, qu'il a su atteindre. Le sujet n'était pas des plus aisés. Les documents sont beaucoup moins abondants qu'on ne pourrait croire. Ces colonies ont eu pour la plupart de fort médiocres débuts; on y gagnait sa vie comme on pouvait, et l'on n'y écrivait guère. En outre, chacune d'elles formait un état à part, avait son existence individuelle, et, pour décrire les différentes colonies en 1765, on ne pouvait échapper à la nécessité de faire leur histoire l'une après l'autre. C'est ce qu'a fait M. Lodge. Son livre se divise ainsi en deux parties, fort inégales d'ailleurs en étendue : 1° L'histoire des treize colonies (p. 1 à 476); 2° La Révolution et la guerre de l'Indépendance (p. 476 à 521).

Quant à l'histoire particulière de ces colonies, on eût désiré que l'auteur indiquât l'ordre qu'il entendait suivre. Cependant il est assez facile de le deviner. M. L. répartit les treize colonies en trois groupes : 1° cinq au sud : Virginie (depuis 1606), Maryland (1632), les deux Carolines (1663) et la Géorgie (1732) ; 2° quatre au centre : Delaware et Pensylvanie ; New-Jersey et New-York ; 3° la Nouvelle-Angleterre, qui a formé Massachusetts, Connecticut, Rhode Island et New-Hampshire. Pour chacune de ces colonies, l'auteur en trace l'histoire dans un premier chapitre, puis, dans un second, il en décrit l'état social, intellectuel, moral, industriel et politique [1]. C'est cette seconde partie qu'il a traitée avec le plus de soin, et, quand même il n'en aurait pas prévenu le lecteur dans sa préface, on s'en apercevrait tout de suite en ouvrant le volume : tandis que pour l'histoire il ne donne aucune référence, pour les institutions, au contraire, il renvoie à de nombreux auteurs. Il avertit d'ailleurs qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait indiqué toutes ses sources; mais il a voulu multiplier ces indications pour être utile à ceux qui étudieraient après lui le même sujet. L'intention est excellente; l'auteur eût mieux fait encore, s'il avait donné avec plus de précision les titres des livres ou des documents auxquels il se réfère. Il est à craindre que plus d'un lecteur sur le vieux continent ne soit souvent dans l'embarras en présence de ces renvois trop laconiques.

Le présent ouvrage abonde en faits intéressants, présentés avec exactitude et méthode; les idées générales y font un peu défaut, et l'on ne lit pas sans fatigue certains chapitres, surtout les chapitres proprement historiques, du livre; on se demande si M. L. n'aurait pas pu grouper avec plus d'art les diverses monographies qui le composent, pour faire mieux comprendre les grandes lois qui ont présidé au développement des colonies. Ce qui surtout ne ressort pas assez nettement, c'est la situation de ces colonies à l'égard de la métropole. Sans doute M. L. montre bien

1. Il a eu l'heureuse idée de réunir en un seul chapitre tout ce qu'il avait à dire des mœurs et institutions des quatre colonies qui composent la « Nouvelle Angleterre ».

qu'elles furent lentes à se séparer de la mère patrie, et que le ministère anglais est responsable, par les lourdes fautes qu'il a commises, de la guerre de l'Indépendance (cf. p. 474); mais les erreurs du système colonial ont été une cause plus profonde encore de cette guerre. Il serait bon de relire après M. L., par exemple, la partie correspondante de la *History of the english people* de M. Green (t. IV, p. 241 et suiv.).

Malgré ces *desiderata*, il y a beaucoup à prendre et à apprendre dans l'ouvrage de M. Lodge. Nous n'avons certainement en France aucun livre qui nous renseigne aussi bien sur l'histoire de ces colonies, si humbles pendant un siècle et demi, si péniblement arrivées à l'indépendance, mais qui sont le fondement, inébranlable à ce qu'il semble, de cet extraordinaire empire des Etats-Unis d'Amérique. Ajoutons qu'un copieux répertoire chronologique et un index très détaillé facilitent les recherches. C'est donc un réel service que le livre de M. Lodge est appelé à rendre aux historiens et aux politiques.

Ch. B.

---

199.— **Kaffir Folk-Lore**: or, a selection from the traditional tales current among the people living on the eastern border of the Cape Colony, with copious explanatory notes, by Geo. Mc Call Theal. London, Swan Sonnenschein, 1882, in-8°, XII-212 p.

Les contes africains qu'on a recueillis jusqu'à présent sont intéressants à plusieurs points de vue. Le fond, à travers des altérations souvent extrêmes, se laisse plus d'une fois rapprocher de celui des contes indiens, et montre ainsi que les récits répandus chez les divers peuples du grand continent équatorial leur ont été apportés, au moins en partie, par les musulmans (en certains cas même par les Européens). Quelques traits, au contraire, sont absolument spéciaux et indiquent chez les populations africaines, avec une grande pauvreté d'imagination et une impuissance plastique à peu près complète, un curieux ensemble de croyances et une façon particulière de se représenter les rapports de l'homme avec la nature. Enfin la forme que revêtent les récits abonde en renseignements précieux sur les mœurs, les usages, les idées et les sentiments des tribus chez lesquelles on les recueille. Toutes les collections de ce genre, quand elles offrent, comme celle de M. Theal, des contes recueillis avec fidélité et très bien commentés, sont donc fort précieuses. M. Th. a rassemblé ses contes dans la tribu des Xosa ou Amaxosas, les plus méridionaux des Cafres établis entre la colonie du Cap et celle de Natal; l'auteur, qui a vécu vingt ans en relations constantes avec eux, donne de leur manière de vivre un tableau concis, mais suffisant à nous la faire comprendre. Il a entendu les contes qu'il publie de la bouche de plusieurs narrateurs, sans grandes variantes, ce qui prouve que l'incohérence, l'absence de motifs et de but, le défaut presque complet d'intérêt, au moins dans

l'ensemble, qui s'y font remarquer, ne sont pas accidentels; on retrouve, en effet, ces caractères dans d'autres contes africains. Le *folklore* proprement dit est joint aux contes sous forme de commentaire. Dans les contes le mythographe relève à chaque instant des traits qui lui sont connus d'ailleurs, mais il est rare qu'un récit tout entier soit assez homogène pour se comparer aux récits d'un autre peuple. L'histoire de Hlakanyana, « ce rusé petit gaillard », est une suite d'épisodes rappelant les aventures de Däumling ou d'Hermès enfant. L'un de ces épisodes est une forme reconnaissable, quoique défigurée, d'un conte très répandu, le LXII[e] des *Contes lorrains* si savamment annotés par M. Cosquin, *L'Homme au pois* (voy. *Romania*, t. X, p. 578). Le dernier conte, *le Lion et le Chacal*, est supposé par M. T. être d'origine hottentotte : il a sans doute raison, car on en trouve des épisodes à peu près identiques dans les recueils hottentots de Krönlein et de Sanderson (voy. Bleek, *Reineke Fuchs in Afrika*, pp. 1 ss.); il est bon de noter qu'un trait de ce conte (que M. T. a cru malheureusement devoir abréger),— la sottise du lion qui, ayant saisi la queue du chacal, se laisse persuader que c'est une racine et la lâche, — se retrouve dans un conte recueilli oralement dans l'Inde (M. Frere, *Old Deccan Days*, p. 310). On pourrait faire bien des rapprochements analogues; mais je signale particulièrement ce conte du *Lion et du Chacal*, parce que, à mon avis, dans sa forme indienne primitive, il est la source de toute la partie du cycle de *Renart* qui n'a pas son origine dans les fables ésopiques gréco-romaines. Une petite collection de proverbes et locutions figurées termine le volume de M. Theal, que nous recommandons à tous ceux qui s'occupent de *folk-lore*.

G. P.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu les deux premiers fascicules (janvier et février, mars et avril) du *Bulletin de correspondance africaine*, publié par l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, avec ce sous-titre : *Antiquités libyques, puniques, grecques et romaines*. L'avant-propos, signé de M. Emile Masqueray, directeur de l'Ecole, est ainsi conçu : « Ce bulletin doit de paraître à la libéralité de M. Paul Bert, ministre de l'instruction publique, ardent ami de l'Algérie, et à l'initiative de M. Albert Dumont, directeur de l'enseignement supérieur, qui continue dans l'Ecole d'Alger son œuvre de Rome et d'Athènes. L'occupation de la Tunisie et la création rapide de tant de villages sur notre territoire civil ouvrent aux découvertes archéologiques une ère nouvelle, et ce n'est pas trop, pour en transmettre une part au monde savant, qu'une publication bi-mensuelle de deux feuilles environ, sœur de la *Revue africaine*, du *Recueil de la Société archéologique* de Constantine, et du *Bulletin de l'académie d'Hippone*. La science et le dévouement de MM. Renier, Judas, Halévy, Faidherbe, Tissot, Poulle, Berbrugger, Delamare, Mac-Carthy, Reboud, Cahen, Cherbonneau,

Letourneux, Féraud, nous ont frayé la voie : nous puiserons nos forces dans une communion constante d'idées et de sentiments avec les personnes qui nous favorisent de leur correspondance. D'ailleurs, l'indignation seule nous aurait poussés à recueillir, nous aussi, les épaves d'un naufrage dans lequel des villes entières disparaissent. On a fait de la chaux avec des statues de Cæsarea; Naraggara, Thagora, Auzia, sont englouties dans des casernes; j'ai vu scier des marbres du temple d'Esculape à Lambèse; les collections locales sont au pillage; mais ce n'est pas le lieu de se répandre en plaintes stériles, et Tite Live nous avertit de faire taire nos regrets au moment où nous déployons notre voile avec l'aide des Dieux ». — Le premier fascicule du *Bulletin de correspondance africaine* renferme un article où M. Masqueray reproduit quatre inscriptions inédites d'Auzia, détruites aujourd'hui, mais copiées à temps par M. Grenade Delaporte; la première est datée de l'an 213 de notre ère, la seconde de l'an 222, la troisième de l'an 241; dans le même art. M. Masqueray détermine, d'après une borne milliaire, le municipe de Rapidi et Labdia (pp. 7-22). M. R. de La Blanchère étudie, dans l'article suivant, divers antiques que renferme la cour du palais archiépiscopal d'Alger, et qui proviennent pour la plupart de St. Cyprien des Attaf, entre Duperré et Orléansville, c'est-à-dire du lieu où l'on suppose qu'était autrefois Tigava (pp. 23-27). M. Edouard Cat donne des inscriptions inédites récemment trouvées dans les environs de Cherchell (pp. 28-37). M. Masqueray examine la stèle lybique de Souama, qu'il juge presque identique à la stèle d'Abizar déposée au musée d'Alger (pp. 38-41). — Le deuxième fascicule du *Bulletin* est rempli tout entier par un article de M. Masqueray sur les ruines d'El Meraba, dans le pays des Béni Ouelban; M. M. fait connaître le nom de la ville romaine dont il ne reste que la ruine d'El Meraba; ce serait *Celtiane;* il retrace quelques traits de l'histoire de cette cité d'après les inscriptions qu'il a découvertes ou relues; il pense que ce sont des Lollii qui ont, sinon fondé au moins considérablement accru cette ville de Celtiane, etc. — Chaque fascicule se termine par une Bibliographie; dans le premier, M. Masqueray consacre quelques lignes aux « Tables générales des vingt premiers volumes de la Société archéologique du département de Constantine », que vient de publier M. Poulle; dans le second, il souhaite la bienvenue au « Bulletin trimestriel des antiquités africaines » qui paraît par les soins de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran, sous la direction de MM. Poinssot et Demaeght. — Le prix de l'abonnement d'un an au *Bulletin de correspondance africaine* est, pour la France et l'Algérie, 20 francs; pour l'étranger, 25 francs; le prix de chaque fascicule, 4 ou 5 fr. (S'adresser à Paris, chez Baer ou Challamel, à Alger, chez Jourdan).

— Un érudit qui connaît à fond les choses d'Algérie et qui signe El Z' Dam nous envoie une « étude critique » intitulée *Geronimo surnommé le martyr du Fort des Vingt-Quatre Heures, a-t-il existé, ses restes ont-ils été découverts?* (Alger, Docks de l'imprimerie [Petit Colon]. 1882. In-12°, 39 p. tiré à cent exemplaires); nous en résumons les traits essentiels. En 1853, lors de la démolition du Fort des Vingt-Quatre Heures, on trouva dans l'excavation d'un bloc des remparts un squelette humain; cette excavation n'était autre que le moule du corps même de la victime; un sculpteur en obtint facilement le relief, et le plâtre peut se voir aujourd'hui à la Bibliothèque-Musée d'Alger, sous l'inscription : *Geronimo, plâtre original obtenu au moyen de l'empreinte laissée par son propre corps dans le bloc de pisé où il fut jeté vif par les Turcs d'Alger le 18 septembre 1569 et retrouvé le 27 décembre 1853;* quant au bloc et aux ossements, ils furent transportés dans la cathédrale d'Alger. Haëdo raconte, en effet, qu'un jeune Arabe, pris dans une razzia par les Espagnols d'Oran en 1548, devenu esclave, et baptisé sous le nom de Geronimo, puis évadé trois années après, et, à l'âge de 25 ans, revenu chez les Espagnols, qui lui firent

bon accueil et le réconcilièrent avec l'Eglise, fut en 1569 repris par ses anciens coreligionnaires, mené à Alger, sommé d'abjurer, et, sur son refus, *empisé* par ordre du pacha El Euldj-Ali, dans un des blocs du Fort des Vingt-Quatre Heures alors en construction. L'auteur de notre brochure, El Z' Dam, n'accorde pas confiance au récit d'Haëdo ; car Haëdo a été plusieurs fois induit en erreur ; il est improbable qu'un enfant, fait chrétien de force, ait reçu des impressions assez durables pour trahir les siens à l'âge de 25 ans et qu'Euldj-Ali, dont le caractère bienveillant est historiquement connu, ait commis l'acte de cruauté qui lui est imputé ; enfin, il est impossible qu'Euldj Ali ait fait emprisonner un captif dans les assises d'un fort déjà construit avant son arrivée à Alger. Si ce drame s'est passé, il faut en changer la date, la reporter à l'année de l'hégire 975, et substituer à Euldj-Ali le féroce Mohammed ben Sala Reis. Mais le squelette découvert le 27 décembre 1853 et transporté à la cathédrale d'Alger est-il celui de Geronimo ? Non, car le corps a été retrouvé, non pas dans la face Nord du fort, comme le dit Haëdo, mais dans la face Ouest ; le bloc, qui, selon Haëdo, se distingue entre les autres parce qu'il est tout en ruines, était en 1853 encore assez solide pour qu'il fût nécessaire de le briser par la mine ; enfin, le moulage de la Bibliothèque-Musée d'Alger ne donne pas les caractères physiques attribués par Haëdo au malheureux Geronimo. Il était impossible, ajoute El Z' Dam dans sa démonstration, de trouver les restes de Geronimo, car ils n'ont jamais été placés dans le Fort des Vingt-Quatre Heures ; ce fort n'est plus le même que celui dont parle Haëdo ; il a été totalement reconstruit et il ne subsiste rien de l'ouvrage primitif (qu'on songe seulement aux six bombardements, 1682, 1683, 1688, 1783, 1784, 1816, que le fort eut à supporter, aux deux tremblements de terre de 1716 et de 1755 et aux explosions de poudrières). M. Berbrugger, qui « ne savait pas se résigner à avoir tort », est responsable de l'erreur démontrée par El Z' Dam ; il avait publié en 1847 une étude sur Geronimo où il déclarait, malgré l'absence de tout indice, que les ossements du martyr se trouvaient dans la paroi nord du fort ; il savait pourtant que l'édifice était tout récent, que le supplice de l'emmurement était fréquemment infligé et que la découverte de 1853 ne prouvait rien en faveur de l'identité de la victime ; mais il ne voulait jamais retirer les conclusions prématurées, que sa vive imagination l'avait induit à présenter. « Ce petit travail, dit El Z' Dam en terminant, ne plaira pas à tout le monde, mais il y a longtemps que j'ai adopté comme règle de conduite la maxime d'El-Djilani : si tu crains les aboiements des chiens, ne te mets pas en route. »

— Notre collaborateur M. Emile Chatelain a été chargé d'une mission en Italie à l'effet d'étudier dans les bibliothèques publiques les principaux manuscrits des auteurs classiques latins et d'en faire exécuter des fac-similés photographiques, ainsi que de terminer la collation des manuscrits de Sidoine Apollinaire.

ALLEMAGNE. — M. Schliemann a assisté au congrès anthropologique de Francfort sur le Main (lundi 14 août) et y a fait des communications intéressantes sur les feuilles qu'il a récemment entreprises en Troade ; nous renvoyons nos lecteurs aux pages 194-195 (n° 36) de notre recueil : ce que M. Schliemann a exposé au congrès de Francfort était déjà relaté dans sa lettre à l'Académie de Belgique que nous avons résumée. Dans ce même congrès, M. Virchow a entretenu le public de Darwin et de ses travaux sur l'anthropologie ; — Mlle Thorma, de Broos (Transylvanie), a présenté à l'assemblée une collection d'objets de l'époque néolithique trouvés dans les environs de Broos ; certains objets sont ornés de signes qui se rencontrent également sur des vases trouvés en Troade et à Chypre ; — M. Gross a fait un rapport sur les fouilles exécutées récemment dans les stations lacustres du lac de Bienne et spécialement à celle de Fénil ; — M. Rau a lu un travail sur la charrue et

son emploi dans les temps les plus reculés; — M. Neuburger a démontré les relations qui existent entre l'étude des langues et l'anthropologie; — M. Mehlis a parlé des restes de constructions romaines trouvés sur l'Eisenberg, et M. Naue, d'un tumulus de l'âge de fer découvert près de Pullach; — M. Wilsen a lu une dissertation sur les Celtes et les Germains; — M. Sepp a cherché à prouver, en s'appuyant sur les mythes et les traditions, que la fondation de Francfort remonte bien avant l'époque carolingienne et que Francfort serait peut-être même la ville appelée Askis par Ptolémée; — M. Kollmann a traité des relations qui existent entre la race et la nation; — enfin, M. Virchow a parlé de l'anthropologie du Caucase. — Les membres du congrès ont fait plusieurs excursions, à Bodenheim, près de Mayence, où ils ont vu des tombes franques qui remonteraient au VI[e] et au VII[e] siècle de notre ère, à Hombourg et au castel de Sarbourg, le Pompéi allemand; ils ont également visité le musée gallo-romain, installé au château de Mayence, par le professeur Lindenschmit. La ville de Trèves a été désignée comme siège du congrès qui doit avoir lieu au mois d'août de l'année prochaine; M. Virchow a été nommé président, et MM. Lucae et Schaffhausen, vice-présidents du bureau pour l'année 1882-1883.

— Parmi les ouvrages qui doivent prochainement paraître, nous citerons : de M. Brandl, un travail sur Coleridge, où sera surtout appréciée l'influence de Herder et des Allemands sur l'écrivain anglais; de M. Oscar Brenner, *Altnordische Grammatik, Chrestomathie und Glossar* (Leipzig, Weigel); de M. Breymann, une édition critique du *Faust* et de l'*Edouard II* de Marlowe (Munich, Oldenbourg); de M. W. Foerster, une édition de la traduction en ancien français (Franche-Comté) de Végèce par Prioraz de Besançon et une étude linguistique sur le même texte de M. Fr. Wendelborn (pour la société littéraire de Stuttgart-Tubingue); du P. Hœtzl, une édition des Sermons latins de Berthold de Ratisbonne; de M. Humbert, une étude sur *Molière en Allemagne;* de M. Mahrenholtz, des Etudes sur Voltaire (*Voltairestudien*); de M. Schade, un travail complet sur l'*Ablaut* germanique et la conjugaison; de M. Ad. Schroeter, une étude sur les Nibelungen dans la poésie allemande; de M. Sittl, des recherches sur les différences locales du latin (*Die localen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache*); de M. Wœlfflin, la reproduction d'une conférence « *Gemination in der lateinischen Sprache* », etc.

— M. Josef Haller, de Munich, prépare un grand ouvrage, en deux volumes, sur *les proverbes espagnols* (Ratisbonne, Manz).

— L'éditeur M. W. Friedrich, de Leipzig, fait paraître une collection d'Histoires des littératures étrangères (*Geschichte der Weltliteratur in Einzeldarstellungen*); les trois premiers volumes de cette collection vont paraître; le 1[er] est consacré à la littérature française (M. Ed. Engel); le 2[e], à la littérature polonaise (M. H. Nitschmann); le 3[e], à la littérature italienne (M. C. M. Sauer); d'autres ouvrages sur les littératures anglaise, hongroise et espagnole sont en préparation; chaque volume coûtera 7 mark 50.

— Un troisième volume d'*Essais* de M. Hermann Grimm a paru chez Dümmler, à Berlin.

— A l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'Esaias Tegnér (novembre), l'éditeur Senf, de Leipzig, fait paraître une monographie du grand poète, due à M. Jens Christensen et intitulée « *Esaias Tegner, der Sænger der Fritjofsage* »; un autre éditeur, M. O. Leiner, annonce une traduction allemande, en sept volumes, d'un Choix des Œuvres de Tegner (I. La « Fritjofsage »; II. poèmes épiques, Axel, Gerda, Henri IV, etc.; III et IV, poésies lyriques; V-VII, œuvres en prose); cette traduction est due à M. Gottfr. v. Leinburg.

— On nous dit que Ranke fera paraître avant Noël la troisième partie de sa *Weltge*

*schichte*. Ranke a deux secrétaires, dont l'un l'assiste le matin, et l'autre le soir et la nuit, car l'illustre historien, malgré ses 87 ans, travaille de 9 heures du matin à 1 heure de l'après-midi et de 8 heures du soir à 1 heure de la nuit. Pour se délasser, Ranke se promène l'après-midi, de 2 à 4 heures; il va ordinairement seul au *Thiergarten*. Après sa promenade, il consacre une heure à la conversation; ce n'est qu'à ce moment de la journée qu'il reçoit ses visiteurs; même Sybel, Duncker, Droysen, Mommsen ne sont admis qu'à cette heure-là. Ranke habite le second étage d'une maison de la *Luisenstrasse* depuis trente-neuf ans.

— Le premier centenaire de la fondation du théâtre de Francfort sur le Main a été célébré par une représentation des deux parties du *Faust* de Gœthe.

— La section des langues germaniques et des langues romanes du Congrès des philologues qui aura lieu à Carlsruhe du 27 au 30 septembre, entendra les lectures suivantes : de M. Bartsch, sur la fondation de séminaires pour les langues germanique et les langues romanes et sur la méthode des exercices critiques; de M. Bechstein, sur Floia, le plus ancien poème macaronique de la littérature allemande; de M. Kluge, sur l'étymologie; de M. Koch, sur les rapports de la littérature allemande et de la littérature anglaise au xviii<sup>e</sup> siècle; de M. Rieger, sur Max Klinger et son *goldener Hahn;* de M. Wülcker, sur Luther et la chancellerie saxonne, etc.

— Les *Mitteilungen* de Petermann donnent les chiffres suivants pour la population de l'Europe : Allemagne, 45,234,061 habitants; Autriche-Hongrie, 37,869,954; France : 37,321,186; Angleterre : 35,246,562; Russie : 81,598,569; Pays-Bas : 4,060,580; Suisse : 2,846,102; Luxembourg : 209,570; Danemark : 1,960,039; Suède : 4,565,668; Norvège : 1,913,500; Espagne : 16,333,293; Portugal : 4,160,315; Italie : 28,452,639; Roumanie : 5,376,000; Serbie : 1,700,211; Turquie : 5,305,500; Bulgarie : 1,998,983; Grèce : 1,979,423. La Chine a une population de 350,000,000 habitants; le Japon, 36,357,212; l'Inde anglaise, 248,833,564.

AUTRICHE. — Les fascicules I et II des *Mitteilungen* ou « Communications » des archives de la guerre, d'Autriche (pp. 1-218. Vienne, Waldheim), renferment douze documents des années 1631-1635 provenant des papiers du comte Schlick, ennemi de Wallenstein et président depuis 1632 du conseil de la guerre, et relatifs aux négociations du duc de Friedland avec la Saxe et le Brandebourg et aux événements du banquet de Pilsen; — des notes sur les armements de l'Autriche contre la Turquie en 1683; — une correspondance curieuse de Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> avec le commandant de Komorn, chargé de lui procurer de beaux hommes pour sa « garde de géants »; le roi de Prusse promet au commandant un ordre très rare, dit-il, et qui n'est donné qu'aux étrangers qui ont enrôlé pour son compte des hommes de haute taille; — les lettres de Frédéric II à Fouqué, prises à Glatz (fin); — des documents sur les négociations du colonel prussien Gœtzen avec Bubna en 1808 et sur les combats livrés dans le Tyrol en 1809; — le mémoire d'un diplomate anonyme sur la situation de l'Autriche en 1810, où l'on relèvera ces mots significatifs qui sont devenus le programme du gouvernement autrichien : « *Verlegung des politischen Schwerpunktes der Monarchie nach Osten* ».

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 6 septembre.*

M. le Ministre de la Guerre, en réponse à une lettre du président, informe la Société que la porte de Lille à Valenciennes n'est pas actuellement menacée, mais que

la courtine intérieure doit seule être démolie, et les fossés remplis par mesure hygiénique.

M. Courajod remet sur le bureau un exemplaire du catalogue de la collection Timbal recemment acquise par le Musée du Louvre, et depuis la veille, exposée dans les galeries. Il lit ensuite un travail sur les objets d'art recueillis par Alexandre Lenoir et dispersés un peu partout. Il signale particulièrement à l'attention un lion en marbre devant accompagner la statue de l'amiral Chabot, exposée depuis de longues années dans une cour de l'école des Beaux-Arts, et émet le vœu que cette figure vienne retrouver le monument qu'elle accompagnait primitivement.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 1er septembre 1882.*

M. Lenormant présente de la part de M. Marmier, capitaine d'état-major, des vues photographiques de deux monuments importants de la Pouille, qui n'avaient encore été ni reproduits ni même décrits nulle part. Ce sont la cathédrale de Siponte et celle de Termoli. Dans la cathédrale de Siponte, construite avant la conquête du pays par les Normands, à la fin du xe siècle ou au commencement du xie siècle, l'architecture présente le plus curieux mélange des influences byzantine et arabe. La cathédrale de Termoli, au contraire, bâtie après la conquête, au commencement du xiie siècle, offre un magnifique spécimen d'une architecture inspirée de l'art roman français. Elle rappelle surtout les édifices romans bourguignons de la région d'Autun. Ce qui donne encore à cette église un intérêt particulier, c'est qu'elle porte sur la façade une inscription qui fait connaître le nom de l'architecte, *Johannes Grimaldi*, et le pape sous le pontificat duquel l'édifice fut élevé, Pascal II (1099-1118).

M. P.-Ch. Robert donne une seconde lecture de son mémoire sur Gondovald et le monnayage au nom de l'empereur Maurice Tibère dans la Gaule méridionale.

M. Halévy lit un mémoire intitulé : l'*Immortalité de l'âme chez les Sémites*. L'objet de ce mémoire est d'établir, contrairement à ce qu'ont affirmé plusieurs savants, que les divers peuples sémitiques ont cru à une survivance de l'homme sous une autre forme après la mort, à une seconde existence dans un autre monde. A l'appui de son opinion, M. Halévy invoque en premier lieu des textes assyriens en caractères cunéiformes, où se trouvent de fréquentes allusions à la seconde existence et même des descriptions du pays des morts. On trouve, par exemple, dans ces textes un récit mythologique qui représente la déesse Astarté descendant aux enfers pour y chercher son amant Toumouz. Ailleurs il est question de la félicité dont jouit, dans l'éternité, un guerrier mort glorieusement sur le champ de bataille. On croyait aussi à une résurrection ; certains dieux ont pour surnom : « Celui » ou « Celle qui fait revivre les morts. » Chez les Hébreux, on ne trouve pas de textes aussi explicites, mais il ne faut pas, dit M. Halévy, s'en étonner. Ce qui nous est parvenu de la littérature hébraïque ne représente pas toute la pensée de toute la nation juive, mais seulement celle du parti monothéiste, qui cherchait à substituer aux cultes multiples du vieil Israël le culte d'un dieu unique. Les livres de la Bible sont des écrits polémiques; les croyances populaires des Juifs ne sont pas celles que ces livres développent, ce sont celles qu'ils combattent. Les ombres des morts, dans l'ancienne religion polythéiste des Juifs, recevaient un culte; c'en était assez pour que les auteurs des livres saints considérassent cette idée des ombres, et des enfers, comme une préoccupation funeste, qu'il fallait chercher à éteindre et à faire tomber en oubli. De là leur silence presque absolu sur cette croyance. Ils n'ont pu pourtant en effacer toutes les traces, et M. Halévy relève et cite divers passages de l'Ancien Testament, qui mentionnent expressément, ordinairement pour les prohiber, les offrandes aux morts, la nécromancie, etc. Le plus remarquable de ces passages est le récit où l'on voit la pythonisse d'Endor évoquer l'ombre de Samuel. Les Hébreux ont cru, comme les Grecs, que l'homme ne mourait pas tout entier, qu'il subsistait de lui une ombre; comme les Grecs aussi, ils ont assigné aux ombres un séjour particulier, ils ont cru à un monde des enfers. Chez les Grecs, ce pays des morts se nommait l'*hadès*; en hébreu, c'est le *schéol*. C'est à tort qu'on a prétendu que le mot *schéol* signifiait simplement tombeau. Des expressions comme : « Il fut réuni à son peuple », qui reviennent souvent dans la Bible pour dire : « Il mourut », sont des allusions à ce séjour des ombres, où l'on croyait que le mourant allait rejoindre les siens, morts avant lui.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Alfred Maury : Chèvremont (Alexandre), *les Mouvements du sol sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton.*

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 2 Octobre — 1882



---

200. — **Collection de contes et de chansons populaires.** Paris, Ernest Leroux, 1881-2, in-18. Prix du volume : 5 francs.

I. Recueil de contes populaires grecs traduits sur les textes originaux par Emile Legrand. xix-274 p.

II. Romanceiro. Choix de vieux chants portugais traduits et annotés par le comte de Puymaigre, lx-280 p.

III. Contes albanais recueillis et traduits par Auguste Dozon, xxvii-264 p.

IV. Recueil de contes populaires de la Kabylie du Djurdjura, recueillis et traduits par J. Rivière, vi-250 p.

V. Recueil de contes populaires slaves, traduits sur les textes originaux par Louis Leger, xiv-266 p.

Les études de littérature populaire, presque inconnues en France, y jouissent maintenant d'une certaine faveur. Si le recueil que leur avait consacré, sous le nom de *Mélusine*, une initiative intelligente, mais apparemment prématurée, n'a pu prolonger son existence au-delà de sa première année, de nombreux symptômes annoncent en leur faveur un éveil de l'attention publique qui, il faut l'espérer, sera définitif. L'un de ces symptômes est la création de la collection que nous annonçons, qui a vu surgir à côté d'elle une rivale, conçue d'ailleurs sur un plan un peu différent, dont nous parlerons prochainement aux lecteurs de la *Revue*. Le recueil commencé l'année dernière par M. Leroux, et qui compte déjà cinq volumes, n'embrasse pas le *folk-lore* dans toute son étendue ; il se borne aux contes et aux chansons populaires. Il n'y a rien à objecter à cette restriction ; on eût même fort bien pu se borner à l'une des deux catégories, ou ouvrir pour chacune d'elles une collection séparée. Les contes dominent d'ailleurs jusqu'à présent : quatre des cinq volumes publiés leur appartiennent en propre, ainsi que le sixième qui est annoncé (*Contes indiens*). C'est d'eux que je m'occuperai principalement aussi, indiquant seulement le recueil des romances

portugaises [1] traduites et annotées par M. le comte de Puymaigre ; on y retrouve le bon goût littéraire et l'érudition solide de l'auteur des ouvrages que l'on connaît sur la littérature espagnole et sur les chansons populaires : les lecteurs français qu'attire une poésie d'un charme pénétrant et souvent un peu étrange et qui n'ont pas à leur disposition les différents *romanceiros* portugais liront ce joli volume avec autant de plaisir que de profit.

Parmi les recueils de contes, deux surtout ont une haute valeur, celui de M. Dozon et celui de M. Rivière. Ils ont été recueillis de la bouche des Albanais [2] et des Kabyles et sont présentés pour la première fois au public européen [3] ; ils enrichissent précieusement le trésor déjà si grand des matériaux de la mythographie comparée. Ceux à qui nous les devons ont de cette science une idée inégalement incomplète ; M. Dozon, grâce aux travaux de Hahn, en connaît les linéaments généraux, mais il n'en possède pas avec précision la méthode rigoureuse et les résultats désormais acquis. Il faut lui savoir gré des rapprochements qu'il donne avec les contes grecs et albanais de Hahn ; il a emprunté avec raison à ce savant l'observation que les contes se composent de *traits* qui se retrouvent isolés ou groupés de manières différentes, et, en signalant ces traits dans différents récits où ils sont épars, il facilite les recherches. Les contes en eux-mêmes ne sont pas mauvais, ils sont généralement d'une conservation passable, d'ailleurs assez secs et sans grand charme. Ils paraissent (je suis en cela de l'avis de M. D.) être arrivés aux Chkipétars par l'intermédiaire des Slaves et des Grecs : on n'y trouve de national que le nom de *koutchédra* et de *loubie* donné aux lamies, qui tiennent presque toujours dans les contes la place du *drakos* grec ou de notre *ogre*. C'est là un fait qui se retrouve chez tous les peuples : en s'appropriant les contes merveilleux venus de l'Orient, chaque peuple européen a substitué aux êtres surnaturels qui y figuraient ceux que lui fournissait son propre *folk-lore* : il ne faut rien conclure de ces noms pour l'origine des récits ; il y a, en réalité, très souvent désaccord ou au moins diversité de provenance et d'antiquité entre ces noms et les contes où ils figurent ; c'est une observation qu'il importe de faire et qui suffit à dissiper bien des rapprochements établis, d'ordinaire à tort, entre la mythologie et la mythographie, qui ont beaucoup moins de points de contact qu'on ne le croit. En général, les êtres qui figurent dans les

---

1. M. de P. ne veut pas faire *romance* du féminin, et il en donne de bonnes raisons ; mais outre que le mot *romance* au fém. est consacré (cf. *Romania*, I, 373), il faudrait pour traduire le *romance* des Espagnols et des Portugais dire en français un *roman*.

2. Quelques-uns de ceux de M. Dozon ont été empruntés par lui à *l'Abeille chkipe*, journal albanais publié à Alexandrie.

3. M. Dozon avait déjà imprimé le texte albanais de ses contes dans son *Manuel de la langue chkipe* (Paris, Leroux, 1878).

contes ont peu d'importance mythographique; ce sont les événements qui en ont un capital, et c'est surtout sur eux qu'il faut faire porter l'effort de la critique et de la comparaison. — Il y aurait naturellement bien des remarques à faire sur les contes albanais de M. Dozon, mais il serait difficile de trouver la mesure, et des remarques détachées seraient peu utiles. Je noterai seulement que le nº XVIII, appelé assez inexactement *le Pêcheur*, provient de la légende d'Alexandre (voy. *Romania*, XI), où un œil humain remplace la feuille; *le Lion aux pièces d'or* (XVII) est une altération fort maladroite du conte d'origine indienne, mais déjà connu de l'antiquité, que Senecé a mis en vers sous le nom du *Serpent mangeur de kaïmak;* enfin le nº XXI (*Tosko et Mosko*) me paraît particulièrement intéressant, parce qu'il ressemble, et en certains détails de fort près, au tableau français de *Barat et Haimet*, auquel je ne connais pas d'autre parallèle [1].

M. Rivière, qui a recueilli les cinquante-deux contes kabyles qui forment le quatrième volume de la collection, n'a pas des idées fort nettes sur la science à laquelle il apporte une si intéressante contribution. Il dit bien qu'il a « pour objet de fournir une nouvelle matière pour l'étude comparée des croyances et des traditions populaires »; mais il ajoute qu'on lira « avec intérêt ces pages si originales, où un peuple illettré trace à notre curiosité le tableau vivant de ses qualités morales et surtout de ses vices ». D'après cette idée, il a groupé une grande partie des contes qu'il a recueillis sous différents chefs intitulés : *Le vol, La vengeance et la jalousie, Le mensonge, L'hospitalité et l'assistance publique*, etc., entendant que ces contes nous représentent fidèlement ces différents aspects de la vie kabyle. Mais la plupart d'entre eux, coïncidant parfois, jusque dans les détails, avec les contes d'autres peuples, ne sont visiblement pas nés chez les Kabyles et ne sauraient, par conséquent, offrir un tableau exact de leur manière de vivre. Par exemple, sur cinq contes consacrés au vol, le second, *Ali g Icher*, est une variante de *Däumling*, fort curieuse du reste, car elle nous offre l'intermédiaire entre la version européenne et un conte recueilli chez un peuple africain du Sénégal [2]; le 3ᵉ, *Les deux frères*, est une variante de l'histoire de Rhampsinite [3]; le 4ᵉ, le *Juif infidèle*, est un récit indien qui, sous le nom du *Dépositaire infidèle*, se retrouve dans La Fontaine; le 4ᵉ, *Ali et ou Ali*, quoique plus original, n'est pas sans analogie avec des contes européens (cf. ci-dessus, texte et note); le premier seul, *Thadhellala*, paraît sortir de l'imagination kabyle ; mais, sous la forme où il a été re-

1. On peut trouver quelques ressemblances, mais assez vagues, entre ce récit et le nº I, 4 des *Contes kabyles* dont il est parlé ci-après.

2. Voy. le conte résumé que j'ai reproduit dans *Le petit Poucet et la grande Ourse*, (Paris, 1875), à l'*Appendice*.

3. J'ai fait, il y a longtemps, un travail étendu sur cette histoire, et j'espère, après l'avoir remanié, le publier prochainement.

cueilli, il est déplorablement incohérent. M. Rivière va certainement trop loin en disant que « beaucoup [des contes kabyles] sont aborigènes »; il ajoute d'ailleurs : « Une étude comparative nous permettrait de retrouver le fond d'un grand nombre d'autres dans le recueil des *Mille et une nuits* ou dans celui (?) des contes indiens ». Quant à la « forme nouvelle » qu'auraient revêtue ces contes empruntés, il ne faut pas non plus en exagérer l'importance, ni surtout l'originalité. Les contes qui forment le patrimoine commun de tant de peuples se sont assurément modifiés dans leurs pérégrinations, mais les raisons de ces changements doivent être cherchées presque toujours dans leur propre évolution, si l'on peut ainsi dire, et non dans l'influence des milieux où ils ont pénétré. Un conte à l'origine est un, logique et complet; en se transmettant de bouche en bouche, il a perdu certaines parties, altéré certains traits; souvent alors les conteurs ont comblé les lacunes, rétabli la suite du récit, inventé des motifs nouveaux à des épisodes qui n'en avaient plus ; mais tout ce travail est déterminé par l'état dans lequel ils avaient reçu le conte, et rarement il a été bien actif et bien personnel. Les différences de mœurs entre les peuples qui ont accueilli successivement les contes ont agi surtout négativement, c'est-à-dire qu'on a supprimé les traits qu'on ne comprenait pas ; rarement on les a remplacés par des traits correspondants dans les mœurs nationales [1]. Les contes des Kabyles confirment d'ordinaire ces observations générales : les contes que nous connaissons d'ailleurs se retrouvent chez eux mutilés, incomplets, décousus, mais non transformés et réellement assimilés. Au reste, il faut toujours considérer la forme des contes, dans les recueils du genre de celui de M. Rivière, comme fortuite et individuelle ; les mêmes récits, si un autre conteur les avait faits au collecteur, seraient souvent meilleurs, plus complets, plus suivis (ou, au contraire, plus imparfaits). Ceux-ci ne sont pas, en général, remarquables comme forme, et souvent ils sont à peu près inintelligibles ; M. Rivière, et je l'en félicite, n'a pas voulu les améliorer ; il les a traduits avec une fidélité scrupuleuse qui donne une valeur tout à fait scientifique à son recueil ; ajoutons qu'il a le mérite de nous offrir les premiers échantillons connus jusqu'ici de la littérature populaire kabyle. Au reste, si les contes qu'il nous donne n'ont pas l'intérêt suivi et le charme de narration qu'on trouve dans beaucoup de contes européens, ils sont cependant bien supérieurs à la plupart des contes recueillis chez les peuples moins civilisés de l'Afrique [2] et plusieurs se lisent avec un vrai plaisir et offrent même des traits de naïveté

---

1. Cela est pourtant arrivé; il y en a un exemple fort intéressant dans l'histoire du conte de Rhampsinite; mais, si je ne me trompe, on reconnaît là la main d'un lettré.

2. Comme je l'ai déjà indiqué, les contes kabyles forment parfois la transition entre les premiers et les seconds ; ils confirment l'hypothèse d'après laquelle ces contes recueillis chez les peuples divers de l'Afrique leur sont venus en bonne partie, sans doute assez récemment, par les musulmans.

et de poésie charmante. M. Rivière a joint à ses contes des fables[1] et des énigmes; ses remarques sur la vie kabyle présentent de l'intérêt : on voit qu'il connaît à fond le peuple dont il parle. « Nous eussions aimé, dit l'auteur dans la préface, à rencontrer de ces légendes nationales où se trouve défigurée, mais reconnaissable sous bien des traits, l'histoire d'un peuple... Nos recherches ont été sans résultat... A l'égard des souvenirs et des monuments du passé le Kabyle est un être indifférent à l'excès ». M. Rivière aurait eu la même déception s'il avait fait la même quête dans n'importe quel pays. Je crois qu'on peut aujourd'hui le proclamer avec une assez grande assurance : il n'y a pas de tradition historique orale; ce qui passe ou a passé pour tel est de la pure fiction. Il semble bien étrange, au premier abord, que des contes comme celui du trésor de Rhampsinite, par exemple, se racontent aujourd'hui encore avec une fidélité admirable depuis la Sibérie jusqu'au Djurjura, depuis la Syrie jusqu'à l'Ecosse, et que ces peuples qui conservent avec tant de ténacité le récit d'inventions fictives oublient les événements historiques avec une rapidité telle qu'en deux ou trois générations on n'en retrouve le plus souvent aucune trace[2]. Ce contraste est, je crois, explicable et a sa raison d'être dans la nature même de l'esprit humain : ce n'est pas ici le lieu de l'exposer telle que je crois l'apercevoir; je me borne à constater le fait.

Le volume de M. E. Legrand ne contient, sauf cinq communiqués à l'auteur par un ami, et un dû à M. Jean Pio, que des contes déjà publiés; trois l'ont été en français même par Buchon; cinq sont tirés du précieux recueil de M. Sakellarios, et étaient déjà connus par la traduction allemande de M. Liebrecht (*Jahrb. für rom. Literatur*); quatre sont des contes grecs de la Terre d'Otrante recueillis par M. Morosi; un, que M. L. regarde d'ailleurs comme apocryphe[3], a été publié par un « albano-grec », nommé Molossos; enfin le dernier, qui roule sur le même sujet que la *Manekine* ou *la Fille sans mains*, a été emprunté au recueil de légendes pieuses du moine Agapios (XVII[e] siècle[4]); les dix

1. A vrai dire, plusieurs de ces fables n'en sont pas; ainsi le n° 1, *Le roi et le chacal*, n'est qu'une forme très altérée du conte recueilli plus haut sous le titre de *Le singe et le pêcheur*, et ces deux contes appartiennent au thème du *Chat botté*. Le n° 2, *Le petit enfant*, est une variante, très peu particulière, du thème de la *Chanson du chevreau*.

2. A moins de circonstances exceptionnelles, comme un monument; encore le plus souvent lui attribue-t-on une destination tout autre que la vraie. Les lieux prennent souvent aussi des noms d'après les événements dont ils ont été le théâtre et rappellent ainsi ces événements à la mémoire. L'épopée ne contient d'élément historique que quand elle a pour base des chants composés au moment des faits.

3. Peut-être M. L. va-t-il trop loin dans sa méfiance contre cette pièce, qui me paraît ne pas déceler la fabrication autant qu'il le dit, au moins pour le fond.

4. M. L. pense que le récit d'Agapios provient de quelque imitation italienne du roman français de la *Manekine;* mais les différences sont très grandes, et le récit a existé dans d'innombrables versions.

autres sont traduits d'après des versions publiées dans un journal littéraire grec. M. L. a fait précéder ces contes de quelques remarques, où il met surtout en relief les rapports qu'ils présentent avec divers récits de la mythologie grecque. C'est un point qui, même après les excellents travaux de M. Schmidt, demanderait à être soumis à une étude approfondie; on sait qu'il faut se méfier de plus d'un des textes qu'on allègue, et que des faussaires, soit par patriotisme, soit par dilettantisme, se sont parfois amusés à rapprocher des contes modernes de mythes anciens. Les contes grecs paraissent en réalité, au moins en grande partie, avoir une provenance slave; quelques souvenirs de l'ancienne religion hellénique, d'ailleurs assez défigurés (comme Charos, les Néraïdes, etc.), y apparaissent accessoirement, et il n'est pas impossible que telle ou telle des aventures des dieux antiques, souvent si semblables à nos contes, ait vécu jusqu'à nos jours dans le souvenir des habitants de l'ancienne Grèce. Toutefois il est bien difficile, quand on arrive aux cas spéciaux, de l'affirmer à coup sûr. Ainsi, sur le premier des contes qu'il a traduits, *le Seigneur du monde souterrain,* M. L. remarque : « On trouve dans ce récit certains traits qui rappellent la fable de l'Amour et Psyché, telle que la raconte Apulée, et les tentatives de séduction exercées par la reine remettent en mémoire l'histoire de Bellérophon ». Mais une femme qui se prend d'un amour coupable pour son serviteur, et, repoussée, l'accuse auprès de son mari, c'est un lieu commun qui se retrouve partout; et quant à la fable d'Apulée, il n'est même pas certain qu'elle soit grecque d'origine, et on lui trouve des pendants chez tous les peuples du monde. Les contes anecdotiques ont parfois la vie plus tenace que les autres : ainsi l'histoire de la fille qui allaite son père prisonnier se rencontre dans un texte byzantin comme rattachée à une énigme, et c'est ainsi qu'elle nous apparait dans le septième conte de M. Legrand. Les contes grecs n'offrent d'ailleurs pas de traits bien distinctifs, sauf, en beaucoup de cas, quand les collecteurs ne les ont pas arrangés, une barbarie qui sans doute les rapproche souvent de la forme primitive, et notamment une férocité qui pourrait bien parfois leur appartenir en propre. Ainsi l'avant-dernier conte, *la Princesse et sa Nourrice*, fort curieux en ce qu'il a un dénouement à peu près identique à un épisode de *Tristan*, nous montre une princesse enfermée dans une tour, devenant grosse d'un passant, et, pour faire disparaître l'enfant qu'elle a mis au monde, le faisant cuire et le mangeant avec sa nourrice, qu'elle essaie ensuite de tuer pour cacher leur secret; le conteur ne semble d'ailleurs pas la blâmer et termine en disant que la princesse et la nourrice, réconciliées, vécurent heureuses ensemble. Dans le poème breton, l'atrocité est beaucoup moins grande, et si Iseut veut également faire périr Brangain pour être sûre qu'elle ne la trahira pas, ce n'est pas un secret aussi horrible qu'elle partage avec elle. Comme on trouve dans le conte grec, à côté de ce festin révoltant, la substitution d'une suivante (différente de la nourrice) à la reine dans le lit du roi la première nuit de ses noces

comme dans *Tristan*), il semble bien qu'on ait ici deux histoires soudées ensemble et originairement étrangères l'une à l'autre; le forgeron qui joue un rôle dans la première partie doit aussi avoir une raison d'être. — Sauf les contes publiés par Buchon, Sakellarios et Hahn, ceux qu'a traduits M. L. étaient pour ainsi dire inconnus aux savants occidentaux, et on doit lui savoir beaucoup de gré de les avoir réunis; mais combien plus précieuse que ce recueil sera la collection dont il parle dans la préface, la collection formée par lui-même en Grèce! « Nous avons en portefeuille, dit-il, plus de trois cents contes et légendes, qui présentent tous un vif intérêt tant sous le rapport philologique et littéraire qu'au point de vue de l'histoire des croyances populaires ». Espérons que cette collection, accompagnée d'une traduction, ne tardera pas à être publiée; l'annonce qui en est faite éveillera certainement chez tous les mythographes le plus vif désir de la posséder.

On peut considérer comme suffisamment accessibles aux travailleurs les recueils de contes écrits dans les langues romanes et germaniques, et, au moins au point de vue scientifique, il semble inutile de les traduire. Il n'en est pas de même des contes asiatiques, et, pour l'Europe, des contes écrits dans les langues celtiques, basque, finno-lapones, magyare, turque, grecque, albanaise, lithuanienne et même slaves. Dans un demi-siècle, les savants seront peut-être obligés de savoir au moins le russe, ce qui leur permettra de comprendre les autres langues slaves, comme aujourd'hui ils sont obligés de savoir l'allemand, ce qui leur permet de lire plus ou moins aisément les livres écrits dans les autres idiomes germaniques. Ceux qui s'occupent de littérature populaire, notamment, ne pourront absolument s'en passer, tant est riche et varié le trésor du *folk-lore* slave. Pour le moment, c'est un trésor fermé au moins pour le plus grand nombre d'entre eux, et ils sont fort reconnaissants à ceux qui en extraient quelque chose à leur intention. C'est ce qu'a voulu faire M. Leger dans son recueil de contes slaves, et il était plus capable que personne de bien s'acquitter de cette tâche. Il possède, en effet, tous les dialectes des diverses branches de la grande famille slave, et il a pu nous donner des contes traduits du serbe, du tchèque, du russe, du dalmate, du slovaque, du polonais, du bulgare, du croate et du petit-russien. En outre, il est au courant des études de mythographie et en état, par conséquent, d'apprécier ce qui est intéressant et authentique. J'avoue que, étant données ces conditions favorables, j'attendais de M. Leger plus et mieux que n'apporte le volume qu'il nous a donné. On y sent trop une préoccupation qui se montre dans la plupart des travaux français consacrés au *folk-lore*, qui entrave leur succès loin de le favoriser, qui a, par exemple, contribué à empêcher la *Mélusine* de prospérer, et qui se retrouve dans la conception même de la collection dont je rends compte : je veux parler de l'idée de plaire au grand public en même temps qu'aux

savants. Cette confusion, qui produit presque toujours des œuvres gauches et bâtardes, n'est pas d'ailleurs propre à ce sujet; elle se retrouve en France dans beaucoup d'autres domaines, et elle y a partout de fâcheuses conséquences. M. Leger, à mon sens, au lieu de faire un choix, nécessairement bien restreint, dans les recueils de contes de neuf peuples slaves, aurait rendu un plus grand service en traduisant entièrement un de ces recueils et en y joignant des notes comparatives renvoyant, pour chaque forme, aux contes parallèles contenus dans d'autres collections slaves. Au moins le savant français ou allemand qui travaillerait avec un tel livre saurait au juste ce qu'il a sous les yeux. En outre, les recueils slaves ont une valeur très inégale; les derniers recueils russes, surtout celui d'Afanasief, sont incomparablement les plus précieux et méritaient une préférence presque exclusive. Les autres ont été formés à une époque où le point de vue purement scientifique n'avait pas prévalu, et souvent sous l'influence de préoccupations littéraires ou patriotiques qui en rendent la forme suspecte; quelques-uns ne méritent aucune confiance. M. Leger n'a pas appliqué à ces contes une critique assez sévère. Ainsi il nous apprend qu'il a supprimé « certains détails fantaisistes » ajoutés par le collecteur au conte dalmate de la *Fille du Doge*, conte croate; mais le conte tout entier, s'il a quelque chose de populaire au fond, est tellement arrangé, moralisé, etc., qu'il ne méritait pas d'être traduit. *Le berger et le dragon*, conte slovaque, est aussi bien peu populaire, au moins dans beaucoup de traits, et n'offre d'ailleurs guère d'intérêt : quoi de plus fade que de nous raconter une histoire fantastique pour terminer en nous apprenant que c'était simplement un rêve? *Blanche-Neige*, prétendu conte russe, est visiblement une fiction de lettré. Plus d'un autre conte donnerait lieu à des observations analogues. A côté de cela, naturellement, beaucoup de contes excellents, empruntés surtout à Afanasief et à Roudjenko (petit-russien). Il me semble cependant que le choix, là encore, puisqu'on voulait choisir, aurait pu être fait autrement. Il était inutile, par exemple, de resservir des contes traduits en anglais par M. Ralston et d'après lui en français par M. Brueyre [1]; et en éliminant les récits indiqués ci-dessus, on aurait eu de la place pour d'autres qui valent mieux. Je voudrais que M. Leger nous fît profiter plus complètement de ses rares connaissances, et que, choisissant tel ou tel recueil russe ou petit-russien, il le traduisît soit en entier, soit au moins en indiquant les contes qu'il ne croirait pas devoir traduire. Il pourrait ainsi donner à la collection Leroux plus d'un volume, qui,

1. N'ayant pas les ouvrages en question sous la main, je ne puis affirmer que mes souvenirs ne me trompent pas. Je remarque aussi que j'ai donné, dans *Le petit Poucet et la grande Ourse*, la traduction du conte d'Afanasief sur ce sujet; il était inutile de le retraduire. Mais ce qui est plus grave, c'est que dans sa traduction M. Leger a omis, sans en prévenir, deux traits importants (le premier surtout) pour l'étude mythographique du récit; il faut espérer que c'est là un fait isolé.

moins agréable peut-être que le premier pour les gens du monde, serait assurément mieux accueilli par les mythographes.

Je souhaite, en terminant, que cette collection, qui contient déjà des choses si précieuses, se continue activement. Le champ est vaste, presque illimité. Les contes de tous les pays peuvent y entrer, et nos provinces en gardent encore assez d'inédits pour tenter plus d'un collecteur. Il faut aussi désirer que les volumes ne soient pas de simples recueils de matériaux. La France compte, dès aujourd'hui, des mythographes de prêmier ordre, comme M. Cosquin, capables de commenter avec toute la compétence voulue les contes qu'ils publient. Espérons que leur exemple sera suivi, et que ces études, trop abandonnées aux dilettantes, seront traitées de plus en plus fréquemment avec la méthode rigoureuse et les connaissances étendues qu'elles exigent. C'est par là qu'elles s'implanteront solidement chez nous, et que les travaux français prendront un rang honorable à côté de ceux que l'on consacre à la mythographie, avec tant de science et de zèle, en Allemagne, en Russie, en Italie et en Portugal.

G. P.

---

201. — RICHARD ENGELMANN. **Beitræge zu Euripides. I. Alkmene.** (Supplément littéraire du programme du Friedrichs Gymnasium). Berlin, Weidmann. 1882. In-4° 20 p.

*Alcmène* est une tragédie d'Euripide dont Stobée et d'autres compilateurs nous ont conservé quelques fragments assez insignifiants.

A défaut d'indications précises, le bon sens aurait dû faire présume qu'Euripide n'avait pu traiter dans le mythe d'Alcmène que le même épisode qui a fourni la matière de l'*Amphitryon* de Plaute et de Molière. Alcmène, comme Léda, comme Sémélé, n'est célèbre que pour avoir plu un jour à Jupiter, et aucun autre incident dans cette vie assez obscure ne se prête aux exigences d'une action dramatique. D'ailleurs, si, dans les vers parvenus jusqu'à nous, rien n'imposait absolument une conjecture aussi naturelle, rien non plus ne venait la contredire. Malheureusement, cette fois, comme dans d'autres occasions, l'explication du bon sens était beaucoup trop simple pour contenter les philologues : aussi l'ont-ils rejetée presque unanimement pour y substituer les hypothèses les plus variées et les plus arbitraires. Jugeant que les complications qui résultent de la visite nocturne de Jupiter, étaient plutôt du domaine de la comédie que de la tragédie, on s'est ingénié à découvrir quelque autre événement où Alcmène eût été mêlée, si peu que ce fût. Plusieurs, sous prétexte que le titre de notre tragédie est omis sur le *marmor Albanum*, ont imaginé qu'il faisait double emploi avec quelque autre : Welcker identifiait *Alcmène* avec le *Rhadamanthe*, dont

l'inauthenticité est certaine ; Hartung avec le *Licymnios*. Bref, la question, embrouillée comme à plaisir, en était venue à un tel point d'obscurité que Wagner, dans son édition des fragments d'Euripide, confessait ingénument qu'en l'absence d'une solution vraiment satisfaisante, il aimait mieux s'abstenir de toute explication.

Sur ces entrefaites, en 1837, Millingen publia, dans les *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique de Rome,* un vase d'origine lucanienne, rapporté d'Italie par le peintre Tresham, et appartenant actuellement à une collection particulière à Castle-Howard en Angleterre [1]. La face de ce vase qui nous intéresse représente une scène mythologique dont la lecture est rendue facile par les inscriptions placées au-dessus des figures principales. Sur un bûcher, terminé à la partie supérieure en forme d'entablement dorique, est assise une femme richement vêtue, que la légende appelle Alcmène. Un personnage barbu, Amphitryon, et un jeune homme désigné sous le nom d'Anténor, sont occupés à mettre le feu au bûcher à l'aide de brandons allumés. Mais deux carreaux de foudre viennent de tomber à leurs pieds, et, pendant qu'ils s'arrêtent effrayés, Jupiter apparaît dans les airs, le sceptre à la main et couronné de lauriers. En l'apercevant, Alcmène lève la main droite au ciel, avec une expression de stupeur et de joie. Sur l'ordre du dieu, deux jeunes divinités (les Hyades) versent sur le bûcher l'eau contenue dans deux amphores, tandis qu'un arc-en-ciel, brillant à travers une épaisse tempête, annonce le rétablissement de la paix sur terre et dans l'atmosphère. Enfin, dans l'angle droit du θεολογεῖον, la figure de l'Aurore (ΑΩΣ) fait pendant à celle de Jupiter et complète la composition. Cette peinture, d'une exécution médiocre, mais qui paraît inspirée par un original de valeur, est signée du nom d'un artiste inconnu, Python.

Rien ne pouvait être plus clair que le sens de la peinture publiée par Millingen. L'attitude des principaux personnages, celle d'Alcmène en particulier, montrait à l'évidence qu'il s'agissait d'une exécution par le feu, et cette exécution, bien qu'aucun poète n'en fît mention, s'expliquait à merveille : Amphitryon, convaincu de l'infidélité de sa femme, exaspéré par ses dénégations, l'a condamnée au dernier supplice, et c'est au moment où, de concert avec quelque parent d'Alcmène, il s'apprête à accomplir la sentence, que Jupiter survient pour lui donner la clé du mystère et lui révéler l'honneur auquel sa maison est appelée.

Le croira-t-on ? Ici encore le parti pris et des scrupules érudits ont empêché les savants d'y voir clair, et leur ont fait substituer à une explication qui crevait, pour ainsi dire, les yeux, l'interprétation la plus alam-

1. *Nouvelles Annales*, tome I (1836-1837), pp. 487 sq. La belle reproduction en couleurs forme la planche X des *Monuments inédits* publiés à la suite de ce recueil. Disons en passant que l'atlas de ces planches manque à la Bibliothèque nationale et dans les autres bibliothèques publiques de Paris. Nous l'avons trouvé à la bibliothèque de l'Institut, relié à la suite des *Monumenti inediti* des *Annali dell' Instituto archeologico*.

biquée qui fût possible. Millingen s'est souvenu que, d'après une tradition obscure rapportée par le mythographe Antoninus Liberalis, le corps d'Alcmène fut, après sa mort, enlevé au ciel par Jupiter, et remplacé, dans son cercueil, par une grosse pierre. De là à un enlèvement opéré avant la crémation, il n'y avait qu'un pas; Millingen n'hésite pas à le franchir, et voilà comment la peinture de Python se trouve baptisée *l'Apothéose d'Alcmène*. Millingen accompagnait la description du monument de rapprochements fort érudits où l'archéologie et la mythologie avaient à glaner; mais cet échafaudage de suppositions aurait dû s'écrouler devant deux faits : 1° la posture d'Alcmène dans la peinture n'est pas celle d'une morte; 2° suivant la tradition constante des auteurs anciens, Alcmène survécut à Amphitryon et épousa en secondes noces Rhadamanthe [1].

Il a fallu néanmoins attendre jusqu'en 1872 pour que l'on reconnût la fausseté de l'interprétation de Millingen. A cette époque, M. Engelmann publia dans les *Annali dell' Instituto* une peinture assez rudimentaire, mais visiblement issue de la même origine que celle de Python. On y voyait un jeune homme — l'Anténor du vase de Millingen — s'élançant, un brandon à la main, vers une femme qui s'est réfugiée sur un autel et lève les bras au ciel dans une attitude de terreur. Deux divinités, apparaissant dans un arc-en-ciel, versent des hydries pleines d'eau sur la flamme qui la menace [2]. En présence de ce monument, d'une signification encore plus claire que le précédent, il n'était plus possible de soutenir que la scène commentée par Millingen se rattachât à une cérémonie funéraire. M. Engelmann a eu le mérite de le démontrer le premier, mais il ne s'est pas contenté de ce résultat trop facile. Remontant à la source même de la légende figurée sur nos deux vases, il s'est demandé s'il ne fallait pas reconnaître dans cette variante du mythe d'Alcmène l'influence d'un poète tragique. Ce point de départ admis — et rien n'est moins téméraire — il n'a pas eu de peine à conclure que l'auteur en question ne pouvait être qu'Euripide, seul assez populaire pour exercer une influence appréciable sur l'art du IIIe siècle, et que la composition de Python pouvait être regardée comme une illustration d'*Alcmène* [3]. Ainsi disparaissaient du même coup la fantaisie archéologique de Millingen et les fantaisies littéraires de Welcker et de Hartung.

Cette partie de la thèse de M. E. ne va pas sans quelques difficultés. Je n'attache qu'une médiocre importance à celle qu'on pourrait tirer des

---

1. Voyez notamment les *Héraclides* d'Euripide. Si, dans l'*Hercule furieux* du même auteur, Alcmène ne figure pas auprès de son mari, il n'en résulte pas nécessairement qu'elle soit morte, mais seulement qu'elle n'a pas suivi Amphitryon en exil (Engelmann, p. 7, n. 4).

2. *Annali*, 1872, pp. 5-18 et *tav. d'agg.* A. L'original est à Londres.

3. Il est juste d'ajouter que Millingen avait déjà émis, d'une façon très dubitative, il est vrai, l'idée d'une relation entre la peinture de Python et notre tragédie (*loc. cit.*, p. 492).

fragments de la tragédie : leur insignifiance s'accommode de toutes les interprétations, et, en effet, M. E. éprouve peu d'embarras à les plier aux besoins de sa thèse. Mais on peut s'étonner qu'Euripide, si amateur qu'on le sache de coups de théâtre, de machinerie et de moyens violents, ait osé porter sur la scène un spectacle aussi atroce que celui du supplice d'Alcmène, ajoutons : aussi peu conforme à l'indulgence relative des mœurs athéniennes pour la femme adultère. On peut s'étonner aussi de ne rencontrer chez les auteurs aucune allusion, même lointaine, à cette nouveauté : Aristophane aurait dû y trouver, ce semble, une ample matière à satire [1].

Ces objections sont sérieuses et M. E., qui s'efforce de les écarter, n'en a pas méconnu la gravité. Sans entrer dans le détail d'une discussion un peu minutieuse, je dirai que toutes les difficultés, si réelles qu'elles soient, ne peuvent contrebalancer, à mon avis, la force de conviction presque irrésistible qui résulte du rapprochement de la peinture de Python avec un passage, jusqu'à présent peu intelligible du *Rudens* de Plaute :

> Proh di immortales ! tempestatim quious modi
> Neptunus nobis nocte hac misit proxuma !
> Detexit ventus villam... Quid verbis opus't ?
> *Non ventus fuit, verum Alcumena Euripidi* [2].

Cette tempête épouvantable, assez célèbre pour fournir au comique Romain une allusion comprise de son public, ne saurait être, comme le veut Welcker, un simple trait emprunté à un récit épisodique de la naissance d'Hercule. Il s'agit évidemment d'une tempête qui joue un rôle dans l'action de la pièce, et nous en avons précisément l'image dans la foudre, l'arc-en-ciel, le vent et la grêle (figurés par de gros points) du vase de Millingen.

Maintenant, cette tempête et la scène même du bûcher se passaient-elles réellement sous les yeux du spectateur, ou se contentait-on de faire entendre derrière le théâtre le mugissement de la foudre et du vent, et un messager venait-il ensuite raconter les détails de l'intervention miraculeuse du *deus ex machina* ? M. E. penche pour la première hypo-

1. Deux passages cités par M. E. (*Lysist.*, 269 ; *Thesmoph.*, 726) ne sont guère concluants. L'invention du bûcher peut paraître moins choquante quand on la rapproche de la mort d'Evadné dans les *Suppliantes* et des vers bien connus de l'*Hercule furieux* (vv. 240 sq.), mais je me refuse à voir autre chose qu'une coïncidence fortuite avec l'histoire de Crésus (Hérodote, I, 87) et l'épisode du siège de Platées (Thuc., II, 77) que rappelle M. Engelmann. De même, la grossesse apparente d'Alcmène dans la peinture de Python, la ressemblance prétendue entre Jupiter et Amphitryon (le dessin du profil dans la chromolithographie est tout à fait différent), la relation entre la couronne de lauriers du dieu et le *torulus aureus* qu'il porte dans la pièce de Plaute (*Amph.*, v. 144), me paraissent autant de subtilités. En regardant trop longtemps un dessin, on finit par y découvrir toute sorte de finesses qui n'existent que dans l'imagination, comme ces archéologues fatigués qui, voyageant en Grèce, aperçoivent une inscription dans chaque fissure de rocher.

2. *Rudens*, vv. 1-4.

thèse; la seconde serait peut-être plus conforme au caractère général du théâtre grec et rendrait suffisamment compte du passage du *Rudens*[1]. Mais ce n'est là qu'un point secondaire : sur l'ensemble de la question, l'argumentation de M. E. me paraît décisive, et son ingénieuse trouvaille est du meilleur augure pour la suite des *Etudes sur Euripide* qu'il nous promet.

Depuis Bœckh, il ne devrait plus être permis de contester l'utilité de l'alliance de la philologie et de l'archéologie figurée; il me semble que des travaux comme celui de M. Engelmann sont de nature à en convaincre les esprits les plus rebelles[2].

Théodore REINACH.

---

202.— **Abrisz der Quellenkunde der Griechischen und Rœmischen Geschichte. Erste Abtheilung, Griechische Geschichte bis auf Polybios,** von Arnold SCHÆFER. Troisième édition, Leipzig, Teubner. 1882. 111 p. in-8°.

Nous sommes heureux d'annoncer cette troisième édition d'un travail si utile, si commode pour tous ceux qui s'occupent d'histoire grecque; la première édition est de mai 1867, la deuxième de janvier 1873. On voit que le succès a été rapide pour ces simples « *feuilles* », destinées seulement, dans la pensée de M. Schæfer, à guider les étudiants.

M. S. a classé les auteurs d'après l'ordre chronologique, il établit quatre périodes : 1° depuis les temps les plus reculés jusqu'à Hérodote; 2° de Périclès à Philippe de Macédoine ; 3° l'époque de la puissance macédonienne; 4° les derniers temps des états grecs, les Alexandrins. Chacune de ces divisions comprend des subdivisions dans lesquelles les auteurs sont rangés cette fois d'après le genre de leurs œuvres; ainsi, dans la troisième période, celle de la puissance macédonienne, sont indiqués par ordre : les histoires générales d'Ephore, de Théopompe, etc., — les mémoires concernant Alexandre et les Diadoques, — les histoires qui forment la suite de celle d'Ephore, — les Atthides, — l'histoire sicilienne — enfin les œuvres d'auteurs qui, sans être proprement des historiens, n'en forment pas moins une des sources importantes pour l'histoire, les orateurs et les philosophes.

---

1. Nous aurions donc ici une scène entièrement analogue à celle qui termine l'*Iphigénie à Aulis*. C'est peut-être une preuve à ajouter à celles que Patin et M. Weil ont fait valoir en faveur de l'authenticité tant discutée de ce dernier morceau. Le dénouement d'*Alcmène* a pu inspirer Python (ou l'original imité par Python) comme les vers 1549-1550 d'*Iphigénie* ont inspiré Timanthe, sans que cependant la scène du sacrifice se passât sur le théâtre.

2. Voyez un récent exemple des étroites relations de la poésie et de l'art antique au sujet du mythe d'Erichthonius (*Ann. dell' Inst. 1879 tav. d'agg. F* comparé avec *Ion*, vv. 25 sq.). La théorie de ces rapports a été exposée par Robert (*Phil. Unters.*, 5e liv.) après Welcker et Jahn.

La notice consacrée à chaque auteur comprend d'abord une bibliographie indiquant les travaux les plus importants des savants modernes, les principales éditions, les travaux *spéciaux* des anciens sur l'auteur en question. Après cette notice, M. S. donne des extraits empruntés soit à l'auteur lui-même, soit aux autres écrivains; ces extraits constituent nos *sources* pour connaître la vie de l'auteur, ses ouvrages, sa manière d'écrire et de penser, la valeur qu'on lui attribuait, les jugements qu'on portait sur ses œuvres, etc.

Comme le dit M. Schæfer, la nature du travail interdisait des citations et des indications trop nombreuses, il fallait se borner à donner seulement le plus important; nous croyons que M. S. l'a donné. Nous nous permettrons cependant d'indiquer quelques travaux qui auraient pu très bien figurer dans l'ouvrage de M. Schæfer, même tel qu'il l'entendait : dans la liste des recueils d'inscriptions, celui du British Museum (*The collection of ancient Greek inscriptions in the British Museum*, pars I, Attica, Oxford, 1874); — article Xénophon, O. Riemann, *Qua rei criticæ tractandæ ratione Hellenicon Xenophontis textus constituendus sit*, Paris, 1879; — article tragédie, H. Weil *De tragædiarum græcarum cum rebus publicis conjunctione*, Paris, 1844; — article Duris de Samos, Horstig, *Quæstionum Duridearum* pars I, Stolp, 1862; — J. G. Droysen, *Zu Duris und Hieronymos, Hermès*, XI, p. 458, H. Kallenberg, *Die Quellen für die Nachrichten der alten Historiker über die Diadochenkæmpfe bis zum Tode des Eumenes und der Olympias*, *Philologus*, XXXVII, p. 193; — article Phylarchos, Paul Foucart, *Mémoire sur un décret inédit de la ligue Arcadienne en l'honneur de l'Athénien Phylarchos* dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, première série, t. VIII, 1874, pp. 93-119; — article Callimaque, on aurait pu mentionner la grande édition de O. Schneider, 2 vol. Leipzig, 1870-73, la question des Πίνακες est traitée t. II, p. 297; — à l'article Polémon, ajouter E. Egger, *Polémon le voyageur archéologue*, dans les *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*, Paris, 1863, pp. 15-57; Paul Foucart, *Renseignements nouveaux sur trois écrivains grecs du IIe siècle avant notre ère. Polémon le Périégète, Hégésianax d'Alexandrie de Troade, Philippos de Pergame*, dans la *Revue de Philologie*, N. S., t. II, 1878, p. 214.

Albert Martin.

---

203. — **Leben und Werke der Troubadours**; ein Beitrag zur næhern Kenntniss des Mittelalters, von Fr. Diez. Zweite vermehrte Auflage von K. Bartsch. Leipzig, Barth, 1882. In-8°, xvi-506 p. Prix : 12 fr. 50.

Les « Vies et œuvres des Troubadours » sont l'un des premiers ouvrages de Diez. L'édition originale, et unique jusqu'à la réimpression que

vient de nous donner M. Bartsch, est de 1829. Pourtant, entre tous les travaux consacrés aux études romanes par l'illustre professeur de Bonn, pendant le cours d'une vie longue et laborieuse, il n'en est aucun qui ait aussi peu vieilli. Ainsi, la *Grammaire des langues romanes*, qui restera toujours l'œuvre capitale de Diez, exigerait maintenant une refonte complète, bien que la dernière édition revue par l'auteur date de dix ans à peine. C'est qu'en effet dans le domaine de la linguistique romane les éléments nouveaux d'informations se sont, depuis quelques années, accumulés dans des proportions formidables, en même temps que les méthodes d'études s'amélioraient de plus en plus. L'art de composer des biographies, au contraire, n'est pas susceptible de perfectionnements bien notables, et, en ce qui concerne les Troubadours, les sources dont on dispose aujourd'hui ne sont pas très sensiblement plus nombreuses qu'en 1829. Aussi pouvais-je dire, il y a dix-huit ans, en parlant de la *Poésie des Troubadours* de Diez (1826) et des *Vies et œuvres des Troubadours*, du même : « Ces deux ouvrages sont le fondement des études provençales, car la « publication du cours de Fauriel et celle de plusieurs volumes de l'*Histoire littéraire* ne leur ont point fait perdre de leur nouveauté, et « maintenant encore ils sont, sur la plupart des points, au courant de « la science. Si on voulait en donner une nouvelle édition, il n'y aurait « point à les refondre : il suffirait d'en compléter certaines parties main- « tenant mieux connues, grâce à des publications récentes [1]... »

Je ne voudrais plus actuellement mettre sur le même pied la *Poésie des Troubadours* et les *Vies et œuvres des Troubadours*. Le premier de ces deux ouvrages comprend un très grand nombre de matières. Il ne traite pas seulement de la poésie lyrique — ce qui est proprement la poésie des troubadours — il passe en revue tous les genres de la poésie provençale, et suit jusque dans les littératures étrangères l'influence exercée par chacun de ces genres. Or, dans certaines parties de ce vaste domaine, dans la poésie religieuse notamment et dans la poésie narrative, pour ne citer que deux genres, il a été fait bien des découvertes depuis 1826, époque de la publication de la *Poésie des Troubadours*. On ne connaissait, en 1826, ni *Flamenca*, ni *Blandin de Cornouailles*, ni *Ferabras*, ni *Daurel et Beton*, ni le poème de la guerre de Navarre, pour ne citer que quelques titres. Du poème de la croisade albigeoise et d'autres ouvrages également importants on ne pouvait se former qu'une idée très insuffisante. Je crois donc que lorsque M. Bartsch rééditera, comme il annonce devoir le faire (p. xv) la *Poésie des Troubadours*, il sera conduit, s'il veut faire une œuvre réellement utile, à ajouter au travail de Diez de très nombreux compléments. Au contraire, dans le domaine étroitement circonscrit des « Vies et œuvres », il ne s'est pas produit, depuis le temps de Raynouard, de découvertes d'une importance capitale. D'ailleurs Diez ne s'en était pas tenu aux textes édités dans le

1. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 6e série, I, 281.

*Choix des poésies originales des Troubadours* ou dans le *Parnasse occitanien* de Rochegude, il avait copié à Paris beaucoup de pièces inédites [1], dont il a donné, en original ou en traduction allemande, un assez grand nombre d'extraits dans son livre. En somme, il n'était pas besoin de bien grands efforts pour remettre à peu près au courant de la science de 1882 le livre publié par Diez en 1829. M. Bartsch paraît avoir été du même avis. Il respecte scrupuleusement le texte original, ce dont on ne peut que le louer; il n'en retranche rien, sinon quelques citations de textes qui, maintenant, n'ont plus d'intérêt; il n'y ajoute que les notes les plus indispensables, qu'il place entre crochets. Ces notes rectifient brièvement les erreurs ou renvoient à des travaux dans lesquels telle ou telle partie du sujet se trouve avoir été traitée à nouveau. C'est une annotation très sobre, un peu maigre parfois. Elle se tient trop dans la dépendance des travaux publiés depuis Diez, sans même en tirer tout le parti possible. Il y a dans le livre de Diez, si remarquable qu'il soit pour le temps où il a paru, un assez grand nombre de petites erreurs, surtout d'erreurs historiques, qui n'ont jamais été relevées, mais qu'il appartenait au nouvel éditeur de corriger. En un mot, on souhaiterait dans l'annotation un peu plus d'originalité. Malgré tout, cette nouvelle édition sera la bien venue, et si le commentaire pèche par excès de sobriété, reconnaissons que, somme toute, la sobriété est une qualité, et une qualité qui se fait rare dans les études romanes, où on prend de plus en plus l'habitude de disserter à perte de vue sur des riens.

P. M.

---

204. — **Verrazano the Explorer, being a Vindication of his Letter and Voyage,** with an Examination of the Map of Hieronimo da Verrazano, and a Dissertation upon the Globe of Ulpius, to wich is prefixed a Bibliography of the subject, by B. F. De Costa. New-York. A. S. Barnes and C°, 1880, vi-82 p. in-4°, avec 5 cartes et 2 portraits.

Les sous-titres indiquent suffisamment le contenu de cet ouvrage où l'auteur de la *Découverte de l'Amérique avant Chr. Colomb* et des *Scandinaves dans l'Etat du Maine* a réuni, après les avoir remaniés, quatre mémoires déja publiés dans *The Magazine of American History*, dont il est devenu le directeur. Il ne faut donc pas s'attendre, d'après le titre général, à trouver dans ce recueil une biographie du grand navigateur; on a si peu de notions sur lui que le tout pourrait tenir en quelques pages; M. de Costa y ajoute, dans sa préface, un document curieux qui a été découvert aux archives de Rouen par M. Gosselin et copié par l'archiviste M. de Beaurepaire; c'est un acte du 29 septembre 1525, par

---

1. Diez avait fait relier ces copies, qui formaient dans sa bibliothèque un assez gros volume in-4°.

lequel Zanobus de Rousselay, bourgeois et marchand, demeurant à Rouen, se porte caution pour messire Jehan de Verrassane, à l'effet de permettre à ce dernier de défendre dans un procès à lui intenté par Guillaume Eynoult, dit Cornette, de Dieppe, pour le paiement de 95 livres. Ce renseignement joint à d'autres contribuera à jeter quelque jour sur cette physionomie encore si obscure. Elle l'est à tel point que des savants profonds, comme MM. Henry C. Murphy et B. F. de C., l'envisagent sous des aspects diamétralement opposés. Le premier prétend[1] que Giovanni da Verrazano n'a pas fait les découvertes qu'on lui attribue; le second s'efforce de prouver, dans son premier chapitre, que la lettre publiée sous le nom de ce navigateur n'est pas une supercherie; les petites différences constatées entre le texte de Ramusio et celui de Carli tiennent, croit-il, à ce que ni l'un ni l'autre n'est l'original, mais que tous deux sont traduits du français, langue dans laquelle était écrite, selon l'espagnol Pinello (1629), la relation traduite par Ramusio; et, pour corroborer cette opinion, il soutient que Jehan Allefonsce, l'auteur d'une cosmographie inédite, terminée en 1545, par Raulin Secalart, a connu le texte français de la lettre adressée de Dieppe à François I^er, par Verrazano, le 8 juillet 1524, quelques jours après son retour du nouveau monde; le voyageur et le géographe emploient en effet les mêmes traits, et à peu près dans le même ordre, pour la description de l'Amérique du Nord, quoique les expressions soient passablement différentes; en conséquence, on ne pourrait douter que celui-ci n'ait emprunté ces traits à celui-là, s'il n'avait lui-même, en 1542, visité la côte septentrionale des Etats-Unis, en descendant jusqu'au 42° de L. N.; il n'avait donc qu'à rapporter ce qu'il avait observé lui-même, sans se faire plagiaire de Verrazano, comme l'en accuse M. de Costa.

Si nous ne partageons pas en ce point l'opinion du savant auteur, nous aimons à reconnaître que, dans le chapitre suivant, il a trouvé ou reproduit d'excellents arguments pour prouver la véracité de la lettre contestée; il fait surtout valoir la conformité des descriptions de Verrazano avec celles données postérieurement par d'autres explorateurs et avec l'état réel des lieux. Ici, la connaissance qu'il a du pays et son érudition bibliographique lui ont été d'un grand secours; aussi, dans la plupart des cas, réfute-t-il solidement les objections de M. Murphy. Une des plus grandes difficultés de ce travail est l'absence d'indications précises dans la lettre de l'explorateur; il ne donne que fort rarement la latitude entre le 34° où il aborda dans la Caroline septentrionale et le 50° où il cessa de côtoyer la Terre des Bretons pour regagner la France. Le *libretto* contenant le rapport scientifique, qui était joint à la lettre de

1. Dans *The Voyage of Verrazzano; a Chapter in the Early History of Maritime Discovery in America*, New-York, 1875, in-8°. Cet ouvrage n'est malheureusement pas dans le commerce, et c'est regrettable, car la fausseté de la thèse qui y est soutenue n'empêche pas qu'il ne contienne beaucoup de bons renseignements.

Verrazano, a malheureusement disparu sans laisser de trace, si ce n'est dans la carte dressée en 1529 par Hieronimo da Verrazano, le frère de Giovanni, d'après les données de ce dernier et d'après des cartes antérieures. Notre auteur loue fort cette mappemonde, si exacte pour l'époque qu'il fallut un siècle pour y apporter de sérieuses améliorations en ce qui concerne la côte nord-américaine, et il en conclut avec raison qu'elle doit être basée sur une réelle exploration de ces parages. Il en a donné une réduction et il a reproduit à une plus grande échelle, avec les noms, la côte nord-américaine. Ceux-ci sont parfois difficiles à lire et à interpréter; il serait donc injuste de critiquer un premier essai de déchiffrement; il vaut mieux que chacun apporte son contingent pour cette interprétation; pour notre part, nous choisirons, par exemple, entre les deux leçons données par M. de C. pour une même légende en deux lignes, celle qui est la plus logique et nous lirons : *terra onde ha mala gente* (terre où il y a de mauvaises gens), au lieu de *terra onde mucha gente*, où l'espagnol *mucha* se trouverait seul de cette langue entre trois mots italiens. La lettre de Giovanni da Verrazano et la cosmographie de Jehan Allefonsce placent, en effet, un peuple barbare et méchant dans les parages septentrionaux. *Terra onde* ne peut signifier terre profonde (deep land) et n'a aucun rapport avec *Rio Hondo* ou *Fondo* (rivière profonde) des cartographes espagnols, d'où viendrait le nom de la baie Fundy, selon une ingénieuse conjecture de notre auteur. M. de C. a aussi été le premier à faire remarquer que beaucoup de noms de la carte de H. da Verrazano sont, malgré leur forme italienne, empruntés à des localités françaises situées sur la route de Dieppe à la Rochelle, ports fréquentés par les deux frères Verrazano. Il montre aussi que l'île *Luisa*, ainsi appelée d'après la régente, mère de François Ier, est devenue, par suite d'une confusion entre la mère et la première femme de ce monarque ou bien par suite d'une mauvaise lecture, *Claudia* et même *Brisa* ou *Briso;* en un mot, il a donné beaucoup de bonnes indications pour l'intelligence de la mappemonde en question.

Mais le principal objet de ce troisième mémoire est de montrer l'influence occulte ou avouée des Verrazani sur la cartographie du xvie siècle et, par suite, de prouver la réalité du voyage de Giovanni da Verrazano. Le globe construit à Rome en 1542, par un certain Euphrosynus Ulpius, pour le cardinal Marcellus Cervinus de Spanniochi (plus tard le pape Marcel II) est un des monuments géographiques où cette influence est le plus visible. Découvert en 1859 chez un marchand d'antiquités à Madrid, il n'a pas encore été totalement reproduit; M. de Costa en a publié l'hémisphère situé des deux côtés de la fameuse ligne de démarcation tracée par le pape Alexandre VI, et il l'a décrit dans son quatrième et dernier mémoire, où l'on trouve, comme ailleurs, des explications pleines de sagacité, avec des pages éloquentes sur les services rendus à la géographie par les Italiens et des paroles sympathiques pour l'œuvre d'exploration et de colonisation de la France. Malgré quelques incor-

rections et des fautes d'impression, comme Nicolas Parrenat, lord Granville (Perrenot, seigneur de Granvelle), l'ensemble de ces études élucide bien des questions relatives à la Verrazane, comme les étrangers eux-mêmes ont appelé la Nouvelle-France, et démontre que les doutes élevés dans ces dernières années sur l'authenticité de la lettre de Giovanni da Verrazano n'ont pas le moindre fondement.

E. BEAUVOIS.

---

205. — **Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul und dessen Gattin,** herausgegeben von Dr. Paul NERRLICH. Berlin, Weidmann. 1882. In-8°, x et 190 p. 4 mark.

On trouvera dans ce volume les lettres écrites par Charlotte de Kalb la « Titanide », la Linda du *Titan*, à Jean Paul Richter et à la femme de celui-ci. Charlotte de Kalb, comme Emilie de Berlepsch, Joséphine de Sydow, Caroline de Feuchtersleben, la comtesse de Schlabrendorf, Caroline Mayer et tant d'autres femmes sentimentales dont M. Paul Nerrlich nous a parlé dans un précédent volume [1], conçut pour Jean-Paul la plus vive passion ; un soir, après un souper chez Herder, elle déclara son amour à l'auteur d'*Hesperus* et lui proposa le mariage. Jean-Paul trouvait que Mme de Kalb « avait deux grandes choses : de grands yeux, comme il n'en avait pas encore vu, et une grande âme » ; elle parlait, disait-il, avec le même accent que Herder dans ses *Lettres sur l'humanité ;* il admirait son éloquence et la flamme intérieure qui la brûlait; mais elle ne répondait pas à ses « rêves » ; il soupirait, écrit-il à son fidèle Otto, après le repos, après l'idylle et la vie calme de Joditz; la passion orageuse et *geniale* de Mme de Kalb l'effrayait. Il « dit non à cette âme si haute et si ardente. » Les lettres que publie M. N. et qui sont « peut-être les plus importants témoignages que nous possédons sur Charlotte », nous montrent d'abord le bonheur que Mme de Kalb trouvait dans son amour exalté pour cet être « immortel » (p. 9) ; mais le ton change, après le refus de Jean-Paul et son mariage avec Caroline Mayer ; le malheur fond sur Mme de Kalb ; elle est ruinée ; elle devient presque aveugle ; il faut qu'elle vive de son travail; elle fait de la broderie et des dentelles. Néanmoins elle est restée en correspondance avec Jean-Paul ; le commerce de lettres, renoué en 1802 avec le célèbre romancier et sa femme, — ce livre intéressant, dit Mme de Kalb, dont elle n'a lu que le titre (p. 83), — dure, avec quelques interruptions, jusqu'en 1821. Mme de Kalb s'intéresse vivement aux œuvres de Jean-Paul ; elle lui demande conseil; elle lui confie ses plans d'avenir, ses spéculations désastreuses, ses soucis toujours croissants ; elle lui parle de son

---

1. *Jean Paul und seine Zeitgenossen*. Berlin, Weidmann, 1876.

entourage, des écrivains du temps, de la société de Berlin. La lecture de ses lettres offre donc un vif intérêt. Il est vrai que le style de Mme de Kalb manque d'agrément et de grâce ; elle n'écrit pas simplement ; la plupart de ses lettres sont emphatiques, lourdes et obscures; mais, comme le fait observer M. N., elles renferment des pensées ingénieuses, des saillies spirituelles, des sentiments élevés qui compensent, à la rigueur, ces défauts. Les lettres de Mme de Kalb ont été libéralement communiquées à M. N. par M. Ernest Förster, de Munich ; M. N. en a fixé la chronologie avec autant d'exactitude qu'il était possible; il a rétabli l'orthographe et la ponctuation, toutes deux fort capricieuses dans les lettres de Charlotte ; il a mis au bas des pages des notes concises qui nous renseignent sur les ouvrages ou les passages de Jean-Paul, sur les événements et les publications dont il est question dans la correspondance de la célèbre *Titanide* ; ajoutons que l'écriture de Mme de Kalb est très difficile à lire, — indéchiffrable, disait Charlotte elle-même — ; il faut donc remercier M. Nerrlich d'avoir mené à bonne fin la publication de ce recueil ; mais la tâche, si délicate qu'elle fût, ne pouvait qu'être bien remplie par l'homme d'Allemagne qui connaît le mieux Jean-Paul.

A. C.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire a publié dans la collection du « Cabinet du bibliophile » (Jouaust. In-8°, VII et 277 pp. 12 fr.) les *Fables du très ancien Esope mises en rithme françoise* par Gilles Corrozet, d'après un exemplaire de la première édition de 1542 (Bibliot. Nationale, n° Y, 6543, réserve). La seconde édition date de deux ans plus tard (1544) et n'est pas la reproduction textuelle de celle de 1542 ; Corrozet y a fait de nombreuses corrections, que M. de Queux de Saint-Hilaire a relevées et reproduites à la fin du volume ; « ces corrections et ces variantes, qui changent souvent des vers entiers, sont assez généralement heureuses » (*Variantes*, pp. 265-271) ; une troisième édition, imprimée à Lyon par Jean de Tournes en 1583 — les deux premières ont été imprimées à Paris par Denis Janot, — contient vingt-trois fables de plus que les deux éditions précédentes, et reproduit, pour le reste, le texte de la première édition de 1542 ; elle renferme, en outre, une *Vie d'Esope extraicte de Volaterran et autres autheurs* que l'éditeur actuel a réimprimée à la fin de sa publication (pp. 255-263). « L'intérêt de ces fables, dit M. de Queux de Saint-Hilaire dans sa préface, réside dans la grande variété des rythmes employés par Corrozet et dans sa naïveté.... Quelquefois Corrozet se met en scène; il s'intéresse à ses personnages ; il relie parfois entre elles deux ou trois fables qui se suivent dans son recueil, comme par exemple les fables 2, *le loup et l'agneau*, et 6, *le loup et la grue*, où c'est l'os de l'agneau qui est resté dans la gorge du loup et qui l'étrangle... » — L'éditeur espère que sa réimpression sera favorablement accueillie des amateurs ; dans ce cas, elle « pourra servir de point de départ à un recueil cu-

rieux des différents fabulistes qui ont été, au XVI^e et au XVII^e siècle, les précurseurs et les contemporains de notre La Fontaine ».

— M. Victor JEANVROT, substitut du procureur général près la cour d'Angers, vient de publier une réédition d'un livre d'un des plus remarquables criminalistes du XVI^e siècle, Pierre Ayrault, *Ordre et instruction judiciaire;* Ayrault fait connaître dans cet ouvrage l'organisation de la justice criminelle en France dans la seconde moitié du XVI^e siècle; M. Jeanvrot a fait précéder cette réédition d'une étude sur l'histoire de l'ancienne procédure criminelle en France. (Paris, Cotillon. In-16°, 5 fr.)

— L'avocat au parlement de Bretagne, Pierre Belardeau, sieur de la Grée, adressa à Henri IV un *Bref discours des misères de la province de Bretagne, de la cause d'icelle et du remède que sa majesté y a apporté par le moyen de la paix* (Lyon. in-8°, 1598). La seconde édition de cet opuscule parut en 1617 à Paris, sous le titre de *Polyarchie*, c'est-à-dire tableau de la domination exercée par plusieurs. M. Olivier de GOURCUFF a publié sur cette *Polyarchie* de Pierre Belardeau une « étude historique et littéraire » (Nantes, Forest et Grimaud. In-8°, 28 p.), où il analyse l'œuvre de l'avocat breton, — mais sans mentionner la première édition de 1598.

— L'évêque d'Autun, Ad. PERRAUD, membre de l'Académie française, vient de publier le discours qu'il prononça, le 15 décembre 1866, comme professeur en Sorbonne, lors de la réintégration du chef du cardinal de Richelieu (seul reste authentique des dépouilles violées en 1793) dans son tombeau en l'église de la Sorbonne. Comme l'indique le titre de la brochure (Gervais. In-8°, 57 pp. 2 fr.), le P. Adolphe Perraud étudie surtout dans ce discours le cardinal de Richelieu comme *évêque et théologien et protecteur des lettres*.

— René du Plessis de la Roche-Pichemer, marquis de Jarzé et baron du Plessis-Bourrée (1613-1672), l'imprudent amoureux d'Anne d'Autriche et le *Fou des fous* de la Fronde, vient de trouver un biographe en M. E. PAVIE (notice gr. in-8° de 35 p. extraite de la *Revue de l'Anjou*). M. Pavie raconte la vie de Jarzé, ses belles actions militaires, sa conduite à Fribourg, où il combattait à côté de Condé, sa mort malheureuse au siège de Duisburg où il fut tué par une sentinelle française qui n'entendit pas sa réponse au qui-vive. On regrettera qu'il n'ait pas consulté les *Notes du palais Mazarin*, de M. Léon de Laborde (p. 156), où il aurait trouvé de curieux détails sur la passion affichée par Jarzé pour la reine-mère.

— Notre collaborateur M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE doit publier prochainement le V^e fascicule des *Correspondants de Peiresc*, renfermant des *Lettres inédites de Claude de Saumaise;* une *Oraison funèbre de Gassendi;* un recueil de *Lettres inédites d'Adrien d'Aspremont, vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne*; et dans la « collection des petits mémoires sur l'histoire de France » que fait paraître la librairie de la société bibliographique, une réimpression des *Mémoires de Puységur*.

— Une traduction nouvelle des *Pensées sur l'éducation* de Locke a paru à la librairie Hachette; elle est due à M. Gabriel COMPAYRÉ, qui y a joint des commentaires et une préface intéressante (33 pages); dans cette préface, M. Compayré fait une assez longue comparaison entre le traité de Locke et l'*Essai sur l'éducation* de Herbert Spencer, qu'il regarde comme « une refonte au goût du jour des idées de Locke ».

— M. Charles BÉMONT a rédigé la *Table générale des cinq premières années de la Revue historique* (1876 à 1880 inclusivement); cette *Table générale* se vend à la librairie Germer-Baillière (une brochure grand in-8°, 3 fr.; pour les abonnés de la *Revue historique*, 1 fr. 50.)

— Il paraît en Alsace une nouvelle revue, la *Revue catholique d'Alsace*, dirigée par M. l'abbé Delsor (Rixheim, Sutter). Les deux premiers numéros renferment les art. suivants : de M. CETTY, un tableau de la *Famille ouvrière en Alsace;* de M. MURY,

le *Journal de ce qui s'est passé à l'approche des Français à Vienne en 1805*, par l'abbé Gérard, grand-vicaire de Strasbourg (1748-1835); de M. Sigrist, une *Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, etc.

— Le catalogue du musée de sculpture du Louvre (bas-reliefs, cippes, autels, vases, sièges, etc., par M. Félix Ravaisson; statues et bustes, par M. Charles Ravaisson) paraîtra probablement à la fin de cette année. Le catalogue des *inscriptions latines*, et celui des *antiquités chrétiennes*, rédigés tous deux par M. Ant. Héron de Villefosse, paraîtront, le premier en 1884, le second en 1883. Le catalogue des *terres cuites orientales*, par M. Heuzey, doit également paraître sous peu. M. Revillout prépare un catalogue des manuscrits grecs, coptes, démotiques et orientaux, tracés sur papyrus ou sur terre-cuite, que renferme la collection égyptienne.

— Voici le programme du Congrès de la Sorbonne en 1883, tel qu'il a été arrêté par le Ministre de l'Instruction publique pour la section d'histoire et de philologie et celle d'archéologie. *Section d'histoire et de philologie*. I. Quelle méthode faut-il suivre pour rechercher l'origine des noms de lieu en France; valeur des résultats déjà obtenus dans cette recherche. II. A quelles époques, dans quelles provinces et sous quelles influences les villes neuves et les bastides ont-elles été fondées? III. *Histoire des milices communales au moyen âge*. (Date de leur organisation et de l'introduction du tiers-état dans les armées royales; autorité des magistrats municipaux sur ces milices et conditions de leur recrutement; mode de convocation, nature et durée du service; leur transformation au commencement du XIV$^{e}$ siècle, levées en masse ou appel de l'arrière-ban, substitution de l'impôt à la prestation des sergents; origine et organisation des confréries d'archers et d'arbalétriers; institution, organisation, recrutement et rôle militaire des francs-archers de Charles VII à François I$^{er}$, 1448-1521; conditions de la levée et de l'organisation des milices provinciales à partir de 1668 et leur rôle dans les guerres sous Louis XIV et Louis XV). IV. *Pèlerinages* (routes que suivaient ordinairement les pèlerins français qui se rendaient en Italie ou en Terre-Sainte). V. Signaler les documents antérieurs à la fin du XV$^{e}$ siècle qui peuvent faire connaître l'origine, le caractère, l'organisation et le but des confréries religieuses et des corporations industrielles. VI. *Rédaction des coutumes* (documents sur les assemblées qui ont procédé à cette rédaction et sur les débats des parlements à l'occasion de l'homologation des coutumes; rechercher les coutumes locales qui sont restées inédites). VII. *Etats provinciaux* (documents inédits sur les élections des députés, l'étendue des mandats, les délibérations, les pouvoirs des députés et l'efficacité de leur action). VIII. Conditions de l'éligibilité et de l'électorat dans les communes, communautés et paroisses, soit à l'occasion des offices municipaux, soit pour la nomination des délégués chargés des cahiers des doléances). IX. Quelles additions les recherches poursuivies dans les archives et les bibliothèques locales permettent-elles de faire aux ouvrages généraux sur les origines et le développement de l'art dramatique en France jusqu'au XVI$^{e}$ siècle inclusivement? X. Signaler les documents importants pour l'histoire que renferment les anciens greffes, les registres paroissiaux et les minutes des notaires. XI. *Histoire des petites écoles avant 1789* (sources manuscrites et imprimées, statistique aux différents siècles; origine, développement, nombre dans chaque diocèse et paroisse; recrutement et honoraires des maîtres et des maîtres-adjoints; condition matérielle, discipline, programme et fréquentation; gratuité et fondations scolaires; rapports entre la gratuité dans les petites écoles et la gratuité dans les universités; livres employés dans les petites écoles). XII. Quelles villes de France ont possédé des ateliers typographiques avant le milieu du XVI$^{e}$ siècle? Dans quelles circonstances ces ateliers ont-ils été établis et ont-ils fonctionné? —— *Section d'archéologie*. Signaler les documents épigraphiques de l'antiquité et du moyen âge en France et en Algérie,

récemment découverts, ou dont la lecture comporte des rectifications; II. Quels sont les monuments qui, par l'authenticité de leur date, peuvent être considérés comme des types certains de l'architecture en France, avant le milieu du XIIe siècle? III. Etudier les caractères des diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, s'attacher à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments, plan, voûtes, etc. IV. Quels sont les monuments dont la date, attestée par des documents historiques, peut servir à déterminer l'état précis de l'architecture militaire en France aux différents siècles du moyen âge? V. Signaler les œuvres de la sculpture française antérieures au XVIe siècle, qui se recommandent soit par la certitude de leur date, soit par des signatures d'artistes. VI. Signaler et décrire les peintures murales antérieures au XVIe siècle existant encore dans les édifices de la France. VII. Etudier les produits des principaux centres de fabrication de l'orfèvrerie en France pendant le moyen âge et signaler les caractères qui permettent de les distinguer. VIII. Quels sont les monuments aujourd'hui connus de l'émaillerie française antérieurs au XVIIIe siècle?

— Nous apprenons avec un bien vif regret la mort de M. Bilco, ancien élève de l'Ecole normale, agrégé des lettres et membre de l'Ecole française d'Athènes. Il était arrivé à Lamia le 7 septembre pour y faire des fouilles lorsqu'un accès de fièvre pernicieuse l'a soudainement enlevé à ses amis et à la science. M. Bilco n'avait pas vingt-quatre ans.

ALLEMAGNE. — En Allemagne, comme en France, on se plaint que les élèves des lycées sont surchargés, *überbürdet;* la question de l'*Uberbürdung* est à l'ordre du jour; elle a fait l'objet de vives discussions dans les réunions de professeurs et de directeurs des gymnases; elle provoque de nombreux écrits de circonstance (voir celui que publiait naguère sous le titre *der Sprachunterricht muss umkehren* un pédagogue qui signe « Quousque tandem »; cp. *Revue critique*, n° 26, p. 518). Une nouvelle brochure sur la question vient de paraître sous le titre « *Die Entlastung der überbürdeten Schuljugend der Mittelschulen* » (Heilbronn, Henninger. In-8°, 76 p. 1 mark) : elle a pour auteur M. Aug. Behaghel, professeur au « Realgymnasium » de Mannheim. L'auteur imagine un dialogue entre deux personnages, dont l'un est attaché à l'ancienne méthode, et l'autre — c'est M. Behaghel lui-même — plaide la cause des réformes. En résumé, M. Behaghel voudrait diminuer considérablement le nombre des devoirs écrits, car « l'élève se voit forcé tout à fait inutilement et à même à son grand dommage, d'écrire et de transcrire une foule de choses qui n'ont pas la moindre valeur » (p. 30); il désire que l'enseignement, quel qu'il soit, commence le plus lentement possible, *im langsamsten Tempo* (p. 44); ce n'est que plus tard, dans la quatrième ou la cinquième année, qu'on pourra se hâter et marcher plus vite (p. 46); au lieu de traduire en une heure une trentaine de phrases, on ne devrait en traduire que dix ou six; il faut, en un mot, ne donner à l'élève que des connaissances solides et sûres, et ne pas l'accoutumer à n'apprendre que légèrement et à la surface (p. 55). M. Behaghel veut sacrifier Cornelius Nepos (il cite en passant le dur jugement de Teuffel) et donner à César une plus grande importance. Mais le point essentiel de son opuscule, et sur lequel il revient à tout instant avec insistance, c'est que, dans les premières années, l'élève ne fasse presque pas de devoirs écrits à la maison (*Hausaufgaben*); il s'élève avec force contre les griffonnages et barbouillages de papier (*zwecklose Schreibereien*) (p. 61) qui ont été jusqu'à présent à la mode; il demande que le maître soit moins prodigue de pensums et d'arrêts; l'élève élevé d'après sa méthode entre en classe, après avoir joué la veille deux ou trois heures et avoir, en deux heures au plus, fait des devoirs assez faciles; il ne craint pas d'être puni; il a l'esprit rassis et clair; il est convaincu que s'il travaille consciencieusement pendant la classe, il n'aura pas besoin de grands

efforts pour contenter son maître et suivre le cours (pp. 65-66). La brochure de M. Behaghel renferme donc beaucoup de vues utiles (voir encore ce que dit l'auteur de la gymnastique, (pp. 67-68), et on lit avec intérêt cet opuscule d'ailleurs écrit avec vivacité, et où se glisse parfois plus d'un mot expressif; l'auteur, comme dit, n'hésite pas à employer un « *kræftig Wortlein.* »

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 8 septembre 1882.*

M. Charles Nisard est désigné pour faire une lecture au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, le mercredi 4 octobre. Il lira une partie de son mémoire sur l'état incertain et précaire de la propriété littéraire au XVI[e] siècle.

M. Delaunay achève la seconde lecture du mémoire de M. P.-Ch. Robert sur l'expédition de Gondovald et les monnaies frappées au nom de l'empereur Maurice Tibère dans plusieurs villes de la Gaule méridionale.

M. Deloche présente quelques observations en réponse au mémoire de M. P.-Ch. Robert. L'objet du débat entre les deux académiciens est double. Il y a une question d'histoire et une question de numismatique. Il s'agit de savoir, d'une part, si l'expédition dirigée contre la monarchie franque, à la fin du VI[e] siècle, par l'aventurier Gondovald, était soutenue par l'empereur byzantin Maurice Tibère et tendait à rétablir l'autorité impériale sur la Gaule; d'autre part, si les pièces d'or qui nous sont parvenues en assez grand nombre et qui portent à la fois le nom de Maurice Tibère et l'indication d'un atelier monétaire des bords du Rhône doivent être considérées comme frappées par Gondovald, au nom de l'empereur, pendant sa courte domination sur la contrée, et s'il faut y voir un acte d'allégeance à l'empire byzantin. A ces questions M. Robert répond non, M. Deloche oui. Contrairement à M. Robert, M. Deloche s'attache à établir :

1° Que Gondovald était soutenu par la cour de Byzance; on ne s'expliquerait pas autrement l'origine des subsides considérables qu'il eut à sa disposition au moment de son entreprise et qui dépassaient de beaucoup, sans nul doute, sa fortune personnelle;

2° Que Gondovald prétendait substituer son autorité à celle des rois mérovingiens et gouverner à leur place, qu'il a donc dû agir en maître dans les villes qu'il a occupées, qu'il est donc tout naturel qu'il y ait battu monnaie; ses prétentions à exercer le pouvoir à la place des rois sont nettement affirmées par Grégoire de Tours : « ille, dit-il, qui omnem principatum Galliarum se testabatur accipere » *Hist. Franc.*, VIII, 2);

3° Que seule l'occupation de la Provence par Gondovald, agissant au nom et comme lieutenant de l'empereur byzantin, permet d'expliquer qu'un si grand nombre de monnaies aient été frappées dans cette contrée au nom de Maurice Tibère. M. P.-C. Robert a allégué que souvent les rois mérovingiens avaient imité le type des monnaies impériales, simplement parce que ce type était accrédité et qu'en l'imitant ils assuraient à leurs monnaies une circulation plus facile et plus étendue. Cette remarque est juste, dit M. Deloche, mais elle ne fournit pas une explication suffisante en ce qui concerne les monnaies de Maurice Tibère. Cet empereur est arrivé au trône à une époque où la fabrication des monnaies mérovingiennes imitées du type impérial était déjà à peu près tombée en désuétude. On n'a qu'un très petit nombre de monnaies frappées en Gaule au nom de Justin II, on n'en a pas du tout au nom de Tibère Constantin; on en a un très grand nombre au nom de leur successeur Maurice. Cette recrudescence brusque est une anomalie qui ne peut s'expliquer que par des circonstances exceptionnelles; et ces circonstances exceptionnelles, on les trouve dans l'histoire de Gondovald, si on veut entendre cette histoire comme l'entend M. Deloche et comme l'ont entendue la plupart des érudits avant lui.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : HOMMEL (Fritz), *Sumir et Accad*, traduit par Ernest BABELON; — par M. Barbier de Meynard : HALÉVY (J.), *Etude sur les inscriptions du Safa;* — par M. Ravaisson : *Musée du Louvre, catalogue de la collection Timbal* (rédigé par MM. Tauzia, Gruyer, Saglio, Courajod et Émile Molinier).

Julien HAVET.

---

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23.

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 9 Octobre — 1882




206. — **Olympia und Umgegend,** zwei Karten und ein Situationsplan gezeichnet von Kaupert und Dœrpfeld, herausgegeben von E. Curtius und F. Adler, Berlin, Weidmann, 1882, 8°, 48 pages. 4 mark.

Les résultats des fouilles entreprises à Olympie par le gouvernement allemand ont été publiés, année par année, dans un important ouvrage en cinq volumes, intitulé *die Ausgrabungen zu Olympia, Uebersicht der Arbeiten und Funde von 1875-81*. Un second ouvrage est annoncé où ces résultats, au lieu d'être présentés suivant la succession des découvertes, seront classés dans un ordre systématique, propre à mettre en lumière les faits nouveaux acquis à l'histoire de l'art et des institutions helléniques. En attendant, MM. Curtius et Adler ont cru qu'il serait intéressant d'offrir au public un plan de l'*Altis* et deux cartes du pays environnant, d'après les levés et les dessins de MM. Kaupert et Dörpfeld. Ces trois planches sont précédées d'un texte explicatif.

Planche I. *Carte d'ensemble de la région d'Olympie au* 1/100000. Les données sont celles de la carte de l'Etat-major français; mais une coloration polychrome distingue nettement, à côté des localités modernes, les principaux points de la topographie antique.

Cette carte a pour but de faire comprendre le caractère du pays et d'expliquer son histoire. La notice, due à la plume élégante de M. C., nous décrit rapidement cette contrée que les anciens appelaient *Pisatis*, les deux grands fleuves, l'Alphée et le Kladeos, qui l'arrosent, leurs bords, riches d'alluvions, et toutes ces hauteurs, dont les pentes, couvertes de verdure, s'abaissent doucement vers la plaine. Cette contrée pittoresque et fertile, d'un abord assez facile du côté de la mer, et d'autre part ouverte, grâce aux vallées qui y débouchent, aux habitants de toutes les provinces du Péloponnèse, semblait préparée par la nature pour devenir le rendez-vous pacifique de la Grèce.

Planche II. *Olympie et ses environs immédiats, au* 1/125000. La carte et la notice sont de M. Kaupert. Elles sont l'une et l'autre destinées à

faire connaitre en détail la topographie de la région. Les niveaux sont indiqués par des courbes, la nature du terrain (vignes, bois, pâturages, grèves, sources) par des signes conventionnels et des teintes plates divergement colorées, les ruines antiques par des traits et des noms en rouge. M. K. signale l'action exercée par les deux fleuves, dont les alluvions combinées, en exhaussant le sol au confluent, ont fini par enfouir les monuments d'Olympie sous une couche de limon de cinq mètres environ. Ces alluvions considérables s'expliquent par la constitution géologique des montagnes voisines et, à ce propos, M. K. renvoie le lecteur à un article du docteur Bücking dans le *Compte rendu mensuel* de l'Académie des sciences de Berlin (31 mars 1881), *Vorlæufiger Bericht über die geologische Untersuchung von Olympia.*

Planche III. *Olympie; état du teraain après la 5e et la 6e campagne de fouilles, au 20 mars 1881.* par M. Dörpfeld. Echelle 1/1500. Une coloration jaune clair distingue les parties du sol qui n'ont pas été fouillées de celles qui l'ont été : celles-ci sont laissées en blanc. Dans l'espace déblayé, il était impossible de toujours marquer l'âge relatif des nombreuses ruines découvertes ; on s'est contenté des signes suivants : les constructions de la belle époque grecque sont en traits noirs, les monuments plus récents sont ou dessinés avec des hachures ou simplement tracés sans hachures, la place des murs byzantins sont marqués par une ligne en pointillé. Les différents niveaux ont été cotés par comparaison avec le bord supérieur du stylobate du temple de Zeus, et suivant que chacun d'eux est plus ou moins élevé que ce stylobate, le chiffre de la cote, écrit en bleu, est précédé du signe *plus* ou du signe *moins.*

M. Adler, qui a rédigé la notice, y fait une courte description des ruines les plus importantes et cherche à orienter le lecteur au milieu de tous ces monuments. Il commence par les constructions situées à l'extérieur de l'enceinte sacrée de l'*Altis* ou adossées au mur de cette enceinte même, le *Gymnase* avec les portiques et la palestre qui s'y rattachent, le *Bouleutérion,* le *Léonidaion,* le *Stade*, les *Trésors,* le *Prytanée.* Puis il nous conduit dans l'*Altis* même, nous promène dans cette *Agora*, autrefois pleine de statues dont les piédestaux seuls subsistent encore, et passe successivement en revue l'*autel de Zeus*, le *Pélopion,* le *Métroon, l'Héraion* [1], enfin le *temple de Zeus.* Il termine par quelques mots sur le système ingénieux de canalisation qui permettait, en utilisant les pentes, d'alimenter les nombreuses fontaines dont l'*Altis* devait être pourvu, et d'ouvrir aussi à l'excès des eaux une issue vers le fleuve. Cette double catégorie de conduits est figurée sur la carte par des lignes bleues, tantôt simples tantôt doubles, suivant qu'il s'agit de ceux par où l'eau arrive ou de ceux par où l'eau s'en va. Toutes les

1. C'est là qu'a été retrouvé l'*Hermès* de Praxitèle, dont on peut voir le moulage exposé au musée de sculpture comparée du Trocadéro.

fois qu'il y a lieu, M. Adler prend soin de nous renvoyer, par des indications précises, à la grande publication des *Ausgrabungen*.

Pour ceux qui n'ont pas eu, comme nous, l'heureuse chance de visiter les travaux d'Olympie, et de prendre par eux-mêmes une impression du pays, cette brochure est un guide excellent, propre à donner de cette région et des fouilles importantes dont elle a été le théâtre, une idée juste et nette.

Jules MARTHA.

---

207.— **Aristophanis Plutus** recensuit Adolphus von VELSEN. Leipzig, Teubner, 1881, Un vol. in-8° de VI-85 pages.

**Aristophanis Comœdiæ.** Annotatione critica, commentario exegetico, et scholiis græcis instruxit Fredericus H. M. BLAYDES. PARS IV, AVES. Halis Saxonum, in Orphanotrophei libraria 1882. Un vol. in-8° de XX-510 pages.

Dans de précédents articles [1], nous avons indiqué quel était le caractère général des deux nouvelles éditions d'Aristophane, publiées à la fois par M. Ad. von Velsen et par M. Fr. H. M. Blaydes; nous n'avons aujourd'hui qu'à examiner quelques points particuliers aux deux pièces qui viennent de paraître, le *Plutus* et les *Oiseaux*.

Le texte du *Plutus* a été constitué par M. A. von V. à l'aide de quatre manuscrits : le Ravennas, le Venetus, l'Urbinas U et le Parisinus A. De toutes les pièces d'Aristophane, le *Plutus* est celle dont nous avons peut-être le plus de reproductions manuscrites; sans doute, beaucoup de ces mss. ne sont que la copie d'originaux que nous possédons encore; il est donc nécessaire de laisser de côté ces non-valeurs; mais peut-être M. V. est-il allé trop loin dans cette voie, et a-t-il négligé des témoignages qui avaient de l'importance. Il n'eût pas été inutile de connaître les leçons du Laurentianus Θ, surtout celles de l'Ambrosianus M. Après ce que M. V. avait dit de ce dernier ms. dans la préface des *Chevaliers* et des *Grenouilles* [2], on a peine à comprendre qu'un tel secours ait pu être négligé. Pour les quatre manuscrits dont M. V. nous donne les leçons, ils ont été étudiés avec tout le soin désirable; l'apparat critique du *Plutus* est peut-être un peu restreint, mais il a été dressé avec la même précision, la même rigueur que l'apparat des pièces précédemment publiées; voici les seules observations que nous avons à faire

---

1. *Revue critique*, n[os] du 21 mars, du 9 mai 1881, du 3 juillet 1882.

2. « Is liber diligentissime pictus, gravissimi in constituendis poetæ verbis est momenti : utpote qui genuinam Aristophanis manum sæpe servaverit solus cum Ravennate, interdum quamvis raro solus. » Préface des *Chevaliers*, p. VIII. — « Hunc codicem in Ranarum fabula certe e Ravennate non transcriptum esse docent, vv. 201, 208, 274, alii.» Préface des *Grenouilles*, p. VI. Faut-il conclure de ce dernier passage que, pour le *Plutus*, l'Ambrosianus dérive directement du Ravennas? Cela méritait bien la peine d'être indiqué.

au sujet des deux mss. que nous avons examinés, ceux de Ravenne et de Venise. Pour le ms. de Ravenne, nous n'avons qu'un passage à signaler : 421, le ms. a ἀπολώλατον, M. V. donne ἀπολώλατων, ce qui n'est probablement qu'une faute d'impression [1]. — Pour le ms. de Venise, les endroits où l'ι muet est omis n'ont pas toujours été exactement relevés. Ainsi : 6, ἐᾶ, — 9, θεσπιωδεῖ, — 19, φράσῃς, — 22, λυπῇς. Aux passages suivants : 4, κεκτημένῳ. — 8, λοξίᾳ. — 40, πεύσῃ. Le point final peut-il être considéré comme représentant un ι? C'est le cas pour le ms. de Ravenne, mais nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi pour le ms. de Venise.

Plusieurs des conjectures proposées par M. V. méritent d'être signalées : v. 49, « nescio an pro γνῶναι scribendum sit ὁρᾶν ». Cela est très acceptable, γνῶναι paraît bien n'être qu'une glose qui a fini par s'introduire dans le texte. — La conjecture μόνοι, v. 185, nous semble excellente; le Ravennas porte en cet endroit μόνον, les autres mss. μόνος. Le sens que donne μόνοι à la phrase est bien préférable, et on comprend qu'à côté de οὗτος ἐπικαθέζηται, ce mot ait pu être changé en μόνον ou μόνος. — En revanche, la correction χωλόν au lieu de ψωλόν, v. 267, nous plait moins; après l'énumération de toutes les misères de Plutus, le mot χωλός paraît faible; les premiers mots de la phrase οἶμαι δὲ νὴ τὸν οὐρανόν indiquent un défaut moins visible que celui exprimé par le mot χωλός; le mot ψωλόν offre sans doute quelque difficulté; cf. cependant *Chevaliers*, 964. — La correction du v. 422 est très ingénieuse; l'on écrivait auparavant :

Σὺ δ'εἶ τίς; ὠχρὰ μὲν γὰρ εἶναί μοι δοκεῖς.

M. V. corrigea d'abord [2] μὲν γὰρ en μαινάς, puis M. Alb. von Bamberg [3] compléta la correction en mettant ὦ γραῦ au lieu de ὠχρά; on a donc :

Σὺ δ'εἶ τίς, ὦ γραῦ; μαινὰς εἶναί μοι δοκεῖς.

Le vers, ainsi corrigé, est certainement plus satisfaisant que la vulgate; je ne sais cependant s'il s'accorde bien avec le vers suivant. Le passage est si désespéré que peut-être vaut-il mieux s'en tenir à ce que dit M. Meineke [4] : « Nihil de his omnibus mihi Aristophanes scripsisse videtur præter σὺ δ'εἶ τίς; cetera quæ frustra viri docti vel explicare vel emendare conati sunt (Velsenus ὠχρὰ μαινὰς εἶναι) stulti interpolatoris manus adjecit, qui integrum trimetrum requireret ». — La correction de ἰσχνῶν en ἰσχνὰ, v. 544, est très plausible; les copistes ont pu ignorer qu'α était long devant ρ, ce qui les a amenés à corriger une leçon qu'ils croyaient fautive. — Au v. 704, M. V. a renoncé à une conjecture qu'il avait déjà faite et que Meineke avait approuvée :

1. Nous profitons de l'occasion pour signaler d'autres fautes de ce genre : 148, ἐλεύθερος, 477, σει au lieu de δεῖ.

2. *Symbola philol.* Bonn, 1864, p. 413.

3. Alb. von Bamberg, *De Ravennate et Veneto Aristophanis codicibus.* Leipzig, 1865, p. 4.

4. Aug. Meineke, *Vindiciarum Aristophanearum liber.* Leipzig, 1865, p. 212.

Αὐτὸς δ'ἐκεῖνος οὔ; — μὰ Δί' οὐδ' ἐφρόντισεν.

M. Velsen, dans la présente édition, est revenu à la ponctuation ordinaire. — Parmi les autres conjectures dignes d'être signalées, nous citerons : 769, χρεών au lieu de ἐγώ, — 839, σὺν τοῖς σκευαρίοις au lieu de ὢν τῶν σκευαρίων, etc.

C'est un gros volume que nous donne M. Fr. H. M. Blaydes ; cette édition des *Oiseaux* a plus de 500 pages in-8° très pleines et très serrées. La disposition est la même que dans les précédents volumes ; il y a deux sortes de notes, les unes, critiques, au bas des pages, les autres, explicatives, à la fin du volume.

Les notes critiques contiennent les leçons des manuscrits et un relevé des conjectures et des observations faites par les critiques sur les différents passages. M. B. dit qu'il a collationné *verbatim et accurate* deux des mss. de Paris (les n^os 2712 et 2715), et le *Venetus* 475. Pour le ms. de Revenne, M. B. dit cette fois : « Passim, non tamen verbatim contuli R. » Nous avons déjà eu l'occasion de montrer quelle valeur il fallait attacher aux collations de M. B. ; nous ne reviendrons pas sur ce sujet.

Le relevé des conjectures déjà faites sera très utile ; il est malheureusement incomplet, surtout pour ce qui regarde les travaux publiés dans ces dernières années. Ainsi il semble que M. B. n'a pas connu le travail de O. Bachmann, *Conjecturarum observationumque Aristophanearum specimen I*, Göttingue, 1878. Des conjectures comme celles-ci, *Oiseaux*, 208, ἔμβαινε ; 1169, προσθεῖ au lieu de ἐσθεῖ ; 1223, ὁποίοισιν au lieu de ποίοισιν, etc., méritaient d'être signalées. L'article publié par M. E. Piccolomini dans la *Rivista di Filologia*, fasc. V, 1876, *Osservazioni sopra alcuni luoghi degli Uccelli di Aristofane*, a aussi échappé à M. B. ; il aurait pu y recueillir quelques corrections intéressantes.

Quant aux corrections que l'éditeur propose lui-même, ceux qui connaissent M. B. ne seront pas surpris d'apprendre qu'elles sont très nombreuses ; il semble cependant qu'il y a cette fois une certaine modération. Le procédé est d'ailleurs le même : tel passage étant altéré, il s'agit de *deviner* quand même quel est le mot qui pourrait bien aller ; c'est une vraie gageure ; il est certain que plus on proposera de mots, plus on aura des chances de trouver le bon. C'est un peu comme à la loterie, plus on prend de billets, plus on a des chances pour gagner. Ainsi, au v. 150, nous trouvons *huit* conjectures [1] pour le même passage, nous en trouvons cinq au v. 177, etc.

---

1. Nous croyons devoir citer ce passage : « Ipse tentabam ὡς οὐκ ἰδών, vel ὅσα γ'οὐκ ἰδών, vel οὐκ εἰσιδών (Aesch., II, 82), vel ὅσον γ'ἰδών, vel ὅσα μὴ εἰσιδών, vel ὅσ' εἰσιδών, vel ὅσ' οὐκ ἐμῶν aut ἐμεῖν (modo non valens), vel denique ὅτιή ; νὴ τοὺς θεοὺς ὅτι οὐκ ἰδών ». Après toute cette série de *vel*, le mot *denique*, qui vient après le dernier, fait sérieusement plaisir.

Ce système est d'autant plus fâcheux que M. B possède comme critique des qualités dont on ne peut pas ne pas tenir compte; beaucoup de ses observations sont très justes et très sensées. Il lui arrive assez souvent même de proposer des conjectures qui méritent d'être examinées; nous en citerons quelques-unes : v. 159, écrire κήποισι au lieu de κήποις τὰ, — v. 281, la leçon du ms. est οὗτος μέν ἐστι, ce qui fait un vers faux; il manque une syllabe. Brünck avait ajouté ἀλλ' devant οὗτος, correction qui avait été généralement adoptée; celle que M. B. propose, οὑτοσὶ μέν ἐστι, est plus simple et paraît plus acceptable. — V. 283, κᾆθ' au lieu de κἀξ; la préposition ἐξ ne s'explique guère ici.

Les notes explicatives, *commentarius*, forment la partie la plus développée du volume; elles comprennent les scolies dont M. B. corrige ou complète les explications. Ce commentaire est riche surtout en rapprochements; il peut rendre des services aux critiques et aux grammairiens; à côté de telle expression du comique, sont citées les expressions analogues qui se trouvent dans les différents auteurs; la liste des passages ainsi cités est très complète; elle indique chez M. B. une grande pratique de la littérature grecque. Pour ce qui touche à l'histoire, aux institutions, en un mot aux antiquités proprement dites, le commentaire des *Oiseaux*, comme celui des autres comédies éditées par M. Blaydes, est insuffisant.

Albert Martin.

---

208. — **Altlateinische Studien** (Das Arvallied und die Salischen Fragmente. — Zur Semasiologie der indogermanischen Stammbildung. — Beitræge zur Erklærung des Templum von Piacenza.) Von Dr. Michael Ring, Professor an der kœn. Akademie in Pressburg. Pressburg und Leipzig. Verlag von Sigmund Steiner. 1882. 143 p. in-8°.

Une ou deux pages d'analyse renseignent mieux qu'une appréciation.

Pour éclaircir le chant des Arvales et les fragments des chants des Saliens, M. Ring demande de la lumière au saturnien du bronze du lac Fucin, *Doivom (h)âtôi (h)erpattîa pro l(egio)nibus Martses.* Dans *Doivom hatoi herpattîa* il y a deux datifs, et l'ensemble de la formule équivaut, sauf l'ampleur poétique, à l'ombrien *Jovies hostatir. Hatôi* est un datif comme *trifô(i)*, analogue aux génétifs *domôs, enôs. Hâtus* signifie *admission*, de la racine indogermanique *gha*, désirer; les formes existantes indiquent un mot latin du type *dhe se ve*.

Un surcroît de lumière se tire de l'inscription du vase à trois goulots de Dvenos. Le premier goulot demande : *Qui* (au féminin, car la mesure est *qôî*) *pourrait me présenter à Jupiter et aux deux Sat(urnes)?* c'est-à-dire : aux trois Lares saturniens Jov(o)s (Satur), Satrius et Saturnus, lesquels sont entre eux comme père, premier fils et second fils d'après le principe de l'onomatologie sacrale, mais comme trois frères dans la pratique ri-

tuelle, parce que Mars Satur, dont Satrius et Saturnus sont des émanations, est, en qualité de « mouton », hors d'état d'avoir des descendants. — Le second goulot du vase répond au premier : *Nulle vierge, si elle doit compter parmi les pures;* mais le troisième fait une concession : *A moins de se concilier Ops Toitesia.* Une vierge ne peut entrer en contact avec les Lares châtrés, les moutons, car la communication avec des divinités inféconde pourrait la rendre inféconde, et l'infécondité de la femme témoigne contre sa pureté.

Nous voici arrivés p. 4. L'explication du chant des Arvales commence. Une altération de la prononciation latine a obscurci l'assonance d'*alternei* avec *conctos*, et le graveur de l'inscription ne se rendait plus compte que *pleorîs* assone avec *sîns*, et *pleorês* avec *sêrs*. Les variantes, dans la triple répétition de chaque ligne, sont d'ailleurs fondées en raison. A mesure qu'on récite, le ton monte, de sorte que *luaerve* devient *luerve*, *sêmunis* devient *sîmunis*, et *alternei* devient *alternie*. Le débit s'accélère en même temps, de sorte que de *sâli sta* on passe à *sâjisja*. *Sâlî* est *sâ-sdî* pour *sâ-sdjé;* dans la troisième ligne *i* est bref, c'est-à-dire que c'est un *e* relevé par le ton udâttara ; en phonétique latine, *i* exclut *j*, donc *ji* est non contracte, et *sajisja* (*i* long par position, parce que *s* = ʒʒ) est le résultat d'une séparation des syllabes provoquée par la gradation udâttara, *sâʒdj-isd-jâ*, prononcez *sâdj-iʒʒ-jâ*, *sâj-is-jâ*. — *Marmâ* est le génitif du féminin *Marmôr;* on attendrait *Marmâros*, mais le ton plus élevé a produit une syncope de la finale ; il faut donc partir de *Marmârs*. Les voyelles longues avec un ton udâtta non brisé réduisent les duratives à la fin des syllabes, l'*r* a donc disparu dans *Marmârs* devant *s* sourde, comme dans *fa(r)stigium* et *te(r)stis ;* puis l'*s* est tombée à son tour. — L'enclitique *serns* est peut-être pour *sersn(o)s*, comme l'indiquerait *Sarsina*, *Sassina*. D'ailleurs *s(v)êrʒ* (pour *svôrʒ*), forme svarita de *s(v)éros*, dont il nous faut partir, a pu facilement sigmatiser l'*s* du nominatif. — Comme les *Lases* sont deux personnes et *Marmôr* une, l'unité supérieure constituée par la réunion des Lases et de Marmôr, la *triumpos*, contient trois personnes, comme son nom le dit clairement, car *triûmpós* équivaut à « unissant trois », et diffère, par l'accent et la signification, de θρί-Fαμβος = τρί-Fαμφος, « unis par trois, unis en trinité ». Dans le chant des Arvales *triumpos* est féminin, parce qu'il se rapporte à *enô*, grand'mère (la *dea Dia*) ; c'est donc un reste d'adjectifs italiques analogues aux adjectifs grecs en ος, ον.....

Nous n'en sommes encore qu'à la p. 9, mais déjà le lecteur peut se faire une idée de l'ouvrage.

Louis HAVET.

209. — **Englische Philologie.** Anleitung zum wissenschaftlichen Studium der englischen Sprache von Johan Storm, ord. Professor der romanischen und englischen Philologie an der Universitæt Christiania. Vom Verfasser für das deutsche Publicum bearbeitet. I. Die lebende Sprache. Heilbronn. Verlag von Gebr. Henninger. 1881. In-8, xvi-468 p. 9 mark.

« Je me propose, dans ce livre, de donner un guide (et une méthode) pour l'étude scientifique de l'anglais ; destiné avant tout aux philologues qui débutent, il pourra n'être pas inutile aussi à un cercle plus étendu de lecteurs. Le manque sensible d'un manuel bien fait et en rapport avec l'état actuel de la science fera, je l'espère, qu'une pareille entreprise ne sera pas inutile, même en Allemagne. » La critique qu'il a faite des tentatives de ses précurseurs justifie pleinement l'espoir exprimé ici par M. J. Storm ; mais si son livre peut et doit être le bienvenu même de l'autre côté des Vosges, à combien plus forte raison devrait-il l'être en France, où l'on a à peine l'idée d'une œuvre pareille, laquelle seule cependant pourrait contribuer à fonder ce qui manque presque complètement chez nous, l'enseignement scientifique d'un idiome germanique ! En remaniant son livre pour le public allemand, tandis qu'il n'a point songé à le faire pour les lecteurs français, M. J. S. nous a-t-il cru incapables ou incurablement insoucieux d'atteindre à une connaissance approfondie ou rationnelle de l'anglais ? A-t-il pensé que son appropriation ne rencontrerait pas assez de sympathie pour être tentée chez nous ? C'est une question que je ne veux pas résoudre; mais, puisque la *Philologie anglaise* est écrite dans un idiome étranger, il me semble que c'est une raison de plus pour essayer d'en donner une idée aussi complète et exacte que possible aux lecteurs de la *Revue*.

Après une courte introduction, où il expose le but de son ouvrage et les moyens d'arriver à une connaissance scientifique de l'anglais parlé, M. J. S. traite d'abord de la prononciation ; mais avant d'arriver à celle de la langue dont l'étude est l'objet spécial de son livre, il passe en revue, dans un chapitre substantiel et écrit avec une rare compétence, les travaux qui ont été faits dans ces derniers temps sur la phonétique générale ; c'est un maître, un savant versé depuis de longues années dans l'étude des idiomes germaniques et romans qui juge ici ceux qui l'ont précédé; il y a profit aussi à lire la critique pénétrante qu'il a faite en particulier des ouvrages de Merkel, Brücke, Sievers, Bell, Ellis, Sweet, etc., ces fondateurs de la théorie scientifique du langage parlé. Ce n'est pas d'ailleurs un simple jugement que M. J. S. se borne à porter sur ses devanciers ; chemin faisant, il expose ses propres vues sur la matière, propose des corrections, et cette marche qu'il a suivie dans les différentes parties de son étude en double l'intérêt et la valeur. Je suis, en phonétique, d'accord avec M. J. S. sur presque tous les points; il en est deux ou trois cependant où je ne puis partager sa manière de voir. En ce qui concerne les nasales françaises, par exemple, j'admets que l'*a* de *an* soit

l'*â* de pâte [1], l'*o* de *on* un *o* analogue à celui de l'al. Volk, l'*u* de *un* le son *eu* de peuple et que l'*i* de *in* se rapproche de l'*ä*; toutefois je ne pense pas que cet *ä*, pas plus que l'*o* de *on*, soit aussi ouvert que le suppose M. J. S.; mais c'est au sujet de la valeur même des nasales que je me sépare surtout du savant linguiste; il ne leur en accorde ou ne paraît leur en accorder, comme on le fait d'ordinaire d'ailleurs, qu'une seule; je ne puis me ranger à cette manière de voir; comment ne pas distinguer, en effet, entre l'*an* de *dent* (dan) et celui de *dents* (dân) entre l'*on* de *son* et celui de *sons* (sôn), entre l'*i* ou l'*ä* de *vin* et celui de *vingt*. P. 38, M. J. S. dit que les nasales françaises deviennent dentales devant deux dentales, cela me paraît assez vraisemblable; mais en note, il cite cette observation de M. L. Havet dans la *Romania* (VIII, 94), « après une voyelle nasale les muettes se changent purement et simplement en nasales, » ce qui est également vrai et n'est qu'en apparence en opposition avec sa propre manière de voir; seulement M. J. S. ne me paraît pas avoir compris l'explication de M. L. Havet, quand il suppose qu'il prononce *vän-dö*, tandis qu'il admet lui comme « très fréquente » la prononciation *vänd-dö* [2]; cette dernière prononciation est, en effet, ordinaire; quant à *vän-dö* [3], il est évident que ce n'est pas celle dont parle M. L. Havet, mais bien *vän'n-deû*; il n'aurait point dit sans cela que les dentales se changent en nasales; il y a là une simple assimilation, en vertu de la loi de moindre effort; mais il n'y a point en cela, comme paraît le croire M. J. S. dans une note de la p. 428, de « différences dialectales »; c'est tout simplement pour moi quelque chose d'analogue à la différence de prononciation entre *quatre* et *quatte*. Si M. J. S. me paraît avoir mal interprété une explication fort claire cependant de M. L. Havet, son oreille l'a trompé aussi, je crois, quand il affirme que le *gn* français est tout différent du *gn* italien ou du *ñ* espagnol, et MM. G. Paris et A. Darmesteter seront sans doute un peu surpris d'apprendre que, au lieu d'un *n* mouillé, il faut entendre un *n* dans *Espagne*, tandis qu'ils doivent évidemment faire entendre le premier de ces sons dans *España*. Si nous n'avons pas ou n'avons plus d'*l* mouillé, nous avons toujours l'*n* mouillé, seulement quelques patois nasalisent les voyelles qui précèdent, ainsi dans le normand du Cotentin on dit *singne* à la place de *signe*. Dans le parler parisien, on tend plutôt à remplacer *gn* par *n* simple; que de gens, par exemple, ne disent plus que *Compiène* et regardent comme fautive la prononciation *Compiègne!* P. 62, M. J. S., corrigeant une erreur de Ellis [4], dit que faire entendre

---

1. Toutefois, dans certains patois, comme ceux du Bessin et du Cotentin, l'*a* de *an* paraît être plutôt *â* que *á*. Quant à la prononciation *än* de *an*, elle n'est point propre à la Picardie, c'est en particulier celle du Bocage normand.

2. *Dö* représente *deu*; mais l'*eu* de *deux* étant long, on comprend qu'il vaut mieux écrire *deû* que *dö*.

3. Je doute qu'aucun Français, fût-il Suisse, puisse prononcer *vän-dö* ou *ven-dö*, malgré ce qu'en dit, d'après M. J. S., M. Sievers.

4. Cette phrase est : *que je me repente*, M. J. S. dit qu'il faut la prononcer *k ĕ j'*[illegible]

l'*e* finale de ***repente (r'pent')*** serait une prononciation méridionale; un méridional donne à l'*e* muet final le son *ö* — *vit-ö* (vite); — il n'en est pas de même sans doute en français, mais il nous est cependant impossible de prononcer une muette ou une chuintante finale sans faire entendre, non le son *ö*, il est vrai, mais une demi-muette; voilà ce que M. J. S. n'a pas vu et ce que souvent les étrangers ne comprennent pas [1]. Je ne m'explique pas non plus que M. J. S., qui distingue avec tant de raison l'*e* obscur allemand de l'*e* muet français, ne le distingue pas aussi bien de notre *é* fermé et paraisse (p. 66) donner raison aux linguistes qui les identifient; l'*é* fermé ne diffère pas moins que l'*e* muet de l'*e* obscur germanique, lequel n'est point d'ailleurs étranger aux idiomes français; j'en ai constaté la présence en particulier dans le patois du Bessin, où je l'avais pris d'abord, il est vrai, pour un *é* fermé [2].

Après la « phonétique générale », M. J. S. aborde la « prononciation anglaise »; dans le chapitre consacré à ce sujet délicat, il suit la même méthode que dans son examen de la phonétique, et, tout en passant en revue les ouvrages de B. Schmitz, Ed. Mätzner, J. Walker, B.-H. Smart, P.-A. Nuttall, P.-H. Phelp, etc., il en prend occasion pour proposer sa propre manière de voir, et réformer ou compléter au besoin les théories de ces divers grammairiens. Enfin, il arrive (p. 129) aux dictionnaires. Ici sa critique prend de plus grandes proportions; ce n'est plus une appréciation succincte, c'est soit une discussion prolongée des sens donnés à quelques vocables rares un peu usités par les auteurs qu'il cite, soit une liste de mots curieux qu'ils ont oubliés; que de renseignements précieux, par exemple, p. 152-164, sur le « slang » et le « cant », dont l'étude fait suite à l'examen des dictionnaires et en est comme le complément! M. J. S. y fait preuve non-seulement de la connaissance la plus approfondie de l'anglais, mais encore de la lecture la plus étendue. Après l'examen des dictionnaires vient celui des « livres de référence », des encyclopédies, etc., en un mot, de tous les moyens pratiques qui peuvent servir à apprendre l'anglais. Parler et lire sont les deux moyens les plus sûrs pour y arriver. De là les renseignements destinés à guider l'étudiant à cet égard. Dans une double étude nourrie de faits, remplie d'indications précieuses et de préceptes utiles, M. J. S. nous fait connaître dans ses caractères généraux d'abord (pp. 206-259) la langue de la conversation, puis (pp. 259-299) l'idiome vulgaire. N'excluant aucun

---

*r'pant'*, cela est exact, mais il serait tout aussi exact de prononcer *k' jë m' repant'*, et il va de soi que dans le style élevé il faudrait dire *kë jë me rëpant'*.

1. J'ai été longtemps, quand j'ai appris l'allemand, avant de pouvoir prononcer un mot finisssant par une muette ou une chuintante, sans le terminer par un *e* mi-muet.

2. Je crois, au contraire, que l'*e* final scandinave se rapproche beaucoup de notre *e* fermé. J'aurais aussi plus d'une observation à faire au sujet de la valeur de l'*r* (p. 98), je me bornerai à une remarque : l'*r* des idiomes du sud de la Norvège et de la Suède me paraît dental, tandis que le nôtre est uvulaire.

dialecte du champ de ses observations, il a accordé une grande place à l'anglais tel qu'on le parle en Amérique, et le paragraphe où il traite des américanismes (pp. 301-338) est certainement un des plus curieux de son livre.

Mais quels ouvrages doit lire celui qui veut apprendre à fond l'anglais? On comprend l'importance de la question, et l'on ne doit pas être surpris que M. J. S. y réponde longuement. Les conseils qu'il donne sont excellents et la connaissance profonde de la littérature anglaise dont ils témoignent leur donne une incontestable autorité. Parmi les pages qui traitent de ce sujet, quelques-unes des plus intéressantes sont, sans contredit, celles où M. J. S. compare la langue du XVIII^e siècle à la langue actuelle; on est surpris des changements profonds qui se sont faits dans l'anglais en un si court espace de temps : quelle différence quand on passe, je ne dirai pas de Pope ou d'Addison, mais de Goldsmith même à Dickens ou à Thackeray ! On lira avec autant de plaisir que de profit les pages consacrées à Shakespeare, en particulier les remarques ingénieuses qu'a suggérées à M. J. S. l'édition critique de Macbeth par Clarke et Wright. La source d'informations la plus précieuse avec Shakespeare pour pénétrer dans la connaissance intime de l'anglais, c'est la traduction de l'ancien et du nouveau testament, en particulier l'*Authorized version of the bible;* M. J. S. ne pouvait manquer aussi d'en parler; il a fait plus, il a donné (p. 401) toute une série d'explications du plus grand intérêt sur des formes vieillies ou rares de cette traduction célèbre.

Après la pratique, après les lectures, l'étude théorique et grammaticale de la langue est destinée à en compléter et en assurer la connaissance; c'est à l'examen des ouvrages qui en traitent qu'est consacré le dernier chapitre de M. J. S.; Mætzner, Koch, Latham, Marsh, etc., pour ne parler que des auteurs les plus connus, y sont appréciés avec sa compétence habituelle, et cet examen rapide termine dignement cette vaste étude, si remplie de faits, si riche en aperçus nouveaux et où rien ne manque de ce qui peut conduire à une connaissance rationnelle de l'anglais parlé aujourd'hui [1]. Resterait à faire l'histoire de cet idiome si simple et à la fois si puissant; c'est sans doute ce que tentera bientôt M. J. Storm, et s'il apporte, comme il n'en faut pas douter, dans cette entreprise nouvelle, la même sûreté et la même abondance d'informations, une critique aussi pénétrante et aussi sûre, il peut être certain que la seconde partie de son œuvre ne sera pas accueillie avec moins de faveur que celle dont je viens d'essayer de donner une idée aux lecteurs de la *Revue*.

C. J.

1. Ce dernier chapitre est suivi d'une double table, la première renfermant le nom de tous les auteurs et de tous les ouvrages cités dans la *Philologie anglaise*, l'autre qui donne une liste très complète de toutes les formes, de tous les mots curieux étudiés par l'auteur; on y trouvera, en s'y reportant, plus d'un vocable qui manque dans des dictionnaires anglais regardés comme complets.

210. — **L'entrevue de Bayonne de 1565 et la question de la Saint-Barthélemy,** d'après les archives de Simancas, par M. F. Combes, professeur d'histoire à l'université de Bordeaux (*sic*). Paris, Fischbacher, 1882. gr. in-8° de 49 p.

On s'est beaucoup occupé, en France et à l'étranger, du mémoire de M. Combes. Lu d'abord en avril 1881 par l'auteur, à la Sorbonne, devant les sociétés savantes réunies, ce mémoire fut très applaudi. On l'apprécia beaucoup aussi, quelques jours plus tard, à l'Académie des sciences morales et politiques, où « le grand historien national », M. Henri Martin, en donna lecture. Divers critiques n'ont pas été moins favorables au travail du professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux que l'auditoire de la Sorbonne et de l'Institut : ils ont redit avec lui (p. 19) : « La vérité est faite, et il n'y aura plus à y revenir... Les nuages sont dissipés; le sphinx n'a plus d'énigmes, il est vaincu et découvert. » Pour moi, tout en rendant hommage au mérite des recherches de M. C., je ne pensais pas qu'il eût répandu la plus éclatante lumière sur l'entrevue de Catherine de Médicis et de Charles IX avec le duc d'Albe et la cour d'Espagne. Il me semblait que ni dans l'argumentation, ni dans les *Pièces justificatives* [1], rien n'est de nature à justifier les paroles attribuées (*Avis de l'éditeur*) à un de nos plus savants académiciens, que mémoire et documents « lui paraissaient trancher définitivement, dans le sens d'un concert ancien et d'une préméditation évidente, la question toujours brûlante de la Saint-Barthélemy [2]. » La grande autorité des juges qui avaient approuvé les conclusions de M. C. me faisant douter de ma propre opinion, je crus devoir consulter un érudit profondément versé dans la connaissance des choses du XVIe siècle, M. de La Ferrière. L'éditeur des *Lettres de Catherine de Médicis* [3] voulut bien m'apprendre que lui non plus n'avait pas été convaincu par la lecture des pièces trouvées à Simancas [4]. Bientôt diverses revues

1. Ces pièces, qui remplissent plus de la moitié de la brochure, sont au nombre de sept; chacune d'elles est accompagnée de la traduction française. La plus importante des sept pièces est la lettre de Philippe II au cardinal Pacheco, datée du Bois de Ségovie, le 24 avril 1565.

2. Ces paroles sont d'autant plus remarquables, qu'elles auraient été dites par un converti, car, il y a quelques années, le même critique avait vivement et solidement combattu, dans le *Journal des savants*, la thèse de la préméditation.

3. Il n'a pas été rendu compte ici du premier volume de ce recueil (1880). Répétons, du moins, ce qu'en a dit un digne émule de M. de La Ferrière, M. A. de Ruble (*Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, t. I, 1881, *préface*, p. x, note 1) : « Au moment où nous écrivons, M. le comte de La Ferrière publie le premier volume d'un ouvrage impatiemment attendu, la correspondance de Catherine de Médicis. Cet ouvrage, fruit de recherches immenses, poursuivies depuis près de vingt ans dans tous les dépôts scientifiques de l'Europe, sera l'œuvre capitale de notre temps sur l'histoire du XVIe siècle. »

4. Relevons, à ce propos, une erreur de M. Combes. Il présente (p. 13) Philippe II comme le fondateur des archives de Simancas. Ce fut Charles-Quint qui les établit, comme M. Gachard l'a rappelé (*Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 7).

allemandes, anglaises, belges, dans des articles dont on a pu voir l'analyse *(Périodiques)*, déclarèrent avec ensemble que les documents publiés par M. C. peuvent bien être intéressants, curieux, mais qu'ils ne prouvent nullement que Catherine de Médicis et le duc d'Albe se soient mis d'accord, en juin 1565, à Bayonne, au sujet de l'égorgement des huguenots. Comme on l'a fait justement remarquer, tout le système de M. C. repose sur une phrase de la lettre écrite de Saint-Sébastien, le 4 juillet 1565, par don Fr. de Alava au ministre d'Etat Fr. de Eraso (p. 37) : « *Y lo que anteveo que an de martillar estos eresiarcas* », phrase dont M. C. donne cette traduction : *Je prévois qu'on doit marteler ces hérésiarques*. Mais la traduction est infidèle, et, tout au contraire, il faut lire : *Je prévois que ces hérésiarques la martèleront*, c'est-à-dire qu'ils mettront le martel en tête à la reine Catherine, et c'est pour cela que le bon Espagnol s'inquiète. Se serait-il donc inquiété du reste ? Le contre-sens étant incontestable [1], l'édifice si ingénieusement dressé par M. Combes n'a plus de base et s'écroule lamentablement.

De cette aventure, tirons deux leçons : la première, c'est qu'en matière difficile, il ne faut pas se hâter de conclure ; la seconde, c'est qu'il ne faut pas se hâter d'approuver des conclusions téméraires.

---

211. — **Notice biographique sur La Bruyère**, par M. Gustave Servois. Paris, Hachette, 1882. In-8° de cxc p. Complément du tome Ier de l'édition du *La Bruyère* de la collection : *Les grands écrivains de la France*.

La *Notice* de M. G. Servois est tout un ouvrage. Cet ouvrage est divisé en sept chapitres intitulés : *La famille de la Bruyère et le peu que l'on sait de sa jeunesse ; La Bruyère trésorier général des finances ; La Bruyère dans la maison de Condé ; Les Caractères ; La Bruyère à l'Académie ; Les amies et les amis de la Bruyère ; Les dernières années de la Bruyère*. Les sept chapitres sont suivis d'un *Tableau généalogique de la famille de la Bruyère* et des *Pièces justificatives* que voici : *Acte de baptême de Jean de la Bruyère ; Extrait d'un Compte à l'amiable rendu* [le 14 octobre 1676] *par damoiselle Elisabeth Hamonyn, veuve de Me Louis de la Bruyère, à Jean de laBruyère, etc. ; Vol commis dans la chambre de la Bruyère. Plainte et information ; Chansons et épigrammes sur la réception de la Bruyère à l'Académie française ; Inventaires faits après la mort de la Bruyère ; Acte de décès de la Bruyère.*

---

1. M. C. dit plaisamment (p. 15) : « Nous savons tous un peu l'espagnol. » Il n'a pas été seul pourtant à trahir le texte de Fr. de Alava : il nomme le collaborateur (j'allais dire le complice) qui l'a aidé « avec son autorité dans tout ce qui concerne la littérature et la langue espagnole. » Ai-je besoin d'ajouter que ce philologue n'est point notre collaborateur M. A. Morel-Fatio ?

On peut dire que tout ce qu'il était possible de trouver sur l'auteur des *Caractères*, M. S. l'a trouvé. « La vie de la Bruyère, » dit-il (p. XII), « s'est cachée aux yeux mêmes de ses contemporains, et les récits sommaires qu'ils nous ont laissés ne contiennent guère que des renseignements vagues et indécis. » Le nouveau biographe rappelle que Sainte-Beuve a écrit en 1836 *(Portraits littéraires)* : « On ne sait rien ou presque rien de la vie de la Bruyère... Tout le rayon du siècle est tombé juste sur chaque page du livre, et le visage de l'homme qui le tenait ouvert à la main s'est dérobé. » Il ajoute *(Ibid.)* : « Depuis 1836, MM. Walckenaer, Destailleur, Jal, Chatel, Edouard Fournier, d'autres encore, ont ajouté, ceux-ci quelques lignes, ceux-là quelques pages à la biographie ; mais, en dépit des recherches les plus persévérantes ou les plus ingénieuses, elle demeure bien pauvre et imparfaite sur divers points, et, tout naturellement, le roman s'y est parfois mêlé, comme par compensation. »

Si M. S. n'a pu « combler toute lacune et dissiper toute obscurité, » il a, du moins, soumis à une révision bien nécessaire « les chapitres dont se compose aujourd'hui l'histoire traditionnelle de la Bruyère, » et, de plus, il a apporté, à son tour, « de nouveaux et authentiques renseignements soit sur lui-même, soit sur sa famille, au milieu de laquelle se sont écoulés près des trois quarts de sa vie. » Personne ne reprochera sans doute à M. S. d'avoir trop « scrupuleusement recueilli de minimes détails, » car, comme il le dit bien (p. XIII), « les minuties même ont ici leur prix : il est permis de ne les point négliger, lorsqu'il s'agit d'un philosophe qui, pour avoir été le plus pénétrant observateur et le peintre le plus illustre des mœurs de ses contemporains, n'en est pas moins le plus inconnu des grands écrivains de son époque. »

Mentionnons rapidement quelques-unes des additions et rectifications introduites par l'habile chercheur dans la biographie de la Bruyère : « On l'a fait gentilhomme d'origine, et l'on s'est trompé. Il se considéra, selon l'usage, comme anobli par la charge de trésorier de France, qu'il acheta mais son père, Louis de la Bruyère, contrôleur général des rentes de l'hôtel-de-ville, était un bourgeois de Paris [1]. » — « Dans la *Comédie de J. de la Bruyère*, Ed. Fournier se montre disposé à croire que la Bruyère fit, en 1666 et en 1667, un voyage en Italie, et à lui attribuer une relation conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (F. F. nº 6051). Cette relation est signée *l'abbé de la Bruière... J'ai lu quelque part*, a écrit le P. Adry en parlant de la Bruyère, *qu'il avait*

1. P. XIII. Le trisaïeul paternel de l'auteur des *Caractères*, Jean de la Bruyère, était apothicaire dans la rue Saint-Denis. Cet apothicaire et son fils, Mathias de la Bruyère, lieutenant civil de la prévôté et vicomté de Paris, furent au nombre des plus ardents promoteurs de la Ligue, comme on peut le voir dans Palma Cayet, Pierre de l'Estoile, J. A. de Thou, etc. M. S. a retrouvé dans les dossiers de quelques études de notaires force renseignements sur la famille du moraliste. Toute cette partie de la *Notice* est des plus neuves.

*été quelque temps ecclésiastique;* nul autre renseignement ne confirme ce vague témoignage. La Bruyère eût-il été d'ailleurs *ecclésiastique* en 1666 et 1667, encore ne pourrait-on le considérer comme l'auteur de cette lettre ; la forme et le fond ne le permettraient pas. Elle n'est pas davantage de son frère, qui, en 1666, avait quatorze ans [1]. » — « Nous venons de montrer la Bruyère achetant son titre de trésorier ; mais l'a-t-il vraiment payé de ses deniers ? Racine obtint le sien de la protection de Colbert et de la libéralité du roi : ami de Bossuet, la Bruyère n'aurait-il point dû à l'intervention de l'illustre évêque la concession gratuite de son office?... Nous trouvons ces conjectures dans la biographie la plus complète de la Bruyère [celle d'Ed. Fournier]. La Bruyère, à notre avis, est devenu trésorier à la suite d'un contrat avec un particulier qui ne lui fit aucun abandon du prix de la charge... [2] » — « C'est d'après ces deux portraits, de Saint-Simon et de l'abbé d'Olivet, que la postérité s'est représenté la Bruyère. Celui de l'abbé d'Olivet est un peu de convention : la Bruyère avait moins de sérénité. J'ose dire que la passion anima souvent ce philosophe, dont quelques critiques se sont plu, un peu trop, croyons-nous, à adoucir la physionomie, et qui, pour être un sage, ne laissait pas de se montrer sensible aux blessures de l'amour-propre, et capable d'élans de généreuse indignation [3]. »

Je pourrais citer bien d'autres passages d'un vif intérêt, mais j'aime mieux renvoyer le lecteur à la notice même. Chacun déclarera certainement avec moi qu'elle abonde en particularités curieuses, recueillies avec autant de soin que de sagacité, et qu'elle est l'œuvre d'un homme dont l'érudition est des plus sûres [4], dont le goût est des plus purs, et dont la plume est des plus fines [5].

T. DE L.

---

1. P. XXX, note 2.

2. P. XLV. Conférez la note 1 de la page XLVI. Un peu plus loin, M. S. combat encore la parodoxale opinion de M. Ed. Fournier sur l'*Arténice* des *Caractères* (p. CXXXVI). Il nous annonce (p. CXXXVII) qu' « un érudit, familiarisé avec la société dans laquelle vécut la Bruyère, M. Allaire, doit nous révéler, dans une prochaine publication, le nom véritable d'*Arténice*, que l'on a eu tort, à son sentiment, de confondre avec *Ricanète*, et qui, à ses yeux, est la duchesse de Bourbon. »

3. P. LXXXIX. N'oublions pas de noter que M. S. a donné le premier (p. LXII), d'après les registres de comptes de la maison de Condé conservés aux archives du château de Chantilly, la date précise de l'entrée de la Bruyère dans ses fonctions de professeur d'histoire du jeune duc de Bourbon (15 août 1684) et le chiffre de son traitement (1,500 livres).

4. Je ne trouve à relever qu'un nom (p. CXLI, note 1) qui n'est pas écrit comme l'écrivait celui qui le portait ; l'abbé *Le Clerc*, ainsi que, plus tard, son homonyme, le savant doyen de la faculté des lettres de Paris, donnait deux syllabes à son nom. M. S. aurait pu compléter la note sur la *Bibliothèque de Richelet*, en consultant l'excellente monographie de M. l'abbé L. Bertrand : *Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent Josse Le Clerc* (Paris, 1878, in-8°, pp. 186 et suiv.).

5. Avec la *Notice* on a distribué un *Album* où l'on remarque deux beaux portraits de la Bruyère et des fac-similés d'autographes.

212. — **Œuvres nouvelles de Des Forges Maillard,** publiées avec notes, introduction et étude biographique, par Arthur de la Borderie et René Kerviler. Tome II *Lettres nouvelles*. Nantes, Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne. 1882. In-8° de 237 p.

MM. de la Borderie et Kerviler comptaient faire tenir les *Œuvres nouvelles* de Paul Des Forges Maillard dans un seul volume; ce volume s'est trouvé rempli par les *Œuvres en prose*, c'est-à-dire par les *lettres* seules. Les poésies qui, comme le rappellent les éditeurs, se composent pour la plupart de fines épigrammes, n'occuperont qu'une cinquantaine de pages. Mais, ainsi qu'ils nous en avertissent, « l'étude biographique, bibliographique et littéraire servant d'introduction, ne peut avoir d'intérêt sans prendre quelque développement : la vie de notre auteur, très peu connue, étant curieuse à examiner, à restituer dans le détail, avec les nouveaux documents que nous avons rassemblés. » On a donc été obligé de scinder la publication en deux volumes. De même, j'examinerai en deux articles séparés l'édition de MM. de la B. et K., espérant bien que le tome Ier ne tardera pas à suivre le tome II.

Ce tome II est fort agréable à lire. Pas une des pièces dont il se compose ne figure dans les diverses éditions de la fausse Mlle Malcrais de la Vigne imprimées jusqu'ici, et leur titre de *Lettres nouvelles* est des mieux justifié. De ces lettres, les unes sont entièrement inédites et ont été prises sur les autographes de l'auteur [1]; les autres, pour me servir des pittoresques expressions des éditeurs, « sont exhumées de divers recueils du temps, dont les collections sont rares, certains même à peu près inconnus et d'ailleurs dépourvus de tables : elles gisaient donc là, perdues dans la fosse commune. » MM. de la B. et K. ont cru devoir rectifier l'orthographe par trop bizarre de ces dernières lettres, orthographe dont Des Forges Maillard n'est pas responsable, et ils ont eu, de plus, la chance d'y introduire assez souvent d'heureuses variantes, prises sur des originaux ou sur d'excellentes copies anciennes.

Le volume renferme 44 lettres, une lettre adressée de Marseille à Mlle de Malcrais, le 12 août 1733, et 43 lettres écrites par *elle*, depuis le 3 janvier 1726 jusqu'au 30 avril 1766, la plupart du Croisic, quelques-unes de Paris, de Marseille, de Montbrison, de Nantes, de Belle-Isle-en-Mer, de Poitiers, des Sables-d'Olonne. Les correspondants sont le P. du Cerceau [2], Voltaire, René Chevaye, le bibliophile de Nantes [3],

---

1. Les éditeurs ont scrupuleusement reproduit l'orthographe de leur auteur, conformément au vœu qu'il avait exprimé dans une lettre du 31 mars 1749 (p. 193) : « Je voudrois bien que l'on n'employât point l'ortographe moderne, qui réduit l'écriture à l'usage de la prononciation, mais qu'on se servît de la mienne, autant qu'il ne me sera pas échapé de fautes contre le rituel ordinaire. Je n'aime point du tout la nouvelle ortographe ; peut-être ai-je tort, mais chacun a sa marote. »

2. Voir (p. 3) une gaie et aimable lettre du bon Père en réponse à des vœux de bonne année qui lui avaient été exprimés à la fois en prose et en vers par Des Forges Maillard.

3. Des Forges Maillard en parle ainsi (le 26 août 1744, p. 163) : « J'arrive de Clis-

Titon du Tillet, le président Bouhier, Mme de Hallay, l'abbé Philippe de Prétot, éditeur des *Amusements du cœur et de l'esprit*, le président de Robien, fondateur de l'archéologie en Bretagne, le docteur Bonamy, enfin le directeur du *Journal de Verdun*. Les lettres de Des Forges Maillard sont fort spirituelles, et il eût été vraiment dommage qu'elles n'eussent pas été recueillies et publiées avec autant de soin. A chaque page on trouve des traits ingénieux, et, ce qui vaut mieux encore, des particularités intéressantes. Ainsi, dans la lettre *à un poète qui avait été volé* (juin 1732), au milieu de plaisanteries qui font penser au célèbre distique :

L'on vient de me voler — Que je plains ton malheur !
Tous mes vers manuscrits — Que je plains le voleur !

on rencontre (p. 7) un éloge inattendu d'un savant né, comme Des Forges Maillard, au Croisic, « M. Bouguer, ce mathématicien fameux « que l'Académie des sciences, qui l'a couronné trois fois, a reçu au « nombre de ses membres... » A côté de cet éloge d'un « illustre ami [1] », citons (p. 8) une oraison funèbre d'un membre de l'Académie française, Houdart de la Motte, auquel l'auteur refuse avec raison le titre de poète. Indiquons en cette même lettre (p. 7) divers renseignements auto-biographiques [2]. Les admirateurs de Montaigne liront avec plaisir (pp. 13-15) une vive et moqueuse protestation de Mlle de Malcrais contre le bizarre projet qu'avait quelqu'un de mettre les *Essais* en style moderne. Ce *quelqu'un*, d'après une note des éditeurs (p. 15), ne serait autre que l'abbé Trublet. L'idée était bien digne du ridicule compilateur que les plaisanteries de Voltaire ont rendu fameux. Parmi les personnages dont il est question dans les lettres suivantes, mentionnons (p. 20) le poète Senecé, que Des Forges Maillard vit « presque centenaire » à Mâcon et qui, dans ce grand âge, conservait un esprit « encore assez agréable, » le président Bouhier (p. 20), « qui est maître de la plus belle bibliothèque que puisse avoir en propre un particulier [3] », Brossette, le commentateur de Boileau (p. 20), Titon du Tillet, « le patron des Muses françaises », (p. 30) [4], l'évêque de Nantes, Turpin de Crissé de Sanzay (p. 37), l'abbé d'Olivet, dont Des Forges Maillard raconte (pp. 44-45) un terrible accès de colère d'une façon d'autant plus plaisante, qu'il mêle à son récit un ironique éloge de « la douceur balsamique et melliflue du ca-

---

son, où j'ai passé dix ou douze jours chez mon ancien ami, M. Chevaye, auditeur des Comptes, grand homme de lettres, grand homme d'esprit et grand homme de bien. Voilà, ce me semble, celui que l'on doit appeler le véritable Trismégiste. »

1. Voir divers autres passages sur l'inventeur de l'héliomètre (pp. 29, 30, etc.).

2. Voir d'autres renseignements auto-biographiques, pp. 18, 19, 24-34 (sur la métamorphose de l'auteur en demoiselle), pp. 151-153 (sur son mariage), pp. 163-165 (encore sur son mariage), etc.

3. Le nom du grand bibliophile revient souvent dans le volume. On regrette que les éditeurs n'aient pas joint à leur Table analytique une Table alphabétique des noms de personnes et de lieux.

4. Voir encore, sur Titon du Tillet, pp. 60, 61, 88, 106, 195-197, etc.

ractère de l'abbé », lequel, comme le remarquent les éditeurs (p. 47) « était connu pour l'un des plus grincheux personnages de France et de Navarre, » Néricault des Touches (p. 117), de La Condamine (p. 168), Duclos (p. 170), l'abbé Desfontaines (p. 170), l'abbé Goujet (p. 177), etc. Il faut encore signaler une lettre sur Racan (pp. 127-135), lettre dont les éditeurs ont dit bien justement (p. 136, note 9) que c'est « un excellent morceau de critique littéraire[1], » une lettre sur René Gentilhomme, sieur de l'Espine, poète croisicais (pp. 172-188), une lettre sur un vers de Saint-Amant, où est aussi agréablement que paradoxalement défendu contre Boileau le vers fameux du *Moïse sauvé* :

Les poissons ébahis le regardent passer[2],

une lettre sur la fête du roi Grallon, à Quimper (pp. 211-213), une lettre sur la rencontre du duc d'Aiguillon et d'un monstre marin au Croisic (pp. 214-219), enfin une lettre sur diverses singularités physiologiques (pp. 221-226).

Il est inutile de déclarer que les notes, fort nombreuses, des éditeurs sont telles qu'on pouvait les attendre de deux des plus savants bibliophiles et des meilleurs travailleurs de toute la Bretagne[3]. Le beau volume (papier vergé), si bien imprimé par MM. V. Forest et E. Grimaud, renferme, sans parler de mille ornements d'un goût exquis, deux vues très habilement dessinées d'après nature par M. Kerviler, l'une du manoir de Brederac, à quatre lieues du Croisic, manoir que Des Forges Mail-

1. Reproduisons cet hommage rendu par Des Forges Maillard en si bons termes à nos vieux poètes (p. 128) : « Tout ce qui nous reste de ces hommes immortels n'est point à négliger. On retrouve dans leurs moindres ouvrages les vestiges de la flamme divine dont ils étaient animés. »

2. En revanche, Des Forges Maillard critique le vers de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

« Il ne paraît, » dit-il (p. 208), « guère raisonnable de personnifier un flot, et j'admire l'imagination du poète qui inspire à la mer un effroi si prodigieux à l'aspect d'un monstre qu'elle avait nourri dans son sein et auquel elle devait être accoutumée. » A cette spirituelle critique, j'ajouterai cette judicieuse observation d'un marin qui me disait, un jour, au bord de l'Océan : Racine a-t-il donc oublié que le flot aurait *reculé* tout naturellement, quand même il n'aurait pas apporté le monstre?

3. Même si je m'arme de ma loupe la plus grossissante, je trouve tout au plus à relever en tant de notes deux légères inexactitudes. On lit (p. 35, note 8) : « Melon, ou plutôt *Melun*, était conseiller au parlement de Bordeaux. » L'auteur de l'*Essai politique sur le commerce* (1734, in-12) ne s'est jamais appelé *Melun* et n'a jamais été *conseiller au parlement de Bordeaux.* » Jean-François Melon fut inspecteur-général des fermes à Bordeaux, et plus tard, successivement premier commis du cardinal Dubois, de Law, et secrétaire du Régent. On lit (p. 146, note 1) : « La Grange-Chancel (Joseph de), poète satirique, né à Périgueux, en *1675*, mort en 1758. » L'auteur des *Philippiques* naquit deux ans plus tard, *le 1er janvier 1677*, comme l'a établi, d'après des documents authentiques, M. A. Dujarric-Descombes, le dernier éditeur des terribles stances (Périgueux, 1878). Les plus intéressantes de toutes les autres notes sont les notes sur René Chevaye (p. 21), Titon du Tillet (p. 42), le président Bouhier (p. 46), Mme du Hallay (p. 58), le président de Robien (p. 119), René Gentilhomme (p. 179), le docteur Bonamy (p. 216).

lard appelait sa case champêtre, et où il passait, tous les ans, la belle saison; l'autre du pavillon où, au Croisic, il écrivait ses vers et sa prose. Cette dernière gravure me semble particulièrement remarquable.

T. DE L.

---

213. — **Das Volksschauspiel Doctor Johann Faust**, herausgegeben mit geschichtlichen Nachrichten von Karl ENGEL, zweite umgearbeitete und vielfach ergänzte Auflage. Oldenburg, Schulze. 1882. In-8°, IV et 254 p. 4 mark.

**Johann Faust**, ein allegorisches Drama, gedruckt 1775, ohne Angabe des Verfassers und ein nürnberger Textbuch desselben Dramas, gedruckt 1777, herausgegeben von Karl ENGEL, zweite durch das nürnberger Textbuch vermehrte Auflage. Oldenburg, Schulze 1882. In-8°, VI et 79 p.

Dans le premier de ces volumes, M. K. Engel donne une seconde édition de la pièce populaire *le docteur Faust* qu'il avait publiée déjà en 1874, dans le premier fascicule de son recueil de comédies à marionnettes[1] (pp. 197-250). Il a fait précéder ce texte intéressant d'une longue étude (pp. 1-196) sur Faust et son histoire littéraire et théâtrale. Dans le chapitre intitulé « *Geschichtliche Nachrichten über den Träger der Faustsage* » (pp. 1-26), on remarquera nombre de renseignements nouveaux qui font honneur au zèle investigateur de M. E., et, entre autres informations jusqu'ici peu ou nullement connues, la suivante (p. 17); elle est tirée de la *Zimmerische Chronik*, récemment publiée en seconde édition par le bibliothécaire de Strasbourg, M. Barack, et mentionne le *wunderbarlicher nigromanta*, du nom de Faust, qui mourut vers 1541 à Staufen, petite ville du Brisgau, ou non loin de là, dans un âge avancé (*ist ein alter Mann worden*). Le chapitre suivant, qui a pour titre : *Bühnengeschichte des Faust* (pp. 27-191), contient aussi de nombreux détails importants et curieux sur les représentations de *Faust* depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours; beaucoup de ces détails sont inédits ou empruntés à des ouvrages peu connus ou peu accessibles; c'est ainsi que M. E. communique le passage tiré du *Journal* du conseiller G. Schröder (qu'il reproduit d'après le manuscrit de Danzig, année 1669, p. 33-35), des affiches du XVIII[e] siècle, le récit de Nicolai (1781) etc.; en un mot, on a là, grâce à de patientes et minutieuses recherches, une histoire presque complète de la vieille comédie allemande de Faust ainsi que des représentations du *Faust* de Gœthe; il est seulement regrettable que M. E. ait voulu faire œuvre de littérateur; il n'a pas réussi à classer et à ordonner ces précieux matériaux, rassemblés avec tant de peine. N'eût-il pas mieux fait de nous donner ces documents tels quels, en ne les reliant que par de brèves notices? Il y a trop de confusion et de désordre dans toute la partie du volume relative à l'histoire théâtrale de Faust.

Le deuxième volume, récemment publié par M. E., renferme la

1. *Deutsche Puppenkomœdien*, en huit petits volumes.

deuxième édition d'un *Jean Faust*, drame allégorique en cinq actes, publié en 1775 à Munich, et dont l'auteur a gardé l'anonyme; on l'avait attribué sans raison à Lessing; plusieurs prétendent qu'il est, soit de Weidmann, soit de Schink. M. Engel a réimprimé, avec ce texte, un opuscule paru à Nuremberg en 1777 sous le titre : *Arien aus dem allegorischen Drama Johann Faust von der Moserischen Gesellschaft abgesungen.*

C.

---

## CORRESPONDANCE

*A propos de l'article sur la jeunesse de Fléchier.*

Un ami, qui est en même temps un ami de la *Revue critique,* notre savant collaborateur M. Defrémery, appelle mon attention sur la faute d'impression qui, dans le compte-rendu de l'ouvrage de M. l'abbé Fabre (n° du 4 septembre, p. 184), a fait asseoir l'évêque d'*Aire* Fromentières sur le siège d'*Aix*. Tous nos lecteurs auront certainement corrigé une faute que leur dénonçait l'impossibilité de voir un *évêque* là où, comme à Aix, existe un archevêché. Aussi n'aurais-je pas relevé la *coquille* de notre excellent imprimeur, si je n'avais eu à vous fournir un petit supplément à mon article sur la *jeunesse de Fléchier*. Je tire ce supplément d'une communication fort intéressante qui a été provoquée par une question d'un des plus grands curieux qu'il y ait au monde, communication due à un patient et habile chercheur du Comtat-Venaissin, M. de Joannis. C'est dans la *Provence à travers champs* des 10 et 17 juin dernier que M. de Joannis a parfaitement prouvé, d'après l'acte de baptême de Fléchier, conservé aux archives municipales de Pernes, et d'après le *Livre de raison* du père du futur évêque de Nîmes, que l'illustre orateur naquit le 18 juin 1632 et fut baptisé le lendemain. M. l'abbé Fabre a donc eu tort de prétendre (tome I, p. 1) que Fléchier naquit le *10 juin,* et d'ajouter en note : « M. l'abbé Delacroix fait naître Fléchier le 19 juin; Ménard et Ducreux fixent le 10 juin : ces deux biographes de l'évêque de Nîmes sont si bien informés qu'il est difficile de ne pas s'en rapporter à eux. » Le terrible questionneur dont je parlais tout à l'heure, questionneur auquel ses amis ont donné pour emblème un point d'interrogation accompagné de cette devise :

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiront jamais !

avait ainsi prévu *(Provence à travers champs* du 29 avril 1882) la réponse qui devait lui être faite : « Je demande la permission d'objecter à M. l'abbé Fabre que le renseignement donné par l'abbé Delacroix *(Histoire de Fléchier,* 1865, in-8°) a été emprunté à l'*Histoire de Pernes* par le docteur Jean-Julien Giberti, concitoyen de Fléchier, histoire dont le manuscrit original appartient à la bibliothèque de Carpentras. Pourquoi Giberti, qui écrivait en 1748 l'histoire de sa ville

natale, n'aurait-il pas été mieux informé que Ménard et Ducreux? Ce qui trancherait le débat, ce serait le registre des baptêmes de la paroisse de Pernes pour l'année 1632. » Le débat est tranché, et il ne reste plus à M. l'abbé Fabre qu'à s'incliner devant la bonne date trouvée, il y a dix-sept ans, par M. l'abbé Delacroix.

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — La Société nationale et centrale d'horticulture ouvre un concours pour la rédaction des meilleurs travaux sur les *noms patois des plantes*, principalement des plantes cultivées, mis en regard avec les noms réels ou scientifiques. Deux médailles d'or et deux médailles d'argent offertes par M. Lavallée, président de la Société, seront attribuées par un jury spécial comme premiers et seconds prix de concours. La Société désire recevoir des travaux analogues à ceux que la science doit à Gouan pour la flore de Montpellier, à Des Etangs pour celle de l'Aube, etc. (adresser les manuscrits au président de la société, 84, rue de Grenelle, avant la fin de l'année 1883.

— Nous avons donné récemment, d'après les journaux, la traduction française de l'inscription italienne gravée sur la maison où Montaigne demeura à Rome; les journaux auxquels nous avons emprunté cette information, ont commis un contre-sens, en appelant Montaigne l'auteur du « livre des sages »; il faut évidemment lire « livre des *essais* »; en italien *essais* se dit *saggi*; ce qui a donné lieu à la bévue.

ALLEMAGNE.— Deux nouveaux fascicules des *Historische Studien*, dirigées par M. W. ARNDT (Leipzig, Veit), ont paru : le V[e] *das Kœnigsgericht zur Zeit der Merowinger u. Karolinger*, par M. V. BARCHEWITZ et le VI[e], *der Reichstag unter den Hohenstaufen*, par M. C. WACKER; deux autres doivent prochainement paraître : le VII[e], *Politische Geschichte Genuas und Pisas im XII. Jahrhundert*, par M. O. LANGER, et le VIII[e], *Die Schlacht bei Reutlingen am 14 mai 1377*, par M. Joh. JACOBSEN.

— M. Théophile ZOLLING, directeur de la *Gegenwart*, prépare une édition (la première édition critique) des œuvres complètes de Henri de Kleist et prie quiconque posséderait des lettres ou des manuscrits du poète de les lui communiquer.

— Nous apprenons que M. Karl WOERMANN, professeur à la *Kunstakademie* ou académie des beaux-arts de Dusseldorf, a été nommé directeur de la galerie de Dresde.

ANGLETERRE. — Une nouvelle revue anglaise, publiée par les éditeurs Longmans sous le titre *Longmans Magazine*, paraîtra tous les mois, à partir de novembre (100 à 128 pages; prix du numéro, six pence); les collaborateurs du *Longman's Magazine* sont MM. Grant Allen, Anstey, W. Black, Freeman, Froude, Th. Hardy, Howells, Huxley, Tyndall, Smiles, Stevenson, Sturgis et M[es] Ingelow et Oliphant.

— Les nouveaux volumes de la collection des « english men of letters » (Londres, Macmillan), seront *Swift* par M. Leslie STEPHEN; *Macaulay*, par M. J. Cotter MORISON; *Sterne*, par M. H. D. TRAILL; *Sheridan*, par Mrs. OLIPHANT.

— Un monument sera élevé à Longfellow dans l'abbaye de Westminster.

AUTRICHE.— On lit dans quelques journaux : « L'empereur d'Autriche vient de décerner à M. Julian Klaczko la grande médaille *pro litteris et artibus*. M. Klaczko doit cette distinction, fort rare en Autriche, à son dernier travail, *les Causeries florentines*, couronné par l'Académie française. »

— La ville de Vienne doit célébrer, l'année prochaine, le deuxième centenaire de la grande victoire remportée sur Kara Mustapha le 12 septembre 1683 par Sobieski et le duc Charles V de Lorraine; cette victoire délivra, comme on sait, la capitale de l'Autriche assiégée par les Turcs et défendue par le comte Ernest Rudiger de Starhemberg. A cette occasion, un monument sera élevé à Starhemberg, et la commune publiera un livre où sera retracée l'histoire du siège et de la délivrance de Vienne. Déjà le comte A. Thürheim, connu par ses publications sur de grands généraux autrichiens, a fait paraître chez l'éditeur Braumüller un ouvrage consacré à Starhemberg et intitulé *Feld-marschall Ernst Rüdiger Graf von Starhemberg, 1683 Wiens ruhmvoller Vertheidiger*.

BELGIQUE. — Dans la séance du 7 août de l'Académie royale de Belgique M. Kervyn de Lettenhove a lu une note sur *Charles IX et le Tasse*; vers les derniers mois de l'année 1566, l'abbé de Saint-Gildas, envoyé en mission à Rome près de l'ambassadeur de France, M. de Tournon, reçut ordre de s'arrêter à Ferrare; on lit dans ses instructions : « Sa Majesté a aussi très agréable de conserver le sieur Torquato soubs sa protection, comme elle désire et veult et entend que Mr. de Tournon face pour luy tous les bons offices et que partout là où il soit besoing, soit à l'endroit du Pape ou ailleurs, qu'il le porte et favorise comme serviteur advoué de Sadicte Majesté, auquel elle a accordé trois mille livres de pension, dant elle envoye presentement audit sieur de Tournon le brevet pour luy bailler, avec asseurance que, s'offrant l'occasion de l'honorer davantage, il ne sera oublié de Sadicte Majesté. »

— Le conservateur du Musée de Namur, M. A. Bequet, a publié un exposé détaillé des fouilles exécutées par la Société archéologique de Namur en 1880. C'est surtout à Franchimont, non loin de la voie antique de Trèves à Bavay, que les fouilles ont été fructueuses; au lieu dit le *Tombois*, on a reconnu l'emplacement de 165 sépultures, dont 101 avaient été pillées, et dans le cimetière, dit *au Tombeau*, de 220 tombes, dont cinquante à peine restées intactes; ces tombes appartiennent toutes à l'époque franque.

— M. J. Stecher a publié le discours qu'il avait prononcé, le 10 mai de cette année, dans la séance publique de la classe des lettres de l'Académie royale et qui avait pour sujet *Anton Reinhard Falck et le Musée des sciences et des lettres de Bruxelles en 1827*. Falck fut secrétaire d'Etat et confident du roi Guillaume de Hollande; il occupa à Bruxelles le poste de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire des Pays-Bas; avant 1830 il protégea efficacement le haut enseignement de la Belgique, et c'est sur ses conseils que furent créés en 1826 les cours publics et gratuits du Musée des sciences et des lettres de Bruxelles, d'où est sortie plus tard l'Université de Bruxelles.

— Depuis le mois de juillet dernier le *Bulletin mensuel de numismatique et d'archéologie* dirigé par MM. C. A. et R. Serrure, est entré dans la deuxième année de son existence; les éditeurs de cette très estimable revue se félicitent du bienveillant accueil que le public a fait à leur publication, dont « la vie est désormais assurée ».

— Nous avons annoncé récemment que M. Alph. Vandenpeereboom avait publié le sixième volume de son *Ypriana*, sous le titre *Cornelius Jansenius, septième évêque d'Ypres, sa mort, son testament, ses épitaphes* (Bruges, De Zuttere. In-8°. 273 pp.). M. V. a exposé, d'après des documents authentiques et pour la plupart inédits, les

événements de la vie de Jansenius, depuis sa nomination à l'évêché d'Ypres. Il montre que Jansenius, mort de la peste le 6 mai 1638, n'a pas été, comme on l'a dit, la première victime du fléau — qui sévissait à Ypres depuis deux ans — qu'il ne fut pas délaissé à ses derniers instants par ses amis, qu'il mourut sans se préoccuper de son *Augustinus* que, d'après quelques biographes, il aurait ordonné de détruire. M. V. publie pour la première fois le testament de Jansenius. Il prouve que l'impression de l'*Augustinus* ne souleva d'abord aucune opposition, puisque la première édition parut en 1640, à Louvain, avec l'autorisation de Sa Majesté catholique. Il fait l'histoire de l'épitaphe placée sur la tombe de Jansenius dans la cathédrale d'Ypres; tout ce récit que nous ne pouvons résumer et auquel se mêlent les noms de François de Robles, de l'internonce Airoldi, du chanoine Maes, etc., est très curieux; une première épitaphe, qui louait magnifiquement les vertus et la science de Jansenius, fut enlevée en 1655, malgré les protestations des chanoines, par ordre de l'évêque Robles; une seconde épitaphe, mise en 1672 pendant une vacance du siège épiscopal et ne contenant que le nom de l'évêque et ces mots *Satis dixi*, fut, après bien des pourparlers des chanoines avec l'internonce Airoldi et le conseil privé de Flandre, enlevée le 24 avril 1673; « aujourd'hui, dit M. Vandenpeereboom, dans le chœur de notre ancienne cathédrale, au milieu de mausolées splendides et de grandes pierres tombales couvertes d'inscriptions pompeuses, gît encore, presque inaperçue et incomprise par le vulgaire, devant le maître-autel, une modeste pierre, timide hommage rendu à la mémoire d'un évêque célèbre. Pas d'épitaphe, pas même un nom. Au centre, une petite croix; dans chaque angle, un chiffre : 1-6-3-8; comme si la réunion de ces chiffres séparés avait pu, en formant une date, révéler un mystère redoutable ».

— Le 24 juillet dernier est mort à Courcelles, près Charleroi, Pierre Constant Van der Elst (né à Bruxelles le 12 mai 1807). Il avait fondé la Société archéologique de l'arrondissement de Charleroi, dont il fut longtemps le président, et publié en 1847 *Zeven brieven van onze vaderlandsche geschiedenis*, et, en 1856, un volume de 300 pages intitulé *Le protestantisme belge avant, pendant et après les troubles du* XVI^e^ *siècle*.

COLOMBIE. — L'Académie de Colombie a récemment célébré le centenaire de Bello, le poète qui l'avait fondée. Bello (né dans la vallée de Caracas le 29 novembre 1781, mort à Santiago du Chili en 1865) avait débuté dans les lettres par un sonnet qui fut très remarqué, sur la capitulation de Baylen; il a composé des poésies lyriques, des fables, un fragment d'épopée, et une grammaire espagnole; une étude de Bello sur le poème du *Cid* est restée inédite, mais paraîtra dans la collection de ses œuvres complètes dont on annonce la prochaine publication.

CHINE. — Depuis le 4 juin, par décret impérial, la *Gazette de Péking*, le plus ancien journal du monde, paraît en trois éditions différentes; la 1^re^, sur papier jaune, est nommée la « feuille d'affaires » et renferme diverses nouvelles commerciales, elle a 8,000 abonnés; la 2^e^, sur papier jaune, est la véritable « Gazette de Péking »; la feuille officielle (3,000 abonnés); la 3^e^, destinée aux provinces, contient, sur papier rouge, un court extrait de la 1^re^ et de la 2^e^ édition (2,000 abonnés); la rédaction des trois éditions est confiée à six membres de l'Académie des sciences (*hanlin*).

ÉTATS-UNIS. — La correspondance de Carlyle et d'Emerson sera prochainement publiée par M. le professeur Norton, de l'Université de Harvard.

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 15 septembre 1882.*

M. de Wailly lit une note additionnelle à son *Mémoire sur la langue de Joinville*, publié il y quelques années. Répondant à la critique qui a été adressée par quelques érudits, sur ce qu'il n'avait pas cherché à corriger, dans le texte de Joinville, les irrégularités graphiques du manuscrit et à établir une orthographe uniforme, M. de Wailly s'attache à prouver que cette tâche était impossible. Les clercs de la chancellerie de Joinville, qui étaient toujours d'accord pour l'observation des règles de la déclinaison et ce qu'on peut appeler l'orthographe grammaticale, n'avaient au contraire aucune doctrine fixe sur l'orthographe d'usage, celle des mots eux-mêmes. De toutes les chartes françaises, dressées au nom de Joinville, qui nous sont parvenues, il n'en est pas une seule dans laquelle on ne trouve au moins un mot écrit deux fois de deux façons différentes, à quelques lignes de distance. M. de Wailly cite plusieurs exemples de ces variations, qui prouvent que la notion de l'orthographe, telle que nous l'entendons aujourd'hui, était inconnue à cette époque.

M. Barbier de Meynard lit au nom de M. Derenbourg un mémoire intitulé : l'*Immortalité de l'âme chez les Juifs*. L'objet de ce mémoire est de réfuter la thèse soutenue par M. Halévy, dans une lecture faite récemment à l'Académie, d'après laquelle la croyance à l'immortalité de l'âme aurait été répandue dès l'époque la plus ancienne chez les Juifs aussi bien que chez les autres peuples de l'antiquité. M. Derenbourg reconnaît que quelques passages de la Bible, comme ceux qui prohibent la nécromancie ou le récit de l'évocation de Samuel par la pythonisse d'Endor, prouvent qu'il y avait parmi les Israélites des hommes qui croyaient à une continuation de l'existence après la mort. Mais, selon lui, c'était là une croyance commune à Israël et aux peuples voisins, et non proprement juive. Peu importent, dit-il, les croyances des païens qui habitaient la Palestine, ou les croyances populaires des Juifs eux-mêmes, au temps où ils inclinaient vers les usages du paganisme; les prédications des prophètes seules représentent le vrai judaïsme. Or, celles-ci sont complètement étrangères à l'idée d'une vie future, d'une existence après la mort. De plus, la croyance aux ombres des morts, telle qu'elle a pu exister aux plus anciens temps du judaïsme parmi les classes superstitieuses de la population, différait de notre manière actuelle de concevoir l'immortalité de l'âme, en ce qu'elle ne comportait aucune idée de peine ou de récompense. Cette dernière notion n'a pénétré dans le monde juif que plus tard, sous l'influence de la philosophie platonicienne, introduite parmi les Juifs d'Egypte après la conquête d'Alexandre.

M. Delaunay lit un mémoire de M. Amélineau sur *le Papyrus gnostique de Bruce*. Ce papyrus, en langue copte, conservé à Oxford, nous est malheureusement parvenu en très mauvais état et ne peut être déchiffré qu'en partie. M. Amélineau y a reconnu deux ouvrages gnostiques, intitulés, l'un le *Livre des Gnoses invisibles*, l'autre, le *Livre du Grand Logos*. Ces livres paraissent avoir été connus de Clément d'Alexandrie. Il ont donc été écrits, au plus tard, au commencement ou au milieu du IIe siècle de notre ère.

M. Dieulafoy continue sa communication sur le monument de Meched Mourgab, en Perse, connu sous le nom de *Gabre Madere è Soleiman* ou tombeau de la mère de Salomon. Il apporte de nouveaux arguments contre l'opinion qui voit dans Meched Mourgab l'ancienne Pasargade et dans le *Gabre Madere è Soleiman* le tombeau de Cyrus. Selon lui, c'est le tombeau de la mère de Cyrus, Mandane; la tradition populaire, qui veut que ce soit le tombeau de la mère d'un roi, est donc exacte, le nom seul du roi a été changé. Quant à Pasargade, M. Dieulafoy est d'avis qu'il faut en chercher le site à Fessa, au sud-est de Persépolis. On ne peut expliquer qu'ainsi le fait qu'Alexandre, revenant de l'Inde, passa par Pasargade avant d'arriver à Persépolis. Pour aller de l'Inde à Persépolis par Meched Mourgab, il lui aurait fallu traverser un désert où aucun voyageur n'oserait se risquer aujourd'hui, et que tout le monde considère comme infranchissable. — M. Dieulafoy met sous les yeux des membres de l'Académie un plan et des dessins du *Gabre Madere è Soleiman* et fait remarquer le caractère de l'architecture de cel édifice, qui n'est pas purement perse, mais imitée de l'architecture grecque.

M. Oppert dit qu'il est persuadé depuis longtemps que Meched Mourgab n'est pas Pasargade et que le *Gabre Madere è Soleiman* ne peut être que le tombeau d'une femme. Il est heureux de voir cette thèse recevoir des recherches de M. Dieulafoy une nouvelle confirmation.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Barbier de Meynard : — 1° Basset (René), *Études sur l'histoire d'Éthiopie* (extrait du *Journal asiatique*); — 2° Sauvaire (H.), *Études sur le droit musulman, traduction du 4e livre du Moultaqa.*

Julien Havet.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 16 Octobre — 1882



214. — J.-B. Mispoulet, **Les institutions politiques des Romains**, t. I[er], La constitution. Paris, Durand et Pedone-Lauriel. In-8 de xvi-392 p.

Les manuels de droit public romain ne manquent pas. L'Allemagne possède, dans les recueils de Puchta, de Rudorff, de Bethmann-Hollweg. de Walter surtout, d'excellents résumés, que l'on lit et que l'on consulte encore, même après l'admirable traité de MM. Mommsen et Marquardt. La Belgique nous a donné le précis de M. Willems; la traduction de l'ouvrage de M. Madvig va bientôt le rendre populaire dans nos facultés. Malheureusement, dans cette brillante série de publications, aucune n'appartient à la France : il est triste d'aller toujours demander à l'étranger de nous instruire. Le livre de M. Mispoulet nous épargnera souvent ce regret : s'il ajoute peu à ceux qui l'ont précédé, s'il ne complète pas la science des institutions romaines, il comble au moins une lacune de l'érudition française.

Cet ouvrage n'est pas un simple abrégé des travaux allemands. M. M. les connaît bien : peut-être même a-t-il le tort de s'en tenir à eux presque exclusivement, comme s'il oubliait que certaines études parues en France méritent, elles aussi, d'être citées et discutées [1]. Ces travaux sont constamment ses guides, il s'en sert comme de cadres. Mais il a pris soin de contrôler chaque assertion, d'examiner tous les textes. Il n'échappe pas aux erreurs de détail [2] : pourtant elles sont rares. Et, en

1. Par exemple, celles de M. Fustel de Coulanges sur la réforme de Servius Tullius (*Cité antique*, 4, 7), sur la monarchie romaine (*Institutions politiques*, 2, 1); de M. Paul Guiraud sur la réforme des comices centuriates au III[e] siècle av. J.-C. (*Revue historique*, XVII, p. 1).

2. Entre autres : si, dans les tables alimentaires, la tribu des *praedia* de Velleia ou des Ligures n'est point citée, c'est que chaque ville était inscrite dans une seule et même tribu (p. 41, n. 7); — les vingt magistrats créés en 237 par le sénat ne sont pas le moins du monde chargés de gouverner l'empire, mais simplement des commissaires nommés pour fortifier les villes de l'Italie et les défendre contre Maximin (p. 274, n. 1); — la limitation des pouvoirs du *præfectus urbi* à un rayon de cent milles autour de Rome n'existe pas dans les deux premiers siècles de l'empire (p. 284); — le chef des bureaux des magistrats s'appelle ou *princeps* ou *primiscrinius* : le *cornicularius* et l'*adjutor* ne viennent qu'en sous-ordre (p. 312); — les textes

outre, le nombre assez considérable de points sur lesquels M. M. attaque, par exemple, M. Mommsen [1], prouve la bonne foi et l'indépendance de l'auteur.

Le premier volume de M. Mispoulet traite uniquement de la constitution; le second sera consacré à l'administration. L'auteur s'excuse (p. XI) d'avoir réservé pour ce dernier le chapitre relatif à la classification des personnes. Elle « ne pouvait être bien comprise, dit-il, que lorsqu'on aurait connu préalablement l'organisation territoriale. » C'est là une assertion des plus étranges. Sans doute les cités étaient divisées en villes romaines, latines, alliées ou soumises; mais l'explication de ces titres, la définition de la cité sans suffrage, l'exposé des privilèges de l'ordre équestre et de la noblesse sénatoriale, tout cela va parfaitement sans l'étude des provinces, sans l'examen des pouvoirs du proconsul ou du légat. La vérité, au contraire, c'est que les attributions des gouverneurs et des magistrats en général ne peuvent être expliquées si l'on ignore la condition sociale des personnes placées sous leurs ordres. Par exemple, l'administration de l'Italie, sous la république, a varié avec les droits de ses habitants : c'est donc précisément l'organisation territoriale qui ne saurait se comprendre sans l'étude des différentes classes de citoyens. Cette étude a sa place marquée en tête de tout livre sur la constitution romaine. C'est pour l'avoir d'abord négligée que M. M. est sans cesse contraint d'y revenir, mal à propos et d'une façon fort insuffisante. Dans la période royale, il est bien obligé de parler des patriciens, de la clientèle, des plébéiens : il ne le fait qu'après s'être occupé des tribus, des curies et des *gentes*. Sous la république, il fait intervenir, au sujet de chaque magistrature, la lutte entre les plébéiens et les patriciens : lutte qui n'a aucun sens, du moment qu'il n'est pas dit que la révolution de 509 a été purement aristocratique et a maintenu les distinctions sociales. De l'ordre équestre, un des éléments les plus importants de la constitution romaine, il est à peine question dans ce livre : il en est fait mention à propos des comices centuriates; un chapitre lui est consacré à la suite des curatelles et des préfectures du temps de l'empire. La noblesse des clarissimes du bas empire est étudiée immédiatement après le consulat et les magistratures dites sénatoriales. Ce sont autant de contre-sens historiques, conséquences du plan adopté par

---

que M. M. cite (p. 323) comme se rapportant au *vicarius præfecti urbi* (*Cod. Th.*, 1, 6, 2. 3; 11, 30, 36; Cassiodore, *Variae*, 6, 15) concernent tous le *vicarius præfectorum prætorio in urbe Roma* (cf. Symmaque, *Relationes*, 23, éd. Meyer).

1. Toutefois, il nous semble que M. Mommsen, sauf pour certains points de la constitution impériale, a toujours raison contre M. Mispoulet et les auteurs que suit ce dernier : par exemple, au sujet du caractère primitif des tribus, réel selon M. Mommsen, topique suivant M. Mispoulet (p. 40); — de la distinction à faire entre les actes censoriaux liés au *lustrum* et ceux qui en étaient indépendants, distinction que M. Mispoulet n'admet pas (p. 109); — des droits que le peuple se réservait (*Reservatrechte*), et dont M. Mispoulet nie l'existence (p. 136); etc.

M. M. pour l'ensemble de son ouvrage. Aussi le livre, décousu et désordonné, gêne et déroute le lecteur.

L'idée générale que se fait M. M. de la constitution romaine excuserait peut-être le peu d'importance qu'il semble attacher à la question des classes. Malheureusement il ne cherche pas lui-même cette excuse; en outre, cette idée se trouve toujours à l'arrière-plan, placée dans le cours d'une discussion, reléguée parfois au bas d'une note ; enfin il faudrait la défendre et la prouver mieux que ne fait l'auteur. « C'est à tort, dit-il (p. 214; cf. p. 57), que certains auteurs considèrent le gouvernement de la république romaine comme démocratique et le peuple comme souverain ; le véritable souverain, c'est le magistrat revêtu de l'*imperium*... En principe, il a tous les pouvoirs ; seulement, pour certains actes, il est tenu d'obtenir le concours des comices ou du sénat. » Ailleurs (p. 247, n. 12), il représente le pouvoir impérial comme ne reposant pas sur la souveraineté du peuple. Cette théorie est en contradiction avec celle de MM. Mommsen et Madvig, et, ce qui est plus grave, avec les idées des Romains eux-mêmes. Les magistrats sont bien, à la rigueur, des souverains ; mais c'est du peuple qu'ils tiennent cette souveraineté, et c'est au nom du peuple qu'ils l'exercent : ils s'appellent *magistratus populi romani*. Tous les pouvoirs émanent du peuple, disait Cicéron : *Omnes potestates, imperia, curiationes, ab universo populo romano proficisci convenit* [1]. Et Cicéron ne faisait que reproduire la pensée des anciens Romains qui est devenue, sous l'empire, celle de tous les jurisconsultes, depuis Tacite [2] jusqu'à Tribonien ; au temps de Justinien, alors que la puissance impériale était tout autrement absolue que n'avait jamais pu l'être celle des consuls ou celle du roi, on disait encore que la souveraineté de l'empereur résultait de ce que le peuple abdiquait entre ses mains tous ses droits et tous ses pouvoirs : *Omne jus omnisque potestas populi romani in imperatoriam translata sunt potestatem* [3], dit la préface du Digeste.

Si, de l'examen du plan et de la théorie générale, on passe à l'étude des différents chapitres, on sera également frappé du peu de relief que présentent les idées principales, ou, plutôt, de l'incertitude qui règne dans la pensée de l'auteur. Cela est frappant quand il s'occupe des institutions primitives. Il n'y a guère que deux façons de les exposer : s'en tenir aux textes d'Aulu-Gelle, de Denys, de Tite-Live et de Festus, ne point chercher à concilier ce qu'ils ont de contradictoire, reconnaître, en un mot, l'ignorance absolue où nous sommes et où étaient déjà les anciens au sujet de l'organisation première du peuple romain; ou bien, accepter le système qui concilie le mieux les textes, admettre que la cité

---

1. Cicéron, *De lege agraria*, 2, 7, 17; cf. Festus, v° *cum imperio* (*Ep.*, p. 50); Varron, *De lingua latina*, 5, 87.

2. Tacite, *Annales*, 1, 1 ; *Historiae*, 1, 1 ; Dion Cassius, 53, 17.

3. Cf. Justinien, *Institutiones*, 1, 2, 6; Gaius, *Inst.*, 1, 5.

était uniquement patricienne, qu'il n'y avait que des patriciens dans le sénat, que les curies étaient des réunions de *gentes* patriciennes. M. M. ne peut se décider. Tantôt (p. 154) il suit « la tradition, lorsqu'elle affirme qu'il y a eu, à cette époque, des sénateurs plébéiens [1] » ; tantôt il s'en écarte (p. 111, n. 8) et déclare qu' « il est impossible d'admettre avec les historiens anciens que les premiers tribuns étaient élus par les curies, d'où étaient exclus les plébéiens [2]. »

Cette incertitude fait que M. M. se trouve souvent en opposition, comme malgré lui, avec ses propres intentions. L'une des meilleures qu'il ait, assurément, est celle de prouver qu'il n'y a pas de solution de continuité entre ce qu'on est convenu d'appeler le principat et le bas empire. Dioclétien et Constantin (p. 298) se seraient uniquement « bornés à achever l'œuvre commencée dans la période précédente, œuvre qui consistait à mettre en harmonie les formes du gouvernement avec son principe. » M. M. est le premier qui, dans un traité de droit romain, ait insisté avec force sur cette très juste idée. Le malheur est que, dans sa manière de parler, M. M. se fait l'esclave des vieilles habitudes : si l'on s'en tient à ses expressions, l'histoire de l'empire romain comprend toujours deux périodes, l'une avant, l'autre après Dioclétien. Par exemple, « dans la période précédente, la dignité impériale, comme celle de César, étaient, en théorie du moins, conférées par le sénat. A partir de Dioclétien, le principe subsiste » (p. 305). M. M. met sur le compte de Dioclétien un certain nombre de réformes qu'aucun texte ne lui attribue : s'il était conséquent avec lui-même, il en ferait l'œuvre des réformes accomplies pendant le IIIe siècle. Parmi les « procédés » employés par Dioclétien et Constantin pour réorganiser l'empire (p. 299), M. M. place la séparation des pouvoirs civil et militaire : et cela n'est vrai que pour la préfecture du prétoire ; il suffit de lire l'Histoire auguste pour voir que le principe de cette séparation, de ce « procédé » date des premières années du IIIe siècle : en ce qui concerne le gouvernement des provinces, il semble que dès Sévère Alexandre le commandement des soldats fut séparé de l'administration civile [3].

Cette indécision est générale : elle se rencontre à propos des faits les plus connus et des questions les plus certaines. Nous ne trouvons nulle part une discussion serrée, où la pensée de M. M. se détache nettement de celle de son adversaire : souvent même les expressions de M. M. donnent à cette dernière une obscurité qu'elle n'a réellement pas. Ce qui est

---

1. Tite-Live, 5, 12 ; cf. Madvig, 2, 9 ; en sens contraire, Willems, *Le sénat romain*, I, p. 60 ; Fustel de Coulanges, *La cité antique*, 4, 5.

2. Denys, 6, 89 ; 9, 41 ; Tite-Live, 2, 56 ; on sait que Denys considère, 9, 46, le principe des *comitia curiata* comme démocratique ; cf. *Staatsrecht*, II, (2e éd.), p. 260 ; en sens contraire, Madvig, 2, 5 ; 3, 3.

3. C'est la théorie de Borghesi, *Œuvres*, III, p. 277 ; V, pp. 397-405, d'après Lampride, *V. Alex.*, 24.

plus fâcheux encore, c'est l'absence complète de netteté dans les définitions, c'est cette perpétuelle tendance, qui se retrouve dans le détail comme dans l'ensemble de l'ouvrage, de supposer les choses déjà connues du lecteur. M. M. ne cesse de parler de l'*imperium* consulaire : nulle part il n'en donne une définition complète et satisfaisante; et, pourtant, on trouve, dès les premières pages, cette phrase qui est au moins fort bizarre (p. 32) : « Le caractère principal du pouvoir royal, dont les limites ne nous sont pas connues, c'est l'*imperium* consulaire, sans les restrictions qui lui ont été imposées sous la république. »

Il y a peu de livres où l'incorrection typographique soit si grande. On se console aisément des coquilles du texte français : on pardonne bien moins volontiers celles des citations latines, qui ont le malheur de ressembler à des solécismes. Il faudrait aussi que M. M. se décidât entre deux orthographes, *pomerium* ou *pomœrium*, qu'il eût un système fixe dans la transcription des titres d'ouvrage, et qu'il ne les abrégeât pas à l'excès : ce qui rend les notes ou très fatigantes à lire ou impossibles à déchiffrer. Une condition *sine qua non* pour qu'un livre ait une apparence sérieuse, c'est que les mots grecs soient accentués : il est même étrange et pénible qu'on ait à faire ici cette remarque. Mais il vaudrait mieux négliger absolument de le faire que d'écrire Ῥωμαίων (p. 46), περι ἀρχῶν (p. 56), στρατηγὸς αυτοκρατωρ (p. 135). On a encore le droit de reprocher à M. M. de n'avoir pas cité les inscriptions publiées dans les recueils d'Orelli-Henzen et de Wilmanns suivant le numéro qu'elles ont dans le *Corpus*, quand on voit M. Madvig lui-même regretter et s'excuser de n'avoir pu le faire.

Nous avons tenu à insister sur les défauts de ce livre, moins pour déconseiller de s'en servir que pour engager l'auteur à le revoir, à le remanier. Car il renferme une somme considérable de travail et de bon travail : ce serait un grand dommage si elle se trouvait perdue. M. M. n'a plus à chercher ses textes ni à étudier les auteurs de seconde main : il doit s'étudier lui-même. Certaines parties où il n'a pas eu de devanciers, comme son étude sur le sénat du bas empire, sont bien traitées. Des théories, où il a su ne point s'écarter de l'idée maîtresse, comme celle sur la *lex regia*, sont clairement exposées. M. M. a, de plus, l'avantage d'avoir reçu une instruction à la fois juridique et épigraphique, d'avoir étudié en même temps la science des institutions et du droit romain; les travaux de M. Cuq ont récemment montré quel profit ces deux sciences peuvent tirer l'une de l'autre. On doit, en particulier, lui savoir un gré infini d'avoir, le premier peut-être en France, dans un livre sur les institutions romaines, utilisé le magnifique traité de M. de Jhering[1] sur l'esprit du droit romain. Ce n'est donc pas le fonds qui manque à l'ouvrage de M. Mispoulet.

Camille JULLIAN.

1. *Geist des rœmischen Rechts*, Leipzig, 1854 (dernière édition 1874-1877), traduit par M. de Meulenaere, Paris et Gand, 1877, 4 vol. in-8. Pourquoi M. M. s'obstine-t-il à écrire Jehring?

215. — **Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours,** par Etienne Chastel, professeur de théologie historique à l'université de Genève. Paris, G. Fischbacher, 1882. grand in-8°. Tome I, de XIII et 464 pp. Première période, Le christianisme avant Constantin, et tome II, de 631 pp. Seconde période, de la conversion de Constantin à l'hégire de Mahomet.

On ne saurait mieux faire, pour donner une idée de cet ouvrage, que de mettre en lumière l'esprit dans lequel il a été conçu. M. Chastel n'a voulu écrire ni une de ces chroniques dans lesquelles on s'est si souvent contenté de rapporter les événements saillants de l'histoire ecclésiastique, sans en montrer l'enchaînement historique, et sans marquer les antécédents de chacun d'eux, ni un de ces plaidoyers inspirés par des intérêts ou des préoccupations dogmatiques, et destinés à prouver, au mépris de la vérité historique, que l'enseignement de telle ou de telle Eglise est le seul conforme à la prédication primitive du christianisme. Ce qu'il s'est proposé, il nous le dit lui-même, c'est sans doute de raconter les divers événements qui se sont produits dans l'Eglise, et de faire connaître les différentes conceptions théologiques qui y ont été proposées et qui y ont eu des fortunes fort diverses, mais aussi d'en rechercher les antécédents et les causes, de les discuter, et d'en indiquer les conséquences ; c'est encore de marquer nettement les diverses tendances qui s'y sont dessinées, selon les temps et les lieux, dans la manière de comprendre et de pratiquer le christianisme, non pour condamner les unes ou les autres, mais pour les expliquer, en montrant d'où elles viennent, et ce qui les a provoquées ; c'est enfin de se placer entre les partis religieux qui se sont disputé, qui se disputent encore la prépondérance, non pour donner toujours exclusivement raison à l'un d'entre eux, mais pour faire voir ce qu'il y a de fondé dans leurs prétentions respectives, impartialité raisonnée et appuyée sur les faits, qui a cet avantage sur la controverse que, autant celle-ci prolonge et envenime les débats, autant celle-là les abrège et les tempère, en reconnaissant au passé son ancienne raison d'être, et à l'avenir ses raisons légitimes pour succéder au passé.

Ces principes dont s'est inspiré M. C., sont de nature à nous faire espérer d'avoir enfin dans notre langue une histoire ecclésiastique répondant à toutes les exigences de la science moderne. C'est d'après eux qu'ont été écrits les deux premiers volumes que nous avons déjà entre les mains, et que le seront certainement aussi ceux qui doivent les suivre [1].

De ces deux volumes, consacrés à présenter le tableau de ce que M. C. appelle le premier âge du christianisme, le premier contient l'histoire des trois premiers siècles de l'église chrétienne. Après avoir

1. Le troisième volume traitera de l'Eglise pendant le moyen âge, et le quatrième et le cinquième des diverses vicissitudes du christianisme depuis l'origine de la Réformation jusqu'à nos jours.

tracé le tableau de la naissance et des premiers progrès de la religion chrétienne et ensuite celui des persécutions qui en frappèrent les adhérents, sans réussir à en arrêter la propagation, M. C. fait connaître quelle fut l'organisation des églises dans le principe indépendantes les unes des autres ; comment, pour opposer une résistance plus solide aux sectes rivales, elles se liguèrent entre elles, et en vinrent bientôt à une fédération universelle qui forma ce qu'on appela la grande Eglise, l'Eglise catholique (ch. II). Il est parlé dans le chapitre suivant du culte qui était d'une grande simplicité, et dans le IVe de la discipline ecclésiastique. Le chap. Ve est consacré à l'histoire des écrivains chrétiens des trois premiers siècles. Le VIe enfin traite de la doctrine et occupe à peu près le tiers du volume. Ce qui s'explique par l'importance extrême du sujet.

On ne saurait lire ce volume sans éprouver quelque étonnement de la rapidité avec laquelle les enseignements du maître furent altérés. Jésus avait constamment réprouvé quiconque s'érige en directeur des consciences; ce qui n'empêcha pas cependant un clergé de se mettre à la tête des églises déjà au milieu du second siècle, et de former une hiérarchie sacerdotale qui se rendit de jour en jour plus puissante. Les chrétiens s'habituèrent de bonne heure à attribuer aux cérémonies les effets et les vertus qui n'appartiennent qu'au changement intérieur, dont les sacrements ne sont que des symboles (T. I, pp. 141, 142, 157, 158). L'ascétisme prima bientôt le travail moral (t. I, pp. 185-192). Un sentiment respectable sans doute, mais de dangereuse conséquence, fit établir des fêtes en l'honneur des martyrs. Tertullien et Cyprien en parlent comme de coutumes généralement reçues de leur temps. Cet usage eut pour effet de faire considérer les martyrs comme des demi-dieux, et d'introduire dans le culte chrétien des rites empruntés au paganisme (t. I, p. 177).

Ces altérations et bien d'autres du même genre furent provoquées, en grande partie, par les besoins du moment; ainsi les luttes dans lesquelles la religion chrétienne se trouva engagée, en se propageant, mirent en vue ceux qui en prirent la défense et leur assignèrent une place à part au-dessus du commun des fidèles; mais elles furent dues principalement aux habitudes d'esprit des populations gréco-latines, parmi lesquelles le christianisme, à partir du second siècle, se fit exclusivement de nouveaux partisans. Il était impossible que la religion nouvelle se propageât dans ce milieu, sans en subir une réaction plus ou moins profonde.

En même temps, ce qui n'avait été qu'une foi simple et naïve pour les premières générations chrétiennes devint un thème de spéculations métaphysiques, dès que le christianisme eut trouvé des disciples parmi les hommes qui avaient fréquenté les écoles philosophiques de cette époque. Le tableau que les récits évangéliques tracent des destinées de Jésus, fit place à des conceptions abstraites, on pourrait peut-être même dire mythologiques, sur la nature et la vie du fondateur de la nouvelle

religion (t. I, pp. 379-391). Il n'est une seule des croyances et des espérances chrétiennes, dans laquelle des hommes amenés au christianisme d'ordinaire par le platonisme tel qu'on le concevait à cette époque, ne trouvent matière à des discussions philosophiques. Ils veulent savoir quelle est l'origine du péché, quels sont le pourquoi et le comment de la rédemption, quel était le séjour où les âmes se rendent immédiatement après la mort, quelle serait la nature des rétributions qui devaient suivre le jugement dernier.

Ces altérations du christianisme qui se produisirent pendant les trois premiers siècles, s'étendirent, s'accentuèrent depuis la conversion de Constantin, et c'est en raison de ce fait que M. C. considère comme une période du premier âge de l'Eglise chrétienne l'époque qui s'étend de cette date jusqu'à la fin du VIe siècle ou au commencement du VIIe. Ce n'est pas que de nouvelles altérations ne se soient encore produites depuis ; mais, en un certain sens, elles dérivent pour la plupart des précédentes, et, en somme, l'Eglise était à ce moment assise sur des principes qu'elle n'aura plus qu'à développer jusqu'à leurs dernières conséquences.

A peine échappée aux persécutions, pressée avant tout d'en prévenir le retour, elle cherche à se rendre importante par le nombre. Le pouvoir qui l'opprimait, maintenant la protège; elle profite avec ardeur d'un privilège qui pourrait n'être que passager. Les souverains eux-mêmes, non-seulement l'y encouragent, mais en quelque sorte l'y obligent. Pour mieux retenir, pour s'incorporer plus solidement les multitudes hâtivement enrôlées, elle s'attribue, elle revendique de l'Etat de nouveaux pouvoirs. Hors d'elle, point de salut; dans cette vie, punitions sévères, dans l'autre, éternelle condamnation pour quiconque lui échappe par la rébellion, par l'hérésie ou par le schisme. Pour rendre son autorité plus active et plus forte, elle la concentre tout entière dans les mains du clergé, qu'elle revêt d'un caractère divin et unit par les liens d'une puissante hiérarchie.

Elle s'empresse en même temps d'en finir avec les discussions de doctrines qui avaient joui d'une certaine liberté dans le IIe et le IIIe siècle. Elle fixe la doctrine de la Trinité ; elle met fin aux controverses christologiques, soulevées par suite de la doctrine de la Trinité; elle impose silence à la controverse pélagienne et à la controverse semi-pélagienne ; elle fixe la doctrine sur la vie future. La partie de l'ouvrage de M. Chastel qui se rapporte à la dogmatique ecclésiastique (t. II, pp. 424-612), présente un puissant intérêt et est écrite avec une clarté rare en ces matières abstraites.

M. N.

---

216. — **Histoire de France sous le ministère de Mazarin** (1651-1661), par A. Chéruel, recteur honoraire et inspecteur général honoraire de l'Université, membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes. Tome I. Paris, librairie Hachette, 1882. In-8° de xii-447 p. Prix : 7 fr. 50.

« L'histoire de France pendant les dernières années du ministère de Mazarin, » dit M. Chéruel (*Avertissement*, p. i), « est le complément nécessaire de l'ouvrage que j'ai publié sur la minorité de Louis XIV. L'Académie française, qui a accueilli mon travail historique avec tant de bienveillance et lui a accordé deux fois une récompense si honorable[1], m'a encouragé à le continuer jusqu'à l'époque où commence réellement le gouvernement personnel du jeune roi. C'est surtout pour répondre à cet appel que j'entreprends de compléter l'histoire du ministère de Mazarin. » La *Revue critique*, qui plusieurs fois a signalé le grand mérite de l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, et qui a instamment demandé à l'auteur la suite de ce beau travail, est heureuse de voir le lauréat de l'Institut continuer à marcher dans une voie où l'attendent de nouveaux succès.

M. C. n'a plus, pour se guider pendant la période de 1651 à 1661, les carnets du cardinal, lesquels s'arrêtent en février 1650, mais, fait-il remarquer (p. ii), « sa correspondance, conservée dans les divers dépôts des Affaires étrangères, de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, de la Bibliothèque mazarine, etc., est une source féconde pour les dernières années de son ministère. Elle sert à rectifier et à compléter les mémoires du temps ». M. C. examine tour à tour (pp. iii-vi) les principaux de ces mémoires, ceux du cardinal de Retz, de M^lle de Montpensier, de M^me de Motteville, de la duchesse de Nemours, de Monglat, et il indique quelques-unes des erreurs que la correspondance de Mazarin y fait découvrir. Il eût été trop long de relever les passages des Mémoires du cardinal de Retz où éclate « l'audace de ses réticences et de ses mensonges », mais voici un certain nombre d'assertions, empruntées à divers autres mémoires, qui sont formellement démenties par les documents d'où M. C. a tiré la trame de son histoire : « M^lle de Montpensier raconte, avec un naïf orgueil, son entrée à Orléans, et ses succès oratoires dans le conseil des principaux habitants de cette ville. Elle n'attribue qu'à son influence et à son action personnelle les résultats qu'elle obtint. Les lettres, écrites par les conseillers qu'on lui avait adjoints, sont conservées dans les papiers de Mazarin, et prouvent que les émissaires du parti de la Fronde avaient gagné le peuple par des distributions d'argent, et préparé les faciles victoires de cette princesse. » — M^me de Motteville raconte, d'après l'autorité des ennemis secrets du cardinal (le maréchal de Villeroi, le secrétaire d'Etat Brienne, le marquis de Senneterre), « qu'en novembre 1651 la reine s'opposait au retour de Mazarin, au moment même où les lettres du maréchal du Plessis-Praslin, écrites au

1. Le grand prix Gobert (1880 et 1881).

nom d'Anne d'Autriche, rappelaient le cardinal avec les plus vives instances, et où la reine lui envoyait la Cardonnière avec toutes les instructions et recommandations nécessaires pour son retour ». — « Comment s'étonner, lorsque Mme de Motteville se trompe sur les sentiments véritables de la reine, des erreurs d'autres contemporains, qui vivaient loin de la cour? La duchesse de Nemours, dans ses spirituels mémoires, présente le prince Thomas de Savoie-Carignan comme un rival que les ennemis du cardinal avaient voulu lui opposer, et il résulte, au contraire, des lettres de Mazarin, que ce prince lui était sincèrement dévoué, et soutenait, dans le conseil du roi, les avis suggérés par ce ministre. » — « Monglat, qui a une réputation incontestée d'exactitude, raconte qu'un certain nombre de courtisans, entre autres le commandeur de Souvré et Roquelaure, affectèrent, lorsque Mazarin rentra en France, en janvier 1662, de lui témoigner de la froideur et du mépris, tandis que les lettres mêmes de Souvré attestent que ce fut le cardinal qui, à son arrivée à Poitiers, montra une hauteur et un dédain, qui ne lui étaient pas habituels, envers ceux dont il connaissait les mauvaises dispositions et la conduite suspecte [1]. »

Le récit des préparatifs des deux partis pour la troisième guerre civile de la Fronde (septembre-octobre 1651) ouvre le volume, que ferme le tableau de la situation de la France en 1653. Nous ne possédions pas encore une histoire aussi détaillée de cette période de deux années et quatre mois marquée principalement par la campagne de Saintonge [2], les revers de Condé, le retour de Mazarin en France, la guerre en Guienne et sur la Loire, le progrès du parti monarchique à Paris, les violences et la décadence de la fronde parisienne, le second exil de Mazarin, la perte de Dunkerque, le rappel du roi par la bourgeoisie parisienne, l'entrée de Louis XIV à Paris et le retour définitif de Mazarin. Sur tous ces événements M. C. est aussi abondaamment que sûrement informé [3]. Bien des

1. M. C. ajoute (p. VI) que ces erreurs des contemporains se retrouvent dans les historiens modernes de la Fronde les plus dignes d'éloges, tels que le comte de Sainte-Aulaire, « dont l'ouvrage est si justement estimé, » M. Bazin, « dont on ne saurait trop louer la science et la sagacité. » On voit jusqu'où va l'exquise politesse de M. C. à l'égard de devanciers qui, jugés sérieusement, laissent tant à désirer, le premier surtout.

2. Cette guerre de Saintonge, dit M. C. (p. 35, note 1), « a été racontée par plusieurs contemporains du parti de Condé (*Mémoires* de Chouppes, de la Rochefoucauld, de Lenet, de Balthazar, du prince de Tarente). Nous avons comparé à ces mémoires les ouvrages de La Barde, de Priolo, de Monglat et surtout les rapports adressés à Mazarin par ses correspondants. » M. C. attache avec raison beaucoup d'importance aux récits de La Barde, qui reste le meilleur de tous les anciens historiens des premières années du règne de Louis XIV. En revanche, il tient infiniment peu de compte des récits du colonel Balthazar qui, si l'on en croyait ses gasconnades, dit-il (p. 48, note 3), se serait illustré par de continuelles victoires. Voir (p. 151) une note où M. C. se moque encore de Balthazar « emphatique et vaniteux ».

3. Mes observations se réduisent à bien peu de chose. Le petit discours de Condé sur son épée, rapporté p. 4, ne me paraît pas authentique. Il ne nous a été conservé

particularités nouvelles y frappent l'attention. On remarquera l'étude consacrée (pp. 22-25) à une femme peu connue qui, mêlée à toutes les intrigues de la Fronde, fut un des principaux agents des négociations entre Condé et Mazarin et qui exerça autour d'elle une grande influence, M[me] de Puisieux. On remarquera plus encore les pages sur la réaction contre la Fronde qui se produisit à Paris en septembre et en octobre 1652, et qui assura le triomphe de la royauté sur le parti des princes, énergique mouvement ou, pour mieux dire, courant irrésistible dont ni Sainte-Aulaire, ni Bazin, ni les historiens postérieurs, n'ont le moins du monde semblé s'apercevoir (p. 312 et suiv.). Outre les rectifications indiquées déjà, signalons la réfutation (pp. 257-265) de ce que M. d'Haussonville, dans l'*Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, avait avancé au sujet des bandes de pillards allemands qui auraient été appelées en nos provinces et jusqu'aux portes de Paris par Mazarin. M. C. dit, à cette occasion (p. 255, note 1) : « Je m'efforce, dans cette histoire, de rester impartial. » Il faut, en effet, rendre hommage à la parfaite impartialité de l'auteur, et déclarer que parmi toutes ses qualités, celle-là brille d'un éclat particulier.

On trouve, à l'*Appendice* (pp. 405-438) un exposé des *questions de politique intérieure qui préoccupaient la reine et Mazarin en janvier 1653* et les *lettres d'Anne d'Autriche à Mazarin en janvier 1653*, lettres déjà publiées par Victor Cousin, d'après les autographes de la

---

que par Priolo, qui aime beaucoup les mots à effet, les situations théâtrales, et qui est un brillant improvisateur dont on ne saurait trop se méfier. — M. C. ne sait (p. 21) s'il doit appeler le gouverneur du château de Vayres, pendu aux halles de Libourne « *Richon* ou *Richou*. » Richon est la forme donnée par tous les meilleurs documents imprimés ou manuscrits. — L'auteur ne sait *(ibid.)* s'il doit appeler *Canol* ou *Canolles* le capitaine de l'armée royale, qui fut pendu par les frondeurs bordelais en représailles de l'exécution de Richon. C'était un membre de la vieille famille périgourdine de *Canolle*, dont la généalogie figure au tome III de l'*Histoire des pairs de France* par le chevalier de Courcelles, et dans le tome II du *Nobiliaire de Guienne et de Gascogne*, par O'Gilvy. Notons, en passant, que Dom Devienne (*Histoire de la ville de Bordeaux*, p. 402) a donné à cet officier le nom de *Canot*. — L'*Histoire de Tancrède de Rohan* est trop incontestablement du P. Griffet, pour qu'on puisse se contenter de dire (p. 61, note 3) qu'elle lui est *attribuée*. — M. C. me semble bien timide quand il insinue (p. 65, note 4) que certaines pièces publiées dans les *Lettres, mémoires et négociations de M. le comte d'Estrades*, « ont dû être altérées par les auditeurs ». Les altérations sont évidentes, comme je l'ai fait remarquer dans mon édition de la *Relation inédite de la défense de Dunkerque par le maréchal* d'ESTRADES (1872). — M. C. exprime le regret (p. 102) de ne pouvoir citer le texte complet des lettres de Gabriel Naudé relatives à la vente de la bibliothèque de Mazarin, conservées aux Archives des affaires étrangères. Qu'il se console en apprenant que ces curieuses lettres ont été publiées *in extenso* dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*. — On s'étonne de ne voir citer nulle part par M. C. les *Souvenirs du règne de Louis XIV*, du comte de Cosnac, où surabondent les renseignements et les documents relatifs à la Fronde. J'ai d'autant plus le droit de reprocher à M. C. ce péché d'omission, que j'ai eu l'occasion de reprocher ailleurs à M. de Cosnac de n'avoir pas cité, de son côté, l'important ouvrage de M. Chéruel.

collection Clairembault, à la fin du volume intitulé *Madame de Hautefort*. M. C. a tenté de donner une explication de la partie politique de ces lettres, laquelle avait paru inintelligible à Cousin, et, sans prétendre avoir dissipé toutes les obscurités, il a pu se flatter à bon droit d'avoir saisi le sens des principaux passages de ces documents où l'on n'avait bien nettement vu, avant lui, que l'expression des sentiments passionnés de la reine pour le cardinal. L'interprétation des Lettres d'Anne d'Autriche, certaine sur deux points (la conduite du garde des sceaux Mathieu Molé à l'égard des quatre conseillers au parlement de Paris exilés, puis rappelés, et la négociation de l'évêque de Saintes avec le comte du Daugnon), ingénieuse, mais hypothétique sur un troisième point (la lieutenance de roi du gouvernement de la Fère à enlever à Manicamp), cette interprétation, dis-je, fait le plus grand honneur à la sagacité de M. Chéruel, et montre une fois de plus que les futurs historiens de la France ne pourront, pour tout ce qui regarde l'époque de Mazarin, suivre un meilleur guide que lui.

T. DE L.

---

217.— **Christian Gottfried Kœrner**, biographische Nachrichten über ihn und sein Haus, aus den Quellen zusammengestellt von Dr. Fritz JONAS. Berlin, Weidmann, 1882. In-8°, 406 pp. 5 mark.

M. Jonas a voulu écrire la biographie de ce Christian Gottfried Körner qui fut l'intime ami de Schiller et le père de Théodore Körner (le chasseur de Lützow et l'auteur de *Leier und Schwert*). Il divise naturellement son livre en chapitres, mais il a le tort de ne pas donner de titre à aucun de ces chapitres, et de ne pas même dresser une table avec des sommaires; nous le ferons donc à sa place. Dans le premier chapitre (pp. 1-38), M. J. raconte l'enfance et la jeunesse de son héros, ses études universitaires, ses fiançailles avec Dorothée Stock, son enthousiasme pour les premières œuvres de Schiller, et l'amitié qui l'unit de loin avec le jeune poète de Mannheim; le IIe chapitre (pp. 38-56) retrace les relations de Schiller et de Körner à Leipzig et à Dresde, et le IIIe (pp. 57-79), la vie et les études de Körner à Dresde depuis le départ de Schiller à Weimar jusqu'à l'année 1790 où il est nommé « Appellationsrath »; le IVe (pp. 78-125) est consacré aux jugements de Körner sur Gœthe, Humboldt et ses contemporains et à ses lettres à Schiller qui « sont sans contredit ce qu'il a écrit de mieux et de plus important » (p. 99); la jeunesse de Théodore et l'intérieur de la famille Körner font l'objet du Ve chapitre (pp. 126-174); le VIe (pp. 175-255) expose la vie fougueuse et un peu folle que Théodore, après avoir quitté l'école des mines de Freyberg, mena à l'Université de Leipzig, son séjour à Berlin et à Vienne, l'éveil de son génie poétique, ses premières œuvres lyriques et dramatiques; le VIIe chapitre (pp. 256-348), sa haine patriotique

contre les Français, ses aventures dans le corps franc de Lützow, ses poésies guerrières et sa mort ; dans le VIII[e] et dernier chapitre (pp. 349-382), on voit Chr. G. Körner établi à Berlin et consacrant ses derniers jours à la musique, à la littérature et à ses fonctions de conseiller d'état. On lit avec intérêt l'ouvrage de M. J. ; mais on pourrait lui reprocher d'avoir trop « laissé parler les sources elles-mêmes » (p. 387) ; son livre n'est pas un livre, à proprement parler, mais, pour emprunter son second titre, une suite de « nouvelles biographiques sur Körner et sa maison » ; il y a, dans le courant du récit, trop de lettres et de documents ; M. J. s'est contenté de reproduire la correspondance de ses personnages au lieu d'en extraire ou d'en résumer les passages les plus importants. C'est ainsi qu'il ne nous décrit pas du tout l'intérieur de la famille Körner (pp. 145 sq.) ; il dit bien qu'il « sied de montrer au lecteur la mère, la tante Dora et la sœur Emma » ; mais il se hâte d'ajouter qu'on connaîtra mieux ces personnages en lisant leurs lettres ; suivent aussitôt ces lettres qui occupent près de trente pages ; avouons-le, c'est rendre trop aisée la besogne du biographe. M. J. emploie la même méthode, si méthode il y a, dans le récit des années 1812 et 1813 ; ce récit n'est qu'une suite des lettres échangées entre Théodore, sa famille et son plus cher ami, son futur historien, Frédéric Foerster ; et la plupart de ces lettres ne sont même pas reliées par quelques mots d'explication. Rien d'étonnant que Christian Gottfried Körner, dont le nom est le titre du volume et qui doit être le personnage marquant et le plus en relief, disparaisse parmi ces trop nombreux documents ; il est constamment rejeté dans l'ombre ; l'intérêt se concentre dans la première partie du livre sur Schiller, dans la seconde, sur Théodore Körner. Encore, dans la première partie, les rapports de Schiller et de Chr. G. Körner ne sont-ils pas aussi nettement, aussi profondément marqués qu'on le voudrait ; on apprend bien que Körner exerça sur son ami une grande influence, mais cette influence n'est pas assez longuement exposée ; M. J. n'a pas tout dit sur cet important sujet qui exige d'ailleurs des connaissances philosophiques, et trop souvent il se borne, là encore, à reproduire des passages connus de la correspondance des deux amis. Et dans la seconde partie, était-il si nécessaire de raconter les escapades de Théodore à Leipzig et de tant insister sur les épisodes de sa vie de franc-tireur ? Puisque le livre est consacré au père et non au fils, il fallait nous montrer toujours au premier plan Chr. G. Körner ; ce n'est pas l'impétueuse ardeur et le bouillant patriotisme de Théodore que M. J. devait nous exposer ; il eût mieux valu retracer et mettre en pleine lumière — sans citer si complaisamment les lettres de Théodore à M[me] de Pereira — l'indignation que ressentait le vieux Körner, les conseils qu'il donnait à son fils et où se mêlent le père et le patriote, les avis courageux qu'il donnait au peuple allemand dans ses *Deutschlands Hoffnungen*, etc. Tout cela, je le sais bien, se trouve dans le livre de M. J., mais perdu et comme noyé au milieu des lettres de Théodore,

de Fœrster et d'autres. Le loyal et savant Saxon est ainsi éclipsé par tout son entourage ; pourquoi M. J. n'a-t-il pas, au moins, analysé et apprécié ses ouvrages et opuscules, au lieu de n'en donner ordinairement que le titre ? Il renvoie, dans les dernières lignes de son volume, à la publication récente de M. Ad. Stern (*C. G. Körners gesammelte Schriften*. Leipzig, Grunow) ; mais le devoir du biographe n'est-il pas de joindre au récit de la vie de son héros l'appréciation de ses œuvres ? L'ouvrage de M. J. a cependant une assez grande valeur [1] ; les documents qu'il reproduit sont intéressants ; quelques-uns sont tirés des revues et de recueils peu connus ; d'autres, appartenant au *Körnermuseum* (papiers de Fœrster), à deux familles de Berlin, Streckfuss et Parthey, et à M. Ulrich, sont inédits ; on remarquera surtout les jugements que Körner a portés sur Schiller, Gœthe et les écrivains de son temps, la lettre dramatique où Fœrster raconte que, la nuit, dans les rües de Dresde, au milieu d'un tourbillon de neige, il a indiqué à Napoléon, revenant de sa désastreuse campagne de Russie, la maison de l'ambassadeur français, M. de Serra [2], et la lettre où le même Fœrster

---

1. P. 217, ligne 5, lire *nach ihrem* (et non « nach ihren »).

2. P. 258, déjà imprimé dans la *Deutsche Pandora* (Stuttgart, 1840, I, pp. 3-86). « A mon écriture tremblante tu reconnaîtras dans quelle agitation je t'écris, et je me demande encore si ce que j'ai vu était une illusion de la nuit ou la réalité. Il était une heure du matin ; je courais vers le pont de l'Elbe, à pas rapides, poussé par un tourbillon de neige ; car, comme tu sais, je demeure dans la Ville Neuve. Devant la maison du docteur Segert, j'entends des jurons en allemand et en français ; un postillon soufflait dans son cor comme s'il y avait le feu. Malgré la bourrasque je m'avance curieusement et je vois l'ami Segert en robe de chambre et en bonnet de nuit, regardant à la fenêtre ; il criait : « *Ce n'est pas chez moi, moi je suis le docteur Segert et vous cherchez M. Serra* ». Il ajouta en allemand, mais vertement et à sa façon : « Que diable, laissez-moi tranquille pendant la nuit et n'exigez pas que j'aille faire le métier de messager par vingt-cinq degrés de froid ! » Il ferma la fenêtre, et le bonnet de nuit disparut. Alors du traîneau, on m'appela, et comme je savais déjà ce que demandaient les voyageurs, je dis : « *N'est-ce pas ? Vous cherchez l'hôtel de l'ambassadeur français, M. de Serra ? Suivez-moi !* » C'était ce qu'ils désiraient, et comme Serra demeure juste au coin dans la Kreuzgasse au palais Loos, j'arrivai bientôt, suivi du traineau, à l'endroit souhaité. Aussitôt un domestique ou quelque esprit officieux se dégagea des chancelières et agita avec violence la sonnette de l'ambassadeur, comme s'il appartenait lui-même à la maison. Le portier ouvrit ; il y avait encore de la lumière en haut, et durant ce temps deux autres Moines bourrus, tout emmitouflés, étaient sortis, dans leurs peaux de loup, des chancelières. Le premier était un homme vigoureux, imposant, mais il avait les mains et les pieds si raides et si gelés qu'il s'efforçait vainement de soutenir et d'aider à descendre son camarade encore plus gauche. A la fois par complaisance et par curiosité, je m'approchai et aussitôt l'homme de neige, tout froid, me met son gant sur l'épaule ; il me sembla qu'un ours blanc m'avait touché de sa patte ; le gant tomba, mais je soutins l'homme de mon bras et le conduisis à la porte. Celle-ci s'ouvrit ; deux domestiques avec des bougies, l'ambassadeur lui-même, un candélabre dans la main, vinrent au devant de nous ; la lumière tomba en plein, comme un éclair, sur le visage de l'étranger dont la main me retenait encore, mais on ne voyait que ses yeux et son nez. Je les reconnus aussitôt ces étoiles de feu, que j'avais vues au

écrit qu'il a rencontré à Meissen Gœthe, coiffé d'une casquette militaire et enveloppé dans un manteau de général russe à collet rouge (pp. 293-295). On a vivement critiqué la tiédeur apparente de Gœthe pendant la « guerre de la délivrance » ; M. J. raconte même, d'après Arndt, que Gœthe avait dit alors au vieux Körner : « Secouez vos chaînes, vous ne les briserez pas, Napoléon est trop grand pour vous! » (p. 291), que Körner même trouvait Gœthe très froid et fermé à toute espérance, etc. [1]; le jeune Fœrster croyait au patriotisme de Gœthe ; il s'approcha de la voiture et pria le grand poète, dont il regardait la rencontre comme un heureux présage, de bénir ses armes et celles de ses compagnons, les chasseurs noirs. « Je lui tendis fusil et couteau de chasse, il leva la main et dit : « Allez avec Dieu, et que le succès soit accordé à votre courage allemand » ; nous criâmes encore une fois : « Vive, vive Gœthe, le poète des poètes », et il partit en nous faisant un salut... En chemin, un vif débat s'engagea sur Gœthe entre mes camarades et moi. Ils pensaient que Gœthe n'était pas un poète populaire, le poète de la liberté et de la patrie. Mais je leur répondis : « Je ne connais pas d'enthousiasme plus élevé pour la liberté que celui d'Egmont ; je ne connais pas de nature plus vigoureusement allemande que Gœtz de Berlichingen ; et si vous voulez savoir ce qu'il faut à l'Allemagne, souvenez-vous des beaux vers d'*Hermann et Dorothée* », et il cite le passage où Hermann déclare qu'il veut « mourir pour la patrie et donner aux autres un digne exemple ». — Il faut louer la peine que M. Jonas a prise pour rassembler toutes les informations qui remplissent son livre, louer le soin avec lequel il a lu tout ce qui se rapporte à son sujet, louer sa consciencieuse exactitude et le choix des lettres qu'il a reproduites, car il a donné les plus instructives et les plus curieuses, et quelques-unes n'étaient pas connues avant sa publication. Néanmoins, son livre est moins une biographie qu'un recueil de lettres ; il renferme des matériaux abon-

---

printemps dernier briller si souvent de très près ; — c'était l'empereur Napoléon dont la main était dans la mienne, et je puis dire maintenant que le destin de l'Europe s'est reposé une fois sur mes épaules. Ami, quelles pensées se pressent maintenant dans mon cerveau ; il me semble avoir un mauvais rêve, comme dans un accès de fièvre. Le journal avec son vingt-neuvième et fatal bulletin est là sur ma table ; la Grande Armée est anéantie, entièrement anéantie ; hier seulement nous avons reçu la nouvelle. N'ai-je pas cru tout à l'heure tirer de mon manteau un poignard, et en criant : « Europe, je te donne la paix », l'enfoncer dans le cœur de l'ennemi mortel de la patrie et de la liberté? Mais non, Brutus, je ne t'envie pas ton action. César, tu tomberas, mais non sous la main lâche du meurtrier ; nous voulons te combattre en loyaux chevaliers, te donner selon l'usage la juste mesure et partager également avec toi le vent et le soleil ; ainsi s'accomplira sur toi le vrai jugement de Dieu! »

1. Voir encore la lettre de Mme Kolhrausch à Mme Parthey (p. 292), d'après laquelle Gœthe, ce « grand poète si peu allemand » aurait alors porté très ostensiblement l'ordre de la Légion d'honneur, ce « signe de honte » et reçu des soufflets de Colloredo ; tout cela n'est évidemment que *Klatscherei*.

dants, mais trop peu mis en œuvre ; on lui appliquera ce mot familier à la critique de son pays : *Ein gutes, aber nicht gut angelegtes Buch.*

A. C.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ph. Tamizey de Larroque a fait paraître la 5e série de ses *Correspondants de Peiresc;* cette 5e série renferme des *lettres inédites de Claude de Saumaise* écrites de Dijon, de Paris et de Leyde à Peiresc, 1620-1637. (Dijon, Darantière. In-8°, 182 p. Extrait des Mémoires de l'Académie de Dijon; tiré à 120 exemplaires[1]. On ne possède qu'un très petit nombre des lettres que le grand savant bourguignon écrivit au grand savant provençal ; le recueil de Clément (Leyde, 1656) ne contient que cinq lettres de Saumaise à Peiresc. M. T. de L., après de longues recherches, en a seulement retrouvé quinze autres qui n'avaient pas encore été publiées et qui proviennent toutes du département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale; il n'a rien découvert à la bibliothèque Méjanes, à Aix, et à la bibliothèque Inguimbert, à Carpentras, et cependant, que de lettres ont dû être échangées entre Saumaise et le « procureur-général de la littérature » du 2 février 1620, date du premier document inédit publié par M. T. de L. au 22 janvier 1633, date du second de ces mêmes documents? Les lettres qui voient le jour, grâce à M. T. de L., sont remarquables par l'érudition que Saumaise se plaît à y étaler ; « c'est avec une sorte de coquetterie qu'il déploie devant Peiresc toutes les ressources, tout le luxe de son prodigieux savoir ; quelques-unes de ses lettres sont de véritables dissertations », on sait d'ailleurs la fécondité de Saumaise duquel, disait Gabriel Naudé, nous voyons tous les mois quelques gros livres. Dans un appendice (pp. 96-176) M. T. de L. joint à ces lettres, qui « traitent des sujets généralement bien ardus », des lettres d'un tout autre caractère, adressées par Saumaise à son ami Jacques du Puy ; ces épîtres familières effleurent les matières les plus diverses ; Saumaise y retrace ses aventures de voyage ou ses querelles, ses « coups de fleuret » avec Daniel Heinsius, il y cause des événements du jour, de la guerre en Hollande et en Bourgogne, de Descartes, de Grotius, de Ronsard (dont il dit, à propos de l'ode à la louange de l'Hospital : « noz poètes d'aujourdhuy qui le desprisent se mordroient bien les ongles avant que de pouvoir monter leur chanterelle si hault sans la rompre » (p. 150), etc. On remarquera parmi ces lettres souvent assaisonnées de malice et de sel bourguignon, et que M. T. de L. considère justement « comme des fragments d'une attachante autobiographie », la plaisante histoire du Croate qui se fait élire à l'abbaye de Citeaux général de l'ordre par ses camarades assemblés en chapitre (pp. 145-146), le récit du séjour de Saumaise à Brielle où il descend, sans le vouloir, dans « le plus infâme lieu de la ville » (pp. 158-161), de l'orgie du duc de Bouillon et de ses hôtes à la Haye (pp. 167-168), etc. L'éditeur a mis au bas des pages des notes instructives ; il relève avec soin les expressions et les mots rares ou que le Dictionnaire de Littré et d'autres recueils n'ont pas cités : *circonstancié et particularisé* (p. 13), *caocerver* (p. 24), *mettre en cervelle* (p. 35, « le sieur Elichman me met en cervelle »), *affamé* (p. 75, lettre « qui ne peut estre qu'affamée », brève), *vanuer*

(p. 98 « où il est mené et vanné comme il fault »), *supinité* (p. 90, dans le sens de stupidité), *emballe* (p. 101 « qui servait d'emballe et d'enveloppe »), *mauvaistie* (p. 106 « la mauvaistie de l'air »), *bigearre* (p. 115, qu'on employait alors aussi bien que « bizarre »), *carrioler* (p. 138, « une femme et des petitz enfants, qu'il me fault carrioler avec moy »), *pieça* (p. 147, il y a pièce, il y a longtemps), *adulterines* (p. 151, il est question de certaines odes d'Horace), *odelette* (p. 156, « le mot avait été employé au XVIIIe siècle, dit M. T. de L. et au XVIe siècle; il nous manquait un exemple pour le XVIIe siècle; désormais la série est complète »), *masticoter* (p. 158, « qui masticotoit un peu de françois », *damoyselle* (p. 166, dans le sens de suivante), *deculper* (p. 175). Dans une note, M. T. de L. remercie deux collaborateurs, M. Alfred Jacob, qui s'est occupé de la révision de tout le grec contenu dans les lettres de Saumaise et M. Léopold Delisle, qui lui a fourni une notice sur l'histoire des papyrus mentionnés dans une des lettres de l'érudit bourguignon à Du Puy; cette notice « neuve et importante » est reproduite à la fin du volume (pp. 177-182). — Nous nous associons volontiers au vœu que forme M. T. de L. en offrant son livre au public; il souhaite qu'un vaillant chercheur publie un recueil complet des lettres inédites de Saumaise; « on en trouverait beaucoup à l'étranger, notamment à la bibliothèque de l'Université de Leyde, mais on en trouverait plus encore dans les collections de la Bibliothèque nationale. Si en tête de ce recueil était placée sa biographie inédite, rédigée par son compatriote Philibert de la Mare (fonds Bouhier, 85), on comblerait les vœux de tous les amis de Saumaise ».

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, publiera prochainement un *Lexicon Pindaricum*, de M. Joh. RUMPEL; une édition des *Enneades* de Plotin, par M. R. VOLKMANN (en deux volumes); un recueil destiné aux conférences universitaires de philologie latine et renfermant un choix de documents du vieux latin, de l'osque et de l'ombrien, par M. Engelbert SCHNEIDER (*Altitalische Sprachdenkmæler zum Gebrauch für Vorlesungen*); une édition complète d'Aristophane, en trois volumes, par M. Ad. de VELSEN (Ier vol. : Prolegomènes, Acharniens, Chevaliers, Nuées; — IIe vol. : Guepes, Paix, Oiseaux, Lysistrata; — IIIe vol. : Thesmophoriazusae, Grenouilles, Assemblée des femmes, Plutus.)

— Un Américain, M. W. M. GRISWOLD, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque nationale des Etats-Unis (Library of Congress) à Washington, vient de publier, à Bangor, dans l'état du Maine, chez l'éditeur O. P. Index (nom prédestiné) une table des matières de la *Deutsche Rundschau*, du Ier au XXIXe volume (*Autoren und Sachregister der deutschen Rundschau*). Il a en treize pages, chacune de trois colonnes, donné complètement le sommaire de 14,000 pages; son travail, dit la *deutsche Rundschau*, à la fois étonnée et ravie de cette table des matières qui lui arrive de l'autre côté de l'Océan, son travail est un modèle de soin et d'exactitude, et en son genre, une petite œuvre géniale; c'est un guide absolument sûr et qui nous mène sans erreur possible. Il paraît que M. Griswold s'est fait un nom en Amérique par les tables de matières, qu'il a déjà publiées, de la *Nation*, de l'*Atlantic*, de l'*International Review*, et d'autres revues des Etats-Unis.

— La librairie Bruns, de Minden, publie une deuxième édition de la traduction allemande de l'*Histoire de Napoléon Ier*, de Lanfrey; cette traduction est due à M. C. von Glümer et précédée d'une introduction d'Ad. Stahr; mais elle a été revue par M. C. von KALCKSTEIN qui ajoutera aux cinq volumes déjà parus deux autres volumes, le VIe et le VIIe, destinés à terminer l'ouvrage, malheureusement inachevé, de l'historien français.

HOLLANDE. — Il paraît à Amsterdam, chez Fr. Muller, un nouveau journal consacré à l'histoire des beaux-arts, *Oud Holland*, rédigé par MM. DE VRIES et DE ROE-

VER; les rédacteurs veulent faire pour Amsterdam ce que M. van der Willigen a fait pour Harlem; la 1re livraison contient des informations inédites sur la vie et les eaux-fortes de Rembrandt, une notice sur Philippe de Koning, la reproduction d'un portrait jusqu'ici inconnu du navigateur Willem Barents, des fac-similés d'estampes rares ou de signatures, etc. (un fascicule par trimestre; prix de l'abonnement annuel, 8 à 10 florins).

ITALIE.— Il se publie à Milan (Ottino) une édition des œuvres complètes de Zendrini; le 1er vol. renferme une introduction de Tullo MASSARINI, *Bernardino Zendrini nella vita e nell' arte*, et le 2e vol., des essais de Zendrini (*Giulio Cesare, Nerone artista, Petrarca e Laura, Lodovico Ariosto*, etc.); cinq autres volumes (*Poesie; Il canzoniere di Enrico Heine, seguito da uno studio su Heine e i suoi traduttori; Epistolaria*, avec une étude de M. Rizzo), doivent paraître prochainement.

— La traduction italienne, due à M. Raffaele MARINO, de l'ouvrage de GREGOROVIUS, *Atenaide, storia di una imperatrice bizantina, versione del tedesco*, — ouvrage dont notre recueil rendra compte prochainement — a été condamnée et proscrite par un décret de la congrégation de l'Index du 10 juillet en même temps que l'*Ecclésiaste traduit de l'hébreu avec une étude sur l'âge et le caractère du livre*, de M. Ernest RENAN.

— Le cardinal PITRA a publié dans le VIIIe volume des *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata* (Jouby et Roger, in-8°, XXIII et 614 pp.) les *Nova sanctae Hildegardis opera* ou œuvres inédites de Sainte Hildegarde; ce sont la deuxième partie de grand ouvrage mystique de la sainte (l'ouvrage comprenant trois parties, 1° *Scivias*, pour « scito vias [Domini] », imprimé en 1513; 2° *Liber vitae meritorum*; 3° *Liber divinorum operum*, publié par Mansi en 1761 dans la réimpression des « Miscellanea, de Baluze); — un commentaire sur les Evangiles, 145 lettres nouvelles, des pièces liturgiques, une compilation médicale tirée par le cardinal d'un manuscrit de Copenhague. L'appendice renferme de longs extraits d'un poème rythmique composé par Guibert de Gemblours en l'honneur de saint Martin et contenant un éloge de l'abbaye Marmoutiers et de l'église Saint-Martin de Tours (ms. de la bibliothèque royale de Bruxelles.)

RUSSIE. — Nous avons rendu compte, dans notre numéro du 3 juillet (p. 19), d'un recueil de morceaux choisis des auteurs français destiné aux lecteurs du Portugal. M. J. BASTIN, dont l'on connaît les nombreux travaux sur la grammaire française, nous envoie un recueil semblable, intitulé *Morceaux de lecture et exercices de mémoire et de traduction en vers et en prose ou Etude pratique de la langue française* (Saint-Pétersbourg, Trenké et Fusnot. In-8°, XIV et 242 + 94 p.). Ce recueil comprend des *Morceaux de lecture en prose* (pp. 1-190) et, sous le titre d'*Exercices de mémoire*, des morceaux de poésie (pp. 191-242); il est suivi d'un Tableau des verbes irréguliers et d'un vocabulaire français-russe. L'ouvrage de M. Bastin est un des livres employés en Russie dans les classes des gymnases (de la quatrième à la septième; dans la huitième ou dernière année d'études, on laisse de côté les morceaux choisis, pour lire exclusivement un classique français). Le recueil de M. Bastin est arrivé à sa troisième édition; il tient compte des changements orthographiques admis par l'Académie française dans la septième édition de son dictionnaire. Nous pensons, comme l'auteur, que ce choix de morceaux, fait avec goût et compétence, « sera lu et étudié avec plaisir et profit par la jeunesse russe », à laquelle il s'adresse.

— M. TIKHOURAKOV, de Moscou, doit publier prochainement une *Histoire du théâtre russe de 1672 à 1725*; cette *Histoire* renfermera un choix d'œuvres dramatiques, originales ou traduites, tirées des bibliothèques et des collections russes; cha-

que pièce reproduite sera accompagnée de notes relatives à l'origine de l'œuvre et ses destinées; dans une introduction détaillée, l'auteur exposera l'histoire du théâtre russe pendant les cinquante premières années de son existence.

— M. Maxime Kovalevsky, de Moscou, travaille, d'après des documents qu'il a découverts au Record Office et au British Museum, à une *Histoire des rapports de l'Angleterre et de la Russie au temps de Pierre le Grand.*

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 22 septembre 1882.*

M. R. Mickiewicz, employé au bureau de bienfaisance du XIXe arrondissement, signale, dans une maison de la rue d'Allemagne, nº 177, deux dalles qui portent des fragments d'inscription. L'une, placée dans le couloir d'entrée de la maison, est couverte de chiffres disposés en forme de table de Pythagore; l'autre, dans la cour, porte des lettres aujourd'hui presque effacées. Ces deux pierres, au rapport du gérant de la maison, ont été trouvées dans le sol il y a quelques années. M. Mickiewicz n'a pu se rendre compte de la nature des inscriptions et ignore, par conséquent, si elles méritent d'arrêter l'attention, mais il a cru que, dans le doute, il était bon de les signaler aux personnes qui pourraient être tentées de les examiner.

M. Oppert commence la lecture d'un mémoire intitulé : *le Prétendu tombeau de Cyrus*. Il s'agit du monument dont il a été question dans deux communications précédentes faites à l'Académie par M. Dieulafoy, ingénieur, et qui se trouve à Murghâb, au nord de Persépolis. On a voulu reconnaître dans ce monument le tombeau de Cyrus, et, par suite, dans Murghâb, l'ancienne ville de Pasargade, où l'histoire rapporte que se trouvait ce tombeau. On alléguait à l'appui de cette opinion l'existence, sur le territoire de Murghâb, de cinq piliers, visiblement contemporains du tombeau, qui portent chacun un génie perse, avec cette inscription en trois langues : « Je suis Cyrus, le roi achéménide. » M. Oppert fait remarquer que cet argument est insuffisant; ces inscriptions prouvent seulement que le monument a été élevé par ordre de Cyrus, mais il peut renfermer la sépulture d'une personne de sa famille aussi bien que la sienne propre. Or, la forme du tombeau, terminé en dos d'âne, indique la sépulture d'une femme. C'est un usage reçu en Orient, depuis une très haute antiquité, de donner cette forme aux tombeaux des femmes, tandis que les sépultures des hommes se terminent par une couverture ronde ou carrée. Les habitants du pays, aux temps modernes, ne s'y sont pas trompés; ils ont donné au monument de Murghâb, le nom de « tombeau de la mère de Salomon ». M. Dieulafoy a pensé qu'il y avait lieu de tenir compte de cette indication traditionnelle, en n'y changeant que le nom propre, et d'admettre que la personne ensevelie à Murghâb devait être la mère de Cyrus, Mandane. M. Oppert ne trouve pas cette conjecture suffisamment fondée et serait plutôt disposé à penser à Cassandane, femme de Cyrus. En tout cas, il relève dans la communication de M. Dieulafoy un nouvel argument contre l'identification du monument avec le tombeau de Cyrus lui-même. Ce tombeau a été décrit par Arrien et Strabon, et le témoignage de ces auteurs ne concorde aucunement avec l'état de l'édifice de Murghâb, tel que l'a vu M. Dieulafoy. — Dans la suite de ce mémoire, M. Oppert se propose d'examiner, au point de vue géographique, la situation de Pasargade et de montrer qu'il est impossible de placer cette ville au lieu où se trouve aujourd'hui Murghâb.

M. Barbier de Meynard présente, au nom de M. le baron d'Avril, ministre plénipotentiaire de France à Santiago-de-Chili, le second volume des œuvres de feu André Bello, publiées aux frais du gouvernement chilien, et communique une notice de M. d'Avril sur les études de Bello relatives au *poema del Cid*, contenues dans ce volume. Il résulte de cette notice que, dans ses travaux sur le poëme du Cid, Bello s'est surtout occupé de faciliter l'intelligence du texte qu'il étudiait, qu'il a fait œuvre de vulgarisateur plus que de critique et a écrit pour les lettrés plutôt que pour les érudits. Cette tendance de son œuvre ne l'a pas empêché d'y montrer les qualités d'un véritable philologue, et on doit savoir gré au gouvernement du Chili d'avoir donné au public cette œuvre remarquable.

M. Maspero rend compte des fouilles exécutées sous sa direction en Égypte depuis un an. — Au sud de Gizeh, on a commencé à fouiller deux pyramides dont l'intérieur n'avait pas encore été exploré, du moins depuis l'antiquité. Ces pyramides, dont une partie a été démolie à une époque inconnue, ont dû avoir jadis des dimensions égales à celles de la grande pyramide de Gizeh. On n'est encore parvenu qu'au tiers

de la distance à parcourir pour arriver à l'intérieur. Le travail des explorateurs est rendu très difficile par la solidité exceptionnelle de la construction, composée tout entière de gros blocs et non, comme ailleurs, d'un noyau de moëllons entouré d'un revêtement de gros blocs. — Plus au sud, on a fouillé une pyramide de briques. Une tranchée a été pratiquée depuis le sommet jusqu'à la base. On a reconnu qu'aucune chambre ne se trouve à l'intérieur de la pyramide. On suppose qu'il doit y en avoir une au-dessous, mais il semble qu'il n'existe pas de couloir pour y parvenir, ce qui serait un fait sans précédent. — A Kafrlitch, on a examiné une pyramide de pierre en partie démolie. On a constaté que cette démolition était le fait des Romains, qui ont pris des pierres à la pyramide pour la construction d'un fort élevé par eux dans le voisinage. — A Meydoun est une pyramide attribuée au roi Snefo. On a reconnu à l'intérieur la présence d'une masse de roc naturel qui en remplit la plus grande partie. Ce n'est donc pas une pyramide proprement dite, construite de main d'homme depuis la base jusqu'au sommet, c'est un rocher recouvert d'un revêtement en forme de pyramide. Il n'y a pas de chambre à l'intérieur. — Non loin de là est un groupe de tombeaux presque tous inachevés. M. Maspero explique ainsi ce fait. Un roi avait choisi ce lieu pour sa sépulture et avait commencé à y construire son tombeau. Les courtisans, suivant son exemple, se firent construire des tombeaux autour de celui du maître. Mais celui-ci mourut, sans doute, avant l'achèvement de la nécropole et son successeur choisit pour sa propre sépulture un autre emplacement. Ceux qui avaient commencé leurs tombeaux auprès de celui du roi mort les abandonnèrent alors pour s'en faire faire d'autres à l'endroit préféré par le nouveau roi. C'est par une raison analogue qu'il nous est parvenu deux tombeaux, mais ceux-là complètement achevés l'un et l'autre, d'un même personnage, le roi Aï; l'un avait été construit par Aï quand il était encore simple fonctionnaire, sous le règne d'Aménophis IV, et près du tombeau de ce roi; l'autre fut élevé quand Aï fut devenu roi à son tour, dans un emplacement de son choix. — Le gouvernement égyptien a décidé d'opérer le déblaiement complet du temple de Louqsor. Les travaux commenceront prochainement. Ce sera une opération considérable, car il faudra déplacer une population d'environ trois mille personnes, qui habitent aujourd'hui des logements construits parmi les ruines. — A Thèbes, on a reconnu un assez grand nombre de puits, plus ou moins profonds, qui ne mènent à rien. M. Maspero pense qu'ils ont été creusés uniquement pour égarer et dépister les chercheurs et protéger ainsi la cachette où avaient été renfermés un grand nombre de sarcophages royaux, et qui n'en a pas moins été mise au jour, malgré cette précaution, l'année dernière. Au fond d'un autre puits, très profond (35 m.), on a trouvé un très beau sarcophage couvert d'hiéroglyphes. C'est la sépulture de la reine Nitocris, de la XXVI[e] dynastie. Malgré ce résultat, M. Maspero est d'avis que Thèbes n'est pas un point où il convienne de pousser activement les recherches, à moins d'avoir des ressources pécuniaires très considérables, qui permettent de faire une exploration méthodique et complète. Avec les ressources modestes dont on dispose pour le moment, le succès dans cette région est trop incertain. — Parmi les découvertes curieuses au point de vue historique, M. Maspero mentionne celle de quelques procès-verbaux de scellage des tombes royales, gravés à l'entrée de ces tombes, lors de l'ensevelissement de chaque roi. A côté de ces actes, on a trouvé les sceaux mêmes dont ils relatent l'apposition. Il est à remarquer que ces procès-verbaux sont datés de l'année du règne du roi dont elles mentionnent la sépulture. Les rois étaient donc censés régner encore après leur mort, au moins jusqu'au temps de leurs funérailles. Or, celles-ci pouvaient avoir lieu parfois plusieurs mois après la mort. C'est un fait dont il faudra tenir compte pour l'établissement de la chronologie des règnes. — En dehors du domaine de l'égyptologie proprement dite, il faut mentionner la découverte des restes d'une église chrétienne du VI[e] siècle, dans l'île de Philœ. Parmi les pierres employées au dallage de cette église, il s'en trouve qui avaient été empruntées à l'ancien temple d'Isis de Philœ, comme en font foi des inscriptions païennes gravées sur quelques-unes d'entre elles. — Enfin des fouilles ont été faites, sans aucun résultat, à Alexandrie, sur la foi de deux habitants européens qui avaient signalé l'existence d'un prétendu couloir antique menant à une série de tombes. Leurs déclarations, confirmées par les propriétaires des maisons signalées, ont été reconnues dénuées de tout fondement. C'est, dit M. Maspero, une manœuvre que pratiquent volontiers les individus qui se livrent au commerce des antiquités. Les fouilles fournissent à ces individus l'occasion de se procurer aisément et sans frais une quantité de ces menus fragments qu'on trouve partout où on creuse la terre à Alexandrie et qui font l'objet de leur commerce. C'est pourquoi ils ne se font pas scrupule de provoquer des fouilles par tous les moyens et même par des révélations fausses.

M. Desjardins communique une lettre de M. Monceaux, membre de l'Ecole française d'Athènes. Cette lettre annonce la mort d'un des plus jeunes membres de l'Ecole, M. Bilco, dont les premiers travaux avaient été très remarqués.

Julien Havet.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 23 Octobre — 1882



218. — **Opera Patrum apostolicorum.** Textum recensuit, adnotationibus criticis, exegeticis, historicis illustravit, versionem latinam, prolegomena, indices addidit Franc. Xavierus Funk, ss. theologiæ in universitate Tubingense profess. volumen II. Tubingæ, Henr. Laupp, 1881, in-8°, de LVIII et 371 pp.

Le second volume de cette utile publication vient de paraître. Il contient les deux épitres de saint Clément sur la virginité, le récit de son martyre, les Epitres d'Ignace, les trois récits de son martyre, les fragments de Papias, les passages d'anciens presbytres cités par Irénée, et la vie de Polycarpe. Ces différents textes sont accompagnés de notes critiques, exégétiques et historiques, placées au bas des pages, et sont précédés de prolégomènes étendus, qui en font connaître les manuscrits, les éditions, les traductions, etc.

M. Funk a pris pour modèle le *Corpus apologetarum christianorum sæculi secundi* de M. le chevalier de Otto. Son travail sera d'un grand secours à quiconque a besoin d'étudier ces antiques documents de la littérature chrétienne.

219.— **Zur Geschichte des Kanons.** Zwei Abhandlungen von Franz Overbeck, prof. der Theol. an der Universitæt Basel. Chemnitz, Ernst Schmeitzner, 1880, in-8° de 142 p.

Les deux mémoires réunis dans ce petit volume sont consacrés à démontrer cette thèse assez singulière, que tous les écrits qui composent le Nouveau-Testament avaient cessé d'être compris au moment qu'ils furent admis dans le canon, ou, en d'autres termes, qu'un voile épais s'était déjà étendu sur leur origine et sur leur sens primitif, quand chacun d'eux fut placé dans la sphère supérieure d'une norme éternelle pour l'Eglise. Dans le premier qui porte ce titre : « La tradition de l'ancienne Eglise sur l'Epitre aux Hébreux, » M. Overbeck s'est servi de l'histoire de la canonisation de cette Epître comme d'un exemple en fa-

veur de sa thèse, et dans le second qui est intitulé « Le canon du Nouveau Testament et le fragment de Muratori, » et dans lequel il examine et combat des opinions émises dernièrement sur ce sujet par M. A. Harnack (dans la *Zeitschrift für kirchl. Geschichte*, t. III, p. 358 et suiv., et t. IV, p. 595 et suiv.); il la défend et la développe par de nouvelles considérations.

Ces deux mémoires sont-ils destinés à jeter quelque nouvelle lumière sur la question, jusqu'ici fort obscure, du mode de canonisation des divers écrits du Nouveau Testament? C'est possible; mais rien ne paraît pour le moment moins certain. M. N.

---

220. — J.-N. Madvig. **L'état romain, sa constitution et son administration**, traduit par Ch. Morel, Paris, Vieweg, 1882, t. Ier, in-8° de xx-296 p. (contenant les chapitres I, II, III, pages 1-279 de l'édition allemande).

En annonçant ce livre, la *Revue critique* [1] a transcrit les passages de la préface où M. Morel exposait les règles qu'il a suivies dans sa traduction. Il s'est efforcé avant tout d'alléger le style, de débarrasser la langue de l'auteur. L'allemand du premier traducteur de M. Madvig était singulièrement pénible et lourd : le français de M. Morel a toute la souplesse, toute la vivacité désirable; le livre se lit sans fatigue et sans ennui, ce qui est le principal mérite d'une traduction.

M. M. a rejeté au bas des pages les renvois, les citations, les explications d'une certaine étendue. Dans l'original, elles se trouvaient presque toujours intercalées dans le texte. La traduction a sur lui l'avantage qu'elle permet de suivre la succession des idées de l'auteur, sans être arrêté par les digressions et les développements complémentaires. L'*apparatus* scientifique est tout entier conservé, mais il se trouve mis à sa vraie place. M. M. a donc fait, et avec le plus grand soin, une besogne indispensable pour le lecteur français et fort utile à l'ouvrage même.

Enfin, M. M. a ajouté quelques notes au texte de M. Madvig. En principe, on ne rend pas le traducteur responsable des opinions ou des erreurs qu'il traduit, et il n'est nullement tenu à réfuter les unes et à relever les autres. Mais la publication de ce livre est destinée moins à nous faire connaître les théories de M. Madvig qu'à offrir au public français un manuel d'institutions romaines aussi exact, aussi complet que possible : M. M. a donc bien fait d'assumer la tâche d'ajouter à la pensée de l'auteur ou de la rectifier. Seulement, les notes qu'il a mises sont-elles bien celles que l'on était en droit d'attendre, et ont-elles toutes une égale utilité et la même valeur?

Les annotations qui s'imposaient tout d'abord au traducteur, M. Madvig les avait presque indiquées dans sa préface : « On pardonnera à l'auteur, dit-il, de n'avoir pas toujours cité les sources de la même façon

---

1. N° du 31 juillet 1882.

(que la science allemande) et de n'avoir pas fait vérifier... si telle ou telle inscription citée d'après d'autres sources a déjà trouvé place dans le *Corpus inscriptionum.* » « J'ai complètement renoncé, dit-il ailleurs, à citer les ouvrages modernes; de pareilles indications... m'eussent obligé à une polémique continuelle contre des assertions à mon sens erronées ou sans utilité... Bien qu'en thèse générale je me sois abstenu de citer les auteurs modernes, je n'ai pu m'empêcher en quelques endroits de rappeler des opinions opposées aux miennes... Naturellement ces observations, lorsqu'elles ne concernent pas des erreurs remontant à des temps plus éloignés, sont le plus souvent à l'adresse de Niebuhr et de Mommsen. » La tâche que M. Madvig a dû négliger n'aurait certes pas été indigne du traducteur. Il aurait pu, à côté des inscriptions mentionnées d'après Orelli-Henzen et Wilmanns ou des textes cités d'après une ancienne numérotation, ajouter la numérotation du *Corpus* ou des éditions allemandes modernes : ce qui ne demande pas trop de temps, quoi qu'il en paraisse au premier abord. Il était inutile, évidemment, de dresser, à propos de chaque question, une bibliographie détaillée : « de pareilles indications, dit M. Madvig lui-même, se trouvent ailleurs en abondance, surtout dans Marquardt, » et M. M. a eu raison de s'en abstenir. Mais on eût aimé, quand M. Madvig combat telle ou telle théorie de M. Mommsen ou de Niebuhr, à savoir l'endroit précis où cette théorie se trouve exprimée, à rencontrer dans la traduction les renvois de détail que l'auteur n'a pas eu le temps de nous fournir. De même, lorsque M. Madvig critique les faiseurs d'hypothèses qui s'étendent sur les institutions militaires de la royauté, qui cherchent à établir une théorie du *justitium,* quand il combat les opinions de quelques savants modernes sur l'ordre équestre, il eût été aisé de dire quels étaient ces savants, de mentionner, ne fût-ce que par un renvoi, les livres où se trouvent ces hypothèses. En un mot, on aurait pu compléter l'*instrumentum* du livre, ce qui aurait rendu service à l'auteur, puisqu'il s'excuse de ne l'avoir point fait et qu'il pourrait en profiter pour une nouvelle édition ; on aurait surtout aidé les lecteurs de ce manuel : tout en se nourrissant de la pensée de M. Madvig, ils auraient eu entre les mains les moyens de connaître celle de ses adversaires. C'est ce genre de notes dont nous regrettons l'absence dans la traduction de M. Morel.

Passons aux notes qui s'y trouvent. Les unes sont destinées (p. IX) « à faire mieux comprendre la pensée de l'auteur. » De celles-ci, quelques-unes expriment des idées trop générales et dans une forme trop voisine du texte qu'elles sont chargées de commenter, pour n'être point superflues. « Les anciens ne connaissaient pas d'autre forme de l'état que celle de la cité, » dit en note M. M. ; l'auteur ne dit guère autre chose et se sert presque des mêmes termes : « Comme chez les Grecs, l'état ne comprenait (chez les Romains) que la ville et sa banlieue [1] ». Dans d'autres,

1. P. 16, n. 1 ; de même, p. 16, n. 2 ; p. 23, n. 2 ; p. 34, n. 2 ; p. 171, n. 10 ; p. 144, n. 28 ; p. 185, n. 22.

M. M. complète heureusement la pensée de M. Madvig, mais il ne cite point les textes ou les ouvrages de seconde main qui expliquent ou justifient son intervention [1]. La plupart d'ailleurs de ces notes ont leur utilité ; tantôt elles ajoutent aux citations faites par M. Madvig, d'autres, assez importantes, qu'il a cru devoir négliger : par exemple, des passages de la loi coloniale de *Julia Genetiva* [2], qui permettent d'intéressantes comparaisons entre la condition des sénateurs romains, et celles des décurions municipaux. Tantôt M. M. développe, à propos de certaines règles de droit administratif, les conséquences que M. Madvig n'a fait qu'indiquer. Ainsi, au sujet des assemblées populaires, M. M. insiste, avec une grande justesse, sur ce que, dans les votes, le résultat du scrutin ne dépendait pas essentiellement des suffrages individuels. Tel candidat pouvait être élu par la majorité des centuries ou des tribus sans avoir recueilli un nombre de voix personnelles supérieur à celui que ses adversaires avaient obtenue : il n'y a aucune comparaison à établir entre le système de suffrage « égalitaire », tel qu'on le pratique en France, et celui des Romains, qui, même aux plus beaux jours de la démocratie, continuait à donner aux votes des riches et des propriétaires, dans les comices centuriates et dans les comices par tribus, une influence prépondérante [3].

La seconde catégorie de notes est destinée, dit M. M., « à relever de légères erreurs de détail ». Or, nous ne trouvons qu'une seule erreur de fait mentionnée dans les notes de M. M. : « La ville de Malaga, dit-il, n'était pas (comme le dit M. Madvig), un municipe romain, mais bien un municipe latin [4]. » Est-ce donc là une erreur véritable ? La latinité de Malaga n'est pas le moins du monde un fait incontestable et incontesté : sans doute, la plupart des savants y croient, depuis les habiles et curieuses recherches de M. Mommsen [5]. Mais rien, absolument rien, dans la *lex malacitana*, ne la prouve d'une manière irréfutable : il ne serait même pas difficile d'y relever des indices qui autorisent la conclusion de M. Madvig. Ses adversaires pourront la traiter d'erronée : mais erreur et conclusion erronée sont choses toute différentes. — M. M. relève chez M. Madvig un certain nombre d'idées qu'il croit fausses : ce sont cependant des opinions fort vraisemblables, et qui, en tout cas, peuvent être aussi bien soutenues que l'opinion contraire. M. Madvig

1. P. 25, n. 6 ; p. 34, n. 1 ; p. 64, n. 36 ; p. 68, n. 13 (qu'est-ce qui justifie la correction *complures nostris... auspiciis*, Cincius dans Festus, p. 241, éd. Müller ; cf. Mommsen, *Staatsrecht*, I (1876), p. 96, n. 1) ; p. 103, n. 4 ; p. 161, n. 25.

2. P. 158, n. 9 ; p. 207, n. 14 ; de même, p. 45, n. 4 ; p. 52, n. 43 ; p. 204, n. 21 ; p. 281, n. 38.

3. P. 278 et n. 25 ; p. 279 et n. 30. M. M. n'aurait-il pas pu, cependant, mettre en note toutes ses observations ? Le texte de l'auteur n'est-il pas inviolable ?

4. P. 73, n. 31, M. M. parle d'une « double erreur ». La seconde erreur disparaît, si l'on admet, avec M. Madvig, que Malaga était une cité romaine.

5. *Die Stadtrechte der latinischen Gemeinden Salpensa und Malaca in der Provinz Baetica*, Leipzig, 1855, in-4.

pense que le droit de « cité sans suffrage » (*civitas sine suffragio*) excluait le *jus conubii* et le *jus commercii*; M. M. pense, au contraire, avec M. Marquardt et bien d'autres que la *civitas sine suffragio* « conférait le *conubium* avec les citoyens romains [1] ». Mais, comme nous manquons à peu près complètement de textes concernant la *civitas sine suffragio*, les deux opinions sont également plausibles. — « M. M. admet, dit une autre note, que dès Servius Tullius il y eut trente tribus, opinion qui s'appuie sur quelques auteurs anciens, mais qui, contredite par d'autres, est rejetée par la plupart des savants modernes [2] ». Cette phrase semble donner tort à M. Madvig : or, l'opinion de ce dernier a pour elle, cependant, Denys d'Halicarnasse et Varron, dont l'autorité est au moins égale à celle de Tite-Live, d'Aurelius Victor et de Paul Diacre; et, si ces derniers ont été suivis par Huschke et M. Mommsen, dont les idées ont été chaudement défendues par M. Belot [3], M. Madvig est de l'avis de Niebuhr et de Walter [4]. M. M. condamne trop vite [5]. Certes, il peut et il doit même, dans des discussions de ce genre, prendre la parole : nul n'a plus que lui le droit et les moyens de le faire. Mais il y a une différence entre plaider une cause et prononcer un arrêt.

La traduction de M. Morel a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de nos facultés de lettres et de droit, et elle ne sera pas déplacée même dans celles des lycées et des collèges. Il faut donc le remercier et le féliciter d'avoir entrepris une publication qui ne manquera pas d'avoir une sérieuse et durable influence sur l'érudition française, et, souhaitons-le aussi, sur notre enseignement secondaire. Une bonne part d'éloges revient à l'éditeur, M. Vieweg, qui en a été le promoteur, et qui a su donner au livre une élégance typographique qui en rend la lecture aussi agréable que facile.

Camille JULLIAN.

---

1. P. 51, n. 42; cf. p. 74, n. 36; Marquardt, *Staatsverwaltung*, I, p. 29.
2. P. 111, n. 3; p. 112.
3. Huschke, *Die Verfassung des... Servius Tullius*, p. 73 sqq.; Mommsen, *Die rœmischen Tribus*, p. 6; Belot, *Histoire des chevaliers romains*, I, p. 41, et p. 394 sqq.
4. Niebuhr, *Rœm. Gesch.*, I, p. 462; Walter, *Gesch. d. rœm. Rechts*, 28, I (1861), p. 46.
5. M. M., dans son étude sur le *jus Latii*, 1, 8, omet de citer le passage de Gaius relatif au *majus* et au *minus Latium*, passage déchiffré en 1868, par M. Studemund (Gaius, I, 97). « Il est singulier, dit en note M. M. (p. 76, n. 47), qu'une découverte aussi importante... ait pu échapper aux deux principaux savants qui se sont occupés de la question, M. Marquardt (*Rœmische Staatsverwaltung*, I, p. 57) et M. Madvig. » Il n'est nullement prouvé que M. Madvig ait ignoré ce texte et ne l'ait pas négligé à dessein, puisqu'il cite Gaius et les passages les plus récemment déchiffrés. D'autre part, M. Marquardt le cite et le commente longuement, précisément à la page 57 de la seconde édition (1881) de sa *Rœmische Staatsverwaltung*, la seule que j'aie sous les yeux.

000. — **Philipp der Grossmüthige von Hessen und die Restitution Ulrichs' von Wirtemberg. (1526-1535)** von Dr. Jakob WILLE, Universitaets-Bibliothekar in Heidelberg. Tübingen, Laupp, 1882, VI, 345 p. 8°. Prix : 7 fr. 50.

Les travaux détaillés ne manquent pas sur l'histoire du Wurtemberg. On peut même dire qu'il est peu de territoires allemands dont la littérature historique soit aussi riche en ouvrages de mérite. Dès le siècle dernier, les nombreux volumes in-quarto de Sattler ont réuni une quantité de documents considérable sur la période traitée par le jeune bibliothécaire de Heidelberg. Ranke a examiné en détail l'histoire de la réintégration du duc Ulric dans le duché dont une sentence impériale l'avait banni, dans le troisième volume de sa belle *Histoire de l'Allemagne au* XVIe *siècle*. Les historiographes spéciaux de nos jours, Staelin, Heyd, Kugler, Ulmann, Rommel dans son *Histoire de Philippe de Hesse*, Bucholz dans l'*Histoire de Ferdinand Ier*, avaient apporté chacun son contingent de renseignements nouveaux et parfois contradictoires, au sujet en question. Néanmoins le travail de M. Wille est loin d'être inutile. Cela tient, d'une part, aux pièces diplomatiques, encore inconnues, qu'il a su trouver dans les archives de Munich, de Weimar et surtout de Marbourg, d'autre part, à la façon dont il a conçu le plan de son ouvrage. Ce n'est pas tant le fait même du retour d'Ulric dans ses états et l'histoire de la campagne heureuse qui se termine par le traité de Cadan, en 1534, qui l'occupent le plus. Il a traité ces faits comme un épisode dans les combinaisons plus vastes auxquelles se livrait en ce moment le chef intellectuel, sinon officiel, de la ligue de Smalkalde, le landgrave Philippe de Hesse. Les années de 1526 à 1538 sont, on le sait, la période militante, par excellence, des états protestants de l'Allemagne, qui, menacés sans cesse de la colère de Charles-Quint, devaient essayer tout naturellement de s'unir et de se liguer au dehors avec les ennemis de l'empereur et avec les amis de la foi nouvelle. C'est à Philippe que revient surtout l'honneur d'avoir tenté cette alliance universelle des adhérents aux dogmes nouveaux, qui, constituée d'une façon durable, aurait brisé, dès le XVIe siècle, la force de la maison de Habsbourg. Charles-Quint se rendait parfaitement compte du danger qui le menaçait. Sa diplomatie ne cessa de travailler à brouiller entre eux les éléments nécessaires à la fixité d'une ligue pareille. Les querelles entre luthériens et réformés le servirent à merveille, et le triomphe de sa politique — triomphe momentané seulement, il est vrai — fut d'amener un instant les luthériens de l'empire à partir en guerre avec lui, contre François Ier, qui s'était offert à les secourir autrefois. Dépité de se voir abandonné par eux, le roi de France les abandonna lui-même, à son tour, quand Charles-Quint détruisit la ligue de Smalkalde en 1546 et 1547, et Philippe de Hesse vit ainsi s'écrouler d'une façon définitive les grands projets qu'il avait conçus. Le volume de M. W. ne nous amène point jusqu'à cette catastrophe de la ligue protestante. Il nous

raconte, au contraire, l'épisode de ces longues luttes diplomatiques et militaires, qui marque peut-être le plus haut degré d'influence atteint par elle et son chef. Charles-Quint avait porté un coup fort habile au protestantisme allemand en donnant le Wurtemberg, dont le prince était mis au ban de l'empire, à son frère cadet, le roi Ferdinand. Les possessions des Habsbourg au sud de l'Allemagne s'arrondissaient ainsi d'une façon notable et la conversion religieuse de ces contrées, déjà commencée depuis peu, était entravée d'une façon presque complète. Philippe comprit le danger qui menaçait ses coreligionnaires. Il ne voulut point permettre la pose de ce « verrou » qui fermerait les communications avec les protestants suisses, et, pendant une série d'années, les efforts les plus considérables furent tentés par lui pour amener la ligue à agir et pour lui gagner des alliés au dehors. Ce sont ces négociations diplomatiques, le rôle qu'y jouèrent les différents princes de l'Allemagne, la Saxe, la Bavière, etc., qui forment le gros du volume de M. Wille. On lira également avec intérêt le second chapitre du deuxième livre, qui s'occupe particulièrement des relations avec la France, avant et après la visite presque clandestine que Philippe de Hesse fit à François Ier, au château de Bar-le-Duc, en janvier 1534[1]. Le roi de France aurait voulu pousser la campagne plus loin qu'elle ne fut menée par les alliés. Il voulait attaquer les provinces héréditaires de Ferdinand, mais Philippe ne se souciait pas de se brouiller à mort avec les Habsbourg d'abord, puis aussi d'exciter la jalousie de ses collègues princiers et spécialement de l'électeur de Saxe, uniquement pour plaire aux Valois. Il lui manquait l'élan d'un Bernard de Weimar ou d'un Richelieu, pour tenter une agression dont les conséquences heureuses eussent été incalculables, mais qui pouvait tout aussi bien se changer en catastrophe pour lui. Le traité de Cadan, signé dans les derniers jours de juin 1534, ne réalisa point les espérances avec lesquelles on s'était mis en campagne. On arrachait le Wurtemberg à Ferdinand, on le regagnait au protestantisme, mais le succès s'arrêtait là, se localisait pour ainsi dire, et même le duc Ulric ne rentrait dans son territoire qu'après avoir prêté l'hommage féodal au rival malheureux qui l'avait occupé jusque-là. M. Wille promet de continuer ses recherches et de nous en donner le résultat dans quelque autre ouvrage. On ne peut que l'attendre avec intérêt, et le consulter avec confiance. A un langage sobre, un peu trop incolore peut-être, l'auteur de notre volume unit un jugement calme, une appréciation généralement équitable des hommes et des partis, et les historiens du XVIe siècle consulteront son livre avec fruit, pour les dix années qu'embrasse son récit.

R.

1. Une série de pièces inédites relatives aux négociations avec la France, se trouve en appendice, pp. 255-268. Nous remarquerons, à ce propos, que, pp. 156, 198, etc., il faut lire *Langres* au lieu de *Langer*.

222. — **Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger**, publiées et annotées par Philippe Tamizey de Larroque, corresp. de l'Institut. Agen, Michel et Médan; Paris, Alph. Picard, 1881, 1 vol. in-8° de 428 p.

La publication des lettres françaises de Scaliger a été accueillie avec joie par tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'érudition. Si la *Revue critique* n'en a pas parlé plus tôt, c'est qu'elle a perdu les deux collaborateurs à qui revenait de droit l'honneur d'en rendre compte, Charles Thurot et Charles Graux. Le premier avait déjà présenté le livre à l'Académie des inscriptions comme un monument durable élevé à la mémoire du plus grand des philologues français. Il ne tenait qu'à M. Tamizey de Larroque d'agrandir les proportions du monument, s'il avait voulu nous donner toutes les lettres et tous les billets écrits en français par Scaliger. Il n'y a pas d'homme avant Scaliger qui ait entretenu autant de correspondances. Les originaux ou les copies en sont conservés en grand nombre, particulièrement à la Bibliothèque nationale dans la *Collection Dupuy*. M. T. de L. a cru devoir se borner à publier presque exclusivement les lettres inédites autographes, en donnant des analyses et des extraits des simples copies ou des lettres déjà imprimées dans divers recueils [1]. Malgré cette élimination, sa publication n'en comprend pas moins de 124 lettres, qui vont du 8 nov. 1571 au 28 août 1608, et sont presque toutes adressées aux trois meilleurs amis de Scaliger, Pierre Pithou, Claude Dupuy et J.-Aug. de Thou. Ces trois amis s'occupent non-seulement de le fournir de livres et de manuscrits et de le tenir au courant du mouvement de la librairie parisienne et étrangère, mais encore ils ont mission de surveiller l'impression de ses ouvrages. Aussi Scaliger leur fait-il ses confidences; à eux seuls, par exemple, il révèle son pseudonyme d'*Yvo Villiomarus*, emprunté en 1585 pour répondre à Robert Titius. Ecrites dans tout l'abandon de l'intimité sur les sujets les plus chers à ces hommes illustres, leurs livres et leur études, ces lettres contiennent une foule de renseignements précieux et de faits nouveaux, où les travailleurs de diverses spécialités auront à puiser désormais; elles intéressent à la fois la philologie classique, la philologie française et l'histoire littéraire.

Si l'on veut connaître avec quels secours les anciens philologues ont établi leurs textes et quelle méthode ils ont portée dans la constitution de leurs éditions, c'est à leurs correspondances qu'il convient de recourir. Mieux que dans les préfaces et dans les commentaires, nous y surprenons les secrets de leur bibliothèque, leurs recherches et leurs incertitudes. Les opinions, les pressentiments d'un génie comme celui de Scaliger méritent notamment d'être recueillis par les philologues modernes. Ces lettres nous le montrent, au milieu des livres, occupé de préparer

1. Je ne vois point mentionnées les « Copies de lettres écrites au sieur de Castelfranc, par Joseph de l'Escale, de Leyde en Hollande, 1604, 1606, 1608 », qui sont au n° 13040 du fonds français.

ses éditions et ces merveilleux travaux dont un seul suffirait à la gloire d'une vie; on l'entend donner son avis sur les manuscrits dont il se sert, sur ceux qu'il désire consulter, sur les livres qui paraissent à la foire de Francfort et que des courriers trop irréguliers lui portent dans ses diverses résidences. On le surprend dans ses déchiffrements épigraphiques, surveillant avec un intérêt jaloux les recueils d'inscriptions que publient ses confrères (pp. 260, 264, 271). Veut-on savoir quels secours il a reçus et à quelles sources il a puisé pour former son recueil des *Catalectes?* c'est aux lettres à Pithou qu'il faut s'adresser (pp. 10, 19, 237). Plus loin, nous constatons depuis quelle époque il songe à ses commentaires sur Manilius (pp. 21, 63, 69), ce qu'il pense de l'état fâcheux du texte de Josèphe de son temps (p. 226), avec quelle conscience de sa valeur il parle du *De emendatione temporum* (p. 123), par quels moyens il prépare son édition d'Eusèbe (pp. 235, 239, 376), etc. Nous trouvons trace de plusieurs projets longtemps mûris, puis abandonnés par Scaliger, tels que cette édition d'Aulu-Gelle, Macrobe et Censorinus, dont il est si souvent question (pp. 21, 25, 41, 83, 91). On le voit appliquant sur tous les objets ses aptitudes universelles, s'occupant dès 1578 des Tables Eugubines dont Dupuy avait rapporté une copie d'Italie (p. 85), reconnaissant, bien avant les travaux de l'égyptologie moderne, l'identité de la langue copte et l'égyptien, cherchant à se procurer l'Alcoran, le texte arabe d'Avicenne, un Nouveau Testament arménien et divers livres hébreux par l'intermédiaire des correspondants de Pinelli à Constantinople.

Pour la philologie française, les *Lettres de Scaliger* fournissent une foule de renseignements intéressants. La langue de Scaliger, mêlée de latinismes et de *gasconismes* (le mot est de lui), est hardie, imagée, capricieuse. Les expressions proverbiales, les tournures archaïques qui se rencontrent sous sa plume ont été notées avec grand soin par son savant éditeur et compatriote, et rapprochées des autres textes qui les fournissent. Plus d'une fois M. T. de L. a pu compléter Littré : tantôt un exemple de Scaliger vient attester l'antiquité d'un mot ou d'une expression que Littré a rencontré seulement bien plus tard, tantôt il comble la lacune que constatait implicitement le lexicographe entre les exemples du moyen âge et ceux du XVII^e siècle. Comme spécimens de ces contributions à l'histoire de la langue, je me contenterai de citer une acception métaphorique du mot *tirer* (p. 97), le verbe *coquiner* (= mendier) pris comme verbe actif (p. 118), et, p. 72, la présence du mot *philologie* dans une lettre datée de 1577, alors que Littré a trouvé son plus ancien exemple dans Rollin. M. T. de L. relève aussi des particularités curieuses d'orthographe, et je crois qu'il y a encore à faire après lui. Malheureusement sa lecture, au moins pour les copies, n'est pas toujours irréprochable. Ainsi, dans la copie de la lettre à M. de Buzenval (pp. 342-343), il faut lire : « il n'*i* a rien — quant au *stile* — soit *au* langage — *faute* d'adresse — don *Carles* est couronné — M. de Beze est presque réduit en *infantilage*[1]. »

1. Il est regrettable que l'impression du grec ait été fort négligée ; l'imprimeur

C'est surtout au point de vue de l'histoire littéraire et des biographies du XVIe siècle que la publication de M. T. de L. est importante. Elle emprunte une grande partie de sa valeur à une annotation abondante, tout instructive et précise, évitant de répéter ce qu'on trouve ailleurs et donnant une foule de détails inédits sur les hommes et les faits dont il est question. Personne n'a, au même degré que le savant éditeur, cette sûreté et cette universalité d'information, qui rend la lecture de son commentaire perpétuel aussi attachante que celle du texte. Une première série de renseignements est fournie à l'histoire littéraire par les appréciations de Scaliger sur les livres et la science de ses contemporains. On s'attend avec raison à des jugements ordinairement durs et méprisants, relevés par une jolie verve gasconne. Tels sont les jugements sur Achille Statius et son commentaire des Elégiaques (pp. 43, 45, 48), sur Palmerius (p. 108), sur Carrion (p. 112), et même sur S. du Bois (p. 109). Ils sont plus piquants encore que les propos du *Scaligerana*, car c'est une pensée directement exprimée que nous recueillons, sans l'intermédiaire des secrétaires et des copistes. Il faut voir comment Scaliger traite ses adversaires François de l'Isle et Jean de Frégeville, plus tard Clavius et Viète, et ce pauvre Italien Titius, qui « n'est qu'un asne », excepté pour ceux de sa nation, laquelle « admire plus tost une mouche de dela les Mons, qu'un beuf de deça » (p. 207). Je ne parle pas du trop fameux Scioppius, à qui, malgré le conseil de De Thou, dont nous trouvons ici le témoignage, Scaliger rendit publiquement injure pour injure.

La biographie du grand philologue s'enrichit de faits qui éclairent certaines années de sa vie. Les lettres de 1585, par exemple, nous révèlent un Scaliger peu connu, Scaliger propriétaire, et nous montrent avec quel courage et quelle noble fierté il supporta la spoliation légale dont il fut victime à la suite de l'édit de juillet. Ses affaires de famille tiennent peu de place dans cette correspondance ; cependant on y trouve trace de ses démêlés avec son frère. A propos de la réponse faite par Scaliger aux adversaires du *De emendatione*, sous le pseudonyme d'*Antoni La Coste*, il est parlé d'une seconde réponse, qui ne parut pas, et qui doit avoir passé en manuscrit dans les papiers du président de Thou. Ce n'est pas seulement la biographie de Scaliger qui se complète, mais encore celle de ses amis, de J.-A. de Thou, de Cujas. Pour Cujas particulièrement, on ne pourra s'occuper de lui sans feuilleter, au moyen de l'excellent index qui termine le volume, les lettres où il est mentionné. Le caractère de Cujas n'est pas aussi inattaquable que son génie ; il eut des torts en-

---

agenais, indigne de pratiquer l'art d'Henri Estienne, voyait du grec pour la première fois. V., par ex., pp. 66, 227, 253, 256, 269, 278, 282, 301, 320, où l'accentuation est jetée au hasard. P. 199, je lirais ἐμμελεῖς, p. 350, περὶ κτισμάτων. Signalons, en passant, quelques fautes d'impression inévitables dans un texte aussi difficile que celui des lettres et des notes : p. 31, note 2, il faut lire *1574* pour *1579* ; p. 176, n. 3, *Bernays* pour *Bernard* ; p. 264 (texte), *Smettius* ; p. 406, *Guillandin* ; p. 220, ligne 1, il faut une virgule avant *tant s'en fault*, pour rendre la phrase intelligible.

vers Scaliger (pp. 258, 268), et donna occasion à celui-ci d'écrire une lettre qui fait plus d'honneur à l'élève qu'au maître. A ce propos, qu'il me soit permis d'exprimer le vœu qu'un de nos jurisconsultes contemporains, respectueux de son grand ancêtre, s'occupe enfin de la publication des lettres de Cujas conservées à la Bibliothèque et dont Berriat Saint-Prix s'est servi avec beaucoup trop de discrétion pour son *Histoire de Cujas*.

J'ai peu d'observations à faire sur l'annotation de M. T. de L., dont l'exactitude égale l'abondance. Cependant, p. 289, il s'étonne à tort de l'inquiétude témoignée par Scaliger dans une lettre du 25 sept. 1591, écrite du château de Preuilly pendant les excès des ligueurs. Il y avait grandement lieu de s'inquiéter, et Scaliger avait été averti des dangers courus par son imprimeur et ami Patisson, dans une lettre de P. d'Elbène : « M. d'Emery... m'a asseuré que M. Pithou l'a retenu et sauvé, lorsque le povre Patisson fut prins prisonnier « (*Epistres françoises... à Mons*[r] *Joseph Juste de la Scala... mises en lumière par Iaques de Reves*. Harderwyck, 1624; p. 384). — P. 189, à côté des trois lettres du « bonhomme » Vinet, le vaillant principal du collège de Bordeaux, publiées dans les *Archives hist. de la Gironde*, il convient de rappeler les deux lettres à Buchanan, écrites en 1581 et imprimées dans *Buchanani opera omnia* (Leyde, 1725 ; t. II); j'en connais deux autres inédites parmi la curieuse correspondance d'Henri de Mesmes (B. Nat., *fonds lat.* 10327, ff. 127 et sqq.).

P. 65, aux renseignements copieux fournis sur François de Saint-Vertunien, sieur de Lavau, il eut été utile d'ajouter l'indication des lettres de cet important personnage, que renferme le n° 712 de la coll. Dupuy. M. de la Vau avait vécu dans l'intimité de Scaliger chez MM. Chasteigner de la Rocheposay, et c'est à lui qu'on doit le premier *Scaligerana*. Ses lettres à P. Dupuy s'étendent longuement sur son illustre ami, alors à Leyde, et sont à ce titre précieuses pour nous. Dans sa lettre datée de Poitiers, 2 juillet 1602 (*712*, f. 38), M. de la Vau raconte avec quelle facilité admirable Scaliger faisait des vers : « Ce grand personnage là ne se soucie aucunement de ses vers, et jamais il ne les garde... Nous estions tous deux retirez à Touffou, maison de feu M. de la Rochepozay à 4 lieues de ceste ville, pour la 1[re] guerre de la Ligue, 1577, durant les premiers Estats de Blois, où couchant en sa chambre pour m'exercer à la langue grecque, il me dist qu'il n'y avoit rien de meilleur que de faire des versions de l'une langue en l'autre... Tous les soirs, s'allant coucher, me tournoit *verbo ad verbum* un ou deux des épigrammes du 7 de l'Anthologie, pour luy rendre le lendemain en vers latins. » Pour Scaliger, ajoute le narrateur, il faisait les vers lui-même le lendemain en s'éveillant et sans le moindre tâtonnement. Il faut rapprocher cette lettre, dans laquelle il y a encore beaucoup à prendre, des lettres XVI et suivantes du recueil de M. T. de L., écrites de Touffou, pendant le séjour que rappelle ici M. de la Vau. Je signale en-

core la lettre du même datée de Poitiers, 26 février 1606, qui roule sur la polémique de Scaliger et de Guillandin, et s'étend sur l'origine illustre de « M. de Lascale ».

La biographie de Scaliger doit-elle être refaite aujourd'hui? Je ne le crois pas. Il y a lieu, sans doute, de compléter les bons travaux de Bernays et de M. Ch. Nisard; mais une traduction du livre de Bernays, dont le plan est excellent, pourrait suffire et serait bien accueillie en France, si le traducteur y ajoutait une annotation nouvelle empruntée en partie aux *Lettres françaises* de Scaliger. Je ne puis que joindre mes souhaits à ceux de M. T. de L. pour qu'il se rencontre ce traducteur de bonne volonté, qui mettra à la portée d'un plus grand nombre de travailleurs la remarquable monographie du savant allemand. En attendant, c'est à M. T. de L. lui-même de tenir au plus tôt la promesse qu'il nous fait de réimprimer, avec additions et commentaires, le curieux recueil de Jacques de Rêves, dont j'ai transcrit plus haut le titre. Cette réimpression formera le pendant du présent livre, qui, par l'intérêt du sujet, l'utilité des documents publiés, l'abondance des commentaires, est un des plus importants travaux de M. Tamizey de Larroque.

Pierre DE NOLHAC.

---

223. — **Madame Guyon, sa vie, sa doctrine et son influence,** d'après les écrits originaux et des documents inédits, par L. GUERRIER, professeur au lycée d'Orléans, docteur ès-lettres. Paris, Didier, 1881, in-8° de 515 p. prix : 7 fr. 50.

« Il y a bientôt deux cents ans que Mme Guyon est célèbre; elle n'est pas encore connue. » Ainsi débute la *Préface* de M. Guerrier. L'auteur continue en ces termes : « On sait généralement que ce fut une mystique, qui parut à la fin du XVIIe siècle, et qui entraîna Fénelon. Quant aux événements si variés de sa vie, à ses pensées intimes, à ses écrits, à son influence, on ne les connaît pas. » Il ajoute que ces choses, intéressantes en elles-mêmes, le sont davantage encore par la place qu'elles occupent dans le développement des idées mystiques, dans les préoccupations de la fin du grand siècle et dans l'histoire religieuse du temps. » On aura tout de suite le diapason de l'enthousiasme du biographe dans cette phrase (p. 1) : « Aussi nous a-t-il semblé utile d'écrire la vie de cette sainte et noble femme, et de rendre enfin à sa mémoire une justice trop longtemps refusée à ses vertus. » M. G., résumant son livre dans sa *Préface*, nous montre Mme Guyon édifiant d'abord sa ville natale « par une piété ardente et une inépuisable charité, » puis, quittant son pays et sa famille « pour s'en aller faire aimer Dieu en de lointains pays [en Savoie, au bord du lac de Genève, à Turin, à Grenoble, à Verceil], » et, après cinq ans d'une vie errante, s'établissant à Paris et y exerçant son apostolat; séduisant chacun « par son esprit et sa beauté [1] dans sa

1. M. G. parle très souvent de l'extrême beauté de Mme Guyon. On regrette qu'il

jeunesse; plus tard, par sa patience inaltérable, sa simplicité, sa douceur, ses vives lumières, et sa parole enflammée; se faisant aimer tour à tour de Mme de Montbazon, de la reine d'Angleterre, de la duchesse de Longueville, de la duchesse de Béthune, de Mme de Maintenon, des trois filles de Colbert, de Mme de Miramion, des ducs de Beauvillier et de Chevreuse, de Fénelon, en un mot, selon l'expression de M. G. (p. 3), « de ce qu'il y avait de plus grand et de plus vertueux à Paris et à la cour [1]. »

Reproduisons ici un chaleureux passage de la *Préface* (p. 3) : « Quand vinrent les persécutions et les mauvais jours, Vincennes et la Bastille, ses amis, sûrs de sa foi et de ses vertus, lui restèrent fidèles; et Fénelon, plutôt que de l'abandonner, n'hésita point à affronter cette mémorable controverse qui devait tenir, pendant deux années entières, Rome, Versailles, la France et l'Europe en suspens. On est à se demander si l'histoire offre un autre exemple d'une si éclatante et si solennelle discussion. C'est de l'amour de Dieu qu'on dispute : quel sujet ! Et quels adversaires ! Au premier rang, Fénelon et Bossuet; derrière eux, Leibnitz [2] et Malebranche, avec Nicole, le P. Lami, Bourdaloue, La Bruyère et Fléchier; le roi, la cour, presque tous les évêques dans un camp; tous les cœurs dans l'autre; Rome prise pour juge et restant deux ans pour décider; et pour finir, la gloire au vaincu. »

M. G. nous apprend (p. 5) que l'analyse des doctrines et des discussions a été faite sur les écrits mêmes de Mme Guyon, de Molinos, de Fénelon et de Bossuet, qu'il a énoncé la doctrine de l'Eglise d'après les écrits les plus autorisés et que de savants théologiens l'ont éclairé de leurs lumières aux endroits particulièrement délicats. Pour les faits, il a eu recours aux livres de Mme Guyon, aux journaux et aux mémoires du temps, principalement aux correspondances. Il déclare avoir trouvé de précieux documents dans les Archives départementales du Loiret, dans les manuscrits de la bibliothèque d'Orléans, dans les collections de l'Arsenal, de la Bibliothèque nationale et surtout du séminaire de Saint-Sulpice.

La préface se termine ainsi (p. 6) : « Quant à l'auteur, il n'a qu'un mot à dire : c'est qu'il a cherché à faire, sur un important et difficile sujet, un livre sérieux, dont la lecture ne fût pas trop fatigante; il a

---

n'ait pas donné, en tête du volume, une reproduction de son portrait de jeune femme, conservé au musée de Montargis. On le regrette d'autant plus, que, pour me servir des propres expressions du biographe (p. 32, note 1), « le portrait gravé dans la suite d'Odieuvre, et qui la représente à l'âge de 44 ans, ne donne plus l'idée de ce qu'elle avait été dans sa jeunesse. »

1. M. G. vante surtout en Mme Guyon (p. 4) « cette mystérieuse sérénité qui lui faisait dire, au milieu des plus terribles épreuves : *Le ciel est-il plus paisible que moi?*

2. *Sic.* Le *t* est de trop. Le grand philosophe signait toujours : *Leibniz*. Plus loin, l'auteur adopte cette dernière orthographe. Puisque nous en sommes aux minuties, demandons-lui pourquoi il écrit (p. 151) *Harlai* pour *Harlay*?

cru, après de grands maîtres, que l'histoire est une œuvre d'art autant que d'érudition. »

Le livre de M. G. est à la fois une étude d'histoire et de philosophie religieuse. Je toucherai le moins possible aux questions théologiques, ne voulant pas me fourvoyer dans un pays qui m'est inconnu, et je donnerai toute mon attention au récit de la vie de « la grande mystique du xvii[e] siècle en France. »

Jeanne-Marie Bouvier de La Motte naquit à Montargis le 13 avril 1648. M. G. décrit fort bien la jolie ville qui fut le berceau de son héroïne, les divers couvents où s'écoula son enfance (Bénédictines, Ursulines, Dominicaines). Il ne décrit pas moins bien, en s'aidant des sincères et curieux mémoires rédigés par M[me] Guyon pour son confesseur [1], le caractère de la jeune fille (p. 17) : « cette âme ardente et agitée, pleine de dons éclatants, d'aspirations généreuses et de vertus, mais ouverte à toutes les influences, et emportée à tous les vents du ciel, parce qu'on aura négligé de développer en elle ces facultés maîtresses, qui sont à la fois la lumière, la force et la dignité de la vie : la raison et la volonté. » Après nous avoir fait connaître la jeune fille, il nous fait connaître la jeune femme. Jeanne fut mariée (janvier 1664) avec un riche gentilhomme de Montargis, Jacques Guyon, écuyer, seigneur de Chesnoy et de Champoulet. Elle n'avait pas encore seize ans, et il en avait trente-huit. Ce mariage ne devait pas être heureux. L'époux « rude et lourd » n'était en aucun point digne de la jeune fille si distinguée et si spirituelle qui lui avait été confiée. Il y avait, en outre, dans la maison de la rue du Four-Dieu, une belle-mère « bizarre, irritable et dure, avec qui personne ne put jamais s'accorder. » M. G. retrace avec une sympathie communicative les tourments des tous les instants qu'eut à subir la jeune femme, ces continuels coups d'épingle qui sont, à la longue, plus intolérables que des coups de poignard. Avec lui, nous plaignons de tout notre cœur M[me] Guyon, et nous maudissons sans réserve son mari et surtout sa belle-mère, l'*injusta noverca* de Virgile. Aux détails sur la jeune mariée succèdent les détails sur son séjour à Paris, sur sa grave maladie [2], sur sa liaison avec la duchesse de Béthune-Charost, sœur du surintendant Foucquet, internée à Montargis, comme Marie de Meaupeou, leur mère, sur l'entrée de M[me] Guyon dans la vie mystique, sur ses austérités [3], sur son nouveau voyage à Paris, sur la petite

1. *La vie de M[me] J. M. B. de La Motte-Guion (sic), écrite par elle-même*, Cologne, 1720.

2. M. G. s'indigne plaisamment (p. 35) contre les médecins de M[me] Guyon qui la saignèrent à outrance : « Les médecins s'employèrent avec énergie ; ils lui tirèrent quarante-huit palettes de sang en sept jours. Elle n'en avait plus qu'ils en voulaient tirer encore, et, l'ayant presque tuée, ils déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir. » Voir sur l'abus que de tout temps les médecins français ont fait de la saignée la *Correspondance littéraire* (édition de M. Maurice Tourneux, t. IV, p. 120). Grimm déclare que nos médecins « sont décriés pour cela dans toute l'Europe. »

3. Nous lisons (pp. 42-43) : « M[me] Guyon s'était aisément détachée du monde, et

vérole qui lui enleva toute la beauté dont elle était si fière [1], sur le P. La Combe, Barnabite, natif de Thonon, au diocèse de Genève, qui fut son directeur, et qui occupa une si grande place dans sa vie, sur la mort de son mari (21 juillet 1676), sur son séjour à Gex, à Thonon [2], à Turin, à Grenoble [3], à Marseille, à Alexandrie, à Gênes, à Verceil, sur le *Moyen court*, petit livre écrit à Thonon avant les *Torrents*, imprimé à Grenoble au commencement de 1685, dont cinq éditions s'enlevèrent en peu de jours, et, à cette occasion, sur la doctrine renfermée dans les deux opuscules, sur le quiétisme représenté par Falconi, par Malaval et par Molinos, sur l'arrivée à Paris de Mme Guyon [4], sur son entrevue avec M. de Harlay, archevêque de Paris, sur son emprisonnement et sa mise en liberté, sur ses premières relations avec Fénelon et Mme de Maintenon, sur son influence à Saint-Cyr, sur ses entretiens avec Nicole, l'abbé J.-J. Boileau, Bossuet et sur les conférences d'Issy, sur la seconde cap-

---

surtout de son mari ; elle mit plus de temps à se détacher d'elle-même. Pourtant elle ne s'épargnait pas. Elle se donnait tous les jours la discipline, avec des instruments armés de fer; elle portait des ceintures de crin, se fouettait avec des orties, se déchirait avec des ronces, mettait des pierres dans ses souliers, de l'absinthe dans sa bouche, de la coloquinte dans sa nourriture : elle n'en avait jamais assez. »

1. Mme Guyon s'accusait de trop tenir à cette beauté, mais ses confesseurs, dit-elle, loin de la blâmer, flattaient cette faiblesse. « Ils savaient sans doute, » ajoute agréablement M. G. (p. 45), « excuser un peu de vanité, dans une si belle pénitente, tant ils en connaissaient d'autres, qui étaient plus vaines, sans aucun motif. »

2. Mme Guyon resta plus de deux ans chez les Ursulines de Thonon. Ce fut là, comme elle le déclare elle-même, qu'elle écrivit son livre des *Torrents*, au commencement de 1683. Michelet (*Le prêtre, la femme et la famille*, ch. VII), s'est doublement trompé en faisant composer ce livre « à Annecy, aux Nouvelles Converties. » Les Nouvelles Converties étaient à Gex, et Mme Guyon ne résida jamais à Annecy.

3. M. G. consacre de piquantes pages à l'évêque Etienne Le Camus et à son clergé (pp. 82, 83). Là, il s'est servi de la correspondance de Le Camus avec M. de Pontchâteau. Ce fut à Grenoble qu'en quelques mois Mme Guyon écrivit (p. 87) son explication sur l'Ecriture-Sainte, publiée depuis en vingt volumes. M. G. emprunte à l'auto-biographie de son héroïne diverses informations sur la manière dont elle écrivait ses inspirations, « la main ne pouvant presque suivre l'esprit qui dictait, » et la vitesse étant si grande « que le bras m'enfla et devint tout roide. » Que l'on s'étonne, après cela, du nombre effrayant de volumes laissés par Mme Guyon et que M. G. a eu le mérite de lire jusqu'au bout !

4. Cette arrivée est du 21 juillet 1686. Le cardinal de Bausset (*Histoire de Fénelon*) fait à tort revenir Mme Guyon en 1687. Michelet (*Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes*) place le séjour de Mme Guyon à Paris entre les années 1670 et 1680. Il en fait, à ce moment, « une veuve de vingt ans, » quand elle en avait trente-huit. Plusieurs écrivains ont ainsi notablement rajeuni Mme Guyon. M. G. reprend plusieurs fois encore le cardinal de Bausset et Michelet (toujours de compagnie). C'est ainsi que (p. 284), il substitue, pour le sacre de Fénelon, la date du 10 juillet à la date du 10 juin, donnée par le premier, et, comme prélat assistant, l'évêque d'Amiens, à l'évêque de Chartres, désigné par le second. De même (p. 457), il rappelle que de Bausset fait mourir le P. La Combe dès 1699 et que Michelet le fait mourir plus vite encore (*Le prêtre, la femme et la famille*, ch. VII). La vérité est que le Père La Combe ne mourut qu'en 1715, à 75 ans.

tivité de Mme Guyon [1], sur la lutte entre l'évêque de Meaux et l'archevêque de Cambrai, lutte à propos de laquelle l'auteur signale des écrits et des circonstances jusqu'à présent négligés ou inconnus et complète, sans les reproduire, les récits qu'on peut lire ailleurs, sur les persécutions qu'eurent à subir le P. La Combe (mis à Vincennes), Mme Guyon (mise à la Bastille), les principaux amis de Fénelon (exilés de la cour), enfin sur les dernières années, la maladie et la mort (9 juin 1717) de celle à qui l'on peut reprocher bien des imprudences et des exagérations, mais qui doit nous trouver profondément indulgents, car, suivant le joli mot de la fin (p. 515), « il est juste, après tout, de pardonner quelque chose à ceux dont le seul tort est de vouloir trop aimer Dieu. »

M. Guerrier nous avait promis une étude sérieusement faite et qui ne fût pas d'une pénible lecture [2]. Il a tenu parole et tous ses lecteurs penseront — ou plutôt ont déjà pensé (car le présent article paraît trop tard pour prédire un succès déjà constaté) — tous ses lecteurs, dis-je, ont déjà pensé qu'il n'y a pas dans son livre moins d'art [3] que d'érudition [4].

T. de L.

1. De Vincennes, Mme Guyon fut transportée chez les Filles de Saint-Thomas à Vaugirard où elle fut cruellement traitée. Voir la description de ses souffrances tirée d'une de ses lettres inédites au duc de Chevreuse (p. 321, note 2). Ces lettres, comme beaucoup d'autres documents dont M. G. a tiré parti le premier, appartiennent à la bibliothèque de Saint-Sulpice.

2. Loin d'être aride, l'étude de M. G., généralement attrayante, devient même parfois amusante. L'auteur mêle à ses récits une foule de mots heureux, spirituels. Citons-en quelques-uns : « Les religieuses étaient sous le charme..., les religieux encore plus... » (*Préface*, p. 2). — Le prédicateur Séraphin « bon homme au fond, qui mangeait et buvait largement, pour mieux prêcher la pénitence, et *dévora*, pendant un carême, plus de cent pistoles à l'archevêque de Paris » (p. 145). — Sachet, curé de Saint-Gervais, « le directeur préféré des âmes tendres. Était-il menacé de l'apparence d'un rhume, toutes les dévotes se mettaient à lui préparer un bouillon, et il allait en prendre un peu partout, afin de ne pas faire de jalouses » (p. 153). — Le futur cardinal Le Camus « manœuvra avec une habileté sans égale, tendant amoureusement sa voile à tous les vents qui lui venaient de Rome, et abaissant, jusqu'à le cacher, le pavillon des libertés gallicanes, sur le vaisseau qui portait sa fortune » (p. 243). — « Le scandale [de l'intimité de Mgr de Harlay avec la duchesse de Lesdiguières] était plus grand que le péché, à l'âge où était l'archevêque » (p. 286). — « Une créature... qui vous porte le poing sur la hanche, quand elle ne vous le met pas sous le nez... » (p. 321, note 2). — Je ne retrouve pas la page où, à propos de l'opuscule de Mme Guyon, M. G. a mis (peut-être sans préméditation) cet autre bon mot : « Les *Torrents* se répandirent plus librement. »

3. L'*art*, en certains passages, se montre un peu trop. La phrase affecte parfois la forme du vers, comme celle-ci (p. 34) : « tout ce que

Le temps jaloux emporte ou flétrit de son aile. »

C'est sans doute une faute d'impression qui, dans la même page, place Mme Guyon « au milieu de *la verdure des fleurs*. » Je suppose que l'auteur a voulu dire : au milieu de la verdure et des fleurs. A côté de quelques taches, brillent des morceaux remarquables, tels que l'éloge de Mme de Maintenon (p. 191), l'éloge de Fénelon vaincu et acceptant si noblement la défaite qui devient plus glorieuse qu'une victoire (p. 467). M. G. dit, au sujet de la mort de Fénelon (p. 489) : « Le monde perdait une des plus belles âmes qui aient jamais paru sur la terre. »

4. Indiquons deux ou trois fautes d'impression : Juillet *1671* pour juillet 1681

# CHRONIQUE

FRANCE. — Ernest BERSOT avait désiré que M. Edmond SCHERER tirât de ses écrits deux volumes; le premier a déjà paru et renferme les *Questions d'enseignement;* le second paraît aujourd'hui, sous un titre que Bersot avait lui-même indiqué et qui en marque bien le caractère (*Un moraliste, études et pensées d'Ernest Bersot.* Hachette. In-8°, LXXXVIII et 380 p. avec une photographie de Bersot). « Pour cet ouvrage comme pour le précédent, dit M. Scherer, j'ai eu le concours le plus précieux, celui de M. Delérot, que le défunt avait lui-même associé à ma tâche et qui en a partagé tous les soins avec moi. » L'ouvrage est précédé d'une *Notice* sur la vie et les travaux de Bersot, due à M. Scherer; on trouve réunis dans cette notice les souvenirs épars dans les notices parues au lendemain de la mort de Bersot, ainsi que des renseignements que la famille a mis à la disposition de M. Scherer; on y remarquera les lettres dans lesquelles Bersot, avant et après son admission à l'Ecole normale, racontait à ses parents les événements de sa studieuse existence, ses impressions et ses projets, des extraits de sa correspondance avec Cousin, etc.; à la fin de sa notice, M. Scherer a reproduit le récit des derniers jours de Bersot, fait par M. Paul Reclus. Les morceaux contenus dans le volume sont les suivants : *Du bonheur* (à propos de la « Philosophie du bonheur » de M. Janet, pp. 1-28); *Du plaisir et de la douleur* (pp. 28-43); *La chrétienne de nos jours* (à propos de l'ouvrage du même titre, de l'abbé Bautain, pp. 44-81); *M. Ernest Renan* (pp. 82-101); *De la médecine en littérature* (pp. 102-133); *Michelet* (à propos du livre « La Mer », pp. 134-152); *Jean-Jacques Rousseau et Saint-Marc Girardin* (extrait de l'introduction au livre posthume de Saint-Marc Girardin intitulé « J.-J. Rousseau, sa vie et ses œuvres », pp. 153-170); *Voltaire* (à propos des « Lettres inédites » recueillies par M. de Cayrol, pp. 171-210); *Montaigne* (extrait d'un rapport sur un concours ouvert en 1868 par l'Académie des sciences morales et politiques, pp. 211-225); *Versailles* (pp. 226-238); *Arcachon* (pp. 239-250); *Excursion dans le Midi* (pp. 251-274); *Lettre sur la botanique* (pp. 275-291); *Discours* prononcé au banquet des anciens élèves du lycée de Bordeaux (pp. 292-296); *Charles de Rémusat* (pp. 296-303); *Michelet* (pp. 304-313); *Arnold Scherer* (pp. 314-319); *Pensées* (pp. 321-379).

— Le 8e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, publié sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio (Hachette, pp. 1121-1280, avec gravures), va de la fin du mot *chorus* au mot *cena;* il renferme les articles suivants : *chous, chrysographia, chytra, chytrinda, ciborium, ciconia, cilicium, cilliba, cinctus, cingula, cingulum, circinus, circitor, citharista, citharoedus, clathri, clava, clementia, clibanus, coactilia, coccum, cochlea, cochlear, cochlearium, codicilli* (E. Saglio); *chronographia* (Ch. Em. Ruelle); *chrysargyrum, circumscriptor, civitas, classis, cliens, cloacarium, codex accepti et depensi* (G. Humbert); *chrysocolla* et

(p. 63); de *Bermans*, gouverneur de la Bastille, pour de *Besmaux* (p. 155, note 1); *Dubens*, pour *Dutens* (p. 385, note 1). Voici la seule erreur de quelque gravité que je relève en tout le livre : M. G. (p. 152) fait rédiger par l'abbé Boileau les ordonnances de Mgr de Harlay. Cet abbé rédigea seulement les ordonnances du successeur de Mgr de Harlay, le cardinal de Noailles. Voir les *Mémoires* de l'abbé Legendre, p. 217; l'*Essai sur la vie et les ouvrages de J.-J. Boileau*, p. 10. On pourrait trouver trop sévères certaines appréciations (pp. 300 et suiv.) de la conduite de Bossuet dans l'affaire du quiétisme, mais je me suis interdit toute incursion sur ce terrain.

*cinnabaris* (Alfred Jacob); *chrysophoria* (P. Foucart); *cibaria* (pp. 1141-1169; cet art., le plus considérable du fascicule, sur la manière dont se nourrissaient les anciens, a pour auteur M. le Dr Eug. Fournier); *cibaria militum* et *clamor* (Masquelez); *cilicarcha* (G. Perrot); *cisium* et *clabularis* (G. Lafaye); *cista* (Emm. Fernique); *cista mystica* et *cistophori* (Fr. Lenormant); *cisterna* et *cloaca* (Ed. Guillaume); *classiarius centurio* et *classis* (A. Héron de Villefosse); *clavus* (L. Heuzey); *clipeus* (Maurice Albert); codex *Justinianeus, codex Theodosianus, Codices Gregorianus et Hermogenianus* (F. Baudry); l'art. *circus* est signé de trois noms, ceux de MM. J. L. Pascal, Bussemaker et E. Saglio; l'art. *chorus*, terminé dans les premières pages de ce VIIIe fascicule, est de MM. F. Castets et Gaston Boissier; deux directeurs de la « Revue critique », trop tôt enlevés à la science et à leurs amis, Ch. Graux et C. de la Berge, ont donné deux articles à ce fascicule : *chrysographia* (Ch. Graux) et *classiarii* (C. de la Berge).

— M. Julien Vinson a fait paraître dans la « nouvelle collection illustrée » que publie l'éditeur Léopold Cerf, un volume sur *Les Basques et le pays basque* (in-8o, VIII et 148 p., 1 franc). Ce volume n'est, comme le dit M. V., qu'un tableau sommaire, une esquisse à larges traits; l'auteur a voulu faire « une œuvre de vulgarisation, nécessairement écourtée, inévitablement incomplète et rapide » (p. VIII); nous le recommandons néanmoins à nos lecteurs, car il est fort intéressant, et renferme, malgré sa brièveté, une foule de détails curieux; M. Vinson a passé douze ans dans le pays basque, il connaît la langue, il y a recueilli beaucoup de chansons populaires inédites et il prépare un volume sur la *Littérature orale basque*. Le livre se divise en sept chapitres : dans le premier (pp. 9-30), M. Vinson décrit l'aspect du pays basque et nous renseigne sur ses productions, ses cultures, son industrie, sa population (955,886 personnes), sur l'émigration des Basques vers l'Amérique du Sud. Le deuxième chapitre (pp. 31-60) renferme un aperçu de l'histoire religieuse, civile et politique du pays basque; M. Vinson y ajoute quelques pages sur les *fueros*. Il est question, dans le troisième chapitre (pp. 61-69), de la langue du pays; M. V. esquisse d'une façon générale les principaux faits de la grammaire basque. Dans le quatrième chapitre (pp. 70-81), M. V. examine le type, le caractère et les aptitudes des Basques; il laisse de côté le problème de l'origine de la race euscarienne, « qui demeure tout entier irrésolu ». Il décrit dans le cinquième (pp. 82-110) les habitations, les mœurs, les coutumes, les cérémonies, les jeux et les danses, les pastorales des Basques. Vient ensuite un chapitre (VI, pp. 111-122) sur la religion, la superstition et la sorcellerie; on y trouvera le résumé des détails de la procédure faite par le conseiller Pierre de Lancre et le président d'Espaignet contre les sorciers du Labourd en 1609. Le dernier chapitre concerne la littérature basque (pp. 123-145); M. Vinson y donne la traduction de trois contes : *les Trois Vérités, le Curé* et *la Tabatière*, et de trois chansons populaires, *Blanche palombe, Sérénade* et *la Couturière*; la traduction de ces chansons, aussi littérale que possible et faite d'après les variantes les plus complètes et les plus vulgaires, est suivie d'une imitation libre en vers français, qui peut être chantée sur les mélodies originales; M. Vinson donne trois des airs les plus populaires et reproduit le texte basque des premiers couplets. Une liste des principaux livres à consulter sur le pays basque (au lieu de Landde, lire « Lande ») termine le volume.

— Une nouvelle revue mensuelle, dont le titre est *L'enseignement secondaire des jeunes filles*, paraît à la librairie Léopold Cerf (Paris, rue de Médicis, 13). Elle « traite tout ce qui intéresse, à quelque degré que ce soit, l'enseignement des jeunes filles. Notre premier devoir — lisons-nous dans le programme de ce recueil — sera de fournir à nos lecteurs les documents officiels et de les tenir au courant des efforts

faits pour l'exécution de la loi. Nous n'oublierons pas la revue des examens, ni la monographie des établissements spéciaux. Nous ferons une grande place à ces délicats problèmes de pédagogie féminine qui préoccupent si justement l'opinion publique. Nous nous sommes assuré sur ce point le concours des personnes les plus compétentes. La discussion des programmes et des questions de personnes ne nous laissera pas indifférents. Désireux aussi d'être immédiatement utiles à ceux qui nous liront, nous comptons publier sur des matières spéciales et particulièrement difficiles, telles que l'économie domestique, l'hygiène appropriée à la femme, les questions juridiques qui l'intéressent, des cours susceptibles de servir de modèle. Nous ne nous interdirons pas non plus l'étude des questions historiques qui se rattachent à notre sujet, et de toutes les entreprises faites à l'étranger. Chaque numéro contiendra un compte-rendu bibliographique à l'usage des jeunes filles. » Le directeur de la *Revue* est M. Camille Sée, assisté d'un comité consultatif qui se compose de MM. Carnot, E. Legouvé, Henri Martin et Germain Sée. Les quatre premiers fascicules de la *Revue* (juillet-août-septembre-octobre) renferment les articles suivants: juillet (pp. 1-56): Raoul Frary, Les premiers résultats; Maurice Vernes, La durée des études d'après la loi et le conseil supérieur; E. Dally, Cours d'éducation corporelle; H. Marion, Les motifs du conseil supérieur; P. Dupuy, L'Ecole normale de Sèvres; G. W., Un préjugé sur l'enseignement des langues étrangères en France; P. D., Le certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire dans les lycées et collèges des jeunes filles et sa valeur; L. A., Des lycées de jeunes filles en Italie. — Août (pp. 57-136): Cam. Sée, Ce qu'a voulu le législateur; P. Dupuy, L'Ecole normale de Sèvres; E. Dally, Cours d'éducation corporelle (suite); H. Marion, Les motifs du conseil supérieur (second rapport); M. S., L'éducation des jeunes filles à Port-Royal; Louis Enault, Les arts industriels, exposition de l'Union centrale. — Septembre (pp. 137-200): Charles Bigot, Le but de l'instruction; P. Dupuy, L'Ecole normale de Sèvres; Mlle C. Ladreyt, L'enseignement secondaire des jeunes filles au concours Pereire (fragment d'un mémoire couronné); Brédif, Allocution prononcée aux cours secondaires de jeunes filles, à Grenoble; Louis Enault, Les arts industriels; L. A., Des lycées de jeunes filles en Italie. — Octobre (pp. 201-296): Ch. Bigot, Le but de l'instruction (fin); A. M., Le lycée de jeunes filles de Rouen; Hippeau, L'enseignement secondaire des jeunes filles au concours Pereire; René Samuel, L'école Charlotte à Berlin. — Le prix de l'abonnement est de 9 francs pour toute la France; chaque numéro sera vendu séparément 1 franc.

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 4 octobre 1882.*

M. Guillaume informe la Société qu'il a découvert des substructions sous la salle des Cariatides, au Louvre; ces substructions paraissent remonter à Charles V.

M. Flouest, associé correspondant, communique, de la part de M. Cournault, associé correspondant, le dessin d'un casque et d'une boucle d'oreille de l'époque gauloise; ces objets ont été trouvés à Breuvannes (Haute-Marne).

M. de Marsy, associé correspondant, lit une note de M. Hugo Loersch, professeur à l'université de Bonn, sur une cloche municipale d'Aix-la-Chapelle. Cette cloche est datée du 18 février 1251; elle est sortie des ateliers de Jacques de Croiselles, fondeur artésien.

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 29 septembre 1882.*

M. Oppert continue la lecture de son mémoire sur le prétendu tombeau de Cyrus

et la situation de l'antique Pasargade. Il développe les raisons qui empêchent de placer Pasargade à Murghâb et qui obligent, selon lui, à chercher l'emplacement de cette ville au sud-est, et non au nord, de Persépolis (Istâkhr). Les détails qui nous ont été transmis sur la campagne d'Alexandre dans l'Inde et particulièrement sur le chemin suivi par lui au retour ne peuvent s'expliquer autrement. Les historiens rapportent qu'Alexandre, revenant de l'Inde, passa à Pasargade avant d'arriver à Persépolis. C'est le contraire qui aurait dû arriver, si Pasargade était Murghâb.

M. Germain communique à l'Académie un chapitre encore inédit de son *Histoire de l'Université de Montpellier*, concernant la faculté de théologie. Cette faculté ne figure pas dans la bulle d'érection des écoles de Montpellier en Université, donnée par le pape Nicolas IV, en date du 26 octobre 1289; cette bulle n'embrasse que les facultés de droit, de médecine et des arts. Mais la théologie n'en était pas moins enseignée dans les cloîtres, et particulièrement dans ceux des moines mendiants. Le pape Martin V, afin de contrebalancer par la diffusion des idées orthodoxes l'influence toujours persistante de l'hérésie albigeoise, au sein d'une population où l'activité intellectuelle, développée plus qu'ailleurs par un contact incessant avec le personnel des écoles, lui semblait offrir certains dangers, conféra, par une bulle du 17 décembre 1421, l'institution canonique à la faculté de théologie. En fait, l'existence de cette faculté remontait plus haut; le roi Jean, pendant une visite à Montpellier, en 1351, l'avait le premier honorée de sa protection. Le pape, en sanctionnant officiellement l'existence de la nouvelle faculté, l'incorpora à l'école de droit fondée vers 1160, à Montpellier par le jurisconsulte Placentin. On professait à la fois, dans cette école, en vertu d'un privilège dont ne jouissait pas encore l'Université de Paris elle-même, le droit civil et le droit canonique. Légistes et décrétistes devaient trouver profit à cette union, à une époque où le clergé mêlait assidument aux études théologiques les études juridiques. « Nous ordonnons, porte la bulle de Martin V, que ladite faculté de théologie ne fasse qu'une seule et même université avec les facultés de droit civil et de droit canonique de Montpellier, un seul et même corps, ayant pour chef un recteur, dont l'élection continuera d'avoir lieu conformément aux anciens statuts universitaires. Nous prescrivons également que les maîtres, docteurs, licenciés, bacheliers et étudiants de la faculté de théologie soient soumis à la juridiction que confèrent au recteur les statuts et coutumes duement approuvés; qu'ils obéissent à ses monitions et mandements, comme les docteurs, les licenciés, les bacheliers et les étudiants en droit canonique et en droit civil, et que, toutes les fois que ladite faculté de théologie y aura intérêt, ils participent aux assemblées et aux délibérations, de concert avec les autres docteurs, licenciés bacheliers et étudiants; sous la réserve expresse, néanmoins, que, de même que les docteurs en droit canonique ou en droit civil ne peuvent être recteurs, les maîtres en théologie ne pourront le devenir à leur tour, non plus que les religieux des ordres mendiants, de quelque grade ou conditions qu'ils soient... Donné à Rome, à Saint-Pierre, le seizième jour avant les calendes de janvier, la cinquième année de notre pontificat. » N'est-il pas piquant, dit M. Germain, de voir une faculté de théologie, au lieu de primer comme ailleurs en France, subordonnée ainsi, à Montpellier, à une école de droit, de par le pape lui-même? — Théologiens et juristes firent, aux premiers jours, selon les dipositions de la bulle pontificale, assez bon ménage. Mais des conflits ne tardèrent pas à se produire, et il fallut, dans l'intérêt des études, s'entendre sur les droits respectifs des deux facultés. De cet accommodement résulta, en 1428, un ensemble de statuts, qui devint pour la faculté de théologie une sorte de code spécial. Elle y apparaît représentée par son doyen, lequel prêtait serment, une fois élu, au recteur de l'université de droit. Il veillait sur les privilèges, libertés et honneurs de sa Faculté, et y exerçait, en outre, une censure dogmatique. Il avait le pas sur le prieur de la faculté de droit dans tous les actes concernant la faculté de théologie; mais le prieur de la faculté de droit primait, à son tour, dans tous les exercices de la faculté de droit. Dans les solennités universitaires ou autres, le prieur de la faculté de droit et le doyen de faculté de théologie alternaient, chaque année, pour la préséance. Les provinciaux des ordres mendiants ne venaient qu'après eux. M. Germain analyse et explique le texte encore inédit de ces statuts de 1428, qu'il regarde comme un des plus curieux règlements scolaires du moyen âge, et n'hésite pas, dit-il, à y découvrir « une des plus amples victoires qui aient été alors universitairement remportées sur les ordres mendiants. »

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Alexandre Bertrand : — DECOMBE (Lucien), *Trésor du jardin de la préfecture à Rennes* (Rennes, 1882, in-8°).

Julien HAVET.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 30 Octobre — 1882



224. — **Essai sur le verbe néoceltique en irlandais ancien et dans les dialectes modernes,** son caractère et ses transformations, par J. Loth, agrégé de l'Université, élève diplômé de l'Ecole des Hautes-études. Paris, Leroux, 1882. In-8°, vi-92 pages.

Dans ce mémoire on trouve réunies pour la première fois les formes si variées que la conjugaison nous offre dans les dialectes néo-celtiques, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. On y voit rangés en bon ordre un grand nombre de renseignements curieux empruntés aux dialectes modernes et qu'on chercherait inutilement dans la *Grammatica celtica*. La facilité qu'offre à l'étude ce méthodique ensemble de documents fera bien accueillir le travail de M. Loth, même par ceux qui ne partageraient pas complètement et sur tous les points ses doctrines.

M. L. a été frappé, avec raison, de la ressemblance qu'offrent avec certaines formes du pronom personnel certaines désinences verbales bretonnes. Ainsi, en vannetais, « de moi » se dit *ahan-an*, « que j'aime » *e câr-an;* « de nous » *ahan-amb*, « que nous aimions » *e câr-amb*[1]*;* le pronom personnel suffixe de la première personne, pronom complément, est, au singulier et au pluriel, identique à la désinence correspondante de l'indicatif présent de la conjugaison dite personnelle; il n'y a de différence ni au point de vue consonantique ni au point de vue vocalique.

Voici d'autres exemples où la ressemblance persiste entre les pronoms suffixes et les désinences correspondantes de la conjugaison dite personnelle, mais où les voyelles diffèrent :

1° *ah-anas* « de toi », *e câr-es* « que tu aimes »; l'*s* caractéristique du pronom suffixe de la seconde personne du singulier termine la seconde personne du singulier du présent de l'indicatif;

2° *ahan-oh* « de vous », *e câr-eh* que vous « aimiez »; l'*h* finale du pronom suffixe de la seconde personne du pluriel paraît à la désinence de la seconde personne du pluriel de l'indicatif imparfait;

3° *int*, « eux, ils », pronom absolu ou sujet de la troisième personne du pluriel, *e cârant* « qu'ils aiment », *e cârent* « qu'ils aimaient »,

1. Guillome, *Grammaire française-bretonne*, Vannes, 1836, p. 30, 63.

*e câreint* « qu'ils aimeront » ; le pronom se termine en *nt* comme la personne correspondante de la conjugaison dite personnelle [1].

Il y là un sujet fécond d'études. On ne peut trop féliciter M. L. de l'avoir abordé. Toutefois, il me semble en avoir quelque peu exagéré l'importance quand il a écrit :

« La vue et le sens net de l'élément pronominal dans le verbe est « un besoin impérieux chez tous les peuples ario-européens. Ce qui « nous paraît caractérisque chez les néo-celtes, c'est que cet élément « semble simplement agglutiné au verbe, qu'ils peuvent le préfixer, le « suffixer, le séparer, l'employer à différents cas avec la plus grande fa- « cilité; c'est qu'ils ont une sorte de prédilection pour la construction « verbale qui consiste à faire du thème verbal le sujet et du pronom « l'objet » (p. 33).

Ces doctrines sont, à mon avis, trop absolues. Si la vue et le sens net de l'élément pronominal dans le verbe était un besoin impérieux pour tous les peuples ario-européens, il devait par exemple être senti par les Latins. Or, chez les Latins, il ne pouvait être que bien rarement satisfait. Chez eux, à l'exception de quelques premières personnes du singulier en *m*, les désinences verbales, comme celles d'*amo*, *amas*, *amat*, *amamus*, *amatis*, *amant*, ne correspondent en rien aux pronoms des première, seconde et troisième personnes au singulier ni au pluriel. Les Irlandais du IXe siècle ne devaient guère être plus heureux. Je vais mettre en regard des formes de l'indicatif présent de la première conjugaison les pronoms correspondants :

| | | *Conjugaison conjointe :* Donner. | *Conjugaison absolue :* Porter. | *Pronoms :* |
|---|---|---|---|---|
| Sing. | 1re p. | *dobiur*, | *berimm*, | *mé*, « moi. » |
| — | 2e p. | *dobir*, | *beri*, | *té*, « toi » |
| — | 3e p. | *dobeir*, | *berid*, | *é* « il, » *si* « elle, » *ed* au neutre |
| Pl. | 1re p. | *doberam*, | *bermme*, | *ni*, « nous » |
| — | 2e p. | *doberid*, | *berthe*, | *sib* « vous » |
| — | 3e p. | *doberat*. | *berit*, | *é* « ils » [2]. |

De ces douze formes, une seule, la première personne du singulier de la conjugaison absolue, offre « la vue et le sens net de l'élément pronomi- « nal dans le verbe... besoin impérieux chez tous les peuples ario euro- « péens. » La désinence de *berimm* « je porte » offre avec le pronom

1. Guillome, *ibid.*, p. 31, 33, 63. Cet auteur donne pour le pronom pluriel de la 3e personne l'orthographe *ind*, forme dialectale moderne du plus ancien *int* ou *intt*, comme l'écrit Larmery, *Dictionnaire français-breton*, La Haye, 1756, p. 191, col. 2, au mot « Ils ». Le moderne *ind* se trouve déjà du reste chez Larmery au mot « eux », p. 146, col. 2.

1. Les formes abrégées que revêtent ces pronoms quand d'absolus ils deviennent suffixes sont : sing. 1re p. *m*, 2e p. *t*, 3 p. *d*, *t*, *u*, *i*, *e*; pluriel 1re p. *n*, 2e p. *ib*, 3e au datif *ib*, à l'accusatif *u*, *o*.

*mé*, « je, moi » une ressemblance évidente. Pour les onze autres désinences verbales, l'analogie avec les pronoms est au moins douteuse. La ressemblance que la désinence de la troisième personne du singulier de la conjugaison absolue, *berid*, offre avec le pronom neutre correspondant, *ed*, ne peut être considérée que comme fortuite [1].

Presque tous les éléments de cette conjugaison appartiennent au domaine commun de la conjugaison indo-européenne, comme plusieurs savants, et en dernier lieu M. Windisch, l'ont clairement démontré. Les flexions personnelles spéciales aux langues celtiques et empruntées clairement aux pronoms n'apparaissent en vieil irlandais que dans la conjugaison d'une des racines du verbe substantif, et à une seule personne, la seconde : *at* « tu es », comparez *tû* « toi »; *adib*, « vous êtes », comparez *sib*, « vous ». Le pronom pluriel suffixe de la première personne, *omp* en léonard, *amb* en vannetais, le pronom pluriel absolu de la troisième personne, *îat* en irlandais, *int*, *ind* en vannetais, *wynt* en gallois, que l'analogie a fait tirer chacun de la désinence verbale correspondante, sont de formation moderne; ils ne se rencontrent pas dans les monuments néo-celtiques les plus anciens.

Ainsi le rôle considérable de l'élément pronominal, dans le verbe néo-celtique moderne est de date récente. Suivant moi M. L. a raison de constater le rôle prédominant de cet élément dans la conjugaison actuelle, il n'a pas établi l'existence de cet élément dans l'ancienne conjugaison du verbe néo-celtique.

Je ne considère pas non plus comme démontrée la prédilection que M. L. attribue aux Néo-celtes pour la construction verbale qui « consiste à faire du thème verbal le sujet et du pronom l'objet. » C'est à cette thèse que se rattache une doctrine nouvelle de M. Loth. Suivant lui, le passif celtique n'est autre chose qu'un substantif formé à l'aide du suffixe *-âri*, *-ôri* (pp. 85-86). En vannetais, le passif se construit avec le pronom suffixe ou complément, qui alors devient infixe, exemple : *em garer* (lisez *em harer*), *hin garer*, *hi garer* (lisez *hi harer*), je suis aimé, il est aimé, elle est aimée. M. L. propose pour les autres dialectes bretons une formation analogue qui donnerait suivant lui : *am gareur* « je suis aimé, » *hen gareur* « il est aimé », *hi gareur* « elle est aimée »; lisez *am c'hareur* « je suis aimé, » et non *am gareur; he c'hareur* « elle est aimée » et non *hi gareur :* les lois phonétiques du breton l'exigent ainsi [2]. Ce

1. On pourrait cependant soutenir que la désinence de la troisième personne absolue du singulier, *berid*, est étymologiquement identique au *d* qui est une des formes du pronom suffixe à la même personne du même nombre. La correspondance entre la désinence verbale et le pronom existerait dans deux formes sur douze.

2. Il y a déjà dans la *Vie de sainte Nonne*, xv[e] siècle, des exemples de cette combinaison du verbe passif avec un pronom infixe, *Grammatica celtica*, 2[e] édition, pp. 374, 375, 530. Pour ce qui concerne l'action exercée aujourd'hui par les pronoms infixes de la première personne, *am*, et de la troisième personne du féminin *hi*, *he*,

qu'il y a aussi de certain, c'est qu'on trouve le passif conjugué avec le pronom absolu : *me a garer*, *me a gareur* [1], et que là le pronom a dû, au moins à l'origine, avoir valeur du sujet.

Aux yeux de M. L., ce qui prouve que le verbe passif est, dans les langues néo-celtiques, un substantif (p. 85), c'est que ce verbe en breton n'a pour chaque temps qu'une forme, celle qui, dans l'opinion reçue, est la troisième du singulier. Mais cette doctrine de M. L. se heurte à de graves difficultés. L'une est que dans le vieil irlandais le passif a deux formes pour chaque temps, et que de ces deux formes, l'une pour le singulier *carthir* = * *caratir* « il est aimé, » l'autre pour le pluriel *caritir* = * *carantir* « ils sont aimés », la seconde se distingue de la première par une modification de désinence qui appartient à la conjugaison et non à la déclinaison.

Une autre difficulté est que le déponent du vieil irlandais a les flexions du passif avec trois personnes et deux nombres à chaque temps, d'où il y a lieu de conclure qu'originairement le passif irlandais a eu aussi à chaque temps trois personnes et deux nombres à chaque personne. Suivant M. L., le verbe déponent irlandais est une création grammaticale postérieure à la date où l'irlandais s'est séparé du breton. Mais cette hypothèse est contredite par le déponent gallois *gwyr* « il sait » (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 602), en cornique *gwor* (*ibidem*, p. 603), en moyen breton *goar* (*ibidem*, p. 604), de la racine VID, dont, en vieil irlandais, le futur déponent *fessur* « je saurai » et le parfait déponent *fetar* « je sais » sont d'usage si fréquent [2].

Il n'est donc pas établi à nos yeux que l'on doive reconnaître un substantif dans la forme verbale bretonne que les grammairiens ont jusqu'ici considérée comme la troisième personne du singulier du passif.

Ainsi je ne partage pas sous tous points les doctrines de M. Loth qui me paraît avoir subi un peu trop profondément l'influence du vannetais, c'est-à-dire du dialecte breton qu'il a eu le précieux avantage de parler dès son enfance. Mais j'ai été heureux de trouver dans son mémoire, outre un tableau complet du verbe néo-celtique qui nous manquait jusqu'ici, une foule d'observations intéressantes et justes sur l'histoire de ce verbe, surtout aux époques rapprochées de nous. C'est ce qui fait la valeur principale de son travail. Quant aux théories, suivant moi un peu absolues, que je critique, elles perdraient la plupart du temps, je crois, ce caractère, si l'auteur avait donné plus de développement à l'ex-

---

sur la consonne initiale du verbe suivant, voyez : Guillome, *Grammaire française-bretonne*, p. 131; Le Gonidec, *Grammaire bretonne*, édition La Villemarqué, p. 10, 11; Rotrenen, *Grammaire française celtique*, Rennes, 1738. p. 13.

1. Le Gonidec, *Grammaire bretonne*, édition La Villemarqué, p. 37, note **; cf. p. 53.

2. B. Gueterbock et R. Thurneysen, *Indices glossarum et vocabulorum hibernicorum quæ in Grammaticæ Celticæ editione altera explanantur*, p. 114, aux mots *ro-fetar*, *finnad*.

pression de sa pensée en évitant l'excessive concision de formules trop courtes avec lesquelles l'inexactitude est un résultat presque inévitable. Qu'à l'avenir il donne à son exposition plus d'ampleur[1] et il n'aura pas de peine à justifier les espérances que les amis des études celtiques font reposer sur son début.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

225. — PASQUALE VILLARI. **Niccolo Machiavelli e i suoi tempi illustrati con nuovi documenti.** Firenze, successori Le Monnier. 1877-1882. 3 vol. in-8°.

De nombreuses publications relatives à Machiavel ont paru dans ces derniers temps, surtout en Italie : le concours ouvert à Florence en 1869, à l'occasion des fêtes du 4e centenaire de la naissance de Machiavel, y a été pour quelque chose, mais il faut chercher la cause véritable de l'intérêt qui s'attache au secrétaire de la République florentine dans la gravité même des problèmes politiques et sociaux qui se posent aujourd'hui à tous les esprits sérieux ; on a senti plus fortement le besoin d'étudier à fond les actes et les pensées d'un homme dont les théories politiques et morales ont excité à la fois tant de séduction et tant de répulsion. Ces théories, il faut le reconnaître, quelque jugement qu'on porte sur elles, ont rompu avec toutes les traditions du moyen âge et préparé la conception de l'Etat moderne. C'est à un point de vue de critique politique, en même temps que de critique historique, que M. Pasquale Villari a composé son ouvrage sur Machiavel, dont nous sommes heureux de saluer aujourd'hui l'achèvement.

Quel est le point de vue fondamental de l'ouvrage de M. Villari ? C'est que, pour juger avec équité le caractère politique et moral de Machiavel, il faut l'étudier dans ses relations avec son temps, et, si je puis dire, le replacer dans son milieu. Il est nécessaire de savoir quelle influence ont exercée sur son esprit les conditions politiques et morales de son temps et de son pays, par quels actes se sont manifestés son génie propre et ses tendances personnelles. Les moralistes peuvent juger ce qu'il a pu y avoir de juste ou d'injuste, de louable ou de blâmable dans ses doctrines ; le philosophe et le critique trouvent plus intéressant d'étudier les causes historiques ou psychologiques qui les ont formées et les expliquent. C'est ce qu'a fait M. V., et, à mon sens, avec une réelle supériorité. Son livre n'est ni une simple biographie, ni un livre d'apologie ou de polémique ; c'est une œuvre de haute critique his-

1. Je pourrais aussi lui donner le conseil de s'adresser à un imprimeur plus attentif à la corection des épreuves. Jamais je n'ai vu une collection de lettres cassées comparable à celle qu'offrent les pages 60 et 61. Une grande partie de la page 61 est littéralement illisible.

torique, où Machiavel est étudié à fond, où sa vie, ses œuvres, le milieu où il s'est développé sont soumis à un minutieux examen. Il est vrai que, sur plus d'un point, cette étude aboutit à une justification ; dans sa conclusion, l'auteur exprime, en termes enthousiastes, sa sympathie pour son héros ; l'étude des faits n'en est pas moins conduite avec une rigoureuse impartialité. On pourra différer de jugement avec M. V., mais quiconque lira attentivement son livre, lui reconnaîtra le mérite d'avoir placé Machiavel dans son vrai jour ; d'avoir permis à chacun de se former un jugement raisonné sur son compte, et d'avoir dissipé un certain nombre de préjugés contraires à la vérité historique.

L'ouvrage s'ouvre (t. I, 1-300) par une longue introduction sur la Renaissance italienne examinée au point de vue politique, moral et littéraire. Cette introduction se divise en quatre chapitres. Après un aperçu général sur la Renaissance (ch. I), l'auteur étudie successivement le rôle politique et social de chacun des principaux Etats italiens : Milan, Florence, Venise, Rome et Naples (ch. II) ; puis il expose le mouvement littéraire de Pétrarque à Machiavel (ch. III. M. V. aurait dû placer ici le tableau du mouvement artistique, qu'il a inséré au début du IIe volume, et qui interrompt fâcheusement l'exposé de la vie de Machiavel); enfin il résume la situation politique de l'Italie à la fin du XVe siècle (ch. IV). Cette introduction est déjà un livre, qui, à lui seul, ferait honneur à un écrivain. L'auteur a tenu compte de toutes les recherches récentes dont les événements de cette période ont été l'objet, il a groupé les faits dans un tableau lumineux, et les a jugés avec l'élévation et la sérénité d'esprit d'un vrai critique.

On a reproché à cette introduction d'être hors de proportion avec le reste de l'ouvrage et de n'avoir que peu de rapports avec la biographie de Machiavel. Je ne partage pas cette opinion. L'objection aurait de la force si M. V. n'avait voulu faire qu'une simple biographie. Il n'en est point ainsi : son plan est plus large et plus complexe : cette grande étude préliminaire fournit la base même des jugements qui peuvent être portés sur Machiavel comme homme, comme homme d'état, comme écrivain.

En dehors de l'introduction, l'ouvrage se compose de deux livres correspondant aux deux grandes époques de la vie de Machiavel : l'époque de son activité politique et l'époque de son activité littéraire. Le premier livre, comprenant seize chapitres, contient la biographie de Machiavel depuis sa naissance jusqu'à la restauration du gouvernement médicéen en 1512, restauration qui eut pour conséquence la destitution de Machiavel de son office de secrétaire de la République, et son éloignement des affaires publiques. Le second livre, comprenant dix-huit chapitres, s'étend de 1512 à la mort de Machiavel, et contient l'examen des ouvrages politiques, historiques et littéraires composés par lui dans cette seconde période de sa vie; période d'inaction au point de vue politique ; période malheureuse pour Machiavel, mais heureuse pour nous;

c'est elle qui a donné aux lettres italiennes et à la science politique un grand écrivain qui, sans ces funestes circonstances, serait resté simplement le fidèle secrétaire adjoint d'une république destinée à périr.

Je n'ai point l'intention de faire une minutieuse analyse de l'ouvrage de M. V. au point de vue des faits historiques ; car tout ce qui se rapporte à la vie et aux temps de Machiavel est généralement connu ; je dirai seulement de quelle manière M. V. a apprécié le caractère et les œuvres de Machiavel ; aussi bien est-ce là ce qui fait l'intérêt principal de son livre.

Les tendances politiques de Machiavel ont commencé à se manifester dans ses ambassades. M. V. les expose en détail. Il met en lumière l'esprit d'observation de Machiavel, et sa disposition à ramener ses expériences à des théories générales. Son ambassade de Romagne en 1503, auprès du duc de Valentinois, a exercé sur son esprit une influence particulièrement forte. M. V. démontre (I, 405) combien il est faux que Machiavel ait inspiré les cruautés de César Borgia ; mais il est vrai qu'il fut fortement impressionné par l'énergique volonté de ce jeune tyran, qui ne connaissait point d'obstacles et trouvait toujours pour les surmonter quelque moyen, bon et pervers, mais toujours efficace. Machiavel, ayant toujours devant les yeux le but idéal qu'il se proposait, sans se préoccuper de la perversité des moyens employés (personne, d'ailleurs, ne s'en scandalisait alors) vit en César « le type représentatif » du principe libérateur de l'Italie. Nous appelons l'attention des lecteurs sur l'analyse que M. V. a donnée dans le dernier chapitre du l. I (II, 204 ss.) de la correspondance échangée par Machiavel avec Francesco Vettori, créature des Médicis, alors ambassadeur florentin à Rome. Cette correspondance a la plus grande importance, non-seulement pour connaître l'état d'âme de Machiavel dans les douloureuses disgrâces qui l'avaient frappé, mais aussi pour se rendre compte de la fiévreuse activité d'esprit avec laquelle il cherchait constamment la solution des plus grands problèmes politiques.

Le second livre commence par l'examen des principaux écrits politiques de Machiavel. L'auteur expose, à ce propos (ch. 1), quelques considérations sur la littérature politique du moyen âge et de la Renaissance ; un des passages les plus remarquables est le parallèle entre Machiavel et Guichardin, écrivains politiques.

L'un et l'autre, dans l'examen et le jugement des choses humaines, ont suivi une méthode positive et ont eu un but pratique. Mais Machiavel eut, en outre, d'après M. V., une qualité qui manqua à Guichardin : celle de « voir les faits sociaux s'ordonner en un admirable unité organique ; d'en considérer toujours le côté général, de les synthétiser, et de les ramener à un système ; en somme, il eut un idéal objectif, lequel fut le but suprême de ses observations et de ses théories » (II, 81, 82, 92, 248, etc.)

Guichardin, au contraire, est un observateur peut-être plus précis,

plus patient, plus analytique que Machiavel; c'est un grand esprit et un penseur puissant, mais il ne se proposait aucune synthèse générale et n'avait aucun idéal politique vaste et absolu. Sa recherche constante était la solution utile et pratique des difficultés qui se présentaient momentanément dans la vie publique ou dans la vie privée, sans du tout s'occuper d'un passé ou d'un avenir éloignés; et, c'était surtout pour servir ses intérêts personnels qu'il usait des préceptes que lui avaient dictés ses longues méditations et son expérience (II, 249).

J'ajouterai à ces observations de M. V. qu'il est encore une chose qui dut avoir une grande influence sur les idées des deux écrivains et qui explique fort bien leur manière différente de comprendre la politique : c'est la dissemblance de leurs conditions sociales.

Guichardin, riche, noble, homme de cour, gouverneur de province, fut plus à même d'étudier le monde réel, et il dut souvent reconnaître, dans le maniement des affaires, l'inanité des théories abstraites et absolues. Machiavel, lui, vivant au sein d'une société beaucoup plus restreinte et plus ordinaire, n'eut d'autre champ d'observation que celui qu'il se créa par ses propres recherches et ses propres études. — En somme, Guichardin fut surtout homme d'Etat, tandis que Machiavel était un penseur solitaire et spéculatif.

Dans le chapitre II, M. V. fait l'exposé des *Discours sur les Décades de Tite-Live;* et, dans le chapitre III qui est d'une importance capitale, il fait la critique de ces discours; enfin, dans les chapitres IV et V qui terminent le second volume, il traite du *Prince* et des jugements rendus, à propos de cet ouvrage, par les critiques anciens et modernes.

Quelques critiques ont cru que Machiavel s'était inspiré principalement de la *Politique* d'Aristote; mais M. V. nous démontre (II, 275 et suivantes) que cette opinion est en partie fausse, et en partie exagérée. Les Grecs et les Romains, nous dit-il, se faisaient de l'Etat une idée très différente. D'après la théorie des Grecs, qui est celle d'Aristote, toute activité, toute morale publique ou privée, dépendait de l'Etat. Les Romains, eux, tout en considérant l'Etat comme une grande puissance, supérieure à tout intérêt particulier, bornaient son activité au champ de la politique et de la guerre; ils en excluaient la morale privée et faisaient une distinction entre celle-ci et le droit public. La conception que Machiavel se fait de l'Etat est la même que celle des Romains; il est très important de le savoir pour juger équitablement ses théories, lesquelles ont pour unique objet l'art de gouverner un état, et ne prétendent pas être des préceptes de morale ou de vertu. De plus, tandis qu'Aristote et Machiavel s'entendent pour étudier l'organisation de l'Etat, au moyen de la méthode historique et positive, et considèrent l'existence de cet Etat comme un fait naturel, et non comme une prédétermination divine, ils diffèrent dans le résultat de leurs observations : « Aristote, lui, cherche ce que les hommes et ceux

qui les gouvernent devraient être ; Machiavel déclare cette recherche inutile, et veut savoir plutôt ce qu'ils sont, ou ce qu'ils peuvent être, sans sortir de la réalité » (II, 279).

La moralité de la politique de Machiavel est une question qui a toujours soulevé de nombreuses discussions, et que les pures théories de la morale abstraite ne pourront jamais résoudre. Pour nous, il nous semble que M. V. l'a traitée avec une rare pénétration, et, si nous ne pouvons affirmer qu'il ait dit le dernier mot à ce sujet (nous ne savons pas si jamais quelqu'un le dira après lui), la faute en est plus au problème qu'à celui qui cherche à le résoudre.

M. V. ne nie pas l'immoralité d'un grand nombre des préceptes de Machiavel ; il ne se dissimule pas la répugnance qu'ils excitent souvent dans la conscience des honnêtes gens. Mais il recherche la cause historique de ces théories, et veut qu'elles soient jugées d'après elle. — Il est bien évident que Machiavel a été mû par un sentiment élevé et patriotique ; il désirait ardemment l'unité de l'Etat et l'organisation de la patrie. Le premier, il a entrevu l'idée de l'Etat moderne ; il aurait voulu mettre un terme aux théories obscures de la scolastique, à la suprématie théocratique, et à l'anarchie, plaies du moyen âge ; et c'est là son plus réel et plus grand mérite. Mais Machiavel, par suite de sa condition dans l'époque de transition où il a vécu, est tombé dans une grave erreur qui eut aussi pour cause la méthode trop étroite et trop systématique qu'il a suivie dans les spéculations de sa pensée. Il a cru que la formation d'un Etat était, non pas le résultat nécessaire d'une évolution naturelle et inconsciente, mais pouvait être l'œuvre personnelle d'un législateur. Celui-ci, d'après Machiavel, n'est pas un homme ordinaire, mais un être prédestiné dont la mission surpasse de beaucoup celle des autres hommes ; aussi, pour juger ses actions, ne faut-il pas se placer au point de vue de la morale privée ; il faut les regarder comme bonnes ou mauvaises, selon qu'elles sont plus ou moins propres à atteindre le but suprême que doit avoir tout législateur, c'est-à-dire la fondation et la conservation de l'Etat.

J'ai indiqué ici brièvement ce que M. V. expose en plusieurs pages qui sont un admirable essai de critique positive. Quelle autre chose pourrais-je ajouter, qui ne vienne spontanément à l'esprit de tout lecteur? Tous, nous voudrions espérer que l'accord de la morale et de la politique est indissoluble ; mais en est-il véritablement toujours ainsi ? est-il possible qu'il en soit ainsi ? Les histoires de tous les temps et de tous les pays abondent en contradictions, souvent inévitables, entre la raison politique et la morale privée. Il faut être juste : ce n'est pas Machiavel qui a inventé cette théorie. Nous le considérons comme un grand coupable et nous nous scandalisons fort ; mais qu'a-t-il fait? Il a traduit d'une façon crue les théories qu'ont adoptées, quand ils en ont eu besoin, avec l'approbation du ciel et des hommes, presque tous les fondateurs ou gouverneurs d'Etats, et cela, tout en gravissant les

marches des autels, ou en entonnant des hymnes à la morale, à la religion, à la fraternité.

Au moins, à toutes les accusations portées contre Machiavel, on ne pourra pas ajouter celle d'hypocrisie; et, par le but élevé auquel il a tendu, il mériterait d'être justifié de bien d'autres accusations encore. L'amour de la patrie, de la liberté, de la grandeur de l'Etat était profondément gravé dans son cœur, et il considérait tout intérêt individuel comme bien inférieur; ce fut là l'objet final de tous ses écrits et le guide constant de sa politique.

Lorsque, après la chute de Soderini, il chercha si instamment un emploi auprès des Médicis victorieux (ce qui donna lieu contre lui à beaucoup d'accusations dont M. V. le défend énergiquement (II, p. 185 et suivantes), il ne renia aucun de ses principes, et exprima toujours ouvertement l'opinion que le nouveau gouvernement médicéen, rendu nécessaire par les changements de la situation intérieure et extérieure, devait s'appuyer sur le peuple et sur la liberté. En 1515, sur l'ordre du pape Léon X, et du cardinal Jules de Médicis (plus tard pape, sous le nom de Clément VII), il écrivit un discours sur *les Réformes à faire dans l'Etat de Florence*; quoique, d'après M. V. (III, 61), le discours ait peu de valeur pratique ou scientifique, il a cela de remarquable que l'auteur s'efforce d'y réconcilier la prépondérance des Médicis avec la forme républicaine, et qu'il exhorte les chefs actuels à restituer au peuple, à leur mort, sa pleine et entière liberté. Utopie de penseur idéaliste, mais qui fait honneur au caractère de l'homme et de l'écrivain, ainsi que l'intégrité et la loyauté qu'il conserva toujours dans toutes les fonctions qu'il remplit; cela prouve combien est injuste l'accusation de perversité, portée avec un ton solennel et tranchant contre Machiavel, par l'illustre marquis Gino Capponi (*Histoire de la république florentine*, II, 368).

Le dialogue *De l'art de la guerre*, que M. V. étudie dans le chapitre VIII, est un complément nécessaire au livre du *Prince* et aux *Discours*. La profonde influence que le monde romain de l'antiquité avait exercée sur l'esprit de Machiavel, se fait encore sentir dans ce traité, apologie de la légion romaine qu'il compare à l'infanterie nationale, dont il souhaitait vivement la réorganisation. De nos jours, des hommes très compétents ont reconnu un vrai mérite à la plupart des principes de tactique générale de Machiavel, et le major allemand Jaehns n'a pas hésité à l'appeler « le premier classique moderne de l'art militaire ». A notre avis, le traité de *l'Art de la guerre* a principalement une importance politique, surtout lorsqu'on le rapproche des deux traités dont nous avons déjà parlé.

M. V. insiste sur cette idée, que les trois ouvrages répondent à une seule et même conception et forment un grand tout. Dans *le Prince*, Marchiavel montre de quelle manière un conquérant ou un législateur peut fonder l'unité de l'Etat; dans les *Discours* il dit quelles vertus

conviennent au peuple qui veut maintenir dans sa patrie la liberté et la prospérité ; enfin, dans *l'Art de la guerre*, il déclare que ce sont les armées nationales et populaires qui peuvent rendre stables les libertés. « Tel est le progrès que suit la pensée de Machiavel dans ces différents ouvrages. Si on les sépare l'un de l'autre, on ne sent plus leur unité, et on perd de vue leur but réel, ce qui donne lieu aux plus fausses interprétations » (III, 381).

Dans les chapitres XII, XIII, XIV, M. V. a consacré aux *Histoires florentines*, une étude longue et détaillée, dont nous nous contenterons de donner une courte idée. Les *Histoires florentines* de Machiavel n'ont rien de commun avec les Chroniques ou les Annales, et ne sont pas non plus une pure œuvre d'art, comme les autres histoires des humanistes du XVe siècle. Nous sommes en présence d'une nouvelle conception. Machiavel a raconté l'histoire de Florence à un point de vue politique, en étudiant les raisons et les conséquences des faits ; et en cela consistent les mérites et les défauts de l'œuvre. Il puise sans scrupule dans les récits d'autres écrivains, tels que Flavio Biondo ou Cavalcanti, et les copie même parfois, mais l'esprit de l'ouvrage, et la forme, toujours admirable, sont siens. Il est certain, pourtant, que Machiavel ne se contentait pas de chercher l'inspiration auprès de ces écrivains, il étudiait aussi les documents historiques; mais il s'assimilait leur contenu à sa guise, supprimant, changeant, embellissant, et se préoccupant fort peu de l'exactitude des détails. Mais ces défauts historiques sont rachetés par une narration toujours claire et pleine de vie, où tout est admirablement adapté pour faire ressortir l'idée de l'auteur sur l'utilité politique de l'histoire.

Ceci nous ramène à une nouvelle comparaison entre Machiavel et Guichardin, comme historiens. M. V., cette fois, n'hésite pas à donner la palme au second, et nous croyons qu'il a raison. En réalité, l'*Histoire d'Italie*, de Guichardin, bien que considérée comme aride et obscure par un grand nombre de lecteurs, est une œuvre inimitable par la largeur de la conception, par la grande connaissance des faits, et par un examen approfondi de la réalité des choses. Il est vrai que Ranke, dans ses études critiques, met en doute l'autorité historique de Guichardin, mais M. V. répond à ses accusations d'une façon irréfutable, dans une excellente note qui se trouve à la fin du volume III, pages 435 et suivantes.

L'étendue, déjà trop longue, de cet article, ne me permet pas de suivre M.V. dans l'étude des œuvres littéraires de Machiavel; mais je réclamerai encore l'attention du lecteur sur le jugement de la comédie *La Mandragore* (chapitre X) qui est, encore aujourd'hui, une des productions les plus originales et les plus caractéristiques du théâtre italien. Cette pièce a une valeur littéraire et dramatique que n'ont pas les autres comédies de Machiavel, et, d'après M. V., elle a, grâce à son caractère social, une importance majeure. Elle est, comme on l'a dit, « la comédie d'une

société dont *le Prince* est la tragédie ». C'est un tableau de mœurs palpitant et vivant, où le réalisme le plus grossier est racheté par une forme exquise et par un grand art.

Disons encore deux mots à propos des documents publiés en appendice à chacun des trois volumes de M. Villari, ils sont au nombre d'environ 150, répartis en 78 numéros, presque tous inédits, beaucoup d'une réelle valeur. Notons dans le premier volume une lettre de Piero Alamanni, ambassadeur florentin à Milan (31 mars 1494) où est insérée une phrase qui lui fut dite par Ludovic le Maure, phrase qui peint au vif le sentiment, si souvent mis en doute, de ce tyran sur les choses italiennes : « Vous me parlez toujours de l'Italie, mais moi je ne l'ai jamais vue. »

Plusieurs lettres, écrites à Machiavel par des employés de la Chancellerie florentine, pendant qu'il était auprès du duc de Valentinois, renferment, en un langage familier et souvent peu décent, la petite chronique de la bureaucratie florentine. On trouve encore dans ce premier volume deux lettres fort intéressantes d'Agostino Vespucci, écrites de Rome en 1501, qui renferment une peinture très vive de la ville des Borgia, et décrivent en un style ému la corruption de la cour et de la cité.

Dans le volume II, il faut noter les lettres adressées à Machiavel par Francesco Vettori (Rome, 1513-1515), qui font pendant à d'autres lettres de Machiavel lui-même, déjà publiées dans ses œuvres. Nous citerons encore une lettre du fameux Micheletto de Coreglia, le vieux sicaire de César Borgia, dont Machiavel s'était servi pour l'organisation militaire du territoire florentin (1508), et une autre du cardinal Jean de Médicis, sur le sac de Prato (1512); mais le document le plus curieux de ce volume est les annotations autographes de l'ex-reine Christine de Suède, et une traduction française du *Prince* écrites en marge d'une édition de 1683.

Dans le volume III, nous avons été heureux de trouver réimprimée dans son texte original une lettre de Marietta Corsini, femme de Nicolas Machiavel, écrite à son mari absent de Florence ; cette lettre, la seule qu'on possède, fait honneur au caractère affable et à la vertu domestique de cette femme qui a été si injustement calomniée. D'autres lettres de parents ou d'amis complètent la biographie intime de Machiavel, et font désirer que sa correspondance privée soit publiée en entier, et dans une forme meilleure que celle des éditions ordinaires.

C. Paoli.

---

226. — Vicomte d'Haussonville, ancien député. **Le salon de Mme Necker,** d'après des documents tirés des archives de Coppet. Paris, C. Lévy, 1882, 2 vol. in-18 de 361 et 305 p. Prix : 7 fr.

Louons tout d'abord et sans réserve la pensée qui a inspiré ce livre. Tandis que presque tous les descendants des personnages célèbres du XVIIIe siècle s'efforcent de décourager, par leur inertie ou leur mauvais

vouloir, les travailleurs soucieux de remettre en lumière le nom ou les œuvres de leurs ancêtres, M. le vicomte Othenin d'Haussonville n'a pas hésité à tirer des archives de Coppet un livre dont le titre indique le plan. Dans un cadre ingénieux, l'auteur a groupé tous ceux qui ont tenu un rang dans les affections de Mme Necker ou simplement même traversé son salon. Sans doute, le rôle politique et les travaux de publiciste de M. Necker, l'enfance, les débuts dans le monde et le mariage de Germaine Necker fournissent quelques chapitres à M. d'H., mais c'est bien Sophie Curchod de Nasse, devenue, en 1764, Mme Necker, ce sont bien les amitiés, et, qui le croirait? les passions qu'elle inspira dans sa jeunesse, ce sont surtout les volumineuses correspondances reliées à Coppet en vingt-sept volumes (dit M. d'H., t. I, p. 4), qui prêtent à ce livre un intérêt soutenu. On y trouve tour à tour des lettres inédites de Gibbon qui, par un jeu piquant du sort, fut le premier soupirant de Mme Necker, et le dernier ami à qui elle survécut, de la duchesse d'Enville, de Marmontel, de Morellet, de Grimm, de Diderot, de d'Alembert, de Mlle de Lespinasse, de Galiani, de Bernardin de Saint-Pierre, de Dorat, de Mme de Vermenoux, de Mme Geoffrin, de la duchesse de Lauzun, de Mme de La Ferté-Imbault, de Mme de Marchais, de Mme d'Houdetot, de Moultou, de Buffon, de Thomas, de Mme de Choiseul, du maréchal de Mouchy, du comte de Tressan, de Mme d'Epinay, de la marquise de Créquy, de Cambon, évêque de Mirepoix, de Boisgelin de Cucé, archevêque d'Aix, de Vergniaud, de l'abbé Maury, etc., etc.

J'ai suivi dans cette énumération l'ordre même des chapitres, afin de montrer tout ce que le lecteur y trouvera de nouveau et de curieux; le commentaire qui accompagne ces révélations, parfois tronquées (comme le sont notamment les lettres de Diderot), est délicat et piquant, mais le plus souvent mélancolique. On devinerait, si l'auteur ne le disait lui-même, que ce livre a été écrit dans la tourelle des archives de Coppet, devant les portraits de famille, à deux pas du tombeau des deux époux et de leur fille. De là le charme intime du récit, de là aussi l'embarras du narrateur quand il se trouve en présence des contradictions de caractère si fréquentes chez son aïeule; mais, comme l'a dit Sainte-Beuve, « apprécier Mme Necker n'est pas une étude sans difficulté. Ses défauts sont de ceux qui choquent le plus aisément en France, ce ne sont pas des défauts français; et ses qualités sont de celles qui ne viennent trop souvent dans le monde qu'après les choses de tact et de goût, car elles tiennent à l'âme et au caractère ».

En insistant sur l'agrément littéraire de certaines pages de ce livre, telles que le début (sur le charme de l'inédit à notre époque) ou cette apostrophe aux femmes du XVIIIe siècle (t. I, p. 289), qui rappelle presque un de ces « couplets » où Sainte-Beuve excellait, je craindrais de sortir du rôle assigné à la *Revue critique*. J'y reviens, en indiquant à M. d'H. quelques menues erreurs que les errata de chacun de ses deux volumes n'ont point relevées.

Tome I, p. 128. Si la *Biographie universelle* ne fait pas mention du financier Montauron, M. d'H. eût trouvé quelques détails sur ce personnage dans l'excellente édition de Corneille, due à M. Ch. Marty-Laveaux, t. III, p. 369.

P. 130. Marmontel n'est pas mort à Paris, mais à Habboville, commune de Saint-Aubin-sur-Gaillon (Eure), le 31 décembre 1799.

P. 184. M. d'H. attribue à Dorat (j'ignore en vertu de quelle autorité) un livre intitulé *l'Esprit de Caraccioli,* et qui, d'après cette note, aurait été écrit en l'honneur de l'ambassadeur de Naples! Or, ce livre (Liège et Dunkerque, 1774, in-12) est tout simplement un extrait des innombrables rapsodies de Louis-Antoine Caraccioli, l'auteur de la *Jouissance de soi-même,* du *Langage de la raison,* des *Lettres récréatives,* etc., et, bien que la préface se propose « d'honorer la mémoire » d'un écrivain qui avait « immortalisé ses talents » par la défense de la religion, Dorat est certainement étranger à une compilation qui revient de plein droit à celui qu'elle célébrait. L.-A. Caraccioli n'était point mort à cette date, comme la phrase citée pourrait le faire croire : il ne cessa d'écrire qu'en 1803. Son homonyme l'avait précédé de quatorze ans dans la tombe.

P. 226. Besenval n'a pas laissé deux, mais quatre volumes de *Mémoires* dont la publication, par les soins du vicomte A. J. P. de Ségur, son exécuteur testamentaire, ne laissa pas que de causer une vive contrariété à sa famille. On trouve ce sujet dans la *Décade philosophique* (t. XLVII, p. 126) une lettre de MM. U. A. J. de Besenval et Besenval le jeune, datée de Soleure, 27 septembre 1805.

P. 321. A propos de la *Visite* de Hérault de Séchelle *à Buffon,* M. d'H. est tombé dans une erreur déjà commise jadis par M. Flourens [1]. « Publiée, dit-il, *au lendemain de la mort de Buffon,* elle contient d'intéressants détails mêlés à des assertions qui paraissent calomnieuses. » Buffon est mort le 16 avril 1788 et la *Visite* en question (Paris, 1785, in-8, 53 pp.) est datée, sur le titre : Septembre 1785, et à la dernière page : « Ecrit dans les allées de Bréaux près du couvent, octobre 1785, » ce qui prouve surabondamment que cette brochure fut rédigée au lendemain même des entretiens du jeune avocat avec le brillant naturaliste. Les détails que donne Hérault de Séchelles sur certaines particularités de la vie privée de Buffon, égalent, s'ils ne les dépassent, les plus effrontés « reporteges » actuels. Mais, au moment de leur mise au jour, ces « informations » semblent avoir été tolérées par celui-là même qui en était l'objet, et sa famille songea si peu à s'en affecter qu'Hérault de Séchelles fut, en 1793, un des témoins de Buffon fils lorsqu'il épousa en secondes noces Betzy Daubenton.

Tome II, p. 80. La note sur la compilation bien connue intitulée :

---

1. *Les manuscrits de Buffon* (Garnier frères, 1860, in-18), p. LXXIV. M. Flourens ajoute que le récit d'Hérault de Séchelles fut publié en cette même année 1785 par le *Magasin encyclopédique,* — dont la première série ne parut qu'en 1792.

*Paris, Versailles et les provinces au* XVIII^e^ *siècle,* aurait pu être complétée par un détail qui n'avait rien d'oiseux : la première édition (Lyon et Paris, 1809, 2 vol. in-8) contient sur M. Necker des anecdotes qui disparurent des éditions subséquentes (3 vol. in-8) à la prière du libraire Nicolle, l'un des éditeurs de M^me^ de Staël.

Terminons ces chicanes par un vœu que tous les lettrés souhaiteraient de voir exaucé. Puisque M. d'Haussonville a entr'ouvert la porte si longtemps close des archives de Coppet, et qu'il y signale l'existence de la correspondance « à peine classée » de M^me^ de Staël, il devrait quelque jour rendre à la fille le même hommage qu'à la mère, et remettre en lumière, par la publication intégrale de ces documents, ce mâle talent et ce noble caractère.

Maurice TOURNEUX.

---

227. — **Albrecht von Hallers Gedichte** herausgegeben und eingeleitet von Dr. Ludwig HIRZEL, ord. Professor der deutschen Literatur an der Universitæt zu Bern. Frauenfeld, Huber. In-8°, XII, DXXXVI et 423 p. 12 mark.

La publication de M. Louis Hirzel (qui forme le III^e^ volume de la « Bibliothèque des anciennes œuvres de la Suisse allemande » dirigée par MM. Fritz Baechtold et Ferd. Vetter) renferme deux parties : 1° l'introduction consacrée à la vie et aux œuvres de Haller ; 2° le texte des poésies du grand Bernois. — L'introduction est le travail le plus complet et le mieux fait qui ait encore paru sur Haller ; elle comprend plus de la moitié du volume et renferme une foule de détails et de documents jusqu'ici inconnus ou passés presque inaperçus. M. Hirzel a consulté et mis en œuvre l'autobiographie composée par Haller en 1732 (qui se trouve à la Bibliothèque de la Brera à Milan, ainsi qu'une partie de sa bibliothèque vendue après sa mort par ses fils à l'empereur Joseph II qui la distribua aux villes de Milan, de Padoue et de Pavie); le journal du voyage que Haller, alors étudiant à Leyde, fit en 1726 dans la Basse-Allemagne, en compagnie de Marlot et de Diesbach ; les notes de son séjour à Paris et à Londres ; les impressions qu'il recueillit de sa grande excursion dans les Alpes en 1728 ; sa correspondance (aujourd'hui à la Bibliothèque de la ville, à Berne) qui renferme en plus de 60 volumes 13,000 lettres adressées à Haller dans les années 1724-1777 par plus de 1,200 correspondants. Parmi les lettres insérées par M. Hirzel dans le cours de sa belle étude sur le grand poète suisse, signalons de suite une lettre de Gottsched, de Grimm, de Jérusalem, de Pyra, de Voltaire, de Wieland, un fragment d'une lettre de Klopstock, etc. Mais les lettres mêmes de Haller ne manquent pas ; citons parmi les plus remarquables celles qu'il écrit à son fils, et sa correspondance avec Gemmingen et Bodmer [1]. Mais, outre ces documents nouveaux,

1. La correspondance avec Gemmingen est surtout importante ; cp. les jugements

M. Hirzel a reproduit dans son introduction un grand nombre de faits intéressants et habilement groupés, concernant la vie même de Haller, les influences qu'il a subies et ses relations avec ses contemporains. On lit avec grand intérêt le récit des années que Haller passa à Berne et à Biel dans son enfance, à Tubingue où le jeune étudiant en médecine s'indignait déjà contre le despotisme du duc de Wurtemberg, à Leyde où son esprit avide de s'instruire trouva, comme disait son ami Gmelin, son paradis, où il admira l'industrie, la simplicité, le sérieux des Hollandais, où il fut l'élève enthousiaste de Boerhave et d'Albinus, à Londres où il loua les honneurs rendus par la nation à ses savants, à Paris où il eut pour maîtres Winslöw et Le Dran, à Bâle où il suit le cours de mathématiques de Bernoulli et se lie avec Drollinger et Stähelin, à Berne où il s'établit comme médecin et commence les grands travaux scientifiques qui lui valent sa nomination à l'Université de Gœttingue récemment fondée. On remarquera ensuite les pages relatives à la société bernoise dont Haller châtia dans ses vers la corruption et les vices (*Verdorbene Sitten*); M. Hirzel fait très bien voir tout ce qu'avait d'arrogant, d'exclusif et de despotique le gouvernement oligarchique de Berne; il cite, en passant, de nombreux témoignages dee contemporains attestant l'ignorance, l'égoïsme et la tyrannie des quelques familles patriciennes auxquelles appartenait l'autorité; il rappelle les noms de Samuel Henzi et de Samuel König bannis, après la pétition hardie de 1744, par l'aristocratie bernoise. Pourtant Haller aimait Berne; il n'y fut jamais apprécié comme il méritait de l'être; mais son plus ardent souhait était d'y revenir, d'y occuper une place dans le conseil des Deux Cents, et d'arriver au pouvoir. Même lorsqu'il était à Gœttingue un des professeurs les plus considérés et les plus fêtés de la Georgia Augusta, et voyait accourir à son cours une foule de jeunes gens venus de tous les points de l'Europe, sa pensée se reportait toujours vers Berne. M. Hirzel insiste là-dessus avec raison; il met pour la première fois dans tout leur jour les motifs puissants qui déterminèrent l'illustre savant et poète à quitter Gœttingue pour Berne, et, après qu'il eut été nommé membre du grand conseil, à abandonner sa chaire pour un poste qui semblait fort modeste, celui de bailli de l'hôtel de ville (*Rathhausammann* ou, comme on disait par dérision, *janitor* du conseil); mais, cinq ans après, Haller devenait directeur des salines de la République, et son titre de membre du conseil assurait l'existence de sa famille, ouvrait à ses fils l'accès des grands emplois et le mènerait peut-être lui-même — ce qui n'arriva pas — aux fonctions si lucratives de *Landvogt*. — Mais il y a dans cette introduction deux autres points importants fort savamment traités par M. Hirzel : l'accueil fait aux

---

de Haller sur Lavater et sur la littérature allemande en 1777 : « von der Vielseitigkeit von Hallers Interessen gibt der Briefwechsel mit Gemmingen den vorzüglichsten Begriff » (p. CDLXXXIX).

poésies de Haller et sa collaboration aux *Göttingische gelehrte Anzeigen*. M. Hirzel examine successivement les onze éditions des vers de Haller ; il indique les retouches et les remaniements que Haller ne cessa de faire à ses poèmes, soit pour retrancher des provincialismes et des expressions choquantes, soit pour adoucir un blâme ou une critique, soit pour calmer les scrupules des orthodoxes, etc. ; il montre d'où venaient l'animosité de Gottsched contre les poésies de Haller et cette inimitié de l'école saxonne qui ne désarma pas, qui allait même jusqu'à citer toujours les vers de Haller d'après les premières éditions, sans tenir compte des changements ultérieurs faits par le poète. Haller avait dirigé une critique assez acerbe contre un article dont l'auteur anonyme était Mme Aldegonde Gottsched ; de là comme disait Bodmer, la colère de la femme, de son mari et de toute la clique (p. CXIX). Cette querelle, marquée par l'intervention de Breitinger et de Pyra, est minutieusement exposée par M. Hirzel dans un chapitre spécial intitulé « attaque et défense » (*Anfeindungen und Vertheidigungen*, pp. CXCII-CCXXV). — Mais la partie la plus originale de l'introduction et qui montre Haller sous un aspect tout nouveau, est celle qui traite des comptes-rendus de Haller dans les « Annonces savantes de Gœttingue » ; à Gœttingue, à Berne, à Roche, durant plus de trente ans, Haller n'a cessé de collaborer au journal qu'il avait fondé et de lui envoyer des articles sur toute sorte de sujets, sur la littérature et la philosophie comme sur la médecine et les sciences naturelles, sur les œuvres innombrables de Voltaire comme sur les productions anglaises et allemandes. M. Hirzel admire justement cette incroyable activité, ce savoir si varié et si étendu ; il cite les principales « recensions » de Haller, ses jugements sur Herder, Wieland, Gœthe, etc. ; il prouve par des extraits de ces articles que Haller a été un des premiers critiques de l'Allemagne, qu'il a semé dans ces comptes-rendus une foule de remarques judicieuses ou fines, de vues élevées et pénétrantes, que ses observations sur le *Laocoon*, par exemple, ne méritaient pas de tomber dans l'oubli, qu'il a été plus impartial qu'on le croit ordinairement dans ses appréciations sur les écrivains de la période d'orage. Enfin relevons encore dans l'excellent travail de M. Hirzel les pages sur la vie de Haller à Gœttingue et à Berne, sur sa polémique avec Voltaire, sur ses rapports avec J.-J. Rousseau à qui il ne voudrait accorder de liberté que s'il donnait caution de ne plus écrire que sous la censure d'un corps sensé de théologiens (p. CCCXC), sur sa prédilection pour la poésie et le caractère des Allemands (qui s'exprime surtout dans la préface de l'ouvrage de Rösel sur les grenouilles), sur les romans de ses dernières années, *Usong*, *Alfred*, *Fabius et Caton*, sur l'admiration que des écrivains postérieurs, Matthison, Herder, Schiller ont exprimée pour le poète des *Alpes* (voir le chapitre qui a pour titre « *Stimmen der Nachwelt*), etc. — Il faut, à côté de cette longue et substantielle notice, tout à fait remarquable par la richesse des informations qu'elle renferme autant sur la littérature du XVIIIe siècle que

sur Haller même, mentionner aussi l'édition des poésies que M. Hirzel a jointe à sa biographie. Nous avons là un recueil complet, reproduisant les vers de Haller sous la dernière forme que le poète leur a donnée; M. Hirzel ajoute à ce texte quelques pièces de vers antérieures, une bibliographie complète des diverses éditions et des manuscrits (avec les dédicaces et les préfaces), enfin la liste des variantes et plusieurs appendices d'assez grande valeur, accompagnés de notes très utiles : seize lettres de Haller à Bodmer, des morceaux en prose qui datent de la jeunesse du poète, entre autres le « sermo academicus » sur les anciens et les modernes (*quantum antiqui eruditione et industria antecellant modernos*), et la célèbre lettre à Gemmingen, renfermant la comparaison entre Hagedorn qui buvait volontiers un verre de vin et goûtait toutes les joies de la vie, et Haller qui renonça au vin dès l'âge de dix-neuf ans et ne trouvait son plaisir que parmi les livres ou devant une tasse de thé. — Cette publication à laquelle la librairie Huber a donné tous ses soins, a déjà reçu de très vifs éloges de la critique allemande; elle les mérite, car l'édition des poésies de Haller, telle que l'a donnée M. Hirzel, est sans rivale, et l'introduction qu'il a mise en tête du *Versuch schweizerischer Gedichte* épuise presque le sujet et laisse à peine après elle quelques modifications de détail à faire [1]. Nous ne parlons évidemment que de la partie biographique; pour la partie purement littéraire, pour l'appréciation du talent poétique de Haller, de son style, de ses modèles, de ses imitateurs, on peut encore trouver dans le livre récemment publié par M. A. Frey, seulement sur quelques points, plus de détails que dans l'étude de M. Hirzel. Il ne nous reste que plusieurs vœux à faire : que M. Hirzel publie à part et son introduction et son édition des poésies de Haller (en mettant, s'il est possible, les variantes au bas des pages et non à la fin du volume); qu'il fasse paraître et l'autobiographie de Haller, et un choix de ses articles dans les « Annonces savantes de Gœttingue », et un recueil renfermant ses lettres et celles de ses correspondants qui intéressent la littérature et les sciences; que lui et ses amis obtiennent de la ville de Berne que la statue de celui que Gœthe appelait « l'immortel Haller » soit érigée sur la terrasse de la cathédrale en face de ces Alpes que le poète a célébrées en beaux vers [2].

A. Chuquet.

---

1. Relevons p. CDIII et p. CDXVI deux légères erreurs; pp. CDIII et 422, il faut lire *Trudaine* et non Trudain; p. CDXVI, le nom de l'auteur de l'*Essai sur l'éducation nationale* est La Chalotais et non « La Chotolais » (manque à la table); p. 377, pour la note sur Bussy-Rabutin, voir Lair, *Louise de La Vallière*, p. 134, 1re édition; p. 404, note 2, lire Aigueperse et non « Aigne-Perse ».

2. Cp., p. DV, note 1; Haller n'a pas de statue à Berne, et l'on ne sait même pas où sont ses restes.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ph. Tamizey de Larroque vient de rééditer l'*Oraison funèbre de Pierre Gassendi par Nicolas Taxil,* prononcée dans l'église cathédrale de Digne le 14 novembre 1655. (Bordeaux, Chollet. 94 p. Extrait, à cent exemplaires, des « Annales des Basses-Alpes, bulletin de la Société scientifique et littéraire de Digne. ») Cette pièce, des plus curieuses et des plus rares, qui manque aux collections de la Bibliothèque Nationale comme à la plupart des collections provençales, a été copiée, par ordre de l'évêque de Digne, Mgr Meirieu, sur l'exemplaire du discours que possède la bibliothèque de la ville de Digne. M. T. de L. a reproduit cette copie qu'il nous dit « très fidèle », en l'entourant de documents d'un intérêt local; il réserve pour la grande publication qu'il consacre à Peiresc et à ses amis, les lettres françaises inédites de Gassendi qu'il a recueillies en grand nombre et à Paris et en Provence. Au texte (pp. 11-59) de cette oraison funèbre « prononcée il y a 225 ans par un admirateur dont la naïveté a quelque chose de touchant », M. T. de L. a joint diverses notes et divers documents, qui lui ont été remis par trois prêtres de Digne, MM. les abbés Aubert, Cruvellier et Feraud, et qui, « relatifs aux procès que le Prévôt soutînt au nom de ses confrères, permettent d'ajouter à sa biographie un chapitre intitulé *Gassendi plaideur.* » Parmi ces communications, on trouvera quelques extraits d'un mémoire, sous forme de lettre, où Gassendi discute l'histoire des anciens évêques de Digne, mémoire conservé parmi les manuscrits de Peiresc, dans la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras (pp. 60-94).

— Nous avons reçu de M. E. Charvériat une note intéressante sur la *Politique d'Urbain VIII pendant la guerre de Trente Ans* (note lue à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. XXIIe vol.) Cette note a été écrite à propos de l'ouvrage récent de M. Grégorovius, *Urban VIII im Widerspruch zu Spanien und dem Kaiser.* « La politique du pape, dit M. Charvériat, lorsqu'elle repoussait la domination austro-espagnole, était à peu près la même que celle de la France; elle en différait seulement en ce que Richelieu, pour combattre cette domination, n'hésita pas à s'allier avec Gustave Adolphe et les protestants, tandis que Urbain VIII se bornait à refuser des subsides à l'Autriche. »

— La 3e livraison du tome IIe des *Mémoires de la Société historique du Cher* (3e série, pp. 293-406) renferme les articles suivants : de M. H. Boyer, *Les origines de Sancerre* (l'auteur « apprécie toute la justesse des vues » émises par M. de Certain dans un article de la « Bibliothèque de l'Ecole des Chartes » sur l'assimilation de Sancerre avec Château-Gordon); de M. A. Boulé, une notice sur Louis marquis d'Arpajon, gouverneur du Berry (1669-1715-1736); de M. D. Mater, le Catalogue descriptif de quelques séries monétaires du musée de Bourges (c'est au musée de Bourges qu'a été déposé le trésor dit du Port ou de Mereau-Massay, trouvé en 1873 et renfermant 3,885 pièces, dont 59 appartiennent au monnayage royal et 3,809 au monnayage seigneurial, Bretagne et surtout Berry); de M. Hippolyte Boyer, une étude sur *Le corps des marchands à Bourges* « association des plus gros marchands du pays, formée dans le but d'accaparer le commerce et de disputer aux membres anoblis de l'ancienne *marchandise* le privilège des places et des offices ».

— M. Jules Le Petit prépare une *Bibliographie des éditions originales d'auteurs français du* XVe *au* XVIIIe *siècle;* cet ouvrage est mis en souscription chez E. Maillet, 20, rue de la Pépinière, au prix de 30 francs.

— On trouvera dans le no 39 du *Courrier de l'art* des documents intéressants, re-

latifs à Rubens et tirés par M. Eug. Müntz, des archives et des bibliothèques de l'Italie; ce sont 1° des extraits de cinq lettres de Peiresc (1624 et 1628), 2° une lettre du chevalier del Pozzo racontant sa visite au palais du Luxembourg nouvellement décoré (7 juin 1625); 3° une notice biographique de Rubens rédigée vers 1630, par Mancini, le médecin et critique d'art siennois.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

### *Séance du 6 octobre 1882.*

M. Oppert continue sa lecture sur la ville perse de Pasargade. Les inscriptions cunéiformes du roi Darius lui fournissent de nouvelles preuves contre l'identification de cette ville avec Murghâb. Une de ces inscriptions dit que Gomatès le mage, le premier faux Smerdis, sortit de Pasargade (Paisiyâuvâdâ), ville située près d'une montagne; il n'y a pas de montagne près de Murghâb. Ailleurs est racontée la guerre de Darius contre un autre imposteur, le second faux Smerdis. On voit dans cette relation que les hostilités eurent lieu dans le voisinage de Pasargade et vers les frontières orientales de la Perse. Pasargade devait donc être située à l'est, et non, comme Murghâb, au nord de Persépolis.

M. Germain termine la lecture de son étude historique sur la faculté de théologie de Montpellier. Au xv$^e$ siècle, comme on l'a vu à la dernière séance, un statut universitaire avait exclu les religieux mendiants des dignités scolaires et leur avait interdit d'aspirer à la prééminence dans la faculté. Au xvi$^e$ siècle, les protestants supprimèrent momentanément toutes les institutions catholiques de la ville. Les guerres de religion terminées, les dominicains rétablirent à leur profit la faculté de théologie. En prenant l'initiative du relèvement de l'école, ils comptaient en rester les maîtres, c'était comme une revanche de l'abaissement de leur ordre au moyen âge. Mais ils rencontrèrent de nouveaux adversaires, les jésuites, qui réussirent d'abord à se faire une place à côté d'eux, ensuite à les supplanter tout à fait. En 1686, Louis XIV conféra à la Compagnie le monopole de l'enseignement théologique à Montpellier. Les dominicains protestèrent contre cet acte, qu'ils traitaient d'usurpation. Ils renouvelèrent leur protestation tous les trois ans, pour maintenir leur droit, jusqu'à l'année 1762, où les jésuites furent chassés de France. Le parlement de Toulouse remit alors les dominicains en possession de la faculté. Mais l'évêque intervint à son tour, au profit du clergé séculier; en 1767, il réussit à enlever aux religieux toutes les chaires et à les conférer à des prêtres diocésains. Ceux-ci les gardèrent jusqu'à la Révolution, qui supprima définitivement la faculté de théologie de Montpellier.

M. le comte Maurice de Pange communique une dissertation sur une question obscure de l'histoire de Lorraine. Simon II, duc de Lorraine à la fin du xii$^e$ siècle, eut-il pour successeur immédiat, aux premières années du xiii$^e$, son neveu Ferri II de Bitche? Ou son frère, Ferri I$^{er}$ de Bitche, père de Ferri II, succéda-t-il d'abord à Simon, pour céder quelque temps après le duché à Ferri II? La première opinion est celle des anciens historiens lorrains, la seconde a été émise pour la première fois par dom Calmet et adoptée depuis par divers écrivains. M. de Pange est d'avis qu'il faut en revenir à l'avis des anciens auteurs. Il est vrai que Ferri I$^{er}$, sous le règne même de Simon II, soutint une guerre contre celui-ci et qu'au cours de cette guerre il usurpa un moment le titre de duc de Lorraine. Ce titre lui est aussi donné, soit dans des documents postérieurs, rédigés par des personnes qui avaient sous les yeux des pièces du temps de sa tentative usurpatrice, soit dans des chartes reconnues aujourd'hui apocryphes. Mais M. de Pange croit pouvoir affirmer que jamais, ni de droit ni de fait, Ferri I$^{er}$ n'a régné sur le duché de Lorraine et que Ferri II a bien succédé immédiatement à son oncle Simon.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Le Blant (Edmond), *les Actes des martyrs, supplément aux Acta sincera de dom Ruinart* (extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres)* ; — par M. Barbier de Meynard : Halévy (Joseph), *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie, textes assyriens, traduction et commentaire*, 1$^{re}$ partie; — par M. Delisle, au nom de M. Hauréau : Crié (L.), *Pierre Belon et la Nomenclature binaire;* — par M. Gaston Paris : [Giry (A.),] *Jules Quicherat* (extrait de la *Revue historique* et de la *Bibliothèque de l'École des chartes.)*

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* **ERNEST LEROUX.**

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 6 Novembre — 1882




228. — **Vita sancti Polycarpi Smyrnæorum episcopi** auctore Pionio primum graece edita a L. Duchesne. Parisiis apud C. Klincksieck, 1881. 40 pages in-8°. Prix : 2 francs.

M. Duchesne, en publiant ce petit écrit, ne prétend pas fournir aux biographes de Polycarpe un document nouveau. Cette Vie de Polycarpe est connue déjà par une traduction latine, faite d'après le ms. même d'où M. D. tire aujourd'hui le texte grec, et insérée dans les Actes des Saints (janvier, t. II, p. 695); M. D., d'ailleurs, ne la croit pas antérieure au IVe siècle, et n'y voit qu'un tableau de la vie religieuse de cette époque, trop peu connue en ce qui concerne justement les églises d'Asie (préf., p. 11).

Est-il bien prouvé que cette Vie de Polycarpe, dans sa forme actuelle, soit du IVe siècle? Je n'oserais soutenir une discussion sur ce point avec M. Duchesne. Mais il me reste des doutes. La note du *Martyre de Polycarpe* (chap. XXIII et XXIV), où Pionius est mentionné, parle de divers remaniements successifs de ce document. N'y a-t-il pas là un aveu applicable aussi à la *Vie de Polycarpe?* M. D. lui-même semble le croire (préf., p. 8 et 9). Macarius Magnes, et même les Ménologes, peuvent avoir puisé à la même source que notre auteur les traits qu'ils ont en commun avec lui. Le style n'est certainement pas celui de Syméon le Métaphraste, à qui M. D. a raison de ne vouloir pas songer (préf., p. 7; L. Allatius, *de Symeonum scriptis,* ne parle même pas de cette Vie). Mais tout le récit est bien dans le ton le plus banal de l'époque où les Vies des saints se fabriquaient en grand. A la page 31, l. 10, au lieu de Lebedos, on lit τοῖς θερμοῖς ὕδασι <τοῖς> καλουμένοις Λεβεδίοις, ce qui semble indiquer que Lebedos n'existait plus. Or, on croit que cette ville a duré jusqu'au VIe siècle au moins (parce que Hierocles la mentionne, *Itineraria,* éd. Wesseling, p. 660).

M. D. nous apprend que cette publication lui a été pour ainsi dire arrachée. On doit se féliciter de ce qu'il s'est laissé faire violence. Mais on peut regretter, une fois qu'il prenait la chose en mains, qu'il n'ait pas apporté à son œuvre quelques perfectionnements importants. D'abord un index des noms propres, des faits et des expressions remarquables, des mots très rares ou qui manquent au *Thesaurus* (p. 18, l. 22,

ἐγκαθορμάω; l. 28, κατοκέλλω; p. 20, l. 3, ὑπεξαναχωρέω; l. 12, ἀπεριβλέπτως; p. 32, l. 10, ἀνευαγγέλιστος), et des formes insolites (p. 16, l. 13, ἀπεκατέστησεν; p. 26, l. 24, ἑρμήνευεν; p. 27, l. 6, συνιοῦσιν de συνίημι; l. 26, ἐπρονοήσαντο; p. 30, l. 10, εἰσενεγκάμην; l. 12, καθεῖλαι pour καθελεῖν; p. 31, l. 3, οἴδατε, à côté de ἴστε 34, 25 et 35, 30; p. 32, l. 22, κοιμᾶσαι, etc.). Puis, l'indication des passages d'où sont tirées les citations assez nombreuses de la Bible. Enfin, et surtout, une révision plus sévère du texte, dont l'état est déplorable dans le ms. (Bibl. nat., fonds grec 1452, x[e] siècle). M. D. y a apporté quelques corrections heureuses, il a signalé un grand nombre de lacunes et en a comblé plusieurs d'une manière très probable. Mais il reste beaucoup à faire. Ce sera peut-être rendre service à quelques lecteurs du prétendu Pionius de consigner ici les corrections dont la nécessité m'a le plus frappé. Je les transcris en suivant l'ordre des pages, sans me demander si je corrige des fautes d'impression, des fautes de copie de M. D., ou des fautes du ms. même. Un point d'interrogation marquera les conjectures dont je ne suis pas bien sûr moi-même et que je donne surtout pour rendre attentif à des difficultés.

Page 13, ligne 12 (les lignes, malheureusement, ne sont pas numérotées), ἐν Σμύρνῃ, en note : *Mendum cubat : codex habet* εἰς σμύρνῃ : pourquoi donc mettre dans le texte une correction qu'on reconnaît insuffisante? Je vais plus loin d'ailleurs. Dans une édition qui n'est destinée ni à des écoliers ni à des amateurs, et particulièrement dans une édition *princeps*, j'estime que le texte ne devrait représenter que la tradition la plus ancienne : tout ce qui tient de la conjecture, même l'indication des lacunes, tout ce qui est restitution, fût-ce d'une seule lettre, et la correction parût-elle évidente, devrait être relégué dans les notes au bas de la page. — Ici, il faut croire que quelques mots sont perdus, probablement entre εἰς et Σμύρνῃ. P. 13, l. 14, Εὐνείκης, l. 18, Εὐνείκῃ : lisez Εὐνίκης, Εὐνίκῃ, dans le texte même, si l'on veut, car pour le copiste du x[e] siècle ι et ει ou η, αι et ε, ο et ω, etc., sont à peu près identiques; le témoignage de la tradition ne porte pas là-dessus : « Ἰσραηλεῖται *et* Ἰσραηλῖται, *non sunt uariae lectiones sed una atque eadem lectio* » (Cobet, *praef. N. T.*, p. LVI). Il est vrai qu'un écrivain du VIII[e] siècle, par exemple, et même du IV[e], à la rigueur, pouvait écrire Εὐνείκῃ. Mais comment savoir s'il l'a fait? La tradition existe en ce qui concerne les accents et les esprits, mais très imparfaitement, et ce serait pousser trop loin le scrupule que de reproduire ces signes d'après les mss.; ainsi, p. 13, l. 16, ἔν σοι : lisez ἐν σοί. P. 13, l. 15, supprimez la virgule, et p. 14, l. 1, le point. La ponctuation est défectueuse en bien des endroits. P. 13, l. 19, τοὺς ὄντας πιστοὺς : ne faudrait-il pas τ. ὄ. ἐκεῖ π.? P. 14, l. 3 à 8, les mots Ἐνταῦθα... εὐαγγέλιον ont tout l'air d'une réflexion ajoutée par un lecteur. P. 14, l. 7, il faut des virgules après ἀζύμων, et après πεντηκοστῆς : ἀζύμων, πάσχα, πεντηκοστῆς, ce sont les trois mots ἃ ὠνόμασεν (p. 13, l. 20 et 14, l. 1) κυρῶν τὸ εὐαγγέλιον. P. 14, l. 18, πυλὴν : lisez πύλην. P. 14, l. 22, μετὰ σεαυτῇ :

lisez μ. σεαυτῆς. P. 15, l. 22, ὅταν... ἐμφαίνει : lisez ὅταν... ἐμφαίνῃ; de même, p. 26, l. 10, ὅταν...καλῇ et l. 16, ἄγηται (à moins qu'ici la tournure particulière ne permette d'attribuer le solécisme à l'auteur; de même p. 35, l. 21 ἐπειδὰν δεοίμην... προσαναφέρω paraît être de lui); p. 19, l. 16, ὅταν... ἀναχαιτίσει, etc., s'explique par le fait que l'indicatif futur et le subjonctif de l'aoriste sont équivalents pour les écrivains de la basse époque (Lobeck, *Phryn.*, p. 722); rien n'empêcherait cependant d'écrire les trois verbes par ῃ au lieu de ει. P. 15, l. 22, διώδησεν : διοίδησεν du ms. peut bien être de l'auteur (Lobeck, *Phryn.*, p. 153). P. 15, l. 23, ἐνεπίπλατο : lisez ἐνεπίμπλατο, comme p. 17, 20. P. 15, l. 25, ἐκείνοις : lisez ἐκεῖνος. P. 15, l. 29 et 30, καὶ τί θαυμαστὸν τῆς μεγαλουργίας τοῦ κυρίου Ἰ. Χρ. ἐγένετο; ὁ μὲν γὰρ : lisez καί τι θαυμάσιον τῆς μ. τ. κ. Ἰ. Χρ. ἐγένετο· ὁ μ. γ. P. 16, l. 20, τῆς κατὰ τὴν ἀγαθὴν πολιτείαν : lisez τῆς κατὰ τὸ ἀγαθὸν πολιτείας. P. 16, l. 21, καὶ τῆς ἀνατολικῆς ῥίζης... ἄνθος : lisez καί τι (le ms. τῇ que M. D. retranche) τῆς ἀ. ῥ. ...ἄ P. 16, l. 28, au lieu de φυγῇ ou οἰκήσιμος (M. D.), on pourrait suppléer ξένῃ (p. 35, 16); *diuersorium* AA. SS. (Cette traduction n'est pas mauvaise; on y trouve quelques bonnes émendations.) P. 17, l. 3, γράφαις : lisez γραφαῖς. P. 17, l. 6, σιτίοις τε γὰρ τοῖς μὲν παροῦσι : il faudrait σ. μὲν γὰρ τ. π. (7 ἐσθῆτι δὲ). On se demande seulement d'où viendrait la faute. Peut-être μὲν est-il mis par erreur pour ἀεὶ, devant παροῦσι, après quoi on aurait remplacé le premier μὲν par τε? P. 17, l. 7, ἔχρητο : lisez ἐχρῆτο. P. 17, l. 26, τετᾶσθαι : lisez τετάσθαι. P. 17, l. 30, θήρας : lisez θῆρας. P. 18, l. 3, στρέβλου : lisez στρεβλοῦ. P. 18, l. 10, ἄπρακτα : lisez ἄπρατα. P. 18, l. 11, ἄγχι τῇ πύλῃ : lisez ἄ. τῆς πύλης (?). P. 18, l. 13, τῆς ὥρας : lisez τῆς χήρας, le singulier s'expliquant comme πιπράσκει et τοῦ δὲ (l. 9) après ξυλοφόρους (?). P. 18, l. 15, ἐπεποίθει τὴν θεοσέβειαν : ou bien ἐπ. est fautif, ou bien τ. θ. faisait partie d'une incidente dont le reste est perdu. P. 18, l. 17, ἀπαραμπόδιστον : lisez ἀπαρεμπόδιστον. P. 18, l. 18, ὃς τὴν... εὐπετῆ ἠξιῶται πολιτείαν μὴ κατασπώμενος : lisez οἳ τὴν... εὐπρεπῆ ἠξίωνται πολιτεύεσθαι πολιτείαν μὴ κατασπώμενοι; autrement il faudrait admettre une lacune avant ὅς. P. 18, l. 25, εἰ δὲ σωφρονεῖ (σώφρον εἶ le ms.) : lisez σώφρων εἴη (comp., l. 24, εἰ μὲν ἄσωτος εἴη); η a peut-être laissé une trace dans ἐκεκομπῆσθαι, pour κεκομπῆσθαι, qui suit dans le ms. P. 18, l. 28, ἀπὸ τῶν ὑπουρανίων κατώκειλεν : lisez (avec le ms.) ἀ. τ. ἐπουρανίων κ. (*abstrahere a caelestibus,* AA. SS.). P. 19, l. 5, διελάμβανεν : supprimez le point, et l. 8 la virgule. P. 19, l. 12, ἀνακρινομένου τε (ἀνακριναμένου τε le ms.) : lisez ἀνακιρναμένου δὲ (?). P. 19, l. 18, αὐτὸν ...περισπαρῇ : lisez αὐτῷ ...παρασπαρῇ (?). P. 19, l. 30, ὧν : lisez οὖν (?). P. 19, l. 31, ἐπὶ τὸ : lisez ἐπὶ τῷ. P. 20, l. 1, ἤμειβε τὸν : lisez ἠμείβετο τόν. P. 20, l. 3, γινόμενος : lisez συγγινόμενος (?). P. 20, l. 14, après πτωχοὺς il y a sans doute une lacune; il manque pour le moins un mot tel que σπουδῆς, mais probablement davantage. P. 20, l. 21, autre lacune, dans laquelle Bucolus devient sujet, et après laquelle il n'y a peut-être pas lieu de changer πολλάς en πολλά (M. D.). P. 20, l. 30, οὖν ἐν : lisez οὖν ἐγένετο ἐν. P. 21, l. 1, remplacez la virgule par un point en

haut. *Ib.* κεχωρηγημένος : lisez κεχορηγημένος. P. 21, l. 2, effacez la virgule. P. 21, l. 4, lacune après ἔπεισε (?). P. 21, l. 12, ὑπ' αὐτοῦ : lisez ἐπ' αὐτοῦ. P. 21, l. 14, supprimez ἤ. P. 21, l. 18, ἴδιον λόγον υἱὸν : lisez ἴδιον υἱόν. P. 21, l. 20, ὢν λόγος : lisez λόγος (ὁ λόγος le ms., interpolation motivée par celle de la ligne 18). P. 22, l. 8, ὡς ἦν : rétablir καὶ ἦν (ms.) et admettre une lacune: ὡς ne ressemble pas à καὶ (si ce n'est en abréviation, fréquente pour καὶ, mais inusitée pour ὡς dans des ouvrages de cette nature), et pour ἦν il faudrait ἐστιν. P. 22, l. 15, θανατοῦν : *perimunt* AA. SS., c'est-à-dire θανατοῦσιν. Ces mots : καὶ γὰρ... ἀσκοῦντες semblent être une parenthèse de l'auteur (ou d'un autre?), qui propose une nouvelle étymologie de παρθενία (πῦρ θανατοῦσιν). P. 22, l. 18 et 21, supprimez les virgules. P. 22, l. 24, τινῶν δὲ λεγόντων Ἑλλήνων αὐτῷ : on ne voit pas pourquoi τινῶν aurait pris cette place inaccoutumée, ni ce qui l'aurait fait changer en τινὲς (ms.). Encore ici, il sera donc plus prudent d'admettre une lacune. P. 22, l. 25, δύνασθαι paraît être de trop. P. 23, l. 10 à 12 « *locus corruptus* » (M. D.) : j'admettrais plutôt une lacune après μέχρις. P. 23, l. 19, remplacez le point par une virgule. P. 24, l. 26, περιίστασθαι : lisez παρίστασθαι (?). P. 25, l. 1, πλήρες : lisez πλῆρες. P. 25, l. 3, effacez la première virgule. *Ib.* τῶν κάτω ἑστηκότων : on ne peut guère s'expliquer ce génitif que par une nouvelle lacune. Il faut croire qu'un des mss. par où ce récit a passé, et qui était lacéré ou rendu illisible d'une manière extraordinaire (M. D., préf., p. 11, note), l'était tout particulièrement à cet endroit. P. 25, l. 4, supprimez πρὸς (?). P. 25, l. 17, ἃ ajouté par M. D. : très bien au point de vue paléographique; mais, en mettant ἃ pour μου οὒς, l'auteur aurait affaibli la parole de l'apôtre (Gal., 4, 19). P. 25, l. 26, supprimez οὐκ (ajouté par M. D.), et placez la lacune avant ὀρθῆς ἑρμ. plutôt qu'après. P. 25, l. 28, τῆς εὐαγγελίου φωνῆς : lisez τ. εὐαγγέλου φ. (?). P. 25, l. 30 et 28, l. 9, σφραγίδα : lisez σφραγῖδα. Il est vrai que jamais dans des mss. hagiographiques je n'ai vu accentué ainsi ce mot, qu'on y rencontre pourtant bien souvent. Mais encore au IIIe siècle environ ap. J.-C. une inscription (C. I. G. 3272, comp. Kaibel, *Epigrammata gr.*, 314, 11), termine un hexamètre par σφραγεῖδες ἐπῆλθον. P. 26, l. 7, τὸν προφήτην : lisez τινα τῶν προφητῶν (τῶν προφητῶν, le ms.). P. 26, l. 30, σχοίῃ : lisez σχοίῃ. P. 27, l. 7, Χρίστον : lisez Χριστὸν. P. 27, l. 20, ἀπονεμεῖν : lisez ἀπονέμειν. P. 27, l. 32, ἔποντο : lisez εἵποντο. P. 28, l. 1, περὶ : lisez παρὰ. P. 28, l. 12, Τῖτον : lisez Τίτον. P. 28, l. 27, χρῆσιν : lisez χρῖσιν (?). P. 28, l. 28, μέγα : lisez μέγαν. P. 28, l. 30, το paraît être le reste d'une phrase perdue ; en tout cas, ce ne peut être l'article s'accordant avec μέρος. P. 29, l. 2, il faut un point après φόβον. P. 29, l. 6, ἁγίων : lisez τῶν ἁγίων, ou mieux, καὶ ἁγίων. *Ib.* προσέταξε : lisez προσέτασσε (προσέτασε, le ms., comme p. 35, 25, ἀπαλλάσεσθαι). P. 29, l. 19, ἀναγκαίαν : lisez ἀναγκαῖον (comp. l. 29). P. 29, l. 28, καί ἐστι : lisez καὶ ἔστι. P. 30, l. 1, ἐπανίεσαν, et p. 33, l. 21, κατίεσαν : il n'est pas impossible que cette orthographe remonte jusqu'aux auteurs de certains écrits

des derniers siècles ; mais alors il faudrait la suivre partout, et p. 34, 30, on lit ἀπήεσαν. P. 30, l. 9, ἐν : lisez εἰ ἐν. P. 30, l. 10, ἐπικεῖται : lisez ἐπίκειται. P. 30, l. 17, ἐνίους : lisez ἐνίοις (? comp. l. 19). P. 30, l. 18, ὅτε δεῖ (ὅτε δὴ ms.) : lisez ὅτ' ἔδει. P. 30, l. 19, ἐπιλαθομένους : lisez ἐπιλαθομένοις (ms. ; à moins qu'il n'y ait erreur de lecture, υς liés étant pris pour ις, ce qui arrive facilement). P. 30, l. 22, παρέθεντο : lisez παρεθέμην (ms.) ; pourquoi ne serait-ce pas aussi bien l'auteur qu'un copiste qui aurait changé ce mot (Luc, 12, 48), puisqu'il a changé aussi πολὺ en τὸ πλεῖον ? P. 30, l. 23, ἀπαιτήσωσιν : lisez ἀπαιτήσουσιν (? voyez ci-dessus l'observation sur p. 15, 22). P. 31, l. 10, τοῖς θερμοῖς πᾶσι : lisez τ. θ. ὕδασι. *Ib.* καλουμένοις : lisez τοῖς καλουμένοις. *Ib.* Λεβαδίοις : lisez Λεβεδίοις. P. 31, l. 26, τοῦτο : lisez τούτῳ. P. 32, l. 5, αὐτῷ est de trop, et ἐν δοκιμῇ πολλῇ ne se comprend guère. Il est probable qu'il manque quelques mots avant αὐτῷ. P. 32, l. 22, καὶ : lisez καὶ νῦν (?). *Ib.* κοιμάσαι : lisez κοιμᾶσαι (sur cette forme, comp. Winer, *Gramm. d. N. T. Sprachidioms*, § 13, 2 b.) *Ib.* κἀκεῖνος ἐποίει ἀγρυπνεῖν ne donne pas de sens ; peut-être faut-il lire κἀκεῖνο σὲ ποιεῖ ἀ., après une lacune. En tout cas, ὁ δὲ ἡσύχασεν doit se rapporter à Polycarpe (*siluit Polycarpus*, AA. SS.). P. 32, l. 31, ὑπ' : lisez ἀπ'. P. 33, l. 1, βολή : lisez βολήν (?). P. 33, l. 11, ἀποβλήσεσθαι : lisez ἀποβήσεσθαι. P. 34, l. 15, μηδ' ὅθεν πριαίτο : lisez μήθ' ὅθεν πρίαιτο. P. 34, l. 26, οὐρανοὺς : lisez ἐξ ou ἀπ' οὐρανοῦ. P. 34, l. 27, ὡμοιουμένους : lisez ὁμοιουμένους. P. 35, l. 1, εἶναι : lisez εἰ καὶ. P. 35, l. 3, après ἀξιωσάντων, lacune. P. 35, l. 8, αἰτῆσαι : lisez αἰτῆσαί σε. P. 35, l. 9, supprimez la virgule après οὐρανοῦ. P. 35, l. 12, αὐτοῦ τοῖς : lisez ἀτόποις. P. 35, l. 18, ἐμαυτὸν : lisez ἐμαυτῷ (? la faute pourrait bien être dans δέδωκα). P. 35, l. 19, ἀποδύεσθαι : lisez ἀπολύεσθαι. P. 35, l. 24, πρὸς τὸν : lisez πρὸς αὐτὸν (sans lacune). P. 35, l. 26, συγγραφῆς : lisez συνταραχῆς (? le mot ne se trouve pas dans le *Thesaurus* ; mais il est aussi bien formé que διαταραχή qu'on trouve chez Plutarque). P. 35, l. 28, supprimez Πολυκάρπου. P. 36, l. 5, ἡμεῖς : lisez ὑμεῖς. P. 37, l. 8, supprimez ἀμήν (ajouté par étourderie après εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων). P. 37, l. 22 à 25 ne sauraient être de l'auteur ; καὶ πάντες ἐδόξαζον τὸν θεὸν τὸν ποιοῦντα θαυμάσια est la formule ordinaire pour clore un récit de miracles tronqué, et les doxologies varient d'un ms. à l'autre suivant l'humeur du copiste et suivant l'espace dont il dispose. Celle-ci est d'un scribe très hérétique ou très distrait : τὸν θεὸν... ᾧ ἡ δόξα σὺν τῷ πατρὶ καὶ τῷ υἱῷ καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι !

Les pages qui précèdent étaient depuis quelque temps entre les mains de la rédaction, quand l'auteur apprit, par un compte rendu de M. R. A. Lipsius (*Deutsche Litteraturzeitung* du 12 août 1882), qu'il existe déjà une seconde édition de la Vie de Polycarpe, dans le t. II des Pères apostoliques de M. Funk. On fit aussitôt des démarches pour se mettre en mesure d'entretenir les lecteurs de la *Revue critique* des deux éditions à la fois. Mais il était trop tard ; l'article était composé. On reviendra sur le sujet, s'il y a lieu.

Max Bonnet.

229. — **Die Publicistik des Prager Friedens (1635)** von Dr Heinrich Hitzigrath. Halle, Niemeyer, 1880, 134 p. 8°. Prix : 4 fr. 50.

Cette dissertation fait suite, en quelque sorte, à celle de M. Grünbaum, sur la *littérature politique en Allemagne de 1626 à 1629*, et sort, comme elle, du séminaire historique de M. Droysen, à Halle. Elle traite des nombreux écrits éclos le lendemain de la paix de Prague, signée en 1635 par l'électeur Jean-George de Saxe, avec l'empereur Ferdinand II, après la défaite de Noerdlingen, subie par les Suédois et les protestants sous Gustave Horn et Bernard de Weimar. Effrayé par le désastre de ses coreligionnaires, le triste prince qui régnait alors à Dresde, et dont les courtisans, voire même le prédicateur de cour, étaient à la solde des Habsbourg, n'hésita pas à passer du côté du vainqueur, entraînant de la sorte la soumission de la plupart des petits dynastes de l'Allemagne du Nord. Le coup fut rude pour le chancelier suédois et les autres princes protestants encore en armes ; leur colère se mesura naturellement à leurs craintes, à leurs déceptions, et leurs organes politiques, leurs diplomates et leurs publicistes, firent entendre des plaintes fort vives, et lancèrent des attaques virulentes contre la perfidie saxonne. M. Hitzigrath a choisi dans cette littérature quelques-unes des brochures les plus remarquables, et s'arrête particulièrement aux *Vindiciæ in pacem Pragensem*, attribuées à Chemnitz et à la *Deploratio* de Stella, écrites l'une dans l'intérêt de la Suède, l'autre dans celui de la France. Naturellement les Saxons et la cour de Vienne ne restèrent pas muets et trouvèrent, eux aussi, des arguments plus ou moins probants, en faveur de leur manière d'agir. Il me semble qu'il y a quelque confusion dans ce que l'auteur dit sur la personne de Stella. S'il entend réellement attribuer la paternité de la *Deploratio* à M. Stella de Morimont, le résident de Louis XIII à Strasbourg, il est inexact de dire qu'il était de Deux-Ponts et qu'il s'était fait catholique ; il est faux également qu'il vécût encore en 1649. Le résident strasbourgeois était Bâlois d'origine, et mourut à Strasbourg vers 1646, sans s'être jamais converti au catholicisme. Nous croyons aussi que M. Hitzigrath, tout en accentuant avec raison l'importance des brochures qu'il examine de plus près, aurait pu étendre un peu le cercle des pièces examinées, en restreignant la place faite à chacune [1]. Le style est quelquefois un peu négligé (par exemple, *ein simpler Edelmann*) et sent la fréquentation trop assidue de l'allemand détestable du XVIIe siècle.

R.

---

1. Nous ne voyons pas, par exemple, qu'il ait cité la brochure : *Clypeus adversus tela obtrectorum, oder Discurs von den Laesterern so den Pragischen Friedenschluss anzutasten sich gelüsten* (1637), signée J. Achtzennicht, ce qui est probablement un pseudonyme.

230. — **Voltaire. Bibliographie de ses œuvres,** par Georges Bengesco. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1882. Tome I, xix-494 p. Prix : 25 fr.

Jusqu'à ce jour la *Bibliographie voltairienne* de Quérard avait été considérée comme le seul travail sérieux dont les œuvres du grand penseur eussent été l'objet, car on ne peut citer que pour mémoire les *Recherches sur les ouvrages de Voltaire,* par Gabriel Peignot (Paris, 1817, in-8), pamphlet de circonstance sans valeur littéraire et où sont sommairement décrites quelques éditions de ses œuvres complètes publiées au xviii<sup>e</sup> siècle. Cependant Quérard lui-même ne dissimulait pas qu'il s'était, à peu de chose près, borné à classer les indications recueillies par Beuchot et à en dresser quatre tables. « Or, dit M. Bengesco, Beuchot, livré tout entier à son travail d'éditeur, n'a accordé dans les *Avertissements* et dans les *Notes* de son édition qu'une place tout à fait secondaire à la bibliographie ; il a énuméré, sans les décrire, les deux ou trois premières éditions de chaque ouvrage de Voltaire et, pour les écrits qui n'ont pas été imprimés séparément (pièces de théâtre, poésies diverses, lettres, etc.), il a très rarement pris la peine d'indiquer dans quelle feuille périodique, dans quel recueil du temps, dans quelle édition des *Œuvres complètes*, chacune avait paru pour la première fois. Enfin, — et c'est là une des lacunes les plus considérables du travail de Beuchot et de Quérard, — ni l'un ni l'autre ne s'est attaché à distinguer les éditions données avec la participation de Voltaire des éditions auxquelles il est demeuré étranger, et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui encore, malgré tout le mérite des éditions de Beuchot et de M. Moland, le texte authentique de Voltaire n'est pas définitivement établi. »

L'auteur de cette nouvelle *Bibliographie,* étranger d'origine, mais élevé en France et plein de zèle pour notre littérature, a pensé que Voltaire méritait, autant que Molière et que Corneille, et assurément plus que Restif, les honneurs d'une monographie détaillée ; il a donc recueilli toutes les éditions qui lui tombaient sous la main, collationné tous les exemplaires de la collection voltairienne de Beuchot, acquise en 1868 par la Bibliothèque nationale et vérifié ses notes tant au British Museum qu'à la Bibliothèque impériale de Vienne ou chez divers amateurs. Renonçant aux divisions et subdivisions adoptées par Quérard, il est revenu à l'ordre beaucoup moins compliqué suivi par Beuchot : théâtre, poésies, histoire, *Dictionnaire philosophique,* romans, mélanges, correspondances, et qui avait, selon le savant éditeur, l'avantage de faire suivre au lecteur « la marche même de l'esprit de Voltaire [1] ». Le premier volume de M. B.

1. Cette question de classement avait fort préoccupé, paraît-il, un savant voué à de toutes autres études. « Mon père, dit M. Gaston Paris, rêvait une édition des œuvres de Voltaire conçue sur un plan biographique, dans laquelle chaque ouvrage aurait été inscrit à sa date sans distinction de genres, de manière à offrir un tableau complet de cette étrange et multiple activité de soixante-dix ans. Il disait qu'il y avait encore beaucoup à faire pour la critique des œuvres de Voltaire, qu'on lui en attri-

comporte les cinq premières séries; le second renfermera les mélanges, la correspondance, les œuvres complètes et choisies, enfin les apocryphes. M. B. a également réuni les éléments d'un troisième volume consacré aux traductions et aux ouvrages relatifs aux écrits et à la personne de Voltaire. Nous souhaitons vivement que cette dernière partie, dont Quérard a donné une esquisse fort arriérée, soit mise au jour. Voltaire est, avec Molière, l'écrivain français dont le nom et les œuvres ont provoqué le plus d'apologies et de diatribes.

Fidèle à son plan, M. B. a décrit non-seulement tout ce qui a été publié en *volume,* mais il a recherché où avaient paru d'abord et où avaient été réimprimées *toutes les poésies* de Voltaire : pour cela, il s'est constamment servi des sept éditions des *Œuvres complètes* publiées avec la participation de l'auteur : celle de Ledet ou Desbordes (Amst., 1738-1745, 5 vol.); celles dites de Dresde dues à G. C. Walther, 1748-1754, 10 vol. in-8 ou 1752-1770, 10 vol. in-12; celle de Lambert à Paris (1751-1758, 13 vol. petit in-8, s. n. de ville), que Voltaire déclarait « de toutes la plus passable »; celles de Cramer, 1756-1774, 58 vol. in-8 et table, 1768-1790, 45 vol. in-4 avec figure de Gravelot, enfin l'édition dite *encadrée* (1775, 37 vol. in-8, plus trois volumes de pièces détachées); c'est celle-ci dont Voltaire avait annoté un exemplaire qui fut communiqué à Beaumarchais, Panckouke, Ruault et Decroix pour l'édition de Kehl. Quant aux ouvrages imprimés séparément, à défaut de rubriques sérieuses, qui manquent à la plupart d'entre eux, M. B. s'est livré à une comparaison attentive des fleurons, culs-de-lampe, lettres initiales et autres ornements typographiques qui lui a permis de reconnaître de quelle presse chacun de ses ouvrages est sorti [1] : c'est ainsi qu'il est parvenu à débrouiller victorieusement, selon nous, l'énigme bibliographique de la véritable édition originale de *Candide.* La question soulevée en 1870 dans *l'Intermédiaire* avait provoqué une réponse motivée (col. 251); l'auteur de cette réponse, signée P. R., tenait pour originale une édition de 237 p., plus 3 ff. non chiffrés pour la table des chapitres, cotée à la Bibliothèque Y² 751 A (Réserve) et sur laquelle Jamet le jeune a inscrit un « achevé de lire » du 27 mars 1759. « Mais, dit avec raison M. B., de ce que Jamet a achevé de lire *Candide,* le 27 mars 1759, s'ensuit-il que son exemplaire appartienne à l'édition princeps du chef-d'œu-

buait peut-être dont il n'était pas l'auteur, et qu'en revanche on n'avait pas reconnu sa paternité pour plus d'un opuscule qu'il s'était bien gardé de revendiquer. Il pensait que de tous nos grands écrivains, c'est celui dont il y a le plus d'intérêt à étudier les éditions originales, et il avait commencé à les rechercher. » (Catalogue de la bibliothèque de M. P. Paris, préface, p. x). A cette vente figurait, sous le n° 3344, un exemplaire de la *Bibliographie voltairienne,* chargé de notes; il a été acquis par M. G. Bengesco.

1. M. B. s'est astreint à indiquer soigneusement la cote de chacun des volumes qu'il a décrits; tous ceux qui savent combien il est parfois difficile d'obtenir à la Bibliothèque tel exemplaire ou telle édition d'un livre lui sauront certainement gré de cette innovation.

vre de Voltaire? » Après avoir déterminé, précisément par l'examen des fleurons, que l'exemplaire de Jamet appartient à une édition de Paris imprimée pour Lambert, en même temps que *Socrate, ouvrage dramatique*, M. B. établit que la seule et réelle édition originale est un in-12 de 299 fl., avec signatures A-N4; entre autres preuves concluantes, il indique divers fleurons fréquemment employés dans l'imprimerie des Cramer et très différents de ceux qu'on retrouve dans les deux éditions de même date, également de 299 p., mais imprimées, selon M. B., l'une à Londres et l'autre à Paris; les six autres ayant le même titre et la même date comportent 237, 215 et 166 pages; plusieurs d'entre elles ont quelques fleurons identiques.

Cet exemple suffira, je pense, à prouver quel soin M. B. apporte dans toutes ses investigations, et il n'est point de chapitre de son livre qui ne soit digne d'un tel éloge. Avant d'aborder les points fort peu nombreux sur lesquels on pourrait souhaiter plus de précision ou ajouter un détail complémentaire, il nous faut chercher querelle à l'auteur pour une lacune toute matérielle, mais qui, dans un travail de cette nature, n'est pas sans importance. Un seul titre courant pour 492 pages, par suite aucune séparation apparente entre les diverses sections, point de table alphabétique des œuvres décrites; n'est-ce pas exiger du lecteur qu'il sache d'avance le titre exact de telles stances, de telle ode, de telle épigramme (et, certes, l'auteur et ses éditeurs ne se sont point fait faute de le modifier), ou la date de leur composition, ce qui est encore moins admissible? Nous serions plutôt en droit de demander à M. B. une table spéciale pour chaque volume, outre la table générale qui devra terminer le tome III^e^.

Les remarques que m'a suggérées l'examen le plus attentif portent moins sur les descriptions dont j'ai pu constater la scrupuleuse rigueur que sur diverses additions sans grande importance.

P. 79. M. B. s'étonne que Grimm ait pu, dans sa lettre du *1^er^ janvier* 1772, citer l'approbation, en date du *7 février*, délivrée par Crébillon fils aux *Pélopides*. Cet anachronisme apparent s'explique, comme j'ai déjà eu occasion de le dire ici même [1], par ce fait que la *Correspondance littéraire* était souvent rédigée à une date postérieure à celle que portaient ces cahiers, et notamment en 1772, aussitôt après un séjour assez prolongé de Grimm en Angleterre.

P. 153. L'*Impromptu fait à un souper dans une cour d'Allemagne*, est-il bien de 1750, comme le dit M. G. Avenel, et comme le ferait supposer le classement chronologique adopté par M. Moland? M. Clogenson estimait que ces stances avaient dû être composées à Cirey, entre le 15 octobre et le 15 décembre 1734, et les deux derniers vers :

> Or, dès l'instant que j'aimai ma Sylvie,
> Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela,

seraient déjà un argument assez probant en faveur de cette opinion, mais

1. Voir la *Revue critique* du 14 août 1882, p. 133.

voici qui est plus décisif : Mme Du Châtelet a cité dans ses *Réflexions sur le bonheur*[1], les troisième et quatrième vers du premier quatrain :

> Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient,
> Car sans l'amour il est triste d'être homme.

Mme du Châtelet est morte le 10 septembre 1749, et les *Réflexions* n'ont pu être écrites dans les derniers mois si troublés de son existence. Parmi les reproductions contemporaines de ces stances, M. B. a omis de mentionner celle qu'en a donnée Diderot dans sa lettre à Mlle Volland, du 3 novembre 1759. Elles y présentent même d'assez notables variantes. Il est plus que probable que Diderot les citait de mémoire; il les avait intitulées les *Il faut*; on les trouve tantôt sous le titre indiqué par M. B., tantôt sous celui du *Bonheur* ou de *l'Usage de la vie*.

P. 165. A propos du poème de la *Bataille de Fontenoy*, M. B. dit posséder un exemplaire sur lequel est écrit un envoi qui n'est point autographe. J'ai eu sous les yeux, il y a quelques années, un autre exemplaire qui présentait la même particularité, et cela n'a rien de surprenant si l'on se reporte à un billet de Voltaire à Panckouke, publié par M. Ch. Nisard et non recueilli par M. Moland[2] : le poète prie son libraire « de faire tenir des exemplaires à tous ceux qui sont nommés dans le poème et dans les notes, et de bien vouloir mettre à la marge de la première page : *De la part de votre très humble et très obéissant serviteur*, Voltaire ».

P. 281. L'*Impromptu fait dans les jardins de Cirey en se promenant au clair de lune*, a bien été reproduit par les éditeurs de Kehl, mais il a été éliminé par Beuchot qui a fait observer que ce quatrain était du P. Lemoyne, auteur d'un poème sur *Saint Louis* (Avertissement des *Poésies mêlées*, t. X, p. 465 de l'édition Garnier frères).

P. 372. Aux éditions et traductions de l'*Histoire de Charles XII*, cataloguées par M. B., je puis, grâce à une bienveillante communication de M. E. G. Klemming, conservateur de la Bibliothèque royale de Stockholm, ajouter l'indication de deux réimpressions, les seules dont, chose curieuse, ce livre ait été l'objet en Suède : *Histoire de Charles XII*, par Voltaire, avec un commentaire à l'usage des écoles. Norcopie, N. Schmidt, 1831, in-8, 284 p. — *La même*, med grammatikaliska anmärkningar och odforhalingar af Y. Nyberg (Ph. Mag.), adjuntet vid Upsala Kathedral-Skola. Upsal, 1860, in-8, 296 p.

P. 398. M. B. a soigneusement établi les diverses phases de la préparation, de la rédaction et de la mise au jour de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. L'enfantement fut laborieux et le livre faillit être contrefait avant d'avoir paru. M. B., qui fixe à octobre 1760 la date approximative de la circulation des premiers exemplaires,

1. Imprimées pour la première fois par l'abbé Bourlet de Vauxcelles, dans les *Opuscules philosophiques et littéraires, la plupart posthumes ou inédites (sic)*. Paris, imp. Chevet, 1796, in-8. Les vers de Voltaire se trouvent p. 28.

2. *Mémoires et correspondances historiques et littéraires inédits* (Michel Lévy, 1858, in-8, p. 57).

aurait pu mentionner, comme preuve à l'appui, un assez long passage d'une lettre de Diderot à Mlle Volland (20 octobre 1760) où il lui rend compte de l'histoire du czar, que lui avait communiquée Damilaville.

Ce fut en 1745 que Voltaire songea, pour la première fois, à écrire ce livre, et M. B. a rappelé dans une note une lettre au comte d'Alion, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, qui fixe nettement l'origine de ses relations avec la cour de Russie ; mais, ce que M. B. n'a pas eu sans doute le loisir de dire, ce sont les étranges mutilations qu'a subies le texte de cette lettre : on me pardonnera de les faire connaître ici, car elles sont un nouveau témoignage de ce qui reste à faire encore aujourd'hui pour rétablir dans son intégrité la majeure partie de la correspondance. En 1839, M. S. Poltoratzky fit imprimer à 150 ex. cette lettre publiée, disait-il, pour la première et *unique* fois en 1807, dans un journal russe, le *Courrier de l'Europe*, et restée inconnue à tous les éditeurs de Voltaire. Or, sept ans avant la mise en vente de l'opuscule de M. Poltoratzky, cette lettre, ou plutôt ces deux lettres, avaient été imprimées dans l'*Histoire de la Régence*, de Lemontey (1832, t. II, p. 393); mais elles y étaient si bien enfouies que ni M. Poltoratzky, ni MM. de Cayrol et François, ni M. Avenel, ni M. Moland ne se sont avisés de les y aller chercher. Je ne donne ci-dessous que les passages omis et j'imprime en italiques les mots changés ou supprimés par le *Courrier de l'Europe*.

TEXTE DE 1807.

Je vous supplie, monsieur, de présenter à Sa Majesté impériale un exemplaire de ma *Henriade*, et de lui faire remarquer le petit envoi qui accompagne ce livre et qui est à la première page.

Ce n'est pas tout, monsieur, et c'est ici qu'il faut encore que le nom de M. le marquis d'Argenson parle pour moi. Je vous envoie un exemplaire d'un livre sur la *Philosophie de Newton*. [Tout le reste du paragraphe est conforme jusqu'à : *et qui l'égale par ses autres vertus!* Il s'agit de l'impératrice Elisabeth.]

TEXTE DE LEMONTEY.

Les bontés dont M. le marquis d'Argenson m'honore depuis l'enfance, monsieur, me serviront d'excuses auprès de vous. Je n'en ai pas besoin pour la liberté que je prends de vous envoyer le poëme sur la victoire du roi notre maître[1]. C'est un tribut que je vous dois, et celui qui soutient si bien les intérêts du royaume a des droits sur les ouvrages consacrés à sa gloire. Mais je pense que j'ai besoin de la protection de M. d'Argenson pour les autres libertés que je vais prendre avec vous.

*Premièrement*, je vous supplie de présenter un exemplaire de ce poëme à Sa Majesté impériale, *si vous trouvez que cela soit convenable*. J'ose ensuite mettre sous votre protection cet exemplaire de la plus belle édition de la *Henriade*, le seul qui reste à Paris, et que je vous supplie de

---

1. Le poëme sur Fontenoy.

vouloir bien présenter à Sa Majesté *en lui montrant* le petit envoi qui accompagne le livre et qui est à la première page.

Ce n'est pas tout, monsieur, et c'est ici qu'il faut encore que le nom de M. d'Argenson parle pour moi. *J'ajoute à cet énorme paquet deux exemplaires* d'un livre sur la philosophie de Newton... Mon projet était de voir sa cour [1] quand j'étais à celle de Berlin. Mais je n'ai pu avoir cet honneur et j'ai été réduit à l'admirer de loin. Soyez persuadé, monsieur, que je conserverai toute ma vie la reconnaissance que je devrai à vos bontés. Je suis, etc.

VOLTAIRE.
A Paris, 16 juin 1745.

A cette première lettre était jointe celle-ci.

Depuis ma lettre écrite, monsieur, j'ai pensé que si vous daignez vous charger de présenter à Sa Majesté impériale *la Henriade* et le poème sur la bataille de Fontenoy, que je prends la liberté de lui adresser, vous aurez sans doute la bonté de lui parler de moi. Mon nom ne lui est pas absolument inconnu, puisqu'on m'a assuré qu'elle prenait quelque plaisir à voir représenter mes pièces de théâtre, et c'est probablement, monsieur, une obligation que je vous ai. Je me flatte donc que je pourrais vous en avoir encore une autre. J'ai écrit, il y a quelques années l'*Histoire de Charles XII*. [Texte conforme jusqu'à :]

Ma façon de penser me détermine *plus* vers cet empereur *que vers le roi de Suède. Le premier* a été un législateur, il a fondé des villes et, j'ose le dire, son empire. Charles XII a presque détruit son royaume. Il était un plus grand soldat, mais je crois l'autre un plus grand homme.

*Texte de 1807.*

Ma façon de penser me détermine vers cet empereur qui a été un législateur, qui a fondé des villes et, j'ose le dire, son empire.

Si la digne fille de l'empereur Pierre le Grand... [Textes conformes.]

*Texte de Lemontey.*

Voilà bien des grâces, monseigneur, que j'ose vous demander, la première fois que j'ai l'honneur de vous écrire. Mais elles regardent toutes le progrès des arts et la gloire de plus d'un grand homme en est l'objet. Je vous réitère, monseigneur, ma très respectueuse reconnaissance.

V.

Lemontey avait évidemment copié cette lettre aux Archives du ministère des affaires étrangères qui lui avaient été ouvertes par les ordres de Napoléon Ier.

La minutie même des remarques que je soumets à l'auteur et à mes lecteurs est la meilleure garantie, je pense, des éloges que mérite ce premier volume. Lorsque les fonctions diplomatiques de M. B. lui auront permis de nous donner les tomes II et III, l'ensemble constituera une mono-

1. Celle de l'impératrice Elisabeth.

graphie bibliographique qui ne se ressentira en rien de l'aridité habituelle à ces sortes de travaux. Il n'est peut-être pas, en effet, une seule pièce de théâtre, un seul conte en vers ou en prose, une seule de ces minces brochures que, durant vingt années, la manufacture de Ferney, selon le mot de Grimm, répandit par le monde, qui n'ait été pour l'auteur la cause de luttes, de terreurs puériles ou justifiées, et, disons-le, de mensonges. Une bibliographie raisonnée de Voltaire, c'est donc, à proprement parler, l'histoire même de sa vie; remercions M. Bengesco de nous la faire relire, car cette histoire, cent fois contée et toujours nouvelle, ne laissera jamais indifférents ni les adversaires ni les admirateurs du « patriarche ».

Maurice TOURNEUX.

---

## CORRESPONDANCE

### A M. GASTON PARIS

MON CHER DIRECTEUR,

Voulez-vous me permettre quelques observations en réponse à votre article sur mes *Contes slaves* (*Revue critique* du 2 octobre)? Mon seul but, dans le volume auquel vous avez bien voulu vous intéresser, était de donner une idée du conte populaire chez les différents peuples slaves, de présenter une sorte de *florilegium* où les idiomes les plus divers seraient représentés au moins par un ou deux spécimens. Je suis loin de nier l'intérêt du recueil comparatif dont vous esquissez le plan ; mais ce recueil eût pu difficilement entrer dans le cadre restreint tracé par l'éditeur ; et, d'autre part, c'eût été un travail de plusieurs années pour lequel le loisir me fait absolument défaut en ce moment. Le domaine des études slaves est immense ; je suis obligé d'être à la fois linguiste, voyageur, archéologue, historien, mythographe et folkloriste. Permettez à un vieux et — *salva modestia* — laborieux collaborateur de la *Revue,* d'invoquer une fois de plus l'adage : *Vita brevis, ars longa.* D'ailleurs, vous l'avouerai-je? en ces matières si neuves et si délicates, je me défie de moi-même et je crois qu'il convient à un novice d'être très réservé. Si je me suis trompé dans le choix de mes contes, ce n'est qu'à la suite d'hommes fort compétents, et je m'empresse de m'abriter derrière eux. La *Fille du doge* a été arrangée par feu Siegfried Kapper, qui était un des plus fins connaisseurs de la littérature serbo-croate. Je l'ai traduite d'après sa version tchèque — la seule que je connaisse. Les détails que j'ai supprimés eussent été absolument inintelligibles pour le lecteur français ; le narrateur s'amuse à faire parler russe à un Cosaque, magyar à un Hongrois, etc... *Le Berger et le dragon* est cité comme conte populaire non-seulement dans le recueil slovaque auquel je l'ai emprunté, mais encore dans le recueil tchèque intitulé *Perly czeské,* Prague, 1855, recueil au-

quel des folkloristes comme Erben ont collaboré. Les notes qui l'accompagnent dans cette édition insistent même sur certaines superstitions slovaques que je n'ai pas eu l'occasion de contrôler moi-même, n'étant jamais allé dans la Hongrie septentrionale. Quant à *Blanche Neige*, c'est, dites-vous, un *prétendu* conte russe et une fiction de lettré. Voici ce qui résulte de mes recherches. *Sniegourka* (mot intraduisible qui vient de *Snieg*, neige) a été d'abord publié par Maximovitch, un des fondateurs du folklore russe ; il a été reproduit ensuite par Erben, un excellent mythographe, dans son recueil de cent contes slaves, ouvrage classique s'il en fut. Afanasiev, dans son grand ouvrage de folklore comparé (*Vues des Slaves sur la nature*, 3 vol. in-8°, Moscou, 1868), s'occupe, à plusieurs reprises, de ce personnage. Tome II, p. 497, il est appelé *Sniejevinotchka* (Neigeotte?), rattaché à un mythe solaire ; plus loin, pp. 639-641, Afanasiev donne deux variantes de notre conte, dont l'une est celle de Maximovitch, et il compare Sniegourka au *Schneekind* de la mythologie de Grimm. Suit l'interprétation du conte. Vous voyez donc que si je me suis trompé ici, c'est en bonne et nombreuse compagnie. Il serait bien étrange, d'ailleurs, que la neige ne jouât pas un rôle dans le folklore d'un peuple qui vit avec elle la moitié de l'année.

En ce qui concerne le Petit Poucet russe, votre traduction et la mienne diffèrent sur quelques points. Il en est un sur lequel je confesse volontiers un péché d'omission ; un autre sur lequel je ne me sens pas suffisamment éclairé. Il s'agit d'un mot, suivant vous bien rabelaisien, mais pour lequel aucun dictionnaire ne fournit de suffisante explication. Je tenais d'ailleurs à donner ce conte, bien que traduit autrefois par vous, pour offrir une idée aux lecteurs de ma chrestomathie de la façon dont certains sujets étaient traités par le folklore russe. Il est des choses classiques qui se répètent fatalement dans toutes les chrestomathies.

Agréez, je vous prie, etc.

L. Leger.

M. Leger m'assure qu'il n'a pas inventé les contes dont je lui ai reproché l'admission, mais qu'il les a pris dans des recueils slaves; c'est précisément ce que j'ai dit, en regrettant qu'il n'ait pas appliqué à ces recueils une critique assez sévère. Que le personnage de *Sniegourka* soit populaire, je n'en doute pas, mais que le conte traduit par M. Leger ait été recueilli dans le peuple, je n'en crois rien, et je suis sûr qu'une enquête ouverte à ce sujet mettrait le fait hors de doute. Dans un recueil aussi restreint que celui de M. Leger, il valait mieux ne pas admettre des contes déjà traduits en français, et il est fâcheux de constater, dans la traduction du *Petit Poucet*, l'omission au moins d'un trait intéressant. Le mythographe, mis en méfiance, n'osera pas se servir des versions de M. Leger pour établir la classification des formes d'un conte. Je renouvelle le vœu que notre savant collaborateur nous donne bientôt quelque nouveau recueil de contes slaves, conçu et exécuté d'une manière tout à fait scientifique.

G. P.

# CHRONIQUE

FRANCE. — Le XXXII^me volume de la « Bibliothèque orientale elzévirienne » publiée par l'éditeur Ernest Leroux est intitulé *L'encre de Chine, son histoire et sa fabrication*, d'après des documents chinois traduits par M. Maurice Jametel, élève de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes (xxx et 94 pages, avec vingt-sept gravures d'après des originaux chinois, 5 fr.). M. J. a traduit dans ce volume le *Manuel élémentaire du fabricant d'encre de Chine*, par Chen-ki-souen, de Sou tchéou (1398); ce *Manuel* est une véritable rareté dans la littérature chinoise, et « son esprit, l'absence complète de recherche dans son style, l'attention que prend son auteur à énumérer toutes les phases de la fabrication sans omettre aucun détail rappellent bien plutôt les conceptions positivistes de l'Europe moderne que les rêveries philosophiques de l'Asie ». Il est vrai que l'ouvrage de Chen-ki-souen manque de méthode et offre parfois des obscurités; mais M. J. a changé l'ordre des paragraphes, pour rendre le traité moins diffus, et reproduit sans changement les passages obscurs, afin de conserver, autant que possible, le texte original dans son intégrité. Il a, en outre, dans son introduction, fourni de curieuses informations sur la partie historique du sujet, complètement laissée de côté par Chen-ki-souen; il a consulté les principaux traités sur l'encre de Chine écrits par les érudits chinois et en donne un court résumé.

— La « Bibliothèque slave elzévirienne » que publie le même éditeur, s'est enrichie d'un quatrième volume, dont nous rendrons prochainement compte; il renferme la relation de la *Missio moscovitica* ou de la mission en Russie du P. Antoine Possevino, chargé par le pape Grégoire XIII en 1582 de rétablir la paix entre Ivan le Terrible et le roi de Pologne Batory, et de ramener la Moscovie au catholicisme; le texte de cette relation est édité par le P. Pierling qui y a joint un index et un commentaire.

— L'éditeur Klincksieck vient de publier un volume nouveau dans sa « collection à l'usage des classes »; c'est la traduction, par M. O. Riemann, d'un opuscule de M. H. Schiller sur les *Mètres lyriques d'Horace d'après les résultats de la critique moderne* (1883, iv et 80 pp.). Cet opuscule formera un complément utile de la *Métrique grecque et latine* de M. Lucien Müller dont la traduction a été récemment publiée, dans la même collection, par M. Legouëz. M. Riemann juge les théories de M. H. Schiller souvent bien hypothétiques, mais il lui semble que la manière de scander les vers d'Horace, exposée par M. H. Schiller, est toujours préférable à la manière traditionnelle; « il y a avantage à faire connaître aux élèves une explication des mètres d'Horace qui est intéressante, qui forme un ensemble logique et bien coordonné, qui, enfin, au point de vue pratique, est plus simple et plus facile à retenir que la manière ordinaire, assez compliquée et assez confuse, de scander ces mètres ». M. Riemann a d'ailleurs ajouté quelques notes aux passages principaux où il ne partageait pas d'avis de M. Schiller; il a fait précéder sa traduction de quelques *notions élémentaires de musique appliquées à la métrique*.

— Le volume que M. Jules Loiseleur vient de publier sous le titre « *Trois énigmes historiques* » (Plon. In-8°, xiii et 324 pp. 3 fr. 50) et dont nous comptons parler prochainement, est consacré à la préméditation de la *Saint-Barthélemy* (pp. 1-133); M. L. s'attache surtout à répondre aux arguments de M. Bordier et ne croit nullement à un « vaste plan d'extermination concerté avec l'Espagne, médité, préparé sans relâche pendant tant d'années »; — à l'*affaire des poisons* (pp. 135-224); M. L. essaie de « fournir aux lecteurs un fil qui puisse les conduire dans les dédales

de l'immense procédure dont cette affaire fut l'objet, de dresser un tableau d'ensemble des principales incriminations, de dégager le rôle joué par M^me de Montespan dans ces ténébreuses manœuvres et de préciser la part qu'elle prit à certains attentats médités ou accomplis contre ses rivales et contre Louis XIV lui-même »; — au *masque de fer* (pp. 225-322), « problème beaucoup plus curieux qu'important » et où « il n'y pas d'autre mystère que celui qui pesait indistinctement sur tous les prisonniers soumis au secret absolu; stimulée par l'étrangeté de ce masque, précaution moins anormale qu'on ne le suppose généralement, l'imagination populaire, en concentrant sur une seule tête des particularités propres à divers prisonniers, a revêtu du caractère légendaire un de ces drames obscurs si fréquents dans les anciennes prisons d'Etat. »

— Le tome XIII^e des *Archives de la Bastille, documents recueillis et publiés* par M. Fr. Ravaisson, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal (Pedone-Lauriel. In-8°, II-259 p. 10 fr.) est consacré aux années 1711 à 1725 et comprend par conséquent les dernières années du règne de Louis XIV, la Régence et les neuf premières années du règne de Louis XV. Parmi les documents que renferme ce tome, on remarquera ceux qui sont relatifs aux janénistes, aux libellistes, aux personnages impliqués dans la conspiration de Cellamare, etc.

— Le P. Emile Regnault, de la Compagnie de Jésus, a réuni en deux volumes les articles qu'il avait publiés dans un recueil périodique de Lyon, les « Etudes religieuses, philosophiques et littéraires » sur *Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, 1703-1781* (chez Lecoffre).

— Un volume nouveau de la « Nouvelle collection illustrée » publiée par la librairie Léopold Cerf, a paru : l'*Arménie et les Arméniens*, par M. J. A. Gatteyrias, élève diplômé de l'Ecole des langues orientales. Le volume raconte, en huit chapitres, l'histoire de l'Arménie; le v^e chapitre (pp. 67-79) est relatif à l'invention de l'alphabet arménien par l'évêque Mesrob, aux « premiers traducteurs », disciples de Mesrob et du patriarche Sahag, à la littérature et aux écrivains de l'Arménie. Dans l'appendice on remarquera l'exposé, d'après le lazariste Eugène Borey, de la doctrine de l'église arménienne et l'historique des causes qui ont provoqué sa séparation de l'église romaine (pp. 121-129) et quelques pages relatives aux mékhitaristes et aux études arméniennes, en Europe et en France (pp. 135-141).

— La librairie Hachette a publié des *Eléments d'économie publique*, par M. Emile de Laveleye (In-8°, IV et 297 p.). Ce traité élémentaire, destiné à l'enseignement, s'écarte assez souvent de la marche habituellement suivie; M. de Laveleye a rattaché intimement son sujet à celui des autres branches des « études humanitaires » (philosophie, morale, histoire, géographie); il a joint à l'énoncé de chaque principe un exemple, un fait, une maxime; il a développé particulièrement les chapitres qui traitent de problèmes importants et débattus chaque jour, du socialisme, du crédit, des crises commerciales et de la population. L'ouvrage est divisé en quatre livres : I. *Notions préliminaires*. II. *La production des biens*. III. *La répartition et la circulation des biens*. IV. *La consommation des biens*.

— On annonce la publication prochaine d'un ouvrage posthume de Proudhon, *Le césarisme et l'histoire*.

— L'Académie des beaux-arts a mis au concours le sujet suivant : « Etude sur les maîtres graveurs français du XVII^e siècle depuis Jean Morin et Pierre Pesne, jusqu'à Gérard Audran inclusivement. Etablir leur importance relative par des indications biographiques, par la succession chronologique de leurs travaux, et par les caractères de leurs talents. »

— Le Musée de Cluny vient d'acquérir de belles tapisseries de haute lice qui dé-

coraient la grande salle de la sous-préfecture de Boussac; elles seront placées dans une nouvelle salle du musée.

— Les moulages de trois bas-reliefs de Mino da Fiesole (la Foi, l'Espérance, la Charité) dont les originaux sont dans la crypte du Vatican, ont été offerts au Musée du Trocadéro par M. Alessandro Castellani.

— Lu dans le *Figaro* du vendredi 20 octobre : « On nous prie de démentir un on-dit répété par plusieurs nouvellistes, d'après lequel sir Edward Malet, représentant de l'Angleterre en Egypte, serait le petit-fils de Malet, de Pau » (*sic*, pour Mallet du Pan).

ALLEMAGNE. — Le prochain ouvrage de M. SCHLIEMANN sur les résultats de ses fouilles à Hissarlik, paraîtra à la fois en anglais et en allemand ; il renfermera un chapitre, dû à M. Karl BLIND, sur l'ethnographie troyenne.

— M. MENDELSSOHN, l'éditeur d'Appien, professeur à l'Université de Dorpat, vient de mettre sous presse une édition critique de l'*Histoire romaine* d'Hérodien. Cette édition, qui paraîtra à la librairie Teubner, contiendra pour la première fois un apparatus complet.

— La collection, publiée par l'éditeur Otto Schulze, de Leipzig, et qui a pour titre « *Die grossen Religionen und Glaubensbekenntnisse des Ostens* » doit s'augmenter de plusieurs volumes : *Zoroastre*, par M. K. GELDNER ; *Mahomet*, par M. Ludolf KREHL ; la seconde partie de la traduction allemande du *Bouddhisme* de M. KERN, etc.

— Parmi les livres qui doivent prochainement paraître chez l'éditeur Hirzel, de Leipzig, nous signalerons : de M. L. KELLER, *Ein Apostel der Wiedertæufer, Hans Denck* ; de M. B. GÜTERBOCK, *Irische Lehnwærter* ; de M. C. HEGEL, *Verfassungsgeschichte von Mainz*, etc.

— L'attention s'est portée, depuis quelque temps, sur les petits récits, légendes, nouvelles, contes (quelques-uns d'après la *Disciplina clericalis*) de l'Islande du moyen-âge. M. Hugo GERING a recherché ces récits et légendes dans les manuscrits de la Bibliothèque de Copenhague, et vient d'en publier quelques-uns dans le texte original, sous le titre *Islendzk Aeventyri, Islændische Legenden, Novellen und Mærchen*. (Halle, Waisenhaus. In-8°, XXXVIII et 314 p.) Le second volume renfermera les remarques, les recherches entreprises par M. Gering sur les sources de ces contes islandais et un glossaire. Un de nos collaborateurs rendra compte de la publication de M. Gering, lorsque ce second volume aura paru.

— La librairie Koebner, de Breslau, publiera très prochainement un nouveau volume de NEUMANN, *Das Zeitalter der punischen Kriege*, édité par M. G. FALTIN et *Launegild und Garethinx*, contribution à l'histoire du droit germanique, par M. PAPPENHEIM (collection des ouvrages relatifs à l'histoire du droit allemand, dirigée par O. Gierke).

— L'éditeur Konegen, de Vienne, annonce une *Sanskrit-Grammatik*. de M. G. BÜHLER, une étude de M. Hugo GLEDITSCH, *Die Cantica der sophokleischen Tragœdien nach ihrem rhythmischen Bau betrachtet*; et une collection intitulée *Wiener-Neudrucke*, dirigée par M. Aug. SAUER (I^er^ vol. : *Auf, auf, ihr Christen !* d'Abraham a Santa Clara; II^e^ vol. : *Der Hausball*, récit de V***).

— A la librairie Trübner, de Strasbourg, paraîtront bientôt une étude de M. Rich. SCHWEMER, *Innocenz III und die deutsche Kirche wæhrend des Thronstreites 1198-1208* ; un travail de M. O. WINCKELMANN, *Die Beziehungen Karls IV zum Kœnigreich Arelat*, et deux fascicules nouveaux de la collection « Quellen und Forschungen » XLVIII : *Die Accente in Otfrieds Evangelienbuch*, par M. N. SOBEL ; XLIX : *Ueber Georg Greflinger von Regensburg als Ditchter, Historiker und Uebersetzer*.

— La 23e réunion de la *Commission historique* a eu lieu à Munich, du 29 septembre au 2 octobre. Depuis la réunion de l'an dernier, on a achevé l'impression du 2e volume des *Chroniques de Mayence*, du 1er vol. des lettres du palatin Jean Casimir (éditeur, M. Fr. de Bezold), des livraisons LXVII-LXXVI de l'*Allgemeine deutsche Biographie*, du XXIIe vol. des *Forschungen zur deutschen Geschichte*, de la première partie des *Reichstagsacten* sous le roi Robert (éditeur, M. Jul. Weizsæcker), de la deuxième partie du 3e vol. des « Lettres et actes pour l'histoire du XVIe siècle », contributions à l'histoire de l'empire, 1552 (éditeur, M. Aug. de Druffel). L'*Histoire de l'historiographie*, de M. de Wegele, sera publiée l'année prochaine. Le XVIIIe volume des « chroniques des villes allemandes » est presque terminé et sera bientôt distribué; il termine les chroniques de Mayence; à la fin de ce vol., M. Hegel donne l'histoire de la constitution de cette ville. Les chroniques de Mayence seront suivies des *Chroniques de Lübeck*, dont la publication a été confiée à M. Koppmann; le premier volume paraîtra dans le cours de l'année prochaine. MM. S. Riezler, H. Grauert et J. Petz ont fait à Rome d'heureuses recherches pour la publication d'un recueil de documents relatifs aux Wittelsbach de 1180 à 1347; ils ont pu prendre copie, soit en entier, soit en extraits, d'un grand nombre de pièces concernant l'histoire de l'empereur Louis. Sont à l'impression le 6e vol. du recueil des *Hanserecesse* (éditeur, M. Koppmann); le second et dernier volume des *Jahrbücher* de Charlemagne (éditeur M. Simson); les *Jahrbücher* du roi Konrad III (éditeur, M. Bernhardi; le VIIIe vol. des *Reichstagsacten*, sur l'époque du roi Sigismond (éditeur, M. Kerler), etc.

---

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 13 octobre 1882.*

M. le ministre de l'instruction publique adresse à l'Académie la copie d'un rapport de M. Maspero sur les travaux des membres de l'École française du Caire. Renvoyé à l'examen en commission.

M. de Laigue adresse l'estampage d'une inscription latine sur lame de plomb qui lui a été envoyée de Sardaigne et sur laquelle il sollicite l'opinion de l'Académie.

L'Académie procède à l'élection de trois commissions chargées de désigner des questions à mettre au concours pour les divers prix. Il y a à donner, pour le prix ordinaire et le prix Bordin, quatre sujets, dont deux tirés des études d'antiquité classique et deux des études relatives au moyen âge; pour le prix Brunet (bibliographie), un sujet d'érudition orientale. Le sujet du prix Delalande Guérineau devra appartenir aux études sur le moyen âge. Les commissions devront proposer pour chaque concours trois sujets différents, entre lesquels l'Académie choisira. Ces commissions sont ainsi composées :

Pour l'antiquité classique, MM. Egger, Léon Renier, H. Weil, Albert Dumont;
Pour le moyen âge, MM. L. Delisle, Ch. Jourdain, Hauréau, Siméon Luce;
Pour l'Orient, MM. Renan, Schefer, Barbier de Meynard, Senart.

M. Georges Perrot lit un mémoire sur des *Sceaux hittites, de terre cuite, appartenant à M. G. Schlumberger*. Le peuple des Héthéens, Hittites ou Khétas, dont il est question dans l'Ancien Testament, dans quelques auteurs classiques et dans un grand nombre de textes hiéroglyphiques et cunéiformes, occupait, dans une antiquité reculée, la région septentrionale de la Syrie, le pays où sont aujourd'hui les villes d'Alep et de Hamath. Sa principale place de guerre était Qadech, sur l'Oronte. Les Hittites soutinrent contre les Egyptiens de longues guerres sur lesquelles les documents hiéroglyphiques fournissent des détails circonstanciés; un traité de paix, conclu entre leur roi et Ramsès II et cimenté par un mariage, n'interrompit ces hostilités que pour un temps. Plus tard, le roi Salomon rechercha l'alliance des Hittites; puis, ils eurent à se défendre contre de nouveaux ennemis, les Assyriens. Malgré leur courageuse résistance, les Hittites furent enfin complètement défaits par les conquérants ninivites; vers le VIIIe siècle avant notre ère, ils disparaissent définitivement de l'histoire.

Le rôle qu'ils y avaient joué n'était pas sans éclat ; ils avaient un moment étendu leur domination, d'une part, à travers toute l'Asie Mineure, jusqu'à la mer Egée, de l'autre jusqu'à l'Euphrate et à la frontière méridionale de la Syrie. Ce qui attache surtout sur ce peuple, en ce moment, l'attention des historiens de l'antique Orient, c'est que les Hittites paraissent être les inventeurs d'un des systèmes primitifs d'écriture de l'antiquité. Ils avaient un alphabet, composé, comme celui des Egyptiens et celui des Chaldéens, d'hiéroglyphes idéographiques; c'est de cette écriture que paraît être dérivé le caractère syllabique employé, pour écrire le grec, dans les inscriptions cypriotes. Depuis une quinzaine d'années, on a relevé, dans diverses parties de l'Asie Mineure et de la Syrie et surtout dans la région d'Alep et de Hamath, un assez grand nombre d'inscriptions en caractère hittite. Nul n'est parvenu jusqu'ici à les déchiffrer. Il ne faut pas s'en étonner ; on ignore à la fois l'alphabet et la langue de ces textes, et l'on ne sait même pas s'ils sont tous dans la même langue. Pour essayer un déchiffrement, il faudrait avant tout pouvoir comparer le plus grand nombre de textes possible. M. W. Harry Rylands, président de la Société d'archéologie biblique de Londres, vient de publier dans le tome VII des *Transactions* de cette société un recueil qui comprend presque toutes les inscriptions hittites connues. M. Georges Perrot se propose de fournir un premier supplément à ce recueil en publiant des sceaux hittites, au nombre de 18, qui ont été rapportés de Constantinople par M. Schlumberger et qui n'ont pas encore été étudiés jusqu'à ce jour.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Egger : — 1° ROCHAS D'AIGLUN (A. DE), *Pensées et Mémoires politiques inédits de Vauban* (extrait du *Journal des Économistes*, 1882) ; — 2° BAILLY (A.), *le Verbe* τέμνειν *dans le serment d'Hippocrate* (extraits des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, 1882).

## *Séance du 20 octobre 1882.*

L'Académie se forme en comité secret pour entendre les rapports des commissions chargées de proposer des sujets de prix.

La séance publique est reprise à quatre heures et demie.

M. Alexandre Bertrand met sous les yeux des membres de l'Académie deux croquis exécutés par M. Raoul Gaignard et rapportés par M. Ferdinand Delaunay, qui représentent les ruines romaines mises au jour par les fouilles du P. de la Croix, à Sanxay (Vienne), à 28 kil. de Poitiers. M. Bertrand a visité ces ruines et en a reconnu l'importance considérable. On a trouvé un théâtre, des bains, un *sacellum*, un grand édifice qui est peut-être un temple, tout cela en pleine campagne; de menus objets en petit nombre, ustensiles, médailles gauloises et romaines, enfin deux fragments d'inscription, l'un comprenant trois lettres de 0m20 de hauteur et 0m16 de largeur, POL (*Apollo ?*), l'autre où on lit :

| | |
|---|---|
| TI | . . . . . . . . . . . . . |
| ECR | [*cons*]*ecr*[*avit*] . . . . |
| V | v[otum solvit] . . . . |

M. Delisle communique, de la part de M. De Witte, un extrait d'une lettre de M. Lenormant, qui rend compte des résultats de son voyage archéologique dans la Basilicate et la Calabre. M. Lenormant, en compagnie de M. Barnabei, a visité Lucera (*Luceria*), Ascoli (*Asculum Appulum*), Ordona (*Herdonia*), Melfi, Rapolla, Venosa (*Venusium*), Banzi (*Bantia*), Acerenza (*Acheruntia*), Potenza (*Potentia*), Métaponte, Tarente, Rossano, Catanzaro et les ruines voisines des *Castra Hannibalis*, Teriolo, Nicastro et le site probable de Terina, Pizzo, Monteleone (*Hipponion, Vibo Valentia*), Mileto, Nicotera, le site de *Medma*, Palmi et Reggio. Dans plus de la moitié de ces localités, dit-il, il n'avait été précédé par aucun archéologue. Il a recueilli plus de 200 inscriptions latines inédites, une trentaine de grecques. Il a réuni de nouveaux renseignements pour la détermination du site précis de *Terina* et a découvert les ruines encore inconnues de *Medma* (avec une fontaine mentionnée par Strabon et un théâtre) et d'*Hipponion*. Il a recueilli « de nouveaux et importants documents sur l'existence d'une poterie apulienne à décors géométriques, qui offre avec celle de Chypre une ressemblance extrêmement étroite. » Au point de vue de l'archéologie préhistorique, M. Lenormant a reconnu que plusieurs des lieux colonisés par les Grecs, comme Métaponte et Hipponion, avaient été déjà des stations importantes dans l'âge de la pierre polie, et il a retrouvé des débris de la poterie noire italique primitive, dont la fabrication s'est étendue sur tout le midi de la péninsule. Enfin, il a relevé des traces nombreuses et intéressantes de la civilisation et surtout de l'architecture du temps des Normands et des Hohenstaufen.

M. Casati commence la lecture d'un travail sur l'état actuel de la science historique en ce qui concerne les Etrusques. Il s'attache à redresser certaines erreurs qui ont cours parmi les savants. En effet, malgré les travaux très remarquables de plusieurs érudits, Otfried Müller, Noël des Vergers, Fabretti, Conestabile, Deecke, malgré des découvertes récentes fort importantes, on n'a pas beaucoup avancé depuis Gori et Lanzi, qui vivaient au siècle dernier. Ainsi on continue de dire et d'écrire que les mots étrusques *lar* et *lucumon* étaient, l'un un titre de noblesse, l'autre un titre royal, que l'Etrurie se divisait en plusieurs *lucumonies* ou royaumes. M. Casati

présente divers arguments pour établir que ces mots étaient des prénoms et non des titres. Le prénom *Lar* faisait au féminin *Larthia*, comme un autre prénom, *Arnth*, faisait au féminin *Arnthia*. Quant à *Lucumon*, ou plutôt *Luchmu*, c'était le prénom du premier roi étrusque de Rome, Tarquin; les Romains l'ont latinisé en *Lucius*. C'est parce que ce prénom était celui d'un roi étrusque que les Romains en ont fait le titre des rois de l'Etrurie, de la même façon que, plus tard, le nom propre *Caesar* a fini par devenir un nom commun signifiant empereur.

La séance publique annuelle de l'Académie est fixée au 17 novembre.

Ouvrage présenté, de la part du traducteur, par M. Ravaisson : *le Livre des Morts des anciens Egyptiens, traduction complète d'après le papyrus de Turin et les manuscrits du Louvre, accompagnée de notes et suivie d'un index analytique*, par Paul Pierret.

## *Séance du 27 octobre 1882.*

M. Heuzey donne lecture de l'introduction et de la conclusion d'un volume qu'il va faire paraître et qui formera le tome Ier d'un *Catalogue des figurines de terre cuite du Louvre*. Ce volume traitera des origines orientales de l'industrie des terres cuites et notamment des figurines de fabrication assyrienne, chaldéenne, babylonienne, phénicienne, cypriote et rhodienne. — Dans la première partie de sa lecture (introduction du volume), M. Heuzey présente des considérations sur les terres cuites vernissées d'Egypte, improprement dites faïences égyptiennes. Ces terres cuites et les imitations qu'en firent les Phéniciens, répandues par le commerce dans tout le bassin de la Méditerranée, donnèrent naissance à plusieurs des types qui furent adoptés par l'art grec. Il en résulta que, par l'intermédiaire de l'art, la mythologie égyptienne exerça une influence sensible sur la mythologie grecque. La Grèce crut aux dieux dont les images lui arrivaient d'Egypte et leur donna une place dans son panthéon; mais elle ne comprit pas toujours ces images, et de là d'étranges altérations des mythes primitifs. Ainsi les Egyptiens avaient représenté Horus naissant, symbole du soleil levant, sous la forme d'un enfant qui se suce le doigt, geste familier aux enfants en bas âge. Les Grecs se méprirent sur ce geste, et, d'Horus enfant, ils firent Harpocrate, génie du silence. De Ptah-embryon, figure grotesque d'un fétus, à la tête aplatie, aux jambes courbées qui, dans le principe, représentait encore le soleil, au moment où il va se lever, les Grecs tirèrent le mythe d'Héphestos, enfant difforme et boiteux. — Dans la seconde partie de sa communication (conclusion du volume), M. Heuzey insiste sur l'importance de la fabrication rhodienne dans l'histoire des débuts de l'industrie de la terre cuite en Grèce. On a vu dans les figurines de terre cuite fabriquées à Rhodes des imitations de celles de la Phénicie. M. Heuzey croit pouvoir établir que c'est le contraire qui a eu lieu. L'industrie rhodienne avait, à l'époque archaïque, une importance de premier ordre. Le commerce en portait les produits, non-seulement dans toute la Grèce, mais jusqu'en Sicile et en Italie. Ce sont ces produits que les Phéniciens se mirent à imiter, et on leur a fait un honneur immérité en prenant leurs imitations pour des créations originales. Quand, plus tard, le monde grec à son tour imita les poteries phéniciennes, il ne fit en quelque sorte que reprendre à l'Asie ce qu'il lui avait donné.

L'Académie décide que la seconde partie de cette communication de M. Heuzey sera lue à la séance publique annuelle, qui doit avoir lieu le 17 novembre.

M. Desjardins rend compte de l'examen d'une inscription communiquée à l'Académie dans une séance précédente. Cette inscription avait été envoyée de Sardaigne à M. de Laigue, consul de France à Livourne, qui en avait adressé un estampage à l'Académie, en demandant l'opinion des épigraphistes sur le valeur de ce document. M. Desjardins croit pouvoir répondre avec certitude que l'inscription n'est pas authentique. L'emploi du plomb, pour une inscription funéraire, serait un fait sans exemple. La forme des lettres n'est pas ancienne. Les points destinés à séparer les mots sont placés au bas des lettres, comme dans la typographie moderne, au lieu d'être à mi-hauteur, suivant la règle des inscriptions antiques. Il y a des points à la fin des lignes, tandis qu'il ne devrait y en avoir que dans l'intérieur des lignes, pour séparer les mots. Enfin, quelques-unes des formules et des abréviations employées sont insolites. On doit des remerciements à M. de Laigue pour sa communication; grâce à son empressement à soumettre au jugement de l'Académie l'inscription qu'il venait de recevoir, on a pu en constater tout de suite la non-authenticité, et le public savant est mis en garde contre un document apocryphe qui n'a encore eu le temps de tromper personne.

M. Cuq commence la lecture d'une étude sur *le Consilium principis, d'Auguste à Dioclétien*.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Geffroy : Müntz (Eug.), *les Arts à la cour des papes*, 3e partie (pontificat de Sixte IV, 1471-1484).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 13 Novembre — 1882

**Sommaire :** 231. Windisch, L'influence grecque sur le théâtre hindou. — 232. Lucius, L'essénisme. — 233. Baschet, Les comédiens italiens à la cour de France. — 234. W. Buchner, Ferdinand Freiligrath. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

231. — E. Windisch. **Der griechische Einfluss im Indischen Drama.** Separat-Abdruck aus den Abhandlungen des fünften internationalen Orientalisten-Congresses gehalten zu Berlin im September 1881. Berlin, A. Asher und C°. 1882. 106 p. in-8°

Ce mémoire de M. Windisch, lu au congrès des Orientalistes de Berlin, n'est pas seulement le travail le plus substantiel qui ait été fait depuis longtemps sur le théâtre hindou ; il doit encore être compté parmi les études de littérature comparée les plus ingénieuses et les plus intéressantes qui aient été publiées au cours de ces dernières années. Personne ne lira sans plaisir ni sans fruit ces rapprochements multiples faits avec autant de goût que de savoir entre les drames de l'Inde et la comédie classique, et le plus sceptique sera reconnaissant à l'auteur d'avoir bien voulu discuter à fond un parallèle que d'autres avaient indiqué déjà, mais que personne, jusqu'ici, ne s'était attaché à poursuivre dans le détail. Pour ma part, je suis d'autant plus heureux de pouvoir louer sans réserve la partie purement comparative de ce travail, que l'auteur n'a pas réussi à me convaincre de la justesse de la conclusion historique qu'il en tire, celle d'une influence profonde et nettement appréciable de la comédie grecque sur le drame hindou.

A première vue, il est vrai, la thèse de M. W. séduit par la modestie de ses prétentions. Il se garde bien de vouloir dériver d'une pièce le théâtre des Hindous de celui des Grecs. Il accorde à l'Inde la création parfaitement indépendante d'un premier drame demi-héroïque, demi-religieux, dont rien du reste ne nous est parvenu. Il écarte aussi du problème la tragédie et l'ancienne comédie, si inséparablement liées l'une et l'autre aux conventions et à l'appareil scéniques d'Athènes. Ce serait la nouvelle comédie de Philémon et de Ménandre, ce théâtre si éminemment propre à l'adaptation qu'Athènes a légué à Rome, qui aurait servi de modèle aux Hindous et leur aurait donné l'idée du drame d'intrigue et d'amour. Réduite à ces proportions, la thèse de M. W. ne soulèverait pas de graves objections. On sait que des tragédies d'Euripide ont été représentées à la cour des rois Parthes et on peut présumer que les princes indo-grecs entretenaient également des troupes de co-

médiens. Il est donc fort probable que des prédécesseurs de Kâlidâsa, avec un peu de bonne volonté, ont pu assister à la représentation de drames grecs. Mais M. W. ne se contente pas de cette parenté toute générale et un peu abstraite : il prétend la vérifier dans le détail et en produire des preuves directes. Il passe en revue et accepte successivement comme telles les nombreuses analogies que présentent les deux théâtres, depuis les personnages communs tels que le soldat fanfaron, le parasite, le valet confident, à la fois fripon et dévoué, la matrone, la courtisane, jusqu'aux procédés d'exposition et aux moyens scéniques, tels que le prologue, le dialogue rapide, les signes de reconnaissance. Le résultat de l'enquête finit ainsi par dépasser singulièrement la proposition si modeste du début. Il ne va pas à moins qu'à faire de tout ou de presque tout ce qui nous reste du théâtre hindou, un reflet direct, une sorte d'adaptation du théâtre grec de l'époque macédonienne.

Ce résultat, nous ne pouvons l'admettre, sans être d'ailleurs plus à même d'en prouver la fausseté que ne l'a été M. W. d'en établir l'évidence. Il y a des choses qui ne se démontrent pas. Mais il en est de plus ou moins probables, et, à notre sentiment, la conclusion de M. W. ne l'est guère. Il faut, en effet, envisager aussi l'autre face du problème, et, à côté des analogies, ne pas oublier les différences. Il faut se représenter combien, en dépit de ces rencontres, d'ailleurs toutes explicables sans qu'on sorte pour cela de l'Inde, ce théâtre, qui serait sous tant de rapports une reproduction si minutieuse de modèles étrangers, est profondément hindou. Il n'y a là pas une note qui détonne, pas une réminiscence directe. L'imitation n'eût porté que sur des conceptions pour ainsi dire abstraites : tout le reste eût été, jusqu'à la dernière trace, dénaturé et assimilé.

L'histoire littéraire nous montre des cas d'influence semblable, à la fois si profonde et si discrète. Nous savons parfaitement que l'Egmont de Goethe eût été tout autre, si Shakspeare et Racine n'avaient point écrit. Mais ces exemples appartiennent à une époque de large éclectisme, où le poète est doublé d'un historien et d'un critique, et où, d'autre part, la conception d'une littérature nationale est nettement formulée. Avant, nous n'en trouvons pas. Nous voyons, au contraire, que s'inspirer d'une littérature étrangère qui apporte un idéal supérieur, revient à l'imiter franchement, à la copier, parfois à la traduire, et que nulle part, pour des raisons faciles à trouver, cette imitation n'est moins déguisée qu'au théâtre. Le drame hindou tel que l'explique M. W., quelque indirecte d'ailleurs qu'on suppose l'imitation, en quelque nombre qu'on imagine des intermédiaires entre l'original et la copie, serait un fait unique dans toute l'histoire des lettres.

En résumé, nous croyons devoir séparer dans le mémoire de M. Windisch deux éléments d'inégale valeur : une étude de littérature comparée très méritoire et digne d'attirer l'attention de tous ceux qui aiment à se rendre compte comment des peuples de génie divers expriment, chacun

de son côté, des réalités analogues; et une thèse historique sur le théâtre hindou très ingénieuse dans le détail, mais qui, prise comme ensemble, a contre elle la vraisemblance.

A. BARTH.

---

232. — **Der Essenismus in seinem Verhæltniss zum Judenthum,** von P. Lucius. Strassburg, Trübner. 1882, in-8° de 131 pp.

Des nombreux écrits qui ont paru sur l'essénisme ou qui en ont traité, celui dont nous venons de transcrire le titre nous paraît, sous beaucoup de rapports, un des plus satisfaisants. Cette secte n'est connue que par ce qu'en rapportent le théosophe judéo-alexandrin Philon, l'historien juif Josèphe et Pline qui n'a pu en parler que par ouï-dire et en faire mention qu'à titre de curiosité historique. M. Lucius a eu l'heureuse idée de commencer son travail par un examen critique de ces trois sources. Ce n'est pas avec moins de raison qu'il a fait bonne justice des origines impossibles et incroyables qu'on a assignées à cette association religieuse. Nous sommes disposé à penser avec lui qu'il faut en chercher la cause dans l'histoire même du judaïsme. La famille d'Israël, depuis son retour de Babylone, fut fermée, du moins dans la Palestine, à toute influence étrangère; ce fut l'effet du triomphe définitif du monothéisme dans son sein, en même temps que l'excessive vanité nationale que lui inspira la croyance qu'elle était le seul peuple de l'Eternel. Qu'aurait-elle voulu accepter de nations étrangères dans lesquelles elle ne voyait que des pécheurs?

M. Ed. Reuss, le premier, a montré dans l'essénisme une secte séparatiste. Cette opinion nous paraît incontestable; M. Lucius l'a adoptée. Il a dû, dès lors, rechercher pour quelles raisons et à quelle époque un certain nombre de Juifs avaient pu se résoudre à se séparer de l'ensemble de leurs coreligionnaires, et à ne plus prendre part au culte public, tout en restant attachés à la loi mosaïque.

Il est d'avis que cette séparation dut se produire dans cette période de désordre qui s'écoula de la déposition illégale du grand prêtre Onias (175 av. J.-C.) à l'établissement de Simon dans les fonctions de grand prêtre en 140 av. J.-C. Pendant cette période, la souveraine sacrificature, mise à l'encan par les rois de Syrie, fut exercée par des hommes indignes tels que Jason, Ménélas et Alcime, le sanctuaire fut profané, et les sacrifices interrompus pendant trois années entières. On sait qu'un grand nombres de Juifs se virent alors obligés de se retirer dans le désert (1 Macchabées, 1, 53). Ils y formèrent entre eux des réunions de piété; ces associations ne furent pas sans doute étrangères à la naissance de l'essénisme.

Dans tous les cas, des Juifs pieux durent regarder comme une profanation la nomination de grands prêtres qui n'appartenaient pas à la des-

cendance d'Aaron, dont plusieurs n'étaient même pas de la tribu de Lévy. Le culte lévitique perdit par cela même à leurs yeux, non pas seulement sa sainteté, mais encore sa légalité. Rompre avec un culte ainsi profané leur sembla un devoir de conscience.

On a supposé plus d'une fois que les esséniens avaient embrassé le christianisme, après la ruine de Jérusalem. On ne saurait citer un seul fait en faveur de cette hypothèse. Il est bien plus probable que, la Cité sainte et le temple détruits et le culte lévitique devenu impossible, il n'y avait plus de raison pour eux de rester séparés de l'ensemble du peuple juif.

M. N.

---

233. — **Les comédiens italiens à la cour de France, sous Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII,** d'après les lettres royales, la correspondance originale des comédiens, les registres de la trésorerie de l'épargne et autres documents, par Armand Baschet. Paris, Plon, 1882, in-8° carré de xv-367 p.

M. A. Baschet disait, en 1866, dans une note du chapitre x de son charmant ouvrage *Le Roi chez la Reine,* chapitre intitulé *Les divertissements de Louis XIII,* que ses récentes recherches en Italie lui avaient fait rencontrer, entre autres choses piquantes et curieuses, nombre de lettres de comédiens italiens venus en France, successivement appelés par les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il citait les noms de Tristano Martinelli (l'*Arlequin* de ces temps-là), de Pier Maria Cecchini (le *Fridelin*), de Giovanni Battista Andreini (*Lelio*). Il annonçait beaucoup de choses qu'il déclarait vouloir publier comme matériaux de prix pour servir à l'histoire du théâtre en France à la fin du xvi^e^ siècle et au commencement du xvii^e^. « Depuis lors, » dit-il dans son vif et agréable *Avant-propos* (p. viii), « mes rencontres se sont faites plus nombreuses. Après même que j'avais cru mon siège fait et mon travail terminé, j'ai eu matiere à produire un chapitre tout particulier au règne de Charles IX. La consultation des registres de la chancellerie de Marie de Médicis a comblé aussi diverses lacunes. D'autres textes d'information — papiers de finances, lettres de personnages du temps, mille riens qui permettent de tant dire — ont rempli d'autres vides. Enfin, peu à peu, laissant la chose un jour, la reprenant un autre, la délaissant de nouveau, y revenant encore, j'ai formé un ensemble avec les moissons faites, et sur cet ensemble, un récit tout rempli de preuves, qui est l'ouvrage ici présenté. »

L'aimable écrivain ajoute (p. x) : « On connaît par le menu l'histoire des comédiens italiens établis en France avec des privilèges sous Louis XIV; on ne la connaît que par des généralités, avec accompagnement de beaucoup d'erreurs, pour les temps qui précédèrent. Alors, ces

comédiens n'étaient point établis. Ils venaient et séjournaient comme s'ils eussent été des troupes ambulantes. L'hôtel de Bourgogne, la salle de Bourbon, étaient le lieu de leurs réunions, lorsqu'avec la permission du roi, qui les avait appelés à Paris, ils jouaient ailleurs qu'à la cour, c'est-à-dire à la ville et pour la ville. Je m'en suis tenu à ces temps-là, et je les ai explorés, ne m'arrêtant qu'à des sources bien sûres. »

Ces sources sont principalement les belles archives de l'ancienne maison de Gonzague, à Mantoue, qui ont déjà fourni à M. B. tant de documents précieux relatifs aux beaux-arts, aux belles-lettres et à l'histoire, archives dont il parle (pp. XI-XV) avec la plus chaleureuse reconnaissance. Autour des textes tirés de la collection où déjà l'heureux chercheur avait trouvé les lettres d'Alde Manuce et de Rubens, ont été réunis tous les renseignements imaginables extraits, les uns, des manuscrits de nos archives et de nos bibliothèques, ainsi que des minutes de divers notaires parisiens, les autres, d'une foule de livres français ou étrangers. Aussi c'est avec une abondance en quelque sorte inépuisable que M. B. nous entretient, en huit chapitres, des comédiens italiens en France et pendant le règne de Charles IX, sous le règne de Henri III, sous celui de Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis, enfin sous le règne de Louis XIII, joignant à mille particularités sur ces comédiens mille informations sur des sujets divers, notamment sur les trois publications originales (deux en français, une en italien) de la description de l'*Entrée du roi Henri II et de la reine Catherine de Médicis à Lyon*, en 1548 (pp. 7-10), sur les ouvrages relatifs à la comédie italienne (pp. 11-12), sur le château de Nogent-le-Roi (p. 7), sur les voyages du roi Charles IX (pp. 27-29), sur le séjour à Paris en 1572 du comte de Lincoln, grand amiral d'Angleterre, ambassadeur extraordinaire de la reine Elisabeth (pp. 40-41), sur les ouvrages relatifs à l'histoire de l'ancien théâtre français (p. 48), sur le séjour du roi Henri III à Venise (pp. 56-59) [1], sur les dissertations littéraires dont Henri III voulut qu'on le régalât à Blois, en 1576, pendant ses repas (p. 66) [2], sur Filippo Cavriana, médecin de Catherine de Médicis, homme d'un esprit et d'un savoir des plus remarquables (p. 67), sur l'exemplaire unique à Paris (Bibliothèque Sainte-Geneviève) de la *Fiammella*, pastorale de Bartolomeo Rossi publiée chez Abel l'Angelier en 1584 (p. 92), sur le sieur Jac-

1. A ce propos, annonçons à nos lecteurs une bonne nouvelle en citant cette note de M. B. (p. 56) : « Nous avons formé depuis longtemps un recueil de pièces considérables, de pièces toutes relatives au voyage et séjour de Henri III à Venise et copiées sur les originaux répartis dans les séries d'archives les plus diverses. Elles sont les pièces justificatives, aussi étendues que variées, sources officielles et particulières, de l'ouvrage spécial que nous devons publier sur ce très curieux épisode de la vie de ce Valois qui fut reçu à Venise comme jamais prince ne l'avait été auparavant et ne le fut depuis. »

2. M. B. reproduit, à cet égard, un témoignage fort curieux consigné dans une dépêche de l'ambassadeur de Mantoue, Ferrante Guisoni. Nulle autre part, dans les récits du temps, on ne trouve semblable mention.

ques de Fonteny, traducteur (1608) des *Bravacheries du capitaine Spavente* par Francesco Andreini, traducteur dont le nom ne figure dans aucun recueil biographique (pp. 174-175), sur l'abbé Louis Rucellaï (pp. 261-270) [1], sur le séjour de Louis XIII à Lyon (pp. 215-317), sur les œuvres dramatiques et poétiques de Giovanni-Battista Andreini (pp. 319-320).

Parmi les documents insérés par M. B. dans son intéressant volume, on distinguera : une lettre du roi Henri IV à Arlequin (p. 106), datée de Paris, le 21 décembre 1599, et qui n'était pas connue en France, car elle n'a été retrouvée que récemment aux archives d'Etat, à Florence, et n'a été publiée qu'en 1880 (*Introduzione* aux *Scenari inediti* par M. Adolfo Bartoli) ; une autre lettre du même roi (p. 157) qui manque au recueil général de ses missives, adressée de Fontainebleau, le 10 novembre 1606, au futur cardinal de Gonzague, et tirée des archives de Mantoue [2] ; une série de lettres de Marie de Médicis (pp. 159-284), une lettre d'Anne d'Autriche (p. 283), deux lettres de Louis XIII, une du 8 août 1621, écrite de Tonneins (p. 299), l'autre, du 10 octobre 1622, écrite du camp devant Montpellier (p. 313). Tous ces derniers documents, qui étaient inédits, proviennent des archives de Mantoue. Mentionnons encore un *Appendice* où l'on trouve d'excellentes indications sur les *Registres des comptes de la Tresorerie de l'Espargne* (p. 339) et sur les *Registres de la chancellerie de la reine Marie de Médicis* (p. 341).

L'ouvrage est terminé par un *Index alphabétique* (très copieux) *des noms cités et des matières traitées dans l'ouvrage* (pp. 343-356), et par une table analytique intitulée *Sommaires des chapitres* (pp. 357-367). On voit que M. Baschet n'a rien négligé pour rendre toutes les recher-

---

1. A tout ce que M. B. raconte de ce singulier personnage, j'ajouterai ce qu'en dit Chapelain dans une lettre (encore inédite) à l'abbé Marucelli, à Florence : « J'ay veu en cette cour, pendant la régence de la reyne Marie de Médicis, un abbé de cette race d'un éclat égal à celuy des premiers du royaume et je luy ay veu disputer de la faveur avec le duc d'Espernon et le cardinal de Richelieu. La statue équestre ou du moins le cheval de la place Royale est un présent qu'il fit à Sa Majesté lorsqu'il était icy. » Cette révélation de Chapelain complète et rectifie le récit de M. Anatole de Montaiglon (*Notice sur l'ancienne statue équestre de Louis XIII*, pp. 30, 31).

2. M. B. a raison de dire (p. 156) que le roi « prit sa meilleure plume » et écrivit « sur ce ton jovial, sur ce ton qui est si plein d'agrément pour sa mémoire auprès de tout Français resté bon Gaulois. » Citons cette jolie phrase : « Par cette occasion je vous ferè ressouvenyr de moy et de la France et vous pryrè de me mander si vous avez point de regret et ne vous amusez tant à dyre vostre brevyère que quelquefois il ne vous prenne envye de m'escripre... » A propos des lettres de Henri IV, M. B. corrige (p. 145) une erreur de Berger de Xivrey qui (t. VII, p. 176) a donné à une lettre de 1604 la date de 1607. On trouvera çà et là d'autres notes rectificatives, par exemple pp. 8, 19, 40. De la note où, dans cette dernière page, M. B. relève une erreur de M. de la Saussaye, il faut rapprocher une note (p. 68) qui renferme un grand éloge de l'*Histoire du château de Blois*.

ches faciles dans un livre qui est un des plus attrayants de tous ceux que l'on doit à sa plume si savante et si spirituelle [1].

T. DE L.

---

234. — **Ferdinand Freiligrath,** ein Dichterleben in Briefen, von Wilhelm BUCHNER. Lahr, M. Schauenburg. 2 volumes in-8°. VII et 439 p., 506 p.

Selon l'auteur de cet ouvrage, M. W. Buchner, Freiligrath a été « le plus remarquable des lyriques de l'Allemagne depuis cinquante ans »; il vaut mieux dire, pour ne pas être taxé d'exagération, l'un des plus remarquables. Quoiqu'il en soit, M. B. a connu intimement Freiligrath; la veuve du poète a mis à sa disposition la plus grande partie de la correspondance de Freiligrath avec ses parents et ses amis; les propres souvenirs du biographe et les lettres nombreuses qu'il a eues entre les mains lui ont donc permis de remplir de détails, aussi intéressants qu'abondants, les deux volumes qu'il consacre à l'auteur du *Löwenritt*. On peut même dire que cet ouvrage est, à certains égards, moins un livre qu'un recueil épistolaire; M. B. cite, presque à chaque page, les lettres de son héros et de ses correspondants. Mais il a bien fait d'adopter cette méthode; les lettres de Freiligrath nous renseignent complètement sur sa vie intime; elles sont pleines d'abandon; le poète y montre avec la plus entière sincérité son noble caractère, son âme loyale et franche; il a de l'esprit, de la verve, de la gaieté et ce que les Allemands nomment *Schalkhaftigkeit*; les sentiments tantôt nobles et élevés, tantôt affectueux et tendres, qu'il exprime, se mêlent à des pensées piquantes, à de vives saillies, à des plaisanteries charmantes, à des idées folâtres et drôles qui témoignent d'une bonne humeur et d'un entrain qu'on ne s'attendait guère à trouver chez un homme qui eut bien des soucis et des chagrins et chez un poète ordinairement grave, et assez épris du fantastique et de l'horrible [2]. Freiligrath s'épanchait volontiers dans ses lettres;

---

1. M. B., qui est le plus courtois des critiques, dit (note de la p. 19), à propos d'une date inexactement indiquée par M. Campardon (*Les comédiens du roi de la troupe italienne pendant les deux derniers siècles*) : « Le cas n'est point pendable. L'auteur réparera cela dans une seconde et non moins belle édition de son ouvrage. » J'emprunterai à M. B. sa gracieuse formule et je dirai que *dans une seconde et non moins belle édition de son ouvrage*, il devra réparer deux petits torts. Il faudra qu'il abandonne (p. 45) l'étymologie de *Ganache* proposée par M. Edouard Fournier, dont l'érudition était plus ingénieuse que solide, et que dans la phrase où apparaît (p. 238) l'illustre Peiresc « écrivant à un sieur de Valavoir, son ami, » il substitue *Valavez* à *Valavoir* et les mots *son frère* aux mots *son ami*.

2. Voir, par exemple, dans le IIe volume la lettre divertissante à Geibel, sur les pages de laquelle Freiligrath avait collé des étiquettes de vin de Champagne; voir aussi les noms comiques qu'il donne à ses amis, à Eichmann, à Schücking, etc., et toutes ses poésies de circonstance, sous le titre de *Scherzhaftes* dans le IVe volume de ses œuvres complètes.

sa correspondance a le ton d'une conversation libre, familière et enjouée ; quoiqu'il se dise très *schreibfaul*, il laisse trotter sa plume, il ne cache à ses correspondants aucune de ses impressions, aucun des sentiments qui l'agitent au moment même où il écrit ; chacune de ses lettres est une véritable effusion de cœur, *Herzenserguss* ; jamais, certes, il n'a pensé qu'elles pourraient être imprimées un jour.

Pour retracer la vie de Freiligrath, M. B. a donc évoqué Freiligrath lui-même ; mais il ne faudrait pas croire qu'il s'est borné à des citations ; cette correspondance est reliée par quelques mots d'explication, et, dans chaque chapitre, les lettres groupées d'après l'ordre chronologique sans désordre ni confusion, sont toujours précédées d'un aperçu bref, mais complet, des événements exposés dans la correspondance du poète, ainsi que d'une appréciation rapide des œuvres qu'il a composées dans cette période de sa vie. M. B., en un mot, a su mettre en œuvre les nombreux matériaux dont il disposait ; la biographie de Freiligrath est, comme l'indique le second titre de l'ouvrage, une biographie exposée par les lettres mêmes de Freiligrath, *ein Dichterleben in Briefen* ; mais c'est un récit bien ordonné, et l'on doit féliciter M. B. d'avoir renoncé à l'idée qu'il avait eue un instant, de publier les lettres de Freiligrath comme Strodtmann a publié celles de Bürger : on y aurait perdu et le récit — qui précède chaque chapitre — de la vie agitée de Freiligrath, et les jugements que M. B. porte en passant sur ses poésies et où il a mis, outre d'heureuses citations et la reproduction de vers inédits, du goût, de la finesse, surtout une grande impartialité, quoiqu'il ne soit pas dans les meilleures conditions pour être impartial.

Le premier volume comprend deux livres : I. Les années de jeunesse (*Jugendjahre*, 1810-1832, pp. 3-88) ; II. L'âge mûr (*Mannesjahre*, 1832-1842, pp. 91-433)[1]. Dans le premier livre, M. B. nous raconte les premières années du poète, son enfance qu'il passa dans sa ville natale, à Detmold (qui est aussi la patrie de Grabbe), son départ pour Soest où il alla, à l'âge de quinze ans, apprendre le commerce chez son oncle. Freiligrath n'acheva donc pas entièrement ses études, et toute sa vie il regretta de n'avoir pas suivi les cours de l'université ; mais il emporta du gymnase une bonne provision ; il avait une connaissance des langues classiques qu'il approfondit encore ; il posséda parfaitement plusieurs langues modernes ; rarement poète eut l'esprit mieux meublé, et la correspondance que publie M. B., abonde en citations tirées des auteurs anciens. Il avait déjà un goût très vif pour la poésie ; M. B. a retrouvé dans les vieilles collections du *Soester Wochenblatt* et du *Mindener Sonntagsblatt* les premiers vers de son héros ; la plupart de ces pièces

---

1. Le premier livre renferme deux chapitres : I. Les années d'enfance, Detmold (pp. 3-33) ; II. Les années de jeunesse, Soest (pp. 34-88) ; et le deuxième livre, quatre chapitres : III. Amsterdam (pp. 91-173) ; IV. Soest et Barmen (pp. 174-323) ; V. Unkel (pp. 324-395) ; VI. Darmstadt (pp. 396-433).

ont été reniées plus tard par le poète et ne figurent pas dans l'édition complète de ses œuvres; quelques-unes ne sont cependant pas sans mérite, même le *Tiger und Wärter* que Chamisso blâma sévèrement. Ce qui frappe le lecteur, et ce que M. B. met en relief, c'est l'étonnante précocité du génie poétique de Freiligrath ; la pièce de vers, *Moos-Thee,* composée après une maladie de poitrine dont il guérit, date de sa seizième année, et c'est de vingt-un à vingt-trois ans qu'il a fait quelques-uns de ses morceaux les plus connus, comme, par exemple, « les compagnons menuisiers », « les émigrants » qui valurent plus tard à leur auteur un hommage bien touchant [1], « la vengeance des fleurs » (*Die Schreinergesellen, Die Auswanderer, der Blumen Rache*), etc., etc.

Le deuxième livre traite de l'*âge mûr*. Freiligrath resta près de sept ans à Soest; il s'y fiança avec Caroline Schwollmann, mais il y avait dans son affection pour Lina, d'ailleurs bien plus âgée que lui, plus de reconnaissance que d'amour; le mariage projeté n'eut pas lieu. En janvier 1832, Freiligrath quitta Soest pour Amsterdam où on lui offrait, dans une grande maison de change, un emploi plus lucratif. Il mena en Hollande une vie assez solitaire ; mais il fut transporté, comme dit son biographe, du cercle étroit d'une petite ville de Westphalie sur le bord de la mer et au milieu de la vie animée d'un grand port (p. 172), et c'est là qu'il composa les poésies qui le rendirent célèbre en Allemagne [2]. Bientôt son patron qui d'abord le faisait asseoir au bas bout de la table, lui donna la place d'honneur à côté de sa femme qui s'entretenait avec Freiligrath de Jean Paul et de l'éternité du sentiment (p. 94). Freiligrath avait envoyé quelques-unes de ses poésies (*Scipio, Lœwenritt, Moosthee,* et *Anno Domini*) à Chamisso et à Schwab qui dirigeaient l'*Almanach des Muses*. La correspondance qui s'engagea, à cette occasion, entre Freiligrath et les deux directeurs de ce recueil poétique est très attachante; parmi les lettres que publie M. B., on remarquera celle où le jeune homme racontait sa vie et ses projets à Gustave Schwab (pp. 148-149); il y dit comment il « passa des Muses à Mercure » au moment même où il lisait avec passion les romans de Walter Scott et ne pensait qu'aux bruyères de l'Ecosse; il se plaint du métier qu'il a dû prendre et qui, plus que tout autre, « enchaîne le poète ». La réponse de Schwab mériterait d'être citée en entier (pp. 151-152): « Chamisso m'écrit qu'il faut vous tendre une main fraternelle et vous prévenir contre le genre maniéré (*vor Manier warnen*) ; et je vous préviens aussi contre le choix incessant de sujets trop effrayants et trop fantastiques; je vous avertis de

1. A Londres, mai 1852 : en visitant un vaisseau avec son fidèle Eichmann, Freiligrath vit deux jeunes Allemands qui lui demandèrent son nom ; ils lui prirent les mains ; quel bonheur pour eux de voir le poète des *Emigrants!* Ils appelèrent les femmes et les enfants ; tous voulaient serrer la main à Freiligrath ; voilà, dit le poète à Eichmann, voilà qui fait du bien au cœur, même quand on a été chassé de sa patrie, II, p. 246.

2. Le premier recueil de ses vers parut en 1838.

ne pas sacrifier le goût aux dépens du gigantesque et de l'aventureux et des contrastes tranchés, de ne pas abuser des bouts-rimés consistant en noms propres géographiques et historiques; n'étouffez pas votre talent sous les bagatelles de la forme, etc. » Schwab avait mis le doigt sur les principaux défauts de Freiligrath, défauts que M. B. a peut-être trop indulgemment palliés et dont le poète ne s'est pas entièrement corrigé : il a trop aimé les tours de force, il a trop recherché — quoique M. B. prétende qu'il ne faut pas employer le mot *gesucht* en parlant de Freiligrath (II, p. 480) — les expressions bizarres; ses images sont parfois outrées; dans quelques-uns de ses poèmes, on sent l'effort, un effort puissant, mais trop continuel.

Fatigué d'être à la fois « poète et marchand » et voulant n'être que poète, Freiligrath quitta la maison d'Amsterdam à laquelle il était attaché depuis cinq ans; il revint en Allemagne. Nous ne ferons que mentionner en passant son voyage en Westphalie et sur les bords du Rhin, son mariage avec Ida Melos (1841), son séjour à Barmen, à Darmstadt où il connut Karl Buchner (le père de M. W. B.), la pension de trois cents thalers que lui fit le roi de Prusse, etc. Cette dernière partie du volume renferme un grand nombre de lettres intéressantes, entre autres celle où Freiligrath parle du voyage d'études qu'il voudrait faire dans les mers du Nord, sur le vaisseau de guerre hollandais qui accompagne la flotte des pêcheurs de hareng, et dans le Levant pour en rapporter « *ein goldenes Liedervliess* », une toison d'or de chants (p. 216). Signalons aussi ses lettres à Immermann, à Wolfgang Müller, à M. Carrière, à Künzel, à Levin Schücking « aux yeux de fantôme » avec qui il composa la *Westphalie pittoresque et romantique*, à Simrock, ou, comme il l'appelle, Simrath, avec qui il publiait le *Rheinisches Jahrbuch* et qu'il représente, l'Iwein ou le Parzival à la main, dirigeant ses vendangeurs et faisant jeter du fumier sur ses couches d'asperges (p. 392), à sa fiancée (voir la charmante idylle de Monra, pp. 382-385), etc., etc.

Nous arrivons au second volume qui comprend trois livres, le III$^{e}$, le IV$^{e}$ et le V$^{e}$ de l'ouvrage. Le III$^{e}$ livre est consacré aux années d'orage et de voyage (*Sturm-und Wanderjahre*, pp. 3-241) [1]. Freiligrath s'établit avec sa jeune femme sur les bords du Rhin, à Saint-Goar, où il fait la connaissance de Longfellow et de Geibel; c'est alors qu'il écrit son livre sur Immermann et qu'il publie ses premières poésies politiques. M. B. montre comment Freiligrath se laissait peu à peu aller à l'opposition; comment, après avoir désapprouvé la conduite du gouvernement hanovrien envers les sept professeurs de Gœttingue, il arriva à composer

1. Voici les divisions de ce second volume : VII. Saint-Goar (pp. 3-112); VIII. Ostende et Bruxelles, Meyenberg et Zurich, Londres (pp. 113-207); IX. Düsseldorf, Cologne, Bilk (pp. 208-237); X. Deuxième séjour à Londres (pp. 241-384); XI. Stuttgart, Cannstatt (pp. 385-466); XII. Résumé (pp. 467-483). L'ouvrage compte donc douze, et chaque volume, six chapitres.

les poésies qui forment sa « profession de foi » (*Glaubensbekenntniss*) et qui firent de lui « le porte-drapeau poétique du libéralisme », ou, comme il disait assez emphatiquement, le héraut et le prophète de la révolution; comment, après avoir dit que le poète « est sur un observatoire plus élevé que les créneaux d'un parti » [1], après avoir vertement réprimandé le fougueux Herwegh, il renonça à la pension que lui faisait le roi de Prusse [2]. Ce ne fut donc pas après la nuit qu'il passa à Coblenz avec Hoffmann de Fallersleben à sabler le champagne, qu'il devint whig [3]; il l'avait toujours été; mais il eut alors pleine conscience d'être whig, ou, comme il dit encore, il se proclama girondin tandis que Herwegh se prétendait montagnard (cp. p. 101).

Freiligrath dut quitter l'Allemagne après la publication de son « *Glaubensbekenntniss* »; il fit un court séjour à Bruxelles, puis à Zurich où il composa le *Ça ira,* et se retira en Angleterre (juillet 1846-mai 1848 [4]). Il y redevint employé dans une maison de commerce (Huth et C[ie]), tandis que sa femme donnait des leçons d'allemand. Il restait donc toujours, selon son expression, *Tagelœhner und Poet*, à la fois journalier et poète. Les événements de 1848 le rappelèrent en Allemagne; il alla demeurer à Dusseldorf. Il prit part au congrès démocratique de Francfort; son poème *Die Todten an die Lebenden,* « les morts aux vivants » (il représente les combattants de mars qui sont tombés excitant les vivants à un dernier et sanglant soulèvement pour la liberté), le fit traduire devant le jury de Cologne, le premier, dit M. B., qui eut, dans la Prusse rhénane, à juger un délit politique (II, p. 210); il fut acquitté au milieu de l'enthousiasme du public. Il était alors très populaire dans la province du Rhin; un commissionnaire, apprenant qu'il portait la malle de Freiligrath, refusait l'argent du poète et ajoutait qu'il n'oublierait de sa vie l'honneur que lui avait fait Freiligrath. Un joueur d'orgue venait naïvement lui demander une chanson qui « empoigne et fasse frémir » et lui offrait un thaler et même deux thalers pour sa peine; Freiligrath répondait en souriant qu'il n'avait pas le temps, mais qu'il connaissait de meilleurs poètes que lui à Dusseldorf, et il renvoyait le joueur d'orgue à Wolfgang Müller qui, pour deux thalers, se chargerait volontiers de la besogne » (II, p. 213). Mais Cologne était le centre du mouvement démocratique; Freiligrath s'y transporta avec les siens; il collaborait à la *Neue rheinische Zeitung* dirigée par Karl Marx; il donna à ce jour-

1. On connaît ces deux vers si souvent cités :
*Der Dichter steht auf einer hœhern Warte*
*Als auf den Zinnen der Partei.*
2. Voir sa lettre au ministre Eichhorn, publiée par M. B. (II, p. 125).
3. Lire la lettre qu'il écrit à Brockhaus, à l'occasion de la nouvelle édition du *Conversationslexicon*, et où il proteste contre cette « fable »; la lettre est d'ailleurs très importante; c'est un long article biographique sur Freiligrath, — depuis ses premières années jusqu'en 1852 — rédigé par Freiligrath lui-même (II, pp. 260-264).
4. Cp. la pièce de vers *nach England*, II, p. 184.

nal les poésies : *Wien, Blum, Ungarn, Reveille*, les vers contre Cavaignac, etc. ; il était devenu le poète officiel de la démocratie radicale ; il célébrait « le drapeau rouge flottant sur les barricades ». Mais les rédacteurs du journal furent expulsés ; lui-même, mis au ban de la société de Cologne, revenu à Dusseldorf, menacé par la police, prit la résolution de se réfugier en Angleterre; le 12 mai 1851, il partit pour Londres ; c'était son second exil qui dura dix-sept ans. Mais bien lui en prit de s'enfuir à temps ; quelques jours plus tard un double mandat d'arrêt était lancé contre lui ; il eût été acquitté, nous dit M. B., mais il aurait fait, comme ses amis, dix-huit mois de prison préventive.

La vie que Freiligrath mena en Angleterre (mai 1851-juin 1868), est racontée par M. B. dans le quatrième livre de son ouvrage, intitulé *Verbannungsjahre* ou « années d'exil » (pp. 241-384). Le poète fut d'abord commis chez un marchand de foulards des Indes, nommé Oxford ; mais son traitement n'était pas suffisant ; au bout de trois ans d'un travail ingrat — qui ne fut interrompu que par un voyage en Ecosse [1] — il quitta la maison Oxford et se résigna à vivre uniquement de sa plume. Il avait découvert, écrivait-il à Karl Buchner, qu'il écrivait un anglais très pardonnable et qui pouvait s'imprimer (II, p. 300) ; il écrivit pour l'*Athenaeum* des articles sur la littérature allemande ; il traduisit le *Chant d'Hiawatha*, de Longfellow (1856). Heureusement il fut nommé « manager » d'une entreprise fondée par le Genevois James Fazy, la « banque générale suisse ». Mais ses fonctions étaient assujettissantes, et, durant dix années, le poète ne produisit que fort peu, *London, bank and business*, comme il disait, Londres, la banque, les affaires, le fatiguaient « diaboliquement » (II, p. 313) ; ah ! ces distances, ce tumulte, cette éternelle escrime avec la vie (II, p. 315) ! Il ne fréquentait pas les réfugiés allemands dont les stériles querelles l'écœuraient ; il s'était fait naturaliser anglais (1858) et refusait de revenir en Allemagne, même après l'amnistie générale de 1861 ; il aurait dû adresser à l'autorité une demande en grâce ; il ne voulait rentrer dans sa patrie que par un décret. M. B. nous donne de nombreux détails sur la vie domestique de Freiligrath à Londres ; les documents ne lui manquent pas ; Rodenberg qui dirige aujourd'hui la *Deutsche Rundschau*, Bodenstedt, Bayard Taylor, Gottfried Kinkel, etc., venaient rendre visite au poète, et ont décrit la maison de Freiligrath, son travail infatigable pendant la semaine, l'accueil hospitalier qu'il faisait à ses amis le dimanche, le seul jour où il ne peinait pas et ne luttait pas pour les siens. (Il avait cinq enfants.) Un des passages les plus curieux que cite M. B. est tiré d'un discours où G. Kinkel a décrit cette « petite maison amicale » que le poète habitait à Hackney dans un faubourg silencieux et « vert de feuillage » ; cette « île

1. Il parcourut avec émotion « les champs que Robert Burns avait labourés et chantés derrière la charrue » (été de 1854) ; cp. la poésie inachevée que communique M. B., *hinauf, hinab den lust'gen Doon*, II, p. 286.

pacifique et radieuse du dimanche » si éloignée des brumes et du tapage de Londres, ce « long jardin étroit » où Freiligrath se promenait en devisant avec ses hôtes (II, p. 245)[1].

Mais en 1865, la banque dont Freiligrath était le principal agent, fut supprimée; le poète se trouva un instant dans de grands embarras; du reste, il avait été presque toujours, comme il dit familièrement, « mit seinen Finanzen ein wenig derangirt » (I, p. 341). Mais, après les événements de 1866, une souscription s'organisa en son honneur; tout le mérite de cette « Dotation Freiligrath », qui fait un singulier contraste avec les dotations de Bismarck et des généraux vainqueurs de 1866, revient, comme le prouve M. B., aux amis que le poète comptait à Barmen[2]. La souscription rapporta 58,631 thalers[3]; Freiligrath revint en Allemagne, il s'établit d'abord à Stuttgart, puis à Canstatt.

Le V[e] et dernier livre de l'ouvrage de M. B. a pour titre « les années de repos » (*Ruhejahre*, 1868-1876, pp. 387-466). Le poète, revenu d'un long exil, répondit au don et aux hommages de l'Allemagne par les vers sur la forêt de Teutoburg (II, p. 391); il salue les montagnes de sa patrie, « la vieille forêt et la vieille bruyère », les lieux qu'il a vus dans sa jeunesse et qui conservent toujours le même aspect; revenu dans l'endroit d'où il est parti, il réfléchit à ses efforts passés, conclut qu'il n' « a pas peiné en vain » et bénit son destin : « Etre aimé de son peuple, le plus beau but du poète... Vous voulez donc me tresser une couronne! eh bien, je la tiens fièrement dans ma main, cette couronne qu'il vous a plu de me tresser... Et maintenant, je saisis joyeux la coupe et la remplis jusqu'au bord, et la lève, buveur ému, et la tiens en l'air d'une main ferme, et crie aussi loin que je puis voir un pays allemand, oui, je le crie bien haut du sommet de la montagne : ma patrie, je te remercie! »

Freiligrath célébra les victoires de l'Allemagne en 1870 (*Le Trompette de Gravelotte, Hurrah Germania*, etc.). Nous n'insistons pas sur cette partie du volume; nous y relevons toutefois, parmi les lettres que publie M. B., un passage assez curieux (p. 410); le poète, alors à Stuttgart, emballait déjà ses livres et ses objets les plus précieux pour les mettre en lieu sûr; il ne respira qu'après Wissembourg et Wœrth. Il est mort à Canstatt le 18 mars 1876.

L'ouvrage de M. B. se termine par un aperçu (*Ueberschau*) de la vie et des œuvres de Freiligrath. On y trouve d'intéressants détails sur le caractère, les manières, le genre de vie du poète. M. B. montre que Freiligrath n'était pas, comme on l'a cru, un « autodidacte », puis-

1. Voir la pièce de vers inédite et inachevée de Freiligrath, *An der Weltstadt nœrdlichem Saum*, etc. (II, p. 242).

2. Cp. le poème de Rittershaus, *Auch eine Dotation*, paru dans la « Gartenlaube » (1867, n° 17) et reproduit par M. B. (II, p. 357).

3. Les villes qui donnèrent le plus furent, en Allemagne, Barmen, Berlin, Dresde, Francfort, Hambourg, Cologne, Leipzig, Stuttgart et Vienne; à l'étranger, Londres et Bradford, New-York, Saint-Louis et Chicago.

qu'il possédait une grande culture classique. Il divise — un peu subtilement, mais non sans justesse — la carrière poétique de Freiligrath en trois périodes : la première est celle du lyrisme épique ; la seconde est celle de la poésie d'actualité, de celle qui tire sa matière et son souffle des événements contemporains ; la troisième, enfin, est la période des poésies de circonstance. Enfin, M. B. apprécie une dernière fois le génie de Freiligrath ; il loue beaucoup ses traductions de l'anglais (Coleridge, Thomas Moore, Burns, Félicia Hemans, Bret Hart, Whitman), qui « donnent l'impression de l'original par la vérité simple et le vigoureux naturel de l'expression » (II, p. 483) [1].

En résumé, la publication de M. W. Buchner sera accueillie avec reconnaissance par tous ceux qui s'intéressent au mouvement poétique et littéraire de l'Allemagne dans ces cinquante dernières années, aussi bien que par les amis et admirateurs de Freiligrath. Ces derniers surtout seront heureux de lire cette correspondance qui leur apprend tant de choses nouvelles sur le grand lyrique. Ecrite par un homme de goût et de savoir qui a connu personnellement Freiligrath, pleine d'informations et de détails de toute sorte sur la vie et les œuvres de l'écrivain, cette belle biographie où l'éloge n'a d'ailleurs rien d'exagéré et où l'on ne sent pas trop l'empressement de l'amitié, sera consultée plus tard avec grand profit par les historiens de la littérature allemande du XIXe siècle. Elle fait revivre et l'homme et le poète, un des plus illustres poètes de l'Allemagne contemporaine et un homme ferme, loyal, incapable d'une mauvaise action, toujours fidèle à son devoir, manquant de souplesse, il est vrai, opiniâtre dans ses convictions, passionné et irritable, mais bon, obligeant, gardant parmi ses tribulations beaucoup d'humour et une gaieté robuste et mâle, aimant mieux faire le rude métier de commis que d'éparpiller et de gâter son talent poétique, acceptant la servitude du comptoir pendant le jour pour donner le soir à la muse sa pleine liberté [2].

A. Chuquet.

---

# CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Brockhaus, de Leipzig, publiera prochainement un récit du *Voyage en Abyssinie* de M. Gerhard Rohlfs et un grand ouvrage de

---

1. On ne doit pas oublier que Freiligrath a traduit un grand nombre des poésies de Victor Hugo (1836 et 1845. Francfort sur le Main, Sauerlaender).

2. Le Ier volume renferme en appendice l'indication de toutes les sources manuscrites consultées par M. B., une bibliographie des œuvres de Freiligrath, un arbre généalogique ; le IIe volume, une liste des personnes — au nombre de 77 — qui ont écrit ou reçu des lettres publiées par M. Buchner (chaque nom est accompagné d'une courte notice biographique), et une table des noms propres. — Entête de chaque volume est un beau portrait de Freiligrath.

M. Ed. Sachau sur son récent voyage d'études en Asie-Mineure et en Mésopotamie.

— Le Ier volume d'une deuxième édition des *Lettres de Gœthe à Mme de Stein* (Gœthe's Briefe an Frau von Stein) publiées par Ad. Schœll, vient de paraître par les soins de M. Wilh. Fielitz, à la librairie littéraire de Francfort sur le Main, chez Rütten et Loening. (In-8°, xii et 508 pp. 9 mark.)

— La Ire partie de la réimpression des *Frankfurter gelehrte Anzeigen* de l'année 1772 vient de paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn (VIIe vol. de la collection des « Deutsche Literaturdenkmale) »; la deuxième paatie paraîtra dans quelque temps et renfermera une introduction de M. W. Scherer, ainsi que des remarques sur l'établissement du texte de cette réimpression et un index, par le directeur de la collection, M. B. Seuffert.

— La 36e assemblée des philologues et pédagogues allemands a eu lieu à Carlsruhe, du 27 au 30 septembre. Dans la première journée, ont été lus des mémoires, de M. Wendt sur les rapports de Schiller avec l'antiquité; de M. Hettner, sur la civilisation de la Gaule et de la Germanie sous la domination romaine; de M. Max Koch, sur les relations de la littérature allemande et de la littérature anglaise au xviiie siècle. L'assemblée se partagea ensuite en sections; dans la section des germanistes et romanistes, qui comptait 52 membres, M. Bartsch lut un rapport sur l'histoire de la section et sur les membres morts depuis la dernière assemblée, ainsi qu'un mémoire sur la fondation de « séminaires » des langues germaniques et romanes et sur la méthode des exercices critiques; d'autres lectures furent faites par MM. Bechstein (*Floia*, le plus ancien poème macaronique de la littérature allemande), Armitage (Déclinaison des parasyllabiques masculins avec trois finales en provençal); E. Wülcker (Luther et la chancellerie saxonne), Max Rieger (le *Goldener Hahn* de Klinger), H. Fischer (le vocalisme du dialecte souabe), Kluge (de l'étymologie allemande). La section pédagogique entendit une lecture de M. Bilher sur la méthode actuelle de l'enseignement du français, et la section des langues modernes, un rapport de M. Gutersohn sur l'état présent de la grammaire de l'anglais dans les écoles. — La prochaine assemblée aura lieu en septembre 1883 à Dessau et sera présidée par MM. Zacher et Elze.

— Un comité s'est formé à Wissembourg pour l'érection d'une statue du moine Otfrid.

— L'assemblée générale des sociétés historiques d'Allemagne, réunie à Cassel, a décidé de prendre d'énergiques mesures pour faire recueillir les anciens *Volkslieder* dans les contrées où l'on n'a pas encore tenté de rassembler les chants populaires du passé.

— L'Union des architectes et des ingénieurs allemands fait un appel à la nation en faveur de la restauration du château de Heidelberg.

— Le 30 septembre est mort à Erlangen Jean-Jacques Herzog, l'éditeur bien connu de la *Real-Encyclopædie für protestantische Theologie und Kirche*. Il était né à Bâle en 1805, étudia à Bâle et à Berlin, fut professeur de théologie historique à l'Académie de Lausanne; c'est alors qu'il composa sa *Vie d'Œcolampade* (1843). Nommé professeur à l'Université de Halle, puis chargé par le gouvernement prussien de rechercher les documents relatifs à l'histoire des Vaudois, il publia, en 1853, son ouvrage *Die romanischen Waldenser*. L'année suivante commença la publication de la *Real-Encyclopædie* qui renferme 18 volumes, outre quatre volumes supplémentaires (1854-1868). Une seconde édition de ce grand ouvrage est arrivée au dixième volume. Herzog avait quitté Halle pour Erlangen et publié, de 1876 à 1882, en trois volumes, un *Abriss der gesammten Kirchengeschichte*.

— Karl von Halm est mort le 5 octobre dans sa soixante-quatorzième année. Il

passa presque toute sa vie à Munich ; il y naquit et y fut élevé, d'abord au gymnase, puis à l'Université sous Thiersch ; il y revint après avoir professé à Spire et à Hadamar, pour diriger le nouveau gymnase Maximilien ; en 1856, il était nommé directeur de la Bibliothèque de Munich et professeur ordinaire de l'Université. C'était un des meilleurs latinistes de notre temps, et qui connaissait aussi bien les pères de l'Eglise que Cicéron et Quintilien. On cite de Halm des éditions critiques des *Discours de Cicéron*, des *Fables d'Esope*, des *Rhetores latini minores*, de *Quintilien*, de *Corn. Nepos*, de *Tacite*, de *Velleius Paterculus*, etc.

ANGLETERRE. — Un volume, composé d'essais et d'études sur Aristote et dont les auteurs sont des professeurs d'Oxford, paraîtra prochainement chez les éditeurs Rivington : M. Case y traitera de l'*Organon* ; M. Nettleship, de la *Métaphysique*; M. W. Wallace, du *De Caelo* et de la *Physique*; M. Bradley, de l'*Ethique* ; M. E. Wallace, du *De anima*, et M. Evelyn Abbott, à qui est confiée la publication du recueil, de la *Poétique*.

— M. Gunyon Rutherford, de Saint-Paul's School, l'éminent éditeur du nouveau Phrynichus, achève l'impression d'une édition de Babrius qui semble destinée à épuiser ce sujet. Le texte est fondé sur une nouvelle collation du manuscrit du mont Athos et sur le Vaticanus, longtemps perdu, et récemment retrouvé par Pius Knoell : le Vaticanus contient plusieurs des fables qui manquent dans le manuscrit de l'Athos. Le texte est accompagné de notes critiques en latin et d'un commentaire philologique en anglais. L'introduction renferme quatre dissertations : une sur Babrius, dont M. Rutherford fixe l'âge ; une sur l'histoire de la fable en Grèce ; une sur la langue de Babrius; une dernière sur l'état du texte. Le volume contient un index complet de la grécité de Babrius. Il paraît chez Macmillan ; c'est le premier volume d'une collection en deux volumes, intitulé : *Scriptores Fabularum Graeci*.

— M. Ad. Michaelis, le professeur d'archéologie de l'Université de Strasbourg, vient de publier un volume en anglais, intitulé *Ancient marbles in Great Britain described* (Londres et Strasbourg, Trübner, XXVII et 834 p. avec gravures; 42 mark).

— M. Skeat aura bientôt terminé, pour l' « Early English Text Society », son glossaire de la *Vision of Piers the Plowman*, qui formera le cinquième volume de son édition des trois versions différentes du poème et complétera cette importante publication.

— Un ouvrage sur don Juan d'Autriche, en deux volumes in-folio, dont l'auteur est feu sir William Stirling Maxwell, paraîtra prochainement chez les éditeurs Longmans, de Londres.

— M. Edm. Gosse qui a récemment publié dans la collection « English men of letters », de Macmillan, un remarquable travail sur *Gray*, entreprend pour la même librairie la première édition complète des œuvres du poète ; M. Gosse prie quiconque posséderait des manuscrits de Gray ou tout autre document inédit se rapportant à l'élégiaque anglais, de les lui communiquer (adresse de M. Gosse : Londres, Delamere Terrace, W. 29).

— Il va paraître, en dix volumes, une nouvelle édition de l'Histoire d'Angleterre (*History of England*) de Lingard ; cette édition est publiée par la librairie Nimmo et Bain, de Londres.

— Une nouvelle collection de biographies, consacrées aux femmes célèbres, « *eminent women* » est annoncée par l'éditeur David Bogue; dans cette collection, dirigée par M. John H. Ingram, ne paraîtront que des volumes écrits par des femmes ; parmi les volumes qui doivent être prochainement publiés et où l'on trouvera, dit-on, nombre

de documents inédits et de détails intéressants, nous citerons : *George Eliot*, par miss Mathilde Blind; *Emily Brontë*, par miss Mary Robinson; *George Sand*, par miss Bertha Thomas; *Mary Lamb*, par Mrs. Gilchrist; *Maria Edgeworth*, par miss Helen Zimmern.

— Le 19 octobre a eu lieu l'assemblée générale de l'*Hellenic Society*; M. Sayce a lu un mémoire intitulé *Explorations in Aeolis*, et M. A. S. Murray, une étude qui a pour titre : *A new statuette of Heraklés.*

— Le catalogue de la Bibliothèque municipale de Cantorbéry deviendra légendaire. D'après l'*Athenaeum*, le théâtre de Shakspeare, placé sous la rubrique « fiction » est attribué à Edmond Malone, l'éditeur de Shakspeare en 1790; *Robinson Crusoé* figure parmi les biographies; les *Dépêches de Wellington* sont inscrites au chapitre des « mœurs et coutumes. » *Pendennis* et *Henry Esmond* sont les auteurs des œuvres de Thackeray; Virgile est Maro, et Horace, Flaccus, etc., etc.

— Le dernier nº de l'*Athenaeum* (28 octobre) contient une notice émue de M. R. Rost sur l'éminent indianiste A. C. Burnell, enlevé le 12 octobre, par un mal subit, après des années de souffrance et de santé chétive, à sa résidence de West Stratton, Hants. M. Rost a su rendre justice non-seulement au savant, mais aussi à l'homme, car le savant et l'homme ne faisaient qu'un chez Burnell, et le désintéressement, la franchise, l'ardeur généreuse, la modestie vraie qu'il apportait dans l'étude, se retrouvait chez lui dans tous les actes de la vie. Nul savant de notre génération n'a laissé une trace plus lumineuse, nul n'a abattu plus de préjugés, et n'a su conserver, dans des études souvent atteintes de sentimentalisme et de pédantisme, un esprit plus libre, uniquement attentif à l'essentiel, à ce qu'il considérait comme *useful*. Nul aussi n'a été, plus que lui, digne d'avoir des amis et d'être sincèrement regretté. Burnell, qui est mort littéralement victime de ses travaux dans l'Inde, avait à peine quarante-deux ans. — Sa nombreuse bibliothèque de livres rares et de manuscrits, sera vendue dans quelques mois, conformément à sa dernière volonté, par MM. Solleby, Wilkinson et Cº, de Wellington Street, Strand.

BELGIQUE. — M. Ch. Rahlenbeck a fait paraître, dans une utile collection nommée la *Bibliothèque Gilon* et publiée à Verviers par l'éditeur Gilon, un petit volume intitulé *La Belgique et les garnisons de la Barrière*. Il y fait l'histoire de l'intervention des Provinces Unies dans les Pays-Bas catholiques depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de la Barrière (15 nov. 1715) et de l'occupation de plusieurs villes belges par les troupes hollandaises en vertu de ce traité de la Barrière (jusqu'en 1782, époque du démantèlement des forteresses occupées). M. Rahlenbeck justifie le traité de la Barrière, qui « protégea le territoire belge, presque sans défenses naturelles ou autres. » Quelques pages du volume sont relatives à l'exercice du culte protestant dans les villes de la Barrière et aux contestations qui surgirent à cette occasion.

— Une brochure de M. Théodore Juste (Bruxelles, Muquardt. In-8º, 80 p.) renferme une notice biographique de Nothomb, rédigée par M. Juste, sur l'invitation de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique et destinée à figurer dans l'annuaire de 1883 de cette société. La notice a pour titre : *Souvenirs du baron Nothomb* et fait suite au travail étendu, que M. Juste avait déjà publié sur ce diplomate dans sa « Galerie des fondateurs de la monarchie belge. » M. Juste s'est servi, dans sa notice, des lettres de Nothomb qui fut son ami et correspondit avec lui pendant trente ans; parmi ces lettres on remarquera celle qui concerne les négociations du traité des dix-huit articles; celle où Nothomb apprécie le régent de Belgique, Surlet de Chokier. (« Il ne croyait pas à l'indépendance belge; la foi nationale lui manquait. Il n'était pas orangiste; il n'aurait jamais prêté la main à une restau-

ration... Il comptait revoir ce qu'il avait vu, la réunion à la France; il rêvait pour lui-même la patrie française... Sa magnifique chevelure et sa stature imposante ont beaucoup contribué à sa réputation. Il a maintenu l'union, c'est-à-dire la trêve entre les libéraux et les catholiques. Le comte Félix de Mérode était plus digne d'être régent; cependant j'ai voté pour le baron Surlet, l'union était à ce prix... »); celle où Nothomb juge la *Vie de lord Palmerston* publiée par sir Henry Bulwer (« Bulwer démasque Talleyrand..... Talleyrand ne voulait pas l'indépendance de la Belgique; il voulait, il espérait le partage. C'est ce que le prince Léopold nous a révélé à M. Devaux et à moi dans notre première entrevue à Londres, 8 juin 1831... Je n'ai rencontré que deux Français acceptant l'indépendance de la Belgique, Louis-Philippe et Guizot; aussi n'étaient-ils pas réputés être des Français. On leur trouvait un air étranger, ils respectaient les droits d'autrui. Faire manquer toute élection, toute candidature, mettre la Belgique dans l'impossibilité de se constituer, laisser pour issue le partage, tel était le plan secret de Talleyrand. Mais il n'avait pas pour complice le roi Louis-Philippe. Benedetti à Berlin savait qu'il répondrait à la pensée secrète de Napoléon III. Il avait l'empereur pour complice »); les lettres relatives à la publication de la dernière édition de l'ouvrage de Nothomb, l'*Essai historique et politique sur la révolution belge*; des extraits du journal que tenait Nothomb, alors qu'il était ministre à Berlin, etc.

— La Bibliothèque royale de Bruxelles est maintenant éclairée à la lumière électrique et ouverte le soir de sept heures à dix heures et demie.

BULGARIE. — Nous recevons de Sofia les deux premiers fascicules de la Revue (*Perioditchesko Spisanie*) publiée dans cette ville par la Société de littérature bulgare. Quand, il y a quatre ans, les Russes ont occupé Sofia, cette ville n'avait jamais eu d'imprimerie. Elle est aujourd'hui le siège d'une société littéraire dont les travaux font déjà autorité. Signalons dans ces deux volumes qui font honneur à l'imprimerie du jeune état bulgare : les études de M. Jireczek sur *le tsar Stratsimir de Viddin*, sur l'étude géographique de la Bulgarie, la géographie et l'épigraphie de la Bulgarie, les proverbes recueillis par M. Slaveikov, des contes, des chants populaires, etc.

DANEMARK. — Notre collaborateur Joh. Steenstrup, auteur d'importants travaux sur l'histoire des Normands et d'une étude considérable sur le cadastre du roi Valdemar, a été nommé professeur d'histoire à l'Université de Copenhague, à la place du professeur Paludan-Müller, décédé.

— M. Karl Verner, « custos » de la bibliothèque de l'Université de Halle, ira, le 1er janvier, occuper à l'Université de Copenhague la chaire de langues et littératures slaves.

HOLLANDE. — MM. van Vloten et P. N. Land viennent de publier le premier volume de leur édition des œuvres complètes de Spinoza (*Benedicti de Spinoza opera quotquot reperta sunt.* La Haye, Nijhoff. In-8°, xi et 360 pp.). Ce premier volume renferme le *Tractatus de intellectus emendatione*, l'*Ethica*, le *Tractatus politicus*, et le *Tractatus theologico-politicus* avec les notes marginales de Spinoza à ce dernier traité. Le second volume renfermera les lettres du philosophe.

— Le sixième congrès international des Orientalistes aura lieu à Leyde, le 16 septembre 1883; le comité d'organisation est ainsi composé : M. Dozy, président; M. Kuenen, vice-président; M. de Goeje, premier secrétaire; M. Tiele, second secrétaire; M. Pleyte, trésorier. Y a-t-il, dit à ce propos l'*Academy*, une seule de nos universités anglaises qui pourrait offrir des noms aussi distingués dans chaque branche des sciences orientales que cette petite ville de Hollande?

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 3 novembre 1882.*

M. Edouard Cuq achève la lecture de son mémoire sur le *consilium principis*, d'Auguste à Dioclétien. Jusqu'ici, on a étudié surtout ce conseil impérial sous sa dernière forme, le *consistorium* du Bas-Empire, au sujet duquel on trouvait des renseignements abondants dans le code théodosien. Pour l'époque antérieure à Constantin, il a été admis à peu près universellement jusqu'ici, parmi les érudits, qu'aucune règle précise ne présidait alors à l'organisation du conseil de l'empereur. L'étude des monuments épigraphiques et juridiques a conduit M. Cuq à une conclusion opposée. Sous les premiers Césars, il est vrai, le *consilium* n'est encore qu'une commission de délégués du sénat et ne forme pas à proprement parler, un corps constitué. Mais, à partir d'Hadrien, il a, tout au moins comme haute cour de justice, une existence officielle. On peut alors en décrire l'organisation, dit M. Cuq, « dans la plupart de ses détails. « On connaît bon nombre des affaires soumises à ses délibérations. On peut suivre « les discussions qui s'élevaient entre ses membres, retrouver les mobiles qui ont « dicté aux empereurs telle ou telle décision. Conseillers en service ordinaire ou ex- « traordinaire, maîtres des requêtes, greffiers, archivistes, expéditionnaires, revivent « sous nos yeux dans l'exercice de leurs fonctions. » Le mémoire lu aux deux séances du 27 octobre et du 3 novembre est un fragment du travail étendu que M. Cuq a entrepris sur ce sujet.

A la fin du IIIe siècle de notre ère, on voit le *consilium principis*, devenu le *consistorium*, supplanter presque entièrement pour la conduite des affaires de l'empire le sénat, réduit au rôle d'une assemblée municipale de la ville de Rome. Pour pouvoir conférer ainsi à leur conseil l'exercice de l'autorité, les empereurs avaient dû commencer par concentrer entre leurs mains tous les pouvoirs qui ne leur appartenaient pas primitivement. L'un de ces pouvoirs, celui qui a formé longtemps la principale attribution du *consilium*, c'est le droit de rendre la justice.

On affirme parfois que, dès Auguste, l'empereur a pu recevoir des appels des sentences des juges et réformer les jugements qui lui étaient soumis. M. Cuq croit que ce droit d'appel ne s'est établi que plus tard et par degrés. Sous Auguste, tous les jugements étaient encore rendus par des juges privés, choisis par les parties elles-mêmes. Il n'y avait pas d'appel des sentences de ces juges. On pouvait quelquefois prendre le juge même à partie, mais ce nouveau procès était soumis à un nouveau juge choisi comme le premier. Quand Suétone dit qu'Auguste déléguait au préteur urbain les *appellationes urbanorum litigatorum* et à des *viri consulares* les *appellationes* des provinciaux, cela doit s'entendre uniquement du recours formé auprès d'un magistrat pour que, par son *intercessio*, il casse un décret d'un autre magistrat; cela ne peut s'entendre d'un appel judiciaire, qui était alors chose inconnue.

Il n'y avait qu'un cas où le droit romain primitif admît l'appel proprement dit, d'une autorité inférieure à une autorité supérieure; c'est quand un magistrat avait délégué son autorité. Alors les actes du délégué pouvaient toujours être réformés par le magistrat de qui il tenait sa délégation. Pour être en mesure d'intervenir dans les décisions de la justice, les empereurs s'appliquèrent donc à multiplier les cas où les magistrats pouvaient être considérés comme leurs délégués, et à substituer aux juges choisis par les parties des juges nommés par le magistrat, ses délégués par conséquent. Cette réforme, introduite peu à peu dans la pratique, ne fut entièrement accomplie que sous Septime-Sévère pour la juridiction criminelle et au IIIe siècle seulement pour la juridiction civile. Alors enfin il fut admis en principe que toute justice n'était rendue que par délégation de l'empereur, ce qui donnait à celui-ci le droit de réviser toutes les sentences judiciaires.

Dans la pratique, l'exercice de cette juridiction suprême n'était possible qu'à la condition de créer une hiérarchie judiciaire, qui ne laissât parvenir les appels à l'empereur qu'après l'épreuve d'une ou plusieurs instances intermédiaires. Pour établir cette hiérarchie, les empereurs instituèrent ce qu'on appela les *vice sacra judicantes*. C'était des délégués spéciaux que le prince commettait pour juger, en son lieu et place, les affaires que l'on portait devant lui. Ces délégués recevaient donc l'appel des sentences des tribunaux ordinaires et les réformaient ou les confirmaient; mais leurs décisions à leur tour pouvaient être frappées d'appel, et c'était alors l'empereur qui jugeait en dernier ressort.

Ainsi l'empereur avait acquis le droit positif, le pouvoir matériel d'intervenir dans les procès et de réformer les sentences de la justice. Mais ce n'était pas tout, il fallait assurer à la justice princière l'autorité morale. Ce fut le rôle du *consilium principis*. Aux sénateurs qui composaient seuls ce conseil sous Auguste et Tibère, les césars suivants avaient ajouté des membres de l'ordre équestre : Hadrien y introduisit une section spéciale de jurisconsultes de profession. Dès lors le *consilium* cessa d'être un simple conseil privé du prince, sans existence officielle, et fut reconnu, au moins dans l'ordre judiciaire, comme un des organes réguliers de la constitution de l'empire.

M. le Dr Hamy, conservateur du musée ethnographique du Trocadéro, expose les résultats de l'étude qu'il vient de faire d'un intéressant monument découvert à Téotihuacan, près de Mexico, par M. le Dr Charnay. Ce monument de pierre, haut de 1m33, large de 1m08, épais de 0m15, reproduit assez bien l'image d'une croix trapue, portant, sur une de ses faces, un bandeau latéralement tordu en forme de grecque émoussée; de la base sortent quatre cônes en relief. C'est, selon M. Hamy, le symbole antique du dieu Tlaloc, la plus ancienne des divinités mexicaines, qui présidait aux orages et à la pluie. C'est par la simplification graduelle de cette croix de la pluie que les Mexicains, les Mayas, etc., en étaient arrivés à adorer, au XVIe siècle, une sorte de croix, très voisine de la croix chrétienne. Les conquérants espagnols, trouvant dans toute la Nouvelle-Espagne un grand nombre de ces croix et n'en comprenant pas la signification, avaient vu dans ces monuments les traces d'une ancienne prédication apostolique, attribuée à saint Thomas; ils reconnaissaient ce saint dans Quetzalcoatl, le civilisateur toltèque. Cette explication ne peut plus être prise au sérieux aujourd'hui.

M. Delisle, au nom de M. le baron De Witte, communique une lettre écrite de Naples par M. François Lenormant, qui vient de terminer son voyage archéologique dans la Calabre et la Basilicate. Les résultats de ce voyage, qui ont déjà en partie été annoncés à une séance précédente, ont dépassé les espérances de l'explorateur. Depuis l'époque de sa dernière lettre, M. Lenormant a visité la *via Aquilia* dans toute sa longueur. Il a reconnu que le *ponte di Silla*, qui passe pour romain, est une construction ogivale, de l'époque des derniers Normands et des Hohenstaufen. Il a découvert les ruines de Consilinum, absolument inconnues jusqu'ici. Il a examiné celles de Velia, « les plus importantes, dit-il, et les mieux conservées de l'Italie méridionale, avec celles de Guathia et après celles de Poestum. » On peut encore y suivre le tracé des rues et des places. M. La Cava est parti pour en dresser le plan. M. Lenormant rapporte, en outre, des copies d'inscriptions inédites ou mal connues, des antiquités diverses, des spécimens des matériaux de construction particuliers à telle ou telle région, etc.

M. de Vogüé rend compte, en quelques mots, des premiers résultats de l'examen de l'inscription trouvée à Palmyre par le prince S.-Abamelek Lazarew. On se rappelle que cette inscription est écrite en deux langues, en palmyrénien (araméen) et en grec, et que le texte grec a déjà été étudié par M. Waddington, qui y a reconnu un règlement sur la perception d'un droit de douane municipale ou d'octroi. Les deux textes sont, l'un et l'autre, fortement endommagés. La partie la mieux conservée du texte araméen se trouve correspondre exactement avec la partie la mieux conservée du texte grec, en sorte que ce qu'on a pu déchiffrer jusqu'ici dans la version araméenne n'ajoute rien à ce qu'on avait déjà lu dans le grec, mais permet seulement de vérifier ou de corriger les détails de la lecture. M. de Vogüé communique un essai de traduction ou plutôt de mot-à-mot du commencement du texte araméen. Il ne présente cet essai que comme tout à fait provisoire; il espère pouvoir bientôt le compléter et le mettre plus au net. Le document entier est intitulé : « Décret du sénat du 8 de nisan de l'année 448 (= 135 de notre ère), sous la présidence de Bonna, fils de Bonna, fils de Hairan, étant secrétaire Alexandre, fils d'Alexandre, fils de Philopator, secrétaire du sénat et du peuple, et sous l'archontat de Malkou, fils d'Olaii, fils de Moqimou, et de Zebeida, fils de Nesa ». On lit ensuite que le sénat, « assemblé conformément à la loi », a pris en considération les disputes fréquentes qui se produisaient entre les marchands et les fermiers des douanes, en raison de l'incertitude des tarifs. Les droits à payer pour chaque article avaient été autrefois fixés par une loi, mais cette loi était incomplète, et beaucoup de marchandises n'y étaient pas prévues. Pour celles-ci, la « coutume » avait établi une sorte de tarif complémentaire, et l'on inscrivait le chiffre des droits à percevoir dans les baux qu'on passait avec les fermiers des douanes; mais cette fixation n'avait pas un caractère légal, et l'autorité n'en était pas toujours admise sans conteste. C'est pourquoi « il a paru bon au sénat, aux archontes présents et aux décemvirs » de faire rédiger par écrit, article par article, le tarif des droits fixés par la coutume, et de le faire graver, à côté du tarif légal, sur une stèle placée devant le palais Rabisara. Le double tarif ainsi promulgué devait faire seul foi à l'avenir, et le décret porte défense expresse à toute personne de percevoir d'autres droits que ceux qui y sont inscrits.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs ou éditeurs : — par M. Delisle : 1° *Souvenirs de la Flandre wallonne*, collection complète de cette publication depuis l'origine; 2° Baschet (Armand), *Les comédiens italiens à la cour de France sous Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII*; — par M. Gaston Paris : *le Livre de l'Epervier, cartulaire de la commune de Millau (Aveyron), suivi d'autres documents rélatifs au Rouergue*, publié par Constans (publication de la Société pour l'étude des langues romanes).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 20 Novembre — 1882




235. — **The Chronicle of Joshua the stylite,** composed in syriac A. D. 507, with a translation into english by W. Wright, LL. D., professor of arabic in the University of Cambridge. Cambridge, 1882, in-8°, préface I-X, trad. et index 1-84 p., texte syr. 1-92 p.

La Chronique de Josué le Stylite a eu certainement autrefois son heure de fortune : elle a été mise à contribution par l'auteur de la chronique d'Edesse [1] et elle a été insérée tout entière dans la grande chronique de Denys de Telmahré, grâce à laquelle elle est parvenue jusqu'à nous dans un manuscrit unique du Vatican. Elle emprunte un intérêt particulier aux événements qui signalèrent la courte période des douze années qu'elle embrasse, 495-506 de J.-C., mais elle se recommande surtout à l'attention des historiens par l'exactitude de ses récits, l'auteur ayant été témoin des divers épisodes qui signalèrent la guerre des Romains et des Perses à cette époque, et des fléaux de toute sorte qui désolèrent la Mésopotamie, avant et pendant la guerre.

L'analyse détaillée que Joseph Assemani fit de cette chronique dans le premier volume de sa *Bibliotheca orientalis* la tira de l'oubli des temps et fit ressortir son importance. Ce n'est cependant qu'en 1876 qu'une édition complète du texte syriaque accompagné d'une traduction française, fut publiée par M. l'abbé Martin dans le VI<sup>e</sup> volume des *Abhandlungen* de la *Société orientale allemande*. Cette publication trouva un accueil bienveillant auprès des orientalistes ; M. le professeur Nœldeke lui consacra une étude critique dans le *Journal oriental allemand*, vol. XXX, p. 351 et suivantes. En dehors de sa valeur comme document historique, elle se révélait encore comme un des rares livres syriaques marqués d'un cachet original. Elle se distingue, en effet, des

1. Comp. les passages relatifs aux années 810-814 de l'ère macédonienne dans Assemani, B. O. I. p. 406-407, avec les chapitres 33, 34, 37, 38, 47, 50, 53 et 59 de la présente édition de Josué le Stylite. Le phénomène céleste arrivé au mois de Kânoun II de l'an 811, d'après le chapitre 37, est rapporté par inadvertance à l'année 810 dans la chronique d'Edesse.

textes traduits du grec et des compositions religieuses; de plus, elle échappe par sa date à toute suspicion d'influence arabe. Malgré ses nombreuses incorrections, elle offrait un nouveau champ pour l'étude de la langue syriaque. Ces incorrections, signalées en partie par M. l'abbé Martin, apparaissaient au premier abord, soit comme des singularités d'un style peu châtié ou d'une orthographe négligée, soit comme des fautes de copiste imputables à l'auteur du manuscrit. Il appartenait à M. W. de soupçonner que la plupart d'entre elles étaient étrangères au manuscrit et qu'elles provenaient des difficultés de lecture que présente ce dernier, un palimpseste pour la majeure partie. C'est dans cette pensée qu'il pria M. le professeur Ignazio Guidi de Rome de collationner le texte imprimé sur l'original. Les résultats ont dû dépasser son attente; il n'est guère de page, où une ou plusieurs leçons fautives ne soient corrigées, où un mot omis ne soit rétabli à sa place; des lignes entières même avaient été sautées, comme dans les passages suivants : p. 25, l. 3, p. 50, l. 2, p. 89, l. 9, qui restituent : l'un, deux lignes; le second, une ligne; et le dernier, trois lignes. Rendons hommage à la bienveillante intention de M. W. qui s'est abstenu de relever ces défauts de la première édition. Dans ces conditions, au lieu d'une liste d'errata, il devenait plus pratique de faire une seconde édition du livre; ce procédé avait encore l'avantage de laisser toute latitude au critique pour expliquer par une nouvelle traduction et dans des notes les passages qui prêtaient à une autre interprétation.

Quoique la collation de M. Guidi ait confirmé la plupart des conjectures proposées par divers savants et notamment par M. Nœldeke dans l'étude mentionnée ci-dessus, il reste encore quelques leçons douteuses appartenant réellement au manuscrit : telle est celle de la page 22, l. 15, qui, selon M. Nœldeke, devrait être lue : *bᵉ schouqê ᶜêlâyê* « dans les marchés supérieurs. » M. W., tout en acceptant cette interprétation, remarque qu'il serait conforme au texte de lire : bᵉ schouq ᶜallâtʰâ « dans le marché aux grains », mais il ne s'arrête pas à cette hypothèse, *ᶜallâtʰâ* a partout, en effet, dans Josué le Stylite le sens de récoltes et non de grains, et il est toujours écrit avec deux lâmad. On pourrait plutôt lire : *bᵉ schouq ᶜlâtʰâ* « dans la place de l'Autel », c'est-à dire, dans la place située au milieu d'Edesse et où se trouvait le grand autel consacré aux idoles de la ville, v. *The doctrine of Addai the apostle*, pp. 26 et 34 du texte syriaque et pp. 26 et 32 de la traduction. Alors même que cet autel n'eût plus existé au temps de Josué, la place où il s'élevait aurait pu en garder le souvenir.

Les nuances qui distinguent le parfait du participe soit seul, soit composé avec *(h)wâ*, sont bien faibles dans Josué, quand l'action peut-être envisagée en même temps comme un fait accompli et comme un état. Que l'on compare, par exemple, *mèn dafrah* « après avoir volé, » 33, 7, avec *mèn dampîs* « après avoir sollicité, » 76, 22; voy. aussi : *sâᶜrân (h)wai*, 72, 17, *yâqdîn (h)wau* et *dâᶜkâ (h)wâtʰ*, 75, 1 et 2, *mpîs (h)wâ*,

76, 20. Est-il alors bien nécessaire de chercher des parfaits dans des passages analogues, en supposant des formes de la 3e pers. fém. plur. terminées par le suffixe *ein* dont le youd aurait été laissé de côté ? Ainsi M. W. ponctue *dafqa*c*èn*, p. 28, note 5, *wa*c*bad*h*èn*, p. 35, note 7, *dmît*h*èn*, p. 37, note 2. Si *dmit*h*en* a pour lui l'analogie du masc. *dmît*h qui se rencontre quatre lignes plus bas, le participe fém. *dmît*h*ân* se justifie par des exemples du participe masc. *dmît*h*în*, 70, 6 et 73, 6.

La conjecture *yârouré* « chacals », p. 37, note 1, ne vaut pas celle de *schardoudê* « squelettes », proposée par M. l'abbé Martin ; comme terme de comparaison pour des corps amaigris par la faim, cette dernière expression est assurément typique — *Kad*h *mfarschîân*, 37, 16, est mieux traduit par « tout nus » dans l'édition de M. l'abbé Martin, que par « exposed » dans celle de M. W.— p. 66, 12, *pât*h*ouré db*h*ourkt*h*â* « des tables du pain d'autel » donnerait un sens acceptable, comp. B. O. III, I, 248 *b*, lig. 6, où il s'agit des tables sur lesquelles on préparait le pain azyme pour le sacrifice de la messe.

Il existe un certain nombre de cas, où un waw final est ajouté au radical verbal de la 3e pers. masc. sing. du parfait, M. l'abbé Martin, conser-servant cette écriture, l'explique par la particule intensive *(h)ou* contractée avec le verbe. M. Wright, au contraire, regarde ce waw comme oisif et le fait disparaître du texte, tout en donnant en note la leçon du manuscrit. M. l'abbé Martin a cependant raison, il y a là un fait grammatical qui ne doit pas être supprimé ; le point inférieur dont ce waw est quelquefois marqué, indique qu'il était articulé. En dehors de Josué le Stylite, on en trouve des exemples dans des auteurs anciens [1].

La locution *bâfarsânâ* « en délibération » se trouve pp. 88, 15 et 21, comp. aussi *Julianos der Abtruennige* 146, 26 ; 194, 24 ; 195, 5 ; 211, 12. Il semble donc que la ligne 10 de la p. 76, devrait être traduite : « excepté le duc Nonnosus qui n'était pas avec eux à la délibération. »

Par les soins consciencieux et éclairés que le célèbre professeur de Cambridge a apportés à cette nouvelle édition, la Chronique de Josué le Stylite devient désormais un livre classique pour l'étude du syriaque. Le plan d'Edesse et la carte du théâtre de la guerre qui terminent le volume, forment deux appendices utiles, surtout le plan d'Edesse que l'on ne trouve que dans des ouvrages spéciaux.

Rubens Duval.

---

1. Aux citations données dans notre *Traité de grammaire syriaque*, p. 288, § 298 *d*, et p. 290, note 1, ajout. *Spicileg. syr.*, 11, 1, et *Julianos der Abtruennige*, 75, 13 ; 130, 10 ; 146, 7 ; 187, 1 ; 218, 6 ; 225, 23. Tullberg a également supprimé ce waw dans son édition de la première partie de la Chronique de Denys.

236.—E. Evers, **Ein Beitrag zur Untersuchung der Quellenbenutzung bei Diodor.** (Festschrift zu dem 50 jæhrigen Jubilæum der Kœnigstædtischen Realschule zu Berlin, tirage à part), 1882, Berlin, Winckelmann et fils, in-8 de 52 p.

L'étude des sources de Diodore donne, chaque année, naissance en Allemagne à près d'une demi-douzaine de dissertations. On peut les classer en deux groupes : les uns veulent prouver que, dans chacune des grandes divisions dont se compose sa *Bibliothèque*, Diodore n'a jamais consulté qu'un seul auteur ; s'il lui arrive de citer d'autres ouvrages que celui de sa source unique, c'est qu'il les a connus indirectement, et par le moyen de cette dernière. Les autres prétendent, au contraire, que Diodore a utilisé plusieurs écrits à la fois, tantôt fondant deux récits en un seul, tantôt les reproduisant l'un à côté de l'autre ; souvent enfin, il a ajouté à ses sources ce que lui avaient appris ses voyages. Ces derniers font une œuvre de « démolition » ; les autres cherchent à « reconstruire [1] » l'ouvrage perdu dont les livres de Diodore nous présentent une sorte d'image. Grâce aux recherches de MM. Volquardsen [2] et Collmann [3], la théorie de l' « unité de source » était à peu près partout acceptée. Depuis quatre ans, une réaction violente s'est produite contre elle : elle a subi de violentes attaques, auxquelles ses défenseurs ont faiblement répondu.

M. Evers, — qui s'attache aux premiers livres de Diodore, — est un adversaire décidé de MM. Volquardsen et Collmann. Il faut croire Diodore, dit-il, lorsqu'il affirme avoir passé trente années de sa vie à réunir les matériaux de son ouvrage et à le composer; nous n'avons aucun motif de l'accuser de mensonge : tout, dans le détail comme dans l'ensemble, révèle la pluralité des sources. Cela est très juste et ne saurait être trop répété. Mais, quand M. E. prétend retrouver les emprunts que Diodore a faits à Posidonius ou à Evhémère, dont il ne nous reste à peu près rien, nous ne le suivrons pas dans ce travail de déchiquetage, travail inutile puisqu'il ne présente aucune garantie sérieuse. M. Bauer [4] avait réuni un certain nombre de passages de Diodore où il semblait s'être servi d'Hérodote. M. E. a tenu à compléter cette liste. A quoi bon? Les textes cités par M. Bauer sont fort peu concluants; ceux qu'ajoute M. E. ne le sont pas davantage. M. E. rapproche l'une de l'autre, par exemple, les descriptions que font Diodore et Hérodote de la pyramide de Chéops.

---

1. Les deux mots sont de M. Mommsen, *Rœmische Forschungen*, II, p. 289. Lui-même offre un modèle de restauration ingénieuse et brillante en s'efforçant de retrouver dans les récits de Diodore l'ouvrage de Q. Fabius Pictor, *Fabius und Diodor*, (*Hermès*, V et XIII), *Die gallische Katastrophe* (*Hermès*, XIII), articles réimprimés, avec additions importantes, dans le 2ᵉ volume des *Rœmische Forschungen*, 1879.

2. *Untersuchungen über die Quellen der griech. und sicil. Geschichte bei Diodor*. Kiel, 1868.

3. *De Diodori Siculi fontibus* : Leipzig, 1869.

4. *Die Benutzung Herodots durch Ephorus bei Diodor*, *Jahrbücher* de Fleckeisen, *Supplementband*, X, p. 281, sqq. La théorie de M. Bauer est que le récit historique d'Hérodote n'a été directement consulté par Diodore que dans quelques passages.

Il cite, entre autres, ce détail que donne Diodore : « On grava sur la pyramide le montant des sommes dépensées pour fournir aux ouvriers des légumes et des raiforts, et l'inscription indique que l'on a dépensé plus de seize cents talents. » Ce renseignement n'a pu, dit M. E., être emprunté qu'à Hérodote : « On grava sur la pyramide, en caractères égyptiens, combien on a dépensé en raiforts, en oignons et en aulx à l'usage des ouvriers; et celui qui m'interpréta cette inscription m'a dit, autant que je m'en souviens, que cette dépense se montait à seize cents talents d'argent[1]. » Mais Diodore n'est-il pas allé lui-même en Egypte, n'a-t-il pas vu la pyramide, un guide ne lui aura-t-il pas traduit l'inscription? Peut-on admettre, d'ailleurs, que les voyages des Grecs en Egypte étaient si rares que Diodore n'ait pu consulter d'autre relation que celle d'Hérodote? De tous les rapprochements auxquels se livrent MM. Bauer et Evers, il résulte seulement qu'il y a des ressemblances entre Hérodote et Diodore ; il y a aussi des différences : il se peut que Diodore ait consulté Hérodote ; il est très possible qu'il y ait entre eux un ou plusieurs intermédiaires. Conclure de ces ressemblances qu'Hérodote est l'autorité de Diodore, et de ces différences que Diodore a travaillé avec indépendance sur les auteurs qu'il a consultés, c'est construire une conjecture sur une hypothèse. Il y a du danger à vouloir prouver coûte que coûte. Il fallait se borner à mettre en relief le travail acharné et l'étendue des connaissances de Diodore ; il fallait aussi insister sur ses frivolités et ses négligences. Le seul rôle qui convienne à l'avocat du « plus pitoyable des scribes[2] », c'est de plaider les circonstances atténuantes, et elles ne manquent pas.

Camille JULLIAN.

---

237. — **Der Koelnische Krieg von Max Lossen. Erster Band : Vorgeschichte (1565-1581).** Gotha, Perthes, 1882, xvi, 780 p. 8°. Prix : 15 fr. 75.

Tandis que la réforme allemande a trouvé de nombreux historiens, qui nous ont raconté son développement politique et religieux, jusqu'à la paix d'Augsbourg ; tandis que la guerre de Trente-Ans a rencontré plus de narrateurs encore et voit leur nombre s'accroître de jour en jour,

---

1. *Diodore, 1, 64, 3.* Ἐπιγέγραπται δὲ — — — τὸ πλῆθος τῶν ἀναλωθέντων χρημάτων ὡς εἰς λάχανα καὶ συρμαίαν τοῖς ἐργάταις καὶ μηνύεται διὰ τῆς γραφῆς τάλαντα δεδαπανῆσθαι πλείω τῶν χιλίων καὶ ἑξακοσίων.

*Hérodote, 2, 125.* Σεσήμανται δὲ γραμμάτων Αἰγυπτίων ἐν τῇ πυραμίδι ὅσα ἔς τε συρμαίην καὶ κρόμμυα καὶ σκόροδα ἀναισιμώθη τοῖσι ἐργαζομένοισι · καὶ ὡς ἐμὲ εὖ μεμνῆσθαι τὰ ὁ ἑρμηνεύς μοι ἐπιλεγόμενος τὰ γράμματα ἔφη ἑξακόσια καὶ χίλια τάλαντα ἀργυρίου τετελέσθαι.

2. Mommsen, *Rœmische Chronologie*, 2e éd., p. 125.

la période intermédiaire, qui va de 1555 à 1568, n'a été traitée jusqu'ici que d'une façon passablement dédaigneuse par les érudits allemands en quête de sujets.

Il n'y a point lieu de s'en étonner outre mesure. Comme toutes les époques de transition, c'est une époque d'un intérêt médiocre, pour qui veut rester à la surface. La lutte entre les deux églises s'y poursuit d'une façon continue, mais secrètement d'abord, pour ainsi dire, et même quand les conflits ouverts reprennent après une vingtaine d'années de tranquillité relative, la lutte reste sans éclat, les personnalités marquantes font défaut de part et d'autre et l'attraction de la grande lutte trentenaire empêche l'historien de s'arrêter, autant qu'il le devrait peut-être, à ces stations intermédiaires de l'histoire germanique. On en connaît quelques points culminants, la rébellion de Guillaume de Grumbach, la question d'Aix-la-Chapelle, la lutte dans l'archevêché de Cologne, la *guerre des évêques* en Alsace, au sujet du siège de Strasbourg, la question de la succession de Juliers, et voilà tout. Et, quand nous disons qu'on connaît ces questions, l'on peut dire que la plupart ne sont encore connues que par à peu près, et que les recherches scientifiques nécessaires pour approfondir le sujet, sont encore à faire dans bien des cas. Les quatre volumes de M. Ortloff sur les *querelles de Grumbach,* la publication de M. Ritter sur la question de Juliers, dans la série des *Documents relatifs à la guerre de Trente Ans*, édités sous les auspices de l'Académie de Munich, montrent pourtant que, depuis quelques années déjà, l'attention se porte sur ces dernières années, si longtemps négligées, du XVIe et sur les premières du XVIIe siècle. On a compris que la paix de religion de 1555 ne fut pas une paix, au sens véritable du mot, mais tout au plus une trêve, mal observée, des deux parts, et que les origines de la grande lutte du XVIIe siècle remontent bien au-delà de la rébellion de Bohême. Il faut donc s'orienter à neuf dans ces querelles théologiques souvent obscures, dans ces longues et âpres rivalités entre les familles régnantes du protestantisme allemand qui faciliteront si singulièrement la tâche à la réaction catholique. Parmi ceux qui se sont le plus pénétrés de la nécessité de ces études, on doit compter assurément l'auteur du présent volume. M. Max Lossen avait débuté autrefois dans la littérature historique par une intéressante étude sur l'occupation de Donauwoerth par la Bavière, en 1611, occupation qui fut l'un des signes précurseurs de la tempête générale qui devait éclater bientôt. Depuis de longues années, le nom de l'auteur n'avait plus été prononcé; nous apprenons aujourd'hui pourquoi. Voici dix ans que M. L., suivant les conseils de M. le professeur Cornelius, de Munich, son maître, s'était mis à l'étude de la *guerre de Cologne,* c'est-à-dire de la lutte qui s'entama autour de ce siège archiépiscopal, après l'avènement de Gebhard Truchsess de Waldbourg et après sa conversion aux doctrines réformées. Cette étude, il l'a poursuivie de la façon la plus approfondie; aujourd'hui encore, ce n'est que l'introduction

(*Vorgeschichte*) à son sujet proprement dit, qu'il nous offre, et pour laquelle nous lui devons de sincères remercîments. En effet, ce conflit de Cologne, sans être attrayant par les hommes qu'il nous montre ou les événements grandioses qu'il nous ferait connaître, a, dans l'histoire d'Allemagne, une importance majeure. Le moment où il éclate est aussi le moment précis où se pose la question de savoir si la couronne impériale restera aux Habsbourg, ou du moins au catholicisme. Si, contrairement à ce qui arriva, Gebhard de Cologne avait pu se maintenir sur son siège, le collège électoral aurait été en majorité protestant et l'abrogation du *réservat ecclésiastique* aurait bien vite fait disparaître, sous un empereur protestant, ce qui restait encore de principautés ecclésiastiques, non-sécularisées dans l'empire. Les rares représentants du catholicisme parmi les princes laïques plus importants de l'Allemagne, les ducs de Bavière et de Juliers, savaient bien pourquoi ils luttaient avec tant d'acharnement, afin de faire arriver leurs parents sur les sièges épiscopaux de l'Allemagne du nord-ouest. Si l'exemple de Gebhard avait trouvé des imitateurs, s'il avait seulement trouvé tout autour de lui des indifférents au lieu d'ambitieux compétiteurs, c'en était fait du catholicisme en Allemagne, comme puissance politique s'entend. Ce sont les prodromes de cette guerre de Cologne, que M. L. nous raconte dans un style simple, avec une grande modération de pensée, avec un luxe de détails inconnus, d'après les documents inédits d'une quinzaine d'archives et de bibliothèques publiques, dont Munich, Düsseldorf et Marbourg ont fourni le contingent principal. Dans ce premier volume, nous voyons se dérouler devant nous l'histoire de l'archevêché sous l'électeur Salentin d'Isenbourg, le prédécesseur de Gebhard, et les premières années de la propre administration de ce dernier, c'est-à-dire de 1577 à 1585. Grâce à son travail, nous suivons tous les menus détails des intrigues infatigables par lesquelles les Wittelsbach de Bavière réussissent à s'implanter dans les évêchés voisins, en visant sans cesse à s'élever encore. Nous voyons une réaction toujours croissante se manifester à la cour de Vienne, après l'avènement de Rodolphe II, tandis que sur les frontières de l'archevêché, la lutte entre l'Espagne et les Pays-Bas révoltés sollicite l'attention. Le récit de M. Lossen s'arrête pour le moment à l'année 1585. Le prochain volume, que nous espérons voir paraître bientôt, nous racontera le commencement de la lutte elle-même qui ne tarde point à éclater. R.

---

238. — **Un agent politique de Charles-Quint, le bourguignon Claude Bouton, seigneur de Corberon.** Notice sur sa vie et ses poésies avec le texte de son *Miroir des dames* et des pièces justificatives pour la plupart inédites, par M. E. Beauvois. Publication de la Société d'histoire, etc., de Beaune. Paris, Ernest Leroux, 1882, 1 vol. in-18 de 16-CXCII-229 p.

M. Beauvois énumère ainsi (*Introduction*, p. 1) les principaux titres et

qualités de Claude Bouton : il fut seigneur de Corberon et de Saint-Beury en Bourgogne, de Melin en Brabant et de Weert en Flandre, chevalier, capitaine des hallebardiers de Philippe le Beau, conseiller et chambellan de Charles-Quint, grand écuyer, plus tard premier et grand maître d'hôtel de l'archiduc Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, grand écuyer de la reine Marie de Hongrie, tuteur de Guillaume le Taciturne. On voit que ce fut un personnage considérable, mais, à côté de ses fonctions officielles et permanentes, comme parle son biographe (p. 3), il en exerça d'autres qui, pour être transitoires et confidentielles, n'en avaient que plus d'importance. Initié à la politique de Charles-Quint, il fut, pendant quarante ans, l'un de ses agents les plus infatigables. Ce fut ce prince qui (p. 3) « l'introduisit sur la scène de la haute politique, en le chargeant de solliciter en sa faveur l'appui de Henri VIII pour l'élection de l'Empire (1519). Quelques années plus tard, il l'envoya en ambassade auprès du même prince (1526) et deux autres fois en France (1531 et 1539). C'est surtout dans les affaires spéciales aux Pays-Bas que la reine Marie l'employa à plusieurs reprises (1533-36 et 1542-43). » La vie de Claude Bouton fut, du reste, très mouvementée. S'il sut briller à la cour, il ne fut pas déplacé dans les champs de bataille et put même (p. 6) porter à son actif quelques beaux faits d'armes. Intrépide chevaucheur, il alla cinq fois des Pays-Bas en Espagne, trois fois dans l'Ile-de-France, une fois au moins en Autriche, sans parler de ses voyages moins lointains et de ses navigations entre l'Espagne, l'Angleterre et la Belgique. Ajoutons que ce courtisan, ce guerrier, ce diplomate, mérite aussi notre attention comme écrivain, et que le côté moral de sa vie surtout est digne de remarque, car M. B. a pu louer en lui (p. 7) l'excellent père de famille, le tuteur intègre, l'ami dévoué, le galant homme, en un mot, « fils de ses œuvres, s'élevant lentement de la position la plus humble à l'une des plus éminentes, sans intrigues et sans autre recommandation que sa bonne conduite et son travail persévérant. »

Malgré tout cela, les historiens ont toujours négligé Claude Bouton. « Ceux qui le rencontraient sur leur passage, » dit (p. 3) M. B., « l'expédiaient en peu de lignes, se bornant à citer une ou deux de ses qualifications avec quelques dates. » Nul ne semble s'être douté de son importance historique. Son nom, continue l'auteur (p. 3), « ne figure dans aucun recueil de biographies [1], pas même dans celle des Bourguignons, et la volumineuse biographie nationale de la Belgique le passe sous silence, bien qu'elle parle d'autres hommes marquants nés, comme lui, en dehors des Pays-Bas, mais y ayant joué un rôle. Le vieux Palliot, qui écrivait une centaine d'années après la mort de Cl. Bouton, était, avant

1. L'assertion est trop absolue : le nom du seigneur de Corberon figure dans le *Dictionnaire de Moreri* (t. II, 1759, p. 203). Les auteurs de ce *Dictionnaire* renvoient à l'*Histoire des grands officiers de la Couronne*, par le P. Anselme.

cet essai, le seul qui ait tenté de donner une notice sur lui [1]. »

Si les imprimés ne permettent d'avoir qu'une idée très incomplète de Cl. Bouton, les sources manuscrites sont, au contraire, des plus abondantes. Les vastes recherches de M. B. ont été surtout fructueuses dans les Archives départementales du Nord, où sont conservés les registres de la Chambre des Comptes de Lille. Il a encore consulté avec grand profit divers documents des Archives générales de Belgique, des archives privées de la maison d'Orange, à La Haye, des Archives départementales de la Côte-d'Or, des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale, du British Museum [2]. De tous ces documents interrogés avec autant de patience que de sagacité, M. B. a fait jaillir assez de lumière pour avoir le droit de dire (p. 8) : « Il y a peu d'hommes de l'entourage de Charles-Quint, même parmi les plus importants, dont la biographie nous soit aussi bien connue jusque dans les détails de la vie privée. »

Je ne suivrai pas le zélé biographe dans les divers chapitres où il s'étend sur l'origine et les débuts de Cl. Bouton, sur ses premières missions en Angleterre et sur son séjour en Allemagne, sur sa défense du Luxembourg et sur ses nouvelles missions en Angleterre, sur ses missions en France et dans les Pays-Bas, sur ses missions en Frise et en Lorraine, sur ses derniers actes politiques, sur son mariage et sur ses enfants, sur ses biens patrimoniaux, sur son testament, son décès et sa sépulture, enfin sur son *Miroir des dames* et sur son *An des sept dames*. J'indiquerai seulement quelques-uns des renseignements rectificatifs que l'on trouve dans une notice faite, comme le déclare l'auteur (p. 16), *con amore*, mais *sine studio* : L'éminent historien de Charles-Quint, M. Henne, a cru sans preuve que Cl. Bouton fut capitaine des 50 archers de la garde de l'archiduc Charles (p. XVIII) [3]. — L'ambassadeur de Venise, Seb. Giustiniani, a confondu Cl. Bouton avec le comte Barthélemy Tatiano, et sa méprise a été reproduite par M. R. Brown (p. XXXVI). — J. S. Brewer, le savant éditeur des *Letters and papers*, a commis une erreur en signalant la présence en Angleterre, au 7 mai 1519, de Cl. Bouton qui était

1. *Histoire généalogique des comtes de Chamilly*, 1671, in-f°. M. B. dit (p. 9) : « Le généalogiste des Bouton a totalement ignoré les ambassades de Claude, ses exploits militaires et son *Miroir des dames*. Sa notice sur celui que les Belges appelaient communément le seigneur de Corbaron, notice dont nous ne voudrions pourtant pas médire, parce qu'elle nous a guidé dans nos investigations, est plutôt remplie de phrases que de faits. »

2. M. B. dit (p. 11) que « cet admirable établissement, que toutes les nations peuvent envier à l'Angleterre, » lui « a offert des facilités particulières pour vérifier dans les imprimés une multitude de faits et de dates. » Parmi les érudits qui ont prêté leur concours à M. B., je citerai feu M. Charles Paillard, de Maroilles, dont j'ai souvent eu l'occasion de louer ici les excellents travaux. M. B. rend hommage (p. 12) à l'habileté du paléographe, comme à la générosité des sentiments de l'homme.

3. Cf. p. LXXIX pour quelques anachronismes de la belle *Histoire de Charles-Quint*.

alors à Malines (p. XXXVIII) [1]. — F. B. von Bucholtz, en son *Histoire du règne de Ferdinand Ier*, a transformé le nom du diplomate bourguignon en celui de Claudius *de Guttan* (p. XLIV). — Tout un passage de la *Chronique* du bourgeois de Valenciennes, Robert Macquereau (liv. VII, ch. XVI), est ainsi refait (p. LVI) : « D'abord Cl. Bouton ne demeura pas longtemps à Londres puisque, arrivé le 14 novembre, il annonçait, dès le 19 du même mois, son départ pour le lendemain ; il partit, en effet, le 20 ; il n'allait pas en Espagne, mais bien dans les Pays-Bas, et il se borna à écrire à Charles-Quint deux lettres dont l'une, celle du 19 novembre, nous est parvenue ; au lieu de les expédier lui-même, il les laissa à son collègue, George de Themiseke, prévôt de Cassel, qui les mit sous enveloppe et les adressa à Wolsey, le priant de les faire venir à destination par l'évêque d'Ascoli et de Worcester, Jérôme de Ghinucci, auditeur de la chambre apostolique, qui allait en Espagne comme envoyé d'Henri VIII [2] » — Les historiens ne sont pas d'accord sur le jour où, en juillet 1544, René de Nassau, prince d'Orange, mourut des suites d'une blessure reçue au siège de Saint-Dizier. Martin du Bellay et Gollut ne précisent pas ; Wagenaar place le décès sous le 18 juillet ; M. Henne au 21 du même mois. La vraie date (15 juillet) est fournie par le certificat du secrétaire Bave, mentionné dans un document d'un registre de la Chambre des Comptes (p. XCV) [3]. — Les éditeurs des *State Papers* (Henri VIII, t. IX, pp. 268-9) ont eu tort d'identifier, au sujet des négociations entre les commissaires anglais et français pour la délimitation du Boulonnais, en 1546, le sieur de Courtbaron et d'Honvaulx avec Cl. Bouton (p. CVII). — Mentionnons encore le redressement d'une erreur de Palliot touchant l'origine de la devise de Cl. Bouton : *Souvenir tue* (p. CXVI), d'une autre erreur du même attribuant à Philippe II des lettres de légitimation d'un bâtard de Bouton délivrées par François Ier (p. CXVIII), etc.

Il y aurait à indiquer, dans le livre de M. B., bon nombre de renseignements curieux. En voici quelques-uns qui intéressent surtout les amateurs de tableaux (p. LXXVI) : « Ce portrait [le portrait de Bouton à lui demandé par la reine-régente Marie pour la célèbre galerie de Malines] fut exécuté avant le 12 septembre 1536, avec ceux de l'empereur et

---

1. En revanche, M. B. approuve (p. LXII) l'argumentation par laquelle cet éditeur cherche à établir, contre le sentiment de la plupart des historiens anglais et français, que ce ne fut pas Anne Boleyn, mais sa sœur Marie, qui accompagna en France, comme dame d'honneur, la dernière femme de Louis XII, Marie d'Angleterre.

2. Sur une autre erreur de R. Macquereau, voir p. CXXIX.

3. C'est là, ajoute M. B., un exemple de l'importance des comptes pour la fixation des dates. Il avait déjà dit (*Introduction*, p. 14) : « Ce sont des sources de premier ordre pour la fixation des dates, des itinéraires des souverains et du rôle de leurs agents politiques, sans parler des autres ; on doit les prendre pour base de toute chronologie précise et détaillée, et la présente monographie n'eût-elle d'autre résultat que d'appeler l'attention des historiens sur ces trésors en grande partie négligés, que nous ne regretterions pas le temps et les sacrifices qu'elle nous a coûtés. »

de deux de ses sœurs, les reines Marie de Hongrie et Eléonore de France, le tout pour huit livres. Il ne faut pas être étonné de la modicité du prix : le tableau du couronnement de Charles-Quint par Grégoire Vellemans ne fut payé que deux livres; le célèbre Bernard d'Orley faisait des tableaux au prix courant de quinze à trente livres, et même des portraits en pied de grandeur naturelle pour vingt-cinq livres [1]. » Citons cette particularité touchant la naissance du premier des enfants de Cl. Bouton et de Jacqueline de Lannoy (p. CXI) : « Dans son neuvième Compte, pour 1515, le receveur général Jean Micault déclare avoir dépensé, par mandement particulier, *soixante deux livres dix sols pour une couppe d'argent que mondit seigneur* [l'archiduc Charles] *a aussi donnée au baptisement du filz, dont la femme de son maistre d'ostel Boutton estoit accouchée, lequel il a faict lever sur les saintz fondz de baptesme et luy donner son nom de Charles*. Le futur empereur avait bien voulu être parrain de l'enfant, de même que son trisaïeul, Philippe le Bon, l'avait été de Philippe Bouton; mais l'archiduc fut moins généreux que le duc; au lieu d'un *quignot* de vaisselle plate d'une valeur de deux mille livres, il donna une simple coupe d'argent, de soixante-deux livres; peut-être songeait-il déjà à rendre l'édit de 1531, par lequel il était défendu d'accepter des présents à l'occasion des baptêmes, sous peine d'une amende double de la valeur du don. » — Signalons enfin le chapitre sur le *Miroir des dames* où ce poème est successivement rapproché de plusieurs ouvrages du XVe siècle qui roulent sur le même sujet, tels que l'*Apologia mulierum* (publié par P. Heyde), l'*Eloge des dames* (publié par Van Hasselt), le *Mirouer des dames* (ms. du *British Museum*, achevé le 9 juillet 1428), le *Mirouer des dames et damoiselles et l'exemple de tout le sexe féminin* (ms. de la Bibliothèque Nationale, n° 197 du fonds français), le *Parement des dames* d'Olivier de la Marche. M. B. se garde bien de surfaire le mérite du *Miroir des dames*. Si l'auteur ne lui paraît pas inférieur à la plupart des rimeurs contemporains, il reconnaît aussi que ce n'est pas là dire beaucoup [2]. Il ajoute qu'en lui le prosateur vaut mieux que le poète, sinon par la correction, au moins par la sève et par la naïveté. Dans ce chapitre d'histoire littéraire, notons (p. CLXXXIII) une vigoureuse tirade contre Cornélius Agrippa, « ce cuistre d'Allemagne », « ce lourd pédant », qui osa dédier un livre où les faits anatomiques sont exposés dans les termes les plus crus, où les phénomènes physiologiques sont décrits avec les détails les plus répugnants (*Declamatio*... Anvers, 1529); à la régente Marguerite, qu'il

1. M. B. donne en note, d'après les *Comptes* des Archives départementales du Nord, d'autres détails inédits « qui montrent que les peintures, même des grands artistes, étaient alors payées à l'aune ».

2. L'*An des sept dames*, réédité en 1867 par MM. Ruelens et Scheler, atteste, selon l'observation de M. B. (p. CXCI), « une imagination plus fertile, plus juvénile », mais il est « parsemé de gravelures comme si un poète du nom de Bouton eût nécessairement dû s'inspirer du *Roman de la Rose*. »

qualifie de *divine princesse*, à cette même princesse qui, dans une de ses lettres [1], comme dans un de ses rondeaux [2], fit l'éloge de Cl. Bouton.

La seconde partie du volume renferme : 1° le *Mirouer des dames*, composé entre 1517 et 1523, édité d'après le ms. n° 10557 de la collection de Bourgogne à la Bibliothèque royale de Bruxelles (pp. 1-30) [3]; 2° 120 pièces justificatives disposées par ordre chronologique (pp. 31-173); 3° la liste alphabétique des ouvrages cités (pp. 174-193); 4° l'Index alphabétique (pp. 195-217); 5° la Table alphabétique (pp. 219-229).

Le recueil de M. Beauvois, préparé avec un soin que l'on ne saurait trop louer, est d'une valeur exceptionnelle, et il faut cordialement féliciter la modeste Société d'histoire de Beaune d'avoir publié cette monographie qui ferait honneur aux plus célèbres de nos sociétés savantes.

T. de L.

---

239. — **Saint-Vincent de Paul et les Gondi**, d'après de nouveaux documents par R. Chantelauze. Paris, Plon, 1882, grand in-8° de 423 p. 7 fr. 50.

L'*Avant-propos* de M. Chantelauze (pp. 1-14) est une revue analytique des principaux documents imprimés et manuscrits qui peuvent être consultés sur saint Vincent de Paul. Les documents imprimés surtout sont fort nombreux, comme l'auteur le rappelle en ces termes (p. 1) : « Depuis plus de deux siècles, il serait difficile de citer un homme illustre, si grande que soit sa renommée, dont la vie ait été écrite aussi souvent et en autant de langues que celle de saint Vincent de Paul. C'est qu'il n'en est pas un dont le souvenir soit plus cher à la mémoire des hommes que celui qui fut, dans les temps modernes, le premier apôtre de la charité, le vrai créateur et le plus grand organisateur de l'assistance publique. » M. C. énumère et apprécie successivement les quatre grandes biographies publiées, les deux premières, par deux prêtres de la Mission, Fournier (1664) [4] et Collet (1748), les deux dernières, par deux de nos

---

1. « Nous avons icy Bouton qu'est bien saige et adroit gentilhomme. » (Lettre de Marguerite à l'empereur Maximilien, 1513. *Correspondance* publiée par Le Glay, t. II, p. 159.)

2. « Ung bouton cuilliz a esté
Florissant yver et esté
En odeur de vertus flagrable,
A tous véans moult delictable
Et plain de toute honnesteté. »

(*Albums et œuvres poétiques de Marguerite d'Autriche publiés par* E. Gachet pp. 27-28.)

3. M. B. a mis de très bonnes notes au bas des pages du *Mirouer des dames*. J'en citerai surtout une fort étendue et fort savante sur les sibylles (pp. 5-7).

4. On obtint de Louis Abelly, évêque de Rodez, ancien ami du saint, qu'il donnerait son nom à la *Vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul*. M. C. rap-

contemporains, M. l'abbé Maynard (1860), M. Arthur Loth (1880)[1]. Il n'oublie pas de signaler et de vanter, à côté de ces ouvrages, le livre d'Alphonse Feillet, « qui n'était qu'un chapitre de la vie de Vincent, mais un chapitre plein de révélations inattendues », *La misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul.* Il insiste enfin sur l'importance des lettres du saint, dont les RR. PP. Lazaristes viennent de publier un recueil à leur usage, en quatre volumes in-8° (Paris, 1880 [2]). A l'étude de toutes ces publications, M. C. a eu le bonheur d'ajouter la connaissance de bon nombre de pages puisées à des sources inédites. « Pendant mes longues recherches sur le cardinal de Retz et les Gondi, que de fois, saisi de respect, » dit-il (p. 11), « j'ai vu se dresser devant moi la vénérable figure de Vincent, qui fut leur commensal pendant douze années ! Ce fut sous leur toit que, l'année même de son entrée chez eux, il vit naître le terrible élève qui devait si mal profiter de ses leçons et de ses exemples. Jamais, on peut le dire, le génie du bien ne fut plus impuissant à lutter contre le génie du mal. » L'auteur ajoute que « ce fut par les Gondi, uniquement par les Gondi, qu'il fut donné à Vincent de fonder et de constituer tous ses établissements, depuis le premier jusqu'au dernier, sans exception. » Il constate (p. 12) que le cardinal de Retz, « qui avait conservé pour son ancien instituteur le plus tendre respect, même au milieu de ses conspirations et de ses plus folles aventures, se montra toujours très empressé à lui prêter son puissant appui. Voilà pourquoi, » continue-il, « il nous a paru particulièrement intéressant d'étudier non-seulement les relations de Vincent avec les Gondi, mais encore d'esquisser les traits des membres de cette famille qui, par leur bienveillante protection et leur fortune, fécondèrent toutes ses bonnes œuvres. »

Le R. P. Pémartin, secrétaire général de la congrégation de la Mission, a fourni à M. C. divers documents, ainsi que le R. P. Ingold, « le dernier et savant bibliothécaire de l'Oratoire. » De plus, quelques dépêches de nos ambassadeurs, déposées dans les archives du ministère des affaires étrangères, ont permis à l'auteur « de raconter avec de nouveaux détails plus précis, les rigueurs dont Vincent de Paul et les prêtres de la

---

pelle (p. 3, note 1) que ce prélat est l'auteur d'un ouvrage latin, autrefois estimé, *La moelle théologique,* et il ajoute : « Comme il n'était pas janséniste, Boileau, pour ce motif, a essayé de le tourner en ridicule dans son *Lutrin :*

Que chacun prenne en main le moelleux Abelly. »

Il ne suffisait pas de n'être pas janséniste pour être attaqué par Boileau. Le vers cité par M. C. n'est qu'une inoffensive boutade où le jansénisme n'a rien à voir et qui n'a peut-être été amenée que par le besoin d'une rime en *i*. Qui donc était moins janséniste que Louis XIV et qui pourtant l'a jamais plus et mieux loué que Boileau ? Il serait trop facile de continuer à combattre le sentiment de M. Chantelauze.

1. La *Vie de saint Vincent de Paul*, par Capefigue, n'a pas paru à M. C. mériter l'honneur d'une mention. Je ne lui reprocherai pas son dédain.

2. Un choix en deux volumes a été mis à la disposition du public (Paris, Dumoulin, 1882).

Mission, à Rome, furent l'objet, par ordre de Louis XIV et de Mazarin, pour avoir donné asile au cardinal de Retz fugitif [1]. »

Tirant un heureux parti de toutes ces ressources, M. C. a donné une complète histoire des relations de saint Vincent de Paul avec la famille de Gondi, surtout avec le père, la mère et la tante (marquise de Maignelais) du cardinal de Retz et avec ce dernier personnage [2]; il a donné aussi une complète biographie de l'illustre saint, résumant, perfectionnant tous les travaux antérieurs et rajeunissant, autant par l'agrément du style que par l'adjonction de faits nouveaux, un sujet si souvent traité. Si M. C. a eu le mérite d'ajouter à ce que nous avaient raconté ses devanciers, il a eu aussi le mérite de retrancher quelque chose de leurs récits. Je veux parler de deux légendes impitoyablement *sabrées* par lui, la légende du forçat que Vincent aurait délivré à Marseille pour se mettre à sa place (pp. 123-137), et la légende du saint apôtre parcourant pendant la nuit les rues et les carrefours de Paris, pour y recueillir dans ses bras les enfants trouvés (pp. 261-267). La première légende nous vient du XVIIe siècle, mais elle a été considérablement embellie de notre temps. Ainsi, par exemple, dit avec une spirituelle vivacité M. C. (p. 133), « je vois dans une excellente histoire du saint, qu'il se précipita sur les fers du forçat, qu'il les baisa, les détacha et se les posa lui-même au pied, et le savant biographe oublie que ces fers pesaient cinquante kilogrammes, qu'ils étaient rivés, et que, par conséquent ils ne se détachaient pas aussi facilement que des jarretières. » Toute la discussion est menée à merveille et je suis assuré que tout lecteur non-seulement « pardonnera », mais appréciera ce que l'auteur appelle « la longueur de cette digression [3]. » La seconde légende est beaucoup plus récente : elle est née de nos jours et Capefigue (c'est tout dire) semble bien en être le père. MM. l'abbé Maynard et Arthur Loth en ont été les parrains. Voici comment, au nom du bon sens et de la vérité, M. C. repousse ces « pures inventions » (p. 263) : « A l'époque où l'on place

1. M. C. n'a malheureusement pu découvrir toute la correspondance particulière de Vincent de Paul avec le général des galères, Philippe-Emmanuel de Gondi, dont M. l'abbé Maynard a révélé l'existence.

2. M. C. nous promet (p. 84) de nous raconter, un jour, l'histoire de l'orageuse jeunesse du cardinal de Retz : « Les 250 premières pages in-4° des Mémoires autographes de Retz, dans lesquelles il racontait ses folles aventures de jeunesse, ont été déchirées par une main trop scrupuleuse; et d'un autre manuscrit de ces mêmes mémoires aujourd'hui disparu, un éditeur de 1719 n'a pu sauver de ce commencement que quelques fragments mutilés. Au point de vue littéraire, c'est une perte à jamais déplorable et irréparable ; au point de vue historique et biographique, il n'est pas impossible de combler cette lacune. C'est ce que nous tenterons quelque jour, à l'aide de nombreux documents inédits. » M. C. nous promet encore (p. 417) de revenir quelque jour sur la mystérieuse fin du cardinal de Retz.

3. J'ai sous les yeux une brochure intitulée : *D'une erreur historique à propos de saint Vincent de Paul et de son voyage à Marseille en 1622, par* Casimir Bousquet (Paris, 1861, in-18). M. C. a rendu évident ce que M. Bousquet avait déjà commencé à rendre bien clair.

ces prétendus épisodes, Vincent avait de soixante-douze à soixante-quinze ans ; il pouvait à peine se tenir sur ses jambes endolories et couvertes de plaies, et, de plus, il était en proie à la fièvre quarte, qui l'obligeait, afin d'en calmer les accès, à garder le lit chaque nuit, afin de provoquer la sueur. Comment concilier ces faits précis avec ses prétendues courses nocturnes ? »

Je résumerai d'un mot tous les éloges que l'on peut donner au livre de M. Chantelauze : c'est, à tous égards, la meilleure histoire que nous ayons de saint Vincent de Paul [1].

T. de L.

---

240. — **Ergænzungswœrterbuch der deutschen Sprache.** Eine Vervollstændigung und Erweiterung aller bisher erschienenen deutsch sprachlichen Wœrterbücher, einschliesslich der Grimm'schen, mit Belegen von Luther bis auf die neueste Gegenwart, von Prof. Dr. Daniel Sanders. Berlin, Libr. Abenheim. Livraisons 6 à 22, *Blau-Meinen*.

La publication de cet important dictionnaire complémentaire, dont nous avons annoncé l'an dernier les cinq premières livraisons, se continue sans interruption. Comme un grand dictionnaire ne peut jamais être complet, l'auteur a eu l'heureuse idée d'imprimer sur la couverture des livraisons un appel à tous ceux qui s'occupent de lexicographie, pour leur demander de fournir des contributions à son œuvre. Nous croyons nous conformer aux vœux exprimés par M. Sanders en donnant ici quelques mots et significations qui lui ont échappé, et nous espérons qu'ils figureront dans un supplément à la fin du volume.

Hermchen ou Hermænnchen, synonyme de *Wiesel* (la belette) ; v. Brehm, *Säugethiere*, vol. II, p. 81. Ce mot se rencontre çà et là dans des contes populaires. Il se rattache, ainsi que *Hermelin* (hermine, la grande be-

---

1. M. C. a eu la bonne fortune d'être aidé par le R. P. Pémartin, « qui a fait une étude critique très approfondie de l'histoire de l'illustre fondateur de son ordre, » et qu'il remercie deux fois (*Avant-propos* et p. 267) de son assistance. Aussi, ne trouvera-t-on guère d'inexactitudes dans un livre revu par un aussi savant spécialiste. C'est par inadvertance que (p. 17) est mentionnée « l'église de *Bidachers*, près de Bayonne. Il s'agit là de *Bidache*, dont les Gramont ont rendu le nom célèbre. — Je ne crois pas que l'histoire des généraux des galères, par Antoine de Ruffi, ait jamais été *imprimée*, quoiqu'en dise M. Chantelauze (p. 133). — Le biographe de saint Vincent de Paul me paraît avoir manqué de charité et même de justice à l'égard de Pierre de Marca. En vain, pour écraser le successeur du cardinal de Retz à l'archevêché de Paris, il dit deux fois (p. 343 et p. 410) que Bossuet a tracé de ce prélat *un portrait d'une effrayante vérité.* Dans ce portrait, remarquons-le bien, l'auteur de la *Défense des libertés de l'église gallicane* reproche surtout à Marca, dont il admire le *très beau génie*, d'avoir été ultramontain et..... de ne l'avoir pas toujours été. Il y a des portraits plus noirs. Je voudrais que, dans la prochaine édition de son livre, M. C. traitât moins durement un homme qui, certes, ne fut pas sans défauts, mais qui vaut beaucoup mieux que la réputation que ses ennemis ont voulu lui faire.

lette), au moyen haut allem. *harm,* ancien haut all. *harmo;* l'allemand moderne *Harm,* dans le sens de « hermine », est rare (Grimm).

Au mot GABLER, il manque la signification assez fréquente de *Gabelweih?* (milan noir); v. Brehm, *Thierleben.— Die Vögel,* Leipzig, vol. I, p. 684.

HÜFTER, synon. de *Brachpiper* ou *Stöppling* = le pipi champêtre (Anthus campestris); v. Brehm, *ib.*, II, 254.

HÜSTER, synon. de *Wiesenpiper* = le pipi des prés (Anthus pratensis); v. Brehm, *ib.*, II, 249.

HÜSIK, synon. de *Graufliegenfänger* = le gobe-mouche gris (Muscicapa grisola); v. Brehm, *ib.*, II, 517.

GIRLITZ = le cini [1] (Fringilla serinus). Ce petit oiseau est fort commun dans certaines parties de l'Allemagne, et y porte encore quelques autres noms, suivant la contrée, p. ex. *Heckenbrunelle,* en Bavière, etc, : Der in Deutschland heimische Vertreter der Sippe ist der *Girlitz,* Brehm, *ib.*, II, 332. Im Taurus gesellt sich ihm der von hier und dem Kaucasus über Persien und Turkestan bis Ladak verbreitete, auch in Südeuropa vorkommende GOLDSTIRN-GIRLITZ (Serinus pusillus und aurifrons, etc), an, welcher der etwas längern Flügel halber auch wohl als Vertreter einer besondern Untersippe, der ZEISIG-GIRLITZE, angesehen wird; *ib.*, p. 333.

BLAJE, synon. de *Blahe, Plane, Wagendecke,* = bâche : Es wurde also mein Bett und sonstige Effecten auf einen Wagen geladen, der mit einem von Reifen getragenen Tuch, Blaje genannt, überspannt war; Christoph Hoffmann, *Mein Weg nach Jerusalem, Erinnerungen aus meinem Leben.* Stuttgart und Jerusalem 1881; vol. I, p. 139. — Composé : zu welcher die ganze Familie Paulus den Weg nach Stuttgart in einem jener primitiven Fuhrwerke, die man BLAJEWÄGELCHEN nannte, machte; *ib.*, p. 622.

Parmi les composés de KOHLE, il manque GRIES-KOHLE = menu charbon, en anglais « dust »; TAGE-KOHLE = charbon d'affleurement.

MÖLLERN = préparer des lits de fusion des minerais; MÖLLER-BETT, lit de fusion; cf. MÖLLER-HAUS; MÖLLER-BODEN; MÖLLERUNG = 1° préparation des lits de fusion des min.; 2° lit de fusion.

---

1. Le mot *cini,* quoique l'oiseau soit très répandu en France, manque également jusqu'ici dans tous les dictionnaires français. Je profite de l'occasion pour signaler à l'attention des lexicographes français deux autres mots très répandus qui n'ont pas encore l'honneur de figurer dans les dictionnaires; ce sont : *clapotement,* substantif verbal de *clapoter,* et le verbe *écoper.* Chose incroyable, la plupart des dictionnaires donnent le subst. *écope,* mais le verbe *écoper,* malgré ses deux significations connues de tout le monde, a toujours été omis. Citons encore, pour la même raison, l'adj. *gourmeux* (atteint de la gourme), et le subst. plur. très intéressant *rappeaux,* cris de la caille, qui est à *rappeler* ce que *appeau* est à *appeler;* il est usité dans le nord comme dans le midi de la France *(rappaou).* De même qu'on dit « les *rappeaux* de la caille », on dit aussi « la caille *rappelle* »; cette dernière signification ne se trouve pas non plus dans les dictionnaires.

Druse (fém.), minéral = géode, c'est-à-dire cristaux situés à l'intérieur d'une pierre.

Alfred Bauer.

# CHRONIQUE

ETATS-UNIS. — M. F. Poole, de Chicago, a terminé la nouvelle édition de son *Index to periodical literature ;* elle paraîtra à Londres, chez Trübner.

— Un mulâtre, M. Williams, qui a occupé dans l'Etat d'Ohio des fonctions importantes, prépare une *Histoire de la race nègre en Amérique.*

— M. Max Müller a été invité à faire, en 1863, une série de conférences sur la science du langage, à l'Institut Lowell, de Boston.

INDES. — Les Parsis établis à l'île d'Aden viennent de fonder un temple du feu. Il sera inauguré au commencement de l'année prochaine par Firoûz, fils du grand-prêtre de Bombay, Jamaspji, l'auteur du *Dictionnaire pehlvi-guzrati-anglais.* — La polémique suscitée par l'admission dans l'église parsie de non-zoroastriens, sans la pénible cérémonie du *Bareshnûm* (purification avec l'urine de vache) est plus vive que jamais. L'initiative hardie du Destour Jamaspji a été attaquée par le Destour Psehotunji et défendue par le Herbed Tamaspji. Le Destour Jamaspji prépare lui-même une brochure sur ce sujet. Nous rendrons compte de cette polémique.

ITALIE.—Nous avons reçu de l'ancien directeur de la *Bibliothèque Vittorio Emanuele* de Rome, M. Castellani, une lettre où il appelle notre attention sur un article publié par la *Perseveranza* de Milan (n° 8169). D'après cet article, écrit en français et malheureusement en mauvais français, le tribunal correctionnel de Rome aurait absous MM. Castellani et Podestà de l'accusation de négligence portée contre eux. « L'enquête a beaucoup contribué à abaisser la réputation de notre pays en deçà et au delà des Alpes... Et cependant il fallait reconnaître que jamais un plus grand nombre de livres n'avait été transporté avec plus de promptitude et d'exactitude. Du jour où les bibliothèques monastiques furent consignées au ministère de l'instruction publique, pas un seul des 500,000 volumes environ qui avaient été consignés, a été égaré. Le Procureur du roi même dans son réquisitoire a dû se restreindre à accuser MM. Castellani et Podestà pour l'égarement d'une lettre autographe du cardinal Mastai avant de devenir pape, d'un livre imprimé, *Il Processo degli Untori di Milano*, estimé par les experts 50 francs, et de 193 brochures trouvées à Florence avec des signes qu'on a supposé être de la Bibliothèque *Vittorio Emmanuele,* d'une valeur approximative de 10 francs. Ces égarements mêmes n'ont pas été exactement constatés, mais en tout cas ils auraient eu lieu après l'ouverture de la bibliothèque. D'ailleurs, si les faits de cette nature suffisaient à traduire devant les tribunaux des bibliothécaires sous l'imputation de négligence, il faut reconnaître que pas un seul de cette honorable classe pourrait se sauver. Heureux ceux qui, dans l'exercice de leurs nobles fonctions, n'ont pas eu des contrariétés majeures ! Du reste, à part la lettre du cardinal Mastai, qu'on suppose être plutôt égarée que volée, relativement au *Processo degli Untori* et aux 193 brochures, il fallait vérifier auparavant s'il y en avait en bibliothèque d'autres exemplaires, car s'ils étaient des doubles, ils auraient été écartés régulièrement. » La *Perseveranza* ajoute que les « résultats de l'enquête et du procès ont été les suivants : pour abattre un homme

politique, on l'a d'abord calomnié, lui et son œuvre; ce but ayant échoué, on s'est borné à calomnier d'honnêtes et utiles employés. »

— M. Luigi A. Michelangeli, qui vient de publier une édition critique d'Anacréon (Bologne, Zanichelli), prépare un travail sur le poète grec et ses traducteurs et imitateurs en Italie.

POLOGNE. — Dans le dernier article qu'il vient de publier dans la « deutsche Rundschau », sous le titre « *Polnische Belletristik in den letzten zwanzig Jahren* ». (La littérature polonaise dans ces vingt dernières années), M. Otto Hausner, membre du Reichsrath autrichien, dit que de 1876 à 1881 il a paru en polonais 296 ouvrages de belles-lettres (*schœngeistig*), dont 192 en Pologne, 80 en Galicie et 24 dans les autres provinces — ce qui caractérise la fin de la vie littéraire autrefois si active en Posnanie et la complète cessation de la littérature émigrée. Le nombre actuel de ceux qui parlent polonais est de plus de 13 millions (plus de 8 millions en Russie, 2,600,000 en Prusse et 3,200,000 en Autriche); chaque année il paraît donc dans les pays parlant polonais une œuvre littéraire par 2,000 âmes. On peut, à ce propos, citer les chiffres suivants qui sont curieux; il paraît une œuvre littéraire par 2,800 Allemands, par 2,200 Italiens, par 2,000 Suédois, par 1,900 Hollandais ou Danois et Norvégiens, par 1,800 Anglais, par 1,600 Français, par 10,000 Russes.

RUSSIE. — Le 22 juin est mort Mgr Macaire Boulgakov, métropolitain de Moscou; il avait composé une *Histoire de l'académie de Kiev* (1843), une *Histoire du christianisme en Russie avant Vladimir* (1856), une *Théologie dogmatique orthodoxe* (1852, trad. en français en 1857-1859 et qui obtint le grand prix Demidoff), une *Histoire du rascol russe* (1855), et une *Histoire de l'église russe* en onze volumes, son ouvrage le plus important.

— Le P. Martinov vient de publier dans les *Monuments de l'ancienne littérature* (Pamiatniki drevnei pismennosti) édités par la Société russe des anciens textes un ms. slavon conservé à la Bibliothèque de Gand et qui avait jusqu'ici échappé à l'attention des spécialistes. Ce ms. est curieux à plusieurs égards. Il est d'origine bulgare, il a été écrit à Viddin en 1360 par la tsarine Anne, femme du prince bulgare Jean Stratsimir. Il renferme des Vies des saintes martyres, récits déjà connus et dont le P. Martinov n'a donné que quelques fragments et, ce qui est plus intéressant, une description des Lieux Saints de Jérusalem. Une traduction latine de ce document due au P. Martinov paraîtra prochainement dans les Archives de l'Orient latin. L'édition est accompagnée de fac-similés et précédée d'une préface où sont signalées les principales particularités du texte. Rappelons à ce propos que notre regretté collaborateur, Ch. Graux, a découvert à la bibliothèque de Grenade un ms. slavon qui n'a pas encore trouvé d'éditeur. Il serait à désirer que la Société des anciens textes russes pût le faire examiner et, s'il en vaut la peine, le publier.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — M. Danicic vient de terminer le premier volume de son grand dictionnaire serbo-croate (A.-C). Nous reviendrons prochainement sur cet ouvrage.

SUÈDE ET NORVÈGE. — Notre collaborateur, G. Cederschiœld, professeur à l'Université de Lund, a été nommé directeur de l'école supérieure des jeunes filles de Gœteborg.

— Le premier fascicule de l'*Arkiv for nordisk filologi*, dont nous avons récemment annoncé la fondation, vient de paraître. L'*Arkiv* est consacré, comme l'indique son titre, à l'étude de la langue et de la littérature des trois pays scandinaves; il est publié quatre fois par an, au prix de six krones. Le directeur de la *Revue* est M. Gustave Storm, assisté de MM. Sophus Bugge, Nicolas Linder, etc. Le recueil admet des articles rédigés en allemand et en anglais, et ce premier fascicule renferme, en

effet, un article en allemand de M. E. Mogk, sur feu Edzardi; on y remarquera une Bibliographie des ouvrages relatifs au norois, dressée par M. Stjernstrœm et un article, le premier du fascicule, par Sophus Bugge, sur la *Rosomonorum gens* dont parle Jordanis.

SUISSE.— M. A. Bernus, pasteur à Bâle, vient de publier une *Notice bibliographique sur Richard Simon* (Bâle, Georg. in-8°, 48 p.) On sait que Richard Simon (1638-1712) fut en 1678 exclu de la congrégation de l'Oratoire pour avoir publié son *Histoire critique du Vieux Testament*, et qu'il a ouvert de nouvelles voies à la critique biblique et à l'étude de l'histoire des églises orientales; son humeur agressive, ses opinions hardies lui suscitèrent beaucoup d'adversaires. Sa bibliographie était encore à faire; ce qui la rendait difficile, c'était le nombre de pseudonymes sous lesquels il se cachait aussi bien que l'indication fausse du lieu d'impression de ses ouvrages. M. Bernus a cherché à faire une bibliographie des publications de Richard Simon aussi complète et aussi exacte que possible (296 numéros); il donne d'abord sommairement la liste chronologique de ces publications; il indique entre parenthèses, après le titre des ouvrages de Simon, les principaux comptes-rendus détaillés donnés par les journaux littéraires du temps; il mentionne les publications des adversaires de Richard Simon, afin de mieux faire connaître l'action que le savant Dieppois exerça sur son siècle; etc. Cette bibliographie, faite avec soin et patience, et qui rendra des services, ne peut manquer d'être accueillie avec reconnaissance. M. Bernus y a joint les ouvrages projetés par Simon ou faussement attribués à l'ancien oratorien, les notices et écrits, soit manuscrits, soit imprimés, sur l'auteur de l'*Histoire critique du Vieux Testament*, et un utile index des noms propres.

— Le tome XXXVI des *Mémoires et documents*, publiés par la Société d'histoire de la Suisse Romande, vient de paraître à Lausanne (Georges Bridel. In-8°, 414 pp.). Ce volume, outre un essai d'*Histoire monétaire de Lausanne* (1273-1354), dû à M. A. Morel-Fatio, renferme des extraits considérables tirés des *Manuaux du conseil de Lausanne* (1512-1536), publiés et annotés par M. Ernest Chavannes. Cette publication avait été commencée déjà dans le tome XXXV. — La période à laquelle se rapportent ces extraits est d'une grande importance pour l'histoire de la Suisse Romande. C'est une période d'agitation et de troubles, causés par les idées nouvelles de la Réformation. Il est intéressant de suivre, dans cette publication, les hésitations politiques de la ville de Lausanne, siège d'un évêché, dont le titulaire était loin de vivre toujours en bonne intelligence avec les bourgeois. Précisément, deux des extraits les plus intéressants, intitulés : *Mœurs lausannoises entre 1528 et 1534*, relatent longuement, le premier, les plaintes de l'évêque et du clergé contre les citoyens de Lausanne; le second, les plaintes des citoyens de Lausanne contre l'évêque et le clergé. Ces deux pièces sont en français, et la naïveté du style, émaillé de locutions patoises et d'expressions du terroir, prête beaucoup de charme au récit des méfaits commis, au dire des bourgeois, par les chanoines de Saint-Maire, ou *vice-versa*, par les bourgeois, si l'on veut écouter les chanoines.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 10 novembre 1882.*

M. Jamard, consul de France à Brousse, envoie la copie d'une inscription grecque

trouvée près d'Adernas. — M. de Laigue, consul à Livourne, envoie une nouvelle copie d'inscription.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Renan donne quelques détails sur deux monuments dont les photographies ont été transmises à la commission des inscriptions par M. Salomon Reinach, membre de l'école française d'Athènes. L'un est un graffito araméen, de l'époque d'Hadrien, trouvé à Athènes; l'écriture en est très difficile à lire, et M. Renan n'ose encore proposer une traduction. L'autre monument a été trouvé à Edesse. C'est un fragment de pierre, renfermant, dans une sorte de niche, un buste assez grossièrement sculpté, d'une exécution lourde, qui rappelle celle des sculptures les plus récentes de Palmyre; les cheveux, tous rebroussés d'un seul côté, présentent un aspect étrange. « On croit dans le pays, dit une note jointe à la photographie, que la tête représente le frère de la femme d'Abraham. » Cette légende, dont il n'y a d'ailleurs aucun compte à tenir, indique du moins que cette pierre est connue depuis assez longtemps et donne lieu de présumer qu'elle était possédée par des mulsumans. A côté du buste, à droite, se voit un fragment d'inscription syriaque, du v<sup>e</sup> ou vi<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il y a quatre lignes d'écriture; les trois premières, en grosses lettres et fortement interlignées, paraissent former une sorte de titre; la quatrième était sans doute la première du texte proprement dit, dont le reste est perdu. Nous n'avons que la partie gauche ou la fin de chaque ligne. Dans les trois premières, seules déchiffrées jusqu'ici, on lit :

..... de Notre-Seigneur
..... et adorable
..... d'Edesse

M. Cuq termine sa lecture sur le *consilium principis* sous le haut empire romain, d'Auguste à Dioclétien. Dans cette seconde partie de son mémoire, il décrit en détail l'organisation du conseil, telle que les documents nous la font connaître, à partir du temps d'Hadrien; il distingue les diverses catégories de membres qui le composaient, les sénateurs, les amis ou familiers du prince, les jurisconsultes; les conseillers en service ordinaire, *consiliarii*, et en service extraordinaire, *adsumpti in consilium;* il énumère les divers fonctionnaires attachés au conseil, les employés des bureaux, les greffiers, *notarii*, qui dressaient les procès-verbaux des séances, les expéditionnaires, *commentarii*, qui transcrivaient les actes et les mettaient au net, ceux qui les conservaient dans les Archives du conseil, *tabularium Caesaris*, etc.

Ouvrages présentés : — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Rosny (Léon de), *Essai de déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale*, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> livraisons; — par M. Desjardins, *Bulletin trimestriel des antiquités africaines, recueillies par les soins de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, 2<sup>e</sup> fascicule; — par M. Delisle : Beaucourt (G. du Fresne de), *Histoire de Charles VII*, tome II; — par M. de Rozière : Leroux (Alfred), *Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1378* (50<sup>e</sup> fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des hautes études*, sciences philologiques et historiques); — par M. Bréal : 1° Tamizey de Larroque (Philippe), *les Correspondants de Peiresc V, Claude de Saumaise;* 2° Henry (V.), *Esquisses morphologiques, considérations générales sur la nature et l'origine de la flexion indo-européenne.*

Julien Havet.

---

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 18 octobre 1882.*

M. Le Blant donne des détails sur les fouilles entreprises près de Pompéi, sur la rive droite du Sarno. Ce ruisseau, fangeux et profond, arrêta dans leur fuite une partie des habitants de Pompéi, qui périrent avant de parvenir à le traverser. Ces fugitifs, dont on trouve les cadavres en grand nombre, étaient chargés de bijoux d'or, de pièces de monnaie et d'autres objets précieux.

M. Guillaume entretient la Société des restes de constructions anciennes découvertes pendant les travaux qui s'exécutent sous la salle des Cariatides au Louvre. Sous la salle moderne, construite par Pierre Lescot et achevée par Percier et Fontaine, subsistent les ruines de salles ogivales, jadis carrelées de carreaux émaillés, qui paraissent dater du règne de Philippe-Auguste.

Les retombées de voûtes sont encore conservées, et dans les déblais se rencontrent des fragments de culs de lampes ornés de figures.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 27 Novembre — 1882



241. — **Catalogue of the Persian Manuscripts in the British Museum,** by Charles Rieu, volume II, London, 1881, in-4° vii et 433-877 p.

Le tome second de ce catalogue est exécuté sur le même plan que le premier et mérite les mêmes éloges. Nous ne pouvons donc que nous référer à ce que nous avons dit déjà à cet égard, tout en maintenant la distinction que nous avons établie entre un catalogue proprement dit et un recueil de notices, et que le savant rédacteur n'a pas, à nos yeux, toujours assez observée. Ce n'est pas un reproche, quoi qu'on en ait dit, et nous sommes les premiers à reconnaître que dorénavant le travail considérable de M. Rieu devra être considéré comme l'œuvre fondamentale à laquelle tout catalogue de mss. persans devra faire les plus nombreuses références.

Le tome II décrit 1128 volumes consacrés aux sciences, à la poésie, à la philologie et aux belles-lettres; une dernière division comprend les volumes renfermant des matières diverses. Nous approuvons fort l'idée de faire une section à part pour les mss. de ce genre ; c'est préférable, selon nous, au rangement qui est décidé par la nature de la première pièce, ou à l'importance plus grande attribuée à l'une ou à l'autre des pièces. Un correctif paraît cependant nécessaire : pourquoi, dans chacune des classes où doit figurer tel ou tel morceau, ne pas le faire entrer sous forme de renvoi ? La remarque que nous faisons ne vient pas de nous : c'est là le système qu'a suivi, par exemple, M. Pertsch dans les catalogues de Gotha.

Les innombrables poètes dont les œuvres figurent dans la collection de Londres suffisent à montrer à l'homme le plus étranger aux études orientales combien la poésie est cultivée en Perse et dans les pays de langue persane, où le premier venu, sans études préalables de métrique ou de poésie, a l'oreille assez délicate pour pouvoir composer en mètres de toute sorte. Il faut bien ajouter que la plupart de ces poésies, pour ne pas dire toutes, sont loin de valoir, pour nous Européens, la vingtième partie de ce que nous a légué l'antiquité classique, et que leur étude n'est pas près de procurer les mêmes jouissances que la connais-

sance de celle-ci. Toujours est-il que nous relevons ici les œuvres assez rares de plusieurs des poëtes les plus anciens, par exemple, le *Yoûsouf ou Zouleykha* de Firdawsi (p. 545) et un fragment de *Vîs ou Ramîn* (p. 822 *a*). Il est en ce moment question de la publication du premier de ces poèmes, dont le sujet a si souvent excité la verve orientale. Le second a été publié dans la *Bibliotheca Indica*, mais d'après un seul ms., et cette édition laisse assez à désirer ; il serait à souhaiter que quelque orientaliste collationnât le texte imprimé avec les fragments existant à Londres, avec ceux qui figurent dans d'autres œuvres (Rieu, *l. l.*) et avec l'exemplaire de la *Bibliotheca Sprengeriana* (n° 1378), qui doit être maintenant à Berlin [1]. Des poésies dans un dialecte kurde ont été l'objet d'une étude spéciale de la part de M. R. et lui ont fourni (p. 728) la matière de tout un mémoire sur la phonétique et la grammaire de la langue des Gourân.

Conformément au plan qu'il s'est tracé, le savant rédacteur reprend la discussion concernant l'époque de la naissance de Saʿdi, mais pour tomber à peu près d'accord avec MM. Defrémery [2] et Bacher, et la fixer vers 680 environ. Mais lui aussi a passé sous silence un passage important du Gulistan et qui, s'il était pris au pied de la lettre, ne permettrait pas d'accepter cette date [3]. Nous ne parlerons pas d'un passage du *Pend Nâmeh* où l'auteur parle de son âge, car M. R. paraît peu disposé à admettre l'authenticité de ce poème. Dans aucun des exemplaires du *Koulliyyât* existant à Londres, pas plus que dans ceux de Paris, cet ouvrage n'a en effet été admis, et il n'en est rien dit dans le catalogue qui nous occupe à l'article Saʿdi ; c'est ailleurs (p. 865 *b*, n° III) qu'il faut aller le chercher. On peut dire pourtant qu'il figure dans l'édition de Calcutta aussi bien que dans un ms. de Paris (Suppl. pers., n° 318) renfermant, en outre, le *Gulistân* et le *Bostân*; M. Sprenger n'a fait non plus aucune objection à cette attribution [4], et nous ne voyons pas de preuves bien déterminantes pour en refuser la paternité au célèbre moraliste.

On sait qu'il ne manque pas, chez les Arabes et les Persans, de chroniques générales dont le compilateur prend la création comme point de départ et poursuit le récit des évènements jusqu'à son époque. Mais Dieu sait si tous ces chroniqueurs se font faute de se copier les uns les autres, et d'ailleurs bien peu nombreuses sont celles de ces œuvres qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Il en est tout autrement des chroniques qui ne traitent que d'une province ou d'une dynastie ; le nombre en est bien moindre et nos collections d'Europe n'en renferment que

1. Les exemplaires en sont rares, car déjà le *Beharistân* déclare que cet ouvrage est perdu, et Hammer (*Gesch. d. sch. Red. Persiens*, 104) en disait autant.

2. M. R. oublie de citer la préface de la traduction du *Gulistan*, où ce savant a discuté la question le plus au long.

3. Cf. *Revue crit.*, sept. 1879, p. 237.

4. *Catal. of Oudh*, p. 548; *Bibl. Sprenger.*, n° 1509, p. 84.

peu. Nous relevons dans le présent volume, entre autres ouvrages de ce genre, une chronique consacrée à la dynastie des Kara Khitay du Kermân (p. 849 *a*). L'histoire des Seldjoukides, celle surtout des sultans d'Iconium, présente encore bien des points obscurs, et nous ne connaissons que les titres de plusieurs *Seldjoûk nâmeh*, tels, par exemple, que celui que composa leur contemporain *Kani*ʿi [1]. A la page 848 *b*, il en est décrit un, qui ne paraît pas d'ailleurs présenter un très grand intérêt; on retrouve ailleurs le nom de l'auteur (p. 769 *b*) sous une forme légèrement différente.

L'existence d'une version persane des mémoires de Bâber par Zeyn ed-Dîn, l'un des familiers du conquérant, a été déjà signalée [2]; en voici encore une autre, la troisième en tout, restée jusqu'à ce jour inconnue (p. 799 *b*. II [lisez VI]). M. Rieu fait à ce propos un renvoi « see Or. 1999 » à un volume qu'il nous a été impossible de retrouver. Nous avons parlé autrefois de l'inconvénient que présente l'absence d'une numérotation suivie des volumes : or celui qui contient, à notre connaissance, un fragment de la version de Zeyn ed-Dîn est porté dans le t. I, p. 246, sous le nº Add. 26202; le nº Or. 1999 en serait donc, si ce renvoi est exact, un second exemplaire?

La littérature populaire, nous voulons dire ces recueils de contes dont l'origine indienne est certaine dans le plus grand nombre des cas, et qui ont dû passer par la Perse avant d'arriver jusqu'aux Arabes, cette littérature n'est représentée qu'assez maigrement à Londres, et l'on peut en dire autant de Paris. Il est assez remarquable qu'en dehors des récits dont quelques-uns ont eu en Europe la prodigieuse fortune que l'on sait, on ne trouve presque plus rien qui vaille la peine d'être traduit; au moins tout ce que nous avons pu en lire est à ce point puéril, vulgaire ou obscène qu'un lecteur européen ne peut guère que se détourner. Toujours est-il que nous n'avons encore en Occident, semble-t-il, qu'un trop faible nombre des monuments de ce genre de littérature pour que l'on puisse de sitôt songer à en présenter un tableau à peu près complet.

Nous relèverons encore les recueils de modèles d'écriture [3] et de des-

---

1. Le même *Kani*ʿi est auteur de la version poétique de Kalila et Dimna portée sous le nº Add. 7766, p. 582 *b*, dont l'existence même n'avait pas, croyons-nous, été encore signalée.

2. *Rev. crit.* juil. 1881, p. 42.

3. Nous ignorons pourquoi M. R. n'emploie pas pour les désigner le mot *morakkaʿa*, qui, pour n'être pas dans les dictionnaires, est cependant d'un usage fréquent et répond assez bien à notre mot « album ». Nous avons remarqué aussi qu'à propos d'aucun de ces volumes qu'il décrit avec tant de soin, il ne relève le nom du génie auquel obéissent les vers, nom orthographié le plus souvent sous la forme *Kaykahidj*; les invocations qui lui sont adressées et que l'on rencontre si souvent sur les feuillets de garde, ont pour but de réclamer sa protection contre les ravages qu'exercent trop souvent les rongeurs ses sujets.

sins qui sont assez nombreux ; la plupart sont, bien entendu, d'origine indienne, et paraissent être des plus soignés. Il y aurait là de quoi tenter un orientaliste qui serait en même temps au courant des questions d'art et qui voudrait retracer l'histoire de l'enluminure chez les musulmans. C'est un sujet sur lequel nous ne connaissons guère que quelques pages publiées par M. Sachau, il y a sept ou huit ans, dans l'*Œsterreichische Wochenschrift*.

Voici encore quelques remarques que nous avons faites en lisant ce nouveau tome :

P. 501 *a*, l. 1, et 510 *a*, l. 5 *in fin.*, c'est sans doute une erreur typographique qui a laissé subsister *Tatavi*, ethnique dérivé du nom de la ville de Tattah, et qui est imprimé correctement, p. ex., p. 669 *a*, 846 *a*, 865 *b*, etc.

Même observation sur le nom Balaban, écrit tantôt sous cette forme (p. 595 *b*,) et ailleurs Balban (p. 609 *b*, 618 *a*, etc.).

P. 773 *b*, Add. 7675 : le *Neh Manzer* a été traduit en français et publié à Gênes par Lescallier en 1808, 8° de 165 p.

P. 814, n° XI : l'*Anîs el-'ochchâk* a été traduit par M. Cl. Huart et forme le 28e fascicule de la collection de l'Ecole des hautes Etudes, Paris 1875, 8° de 110 p.

P. 823 *a*, *in med.* un *lapsus calami* a fait écrire *Langlès, Bibliothèque universelle*, au lieu de *Biographie universelle* ; et à la p. 861 *a*, *Journal des Savants*, t. XIV, au lieu de *Notices et Extraits*, t. XIV.

E. Fagnan.

---

242. — **Die Atticusausgabe des Demosthenes**, ein Beitrag zur Textesgeschichte des Autors (Mit 1 Tafel). Von W. Christ. Aus den Abhandlungen der k. bayer. Academie der Wiss. I Cl. XVI Bd. III Abth. München 1882. 82 p. in-4.

On sait que, dans plusieurs manuscrits de Démosthène, la plupart des discours se trouvent suivis d'indications stichométriques. Ces chiffres, identiques dans les divers manuscrits, ne répondent pas au nombre, d'ailleurs très variable, des lignes que chaque discours occupe dans ces manuscrits, mais se rapportent évidemment à quelque manuscrit modèle ; aussi ces chiffres sont-ils figurés, non pas d'après le système ordinaire, mais d'après une méthode plus ancienne, la même que l'on voit dans les inscriptions attiques. En les comparant entre eux, on a trouvé que les documents insérés dans le discours de la *Couronne* et ailleurs n'entraient pas dans le compte, et que la rédaction plus concise de la troisième Philippique, qui se trouve dans le vieux manuscrit de notre Bibliothèque nationale (Σ), y répondait mieux que la rédaction vulgate.

Les copistes ne se contentaient pas de marquer le total des lignes à la fin

d'un ouvrage, ils marquaient aussi par des lettres placées en marge les sommes partielles, A indiquant la première centaine, B deux cents, et ainsi de suite. M. Schanz a récemment signalé ces lettres stichométriques dans quelques manuscrits de Platon. M. Christ les a retrouvées dans un des manuscrits de Démosthène que possède la bibliothèque de Munich, celui qu'on appelle *Bavaricus* ou B. Il faut dire que ces lettres marginales n'avaient pas tout à fait échappé à l'attention des savants. Reiske les avait déjà remarquées et signalées dans son édition de Démosthène; mais, comme il n'en avait pas deviné la signification, la chose resta inaperçue. On peut donc dire que c'est M. C. qui les a vraiment découvertes. Il s'attendait à trouver les mêmes lettres dans le manuscrit F de la bibliothèque de Saint-Marc, plus ancien que celui de Munich, et qui passait pour en être l'original. Comme elles ne s'y trouvent pas, il faut croire que les deux manuscrits, d'ailleurs très semblables, ont été copiés sur le même archétype. Mais M. Lebègue, élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, a relevé dans Σ, et particulièrement dans la *Midienne* et dans le discours de la *Couronne*, les mêmes lettres stichométriques aux mêmes endroits. On comprend que ces signes placés à de courtes distances, offrent à la critique des données plus précises que n'avaient fait les sommes totales. Mais examinons d'abord à quel exemplaire ancien on peut attribuer les unes et les autres. Jusqu'ici on avait pensé que les lignes en question étaient celles des copies conservées dans la bibliothèque d'Alexandrie. M. C. n'est pas de cet avis. Denys d'Halicarnasse (*Démosth.*, ch. LVII) rapporte que Démosthène laissa cinquante mille ou soixante mille lignes. Or, en prenant pour point de départ les stiques indiqués dans nos manuscrits, on arrive pour toute l'œuvre de Démosthène à un chiffre qui ne s'élève pas beaucoup au-dessus de quarante-deux mille. M. C. en tire la conséquence que la somme donnée par Denys, et probablement empruntée aux *Pinakes* de Callimaque, se rapporte à un autre exemplaire de format plus petit, et que le manuscrit modèle auquel remonte la stichométrie traditionnelle est postérieur à Denys. Peut-on savoir quel était ce manuscrit? Certaines copies dites d'Atticus (Ἀττικιανά) faisaient autorité pour le texte de Démosthène, comme pour celui d'Eschine, de Platon, peut-être d'autres auteurs encore : on le sait par Lucien et Harpocration. De plus, les manuscrits F et B portent à la fin de la dernière Philippique cette souscription : Διώρθωται ἀπὸ δύο Ἀττικιανῶν [1]. Il est donc assez vraisemblable que les stiques en question sont ceux des Ἀττικιανά. Faut-il penser au célèbre ami de Cicéron qui avait, nous le savons, un grand nombre d'esclaves copistes et une fabrique de manuscrits? Tel était l'avis de Schneidewin, avis partagé par Birt (*Antikes Buchwesen*, p. 284). Il est vrai que Lucien (*Adv. indoctum*, ch. II et XXIV) traite cet Atticus de simple copiste,

1. Charles Graux (*Rev. de philol.*, 1879, p. 13) avait déjà donné la bonne lecture de ces mots abrégés par les copistes.

βιβλιογράφος; mais Lucien avait plus d'esprit que d'exactitude. M. C. adopte donc cette conjecture, en la modifiant toutefois quelque peu : il suppose que la fabrique d'Atticus continua d'exister sous le même nom après la mort de son fondateur et que les Ἀττικιανά de Démosthène furent écrits sous les Césars successeurs d'Auguste.

Le point essentiel, c'est que les indications stichométriques venues jusqu'à nous ne proviennent pas de Callimaque et de la bibliothèque d'Alexandrie, mais ont une origine plus récente. On verra que ce fait a son importance pour la critique du texte. Les lettres marginales ont permis à M. C. de constater que les documents du discours de la *Couronne*, de la *Midienne* et des autres discours, ne se trouvaient pas dans les exemplaires d'Atticus. Il faut cependant excepter le plaidoyer contre Néère, dont les chiffres ne s'expliquent qu'en comprenant les documents dans le nombre des lignes. Il en est de même de la loi de Timocrate, *im.* § 39, et peut-être aussi des autres lois que l'accusateur rapproche de celle-ci dans les §§ 42-63. D'un autre côté, les *Attikiana* ne contenaient pas la grande lettre de Philippe à laquelle la dernière *Philippique* est censée répondre, ni les vers de Sophocle et de Solon cités dans l'*Ambassade*, §§ 247 et 256, ni les épigrammes auxquelles l'orateur se réfère dans l'*Halonnèse*, § 40, et dans la *Couronne*, § 289. Laissons de côté les trimètres de l'*Antigone* et l'élégie de Solon, morceaux connus et qu'il était facile d'ajouter; n'insistons pas non plus sur l'épigramme des guerriers morts à Chéronée, au sujet de laquelle les critiques ne sont pas d'accord; mais arrêtons-nous à l'inscription de l'autel de Zeus citée dans l'*Halonnèse*, pièce plus difficile à procurer et certainement authentique. Qu'elle soit tirée d'exemplaires plus anciens que ceux d'Atticus, ou qu'elle ait été ajoutée en marge par un commentateur, elle suffit pour prouver que l'omission d'une pièce justificative dans l'exemplaire auquel remontent les indications stichométriques ne suffit pas à elle seule pour rendre cette pièce suspecte. — Plusieurs plaidoyers civils, contre Lakritos, contre Makartatos, contre Stephanos, contiennent des documents qu'il est difficile de suspecter et dont plusieurs ne sont pas de nature à être conservés dans un dépôt public. M. C. suppose avec raison que le logographe avait inséré ces documents dans les discours écrits qu'il remit aux plaideurs et que ces documents passèrent de ces exemplaires dans les manuscrits de Démosthène plus anciens que les Attikiana. — La troisième *Philippique* fournit aussi la preuve que la tradition de nos manuscrits remonte quelquefois plus haut que l'édition d'Atticus, je veux dire l'édition, quel que soit le nom que l'on doive lui donner, d'où provient le texte de Σ. La vulgate offre en plusieurs endroits un texte plus long, qui a donné lieu à beaucoup de discussions. J'ai essayé de prouver que ce dernier texte, inadmissible si on le regarde comme une autre rédaction, a été formé de deux rédactions juxtaposées, celle de Σ et une autre qui n'est pas moins autorisée. M. C. adopte cette manière de voir, et il attribue les variantes de la seconde rédaction, sinon à Dé-

mosthène lui-même, du moins aux amis qui publièrent cette harangue après la mort de l'orateur.

Je conclus de ce qui précède que, pour juger de l'authenticité des documents insérés dans Démosthène, il faut soumettre chacun d'eux à un examen spécial; qu'un document ne doit pas être considéré comme suspect parce qu'il est omis dans le calcul stichométrique, encore moins pour être omis dans le texte de Σ. En effet, ce manuscrit contient les pièces les plus évidemment apocryphes du discours de la *Couronne,* et il ne donne pas les pièces authentiques de plusieurs plaidoyers civils, ni la plupart des pièces poétiques mentionnées plus haut.

Je dépasserais les limites d'un article si je voulais rendre compte de tous les détails intéressants que renferme le mémoire de M. Christ. Il énumère brièvement les passages de la *Midienne* précédés dans B et F, comme dans Σ, du signe critique de l'*obel :* j'en ai parlé dans un autre endroit. M. Christ s'efforce aussi, en se servant de certains indices, de retrouver l'ordre d'après lequel se suivaient les discours de Démosthène dans l'édition d'Atticus, et comment ils y étaient distribués en volumes. N'oublions pas de signaler la planche photolithographique qui reproduit deux textes du Bavaricus.

H. W.

---

243.— **Der Kampf Ludwigs des Baiern mit der rœmischen Curie. ein Beitrag zur kirchlichen Geschichte des XIV. Jahrhunderts,** von Lic. Dr Carl Müller, Repetent in Tübingen. Tübingen, Laupp, 1879-1881, xx, 407; xii, 380 p. 8°. Prix : 20 fr.

Les luttes politico-religieuses de l'Allemagne à notre époque ont rendu quelque actualité aux grands débats qui troublèrent l'empire et la papauté au xive et au xve siècle. Plusieurs écrivains de mérite ont été amenés ainsi à reprendre, en ces derniers temps, un sujet qui, ne pouvant intéresser par le talent ou le génie des hommes qui y figurent, fournissait au moins la genèse de la grande crise du siècle suivant. Après les travaux récents de Riezler et de Hoefler, voici le volumineux ouvrage de M. C. Müller, qui vient reprendre dans tous ses détails le tableau de la lutte entre Louis de Bavière et les pontifes qui occupèrent le Saint-Siège pendant les deux quarts du xive siècle. M. M. n'a point eu l'intention de retracer le côté *politique* de cette lutte; il s'en est tenu au côté *religieux,* sans pouvoir échapper, naturellement, à la nécessité de résumer également les faits les plus marquants de l'époque, tant sur le terrain diplomatique que sur le terrain militaire. Son récit commence à l'élection de Louis IV, en 1314, et se poursuit jusqu'à sa mort, en 1347. Mais l'auteur ne nous présente point une narration suivie; il a cru devoir employer une méthode d'investigation plus sûre peut-être, plus apte à donner des résultats satisfaisants au point de vue de la critique, mais

qui ne laisse pas d'embarrasser terriblement la trame du récit. Pour bien nous montrer le détail de la lutte que Louis eut à soutenir contre la papauté, depuis Jean XII jusqu'à Clément VI, il a partagé l'histoire de son règne en cinq périodes distinctes, et, pour chacune de ces périodes, il reprend, un à un, tous les évêchés de l'empire d'Allemagne, nous racontant sous quel aspect la lutte s'est manifestée sur le territoire de chaque évêque, quel rôle chacun d'eux a joué dans la bataille, etc. M. M. arrive à grouper de la sorte une foule de détails, sur l'utilité desquels je ne lui chercherai point chicane, et qui n'auraient point trouvé de place dans un récit plus homogène; mais il sacrifie, plus qu'il n'est bon, l'ensemble de son sujet. A la fin de chaque période, ce sont des récapitulations, des résumés, qui ne contribuent point à rendre plus lucide un livre peu attrayant en lui-même, grâce à l'interminable détail des controverses juridiques et théologiques dont il est rempli et aux notes infinies qui viennent alourdir encore le récit.

Ces graves objections de forme ne doivent pas nous rendre injuste cependant pour le mérite réel de l'auteur. Si l'on ne peut guère appeler son travail un *livre,* dans le sens que nous attachons à ce mot, c'est un recueil de documents, des plus estimables et des plus consciencieux. M. M. a dépouillé avec une patience dont il faut lui savoir gré la littérature peu récréative du sujet, ces interminables factums que les théologiens impériaux et pontificaux lançaient l'un contre l'autre, pour établir la suprématie de leurs maîtres, et qui tous ne sont pas aussi curieux que le *Defensor pacis* de Marsile de Padoue, ou tel autre écrit plus connu de l'époque. Ce n'est pas tout; le jugement de l'auteur est sûr; il reste toujours modéré et circonspect dans ses appréciations, et l'on ne saurait prétendre qu'il se passionne pour l'un ou l'autre des partis ou des champions en présence. Il est vrai que ce serait le plus souvent difficile, étant donnés les héros de son récit. De très nombreux appendices discutent avec compétence certains points chronologiques et autres, que M. Müller n'a pu caser dans ses notes, si largement semées partout. Il y a même ajouté quelques documents inédits qui ne laissent pas de présenter de l'intérêt pour les rapports du pouvoir temporel et de l'Eglise d'alors. En somme, quelque pénible que soit la lecture de l'ouvrage et bien qu'on doive regretter que l'auteur n'ait point su agencer d'une façon plus satisfaisante les matériaux si patiemment recueillis par lui, son travail restera comme un manuel indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse et politique de l'Allemagne ou de la papauté au XIV^e^ siècle.

R.

## EXPLOIT DE M. MARY LAFON

L'an mil huit cent quatre-vingt-deux, le trente-un octobre.

A la requête de M. Mary Lafon, homme de lettres, demeurant à Montauban (Tarn-et-Garonne),

J'ai, Charles-Marin Monet, huissier près le tribunal civil de la Seine, demeurant à Paris, rue de Provence, n° 59,

Fait sommation à Monsieur le directeur gérant du journal *La Revue critique* en ses bureaux à Paris, rue Bonaparte, n° 28, où étant et parlant à un employé dudit journal, ainsi déclaré :

De, dans le plus prochain numéro de la *Revue critique*, insérer la lettre suivante de mon requérant, sous peine de s'y voir contraint par toutes les voies de droit et sous l'offre que fait le requérant de payer l'impression de tout ce qui excéderait, dans sa réponse, le double de la longueur de l'article auquel elle est faite, le tout conformément à l'article 11 de la loi du 25 mars 1852.

« Monsieur,

« Vous avez publié, le vingt-cinq septembre dernier, un article signé « P. M. qui, dans une forme que je ne qualifierai pas, constitue, à chaque « ligne, une insulte personnelle plutôt qu'une critique de l'*Histoire lit-* « *téraire du Midi de la France*. Un pareil langage et de tels procédés ne « méritent que le dédain. Si j'use donc du droit de défense, c'est pour « ceux de vos lecteurs qui préfèrent les faits aux allégations, et les rai- « sons aux injures.

« Le tableau de la littérature gallo-latine, présenté en 70 pages, est « jugé par votre critique sur *des titres courants*. Il ne m'appartient « pas de répéter ici les éloges accordés à ce travail par des hommes plus « compétents, mais que les lecteurs sérieux voient et jugent à leur tour.

« Je ne connaissais pas le manuscrit d'Oxford du *Gérard de Roussil-* « *lon*, dont le début fut publié en 1869 par la *Revue de Gascogne*, et « en 1853, c'est-à-dire 16 ans avant, je demandais au Comité des monu- « ments écrits de l'histoire de France les moyens d'aller transcrire ce ma- « nuscrit de la bibliothèque Bodléienne Canonici n° 94 et celui du « musée Britannique de Londres, bibliothèque Harléienne n° 1334.

« A ce propos, je pourrais demander à ce critique si tranchant, s'il « connaît bien le quatrième manuscrit du Gérard conservé à Bruxelles « dans la Bibliothèque de Bourgogne et décrit en ces termes sous les « nos 1450 et 1441, dans l'inventaire de Bruges : ung autre grand volume « couvert de cuir rouge à deux petits cloants de léton, intitulé le livre de « *Gérard de Roussillon*, rimé en Gascoing.

« A ce propos, si c'est pour me donner une leçon que M. P. M. affecte « d'écrire *Girart*, il me permettra de lui rappeler que, dans notre manus- « crit à nous 7991 (124 fonds Cangé), ce nom historique est générale- « ment orthographié Gérar, Gérars et Gérart.

« Je n'ai tenu nul compte des travaux récents et notamment, quel « crime! de ceux de M. P. M. Cela est parfaitement vrai. Il y a dans les « romanisants deux catégories : celle *du Midi*, qui parle la langue mère, « et qui peut l'entendre et l'écrire dans ses divers dialectes, et celle du « *Nord* qui l'apprit comme on apprend le sanscrit et dont les pontifes « sont appelés, de ce côté de la Loire, des savants de *Dictionnaire*. De « ceux-là j'avoue volontiers n'avoir jamais lu une ligne.

« Mais M. P. M. prétend que mes traductions fourmillent de contre- « sens. Eh bien, je le mets au défi d'en signaler un seul, dans les 100 ou « 150 pages traduites. Il serait, du reste, bien posé pour cela, lui qui tra- « duisait un adverbe, *foras*, par une paire de ciseaux, bévue légendaire « dans le Midi, et dont le *Progrès libéral*, un des bons journaux de « Toulouse, égaya bien ses lecteurs il y a quinze ans. J'ai traduit quel- « ques pièces en vers, et quels vers! ajoute le critique. Je pourrais me « contenter de sourire, car nous sommes ici sur le terrain purement lit- « téraire où M. P. M. ne prétend pas sans doute me donner des leçons, « mais que répondre à quelqu'un qui, en présence d'une découverte lit- « téraire assez importante, vous dit du bout des lèvres : M. Mary Lafon « parle du *Breviaire d'amor*, pour dire seulement que le Dante y a puisé « l'idée de la Divine Comédie?

« Je n'en ai pas dit davantage en effet et me suis borné à le prouver « en citant le passage qui révèle ce fait si glorieux pour notre nation, « et si peu digne d'attention aux yeux de M. P. M...

« Voilà, Monsieur, le moins qu'on puisse répondre à des apprécia- « tions aussi injustes et aussi virulentes. Je ne regrette qu'une chose « en finissant, c'est d'avoir été forcé, par votre refus d'insérer ma lettre, « d'invoquer l'aide de la loi. J'ai l'honneur de vous saluer.

« *Signé.* MARY LAFON. »

A ce que le susnommé n'en ignore, je lui ai, en parlant comme dessus, laissé la présente copie.

Coût neuf francs trente-cinq centimes. Employé pour la copie une feuille de timbre à un franc 20 c.

CH. MONET.

Cette réponse ne répond à aucune de nos critiques : bien au contraire, elle les confirme. La direction de la *Revue* l'avait refusée une première fois, et nous croyons que M. Mary Lafon n'y eût point perdu. Mais M. L. insiste et se fait seconder d'un huissier : qu'il soit fait selon sa volonté.

M. L. dit que j'ai jugé son tableau de la littérature gallo-latine sur des titres courants. La vérité est que j'ai cité les premiers de ces titres courants pour en faire apprécier l'étrangeté. J'aurais pu, assurément, montrer que le texte n'était pas moins étrange. Je ne l'ai pas fait. Est-ce de cela que M. L. se plaint? — J'ai reproché à M. L. d'avoir ignoré qu'on possédait, dans un ms. d'Oxford maintenant publié, le début du poème de Girart de Roussillon, début qui manque au ms. de Paris, seul indiqué par M. Lafon. Mon ad-

versaire me répond qu'en 1853 il a sollicité une mission à l'effet d'aller copier ce ms. d'Oxford. Mais en quoi ce détail infirme-t-il ma critique? M. L. parle, dans son livre, du poème de Girart de Roussillon comme d'un texte incomplet. Je lui dis qu'il se trompe, que ce texte est complet et peut être consulté partout, puisqu'il est imprimé. M. L. contestera-t-il qu'il ignorait que le ms. d'Oxford fût publié? Ai-je tort? Pour le dire en passant, M. L. se trompe absolument en parlant d'un quatrième ms. de Girart de Roussillon qui serait conservé à Bruxelles. Il n'y a pas à Bruxelles de ms. de ce poème, j'en ai la certitude absolue. Le texte, tiré d'un ancien inventaire, que cite M. L. se rapporte à un ms. perdu. On a bien d'autres mentions de mss. perdus du même poème. J'en donne toute une série dans l'introduction, actuellement sous presse, de ma traduction de cette chanson de geste. — M. L. se fait un mérite de ne point lire mes travaux. Libre à lui! Seulement, comme un certain nombre d'œuvres fort importantes de la littérature du midi de la France ne peuvent se lire que dans mes éditions, il faut que M. L. se résigne à passer ces œuvres sous silence et, par conséquent, à laisser des lacunes considérables dans son *Histoire littéraire du midi de la France*. C'est là le principal reproche que je lui ai adressé. *Habemus confitentem reum*. Notons, en outre, que je ne suis pas le seul érudit mis à l'index par M. Lafon. Il paraît disposé à ne tenir compte que de la catégorie de romanisants « qui parle la langue mère et qui peut l'entendre et « l'écrire en ses divers dialectes. » Le malheur est que cette catégorie, qui est, je crois, fort peu nombreuse, n'a contribué que pour une faible part à la mise au jour de la littérature du midi de la France. Depuis Raynouard et Rochegude, l'immense majorité des éditeurs de textes méridionaux se compose de Français du nord (de *Franchiman*, comme on dit dans le Midi) et d'Allemands. Tous ces éditeurs et leurs éditions étant uniformément ignorés de M. L., il me semble que j'ai pu dire avec quelque apparence de raison que M. L. « ne sait de la littérature provençale que le peu qu'on en « savait il y a cinquante ans. » J'ajoute ici que ce peu, il le sait fort mal. Du reste, si M. L. a un profond mépris pour les « savants de dictionnaire, » il ne peut ignorer que ceux-ci ne sont pas en reste à son égard, car il a pu remarquer que ses écrits ne sont pas souvent cités dans les livres d'érudition de notre temps. Si du moins il trouvait une compensation dans l'approbation des romanisants de la première catégorie, ceux du Midi! Mais non! c'est lui-même qui en fait mélancoliquement l'aveu : « J'avais tout sacrifié « au Midi, » dit-il à la p. XIII de sa préface, « et, *bien qu'il n'en ait jamais « témoigné la moindre reconnaissance à son historien*, je continuai l'œuvre « entreprise sans broncher d'un pas. » M. L. en reste donc réduit à son propre et unique suffrage.

Je ne relèverai pas le défi que me lance M. L. de signaler « un seul contre-sens » dans les traductions qui constituent une bonne part de son livre. La *Revue critique*, n'a pas de place pour des corrigés de versions élémentaires. Que M. L. veuille bien se tenir pour satisfait des charitables avis que je lui ai donnés en d'autres occasions sur la manière de traduire les tex-

tes provençaux [1]. J'ai assez de fois démontré qu'il n'était pas en état d'entendre les textes les plus faciles pour que la preuve ne soit plus à faire. Quant à *foras* traduit par « paire de ciseaux », si un journal a jugé à propos d'en égayer ses lecteurs, tout ce que je puis dire, c'est que ce journal a été inspiré par un homme bien ignorant. Il s'agit d'un passage du poème de la croisade albigeoise (v. 506) où il y a *forsa*, non *foras*, et *forsa* signifie en effet une paire de grands ciseaux qu'on appelle encore *forces*. J'ai expliqué ce passage, sur lequel M. L. seul était capable de se méprendre, dans la *Revue critique* de 1868, t. II, p. 319. — Enfin M. L. m'en veut de n'avoir pas fait ressortir la « découverte littéraire assez importante » qu'il aurait faite en prétendant que « *le* Dante » a puisé dans le *Breviari d'amor* l'idée de la *Divine Comédie*. Voilà du moins pour terminer, une amusante bévue. Je n'ai point vu dans l'assertion de M. L. une « découverte » : j'y ai vu ce qu'il y fallait voir, une idée absurde. M. L. l'avait déjà émise dans un précédent ouvrage, et, à cette occasion, M. Gabriel Azaïs (un savant du Midi, dont M. Lafon serait mal venu à contester l'autorité) en a surabondamment démontré l'inanité dans son introduction au *Breviari d'amor*, pp. LXV-LXVI.

Paul MEYER.

---

## LETTRE DE M. CH. MOREL

Messieurs les Rédacteurs de la *Revue critique*,

Je viens vous remercier bien sincèrement des articles que vous avez consacrés à ma traduction de l'*Etat romain* de M. Madvig et qui étaient empreints de la plus grande bienveillance. Je suis particulièrement reconnaissant à M. Camille Jullian d'avoir pris la peine d'examiner toutes les petites notes que j'ai cru devoir ajouter; je ne puis voir qu'avec plaisir la Revue suivre ses traditions d'impartialité et critiquer en toute franchise, même un de ses fondateurs. C'est dire que je ne prétends point à l'indulgence et que j'accepte très volontiers les observations générales qui me sont faites par M. Jullian. Comme lui, je regrette de n'avoir pas eu le temps de rechercher dans le *Corpus Inscriptionum* les inscriptions citées dans l'ouvrage d'après Orelli et Wilmanns; quant aux passages où M. Madvig fait de la polémique avec Mommsen, Niebuhr, Huschke et d'autres, j'ai cru me conformer aux intentions de l'auteur en laissant à ses critiques leur caractère impersonnel [2].

Si, en deux endroits seulement, j'ai intercalé deux phrases dans le texte entre crochets et en prévenant le lecteur en note, je ne pense pas

---

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 5e série, t. II (1861), pp. 63 et 64; *Flamenca* (1865), pp. XLI-XLIII; *Revue critique*, 1868, article 179.

2. Combattre Niebuhr en le nommant, mais sans citer ses ouvrages, n'est point faire de la critique impersonnelle.

qu'avec de telles précautions on puisse me reprocher, comme le fait M. J., d'avoir manqué à « l'inviolabilité du texte ».

Mais il est un autre genre d'observations que je ne puis laisser sans réponse ; elles ont trait à quelques rares endroits où j'ai cru pouvoir relever « de légères erreurs de détail » ; je reconnais que ces endroits ne sont pas nombreux — il y en a quatre, à mon avis ; — mais je n'ai pas parlé dans mon avant-propos, comme semble me le faire dire M. J. d'une (seconde) *catégorie* de notes de ce genre, à quoi il ajoute « or nous ne trouvons qu'une seule erreur mentionnée, etc. » Cela importe peu ; mais ce qui me paraît exiger une réponse, c'est l'appréciation de M. J. d'après laquelle je « condamne trop vite », je « rends des arrêts » et je relève des erreurs qui n'existent pas ; il me semble que c'est un peu m'accuser d'outrecuidance et de légèreté. Voyons de quoi il s'agit.

D'abord, j'ai contesté que Malaga fût un municipe romain, comme le disait M. Madvig, et j'ai ajouté qu'il y avait une seconde erreur dans le même passage, puisqu'il parlait de *Latins* au lieu de parler d'*incolae*. — M. J. me répond que « rien, absolument rien, dans la *lex malacitana* ne prouve » la latinité de cette ville et qu'il « ne serait même pas difficile d'y relever des indices qui autorisent la *conclusion* de M. Madvig. » Or, pour prouver à M. J. qu'il s'agit bien d'une inadvertance de l'auteur et que j'ai eu raison de la relever, il me suffit de le renvoyer à M. Madvig lui-même, tome II de l'édition allemande, page 44, et surtout page 100 : « *In diesen eigentlich latinischen Städten*[1]. » M. J. prétend ensuite que, si l'on admet que Malaga était un municipe romain, la seconde erreur tombe d'elle-même ; or tel n'est point le cas, et, pour s'en assurer, il suffit de lire l'article LIII de la *Lex malacitana*, cité par M. Madvig, qui est intitulé : *In qua curia* INCOLAE *suffragium ferant* et qui prescrit que pour les élections : *ex curiis sorte ducito unam, in qua incolae qui* CIVES ROMANI LATINIVE CIVES *erunt suffragium ferant*. Ce sont donc les *incolae*, c'est-à-dire les habitants non originaires de Malaga, tant latins que romains, qui votent dans une curie unique, tandis que les citoyens romains ou latins originaires de la ville sont répartis dans plusieurs curies[2].

Ailleurs j'ai dit que le texte définitif du passage de Gaius, I, 96, tel qu'il a été rétabli d'après le palimpseste de Milan par M. Studemund avait échappé aux deux principaux savants qui se sont occupés de la

1. M. Madvig regardait, dans son premier volume, Malaga comme un municipe romain : il en parle, dans son second, comme d'une cité latine. L'une et l'autre opinion peuvent se soutenir : aucune ne constitue une erreur. Le second volume de l'*Etat romain* paraissait à peine à Leipzig quand le compte-rendu des premiers chapitres traduits par M. Morel s'imprimait à Paris.

2. L'auteur parlait du droit que pouvaient avoir des latins de voter dans une assemblée romaine ; il citait à ce propos ce texte de la loi de Malaga, où les *incolæ* latins, aussi bien que les *incolæ* romains, étaient admis à voter dans les assemblées de la ville municipe romain. Quelle erreur y a-t-il là ?

question, M. Marquardt et M. Madvig. Je suis fort heureux d'apprendre que, dans sa seconde édition, M. Marquardt a corrigé ce qu'il avait mis dans la première (tome I, p. 57); cette seconde édition a paru en 1881, et je ne l'ai pas eue sous les yeux; peut-être le compte-rendu que j'ai publié sur la première édition dans la *Revue critique* n'est-il pas étranger à cette rectification. Quant à M. Madvig, je dois avouer que, dans le comble de mon outrecuidance, j'ai voulu atténuer ses torts et violé quelque peu le texte original. En effet, je me suis permis de substituer le texte authentique de Gaius à la note suivante de l'auteur :

« Nous n'avons pas à tenir compte de la distinction entre un *Latium* « *majus* et un *Latium minus* que, par une FAUSSE CONJECTURE, Niebuhr a « voulu introduire dans le texte de Gaius, I, 96, nous pouvons aussi passer « sous silence toutes les déductions qu'il prétendait en tirer. Dans ce « passage de Gaius, il est question de l'accès au droit de cité qui est moins « facile (*minus latum*) à obtenir en revêtant une magistrature dans une « ville latine que par d'autres moyens dont disposaient les *Latini Ju-* « *niani*. »

Evidemment, si M. Madvig avait eu connaissance du texte authentique qui corroborait la correction de Niebuhr au moins sur le point du *minus Latium*, et s'il n'avait pas voulu en tenir compte, il aurait dit ses raisons; il n'aurait pas parlé d'une fausse conjecture. Evidemment encore, si M. J. s'était reporté au texte allemand de M. Madvig, il n'aurait pas dit que ce dernier « omet de citer le passage de Gaius » et se serait évité de dire : « Il n'est nullement prouvé que M. Madvig ait ignoré ce texte et ne l'ait pas négligé à dessein [1]. »

Je crois qu'en voilà assez. Je ne veux pas allonger cette lettre, bien que j'eusse encore quelques observations à faire au sujet du *conubium* et du *commercium* des *cives sine suffragio*.

Quant à la différence que fait M. Jullian entre une conclusion erronée et une erreur, je ne puis la comprendre qu'en ce sens qu'une erreur n'est pas toujours une conclusion, mais qu'une conclusion erronée contient toujours une erreur. Dès lors, je ne vois pas bien à quoi peut servir une distinction de ce genre.

Veuillez, Messieurs, agréer l'expression de mon entier dévouement.

Genève, 26 octobre 1882.

Ch. Morel.

Il y a quelques imperfections de détail dans le livre de M. Madvig. Mais elles s'expliquent parce que l'ouvrage remonte en partie à plusieurs années, parce que les chapitres en ont été composés à des dates différentes, surtout, parce que l'auteur n'a malheureusement pas toujours pu en faire lui-même la révision : « Si j'ai ignoré telle

---

1. Cette note ayant disparu dans la traduction, et rien n'en avertissant le lecteur, il ne pouvait s'aviser de recourir au texte. Elle prouve d'ailleurs, jusqu'à l'évidence, qu'à l'époque où M. Madvig rédigea ce chapitre, il n'avait pas encore eu connaissance de la découverte faite par M. Studemund (1868).

ou telle inscription, dit-il, dans la préface de son second volume, cela tient aux conditions dans lesquelles je travaille depuis six années. »

Il est donc dur de lui reprocher des erreurs formelles; M. Morel se sert, dans sa lettre, du mot d'inadvertance : il suffit quand il s'agit de l'immense érudition et du nom vénéré de M. Madvig.

Camille JULLIAN.

# CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Deux nouvelles éditions de *Kudrun* vont paraître; l'une par les soins de M. SYMONS (Ve vol. de l'« Altdeutsche Texbibliothek »); l'autre, par les soins de M. E. MARTIN.

— M. Richard MAHRENHOLTZ va publier à la librairie Henninger, de Heilbronn, une nouvelle édition, mais considérablement diminuée, de son MOLIÈRE (prix, 4 mark).

AUTRICHE. — Il vient de paraître à Vienne une petite étude de 16 pages sur *Madame Ackermann;* l'auteur de cette « literarhistorische Skizze » est M. Karl MERWART. On dit que l'étude de M. Merwart était d'abord plus étendue, mais que l'exposition du système philosophique de Mme Ackermann ayant déplu au gouvernement autrichien, M. Merwart a dû supprimer nombre de passages.

HOLLANDE. — M. S. A. WIJNNE, professeur à l'Université d'Utrecht, a publié le Ier vol. des *Négociations du comte d'Avaux, ambassadeur extraordinaire à la cour de Suède pendant les années 1693, 1697 et 1698* (Utrecht, Kemink; 23e numéro des volumes nouv. série, publiés par la « historisch genootschap », d'Utrecht.) Les documents que publie M. Wijnne sont tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal; chacun d'eux est précédé d'un résumé; résumés et notes, ainsi que l'introduction du volume, sont écrits en français. Nous souhaitons à cette publication intéressante et soignée prompte continuation et grand succès.

ITALIE. — Le 22 octobre est mort à Bozzolo, à l'âge de 37 ans, Napoléon CAIX, dont l'on connaît les importants ouvrages de philologie romane, entre autres, *Studi di etimologia italiana e romanza* (1868), *Le origini della lingua poetica italiana* (1880), etc.

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

*Séance publique annuelle du 17 novembre 1882.*

M. Jules Girard, président, prononce un discours dans lequel il annonce les prix décernés en 1882 et rend compte des travaux des membres des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Il termine par un hommage rendu à la mémoire des académiciens qui sont morts depuis un an, MM. Dulaurier, de Longpérier, Thurot et Guessard.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Paulin Paris, membre de l'Académie.*

M. Léon Heuzey, membre de l'Académie, lit une *Introduction au Catalogue des figurines de terre cuite du musée du Louvre.* Cette introduction est intitulée : *Sur les origines de l'industrie des terres cuites.*

JUGEMENT DES CONCOURS

Prix ordinaire. — L'Académie avait proposé la question suivante : *Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V. Etudier les rapports de ces versions entre elles et avec le texte latin. Indiquer toutes les circonstances qui se rattachent à l'histoire de ces versions (le temps, le pays, le nom de l'auteur, la destination de l'ouvrage, etc.).* L'Académie décerne le prix à M. Samuel Berger, secrétaire de la faculté de théologie protestante de Paris, auteur du mémoire inscrit sous le nº 3. Elle accorde, en outre, une récompense de mille francs à M. Jean Bonnard, auteur du mémoire inscrit sous le nº 2.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne trois médailles : La 1re à M. J. Guiffrey, pour son *Histoire générale de la tapisserie* (Paris, 1878, in-fº avec planches); la 2e à MM. Héron de Villefosse et Thédenat, pour leurs *Notes sur quelques cachets d'oculistes romains* (Paris, 1882, in-8º); la 3e à M. Kohler, pour son *Etude critique sur le texte de la Vie latine de sainte Geneviève de Paris* (Paris, 1881, 48e fascicule de la *Bibliothèque de l'école des hautes études*). L'Académie accorde, en outre, six mentions honorables ; la 1re à M. Héron, pour sa publication des *Œuvres de Henri d'Andeli, trouvère normand du* XIIIe *siècle* (Paris, 1881, in-8º); la 2e à M. Charles Molinier, pour son ouvrage : *l'Inquisition dans le midi de la France au* XIIIe *et au* XIVe *siècle* (Paris, 1881, in-8º); la 3e à M. Perroud, pour ses *Origines du premier duché d'Aquitaine* (in-8º); la 4e à M. de la Chauvelays, pour son *Etude sur les armées des trois premiers ducs de Bourgogne* (Paris, 1881, in-8º); la 5e à M. Ch. Fierville, pour ses *Documents inédits sur Philippe de Commynes* (Paris, 1881, in-8º); la 6e à M. Pagart d'Hermansart, pour son *Etude sur les anciennes communautés d'arts et métiers à Saint-Omer* (Saint-Omer, 1879, 1881, in-8º).

Prix de numismatique. — Le prix biennal fondé par Mme veuve Duchalais et destiné au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge a été décerné cette année à M. Stanley Lane Poole, pour le cinquième volume de son catalogue, intitulé : *Coins of the Moors of Africa and Spain in the British Museum* (Londres, in-8º).

Prix Gobert, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. — Le premier prix a été décerné à M. Paul Viollet, pour son édition des *Etablissements de saint Louis* (Paris, 1881, 2 vol. in-8); le second prix à M. Frédéric Godefroy, pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du* IXe *au* XVe *siècle*, tome Ier (Paris, 1881, in-4º).

Prix Bordin. — L'Académie avait proposé la question suivante : *Etudier les documents géographiques et les relations de voyage publiés par les Arabes du* IIIe *au* VIIIe *siècle de l'hégire inclusivement; faire ressortir leur utilité au point de vue de la géographie comparée au moyen âge.* L'Académie ne décerne pas le prix, mais elle accorde, à titre d'encouragement, une récompense de 1,500 fr. à l'auteur de l'unique mémoire envoyé au concours, M. Marcel Devic, professeur d'arabe à la faculté des lettres de Montpellier.

Prix Brunet, pour un ouvrage de bibliographie savante. — L'Académie avait proposé le sujet suivant : *Bibliographie aristotélique ou bibliographie descriptive, et, autant que possible, critique, des éditions, soit générales, soit spéciales, de tous les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote; des traductions qui en ont été faites avant ou après la découverte de l'imprimerie, des biographies anciennes ou modernes d'Aristote, des commentaires et dissertations dont les divers écrits qu'on lui attribue ont été l'objet depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, etc.* Le prix est décerné à M. Moïse Schwab, employé à la Bibliothèque nationale.

Prix Stanislas Julien, pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. — L'Académie partage le prix entre M. Léon de Rosny (*les Peuples orientaux connus des anciens Chinois*) et M. Imbault-Huart (*Recueil de documents sur l'Asie centrale*).

Prix Delalande-Guérineau, pour l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. — L'Académie avait décidé qu'en 1882 elle décernerait le prix, s'il y avait lieu, *à des travaux sur la philologie antique, comprenant l'étude des monuments écrits de toute nature.* Le prix est décerné à M. Louis Havet, pour son ouvrage : *De saturnio Latinorum versu* (Paris, 1880, in-8º).

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1883, 1884 ET 1885.

Prix ordinaire de l'Académie. — L'Académie avait prorogé à l'année 1882 le sujet suivant, qui avait été d'abord proposé pour 1879 : *Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V.* Un seul mémoire a été envoyé au concours. L'Académie ne décerne pas le prix; elle retire la question et la remplace par le sujet suivant : *Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les rè-*

*gles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le* XIII*e* *siècle. Montrer le parti qu'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique*. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — L'Académie avait aussi prorogé à l'année 1882 la question suivante : *Classer et identifier autant qu'il est possible les noms géographiques de l'Occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques depuis le* X*e* *siècle jusqu'à la fin du* XV*e*. *Dresser une carte de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés, avec signes de doute s'il y a lieu*. Aucun mémoire n'ayant été présenté sur cette question, l'Académie la proroge de nouveau, et la remet au concours pour l'année 1884. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1884 le sujet suivant, qu'elle avait déjà prorogé à l'année 1880 : *Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat*. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — Elle rappelle aussi qu'elle a proposé : — 1° Pour le concours de 1883 : *Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins*. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1882. — 2° Pour le concours de 1884 : I. *Examen historique et critique de la Bibliothèque de Photius*. II. *Etude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins*. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie propose, en outre, pour l'année 1885 le sujet suivant : *Etude sur l'instruction des femmes au moyen âge. Constater l'état de cette instruction dans la société religieuse et dans la société civile en ce qui regarde la connaissance des lettres profanes et des genres divers de littérature vulgaire. Apprécier sommairement le caractère et le mérite relatif des écrits composés par les femmes, particulièrement du* XI*e* *siècle au* XV*e* *siècle*. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — Chacun de ces prix est de la valeur de deux mille francs.

Antiquités de la France. — Trois médailles de la valeur de cinq cents francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1881 et 1882 sur les *antiquités de la France*, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1883. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix annuel de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1883, au meilleur ouvrage de numismatique qui aura été publié depuis le mois de janvier 1881. Ce concours est ouvert à tous les ouvrages de numismatique ancienne. Le prix est de la valeur de quatre cents francs. — II. Le prix biennal de numismatique fondé par Mme veuve Duchalais sera décerné, en 1884, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1881. Le prix est de la valeur de huit cents francs. — Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, pour le premier concours, le 31 décembre 1882; pour le dernier, le 31 décembre 1883.

Prix fondés par le baron Gobert. — Pour l'année 1883, l'Académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1882, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, qui a voulu récompenser les ouvrages les plus savants et les plus profonds sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment éclairés ou approfondis par la science. Telle serait une histoire de province où l'on s'attacherait à prendre pour modèle la méthode et l'érudition de dom Vaissète : l'Ile-de-France, la Picardie, etc., attendent encore un travail savant et profond. L'érudition trouverait

aussi une mine féconde à exploiter si elle concentrait ses recherches sur un règne important : il n'est pas besoin de proposer ici d'autre exemple que la *Vie de saint Louis*, par Le Nain de Tillemont. Enfin un bon dictionnaire historique et critique de l'ancienne langue française serait un ouvrage d'une haute utilité, s'il rappelait le monument élevé par Du Cange dans son *Glossaire de la latinité du moyen âge*. — Tout en donnant ces indications, l'Académie réserve expressément aux concurrents leur pleine et entière liberté. Elle a voulu seulement appeler leur attention sur quelques-uns des sujets qui pourraient être mis en lumière par de sérieuses recherches ; elle veut faire de mieux en mieux comprendre que la haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. — Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1883, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — M. Bordin, notaire, voulant contribuer aux progrès des lettres, des sciences et des arts, a fondé par son testament des prix annuels qui sont décernés par chacune des cinq Académies de l'Institut. — L'Académie avait prorogé à l'année 1882 le sujet suivant, qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1880 : *Étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan*. Un seul mémoire, insuffisant, ayant été déposé, l'Académie proroge de nouveau la question et la remet au concours pour l'année 1884. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie avait aussi prorogé à l'année 1882 le sujet suivant, qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1879 : *Étude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Égypte, depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'à la conquête du pays par les Arabes, etc.* Un seul mémoire ayant été déposé et n'ayant pas été jugé digne du prix, l'Académie retire la question du concours en la remplaçant par le sujet suivant : *Étude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque. Origines de cet art ; influence qu'il a eue sur l'art romain*. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1883 le sujet suivant qui avait été d'abord proposé pour l'année 1881 : *Étude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le xve siècle*. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1882. — L'Académie rappelle aussi qu'elle a proposé : — 1° Pour l'année 1883 : I. *Présenter un tableau aussi complet que possible de la numismatique de Samos ; en expliquer les types à l'aide des textes ; en tirer toutes les données religieuses et historiques que comporte cette étude ; montrer quelle influence ont pu exercer les types du numéraire samien sur ceux des colonies de cette île.* II. *Étudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avènement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française littéraire, et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré au moyen âge comme la langue littéraire de la France.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1882. — 2° Pour l'année 1884 : I. *Étudier la Râmayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sont professées ou qui s'en déduisent ? Ne tenir compte de la mythologie qu'autant qu'elle intéresse la question ainsi posée.* II. *Étude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue, — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal, — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années, — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles linguistiques.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie propose, en outre, pour l'année 1885, la question suivante : *Examiner et apprécier les principaux textes épigraphiques, soit latins, soit grecs, qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, depuis la chute de la République jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — Chacun de ces prix est de la valeur de trois mille francs.

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*, sera décerné, s'il y a lieu, en 1884. L'auteur de cette fondation, amateur distingué des arts de l'antiquité, a voulu engager les savants à en éclairer l'histoire dans sa partie la plus reculée et la moins connue. Il a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure *Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès.* Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées,

et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'année 1884. A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de la somme de vingt mille francs pendant les trois années. Le concours sera ensuite prorogé, s'il y a lieu, par période triennale. Tous les savants français et étrangers, excepté les membres regnicoles de l'Institut, sont admis au concours.

Prix La Fons-Mélicocq. — Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq, *en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France* (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1884 ; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1881, 1882 et 1883, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1883.

Prix Brunet. — M. Brunet, par son testament en date du 14 novembre 1867, a fondé un prix triennal de trois mille francs pour *un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense*. L'Académie propose, pour le concours de 1885, la question suivante : *Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé* Fihrist *toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés ou manuscrits*. Les ouvrages pourront être imprimés ou manuscrits et devront être d'une date postérieure à la clôture du dernier concours. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1884.

Prix Stanislas Julien. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872, M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du *meilleur ouvrage relatif à la Chine*. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1882.

Prix Delalande-Guérineau. — M^me^ Delalande, veuve Guérineau, par son testament en date du 16 mars 1872, a légué l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs (réduite à dix mille francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de M. Delalande-Guérineau à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1884, *au meilleur ouvrage de critique sur les documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge*. Les ouvrages destinés au concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1883.

Prix Jean Reynaud. — M^me^ veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire de « son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », a, par un acte en date du 23 décembre 1878, fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Conformément au vœu exprimé par la donatrice, « ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Ins- « titut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œu- « vre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté. Les mem- « bres de l'Institut ne seront pas écartés du concours. Le prix sera toujours décerné « intégralement. Dans le cas où aucun ouvrage ne paraîtrait le mériter entièrement, « sa valeur serait délivrée à quelque grande infortune scientifique, littéraire ou artis- « tique. Il portera le nom de son fondateur Jean Reynaud. » Ce prix sera décerné pour la seconde fois par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1885.

Prix de La Grange. — M. le marquis de la Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 4 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France ; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poème déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1883. Les ouvrages devront âtre déposés au secrétariat du l'Institut le 31 décembre 1882.

Conditions générales des concours. — Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir *francs de port et brochés*, au secrétariat de l'Institut, avant le 1^er^ *janvier de l'année où le prix doit être décerné*. — Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont

point admis devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. — L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCES DES BREVETS D'ARCHIVISTES PALÉOGRAPHES

En exécution de l'arrêté de M. le ministre de l'instruction publique rendu en 1833, et statuant que les noms des élèves de l'école des chartes, qui, à la fin de leurs études, ont obtenu des brevets d'archiviste paléographe, devront être proclamés dans la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui suivra leur promotion, l'Académie déclare que les élèves de l'école des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par décret du 16 février 1882, en vertu de la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette école, sont MM. de Ghaine de Bourmont (Marie-Adolphe- Armand-Charles-Henri-Amédée); Lecestre (Alexandre-Joseph-Jules-Léon); Moris (Charles-Henri-Louis-Marie); Berthelé (François-Marie-Joseph); hors concours, comme appartenant à la promotion de l'année précédente, MM. Guilhiermoz (PaulÉmilien); Mortet (François-Auguste-Paul).

---

## SOCIÉTÉ ASIATIQUE

### *Séance du 10 novembre.*

M. Oppert annonce la découverte au *British Museum* d'un cylindre de Nabonid fort important en ce qu'il nous fournit la date de Naramsin. Ce roi aurait régné 38 siècles avant J.-C.

M. Halévy signale dans la langue dite accado-sumérienne une série d'expression, tellement empreintes du génie sémitiques qu'elles ont pu lui servir à restituer plusieurs passages altérés de la Bible.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 4 Décembre — 1882

**Sommaire :** 243. Couat, La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées. — 244. Dalton, Jean Laski. — 245. De Bouteiller et Hepp, Correspondance adressée au magistrat de Strasbourg par ses agents à Metz, 1594-1683. — Lettre de M. Joh. Storm. — Variétés : Gaidoz, Bibliographie créole, note supplémentaire. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

243. — A. Couat. **La poésie Alexandrine sous les trois premiers Ptolémées (324-222 av. J.-C.).** Un vol. in-8° de xiii-525 pages. Paris, Hachette, 1882. 7 fr. 50.

M. A. Couat s'est fait d'abord connaître, en 1875, par une Etude sur Catulle. C'était une thèse de doctorat. Les lecteurs compétents y avaient relevé, à côté de quelques imperfections naturelles dans un début, bien des pages où un savoir précis s'alliait à un sentiment littéraire juste, délicat et très personnel. C'est Catulle qui a conduit M. C. vers les Alexandrins ; du disciple, l'historien est remonté jusqu'aux maîtres. La poésie alexandrine est, en effet, comme un trait d'union entre la poésie classique de la Grèce et celle de Rome. M. C., dans la préface de son nouvel ouvrage, montre très bien cette situation intermédiaire des Alexandrins. Caractériser leur œuvre, c'est donc, dans l'histoire littéraire de l'antiquité, déterminer un moment décisif de l'évolution des idées et renouer la chaîne des faits entre la Grèce ancienne et Rome. Une des difficultés principales de cette tâche intéressante vient de l'état fragmentaire dans lequel la littérature alexandrine nous est parvenue. Il en résulte une foule d'obscurités et d'incertitudes, si bien que l'étude littéraire, en ce sujet, doit presque nécessairement, pour qui veut faire œuvre solide, se compliquer et s'embarrasser de recherches érudites de toute sorte. M. C. a courageusement entrepris cette double tâche, et il l'a exécutée avec détail, avec ampleur, avec précision, en même temps qu'avec un sentiment très vif et très pénétrant du genre de qualités et de défauts propres aux écrivains qu'il étudiait. L'ouvrage, en tant qu'étude d'ensemble, est nouveau, et ne peut manquer d'intéresser. Je ne puis mieux faire, pour rendre à ce travail savant et distingué la justice qui lui est due, que d'en présenter une rapide analyse, au courant de laquelle prendront place çà et là quelques observations complémentaires et quelques critiques.

Le premier chapitre renferme une description de l'antique Alexandrie. Il est excellent. La description topographique de la ville, empruntée aux meilleures sources, est limpide et parfaitement claire, et le caractère ori-

ginal du Musée est vivement rendu : on pressent tout d'abord quelle sera dans ses principaux traits la littérature qui doit éclore en cette « volière des Muses », comme disait le satirique Timon. Un second chapitre, qui achève l'Introduction générale de l'ouvrage, est consacré à discuter et à établir la chronologie des premiers poètes et bibliothécaires d'Alexandrie. C'est là, je n'ai pas besoin de le dire, un chapitre de pure érudition et de discussion souvent subtile. Il ne pouvait en être autrement, et l'érudition, même un peu rébarbative, était ici inévitable. Celle de M. C. me semble au total, dans ces difficiles recherches, à la fois ingénieuse et sensée, habile à discerner les faits certains et à établir avec prudence un certain de conclusions vraisemblables. Je signalerai pourtant tout de suite en quelques passages deux défauts, de pure forme, il est vrai, mais qui reparaissent encore plusieurs fois dans le reste de l'ouvrage, et qu'un savant capable de très bien écrire, comme l'est M. C., devrait, à mon sens, s'interdire absolument. Le premier, emprunté aux habitudes de l'érudition allemande, est de mêler sans scrupule, au courant même de l'exposition, des citations grecques et latines non traduites, assez longues parfois, et dont la présence n'est justifiée par aucun intérêt scientifique ou littéraire tel qu'un simple renvoi n'eût pu suffire : cela produit une bigarrure peu agréable. Passe encore dans une dissertation spéciale, exclusivement réservée aux hellénistes de profession; mais dans un livre, et dans un livre bien écrit, cela n'est vraiment pas admissible, du moins en France, et j'avoue que, sur ce point, je n'aperçois aucune raison de changer nos habitudes nationales. Le second reproche que je veux faire à M. C. est d'avoir eu quelquefois peut-être trop de conscience; je veux dire par là que, de peur sans doute d'être taxé de légèreté, il lui est arrivé de discuter trop minutieusement des choses qui, à mon sens, ne méritaient pas tant d'honneur; par exemple, aux pages 50 et suivantes, un texte de Suidas où personne n'a jamais rien compris par la raison qu'il est incompréhensible. C'est bien aussi ce qu'en dit M. C., mais pourquoi nous faire passer en revue une foule de ces conjectures stériles dont l'érudition parfois est si prodigue? Nous l'aurions volontiers cru sur parole. M. Thiers écrivait un jour dans une lettre : « J'aime la vérité promptement dite. » Mot charmant, et plein de sens, que l'érudition française, si j'ose le dire, devrait bien prendre pour devise.

Après cette introduction nécessaire, M. C. arrive à ce qui est proprement son sujet : la poésie alexandrine. Il étudie, en cinq livres : 1° *la poésie élégiaque,* avec Philétas, Hermésianax, Phanoclès, Alexandre d'Etolie, et enfin Callimaque; 2° *la poésie lyrique,* avec les hymnes du même Callimaque; 3° *la poésie épique,* avec les *Argonautiques* d'Apollonius, les *Messéniennes* de Rhianus, et encore Callimaque, pour *Hécalé;* 4° *la poésie pastorale,* avec Théocrite; 5° *la poésie didactique,* avec les *Phénomènes* d'Aratus. Enfin, dans une dernière partie, le

récit de la querelle de Callimaque et d'Apollonius donne à M. C. l'occasion de caractériser les tendances diverses qui se sont trouvées en opposition dans l'école alexandrine, et de porter un jugement d'ensemble sur le rôle de toute l'école.

C'est là, comme on le voit, un sujet singulièrement vaste et complexe. M. C. n'a pas cherché à introduire dans son étude l'ordre chronologique. Je crois qu'il a eu raison, et que la division par genres poétiques est, en effet, très acceptable dans l'histoire d'une littérature dont le développement est tout artificiel. Tout au plus regretterai-je peut-être que, dans ce système, il n'ait pas cru devoir donner davantage au chapitre chronologique de son Introduction l'importance d'une sorte d'*Histoire intérieure*, comme disent les Allemands, ou, en français, d'une *Histoire générale* de la poésie alexandrine. Au lieu d'en faire essentiellement un catalogue de bibliothécaires, peut-être aurait-il été utile d'en faire une véritable esquisse de tout l'ensemble du mouvement littéraire de ce siècle. Les études de détail auraient eu ensuite plus de clarté, et surtout la physionomie de chacun des poètes d'Alexandrie se serait dégagée à nos yeux d'une manière plus vive.

Quoi qu'il en soit, il faut d'abord remercier M. C. de l'attention vraiment infatigable et de la conscience scrupuleuse avec laquelle il a lu pour nous, non-seulement tous les fragments des Alexandrins, mais aussi presque tout ce qui a été écrit d'utile sur cette matière ; son livre est, à cet égard, une mine précieuse d'informations exactes. Il faut aussi le remercier d'avoir su exposer dans un style simple, sobre, élégant, les résultats de ses longues recherches, et surtout d'avoir semé en maint endroit des pages charmantes, très françaises et très délicates, sur les questions de goût et d'art qui se posent sans cesse à propos de ces poètes qu'il connaît si bien. Mais ceci même me ramène au grief que j'exprimais tout à l'heure : M. C. est, quand il le veut, un lettré des plus fins : c'est pourquoi j'ai tant de peine à lui pardonner de hérisser quelquefois les abords de ses meilleures pages un peu plus qu'il n'était strictement nécessaire.

Je vais plus loin. Je crois que, même au point de vue scientifique, son livre eût gagné parfois à s'élever plus littérairement au-dessus du menu détail pour arriver à nous rendre ce qui est le but suprême de toutes les recherches érudites, je veux dire l'âme vivante du passé, l'érudition elle-même n'étant que la route souvent âpre et désagréable par où l'on tend à ce but. Par exemple, à propos du style de Philétas, M. C., à la page 79 de son livre, nous donne, dans son texte même, une liste de locutions grecques rangées sous certains chefs. J'aurais, sur plusieurs de ces locutions, des réserves à faire : ainsi, l'emploi métaphorique de φάρμακον n'est pas, à proprement parler, alexandrin, il est simplement poétique. Mais peu importe : ce que je veux dire, c'est qu'au milieu de tous ces détails, dont plusieurs prêtent à la discussion, l'idée générale, qui est juste, risque de s'effacer, et que le tout serait plus net si l'auteur avait

simplement exprimé dans le corps même de son livre une impression d'ensemble précise et simple, avec quelques exemples choisis rejetés en note. J'en dirai autant de la page 94, qui est surtout un recueil de matériaux. De même encore, en plusieurs passages (page 104, entre autres), M. C., étudiant la versification de ses poètes, s'attache trop, selon moi, à des statistiques de césures et de fins de vers qui, par elles-mêmes, ne signifient pas grand chose : ce qui serait intéressant, ce serait de voir ce qui résultait de tout cela quant à l'effet produit sur des imaginations grecques du IIIe siècle; car, pour les césures elles-mêmes, que nous importe de les connaître, si ce n'est afin d'arriver par là encore à quelque chose de vivant et de concret?

Voici, pour en finir avec ces critiques, deux ou trois autres observations. A propos de l'épigramme (pp. 171 et suiv.), M. C. nous dit qu'elle n'est plus, chez les Alexandrins, ce qu'elle a été dans les âges classiques de la Grèce. Soit, mais cela reste obscur; il était indispensable de marquer plus nettement, en quelques traits, en quoi consiste cette évolution : les éléments de la réponse à cette question se trouvent à peu près dans les pages suivantes, mais épars; il était nécessaire de les condenser. Sur l'hymne également, la filiation historique du genre depuis Homère jusqu'à Callimaque aurait dû être tracée dès que le sujet même de l'hymne alexandrin est abordé (pp. 197 et suiv.), au lieu d'être rejetée au chapitre suivant, où l'on ne voit même pas bien non plus comment ce genre de composition s'exécutait au temps des Ptolémées. Les hymnes de Callimaque sont minutieusement analysés un à un et replacés par des inductions ingénieuses dans leur ordre chronologique. Tout cela est bien étudié et vraisemblable. Le danger était surtout de tomber dans la recherche subtile des allusions. M. C. me paraît s'en être, en général, très bien gardé, sauf en deux ou trois circonstances : je lui signalerai notamment les pages 209-210, puis la note de la page 235, que je ne puis accepter.

Sauf ces réserves, et à part un petit nombre de détails sans importance sur lesquels je pourrais différer d'avis avec lui, je n'ai plus guère qu'à louer, soit au point de vue de l'exactitude matérielle des recherches, soit quant à la finesse et à la pénétration de l'étude morale et littéraire qui était la conclusion naturelle de ces recherches. Les chapitres sur les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes et sur les *Messéniennes* de Rhianus me semblent particulièrement dignes d'éloge. Mais il n'y en a pas un seul, sur les quatorze ou quinze dont se compose ce substantiel volume, où il ne fût aisé de noter des vues justes, originales, et exprimées avec cette précision délicate qui, en matière de critique littéraire, est la marque même du talent. Sur la description de la beauté féminine dans la poésie (pp. 151-152), sur la nature du sentiment de l'amour chez Callimaque (pp. 154, 156, 159), sur la peinture du bonheur aux différentes époques de la poésie (p. 266), sur Théocrite comparé à George Sand (p. 401), sur la poésie populaire des pâtres de Sicile (p. 433), je lis

dans l'ouvrage de M. C. des pages charmantes et achevées. Je cite ces morceaux entre bien d'autres; il serait aisé d'allonger cette liste; mais ce n'est pas un inventaire que je dresse : ce sont seulement quelques indications notées au courant de la plume. Voilà donc, au total, un bon et savant livre. J'espère que M. Couat, soit qu'il continue ses travaux sur les Alexandrins, soit qu'il aborde d'autres parties de la littérature grecque, nous donnera prochainement d'autres volumes. Je souhaite seulement qu'il ose de plus en plus être lui-même, c'est-à-dire que, tout en gardant ses habitudes d'investigation patiente et consciencieuse, il ait assez le sentiment de ses forces pour dominer de plus haut ses propres recherches, et pour laisser l'écrivain qui est en lui se dégager plus hardiment [1].

Alfred CROISET.

---

244.— **Johannes a Lasco,** Beitrag zur Reformationsgeschichte Polens, Deutschlands und Englands von Hermanns DALTON. Mit Portraet. Gotha, Perthes, 1881, XXVIII-576 p. 8°.

L'histoire de la Réforme en Pologne est un sujet qui, pour des raisons

---

1. Je complète les observations générales qui précèdent par un petit nombre d'annotations particulières : ce ne sont, bien entendu, que de fort menus détails.

Bien que l'impression soit, en général, très correcte, j'ai noté, p. 20, n. 2 : μυρίαδες pour μυριάδες; p. 124 (milieu) : οἴκισμοι pour οἰκισμοί; p. 269, n. 3 : ἀπειρησίη pour ἀπειρεσίη.

L'expression suspecte ἠρίον ὀγκώσει est donnée comme ayant pour équivalent littéral en français (p. 108, note 1) les mots *(le cadavre) grossira le tombeau*, en latin : *inflabit tumulum* ; je traduirais plutôt par *onerabit, chargera*.— Page 201. Je ne suis pas convaincu que la correction εὐθύ pour εὐρύ, dans Callimaque *(Hymn.*, I, 85), soit nécessaire ni même utile. Je ne vois pas non plus qu'il y ait rien à suppléer après le vers 86. Dans les vers suivants, en effet, il s'agit non de la *sagesse* du roi, comme le dit M. C., mais, selon moi, de sa *puissance*, de telle sorte que les idées se suivent fort bien. — Page 230. Dans un passage de Callimaque (*Hymn.*, II, 68), M. C. s'appuie sur le pluriel ἡμετέροις βασιλεῦσιν pour démontrer que l'hymne fut composé à la fin du règne de Philadelphe, quand Cyrène eut à la fois, pour maître effectif, Philadelphe, qui l'avait conquise, et, pour roi éventuel, Evergète, fiancé de Bérénice. L'ensemble du morceau me fait croire qu'il s'agit là tout simplement de la suite des rois de Cyrène, y compris Ptolémée Philadelphe, que la conquête a mis en possession de leurs droits fondés sur les oracles, et que le poète confond habilement avec la dynastie légitime et quasi-divine. — Page 328. M. C. parle des *Perses* d'Eschyle comme si cette pièce avait été certainement rattachée aux autres parties de la trilogie par un lien logique étroit : rien n'est moins prouvé, et d'excellents juges (M. Weil entre autres) croient positivement le contraire. — Page 450, note 3. M. C. voit très bien que le vers 460 des *Phénomènes* d'Aratus, donné sans ponctuation après ἐγώ, n'a aucun sens; mais pourquoi semble-t-il hésiter à prendre la liberté d'écrire : οὐκέτι θαρσαλέος κείνων ἐγώ· ἄρκιος εἴην — ἀπλανέων τά τε κύκλα τά τ' αἰθέρι σήματ' ἐνισπεῖν? Une difficulté que l'on peut lever avec une simple modification de la ponctuation traditionnelle n'est vraiment pas une difficulté sérieuse.

très-diverses, n'a point encore attiré beaucoup l'attention des historiens. Les Polonais eux-mêmes, bons catholiques, ne s'intéressent guère au succès momentané de l'hérésie dans leur pays et les protestants d'Allemagne connaissent généralement trop peu la langue polonaise pour entreprendre des travaux approfondis sur la matière. Cette histoire présente pourtant des chapitres intéressants à bien des égards, et nous fait connaître des hommes ayant joué dans leur patrie un rôle ecclésiastique et politique considérable, des personnages dont l'influence s'est fait sentir au loin dans l'Europe protestante d'alors. L'un des plus marquants de ces hommes, Jean Laski, est le héros du livre de M. Dalton. Nous disons héros, car l'ouvrage du pasteur de Saint-Pétersbourg est un panégyrique chaleureux et convaincu, plus encore qu'une page d'histoire. Jean Laski, né en 1499 dans la petite ville de Lask, dont ses ancêtres étaient seigneurs, appartenait à la haute noblesse polonaise. Son père était woywode du palatinat de Sieradz, son oncle archevêque de Gnesen et l'un des hommes les plus influents du royaume. Laski fit ses études successivement à Bologne, à Paris, à Bâle, apprit à y connaître les idées de la Réforme, mais sans les partager d'abord. Agent dévoué de Jean Zapolya dans ses tentatives pour se procurer la couronne de Hongrie, après la défaite de Mohacz, il fut récompensé de son zèle par le siège épiscopal de Vesprim. En 1538, son oncle le fit appeler comme archidiacre à Varsovie, avec promesse d'un évêché considérable, à l'une des premières vacances. Mais, à ce moment, Laski sentit le besoin d'avouer hautement les opinions nouvelles qu'il s'était faites. Il partit pour l'étranger, et, après avoir voyagé quelque temps, fut appelé à Embden pour organiser les églises de la Frise orientale, dans le sens des idées calvinistes. Il s'y était acquis une grande réputation de sagesse et de piété quand l'*Intérim* de 1548 le força de quitter son poste. Edouard VI d'Angleterre lui offrit un refuge à Londres où il acquit bientôt une haute influence, et devint le surintendant des communautés *réfugiées* de l'Angleterre. A la mort d'Edouard et à l'avènement de Marie Tudor, il dut fuir en toute hâte pour ne point partager le sort de son ami Cranmer. Des discussions théologiques sans cesse renaissantes, grâce à la haine des luthériens pour les calvinistes, le chassèrent des différentes villes où il chercha vainement un abri durable. Il se décida enfin à retourner en Pologne, où il travailla, de concert avec le prince Radziwill, à l'organisation des églises réformées du pays. Il eut à lutter, d'une part, contre l'opposition des catholiques, excités et conduits par l'énergique et habile cardinal Hosius; d'autre part, contre les dissidents anti-trinitaires, alors fort nombreux en Pologne. Il mourut au milieu de ces rudes labeurs en janvier 1560. Son souvenir est à peu près effacé dans sa patrie, mais il survit en Angleterre et dans les contrées frisonnes. C'est un théologien hollandais, M. Abraham Kuyper, qui a contribué à rappeler l'attention publique sur Laski, en publiant, il y a une vingtaine d'années, ses œuvres complètes et sa correspondance. M. D. achève de remettre en lumière

cette personnalité trop effacée et qui mérite d'avoir sa page dans l'histoire de la Réforme. Ceux-là même qui ne s'intéressent pas au tableau, souvent peu récréatif, des querelles religieuses, suivront avec intérêt le gentilhomme polonais dans ses missions diplomatiques en Transylvanie, en Allemagne, en Angleterre, etc. M. D., nous l'avons dit, est plus qu'un historien sympathique, c'est un admirateur convaincu. Son enthousiasme sincère se communiquera, sinon à tous ses lecteurs, du moins à ceux qui se trouvent en communion d'idées avec lui. Mais au point de vue de la critique sérieuse, on peut lui reprocher mainte page qui tient de l'imagination du littérateur plus que de la réserve prudente de l'historien. Quand il emploie, p. ex., *quatre* pages pour nous dire quelles rues de Londres traversait Laski, pour aller voir son ami, l'archevêque Cranmer, à Lambeth, ou que, *cinq* pages durant, il nous fait assister à l'un des prêches des réformateurs polonais, on ne peut s'empêcher de trouver de pareilles descriptions légèrement fantaisistes et déplacées dans un récit aux allures scientifiques [1]. Le style de M. D. est animé, mais souvent incorrect, plus souvent même légèrement ampoulé [2]. Il conserve par moments quelques tournures qui rappellent l'origine anglaise de l'auteur [3]. Quoique pasteur à Saint-Pétersbourg et sujet russe, les sympathies de M. Dalton sont tout allemandes; l'allemand est devenu la langue maternelle de l'ancien citoyen anglais. Nous ne songeons point à lui en faire un reproche, nous regrettons seulement qu'il ait cru nécessaire, pour les affirmer, de répéter je ne sais quelle ridicule anecdote sur le « chauvinisme français » et de se « réjouir de la victoire de Sedan [4] », dans un ouvrage consacré à un théologien polonais du XVIe siècle.

R.

---

245.— E. DE BOUTEILLER et Eug. HEPP. **Correspondance politique adressée au magistrat de Strasbourg par ses agents à Metz (1594-1683),** tirée des archives municipales de Strasbourg et publiée pour la première fois avec notes explicatives, etc. Paris. Berger-Levrault, 1882, XVII-463 p. 8°. Prix : 10 fr.

Le volume publié par les soins de MM. de Bouteiller et Hepp ne renferme pas, comme on pourrait le croire, de correspondances diplomatiques, adressées au magistrat de la petite république rhénane par ses am-

1. Pp. 338 et 380.

2. Ainsi, p. 440, la comparaison de Laski avec une lionne, etc. Bien peu de personnes comprendront, p. 429, la métaphore de « l'écho qui viendrait retentir contre les rochers du synode missourien. »

3. C'est ainsi qu'on lit, p. 412 : « Es fehlte ein *Stock* glaubiger Maenner. » L'auteur, évidemment, songeait à l'anglais *stock* = *noyau*, *centre*, et non au mot allemand identique, qui signifie *canne*.

4. Pp. 335 et 376

bassadeurs ou plénipotentiaires à l'étranger. A l'époque où commencent les lettres réunies ici, Metz appartenait depuis près d'un demi-siècle à la France et n'avait plus de relations officielles d'aucun genre à entretenir au dehors. Les pièces tirées des archives de Strasbourg, sont des *gazettes*, des *nouvelles à la main*, sur la politique générale de l'Europe, envoyées aux gouvernants de la ville par des particuliers habitant Metz et chargés, contre un fort modeste salaire, de recueillir toutes les nouvelles, tous les bruits du dehors parvenant à leurs oreilles. Strasbourg n'avait point alors de résident à la cour de France, et, désireux pourtant de savoir ce qui se passait dans les contrées au-delà de la Lorraine, les magistrats de la république essayaient de s'orienter de la sorte sur les menées de la politique occidentale. Ces renseignements ne valaient, naturellement, qu'en raison du discernement des personnes chargées de les recueillir et ne pouvaient jamais réclamer la confiance due à des révélations diplomatiques, vu le caractère tout privé des correspondants de Strasbourg. Ni le bon gentilhomme picard, M. de Flavigny, qui rédige ces lettres de 1594 à 1626, ni l'avocat Jalon, qui les reprend de 1579 à 1583, n'avaient — on n'a qu'à les lire pour s'en convaincre — de relations ouvertes ou cachées avec le gouvernement français et ne pouvaient donc communiquer des secrets d'Etat à leurs correspondants d'Alsace. Aussi n'est-ce point dans cette direction qu'il faut chercher l'intérêt du présent volume. Il nous représente bien plutôt une *correspondance spéciale*, parisienne et messine à la fois, qui porte, à jour fixe, les mille bruits et faits divers de la capitale, jusqu'au fond des provinces. Ces rapports hebdomadaires ou mensuels mêlent le vrai au vraisemblable, et parfois au mensonge, tâchant de dégager les probabilités de la politique du jour des assertions contradictoires qui se croisaient en public, ne dédaignant pas, par moment, quand la haute politique est en souffrance, le simple fait-divers, et racontant alors la femme assassinée, mise dans une malle et jetée à la rivière, le fils de famille endetté, dont on dégage les habits chez le tailleur, etc. A ce point de vue, la lecture de ce volume est instructive et amusante à la fois. On y voit se tramer, par le menu, les faits et gestes de l'histoire diplomatique et militaire contemporaine, que nous ne voyons d'ordinaire que sous un aspect plus sévère. On y peut étudier surtout la physionomie morale de la cité messine dans le premier siècle après sa conquête, et c'est donc plus encore une contribution à l'histoire de Lorraine qu'à celle d'Alsace que nous recevons ici. Avec quel soin ne recherche-t-on pas aujourd'hui les derniers débris des gazettes du XVII^e^ siècle? En voici tout un riche fascicule qui sera le bienvenu pour tout amateur historique sérieux, et dont on tirera d'utiles données, sinon pour l'histoire politique de la France et de l'Allemagne, au XVII^e^ siècle, du moins pour l'histoire générale de la civilisation à cette époque. Il faut seulement avertir le lecteur — et le titre ne le dit pas — que cette correspondance est perdue pour toutes les années de 1627 à 1679, ainsi pendant plus d'un demi-siècle, si réellement elle s'est continuée durant

toute cette époque. Car Flavigny meurt en 1626; Jalon ne commence ses communications qu'en 1679, ou, pour mieux dire, en 1681, puisqu'il n'existe plus qu'une seule lettre antérieure à cette dernière date.

Un inconvénient assez sérieux pour l'utilisation du recueil, c'est l'orthographe très fantaisiste des correspondants strasbourgeois, de M. de Flavigny surtout. Les éditeurs ont scrupuleusement respecté cette orthographe. Je n'ai garde de leur en faire un reproche, mais ils devaient mettre en note les corrections nécessaires, et ne pas se borner de rectifier dans la table des matières seulement. Comment trouver maintenant de quelle personne il s'agit, quand on n'est pas soi-même assez perspicace pour corriger l'erreur, avant même de consulter la table? Un autre inconvénient de cette dernière, c'est qu'on y a réuni pêle-mêle tous les personnages portant le même nom, laissant au lecteur le soin de se débrouiller à sa guise. Ainsi, au nom de *Mansfeld*, les renvois s'appliquent successivement au prince gouverneur du Luxembourg, Pierre-Ernest, mort en 1597, à Ernest, son bâtard, le célèbre *condottiere* de la guerre de Trente-Ans, mort en 1626, au comte Wolfgang de Mansfeld, résident de l'empereur à la cour de France, du temps de la capitulation de Strasbourg. Signalons, en terminant, quelques erreurs de peu d'importance qui déparent les notes finales. P. 397, lisez Hubert *Languet* pour *Longuet*. — P. 419. L'*Union protestante* fut signée à *Ahausen* ou *Aschhausen*, pas *Aufhausen*. — P. 404. Joseph Jundt, né en 1601, ne pouvait être, en 1616, syndic de la ville de Strasbourg. Aussi est-ce 1661 qu'il faut lire. — P. 429. Le beau-frère de Güntzer s'appelait *Kaempfer* et non *Kimpfer*. — P. 433. Claude le Laboureur, premier président du Conseil souverain d'Alsace, n'était point d'une famille strasbourgeoise. Le fait seul qu'il était fervent catholique aurait pu avertir les éditeurs de leur méprise. — P. 92. Il est question des « Etats de Laussnitz » en Silésie; il s'agit des Etats de la *province de Lusace* (dans le royaume de Saxe actuel) et non d'une ville de Laussnitz, qui figure à la table des matières, mais dans aucun manuel de géographie. Mais ce sont là des rectifications de détail qui ne doivent point nous rendre injustes pour le mérite réel du travail fourni par les éditeurs et pour sa valeur au point de vue historique.

R.

---

## LETTRE DE M. JOH. STORM

En rendant compte, avec une bienveillance extrême, de ma *Philologie anglaise* (n° 41), M. Joret a indiqué quelques points de phonétique française sur lesquels il diffère de moi. Je tiens à constater que, dans plusieurs cas, ce désaccord n'est qu'apparent; en d'autres termes, je discuterai ses critiques. M. J. n'a pas toujours bien saisi le sens de mes ob-

servations. Une fois, il se dit d'accord avec moi, quand nous ne le sommes pas ; d'autres fois, il me fait différer de lui, quand nous sommes d'accord. Dans ce qui suit, je suivrai l'ordre des critiques de M. Joret.

M. J. admet, dit-il, que j'ai raison de dire que *u* de *un* a le son *eu* de *peuple ;* or, j'ai dit, p. 59 : un son plus ouvert que celui de *peuple*, voyelle que je retrouve dans le scandinave [1].

Ce qui prouve que *i* de *vin* se rapproche de *ä* (l'*a* anglais de *man*) et souvent l'atteint [2], c'est que très souvent les étrangers le prennent pour un *a ;* par exemple, le mot *médecin* sonne à peu près comme *med-sa* pour eux, surtout pour ceux qui ne connaissent pas les voyelles nasales. Il faut avoir une connaissance très intime des sons étrangers pour se faire une idée exacte de l'impression que produisent les sons français, si différents de tous les autres, sur les oreilles des étrangers.

Il est vrai que je n'accorde aux voyelles nasales qu'une seule qualité ; quant à la quantité, j'admets au contraire qu'elle varie ; c'est, je crois, la seule différence entre *dent* (*â* * bref) et *dents* (*â* long) [3]; seulement je ne suis pas entré dans ce détail, parce que je n'étais pas sûr que cette distinction fût générale et constante. C'est aux phonétistes français de vérifier cela. Quant à la différence entre *chant* (bref) et *chante* (long), je l'ai toujours admise.

Mon critique me fait supposer que M. Havet prononce *vingt-deux* comme *vän-dö*, ce qu'il corrige en *vân'n-deû.* Ici il y a un double malentendu [4]. M. Havet a dit non pas que *in* de *vingt* change, mais bien que *t* (*d*) devient *n*. Moi, j'ai représenté (p. 38, note 2) cette prononciation très fidèlement par la notation *vên-dö* c'est-à-dire *vin* (voyelle nasale *ê*) + un *n* dental, tout en faisant observer que *vend-dô* (*vè* + *n* dental + *d*) me paraît la prononciation usuelle, comme l'admet aussi M. Joret.

Quant à la prononciation du *gn* français, ce n'est que du *gn* du nord et surtout de Paris que j'ai dit qu'il diffère par une nuance assez sensible du *gn* italien et du *ñ* espagnol, en ce qu'il est moins palatal que ceux-ci, mais plus palatal que le *ng* ou *n* guttural germanique, auquel il est très ressemblant [5]. Cela est tellement vrai que la plupart des Français prononcent l'anglais *sing* comme leur *signe*, sans se douter d'aucune différence [6]. Je n'ai donc pas dit que « le *gn* français est tout différent du *gn* italien [7] », encore moins « qu'il se prononce comme *n* [8] », ce qui serait absurde. Je ne sais pas même où M. J. prend cet *n,* dont je n'ai pas dit un mot, à moins qu'il ne confonde, comme la plupart de ses compatriotes, l'*n* guttural avec un *n* dental. En effet [9], les Français du nord prononcent le *venga* du midi comme *venne-ga.* Si les Français ne saisissent pas ces nuances, c'est qu'ils ne connaissent pas assez à fond les prononciations

---

* Notre imprimerie n'ayant pas pour le moment de voyelles tildées, nous remplaçons le tilde indiqué par l'auteur, et qui marque la nasalité des voyelles, par un accent circonflexe. — *Réd.*

étrangères et se contentent d'un à peu près. En fait, l'italien *gn* de *segno* diffère même en deux points du *gn* parisien de *signe*, produit plus avant dans la bouche : 1° en ce qu'il est plus palatal ; 2° en ce qu'il est plus composé, le son *j* se faisant entendre non-seulement fondu à l'*n*, mais souvent indépendamment après l'*n* palatal [10].

Un point sur lequel je me range à l'avis de M. J., c'est que l'*e* final français est souvent prononcé, même après une seule consonne, comme « une demi-muette ». J'ai cru remarquer ce son depuis vingt ans; si je n'en ai pas parlé, c'est que je ne croyais pas que cette prononciation fût reconnue ; les phonétistes français auxquels j'en ai parlé l'ont niée absolument. Je suis heureux d'être d'accord sur ce point avec M. J., et désormais j'en parlerai avec plus d'assurance, d'autant que dans ces dernières années j'ai pu vérifier par des observations nouvelles l'existence de ce son [11]. M. J. dit à ce propos : « Voilà ce que souvent les étrangers ne comprennent pas » [12] : comment veut-il qu'ils comprennent ce que les phonétistes français (à l'exception de M. J.) ne semblent pas reconnaître ?

Je suis loin d'identifier l'*e* obscur allemand avec l'*é* fermé [13] ; j'y ai reconnu (p. 66 fin), au contraire, un son intermédiaire entre *eu* et *é*. Je n'ai pas donné raison aux linguistes qui le confondent avec *é*, mais j'ai cité l'effet qu'il fait aux Français comme preuve qu'il diffère de l'*e* dit muet du français, qui se rapproche plus de *eu*. Je parle ici de la prononciation ordinaire de l'allemand. Quant à l'*e* final scandinave, il est absolument identique à l'*e* final allemand du nord, et ne se rapproche nullement, comme le croit M. J., de l'*é* fermé, son bien connu des langues scandinaves [14].

D'autre part, il existe des dialectes scandinaves et allemands qui rapprochent l'*e* final de l'*é* fermé.

M. J. dit : « L'*r* des idiomes du sud de la Norvège et de la Suède me paraît dental, tandis que le nôtre est uvulaire ». La première de ces assertions est une erreur. Nous pouvons constater tous les jours que cet *r* est bien uvulaire, mais il diffère du son français en ce qu'il est moins distinct, moins vibrant, plus « *spirantisch* » ; dans le grasseyement français, la luette semble être poussée plus avant sur le dos de la langue [15].

Je ne me serais pas étendu si longuement sur ces petites divergences, si je ne croyais pas que le sujet même a un certain intérêt. En outre, je n'ai pas voulu paraître plus en désaccord que besoin n'était avec M. J., chez lequel je reconnais une grande compétence dans la linguistique germanique et romane, et auquel je suis très reconnaissant du jugement général, si flatteur pour moi, qu'il a porté sur mon livre.

Si je n'ai pas fait une édition française de mon livre, c'est qu'il m'a semblé que le public français s'intéresse peu à cette sorte de recherches [16]. Témoin le fait étonnant qu'une revue comme la *Romania*, une des

premières revues scientifiques du monde et qui traite de l'ancienne langue du pays même, n'a que deux ou trois cents abonnés payants (dont une grande partie sont des étrangers), et ne pourrait pas subsister sans le secours du gouvernement, qui en achète un certain nombre d'exemplaires pour les distribuer gratuitement.

Je terminerai ces observations, déjà trop longues, par le vœu qu'un phonétiste français compétent fasse bientôt la phonologie de la langue parlée actuelle du nord de la France et surtout de Paris. Il est des particularités et des traits distinctifs dont les indigènes ne s'aperçoivent pas ; sur ces points, l'opinion des phonétistes étrangers n'est pas à dédaigner [17]. D'autre part, il y a un grand nombre de faits, de tendances et d'habitudes qu'il faut être indigène pour connaître à fond. En réunissant les recherches et les observations de tous, on finirait par faire une œuvre complète.

Christiania, le 20 octobre 1882.

Joh. STORM.

(1) J'ai eu tort, je le reconnais, de dire que M. Storm attribuait à l'*u* de *un* la *même* valeur qu'à l'*eu* de *peuple ;* seulement je doute un peu que cet *u* soit plus ouvert que l'*eu* du mot *peuple.*

(2) Je n'ai jamais dit le contraire ; seulement M. S. me permettra de faire remarquer que les étrangers « qui ne connaissent pas les voyelles nasales » sont très mauvais juges de leur valeur véritable et les prononcent, par suite, un peu à l'aventure.

(3) Je suis très content qu'un phonétiste aussi autorisé que M. S. partage ma manière de voir sur ce point et je suis heureux de lui avoir donné l'occasion de se prononcer sur une question de phonétique très mal étudiée, je crois, et très mal résolue chez nous.

(4) Il y a là, en effet, un malentendu qui est maintenant éclairci ; je m'étais mépris sur la valeur de la notation de M. Storm. Quant à l'approbation que j'ai paru donner à sa manière de voir au sujet de la valeur dentale de l'*n* de *vingt-deux*, je la retire décidément ; je crois qu'il n'y a que deux manières possibles de prononcer *vingt-deux : vé-t-dœ* qui est la prononciation générale dans le nord de la France, ou *vèn'dœ* qui est, je crois, la prononciation de M. L. Havet. [M. Havet entend la prononciation de ce mot conformément à la notation de M. Storm. — *Réd.*]

(5) Je crois que le *gn* italien, le *ñ* espagnol et le *gn* français sont identiques, et c'est aussi, il me semble, l'opinion de M. Havet ; je ne puis donc admettre que notre *gn* soit « très ressemblant au *ng* germanique » ; M. S. dit lui-même, p. 37, que ce dernier son nous est « entièrement étranger et incompréhensible (*ein ganz fremder und unbegreiflicher Laut*), ce qui est vrai ; mais comment en pourrait-il en être ainsi, si nous avions dans notre langue un son qui lui fût « très ressemblant » ?

(6) De ce que « la plupart des Français prononcent l'anglais *sing* comme *signe* » cela ne prouve nullement qu'ils ne « se doutent d'aucune différence entre ces deux sons » ; cela prouve seulement qu'ils ne veulent pas se donner la peine de prononcer le premier.

(7) M. S. a dit, p. 47, que notre *gn* est un *ng*, non un *n* mouillé, ce que je crois de tout point inexact.

(8) Certainement ; aussi n'ai-je pas attribué cette opinion à M. Storm. Ne pouvant me servir du signe qu'il emploie (et que je représente ici par *ng*), j'avais écrit *n* surmonté d'un point à la place du dernier ; on a imprimé un *n* simple, ce qui n'a plus de sens : *Pro solo puncto*, etc. On me croira d'autant plus facilement qu'à la même ligne on a imprimé, ce qui me rend presque inintelligible, *il faut* au lieu de *ils font.*

(9) Je n'ai pas besoin de dire que je ne confonds nullement l'*n* guttural et l'*n* dental.

(10) Je doute beaucoup de la première de ces affirmations ; quant à la seconde, elle est en grande partie vraie et prouve que l'*n* mouillé tend à se transformer en *n* simple, comme cela arrive, je l'ai dit, dans certains mots.

(11) Je n'ai pas besoin de dire combien je suis aise de voir M. S. se ranger si complètement à mon avis sur ce point.

(12) En disant cela, je faisais allusion à l'auteur — un Suédois — d'un petit dictionnaire du patois normand du val de Saire, dans lequel tous les mots, qu'ils soient terminés par une explosive ou par une chuintante, sont écrits sans *e* muet ou sans apostrophe qui indique que la voix ne doit pas tomber immédiatement après la consonne.

(13) J'ai dit que M. S. distinguait avec raison l'*e* obscur allemand de l'*e* muet français ; je me suis étonné seulement qu'il parût admettre que cet *e* sonnât à nos oreilles comme un *e* fermé.

(14) Je ne puis dire qu'une chose, c'est que j'ai été frappé, il y a deux mois, de la ressemblance qu'il y a entre l'*e* final scandinave et l'*e* fermé de mon pays.

(15) Ce que je sais, c'est que pour arriver à prononcer l'*r* scandinave, je m'efforçais de former l'articulation près de la racine des incisives supérieures, ce qui est le caractère de l'*r* dental, d'après M. S. lui-même qui cite, p. 39, pour exemple d'un *r* DENTAL le norv. *tre*, « dans lequel *r*, dit-il, est formé à la même place que le *t* ».

(16) Je crois que M. S. n'a pas eu tort de ne point faire une édition française de son livre, par la raison fort simple qu'il n'en aurait pas vendu dix exemplaires; il aurait dû voir que la critique est dirigée contre nous et ne s'adresse nullement à lui.

(17) C'est évident, et voilà pourquoi il y a tant à prendre, même pour la connaissance de notre langue, dans le livre de M. S., qui témoigne à la fois d'une observation si patiente et si juste et d'une connaissance si approfondie des idiomes germaniques et romans. Je terminerai ces observations à mon tour par un vœu, c'est qu'on arrive enfin à créer un alphabet uniforme pour désigner les différents sons, et que les signes employés se trouvent dans toutes les imprimeries sérieuses.

C. J.

---

# VARIÉTÉS

## BIBLIOGRAPHIE CRÉOLE

### *Nouvelle note additionnelle.*

Depuis la publication de notre essai de bibliographie créole (*Revue critique* des 29 août et 7 novembre 1881), nous avons retrouvé quelques notes qui se rapportent à ce sujet. Comme les matériaux de cette branche de la linguistique sont peu connus, même des spécialistes, il ne nous paraît pas inutile de donner ici ces quelques titres.

Une variété de créole n'a pas été signalée par M. Coelho; c'est : L'*Anglo-Indou*.

The Anglo-Indian Tongue, article du *Blackwood's Magazine* de mai 1877. — L'*Academy*, en annonçant cet article, disait : « The Anglo-Indian Tongue » is a paper to be commended alike to the curious in the local slang of all nations as an etymological problem, and to the Indian officers and civil servants, who find their account in accommo-

dating themselves in a great measure to the language of the country, the peculiarities of which, whether in the culinary, complimentary, legal, or objurgatory lines, are cleverly set forth in this article. »

Specimen of Hindu English, article du *Chamber's Journal* d'avril 1878.

Le journal le *Times*, dans son numéro du 11 avril 1882, a publié sous le titre de *Baboo-English* un article sur l'Anglo-Indou ; mais il y est question moins de la langue parlée que de l'anglais assez idiomatique, et avec saveur du terroir, des lettrés indous, quand ceux-ci écrivent en anglais.

*Anglo-nègre de Surinam* (Coelho, p. 62).

L'auteur de la « Kurzgefasste Neger-Englische Grammatik. Bautzen, 1854 », signalée par M. C., est L. Weiss.

Ajouter le titre suivant :

Van Dyk, P., onderwyzinge in het Bastert-Engels of Neeger-Engels, in de Hollandsze Colonien (Surinam). Amsterdam (17..) 112 p. in-8.

*Anglo-nègre des Etats-Unis.*

Slave-songs of the United States, preceded by an account of these Songs and an Essay on the Negro Dialects observed at Port Royal by Prof. W. F. Allen, of the University of Wisconsin, in-8, 1875, 1 doll. 50 c. New York, office of the *Nation*.

W. Owens : Folk-Lore of the Southern Negroes, dans le *Lippincott's Magazine* de décembre..... J'ai oublié de noter l'année : ce doit être entre 1875 et 1880.

*Anglo-Indien de l'Oregon* (Etats-Unis d'Amérique).

Cette langue, que M. C. mentionne en passant (p. 62), a été l'objet d'une publication spéciale :

Gibbs, G., Dictionary of the Chinook Jargon (chinook-engl. and engl.-chin.) or Trade Language of Oregon. in-8. Washington, Smithsonian Institute, 1863.

Nous ignorons à quelle variété anglaise se rapporte l'article suivant : A. A. Hayes, Jr. : Pidgin English, dans le *Scribner's Monthly* de janvier...... (entre 1875 et 1880).

*Lingoa Geral.*

A la bibliographie donnée par M. C., p. 27, ajouter :

On the lingoa geral, by Prof. Hart, of Cornell University, dans les *Transactions of the American Philological Society* (cf. l'*Academy*, 15 juillet 1873, p. 203).

Ph. de Martins, dans son *Ethnographie de l'Amérique et en particulier du Brésil*, parle aussi de la *lingoa geral*.

Enfin, à notre propre bibliographie du créole français, nous ajouterons aujourd'hui :

Jacob de Cordemoy. Les refrains populaires à la Réunion, dans les *Bulletins de la Société des sciences et arts de l'Ile de la Réunion*. Saint-Denis, in-8°, année 1874, pp. 90-106.

H. Gaidoz.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Albert Réville, professeur d'histoire des religions au Collège de France, va faire paraître à la librairie Fischbacher un ouvrage en deux volumes sur les *Religions des peuples non civilisés*.

— Vient de paraître à la librairie Hachette : *C. Valeri Catulli liber. Les poésies de Catulle. Traduction en vers français par* Eugène Rostand. *Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie, Avec un commentaire critique explicatif par* E. Benoist, *Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris. Ouvrage couronné par l'Académie française au concours du prix Jules Janin*. Lyon, imprimerie Louis Perrin. Le tome premier donne, en regard du texte, la traduction en vers; il contient en outre une *Préface* et une *Vie de Catulle* signées de M. Rostand. Le tome second, dont la première moitié a seule paru, est consacré au commentaire critique et explicatif de M. Benoist, qui a jugé nécessaire de donner sans retard au public « tout ce qui était suffisamment achevé ». Ce premier fascicule s'arrête après la pièce LXIII (*Super alta vectus Attis*). L'autre moitié du tome II paraîtra dans le courant de l'année et alors la *Revue* rendra compte de cette publication importante.

— Notre collaborateur M. Eug. Müntz a publié en brochure les *Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie*, XVII$^{e}$-XIX$^{e}$ *siècles*. Le Puy, Marchessou. In-8°, 24 p.) qu'il avait fait paraître dans notre recueil ; on se rappelle que ces lettres ont été tirées par M. Müntz des bibliothèques d'Italie (Barberini, Corsini, Vaticane, archives d'Etat de Florence, Marucelliana), et que parmi elles figurent quatre lettres de Paul-Louis Courier à Gaetano Marini.

— Deux lettres inédites de Henri IV viennent d'être publiées par M. A. Germain, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier; elles ont été imprimées dans le tome VII des mémoires de l'Académie de Montpellier et tirées à part; toutes deux, l'une du 8 nov. 1576, l'autre, du 12 décembre 1584, sont adressées par le roi de Navarre à l'Université de Montpellier ; le Béarnais demande à la Faculté de garder auprès de lui, comme médecin, d'abord Jean Saporta, puis Nicolas Dortoman, tous deux professeurs de l'Université.

— La seconde partie de la *Pucelle* de Chapelain vient d'être publiée par M. H. Herluison dans la collection que cet éditeur fait paraître sous le titre de « Bibliothèque orléanaise » (*Jean Chapelain, les douze derniers chants du poème de la Pucelle publiés pour la première fois sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale.* Orléans, H. Herluison. In-16°, c et 391 p. 10 fr.; tiré à 279 exemplaires numérotés). « Editeur soucieux de ce qui a été dit et fait pour l'honneur de Jeanne d'Arc, dit M. Herluison, nous sommes heureux de pouvoir ajouter à la Bibliothèque orléanaise l'œuvre ignorée de Chapelain. » Outre le texte des douze derniers chants du poèmes, M. H. a reproduit la préface de Chapelain, qui n'est pas sans quelque mélancolie, comme le prouvent les premières lignes : « ce que j'avais prévu des malignes influences que mon poème devait essuyer à son entrée dans le monde ne s'est que trop vérifié par l'événement. L'envie qui est naturellement contraire aux entreprises élevées, a fait le même accueil à la mienne qu'à celles des anciens qui ont le plus éclaté ». Le volume renferme encore une notice sur Chapelain par le président de la Société des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, M. Gabriel Baguenault de Viéville, et une *Etude sur le poème de la Pucelle*, de notre collaborateur M. René Kerviler, étude extraite, avec quelques modifications et additions, de l'ouvrage publié par cet érudit sur la « Bretagne et l'Académie française au XVII$^{e}$ siècle ».

— L'éditeur Charpentier a mis en vente le I$^{er}$ volume de l'ouvrage que

M. E. Michaud, professeur à l'Université de Berne, publie sur *Louis XIV et Innocent XI*, d'après les correspondances diplomatiques inédites du ministère des affaires étrangères de France. Cet ouvrage aura quatre volumes. Le premier traite d'Innocent XI et de sa cour (in-8°, 580 pages). Le second, qui paraîtra dans quelques semaines, traite de la politique générale de ce pape, de ses relations avec les principales puissances de l'Europe, et particulièrement de son hostilité contre la France. Le troisième exposera le conflit politico-ecclésiastique de cette époque (1676-1689), et le quatrième les débats ecclésiastiques et théologiques : révocation de l'édit de Nantes, condamnation de Molinos, du P. Maimbourg, jésuite, du P. Noël Alexandre, dominicain, les quatre articles de 1682, l'infaillibilité du pape, etc.

— Parmi de récentes publications parues en province, nous avons à signaler de M. Ch. Aubertin, des *Recherches historiques sur les anciennes écoles et le collège de Beaune* (Beaune, Batault. In-8°. 152 pp.; on y trouve d'intéressants détails sur l'instruction donnée par les Oratoriens qui dirigeaient depuis 1624 le collège de Beaune, sur les Oratoriens eux-mêmes, parmi lesquels le futur terroriste Joseph Lebon, etc.): — de M. A. Dujarric-Descombes, une *Etude sur Pierre Lafon de la Comédie Française, 1773-1846* (Bergerac, Boisserie. In-8°, 18 p.); — de M. René Fage, une étude sur un épisode de la Fronde en province, la *Tentative de translation à Limoges du parlement de Bordeaux, 1652* (Limoges, Chapouland. In-8°, 22 pp.) et une notice sur *Le point de Tulle* (Tulle, Chauffon. In-8°, 24 p. M. Fage montre que le tulle fut fabriqué dès 1655 dans la capitale du Bas-Limousin et introduit à la cour par Et. Baluze); — de MM. Magen et G. Tholin, *Deux montres d'armes au* XV^e^ *siècle.* (In-8°, 23 p., liste des hommes d'armes passés en revue en 1568 et en 1569 à Bordeaux et à Grenade, où l'on trouvera près de deux cents noms, dont cent cinquante appartenant à la région du Sud-Ouest); — de M. Ch. Pradel, une *Notice sur l'imprimerie à Castres*, etc.

— Dans un volume qui a pour titre « *Essais d'histoire et de critique* » (Paris, Plon. In-8°, 295 p., 3 fr. 50), M. Alb. Sorel a réuni des études, composées à différentes époques et sur des sujets divers; en voici les titres *Metternich* (pp. 3-54), qui ne fut, dit M. S., qu'un diplomate, mais un diplomate de premier ordre, « l'empirisme politique n'a jamais exercé ce prestige, atteint cette gravité..... la grande comédie du monde, l'intrigue supérieure de la scène européenne n'ont jamais rencontré un auteur si fertile et un acteur si consommé »; — *Talleyrand au congrès de Vienne* (pp. 55-94); — *L'alliance russe et la Restauration* (pp. 95-115), étude dans laquelle M. S. résume les renseignements fournis par M. de Viel-Castel, sur le grand dessein de M. de Polignac, sur la légende d'après laquelle la Restauration aurait, en 1830, contracté avec la Russie une alliance intime qui aurait rendu à la France les frontières du Rhin; — *Les Mirabeau* (pp. 117-130); — *Bernis et l'alliance autrichienne de 1756* (pp. 131-149; la publication des Mémoires et de la correspondance de Bernis, dit M. S., corrige et rétablit certains détails, certaines nuances assez importantes; mais l'ensemble du tableau reste ce qu'il était; si la responsabilité de Bernis est en partie dégagée, celle de Louis XV et de ses conseillers n'en paraît que plus lourde; notre rôle, écrit Bernis, a été extravagant et honteux; l'arrêt est juste, et l'histoire l'a confirmé; — *La diplomatie secrète de Louis XV* (pp. 153-169); M. S. complète l'étude qu'il a commencée à propos de Bernis; il montre par l'histoire du *Secret du roi* « à quel funeste paradoxe on aboutit lorsqu'on voulut faire de l'alliance autrichienne, faussée dans son objet et dénaturée dans ses applications, le principe d'un nouveau système de politique », — *La tsarine Elisabeth* (pp. 171-190, d'après le livre récent de M. Vandal); — *Catherine II et la Révolution française* (pp. 191-

204); — *L'Angleterre et l'émigration de 1794 à 1801* (pp. 205-232; récit de l'échec de la mission confiée par Pitt à Wickham et à lord Macartney); — *Les colonies prussiennes* (pp. 233-247), art. sur les « Etudes sur l'histoire de Prusse », de M. Ernest Lavisse; notre recueil n'ayant pas rendu compte de ce livre remarquable, nous citerons le jugement de M. S. : « M. Lavisse a été puiser aux sources mêmes, dans les bibliothèques et les archives de Prusse, les éléments de son ouvrage. Il est érudit et critique; mais sa science n'est nullement lourde et refroidie. Il sait faire revivre le passé, et sans chercher des rapprochements et des allusions qui feraient tache en une œuvre sérieuse comme la sienne, il conserve le sentiment très vif des choses présentes... L'histoire du développement parallèle de l'état des Margraves et de l'état des Teutoniques est la partie la plus neuve du livre... »: — *La politique française en 1866* (pp. 249-264) et *L'affaire du Luxembourg* (pp. 265-280); ces deux études ont été inspirées à M. S. par la lecture des deux ouvrages que vient de publier M. Rothan, « La politique française en 1866 » et « L'affaire du Luxembourg ». Dans le premier de ces ouvrages, dit M. S., M. Rothan a voulu montrer les causes d'une guerre qui a été si désastreuse pour nous, et il les a recherchées dans la crise qui a précédé et suivi Sadowa. Le lien, en effet, est intime entre les événements qui ont amené le traité de Prague et ceux qui ont amené le traité de Francfort; on y suit les conséquences progressives des mêmes fautes initiales; la politique de 1866 avait creusé l'abîme sous les pieds de la France, la politique de 1870 l'y précipita. Quant à « l'affaire du Luxembourg », si peu étudiée jusqu'ici et presque ignorée du public, elle est « le prologue instructif et malheureusement inutile de la catastrophe de 1870... mais M. de Moustier a tenu le gouvernail et donné le coup de barre qui sauve de l'écueil ». Le volume se termine par un art. sur *La diplomatie et le progrès.*

— La librairie Léopold Cerf vient de publier un petit livre utile, le *Manuel pratique pour l'application de la loi sur l'instruction obligatoire*, par MM. Edm. Benoit-Lévy et F. B. Bocandé, avocats à la cour d'appel de Paris (avec une préface par M. Jean Macé, président de la Ligue de l'enseignement). Ce *Manuel* contient le résumé des débats parlementaires, le commentaire de la loi, les circulaires, arrêtés et décrets relatifs à son application, et une table alphabétique détaillée. (In-8°, VIII et 144 p. 1 fr.).

— La *Société historique* — le premier cercle fondé à Paris qui se soit donné pour but de réunir les hommes d'étude, professeurs, écrivains et amis des lettres — a tenu samedi soir, 11 novembre, une assemblée générale dans les salons du Cercle, 215, boulevard Saint-Germain. Le président, M. G. Monod, a rendu compte des travaux de la Société. Elle compte aujourd'hui plus de 400 membres et devra, dès l'année prochaine, agrandir son local. Elle publiera, dès le mois de décembre, un *Bulletin* destiné à tenir tous les membres au courant des affaires et des actes de la Société, et a commencé le 25 novembre une série de conférences bi-mensuelles. Les premières seront faites par MM. A. Sorel (*Etat des esprits en France avant la Révolution*), G. Paris (le Parzival), Cordier (*le Tonkin*), Renan, etc. La salle des Revues compte actuellement plus de 80 recueils périodiques, et la salle des journaux, tous les journaux politiques français et un grand nombre d'étrangers, l'*Allgemeine Zeitung*, la *Kœlnische Zeitung*, la *Neue freie Presse*, le *Times*, le *New York Herald*, la *Epoca*, etc. Le cercle de la Société historique a été baptisé *Cercle Saint Simon;* la maison où il est installé se trouve justement au coin du boulevard Saint Germain et de la rue Saint-Simon.

—M. Jules Simon a été nommé, le 11 novembre, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Mignet, démissionnaire.

ALLEMAGNE. — Nous avons donné, dans un de nos précédents numéros (n° 46, p. 395), sur le 36e congrès des philosophes allemands, des renseignements que nous complétons aujourd'hui. Le congrès qui a eu lieu à Carlsruhe, comptait près de 530 membres, parmi lesquels MM. Eckstein, Urlichs, E. Curtius, Nissen, Studemund, R. Schoell, Wachsmuth, Zangemeister, von Duhn, Hartel, Hug, Christ, Herzog, Clemm, Schiller, etc. La session s'ouvrit le mercredi 27 septembre; M. Genthe, de Hambourg, exposa dans cette journée les *rapports des Grecs et des Romains avec la mer Baltique*. Le lendemain, M. Studemund, de Strasbourg, fit une lecture sur *Deux comédies parallèles de Diphile* (l'original de la *Vidularia* est, comme celui du *Rudens*, une comédie de Diphile) et M. E. Curtius parla près de deux heures sur *les fouilles d'Olympie*. Le 29 septembre, M. Hettner, de Trèves, lut un mémoire sur *la civilisation en Gaule et en Germanie sous la domination romaine*; et M. Bœckel, de Carlsruhe, une notice sur *Hermann Kœchly*. Le samedi, 30 septembre, M. Ziegler, de Bade, traita des *commencements de la philosophie alexandrine* et M. Soltau, de Saverne, *de l'origine du census et de la censure à Rome*. Telles sont les lectures principales faites dans les quatre séances de l'assemblée générale; mais il faut citer encore les différents travaux des sections : 1° section pédagogique, discours de M. Schiller, de Giessen, sur *l'enseignement du grec d'après la réforme des gymnases en Prusse et le « scriptum » grec dans l'examen de maturité* : 2° section archéologique, mémoire de M. H. Blümner, de Zurich, sur le *« nudus talo incessens » de Polyclète*; de M. Urlichs, de Wurzbourg, sur *Phidias à Rome*; de M. Holm, de Palerme, sur *la retraite des Athéniens après le siège de Syracuse*; de M. E. Curtius, sur *la restitution du fronton oriental du temple d'Olympie*; 3° section philologique, mémoire de M. Hug, de Zurich sur *la critique des manuscrits de la Cyropédie de Xénophon*; de M. Hanssen, de Strasbourg, sur *la collection des Anacreontea contenue dans le codex Palatinus*; de M. May, d'Offenbourg, sur *l'usage des auteurs classiques chez certains chroniqueurs du moyen-âge*; etc.; 4° section romane et germanique (voir *Revue critique*, n° 46, p. 395). Sur la proposition de M. Eckstein, l'assemblée a désigné Dessau comme siège de la prochaine session.

— Le Ier volume des *Commentationes philologae Jenenses* (Leipzig, Teubner. In-8°, IV et 238 p. 5 mark) ou dissertations de philologie publiées par les directeurs du séminaire philologue de l'Université d'Iéna, renferme les études suivantes : de M. Gundermann, *De Julii Frontini strategematon libro qui fertur quarto*; de M. Sarrazin, *de Theodoro Lectore Theophanis fonte praecipuo*; de M. Sauerbrei, une étude sur les sources du XIVe et du XVe livre de Zonaras.

— Outre l'édition d'Hérodien, par M. L. Mendelssohn, que nous avons récemment annoncée, la librairie Teubner, de Leipzig, fera prochainement paraître les ouvrages suivants : *Nektar und Ambrosia, dritte Vorarbeit zu einem Lexikon der griech. u. rœmischen Mythologie*, par M. W. Roscher; le Ier vol. d'une *Geschichte und System der rœmischen Staatsverfassung*, par M. E. Herzog (paraîtra en août 1883 et traitera de la constitution sous les rois et la république); une 4e édition du *Tacite*, de feu Halm; une édition de la *Thébaïde*, par M. Ph. Kohlmann (l'*Achilléide* a paru en 1879); une édition de l'*Alexiade*, d'Anne Comnène, par M. Aug. Reifferscheid (en deux volumes).

— Parmi d'autres livres sur le point de paraître, on nous cite, de M. A. Bastian, I. *Vœlkerstæmme am Brahmaputra u. verwantschaftliche Nachbarn*; II. *Inselgruppen Oceaniens* (Berlin, Dümmler); de M. A. Bœtticher, *Olympia, das Fest und seine Stætte nach den Berichten der Alten, Ergebnissen der deutschen Ausgrabungen* (Berlin, Springer); de M. Humbert, *Molière in Deutschland*; de M. Heinr. Korting, *Corneilles religiœse Dichtungen* (Oppeln, Frank); de M. G. Koehler,

*Die Schlachten von Nicopoli und Warna* (Breslau, Koebner), etc.; de M. Bernh. Sepp, *die Zeuss'sche Hypothese über die Herkunft der Baiern* (Munich, Ackermann); de M. Kuno Fischer, *Kant und seine Lehre* (Munich, Bassermann).

— Nous avons parlé autrefois d'une collection d'écrits pédagogiques, devenus rares, du XVIe et du XVIIe siècle, que M. Aug. Israel publie à Zschopau, chez l'éditeur Raschke; nous avons donné les titres des trois premiers fascicules; depuis, six autres fascicules ont paru; ce sont les suivants : IV. *Wie man die jugendt in guten sitten und christenlicher zucht uferziehen uund leeren sœlle, ettliche kurtze underwysung*, durch huldrychen Zvinglin beschrieben; — V. 1. *Eine Predigt Martin Luther's, das man Kinder zur Schulen halten solle*; 2. *Von Schulen*, letzter Abschnitt aus dem Unterricht der Visitatorn ...jtzt durch D. Martin Luther corrigiert; — VI. 1. *Leonhardi Aretini de studiis et litteris ad illustrem dominam Baptistam de Malatesta Tractatulus*; 2. *Jacobi Purliliarum comitis de generosa liberorum educatione libellus*; — VII. *Sieben bœse Geister, welche heutigen Tages guten Theils die Küster oder so genandte Dorff-Schulmeister regieren, mit angefügten sieben Küster-Tugenden*; — VIII. *Des durchlauchtigen Hochgebornen Fürsten und Herren, Herren Augusti, Herzogen zu Brunswyg und Lüneburg pp. Schul-Ordnung*; — IX. *Ein schrifft Philippi Melanchtonis an ein erbare Stadt, von anrichtung der Latinischen Schuel*.

— M. W. Müller s'est fait connaître honorablement par les volumes qu'il publie depuis 1867 sous le titre « Histoire politique du présent ». L'ouvrage qu'il fait paraître aujourd'hui sur « l'histoire et la politique de l'Europe de 1871 à 1881 » (*Europæische Geschichte und Politik, 1871-1881*, Berlin, Springer. In-8°, XVI et 304 p. 4 mark) est un résumé clair et intéressant des événements qui se sont accomplis dans l'espace de ces dix années; M. M. n'a eu besoin, pour composer ce récit, que de coordonner, en les abrégeant, les informations qu'il a rassemblées dans les volumes de sa *Politische Geschichte der Gegenwart*. Comme ces volumes, son livre expose successivement l'histoire de chaque nation; d'abord l'empire allemand (pp. 1-87), et, à la suite des pages consacrées à l'Allemagne, le récit de « la crise orientale » (pp. 88-147) jusqu'à la bataille de Tell-el-Kebir; puis la France (pp. 148-179); l'Autriche-Hongrie (pp. 180-201); la Grande-Bretagne et l'Irlande (pp. 202-223); la Russie (pp. 224-237); l'Italie (pp. 238-250); l'Espagne et le Portugal (pp. 251-266); la Belgique et la Hollande (pp. 267-276); les pays scandinaves (pp. 277-285); la Suisse (pp. 286-293); les Etats non européens (pp. 294-304). Ce volume de M. W. Müller rendra de grands services, et nous le recommandons à tous ceux qui étudient l'histoire contemporaine et qui ont besoin d'un manuel renfermant les dates des événements et un récit d'ensemble net et précis. Mais que dire des expressions « den hohen Grad von Unverschæmtheit und Hochmuth », à propos des « débuts » des députés de l'Alsace-Lorraine au Reichstag (p. 43)? A la même page, on apprend avec étonnement que, sur ces quinze députés, dix étaient cléricaux et cinq seulement partisans de la protestation! P. 45, est-il exact que « les visites que l'empereur fit en Alsace aboutirent favorablement » (fielen günstig aus), et qu' « il fut reçu avec enthousiasme par les habitants du Landkreis de Strasbourg? » P. 172, pourquoi ne pas nommer les trois ministres soumis à l'influence de M. Gambetta? P. 177, pourquoi ne citer que la nomination du général de Miribel (et non Miribel tout court), et oublier celle de M. Weiss, qui fit plus de bruit encore? P. 162, lisez *de Rochebouët* et non « De la Rochebouët ».

AUTRICHE. — Il a paru à la librairie Gerold, de Vienne, un volume intitulé « Extraits des papiers de Wilhelm de Tegethoff » (*Aus Wilhelm von Tegethoffs Nachlass*. In-8°, 371 pp. 7 mark 60). Ce volume renferme une biographie du vain-

queur de Lissa, par M. Adolf Beer (89 p.); puis des extraits de la correspondance privée de Tegethoff (en grande partie, des lettres à son père); enfin des rapports de l'amiral à l'archiduc Ferdinand Max.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 24 novembre 1882.*

M. le ministre de l'instruction publique écrit à l'Académie pour l'informer que M. Geffroy a pris la résolution de quitter la direction de l'école française de Rome. Le ministre insiste sur les regrets que lui cause cette détermination et prie la compagnie de lui présenter deux candidats pour les fonctions de directeur de l'école. — Renvoyé à la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. de Puymorin, lieutenant-colonel du 16e régiment d'infanterie, président de la commission archéologique du Kef (Tunisie), envoie des inscriptions, accompagnées de lettres explicatives, qu'il a reçues de M. le Dr de Balthazar, de Bordj Messaoudi. M. Hauréau dépose sur le bureau un autre envoi de M. de Puymorin, comprenant un nombre considérable d'inscriptions recueillies autour du Kef. Ces divers documents seront examinés par M. Léon Renier.

M. Lefebvre, notaire à Paris, adresse à l'Académie un extrait du testament de M. Lazare-Eusèbe Lefèvre-Deumier, propriétaire, décédé à Paris le 23 juillet 1882. Par cet acte, M. Lefèvre-Deumier a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et à l'Académie des sciences morales et politiques une rente annuelle et perpétuelle de 4,000 fr., pour fonder un prix de 20,000 fr. qui sera décerné, tous les cinq ans, « à l'ouvrage le plus remarquable sur les mythologies, philosophies et religions comparées. » Le prix sera décerné alternativement par les deux Académies, le tour de chacune revenant ainsi, tous les dix ans; le premier tour appartiendra à l'Académie des sciences morales et politiques. Les Académies n'entreront en jouissance de ladite rente que quinze ans après le décès du testateur. — Renvoyé à la commission des travaux littéraires.

M. Oppert fait une communication, sous ce titre : *la plus ancienne date chaldéenne connue jusqu'ici*. La chronologie chaldéenne est fort incertaine, surtout pour les époques les plus éloignées de nous. La découverte d'un document qui fixe la date d'un des plus anciens rois de Chaldée est donc précieux au point de vue historique. M. Pinches, assistant au British Museum, vient de lire, sur un cylindre conservé aujourd'hui dans cet établissement et qui a été trouvé à Abou-Habba, le site de la ville antique de Sippara, une inscription du roi Nabonid, qui régna de 555 à 538 avant notre ère. Ce roi y parle de fouilles entreprises par son ordre au temple du Soleil d'Agarde et à Sippara et raconte comment ces fouilles ont mis au jour une inscription du roi Naram Sin : « L'inscription de Naram Sin, fils de Sargon, dit-il, que depuis 3200 ans aucun roi parmi nos prédécesseurs n'avait vue, Samas, le grand seigneur de Tparra, le séjour de son cœur joyeux, me l'a révélé. » Ainsi Nabonid comptait, depuis Naram-Sin, jusqu'à lui, 3200 ans. Si donc cette indication est exacte (ce qu'il nous est malheureusement impossible de vérifier), Naram-Sin dut régner vers l'an 3750, et Sargon, son père, environ vers l'an 3800 avant notre ère. Ces deux rois étaient déjà connus par plusieurs textes, mais on ignorait à quelle époque ils avaient vécu. Le plus curieux des documents que nous possédons sur Sargon est un texte où il raconte comment il avait été, dans son enfance, exposé sur les eaux dans une corbeille et sauvé par un paysan; c'est un récit assez semblable à celui de la Bible sur Moïse.

M. Benoist commence la lecture d'un mémoire intitulé : *De l'interpolation qu'on a cru reconnaître dans Horace*

Ouvrages présentés : — par M. Alfred Maury : *Œuvres de* A. de Longpérier, réunies et mises en ordre par Gustave Schlumberger, t. I; — par M. Miller : Harrisse (Henry), *Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages, etc.* (*Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie, etc.*, t. I; — par M. Le Blant : Corblet (l'abbé Jules), *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement du baptême*, 2 vol., — par M. Heuzey : Reinach (Salomon), *Description des antiquités du musée impérial de Constantinople*; — par M. Delisle : Robert (Ulysse), *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France dont les catalogues n'ont pas été imprimés*, 3e fascicule (de *Dijon* à *Nice*).

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant* : ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 11 Décembre — 1882



---

246. — **Les races humaines.** par Abel HOVELACQUE. professeur à l'Ecole d'Anthropologie. Paris, Cerf, 1882, 159 p. in-12. Prix : 1 fr.

On a dit souvent que la science consiste à savoir ignorer beaucoup de choses : mais bien rares sont les savants qui savent borner leurs prétentions, reconnaître les lacunes de nos connaissances (et surtout des leurs), s'abstenir de dogmatisme et d'ambitieuses affirmations. C'est surtout dans tout ce qui touche l'histoire de la race humaine que ces défauts sont frappants ; on veut ramener la variété à l'unité d'une classification complète, et l'on prétend reconstruire l'arbre généalogique des races humaines. La confusion s'augmente lorsque — et jusqu'ici ç'a été généralement le cas — on ne distingue pas nettement entre les données de la linguistique et celles de l'anthropologie. L'unité et la parenté des langues ne préjugent en aucune façon l'unité et la parenté des êtres humains qui les parlent, souvent même il y a contradiction absolue.

Si nous rappelons ces règles de la méthode en ethnographie qu'on voit si rarement observées, c'est pour dire que M. Hovelacque les a fidèlement suivies, — ce qui est encore une nouveauté — et que son livre est une œuvre d'excellente critique. Etant à la fois linguiste et anthropologiste, il a su (mérite rare) distinguer les données de deux sciences qu'il pratique également. Il a su en même temps s'abstenir de vouloir faire une classification des races humaines, ambition prématurée dans l'état actuel de la science, et il a simplement présenté les faits dans leur variété naturelle, sans théories et sans hypothèses.

Dès la première ligne, M. H. établit ces antinomies de l'ethnographie en termes excellents et nous croyons utile de les reproduire parce qu'il s'agit de préjugés très répandus dans les livres et par les livres : « C'est un procédé fort vicieux que celui qui consiste à diviser les races, comme on l'a fait souvent, en races *blanches, jaunes, noires :* c'est faire abstraction de caractères tout aussi importants que celui de la couleur de la peau. Il y a, par exemple, des différences profondes entre le Noir du Soudan et le Noir des Iles Andaman, entre le Noir du sud de l'Inde (Dravidien) et le Papou de la Nouvelle-Guinée. Les caractères tirés de la nature des

cheveux, de la forme crânienne, de la taille sont également des caractères de premier ordre, mais ils ne peuvent servir de bases, eux non plus, à une classification ethnographique. Il suffit de se rappeler que certaines races noires ont les cheveux raides, d'autres les cheveux crépus; que certaines de ces mêmes races ont la tête allongée et que d'autres l'ont relativement arrondie [1].— Même impossibilité d'adopter un groupement linguistique. En effet, une seule et même famille linguistique est propre, bien souvent, à des peuples très différents les uns des autres : exemple, les Lapons et les Finnois, si divers par la race, et parlant deux idiomes qui appartiennent à une seule et même souche... Il n'y a pas un *criterium* unique pour la classification des races humaines. » M. H. revient plus d'une fois sur cette idée (pp. 105, 111, 145, 149); et il a raison, car le préjugé né de cette confusion est fortement enraciné, et n'est pas près encore de disparaître.

Lorsqu'on s'abtient de classification, on est pourtant forcé d'adopter certain ordre pour l'exposition des faits. C'est ce qu'a fait M. H.; mais le lecteur était prévenu et il savait simplement lire une description des races existantes, tenant compte de tous les faits scientifiquement constatés, mais absolument dégagée de théories et d'hypothèses. M. H. s'est attaché surtout aux races inférieures : « Pou. les peuples sémitiques et pour les peuples européens, dit-il, nous avons été d'une grande concision. Cela a été voulu. Il nous a semblé utile d'insister plus particulièrement sur la description des populations le moins connues ».

Le livre de M. H. étant le résumé d'un immense sujet, nous n'en pouvons donner l'analyse : nous nous bornerons à louer la bonne disposition des matières, la sobriété de l'exposition et la précision du style. Comme exemple de sa manière, nous citerons seulement le portrait qu'il trace du Juif. « L'Hébreu, conservateur lui aussi [M. H. vient de parler de l'Arabe], a un amour-propre remarquable. Il a l'esprit ouvert, facile, excessivement souple, et se plie à toutes les nécessités sociales. Les besoins de l'existence, telle qu'il la comprend, en ont fait l'homme le moins propagandiste qui soit au monde : il est, avant tout, l'homme de la tradition familiale. Il vit dans la civilisation européenne et demeure, malgré tout, fidèle à ses opinions particulières : il se contente de les

---

1. Qu'il nous soit permis de rappeler qu'il y a longtemps déjà, dans un article sur l'ethnographie générale, nous avons exprimé les mêmes critiques sur les théories en honneur chez les anthropologistes. Notre conclusion était celle-ci : « L'anthropologie n'aura une langue vraiment scientifique que lorsqu'elle adoptera une notation analogue à celle de la chimie, et qu'au lieu de parler de race celtique, ou de race germanique ou de race slave, termes chimériques et faux, elle représentera dans un monogramme de lettres et de chiffres le crâne, l'angle facial, les cheveux, les os longs, etc., de la race humaine qu'elle veut déterminer, comme le chimiste représente par un monogramme de lettres et de chiffres la nature d'un composé chimique. Tant que les anthropologistes n'en viendront pas là, les ethnographes auront le droit de leur dire qu'ils ne font qu'embrouiller l'ethnographie avec des entités. » Feuilleton de la *République Française* du 10 juillet 1874.

soustraire, dans la mesure du possible, à l'investigation des étrangers : la religion du Juif est, à l'heure actuelle, sa nationalité. »

Nous terminerons par quelques observations de détail.

« Le profil du vrai type juif, dit M. H. (p. 139) rappelle le profil accentué du bouc. Mais à côté de ce type fin, il se rencontre un type plus grossier, à cheveux fort ondulés ou un peu crépus, à lèvres assez grosses, à nez beaucoup plus large. » M. H. omet de dire que cette dualité de type correspond à la division de la race juive (au moins d'Europe) en deux branches, les *Sephardim* et les *Aschkenasim*.

Il nous paraît fâcheux d'employer le terme *indien* pour « habitant de l'Inde » : ce nom, par une erreur trop ancienne dans la langue pour qu'on puisse la déraciner, éveille plutôt l'idée d'habitant de l'Amérique. C'est sans doute par distraction que M. H. l'emploie p. 8, car, ailleurs, il se sert (avec justesse, selon nous) du nom d'Hindous.

Ce volume est orné d'un certain nombre d'illustrations ; elles sont utiles quand elles mettent sous les yeux du lecteur des types nettement caractérisés par la conformation physique ou par des déformations traditionnelles. Mais à des « images » qui représentent un campement de Bédouins ou une Grecque ou une Italienne, nous préfèrerions quelques cartes donnant d'un coup d'œil la distribution géographique des races que décrit l'auteur. C'est la seule lacune que nous signalerons dans l'excellent résumé de M. Hovelacque [1].

H. GAIDOZ.

---

247. — **Vita et conuersatio Polycarpi** (Opera patrum apostolicorum rec. ill. F. X. FUNK, Tubingue, Laupp. 1881, t II, p. 315 à 357) [2].

M. Funk partage l'opinion de M. Duchesne sur l'époque où cette *Vie* a dû être écrite et sur la valeur qu'il convient de lui attribuer. Mais il doute qu'elle soit du même auteur que le *Martyre de Polycarpe*, qui la suit dans le ms. Il est certain que l'interprétation des premières lignes de la *Vie*, sur laquelle on fonde cette identification, est erronée. Mais la place que les deux documents occupent dans le ms. ne prouve pas grand chose non plus, et l'épilogue au moins du martyre pourrait bien être précisément de celui qui a composé la présente *Vie*.

M. F. accompagne le texte grec de la traduction latine que Bolland a insérée dans les *Actes des saints*. Il indique au bas des pages les passages bibliques. Mais il n'y a pas d'index. Quant au texte, M. F. annonce qu'il a voulu le corriger le moins possible, *cum prauitas sermonis non tam librario alicui quam auctori scripturæ tribuenda esse uideatur*.

---

1. Dans le prochain tirage, il faudra, p. 23, l. 10, écrire : ils l'introduisent — au lieu de : ils *les* introduisent...

2. Comp. *Revue critique*, 1882, t. II, p. 361 (6 novembre).

Je crois pourtant que si M. F. veut bien parcourir mon précédent article, il adoptera la plupart des corrections que je propose. Et cependant je n'ai tenté que les émendations les plus faciles; je n'ai pas touché à plusieurs altérations des plus graves. M. F. lui-même a corrigé, outre plusieurs fautes d'impression (accents, ponctuation, etc.), une dizaine de passages où il est évident que l'auteur n'a pu écrire ce qu'on lit dans le ms. Je suis heureux de me rencontrer avec M. F. dans quatre émendations, pp. 15, 25 (Duchesne) = 318, 34 (Funk)[1]; 22, 15 = 330, 23; 29, 19 = 342, 21; 33, 11 = 348, 31, dans trois desquelles d'ailleurs Bolland nous a précédés tous deux. Pour le reste, je ne m'accorderais pas également avec M. Funk. P. 14, 9 = 316, 19 μετὰ δὲ τὴν τοῦ ἀποστόλου ἄφιξιν διεδέξατο ὁ Στραταίας τὴν διδασκαλίαν καί τινες τῶν μετ' αὐτόν, ὧν τὰ μὲν ὀνόματα..... ἀναγράψομαι; il est difficile de croire que l'auteur se soit si mal exprimé. Mais la correction de M. F., μετ' αὐτοῦ (*alii quidam cum ipso*, AA. SS.), ne satisfait pas non plus; on s'attendrait plutôt à καί τινες μετ' αὐτὸν ἄλλοι, ὧν. 16, 21 = 320, 25, ἐκ pour τῇ : je préfère τι. 17, 24 = 324, 21, καὶ ὁμιλεῖν pour καιθ' ὁμιλεῖν : καὶ καθομιλεῖν de M. D. me paraît préférable. P. 20, 4 = 326, 19, λέγοντας ms., λεγομένους M. Funk, qui, dans la préface, incline à adopter la correction de M. D., ἀεὶ ὄντας : je ne comprends ni l'une ni l'autre; l'altération du texte me paraît être bien plus étendue. Enfin, 37, 18 = 356, 16, δὸς... σπέρματα τῷ σπείροντι (au semeur, en général) pour σπείραντι (celui qui a semé, cette année) n'est pas précisément nécessaire, bien qu'on y gagne une antithèse plus complète avec ἄρτον εἰς βρῶσιν.

Je profite de cette occasion pour signaler encore une lacune p. 16, 7 = 320, 11, après παρακελεύεσθαι, et pour souligner le point d'interrogation à la correction 19, 12, qui est insuffisante.

Max Bonnet.

---

248. — **Notices et documents. Le peintre Adrien de Vries**, par C. Ruelens. Anvers, imprimerie veuve Backer, 1882. Brochure grand in-8° de 60 p. (Extrait du *Bulletin Rubens*).

La chroniqe de la *Revue* a eu soin d'appeler l'attention sur la création du *Bulletin-Rubens. Annales de la commission officielle instituée par le conseil communal de la ville d'Anvers pour la publication des documents relatifs à la vie et aux œuvres de Rubens.* Trois livraisons du *Bulletin* ont déjà paru et ont pleinement justifié les espérances mises tout d'abord en un recueil rédigé par une commission formée de quel-

1. M. D. avait adopté la division en paragraphes des AA. SS., sans les chapitres, M. F. donne les chapitres sans les paragraphes, mais avec des subdivisions nouvelles, de sorte qu'on a la plus grande peine à se retrouver d'une édition à l'autre. On ne saurait assez protester contre cette mauvaise habitude des éditeurs de rendre les recherches plus compliquées par une chose qui n'a d'utilité que si elle les simplifie.

ques-uns des meilleurs travailleurs de la Belgique, présidée par un éminent érudit tel que M. Gachard et ayant pour secrétaire un homme dont le zèle, l'activité, les connaissances si vastes et si variées sont des plus remarquables, M. Ruelens. La plus importante des communications faites jusqu'à ce jour au *Bulletin* est due à ce dernier : c'est l'étude sur Adrien de Vries, laquelle se compose d'une intéressante notice et d'intéressants documents inédits.

La notice, je me hâte de le dire, n'est pas complète, définitive. M. R. a rappelé ce que l'on savait du peintre flamand ; il a introduit dans la biographie de ce peintre un grand nombre de faits nouveaux. Mais, malgré toutes ses recherches, l'obscurité, l'incertitude subsistent encore sur quelques points, et ce qui rend les difficultés, sinon invincibles, du moins fort considérables, c'est l'existence de plusieurs artistes du même nom, Abraham de Vries, Vredeman de Vries, Jean Renier de Vries. On a attribué aux quatre homonymes les œuvres des uns et des autres : dans les recueils biographiques, comme dans les catalogues des musées, règne un confus chassé-croisé. M. R. a diminué, autant qu'il était possible, un imbroglio si compliqué. Il a, d'une main sûre, planté des jalons qui guideront les futurs chercheurs, et s'il n'a pas, du premier coup, trouvé toute la vérité, on peut dire qu'il a, du moins, très bien préparé la voie pour ceux qui s'efforceront de le dépasser.

Les documents dont la notice est accompagnée sont au nombre de dix-huit. Il y a là une lettre adressée par de Vries à Peiresc dans les derniers jours de l'année 1630 [1], tirée de la Bibliothèque nationale (F. F. 9542), et dix-sept lettres adressées par Peiresc à de Vries, du 13 mai 1625 au 18 janvier 1630, tirées de la bibliothèque de Carpentras. Dans ces dix-sept lettres, le savant magistrat provençal s'occupe surtout des portraits de divers personnages célèbres dont il serait heureux d'enrichir sa belle collection et qu'il demandait à l'habile pinceau du compatriote de Rubens. Tantôt il réclame le portrait de Guillaume de Catel, conseiller au parlement de Toulouse, l'auteur de l'*Histoire des comtes de Toulouse* et des *Mémoires sur l'histoire du Languedoc;* tantôt il réclame le portrait de François Ranchin, « professeur en médecine » à Montpellier, l'auteur du *Traité de la peste* [2]. Ailleurs, il charge son protégé de peindre le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, dont il veut loger le portrait « auprès de celui de N. S. P. le Pape [Ur-

1. Cette lettre ne porte pas de date, mais comme de Vries y annonce à Peiresc que « M. Rubens s'est remarié avec une fille, dit-on, de dix-sept ans », et comme le second mariage du grand peintre fut célébré le 6 décembre 1630, on voit qu'elle a dû être écrite quelques jours après l'événement.

2. C'est, dit Peiresc (p. 49), « le plus curieux personnage qui soit en ce païs-là. J'ay esté si malheureux de ne l'avoir jamais rencontré d'une infinité de foys que je suis allé pour le voir, que je le désire en portraict pour l'amour que je porte à sa vertu et à son mérite ». Le portrait de Ranchin fut envoyé à Peiresc l'année suivante (p. 49). Ce dernier ajoute (p. 50) que « chacun le tient en chef-d'œuvre ».

bain VIII] et de ceux des cardinaux Barberini et de Sainte-Suzanne »[1]. Ailleurs encore sont mentionnés, entre autres *desiderata* du fervent collectionneur, les portraits du cardinal de Richelieu, de Claude de Saumaise appelé (p. 24) « un des plus doctes hommes de l'Europe », du P. Sirmond, du secrétaire d'Etat, Henri-Auguste de Loménie, seigneur de la Ville-aux-Clercs, d'un autre secrétaire d'Etat, Charles de Beauclerc, que ses contemporains ont souvent appelé *le Beauclerc*, de Nicolas Rigault, etc. Signalons dans la correspondance de Peiresc avec de Vries divers curieux détails sur Rubens[2], Van Dyck, Finsonius[3], Simon Vouet; sur divers autres peintres moins illustres, tels que le sieur de Chalette, qu'il faut sans doute identifier avec l'artiste auquel M. Roschach a consacré une monographie intitulée : *Jean Chalette de Troyes, peintre de l'hôtel-de-ville de Toulouse* (Troyes, 1868, in-8°)[4], Faveau, Vignon ; sur la veuve du peintre Bunel ; sur un amateur dont s'est occupé feu M. Clément de Ris dans le *Bulletin du Bibliophile* de janvier 1875, Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise, aumônier de Marie de Médicis ; sur M. de Lorme, trésorier de France à Bordeaux, un des correspondants de Balzac, qui lui donne aussi le titre de *médecin ordinaire du Roy*[5], sur l'archéologue d'Aix, Boniface Borrilly, qui, jaloux de la beauté de la copie faite par Rubens du camée dont nous avons déjà

---

1. Voici la suscription de cette lettre (8 juin 1626) : « A Monsieur de Vris, excellent peintre flamand, à Bordeaux ». On y lit un magnifique éloge (p. 51) de la copie faite par Rubens du fameux camée, dit de la Sainte-Chapelle, aujourd'hui ornement incomparable du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Peiresc déclare que cette peinture « est merveilleusement bien digne de son auteur », et digne aussi « de la plus belle pierre précieuse qui ait jamais esté au monde ». Sur le portrait du cardinal de Sourdis, que Peiresc trouva « tres bien faict », voir la lettre du 26 août 1627 (p. 12).

2. Peiresc félicite de Vries (p. 16) du plaisir qu'il aura, en un voyage projeté à Anvers, « de voir le travail de M. Rubens et de ces autres grands hommes de vostre vocation qui y sont et qui y naissent journellement ». Pouvait-on mieux célébrer l'inépuisable fécondité de la ville d'Anvers considérée comme la patrie de tant d'admirables peintres?

3. Ce fut moy, dit Peiresc (p. 29), « qui addressay feu M. Finsonius à feu M. de Vic ».

4. Le nom de ce peintre, auquel Peiresc écrivit, le 8 mai 1627, une lettre que j'ai sous les yeux (*A M. de Chalette, peintre du Roy, à Tholose*), a été (p. 50) changé en celui de *Challet*. M. R. a bien raison de dire (p. 11) que les minutes des lettres de Peiresc à de Vries « sont en petite écriture, assez difficile à déchiffrer ». Aucun de ceux qui ont vu les hiéroglyphes tracés par tels et tels des secrétaires de Peiresc ne reprochera quelques fautes de lecture au savant conservateur des manuscrits de la bibliothèque royale de Bruxelles (par exemple, p. 12, *M. le Bernolier* pour M. *le Beauclerc*, et « vous y estes desja attendu en bonne *direction* », pour « vous y estes desja attendu en bonne *devotion* »). En voyant un paléographe aussi expérimenté et aussi renommé commettre ces petites fautes, je me persuade qu'on sera d'autant plus indulgent pour les fautes plus graves que ne manquera pas de commettre le futur éditeur de la correspondance de Peiresc.

5. *Œuvres*, 1665, in-f°, p. 367.

parlé, « vouloit jeter tout son cabinet par la fenestre, de dépit de n'avoir rien de comparable à cela »[1].

Il ne me reste plus qu'à reproduire quelques passages d'une lettre inédite de Peiresc, laquelle complète soit ce que ce grand homme a dit du mystérieux peintre flamand, en le recommandant avec une si chaude cordialité aux frères Du Puy[2], soit ce qu'il lui a si aimablement dit à lui-même dans les documents publiés par M. Ruelens. Voici comment, le 13 mai 1625, Peiresc vantait le talent et le caractère d'Adrien de Vries à M. de Maran, conseiller au parlement de Toulouse[3] : « Monsieur, vous recepvrez ceste lettre par les mains de M. Vris qui est paintre de sa profession, mais excellent et d'ailleurs bien dotté et de la plus grande connoissance qui se puisse voir. Il a demeuré quelque temps en ceste ville [Aix] où il a laissé une trez bonne odeur et une infinité d'amiz et n'a pas voulu faire sa retraicte sans aller voir la celebre ville de Thoulouse. Je vous supplie de l'aymer pour l'amour de moy et luy despartir vostre favorable adsistance pour le faire cognoistre par voz amis. Certainement M. Vris excelle à faire des pourtraictz au naturel heureusement ressemblantz et artistement elabourez, son dessein [*sic*] estant grandement hardi, son relief fort apparent et son coloris des plus beaux et non subject à aulcun changement. Il réussit encores trez bien cez grands tableaux à grandz personnages, qui est ce qu'on estime le plus en sa profession, et a si bien estudié et dressé son humeur qu'il est grandement recommandable et digne d'estre aymé, comme je m'assure que vous ferez. »

T. DE L.

---

249.— **Petite bibliothèque oratorienne. II. Le père Joseph Bougerel, prêtre de l'Oratoire.** Notice biographique et bibliographique, d'après des documents inédits. Paris, 1882, imprimerie Téqui, in-18 de 161 p. Tiré à 50 exemplaires numérotés.

Comme le dit (p. 5) l'auteur de l'excellent petit volume sur lequel je viens appeler l'attention, « parmi les littérateurs qui, aux siècles passés, ont illustré la congrégation de l'Oratoire, le père Joseph Bougerel mé-

---

1. Peiresc (*Ibid.*) donne cet autre pittoresque éloge à « la peinture de M. Rubens » « J'ay esté constrainct de la mettre en un lieu où elle est toute seule, car elle tuo tout ce qui en approchoit ».

2. Les trois lettres écrites par Peiresc en faveur de son ami de Vries ont été publiées par M. Ludovic Lalanne, le 30 juin 1861, dans le *Journal des Beaux-Arts* dirigé par M. Ad. Siret. M. R., qui les cite (pp. 6-7) d'après ce recueil, mentionne aussi (p. 8) un article sur ces mêmes lettres, inséré dans le même recueil (n° du 15 décembre) et communiqué par M. Julius Hübner, le conservateur du musée de Dresde.

3. Bibliothèque de Carpentras, registre des minutes S-X, f° 751.

rite une place d'honneur, peut-être moins à cause des ouvrages qu'il publia de son vivant, que par le nombre et l'importance des manuscrits qu'il a laissés. » Ces manuscrits, qui ont été précieusement conservés, ont été communiqués à l'auteur. Le plus curieux de tous est une autobiographie dont les extraits remplissent les 45 premières pages du volume [1]. On trouve là, avec les plus minutieux détails sur la jeunesse de Bougerel (son récit s'arrête malheureusement à l'année 1720) [2], d'intéressants renseignements sur le cardinal Jérôme Grimaldi, archevêque d'Aix (p. 7), sur Daniel de Cosnac, d'abord évêque de Valence, puis archevêque d'Aix (p. 9), sur divers jésuites et oratoriens plus ou moins célèbres (p. 12 et suivantes), sur l'évêque de Grasse M. de Mesgrigny, qui est le héros d'une fort piquante historiette (pp. 31-33), sur le futur cardinal de Fleury (p. 37), sur la peste de Marseille (pp. 40-41), etc.

Les mémoires de Bougerel sont suivis de quelques-unes de ses lettres aux pères Lebrun et Desmolets (pp. 46-62), au président Bouhier pp. 63-103). Mille sujets y sont traités. Dans la lettre au savant bibliothécaire de l'Oratoire, le p. Desmolets, lettre qui appartient au marquis de Clapiers, il est question surtout de deux archéologues provençaux dont la gloire a singulièrement pâli, Claude Terrin, qui prouva le premier que la statue d'Arles était une Vénus, et Laurens Gravier, de Marseille, « personnage aussi estimable par sa droiture et sa probité que par sa grande connaissance de l'antiquité et par son goût exquis pour les beaux-arts. » Les lettres à Bouhier, tirées, moins une, communiquée par M. de Clapiers, de la collection qui, à la Bibliothèque nationale, portait autrefois le nom de l'illustre érudit bourguignon [3], abondent en indications sur le jurisconsulte Luc de Penna, sur le maréchal de France J. B. d'Ornano, sur le chevalier Perrin, l'infidèle éditeur des lettres de M^me^ de Sévigné, sur Mathieu Marais, sur le président de Mazaugues, sur Barthélemy de Chasseneuz [4], etc. A côté de ces indications, signalons les nombreuses nouvelles littéraires dont Bougerel entretient son docte correspondant, nouvelles relatives aux écrits de la Motte, de Voltaire, de Pope, de Boulainvilliers, de Villefore, de Gibert, de l'abbé

1. La première partie de l'autobiographie (cahier de 16 feuilles in f°) appartient à M^me^ de Mainvielle, née de Bougerel. La seconde partie (cahier de 11 feuillets in-4°) appartient au marquis de Clapiers.

2. Nous ignorons, dit (p. 47) le biographe de Bougerel, si l'autobiographie fut jamais continuée, ou bien, dans le cas où il y aurait eu une suite, ce qu'elle a pu devenir.

3. L'auteur du volume, dans une note sur Jean Bouhier (p. 63) nous donne cette bonne nouvelle : « Outre les lettres de Bougerel, sa correspondance (Bibl. nat., FF. 24, 409 et suiv.) contient plusieurs autres lettres d'oratoriens que nous nous proposons de publier un jour. »

4. L'auteur, dans sa note sur ce personnage, a oublié de citer la remarquable monographie de M. Henri Pignot : *Un jurisconsulte au* XVI^e^ *siècle. Barthélemy de Chasseneuz, premier commentateur de la coutume de Bourgogne et président du parlement de Provence, sa vie et ses œuvres.* Paris, L. Larose, 1880, in-8°).

Duguet, de Fénelon, de Dom Rivet, de Titon de Tillet, de Le Sage, de l'abbé Le Beuf, de l'abbé Sallier, de l'abbé Terrasson, de l'abbé de Lavarde, etc.

Le soigneux biographe, après avoir consacré un chapitre spécial aux ouvrages imprimés du P. Bougerel, étudie les manuscrits du savant oratorien, et surtout le plus considérable de ses manuscrits, son œuvre capitale, à laquelle il travailla sans interruption pendant plus de quarante ans, le recueil des *Vies des hommes illustres de Provence* (pp. 111-121). La description de ce recueil que possède la famille de Bougerel, et dont une copie est entre les mains de M. de Clapiers, est tellement séduisante, que tous les amis de l'érudition répèteront avec le biographe (p. 120) : « Il serait bien à désirer que quelque savant pût mettre en œuvre ces précieux manuscrits et en tirer les trésors de choses ignorées qu'ils doivent contenir. [1] »

Les autres manuscrits énumérés sont les suivants : *Faits concernant la Provence et les Provençaux* (en 5 vol. in-4°), sorte de journal des événements arrivés en Provence que le P. Bougerel notait, en y joignant des extraits de toutes les publications ayant trait à son pays natal (pp. 121-222) ; *Vie du P. Joseph Marrot* (in-12 de 378 p.), vie à laquelle le biographe a emprunté des citations qui aident à mieux connaître l'histoire religieuse de la France au XVII^e^ siècle (pp. 223-138) ; *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire* (en 2 vol., in-4°), ouvrage malheureusement perdu, mais dont l'auteur du volume a retrouvé quelques feuilles sur lesquelles il nous fournit de curieuses particularités (pp. 138-145) ; le *Parnasse provençal*, manuscrit conservé à la Bibliothèque d'Aix, d'où le même auteur extrait une lettre d'Antoine Godeau, évêque de Vence, adressée, le 1^er^ septembre 1669, à MM. G. Venel et de Chazelles qui l'avaient choisi pour arbitre dans une discussion sur quelques expressions d'un sonnet (pp. 145-152).

Le petit volume, qui, comme on le voit, est si plein de choses, et de choses nouvelles, se termine par l'éloge du P. Bougerel, tiré du manuscrit du P. Bicaïs [2]. L'auteur ne s'étant pas nommé, je ne crois pas de-

---

1. L'ouvrage comprend en tout 461 vies et 3623 pages. Aux notices biographiques il faut ajouter divers morceaux comme le discours préliminaire, qui renferme l'histoire de Marseille, une dissertation sur la patrie de Pétrone, une autre sur la patrie du poète Gallus, une troisième sur la patrie de Cassien, une autre encore sur la patrie de J. B. d'Ornano, une enfin, très importante, de 62 pages, qui a pour titre : *Justification de Jean Meynier baron d'Oppede... où l'on trouvera l'existence des Vaudois de Cabrières et de Mirandol et la vraie cause de la mort funeste de l'avocat général Guérin, inconnue jusqu'à présent.* Mentionnons de plus, une *Histoire de l'Académie d'Arles* (en 50 pages).

2. Indiquons, à l'Appendice, une *Table alphabétique des principaux noms cités*. A propos de ces noms, disons que quelques-uns ont été défigurés dans le volume par des fautes d'impression. Ainsi (p. 59) l'académicien Moreau de Mautour devient Moreau de *Nantour*, et (p. 115) le gentilhomme d'Aix Galaup de Chasteuil devient *Galoup de Lasteuil*. Citons, au sujet des fautes d'impression, cette phrase d'une lettre de Bougerel à Bouhier, phrase que presque tous, que moi surtout, nous pouvons

voir le nommer moi-même, mais tous ceux qui liront son volume reconnaitront facilement en lui un des plus laborieux et des plus savants confrères et successeurs du P. Bougerel.

T. de L.

---

250. — **Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.**, revue sur les textes originaux comprenant outre ce qui a été publié à diverses époques les fragments supprimés en 1813 par la censure, les parties inédites conservées à la bibliothèque ducale de Gotha et à l'Arsenal à Paris. Notices, notes, table générale, par Maurice Tourneux. Paris, Garnier frères, 1877-1882. 16 vol. in-8° dont le dernier de 755 p.

La *Correspondance littéraire* fut publiée pour la première fois en 1812-1813 : la première partie (1753-1770) eut pour éditeurs Michaud aîné et Chéron ; Salgues s'occupa de la seconde partie (1771-1782) et Suard de la troisième (1782-1790). Un supplément fut donné, en 1814, par A.-A. Barbier, et le tout forma dix-sept volumes in-8°. M. Jules Taschereau présida (1829) à la seconde édition, composée de quinze volumes, auxquels il faut joindre deux volumes supplémentaires publiés (la même année) par MM. Chéron et Thory. La seconde édition était de beaucoup supérieure à la première [1]; la troisième est, pour le texte comme pour l'annotation, incomparablement supérieure à la seconde. M. Tourneux, qui avait été l'excellent collaborateur et continuateur de feu J. Assézat dans la publication des *Œuvres complètes de Diderot* (vingt volumes in-8°), était naturellement désigné pour préparer l'édition définitive de la *Correspondance littéraire*. Il est, sans contredit, celui de tous les érudits de notre temps qui connaît le mieux le XVIII<sup></sup>e siècle devenu, en quelque sorte, son domaine spécial et réservé. Je ne puis, on le comprend bien, rendre minutieusement compte des seize volumes de la collection. Je me contenterai d'indiquer les principaux mérites et aussi quelques-unes des imperfections d'un travail qui, en raison de son étendue même, ne pouvait pas être entièrement irréprochable.

C'est à l'aide des manuscrits originaux du Musée ducal de Gotha, signalés dès le commencement de l'année 1867 par un recueil périodique de Strasbourg, *Le bibliographe alsacien*, publié sous la direction de M. Charles Mehl, que M. T. a pu combler la majeure partie des lacunes qui déparent les éditions de 1813 et de 1829. D'assez nombreuses pages inédites de la correspondance ont encore été retrouvées dans les frag-

---

si bien nous appliquer : « Je vous aurois obligation si vous vouliez me marquer les noms propres que j'ay estropiez. Il m'est arrivé ce qui arrive à toute personne qui est remplie de son sujet : j'ay cru lire dans l'épreuve ce que j'avais dans la tête ».

1. Ni Brunet, dans le *Manuel du libraire*, ni Quérard, dans la *France littéraire*, ne nous avaient appris, comme le fait M. Tourneux (*Avertissement*, p. II), que M. A. Chaudé avait aidé M. Taschereau dans la réimpression de 1829 et avait même publié seul les quatre derniers volumes.

ments donnés à M. Charles Nisard par feu le marquis de la Rochefoucauld-Liancourt et offerts à la bibliothèque de l'Arsenal par le savant auteur des *Ennemis de Voltaire*. « Ces fragments, » dit M. T. (*Avertissement*, p. II), « considérés quelquefois et à tort comme provenant du portefeuille de Suard, renferment plusieurs passages supprimés par la censure impériale qui ne font point double emploi avec le volume publié en 1829 par MM. Chéron et Thory, mais principalement des articles dont les éditeurs d'alors n'appréciaient pas la valeur, tels que les comptes-rendus des salons de 1785, 1787, 1789, etc. Par une coïncidence curieuse, le manuscrit de Gotha est notablement incomplet en ce qui concerne la fin de la *Correspondance*. Ce n'est pas tout : M. A. Chaudé avait pris la peine de relever sur son propre exemplaire les corrections et additions dont il nous a été donné de prendre copie. Quelques-unes portent précisément sur des passages et des membres de phrases qui avaient pu inquiéter la police de Napoléon ; mais d'autres suppressions, volontairement pratiquées dans les séries nouvelles, prouvent que MM. Taschereau et Chaudé craignirent d'éveiller les mêmes craintes chez les censeurs de Charles X et que le sous-titre de leur publication [1] manquait tout au moins d'exactitude. Cette collation, nous l'avons refaite à nouveau sur le manuscrit de Gotha et nous avons rétabli minutieusement les épithètes aussi bien que les phrases entières ou incidentes inconnues jusqu'à ce jour [2] ».

On ne saurait donner trop d'éloges aux soins qu'a pris M. T. pour l'établissement du texte de la *Correspondance littéraire*. Son travail, à cet égard, ne laisse absolument rien à désirer. En constatant que plusieurs milliers de pages ont été l'objet d'une révision des plus attentives, on est saisi d'admiration pour les qualités de patience, de courage, de dévouement déployées par l'infatigable éditeur.

Etablir aussi scrupuleusement un texte aussi considérable, c'était déjà bien mériter des amis du XVIII[e] siècle. Le travail du commentateur, s'il n'est pas à l'abri de tout reproche, a droit encore à leur plus vive reconnaissance.

Mais, avant de nous occuper de l'annotation de la *Correspondance littéraire*, examinons rapidement ce recueil même tel que l'a constitué le nouvel éditeur.

M. T., ayant reconnu que la pensée première de ce journal secret appartient à l'abbé Raynal, n'a pas voulu passer sous silence la période rédigée par l'auteur de l'*Histoire philosophique et politique des éta-*

---

1. « Nouvelle édition où se trouvent rétablies pour la première fois les phrases supprimées par la censure impériale. »

2. Si M. T. a beaucoup ajouté, il a aussi beaucoup retranché. Pouvait-il conserver des morceaux aussi répandus que le *Pauvre diable*, l'*Homme aux quarante écus* et autres petits chefs-d'œuvre ? Il n'a conservé, en dehors des articles de Diderot, que des pièces rares ou même inédites de conteurs aussi spirituels que Piron, Voisenon, etc.

*blissements des Européens dans les deux Indes*, encore que cette période fût incomplète des années 1752, 1753 et d'une partie de 1754 [1]. Les *Nouvelles littéraires* de Raynal, qui proviennent de la bibliothèque de Gotha, s'étendent de 1747 à 1755; elles remplissent presque tout le premier volume (pp. 71-492) [2] et une partie du second (pp. 3-225). Ce journal est précédé d'une notice dont voici les dernières lignes : « Dans les *Nouvelles littéraires*, le goût et le savoir de l'auteur se montrent librement; la variété des renseignements qu'elles révèlent sur les livres, les théâtres, les beaux-arts d'une période pour laquelle il n'existe aucun recueil aussi complet, suffirait à justifier leur publication, alors même que nous n'aurions pas pour garantie de leur valeur propre l'opinion de Voltaire ».

La *Correspondance littéraire* commence (mai 1753) au milieu du second volume (p. 241) et ne s'achève qu'au milieu du seizième volume (p. 208). Le reste du dernier volume est occupé : 1° par des extraits de la continuation que donna Meister, en 1794, à la gazette de Grimm, déjà continuée par lui presque exclusivement de mars 1773 à la fin de 1774, extraits réunis sous le titre de : *Les dernières années de la Correspondance littéraire* (pp. 209-246) [4] ; 2° par les *Opuscules et lettres de*

1. M. T., après avoir dit (p. III) qu'il n'existe, en ce qui concerne Raynal, ni témoignage contemporain de quelque valeur, ni récit autobiographique et qu'à sa mort parut une brochure déclamatoire dont l'histoire n'a presque rien à tirer (*Eloge philosophique de G.-T.-F. Raynal*, par Chérhal de Montréal, Paris, an VI, in-8°), ajoute : « Il faut donc demander les traits caractéristiques de cette personnalité remuante à des mémoires comme ceux de Malouet, qui l'a bien connu sur son déclin; aux souvenirs de D. Thiébault; aux lettres de Diderot à Mlle Volland. Quant aux dates précises, il suffira de rappeler que Raynal est né à Saint-Geniés (Aveyron), le 11 mars 1700, et qu'il est mort à Chaillot le 6 mai 1796 ». Observons que ces deux dates diffèrent quelque peu de celles qui sont consignées dans le *Dictionnaire historique de la France* par M. L. Lalanne : « 12 avril 1713-6 mars 1796 ».

2. Avant les *Nouvelles littéraires*, on trouve (pp. 1-16) une notice de J.-H. Meister écrite en 1808 sur celui dont il fut le secrétaire et le collaborateur assidu, notice intitulée : *le baron de Grimm*, « document qui a fourni, depuis soixante ans, les éléments de toutes les biographies de Grimm », et (pp. 17-68) un récit, imprimé en 1868 dans le tome II du *Recueil de la Société historique russe*, sous ce titre : *Mémoire historique sur l'origine et les suites de mon attachement pour l'impératrice Catherine II jusqu'au décès de Sa Majesté impériale*. Ce mémoire, comme le fait remarquer M. T., « nous montre Grimm sous un jour nouveau, puisque le zélateur des plus hardis philosophes du siècle y gémit sur l'abolition de droits *qui subsistaient depuis des siècles*, tout comme les volontaires de l'armée de Condé dont il partageait la mauvaise fortune ». M. T. a fait suivre la notice de Meister (p. 13) de deux documents officiels sur la mort et les obsèques de Grimm. D'après l'extrait du registre mortuaire de l'église ducale du château de Gotha, Grimm, né le 28 septembre 1723 à Ratisbonne, mourut le 19 décembre 1807, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans et trois mois.

3. Lettre à Darget, du 21 avril 1750. M. T. s'amuse (p. 67) « de la redondance toute méridionale » du style de l'abbé Raynal.

4. On y remarque une *Copie des tablettes de Diderot* (p. 218), une *Notice historique sur Sedaine* envoyée à Meister par Mme de Vandeul, née Diderot (p. 234).

*Grimm*, déjà rassemblés par Barbier en 1814 et reproduits par MM. Taschereau et Chaudé, mais augmentés ici de plusieurs morceaux intéressants (pp. 269-502) ; 3° par les lettres adressées à Grimm (pp. 507-541) ; 4° par une très curieuse étude de l'éditeur sur *La bibliothèque et les papiers de Grimm pendant et après la Révolution* (pp. 542-562) ; 5° par les *Additions et corrections* (pp. 563-572) ; 6° enfin par une *Table générale des noms propres et des titres cités dans la Correspondance littéraire* (pp. 573-750), table qui est une des meilleures que je connaisse parmi celles dont on a enrichi, en ces derniers temps, de volumineux recueils, et à laquelle j'appliquerais volontiers l'éloge donné par Quérard à la *Table analytique* de l'*Encyclopédie* dressée par Mouchon (Pierre) : « chef-d'œuvre de patience et d'exactitude »[1].

Les *notices* et *notes* de M. T. sont généralement excellentes. C'est parce que l'éditeur de la *Correspondance littéraire* est un annotateur d'un mérite peu ordinaire, que je lui reprocherai d'avoir été parfois trop avare d'éclaircissements. Les *Nouvelles littéraires*, par exemple, ne sont accompagnées que d'assez rares et assez brèves notes bibliographiques. M. T. s'est presque toujours contenté de rétablir les titres des livres, si souvent estropiés et quelquefois même omis par Raynal. Ce n'est pas assez. Raynal raconte beaucoup d'anecdotes, les unes vraies, les autres fausses, de troisièmes moitié vraies et moitié fausses. N'aurait-il pas fallu tantôt une note confirmative, tantôt une note rectificative, surtout quand les anecdotes concernent des personnages tels que Boileau, Fontenelle, La Fontaine, Racine, Voltaire, etc. ?[2] J'aurais aussi voulu que l'origine des citations enchâssées dans le texte fût toujours indiquée. M. T. a oublié de rechercher (t. I, p. 84) quel est l'auteur de l'épigramme qu'estimait tant Boileau :

Ci-gît ma femme. Ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien[3] !

Il ne nous dit pas non plus (t. II, p. 224) que ce fut Mme du Deffand qui lança contre le beau livre de Montesquieu ce bon mot si connu : *C'est de l'esprit sur les lois*. — Sous le nom des auteurs d'ordre secondaire cités par Raynal et par ses continuateurs, il eût été bon de rappeler l'époque et le lieu de naissance, l'époque et le lieu de décès. Ce sont des

---

1. Cet éloge est cité (t. XII, p. 334) par M. T. qui fait observer que Quérard est « si volontiers injuste pour ses devanciers ». Indépendamment de la table finale, chaque volume possède, sous la forme de sommaires, une table analytique et chronologique où l'éditeur n'a rien laissé échapper.

2. Je ne puis laisser passer sans protestation cette assertion de Raynal (t. I, p. 292) au sujet de la toile d'araignée qu'après dix ans Balzac retrouva chez Chapelain que le chroniqueur appelle « l'homme de notre littérature le plus décrié ». A Balzac il faut substituer Ménage et à la toile d'araignée des tisons. Voici le récit du *Menagiana* (édition de 1715, t. II, p. 3[illegible]) : « Je vis encore à la cheminée de M. Chapelain les mêmes tisons que j'y avais vus il y avait douze ans ».

3. On n'est pas sûr que le distique soit de Jacques Dulorens. Voir *Revue critique* du 6 mars 1882, p. 198, note 1.

jalons commodes pour tout le monde, car si tous les lecteurs ne sont pas des érudits, tous les érudits n'ont pas une mémoire infaillible. Prenons un exemple : Raynal annonce (t. I, p. 74) la publication des *Lettres morales et critiques* du marquis d'Argens. Pourquoi ne pas nous rappeler que Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, naquit à Aix le 27 juin 1703 [1] et qu'il mourut près de Toulon le 11 juin 1771?

Les notes sont plus nombreuses au bas des pages de la *Correspondance littéraire,* mais la plupart sont empruntées à l'édition de M. Taschereau. L'auteur du *Manuel du libraire* déclare que toutes les notes de M. Taschereau sont loin d'être bonnes. La vérité veut que j'avoue qu'il aurait été possible d'en améliorer un grand nombre [2]. M. T. a très bien rectifié (t. II, pp. 491-492) le récit de l'ancien administrateur de la Bibliothèque nationale sur les derniers moments de Montesquieu [3]. Pourquoi n'a-t-il pas plus souvent corrigé les erreurs de son devancier? Ce qu'il y avait de mieux dans le commentaire de l'édition précédente, c'était la partie purement bibliographique qui avait été fournie à M. Taschereau par trois parfaits connaisseurs de livres en général, de livres du XVIIIe siècle en particulier, A. A. Barbier, Beuchot et M. Ravenel. Les notes de M. T. relatives à l'histoire littéraire ne souffrent pas d'un aussi dangereux voisinage. Je citerai, entre tous les renseignements qui viennent de lui, les renseignements relatifs aux œuvres de Mlle de Lussan (t. III, p. 25); à l'*Eléphant triomphal,* brochure de

1. Et non le 24 juin 1704, comme le répètent tous les biographes. J'emprunte la bonne date à Roux Alpheran (*Les rues d'Aix,* 1847, t. I, p. 40). Le consciencieux auteur a recueilli cette date dans les registres de baptêmes de la paroisse Sainte-Magdelaine d'Aix. Combien d'erreurs de ce genre il y aurait à corriger dans nos meilleurs recueils biographiques! Des chercheurs aussi patients et aussi habiles que M. T. ne devraient négliger aucune occasion de purger peu à peu ces recueils de leurs inexactitudes sans cesse renouvelées. A ce propos, demandons à M. T. s'il est sûr de ce qu'il avance touchant la naissance de l'abbé d'Artigny en 1704 (t. I, p. 320). Je vois qu'ailleurs on fait naître l'auteur des *Nouveaux mémoires d'histoire et de littérature* en 1706 (le 8 novembre).

2. Quelques-unes sont écrites en un singulier français, celle-ci particulièrement (t. III, p. 416) : « Ce curé de Saint-Sulpice, qui du reste passait *pour susceptible de sacrifices* en faveur des pauvres, etc. ». L'emploi du mot *susceptible* en ce sens est presque aussi ridicule que l'emploi du mot *équitable* pour *juste* dans cette phrase dont se moque l'auteur de la *Correspondance littéraire* (t. X, p. 212) : « Vous avez là des bottes bien *équitables* ». Pour revenir au curé de Saint-Sulpice, comment M. Taschereau, qui mentionne en sa note la statue de *Notre-Dame de Vieille-Vaisselle,* n'a-t-il pas raconté la plaisante anecdote du vase d'argent incorporé par le zèle indiscret de l'abbé Languet dans cette statue, à la faveur d'un si joli mot?

3. M. T aurait pu ajouter à sa victorieuse citation une autre citation non moins décisive qui lui aurait été fournie par l'*Histoire de Montesquieu* de M. Louis Vian (Paris, 1878, in-8°, chapitre intitulé : *Derniers moments, religion et mort de Montesquieu* (pp. 325-335). M. T. a rapproché (*Avertissement,* p. VI) M. Vian et M. Desnoiresterres dans cette phrase dictée par la reconnaissance la plus vive : « Voltaire et Montesquieu ont enfin rencontré des biographes dignes d'eux dans MM. G. Desnoiresterres et Louis Vian qui nous ont maintes fois communiqué le résultat des immenses lectures d'où sont sortis deux livres à tant d'égards définitifs. »

Ribart de Chamoust tellement rare que M. T. la surnomme *un des merles blancs* des collections sur Paris (t. III, p. 515); à la mort du comte de Bonneval (t. IV, p. 375); à la pièce intitulée l'*Humanité, ou le Tableau de l'Indigence*, attribuée par Grimm à un certain abbé Richard, dont il déclare n'avoir jamais entendu parler, et dont personne n'a jamais plus entendu parler que lui (t. IV, p. 398); au roman qui a pour titre *La petite maison* (in-18, 1762) et où sont énumérés divers artistes parisiens aujourd'hui bien oubliés (t. V, p. 47); aux lettres de l'abbé d'Olivet au président Bouhier, lesquelles montrent chez l'académicien une sensibilité que ses contemporains lui refusaient (t. VIII, p. 205); à la biographie de Charles Théveneau de Morande, l'auteur du *Gazetier cuirassé* et de tant d'autres ignobles sottisiers et pamphlets parmi lesquels on a mis à tort les *Anecdotes secrètes sur la comtesse du Barry*, qui sont de Pidansat de Mairobert (t. X, p. 225); à la biographie de Mlle de Lespinasse, dont M. Eugène Asse a retrouvé l'état civil en 1877 (t. XI, p. 263); aux entreprises d'un hardi novateur, Mamnès-Claude Catherine Pahin Champlaix de la Blancherie, ressuscité par Bellier de La Chavignerie dans la *Revue universelle des arts* (t. XII, p. 101); à la biographie de Michel Guillaume Jean de Crèvecœur, l'auteur des *Lettres d'un cultivateur américain*, reconstituée d'après des notes fournies par la famille (t. XIV, p. 88); à un conte (*Le cheval et la fille*) recueilli dans toutes les éditions des poésies de Boufflers et qui pourtant est de J. T. Massinot, comme le prouve une lettre inédite de ce dernier trouvée par M. T. parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale (F. F. 12768) et qu'il reproduit avec des vers du même Massinot qui donne pour épigraphe à son poétique plaidoyer *pro Pegaso suo* la citation si chère à tous les poètes qui se disent pillés : *Hos ego versiculos feci, tulit alter honores* (t. XII, pp. 124-126); au catalogue des tableaux, estampes, bronzes, porcelaines, etc., du baron d'Holbach (t. XV, pp. 419-420)[1]; à la mort de Beaurepaire, le commandant de Verdun, mort où Meister voit un généreux suicide, ce qui lui fournit l'occasion de parler du « dévouement de Curtius se précipitant dans un gouffre », mais où M. T. est fort tenté de voir un assassinat[2].

A côté de ces notes qui défient la critique la plus impitoyable, nous en citerons quelques-unes moins dignes de l'approbation de tous.

M. T. (t. III, p. 25) n'a donné aucun éclaircissement au sujet de cette assertion de Grimm : « L'illustre président de Montesquieu, après avoir travaillé plusieurs années à l'*Histoire de Louis XI*, la jeta au feu par distraction, lorsqu'elle fut achevée. Quelle perte! C'était bien à lui

1. Voir (*Ibid.*, pp. 422-425) une excellente note de Chaudé renfermant la liste minutieusement exacte des nombreux ouvrages du baron d'Holbach.

2. M. T. nous renvoie à l'*Amateur d'autographes* de novembre 1862 où l'on trouve une intéressante lettre de M. Léon de la Sicotière sur ce sujet et au no d'août-septembre 1880 du même recueil, où l'on trouve un article de M. Th. Luillier qui reprend et complète cette discussion.

à peindre ce roi. » Ce que l'on a raconté du manuscrit et de sa fin tragique n'est qu'une légende, comme je l'ai jadis dit ici d'après des renseignements communiqués par la famille même de Montesquieu [1]. — Ne trouve-t-on pas insuffisante cette note d'une ligne (t. III, p. 360) sur l'évêque d'Autun, nommé en 1757 membre de l'Académie française? « De Montazet, depuis archevêque de Lyon. Il fut reçu le 14 mars. » L'ample généalogie de la maison Malvin de Montazet insérée par d'Hozier dans l'*Armorial général de France* aurait fourni à M. T. les renseignements les plus précis sur le prélat académicien [2]. — On remarque (t. IV, pp. 163-172), sous la date du 15 décembre 1759, des *Observations sur quelques auteurs d'histoire naturelle, par M. Bonnet, de Genève, auteur de quelques ouvrages estimés.* Dans cette lettre inédite écrite à Grimm, « l'illustre Charles Bonnet, » comme s'exprime M. T., décoche à Buffon cette épigramme (p. 169) : « Cette *Histoire naturelle* est-elle assez naturelle ? » M. T. dit en note : « Bonnet fait là une sorte de calembour de tout temps attribué à Voltaire. » Je me souviens d'avoir vu souvent le mot porté au compte de d'Alembert qui, devant quelqu'un vantant beaucoup l'*Histoire naturelle,* se serait écrié : « *Oh! pas si naturelle.* » — Le commentateur n'a pas rappelé, à propos des *Mémoires de Charles Perrault* (t. IV, p. 178), l'édition qui en a été donnée par M. Paul Lacroix (Paris, Gosselin, 1842) avec une attachante notice complétée, trente-six ans plus tard, par une nouvelle *Notice sur les Mémoires de Perrault et sur les dernières années de sa vie littéraire* [3]. — Quand Grimm, rendant compte des *Mémoires sur la vie de M. de Pibrac* (t. IV, p. 399) prétend qu'on y prouve « que M. de Pibrac n'a pas été l'amant de la reine-mère, comme c'était le bruit et l'opinion du temps, » il prouve lui-même qu'il n'a pas daigné lire le mémoire où l'on cherche à établir que l'auteur des *Quatrains* n'aima pas la fille de la reine-mère, Marguerite de Valois. Je regrette que M. T. n'ait pas relevé la bévue de son auteur. Je regrette aussi que l'imprimeur, dédoublant l'écrivain qui s'appelait Charles-Joseph de Lespine de Grainville, lui ait fait dire (note 2 de la même page) que le *Mémoire sur la vie de Pibrac* avait été écrit par Lespine *et* Grainville. — Dans la note sur *Masson, dit de Pezay* (t. XII, p. 30) n'a pas été mentionnée une excellente notice de M. Rodolphe Reuss, un de nos plus savants collaborateurs : *Le marquis de Pezay* (Mulhouse, 1876, grand in-8 de 52 pages) [4].

1. N° du 27 avril 1878, p. 279. Grimm a donné d'autres détails inexacts sur les manuscrits laissés par Montesquieu (t. VII, pp. 303-304).

2. A la *Table générale* on a imprimé (p. 693) *Maloin* pour *Malvin*. Il est plusieurs fois question, dans la *Correspondance littéraire* (t. V, p. 392 ; t. XI, p. 225 ; t. XIV, p. 305) du prélat, du galant prélat, faudrait-il dire, si l'on attachait quelque importance à une épigramme rapportée par Meister et à une anecdote racontée par Chamfort.

3. Imprimé par D. Jouaust pour le bibliophile Jacob. Janvier 1878, 30 pages.

4. Voir *Revue critique* du 9 septembre 1876, pp. 164-166. — En regard du péché

M. T. ne dit pas (t. XII, p. 131) que la question de savoir si la mort de Rousseau fut naturelle ou volontaire est aujourd'hui tranchée dans le premier sens. Il cite seulement sur la question si longuement débattue Stanislas Girardin et Musset-Pathay, et il ajoute : « M. de Musset conclut des différentes circonstances de la mort qu'elle fut volontaire. » Qu'il me permette de le renvoyer aux *Souvenirs d'un nonagénaire* si bien publiés par M. C. Port (Paris, 1880, 2 vol. in-8°) [1] : il y verra (t. II, pp. 1-20) que le témoignage de F.-Y. Besnard s'ajoute à tous les témoignages, déjà si considérables, qui établissent que la mort de Jean-Jacques ne peut être attribuée au suicide. — M. T. n'a pas mis de note sous ce passage (t. XII, p. 264): « Chrétiens à la messe, païens à l'Opéra, nous ressemblons, dit M. de Voltaire, à l'abbé Pellegrin :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Déjeunant de l'autel et soupant du théâtre. »

Il aurait fallu rappeler que ces deux vers si souvent cités sont du plus inconnu des poètes, d'un certain Remi, qui n'a jamais fait de bon que ce distique. Aussi ne doit-on pas lui en laisser enlever la paternité. Ne volons personne, mais surtout ne volons pas les pauvres [2].

---

d'omission de M. T., il convient, pour être juste, de mettre cette observation, que toujours il a soin de citer les monographies qui, de notre temps, ont été consacrées à tels ou tels écrivains. C'est ainsi qu'à une indication de la *France littéraire* (s'il se sert beaucoup de « l'inappréciable » recueil, il ne s'en sert pas avec une aveugle confiance), il oppose le silence gardé sur les *Bigarrures philosophiques*, par M. Georges Mancel, dans sa notice sur le médecin Tiphaigne de la Roche, Caen, 1845, in-8° (t. IV, p. 127). Pour ne pas sortir du t. IV, en d'autres notes (pp. 68-361) on trouvera la preuve que M. T. a consulté la *Notice sur Chevrier*, par M. Gillet (Nancy, 1864, in-8°), la *Notice sur la Beaumelle*, par M. Maurice Angliviel (Paris, 1856, in-12). Il serait trop long d'énumérer les monographies alléguées dans tous les autres volumes.

1. J'en ai rendu compte dans la *Revue critique* du second semestre de 1880, pp. 430-434.

2. Pour d'autres citations, nous avons dans les notes de M. T. toutes les lumières désirables. Ainsi (t. IV, p. 366) il n'a pas manqué de restituer à Diderot l'épitaphe épigrammatique à laquelle donna lieu le désir exprimé par le comte de Caylus d'avoir pour tombeau une urne antique, épigramme souvent attribuée à Marmontel :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque ;
Oh ! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque.

La note (t. X, p. 480) sur le fameux quatrain fait pour l'éventail donné à Marie-Antoinette :

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les Zéphyrs ;
Les Amours y viendront d'eux-mêmes

est tout un petit mémoire bien curieux : « Ce quatrain, également attribué au comte d'Artois et au comte de Provence, est restitué par M. Jules Cousin au marquis Ph.-L. Orry de Fulvy (*Revue universelle des Arts*, t. XX, p. 158). Lemierre l'a fait figurer dans ses propres œuvres dès 1810, mais il se retrouve, avec d'autres madrigaux, à la suite d'une édition plusieurs fois réimprimée de la *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz* par Louis XVIII (1823, in-18). » Il ne manque à cette note

Je n'ai pas d'autres observations à présenter. Mais un de mes amis qui sait très bien une foule de choses, notamment en ce qui regarde le XVIIIe siècle, M. Gustave Mouravit, que M. T. (t. XII, p. 475) appelle, avec tous ceux qui le connaissent, « un chercheur des plus érudits et des plus délicats », a bien voulu me communiquer quelques notes prises dans une rapide lecture de la *Correspondance littéraire*. J'ajoute donc sa petite moisson à la mienne.

Sur l'abbé Thyrel de Boismont, le prédicateur-académicien dont il est question aussi bien dans l'abbé Raynal (t. I, p. 469) que dans Grimm (t. III, pp. 87, 137, etc.), on aurait pu citer (aux *Additions et corrections*) une intéressante notice du *Bulletin du bibliophile* de 1881, p. 127 et p. 220. — La *Lettre sur les aveugles* de Diderot, mentionnée par Raynal (t. I, pp. 311, 475) fut de bonne heure rare et recherchée, comme toutes les pièces exposées aux poursuites de la censure. M. T. n'a-t-il pas connu une lettre autographe de d'Alembert à Cramer, du 12 février 1750, sur la difficulté qu'il y avait à trouver la brochure de Diderot? — Le nouvel éditeur de la *Correspondance littéraire*, en citant (t. VI, p. 373) le célèbre écrit de Bollioud-Mermet sur la *Bibliomanie*, n'en fait pas une publication distincte de l'ouvrage du même auteur sur la *lecture*. C'est une erreur. Voici le titre de cette dernière production : *Essai sur la lecture*. Amsterdam et Lyon, 1765, in-8°. — A propos des poésies de Mme d'Houdetot (t. XII, p. 426), il aurait fallu rappeler qu'il existe d'autres poésies de cette femme célèbre, poésies sur lesquelles on peut voir la *Correspondance* de La Harpe, t. II, p. 227, et l'édition des *Mémoires de Mme d'Epinay*, publiée par M. P. Boiteau (Appendice du tome II). — Il est question (t. XIV, pp. 58, 206) de Mme Saint-Huberty, la fameuse cantatrice qui mit en si grande liesse les Marseillais, lesquels le lui rendirent bien dans ces interminables fêtes qui ont été décrites par Castil-Blaze. Comment M. T. n'a-t-il pas cité cet écri-

---

qu'une référence : M. T. ne s'est pas souvenu d'un passage de l'*Esprit des autres* dans lequel Edouard Fournier assure (5e édition, 1879, p. 202) que Lemierre écrivit le joli quatrain sur la lame d'ivoire de l'éventail de Mme ***, et que Louis XVIII eut la faiblesse de se le laisser donner. — Meister rapporte (t. XI, p. 245) le mot d'un philosophe : « Nous avons abattu une forêt immense de préjugés » et la vive riposte d'une femme du monde : « Voilà donc d'où nous viennent tant de *fagots* ». M. T., réunissant ses informations à celles de Beuchot et de Taschereau, retrace ainsi l'histoire complète des opinions exprimées sur le nom de l'auteur de l'heureuse plaisanterie : « Mme du Deffand dit à Horace Walpole, dans une lettre du 3 avril 1768, qu'on lui attribue ce bon mot, dont elle ne se souvient pas, mais qu'elle adopte volontiers. La *Correspondance secrète* (de Métra), t. III, p. 77, et les *Mémoires* de Bachaumont (26 mai 1776) l'attribuent à la marquise de Fleury. Grimm avait cité cette repartie comme étant de Mme de Buffon; voir t. VIII, p. 204. » Pour moi, je parierais pour Mme de Fleury. Elle a déjà deux témoignages en sa faveur. Si ma mémoire ne me trompe, on peut encore en invoquer un troisième, car il me semble bien avoir lu dans quelque récit du XVIIIe siècle que ce fut elle qui répondit à d'Alembert : « Je ne suis plus étonnée si vous nous débitez tant de fagots. »

vain? Il est plus excusable de n'avoir rien dit de la toute récente monographie consacrée à Mme Saint-Huberty par M. de Goncourt. — A propos de Campion, directeur général des fermes à Marseille (t. XIV, p. 206), il y aurait eu à citer une curieuse notice publiée sous un pseudonyme par M. de Carné, le gendre de l'heureux possesseur du précieux manuscrit autographe des poésies dudit Campion, manuscrit orné des dessins originaux du poète. — Dans la *Notice sur la bibliothèque et les papiers de Grimm* (t. XVI, pp. 542 et suiv.), quelques anonymes ne sont pas dévoilés. Ainsi, n° 53 (p. 546), les *Réflexions sur la poésie et la peinture* sont de l'abbé Dubos, sur lequel on peut voir le témoignage de Jordan (*Voyage littéraire*, 1736, in-12, p. 100) et d'A. Morel (*Etude sur l'abbé Dubos*, Beauvais, 1849, in-8°). Ainsi, n° 123 (p. 549), les *Pièces intéressantes et peu connues* sont d'Antoine de la Place. Une indication (n° 83, p. 547) est incomplète. M. T. se contente de dire : *œuvres de Rabelais, édition de B.* (*sic*). Le *sic* pouvait être avantageusement remplacé par le mot *Bruxelles*. La désignation du format (in-8°) est erronée. Il aurait fallu dire in-12. C'est d'ailleurs un double de l'exemplaire qui figure au n° 40 (p. 545). Il y a d'autres doubles dans la liste produite par M. Tourneux. Ainsi le n° 12 (*Traité de musique* par Bemetzrieder) se retrouve sous le n° 134 (p. 550).

On voit que ni mon collaborateur ni moi nous n'avons eu, en somme, de bien grosses querelles à faire à M. Tourneux. Aussi sommes-nous, l'un et l'autre, fort désireux de voir l'éditeur de la *Correspondance littéraire* devenir, à son retour de Saint-Pétersbourg, d'où il va rapporter toute sorte de nouveaux trésors, l'éditeur de ces *Mémoires de Bachaumont* dont il regrette que la publication, si bien commencée par M. Ravenel, n'ait pas été continuée par cet habile érudit. Nul ne peut nous dédommager de l'abandon du projet formé par M. Ravenel mieux que M. Tourneux, et il faut que tout le monde lui demande instamment avec nous une édition, abondamment annotée, de ces *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, qui ne sont pas moins importants pour la connaissance de la seconde moitié du XVIIIe siècle que la *Correspondance littéraire* elle-même.

T. DE L.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Jules Tardif, chef de la section administrative aux Archives nationales, est décédé le 30 novembre dernier, à la suite d'une très courte maladie. Né à Coutances en 1827, il sortit de l'Ecole des chartes en 1850, et entra aux Archives en 1856. C'est en qualité d'archiviste à la section historique qu'il publia en 1866, sous le titre de *Monuments historiques*, l'inventaire de la collection connue sous le nom de *cartons des rois*. M. L. Delisle en a rendu un compte très détaillé dans la

*Revue critique.* (1867, art. 73). J. Tardif, qui était doué d'un esprit patient et perspicace, s'était attaché à des études variées, ayant pour caractère commun d'offrir des problèmes difficiles à résoudre. Il s'occupa d'abord du déchiffrement des notes tironiennes, et sa thèse sur ce sujet lui valut, en 1850, la première médaille au concours des antiquités nationales. Il passa ensuite à l'interprétation des neumes, et publia sur ce sujet en 1853, dans la Bibliothèque de l'*Ecole des Chartes*, un essai fort remarqué. L'œuvre capitale de sa vie devait être une Histoire des institutions politiques et administratives de la France. Une première partie (qui n'est qu'un demi volume de 224 pages) de cet ouvrage a paru l'an dernier (Paris, A. Picard). Elle traite de la période mérovingienne. C'est un travail remarquable par la précision des idées et la concision de l'exposé, non moins que par l'étendue de l'information. J. Tardif s'était aussi beaucoup occupé des langues de l'Inde. Nous ne croyons pas qu'il ait rien publié sur ce sujet.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 1er décembre 1882.*

L'Académie accepte provisoirement le legs de M. Lefèvre-Deumier (voir la séance précédente). L'acceptation définitive ne pourra avoir lieu qu'après l'accomplissement des formalités légales.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, l'Académie procède au scrutin pour la désignation de deux candidats aux fonctions de directeur de l'Ecole française de Rome. Sont présentés : en première ligne, M. Le Blant, membre de l'Académie; en seconde ligne, M. Homolle.

M. Léon Renier rappelle qu'il y a douze ans, lors de la découverte de l'amphithéâtre romain de la rue Monge, l'Académie se préoccupa de la conservation de ce monument, le plus ancien de Paris, et que, par un vote unanime, le 8 avril 1870, elle chargea son secrétaire perpétuel d'écrire au préfet de la Seine, pour le prier de prendre les mesures nécessaires afin de sauvegarder les restes de l'amphithéâtre. Les événements de l'année 1870 détournèrent l'attention des autorités sur d'autres sujets, et, malgré le vœu de l'Académie, auquel s'étaient associées un grand nombre de sociétés savantes, la partie de l'amphithéâtre qui avait été découverte fut enfouie sous les bâtiments élevés par la compagnie générale des omnibus. Une autre partie, qui n'a jamais été mise au jour, se trouve sous les jardins d'un immeuble voisin. Aujourd'hui, un projet, porté à la connaissance du public par des affiches, est mis en avant, pour le percement d'une rue nouvelle, et ce projet menace de destruction cette seconde partie de l'amphithéâtre romain. M. Renier propose à l'Académie de renouveler son vote du 8 avril 1870 et d'adresser des lettres au préfet de la Seine et au conseil municipal, pour demander la conservation de l'amphithéâtre romain de Paris.

MM. Hauréau, Jourdain, Maury, de Rozière, Renan et Ad. Régnier échangent diverses observations. Ces messieurs s'associent unanimement au vœu de M. Renier pour la conservation des restes de l'amphithéâtre. Il conviendrait seulement, avant d'agir, d'avoir des renseignements plus précis sur le projet en question, qui n'est qu'imparfaitement connu de l'Académie.

Sur la proposition de M. de Rozière, l'Académie délègue les membres du bureau et M. Léon Renier pour prendre des informations et lui soumettre, s'il y a lieu, une proposition à la prochaine séance.

Julien Havet.

*Le Propriétaire-Gérant :* ERNEST LEROUX.

*Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 18 Décembre — 1882



251.— R. Fœrster, **Zur Handschriftenkunde und Geschichte der Philologie.** (Tirage à part du *Rheinisches Museum* XXXVII, p. 485-495).

Intéresse tous les érudits par une liste générale de tous les catalogues de livres dressés au moyen-âge et connus de l'auteur. Ajouter à cette liste le *Catalogue de la bibliothèque de l'abbé Adson de Montier-en-Der* (992) publié par M. Omont dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes,* t. XLII.

---

252.— **Histoire de la divination dans l'antiquité,** par A. Bouché-Leclercq. Tome IV. Paris, Ernest Leroux. 1882, in-8, 406 pages.

Nous croyons avoir assez indiqué, dans deux articles précédents [1], la valeur de l'ouvrage de M. Bouché-Leclercq, pour qu'il suffise aujourd'hui de signaler le quatrième et dernier volume, qui traite de la *divination italique*. L'auteur y étudie successivement les procédés divinatoires des Etrusques, ceux des Latins, des Sabins et des Ombriens, enfin la divination officielle des Romains, dont il conduit l'histoire jusqu'à la fin du règne de Théodose. On y trouvera la même exactitude d'informations que dans les volumes précédents, le même art de grouper et de coordonner les témoignages, le même esprit philosophique qui domine les faits pour s'élever aux idées qui les expliquent.

M. B.-L. a rendu service à la science des antiquités latines, en ajoutant en appendice : 1° les Fastes auguraux — travail qui n'avait été fait par Bardt que pour la période comprise entre 218 et 167 ; 2° les Fastes du collège des duumvirs, des décemvirs, des quindécemvirs ; 3° une

1. *Revue critique*, nouvelle série, t. VIII (1879), p. 433 ; t. XIII (1882), p. 301.

liste d'haruspices. Le volume se termine par un *Index* général, très complet, qui rendra les recherches faciles.

Ainsi se trouve heureusement achevé cet ouvrage considérable, dont l'utilité est manifeste. La divination a tenu, en Grèce et à Rome, une si large place, que quiconque s'applique à l'étude de l'antiquité classique ne pourra se dispenser d'avoir souvent recours à M. Bouché-Leclercq. Il serait à souhaiter que, pour toutes les parties de l'histoire ancienne, on eût toujours à sa disposition un guide aussi sûr.

P. D.

---

253. — **Lexique latin-français** rédigé conformément au décret du 19 juin 1880 à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres, par Emile Chatelain. Paris, Hachette, 1882, iv-841 p. petit in-8 à deux colonnes. Prix : 5 fr.

Suivant la remarque de l'auteur, « il sera peut-être utile aux professeurs et aux philologues de rencontrer réunis, sous un petit volume, tous les mots latins avec l'indication de la quantité. » C'est à ce titre que je signale ce lexique, bien imprimé et rédigé avec grand soin. On trouve corrigées là de vieilles erreurs, comme l'*i* long si souvent attribué à *pisum*.

Voici quelques observations sur des détails. Rien ne prouve que l'*o* soit long dans *rumpotinus*, ni l'*i* bref dans *cis* (la première est toujours longue dans *citra, citro*). *Vilipendo* doit avoir la seconde longue et non brève; *vili* est un ablatif de prix, comme *parvi* dans *parvipendo* est un génitif de prix. Le second *a* d'*aliuta* peut être marqué bref d'après l'analogie d'*ita*. *Faleria* a proprement l'*e* bref, c'est pourquoi il alterne avec l'*i* de *Falisci* et se transcrit par ε dans Φαλέριον; l'allongement admis par Rutilius est une licence excusable pour le temps, et d'ailleurs indispensable au poète. *Cilo* et d'autres noms propres ont l'*i* long d'après les inscriptions. *Tegillum* dans l'exemple de Plaute, *Rud.* 2, 7, 18, qui est unique, a l'*e* long comme *tegula*, et non bref. *Nequinont* d'Andronicus a l'*i* long comme *prodinunt* d'Ennius.— Il est inconséquent de noter la longueur par nature dans *sceptrum*, alors que l'article *lustrum* confond deux mots dont l'un avait l'*u* long et l'autre l'*u* bref.

Profitons de l'occasion pour remarquer que l'*o* long de *praestolor*, qui inspirait des scrupules à M. Quicherat dans son *Thesaurus*, est mis hors de doute par Plaute, *Epid.* 2, 2, 37.

L. Havet.

---

254. — **Richard von Cornwallis** und sein Verhaeltniss zur Kroenungstadt Aachen, urkundlich dargestellt von Armin de Miranda. Aachen, Cremer, s. dat. (1880). 36 p. in-8 av. planches.

Richard de Cornouailles, frère du roi Henri III d'Angleterre, fut

élu roi d'Allemagne le 13 janvier 1257, dans les environs de Francfort et couronné, le 17 mai suivant, à Aix-la-Chapelle. Il octroya de grands privilèges à cette ville pour la récompenser du chaleureux accueil qu'elle fit à sa souveraineté, mal vue par tant d'autres Etats de l'empire. Quelques années plus tard, en 1262, Richard fit une seconde apparition à Aix-la-Chapelle et y donna le duché d'Autriche en fief à Ottocar de Bohême. A cette occasion, il fit cadeau de ses insignes royaux à la cité et fit bâtir, soit en entier, soit en partie du moins, l'Hôtel-de-Ville, dont quelques vestiges seulement subsistent aujourd'hui. Tels sont, scrupuleusement résumés, les faits historiques au récit desquels est consacré le travail de M. de Miranda. On voit qu'ils ne prêtent guère matière à des discussions scientifiques, qui d'ailleurs ne seraient pas, je le crains, de la compétence de l'auteur, feuilletonniste et romancier de profession, comme il nous le dit lui-même. Les quelques chartes, tirées des archives de Hamm, Lippstadt, Soëst et Dortmund, contiennent des privilèges accordés par Richard à ces villes, mais ne nous fournissent aucun renseignement nouveau sur le règne de ce souverain. Elles doivent montrer, sans doute, que l'auteur, lui aussi, a pénétré dans les sanctuaires de la science. En somme, travail d'amateur, sans aucune utilité scientifique. Les photolithographies du *Rathhaus* d'Aix-la-Chapelle sont bien faites.

R.

---

255. — **Histoire du peuple de Genève, depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade,** par Amédée Roget. Tome IV. Genève, J. Jullien, 1881, 327 p in-12.

L'ouvrage de M. Roget avance bien lentement mais sûrement, selon le plan tracé par l'auteur, et voici la cinquième fois déjà que nous venons le signaler dans la *Revue*. Nos lecteurs en connaissent depuis longtemps les mérites. Aussi suffira-t-il de dire ici que ce sixième volume renferme l'historique des années qui s'écoulèrent depuis la paix de Cateau-Cambrésis, en 1559, jusqu'à la paix d'Amboise, signée en mars 1563. C'est donc à peine une période de trois années que le chroniqueur embrasse dans ce nouveau volume. Je dis le *chroniqueur*, et non l'*historien,* car il me semble que M. R. se laisse aller, un peu trop peut-être, influencé comme il l'est par la nature de ses sources, à traiter l'histoire à la manière de nos aïeux. A la fin de chaque année, il nous donne les élections municipales, les réceptions de bourgeois, le chiffre des naissances et des décès, etc., détails intéressants à coup sûr pour l'histoire locale, mais qui n'en coupent pas moins d'une façon gênante le fil du récit. Je vois un autre danger à signaler à l'auteur. Il entre, avec les pages que nous annonçons, dans la période mouvementée des guerres de religion en France. Assurément le rôle moral de Genève a été considéra-

ble dans l'histoire des huguenots, mais je crois cependant que M. R. fera bien de ne pas s'étendre outre mesure sur tant d'événements directement étrangers à sa ville natale. Il les raconte trop bien pour qu'on puisse lui reprocher bien vivement de nous en donner le récit, mais je me permettrai cependant de souhaiter que, pour les volumes suivants, cette *Histoire de Genève* se développe un peu moins en dehors de Genève même, sans quoi ce ne seront pas dix ou quinze volumes, ce seront cinquante volumes au moins que M. Roget devra nous fournir encore pour arriver au but qu'il s'est posé lui-même et que nous désirons si vivement le voir atteindre.

R.

---

256. — **Esquisses d'histoire suisse,** par Pierre VAUCHER. Lausanne, Mignot. in-8°, VIII et 196 pages.

L'histoire des origines de la Confédération suisse et des principaux faits qui s'y rattachent dans les XIVe et XVe siècles a été renouvelée par les nombreuses investigations dont elle a été l'objet de nos jours. Mais elle formait encore un domaine à part presque exclusivemant réservé aux érudits ; les résultats acquis à la critiqne n'avaient pas pénétré dans le public. M. Vaucher a entrepris de les coordonner dans un récit simple et clair et de leur assigner ainsi leur place dans les annales de la Suisse. La difficulté pour lui n'était pas de se rendre maître de son sujet ; comme critique, comme champion dans plus d'une controverse, il le possédait entièrement. Mais il voulait concilier, dans la narration, la rapidité et la concision avec une exactitude minutieuse, car sur ce point M. V. ne se contente pas facilement; c'était là la grande difficulté, il l'a surmontée. Ainsi que dans une esquisse bien faite chaque trait est nécessaire, dans son récit chaque phrase a sa valeur et ne pourrait être supprimée sans provoquer une véritable lacune. Nous avons dit le mot : M. V. a tracé des esquisses. Les origines de la confédération, la formation de la confédération des huit cantons, la conquête de l'Argovie, la guerre de Zurich, la guerre de Bourgogne, les troubles qui la suivent sont ainsi esquissés ; aucun trait ne manque : non-seulement les faits, mais encore les causes et les effets, les vues générales sont en substance dans ces quelques pages. Dans la seconde partie du volume, M. V. nous fait assister à l'établissement de la réforme à Zurich et aux luttes qui en résultent dans le sein de la confédération ; il termine par un « écrit de lecture courante » sur Calvin et les Genevois dans lequel il résume les recherches faites depuis vingt ans sur ce sujet.

Enfin, dans un appendice, se trouvent reproduits et traduits les cinq ou six textes du XVe siècle, nécessaires à qui veut se rendre compte de la formation des traditions nationales suisses.

Tout cela est excellent. L'auteur a écarté tout appareil scientifique

qui eût pu effrayer le lecteur ; néanmoins, il cite, chemin faisant, les nombreuses sources auxquelles il a puisé et ses notes forment une véritable petite bibliographie suisse : « Je ne me suis point fait scrupule, « dit-il, d'emprunter çà et là à des amis ce qui, dans leurs écrits, pou« vait le mieux servir mon dessein, ou de leur redemander ce que je « leurs avais moi-même fourni dans de précédentes occasions. » Ce n'est pas, en effet, l'originalité des recherches, mais la nouveauté de la forme qui distingue ce volume. Le public lettré, auquel il s'adresse, trouvera dans ces deux cents pages les résultats de la critique la plus sévère exposés dans un récit concis et attachant ; l'historien y aura recours comme à un guide sûr ; enfin, pour beaucoup, ce sera un modèle à suivre qui prouve qu'une saine critique et une exactitude parfaite, n'excluent pas nécessairement un récit limpide et une bonne composition. Nous croyons sans peine M. Vaucher lorsqu'il nous dit qu'il a mis « à « rédiger ce petit livre, plus de temps qu'il n'en aurait fallu pour prépa« rer un gros ouvrage », mais qu'il ne le regrette pas, l'effort n'aura jamais été que pour lui ; il a bien atteint le but qu'il se proposait.

Edouard Favre.

---

257. — **Antonii Possevini missio moscovitica**, ex annuis litteris societatis Jesu excerpta et adnotationibus illustrata curante Paulo Pierling S. J. un vol. in-18 de 120 p. Paris, Leroux, 1882.

J'ai déjà signalé ici même les travaux du P. Pierling sur *Rome* et *Demetrius* (le faux Dmitri) et sur *Pierre le Grand et la Sorbonne*. Le savant jésuite qui appartient à la nationalité russe s'est surtout appliqué à étudier l'histoire de son pays dans ses rapports avec le catholicisme. Il nous annonce, pour paraître prochainement, un ouvrage intitulé *Rome et Moscou* (1547-1579). En attendant, il remet en lumière un personnage dont le nom, un peu oublié en France, est fort célèbre dans les annales de la Pologne et de la Russie, le père Antoine Possevino. Ce religieux italien, qui vivait au XVIe siècle, fut chargée par la cour de Rome de plusieurs missions importantes en Suède, en Pologne et en Russie. Le pape Grégoire XIII espérait pouvoir ramener la Russie à l'unité catholique. En 1582, Ivan le Terrible, en guerre avec le roi de Pologne, Batory, sollicita sa médiation. Le pontife s'empressa d'envoyer comme légat Antoine Possevino et l'habile jésuite réussit en effet à faire conclure une paix avantageuse aux deux parties. Il fut reçu avec de grands honneurs par Ivan, eut de fréquentes entrevues avec lui, des controverses avec le clergé orthodoxe, mais ne réussit pas à ramener la Moscovie au catholicisme. Tous les documents concernant cette *missio moscovitica* n'ont pas encore été publiés. La relation de la *Missio* a été imprimée à Rome dans les *Annuae litterae Societatis Jesu* et n'a pas été réimprimée depuis. Elle se compose de deux parties; l'une où est

racontée la mission politique de Possevino; l'autre qui fournit quelques détails sur la Russie au xvi[e] siècle. Ces détails sont généralement exacts, mais les noms propres sont horriblement défigurés. On aurait quelque peine à reconnaître un *Potemkine* sous la forme *Pochionleim*. L'éditeur a ajouté au texte un index explicatif et des notes qui ajoutent au prix de cette curieuse et élégante publication, ainsi qu'un mémoire inédit du cardinal de Côme, mémoire non daté, mais postérieur à la mort de Grégoire XIII, c'est-à-dire à l'année 1585, et appréciant Possevino et son voyage à Moscou.

L. LEGER.

---

258. — **L'instruction publique et la Révolution**, par M. Albert DURUY. 1 vol. in-8° de 502 p. Paris, Hachette, 1882. 7 fr. 50.

L'histoire de l'instruction publique en France pendant la Révolution est à l'ordre du jour depuis quelques années, et les particuliers commencent à l'étudier pendant qu'une commission nommée par le gouvernement se dispose à publier tous les documents relatifs à l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur de 1789 à 1808. Mais il est bien difficile de faire l'histoire d'une époque aussi profondément troublée que celle de la Révolution; les uns prétendent qu'elle a tout créé en fait d'éducation nationale, les autres l'accusent de n'avoir accumulé que des ruines; d'autres enfin, voulant se montrer équitables, disent, comme M. Duruy, que « la vérité, naturellement, tient le milieu entre ces opinions violentes , et plus passionnées peut-être que raisonnables ». Mais ceux-là même sont entraînés par la passion, et, si l'on peut adresser un reproche au remarquable ouvrage de M. D. c'est précisément que c'est une œuvre de parti, ou tout au moins de parti pris. M. D. n'a pas plus cherché que M. Taine à se faire une opinion sur les hommes et sur les choses de la Révolution; son siège était fait quand il a commencé à travailler, et ses conclusions ne sont que des prémisses transformées. M. D. a composé son livre pour prouver que l'ancien régime valait encore mieux que la Révolution, et que cette dernière, après avoir tout détruit « pour en arriver, après dix ans de tâtonnements et d'efforts, à de si pauvres résultats (p. 256) » a laissé tout à faire au génie créateur de Napoléon. Aussi l'ouvrage de M. D. a-t-il été et sera-t-il de plus en plus discuté avec une vivacité qui témoigne à tout le moins de son importance.

M. D. commence par montrer en 50 pages ce que l'ancien régime avait fait; cette introduction fort intéressante « n'a pas la prétention d'être complète (p. 2) » et, en effet, il y a là de quoi faire un gros livre. Ensuite M. D., arrivant au cœur de la question, fait trois parts dans l'œuvre pédagogique de la Révolution : la part des destructions, — la part des essais et des projets, — la part des œuvres et des résultats. C'est

donc bien une histoire complète de l'instruction publique pendant la Révolution française que M D. a voulu faire, mais une pareille histoire ne pouvait pas se faire en quelques années. M. D. s'est trop hâté; il n'a pas vu que les documents à consulter sur cette importante question se comptent par centaines de mille, et son ouvrage présente de ce chef des lacunes considérables, en même temps que des erreurs de fait assez nombreuses.

M. D. cherche d'abord à démontrer que la France « ne croupissait pas absolument dans les ténèbres (p. 48) » avant 1789; la preuve en est, dit-il ailleurs, que les hommes de la Révolution étaient instruits. Il me semble que la question n'est pas bien posée; il ne s'agit pas de savoir s'il y avait ou non, avant 1789, des écoles et des collèges; tout le monde sait qu'il y en avait. Mais y en avait-il partout, et pour tout le monde, ou simplement pour un certain nombre de privilégiés? Que faisaient, pour l'éducation nationale, l'Etat et les municipalités? Si l'on pose ainsi la question, on est obligé de répondre, avec M. de Salvandy cité par M. D. (p. 6), que l'Etat n'enseignait pas. Or la Révolution a prétendu, et cela dès 1790, que l'Etat devait enseigner, et, pour substituer l'action de l'Etat à l'initiative plus ou moins intelligente des congrégations ou des particuliers elle a commencé par faire table rase. Les petites écoles étaient nombreuses en 1789, dit M. D. qui le prouve en donnant la statistique de quelques provinces. C'est le procédé de M. Taine; mais ces énumérations incomplètes, qui frappent l'imagination des gens du monde, n'ont aucune valeur scientifique, et aux calculs optimistes de M. D. j'opposerai les affirmations désolantes des contemporains. L'abbé Grégoire, dans une circulaire adressée à toutes les municipalités, demandait entre autres choses : « Chaque village est-il pourvu de maîtres et de maîtresses d'école? » et voici quelques-unes des réponses qui lui parvinrent de toutes les parties de la France, en 1790 : *Aveyron*. L'éducation est plus négligée dans ce département que partout ailleurs. — *Languedoc*. Il y a des maîtres et maîtresses d'école presque partout. — *Gers*. Il n'y a peut-être pas une seule maîtresse d'école dans tous les villages du département du Gers; il y en a peu où il y ait des maîtres, et, s'il y en a, ce sont toujours les prêtres. — *Gironde*. Il n'y a que les gros bourgs qui soient pourvus de maîtres d'école. — *Landes*. Un seul maître d'école dans quelques paroisses, et point dans quelques autres. — *Puy-de-Dôme*. De vingt villages, un seul possède un maître qui sait à peine épeler. — *Drôme*. Les villages un peu considérables ont des maîtres d'école depuis la Toussaint jusqu'au printemps. — *Saône-et-Loire*. Il n'y a point de maîtres d'école dans nos villages, etc., etc. [1].

Que dire aussi des statistiques comparées de la p. 25? En 1789, pour 25 millions d'habitants, il y avait 562 collèges et 72,000 élèves;

1. V. *Lettres à Grégoire sur les patois de France*, Paris, Pedone Lauriel, 1880.

aujourd'hui, pour 38 millions d'habitants, nous avons 380 lycées ou collèges et 79,000 élèves. Il est vrai, ajoute M. D., que, pour être juste, il faudrait compter les petits séminaires ; j'ajouterai les grands séminaires, qui ont en première année une classe de philosophie. M. D. oublie d'ajouter que la plupart des collèges, dont quelques-uns n'avaient pas douze élèves, étaient des établissements libres, et que, par conséquent, pour être juste, il faudrait mettre en ligne de compte les établissements libres si nombreux de nos jours. M. D. prétend (p. 11) que la majeure partie des écoles publiques dans les villes étaient tenues par les frères des écoles chrétiennes, ou frères ignorantins. C'est une erreur ; j'ai sous les yeux un mémoire dressé par ces frères, en 1789, pour demander à l'Assemblée nationale leur conservation [1] ; en voici les premiers mots : « Les frères des Ecoles chrétiennes forment dans le royaume une association d'environ 1,000 individus répandus en 116 maisons (dont 5 hors de France) ». Ils n'avaient à Paris qu'une seule maison, située rue Notre-Dame-des-Champs. On voit que c'est, en somme, une minorité infime.

Voilà pour l'introduction. Si maintenant nous arrivons à la première partie du livre, *les Destructions,* M. D. a cent fois raison de dire que la Révolution est allée beaucoup trop vite, et qu'elle a eu le tort de renverser l'édifice de fond en comble avant même de savoir sur quel plan elle le reconstruirait. M. Taine l'avait dit avant M. D. et mille autres avant M. Taine. Ainsi, dans un rapport fait au Conseil des Anciens, le 30 ventôse an IV, Barbé-Marbois (un ci-devant suspect de royalisme), après avoir montré sous les couleurs les plus sombres l'état de l'instruction publique, disait avec l'assentiment de tous ses collègues : « Telles furent les conséquences d'une destruction opérée comme par « l'explosion d'un volcan, tandis qu'il ne fallait rien épargner pour « prévenir les malheurs d'une éruption subite et imprévue. Que dirait- « on aujourd'hui si l'on eût incendié toutes les fermes, toutes les « granges, brisé tous les instruments aratoires, chassé et dispersé les « laboureurs, sous prétexte que notre agriculture était vicieuse et « routinière ?... *Les maîtres sont réduits à la moitié, et peut-être au* « *tiers du nombre ancien ;* et, de jour en jour, il est plus difficile de « remplacer ceux qui viennent à manquer. *Le nombre des enfants qui* « *sortent de ces écoles instruits dans l'art d'écrire et de calculer* « n'est pas aujourd'hui égal à la moitié de ce qu'il était autrefois... » L'année précédente, c'est-à-dire en 1795, dans un très curieux *Coup-d'œil politique sur la France,* imprimé par ordre de la Convention, Joseph Faure disait : « N'y avait-il pas des maîtres d'école répandus « dans nos campagnes, et qui ne coûtaient rien à l'Etat? N'y avait-il « pas des universités, des collèges grands ou petits répandus dans les « villes et les campagnes ; *il ne s'agissait que de réformer l'instruction*

1. *Idée générale de l'Institut des frères des écoles chrétiennes*, 12 p. in-8°.

« *et non de la détruire.* La police ancienne surveillait tout cela mieux « que n'a fait le terrorisme; il a tout anéanti, et il nous a, à force « d'atrocités, réduits aux siècles de l'ignorance... Il fallait laisser les « universités, les collèges particuliers, les instituteurs privés, se conten- « ter de veiller sur leurs livres d'instruction, et attendre un temps plus « calme... » La Constituante et la Législative n'avaient détruit ni les écoles, ni les collèges; M. D. le reconnaît (p. 64) et l'*Almanach national* pour 1793 nous montre que les collèges de Paris étaient encore ouverts à la fin de 1792. La convention détruisit tout en août 1793, elle eut le tort de faire place nette; mais elle avait à cœur de réparer cette faute le plus tôt possible. La marche foudroyante des événements ne le permit pas; la guerre étrangère et l'affreuse guerre de Vendée appelèrent aux armes ceux qui auraient pu instruire la jeunesse; il fallut courir au plus pressé. Nous nous vantons avec raison de ce que nous avons fait depuis 1870 pour la propagation des lumières, mais qu'avons-nous fait durant l'année 1871? Or, en 1793, année comparable à celle-là, il y avait un comité d'instruction publique dont l'activité dévorante a été justement célébrée. Les hommes de tête et de cœur qui en faisaient partie, Lakanal, Grégoire et quelques autres, travaillaient avec ardeur, ils préparaient en silence ce décret du 3 brumaire an IV que M. D. a la bonne foi d'appeler (p. 137) l'œuvre capitale de la Convention en fait d'instruction publique. Sans la recrudescence de la Terreur, amenée par la politique de Robespierre, les écoles fermées à la fin de 1793 auraient pu se rouvrir dès les premiers jours de 1794. Délivrée du tyran et de ses complices, comme n'ont pas cessé de les appeler des républicains ardents, la Convention employa ses dernières séances, non plus à détruire, mais à réédifier, et M. D. a raison de consacrer à ce qu'il appelle *Les œuvres* la plus grande partie de son travail. Il semble toutefois que cet examen des projets et des œuvres ait été fait avec trop de précipitation, et qu'il laisse un peu à désirer au point de vue de la méthode. On va sans cesse de la Convention au Directoire, et réciproquement; on dirait que M. D. s'est égaré parfois dans ce labyrinthe qu'on appelle les *Archives nationales*. Il a trouvé çà et là quelques documents précieux dont on ne saurait trop le remercier; mais beaucoup d'autres lui ont échappé, surtout parmi les documents imprimés, presque aussi rares souvent que des mss. L'appendice qui fait suite à l'ouvrage est fort curieux; il est trop court, et je constate dans le corps de l'ouvrage bien des omissions. Ainsi M. D. analyse et critique rapidement les fameux projets de Mirabeau, de Talleyrand, de Condorcet, de Lanthenas, de Lakanal, de Lepelletier-Robespierre et de Romme; il fait trop bon marché des autres, et Dieu sait s'il y en a! « Qu'importe à la postérité, « dit-il p. 97, l'opinion d'un Raffron ou d'un Couppé? Les inepties de « si minces personnages ne valent pas qu'on les tire de l'oubli où elles « dorment. » Passe pour Raffron, Couppé, Duval, Lequinio, Wandelaincourt et autres, mais Daunou, mais Fourcroy, Andrieux, Ma-

suyer et vingt autres, fallait-il les envelopper dans le même dédain? Fallait-il aussi confondre la Convention terrorisée de Robespierre et la Convention de 1795? M. D. ne tient pas compte de la différence des temps, et il en résulte des confusions regrettables.

Mais il est impossible de suivre M. D. pas à pas et de discuter une à une toutes ses assertions; ce compte-rendu sommaire deviendrait lui-même un volume. Souvent M. D. a raison; ce qu'il dit de la stupide intolérance du Directoire, de ce gouvernement violent et tracassier qui prenait à tâche de détruire l'œuvre réparatrice de la Convention finissante, me paraît on ne peut plus juste [1]. M. D. a également bien vu ce qu'il y a eu d'admirable dans la conduite de nos pères en 1795. On sait qu'ils rétablirent le culte dans 36,000 paroisses, sans rien demander à l'Etat dont ils respectaient sincèrement les lois; ils avaient accepté à la même époque, avec le même patriotisme, la séparation de l'école et de l'Etat. Les écoles publiques étaient insuffisantes; nos pères savaient l'Etat obéré à la suite des guerres que nous connaissons tous; ils s'imposèrent de grands sacrifices pour faire élever leurs enfants, et les institutions particulières, dirigées souvent par un clergé républicain, eurent beaucoup de succès [2].

M. D. est sévère pour l'Ecole normale de 1795 « qu'il ne faut pas, dit-il, confondre avec la grande école de 1808. » Barbé-Marbois et Fourcroy étaient plus justes, lors même qu'ils constataient l'insuccès de cette institution. Après avoir parlé d'un plan d'instruction qui devait embrasser toutes les branches des connaissances humaines, Fourcroy disait le 11 germinal an IV : « Un des premiers points de ce plan était l'établissement d'une école normale, mais conçu, il faut le dire ici, avec d'autres vues que celle qui ont dirigé son exécution..... Osons prévoir, ajoutait-il, que cette idée d'une école normale sera représentée aux méditations des législateurs et qu'établie sur d'autres bases que celles qu'on lui avait données dans ce premier essai, elle deviendra la véritable et seule pépinière des instituteurs des écoles primaires, *et même des professeurs des écoles centrales.* » Sommes-nous si loin de la grande école de 1808?

1. Aussi le 18 brumaire a-t-il été au début jugé avec indulgence, même parmi les partisans du coup d'état de fructidor. Si le premier consul avait maintenu dans son intégrité la constitution de l'an VIII, il serait aujourd'hui le Washington de la France. On connaît le mot de Paul Louis : « Etre Bonaparte et se faire sire, il aspire à descendre. »

2. J'ai sous les yeux un document curieux que M. D. ne paraît pas connaître, c'est le prospectus du Pensionnat-écoles chrétiennes de Senones, imprimé en 1796 par l'évêque constitutionnel Maudru. Ce pensionnat, commandité par de très riches industriels, entre autres le propriétaire de Baccarat, était ouvert à tous, sans distinction de culte, et la liberté des opinions religieuses y était absolue. On y inspirait aux enfants l'amour de la République; on leur enseignait le latin, l'allemand, la géographie, l'histoire et les sciences. Les exercices militaires et les leçons de choses y tenaient une place considérable. Il est à présumer que Napoléon s'empressa de détruire un pareil établissement.

Les écoles centrales ont beaucoup occupé M. D., et avec raison; mais là encore, suivant le procédé habituel à M. Taine, M. D. conclut trop vite de quelques exemples particuliers; il néglige, ou, pour mieux dire, il ignore un certain nombre de documents qui ne lui permettraient pas de conclure comme il le fait (p. 236). J'en ai sous les yeux de fort curieux; il est certain que les écoles centrales ont été florissantes à Paris et dans un assez grand nombre de départements, surtout dans l'Est. La preuve qu'on trouvait moyen de s'instruire en 1800, c'est que les hommes de la Restauration, ceux qui avaient dix ans en 1795, n'étaient pas inférieurs à ceux qui les ont précédés ou suivis.

M. D. commet une erreur plus grave quand il accuse la Convention et l'abbé Grégoire en particulier de niaiserie et d'immoralité. C'est à propos des ouvrages élémentaires, dont les sujets avaient été mis au concours, sur les indications de Grégoire, le 4 pluviôse an II. M. D. prétend que l'évêque de Blois, oubliant le vers de Juvénal *maxima debetur*... aurait proposé de composer à l'usage des enfants de huit à dix ans de petits traités d'hygiène conjugale (p. 107); il ajoute (p. 171) que la Convention fit imprimer et mit entre les mains des enfants des livres comme celui de Saucerotte *sur la conservation des enfants pendant la grossesse, etc.* « Voilà, dit-il, représentée par ses produits les plus authentiques et les « plus originaux, la nouvelle pédagogie. » M. D. triomphe trop facilement; premièrement le livre dont il parle ne fut pas imprimé par ordre de la Convention, et en outre ce livre de médecin, jugé digne d'une récompense, était destiné aux *parents* et aux *maîtres;* c'était un de ces livres élémentaires qu'on appelle à présent *partie du maître*, et les enfants ne devaient pas plus l'avoir entre les mains qu'ils n'ont aujourd'hui entre les mains des corrigés d'exercices ou des solutions de problèmes. M. D. n'aurait pas commis cette erreur s'il avait lu le rapport imprimé de Barbé-Marbois, lu au conseil des anciens le 30 ventôse an IV, sous le Directoire; la commission des livres élémentaires concluait à l'impression de trois ouvrages, et celui de Saucerotte, dont il est question à la p. 20 du rapport, n'est pas du nombre.

Le chapitre VI, consacré aux Fêtes nationales, est bien incomplet, et d'ailleurs c'est un véritable hors-d'œuvre. Sans doute les Fêtes nationales se rattachaient par un certain côté à l'instruction publique, mais le théâtre aussi, et M. D. n'a pas cru devoir faire une histoire, même très sommaire, du théâtre pendant la Révolution.

Mais cet examen du livre de M. D. est déjà bien long; concluons en répétant que, comme ouvrage de recherches, il est excellent. M. D. a étudié sérieusement la question qu'il traite; mais il n'a pas tout vu, il s'en faut de beaucoup, et sa conclusion n'est pas suffisamment justifiée. M. D., à la fin de son livre, cherche à être équitable; il consent à plaider pour la Révolution les circonstances atténuantes. Il eût été plus juste pour ceux qui, au cours des événements les plus terribles de notre histoire, ont examiné, pesé, essayé, rendu possible une organisation

de l'enseignement public en France, s'il avait évité, suivant le précepte de Descartes, la précipitation d'une part, et la prévention de l'autre. Cela est d'autant plus évident que M. Duruy dit lui-même, à la p. 296 de son livre : « Quiconque aborde un point quelconque de la Révolu-« tion avec ses tendances personnelles est perdu. »

A. Gazier.

---

259. — Wilhelm Scherer. **Geschichte der deutschen Litteratur.** Livraisons I-VI. Berlin, Weidmann, 1880-1882. 464 pages. 1 mark la livraison.

La sixième livraison de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. Wilhelm Scherer a paru ; il ne manque plus que deux livraisons pour compléter l'ouvrage, et l'on peut, dès maintenant, se faire une idée du plan général et du but de l'auteur.

L'histoire de M. S. est un livre de lecture courante. Elle n'est point faite pour les recherches spéciales. C'est un récit tout uni, qui s'étend ou se resserre selon l'importance des sujets, mais qui ne s'interrompt jamais pour la discussion. Pas une note au bas des pages ; pas un renvoi aux sources. C'est une simplicité d'allure qui n'est pas habituelle à la science allemande. Mais il n'est pas besoin de dire, lorsqu'il s'agit d'un écrivain comme M. S., que, sous la forme toute littéraire de l'ouvrage, se cache une grande connaissance. Les jugements sont souvent neufs et ingénieux. Le style a de la vivacité, de l'éclat ; certaines pages, surtout dans les premières livraisons, sont des modèles de concision élégante et pittoresque. Quelquefois le mouvement oratoire entraine l'écrivain et lui arrache une louange banale ; mais, en général, sa pensée se traduit dans une langue ferme et mesurée. Enfin la division est claire et méthodique, et le développement littéraire est habilement rapproché du mouvement politique et religieux de l'Allemagne.

On pardonne aisément à M. S. certaines dissonnances de détail, qui ne sont que l'exagération de ses qualités. Il aime à rendre les choses sensibles par la comparaison, et ses comparaisons sont parfois forcées. C'est ainsi qu'il appelle les ménestrels du moyen âge des journalistes ambulants, et il tient tellement à cette dénomination qu'il l'inscrit en tête d'un chapitre. « On peut comparer le poète du XIIIe siècle, dit-il (p. 60), à une feuille illustrée ; l'illustration, c'est sa personne ». Il arrive aussi que M. S., poussé par le besoin de généraliser, surfait la valeur d'un écrivain pour personnifier en lui toute une époque. Ainsi Wolfram d'Eschenbach devient pour lui le représentant de la chevalerie poétique, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe du moyen âge. On s'était accoutumé, au temps de la critique romantique, à voir citer Shakespeare et Gœthe à propos de Wolfram : aujourd'hui, rapprocher le *Parcival* du *Faust*, c'est plus qu'une faute de goût. Il faut espérer qu'un jour viendra où la littérature française mieux connue

jettera une lumière décisive sur certains ouvrages que les Allemands comptent parmi les « classiques du moyen âge ».

Le seul défaut sensible de l'ouvrage et qui gâte le plaisir de la lecture, ce sont des jugements inspirés par un patriotisme trop restreint; et l'on remarquera qu'en disant ceci nous nous plaçons au point de vue allemand. Pour M. S., la littérature allemande prise dans son ensemble se partage en deux groupes : la littérature épique et chevaleresque du XIIIe siècle, contemporaine de l'empire des Hohenstaufen, et la littérature du XVIIIe siècle, qui suit dans sa marche ascendante la monarchie des Hohenzollern. La première date surtout des expéditions de Frédéric Brrberousse en Italie; la seconde fut principalement suscitée par la guerre de Sept-Ans et la bataille de Rosbach. Un tel rapprochement peut se justifier pour la première période. Que les empereurs de la maison de Souabe, qui recevaient à leurs cours des poètes et des ménestrels de toute nation, aient puissamment contribué au développement de la poésie chevaleresque en Allemagne, qui le nierait? Encore ne faut-il pas oublier, dans le réveil littéraire du XIIIe siècle, la part qui revient à la Bavière, à la Thuringe, aux contrées du Rhin. Mais n'y a-t-il pas une exagération évidente à mettre sous le patronage des Hohenzollern une littérature à laquelle les Allemands eux-mêmes ont souvent reproché d'être trop cosmopolite ?

Dans le chapitre intitulé *Les commencements de la littérature moderne*, un rôle important est déjà attribué au premier roi de Prusse. « Il sembla pendant quelque temps, dit M. S., que Berlin fût destiné à être le centre de la littérature nouvelle imitée de la France. » Et quels sont les poètes que Frédéric Ier réunissait autour de lui et qui faisaient concevoir de si grandes espérances ? C'étaient « Canitz, Besser et Neukirch » (p. 368).

L'œuvre de Frédéric Ier est continuée par son petit-fils. On connaît l'opinion de Frédéric II sur la littérature allemande de son temps ; mais on ne se doutait pas, malgré un passage célèbre de Gœthe dans le VIIe livre de *Poésie et Vérité*, que les dédains de Frédéric II étaient le plus puissant des encouragements. « S'il réunissait autour de lui des écrivains français et s'il se défiait de la capacité littéraire de ses compatriotes, le dépit que ceux-ci en éprouvaient n'était qu'un stimulant de plus qui les poussait à rassembler toutes leurs forces pour prouver au roi qu'il les jugeait mal » (p. 394). Enfin Frédéric II encouragea les lettres par son exemple. « Ses œuvres historiques tiennent un rang élevé dans l'historiographie de tous les temps et de toutes les nations » (p. 417). Comme poète, il a de l'affinité avec Horace (Ramler aussi est appelé un Horace prussien, p. 443). Parmi les Allemands, on peut le comparer à Hagedorn, mais il a plus de profondeur. Après l'avoir fait grand poète et grand historien, M. S. est près de faire de lui un grand philosophe, « également distingué dans la contemplation et dans l'action ». Il remarque même que sa philosophie n'était pas, comme on se

l'imagine, l'épicurisme mondain du XVIII[e] siècle, mais qu'au fond il était stoïcien. Bref, « les Allemands eurent en lui un classique, mais, hélas, ajoute mélancoliquement M. S., un classique en langue française! » (pp. 417-418).

Tout ce qui tient de près ou de loin à Frédéric II et à la Prusse est arbitrairement grandi. Tandis que les *Chants d'un grenadier* ramènent la poésie lyrique au ton populaire, « un littérateur de sixième ou de dixième rang, mais né Prussien. » fonda le roman allemand (p. 450). C'est Hermès, à qui est attribué ici l'un des mérites les moins contestables de Wieland. Mais pourquoi aussi Wieland n'est-il pas né Prussien!

Lessing lui-même ne reçoit sa vraie direction que de son séjour à Berlin. Lessing n'est qu'un Frédéric II littéraire; jamais écrivain n'a reproduit comme lui l'esprit du grand roi. « Lessing demandait à l'historien de raconter surtout les événements de son temps : Frédéric a exécuté ce programme. Lessing a exercé le haut commandement dans la littérature, comme Frédéric II dans la guerre et dans la paix. Lessing a combattu pour la cause nationale, aussi bien que Frédéric; il a livré, lui aussi, sa bataille de Rosbach contre la France; il a fait, lui aussi, un Anti-Machiavel contre les mauvais princes. Jamais deux hommes n'ont été aussi bien faits l'un pour l'autre » (p. 455). Et si Frédéric II n'a rien fait pour fixer Lessing à Berlin, c'est qu'il se souvenait, dit M. S., des méchants propos de Voltaire. Il était donc bien accessible à la médisance, tout stoïcien qu'il était? Nous ne savons ce que les Prussiens de maintenant penseront d'une telle façon d'arranger l'histoire littéraire, mais il est probable que Frédéric II, même en l'absence de son ami Voltaire, en aurait un peu ri.

Voilà donc la littérature allemande *prussianisée*, dans un livre où il y a du savoir et du talent, et qui sera beaucoup lu. Récemment déjà, un disciple de M. Scherer, M. Otto Brahm, nous prouvait dans un opuscule que Gœthe était beaucoup redevable de sa gloire à Berlin, quoique la grande ville ait attendu « jusqu'en 1790 » pour le goûter. Les Allemands nous avaient enseigné jusqu'ici que la Prusse n'avait joué qu'un rôle fort effacé dans le développement de leur littérature : il faudra désormais, si nous voulons les en croire, réformer tous nos jugements. En tout cas, s'il faut absolument qu'une littérature ait une teinture politique, il se trouvera des publicistes d'ordre inférieur qui se chargeront de la lui donner; mais nous aimerions mieux voir la science garder sa sereine impartialité et se tenir à la hauteur qui lui convient.

A. Bossert.

---

260. — **Friedrich Wilhelm Ritschl.** Ein Beitrag zur Geschichte der Philologie von Otto Ribbeck. Zweiter Band, mit einem Bildniss Ritschls. Leipzig, Teubner, 1881. x-591 p. in-8.

Graux a rendu compte dans la *Revue critique* (1881, I, p. 66 ss.) du

premier volume de cet ouvrage. Le second et dernier volume fait connaître la vie de Ritschl depuis 1839 jusqu'à sa mort. Il est divisé en trois parties : Bonn, première période, 1839-1848. Bonn, seconde période, 1848-1865. Leipzig, 1865-1876. Il contient cent pages de pièces justificatives et un index alphabétique des deux volumes.

---

# CHRONIQUE

FRANCE. — L'Ecole française d'Athènes qui a perdu, il y trois mois, M. Bilco, vient d'être de nouveau cruellement frappée. M. Veyries vient de mourir à Smyrne des suites d'une fièvre typhoïde. Sorti de l'Ecole Normale il y a un ans, ses premiers travaux donnaient les plus belles promesses d'avenir et sa mort sera vivement sentie par tous ceux qui l'ont connu. — On s'est ému en voyant deux jeunes savants enlevés coup sur coup à leur famille et à la science et on s'est demandé s'il n'y aurait pas quelque chose à réformer dans le système qui fait exécuter en plein été des voyages et des fouilles dans des pays souvent malsains par des jeunes gens à peine acclimatés. Quelques personnes ont surtout demandé que les élèves de l'Ecole d'Athènes fussent autorisés à revenir passer un mois en France chaque année. Il ne nous semble pas que ce soit sur ce point que la réforme doive porter. La vraie cause de la mauvaise distribution du travail pour les élèves de l'Ecole d'Athènes ne vient-elle pas plutôt du règlement qui les oblige à envoyer, dès la première année, un mémoire à l'Institut? Ils y travaillent à Athènes pendant l'hiver — et ils ne sont libres pour entreprendre des voyages qu'en mai ou juin, quand la saison devient plus dangereuse. Ne vaudrait-il pas bien mieux que les voyages se fissent en hiver, la rédaction des mémoires en été? A quoi bon demander un mémoire chaque année quand le *Bulletin de Correspondance Hellénique* permet aux élèves de donner immédiatement la preuve qu'ils travaillent? Sont-ils d'ailleurs capables, dès la première année, d'exécuter un travail où ils donnent leur mesure? Au reste, la plus grande partie du premier hiver se passe pour eux à acquérir les connaissances nécessaires pour travailler avec fruit. Ce travail préparatoire se ferait bien plus utilement à Paris qu'à Athènes. Nous voudrions que les élèves de l'Ecole Normale qui doivent se rendre à Athènes commençassent par travailler un an à Paris. Ils iraient au bout d'un an en Grèce, pourraient entreprendre immédiatement des voyages, et ne seraient tenus de fournir un mémoire qu'au commencement de l'hiver suivant.

* — Les journaux ont annoncé la création de l'*Ecole du Louvre* (cour Lefuel, ancienne cour Caulaincourt); les professeurs de l'Ecole sont MM. Alex. Bertrand, Pierret, Révillout et Ledrain. M. Alex. Bertrand, membre de l'Institut, conservateur du Musée de Saint-Germain, traite de l'archéologie nationale depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Clovis (*cours d'archéologie nationale*); M. Pierret, conservateur du Musée égyptien, étudie les monuments de l'ancien empire (*cours d'archéologie égyptienne*); M. Révillout, conservateur adjoint du Musée adjoint, étudie les documents démotiques du Louvre et en dresse le syllabaire (*cours de langue démotique*), il étudie également le droit et l'économie politique d'après les papyrus du Louvre (*cours de droit égyptien*); M. Ledrain, attaché à la conservation des antiquités orientales, expose les éléments des grammaires hébraïque et phénicienne

(*cours d'épigraphie sémitique*), et explique les inscriptions cunéiformes de l'époque des Achéménides (*cours d'archéologie assyrienne*); M. Ravaisson, conservateur des antiquités grecques et romaines, doit faire aussi des conférences sur l'art antique. — Bien que nous soyons peu favorables en principe à toutes les créations d'Ecoles spéciales qui nous éloignent du but auquel nous tendons, la réunion de tous les cours d'enseignement supérieur dans une grande Université, nous applaudissons toutes les fois que nous voyons offrir à la jeunesse des moyens nouveaux d'instruction. Mais dans un pays qui est aussi loin que le nôtre d'être organisé comme il le faudrait au point de vue de l'enseignement supérieur, il importe de ne disperser ni les forces intellectuelles ni les ressources financières. Nous ne nous rendons pas exactement compte du but auquel répond la nouvelle Ecole du Louvre. Nous comprendrions que les conservateurs et attachés du Louvre fussent chargés, moyennant une indemnité, de faire régulièrement, sur les monuments même confiés à leur garde, des conférences pratiques d'archéologie et d'histoire de l'art s'adressant à la fois aux savants et aux artistes; mais on se demande s'il était urgent de créer des cours théoriques de linguistique, d'assyriologie, d'égyptologie ou d'hébreu qui sont déjà professés ailleurs, au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes. Le cours de M. Bertrand sera très utile sans doute; mais ne serait-il pas mieux placé au Collège de France qu'au Louvre? C'est l'archéologie nationale *après Clovis* qui devrait figurer surtout à l'Ecole du Louvre. Le cours de M. Ravaisson rentre mieux dans l'enseignement qui pourrait être professé spécialement au Louvre, mais il est remis à une époque indéterminée. Enfin, nous ne voyons pas sans inquiétude le budget du Louvre chargé de dépenses dont l'urgence ne nous paraît pas démontrée, alors que nos musées nationaux sont constamment battus, faute d'argent, dans les enchères internationales; alors que les travaux les plus pressants, catalogues, calcographie, missions, sont entravés, faute d'argent. On nous dit que les cours nouveaux sont plus richement dotés que la plupart des cours d'enseignement supérieur. Nous en sommes très heureux, et nous espérons que l'exemple de l'administration des Beaux-Arts, piquera d'émulation celle de l'Instruction publique; mais, si cette dépense était faite sur les fonds déjà insuffisants du Louvre, nous la verrions avec regret; si elle doit être couverte par une augmentation du budget des Beaux-Arts, nous penserions encore qu'il y avait des dépenses plus urgentes, des augmentations de crédit pour nos Musées plus nécessaires. Quoi qu'il en soit, nous souhaitons le succès des nouveaux cours; ils peuvent créer une salutaire émulation, et ils ont été inspirés par une conception élevée des connaissances que doit avoir et des services que doit rendre le personnel de nos musées. Un jour peut-être viendra où l'on réunira, pour le plus grand bien de la science, dans une grande université, les enseignements qu'on disperse aujourd'hui aux quatre coins de Paris.

— M. l'abbé S. A. Cuoq, prêtre de Saint-Sulpice, a publié un *Lexique de la langue iroquoise* (avec notes et appendices. Montréal, Chapteau et fils. In-12°, 215 p.) Ce *Lexique* comprend quatre parties; la première est consacrée aux racines de la langue et la seconde, aux dérivés et composés; la troisième renferme des notes supplémentaires sur les termes d'origine obscure; et la quatrième, des appendices traitant de divers points d'histoire.

— En 1601 Philippe III d'Espagne dirigea contre Alger une flotte de 70 galères et une armée de plus de 10,000 hommes sous le commandement du prince Andrettino Doria. Mais l'expédition était mal conçue. Le premier instigateur du projet, un capitaine français, nommé Roux, avait proposé un plan qui pouvait réussir : cinq cents hommes résolus, déguisés en matelots de vaisseau marchand, débarquaient un soir dans le port d'Alger, à la saison où la ville était sans défense; ils égorgeaient le

poste de la marine, pétardaient la porte et se jetaient dans la ville en appelant aux armes les 20,000 esclaves chrétiens qui s'y trouvaient. Mais Doria modifia le plan de Roux; au lieu de confier au capitaine français les cinq cents hommes qu'il demandait et d'attendre aux Baléares avec toutes ses forces le succès du mouvement, il voulut appuyer la surprise par une flotte et une armée. Il arriva naturellement que la concentration de ses troupes entraîna des retards, que cette *armada* prit le mer au su et au vu de tout le monde, que par conséquent la surprise fut manquée et se transforma en une attaque régulière, que l'ennemi prévenu empêcha même l'entreprise : on n'avait embarqué qu'un mois de vivres; il fallut revenir sur ses pas et les dépenses énormes qu'avait coûtées l'expédition ne servirent à rien. On ne connait guère cette malheureuse tentative de l'Espagne pour prendre Alger; de Thou est chez nous le seul qui en dise quelques mots (*Histoire universelle*, tome XVII, p. 627), et on lit dans les lettres de Guillaume du Vair, premier président du parlement de Provence, que Roux, d'ailleurs écarté tout d'abord par le Génois Doria, fut, à son retour en France, traité comme suspect et jeté en prison. Le seul document qui raconte avec grand détail cette expédition est une lettre de l'historien génois Ieronymo Franchi de Conestaggio, datée de Gênes le 5 novembre 1661 et adressée à « Nicolo Petroccino, proveditor di Casa d'India ». Cette lettre, imprimée à Gênes, chez Gioseppe Pavoni, fut réimprimée à Venise chez Ciotti, à l'enseigne de l'Aurore en 1602. Elle se divise en deux parties, dont la première renferme une histoire succincte de la ville d'Alger, et la seconde, l'historique de l'expédition; elle semble conçue dans un esprit favorable à Doria et tente de le justifier des accusasations dont il fut l'objet. Cette lettre curieuse, jusqu'ici non traduite en français et, à ce qu'il paraît, inconnue encore, vient d'être traduite par M. H. de Grammont (*Relation des préparatifs faits pour surprendre Alger*, par Ieronimo Conestaggio. Alger, Jourdan. In-8°, 28 p.). M. de Grammont a annoté ce curieux document; ce commentaire était tout à fait nécessaire, surtout dans la première partie de la lettre de Conestaggio, où il y a beaucoup d'erreurs sur la fondation de la régence. Tel qu'il est, ce document mérite d'éveiller l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Algérie.

— On ne lira pas sans intérêt les *Etudes de pédagogie morale* que vient de publier M. E. Labbé, professeur de sixième au lycée Saint-Louis. (Paul Dupont. In-8°, 102 p.). L'auteur y traite surtout des *mœurs universitaires* et des *institutions pédagogiques;* il y exprime avec chaleur et conviction un grand nombre de vues utiles et judicieuses; on sent qu'il aime ses élèves et leur consacre avec joie toutes ses forces (p. 36); tâchons, dit-il dans sa conclusion, autant que nous le pourrons, de faire sortir de notre expérience, comme je l'ai essayé du fond de ma petite classe, la moralité utile à notre pays; on peut se tromper, mais on ne s'égare pas loin quand on y met toute sa conscience et l'on a la chance au moins de faire un pas vers le mieux.

— La librairie Hachette a publié un deuxième *Supplément* à la 5e édition du *Dictionnaire universel des contemporains* de Vapereau; supplément qui rectifie, complète et remplace le précédent. Il porte la date du 1er mars 1882 et renferme 54 pages. Motivé par les élections législatives des 21 août et 4 septembre 1881 et par les élections sénatoriales du 8 janvier 1882, il a pour objet spécial de mettre le dictionnaire au courant du renouvellement du Parlement français; les noms nouveaux sont marqués d'un astérisque. Accessoirement, ce *Supplément* contient la nécrologie générale depuis la publication de l'édition dernière; diverses notices, françaises ou étrangères, d'après des renseignements tardivement obtenus; enfin la rectification de quelques erreurs.

— M. Maspero, de retour à Boulaq, écrit qu'il ne manque pas au musée un seul objet. Les bijoux avaient été tirés de leur cachette et remis en place deux ou trois jours avant son arrivée. Le *Catalogue* sera terminé au mois de janvier prochain et imprimé en février.

— M. Crauck met la dernière main au monument de l'amiral Coligny qui doit être placé derrière l'Oratoire de la rue de Rivoli, près du Louvre, dans la partie entourée de grilles; Coligny est représenté en grand costume d'amiral; sur les côtés sont placées des figures allégoriques.

— Une traduction française des *Principles of comparative philology* de M. Sayce paraîtra bientôt; l'auteur est M. E. Iow.

— L'*Academy* a donné, dans un de ses plus récents numéros, la liste des cours professés à l'École des langues orientales vivantes; elle ajoute cette réflexion : « les intérêts de l'Angleterre en Orient ne sont certainement pas moindres que ceux de la France; mais qu'avons-nous à opposer à cette institution? »

ALLEMAGNE. — Après sa grande publication d'ensemble sur la guerre de 1870, l'état-major allemand a décidé de faire paraître une foule de monographies détaillées qui traiteront avec plus de détail des événements isolés (*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*) et seront publiées à des intervalles indéterminés par la librairie militaire de E. S. Mittler et fils, à Berlin. Parmi les travaux qui sont sous presse, nous signalerons les suivants, dont nous traduisons les titres : *Le détachement Boltenstern dans la vallée de la Loire aux 26 et 27 décembre 1870. — La surprise de Fontenoy du 22 janvier 1871. — Marche de la sixième division de cavalerie en Sologne du 6 au 15 décembre 1870. — L'artillerie au combat de Loigny-Poupry. — De l'influence que la forteresse de Langres a exercée durant la guerre de 1870.* — Ces monographies n'auront pas seulement pour sujet les opérations militaires de la guerre franco-allemande d'il y a douze ans; elles pourront traiter des mouvements et des combats des guerres antérieures; c'est ainsi que la librairie Mittler annonce encore les études suivantes : *Les mouvements des troupes prussiennes en 1805. — Journal du major de Wienskowski du 1er bataillon de la garde pendant les préparatifs de la guerre de 1805. — Détails sur la Prusse et sa grande catastrophe* (de 1806; publication importante d'un manuscrit inédit du général de Clausewitz). — *La campagne de Bavière en 1809. — Les régiments prussiens étaient-ils désignés par des numéros au temps de la guerre de Sept Ans? — Biographie du général de Fink.* L'état-major général fait appel aux officiers de l'armée allemande et leur promet d'accueillir dans cette collection les études où « ils auront mis leurs souvenirs de guerre, leurs considérations critiques ou leurs recherches sur les sources de l'histoire militaire ». Pour ce qui concerne les guerres antérieures à 1870, il rappelle que ses archives renferment un grand nombre de documents dont la publication « ouvrira de nouvelles vues sur la guerre et provoquera un jugement plus juste, plus profond des événements et des personnes qui y ont pris part.» Les officiers qui traiteront de la guerre de 1870, devront « donner surtout des renseignements sur les questions les plus importantes relatives au maniement des troupes, sur l'usage et les services des différentes armes, sur la composition, l'équipement, la nourriture des armées, etc., etc. ».

— En octobre 1883 commencera l'impression d'une édition critique de toutes les œuvres qui portent le nom de *Notker*; l'éditeur est M. Johann Kelle, professeur à Prague. Les deux premiers volumes renfermeront les textes avec indication des sources; le troisième volume, un glossaire; le quatrième, une grammaire, des recherches sur l'auteur, etc.

— M. Otto Brahm travaille à une monographie sur Henri de Kleist.

# ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

## *Séance du 8 décembre 1882.*

L'Académie procède à l'examen de la liste de ses correspondants, afin de constater les vacances qui se sont produites depuis un an. Il résulte de cet examen qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de quatre correspondants, savoir : MM. Henri Weil et Albert Dumont, Français, élus membres ordinaires de l'Académie, et MM. Chabas, Français, et Muir, étranger, décédés. Deux commissions sont formées pour présenter des candidats, l'une aux trois places de correspondants français, l'autre à la place de correspondant étranger. Sont élus membres de la première MM. Renan, Delisle, Georges Perrot et Gaston Paris, de la seconde MM. Adolphe Regnier, Bréal, Barbier de Meynard et Schefer.

M. Foucart annonce un nouveau malheur qui vient de frapper l'Ecole française d'Athènes. M. Alphonse Veyries, membre de première année de l'Ecole, est mort à Smyrne le mardi 5 décembre. Ses camarades et tous ceux qui l'ont connu sentent les plus vifs regrets de cette perte, et les premiers travaux qu'il avait eu le temps de produire donnent lieu de juger que la science aussi perd beaucoup en lui.

L'Académie, après délibération en comité secret, décide qu'une lettre sera adressée en son nom à M. le préfet de la Seine pour exprimer le vœu que ce qui reste de l'amphithéâtre romain de la rue Monge ne soit pas détruit.

M. Ernest Desjardins communique les principaux résultats de l'examen qui a été fait, par M. Charles Tissot, des copies d'inscriptions envoyées par M. le lieutenant-colonel de Puymorin, président de la commission archéologique du Kef (Tunisie). L'envoi de M. de Puymorin comprenait à la fois les monuments recueillis par lui et par plusieurs officiers placés sous ses ordres, notamment par MM. Balthazar, Dacri et Robora. Tous ces messieurs ont relevé des inscriptions intéressantes. M. Desjardins signale particulièrement les découvertes de M. Balthazar, médecin aide-major, qui a exploré les ruines de Henschir-ed-Douamis, à 20 kil. environ au nord de Bordj-Messaoudi. En ce lieu a été trouvé un temple, avec une inscription qui prouve qu'il était dédié à Esculape. Quatre autres inscriptions, relevées par M. Balthazar, établissent l'identité de Henschir-ed-Douamis avec l'une des deux villes mentionnées par Pline (V, 4) sous le nom d'*Oppida Ulcitana duo*, celle qu'il distingue par le surnom de *Majus*. Ces inscriptions donnent le même nom, sous une forme un peu différente. La plus ancienne est du temps d'Alexandre Sévère ; elle est ainsi conçue :

M· ATTIO
CORNELIANO
PRAEFECTOPRAE
TORIEMINENTISSIMO
VIROCIVIETPATRONO
OBINCOMPARABILEM
ERGAPATRIAMETCIVES
AMOREMRESPVBLICA
COLONIAEMARIANAEAV
GVSTAEALEXANDRIANAE
VCHITANORVMMAIORVM

La seconde, qui est du règne d'Aurélien, nomme également la *res publica coloniae Marianae Augustae Alexandrinae Uchit. Majorum*. La troisième, du temps de Constantin, donne ce nom en abrégé : *R. P. col. V. M.* Enfin, la dernière est du temps de Valens ; par une anomalie singulière, elle commence par les mots *dominis nostris*, au pluriel, et ne nomme ensuite qu'un seul empereur :

DDNNFLAVIO
VALENTIVICTO
RIACTRIVMFA
TORI· SEMPER
AVGVSTO
R·P·COL·VCHI
TANORVMMA
IORVMDEVO
TA

En terminant cette communication, au nom de M. Ch. Tissot, M. Desjardins insiste sur les remerciments dus aux officiers qui ont recherché et découvert ces monuments. Il exprime en même temps quelque regret de ce que l'envoi de M. de Puymorin contient beaucoup plus de copies que d'estampages. Les copies d'inscriptions donnent plus de peine à faire que les estampages de papier, et elles rendent moins de services.

Julien Havet.

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

*Séance du 8 novembre 1882.*

Cette séance a été consacrée à des questions administratives et à l'élection de M. l'abbé Thédenat comme membre résidant.

*Séance du 15 novembre.*

M. Flouest, associé correspondant, présente une superbe épée en bronze, appartenant à la période dite « âge du bronze », qui a été trouvée près de Langres, dans un ancien lit de la Marne, et qui appartient aujourd'hui au musée de Saint-Germain. Elle aurait sans doute, conformément à un usage mentionné par un auteur ancien, été jetée dans les eaux à titre d'offrande aux divinités.

M. Mowat annonce qu'il possède une épée trouvée dans des conditions analogues, dans le lit de la Vilaine.

M. Gaidoz rapproche certains usages religieux de la Rome ancienne, de la France et du Congo, et s'élève contre le système qui fait venir de l'Asie toutes les croyances et toutes les pratiques religieuses des peuples européens.

*Séance du 22 novembre.*

M. Héron de Villefosse lit une note de M. Castan, associé correspondant, sur un anneau en bronze doré du musée de Besançon; le chaton, simple tablette de cristal de roche, est accosté, d'un côté d'un écusson surmonté de la tiare pontificale et renfermant les deux clefs en sautoir, de l'autre d'un saint Georges à cheval perçant de sa lance le dragon. Sur les cartouches en biseau que le chaton surmonte, on lit, d'un côté P. N., de l'autre DVX, les clefs en sautoir sont les armoiries personnelles du pape Nicolas V, dont les initiales se lisent sur un des cartouches, le titre de Dux et le saint Georges appartiennent au doge de Gênes. Or Nicolas V avait cédé au Génois Luigi Fregoso ses droits souverains sur la Corse; celui-ci les rétrocéda aussitôt à la République de Gênes, qui en remit la jouissance à la fameuse compagnie appelée « l'office de Saint-Georges ». M. Castan reconnaît dans l'anneau du musée de Besançon l'anneau par lequel l'office de Saint-Georges fut investi en 1453 de la seigneurie de la Corse au double nom de Nicolas V, suzerain de l'île, et du précédent feudataire, le doge de Gênes.

M. Rayet lit une note sur un fragment de table iliaque trouvé par M. Thierry à Tivoli, et sur lequel sont représentés en abrégé certains épisodes de la guerre de Troie, empruntés à la *Destruction de Troie*, par Stéschore, et à l'Ethiopide d'Arctinos de Milet.

M. Renot informe la Société que la seconde moitié des Arènes de Lutèce, dont la première partie, découverte en 1870, est actuellement cachée sous des bâtiments élevés par la Compagnie des omnibus, est, à son tour, menacée de destruction par un projet de percement de rue. Sur son invitation, la Société renouvelle sa délibération du 6 avril 1870 tendant à la conservation de ces restes intéressants du plus ancien monument du Paris romain, et décide que son président fera en ce sens une démarche auprès du conseil municipal.

M. Nicard rectifie quelques erreurs contenues dans la partie du tome II de l'*Inventaire général des richesses d'art de la ville de Paris* qui concerne les vitraux de Saint-Etienne-du-Mont. Un vitrail représentant le Pressoir mystique et attribué par l'inventaire à Robert Vinaigrier, peintre verrier de la première moitié du XVIe siècle, est simplement la copie faite par Nicolas Vinaigrier, qui vivait au XVIIe siècle, d'une verrière peinte par Robert pour Saint-Hilaire de Chartres; cela avait été déjà dit par Emeric David en 1823 dans un article de la *Biographie universelle* de Michaud.

*Le secrétaire* : O. Rayet.

## SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Dans sa séance du 10 novembre, la Société asiatique a renouvelé la commission de son *Journal*. Ont été élus membres de cette commission MM. Defrémery, Barbier de Meynard, E. Senart, Stanislas Guyard et Bergaigne. — M. Bergaigne a fait ensuite une intéressante communication sur un hymne védique relatif à la descente du *Soma* porté sur un aigle. M. Roth avait eu recours, pour expliquer un passage obscur de cet hymne, à des corrections du texte. M. Bergaigne repousse ces corrections et montre qu'en maintenant l'intégrité du texte on parvient à une interprétation qui confirme le système développé par lui dans ses travaux sur la rhétorique du Rigvéda. — M. Halévy annonce qu'il a réussi à déchiffrer les inscriptions Thamoûdites découvertes en Arabie par M. Huber. On sait que les Thamoûdites sont une de ces peuplades antiques de l'Arabie que cite le Coran comme ayant été détruites par un châtiment céleste.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 25 Décembre — 1882



261. — **Arische Forschungen,** von Christian BARTHOLOMÆ. I[e] Heft. pp. VI-178. in-8. Halle, 1882.

Ces nouvelles études de M. Bartholomae se divisent en deux parties très différentes de nature, l'une grammaticale et l'autre exégétique et critique. La première partie se subdivise également en deux sections. Dans l'une, M. B. traite des représentants aryaques des moyennes aspirées + *t* et des mêmes moyennes + *s;* dans l'autre, il analyse le système de la déclinaison des thèmes en *r, n, m, j* (*i*) et *v* (*u*).

Discutant d'abord la première de ces questions, M. B. pose, comme fondement, les formes sanscrites $g^2$ *h* + *t*, *th* = *gdh* (et semblables) et $g^1$ *h* + *t*, *th* = *dh* (de *ẓ'dh*); puis, comparant le sanscrit *dabdha* (de *dabh* + *ta*) avec l'avestique *dapta*, il se demande quelle est la forme indo-iranienne qui a précédé l'une et l'autre. Il regrette et l'explication d'Ascoli, qui établit la progression *dabh ta — dabtha — dabdha,* et celle de Schleicher, qui admet un indo-européen *dabh-ta* et la théorie généralement admise de l'amollissement des consonnes en avestique.

Il pose en principe que le groupe indo-européen *gh* + *t* est devenu d'abord *gdh* aryaque et de là *gh dh* iranien.

Par une même suite de raisonnements, il établit également que le groupe $g^2$ *h* + *s* est en iranien *ghẓ'*, *gẓ'* et indo-iranien *gẓ'h*, et que $g^1$ *h* + *s* se montre, en iranien, sous la forme *ẓ'* dans *vaẓ'h*.

Dans la seconde section, M. B. expose, en suivant l'ordre des cas, toutes les formes que revêtent les radicaux unis aux suffixes de flexion selon qu'elles ont pour base le thème renforcé (par exemple, *ân*), le thème simple ou aminci ou que le suffixe flexionel a disparu. Il discute, à cette occasion, la chronologie de ces formes et la légitimité de quelques-unes d'entre elles.

On ne peut contester que la discussion soit conduite d'une manière vraiment scientifique. L'auteur cherche à établir ses théories sur des raisons sérieuses et vise à la plus stricte exactitude. Naturellement, en

ces matières, on est souvent réduit à des conjectures et c'est déjà beaucoup quand ces conjectures sont toutes plausibles.

Je ne puis entrer dans tous les détails que comporte le sujet; je dois me borner à quelques remarques faites au courant de la lecture. M. B. rejette, avec raison, la forme *dabta* admise par M. Geldner et l'*e* syllabique que M. Fick voit en *dademaidê*; *aogda* me semble bien être un amollissement d'*aokhta* quand il signifie « il dit »; pour écarter cette forme, il ne me semble pas suffisant de dire qu'elle est altérée.

*Vaghdhanem* est bien interprété comme provenant de *vag²h* et du suffixe *tana*.

M. B. fait dériver (*ni*) *uruzdotema* et *mazdâo* de *rudh* et *madh*, comme je l'avais fait précédemment. Je ne puis naturellement que l'approuver en ceci. — *Azdébis'* est évidemment le produit d'un amollissement du thème *ast, asta*. Pour ce cas du moins, comme pour *aokhta*, l'amollissement ne me paraît pas contestable.

Il est assez difficile d'admettre que la forme *â* du nominatif des noms en *n* ou *r* soit la plus ancienne [1], ou que *sakhi* provienne de *saski* par redoublement de la racine *sak²*. Il faudrait pour cela d'autres exemples de *skz* = *kh*. Ne serait-ce pas le radical *saky* qui a engendré *sakh?* En revanche, l'origine attribuée aux accusatifs en *âm*, *âm* de *panthâm*, *gâm* etc., est certainement la vraie. Ce sont les nominatifs en *âs* qui en ont entraîné la formation. Le son mouillé attribué à la sifflante *sh* (Justi) est assez bien justifié par les exemples *shu* = *shyu*; *shâti* = *shyâti*; *yum* est bien le vocatif de *yuvan*; comme je l'ai expliqué depuis longtemps (Avesta traduit, Yesht xxii). — L'auteur rapproche très heureusement les suffixes *ur, us* des troisièmes personnes du pluriel en sanscrit, avec ceux en *ares* des parfaits avestiques, de même que le génitif sanscrit en *us* de la forme *ars*. Les génitifs *sakhyus, patyus*, etc., forment encore une difficulté. — D'autre part, il semble peu probable que l'ablatif et le génitif du singulier aient été originairement identiques et qu'on ne les aient distingués par la suite qu'à la seule déclinaison des noms en *â*, d'où la forme nouvelle (*d, t, ad*) se serait étendue aux autres radicaux, en latin et en avestique uniquement. Je croirais plus facilement que ce suffixe s'appliquait d'abord à tous les mots, sans toutefois être arrivé à la fusion complète si ce n'est dans la flexion des mots en *a* où la forme du génitif (*asya*) s'appliquait difficilement à l'ablatif.

Les Gâthâs n'ont point le suffixe *d* (*ad*) dans les autres déclinaisons, cela est vrai; toutefois, la forme *bûnoit*, Y. lii, 7, n'en serait-elle point un reste? M. B. penche à la corriger en *bûnois'*. Il peut avoir raison, mais ce n'est point sûr. — M. B. distingue avec beaucoup de raison les cas où le rythme demande un élargissement des mots de ceux où la correction est exigée par la grammaire. Les premiers peuvent très bien ne représenter qu'un usage poétique. Il rejette la théorie reçue qui admet

---

1. Même remarque quant au génitif en *és*, *ós*, des radicaux *-i*, *-u*.

dans la langue avestique l'altération des sons fermés en spirées entre deux voyelles et ne voit dans *gâthum*, par exemple, qu'une extension par analogie du *th* de *gâthwâ*. Mais les formes *coithat*, *cithit*, *dadhâm* (*da*, donner) et semblables paraissent favorables à l'explication ordinaire, bien que celle de M. B. donne plus de régularité à la langue. La solution de cette question dépend du plus ou moins d'extension que l'on accorde à l'influence de la fausse analogie.

C'est aussi avec juste raison que M. B. raie de la lexicographie avestique les locatifs en *ô* des radicaux en *i*, comme je l'avait fait antérieurement (V. mon *Manuel*, p. 50) *Huzâmitô* est un nominatif-accusatif pluriel comme le prouve le vers *yâ vispâo hâirishias, huzâmito dadhaiti* (Y. LXIV 2) « qui fait toutes les femelles ayant d'heureux enfantements, enfantant heureusement. » De même au Yt. XIII, 15, *huzâmitô* (nom.), *zizananti*.

*Yutô* (à Vend., V, 55) est membre d'un composé féminin *yuto-hvaretha, yuto-gâtus*; ou bien c'est un nominatif masculin employé dans une formule usuelle, bien qu'il s'agisse ici d'une femme.

*Gaodâyô* est bien certainement un accusatif neutre (comp. mon Avesta traduit, p. 318). Il en est de même de *sénghô*, Y. XXXII, 6. *Neréus'* vient bien, je pense, de *nerans'*, *neréns'* (Cp. mon *Manuel*, p. 368 init.)

La seconde partie consacrée à la critique et à l'exégèse est aussi très digne d'attention. Elle contient le texte (restitué selon le système de l'auteur) et la traduction des Yeshts XIX (8-96) et I, 5-7, 9-12, 16. 18. 19; des notes explicatives et justificatives accompagnent la version.

La restauration du texte consiste en la reconstruction de strophes régulières de 4 ou de 3 vers, chacun de 8 syllabes, et en l'élimination des mots, membres de phrases ou strophes qui troublent l'harmonie des strophes et des vers.

Les fragments retranchés du texte traditionnel du Y. XIX sont ajoutés en colonnes parallèles au texte restitué, mais sans traduction. Les retranchements plus considérables fait au texte manuscrit du Y. I sont complètement omis.

Je n'ai rien à redire à la manière dont M. B. traite le texte du Y. XIX. On voit même de cette façon comment ces interpolations se sont produites. Tantôt c'est le défaut de mémoire des rédacteurs qui les a induits à transférer un passage d'un endroit à un autre; tantôt c'est une préoccupation religieuse. Ainsi, cette mention que l'on retrouve aux §§ 36 et 38, *anyô Zarathus'trâ*, provient de la sollicitude de l'interpolateur pour la grandeur du prophète, supérieure, à ses yeux, à celle de tout autre humain. Cette interpolation ne prouverait-elle pas que le fond de ce chant est antérieur à la réforme zoroastrienne?

Il n'y aurait ici à regretter, si tout le monde suivait cet exemple, que l'absence complète d'explication ou de traduction des mots et phrases rejetés du texte. Ce sont, malgré tout, des mots iraniens, et leur rejet pur

et simple appauvrirait considérablement notre lexique avestique.

Cette remarque s'applique surtout à la restauration du texte du Y. I, d'où elle fait disparaître des fragments considérables; soit 23 paragraphes sur 33.

N'est-il pas à présumer que, dans des morceaux de ce genre, la prose et les vers se mêlaient, se succédaient alternativement, ou bien qu'ils sont composés de la réunion de divers morceaux séparés, les uns en prose, les autres rythmés?

Je ne puis, en général, qu'approuver la traduction de M. B., laquelle concorde généralement avec la mienne, même en certains points obscurs, par ex. *sahvâre, asengâus', as'viñdra, cinmâni paitibar, duzhvañdru.*

Voici les seules remarques que j'aurais à faire :

N'est-il pas plus naturel de lire *ughrem Kâvayem huarnô,* que *ugharem k. h.?* de même *pouru, vohuca, srîraca,* plutôt que *pouru, vohu, sîraraca* (de *srîra*)? — Dans *ahéaya hvarnanhaca tem yazâi* (*tem* se rapportant à *hvarnô*), ne vaut-il pas mieux voir une formule générale appliquée ici au hvarenô sans souci de l'accord grammatical? Toutefois l'identité de forme de *avem* (*aom*) *hvarenô* autorise certainement l'explication de M. Bartholomae.

La correction du § 12, *aom cithemca astemca*, est excellente, et donne un très bon sens à la phrase.

Le mot *abda* est encore obscur, ni *âbâd*, ni *abdân;* ni *apadha* (cf. *frabda*) ne me paraissent fournir la solution définitive; mais *abdân* est le mot le plus rapproché de *abda.* — *Aiviama,* supérieur en force, accolé à *berzat,* élevé, est une bonne correction de *aiwyâma;* de même *Kâvayem* (royal) de *Kavayem.*

Au § 17, le pluriel dans *humataèshu, hûkhtaéshu,* etc., semblerait indiquer qu'il s'agit des pensées, paroles et actions et que le v. *merthweñtem garônmânem* a été ajouté après coup, alors que l'on eût inventé les 3 parvis du ciel, *humatem,* etc., dont parle le Yt. XXII. — *Marekhstar* après *dâtar* n'indique-t-il pas l'acte de celui qui polit, perfectionne une statue, un objet quelconque qu'il vient de former. — Aux §§ 31-33, on pourrait conserver presque tous les mots retranchés en commençant avec le § 31 les strophes de 4 vers (cfr. mon *Manuel,* pp. 160, 161; excepté le dernier vers). — Il me semble que dans les mots *vâraghna, zarathustrâ,* etc., le rythme permet de prononcer parfois *vârghna, Zarthustra.*

M. B. ramène souvent, et avec raison, les génitifs écrits en *anâm* à la forme *âm;* le sens qu'il donne à *Vyâkhmainyata,* réfléchir, penser en soi, est le bon; cela ne prouve-t-il pas que *Vyakhna* ne vient pas de *vyac* et ne signifie pas rassembleur? Au § 39, *rdhwôzañga* peut-il signifier autre chose que « ayant la jambe dressée », toujours debout (vigilant)? Cela concorde très bien avec le mot suivant *ahvafnîya,* sans sommeil. — § 41, *Pathanya* ne peut-il être formé du suffixe *anya?* Cela me semble bien possible. — J'ai traduit *frazushta* comme l'équivalent du sanscrit *prajushta* (cela me paraît meilleur que le *geliebt* de Justi) et *barôzushta,*

qui se plaît à la guerre, en comparant à *baro* le *bhara* védique. Je vois dans *ẓakhshashrem* un dérivé de *ẓakhsh = jaksh*, avaler. — § 52, M. B. lit *atha urunô* « pour l'âme » et non *athaurunô*. Le sens est meilleur; mais le mot *râtanâm*, offrandes, n'indique-t-il pas qu'il s'agit des prêtres et des offrandes que l'avesta engage à leur faire? Cela est bien dans l'esprit du livre. L'auteur voit dans l'*agha daoithri* du § 57 une formule magique funeste et considère les mots suivants *itha, itha*, etc., comme étant cette formule, sans signification réelle. Cela paraît très vraisemblable, vu surtout la gradation des 3 cris de *Franrasyan, Paitishâ* peut aussi venir de *pahti kisha*, comme le suppose l'auteur. — *Vaoẓirem* ou *vaoẓarem*, qu'il lit *vaoẓrem*, est à ses yeux une forme verbale semblable au sanscrit *asrgram*. C'est incontestablement un rapprochement ingénieux; mais le mètre ne demande pas la suppression de *i (a)* et *vaẓ* appliqué aux terres ne me paraît pas en place. Mais cette forme *am* pour *an* ne nous explique-t-elle pas *ashâum, yum* pour *ashâun, yun? Mayâo* me semblent être les opérations magiques « die Wunderthaten », et les Jainis, non point simplement « les femmes », mais des génies femelles, magiciens comme les Yâtus, leurs compagnons au vd. xx, 10, que cite très à propos M. Bartholomae. M. B. voit dans *vaêjo* (§ 92) une arme, mais ne dit pas pour quel motif; et rend *vaêdhîm* par « maniant ».

En résumé, l'œuvre de M. B. est vraiment savante et contient nombre d'innovations heureuses. Les quelques observations que je me suis permis de faire n'en diminuent nullement la valeur; ce sont toutes matières à controverse et les diverses opinions se valent l'une l'autre le plus souvent.

Je me plais à signaler, en terminant, dans cet écrit de M. Bartholomae une parfaite convenance dans la discussion. On voit que la science n'y perd rien.

C. de HARLEZ.

---

262. — **Alterthum und Gegenwart**, von Ernst CURTIUS. Zweiter Band. Berlin, Wilhelm Hertz, 1882. In-8°, 347 p. Prix : 4 mark.

Ce volume est, comme celui qui l'a précédé, un volume de mélanges, composé de discours, de conférences et d'articles [1], que ni M. E. Curtius ni son éditeur n'ont voulu laisser perdre. Malgré le titre, le présent y tient peu de place [2]; c'est de l'antiquité, et de l'antiquité grecque qu'il

---

1. Les discours ont été prononcés, soit dans l'*Aula* de l'université de Berlin aux jours solennels — le dernier en date est celui que M. C. a prononcé le 15 octobre 1881, en prenant possession du Rectorat — soit aux séances publiques de l'Académie des sciences. Les conférences ont été faites devant la Société des sciences de Gœttingue, l'Association scientifique et la Société archéologique de Berlin. Enfin les articles proviennent des *Preussische Jahrbücher*.

2. Une trentaine de pages en trois morceaux : *Le régime de paix de l'empereur*

est surtout question. Les morceaux, assez variés, qui s'y rapportent, peuvent cependant se ranger en un petit nombre de groupes. C'est ainsi que les trois conférences sur Olympie permettent de suivre facilement l'histoire de la campagne de fouilles entreprise et menée à bonne fin par les savants prussiens, sur les bords de l'Alphée. Un autre groupe est formé par les articles biographiques. On lira surtout avec intérêt le récit des derniers jours d'Otfried Müller, et la notice sur le colonel Leake, rédigée d'après des mémoires de famille, imprimés à petit nombre et non mis dans le commerce [1].

L'histoire religieuse, qui a plus d'une fois attiré l'esprit curieux et pénétrant de M. C., est ici représentée par deux études. L'une, sur le *Sacerdoce chez les Grecs*, fait surtout ressortir, en quelques pages fermes et brillantes, l'heureuse action qu'a exercée le collège sacerdotal de Delphes. La seconde, plus développée et qui a pour titre : *La science des divinités grecques au point de vue historique*, mérite une attention particulière. Bien que M. George Perrot en ait donné, il y a quelques années, dans la *Revue archéologique* [2], une analyse très fidèle, il ne sera pas inutile d'y revenir ; car l'auteur y soulève et essaie d'y résoudre une question de méthode des plus importantes.

M. C. reproche, et avec raison, à la méthode comparative d'avoir borné ses investigations aux peuples de la famille arienne, sans tenir compte des influences qu'ont subies les Hellènes, depuis le jour où ils sont entrés en relations, directes ou indirectes, avec les Sémites [3]. On a eu tort, dit-il, d'attribuer aux conceptions religieuses la même persistance qu'à la langue. En fait, nulle religion antique n'a pu se soustraire à l'action des cultes voisins, quand ces cultes frappaient vivement les yeux et l'imagination. Ce qui est arrivé en Perse où l'on voit, sous Artaxercès Memnon, s'introduire dans la religion officielle, à côté du grand dieu iranien Ahura Mazda, la déesse sémitique Anahit, est arrivé nécessairement ailleurs, et à des époques très reculées. Nul ne conteste, par exemple, que le culte d'Aphrodite ait été importé de bonne heure en Grèce par les Phéniciens. Mais Aphrodite est-elle la seule étrangère de l'Olympe ? Les divinités orientales n'ont-elles suivi d'autres routes que celles de Cypre et de Cythère pour aborder aux côtes de Grèce? Grâce aux récents progrès de l'assyriologie, on commence à mieux connaître la nature de la grande divinité féminine des religions sémitiques, de celle qui s'appelait Annat en Chaldée, Bélit ou Mylitta à Babylone, Istar en

---

*Guillaume* (22 mars 1871). — *Frédéric II et les arts plastiques.* — *Du développement de l'Etat prussien d'après les analogies de l'histoire ancienne.*

1. *Brief memoir of the life and writings of the late lieutenant-colonel W. Martin Leake.* London, 1864. *For private circulation only.*

2. T. XXX (1875), pp. 408-414.

3. M. C., qui cite Gerhard et Welcker, paraît oublier qu'il y a plus de vingt ans, M. Alfred Maury avait consacré à l'étude de ces influences asiatiques la plus grande partie du troisième volume de son *Histoire des religions de la Grèce.*

Assyrie. Or, si l'on trouve en Arménie, en Phrygie, dans le Pont, sur le sol de peuples ariens, des traces certaines du culte de cette divinité, est-il admissible que cette transmission se soit arrêtée sur les confins des tribus grecques établies au bord de la mer Egée ? Tout le long de cette côte, s'élevaient des sanctuaires de divinités féminines qui, malgré les changements de formes et de noms que les Grecs leur ont imposés, représentent toutes, d'après M. C., la même conception : celle de la déesse-nature, mère et nourrice féconde des êtres. Ce type divin, originaire de la Chaldée ou de la Babylonie, a gagné de proche en proche l'Assyrie, les provinces centrales et les côtes d'Asie-Mineure ; il a franchi la mer pour venir en Grèce. Et M. C. conclut que les principales déesses de l'Olympe, Aphrodite et Héra, Athèna et Artémis, Déméter et Corè, ne sont que les formes variées, diversifiées par le génie hellénique, de ce type fondamental.

Cette conclusion, qui sera peut-être un jour démontrée vraie, est-elle suffisamment justifiée dès aujourd'hui par les faits? Il nous a paru que M. C. apporte à l'appui de sa thèse plutôt des indices que des preuves et ces indices ne sont pas tous d'égale valeur.

L'auteur voulant établir que le culte de la déesse du Sipyle a été importé très anciennement en Grèce, prétend que « dans le Péloponèse on connaissait les plus anciens sanctuaires de Cybèle et qu'on savait qu'ils avaient été fondés par les Tantalides [1] ». Le texte unique de Pausanias auquel se réfère M. C. n'a pas la portée qu'il lui prête. Pausanias (III, 22) dit simplement : les habitants d'Acriae assurent que leur statue de la mère des dieux est l'image la plus ancienne de cette déesse qui soit dans les sanctuaires du Péloponèse — (du Péloponèse seulement) — car les Magnésiens du Sipyle en possédent une qui est la plus ancienne de toutes et qu'ils attribuent à Brotéas, fils de Tantale. — Est-il possible, je le demande, de déduire logiquement de ce texte que ce sont les Pélopides qui ont introduit en Grèce le culte de la Grande Mère? Faut-il même en croire, sur la haute antiquité de cette image, l'amour-propre local des gens d'Acriae?

On conviendra bien volontiers, avec M. C. que l'Artémis éphésienne et l'Héra samienne offrent de remarquables analogies avec la déesse-mère de l'Assyrie. Mais le type divin d'Athèna n'est-il qu'une variante de celui de la déesse asiatique? Pour le prouver, M. C. accumule des raisons qui ne sont pas toutes convaincantes. Faut-il attacher, par exemple, quelque importance à ce fait que certains sanctuaires d'Athènes étaient situés dans des terrains marécageux (p. 62) ? A Marathon, sans doute, le temple d'Athèna était voisin d'un marais; mais à Sunium, à Egine, à Athènes et ailleurs, ses sanctuaires s'élevèrent sur un terrain sec ou même sur le rocher. Ce n'est point là un argument. — M. C. essaie ensuite de prouver que chez Athèna, le caractère antique et pri-

1. P. 58.

mitif de *mère* ne s'est pas complètement effacé, bien que celui de *vierge* soit devenu prédominant. L'assertion est assez nouvelle pour n'être pas acceptée sans discussion. « Athèna, nous dit l'auteur (p. 63), était la mère nourricière de la jeunesse attique, une déesse du mariage et des phratries. A Athènes, à Elis, et ailleurs, elle était honorée sous le titre de mère ». A cela on peut répondre : qu'Athèna est en rapport avec les enfants, en tant qu'elle est Athèna-Nikè, la victoire qui procure la paix et assure ainsi la libre croissance de la jeunesse [1]; qu'elle ne préside nullement au mariage, car, si, à Trézène, les jeunes filles, avant de se marier, lui consacraient leur ceinture [2], cette offrande s'adressait évidemment à la déesse-vierge qui avait jusqu'alors protégé leur virginité, et non à une déesse de l'hymen [3]; qu'Athèna est une déesse φρατρία en vertu simplement de son caractère de déesse Poliade; enfin, que si Athèna était surnommé Μήτηρ à Elis — à Elis seulement, quoi qu'en dise M. C. — c'est là un fait isolé, l'Athèna-Mèter d'Elis pouvant d'ailleurs se résoudre, comme le veut Welcker, en une Athèna-Nikè, κουροτρόφος.

Un fait plus grave est celui-ci. Sur les monnaies d'Athènes, le croissant de la lune est, avec la chouette, le symbole constant d'Athèna. Or, ce symbole est un des signes caractéristiques de la déesse asiatique de la nature. Le rapprochement ne saurait être contesté, et, puisque le croissant lunaire des monnaies athéniennes n'a pas été expliqué jusqu'ici, M. C. est dans son droit quand il s'en fait un argument en faveur de sa thèse. La lune, dit-il, était le symbole de la fécondité de la nature, d'après ce préjugé accrédité chez les anciens que les nuits de clair de lune sont abondantes en rosée et favorisent la végétation des plantes. Nous n'y contredisons pas; mais c'est là une interprétation, contestable comme la plupart des interprétations. Peut-être la lune et le hibou d'Athèna permettent-ils simplement de conclure que la déesse était en rapport avec la nuit et les phénomènes nocturnes.

Ces objections de détail ne nous empêchent pas de reconnaître que l'étude de M. C. abonde en vues ingénieuses et en curieux rapprochements qui, s'ils n'entraînent pas la conviction, forcent du moins à la réflexion ceux qui ne peuvent accepter sa thèse tout entière. M. C. pose d'ailleurs très nettement le problème qui reste à résoudre, à savoir quelles étaient les conceptions religieuses des Grecs avant leurs rapports avec les peuples sémitiques, et il indique la méthode à suivre pour obtenir de ce problème une solution, qui ne sera sans doute jamais

1. Cf. Eirènè, κουροτρόφος.

2. Pausan., II, 33, 1.

3. On trouve, il est vrai, citée chez Gerhard et chez Welcker, une Athèna γενετίας qui, d'après son nom, serait en rapport avec la génération. Vérification faite, cette épithète ne se rencontre que chez un écrivain anonyme publié jadis par Creuzer dans ses *Meletemata*, et encore la lecture du mot n'est-elle pas certaine.

qu'approximative. Il faudra procéder par voie d'élimination, rechercher et découvrir tous les éléments assyriens et phéniciens qui se sont introduits dans la religion hellénique. Ensuite, mais seulement ensuite, l'étude comparée des plus anciens monuments de la race arienne permettra peut-être de dresser l'inventaire du patrimoine religieux propre aux Hellènes. — La méthode est excellente ; l'application, à ne s'en tenir même qu'à la première partie de la tâche, fort difficile. Malgré les progrès de nos connaissances dans le domaine de l'art et des religions de l'Asie, il est permis de croire qu'il est encore trop tôt pour écrire cette histoire des origines asiatiques de la religion grecque, dont M. Curtius n'a retracé qu'une vive et courte esquisse.

P. DECHARME.

---

263. — **Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret,** suite de **Le mariage de Jeanne d'Albret,** par le baron Alphonse de RUBLE. T. II, Paris, Labitte, 1882. Grand in-8 de 506 p.

Déjà deux fois de suite je me suis ici trop étendu sur le mérite de l'ouvrage de M. de Ruble [1], pour que, négligeant les répétitions, je ne me contente pas de dire que l'auteur reste toujours égal à lui-même, et d'indiquer brièvement le contenu du troisième volume de l'histoire de Jeanne d'Albret. Ce volume contient le récit des événements accomplis depuis la mort de Henri II jusqu'à la mort de François II (10 juillet 1559-5 décembre 1560), événements parmi lesquels le nouvel historien s'est surtout occupé du mariage d'Elisabeth de Valois avec Philippe II, de la conjuration d'Amboise, et des progrès de la Réforme en Béarn et en Guyenne. Sur ces divers points, M. de R. a multiplié les plus exacts renseignements, tirés parfois de nos vieux annalistes, de Belleforest, par exemple, mais surtout tirés des documents inédits des archives nationales et de la Bibliothèque nationale.

En ce qui regarde le mariage d'Elisabeth de Valois, la monographie consacrée à cette princesse par le marquis Du Prat est complétée de la manière la plus heureuse (pp. 64-94 [2]). Le tableau de la conjuration d'Amboise n'avait pas encore été retracé avec autant de fidèles développements. A tout ce que l'on savait déjà sur ce dramatique épisode du règne de François II [3], M. de R. a su ajouter bien des particularités nouvelles, et, à l'a-

---

1. N° du 1er septembre 1877, pp. 120-124 et n° du 1er mai 1882, pp. 347-351.

2. M. de R. refuse d'attribuer à la fille de Catherine de Médicis (p. 79) les vers que le marquis Du Prat n'a pas hésité à publier sous le nom de la future reine d'Espagne. — Voir (pp. 70-71) d'intéressantes observations sur les portraits espagnols de Philippe II et d'Elisabeth.

3. Il serait injuste de ne pas rappeler qu'un excellent travailleur, trop tôt enlevé aux sciences historiques, M. Charles Paillard, avait donné à la *Revue historique* 1880) une étude très neuve, très importante sur la conjuration d'Amboise. M. de R. n'a pas manqué de citer et de louer les recherches de son devancier (pp. 159, 188, etc.)

venir, pas un sérieux historien du XVI[e] siècle ne pourra se dispenser de lui emprunter les résultats d'une étude aussi bien faite. Les plus récents et les meilleurs auteurs protestants eux-mêmes ne nous avaient pas donné sur les choses de la Réforme, pendant le règne de François II, à Pau, à Montauban, à Millau, à Villefranche de Rouergue, à Bordeaux, à Bazas, à la Réole, à Agen, à Monheurt (M. de R. écrit *Monhurt*, comme on écrivait autrefois [1]), à Villeneuve-d'Agen, à Dax, à Bayonne, à Bergerac, à Sainte-Foy, à Cognac, à Angoulême, à la Rochelle, à Niort, à Châtellerault, les détails si abondants que nous trouvons dans le neuvième chapitre de l'ouvrage (pp. 229-303). Les récits de Théodore de Bèze sont tantôt confirmés, tantôt démentis, toujours complétés à l'aide des plus sûrs documents imprimés ou manuscrits. On a souvent exprimé le regret de ne pas posséder une édition plantureusement annotée de l'*Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France*. Rien ne sera désormais plus facile que de préparer la partie de cette édition qui correspond à la période touchant laquelle M. de R. a recueilli et a discuté tous les témoignages. Ajoutons que le nouvel historien raconte et juge les faits avec la plus ferme impartialité et que ses appréciations ne sont pas moins consciencieuses que ne l'ont été ses recherches.

Le volume de M. de R., qui complète ou rectifie tant d'ouvrages [2], ne pourra guère être complété ni rectifié. Indiquons toutefois une omission à réparer et deux passages : l'un, qui n'est pas assez exact, à retoucher; l'autre, qui est entièrement inexact, à supprimer. — Sur la décapitation à Bordeaux du gentilhomme périgourdin Denis Daytz, seigneur de Memy ou plutôt Maymi, il y aurait eu mieux à citer (p. 283) qu'un récit de Mézeray : M. de R. aurait pu rapporter de curieuses lignes d'une lettre d'Antoine de Noailles à Jeanne d'Albret [3]. — Louis de Lorraine, cardinal de Guise, est jugé d'une façon aussi insuffisante que pittoresque dans la phrase où l'on nous apprend (p. 11) qu'il fut « célèbre par

---

1. M. de R. se sert encore (p. 119) d'une appellation inusitée, quand il nous montre « le roi de Navarre au Mas *d'Agen*, près de Nérac. » Il s'agit là du Mas-d'Agenais, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Marmande, et bien plus rapproché de cette dernière ville que de Nérac. Signalons, pendant que nous en sommes aux noms propres, une autre petite méprise : Le sénéchal de Poitiers, gendre d'Honorat de Savoie, s'appelait non Melchior *de Lettes* (p. 383), mais Melchior *des Prez*. Voir, à ce sujet, les *Vieux papiers du château de Cauzac* (Agen, 1882, p. 3, note 1).

2. Voir notamment les observations de l'auteur sur l'*Histoire de l'administration monarchique en France* par M. Chéruel (pp. 17, 318), sur Davila (p. 25), sur plusieurs historiens, quant à la date (18 septembre) du sacre de François II (p. 53), sur Dom Devienne (pp. 80, 81), sur Palma Cayet (p. 83), sur La Planche et sur La Popelinière (p. 141), sur La Planche et de Thou (pp. 239, 371, 377), sur M. Dareste, à propos de François Hotman (pp. 148, 316), sur M. de La Ferrière (p. 148), sur d'Aubigné (p. 199), sur M. le duc d'Aumale (p. 216), etc.

3. *Antoine de Noailles à Bordeaux*, 1878, pp. 80-81.

sa gourmandise. » J'ai essayé de montrer que ce prélat a eu de meilleurs titres à l'attention de la postérité [1]. — Quand M. de R. croit (p. 263) que, dans la commission désignée par le parlement de Bordeaux, à la fin de mai 1560, pour aller apaiser les troubles survenus à Tonneins, composée du président Fronton de Berault et du conseiller Montaigne, se trouvait, en la personne de ce dernier magistrat, l'auteur des *Essais*, il se trompe. Effaçons donc la triomphante note ainsi conçue : « La présence de Montaigne à Bordeaux au milieu de 1560 est un fait nouveau, car tous les biographes le font résider à la cour à cette date. Voyez Grun, *la Vie publique de Montaigne*, in-8°, 1855, chap. III. Sa participation à une commission dirigée contre les séditieux est un fait encore plus nouveau. » La trouvaille de M. de Ruble disparaît devant ce fait bien constaté que le conseiller au parlement de Bordeaux envoyé à Tonneins était l'oncle, en même temps que le confrère du plus spirituel des moralistes, et s'appelait Raymond Eyquem de Montaigne, Sieur de Bussaguet [2].

T. DE L.

---

264.— **Die Abtretung Vorpommerns an Schweden und die Entschaedigung Kurbrandenburg's**, ein Beitrag zur Geschichte des Westphaelischen Friedens, von Dr. Gustav BREUCKER. Halle, Niemeyer, 1880. 94 p. 8°.

Le présent travail sort de la plume d'un débutant et ne repose point sur des sources nouvelles. C'est, dans son ensemble, une apologie de la politique brandebourgeoise de 1641 à 1648, politique qui se distingua de celle des autres états de l'empire, au dire de l'auteur, en ce qu'elle fut à la fois nationale-allemande et personnellement désintéressée. On sait que pour Frédéric-Guillaume, le grand Electeur, il s'agit surtout, aux négociations de Münster, d'obtenir le duché de Poméranie, dont la famille régnante était éteinte, et qui devait lui revenir en vertu d'anciens traités de famille. La Suède, de son côté, poursuivant son rêve de faire de la Baltique un lac suédois, n'entendait pas renoncer aux territoires dont elle avait pris possession depuis des années déjà. M. Breucker a longuement exposé ces négociations d'après les recueils bien connus du

---

1. *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, 1874, p. 72, note 1.

2. Parmi les *Pièces justificatives* (p. 445-500), citons, au milieu de diverses lettres simplement analysées, les lettres reproduites *in extenso* d'Antoine de Bourbon, des officiers du roi de la ville de Dax, de l'ambassadeur Chantonay, de Claude de l'Aubespine, d'Elisabeth de Valois, de d'Escars, de Buric, de Paule de Thermes, de Montpezat, de Janus Frégose, évêque d'Agen. Toutes ces lettres, quoi qu'en dise M. de Ruble (p. 445, note 1) ne sont pas inédites, et, pour ma part, j'en ai déjà publié deux au moins, la lettre de Buric, dans le tome X des *Archives historiques du département de la Gironde* (1868, p. 315), et la lettre de J. Frégose dans mon petit recueil des *Lettres* de ce prélat (1873, p. 12).

XVII^e et du XVIII^e siècle, les *Acta pacis* de Meyern, Chemnitz, Pufendorf, les *Négociations secrètes du traité de Münster*, la *Friedenskanzlei* de Gaertner, etc., puis d'après la collection des *Urkunden und Aktenstücke* relatifs au grand Electeur, en cours de publication d'après Geijer et Odhner, le plus récent travail d'ensemble sur la politique suédoise à cette époque. Il a, chemin faisant, rectifié quelques dates, mal imprimées dans les recueils cités [1]; pour le fond, nous ne voyons pas trop en quoi son récit pourrait changer la manière de voir antérieure sur la question. Frédéric-Guillaume, semblable en ce point à tous ses collègues couronnés, représentés au congrès de Münster et d'Osnabrück, a tâché de réclamer autant que possible, afin d'obtenir, en fin de compte, au moins quelque chose. Son obstination à ne rien céder de ses prétentions venait à coup sûr plutôt de l'ennui qu'il éprouvait à diminuer le patrimoine de sa maison que de la douleur de voir passer des parcelles de terre allemande entre les mains de l'étranger. Cette obstination faillit lui coûter la Poméranie tout entière ; et, si cela n'arriva point, c'est à l'habile et énergique intervention du comte d'Avaux, jaloux de la Suède, qu'il le dut en bonne partie. Après cet aveu, deux fois répété (pp. 82, 87), on ne s'explique pas bien pourquoi l'auteur nous parle si souvent de « l'outrecuidance française », de « la jalousie et l'envie des Français, » etc. Il me semble que parler ainsi, c'est un peu forcer la note et devancer considérablement l'histoire; en 1648, le roi de France n'avait pas à jalouser le margrave de Brandebourg. En tout cas, l'indignation de M. Breucker serait mieux à sa place, si, au lieu de la tourner contre la diplomatie française, qui faisait en somme son métier, il la dirigeait contre le comte de Trautmannsdorf, le représentant de l'empereur; c'est lui qui offrit Brême, Verden et la Poméranie aux Suédois, afin de sauver la Silésie aux Habsbourgs.

La fin du travail est consacrée au récit des négociations qui donnèrent à l'Electeur les évêchés de Minden, Halberstadt et l'archevêché de Magdebourg, en échange de la moitié de la Poméranie, qui restait à la Suède.

R.

---

265. — **La diplomatie française au XVII^e siècle.** *Hugues de Lionne*, ses ambassades en Espagne et en Allemagne, la paix des Pyrénées, d'après sa correspondance conservée aux archives du ministère des Affaires étrangères. par J. VALFREY. Un vol. in-8° de CXXXI-330 pages. Paris, Didier, 1881. Prix : 7 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage de M. Valfrey est bien supérieur au précédent (*Hugues de Lionne, ses ambassades en Italie*, 1 vol. in-8°), dont il a été rendu compte ici même il y a cinq ou six ans. Stimulé peut-être par les vives critiques dont son livre avait été l'objet, M. V. a fait cette fois œuvre de véritable historien, et les trois mémoires ou chapitres qu'il

---

1. P. 59 lisez *Forstnerus*, pour Fostnerus.

vient de réunir en un volume sont excellents; on est heureux de pouvoir les louer presque sans réserves.

Le titre qu'a choisi M. V. n'est pas celui qui convient le mieux à son livre : Hugues de Lionne, dont M. V. paraît vouloir faire le centre de son étude, ne joue un rôle prépondérant que dans la première partie, à Madrid ; partout ailleurs il est relégué au second plan, et c'est Mazarin qui dirige les négociations. Cette critique tomberait d'elle-même si le livre eût été intitulé : *la paix des Pyrénées, ses préliminaires, sa conclusion* (1656-1659). L'ouvrage est divisé en 3 parties distinctes, en 3 livres : 1° *les conférences secrètes de Madrid* (1656); 2° *l'élection de l'empereur Léopold Ier et constitution de la ligue du Rhin* (1658); 3° *la paix des Pyrénées* (1658-1659); une longue exposition, nécessaire, comme le dit M. V., pour conduire le lecteur au seuil de ces négociations importantes, permet de voir nettement quelle était, depuis 1635, la situation respective de la France et de l'Espagne. Le premier livre est d'un très grand intérêt, et M. V. puisant à pleines mains dans les archives des affaires étrangères, montre bien ce qu'il y a de merveilleuse habileté dans cette lutte de Lionne contre don Luis de Haro; grâce à notre ambassadeur, Arras et Perpignan étaient assurés à la France dès 1656. Tout ce premier livre pourrait être inséré sans changement dans une monographie de Lionne, monographie que M. V. aura sans doute à cœur de composer.

Il n'en est pas de même du second livre; Lionne est à Francfort avec le maréchal de Gramont; c'est le maréchal qui a le titre d'ambassadeur, et l'on ne voit pas très bien quelle est la part de son illustre second dans les négociations qui aboutissent, après un échec grave, à la constitution de la ligue du Rhin, en 1658.

Au troisième livre, c'est Mazarin qui négocie en personne, et cette dernière partie de l'ouvrage est un excellent chapitre d'histoire générale; M. V. y met en pleine lumière le génie diplomatique de Mazarin, et prouve surabondamment que ce ministre tant décrié pouvait dire avec raison : « Mon cœur est français, si mon langage ne l'est pas. » M. V, rend un véritable service aux études historiques en faisant ainsi connaître par le détail cette glorieuse négociation et, si l'on pouvait regretter quelque chose en lisant cette histoire, ce serait de n'y pas trouver en assez grande abondance les documents que M. V. emprunte aux archives des affaires étrangères; il eût été avantageux de lire en note au bas des pages ou en appendice à la fin du volume les importantes dépêches dont M. V. n'a donné que des fragments. Il faut espérer que M. Valfrey, encouragé par le succès, continuera ses travaux et nous donnera enfin une savante biographie de Hugues de Lionne.

A. GAZIER.

# CHRONIQUE

FRANCE. — M. Gustave Schlumberger vient de publier chez M. Leroux le premier volume des *Œuvres* d'Adrien de Longpérier. La collection des œuvres éparses de l'illustre académicien comprendra cinq volumes. Le premier qui vient de paraître est consacré aux mémoires concernant l'*Archéologie orientale antique* et les *Monuments arabes*. Les deux volumes suivants seront réservés aux questions d'antiquité classique, gauloise, grecque et romaine. Les deux derniers contiendront des travaux sur le moyen âge et la Renaissance. La collection complète comprendra plus de trois cents articles et mémoires disséminés dans une foule de *Revues* et de publications savantes de la France et de l'étranger. Beaucoup parmi ces mémoires seraient introuvables aujourd'hui. La première et plus grande partie de ce premier volume est, consacrée aux questions d'archéologie orientale, c'est-à-dire d'archéologie égyptienne, assyrienne, chaldéenne, perse, juive, parthe, phénicienne, lycienne, bactrienne, arménienne, himyaritique, éthiopienne, etc., jusqu'aux antiquités chinoises et japonaises dans leurs rapports avec celles de l'ancien monde. Une seconde division est réservée aux travaux de M. de Longpérier sur les antiquités arabes ou *coufiques* de toutes sortes. En tout, le volume contient cinquante-cinq mémoires dont plusieurs fort considérables. Pour donner une idée de la variété et de l'importance des sujets traités par ce maître que M. Schlumberger traite avec raison dans sa préface d'archéologue universel, il faudrait reproduire ici la table entière de ce premier volume. Toutes les branches de l'archéologie y figurent. Les questions de numismatique occupent naturellement une place importante, mais dans cette section même il se trouve autant à glaner pour les archéologues qui ne font pas de l'étude des monnaies le sujet de leurs préoccupations exclusives. L'épigraphie, la philologie, l'archéologie monumentale et figurée sont largement représentées. Nous citerons parmi les articles les plus importants contenus dans ce premier volume les travaux sur les monnaies des rois parthes, des rois de Bactriane, des rois des Omanes, des rois de la Characène, des rois d'Ethiopie, des villes de Lycie, des princes himyarites, des khalifes de Bagdad, des rois de Caboul, des Arabes d'Espagne, des princes maures de Tanger, des petits dynastes sarrasins, sur les monnaies arabes à légendes latines, sur celles des princes chrétiens à légendes arabes, les mémoires si importants sur les premières antiquités assyriennes rapportées au Louvre par Botta, sur les antiquités chaldéennes anciennement ou récemment retrouvées, sur le fameux vase dit d'Artaxercès, sur des coupes sassanides et assyriennes, sur des miroirs arabes, des coupes arabes, des vases arabes, des lampes arabes, sur la découverte des monuments de Ptérie, sur l'introduction des noms perses en Occident, sur des vases juifs, des sceaux juifs, des inscriptions juives, sur l'écriture juive carrée, sur des inscriptions phéniciennes, sur les fameux bronzes de Van, sur l'emploi des caractères arabes dans l'ornementation des peuples d'Occident, sur l'écriture dite *baberi*, les inscriptions arabes, etc., etc. De nombreuses planches et vignettes ornent ce beau volume. M. Schlumberger a mis en tête la notice très complète et très détaillée de la vie et des travaux de M. de Longpérier qu'il a rédigée pour la Société des antiquaires de France.

— M. Clermont-Ganneau vient de publier dans le tome IX (3me série) des *Archives des missions scientifiques et littéraires*, quatre premiers rapports sur une mission en-

treprise par lui en 1881 en Palestine et en Phénicie [1]. Atteint (du typhus à Jaffa, presque au début de cette nouvelle série d'explorations, M. C.-G. a malheureusement perdu plusieurs mois et n'a pu exécuter complètement le programme qu'il s'était tracé. Néanmoins, M. C.-G. a fait, cette fois encore, d'importantes trouvailles parmi lesquelles nous signalerons : une statue d'épervier colossal, symbole du dieu phénicien Reseph, découverte à Arsouf, ville dénommée d'après ce dieu, et plusieurs inscriptions phéniciennes et hébraïques archaïques, dont une trouvée au Mont Carmel, et une autre gravée sur une statuette représentant l'Astarté, déesse des Sidoniens; un chapiteau à inscription bilingue grecque et hébraïque archaïque, auquel il consacre une longue dissertation; un nouvel exemplaire des textes grecs et hébreux gravés sur broches et marquant le périmètre de Gezer; un fragment de bas-relief établissant que les anciens avaient positivement connu la ferrure à clous pour les chevaux; un assez grand nombre d'inscription hébraïques carrées, grecques, judéo-grecques et romaines qui viennent enrichir l'épigraphie si pauvre de la Palestine; plusieurs monuments des Croisés, notamment une magnifique épitaphe, en français (avec les armoiries), d'un sire Gauthier Meincabeuf et de sa femme, morts à Acre en 1278; une porte inconnue dans l'enceinte du Haram (ancien temple juif), à Jérusalem, où M. C.-G. a décidé les Turcs à entreprendre eux-mêmes des fouilles; divers objets antiques de différentes époques, en terre cuite, verre, bronze, marbre, calcaire, pierres dures, etc., — notamment une belle tête de statue colossale en marbre provenant de Sébaste (Samarie), un grand plat juif en bronze massif, orné de curieuses décorations, un ciseau en jadéite, provenant de Baabelk, spécimen de l'âge de pierre, d'une rare perfection, etc... — Dans un cinquième et dernier rapport, qui paraîtra dans le tome suivant de la même publication, M. C.-G. donnera une relation des localités de Palestine et de Phénicie qu'il a explorées ou visitées au cours de cette dernière mission avec un relevé des découvertes ou des observations topographiques qu'il y a faites, et le catalogue des monuments qu'il y a recueillis soit en originaux, soit en reproductions (dessin, photographies, estampages, moulages et empreintes). Les monuments de cette dernière catégorie, au nombre d'une centaine environ, rapportés en France par M. C.-G. pour le compte de l'Etat, sont actuellement déposés au Louvre jusqu'à ce qu'il soit statué sur leur destination définitive.

ALLEMAGNE. — M. Hermann Brunnhofer, bibliothécaire du canton d'Aarau, vient de publier un grand ouvrage sur Giordano Bruno (*Giordano Bruno's Weltanschauung und Verhængniss*, aus den Quellen dargestellt. Leipzig, Fues. In-8°, 8 mark). L'ouvrage comprend deux parties; I. La vie et les œuvres de Bruno; II. sa doctrine.

— La même librairie publie une sixième édition du *Sachsenspiegel*, donnée autrefois, d'après le plus ancien manuscrit de Leipzig par Jul. Weiske et revue par M. Rud. Hildebrand.

— Le IIe vol. de l' « Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle. » (*Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert* (Leipzig, Hirzel. In-8°, 9 mark), de M. H. de Treitschke, vient de paraître; il est consacré aux « commencements de la confédération germanique » (*Die Anfænge des deutschen Bundes*) de 1814 à 1819 et se divise ainsi : III. *Geistige Strœmungen der ersten Friedensjahre* ; IV. *Die Erœffnung des deutschen Bundestages* ; V. *Die Wiederherstellung des preussischen Staates* ; VI. *Süddeutsche Verfassungskæmpfe* ; VII. *Die Burschenschaft*; VIII. *Der Aachener Con-*

1. En tirage à part chez Maisonneuve 25, quai Voltaire.

*gress*; IX. *Die Karlsbader Beschlüsse*; X. *Der Umschwung am preussischen Hofe*.

— Le 7e fascicule de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. W. Scherer (Berlin, Weidmann. In-8°, pp. 465-544) renferme la suite du XIe chapitre consacré au « siècle de Frédéric le Grand », et les premières pages du XIIe chapitre, intitulé « Weimar ».

— Le 14 nov. est mort à Zurich, à l'âge de 67 ans, Gottfried Kinkel. Il était né à Oberkassel près de Bonn (1815); il fit ses études à l'Université de Bonn et y devint « privat-docent » de théologie (1836); il faisait des cours sur l'histoire de l'art chrétien. Il voyagea en Italie (1837), et, à son retour à Bonn, se lia intimement avec Simrock, Freiligrath, etc. En 1839 il se maria avec l'épouse divorcée d'un libraire, Johanna Mathieux; Johanna avait fondé à Bonn le *Maikæferbund* ou « union du hanneton » qui réunit des amis de la poésie, Simrock, Kaufmann, Schlœnbach, Becker. Devenu pasteur de la communauté évangélique de Cologne, Kinkel déplut aux orthodoxes; il renonça à la théologie (1843), et enseigna l'histoire de l'art d'abord comme privat-docent, puis comme professeur (1846). En 1848, il fut membre de l'Assemblée nationale prussienne; après la dissolution de la chambre, il s'attacha au parti républicain, prit part à l'attaque de l'Arsenal de Siegburg et à l'insurrection du Palatinat et de Bade; blessé, et fait prisonnier, puis enfermé à Spandau, il fut délivré par un étudiant, Ch. Schurz, (depuis sénateur, ambassadeur et ministre des Etats-Unis) qui réussit à tromper ses gardiens. Il alla vivre en Angleterre; en 1866, il fut appelé au « Polytechnikum » de Zurich pour y professer l'histoire de l'art. Il a composé des *poésies*, une épopée *Otto der Schütz* (1841), des *Récits*, etc.; un ouvrage spécial de Kinkel qui rentre dans le cadre de notre recueil, est sa *Geschichte der bildenden Künste bei den christlichen Vœlkern*.

ANGLETERRE. — M. Edmund W. Gosse doit éditer pour l' « HunterianS ociety » les œuvres d'un poète du temps d'Elisabeth, Thomas Lodge.

— Miss Phipson, membre de la « New Shakspere Society », publiera au printemps prochain un ouvrage intitulé : *The Animal-Lore of Shakspere's Time*.

— Il va se fonder à Edimbourg, sur le modèle de l' « Early English Text Society » une « *Early Scottish Text Society*; dans une réunion préliminaire qui a eu lieu le 17 novembre et à laquelle assistaient M. Aeneas J. G. Mackay, président de l'assemblée, le Rev. Walter Gregor, M. Arthur Mitchell et les bibliothécaires de toutes les grandes bibliothèques d'Edimbourg, on a communiqué la liste des futurs membres de la Société, dont le nombre s'élève déjà à deux cents; dès que la société comptera trois cents membres, elle se constituera. MM. Skeat, Furnivall, Murray et d'autres érudits, appartenant à l' « Early English Text Society, » se sont offerts à la Société d'Edimbourg comme éditeurs de textes. Les premières publications, sur lesquelles on peut compter, seront celles des *Œuvres de Jacques Ier* (éditeur, M. Skeat) et des *Œuvres de Dunbar* (éditeur, M. Small, bibliothécaire de l'Université d'Edimbourg). M. W. Gregor a été nommé secrétaire honoraire de la Société; MM. W. Blackwood et fils en seront les éditeurs.

— L' « English Dialect Society » publiera l'année prochaine : I. un *Glossary of West Worcestershire Words*, par Mrs. Chamberlain; II. le *Book of Husbandry* de Fitzherbert (1534), édité avec introduction, notes et glossaire par M. Skeat; III. *Devonshire Plant-Names*, par M. H. Friend; IV. la 2e partie du *Glossary of the Lancashire Dialect* (F.-Z.), par MM. Nodal et George Milner.

— Mrs. Mark Pattison prépare une *Biographie de Joseph Scaliger*, qui sera le complément de l'ouvrage qu'elle a publié en 1874 sur Isaac Casaubon.

— Une *Encyclopaedia of biblical, historical and practical theology* doit paraître à

Edimbourg, chez les éditeurs Clark. Elle est conçue sur le même plan que la *Real-Encyclopaedie* de Herzog, et en reproduit les articles les plus importants; mais elle renfermera de nouveaux articles, dus à des savants d'Angleterre et des Etats-Unis; elle comprendra trois volumes; le directeur de l'entreprise est le professeur Schaff.

— On annonce la prochaine publication de la grande édition de Keats, depuis longtemps annoncée par M. Buxton Forman.

— Un dictionnaire de la langue behari doit paraître prochainement, par les soins de MM. Grierson et Hoernle.

— Le prof. Palmer, dont on a recemment appris l'assassinat, aura bientôt une biographie, un *memoir* dont l'auteur est M. Walter Besant; ce dernier accueillera avec reconnaissance tous les documents et renseignements qu'on pourra lui fournir sur Palmer; l'adresse de M. Besant est : « The United Universities Club, Suffolk Street, Pall Mall. »

— Il vient de paraître à Londres chez l'éditeur Trübner, sous le titre de « *The Vazir of Lankurân* » une véritable curiosité littéraire. Le Vizir de Lankurân est une comédie persane en quatre actes dans laquelle sont très vivement peintes les mœurs des Iraniens modernes. Le style en est fort intéressant, car il nous offre un spécimen du persan tel qu'il est parlé de nos jours. Les éditeurs, MM. W. H. D. Haggard et G. Le Strange, ont joint à ce texte, capital pour l'étude de l'idiome de Téhéran, une excellente traduction, des notes expliquant les néologismes et les allusions aux coutumes, et un vocabulaire complet qui forme une importante contribution à la lexicographie persane. Dans une introduction, ils s'étendent sur la prononciation actuelle de Téhéran et sur quelques particularités de grammaire et de syntaxe. MM. Haggard et Le Strange ayant passé plusieurs années en Perse, leurs observations en acquièrent une valeur toute particulière. Nous recommandons chaudement à nos lecteurs cet ouvrage, l'un des plus importants qui aient paru depuis longtemps sur la Perse et le persan. Le texte est généralement très correct. Tout au plus y relèvera-t-on quelques fautes d'impression, comme *ândjâm* pour *èndjâm* (p. 3); *befarmâïd* pour *befarmâyîd* (p. 10); *harf* par un *h* doux, et *tavîkè* pour *tavîïè* (p. 11), etc. Nous consacrerons d'ailleurs un article à cette utile et intéressante publication.

BELGIQUE. — Le second volume de l'ouvrage de M. Willems, *Le sénat de la république romaine*, a paru (Louvain, Peeters. In-8°, 784 p.); il a pour sous-titre : *Les attributions du sénat;* en voici les divisions : Le sénat durant la vacance du pouvoir exécutif ou des magistratures patriciennes, l'interregnum. — Les rapports du sénat et des magistrats. — Le sénat conseil du pouvoir administratif et exécutif. — Les départements de l'intérieur et de la justice. — Le département du culte. — Le département des finances et des travaux publics. — Le département des affaires étrangères. — Le département de la guerre. — L'administration de l'Italie et des provinces. — Les pouvoirs et le rôle du sénat pendant la dernière période de la République.

— M. Henri Hymans, conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque royale de Bruxelles, publiera prochainement une traduction française du *Livre des peintres*, de Van Mandez avec une introduction historique et des notes.

— Dans sa séance du 6 novembre, la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a voté l'impression, dans ses Mémoires, d'un travail de M. Alph. Willems, qui a pour titre : *Notes et corrections à l'Hippolyte d'Euripide*, et entendu la lecture d'une notice de M. Thonissen sur *la justice criminelle en France de 1826 à 1880*.

— La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a tenu séance le 29 octobre; M. Brants a fait une lecture sur *la condition du travailleur libre à Athènes*; M. Hegener, sur *les distributions de prix*; MM. Motte et Thomas, sur *l'Ecole normale supérieure de Paris*. M. Motte devait encore faire une lecture sur *le*

*prêt à Sparte*; mais, vu l'heure avancée, cette lecture a été renvoyée à la session de Pâques 1883.

— La commission royale d'histoire a, dans sa séance du 6 novembre, entendu une notice de M. Devillers sur *le Hainaut sous le règne de Maximilien d'Autriche* de 1483 à 1485; cette notice s'appuie sur des documents tirés des comptes et registres du conseil de Mons et des Etats de Hainaut, ainsi que sur des mémoires de la ville de Valenciennes par Jean Cocqueau.

— Ceux de nos lecteurs qui ont suivi attentivement les détails du procès Bernays auront remarqué, parmi les amis de l'avocat anversois qui ont déposé devant la cour d'assises de Bruxelles, le nom d'un chef d'escadrons de hussards prussiens, le baron d'Ardenne. Bernays et M. d'Ardenne avaient conçu le plan d'un grand ouvrage historique sur les destinées des troupes de la Confédération du Rhin; ils avaient déjà rassemblé les matériaux relatifs au contingent de Francfort. Ce sont ces documents que M. d'Ardenne a publiés et mis en œuvre dans le livre qui vient de paraître à Berlin, chez Mittler, sous le nom de Guillaume Bernays et qui a pour titre : *Schicksale des Grossherzogthums Frankfurt und seiner Truppen, eine culturhistorische und militærische Studie aus der Zeit des Rheinbundes*. (In-8°, 489 pp. 10 mark.) On trouvera dans cet ouvrage de nombreux détails, souvent très instructifs, sur les opérations militaires des troupes francfortoises; elles combattirent bravement, de 1806 à 1813, pour Napoléon, en Espagne, en Russie et dans Danzig assiégé; on sait que Dalberg, prince-primat de la Confédération du Rhin, possédait alors en toute souveraineté Francfort-sur-le-Mein, et en fut nommé grand-duc dans l'année 1810.

BOHÊME. — Depuis le mois de mars paraît à Prague une revue hebdomadaire, la *Deutsche Hochschule* ; « organe des étudiants allemands », publiée par M. Max Anton, avec la collaboration d'Em. Kuh. La *Deutsche Hochschule* ou l' « Université allemande » est une réponse aux derniers événements de Bohême, à l'incident de Kuchelbad, à la division de l'Université de Prague en université allemande et université tchèque; aussi se publie-t-elle à Prague même, « cette ancienne pépinière de la science allemande, cette forteresse, si menacée, de la culture allemande »; elle est l'organe, non-seulement des étudiants allemands de Prague, mais de tous les étudiants d'Allemagne; elle se donne la tâche « de défendre avec tout le feu de l'inspiration universitaire, avec une juvénile intrépidité, et le caractère de l'université allemande de Prague, et l'Allemagne universitaire, l'*Akademisches Deutschthum*, partout où elle prospère ou lutte pour la perfection, malgré les obstacles et les entraves ». Outre de fréquents appels au patriotisme allemand, ce journal renferme des correspondances, non-seulement de Vienne, de Gratz et de Prague, mais aussi des autres universités allemandes; ainsi que des articles amusants, des feuilletons humoristiques, et même des études sérieuses et scientifiques, comme, par exemple, de Félix Dahn sur Sidney, sur Locke, sur les écoles de droit, de Max Grünert sur les proverbes et dictons orientaux, etc.; Anzengruber, Baumbach, Eckstein, Franzos, Hamerling et autres ont promis à la « *Deutsche Hochschule* » leur collaboration.

— Le 24 octobre est mort à Prague, sa ville natale, dans sa 82e année, le poète Karl Egon Ebert. Après avoir fait ses études à Vienne et à Prague, Ebert vécut quelque temps à Donaueschingen, où il était bibliothécaire-archiviste du prince de Fürstenberg; il passa le reste de sa vie à Prague. Il a composé deux drames, une idylle en cinq chants, *das Kloster* (1833), des « poésies » (1824 et 1845), etc.; son œuvre la plus connue est *Wlasta*, « épopée nationale et bohémienne en trois livres », qui parut en 1829.

ESPAGNE. — Une chaire de grammaire catalane a été récemment fondée à l'Université de Barcelone.

ÉTATS-UNIS. — Depuis longtemps on se plaint du droit d'entrée établi aux Etats-Unis sur les livres, brochures, revues, etc. ; ce droit d'entrée s'élève à 25 o/o de la valeur ; beaucoup de libraires et de lettrés en réclament la suppression ; à la tête du mouvement qui s'organise en ce moment, est la librairie E. Steiger, de New-York.

ITALIE. — M. Lanciani écrivait récemment à l'*Athenaeum* que le Forum ressemblait en ce moment à un champ de bataille. « Des maisons et des murs renversés, des travaux de mines, de longues lignes de charrettes, des centaines d'hommes en mouvement, voilà l'image vivante de l'activité qui règne dans les quartiers archéologiques de Rome. Le projet du commandeur Guido Baccelli, ministre de l'Instruction publique, est de comprendre dans un même groupe archéologique la vallée du Colisée, celle du Forum, le palais des Césars et des parties du Velabrum et du Circus Maximus. Mais il est nécessaire d'ouvrir de nouvelles lignes de communication entre les quartiers populaires de la Suburra et du Transtevere, d'acheter et de démolir des propriétés privées de grande valeur, d'enlever trois millions et demi de mètres cubes de terre et de décombres. Si M. Baccelli reste ministre pendant trois ans encore, ce qui semble aujourd'hui le rêve d'un esprit exalté deviendra une réalité. »

— La « Libreria Dante », de Florence, publie une *Collezione di operette inedite o rare*, dont chaque volume, à deux cents exemplaires numérotés, ont paru : I. *Commedia di dieci Vergine, testo inedito del quatrocento* (3 fr.), et II. *Index Mediceae Bibliothecae*, le premier catalogue de la Laurentiana (1 fr. 50). Paraîtront prochainement : III. *Strambotti di Luigi Pulci* ; IV. *Carmina goliardica* ; V. *Canzonette rammentate nel Decamerone* ; VI. *Laudi di Jacopone da Todi*. Chacun de ces volumes est accompagné de notes explicatives.

— Une nouvelle revue paraîtra à Florence ; c'est le *Museo italiano di antichità classiche*, qui contiendra des articles d'archéologie et de philologie classiques, avec planches ; M. D. Comparetti est le directeur de ce recueil.

RUSSIE. — Mme de Novikoff prépare une biographie du général Skobeleff.

---

## ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

### *Séance du 15 décembre 1882.*

M. Jules Girard, président, annonce la mort de M. Cherbonneau, correspondant de l'Académie.

Quelques membres demandent s'il n'y a pas lieu de pourvoir au remplacement de M. Cherbonneau en même temps qu'aux autres places laissées vacantes par les correspondants morts pendant l'année 1882. D'autres membres font observer que la liste des places à pourvoir parmi les correspondants a été close à la dernière séance et que le règlement ne permet pas de la rouvrir. L'élection du successeur de M. Cherbonneau ne pourra donc avoir lieu qu'à la fin de l'année prochaine.

M. Geffroy donne, dans une lettre adressée au président de l'Académie, quelques détails sur la cérémonie de la remise de la médaille d'or frappée en l'honneur de M. de Rossi, qui a eu lieu lundi 11 courant, à Rome, dans la grande galerie des sarcophages du musée de Latran. Des discours ont été prononcés par le P. Bruzza, fondateur de la Société d'archéologie chrétienne, qui présidait la séance, puis par M. Henzen, au nom de l'institut archéologique allemand ; un troisième discours, envoyé par M. Geffroy, a été lu en son nom par M. Diehl, doyen des membres de l'école française.

L'académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ad. Regnier présente, de la part de M. A. Bergaigne, son rapport sur les inscriptions du Cambodge données à la Société asiatique par M. Aymonier. Ce rapport, avant d'être imprimé, avait été lu tout entier à l'Académie. M. Regnier annonce, à cette occasion, que M. Aymonier, depuis qu'il est retourné au Cambodge avec une mission du gouvernement, a déjà fait plusieurs nouveaux envois d'estampages et de monuments divers.

M. Oppert fait part à l'Académie d'une découverte qui vient d'être faite au Vatican et dont il doit la connaissance à M. Edmond Le Blant. M. Descemet, dit-il, a communiqué à notre confrère trois calques de documents rapportés de Mossoul par le P. Ryllo, de la Société de Jésus. Les fragments que cet ecclésiastique, qui s'est beaucoup intéressé aux antiquités assyriennes, avait donnés au Vatican y sont restés oubliés pendant près de trente ans. Les quelques échantillons que nous avons sous les yeux témoignent de leur importance. Deux de ces fragments sont des inscriptions de Sargon, en assyrien. Le troisième appartient à cette catégorie de documents d'un genre tout nouveau, de la Syrie et des bords de l'Euphrate, qu'on appelle *hamathites* ou *hittites* et qui ont jusqu'ici bravé les efforts des interprètes. L'interprétation des textes hittites, ajoute M. Oppert, ouvrira un champ de recherches nouveau et éclairera d'une lumière inespérée l'histoire si obscure de l'antique Syrie; mais ils ressemblent, à l'heure qu'il est, aux héros russes et polonais dont Byron dit qu'ils seraient illustres, si l'on pouvait prononcer leurs noms. Si l'on trouvait parmi ces restes du Vatican des fragments de textes bilingues, la découverte serait une des trouvailles les plus fécondes que l'archéologie orientale pût faire. Il existe encore au Vatican des tablettes ninivites, dont la publication serait du plus haut intérêt.

Ouvrages présentés : — par M. de Rozière : 1° Lagrèze (G. Bascle de), *la Navarre française*; 2° Willems, *le Sénat de la république romaine*, t. II; 3° *Inventaire sommaire des archives du département des affaires étrangères : mémoires et documents, France*; — par M. Maury : Rayet (O.), *Monuments de l'art antique*, IV; — par M. G. Perrot : Morillot. *Thémis et les divinités de la justice* (cour d'appel de Besançon, audience solennelle de rentrée du 3 novembre 1882, discours de l'avocat général); — par M. Oppert, divers ouvrages de son frère, M. Gustave Oppert, professeur de sanscrit à l'université de Madras; — par M. le baron de Witte : Wauters (Alphonse), *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, vol. VI, 1280-1300; id., *la Belgique ancienne et moderne, arrondissement de Louvain, canton de Glabbeek*, etc.

Julien Havet.

## SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

### *Séance du 6 décembre 1882.*

La Société constitue son bureau pour 1883. Sont élus : président, M. Duplessis; vice-président, MM. Demay et Edmond Guillaume; secrétaire, M. Müntz.

M. Mowat communique des dessins envoyés par M. Decombe, d'épées et de boucles en bronze trouvées à Rennes, dans un ancien lit de la Vilaine.

M. Courajod présente le moulage d'un masque en marbre du xvᵉ siècle, conservé au musée de l'hôpital de Villeneuve-lez-Avignon. Ce masque, plat par derrière, de manière à pouvoir être posé sur un coussin ou adopté à une coiffure, représente le visage d'une jeune fille. M. Courajod y retrouve de grandes analogies de facture avec un buste de femme inconnue du Louvre, un autre appartenant à M. G. Dreyfus, un troisième conservé au Musée d'Ambros à Vienne, celui de Battista Sforza au Bargella de Florence et deux de Marietta Strozzi, dont l'un est au musée de Berlin et l'autre chez M. Castellani à Rome. Il reconnaît dans les regards pudiquement baissés et comme endormis, dans les yeux en coulisse, dans la construction chinoise des paupières des particularités de technique provenant d'une interprétation fantaisiste et individuelle et décelant une individualité artistique dont on peut, dès à présent, marquer la place dans le xvᵉ siècle italien sans être encore en état de lui assigner un nom.

M. Heuzey remarque que l'obliquité des yeux dans les œuvres de l'art grec primitif tient pareillement à des traditions d'école; il cite à ce sujet un passage de son catalogue des terres cuites antiques du Louvre, dont le premier volume sera prochainement publié.

M. Flouest présente des clous trouvés dans les ruines de Vertillum (Côte-d'Or) et étonnamment conservés, puisqu'ils proviennent de maisons consumées par un feu violent. D'après les expériences de Cailletet, la préservation du métal est due à la pellicule d'oxyde magnétique qui s'est formée à sa surface.

*Le secrétaire :* O. Rayet.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

# PUBLICATIONS RÉCENTES

## FORMAT IN-8°

BRÉAL (Michel), de l'Institut. **Mélanges de mythologie et de linguistique.** 1 volume........ 7 fr. 50

COUAT (Auguste), doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. **La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées** (324-222 av. J.-C.) 1 volume........ 7 fr. 50

CROISET (Alfred), maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. **La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec.** 1 vol........ 7 fr. 50

*Ouvrage couronné par l'Académie française.*

CROISET (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. **Etudes sur Lucien.** 1 vol........ 7 fr. 50

MABILLEAU (Léopold), ancien membre de l'école française de Rome, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Toulouse, docteur ès-lettres. **Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie** (Cesare Cremonini). 1 volume........ 7 fr. 50

ROSTAND. **Poésies de Catulle traduites en vers français,** avec le texte latin revu et un commentaire critique et explicatif par M. BENOIST, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2 vol........ 20 fr. —

*Ouvrage couronné par l'Académie française.*

ZELLER (E.). **La philosophie des Grecs avant Socrate.** Ouvrage traduit de l'allemand par Émile BONTROUX. 2 vol........ 20 fr. —

## FORMAT IN-16 A 3 FR. 50 LE VOLUME

BERSOT. **Un moraliste.** Etudes et pensées, 1 volume.
— **Questions d'enseignement.** Etudes sur les réformes universitaires. 1 vol.

BOSSERT, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Douai. **La littérature allemande au moyen-âge.** 2e édition, 1 vol.
— **Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains.** 2e édition, 1 vol.
— **Gœthe et Schiller.** 2e édition. 1 vol.

*Ouvrages couronnés par l'Académie française.*

BRÉAL (Michel), de l'Institut. **Quelques mots sur l'instruction publique en France.** 3e édition, 1 vol.
— **Excursions pédagogiques en Allemagne, en Belgique et en France.** 1 vol.

BRUNETIÈRE. **Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française** (la littérature française du moyen-âge. — Pascal. — Madame de Sévigné. — Molière. — Racine. — Montesquieu. — Voltaire. — La littérature française sous le premier empire.) 1 vol.
— **Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française.** (Les précieuses. — Bossuet et Fénelon. — Massillon. — Marivaux. — La direction de la librairie sous Malesherbes. — Galiani. — Diderot. — Le théâtre de la Révolution.) 1 vol.

CHARTON (Edouard). **Le tableau de Cébès,** souvenirs de mon arrivée à Paris. 1 vol.

LACROIX (Jules). **Les satires de Juvénal traduites en vers français.** Ouvrage couronné par l'Académie française en 1867. Nouvelle édition revue et corrigée. 1 volume.

LICHTENBERGER (Ernest), professeur suppléant de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris. **Etude sur les poésies lyriques de Gœthe.** Ouvrage couronné par l'Académie française, 2e édition, 1 vol.

LUCE (Siméon), membre de l'Institut. **Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque.** Ouvrage qui a obtenu de l'Académie des inscriptions et belles lettres le grand prix Gobert. **La jeunesse de Bertrand** (1320-1364). 2e édition, 1 volume.

MÉZIÈRES (A.), de l'Académie française. **Shakespeare, ses œuvres et ses critiques.** Ouvrage couronné par l'Académie française, troisième édition, 1 vol.
— **Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare,** 1 volume.
— **Contemporains et successeurs de Shakespeare,** 1 volume.

MONTÉGUT (Emile). **Types littéraires et fantaisies esthétiques.** 1 volume.

TAINE (H.), de l'Académie française. **Philosophie de l'art.** 3e édition, 2 vol.

# HISTOIRE
# DES ROMAINS

## DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
## JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE EDITION

ENRICHIE D'ENVIRON 3000 GRAVURES DESSINÉES D'APRÈS L'ANTIQUE
ET DE 100 CARTES OU PLANS

---

TOME V

HADRIEN, ANTONIN, MARC-AURÈLE ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE
DANS LE HAUT EMPIRE

Illustré d'environ 442 gravures sur bois d'après l'antique

**et accompagné de 3 cartes et de 4 planches en couleurs**

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS, BROCHÉ : 25 FRANCS

RICHEMENT RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX, TRANCHES DORÉES : 32 FRANCS

---

En vente : TOME PREMIER (*Des origines à la fin de la deuxième guerre punique*), contenant 518 gravures sur bois, 8 cartes, 1 plan et 7 chromolithographies.

TOME II (*De la bataille de Zama au premier triumvirat*), contenant 665 gravures sur bois, 7 cartes et 10 chromolithographies.

TOME III (*César-Octave.— Les commencements d'Auguste*), contenant 602 gravures, 8 cartes ou plans et 6 chromolithographies.

TOME IV (*D'Auguste à l'avènement d'Hadrien*) contenant 499 gravures, 6 cartes et 9 chromolithographies.

PRIX DE CHAQUE VOLUME :

broché, 25 fr.; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 32 fr.

---

## CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. Victor Duruy, formera sept volumes in-8 jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 3000 gravures d'après l'antique, 100 cartes ou plans, et paraît par livraisons. Chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, se vend 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars 1878.

# LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

COLLECTION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLES ÉDITIONS FORMAT IN-8°

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

*Avec variantes, notes, notices, lexiques, portraits, fac-similé, etc.*

La reliure de chaque volume se paye en sus des prix ci-après, en demi-veau, plats en papier, tranches dorées en tête. 4 fr.; avec coins, 4 fr. 50.

---

OUVRAGES COMPLETS :

**ŒUVRES DE PIERRE CORNEILLE**

Nouvelle édition, revue par M. MARTY-LAVEAUX. 12 vol. et un album. 97 fr. 50

**ŒUVRES DE LA BRUYÈRE**

Nouvelle édition, revue par M. G. SERVOIS. 4 volumes et un album..... 33 fr. 75

**ŒUVRES DE LA ROCHEFOUCAULD**

Nouvelle édition revue par MM. D.-L. GILBERT et J. GOURDAULT. 3 volumes et un album................ 27 fr. 50
L'album est en préparation.

**ŒUVRES DE MALHERBE**

Nouvelle édition, revue par M. LUDOVIC LALANNE. 5 vol. et un album... 45 fr.

**ŒUVRES DE JEAN RACINE**

Nouvelle édition, revue par M. PAUL MESNARD. 8 volumes. 1 volume de musique et un album....... 72 fr. 50

**LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ**

De sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. MONMERQUÉ. 14 volumes et un album........... 120 fr.

OUVRAGES EN COURS DE PUBLICATION :

**ŒUVRES DE MOLIÈRE**

Nouvelle édition, revue par MM. E. DESPOIS et PAUL MESNARD, environ 8 à 10 volumes et un album. Tomes I, II, III, IV, V, VI et VII. Prix de chaque volume.......... ............ 7 fr. 50

**ŒUVRES DU CARDINAL DE RETZ**

Nouvelle édition, par MM. A. FEILLET, J. GOURDAULT et R. CHANTELAUZE. 8 volumes et un album. Tomes I, II, III, IV et V. Prix de chaque vol. 7 fr. 50

**MÉMOIRES DE SAINT-SIMON**

Nouvelle édition, revue par M. DE BOISLISLE, environ 30 volumes. Tomes I, II et III. Prix de chaque vol.. 7 fr. 50

Il est tiré, en outre, une édition dans le format in-4, sur papier de luxe, ornée d'environ 500 gravures et tirée à 150 exemplaires, savoir :

100 exemplaires sur papier Whatman, à 80 fr. le vol.
40 — sur papier de Chine, à 100 fr. le vol.
10 — sur papier du Japon, à 150 fr. le vol.

N° 27 Seizième année 3 Juillet 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 527, 10 juin 1882 : Blunt, The future of Islam. (Badger.) — The praise a. blame of love, with other verse. — A selection of cases from the state trials, vol. II, parts I a. II. 1660-81, by Willis-Bund. — Some books of travel. — James Thomson. — The only english proclamation of Henry III. (W. Skeat.) — A letter from Ch. Darwin. — Henry III's proclamation in english (Hall). — Primitive belief. (Keary.) — The title-page of Waltons « compleat Angler » (Elliot Stock). — Hittite inscriptions. — Blanchard Jerrold, The life of George Cruikshank. (Wedmorl.) — The pictures of Prof. Costa. (Monkhouse.) — Notes from Rome (Barnabei). — The art of coins and medals, II.

N° 528, 17 juin 1882 : Floyer, Unexplored Baluchistan, a survey of a route through Mekran, Bashkurd, Persia, Kurdistan a. Turkey. — In Memoriam, Ralph Waldo Emerson, recollections of his visits to England in 1833, 1847-48, 1872-73 a. extracts from unpublished letters, by Alex. Ireland. — Gardner, Quatre Bras, Ligny a. Waterloo. (Stephens : livre écrit dans un style aisé et qui mérite d'être lu par ceux qui n'ont pas le temps d'étudier le Waterloo de Charras et les Waterloo Lectures de Chesney, ou qui n'ont pas la patience de lire le diffus Siborne ou qui sont mécontents du récit partial de Gleig et de Thiers.) — Boulger, History of China, vol. II. (Douglas.) — The viking-skip discovered at Gokstad in Norway, described by Nicolaysen. Christiania. (Powell.) — Some classical books (Thirteen satires of Juvenal translated into english, by Strong a. Leeper; Tacitus, by Church a. Brodribb; The Nicomachean Ethics of Aristotle, books I-IV a. Book X, chapt. vi-ix, p. p. Hawkins; The Republic of Plato, books I a. II, p. p. Wells; The Catiline a. Jugurthe of Sallust, transl. by Pollard; The fourth book of meditations of Marcus Aurelius Antoninus, p. p. Crossley; Aristophanis Plutus, rec. Velsen.) — Reinhold Pauli — The origin of the indian alphabets. (Burnell.) — Arabic journalism. — Garibaldi in the fourteenth century. — Was Roger de Montgomery at Senlac. (Freeman.) — The Pole family. — The title-page of the « compleat angler » — M. Valer. Martialis epigrammaton librum primum, rec. Flach. (Sonnenschein.) — Hebrew « n » a. the nasal guttural consonant. (L. L. Bonaparte.)

The Athenaeum, n° 2850, 10 juin 1882 : Anecdota oxoniensia, Aryan series. Vol. I. Part I. Buddhist texts from Japan, edit. by Max Müller. Oxford, Clarendon Press. — A. W. Ward, Dickens. [English men of letters]. Macmillan. — Pedes finium or fines, relating to the county of Norfolk, levied in the King's court from the third year of Richard I to the end of the reign of John, edit. by Walter Rye. — Books of Travels and adventure. — The life of Dr. Wagstaffe. (Norman Moore.) — Cromwell (Peacock). — Dr. Reinhold Pauli. — Notes from Rome (Lanciani).

N° 2851, 17 juin 1882 : The records of St. Michael's parish church, bishop's Startford, edit. by Glasscock. — Livres sur Manitoba. — Barth, The religions of India, authorized translation by Wood. (« M. Barth modestly calls it a résumé, and that it is, no doubt, in the best sense of the word, since it gives, in a necessarly condensed but nevertheless most attractive form, enhanced by the charms of a lucid and vigorous style, the latest results of inquiry in all the provinces of this vast domain. » — Notes from Oxford. — Tempysons « new » song. (W. Wilson.) — The educational Endowments (Scotland) bill. (David Lewis.) — Shelley's house at San Terenzio (Enthoven). — A manuscript of Marco Polo. (Yule.) — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 24, 10 juin 1882 : BONWETSCH, die Geschichte des Montanismus. — Historisches Taschenbuch, hrsg. v. MAURENBRECHER. 6e Folge, Ier Jahrgang. — PLANTA, die currätischen Herschaften in der Feudalzeit. I et II (Travail tout à fait solide). — Zur Geschichte der strassburger Capitulation von 1681 (Rien de nouveau). — BROSCH, Geschichte des Kirchenstaates II, 1700-1870 (Tableau d'ensemble sous une forme agréable). — Weitére Beiträge u. Nachträge zu den Papieren des Ministers u. Burggrafen von Marienburg Theodor von SCHÖN. — MÜCKE, der Friede zwischen Staat u. Kirche. — LOTH, Leben u. Werke d. Abdallah ibn ul Mu'tazz (Premier travail du regretté Loth, publié par M. Aug. Müller, et, au dire de Fleischer, « réellement précieux »). — Johannis Gazaei tabulae mundi et Anacreontea (Utile). — CULMANN, Umschau auf dem Gebiete d. griech. u. latein. Grammatik, ein Beitrag zur Aufklärung grammat. Geheimnisse (De nouveau un « curiosum » du trop productif écrivain). — Plauti Truculentus rec. Fr. SCHOELL (Très louable). — KLUGE, Etymolog. Wörterbuch d. deutschen Sprache, I (Première livraison d'un ouvrage qui sera d'une très grande utilité). — DENEKEN, De Theoxeniis. — H. RIEMANN, Musik-Lexikon, Theorie u. Geschichte der Musik.

Philologische Wochenschrift, n° 20, 20 mai 1882 : J. DUPUIS, Le nombre géométrique de Platon, interprétation nouvelle. Hachette. 1881 (Heller : un nouvel examen par un mathématicien est à désirer, mais, pour un philologue, il semble que M. Dupuis ait eu le bonheur de casser enfin cette noix rebelle ; il a, en tout cas, groupé tous les matériaux, sauf un passage d'Hieronymus Müller ; quelques termes techniques sont mal traduits ; l'accentuation du grec est fautive à faire dresser les cheveux). — Hermann WEISSENBORN, Die Uebersetzungen des Euklid durch Campano und Zamberti, eine mathematisch-historiche Studie (Max C. P Schmidt : solide, mais trop long). — L. KUHLMANN, De Sallustii codice Parisino 500 (J. H. Schmalz). — Tabellarisches Verzeichnis der hauptsächlichsten lateinischen Wörter von schwankender Schreibweise nach den neuesten Ergebnissen zusammengestellt. Gotha, F. A. Perthes (Schmalz : bon). — The American Journal of Philology, edited by Basil L. GILDERSLEEVE, professor of Greek in the John Hopkins University ; Baltimore, the editor, New-York and London, Macmillan ; Leipzig, Brockhaus ; t. II (n° 8, à 4 nos par tome) ; chaque n° coûte 1 dollar, on souscrit pour 3 dollars aux 4 nos d'une année ; traite de philologie classique, comparative et orientale. — Périodiques, bibliographie, nouvelles personnelles (dans sa séance du 20 avril, l'Académie royale des sciences de Berlin a élu M. Gaston Paris, professeur au Collège de France, membre correspondant de la classe de philosophie et d'histoire). — Nécrologie : Joseph von Aschbach.

N° 21, 27 mai 1882 : M. SCHMITZ, Quellenkunde der römischen Geschichte bis auf Paulus Diaconus ; Arnold SCHAEFER, Abriss der Quellenkunde der griechischen und römischen Geschichte (Wilh. Soltau : le livre de Schmitz n'est qu'une compilation allant jusqu'au plagiat ; celui de Schaefer est bon ; quelques critiques.) — Hans BRENDICKE, Genealogieen sämmtlicher griechischer Götter und Heroen (Paul Stengel : explications dans ce goût : Kilix, « calix verre [en Cilicie], année se comptait par verres ou le verre est le monde »). — Udalricus DE WILAMOWITZ-MOELLENDORF, De Euripidis Heraclidis commentatiuncula (H. Gloël). — G. CURTIUS, Griechische Schulgrammatik, 15, unter Mitwirkung von B. GERTH verbesserte Auflage, ramenée à l'orthographe allemande officielle (J. Sitzler : art. détaillé de 8 1/2 colonnes). — Karl MEISSNER, Lateinische Phraseologie für die obern Gymnasialklassen ; E. WILHELM, Ueber lateinische Phraseologien (J. H. Schmalz). — Re-

gister zu Mitteilungen des deutschen archaeologischen Instituts in Athen, Band I-V. Athen, Karl Wilberg. 1881. — Périodiques, etc. Lettre de Cambridge.

Philologische Rundschau, n° 24, 10 juin 1882 : K. Riedel, Der gegenwärtige Stand der Sapphofrage (Löwner : vaut d'être lu). — Joh. R. Pomtow, De oraculis quae exstant Graecis trimetro iambico compositis (Hendess : peu de nouveau, mais enfin il y en a). — Fr. Rau, De Aristophanis versibus Equit. 505, 506 non reiciendis (Ernst Ziegeler : les vers sont authentiques, l'explication de Rau inadmissible). — H. Boblentz, Kritische Anmerkungen zu Lysias Reden gegen Theomnestos, Eratosthenes, Agoratos (Karl Fuhr : l'auteur n'est pas au courant). — Grégoire Saenger. Neskolko popravok k tekstu Goracia (cf. *Revue critique*, 1881, II, p. 485), Estche neskolko sametok o trudnykh mestakh u Goracia, Novyia dogadki o portchennykh tchteniakh u Goracia, Kiev 1878, 1879, 1881 (Herman Haupt : liste des conjectures sur Horace, et pp. 752-753 sur Cicéron [Rep. et Legg.], l'Enéide, Pétrone, Stace, Peruig. Veneris, Lucain, Silius, Claudien, Festus; expression d'une grande considération pour l'auteur, d'une confiance médiocre dans ses conjectures). — Georgius Luebbert, De amnestia anno CCCCIII a. ch. n. ab Atheniensibus decreta (Kolster : très bon). — G. Egelhaaf, Vergleichung der Berichte des Polybios und Livius über den Italischen Krieg der Jahre 218-217 bis zur Schlacht am Trasimener See (A. Kannengiesser : art. élogieux). — P. Krause, Appian als Quelle für die Zeit von der Verschwörung gegen Caesar bis zum Tode des Decimus Brutus (Hermann Haupt : art. élogieux). — Gustav Teichmueller, Litterarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Christ.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n°s 22 et 23, 31 mai et 7 juin 1882 : longue réponse de M. H. Zimmer aux articles de M. d'Arbois de Jubainville (*Revue critique*, 1881, n° 45) et de M. Whitley Stokes (*Revue celtique*, V, 255-265) sur les « Keltische Studien ».

Nachrichten v. d. Kœnig. Gesellschaft der Wissenschaften u. d. Georg-Augusts-Universitæt zu Gœttingen, n° 9 : Fr. Wieseler, Ueber die Biehler'sche Gemmensammlung (Longue étude, accompagnée de remarques et de rectifications intéressantes, sur la belle collection de pierres gravées de M. Biehler).

N° 10 : Sauppe, Ein Kapitel aus Xenophons Hellenika. (Il s'agit du chap. II du livre VII où Xénephon exprime son admiration et sa sympathie pour les habitants de Phlionte.)

Archiv für slavische Philologie, t. VI, 2me cahier : Ueber den Einfluss der altcechischen Sprache und Literatur auf die altpolnische (Nehring). — Anecdota palaeopolonica (Kalina). — Pripegala (A. Brückner : note intéressante sur un dieu des Slaves de l'Elbe jusqu'ici négligé des mythographes). — Zur Berichtigung der altruss. Texte (Jagic). — Der Lenorenstoff in der slavischen Volkspoesie (Wollner : intéressante étude de littérature populaire où l'auteur a fait entrer également les éléments albanais et grecs.) — Etymologies. — Bibliographie : Litauische Volkslieder und Märchen gesammelt von A. Leskien und K. Brugman. — Publications de MM. Pypine, Beaudouin de Courtenay, Appel, Brandt, Malinowski, Miklosich, Kulakovsky, Patera, Suman, Klaic. — L. Leger, Esquisse sommaire de la mythologie slave. Leroux (« Essai digne d'être lu et qui témoigne d'une connaissance étendue et intime des littératures slaves »).

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 28 Seizième année 10 Juillet 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Deutsche Literaturzeitung, n° 23, 10 juin 1882 : FISCHER, Bonifatius, der Apostel der Deutschen (K. Müller : manque trop souvent de profondeur, de méthode et de soin). — DEMBOWSKI, Quaestiones aristotelicae (Rien de nouveau et d'utile). — James SULLY, Illusions, a psychological study. — PRANTL, Aristotelis, de caeli et de generatione et corruptione; Aristotelis quae feruntur de coloribus, de audibilibus physiognomica. — DAUB, Studien zu den Biographica des Suidas (Boysen : peu de résultats). — Dorothea v. Schlegel geb. Mendelssohn u. deren Söhne J. u. Ph. Veit, p. p. REICH, ein Briefwechsel (Brahm : public. soignée et méritoire). — A. MOREL-FATIO, Calderon, revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du 2e centenaire de la mort du poète (Vollmöller : très intéressant et juste dans ses jugements). — TADRA, Cancellaria Arnesti, Formelbuch des ersten Prager Erzbischofs Arnest von Pardubic (Wattenbach). — ELZE, Die Münzen Bernhards, Grafen von Anhalt, Herzogs von Sachsen. — Das goldene Spiel von Meister Ingold, hrsg. v. Edw. SCHRÖDER (v. d. Linde). — GÄTSCHENBERGER, Geschichte der aufgeklärten Selbstherrschaft u. d. Wiedergeburt der Sitten (Horawitz : livre attachant, à recommander à tous ceux qui détestent la barbarie et l'égoïsme et souhaitent à l'humanité des institutions de plus en plus libres et humaines). — LA SELVE, Le pays des nègres, Voyage à Haiti. — BLÜMNER, Laocoonstudien, I, ueber den Gebrauch der Allegorie in den bildenden Künsten. — Fontes juris romani antiqui, ed. BRUNS, ed. IV. supplem. ed. MOMMSEN. — v. REITZENSTEIN, die Armengesetzgebung Frankreichs in den Grundzügen ihrer histor. Entwickl. (Popper : bon travail d'ensemble). — DUM, Die Baukunst der Griechen (Bohn).

Theologische Litteraturzeitung, n° 12, 17 juin 1882 : KRUMMEL, Die Religion der Arier nach den indischen Vedas. (W. Baudissin : ne domine pas le sujet.) — Novum Testamentum graece et germanice, das Neue Testament griechisch nach Tischendorfs letzter Recension u. deutsch nach dem revidirten Luthertext mit Angabe abweichender Lesarten beider Texte u. ausgewählten Parallelstellen, hrsg. v. Oskar von GEBHARDT. (Bertheau : excellente publication qui n'est plus à recommander.) — Opera patrum apostolicorum, textum rec. FUNK; DUCHESNE (L.), Vita Sancti Polycarpi Smyrnaeorum episcopi auctore Pionio, primum graece edita. — Heliand, Christi Leben u. Lehre, nach dem altsächs. von K. SIMROCK. 3e Auflage (Braune : publication magnifique). — PASTOR, Die kirchlichen Reunionsbestrebungen während der Regierung Karls V, aus den Quellen dargestellt. (Brieger : compilation sans habileté, mais où l'auteur a dépensé beaucoup de peine.)

Philologische Wochenschrift, n° 22, 3 juin 1882 : Rud. ADAMY, Architektonik auf historischer und aesthetischer Grundlage (J. Matz : mauvais). — A. MOTTE, La paix de Cimon. Gand. 1880 (G. J. Schneider : ne dit pas le dernier mot, mais est scientifique et utile; on devrait dire paix de Périclès, ou paix de Callias). — Victor CUCHEVAL, Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, d'après les notes de M. Adolphe BERGER. 2e éd. Hachette (à lire de suite plutôt qu'à consulter; ne s'adresse proprement ni aux érudits ni au grand public; peu de nouveau ou d'original; exposition facile, pleine de goût, animée; « geist- und geschmackvolles Buch »). — P. GROSSEN, Die Tropen und Figuren (H. Draheim). — Georg. LUKAS, Das häusliche Leben in Athen zu den Zeiten des Aristophanes (Löwner : clair, sérieusement fait). — M. PETSCHAR, De Horatii poesi lyrica (Löwner : sans valeur). — Josef STEINER, Ueber Ziel, Auswahl und Einrichtung der Horaz-

Lektüre (Löwner). — Sammlung von Schulreden und Ansprachen herausgegeben von Philipp Brunner. — Nouvelles de Paris (En français; plusieurs fautes d'impression; ce qui est dit sur l'Académie des inscriptions fait double emploi avec les comptes-rendus empruntés par la Wochenschrift à la *Revue critique*). — Périodiques, etc.

Philologische Rundschau, nº 25, 17 juin 1882 : Ueber den Ursprung der Homerischen Gedichte von J. P. Mahaffy, Ueber die Sprache der Homerischen Gedichte von A. H. Sayce, Autorisierte Uebersetzung von J. Imelmann (J. Oberdick : à lire, surtout Sayce; sur le niveau des études homériques en Angleterre, on eût été mieux renseigné par les écrits de Paley, qui a montré, durchaus richtig und wahr, que Pindare et les tragiques ne connaissaient pas notre Homère). — E. Reichenhart, Die subordinierenden kausalen Konjunktionen bei Lucretius, quod, quia, quando, quandoquidem, quatinus (Kannengiesser). — K. Kappes, Vergils Aeneide für den Schulgebrauch erlaütert (Güthling : l'auteur de l'article tient Sunt lacrimae rerum pour corrompu). — L'abbé Beurlier, Tacite, Agricola, nouvelle édition. Paris, Société générale de la librairie catholique (Eussner : beau papier, beaux caractères, cartes, illustrations; citation d'éditions nombreuses, parmi lesquelles celles de Gantrelle et Andresen ont seules été mises à profit; liste de variantes extraite d'Andresen, avec des méprises; appendice épigraphique, moins exclusivement pris d'Andreten, et fait en se reportant aux recueils principaux; notes de fond satisfaisantes quant à l'étendue et à l'exactitude; notes de grammaire insuffisantes et fautives; rapprochements de littérature et d'histoire moderne superflus; impression correcte quant au texte même; E. indique des perfectionnements pour la prochaine édition). — Deecke et Pauli, Etruskische Forschungen und Studien, II. Heft (-a- : Deecke, qui niait que l'étrusque fût indogermanique, l'admet maintenant, mais se fourvoie; cf. Rev. crit., 1882, I, p. 341 ss.). — Matz et von Duhn, Antike Bildwerke in Rom mit Ausschluss der grösseren Sammlungen (Heydemann : le 3ᵉ volume est digne des précédents, ; il contient de bons index). — Fr. Hoffmann, Die Akustik im Theater der Griechen. Genève, Theodor Müller (Günther : dès le temps de Lucien on avait perdu le secret de l'acoustique théâtrale; opuscule de valeur mêlée).

Athenaeum belge, nº 11, 1ᵉʳ juin 1882 : Nys, Le droit de la guerre et les précurseurs de Grotius. (Van der Rest : intéressante et substantielle étude.) — Fornelli, L'insegnamento pubblico ai nostri tempi; Dreyfus-Brissac, L'éducation nouvelle, études de pédagogie comparée; M. Bréal, Excursions pédagogiques; P. Fredericq. De l'enseignement supérieur de l'histoire; Voituron, Les idées premières dans l'enseignement; Delbœuf, Le latin et l'esprit d'analyse (P. Thomas).

Nº 12, 15 juin 1882 : Juste, L'élection de Léopold I, d'après des documents inédits. (Banning.) — P. de Felice, Lambert Daneau, de Beaugency-sur-Loire, pasteur et professeur de théologie. 1530-1595, sa vie, ses ouvrages, ses lettres inédites. (Fredericq : recherches neuves, de l'érudition). — L'histoire économique en Italie en 1882. (Brants.) — Correspondance de Paris, (Lewis Recueil des bons mots des Grecs et des Romains; Mézières, Shakspeare, son œuvre et ses critiques; Vandal, Louis XV et Elisabeth de Russie; Wallon, Histoire du tribunal révolutionnaire, III, IV et V; Ricard, Lamennais et Gerbet; P. Albert, Poètes et poésies; Reclus, L'Asie orientale; Picard, Discours parletaires.)

Nachrichten v. d. Kœnigl. Gesellschaft d. Wissenschaften (de Göttingue), nº 11 : Pauli, Gervasius von Tilbury.— Stern, Nachtrag zu den Mittheilungen über die preussische Landesrepräsentation 1812-15.

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 29 Seizième année 17 Juillet 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 529, 24 juin 1882 : Leslie Stephen, The science of ethics. — Sweet, An anglo-saxon primer, with grammar, notes a. a. glossary. — Two Coutumiers of Normandie (J. E. Tardif, Le très ancien coutumier de Normandie; Laur. de Gruchy, L'ancienne coutume de Normandie). — Sumir and accad (J. Halévy). — Was Roger of Montgomery at Senlac? (Howorth). — Gabriel Peignot's works. — The tittle-page of Walton's « Complet Angler » (Elliot Stock). — Scandinavian antiquities at South Kensington. — Archaeological notes on the terra d'Otrante, V (Fr. Lenormant). — The shield of Achilles (Barnabei).

N° 530, 1er juin 1882 : Mosley, Reminiscences chiefly of Oriel College and the Oxford Movement (Mark Pattison). — J. Add. Symonds, Animi figura. — Ch. G. Walpole, A short history of the Kingdom of Ireland (M. Stokes : ouvrage qui est une compilation). — Vaccarone, Le pertuis du Viso, étude historique (Freshfield). — The Ashburnham ms. of the York Mystery Plays. — Was Roger of Montgomery at Senlac ? (Freeman). — The only english proclamation of Henry III, october 18, 1258 (Ellis). — The sumerian and accadian dialects (Terrien de la Couperie). — A Garibaldi in the eighth century (Morison). — Gabriel Peignot's works (Timmins). — « The martyrdom of Madeline » (Robert Buchanan). — Some dictionaries and grammars (Palmer, Simplified grammar of Hindustani, persian a. arabic, etc.

Litterarisches Centralblatt, n° 25, 17 juin 1882 : Gebhardt, Thüringische Kirchengeschichte — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, p. p. Doebner. I u. II. — Beauvois, Un agent politique de Charles-Quint, le Bourguignon Claude Bouton, seigneur de Corberon. (Travail fait avec un soin minutieux, surtout d'après les archives belges et hollandaises; intéressant pour l'histoire de Charles Quint.) — Marchstaller, eine Reise nach Rom, unternommen in Jahre 1625, bearb. v. Schroll. — Berichte des Grafen Friedrich Lothar Stadion über die Beziehungen zwischen Oesterreich u. Baiern, 1807-1809, hrsg. v. Wertheimer. (27 rapports de l'ambassadeur d'Autriche à Munich, montrent que la Bavière, depuis Tilsit même, croyait à une nouvelle guerre avec l'Autriche, que le roi était rebuté de sa situation de vassal de Napoléon I, que les événements d'Espagne faisaient une impression profonde, que l'héritier du trône était un adversaire décidé du système de Mongelas et des Français.) — Hiort-Lorenzen, Annuaire généalogique des maisons princières régnant en Europe depuis le commencement du xixe siècle, avec des notes sur les mariages morganatiques. Première année. Berlin, Puttkammer u. Mühlbrecht. — Administrativcarte von Niederösterreich. — Oeri, Beiträge zum Verständniss der Trachinierinnen des Sophokles. — Aulularia, rec. Götz. — A. Jansen, J.-J. Rousseau, fragments inédits. Recherches biographiques et littéraires. — Arbok hins islenzka fornleifafélags 1880 og. 1881. Reykjavik. — Shakespeare Museum, eine Sammlung alter u. neuer, eigener u. fremder, poetischer u. prosaischer Beiträge zur Shakespeare-Literatur, hrsg. v. Max Moltke. (Renferme des art. et des travaux originaux qui seront acueillis avec reconnaissance par les amis de Shakespeare.) — Gœthe's Reineke Fuchs nach dem ersten Druck vom Jahre 1794, hrsg. v. Bieling. — Hoffmann (Franziska), Das Orakelwesen im Alterthume. (« Si l'ouvrage était composé par un homme, on dirait simplement qu'il est au-dessous de la critique; mais les égards que l'on doit aux dames, même à celles qui écrivent, nous défendent de porter un jugement semblable et nous font un devoir de nous abstenir de toute critique; nous nous contenterons de citer quelques extraits de ce livre »; suit une série de citations ré-

jouissantes.) — Boutkowski, Dictionnaire numismatique, tome I, vol. II. — La Mara, Musikalische Studienköpfe. — Durm, Handbuch der Architektur. — Berlin anno 1690, zwanzig Ansichten aus Joh. Stridbeck's des Jüngeren Skizzenbuch, p. p. Erman.

N° 26, 24 juin 1882 : Kapff, Lebensbild von Sixt Carl v. Kapff. — Hermann, Lexicon der allgemeinen Weltgeschichte. (N'est pas mauvais.) — Vita sanctorum Stephani regis et Emerici ducis, p. p. Florianus. — Bahrfeldt, Der Bracteatenfund von Michenfund, ein Beitrag zur brandenburg. Münzenkunde d. XII. Jahrhunderts. — Erler, Deutsche Geschichte v. der Urzeit bis zum Ausgang des Mittelalters in den Erzählungen deutscher Geschichtschreiber. (Utile.) — Turmair's, gen. Aventinus, annales ducum Boiriae, hrsg. v. Siegm. Riezler. I, 1, — Baumgarten, Vor der Bartholomäusnacht. (Cherche la clef de l'énigmatique événement dans les faits des années 1570-1572 ; a fouillé surtout la correspondance de Philippe II et de ses envoyés et arrive à un résultat important : les questions compliquées des mariages royaux et la paix de Saint-Germain avaient rendu les relations de la France et de l'Espagne extrêmement tendues; mais l'insuccès du projet de mariage entre Élisabeth et le duc d'Alençon, l'échec de Louis de Nassau, l'opposition de l'Angleterre aux plans de la France sur les Pays-Bas, l'indolence des protestants d'Allemagne rejetèrent la cour vers le parti espagnol et catholique; Catherine voulut se débarrasser de Coligny, dans l'espoir que le meurtre retomberait sur les Guises ou sur Albe; le coup manqua, et, les huguenots prenant une attitude menaçante, il fallut recourir au massacre.) — Von Helfert, Der Wiener Parnass im Jahre 1848. — Ausgewählte Reden des Fürsten von Bismarck, III Band, Reden aus den Jahren 1878-1881. — Wickes, a treatise on the accentuation of the three socalled poetical books of the Old Testament, Psalms, Proverbs a Job. (Travail excellent.) — Koechly, Akademische Vorträge u. Reden. hrsg. v. Bartsch. — Elis saga ok Rosamundu, mit Einleitung, deutscher Uebersetz. u. Anmerk. hrsg. v. Kölbing. (Edition faite avec grand soin, traduction fidèle.) — Schneider, Die St. Paulus-Kirche zu Worms, ihr Bau u. ihre Geschichte. — v. Huber-Liebenau, Das deutsche Haus zur Zeit der Renaissance. (Simple conférence, mais remplie d'erreurs et d'absurdités.) — Israel, übersichtl. Catalog der Musikalien der ständ. Landesbibliothek zu Cassel. — Bäumker, Zur Geschichte der Tonkunst in Deutschland, von den erten Anfängen bis zur Reformation. — Rühlmann, Die Geschichte der Bogeninstrumente. — Reissmann, G. Fr. Haendel, sein Leben u. seine Werke.

**Deutsche Literaturzeitung**, n° 24, 17 juin 1882 : Panek, Commentarius in epistolam Pauli apostoli ad Hebraeos. — Le page Renouf, Vorles. über Ursprung u. Entwickel. der Religion der alten Aegypter. Leipzig, Hinrichs. (Pietschmam) — Juskevicz, Lietuviskos dajnos (Bezzenberger : le plus vaste recueil de dainos qui ait paru jusqu'ici). — Corn. Taciti dialogus de oratoribus, recogn. Baehrens. (Prammer : de grands défauts, néanmoins édition indispensable au philologue). — Clemm, De breviloquentiae taciteae quibusdam generibus. (Prammer : utile.) — Briefwechsel zwischen Schiller u. Gœthe, 4e aufl. — Zeitschrift für Orthographie, hrsg v. Victor. (Seemüller : très recommandable entreprise.) — Jan te Winkel, Bladzijden uit de Geschiedenis der nederlandsche letterkunde, I. Joan Blasius als vertegenwordiger van de romantische richtung onzer letterkunde in de zeventiende eeuw. II. Vondel als treurspeldichter. (J. Frank.) — Ch. Thurot, De la prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle d'après les témoignages des grammairiens. (Koschwitz : source inestimable d'instruction sur la pho-

nétique du français moderne.) — Wenck, Clemens V u. Heinrich VII, die Anfänge d. franz. Papsttums, ein Beitrag zur Geschichte des XIV. Jahrhunderts. (Th. Lindner : soigné et agréable à lire) — Politische Correspondenz Friedrichs des Grossen, Bände VI, u. VII (Posner.) — Brosien, Lexikon der deutschen Geschichte, die Völker, Länder, historischen Personen u. Stätten Deustchlands mit Einschluss der german. Stämme Oesterreichs, Burgunds, der Niederlande u. d. Schweiz bis zu ihrer Abtrennung. (K. Rieger : à recommander aux « laïques ».) — De la Jonquière, Histoire de l'empire ottoman. (Manuel digne d'éloges : témoigne de connaissances acquises sur les lieux mêmes; nombreux faits habilement rassemblés) — Kappler, Holländisch Guiana, Erlebnisse u. Erfahr. während eines 43 jährigen Aufenthalts in der Kolonie Surinam. — G. Meyer, Die Verleihung des Königsbannes u. das Dingen bei markgräflicher Huld. — Jomini, Abriss der Kriegskunst erläutert durch von Boguslawski.

Philologische Wochenschrift, n° 23, 10 juin 1882 : Anton Krichenbauer, Theogonie und Astronomie (Paul Stengel : folies sur Homère). — Chr. von Husens, Odyssee-Bilder, Nausikaas Verschüttung (roman agréable). — H. W. Stoll, Anthologie griechischer Lyriker für die obersten Klassen der Gymnasien (Sitzler : 5e édition de la 1re division, élégies et épigrammes; très recommandé; critiques de détail). — R. Y. Tyrrell, The Troades of Euripides, with Revision of Text, and Notes chiefly intended for Schools, Dublin, Browne and Nolan (H. Gloël). — Ch. Graux, Plutarque, Vie de Cicéron. Hachette (Heller : « Nous prenons ce petit volume avec tristesse, regrettant qu'une mort prématurée ait enlevé à son œuvre et à la science ce jeune savant plein d'espoir. On pouvait espérer qu'il remplacerait par une édition critique nouvelle des Vies celle de Sintenis, très méritoire, mais un peu arriérée maintenant par suite de diverses découvertes, comme celle du Seitenstettensis et celle du Matritensis, que Graux lui-même a collationné le premier. Si déjà nous avions pu rendre hommage à sa vie de Démosthène, notre douleur s'augmentera en reconnaissant, dans la façon dont il a traité la Vie de Cicéron, « wie sich Graux mehr und mehr in seine Aufgabe hineinlebte »; car, sur tous les points, en particulier dans les parties préliminaires, elle nous montre un progrès important... Beaucoup plus riche d'idées et plus instructif est le chapitre de 12 pages qui traite en détail des sources de Plutarque pour la biographie de Cicéron.,. Nous tenons ce chapitre non-seulement pour le plus important, mais pour celui qui, par l'exposition simple et modeste des résultats assurés et des résultats douteux, caractérise le mieux le « sens objectif » du savant défunt. » Article très détaillé. Cf. *Rev. crit.*, 10 avril 1882, pp. 289 ss.). — Joh. E. Dassenbacher, Schematismus der österreichischen Mittelschulen. — Jahresbericht des Vereines « Mittelschule » in Wien. — Périodiques, etc.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24, 14 juin 1882 : Bartholomae, Arische Forschungen. I Heft. (Pischel.)

N° 25, 21 juin 1882 : Rehmke, Die Welt als Wahrnehmung und Begriff, eine Erkenntnisstheorie. (Wundt.) — Langwerth von Simmern, Oesterreich und das Reich. (Böthlingk : essaie de donner, au point de vue autrichien, un exposé de l'époque de 1789 à 1815; écrit avec talent, mais la tâche dépassait les forces de l'auteur.) — Hicks, A manual of greek historical inscriptions. (Blass : sera utile et en Angleterre et ailleurs.) — Bechtel, Bartholomäus Willent's litauische Uebersetzung des Luther'schen Enchiridions u. d. Episteln u. Evangelien. (Bechtel.)

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 30 Seizième année 24 Juillet 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Litterarisches Centralblatt, n° 27, 1er juillet 1882 : Harnack, die Ueberlieferung d. griech. Apostel des zweiten Jahrhunderts in der alten Kirche u. im Mittelalter. -- Deisenberg, Theismus u. Pantheismus. — Richter (Alb.), Bilder aus der deutschen Kulturgeschichte, I, 1, I.— Friedländer, die italienischen Schaumünzen des XV. Jahrhunderts, 1430-1530. III Heft. (Suite de cette très solide et très précieuse publication.)— Lorck, Handbuch der Geschichte der Buchdruckerkunst. I, Erfindung, Verbreitung, Blüthe, Verfall, 1450-1750. (Excellent livre à recommander à tout le monde; renferme tous les résultats certains.) — Aus dem handschriftlichen Nachlasse Westenrieder's, v. Aug. Kluckhohn. I, Denkwürdigkeiten u. Tagebücher. (Intéressant.) — Brugsch, Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch, enthaltend in wissenschaftlicher Anordnung u. Folge den Wortschatz der Heiligen-und der Volkssprache und der Schrift der alten Aegypter, nebst Erklärung der einzelnen Stämme. Bd V-VII. (Ouvrage entièrement indispensable à tout égyptologue, mais qui coûte trop cher, 400 mark ! L'auteur ajoute à tous les services qu'il a déjà rendus à la science, le plus grand et le plus important.) — Ceci, Scritti glottologici. Fascicolo I; il dativo plurale greco; le voci greche μίν νίν; il latino amentum (Ceci est « entré bien armé dans l'arène linguistique » et s'est heureusement acquitté de la tâche difficile, de connaître tout ce qui s'est publié sur le domaine de la grammaire comparée; beaucoup de soin et d'érudition dans ce nouveau travail du savant italien; mais trop d'attaques contre G. Curtius et polémique trop vive). — Eyssenhardt, Römisch u. romanisch. (Beaucoup d'obscurités, et d'opinions insoutenables, mais soulève de nouveau une question importante; mérite de trouver des lecteurs.) — Fabricius, De architectura graeca commentationes epigraphicae. (Travail d'un jeune savant qui unit une profonde culture philologique à de grandes connaissances en architecture.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 25, 24 juin 1882 : Reuss, die Geschichte der heiligen Schriften alten Testaments. (Wellhausen : est à un tout autre et bien plus haut niveau que les travaux de Keil, Bleek, etc.) — Bonwetsch, Die Geschichte des Montanismus. (Holtzmann : bon, l'auteur renvoie au compte-rendu de Weizsäcker, n° 4 de la « Theologische Literaturzeitung ».) — Sigwart, Kleine Schriften, 2 vols. (Cohen.) — Fischer, u. Wiedmann, Ueber babylonische « Talismane », Cylinder u. andere Formen aus d. hist. Museum im steirisch - landschaftlichen Johanneum zu Graz. (Schrader.)— Les harangues de Demosthène, texte grec p. p. H. Weil. (A. v. Bamberg : très remarquable.) — Deffner, Zakonische Grammatik. (Rangabé : malgré quelques fautes, cet ouvrage est digne d'être recommandé, et, lorsqu'il sera terminé, formera une importante contribution à la connaissance des dialectes grecs.) — Bayard Taylor, Die Dichtung in Bildern, literarische Studien. Ausgewählte Schriften, I. (Er. Schmidt : bons essais.) — Beowulf, hrsg. v. Holder. — Einhardi vita Karoli imperatoris, hrsg. v. Holder. — Elie Berger, Les registres d'Innocent IV, recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les mss. originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale. Fasc. I, II, III. Ewald : public. qui, en son ensemble, peut être regardée comme un modèle des publications de ce genre, édition faite avec soin et conscience.) — H. M. Richter, Geschichte der deutschen Nation nach den Grundzügen ihrer Entwickelung. (Rudloff : n'est pas destiné aux savants, mais est accessible par sa forme agréable à tous les « Gebildeten »; bonne disposition du sujet; chaud enthousiasme pour la grandeur politique de l'Allemagne.) — Historisches Taschenbuch, hrsg. v. Fr. Raumer, hrsg. v. Maurenbrecher. VI Folge, I Jahrgang (R.

Pauli). — MUNCH, Samlede Afhandlinger, udgivne efter offenlig foranstaltning af Gustaf STORM. I-IV Bd. Christiania. (Recueil des articles et travaux les plus remarquables, dispersés dans des recueils divers, du grand historien norvégien.) — PFIZMAYER, Zwei Reisen nach dem Westen Japans. — WOERMANN, Kunst-und Naturskizzen aus Nord-und Südeuropa, ein Reise-Tagebuch. — Hugo RIEMANN, Musik-Lexicon, Theorie u. Geschichte der Musik, die Tonkünstler alter u. neuer Zeit mit Angabe ihrer Werke.

N° 26, 1er juillet 1882 : Ph. STRAUCH, Margaretha Ebner u. Heinrich v. Nördlingen, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Mystik. (Denifle : « eine wahre Musterarbeit. ») — KAWERAU, Kaspar Güttel, ein Lebensbild aus Luthers Freundeskreise. (W. Müller : étude très attachante sur ce partisan convaincu de Luther.) — Ern. LAAS, Idealismus u. Positivismus. — Vishunusmritih, the Institutes of Vishnu together with extracts from the sanscrit commentary of Nanda Pandita called Vaijayanti edited with critical notes, an Anukramaniká and indexes of words a. mantras by Julius JOLLY. I, II. [Bibliotheca Indica, a collection of oriental works published by the Asiatic Society of Bengal.] Calcutta. (A. Weber : travail vraiment critique où il y a quelques fautes d'impression, mais dont le texte est constitué d'après des principes fixes et scientifiques.) — HALLER, Geschichte der russischen Literatur. (Krek : pas de recherches originales, remaniement et traduction à la fois du manuel de Petrov, mais sera évidemment le plus utile des ouvrages allemands sur la matière; bien préférable au livre de Honegger par le savoir et le tact critique.) — Rich. ARNOLDT, Der Chor im Agamemnon des Aeschylus scenisch erläutert. (Wilamowitz : « livre écrit avec clarté et concision, par quelqu'un qui aime sincèrement la vieille poésie et qui ne prononce pas seulement du bout des lèvres, mais avec le cœur, le nom de Gottfried Hermann. ») — C. MEISSNER, Die Cantica des Terenz u. ihre Eurhytmie. (Leo : n'avance pas du tout la question, erreurs et manque de méthode.) — Visio Tnugdali latein. u. altdeutsch hrsg. v. Albr. WAGNER. Erlangen, Deichert. (A. Schönbach : publication de textes qu'il est très commode et agréable de posséder réunis.) — P. NOACK, eine Geschichte der relativen Pronomina in der englischen Sprache. (Wissmann : l'histoire des pronoms relatifs en anglais reste encore à écrire.) — Leop. v. RANKE, Weltgeschichte, II. Theil. Die römische Republik u. ihre Weltherrschaft. (« Commence à la fondation de Rome et va jusqu'à Auguste; on admirera encore la force et la puissance de cet esprit qui a su pénétrer ce grand et vaste sujet et en présenter un tableau plein de vie; érudits et laïques liront cette seconde partie de l'ouvrage avec le même plaisir que la première et en tireront maint enseignement nouveau; puisse la faveur du destin accorder au maître, de mener à fin cette histoire universelle, qui sera un monumentum aere perennius. ») — M. BAUMANN, Die Handelsprivilegien Lübecks im XII, XIII u. XIV Jahrhundert, eine Vorarbeit für den Verfasser einer Handelsgeschichte Lübecks. (Höhlbaum : non, ce n'est pas un travail préliminaire, réellement scientifique, pour une Histoire du commerce de Lubeck.) — Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation. I. 1517-1650, p. p. Hans WIRCK. (Holländer : travail méritoire qui sera le bienvenu de tous ceux qui étudient l'histoire de la Réforme.) — ANDERSON, Scotland in early christian times. Second series. (Bellesheim : sujet traité avec soin et épuisé; enthousiasme, tempéré par la réserve et la circonspection nécessaires dans un domaine où l'hypothèse arbitraire est si tentante; conférences sur les travaux en métal des anciens Celtes, les travaux sur pierre, l'art des monuments, les symboles des monuments, les inscriptions des monuments en oghams et en runes.) — KAPPEYNE VAN DE COPPELLO, Over im facere vin het inter-

dictum uti possidetis. (Mériterait d'être traduit, contribution de haute valeur au droit romain, grande précision.)

Philologische Wochenschrift, n° 24, 17 juin 1882 : Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας ἀπὸ Ἰανουαρίου 1881 μέχρι Ἰανουαρίου 1882, Athènes, typogr. Angelopoulo (Chr. B. : sur des fouilles à Athènes et Tanagra, le principal article sur les fouilles du théâtre d'Epidaure, le plus beau et le mieux conservé de la Grèce). — Alexandro Tartara, Dalla battaglia della Trebbia a quella del Trasimeno. Turin, Lœscher (P. Meyer : éloge mêlé de quelques critiques). — Aug. Mueller, De auctoribus rerum a M. Claudio Marcello in Sicilia gestarum (Soltau : médiocre). — L. Lange, De diebus ineundo consulatui solemnibus interregnorum causa mutatis (Soltau : essaie en vain de réfuter Unger). — Vahlen, Ueber zwei Elegien des Propertius (Gustafsson : modèle de saine méthode). — G. A. Euler, Die hohe Karlsschule. — Périodiques, etc. Fouilles romaines aux environs de Metz.

Philologische Rundschau, n° 26, 24 juin 1882 : N. Wecklein, Die Tragödien des Sophokles zum Schulgebrauche..., Oedipus in Kolonos (Gerh. Heinr. Müller : éloge, discussion sur des détails). — Babrii fabulæ recensuit M. Gitlbauer (manque de méthode et d'exactitude, texte modifié avec légèreté; pas en arrière après Eberhard; donne une idée fâcheuse de la jeune école philologique autrichienne). — G. Fischer, Die Elegien des Albius Tibullus in modernen Rhythmen (Chalybæus : article diffus). — Aug. Herzog, Stati Epithalamium (Silv. I, 2) (Paul Mohr). — H. T. Karsten, Elocutio rhetorica, qualis invenitur in Annæi Senecæ suasoriis et controversiis. Rotterdam (Phil. Thielmann : utile, mais demande encore du travail). — G. Francaroli, Saggio sopra la genesi della metrica classica, Firenze, 1881 (G. Stier : intéressant.) — Carl Neumann, Geschichte Roms während des Verfalles der Republik (Faltin : publication posthume très intéressante, surtout pour l'époque des Gracques ; négligence de la part de l'éditeur E. Gothein). — A. Herrmann, Darstellung der Beziehungen zwischen Römern und Parthern von der Uebernahme der Herrschaft durch Augustus bis zu Tiridates Belehnung durch Nero (Dürr). — Adalbert Ziegler, Die Regierung des Kaisers Claudius (Herman Haupt : très bon).

Columna lui Traian, nos 4-5, avril-mai 1882 : Hasdeu, Etudes de linguistique (suite). — I. Bianu, Notice sur un manuscrit roumain d'Eustrate le logothète, de 1632 (compilation juridique). — N. Densu,sian, Documents sur le pays de Fogaras (suite). — Brandza, Nomenclature botanique roumaine (suite). — I. Bianu, Compte-rendu des Rumunische Untersuchungen de Miklosich. — S. Fl. Marian, De pocitura, chant recueilli en Bucovine. — Hasdeu, description d'un manuscrit roumain de 1574 (suite). — Hasdeu, Etymologie de zglobiu, pétulant (du slavon zlobivu). — Climescu, Curpan, Petrov et Pat, Coutumes juridiques du district de Bacâu (suite). — Marian, Fabrication de la couleur jaune en Bucovine, fragment d'une chromatique du peuple roumain. — Chronique inédite roumaine des années 1800-1821, en prose et en vers, écrite par « Zilot Romanul » (pseudonyme), conservé aux archives de l'État (transcription en romain d'un original en cyrillique). — G. Chitsu, Les noms roumains des mois, nomenclature savante et nomenclature populaire. — P. Ispirescu, Conte populaire. — Marian, Incantations de Bucovine. — Negoescu, Chant populaire. — Chronique.

---

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

N° 31 Seizième année 31 Juillet 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**Literarisches Centralblatt**, n° 28, 8 juillet 1882 : SCHOLTEN, Das paulinische Evangelium. — MEHLIS, Studien zur ältesten Geschichte der Rheinlande, V, der Grabfund von Kirchheim. — Kuchimeister's nüwe casus monasterii sancti Galli, neu hrsg. v. MEYER v. KNONAU. — MÜLLER, Erzbischof Aribo von Mainz; P. MEYER, Die Fortsetzer Hermann's von Reichenau. — GRAF, Roma nella memoria e nelle imaginazioni del medio evo. (Livre de grand mérite qui mérite le même accueil favorable que l'ouvrage de Comparetti.) — KAWERAU, Gaspar Cüttel, ein Lebensbild aus Luther's Freundeskreise. (Travail intéressant et bien fait sur les commencements de la Réforme.) — Stieler's Schulatlas; 61e Aufl. vollständig neu bearb. v. BERGHAUS. — MEISTER, Die griechischen Dialekte auf Grundlage von Ahrens' Werk « de graecae linguae dialectis » dargestellt. I. Asiatisch-äolisch, böotisch, thessalisch. (Excellent livre qui ne doit manquer dans aucune bibliothèque philologique ou linguistique.) — ALY, Die Quellen des Plinius im achten Buch der Naturgeschichte. (Travail précieux par la comparaison des termes de Pline avec ceux des auteurs qu'il a consultés; il serait plus utile, s'il était moins concis.) — BRANDES, Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptströmungen dargest. I. Die Emigrantenliteratur. (Suite d'esquisses spirituelles, faites avec soin et entièrement réussies; quelques objections à faire çà et là.) — LANGBEHN, Flügelgestalten der ältesten griechischen Kunst. (Travail sur « les créatures du monde de l'art grec, qui sont issues entièrement ou en partie de la réalité, mais qui portent, contre nature, des ailes », ex. les Harpyes, Pégase; l'étude la plus intéressante est consacrée à l'Artémis ailée et à la Gorgone; remarques de détail à faire.) — HULTSCH, Heraion u. Artemision, zwei Tempelbauten Ioniens. — BLÜMNER, Laokoon-Studien, I Heft, ueber den Gebrauch der Allegorie in den bildenden Künsten. (Recherches d'un style clair et facile à comprendre.) — FEUERBACH (Anselm), ein Vermächtniss (Ecrit, dont la 1re partie renferme une autobiographie de l'artiste; lecture qui émeut et élève l'âme.)

n° 29, 15 juillet 1882 : LUCIUS, der Essenismus in seinem Verhältniss zum Judentum. — Chn. MEYER, Geschichte des Landes Posen. (Livre que l'auteur aurait mieux fait de ne pas écrire; ne connait pas les travaux récents des historiens polonais; manque de sens historique; trop hostile de parti-pris à la Pologne.) — HOLDER, Germanischer Bücherschatz. (La Germania de Tacite, Einhard, Nithard.) — KINDLER v. KNOBLOCH, Der alte Adel im Oberelsass. (Notices, par ordre alphabétique, sur l'histoire de la noblesse de la Haute-Alsace; mais les sources ne sont pas indiquées.) — ROGGE, Geschiedenis der stedelijke boekerij van Amsterdam. (Histoire instructive et attachante de la bibliothèque de la ville d'Amsterdam.) — HUBER, Matthias von Neuenburg u. Jacob von Mainz. — LATTES, Nuovo saggio di giunte e correzioni al lessico talmudico (Lévy-Fleischer). Roma, Salviucci. (Travail dont la valeur consiste surtout dans la partie relative aux particules.) — Pseudolysiae oratio funebris, ed. Mart. ERDMANN. — Ovidii libellus de medicamine faciei, p. p. KUNZ. (Travail très soigneux et très habile.) — Speculum regale, ein altnorweg. Dialog hrsg. v. BRENNER. (Edition qui a coûté à son auteur beaucoup de soin et de labeur.) — Album von Hernstein, Illustrationen zu Hernstein in Niederösterreich.

**Philologische Wochenschrift**, n° 25, 24 juin 1882 : Julius GRIMM, Der römische Brückenkopf in Kastel bei Mainz und die dortige Römerbrücke (Gustav Becker : le pont est romain et non carolingien). — CLEMM, De breviloquentiae Taciteae quibusdam generibus (Andresen : mauvais la-

tin, travail soigné pour le fond). — POEKEL, Philologisches Schriftsteller-Lexikon (utile quoique très insuffisant; précieux renseignements sur les érudits anglais.) — Périodiques, etc.

**Philologische Rundschau**, n° 27, 1er juillet 1882 : J. A. STEWART, The English Mss. of the Nicomachean Ethics. Oxford, Clarendon Press (J. Cook Wilson : bon). — RASSOW, De Plauti substantivis, cf. *Rev. crit.*, 12 juin 1882 (K. E. Georges : rectifications de détail). — Lucretius, deutsch von Max SEIDEL (Max SCHLIERBACH) (A. Kannengiesser). — J. GANTRELLE, Ciceronis philippica secunda, cf. *Rev. crit.*, 3 avril 1882, p. 166 (Rud. Klussmann : édition élégante. d'un savant belge célèbre jusqu'en Allemagne, repose surtout sur les éditions classiques de Halm et Koch-Eberhard; commentaire un peu concis, éclaircissant le fond plus que la grammaire; certaines notes de grammaire seraient inutiles pour des élèves allemands; d'autres manquent; Klussmann énumère les explications neuves et en discute une; peu de fautes; texte fondé sur Halm, avec comparaison d'ailleurs peu féconde d'un ms. de Bruxelles et deux mss. de Paris; orthographe arriérée; mauvaises corrections, empruntées en grande partie à Cobet, etc., autres corrections négligées à tort; les illustrations moins élégantes que le reste; le caractère admis pour les notes ne semble pas bien choisi). — H. KOECHLY, Caesar und die Gallier, 2. Aufl. (Saalfeld : applaudit à cette réimpression; la première publication est de 1871, ce qui explique les allusions patriotiques). — H. NOHL, Analecta Vitruviana (K. E. Georges : bon). — H. WEISSENBORN, Die Uebersetzungen des Euklid durch Campano und Zamberti (Günther : à consulter). — STRACK, Vollständiges Wörterburch zu Xenophons Kyropädie (Vollbrecht : utile malgré des défauts). — Ed. v. HARTMANN, Das religiöse Bewusstsein der Menschheit im Stufengang seiner Entwickelung (Ziegeler : deux chapitres intéressent les philologues : Die ästhetische Verfeinerung des Monotheismus im Hellenentum, et Die utilitarische Säkularisierung des Monotheismus im Römertum.) — Karl BOYSEN, Bibliographische Uebersicht über die die griech. und latein. Autoren betreffenden Litteratur der Jahre 1867-1876 (Rud. Klussmann : mauvais, utile pourtant).

**Nachrichten von der kœnigl. Gesellschaft der Wissenschaften**, n° 13, 18 juin 1882 : DE LAGARDE, Woher stammt das $x$ der Mathematiker ? (Il vient, en tout cas, de xei = cosa) ; — Sixtus = Xystus (Xystus est devenu dans la bouche des Italiens Sisto, d'où est né Sixtus).

N° 14, Preisaufgaben der Wedekindschen Preisstiftung für deutsche Geschichte.

N° 15 : J. GILDEMEISTER, Ueber arabisches Schiffswesen. — Erklärung. (Paul de Lagarde : M. Hommel accuse dans diverses revues M. Paul Haupt d'avoir été dans son étude sur « un dialecte du sumérien » le plagiaire de M. Fr. Lenormant ; mais M. Lenormant déclare dans une lettre : « il ne saurait y avoir de la part de M. Haupt aucun plagiat de travaux qu'il ne connaissait pas et ne pouvait pas connaître; je reconnais l'entière originalité de sa découverte. »)

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, nos 26 et 27, 28 juin et 5 juillet 1882 : DELITZSCH, Wo lag das Paradies? (Oppert : long art. défavorable.) — SEDLMAYR, Kritischer Kommentar zu Ovids Heroiden (Birt). — HJELT, Elias Lönnrot (Husemann).

— N° 28, 12 juillet 1882 : WLASSAK, Edict. u. Klageform, eine romanistische Studie (G. Hartmann). — Erlauer Spiele, sechs altdeutsche Mysterien nach einer Handschrift des XV. Jahrhunderts zum ersten Mal hrsg. v. KUMMER (Schönbach : « travail dont il faut remercier l'auteur et qui est indispensable au specialforscher »). — ANDRESEN, Sprachgebrauch u. Sprachrichtigkeit (Sauer : livre de grande valeur).

**Deutsche Rundschau**, juillet 1882 : HAECKEL, Indische Reisebriefe, IV. Kaduwella, Peradenia, Kandy. — PAULSEN, Arthur Schopenhauer, der Zusammenhang seiner Philosophie mit seiner Persönlichkeit. — STRASBURGER, Der Unterschied zwischen Thier und Pflanze. — HAUSNER, Polnische Belletristik in den letzten zwanzig Jahren. — Zur deutschen Culturgeschichte. (A propos de l'ouvrage de BIDERMANN, « Deutschland in achtzehnten Jahrhundert ».) — Literarische Notizen.

**Columna lui Traian**, nº 6, juin 1882 : Chronique inédite de Zilot Romanul (suite). — MARIAN, Incantations populaires de Bukovine (suite). — DENSUSIANU, Documents sur le pays de Fogaras (suite). — MARIENESCU, Ballades populaires. — HASDEU, Manuscrit de 1574 (suite). — CHITSU, Domnu domna, dominus domina. — HASDEU, *ghioc* et *sglavoc*; un doublet gréco-latin (noms du bleuet, de γλαυκός ; l'auteur naturalise judicieusement le terme technique *doublet*). — CLIMESCU, CURPAN, PETROV, et PAT, Coutumes juridiques (suite).

**Archivio storico per Trieste, l'Istria ed il Trentino**, Maggio 1882, fascicolo IV (Termine la première année de « l'Archivio ») : GRION, Re Berengario I in Istria. — COMBI, Un discorso inedito di Pier Paolo Vergerio il Seniore da Capodistria. — AMBROSI, Di Castellaro trentino, oggi Castel d'Ario mantovano, ricordi storici. — ORSI, Un gruppo di *aes gravi* trovati a Trento. — CIPOLLA, Maestro Martino da Stenico. — BERTOLOTTI, Curiosità storiche istriane, dalmate e trentine negli archivi di Roma. — LUCIANI, Scoperta paletnologica in Istria. — ORSI, Epigrafe capodistriane. — Rassegna bibliografica : MALFATTI, Statuti ed ordinamenti per i Battuti di Trento, pubblicati da C. SCHNELLER. — SALVIOLI, La legge romana udinese, per Franc. SCHUPFER. — ZENATTI, Le relazioni tra Trieste e Venezia sino al 1381, per G. Cesca. — MORPURGO, Saggio di cartografia della regione veneta. — SALVADORI, L'archeographo triestino, anno VIII (1881-82). — Annunzi bibliografici. — Publicazioni periodiche.

**Revue de l'instruction publique (superieure et moyenne) en Belgique**, tome XXV, 3e livraison : CRUTZEN, L'origine maternelle et la naissance de Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas (M. Rawdon Brown a prétendu que Marguerite était née à Valladolid en 1533, qu'elle avait pour mère une des filles du comte Hieronymo de Nogarola, noble vénitien, et que cette fille avait, en 1524, changé son nom en celui de Van Geste. L'auteur de l'art. s'en tient aux idées énoncées avant lui par Serrure, Vander Meersch, Gachard et Reumont : vers la fin de 1521, Charles le Quint mit le siège devant Tournai; à Audenarde d'où il surveillait les opérations, il fit la connaissance de Jeanne Van der Gheenst, fille du manant Gilles Vander Gheenst et de l'ex-bourgeoise Jeanne Vander Coye; Jeanne était servante chez le gouverneur d'Audenarde; elle accoucha, vers le milieu de l'année suivante, d'une fille qui fut baptisée dans l'église de Pamele sous le nom de Marguerite; Marguerite fut élevée à la cour de sa grand'tante, Marguerite d'Autriche, et de sa tante Marie de Hongrie; à l'âge de neuf ans elle passa en Italie où, dans la suite, elle épousa Alexandre de Médicis, puis Octave Farnèse; c'est en 1559 que Philippe II l'appela à gouverner les Pays-Bas). — Quelques observations sur le programme d'enseignement de l'anglais. — GRAFÉ, L'école normale de Pise et les écoles de magistère en Italie, I. — GANTIER, La conquête de la Belgique par Jules César (ouvrage remarquable). — Cam. LEMONNIER, Histoire des beaux-arts en Belgique.

---

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

N° 32 Seizième année 7 Août 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 531, 8 juillet 1882 : POLLOCK, Essays in jurisprudence and ethics. — The Temple, sacred poems and private ejaculations, by Mr. George Herbert, first édition 1633, fascimile reprint, with introductory essay by SHORTHOUSE. — LEAR, Henri Dominique Lacordaire, a biographical sketch. (Simcox.) — English dialect glossaries : Five original glossaries, isle of Wight, Oxfordshire, Cumberland, North Lincolnshire, and Radnorshire, by various authors; Glossary of the Lancashire dialect, by NODAL a. MILNER, Part II (F to Z). — MASPERO, Les contes populaires de l'ancienne Egypte, traduits et commentés. (Amelia B. Edwards : « charming little volume. ») — Theological literature. (CHEYNE, Micah, with notes a. introduction; LOWE, The hebrew student's commentary on Zechariah, Hebrew a. LXX; Commentary on Erzra a. Nehemiah, by Rabbi Saadiah, edited by MATHEW; SORLEY, Jewish christians a. judaism; de LAGARDE, The question whether marriage with a deceased wife's sister is or is not prohibited in the mosaic writings; STÄHLIN, Justin der Märtyrer u. sein neuester Beurtheiler; STRACK, Pirqe Aboth, die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna-traktat mit kurzer Einleit., Anmerk. u. einem Wortregister; HARNACK, Die Ueberliefer. der griech. Apologeten d. II Jahrhunderts in der alten Kirche u. im Mittellalter.) — Chaucer and the eastern counties. — The endowment of research at Edinburgh. — Was Roger of Montgomery at Senlac ? (Howorth.) — The neo-celtic « p » in Prof. Skeat's dictionary. (Mayhew.) — Carlyle's translation of Faust's « Curse » (Eug. Oswald). — County record offices. (Turner.) — Vinaya texts, part I, the Patimokkha a. the Mahâvagga, I-IV, translated from the pâli by RHYS DAVIDS a. OLDENBERG (Morris). — Recent contributions to catullian criticism. (Ellis : sur les « Animadversiones in locos nonnullos Valeri Catulli et Titi Livi, par TARTARA. ») — Joseph, Khu-en-Aten and Amenhotep IV. (Am. B. Edwards.) — Art books (SMITH a. SLATER, Architecture, classic a. early christian; etc.). — The excavations in the forum romanum. (Westropp.)

N° 532, 15 juillet 1882 : Natural religion, by the author of « Ecce homo ». — MARVIN, The russian advance towards India (Keane). — BLACKIE, Altavona, fact a. fiction from my life in the highlands. (Gray). — BIRT, Das antike Buchwesen. (Haverfield : très important.) — Was Roger of Montgomery at Senlac? (Freeman a. Howorth.) — Chaucer a. the eastern counties. (Round.) — Sumir a. accad (P. de Lagarde et Sayce). — Written a. unwritten chinese laws. (Gardner.) — BOWES, Japanese marks a. seals. (Monkhouse.) — Botticelli's « Assumption ». (Fisher.)

N° 533, 22 juillet 1882 : VILLIERS STUART, The funeral tent of an egyptian queen. (Am. B. Edwards.) — GOSSE, Gray « English men of letters » (Dowden : la vie la meilleure et la plus complète de Gray, œuvre à la fois de critique et de biographie). — Miss Ellen M. TAYLOR, Madeira, its scenery a. how to see it. (Burton.) — KEMBLE, Records of later life. 2 vols. — Shakspere's tragedy of Hamlet, edit. by ELZE. (Furnivall : édition qui sera la bienvenue, notes très soignées.) — SPIERS, The school system of the Talmud. (Ball.) — ROOSEVELT, The naval war of 1812. (Temple : travail très impartial.) — School books. — The late Prof. Lotze (Cook Wilson). — Chaucer a the herons. (Furnivall.) — The Pole family. (Round.) — Sumer a. akkad.

Philologische Wochenschrift, n° 26, 1er juillet 1882 : Luigi A. MICHANGELI, Anacreonte, edizione critica. Bologna, Zanichelli (Sitzler : édition soignée et bonne des Anacreontea, avec traduction italienne ; idées fausses

sur leur date et sur la métrique). — Richard ENGELMANN, Beiträge zu Euripides, Alkmene (Wecklein : démontre qu'Alcmène, condamnée au feu, était sauvée par un orage miraculeux). — O. PODIASKI, Quomodo Terentius in tetrametris iambicis et trochaicis verborum accentus cum numeris consociaverit (Schlee : bon). — BAEHRENS, Poetae latini minores, III (Hugo Magnus : fourmille de fautes, mais est et sera longtemps indispensable). — Otto RICHTER, Die Befestigung des Janiculum (Wecklein : bon). — Sammlung von Schulreden und Ansprachen, herausgegeben von Philipp BRUNNER, 1. Sammlung, 2. Aufl. (Cf. n° 22). — Périodiques, etc. Zeitschrift für das Gymnasialwesen : on s'est bien trouvé depuis 1875, au gymnase de Schleitz, de supprimer le grec en quarta (sixième) et d'en faire faire sept heures par semaine en tertia (cinquième). Analyse détaillée de la revue des écoles secondaires (Közepiskolai Szemle) publiée à Arad.

Nos 27-28, 8 juillet 1882 : G. Th. GERLACH, Der alten Griechen Götterlehre, Mythen und Heldensagen (Paul Stengel : détestable). — R. METHNER, De tragicorum Graecorum minorum et anonymorum fragmentis observationes criticae (Wecklein : bon). — H. LENTZ, Der Epitaphius pseudepigraphus des Demosthenes (Albrecht : article détaillé). — Hermann CREMER, Biblisch-theologisches Wörterbuch der Neutestamentlichen Gräcität (jette beaucoup de lumière sur la langue de Plutarque, Lucien, etc.). — RICHTER, Hrabanus Maurus (Strenge : instructif sur la pédagogie du IXe siècle). — Johannes MUHL, Zur Geschichte der alten attischen Komödie (Löwner : du soin ; diffus). — J. SOERGEL, Demosthenische Studien (Löwner : à lire pour les gens du monde et les élèves). — HASPER, Die Feinheit der Oekonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles, und der Kern der sittlichen Anschauungen desselben (Löwner : bon). — Anton KERER, Ueber die Abhängigkeit des C. Silius Italicus von Livius (Löwner : catalogue utile de passages). — Périodiques, etc.

Philologische Rundschau, n° 28, 8 juillet 1882 : Sophocle, Œdipe roi publié par WUNDER, editio V. quam curavit N. WECKLEIN. — HILGENFELD, Hermae Pastor, ed. altera (Rönsch : bon ; démontre que le Pasteur contient 3 parties hétérogènes). — LIST, Das Buch des Horaz über die Dichtkunst ins Deutsche übersetzt (Krah). — L. POLSTER, Quaestionum Propertianarum specimen (Rossberg : du bon et du mauvais ; ni Polster ni Rossberg ne paraissent forts en prosodie). — PESKETT, Gai Julii Caesaris de bello Gallico commentarius VII. Cambridge (Menge : nombreuses critiques). — HOLTZE, Syntaxis fragmentorum scaenicorum poetarum Romanorum adumbratio (Georges : ouvrage posthume, composé après l'apparition de la seconde édition de Ribbeck, mais d'après la première ; utile malgré ses défauts). — DRESSEL, Lexikalische Bemerkungen zu Firmicus Maternus (Georges : bon ; Georges indique de nombreuses additions). — Josef BASS, Dionysios I. von Syrakus (Bachof : insuffisant ; réhabilitation juste mais exagérée). — FRIEDLAENDER, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms, 5. Aufl., 3. Theil (Jung). — DE CEULENEER, Notice sur un diplôme militaire de Trajan trouvé aux environs de Liège. Berlin, Mayer et Müller (Jung : l'article donne la bibliographie du sujet).

Theologische Literaturzeitung, n° 13, 1er juillet 1882 : Annales du Musée Guimet, tome II. (Baudissin.) — EBERS u. GUTHE, Palästina in Wort u. Bild. — GODET, Commentar zu dem Brief an die Römer, deutsch bearb. v. WUNDER. — Orose, p. p. ZANGEMEISTER. (Lipsius : excellente édition.) — KOCH, Die frühesten Niederlassungen der Minoriten im rechtsrheinischen Bayern ; im Rheingebiet u. ihre Wirk. auf d. kirchl. u. polit. Leben. (Karl Müller.) — WERDER, Zwingli als politischer Re-

formator (Zoëpffel : petit écrit attachant.) — ZAHN, die Ursachen des Niederganges der reformirten Kirche in Deutschland. (Ritschl.) — KAPFF, Lebensbild von Sixt Karl v. Kapff; ZÜNDEL, Pfarrer Blumhardt. — FISCHER, Discussions in history a. theology. (Lemme.)

Athenaeum belge, n° 13, 1er juillet 1882 : COMBES, L'entrevue de Bayonne; SEGESSER, Ludwig von Pfyffer u. seine Zeit; BAUMGARTEN, vor der Bartholomäusnacht. (Philippson : I. de tous les documents contenus dans l'opuscule de Combes, deux présentent un intérêt réel; une lettre de don Frances de Alava et une dépêche de Philippe II. Mais M. Combes traduit le passage de la lettre d'Alava : « y lo que anteveo que an de martillar estos eresiarcos » par « je prévois qu'on doit marteler ces hérésiarques » tandis qu'il faut entendre : « je prévois que ces hérésiarques la martèleront », c'est-à-dire « mettront martel en tête à Catherine ». C'est pourtant sur l'explication erronée des mots d'Alava que M. Combes base tout son système; marteler les hérésiarques, voilà pour lui l'annonce de la Saint-Barthélemy. 2. L'ouvrage de M. de Segesser sur Louis Pfyffer et son temps apprécie pour la première fois à sa juste valeur l'action de l'infanterie et surtout des Suisses dans les guerres de religion; il atteste des études très étendues, des idées neuves et vraies, une critique historique sérieuse et intelligente; mais l'auteur montre une certaine prédilection pour la cause catholique, il acquitte complètement le duc de Guise dans le massacre de Vassy, il affirme que Coligny a indubitablement causé l'assassinat de Guise par Poltrot; toutefois il montre bien les causes de la Saint-Barthélemy, la colère de Catherine contre l'amiral, sa peur d'une guerre avec l'Espagne et d'un soulèvement général des Huguenots, après l'attentat non réussi contre Coligny. 3. L'ouvrage de M. Baumgarten qui s'appuie de préférence sur les rapports italiens, écarte définitivement toute idée de longue préparation de la Saint-Barthélemy). — Ovidii Ibis, p. p. ELLIS. (P. Thomas : édition qui marque un sensible progrès sur les éditions antérieures.) — GELDNER, Studien zum Avesta (De Harlez : quelques conjectures ingénieuses, mais beaucoup d'injures et de contre-vérités). — Max ROOSES, Nieuw Schetsenboek. — Public. allemandes (Kölbing, Elis saga ok Rosamundu; BEHAGHEL, Heinrichs von Veldeke Eneide : très remarquable édition; MAHRENHOLTZ, Molières Leben u. Werke : ouvrage consciencieux et complet; Gleim, preussische Kriegslieder von einem Grenadier, p. p. SAUER; Faust, ein Fragment von Gœthe, p. p. SEUFFERT; SCHRÖER, Faust, zweiter Theil : indispensable; KÖRTING, Gedanken u. Bemerk. über den Unterricht der neueren Sprachen). — ROTT, Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie. (Démêle l'écheveau compliqué des négociations multiples engagées pendant les dix premières années du XVIIe siècle.) — CHANTELAUZE, Vincent de Paul et les Gondi (très intéressant et par endroits neuf). — Histoire d'Henriette d'Angleterre, par Mme de Lafayette, p. p. FRANCE (Très bonne édition). — Shakspeare, Macbeth et Byron, Childe Harold, p. p. James DARMESTETER (deux vol. qui méritent d'être placés au premier rang des éditions classiques d'auteurs étrangers publiées en France; solide érudition; sûreté, discernement, sobriété dans les annotations et les introductions) — MOREIRA DE SA, Selecta franceza para uso dos lyceus (utile).

N° 14, 15 juillet 1882 : Die Chronica pontificum leodiensium, eine verlorene Quellenschrift des XIII. Jahrhunderts, nebst einer Probe der Wiederherstellung, p. p. Fr. FRANZ (Bormans : importante dissertation, faite avec le plus grand soin). — SCHOPPE, Ueber Metrum u. Assonanz der Chanson de geste Amis und Amiles; GÖRLICH, die südwestl. Dialecte der langue d'oïl. Poitou, Aunis, Saintonge u. Angoumois. (Scheler : deux bons travaux.) — CHAMPIER, l'année artistique illustrée.

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

N° 33 Seizième année 14 Août 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Athenaeum, nº 2852, 24 juin 1882 : Leslie STEPHEN, The science of ethics; POLLOCK, Essays in jurisprudence a. ethics. — MOZLEY, Reminiscences, chiefly of Oriel College a. the Oxford Movement. — MACKAY, A concise practical treatise on the law of property. — TORU DUTT, Ancient ballads a. legends of Hindustan, with an introd. memoir by GOSSE. — Partons's St. Giles (F. C. Bayard). — Shelley's house at San Terenzo. — NORTON, Historical studies of church building in the middle ages, Venice, Siena, Florence. — The Tower of London. — Notes from Athens (Lambros).

Nº 2853, 1er juillet 1882 : CARLYLE, Reminiscences of my irish journey in 1849 with a preface by FROUDE. — DOBSON, Eighteenth century essays, selected a. annotated. — FLOYER, Unexplored Baluchistan. — KEARY, Outlines of primitive belief among the indo-european races. — BLACKIE, Altavona, fact u. fiction from my life in the Highlands. — Historical a. antiquarian publications. — Notes from Cambridge. — Horne Tooke's copy of Junius (Solly). — The palaeographical society. — Sanscrit mss. in Japan (Max Müller). — The folk-lore society. — DOLLMAN, The priory of St. Mary Overie, Southwark. — Notes from Rome (Lanciani).

Nº 2854 : KEMBLE, Records of later life. — The Sarva Dars'ana Samgraha, or review of the different systems of hindu philosophy, by Madhava Acharya, translated by COWELL a. GOUGH (Trad. entièrement fidèle). — JERVIS, The gallican church a. the Revolution, a sequel to the history of the church of France from the concordat of Bologna to the Revolution (Traite de la période de l'empire, fait avec soin et savoir). — BIRT, Das antike Buchwesen (Livre de grand intérêt et de très haute valeur). — Martial, livre I, p. p. FLACH (Edit. allemande, « shows considerable learning and industry, but his jugement is not always remarkable »). — The scottish education bill (Donaldson). — Lettre inédite d'Emerson à Carlyle. — County record offices (Turner). — « An honour to London » (Pièces de vers inédite). – CRIPPS, College a. corporation plate. — Notes from Athens (Lambros).

Nº 2855, 15 juillet 1882 : MARVIN, The russian advance towards India (On trouvera dans ce vol. nombre de conversations qu'a eues l'auteur, avec plusieurs des généraux et des hommes d'état les plus distingués de la Russie sur la question de l'Asie centrale ; on remarquera surtout les entretiens avec Skobeleff) — ANSTEY, Vice versa, or a lesson to fathers. — NADAL, Essays at home and elsewhere. — Lieut. Col. FERGUSSON, Henry Erskine, his kinsfolk and times (« As exercised a wise discretion in adopting for his monograph the form of chatty memoirs rather than of a connected biography..... an excellent contribution to the literature of scottish life and humour »). — School-books (Horace, odes, livre III, p. p. PAGE). — Law-books (Ch. SWEET, A dictionary of english law, etc.). — Dr. Haas (Rost). — Talks with Trelawny (W. M. Rossetti : passages tirés du Journal de M. Rossetti et relatifs à l'ami de Shelley et de Byron, homme « très singulier et intéressant »). — Wyclif's works (J. Gairdner). — Karaite manuscripts (Shapira). — Lucy PHILLIMORE, Sir Christopher Wren, his family and his times, 1585-1723 ; A. W. TAYLOR, The towers and steeples designed by sir C. Wren. — The architectural history of the city of Rome abridged from Parker's « archaeology of Rome ». — MATZ u. von DUHN, Antike Bildwerke in Rom, 2 vols. — ROSENBERG, Rubensbriefe, gesamm. u. erläutert. — GOLUISHEF, Album des antiquités russes de la province de Vladimir.

Nº 2856, 22 juillet 1882 : SWINBURNE, Tristram of Lyonesse and

others poems. (Le vol. de vers le plus varié et le plus important qu'ait publié le grand poète et qui sera, selon toute probabilité, le plus populaire.) — Skeat, An etymological dictionary of the english language, arranged on an historical basis, *et* A concise etymological dictionary of the english language. (Le grand dictionnaire de M. Skeat est achevé; il fournit la preuve d'une vaste érudition et d'un labeur énorme; il est indispensable à tous ceux qui veulent étudier à fond la langue anglaise et son origine scientifique et historique; ce n'est pas seulement un abondant résumé des recherches de la philologie moderne dans ce domaine qui a été cultivé avec soin et succès; il ajoute aux travaux d'autrui les résultats des propres études de M. Skeat; mais l'ouvrage est inégal et renferme quelques omissions; toutefois les mérites de cette publication en compensent les défauts; l'auteur n'est pas un savant de la force de Grimm ou de Littré, mais c'est un philologue « scientifique » et un lexicographe instruit; son œuvre est « a very solid piece of work throughout. » — Le petit dictionnaire du même auteur offre parfois un arrangement bizarre, mais rendra de très grands services; il est véritablement instructif.) — Dorsey Gardner, Quatre-Bras, Ligny a. Waterloo, a narrative of the campaign in Belgium, 1815. (Bon ouvrage qui expose les grandes inexactitudes de Thiers qui est connu au reste, non comme historien dans le vrai sens du mot, mais comme « writer of military romances ».) — Samuelson, Roumania, past and present. — Theological books (De Lagarde, The question whether marriage with a deceased wifes sister is or is not prohibited in the mosaic writings; Cheyne, Micah, etc.) — The Rev. Thomas Mozley a. Mr. Herbert Spencer. (Herbert Spencer.) — More Karaite manuscripts (Shapira). — Deux lettres inédites d'Emerson à Carlyle. — Bowes, Japanese marks and seals. — Antiquities of Ionia, published by the society of Dilettanti. part. IV. — Champier, L'année artistique, 1881-1882. — A portrait of Carlyle.

**Literarisches Centralblatt**, n° 30, 22 juillet 1882 : Steude, Ein Problem der allgemeinen Religionswissenschaften u. ein Versuch seiner Lösung. — Wetzel, die Translatio S. Alexandri, eine kritische Untersuchung. — Steinwenter, Studien über Geschichte der Leopoldiner (Sur les quatre fils du duc Léopold III d'Autriche, tué à Sempach en 1386, et surtout sur Ernest « le duc de fer » et la lutte engagée pour la possession du Frioul et d'Udine). — Wenck, Clemens V u. Heinrich VII, die Anfänge des franz. Papstthums. (Un des épisodes les plus curieux de l'histoire du moyen âge). — Frommann, Aufsätze zur Geschichte des Buchhandels im XVI. Jahrhundert. II Heft. — Stüve, Geschichte des Hochstifts Osnabrück, III. 1623-1648 (Histoire de l'évêché d'Osnabruck pendant la guerre de Trente-Ans; très important). — Roeder, Ueber Cobets Emendationen der attischen Redner, insbesond. des Isaios (On applaudira aux efforts que fait l'auteur pour défendre la tradition contre une critique souvent arbitraire et peu circonspecte; mais lui aussi garde trop peu de mesure; recherches pleines de soin et de diligence). — Leuchtenberger, dispositive Inhaltsübersicht der drei olynthischen Reden des Demosthenes (utile). — Ovidii Ibis, hrsg. v. Ellis. Oxford, Clarendon Press (Travail de très grand mérite, commentaire très détaillé et très savant). — Hofmann (Konrad), Altburgundische Uebersetzung der Predigten Gregor's über Ezechiel aus der Berner Handschrift. — Camoens' sämmtliche Gedichte, IV Band : Buch der Canzonen u. Idyllen. — Thode, Die Antiken in den Stichen Marcanton's, Agostino Veneziano's u. Marco Dente's. — Braumbach, Das Tonsystem u. die Tonarten des christlichen Abendlandes im Mittelalter, ihre Bezieh. zur griechisch-römischen Musik u. ihre Entwickel. bis auf die Schule Gui-

dos von Arezzo, mit einer Wiederherstell. d. Musiktheorie Berno's v. d. Reichenau nach einer Karlsruher Handschrift. — Bæhr, das Tonsystem unserer Musik, nebst einer Darstellung der griechischen Tonarten u. der Kirchentonarten des Mittelalters.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27, 8 juillet 1882 : Ebrard, Bonifatius, der Zerstörer des columbanischen Kirchentums auf dem Festlande. (K. Müller : l'auteur ne connaît pas les bons travaux sur le sujet : sa polémique est indigne et révoltante.) — Kern, Grundriss der Pädagogik ; Zeschwitz, Lehrbuch der Pädagogik. — Spiegel, die altpersischen Keilinschriften, im Grundtexte mit Uebersetzung, Grammatik u. Glossar. (Justi : travail excellent ; toujours la même critique et la même réflexion ; pas une vue qui ne puisse être regardée comme certaine d'après les règles de la science ; parfois même trop de réserve.) — Ἀδαμαντίου Κοραῆ τὰ μετὰ θάνατον εὑρεθέντα συγγραμμάτια, p. p. Mamoukas. (Lambros : 1[er] vol. des œuvres complètes de Coraï, renfermant les matériaux inédits d'un dictionnaire français-grec.) — Otfrids Evangelienbuch, p. p. Erdmann et Piper (L'édit. d'Erdmann est excellente, celle de Piper ne peut guère être la bienvenue des étudiants). — Kelle, Otfrids von Weissenburg Evangelienbuch, III Band, Glossar der Sprache Otfrids. (Seemüller : très bon glossaire.) — Arm. de Bourbon, traité de la comédie et des spectacles, p. p. Vollmöller. (Edition faite avec grand soin.) — Neumann, Geschichte Roms während des Verfalles der Republik, vom Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sullas Tode, hrsg. v. Gothein. (Seeck : il faut moins blâmer le maître, Neumann, que l'élève, Gothein, qui par trop de zèle a livré à la publicité une œuvre insuffisante.) — H. v. Sybel, Geschichte des ersten Kreuzzuges, 2[e] neu bearb. Auflage. (Nouvelle édition de ce bel ouvrage ; toute la question des sources a été reprise et éclaircie avec soin et pénétration.) — Die Chroniken der mittelrheinischen Städte, Mainz, I Band. — Lund, Das tägliche Leben in Scandinavien während des XVI. Jahrhunderts, eine culturhistorische Studie über die Entwickelung u. Einrichtung d. Wohnungen. (Slomann : livre très instructif et riche en idées.) — v. Nordenskiöld, die Umsegelung Asiens u. Europas auf der Vega 1878-1880. (Œuvre remarquable à tous égards.) — Th. v. Bernhardi, Friedrich der Grosse als Feldherr. 2 vols. (Un des ouvrages les plus considérables de la récente littérature militaire.)

Theologische Litteraturzeitung, n° 14, 15 juillet 1882 : Kaulen, Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments, II Hälfte, I. Besondere Einleit. in das Alte Testament. — Strack, die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna Traktat. (Schürer : édition qui sera la bienvenue, même après beaucoup d'autres.) — Das Neue Testament, übers v. Weizsäcker. II. — Schegg, Das Todesjahr des Königs Herodes u. das Todesjahr Jesu Christi, eine Streitschrift gegen Florian Riess. (Schürer : malgré l'appareil d'érudition que déploie l'auteur, manque de justesse et de « l'acribie » nécessaire.) — Höniger, Der schwarze Tod in Deutschland. (Long art. de Karl Müller sur cet ouvrage intéressant et « vielseitig anregend ».) — Rogge, Samuel Wilhelm Rogge, ein Lebens-Amts-und Familienbild aus einem schlesischen Landpfarrhause.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 29, 19 juillet 1882 : Overbeck, Geschichte der Griechischen Plastik, vierter Halbband. (Conze.) — Jodl, Geschichte der Ethik in der neueren Philosophie. I. (Gyzicki.) — Hofmann-Wellenhof, Michael Denis. (Sauer : « ein gut angelegtes, aber kein gutes Buch. »)

---

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

N° 34 Seizième année 21 Août 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, n° 534, 29 juillet 1882 : Two books on Iceland, Coles, Summer travelling in Iceland; Oswald. By fell and fjord. — Jevons, The state in relation to labour. — Macray, Notes from the muniments of Magdalen College. Oxford. — Rud. Henning, Das deutsche Haus in seiner historischen Entwickelung. (Keary : « The largest and by far the most important » de la collection des « Sources et recherches » publiée chez Trübner par Ten Brink, Martin et Scherer). — Shetland notes. — Hamlet's « too too sallied flesh » (Furnivall). — What is a « cleaca » (Davidson). — Berosus-Genesis. (Whitehouse.) — A comprehensive commentary on the Qurán, comprising Sale's translation a. preliminary discourse, with additional notes a. emendations, together with a complete index to the text, preliminary discourse a. notes, by Wherry. (Badger.) — Audsley, Outlines of ornament. (Monkhouse.) — Excavation at Ephesus (Souscription publique pour la reprises des fouilles commencées à Ephèse sur l'emplacement du temple de Diane). — Prof. Maspero (« La situation périlleuse de M. Maspero est une source d'anxiété croissante pour ses nombreux amis et ses frères scientifiques d'Europe. Miss Am. B. Edwards nous envoie un passage d'une lettre de M. Rhoné qui a quitté l'Egypte le 4 juillet : « Les dernières dépêches de M. Maspero annoncent sa résolution de demeurer à son poste, quoi qu'il arrive, afin de sauver de la destruction le musée de Boulaq. » deux français de l'Ecole du Caire sont restés avec M. Maspero, à bord d'un steamer, en face du musée »). — A New Trojan Inscription (Sayce).

**The Athenaeum**, n° 2857, 29 juillet 1882 : Natural religion, by the author of « Ecce homo ». — L. Perey et G. Maugras, La jeunesse de Mme d'Epinay. (Ouvrage d'une lecture très intéressante pour tous ceux qui aiment et étudient le xviiie siècle; le caractère le plus curieux du livre est celui du comte de Preux; c'est une « hearty and healthy figure,» qui a plus d'attrait que sa nièce et ses amours, son neveu et ses débauches, et toute la coterie de philosophes et de mondains avec ses intrigues et ses petites querelles.) — The Prince, by Niccolo Machiavelli, translated from the italian. — Renan, L'Ecclésiaste, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre. (Art. où l'on fait l'éloge du style « admirable » de M. Renan; mais l'auteur ne justifie pas la date qu'il assigne à la composition de l'Ecclésiaste; il prétend qu'il n'y a pas d'hellénismes et que le livre est purement sémitique; ce qui n'est pas vraisemblable. Il dit aussi que l'Ecclésiaste est l'œuvre de quelque riche juif sceptique; ce qui est très poétique et ferait de l'effet dans un drame philosophique, mais n'est pas à sa place dans un livre sérieux, par la simple raison que ce n'est pas vrai; non content de cette peinture de l'auteur de l'Ecclésiaste, M. Renan fait de lui un « Stock Exchange Jew »; dont la richessse est la vraie récompense et qui recommande de diviser les chances de pertes et de varier les placements ; cette interprétation est contraire à l'hébreu ; on comprendrait que Voltaire donnât un sens semblable à ces lignes de l'Ecclésiaste (xi, 1, 2) mais on ne l'attendrait pas d'un « hebrew scholar ». En général, M. Renan est très arbitraire dans sa traduction. Sûrement l'auteur de l'Ecclésiaste ne se reconnaîtrait pas lui-même dans la translation de M. Renan.) — Gosse, Gray « English men of letters » (La meilleure vie de Gray qui ait jamais été publiée). — Ogam inscription in Scotland. (Southesk) — Talks with Trelawny. II. (Suite du Journal où W. M. Rossetti a pris note de ses conversations avec l'ami de Byron et de Shelley.) — Transitional forms in folk-lore. (Gomme.) — The etymology of « trifle » (Skeat). — Ancient scottish weapons, drawn by James Drummond, with an introd. a. notes by Jos. Anderson. — Niven, Illustrations of Old Staffordshire houses.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 28, 15 juillet 1882 : WICKES, a treatise on the accentuation of the three socalled poetical books of the Old Testament, Psalms, Proverbs and Job (Baethgen). — EHSES, Geschichte der Packschen Händel, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Reformation (Zoepffel). — PFLEIDERER, Arnold Geulinx als Hauptvertreter der occasionalistichen Metaphysik und Ethik (Zeller). — SCHACK, physiognomische Studien, aus dem dänischen übersetzt von LIEBICH (Spitta : c'est dommage que l'auteur ait consacré à ce travail ingrat tant de peine et de temps; il s'efforce, par exemple, de trouver des ressemblances entre la tête de certains hommes et celle des animaux; il compare Kleber et le lion, Bernadotte et l'aigle, Voltaire et le singe, Talleyrand et le renard, Charles II, roi d'Espagne, et la brebis; des personnes de sa propre connaissance n'échappent pas à ces comparaisons; il trouve que telle actrice ressemble à une chatte, telle détaillante à un bouledogue, et un bénédictin à un porc). — Abraham u. Wilhelm SINGER, Hamadrich, talmudische Chrestomathie für den ersten Unterricht im Talmud (J. Barth : excellent manuel). — v. CHRIST, Die sachlichen Widersprüche der Ilias, ein Beitrag zur Lösung der homerichen Frage (Renner : quelques résultats intéressants obtenus par un esprit pénétrant). — Babrii fabulae rec. GITLBAUER (Kaibel : édition pour laquelle on ne peut être très indulgent; beaucoup de fautes). — Ovidii libellus de medicamine faciei, p. p. KUNZ (Leo : travail solide et remarquable). — HEINTZE, Die deutschen Familiennamen geschichtlich, geographisch, sprachlich; KNORR, Die Familiennamen des Fürstentums Lübeck (Edw. Schröder). — MÜLLER-FRAUREUTH, Die deutschen Lügendichtungen bis auf Münchhausen (Lichtenstein : sujet traité avec zèle et savoir, mais sans méthode critique, et d'une façon absolument sèche et aride). — MIKLOSICH, Rumunische Untersuchungen, I. Istro-und macedo-rumunische Denkmäler *et* Beiträge zur Lautlehre der rumunischen Dialecte. Vocalismus, I, II (Gaster : travaux excellents, pleins de sagacité, de pénétration et d'une lumineuse clarté; on ne peut qu'en souhaiter la continuation). — ROTH, Griechischte Geschichte nach den Quellen erzählt, 3ᵉ Aufl. hrsg. v. WESTERMAYER. — W. ARNOLD, Deutsche Geschichte, II Band, fränkische Zeit, I Hälfte (Krusch : travail de valeur, qui offre au lecteur érudit une agréable lecture et qui oriente facilement le « laïque »). — K. RIEGER, Die Immunitätsprivilegien der Kaiser aus dem sächsischen Hause für italien. Bistümer (H. Bresslau). — Wilhelm MÜLLER, Historische Frauen. 2ᵉ Aufl. (Winter : ajoute une nouvelle biographie, celle de Marie-Antoinette; ces biographies sont d'ailleurs intéressantes et instructives, et à la hauteur des recherches actuelles). — K. v. HOLTEI, Fürstbischof und Vagabund, Erinnerungsblätter (Zorn : l'auteur raconte avec chaleur et piété ses rapports personnels avec le prince évêque de Breslau, Henri Forster). — Der Orient, Hauptrouten durch Aegypten, Palästina, Syrien, Türkei, Griechenland, 2 vols. « Meyers Reisebücher ». — V. TAYSEN, zur Beurteilung des siebenjährigen Krieges (Précieuse contribution à l'histoire de la guerre de sept ans, complément de l'ouvrage de Bernhardi, tout à fait indispensable).

Nº 29, 22 juillet 1882 : KEIL, Commentar ueber das Evangelium des Johannes. — MELZER, Historisch-kritische Beiträge zur Lehre von d. Autonomie d. Vernunft in den Systemen Kants und Günthers. — DENEKEN, De Theoxeniis (Furtwaengler : travail soigné sur un domaine depuis trop longtemps négligé en Allemagne; les principaux résultats sont entièrement assurés). — BUCHHOLZ, das öffentliche Leben d. Griechen im heroischen Zeitalter, auf Grundlage der homerischen Dichtungen dargestellt (Renner : beaucoup de peine dans ce travail, d'ailleurs très complet, très solide, et d'un style sain, parfois agréable). — ANEMÜLLER, Dramatische Aufführungen in den Schwarzburg-rudolstädtischen Schu-

len, vornehmlich im XII u. XVIII Jahrh., ein Beitrag zur Geschichte Schul-komödie (E. Schmidt). — MORLEY, Of english literature in the reign of Victoria (Livre qui mérite d'être lu et répandu le plus possible; nombre extraordinaire de documents biographiques et bibliographiques sous la forme la plus concise). — Luis de Camoens sämmtliche Gedichte, deutsch v. STORCK. III Band : Buch der Elegien, Sestinen, Oden u. Octaven, nebst einer Beilage « Camoens in Deutschland » ; IV Band : Buch der Canzonen und Idyllen (Excellente traduction, fruit d'une grande application, d'un soin durable et d'un art habile). — Festgabe für Wilhelm Crecelius zur Feier der fünfundzwanzigjährigen Tätigkeit (Intéressant pour tous les spécialistes ; nous reparlerons plus longuement de ce recueil dans notre Chronique). — Fastorum civitatis Tauromenitanae reliquiae descriptae et editae a BORMANN (Holm : travail qui est un modèle par la prudence de l'auteur, par la sûreté de son argumentation et la clarté de son exposition). — HEIDEMANN, Die Mark Brandenburg unter Jobst von Mähren (Très intéressant). — Berlin anno 1690, zwanzig Ansichten aus Johann Stridbecks des Jüngeren. Skizzenbuch, p. p. ERMAN (A recommander à quiconque s'intéresse à l'histoire du vieux Berlin). — Talleyrands Briefwechsel mit König Ludwig XVIII während des Wiener Congresses, p. p. PALLAIN ; autoris. deutsche Ausgabe v. P. BAILLEU (Erdmannsdörffer : traduction excellente). — SCHWARZ (Bernh.), Algerien, Küste, Atlas und Wüste, nach fünfzig Jahren französischer Herrschaft (Gerland : esquisses élégantes, mais rien de nouveau et de profondément pensé). — LIONARDO DA VINCI, Das Buch der Malerei, hrsg. übersetzt u. erläutert von Heinrich LUDWIG. — LEIST, zur Geschichte der römischen Societas (Eck : explications instructives et dignes d'attention). — E. HERMANN, ueber die Entwickel. des altdeutschen Schöffengerichts (Laband : des choses excellentes, mais aussi des choses insoutenables). — MONTÉGUT, Le maréchal Davout, son caractère et son genre (Hinze : « peu original, mais bien écrit, intéressant ; donne une idée claire de Davout comme homme »).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 30, 26 juillet 1882 : MICHELIS, Katholische Dogmatik, 2 Theile. — Richard u. Robert KEIL, Gœthe, Weimar u. Jena im Jahre 1806. (Minor.)

n° 31, 2 août 1882 : ANDREAS, The book of the Mainyo-i-khard. (Nöldeke : un des morceaux les plus importants de la littérature des Parsis du moyen âge, et dans lequel un sage reçoit, d'un être céleste, l'esprit de la raison, une réponse à ses questions sur toute sorte de points concernant l'éthique et la dogmatique ; reproduction la plus consciencieuse possible du manuscrit de Copenhague.) — RETZIUS, Finland : Nordiska Museet ; HAZELIUS, Minnen fran Nordiska Museet. (F. Liebrecht.)

Theologische Litteraturzeitung, n° 15, 29 juillet 1882 : RENOUF (Le Page), Vorlesungen über Ursprung u. Entwickelung der Religion erläutert an der Religion der alten Aegypter, autoris. Uebersetz. (Baudissin). — STEUDE, Ein Problem der allgemeinen Religionswissenschaft und ein Versuch seiner Lösung. — WICKES, A treatise on the accentuation of the three socalled poetical books of the Old Testament, Psalms, Proverbs a. Job (Kautzsch). — SCHMIDT (Karl), Die Apostelgeschichte, unter dem Hauptgesichtspunkte ihrer Glaubwürdigkeit (Long art. de Schürer). — LEHNER, Die Marien-verehrung in den ersten Jahrhunderten (Schultze : critiques de détail, mais le travail est soigné et presque complet ; il serait à souhaiter qu'il fût poursuivi jusque dans le moyen âge). — FINSLER, Geschichte der theologisch-kirchlichen Entwickelung in der deutsch-reformirten Schweiz seit den dreissiger Jahren (Kattenbusch).

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

N° 35 Seizième année 28 Août 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

les recherches les plus intéressantes sur les écrits d'Euclide et leur destinée; l'auteur a tout consulté; son étude est à recommander et aux philologues, et aux mathématiciens qui veulent connaître l'histoire de leur science. — Beowulf, hrsg. v. Holder, Germanischer Bücherschatz. (Tant que Holder ne donnera pas d'explications sur les principes qui l'ont guidé dans son édition, elle sera de peu d'utilité.) — Wachsmuth, Studien zu den griechischen Florilegien. (Cinq dissertations instructives, qui font souhaiter que Wachsmuth nous donne beintôt une nouvelle édition critique de Stobée et des Florilegia grecs qui servent à le compléter. — Schiaparelli, Il libro dei funerali degli antichi Egiziani, tradotto e commentato. (G. E. : traduction exacte en son ensemble; présent utile et précieux fait à la science; contribution importante et à l'histoire religieuse et à la connaissance de la langue de l'ancienne Egypte.) — Bertolotti, Artisti Lombardi a Roma nei secoli XV, XVI e XVII, studi e ricerchi negli archivi romani. (Communications importantes pour l'histoire de l'art et de la « Cultur ».) — Camillo, Ueber Erziehung u. Erhaltung der Stimme. — Klaunig, Das preussische Volksschulwesen im Geltungsbereich d. allgem. Landrechts in seinen äusseren Beziehungen. — Findel, Die Grundsätze der Freimaurerei im Völkerleben. — Morselli, Der Selbstmord. (Trad. allemande de ce remarquable ouvrage, plein de docnments; l'auteur a étudié 600,000 cas de suicide; même point de vue que Quételet et Ad. Wagner).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30, 29 juillet 1882 : Gass, Geschichte der christlichen Ethik. I. Bis zur Reformation (Zoepffel : livre très instructif). — Steudel, Philosophie im Umriss. II. — Svod zakonuv slovanskych zporadal Hermenegild Jirecek (Volumen legum slavicarum collegit H. J.). Prag, Tempsky (Jagic). — Galeni qui fertur de partibus philosophae libellus, primum edidit Wellmann (Iwan Müller : donne plus que le titre). — Kluge, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, Ie Lieferung (Roediger : entreprise qu'il faut recommander chaudement; la tâche difficile, que s'est donnée l'auteur, a été habilement entamée). — Briefe von Zimmermann, Wieland u. Haller an Tscharner, hrsg. v. R. Hamel (Pas de notes et d'éclaircissements, par suite d'une trop « commode modestie »). — Arnold Hug, Studien aus dem classischen Alterthum (Wilamowitz : renferme quatre dissertations; I. Districts, communes et droit des citoyens en Attique; II. Démosthène comme penseur politique; III. La question de la double lecture dans l'assemblée athénienne et la formule dite probuleumatique; IV. Antioche et la révolte de l'an 387. L'art. III réfute Hartel; l'art. II donne un tableau « réussi » de la théorie politique qui était pour Démosthène et son parti une sainte conviction). — Milesios, Beschreibung des deutschen Hauses in Venedig, aus einer Handschrift in Venedig hrsg. v. G. M. Thomas (De grande importance pour l'histoire du commerce méridional et des conséquences qui en résultèrent pour l'Allemagne et l'Italie). — Reinhardt, Valdemar Atterdag og hans Kongegjerning (Hasse : « quelques points manqués, d'autres plus ou moins contestables, mais d'autres aussi à recommander à la plus vive attention et aux mûres méditations des chercheurs »). — Fürst Alexander Nikolajewitsch Galitzin und seine Zeit, aus den Erlebnissen des Geheimrats Peter von Goeze (Caro : quelques détails intéressants, surtout sur la conjuration de Décembre et sur la scène de la place de l'Amirauté). — Ad. Held, Zwei Bücher zur socialen Geschichte Englands, aus dem Nachlass hrsg. v. Knapp (Leser). — Beiträge zur Geschichte der österreichischen Kavallerie, die österr. Kavallerie in Feldzügen des XVIII Jahrhunderts u. jenen der neuesten Zeit, 1859 u. 1866. — Antiquarische Funde in Italien (Lettre adressée, comme l'étaient les précédentes lettres, par M. H. Dressel).

**The Academy**, n° 535, 5 août 1882 : SWINBURNE, Tristram of Lyonesse and other poems. — COX, The mythology of the aryan nations. (Max Müller : nouvelle édition d'un livre très utile.) — BAILLIE-GROHMAN, Camps in the Rockies, being a narrative of life on the frontier and sport in the Rocky Mountains, with an account of the Cattle Ranches of the West. — Essays from the « Critic ». — PETER, Chronological tables of greek history, translated by CHAWNER. (Richards.) — Current literature (SCUDAMORE France in the east; TROLLOPE, Lord Palmerston, etc.). — The late col. Chester's papers. — A new hittite inscription discovered, at Tyana by M. W. M. Ramsay (Sayce). — Trübner's « simplified grammars ». (Brandreth.) — « Cleaca » (Nevill). — A norwegian professor on positivism : MONRAD, Denkrichtungen der neueren Zeit, deutsche vom Verfasser selbst besorgte Bearbeitung. (James Sully.) — The Journal of Hellenic Studies, vol. III, n° I. (Monro : renferme, de M. RAMSAY, Studies in Asia Minor; de M. MAHAFFY, On the site and antiquity of the Hellenic Ilion; de M. JEBB, on Pindar, etc.). — The alleged heresy in the Palmieri Botticelli. — In Memoriam, François Joseph Chabas. (Am. B. Edwards). — Philology notes (GELDNER, Studien zum Avesta, I Heft : indications précieuses pour l'explication de mots difficiles).

**The Athenaeum**, n° 2858, 5 août 1882 : BROADLEY, The least punic war, Tunis past and present, with a narrative of the french conquest of the regency (Des détails intéressants). — Edm. SCHERER, Etudes sur la littérature contemporaine (Recommande surtout les études sur Wordsworth, sur Zola et sur Taine). — Letters a. papers foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, preserved in the Record office, the British Museum, and elsewhere in England, arranged a. catalogued by J. GAIRDNER. Vol. VI. — JEVONS, The english citizen; the state in relation to labour. — Col. RAMSAY, Rough recollections of military service and society. — More Karaite manuscripts. (Shapira.) — Piracy at the antipods (D. Blair). — Talks with Trelawny. (Fin du *Journal des conversations* et rapports de M. W. M. Rossetti avec l'ami de Byron et de Shelley). — The hall of Pembroke College. — LE ROY DE SAINTE-CROIX, Vie et ouvrages de Roubillac, sculpteur lyonnais. — Royal archaeological institute at Carlisle. — Subterranean villages in Cappadocia. (C. W. Wilson.)

**Literarisches Centralblatt**, n° 31, 29 juillet 1882 : BESTMANN, Die historische Wissenschaft u. die Ritschl'sche Schule. — Theodori episcopi Mopsuesteni in epistolas B. Pauli commentarii, the latin version with the greek fragments, p. p. 4 SWEET. — JUNG, Die römischen Landschaften des römischen Reiches, Studien über die inneren Entwickelungen in der Kaiserzeit. (Ouvrage trop commodément fait, pas d'ensemble, nombreuses et peu utiles digressions; toutefois, beaucoup d'enthousiasme pour le sujet, et des recherches très minutieuses; mais l'auteur n'a pas le sens historique; erreurs de détail, qui « feraient honneur à un rédacteur du *Gaulois* ».) — v. GONZENBACH, Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen. 2° vol. (Nouveaux documents sur la guerre de Trente Ans.) — Kong Christian den Tjerdes egenhaendige Breve, Hefte 2 og 3. 1633-1635. — DALTON, Johannes a Lasco, Beitrag zur Reformationsgeschichte Polens, Deutschlands u. Englands. (Voici enfin un livre où tout le monde, chercheurs et « laïques » trouveront une joie sincère et sans mélange; excellente biographie, pleine de vie et d'animation; en même temps, tableau de la réforme en Europe.) — Annales du Musée Guimet, tome II. — HEIBERG, Literargeschichtliche Studien über Euklid. (Travail de l'infatigable érudit danois où l'on trouvera

Philologische Rundschau, n° 29, 15 juillet 1882 : J. WINTER, De oratione quae est inter Demosthenicas XVIIª et inscribitur : περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν (Fox : à lire). — Xenophons Anabasis, Für den Schulgebrauch erklärt von Ferdinand VOLLBRECHT, Buch I-III, 7. Auflage (Hansen : la meilleure édition de classe). — H. SCHOEMANN, Apollonius von Perga (Günther : donne une idée juste de ce mathématicien). — G. F. UNGER, Der sogenannte Cornelius Nepos (C. W. : il n'est pas certain que l'auteur du *De excellentibus ducibus* soit un Julius Hyginus, mass Unger prouve avec évidence que ce n'est pas Népos). — Franc. SECK, De Pompei Trogi sermone (Georges). — EICHERT, Vollständiges Wörterbuch zur Philippischen Geschichte des Iustinus (Georges : bon pour lire Justin, insuffisant pour des recherches de langue; cf. *Revue critique*, 1882, p. 43, n° 29). — EYSSENHARDT, Roemisch und Romanisch (Saalfeld, appréciation élogieuse, éloignée de celle de la *Revue critique*, 1882, I, p. 31 n° 28). — D. REICHLING, Johannes Murmellius, sein Leben und seine Werke. Id., Ausgewählte Gedichte von Johannes Murmellius (Baeumker : bon).

N° 30, 22 juillet 1882 : O. HEMPEL, Quaestiones Theocriteae (Zettel : analyse approbative). — Biblioteca scolastica di scrittori latini, Q. Valerii Catulli et S. Propertii carmina selecta, Torino-Roma-Firenze-Milano, Paravia et comp. (Heydenreich : sans valeur pour le public allemand). — Cornelius Nepos, für Schüler herausgegeben von Joh. SIBELIS, 10. Auflage besorgt von Max JANCOVIUS (C. W.). — TARTARA, Animadversiones in locos nonnullos Valeri Catulli et Titi Livi, Romae, Müller (Egelhaaf, seulement sur ce qui concerne Tite-Live : éloges et critiques). — G. F. HERTZBERG, Geschichte des römischen Kaiserreichs (Egelhaaf : soigné, mais omet systématiquement de renvoyer aux travaux modernes). — P. L. LEMIÈRE, Les Celtes et les Gaules. Paris, Maisonneuve, et Saint-Brieuc (Hansen : du travail, mais ni critique ni connaissance des travaux antérieurs). — L. HOLLAENDER, De militum coloniis ab Augusto in Italia deductis (Vollmer). — Chr. SCHROENER, Ueber die Titulaturen der römischen Kaiser (Gruppe : soigné, mais peu sûr). — TEICHMUELLER, réponse à l'article sur les Litterarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Christ, n° du 10 juin.

Philologische Wochenschrift, n° 29, 22 juillet 1882 : Eug. ABEL, Joannis Gazaei descriptio tabulae mundi et anacreontea (Sitzler : bonne édition). — Gust. BRANDES, Ein griechisches Liederbuch, Verdeutschungen aus griechischen Dichtern. — J.-H. SCHMALZ, C. Sallusti Crispi de Catilinae coniuratione liber, für den Schulgebrauch erklärt (Eussner : désaccord sur la méthode).— Alfred KIRCHHOFF, Thüringen doch Hermundurenland (Frick : analyse). — Périodiques, etc.

N° 30, 29 juillet 1882 : Lehrbuch der Geschichte für die oberen Klassen höherer Lehranstalten von Dr. Friedrich HOFMANN, 2. Heft, Römische Geschichte (Hermann). — Aurel BASZEL, Biographies (en hongrois) des philologues des XVIe et XVIIe et de la 1re moitié du XVIIIe siècle. — *Id.*, Les principaux traits caractéristiques des anciens Grecs (en hongrois). — Ernest CURTIUS, Die Altäre von Olympia (Gloël : important pour la connaissance des antiquités religieuses). — Transactions of the Cambridge Philological Society, vol. I, from 1872 to 1880, edited by J. P. POSTGATE. London, Trübner. — Périodiques, etc.

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 36 Seizième année 4 Septembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 536, 12 août 1882 : The poetical works of William Wordsworth, edited by W. Knight. I a. II (Dowden : édition très satisfaisante). — Hughes, Memoir of Daniel Macmillan. — Ihne, History of Rome, english edition, vols. IV a. V (Warr). — Broadley, The last punic war; Tunis, past and present. — Reminiscences of an irish journey in 1849, by Thomas Carlyle. — Chants populaires espagnols, quatrains et séguidilles, avec accompagnement pour piano, dessins de Santiago de Arcos, par Achille Fouquier (W. Webster). — Some antiquarian books. — Mr. Lyall's arabic translations (Lyall, Translations from the Hamâseh). — A new interpretation of the « Yi King » by J. Legge (Douglas). — Vinc. Robinson, Oriental carpets (Monkhouse). — Royal archaeological institute, Carlisle meeting.

The Athenaeum, n° 2859, 12 août 1882 : Selections from the writings of Landor, arranged a. edited by Sidney Colvin. — Wilson a. Felkin, Uganda a. the Egyptian Soudan. — Catholicon Anglicum, an english-latin wordbook, dated 1483, with introd. a. notes by Herrtage, with a preface by Wheatley. — Forbes-Leith, The scots men-at-arms and lifeguards in France. 2 vols. Edinburgh, Paterson (Relatif à l'établissement des soldats écossais en France et à leurs rapports avec la cour de France; l'auteur traite son sujet, comme un épisode de l'histoire d'Ecosse qui jette beaucoup de lumière sur l'histoire des familles écossaises; la grande valeur du livre consiste dans le soin avec lequel l'auteur a recueilli les « muster rolls » des compagnies écossaises). — Lenormant, Les origines de l'histoire d'après la Bible, vol. II (L'auteur est toujours intéressant, instruit et suggestif; mais son second volume désappointe un peu après le premier; il est tout aussi digne d'études; néanmoins, s'il abonde en « learning and happy illustrations », il contient fort peu de choses nouvelles). — The angel-saxon chronicle (Howorth). — Mr. Mozley's « reminiscences » (Jenkyns). — The Sunderland library. — Education in Saxony (Mahaffy). — Milton's Bible. — The russian « Uncle Tom's Cabin ». — Barry, Lectures on architecture delivered at the Royal Academy. — Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik, part. III a. IV. — Royal archaeological institute at Carlisle. — Pohl, Joseph Haydn, IIe vol.

Literarisches Centralblatt, n° 32, 5 août 1882 : Kleyn, Het leven van Johannes van Tella door Elias, syrische text en nederlandsche vertaling. (Donne un bon témoignage de la science de son auteur.) — Dahn, Urgeschichte der germanischen und romanischen Völker. II Band, III Liefer. (Fin du IIe volume de l'ouvrage; comprend l'histoire extérieure des peuples de la Germanie occidentale et de ceux du Danube jusqu'à la fin du ve siècle; bon chapitre sur l'influence des Germains dans l'armée, l'administration et la cour des empereurs; excellentes pages sur le « limes », sur les routes romaines, sur le système militaire, etc.; on a ici réunis pour la première fois, en un tableau complet, une foule de détails dispersés dans les revues.) — Pommerellisches Urkundenbuch, bearb. von Perlbach. II Abth. (De 1283 à 1315.) — Leist, Aus Frankens Vorzeit, kleine Culturbilder. (Parfois intéressant, souvent maigre et insuffisant.) — von Kalchberg, mein politisches Glaubensbekenntniss. — Heller, Geschichte der Physik von Aristoteles bis auf die neueste Zeit I. Von Aristoteles bis Galilei. (Nombreux défauts, détails erronés, etc., et pourtant on ne peut condamner l'ouvrage, car certains chapitres sont très réussis, par ex. sur Platon, Aristote, Roger Bacon, Keppler et Galilée.) — Von Taysen, zur Beurtheilung des siebenjährigen Krieges. — Anecdota oxoniensia, I. Buddhist texts from Japan,

pp. Max Müller. — Frigell, Epilegomena ad T. Livii librum vicesimum primum. (excellente contribution à la critique de Tite Live.) — Schäffner, Lord Byron's Cain und seine Quellen. (Intéressant.) — Barbours's des schottischen Nationaldichters Legendensammlung nebst den Fragmenten seines Trojanerkrieges, zum ersten Male hrsg. v. Horstmann. I Band. (Rien ne prouve encore que le recueil de légendes ait Barbour pour auteur; grands mérites.) — Brendicke, Genealogieen sämmtlicher griechischer Götter und Heroen in 18 Uebersichtstafeln. (Compilation, « Sammelsurium » faite sans plan et sans choix; que pas un maître ne donne ces tables généalogiques à ses élèves.)

Deutsche Litteraturzeitung, nº 31, 5 août 1882 : Klostermann, Correcturen zur bisherigen Erklärung des Römerbriefes. — Loewe, Lehrbuch der Logik. — Bindel, Hilfsmittel für den deutschen Unterricht in der Tertia. — Frohwein, Verbum homericum, die homer. Verbalformen zusammengestellt. (Hinrichs : beaucoup de soin, redresse les fautes et comble les lacunes de l'Index Homericus de Seber.) — Die althochdeutschen Glossen, ges. u. bearb. von Steinmeyer u. Sievers, II Band, Glossen zu nichtbiblischen Schriften. (Heyne : 2ᵉ vol. de cette œuvre monumentale.) — Linnig, Bilder zur Geschichte der deutschen Sprache. (Schröder : du zèle, de bonnes intentions, mais ébranlera la confiance dans la science de la langue allemande plutôt qu'elle ne l'affermira.) — v. Reden-Esbeck, Caroline Neuber u. ihre Zeitgenossen. Lichtenstein : (des documents importants, mais manque de méthode, la biographie de la Neuber est encore à faire.) — Das Lied von King Horn hrsg. v. Wissmann (Hausknecht : mérite tous les éloges). — Leroux, Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne 1292-1378. (Winkelmann : publication solide qui fait honneur à l'école de G. Monod; il est à regretter que l'auteur de cette louable étude n'ait pas connu quelques travaux allemands.) — Janssen, Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters, III Band. (Beger : livre de parti, l'auteur croit que la réforme n'était pas historiquement nécessaire, et qu'elle fut un malheur pour l'Allemagne; tait ou laisse dans l'ombre tous les faits qui parlent pour les protestants.) — K. Enler, Friedrich Ludwig Jahn, sein Leben u. Wirken. (Isaacsohn : la première biographie du « Turnvater » qui épuise le sujet, remaniement de l'ouvrage de Pröhle.) — Schütt, Reisen im südwestlichen Becken des Congo, p. p. Linderberg. — Laspeyres, Die Kirchen der Renaissance in Mittel-Italien. (Bohn.) — Hirschfeld, König Lear, ein poetisches Leidensbild von Shakspeare. (Sander : prouve la finesse d'observation et l'exactitude des descriptions du grand poète.) — Lorck, Handbuch der Geschichte der Buchdruckerkunst. I. Erfindung, Verbreitung, Blüte, Verfall. 1450-1750. (L. Müller : travail très méritoire, rempli d'indications nombreuses et utiles.) — Erzherzog Karl, militärische Schriften. p. p. Waldstätten. — Vischer, Lyrische Gänge. — Antiquarische Funde in Italien (communic. de Dressel).

Philologische Rundschau, nº 31, 29 juillet 1882 : A. G. Engelbrecht, De scoliorum poesi (Sitzler : analyse détaillée). — Adolf Busse, De praesidiis Aristotelis Politica emendandi (Baeumker : bon, polémique impolie). — Victor Ryssel, Ueber den textkritischen Wert der syrischen Uebersetzungen griechischer Klassiker (bon). — Alexandri Tartara, Animadversiones in locos nonnullos Valeri Catulli et Titi Livi, iterum emendatiores editae, Romae ex officina « dell' Opinione » (Rossberg : critiques assez vives). — Van den Berg, Petite histoire des Grecs depuis les origines jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains. Hachette, 1880 (Schaefer : ni nouveaux points de vue ni

nouveaux détails; expression nette, bonne distribution; l'auteur ne tient pas compte des travaux non français, sauf quelques livres allemands indispensables; vues arriérées; emploi insuffisant des inscriptions; l'addition des cartes et illustrations est louable, le choix en est contestable et l'exécution défectueuse). — Steinmeyer, Betrachtungen über unser klassisches Schulwesen, eine Entgegnung (Rothfuchs: défense de l'éducation classique). — Annonce de H. Bruell, Entwicklungsgang der griechischen Philosophie.

Deutsche Rundschau, août 1882 : Hausner, La littérature polonaise dans les vingt dernières années (conclusion). — Aus der Pfalz und aus Baden, 1849, Briefe eines preussischen Generalstabsofficiers. I. — Rodenberg, Nürnberg u. die bayrische Landesausstellung. — Literarische Rundschau : Kaufmann, Deutsche Geschichte bis auf Karl den Grossen. Leipzig, Duncker u. Humblot. I. Die Germanen der Urzeit; II. Von dem römischen Weltreiche zu der geistlich-weltlichen Universalmonarchie des Mittelalters. 419-814. (Livre qui repose sur des recherches étendues; d'ailleurs bien composé.) — Arnold, Deutsche Geschichte. II Band. Fränkische Zeit, erste Hälfte. (Peu satisfaisant, cette fois). — Neue Literatur über Russland : Russische Wandlungen, Neue Beiträge zur russischen Geschichte von Nicolaus I zu Alexander III; Lose Blätter aus dem Geheimarchiv der russischen Regierung. — Literarische Notizen (Die Tragödien des Aeschylos, übers. v. Bruch; Die Perser, übers. v. Köchly; — Des Aristophanes Werke, übers. v. J. Droysen; — Gœthe's Werke, illustrirt von ersten deutschen Künstlern hrsg. v. Düntzer; — Lenau's sämmtliche Werke, 2 Bände; — Haller's Gedichte, hrsg. u. erläutert v. Ludwig Hirzel; — Hillebrand, Zeiten, Völker u. Menschen, VI. Zeitgenossen u. Zeitgenössisches.)

Athenaeum belge, n° 15, 1[er] août 1882 : Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II, p. p. Kervyn de Lettenhove. Tome I (Juste : recueil précieux). — De Goncourt, L'art au xviii[e] siècle. II; Lebon, L'Angleterre et l'émigration française de 1794 à 1801 : récit vif et animé, une des meilleures études qu'on ait publiées depuis quelque temps sur l'histoire extérieure de la Révolution; Montégut, Le maréchal Davout, etc. — De Ceuleneer, Le Portugal, notes d'art et d'archéologie. — Crutzen, L'origine maternelle et la naissance de Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas (Travail fait avec beaucoup de discernement).

Theologische Litteraturzeitung, n° 16, 12 août 1882 : König, Der offenbarungsbegriff des Alten Testaments. — De Lagarde, The question : whether marriage with a deceased wife's sister is, or is not, prohibited in the mosaic writings, answered. (Nestle : important.) — Merrill, East of the Jordan, a record of travel and observation in the countries of Moab, Gilead and Bashan during the years 1875-1877. — Schultze (Vict.), Die Katacomben, die altchristlichen Grabstätten, ihre Geschichte u. ihre Monumente. (Harnack : compendium qui sera très utile et qui atteint parfaitement son but.) — Rieks, Geschichte der christlichen Kirche und des Papstthums. (Harnack : écrit de parti, du parti des vieux catholiques, dirigé contre la papauté.)

*Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

N° 37 Seizième année 11 Septembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**Literarisches Centralblatt**, nº 33, 12 août 1882 : Horst, Leviticus XVII-XXVI u. Hezechiel, ein Beitrag zur Pentateuch-Kritik. — Bickell, Carmina veteris Testamenti metrice, notas criticas et dissertationem de re metrica Hebraeorum adj. (Welhausen : l'auteur aurait bien fait de ne présenter au public que quelques-unes de ses remarques; il a tort de tirer les conséquences les plus extrêmes et d'élever un système, qui doit exciter la défiance.) — Klimke, Diodorus Siculus und die römische Annalistik. (Polémique contre Mommsen, âpre et mordante: des arguments qui sont souvent d'un grand poids). — Urlichs, Die Schlacht am Berge Graupius, eine epigraphische Studie. (Etude sur la situation militaire de la Grande-Bretagne pendant le gouvernement d'Agricola; redresse et complète les assertions de Hübner dans le « Hermès » sur l'armée romaine en Grande-Bretagne. — Nopp, Geschichte der Stadt Philippsburg von ihrem Entstehen bis zum Anfalle desselben an Baden (utile). —Urkunden des Klosters Kamenz, hrsg. v. Pfotenhauer. — Schwicker, Die Deutschen in Ungarn und Siebenbürgen. (Mille détails rassemblés en un vaste tableau très réussi; ouvrage qui se fera lire du grand public; bonnes indications des sources.) — Suman, Die Slovenen. (N'est pas tout entier de Suman; Hubad a décrit les « mœurs et usages »; Fasching a tracé une « esquisse historique des pays habités par les Slovènes »; Simonic a parlé de « la littérature slovène », et avec tant de détail que cette partie sera la plus attachante pour le spécialiste; cet ouvrage comme celui de Schwicker, fait partie de la collection des « peuples de l'Autriche-Hongrie » publiée par l'éditeur de Teschen, Prochaska; malheureusement toute cette collection n'est que fragment; le côté physique du peuple, le fonds géographique n'est pas traité. — Reitzenstein, Die Armengesetzgebung Frankreichs in den Grundzügen ihrer historischen Entwickelung. (Le meilleur travail publié en Allemagne sur le sujet.) — Bacher, Abraham ibn Esra als Grammatiker. (Travail très soigné.)— Pappageorg, Kritische und paläographische Beiträge zu den alten Sophokles-Scholien. (Ecrit fait avec soin, et sur lequel on ne peut porter qu'un jugement favorable; l'auteur devrait publier une nouvelle édition des scholies de Sophocle.) — Stati Epithalamium (Silv. I, 2) denuo editum, adnotavit, quaestionesque adiecit archaeologicas Car. Herzog. (Travail qui témoigne de labeur et de réflexion.) — Tartara, Animadversiones in locos nonnullos Valeri Catulli et Titi Livi. (N'écrit pas sans application ni sagacité, mais ne connaît pas la littérature du sujet, ne sait pas distinguer et séparer les arguments importants des preuves insignifiantes.) — Straub, Le cimetière gallo-romain de Strasbourg. (Edité avec beaucoup de luxe et de goût; l'époque à laquelle appartient le cimetière, serait la fin du IIIe et le commencement du IVe siècle.) — Birt, Das antike Buchwesen in seinem Verhältniss zur Literatur, mit Beiträgen zur Textgeschichte des Theocrit, Catull, Properz u. a. Autoren. (Long art. sur cet ouvrage qui doit être recommandé à l'étude de tous les philologues; recherches vastes et menées avec autant d'érudition que de pénétration; des résultats importants et inattaquables qui jettent une nouvelle lumière sur le format, l'étendue et la publication des livres et qui montrent combien la littérature antique fut influencée par le livre.) — Müller (Sophus), Die Tier-Ornamentik im Norden, übers. v. Mestorf.

**Deutsche Litteraturzeitung**, nº 32, 12 août 1882 : Opera patrum apostolicorum, p. p. Funk. I. Epistulae Barnabae, Clementis Romani, Ignatii, Polycarpi, anonymi ad Diognetum; Ignatii et Polycarpi martyria, Pastor Hermae; II. Clementis rom. epistulae de virginitate ejusdemque martyrium, epistulae Pseudoignatii, Ignatii martyria tria,

Vaticanum a St. Metaphraste conscriptum Papiae et seniorum apud Irenaeum fragmenta, Polycarpi Vita. (Lipsius.) — Kant's critique of pure reason translated in english by Max Müller, with an introd. by Noiré. (Vaihinger : « cette traduction est une grande action de notre célèbre compatriote ») — Çâçvata's Anekârthasamuccaya, ein homonym. Sanskrit-Wörterbuch, hrsg. v. Zachariae. (Weber : bonne publication) — Cornuti theologiae graecae compendium, rec. Car. Lang (Stender : texte non encore établi d'une façon définitive, mais on se rapproche du but.) — J. Macci Plauti Menaechmi, p. p. Vahlen. (Seyffert :) — Minor, Die Leiche und Lieder des Schenken Ulrich von Winterstetten. (Wilmanns : le besoin de cette nouvelle édition ne se faisait pas sentir; changements de peu d'importance ou non justifiés; trop de polémique contre von der Hagen; remarques de valeur dans l'introduction.) — Lübben, Mittelniederdeutsche Grammatik nebst Chrestomathie und Glossar. (Strauch : sera sûrement très utile). — Gœthe's Reinecke Fuchs nach dem ersten Druck, p. p. Bieling. (Sauer : sera le bienvenu auprès des maîtres et des élèves.) — Schaefer, Geschichte der deutschen Literatur des XVIII. Jahrhunderts, 2e Aufl. p. p. Muncker. (Minor : nouvelle édition, peu remaniée du reste.) — Brill, Schets der geschiedenis van het israelitische Volk. (Wellhausen : ouvrage, en hollandais, sur l'histoire d'Israël; l'auteur est tout à fait incompétent; « unberufen »). — Anemüller, Geschichte der Verfassung Mailands in den Jahren 1095-1117, nebst einem Anhange über das Consulat zu Cremona. — Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution, 1791-1793, publié par son petit-fils Edouard Lockroy. (Koser : « un compendium de l'histoire de la Révolution sous une forme très attachante ».) — Gardiner a. Bass Mullinger, Introduction to the study of english history. (Pauli : le travail de Gardiner est un modèle, et représente dans une langue concise et frappante les causes et les effets, les forces qui se sont unies pour le développement national de l'Angleterre; le travail de Mullinger intitulé « Authorities » n'est pas à la même hauteur; manque d'exactitude surtout dans l'indication des sources du moyen-âge.) — Szujski, Die Polen und Ruthenen in Galizien. (Tomaschek : fait bien connaître la situation en Galicie et fournit d'abondants matériaux, d'ailleurs mis en œuvre avec talent). — Rechtslexikon, Encyclopädie der Rechtswissenschaft in alphabetischer Bearbeitung, hrsg. unter Mitwirkung vieler Rechtsgelehrter v. Fr. v. Holtzendorff, 3e Auflage. — Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen, nach den Feldakten und anderen authentischen Quellen hrsg. v. der Abtheilung für Kriegsgeschichte des k. k. Kriegs-archivs. Vols. I-VIII.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 32 : Karl Körner, Einleitung in das Studium des angelsächsischen, IIe Theil; angelsächsische Texte, mit Uebersetzungen, Anmerkungen u. Glossar. (Sievers : fournit au lecteur déjà armé de l'esprit critique, plus d'une information remarquable, mais ne peut être recommandé au commençant.) — Boltz, Die hellenische oder neugriechische Sprache. (Hatzidakis : « écrit avec un grand amour du sujet, contribuera à augmenter en Allemagne l'intérêt pour les Hellènes et pour la connaissance de leur langue, puisse l'auteur continuer ses études beaucoup d'années encore avec le même amour, afin de produire des fruits plus abondants et plus mûrs ».)

Nos 33 et 34, 16 et 23 août 1882 : Dittrich, Regesten und Briefe des Cardinals Gaspero Contarini, 1483-1542 (v. Druffel). — Die Leiche und Lieder des Schenken Ulrich von Winterstetten hrsg. v. Minor. Wien, Konegen (Bartsch : fait quelques critiques). — Spiegel, Vergleichende Grammatik der alteranischen Sprachen (Justi : comme tou-

jours, recherches profondes et méthode réfléchie; ordonnance pleine de clarté). — Johann Faust, ein allegor. Drama, p. p. ENGEL (Godeke).

Athenaeum belge, n° 16, 15 août 1882 : PIRENNE, Sedulius de Liége (Bormans : bon travail, cp. *Revue critique*, n° 31). — SPIEGEL, Vergleichende Grammatik der alteranischen Sprachen (De Harlez : sera bienvenu de quiconque s'occupe de linguistique et de grammaire comparée ; c'est plutôt une grammaire comparée des anciennes langues eraniennes et du sanscrit ;.. parfaite courtoisie dans la polémique ;.. l'auteur prouve que l'Avesta n'est pas très ancien et qu'il appartient au nord-ouest de l'Eran, et non à la Bactriane ; il renonce au terme vieux bactrien pour désigner le zend, et s'arrête, comme De Harlez, au mot « avestique »). — MORLEY, The life of Richard Cobden (Carlier : œuvre creusant le sujet jusqu'à l'épuiser ; il y a peu d'écrits qui aient atteint dans ces dernières années cette ampleur de pensée et d'exposition vraiment magistrale; il n'a guère paru de biographie meilleure que celle-ci depuis la classique biographie de Johnson par Boswell, mais le style de M. Morley est autrement littéraire et élevé que celui de Boswell). — Fouilles de M. Schliemann à Troie.



*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23*

N° 38 Seizième année 18 Septembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 537, 19 août 1882 : ALLARDYCE, Memoir of G. Keith Elphinstone, Viscount Keith a. admiral of the red. (H. M. Stephens : très intéressant.) — COTTERILL, An introduction to the study of poetry. (Morshead : l'auteur craint que ces études ne paraissent au lecteur « crude, superficial and incoherent » ; elles ne sont ni « crude » ni « superficial », mais elles sont « incoherent », « ill-compacted and hard to follow ».) — LELAND, The Gypsies. (Groome : quelques chapitres d'une valeur réelle, quelques autres ne reproduisant que ce qu'on sait depuis longtemps, en somme, livre « always delightful reading ».) — HOLLAND, Logic and life with other sermons. — LYTE, Dunster and its lords, 1066-1881. — Ang. de GUBERNATIS, La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal. (Friend : le tome Ier a paru en 1878, le tome second vient de paraître ; sujet charmant et important très bien traité ; si l'on ne peut accepter toutes les théories de l'auteur, on fera néanmoins dans son livre une riche moisson.) — The Trieste Exhibition. (Burton.) — The etymology of Dionysos. (R Brown.) — Early italian casting (Westmacott). — Some recent linguistic works. (Keane : parle, entre autres ouvrages, de celui de v. d. GABELENTZ et A. B. MEYER « Beiträge zur Kenntniss der melanesischen, mikronesischen und papuanischen Sprachen.) — CLARKE, Report of the investigations at Assos 1881. (Murray). — Latest news of Prof. Maspero. (Am. B. Edwards : donne la traduction d'une lettre de M. Rhoné ; M. Maspero a quitté Boulaq, sur l'ordre du Ministre des Travaux publics, en confiant le musée au vieux et fidèle Circassien Kourschid-Effendi, que Mariette estimait spécialement pour son énergie et sa droiture ; au moment où paraîtront ces lignes, M. Maspero sera depuis longtemps à Paris.) — TERRIEN DE LA COUPERIE, The silver coinage of Tibet. (Yule.) — Discovery of buddhist relics at Bassein, near Bombay.

The Athenaeum, n° 2860, 19 août 1882 : The british association for the advancement of science at Southampton. — WILLIS-BUND, A selection of cases from the state trials. — HUGHES, Memoir of Daniel Macmillan. — DEMOFILO, Coleccion de contes flamencos. Séville. — PINCHES, Texts in the babylonian wedge-criting. (« When we say thaf Mr. Pinches is the author of the work, its value will be recognised by all assyrian scholars ; his accuracy of eye in reading a cuneiform text is unequalled »). — Œuvres inédites de Bossuet, cours royal complet sur Juvenal, vol. I. Découvertes et publiées par A. L. MÉNARD. (La préface est écrite sur un ton enthousiaste et passionné ;... il est faux que Bossuet ait été précepteur du dauphin en 1684, date du manuscrit que publie l'éditeur ; il avait cessé quelques années auparavant son enseignement ; après « a blunder of such magnitude » on peut croire que l'œuvre n'est pas de Bossuet et que M. Ménard n'a aucune idée de l'évidence littéraire. Lors même que l'œuvre appartiendrait à Bossuet, elle n'ajouterait rien à sa gloire ; c'est un « rambling, most unscholarlike commentary on Juvenal », et non une « admirable interprétation » ; on est surpris de voir des éditeurs comme MM. Didot publier quelque chose d'aussi « bad, inaccurate and valueless ».) — IRELAND, Ralph Waldo Emerson. (Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce vol., c'est la correspondance avec Carlyle ; on y remarquera une lettre de 1864, qui renferme un passage curieux sur la guerre civile.) — Mc CRINDLE, Ancient India as described by Ktesias the Knidian, reprinted with additions, from the « Indian Antiquary ». — Theological books. (MARSHALL, The latin prayer book of Charles II, or an account of the liturgia of Dean Durel ; MATHEWS, Commentary on Ezra and Nehemiah, etc.) — Historical and antiquarian publications. — The hall of Pembroke College, Cambridge. (J.

W. Clark.) — Caxton's « Four sons of Aymon » (Blades). — The Quarterly Review on Swift. — Not. nécrol. sur M. Stanley Jevons. — Villiers Stuart, The funeral tent of an egyptian queen. — J. B. Giraud, Les arts du métal, recueil descriptif et raisonné des principaux objets ayant figuré à l'exposition de 1880 de l'Union centrale des beaux-arts.

**Deutsche Litteraturzeitung**, n° 38. 19 août 1882 : Bredenkamp, Gesetz und Propheten. (Nowack : instructif.) — Ludw. Keller, Die Gegenreformation in Westfalen und am Niederrhein, I. 1555-1585. (Kolde.) — Max Müller, Essays. II Band. Beiträge zur vergleichenden Mythologie und Ethologie, mit ausführichem Register zum I u. II Band, 2e vermehrte Auflage besorgt v. O. Francke. — Höhne, Kants Pelagianismus u. Nomismus. (Pfleiderer.) — C. A. Müller, Geschichte des Friedrichs-Werderschen Gymnasiums zu Berlin. (E. Fischer : important pour l'histoire de Berlin et pour celle de l'instruction publique et de l'érudition en Prusse.) — L. Ewald, Grammatik der thai-oder siamesischen Sprache. (Schott : travail très méritoire.) — Hesychii Milesii Onomatologi quae supersunt cum prolegomenis ed. J. Flach (Gropius : au moins, on a là réunis des matériaux qui seront utiles à consulter.) — Werner, Lessings Emilia Galotti (L. Hirzel : du savoir et de la sagacité). — C. Bayer, Deutsche Poetik, theoretisch-praktisches Handbuch der deutschen Dichtkunst. (Seemüller : beaucoup d'amour du sujet, beaucoup de soin et de patience, grand zèle de compilation, mais il manque à cet ouvrage le caractère scientifique, la méthode historique.) — Baumgarten, Vor der Bartholomäusnacht. (Kluckhohn : le sujet méritait d'être soumis de nouveau à un examen critique approfondi; Baumgarten a accompli cette tâche avec le soin et la pénétration qui lui sont propres, et il a pris un chemin qui seul pouvait le mener à une solution certaine de l'énigme tant discutée; les nouveaux documents qu'il a consultés lui ont servi à prouver par une démonstration aussi claire qu'exacte et qui est un véritable modèle, qu'il ne peut plus être sérieusement question d'une longue préméditation de la Saint-Barthélemy; en même temps de nouvelles et surprenantes lumières sur la politique de l'époque, etc.) — Rott, Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie (« sehr fleissig, aber nicht sehr geschickt. »; beaucoup de remarques précieuses, mais les détails importants ne sont pas assez mis en relief et disparaissent au milieu des détails insignifiants.) — Rott, Méry de Vic et Padavino (Schirren : renferme deux essais, l'un « les anciennes alliances franco-suisses et le renouvellement de 1602 », l'autre, « Venise et les ligues grises, l'alliance de Davos »); l'auteur a su mettre en pleine lumière d'une façon excellente les deux traités de Soleure et de Davos qui marquent la première phase de la lutte pour les Alpes à la veille de la guerre de Trente Ans.) — Dielitz, Die Wahl-und Denksprüche, Feldgeschreie, Losungen, Schlacht-und Volksrufe besonders des Mittelalters und der Neuzeit gesammelt, alphabetisch geordnet und erläutert. (Commencement d'une publication très intéressante et plus complète que les publications antérieures sur la même matière.) — J. E. Thorold Rogers, A history of agriculture and prices in England from the year after the Oxford Parliament (1259) to the commencement of the continental war (1793) compiled entirely from original and contemporaneous records. III a. IV. 1401-1582. (Inama : suite de cette œuvre monumentale sur l'histoire économique de l'Angleterre.)

**Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur**. 1882. Ier fascicule : Lichtenstein, Zu den deutschen Dichtungen von Tristan und Isolde : 1. Anticritische Bemerkungen zum Texte von Eilharts Tristrant; 2. Das Fiechter Bruchstück von Eilharts Tristrant; 3. Eilhart und Veldeke 4. Nachträgliche Bemerkung zum Prosaroman von Tristrant und

Isalde; *et* Zum Volksschauspiel von Doctor Faust. — SCHÖNBACH, Sanct Christophorus. — BICKEL, Schwazer Bruchstück der Kaiserchronik. — HÖFER, Quellennachweise zu Wernher von Elmendorf. — ZARNCKE, Zu der rhythmischen Version der Legende von Placidas Eusthatius. — ZINGERLE, Himelstele. — BAECHTOLD, zu Niklaus Manuel.

Anzeiger : WEINHOLD, Lamprecht von Regensburg, sanct Francisken Leben u. Tochter Syon. (Strauch : très bonne publication.) — FABRE D'ENVIEU, Le dictionnaire allemand enseigné par l'analyse étymologique des noms propres individuels, familiaux, ethniques et géographiques et par l'explication de quelques noms franco-tudesques. (Feit : on ne peut mettre dans ce livre la pointe d'une aiguille sans y tomber sur des passages qui prouvent la complète incompétence de l'auteur.)— NIEDNER, Das deutsche Turnier im XII. u. XIII. Jahrhundert. (Lichtenstein : très instructif, fort bon coup d'essai.) — LINDE (v. d.), Quellenstudien zur Geschichte des Schachspiels. (Rottmanner : livre excellent et qui ne peut trouver un juge compétent, car personne ne possède une connaissance aussi profonde du développement historique du jeu d'échec et de ses règles, que l'auteur lui-même.)— KAWCYNZSKI, Studien zur Literaturgeschichte des XVIII. Jahrhunderts, (Très long art. d'Alois Brandl sur un livre qu'on ne lira pas sans profit ni sans instruction, mais qui a besoin de nombreux correctifs.) — Homers Odyssee von J. H. Voss, Abdruck der ersten Ausgabe von 1781 mit Einl. v. BERNAYS. (Er. Schmidt : édition faite avec le soin habituel de l'éditeur et précédée très heureusement d'une longue introduction pleine d'informations et de détails intéressants.)

2e fascicule : BAUMGARTEN, Die Chronologie der Gedichte Friedrichs von Hausen. — STOSCH, Nachträgliches über Wolframs Titurellieder. — WERNER, Eine Parallele zu Schillers Handschuh *et* Pesther Fragment des Wälschen Gastes. — BICKEL, Schwazer Parcival-fragment. — PIRIG, Zwei Blätter einer Handschrift des Rennewart. — KEINZ, Ein neues Fragment der Wessobrunner Predigten. — HENNING u. HOFFORY, Zur Textkritik der Islendingabok. — HIRZEL, Romantisch. — BRAHM, Eine Episode in Gœthes Wahlverwandtschaften. — SEILER, Noch einmal der Rhytmus von Placidas. — Eustathius. — SCHRÖDER, Reimpredigt.

Anzeiger : SCHULTZ, Höfisches Leben zur Zeit der Minnesinger, vol. II. (Lichtenstein : matériaux abondants, rassemblés sur un sujet peu traité jusqu'ici ; des points de vue nouveaux ; quelques endroits faibles, mais aussi beaucoup de recherches pleines de soin ; en somme, livre très instructif et très suggestif.) — HORSTMANN, Altenglische Legenden, neue Folge, mit Einleit. u. Anmerk. hrsg. (Schröder : peu de sciences peuvent se glorifier d'un aussi robuste et persévérant travailleur que l'est Horstmann pour la philologie anglaise.) — Jacob van Maerlants strophische gedichten p. p. VERWIJS. 24-26 Liefer. der Bibliotheek van middelnederlandsche letterkunde. (Franck) — HERBST, Gœthe in Wetzlar. (Minor : bon travail qui se recommande à tous par le ton calme et vraiment historique du récit et par l'élégance de la forme ; sujet difficile et délicat traité avec grande habileté.) — Nachtrag über die Mannheimer Gesellschaft. (Seuffert.) — Kilian Brustfleck. (E. Schmidt.) — Egerer Fronleichnamsspiel, p. p. MILCHSACK. (Schönbach.)

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 39 Seizième année 25 Septembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Athenaeum, nº 2861, 26 août 1882 : MALLOCK, Social equality, a study in a missing science. — FREEMAN, The reign of William Rufus and the accession of Henry I. (On retrouve ici « all the wealth of detail, all the vividness of narrative, all the fullness of local and personal knowledge », qui marquent l'histoire de la conquête normande, du même auteur). — STACK, Six months in Persia. — PANTON, Country sketches in black and white. — ANDERSON, History of shorthand, with a review of its present condition and prospects in Europa and America (ouvrage sur la sténographie, contribution importante à la littérature du sujet). — Mc. THEAL, Kaffir Folklore, or a selection from the traditional tales current among the people living on the eastern border of the Cape Colony. (Livre à recommander aux amis du folklore.) — ALLARDYCE, Memoir of G. K. Elphinstone, Viscount Keith, admiral of the Red. (A mettre, aussi bien que la vie de Nelson, de Southey, entre les mains des cadets à bord du Britannia, à Darmouth). — The archaeological societies. — Caxton's « four sons of Aymon. » (Lee). — Shakspeare in Greece. (Lambros.) — British archaeological association.

Nº 2862, 2 septembre 1882 : SALA, America revisited. — The history and antiquities of Colchester Castle. — IHNE, The history of Rome, english edition, vols. IV a. V. (Ces deux volumes de Ihne terminent l'histoire de la république romaine; mêmes mérites que dans les volumes précédents; grande connaissance du sujet; mais excuse trop Sylla et suspecte trop Salluste). — SALAMAN, Jews as they are. — DAVIDSON, Rosmini's philosophical system. — Ottoman poems, translated into english verse in the original forms, with introduction, biographical notices and notes by GIBB. — Chap-books of the eighteenth Century; with fac-similes, notes a. introd. by ASTON. — Diocesan histories. — Parsons and playwrights before the commonwealth. (Bullen.) — The Preston guild merchant. — The Sunderland library. — BABER, Travels and researches in Western China, printed for the royal geographical society. — EPHRUSSI, Albert Dürer et ses dessins. (Travail digne de son sujet.) — British archaeological association.

Nº 2863, 9 septembre 1882 : C. G. WALPOLE, A short history of the Kingdom of Ireland from the earliest times to the Union. (« As a fair and readable popular history of Ireland this work is a most useful and timely contribution; it is not, what indeed it does not attempt nor pretend to be, an explanation of how and why the facts it relates came about, nor a picturesque description of bygone men and manners »). — Encyclopaedia britannica, vol. XIV. (Suite de cette excellente publication; beaucoup d'art. intéressants, entre autres ceux de Swinburne sur Keats et Landor, de Sidney Colvin sur Leonard de Vinci, de Kegan Paul sur Kingsley, de James Sully sur Lewes, de Saintsbury sur La Fontaine et Lesage, de Fraser sur Locke, de Sime sur Lessing, de Garnett sur Leopardi, etc.). — Reminiscences of an old Bohemian — The names of herbes, by William Turner, a. d. 1548, edited by James BRITTEN. — The sacred books of the east : VIII. The Bhagavadgita, with the Sanatsugatiya and the Anugita, translated by KASHINATH TRIMBAK TELANG; XII. The Satapatha Brahmana according to the text of the Madhyandina school, translated by EGGELING. I. — MARY-LAFON, Cinquante ans de vie littéraire. (Ce livre est intéressant; ce qui lui fait tort et ce qui le gâte, c'est la tendance constante de l'auteur à mettre en avant sa personnalité et ses mérites; comme livre à feuilleter, « it has considerable attraction » à cause des anecdotes qui remplissent le vo-

lume, mais qu'il faut accepter avec quelque réserve.) — A library of the fathers; 5. Cyril : five tomes against Nestorius, Scholia on the Incarnation, Christ is one, Fragments against Diodore of Tarsus, Theodore of Mopsuestia, the Synousiasts ; Bright, Notes on the canons of the first four general concils ; Dale, The synod of Elvira and christian life in the fourth century; Gwatkin, Studies of arianism, chiefly referring to the charakter and chronology of the reaction which followed the council of Nicaea. — The fifth annual meeting of the library association. (Terrien de Lacouperie). — Tuer, Bartolozzi and his works. — Presuhn, Pompeii, die neuesten Ausgrabungen von 1874 bis 1881 für Kunst-und Alterthumsfreunde. — The Worcester Exhibition.

Literarisches Centralblatt, n° 34, 19 août 1882 : Libri Danielis, Ezræ et Nehemiæ, textum masoreticum p. Baer. — Kübel, Ueber den Unterschied zwischen der positiven u. der liberalen Richtung in der modernen Theologie. — Rickenbach, Die Insel Sardinien vor der Herrschaft der Römer (Compte-rendu de l'ouvrage de M. Pais « La Sardegna prima del dominio romano »). — Muller (P. L.), Regesta Hannonensia, lijst van oorkonden betreffende Holland en Zeeland 1299-1345. — Alfr. Leroux, Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1378 (Vaste et fort bon travail ; on regrettera que l'auteur n'ait pas consulté tous les travaux allemands sur le sujet). — Kopp, Geschichte der eidgenössischen Bünde. V. 2. Ludwig der Baier u. seine Zeit 1330-1336, I. 1330-1334. bearb. v. Lütolf, hrsg. v. Rohrer. — Naeher, Land und Leute in der brasilianischen Provinz Bahia. — Trübner's catalogue of dictionaries and grammars ; of oriental a. linguistic publications. — Pertsch, Die arabischen Handschriften zu Gotha, III, 2. — Kreyssig, literarische Studien und Charakteristiken, nachgelassenes Werk, p. p. J. Rodenberg (Essais qui témoignent d'une connaissance parfaite du sujet, entre autres un parallèle entre Heine et Musset, Diderot et les encyclopédistes, Beaumarchais et l'élément gaulois dans la littérature française, etc.).

Zeitschrift fur deutsches Altertum, 1882, 2e fascicule (suite) :

Litteraturnotizen : Baragiola, Del tedesco medievale, Der Arme Heinrich, von Hartmann von Aue. Il povero Enrico, versione in prosa. — Bethge, Wirnt von Gravenberg, eine literarhistorische Untersuchung. (E. Martin). — Creizenach, Die Bühnengeschichte des Goetheschen Faust. (Werner). — Deutsches Wörterbuch, N bis Nachtigallstimme, von Lexer. (Gombert.) — Götzinger, Reallexicon der deutschen Altertümer. I-VIII Liefer. — Holder, Germanischer Bücherschatz, Heft I-V. — Look, Der Partonopier Konrads von Würzburg und der Partonopeus von Blois. — Meyer-Markau, Der Parzival Wolframs von Eschenbach. — Schoch, ueber Boners Sprache. (Schönbach : témoigne de zèle et de connaissances). — Staub u. L. Tobler, Schweizerisches Idiotikon, I. (Lichtenstein : plein de promesses, fait honneur aux études allemandes en Suisse, on doit souhaiter à cette publication une continuation heureuse et de nombreux lecteurs). — Seldner, Lessings Verhältniss zur altrömischen Komödie. — Wegener, Volkstümliche Lieder aus Norddeutschland. (Chants du pays de Magdebourg et du Holstein).

3e fascicule : Seemüller, Die Zwergensage im Ortnit. — Zupitza, Kritische Beiträge zu den Blickling homilies u. Blickling glosses. — Schröder, Alte Bruchstücke der Kaiserchronik. — Roediger, In Sachen der Trierer Bruchstücke. — Wagner, Erlanger Fragment der Heidin. — E. Schmidt, Aus dem Nachleben des Peter Squenz u. des Doctor Faust. — Seuffert, Der junge Gœthe u. Wieland. — Duncker, die Grimmelshausen ein thüringisches Adelsgeschlecht. — Warner, Hans Wursts Hochzeit. — Wackernell, Swalwen zagel.

**Anzeiger** : Techmer, Zur vergleichenden Physiologie der Stimme u. Sprache. (Hoffory : des défauts considérables, mais compensés par de grandes qualités; beaucoup de détails importants et neufs; indispensable.) — Elis saga ok Rosamundu, p. p. Kölbing. (Heinzel : ne se rallie pas aux principaux résultats de Kölbing sur la « Tristrams saga », mais fait de grands éloges de l'introduction et de l'édition.) — Die Kindheit Jesu von Fussesbrunnen, hrsg. v. Kochendörffer. (Strauch.) — Lutwins Adam und Eva, hrsg. v. K. Hofmann u. W. Meyer. (Steinmeyer.) — Hugo von Montfort mit Abhandl. zur Geschichte der deutschen Literatur, Sprache u. Metrik im XIV. u. XV. Jahrhundert (Henrici). — Trebnitzer Psalmen hrsg. v. Pietsch. (Kochendörffer.) — Minor u. Sauer, Studien sur Gœthe-Philologie. (Werner : beaucoup de soin et de savoir.) — Minor, Hamann. (Werner : très fin, très complet, très agréable à lire.) — Raich, Dorothea von Schlegel geb. Mendelssohn u. deren Söhne. Joh. u. Philipp Veit. Briefwechsel. (Minor). — Fünf Bücher Epigramme von Konrad Celtes, hrsg. v. Hartfelder. (Wattenbach.)

**Litteraturnotizen** : Simrock, Heliand Christi Lehre u. Leben nach dem altsächs. 3e Auflage.— Steiff, Der erste Buchdruck in Tübingen.— Wenker, Sprachatlas von Nord-und Mitteldeutschland. (Publication très méritoire dont il faut souhaiter le succès.)

**Athenaeum belge**, nº 17, 1er septembre 1882 : Renan, L'Ecclésiaste traduit de l'hébreu avec une étude sur l'âge et le caractère du livre. (Ouverleaux : il sera fort difficile à l'auteur de faire admettre partout ses opinions, mais il n'a voulu faire œuvre ni d'apologiste ni de théologien ; il écrit moins pour les savants que pour le grand public, et l'esprit et le paradoxe sont de grands éléments de succès ; la traduction est moins incohérente que toutes les traductions antérieures). — Bulletin. — Fouilles de la Société archéologique de Namur en 1880.

**Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne, en Belgique**, tome XXV, 4e livraison : L. R. Le nouveau programme des gymnases en Prusse. — Grafé, L'école normale de Pise et les écoles de magistère en Italie (suite et fin). — *Comptes-rendus :* Pirenne, Sedulius de Liège. — Actes officiels. — Varia : plan d'études des écoles supérieures de Prusse.

---



---


*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 40 Seizième année 2 Octobre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**Literarisches Centralblatt**, n° 35, 26 août 1882 : WOERNHARDT, Figura Hierosolymae tempore Jesu Christi existentis illustrata et in carta speciali adjecta adlineata; *et* Jerusalem zur Zeit Jesu Christi. — FALEUCCI, Il Mare Morto e la Pentapoli del Giordano. (Très savant, mais l'auteur n'a pas tout consulté et n'a pas été sur les lieux.) — SCHEELE, Theologische Symbolik, aus dem schwedischen übers. v. ZÖCKLER. — DALTON, Evangelische Strömungen in der russischen Kirche der Gegenwart. — LEIBNIZ, La monadologie, publiée d'après les mss. de la bibliothèque de Hanovre avec introd., notes et suppléments, par Henri LACHELIER. (« Eine niedliche und elegante Ausgabe... die Einleitung ist mit Verständniss und Sachkenntniss geschrieben, die Anmerkungen concis und treffend... ») — MAINZER, Die kritische Epoche in der Lehre von der Einbildungskraft aus Hume's und Kant's theoretischer Philosophie nachgew. — NEUMANN, Geschichte Roms während des Verfalls der Republik vom Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sulla's Tode, hrsg. v. GOTHEIN. (Il faut se souvenir que le livre a été écrit il y a plus de dix ans, mais ce livre est d'un historien.) — VILLARI (Pasquale), Niccolo Machiavelli u. seine Zeit, durch Documente beleuchtet, übers. v. HENSLER. IIe volume. (art. d'analyse; la traduction est excellente.) — Preussen im Bundestag von 1851 bis 1859, Documente hrsg. v. POSCHINGER. II Theil. 1854-1856. (Traite presque exclusivement de la guerre de Crimée et de l'attitude de la Prusse durant cette période; mais Bismarck, qui joue un rôle si important dans le 1er volume, se borne ici à contrecarrer l'Autriche autant que possible; la plus importante révélation est celle-ci : la France aurait, au commencement de 1855, sérieusement pensé à faire passer ses troupes par l'Allemagne du Sud avec le consentement de l'Autriche; on remarquera aussi deux lettres remarquables de Bismarck à Manteuffel et qui sont comme un programme-ministre.) — CHAVANNE (Jos.), Afrika im Lichte unserer Tage, Bodengestalt u. geologischer. Bau. — LARRINAGA (de), Die wirthschaftliche Lage Cuba's. — POGNON, L'inscription de Bavian, texte, trad. et comm. philologique. IIe partie. (Publication qu'on ne quittera pas sans y avoir trouvé beaucoup d'instruction et de profit.) — REINISCH, Die Bilin-Sprache in Nordost-Afrika. (Très bon et très utile.) — Hermann's (Gottfried) lateinische Briefe an seinen Freund Volkmann, hrsg. v. VOLKMANN. (Correspondance très intéressante et renfermant un petit roman à la Werther.) — BLOCHWITZ, Kulturgeschichtliche Studien. (Lecture agréable; il est surtout question de mythologie). — JAEGER, Die Gymnastik der Hellenen, neue Bearbeitung. 1881. (La 1re édition a paru en 1850, mais le livre n'a guère gagné; l'ouvrage de Grasberger a été consulté; mais la publication de Jaeger reste une œuvre de tendance et d'agitation; c'est une protestation contre la gymnastique actuelle, et en style bizarre.) — JAENNICKE, Die gesammte keramische Literatur, ein zuverlässiger Führer für Liebhaber, u. s. w. (Livre d'un dilettante qui se donne de la peine.) — Report of the commissioner of education for the year 1879. I. II. Washington. — Zeitfragen aus dem Gebiete der Turnkunst.

N° 36, 2 septembre 1882 : BÖHL, Christologie des alten Testamentes oder Auslegung der wichtigsten messianischen Weissagungen (Représente un point de vue vieilli et insoutenable). — WESTERBURG, Untersuchung der Sage dass Seneca ein Christ gewesen sei (Recherches où il y a de la finesse et de la nouveauté). — FRÖHLICH, Die Gardetruppen der römischen Republik (Beaucoup de soin et de pénétration, maint détail important). — MARCZALI, Ungarns Geschichtsquellen im Zeitalter der Arpaden (Publication dont les résultats sont excellents, très bonne

méthode). — KRONES, Grundriss der österreichischen Geschichte, ein Compendium für Universitätshörer. IV. 1701-1878, vom spanischen Erbfolgekrieg bis zur Gegenwart (Trop concis dans l'exposition, mais liste abondante des sources et des ouvrages historiques sur la matière). — RANKE, Sämmtliche Werke, 42-48 Band (Suite de la publication des œuvres complètes du grand historien; le 42e vol. est relatif à l'histoire de Venise; le 43e et le 44e sont intitulés « la Serbie et la Turquie au XIXe siècle »; le 45e donne le livre connu « source et commencement des guerres de la Révolution, 1791-1792 »; les vol. 46-48, le récit historique ajouté par Ranke aux Mémoires de Hardenberg sous le titre « Hardenberg et l'histoire de l'état prussien de 1793 à 1813 »). — Hausknecht's Routen im Orient 1865-1869, nach dessen Originalskizzen redigirt von KIEPERT. — MAC CURDY, aryo-semitico speech, a study in linguistic archaeology (Trop arbitraire dans la comparaison des racines). — PETZOLDT, Catalogus bibliothecæ Dantæ Dresdensis a Philalethe relictæ. — BRINCKMEIER, Die provenzalischen Troubadours als lyrische u. politische Dichter, mit Proben ihrer Dichtungen (Ne peut être recommandé à aucun égard, la forme est négligée, et l'auteur montre un manque étonnant de savoir sérieux). — WEGENER, Aufsätze zur Literatur (Essais qui ont quelque valeur, sur la Fiancée de Messine, le Merlin d'Immermann, le drame symbolique et allégorique, George Neumark, Fr. Aug. Stägemann). — DUMONT et CHAPLAIN, Les céramiques de la Grèce propre, vases peints et terres cuites; Ire partie, vases peints (Art. de discussion). — WEBER, gastronomische Bilder, Beiträge zur Geschichte der Speisen u. Getränke, der Tischsitten u. Tafelfreuden verschiedener Völker u. Zeiten (Causerie légère, mais qui décèle une assez grande connaissance des sources).

**Deutsche Litteraturzeitung**, n° 34, 26 août 1882 : Orose, p. p. ZANGEMEISTER. (Holtzmann.) — WENDT, Die christliche Lehre von d. menschl. Vollkommenheit. — BARTH u. NIEDERLEY, Die Schulwerkstatt. — LOTZE, Grundzüge der Psychologie; Gründzuge der praktischen Philosophie. — PFLEIDERER, Lotzes philosoph. Weltanschauung. — Litauische Volkslieder u. Märchen aus dem preuss. u. russ. Litauen gesamm. v. LESKIEN u. BRUGMAN. I. Gegend von Wilkischken. II. aus Godlewa. III. (Bechtel.) — BIRT, Das antike Buchwesen in seinem Verhältniss zur Literatur. (Keil : plein d'instruction et suggestif.) — GEIER, Altdeutsche Tischzuchten. — Hugo von Montfort, p. p. WACKERNELL. (Lichtenstein : exposition agréable, travail très méritoire qui épuise presque toutes les questions philologiques et historiques sur le sujet.) — BRANDES, Moderne Geister, literarische Bildnisse aus dem XIX. Jahrhundert. (Er. Schmidt : suite d'essais pleins d'esprit, de sagacité et souvent de profondeur; le meilleur est l'essai sur Tegner.) — ZUPITZA, Alt-und mittelenglisches Uebungsbuch. (Varnhagen : excellent.) — MALCHOW, Geschichte des Lübecker Domcapitels. — Turmairs genannt Aventinus Annales Ducum Boiariae, hrsg. v. RIEZLER. — v. SCHÖN, Weitere Beiträge u. Nachträge. (Isaacsohn : mieux eût valu que le livre ne fût pas publié.) — v. SCHULENBURG, Wendisches Volkstum in Sage, Brauch u. Sitte. (Krek : très intéressant.)

N° 35, 2 septembre 1882 : GESSNER, Das hohe Lied Salomonis erklärt und übersetzt. (Nowack : « quand on ne tient pas en bride l'imagination, quand on manque de toute culture lingustique, comme c'est le cas ici, on ne recueille que des fruits monstrueux, ungeheuerliche Früchte. » — LUDEWIG, Geist und Stoff. — PLUMACHER, der Kampf ums Unbewusste. — Abdo Iwahid al Marreskoshi, History of the Almohades, edited by DOZY, 2e edit. revised a. corrected. (Wellhausen : annoncer cette 2e édition suffirait au critique, mais il veut montrer qu'il

a lu le livre avec intérêt; introduction pleine de finesse.) — The Protagoras of Plato, with an introd. a. critical a. planatory notes by SIHLER. New-York, Harper. (Heitz : bon.) — Oscar WEISE, Die griechischen Wörter im Latein. (Thurneysen : tâche remplie avec beaucoup d'habileté et de circonspection; résultats à approuver presque partout; exposition claire, tableau excellent des diverses et profondes influences de la civilisation grecque sur Rome et sa langue.) — Hugo BUSCH, Die ursprünglichen Lieder vom Ende der Nibelungen. (Schönbach : du soin, des résultats souvent incontestables.) — Erlauer Spiele, sechs altdeutsche Mysterien, zum ersten Male hrsg. v. KUMMER. (Peter : Très intéressant pour les amis de l'ancienne littérature allemande.) — Ungedruckte Jugendbriefe des Wandsbecker Boten, p. p. REDLICH.— JONAS, Christian Gottfried Körner. — FASTENRATH, Calderon in Spanien. (Baist.) — FLOIGL, Geschichte des semitischen Alterthums. (Schrader : Tableau chronologique qui sera utile.) — WEIDLING, Schwedische Geschichte im Zeitalter der Reformation. (Beger : intéressant, de nouveaux documents, de nouveaux points de vue, d'utiles rectifications.) — GARDINER, The fall of the monarchy of Charles I. 2 vols. 1637-1642. (Pauli : excellent.) — Lettres de Henriette Marie de France, reine d'Angleterre, à sa sœur Christine, duchesse de Savoie, p. p. FERRERO. Turin, Bocca. (Philippson : 141 lettres inédites de la reine d'Angleterre à « Madame Royale », mais très peu sont intéressantes pour l'histoire.) — Pommerellisches. Urkundenbuch, p. p. PERLBACH. — BASTIAN, Steinsculpturen aus Guatemala.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 35, 30 août 1882 : BERNAYS, Phokion u. seine Beurteiler. (Blass : ouvrage où l'on retrouve l'exactitude minutieuse de l'auteur.) — Albrecht von Hallers Gedichte, p. p. L. HIRZEL (Sauer : publication qu'il faut accueillir avec la plus chaude reconnaissance.) — XVIIIer Jahresbericht der schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur. — v. WIETERSHEIM, Geschichte der Völkerwanderung. II. (Kaufmann : 2e édition revue et remaniée par Dahn, IIe volume, mais remaniements souvent peu louables.)

Nos 36 et 37, 6 et 13 septembre 1882 : KRAUSE, Vorlesungen über Aesthetik. (Seydel.) — LAUTH, Die aegyptische Chronologie gegenüber der historischen Critik des Herrn Alf. v. Gutschmid. (Erman.)

---



*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 41 Seizième année 9 Octobre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Athenæum, n° 2864, 16 septembre 1882 : Brassey, The british navy, its strength, resources and administration. Vol. III. — Records of the english province of the Society of Jesus, vol. VII, part I, by Foley. — Books about Japan and China. (Genji Monogatari, the most celebrated of the classical japanese romances, transl. by Suyematz Kenchio ; Beal, Abstract of four lectures on buddhist literature in China ; Balfour, The divine classic of Nan-hua being the works of Chuang-tsze, taoist philosopher ; Giles, Historic China and other sketches ; Douglas, Chine. — Leland, The gypsies. (Curieux et amusant.) — Hicks, Manual of greek historical inscriptions. (« Excellent and scholarly volume. ») — G. Seton, Memoir of Alexander Seton, earl of Dunfermline. — Maskell, The ancient liturgy of the church of England according to the uses of Sarum, York, Hereford, a. Bangor a. the roman liturgy ; et Monumenta ritualia ecclesiæ anglicanæ, the occasional offices of the church of England according to the old use of Salisbury, the prymer in English and other prayers and forms. — Our library table (Arth. Trollope, Lord Palmerston ; Sergeant, William Pitt ; Maclagan, Scottish myths). — The fifth annual meeting of the library association. — The « Quarterly Review » on Swift. — Bengali translations of sanskrit texts. — Rainsborough — Lolo and Vei characters. (Hyde Clarke.) — « The four sons of Aymon » (Blades). — « Bartolozzi and his works » (Tuer).

N° 2865, 23 sept. 1882 : Jenkinson, Amazulu, The Zulus, their past history, manners, customs and language, with observations on the country and its productions, climate, etc., the Zulu war and Zululand since the war. — A. de Gubernatis, La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal, tome II. (De nombreux matériaux rassemblés de toutes parts pour le profit de la mythologie comparée et de l'étude du folklore.) — C. Abel, Linguistic Essays. (Dix essais sur divers sujets.) — Stepniak, La Russia sotterranea, profili e bozzetti revoluzionari dal vero, with a preface by Lavroff. Milan, Treves. — Ch. J. Robinson, A register of the scholars admitted into Merchant Taylor's school from A. d. 1562 to 1874. — Dr. Pusey. — The « Yh King ». — Rainsborough. — Lolo and Vei characters. (Terrien de Lacouperie.) — The coming publishing season. — Bonnaffé, Le surintendant Foucquet.

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 26 août 1882 : Lippert, die Religionen der europäischen Culturvölker, der Litauer, Slaven, Germanen, Griechen und Römer, in ihrem geschichtl. Ursprunge (Baudissin : du savoir, mais on ne voit que rarement où l'auteur l'a puisé.) — Bruston, Histoire critique de la littérature prophétique des Hébreux depuis les origines jusqu'à la mort d'Isaie. (Baudissin : souhaitons d'avoir bientôt la suite de cet ouvrage qui n'est pas seulement utile à la théologie française). — Destinon, Die Quellen des Flavius Josephus, I. (Schürer : long art. sur cet ouvrage dont les résultats diffèrent de ceux de Bloch et qui a une plus grande valeur que le travail de Bloch). — Davidson, An introduction to the study of the New Testament critical, exegetical a. theological, 2e éd. — Golubinskij, Geschichte der russischen Kirche. I. Erste, Kiewsche oder mongolische Periode. I u. II. [en russe]. (Bonwetsch : promet de devenir le meilleur ouvrage sur l'histoire ecclésiastique de la Russie et dépasse le seul travail, jusqu'ici important, de Makarij).

N° 18, 9 septembre 1882 : Vernes, Mélanges de critique religieuse. (Baudissin : recueil d'articles et d'essais où il y a beaucoup de « Geschick » et de « Sachkenntniss », d'habileté et de compétence.) — Deane, Sophia Salomon, the book of wisdom, the greek text, the latin vulgate

and the authorized english version. — SPIESS, Das Jerusalem des Josephus, ein Beitrag zur Topographie der heiligen Stadt. (Schürer : travail soigné, mais pourquoi se borner uniquement à Josèphe?) — SEYDEL, Das Evangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zu Buddha-Sage und Buddha-Lehre. — GRAFE, Ueber Veranlassung und Zweck des Römerbriefes. — LOOFS, Antiquae Britonum Scotorumque ecclesiae quales fuerint mores, quae ratio credendi et vivendi, quae controversiae cum romana ecclesia causa atque vis. (Lechler : Dissertation de Leipzig pour la licence en théologie; savoir très remarquable, étude profonde des sources, fait bien augurer de l'auteur.) — LINDNER, Geschichte des deutschen Reiches vom Ende des XIV Jahrhunderts bis zur Reformation. I, 2, II. Unter König Wenzel. (Tschackert : mêmes mérites que dans le volume précédent.) — BICKELL, Synodi Brixinenses saeculi XV. (Tschackert : actes inédits de six conciles provinciaux tenus à Brixen. dans le Tyrol, au XVe siècle.)

**Göttingische Gelehrte Anzeigen**, n° 38, 20 septembre 1882 : ZEUNER, Die Sprache des kentischen Psalters, ein Beitrag zur angelsächs. Grammatik (Sweet : travail qui fait, en l'ensemble, la meilleure impression). — Der Pentateuch, Commentar des R. Samuel ben Meïr p. p. ROSIN. (D. Kaufmann). — SCHOBER, Johann Jakob Wilhelm Heinse (Minor : assez bon).

— Nos 39 et 40, 27 septembre et 4 octobre 1882 : H. VON SYBEL, Entstehung des deutschen Königthums. (Ehrhardt : discussion sur quelques points, mais cette 2e édition est tout à fait au courant des derniers travaux, et même aux endroits où l'on contredit l'auteur, on lui doit encore profit et instruction ; Sybel a exercé sur le développement de l'étude des antiquités germaniques une très utile influence). — LÖFFLER, Geschichte der Festung Ulm.

**Nachrichten**, n° 19 : BECHTEL, Lituanica. I. Zur Kritik aelterer Sprachdenkmäler; II. Giefme ape prikelima Pona Christaus suguldita nug Baltramejaus Willenta.

**Deutsche Rundschau**, septembre 1882 : HAECKEL, Indische Reisebriefe. — Friedrich LEO, Venantius Fortunatus, der letzte römische Dichter. — Aus der Pfalz und aus Baden 1849. Briefe eines preussischen Generalstabs-offiziers. (Fin.) — EHLERT, Wagner's Parsifal. — ROHLFS, Zur Lage in Aegypten — GERLAND, Stieler's Atlas.

**Literarische Rundschau** : Caroline und ihre Freunde. — Fontane's Wanderungen. — Literarische Notizen.

**Vor Ungdom**, tidsskrift for opdragelse og undervisning, udgivet at Jean Pio, H. Trier og P. Voss (Copenhague, Philipsen). — 1er et 2e fascicules : FREDERIKSEN, Fichte som pædagog. — BIRCH, Den hœjere Lærerstands pædagogiske Uddannelse, betænkning, afgivet til Kirke og Undervisningsministeriet. — HOFF, Om den lærde skoles reform. — KLEISDORFF, Bemærkninger i Anl. af Undervisningsministeriets circulære af 13 Oct. 1881. — VESTERGAARD, Vor Folkesskoles reform. — Voss, Skolen og fremmedordene. — SANNE, Om sangundervisningen i skolerne. — J. PALUDAN, Oplysningsperiodens indflydelse paa dæt lærde skolevæsen i Danmark og Norge. — ROVSING, Niels Hemmingsens skoletid.

3me fascicule : HOFFDING, Den graeske ethiks historie. (A propos de la 1re partie de la Geschichte der Ethik » de M. Th. Ziegler.) — TRIER, Om Bœrns Morskabslæsning. — KRAGBALL, Nogle bemaerkninger om skoleundervisningen, naermest med henblik paa Kjoebenhavnske pigeskoler. — Erna JUEL-HANSEN, Om en reform af pigeskolen. — ANDERSSEN. Om den historiske undervisning i gymnasierne. — J. PALUDAN, Oplysningsperiodens indflydelse paa det laerde skolevaesen i Danmark og Norge. II.

4^me^ Fascicule : To andragender til ministeren for kirke-og undervisningsvaesenet. — Hoff, Fooslag til forandring i den laerde skolesplan. — Holm, Om dansk stil for viderekomne. — Hakonson-Hansen, Sundhedslæren i skolen. — Theodorus, en anmeldelse (Giersing, om kristelig opdragelse i skole og hjem). — Johansen, Om opdragelse i forhold til de fysiologiske og psychologiske ejendommeligheder. — J. Paludan, Oplysningsperiodens indflydelse paa det laerde skolevæsen i Danmark og Norge. III.

**Archivio per lo studio delli tradizioni popolari**, rivista trimestriale, diretta di G. Pitrè e. Salom. Marino, vol. I, fasc. III, juillet-septembre 1882 (Palerme, Pedone-Lauriel) Pitrè, Motti popolari applicati a suoni delle campane. — Sal. Marino, Canti popolari siciliani transcritti nei secoli xvi, xvii e xviii. — Mango, Poesie popolare infantile in Calabria. — Gianandrea, Indevinelli marchigiani. — Rodrig. Marin, El juego de las chinas. — Cannizzaro, Le dodici parole della verita. — Arietti, Pitrè, La storia del re Crin, novella popolare piemontese. — Siciliano, Credenze ed usi popolari toscani. — Tiraboschi, Usi pasquali nel Bergamasco. — J. de Villemory, Le folk-lore. — Pitrè, Saggio di voci di venditori ambulanti. — *Miscellanea* : S. Marino, Garibaldi e le tradizioni popolari ; Savini, I contadini pretuziani ; Nerucci, Ancora degli Zingari ; Pitrè, Il giuoco fanciulesco della « nanna pigghia cincu. — *Rivista bibliografica* (entre autres, la « Faune populaire de la France », de M. Rolland ; le « Recueil de contes populaires grecs », de M. Legrand ; les « Contes albanais » de M. Dozon), etc.

**Athenaeum belge** (l'), n° 18, 15 septembre 1882 : Iung, Lucien Bonaparte et ses mémoires, 1775-1840, d'après les papiers déposés aux archives étrangères et dautres documents inédits. (Juste.) — Französische Studien. (Scheler : analyse et apprécie très favorablement les études de Schlickum Klapperich et Karl Müller.) — Fouilles exécutées par la Société archéologique de Namur en 1880. (Suite.) — Rapport de M. Alvin sur la situation de la Bibliothèque royale en 1881.



*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 42 Seizième année 16 Octobre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 538, 26 août 1882 : BLUNT, The reformation of the church of Englands, its history, principles and results. Vol. II. 1547-1662. (Littledale.) — Selections from the writings of Walter Savage Landor p. p. Sidney COLVIN. — FERGUSSON, The honourable Henry Erskine, lord advocate for Scottand. — Mc CALL THEAL, Kaffir folk-lore (Ravenstein : intéressant recueil de contes cafres). — Mme de Lafayette, Histoire d'Angleterre de France, p. p. AN. FRANCE (Morison : l'introduction a un grand mérite, elle renferme de brillants aperçus.) — Coloridge's early commonplace-book. (A. Brandl.) — A broadside mention of Shakspere in 1866. (Furnivall.) — M. Lenormant and Herr Röhl. (J. de Witte.) — SKEAT, An etymological dictionary of the english language. (Sweet : « an inexhaustible mine of quotations, references and happy suggestions. ») — A. BASTIAN, Der Buddhismus in seiner Psychologie; E. SENART, Le Mahâvastu, texte sanscrit publié pour la première fois, vol. I; OLDENBERG, ueber den Zalita Vistara *et* Budha, sein Leben, seine Lehre u. seine Gemeinde. (Rhys Davids). — THAUSING, Albert Dürer, his life and works, translated from the german, edited by EATON. — Another fragment of the metopes of the Parthenon. (C. T. Newton.) — A waif from Dayr-el-Baharee. (Am. B. Edwards.) — Excavations in the forum romanum (Parker).

N° 539, 2 septembre 1882 : Recent egyptian books (The copting morning service for the lord's Day, transl. in english by John marques of BUTE; GORRINGE, Egyptian obelisks; RHONÉ, Mariette esquisse de sa vie, et de ses travaux; DESEILLE, Les débuts de Mariette-Pacha; HOPE-EDWARDES, Eau-de-Nil, a chronicle. — SAMUELSON, Roumania, past and present. (Minchin : utile.) — HARWOOD, The coming democracy. — The theological and philosophical works of Hermes Trismegistus, christian neoplatonist, translated by CHAMBERS. (Simcox.) — STEENSTRUP, Normannerne, III. a. IV. « Danske og norske riger paa de Brittiske er : Danevaeldens tisalder » and « Danelag » (Powell : fin de cette remarquable étude sur les Normands et leurs colonies aux IXe, Xe et XIe siècles, livre qui devra être traduit; dans ces volumes, comme dans les précédents, profond savoir, style simple et clair, etc.). — Current literature (Spencer WALPOLE, Foreign relations; FOWLER, Shaftesbury and Hutcheson; EDGCUMBE, Edward Trelawny, etc.) — The annual meeting of the library association. — The Bodleian library. — Mr. Bullen's collection of old plays. — The Dublin Exhibition. — *Correspondence :* « the last supper » at Tongerloo. (Dolan.) — « Restoration » at the Tower of London. (Wise.) — Anecdota Oxoniensia, vol. I, 2. Nonius Marcellus, Harleian ms. 2719, collated by ONIONS. (Nettleship.) — The codex Amiatinus or the latin bible (Paul de Lagarde.) — The books of the ancients. (Haverfield.) — THAUSING, Albert Dürer, his life and works translated from the german, by EATON. — The Paris Museum of mediaeval sculpture (Conway).

N° 540, 9 septembre 1882 : STACK, six months in Persia. (Keane.) — TUKE, Chapters in the history of the insane in the british isles. — Records of the english province of the Society of Jesus, vol. VII, part I, by FOLEY. — The kentish garland, edited by Julia DE VAYNES, with notes a illustrations by EBSWORTH. (Hewlett : recueil de ballades et autres poèmes du pays de Kent.) — W. WALLACE, Kant. (Coupland.) — BILIOTTI et COTTRET, L'ile de Rhodes. (Calvert : travail méritoire.) — Current Theology. — Mountague Bernard (Stubbs). — The society of finnish literature. — M. Lenormant and the « Hermes ». (F. Lenormant.) — Kaffir folk-tales (Lang). — Walter Savage Landor. (Oswald.) — Philological books

(Newman, Libyan vocabulary; C. Abel, Linguistic essays; Brunnhofer, Ueber den Geist der indischen Lyrik; Würdter, Kurzgefasste Geschichte Babyloniens u. Assyriens).

The Athenaeum, n° 2866, 30 septembre 1882 : Leslie Stephen, Swift, coll. des « english men of letters ». Londres, Macmillan. (On est un peu désappointé en lisant ce livre; il est vrai que la tâche n'était pas aisée.) — Tayler, Thirty-eight years in India, from Juganath to the Himalaya mountains. — Lyte, Dunster and its lords. 1066-1881. — Edw. Thomas, The indian Balharâ and the arabian intercourse with India in the ninth and following centuries. — Plutarch's Morals, theosophical essays, translated by King. — « Merchant Taylors » school register. (Ch. J. Robinson.) — The « Quarterly Review » on Swift. (Schrumpf.) — The « Yh-King ». (Terrien de Lacouperie.) — The life and works of the Chevalier Noverre, edited by Ch. Edwin Noverre.

Deutsche Literaturzeitung, n° 36, 9 septembre 1882 : Novum Testamentum graece et germanice, p. p. O. de Gebhardt (Nowack). — Seydel, das Evangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zu Buddha-Sage und Buddha-Lehre (Kern). — Bastian, Der Buddhismus in seiner Psychologie. — Schwegler, Geschichte der griechischen Philosophie, hrsg. v. Köstlin; 3e édition (Freudenthal : livre remarquable par la clarté de l'exposition et le jugement réfléchi de l'auteur). — Lycophronis Alexandra, rec. Scheer. Vol. I. (Wilamowitz : publication très méritoire; on peut enfin lire Lycophron; ici le texte est assuré; œuvre philologique, en somme, fort remarquable). — Oekonomides, Chants populaires de l'Olympe (Rangabé). — Die historisch-politischen Volkslieder des dreissigjährigen Krieges, aus fliegenden Blättern, sonstigen Druckwerken u. handschriftl. Quellen gesamm. v. Ditfurth, hrsg. v. K. Bartsch (L. Müller : recueil du plus haut intérêt). — Appell, Werther und seine Zeit (R. M. Werner : 3e édition d'un ouvrage fait avec grand soin et instructif). — Prölss, Geschichte des neueren Dramas, II Band, II Hälfte, das neuere Drama der Engländer (Mosen : suite d'un ouvrage soigné et méritoire, digne du même accueil empressé qui a été fait aux précédents volumes). — Bornmüller, Biographisches Schriftsteller-Lexicon der Gegenwart, die bekanntesten Zeitgenossen auf dem Gebiete der Nationallitteratur aller Völker, mit Angabe ihrer Werke (Livre de grande valeur; la masse des détails, rassemblés d'ailleurs avec tant de peine et de temps, doit faire excuser les erreurs légères qui se rencontrent çà et là). — v. Wietersheim, Geschichte der Völkerwanderung, 2e Aufl. bes. v. F. Dahn (Bresslau : ouvrage qui aura une place durable dans l'historiographie allemande). — Tomek, Jean Ziska, Versuch einer Biographie desselben, übersetzt von Prochaska (Krones : comble une lacune dans l'histoire de l'hussitisme; recherches menées avec grand soin; exposition claire, sobre et consciencieuse; rectifie nombre d'erreurs légendaires). — Russische Wandlungen, neue Beiträge zur russischen Geschichte von Nicolaus I zu Alexander III (Caro : des documents intéressants et de curieux détails qui rectifient ou élargissent nos vues sur la Russie actuelle). — Hiort-Lorenzen, Annuaire généalogique des maisons princières régnant en Europe depuis le commencement du xixe siècle, avec des notes sur les mariages morganatiques. 1re année (Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht). — Verhandlungen des ersten deutschen Geographentages zu Berlin am 7 und 8 Juni 1881. — Die Terracotten von Pompeji, bearb. v. Herm. v. Rohden, nach Zeichnungen von Ludwig Otto (Körte). — Jahresbericht über die Veränderungen und Fortschritte im Militärwesen, VII Jahrgang, 1881, hrsg. v. Löbell.

Theologische Literaturzeitung, n° 19, 23 sept. 1882 : Ranke, Weltge-

schichte, I u. II. (Harnack : art. très élogieux.) — WÜNSCHE, Bibliotheca rabbinica, eine Sammlung alter Midraschim, übers. 9-16 Lieferung. — LEMME, Das echte Ermahnungsschreiben des Apostels Paulus an Timotheus. — Theodori episcopi Mopsuesteni in epistolas B. Pauli Commentarii, the latin version with the greek fragments, by SWETE. — ZITZLAFF, Luther auf der Koburg, ein Lebens-und Charakterbild, nach Luthers eigenen Briefen gezeichnet. (Kolde : ouvrage bien fait.) — DALTON, Johannes a Lasco. (Wachtler : de nouveaux documents, et de nombreuses informations importantes; travail intéressant pour l'histoire de la Réforme dans les pays où vécut Laski.) — Mühlenberg, Patriarch des lutherischen Kirche Nordamerika's, Selbstbiographie 1711-1743, p. p. GERMANN.

**Deutsche Rundschau**, octobre 1882 : Conr. Ferd. MEYER, Page Leubelfing. (Nouvelle qu'on nous permettra d'annoncer ici, parce qu'elle renferme un portrait de Gustave-Adolphe et une peinture de l'armée suédoise avant Lützen.) — HOFFMANN, Ein Stück nationaler Arbeit im deutschen Verkehrswesen.— REYER, Elba, eine Studie, I, Porto Ferrajo, II. Osta Elba.— Ernst HAECKEL, Naturanschauung von Darwin, Gœthe u. Lamarck. — FLAMINIO, Zur Geschichte der römischen Frage u. des Garantiengesetzes. — Aus zwei annectirten Ländern Erzählungen eines deutschen Officiers, I. II. (Commencement d'un récit intéressant; impressions d'enfance; l' « officier allemand » raconte qu'il naquit et fut élevé dans le Hanovre, qu'il vit d'assez près la guerre du Sleswig-Holstein en 1848 ; souvenirs relatifs à Ernest Auguste et au roi aveugle Georges V.)




*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 43 Seizième année 23 Octobre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 541, 16 septembre 1882 : KUENEN, National religions and universal religions. (Fairbain : livre instructif et suggestif, exemple remarquable de conférences à la fois scientifiques et populaires, faites par un savant éminent qui n'a pas oublié l'art d'une exposition aisée et agréable.) — MALLOCK, Social equality, a short study in a missing science. — HEWLETT, Notes on dignities in the peerage of Scotland which are dormant or have been forfeited. — HILTON, Chronograms, 1500 and more in number. — Actos ineditos de siete concilios españoles, por el R. P. Fidel FITA. (W. Webster.) — Recent Shakspeare literature (HALLIWELL-PHILIPPS, Outlines of the life of Shakespeare; INGLEBY, Occasional papers on Shakespeare; etc.) — Trad. en vers anglais de trois sonnets de Camoens. — Mr. Henry Kendall (Not. nécrol. sur le poète australien). — The Cambridge meeting of the library association. — Tombs of british officers at Alexandria. (Rogers : inscriptions latines gravées sur les tombeaux de quatre officiers anglais morts devant Alexandrie au commencement de ce siècle.) — *Correspondance.* « Euskarian » or « neolithic » (Grant Allen). — Merton college and the Jews (S. L. Lee). — « — Y final » in Shakspere (Furnivall). — Dr. Brinkmeier's « Troubadours ». (Nicksteed : signale les traductions allemandes de l'auteur qui fourmillent des plus grosses erreurs « with the grossest blunders »).— DELBRÜCK, Introduction to the study of language, authorised translation, with a preface by the author. (Sayce : l'histoire d'une science n'a jamais été faite d'une façon plus claire, plus complète et plus succincte que celle de la philologie comparée en Allemagne par M. Delbrück; le caractère le plus frappant du livre, c'est son impartialité). — Orientalia antiqua. — Etruscan jottings. (Sur le nouveau volume de Pauli et sur la découverte de Magliano, en Toscane). — The « liber studiorum » of J. M. W. Turner, reproduced in faesimile by the autotype process, with notices of each plate by Stopford BROOKE. — DORN, Collections scientifiques de l'institut des langues orientales du ministère des affaires étrangères « Inventaire des monnaies des khalifes orientaux et de plusieurs autres dynasties ». (Stanley Lane Poole.) — Pontormo's picture from Hamilton palace in the National Gallery (J. P. Richter).

— N° 542, 23 septembre 1882 : The poetical works of Percy Bysshe Shelley, edited by FORMAN. 2 vols. (Caine.) — COBBE, The peak in Darien, with some other enquiries touching concerns of the soul and the body. — SETON, Memoir of Alex. Seton, earl of Dunfermline. — Tibetan tales, translated from the tibetan by SCHIEFNER, done into english from the german, with introd. by RALSTON. — STRACK, Einleitung in das alte Testament. (Cheyne.) — Current literature (Reminiscences of and old bohemian; Essays of John Dryden, ed. by YONGE; etc.) — Dr. Pusey. — « This is how the war began » (Viator). — *Correspondence :* Mr. Ramsay and the greek professorship at Edinburgh. (Ramsay.) — The lost medical work of Marat. (Morse Stephens : l'auteur de la note a découvert un exemplaire de l'ouvrage depuis lontemps recherché et qu'on ne connaissait que par son titre : « An enquiry into the nature, cause and cure of a singular disease of the eyes », de Marat; l'ouvrage est intéressant parce qu'il nous fait connaitre les idées scientifiques de Marat et la chronologie de sa vie; Marat cite certaines opérations qu'il a faites; on peut conclure qu'il n'était pas professeur de français, comme on l'a prétendu, mais médecin.) — Philological books (TIELE, History of the egyptian religion, translated by BALLINGAL; Rob. BROWN, The law of kosmic order; etc.) — The principle of analogy in the evolution of speech. (Keane). — LEADER SCOTT,

Ghiberti and Donatello, with other early italian sculptors. — The Boolak Museum (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 2867, 7 octobre 1882 : A Lang, Helen of Troy. — Graetz, Kritischer Kommentar zu den Psalmen, nebst Text und Uebersetzung. — Capello a. Ivens, From Benguella to the territory of Yacca, description of a journey into Central and West Africa. — Archaeological Survey of India : report of Tours in the Central Doab and Gorakhpur in 1874-74 and 1875-76. Vol. XII. — Baker, The history of Scarbrough from the earliest date. — The Vinaya Pitakam, edit. by Oldenberg. III a. IV; Vinaya Texts, translated from the Pāli by Rhys Davids a. Oldenberg. I. — Leibnitz's plan for an egyptian expedition. — Education in Hungary, I. (Mahaffy.) — The sacred hawk of Reseph al Arsuf. (C. Clermont-Ganneau.) — The Prince's visit to the Holy Land. — Perry, Greek and roman sculpture, a popular introduction to the history of greek and roman sculpture. — Blanchard Jerrold, The life of George Cruikshank, in two epochs. 2 vols. — Notes from Rome. (Lanciani.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 37, 16 septembre 1882 : Thoma, die Genesis des Johannes-Evangeliums, ein Beitrag zu seiner Auslegung, Geschichte und Kritik. (Wendt : « gross angelegtes und mit Breite und Eleganz ausgeführtes Werk »). — W. Meyer, Die Geschichte des Kreuzholzes vor Christus. (W. Meyer fait suivre rapidement son édition de « la Vita Adae et Evae » d'un travail excellent sur la légende de l'histoire du bois de la croix avant Jésus; son travail repose sur des matériaux étendus et en partie difficilement accessibles et par là rejette déjà dans l'ombre les études méritoires de Piper et de Mussafia.) — Michelis, Platons Theätet. (Heitz : doit être compté parmi les livres, qui ont donné cours à cette opinion, que les Allemands sont plutôt en état d'écrire beaucoup de livres que d'écrire un bon livre; de la pénétration, mais méthode purement scolastique et « selbstinfallibilität », nombre incroyable de légèretés.) — Ziegler, Die Ethik der Griechen und Römer. I. (Gizycki : du soin; l'ouvrage repose sur le grand travail de Zeller, auquel il est dédié, mais reste bien loin derrière son modèle ; ceux qui étudient l'éthique devront lire plutôt Zeller que Ziegler; des contradictions, et parfois de bonnes pensées, mais qui ne sont pas aussi originales que le croit l'auteur). — Mhan-su-faer, Die Notwendigkeit u. Möglichkeit einer kräftigeren Zusammenwirkung der Völker auf dem Gebiete der Kindererziehung, speciell des Volksschulwesens. (Sallwürk : l'auteur étranger qui vit à Bonn, demande une réforme pédagogique opérée par un congrès international.) — Le livre de Sibawaihi, traité de grammaire arabe par Sibouya dit Sibawaihi, texte arabe d'après les mss. du Caire, de l'Escurial, d'Oxford, de Pétersbourg et de Vienne p. p. Hartwig Derenbourg. I. (Siegm. Fränkel : cette publication était depuis longtemps un vif souhait des arabisants ; l'édition actuelle répond entièrement, pour la correction et le soin, à toutes les exigences; puisse venir bientôt la seconde partie.) — Polak, Ad Odysseam ejusque scholiastas curae secundae. (Hinrichs : l'auteur, élève de Cobet, a des connaissances solides et sûres, une méthode soignée et prévoyante; grand savoir, diligence très louable, pénétration et exactitude ; en un mot, une foule de contributions importantes à la connaissance de la langue et du style de Didyme, d'Hérodien, de Porphyre, etc.) — Engelbrecht, De scoliorum poesi. (Hiller : travail digne de louange.) — K. Weinhold, Die deutschen Frauen in dem Mittelalter. (Roediger : 2e édition d'un livre qui a gagné en toutes choses, pour le fond et la forme, et qui mérite d'être consulté plus assidument que jamais.) — Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul u. dessen Gattin, p. p. Nerrlich (Urlichs : édition

bienvenue.) — R. v. Gottschall, Die deutsche Nationallitteratur des neunzehnten Jahrhunderts. (Er. Schmidt : 5e édition en quatre volumes dont le premier n'a aucun mérite ; quant aux trois autres, ils portent la marque de la hâte et de l'incertitude ; ne comprend pas Novalis ; ne sait rien de l'école historique de J. de Müller à Duncker ; etc., etc. ; erreurs nombreuses ; oublis choquants ; style négligé ou emphatique ; l'auteur dit de Rückert : « le chameau de sa sagesse marche à travers maint désert, mais il est chargé des outres les plus fraîches », et de Schall « les manches retroussées, il puise avec sa grande cuiller dans la terrine fumante de la soupe de la vie sociale et en sort quelques morceaux d'exquise humour », il est vrai, quelques bons mots, quelques critiques saines, mais il y a dans ce livre trop de mauvais et trop peu de bon.) — Sanders, Neue Beiträge zur deutschen Synonymik. (Heyne : « ein im ganzen recht gutes Büchelchen », petit livre fort bon comme tout ce que fait Sanders.) — Shakespeares Selbstbekenntnisse, nach zum Theil noch unbenutzten Quellen hrsg. v. Fritz Krauss. (Al. Schmidt : titre qui promet beaucoup ; l'ouvrage montre quelles routes dangereuses a prises la critique shakespearienne ; c'est un tissu de fausses suppositions, de contre-sens, etc. ; on croirait presque que, comme l'écrit de Vinning sur Hamlet, le livre de Krauss est une satire de la « shakespearologie » contemporaine.)— Hooft van Iddekinge, Friesland en de Friesen in de middeleeuwen. (Gallée : l'auteur, mort depuis, voulait donner un exposé détaillé de l'histoire des monnaies en Frise au moyen-âge ; beaucoup de fausses conjectures sur l'histoire proprement dite ; mais ouvrage de grande valeur pour l'histoire monétaire.) — Chéruel, Histoire de France sous le ministère Mazarin. I. (Schirren : suite excellente de l'ouvrage du même auteur sur la minorité de Louis XIV.) — Kluckhohn Aus dem handschriftlichen Nachlasse L. Westenrieders. I. Denkwürdigkeiten und Tagebücher (Th. H.). — Liv. — Est — und Curländisches Urkundenbuch, begründet von Bunge, fortges. v. Herm. Hildebrand. VII. 1423-1429. — Theodosius, de situ Terrae Sanctae im echten Text u. der Breviarius de Hierosolyma, vervollständigt p. p. Gildemeister, (Furrer : édition critique fort remarquable.)

Philologische Rundschau, n° 32, 5 août 1882 : Ad. Faust, Homerische Studien (Düntzer : erreurs.) — Lueck, De comparationum et translationum usu Sophocleo (Metzger : suite d'un travail soigné). — Koechly, Akademische Vorträge und Reden, neue Folge (Sörgel.) — Mewes, De codicis horatiani, qui Blandinius Vetustissimus (V) vocatur, natura atque indole (Kukula : source de déceptions). — Kloucek, Vergiliana (Glaser : utile). — Koch, Schulwörterbuch zur Aeneide. — P. Devaux, Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine, Hachette (posthume ; à lire malgré les défauts ; longueurs sur les temps mythiques ; critique ultra-conservatrice en matière d'histoire romaine ; rex, consul, etc., tirés du celte ; idées neuves sur les motifs de l'expédition d'Hannibal.) — Fr. Haase, Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft, Band II, hgg. von H. Peter (Saalfeld : utile). — Schmelzer, Griechische Syntax für die Oberklassen (Gidionsen). — Schneegans, Abt Johannes Trithemius und Kloster Sponheim (Reichling : médiocre valeur scientifique). — Seldner, Lessings Verhältnis zur altrömischen Komödie (Steinhoff : quelques passages concernent Plaute, Amph., Capt. et Trin.)

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 44 Seizième année 30 Octobre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 543, 30 septembre 1882 : Leslie STEPHEN, Swift. (Dowden.) — CAPELLO a. IVENS, From Benguella to the territory of Yacca, description of a journey into Central and West Africa. — THORNTON, Foreign secretaries of the nineteenth century, vol. III. (Courtney : beaucoup de bienveillance, pas un « foreign secretary » qui n'ait été digne de ses hautes fonctions, quelques points contestables.) — Eug. ROLLAND, Faune populaire de la France, tome V ; les mammifères domestiques, deuxième partie (Ralston). — « Euskarian » or « neolithic » (Webster).— The folio alterers of » Shakspere's text. (Furnivall). — A gipsy letter. — An anglo-saxon dictionary, based on the ms. collections of the late Joseph Bosworth, edited a. enlarged by T. Northcote TOLLER. I a. II. (Skeat : ouvrage très important auquel il faut souhaiter une prompte continuation.) — The Yi-King. (Legge.)

— N° 544, 7 octobre 1882 : A. LANG, Helen of Troy. — LAURIE, The training of teachers and other educational papers. — A register of the scholars admitted into Merchant Taylor's School. I. 1562-1699 by C. J. ROBINSON. (Round). — Opera patrum apostolicorum, ed. FUNK. Vol. II. Clementis Rom. Epistulae de Virginitate ejusdemque Martyrium, Epistulae Pseudo-Ignatii, Ignatii Martyrii tria, Vaticanum, a Simeone Metaphrasta conscriptum, Latinum; Papiae et seniorum apud Irenaeum Fragmenta; Polycarpi Vita. (Bellesheim : sera utilement consulté par tous ceux qui étudient l'histoire ecclésiastique.) — In Memoriam Evelyn Philips Shirley. (Edm. Ch. Waters). — A competition of basque improvisatores (Wentworth Webster : très intéressant récit d'un concours d'improvisation poétique entre Basques, qui a eu lieu le lundi 11 septembre à Sare, dans les Basses-Pyrénées.) — *Correspondence :* Thomas Wedgwood (Julia Wedgwood). — The octavo « breeches » New Testament of 1575. (Dore). — The etymology of « Kestrel » (Skeat). — « Euskarian » (Vinson et Harrison). — University College, Bristol. (Ramsay.) — LENORMANT, Les origines de l'histoire d'après la Bible. Vol. II. (Sayce : même clarté d'exposition, même savoir étendu, moins d'intérêt que dans le premier volume, mais la faute en est au sujet, et non à l'auteur.) — Foreign translations of the Society for promoting christian knowledge. — The Yih King (Douglas). — The psychology of buddhism. (Bastian) — A. MICHAELIS, Ancient marbles in Great Britain, translated from the german by FENNELL. — The Copts of Egypt and their churches. III. (J. Henry Middleton.)

The Athenaeum, n° 2868, 14 octobre 1882 : HOLLAND, Stories from Robert Browning. — KUENEN, National religions and universal religions. — Anatole LEROY-BEAULIEU, L'empire des tsars et les Russes, tome II, les institutions. (Digne du premier volume et mérite les mêmes éloges.) — HILTON, Chronograms. — Oriental literature. (Revue de l'Extrême Orient, publiée sous la direction de M. Henri CORDIER, I et II : premiers numéros qui sont pleins de promesses, articles de grande valeur, mélanges bien choisis, bibliographie très complète et qui, continuée avec soin, sera du plus grand secours; LANZONE, Dizionario di mitologia egizia. I-II.) — « Tylney Hall » (Tegg). — Roby's « traditions of Lancashire » (Trestrail). — Education in Hungary, II. (Mahaffy.) — Baron de COSSON a. W. BURGES, Ancient helmets and examples of mail.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38, 23 septembre 1882 : KRAUS, Lehrbuch der Kirchengeschichte für Studierende (Fund : 2° édition de cet ouvrage qui n'a pas besoin d'être recommandé). — S. J. HERZOG, Abriss der gesammten Kirchengeschichte. III. Das Zeitalter der Reformation, etc. — Rud. HIRZEL, Untersuchungen zu Ciceros philosoph. Schriften, II. De

finibus, de Officiis (Wellmann : trop long, exposition un peu confuse, mais beaucoup de détails instructifs et dignes de remarque). — J. Nathan, Kants logische Ansichten und Leistungen (Vaihinger : la tâche était trop vaste pour un débutant). — Nathanis Chytraei Ludi litterarii ab amplissimo senatu Rostochiensi in civium suorum utilitatem nuper aperti Sciographia. Rostochii 1580, hrsg. v. Gustav Timm (Paulsen). — Carmina veteris testamenti metrice, notas criticas et dissertationem de re metrica Hebraeorum adj. G. Bickell et Dichtungen der Hebräer, zum ersten Male übers. v. G. Bickell. I. (Baethgen). — Niese, Die Entwickelung der homerischen Poesie (Hinrichs : livre depuis longtemps promis, et qui désappointe, ne donne pas une solution acceptable de la question homérique). — Plutarque, Vie de Cicéron, p. p. Graux (édition qui a une valeur scientifique). — Burchard Waldis, Esopus hrsg. v. Tittmann (Baechtold : édition très soignée). — Düntzer, Lessings Leben (A Noël 1879, une Vie de Gœthe ; à Noël 1880, une Vie de Schiller ; à Noël 1881, une Vie de Lessing, c'est aller vite, même pour un vétéran de la science; mais pourquoi écrire contre Düntzer ; il est trop facile de relever les faiblesses de ce micrologue, et personne ne convertira son obstination ; pourtant il faut répéter que Düntzer manque de goût, qu'il ne sait pas distinguer l'important et le superflu, que le talent d'exposition lui fait défaut. Il travaille avec ardeur, mais on ne lit pas ses ouvrages sans un indicible ennui, ce sont à peine des livres utiles à consulter ; partout du « krimskrams », pas d'idée nouvelle, des regestes, des matériaux non dégrossis, etc.; tout cela n'empêchera pas Düntzer d'immoler à Noël 1882 un quatrième classique). — Gœthes Dichtung u. Wahrheit, erläutert von Düntzer (Lichtenstein : ce second commentaire, après celui de Loeper, était-il bien utile?) — Schöll, Gœthe in Hauptzügen seines Lebens und Wirkens (L. Hirzel : en son ensemble, le livre le plus nourri et le plus profond qui ait été écrit sur Gœthe). — Sybel (H. von), Entstehung des deutschen Königtums (Kaufmann : 2e édition qui paraît 38 ans après la première ; elle est remaniée dans toutes ses parties et essentiellement améliorée ; l'adversaire même ne quittera pas le livre « ohne manigfaltige Anregung, Belehrung und vielfältigen Genuss »). — Arnold Ruge, Geschichte unserer Zeit von den Freiheitskriegen bis zum Ausbruche des deutsch-französischen Krieges (Koser). — Summa Gerhardi, ein Formelbuch aus der Zeit Königs Johann von Böhmen, 1336-1345, hrsg. v. Tadra. — Domke, Die Viril-Stimmen im Reichsfürstenrat von 1495-1654.

— N° 39, 30 sept. 1882 : Holtzmann et Zoepfel, Lexikon für Theologie u. Kirchenwesen. (Pfleiderer : très bon guide à recommander et aux théologiens et aux laïques). — Joannis Calvini opera quae supersunt omnia, p. p. G. Baum, Ed. Cunitz, Ed. Reuss. Vol. XXIII. Corpus Reformatorum, vol. LI. (Kolde : commence la 3e partie des œuvres de Calvin, qui renfermera les œuvres exégétiques et homilétiques). — Rolph, Biologische Probleme. — V. Egger, La parole intérieure. (A. Riehl : intéressant pour le psychologue et le linguiste observations exactes, réflexions pénétrantes et profondes). — L. Mabilleau, Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie, Cesare Cremonini. (F. Schultze : travail fait avec un grand soin). — Die Universität Freiburg seit dem Regierungsantritt Sr. Königl. Hoheit d. Grossherzogs Friedrich v. Baden. — Winers chaldäische Grammatik für Bibel und Targumim, 3e Aufl. pp. Bernh. Fischer. (J. Barth : travail déplorable, livre qui, sous cette forme, n'a aucune valeur et sera nuisible à l'étudiant). — P. Girard, L'Asklépieion d'Athènes. (Wilamowitz : art. de discussion). — V. Cucheval, Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, d'après les notes de M. Ad. Berger.

(Reifferscheid : au dessous du niveau qu'ont atteint aujourd'hui en France les études de l'antiquité). — JEBB, Bentley. Londres, Macmillan, (F. Leo : récit très attachant, fait avec un sens philologique clair et beaucoup de finesse ; c'est bien là la puissante personnalité scientifique de Bentley, obscurcie par des petitesses et des violences de langage). — Th. ZAHN, Cyprian von Antiochien u. die deutsche Faustsage. (Zoepffel . préfère la première partie à la seconde). — Das Volksschauspiel Doctor Johann Faust, hrsg. v. K. ENGEL. — Goethes Faust, ein Fragment, p. p. HOLLAND et SEUFFERT. (D. Jacoby). — CREIZENACH, Die Bühnengeschichte des Doctor Faust. (Seuffert : bon travail). — Thomas of Erceldoune hrsg. v. A. BRANDL. (Ten Brink : édition instructive). — Luigi Tansillo, poesie liriche, p. p. FIORENTINO (A. Tobler). — TARTARA, dalla battaglia della Trebbia e quella dal Trasimeno (Holm : mérite grande attention). — Preussen u. Frankreich von 1795 bis 1807, p. p. BAILLEU (Iraacsohn : publication de grande valeur et de grand intérêt). — ANDRAEAS, der Orden der Odd-Fellows. — NACHTIGAL, Sahara u. Sûdân. II. — Ed. DE LA FONTAINE, Luxemburger Sagen und Legenden. (E. H. Meyer : recueil fait avec soin, mais les légendes n'ont pas une grande valeur). — Lord Ronald GOWER. Die Schätze der grossen Gemälde-Gallerien Englands. I[e] Lief. — Al. FRANKEN, Romanisten und Germanisten. — F. MANGOLD, der Bürgerkrieg in den Vereinigten Staten, Der Feldzug in Nordvirginien im August 1862. (L'ouvrage le plus remarquable qui ait paru sur la guerre de la sécession.

**Theologische Literaturzeitung**, n° 20, 7 octobre 1882 : Theodosius, de situ Terrae Sanctae, ed. GILDEMEISTER (Furrer : très grand soin, nombreuses explications intéressantes). — VILMAR, Collegium biblicum, prakt. Erklär. der heiligen Schrift Alten u. Neuen Testaments. II. Das Buch Josua bis Esther. (Holtzmann.) — MENEGOZ, Le péché et la rédemption d'après saint Paul. (Wendt.) — KRAUS, Lehrbuch der Kirchengeschichte für Studierende. (Harnack : 2[e] édition, le livre n'a pas été modifié.) — ZAHN, Cyprian von Antiochien u. die deutsche Faustsage. (Bonwetsch.) — FRIEDRICH, Beiträge zur Geschichte des Jesuitenordens. (Möller.) — BROSCH, Geschichte des Kirchenstaates. II. 1700-1870. (Benrath : très intéressant et instructif.) — BRAUN, Protestantismus u. Sekten. — SCHÄFER, Bibel und Wissenschaft. (Thönes.) — RIEHM, Religion u. Wissenschaft.

**Athenaeum belge**, n° 19, 1[er] octobre 1882 : WAUTERS, Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique. Introduction au tome VI. 1881. (Bruxelles, Hayez.) — Corresp. de Paris (FABRE, La jeunesse de Fléchier; DE MAGNIENVILLE, Le maréchal d'Humières ; CAMPARDON, Les prodigalités d'un fermier-général ; NAUROY, Le secret des Bourbons ; G. Augustin THIERRY, Le capitaine Sans-Façon ; Macaulay, Essais, VIII, trad. par G. Guizot.) — Fouilles exécutées par la société archéologique de Namur en 1880. III. — Jules César et les Eburons. (Rapport du général Liagre sur le travail de M. Henrard) — L'institut de droit international. — Chronique (Notices sur les fondations pieuses et charitables des marchands flamands en Espagne). — PHILIPPSON, Westeuropa im Zeitalter von Philipp II, Elisabeth u. Heinrich IV.)

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 45 Seizième année 6 Novembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 545, 14 octobre 1882 : Farrar, The early days of christianity. (Drummond.) — The friendships of Mary Russell Mitford, as recorded in letters from her literary correspondents, edited by L'Estrange. (Dowden.) — Ornsby, York. « Diocesan histories » (Fowler). — Sarborn, Henry D. Thoreau. « American men of letters ». (Désappointe, parle trop de Concord et pas assez de Thoreau, livre mal proportionné.) — Perret, Les Pyrénées françaises. (W. Webster.) — — Some foreign books of history (Baumgarten, Vor der Bartholomäusnacht; Combes, L'entrevue de Bayonne; Morosi, L'invito di Eudossia a Gensenio; Scheffer-Boichorst, Aus Dante's Verbannungszeit; Hubert, La condition des protestants en Belgique de Charles Quint à Joseph II). — Popular names of fishes (Houghton). — Euskarian. (Isaac Taylor.) — The origin of the Roumanians (Fairfield). — The Merchant Taylor's registers. — The New Testament of 1575 (Zupitza). — P. Vergilii Maronis Opera, with an introd. a. notes by Papillon. 2 vols. (Wilkins : ce n'est pas l'idéal d'un commentaire de Virgile, mais cette édition approche de l'idéal plus que toute autre édition anglaise.) — Dr. Schliemann's « Ilios ». — The Copts of Egypt and their churches. III. (Middleton.)

Literarisches Centralblatt, n° 37, 9 septembre 1882 : Stier, Kurzgef. hebräische Grammatik. — Hoffmann, Bibelforschungen, I. — Körner, Tezel, der Ablassprediger (très soigné). — Kolber, Schopenhauer's Erlösungslehre. — Duboc, Der Optimismus als Weltanschauung. — Heidemann, Die Mark Brandenburg unter Jobst von Mähren (Travail très utile qui dissipe tout le romanesque introduit par Klöden dans l'histoire de ce temps-là). — Leist, Urkundenlehre, Katechismus der Diplomatik, Paläographie, Chronologie u. Sphragistik (Ouvrage qui répond à un besoin sensible et qui sera un guide bienvenu aux commençants.)— Pernwerth von Bärnstein, Beiträge zur Geschichte u. Literatur des deutschen Studententhums (Intéressant). — Schlagintweit, Indien in Wort und Bild. — Loehnis, Die wichtigsten Ergebnisse einer Informationsreise in die Levante an Bord des Dampfers Lucifer. — Brülcke, Die Entwickl. der Reichsstandschaft der Städte, ein Beitrag zur Geschichte der Reichstage von der Mitte des XIII. bis zum Ende des XIV. Jahrhunderts. — Calmann, Etymolog. Grundsätze und Aufsätze. — Celtes' fünf Bücher Epigramme, hrsg. v. Hartfelder (Bonne édition avec notes). — Gregorius von Hartmann von Aue, u. Der arme Heinrich, hrsg. v. Paul (Très louable). — Schmelzer, Vom höheren Schulwesen. — Rollett, Die Gœthe-Bildnisse, III.

N° 38, 16 septembre 1882 : Ableiter, hebräisches Vokabularium in alphab. Ordnung. — Orelli, die alttestamentl. Weissagung v. d. Vollendung des Gottesreiches in ihrer geschichtl. Entwickelung. — Heman, Die Erscheinung der Dinge in der Wahrnehmung. — Plumacher, Der Kampf um's Unbewusste. — Czerny, Der erste Bauernaufstand in Oesterreich 1525 (très bon travail d'un chanoine, bibliothécaire de Saint-Florian). — Reissenberger, Prinzessin Maria Christierna von Innerösterreich. 1574-1631. (Histoire d'une princesse qui fut, elle aussi, une malheureuse victime de la politique; elle était mariée à l'impuissant Sigismond Bathory).— Doehn. Die Administration der Präsidenten U. S. Grant und R. B. Hayes. (Recueil d'essais vieillis qui ne se distinguent ni par l'originalité de la pensée ni par la fraîcheur de l'expression; à quoi bon rééditer ces correspondances de la tante Voss et de « Unsere Zeit », où il n'y a pas une idée neuve ; ce livre ressemble à du foin enfermé et semé dans un bel album ; tant pis pour le papier qui est ma-

gnifique). — BRAUNE (Th.), observationes grammaticae et criticae ad usum *ita sic tam (tamen) adeo* particularum Plautinum ac Terentium spectantes. (Latin médiocre, n'épuise pas le sujet, beaucoup de choses téméraires ou insuffisantes). — Messire Thibaut, Il romanz de la poire, p. p. STEHLICH. (L'auteur a trop présumé de ses forces et n'a pas fait, du reste, tout ce qu'il pouvait faire). — MOREL-FATIO, Calderon, revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du second centenaire de la mort du poète. (Communications précieuses d'un connaisseur très estimé de la littérature espagnole). — Gœthe's Dichtung u. Wahrheit, erläutert v. DÜNTZER (En ce qui concerne le commentaire, tout à fait inutile à qui possède l'édition de Loeper, mais la I<sup>re</sup> partie, qui renferme l'introduction, contient beaucoup d'informations intéressantes). — LASAULX, Die Bausteine des Kölner Domes. — Das Nibelungenlied, in der Octave nachgedichtet von Adalbert SCHROETER. (Le poète s'est brillamment acquitté de sa tâche ; il y a dans ses vers une harmonie et dans sa diction un éclat que l'on ne rencontre aujourd'hui que chez peu de poètes ; publication de très haute valeur qu'il faut répandre dans le grand public).

Philologische Wochenschrift, nº 31, 5 août 1882 : K. L. ROTH, Griechische Geschichte, 3. Aufl. v. WESTERMEYER (G. J. Schneider : bon, mais ne convient pas à la lecture en classe.) — TRZESOHLAVY, sur des contradictions réelles ou prétendues dans le premier chant de l'Enéide, en tchèque (Neudoerfl). — C. Taciti de moribus Germanorum libellus, édition revue, etc., par M. E. DUPUY. Delalain. 1881 (ne donne pas, comme le promet la préface, «les résultats de l'érudition moderne»; l'auteur ignore Gantrelle, exploite mal Orelli, Halm, Nipperdey, Müllenhoff; orthographe défectueuse ; erreurs de critique (verbale, de géographie; l'intention de comparer les Germains aux Romains est méconnue.) — DEECKE, Etruskische Forschungen und Studien (Gruppe : la méthode n'est pas celle de Champollion ou de Grotefend).

Nº 32, 12 août 1882 : Lucian MUELLER, Zwölf Oden und Epoden des Horaz, im Versmass der Urschrift übersetzt (Hirschfelder). — PLUESS, Horazstudien, alte und neue Aufsätze über Horazische Lyrik (Hirschfelder : chaude recommandation.) — SCHINDLER, Observationes criticae et historicae in Terentium (Draheim : sensé). — Villiers STUART, The funeral tent of an Egyptian queen, printed in colours from the author's drawings taken at Boulak (H. B[rugsch] : l'auteur n'est pas du métier, mais décrit agréablement).

Nº 33, 19 août 1882 : PIERRET, Le décret trilingue de Canope. Leroux, 1881 (H. : mauvais). — KRAFFERT, Beiträge zur Kritik und Erklärung lateinischer Autoren. — BRAUNE, Observationes grammaticae et criticae ad usum « ita sic tam tamen adeo » particularum Plautinum ac Terentianum spectantes (Mosbach : article détaillé). — DIETRICH, Dr. Hermann WARSCHAUERS Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische, Vokabularium im Anschluss an Dr. H. WARSCHAUERS Uebungsbuch.

Philologische Rundschau, nº 33, 12 août 1882 : MAERKEL, Platos Idealstaat dargestellt und mit besonderer Rücksicht auf die moderne Zeit beurteilt (éloge). — LEUCHTENBERGER, Dispositive Inhaltsübersicht der drei Olynthischen Reden des Demosthenes (Sörgel : diffus). — ROEDER, Ueber C. G. Cobets Emendationen der attischen Redner, insbesondere des Isaios (Zurborg : bonne défense de la tradition dans une quinzaine de passages). — Albii Tibulli carmina selecta. Torino, stamp. Paravia (Rossberg : nulle valeur scientifique; ne serait pas à imiter en Allemagne). — VAH-

len, Ueber zwei Elegien des Propertius (Heydenreich : bonne défense de l'ordre traditionnel des vers, contre Lachmann). — The life of Agricola and Germany, by P. Cornelius Tacitus, edited by W. F. Allen. Boston, Ginn, Heath and Co., 1881 (Eussner : des défauts, mais « geschmackvoll und im Ganzen brauchbar »). — Hillen, Die alttestamentliche Chochma, der platonisch-philonische Logos und der chinesische Tao (H. F. Müller : catholique; si Lao-Tse connaît la Trinité, c'est que, dans leur migration après le déluge, les Chinois en ont emporté la notion, révélée dans le Paradis à Adam et Eve, et transmise dans les familles des justes jusqu'au déluge). — Ziemer, Junggrammatische Streifzüge im Gebiete der Syntax (Kautzmann : histoire manquée de la jeune école linguistique; les théories sont à lire). — Woltjer, Oratio de summi philologi imagine cuique philologiae studioso spectanda. Groningae, Wolters (Muff : eloges). — Poelchau, Das Bücherwesen im Mittelalter (Hamann : a pu plaire à l'auditoire dans l'aula du gymnase municipal de Riga, mais ne doit pas être imprimé impunément en Allemagne). — Heussner, Johann-Heinrich Voss als Schulmann in Eutin (méthode rigoureuse employée dans l'enseignement par le célèbre traducteur-poète; son dédain pour les exercices d'école en langue latine). — Annonce d'une réimpression de feu Baumstark, Cornelii Taciti Germania, plaidant les circonstances atténuantes pour ses vivacités de polémique.

N° 34, 19 août 1882 : C. Rothe, De vetere, quem ex Odyssea Kirchhoffius eruit, ΝΟΣΤΩΙ (Gemoll : 12 pages seulement sur 29 ont de la valeur; latin peu cicéronien). — Keck, Ein kleiner Beitrag zur Erklärung und Verbesserung von Sophokles' Antigone (Metzger). — Schütz, Q. Horatius Flaccus Satiren (article de 10 colonnes : un peu trop savant pour les classes). — Kolster, Vergils Eklogen in ihrer strophischen Gliederung nachgewiesen mit Kommentar (Glaser : procède « à la Prokustes » [sic]). — Bernstaedt, Tibulls Elegieen in das Deutsche übersetzt (Rossberg). — Thomé, De Flori rerum scriptoris elocutione (Georges : approfondi; soutient l'identité avec Florus le poète, et avec Florus auteur du fragment sur Virgile orateur ou poète). — Hamann, Weitere Mitteilungen aus dem Breviloquus Benthemianus, enthaltend Beiträge zur Textkritik der Vulgata, nebst einem Anhang : Abschnitte aus dem Liber derivationum des Ugutio von Pisa (Rönsch : précieux; emploi regrettable des Glossaria Labbaei). — O. Wolff, Quaestiones Iophonteae (Metzger : résultat non proportionné au travail; l'action intentée contre Sophocle serait une fiction d'un comique).

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 21 octobre 1802 : Zöckler, Handbuch der theologischen Wissenschaften in encyclopädischer Darstellung mit besond. Rücksicht auf die Entwickelungs-geschichte der einzelnen Disciplinen. (Nestle : ce commencement de l'ouvrage est assez bon, mais n'est pas destiné à faire avancer la science théologique.) — Kühn, Ezechiels Gesicht vom Tempel der Vollendungszeit. — The New Testament in the original greek, the text revised by Westcott a. Hort. (Long art. de Bertheau.) — Buss, Winfrind-Bonifacius, aus dem literar. Nachlasse, hrsg. v. R. von Scherer. (Zoepffel : le texte de Buss n'enrichit pas la science, mais les remarques de Scherer méritent la plus grande attention et apprennent bien plus que la plupart des monographies contemporaines sur Boniface.) — Pfahler, St Bonifacius u. seine Zeit. (Zoepffel : très louable.) — Engelbach, Die Frauen der heiligen Schrift, dem deutschen Hause gewidmet. (Strack.)

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23.

N° 46 Seizième année 13 Novembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, n° 546, 21 octobre 1882 : Holland, Stories from Browning. — Cory, A guide to modern english history. II, 1830-1835. — The Roxburghe Ballads, ed. by Ebsworth. IV, 1. — Schmidt, Die Ethik der alten Griechen. (Richards : recueil de matériaux, très utile pour l'histoire de l'éthique grecque, manque trop de clarté, pas de lignes générales.) — Recent school books. — Obituary. Dr. A. C. Burnell (Max Müller). — A new celtiberian inscription. (Fita.) — Darwin's religion. (Ingleby.) — A passage in the « faery queen. » (Mayhew). — The spelling of romany. (Liliengro.) — The nationality of the Roumains. (Keary.) — The New Testament of 1575 (Dore). — « The Digby Mysteries ». (Furnivall.) — A catalogue of the sanskrit mss. at Puna. — Brentano, Troja und Neu-Ilion. (Mahaffy). — The destruction of Cairo. — The painter Pieter Claesz, of Harlem. (S. Colvin.)

**The Athenaeum**, n° 2869, 21 oct. 1882 : The friendships of Mary Russell Mitford, as recorded in letters from her literary correspondents, edited by L'Estrange. (Correspondance qui renferme des passages curieux.) — Saintsbury, A short history of french literature. (Travail excellent qui fait grand honneur à son auteur ; à certains égards « a masterpiece » ; traite le sujet de première main ; récit clair et limpide ; à la fois bref et complet ; plan ingénieux, etc. ; quelques défauts, M. Saintsbury est le dernier romantique.) — Madvig, Die Verfassung und Verwaltung des römischen Staates. (Ne fera pas époque dans l'étude de l'histoire romaine ; peu de nouveau et trop souvent conservateur et dogmatique de ton ; mais savoir étendu, pas d'hypothèses aventureuses, pas de fausses analogies, œuvre très utile.) — De Vere, The Foray of Queen Meave and other legends of Ireland's heroic age. — The Historye of the Bermudaes or Summer Islands, edited from a ms. in the Sloane collection, British Museum, by general sir J. Henry Lefroy. Hakluyt Society. — Compulsory registration of book titles. (Hoog.) — Helen in the Iliad and Odyssey. (Lang.) — Prof. Karl von Halm. — « The Compleat Angler ». (Satchell.) — Thomas Lodge at school (Gosse). — Dr. Abel's linguistic essays. — Notes from Athens. (Lambros.)

**Literarisches Centralblatt**, n° 39, 23 septembre 1882 : Kaulen, Einleitung in die heilige Schrift alten u. neuen Testaments. II, 1. — Kopfstein, Die Asaph-Psalmen hist. crit. untersucht. — Röntsch, Jesus-Messias, der Herr und sein Volk, ein pragmat. Abriss der evangel. Geschichte. (Ne renferme rien de nouveau.) — Festschrift der XXXI Generalversamml. des Gesammtvereins der deutschen Geschichts-und Alterthumsvereine zur Begrüssung dargebracht vom Verein für hessische Geschichte und Landeskunde. — F. Wagner, Berichtigungen u. Nachträge zu Minutoli : das Kaiserlich Buch des Markgrafen Albrecht Achilles. — Willib. Müller, Geschichte der Hauptstadt Olmütz. (A recommander beaucoup.) — W. Müller, Geschichte der Gegenwart, das Jahr 1881. (Manuel commode dont nous avons rendu compte.) — Loehnis, Beiträge zur Kenntniss der Levante. — O. Schwebel, Culturhistorische Bilder aus der deutschen Reichshauptstadt. (Agréable à lire.) — Nisikânta Chattopadhyaya, The Yâtrâs, or the popular dramas of Bengal. (Donne de nouvelles lumières sur les rapports intimes du drame indien, mérite qui compense les côtés faibles de l'ouvrage.) — Meister Ingold, das goldene Spiel, hrsg. v. Edw. Schröder. (Publication faite avec grand soin.) — C. G. Körner's gesammelte Schriften, p. p. Stern; *et* Jonas, C. G. Koerner (Grand éloge de ces deux publications dont l'une renferme les œuvres complètes, et l'autre, la biographie de Christian Gottfried Koerner.) — Héron de Villefosse et Thédenat, Cachets d'oculistes romains. (De bonnes choses dans les éclaircissements, cor-

rections de mainte erreur, un peu trop de développements.) — MEITZEN, Das deutsche Haus in seinen volksthümlichen Formen; HENNING, Das deutsche Haus in seiner historischen Entwickelung. — DREYFUS-BRISAC, L'éducation nouvelle, étude de pédagogie comparée. (Intéressant et vivement écrit.)

N° 40, 30 septembre 1882 : KLOEPER, Der Brief an die Colosser. — LOHMEYER, Geschichte von Ost-und Westpreussen. I. — Acten der Erfurter Universität, p. p. WEISSENBORN. I. — RHAMM, Hexenglaube u. Hexenprocesse, vornehml. in den braunschweig. Landen. (Très méritoire.) — PETZHOLDT, Johann Paul Freiherr von Falkenstein, nach seinen eigenen Aufzeichn. (Surtout des souvenirs de la vie privée.) — L. HAVET, De saturnio Latinorum versu. (« Fruit d'études pénétrantes et de sérieux travail »; discussion sur la mesure du saturnien.) — SCHEFFER-BOICHORST, Aus Dante's Verbannung, literar. Studien. (Travail important qu'on ne peut recommander assez chaudement à tous les amis de Dante.) — LINNIG, Bilder zur Geschichte der deutschen Sprache. (De bonnes intentions, mais faible, de dix ans en arrière). — Briefwechsel zwischen J. u. W. Grimm aus der Jugendzeit, p. p. HINRICHS. (Bien intéressant) — Gœthe's Werke, I, Gedichte, 1. p. p. LOEPER. 2e Auflage. — O. E. HARTMANN, Der römische Kalender, aus dem Nachlasse des Verfassers hrsg v. L. LANGE (Exposition claire, matériaux rassemblés avec soin, conclusions qui témoignent de réflexion et de sagacité.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 41, 11 octobre 1882 : GILDEMEISTER, Theodosius, de situ terrae sanctae im ächten Text u. der Breviarius de Hierosolyma (Socin : défend Gildemeister contre l'article de Molinier, voir notre recueil, n° du 24 avril 1882, p. 328). — Ph. v. SEGESSER, Ludwig Pfyfer u. seine Zeit. I (Bezold : travail très soigné et très développé, fort utile pour la connaissance des guerres de religion). — PROCHASKA, Codex epistolaris Vitoldi. Magni ducis Lithuaniae 1376-1430.

N° 42, 18 octobre 1882 : Karl SCHMIDT, Die Apostelgeschichte unter dem Hauptgesichtspunkt ihrer Glaubwürdigkeit krit. exeget. bearbeitet. I (Overveck). — von VLOTEN et LAND, Spinoza, opera quotquot reperta sunt. I (Sigwart).

N° 43, 25 octobre 1882 : WINDELBAND, Die Geschichte der neueren Philosophie in ihrem Zusammenhange mit der allgemeinen Cultur u. den besonderen Wissenschaften. I. Von der Renaissance bis Kant. II. Von Kant bis Hegel und Herbart (Sigwart : ouvrage fort bien fait). — M. Tullii Ciceronis de natura deorum libri tres ed. MAYOR (Iwan Müller : « édition méritoire qui, d'une part, enrichit nos connaissances sur la destinée qu'aura eue le texte du « De natura deorum » du moyen-âge jusqu'au XVIe siècle, et, d'autre part, apporte d'instructives contributions à l'intelligence de ce texte »). — STRACK, die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna-Traktat mit kurzer Einleitung, Anmerk. u. einem Wortregister (Siegfried).

Nos 44 et 45, 1er et 8 novembre 1882 : von WEGELE, Geschichte der Universität Wirzburg (Waitz : travail d'une valeur durable). — Formulae merowingici et carolini aevi, ed. ZEUMER. I. (Zeumer). — SCHMITZ, Monumenta tachygraphica codicis Parisiensis latini 2718 (Zeumer). — WRIGHT, The chronicle of Joshua the Stylite (Nestle : texte « tolerably correct » et traduction fidèle).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40, 7 octobre 1882 : RADE, Damasus, Bischof von Rom. (Holtzmann : pour la forme et le fond; satisfait l'attente du lecteur ; œuvre de mérite.) — GRUBE, Joh. Busch, Augustinerpropst zu Hildesheim, ein kathol. Reformator des XV Jahrhunderts. (K. Müller : travail bon et instructif.) — CASSEL, Die Symbolik

des Blutes und der arme Heinrich von Hartmann von Aue. (Edw. Schröder : rien de nouveau, étymologies et « combinaisons » réjouissantes.) — Krause, Vorlesungen über Aesthetik, p. p. Hohlfeld u. Wünsche. — Bain, John Stuart Mill, a criticism, with personal recollections. (Laas : souvenirs personnels intéressants.) — Sammlung selten gewordener pädagogischer Schriften des XVI. u. XVII. Jahrhunderts, p. p. Aug. Israel. (Paulsen.) — Commentarium in Pentateuchum v. R. Samuel Ben Meïr, p. p. Rosin. (Siegm. Fraenkel : édition critique qui est un modèle de soin.) — Spiegel, Vergleichende Grammatik der alteranischen Sprachen. (Justi : œuvre remarquable.) — Wachsmuth, Studien zu den griechischen Florilegien. (Freudenthal : excellent travail qui a coûté des peines infinies à son auteur.) — Hertz, zur Kritik von Ciceros Rede für den P. Sestius. (Eberhard : de jolies remarques.) — Frauer, Neuhochdeutsche Grammatik. (Seemüller : utile.) — Klopstocks Wingolf, krit. Ausgabe nebst Commentar von Jaro Pawel. (Ouvrage d'un « Stümper » qui ferait bien auparavant d'apprendre l'allemand.) — Schipper, Altenglische Metrik. I. (Rendra des services.) — Stengel, La canc'un de Saint Alexis u. einige kleinere altfranzösische Gedichte des XI. u. XII. Jahrhunderts. (Koschwitz : édition dont les romanistes tireront grand profit.) — Jordanis Romana et Getica rec. Mommsen [Monumenta Germaniae historica, V, I.] Jordanis de origine actibusque Getarum p. p. Holder. (Schirren et Rüdiger.) — Formentini, La dominazione spagnuola in Lombardia. (Bernhardi : histoire intérieure de Milan de 1536 à 1584.) — K. B. Stark, Nach dem griechischen Orient. (Impressions de voyage qui auront encore pendant longtemps une grande valeur.) — Barros Arana, Histoire de la guerre du Pacifique. 1880-1881. II. (De la prise d'Arica presque à la fin de la guerre, clair et intéressant.) — Dupré, Dictionnaire des marines étrangères, cuirassés, croiseurs, avisos rapides. (Ouvrage qui sera utile.)

Philologische Rundschau n° 35, 26 août 1882 : Hasper, Die Feinheit der Oekonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles und der Kern der sittlichen Anschauung desselben, 2. Teil (Thiele : devrait être réimprimé sous forme de livre.) — Franz Arnold, Quaestionum de fontibus Appiani specimen (Godt : la source d'Appien pour la guerre de Mithridate serait Théophane de Mitylène). — P. Ovidii Nasonis Ibis ed. Ellis. Oxford, Clarendon Press. 1881 (Ant. Zingerle : très bon). — Wrampelmeyer, Codex Wolfenbuttelanus n. 205 primum ad complures Ciceronis orationes collatus (Rubner : renseignements précieux). — Thewrewk de Ponor, Festus-Studien (Georges). — Cartault, De causa Harpalica. Thorin, 1881 (Fox : résumé clair et précis des travaux antérieurs ; nouvel examen, approfondi et solide, parfois avec des longueurs ; accord avec Rohrmoser pour l'essentiel ; vues bien motivées pour la plupart ; bon travail en latin clair, sinon précisément classique, par lequel l'auteur a bien mérité de la philologie, de même que par sa Trière athénienne, qui a paru « presque » à la même date.) — Vita s. Willibrodi archiepiscopi Ultraiectensis a Thiofride abbate Epternacensi versibus conscripta, primum ed. R. Decker (Rossberg : long errata). — Annonce de J. Gabula, Lateinische Aufsätze, 4 Aufl.

Athenaeum belge, n° 20, 15 octobre 1882 : v. Ravensburg, Rubens et l'antique (H. Hymans). — J. F. de Bastide à Bruxelles. — Le droit de la guerre : Honoré Bonet et Christine de Pisan. — Chronique. — Sociétés savantes.

---

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*

N° 47 Seizième année 20 Novembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, n° 547, 28 octobre 1882 : Caine, Recollections of Dante Gabriel Rossetti. — Keane, Asia, with ethnological appendix. — Martineau, A study of Spinoza. — Leskien u. Brugman, Litauische Volkslieder u. Märchen aus dem preuss. u. russ. Litauen. — Some foreign books (Bornmüller, Biograph. Schriftsteller Lexicon; Engel, Geschichte der franz. Litteratur; Stepniak, La Russia sotterranea; Hillebrand, Zeiten, Völker und Menschen, VI; Beauvois, Un agent politique de Charles-Quint). — J. Arany. — Darwin's religion (Creighton). — The end of Shakspere's playhouses (Furnivall). — Popular flower-names (Friend). — Miss Mitford's letters (Hamilton). — Spenser's use of « in » (Herford). — Wharton, Etyma Graeca (Haverfield). — The bronze ornaments of the palace gates of Balawat, with introd. by Birch a. descriptions a. translations by Pinches (Murray).

**The Athenaeum**, n° 2870, 28 oct. 1882 : D'Haussonville, The salon of Madame Necker. (Il y a dans ces deux vol. tant de détails nouveaux que tout ce qu'on savait auparavant semble insignifiant, mais l'auteur n'a pas sû animer ces documents; il n'est ni Sainte-Beuve, ni Cousin, ni Caro.) — Hosell, Tasso. — Kreitner, Im fernen Osten. — Early spring in Massachusetts, from the journal of Thoreau; Sanborn, Henry D. Thoreau. — The registration of titles (Besant). — Dr. Burnell (Rost). — Fielding's portrait. (Dobson.) — Ram Mohun Roy. — Notes from Rome (Lanciani). — The art treasures of Nuremberg. (Atkinson.)

**Literarisches Centralblatt**, n° 41, 7 octobre 1882 : Das Oupnek hat, die aus den Veden zusammengesetzte Lehre von dem Brahm, aus der sanskrit-persischen Uebersetzung des Fürsten Mohammed Daraschekoh in das latein. von Anquetil Duperron, in das deutsche übertragen von Mischel. (Traduction allemande de la traduction latine de la traduction persane de l'original sanscrit !). — Gzerny, Aus dem geistlichen Geschäftsleben in Oberösterreich im XV. Jahrhundert. — Spinoza, opera quotquot reperta sunt, p. p. van Vloten u. Land. Vol. prius. — Chambalu, De magistratibus Flaviorum, adj. est appendix de Titi nomine imperatoris. (Beaucoup de soin, fixe des points nouveaux et jusqu'ici douteux). — Urkunden der Markgrafen von Meissen u. Landgrafen von Thüringen 948-1099, hrsg. v. Posse. — Opitz, Maria Stuart, nach den neuesten Forschungen dargestellt. II^me vol. (Tout le monde admet qu'Elisabeth a usé de perfidie envers Marie, mais Opitz va trop loin, il trace de Marie un portrait idéal, il appelle Elisabeth l'Astarté moderne, il ne parle qu'avec la plus vive indignation de l'espionnage de Walsingham, et passe sous silence les intrigues de Marie). — Will. Müller, Josef von Sonnenfels (travail très satisfaisant). — Thielmann Das Verbum *dare* im lateinischen als Repräsentant der indoeuropäischen Wurzel dha. (Brugman : recherches manquées quant au point de départ et au point principal, mais les matériaux sont clairement groupés, mainte réflexion fine; en un mot, importante contribution au « lexique de l'avenir »). — W. Meyer, Die Geschichte des Kreuzholzes von Christus et der Ludus de Antichristo u. über die latein. Rhythmen. (Le premier travail ne laissera guère de détails à recueillir après tous ceux que l'auteur a réunis; le second est très vaste, très étendu et jamais on n'avait consacré aux rythmes du moyen-âge latin une étude d'ensemble aussi détaillée). — Schade, Altdeutsches Wörterbuch, 2^e umgearb. u. vermehrte Auflage. (Très utile, très remarquable, fruit des recherches les plus consciencieuses et du soin le plus assidu). — Weinachtslieder u. Krippenspiele aus Oberösterreich u. Tirol, gesamm. u. hrsg. v. Pailler. I. — Bayard Tyalor, Gœthes Faust, erster u. zweiter Theil, Erläuterungen u. Bemerk. dazu. (Trad. allemande d'un ouvrage qui, en

somme, n'est pas superflu, car il contient bien des remarques excellentes). — SCHULZE, Die Katakomben, die altchristlichen Grabstätten, ihre Geschichte u. ihre Monumente. — Ludw. MEYER, die römischen Katakomben. 72 p. (Petit ouvrage qui a sa valeur). — Encyclopädie des gesammten Erziehungs-und Unterrichtswesens. V, 1. 2e Aufl. — Gœthe's Briefe an Frau von Stein, hrsg. v. SCHÖLL. 2e Auflage.

Deutsche Literaturzeitung, n° 41, 14 octobre 1882 : SCHOLZ, Commentar zum Buche des Propheten Hoseas (Himpel : recherches étendues). — HORST, Leviticus XVII-XXVI und Hezekiel. — Hermae Pastor, p. p. HILGENFELD. (Holtzmann,) — BENSELER, Der Optimismus des Socrates bei Xenophon u. Platon gegenüber den pessimistischen Stimmen in der älteren griechischen Litteratur. (Heitze). — NATORP, Descartes' Erkenntnisstheorie. (B. Erdmann.) — FORNELLI, L'insegnamento pubblico ai tempi nostri. — ROTHE, De vetere quem ex Odyssea Kirchoffius eruit νόστῳ. (Hinrichs : développe clairement mainte observation remarquable.) — Anacreonte, edizione critica di Luigi A. MICHELANGELI. (Hiller : ne manque pas de jugement et de goût, conservateur, n'est pas assez familier avec la langue et la métrique, la valeur scientifique de l'œuvre ne répond pas au temps et à la peine que ce travail a coûtés à l'auteur, toutefois répertoire utile aux philologues.) — THIELMANN, Das verbum « dare » im latein. als Repräsentant der indoeurop. Wurzel dha. (Thurneysen : une erreur fondamentale dès le début, mais comme « contribution au lexique » excellente étude de nombreux et variés exemples.) — Die Gedichte Walthers von ders Vogelweide hrsg. v. PAUL (Schönbach : louable). — BRAUN, Schiller u. Gœthe im Urtheile ihrer Zeitgenossen, Zeitungskritiken, Berichte u. Notizen Schiller u. Gœthe betreffend. (Minor : complètement manqué; encore une heureuse pensée, une vue louable que fait échouer la maladresse de l'exécution.) — BARTSCH, Clemens Brentano, Lied von eines Studenten Ankunft in Heidelberg. — EYSSENHARDT, Römisch u. romanisch. (Gröber : incroyablement superficiel, une foule d'assertions qui étonnent et quelquefois indignent par leur témérité; rien d'utile pour la grammaire romane.) — Samling af Kongens Rettertings Domme udgivne af SECHER. I-III. (Hasse.) — OPITZ, Maria Stuart. (On ne peut discuter avec un aussi enthousiaste admirateur de Marie et l'on a peine à croire l'auteur, lorsqu'il se dit protestant.) — ONCKEN, Das Zeitalter Friedrichs des Grossen. I Band. (Wiegand : intéressant et habilement composé.) — Von HOLTZENDORFF, Schottische Reisenskizzen. — PERROT et CHIPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité. I. L'Egypte (Erman : « sera salué avec joie par les amis de l'antiquité égyptienne; personne n'avait osé entreprendre cette tâche si difficile et si vaste; il faut se réjouir que la première exécution de ce travail soit tombée en des mains si habiles; beaucoup de questions discutées jusqu'ici sont définitivement résolues »). — NYS, Le droit de la guerre et les précurseurs de Grotius. — VILLARD, Histoire du prolétariat ancien et moderne (Inama).

Philologische Wochenschrift, n° 34, 26 août 1882 : Paul GIRARD, L'Asclépiéion d'Athènes, Thorin (Trendelenburg : sujet heureusement choisi; exécution satisfaisante sur quelques points seulement; l'auteur a cherché en largeur plus qu'en profondeur, et a donné plus de champ à l'imagination qu'à la réflexion, ce qui l'a conduit à trop d'hypothèses exposées trop longuement; en général, la brièveté précise fait défaut; très intéressant néanmoins, comme en témoigne, suivant la remarque du critique, l'étendue même de son article; excellentes héliogravures de Dujardin). — MADVIG, Die Verfassung und Verwaltung des römischen Staats (Genz : le second volume est digne du premier; grande netteté et grande rigueur). — ZIEGLER, Das alte Rom, 18 Tafeln in Farbendruck und

5 Holzschnitte mit erläuterndem Texte, billige Schulausgabe der Illustrationen zur Topographie des alten Rom (excellent pour les élèves et pour les voyageurs). — Anton Zingerle, Kleine philologische Abhandlungen (analyse et recommandation ; « Besonders wohlthuend ist der milde, ruhige, von aller Herbigkeit freie Ton, in welchem die entgegenstehenden Ansichten widerlegt werden : möchte der Herr Verfasser auch hierin recht viele Nachfolger finden ! »).

N° 35, 2 septembre 1882 : Rheinhard, Album des klassischen Altertums, eine Gallerie von 76 Tafeln in Farbendruck, 2 Aufl. (Trendelenburg : spéculation éhontée de la Hoffmannsche Verlagsbuchhandlung [A. Bleil] à Stuttgart ; prix 18 mk). — Sorof, De ratione, quae inter eos codices recentiores, quibus Aeschyli fabulae Prometheus, Septem adv. Thebas, Persae continentur, et codicem Laurentianum intercedat (Wecklein : l'auteur établit, contre l'opinion qui a été autrefois celle du critique, que les variantes des recentiores sont sans valeur). — Ehrhardt, De Aristophanis fabularum interpolatione (Joh. Wagner : nombreux défauts). — Helmreich, Griechisches Vokabular. — Venediger, Lateinische Exercitien.

N° 36, 9 septembre 1882 : Kiepert. Nuova carta generale dell' Italia Meridionale et Neue Generalkarte von Unter-Italien mit den Inseln Sicilien und Sardinien (Hermann : excellent). — Postgate, Select elegies of Propertius. London, Macmillan (Hugo Magnus : article étendu ; travail solide). — Schenkl, Griechisches Elementarbuch, 11 Aufl. (excellent). — Ἀδαμαντίου Κοραη τὰ μετὰ τὸν θάνατον εὑρεθέντα συγγραμμάτια, ἐπιμελείᾳ Ἀ. Ζ. Μαμουκα συλλεγέντα, τόμος Ι περιέχων ὕλην γαλλογραικικοῦ λεξικοῦ καὶ τὰς ἐν τῷ λεξικῷ τῆς γαλλικῆς Ἀκαδ. ἰδιογράφους τοῦ Κοραῆ σημειώσεις, Athènes, Πέρρις frères, 1881 (Heller : article élogieux). — Delbrueck, Einleitung in das Sprachstudium, ein Beitrag zur Geschichte und Methodik der vergleichenden Sprachforschung.

Vor Ungdom, 5te Haefte : Voss, J. anledning af en paataenkt revision af den hœiere almenskoles ordning i Norge. — Svendsen, Et ord om religionsundervisningen. — Frederiksen, Den danske landsbyskole. — Johansen, Om opdragelse i forhold til de fysiologiske og psychologische ejendommeligheder. — Pariser-Universitetet i middelalderen, efter P. Lacroix ved. cand. theol. Th. Ruschke.

Athenaeum belge, n° 21, 1er novembre 1882 : V. Egger, La parole intérieure. (Delboeuf : beaucoup à louer et à critiquer.)—Wauters, Table chronologique des chartes et diplomes imprimés concernant l'histoire de la Belgique. VI. — L'enseignement de l'économie politique dans les universités allemandes (James.)

---



*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.*

N° 48 Seizième année 27 Novembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, n° 548, 4 novembre 1882 : Traill, Sterne (Caine : « Mr. Traill has done his work well ; his book is admirable in writing, reliable and welldigested as to facts, and interesting and valuable in criticism »). — Ashton, Social life in the reign of queen Anne. 2 vols (Courtney). — Guest, A history of english rhythms, a new edition by Skeat (Minto). — Ravenstein, A map of eastern equatorial Africa. — Edzardi. — Burnell (Nicholson). — Darwin's religion. — Râm Mohun Roy. — Bedd Gebert (Beal). — The word « rose » (Mayhew). — Euskarian (Vinson). — Oriental Philology (Geiger, Ostiranische Cultur im Alterthum ; Jamaspji, Pahlavi, gujarati a. english dictionary, III ; trad. hollandaise, par M. van der Vliet, du Mâlavi Kâgnimitra). — Falkner, A pilgrimage to the shrine of our lady of Loreto (Middleton). — An ancient monument at Samos described by Herodotus (Dennis). — More treasure-trove from Dayr-el-Baharee (Am. Edwards). — The Sloane collection, British Museum (Perceval).

**The Athenaeum**, n° 2871, 4 nov. 1882 : Senior, Conversations a. journals in Egypt a. Malta. — Caine, Recollections of Dante Gabriel Rossetti. — Kern, Der Buddhismus u. seine Geschichte in Indien, übers. v. Jacobi. — Richard Barnfield's poems, p. p. Arber. — The works of Henry Fielding, with a biographical essay by L. Stephen. 10 vols. (Très belle édition, introduction admirable, c'est ce qu'on a écrit de mieux sur Fielding) — English authors a. american publishers. — Fielding's portrait. — The history of the Matice Czeska. I. — A hebrew deed dated Colchester 1258 (Neubauer). — Cap. Gill. (Le compagnon de M. Palmer, not. nécrol.) — Art notes from Italy. — Antiquities at Nablus. (Mervill.)

**Literarisches Centralblatt**, n° 42, 14 oct. 1882 : The revisers and the greek text of the New Testament, by two members of the New Testament Company. — Bibliotheca rabbinica, übers. v Wünsche. 15 u. 16 Lief. — Frey, Die Schicksale des königlichen Gutes in Deutschland unter den letzten Staufern seit König Philipp. (Excellent travail.) — Borch, Das Schloss der Karolinger an der Elbe. (Ce serait Gommern, mais les expressions vagues de la Chronique de Moissac ne permettent pas d'arriver à un résultat certain.) — Sternfeld, Das Verhältniss des Arelats zu Kaiser u. Reich vom Tode Friedrichs I zum Interregnum. (Ouvrage de grande importance.) — Volk, Hexen in der Landvogtei Ortenau und Reichstadt Offenburg. — Gindely, Geschichte des dreissigjährigen Krieges. I. Der böhmische Aufstand und seine Bestrafung. 1618-1621. (1er volume d'une nouvelle édition, destinée au grand public, de « l'Histoire de la guerre de Trente Ans », de Gindely.) — Ferd. Müller, Unter Tungusen u. Jakuten. — Varnhagen, Ein indisches Märchen auf seiner Wanderung durch die asiat. u. europ. Literaturen. (Se lit avec plaisir.) — Bossuet, œuvres inédites, p. p. L. Ménard, tome I : Le cours royal complet sur Juvénal. (Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette belle publication, c'est le portrait de Bossuet ; le commentaire de l'évêque (?) n'offre rien à la science.) — Ruodlieb, hrsg. v. Seiler. (Edition pleine de soin et de réflexion.) — La cancun de Saint Alexis u. einige kleinere altfranz. Gedichte d. XI u. XII. Jahrhunderts, p. p. Stengel. IIe Liefer. Wörterbuch. (Manuel indispensable à ceux qui font de la philologie française.) — Islendzk Aeventyri, p. p. Gering. I. — Otfrids Evangelienbuch, p. p. Erdmann et Piper. — Jacob Grimm, Recensionen u. vermischte Aufsätze. III. — Mentzel, Geschichte der Schauspielkunst in Frankfurt a. M. (Un des meilleurs livres qui aient paru sur l'histoire du théâtre allemand.) —

Schnorr von Carolsfeld, Katalog der Handschriften der Königl. öffentl. Bibliothek zu Dresden. I. — Homer's Odyssee von Voss, Abdruck der ersten Ausgabe vom Jahre 1781 mit einer Einleitung v. Bernays. (Introduction très savante.) — Koenig, Die Mannszucht in ihrer Bedeutung für Staat, Volk und Heer.

N° 43, 21 octobre 1882 : Warren, Liturgy a. ritual of the celtic church (Intéressant pour l'histoire de l'église presque autant que pour celle de la liturgie). — Bergk, zur Geschichte u. Topographie der Rheinlande in römischer Zeit (Recueil d'art et d'études utiles). — Jul. Grimm, Der römische Brückenkopf in Kastel. — Wieseler, Untersuchungen zur Geschichte u. Religion der alten Germanen in Asien und Europa (Ouvrage d'un germanomane, plein de choses monstrueuses, et qu'on ne peut que juger durement). — Beda, hrsg. v. Holder (Bienvenu). — Weinhold, Die deutschen Frauen in dem Mittelalter (2e édit. de cet excellent ouvrage). — Evers, Analecta ad fratrum minorum historiam. — Horne, Geschichte von Frankfurt am Main in gedrängter Darstellung (2e édition). — Haartd, Wandkarte der Alpen. — Démosthène (Les Harangues de), texte grec, p. p. Henri Weil (2e édition, qui a reçu beaucoup d'améliorations et d'enrichissements). — Arkiv for nordisk filologi. — Erlauer Spiele, sechs altdeutsche Mysterien p. p. Kummer (Edition faite avec grand soin). — Albrecht, Die Leipziger Mundart, Grammatik u. Wörterbuch der leipziger Volkssprache, mit Vorwort von Rud. Hildebrand (Plein d'intérêt). — Rollett, Die Gœthe-Bildnisse, IV.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 42, 21 octobre 1882 : Zahn, zur Geschichte des neutestam. Kanons. — Simplicii in Aristotelem physicorum libros quattuor priores ed, Diels; de anima ed. Hayduck. (Heitz.) — Die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna-Traktat, mit Einl., Anmerk. u. Wortregister von Strack. (Steinschneider.) — K. Geldner, Studien zum Avesta. (Geiger : mainte difficulté résolue ou approchée de la solution, trop de mépris pour les devanciers et les collègues de l'auteur.) — Hartmann, Der römische Calender, hrsg. v. Lange (Soltau : trop de choses insoutenables) — Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger publiées et annotées par Tamizey de Larroque (Horawitz : édition remarquable, notes biographiques et bibliographiques abondantes.) — Gleim, preussische Kriegslieder; Briefe an Kleist. III, p. p. Sauer. (Suphan). — Völcker, Register zu W. von Maltzahns Deutschem Bücherschatz. — Van Vloten, Het nederlandsche Kluchtspel von de 14e tot de 18e eeuw. I-III. 2e edit. — Lyoner Ysopet, hrsg. v. W. Foerster. (Tobler.) — Sathas, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge. Tome III. (Lambros.) — Pflugk-Harttung, Die Urkunden der päpstlichen Kanzlei vom X bis XIII Jahrhundert. (P. Ewald.) — Schmidt Phiseldeck, Die Siegel des herzoglichen Hauses Braunschweig und Lüneburg. — Reiber, Etudes gambrinales, histoire et archéologie de la bière et principalement de la bière de Strasbourg. (L. Müller : beaucoup de savoir, et aussi d'humour aimable, grand nombre de citations poétiques et de réflexions spirituelles.) — Tre lettere de Christoforo Colombo ed Amerigo Vespucci, p. p. Zeri. Roma. — Kiepert, Neue Generalkarte von Unter Italien, mit Sicilien u. Sardinien. — Pohl, Joseph Haydn. I, 1 et 2.

Philologische Wochenschrift, n° 37, 16 septembre 1882 : Heydemann, Gigantomachie auf einer Vase aus Altamura (Trendelenburg : le sixième des programmes annuels publiés par H. pour l'anniversaire de Winckelmann; article détaillé). — Rosenberger, Die Geschichte der Physik in Grundzügen mit synchronistischen Tabellen der Math., der Chemie

und beschreib. Naturwiss., sowie der allg. Gesch., I. Tl., Altertum und Mittelalter (Max C. P. Schmidt : ouvrage de vulgarisation, par un mathématicien). — Blaydes, Aristophanis Aves (Joh. Wagner, critique très vive sur cette « marchandise anglaise sous pavillon allemand »). — Paul Meyer aus Zürich, Untersuchung über die Frage des Briefwechsels Cicero ad Brutum (travail que le critique croit définitif, concluant à une fabrication, qui peut-être remonterait au temps d'Auguste ou de Tibère). — Votsch, Lateinische Syntax in Musterbeispielen.

N° 38, 23 septembre 1882 : Roeder, Ueber C. G. Cobets Emendationen der attischen Redner, insbesondere des Isaios (Albrecht : défend la tradition contre Cobet, en général avec l'approbation du critique). — Appendix artis Dionysii Thracis ab G. Uhligio recensitae (Galland : instructif et important). — A. von Reumont, Vittoria Colonna ; Leben, Dichten, Glauben im XVI. Jahrhundert (Horawitz : instructif, mais sans plan et sans sujet défini). — Steinmeyer, Betrachtungen über unser klassisches Schulwesen, eine Entgegnung ; Genthe, Grammatik und Schrifsteller-lektüre im altsprachlichen Unterrichte. — Quousque tandem, Der Sprachunterricht muss umkehren ! ein Beitrag zur Ueberbürdungsfrage.

N° 39, 30 septembre 1882 : Dejob, Marc-Antoine Muret, un professeur français en Italie dans la seconde moitie du xvi[e] siècle. Thorin, 1881 (Horawitz : a ignoré les travaux d'ailleurs peu connus de Vitrac, Lundblad et Marées sur Muret ; on a plaisir à voir cités des livres allemands ; travail étendu et plein de recherches ; montre dans la peinture du héros « une certaine objectivité dans le meilleur sens » ; terrible prolixité, habituelle aux Français même en matière scientifique ; il est chimérique de se donner tant de mal pour ne pas reconnaître le vice que Muret avait en commun avec Balbi, Filelfo et beaucoup d'humanistes ; livre en somme instructif et attrayant, pièces justificatives précieuses, belle exécution typographique). — E. Bertrand, Un critique d'art dans l'antiquité, Philostrate et son école, Thorin, 1882 (Julius : s'adresse moins aux érudits qu'aux artistes et au grand public ; érudition trop en gros, mais intelligence des choses d'art et bon sens ; complaisance excusable pour Philostrate ; bon rapprochement avec Diderot ; rien de neuf pour qui a étudié Philostrate ; il est honteux aux Allemands de se faire redire par un étranger ce que leur ont dit en vain un Welcker et un Brunn ; conclusion en faveur de l'authenticité des tableaux, auprès de laquelle la conclusion contraire de Kalkmann paraît naïve ; ce qui concerne les successeurs de Philostrate est superficiel et sans critique). — Hasper, Die Feinheit der Oikonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles und der Kern der sittlichen Anschauung desselben (Muff : intéressant). — Saalfeld, Julius Caesar, sein Verfahren gegen die gallischen Stämme vom Standpunkte der Ethik und Politik (le critique n'a jamais lu un livre d'un savant allemand moderne où se manifeste une ignorance si complète des règles de la critique historique). — Fraccaroli, Saggio sopra la genesi della metrica classica, Firenze, 1881 (Gustafsson). — Dr. M. Seyfferts Hauptregeln der griech. Syntax, als Anhang der griech. Formenlehre von Dr. C. Franke, bearb. v. Dr. A. v. Bamberg, 14. Aufl. (Sitzler).

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.*

N° 49 Seizième année 4 Décembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 549, 11 novembre 1882 : O'Donovan, The Merv Oasis. — Senior, Conversations a. Journals in Egypt a Malta. — Marshall, Oxford « Diocesan Histories ». — Current Literature (Hatton, Journalistic London ; Mrs. Butler, Life of Oberlin, etc.) — In memoriam : Capt. Gill. — Aitch-bone or Edge-bone (Skeat). — Who wrote « The Whole Duty of Man »? (Doble). — Couat, La poésie alexandrine (Ellis : écrit avec soin, plein de curieux renseignements). — Thomson, The life a. works of Thomas Bewick. — A postscript on Pieter Claesz.

The Athenaeum, n° 2872, 11 novembre 1882 : Memoir of Aug. de Morgan, by his wife. — Household stories from the collection of the brothers Grimm, transl. by L. Crane. — Reade, Readiana. — Farrar, The early days of christianity. — The late Prof. Palmer (Besant.) — Notes from Oxford. — The Jews of Colchester. — The Hamilton manuscripts. — Notes from Naples. — The disappearance of ancient walls (Selah Merrill).

Literarisches Centralblatt, n° 44, 28 octobre 1882 : Chiapelli, Della interpretazione panteistica di Platone (très bon). — Schwarcz, Die Democratie, I, 2, III et IV; Schwicker, Schwarcz u. seine Schriften. — Kirchhoff, Thüringen doch Hermundurenland. (Beaucoup de nouveau en peu de pages). — Lossen, Der cölnische Krieg (très, même trop détaillé).— Thümmel, Kriegstage aus Saalfed's Vergangenheit. (Conférences utiles). — Muhammed in Medina, das ist Vakidi's Kitab al Maghazi in verkürzter deutscher Wiedergabe hrsg. v. Wellhausen. — Niese, Die Entwickl. der homer. Poesie. (Bien écrit, clair et pénétrant.) — Lechner, De pleonasmis homericis. (Etude de valeur). — Poestion, Einleit. in das Studium des Altnord. (N'est pas scientifique.) — Flos unde Blankflos, p. p. Waetzoldt. — Heliand, p. p. Behaghel (édition très louable). — Stern, Lexicon der deutschen Nationalliterratur (Profitable). — Landsberger, Das Buch Hiob u. Gœthe's Faust. (Exact, mais long, peu profond.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 43, 28 octobre 1882 : Beyschlag, Kritisch-exeget. Handbuch ueber den Brief des Jakobus. — Rouget, Une église calviniste au xvi[e] siècle. 1550-1580, Histoire de la communauté réformée de Sainte-Marie-aux-Mines, p. p. Mühlenbeck. (Krauss.) — Ostermann u. Wegener, Lehrbuch der Paedagogik. — Loth, Ueber Leben u. Werke des Abdallah ibn ul Mu'tazz. (Wellhausen.) — Cato de agri cultura, p. p. Keil. (Jordan : « la main ferme et exercée de Keil a posé pour toujours le fondement des recherches dont le texte de Caton sera l'objet »). — G. Hermanns latein. Briefe an Volkmann, hrsg. v. A. B. Volkmann (Leo). — Schober, Heinse. (Sauer : bon, mais diffus.)— Caroline u. ihre Freunde, von Waitz. — Buchner, Freiligrath. (Werner : excellent.) — Verwijs en Verdam, Middelnederlandsch Woordenbock. (2 premières livraisons d'un ouvrage qu'on doit bien accueillir.) — Shakspeare's Julius Caesar erklärt von A. Schmidt. (Bon.) — Jansen, J.-J. Rousseau. (A consulter pour les « Confessions »). — Friedländer, Darstell. aus der Sittengeschichte Roms. (5[e] édition, augmentée.) — Krones, Grundriss der österreichischen Geschichte. (Rieger : très bon.) — Schwebel, Kulturhistor. Bilder aus der deutschen Reichshauptstadt. (Heidemann). — Chavanne, Physikal. Wandkarte von Africa.

— N° 44, 4 novembre 1882 : Völter, Die Entstehung der Apocalypse. — Escher, Die Glaubensparteien in der Eidgenossenschaft u. ihre Bezieh. zum Ausland, vornehmlich zum Hause Habsburg u. zu den deutschen Protestanten, 1527-1531. (Nippold : bon.) — W. Schneegans, Abt Johannes Trithemius u. Kloster Sponheim. —

Leop. SCHMIDT. Die Ethik der alten Griechen. I u. II. (Gyzicki : travail important.) — JODL, Geschichte der Ethik in der neueren Philosophie. I. (Gyzicki : le meilleur travail sur le sujet.) — ZIEMER, Junggrammat. Streifzüge im Gebiet der Syntax. (Collitz : art. défavorable.) — HAPPEL, Die altchines. Reichsreligion vom Standpunkte der vergleich. Religionsgeschichte. (W. Sch. : petit travail de grande valeur.) — PLÜSS, Horazstudien, alte u. neue Aufsätze über horazische Lyrik. (Très instructif.) — HORAWITZ, Erasmus u. Martinus Lipsius, ein Beitrag zur Gelehrtengeschichte Belgiens. (G. Voigt : renferme 99 lettres, dont 17 d'Erasme, inédites.) — Des Minnesangs Frühling, 3e Aufl. v. F. VOGT. (Roediger.) — Johann Faust, ein allegor. Drama gedruckt 1775, hrsg. v. K. ENGEL. (Werner.) — BOSSERT, Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains. (Seuffert : livre écrit avec beaucoup d'agrément et qu'on ne lira pas sans plaisir et sans profit.) — Goethe-Jahrbuch, hrsg. v. GEIGER. III. — GÖRLICH, Die südwestl. Dialekte der Langue d'Oïl. (Ulrich : du soin.) — M. LEHMANN, Preussen u. die kathol. Kirche seit 1640. (Koser.) — Alex. BAIN, James Mill, a biography (Pauli). — GNEIST, Englische Verfassungsgeschichte. (Gierke : grand travail d'ensemble.) — BURCKHARDT BIEDERMANN, Das römische Theater zu Augusta Raurica.

N° 45, 11 nov. 1882 : BENDER, Dippel. — RAEBIGER, zur theolog. Encyclopädie. — SOURY, Philosophie naturelle. (Riehl : darwinisme demi-scientifique.) — Leibniz, p. p. GERHARD, tome V. — J. MÜLLER, Quellenschriften u. Geschichte des deutschsprachlichen Unterrichts bis zur Mitte des XVI. Jahrhunderts. (Matériaux abondants.) — The chronicle of Joshua the Stylite p. p. WRIGHT. — Appiani historia romana ed MENDELSSOHN. (Niese : très bon.) — HERMANN, Lehrbuch der griech. Altertümer, 3e édit. p. p. BLÜMNER. — PÖKEL, Philologische Schriftsteller. — Lexicon (Incomplet). — BUTTMANN, Die Schicksalsidee in Schillers Braut von Messina (vague). — Ad. KUHN, Schiller, Zerstreutes als Bausteine zu einem Denkmale gesammelt. (Minor : toujours des extraits et des réimpressions !) — Ad. STERN, Lexicon der deutschen Nationalliteratur. (Utile.) — HOTZ, On the use of the subjunctive mood in anglo-saxon. (Napier : soigné, rien de nouveau, mauvais anglais.) — WÜSTENFELD, Die Geschichtsschreiber der Araber u. ihre Werke. (Landauer : très pratique, à recommander à toutes les bibliothèques.) — Hansisches Urkundenbuch, p. p. HÖHLBAUM. III, 1. — KANTECKI, Die neapolitanischen Summen, ein histor. Essay, übers. v. LÖWENFELD. (Il s'agit de l'héritage de la reine Bona Sforza.) — RHAMM, Hexenglaube u. Hexenprocesse. (Surtout dans le Brunswick.) — BAISCH, J. Chr. Reinhart u. seine Kreise. — BEER, Aus Tegethoffs Nachlass.

Philologische Wochenschrift n° 40, 7 octobre 1882 : Adolf BAUER, die Kyrossage und Verwandtes (G. J. Schneider : très intéressant). — Marius FONTANE, Histoire universelle; les Iraniens, Zoroastre, Lemerre, 1881 (Justi : aucune valeur historique; quelques vues justes sur les doctrines de l'Avesta). — BENSELER, Der Optimismus des Sokrates bei Xenophon und Platon gegenüber den pessimistischen Stimmen in der älteren griechischen Litteratur (Belger : à lire ; diverses critiques). — E. F. FRITSCHE, Leitfaden der Mythologie der Griechen und Römer für höhere Lehranstalten (P. Stengel : ne peut servir aux classes sous la forme actuelle). — Friedrich SCHLEGEL 1794-1802, seine prosaischen Jugendschriften herausgegeben von J. MINOR, I., zur griechischen Literaturgeschichte (fait connaître l'enthousiasme de Fr. Schlegel jeune pour l'antiquité jeune, enthousiasme dont plus tard il effaça les traces). — Jos. WALTER, M. Tullii Ciceronis philosophia moralis, II, IV (Löwner : soigné).

N° 41, 14 oct. 1882 : Edwin WALLACE, Aristotle's Psychology in Greek and English, Cambridge, University Press (Susemihl : la partie faible est la critique; il y a des choses excellentes dans l'introduction et le commentaire). — Inaugural-dissertationen de l'université de Greifswald : HALFPAP nom. KLOTZ : Quaestiones Servianae (solide ; rattache le pseudo-Servius aux scholies de Vérone) ; Paul VOIGT, Sorani Ephesii liber de etymologiis corporis humani quatenus restitui possit (critiques diverses) ; LIMAN, Foederis Boeotici instituta (de la reconstruction de Thèbes par Cassandre à l'occupation romaine : obscur, aventuré, incorrect) ; Joannes de ARNIM, De prologorum Euripideorum arte et interpolatione. — SEYSS, Ueber den Plural der substantiva abstracta in Vergils Aeneis (Löwner : ni complet ni neuf).

N° 42, 21 octobre 1882 : Simplicii in libros Aristotelis de anima commentaria ed. HAYDUCK ; Simplicii in Aristotelis Physicorum libros IV priores commentaria ed. DIELS ; DIELS, Zur Textgeschichte der aristotelischen Physik (Susemihl : commencement d'une collection des commentateurs d'Aristote qui est une entreprise gigantesque; travaux très utiles). — DETTWEILER, Ueber den freieren Gebrauch der zusammengesetzten Adjektiva bei Aeschylus (redresse de vieilles erreurs d'interprétation). — KLOUCKVEK, Vergiliana (Löwner : utile malgré des détails contestables).

---



---

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.*

N° 50 Seizième année 11 Décembre 1882

# REVUE CRITIQUE

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

**The Academy**, n° 550, 18 novembre 1882 : LYALL, Asiatic studies, religious a. social. — DOYLE, The English in America, Virginia, Maryland a. the Carolinas (Sainsbury). — WHITMAN, Specimen days a. collect. — CAGNAT, Les impôts indirects chez les Romains (Macdonell : rendra de grands services). — Palmer (Stanley Lane Poole). — Who wrote « The whole duty of man » ? (Doble). — Copyright in titles (Gibbon). — Jean Cousin's « Livre de fortune » (Heaton). — The Botticelli « Petrarch » in the Sunderland Sale. — Prof. Jebb on the ruins of Troy (Sayce). — The flower-wreaths of the Pharaohs (Am. B. Edwards).

**The Athenaeum**, n° 2873, 18 novembre 1882 : O' DONOVAN, The Merv Oasis. — Bedae Historia ecclesiastica gentis Anglorum, p. p. HOLDER. — TRAILL, Sterne (« brillianty writen and picturesque »). — Copyright in titles (Gibbon). — The Cambridge University extension scheme. — Fielding's portrait. — Female education in India (Monier Williams). — Notes from Berlin (P. Lindau). — The Sunderland sale. — Notes from Rome (Lanciani).

**Litterarisches Centralblatt**, n° 45, 4 novembre 1882 : Realencyclopädie der christl. Altertümer, p. p. KRAUS. I. A-H. — DIEPOLDER, Theologie u. Kunst im Urchristententhum oder die ersten provisor. Blätter zu einer systemat. Geschichte der christl. Monumentaltheologie. — Briefe des Pfalzgrafen Johann Casimir p. p. BEZOLD. I. 1576-1582.— TÜRHEIM, Feldmarschall Ernst Rüdiger Graf Starhemberg. 1638-1701. (Intéressant, comble une lacune.) — HABERLANDT, Zur Geschichte einiger Personalausgänge bei den thematischen Verben im indogerman. (Des faiblesses, mais du talent, des résultats acceptables.) — PLATZMANN, Glossar der feuerländ Sprache. (Véritable et très précieux travail de pionnier.) — RING, altlatein. Studien. (Manque de méthode, de réflexion et de savoir.) — BRINCKMEIER, Floresta de satiras, fabulas literarias, letrillas sonettos burlescos. — WALZ, Gârel von dem blühenden Thal. (Edition bienvenue.) — BETHGE, Wirnt von Gravenberg. (Travail définitif.) — TOISCHER, Ueber die Alexandreis Ulrichs von Eschenbach. (Bon.) — Helber's Teutsches Syllabierbüchlein, 1593, hrsg. v. ROETHE. — Dedekind's Grobianus verdeutscht von Kasper Scheidt,— MÜLLER (Conr.), Beiträge zum Leben u. Dichten Lohenstein's. (Utile.) — SCHULENBURG, Wendisches Volkstum in Sage, Brauch u. Sitte. (Très recommandable.) — MADDEN, The international numismata orientalia. II. Coins of the Jews. — POHL, Joseph Haydn.

N° 46, 11 novembre 1882 : WEISS, das Leben Jesu. 2 vols. — Reflexionen Kant's zur Anthropopologie, p. p. ERDMANN. — DROYSEN, Athen u. der Westen vor der Sicil. Expedition. — WACKER, Der Reichstag unter den Hohenstaufen. (Solide.) — KANTECKI, Die neapolitan. Summen, übers. v. LÖWENFELD. (Trop long, mal traduit.) — Stieler's Handatlas. — DOMKE, die Viril-Stimmen im Reichs-Fürstenrat von 1495-1654. — BIESE, Die Entwickl. d. Naturgefühls bei den Griechen. (Détaillé, assez bon.) — Der Codex Teplensis, enthaltend « die Schrift des newen Gezeuges », aelteste deutsche Handschrift, welche den im XV. Jahrh. gedruckten deutschen Bibeln zu Grund gelegen. — WENKER, Sprachatlas v. Nord. u. Mitteldeutschand. I : (Travail immense qu'on ne recommencera pas de longtemps.) — KRISPER, Die Kunstmusik in ihrem Principe.

**Deutsche Litteraturzeitung**, n° 46, 18 novembre 1882 : BRÉAL, Excursions pédagogiques (Bertram : pénétrant). — BRUNNHOFER, Ueber den Geist der indischen Lyrik ; v. SCHRÖDER, Ueber die Poesie des indischen Mittel-

alters. (Kaegi : à recommander non-seulement aux spécialistes, mais à tous les amis de la littérature.) — Inscriptiones graecae antiquissimae praeter Atticas in Attica repertas ed. ROEHL. (Hinrichs : l'éloge est inutile.) — Ruodlieb, p. p. SEILER (Voigt : profond et méthodique.) — FRISCHBIER, Preussisches Wörterbuch. I, 1-6. (Kossinna : des défauts, mais beaucoup de choses utiles et estimables.) — SUPHAN, Gœthe u. Spinoza, 1784-86. (Jacoby : très bon ) — DUNCKER, Geschichte des Alterthums. VI. (A. Schaefer.) — MARCZALI, Ungarns Geschichts-Quellen im Zeitalter der Arpaden. (Krones.) — EBERS, Durch Gosen zum Sinai. — HASSE, Die Venus von Milo. (Kekulé : des connaissances anatomiques, mais cela ne suffit pas).

Theologische Literaturzeitung, nº 22, 4 nov. 1882 : ZIMMER, Galaterbrief u. Apostelgeschichte. — Lactantii liber de mortibus persecutorum, p. p. Fr. DÜBNER. 1879. (Brieger : sans valeur). — EBRARD, Bonifatius, der Zerstörer des columbanischen Kirchenthums auf dem Festlande (Zoepffel : méthode, pénétration, soin, tout a été mis à la défense d'une hypothèse qui a contre elle tous les documents). — JANSEN, an meine Kritiker. (Kolde : premier art.). — De FELICE, Lambert Daneau, pasteur et professeur en théologie, 1530-1595, (Schott : travail fait avec un grand soin).

Philologische Rundschau, nº 36, 2 septembre 1882 : MEKLER, Euripidea, Textkritische Studien (Gloël : bon). — Platonis opera ed. SCHANZ, Symposion (Schultess : excellent). — Fragmenta philosophorum Graecorum coll., rec., vertit MULLACH, III, Platonic. et Peripat, Didot, 1881 (Schanz : travail à refaire). — G. H. MUELLER, Horati metra (Venediger : in puerorum usum), — ENGLMANN, Cornelius Nepos mit Anmerkungen für Schüler. — T. Livii hist. rom. lib. I ed. PURSER, London, Simpkin, Marshall and Co., 1881 (Schröder : compilation bien faite). — G. Curtii Rufi... libri superstites cum supplementis Freinshemii et adnotationibus Thomae VALLAURII, ed altera, 1882, Torino-Roma-Firenze-Milano, Paravia (Krah : on ne peut plus arriéré). — GUSTAFSSON, Fragmenta Veteris Testamenti in Latinum conversi e palimpsesto Vaticano eruta, Helsingfors 1881 (Rönsch : intéressant pour l'histoire de la Vulgate). — STOLTE, De chori, qualis in perfecta Graecorum tragoedia apparet, ratione et indole (Muff : arriéré de vingt ans). — KLAUCKE, Aufgaben zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische, 3. Aufl. (Gebhardi, article de 9 colonnes). — SCHROETER, Geschichte der deutschen Homer-Uebersetzung im XVIII. Jahrhundert. — G. Th. GERLACH, Der alten Griechen Götterlehre, Mythen und Heldensagen (Illisible, « glücklicherweise »)

Archiv für Slavische Philologie. Tome VI. 3 : Die Magdeburger Urtheile (étude sur une traduction polonaise des lois allemandes rédigée au xvᵉ siècle. A. BRÜCKNER). — Neue Beiträge zur Geschichte der Salomonssage (A. WESSELOVSKY : M. W. est l'auteur d'un livre classique en russe sur la légende de Salomon). — *Revue critique*. Etudes de dialectologie polonaise (HANUSZ). — Revue de la Société littéraire bulgare et Columna lui Traianu (SYRKU). — Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie slave (Correspondance de Dobrowsky et de Kopitar pendant l'année 1810). — Bulletin bibliographique, sommaire des revues slaves.

Athenaeum belge, nº 22, 15 novembre 1882 : HUBERT, Les protestants en Belgique depuis Charles-Quint (Juste). — H. de VILLEFOSSE et THEDENAT, Cachets d'oculistes romains ; I. (de Ceuleneer). — Les poésies de Catulle, trad. p. ROSTAND ; Pensées sur l'éducation de Locke, trad. p. COMPAYRÉ ; BASCHET, Les comédiens italiens à la cour de France ; Molière, tome VII, p. p. MESNARD ; Notice sur La Bruyère par SERVOIS.

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.*

N° 51 Seizième année 18 Décembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à* M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 551, 25 novembre 1882 : Yriarte, History of Florence, transl. by Pitman. — The Epic of Kings, stories retold from Firdusi, by Helen Zimmern, with a pref. poem by Gosse. — Fitzgerald, Dukes a. princesses of the family of George III. — Hay, Brighter Britain or Settler a. Maori in Northern New Zealand. — In Memoriam, E. H. Palmer (C. E. Wilson). — Who wrote « The whole duty of man » III. (Doble). — Some books of philosophy (Courtney, Studies; Loomans, De la connaissance de soi-même; Mayor, Sketch of ancient philosophy). — Büchler's Sanskrit Grammar (Max Müller). — Davillier, Les origines de la porcelaine en Europe. (Fortnum). — Prof. Jebb on the ruins of Troy. (Jebb).

The Athenaeum, n° 2874, 25 novembre 1882 : Ashton, Social life in the reign of Queen Anne; Molloy, Court life below stairs or London under the first Georges. — Lyall, Asiatic studies, religions a. social. — Thornton, Foreign secretaries of the nineteenth century. III. — The Roxburghe Ballads, p. p. Ebsworth, part x, vol. IV. — Facsimiles of national manuscrits of Ireland, part IV. — English authors a. american publishers. — The courts of justice. — A pair of ancient chalices. (Butler).

Literarisches Centralblatt, n° 47, 18 novembre 1882 : Holtzmann u. Zöpffel, Lexikon für Theologie u. Kirchenwesen. — Fremy, Arnaud. du Ferrier. — Franz, Die chronica pontificum Leodinensium. — Citadella, L'Italia nelle sue discordie. (Œuvre de publiciste, et non d'historien.) — Kirchhoff, Schulgeographie (très bon). — Commentationes philologae ienenses. I. — Plauti Menaechmi p. p. Vahlen. — Wilmanns, Leben u. Dichten Walther's von der Vogelweide. (Excellent travail d'ensemble.) — Schröder, das Anegenge. — Fussenbrunnen, die Kindheit Jesu, hrsg. v. Kochendörffer. — Der arme Heinrich u. die Büchlin, hrsg. v. M. Haupt. 2e Aufl. bes. v. E. Martin.

Deutsche Literaturzeitung, n° 47, 25 novembre 1882 : Das Neue Testament, übers. v. Weizsäcker. — Wörmer, Die Lehre Jesu. — Biese, Die Entwickl. des Naturgefühls bei den Griechen u. Römern (Renner : profond et frappant). — Koechly, Opuscula philologica, I, p. p. G. Kinkel; II, p. p. Böckel; Akadem. Vorträge u. Reden, p. p. Bartsch (Dittenberger). — Hahns althochd. Grammatik, 5e Aufl. p. p. Strobl (Roediger : était inutile, ou peu s'en faut). — Keil, Gœthe, Weimar u. Iena im Jahre 1806 (E. S. : de l'inédit). — Lichtenberger, Étude sur les poésies lyriques de Gœthe, 2e édit. (Jacoby.) — Graf, Roma nelle memoria e nelle imaginazione del medio evo (Schröder : beaucoup de matériaux, peu de critique). — Featherman, Social history of the races of mankind. — W. Müller, Geschichte der Stadt Olmütz. — Reimann, Neuere Geschichte d. preuss. Stats (Isaacsohn : très bon). — Clarke, Report on the investigations of Assos (Conze).

N° 48, 2 décembre 1882 : Preger, Ueber die Anfänge des kirchenpolit. Kampfes unter Ludwig dem Baier. — Schlottmann, Der deutsche Gewissenskampf gegen den Vaticanismus. — Bardenhewer, Die pseudo-aristotelische Schrift « ueber das reine Gute » bekannt unter dem Namen Liber de Causis. — Hauri, der Islam, in seinem Einfluss auf das Leben seiner Bekenner (S. Fraenkel : rien de nouveau pour le spécialiste, mais bon exposé d'ensemble). — Spengel, Reformvorschlaege zur Metrik der lyrischen Versarten bei Plautus u. den übrigen latein. Scenikern (Seyffert : recherches de grande valeur). — Herder, Denkmal Johann Winckelmanns, eine ungekrönte Preisschrift aus 1778, p. p.

Alb. Duncker (Suphan). — Zolling, H. von Kleist in der Schweiz (Seuffert : trop diffus, documents utiles). — Sievers, Angelsächsische Grammatik (Wissmann : travail très remarquable). — G. Sand, Correspondance 1812-1876. I u. II. — A. von Reumont, Vittoria Colonna, Leben, Dichten, Glauben im XVI. Jahrhundert (W. Bernhardi : tableau fidèle, curieux, soigné dans toutes ses parties ; contribution importante à l'histoire des tentatives de la Réforme en Italie dans la première moitié du xvi[e] siècle jusqu'au concile de Trente). — Preussen im Bundestag 1851 bis 1859, Documente der preuss. Bundestags-Gesandtschaft hrsg. v. Poschinger. 3 vols (Koser). — I. L. Bird, Unbetretene Reisepfade in Japan. — Bernays, Schicksale des Grossherzogthums Frankfurt u. seiner Truppen (Hinze : intéressant et instructif).

**Theologische Literaturzeitung**, n° 23, 18 nov. 1882 : Weiss, Das Leben Jesu I. (Weizsäcker) — Janssen, An meine Kritiker. (Kolde : 2[e] article). — Dittrich, Regesten u. Briefe des Cardinals Gasparo Contarini. 1483-1542. (Brieger.) — Harless, Jacob Böhme u. die Alchymisten; Martensen, Jacob Böhme, theosophische Studien, übers. v. Michelsen.

**Philologische Rundschau**, n° 37, 9 septembre 1882 : Leop. Schmidt, Die Ethik der alten Griechen, I. Band (Ziegeler, article de 12 colonnes). — L. Schmidt, Zehn Horaz-Oden in freier Uebertragung (Storch). — Resl, Utrum dialogus, qui inscribitur de oratoribus, Tacito adscribi possit necne, quaeritur (Eussner : mauvais). — Rufi Festi Avieni prognostica ed. Breysig (Bitschofsky : contient les v. 1326 à 1878). — Weise, Die griechischen Wörter im Latein (Saalfeld : très bon). — August, Zur Frage der Verwertung der Etymologie in der Schale (Zirwik).

**Deutsche Rundschau**, novembre 1882 : Haeckel, Indische Reisebriefe, VII. — Aus zwei annectirten Ländern Erzähl. eines deutschen Officiers, III, IV. — Reyer, Elba : III. Aelteste Geschichte von Elba ; IV. West. Elba ; V. Marciana, Land und Leute. — Du Bois Reymond, Die zwei undfünfzigste Versammlung der britischen Naturforscher. — Individualismus in den Vereinigten Staaten, eine Stimme aus Amerika. — W. Skerer, Neue Faust Commentare (Marbach, Schreyer et Schröer). — Literarische Notizen.

**Gœttingische gelehrte Anzeigen**, n° 47, 22 nov. 1882 : Aristides Quintilianus de musica, p. p. Alb. Jahn. (Sauppe : toute notre reconnaissance au diligent et savant éditeur.) — Veldeke's Eneide, hrsg. v. Behaghel (Braune : bon). — Harnack, Die Ueberliefer. der griech. Apologeten. (Bonwetsch.) — Haller, Geschichte der russ. Literatur ; Kroatische Revue ; Singer, Beiträge zur Lit. der Kroat. Volkspoesie ; Lukaszewski u. Mosbach, Polnisch-deutsches *et* deutsch-poln. Wörterbuch (Nehring).

**Athenaeum belge**, n° 23, 1[er] décembre 1882 : Baes, La peinture flammande et le régime des corporations. (Wauters : de bonnes idées.) — The Hamilton Palace Collection. — D'Ideville, Le maréchal Bugeaud, II. — Gautier, Etudes sur la liste civile en France; Duc d'Almazan, La guerre d'Italie, campagne de 1859; Roux, La littérature contemporaine en Italie, 1813-1833. — L'association internationale africaine et le comité d'études du Haut-Congo.

**Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique**, tome XXV, 5[e] livr. : De Block, Etude sur les inscriptions sépulcrales des Grecs. — I, Le 39[e] congrès des philologues allemands. — Studemund, Deux comédies parallèles de Diphile. — *Comptes rendus :* Descailles, Histoire des concours généraux de l'enseignement primaire, moyen et supérieur en Belgique.

*Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.*

N° 52 Seizième année 25 Décembre 1882

# REVUE CRITIQUE
## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

**Prix d'abonnement :**

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction* à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 552, 2 décembre 1882 : Reg. Stuart Poole, Cities of Egypt. (Am. B. Edwards). — Memoir of Annie Keary, by her sister.— Nathan der Weise, a dramatic poem by Lessing, edited by Buchheim. (Cheetham.) — Mac Gregor, Wanderings in Balochistan. — François Villon and two latin hymns. (Symonds.) — The history of opium in China. (Edkins.) — The ruins at Hissarlik. (Jebb.) — Thielmann, Das verbum *dare* im latein. als Repräsentant der indo-europäischen Wurzel Dha. (Postgate : « a contribution to the lexicon of the future, which, if based on such contributions, will be immeasurably superior to the lexicons of the present... his method is a truly lexicological one; and may be confidently recommended to etymologers ».) — Correspondence : the language of Bihar (Grierson). — Le livre de fortune, recueil de deux cents dessins inédits de Jean Cousin.

The Athenaeum, n° 2875, 2 décembre 1882 : Reminiscences of court a. diplomatic life, by Georgiana, baroness Bloomfield. — Hardwick, On some ancient battle-fields in Lancashire a. their historical, legendary a. aesthetic associations. — Mac Gregor, Wanderings in Balochistan. — Servois, La Bruyère, « Les grands écrivains de la France ». Hachette. (Excellent; M. Servois « is diligent in noting variants, in tracing and, if necessary, completing quotations, in explaining allusions, in identifying minor historical particulars. ») — The history of the Matice Czeska, II. (Wratislaw.) — Sterne as a plagiarist (Wilkinson). — English authors a. american publishers. — A. H. Palmer, Samuel Palmer, a. memoir. — Sh. Scott, Ghiberti a. Donatello a. other early italian sculptors.—The mosque at Hebron. (Fergusson.)— The ruins at Hissarlik. (Jebb.) — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 48, 25 nov. 1882 : Ebrard, Bonifatius der Zerstörer des columban. Kirchenthums auf dem Festlande. — Bender, Dippel. — Kaltner, Konrad v. Marburg u. die Inquisition in Deutschland . — Preger, Anfänge des kirchenpolit. Kampfes unter Ludwig dem Baier. — Rohrmann, Die Procuration Ludwig's von Baiern. — Hesychii Milesii onomatologi quæ supersunt, p. p. Flach (Très soigné). — M. Minucii Felicis Octavius, rec. Cornelissen. (D'excellentes conjectures.) — Balschan, zur roman. Dialektologie. I. Ueber den jüdisch-spanischen Dialekt als Beitrag zur Aufhell. der Aussprache im Altspan. (Intéressant.) — Carigiet, rätoroman. Wörterbuch. (Traite du dialecte de Disentis ou Mustèr.) — Fr. Schlegel, seine prosaischen Jugendschriften, hrsg. v. Minor (Bienvenu). — Prosch, Klingers philosoph. Romane. (Attachant.) — Baumgartner, Gœthe's Lehr. u. Wanderjahre in Weimar u. Italien. (Œuvre de tendance.) — Johann Faust, ein allegor. Drama gedruckt 1775, p. p. Engel. — Geyer, Der Musenhof in Löbichau. — Grans, Gœthe's Tasso. (Ecrit par un acteur pour des acteurs.) — Fischer u. Wiedemann, über babylon. Talismane. — Curtius u. Adler, Olympia u. Umgegend. — J. Schmidt, Darstell. der älteren Bau-und Kunstdenkmäler d. Kreises Sängerhausen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 48, 24 novembre 1882. Sancti Ephraem Syri hymni et sermones, ed. Th. J. Lamy, I. (Nöldeke.) — Schuppe, Erkenntnisstheoretische Logik. (Ueberhorst.)

N° 49, 6 décembre 1882 : Birst, Das Antike Buchwesen. (Rohde : excellent). — Schöll, Gœtge in Hauptzügen seines Lebens u. Wirhens. (Miner : recueil d'essais dont quelques-uns importants).

Librairie HACHETTE et C^ie^, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

NOUVELLE PUBLICATION

# ATLAS MANUEL DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 54 CARTES IMPRIMÉES EN COULEURS

UNE LIARAISON PAR MOIS A PARTIR D'OCTOBRE 1882

L'ouvrage complet en 9 livraisons à 3 francs, sera mis en vente en juin 1883 et coûtera, cartonné, 32 francs.

Nous avons mis en vente, le 19 octobre 1882, la première livraison de l'*Atlas manuel* annoncé ci-dessus. Chaque livraison, du prix de 3 francs, contient six cartes, dont deux doubles.

Cet atlas est une édition française d'un ouvrage qui a obtenu en Allemagne un immense succès. Le fond de l'ouvrage a été conservé, sauf remplacement de quelques cartes détaillées d'Allemagne, par des cartes détaillées de France, etc.; les noms ont été traduits par une réunion de géographes, de professeurs et de spécialistes, et cette cette traduction a été faite pour chaque pays, autant que possible, sur des cartes écrites dans la langue même du pays. De la sorte, nous présentons au public, non point un atlas simplement transcrit, mais une véritable édition française.

L'édition originale, publiée dans un pays où les bons atlas sont communs, y a obtenu un succès extraordinaire; nous ne doutons pas que notre nouvel ouvrage n'obtienne, en France, un succès analogue auprès de tous ceux qui veulent avoir à leur disposition un volume de format commode et de prix modéré, qui soit exact et clair.

Par la rapidité de sa publication, par la modicité relative de son prix, par sa valeur scieniifique, nous espérons que notre nouvel atlas rendra un véritable service aux études géographiques dans notre pays. Nous comptons qu'il sera bien accueilli à la fois par les professeurs et par ce nombreux public qui ne savait où se procurer jusqu'à présent un atlas qui le satisfit réellement pour le fond, pour l'exécution et pour le prix

## LISTE DES CARTES COMPOSANT L'ATLAS MANUEL

*(Les cartes doubles sont précédées dun signe *)*

1. Système planétaire. — Lune.
*2. Terre en deux hémisphères.
3. Volcans et coraux.
4. Pôle antarctique. — Archipels de Polynésie.
*5. Pôle arctique.
6. Océan Atlantique.
7. Grand Océan.
*8. Europe politique.
9. Europe physique hypsométrique. — Massif du Mont-Blanc.
10. Côtes méditerranéennes de la France. — Bassin de Paris.
*11. France physique hypsométrique.
12. France (partie Nord-Ouest).
13. France (partie Nord-Est).
*14. France politique.
15. France (partie Sud-Ouest).
16. France (partie Sud-Est).
*17. Grande-Bretagne et Irlande
18. Pays-Bas.
19. Belgique et Luxembourg.
*20. Allemagne politique.
21. Danemark.
22. Suède et Norvege.
*23. Suisse.
24. Italie du Nord.
25. Italie du Sud.
*26. Espagne et Portugal.
27. Méditerranée occidentale.
28. Méditerranée orientale.
*29. Presqu'ile de Balkans.
30. Grèce.
31. Hongrie.
*32. Monarchie austro-hongroise.
33. Alpes franco-italiennes.
34. Caucasie.
*35. Russie d'Europe.
36. Pologne.
37. Asie Mineure et Perse.
*38. Asie physique et politique.
39. Chine et Japon.
40. Indo-Chine et Malaisie.
*41. Asie centrale et Inde.
42. Palestine.
43. Région du Nil.
*44. Afrique physique et politique.
45. Algérie,
46. Sénégambie. — Côte de Guinée. — Afrique du Sud.
*47. Amérique du Nord.
48. Amérique du Sud (feuille septentrionale)
49. Amérique du Sud (feuille méridionale).
*50. Etats-Unis d'Amérique.
51. Etats-Unis (partie occidentale).
52. Etats-Unis (partie orienlale)
*53. Australie et Nouvelle-Zélande.
54. Amérique centrale el Antilles. — Isthme de Panama.

*Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.*